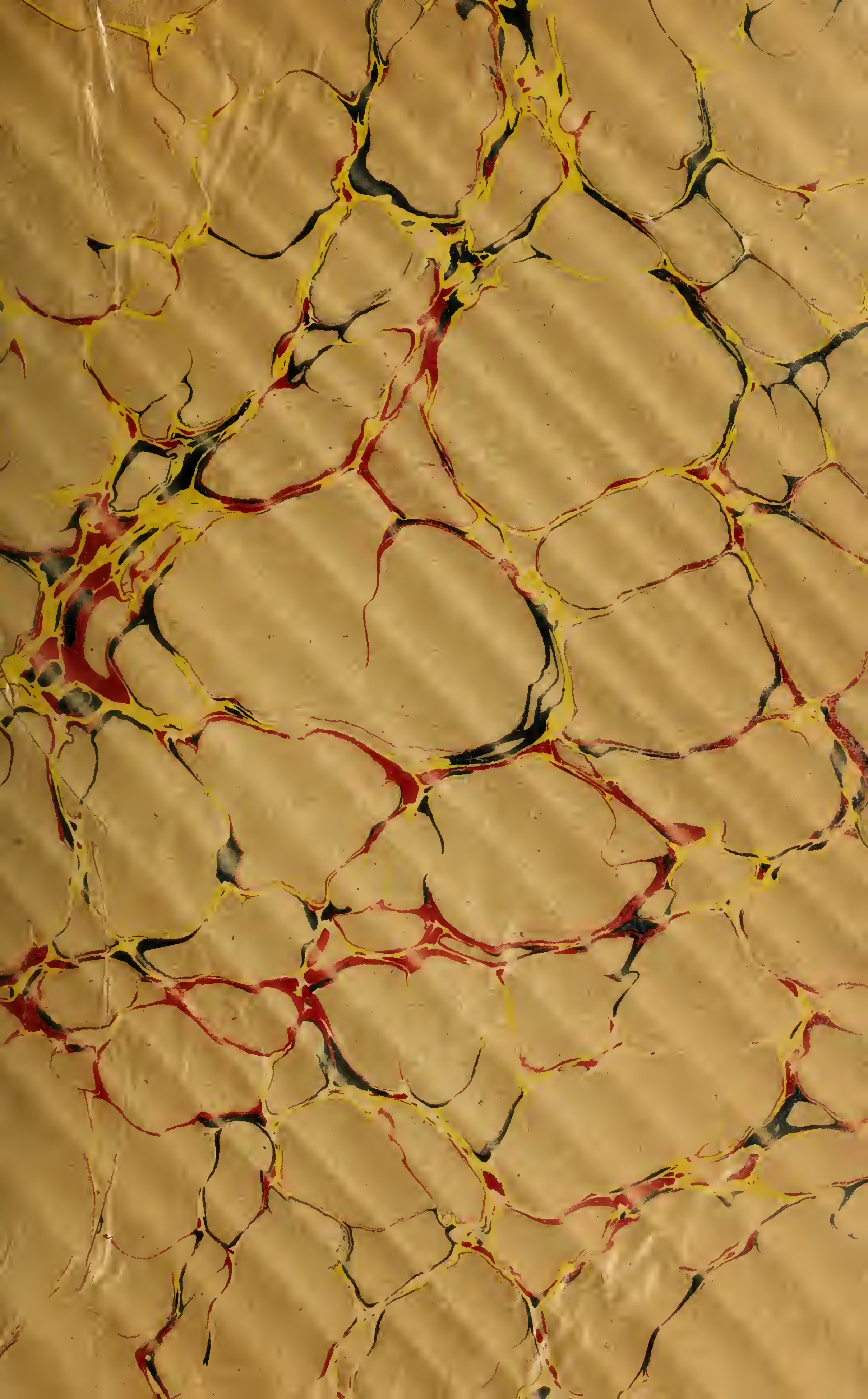






COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUARANTE-CINQUIEME,

CONTENANT LA DEUXIÈME PARTIE DES SERMONS COMPLETS DU P. DUFAY, LES SERMONS CHOISIS DE MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, ET LES DISCOURS CHOISIS DU P. PACAUD.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

LE P. DUFAY.

MICHEL PONCET DE LA RIVIERE

LE P. PACAUD.

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.

SERMONS COMPLETS

DU

P. GASPARD DUFAY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

DEUXIÈME PARTIE

CARÊME.

SERMON XXI.

Pour le mercredi des Cendres.

SUR LA MORT

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)
Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.

C'est, Messieurs, l'arrêt que Dieu porta autrefois contre notre premier père, après qu'il eut violé les ordres de son maître et mangé du fruit dont l'usage lui avait été défendu ; c'est l'arrêt que l'Eglise fait aujourd'hui annoncer à tous les enfants de ce père infortuné, pour les faire souvenir que s'ils ont tous eu part à sa révolte, ils auront tous part à sa peine; et c'est ce même arrêt que je mets à la tête des discours que j'aurai l'honneur de vous faire dans la suite, et qui servira comme de fondement à cet édifice de vertu et de sainteté que vous avez tous ordre d'élever, et à quoi nous devons contribuer par nos avis et nos travaux dans ce temps de pénitence et de pleurs. Est-il rien, en effet, qui soit plus capable de vous rendre dociles aux impressions de la grâce et attentifs aux instructions salutaires que vous attendez de nous, que cette triste et accablante pensée : J'ai été tiré de la poussière, je retournerai en poussière ; je vis aujourd'hui, peut-être ne vivrai-je pas demain : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Aussi est-ce avec des pensées de cette nature que l'Eglise veut que vous entriez dans les grands jeûnes que nous allons commencer, persuadée qu'un homme pénétré de ce qui l'attend à la mort, embrasse sans peine tout ce qu'on peut lui fournir de moyens pour se disposer à mourir de la mort des saints.

Dans une infinité d'autres rencontres, cette mère charitable, toujours attentive aux intérêts de ses enfants, vous la propose, cette triste, mais salutaire pensée. Elle vous ordonne de vous en occuper, et d'en faire comme un bouclier contre tout ce qui pourrait ébranler votre fidélité ou ralentir votre zèle. Vous diriez cependant qu'en cela même elle cherche à ménager votre délicatesse et à vous faire craindre sans vous accabler. Ce n'est qu'en général et en s'adressant à tout le monde, qu'elle vous la propose; et nous la recevons avec indifférence, parce que, cherchant à nous séduire, nous rejetons sur les autres ce qui est dit pour tous également. Ce n'est point avec cet appareil lugubre qui, en vous dépeignant les horreurs de la mort, semble vous annoncer une mort prochaine. Elle vous dit de penser à la mort, mais elle ne vous dit point précisément ce que vous serez après votre mort. Aujourd'hui elle vous parle à chacun en particulier. *Memento, homo,* vous dit-elle ; homme, qui que vous soyez, dans quelque état d'élévation ou de bassesse, d'opulence ou de pauvreté que vous vous trouviez, souvenez-vous que vous êtes

cendre, et que c'est là tout ce que vous êtes : *quia pulvis es.* Aujourd'hui elle vient à vous la cendre à la main, cendre qu'elle répand sur la tête du souverain comme sur la tête du sujet, pour leur donner à tous une idée sensible de ce qu'ils seront un jour, et leur dire à tous que n'étant que cendre, ils ne peuvent s'attendre qu'à retourner en cendre : *et in pulverem reverteris*

Nous ne sommes donc tous qu'un peu de cendre, et nous devons tous retourner en cendre; c'est ce que l'Eglise prend soin de nous rappeler aujourd'hui. Mais nous sommes une cendre animée, et portant un principe de vie, qui ne se débarrasse de la cendre qui l'environne que pour entrer lui-même dans les grandes routes de son éternité; c'est ce que l'Eglise nous rappelle avec encore plus de soin, et sur quoi elle veut que nous fassions des réflexions encore plus sérieuses.

Memento, souvenez-vous donc que vous mourrez et que vous tomberez en cendres; mais souvenez-vous encore plus que vous survivrez à votre mort, et qu'au moment même que la cendre commencera à retomber en cendre, le principe de vie qui vous anime tombera lui-même entre les mains d'un Dieu qui doit décider de sa destinée pour toujours. *Memento*, souvenez-vous-en, quand vous entrerez dans ce saint lieu, pour y participer aux instructions communes; le souvenir de la mort les rend toujours salutaires. *Memento*, souvenez-vous-en, quand la nature se plaindra des rigueurs et des austérités que la loi vous impose, pour vous disposer à ressusciter avec Jésus-Christ; le souvenir de la mort adoucit tout ce qu'elles ont de dur et d'incommode. *Memento*, souvenez-vous-en, quand on vous invitera à ces mystères de réconciliation et de paix, qui tirent l'homme de la servitude du péché; le souvenir de la mort y fait courir comme à un principe de vie et d'immortalité. *Memento*, souvenez-vous-en, en tout temps et en tout lieu, et n'oubliez jamais ce que je vais établir dans ce premier discours par rapport aux deux grands événements que la mort entraîne toujours nécessairement après elle; que la mort est la fin et le commencement de toutes choses, ou la fin du temps et le commencement de l'éternité.

La mort est la fin du temps, parce que c'est à la mort que finira pour nous ce qui doit passer avec le temps : premier point. La mort est le commencement de l'éternité, parce que c'est à la mort que commencera pour nous, ce qui doit durer éternellement : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Entrons, Messieurs, dans une de ces maisons dont tous les appartements retentissent de cris lugubres, dont les salles sont inondées de pleurs; pénétrons dans cette chambre, où cet homme si généralement regretté de toute une parenté, dont il était le soutien et l'appui, vient de rendre les derniers soupirs. Tirons le rideau de ce lit fatal, qui a servi comme de théâtre à la triste catastrophe, qui fait couler tant de larmes, et où la mort, cette fière maîtresse du monde, vient d'exercer son empire selon toute l'étendue et la rigueur de son pouvoir. Mais, ô ciel ! quel spectacle se présente à nous? Un visage livide et plombé, des joues tirées, une bouche entr'ouverte, des yeux éteints, un squelette affreux, en un mot, un cadavre dont l'infection nous fait soulever le cœur. N'en détournons pas néanmoins la vue, chrétiens auditeurs : il nous importe trop de considérer de près un objet qui nous apprend à connaître ce qui passe, afin que nous fassions par prévoyance et par choix ce que ce malheureux n'a peut-être fait que par surprise et par violence.

Et pour en venir au point que je me suis proposé, que lui reste-t-il de tout ce qui doit finir avec le temps? Est-ce le monde, ce monde que nous habitons? On l'en a tiré, en lui ôtant la vie, et ce n'est plus pour lui un lieu où il lui soit permis de fixer sa demeure. Sont-ce les biens du monde? En le tirant du monde, on l'a dépouillé de toute possession, et même de tout droit de posséder quoi que ce soit dans les biens du monde. Est-ce quelque retraite honorable où, hors du monde et dépouillé des biens du monde, il puisse passer tranquillement ses jours? Le tombeau l'attend, et là, attaqué par mille insectes, il doit leur servir de pâture et assouvir leur voracité aux dépens d'une chair qu'il avait si longtemps et si criminellement flattée. Serait-ce enfin l'espérance d'en revenir? La porte du grand chaos est fermée, et si avant le redoutable jour des vengeances, on le tire de la triste demeure où l'on va le placer, ce ne sera que pour voir ses cendres, devenues le jouet des vents, se dissiper dans les airs.

Mais faites-vous réflexion, Messieurs, que ce sera là bientôt votre état, que bientôt on dira de vous ce que nous disons aujourd'hui des autres? Il est mort, ce riche avare, ce voluptueux sensuel, ce père de famille si nécessaire, ce fils si longtemps désiré et si tendrement chéri; il n'est plus, il est mort, et dans quelques heures renfermé dans son tombeau, il n'aura plus que les vers et la pourriture pour partage. Triste sort ! d'une maison de délices et de joie, passer dans cette maison de ténèbres et d'horreur, où l'on n'aura plus pour compagnie que les ossements de ses pères, que des cadavres dissous et réduits en poudre. C'est cependant où vous arriverez tous. Que ce soit dans quelques jours ou dans quelques années, l'arrêt en est porté; vos ancêtres vous attendent, vous les rejoindrez; nous vous irons rejoindre nous-mêmes, et peut-être vous précéderons-nous dans ce triste chemin qui est ouvert à toute chair et foulé par tous les ordres, par tous les états et toutes les conditions de la vie; et alors, pour le dire encore un coup, le monde ne sera plus pour nous, les richesses, les plaisirs, les honneurs du

monde ne seront plus rien à notre égard ; nous n'aurons qu'un tombeau pour demeure, sans espérance d'en sortir, que pour être traînés comme des criminels devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, ou, si l'on nous en tire avant que la voix de l'ange ait abattu ces tristes barrières qui nous tiendront captifs, ce ne sera que pour faire la terreur des mortels, comme ces têtes décharnées que nous ne voyons qu'avec effroi dans les cimetières, ou pour être portés par les vents dans les quatre coins de la terre, pour avertir de toutes parts que tout ce qui reste de nous, c'est une poignée de cendre et de poussière. Développons le commencement, le progrès et la fin de ce dépouillement universel dont nous sommes tous menacés; ou nous sommes tout à fait incapables de sentiments, ou nous en serons touchés.

Il n'est personne de nous qui ne tremble au seul récit de ces circonstances terribles, qui doivent précéder le second avènement du Seigneur. Le soleil s'obscurcira, la lune perdra sa lumière, les étoiles tomberont du firmament, la terre semblera s'abîmer sous les pieds de ses habitants; et si elle subsiste éternellement, selon l'expression de l'Ecriture, ce ne sera qu'après avoir vu ravager ses plus florissantes provinces, renverser les édifices les plus magnifiques, et consumer par l'activité du feu ce qu'elle porte de plus riche et de plus somptueux. Jour vraiment redoutable, où tout doit succomber sous le bras d'un Dieu vengeur ! mais jour qui n'est pas tellement le dernier jour du monde, qu'il ne soit avancé pour chacun de nous au point de notre mort. Dès que nous avons rendu le dernier soupir, tout fuit, tout disparaît devant nous; le ciel, la terre, les étoiles, le soleil, tout se cache, tout se dérobe à nos yeux. On ne voit plus ni appartement superbe, ni équipage pompeux; on n'est plus ni escorté par un nombreux domestique, ni environné d'une foule d'adorateurs ; avec Ezéchiel, on se trouve au milieu de cette vaste campagne, où de quelque côté qu'on porte la vue, on ne découvre qu'ossements secs et arides, que victimes de la mort, que lamentables objets, qui dans un morne et triste silence errent au milieu des ténèbres. Quel changement, on jouissait de la douceur des compagnies, des charmes de la conversation; dans ses besoins on était soulagé par les empressements d'une famille, consolé dans ses peines par l'assiduité des amis ; on entrait chez les grands, et l'on y était révéré; on concourait à l'exécution de leurs projets, et l'on en était applaudi. Ici c'est un profond silence ; chacun se tait, ou du moins on est sourd à tout ce qu'on peut dire. C'est une affreuse solitude; chacun se retire, ou du moins on est au milieu de la plus grande foule, comme si on n'y était pas, et comme si l'on n'y avait jamais été : *Non aspiciam hominem ultra* (*Isa.*, XXXVIII), disait autrefois le roi Ezéchias; c'en est fait, je n'aurai plus ni liaison, ni commerce avec aucun homme vivant. Comme ces malheureux, qu'on abhorre et qu'on rejette partout, il n'y aura plus pour moi aucune société avec qui que ce soit au monde; tout retour dans ma propre maison m'est fermé pour jamais. Oui, chère épouse, c'est pour toujours que je vous dis adieu. Chers enfants, qui faisiez autrefois toute ma joie, c'est pour toujours que je vous quitte. Ce n'est point ici une de ces séparations, que l'espérance de se revoir un jour adoucit. J'entre dans une terre qui dévore ses propres habitants, et qui met entre vous et moi un chaos impénétrable. C'en est fait, je ne vous reverrai plus; c'est pour toujours que je me sépare de vous : *non aspiciam hominem ultra.*

Job va plus loin, et faisant attention à ce qui arrive tous les jours, non-seulement, dit-il, après ma mort, je ne verrai plus personne, mais personne ne daignera plus me regarder : *nec aspiciet me visus hominis.* (*Job*, VII,) Comme lorsque je vivais, je semblais tenir la fortune du monde entre mes mains, chacun courait à moi comme au maître et à l'arbitre de sa destinée ; on se rangeait autour de moi comme autour de ces vaines idoles de l'antiquité, dont mille peuples séduits venaient implorer en tremblant l'autorité et la puissance; mais à peine aurai-je les yeux fermés, qu'on détournera la vue pour ne pas apercevoir, même par hasard, un visage, qui n'est plus propre qu'à effrayer; qu'on le couvrira comme une espèce de spectre, dont la vue sera insupportable, que chacun s'écartera. Et Dieu veuille que ce ne soit point en insultant à mon malheur! Mais quand on ne m'insulterait pas, en serais-je moins pour cela le rebut du monde? J'avais autrefois des amis et des confidents dépositaires de tous mes secrets ; mais à quoi se réduira alors leur amitié ? à me plaindre et à me fuir, à répandre de loin quelques larmes sur mon sort, à me regretter, sans oser m'envisager : *nec aspiciet me visus hominis.* C'est là sans doute tout ce que vous avez à attendre, de ceux mêmes qui paraissaient les plus attachés à vos intérêts, à votre famille, à votre personne.

Le souverain meurt comme le plus vil de ses sujets, et si l'un est porté en terre avec plus d'appareil et de pompe que l'autre, tous deux portent partout l'infection et l'horreur. Ainsi Saül tombe à la vue de l'ombre de Samuel, qui lui apparaît. Ainsi les Assyriens qui assiégent Béthulie prennent la fuite devant le cadavre de leur général, qu'ils voient nager dans son sang. Ainsi toute la nature se trouble à l'approche de ces convois funèbres, où la mort fait porter comme en triomphe au milieu de nos rues les malheureuses conquêtes qu'elle a faites parmi nous : *nec aspiciet me visus hominis.*

Sur quoi je vous demande, chrétiens auditeurs, ce qu'il y a de solide dans ces amitiés jurées si criminellement, et encore plus criminellement entretenues. Vous ne pouvez vivre sans cette personne, qui à son tour ne peut vivre sans vous, et bientôt cette personne vous fera horreur, si elle vous précède; ou, si vous la précédez, vous lui ferez

horreur vous-même. Pensez donc non point à ce qu'elle est, mais à ce qu'elle sera, et votre cœur s'en détachera sans peine : *nec aspiciet me visus hominis*. Mais sur le peu que je viens de dire, faut-il chercher ici-bas une cité permanente, tandis que tout y doit passer et finir pour vous ?

Vous admirez la grandeur, la multiplicité de nos villes, la richesse, l'abondance de nos provinces; et bientôt ces provinces et ces villes vous fermeront leurs portes; bientôt la terre deviendra stérile et les astres ténébreux pour vous; bientôt on vous tirera du monde, et hors du monde, que vous restera-t-il? Sera-ce des richesse à l'avare, des plaisirs au voluptueux, des honneurs à l'ambitieux? Dès qu'on nous a tirés du monde, on nous dépouille de toute possession, et même de tout droit de posséder quoique ce soit dans les biens du monde; second pas que nous avons tous à faire à la mort.

Ce n'est donc point sur la multitude de nos richesses, sur la plus opulente fortune que nous pouvons compter. Alexandre, cet Alexandre si fameux, même dans le livre des Machabées, après avoir réuni à son empire les plus florissantes provinces de l'Orient, tombe sur son lit, dit l'Ecriture : *decidit in lectum.* (I *Mach.*, I, VI.) Il connaît que le temps de sa mort approche : *Cognovit quia moreretur* (I *Mach.*, I), et sachant qu'il ne peut rien emporter avec lui, il commence à se dessaisir de ce que la mort va lui enlever. Il partage ses conquêtes entre ses courtisans : *divisit illis regnum suum* (*Ibid.*), et ses courtisans, élevés par ce partage à la royauté, se couronnent tous de diadèmes, tandis qu'il ne reste à Alexandre lui-même qu'un suaire et un cercueil : *imposuerunt omnes sibi diademata post mortem ejus* (*Ibid.*). Revenez, s'il se peut, grand conquérant! De tant de places que vous avez laissées, vous n'en trouverez aucune où vous puissiez établir le siége de votre empire; vous serez regardé dans vos propres terres comme un étranger; d'autres y règnent déjà pour vous : *imposuerunt omnes sibi diademata*

N'est-ce pas là, Messieurs, le sort de tous les mortels? On amasse, on accumule; et à qui tomberont en partage tant de trésors et tant de terres : *Quæ parasti, cujus erunt?* (*Luc.* XII, 20.) Sera-ce aux pauvres de Jésus-Christ? Vous n'auriez garde de laisser aux pauvres de Jésus-Christ de quoi subsister après votre mort, puisque pendant votre vie vous n'eûtes jamais pour eux aucun sentiment de compassion et de tendresse, et que quelques-uns même ne se voient aujourd'hui réduits à la plus extrême indigence, que parce que vous vous êtes engraissés de leur substance. Sera-ce à cet héritier? Hélas! peut-être qu'un accident imprévu l'enlèvera lui-même, avant qu'il ait pris possession de ce que vous lui aurez laissé; peut-être qu'une chicane poussée à bout le dépouillera tout à la fois, et de ce qu'il aura reçu de vous, et de ce qu'il aura hérité de ses pères. A qui donc, encore un coup, tomberont en partage tant de trésors et tant de terres : *Quæ parasti, cujus erunt?* Eh! que nous importe de savoir qui succédera aux biens et aux injustices de l'avare? Recueille l'héritage qui voudra, l'iniquité et le crime l'ont acquis; il n'y a que l'iniquité et le crime qui puissent le conserver. Mais pour nous détromper, il nous importe de savoir ce qu'il en restera à l'avare lui-même : *et quæ parasti, cujus erunt?* Vous êtes étendu sur un lit de douleur, d'où vous ne sortirez que pour être porté en terre : *decidit in lectum.* La mort s'avance à grand pas, elle va couper la trame de vos jours : *Cognovit quia moreretur;* vous disposez, vous distribuez; *divisit regnum suum.* Qu'emporterez-vous avec vous? On se parera de vos dépouilles : *imposuerunt sibi diademata*; peut-être vous dressera-t-on quelque mausolée superbe; peut-être couvrira-t-on votre tombeau des trophées et des titres les plus éclatants de votre maison; mais sous ce tombeau qui flatte si agréablement la vanité des vivants, sous ce mausolée superbe, qu'aurez-vous de plus, que l'indigent et le pauvre, que nous foulons tous les jours aux pieds?

Le mauvais riche meurt dans le sein de l'abondance; Lazare meurt dénué de tout; qu'emporte l'un de plus que l'autre? On peut être enseveli sous le marbre avec le grand, ou dans le sein de la terre avec le petit; mais le grand sous le marbre, et le petit dans le sein de la terre n'ont qu'une même demeure; demeure où l'on ne distingue plus ni grand, ni petit. Ils ne sont tous, que cendre et poussière; ils n'ont tous qu'une bière et un tombeau, où on les relègue comme autant de malheureux dont on veut délivrer le monde : *Quæ parasti, cujus erunt?* Insensés! pourquoi donc courir avec tant d'ardeur après des biens qui vous sont prêtés, plutôt que donnés, et que vous possédez moins pour vous, que pour les transmettre à d'autres? Faut-il, que pour penser aux autres, qui seuls profiteront de vos dépouilles, vous vous mettiez dans la triste nécessité de tout quitter en ce monde, et de ne rien trouver en l'autre! Tout quitter en ce monde! quelle peine pour un cœur avare! Mais ne rien trouver dans l'autre, quel désespoir pour un cœur chrétien! *Quæ parasti, cujus erunt?*

Je dis plus, et je soutiens, que non-seulement vos biens ne vous suivront pas en l'autre vie, mais encore, qu'il ne vous restera ni titre, ni droit pour y rentrer. Un homme injustement dépouillé de ses biens, espère toujours de les recouvrer, parce qu'en les perdant, il n'a rien rien perdu de son droit : mais un homme dépouillé par la mort, n'a de droit qu'à ce petit espace de terre, qui lui est nécessaire pour sa sépulture; encore est-il vrai de dire qu'à la rigueur il ne lui appartient pas. Il n'a aucun titre qui puisse le tirer de l'indigence où il est tombé; la mort a tout confondu à son égard, et il pourrait revenir de ces sombres régions, qu'il n'aurait rien à demander, rien à exi-

ger. Il est sorti de ce monde, ce monde ne lui doit plus rien : *Quæ parasti, cujus erunt?*

Tel est le partage de l'avare, aujourd'hui dans l'opulence, demain il manque de tout ; dépouillé de tout, il est incapable de rien avoir. Tel est le partage du voluptueux ; aujourd'hui il nage dans les délices, demain la mort le rend insensible à tous les attraits du plaisir. Jusqu'à quand subsistera donc l'idole que vous adorez? Jusqu'à quand subsistera ce corps de péché, à qui vous accordez si indignement tout ce qui peut le flatter? Sera-ce jusqu'au tombeau? Quand on a passé sa jeunesse dans le libertinage, si l'on vieillit, c'est ordinairement dans l'infirmité et la misère. On se voit mourir comme en détail, à reprise et par parties, et par les maux qui accablent, on commence à payer chèrement ce qu'on doit à la justice de ce Dieu, qui n'attend pas toujours après la mort à se venger. Mais quand rien ne troublerait votre fausse félicité jusqu'à ce jour fatal qui doit être le dernier de vos jours, jusqu'à quand, encore un coup, subsistera ce corps de péché, à qui vous prodiguez si indignement tout ce qui peut le flatter? Encore quelques années; eh! que sont quelques années de plaisirs comparées aux tourments de l'éternité! Encore quelques années, dis-je, après quoi il n'y aura plus ni mets délicieux pour contenter votre goût, ni concerts harmonieux pour charmer votre oreille, ni objet attrayant pour repaître votre vue. Encore quelques années, après quoi vous aurez des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, et des sens destitués de tout sentiment. Mort, impitoyable mort, est-ce donc ainsi que tu nous arraches à ce que nous possédons avec le plus de complaisance! *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV.)

Quoi! après quelques plaisirs qui ont passé comme une ombre, et qui loin de remplir mes désirs, n'ont fait que les irriter de plus en plus; après quelques plaisirs que je n'ai goûtés que du bout des lèvres, et dont le goût lui-même a passé au moment que je les goûtais, tout ce qui m'en reste, c'est la mort, une mort inévitable, une mort prochaine, qui s'avance à grands pas et qui frappe déjà à la porte : *Siccine separat amara mors!* Oui, tu mourras, vil esclave de tes sens, et c'est aujourd'hui même que tu mourras : *Morieris tu.* (I *Reg.*, XV.) Aujourd'hui finiront pour toi ces spectacles d'abomination, dont tu te repaissais les yeux, ces airs lascifs que tu écoutais avec tant d'attention, et que tu faisais entendre aux autres avec tant de scandale, ces conversations particulières, où tu recueillais avec soin tout ce qui pouvait flatter ta passion, et où tu débitais avec adresse tout ce qui pouvait nourrir la passion d'autrui; aujourd'hui finiront pour toi toutes ces recherches étudiées de ce qui pouvait entretenir ta mollesse. Plus de luxe, plus de faste ; pompeux équipage, repas somptueux, fêtes mondaines, tout va finir aujourd'hui pour toi : *Morieris tu.* Eh quoi! à peine ai-je commencé à goûter les douceurs de la vie; ce n'est que depuis quelques années, depuis quelques jours que je les goûte, et il me faut mourir? *Siccine separat amara mors?* Oui, c'en est fait ; la coignée est déjà mise à la racine de l'arbre, le bras est levé, il va frapper le coup fatal, tu mourras : *Morieris tu.* Si du moins je m'étais, comme tant d'autres, lassé dans les voies de l'iniquité ; si comme eux, je m'étais consumé dans la poursuite des plaisirs, je serais en quelque sorte consolé; mais mourir à la fleur de l'âge, entrant à peine dans l'agréable sentier des plaisirs ; mourir lorsque tout me flatte, que tout m'attire, que tout me rit! Ah! grand Dieu, faut-il donc que vous ménagiez si peu votre créature, et que vous vous obstiniez à la poursuivre, comme si son humiliation devait relever l'éclat de votre gloire? *Siccine separat amara mors?* Autant qu'on t'accorderait de vie, autant en sacrifierais-tu au péché; afin donc que tu cesses de pécher, il faut que tu cesses de vivre: *Morieris tu.* Eh bien! puisque l'arrêt en est porté, et que la mort est inévitable, jouissons du moins, pendant que nous le pouvons, des douceurs qui se présentent; hâtons-nous d'en jouir; le temps est court, et bientôt peut-être n'y aura-t-il plus de temps pour nous. Conséquence indigne d'un chrétien, ou pour mieux dire, digne d'un homme, qui a perdu tout ensemble et la foi et la raison. Quoi! parce qu'après votre mort vous serez insensibles à tout, il faut vous laisser entraîner indifféremment par toutes sortes d'objets, donner sans ménagement dans tous les excès de la plus scandaleuse débauche, et vivre dans ce monde, comme si vous n'aviez rien à espérer ni à craindre dans l'autre? Concluez plutôt, et dites : Je dois mourir, donc dans la nécessité où je suis de me mettre en liberté ou de périr, ce n'est pas à la mort que je dois attendre à rompre mes chaînes; quand on porte jusqu'au lit de la mort un cœur attaché à ses plaisirs, on court risque de mourir dans son obstination. Je dois mourir, peut-être aujourd'hui, et peut-être demain ; donc l'unique parti que j'aie à prendre, c'est de me tenir sur mes gardes, et de regarder chaque moment de ma vie, comme si ce devait être celui de ma mort. Je dois mourir et être jugé après ma mort ; je dois donc m'appliquer à régler tellement mes comptes, que lorsque le souverain juge me citera à son tribunal, il ne les trouve pas dans ce désordre, qui fait le désespoir d'un homme mourant. C'est là la pensée et la résolution d'un homme sage, toute autre ne peut procéder que d'un esprit de vertige Quoi! vous mourrez, libertins scandaleux, et pour cela il faut vivre, comme si vous ne deviez jamais mourir? comme si tout mourait avec vous? comme si la mort n'était pas pour vous, comme pour le reste des hommes, non une simple séparation, mais un anéantissement total des deux parties qui vous composent?

Nous trompez-vous donc, notre adorable Maître, quand vous nous menacez d'un feu

éternel? La parole de Jésus-Christ subsiste et subsistera éternellement : l'homme mourra, mais il survivra à sa mort, et comme, au terme de l'Ecriture, on doit proportionner les peines aux délices qu'on aura goûtées, autant que vous aurez été dans les délices, autant serez-vous dans la peine; ou pour mieux dire, si, comme il est juste, on met quelque égalité entre les rigueurs de la peine et la multitude des délices, on n'en mettra point dans la durée; les délices auront passé, et la peine ne passera jamais. Pensez-y, gens de plaisir, la joie ne durera pas toujours : on rit, on chante, on se divertit, et dans un point, dans un moment, dit le Saint-Esprit, on tombe dans l'enfer : *siccine separat amara mors?*

Le grand lui-même, le puissant, le redoutable trouvera-t-il dans la sublimité de son rang, de quoi se garantir des coups qui menacent le reste des hommes? Se prévalant de ce qu'il peut, peut-être ne donne-t-il aujourd'hui d'autres bornes à son pouvoir que celles de ses désirs; il opprime, il accable mille innocentes victimes : chacun se tait, parce qu'il serait dangereux de parler, mais bientôt la mort parlera pour tous, et dans un moment elle renversera ce géant superbe, qui semble porter la tête jusqu'au ciel, et menacer la terre entière d'un déluge de maux. Les enfants d'Israël ne pensent qu'à se mettre en état de soutenir les attaques d'Holopherne, et Holopherne nage déjà dans son sang. On redoute encore la fureur de Jézabel, et Jézabel est déjà précipitée du haut de son palais, et livrée à la rage des chiens, qui en font leur proie. On fuit encore devant Pharaon, et Pharaon est déjà englouti dans les eaux de la mer avec toute son armée.

Non, il n'est point de grandeur, point de puissance qui puisse tenir contre le bras du Seigneur. Il me semble voir ces atomes de poussière qui s'élèvent dans les airs et que le premier souffle dissipe à son gré, ces toiles d'araignées que la main la plus faible rompt et déchire : tels sont devant Dieu les César redoutés, les Alexandre victorieux. Pour être sur le trône, on n'en est pas pour cela à couvert de la foudre; et que dis-je de la foudre? une humeur débordée, une goutte d'eau, un rien est entre les mains de notre Dieu un instrument propre à faire sentir aux héros les plus fiers, les plus intrépides, qu'ils n'ont de vie qu'autant qu'ils en reçoivent de sa libéralité. Un acte de la volonté divine arrête le cours de leurs victoires, termine leurs conquêtes, et les jette pour toujours dans le tombeau : troisième pas que nous avons tous à faire à la mort.

Terre et cendre, de quoi te glorifies-tu? Quel peut être le sujet de cette folle vanité qui t'anime? Terre superbe, cendre orgueilleuse, écoute la voix du Seigneur? *Terra, terra, audi sermonem Domini* (*Jer.*, XXII), et elle t'apprendra que tu n'es que terre, et que tu dois retourner en terre; que la terre fut ton origine et qu'elle sera ta fin : *Revertentur in terram suam.* (*Psal.* CXLV.) Ecoutez-la, grands du monde, puissants du siècle, et elle vous apprendra, que comme on voit les flots les plus impétueux de la mer s'aller briser contre quelques grains de sable, ainsi l'on verra se briser contre un peu de poussière tous les sceptres et tous les diadèmes du monde; que là iront un jour aboutir le grand et la grandeur, et qu'après nous avoir éblouis quelque temps par leur vain éclat, ils ne seront plus enfin qu'un vil amas de cendre et de poussière : *revertentur in terram suam.* Ecoutez-la, femmes mondaines, et elle vous apprendra que cette fragile beauté, dont vous êtes idolâtres, que ce corps qui fait aujourd'hui l'unique objet de vos soins, ne sont qu'un peu de terre, qui doit bientôt retourner en terre : *Revertentur in terram suam.*

Que devient donc l'homme après qu'il est mort, puis-je vous demander ici avec le Saint-Esprit? *Homo, cum mortuus fuerit, ubi, quæso, est?* (*Job*, XIV.) Il n'est plus dans ces appartements superbes, qui par leur magnificence et leur éclat repaissaient si agréablement son orgueil et sa vanité; il n'est plus dans ces places publiques, où par ces airs fiers et hautains il semblait insulter à la bassesse et à la misère d'autrui; il n'est plus parmi nous. Qu'est-il donc devenu? Où est-il? *Ubi, quæso, est?* Pour le trouver ouvrons les tombeaux, fouillons dans ces sombres demeures : mais, hélas! est-ce là cet ami si tendrement aimé, ce père si amèrement regretté? Quel changement, grand Dieu, dans si peu de temps! Autrefois mille traits de grandeur et de majesté nous tenaient dans la vénération et le respect; aujourd'hui, à peine y reconnaissons-nous la figure d'un homme? *Ubi, quæso, est*

Parmi ce tas confus de cendre et de poussière, distinguez, si vous le pouvez, le fort d'avec le faible, le souverain d'avec le sujet. Quelle différence mettez-vous entre la cendre de cette personne qui attirait sur elle tous les regards d'une ville, et la cendre de cette autre qui était partout regardée comme un objet d'exécration et d'horreur? La cendre de l'une a-t-elle plus d'éclat et plus de brillant que celle de l'autre? Je vous la remets entre les mains, cette cendre : voyez, examinez si vous y trouverez quelque trait, ou de cette ancienne beauté qui charmait, ou de cette ancienne difformité qui rebutait? *Ubi, quæso, est?*

Et cette cendre, quand est-ce que nous la verrons revivre? *Qui descenderit ad inferos, non ascendet.* (*Job*, VII.) Je crois à la résurrection de la chair; mais avant que toute chair ressuscite, je ne dois pas espérer de voir rétablir la mienne. Je suis dans le tombeau, et pour combien de temps? C'est un secret dont la connaissance est réservée au seul Dieu des vengeances. On m'aura entièrement oublié dans le monde, on ne saura pas même que j'y ai été; ma famille, mon nom y seront éteints, mes emplois, mes biens dissipés, et je serai dans le tom-

beau : *non ascendet.* Les Etats, les empires changeront, les années s'écouleront les unes après les autres; de toutes parts il paraîtra des hommes nouveaux, il en mourra de toutes parts, tout prendra plusieurs fois une nouvelle face sur la terre, et à mon égard rien ne changera : le tombeau, les vers, la pourriture, la cendre feront tout mon partage : *non ascendet.* Qu'êtes-vous-donc devenues, maisons superbes, villes magnifiques? chers compagnons, parents, amis, où êtes-vous? Je n'ai plus d'autres parents que la poussière et la cendre, plus d'autre compagnie que les insectes et les vers de la terre, plus d'autre demeure que le tombeau : *Non ascendet.*

Ne serait-il point à souhaiter, pour plusieurs d'entre nous, que le tombeau fût notre demeure éternelle? On pourrit dans ce lieu d'horreur, mais on y est insensible; dans l'enfer, on ne peut voir ni dissoudre ses membres, ni finir ses peines. Cependant le corps suit la destinée de l'âme; et si l'ame, au sortir de ce monde, est condamnée, comme c'est pour toujours, c'est aussi pour toujours que le corps va brûler avec elle. Ce n'est donc rien que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. Que tout passe, que tout finisse ici bas pour nous, que le monde nous fuie, que les biens du monde nous quittent, que le tombeau nous reçoive, que les insectes nous déchirent, qu'est-ce que tout cela pour un homme mort? Mais être plongé dans des étangs de soufre et de feu, être étendu sur des tas de charbons allumés, c'est ce qui fait le désespoir d'un homme qui survit à sa mort. Or, c'est à la mort que doit se décider cette grand affaire; parce que si la mort, comme je viens de le montrer, est la fin de tout ce qui doit passer avec le temps, elle est aussi le commencement de tout ce qui doit durer éternellement : c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Nous devons tous mourir un jour, ce n'est pas là une vérité qui demande d'être prouvée. Quand l'Ecriture ne nous l'apprendrait pas, l'expérience ne nous en convaincrait que trop. Vous comptez plusieurs grands hommes dans votre maison, ces grands hommes ne sont plus parmi vous qu'en figure; vous les avez vus, vous ne les voyez plus! ils ont passé pour faire place à d'autres. Nous passerons de même, chrétiens auditeurs, et tout ce que nous sommes ici de personnes assemblées, nous disparaîtrons dans quelques années, et à peine restera-t-il un faible souvenir que nous ayons été. Nous devons tous mourir un jour : sera-ce dans l'année, sera-ce dans le mois, sera-ce aujourd'hui? veillez, dit Jésus-Christ, de peur d'être surpris; la mort roule autour de nous comme ce lion rugissant dont nous parle l'Apôtre, elle cherche à entrer : celui qui dispose des événements du monde n'a qu'à la laisser faire, nous devenons sa proie, sans qu'il soit en notre pouvoir de retarder d'un seul moment ses redoutables coups.

Mais quel que soit ce jour, il est certain que ce jour doit décider de notre sort éternel. Il est ordonné que tout homme mourra : *Statutum est hominibus semel mori* : (*Heb.*, IX); mais il n'est pas moins ordonné que tout homme sera jugé après sa mort; qu'il sera jugé d'abord sans retardement, sans délai, et que son jugement sera lui-même exécuté sans délai et sans retardement. Le même moment qui verra mourir l'homme, le verra, non-seulement absous ou condamné, mais encore puni ou récompensé : *Post hoc autem judicium.* (*Ibid.*) Ainsi il n'y a point de milieu entre la fin du temps et le commencement de l'éternité; et s'il est de ces âmes qui sont condamnées à passer par le feu, avant que d'entrer dans le lieu du repos, et qui, se trouvant encore redevables à la divine justice, voient l'arrêt de miséricorde prononcé en leur faveur quelque temps suspendu, tout le reste n'aura ni renvoi ni délai à attendre : tout le reste sera jugé, et entrera à l'heure même dans la maison de son éternité.

Quel sujet d'inquiétude pour nous! Savoir que notre destinée doit se décider dans un moment, et ne pouvoir apprendre qu'à ce moment quelle en sera la décision! Telle est néanmoins l'accablante situation où je me trouve. Quel que soit mon état, je ne puis me répondre de rien, et quand je ne serais pas actuellement dans ces désordres qui portent un caractère comme assuré de réprobation, j'en ai assez à me reprocher d'ailleurs, pour me dire que j'ai plus à craindre qu'à espérer. Qu'ai-je donc à attendre, lorsque je tomberai entre les mains de celui qui juge les justices mêmes? Sera-ce un arrêt de vie? sera-ce un arrêt de mort? Vous le savez, Seigneur; pour moi, tout ce que je sais, c'est que, quel que soit cet arrêt, ce sera toujours un arrêt qui decidera de mon éternité : *Post hoc autem judicium.*

Cette vérité fondamentale de notre religion ainsi supposée, souffrez, mes frères, que je vous fasse ici un aveu, dirai-je de ma crainte ou de ma compassion, ou de ma compassion et de ma crainte tout ensemble; de ma compassion pour les autres et de ma crainte pour moi-même? Entends-je le son lugubre de ces cloches qui m'avertissent qu'un homme de ma connaissance, qu'un de mes voisins vient d'expirer : Grand Dieu! me dis-je à moi-même dans le secret de mon cœur, quelle a été sa destinée? qu'est-il devenu? où est-il? *Ubi, quæso, est?* Que deviendrais-je moi-même si j'étais pris aujourd'hui comme lui? Si à ce moment vous m'appeliez pour m'interroger, serais-je en état de vous répondre? *Si repente interroget, quis respondebit ei?* (*Job*, IX.) Et si vous ne m'appelez pas aujourd'hui, que vous répondrai-je quand vous viendrez enfin m'interroger et me demander compte de mon administration? *Cum quæsierit, quid respondebo illi?* (*Job*, XXXI.)

Sa famille, dit-on, en souffrira; elle est nombreuse, peu formée aux affaires. Que deviendra cette épouse éplorée, ces enfants orphelins, cette maison chancelante? Qui poursuivra ce procès commencé? ces droits, qui les établira? qui couronnera ces vastes entreprises? Qu'est-ce que la vie, ajoute-t-on? Il était jeune, robuste, plein de santé; naturellement il pouvait encore se promettre plusieurs années, et se flatter d'une longue et heureuse vieillesse: cependant il n'est plus, il est mort, et quelque regretté qu'il soit de sa famille, il lui devient incommode, et on ne pense plus qu'à le jeter hors de sa maison. Ces pensées m'attendrissent et m'effraient, je ne saurais le déguiser; mais qu'est-il devenu, où est il? *Ubi, quæso, est?* Que deviendrais-je moi-même, si j'étais pris aujourd'hui comme lui? *Si repente interroget, quis respondebit ei?* Et si on ne me prend pas aujourd'hui, que deviendrais-je, quand enfin il faudra paraître et soutenir cette discussion effrayante, où tout est pesé au poids du sanctuaire? *Cum quæsierit, quid respondebo illi?* C'est ce qui met le comble à ma compassion et à ma crainte. Où est-il, qu'est-il devenu, est-il mort en chrétien ou en athée? A-t-il détesté ou aimé jusqu'au bout l'objet de sa passion? Est-ce un repentir sincère qui lui a arraché les larmes que nous lui avons vu répandre, ou un chagrin naturel de se voir enlevé à l'idole qu'il avait adorée? Est-ce dans le baiser du Seigneur, ou entre les bras du prince des ténèbres qu'il a expiré? A-t-il reçu une sentence de vie, ou un arrêt de mort? A-t-il été porté dans le sein d'Abraham, ou dans ces cachots ténébreux, d'où personne ne sortit jamais: *Ubi, quæso, est?* La charité veut que nous jugions bien de ceux en qui il ne paraît rien, qui puisse nous faire mal augurer; mais les jugements du Seigneur s'accordent-ils avec les nôtres, et tandis que nous canonisons le mort sur la terre, n'est-il point précipité dans ces ténèbres extérieures, où la fureur, la rage, le désespoir feront tout son partage? Nous cherchons souvent à apaiser une conscience, qui s'alarme à la vue des crimes dont elle est chargée, en supposant une mort chrétienne dans ceux qui ont vécu avec nous dans les mêmes crimes et les mêmes désordres. Un tel, disons-nous, était de tous nos plaisirs et de toutes nos débauches; cependant il est mort en saint. Qu'avons-nous à craindre? Avec lui nous pleurerons à la mort, et avec lui nous serons reçus par ce Dieu de bonté, qui ne rejette aucun pécheur. Vous pleurerez à la mort? Et qui vous a promis le temps et la grâce nécessaire pour pleurer? Souvent on se trouve court dans ses mesures, quand on compte sur un bienfait qui dépend de la libéralité d'autrui. Dieu peut vous attendre, mais il peut aussi vous surprendre. Que fera-t-il? S'il s'en faut rapporter à ce que nous voyons tous les jours, le nombre de ceux qui sont surpris est si grand, que nous avons pour le moins lieu de craindre, que nous ne soyons de ce nombre infortuné. Il est mort en saint? Et qui vous l'a dit? Les soupirs et les larmes ne sont pas toujours des soupirs et des larmes de pénitence. Quelquefois au milieu des douleurs les plus aigües, on est dans un morne silence; on le regarde comme un effet de sa patience et de sa résignation, et ce n'est qu'un désespoir secret de se voir arraché à ce qu'on a trop aimé. D'autrefois on gémit, on soupire; nous nous imaginons que c'est sur le péché, et celui qui sonde les cœurs, voit que ces gémissements et ces soupirs volent vers l'objet dont il faut se séparer. Enfin on entre dans les dernières convulsions, on tend les bras, on s'agite; et ce qui souvent est l'effort inutile d'une passion, qui, pour être sur sa fin, n'en est pas quelquefois moins vive, n'est regardé que comme un effet de la violence du mal, et le symptôme d'une mort prochaine. Cependant parmi ces convulsions, ce silence et ces soupirs, la mort s'avance, elle se saisit de sa victime, et fait sa proie d'un cœur livré lui-même en proie à la fureur de ses désirs. Or mourir ainsi, qu'est-ce autre chose, que mourir de la mort de l'impie? Et combien meurent de la sorte? Vous le savez, grand Dieu! rien de plus trompeur que les apparences. David et Antiochus avouent tous deux qu'ils ont péché; et tandis que l'un est reçu en grâce, l'autre est rejeté. Que conclure de là? Que ce ne sont point les signes extérieurs qui sauvent, mais la contrition intérieure du cœur, et qu'on peut donner plusieurs signes extérieurs, sans que le cœur soit pour cela véritablement contrit et brisé de douleur: *Ubi, quæso, est?*

Que dirai-je de tant d'autres, dans qui nous n'apercevons rien qui puisse nous donner lieu d'espérer, et qui sont enlevés, les uns, comme Absalon, dans la poursuite d'un injuste projet, les autres, comme cet infâme Israélite, dans la maison même où ils viennent de consommer leur crime; ceux-ci comme Pharaon, les armes à la main contre un ennemi dont ils ont juré la perte, ceux-là, comme Judas, dans le désespoir des bontés et des miséricordes du Seigneur? De quel jugement terrible, n'est pas menacé quiconque paraît ainsi devant son juge? Il tombe entre vos mains, redoutable vengeur du péché, et il y tombe chargé de crimes; à quoi peut-il s'attendre qu'à un jugement sans miséricorde? *Ubi, quæso, est?* Or voilà, encore un coup, ce qui excite ma compassion pour les autres; voici ce qui me fait craindre et trembler pour moi-même.

Comme je sais que le même moment, qui doit décider de la destinée des autres, peut aussi décider de la mienne, et que j'ignore d'ailleurs ce que je suis devant Dieu; si dans ce moment j'avais à soutenir l'examen sévère de ce Juge inflexible, qui vient de prononcer sur le sort de ce voisin, de cet ami, malgé cette espèce d'assurance que semble me donner la voix de ma conscience, n'aurait-on rien à m'imputer, rien à me reprocher? Peut-être ne me trouvé-je actuellement coupable de rien, que parce que je ne

pèse pas les choses au poids du sanctuaire, et que ne démêlant point assez les mouvements de mon âme, je crois donner à la vertu ce que je ne donne qu'à la passion et au penchant. Et quand même tout serait aujourd'hui réglé chez moi, tout l'a-t-il été également par le passé? Que de résistances aux grâces que j'ai reçues? ¡Que de lâcheté dans les actions et les œuvres dont j'étais chargé? Combien de lois violée, d'ordres méprisés? Tout cela a-t-il été expié, Dieu l'a-t-il tellement oublié, que je n'aie point à craindre d'en être recherché, et peut-être repris et condamné? Du moins veut-il que je tremble sur le péché même que je crois m'avoir été pardonné : *Si repente interroget, quis respondebit ei?* Et si maintenant je me trouve si peu en état de répondre, la vie qu'on m'accorde sera-t-elle une disposition à la gloire qu'on me prépare? Sur mes infidélités passées, puis-je me promettre plus de fidélité pour l'avenir? Je n'ai que trop éprouvé combien peu je puis compter sur ma volonté, aujourd'hui ferme, demain chancelante, et toujours plus portée à la désobéissance et à la révolte, qu'à la soumission et au devoir : *Cum quæsierit, quid respondebo illi?*

D'ailleurs combien aurai-je de temps pour régler mes comptes? Quand viendra ce Dieu qui vient toujours lorsqu'on l'attend le moins? Sera-ce aujourd'hui, sera-ce demain? Où viendra-t-il? Sera-ce loin de cette ville, sera-ce dans cette ville? Sera-ce en vous distribuant le pain de la parole dans cette chaire, ou le pain des anges sur nos autels? Si je n'ai rien de certain, ni pour le temps, ni pour le lieu de ma mort, que puis-je espérer de la situation de mon cœur? Tant d'autres qui s'obstinent jusqu' au bout, ne seront-ils point des exemples que je déteste présentement, et que je suivrai peut-être malheureusement alors? Dans quel état? Est-ce en état de grâce, est-ce en état de péché que je quitterai ce corps dans lequel je gémis? Après l'avoir quitté, serai-je des élus, serai-je des réprouvés? *Cum quæsierit, quid respondebo ei?*

Je ne saurais vous le déguiser, des pensées de cette nature m'inquiètent et m'alarment; elles ne me désespèrent cependant point, parce que je suis fondé sur le sang d'un Dieu : mais je crains aussi que le sang de ce Dieu ne veuille être vengé. Sang précieux, c'est en vous seul que je mets ma dernière confiance. Que deviendrai-je, si vous vous joignez à mes autres ennemis pour demander ma perte?

Ce qui fait ma crainte doit, Messieurs, faire la vôtre. Il n y a pas devant Dieu un poids et un poids ; il est également animé contre toute sorte de pécheurs, et quiconque a abusé de sa bonté doit s'attendre, si on lui rend justice, à essuyer tous les traits de sa vengeance. Et qui de nous peut se flatter d'être innocent devant ce Dieu, qui a trouvé de l'iniquité jusques dans ses anges? Nous nous trompons, dit saint Jean, et la vérité n'est pas dans nous, si nous disons que nous sommes sans péché. Qu'avons-nous donc à attendre au sortir de cette vie, lorsque tout aura fini et passé pour nous sur la terre? Sera-ce une heureuse éternité? Il n'est rien que je souhaite avec plus d'ardeur, rien que je demande avec plus d'empressement : mais ai-je lieu de l'espérer? puis-je me la promettre me sera-t-elle accordée? Il est sûr que je dois entrer dans une éternité. Sera-ce une éternité de délices, ou une éternité de supplices? mystère impénétrable, et que je ne saurais sonder : *cum quæsierit, quid respondebo illi?*

Cependant, pour finir par où j'ai commencé, je vous propose encore une fois la pensée de la mort, comme une des plus efficaces dispositions à une mort chrétienne. Il est rare qu'on meure mal, quand on a bien vécu, et plus rare encore qu'on vive mal, quand on pense sérieusement qu'on doit mourir. Ce fut là comme le bouclier dont Dieu arma notre premier père contre le tentateur. Si vous mangez du fruit, dont je vous défends l'usage, lui dit Dieu, vous mourrez : *morte morieris.* (*Gen.*, II.) Que fait le tentateur, pour étouffer dans son cœur cette crainte salutaire? il lui ôte la pensée de la mort; on vous trompe, vous ne mourrez point. *Nequaquam moriemini.* (*Gen.*, III.) On vous trompe? Eh, mes frères, pouvez-vous y être trompés? Tant de personnes de tout âge, que vous voyez tous les jours passer devant vous, ne vous avertissent-elles pas que votre tour viendra bientôt? Et quand votre tour viendra, quels seront vos sentiments, et sur le péché et sur la vertu? Ah! grand Dieu, que notre douleur sera alors amère, de vous avoir tant offensé, et de vous avoir si peu connu et si peu aimé!

Quand donc le vice se présentera à vous avec ses attraits, quand les sens, emportés par tant d'objets qui les frappent, voudront être satisfaits aux dépens de la loi, pensez à la mort, et dites-vous alors à vous-mêmes : *Morte morieris.* Malheureux sens, sens rebelles, dans quelques jours vous serez éteints; faudra-t-il que pour vous contenter, je risque mon éternité? Flatteurs, mais dangereux objets, me garantirez-vous des horreurs du sépulcre, me tirerez-vous d'entre les mains de ce Dieu, qui ne ménagea jamais le sensuel et le voluptueux? Quand il s'agira de faire le bien, de rendre à Jésus-Christ ce qui lui est dû, ou dans sa personne, ou dans la personne de ses pauvres, pensez à la mort. *Morte morieris*, je mourrai, et à la mort qu'est-ce qui sera ma consolation et ma joie? le plaisir, les pompes, les honneurs du siècle? Faible et frivole consolation, pour une âme qui va répondre à un Dieu! La vertu seule sera et ma sûreté contre les terreurs de mon juge, et mon espérance en ses libéralités et en ses récompenses. Quand vous commencez la journée, souvenez-vous que vous pouvez ne la pas

finir ; quand vous la finissez, souvenez-vous que peut-être vous ne verrez point celle qui doit suivre. Souvenez-vous enfin à chaque moment de votre vie, qu'il n'en est point qui ne puisse être celui de votre mort : *morte morieris.* Cette pensée toujours présente à votre esprit rendra inutiles tous les piéges du démon, et aplanira devant vous tout ce que la loi peut avoir de difficile. Souvenons-nous les uns et les autres, que nous sommes des voyageurs, qui marchent entre le temps et l'éternité; entre un temps qui fuit et une éternité qui s'avance, entre un temps qui est sur le point de nous échapper, et une éternité prête à nous recevoir : *morte morieris.* Souvenons-nous les uns et les autres, que nous sommes des criminels, sur qui le bras du redoutable vengeur du crime est déjà peut-être levé, et dont la vie ne tient plus qu'à un fil qui est sur le point d'être coupé : *morte morieris.* Et des pensées de cette nature, à qui les proposé-je? à vous, têtes superbes, qui, éblouies de l'éclat et du faste qui vous environnent, vous regardez comme les divinités de la terre : *Ego dixi : dii estis.* (*Psal.* VIII.) L'arrêt est fulminé contre toute la nature humaine ; vous n'échapperez point à sa rigueur, et vous mourrez comme le plus vil et le plus méprisable d'entre les hommes : *vos autem sicut homines moriemini.* (*Psal.* VIII.) Pensez donc à ce moment terrible, où Dieu se chargera lui-même de vous confondre avec le reste des mortels ; et quelque attrait que puisse avoir cette grandeur, qui flatte aujourd'hui si agréablement votre vanité, elle vous paraîtra tout au plus comme un bien étranger, qui vous appartient moins qu'à celui qui peut vous en dépouiller. *Morte morieris :* je vous les propose à vous, faux prudents du siècle, qui ne croyez pas qu'il puisse y avoir d'autres sages, que les sages selon le monde Apprenez où se trouve la véritable sagesse, la sagesse chrétienne ; *sapientia ubi invenitur* (*Job*, XXVIII). Ouvrez ces sombres demeures, où habite l'horreur et l'effroi ; entrez dans ces tombeaux où vous serez un jour renfermés malgré vous, et là vous verrez, si c'est être sage que de compter sur ce qui passe, si c'est avoir du discernement et de la raison, que de s'exposer à tout perdre pour le temps par une mort nécessaire, et pour l'éternité par une mort criminelle : *trahitur sapientia de occultis* (*Ibid.*). Pensez donc à ce qui vous attend, et redressant vos démarches sur la juste idée que la sagesse donne des choses, vous quitterez ces voies égarées, que tiennent les insensés du siècle, pour rentrer dans ces voies d'intégrité et de droiture, que vous ouvrent l'Eglise et la loi. *Morte morieris :* je vous les propose à vous, âmes asservies au déréglement de vos sens, et qui ne connaissez d'autre chemin, que celui qui conduit au plaisir. *Venite, fruamur bonis.* (*Sap.* II), vous écriez-vous dans les transports de vos folles joies. Qu'il vous serait bien plus avantageux d'entrer dans une maison de deuil : *melius est ire ad domum luctus.* (*Eccle.*, VII.) Là vous verriez d'une manière claire et sensible quelle est la fin de tous les hommes, et vous comprendriez, que quelque bonheur que vous trouviez dans les délices que vous goûtez, des délices qui doivent passer n'ont rien qui puisse vous rassasier : *in illa finis cunctorum admonetur hominum.* (*Ibid.*) Là vous apprendriez quelle sera enfin votre destinée ; à quoi se terminera cette vie délicieuse, si indigne d'un chrétien, pour ne pas dire d'un homme, et vous rougiriez de faire aujourd'hui la matière de votre joie, de ce qui doit faire un jour la matière de votre repentir et de votre désespoir : *et vivens cogitat quid futurum sit.* (*Ibid.*)

Pensez donc à ce nombre prodigieux de moribonds et de morts qui vous environnent, et qui tous vous disent que si c'est aujourd'hui leur heure, demain ce sera la vôtre. A de tels objets, et à de tels avis tout changera de face à votre égard; la passion se taira, ou elle parlera inutilement, et la raison, la foi, l'Evangile rentreront chez vous dans leurs anciens droits. *Morte morieris,* je vous les propose à tous, mes frères, ces tristes, mais salutaires pensées. Nous les éloignons autant qu'il est en nous, parce qu'elles alarment, et qu'elles troublent le cœur; mais que vaut-il mieux, ou être troublé dans ce monde, ou confondu dans l'autre? Rendons-nous-les familières, rappelons-les à tout moment, demandons-nous à chaque action, si à la mort nous voudrions l'avoir faite, et nous n'en ferons aucune qui ne nous conduise à une heureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

Pour le jeudi après les Cendres.

SUR LA RELIGION.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel. (*Matth.*, VIII.)

Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé tant de foi dans Israël.

Fut-il jamais d'éloge plus magnifique et tout ensemble mieux fondé, que celui dont le Sauveur du monde honora la foi du centenier, lorsqu'il la préféra à la foi de ses apôtres, à celle de tous les justes et de tous les croyants, qui étaient pour lors dans Israël? Cet homme ne faisait point partie de ce peuple chéri, qui avait pour pères des patriarches ; il n'était pas de cette nation sainte, pour qui était l'adoption des enfants, la gloire, l'alliance, l'établissement de la loi, le culte et les promesses. Sa profession l'engageait dans ce monde pervers, où, quoiqu'on ait de la foi, on se croit obligé de la déguiser et d'en rougir, et où, esclave du respect humain, on se fait un pitoyable mérite de retenir injustement la vérité de Dieu captive. Cependant celui qui sonde le fond des cœurs, et de qui les paroles sont esprit et vie, atteste en quelque sorte avec serment,

qu'il n'a point trouvé tant de foi dans Israël: *Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.* Quel éloge encore un coup pour le centenier! mais quelle confusion pour nous, qui, ayant comme sucé la foi avec le lait, n'avons presque du fidèle que le nom, et ne semblons vivre au centre de la religion, que pour la déshonorer, ou par une incrédulité obstinée, ou par une foi chancelante!

Oui, chrétiens auditeurs, nos mystères semblent être devenus la fable du monde; je dis même du monde chrétien, et peut-être sont-ils plus vivement attaqués par les domestiques de la foi, que par les étrangers. Où trouver en effet parmi ceux mêmes qui font profession de croire, cette fermeté et cette universalité de foi, qui embrasse tout ce que Dieu nous a révélé, qui s'étend généralement à tout, qui se soutient contre tous les assauts du doute, du raisonnement, et de la fausse prudence du siècle? On croit, et l'on chancelle à chaque pas dans sa foi; on se soumet en apparence, tandis qu'au fond on se réserve le droit de penser tout ce que l'on veut, d'approuver tel et tel point, d'en rejeter tel et tel autre, suivant qu'il est plus ou moins conforme ou au système de foi qu'on s'est formé, ou aux nouveaux vents de doctrine qui s'élèvent dans le christianisme; en sorte que les uns, toujours présomptueux, ne veulent point croire, cherchant éternellement des convictions où tout devrait se terminer par la soumission, et que les autres, toujours flottants et irrésolus, croient aujourd'hui d'une manière et demain d'une autre : *Fides temporum ac locorum.*

Or j'entreprends de ramener les uns et les autres au point invariable, qui distingue le vrai fidèle des enfants de l'erreur, de l'incrédulité et du mensonge. Dans cette vue j'oppose à ceux qui ne croient point, l'évidence des motifs qui nous conduisent à la foi; et je présente à ceux qui croient, mais qui chancellent dans leur créance, l'infaillibilité de la parole qui sert de fondement à notre foi. Frappés et de la force de ces motifs, et de l'autorité de cette parole, les premiers apprendront à se rendre aux vérités que la foi leur enseigne; les seconds à s'y attacher avec une fermeté qui les mette à l'abri de toutes variations.

En un mot, il est de la prudence de croire avec soumission tout ce que la foi nous enseigne : premier point. — Il est du devoir de le croire avec fermeté : second point, et le sujet de toute votre attention.

Bénissez, Seigneur, les vues de votre ministre, et envoyez-nous ces lumières d'en haut, qui seules peuvent nous faire entrer dans le grand jour de la vérité et de la foi : je vous les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme la vraie foi ne souffre aucun partage, et qu'on ne croit rien d'une foi divine, dès qu'on ne croit pas tout; je ne sais qui outrage plus directement la première vérité qui a parlé, ou l'infidèle qui ne veut rien recevoir, ou l'hérétique qui ne reçoit pas tout: du moins est-il certain que l'un et l'autre disputent à cette première vérité l'infaillibilité qui fait son caractère, parce que si elle peut se tromper, que ce soit sur un point ou sur plusieurs, c'est toujours une vérité qui peut se tromper, et qui, par conséquent, n'est ni infaillible, ni à couvert d'erreur. Ainsi ne mettant point de différence entre ceux qui partagent leur foi, et ceux qui la refusent tout entière, j'entreprends de montrer aux uns et aux autres, qu'il n'est rien de si prudent que d'embrasser à l'aveugle ce qui nous est proposé, et de soumettre nos faibles lumières à une autorité que tout nous engage à reconnaître. Pour cela tâchons de convenir de certains points essentiels qui servent comme de fondement à notre foi, et qui, établis comme autant de principes généraux, nous conduiront à plusieurs conclusions particulières, sur la nécessité que nous avons d'entrer dans cette foi, et de régler nos sentiments sur ses décisions.

Il y a un Dieu : première vérité, que personne n'a osé nier que l'insensé : *Dixit insipiens, non est Deus* (*Psal.* XIII), l'insensé a dit qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'est cependant, comme le remarque saint Augustin, que dans le cœur que l'insensé a osé dire qu'il n'y avait point de Dieu : *Dixit in corde;* de peur que s'il le disait publiquement, toute la nature ne s'élevât contre lui, et que tout ce qu'il y a de créatures ne se mît en état de défendre son Créateur. En effet que voyons-nous, qu'entendons-nous, qui ne nous parle en faveur de ce Dieu, dont je soutiens ici les droits et l'existence? Ce soleil dont le cours toujours uniforme ne peut être réglé que par une intelligence supérieure, ces astres dont l'éclat et le nombre annoncent si hautement la gloire de leur Auteur, ces voûtes superbes élevées sur nos têtes avec tant de justesse et soutenues avec tant de force, ces vastes étendues d'eau, source féconde de tant de richesses, l'union et le nœud des nations; ce monde si fertile en plantes, si riche en métaux, si admirable dans sa structure, si prodigieux dans son étendue, qui n'a pu se produire lui-même à moins qu'il ne fût avant que d'être; qui, subsistant au milieu du néant, n'y peut être soutenu que par une main étrangère, tout cela accable l'impie, et l'oblige à cacher ses sentiments déraisonnables aux autres, en niant dans le secret, une vérité que toute la nature publie : *Dixit insipiens, non est Deus.*

Encore me trompé-je, ou plutôt l'impie se trompe lui-même, quand il se flatte de ne pas croire. C'est le cœur qui a dit dans le secret qu'il n'y avait point de Dieu : *Dixit in corde;* parce qu'il voudrait qu'il n'y en eût point en effet, afin qu'il n'y eût ni témoin, ni vengeur de son péché; mais l'esprit ne l'a point dit et ne saurait le dire, parce que quand on voudrait s'obstiner à croire qu'il n'y a point de Dieu, on ne peut s'empêcher de sentir qu'il y en a un, et le sentir si vivement, que sans écouter ce que disent là-dessus les différentes créatures, on

n'a qu'à s'écouter soi-même pour en être convaincu.

Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine (*Psal.* IV); Seigneur, dit le Prophète, nous portons tous au milieu de nous un témoignage de votre divinité, et nous n'avons qu'à nous en rapporter à ce que nous sentons, pour trouver dans nos propres sentiments mille preuves et de votre supériorité et de notre dépendance. Naturellement nous invoquons le nom du Seigneur : n'est-ce pas pour dire que c'est dans ce nom de magnificence et de gloire, que nous mettons notre appui et notre confiance? Naturellement nous levons les yeux au ciel; les nations les plus barbares les y lèvent naturellement comme nous : n'est-ce pas pour dire que c'est de celui qui l'habite qu'elles attendent et que nous attendons nous-mêmes tout notre secours? D'ailleurs, pour peu que vous vous sondiez vous-mêmes, à qui rapporterez-vous votre origine? Ne serait-ce point au hasard? Mais le hasard peut-il arranger avec tant de proportion une diversité si prodigieuse de parties et de ressorts? Ne serait-ce point à je ne sais quel concours de causes, qui, par leur union fortuite auraient formé tant d'excellents ouvrages dans la nature? Mais ce concours de causes ne suppose-t-il pas necessairement un premier moteur qui donne le mouvement à toutes choses; et se peut-il faire qu'il se forme un ouvrage parfait, à moins qu'un ouvrier habile et parfait lui-même n'y mette la main? Ne serait-ce point à vos parents et à vos ancêtres? Mais quand vous devriez à vos parents et à vos ancêtres ce qu'il y a dans vous de grossier et de terrestre, contre le sentiment de Job, qui reconnaît que c'est la main du Seigneur qui l'a formé dans le sein de sa mère, devriez-vous à vos parents et à vos ancêtres cette substance intellectuelle qui, vous rendant capables des opérations les plus sublimes, ne peut procéder que d'une substance qui soit elle-même la source et le principe de tout ce qu'il y a de plus sublimes opérations dans la nature. Et quand même vous devriez à vos parents et à vos ancêtres tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, à qui devraient-ils eux-mêmes ce qu'ils sont, et ce qu'ils possèdent? Comme il est impossible que ce qui n'est pas se donne l'être, il est impossible que vos parents et vos ancêtres, qui ont commencé, se soient donné un être qu'ils n'avaient pas; et malgré qu'ils en aient, il faut nécessairement qu'ils reconnaissent un premier Etre qui a tout produit, sans être produit lui-même. Et ce premier principe qui a tout produit, sans être produit lui-même, quel est-il? C'est celui que les cieux annoncent; c'est celui que toute la nature adore; c'est Dieu : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.*

Mais quelle est l'essence de ce Dieu, dont nous sommes ici forcés de reconnaître l'existence? S'il l'en faut croire lui-même, il est celui qui est, *ego sum, qui sum* (*Exod.*, III) ou qui est seul par lui-même tout ce qu'il est; qui seul est tout ce qu on peut être; qui seul réunit en lui toutes sortes de perfections, et à qui seul toutes sortes de perfections sont si essentielles qu'il ne serait pas, s'il ne possédait tout ce qu'il y a, et tout ce qu'il peut y avoir de perfections. Vie toujours ancienne, parce qu'elle est éternelle, et toujours nouvelle, parce que, sans changer avec le temps, elle répond à tous les temps; immensité qui le rend présent dans tous les lieux, et qui s'étend au delà de tous les lieux; fécondité qui produit tout et qui ne s'épuise jamais; bonté sans faiblesse, amour sans passion, infaillibilité de parole que nulle erreur, que nul préjugé ne peut ni surprendre, ni tromper : que vous dirai-je? Je vous parle d'un Dieu qui, en nous disant qu'il est, ne nous a pas fourni les termes nécessaires pour expliquer ce qu'il était : *Ego sum, qui sum.* Et sans recourir à l'autorité de la parole divine; avant que de vous avoir convaincus de la nécessité où se trouve tout homme de se soumettre à cette divine parole, consultez votre raison. A moins qu'elle ne soit tout à fait aveugle, ne voit-elle pas qu'il faut nécessairement qu'un Dieu ait été avant tous les temps, autrement il aurait été produit, et celui qui l'aurait produit serait, pour ainsi dire, plus Dieu que Dieu même? Ne voit-elle pas qu'il faut nécessairement qu'un Dieu subsiste au delà de tous les temps, autrement il ne serait pas Dieu; parce qu'il ne serait pas Dieu s'il avait reçu l'être, et que s'il le pouvait perdre, ce ne serait que parce qu'il l'aurait reçu? Ne voit-elle pas qu'il faut nécessairement qu'un Dieu connaisse, sans embarras et sans obscurité, tout ce qu'il connaît, autrement il ne pourrait pas régler le présent, beaucoup moins pourvoir à l'avenir, et il serait contraint, ou d'abandonner entièrement le soin du monde, ou de le gouverner comme au hasard et à l'aveugle? Ne voit-elle pas qu'il faut nécessairement qu'un Dieu soit infaillible dans ses paroles, autrement il n'y aurait aucun fonds à faire sur quelque déposition que ce soit, et si le témoignage d'un Dieu pouvait être faux, tout serait douteux et incertain dans le monde?

Telles sont les perfections et une infinité d'autres de cette nature, que nous découvrons dans Dieu par les seules lumières de notre raison; mais parce que toutes ne sont pas à mon sujet, je n'en choisis qu'une, et je soutiens, pour second principe, que notre Dieu profère autant d'oracles que de paroles, et qu'il ne dit rien qui ne soit digne de foi, parce qu'il ne peut rien dire qui ne soit conforme à la vérité. Nous nous défions ordinairement des hommes, parce qu'étant pour la plupart, ou aveugles, ou méchants, leur malice les engage à nous tromper, et que leur aveuglement les expose à se laisser tromper eux-mêmes. Mais en est-il ainsi de notre Dieu? Bon par essence et éclairé par nature, il ne peut ni se tromper faute de lumières, puisque tout est découvert à ses yeux, ni nous tromper faute de bonté, puisque d'un côté il nous aime, et que de l'autre, s'il nous

trompait, il cesserait de s'aimer lui-même, parce qu'il cesserait de se vouloir le plus grand bien qu'il possède, savoir son existence. Dieu, à cause de ses connaissances infinies, ne pouvant tromper sans mentir, et ne pouvant mentir, dit saint Denis, sans cesser d'être Dieu : *A veritate cadere, a Deo cadere est.* Dieu ne peut tromper sans mentir, parce que les choses se présentant nécessairement à sa pensée telles qu'elles sont, il parlerait contre sa pensée s'il les représentait autrement qu'il ne les connaît, et nous engagerait à croire comme vrai ce qu'il saurait lui-même être faux et opposé à toute vérité. Dieu ne peut mentir sans cesser d'être Dieu, parce que, outre que le mensonge est essentiellement mauvais, et que rien de mauvais ne peut entrer dans l'essence d'un Dieu, il est si essentiel à celui qui est la première vérité de ne jamais mentir; que s'il pouvait mentir, il cesserait dès lors d'être la première vérité. Il pourrait dire vrai toutes les fois qu'il parlerait; ce n'est point assez, il faut qu'il ne puisse jamais rien dire que de vrai. Mentir est un défaut; pouvoir mentir en est un autre dont Dieu ne saurait être capable, à moins qu'il ne cesse d'être ce qu'il est, exempt de tout défaut et essentiellement parfait en tout : *A veritate cadere, a Deo cadere est.*

Ces deux vérités ainsi établies, faisons un troisième pas; et, après avoir montré qu'il y a un Dieu infaillible dans ses paroles, montrons qu'il doit y avoir une religion ou un culte propre à honorer la majesté suprême d'un Dieu que nous adorons, et que parmi tant de religions et de cultes différents, la religion chrétienne est l'unique que nous puissions et que nous devions suivre, parce qu'elle est l'unique que l'autorité infaillible d'un Dieu soutienne. Il doit y avoir une religion, c'est un sentiment qui est né avec nous, et qui, pour m'exprimer ainsi, est aussi ancien dans le monde que le monde lui-même. A peine l'homme se connut, qu'il sentit ce qu'il devait à son auteur. Victimes égorgées, sang répandu, encens, parfums, que ne mit-il point en œuvre pour marquer sa soumission et sa dépendance? Les idoles mêmes de la gentilité n'ont jamais manqué d'adorateurs; chaque dieu avait ses sacrifices, chaque fête ses cérémonies : preuve convaincante que si quelques stupides ont pu s'aveugler jusqu'à méconnaître le vrai Dieu, ils étaient assez éclairés pour voir ce qu'ils devaient aux dieux qu'ils s'étaient formés. Mais s'il dépendait des nations de ménager ou de prodiguer leur encens pour des divinités qu'elles avaient elles-mêmes comme créées, nous qui, sans aucun mérite de notre part, avons été appelés des ténèbres à la lumière, pouvons-nous nous dispenser de tout culte ou nous en former un à notre gré? Nous avons un Dieu, donc nous devons avoir une religion pour l'honorer, et vouloir supposer qu'il est indifférent sur ce point c'est vouloir supposer qu'il oublie tout ce qui est dû à sa souveraineté. Ce n'est point son bonheur qu'il cherche dans notre culte, je l'avoue; que nous l'honorions ou que nous ne l'honorions pas, il n'en sera ni plus ni moins heureux. C'est un témoignage public de notre dépendance; témoignage que tout sujet doit à son souverain; témoignage que tout homme doit à son Dieu, et qu'il ne peut lui refuser, sans le croire moins jaloux de ses droits que ne le sont nos souverains eux-mêmes, qui regarderaient comme rebelle tout sujet qui leur refuserait les différents tributs de respect et d'hommage qu'il leur doit.

Nous n'avons qu'un Dieu qui ne saurait se contredire ; nous n'avons donc qu'une religion pour l'honorer, autrement il se contredirait. Dans chaque secte il y a des points différents, des cérémonies opposées ; et le moyen qu'un Dieu, à qui il est essentiel de dire toujours vrai, révèle des points qui s'entre-détruisent, et veuille être honoré par des cérémonies qui portent entre elles un caractère d'opposition si marqué et si essentiel, qu'on ne peut recevoir les unes, sans rejeter les autres? Il serait indigne de lui d'approuver cette diversité monstrueuse de cérémonies, dont on prétend l'honorer dans le monde, et encore plus indigne de lui de nous avoir transmis cette contradiction générale de pensées et de sentiment, qui se trouve répandue presque partout. Quoi! chez les uns il voudra être honoré par le sacrifice non sanglant de son Fils, par les macérations, par les austérités et les jeûnes : (ainsi est-il honoré parmi nous); chez les autres il voudra être honoré par une cessation entière de sacrifices, par une attention scrupuleuse à éloigner tout ce qui peut être incommode à la nature (ainsi prétendent l'honorer nos ennemis); aux uns il aura révélé que pour être dans la voie qui conduit à la vie, il faut connaître celui qu'il nous a envoyé; aux autres, que sans cette connaissance on peut y arriver? En vous faisant un Dieu de cette nature, vous vous feriez un fantôme de divinité, et vous ne voudriez pas vous-mêmes qu'on vous attribuât une alternative si bizarre de sentiments et de conduite.

Il ne peut donc y avoir qu'une religion, et une religion qui soit uniforme dans ses dogmes, ainsi que dans sa morale. Et cette religion uniforme dans ses dogmes, ainsi que dans sa morale, où la trouverons-nous? Dans la religion chrétienne, seule et unique que notre Dieu approuve aujourd'hui ; seule et unique, pour le dire après saint Augustin, qui subsiste depuis la naissance des siècles, non pas dans la perfection où elle est aujourd'hui, mais dans le point essentiel de la foi, qui est la créance au Messie : en sorte que l'Église qui produit aujourd'hui les apôtres et les martyrs est la même qui produisait autrefois les patriarches et les prophètes; et si elle n'avait alors que les ombres et les figures, c'étaient cependant les figures et les ombres de la réalité que nous possédons. Mais aujourd'hui que nous avons celui en qui toutes les figures ont cessé, quels sont les vrais adorateurs? Sont-ce tous ceux qui

adorent Jésus-Christ? Non sans doute, et c'est ici un avantage qui n'est réservé qu'à nous. Parmi ceux qui adorent Jésus-Christ, tous n'adorent pas en vérité; et si le culte que Dieu veut que nous suivions, n'est que parmi les chrétiens, il n'est que parmi les catholiques, apostoliques et romains. Pourquoi? parce qu'il n'y a que les catholiques, apostoliques et romains qui soient les vrais chrétiens, ou les vrais dépositaires de la doctrine et de l'Evangile de Jésus-Christ.

Je n'établis pas que le culte que Dieu veut que nous suivions est parmi les chrétiens. Ce Dieu infaillible dans ses paroles s'est expliqué en tant de manières en faveur du christianisme, qu'il faut ou l'en croire, ou rejeter tout ce qu'on peut avoir de plus persuasif et de plus convaincant. Combien de prophètes qu'il a fait parler, et dont les prophéties ne nous ont été transmises par les soins des Juifs ennemis déclarés de Jésus-Christ et de ses disciples, qu'afin que nous apprissions de ceux mêmes qui avaient le plus travaillé à étouffer le christianisme naissant, que le christianisme était la religion promise aux vrais enfants d'Abraham? Combien d'hommes puissants en paroles et en œuvres qu'il a fait agir, et qui au nom du Sauveur ont obligé la terre à rendre ses morts, les mers à se diviser et toute la nature à obéir? Comment a-t-il soutenu la faiblesse naturelle de l'homme contre la fureur et la cruauté des tyrans? On se lassait de faire souffrir les martyrs, et les martyrs ne se lassaient point de souffrir. Ils entraient dans les fournaises ardentes comme dans des lieux de rafraîchissements et de délices, et montaient sur les échafauds, comme sur des trônes de gloire. Comment a-t-il conduit la plume des docteurs, des Ambroise, des Augustin, des Jérôme, des Chrysostome, des Cyprien? Quels hommes, dont le nom seul fait honneur à notre religion! Est-ce par leur vertu, ou par la vertu d'en haut, que tant de peuples différents, que tant de nations si fières, si barbares, que tant de princes si éclairés, si puissants, si redoutés, ont subi le joug d'un homme crucifié? Est-ce par leur vertu, ou par la vertu d'en haut, que les apôtres sans troupes, sans force, sans aucun secours humain, ont brisé les idoles, détruit les temples et renversés les autels profanes? Est-ce la sagesse humaine, ou la sagesse d'un Dieu, qui a introduit une doctrine si relevée, si sainte, si contraire en apparence à toutes les lumières de la raison, et en effet si opposée à tous les sens de la nature? Croire un Dieu, qui change tout, sans changer lui-même, éternel sans succession, immense sans extension; croire que le Fils est produit par le Père, sans que pourtant il dépende en rien du Père; que l'Esprit-Saint procède de l'un et de l'autre, sans cependant céder en rien ni à l'un ni à l'autre : croire un Dieu homme, un Dieu enfant, un Dieu soumis, un Dieu mourant, quoi de plus relevé! Mais détruire le vice, régler les mœurs, faire triompher la vertu, quoi de plus saint et de plus propre tout ensemble à nous convaincre que le doigt du Seigneur est ici, et que nous sommes arrivés à ces heureux jours prédits par Jésus-Christ, où l'on adorera son Père, non plus sur le mont Garizim ni à Jérusalem, mais dans cette religion céleste qui, formée par les travaux et les sueurs d'un Dieu, ne souffrira rien ni dans ses dogmes, ni dans sa morale, qui ne soit digne de la Divinité?

C'est ainsi que Dieu a parlé en faveur de la religion chrétienne; c'est-à-dire en faveur de la religion catholique, apostolique et romaine, parce qu'il n'y a que la religion catholique, apostolique et romaine qui soit la vraie religion chrétienne. C'est pour la religion catholique, apostolique et romaine, et nullement pour les sectes qui lui sont opposées, que se sont opérés les miracles; et l'on défie tous les novateurs ensemble d'en produire un seul qui soutienne la nouveauté de leurs principes. C'est dans la religion catholique, apostolique et romaine, et nullement dans les sectes qui lui sont opposées, que se sont accomplies les prophéties, ce sacrifice qui ne doit jamais finir, cette propagation de foi jusqu'aux extrémités de la terre, ce consentement unanime des peuples à se ranger sous la même doctrine et la même loi. C'est pour la gloire de la religion catholique, apostolique et romaine, et nullement pour celle des sectes qui lui sont opposées, qu'on a vu couler le sang de tant de millions de martyrs, et les Laurent à Rome, les Denis en France, les Vincent en Espagne, les Catherine, les Agathe, les Agnès ne sont révérés parmi nous, que parce que les uns et les autres étaient de la même religion que nous. C'est pour la défense de la religion catholique, apostolique et romaine, et nullement pour celle des sectes, qui lui sont opposées, qu'ont écrit les docteurs et les Pères; jusque-là que tous ceux qui se sont séparés de nous sont tous les jours contraints, pour se soutenir dans leurs erreurs, de donner le démenti aux Ignace, aux Cyprien et à cent autres illustres confesseurs de Jésus-Christ.

Et pour donner plus d'étendue à cette preuve, qui solidement établie vous rendra incontestable la vérité de la religion que nous professons, je dis que tout ce qui s'est fait, s'est fait pour l'Eglise qui est aujourd'hui visiblement et sensiblement la même que celle que Jésus-Christ a instituée. Or, l'Eglise catholique, apostolique et romaine est visiblement et sensiblement la même que celle que Jésus-Christ a instituée. Donc tout ce qui s'est fait s'est fait pour l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

L'Eglise que Jésus-Christ a instituée est une, *Unum corpus multi sumus* (*I Cor.*, X), dit saint Paul aux Corinthiens. Une, disent les théologiens, autant par l'unité de son chef que de sa foi; de son chef en recevant le pontife romain comme vicaire de Jésus-Christ, et reconnaissant en lui cette primauté que le Sauveur lui a accordée, que les conciles lui ont confirmée, que toute l'Eglise s'est fait un mérite et un devoir de lui con-

server, et que personne n'a osé lui disputer, que ceux que le schisme et l'hérésie nous ont enlevés; de sa foi, en embrassant sous l'autorité de ce pontife joint aux premiers pasteurs, les mêmes points, et rejetant tout ce que rejette et réprouve une autorité de cette nature. Et où se trouve aujourd'hui, que parmi nous, cette heureuse unité? Est-ce parmi nos frères errants, qui, partagés presque en autant de sectes qu'il se trouve parmi eux de personnes propres à en faire, ne semblent se réunir que quand il est question de nous attaquer? Mais ce n'est pas là un mal récent : Tertullien s'en plaignait de son temps. Les hérétiques, dit ce Père, varient si fort, que chacun débitant ce qu'il a imaginé, non-seulement les chefs sont opposés entre eux, mais les membres eux-mêmes opposés à leurs chefs, semblent vouloir chacun en particulier se faire une secte selon la bizarrerie de ses caprices. Si l'esprit de Dieu peut être l'auteur d'une diversité de sentiments si peu digne, même d'un homme sensé, que les hérétiques s'en tiennent à leurs faux préjugés, l'orgueil y trouve son compte, parce qu'il n'y a rien qui le flatte plus, que de secouer toute sorte de joug, et de pouvoir s'ériger un tribunal supérieur, d'où il décide de tout à son gré.

L'Eglise que Jésus-Christ a instituée est sainte. Après tout c'est l'ouvrage d'un Dieu, et il doit se sentir de la sainteté de son auteur. Y a-t-il plus de saints ailleurs, ou pour parler plus juste, y a-t-il des saints ailleurs que chez nous? Est-ce à nous, est-ce à nos frères errants qu'appartiennent les Grégoire Thaumaturge, les Benoît solitaire, les François pénitent? Est-ce à nous, est-ce à nos frères errants qu'appartiennent ces chrétiens répandus dans les bois et les forêts, gémissant sous la cendre, exténués par les jeûnes, morts à eux-mêmes pour ne vivre qu'à Jésus-Christ? Est-ce dans les réformes prétendues que la pauvreté évangélique est préférée à une abondance souvent criminelle et toujours dangereuse, qu'on se fait un mérite et une gloire de cette vertu angélique que Jésus-Christ consacra spécialement dans sa personne? Le vœu dont Dieu demande l'accomplissement avec tant de rigueur, est un engagement frivole; les macérations et les austérités, pratiques inutiles; vouloir assurer son salut par les œuvres, soins superflus. Ainsi raisonnent la plupart des novateurs; et raisonner ainsi, qu'est-ce autre chose que détruire et anéantir l'Evangile?

L'Eglise que Jésus-Christ a instituée doit subsister malgré toutes les persécutions, et s'élever, pour ainsi dire, sur les ruines de ces sectes naissantes, qui, comme des vents impétueux, tombent au moment qu'ils frémissent le plus. Le passé nous répond de l'avenir, et ce vaisseau, battu par tant de flots contraires, depuis saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ, jusqu'à Clément XII, régnant aujourd'hui avec tant de gloire pour lui et tant de bonheur pour nous; ce vaisseau, dis-je, qui n'a pu être ébranlé par de si furieuses secousses, vérifiera sans doute cet endroit de l'Évangile, où il est dit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise que l'Homme-Dieu s'est formée.

L'Eglise enfin que Jésus-Christ a instituée doit embrasser le monde entier, et s'étendre d'une extrémité de la terre à l'autre, parce que c'est à tous les peuples, à toutes les nations que les disciples eurent ordre de prêcher la pénitence et la rémission des péchés. Et quel lieu si inaccessible, quelle contrée si reculée où l'Eglise romaine n'ait pas été révérée, et où les disciples, ou ceux qui ont eu la gloire de leur succéder, n'aient pas pénétré? De l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi, partout on a vu voler ces hommes zélés comme autant de nuées bienfaisantes, et partout la croix a brillé, partout Jésus-Christ a été adoré, partout son Eglise a trouvé des sujets qui se sont soumis à ses décisions et à ses lois.

L'hérésie, j'en conviens, a porté ses conquêtes au-delà des mers; mais, répond saint Augustin, l'hérésie n'est en aucun endroit où l'Eglise de Jésus-Christ n'ait des temples et des autels, et par-dessus cela, l'Eglise de Jésus-Christ a des temples et des autels en plusieurs endroits où l'hérésie n'a ni partisans ni sectateurs. Le mahométisme, j'en conviens encore, se voit suivi dans presque toutes les contrées de l'Orient; mais dans ces mêmes contrées, la semence de l'Evangile s'y multiplie malgré tous les attraits du Coran. D'ailleurs, quelque étendue que puisse avoir le mahométisme, une religion qui donne tout aux sens peut-elle être la religion d'un Dieu? Ce n'est pas l'étendue seule qui distingue la vraie Eglise de Jésus-Christ, c'est son étendue jointe à l'unité de son chef et de sa foi, jointe à la sainteté de sa doctrine et de ses mœurs, jointe à la fermeté de son trône et à la succession constante de ceux qui l'ont occupé. Tous ces avantages ne se trouvent que dans l'Eglise romaine, donc l'Eglise romaine est aujourd'hui visiblement et sensiblement la même que celle que Jésus-Christ a instituée; donc tout ce qui s'est fait s'est fait pour l'Eglise romaine; donc l'Eglise romaine est la vraie Eglise chrétienne, et, par conséquent, la vraie Eglise de Jésus-Christ.

Réunissons en deux mots les différents principes que je viens d'établir; nous serons forcés de reconnaître comme malgré nous la bonté de la religion que nous professons. Il y a un Dieu : donc il doit y avoir une religion pour l'honorer, la raison nous le dit; et nous ne pouvons convenir de l'existence et de la supériorité de cet Etre divin, que nous ne convenions en même temps que nous lui devons quelque marques sensibles de notre soumission et de notre dépendance. Ce Dieu étant infaillible dans ses paroles, il ne peut y avoir de bonne religion que celle qu'il nous propose lui-même; l'impossibilité où est ce Dieu de nous tromper, ou de se tromper lui-même, nous le démontre. Or, ce Dieu qui ne peut ni nous tromper, ni se tromper lui-même,

ne nous propose que la religion catholique, apostolique et romaine; son établissement, ses progrès, ses victoires, son unité, sa sainteté, sa fermeté, son étendue, sont autant de voix dont il se sert pour s'expliquer; donc, encore un coup, la religion catholique, apostolique et romaine est la vraie Eglise chrétienne, et par conséquent la vraie Eglise de Jésus-Christ.

Tout cela supposé et établi, qu'en inférons-nous? Que quiconque est hors de cette religion est hors de la voie qui conduit au salut. Première conclusion : sans la foi il est impossible de plaire à Dieu ; c'est saint Paul, ce sont toutes les divines Ecritures qui nous en assurent. Peut-on avoir la foi, je dis une foi véritable et telle que Dieu l'exige, quand on ne croit pas ce que croit l'Eglise de Dieu? cela ne se peut : ou renoncez au royaume de Dieu, ou croyez ce que croit son Eglise. Admirons en ceci les prédilections du Seigneur sur nous. Il nous a confié son don précieux : est-ce ainsi qu'il a traité tant de peuples qu'il a comme livrés à leurs propres ténèbres? Quoiqu'il éclaire tout homme qui naît, et que par là il n'y ait personne qui ne soit dans la voie qui conduit à la foi, ce n'est pas dans cette voie simplement qu'il nous met. Dès le commencement de nos voies nous sommes, pour ainsi dire, au terme, puisqu'il se découvre à nous, et qu'il nous fait entrer dans le grand jour de la foi, au moment presque qu'il nous montre au monde et qu'il nous fait voir le jour. Qu'on se glorifie parmi les nations de tout ce qu'on voudra, Dieu s'est empressé de marquer le chrétien au coin de son alliance, et de se manifester à lui : c'est de quoi doit se glorifier quiconque envisage les choses par les principes de la droite raison.

Seconde conclusion : puisque je ne puis pas être sauvé, à moins que je ne croie comme croit l'Eglise, il faut nécessairement qu'il y ait dans l'Eglise une autorité infaillible qui puisse régler ma foi. Il faut qu'il y ait une autorité. Après tout, il peut survenir des doutes et des difficultés, et l'Ecriture ainsi que Jésus-Christ ne parlant plus pour développer par eux-mêmes ce qui pourrait être ou obscur ou contesté, si nous n'avions point d'oracle que nous puissions consulter, chacun de nous pourrait se faire une religion à sa mode, et Dieu, qui ne veut qu'un culte, nous aurait laissés dans une fatale liberté d'introduire autant de cultes différents que nous aurions de différentes passions qui nous feraient agir, et par-là je pourrais me vanter d'être dans l'Eglise sans croire tout ce que croit l'Eglise, ou en croyant même tout le contraire de ce qu'elle croit.

Il faut que cette autorité soit infaillible, de peur que si elle me trompait, Dieu, comme le disait autrefois saint Augustin, qui se déclare pour elle en tant de manières, ne semblât chercher lui-même à me tromper. D'ailleurs quel serait notre embarras, si les décisions de l'Eglise n'étaient pas conformes à la vérité? D'un côté nous serions obligés de les croire, parce que ce seraient les décisions de l'Eglise de Jésus-Christ, et de l'autre nous ne serions pas obligés de les croire, parce que dans l'Eglise de Jésus-Christ on ne croit rien que de vrai. Mais, providence de mon Dieu, vous nous avez tirés de ces embarras, en nous donnant des oracles, qui ne nous parlant que par l'assistance spéciale de l'Esprit-Saint, ne peuvent rien nous proposer, qui, dans un sens, ne soit digne d'une foi divine. Je dis dans un sens, parce que, quand tout ce qu'on me propose ne serait pas révélé immédiatement et dans lui-même, il m'est révélé que l'Eglise qui me parle, a l'infaillibilité pour partage. Ainsi je crois sur la parole de Dieu, en croyant sur l'autorité de l'Eglise

Et cette autorité où reside-t-elle? Est-ce dans vous, est-ce dans moi? Non sans doute : ce qui vous convient ainsi qu'à moi, c'est la docilité et la soumission. Elle réside dans le chef et les premiers pasteurs, qui sans être réunis de lieu et de demeure, décident par l'union de leurs sentiments et de leurs pensées. S'il faut que la pluralité soit du côté du chef, ou non, ce n'est point de quoi il est question ; dans tout ce qui a été décidé, le grand nombre s'est toujours déclaré pour le chef. L'arianisme lui-même sentit autrefois, qu'il s'était faussement flatté d'avoir soumis le monde entier, puisque dans ce monde même qu'il se flatait d'avoir soumis, la multitude fut toujours contre lui.

Troisième conclusion : à cette autorité infaillible est due une soumission totale. La raison en est évidente ; vouloir partager sa soumission à l'égard d'une autorité qu'on reconnaît infaillible, ce serait se contredire et lui disputer l'infaillibilité même qu'on lui accorderait. On peut s'obstiner à rejeter toute autorité, et c'est la triste circonstance, où se trouvent tant de pécheurs, qui, dans leur foi et leurs mœurs n'ont d'autre règle que leur propre volonté ; mais dès qu'on fait tant que d'attribuer l'infaillibilité à une autorité qu'on reconnaît, par là même on se condamne à embrasser tout ce qu'elle propose. Ainsi, croire comme le font quelques esprits présomptueux, certains points dont nul homme raisonnable ne peut douter, et en rejeter d'autres, qui selon eux, ne sont que des minuties dans la foi, ou embrasser le dogme, et avec quelques cœurs lâches rejeter la morale, qu'est-ce autre chose que vouloir partager Jésus-Christ et son Eglise, et les opposer eux-mêmes à eux-mêmes? Ou croyez tout, ou attendez-vous à être traités en païens et en publicains.

Quatrième et dernière conclusion : la soumission totale qu'on a pour cette autorité infaillible est prudente ; et je soutiens que si jamais l'homme agit en homme, je veux dire, que si jamais il suit les principes de la sagesse et de la raison, c'est en se captivant sous le joug, et en rejetant ses propres lumières, pour les régler sur celles de tant de personnes, qui en ce point se sont fait un devoir indispensable d'une humble et entière soumission. Car enfin, sommes-nous plus éclairés que ce nombre innombrable de

docteurs, qui ont soutenu notre religion par leurs savants écrits, plus forts que ces millions de martyrs, qui l'ont signée de tout leur sang, plus zélés que tant d'apôtres qui l'ont portée jusqu'aux extrémités de la terre, plus justes que tant de confesseurs, qui en ont suivi toutes les maximes jusqu'au scrupule, plus détachés de nous-mêmes, que tant de Vierges, qui lui ont sacrifié toutes les délices de la vie, plus désintéressés que tant de princes et de souverains, qui pour lui obéir, sont descendus de leur trône, et se sont chargés de tout ce qu'il y a de plus austère dans l'Evangile? Jusque là que je ne crains point d'avancer, que Dieu lui-même, vu la force des motifs sur lesquels nous sommes fondés, ne saurait nous obliger à croire autre chose, que ce que nous faisons profession de croire. C'est tout ce que j'ai prétendu jusqu'à présent, et ce que j'ai prétendu également, contre tous ceux qui ont jamais troublé ou qui troubleront jamais l'Église de Dieu. Jésus-Christ a été avec elle depuis la naissance du christianisme; il sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles, et elle sera toujours ce qu'elle a été, la dépositaire fidèle, et l'interprète infaillible des oracles divins.

Mais sur tout ce que je viens dire, quel sujet de frayeur pour ceux d'entre vous, qui, nés dans la religion, ou en ignorent tous les principes, ou en violent toutes les maximes? Il y a un Dieu; qui de vous serait assez insensé pour le nier? Il doit donc y avoir une religion pour l'honorer. Et quelle est la vôtre? Otez quelques âmes choisies, dont les sentiments et les mœurs font également honneur à la foi qu'elles professent, que trouvons-nous dans le reste des fidèles? Quand leur conduite ne serait pas une preuve sensible de leur peu de religion, que pourrions-nous conclure de leurs discours, de leurs demandes captieuses, de leurs raisonnements scandaleux, de leurs disputes opiniâtres? En vain leur opposons-nous la parole de Dieu; en vain leur opposons-nous les motifs qui nous convainquent que Dieu a parlé : les témoignages des docteurs, le sang des martyrs, la grandeur des prodiges qui se sont opérés, le consentement unanime des peuples, qui en sont ainsi convenus, ce sont là pour eux autant de témoins, ou qu'ils n'écoutent pas, ou dont ils croient pouvoir rejeter hardiment le témoignage. C'était néanmoins sur de tels témoins, qu'Augustin concluait autrefois en faveur de l'Eglise, et qu'il recevait ses décisions comme les oracles de la divinité. *Tenet me in Ecclesia consensus omnium populorum; tenet me veritas miraculorum :* le consentement de tous les peuples me retient dans l'Eglise, la vérité des miracles m'y retient. Ainsi concluriez-vous vous-mêmes, quand vous ne feriez attention qu'à ce qui se passe sous vos yeux. Une religion où le vice est attaqué, proscrit et condamné; une religion où la vertu est estimée, applaudie et honorée; une religion où les conseils évangéliques ne sont pas seulement révérés, mais suivis et observés; une religion dont on ne peut trouver l'origine, qu'en remontant jusqu'à Jésus-Christ; on sait dans quel siècle, dans quelle année ont commencé les sectes qui lui sont opposées; une religion qui n'a d'autres bornes que celle de l'empire de Jésus-Christ; c'est à un petit coin de la terre que sont réduites je ne sais combien de sectes, qui sont séparées de nous; une religion établie aussi solidement que le trône de Jésus-Christ; on a vu disparaître les ariens, les macédoniens, les iconoclastes et cent autres monstres de cette nature; une religion enfin si féconde en grands hommes, si fertile en saints, si majestueuse dans son culte, si circonspecte dans ses cérémonies, si exacte dans ses pratiques, si zélée pour la gloire du Maître qu'elle adore, si prompte à lui sacrifier son sang et sa vie; tout cela doit faire quelque impression sur un esprit raisonnable, et l'obliger à conclure, que si l'on exige de nous une soumission aveugle, c'est cependant une soumission éclairée, et qui n'a rien dans ses motifs qui ne doive le rassurer, quoique dans son objet elle ne trouve presque partout que ténèbres et obscurité.

Mais votre cœur est gâté, et il n'applique votre esprit qu'à chercher de vaines défaites contre tout ce qui pourrait vous rendre nos mystères croyables. Faites cependant tout ce qu'il vous plaira, il n'en sera pas moins vrai que tout ce que vous pouvez faire de plus prudent c'est de croire. J'en ai assez dit, ce me semble, pour vous en convaincre : j'ajoute qu'on ne croit pas, à moins qu'on ne croie fermement.

SECONDE PARTIE.

Etre convaincu qu'on doit croire, ce n'est pas croire, parce que, malgré la conviction que portent dans l'esprit les motifs de crédibilité, je puis être forcé à conclure que Dieu a parlé, sans toutefois donner mon consentement aux vérités qui me sont proposées. D'ailleurs la foi est une vertu théologale qui a pour objet l'autorité infaillible d'un Dieu qui a parlé; et si être convaincu que je dois croire, c'était croire en effet, je croirais, non sur la parole de Dieu, mais sur les motifs de crédibilité. Que font donc les motifs de crédibilité? Ils me déterminent à conclure que Dieu a parlé. Que fait la parole de Dieu? Elle me sert de fondement solide sur lequel j'élève l'édifice de ma foi.

Et pour vous développer comment la foi entre dans l'âme, avant que de vous montrer combien doit être ferme la foi d'une âme qui croit, supposons qu'il y a dans cette assemblée quelques-uns de ces disciples durs à croire et qui se scandalisent, quand le Sauveur leur déclare que sa chair est véritablement une nourriture et son sang véritablement un breuvage : *Durus est hic sermo; quis potest eum audire?* (*Joan.*, VI.) De tels discours sont insupportables, et qui peut seulement les écouter? C'est cependant là, mon cher frère, ce que je vous propose à croire : Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, sous les espèces du pain et du vin. Grand mystère! et qui semble

faire aujourd'hui tout le mur de division entre nous et nos frères errants ; mais vérité consolante et que tous les efforts de l'esprit d'erreur n'affaibliront jamais. Jésus-Christ est donc réellement présent dans l'Eucharistie sous les espèces du pain et du vin : c'est ce que je vous propose à croire, et ce que je vous propose à croire sur l'autorité infaillible d'un Dieu qui m'en a assuré lui-même. A une proposition de cette nature, cet esprit prévenu se révolte : *Durus est hic sermo.* Convenant néanmoins avec moi que, si Dieu a parlé, il mérite d'en être cru ; il me demande comment je sais que Dieu a parlé. A cela, que puis-je dire que ce que je disais tantôt ? que mille docteurs irréprochables l'ont ainsi enseigné; que mille martyrs, sans autre intérêt que celui de la vérité, l'ont ainsi soutenu aux dépens de tout leur sang; que mille peuples, opposés d'ailleurs entre eux, en sont ainsi convenus; que mille prodiges sûrs et incontestables l'ont ainsi attesté ; et une si grande nuée de témoins, accablant cet esprit, l'oblige, malgré toutes ses préventions, à s'écrier avec le Prophète : *testimonia tua credibilia facta sunt nimis* (*Ps.* XCII.), vos témoignages, Seigneur, ne sont que trop croyables, et vous les soutenez par des motifs si puissants qu'il faut ou se soumettre, ou étouffer toutes les lumières de la raison et de la prudence. Non, mon Dieu, je ne puis pas douter que vous n'ayez parlé, à moins que je ne veuille douter de tout, et fermer les yeux à ce qu'il y a de plus convaincant et de plus fort : *testimonia tua credibilia facta sunt nimis*

L'esprit ainsi convaincu de la vérité et de l'évidence des motifs, il faut que la volonté commande l'acte de foi, autrement la foi ne serait ni libre, ni méritoire : en quoi pèchent tous ceux qui, parmi nous, chancellent sur la vérité de nos mystères. Ils ne peuvent pas croire, disent-ils; ils diraient mieux : nous ne voulons pas croire. Nos mystères sont difficiles, relevés, incompréhensibles; et tandis que vous vous en tiendrez à vos propres lumières, vous vous perdrez ; mais nos mystères sont croyables, et c'est sur cette crédibilité, qui vous paraît et dont vous ne sauriez vous défendre, qu'il faut que la volonté ordonne à l'esprit de se soumettre. Ne vous arrive-t-il jamais d'entendre raconter de certains faits, que leur nouveauté et les circonstances qui les accompagnent vous rendent suspects? Vous vous récriez d'abord, vous formez mille difficultés, vous disputez, vous chicanez; mais un homme d'honneur, de mérite, et qui paraît d'ailleurs incapable de prendre le change, interpose-t-il son autorité, déclare-t-il qu'il a été lui-même témoin oculaire du fait en question? Il faut se soumettre, répondez-vous, et vous vous soumettez. En vain l'esprit, naturellement inquiet et défiant, voudrait faire naître quelques doutes : l'homme qui a parlé est digne de foi : c'en est assez, la volonté ordonne à l'esprit de se taire. Eh quoi ! nous recevrons le témoignage d'un homme, *testimonium hominum accipimus* (*Joan.*, V), et le témoignage d'un Dieu ne sera pour nous d'aucun poids? Ignorez-vous donc que, comme il n'y a point de témoin plus éclairé, il n'y en a point aussi de plus infaillible que Dieu, et qu'autant qu'il l'emporte sur tous les hommes par ses connaissances, autant l'emporte-t-il par la vérité de son témoignage? *Testimonium Dei majus est.* Ne vous arrêtez donc point ni à raisonner sur la possibilité ou l'impossibilité du mystère, ni à examiner la force des preuves qu'on peut apporter pour les combattre, ni même à chercher dans vos propres lumières de quoi sonder les doutes qui peuvent s'élever contre leur vérité. Ce n'est pas là votre affaire. Votre affaire est de dire : nos mystères sont croyables, je les veux croire. Et c'est là peut-être ce que l'apôtre appelle captiver son entendement sous le joug de la foi; l'empêcher de sonder la profondeur des mystères qui lui sont proposés, l'obliger à entrer à l'aveugle dans ces abîmes impénétrables, le réduire à renoncer à toutes ses pensées, pour dire simplement : je crois. Et le dire sur quoi? Sur les motifs de crédibilité? Non, ces motifs me persuadent simplement que j'agis prudemment et que je ne saurais me tromper en croyant. Sur le commandement de la volonté ? Non, la volonté m'ordonne simplement de croire ce que j'ai jugé croyable et digne de foi. Sur quoi donc? Sur l'autorité infaillible d'un Dieu qui a parlé. De sorte que pour reprendre en deux mots le progrès de la foi; elle entre dans l'âme par la proportion qui se fait du mystère : ainsi elle commence par l'ouïe comme le veut l'apôtre.

Le mystère paraît soutenu de ces motifs qui convainquent que Dieu a parlé en sa faveur : ainsi il est reçu dans l'esprit comme croyable. Mais parce que l'esprit pourrait ou se distraire, ou s'obstiner à ne pas produire l'acte de foi sur le mystère proposé, la volonté l'applique et l'oblige à agir. Ainsi la volonté qui ne produit pas l'acte de foi l'ordonne et le commande; et l'esprit forcé par cette puissance, à qui il est contraint d'obéir, ne faisant plus attention, ni au commandement qu'il a reçu de la part de la volonté, ni au motif qui l'a convaincu de la révélation du mystère, mais s'appuyant uniquement sur l'autorité de celui qui l'a révélé : Je crois, s'écrie-t-il, avec toute la certitude que doit lui inspirer une autorité de cette nature, et je crois, parce que vous, ô mon Dieu, qui êtes la vérité même, avez parlé. Ainsi, c'est dans l'esprit que la foi a son siége et sa dernière perfection. Et sur l'autorité d'un Dieu qui a parlé, quelle doit être la fermeté de notre foi ? *Scio cui credidi, et certus sum* (II *Tim.*, I), répond l'apôtre des gentils ; je sais quelle est l'autorité de celui qui a parlé, et sur la parole de qui je crois; je suis assuré que je ne saurais être trompé. Ce ne sera donc pas l'incompréhensibilité du mystère qui arrêtera ma soumission. Si je n'avais que la déposition d'un homme, je pourrais lui demander raison des choses qu'il me proposerait à croire; mais

j'ai la révélation d'un Dieu, et sur cette révélation, tout ce que peut dire ma raison, c'est que si elle comprenait, ce ne serait plus un mystère, et que l'incompréhensibilité des choses ne doit servir qu'à redoubler sa foi, parce qu'elle lui sert à l'exercer avec plus de mérite pour elle, et plus de gloire pour le Dieu qui a parlé : *Scio cui credidi, et certus sum.* Ce ne seront donc pas mes sens qui régleront ma soumission ; ils ne voudraient croire que ce qu'ils peuvent voir, toucher et sentir. Dans les affaires sensibles, je pourrais m'en rapporter au témoignage de mes sens ; mais dans une affaire où l'on déclare heureux ceux qui n'ont pas vu, j'ai d'autres oracles à consulter, et plutôt je me persuaderais que je n'ai ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, que de me persuader que mes yeux et mes oreilles peuvent affaiblir le témoignage d'un Dieu : *Scio cui credidi, et certus sum.* Ce ne seront donc pas mes doutes qui ébranleront ma soumission. Sans cesse ils me demandent si je ne suis point trompé, si je ne donne point mon consentement sans avoir assez pesé, sans avoir assez examiné les choses. Si je m'en rapportais à l'aveugle, à quelque savant selon le siècle, on pourrait m'accuser de légèreté ; mais puisque on ne saurait trop s'en fier à un Dieu, si j'avais à douter de quelque chose, plutôt je douterais, avec Augustin, si je vis, que de douter de la vérité des mystères qui me sont annoncés : *Scio cui credidi, et certus sum.* Ce ne seront donc point les vaines subtilités des philosophes qui affaibliront ma soumission. Ces hommes présomptueux voudraient tout mesurer sur leurs propres lumières ; mais que leurs lumières sont courtes quand il s'agit de religion ! Il vaut mieux pour moi, selon le conseil de saint Irénée, que j'en croie simplement à Dieu, et que je cherche cette science qui me vient de Jésus-Christ, que de m'exposer à tomber dans l'impiété en cherchant des éclaircissements inutiles dans une philosophie profane : *Scio cui credidi, et certus sum.* Ce ne seront donc point les railleries des libertins qui me feront rougir de ma soumission ; ils donneront cent tours malins à ma simplicité prétendue ; ils la traiteront de faiblesse d'esprit, de stupidité et de folie. Oui, leur répondrai-je, vous êtes prudents, vous êtes sages ; pour moi, je fais gloire d'être imprudent et insensé pour Jésus-Christ : *Nos stulti, vos prudentes.* (*I Cor.*, IV.) Vous êtes forts, rien ne peut vous vaincre : *Vos fortes* (*Ibid.*) ; pour moi, je suis faible et je me fais un mérite de me laisser vaincre par la parole de Dieu : *Nos infirmi.* (*Ibid.*) Mais où y a-t-il plus de force, plus de sagesse? Est-ce dans une téméraire et indiscrète résistance, ou dans une juste et raisonnable soumission? Vous pouvez vous roidir, vous obstiner : il n'en sera pas moins vrai que, dès que je me soumets à un Dieu, je prends le parti le plus sage et le plus digne d'un chrétien : *Scio cui credidi, et certus sum.* Ce ne seront donc ni les menaces, ni les tourments des bourreaux et des tyrans qui me feront chanceler dans ma soumission. Je ne sais ce qui m'en doit arriver, mais j'ose vous protester, Seigneur, que quand vous ne me parleriez que de liens et de tribulations, comme vous en parliez à votre Apôtre allant à Jérusalem, je n'en serais pas effrayé, pourvu que je pusse consommer ma course en rendant témoignage à l'Evangile de votre Fils. Je pourrais craindre si, comme l'infidèle, je n'avais point d'espérance ; mais apprenant de ma foi ce que j'ai à espérer de la persécution, je suis prêt à donner mon âme toutes les fois que le persécuteur me la demandera, assuré qu'en la donnant ainsi, je ne fais que la rendre à celui de qui je l'ai reçue, et qui, à la peine d'un moment, doit faire succéder un poids éternel de gloire : *Scio cui credidi, et certus sum.*

Voilà proprement ce que j'appelle croire : tenir contre toutes les répugnances des sens, contre tous les faux raisonnements de l'esprit, contre toutes les oppositions des impies et des mondains, contre toutes les terreurs du glaive et de la mort. Mais est-ce ainsi que vous croyez? Pour ébranler votre foi, il ne faut ni faire briller le glaive à vos yeux, ni exposer les roues et les chevalets, ni étaler tout ce que la tyrannie peut inventer de supplices : une difficulté qu'un moment de réflexion pourrait dissiper, une parole qui part d'une bouche ignorante, une fade et impie raillerie que fera un libertin, vous trouble et vous abat : *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* (*Matth.*, XIV) homme de peu de foi, quelle raison pouvez-vous avoir de douter? Sur quoi pourriez-vous vous justifier dans votre doute? Serait-ce parce que vous ne comprenez pas? Comme si rien de ce que vous ne pouvez comprendre ne pouvait être? S'il s'en faut tenir là, il faudra douter de tout. Comprenez-vous ce que c'est que votre âme? Donc vous n'avez point d'âme. Comprenez-vous ce que c'est que votre pensée? Donc vous ne pensez point. Fausse conséquence : l'incompréhensibilité d'un objet marque la faiblesse de notre esprit, mais elle n'ôtera jamais à l'objet lui-même sa réalité et son existence. *Quare dubitasti?* Doutez-vous parce que vous ne voyez pas les choses assez bien établies parmi nous? C'est bien à vous à juger si les fondements de notre religion sont solides? Eh! qui êtes-vous, pour vouloir soumettre à votre tribunal ce qui a paru inébranlable aux plus fameux génies de l'antiquité?

Apprenez à vous connaître, et sachez que vouloir ainsi vous ériger en juges de tant de personnes intelligentes, et les condamner comme si elles s'étaient laissées surprendre, c'est nous donner la marque de l'esprit le plus présomptueux et peut-être le plus borné qui ne s'écarte des sentiments des autres, que parce qu'il n'a pas assez de lumières pour les discerner. *Quare dubitasti?* Doutez-vous, parce que vous ne pouvez pas répondre à quelques raisonnements captieux, que vous font ces hommes de chair et de sang qui ne connaissent d'autre religion que celle que se sont fabriquée, dans un lieu de dissolution et de péché, ces prétendus beaux

esprits qui croient se faire un nom en trouvant à critiquer sur tout ce qui nous est proposé? Quand les anges eux-mêmes viendraient vous annoncer une autre doctrine que celle qui vous a été annoncée, vous ne devriez pas vous rendre, et parce qu'un libertin, qui ignore lui-même ce qu'il blasphème, vous débite ses rêveries comme autant de vérités, vous vous rendez? Vous ne pouvez pas répondre? Eh! qu'importe que vous ne puissiez pas répondre? Manque-t-il de docteurs pour confondre ces téméraires? Ils savent à qui ils s'adressent en s'adressant à vous. Laissez-les parler, votre affaire n'est pas de disputer avec eux; votre affaire est de les fuir, si vous voulez conserver votre foi. *Quare dubitasti?* Doutez-vous de tout en général, ou seulement de quelques points en particulier? Je ne crois pas votre ville assez infortunée, pour nourrir dans son sein de ces monstres d'impiété qui regardent tous nos mystères comme autant de fables. Il n'y a donc que quelques points en particulier qui vous révoltent? Mais ces points qui, en particulier, vous révoltent, vous sont-ils proposés sur d'autres fondements que ceux que vous embrassez? En matière de foi y a-t-il autorité et autorité? y a-t-il un mélange de parole divine et de parole humaine? Tout nous est également proposé sur la parole d'un Dieu, et sur la parole de Dieu tout doit être également cru. Je dis et je soutiens, comme je l'ai déjà insinué dès l'entrée de ce discours, que vous ne croyez rien d'une foi divine, dès que vous ne croyez pas tout. Tous les articles révélés sont tellement unis entre eux dans le motif qui nous oblige à les croire, qui est la parole de Dieu, que douter d'un seul c'est douter de tous. Pourquoi cela? Parce que douter d'un seul, c'est douter de l'infaillibilité de cette parole qui ne peut donner à aucun de nos mystères un caractère de certitude, si elle n'est infaillible sur tout.

N'écoutez donc ni la voix des impies, ni les murmures de la raison. Dieu a parlé, il a parlé sur tout, croyez sans distinction; la vraie foi ne souffre aucun partage. Croyez sans vouloir sonder et approfondir; la vraie foi se soumet sans discussion, et ce ne serait plus une foi chrétienne si elle se fondait sur la raison. Croyez avec reconnaissance; Dieu a fait pour vous ce qu'il n'a pas fait pour cent autres nations; si vous estimez le bienfait autant qu'il le mérite, ayez pour celui qui en est l'auteur tout le retour et toute la gratitude qui lui est due. Mais surtout vivez comme vous croyez, et réglez vos mœurs sur votre foi; c'est ici le point essentiel et qui doit, pour le dire ainsi, décider de votre religion et de votre éternité; de votre religion, une foi sans œuvres est une foi chancelante, et si elle n'est pas éteinte, elle n'est pas loin de l'être. Nous le voyons tous les jours. Le cœur en ceci entraîne ordinairement l'esprit, et dès que celui-là ne fait rien pour son salut, celui-ci est tenté de douter de tout. De votre éternité, une foi sans œuvres est une foi morte, et comme elle n'a rien à présenter, elle n'a rien aussi à demander. Ainsi, ne séparez jamais ces deux choses, croire et agir; croire avec la soumission la plus aveugle, agir avec le zèle le plus ardent, c'est toute la loi et tous les prophètes, et le moyen de passer d'une foi obscure à cette clarté ineffable qui est préparée aux vrais croyants dans la gloire Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour le vendredi après les Cendres.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Ego autem dico vobis: diligite inimicos vestros. (*Matth.*, V.)

Et moi je vous dis : aimez vos ennemis.

C'est depuis longtemps, Messieurs, qu'on vous invite au pardon des injures, mais avec quel succès? Vous le voyez, il paraît toujours je ne sais quel levain d'animosité qui alarme l'Eglise et lui fait craindre que ce ne soit une troupe d'ennemis cachés qu'elle nourrit dans son sein. C'est pour cela que cette mère charitable, toujours attentive aux intérêts de ses enfants, leur propose à tous moments leur devoir sur ce point, et met dans la bouche de ses prédicateurs, autant de fois qu'elle le peut, les différentes expressions, dont s'est servi son divin Epoux, pour nous inculquer son précepte nouveau. Tantôt elle vous dit de quitter votre présent au pied de l'autel pour aller vous reconcilier avant que de l'offrir; tantôt elle vous déclare que si vous n'avez point de pardon à accorder, vous n'avez point de pardon à attendre, et aujourd'hui elle vous ordonne, de la part de Jésus-Christ, d'aimer et d'embrasser vos ennemis: *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.* Mais déférerez-vous aux ordres de Jésus-Christ? Déférerez-vous aux ordres de l'Eglise de Jésus-Christ? Depuis qu'on prêche l'Evangile, on prêche le pardon des injures; depuis que cette Eglise est Eglise, on l'a prêché; la passion pourtant se soutient toujours et ne semble rien avoir relâché de sa vivacité et de sa fureur. Je ne me flatte pas d'être plus heureux que tant d'autres qui m'ont précédé, à moins que la grâce qui opère des prodiges quand il lui plaît, ne supplée par sa force à la faiblesse de mes expressions.

Voici donc ce que j'ai à vous dire sur cette importante matière, il n'est rien qui nous soit plus expressément recommandé dans l'Evangile que l'amour des ennemis, et il n'est rien qui soit plus négligé et plus mal observé dans le christianisme. Le précepte de l'amour des ennemis est le précepte nouveau, le précepte de la nouvelle alliance, le précepte singulier de notre Maître; oui, mais c'est un précepte que la lâcheté, la malice et la division de nos chrétiens auraient comme abrogé parmi nous, et qui ne serait plus en vigueur, si on pouvait prescrire contre l'Evangile. En un mot : le précepte de l'amour des ennemis est un précepte dont rien ne peut nous dispenser : premier point. — Le précepte de l'amour des ennemis est

un précepte dont nous nous dispensons presque toujours : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand vous aimez ceux qui vous aiment, que faites-vous en cela, vous demande Jésus-Christ, que ne fassent les gentils, et dont vous n'ayez, si j'ose ajouter quelque chose à la pensée de Jésus-Christ, un exemple parmi les animaux mêmes les plus féroces? Un retour d'amitié est quelque chose de naturel, et il faut être bien inhumain pour le refuser à ceux qui nous préviennent; mais aimer ceux qui nous haïssent, embrasser ceux qui nous persécutent, c'est là le grand précepte du christianisme, et précepte indispensable à tous ceux qui font profession d'être chrétiens. Deux pensées simples et naturelles que je vous ai d'abord proposées et que j'entreprends de vous développer plus à fond, pour vous faire sentir l'obligation étroite que vous avez de pardonner; vous en avez un précepte, et un précepte dont rien ne peut vous dispenser.

Vous avez un précepte de pardonner, quelque convaincus que vous en soyez, il ne sera pas inutile de le prouver; souvent on néglige ce qu'on doit, pour n'avoir pas assez imprimé dans l'esprit ce qui est commandé Il y a bien de la différence entre le commandement et le conseil, et cette différence se tire principalement des différentes manières dont on se sert pour proposer ce qu'on veut ou commander ou conseiller. Par exemple, c'est un précepte de rendre à autrui ce qui lui est dû ; parce qu'il est dit, que l'homme voleur, que l'homme injuste n'entreront jamais dans le royaume de Dieu ; mais ce n'est qu'un conseil de nous dépouiller de ce qui est à nous, parce que si le riche a de la peine à entrer dans le royaume de Dieu, il peut pourtant y entrer s'il n'abuse pas de ses richesses, et se défaire de ses richesses mêmes comme une voie pour mériter une des premières places dans ce royaume. Sur ce principe, voyez s'il y a un précepte de pardonner à ses ennemis. Le pardon des péchés que vous avez commis, dépend du pardon des injures que vous avez reçues, et jamais votre Père céleste ne vous remettra ce que vous lui devez, si vous ne savez vous-mêmes remettre aux autres ce que vous croyez vous être dû, *si non dimiseritis hominibus, nec pater vester cœlestis dimittet vobis.* C'est l'Evangile, c'est Jésus-Christ, c'est celui même de qui dépend votre destinée éternelle qui parle; vous refusez de pardonner, on ne vous pardonnera jamais; vous refusez de remettre à votre frère ce que vous croyez vous être dû, jamais votre juge ne vous remettra ce que vous lui devez, *nec Pater vester cœlestis dimittet vobis.*

Or, à quoi pouvons-nous nous attendre, si Dieu une fois irrité n'a plus de grâce, plus de pardon à nous accorder? Nos péchés se sont multipliés par-dessus les cheveux de notre tête, nous avons besoin de la plus grande miséricorde pour les effacer; nous n'avons pourtant point de miséricorde à attendre, si nous n'en voulons point faire; point de pardon à espérer, si nous n'en avons point à accorder : *Nec Pater vester cœlestis dimittet vobis.* C'est donc l'enfer que vous choisissez pour votre demeure, vindicatifs désespérés, et quand je vous entends dire avec tant de scandale, qu'on travaille inutilement à vous ramener, que votre parti est pris, et que vous n'en reviendrez jamais, il me semble entendre ces enfants d'Israël, qui, rebutés par Roboam, déclarent hautement qu'ils n'auront jamais ni communication, ni société avec la maison de David ; ou plutôt ces insensés de l'Ecriture qui, enivrés de leurs fades douceurs, se déterminent tranquillement à perdre celles qu'on leur prépare dans la vie future, pourvu qu'on les laisse jouir en paix de celles dont ils se repaissent dans la vie présente.

Votre parti est pris, vous n'en reviendrez jamais ; c'est-à-dire donc, que vous renoncez à Dieu pour toujours; c'est-à-dire que vous déclarez à Dieu que, comme vous n'avez point de pardon à accorder, vous ne lui en demandez aucun; qu'il peut donner à sa justice toute l'étendue qu'il lui plaira, que pour vous, vous voulez donner à votre vengeance toute la satisfaction que vous croyez lui être due; en un mot, que vous ne voulez point de lui, si vous ne pouvez le posséder qu'en embrassant un ennemi. Et des discours de cette nature sont-ils communs parmi vous? Vous le savez, âmes timorées; et combien de fois en avez-vous frémi dans le secret de votre cœur? Ce qu'il y a de plus criant en ceci, c'est qu'il se trouve de ces âmes noires qui, au lieu d'adoucir comme on le doit un esprit aigri, le confirment dans ses premiers ressentiments, l'animent à n'en point démordre, et se chargent, pour le dire ainsi, du soin d'attiser un feu qui ne brûle déjà que trop. Mais, ni les uns ni les autres n'échapperont pas au bras qui les poursuit. Celui qui tient ferme et celui qui inspire cette malheureuse fermeté, auront un jour besoin de demander grâce, et ils trouveront un Dieu aussi ferme à la leur refuser : *Nec Pater vester cœlestis dimittet vobis.*

Continuons à nous instruire sur l'Ecriture, car c'est là uniquement où je prétends puiser aujourd'hui, et trouver les preuves des plus importantes vérités que j'ai à établir. Quel fut donc le traitement de ce serviteur cruel, qui ayant obtenu grâce de son Maître, la refusa à son compagnon qui la lui demandait? Il fut livré aux ministres de la justice, jusqu'à ce qu'il eut payé à la rigueur toute la dette qui lui avait été remise; et c'est ainsi, conclut Jésus-Christ, en finissant cette parabole, que vous traitera mon Père qui est dans le ciel, si chacun de vous ne pardonne du fond du cœur à son frère : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis.* (*Matth.*, XVIII.)

Faites-vous réflexion à toute la sévérité de cette sentence? Ce méchant serviteur n'exige rien qui ne lui soit dû ; aussi ce n'est point d'injustice qu'on l'accuse, c'est de dureté, de peu de ménagement pour autrui après avoir été si fort ménagé lui-même. Il est rentré en grâce, on lui a remis ce qu'il

devait; mais il exige avec trop de rigueur ce qui lui est dû; dès lors sa dette revit, et on prétend l'obliger à payer à la rigueur la somme même qui lui avait été remise : *Quoadusque redderet universum debitum.* N'est-ce point que Jésus-Christ veut vous dire par-là qu'en exigeant ce qui ne vous est pas dû, en poursuivant une vengeance qui doit être uniquement réservée au Seigneur, vous vous exposez à voir exiger de vous-même ce qui vous avait été remis, et que, malgré le pardon accordé pour le passé, on vous imputera non-seulement les péchés dont actuellement vous êtes coupables, mais encore ceux que la pénitence et les pleurs ont effacés? Ce serait-là, sans doute, le sens le plus naturel de la parabole et la peine la plus juste qu'on pût vous imposer; mais Dieu, dont la bonté semble l'emporter sur la justice, et de qui les dons, au terme de l'Apôtre, sont sans repentir, fait souvent revivre notre mérite, comme parlent les théologiens, et oublie pour toujours notre iniquité ; ainsi un péché une fois effacé, est un péché effacé pour toujours. Cependant la parabole de Jésus-Christ subsiste; que veut-il donc dire, quand il semble vous menacer, qu'une dette remise est une dette qu'il faudra payer? *Quoadusque redderet universum debitum.* Il veut dire, en premier lieu, au sentiment des interprètes, que le refus du pardon nous rejette d'abord dans l'état d'où la pénitence nous avait tirés, dans un état de mort et de péché. Il veut dire, en second lieu, que le refus du pardon ajoute un nouveau degré de malice à notre péché. Nous serions moins coupables si nous avions moins reçu ; mais ayant reçu de Dieu le pardon des fautes les plus énormes, refuser à notre frère le pardon de quelques légères fautes, c'est un excès d'ingratitude que l'ecclésiastique regarde comme une source de division éternelle entre Dieu et nous. Il veut dire, en troisième lieu, que le refus du pardon lie, pour le dire ainsi, les mains à Dieu, et l'oblige en quelque manière à nous être avare de ses grâces. De là, la soustraction de tant secours si utiles, si nécessaires; de la soustraction de ces secours, ces chutes si fréquentes, si multipliées, qui nous conduisent enfin dans ces régions de ténèbres, dont nous ne sortirons jamais, parce que jamais nous n'y pourrons acquitter nos dettes : *Quoadusque redderet universum debitum.*

Je dis plus, et je le dis après le Saint-Esprit; non-seulement le refus du pardon nous jette dans ces régions de ténèbres, d'où nous ne sortirons jamais, parce que jamais nous n'y pourrons acquitter nos dettes; mais il nous y jette comme nécessairement, et si nécessairement, qu'il semble nous fermer toute voie au retour. Tout péché conduit en enfer, je le sais; mais après tout, quelque chargé que je sois des autres péchés, je puis demander grâce, je puis employer des intercesseurs qui la demandent pour moi. Ici, oserais-je la demander par moi-même? quoi! je suis homme, et étant homme, je ne suis qu'un peu de chair et de boue, et étant si peu de chose, je n'aurai que des sentiments d'animosité et de rancune pour un autre homme, qui est autant que moi, ou qui n'est que néant non plus que moi : *Homo cum caro sit reservat iram?* (*Eccli.*, XXVIII.) Et avec des sentiments de cette nature, j'irai à un Dieu de grandeur et de majesté pour le conjurer de s'adoucir sur mon compte? pour le supplier de prendre des sentiments de miséricorde et de bonté sur un vil esclave qui n'a que des sentiments d'animosité et de rancune contre son semblable, *et de peccatis suis deprecatur?* (*Ibid.*) Il faudrait avoir perdu la raison pour en venir à cet excès de témérité, et regarder notre Dieu, ou comme un aveugle qui ne sait pas avec quelle fureur je poursuis mes propres injures, ou comme un insensible qui n'est point touché de celles que je lui fais. Mais je ferai demander grâce par autrui, *quis exorabit pro delictis illius?* (*Ibid.*) et qui, parmi nous, oserait se charger d'une pareill commission? et quand nous l'oserions, su quoi pourrions-nous nous fonder? quiconque connaît Dieu, craindrait de l'insulter en recourant à lui en votre faveur, comme s'il était aussi prêt à favoriser le vice que la vertu; il craindrait de vous inspirer à vous-même des sentiments indigne de notre Dieu, comme s'il était capable de se contredire, et d'oublier qu'il a déclaré qu'on n'a point de pardon à attendre, quand on n'en veut point accorder. Qu'aurions-nous d'ailleurs à produire qui pût exciter les miséricordes du Seigneur sur vous? Un cœur contrit et humilié est devant Dieu un objet de compassion; mais un cœur ulcéré et aigri, un cœur plein d'amertume et de fiel lui fait horreur. Si vous pensiez à en revenir, et à prendre sur votre frère les sentiments de charité que vous lui devez, on pourrait se joindre à vous, et tâcher d'engager Dieu par des vœux communs à répandre sur vous sa bénédiction et sa grâce; mais lui demander qu'il vous pardonne dans le temps même que vous l'irritez, c'est lui demander qu'il unisse dans le même cœur la grâce et le péché; ce que nul homme raisonnable n'oserait demander à Dieu : *Quis exorabit pro delictis illius?* Et ne pouvant, ni demander grâce par vous-même, ni la faire demander par autrui, que vous reste-t-il qu'une espèce de nécessité de persévérer et de périr dans votre péché? *Quoadusque redderet universum debitum.*

Ce n'est donc point ici une affaire de pur conseil ou de simple perfection; c'est un précepte que nous ne pouvons violer qu'aux dépens de notre éternité. Et ce précepte pris ainsi en général, que nous ordonne-t-il en particulier? deux choses également indispensables à quiconque veut l'accomplir dans ce qu'il a d'essentiel : à ne point vous venger de la personne qui vous a offensé, c'est la première; à la chérir même et à l'aimer, c'est la seconde. A ne point vous venger de la personne qui vous a offensé : car c'est à Dieu, et non point à vous qu'appartient la vengeance : *mihi vindicta, ego retribuam* (*Rom.*, XII); et quiconque veut prévenir

les vengeances du Seigneur, usurpe sur les droits de Dieu. Il évoque à son tribunal une affaire qui ne doit être jugée qu'au tribunal de Dieu; il s'élève contre Dieu et prétend le priver de l'autorité qu'il a sur sa créature. Ne vous y trompez donc point : la naissance, le rang, l'emploi, rien en ceci ne vous établit le juge de votre frère. Vous êtes père de famille, je le sais : mais si le zèle doit vous animer contre les désordres de votre maison, ce ne doit jamais être la vengeance. Vous êtes magistrat; mais est-ce pour soumettre la fortune des peuples à vos animosités et à vos haines? Vous êtes prince, roi, souverain : mais le glaive que vous portez, n'est entre vos mains que pour faire justice, et non pour assouvir vos ressentiments; et quelque élevé que vous soyez, vous avez un juge au-dessus de vous, qui prétend décider en dernier ressort sur ce point. A quoi ne serions-nous point exposés, si parce qu'on est en droit de corriger et de punir, on était en droit de se venger? Tout serait confondu dans le monde, et autant que nous aurions de supérieurs, autant presque aurions-nous de tyrans. Mais non, le précepte regarde le grand comme le petit, et si l'un a quelque chose au-dessus de l'autre, c'est que comme il a plus d'occasions de faire sentir ce qu'il peut, il a aussi plus d'obligation de veiller sur ses démarches, de peur de donner à la malignité de son cœur ce qu'il prétend donner au bon ordre, au bien public et à la justice : pour le reste, quiconque donnera quelque chose à sa vengeance, trouvera un vengeur inexorable. La défense est commune, et ne souffre aucune exception. C'est à moi, dit Dieu, qu'appartient la vengeance; c'est donc à lui à nous venger, s'il le juge à propos, et à nous à ne rien faire qui puisse donner quelque atteinte à ses droits *Mihi vindicta, et ego retribuam.*

Mais serions-nous assez peu chrétiens pour nous persuader que ce n'est que l'extérieur qu'on a prétendu régler dans le christianisme, et que pourvu que nous ne remplissions pas nos villes de sang et de meurtres, pour le reste il nous sera permis de donner une libre carrière à la malignité de nos désirs, de nous laisser aller à toute l'amertume de nos ressentiments, de nous repaître, pour le dire ainsi, et nous nourrir de tout ce qui peut tourner ou à la ruine, ou à l'humiliation d'un ennemi? C'est le cœur que Jésus-Christ nous demande, quand il nous commande de pardonner, il veut que nous aimions. *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, XV.) Et qu'est-ce que c'est qu'aimer? est-ce n'avoir ni liaison, ni commerce avec la personne qu'on aime? est-ce regarder comme ennemi quiconque la favorise? est-ce applaudir dans le secret à ses disgrâces, et se faire un plaisir de tout ce qui peut faire sa peine, et une peine de tout ce qui peut faire son plaisir? à quoi se réduirait l'amitié, si elle pouvait subsister en une conduite et des sentiments de cette nature? Quand on aime, on entre dans les intérêts de la personne aimée, on partage avec elle ses biens et ses maux; tout est commun entre les amis, et bien loin d'éviter leur rencontre, on les voit avec joie; bien loin de les rebuter, on les reçoit avec affection et tendresse; bien loin de leur nuire, on se fait un devoir de les servir. voilà ce que c'est qu'aimer, et voilà ce qu'on exige de vous, quand on exige que vous aimiez : *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.*

Voulez-vous avoir une règle infaillible sur laquelle vous puissiez vous régler à l'égard du prochain? c'est Jésus-Christ que je vous propose, ou plûtot c'est Jésus-Christ lui-même qui se propose à vous : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* (*Joan.*, XIII.) On vous a donné jusqu'à présent plusieurs préceptes tous propres à vous contenir, et à régler l'homme à l'égard des autres hommes; pour moi, dit ce divin maître, je les renferme tous dans un, et je vous dis de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même : *sicut dilexi vos.* Et quel a été l'amour de Jésus-Christ à notre égard? n'a-t-il aimé que ceux qui l'aimaient, que ceux dont il pouvait être aimé? Quoique nous fussions tous pécheurs, tous indignes de son amour, il nous a tous aimés; il nous a aimés dans le temps que nous étions le plus déchaînés contre lui, lorsque nous le poursuivions avec plus de fureur, et nous a aimés dans ce temps-là jusqu'à donner son sang et sa vie pour nous. Nous le déchirions dans le prétoire, nous l'attachions à sa croix sur le Calvaire, et il nous aimait. A la seule pensée d'un ennemi, votre esprit se révolte, à sa vue tout est déconcerté chez vous. Est-ce là la conduite du Seigneur? on lui donnait des malédictions et il ne répondait point par d'autres malédictions; on l'accablait de douleur, et il ne faisait point de menace; on le jugeait injustement, et il s'abandonnait sans résistance, sans plainte, dans la paix et la douceur à tout ce que les juges pouvaient lui imposer de rigueur : *sicut dilexi vos.* Vous ne pouvez vous résoudre de parler à la personne qui vous a offensé; Jésus-Christ refusait-il de parler à ceux qui l'offensaient? vous ne voulez ni lui nuire ni la servir; que deviendriez-vous si Jésus-Christ vous traitait ainsi? Devant Dieu vous l'aimez, mais devant les hommes il est bon de lui faire sentir qu'on ne s'en prend pas impunément à vous. Combien de fois vous êtes-vous révolté contre Jésus-Christ, et combien de fois votre révolte est-elle restée impunie? On se flatte, ou plûtot on se trompe en cette matière, quand à la faveur de je ne sais quelles démonstrations feintes et dissimulées, on tâche de se persuader qu'on pardonne.

Aimez-vous comme Jésus-Christ a aimé? en ce cas votre pardon est sincère : hors de là, dit saint Jean, vous êtes mort, vous demeurez dans la mort; et quand avec les thaumaturges vous transporteriez les montagnes; quand avec les martyrs vous livreriez votre corps aux feux et aux flammes;

quand avec les apôtres, vous porteriez le nom et la gloire du Seigneur jusqu'aux extrémités de la terre, si vous n'aimez pas ce seul homme, cet homme de rien, vous n'êtes rien vous-mêmes, aux termes de saint Paul; ou vous êtes tout au plus un de ces sons vides qui se perdent dans les airs; vous êtes mort pour le dire encore une fois, vous demeurez dans la mort. Grande matière de réflexions pour tant d'âmes qui voulant accorder l'Evangile avec leurs passions, sont toutes à Dieu, disent elles, et sentent néanmoins assez qu'elles ne sont pas toutes au prochain. La charité, disent les théologiens, n'est point composée de deux habitudes, dont l'une nous porte à aimer Dieu par dessus toutes choses, et l'autre à aimer le prochain comme nous-mêmes. C'est une qualité simple et indivisible qui regarde le prochain aussi bien que Dieu, ou le prochain pour l'amour de Dieu; de sorte qu'en manquant d'amour pour le prochain, je perds la charité tout comme si je manquais d'amour pour Dieu. La chose est incontestable, pensez-y, et ne vous flattez pas d'aimer Dieu, tandis que votre cœur ne vous répond point que vous aimez le prochain; c'est la loi qui d'un côté vous défend de vous venger, et qui de l'autre vous ordonne d'aimer : *hoc est præceptum meum*.

Mais le mal est que chacun convenant de la loi, chacun tâche de se persuader qu'il n'est point dans le cas de la loi. Ainsi après une injure reçue, il n'est point de raison, ou d'apparence de raison, qu'on ne mette en œuvre pour se justifier à soi-même ou sa vengeance ou sa haine; mais comme il n'est point d'autorité qui puisse abroger le précepte, il n'est point aussi de raison qui en puisse dispenser. Etablissons cette seconde vérité.

Un homme qui veut se venger a toujours cent prétextes spécieux pour le faire. Je ne suis point, vous dira-t-il, de ces délicats sur le point d'honneur qui se formalisent d'un rien, et qui d'une petite étincelle en excitent un grand incendie; je suis animé et irrité avec raison : ce traitement est trop cruel pour le souffrir, et me taire dans de pareilles circonstances ce serait inspirer du courage aux méchants, qui, abusant de notre bonté, en deviendraient tous les jours plus insolents. D'ailleurs, qui suis-je, et quelle est la personne qui m'a offensé? Je tiens un rang qui m'oblige à lui faire sentir ce que je puis. En tout cas, en me vengeant, je ne fais que rendre la pareille, et exercer par moi-même une justice que je pourrais faire exercer par autrui.

Voilà, Messieurs, bien des raisons; mais, souffrez que je le dise, bien des raisons fausses, et qui ne concluent rien. Vous n'êtes pas délicat sur le point d'honneur! Et peut-on l'être davantage? Pour une parole dite au hasard, pour un geste formé sans dessein, on vous voit courir à la vengeance comme un furieux, soulever toute une parenté, et engager tout ce que vous avez d'amis à entrer dans votre querelle. Que feriez-vous de plus, quand on vous aurait attaqué par tout ce que l'injustice peut avoir de plus criant, ou la calomnie de plus atroce? Souvent même vous savez que ce n'est point à vous qu'on s'adresse; mais parce que le mérite d'un concurrent commence à vous obscurcir, si vous ne pouvez pas l'obscurcir à votre tour, du moins tâchez-vous de troubler ce calme qui va insensiblement à le rendre maître des esprits et des cœurs. De là ces dissensions où, après des discussions infinies, tout ce qu'on peut découvrir, c'est que si ce prétexte a paru, la véritable raison avait sa source dans votre jalousie. Je veux même que la parole et le geste soient tombés sur vous : est-ce donc que pour une parole il sera permis de vomir mille injures, de noircir par mille médisances, et de répandre tout ce qu'on peut ou savoir ou imaginer de flétrissant et d'injurieux? Est-ce que pour un geste il sera permis de se déchaîner sans ménagement, de se saisir de toutes les occasions qu'on peut avoir d'humilier, d'insulter et de faire éclater son ressentiment et sa passion? Où est en cela l'équité et la justice? Quand vous rendriez parole pour parole, geste pour geste, c'en serait trop, et la loi nous le défend; mais en venir aux extrémités auxquelles vous en venez, ce n'est pas seulement être délicat, c'est être inhumain et dénaturé.

Passons plus avant; exagérons l'injure autant qu'elle peut être exagérée. C'est publiquement que vous avez été outragé, c'est de la manière du monde la plus indigne, c'est par la personne qui avait le plus d'obligation de vous ménager; malgré cela, Dieu ne se relâche en rien de ses droits: c'est à lui à vous venger, s'il le juge à propos, non point à vous à prévenir ses vengeances : *Mihi vindicta et ego retribuam.* Jésus-Christ a été outragé plus publiquement que vous, d'une manière plus indigne, par des personnes dont il avait à attendre plus de ménagement et de retour. Saint Etienne est traité avec plus d'ignominie et de cruauté par un peuple qui lui-même a éprouvé mille fois et l'étendue de son pouvoir, et les bontés de son cœur. David est poursuivi avec plus d'injustice par un prince dont il a affermi le trône, et dont le trône lui est préparé. Que font pourtant et l'auteur et les observateurs fidèles de ce grand précepte? Ils se taisent, tandis que vous instruisez toute une ville et de l'affront que vous prétendez avoir reçu, et de la réparation que vous en poursuivez; ils prient, ils demandent grâce pour ceux qui les persécutent, tandis qu'il n'est point de projet de vengeance que vous ne méditiez et qui ne vous agrée. Ne me dites point, au reste, que ce sont là des miracles dont vous n'êtes pas capables; ce sont des miracles qui vous sont commandés, et commandés en toute rencontre, en tout lieu, à toutes personnes. Que l'injure soit excessive ou médiocre, que ce soit le maître ou le serviteur qui l'ait faite, le souverain ou le sujet qui l'ait reçue, que ce soit en secret ou en public, par malice ou par mégarde, on peut quelquefois en pour-

suivre la réparation pour des intérêts que je ne touche point, mais jamais par des motifs d'animosité et de vengeance; et vous mettez les armes en main à votre juge, dès que vous les prenez vous-même par aversion et par haine contre votre frère : *Mihi vindicta.*

Après tout, l'outrage est trop sanglant, il est de ma gloire de ne le pas souffrir. Et moi je soutiens que plus il est sanglant, plus vous acquérerez de gloire en le souffrant. Souffrir une injure ordinaire et commune, cela se peut sans peine, j'ajoute que cela se doit même selon les lois du monde, qui tous les jours condamne les excès de ces indiscrets qui pour des choses de néant en viennent aux dernières extrémités; mais se modérer et se taire dans une injure extraordinaire et atroce, c'est la marque d'une grandeur d'âme que les plus passionnés eux-mêmes sont forcés d'admirer. Vous le voyez vous-mêmes : après ces coups d'éclat où l'on a tout sacrifié à ses ressentiments, on en méprise les auteurs, on les regarde avec horreur, on est attendri sur les malheurs de ceux qui ont succombé sous leurs coups, on les plaint, volontiers on s'armerait en leur faveur. Nous sommes tous ainsi faits : naturellement le malheur d'autrui nous touche; et quand tout le tort serait de votre côté, si nous ne pouvons pas nous empêcher de vous condamner, nous condamnons encore plus sévèrement quiconque vous poursuit dans toute l'étendue de sa passion. Au contraire, quoique nous n'ayons pas assez de courage pour souffrir nous-mêmes une injure, nous avons pourtant assez d'équité pour rendre ce qui est dû à ceux qui la souffrent sans la repousser. Surtout si l'injure a quelque chose de criant, si celui qui l'a reçue est d'un mérite et d'une vertu reconnue, s'il a en main de quoi se faire justice, nous admirons alors, nous louons dans autrui ce que nous ne pouvons ou que nous ne voulons pas faire nous-mêmes : tant il est vrai que nous sommes comme naturellement chrétiens, parce que nous entrons comme naturellement dans les sentiments de l'Évangile.

J'avoue qu'on se fait sur ce point dans le monde de certaines idées de gloire et de grandeur qui semblent dégrader tout homme qui n'est pas prêt à tirer raison de tout ce qu'on peut entreprendre contre lui. Mais dans quel monde? Est-ce dans un monde chrétien et parmi ceux qui se feraient un crime d'écouter leurs ressentiments au mépris des lois et des exemples de Jésus-Christ? Non, sans doute. Ils attendent que vous vous régliez vous-mêmes sur ce qui leur sert de règle, et jamais ils n'approuveront dans vous ce qu'ils se reprocheraient à eux-mêmes comme indigne de leur état et de leur religion. Est-ce dans un monde sensé et parmi ceux qui se piquent de juger des choses avec cet esprit de discernement qui sait distinguer ce qui fait la vraie et la fausse gloire de l'homme? Non, sans doute. Ils voient un génie violent et impétueux se laisser emporter au gré de ses saillies, et ils en ont pitié; un cœur fier et hautain se formaliser de tout, et ils le méprisent; un esprit entêté de je ne sais quelle qualité dont il a hérité de ses pères troubler toutes les assemblées par une délicatesse mal entendue, et ils le regardent comme sans naturel ou sans éducation. Pensent-ils de même d'un homme modéré, d'un homme qui est maître de lui-même, qui sait se taire quand il est dangereux de parler, dissimuler quand on ne peut éclater sans en venir à une rupture ouverte? On trouve dans cette dissimulation une sagesse qui sait sacrifier ses intérêts au bien de la paix, dans ce silence une retenue qui fait la douceur de la société humaine, dans cette modération une grandeur d'âme dont peu de personnes sont capables. Ce monde lui-même, qui en de certains moments croit qu'il est de sa gloire de se venger, a ses moments et de repentir et de justice; de repentir pour se reprocher, quand le feu de la passion est ralenti, tout ce que l'emportement et la colère lui ont arraché; de justice pour applaudir à ceux qui ont su éviter une affaire en fermant les yeux à tout ce qui aurait pu les irriter.

Ce n'est donc point votre gloire que vous mettez à couvert en vous vengeant. Vous mettez-vous à couvert des poursuites de votre ennemi? Encore moins. Vous vous imaginez que, paraissant le craindre, vous le rendez plus hardi et plus insolent; détrompez-vous. Votre douceur gagnera le cœur le plus envenimé; et comme la modération, dans ces sortes de rencontres, a je ne sais quoi qui surprend, la vôtre surprendra vos ennemis, et à moins qu'ils n'aient perdu tout sentiment d'humanité, peut-être de la surprise passeront-ils eux-mêmes à la modération et à la retenue. Mais quand cela n'arriverait point; parce que l'on vous fait une injure, pouvez-vous faire une injustice à Dieu? Parce qu'on a violé vos droits, pouvez-vous violer les droits divins? Car on ne saurait assez vous le répéter, vous avez un juge; attendez qu'il décide. Ce que vous faites en usant ainsi de retour, c'est que vous engagez peut-être toute votre postérité à se perdre et à se damner avec vous. Que vous ont fait vos enfants, que vous ont fait les enfants de vos enfants pour les entraîner dans votre ruine? Si vous aviez sacrifié vos ressentiments à Jésus-Christ, l'affaire en serait demeurée là, et vous auriez la consolation de pouvoir espérer de votre juge un pardon que vous auriez accordé à votre frère; au lieu que votre première vengeance engageant toute une parenté, chacun prendra parti, chacun voudra se soutenir. Ce ne seront qu'injures repoussées par d'autres injures, qu'injustices payées par d'autres injustices; et tandis que vous pourrirez dans le tombeau, vos cendres seront détrempées d'un sang qui ne coulera qu'à votre occasion. L'expérience nous en est une preuve convaincante; des familles entières ne sont divisées que parce que leurs ancêtres ont refusé d'obéir sur ce point à Jésus-Christ.

En tout cas, dites-vous, je n'y entre pour rien; c'est à l'auteur de la querelle à répondre des suites fâcheuses qu'elle peut avoir. Et

moi, je vous dis que soutenant vos droits par vous-même, c'est-à-dire contre tout droit et toute équité, vous êtes responsable de tout ce que la querelle peut entraîner de fâcheuses et de criminelles suites. Il ne tenait qu'à vous de l'étouffer dans sa naissance, vous ne l'avez pas fait. Par votre obstination, les familles se ruineront en procès ; elles s'épuiseront en souhaits désavantageux ; elles se noirciront par les impostures et les calomnies, et pour tout dire en un mot, après s'être entredéchirées sur la terre, elles iront s'entredéchirer et vous déchirer vous-même en enfer. Après cela vous n'y êtes pour rien ? Vous y êtes pour le tout, et peut-être y avez-vous plus de part que votre ennemi, qui souvent a commencé innocemment et qui ne se voit comme contraint de continuer que parce que rien ne peut vous fléchir.

Ne nous alléguez point ici, au reste, votre qualité. Votre première qualité est celle de chrétien. Vous êtes grand, vous êtes riche, vous êtes puissant, nous le savons; mais nous savons aussi que vous êtes disciple d'un Dieu qui a tout pardonné et qui vous ordonne à vous-même de pardonner sous peine de mort; c'est ce que vous ne devez jamais oublier. Il fait plus que cela : sous la même peine de mort il vous ordonne d'aimer, et comme il n'est point de raison qui puisse justifier votre vengeance, il n'en est point aussi qui ne condamne votre aversion et votre haine : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* Qui est-ce qui parle ainsi ? C'est celui même qui est venu rassembler les peuples dispersés et réunir, par les liens d'une charité commune, toutes les nations de la terre : *Ego dico.* A qui parle-t-il ainsi? A ses apôtres, à ses disciples, à tous ceux qui feront profession de suivre sa doctrine et sa loi : *Dico vobis.* Quelle borne donne-t-il à son précepte ? quel ennemi en exclut-il? Le précepte n'a nulle borne, nul ennemi n'en est exclu : aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros.* Mais, Seigneur, nous ne sommes point assez les maîtres de certaines saillies de notre cœur qui s'élèvent dans nous comme malgré nous. Si vous n'en êtes pas assez les maîtres pour les empêcher de s'élever, vous l'êtes assez pour les réprimer, pour les étouffer. Réprimez-les donc, étouffez-les, et il ne s'élèvera dans votre cœur que des mouvements de tendresse et de charité : *Diligite.* Mais quoi ! la brutalité d'un ennemi, son obstination et sa fureur ne pourront pas nous soustraire à la loi? La loi ne souffre aucun adoucissement : aimez : *Diligite.* Souffrez que nous le disions; cela ne se peut exiger de nous après une injure atroce, dans la chaleur d'une affaire ; c'est exiger ce qui n'est pas en notre pouvoir de vous accorder. Aimez : *Diligite.* Quoi ! j'aimerai un homme qui me hait, un homme dont la chicane a appauvri ma famille, un homme dont les mains sont encore teintes du sang de plusieurs de mes parents? Oui ; il le faut aimer ou cesser d'être à moi : *Diligite.* Après cela que puis-je dire, si ce n'est qu'il faut se soumettre? La nature gémit, elle se plaint sous le joug; mais est-il en mon pouvoir de vous en décharger? Dieu a parlé, c'est à moi comme à vous à obéir : aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros.* J'ose dire pourtant qu'il n'est presque personne qui obéisse.

SECONDE PARTIE.

Comme la dépravation n'est pas tellement répandue partout que la loi en général n'ait encore ses partisans, aussi la loi de la charité en particulier a les siens, et l'esprit de vengeance ne s'est pas si fort emparé du monde que nous ne soyons contraints d'avouer qu'il y a encore de ces vrais chrétiens qui, avec Jésus-Christ et ses saints, savent aimer et embrasser ceux qui les persécutent. Mais avouez aussi qu'ils sont rares, et que, sans parler de ceux qui dans la chaleur d'une affaire se laissent aller à toute l'impétuosité de leurs ressentiments, il en est très-peu qui pardonnent, même parmi ceux qui, après bien des soins employés par les amis communs, ont enfin, ce semble, posé les armes et signé une paix qu'une infinité de négociations ont précédée. Sur quoi suis-je fondé à avancer une proposition si flétrissante pour le christianisme? Je viens toujours aux deux devoirs essentiels en cette matière, c'est qu'il en est très-peu qui ne se vengent et encore moins qui aiment. Entrons dans le détail.

Vous avez enfin, mon cher frère, embrassé cet ennemi que vous refusiez de voir depuis si longtemps. Je ne dirai pas que, lorsqu'accablé par les sollicitations, vous lui portâtes le baiser de paix, l'idée de l'affront que vous croyiez en avoir reçu se retraçant dans votre esprit, volontiers vous lui auriez porté le poignard dans le sein. Je ne dirai pas que, parmi les protestations que la bouche lui faisait d'une amitié inviolable, le cœur démentait la bouche et lui jurait une inimitié éternelle. Ce sont là des mystères réservés à notre juge et qu'il ne nous appartient pas de sonder. Ainsi, sans entrer dans votre intérieur, arrêtons-nous à ce qui paraît; il ne nous manquera pas de raisons pour établir ce que je prétends.

Quelques jours donc se passent dans cette réconciliation ou vraie ou apparente; on est ami, ou l'on fait semblant de l'être; on se voit, on se visite ; toute une parenté triomphe d'avoir entrepris un ouvrage dont les suites paraissent si heureuses. Mais combien de temps durera le calme, et n'ai-je point trop dit quand j'ai supposé qu'il durerait quelques jours? Souvent le jour même de l'accommodement on recommence à jeter des semences de divisions. Mais parce qu'on ne veut pas rompre brusquement et sans quelque apparence de raison, qu'on se décrierait trop auprès de ceux qui ont été les auteurs de la réconciliation, on prend la chose de loin et on met son ennemi dans la nécessité ou d'éclater ou d'essuyer tout ce qu'une conduite peut avoir de plus outrageant; on affecte pour lui un air d'indifférence et de mépris insupportable; on critique toutes ses actions; on le raille, on l'insulte, et cela, s'il

vous en faut croire, sans aucun mauvais dessein, sans autre vue que celle de vous divertir. Il a tort de s'en formaliser; vous vous feriez un crime d'avoir voulu l'offenser. Et si vous ne vouliez pas l'offenser, que ne vous êtes-vous tu quand il vous en a prié? que ne l'avez-vous ménagé quand vous vous êtes aperçu que sa patience commençait à se lasser? Vous vouliez vous divertir, pourquoi le faire à ses dépens? pourquoi le pousser à bout? Croyiez-vous donc qu'il serait insensible pour l'avenir, parce qu'il a été assez bon pour oublier le passé? C'est qu'il vous tardait de voir rompre la paix; c'est que vous n'aviez point pardonné. Quand j'ai pardonné sincèrement, comme vous prétendez l'avoir fait, je ne suis ni si piquant dans mes paroles, ni si dédaigneux dans mes manières que vous affectez de l'être dans les vôtres. Bien loin de chercher à rengager une querelle assoupie par des discours méprisants, je méprise ceux même qui pourraient tourner à mon mépris. Bien loin de chercher à aigrir un cœur qui est peut-être encore ulcéré, je tourne en bonne part tout ce qu'il me pourrait faire pour aigrir le mien. J'ai des yeux sans voir, des oreilles sans entendre; j'ignore, je dissimule. Ainsi David, qui pardonnait sincèrement, dissimulait tout ce que Saül son ennemi pouvait faire à son désavantage.

D'autres viendront nous protester qu'ils aiment, et ce sera peut-être dans un tribunal de pénitence; peut-être à l'approche de nos plus redoutables mystères, et malgré toutes leurs protestations ils traîneront un ami prétendu de tribunaux en tribunaux; d'une procédure ils le feront passer à une autre, d'un procès vidé à un second, à un troisième, et sembleront épuiser les détours de la chicane pour épuiser un ennemi qu'ils poursuivent. Parlez-leur de quelque accommodement : grâce au ciel, vous répondent-ils d'un air hypocrite, nous savons ce que nous devons au prochain, mais nous savons aussi ce que nous nous devons à nous-mêmes, et l'Evangile, qui nous ordonne de l'aimer, ne nous ordonne pas de lui sacrifier nos intérêts. Cependant on ne veut entendre à aucun accommodement, et quelque équitables que soient les voies qu'on propose, on les rejette, on s'obstine, on s'acharne sans doute pour avoir le triste plaisir de perdre un homme qu'on hait, malgré tout ce qu'on lui a juré d'attachement et d'amitié. Ainsi Saül, après plusieurs protestations, poursuivit toujours David. Si ses protestations étaient sincères, l'Ecriture nous trompe quand elle nous assure que depuis que Saül eut commencé à haïr David, il fut ennemi de David tous les jours de sa vie.

Combien en trouvons-nous qui ne pouvant, ou qui n'osant plus entrer par eux-mêmes dans la lice, fournissent des armes aux autres, et les engagent dans un combat dont ils sont et les auteurs et les soutiens? Parlons sans figure: combien en voyons-nous qui, après la réconciliation faite, suscitent des ennemis à leurs ennemis réconciliés? qui mettent en main à ceux-là de quoi perdre ceux-ci? et Dieu veuille que pour mieux nouer son intrigue, tandis qu'on aime l'un on n'aigrisse point l'autre. Dieu veuille que, pour ne pas manquer son coup, on ne leur fournisse point à tous deux des instruments pour s'entre-détruire. Tel est le déguisement, ou plutôt la malice du cœur de l'homme; on marche, ce semble, d'intelligence, on agit, se semble, de concert, et sous main on se dresse mille piéges; on fait jouer mille ressorts différents pour s'entre-détruire et se perdre. Ainsi dès la naissance des siècles deux frères paraissent unis, vous répondriez de leur bonne intelligence, les voyant sortir ensemble pour prendre l'air de la campagne : cependant le sang d'Abel crie jusqu'au ciel, et Caïn est coupable du premier meurtre qui se soit fait au monde. Ainsi à la faveur d'un repas, Amon est mis à mort, et toute la famille royale de David jetée dans la confusion et le désordre.

Que dirai-je des artifices qu'on met en œuvre pour se justifier sur les divisions passées? Jamais on n'a été l'agresseur, tout le tort, toute l'injustice étaient du côté de l'autre, et si on ne s'était engagé à se taire, que n'aurait-on point à dire de la mauvaise foi, du peu de probité, du génie malin, du procédé cruel et inhumain de l'homme en question? Consultez le parti contraire, on s'y explique de la même manière, on avait affaire avec la personne du monde la moins traitable, la plus dure, la plus insupportable; avec une personne que nul crime n'effraye, qui sacrifierait à sa passion ce qu'elle a de plus précieux et de plus cher; et malgré des discours si injurieux, on vit en paix. Malheureuse paix souvent pire qu'une guerre déclarée! Que dirai-je de la joie maligne qu'on goûte à la vue de tout ce qui peut tourner à l'humiliation et à la ruine d'un ennemi réconcilié? Si quelqu'un est assez hardi pour entreprendre, ou sur sa réputation ou sur sa fortune, c'est là un de ces héros que Dieu semble avoir suscités pour venger la cause commune. Que dirai-je de l'empressement avec lequel on reçoit tout ce que la satire a de plus flétrissant? On écoute tout, on applaudit à tout, et le cœur nage dans les délices, au milieu de ces assemblées, où pour vous faire plaisir on déchire impitoyablement un pauvre malheureux avec qui on sait que vous avez eu affaire. Que dirai-je des offices les plus communs qu'on se refuse? Il est de certains devoirs dont on ne peut guère se dispenser à l'égard du prochain, le servir dans le besoin quand on le peut, le saluer quand on le rencontre, et autres choses de cette nature dont la réconciliation passée n'empêche pas qu'on ne se dispense presque toujours.

Et parmi tant de traits de vengeance, vous osez nous dire que vous n'avez rien sur le cœur, que vous savez à quoi le christianisme vous engage, en un mot, que vous pardonnez comme vous voulez que Jésus-Christ vous pardonne lui-même. Vous pardonnez! sur quoi osez-vous nous le dire? n'est-ce point peut-être parce que vous demandez

chaque jour à Dieu qu'il vous pardonne comme vous pardonnez à vos frères? *Dimitte nobis, sicut et nos dimittimus.* Comment avez-vous la témérité de parler ainsi au scrutateur des cœurs? croyez-vous de lui cacher par là ce levain d'animosité qui enflamme le vôtre? savez-vous ce que vous lui demandez par une demande de cette nature? Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons au prochain : c'est-à-dire, que comme nous nous endurcissons sur les besoins du prochain, nous vous conjurons, Seigneur, de vous endurcir sur les nôtres, c'est-à-dire, que comme nous avançons, autant qu'il est en nous, la ruine du prochain, nous vous conjurons d'avancer la nôtre, autant qu'il est en vous; c'est-à-dire, que comme nous insultons au prochain, quand par nos intrigues nous l'avons réduit dans l'état d'humiliation où nous voulions le voir, nous vous conjurons de nous humilier et d'insulter à notre humiliation; c'est-à-dire, que comme nous voudrions voir le prochain sans bien, sans honneur et sans gloire, nous vous conjurons de nous jeter dans l'indigence, dans l'opprobre et dans le mépris. Votre prière renferme tout cela; malheur à vous si Dieu vous pardonnait ainsi, vous payeriez trop chèrement la témérité de votre demande. Demandez-lui donc qu'il change votre cœur, qu'il y répande cette charité bienfaisante et universelle qu'il est venu apporter sur la terre. Quand il vous aura exaucé, demandez-lui qu'il vous pardonne comme vous pardonnez au prochain : hors de là, craignez de prier de peur que votre prière ne vous devienne une source de disgrâces et de misères.

Et dans une situation de cette nature, peut-on avoir l'amour qui est nécessaire à l'accomplissement du précepte? oui, si l'amour et la vengeance peuvent s'allier dans le même cœur. Mais puisqu'un cœur qui aime, ne sait, ni se réjouir du malheur d'autrui, ni s'affliger de son bonheur, ni penser mal de lui, ni lui en faire, ou défendez-vous de tout ce qui peut vous reprocher que vous vous vengez, ou ne vous vantez pas d'aimer. Mais quand vous ne vous vengeriez pas, auriez-vous pour cela cet amour qu'on exige de tout homme qui pardonne, et sans quoi le pardon n'est qu'une pure et vaine illusion? Je sais que l'Evangile, en nous ordonnant d'aimer, ne défend pas l'ordre et la subordination dans l'amitié, et que la grâce, qui souvent s'accommode à la nature, n'empêche pas que nous n'ayons des liaisons plus étroites avec ceux à qui, ou nous appartenons de plus près, ou avec qui nous avons plus d'affaires à démêler, ou en qui nous trouvons plus de secours pour les différents intérêts du temps ou de l'éternité, dont nous pouvons être chargés. Malgré cela, il est sûr que quand il n'y aurait pas toujours une obligation étroite, mais simplement un conseil de donner à son ennemi des marques spéciales d'amitié, on est toujours étroitement obligé de l'aimer, et de ne pas lui refuser les témoignages d'amitié ordinaires et communs, tels qu'un chrétien les doit à un chrétien, un citoyen à un citoyen, un parent à un parent.

Les théologiens sur ce point sont d'une sévérité qui peut-être vous paraîtra outrée, qui pourtant n'a rien qui ne soit conforme à la plus exacte vérité. Ils prétendent donc que saluer ordinairement ses voisins, et distinguer un voisin ennemi en lui refusant le salut, qu'inviter toute une parenté et l'exclure seul, quoiqu'il soit dans le même rang et le même degré; ils prétendent que refuser de répondre à un ennemi qui vous interroge, de lui vendre ce que vous exposez publiquement et aux yeux de tout le monde; ils prétendent que vouloir priver un ennemi des aumônes que vous distribuez à chaque pauvre, ou du fruit des prières qui tombent sur tous les fidèles, ce sont des péchés qui de leur nature et par eux-mêmes sont mortels, parce qu'ils ne peuvent procéder que d'un fond d'animosité qui occupe le cœur et qui se produit aux dépens d'autrui. Bien plus, il est de certains cas où ces mêmes théologiens soutiennent que vous êtes obligé de donner à votre ennemi des témoignages particuliers d'amitié, comme de le visiter dans sa maison, de le recevoir dans la vôtre, de traiter familièrement avec lui quand, ou l'omission de ces choses doit causer du scandale, ou quand en les faisant sans vous incommoder beaucoup, vous pouvez gagner votre frère à Dieu.

Et afin que vous voyiez qu'une morale de cette nature est conforme à celle de Jésus-Christ, écoutez comment s'explique ce maître de la science et de la doctrine chrétienne : *Diligite inimicos vestros :* Aimez vos ennemis. *Benefacite iis qui oderunt vos :* Faites du bien à ceux qui vous haïssent. *Orate pro persequentibus vos* (*Matth.*, V) : Priez pour ceux qui vous persécutent. *Diligite*, aimez; c'est par là qu'il faut commencer. *Benefacite;* il faut soutenir son amour par ses bienfaits, et ses bienfaits par ses prières, *orate*. Or, s'il faut aimer, aimez-vous après avoir pardonné. Et quels témoignages d'amitié donnez-vous à votre ennemi réconcilié? Il ne peut pas attendre que vous le visitiez dans le secret, puisque vous le fuyez dans le public; que vous le préveniez par vos honnêtetés, puisque vous rebutez celles qu'il vous fait; que vous traitiez familièrement avec lui, puisque vous refusez de le voir. Nous sommes réconciliés, il est vrai; mais il est de certaines personnes qu'il n'est pas avantageux de voir de près, et qu'on ne fréquente guère sans en porter la peine. De cette nature sont celles que je fuis, personnes insupportables dans leurs manières, capricieuses dans leurs desseins, indiscrètes dans leurs paroles, violentes et emportées, et toujours prêtes à réveiller une querelle assoupie. Mais toute notre ville est scandalisée de votre éloignement et de votre froideur; elle ne peut comprendre comment vous accordez la parole que vous donnâtes, d'oublier le passé, avec votre conduite présente. Mon cœur me répond de la sincérité de mon re-

tour : pour le reste, jamais je ne verrai un homme que je ne puis voir sans indignation; jamais je ne me mêlerai de ses affaires, comme je ne prétends point qu'il se mêle des miennes; jamais je n'aurai avec lui ni habitude ni communication. Mais parler ainsi, n'est-ce point faire parler votre passion? n'est-ce point déclarer que vous haïssez, malgré toutes vos protestations d'amitié? Non, encore un coup, mon cœur me répond de la sincérité de mon retour : pour le reste, jamais je ne le verrai, jamais je ne lui parlerai, jamais je n'aurai rien à démêler avec lui. Voilà comme la plupart se réconcilient. Et se réconcilier ainsi, est-ce aimer? *Diligite, benefacite :* Faites du bien à ceux qui vous haïssent. En ceci l'Evangile n'exige rien de nous que la Loi n'ait autrefois exigé des Juifs. Si votre ennemi souffre de la faim, donnez-lui à manger; s'il souffre de la soif, donnez-lui à boire : c'est le Sage dans les *Proverbes*. Dieu va plus loin, et après avoir pourvu à la personne de l'ennemi, il pourvoit à ce qui lui appartient, et il ne veut pas qu'on passe sans relever un vil animal, une bête de charge abattue. Mais, Seigneur, elle est à mon ennemi. N'importe : joignez-vous à lui, et relevez-la ensemble : *Sed sublevabis cum eo.* (*Exod.*, XXIII.) Et si c'étaient là des devoirs indispensables, dans le judaïsme, à l'égard d'un ennemi déclaré, que ne devons-nous point, dans le christianisme, à un ennemi réconcilié? Serez-vous assez dur pour lui refuser un conseil dans le besoin, un mot de consolation dans sa peine, un morceau de pain dans sa nécessité? Je ne lui ai déjà que trop accordé en lui accordant le pardon du passé : c'est tout ce qu'il a à attendre de moi. Faut-il donc, ô mon Dieu, que nous trouvions ainsi une opposition éternelle entre vos maximes et notre conduite! Faut-il même que nous vous insultions jusqu'à vouloir nous faire honneur auprès de vous de suivre vos maximes, tandis que nous les combattons par une conduite qui ne tend à rien moins qu'à les exterminer et à les anéantir dans le christianisme! Vous vous en vantez partout; mais en quoi paraît-il que vous pardonnez? Dieu n'entend-il pas les gémissements de ce malheureux, qu'il ne tient qu'à vous de faire cesser? Dieu a-t-il oublié les pas inutiles qu'a faits auprès de vous cette veuve désolée, pour vous engager dans ses intérêts. Dieu est-il sourd, quand vous déclarez si nettement que vous ne savez ce que c'est que servir un homme qui vous a nui; qu'il pourrait être plongé dans la dernière misère, que vous ne daigneriez pas lui tendre la main; qu'il n'a qu'à se retirer; que votre maison ne servira jamais de refuge à ceux qui l'ont autrefois attaquée? Si Dieu ne sait pas ce qui se passe sur la terre, vous pouvez continuer. Vous avez dit que vous pardonniez : nous vous en croyons sur votre parole. Mais si rien n'est caché à ce témoin éclairé, il lèvera le voile dans son temps, et nous aurons la consolation de vous voir tel que vous avez été. Mais non : nous ne sommes point assez stupides nous-mêmes pour croire qu'on pardonne, tandis que nous voyons tous les effets de la haine la plus envenimée. Tous les jours nous avons les oreilles battues de mille traits différents de votre cruauté; tous les jours nous sommes contraints, tantôt d'essuyer les larmes d'une femme d'honneur, que vous n'avez, ce semble, reçue en grâce que pour pouvoir la flétrir plus sûrement; tantôt de consoler un père de famille avec qui vous ne vous êtes réuni que pour pouvoir le dépouiller avec moins d'éclat et moins de bruit. N'aurait-il pas mieux valu continuer dans une haine ouverte? Du moins alors on se serait défié de votre malice; au lieu qu'après cette réconciliation apparente, comptant sur votre bonne foi, on se trouve accablé sans avoir même pu penser à se mettre en état de défense. Voilà pourtant comme la plupart traitent les ennemis réconciliés. Et les traiter ainsi, est-ce leur faire du bien? *Benefacite. Orate pro persequentibus vos :* Priez pour ceux qui vous persécutent. Etienne priait pour ceux qui le faisaient mourir. Saint Paul souhaitait d'être anathème, autant pour ces cœurs durs et incirconcis qui se déchaînaient contre lui, que pour ces esprits dociles et traitables qui entraient avec respect dans ses sentiments et sa doctrine. Moïse, Samuel tâchaient de rendre le ciel propice à ceux qui rejetaient avec le plus d'audace leurs ordres et leur autorité. Pour nous, quand nous ne pouvons pas faire autre chose, nous tâchons de rendre Dieu complice de notre vengeance, en le conjurant de faire connaître de quel côté était l'injustice, de s'armer en notre faveur, et de montrer à toute la terre qu'il y a dans le ciel un vengeur sévère, qui sait rendre à chacun ce qui lui est dû. Exiger que vous joigniez vos éloges à vos prières, ce serait trop exiger, selon vous. C'est pourtant ce que les théologiens prétendent que vous êtes obligés de faire en plusieurs circonstances, et à quoi vous avez aussi peu d'égard que si on pouvait être ami et se déchirer sans ménagement. Tout retentit de vos railleries et de vos médisances; ce ne sont partout que contes désavantageux, que reproches sanglants, que termes injurieux; et c'est sans animosité, sans aigreur, que vous vous expliquez ainsi. Sondez-vous devant Dieu : vivre comme vivent la plupart de ceux qui ont été ennemis, c'est vivre en réprouvé.

On serait peut-être effrayé si on était ennemi déclaré; mais on s'aime, dit-on, et à la faveur de cette amitié prétendue, on se permet tout ce que peut inspirer la haine la plus envenimée. On mord, on déchire, on répond tout ce qu'on sait et ce qu'on ne sait pas, on se tend mille piéges, on se joue mille tours malins et injustes; cependant on se sait bon gré du pardon qu'on a accordé, on s'en fait un mérite devant Dieu, et au lieu de se reprocher ces différents traits, qui marquent qu'avec le pardon accordé la haine subsiste encore dans l'âme, on n'y fait pas même attention. On s'accuse dans un tribunal de pénitence de cent choses de moindre

conséquence, et on passe sur celle-ci, on n'en dit mot. On s'approche de la table du Seigneur, et, dans un cœur plein d'amertume et de fiel, on fait entrer le Dieu de paix et de douceur. Les fêtes reviennent les unes après les autres, et on revient toujours au sacrement avec les mêmes sentiments d'animosité et d'aigreur. La mort enfin arrive, et, mourant dans sa haine, on meurt en réprouvé. Car il est de foi qu'on nous traitera comme nous aurons traité les autres; qu'on nous haïra si nous haïssons, qu'on nous pardonnera si nous pardonnons. Si vous croyez cet oracle de Jésus-Christ, vous devriez vous applaudir d'avoir quelqu'un sur qui vous pussiez exercer votre miséricorde. Ce n'est point pour lasser votre patience que cet ennemi est sur la terre, c'est pour vous ouvrir le ciel, c'est pour vous faire l'arbitre de votre destinée. Embrassez-le, le Seigneur est prêt à vous embrasser. La nature se révolte, l'amour-propre, les passions s'effarouchent; oui, mais le pardon de vos crimes que vous obtenez; mais l'enfer que vous vous fermez; mais le ciel que vous vous ouvrez; quels motifs, quelle impression devaient-ils faire sur un cœur chrétien? C'est un ingrat, c'est un perfide, c'est un dénaturé; tant mieux pour vous; plus il vous en coûtera de l'aimer, plus vous serez sûrs d'être aimés vous-mêmes. L'injure est trop récente, l'idée de l'affront que j'ai reçu encore trop vive; donnez-moi du temps pour laisser amortir le feu qui me transporte. Et si dans ce feu la mort vous enlève, si le juge vous surprend, aura-t-il quelque égard à une excuse si frivole? On blasphémait son nom sacré, on l'abreuvait de fiel et de vinaigre, toute la Synagogue frémissait autour de lui, et il priait pour elle. C'était un Dieu, dites-vous, et c'est parce que c'était un Dieu qu'il devait lancer ses foudres et écraser ces têtes criminelles; cependant il priait autant pour leur salut que pour votre exemple. D'ailleurs, est-ce en différant qu'on gagne quelque chose en cette matière? Plus on va, plus on réfléchit sur l'atrocité de l'affront; plus on réfléchit sur l'atrocité de l'affront, plus on découvre de circonstances qui aigrissent; et plus on découvre de circonstances qui aigrissent, plus on se confirme dans ses premiers sentiments.

Ainsi, puisqu'il faut ou nécessairement pardonner un jour, ou nécessairement périr, pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce qu'il faudra nécessairement faire demain? Demain l'Evangile ne se relâchera point; demain le démon ne sera pas moins acharné à vous retenir; demain l'insulte ne sera pas moins grande, votre frère moins coupable, votre passion moins forte J'aime mieux périr. Ah! si c'est là votre dernière ressource, périssez, à la bonne heure; nous ne devons pas avoir plus de zèle pour votre salut, qu'en a eu Jésus-Christ, et Jésus-Christ vous étant venu chercher aux dépens de sa vie, vous ordonne de pardonner, et ne vous force pas pourtant à le faire. Mais y avez-vous pensé? avez-vous éprouvé l'activité de ces feux dévorants qui vous sont préparés? Savez-vous ce que c'est que tomber sous les coups de la justice d'un Dieu et de la fureur des démons? Un cœur envenimé peut trouver quelque attrait à suivre les mouvements de sa vengeance; mais un cœur damné aura-t-il quelque attrait à porter éternellement tout le poids de la colère du plus redoutable de tous les vengeurs? Aura-t-il quelque attrait à se dire à lui-même : je brûle, et je brûlerai éternellement pour n'avoir pas su oublier une injure? Enfer, ah! triste enfer, qu'il m'en coûte de m'être obstiné! L'affaire est encore entre vos mains; vous avez un ennemi, vous le savez, levez-vous et allez l'embrasser; toute l'assemblée des fidèles attend de vous cet exemple de vertu; l'Evangile vous demande cette soumission; votre éternité en dépend; qu'attendez-vous? Le moment est précieux, il vous est accordé aujourd'hui, peut-être demain vous sera-t-il refusé.

Achevez, Dieu d'amour, ce que je n'ai commencé que dans l'espérance que vous viendriez à mon secours. Parlez à mes auditeurs par l'efficacité de votre grâce, par la force de vos exemples, par ce corps sacré meurtri et déchiré de toutes parts; par ce sang précieux qui coule à gros bouillons de vos veines pour de vils et de méprisables pécheurs; et parlez-leur si souvent et si fortement, qu'ils accordent enfin à votre voix ce qu'ils refuseraient à la mienne, afin qu'après avoir accompli votre précepte nouveau sur la terre, ils en aillent recevoir la récompense dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LE JEUNE.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV, 2.)

Jésus-Christ ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, eut ensuite faim.

Voilà, Messieurs, et l'idée et la règle des jeûnes que nous avons commencés, et que nous continuerons avec le secours d'en haut, jusqu'aux fêtes prochaines, afin qu'après nous être mortifiés avec notre Maître, nous puissions être vivifiés avec lui. Jésus-Christ jeûne quarante jours et quarante nuits, *cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus.* Eclatante et sensible condamnation de ceux qui, par une témérité insupportable, osent blâmer les jeûnes de l'Eglise. Un Dieu que nous imitons ne doit-il pas en effet nous mettre à couvert de tout reproche? Jésus-Christ ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, eut ensuite faim, *postea esuriit.* Instruction solide pour ceux qui, ne condamnant pas nos jeûnes, se ménagent néanmoins trop en jeûnant, ou croient, sur de vaines raisons, avoir droit de se dispenser du jeûne. Un Dieu qui, pour l'amour de nous, veut souffrir les rigueurs de la faim, ne mérite-t-il pas en effet que nous souffrions quelque chose pour lui, et que nous ne crai-

gnions pas de refuser à la sensualité ce qu'il refuse lui-même à la nécessité la plus pressante.

Le dirai-je, cependant? Nous laissons Jésus-Christ marcher seul dans la route pénible qu'il tient, et tandis qu'épuisé par le jeûne rigoureux qu'il vient de faire, il lui reste à peine assez de force pour nous inviter à le suivre, nous nous endurcissons à sa voix, et au lieu d'entrer dans la carrière sous les auspices d'un guide si fidèle, peut-être sommes nous résolus, après le carême commencé, de continuer les mêmes désordres que nous nous sommes permis ces jours derniers, ou du moins de ne pas expier dans ce temps de pénitence et de pleurs, ce que nous avons contracté de dettes et de péchés dans un temps de licence et de dissolution. Mais quoi, grand Dieu, vous qui auriez pu nous surprendre comme vous surprîtes autrefois ces Israélites voraces au milieu de leurs excès de bouche, vous ne nous aurez attendus que pour nous voir de nouveau esclaves de notre sensualité, mettre le comble à nos autres péchés par le mépris que nous faisons d'un des moyens les plus sûrs que nous puissions avoir pour les expier? Sommes-nous donc dans une loi établie sur la chair et le sang? En sera-t-il d'un chrétien comme de ces idolâtres aveugles, qui, adorant des dieux voluptueux, devaient, ce semble, se faire un point de religion d'imiter leurs fausses divinités? Ne sommes-nous pas tous à Jésus-Christ, ne faisons-nous pas tous profession d'être ses disciples? Cet Homme-Dieu sous les étendards de qui nous nous faisons gloire de marcher et de combattre, semblable aux dieux des gentils, est-il un ennemi de la croix, un partisan de la bonne chère et des sens? Voyez-le dans toute sa vie, que trouverez-vous partout qu'austérité et rigueur? Suivez-le surtout dans le désert, vous l'y verrez contraint de se soutenir par miracle, et de suppléer par sa puissance divine à la faiblesse d'une humanité qui, sans un secours extraordinaire, après un jeûne si rigoureux et si long, aurait infailliblement succombé. Sera-t-il dit que notre divin Sauveur porte, si je l'ose dire, les choses jusqu'à l'excès, sans pouvoir nous réduire à un juste milieu?

Il y a encore parmi nous plusieurs ennemis de la croix, disait saint Paul en gémissant. Disons-le dans les mêmes sentiments que ce saint Apôtre, Jésus-Christ a encore plusieurs ennemis parmi nous, dont le ventre est le Dieu : *Quorum Deus venter est*, et qui mettent leur gloire dans leur confusion : *Gloria in confusione ipsorum*. (*Phil.*, III.) Quand il nous serait libre de manger ou de ne pas manger, nous devrions rougir de flatter une chair rebelle, tandis qu'un Dieu macère et épuise une chair innocente. Mais ce n'est point ici un exemple qui soit simplement proposé à notre admiration, c'est une règle de conduite; et si on n'exige pas de nous autant de rigueur que l'Homme-Dieu en exerça sur lui-même, du moins on exige qu'avec lui nous jeûnions selon l'esprit de l'Eglise : *Cum jejunasset;* que nous jeûnions les quarante jours marqués : *quadraginta diebus;* que nous jeûnions sans écouter une nature qui gémit et qui se plaint au milieu de nous : *postea esuriit;* et cela, on l'exige par deux motifs, dont chacun pris séparément devrait avoir assez de force pour entraîner, mais qui tous deux joints ensemble devraient nous faire regarder comme ennemi de Dieu et de soi-même quiconque ose s'en dispenser. Nous sommes chrétiens, nous sommes pécheurs; comme chrétiens, nous sommes soumis à l'Eglise de Dieu; comme pécheurs, nous sommes redevables à la justice de Dieu. Comme soumis à l'Eglise de Dieu, pouvons-nous sans crime violer la loi qu'elle nous impose? Comme redevables à la justice de Dieu, ne devons-nous pas accomplir avec empressement une loi dont l'exécution acquitte nos dettes et nous devient une source de réconciliation et de paix? On ne trouve rien de dur, quand le devoir et l'intérêt sont joints ensemble. Or, ces deux motifs se réunissent ici, et je soutiens que non-seulement il est du devoir du chrétien de jeûner, comme vous le verrez dans le premier point de ce discours; mais encore de l'intérêt du pécheur de le faire, comme vous le verrez dans le second; et par l'un et par l'autre vous apprendrez ce que vous devez à Dieu sur ce point, et ce que vous vous devez à vous-mêmes, à Dieu qui commande par son Eglise, à nous à qui il importe par tant d'endroits d'obéir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux sortes de personnes se déclarent contre la loi du jeûne, l'incrédule et le sensuel. L'incrédule veut détruire la loi, et lui ôter la force qu'elle a de nous obliger. Le sensuel veut la modérer, et la faire dépendre de ses caprices et de ses volontés. Le premier attaque la loi dans sa source, pour parler de la sorte, en refusant de reconnaître l'autorité de la puissance qui l'a portée; comme si cette puissance n'avait aucun droit de porter la loi, ou qu'elle eût passé les bornes de son pouvoir en la portant. Le second attaque la loi, pour ainsi dire, dans sa fin, en soutenant qu'une puissance aussi pleine d'indulgence et de bonté que celle d'où cette loi est émanée, n'a jamais prétendu l'y soumettre, puisqu'il ne peut l'accomplir sans succomber; et l'un et l'autre, sur ces faux prétextes, refusent également d'obéir. Examinons si c'est avec droit.

N'est-il pas surprenant que des peuples entiers s'aveuglent jusqu'au point de croire qu'ils vivent dans la réforme, en vivant dans une secte d'où est banni presque tout ce qui se ressent de l'austérité de l'Evangile? Ouvrons ce livre sacré, qu'y lisons-nous? En général, qu'on n'est à Jésus-Christ qu'autant qu'on se hait soi-même; que le chemin du salut est étroit, et que tout étroit qu'il est, il y faut marcher en portant sa croix; et en particulier par rapport à mon sujet, qu'il est une espèce de démon qui ne se chasse que par la prière et le jeûne; que

le jeûne attire sur nous les regards du Père céleste, pourvu qu'en jeûnant nous cherchions, non pas à être vus et estimés des hommes, mais à lui faire un sacrifice de nous-mêmes. Malgré ces oracles divins, vivre dans une liberté entière, sans macération et sans jeûne, c'est, au sentiment de plusieurs, vivre dans la réforme. Si cela est vrai dans le christianisme, ce n'est pas aux chrétiens que vous parliez, mon divin Maître, ou du moins vous ne parliez pas pour être obéi. Ne rougissons point ici de l'Evangile, il s'agit de sa gloire autant que de celle de l'Eglise, parce que si l'Eglise se trompe, il faut nécessairement que celui qui lui sert de guide et d'appui l'ait lui-même trompée.

Pour cela, je dis en premier lieu que l'Eglise a pu ordonner des jeûnes tels que les observent ses enfants, sans qu'on soit en droit de l'accuser d'avoir rien fait qui passe son pouvoir. Un magistrat séculier peut faire des lois, qui, au sentiment de tous les théologiens, obligent sous peine de péché; et il est certain, selon l'Ecriture, que toute puissance étant établie de Dieu qui l'élève ou qui permet son élévation, c'est résister à Dieu que de résister à la puissance. Comment donc l'Eglise ne pourrait-elle pas ce que peut un magistrat séculier? Comment ne résisterait-on pas à Dieu en résistant à l'Eglise, à cette Eglise que Jésus-Christ a formée par ses travaux et par ses soins, qu'il a réglée par ses exemples et par ses lois, bâtie et comme cimentée de son propre sang? à cette Eglise que Jésus-Christ nous a laissée pour nous servir d'interprète et d'oracle après son départ, et qu'il a tellement revêtue de son autorité et de son pouvoir, qu'il veut que nous regardions comme païen et publicain quiconque n'écoute pas cette Eglise, qu'il a chargée de la dernière exécution de ses ordres et de ses volontés : *Qui Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII.) Or, de ce principe qu'on ne peut rejeter sans rejeter l'Evangile, quelle conséquence? Que puisque l'autorité de Jésus-Christ réside dans l'Eglise, l'Eglise a une autorité absolue sur ses sujets, et qu'elle peut leur imposer des lois qui dans l'affaire du salut les lient tous sans distinction ni de naissance, ni de rang, ni de qualité : *Qui Ecclesiam non audierit*, dit Jésus-Christ. Il n'est point question de savoir ce que vous êtes, riche, grand, redouté; quelque élevé que vous soyez selon le monde, vous avez voué obéissance à mon Eglise en entrant dans son sein, ou reconnaissez son pouvoir sur vous, ou renoncez au bonheur de ceux qu'elle reconnaît pour ses enfants : *Sit tibi velut ethnicus et publicanus.* Paroles qui autrefois avaient tellement frappé saint Jérôme, que consultant le pape Damase sur un autre sujet, mais toujours par rapport aux sentiments et aux décisions de l'Eglise : Je ne sais, disait-il, ce que c'est que Vital, ce n'est point à Paulin que je m'en rapporte, je rejette Mélèce, pour m'attacher à celle que Jésus-Christ à épousée dans sa foi, et qu'il nous a donnée pour régler nos sentiments et notre conduite. Disons-en de même sur le sujet que je traite. Ce ne seront ni ces anciens idolâtres de leurs corps et de leurs sens que nous écouterons, ni ces nouveaux venus qui pour se faire des disciples ont bâti leur secte sur les ruines de la mortification chrétienne ; ce n'est pas de leur bouche que l'auteur et le consommateur de notre foi nous a déclaré que nous apprendrions la vérité; c'est de ce corps supérieur uni au chef qu'il s'est substitué sur la terre; c'est de l'unique dépositaire des secrets du prince et de l'interprète infaillible des pensées et des volontés du ciel. Comme tout ce qui est opposé à l'esprit et aux lois de l'Eglise est en horreur à Jésus-Christ, nous le détestons de même; et s'il s'en faut rapporter à quelqu'un, ce ne sera jamais à ceux que le prince des ténèbres a suscités pour déchirer la robe de notre Maître : *Qui Ecclesiam non audierit, sit tibi velut ethnicus et publicanus.*

Je dis en deuxième lieu que l'Eglise sur ce point a usé de son pouvoir, et qu'elle nous ordonne quarante jours de jeûne pour nous disposer à la grandeur des mystères qui doivent ou précéder, ou accompagner la Pâque.

Bientôt nous verrons l'Homme-Dieu livré à la fureur de ses ennemis, déchiré inhumainement, et expirant pour notre amour sur une croix. N'est-il pas juste que nous buvions avec lui dans le calice d'amertume, et que nous nous préparions par nos austérités à recueillir les fruits précieux de notre rédemption? Bientôt nous verrons l'Homme-Dieu sortir glorieux et triomphant de son tombeau; s'il n'a pu vaincre sans combat, sera-ce par une lâche et honteuse indolence que nous aurons jamais part à ses victoires? Le disciple n'est pas meilleur que le Maître; ou suivons-le dans les routes pénibles qu'il nous a ouvertes, ou attendons-nous à n'avoir jamais de part avec lui. Bientôt nous verrons l'Homme-Dieu entrer chez nous en roi pacifique, et se donner à nous avec tout ce qu'il a essentiellement de majesté et de grandeur. Est-ce à des cœurs enivrés du plaisir qu'il fera goûter les douceurs de sa paix? Est-ce en faveur des âmes asservies au péché qu'il ouvrira ces trésors de bénédiction et de grâce, qu'il ne répand qu'avec choix et discernement? Son Esprit autrefois ne pouvait pas habiter dans l'homme, parce que l'homme n'était que chair. Comment aujourd'hui Jésus-Christ se communiquera-t-il à des hommes de chair, à ces hommes esclaves de leur bouche et de leurs sens, qui sans aucun égard à la nouveauté de vie qu'on exige de nous, suivent toutes les traces de ce peuple grossier qui ne se repaissait que de l'abondance et de la graisse de la terre? Il faut donc renoncer ou à l'avantage qu'il y a de posséder Jésus-Christ, ou à l'attrait qui nous porte à contenter nos sens.

L'Eglise, cette épouse que notre bon Maître s'est acquise dans les douleurs, ne l'ignore pas; aussi ne se contente-t-elle point

de nous inviter, de nous exhorter : ce serait peu dans la mollesse et la dissolution où nous vivons, elle ordonne, elle commande; trop heureux d'être comme forcés à entrer dans les voies par où nous attirons sur nous l'esprit de Dieu.

Mais ce commandement ne serait-il point une de ces productions de nos jours que sa nouveauté doive rendre suspecte? Puisque dans les premiers siècles du christianisme on s'est élevé contre la loi du jeûne, il fallait nécessairement que dès lors la loi fût portée. On ne s'avise guère d'attaquer un ennemi qui n'a jamais paru, et l'on n'aurait eu pour repousser ses coups qu'à déclarer que chacun en ceci pouvait vivre comme il l'entendait. Mais est-ce ainsi que répondaient les conciles et les Pères? J'en appelle à leurs témoignages, écoutez-les : tantôt on prive de la communion pascale ceux qui, sans une grande nécessité, n'ont pas observé tout le carême, et c'est l'ordre du concile de Tolède; tantôt on prononce anathème contre eux, et c'est la sentence foudroyée par le concile de Langres; tantôt avec saint Augustin on les traite de pécheurs et de criminels; de prévaricateurs et de contumaces avec saint Ambroise; avec saint Léon, de libertins et d'impies. Sont-ce là des peines et des termes dont on use dans une affaire qui est de notre choix? M'en croirez-vous si j'ajoute qu'il n'était pas même au choix de l'Eglise, de cette Eglise qui a immédiatement succédé aux apôtres, d'établir le jeûne? Des lois reçues avant qu'un prince arrive à la couronne, ne sont pas des lois qu'il ait dépendu de lui de porter. Si elles deviennent inutiles à l'Etat, il peut les abroger dès qu'il a les rênes en main; mais jamais il n'empêchera que ses prédécesseurs ne leur aient donné la force d'obliger. N'est-ce pas là justement le cas où se sont trouvés les successeurs des apôtres à l'égard du saint temps de carême? Avant qu'ils fussent chargés du gouvernement de l'Eglise, la question avait été décidée; et si nous jeûnons quarante jours, dit saint Chrysostome, ce ne sont ni les pontifes de Rome, ni les conciles tenus en différents endroits du monde, mais l'assemblée elle-même des apôtres qui nous y a obligés : *Congregati sanxerunt quadraginta dies jejunii.* Saint Jérôme reconnaît pareillement ici une tradition apostolique : *Nos unam quadragesimam secundum traditionem apostolicam jejunamus.* Et une preuve que la chose est ainsi, c'est que, selon la règle sûre et incontestable de saint Augustin, dès qu'une pratique est généralement reçue par toute l'Eglise, et qu'on n'en trouve l'institution dans aucun concile, il faut nécessairement remonter aux apôtres, et avouer qu'ils en sont les auteurs. Toute l'Eglise ne se condamne-t-elle pas aujourd'hui, chaque année, à l'observance du carême? Ne s'y est-elle pas condamnée du temps de nos pères? Et par quel ordre? Ne serait-ce point par l'ordre du concile de Nicée, premier concile général, et le premier qui ait été célébré après celui des apôtres? Oui; mais ce concile parle du carême comme d'un ancien établissement, et plusieurs auteurs qui ont écrit avant ce concile en font de même. Que pouvait donc faire l'Eglise, que nous transmettre ce qu'elle avait reçu? Devait-elle entreprendre de réformer les Constitutions apostoliques, et de rejeter hautement ce que les premiers ministres de Jésus-Christ avaient cru devoir introduire pour le bien et la sanctification des peuples? C'est alors qu'on aurait eu droit de se récrier contre elle, comme si elle avait pu ignorer ce que savait saint Léon, que c'était par l'inspiration de l'Esprit-Saint que les Apôtres avaient ordonné le jeûne; ce que savait saint Augustin, que le jeûne en général nous est commandé dans le Nouveau Testament; ce que savait saint Chrysologue, que Jésus-Christ, en jeûnant quarante jours, avait prétendu, en particulier, nous donner une idée des jeûnes que nous devons observer. L'Eglise a donc adopté ce qu'avaient institué les apôtres, et a joint son commandement au leur, elle y a joint une fidèle et inviolable observance. N'attendez pas qu'elle en revienne : si elle se relâche à l'égard de quelque particulier qu'elle ne prétend point accabler, ce ne sera jamais à l'égard de tout le corps. Elle sait trop ce qu'elle doit à l'Homme de douleur qui marche à sa tête, et à ceux qui, formés par la main de ce divin Maître, nous ont appris, les premiers, à marcher dans ces voies d'austérité et de rigueur qu'il nous est venu ouvrir.

Mais la conduite de l'Eglise sur ce point, la conduite même des apôtres n'est-elle point combattue et condamnée par les oracles mêmes de la Vérité? C'est ce que prétend le novateur, et ce qu'il prétend avec autant de scandale que d'injustice. Il a beau déclamer contre la sainteté de nos maximes, il sera toujours vrai, comme je le soutiens en troisième lieu, que dans nos jeûnes commandés avec tant de droit, et observés avec tant d'exactitude, il n'y a rien qui ne soit conforme aux divines Ecritures et aux vues de celui qui les a dictées pour l'instruction et la conduite des siens.

Nous sommes, dit-on, dans une loi de liberté, pourquoi donc nous assujettir à ces pratiques incommodes et gênantes, qui nous feraient entrer dans cette loi de rigueur, que les Juifs et leurs pères pouvaient à peine porter? Sans doute nous sommes dans une loi de liberté, est-ce que pour cela nous ne serons soumis à aucune loi? Si l'Evangile se contredit, secouons le joug, nous voilà libres; mais si l'Evangile, qui ne peut se contredire, veut que, malgré notre liberté, nous nous soumettions à la loi et que nous pliions sous le joug, n'est-ce pas être rebelle que d'entreprendre de s'en affranchir? Jésus-Christ a apporté la liberté sur la terre, saint Paul le dit; oui, mais Jésus-Christ, qui a inspiré saint Paul, dit lui-même qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et obéir à l'Eglise sous peine d'anathème. Ce n'est donc pas une liberté qui dégénère en libertinage qu'on nous a apportée : c'est une

liberté sainte, et qui, ayant été acquise sur la croix, veut être conservée par la même voie. Relevez la liberté chrétienne tant qu'il vous plaira, si elle consistait à vivre sans loi, notre sort serait pire que celui des Juifs: nous croirions pouvoir suivre nos penchants à l'aveugle, et à quoi ne nous entraîneraient pas des panchants qui entraînent toujours au mal?

Pourquoi, demandez-vous, ne pas en croire à l'Apôtre, qui ne veut point de choix, point de distinction dans les viandes, qui permet aux Corinthiens d'acheter ou de manger indifféremment de tout ce qui est ou exposé en public ou servi en particulier? Et pourquoi, vous demanderai-je moi-même, David pressé par la soif immola-t-il au Seigneur l'eau que quelques-uns de ses soldats étaient allés puiser au péril de leur vie? Pourquoi les enfants de la fournaise, parmi les mets délicieux qu'on leur servait de la table du prince, se réduisaient-ils à quelques légumes? Pourquoi Jean-Baptiste dans le désert se condamna-t-il à un peu de miel sauvage? Pourquoi Jésus-Christ, sur le bord du puits de Sichar, rejeta-t-il ce que ses disciples lui apportaient de Samarie? Pourquoi l'Apôtre lui-même veut-il s'interdire pour toujours l'usage de la viande, s'il n'en peut manger sans devenir à ses frères un sujet de scandale? Il y a bien de la différence entre s'abstenir par superstition, et ne pas manger par vertu. La superstition regarde les viandes comme immondes par elles-mêmes. Et qui parmi nous est assez stupide pour donner dans une pensée de cette nature? Si nous les regardions comme telles, nous nous les interdirions pour toujours. Ce n'est qu'en de certains cas que nous nous les interdisons; ce ne peut donc être que par vertu, et pratiquer la vertu, est-ce un crime ou une matière de reproche dans le christianisme?

Cependant l'Apôtre se récrie, il défend tout choix, toute distinction dans les viandes. Comprenons la pensée de l'Apôtre: son dessein est de tirer les Corinthiens de peine, non point d'ouvrir une libre carrière à notre voracité. Comme ces premiers fidèles craignaient d'un côté que l'usage des viandes immolées aux idoles ne les souillât, et que de l'autre parmi tant de viandes ou exposées en public, ou servies sur les tables, ils ne pouvaient pas discerner celles qui avaient été immolées: *Mangez*, leur disait l'Apôtre, *mangez sans entrer dans une discussion si embarrassante; il faudrait vous abstenir de tout, si tout ce que vous ne savez pas sûrement n'avoir pas été offert à l'idole vous était défendu.* Quand les ennemis de nos jeûnes se trouveront dans le cas des Corinthiens, qu'ils usent, à la bonne heure, de la permission que leur donne l'Apôtre; hors de là, qu'ils se rangent à leur devoir, et qu'ils ne croient pas que quelques paroles mal expliquées puissent jamais favoriser la licence et la cupidité.

Mais enfin, disent-ils, qui peut mieux savoir que Jésus-Christ ce qui nous rend coupables et criminels devant Dieu? Ce n'est point, dit Jésus-Christ, ce qui entre dans la bouche, c'est ce qui sort du cœur, ce sont les mauvaises pensées, les désirs impudiques et injustes qui nous souillent devant Dieu. Le cœur, j'en conviens, est la source et le principe du péché; c'est pour cela même qu'il pèche quand il désire ce qui lui est défendu de désirer sous peine de péché. Il est des choses qui sont défendues, parce qu'elles sont mauvaises, et ce n'est point dans ce sens, dit Jésus-Christ, que les viandes sont défendues; voulant détruire une erreur des pharisiens, qui s'imaginaient qu'une viande qu'on avait touchée sans s'être lavé les mains contractait je ne sais quelle impureté légale, et qu'entrant ainsi dans le corps, elle rendait l'âme immonde. Il en est d'autres qui sont mauvaises, parce qu'elles sont défendues; et c'est dans ce sens que je soutiens qu'il faut ou approuver tous les excès de bouche, ou avouer que l'âme devient souvent immonde par ce qui entre dans le corps. Il n'y avait rien de mauvais précisément dans ce fruit que mangea notre premier père; il lui en coûta cher pourtant d'en avoir mangé contre les ordres du Seigneur, et nous en portons encore la peine. Il n'y avait rien de mauvais précisément dans ces chairs que les enfants d'Israël souhaitèrent avec tant d'ardeur dans le désert; mais parce qu'ils les avaient souhaitées avec murmure, elles étaient encore sous leurs dents, dit l'Ecriture, que la colère du Seigneur s'alluma, qu'une grande partie de ce peuple avide fut frappé de mort, et le tombeau qui le reçut, surnommé le *tombeau de la concupiscence*, comme pour avertir tous les siècles à venir, que quand on a convoité contre la loi, on ne manque jamais de tomber sous les coups du législateur. Il n'y a rien de mauvais précisément dans ces mets exquis, dans ces liqueurs délicieuses, qui flattent si agréablement votre goût; il n'est pas permis pour cela de passer les bornes de la tempérance, et quelque tour qu'on donne à l'Evangile, jamais on ne justifiera un homme qui ne s'est abruti que par ses indignes excès de bouche. Il a mangé au mépris de la loi, et il sera jugé selon toute la rigueur de la loi. Pourquoi donc ferait-on grâce à ceux qui dans ce temps violent la loi du jeûne? La loi est portée par une puissance souveraine; elle est fondée sur les plus pieux, les plus saints motifs; elle est à couvert de tout ce qui pourrait ou la combattre ou en affaiblir l'autorité et la force.

Et quand même en ceci il n'y aurait aucune loi, serait-on pour cela en droit de s'élever contre la sainteté de nos jeûnes? N'y a-t-il pas dans la religion de certains points qui ne nous sont pas commandés, et qu'il nous est pourtant avantageux d'avoir observés? Saint Paul n'a point de précepte touchant la virginité: les vierges n'en seront pas pour cela moins distinguées par le rang quelles occuperont auprès du trône de l'Agneau; Jésus-Christ ne nous ordonne pas de nous dépouiller de tout pour le suivre; ceux

pourtant qui auront tout quitté pour son amour seront assis avec lui pour juger les douze tribus d'Israël. Supposons donc, ce qui n'est pas, que tout ce que la vénérable antiquité a cru du jeûne est faux; tandis que je verrai jeûner mon Maître sans loi, sans précepte, j'en aurai assez pour me dire à moi-même que pour le moins la bienséance exige que je jeûne avec lui. Quoi! durant quarante jours et quarante nuits, un Dieu ne prendra aucune nourriture, et pendant ce temps-là on ne s'occupera dans nos villes qu'à flatter le goût, qu'à irriter l'appétit et à raffiner sur la délicatesse des mets? Et pendant ce temps-là vous dépeuplerez nos bois et nos forêts avec bruit et fracas, comme pour nous avertir que nous nous attendions à vous voir insulter à l'amertume et aux rigueurs de Jésus-Christ? Et pendant ce temps-là nous serons contraints, à notre grande douleur, d'entendre ces chants et ces clameurs qui publient partout la liberté effrénée de vos repas, et nous annoncent une raison troublée? Dans une république bien réglée on regarderait comme insensé tout sujet qui donnerait des marques éclatantes de joie; tandis que le chef serait plongé dans la tristesse et la douleur. De plus Jésus-Christ ne nous dit-il pas par toutes ses actions de l'imiter et de le suivre autant qu'il est en nous? Et qui l'imite et le suit de plus près, ou nous qui jeûnons avec lui, ou vous qui le laissez jeûner seul? Ou nous qui, pour avoir quelque part à ses douleurs et à sa croix, macérons notre chair avec lui dans l'espérance de la voir un jour rétablie avec la sienne, ou vous qui, oubliant que, selon l'Evangile le grain n'est vivifié qu'autant qu'il a été mortifié, ne semblez rien attendre dans le jour de la vivification générale, en voulant ignorer tout ce qu'impose la mortification chrétienne? Que l'incrédule pense de nous et de nos jeûnes tout ce que peut lui inspirer un esprit d'indocilité et de révolte; quand nous n'aurions que l'avantage de nous conformer mieux que lui au divin modèle qu'il doit exprimer dans ses mœurs, aussi bien que nous, s'il veut être du nombre des élus, nous en aurions assez pour nous en tenir au jeûne que nous avons commencé, et pour montrer à Jésus-Christ, que s'il nous laissait en ceci notre liberté, nous ne laisserions pas de lui donner cette marque du désir sincère que nous avons de le suivre et de l'imiter.

Mais si l'esprit de révolte se trouve sans prétexte pour se soulever contre la loi, l'esprit de sensualité, qui fait négliger une loi qu'on connaît, trouvera-t-il de quoi se justifier sur ses ordinaires, mais frivoles et fausses excuses, qui pourtant aujourd'hui le rassurent et font toute sa confiance? Ma santé est trop faible, j'achèverais de la ruiner; mes emplois trop pesants, je succomberais sous le faix; les occasions trop fréquentes, les compagnies trop engageantes; comment au milieu de la licence prendre toujours un air d'austérité? On vit avec le monde, et il faut vivre comme lui. Votre santé est trop faible, et l'est-elle trop quand il s'agit de courir à un repas, de vous y accabler de viandes inutiles, et d'y soutenir les attaques de quelques jeunes débauchés, qui, pour le dire ainsi, vous provoquent au combat et veulent comme mesurer leurs forces avec les vôtres? Qu'est-ce qui convient mieux à une santé faible, est-ce la réplétion ou l'abstinence? Votre santé est trop faible, est-ce à Dieu, est-ce à nous, vous demande saint Basile, que vous apportez cette excuse? Si c'est à Dieu, et qu'il en connaisse la vérité, vivez content, c'est un père charitable qui prétend épurer, non point accabler ses enfants; mais si c'est à nous, et qu'en nous parlant ainsi, vous mentiez à l'Esprit-Saint, sachez que nous tromper, ce n'est point vous mettre à couvert de la colère future.

Peut-être serez-vous assez ingénieux pour surprendre la crédulité d'un pasteur en lui étalant une longue suite d'infirmités prétendues, en appuyant ce long détail d'un témoignage donné par crédulité et par complaisance. Tout cela vous mettra-t-il en sûreté? Le témoignage sera à celui qui l'aura donné une pièce convaincante de sa démesurée et peut-être criminelle indulgence, et à vous, qui le produisez, un instrument de condamnation et de perte. Dans le doute, recourez au pasteur, cela se doit, et c'est une sainte pratique observée par tous ceux qui font profession d'être chrétiens; mais recourir au pasteur lorsque vous sentez ce que vous pouvez, et prétendre néanmoins que sur cette impuissance feinte il vous mette en liberté, c'est à peu près comme si vous veniez lui demander qu'il vous permît de vous perdre et de vous damner. Mais non, ceux à qui je parle, sans recourir à l'Eglise, décident eux-mêmes le cas. Nous ne sommes pas obligés de nous ruiner de santé, ce serait être homicides de nous-mêmes; nous ne sommes pas les maîtres de notre vie, elle est entre nos mains comme en dépôt, c'est à nous à la conserver avec soin. Conservez-la, on vous le permet, mais non pas aux dépens de la Loi. Les premiers fidèles, dit saint Chrysostome, aimaient mieux tout souffrir que de rien goûter, dans le temps des grands jeûnes, de ce qui leur était défendu. Parce qu'on ne vous met pas à de si rudes épreuves, faut-il pour cela devenir esclaves de votre bouche, et sous prétexte d'accorder quelque chose à votre santé, écouter en tout vos appétits désordonnés? Se modérer, est-ce se tuer? Est-ce commettre un meurtre que de ne pas engraisser un ennemi qui tourne tous ses efforts contre notre salut? Il y a un milieu entre se perdre de santé par les excès d'une ferveur indiscrète, et flatter trop mollement sa chair par une attention infinie à éloigner tout ce qui peut lui donner la moindre atteinte Vous dirai-je que, ordinairement parlant, il y a plus de santé où règne plus de rigueur, et moins d'infirmités où il y a moins de délicatesse? Notre corps se contente de peu, et le charger de viandes dont il n'a pas besoin, c'est lui imposer un fardeau qui souvent l'accable. Daniel et ses

compagnons, nourris de quelques légumes, paraissent avec plus d'embonpoint devant Nabuchodonosor que tous ceux qui ont eu part aux délicatesses de sa table. Esther, après un jeûne rigoureux, brille avec tant d'éclat, qu'Assuérus prévenant ses demandes s'engage à lui donner même, s'il est nécessaire, la moitié de son royaume pour la contenter. Parmi nous mêmes, nous voyons tous les jours que tant de saints solitaires, qui, pour parler après l'Evangile, ne semblent ni boire ni manger, qui, avec saint Bernard, vont à la nourriture comme à une espèce de supplice, vivent longtemps, et vivent sans aucun de ces accidents fâcheux, qui réduisent si souvent aux dernières extrémités les compagnons de vos débauches, et les enlèvent quelquefois si brusquement, que du milieu de leur table ils passent au lieu de leur jugement.

Malgré cela vous continuez à dire que le jeûne vous affaiblit, qu'il vous mate et vous macère. Vous accable-t-il ? Vous épuise-t-il? Tandis qu'il ne fera que vous affaiblir, vous mater et vous macérer, c'est là justement ce que prétend l'Eglise. Quoique le jeûne contribue quelquefois à la santé du corps, sa première fin pourtant est de réduire le corps dans la servitude, et de lui ôter cette vigueur qui entretient sa révolte contre l'esprit. Il me ruine insensiblement; cela est-il vrai devant Dieu? et quand cela serait vrai devant Dieu, si un jeûne continué produit cet effet, un jeûne interrompu le produirait-il de même? Vous ne pouvez pas observer tout le Carême, ne pourriez-vous point jeûner quelques jours du Carême? On peut plus qu'on ne pense, quand on veut sincèrement. Ma santé dont je suis redevable à autrui, en serait peut-être incommodée, j'en pourrais souffrir. Et parce que vous en pourriez souffrir, êtes-vous obligés de vous interdire toutes sortes d'austérités? Jésus-Christ, qui est le maître de notre vie, et qui sait que la mortification mine insensiblement et épuise, nous ordonne pourtant de nous mortifier. En cela nous ordonne-t-il quelque chose, ou qui passe son pouvoir, ou qui puisse tourner à notre perte? Votre santé, dont vous êtes redevable à autrui, en serait peut-être incommodée; peut-être que non. En tous cas, sur un peut-être, la loi ne perd pas sa possession. Je sais qu'il est des âges et des emplois qui, au sentiment des théologiens, semblent dispenser par eux-mêmes, et où on n'est guère obligé d'éprouver ce qu'on peut; mais faisons-nous justice : ceux qui pourraient le plus se rassurer sur leur âge et sur leur emploi sont les plus timides, tandis que d'autres, qui n'ont pour excuse qu'une indigne et criminelle mollesse, franchissent hardiment le pas. Une jeune personne consacrée au Seigneur dans le cloître n'aura égard ni au nombre de ses années, ni à la délicatesse de sa complexion, ni aux exercices durs et pénibles de l'état qu'elle a embrassé; elle y joindra toutes les rigueurs d'un jeûne qui ne lui est pas encore commandé; et un jeune homme, dans le monde, inaccessible d'ailleurs à tout ce qui peut incommoder la nature, malgré le commandement qui tombe sur lui, à des délicatesses que sa qualité de chrétien semble lui interdire comme autant de faiblesses osera joindre toutes celles que l'Eglise lui défend comme criminelles. Si le ciel n'est pas fait pour vous comme pour cet autre, donnez à votre cœur tout ce qu'il désire; il est doux d'écouter ses désirs et de suivre sa pente; mais que vous aspirez au même terme, ou renoncez-y pour toujours, ou entrez dans les mêmes voies. Un homme condamné par la Providence à un métier rude et fatigant, contraint de gagner du pain à sa famille à la sueur de son front, se fera un scrupule de ne pas jeûner; et ces grands, ces puissants selon le siècle, qui n'ont d'autre peine que de jouir tranquillement de la peine des autres, s'en dispenseront hardiment sur l'importance de leurs emplois, sur les services qu'ils prétendent rendre au public, sur les grandes affaires dont ils sont chargés! Vraiment nous ne sommes pas de cette foule méprisable qui ne semble être faite que pour souffrir; de cette lie du peuple qu'il importe peu de conserver. Dites mieux : nous ne sommes pas faits pour être chrétiens, pour nous assujettir aux maximes gênantes du christianisme; aussi bien quand vous ne le diriez pas, votre conduite le dirait pour vous. Vous êtes dans de grandes affaires; et ne sont-ce point des affaires que vous faites à dessein de frustrer la loi, des affaires qui commencent et qui finissent précisément avec le Carême? Ne sont-ce point des affaires dont, d'ailleurs, vous vous jouez, pour le dire ainsi, qui ne fatiguent ni l'esprit ni le corps, qui, en tout autre temps, ne vous donneraient ni soin ni embarras? Toute affaire ne dispense pas; ce n'est qu'une affaire que l'Etat impose et que la faiblesse ne peut soutenir qu'en succombant ou qu'en s'exposant comme infailliblement a succomber. Mais enfin vous êtes dans de grandes affaires; et de quelle nature sont ces grandes affaires? Oseriez-vous les produire?

Pour l'un, sa grande affaire est de commander à une troupe de domestiques soumis, qui le délivrent de tout autre soin que de celui de leur faire connaître ce qu'il attend et ce qu'il exige d'eux. Pour l'autre, sa grande affaire est de rouler d'assemblée en assemblée pour y apprendre et y débiter ce qui se passe de nouveau sur le grand théâtre du monde. Dans celle-là, sa grande affaire est de relever par des ornements étrangers une beauté qu'elle veut présenter dans une compagnie. Dans celle-ci, sa grande affaire est de consumer dans le jeu une substance qu'elle devrait réserver pour les besoins pressants de sa famille; et des affaires de cette nature sont-elles recevables devant Dieu? Le grand monde, pour qui principalement est institué le Carême, est celui qui ordinairement jeûne le moins. Si nous en cherchons la raison, ce n'est point que les personnes qui composent ce grand monde soient accablées sous la pesanteur de leurs emplois; comme les ouvriers paresseux de l'Evangile, elles passent

toute la journée à ne rien faire. Ce n'est point que la frugalité de leur table ne puisse pas fournir à leur entretien; comme le mauvais riche, elle sont éternellement dans des repas, et dans des repas splendides. Qu'est-ce donc? C'est qu'on vit ainsi parmi ceux de leur condition. Faible raison devant le tribunal de Jésus-Christ; c'est pourtant la dernière raison du sensuel. Nous sommes à tout moment dans les occasions ; il faut ou donner, ou recevoir des repas presque chaque jour; que dirait-on de nous si, par une austérité à contre-temps, nous venions à troubler la joie d'une fête? Peu m'importe de savoir ce qu'en diraient les hommes ; il en est parmi eux qui voudraient que vous fussiez ce que vous devez être ; il en est qui sont ravis de trouver dans vous des compagnons de leurs débauches. Mais qu'en dira Dieu? Recevra-t-il comme une excuse légitime votre lâche et indigne complaisance? Sera-t-il désarmé parce qu'il vous verra paraître devant lui, ou précédé, ou suivi de cette foule d'hommes voraces qui vous auront entraîné, ou que vous aurez entraînés vous-même? *Et hunc et has destruet* (I *Cor.*, VI), dit l'Apôtre, non content de répandre sa malédiction sur ces malheureuses sociétés formées et réunies pour sacrifier la loi à la passion, il tombera dans toute sa fureur sur ces idolâtres de leur chair; il les enlèvera du milieu de ces tables couvertes avec tant de profusion, pour les livrer à une faim et à une soif éternelle. Après tout, nous ne sommes pas accoutumés à ces sortes de rigueurs; nous sommes nés et nourris dans les délices; d'une extrémité on ne passe pas si facilement à l'autre. Et c'est justement de quoi je me plains, et de quoi l'Eglise se plaint avec moi, qu'un chrétien fasse profession de vivre dans les délices, et dans des délices que ni la sainteté du temps, ni la célébrité des mystères ne peuvent pas interrompre. Nous gémissions ces jours derniers, quand nous entendions retentir nos rues de ces cris d'allégresse, du son de ces instruments qui nous rappelaient ces anciennes fêtes païennes que le christianisme a toujours regardées avec des yeux d'horreur. Nous espérions pourtant qu'au son de ces instruments, qu'à ces cris d'allégresse, vous feriez succéder les pleurs et les larmes, quand vous verriez nos autels couverts de deuil, quand vous entendriez les ministres du Seigneur pleurer sur vos désordres entre le vestibule et le sanctuaire. Mais que nos gémissements redoublent aujourd'hui; que tout occupés de la cendre que nous venons de recevoir, et dans le temps même que nous voyons notre bon maître s'approcher insensiblement de sa croix, nous soyons troublés dans nos tristes réflexions par votre joie qui dure encore, et que Jésus-Christ mourant ne pourra peut-être interrompre! Ménagerez-vous, Seigneur, des cœurs qui vous ménagent si peu, et qui semblent se jouer et de vos lois et de vos mystères? Ah! il aura son tour, et s'il est insulté aujourd'hui, dans quelque temps, demain peut-être, il saura vous faire ressentir que ce n'est point impunément qu'on s'en prend à lui : *Et hunc et has destruet.* Dieu veuille que parmi ceux mêmes qui se flattent de jeûner, il n'y en ait pas plusieurs à qui leur jeûne prétendu devienne un péché. Il ne suffit pas pour observer la loi du jeûne de s'abstenir de certaines viandes, il faut encore user sobrement, et ne prendre qu'une certaine quantité de celles qui sont permises. Et vous croirez jeûner, vous, par ces longs repas, que le Prophète regarde comme des repas de dissolution, et qui ruinent également et la santé et la religion? Vous, par ces collations excessives, que l'Eglise a toujours condamnées, et qu'elle ne reçut jamais comme une marque de la soumission que lui doivent en ce point ses enfants? Si c'était ainsi qu'on jeûne, ce ne serait plus ni pour macérer le corps, ni pour donner des bornes à la cupidité que les jeûnes seraient institués. Dans la primitive Eglise, on ne mangeait rien jusqu'au soir. Si à cause de notre faiblesse, on s'est relâché en ce point, jamais on a prétendu vous accorder un souper en vous permettant une collation. C'est ce que vous dit l'Eglise, et à quoi vous devez vous en tenir, à moins que vous vouliez encourir ses anathèmes, aussi bien que ceux de Jésus-Christ : *Qui Ecclesiam non audierit, sit tibi velut ethnicus et publicanus.* Il est donc sûr que le chrétien a une obligation étroite de jeûner, vous l'avez vu. Voyons quels sont les avantages que le pécheur peut tirer de son jeûne.

SECONDE PARTIE.

Je ne sais par quelle fatalité il arive que nous oublions si facilement ce que nous sommes devant Dieu. Le Prophète se souvenait à tout moment qu'il avait péché, et à ce souvenir il brisait son cœur, il redoublait ses soupirs et ses larmes, et rappelait tout ce qu'il avait de force pour prévenir par la cendre et le cilice la rigueur des jugements du Seigneur. Je suis pécheur, qui de nous ne doit pas se le dire? Mais qui se le dit à l'approche de la sainte quarantaine avec cet épanouissement de cœur, que doit sentir un criminel, qui entre dans un temps de réconciliation et de paix? On se trouble, on s'alarme, le Carême vient; vous diriez que c'est un ennemi qui vient fondre sur nous, et qui doit nous accabler. Si nous rappelions ce que nous sommes, il viendrait trop tard à notre gré, du moins nous le recevrions, non point comme reçoivent leur croix ces hommes lâches et timides, qui ne peuvent y penser sans frémir, mais comme l'ont reçue tant de héros chrétiens, qui triomphaient sous la pesanteur de la leur, et se faisaient un devoir de la porter avec cet attrait, et cette complaisance, que Jésus-Christ trouvait dans la sienne.

Saint Chrysostome voulant engager les peuples dont il était chargé à commencer les grands jeûnes avec cette allégresse que nous inspirent les événements, où nous trouvons nos propres avantages: Vous avez péché, et voici le temps consacré au jeûne, leur disait-il. Les heureux jours pour expier

votre péché! *Jejuna quia peccasti.* Vous pouvez pécher de nouveau; les heureux jours pour vous mettre à couvert et vous défendre du péché! *Jejuna ut non pecces.*

Par votre péché vous avez fait tarir la source des libéralités divines; les heureux jours pour rendre à cette sainte source sa première fécondité, *jejuna ut accipias*, et la faire couler jusqu'à ce qu'elle rejaillisse enfin à une heureuse éternité : *Jejuna ut permaneant quæ accepisti :* de sorte que, dans la pensée de ce Père, le jeûne est comme un sacrifice de propitiation et de salut; de propitiation par rapport à Dieu qu'il désarme, ou en suspendant les arrêts de sa colère, ou en prévenant les coups de sa justice; de salut par rapport au pécheur, qu'il rassure ou contre sa pente en affaiblissant le foyer du péché, ou contre sa misère en ouvrant sur lui les trésors de la grâce. Etablissons ces différentes vérités, elles adouciront tout ce que le jeûne peut avoir d'amer, et vous feront trouver votre consolation et votre joie dans vos austérités et vos rigueurs.

Comme il y a un jeûne que Dieu reçoit en odeur de suavité, il y a aussi un jeûne qu'il réprouve, et qu'il rejette avec indignation et horreur. Vous jeûnez, mais c'est pour donner à l'ornement et à la parure; mais c'est pour consumer dans le jeu ou pour sacrifier à l'avarice ce que vous retranchez à la cupidité. Vous jeûnez, mais c'est par ostentation et vanité, pour être vu des hommes, et uniquement quand vous en êtes vu : *Nunquid tale est jejunium quod elegi?* (*Isa.*, LVIII.) Est-ce là, vous demande Dieu, le jeûne que j'attends de vous? Macérer la chair, et fomenter la révolte de l'esprit : *Dissolve colligationes impietatis.* (*Ibid.*) Commencez à rompre ces liens qui vous tiennent attachés à l'iniquité; renoncez non-seulement par affection et par désir, mais réellement et en effet à ces intrigues, à ces commerces que forme la passion et qui ne se soutiennent que par le péché; tournez-vous vers Dieu avec les sentiments d'un sujet rebelle qui, par ses manières respectueuses et humiliées, cherche à apaiser son souverain. Quand votre repentir n'aurait pas d'abord toutes ces qualités qui rétablissent en grâce, joint à votre jeûne, il en aura assez pour gagner le cœur de Dieu et pour désarmer cette colère qu'a armée votre péché : *Jejuna, quia peccasti.* Les Ninivites n'étaient pas apparemment tous des pénitents parfaits, cependant que n'opère pas leur pénitence? On les avertit que le cri de leurs désordres est monté jusqu'au ciel, qu'il n'y a plus que quarante jours d'intervalle entre leur retour et la ruine de leur ville, et tous se couvrent de cendre, tous pleurent, tous gémissent, tous ajoutent le jeûne à leurs gémissements et à leurs pleurs, et Dieu prend sur eux des entrailles de charité, et semble oublier les arrêts de sévérité et de rigueur qu'il a prononcés contre eux. Achab n'était pas apparemment un pénitent parfait, quand, frappé des menaces d'Elie, il déchire ses vêtements, passe la nuit dans le sac et le cilice, et le jour dans le jeûne; Dieu pourtant s'adoucit sur son compte, jusqu'à louer son humiliation et son abaissement. Non point que je veuille dire par là que le jeûne par lui-même réconcilie le pécheur à Dieu. Ce sont là comme des œuvres mortes, si elles ne sont animées d'ailleurs. Aussi n'attribuai-je point au jeûne cette vertu que Jésus-Christ a attachée à ses sacrements. Non que je veuille dire que le jeûne du pécheur mérite quelque grâce d'un mérite de condignité, comme parle l'école, ou d'un mérite à qui Dieu en rigueur doive quelque récompense. Une œuvre morte, se trouvant sans principe de vie, se trouve aussi sans principe de mérite. Aussi vous exhorté-je à commencer tous vos jeûnes par la componction et la douleur; la componction et la douleur leur imprimeront un caractère de bonté et de vertu qui en feront un objet de complaisance aux yeux du Seigneur. Malgré cela, je dis que le jeûne d'un pécheur observé par un esprit de soumission pour l'Eglise, de satisfaction pour Dieu, de pénitence et de macération pour lui-même, peut monter jusqu'au ciel et suspendre ces coups de colère et de vengeance dont il était menacé. Souvent même il ouvre les trésors de miséricorde et engage Dieu à répandre ces grâces de bénédiction et de choix qui mènent à une conversion parfaite; et c'est peut-être ce que veut nous dire Dieu quand il nous invite si souvent à nous convertir à lui par les œuvres de pénitence, et qu'il nous promet qu'à nos œuvres de pénitence il se convertira lui-même à nous, comme s'il craignait de laisser nos austérités sans récompense, et qu'il ne pût nous voir gémir à ses pieds sans penser à s'attacher à nous par les liens de sa charité. Disons-le pourtant encore une fois, puisqu'en rigueur on ne doit rien au jeûne d'un pécheur, commençons tous nos jeûnes par la componction et la douleur; par là non-seulement nous suspendrons les arrêts de la colère divine sur nous, mais nous préviendrons encore les coups de sa justice; et ici il faudrait étaler à vos yeux tout ce que Dieu met de moyens en œuvre pour procurer à ses amis cette pureté, sans quoi ils ne le verront jamais. Est-ce en ce monde qu'il veut effacer les restes de leurs péchés? Il les poursuit, vous diriez que c'est un ennemi; la pauvreté, la maladie, la confusion, l'opprobre, que ne leur envoie-t-il point? C'est qu'il veut être payé des peines dues au péché. Est-ce dans l'autre monde qu'il réserve à se venger? Chastes épouses de Jésus-Christ, séparées peut-être encore pour longtemps de votre bien-aimé, que ne souffrez-vous point dans l'ardeur des désirs qui vous portent vers lui, et au milieu des douleurs que vous causent ces feux dévorants qui achèvent de vous épurer? Qu'on a lieu de se reprocher son indolence, quand il faut payer chèrement une dette dont on pouvait se délivrer presque pour rien! Par quelques jours de jeûne je me serais mis en état de goûter le bonheur le plus parfait, et je suis dans la peine. Malheureuse complaisance pour un corps

que j'ai trop ménagé ! Mais aussi qu'on se sait bon gré d'avoir affligé son âme avec les saints, quand avec eux, sans passer par l'eau et le feu, on est d'abord introduit dans le lieu du repos ! Jeûnez donc, puisque vous avez péché, et réglez la rigueur de vos jeûnes sur la grandeur de vos péchés ; on n'en fait jamais trop, quand il s'agit d'apaiser la colère et de satisfaire à la justice d'un Dieu, *jejuna, quia peccasti.* Et quand même il ne vous resterait rien à expier pour le passé, vous n'êtes pas pour cela impeccable pour l'avenir; jeûnez donc, afin de ne pas pécher. Second effet du jeûne: il rassure le pécheur ou contre sa pente, en affaiblissant le foyer du péché, ou contre sa propre faiblesse, en ouvrant sur lui les trésors de la grâce, *jejuna ut non pecces.*

C'est un terrible combat que celui que l'esprit a à soutenir contre la chair ; si celle-ci n'est matée, jamais celui-là ne sera victorieux; aussi voyons-nous en général que les esclaves de leurs sens le sont en même temps du péché ; et en particulier qu'on est capable de tout quand on ne sait pas modérer sa bouche : l'impudicité la plus monstrueuse devient familière; témoins ces peuples de Sodome que l'abondance amollit, au témoignage d'Ézéchiel, et précipita dans les désordres les plus criants contre les lois de la nature ; l'idolâtrie n'a rien de si impie dans son culte qui arrête; témoins ces enfants d'Israël qui, s'étant assis pour boire et pour manger, se levèrent pour danser autour d'une fausse divinité : enfin c'est là comme la source du péché, non-seulement parce que c'est le premier péché qui soit entré au monde, mais encore parce qu'en y entrant il a introduit la révolte des passions, d'où, comme d'une racine empoisonnée, procèdent toutes sortes de fruits d'iniquité; témoin Adam, ce père infortuné, qui s'est perdu et qui nous a perdus pour n'avoir pas su modérer un appétit désordonné. Mais aussi, si c'est par cette voie que le péché est entré dans le monde, c'est par la voie contraire qu'on le chasse du monde : nous le voyons aujourd'hui dans le Sauveur. Après le jeûne rigoureux qu'il vient de soutenir et qu'il a soutenu, non pour ses besoins particuliers, mais pour notre exemple : *Et accedens tentator;* le tentateur s'avance insensiblement; il vient comme à pas comptés; il ne tombe pas brusquement sur Jésus-Christ, et avec cette précipitation qu'inspire un ennemi qu'on méprise, c'est, dit saint Hilaire, qu'indépendamment de la divinité de Jésus-Christ, dont il semble encore douter, il redoute dans lui le jeûne de quarante jours, et appréhende qu'un homme qui a eu le courage de traiter si impitoyablement sa chair, ne porte un esprit invincible : *Quadraginta in eo dierum jejunium pertimescebat;* de sorte qu'à en juger par la conduite du démon en cette rencontre, il craint d'attaquer à sa honte un homme qui jeûne; il le voit insensible à tout ce qui peut flatter le corps; il appréhende qu'il ne soit également insensible à tout ce qui peut flatter le cœur ; il ne se présente donc d'abord que de loin; il roule autour de lui, il le sonde, il l'examine : *Et accedens tentator.*

Mais, s'il a la hardiesse de s'approcher et de se présenter de front, comment est-il reçu ? Nous le voyons encore dans le Sauveur : ce n'est point ici une victoire qui balance, et qu'un combat opiniâtre de part et d'autre rend quelque temps douteuse ; à chaque trait le tentateur est repoussé avec tant de fermeté qu'il est contraint de se retirer honteusement et de céder la place aux anges du Seigneur, qui viennent rendre à leur Maître ce qui lui est dû : *Et angeli accesserunt et ministrabant ei.* (*Matth.*, IV.) Ce sera là le fruit de vos jeûnes ; le tentateur viendra, mais que trouvera-t-il dans vous qui puisse favoriser ses pernicieux desseins? Un homme maté par le jeûne semble être à l'épreuve de tout : la concupiscence, chez lui est liée, si elle n'est pas éteinte; les passions amorties, si elles ne sont pas étouffées; il a humilié son âme dans le jeûne, et le corps entre en part de l'humiliation de l'âme ; affaibli et exténué, il se trouve comme dépouillé de ces armes d'iniquité qui le soutiennent contre la loi; feu des passions, révoltes et désirs de la chair, tout cela est mourant chez lui, et tout y est, sinon dans un état de mort, du moins de soumission et de dépendance. Et c'est là sans doute ce que veulent nous dire les Pères, quand ils nous assurent que le jeûne réprime les mouvements irréguliers d'une nature corrompue ; qu'il réduit les sens au devoir et les oblige à plier sous l'empire de la raison et de la grâce : qu'il est comme le gardien de la pureté, de l'innocence, et généralement de tout ce qu'il y a de vertu, puisqu'il n'en est point à qui le jeûne ne puisse donner un nouveau degré de perfection et de mérite. C'est ce qu'ont éprouvé les saints : on les voyait errer dans les bois et les forêts, épuisés par leur abstinence et leurs jeûnes ; mais se sentant à peine des faiblesses de l'homme, vivant dans la chair, non pas selon la chair; mortels, mais au-dessus des misères de la mortalité ; délivrés de tant d'affections différentes qui semblent se jouer de notre cœur ; allant toujours d'un pas ferme et constant à ce qui leur était proposé, sans que rien pût les inquiéter que l'impatience de se voir bientôt au terme. C'est ce que vous éprouverez vous-mêmes : à mesure que l'esprit prendra le dessus, le corps se réduira, ses forces diminueront, sa pente s'affaiblira, et vous le trouverez si souple qu'il se prêtera comme de lui-même à tout ce que vous pourrez former sur lui de projets de sainteté et de vertu; et quand même Dieu, ou pour vous punir, ou pour vous éprouver, permettrait (ce qu'il a quelquefois permis pour exercer les plus grands saints, ce qu'il permit pour épurer saint Paul lui-même), que malgré vos soins à réduire ce vil esclave, vous le trouvassiez rebelle; si votre jeûne est animé de cet esprit intérieur, qui en fait le prix et le mérite devant Dieu; ce jeûne lui-même vous sera et un motif de résistance

et une source de victoire. Je jeûne pour expier mon péché; et, pour m'accommoder à un corps de péché, je perdrai tout le fruit de mon jeûne! Je pécherai, lors même que j'attaque et que je poursuis le péché! Tu peux te lever, ennemi de toute vertu; tu peux me livrer mille assauts, jamais je ne joindrai la révolte à la soumission, ni la pénitence au plaisir. Par là vous trouverez, non-seulement dans les effets et les suites de votre jeûne, mais encore dans votre jeûne lui-même de quoi vous garantir du péché : *Jejuna, ut non pecces.*

Mais ce qui doit encore plus vous rassurer, et vous affermir contre tout ce que le jeûne peut avoir de rigueur, c'est cette multitude de secours que Dieu répand à pleines mains sur l'homme qui jeûne : *jejuna ut accipias.* Dans l'Ancien Testament, on regarda toujours le jeûne comme une source de bénédictions; pourquoi dans le Nouveau ne serait-il pas une source de grâces? Moïse veut apaiser le Seigneur : il jeûne et il l'apaise. Josaphat, roi de Juda, veut arrêter l'irruption subite qu'ont faite dans ses Et ts les enfants de Moab et d'Ammon : il jeûne, et il l'arrête. Judith veut triompher de la fureur d'Holopherne: elle jeûne, et elle en triomphe. Esther veut désarmer Assuérus : elle jeûne, et elle le désarme. Est-il croyable qu'un jeûne, consacré par l'exemple de Jésus-Christ, ordonné par son épouse, et observé dans l'esprit du christianisme, ait moins d'efficace pour engager celui de qui descend tout don parfait, à ouvrir ses trésors, et à répandre ses bienfaits avec toute la profusion qu'on doit attendre de ce rémunérateur fidèle, qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité? Voulez-vous être délivré de cet ange de Satan qui vous poursuit? C'est peut-être celui, dont nous parle Jésus-Christ, que le jeûne chasse, et que vous chasserez en jeûnant. Voulez-vous voir tomber ces ténèbres épaisses qui vous aveuglent sur les mystères, ou de la religion, ou de la vertu? Après un jeûne rigoureux Saul voit tomber les siennes, et entre avec docilité dans les points les plus relevés de la loi. Voulez-vous obtenir cet esprit de lumière qui vous éclaire dans vos voies, de sagesse qui vous y règle, de force qui vous y soutienne? *Jeûnez, et votre Père qui est dans le ciel*, dit le Sauveur, *vous rendra le fruit de votre jeûne;* et dans ce fruit vous y aurez non-seulement la récompense du mérite que vous avez acquis, mais encore les grâces que vous aurez demandées en jeûnant. Les œuvres de pénitence ont toujours été devant Dieu comme autant de voix qui gagnent son cœur, et l'obligent à répandre l'abondance de ses miséricordes : *Jejuna ut accipias.*

Jejuna, ut permaneant quæ accepisti. Dernier effet du jeûne, et dernier engagement à persévérer dans le jeûne, d'autant plus puissant qu'il vous importe plus de persévérer dans la grâce. Vous n'avez peut-être que trop ressenti cette maligne intelligence qu'il y a entre nous et le péché; intelligence secrète, mais si difficile à rompre, qu'à peine avons-nous quitté le péché que nous nous sentons pressés de la reprendre; et si nous nous roidissons contre ses efforts, c'est presque toujours en allant contre nos inclinations et combattant nous-mêmes contre nous-mêmes. Comment donc nous soutenir contre un ennemi, qui sans avoir besoin de recourir à des armes étrangères, trouve au milieu de nous tout ce qu'il faut pour vaincre? *Bona est oratio cum jejunio*, la prière est bonne avec le jeûne, disait l'ange à Tobie; soit qu'il voulût dire par là que le jeûne a la même force que la prière, ou que le jeûne donne à la prière une nouvelle force, ou enfin que la prière et le jeûne, joints ensemble, ont une force à qui rien ne résiste; quoi qu'il en soit, l'ange semble mettre le jeûne et la prière dans le même rang, et accorder à l'un ce qu'on accorde à l'autre; or, que n'accorde-t-on point à la prière? C'est à elle qu'on nous renvoie dans tous nos besoins, en tout temps, en tout lieu. Pourquoi ne vous renverrai-je pas moi-même au jeûne, qu'on met en quelque manière en égalité de rang et de pouvoir avec la prière? Ou plutôt pourquoi, séparant ce que l'ange réunit, ne vous inviterai-je pas à joindre tellement le jeûne à la prière, que vous éprouviez enfin ce qu'éprouva Tobie, une bonté de la part de Dieu, qui va au-devant de tout ce qui peut être favorable aux siens, qui fait marcher son ange à leur tête, qui les comble de ses biens, et s'attache à eux pour les conduire comme par la main dans toutes les démarches qu'ils ont à faire pour arriver au terme qui leur est marqué? Aussi n'est-ce pas dans l'abstinence seule que doit consister notre jeûne; il n'aurait guère dans ce cas que le dehors et l'écorce d'une bonne œuvre; c'est l'esprit intérieur qui doit l'animer; et cet esprit sera toujours un esprit de prière, quand ce sera un esprit de soumission et d'obéissance, qui vous ordonnera de jeûner, parce que la loi elle-même l'ordonne; quand ce sera un esprit de componction et de pénitence qui vous fera embrasser le jeûne comme une réparation que vous devez à Dieu, et une expiation que vous vous devez à vous-même; quand ce sera un esprit de vertu et de sainteté qui, en modérant vos appétits, modérera en même temps tous vos désirs, et les retiendra tellement dans les bornes du devoir, que vous ne vous permettiez rien de ce qui peut anéantir le prix et le mérite de votre jeûne; non point que je veuille réduire toute votre prière, surtout dans ce saint temps, à une prière de cette nature; l'Église multiplie les siennes, et elle prétend que vous redoubliez les vôtres; et si elle n'exige pas, comme elle serait en droit de le faire, qu'à tant de sacrifices que vous êtes obligés de faire de vous-mêmes dans des jours si saints et si sacrés, vous y joigniez un constant et comme continuel sacrifice de vos lèvres, du moins elle attend que vous donniez à un si pieux devoir tout ce que vous retrancherez à ces longs repas

qu'elle vous interdit, à ces assemblées profanes qu'elle ne verrait qu'avec horreur, à ces conversations enjouées qu'elle condamne toujours, mais aujourd'hui plus que jamais, prétendant que plus elle gémit amèrement sur nos péchés, plus nous devons nous défendre de ce qui peut augmenter ses gémissments et ses pleurs. Par là vous sanctifierez votre jeûne par la prière, et votre prière par le jeûne; et l'un sanctifié par l'autre, vous fera sentir ce que peut une prière soutenue par le jeûne, et un jeûne soutenu par la prière : *Jejuna, ut permaneant quæ accepisti*

Embrassons donc avec épanouissement de cœur les rigueurs qu'on nous impose; le devoir et l'intérêt nous y engagent également. Voudriez-vous pour quelques morceaux qui sont de votre goût, vendre avec Esaü toute la part que vous pouvez avoir à votre héritage, ou vous priver, avec notre premier père, de cette multitude de bénédictions qui sont attachées à l'accomplissement de la loi?

Il nous en coûtera de jeûner; c'est sur quoi se retranchent ces délicats du siècle, que l'idée seule de nos jeûnes déconcerte. Mais comment peuvent-ils savoir qu'il en coûte; eux qui n'ont jamais éprouvé ce que c'est que de jeûner? Et quand ils l'auraient éprouvé (sans vous rappeler de nouveau ce que je viens d'exposer) leur en coûtera-t-il jamais autant qu'il en a coûté à Jésus-Christ de porter sa croix : *Labor quidem est in jejunando, at nondum pro Jesu crucifixi sumus*, dit saint Chrysostome. Ainsi ne regardons point précisément (comme je vous y invitais dès l'entrée de ce discours), ne regardons point précisément Jésus-Christ jeûnant et épuisé dans le désert; regardons-le attaché et cloué à sa croix; regardons-le expirant et rendant pour nous les derniers soupirs sur une croix. A cette vue que peut avoir de dur et de pénible pour un cœur chrétien le plus austère, le plus rigoureux de tous les jeûnes? La nature se plaindra, la chair, les sens gémiront. Je vivrai au milieu d'un siècle où ma religion sera peut-être traitée de faiblesse : *Labor quidem est*. Mais qu'ai-je fait pour vous, mon divin Maître, qui réponde en quelque manière à ce que vous avez fait pour moi? Ai-je répandu une seule goutte de mon sang pour votre service? Ai-je exposé ma vie au moindre danger pour vos intérêts? A-t-il été question des miens? Vous avez prodigué sans ménagement votre sang et votre vie; et aujourd'hui je vous irais disputer quelques jours de jeûne; je craindrais de goûter du bout des lèvres ce calice d'amertume que vous avez bu jusqu'à la lie! Vous auriez lieu de vous repentir d'en avoir tant fait pour un ingrat, et de rougir d'être si mal payé de vos bontés pour lui : *Nondum pro Jesu crucifixi sumus*.

C'est donc en vain, lâches partisans des sens, que vous voudriez m'ébranler par l'attrait de mille ménagements que vous me proposez, par les peintures effrayantes de je ne sais combien d'infirmités dont vous me menacez. Mon embonpoint se perdra, ma santé s'affaiblira; oui, il m'en coûtera peut-être d'entendre vos cris de joie, de me voir investi de toutes parts par des gens de bonne chère, de ne pouvoir accorder à mon goût que quelques mets insipides, et de ne pouvoir encore les lui accorder qu'avec ménagement : *Labor quidem est*. Mais enfin je n'ai point encore été attaché à la croix pour Jésus-Christ, comme Jésus-Christ y a été attaché pour moi; et jusqu'à ce que je voie Jésus-Christ dans les délices, je ne quitterai pas les rigueurs qu'il m'impose; trop heureux de pouvoir témoigner par là que je sens ce qu'il a fait pour moi, et ce que je dois faire pour lui : *At nondum pro Jesu crucifixi sumus*. Ce sont de pareils sentiments que je demande pour vous au Père des miséricordes, afin que, après avoir suivi notre bon maître dans les rigueurs qu'il vous impose, vous puissiez le suivre dans la gloire qu'il vous prépare Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

Pour le lundi de la première semaine du Carême.

SUR LE JUGEMENT DES GENS DE BIEN.

Venite, benedicti Patris mei; possidete paratum vobis regnum. (*Matth.*, XXV.)

Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé.

Qu'on a lieu de s'applaudir d'avoir pratiqué la vertu, quand on la voit si glorieusement distinguée et si avantageusement récompensée! Le Fils de l'homme, dit l'évangile de ce jour, viendra dans toute sa majesté; il siégera sur le trône de sa gloire; et, après avoir rassemblé autour de lui toutes les nations de la terre, il procédera à ce jugement redoutable qui doit décider publiquement du sort éternel de tous les hommes. Mais, dans ce jour de confusion et de trouble, qui seront ceux qui verront d'un œil tranquille le désordre et le bouleversement entier de la nature? Et qui serait-ce que ceux à qui le juge montrera un visage serein, et qu'il tirera de la masse perdue pour partager avec eux ce royaume de délices, où il doit régner lui-même dans les siècles des siècles? *Venite, benedicti Patris mei; possidete paratum vobis regnum*.

Sur la terre la vertu est presque toujours cachée, ou méprisée; cachée par ceux qui la pratiquent; méprisée par ceux qui craignent de la pratiquer, et vous diriez que l'homme de bien et le pécheur travaillent comme de concert à dérober aux yeux du monde ce qui en fait le plus bel ornement. Mais dans le jour des rétributions, dans ce jour où Dieu se charge lui-même d'exalter les bons, et de fermer la bouche aux méchants, il n'y aura ni ténèbres assez épaisses pour obscurcir l'éclat de la vertu, ni injustice assez forte pour lui ravir ce qui lui est dû. *Venite, benedicti Patris mei*. Venez, les bénis de mon Père; et par là les bénis du Père céleste seront tirés de la foule, et mon-

trés à l'univers comme autant de héros qui reviennent victorieux du combat. *Possidete paratum vobis regnum*, possédez le royaume qui vous a été préparé, et par là les bénis du Père céleste seront assurés du fruit de leurs victoires, et élevés sur ces trônes qui ne reçoivent que ceux qui ont triomphé. Venez, les bénis de mon Père; c'est ce qui tirera l'homme vertueux de ces épaisses ténèbres qu'il a recherchées sur la terre, et ce qui le fera voir dans toute l'étendue de son mérite; possédez le royaume qui vous a été préparé; c'est ce qui confondra le méchant, et lui fera voir la vertu dans toute l'étendue de sa gloire; de sorte que le saint et la sainteté paraîtront dans tout leur éclat. Le saint, dans tout l'éclat qui peut revenir d'un mérite reconnu : premier point. La sainteté, dans tout l'éclat qui peut revenir d'une vertu exaltée : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus digne de l'homme que la vertu, rarement reçoit-elle sur la terre tous les honneurs qui lui sont dus. Tantôt c'est une retraite impénétrable dans ceux qui la pratiquent, à peine sait-on qu'ils soient au monde; tantôt c'est une espèce de voile, qu'elle même prend soin de tendre sur les actes qu'elle produit, ne laissant entrevoir que ce qu'elle ne peut pas cacher; tantôt c'est un mystère, que ses intentions et ses vues; l'ignorance ou la malignité leur ôtent presque toujours ce qu'elles ont de plus méritoire. Est-il juste que Dieu, d'accord avec le monde, laisse dans l'opprobre ceux qui en ont triomphé, et les reçoive dans sa gloire, sans les avoir montrés à l'univers comme autant de sages et de fidèles administrateurs du talent qui leur avait été confié? Consolez-vous, écrit saint Paul aux Colossiens, consolez-vous, vous tous qui, morts au monde et au péché, avez mené une vie cachée en Jésus-Christ; lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, paraîtra, vous paraîtrez avec lui dans la gloire, et chacun verra que cette mort mystique et volontaire, à laquelle vous vous étiez condamnés, n'était qu'une heureuse disposition à une résurrection plus glorieuse : *Cum Christus vita vestra apparuerit, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* (*Coloss*, III.) Oui, autant qu'il importe à Dieu de justifier sa providence à l'égard du pécheur, autant il lui importe de la justifier à l'égard de l'élu, et de montrer, que dans la diversité de ses arrêts, il est toujours également juste. Ainsi il ne laissera rien de caché; et tandis qu'il confondra le pécheur par cet affreux et humiliant portrait qu'il fera de ses œuvres de ténèbres, il exaltera l'élu, en le séparant du pécheur, et mettant dans tout leur jour ces œuvres de vertu qui n'ont été ni connues, ni récompensées sur la terre, comme elles le méritaient. Mais puisqu'il ne s'agit point ici du pécheur, tandis qu'il sera dans l'opprobre, voyons jusqu'où ira la gloire de l'élu.

L'Evangile nous découvre trois sortes de manifestations, toutes trois également propres à remplir les desseins de Dieu sur le juste, et à le mettre dans un si grand jour, qu'on le connaisse aussi parfaitement qu'il peut être connu. Le juste donc se cache lui-même, et ne se montre au monde qu'autant que la charité et le devoir l'y engagent; mais quand le Fils de l'homme viendra, il séparera les uns des autres, à peu près comme le pasteur sépare les boucs d'avec les brebis, et prenant les brebis à sa droite, il rejettera les boucs à sa gauche : *Separabit eos ab invicem, et statuet oves a dextris suis, hædos autem a sinistris.* (*Matth.*, XXV.) Première circonstance, qui servira à faire connaître le saint en lui-même, et dans sa propre personne.

Chaque saint sera placé à la droite du Juge, et on verra tous ceux qui seront saints. Le juste dérobe aux yeux du public la plupart de ses bonnes œuvres, et ne laisse entrevoir que ce qu'il peut cacher sans injustice ou sans scandale; mais j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, lui dira le Juge; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire : *Esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi, et dedistis mihi bibere.* (*Ibid.*) Seconde circonstance, qui servira à faire connaître le saint dans toutes ses bonnes œuvres. Chaque bonne œuvre sera produite et divulguée; et on verra tout ce que les saints auront fait pour arriver à la sainteté. On ne connaît pas, ou l'on empoisonne les intentions du juste; mais ce que vous avez fait au plus petit de mes frères que voilà, leur dira encore le Juge, vous me l'avez fait à moi : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (*Ibid.*) Troisième circonstance qui servira à faire connaître le saint dans tous les mouvements, dans tous les désirs de son cœur. Chaque mouvement, chaque désir du cœur sera développé, et on ne doutera plus que ceux qui sont saints ne méritent la récompense due à la sainteté. Fasse le ciel que nous puissions tous être ainsi manifestés un jour de ces trois sortes de manifestations. Jésus-Christ y trouvera toute la complaisance que peut avoir un bon maître, à glorifier son serviteur, et nous y trouverons nous-mêmes toute la gloire qu'un serviteur fidèle peut attendre d'un maître libéral et reconnaissant : *Cum Christus vita vestra apparuerit, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.*

C'est donc une vérité de foi, que Jésus-Christ placera ses amis à sa droite, *statuet oves a dextris suis*. Mais qui seront ces amis placés si avantageusement? Sera-ce ce riche, cet opulent du siècle qui, voyant son Maître pressé de la faim dans la personne du pauvre, s'est endurci si impitoyablement contre sa misère, et n'a pas eu un morceau de pain à lui donner, tandis qu'il trouvait dans l'abondance de ses richesses de quoi fournir si criminellement à ses propres passions, et à celles d'autrui? Sera-ce ce héros fier et intraitable, qui à ses exploits de valeur a joint mille traits de cruautés, et semblait avoir le glaive en main, plus pour assouvir sa propre fureur que pour venger la gloire et

les intérêts de l'Etat? Sera-ce ce souverain, ce monarque, qui ne se croyait élevé sur les peuples que pour les opprimer, et qui, pouvant tout ce qu'il voulait, s'était fait un principe de vouloir tout ce qu'il pouvait? *Non sic impii*, répond le Prophète, *non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ*. (*Psal*. I.) Ce n'est point avec ces marques de distinction que seront traités les impies. Quelque grands, quelque puissants qu'ils aient été, on ne les regardera que comme un peu de poussière que le moindre vent agite à son gré, et qu'il pousse et repousse, comme il le veut, d'une extrémité de la terre à l'autre. Ils ont mis leur gloire dans ce qui était abomination devant Dieu. Pour cela s'ils ressuscitent, comme on n'en peut pas douter, ce ne sera point pour juger, ajoute le Prophète, mais pour être jugés : *Non resurgent impii in judicio* (*Ibid*); et ne devant pas juger, ils n'auront point de place parmi les justes, qui sont établis les juges du monde, *neque peccatores in consilio justorum*.

Qui seront donc encore un coup ces amis si avantageusement placés? Ceux-mêmes dont nous parle saint Paul aux Hébreux, ceux qui ont erré dans les bois et les forêts, exténué et maté leur chair par leurs jeûnes, et qui, morts au monde et à eux-mêmes, n'ont vécu qu'en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ; ceux qui ont vieilli dans l'obscurité des prisons et des cachots; ceux qui ont vu dissoudre leur corps avec complaisance, dans l'espérance de lui procurer une glorieuse et éternelle résurrection; ceux qui ont mieux aimé signer de leur sang les vérités qu'on leur avait transmises, que de racheter leur vie aux dépens de leur religion: c'est vous tous que le monde n'est pas digne de posséder; c'est vous tous, qui, attachés à une meilleure substance que celle qui périt, oubliez tout le passé pour vous avancer toujours vers ce qui vous est proposé; c'est vous, justes, qui que vous soyez, qui composerez cette sainte et auguste assemblée; qui y paraîtrez avec tout l'éclat qu'auront mérité vos vertus, qui en ferez l'ornement et la gloire. Nous y verrons venir des personnes de tout sexe, et de toutes conditions, de toutes les parties de la terre. De dessus ces échafauds, dressés pour éteindre la foi, sortiront ces innocentes victimes que leur zèle aura immolées au soutien et à la gloire du nom chrétien. Du fond de ces cavernes, creusées pour servir de retraite aux pleurs et aux larmes, sortiront ces amateurs de la croix qui, ayant bu avec Jésus-Christ dans le calice d'amertune, iront boire avec lui dans la source des délices éternelles. Du milieu de votre ville, du sein de cette église sortiront ces administrateurs fidèles qui, ayant fait valoir le talent qui leur avait été confié, se sont rendus dignes des récompenses du Père de famille, et tous ensemble iront se ranger autour de ce juge qui se fera un devoir et un plaisir de les prendre auprès de lui, et de les approcher autant que l'exigera leur vertu et leur mérite : *statuet oves a dextris suis*.

Où serez-vous alors, vils esclaves de vos passions, partisans déclarés du vice, hommes vendus au péché, où serez-vous? Quelles seront vos pensées, quand cette jeune personne, que toutes vos sollicitations n'ont jamais pu obliger à trahir son devoir, s'élèvera au milieu des airs, pour monter vers le trône qui lui est préparé? Quand cet homme de qualité que vous condamniez si hautement, parce que dans l'opulence de sa fortune il s'en tenait à toute la sévérité des maximes de l'Evangile, sera tiré de la foule par le ministère des anges, et placé avec toutes les distinctions qui seront dues à son détachement et à sa fermeté? Quand ce pauvre artisan, quand cette pauvre veuve, que vous regardiez comme la boue de la terre, seront regardés par Jésus-Christ d'un œil de complaisance, et invités à siéger avec ceux qui doivent vous condamner? Du fond de cette bassesse, où vous aura jeté votre fausse prudence, vous les verrez dans cette splendeur, qui les investira de toute part; et à cette vue encore une fois, quelles seront vos pensées? Je pouvais être ce qu'ils sont, l'ami, le distingué; et qui suis-je? Sans doute ce que j'ai mérité, le malheureux, le réprouvé. Imaginez-vous l'infortuné Saül, contraint de céder à David un trône qu'il aurait conservé en accomplissant de point en point les volontés du Seigneur. Ce prince est si sensible à cette abdication forcée, qu'il se livre à toute la fureur de son ressentiment; il attaque son concurrent, il se déchaîne contre son propre fils; que ne fait-il point? Il sent la grandeur de sa perte; un royaume perdu ne se recouvre pas aisément.

Mais ce qui est surprenant en ceci, c'est que Saül ne s'en prend point à lui-même : c'est à David, c'est à Jonathas, c'est aux prêtres du Seigneur. Ce n'était cependant qu'à lui seul qu'il devait s'en prendre, puisqu'il était seul l'auteur de sa disgrâce. En cela vous serez plus équitables que lui : mais en cela même quel surcroît de douleurs et de peines pour vous? C'est une espèce de consolation de pouvoir faire retomber sur autrui ce qu'on souffre ; mais le souffrir sans pouvoir en accuser personne, sans pouvoir l'attribuer à personne, être contraint de prendre tout sur soi, de s'en reconnaître le seul et unique auteur, c'est ce qui fera la matière de votre désespoir. Dieu n'y aura d'autre part que celle que vous l'avez obligé d'y prendre par vos résistances et vos révoltes; les saints n'y auront point de part, et parmi eux vous en trouverez plusieurs, qui auront employé inutilement leur zèle pour vous ramener. Jamais je n'entrerai dans votre compagnie, glorieuse portion du troupeau de Jésus-Christ! mais c'est par ma faute; la voie m'était ouverte, et j'ai refusé d'y entrer. Malheur à moi qui, dans ma triste et accablante destinée, n'ai d'autre chose à dire, si ce n'est que les jugements de mon Dieu sont l'équité même.

Mais ce qui mettra le comble à votre dé-

sespoir, ce sera quand, selon la menace du Sauveur, de deux personnes qui aurez été associées au même emploi, qui aurez habité la même maison, qui aurez été unies par les liens sacrés du mariage, l'une sera prise et l'autre laissée : *unus assumetur, alter relinquetur.* (*Matth.*, XXIV.) Est-ce donc ainsi que, dans des conditions si égales, nous sommes partagés si inégalement, et que du même emploi nous passons à un sort si différent ? Chère épouse, qui faisiez autrefois toute la douceur de ma vie, voici le moment de notre séparation éternelle! Cher fils, en qui je mettais toutes mes complaisances, le ciel s'ouvre pour vous, et l'enfer pour moi! Adieu sainte et heureuse parenté, vous régnerez et je brûlerai! Faites-y réflexion. Vous êtes liés le plus étroitement du monde ; vous vivez sous le même toit, à la même table ; mais si vous n'y vivez pas dans une sainteté égale, ces liaisons se dissoudront, et il en faudra venir à un triste et irréparable divorce. *Separabit eos ab invicem;* le Fils de l'homme vous séparera les uns des autres, et rejetant les boucs à sa gauche, il prendra les brebis à sa droite, et par là on verra tous ceux qui seront saints : *statuet oves a dextris suis.*

On verra encore ce que chaque saint aura fait pour arriver à la sainteté ; et par là Jésus-Christ fera connaître le saint dans ses bonnes œuvres. Chaque bonne œuvre sera produite et divulguée : *Esurivi enim, et dedistis mihi manducare.* Nous sommes frappés de ces actions de force et de valeur, qui semblent tirer nos héros du rang commun, et les élever au-dessus des autres hommes. Ce n'est pas néanmoins sur quoi notre Dieu doit se fonder dans son jugement. Ce qui est grand à nos yeux est petit et méprisable aux siens : *Educet quasi lumen justitiam tuam.* (*Psal.* XXXVI.) Ce ne seront donc point ces vastes projets d'une politique profane, ces grandes entreprises concertées avec tant d'adresse, conduites avec tant de prudence et terminées avec tant de bonheur, qu'on produira ; ce ne seront ni les batailles gagnées, ni les provinces ravagées, ni les peuples soumis et subjugués, frivole amusement de la vanité mondaine. Ce seront les assauts qu'on aura soutenus contre l'enfer, les combats qu'on aura livrés à ses désirs et à ses passions ; ce seront ces longues et ferventes prières, ces jeûnes austères et multipliés, ces gémissements amers, ces soupirs ardents, ces austérités, ces rigueurs, en un mot, c'est la justice qu'on tirera des ténèbres, cette justice qui aura tout accompli, qui sera chargée de tout, que la loi aura toujours guidée, qui souvent même aura porté son zèle au delà de la loi, et nullement tout ce qui aura été contraire à la loi, ou qui n'aura pas été réglé par la loi, quelque grand d'ailleurs et quelque éclatant qu'il ait pu paraître.

Aussi, remarquez ; Jésus-Christ ne dira point : Vous siégiez sur ces trônes de majesté et de gloire d'où vous regardiez d'un œil de mépris tout ce qui n'avait pas quelque égalité de rang et de dignité avec vous ; vous marchiez à la tête de ces formidables armées qui répandaient partout la crainte et la terreur ; mais, j'étais renfermé dans l'obscurité des prisons et des cachots, et l'humiliante situation où je me trouvais ne vous a point rebutés ; vous m'y êtes venus voir, et ramper à mes pieds : *In carcere eram, et venistis ad me.* (*Matth.*, XXV.) Il ne dira point : Vous brilliez dans ces assemblées où le monde, toujours attentif à la félicité des siens, mettait tout en œuvre pour vous enivrer de ses délices ; mais j'étais malade, accablé sous le poids de mes infirmités ; et bien loin de me laisser languir seul, vous êtes entrés dans mes maux, jusqu'à les partager avec moi par vos visites, jusqu'à les prendre sur vous par vos soins à me consoler et à me secourir: *infirmus, et visitastis me.* Il ne dira point : Vous avez porté le faste et la magnificence si loin, que tout ce qu'il y avait autour de vous, on en était ébloui, ou effacé ; mais, ma misère vous a fait compassion, et comme si l'éclat des enfants du siècle vous eût reproché ma nudité, vous vous êtes dépouillés vous-mêmes pour me couvrir de vos propres vêtements ; *nudus eram, et cooperuistis me.* Il ne dira point, vous auriez cru vous ravaler, si vous aviez eu quelque liaison et quelque commerce avec ceux que la bassesse de leur condition semble séparer du reste du monde : mais j'étais étranger, inconnu, n'ayant ni retraite ni ressource, et vous avez daigné me recueillir chez vous et m'y traiter avec une bonté qui me dédommageait de ce que je recevais ailleurs de rebuts et d'insultes : *Hospes eram, et collegistis me.* Il ne dira point : Vous avez épuisé les mers et les forêts pour couvrir vos tables, ayant d'ailleurs grand soin que de ces tables servies si splendidement il ne tombât pas une miette entre les mains du pauvre ; mais j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire : *esurivi enim*, etc.

Et où est-ce que Jésus-Christ dira tout cela? Sera-ce dans l'enceinte d'une ville, dans l'étendue d'une province, parmi quelques peuples particuliers? C'est à quoi se réduit la renommée des héros profanes les plus fameux, les plus estimés. Mais Jésus-Christ réserve un plus grand théâtre à un héros chrétien. *Educet quasi lumen justitiam tuam ;* il tirera la justice des ténèbres ; et non-seulement il la tirera des ténèbres, mais il la fera briller, ajoute le Prophète, comme un soleil éclatant qui éblouit dans son midi : *et judicium tuum tanquam meridiem* (*Psal.* XXXVI), et par la manifestation qui, comme l'astre qui nous éclaire, ira frapper les yeux de tous les mortels, le Scythe comme le Mède, le Grec comme le Romain, tous seront instruits du détail de la vie du saint, et instruits d'une manière qu'ils ne pourront ni l'ignorer quand ils le voudraient, parce que la lumière brillera à leurs yeux malgré eux ; ni en douter, parce que les choses dans leur clarté porteront un témoi-

gnage de certitude qui entraînera la plus opiniâtre incrédulité ; ni le contredire, parce que ce témoignage dans sa certitude accablera tellement la malignité, qu'elle sera contrainte de se taire ; ou si on lui permet d'ouvrir la bouche, ce ne sera que pour louer, pour applaudir.

Après cela, que vaut-il mieux, ou triompher avec les mondains, ou gémir avec les saints ? Ecouter tous les désirs d'une nature corrompue, ou les réprimer impitoyablement pour s'attacher uniquement aux maximes de l'Evangile ? Ce n'est point à vous, âmes chrétiennes, que je le demande, votre conduite me répond de la droiture de vos jugements; c'est à vous, âmes entêtées de tout ce qui flatte et qui repaît les sens. Ce n'est point, au reste, aux pensées que vous avez aujourd'hui que j'en appelle; c'est à celles que vous aurez quand nous paraîtrons devant le redoutable tribunal de notre juge. Là, devant ce tribunal, vous saurez-vous gré de tout ce que vous aurez donné à l'ambition et à la vanité? de tout ce que vous auront arraché l'avarice et la sensualité? de tout ce qui forme aujourd'hui dans vous une vie de péché : passions ménagées, désirs flattés, criminelles maximes adoptées et suivies ? Ah ! que vous changerez d'idée dans ce jour où le pécheur et tout ce qui aura contribué à son péché doit être également réprouvé ! Mais sera-t-il temps d'en revenir quand toute voie au retour vous sera fermée? Vous avez l'Evangile entre vos mains; là, vous pouvez apprendre aujourd'hui salutairement ce que vous apprendrez inutilement alors. Etudiez donc ce livre sacré, afin qu'en ayant pénétré la doctrine, vous voyiez quelle doit être votre réforme ou votre jugement; réforme totale qui ruine dans vous tout ce que vous avez hérité du vieil homme, ou jugement sans miséricorde qui vous condamne à tout ce qu'on prépare à l'homme pécheur de tourments et de peines.

Pour vous, âmes timorées, qui avez compris depuis longtemps ce que vous devez à Jésus-Christ et à sa loi, ne vous relâchez point dans ces voies d'innocence et de sainteté dans lesquelles vous êtes entrées. C'est, dit le Saint-Esprit, tout ce qui reste à l'homme juste; mais c'est aussi ce qui doit lui rester éternellement. Faites le bien pendant que vous le pouvez ; faites tout le bien que vous pouvez : vous avez affaire avec un bon maître, qui, ne laissant rien d'impuni, ne laisse rien aussi sans récompense ; s'il s'engage à produire avec tant d'éclat une visite rendue à un prisonnier, un morceau de pain caché dans le sein du pauvre, un verre d'eau donné à un homme qui a soif, ce n'est point qu'il doive oublier tout le reste; au contraire, il ne semble faire mention dans son Evangile de ce qu'il y a de plus facile dans la loi (donner un morceau de pain, un verre d'eau, quoi de plus aisé ?) que pour nous apprendre par avance comment il relèvera tant d'actions héroïques qui, supposant plus de force et plus de courage, semblent aussi exiger une manifestation plus glorieuse et plus éclatante.

Quoi qu'il en soit de la pensée de notre Maître sur ce point, toujours est-il vrai que toutes nos bonnes œuvres seront exposées aux yeux de l'univers, et que dans ces œuvres chacun verra ce qu'auront fait les saints pour arriver à la sainteté : *Esurivi enim, et dedistis*, etc.

Mais ce n'est point assez qu'on découvre les œuvres des saints ; on découvrira encore les vues et les mouvements de leurs cœurs, afin que personne ne puisse douter qu'ils n'aient mérité les récompenses dues à la sainteté : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères que voilà, vous me l'avez fait à moi-même; c'est-à-dire que vous m'avez regardé dans mes frères, et que si je regarde comme fait à moi-même ce que vous leur avez fait, c'est parce que vous le leur avez fait pour moi; c'est-à-dire que si vous ne m'aviez pas regardé dans mes frères, vous auriez la gloire et non le mérite d'une bonne œuvre, l'écorce et non l'essence de la vertu, ce qui fait paraître et non ce qui constitue l'homme de bien. Mais vous m'avez regardé dans mes frères, et pour cela vous aurez la récompense, non point de celui qui reçoit un prophète au nom d'un prophète, mais de celui qui reçoit un homme au nom d'un Dieu : *Quandiu fecistis*, etc.

Et il faut nécessairement que la chose soit ainsi, et qu'on voie également à découvert le cœur du juste et celui du pécheur. Nous nous égarons si fort dans nos jugements sur la terre, que le plus souvent nous attribuons à la passion ce qui est l'effet de la vertu, et à la vertu ce qui est l'effet de la passion. Jésus-Christ peut-il se dispenser de lever le voile et de redresser sur ses propres pensées tout ce que nous aurons jamais eu d'injustes préventions et de fausses idées? D'ailleurs, dans le bien comme dans le mal, n'y a-t-il pas divers degrés, ou de bonté ou de malice, qui ne se mesurent que par les mouvements du cœur? Et si on ne connaît pas le cœur, comment connaîtra-t-on ce qui a fait comme l'âme et l'esprit de toutes les actions de l'homme? On le connaîtra, n'en doutons point; et c'est toute la raison que nous apporte l'Apôtre pour arrêter la témérité de nos jugements : *Nolite ante tempus judicare.* (I *Cor.*, IV.) Ne jugez point avant le temps. Ne jugez point dans ce temps d'ignorance et de ténèbres, où, pouvant à peine vous connaître vous-mêmes, vous pouvez beaucoup moins connaître les autres. Attendez que vienne celui à qui rien n'est caché; alors vous pourrez prononcer sûrement avec lui, parce qu'il vous fera voir les secrets des cœurs à peu près comme il les connaît lui-même : *Quoadusque veniat Dominus qui manifestabit consilia cordium.* (*Ibid.*) Cependant nous voulons juger, et dans nos jugements nous empoisonnons toutes choses. On a beau vous dire que la vertu a ses voiles aussi bien que le vice; qu'il y a dans les consciences

de certains ressorts secrets et impénétrables à toute intelligence humaine; à vous en croire, ce ne sont que voiles de malice, que ressorts d'iniquité; c'est déguisement, c'est hypocrisie. Et qui êtes-vous, demande saint Paul, vous qui jugez ainsi le serviteur d'autrui? *Tu quis es, qui judicas alienum servum?* (*Rom.*, XIV.) Soit qu'il fasse bien, soit qu'il fasse mal, n'a-t-il pas un maître à qui il appartient d'en décider? *Domino stat aut cadit.* (*Ibid.*) Mais il fait bien, et son Maître décidera en sa faveur. Pour détromper l'assemblée, aurez-vous recours à vos grossières impostures, à vos anciennes médisances? Sera-ce un vain désir de paraître ou un zèle véritable qui aura poussé l'homme apostolique? Sera-ce par vertu ou par humeur que l'homme de qualité se sera condamné à la solitude et à la retraite? Sera-ce par petitesse de génie ou par grandeur d'âme et par principe de religion que la femme née dans le grand monde aura méprisé l'idole que vous adoriez? *Mirabuntur in subitatione insperatæ salutis* (*Sap.*, V), dit le Saint-Esprit; vous serez surpris de voir exaltées des personnes que vous condamniez si impitoyablement, et non-seulement vous serez surpris, mais vous serez saisis de crainte et d'horreur, non point précisément sur leur exaltation et sur leur gloire (vous ne pourrez pas vous empêcher de leur rendre justice), mais sur la témérité, l'injustice et la malignité de vos jugements passés: *Turbabuntur timore horribili.* (*Ibid.*) Bien plus vous serez contraints, ajoute le Saint-Esprit, d'en venir à une humiliante et publique réparation: *Nos insensati.*

Nous nous imaginions qu'ils trouveraient leur fin dans l'opprobre: *Æstimabamus finem illorum sine honore.* (*Ibid.*) Les voilà pourtant agregés aux saints, et placés parmi les enfants de Dieu: *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* (*Ibid.*) Insensés d'avoir voulu ainsi prévenir les jugements d'un Dieu, et nous ériger un tribunal qui entreprît de décider de ce qui n'était ni de son ressort ni de sa portée! Et quand même les remords de votre propre conscience ne vous arracheraient pas un aveu si honteux, ces faux sages prétendus pleinement justifiés ne vous y forceraient-ils pas en s'élevant contre vous, et en demandant à Jésus-Christ une entière et totale réparation? Jésus-Christ ne vous y forcerait-il pas lui-même, en faisant retomber sur vous toute la honte et toute la peine de vos injustes condamnations? Réprimez donc pour toujours cette indiscrète liberté que vous vous donnez de juger de tout; et puisque vous devez la condamner un jour vous-mêmes, épargnez-vous une condamnation qui vous couvrira de confusion à la face de toute la terre: *Nolite ante tempus judicare.*

Mais quand vous continueriez à répandre contre nous toute la malignité de votre venin, pourvu que notre conscience ne nous reproche rien, la chose du monde qui nous inquiète le moins, c'est d'essuyer votre censure, parce que nous savons qu'il y a un tribunal supérieur où tout doit se décider en dernier ressort, et que devant ce tribunal l'iniquité et la justice recevront également ce qu'elles auront mérité: *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer.* (I *Cor.*, IV.) Ainsi jugez, parlez; tout ce que nous craindrons, ce sera de nous démentir dans ces voies de sainteté et de vertu, dans lesquelles nous sommes entrés. Mais non, si vous en croyez Jésus-Christ, qui vous assure qu'il vous jugera comme vous aurez jugé les autres, excusez dans eux les choses mêmes qui ont le plus d'apparence de crime, afin qu'on excuse dans vous celles mêmes qui sont les plus criminelles. N'ayez pour le prochain que des pensées de charité, afin qu'on n'ait pour vous que des pensées de miséricorde, et que par là vous puissiez participer un jour à cette gloire immense qui reviendra au saint. Il paraîtra dans tout l'éclat qui peut revenir d'un mérite reconnu, et il n'aura rien à désirer pour sa gloire. La sainteté paraîtra avec tout l'éclat qui peut revenir d'une vertu exaltée, et elle n'aura rien à désirer pour sa récompense

SECONDE PARTIE.

Quand je n'ajouterais rien à ce que je viens de dire, n'en aurais-je pas assez dit pour apprendre ce que c'est que faire le bien? On ne peut voir la vertu si glorieusement distinguée sans conclure en sa faveur, et sans lui accorder, cette primauté que méritent les égards et les complaisances que Jésus-Christ lui-même a pour elle. Comme pourtant elle n'aurait pas cette récompense pleine et entière, cette grande et trop grande récompense qu'on lui promet dans les divines Ecritures, si le Juge s'en tenait là: sans entrer dans le détail des délices qu'on lui prépare dans le ciel, et qui demande un autre discours, voyons comme elle monte par degrés jusqu'au comble de la félicité. Après donc que le roi aura exposé aux yeux de tout le monde les saints, leurs bonnes œuvres et les secrets de leur cœur, il dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé depuis la naissance des siècles: *Tunc dicet his quia dextris ejus erunt: Venite, benedicti Patris mei, possidete* (*Matth.*, XXV), etc.: car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire: *esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi et dedistis mihi bibere:* et pendant que les méchants iront à un supplice éternel, c'est à une vie éternelle que seront appelés les justes, c'est à une vie éternelle qu'ils iront: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam* (*Ibid.*), etc. Ainsi le juste verra que le royaume de Dieu n'a été depuis la création du monde que pour recevoir et loger la vertu: *Paratum vobis regnum a constitutione mundi.* Il verra enfin que ce royaume, préparé depuis la création du monde pour loger la vertu, lui est assuré, parce qu'il a été vertueux; mais tellement assuré, que dès que la sentence sera

prononcée par le souverain Juge, il en ira prendre possession : *Ibunt hi in vitam æternam.* Reprenons ces différentes vérités.

Nous ne comprenons pas ce que c'est que le royaume de Dieu ; le peu d'idée que nous avons de ce qu'on nous prépare nous le persuade. Ce n'est rien de ce que nous voyons, rien de ce que nous entendons, rien de ce que nous imaginons. Ce n'est rien de ce que nous pouvons ou voir, ou entendre, ou imaginer. Il est pourtant vrai que ce royaume de Dieu tout inconcevable, tout incompréhensible qu'il est, a été préparé depuis la création du monde pour loger la vertu : *Paratum vobis regnum a constitutione mundi.* C'est-à-dire que dès que Dieu pensa à mettre des créatures raisonnables sur la terre, il pensa à les recevoir auprès de lui dans le ciel, et que la même bonté qui l'engagea à leur communiquer l'être l'engagea aussi à se communiquer lui-même à elles dans toute sa majesté et toute sa gloire; c'est-à-dire que, quoique Dieu sût que le posséder était le comble du bonheur, il voulut pourtant que nous le possédassions dans un lieu qui, par sa magnificence et son éclat, semblât donner à notre bonheur comme un surcroît d'agrément et de goût ; c'est-à-dire, qu'en produisant ce lieu de calamité et de misère, où nous devions habiter durant les jours de notre exil, il produisait ce lieu de magnificence et de gloire, où nous devions habiter après notre mort, et qu'en nous bâtissant ici-bas une demeure passagère et périssable, il nous bâtissait là-haut une demeure permanente et éternelle : *Paratum vobis regnum a constitutione*, etc. Encore remarquez : la création de ce monde visible ne coûta qu'une parole à notre Dieu ; il dit, et tout fut fait, *dixit et facta sunt.* La création du ciel ne lui coûta pas davantage, je l'avoue, puisqu'au terme du Prophète, les cieux furent affermis par une seule parole du Seigneur, *verbo Domini cœli firmati sunt.* (*Psal.* XXXII.) L'expression de l'Evangile a pourtant je ne sais quoi qui semble nous dire que le ciel ne fut pas, comme ce monde visible, une de ces productions où Dieu, pour parler le langage de l'Ecriture, semble se jouer, et ne prendre d'autre part que celle que l'oblige à prendre une providence générale et commune. C'est un royaume, mais qui est préparé par un Dieu, et qui dans sa préparation a réveillé, pour le dire ainsi, toute son attention et tous ses soins ; qui l'a appliqué et comme attaché de lui-même à son embellissement et à sa perfection. C'est un royaume, mais un royaume préparé par un Dieu ; et que ce Dieu par conséquent a cherché à orner et à enrichir de tout ce qui pouvait en faire une demeure digne de lui et de ses saints: *Paratum vobis regnum.*

Les ornements de la terre furent répandus sur ses différentes parties comme au hasard ; ce devait être la demeure des méchants aussi bien que des bons, et il n'était pas juste que tout y fût dans cette dernière perfection que pouvait lui donner son auteur. Le ciel ne devait recevoir que les amis, et il fallait que tout répondît, et au mérite de ceux qui devaient y être introduits, et au pouvoir de celui qui devait les y introduire. Aussi ne pouvons-nous pas vous donner une idée plus juste du ciel qu'en vous disant, après Jésus-Christ, que c'est le royaume de Dieu, un royaume où Dieu fait uniquement voir quelle est sa magnificence et sa grandeur, et où il ne rassemble uniquement tout ce qu'il a de grandeur et de magnificence qu'en faveur de la vertu : *Paratum vobis regnum.* Que ne levons-nous de temps en temps les yeux vers ce charmant séjour? nous courrions de tout nous-mêmes, comme le veut l'Apôtre, jusqu'à ce que nous y fussions arrivés; et malgré la rapidité de notre course, nous nous reprocherions à chaque pas notre lenteur. Les saints y sont arrivés, ils sont sur le point d'y entrer; se repentent-ils de s'être pressés? trouvent-ils qu'ils en ont trop fait? Nous les verrons un jour, et alors nous découvrirons leurs véritables sentiments. *Venez, prenez possession d'un royaume, du royaume de Dieu, de ce royaume qui vous a été préparé depuis la naissance des siècles;* la douce, la consolante parole ! Ce ne sont point ici ces arrêts effrayants qui déconcertent toute la nature : *Eloignez-vous de moi, maudits ; allez dans ces feux qui avaient été préparés au démon et à ses anges. Approchez au contraire les bénis de mon Père, entrez dans la joie de votre Dieu*, et allons partager ensemble ce royaume de délices que nos combats communs ont mérité : *Possidete paratum vobis regnum.*

Mais, Seigneur, n'est-ce pas assez que nous ayons eu l'honneur de vous servir? N'est-ce pas trop que vous ayez daigné accepter nos services? Un serviteur qui fait la volonté de son maître n'est-il pas toujours un serviteur inutile? Par quel excès de miséricorde, inutiles comme nous l'avons été, nous récompensez-vous aussi libéralement que si nous avions été nécessaires? N'est-ce pas prodiguer vos biens que de payer un moment de tribulation d'un poids éternel de gloire? J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; pour cela même entrez dans le royaume que je vous ai préparé : *Possidete regnum : esurivi enim, et dedistis*, etc. Ainsi le juste verra que le royaume de Dieu lui est assuré, mais qu'il ne lui est assuré que parce qu'il a été vertueux.

Quelles sont les effusions de notre joie, quand, après avoir longtemps poursuivi un procès ou un emploi, on vient nous annoncer que l'emploi est à nous, ou que le procès est gagné? Je rappelle ici l'épanouissement de cette femme de l'Evangile, qui, ayant trouvé la pièce de monnaie qu'elle avait perdue, assemble tous ses voisins et les invite tous à se réjouir avec elle. On ne se possède pas dans la joie de son cœur; on repasse mille fois sur son bonheur, on veut que chacun y prenne part, et quiconque y paraît insensible est regardé comme un ennemi. Et qu'est-ce qu'un emploi emporté, ou un procès ga-

gné auprès du ciel dont on est assuré? Les saints auront cette assurance. Nous n'avons plus à craindre ni les faiblesses d'une nature mortelle, ni les piéges de l'homme ennemi, ni ces cruelles vicissitudes qui d'un moment de sainteté pouvaient faire un moment de péché. Le temps des pleurs, de la tentation, du danger, a fini avec la vie, et il ne nous reste plus qu'à recevoir ce diadème de gloire qui doit, en couronnant nos œuvres, mettre le comble à notre bonheur.

Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis, disait Jésus-Christ au bon larron. Aujourd'hui même nous serons avec Jésus-Christ dans le paradis, peuvent se dire tous les élus. Aujourd'hui même nous y entrerons pour la première fois, peuvent se dire ces âmes heureusement tirées du lieu de leur supplice, et qui au milieu des flammes attendaient le jour des vengeances, comme le jour de leur délivrance. Aujourd'hui même nous y entrerons pour la première fois, peuvent se dire ces corps si heureusement réformés et prêts à passer de la poussière du sépulcre sur des trônes d'immortalité et de gloire. Nous ne savions pas ce qu'on nous préparait quand on nous tenait dans la servitude et la dépendance; mais aujourd'hui nous le saurons ; le moment s'approche, attendons, et dans peu toute la majesté du Seigneur va se développer à nos yeux : *Possidete paratum vobis regnum.*

Je ne suis point surpris après cela que le juste paraisse, dans cette journée décisive, avec une confiance que les spectacles les plus effrayants ne peuvent point affaiblir. Le vice couvert de honte cherche inutilement à se cacher; le vicieux découvert appelle inutilement la mort à son secours. Tout est dans la confusion et le désordre; les fondements des montagnes s'ébranlent, la terre semble s'abîmer sous les pieds de ses habitants, l'enfer ouvre ses gouffres, les flammes qu'il exhale enveloppent tout ce qui se rencontre d ennemis du Seigneur; et alors même le Seigneur dit au juste de posséder un royaume : *Tunc dicet rex his*, etc. Si le juste pouvait prendre quelque part à la perte de tant de pécheurs, il en serait troublé; mais comme il n'a plus d'autres intérêts à ménager que ceux du Seigneur, et que le Seigneur trouve sa gloire dans la perte du réprouvé, le juste le voit lui-même tomber en enfer d'un œil tranquille. Le roi lui promet un royaume, et cela lui tient lieu de tout : *Tunc dicet rex his*, etc. Il lui promet un royaume, dit saint Paul, non point comme une récompense purement gratuite, mais comme une couronne de justice; non point comme un héritage où il entre par une succession nécessaire, dit saint Chrysostome, mais qu'il a remporté par ses travaux et par ses soins : *Possidete*, etc. *Esurivi enim, et dedistis*, etc. Je vous donne un royaume, mais c'est parce que vous m'avez donné à manger. Voyez ceux qui m'ont laissé combattre avec ma misère, je les livre à leur méchante destinée. Pour vous, mes chers enfants, vous m'avez assisté dans mes besoins, consolé dans mes peines, visité dans mes afflictions; pour cela je vous établis sur tous les biens de ma maison, et vous reçois dans ce royaume où vous partagerez avec moi tout ce que j'y ai de félicité et de pouvoir : *Possidete*, etc. *Esurivi enim*, etc.

Mais puisque ce ne sont pas les œuvres seules de miséricorde que Jésus-Christ manifestera, comme je le disais tout à l'heure, ce ne seront pas aussi les seules qu'il récompensera. Toute bonne œuvre portera avec elle son mérite, et trouvera sa récompense. Déjà il me semble entendre ce divin Roi qui, impatient d'introduire les siens dans le lieu de leur héritage, les invite tous, comme l'a pensé saint Hippolyte, martyr, dans son *Traité de la consommation du siècle*, selon les différents emplois qu'ils ont exercés, selon les différents combats qu'ils ont soutenus, et les différentes victoires qu'ils ont remportées. Venez, généreux prophètes à qui l'endurcissement des peuples ne put jamais fermer la bouche, et que la fureur des tyrans ne put obliger à retenir la vérité captive dans l'injustice. Venez, glorieux patriarches qui, établis sur les tribus d'Israël, pensâtes moins à les soumettre par votre autorité qu'à les édifier par vos vertus. Venez, chers apôtres, les compagnons inséparables de mes travaux, et les appuis les plus fermes de l'ouvrage que ma charité avait commencé sur la terre. Venez, martyrs intrépides, qui, au milieu des plus affreux supplices, ne sembliez vous plaindre que de la faiblesse de vos tyrans, et du peu d'activité de leurs tourments. Venez, serviteurs fidèles, qui que vous soyez, par quelque vertu que vous vous soyez distingués; venez, allons régner ensemble pour une éternité : *Venite, possidete;* et ils iront ensemble dans une vie éternelle : *Justi autem in vitam æternam.*

Ouvrez-vous donc, portes du ciel, portes fermées à tout ce qu'il peut y avoir, ou d'impur, ou de souillé au monde. Ouvrez-vous, et recevez ces hommes nouveaux dans qui la terre vous envoie ce qu'elle a de plus riche et de plus précieux. Ce ne sont point de ces oisifs et de ces paresseux qui ne semblaient avoir reçu une âme que pour la laisser ensevelie dans une honteuse et indigne indolence. Ils en connaissaient le prix, et n'ont travaillé qu'à lui faire produire des fruits dignes de son immortalité : *Qui non accepit in vano animam suam.* (*Psal.* XXIII.) Ce ne sont point de ces esclaves de leurs désirs et de leurs passions, qui se sont fait une criminelle occupation du vice. Ils ont conservé sans tache la robe qu'ils avaient reçue dans leur baptême; ou ils l'ont lavée, les uns dans leur sang, les autres dans leurs larmes : *Innocens manibus et mundo corde* (*Ibid.*)

Ce ne sont point de ces lâches qui, à la vue d'une couronne ont posé honteusement les armes, et qui ont mieux aimé se la laisser enlever que de livrer quelques légers combats pour l'emporter. Ce sont autant de

héros qui ont triomphé de toutes les résistances de la chair, de toutes les attaques du monde, de toute la fureur de l'enfer. *Fortis et potens in prœlio.* (*Ibid.*) Voyez Jésus-Christ à leur tête; c'est sous les auspices de ce grand conquérant que tant de généreux combattants reviennent chargés de palmes et de lauriers. La victoire a été commune, il est juste que le triomphe le soit aussi. Ouvrez-vous donc encore une fois, abaissez-vous, portes éternelles, pour recevoir ces grandes âmes, que le monde n'est plus digne de posséder. C'est pour elles qu'est préparé tout ce que vous renfermez d'éclat dans l'enceinte de vos murs; c'est à elles qu'il est promis. Ne leur disputez plus une entrée que leurs travaux passés leur ont méritée, et que la sentence de leur juge vient à l'heure même de leur assurer : *Elevamini portæ æternales.* (*Ibid.*)

Ces portes s'ouvrent, Jésus-Christ entre, les saints le suivent, le père éternel les reçoit avec toutes les marques de bonté qu'on peut attendre d'un Dieu rémunérateur. On assigne à chacun sa demeure et son trône; ce ne sont qu'acclamations, que cantiques de louange et de bénédictions. Quelle fête en effet, et quel sujet de fête! Aller passer les jours de son éternité auprès d'un Dieu qui ne semblera être heureux que pour nous, ou qui du moins se fera un plaisir de partager avec nous ce qu'il goûtera de bonheur; les aller passer dans un entier et parfait contentement des deux parties qui nous composent, qui toutes deux, selon leur capacité, seront inondées des délices de la maison du Seigneur; les aller passer dans cette auguste et aimable société de saints qui, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, ne penseront tous qu'à donner un nouveau goût, un nouvel attrait aux bénédictions de douceur, dont nous serons d'ailleurs inondés! *Justi autem*, etc. Heureux, Seigneur, s'écrie le prophète, heureux ceux qui habitent dans votre maison! *Beati qui habitant in domo tua, Domine.* (*Psal.* LXXXIII.) Sans doute ils sont heureux, et à la source, et au comble de tout bonheur. Mais n'est-ce pas là un bonheur auquel nous pouvons aspirer, si nous le voulons? Nous entrerons un jour dans la maison du Seigneur, nous nous y établirons si nous voulons, *in domum Domini ibimus.* (*Psal.* CXXI.) Avec des espérances de cette nature, à quoi nous amusons-nous ici-bas? La maison du Seigneur est notre maison; c'est la maison qui nous est destinée pour l'éternité. Et nous nous attachons à des maisons de boue, à des maisons où nous ne pouvons loger que pour un temps, que pour un temps court et passager, et qui est peut-être sur le point de nous être enlevé!

Nous ne méritons pas, seigneur, nous l'avouons, nous ne méritons pas d'être reçus dans cette maison. Cependant, puisque vous nous permettez encore d'en espérer l'entrée, c'en est assez pour nous engager à y envoyer par avance tous nos vœux et tous nos désirs, à nous hâter de faire cet amas de vertus, qui seul peut nous en assurer la possession, et à racheter avec tant de soin le temps que nous avons perdu pour le passé; que, nous étant rendus les derniers au travail, nous soyons agrégés aux premiers venus, sinon en égalité, du moins en unité de récompense. Ce n'est pourtant que de vous que nous pouvons attendre et le commencement et la consommation de cette grande affaire. Nous nous sommes égarés; c'est à vous à nous ramener. Nos égarements passés nous disent ce que nous avons à craindre pour l'avenir. C'est à vous à nous affermir, et à diriger tellement nos voies, qu'elles nous conduisent enfin au terme que nous a marqué notre miséricorde et votre bonté. C'est-là où vous nous appelez; c'est là où vous nous avez préparé une demeure. Voudriez-vous laisser votre ouvrage imparfait, et voir éternellement vides, ou accorder à d'autres des places que vous nous avez destinées? Nous vous connaissons, vous n'êtes pas un Dieu qui changez; vous nous avez faits pour vous, vous nous prendrez auprès de vous, et cette auguste maison, qui est le siége de votre gloire, sera, comme nous l'espérons, celui de notre félicité et de notre bonheur: *In domum Domini ibimus.*

Ne nous laissons pas néanmoins tellement éblouir par la récompense du juste, que nous perdions jamais de vue la peine du pécheur. L'un entrera dans la maison de Dieu, maison de délices, de bénédictions et de douceurs; l'autre dans la maison du prince des ténèbres, maison de douleurs, de rage et de désespoir. Quelle différence! Mais elle suit comme nécessairement d'une différence de vie. On soupire après la récompense du juste, et on veut vivre comme le pécheur. Dieu peut-il ainsi se trahir lui-même, et accorder au vice ce qu'il n'a préparé qu'à la vertu? Telle qu'aura été votre vie, telle apparemment sera votre mort. On meurt presque toujours comme on a vécu, et ce qui a fait l'occupation de la vie en fait ordinairement la fin. Vivez en saint, vous mourrez en saint, vivez en pécheur, vous mourrez en pécheur. Telle qu'aura été votre mort, tel sera votre jugement. C'est à la mort que se décide notre destinée. Et cette destinée sur quoi se règle-t-elle? Sur ce que chacun aura apporté. Apportez-vous des œuvres de vie? vous vivrez. apportez-vous des œuvres de mort? vous mourrez. Tel qu'aura été votre jugement, telle sera votre éternité. Ce ne sont point ici de ces arrêts dont on puisse revenir Soyez absous, soyez condamnés, vous l'êtes pour toujours. Pensez-y, et n'oubliez jamais, que vous marchez entre deux éternités, une éternité de délices et une éternité de supplices. Il n'y aura point de milieu, vous serez ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux. Y a-t-il à délibérer pour un homme sage? Ma résolution est donc prise, Seigneur, et rien ne m'en fera revenir. Vos tabernacles éternels seront tout l'objet de mes vœux; votre Loi, toute la règle de mes actions; vos saints, le modèle de ma conduite; afin que, ayant vécu pour vous, je puisse régner éternellement avec vous. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI.

Pour le mardi de la première semaine de Carême.

SUR LE RESPECT DANS LES ÉGLISES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes. (*Matth.*, XXI.)

Jésus entra dans le temple de Dieu et en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient.

Que pensez-vous, Messieurs, de cette sévérité du Sauveur? Lui qui, aux termes du Prophète, ne doit pas achever de briser le roseau à demi rompu, s'arme pourtant aujourd'hui d'un instrument de vengeance; il tombe sur ceux qui négocient dans le temple, il renverse leurs bureaux, il les chasse honteusement eux-mêmes et les oblige à se sauver comme autant d'ennemis vaincus qui n'ont de salut à espérer que dans leur fuite: *Invenit vendentes, et ejecit omnes.* Si c'est ici, comme le croit saint Jérôme, un des plus grands prodiges qu'ait opérés Jésus-Christ, n'est-ce pas en même temps une des plus fortes leçons qu'il puisse faire à ceux qui manquent au respect qui est dû à la sainteté du temple? Chasser toute une grande foule attachée par ses intérêts à la porte du temple, et la chasser sans qu'elle ose résister, sans qu'elle pense même à se mettre en état de défense contre un seul homme qui la poursuit, quoiqu'elle voie périr dans un moment tout le fruit de son industrie, quel prodige! Mais quelle leçon pour ceux qui, comme ces Juifs profanateurs, font du lieu saint un lieu d'abomination et d'horreur! Il semble, dit le Vénérable Bède, qu'il devait être permis de vendre à la porte du temple ce qui était destiné pour l'usage du temple. Jésus-Christ pourtant ne saurait le souffrir. Comment donc souffrira-t-il ces ris dissolus, ces longues conférences, ces entretiens fabuleux, pour ne pas dire libertins et scandaleux, qui tournent si visiblement à la honte et à l'opprobre du temple? Il s'armera de tout son zèle, il frappera dans sa colère, et plutôt il renversera le temple lui-même, que de souffrir qu'il soit impunément profané par notre irréligion et notre impiété: *Invenit vendentes, et ejecit omnes.*

Mais quelle est la raison qui anime si fort Jésus - Christ contre les irrévérences des Juifs et qui doit l'animer contre les nôtres? C'est, dit-il, que le temple est la maison de Dieu: *Domus mea* (*Matth.*, XXI); c'est, dit-il, que le temple est la maison de la prière: *Domus mea, domus orationis vocabitur.* Le temple est la maison de Dieu, parce que Dieu, qui se trouve partout par l'immensité de son être, se trouve pourtant dans nos églises d'une manière spéciale et qui nous fait mieux sentir la majesté de sa présence: *Domus mea.* Ce temple est la maison de la prière, parce que Dieu, qui veut être prié partout, nous permet pourtant ailleurs de donner à nos affaires temporelles le temps et l'attention qui leur est nécessaire, et qu'il bannit d'ici tout ce qui n'a pas rapport aux intérêts de notre âme et de notre éternité: *Domus orationis vocabitur.*

De cette maison de Dieu, de cette maison de prières, qu'en faites-vous? Une retraite de voleurs, s'il faut encore parler avec Jésus-Christ, parce que vous n'y êtes ni avec cet anéantissement extérieur qu'exige la présence spéciale d'un Dieu, ni avec ce recueillement intérieur qui fait le prix et le mérite de la prière, et qu'ainsi vous refusez à Dieu ce qui fait sa gloire dans sa maison, et que vous vous refusez à vous-mêmes ce qui peut faire votre mérite dans la maison de la prière; de sorte que l'esprit de libertinage et d'indévotion travaille presque également à profaner le temple. L'esprit de libertinage, par une impiété d'éclat, vient insulter à la majesté de notre Dieu jusque dans sa propre maison. L'esprit d'indévotion, par une piété feinte et apparente, vient faire de sa prière une matière de péché dans la maison même des bénédictions et des grâces.

A cet esprit de libertinage j'oppose un esprit de foi. Il est sûr que c'est ici la maison que Dieu habite spécialement parmi nous: *Domus mea;* donc je n'y dois rien faire qui soit indigne de la souveraine majesté qui y réside: premier point. A cet esprit d'indévotion j'oppose un esprit de ferveur. Il n'est pas moins sûr que c'est ici la maison que Dieu m'assigne spécialement pour y négocier les intérêts de mon éternité: *Domus orationis vocabitur;* donc je n'y dois rien traiter qui ne soit digne de la grande affaire dont je suis chargé: second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique le monde entier puisse être considéré comme un temple dont la terre est le fondement, le ciel le sanctuaire, et tout ce qu'il y a de créatures comme autant de prêtres qui, par leur soumission, sacrifient tous les jours au maître qui les anime; c'est pourtant une coutume introduite parmi toutes les nations de la terre, et une loi portée par notre Dieu lui-même, d'avoir des églises ou des lieux destinés aux exercices de la religion. *Vide ne holocausta tua offeras in omni loco quem videris* (*Deut.*, XII), lisons-nous dans le *Deutéronome:* Prenez garde de ne pas offrir vos holocaustes indifféremment dans tous les lieux que vous verrez; ne les offrez que dans des lieux que votre Dieu s'est choisis et consacrés: *Sed in loco quem elegerit Dominus Deus tuus* (*Deut.*, II); lieux et églises dans lesquels je soutiens que le Seigneur se trouve en trois états différents, et toujours d'une manière spéciale: premièrement comme Dieu, secondement comme Sauveur, troisièmement comme Roi. Comme Dieu: s'il remplit le reste du monde par la nécessité qu'il a d'être partout, il remplit cette église par son élection, pour ainsi dire, et par son choix; il veut que ce soit son tabernacle et son trône: *Majestas Domini implevit templum.* (II *Paralip.*, VII.) Comme Sauveur: s'il siége à la droite de son Père, ce n'est pas pour cela qu'il nous ait quittés; il est ici réellement avec nous jusqu'à la consommation des siècles: *Ecce vobiscum sum usque ad consumma-*

tionem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.) Comme Roi : si partout ailleurs il fait sentir ce qu'il peut, il le fait encore mieux sentir dans ces saints lieux, y exerçant une autorité si absolue et si essentiellement attachée à la supériorité de son être, que, comme il n'y a que lui qui puisse se l'attribuer, il n'y a ni sujet ni souverain qui puisse s'y soustraire : *Regnum ipsius omnibus dominabitur.* (*Psal* CII.) Trois vérités qui nous convaincront de la présence spéciale du Seigneur dans son temple, et qui nous apprendront ce que nous devons à ce Dieu comme hommes, à ce Sauveur comme pécheurs, à ce Roi comme sujets. Entrons en matière.

Ce fut sans doute un beau spectacle pour les enfants d'Israël, quand, après la construction de leur temple, ils y virent descendre la majesté du Seigneur, et toute l'enceinte de ce vaste édifice comme investie de la spendeur de sa gloire. Spectacle qui frappa si vivement tous les esprits, que chacun, tombant le visage contre terre, tâcha de marquer par son respect et son anéantissement ce qu'il devait à un Dieu qui visitait son peuple avec tant de bonté. Eh ! n'est-ce que pour les Juifs que notre Dieu daigne venir habiter sur la terre ? Nous lui consacrons des églises, et dès lors nos églises deviennent comme la portion choisie de son héritage, et comme le sanctuaire de sa divinité. C'est lui-même qui nous l'apprend, et qui nous atteste sur la vérité de sa parole, que ce lieu est terrible, parce qu'il s'y trouve, et que quoique la vaste étendue des cieux ne puisse pas le contenir, il a pourtant comme renfermé sa majesté sous ces étroites demeures : *Majestas Domini implevit templum.*

Ce n'est donc point ici ce trône superbe sur lequel Salomon siégeait avec tant de pompe ; c'est ce buisson ardent que la présence du Tout-Puissant rendait si terrible à Moïse. Ce n'est point ce palais somptueux au milieu duquel Assuérus brillait avec tant d'éclat ; c'est cette montagne fumante sur laquelle le Dieu d'Israël descendit au milieu des foudres et des éclairs, pour donner sa loi à son peuple. Ce n'est point cette fière et orgueilleuse ville qui voyait fondre chez elle toutes les richesses de la terre, et semblait nourrir dans son sein autant de princes que d'habitants ; c'est cette cité sainte montrée autrefois à Ezéchiel, et que son nom seul élève au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, puisqu'elle n'a d'autre nom que le nom de demeure du Seigneur : *Dominus ibidem.* (*Ezech.*, XLVIII.) Murs vraiment heureux, s'écriait autrefois un ancien, qui sont destinés à loger un Dieu ! Mais disons-le de nos jours, murs vraiment malheureux, qui, contenant un Dieu, ne peuvent pas nous contenir dans le devoir ! Les enfants d'Israël, après que la majesté du Seigneur eut rempli leur temple, eurent ordre de se tenir loin ; de loin pourtant ils adoraient, ils exaltaient de loin leur bonheur et les miséricordes de leur Dieu. Pour nous on nous donne un libre accès, on nous permet de pénétrer jusque dans le sanctuaire ; réglons-nous pour cela les hommages que nous devons, sur les marques de distinction et de préférence dont on nous honore ? La licence du siècle va aujourd'hui si loin, qu'on se fait en ceci comme un malheureux mérite du déréglement de sa conduite, et qu'on croit, pour ainsi dire, se faire un nom en se faisant remarquer par son irréligion. Et par là, je veux dire par ces airs hardis et scandaleux qui tournent si visiblement au mépris de notre Dieu, que gagnez-vous ? Je craindrais de vous offenser si je ne voyais que vous prévenez vous-mêmes ma pensée, ou du moins que vous devez en sentir toute la vérité. Tout ce que vous gagnez, c'est que vous nous persuadez que vous avez perdu ou la foi, ou la raison, ou peut-être toutes les deux ensemble. La foi, Dieu est ici, vérité aussi constante qu'il est constant qu'il est Dieu. Et qu'êtes-vous devant ce Dieu ? Je vous le demande à vous, qui, tandis que tout ce qu'il y a de vrais fidèles n'entre qu'en tremblant dans le lieu saint, et n'y vient implorer qu'avec frayeur les miséricordes du Seigneur, y entrez avec autant de fierté que si vous veniez traiter d'égal à égal, et semblez nous dire par je ne sais quelle contenance orgueilleuse et méprisante, que le Seigneur n'a qu'à retenir ses miséricordes dans sa justice ; que vous n'avez que faire ni de lui, ni de son secours, et que vous trouvez dans vous-mêmes mille ressources assurées contre tous les traits de sa colère et de sa vengeance. Qu'êtes-vous devant ce Dieu ? Je vous le demande à vous, qui, au milieu d'une foule qui rampe à terre, craignez de fléchir le genou et de paraître dans une posture humiliée ; comme si vous vouliez insulter à la piété des autres, et déclarer à Dieu que vous n'êtes point comme eux, de faibles mortels, cendre, poussière et néant. Qu'êtes-vous devant ce Dieu ? Je vous le demande, à vous, que nous entendons souvent élever la voix aussi haut que les ministres de nos autels, et les troubler jusque dans leurs fonctions les plus sacrées, par des entretiens dont quelquefois la matière n'est pas épuisée, que le lévite a déjà donné permission au peuple de se retirer. Qu'êtes-vous devant ce Dieu ? Je vous le demande, à vous, que nous voyons chercher à introduire dans le lieu saint cette abomination de désolation dont se plaignait le Prophète, tantôt en vous rangeant auprès de certaines personnes que nous savons d'ailleurs vous être devenues un sujet de scandale ; tantôt en portant certains yeux, qui, quelque égarés qu'ils paraissent, n'en savent pas moins tomber à propos sur l'objet qu'ils se sont proposé ; tantôt en proférant certaines paroles, que les souris et les applaudissements n'accompagnent que parce qu'elles inspirent la mollesse et le plaisir. Ne faut-il pas avoir perdu la foi, et s'être fait un Dieu aveugle ou insensible, pour en venir, en sa présence, à des excès si opposés et si contraires à tout ce que sa majesté peut

nous inspirer de retenue et de respect? Et quand même vous le croiriez présent, de tant de démarches si indignes de sa présence, qu'en pouvons-nous conclure, si ce n'est qu'une foi qui ne vous retient pas dans de pareilles circonstances, suppose une raison éteinte? On ne se présente devant un grand qu'avec frayeur; et la seule pensée qu'on est dans ces appartements superbes, qu'il semble consacrer par sa présence, pénètre de je ne sais quelle crainte qui retient les plus téméraires, et donne un frein à tout ce que pourrait inspirer la licence. Faudra-t-il que nous soyons autour du trône d'un Dieu, je ne dis pas aussi libres, aussi hardis que dans le palais d'un prince; tout serait dans l'ordre pour l'extérieur, si nous avions pour notre Dieu les mêmes égards que nous avons pour nos souverains; je dis aussi libres, aussi hardis que dans une place publique, y entrant avec le même air de dissipation et de mondanité, nous y entretenant avec la même facilité et des mêmes amusements, toujours également prêts à porter la vue partout, à nous distraire et à nous occuper de tout? Et vous croyez, dites-vous, que vous êtes dans la maison d'un Dieu; que vous êtes au pied du trône d'un Dieu? Souffrez que je le répète: une foi, qui ne vous retient pas dans de pareilles circonstances, suppose une raison éteinte. Dans une place publique même, pour peu que vous soyez instruit des lois qu'imposent les devoirs du commerce et de la société, vous n'y voudriez rien faire qui fût contre la bienséance due au lieu, aux personnes, à ceux qui vous voient et qui vous environnent. Et n'y a-t-il pas des bienséances à garder dans nos églises? N'est-ce pas un lieu saint, où on ne doit rien traiter ni rien faire qui ne soit saint? où tout ce qu'il y a de vrais fidèles attend que vous soyez dans le devoir, et que vous lui montriez que, si partout ailleurs vous croyez pouvoir vous émanciper hardiment, vous savez au moins vous ranger dans la maison de Dieu. Si vous n'êtes parmi nous que pour nous scandaliser, retirez-vous; aussi bien nos églises ne sont point faites pour servir de théâtres à la licence et au libertinage. Notre Dieu y réside; ou sortez, ou adorez; la multitude nous est inutile, dès qu'elle n'est pas dans le devoir : *Majestas Domini implevit templum.*

Mais si la majesté d'un Dieu doit remplir l'esprit de l'homme d'une sainte frayeur, quelle impression ne doit pas faire sur le cœur d'un chrétien la bonté de ce Dieu sauveur, qui, pour chercher le pécheur, se condamne à rester corporellement ici avec nous jusqu'à la consommation des siècles? *Vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Car, soit que Jésus-Christ reproduise son humanité toutes les fois qu'on célèbre nos augustes mystères, soit qu'après leur célébration il renferme son humanité sous l'obscurité de nos tabernacles, il est réellement sur nos autels, et il n'y est que pour se faire la victime du pécheur. S'il reproduit son humanité dans le sacrifice de la messe, le sacrifice de la messe n'est-il pas la réitération du sacrifice de la croix? et le sacrifice de la croix n'aurait-il pas suffi seul pour occuper toutes les pensées d'un fidèle qui aurait connu le mérite et la fin du sacrificateur, le fixer uniquement sur cet homme de douleurs, qu'un amour fort, mais gratuit, livrait pour nous aux derniers supplices? Imaginez-vous donc que, mêlés et confondus avec les bourreaux, vous voyez Jésus-Christ meurtri de coups, nageant dans son sang et expirant sous la fureur de ses ennemis. Qui de vous, au lieu d'être touché d'un si triste spectacle, voudrait en augmenter les rigueurs, et porter ses mains sacriléges sur les plaies récentes de notre bon Maître, pour ouvrir au sang qui en découle de toutes parts des sources encore plus abondantes? C'est pourtant là au juste ce que vous faites, quand, au milieu de ces cérémonies sacrées qui tiennent le prêtre et les anges dans une admiration respectueuse, nous vous voyons autour de nos autels à peu près comme étaient les Juifs autour de la croix, sans retour sur eux-mêmes, sans compassion pour leur patient, sans ménagement pour ses douleurs, ne cherchant qu'à l'insulter, qu'à l'outrager, qu'à conduire son âme au tombeau, dans le fiel et l'amertume.

N'est-ce point que, parce que nos autels ne sont pas empourprés de sang, la victime en est moins immolée, et que Jésus-Christ, impassible et immortel, ne se sacrifie pas parce que le sacrifice ne peut plus lui ôter la vie? Non, sans doute, le sacrifice est aussi réel qu'il est incompréhensible, et tout ce qu'il a de mystérieux ne lui ôte rien de sa vérité. Le corps de Jésus-Christ, j'en conviens, est à couvert de nos coups; mais son cœur n'est-il pas blessé dans l'endroit le plus sensible? Ce cœur, qui, pour se communiquer à nous, oblige la puissance du Père à passer par-dessus toutes les lois de la nature, à faire l'assemblage de ses plus grandes merveilles; ce cœur qui, par un prodige d'amour inouï, s'ouvre tout entier à nous, et nous ouvre en même temps tous les trésors de ses bontés, et qui pourtant ne peut pas nous arracher un sentiment de reconnaissance, n'est-il pas comme accablé sous le poids de notre ingratitude, et livré à toute l'amertume que doit lui causer l'insensibilité du nôtre? Le grand spectacle, Messieurs, qu'un Dieu qui se sacrifie pour des pécheurs! Laissez faire les libertins, laissez faire les impies, figurés par ce peuple dénaturé qui frémissait autour de la croix, et sentait croître sa fureur à mesure que croissaient les douleurs de notre bon Maître. Vous avez dans Madeleine gémissante aux pieds de Jésus-Christ mourant une idée de votre devoir; vous l'avez dans le disciple bien-aimé, vous l'avez dans la mère de l'Homme de douleurs : la compassion, les pleurs, les actions de grâces, l'adoration, le dévouement, c'est ce qui les occupait, c'est ce qui doit vous occuper vous-mêmes, et par où vous tâcherez de reconnaître la charité

d'un Dieu qui se sacrifie pour votre amour : *Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Encore remarquez que ce serait peu de borner notre respect à ce petit espace de temps qui est consacré à la célébration de nos redoutables mystères. Jésus-Christ survit à son sacrifice, et s'attache tellement à nous, que le même amour qui l'oblige à se mettre pour nous dans un état de mort, l'oblige également à vivre éternellement avec nous. Là donc, sous ces resserrées et étroites demeures, vous y avez ce roi que les mages vinrent chercher du fond de l'Orient; ce prince dont la naissance fit trembler Hérode au milieu de ses courtisans; ce Dieu devant qui les anges se voilent la face, et dont la troupe triomphante des bienheureux chantera éternellement la gloire et la puissance. Si en cela je vous trompe, c'est l'Eglise, c'est Dieu lui-même qui me trompe. Mais puisqu'il est incontestable que Jésus-Christ est ici en corps et en âme sous les faibles apparences du pain, même après que le sacrifice est fini, et qu'il n'y est que pour signer des arrêts de grâce en faveur de ceux qui recourent à sa clémence; qu'il n'y est que pour se donner en nourriture à ceux qui, dégoûtés des fades douceurs du siècle, se présenteront à ce divin banquet, où l'on est enivré des délices du ciel; qu'il n'y est que pour faire la fonction de médiateur entre son Père et nous, que pouvons-nous faire autre chose qu'entrer dans ses vues, et travailler à nous rendre dignes de ces pensées de paix qui le retiennent parmi nous? Quoi! Nous serons aux pieds d'un Dieu sauveur, et nous penserons aussi peu à notre salut que si c'était là de ces affaires étrangères sur lesquelles il est permis d'être indifférent! Nous serons aux pieds d'un Dieu sauveur, chargé du poids de nos péchés, et au lieu d'élever la voix pour demander grâce et miséricorde, nous continuerons à nous occuper de nos anciens projets de péché! nous viendrons avec le mauvais larron augmenter et accumuler le poids de nos péchés jusque sous les yeux et aux côtés de celui qui ne reste parmi nous que pour effacer les péchés du monde!

Si après cela nous restons pécheurs, est-ce par l'effet d'une justice sévère de la part de notre Maître, ou d'une obstination invincible de la nôtre? *Vis sanus fieri* (*Joan.*, V), vous dit Jésus-Christ du haut de ces tabernacles, à peu près comme il le disait à ce Juif qu'une infirmité opiniâtre accablait depuis trente-huit ans, voulez-vous recouvrer la santé, et voir fermer ces plaies dangereuses que le péché a faites dans votre âme? Vous ne pouvez pas répondre avec ce malade abandonné, que vous n'avez point d'homme qui vous tende la main : *Hominem non habeo.* (*Ibid.*) Jésus-Christ vous tend lui-même la sienne, il vous assure qu'il ne tient qu'à vous de trouver dans les entrailles de sa charité un remède efficace à tous vos maux.

Mais cet homme divin n'est pas la personne que vous cherchez; vous en avez d'autres qui vous attirent plus fortement; et au lieu de vous jeter à ses pieds, vous lui tournez le dos, pour parler avec le Prophète. Vous adorez le soleil levant, ou je ne sais quel fantôme de grandeur qui, ayant quelque pas sur vous, a aussi tous vos hommages au mépris de Jésus-Christ; et à vous voir ramper autour de lui, on dirait que c'est là cette idole de Moloch que vous tâchez d'opposer au Dieu d'Israël. Vous faites fumer votre encens devant ces sépulcres blanchis, dont le faux éclat vous a éblouis; et on dirait que vous n'avez de culte à rendre qu'à ces dangereuses pierres de scandale qui, vous occupant si criminellement ailleurs, vous font encore donner ici dans la plus monstrueuse et la plus impie de toutes les profanations. Vous-mêmes, jeunes idolâtres de votre beauté, ne cherchez-vous pas à opposer vos attraits aux attraits de Jésus-Christ? Et après avoir scandalisé toutes les assemblées par vos airs immodestes, par des nudités que le monde sensé regarde aujourd'hui avec horreur, que la religion a toujours proscrites, et que vous savez vous-mêmes ne pouvoir être étalées sans exciter dans les esprits et les cœurs mille impressions contraires à l'honnêteté et à la pudeur, ne venez-vous pas porter jusqu'au pied de nos autels ces malheureux tisons d'impudicité? Et contre l'ordre de l'Apôtre, qui veut que vous soyez voilées dans nos églises, non-seulement vous y paraissez la tête haute et découverte, mais encore parées d'une manière si indécente que des yeux chastes craindraient de se souiller en soutenant votre vue. Que ne faites-vous point les uns et les autres? Je craindrais de le dire, si je ne le disais après saint Chrysostome : nos temples semblent aujourd'hui favoriser le vice et la licence. Ici se voient sans crainte ceux que brûle un amour profane; ici se nouent les intrigues; ici se donnent les rendez-vous; on y convient du temps, du lieu. Dispensez-moi d'un détail si ignominieux à la religion, mais qui en même temps nous fait sentir si vivement jusqu'où va l'irrégularité de notre conduite. Nous sommes tous pécheurs, et aux pieds de celui qui efface les péchés du monde nous devrions tous éclater en gémissements et en soupirs; ce ne devrait être partout que pleurs et que larmes. Que voyons-nous pourtant? Qu'entendons-nous? Encore un coup, dispensez-moi d'un détail si ignominieux à la religion, mais qui nous fait sentir si vivement jusqu'où va l'irrégularité de notre conduite.

Les barbares n'attendaient pas de Jésus-Christ ce que nous en attendons; les barbares pourtant, dit saint Augustin, à la considération de Jésus-Christ, épargnaient les temples des chrétiens : *Barbari pepercerunt templis propter Christum.* Et nous qui attendons grâce de Jésus-Christ, qui ne pouvons recevoir de grâce que de Jésus-Christ, nous ne ménagerons ni Jésus-Christ, ni son temple! Nous nous regarderons comme ces impies qui, accumulant abomination sur abo-

mination dans le lieu saint, osaient se dire à eux-mêmes que Dieu ne les voyait pas, que Dieu avait abandonné la terre. Ne serait-il point à souhaiter que le châtiment arrivé aux Bethsamites, pour avoir regardé l'arche d'alliance avec trop de curiosité, tombât sur ces têtes criminelles? La punition des uns servirait de leçon aux autres. Mais puisque je ne suis point ici pour former des souhaits désavantageux contre qui que ce soit, ce que je souhaite, c'est que vous révériez Jésus-Christ dans son temple, et le temple à la considération de Jésus-Christ, *propter Christum;* de Jésus-Christ, qui est ici aujourd'hui pour la consolation du pécheur pénitent, mais qui un jour s'élèvera dans toute sa fureur contre le pécheur profanateur; de Jésus-Christ, qui, pour être bon à ceux qui le craignent, n'en sera pas moins impitoyable à ceux qui l'auront méprisé. Avec des pensées de cette nature, nos assemblées ne seront plus ni troublées par vos discours profanes, ni scandalisées par vos manières hardies et licencieuses. Jésus-Christ s'y immole pour notre salut, et chacun s'empressera d'entrer dans ces voies de réconciliation et de paix que ce Dieu de bonté ouvre à tout homme qui veut se sauver : *Vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Et quand même il y aurait des églises où, le sacrifice fini, Jésus-Christ ne présiderait que par cette puissance qui est attachée à sa divinité, y en a-t-il pourtant aucune où il n'exerce une souveraineté sous laquelle les souverains eux-mêmes sont obligés de plier? *Regnum ipsius omnibus dominabitur.* Jésus-Christ était né roi, il le disait lui-même à Pilate, et en cela il rendait justice à la vérité. Mais où est-ce, principalement sur la terre, qu'il a établi le siége de sa royauté? Si la sainte montagne de Sion est le lieu où il domine dans la gloire, cette sainte montagne de Sion se trouve dans nos temples, ou du moins nous y trouvons une juste idée de la plus absolue, de la plus souveraine domination. Là Jésus-Christ a sa cour. En est-il de plus brillante? les anges la forment; de plus nombreuse? tous les fidèles la composent; de plus empressée pour sa gloire? tous les jours mille voix se réunissent pour chanter ses éloges et ses grandeurs. Là il a ses officiers : combien de lieutenants dans la personne de ses prélats! combien d'interprètes de ses volontés dans la personne de ses docteurs! combien de distributeurs de ses grâces dans ses confesseurs! combien d'ambassadeurs et de députés dans ses prédicateurs! combien de sacrificateurs dans ses lévites et ses prêtres! Faut-il soutenir la majesté royale, comme la soutenait David, par les batailles et les combats? Où sont attaquées et combattues plus fortement les puissances des ténèbres? Faut-il la soutenir, comme la soutenait Salomon, par le bon ordre et la sage disposition de sa maison? Quel ordre, quelle subordination dans cette maison sainte! Tout ce qu'il y a de ministres se fait gloire de servir, mais tous servent dans leur rang; et ce n'est ici ni cette ville infortunée où le roi porte la main à l'encensoir, ni ce camp impie où sont consumés par le feu ceux qui sans autorité s'ingèrent à offrir des sacrifices. Faut-il la soutenir, comme la soutiennent nos princes et nos souverains, par la richesse et la somptuosité des ameublements? Le zèle ne répond pas toujours au devoir; vous voyez pourtant parmi vous, vous avez vu ailleurs jusqu'où va l'esprit de religion, quand il s'est emparé d'un cœur. Faut-il la soutenir par les profusions et les largesses? Quelle source plus féconde! Elle répand toujours et ne s'épuise jamais. Faut-il enfin la soutenir par un appareil extérieur qui touche et qui frappe? Telle est la majesté de nos cérémonies, que tout ce qu'il y a ailleurs de plus auguste n'en est que l'ombre et la figure.

Mais ce qui prouve encore mieux la souveraineté de Jésus-Christ dans son temple, et une souveraineté sous laquelle les souverains eux-mêmes sont obligés de plier, ce sont ces tribunaux de pénitence; tribunaux où nous voyons ramper, sans distinction ni de rang, ni de qualité, le grand comme le petit, le souverain comme le sujet, qui, tous ensemble, sont contraints de venir demander des sentences d'absolution et de grâce à un homme que Jésus-Christ a établi leur juge, et de soumettre, pour ainsi dire, leur sort et leur fortune à ses décisions et à ses arrêts. Il me semble voir sortir de leurs cachots ces cinq rois que Josué, après leur défaite, a jetés dans les fers, et qui ne paraissent devant ce général des armées d'Israël que pour apprendre de lui leur dernière destinée. Vous dominez, grands du monde; et, éblouis de la grandeur qui vous environne, après avoir porté la terreur partout, peut-être voudriez-vous encore vous faire redouter là même où tremble tout ce qu'il y a de princes dans l'empyrée? Jésus-Christ vous attend à son tribunal; et là, est-ce à votre naissance, à votre rang, à vos emplois, qu'on aura égard? On ne trouvera dans vous que des sujets rebelles, et on vous traitera en rebelles. On vous mettra devant les yeux les biens que vous aurez reçus et les maux que vous aurez faits. On vous reprochera vos cruautés à l'égard de vos inférieurs, vos perfidies à l'égard de vos égaux, vos infidélités à l'égard de Dieu. A tout cela qu'aurez-vous à répondre? L'Ecriture semble nous indiquer que ce fut sans oser proférer une seule parole que ces rois captifs reçurent une sentence de condamnation et de mort. Plus malheureux qu'eux, vous serez contraints de parler; mais qu'aurez-vous à dire? Votre conscience vous le dit, écoutez-la: que vous avez violé en mille manières la foi que vous deviez à votre Dieu, soulevé ses sujets, désolé et ruiné son royaume. C'est tout ce que vous dit votre conscience, et c'est tout ce que vous aurez à nous dire. Coupables de trahison devant ce roi de gloire, qu'êtes-vous? Avez-vous lieu de vous en faire accroire et de vous évanouir dans vos pensées?

Souvenez-vous-en toutes les fois que votre état vous fournit quelque occasion de

pécher, mais surtout lorsque, pour être accoutumés à prendre partout ailleurs des airs de supériorité, vous vous sentez encore pressés de vous soutenir ici, et d'y élever un trône contre le trône de Jésus-Christ. Dieu vous laisse le reste du monde pour y dominer; il se réserve l'enceinte de ces murs pour y dominer seul. Tandis qu'il ne va pas troubler votre domination, viendrez-vous troubler la sienne et entreprendre, pour m'expliquer ainsi, de la renvoyer dans le ciel, comme s'il n'y avait aucun lieu sur la terre où il pût commander en souverain et en maître?

Souvenez-vous-en, ministres des autels! ce sont ordinairement les grands, les riches, les puissants qui se signalent le plus par leur irréligion: *Nolite timere.* (*Jos.*, X.) Puis-je vous dire ici, comme le disait Josué à ceux de son armée qu'il avait choisis pour immoler au Seigneur ces princes étrangers : Que craignez-vous d'arrêter leur licence? Quelque grands qu'ils soient, quelque redoutables qu'ils paraissent, dès qu'ils profanent nos temples, ce ne sont que de vils esclaves qui se soulèvent contre leur souverain. S'ils croient qu'il est indigne d'eux de se ranger à leur devoir, faites-leur connaître, en les chassant même du temple, s'il est nécessaire, que vous êtes dignes du poste que vous occupez dans la cour du grand Roi. Il est plus glorieux à notre Dieu d'avoir peu de fidèles qui le servent dans la sincérité de leur cœur, que beaucoup de scandaleux qui ne servent qu'à avilir sa majesté et ses mystères. Quelque grands qu'ils soient, quelque redoutables qu'ils paraissent, vous êtes leurs juges, et vous ne devez pas les redouter lorsqu'ils pèchent, puisque vous êtes sûrs de les voir trembler à vos pieds quand ils viendront avouer leurs péchés.

Souvenez-vous-en, magistrats et puissances séculières. Vous avez l'autorité en main, ce n'est pas uniquement pour venger les outrages faits au souverain. Jésus-Christ attend que vous souteniez sa gloire et que vous la mettiez à couvert des insultes des libertins. Mais non, sans en venir à ces traits de sévérité qui rendent souvent le remède pire que le mal, rappelons notre foi, et nous nous composerons sans peine. C'est le tabernacle du Dieu vivant. Auguste et sacré tabernacle, faudra-t-il donc que par mes irrévérences tu deviennes l'opprobre des étrangers et la risée des incirconcis! C'est l'autel du sacrifice de l'Homme-Dieu. A Dieu ne plaise, adorable victime, que je vienne insulter à vos abaissements, et me joindre à ces furieux qui, du plus grand prodige de vos bontés, s'en faisaient un sujet de scandale et de péché! C'est le trône du grand Roi. Roi de majesté et de gloire, puis-je assez m'abaisser pour reconnaître votre souveraineté et vous marquer que je sens ce que je suis devant vous, cendre, poussière et néant? Loin de moi, objets scandaleux; anciens tentateurs, retirez-vous. Je suis dans la maison que le Seigneur habite spécialement sur la terre : *Domus mea.* Jamais je n'y ferai rien qui soit indigne de la souveraine majesté qui y réside; je ne suis pas moins dans la maison qui m'est spécialement assignée pour y négocier les intérêts de mon éternité : *Domus orationis vocabitur.* Je n'y traiterai jamais rien qui ne soit digne de la grande affaire dont je suis chargé.

SECONDE PARTIE.

Si nous étions bien persuadés des grandes affaires que nous avons à traiter avec notre Dieu dans son temple, nous mettrions à profit tous les moments d'audience qu'il daigne nous accorder, et nous ne craindrions rien tant que de nous laisser enlever par notre faute la moindre portion d'un temps si précieux, si utile, et qui est peut-être ce temps de salut dont l'abus est comme irréparable. Mais comme nous regardons notre âme avec des yeux d'indifférence, nous entrons peu dans ses véritables intérêts, et oubliant ce que nous lui devons, nous oublions également ce que nous avons ou à demander ou à rendre à celui qui l'a formée. Quelles sont pourtant les affaires dont nous sommes chargés? Comprenons-en l'importance, et voyons si nous pouvons les négliger sans crime. Je les réduis à trois, seules capables d'occuper l'homme chrétien : aux péchés qu'il a commis, pour les pleurer; aux secours dont il a besoin, pour les demander; aux grâces qu'il a reçues, pour en témoigner sa gratitude et sa reconnaissance. Vous êtes pécheurs, gémissez, brisez vos cœurs de componction et de douleur. Vous êtes indigents, levez les mains au ciel, pressez, sollicitez. Vous avez reçu mille priviléges de distinction et de choix, ouvrez vos lèvres, chantez les miséricordes d'un Dieu qui vous a prévenus avec tant de prédilection et de bonté. Ce sont là les seules affaires qui soient dignes de votre éternité, et les seules qu'on vous permet de traiter dans nos églises.

Gémissez, brisez vos cœurs de componction et de douleur; y a-t-il rien de plus nécessaire à un pécheur qui a tout à craindre de la colère de son Dieu? Mais pour cela il faut sentir la grièveté de son péché, et se regarder comme ce publicain qui, pénétré de l'horreur du sien, osait à peine lever les yeux au ciel, et se croyait indigne de porter jusqu'aux pieds du sanctuaire ce poids de péchés dont il se sentait accablé. Vous entrez, comme le pharisien, plein et entêté de votre mérite, comptant sur je ne sais quelle probité imaginaire et en idée. D'un esprit ainsi prévenu que peut-on attendre que l'égarement et la dissipation du cœur? Vous ne pensez pas à ce que vous êtes, ou, pour le dire après l'Ecriture, vous vous croyez riches dans votre pauvreté; est-il surprenant après cela que vous n'ayez ni grâce ni pardon à demander?

C'est pourtant dans nos églises que les premiers fidèles venaient pleurer leurs péchés; c'est dans nos églises qu'ils paraissaient sous la cendre et le cilice pour expier leurs péchés. Leurs péchés étaient-ils aussi énormes dans leur espèce ou aussi multipliés dans leur nombre que les nôtres? Quelque dépravé

qu'ait été de tout temps le cœur de l'homme, il n'était point encore arrivé alors à ce point de dépravation qui en fait aujourd'hui comme une retraite de toutes sortes d'iniquités. C'est pourtant dans nos églises qu'exercent leur ministère ces juges qui, par l'autorité qu'ils tiennent de Jésus-Christ, rompent les liens du péché. Sommes-nous les seuls qu'une heureuse innocence soustrait à leur juridiction, et qui n'avons rien à leur demander, parce que nous n'avons rien à leur confesser? C'est pourtant dans nos églises que brille de toute part ce signe de salut sur lequel a été détruit le péché. De dessus ce signe de salut, Jésus-Christ ne s'est-il point ressenti de nos traits? Ne nous a-t-il point vus mêlés et confondus avec ceux qui poursuivaient sa mort avec plus d'acharnement et de fureur? C'est pourtant dans nos églises que se répètent à tout moment ces touchantes et charitables paroles en faveur des pécheurs : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple; ne jetez pas votre héritage dans la confusion, de peur que vos ennemis n'insultent à votre nom et ne vous reprochent dans la perte de ceux qui vous appartiennent un défaut ou de puissance ou de bonté. N'avons-nous point de part à des cris si sensibles? Sommes-nous de ces âmes privilégiées qui peuvent compter sûrement sur la miséricorde, parce qu'elles n'ont jamais irrité la justice? *Nos, nos prævaricati sumus in Dominum Deum nostrum* (I *Esdr.*, X), s'écriaient tous les enfants d'Israël voyant Esdras abattu à la porte du temple, et gémissant sur les désordres du peuple. C'est nous qui avons péché, c'est nous qui par nos péchés avons fatigué et comme épuisé la patience du Dieu de nos pères, et chacun, tremblant pour son péché, tâchait de le laver dans des torrents de larmes : *Flevit populus fletu multo, trementes pro peccato.* (*Ibid.*)

N'est-ce pas là au juste une idée de ce que nous devrions tous faire? Je l'ai déjà dit, je le répète encore : nous sommes tous pécheurs, et quelque ingénieux que puisse être l'amour-propre à nous déguiser notre péché, nous le sentons par tant d'endroits qu'il est impossible à notre conscience de nous justifier : *Nos, nos prævaricati sumus.* Et étant tous pécheurs, qu'est-ce qui nous convient, que l'amertume et les pleurs? Le bras du Seigneur est peut-être déjà étendu sur nous; un soupir, une larme peut le désarmer. Ne ferons-nous rien pour calmer sa colère et l'empêcher de frapper? Jetons-nous aux pieds de ce juge irrité; brisons nos cœurs devant lui; pleurons, gémissons; c'est toute la ressource qui reste à un pécheur, et toute la voie qu'il a à prendre pour se mettre à couvert des traits du juste vengeur du péché : *Flevit populus fletu multo, trementes pro peccato.*

Paraissez donc, conclut saint Basile, vous tous qui êtes chargés de péchés; et parce que vous en êtes tous chargés, paraissez tous : *Tu in medium prodi, tu, inquam, peccatis oneratus prodi.* Paraissez, non point pour faire parade d'un faste pompeux et pour étaler à nos yeux un attirail de vanité quelquefois scandaleux et toujours indigne d'un pécheur pénitent; non pour vous montrer avec cet air de présomption et de fierté qui vous jetterait dans le péché, quand vous n'y seriez pas; non pour ajouter un nouveau degré de malice à votre péché par un dehors méprisant pour tout ce qu'on nous a laissé de secours et de remèdes contre le péché : *Prodi humi procidens, clama, suspira.* Paraissez pour ramper à terre, pour gémir, pour soupirer, pour nous témoigner par tout ce que l'horreur du péché peut vous fournir de démonstrations intérieures et extérieures, que vous tremblez sur le vôtre, et que, quand il faudrait sacrifier à son expiation non-seulement des torrents de larmes mais encore de sang, vous vous croiriez trop heureux de pouvoir vous ouvrir par là une voie de réconciliation et de paix : *Flevit populus fletu multo.* Je sais que, sans répandre des larmes au dehors, on peut avoir une vraie contrition de cœur. Mais, croyez-moi, quand le cœur est vivement contrit, il répand sur tout l'homme je ne sais quel air de repentir qui le trahit malgré lui et nous montre dans toute sa conduite extérieure l'intérieur d'un vrai et sincère pénitent. Ainsi renvoyez-nous, tant qu'il vous plaira, à celui qui sonde les cœurs; tandis qu'au dehors je ne verrai dans vous ni marque ni apparence de douleur, je serai toujours en droit de conclure que celui qui sonde les cœurs ne voit rien dans le vôtre qui puisse désarmer sa juste colère. Que venez-vous donc chercher dans un lieu que nous regardons tous comme le refuge du pécheur, où nous recourons tous comme à un tribunal de grâce et de paix? Si vous n'avez rien à expier par vos pleurs, qu'avez-vous que faire de vous mêler avec ceux qui pleurent? Qu'avez-vous que faire de quitter ces maisons où règnent la joie et le plaisir, si vous ne les quittez pas pour passer du plaisir et de la joie à la componction et à la douleur? Pour nous, nous sommes dans une maison de deuil et de larmes, dans une maison de gémissements et de pleurs, et jusqu'à ce qu'on nous dise que notre péché nous est remis, nous ne cesserons d'y pleurer et d'y gémir : *Flevit populus fletu multo, trementes pro peccato.*

Et quand même on vous dirait, comme à Madeleine, que votre péché vous est remis, n'avez-vous point besoin de secours et de grâces pour entrer dans les desseins du Seigneur sur vous, pour éviter les piéges du tentateur contre vous, pour marcher et vous soutenir dans les routes difficiles et dangereuses de l'éternité. Levez donc les mains au ciel; pressez, sollicitez; c'est le second motif qui doit vous conduire dans nos églises et le second soin qui doit vous y occuper. Dieu nous donne souvent ses biens indépendamment de nos prières; souvent il veut être prié. Mais s'il y a un lieu au monde où il veuille être prié, c'est surtout dans son temple. Ecoutez comme il s'explique à Salomon. Le temple qu'avait bâti ce prince

n'était que la figure des nôtres, et les bénédictions que le Seigneur y avait attachées, qu'une légère représentation de celles qu'il attache aux temples des chrétiens. C'était pourtant dans ce temple qu'il s'engageait à exaucer son peuple dans quelque contretemps, dans quelque calamité qu'il eût recours à lui : *Ego exaudiam vos de cœlo.* (II *Paral.*, IX.) Et pourquoi ? Parce que c'est dans ce saint lieu que Dieu a établi le siége singulier de ses audiences et de ses bontés ; de ses audiences, en y ouvrant ses oreilles et donnant une attention singulière à quiconque y viendra implorer sa clémence : *Erunt aures meæ erectæ* (*Ibid.*) ; de ses bontés, en y attachant son cœur, afin qu'il soit toujours prêt à se répandre et à se communiquer : *Permaneat cor meum ibi cunctis diebus.* (*Ibid.*)

Ce n'est point que le Seigneur ferme ses oreilles et son cœur à toute autre prière qu'à celle qui se fait dans le temple. Partout il est notre Dieu, et un Dieu de bénédictions et de grâces ; partout il est prêt à nous exaucer, et il nous exauce partout. Que veut-il donc dire par ces expressions différentes? Ce que nous dit Jésus-Christ lui-même : que c'est ici une maison destinée et consacrée à la prière ; que c'est pour cela qu'elle a été établie et instituée, pour cela qu'on nous y appelle et qu'on nous en permet l'entrée. Il veut nous dire que s'il nous écoute partout ailleurs, c'est par un surcroît de miséricorde et de bonté ; mais qu'ici c'est par une espèce d'engagement, par une espèce de devoir qu'il a bien voulu s'imposer en notre faveur. Il veut dire, en un mot, que quand il nous rebuterait partout ailleurs, que quand partout ailleurs il nous montrerait un visage sévère et qu'il détournerait sa face de dessus nous, il nous regarderait ici avec des yeux favorables et recevrait nos vœux en odeur de suavité : *Ego exaudiam de cœlo.*

Mais quoi ! il ne mettra point de différence entre ceux qui se présentent dans son temple, comme s'ils devaient tous avoir également part aux effusions de ses bontés, parce qu'ils sont tous dans une même maison de bénédiction et de grâce ! Quoi ! il ouvrirait ses trésors sur ces profanateurs impies qui, pécheurs par tant d'endroits, n'ont pourtant à lui donner aucune marque de repentir et de douleur, qui veulent, pour le dire ainsi, se mesurer avec lui en lui disputant jusqu'à un salut, jusqu'à une génuflexion, jusqu'à un mouvement de leurs lèvres, jusqu'à un soupir de leur cœur ! Quoi ! il les ouvrirait sur vous qui, plus recueillis en apparence, n'en courez pas moins partout où vous porte la dissipation de votre esprit ; qui, publiant de bouche les grandeurs de votre Dieu, les déshonorez par l'égarement de vos pensées ; qui, voulant être écoutés, ne vous écoutez pas vous-mêmes, et payez si mal ce tribut de louanges que vous devez à votre Dieu, que l'homme le plus méprisable s'en tiendrait offensé ! Que penseriez-vous du temple et du maître du temple s'il ménageait si mal et ses intérêts et ceux de son temple ? Dieu donc veut être prié dans son temple, mais il veut y être prié d'une manière qui soit digne de lui, et s'il s'arme contre l'impiété et la profanation, l'indévotion et la dissipation ne le désarmeront jamais. Aussi Salomon, qui avait tant lieu de compter sur les prières qu'il faisait dans le temple, ne compte pourtant que sur une prière humble et respectueuse. Il aurait cru faire tort au Seigneur, si en le venant sommer de ce qu'il lui avait promis, il n'y était pas venu avec ces dispositions d'esprit et de cœur que doit apporter tout homme qui vient parler à un Dieu. Il demande donc, mais en demandant il se croit indigne de recevoir. Il réclame la miséricorde, mais en même temps il tâche de fléchir la justice. Il lève les mains, mais il frappe aussi sa poitrine ; il brise son cœur, il pleure, il gémit, et tout cela, parce qu'il sait que s'il a affaire avec un Dieu qui exauce les pécheurs, c'est pourtant à un Dieu qui n'exauce que le pécheur humilié, et que, quelque riche qu'il soit en miséricorde, il donne des bornes à ses bontés quand on n'a pas pour lui ce qu'on lui doit de déférence et de respect.

Vous êtes souvent surpris de ce que Dieu paraît sourd à vos demandes, et avoir oublié ce qu'il vous a promis dans son temple. Vos passions déchaînées se jouent de vous ; vous venez demander leur défaite, et elles continuent à s'en jouer.

Vos ennemis vous insultent ; vous venez demander qu'on les réduise, et leurs insultes se multiplient, ce semble, avec vos demandes. Que ne demandez-vous dans les sentiments qui donnèrent tant de forces aux demandes de ce pieux prince ? Sentiments d'humilité : il oublie qu'il est roi pour ne prendre d'autre titre que celui de serviteur et d'esclave. Sentiments de défiance de lui-même : malgré le faste et l'éclat qui l'environne, il se regarde comme un indigent qui n'a rien, à moins qu'on ouvre la main sur lui. Sentiments de confiance en celui à qui il s'adresse : il se jette entre ses bras, il le conjure de ne pas oublier ses anciennes miséricordes, il lui rappelle ses bontés passées, comme pour l'engager à se soutenir et à montrer que plus il donne, plus il veut donner. Sentiments de componction : il repasse avec douleur sur les désordres qu'il a à se reprocher ; il se confond devant Dieu avec tout son peuple ; et en lui demandant grâce, il proteste hautement que, quand on le rejetterait, on ne ferait que lui rendre justice. Sentiments de zèle : il prend ce Dieu jaloux, pour parler ainsi, par ses propres intérêts et cherche moins à obtenir pour lui-même et pour ses propres avantages, qu'afin que toutes les nations soient contraintes d'avouer qu'il y a dans Israël un Dieu à qui rien ne peut résister. C'est ainsi qu'on doit prier, dans nos églises, et c'est à de telles prières que Dieu s'est engagé de se rendre : *Ego exaudiam de cœlo.*

A vos demandes joignez vos actions de grâces, troisième devoir de l'homme chrétien dans le temple. Les biens dont on l'a préve-

nu doivent y réveiller toute sa reconnaissance. Comme Dieu nous comble partout de ses biens, il est juste que partout nous chantions ses bontés et ses miséricordes. Mais il est des biens d'un ordre supérieur qui sont proprement les biens de Dieu sur le chrétien. Ce n'est quasi que dans le temple que Dieu les distribue, c'est dans le temple que vous les avez reçus. Partout ailleurs, rendez à Dieu ce que vous lui devez ; ici, où vous lui devez plus, rendez-le lui avec plus de vivacité et plus d'ardeur. Ici, vous avez été régénérés dans les eaux du baptême, et sur ces fonts sacrés Jésus-Christ a pris pour vous un cœur de père, en vous donnant une nouvelle vie que la foi éclaire, que la grâce anime et que l'espérance soutient. Ici, vous avez été absous de vos péchés, et dans ces augustes tribunaux Jésus-Christ a pris un cœur de juge, mais de juge désarmé et qui n'a eu que des arrêts de miséricorde et de grâce à prononcer sur vous. Ici, vous avez été repus du pain des anges, et à cette table céleste Jésus-Christ a pris un cœur, dirai-je de vraie mère? Plusieurs mères, répond saint Chrysostome, après avoir mis leurs enfants au monde, les donnent à nourrir à des étrangères ; dirai-je un cœur de pasteur? Plusieurs pasteurs, répond le Prophète, s'engraissent de la moelle et de la substance de leurs ouailles; dirai-je un cœur d'ami? Si l'ami partage ses biens, il se réserve toujours, pour le dire ainsi, lui-même à lui-même. Il n'y a que vous , chaste époux de nos âmes, qui entreprenez de guérir notre faiblesse par la communication de votre propre substance, et qui, pour nous faire croître en vertu, nous nourrissez d'un pain qui est le corps d'un Dieu. Ici se renouvelle chaque jour ce redoutable sacrifice qui sauva le monde sur la croix, et sur cet autel de propitiation et de salut, Jésus-Christ prend un cœur et de prêtre qui, sans avoir besoin de prier pour lui, prie pour tout le peuple; et de victime dont l'oblation perpétuelle désarme le bras du juste vengeur, déjà peut-être étendu pour nous frapper. Et il fallait sans doute, dit saint Paul, que nous eussions un tel pontife toujours vivant, afin de pouvoir toujours parler en notre faveur; toujours saint et innocent, afin que, s'il ne parle que pour des pécheurs, il trouve au moins dans lui-même et dans son propre fonds un motif et un engagement à être exaucé; toujours égal à son Père, afin qu'il puisse parler avec cette assurance que donne une égalité de rang et de dignité. Ici on vous développe ces mystères profonds qui ont été cachés aux faux sages du siècle, et dans ces chaires de vérité Jésus-Christ prend un cœur de maître pour dissiper ces malheureuses ténèbres que vous avez apportées du sein de vos mères, et vous faire marcher, comme des enfants de lumière, dans ce grand jour qui fait le partage de ceux qu'il aime. Et quand même on se tairait entièrement dans nos églises, et que vous n'y auriez ni prophète, ni apôtre, pourriez-vous vous défendre pour cela contre tout ce que vous y rencontreriez de muettes, pour parler de la sorte, mais de salutaires instructions? L'image d'un Dieu attaché à une croix pour le salut des pécheurs ne vous apprendrait-elle pas ce que vous devez penser du péché? les cendres des saints, exposées à votre culte, leurs tableaux révérés, ce que vous devez penser de la sainteté? les tombeaux mêmes de vos pères, triste demeure où vous les irez rejoindre un jour, ce que vous devez penser de l'instabilité des choses humaines?

Dans cet assemblage de sacrements, de sacrifices, d'instructions, quelle multitude de biens ! et dans ces biens quels motifs de reconnaissance ! Le Prophète ne se croyait pas en état de témoigner la sienne, tant il était pénétré de ce qu'il avait reçu : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV.) Ce qu'avait reçu le Prophète n'était cependant autre chose qu'une légère figure de la réalité que nous possédons; cette onction royale qui l'établissait sur la Jérusalem terrestre, une figure de cette onction qui, dans le baptême, nous établit et nous donne des droits incontestables à la sainte et céleste Jérusalem; cette rémission qu'on lui annonça une fois par la bouche du prophète, une figure de cette fréquente et comme journalière rémission que Jésus-Christ nous accorde par le pouvoir et l'opération de ses ministres; cette abondance, et cette graisse de la terre dont il se nourrit, la figure de cette sainte et divine manne qui dans l'Eucharistie peut faire, si nous le voulons, notre aliment et notre pain de tous les jours; ces sacrifices grossiers et imparfaits où ne coulait que le sang de quelques vils et méprisables animaux, la figure de ce redoutable et auguste sacrifice, qui, dans la messe, nous représente réellement et en effet le même corps et le même sang qui fut offert sur la croix; l'intelligence qu'il a de cette loi où tout était enveloppé sous des voiles mystérieux, la figure de cette intelligence que nous avons d'une loi où tout répond à cette supériorité qu'avait Jésus-Christ sur Moïse, mais où tout nous est exposé sans ombre, sans obscurité.

C'est dans nos églises que nous recevons tous ces témoignages de distinction et de préférence. *Quid retribuam Domino?* Comment reconnaîtrons-nous tant de grâces, Dieu de bonté? Le Prophète nous l'apprend.

Il rappelle ce qu'il a reçu, et il parle: *propter quod locutus sum* (*Ibid.*); mais quel langage? le langage d'un cœur humilié et qui rappelle ce qu'il a reçu, autant pour se souvenir de ce qu'il doit, que pour se reprocher de l'avoir indignement oublié : *Ego autem humiliatus sum nimis.* (*Ibid.*) Vous m'avez prévenu, Seigneur, en mille manières, vous m'avez tiré de ma bassesse, mis à la tête de votre peuple, instruit de vos jugements, introduit dans vos tabernacles. Malgré cela j'ai péché, et au lieu de me rejeter, vous avez daigné me retirer de mon péché et me ramener à vous. Qu'avez-vous donc trouvé dans votre serviteur qui pût vous obliger de répandre sur lui vos bénédictions avec

tant de libéralité? Pour moi je n'y vois qu'indignité, que misère et faiblesse. Je suis né dans le péché comme les autres ; j'ai été pécheur comme eux; et si je trouve dans vous plus de bonté pour moi que pour eux, j'y trouve aussi plus de sujet de confusion, parce que je n'ai semblé avoir plus reçu que pour moins rendre et abuser de ce que je recevais : *Ego autem humiliatus sum nimis.* Si de mon côté j'ai lieu de louer et de bénir plus que le Prophète, n'ai-je pas lieu aussi de rougir et de me confondre plus que lui? Cette loi, qui aurait dû me servir de guide, ne m'a servi souvent qu'à pécher avec plus de malice, en péchant avec plus de connaissance. De ces augustes mystères, de ces redoutables sacrifices, de ce pain de vie, quel fruit ai-je tiré? Soit que je m'en sois approché, soit que je m'en sois éloigné, ce n'a presque été qu'à ma condamnation et à ma perte. Ce pardon qu'on m'a si souvent accordé, a-t-il été pour moi un motif de retenue? Comme si la facilité qu'on avait eue à oublier le passé, m'eût répondu d'une pareille indulgence pour l'avenir, souvent je me suis cru en droit d'être méchant, parce que Dieu était bon, et d'insulter à sa justice, parce qu'il me permettait d'espérer en sa miséricorde. De ce sacerdoce royal, de cette onction sacrée qui m'a agrégé au peuple de Dieu, que me reste-t-il? qu'un caractère que rien ne peut effacer, mais qui n'est dans moi que pour ma confusion, et qui fera peut-être un jour la plus grande matière de ma condamnation.

C'est ainsi que j'ai tourné à ma perte ce qui devait être une source de salut. Encore aurais-je moins à gémir, si je n'avais péché que pour moi. Mais combien de fois ai-je été une pierre de scandale aux fidèles, là même où je devais leur être un modèle de vertu! Combien de fois avec les ennemis de Dieu et de sa maison, ai-je travaillé à faire du sanctuaire une retraite d'iniquité et de crime! Quelle honte pour moi de m'être si fort oublié, là même où tout me rappelait à mon devoir! *Ego autem humiliatus sum nimis.* Mais il n'en sera plus de même, et ce temple que j'ai si souvent déshonoré, si souvent profané, sera pour moi cette sainte demeure du Seigneur, où tous les esprits doivent se réunir pour fléchir sa justice, pour exalter ses miséricordes, pour l'adorer, le bénir et porter leurs vœux à ses pieds : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?*

Fasse le ciel que vous entriez dans de pareils sentiments, afin que nous ne soyons plus obligés d'en venir à ces aigres invectives que nous arrache le zèle de la maison du Seigneur. Vous vous faites une gloire d'avoir parmi vous le temple du vrai Dieu : *Templum Domini*, dites-vous avec les Juifs, *Templum Domini*. (*Jerem.*, IX.) Oui, le temple du vrai Dieu est parmi vous; mais vous vous trompez, dit Jérémie, si parce que vous avez le temple du vrai Dieu, vous ne vous croyez pas obligés de quitter ces voies égarées, que le vrai Dieu ne peut pas s'empêcher de regarder avec des yeux d'exécration et d'horreur, ces noires et atroces médisances par lesquelles vous déchirez si impitoyablement la réputation du prochain, ces criantes et cruelles injustices dont vous repaissez les désirs insatiables de votre cœur, ces impudicités monstrueuses que vous accordez à la passion sans ménagement et sans borne. Le prophète, ou pour mieux dire, Dieu par la bouche du prophète, porte en ceci sa sévérité si loin, qu'il ménace de répandre sa malédiction sur le temple, d'en raser jusqu'aux fondements, même pour des crimes commis hors du temple. Que sera-ce donc pour tant d'irrévérences ou intérieures ou extérieures, pour tant d'égarements d'esprit et de cœur, pour tant d'airs si libres, si audacieux, pour tant de discours si dissolus et si scandaleux, dont vous venez profaner le temple lui-même?

Ecoutez donc la voix du Seigneur, maison de Juda; vous tous qui entrez par ces portes pour adorer votre Dieu dans l'enceinte de ces murs, écoutez, et apprenez que de ce lieu saint doit être banni tout ce qui n'est pas saint. *Auferte ista hinc.* (*Joan.*, II.) Ailleurs on vous défend la vanité et le luxe, l'immodestie et la licence ; mais quand on pourrait vous permettre tout cela ailleurs, tout cela ici serait insupportable, et il faut s'interdire ou le temple, ou tout ce qui peut tourner à la honte et à l'opprobre du temple. Ailleurs il est des choses indifférentes que la morale la plus sévère souffre dans le commerce du monde; ici, tout ce qui est indifférent ailleurs est criminel, et tout ce qui est criminel ailleurs est ici une espèce de sacrilége : *Auferte ista hinc.* Ailleurs, parlez de négoce, de vente, des intérêts des princes, du succès de leurs armes, de tout ce qui vous plaira, pourvu que la gloire de Dieu n'en souffre aucune diminution. Ailleurs pensez à l'établissement de votre famille, à la splendeur, à l'éclat de votre maison, à tout ce que vous voudrez, pourvu que l'équité et la justice soient toujours l'âme de vos pensées. Ici rien de temporel, rien de périssable, dès qu'on ne le regarde que sur ce qu'il y a de périssable et de temporel, rien de tout ce qui ressent l'homme charnel et terrestre ne doit trouver place : *Auferte ista hinc.* C'est la maison de Dieu, et dans la maison de Dieu peut-on rien introduire qui soit indigne d'une si grande majesté qui y réside? C'est la maison de la prière, et dans la maison de la prière doit-on rien traiter qui ne soit digne d'une âme qui a tant de choses, ou à rendre ou à demander? Soyez-y donc avec cet esprit de foi, qui vous pénètre tellement de la majesté de Dieu qui en fait sa demeure, qu'il paraisse en tout, que vous sentez ce que vous lui devez de respect et d'anéantissement; avec cet esprit de ferveur, qui vous occupe tellement de l'importance des choses que vous avez à rendre, ou à demander, que vous ne vous permettiez jamais rien qui puisse attirer la malédiction sur vos

demandes, et changer vos actions de grâce et vos louanges en péché. Ce sera le moyen de passer de ce temple que Dieu a bâti sur la terre, pour y répandre ses grâces ; dans ce temple qu'il a bâti dans le ciel, pour y manifester sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXVII.

Pour le jeudi de la première semaine de Carême.

SUR LA PRIÈRE.

Fiat tibi sicut vis ; et sanata est filia ejus ex illa hora. (*Matth.*, XV.)

Femme, qu'il vous soit fait comme vous le souhaitez ; et à l'heure même sa fille fut guérie.

C'est ici, Messieurs, le triomphe de la prière, et la marque peut-être la plus éclatante du pouvoir qu'elle a sur le cœur de Dieu. La Chananéenne se présente, et à peine on daigne la regarder ; elle continue, elle hausse la voix : on la maltraite. Cependant elle ne se rebute point ; l'amour qu'elle a pour sa fille malade la presse, et elle presse elle-même jusqu'à l'importunité celui dont elle attend une guérison qu'elle souhaite avec tant d'empressement et tant d'ardeur. Femme, lui dit enfin ce Maître à qui tout obéit, femme, qu'il vous soit fait comme vous le souhaitez, *fiat tibi sicut vis*, et à l'heure même la malade, quoique éloignée, quoique accablée sous le poids de ses maux, sent la force de cette divine parole, et recouvre la santé, *et sanata est filia ejus ex illa hora:* de sorte que si le Sauveur semble d'abord se rendre sourd aux vœux de la Chananéenne, ce n'est point, dit saint Chrysostome, qu'il veuille absolument la rejeter, c'est qu'il veut lui donner lieu d'emporter avec plus de mérite et de gloire ce qu'elle doit demander avec plus de foi et de persévérance. La prière, pour user de l'expression de l'Ecriture, ne revient jamais vide à nous. Comme Jésus-Christ lui a tout promis, *si quid petieritis* (*Joan.*, XVI), vous obtiendrez tout ce que vous demanderez, elle rapporte son fruit avec elle, et de quelque manière qu'elle soit reçue, tôt ou tard elle se voit exaucée. Mais est-ce à toutes sortes de prières, à une prière terrestre et charnelle, si je puis m'exprimer ainsi, à une prière qui n'a que des vues basses et humaines? est-ce à une prière distraite et dissipée, à une prière qui n'a que l'écorce, le dehors et l'apparence d'une prière chrétienne qu'on promet tant d'efficacité et tant de pouvoir? Vous obtiendrez tout ce que vous demanderez, dit Jésus-Christ, mais à condition que vous demanderez en mon nom, *in nomine meo* (*Ibid.*), ou que vos prières n'auront rien qui ne réponde et à la sublimité de votre vocation, et à la grandeur de mon être. Ainsi, si nous ne sommes pas exaucés, ce n'est point faute de pouvoir et de bonté du côté de Dieu, c'est faute de discernement et de respect du nôtre ; de discernement dans les choses que nous demandons, c'est ordinairement ce que Dieu ne peut pas nous accorder sans blesser ses intérêts et les nôtres ; de respect dans la manière dont nous demandons les choses mêmes qu'on nous permet de demander ; nous les demandons presque toujours avec un esprit et un cœur si peu disposés, que quand on voudrait d'ailleurs nous exaucer, par là même nous mériterions d'être rebutés.

Et voilà ce qui ôte à nos prières toute l'énergie, toute la force qu'elles pourraient avoir. Nous demandons à Dieu des choses indignes de sa sainteté, ou quand nous lui demandons des choses dignes de sa sainteté, nous les lui demandons d'une manière indigne de sa majesté. Nous demandons à Dieu des choses indignes de sa sainteté, quand nous lui demandons des choses qui nous éloignent de la fin qu'il nous propose, ou qui nous tirent de la voie qu'il nous ouvre pour y atteindre. Nous lui demandons des choses dignes de sa sainteté d'une manière indigne de sa majesté, quand nous le faisons avec un air de dissipation, de mondanité, de mépris et d'insulte, si j'ose le dire, plus propre à irriter qu'à apaiser le Seigneur, et dans l'une et dans l'autre de ces circonstances, il nous ferait tort, et il se ferait tort à lui-même, s'il nous exauçait. Donnons-nous donc bien de garde qu'il n'entre jamais rien dans nos prières qui soit indigne de la sainteté et de la majesté de notre Dieu.

Lui demander des choses indignes de sa sainteté ce serait le traiter en Dieu aveugle, qui ne sait pas ce qui nous convient : premier point.—Lui demander d'une manière indigne de sa majesté, ce serait le traiter en Dieu insensible, qui ne sent pas ce qui lui est dû : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La prière, dit Clément d'Alexandrie, est de tous les sacrifices qu'une pure créature puisse offrir, celui où nous reconnaissons mieux le pouvoir souverain que Dieu a sur nous, et la dépendance essentielle que nous avons de Dieu. De nous-mêmes nous n'avons rien ; tout ce que nous pouvons avoir, nous l'attendons de Dieu, et c'est par la prière que nous faisons ce double aveu. Aveu de notre dépendance : Un homme qui prie, dit saint Augustin, est un pauvre qui frappe à la porte du riche, et qui, dans sa misère, avoue qu'il n'a d'autre fonds, d'autre ressource que la charité et l'opulence de celui à qui il s'adresse. Aveu du pouvoir de Dieu sur nous : Si vous nous manquez, Seigneur, à qui aurons-nous recours ? disaient autrefois les Juifs ; les nations étrangères nous accablent de toute part, nous levons les mains vers vous, levez-vous vous-même, divin protecteur d'Israël, et faites-nous sentir aussi bien qu'à ceux qui ont conjuré notre perte, que si avec vous nous pouvons tout contre eux, sans vous ils ne peuvent rien eux-mêmes contre nous. Mais comme il y avait dans l'ancienne loi des victimes que Dieu ne pouvait pas recevoir en odeur de suavité, aussi y a-t-il dans la nouvelle loi des sacrifices des lèvres, qui ne sont pas toujours des sacrifices de louanges, et des demandes qui, pour n'être pas réglées sur

la loi, ne sont aux yeux de Dieu que des demandes d'exécration et d'horreur. *Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus erit exsecrabilis* (*Prov.*, XXVIII); c'est le Saint-Esprit dans les *Proverbes*. Sans doute, l'Esprit-Saint ne prétend point parler ici d'un pécheur qui prie, et qui prie comme il faut. La prière est le bouclier du pécheur aussi bien que du juste, et si la prière nous était interdite dès que nous sommes pécheurs, personne de nous n'oserait prier. Nous nous connaissons trop pour présumer de notre justice. Cependant il est certain que la prière de celui qui ferme ses oreilles à la loi est haïssable devant Dieu; ce ne peut donc être que parce que, recourant au Législateur, il lui demande des choses contraires à la perfection et à l'excellence de la loi, et que, voulant ainsi le faire entrer dans ses vues, il veut également le faire servir à son péché.

N'est-ce pas pourtant à quoi se réduisent la plupart de nos prières? A demander à Dieu, ou qu'il contente les volontés criminelles que nous avons contre lui, ou qu'il frustre de leurs effets les volontés saintes qu'il a sur nous; qu'il contente nos volontés criminelles, quand nous voudrions obtenir ce qui favorise la passion et le penchant; qu'il frustre de leurs effets ses volontés saintes, quand nous voudrions être affranchis de ce qui incommode la nature et l'amour-propre; de sorte qu'il est des choses que Dieu ne veut pas nous donner, parce qu'elles sont contraires à notre sainteté, et ce sont celles que nous lui demandons; qu'il en est d'autres qu'il nous donne indépendamment de nos demandes, parce qu'elles sont nécessaires à notre perfection, et ce sont celles dont nous le prions de nous délivrer; et, dans l'une et l'autre de ces demandes, nous lui demandons des choses indignes de sa sainteté, et nous le traitons en Dieu aveugle, qui ne sait pas ce qui nous convient. *Oratio ejus erit exsecrabilis.*

Bouches trompeuses, dit le Prophète, *hommes fourbes et hypocrites, taisez-vous.* Il n'est point ici question d'agiter vos lèvres, de lever les mains et les yeux au ciel; votre cœur plein d'iniquité contre son auteur dément vos grimaces respectueuses, et vous reproche qu'en voulant imposer aux hommes par un dehors compassé, vous ne cherchez qu'à rendre Dieu complice de votre crime par une prière sacrilége. Oui, Messieurs, il en est, et ce sont ici les premiers qui tâchent d'engager Dieu à favoriser leur penchant, il en est qui, non contents d'être méchants pour eux-mêmes, voudraient encore faire entrer Dieu dans leur malice, et l'obliger à contribuer à leur péché, afin d'en faire retomber sur lui l'infamie et la honte. Ainsi, selon saint Augustin, celui qui médite un adultère ose quelquefois s'adresser à ce Dieu de pureté pour lui demander comme une grâce l'accomplissement de ses malheureux desseins. Ainsi, celui qui attend la mort d'un père, comme la base et le fondement de sa fortune, ne craint point d'invoquer ce Père commun contre une vie qu'il lui importe de voir finir pour arriver au terme de ses désirs. Ainsi, celui qui trame une injustice secrète a la témérité d'appeler à son secours ce Maître équitable, afin qu'il soutienne par sa puissance une entreprise qui est contraire à la sainteté de ses lois. Et peu importe de savoir de quelle manière se fait une prière de cette nature, c'est toujours une prière injurieuse au Seigneur. Que ce soit avec ce recueillement intérieur qui fait l'âme et l'esprit de la prière, que ce soit dans les transports violents de ma passion que je demande à Dieu qu'il perde mon ennemi dans sa fureur; qu'il me fasse triompher dans une affaire que j'ai entreprise sans aucun droit, et que je veux terminer à quelque prix que ce soit; qu'il me favorise dans la poursuite du crime; c'est toujours son nom que j'invoque en vain; c'est toujours d'un péché dont je veux le faire auteur; c'est toujours sa protection que je réclame pour le mal, comme si je ne pouvais entrer que sous ses auspices dans les sentiers de l'iniquité.

Est-ce donc que vous croyez trouver dans notre Dieu, selon l'idée que les anciens avaient des leurs, le penchant au meurtre d'un Mars sanguinaire, au larcin d'un Mercure voleur, à l'injustice d'un Jupiter usurpateur? Est-ce là le Dieu que nous adorons? Ce l'est, sans doute, s'il en faut juger par vos demandes, un Dieu aveugle, un Dieu passionné, un Dieu protecteur de la licence et du vice. Ne craignez-vous point que ce Dieu, pour venger sa sainteté traitée si indignement, ne mette les armes en main à sa justice, et ne punisse, en vous exauçant, et le péché que vous méditez, et la prière que vous lui faites pour le faire entrer dans votre péché? c'est du moins de quoi vous menace le même saint Augustin : *Qui aliquid injustum petit, in suam pœnam exauditur.*

Vous voulez engager Dieu dans vos désordres. S'il ne vous y porte pas, comme il ne peut pas le faire, il se mettra peu en peine de vous empêcher d'y tomber. Vous lui demandez son secours pour pécher; s'il ne vous refuse pas ses grâces pour éviter le péché, du moins vous les distribuera-t-il de manière que, par votre faute, vous ne semblerez les avoir reçues que pour pécher avec plus de malice. Les obstacles au dehors cesseront, la conscience se taira au dedans, tout se réunira pour vous ouvrir une voie libre; et comme si le péché avait perdu pour vous ce qu'il a de criminel et de dangereux, vous l'embrasserez sans peine, sans remords, avec assurance, avec tranquillité. On ne fait point de tort à un homme quand on lui accorde ce qu'il demande; et si on veut le punir pour avoir demandé des choses contraires à ses intérêts, on ne peut le mieux faire qu'en lui accordant ce qu'il a demandé : *Qui aliquid injustum petit, in suam pœnam exauditur.*

Les Juifs demandèrent que le sang de Jésus-Christ tombât sur eux et sur leurs enfants. Ils étaient dans le transport de leur passion, à peu près comme vous y êtes,

lorsque, sans respect, sans distinction, vous appelez éternellement à votre secours le nom du Seigneur, ce nom auguste que les anges ne prononcent qu'avec frayeur. Ils furent exaucés: le sang de Jésus-Christ, qui ne coula que pour notre salut, ne semble avoir coulé que pour leur perte, et toutes les calamités qui jusqu'à présent ont accablé cette malheureuse nation, n'ont pu encore la décharger de la vengeance due à ce sang précieux qui est tombé sur elle. Craignez que le nom du Seigneur, nom figuré par cette nuée qui éclairait les enfants d'Israël, tandis qu'elle effrayait les Egyptiens, ne soit pour vous un nom de terreur, tandis qu'il sera au peuple fidèle un nom de bénédiction et de salut. Vous le profanez à tout moment, vous le faites entrer dans tout ce que vous avez à traiter, dans tout ce que vous avez à faire, comme si c'était, pour parler ainsi, l'assaisonnement de tous vos discours et l'âme de toutes vos entreprises. Il faut que ce nom sacré se trouve partout, comme si vous ne pouviez rien conclure qu'aux dépens de sa gloire. Dieu se lèvera enfin, et armé de ce zèle qui l'oblige à se soutenir contre l'impiété et le libertinage, il vous fera sentir que vous l'outragez en outrageant son nom : *Oratio ejus erit exsecrabilis.*

Les seconds, qui voudraient engager Dieu à favoriser leur penchant, sont certains esprits chagrins et sévères, qui, se croyant animés du même zèle que Jérémie, osent demander à Dieu pourquoi il laisse prospérer l'impie, pourquoi il ne tombe pas sur ceux qui s'élèvent contre lui comme sur autant de victimes dévouées à sa fureur. Ils voudraient que Dieu entr'ouvrît la terre pour engloutir certaines familles, comme furent englouties celles de Dathan, de Coré et d'Abiron; qu'il consumât par le feu certaines villes, comme furent consumées celles de Sodome et Gomorrhe ; qu'il frappât de mort certains pécheurs, comme furent frappés Ananie et sa femme ; et cela, s'il les en faut croire, parce qu'il est de l'intérêt de Dieu d'arrêter la licence par la terreur, et d'imprimer de la crainte aux plus hardis par la punition de leurs complices, comme si nulle chair ne pouvait revenir de ses voies, à moins que le monde ne fût plongé dans un second déluge.

Mais savent-ils, ces zélés indiscrets, quel est l'esprit qui les anime? C'était d'un saint zèle que se croyaient poussés ces disciples, qui demandaient permission au Sauveur de faire tomber les feux du ciel sur Samarie. Il leur semblait qu'il fallait venger la gloire de leur Maître, et ils ne trouvaient pas qu'elle fût assez vengée si tous les Samaritains n'étaient enveloppés dans un même incendie. Jésus-Christ néanmoins les reprend, il les condamne, et leur fait sentir qu'il y a plus d'impétuosité de nature et d'indiscrétion que de zèle et de charité dans leurs demandes : *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Luc.*, IX.) Vous demandez à Dieu qu'il perde les pécheurs. Et depuis quand n'êtes-vous plus de ce nombre? Depuis quand votre intégrité vous met-elle à couvert des foudres réservées aux pécheurs? Et quand même vous n'auriez rien à vous reprocher d'ailleurs, votre demande ne serait-elle pas elle-même un sujet de reproche et une matière de péché? Quoi! ce sera zèle, ce sera amour pour le prochain, que vouloir le livrer aux traits de la colère d'un Dieu? qu'attirer sur lui autant qu'il est en vous des maux dont Jésus-Christ l'est venu délivrer au prix de son sang? Ce sera respect et piété pour Dieu, que vous ingérer à lui donner des conseils et l'animer à sa défense, comme si sans vous il ne savait pas se soutenir lui-même? *Nescitis cujus spiritus estis.* N'est-ce point une vanité aussi damnable que celle du pharisien, qui vous arrache des vœux si contraires à la miséricorde? Je ne suis point comme le reste des hommes, injuste, voleur, adultère; je jeûne ; je paye la dîme, j'accomplis à la lettre tous les points de la loi; que les autres donc, Seigneur, portent les coups de votre juste indignation ; pour moi, vous me devez des ménagements que vous ne pouvez me refuser sans injustice. N'est-ce point une animosité secrète qui vous inspire de pareils sentiments? Vous voyez des désordres jusque dans le sein de votre famille; vous êtes le premier à les canoniser. Autrefois même l'union que vous aviez avec ce pécheur scandaleux, vous fermait entièrement la bouche; maintenant que vous avez rompu avec lui, Dieu n'a pas assez de carreaux pour l'écraser. Est-ce votre vengeance, est-ce la vengeance divine que vous poursuivez? *Nescitis cujus spiritus estis.* Savez-vous que ce n'est point là l'esprit de Jésus-Christ? Savez-vous que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de paix, de compassion et de douceur? Savez-vous que ce pécheur contre qui vous tâchez d'animer Jésus-Christ, est encore cher à ce Dieu de bonté? qu'il a encore pour lui des entrailles de miséricorde? qu'il se regarde encore comme son Père et son Sauveur? qu'il révère encore dans lui, si je puis parler de la sorte, le sang et la vie qu'il a donnés pour sa rédemption, et que si au bout il est contraint de le perdre, ce n'est que comme malgré lui, et en faisant une espèce de violence au penchant et aux inclinations de son cœur? Gémissez sur les désordres du siècle; ils sont d'une nature à exciter tous les gémissements d'une âme qui prend quelque part aux intérêts du Seigneur. Priez pour la conversion des pécheurs; c'est un devoir de charité, que nous nous devons les uns aux autres : pour le reste n'entreprenez point par une témérité impie de vouloir prévenir les jugements du Seigneur et de porter votre zèle pour sa gloire jusqu'au mépris de ses droits : *Oratio ejus erit exsecrabilis.*

Les derniers enfin qui voudraient engager Dieu à favoriser leur penchant, sont des cœurs esclaves de la terre, qui ne soupirent qu'après la graisse de la terre, qui sont éternellement à demander des biens et des honneurs sur la terre. Mais parmi tant de personnes qui invoquent, qu'il en est peu,

dit saint Augustin, qui invoquent Dieu! Pourquoi? Parce que, dit ce Père, ce n'est pas Dieu qu'ils cherchent, mais les biens que Dieu peut leur distribuer : *Lucrum invocas, non Deum.* Vous rampez aujourd'hui aux pieds de nos autels, vous qui jusqu'à présent y avez porté l'irréligion et l'impiété. Que prétendez-vous par une contenance qui vous est si peu ordinaire? Qui prétendez-vous par cette multitude de vœux, vous, qui saviez à peine autrefois ce que c'était que payer ce tribut que tout fidèle doit chaque jour au Seigneur? Vous que nous cherchions si inutilement dans nos temples, que prétendez-vous par un empressement si nouveau à vous y rendre? Si c'était le désir d'obtenir une foi plus vive, une charité plus ardente, une âme sensible et compatissante à la misère d'autrui, un cœur détaché de tout ce qui n'est pas Dieu, de tout ce qui ne conduit pas à Dieu, qui vous y attirât, nous vous regarderions déjà comme exaucés, persuadés que celui qui vous a inspiré la pensée de lui demander des choses si dignes de lui, est résolu de vous les accorder : mais ce n'est rien de tout cela. Vous demandez, vous, l'amitié et la protection d'un grand; vous, une augmentation de revenu; vous, une place d'honneur, un emploi de distinction. C'est donc après l'emploi et la place d'honneur que vous soupirez; c'est donc une augmentation de revenu qui fait l'objet de vos vœux; c'est donc devant le grand, et non point devant Dieu que vous rampez : *Lucrum invocas, non Deum.* Et une preuve que vous cherchez, non pas Dieu, mais les biens que Dieu peut vous distribuer, c'est, continue saint Augustin, que si Dieu vient à vous sans or, sans argent, sans tout cet attirail de biens périssables que vous lui demandez, vous ne voulez point de Dieu, vous le rejetez, vous le méprisez : *Si venit ad te sine auro, sine argento, vilescit tibi Deus, non vis illum.* Si au lieu de l'emploi que vous poursuivez, Dieu vous jette dans l'humiliation, parce qu'elle vous est nécessaire pour vous détromper; si au lieu du revenu que vous voudriez augmenter, Dieu vous prive même du fonds sur lequel vous comptiez, parce qu'il voit que dans ce fonds vous y trouveriez une matière et une source de péchés; si au lieu de la protection que vous briguez, Dieu révolte et semble armer contre vous tous les esprits, parce qu'ils faut vous apprendre à mettre votre confiance non pas dans un bras de chair, mais dans le bras du Tout-Puissant, il ne vous paraît plus qu'un Dieu dur et sévère, vous l'abandonnez, vous vous livrez à votre chagrin et à votre désespoir : *Vilescit tibi Deus, non vis illum.* Que veniez-vous donc chercher auprès de Dieu, si vous ne cherchiez pas Dieu lui-même? Ce Père nous l'apprend encore : *Ministrum lucri tui facis Deum.* Vos amis, vos parents, tout vous paraissait contraire à vos desseins, ou trop faibles pour les soutenir. Dieu était le seul qui en ceci eût tout le pouvoir et toute l'autorité nécessaire. Vous veniez donc le choisir pour votre ministre et votre agent; vous veniez l'établir comme l'exécuteur de vos volontés; vous vouliez qu'il s'asservît à vos intérêts, et qu'il se chargeât de les pousser selon vos vues et vos caprices : *Ministrum lucri facis Deum.* Comment donc traitez-vous notre Dieu? N'est-ce point peut-être que vous prétendez disposer de lui et de son pouvoir à votre choix? Je veux pourtant qu'il seconde en ceci tous vos désirs, et qu'il se charge de porter votre gloire, votre honneur, vos biens aussi loin que vous pouvez le souhaiter. Que vous donnerait-il, s'il ne se donne pas lui-même à vous? Les dons de Dieu sans Dieu, je dis ces dons qui sont communs aux méchants et aux bons, qui ne sont ni principe ni effet de la grâce, qui peuvent partir de la justice comme de la miséricorde, sont presque toujours des pierres d'achoppement, des sujets de scandale et des obstacles au salut. Avec le prodigue on demande une portion de cette substance qui doit périr, et l'ayant obtenue, on la dissipe comme lui dans la débauche et le libertinage. Avec Saül on veut être honoré devant les anciens du peuple, et comme lui on abuse des honneurs qu'on reçoit; et au lieu de les rapporter à leur véritable source, on s'en sert pour opprimer les autres. Dieu peut vous combler tout ensemble et des biens du ciel et des biens de la terre, et dans la plus opulente fortune, nous voyons quelquefois la plus éminente sainteté; mais ce sont là des prodiges rares, et sur lesquels nous ne pouvons guère compter. La conduite ordinaire de Dieu est que, quand il est libéral d'un côté, il semble être avare de l'autre. La manne du ciel, dit l'Ecriture sainte, ne tomba plus sur le camp des Israélites après qu'ils eurent mangé des fruits de la terre : figure naturelle de ce qui arrive à ceux qui, mécontents de leur sort, sont toujours à demander et à attendre quelque chose de meilleur. On les élèvera sur la tête des autres; on réunira chez eux tous les trésors d'une province, la graisse de la terre sera pour eux; mais en même temps la manne du ciel ou les dons de la grâce diminueront. Ce ne sera plus qu'avec ménagement qu'on ouvrira sur eux ces sources divines d'où coulent les bénédictions du Père céleste; et parce qu'un affaiblissement ou une diminution de grâces entraîne comme nécessairement une multitude de péchés, ils courront au gré de leurs désirs, et seront enfin surpris comme le furent les Juifs avides, qui, après avoir rejeté le pain des anges, furent exterminés ayant encore la bouche pleine de ces viandes qu'ils avaient tant désirées. Vous ne voulez pas vous en rapporter à Dieu pour votre conduite : il vous conduira comme vous le souhaitez. Mais ces souhaits n'ayant d'autre principe que la passion, ils vous entraîneront à l'aveugle dans tous les sentiments de la passion, et, soutenus par la même cause qui les a produits, plus vous irez, plus ils se fortifieront, et vous conduiront peut-être enfin à ce terme fatal où conduit une volonté qui

veut être gouvernée selon ses caprices. Mettons-nous entre les mains de Dieu avec une entière indifférence; il a assez de lumières pour connaître ce qui nous convient, et assez de bonté pour ne pas nous le refuser. C'est lui faire tort que vouloir lui prescrire l'ordre qu'il doit tenir à notre égard, comme si sans nous il ne savait pas, ou ne pouvait pas décider de notre destinée : *Oratio ejus erit exsecrabilis.*

Mais s'il faut se mettre entre les mains de Dieu, c'est autant pour accepter ce qui incommode la nature que pour ne pas rechercher ce qui la favorise. Et ici je parle à vous, qui êtes éternellement à vous plaindre, comme si vous étiez en but à la fureur d'un Dieu qui vous poursuit. La pauvreté a porté le désordre dans votre famille; la malice de ses ennemis la tient dans l'opprobre et le mépris, les maladies la désolent; la mort elle-même semble avoir juré sa ruine et entrepris de vous laisser seul pour vous faire survivre à la perte affligeante de ce père si nécessaire, et qui vous a été enlevé lorsque vous aviez si indispensablement besoin de lui, de ce fils unique et uniquement aimé, de cette épouse si chérie et si digne de l'être. Mais quand je vous entends gémir sous le poids de ces événements que vous regardez comme des malheurs, et soupirer après votre délivrance, à peu près comme un homme accablé de chaînes soupire après la main qui les doit rompre, je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'en demandant ainsi à Dieu qu'il mette fin à vos douleurs et à vos peines, vous lui demandez des choses indignes de sa sainteté, et que vous le conjurez de vous tirer de la voie la plus courte, la plus sûre qu'il puisse vous ouvrir pour arriver à la perfection. Dieu est saint dans tout ce qu'il fait, et ses jugements n'étant qu'équité, sa conduite, réglée sur ces jugements, ne peut être que droiture et intégrité. Quelle fin donc peut-il se proposer qui ne soit digne de lui, lors même qu'il paraît plus sévère et plus animé contre vous? Il vous a dégradé, humilié, étendu sur un lit d'angoisses, réduit à implorer inutilement l'assistance des étrangers; vous le réclamez, vous le suppliez de vous rétablir, de vous remettre en honneur, de ramener la prospérité et l'éclat dans votre maison. Ah! qu'il a droit de vous répondre ce qu'il répondait à ces deux disciples qui lui demandaient les premières places dans son royaume . *Nescitis quid petatis.* (*Matth.*, XX.) Vos vues ne sont pas les miennes, vous pensez en homme, et je juge en Dieu. Vous ne savez ce que vous demandez, votre perfection est attachée à ce calice d'amertume que je vous présente, et ce n'est qu'en le buvant jusqu'à la dernière goutte que vous serez tel que je vous veux. Les maux qui vous pressent cesseront; mais la crainte salutaire de mes jugements dans laquelle vous commenciez à entrer cessera aussi. Vous vous tourniez vers moi, parce que vous n'aviez pas d'autres ressources; si je vous en fais trouver dans les avantages que vous poursuivez, vous retournerez à vos anciennes idoles. Laissez-moi faire, je pénètre mieux que vous dans le fond de votre cœur, j'en comprends mieux les intérêts et les besoins. Tout ce que vous avez à faire, c'est de vous en décharger tellement sur moi, que vous ne vouliez que ce que je veux.

Nous ne connaissons ici-bas ni nos véritables biens, ni nos véritables maux. Joseph se croit malheureux dans l'esclavage, et c'est de l'esclavage qu'il doit monter à la vice-royauté d'Egypte. Pharaon se croit heureux sur le trône, et c'est du trône qu'il doit être précipité dans les abîmes de la mer. Judith s'afflige avec son peuple sur l'arrivée des Assyriens, et c'est la défaite des Assyriens qui doit élever Judith au plus haut point de sa gloire. Jézabel triomphe de la conquête injuste qu'elle a faite sur le pauvre Naboth, et c'est cette conquête injuste qui doit jeter Jézabel dans une confusion éternelle. Sur ce principe que nous ne connaissons ni nos véritables biens ni nos véritables maux, supposons que Dieu nous consulte, et qu'il nous parle à peu près comme le Sauveur parla à l'aveugle-né : *Quid tibi vis faciam* (*Luc.*, XVIII) ; que voulez-vous que je vous fasse, votre sort est entre vos mains, choisissez? Que pourrions-nous vous répondre, Seigneur, si ce n'est que, puisqu'il s'agit d'une éternité, il serait trop dangereux de choisir sur des lumières aussi courtes que les nôtres; que notre choix pourrait n'être pas le vôtre, et que n'étant pas le vôtre, il nous en coûterait trop d'avoir mal choisi? Daignez donc, Dieu de bonté, vous charger vous-même de ce choix, et sans écouter la voix de nos répugnances, n'écoutez que votre miséricorde; ce n'est ni la chair ni le sang qui doivent régler une affaire de cette importance. Or, ce que nous répondrions alors, pourquoi ne pas le répondre aujourd'hui? Parce que Dieu ne nous consulte pas, en a-t-il pour cela moins de zèle pour notre salut? Prend-il pour cela des voies moins sûres pour nous sauver? Vous lui êtes à charge par l'indiscrétion de vos demandes ; vous n'êtes jamais bien là où vous êtes; vous avez toujours quelque chose de nouveau à représenter. Malheur à vous, si Dieu se réglait selon vos idées, idées fausses et trompeuses, qui, procédant uniquement de la passion, comme je le disais tout à l'heure, ne peuvent produire que des fruits d'iniquité et de malice! Que Dieu change donc, comme vous le voulez, l'ordre de sa providence sur vous : qu'au lieu de l'indigence et de la tribulation par où il voulait vous mener à votre fin, il vous mette dans l'abondance et la joie. Qu'en arrivera-t-il? Ce qui arrive à tant de personnes qui, appelées à la solitude et à la retraite, vont se jeter au milieu d'un monde qui les perd.

Les différentes situations de la vie ne sont pas moins réglées que les différentes conditions, et de quelque manière qu'on aille contre les vues de la Providence, ce sont toujours les vues de la Providence qu'on dérange. Et dans ce dérangement

peut-on se promettre ces secours de prédilection et de choix que Dieu prépare à ceux qui n'ont d'autre volonté que la sienne? Ne venez donc point fatiguer le Seigneur en lui demandant ce qu'il a résolu de vous refuser. Il vous veut dans l'état où vous êtes; le prier qu'il vous en tire, du moins comme le font quelques-uns, avec un esprit d'inquiétude et de chagrin, peut-être de murmure et d'indignation, c'est lui dire qu'il dispose mal de sa créature, qu'il se trompe dans les mesures qu'il prend pour la gouverner, en un mot, qu'il peut s'en décharger sur elle et s'en rapporter à ses vues et à ses volontés pour sa conduite : *Oratio ejus erit exsecrabilis.*

De tout cela apprenons en premier lieu à ne demander jamais rien à Dieu de ce qui peut être directement opposé à sa gloire. Nous n'oserions nous adresser à un prince de la terre pour lui demander quelque chose qui peut blesser ses droits ou son autorité. Nous savons comment fut reçue Bersabée, mère de Salomon. Ce prince lui donne toutes les marques de vénération et de respect qu'elle peut attendre : il la fait asseoir à sa droite, il l'assure qu'elle n'a qu'à demander pour être exaucée. Elle demande; mais c'est une chose que Salomon croit contraire à ses intérêts et à l'éclat de son trône. Cette mère, qui devait tout obtenir, est rebutée, et en sa présence même, on jure la mort de celui pour qui elle a parlé. Et nous voudrions que Dieu ne soutînt pas l'honneur de son empire? Qu'il se relachât en notre faveur de ce qui est dû aux prérogatives de sa divinité? Avons-nous donc oublié qu'il est le Dieu du ciel et de la terre, et un Dieu si jaloux de sa gloire, qu'il nous proteste dans toutes ses divines Ecritures, qu'il ne la donnera à personne; qu'il ne peut pas la donner, parce que ce n'est qu'à lui uniquement et à l'exclusion de tout autre qu'elle appartient ?

Apprenons en deuxième lieu à demander avec soumission les choses qui, n'étant pas directement opposées à la gloire de Dieu, peuvent néanmoins la diminuer dans nous, et être contraires aux desseins de miséricorde que ce Père charitable a formés sur nous. Ainsi, malgré ce que je disais il n'y a qu'un moment, on ne vous défend pas de demander la conservation d'une personne d'où dépend le salut de votre famille, du soulagement dans ces maux qui vous pressent, du secours dans cette disette qui vous accable; mais on vous dit de demander tout cela, non point avec obstination, comme si vous vous vouliez l'emporter par force et malgré Dieu, mais avec une résignation entière à ses ordres, soit qu'il rejette votre demande, ou qu'il daigne l'exaucer Le calice que vous me présentez est amer, disait Jésus-Christ aux approches de sa mort ; s'il se peut faire que je ne le boive pas, éloignez-le de moi : Que votre volonté pourtant se fasse, non point la mienne : *Non mea, sed tua voluntas fiat.* (*Luc.*, XXII.) Disons-en de même, quelque disposition que le Seigneur fasse de nous. Tout ce qui me viendra de vous, Seigneur, me sera toujours également aimable. Si c'est l'abondance, soyez-en béni; si c'est la pauvreté, soyez-en également béni. Je ne veux que ce que vous voulez, trop heureux d'être en vos mains un sujet sur lequel vous puissiez exercer toutes vos volontés à votre gré. Vous pouvez me faire vivre, vous pouvez me faire mourir; la vie et la mort me seront également chères, dès que j'y trouverai également l'exécution de vos ordres : *Non mea, sed tua voluntas fiat.*

Une prière de cette nature vous rendra toujours content, parce que, quoi qu'il en puisse arriver, ce ne sera jamais que conformément à vos souhaits et à vos volontés. Mais quand vous n'y trouveriez pas l'accomplissement de vos souhaits, il n'en sera ni plus ni moins. Dieu est le maître, il fera toujours ce qu'il lui plaira. Ainsi, ne vaut-il pas mieux se soumettre par vertu, que de résister sans fruit ?

Apprenons en troisième lieu, que l'unique chose que Dieu nous permet de lui demander avec un désir efficace de l'obtenir, c'est sa justice et son royaume : *Quærite regnum Dei et justitiam ejus.* (*Matth.*, VI.) J'ai pitié de vous, souffrez que je le dise, quand je vous vois distribuer de grandes aumônes, faire des jeûnes rigoureux, lever les mains au ciel, le fatiguer par la multitude de vos gémissements et de vos soupirs, comme pour lui arracher malgré lui une fortune éclatante sur la terre, un poste d'honneur, et autres choses de cette nature qu'ambitionne l'homme charnel, et ne penser presque pas à obtenir une vraie contrition de cœur, un parfait amendement de mœurs, le mépris du monde, l'abnégation et le renoncement à tout ce qui peut ou commencer, ou consommer le bonheur de l'homme chrétien. Et par là, quel honneur faites-vous à Dieu ? En lui demandant uniquement ce qu'il permet aux hommes de distribuer, et jamais ce qu'il peut distribuer seul, lui donnez-vous occasion de vous traiter en Dieu? Savez-vous que par là même vous le mettez dans une espèce de nécessité de vous tout refuser, et les biens de l'éternité que vous ne lui demandez pas, et les biens de la terre que vous lui demandez? Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, dit Jésus-Christ, et tout le reste vous sera ajouté : *Et hæc omnia adjicientur vobis.* (*Ibid.*) Comme s'il voulait vous dire, que Dieu ne vous distribuera les biens de la terre qu autant que vous lui aurez demandé les biens du ciel, et qu'un cœur qui trouble l'ordre qu'il a établi, n'a rien à attendre de lui; de sorte qu'en pensant trop à vos intérêts temporels, vous les ruinez et vous vous exposez à fermer sur vous tous les trésors des libéralités divines. De quelque nature que soient ces biens périssables, que vous recherchez avec tant d'ardeur, soit que Dieu les distribue par lui-même, comme il le fait quelquefois, soit qu'il permette aux hommes de les distribuer pour lui, comme il le fait encore plus souvent, ils sont à sa disposition, et vous n'aurez jamais rien que de lui par lui-même, ou de lui par le ministère d'au-

trui. Mais dès que vous ne commencez pas par où il veut que vous commenciez, ne lui donnez-vous pas droit de ne vous rien accorder, et de punir l'irrégularité de vos demandes, par un refus, qui vous fasse sentir qu'il est le maître de ses dons, et que s'il donne sans obligation, ce n'est pas sans discernement, et sans choix? Commencez donc par par lui demander ce qu'il peut vous donner lui seul, son amitié, sa grâce, son paradis et sa gloire. Le reste suivra, s'il le juge à propos. S'il ne le juge pas à propos, vous aurez au moins la consolation de l'avoir traité en Dieu, en lui demandant des choses dignes de sa sainteté. Mais ce n'est pas assez; il faut encore les lui demander d'une manière qui ne soit pas indigne de sa majesté.

SECONDE PARTIE.

Quand on veut parler à un grand de la terre, dit saint Chrysostome, il faut préparer et polir son discours, régler et compasser ses démarches, étudier l'heure et le moment favorable, mendier plusieurs audiences, essuyer une infinité de délais, et après bien des rebuts, à peine a-t-on le loisir de déduire ses raisons, ou d'en faire sentir la vérité et la force. Il n'en est pas de même, continue ce Père, quand nous voulons parler à Dieu. C'est un grand, mais qui ne demande ni éloquence ni sublimité dans nos discours · quelques paroles sans arrangement et sans art le touchent, et souvent on lui dit plus par quelques soupirs qui partent d'un cœur pénétré, que par les plus longs raisonnements. C'est un grand, mais dont le trône n'est entouré ni de ces gardes impitoyables, qui ferment toute avenue à la foule, ni de ces courtisans jaloux de leur faveur, qui rejettent sans distinction tous ceux qui pourraient la partager avec eux; toutes sortes de personnes peuvent aborder, et la pauvreté la plus honteuse a un accès aussi libre que la plus brillante opulence. C'est un grand, mais qui n'est pas tellement accablé sous le poids de ses occupations, qu'il soit contraint de se dérober aux uns pour se donner aux autres; il dispose de tous les événements du monde, et malgré cette disposition générale, il suffit tellement à chaque particulier, qu'il n'en est point qu'il ne soit prêt à écouter, autant que chacun peut le souhaiter. Ce Dieu pourtant n'oublie pas ce qu'il est, et s'il n'exige pas de nous ces précautions gênantes, qui naturellement devraient nous éloigner des grands de la terre, il exige néanmoins que, lorsque nous nous adressons à lui dans la prière, nous rendions hommage à la supériorité de son être, à l'étendue de ses lumières, et aux bontés de son cœur; à la supériorité de son être, en nous présentant à lui avec tout le respect que peut nous inspirer un Dieu qui nous reçoit; à l'étendue de ses lumières, en lui parlant avec toute l'attention que peut nous inspirer un Dieu qui nous écoute; aux bontés de son cœur, en lui demandant avec toute la confiance que peut nous inspirer un Dieu qui ne cherche qu'à nous combler de ses bénédictions et de ses grâces. Et c'est parce que nous n'avons égard ni à la supériorté de son être quand nous nous présentons à lui, ni à l'étendue de ses lumières quand nous lui parlons, ni aux bontés de son cœur quand nous lui demandons, que nos prières n'ont rien qui soit digne de lui, et qui puisse les rendre, ou agréables en elles-mêmes, ou efficaces dans leur suite. Convainquons-nous de ces différentes vérités.

Nous nous présentons donc à un Dieu, quand nous recourons à la prière; c'est le grand principe qu'il faut supposer. Et quel est ce Dieu à qui nous nous présentons? Est-ce un juge de la terre? Devant un juge de la terre, répond saint Augustin, ce n'est qu'en tremblant que se présente un homme accusé, et, quelque assuré qu'il puisse être de la bonté de sa cause, il craindrait de la ruiner, s'il venait insulter celui même qui peut le condamner. Est-ce un prince du monde? Pour paraître devant un prince du monde, comme je viens de le dire après saint Chrysostome, on s'observe, on se compose et on se met en état de ne rien faire qui ne soit dans les termes du devoir. C'est, selon l'idée d'Elie, le Dieu qui vit, et qui vit tellement par lui-même, qu'il est lui-même sa propre vie, et la vie de tout ce qui vit. C'est, selon l'idée de David, le Dieu des armées, et non-seulement des armées, mais encore de toute la nature, et le maître si absolu de tout ce qui est, que son pouvoir n'a d'autres bornes que celles de sa volonté. C'est le commencement et la fin de toutes choses, s'il l'en faut croire lui-même, celui qui est tout en tout, et sans qui tout n'est rien.

Et devant cet Être suprême, devant ce souverain et universel Dominateur, qu'est-ce que l'homme? Je dis l'homme pris en lui-même, considéré sans aucun rapport ni à ses besoins ni à ses péchés. Je dis l'homme juste, et qui par sa justice est quelque chose de plus devant Dieu que les autres hommes. *Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis* (*Gen.*, XXVII), disait ce patriarche, en qui ont été bénies toutes les nations de la terre, cet homme si chéri du ciel, qu'en le nommant on croyait se mettre à couvert des foudres du ciel. Abraham, le père des croyants, le dépositaire des promesses divines, se croit à peine digne de lever les yeux au ciel; il s'anéantit dans sa bassesse. Comment parlerai-je au Seigneur, moi qui devant lui ne suis qu'un peu de cendre et de poussière? *Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis.* Sentiments dont étaient tellement pénétrés les Josué, les Machabées et cent autres fameux généraux des armées d'Israël, que si on n'avait connu leur religion, à peine aurait-on pu croire que ces hommes qu'on voyait aller à la prière saisis d'une sainte et salutaire horreur, dépouillés de toutes les marques de leur rang et de leur dignité, couverts de cendre et de cilices, fussent ces héros qui bravaient la fureur et la multitude de leurs ennemis, et portaient partout le nom et la terreur du peuple de Dieu. Sentiments dont étaient tellement pénétrées les Esther et les Judith, que si elles avaient des temps où, selon les vues et les volontés de Dieu, elles

croyaient pouvoir se montrer dans la pompe et l'éclat, les temps de la prière étaient toujours pour elles des temps de crainte et de frayeur, des temps d'humiliation et d'anéantissement. L'intérieur, l'extérieur, tout était réglé sur ce qu'elles pensaient et de Dieu et d'elles-mêmes. Sentiments dont doit se pénétrer tout homme qui veut parler à son Dieu; car c'est là cette préparation de cœur par où le Sage veut que nous nous disposions à la prière, de peur que nous ne tentions Dieu, ou plutôt que nous ne l'insultions, en allant à lui d'une manière indigne de lui et de nous. Sans doute il me faut prévoir avant ma prière les choses que j'ai à proposer à Dieu, les demandes que j'ai à lui faire, les résolutions et les sacrifices que j'ai à lui offrir; mais quand je n'aurais rien fait précéder de tout cela, dès que je me suis rempli de cet esprit de foi qui me représente ce qu'il est et ce que je suis, j'ai comme nécessairement mille sacrifices à lui offrir, mille demandes à lui faire, mille choses à lui proposer, parce que je sens comme nécessairement ce qu'il attend de moi, et ce que j'ai à attendre de lui.

Que ce soit donc là votre grande et votre première préparation à la prière: C'est à un Dieu que je vais; et qui suis-je devant ce Dieu? Un peu de cendre et de poussière : *Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis.*

Outre ces premières pensées que doit avoir tout homme qui veut parler à un Dieu, quelles autres pensées ne doit pas avoir tout homme pécheur qui veut parler à l'ennemi irréconciliable du péché? Et qui, parmi nous, n'est pas pécheur? Comment donc nous présenter à un Dieu qui semble faire un crime au pécheur de ce qu'il ose annoncer ses justices et bénir son nom avec une bouche souillée, comme s'il voulait nous déclarer par là qu'un homme pécheur ne doit pas se présenter devant lui? Ce n'est pourtant pas là sa pensée, et l'Eglise déteste les sentiments erronés de ces prétendus réformateurs, qui, en soutenant que toutes les œuvres des pécheurs sont des péchés, voudraient lui faire un crime de sa prière, comme s'il pouvait mettre les armes en main à Dieu par la voie même que Dieu nous a laissée pour le désarmer. Mais, après tout, si la prière d'un pécheur n'est pas un péché, à moins qu'elle ne soit soutenue de certaines qualités qui lui ôtent ce que le péché lui communique d'indigne et d'odieux, de quel poids peut-elle être auprès du vengeur inexorable du péché? Quoi! je suis pécheur, et rien chez moi ne marquera à Dieu que je sens et que je déteste mon péché! Le publicain, pénétré de l'horreur du sien, se frappait la poitrine : *Percutiebat pectus suum* (*Luc.*, XVIII); il conjurait le Seigneur de lui être propice et de ne pas rejeter un pécheur qui se voyait accablé sous le poids de son péché : *Propitius esto mihi peccatori.* C'est par où devrait commencer tout homme qui a péché. Quand sa douleur ne serait pas d'abord parfaite, elle serait au moins, selon l'expression du Prophète, une préparation de cœur qui engagerait Dieu à lui montrer un visage moins sévère et à ouvrir ses oreilles à sa voix avec plus de miséricorde et de bonté : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* (*Psal* X.) D'ailleurs tout se soutient dans le publicain, et les hommes y trouvent, si j'ose le dire ainsi, ce que Dieu même y trouve, un pécheur si convaincu de l'état pitoyable où l'a jeté son péché, qu'il ne se présente qu'en tremblant à la porte du temple, qu'il craindrait de souiller le sanctuaire s'il s'en approchait de trop près; qu'il n'ose pas même lever les yeux au ciel; bien différent de tant de pécheurs que nous ne pouvons pas suivre dans le secret, mais qui, dans le public, nous scandalisent en tant de manières, qu'il est aisé de juger qu'ils oublient également partout et qu'ils sont pécheurs, et ce que mérite leur péché. Ces prémices de respect qu'ils doivent à Dieu, c'est aux assistants qu'ils les donnent. Ce n'est qu'après s'être comme livrés indifféremment à tous ceux qui se présentent, qu'ils viennent à Dieu; encore n'est-ce que pour s'arracher à lui plus indignement et retourner à leurs premiers objets, comme s'ils étaient en droit de se partager entre Dieu et la créature, ou plutôt de s'attacher tellement à la créature qu'elle ait toutes les marques de déférence et de vénération que peut fournir une politesse mondaine, tandis que Dieu n'a que quelques regards jetés comme au hasard, que quelques paroles sans attention, sans aucun sentiment de piété et de religion.

Ce qu'il y a de plus pitoyable en ceci, c'est que les gens du grand monde, qui se feraient un crime de manquer entre eux aux lois d'une honnêteté civile, croient pouvoir manquer impunément à toutes les lois du devoir à l'égard de Dieu. Votre rang, Messieurs, ne vous tire point de la condition commune, et je ne sais si, quand il s'agit du péché, il ne devrait point vous fournir plus de sujets d'humiliation, parce qu'il vous fournit plus d'occasions de péchés, et que plus on est pécheur, plus on doit s'humilier et s'anéantir devant Dieu. Après tout, qui que nous soyons, nous sommes tous hommes, nous sommes tous pécheurs, et qu'est-ce que l'homme comparé à Dieu? Qu'est-ce que le pécheur devant Dieu? Et, voulant me présenter à ce Dieu, j'oublierais également ce que je suis par moi-même et ce que je suis devenu par ma malice! Vous êtes mon Dieu, celui devant qui tout homme n'est rien, et devant qui tout pécheur est moins que rien. C'est ce qui me réglera et me conduira à vos pieds avec tout le respect et l'anéantissement que vous pouvez exiger d'une vile et méprisable créature qui ose vous parler : *Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis.*

Des sentiments de cette nature, si nous les prenions en nous présentant à Dieu, nous tiendraient devant lui dans un recueillement que nul objet extérieur, que nulle pensée étrangère ne pourrait troubler. Ainsi, après nous être présentés à Dieu avec tout le respect que demande la supériorité de son être, nous lui parlerions avec toute l'attention

que demande l'étendue de ses lumières. Mais on se rend à la prière comme au hasard, du moins sans réflexion, sans considération, sans savoir presque où l'on va, et l'on y est sans attention, sans aucun retour ni vers Dieu, ni sur soi, sans savoir presque ce qu'on y fait. Je ne parle point ici précisément de ces prières dont je viens de montrer l'abus, et que Dieu condamne si hautement qu'il les regarde plutôt comme une insulte que comme un hommage et un sacrifice fait à sa majesté. Je parle d'une prière où tout paraît dans l'ordre pour l'extérieur, et où souvent il n'y a que l'extérieur qui soit dans l'ordre, tandis que l'intérieur se perd dans la multitude et l'égarement de ses pensées.

Je le veux donc, dit saint Jérôme, vous serez abattus et prosternés devant le Seigneur, tout occupés, ce semble, et de lui et de votre prière; mais dans ce recueillement apparent, où est votre esprit? Tantôt il se promène par les places publiques, et là il est attentif à recueillir tout ce qui s'y passe, à examiner les différentes affaires qui s'y traitent, à se repaître de tous les objets qui s'y présentent : *Nunc in oratione per porticus deambulo.* Tantôt il rentre dans son domestique, et là il examine les affaires de sa maison, il en règle les dépenses, il pourvoit à ses besoins, il cherche les moyens d'en relever l'éclat et l'opulence, et d'un temps de prière il en fait un temps de commerce et de négoce : *Nunc de fœnore computo.* Tantôt il court les assemblées profanes, et emporté par la malignité de ses pensées, il ne rougit pas de repasser sur des choses que nous devons rougir de dire, chansons mondaines, airs dissolus, spectacles criminels. Mais soyons plus réservés que lui, et tirons le voile sur tant d'idées différentes dont il ne peut se repaître qu'à sa confusion et à sa honte : *Aut turpi adductus cogitatione, etiam quæ dictu erubescenda sunt, gero.* En présence de qui se commettent ces irrévérences? Est-ce devant ces divinités païennes qui avaient des yeux sans voir et des oreilles sans entendre? C'est devant celui même qui siége dans le lieu de votre prière avec autant de majesté que sur le trône de sa gloire, et avec toute cette pénétration qui perce les plus épaisses ténèbres, qui va fouiller dans les replis les plus secrets du cœur, à qui rien ne peut se cacher, à qui tout est connu et si nécessairement découvert que, quoi que je fasse, quoi que je dise, rien ne peut lui échapper.

Je sais qu'il est difficile de fixer cet esprit si léger, si volage et naturellement porté à se dissiper et à se distraire. Le Prophète lui-même était obligé de rappeler sans cesse le sien à la prière; mais aussi, dès qu'il l'avait ramené au devoir, il le veillait de si près, qu'il lui était impossible d'échapper. Pour nous, nous le portons à la prière plein de ces objets qui l'ont auparavant occupé, et au lieu de dire, comme saint Bernard, à cette foule de pensées étrangères de se retirer et de nous laisser seuls pour traiter avec Dieu seul, nous nous mettons aussi peu en peine de les éloigner ou de leur en substituer qui se ressentent d'un cœur qui prie, que si nous ne venions à Dieu que pour l'entretenir de nos vains et frivoles amusements. Est-il surprenant, après cela, que notre esprit s'égare, et qu'il soit partout ailleurs que là où il devrait nécessairement être?

Est-ce donc que les affaires qui doivent nous occuper dans la prière sont de si peu de conséquence, qu'elles ne puissent pas réveiller notre attention? C'est pour faire hommage à la souveraineté de notre Dieu que nous prions; et dans cet hommage il ne trouvera rien de ce qui en fait l'essence et le mérite! C'est pour publier ses perfections et ses grandeurs; et il les verra publier avec moins de sentiment qu'on ne publie les hauts faits d'un homme dont on veut faire valoir le mérite dans le monde! C'est pour le louer et le bénir sur ses bontés; et ce sera avec aussi peu de reconnaissance que si on n'avait jamais rien reçu de lui! C'est pour l'engager à ouvrir ces trésors d'où coulent les bénédictions et les grâces; et on oubliera qu'on est dans le besoin, et que s'il ferme ses mains, on est sans secours et sans ressource! C'est pour implorer ses miséricordes sur tant de péchés qu'on a à se reprocher; et quand nous n'aurions que ce point à traiter avec lui, en faudrait-il davantage pour arrêter toutes les saillies de l'esprit le plus dissipé? Il me semble voir paraître devant nos juges de la terre un de ces criminels, à qui on ferait espérer grâce sur son repentir. Quelle serait l'amertume de ses sanglots et de ses soupirs, la vivacité de sa douleur, la fermeté de ses résolutions! Son péché, les voies qu'on lui ouvrirait pour l'expier, le pardon qu'il en attendrait, c'est ce qui occuperait toutes ses pensées. Voilà de quoi vous exercer, pécheurs. Quand nous vous invitons à la prière, nous ne savons, dites-vous, à quoi nous y occuper. Et vous manque-t-il d'occasions de gémir et de pleurer? Pleurez donc, gémissez, arrosez de vos larmes les pieds de votre juge; c'est l'occupation la plus nécessaire que nous puissions vous donner. Je ne dispense pas des pleurs ceux même qui semblent avoir atteint quelque supériorité de vertu. Ils ont eu leurs imperfections et leurs faiblesses, peut-être en sentent-ils encore les suites; qu'ils gémissent donc, qu'à leur tour ils arrosent de leurs larmes les pieds de leur juge; c'est à quoi ils peuvent s'occuper avec plus de fruit. Quand on oublie qu'on a été pécheur, si on ne l'est déjà, on ne tarde guère à le devenir. D'ailleurs, que ne devons-nous point à ce Dieu, qui exige ses dettes avec tant de sévérité? Conjurons-le donc de ne pas entrer en jugement avec nous, et de penser moins à ce que nous lui devons qu'à ce qu'il doit à ses miséricordes et à ses bontés. N'avons-nous point à craindre qu'après tant de péchés, il ne donne des bornes à ses libéralités? Conjurons-le donc de ne pas faire tarir sur nous ces sources salutaires, sans quoi notre âme tomberait dans la sécheresse et la stérilité. Après tant de péchés, sommes-nous assurés qu'il n'aura pour nous que des arrêts de mi-

séricorde? Conjurons-le donc de ne pas nous effacer de ce livre où sont écrits ceux qui sont à lui et avec qui il doit partager les délices de son éternité. Nous sommes tous pécheurs, tous redevables à la justice de Dieu pour nos péchés, tous en danger d'aller expier nos péchés dans les feux dévorants de l'abîme. Nous nous épuiserions en gémissements et en soupirs, nous n'aurions pas assez de voix pour nous exprimer, si nous comprenions ce que doit à Dieu, et ce que se doit à soi-même un pécheur.

Encore un coup, quand nous n'aurions que ce point à traiter avec notre Dieu, en faudrait-il davantage pour arrêter toutes les saillies de l'esprit le plus dissipé? Mais combien d'autres affaires qu'il nous importe également de traiter, et qui devraient également fixer toutes nos pensées! Les penchants qui nous entraînent, les passions qui nous assiégent, les méchantes habitudes que nous avons contractées, la fragilité de notre nature, l'éloignement, l'impuissance qu'elle a pour le bien, si elle n'est attirée et prévenue des secours d'en haut, quelle matière de réflexions et de demandes! Les amabilités de notre Dieu pour les exalter, ses perfections pour les adorer, ses volontés pour s'y soumettre; on trouve dans lui tant de choses à admirer, à bénir et à louer, que ce sont là comme autant d'abîmes, où se perdent ceux qui goûtent Dieu, et où les saints se perdaient si doucement, que pleins de ce divin objet, ils semblaient s'oublier eux-mêmes.

Il n'est question que de nous tenir en la présence de notre Dieu, comme s'il n'y avait que lui et nous sur la terre: lui qui, tout grand, tout infini qu'il est, daigne nous écouter; nous qui, tout méprisables, tout indignes que nous sommes de paraître devant lui, osons lui parler : lui qui, portant ses yeux partout, les ouvre singulièrement sur notre prière, pour en sonder les vertus et les défauts; nous qui, ne pouvant lui cacher aucun de nos égarements, devons craindre de lui présenter une prière où il y ait plus à punir qu'à récompenser: lui qui seul peut tirer sa créature de ces voies de perdition où la jette sa malice, qui peut seul la soutenir contre ses misères et ses faiblesses, qui peut seul répandre sur elle les bénédictions et les grâces; nous qui, sans lui, ne sommes rien, qui n'avons rien, qui ne pouvons rien. Dès lors nous nous trouverons recueillis comme nécessairement, nous nous trouverons tellement renfermés entre Dieu et nous, que malgré les différentes pensées dont notre esprit est susceptible, il n'en formera que de saintes, ou, s'il s'en présente qui le portent ailleurs qu'à son devoir, il les rejettera à l'instant et sans peine.

A ce recueillement joignez la confiance; confiance que doivent nous inspirer les bontés d'un Dieu, qui ne cherche à nous faire sentir qu'il est la source de tous biens, que pour les répandre, dès qu'on travaille à s'en rendre digne. Confiance au reste si nécessaire, que sans elle, selon saint Jacques, on n'obtiendra rien de ce qu'on demande, et qu'on priera toujours inutilement; mais confiance établie et fondée sur tant de titres, qu'il n'en est aucun qui ne doive la rendre ferme et inébranlable. Les passions les plus fougueuses soumises, les habitudes les plus vicieuses déracinées, les attachements les plus forts rompus, les esprits les plus féroces adoucis, les cœurs les plus gâtés réduits et ramenés, c'est ce qu'a opéré la prière. A elle ont été promises et accordées les grâces les plus éclatantes, les conversions les plus surprenantes, la plus éminente et la plus constante sainteté. Oui, tout cède à la prière; les vents, les tempêtes lui obéissent, l'enfer la redoute, le ciel lui ouvre ses portes, et se fait comme un plaisir d'en reconnaître l'efficacité et le pouvoir. Mais cette confiance que nous devons concevoir à la vue de tant de prodiges qu'opère la prière, sur quoi est-elle donc fondée? Est-ce sur nos propres mérites? Nous savons trop ce que nous sommes, pour ignorer que nous n'avons rien de nous-mêmes qui puisse rendre notre prière si efficace.

C'est sur le doux et tendre nom de Père, que Jésus-Christ veut que nous donnions à Dieu au commencement de toutes nos prières, et sur la bonté avec laquelle il s'engage lui-même à les présenter et à les soutenir de son autorité et de son crédit. Ce ne sont point ces grands noms, ces noms de magnificence ou de terreur, qu'il veut que nous mettions à la tête de nos prières : c'est le le nom de Père, *Pater*. Et quand il dit Père, il ne dit pas un de ces pères charnels, qui, bons par intervalle, sont toujours mauvais de leur fonds; qui, libéraux et prodigues dans de certaines circonstances, portent dans d'autres leur épargne jusqu'à l'excès; qui font du bien, plus par caprice que par raison; qui ne donnent guère que pour recevoir; qui d'ailleurs ont peu à donner; qui, dans ce peu, ne donnent rien qui puisse remplir et fixer la vaste capacité du cœur humain. Il dit un père bon et miséricordieux par essence, toujours prêt à répandre quand il trouve un fonds disposé à recueillir, et préparant lui-même ce fonds à l'heureuse semence qu'il y veut jeter, n'écoutant dans la distribution de ses biens que les principes de cette souveraine sagesse qui le règle partout, et l'engage à distribuer avec tant d'équité, que dans ses ménagements, aussi bien que dans ses profusions, il mérite également d'être loué. Il donne pour recevoir, il est vrai; mais ce n'est que pour avoir lieu de donner plus abondamment, et de répandre avec plus de profusion là où il trouve plus de retour; ne donnant rien au reste avec plus de complaisance, que ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors de ses richesses. Les biens de la terre, il les distribue avec plus ou moins de libéralité, selon qu'il les juge expédients pour ceux qui les reçoivent, mais si j'ose le dire, avec quelque espèce de regret, parce qu'il les juge moins dignes de lui. Les biens de l'éternité sont ceux qu'il distribue le plus volontiers, parce qu'ils répondent plus

dignement et à la sainteté de son être et aux desseins de la sainteté qu'il a sur nous. Tantôt il nous en fait part avant que nous puissions les demander. Tantôt il nous invite à les demander, et veut que nous sachions qu'il est toujours à la porte de notre cœur, ou pour nous les offrir, ou pour nous les donner : *Pater.*

Et auprès de ce père si riche en miséricordes, si prêt à les répandre, quel avocat avons-nous? Celui même qui, par la sublimité de son rang et de sa dignité, mérite d'être exaucé, pour qui que ce soit qu'il daigne parler; qui, en nous quittant, nous a assurés qu'il allait parler en notre faveur; qui, pour parler plus efficacement, a voulu emporter avec lui les glorieuses cicatrices de ces plaies d'où ont commencé à couler sur nous les bénédictions et les grâces; Jésus-Christ, cet homme juste qui, ayant commencé le grand ouvrage de notre réconciliation par le sacrifice de sa vie, ne cherche qu'à le consommer par la vivacité et l'ardeur de ses demandes : *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum.* (I *Joan.*, II.) Et sur ce double motif, sur le pouvoir de Jésus-Christ, et les bontés de son Père, qui me permet de le regarder comme le mien, que n'ai-je pas droit de demander? Que n'ai-je pas droit d'attendre? Je puis le dire avec le Prophète, quand tout semblerait se réunir contre moi, quand la terre et l'enfer se déchaîneraient pour m'accabler, je lèverai les yeux vers les montagnes saintes, j'espérerai sur ce double motif, et sur ce double motif, je suis assuré que je ne puis pas être confondu : *In hoc ego sperabo.* (*Psal.* XXVI.)

Nous n'éprouvons point, dites-vous, ni ces bontés à nous prévenir, ni ces empressements à nous exaucer. Vous n'éprouvez point ces bontés à vous prévenir; donc vous n'êtes pas prévenus : fausse conséquence. Vous ne les sentez pas, parce que vous les recevez dans un cœur qui, étant toujours répandu au dehors, peut à peine réfléchir sur ce qui se passe au dedans de lui, ou qui, accoutumé à leur résister, leur résiste comme naturellement, et sans s'apercevoir de sa résistance. Vous ne sentez point ces empressements à vous exaucer! Avez-vous jamais prié d'une manière qui méritât que Dieu vous exauçât? d'une manière qui ait jamais eu quelque chose, ou dans la fin et l'objet de votre prière, ou dans sa vivacité et son ardeur, qui pût engager Dieu à ouvrir ses mains sur vous? Et quand même tout y aurait été réglé sur cet esprit intérieur qui fait le prix et le mérite de la prière, qu'en pouvez-vous conclure, si ce n'est que, si Dieu se laisse presser, ce n'est que par des vues supérieures qui doivent tourner à votre avantage? Quelque bon que puisse être ce que vous demandez, peut-être n'est-il pas expédient que vous l'obteniez d'abord. Une grâce qu'on obtient d'abord paraît à peine une grâce, on croit l'avoir méritée. Peut-être ne vous la fait-on demander longtemps, que pour vous donner lieu de vous en rendre plus dignes, en la demandant avec plus de persévérance; peut-être parce qu'on veut vous donner quelque chose de meilleur. Rapportez-vous-en à celui qui vous gouverne, mais surtout ne perdez rien de votre confiance, quoi qu'il en arrive. Il est de certaines âmes timides, qui désespèrent d'abord, et qui prennent le moindre délai pour un refus absolu. Jésus-Christ ne nous a-t-il pas préparés à ces délais, quand il nous dit qu'il faut demander, qu'il faut chercher, qu'il faut frapper? Ne veut-il pas nous dire en même temps que nous ne devons pas toujours nous attendre à être d'abord exaucés; mais aussi que nous ne devons pas nous rebuter, et que, dès que nous demandons à Dieu des choses qui peuvent contribuer à notre sainteté, par quelques motifs qu'il se laisse presser, c'est toujours par des motifs dignes des conseils de paix et de miséricorde qu'il a sur nous? Vos intérêts sont entre les mains d'un père qui vous aime; ils sont entre les mains d'un avocat qui se fait un plaisir et un devoir de vous protéger; comment pourriez-vous vous défier de sa bonté, tandis que vous savez qu'il règle tout pour le bien de ses élus? Aussi sera-ce sur cette bonté que j'espérerai, même contre toute espérance, et que je compterai que ce ciel, qui paraît d'abord sourd et insensible à mes vœux, s'ouvrira enfin avec tant de profusion, que je n'aurai attendu que pour me voir couronné avec plus de gloire : *In hoc ego sperabo.*

Heureux donc celui qui sait prier comme il faut, et multiplier ses prières selon la multitude de ses besoins! Or, ces besoins ne sont-ils pas tellement multipliés, que Jésus-Christ qui les connaît veut que nous ne cessions jamais de prier? *Oportet semper orare, et nunquam deficere.* (*Luc.*, XVIII.) Il faut pourtant l'avouer, dans l'obligation où nous sommes tous de prier, le pécheur est celui qui doit le faire plus que tout autre. Le juste a vaincu ses passions, il a dompté ses sens, il s'est accoutumé à porter le joug; Dieu d'ailleurs le regarde avec des yeux de complaisance, et se fait comme un plaisir de lui tendre la main. Je ne prétends pas pour cela le dispenser de prier; mais après tout, il n'est pas, comme le pécheur, sollicité par tant d'endroits différents, entraîné par tant de mouvements contraires, ennemi par-dessus cela de celui sans qui il ne vaincra jamais. Si, dans ces circonstances, le pécheur ne prie pas, à quoi peut-il s'attendre qu'à périr?

Cependant, quoiqu'en général, le pécheur ait plus besoin de grâce que le juste, quoiqu'en particulier il y ait peut-être certains pécheurs à qui il ne reste d'autre grâce que la grâce de la prière, grâce de bénédiction, et qui mise à profit pourrait opérer leur salut, parce que Dieu, dit le Prophète, ne ferme point sur nous les entrailles de sa miséricorde, tandis qu'il ouvre notre bouche à la prière, ce ne sont pourtant pas les plus grands pécheurs, ni ceux qui ont le plus besoin de grâce qui prient le plus. Ils ont tout

à souhait sur la terre, ils oublient leur Père qui est dans le ciel. Mais, Seigneur, lui dit le Prophète, humiliez ces têtes orgueilleuses, et elles chercheront votre nom : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine.* (*Psal* VIII.) Humiliez ce jeune homme si fier, si entêté de je ne sais quels vains titres, qu'il a hérités de ses ancêtres, qu'il pense aussi peu à vous que s'il était lui-même le maître et l'arbitre de sa destinée. Dans son humiliation il commencera à se connaître; sentant la pesanteur de votre main, il sentira qu'il se flatte vainement d'être quelque chose devant un Dieu sans qui tout n'est rien. Enlevez à cette femme mondaine cette beauté qui l'occupe si criminellement, et lui dérobe tant d'heures qu'elle devrait consacrer à la gloire de votre nom; se voyant délaissée, elle se jettera comme nécessairement entre vos bras, et tâchera de se dédommager à vos pieds de tout ce que sa disgrâce peut lui attirer d'indifférence et de rebut de la part du monde. Portez la maladie, l'opprobre, la désolation dans tant de familles si éloignées de vous, si attachées à leurs affaires ou à leurs plaisirs, qu'on y oublie même qu'il n'est poin d'homme qui ne vous doive, pour le moins, et les prémices et la fin de sa journée. Elles gémiront sous vos coups, mais elles apprendront à vous adorer, et à soutenir leurs adorations par ces actes différents de vertus que vous attendez d'une âme, que vous ne frappez dans votre colère que pour avoir lieu d'exercer sur elle votre miséricorde : *Quærent nomen tuum, Domine.*

Ne croyez point, au reste, que ce soit un faux zèle qui m'arrache des vœux de cette nature. Vous ne savez pas en quoi consistent vos véritables avantages, et où l'apprendrez-vous que dans les feux de la tribulation? On se laisse emporter à l'impétuosité de ses désirs, quand rien ne vient en arrêter le cours ou en altérer la douceur, et on ne pense qu'à les suivre, au mépris de tout ce que Dieu peut mettre en œuvre pour en inspirer de l'éloignement et de l'horreur. Frappez donc encore un coup, Seigneur, ces têtes orgueilleuses; frappez-les sans ménagement, si vous ne voulez les voir toujours rebelles. Vous ne leur serez rien, tandis que les laissant jouir tranquillement du fruit de leur crime, vous ne leur ferez pas sentir qu'elles ne peuvent pas se passer de vous : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine.*

Tel est le triste état de plusieurs pécheurs. A moins que Dieu ne vienne à eux la foudre à la main, à peine pensent-ils qu'il y ait un Dieu au monde. Ce n'est pas là votre état, je le sais, vous sentez trop ce que vous devez à Dieu pour ne pas lui payer régulièrement ce tribut de justice et de gloire; vous sentez trop ce que vous vous devez à vous-mêmes pour vous fermer cette source de bénédictions et de grâces. Continuez donc dans un si saint exercice; mais souvenez-vous qu'il n'est saint qu'autant qu'il est digne d'un Dieu, qu'autant qu'il vous conduit à Dieu dans cet esprit d'anéantissement qu'exige la supériorité de son être, qu'autant qu'il vous tient devant Dieu dans cet esprit de recueillement qu'exige l'étendue de ses lumières, qu'autant qu'il élève vos mains et votre cœur vers Dieu avec cet esprit de confiance qu'exigent sa miséricorde et son infinie bonté, qu'autant enfin qu'il est précédé, accompagné, soutenu de ces sentiments que tout sujet doit avoir pour son souverain, tout pécheur pour son juge, tout indigent pour son bienfaiteur, tout homme pour son Dieu. En ce cas, tout sera chrétien dans votre prière, tout méritera d'y être reçu en odeur de suavité. Les esprits célestes la présenteront avec empressement, Dieu lui-même l'écoutera avec complaisance, et vous comblera tellement de ses bénédictions, qu'après avoir éprouvé ce que peut la prière sur la terre, vous en irez recueillir les fruits dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXVIII.

Pour le vendredi de la première semaine de Carême.

DE LA TENTATION.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV.)

Jésus-Christ fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit pour y être tenté par le démon.

Nous vîmes dimanche dernier Jésus-Christ tenté dans le désert, non point que la tentation fît aucune impression sur son esprit ou sur son cœur, non point que la tentation, sans lui arracher aucun consentement, produisît dans lui certaines sensations dont les gens de bien eux-mêmes ne sont pas quelquefois exempts : il était venu au monde sans péché, dit saint Grégoire, et il ne pouvait être soumis à aucune de ces faiblesses qui suivent comme nécessairement le péché. Mais enfin nous le vîmes tenté, nous sommes tentés de notre côté; puis-je donc me dispenser de vous apprendre à mettre la tentation à profit, et à la soutenir d'une manière qui humilie et qui confonde le tentateur? La tentation fait aujourd'hui toute sa ressource contre nous. Par là il s'efforce d'ébranler notre fidélité, de séduire nos cœurs et de peupler son royaume; mais par là même nous pouvons multiplier nos couronnes et nos triomphes, et nous élever sur ces trônes où personne n'arrive que par ses combats; de sorte que la tentation nous est offerte comme une source, ou de réprobation ou de salut : de réprobation, par l'esprit de Satan qui nous la suscite; de salut par l'esprit de Dieu qui l'envoie ou qui la permet.

Il n'est donc point question précisément de penser à éviter la tentation. Je dis ces tentations qui nous viennent par la suggestion du démon, que certains objets et cent occasions différentes, qui se présentent à nous comme malgré nous, font naître, pour ainsi dire, à chaque pas. Nous ne les éviterons jamais, quoi que nous fassions. Il est question de recevoir la tentation avec crainte, mais avec confiance. La crainte fera que

nous défiant de nous-mêmes, et encore plus de l'ennemi avec qui nous avons affaire, nous porterons toujours notre âme entre nos mains, et que nous la veillerons de si près qu'elle sera à couvert de toute surprise. La confiance fera qu'attendant tout notre secours de Dieu, nous tâcherons de le mettre dans nos intérêts et de nous rendre dignes de cette protection spéciale qu'il n'accorde guère qu'à une âme ferme et constante dans la sainteté de ses voies; et l'une et l'autre feront que la tentation suggérée par l'ennemi pour nous perdre nous deviendra, par la miséricorde du Seigneur, une source de mérite et de gloire. Ainsi, craignons, mais ne nous laissons pas abattre.

Craignons, parce qu'il n'est point de vertu, quelque bien établie qu'elle soit, que la tentation ne puisse renverser : premier point. — Ne nous laissons pas abattre, parce qu'il n'est point de vertu, quelque faible qu'elle soit, qui ne puisse se perfectionner dans la tentation : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Etre homme et être faible, c'est la même chose. Nous nous ressentons tous de la faiblesse de notre nature, et il n'est aucun de nous, quelque avancé qu'il soit dans les voies de la vertu, qui puisse se vanter d'être invincible.

Les plus fermes colonnes ont été abattues, et on a vu tomber dans les ténèbres ces astres brillants qui avaient longtemps servi comme de flambeaux dans l'Eglise de Dieu. D'ailleurs nous avons affaire avec les puissances des ténèbres, qui, ayant reçu la permission de nous attaquer, mettent en œuvre tout ce qu'elles ont d'artifice et de pouvoir pour nous faire succomber; deux raisons sur lesquelles je dis qu'il n'est point de vertu que la tentation ne puisse renverser : nous sommes tentés, et nous sommes faibles; nous sommes faibles, et nous sommes tentés par des ennemis qui ont encore plus de force que nous n'avons de faiblesse ; de sorte que notre faiblesse et la force de nos ennemis concourent également à nous perdre. Heureux celui qui, toujours occupé de lui-même, veille sans cesse sur tous les mouvements de son cœur! Ou, plutôt, heureux celui qui est toujours occupé de ce Dieu, qui tient le cœur des hommes entre ses mains, et qui peut seul les faire marcher d'un pas ferme et assuré, au milieu même des plus grands dangers!

La tentation trouve donc dans nous un fonds de faiblesse. C'est trop peu dire : elle y trouve un fonds d'inclination au mal, et une espèce d'intelligence secrète entre nous et la tentation, et cela dans ceux même qui protestent tous les jours que rien ne sera capable de les ébranler. Malgré toutes leurs protestations, ils se portent toujours eux-mêmes et dans eux des sens que les rigueurs de la pénitence ont matés, mais non pas désarmés; une concupiscence que les combats passés ont assoupie, mais non pas étouffée et éteinte, une loi des membres qui crie toujours, malgré tout ce qu'on peut faire pour lui imposer silence et la réduire au devoir : témoin le Prophète lui-même, qui, après avoir si hautement protesté dans l'abondance que rien ne l'ébranlerait, ne put cependant tenir contre un faible objet qui se présenta à ses yeux. Etait-ce là un de ces roseaux fragiles qu'un souffle léger agite et renverse à son gré? Saül le persécute; il tient Saül entre ses mains, il peut s'en défaire : il est cependant assez maître de lui-même pour résister à la plus impétueuse de toutes les passions; et ici une faible beauté, un regard le désarme. Qu'est-ce que l'homme! Salomon était-il un de ces grossiers qui, n'ayant aucune idée de Dieu, ne savent ni ce qu'il est ni ce qui lui est dû? Sa puissance le faisait redouter de tous ses voisins; sa sagesse et ses lumières en faisaient l'oracle du monde : de la même main pourtant avec laquelle il a tracé le plan de la maison du Seigneur, il va offrir de l'encens aux idoles de la gentilité. De combien de mouvements contraires n'est pas capable le cœur humain! Pierre était-il de ces lâches qui tremblent à la seule pensée du péril? Il était prêt à tout souffrir pour son maître, à donner son sang même pour lui : et, à la parole d'une servante, il ne connaît plus ce maître; jamais il n'a eu avec lui ni liaison ni commerce. Grand sujet de réflexion et de frayeur pour tous les fidèles! s'écrie saint Ambroise. Nous nous contentons ordinairement de la médiocrité en matière de vertu, et nous croyons faire beaucoup si nous ne donnons pas à l'aveugle dans certains désordres criants. Quelle sera donc notre résistance, si nous sommes attaqués? Les vertus supérieures se sont laissé abattre; le plus pieux des rois, le plus éclairé des mortels, le plus privilégié des apôtres, se sont vus comme emportés par les mouvements d'une passion qu'ils semblaient avoir soumise par leurs combats et leur conduite passée. Quel désordre n'excitera donc pas dans nous une passion que nous n'avons peut-être jamais combattue, et à qui, par là même, nous n'avons à opposer qu'un cœur qui, par plusieurs révoltes, s'est fortifié dans la pente malheureuse qui le porte au péché! Mais quelle pente, et à quel péché? Une pente qui nous porte généralement à toutes sortes de péchés. Oui, les uns tombent dans la trahison avec Pierre; les autres, dans l'impudicité avec David, ou dans l'idolâtrie avec Salomon. Et qui de nous peut dire qu'il est un vice au monde pour lequel il n'ait aucun attrait? L'attrait, peut-être, ne se fera pas sentir loin de l'occasion. Mais comment se réveille-t-il dès que l'occasion se présente? Vous l'éprouvez tous les jours. Vous n'ambitionnez pas les places d'honneur qu'occupent les autres : faut-il pourtant céder à un concurrent? la jalousie s'allume. Vous êtes content de votre sort : voyez-vous pourtant naître sous vos pas quelque voie d'élévation? l'ambition s'échauffe. La vengeance se réveille à la vue d'un ennemi; l'avarice, à la vue du gain. Nous sommes tous ainsi faits : dès qu'on nous invite à la

vertu, à la pratique des commandements et des conseils, ce sont des difficultés insurmontables qu'on nous propose, toute la nature se révolte; dès que c'est à la dissolution et au péché, le cœur se dilate, il a ce qu'il souhaite, il est entraîné par son propre poids. Dans une situation de cette nature, que peut dire le tentateur qui ne soit applaudi?

Et quand même nous n'aurions pas tous cette pente générale à toutes sortes de vices, chacun de nous n'a-t-il pas son vice particulier, son péché favori, sa pente spéciale? Cela suffit à notre ennemi. Peu lui importe, dit saint Augustin parlant de cette diversité prodigieuse de sentiments erronés en matière de religion qui sont répandus dans le monde, peu lui importe dans quelle erreur nous tombions. Pourvu que nous y tombions, il a ce qu'il souhaite : *Non pertinet ad eum, quis isto aut illo modo erret; omnes errantes vult quibuslibet erroribus.* Il se trouble peu que l'idolâtre ne donne pas dans l'attachement qu'a le Juif pour tout ce qui a été abrogé dans la Loi et ce qu'il a ajouté de superstitieux à la Loi : il n'en sera pas moins à lui tandis qu'il demeurera ferme et constant dans le culte des idoles : *Idola adoret, meus est.* Il se trouble peu que le Juif déteste les idoles de la gentilité : il n'en sera pas moins à lui tandis qu'à l'horreur qu'il a pour les idoles de la gentilité il ne joindra pas une horreur égale pour tout ce qu'il y a d'abrogé dans la Loi et de superstitieux dans ce qu'il a ajouté à la Loi : *In Judæorum superstitione remaneat, meus est.* Il se trouble peu que le donatiste rejette les impiétés de l'arien, ou l'arien les rêveries du donatiste : tandis que le donatiste et l'arien seront attachés à leurs fausses préventions, ils n'en seront pas moins à lui : *In illam vel illam hæresim pergat, meus est.* Appliquons ceci à notre sujet. Comme il n'est question que de nous faire tomber, par quelque endroit que le démon le fasse, il a toujours ce qu'il se propose. Que ce soit par les plaisirs des sens ou par l'orgueil de l'esprit; que ce soit par des désordres éclatants ou par une hypocrisie affectée et couverte des voiles spécieux de la vertu, ce n'est pas ce qui embarrasse l'esprit de ténèbres : *Non pertinet ad eum quis isto aut illo modo erret; omnes errantes vult.* Il ne dira donc point : Cet homme de robe est injuste, mais il n'est pas impudique; cet homme d'épée est impudique, mais il n'est pas injuste. L'injustice sans l'impudicité, et l'impudicité sans l'injustice, lui suffisent pour établir ses droits sur nous : *In illam vel istam hæresim pergat, meus est.* Il ne dira point : Ce père de famille sacrifie tous les droits de l'équité et de la justice à l'agrandissement de sa maison, mais en même temps il se refuse tout impitoyablement à lui-même; cette mère de famille veut être de toutes les assemblées licencieuses, mais pour cela elle n'en veut pas moins paraître à la tête de toutes les bonnes œuvres d'une ville. Comme il ne faut manquer qu'à un point pour tout perdre, quel que soit ce point, pourvu que nous y manquions, il a ce qu'il prétend : *Meus est.*

Ainsi l'ennemi s'accommode à nos inclinations; et après avoir consulté le génie, le naturel de chacun de nous, il nous prend tous par notre faible. Dans l'excès de votre avarice, vous le rebuteriez, s'il vous proposait ces plaisirs qui épuisent les voluptueux; croupissez donc dans votre obscurité et vos ténèbres. Pourvu que vous ne vous relâchiez en rien de cet attachement immodéré qui entraîne après lui tant de commerces d'iniquité, il a ce qu'il veut : *Meus est.* Jaloux comme vous l'êtes de conserver une réputation à couvert de tout reproche, il n'a garde de vous proposer de ces manquements qui portent avec eux un caractère d'infamie et d'opprobre; il vous prendra donc par ceux dont on fait trophée dans le monde, préséance disputée avec hauteur et soutenue avec injustice, humiliation d'un concurrent, vengeance d'éclat, et autres désordres de cette nature autorisés par les maximes du siècle, mais réprouvés par celles de l'Evangile : *Meus est.* Il n'est pas jusqu'à la vertu dont il ne se serve pour introduire le vice. Dans l'exercice de vos œuvres de piété, il vous inspirera mille désirs secrets de paraître, mille retours sur vous-même, qui, vous flattant d'une supériorité de vertu, vous conduiront enfin à cet esprit de présomption où vous vous croirez en droit de juger de tout, de tout condamner, souvent même de soumettre à vos décisions, les décisions de l'Eglise de Jésus-Christ : *Meus est.* Dans votre empressement et votre ardeur à voir Dieu servi et honoré partout, il vous représentera comme vicieux tout ce qui ne sera pas conforme à vos fausses idées, et vous arrachera une médisance grossière, comme l'effet du zèle le plus parfait et le plus épuré : *Meus est.*

Mais pourquoi rejeter ici toutes nos chutes sur le tentateur? Il roule autour de nous, il est vrai, comme un lion acharné, qui attend le moment propre à nous porter un coup mortel. Avouons-le pourtant à notre honte, nous ne l'obligeons pas à attendre longtemps, et j'ai trop peu dit, quand j'ai dit qu'il trouvait dans nous un fonds de faiblesse : il y trouve un fonds de malice, qui souvent lui ôte la gloire de nous faire tomber, en nous jetant au milieu du danger, avant même qu'il ait eu le temps de se présenter. Vous comprenez ce que je dis, vous qui, quoique instruits par une triste expérience, qu'être tentés et être vaincus était pour vous la même chose, ne laissez pas de vous exposer à la tentation, comme si vous étiez sûrs de vaincre, ou comme s'il vous importait peu d'être vaincus. Vous a-t-on fait violence pour vous entraîner de nouveau dans ces assemblées, d'où vous n'êtes jamais sortis qu'après avoir souillé vos yeux de mille regards lascifs, et votre cœur de mille désirs adultères? Vous a-t-on fait violence pour vous obliger à revoir cette personne, que vous n'avez jamais vue, que vous n'ayez eu à vous reprocher, je ne sais combien de

fautes, dont on vous demandera un compte sévère? Il n'est point de péché qui ne soit volontaire, parce qu'il n'en est point qui ne procède de la volonté. Les vôtres sont doublement volontaires, parce que ce n'est pas seulement en eux-mêmes, mais encore dans leur cause que vous les voulez. Le démon n'a que faire de s'intriguer pour vous perdre; sans lui vous en faites plus qu'il n'en faut pour assurer votre perte; sur quoi je fais une supposition qui vous surprendra peut-être, mais qui vous fera sentir jusqu'où va la malignité de notre cœur. Je suppose donc que nous ne sommes ici-bas que pour nous perdre, et que ce n'est ni le ciel, ni la gloire du ciel, qui est le terme marqué au fidèle; mais que c'est l'enfer, que ce sont les supplices de l'enfer. Combien en est-il parmi nous, qui n'auraient rien à ajouter à ce qu'ils font aujourd'hui, qui ne pourraient pas chercher le péché, les occasions du péché avec plus de fureur; qui se trouveraient enfin dans une espèce d'impossibilité de se signaler plus glorieusement dans cet empire où le vice tiendrait les rênes? Tous les jours on vous avertit de la part du Saint-Esprit, que quiconque aime le danger y périra; qu'on ne pèche pas seulement en faisant le mal, mais encore en se jetant dans l'occasion prochaine de le faire; que nous sommes déjà assez gâtés de nous-mêmes, sans ajouter à cette corruption domestique des secours étrangers; que l'ennemi est attentif à toutes nos démarches, prêt à profiter de tout; n'importe : on ne retranche rien de ses plaisirs, on est toujours des mêmes parties, toujours on entretient les mêmes liaisons; on a commencé, et on est déterminé à continuer, quoi qu'il en puisse arriver. Rentrez dans vous-mêmes, je vous en conjure, pécheurs qui que vous soyez. Rappelez le terme qui vous est proposé : c'est le ciel, ce sont les délices du ciel. Voyez combien vous avez dans vous-mêmes d'obstacles pour y arriver. Vos sens sont des portes par où le péché entre de toutes parts; votre corps un rebelle toujours armé; votre concupiscence ne s'éteint jamais; vos passions sont toujours ou soulevées ou prêtes à se soulever. Pourquoi à ces ennemis domestiques joindre le secours de tant d'ennemis étrangers, des compagnies séduisantes, des communications trop fréquentes, de ces occasions qui entraînent doucement, mais presque toujours efficacement? Je veux même que vous preniez toutes les précautions nécessaires pour ne donner aucune prise au tentateur; vous n'en serez pas moins tentés pour cela. Il a juré votre perte, et il vous poursuivra sans relâche. Nous sommes faibles, et nous sommes tentés; mais nous sommes tentés par un ennemi qui a encore plus de force que nous n'avons de faiblesse: seconde raison qui doit nous faire craindre la tentation.

Il parut un signe prodigieux dans le ciel, dit saint Jean. C'était un dragon d'une grandeur démesurée : *Draco magnus.* (*Apoc.* XII.) Ce dragon avait sept têtes, et sur ces sept têtes, sept diadèmes : ***Habens capita septem, et in capitibus diademata septem.*** (*Ibid.*) Avec sa queue il entraîna la troisième partie des étoiles du ciel, et les fit tomber à terre : *Cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum, et misit eas in terram.* (*Ibid.*) Mais quel est ce dragon, dont la peinture seule a je ne sais quoi de si effrayant et de si terrible? Saint Jean l'ajoute : c'est le vieux serpent; c'est le démon. Nul peuple, nulle condition, nul homme n'est à couvert de ses attaques : *Draco magnus.* Sur ses sept têtes couronnées de sept diadèmes, il porte les sept péchés capitaux comme autant d'instruments de ses combats; et n'épargne aucune voie, aucun moyen pour vaincre : *Habens capita septem, et in capitibus ejus diademata septem.* Fier de la victoire qu'il a remportée même dans le ciel, il menace les vertus les plus sublimes, et nous dit à tous que, quand nous semblerions déjà tenir la couronne, il peut encore nous l'arracher, et nous jeter du plus haut point de la perfection dans l'abîme du péché et de la perdition : *Cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum.*

Oui, qui que vous soyez, en quelque lieu que vous soyez, vous verrez venir à vous le tentateur. Il vint à nos premiers parents dans le paradis de délices, il eut l'audace d'aborder Jésus-Christ dans le désert, il obséda Saül sur le trône, il entra dans le cœur de Judas au cénacle, il fit mourir les maris de Sara dans la maison de leur beau-père, il prit possession de Madeleine dans Jérusalem : *Draco magnus.* Voyez les enfants d'Israël. Ils murmurent de la longueur de leur marche et des difficultés dont elle est accompagnée, et Dieu, indigné de leurs murmures, fait pleuvoir des serpents de feu qui tombent sur eux de toutes parts; dans leur camp, dans leurs tentes, sur leurs tables, au dehors, au dedans, partout ils sont poursuivis par ces animaux vengeurs. C'est-là la figure, voici la réalité. Soit pour exercer notre patience, soit pour punir nos désordres, Dieu nous a livrés à l'ancien persécuteur du genre humain, et ce persécuteur use tellement de son pouvoir, que nous le trouvons partout, dans la plus sombre retraite, comme au milieu du plus grand monde, dans les exercices les plus sacrés de la religion, comme dans les affaires les plus sérieuses du siècle; et nous le trouvons toujours comme un ennemi acharné qui donne à peine à son ennemi le loisir de respirer. Malheur à quiconque ne se tient pas toujours sur ses gardes! il n'y a point de sûreté, dit saint Jérôme, à dormir dans le voisinage d'un serpent qui veille auprès de nous pour nous surprendre : *Draco magnus.* Notre résistance elle-même ne l'éloigne point. Un ennemi vaincu cherche son salut dans sa fuite; le démon vaincu aujourd'hui se présentera demain, et Dieu veuille que dans notre victoire même il ne nous fasse pas trouver notre défaite! Il ne quitte jamais sa proie. S'il l'a manquée une fois, il ne la perd pas pour cela de vue, il la presse, il la fatigue jusqu'à l'importunité. L'Apôtre l'éprouva

lui-même, et si on promit quelque chose à sa prière, ce n'était point une entière délivrance mais la grâce nécessaire pour résister. Vous aurez donc la grâce comme l'Apôtre, mais tandis que la grâce sera d'un côté, le tentateur sera de l'autre. Quand vous traverseriez les mers, quand vous iriez vous ensevelir dans les bois et les forêts, vous y trouveriez et l'esprit du Seigneur pour vous soutenir, et l'esprit de Satan pour vous attaquer. L'un et l'autre volent de toutes parts pour veiller à leurs intérêts et défendre leurs droits : *Draco magnus.*

Et, dans cet étendue prodigieuse qu'occupe ce dragon infernal, par où nous attaque-t-il? Par toutes sortes de voies : *Habens capita septem.* Le Sauveur lui-même éprouva dans sa personne sacrée jusqu'où allait la diversité de ses attaques. Il commence par les plaisirs du corps : Vous êtes pressé de la faim, que n'usez-vous du pouvoir qu'on dit que vous avez sur toute la nature pour changer les pierres en pain? Il continue par les plaisirs de l'esprit, la gloire, la vanité. *Jetez-vous du haut du temple en bas, les anges vous porteront entre leurs mains*, et chacun vous voyant descendre avec tant d'éclat, rendra à votre mérite la justice qui lui est due. Il achève par l'espérance des biens de la terre : *Si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer, je vous donnerai tous les royaumes du monde.* Et de là, de ces trois grandes sources, quel déluge de crimes! De la passion qu'il tâche de nous inspirer pour les plaisirs du corps, combien d'atteintes à la pudeur, de recherches dans la sensualité, d'infidélités dans les mariages, de mépris pour les ordres et les lois les plus sacrés ! Il se contente d'inviter le Sauveur à changer les pierres en pain, parce qu'il ne peut pas espérer qu'un homme si saint donne dans les voluptés grossières, qui font l'opprobre et la honte de la nature. Pour nous, comme il sait qu'ordinairement nous ne rougissons de rien, il ne rougit point d'étaler tout ce qu'il a de plus infâme, spectacles séduisants, airs lascifs, conversations impudiques, les horreurs de la fornication, les injustices de l'adultère ; et pour nous animer à ces désordres ou nous y maintenir, tout ce dont est capable un cœur gâté, endurcissement contre les avis des parents, oubli des devoirs les plus essentiels, sacrifices de sa réputation, de ses intérêts, de ses biens, meurtre s'il est nécessaire, effusion de sang; tout moyen lui paraît bon, pourvu qu'il conduise à sa fin : *Habens capita septem.* Combien ce vieux serpent ouvre-t-il de voies pour soutenir la passion qu'il nous inspire pour les plaisirs de l'esprit; pour ces plaisirs qui flattent l'empressement démesuré que nous avons de nous élever au-dessus de ce que nous sommes! Vanité dans les projets, injustice dans les moyens, iniquité dans toute une conduite. Il se contente de flatter le Sauveur du secours des anges en le tentant d'orgueil. De quoi nous flatte-t-il dans ce point d'élévation qu'il nous propose? D'une malheureuse indépendance, d'une domination tyrannique, d'une liberté criminelle de tout faire, de tout dire. Et par où nous y conduit-il? Par les fraudes, les vexations, les impostures, par tout ce qu'une ambition démesurée peut mettre en œuvre ou d'artifices pour gagner les uns, ou de piéges pour supplanter et écarter les autres : *Habens capita septem.* De la passion pour les biens de la terre, combien de mauvaise foi dans les contrats, d'usures dans le commerce, de raffinement et de détour dans la chicane ! Que sais-je ? on est tenté de tout entreprendre quand on est porté à s'enrichir outre mesure. Pour tous les royaumes du monde, que le démon offre au Sauveur, il ne lui demande que quelques respects extérieurs. Ne devrions-nous pas rougir de tout ce que nous lui accordons, pour le peu de chose qu'il nous offre, et n'est-il pas surprenant qu'un homme qui se pique d'élévation et de grandeur d'âme, en vienne à tant d'indignes et d'humiliantes bassesses, pour amasser un peu de poussière et de boue? *Habens capita septem.* Ce ne sont pas là toutes les ressources du tentateur. Il a sept couronnes sur ses sept têtes, et dans ces sept couronnes, tout ce qu'il peut y avoir de contagieux dans les différents péchés dont est susceptible le cœur humain. C'est sur quoi roulent ordinairement toutes ses attaques, parce qu'il sait qu'entre la concupiscence et le péché il y a une liaison si étroite qu'il est sûr de voir régner les sept péchés capitaux, s'il peut une fois mettre en mouvement les trois grandes concupiscences. Ainsi, soit que les sept péchés capitaux coulent des trois concupiscences, comme de leur source, soit que les trois concupiscences ne se soutiennent que par les sept péchés capitaux, quelques armes qu'emprunte notre ennemi, il a toujours dans ces armes et la source, et le soutien de toutes sortes de péchés : *Habens capita septem.*

Et de là qu'en peut-il arriver, que ce qui arriva à ces étoiles du firmament qui furent jetées à terre : *Misit eas in terram.* Nous avons à nous soutenir contre nous-mêmes, et dans nous tout y favorise le parti du péché. Nous avons à nous soutenir contre tout l'enfer, qui met tout en œuvre pour nous entraîner dans le péché. Les élus eux-mêmes seront-ils en sûreté? Du moins est-il écrit qu'on les attaquera de toutes parts, et qu'on n'omettra rien pour les engager dans l'erreur. Disons-le, c'est l'élu, c'est le juste qui fait le grand objet de la fureur du démon ; c'est là cette viande choisie dont il se nourrit, au langage du prophète, et qui fait ses plus chères délices. Il ne regarde pas le pécheur comme une conquête digne de lui ; ou il le tient déjà dans ses fers, ou il est assuré de l'y tenir quand il le voudra. Le juste lui résiste, il se roidit contre ses traits, il semble insulter et braver sa fureur ; et c'est pour cela même qu'il tourne contre lui tous ses efforts. Il est de sa gloire de vaincre, et il se présentera par tant d'endroits différents, il fera jouer tant de différents ressorts, il remuera tant de passions différentes, que si

ce juste perd un seul moment de vue ou son âme ou son Dieu, il se rendra enfin. Et Dieu veuille que le démon, dès sa première victoire, ne fasse point d'un homme que nous regardions comme un saint, un libertin et un pécheur d'éclat! *Misit eas in terram.*

Ne vous rassurez point au reste sur tout ce qui semble vous dire que le tentateur craint de vous attaquer, ou que vous avez peu à craindre de ses attaques. Ce sont les ruses d'un ennemi qui ne cherche qu'à vous porter plus sûrement le coup mortel. Il affectera à votre égard une espèce d'inaction, il vous laissera tranquille sans vous arrêter, sans vous troubler même dans vos exercices de piété. Ce n'est pas à dire pour cela, dit saint Jérôme, qu'il soit loin de nous, ni moins occupé de ses projets de malice, il est toujours à la porte du pauvre pour le surprendre lorsqu'il s'y attendra le moins. Trop de bruit de son côté vous obligerait peut-être à vous mettre en défense. Une intrigue sourde et couverte des voiles spécieux d'une paix simulée ne vous effraiera point tant, mais peut-être ne vous sera-t-elle pas moins fatale. Ne vous fiez donc point, conclut ce Père, à ce calme apparent, c'est un calme qui vous menace d'une horrible tempête : *Tranquillitas hæc tempestas est.* Vous vous endormirez dans votre confiance, vous compterez sur la paix et le repos dont vous jouissez, et tout à coup mille objets étrangers viendront frapper vos sens; mille mouvements opposés entre eux s'élèveront au milieu de votre cœur, l'âme se verra comme agitée et combattue par mille désirs contraires; et parce qu'elle est attaquée brusquement, et dans un temps où elle se trouve sans armes, elle est défaite et vaincue avant même qu'elle ait pensé à se mettre en défense : *Misit eas in terram.* Fiez-vous encore moins à cette espèce de modération et de retenue dont semble user le tentateur. Il vous demandera d'abord peu de chose en apparence; ce peu pourtant, si vous le lui accordez, lui ouvrira insensiblement la porte de votre cœur. Ce ne sont point de ces fautes grossières qui révoltent une âme timorée : tout sera léger dans ses principes, et même, ce semble, dans ceux de la morale chrétienne; mais tout sera volontaire, léger attachement, légère aversion, légère médisance. Si vous y donnez, le démon poussera sa pointe, et se couvrant de mille prétextes spécieux, de ce qu'il y a de léger il vous fera passer à ce qu'il y a de plus grief. Tantôt ce sera un attachement justifié par la bienséance et la coutume; tantôt une aversion fondée sur la malice et la conduite injurieuse d'autrui; tantôt une médisance qu'il fera envisager comme nécessaire, et comme une juste et légitime récrimination. Ce n'est rien que ce que vous demande le tentateur; ce rien pourtant que vous lui accordez commence à l'introduire chez vous, à y établir ses espérances et ses droits; ce rien affaiblit, diminue les dons de la grâce; ce rien éloigne Dieu et vous conduit, comme pas à pas, au comble du malheur : *Misit eas in terram.* Ce n'est rien qu'une étincelle, et une étincelle négligée peut réduire en cendres les bâtiments les plus somptueux. Ce n'est rien que quelques gouttes d'eau, et quelques gouttes d'eau ramassées font couler à fond les plus grands vaisseaux. Il est certains points dans la loi qui paraissent de peu de conséquence; les mépriser, cependant, c'est, dit le Saint-Esprit, se préparer insensiblement un chemin aux plus grands désordres. Nous le voyons tous les jours. Dans votre pensée ce n'est rien que de se voir. En se voyant on se connaît, la connaissance produit la familiarité, et la familiarité produit le crime. D'abord ce n'est qu'une légère injustice : quelques pièces de monnaie prises à un homme riche, ce n'est rien dans votre pensée; et dans la mienne, fondée sur une expérience assez ordinaire, c'est une disposition à ce qu'il y a de plus criant dans le vol et l'injustice : *Misit eas in terram.* Ainsi, il n'est point d'homme tenté qui ne puisse dire à peu près ce que disait David, dans la crainte où il était de tomber entre les mains de Saül : *Quia uno tantum gradu, ego morsque dividimur* (I *Reg.*, XX), il n'y a qu'un pas entre moi et la mort; et si ce n'est pas d'abord dans toutes les tentations un pas de mort, parce que toutes ne me font pas mourir à la grâce, c'est toujours un pas qui me dispose à la perte de la grâce, et qui me conduit insensiblement à la mort. Notre nature est si fragile, si susceptible des impressions du péché, l'ennemi avec qui nous avons affaire, si rusé, si malin, si obstiné, que nous ne pouvons presque nous rassurer sur rien. Jésus-Christ était sans doute un de ces hommes extraordinaires dont la sainteté devait déconcerter tout l'enfer : mais il était homme; et le démon, dit saint Léon, compta si fort sur la fragilité humaine, qu'après s'être convaincu que Jésus-Christ était homme, il ne désespéra pas d'en faire un pécheur. Il fut trompé dans ses espérances, mais ce qu'il espéra vainement par rapport au Sauveur, nous apprend ce qu'il a à espérer vraisemblablement par rapport à nous, si nous ne levons continuellement les yeux vers ces montagnes éternelles, d'où doit venir toute notre force et tout notre secours; si nous ne marchons pas, comme on marche dans un pays ennemi, toujours les armes en main, toujours en état de défense; si nous défiant de nous-mêmes, nous ne fuyons pas ces occasions dangereuses, où la vertu la mieux établie chancelle toujours; si, perdant de vue les jugements du Seigneur, nous ne nous souvenons pas que le moment de notre chute peut être celui de notre perte. Ce n'est point en présumant de nous-mêmes, en bravant le danger, en nous relâchant de notre attention et de notre vigilance, que nous triompherons jamais. Veillons, prions, craignons, et nous éprouverons que la vertu même la plus faible peut se perfectionner dans la tentation.

SECONDE PARTIE.

Nous sommes tentés, et nous sommes fai-

bles ; nous sommes faibles et nous sommes tentés par des ennemis qui ont plus de force que nous n'avons de faiblesse : c'est ce qui doit nous faire craindre la tentation. Ce n'est pas néanmoins ce qui doit nous abattre, parce que de cette faiblesse Dieu en a pitié et il la soutient, et que de cette force, Dieu en est l'arbitre, et qu'il la réprime.

Dieu a pitié de notre faiblesse, et il la consulte, si je puis parler de la sorte, avant que de permettre ou d'envoyer la tentation. Aussi ne souffrira-t-il jamais, dit l'Apôtre, que nous soyons tentés au delà de nos forces ; *non patietur vos tentari supra id quod potestis* (I *Cor.*, X) : non point que Dieu se règle sur nos forces naturelles (en matière de vertu nous sommes tous naturellement presque aussi faibles les uns que les autres); mais sur la résistance que nous pouvons faire avec son secours, sur les progrès que nous avons faits dans les voies de la sainteté, sur l'expérience et la perfection que nous pouvons avoir acquises dans les pratiques de l'Evangile. De là cette diversité de tentations. On ménage les uns, tandis qu'on semble accabler les autres. Tobie passe par tout ce qu'il y a de plus rude ; c'est que sa vertu était une vertu solide et à l'épreuve de tout. Les Corinthiens sont livrés à de légères contestations, qui ne partent que de la reconnaissance qu'ils ont pour ceux qui leur ont annoncé la foi, et si les uns veulent être à Paul, les autres à Apollon, ce n'est point que ni les uns ni les autres veuillent quitter Jésus-Christ : *Non patietur vos tentari supra id quod potestis.*

En deuxième lieu, à cette tentation réglée sur l'état de faiblesse ou de force où nous nous trouvons, Dieu ajoute toujours l'assistance de sa grâce, et jamais il ne tire des trésors de sa justice les coups dont il nous frappe, qu'il ne tire des trésors de sa miséricorde les secours dont il nous soutient. Joseph est sollicité par l'épouse de Putiphar ; aussitôt la grâce lui rappelle ce qu'il doit à son Dieu et à son maître. Suzanne est attaquée par deux vieillards impudiques, et dans le même moment le Seigneur lui représente la rigueur de ses jugements. Le démon demande Pierre pour le cribler comme on crible le froment dans l'aire ; et d'abord Jésus-Christ prie pour lui, afin qu'il ne perde jamais cette foi, qui lui a mérité une si éclatante primauté dans l'Eglise de Dieu. Il arrive tous les jours à un homme tenté ce qui arriva aux enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone. Ils étaient environnés de feu sans être consumés, parce que l'ange du Seigneur faisait souffler un doux zéphir, qui tempérait l'ardeur et l'activité des flammes. Si Dieu voulait nous perdre dans la tentation, il ordonnerait, comme David l'ordonna par rapport à Urie, que nous nous trouvassions seuls et comme sans secours, là où il y aurait plus d'ennemis à combattre et moins d'espérance d'en revenir. Mais ayons des pensées plus dignes de lui et des bontés de son cœur. Il ne nous a faits que pour lui, et s'il nous livrait à nous-mêmes, à qui pourrions-nous être qu'à son ennemi ? Il pourvoit donc à notre faiblesse, autant par le choix des tentations que par la distribution de ses grâces. Il ne réprime pas moins la fureur du tentateur, et cela en tant de manières différentes, que dans la rage qui l'anime contre nous, rien peut-être ne lui fait plus de peine que les bornes qu'on lui prescrit. Tantôt il voudrait se répandre sur la terre, et on le lie dans le fond des abîmes. Tantôt il voudrait s'établir dans un pays pour le désoler, et on le jette dans un troupeau de bêtes immondes, avec qui il va se précipiter dans les eaux de la mer. Tantôt il voudrait se saisir de nos corps, et on lui défend d'y toucher. Tantôt il voudrait s'en prendre à notre âme et l'entraîner avec lui dans sa ruine, et on lui ordonne de la ménager. L'Evangile nous l'apprend : c'est toujours sur les ordres de Jésus-Christ que le démon est contraint de se régler. Nous le voyons dans Job, à qui cet esprit malin ne porte aucun coup sans une nouvelle permission. Nous l'éprouvons nous-mêmes : la terre entière serait ébranlée sur ses fondements, s'il était libre au démon d'user de tout son pouvoir. Cependant nous vivons, nous respirons ; et tandis qu'il frémit autour de nous, nous jouissons en repos des biens et des avantages de la vie : c'est qu'il ne dispose pas de nous à son gré. Nous avons nos faiblesses, il a ses bornes ; c'est un chien enragé, dit saint Augustin, mais enchaîné et qui ne fait de plaies qu'à ceux qui se jettent entre ses dents, et qui veulent être blessés : *latrare potest, mordere non potest.*

Ces deux vérités ainsi établies, je dis qu'il n'est point de vertu, quelque faible qu'elle soit, qui ne puisse se perfectionner dans la tentation. Comment cela ? C'est que comme il n'est point de vertu qui ne puisse résister, il n'en est point qui ne puisse trouver dans sa résistance de quoi s'exercer, de quoi s'épurer, de quoi s'affermir : de quoi s'exercer dans l'impossibilité où l'on est de vaincre, à moins qu'on ne mette en œuvre tout ce que la religion nous fournit de moyens de salut ; de quoi s'épurer, dans le dégoût et le détachement que produit la dure nécessité où l'on se trouve d'avoir toujours les armes en main ; de quoi s'affermir, dans l'heureuse habitude qu'on contracte en se soutenant, et plus encore en apprenant tellement à se connaître, qu'on n'est presque plus susceptible des impressions de cet orgueil secret, qui souvent corrompt et empoisonne les plus pures vertus. Reprenons ces différentes vérités.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, disait l'ange à Tobie, il était nécessaire que la tentation vous éprouvât : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* (*Tob.*, XII.) Comme si l'ange voulait dire par là que la vertu languit dès qu'elle n'est pas éprouvée, et qu'il faut être tenté pour montrer ce qu'on est. Abraham fut grand devant Dieu, mais c'est parce qu'il ne résista point quand il fut question de sacrifier son fils unique. Moïse fut grand devant Dieu, mais

c'est parce qu'il ne balança point, quand il fut question de préférer une vie cachée et pleine de contradictions, aux avantages qu'on lui faisait espérer dans la cour de Pharaon. Tobie lui-même avait été grand devant Dieu. Déjà il avait refusé d'adorer le veau d'or que Jéroboam avait élevé; déjà il avait visité plusieurs fois ses frères captifs, plus encore pour les animer à leur devoir par la sagesse de ses leçons, que pour les soutenir dans leurs besoins par la profusion de ses richesses et de ses biens; déjà il avait encouru l'indignation d'un prince cruel qui, ne pouvant souffrir qu'il ensevelît les morts de sa nation, avait ordonné qu'il fût lui-même mis à mort. Cependant, tandis que Dieu récompense Abraham du sacrifice qu'il était prêt à lui faire, et qu'il lui promet une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament; tandis que Dieu récompense Moïse de la vie obscure et cachée qu'il se détermina à mener avec son peuple, et qu'il en fait non-seulement le conducteur d'Israël, mais encore le ministre de toutes ses vengeances contre l'impie et l'obstiné Pharaon; Tobie ne semble avoir d'autres récompenses de ses premières épreuves, que des épreuves encore plus rudes, plus sensibles, et qui lui donnent lieu de montrer qu'un cœur qui est prêt à tout entreprendre, est prêt à tout souffrir: *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* Dans ces premières épreuves, Dieu était toujours à ses côtés pour le bénir, pour le consoler et lui faire goûter toute la douceur qu'il y a à soutenir ses intérêts et sa gloire. Mais juge-t-il à propos de l'exposer à de nouvelles attaques? Il se charge lui-même de le frapper, en le jetant dans l'aveuglement et de le priver de toute consolation de la part des hommes, en le livrant aux insultes de ses parents, aux railleries et aux reproches de sa femme. Quel exercice à sa vertu! Mais quelle source de mérite pour une vertu qui se soutient dans un si rude exercice! Tobie dans son aveuglement adore les jugements du Seigneur sur lui; aux insultes de ses parents il oppose les récompenses qu'on prépare à ceux qui s'attachent constamment au Dieu qui les gouverne; dans les railleries et les reproches de sa femme, il gémit sur une conduite si déraisonnable; il lève les yeux au ciel et le conjure d'oublier non-seulement ses propres péchés, mais ceux de sa famille et de tout son peuple. Telles sont les vertus que Dieu trouve dans ce grand homme, une soumission aveugle, un zèle ardent, une charité inébranlable; vertus qu'il n'a mises à cette épreuve, que pour lui donner lieu d'amasser de plus grands trésors de mérite et de gloire: *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.*

Ce qui était nécessaire à Tobie pour exercer dans lui une vertu supérieure, nous est nécessaire pour exercer dans nous une vertu faible, une vertu médiocre, et qui languirait toujours dans sa médiocrité, si elle n'était comme excitée et réveillée par la tentation: car que sait un homme qui n'est pas tenté? demande le Saint-Esprit chez l'*Ecclésiastique.*

A peine sait-il ce qu'il est. Content de lui-même pour quelques pas qu'il a faits dans les voies de la sainteté, comme il y est tranquille! Il se met peu en peine d'en faire davantage. Il ne pense qu'à jouir en paix de ses premiers travaux; et tandis que les saints tâchent d'aller de vertu en vertu, il s'en tient à celle qu'il a acquise, et la laisse comme enfouie dans le fond de son cœur, sans lui faire produire aucun de ces fruits de justice qui en font l'accroissement et la gloire. Quand, dans une situation de cette nature, on ne serait pas en danger de rentrer dans les routes d'iniquité et de crime qu'on a quittées (puisque, au langage de saint Bernard, ne pas avancer c'est reculer), du moins ne fait-on aucun progrès; on demeure toujours dans son même état, et si le juge venait alors, il ne trouverait qu'un de ces serviteurs négligents à qui il reproche avec tant d'aigreur, qu'ayant reçu un talent, il n'a qu'un talent à présenter. Il faut donc qu'on vienne vous tirer de cette espèce d'assoupissement, et vous forcer à combattre, afin de vous donner lieu d'augmenter et votre fonds et vos couronnes. La tentation sera cet instrument salutaire dont Dieu se servira; il lui permettra de fondre sur vous de tout côté. Tantôt ce seront des passions effarouchées qui se soulèveront, et, si vous ne les réprimez, elles prendront le dessus; tantôt ce seront des sens rebelles qui chercheront à porter chez vous mille sources de péchés; pour peu que vous les écoutiez, ils ne tarderont pas à y porter la mort; tantôt ce sera cet ange de Satan qui, agissant par lui-même ou par ses ministres, emploiera ses différents traits, selon les différentes circonstances où vous vous trouverez. A la vue d'une opulente fortune, il vous tentera d'avarice; de vengeance au souvenir d'un affront et d'une insulte; d'impudicité à la représentation de je ne sais combien d'idées déshonnêtes qu'il excitera dans votre esprit, malgré vous. Si vous n'allez au-devant de tous ces artifices, il s'établira et vous soumettra enfin à ses lois. Dieu lui-même semblera se déclarer contre vous; il vous reprochera vos péchés passés, et permettra que vous tombiez dans mille agitations mortelles sur ce que vous avez fait pour les expier; peut-être affectera-t-il de vous cacher sa face et de vous jeter dans ces épaisses ténèbres où on ne le voit plus que comme en énigme, et d'une manière si obscure qu'on craint même souvent de n'avoir pas à son égard ce qu'il y a d'indispensable et d'essentiel dans la foi. Dans ces tentations différentes, à moins qu'on ne veuille se rendre lâchement et sans combat, quel exercice à toutes sortes de vertus? Contre les sens et les passions qui frémissent au milieu de vous, il faudra vous armer de ce glaive qui soumet la chair à l'esprit, qui retranche au vieil homme toutes ses différentes ressources, et le réduit à plier sous le joug de celui qui est venu renouveler toutes choses. Contre ces différents objets

que l'esprit de Satan vous proposera au dehors pour exciter la convoitise ou la sensualité, il faudra porter votre âme entre vos mains, la veiller de près, ne l'occuper que des vérités éternelles; fuir le monde et renoncer à tout ce que son commerce peut avoir de dangereux pour vous. Dans les perplexités où Dieu vous jettera, ou dans lesquelles il vous laissera tomber, soit par rapport au pardon de vos péchés, soit par rapport aux mystères de sa divinité, il faudra lui rappeler ses anciennes miséricordes, le faire souvenir qu'il a déclaré lui-même qu'il ne veut point la mort même des plus grands pécheurs, lui exposer vos pleurs et vos larmes passées, les redoubler, et briser de nouveau votre cœur devant lui. Dans l'amertume et la douleur, il faudra vous jeter à ses pieds, lui protester que jamais vous n'adorerez d'autre Dieu que lui; qu'il peut vous laisser dans vos ténèbres, mais que vos ténèbres n'empêcheront pas que vous ne lui rendiez ce que mérite l'excellence et la supériorité de son être.

Tout cela peut-il se faire sans pratiquer mille actes de différentes vertus, sans appeler à son secours la mortification pour se réduire aux termes du devoir, la vigilance pour s'y maintenir, la confiance pour s'y animer, la foi pour s'y affermir, malgré tout ce qu'on peut essuyer de contradictions et de difficultés; sans avoir toujours les yeux ouverts sur sa bassesse pour s'humilier, sur les dangers que l'on court pour se précautionner, sur les miséricordes du Seigneur pour le conjurer éternellement qu'il se souvienne de sa pauvre créature, et que, s'il la veut éprouver, il ne souffre pas que ces épreuves puissent jamais tourner à sa perte?

Il n'est question que de vouloir; le champ est ouvert, puis-je vous dire ici, comme le disait saint Paul aux Corinthiens, parlant de lui-même: les ennemis sont en grand nombre, mais aussi le secours est prêt, et Dieu ne cherche pas mieux que de vous en faire sentir l'efficacité et le pouvoir. Demeurez seulement fermes dans la foi, agissez avec force, et vous éprouverez qu'il n'y a rien de si propre à exercer la vertu que la tentation: *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* J'ajoute qu'il n'y a rien de plus propre à l'épurer par le dégoût et le détachement que produit la dure nécessité où l'on se trouve d'avoir toujours les armes en main.

On se lasse de combattre quand on est toujours en danger d'être vaincu; on soupire après la paix, on la demande, et, jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue, on se regarde toujours comme sur le penchant de sa ruine. Telle est la situation du juste qui est tenté; ses ennemis s'élèvent de toute part: au dedans, au dehors, partout ce sont des piéges dressés à son innocence. Quand nous pourrions nous rassurer sur le passé, rien ne peut nous répondre de l'avenir. Je sais ce qu'il m'en a coûté de vaincre, si pourtant je puis me flatter avec quelque certitude d'avoir vaincu; mais quand j'aurais vaincu, je ne puis rien me promettre sur mes victoires passées. Parce que je n'ai pas péché aujourd'hui, je ne suis pas impeccable pour demain; je connais la légèreté et l'inconstance de ma volonté; j'ai devant les yeux mille chutes qui me font souvenir que, dans le même moment presque, on peut être saint et pécheur. Dans cet état, que peut faire une âme qui craint pour son salut? Elle sent ce qu'elle se doit, elle sent ce qu'elle doit à Dieu, mais elle ne sent pas moins ce qu'elle est et ce qu'elle peut devenir, et, partagée entre des sentiments si différents, elle s'élève comme naturellement vers celui de qui elle attend sa délivrance; elle s'attache à lui par tout ce que la religion a de pratiques de piété, et si elle ne peut pas l'engager à la recevoir encore dans son sein, du moins elle n'omet rien pour l'engager à se tenir si près d'elle, qu'elle ne vive que dans lui et pour lui.

Ce n'est point là, je l'avoue, ce qu'éprouve le pécheur; il ne sait ce que c'est que résister, et s'il a à combattre, ce n'est point avec le tentateur, à qui il se rend d'abord: c'est avec sa conscience, qui lui reproche sa lâcheté à se rendre. Ce n'est point non plus ce qu'éprouve le tiède; dans la tiédeur qui le possède, souvent à peine il s'aperçoit qu'il est tenté, ou s'il s'en aperçoit, jamais il ne connaît autant qu'il le faudrait, la malignité et le danger de la tentation. Mais les saints l'ont éprouvé, l'Apôtre l'éprouvait dans cette contradiction qu'il y avait chez lui entre l'esprit et la chair. Selon l'esprit il aimait la loi, et se faisait un devoir et un plaisir de l'observer dans toute son étendue; selon la chair il se sentait comme entraîné au péché, et trouvait dans ses membres une loi qui résistait à la loi de l'esprit. Là-dessus il gémit sur ses misères, il se regarde comme un homme qui marche entre la vie et la mort, il demande avec instance d'être délivré de ce corps de péché où il languit; et s'il est pas exaucé en cela, tout ce qui le console, c'est l'espérance de ne pas se rendre indigne de la grâce de Jésus-Christ, qu'on lui promet: *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII.) C'est ce qu'éprouve tout homme qui craint véritablement pour son salut; tout l'effraye, la fureur de ses ennemis,, la malignité de ses penchants, sa faiblesse suceptible de tant de mouvements différents; et dans ces frayeurs, s'il ne néglige rien pour engager Dieu à prendre sa défense, s'il ne se lasse pas de combattre, parce qu'il sait que sa vie est une milice sur la terre, il souhaiterait pourtant qu'il plût à Dieu de mettre fin à ses combats et de les couronner: *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Non point pourtant que la crainte attriste le juste, ou que ses désirs le troublent. Il craint, mais il espère; il désire, mais il se soumet; et se faisant de son espérance et de sa soumission comme un rempart contre sa crainte et ses désirs, il reçoit la tentation sans se laisser abattre, parce qu'il compte sur le secours qui lui est promis, et la soutient sans se rebuter, parce qu'il est sûr que tôt ou tard le calme lui

sera rendu. Heureuse l'âme, qui est ainsi préparée contre la tentation! C'est cette cité de l'Ecriture, qu'il est impossible de réduire, à moins qu'on n'ait abattu tout ce qu'elle a de murs et d'avant-murs, qui lui servent de défense. Que le tentateur tende ses piéges, qu'il les multiplie, qu'il redouble ses attaques, il en sera à peu près, si j'ose le dire, comme il en fut de Jésus-Christ; conseils malins, offres injustes, demandes impies au dehors, au dedans résistance, insensibilité, mépris. C'est ainsi que tout tourne à l'avantage de ceux qui craignent et qui aiment Dieu; ce qui pourrait les souiller les épure, et le démon trompé dans ses espérances se voit confondu par là même, par où il prétendait triompher, et réduit à se reprocher qu'en voulant les perdre, il leur a donné lieu de se perfectionner.

Enfin, à force de combattre et de vaincre, on se forme à une vie de combats, on se rend au bout comme invincible. Tel est l'effet d'une bonne habitude: elle facilite les choses, et les rend si aisées, qu'on les fait comme naturellement et presque sans peine: non que je veuille dire, que parce que nous avons triomphé souvent, nous puissions présumer de nos forces, ou mépriser celles du tentateur; nous ne pourrons braver sa fureur que quand nous serons délivrés de ce corps de péché, ni compter sur notre cœur, que quand il sera entre les mains de celui qui l'a formé; mais c'est qu'il en est de cette milice à peu près comme de celle de la terre: plus on s'y exerce, plus on en connaît les détours et les ruses, plus on se durcit contre ses fatigues et ses dangers. Que l'ennemi se présente de loin et avec certains traits, qui en apparence ne peuvent blesser que légèrement: on le voit venir, et convaincu, que ce qu'il appelle rien, est une disposition aux plus grands crimes, dans ce rien même qu'on lui refuse, on élude ses plus dangereux artifices. Qu'il tombe brusquement, et qu'il s'efforce de surprendre et d'entraîner par une irruption subite et imprévue: on l'attend, et instruit comme l'on est sur le passé, qu'il est à la porte du cœur, lorsqu'il paraît plus éloigné, on le reçoit les armes en main, et on fait retomber sur lui toute la honte de sa prétendue surprise. Qu'il multiplie ses attaques et ses assauts: on les soutient dans la pensée qu'il faut combattre, si l'on veut être couronné; plein de ces saintes maximes qu'on s'est formées, on les rappelle salutairement, et elles déterminent à passer par-dessus tout ce qu'il peut y avoir de peine à résister, ou d'attraits à succomber. D'ailleurs accoutumé à lever les yeux au ciel, on les y lève au premier souffle de la tentation; on appelle Dieu, à son secours, et Dieu accoutumé de son côté, si j'ose parler de la sorte, à protéger singulièrement ceux qui mettent toute leur confiance en lui, se lève à leur voix, les entoure du bouclier de sa force, et les couvre de l'ombre spéciale de ses ailes. Et de là, de l'union de ces deux volontés, de celle de la créature attachée à Dieu par sa fidélité et sa confiance, de celle de Dieu attaché à la créature par ses profusions et ses bontés, qu'en peut-il arriver, que ce qui est écrit dans le Prophète? Vous avez eu recours au Seigneur, il vous portera entre ses mains; il fera tomber à vos pieds les traits de cet ennemi malin, qui en plein jour comme dans les plus épaisses ténèbres, est toujours prêt à fondre sur vous, et il vous conduira si sûrement à travers tout ce qu'on peut vous dresser de piéges, que vous ne semblerez y avoir été exposé que pour vérifier ces oracles consolants, qui nous assurent qu'on se soutient jusqu'au bout, quand on s'est heureusement accoutumé à se défier de soi-même, et à attendre tout de Dieu.

Mais ce qui semble encore plus vous répondre d'une solidité de vertu à toute épreuve, c'est que dès que vous êtes tenté, vous êtes à couvert de la tentation la plus flatteuse, la plus séduisante pour un cœur qui oublie ce qu'il est. Quand on fait le bien sans contradiction, et qu'on se voit applaudi partout, qu'il est dangereux qu'on ne ravisse à Dieu la gloire qui lui est due, et qu'en croyant le servir, on ne serve la vanité de ses désirs! C'est le propre de l'orgueil de se nourrir de ce qu'il y a de bon dans nous, et de nous y faire trouver mille retours avantageux sur nous-mêmes. Mais quel retour cet orgueil peut-il exciter dans l'esprit d'un homme qui est tenté? Sur quoi pourrait-on repasser avec cette complaisance secrète, qui gâte tout dans la vertu, et lui communique je ne sais quelle malignité qui la change en vice? Toujours occupé à prendre ses mesures pour éviter la tentation, toujours en mouvement pour la repousser, flottant toujours entre la crainte et l'espérance, poursuivi de toute part, incapable de vaincre sans le secours d'en haut, incertain si l'on a vaincu avec ce secours, ne pouvant jamais, ni se rassurer sur le passé, ni se répondre de l'avenir, ne faisant jamais le bien avec la douce consolation de savoir qu'on fait tout le bien qu'on peut, et aussi parfaitement qu'on le doit, craignant même souvent, que dans le bien qu'on fait il n'y ait plus à punir qu'à récompenser, et qu'au lieu d'aller de vertu en vertu, on n'aille de péché en péché; dans une situation de cette nature, si on ne se laisse pas abattre, parce qu'on sait ce qu'on a à espérer, on n'oserait pourtant se rassurer, parce qu'on sait également ce qu'on a à craindre; de sorte que si l'humilité est comme la gardienne de toutes les vertus, la tentation en est comme la mère, non-seulement en nous fournissant mille occasions de les exercer, non-seulement en les épurant, et leur ôtant tout ce qui peut s'y mêler de grossier et de terrestre, mais encore en nous les cachant, après nous y avoir affermis, et les dérobant tellement à notre vue, qu'étant dans nous comme si elles n'y étaient pas, elles y sont comme dans le lieu de leur défense et de leur asile.

Tant il est vrai, si j'ose ajouter quelque chose à la parole de l'ange à Tobie, qu'il nous est, non-seulement nécessaire, mais

encore utile et avantageux d'être tentés, puisque la tentation donne à notre vertu un exercice digne d'elle, une pureté qui la rend tous les jours plus agréable au Seigneur, et une espèce d'immutabilité, qui la fixe et l'attache comme inséparablement à celui qui doit la couronner; *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.*

Mais parce que plusieurs n'éprouvent pas ce que je dis, et que la tentation leur est ordinairement une matière de péché plutôt que de vertu, voici les avis que leur donnent ceux qui se sont le plus étudiés à nous former à ces sortes de combats, et qui, mis à profit, feront sentir à l'homme le plus faible que, s'il le veut, ce n'est que pour son avancement et son salut qu'il est tenté.

Avant que la tentation vienne, armez-vous d'une forte résolution de vous laisser plutôt arracher la vie que la grâce; une volonté qui chancelle n'est pas en état de se soutenir longtemps : aussi, est-ce de ce peu de fermeté que procèdent toutes nos chutes. Nous n'aimons Dieu, pour ainsi dire, qu'à demi, et si dans quelques moments de ferveur il nous semble que rien ne sera capable de nous ébranler, comme ces moments sont rares, il est rare aussi de nous voir résister. Un cœur ferme s'élève contre le démon dès que le démon s'élève contre lui, et court à sa défense dès qu'il s'aperçoit qu'on l'attaque. Ainsi, tous les jours, plusieurs fois chaque jour, protestez à Dieu, avec le Prophète, que vous êtes à lui, et que rien ne vous en séparera jamais. Si ces protestations sont sincères, le tentateur craindra de vous attaquer, ou, s'il vous attaque, ce sera à sa confusion et à sa honte; et parce que les résolutions les plus fortes ne sont efficaces qu'autant qu'elles sont soutenues d'en haut, conjurez le Père des miséricordes que, s'il veut donner sur vous quelque pouvoir au tentateur, il ne livre pas du moins votre âme à sa fureur et à sa rage. Nous ne vous demandons point, Seigneur, précisément d'être à couvert de toute attaque; vos jugements ne sont qu'équité : jugez, et nous nous soumettons; mais nous vous demandons que ces attaques ne tournent jamais à la gloire de celui dont vous vous servez pour nous exercer, de peur qu'il n'ose se vanter que ses efforts l'ont emporté plus sur votre grâce que sur notre faiblesse : *Ne quando dicat inimicus : Prævalui adversus eum.* (*Psal.* XII.)

Malgré la soumission que vous devez sur ce point, j'ose dire que vous pouvez demander à Dieu, sans crainte de lui déplaire, qu'il vous délivre de certaines tentations: de ces tentations fortes et véhémentes qui entraînent le cœur comme malgré lui; de ces tentations qui s'insinuent avec tant d'artifice, que souvent elles ont fait leur coup avant, pour parler ainsi, qu'on s'en soit aperçu; de ces tentations que nous savons, par une longue expérience, avoir toujours triomphé de notre faiblesse. Comme cependant nous ne pouvons pas aller contre les conseils du Seigneur, et qu'il jugera peut-être à propos, ou pour nous punir, ou pour nous éprouver, de nous exposer à des tentations de cette nature, c'est ici que, selon le conseil du Sauveur, il faut redoubler et nos prières et notre vigilance : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* (*Matth.* XXVI.) La tentation qu'il préparait à ses disciples était dangereuse. Il s'agissait, ou de le renoncer, ou de le confesser à la vue de ses plus grands ennemis. Priez, leur dit-il, non point précisément que la tentation ne vienne pas jusqu'à vous, c'est par où je prétends m'assurer de votre fidélité, mais que vous n'entriez point en tentation, et que, malgré tout ce que vous me verrez souffrir, vous ne rougissiez ni de ma doctrine ni de mon nom. C'est tout ce que j'attends de vous, et tout ce que vous avez à demander à mon Père : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

Vous priez, mais vous laissez courir votre cœur après tous les objets qui se présentent. Dieu n'est pas obligé de se tenir à la porte de votre cœur pour en disputer l'entrée au tentateur, et quand une fois il y sera entré, je ne sais s'il sera en votre pouvoir de l'en chasser. Veillez donc, selon les conseils du même Sauveur, et joignez la vigilance à la prière : *Vigilate.* Vigilance qui, au terme du Sage, vous engage à employer tous vos soins à la garde de votre cœur : *Omni custodia, serva cor tuum* (*Prov.* IV); à fuir ces occasions périlleuses où la vertu la mieux établie chancelle toujours; à choisir avec de grandes précautions ceux avec qui vous voulez vivre, de peur que d'une société d'amitié vous ne passiez à une société de crimes; à retenir vos sens, et à ne pas donner à vos yeux ni à vos oreilles la liberté de tout voir et de tout entendre : un moment de curiosité entraîne souvent bien des années de repentir. *Serva cor tuum;* c'est le cœur qu'il faut garder, parce que c'est dans le cœur que se forme le péché; qu'il faut garder dans tous les âges : la vieillesse a ses infirmités et ses misères aussi bien que la jeunesse; qu'il faut garder dans toutes les conditions : on pèche dans la hutte du pauvre comme dans le palais du grand; qu'il faut garder dans tous les lieux : le démon se fait redouter dans le désert comme dans les villes; qu'il faut garder contre presque toutes sortes de personnes, parce que toutes presque peuvent nous être des pierres de scandale, les unes d'une manière, les autres d'une autre; qu'il faut garder enfin par toutes sortes de voies, macération, austérité, fuite, éloignement. Un cœur ainsi gardé est à couvert de toute surprise : *Omni custodia, serva cor tuum.*

Quand, après toutes ces mesures, la tentation se présentera, recevez-la avec résignation, mais résistez-lui avec force. Recevez-la avec résignation, c'est un fléau dont Dieu se sert pour vous punir : adorez la main qui vous frappe.

C'est un feu dont il se sert pour vous épurer; remerciez-le du soin qu'il prend de votre avancement; mais résistez-lui avec force, et ne vous laissez pas abattre comme ces lâches qui, à l'approche de l'ennemi, posent

honteusement les armes. Jésus-Christ, qui a voulu être tenté pour nous instruire par son exemple, nous ouvre, dans la manière dont il a soutenu le combat, une voie infaillible à la résistance : *Vade, Satana : scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies* (*Matth.*, IV) ; retire-toi, Satan, il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Avec une pensée de cette nature, il me semble que tous les efforts de l'enfer doivent tomber à nos pieds. Tu m'offres des plaisirs, séducteur détestable ; et n'est-il pas écrit que autant que l'âme aura été dans les plaisirs, autant elle sera dans les tourments ? *Vade, Satana ;* retire-toi, esprit de Satan, porte ailleurs tes frivoles et fragiles attraits; je ne saurais me résoudre à les goûter au risque de perdre un Dieu. Tu voudrais m'éblouir par tes vains projets d'ambition, enflammer ma cupidité par cette multitude de biens périssables que tu présentes à tes adorateurs ; et n'est-il pas écrit que, tandis qu'on fera grâce au petit, on jugera le grand sans miséricorde; que tout ce qui aura été amassé aux dépens de la loi sera consumé par le feu ? *Vade, Satana ;* retire-toi, esprit de Satan, et cherche parmi tes partisans de ces insensés qui goûtent et qui suivent tes malheureuses maximes; pour moi, tout ce qui me convient, c'est d'ambitionner le royaume de Dieu et sa justice. En vain voudras-tu me dire que c'est peu de chose, que ce n'est rien que ce que tu me demandes : est-ce peu de chose que de désobliger un Dieu pour un rien ? Y a-t-il rien de petit dans le service d'un Dieu ? Si ce n'est rien, pourquoi t'empresser toi-même si fort à me le demander? Pourquoi me fatiguer, et te fatiguer toi-même pour un rien ? Mais ce n'est rien ! Quoi, ces dissolutions honteuses, ces artifices injustes, ces voies criminelles que tu suggères, ne sont rien ? *Vade, Satana;* retire-toi, esprit de Satan : j'ai un Dieu à servir, trop heureux de pouvoir lui rendre mes services, trop honoré, s'il daigne les recevoir : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Si vous vous armez de ces pensées, si, armés de ces pensées, vous levez les yeux vers celui de qui dépend toute votre force et toute votre résistance, le tentateur se retirera, les anges du Seigneur se rangeront autour de vous, le Seigneur lui-même viendra vous inviter à aller jouir avec lui du fruit de votre victoire. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

Pour le second dimanche de Carême.

SUR LE SCANDALE.

Domine, bonum est nos hic esse. (*Matth.*, XVII.)

Seigneur, qu'il nous est doux et avantageux d'être ici :

Pourquoi Pierre veut-il rester sur le Thabor et y bâtir trois demeures ? N'est-ce point qu'il cherche encore ici à être un sujet de scandale à son Maître, comme son Maître le lui reprocha dans une autre rencontre, et que, n'osant plus le détourner ouvertement de la croix, comme il le faisait alors, il tâche de l'en éloigner insensiblement, en le retenant dans un lieu où sa gloire brille avec tant d'éclat ? *Vade post me, Satana, scandalum es mihi.* (*Matth.*, XVI.) Quoi qu'il en soit de la pensée de l'Apôtre, il est sûr que ses vues ne sont pas celles du Sauveur, et que si le Sauveur eût été susceptible de scandale, il aurait été scandalisé des discours de son disciple.

Sur quoi, sans entrer dans les avantages qui nous attendent dans le royaume de Dieu, comme semble naturellement nous y inviter notre évangile, je viens bannir s'il se peut tous les scandales du milieu de son Eglise. Fasse le ciel que je réussisse si bien dans mon dessein, qu'il ne reste rien à cueillir à ces anges exterminateurs qui doivent jeter dans le feu, et ceux qui ont répandu le scandale, et ceux que le scandale a entraînés dans les voies de l'iniquité !

Qu'est-ce donc qu'un scandaleux ? Un homicide, s'il en faut croire saint Augustin, qui par sa conduite déréglée porte la mort dans l'âme de son frère : *Occidunt male vivendo ;* un déicide, s'il en faut croire saint Bernard, qui porte sa fureur plus loin que ne le firent ceux mêmes qui se déchaînèrent si impitoyablement contre la personne sacrée du Sauveur : *Horrendum penitus sacrilegium, quod ipsorum videtur excedere facinus, qui Domino majestatis sacrilegas manus injecerunt ;* un dénaturé, un insensé, s'il en faut croire l'Ecclésiastique, qui se précipite dans la fosse qu'il creuse aux autres, et qui trouve sa perte dans les piéges qu'il tend à son frère : *Qui foveam fodit, incidet in eam : et qui laqueum alii ponit, peribit in illo.* (*Eccli.*, XXVII.) De sorte que le scandaleux est également ennemi de vos intérêts, de ceux de Jésus-Christ et des siens. De vos intérêts, en fermant à votre âme le chemin de la vie ; des intérêts de Jésus-Christ, en le privant du fruit de son sang et de sa mort; de ses propres intérêts, en se chargeant d'un péché irréparable et comme irrémissible. En fermant à votre âme le chemin de la vie, il ruine l'ouvrage de votre salut. En privant Jésus-Christ du fruit de son sang et de sa mort, il ruine l'ouvrage de sa rédemption. En se chargeant d'un péché irréparable, et comme irrémissible, il ruine l'ouvrage de sa réconciliation.

Il ruine l'ouvrage de votre salut par les désordres où il vous engage : premier point. — Il ruine l'ouvrage de la rédemption par les obstacles qu'il oppose à ses progrès : second point. — Il ruine l'ouvrage de sa réconciliation par les difficultés presque insurmontables qu'il y fait naître : troisième point. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne suis point surpris que le péché soit aujourd'hui répandu partout. Partout on travaille à le mettre en honneur ; n'est-il pas naturel qu'il domine en souverain et en maître ? Pécher en secret, c'est un mal ; mais pécher en public, et chercher à se faire au-

tant de complices que de témoins de son péché, c'est d'un mal particulier en faire un mal général et commun.

Tantôt ce sont des œuvres qui engagent au mal, ou par elles-mêmes, ou par l'ignorance et la faiblesse de ceux qui en sont les spectateurs; tantôt ce sont des discours libres et séduisants, ou des peintures indécentes; tantôt ce sont des conseils pernicieux ou des commandements déraisonnables et injustes. Toujours ce sont comme autant de traits de mort qui ne sont lancés que pour porter la dissolution et le libertinage dans les cœurs : *Occidunt male vivendo.*

OEuvres qui par elles-mêmes engagent au mal. De cette nature sont presque toutes sortes de péchés, de quelque espèce qu'ils puissent être, dès qu'ils sont exposés aux yeux du public. Comme nous naissons tous avec une pente au péché, à la vue du péché notre pente se réveille. Nous allons à lui par notre propre poids; et si nous ne vous suivons pas toujours, parce que nous réprimons l'attrait, rarement arrive-t-il qu'en vous voyant pécher nous n'entendions au milieu de nous je ne sais quelle voix maligne qui nous dit de vous suivre. Il faut cependant l'avouer : il est certains péchés dont nous nous défendons plus difficilement, ou parce qu'ils flattent plus nos inclinations et nos penchants, ou parce que nous les voyons commettre par certaines personnes dont l'exemple fait plus d'impression sur nos esprits et sur nos cœurs. Et c'est ici proprement que se renouvelle cet ancien désordre qu'introduisit parmi le peuple de Dieu le commerce et la communication qu'il eut avec les étrangers. Il se mêla et fit société avec les incirconcis; il en prit les maximes et les mœurs, et en tira un si grand sujet de scandale, qu'il en vint jusqu'à immoler ses propres enfants au démon : *Commisti sunt inter gentes, didicerunt opera eorum : factum est illis in scandalum, et immolaverunt filios suos dæmoniis.* (*Psal.* CV.) Nous vous voyons donner au déréglement de la passion tout ce qu'elle peut souhaiter : courir partout où l'on peut s'ouvrir une voie au crime, nouer mille intrigues, dresser mille piéges pour enhardir le vice ou pour ébranler la vertu. Nous vous voyons employer la fraude et l'artifice pour vous élever, la fourberie et l'injustice pour vous enrichir, et, dans votre élévation et vos richesses, faire gloire d'une impiété d'éclat, d'une irréligion déclarée; et, pour dire quelque chose qui convienne plus particulièrement au temps où nous sommes, nous vous voyons mépriser la sainteté de ces lois par où l'Eglise prétend s'assurer de la fidélité de ses enfants, traiter nos jeûnes d'observances superstitieuses, rejeter tout choix dans les viandes, manger de tout sans discernement, ou plutôt aller comme discerner ce qui est défendu pour le faire servir sur vos tables avec quelque espèce d'insulte et de mépris pour ceux qui se font un devoir de la soumission. Nous vous voyons violer la sainteté de ces jours que la religion a spécialement consacrés à la célébration de nos augustes mystères, profaner nos plus augustes mystères eux-mêmes par les irrévérences les plus monstrueuses, et porter jusque dans le lieu saint cette abomination de la désolation dont se plaignait autrefois le Prophète, et qui ferait de la maison de Dieu, si votre impiété prévalait, une retraite d'iniquité et de crime.

Et qui êtes-vous, vous que nous voyons ainsi plongés dans des désordres si propres à ébranler notre fidélité? Dans la dépravation de vos mœurs, peut-être une de ces personnes, qui, par l'autorité de sa charge, devrait régler toute une ville ou l'édifier par la régularité de sa conduite; dans vos désirs effrénés d'élévation et de grandeur, peut-être un de ces pères de famille dont les enfants étudient toutes les démarches avec soin pour en profiter eux-mêmes utilement un jour; dans l'usure de votre commerce, peut-être un de ces publicains qui tient tout un peuple attaché à ses intérêts ; dans les excès de votre irréligion et de votre impiété, peut-être un de ces grands qui entraîne après lui tous ceux qui lui sont dévoués ; dans cette hardie et téméraire transgression des lois de l'Eglise, peut-être un de ses anciens domestiques, un de ceux qu'elle a vus naître dans son sein, et qu'elle a faits comme les dépositaires de ses maximes et de ses lois.

Si nous n'avions avec vous ni liaison ni rapport, le déréglement de votre conduite serait pour nous sans conséquence ; ou nous ne vous verrions pas pécher, ou nous fuirions à la vue de votre péché. Mais nous vous sommes si étroitement liés, nous vous appartenons par tant d'endroits, nous sommes tellement mêlés et confondus avec vous, que, malgré toutes nos précautions et tous nos soins, nous sommes contraints d'être les témoins et les spectateurs de vos désordres : *Commisti sunt inter gentes.* Et parce que la nature goûte tout ce qui la flatte, vos œuvres de péché ne tardent guère à nous devenir comme autant de leçons de péché ; nous nous instruisons sur vos œuvres, et nous nous formons insensiblement à une vie de dissolution et de péché : *Didicerunt opera eorum.* De là ces fausses maximes dont nous nous prévenons en faveur du péché, ces recherches criminelles de tout ce qui peut conduire au péché, cet entêtement et cette fureur à courir après le péché : *Factum est illis in scandalum.* Ainsi, nous asservissons-nous à ces maîtres à qui nous vous voyons asservis vous-mêmes, sacrifiant le Dieu de nos pères à ces fausses divinités qui ont tout votre encens et tous vos hommages : *Et immolaverunt filios suos dæmoniis.*

Je n'exagère point. Tandis qu'on conservera au vice ce caractère d'opprobre qui lui est naturel, on se retiendra, malgré tous les efforts de la passion. Mais ôtez-lui ce caractère odieux, faites-le paraître avec éclat, je dis avec cet éclat que semble lui donner le rang, l'emploi, l'âge et l'état de ses partisans; dès lors la passion s'y portera sans ménagement et sans mesure. On veut se conformer à ceux en qui on reconnaît quelque supériorité,

ou du moins on croit pouvoir faire sans honte ce qui semble être si hautement autorisé. Tant il importe à ceux qui ont quelque prééminence par-dessus les autres de se régler de telle sorte, que de leur mauvaise conduite on ne puisse jamais tirer aucun avantage contre la loi.

Ainsi, vous qui, plus heureux que nos frères nouvellement réunis, avez eu l'avantage d'être élevés dans le sein de la catholicité même, quel respect ne devriez-vous pas avoir pour la sainteté de nos pratiques? La religion est, pour ainsi dire, entre vos mains, et tels que vous serez, tels seront ceux qui vous environnent. Mais ce n'est pas de quoi l'on se met en peine. Que les étrangers soient scandalisés ou non, peu importe: on se met hardiment au-dessus de la loi, on rejette cette distinction gênante qu'elle établit entre ce qui est permis et ce qui est défendu; et Dieu veuille qu'on ne s'inscrive point en faux contre tout ce qu'elle a de dur et d'incommode à la nature! Dieu veuille que, par une basse complaisance pour ceux qui ne croient pas, on n'applaudisse point à leurs erreurs! Dieu veuille qu'on n'envenime point leur éloignement par ces traits de raillerie et de mépris que fournit le libertinage, et que l'hérésie reçoit comme un secours qui lui vient de la part même de ses ennemis! Dans une si horrible contradiction de précepte et de conduite, que pouvons-nous faire, qui avance l'ouvrage du Seigneur? Vous détruisez de votre côté ce que nous tâchons d'établir du nôtre. Que peuvent nous dire ceux que nous cherchons à ramener? Que nous commencions à ramener ceux qui font profession de penser comme nous; qu'ils ne sont pas obligés d'être plus saints que ceux qui ont sucé la saine doctrine avec le lait; en un mot, qu'ils seront ce qu'ils doivent être, quand vous le serez vous-mêmes. Ils ont tort de se couvrir ainsi de votre malice: mais enfin ils s'en couvrent, et par là vous devenez à tout un peuple comme le fauteur et le soutien de son endurcissement et de son erreur : *Factum est illis in scandalum.*

Ainsi, vous qui, dans la sublimité de votre rang, disposez, pour ainsi dire, des cœurs à votre gré, pouvez-vous combattre nos mystères par vos téméraires et audacieux discours, ou les rendre méprisables par vos scandaleuses et sacriléges irrévérences, sans chercher à couvrir la religion de honte, et la faire passer pour une fable devant ceux qui se font un mérite d'encenser jusqu'à vos défauts? Vous vous êtes convaincus en mille rencontres que vous êtes comme la règle vivante de leur conduite; qu'ils sont dans le devoir, quand vous y êtes ; qu'ils s'écartent dès que vous vous écartez. Pourquoi donc lever si hardiment devant eux l'étendard de l'irréligion et de l'impiété, si ce n'est pour vous procurer le plaisir malin de les voir aussi gâtés, aussi corrompus que vous? *Factum est illis in scandalum.*

Ainsi, vous qui, dans l'étendue de votre commerce, tenez je ne sais combien de personnes engagées dans vos usures et dans ces voies déraisonnables et injustes que vous fournit l'avidité d'un gain exorbitant, ne devez-vous pas vous regarder comme le soutien et l'âme d'une société qui ne subsiste que par le crime? Sans vous, tout serait dans l'ordre : mais notre fortune dépend de la vôtre, et pour l'établir plus avantageusement, nous ne craignons pas de sacrifier à un vil et méprisable intérêt, et notre conscience, et les lois les plus sacrées de l'Evangile : *Factum est illis in scandalum.*

Ainsi, vous qui, au milieu de votre famille, ne vous repaissez que de vos vains projets d'élévation et de grandeur, qui ne cachez à vos enfants aucun de ces ressorts d'iniquité que vous faites jouer pour y arriver, ne formez-vous pas après vous une postérité qui, accoutumée à vos malheureuses maximes, les mettra en usage dans son temps, et qui, agissant selon les détestables principes de l'éducation qu'elle a reçue, passera par-dessus tout, dès qu'il s'agira de donner un nouveau lustre à son état et à sa condition : *Factum est illis in scandalum.*

Ainsi, vous qui, assis pour juger les jugements du Seigneur, devez nous être un modèle de toutes sortes de vertus, si d'un tribunal de justice on vous voit passer dans ces assemblées où règnent la licence, et autoriser par votre exemple des excès que vous devriez réprimer, que peuvent penser, que peuvent faire ceux à qui il importe moins de ménager leur réputation ; ceux à qui l'emploi n'impose pas des bienséances si rigoureuses ; ceux qui ne cherchent qu'à justifier leurs désordres, par les désordres d'un homme de poids, d'un homme de mérite, en qui l'on doit supposer de la foi et de la raison? Mais que serait-ce si le libertinage trouvait à s'autoriser dans la conduite mondaine, pour ne pas dire déréglée de ceux que Jésus-Christ appelle la lumière du monde; de ceux que leur état nous représente comme morts au monde? Je ne veux pas croire qu'il y ait parmi vous des sujets qui flétrissent si ouvertement la religion; mais enfin, s'il y en avait, quel gémissement pour toute l'Eglise? La science est comme en dépôt sur nos lèvres, selon l'expression de Malachie; chez nous, on doit chercher et l'explication de la loi et les moyens de l'accomplir; nous devons être comme des anges du Seigneur, qui servent et de conseil et de règle à tout le peuple : *Vos autem recessistis de via et scandalisastis plurimos.* (*Malach.*, II.) Et nous nous écarterons de la voie? Et nous viendrons scandaliser nos frères? *Propter hoc dedi vos contemptibiles.* (*Ibid.*) Pour cela même, dit le Seigneur, je vous rendrai vils et méprisables, je vous jetterai dans l'opprobre, et vous couvrirai d'infamie et de honte; aussi n'est-il pas juste qu'il nous maintienne en honneur, tandis que nous le déshonorons lui-même si indignement. Mais l'opprobre où il nous jettera, après notre péché, n'empêchera pas que notre péché, qui aura été à plusieurs un sujet d'indignation et d'horreur, n'ait été peut-être à un plus grand nombre une occasion de chute et de perte. Le public, dit saint Jé-

rôme, a les yeux sur nous et se croît aisément permis tout ce que nous nous permettons à nous-mêmes : de sorte que s'il en est qui peuvent quelquefois pécher, sans que leur péché influe en rien dans le déréglement d'autrui, nos péchés sont toujours comme autant de malheureuses sources de déréglements. Nous ne péchons jamais, que nous ne formions après nous une infinité de pécheurs; ce qui étant généralement vrai, en toute autre matière, l'est encore plus dans celle-ci, où, ordinairement parlant, on n'a pas besoin de guide. Mais aussi, dès qu'on en trouve dans une condition si sainte, on va tête levée, on marche hardiment et sans crainte, parce qu'on croit marcher, si je puis parler de la sorte, sous les auspices mêmes de la sainteté: *Factum est illis in scandalum.*

L'Apôtre en ceci porte la sévérité si loin, que quand même nous nous abstiendrions de ces œuvres, qui, par elles-mêmes, engagent au mal, nous ne pourrions nous dispenser d'entrer dans nos cœurs, pour voir s'il n'y a rien dans nous qui puisse engager au mal, ou par l'ignorance, ou par la faiblesse du prochain. Dans un endroit de ses *Epîtres*, il dit aux Corinthiens de manger, sans s'informer si les viandes qu'on leur sert ont été immolées aux idoles. Ainsi ce n'était pas un mal précisément d'en manger. Il proteste cependant ailleurs que si un seul de ses frères en doit être scandalisé, il n'en mangera jamais : *Non manducabo in æternum.* (I *Cor.*, VIII.) Que veut-il dire par là, si ce n'est qu'il est bien des choses dont nous devons nous abstenir de peur de blesser, comme il s'explique, la conscience infirme des autres, et de faire périr notre frère dans notre science présomptueuse? Je veux donc que vous ne donniez point dans ces désordres éclatants dont chacun est scandalisé; vous n'en êtes pas pour cela à couvert des discours du monde, et peut-être qu'en lui donnant lieu de parler, vous lui donnez lieu de pécher. Par exemple : cette constante assiduité auprès d'une personne du sexe, ces visites trop fréquentes, trop réitérées, cette basse et indigne complaisance à entrer dans ses vues, à donner dans ses caprices et dans toutes ses idées, tout cela excite les soupçons du peuple qui ne juge des choses que par les apparences; tout cela réveille peut-être sa passion et l'enhardit à entrer de son côté dans ces liaisons qui conduisent insensiblement au péché. Tout se réduit chez vous à une honnête amitié, à des marques d'estime que vous ne croyez pas pouvoir refuser au mérite. Je le veux : mais, vous demande saint Jérôme, pourquoi ces longs discours? *Cur tam longo sermone detineris?* Vous parlez de choses saintes, ou de choses indifférentes. Cela peut être; mais pourquoi en parler dans le secret? Pourquoi en parler seul à seul : *Cur solus cum sola?* Si vous ne péchez pas, il paraît aux autres que vous péchez : *Ut cum ipse non pecces, aliis peccare videaris.* Les autres en prennent occasion de parler, d'en former mille jugements téméraires, de faire retomber sur l'état ce qui est la faute du particulier; ils en sont scandalisés, et l'Apôtre vous défend de leur être un sujet de scandale : *Non manducabo in æternum.* Certaines manières extérieures qui, dans des personnes de notre profession ressentent la licence mondaine, certaines paroles, qui, n'étant pas, ce semble, mauvaises en elles-mêmes, peuvent néanmoins le devenir par une certaine affectation dans notre maintien et dans notre conduite trop recherchée, scandalisent les autres. Ce sont des esprits faibles, je l'avoue; mais c'est parce qu'ils sont faibles que saint Paul vous ordonne de les ménager : *Non manducabo in æternum.*

Jésus-Christ va encore plus loin, et veut même que, pour ne pas scandaliser nos frères, nous pratiquions certaines œuvres de surérogation dont il semble que nous pouvons nous dispenser sans crime. Il ne devait sans doute lui-même aucun tribut; il le paye pourtant, afin de ne pas scandaliser ceux qui l'exigent: *Ut non scandalizemus eos.* (*Matth.*, XVII.) De même, vous n'êtes pas obligés précisément de rendre publiques les aumônes que vous répandez dans le sein du pauvre, et souvent on les répand avec plus de mérite, quand on n'a d'autres témoins que l'indigent qui reçoit et le Dieu pour qui on donne. Si cependant vos charités étaient si fort secrètes qu'on pût croire que Jésus-Christ n'a aucune part aux biens qu'il vous a départis si libéralement, il faut que vous convainquiez le peuple de la soumission que vous avez sur ce point pour l'Evangile, de peur que vous ne donniez lieu à ceux qui ne voient rien sortir de chez vous, de blâmer la Providence et d'insulter à votre dureté prétendue : *Ut non scandalizemus eos.* De même vous n'êtes pas obligés précisément de produire au dehors ce fonds de piété qui vous anime au dedans et en matière de vertu, ordinairement parlant, plus on se cache, moins on risque. Si cependant cette solitude était si fort impénétrable qu'on pût l'attribuer à un défaut de religion, il faut vous montrer, et faire honneur à la foi que vous professez, de peur que le vice ne s'en prévale, et ne prétende avoir trouvé dans vous un défenseur et un appui : *Ut non scandalizemus eos.* Nous sommes redevables à l'insensé, comme au sage, dit saint Paul, et nous avons tant de personnes à ménager, que si nous ne réglons parfaitement toutes nos œuvres sur la loi, il est dangereux que même, sans y penser, nous ne fournissions au prochain quelque matière de scandale et de péché : *Factum est illis in scandalum.*

Mais quand nous pourrions rejeter le scandale que cause quelques-unes de nos œuvres sur la malice du prochain, qui souvent se scandalise de la vertu même, sur quoi pourrions-nous rejeter le scandale que causent tant de discours libres et séduisants, tant de peintures immodestes, qui ne peuvent avoir d'autre fin que le déréglement et la corruption des mœurs? Comment justifier tant de faux principes que vous tâchez d'établir au mépris de la vérité? N'est-ce pas pour nous faire douter de tout, que vous nous deman-

dez si hardiment, qui est jamais revenu de ces sombres régions, où nous prétendons qu'habitent l'horreur et l'effroi? Quelles nouvelles nous avons de ce jugement, où nous soutenons que tout doit être pesé au poids du sanctuaire? Si cette immortalité que nous attribuons à notre âme n'est point une de ces inventions qu'a fait imaginer un désir secret de gêner et de troubler les consciences? Si nous ne nous trompons point dans les espérances que nous concevons d'une vie, où quelques moments de tribulation doivent être payés d'une éternité de gloire? N'est-ce pas pour nous faire quitter la pratique de la vertu, que vous venez si criminellement opposer à la sainteté de nos maximes les détestables maximes de l'erreur et du vice? Qu'étant nés dans une loi de liberté, nous sommes libres à disposer de nous et de nos actions; que nous ne sommes assiégés de tant de passions différentes, que pour donner à l'aveugle dans celles qui ont plus d'attrait pour nous; que nous avons reçu une nature trop gâtée, pour la ramener au point qu'exige celui qui l'a formée; que le péché domine trop fortement dans nous, pour entreprendre de nous affranchir de son esclavage. N'est-ce pas pour nous conduire à cette double infidélité d'esprit et de cœur, que nous vous entendons éternellement parler le langage du libertinage et de la dissolution? Que nous vous voyons tirer ces mystères honteux des ténèbres, où ils auraient dû être ensevelis pour toujours? Repaître toutes les assemblées de ces abominations détestables dont il ne faudrait pas même avoir la première idée? porter enfin sur vos lèvres tout ce que le vice a de plus contagieux? Comment justifier ces représentations immodestes, qui ne peuvent être étalées que pour exciter et entretenir dans les cœurs des feux qui ne sont déjà que trop allumés? Tant de tableaux, où un art criminel s'est appliqué à tendre des piéges à l'innocence et à la vertu, peuvent-ils être exposés dans vos appartements, sans que la passion n'en ressente et n'en suive peut-être toutes les impressions? Pouvez-vous les conserver chez vous tels qu'ils sont, sans y trouver un attrait continuel au péché, et les transmettre à votre postérité que comme une source éternelle de tentation et de péché? Il n'est ici question ni de leur prix, ni de leur perfection. Il est question de leur malignité, il est question de ce qu'ils ont de pernicieux; c'est sur ce pied que vous devez les envisager, pour en faire sacrifice au Seigneur. Comptez combien ils ont fait commettre de péchés par le passé, combien ils en feront commettre à l'avenir; et de là jugez de ce qu'ils méritent. Comment justifier, femmes mondaines, cette criminelle affectation de plaire, ce luxe dans vos parures, ces modes indécentes inventées par l'enfer pour servir d'amorces au péché? Que prétendez-vous par cet enjouement si peu régulier, par ces manières libres, aujourd'hui même si hautement condamnées par les personnes sensées? Ce n'est pas, sans doute, de nous inspirer la pudeur; en mille rencontres vous avez dû vous convaincre des tristes effets que produit une pareille licence. Ce que vous prétendez, c'est de nous présenter un poison mortel, qui tue autant de personnes qu'il y en aura qui seront assez malheureuses pour jeter les yeux sur des objets si séduisants. La mort entre chez nous par les sens, dit l'Ecriture; et les sens ayant reçu un principe de mort peuvent-ils faire autre chose que le porter dans l'âme, et lui en faire sentir toute la malignité et tout le venin? *Occidunt male vivendo.*

Vos conseils et vos commandements ne sont pas moins dangereux; et je frémis, quand je vous entends dire, ou avec Jésabel, à un grand jaloux et envieux du bien d'autrui: Vraiment vous connaissez bien peu ce que vous pouvez; est-ce ainsi que vous usez de votre autorité? ou avec les scribes et les pharisiens, à un furieux, occupé de sa vengeance: Pourquoi souffririez-vous impunément qu'on se déclare contre vous? Vos intérêts, votre gloire, tout vous dit ce que vous devez à votre famille, et ce que vous vous devez à vous-mêmes; ou avec ces lâches flatteurs de Roboam à un jeune insensé, qui commence à se laisser éblouir de sa supériorité: *N'êtes-vous pas le maître? Qu'avez-vous à ménager?* Ou avec Hérodias, à un voluptueux qui s'alarme au milieu de son crime: *Etouffez la voix qui crie, et ne vous effrayez point de ses cris;* ou avec la femme de Job à un malheureux accablé sous le poids de sa misère: *Quoi! vous êtes encore assez simple pour bénir un Dieu qui vous traite si mal? pour ne rien perdre de votre patience?* Sont-ce là les avis d'un chrétien? Sont-ce les avis d'un homme sensé, et à qui il reste encore une ombre de droiture et de raison? Mais quand vous n'en donneriez point, qui ouvrent une voie si courte au crime, n'en donnez-vous jamais qui, dans leurs détours, n'y conduisent guère moins sûrement. Cette licence que vous prétendez justifier sur la fougue et l'impétuosité de la passion, cette retenue qui vous choque dans la fleur de l'âge, cet amour de la retraite, que vous condamnez si hautement dans l'éclat d'une fortune opulente: tout cela ne veut-il pas dire qu'il faut se livrer à l'aveugle au dérèglement de ses désirs, vivre au gré de la nature, sacrifier Dieu et la loi au monde et à ses plaisirs? Nuisibles et détestables conseillers que l'Esprit-Saint ne veut pas même que nous laissions approcher de nous, de peur que leur venin ne pénètre jusque dans la moelle de nos os, et ne forme enfin dans nous un levain de corruption à l'épreuve de tous les remèdes de la grâce.

Le commandement a encore quelque chose de plus fort, parce qu'il suppose presque toujours dans celui qui le reçoit une espèce de nécessité et d'engagement à obéir. Ce n'est pas que rien puisse nous justifier, quand, au mépris de Dieu, nous obéissons à l'homme; mais tel est le malheur de notre condition, nous dépendons de vous. Telle est la bassesse de notre cœur, nous n'avons pas la force de vous résister. Mais parce

que notre sort est entre vos mains, y est-il pour notre perte? Faut-il que vous prétendiez faire entrer le crime dans vos droits et dans nos devoirs? Est-ce pour être rebelles à Dieu, que nous vous sommes soumis par la Providence? Ecoutez, maîtres cruels, pères et mères dénaturés, écoutez la voix de ces tristes victimes que vous immolez à vos désirs. C'est une voix domestique qui doit vous être chère; c'est la voix d'une troupe de personnes dont le salut doit vous être aussi cher que le vôtre, ou pour mieux dire, dont le vôtre dépend, puisque vous ne ferez le vôtre qu'autant que vous travaillerez au leur. Mais écoutez aussi la voix du Seigneur, vous tous que le Seigneur a soumis aux ordres et à la puissance d'autrui, et sachez, dit saint Augustin, que si vous devez craindre ceux qui peuvent vous punir et vous déshériter, vous devez encore plus craindre celui qui peut envoyer votre corps et votre âme dans les feux de l'éternité. C'est donc vos ordres, Seigneur, que je redouterai, et non point ces ordres injustes qui m'éloignent de vous. Qu'on fasse sonner aussi haut qu'on le voudra une autorité dont on abuse; vos volontés et vos loi seront la règle de ma conduite et me tiendront lieu de tout. Ecoutez pareillement la voix du Seigneur, vous tous qui vous trouvez en proie au scandale et à la malignité de ses traits. A l'approche d'un de ces malheureux séducteurs, cherchez votre salut dans une prompte fuite. C'est un meurtrier qui vient vous porter un coup mortel; c'est un émissaire du démon, ses paroles mêmes et ses œuvres sont les armes que l'enfer lui met en main pour vous perdre. C'est le fils du démon, dit saint Jean, qui entre en tout dans les volontés de son père homicide depuis le commencement de ses voies, parce que, depuis le commencement de ces voies, il s'est écarté de la vérité, et qu'il n'a cherché qu'à envelopper les autres dans sa ruine, en les engageant dans sa révolte: *Occidunt male vivendo.* Et quand même, par une protection spéciale d'en haut, le scandale tendrait inutilement ses piéges à la vertu, il n'en serait pas moins pour cela l'enfant du démon, le ministre de sa fureur, le complice de ses meurtres et de ses homicides. *Dico charitati vestræ*, ajoute saint Augustin, *iterum dico : qui in conspectu populi male vivit, quantum in illo est, eum a quo attenditur occidit.* Je vous le dis, mes frères, et je vous le dis en toute vérité; quiconque vit mal à la vue de tout un peuple fait mourir, autant qu'il est en lui, tous ceux qui ont les yeux sur sa conduite. Il ne tient pas à lui que chacun ne suive ses pernicieux exemples; il fait tout ce qu'il faut pour attirer au vice autant de partisans qu'il a de spectateurs. Ne vous flattez donc point de n'être pas coupables de meurtre et d'homicide, parce que votre frère n'est pas mort : *Non ergo sibi blandiatur; quia ille mortuus non est.* Non, votre frère n'est point mort, il vit encore de cette vie qu'opère la charité; vous n'en êtes pas moins pour cela un homicide et un meurtrier : *Et ille vivit et iste homicida est.* De même, ajoute ce Père, qu'on ne laisse pas d'être coupable devant Dieu, quoique la personne sur qui l'on a jeté des regards passionnés conserve toute l'intégrité de sa vertu : *Quomodo cum lascivus homo intendit in mulierem ad concupiscendam eam, ecce illa casta est, et mœchus iste.* De là jugez, hommes asservis au péché, vous qui ne semblez être sur la terre que pour faire des conquêtes à l'enfer, si vous ne devriez pas être regardés parmi nous comme ces pestes publiques qui portent la désolation partout; comme les ennemis les plus dangereux que nous puissions avoir dans la plus importante affaire dont nous soyons chargés; comme les émissaires de Satan; comme les exécuteurs de ses ordres et de ses volontés; comme nos homicides et nos meurtriers? *Occidunt male vivendo.* Mais comment serez-vous regardés de Jésus-Chrit, que vous privez du fruit de son sang et de sa mort? C'est ce que nous allons examiner dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ne semble-t-il point que saint Bernard exagère, quand il prétend qu'il y a dans le scandale je ne sais quoi de plus criminel et de plus criant que dans l'impie et détestable déicide des Juifs? *Horrendum penitus sacrilegium, quod et ipsorum videtur excedere facinus, qui Domino majestatis sacrilegas manus injecerunt :* car, après tout, quelque énorme que puisse être le scandale, il ne tombe ni si directement, ni si immédiatement sur la personne sacrée de notre bon maître que cette mort ignominieuse et cruelle que les Juifs lui firent souffrir avec tant d'injustice et de fureur. J'entreprends néanmoins de justifier la pensée de ce saint docteur, et j'espère que vous conviendrez avec moi que, s'il n'y a rien dans le scandale qui l'emporte sur le déicide pris en lui-même et dans toute sa malignité, il y a cependant quelque chose de plus sensible dans la violence, dans l'injustice et dans la peine que le scandaleux fait à Jésus-Christ : et cela par rapport au désir ardent qu'il a de souffrir pour nous et de nous mériter, par ses souffrances, les biens de la grâce et les délices de la gloire.

Violence cruelle, faisant souffrir Jésus-Christ malgré lui, tandis que le Juif ne le fait souffrir que parce qu'il veut souffrir lui-même. Injustice criante, en le privant des fruits qu'il a droit d'attendre de sa grâce, tandis que le Juif nous en ouvre la source. Peine insupportable, en lui ôtant ce qui adoucit le plus la rigueur de ses tourments : je veux dire l'espérance de partager un jour avec nous les douceurs de son royaume; tandis que le Juif nous en assure la possession, ou du moins qu'il nous immole celui qui peut seul nous mettre en état de posséder. Quelle violence faite à une si redoutable majesté! quelle injustice à une si sainte victime! quelle peine pour un si bon cœur!

Mais, par-dessus cela, quelle supériorité d'iniquité et de crime, auprès duquel celui des Juifs paraît, en quelque manière, léger ! *horrendum penitus sacrilegium.*

Le scandaleux ne fait souffrir Jésus-Christ que dans ses membres, il est vrai; mais le chef et les membres ne sont-ils pas unis si étroitement entre eux, que tout ce qu'on fait aux membres retombe sur le chef? *Saule, Saule, quid me persequeris?* (*Act.*, IX.) Saul, Saul pourquoi me persécutes-tu, disait à l'Apôtre, encore entêté des préjugés de la loi, cette voix qui le terrassa, laquelle n'était autre que celle du Seigneur Jésus lui-même, qui, ne voulant pas s'en rapporter à autrui pour le changement de ce vase d'élection, daigna lui parler de sa propre bouche : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* (*Ib.*) Saul pourtant ne pouvait pas faire sentir les effets de sa fureur à Jésus-Christ, qui depuis longtemps était impassible et à couvert de tous les traits des hommes : mais il désolait l'Eglise de Jésus-Christ, il traînait dans les fers tous ceux qui professaient sa doctrine ; il les allait troubler jusque dans le secret de leurs maisons, où il entrait plein d'animosité et de rage; et Jésus-Christ prend sur lui tout ce qu'on leur fait souffrir, comme si on le lui faisait souffrir à lui-même : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* N'avons-nous pas encore aujourd'hui de ces Sauls persécuteurs, sinon plus animés, du moins plus criminels que lui? Jésus-Christ, pour cet homme jaloux de la gloire du judaïsme, était encore un Dieu inconnu et caché, et son Eglise une assemblée d'iniquité. Est-il surprenant que, prévenu comme il était en faveur de sa secte, il mît tout en œuvre pour la soutenir? Jésus-Christ, pour vous, n'est-il pas un Dieu sauveur, et son Eglise l'ouvrage singulier de sa sagesse et de sa bonté? *Quid me persequeris?* Chrétien inhumain, que t'a donc fait le Pasteur, pour le frapper si cruellement, en dissipant les brebis de son troupeau? As-tu oublié que tu t'en prends à moi, quand tu t'en prends aux miens, et que, comme je suis dans eux et eux dans moi, c'est sur moi que retombe tout ce qu'on leur fait de mal? Vous dirai-je que Jésus-Christ paraît moins touché de ce qu'on fait contre lui que de ce qu'on fait contre les siens? Lui entendit-on jamais dire un seul mot sous cette multitude d'injures, d'outrages et de coups dont on l'accabla dans le prétoire? Frappé sur la réponse pleine de sagesse qu'il venait de faire au grand prêtre; s'il demande pourquoi on le frappe, ce n'était point pour témoigner sa douleur et sa peine, mais pour se justifier sur le manque de respect dû au grand prêtre, qu'on s'emblait lui imputer et convaincre tous les assistants, qu'il n'y avait rien dans sa réponse qui pût blesser l'honneur et la majesté du sacerdoce. Il siége à la droite de son Père, jouissant d'un bonheur que rien ne peut troubler, que rien ne peut altérer; mais on attaque ses disciples, et il s'en plaint comme d'une insulte faite à sa personne, comme d'une persécution cruelle qu'on lui suscite à lui-même : *Saule, quid me persequeris?* Voilà pourquoi cet Homme-Dieu qui, dans toutes ses souffrances n'avait pensé qu'à expier nos désordres, parlant chez le prophète au nom de ses disciples, demande à son Père qu'il venge ce qu'il souffre. Vous le voyez, Seigneur, ils persécutent celui que vous avez frappé, *quem tu percussisti, persecuti sunt* (*Psal.* LXVIII); ils ajoutent de nouvelles douleurs à celles que me causent tant de plaies dont je suis chargé : *super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* (*Ibid.*) Comme s'il voulait dire : vous m'avez frappé, Seigneur, jusqu'à la mort, et eux me persécutent au delà même de la mort; et s'ils ne peuvent augmenter ni le nombre ni la grandeur de mes plaies, ils tâchent de les rendre plus cuisantes, en me réduisant à les porter sans utilité et sans fruit; mais puisqu'ils craignent si peu d'outrager un Dieu, permettez, Seigneur, qu'ils accumulent iniquités sur iniquités, *appone iniquitatem super iniquitatem* (*Ibid.*) ; qu'ils n'entrent jamais dans votre justice, *non intrent in justitiam tuam;* qu'ils soient enfin effacés pour toujours de ce livre où sont écrits ceux qui sont à vous, *deleantur de libro viventium.* (*Ibid.*) Terribles demandes ! mais demandes justes de la part d'un Dieu qui ne peut se mettre à couvert de votre fureur. Car enfin, si Jésus-Christ ne souffre rien aujourd'hui de votre persécution, ce n'est point à vos ménagements qu'il le doit, mais à l'état glorieux dont il est entré en possession. En lui enlevant tant de sujets qui lui appartiennent, vous le détrônez autant qu'il est en vous, vous le dégradez et vous voudriez, s'il se pouvait, lui ravir tout ce que la supériorité de son être et la grandeur de ses travaux lui donnent de droits et d'empire sur nous? C'est donc Jésus-Christ que vous attaquez en lui-même, non-seulement parce qu'il se charge de tout ce qu'on fait à ses membres, mais encore parce que vous n'oubliez rien pour renverser cet ouvrage de réconciliation et de paix, qu'il consomme comme de concert avec les Juifs, ne mourant de leurs mains que parce qu'il veut mourir. Quelle violence à une si redoutable majesté ! *horrendum penitus sacrilegium!*

Mais vous ne bornez pas là vos attentats. Vous fermez sur nous les sources de la grâce, que les Juifs nous ouvraient sans le vouloir, en faisant souffrir Jésus-Christ : quelle injustice à une si adorable victime ! Que prétendait le Fils de Dieu en se laissant déchirer, clouer à une dure et ignominieuse croix, en se laissant traiter avec toute l'inhumanité que peut inspirer la rage et la fureur? Interrogez-le lui-même; et il vous dira que c'est pour vous rendre le ciel propice, pour attirer sur vous l'abondance de ses bénédictions, pour l'engager à ouvrir sur vous sans ménagement et sans réserve tous les trésors de ses grâces, qu'il s'est ainsi livré aux plus cruels supplices. Donc s'opposer aux progrès de la grâce, en arrêter, en borner les conquêtes, c'est rendre vaine la passion de Jésus-Christ, c'est anéantir le prix de son sang, c'est rendre inutiles

ses souffrances et sa mort. Peut-on faire à un Dieu mourant un plus sensible outrage? Aussi me semble-t-il l'entendre, cet adorable Sauveur, s'écrier sous un corps défiguré, couvert de plaies et épuisé de sang : *quæ utilitas in sanguine meo?* (*Psal.* XXIX.) Quel avantage tirerai-je de tant de sang que j'ai répandu, de tant d'opprobres que j'ai essuyés, de tant de douleurs que j'ai soufferts? J'expose la grandeur de mes récompenses et de mes châtiments, j'envoie mes prophètes, je fais moi-même entendre ma voix; mais c'est toujours à un peuple qui me contredit. Les œuvres d'iniquité, les exemples de séduction, les leçons de libertinage et de dissolution l'emportent partout; ma grâce est étouffée, mon sang foulé aux pieds, mes bontés rebutées, mes empressements, mes soins méprisés, rejetés. Comment rendrez-vous à ce Dieu de gloire l'honneur que vous lui avez ravi? Comment le dédommagerez-vous de la perte de tant d'âmes qu'il a rachetées au prix de tout son sang, et que vous lui avez enlevées? Comment ferez-vous rentrer sa grâce dans ses anciens droits? *horrendum penitus sacrilegium.* L'injustice que le scandaleux fait au Sauveur est irréparable, mais la peine qu'il fait souffrir à son cœur peut-elle être plus sensible?

Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, (*Hebr.*, XII), Jésus-Christ se soutint contre toutes les rigueurs de la croix par la considération et l'assurance de la joie qu'il se proposait; et ce qui faisait le sujet de cette joie n'était pas seulement cette inaltérable félicité dont son humanité sainte allait entrer en possession : la nôtre l'occupait encore dans de si tristes circonstances, et l'espérance qu'il avait de se former un peuple nombreux avec qui il pût régner un jour adoucissait la rigueur de ses tourments. Vous régnerez, Seigneur, vous régnerez. Mais quand vous viendrez établir votre règne, après avoir fait rejeter par vos anges exterminateurs et ceux qui ont répandu le scandale et ceux qui se sont laissé entraîner par le scandale, qui vous restera-t-il à introduire dans votre royaume? Le scandale fait aujourd'hui plus de ravages que jamais; le nombre de ses victimes augmente chaque jour; partout le péché domine, partout il se trouve de ces lâches et indignes esclaves qui se soumettent à son empire. Triste état du christianisme, où la vertu seule devrait faire notre occupation! Mais désolante, si je l'ose dire, et accablante situation de notre maître, qui, pendant qu'il s'épuise de sang et de forces pour nous ouvrir l'entrée à sa gloire, à une gloire qui fait le bonheur de Dieu même, ne peut néanmoins arrêter la malignité du scandaleux, nous inspirer de l'éloignement et de l'horreur pour la compagnie et la conduite du scandaleux, nous empêcher de courir sur les pas du scandaleux, à ces tristes régions, où habitent la rage et le désespoir! Pourquoi donc, Père saint, condamner votre Fils bien-aimé à tant de rigueurs inutiles? Pourquoi, mon aimable Maître, vous livrer vous-même à tant de cruautés pour des malheureux obstinés à périr? Cessez vous-mêmes, bourreaux inhumains, cessez de frapper cette innocente victime; vous ne lasserez pas sa patience par vos coups redoublés. Laissez faire le scandaleux; il a trouvé seul le secret de blesser le cœur d'un Dieu, et de lui porter cette plaie mortelle qui l'accable : *horrendum penitus sacrilegium.*

Enfin faut-il que, en homme désespéré, vous tourniez vos propres armes contre vous-mêmes, et que, comme un furieux, vous vous fassiez la première victime de votre fureur? Cependant, il est vrai, c'est sur vous que retombe votre malice, et vous vous chargez d'autant de péchés que vous en faites commettre : *Qui foveam fodit, incidet in eam, et qui laqueum alii ponit, peribit in illo.* Et combien de péchés n'avez-vous pas fait commettre? Vous pouvez le dire avec plus de raison que ne le disait autrefois Augustin pénitent et effrayé des scandales qu'il avait donnés au monde : *Fateor, quia recordari mihi est impossibile quot ignorantes peccare docui.* Je l'avoue, il m'est impossible de me souvenir à combien de personnes j'ai appris l'art malheureux de pécher. Et comment vous en souviendriez-vous? Vous ne pouvez pas même connaître tous ceux à qui vous avez été une occasion de péché. Il en est qui ont péché avec vous, dans la même maison que vous aviez choisie pour en faire le siége de vos dissolutions, dans la même intrigue dont vous étiez l'auteur : mais n'en n'est-il point d'autres que vos malheureux exemples aient séduits?

Peut-être que la contagion s'est répandue sur votre ville, peut-être a-t-elle été portée jusqu'aux extrémités de la province, peut-être hors du royaume. Que savez-vous? Vous avez péché sous les yeux de tant de personnes que vous n'apprendrez peut-être qu'au grand jour des révélations jusqu'où le désordre a pénétré : *Fateor, quia recordari mihi est impossibile quot volentes delinquere persuasi.* Je l'avoue, il m'est impossible de me souvenir combien de personnes j'ai soutenues et affermies dans le péché par mes pernicieux conseils, combien d'animosités et de haines j'ai entretenues en animant à la vengeance, combien d'injustice j'ai appuyées ou en fomentant la passion par mille artifices que je suggérais, ou en l'irritant par l'espérance du succès que je promettais, combien de commerces d'impudicité j'ai rendus éternels, en calmant les remords d'une conscience justement alarmée et en flattant d'une fausse et criminelle impunité : *Fateor, quia recordari mihi est impossibile quot resistentes coegi.* Je l'avoue, il m'est impossible de me souvenir combien de personnes j'ai engagées dans le péché malgré leur résistance et l'éloignement qu'elles pouvaient avoir pour le péché. Cette jeune personne, que sa pudeur et sa religion retenaient, je l'ai attirée par mes sollicitations et par mes promesses. Cet homme d'affaires, qui sentait ce qu'il se devait, je l'ai fait passer par-dessus tout par mes violences

et par mes menaces. Ce domestique, que je trouvai d'abord si ferme, je l'ai enfin ébranlé par la dureté de mes traitements, et je l'ai fait servir au déréglement de mes désirs : *Fateor, quia recordari mihi est impossibile quot volentibus consensi.* Je l'avoue, il m'est impossible de me souvenir combien de fois ma lâche complaisance m'a fait condescendre à la passion d'autrui. Il aurait été si souvent de mon devoir d'arrêter le mal, de rompre des liaisons, d'interdire des habitudes et des commerces qui allaient trop loin, et j'ai tout dissimulé, tout toléré. Ah ! de combien de péchés ne me suis-je pas en tout cela rendu coupable ! *Fateor, quia recordari mihi est impossibile.*

Et ces péchés si fort accumulés, si fort multipliés, de quelle nature sont-ils? D'une nature à ne pouvoir presque jamais être réparés. Plusieurs de ceux pour qui vous avez été un sujet de scandale et de chute sont morts dans leurs péchés, et c'est à vous qu'ils doivent leur réprobation. Plusieurs se sont endurcis dans leurs méchantes habitudes, et il est comme évident qu'ils y mourront. Ceux mêmes qui se roidissent encore contre la pente se sentent entraîner si violemment qu'il est enfin dangereux qu'ils ne viennent à succomber, et tous rejettent sur vous un déréglement d'esprit et de cœur qu'ils n'auraient jamais connu sans vous.

TROISIÈME PARTIE.

Mais des péchés si multipliés, si irréparables, comment vous seront-ils pardonnés? On ne pardonne pas un vol des choses mêmes les plus légères, à moins qu'on ne les ait restituées ; on ne pardonne pas la moindre flétrissure faite à la réputation, à moins qu'on ne l'ait réparée, et que sera-ce d'avoir ravi l'innocence et la grâce? Dieu vous demandera compte d'une âme que vous n'aurez pas instruite, que vous n'aurez pas corrigée; que sera-ce de l'avoir séduite, de l'avoir damnée? Vérités terribles, mais vérités constantes, qui prouvent que ces hommes asservis au péché, et qui ne sont sur la terre que pour affermir et accroître le règne du péché, s'attirent un double jugement et une double peine; un double jugement, parce qu'il faudra qu'ils répondent et pour eux-mêmes et pour ceux qu'ils auront pervertis; une double peine, parce qu'ils seront punis et pour leurs propres péchés et pour les péchés qu'ils auront fait commettre : *Qui foveam fodit, incidet in eam, et qui laqueum alii ponit, peribit in illo.*

Après cela, serons-nous toujours obligés d'entendre ces discours impies et audacieux qui, pour saper tous les fondements de la vertu, entreprennent de renverser tout l'édifice de la religion? Malheureux athée, libertin présomptueux, si vous ne croyez ni le Dieu que nous adorons ni les peines que nous redoutons, ne venez pas troubler notre bonne foi. Nous aimerions mieux nous tromper, si cela se pouvait, avec tout ce que l'antiquité a de plus illustre, que d'être éclairés selon les principes de vos scandaleuses nouveautés. Serons-nous toujours obligés d'entendre ces entretiens dissolus qui nous représentent sans déguisement et sans détours tous les excès de la plus brutale de toutes les passions ; ces leçons détestables de volupté par lesquelles une bouche empoisonnée tâche de disposer un jeune cœur à se livrer sans honte à un crime que l'Apôtre me défend de nommer? Vils esclaves de la chair et des désirs de la chair, si vous ne rougissez de rien, apprenez du moins à ménager la pudeur de ceux qui ne peuvent sans rougir vous entendre étaler toute l'infamie de vos pensées. On aime le vice, mais on n'aime point à le voir si à découvert. Après cela serons-nous toujours obligés de baisser les yeux quand nous entrons dans vos maisons et dans vos salles, de peur d'apercevoir ces nudités païennes exposées dans ces tableaux scandaleux qui ont fait peut-être plus de réprouvés qu'ils n'ont de traits de pinceau. Si mon pouvoir en ceci répondait à mon zèle, la flamme aurait bientôt dévoré ces productions funestes du démon de l'impureté. Après cela serons-nous toujours obligés de voir de ces magistrats indolents qui introduisent la licence dans une ville en y introduisant l'impunité, de ces maîtres trop indulgents qui tolèrent tout à un domestique, comme si c'était lui faire tort que de le corriger ; de ces pères cruels dans leur bonté, qui, pour ne pas attrister un fils dissolu, le ménageront dans ses désordres? Dieu veuille qu'ils ne lui ouvrent point eux-mêmes les routes du vice ; que, par les jurements et les blasphèmes qu'ils ont presque toujours à la bouche, ils ne lui apprennent point à jurer et à blasphémer comme eux ; que, par leurs usures criantes, ils ne l'instruisent point à se faire un fonds de déprédation et à perpétuer dans leur famille, par mille voies injustes, un héritage d'iniquité et de crime ! Serons-nous toujours obligés de voir de ces femmes idolâtres de leurs sens et de leurs plaisirs, qui, abusant de leur autorité et de la misère d'autrui, font indignement servir un pauvre domestique à leurs intrigues, et sacrifient son salut à leur passion criminelle; de ces mères malheureusement complaisantes, qui, pour s'accommoder aux inclinations naissantes d'une fille volage, se chargeront elles-mêmes de lui faire des leçons de luxe et de mondanité, de la parer d'une manière indécente et de la mener comme par la main dans toutes les assemblées, pour y voir à loisir ce qui devrait lui être interdit pour toujours?

Il vaudrait mieux pour vous, aux termes de Jésus-Christ, que, après vous avoir attaché une pierre au cou, on vous eût précipité dans les abîmes de la mer, que d'avoir scandalisé une seule personne, une personne faible, un petit enfant : *Unum de pusillis istis.* (*Matth.*, XVIII.) Et vous scandalisez le fort comme le faible, le grand comme le petit. En fait de morale, rien ne peut se défendre de la licence de vos discours. Sur la nouveauté de vos principes, il n'y a plus dans la religion ni juge ni règle de foi. Toute votre conduite enfin porte dans les cœurs un venin si sub-

til, qu'il infecterait les âmes les plus pures si l'on ne se mettait à couvert de sa malignité par l'éloignement et la fuite. On dirait que nous sommes arrivés à ces temps de confusion et de troubles où s'élèveront une infinité de faux prophètes pour engager, s'il se peut, les élus eux-mêmes dans l'erreur : *Verumtamen væ homini illi per quem scandalum venit !* (*Matth.* XVIII). Malheur à vous qui êtes l'auteur du scandale ! malheur à vous par qui le vice entre et se soutient dans le monde! La main du Seigneur est déjà étendue pour vous frapper. Les enfants d'Héli l'éprouvèrent. Par leurs manières indiscrètes et violentes, ils écartaient le peuple du temple et l'empêchaient d'offrir tranquillement ses sacrifices au Seigneur, péché si énorme que l'Ecriture, qui ne sait ce que c'est qu'exagérer, semble pourtant manquer de termes pour en faire connaître l'énormité : *Peccatum grande nimis.* (I *Reg.*, II.) Et quelle est la peine de ces ministres prévaricateurs? Peine si griève et si éclatante que des coupables elle passe à leur postérité et apprend à tout Israël combien il est dangereux de ravir à Dieu la gloire et l'honneur qu'il mérite. Malheur donc à vous, jeunes libertins, qui, non contents de puiser l'irréligion et l'impudicité dans vos livres empoisonnés, les mettez entre les mains de tous ceux avec qui vous vivez, pour en faire autant de fauteurs du libertinage et de l'athéisme ! Malheur donc à vous, vindicatifs désespérés, qui, pour perpétuer le crime dans votre maison, transmettez comme un héritage aux enfants de vos enfants la haine qui vous ronge, en rappelant à tout moment les affronts reçus, en exagérant les injures, en ordonnant même, par l'autorité dont vous êtes revêtus, qu'on venge vos cendres après votre mort ! Malheur donc à vous, profanateurs impies de nos temples, qui, levant l'étendard contre les autels du Dieu vivant, semblez inviter tous les assistants à se joindre à vous pour aller tous ensemble renouveler de concert cette multitude d'opprobres et d'insultes que Jésus-Christ reçut autrefois sur le calvaire et sur la croix ! Malheur donc à vous, hommes intempérants, qui, pour n'être pas les seuls à violer les lois de l'Eglise, ou durant la sainte quarantaine ou dans ces jours qui chaque semaine doivent être sanctifiés par l'abstinence, ramassez des troupes de gens aussi déréglés que vous et les conduisez comme en triomphe dans ces lieux d'iniquité où l'on se fait un malheureux mérite d'insulter à Jésus-Christ et à son Evangile ! Malheur enfin à vous, qui que vous soyez, qui êtes devenus une pierre de scandale dans l'Eglise de Dieu, et qui ne vivez dans le christianisme que pour y faire revivre les maximes et les mœurs du paganisme et de la gentilité ! *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III.) Dieu, dit saint Basile, vous redemandera le sang et l'âme de vos frères ; il vous redemandera le sang et l'âme de Jésus-Christ. Vous lui avez enlevé des sujets qui lui appartenaient, vous avez damné des chrétiens à qui le ciel était destiné. Que répondrez-vous à ce Dieu jaloux de ses droits? Que répondrez-vous à ces chrétiens privés et dépouillés des leurs? Si vous voulez vous perdre, perdez-vous vous seuls. Serez-vous consolés dans vos peines parce qu'il y aura moins d'élus qui règnent avec lui, parce que vous aurez plus de compagnons qui souffrent avec vous : *Væ homini illi per quem scandalum venit.*

Appliquons-nous donc à ôter tout sujet de scandale à quiconque a les yeux sur nous, et imaginons-nous qu'on nous adresse à tous les mêmes paroles qu'adressaient autrefois à l'obstiné Pharaon ces sages et prudents ministres, qui veillaient à la prospérité et au bonheur de ses Etats. *Usquequo patiemur hoc scandalum?* (*Exod.*, X.) Jusques à quand souffrirons-nous parmi nous ce sujet de scandale, et jusques à quand serons-nous nous-mêmes un sujet de scandale aux autres ? *Usquequo patiemur?* N'y a-t-il rien, je parle à vous, magistrats, n'y a-t-il rien dans l'enceinte de vos murs qui puisse attirer la malédiction du ciel sur nous, et obliger Dieu à frapper le peuple entier pour la faute de quelques particuliers? N'y a-t-il point de ces esprits impies qui ne semblent ouvrir la bouche que pour blasphémer le Dieu que nous adorons? Chacun devrait s'armer pour fermer des bouches si criminelles, et on ne les punirait point trop, quand on renouvellerait parmi nous ces traits de sévérité et de justice qui apprenaient autrefois avec quel respect il fallait parler d'un Dieu. N'y a-t-il point de ces séductrices dangereuses, qui ne vivent que du prix du crime de vos enfants? Sans doute il y en a, et plût au ciel qu'il n'y en eût pas plusieurs ! Vous n'avez qu'à les laisser tranquilles dans un commerce si décrié, vous ne tarderez pas à vous convaincre jusqu'où la dissolution porte ses excès. Mais vous-mêmes, dans les fonctions de votre emploi, ne donnez-vous point lieu aux autres de blasphémer le nom du Seigneur? N'avez-vous point de ces malheureuses préférences, de ces acceptions injustes pour les personnes, qui appesantissent le joug et le rendent insupportable? Le pouvoir qui est entre vos mains, ne le faites-vous point servir à assouvir l'ambition et la cupidité? Plus vous êtes élevés, plus on se croit en droit de vous imiter dans des déréglements que votre autorité et votre rang semblent justifier. Le vice fuit devant vous quand vous vous montrez tels que vous devez être ; dès que vous vous écartez, il se rassure, et ne croit pas que vous soyez en droit de punir dans autrui ce que vous semblez approuver par votre conduite. *Usquequo patiemur?* Parmi tant de fidèles qui vous sont confiés, n'y en a-t-il point qui, comme des loups ravissants, entrent dans la bergerie, ou qui, comme de faux prophètes, n'annoncent la paix que pour enhardir au crime? Agissez conformément à la place et au rang que vous tenez, afin que les œuvres de ténèbres reçoivent ce qu'elles méritent, et que, puisqu'elles osent se montrer publiquement, elles soient publiquement confondues. Mais vous, qui êtes assis pour veiller sur les autres, n'attirez-

vous point sur vous ces reproches que Dieu fait au prêtre quand il n'est pas meilleur que le peuple? Chacun a les yeux sur vous, et on se persuade aisément qu'on pèche, pour le dire ainsi, sans pécher, quand on pèche sur de tels exemples. *Usquequo patiemur?* N'y a-t-il point dans votre maison, je parle à vous, père de famille, n'y a-t-il point dans votre maison quelque ennemi secret, quelque tentatrice cachée qui, à la faveur de quelque service qu'elle vous rend, y est devenue une occasion et une source de péché? N'y a-t-il point dans votre voisinage quelque rendez-vous dangereux, où, faute de vigilance de votre part, les domestiques et les enfants courent hardiment et sans crainte, et dont ils fassent comme la retraite ordinaire de leurs débauches et de leurs dissolutions? Vous n'êtes à la tête d'une famille que pour y faire régner la vertu, et si le vice s'y établit, vous êtes responsables à Jésus Christ d'autant d'âmes qu'il s'en perdra par votre négligence. Mais vous-même n'êtes-vous point le premier à sacrifier la loi à vos désirs et à vos passions? N'ouvrez-vous point à ces âmes que vous devez sanctifier, une route d'iniquité? Vous leur êtes un modèle vivant de conduite, et si vous êtes pécheur, vous devez vous attendre à ne laisser que des pécheurs après vous. *Usquequo patiemur?* Ne voyez-vous point, je parle à vous, chrétiens, qui que vous soyez, ne voyez-vous point certaines pratiques injustes que vous pourriez arrêter, sans qu'il vous en coutât autre chose que d'en exposer le danger et la malignité? N'entendez-vous point certains discours qu'on craindrait de tenir s'ils étaient reçus avec l'indignation et le mépris qu'ils méritent. C'est dans de pareilles occasions que vous devriez montrer votre zèle, en soutenant, aux dépens même de ce que vous avez de plus cher, le nom et la gloire de notre Dieu. Mais vous-mêmes n'êtes-vous point de ces sociétés d'usure et d'impudicité qui ne se soutiennent que parce que vous leur servez d'appui? N'est-ce point vous qui donnez naissance à ces discours qui blessent si ouvertement la pudeur, ou qui attaquent si criminellement la religion? N'est-ce point parce que vous les soutenez que nous en entendons retentir tous les cercles? *Dimitte homines, ut sacrificent Domino* (*Exod.*, X.) Vous avez pris votre parti, c'est le parti d'un réprouvé, mais enfin vous l'avez pris; voulez-vous y persévérer? A la bonne heure, vous en recevrez la récompense; mais que gagnerez-vous en y attirant vos frères? Leur péché excusera-t-il le vôtre? leurs peines feront-elles votre soulagement? Laissez-les vivre comme ils l'entendent, ils ont un Dieu à servir, c'est ce qu'ils savent et à quoi ils s'attachent. Vous êtes obligés de convenir vous-mêmes qu'il n'est rien de plus digne d'un homme; pourquoi les aller troubler, et les tirer d'une route que vous ne pouvez pas vous empêcher d'approuver vous-mêmes? Perdez-vous si vous le voulez; tendez vos piéges de toute part, nous en gémirons devant Dieu; mais enfin nous ne nous laisserons pas entraîner. On tend inutilement des piéges devant un homme éclairé, et qui sait que l'unique affaire qu'il ait en ce monde c'est de s'attacher à Dieu et de le servir. Mais non, tâchons les uns et les autres de nous réformer si entièrement, que nous ne fassions jamais rien qui ne puisse nous conduire, aussi bien que ceux qui seront témoins de nos œuvres, dans ces heureuses régions où toutes nos voix réunies chantent éternellement les miséricordes du Seigneur. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

Pour le lundi de la seconde semaine de Carême.

DE LA MORT DANS LE PÉCHÉ

Quæretis me, et in peccato vestro moriemini. (*Joan.*, VIII.)

Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché

Il est toujours dangereux de renvoyer sa pénitence à quelque temps qu'on la renvoie, sous quelque prétexte qu'on la renvoie, de quelque raison qu'on se couvre, de quelque espérance qu'on se flatte; parce que, comme le Fils de l'homme n'a fait en ceci aucune convention avec nous, et qu'il lui est libre de venir à nous quand il le jugera à propos, il est toujours à craindre qu'il ne vienne lorsque nous l'attendons le moins, lorsque nous sommes le moins en état de le recevoir, lorsque nous ne pouvons guère le recevoir qu'en recevant en même temps une sentence de condamnation et de mort. Mais qu'il est encore bien plus dangereux de renvoyer sa pénitence à la mort, à ce temps de tribulation et d'angoisse où l'âme n'est presque plus à elle-même, où elle n'est presque plus susceptible d'aucune impression salutaire, où tout se fait à la hâte et avec précipitation, et, par conséquent, imparfaitement et sans fruit! Et c'est là ce que Jésus-Christ veut nous dire aujourd'hui, en nous déclarant si positivement que nous le chercherons et que nous mourrons dans le péché. Rien ne peut vous obliger à rompre avec ce malheureux enfant de ténèbres. Vous pressons-nous sur ce point? Vous avez toujours quelques défaites; toujours il est des temps, des occasions plus favorables que vous attendez. Ces temps sont-ils venus? ces occasions se présentent-elles? vous ne faites rien, ou plutôt vous ne faites qu'augmenter ce poids de péchés dont vous êtes déjà chargés. Enfin Jésus Christ arrive, il veut entrer en compte avec vous. Alors vous vous tournez vers lui, vous le cherchez; mais, parce que vous ne le cherchez pas comme il faut, vous ne le trouvez point, et vous mourez dans le péché: *Et in peccato vestro moriemini.*

Se peut-il donc, grand Dieu, que ce soit là notre sort, et souffrirez-vous que, n'ayant été faits que pour vous, nous en soyons éternellement séparés? Oui, il le souffrira, c'est de quoi il nous menace et de quoi il veut que je vous menace de sa part, afin d'exciter dans vous une crainte salutaire du péché par la mort effrayante du pécheur.

Pour cela je dis que de toutes les peines dont Dieu peut châtier le pécheur sur la terre, la mort dans le péché est la plus juste, la plus ordinaire, la plus terrible: la plus juste, par rapport au passé: la plus ordinaire, par rapport au présent; la plus terrible, par rapport à l'avenir. Par rapport au passé : le pécheur ayant vécu dans le péché, s'est rendu indigne de ces secours qui pourraient l'empêcher d'y mourir : premier point. — Par rapport au présent : le pécheur, en vivant dans le péché, a contracté une espèce de nécessité de pécher dont il est difficile qu'il revienne en mourant : second point. — Par rapport, à l'avenir, le pécheur, vivant et mourant dans le péché, ne peut trouver que ce que mérite une vie et une mort dans le péché, je veux dire une éternité de supplices et de peines; ce devrait être le troisième, s'il ne demandait un autre discours. Ainsi, réduisons-nous à montrer qu'il est juste que le pécheur meure dans son péché; qu'il est rare qu'il n'y meure pas. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

De quelque manière que Dieu nous conduise à sa gloire, ou en nous tirant de ce monde au moment même que nous passons du péché à la grâce, ou après avoir longtemps vécu dans la grâce; c'est une vérité constante, que personne ne peut mériter la grâce finale, et que s'il est des âmes choisies qui expirent dans les chastes embrassements de leur divin époux, ce n'est là l'ouvrage ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la bonté infinie de ce père charitable qui fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde. Comprenez, Messieurs, je vous prie, ce que je dis, et que je ne dis qu'après tous les théologiens, de peur que, confondant ma doctrine avec celle des novateurs, vous ne m'accusiez de détruire le mérite des bonnes œuvres. A Dieu ne plaise que je nie un point que l'Eglise a toujours regardé comme essentiel à la religion, et comme un des plus puissants motifs qu'elle ait à proposer au chrétien pour l'engager à servir le Seigneur en esprit et en vérité! J'ai trop de respect pour les décisions infaillibles de cette épouse de Jésus-Christ, à qui est promise jusqu'à la fin des siècles l'assistance spéciale de l'Esprit divin. Je sais que je recevrai une rétribution d'hérédité, parce que j'ai affaire à un Juge équitable; c'est ainsi que parle le grand Apôtre. La vie éternelle est le prix de la vertu, et ma récompense sera la gloire, cette gloire qui fait le bonheur de Dieu même; c'est ainsi que s'explique saint Augustin. La grâce qui précède nos bonnes œuvres n'est point due; mais aux bonnes œuvres qui se font avec la grâce, est due la couronne, parce que, dès que nous sommes en grâce, nous sommes unis à Jésus-Christ, et qu'en vertu de cette union, nous méritons par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ; c'est ainsi que l'a décidé le concile d'Orange. Malgré cela, je dis encore une fois, que personne ne peut mériter la grâce finale, et que c'est là un de ces dons qui dépendent tellement de la libéralité de Dieu, que l'homme du monde le plus saint n'a aucun droit de se le promettre avec une entière assurance, et comme une chose qui ne peut absolument lui être refusée. Vous voyez que je parle d'un mérite proprement dit, d'un mérite de condignité, comme on l'appelle dans l'école, et que Dieu se soit obligé de récompenser. Il a égard à nos prières, à nos bonnes œuvres, et il les récompense de ces grâces qui, mises à profit, peuvent, par un mérite de congruité, comme on s'explique encore dans l'école, gagner le cœur de Dieu, et l'engager à accorder la grâce finale; mais il n'y a aucun mérite à qui la grâce finale, ou la mort dans la grâce soit proprement due, parce qu'il n'est point d'œuvres, point de mérite à qui cette grâce ait été promise.

Et pour établir une vérité qui conduit comme nécessairement à celle que je traite, remarquez que, selon la doctrine de saint Jacques, parlant de la tribulation, le mérite suppose toujours essentiellement deux choses: la bonté de l'œuvre de la part de la créature, et une promesse gratuite et libérale de la part du Créateur : *Quam repromisit Deus diligentibus se.* (*Jac.*, I.) Vous veillez, vous priez, vous jeûnez. Ces œuvres sont bonnes; mais si Dieu ne leur a rien promis, en rigueur il ne leur doit rien. N'est-ce pas à Dieu qu'appartient tout ce que vous êtes et tout ce que vous pouvez faire de bien? Vous lui consacrez quelques heures de votre sommeil, quelques affections de votre cœur, quelques plaisirs passagers et périssables : en cela vous faites ce que vous devez, et une dette qu'on rend n'impose point précisément, et par elle-même, à celui qui la reçoit, aucune obligation de la récompenser. Encore, que faites-vous sans le secours de Dieu? Dans l'ordre de la nature, vous ne pouvez proférer une parole, lever même la main, s'il ne vous soutient par sa puissance. S'il ne vous prévient dans ses miséricordes, vous ne pouvez pousser un soupir dans l'ordre de la grâce. Glorifiez-vous après cela de vos services? Il y a peu du vôtre; le peu qu'il y a est dû. Quoi de plus propre à réprimer cet esprit de présomption qui nous représente quelquefois nous-mêmes à nous-mêmes comme des serviteurs utiles et nécessaires? Cependant Dieu, qui a voulu nous faire acheter le ciel, veut que, pour l'acheter, nous nous servions des choses mêmes que nous tenons de sa bonté, et que nous lui devons; il exige nos œuvres comme un tribut de notre soumission, et veut bien s'obliger à les recevoir et à les récompenser. C'est là en général ce qui fonde le mérite rigoureux; la bonté de l'œuvre, d'une œuvre vertueuse du côté de l'homme, un engagement, une promesse solennelle de la récompenser du côté de Dieu. Et c'est en particulier ce qui enhardissait l'Apôtre à demander une couronne de justice; d'une part, ce qu'il avait souffert pour Dieu, et de l'autre, ce que Dieu avait promis à ses souffrances : *Quam promisit Deus diligentibus se.*

Or Dieu, qui s'est engagé à recevoir nos

œuvres comme une espèce de monnaie dont nous pouvons acheter le ciel, s'est-il engagé à les couronner du don de persévérance ou dans le bien pendant la vie, ou dans la grâce à l'heure de la mort? S'il avait pris avec nous des engagements de cette nature, fidèle comme il l'est, et ne manquant jamais à sa parole, il n'est point de juste, dit saint Thomas, qui, après une bonne œuvre, ne fût comme nécessairement impeccable. Après une aumône répandue dans le sein du pauvre, après une communion faite dans l'esprit de Jésus-Christ, Dieu le couvrirait de l'ombre spéciale de ses ailes, et le rendrait comme inaccessible à tous les traits et à toutes les attaques du péché. Combien cependant voyons-nous de justes qui, au sortir d'une bonne œuvre, je dis d'une œuvre sainte et qui a toutes les qualités pour la rendre méritoire, vont se jeter malheureusement dans le chemin de la perdition, et faire, pour parler ainsi, un triste naufrage au moment même qu'ils ont quitté le port? Et pour vous montrer que la raison en ceci est soutenue de l'autorité, que veut dire saint Jean quand, dans son *Apocalypse*, il nous exhorte à conserver ce que nous avons et à prendre garde qu'un autre ne nous enlève notre couronne, si ce n'est que la couronne ne nous est pas entièrement assurée, et que nous n'avons rien qui ne puisse nous être enlevé? Que veut dire saint Paul quand il avertit celui qui est debout de se tenir sur ses gardes, afin de ne pas tomber, si ce n'est, comme il s'explique dans un autre endroit, qu'il faut opérer notre salut avec tremblement et frayeur, et ne pas tellement compter sur le présent, que nous ne marchions toujours dans la crainte pour l'avenir? L'un et l'autre de ces apôtres parlent à des âmes justes, puisqu'ils parlent à des personnes qui, après une vie passée dans l'exercice des plus héroïques vertus, étaient comme à la veille de se voir couronnées : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (*Apoc.*, III); à des personnes qui, n'étant plus courbées sous le poids de leurs péchés, semblaient déjà s'élever vers le ciel; à des personnes enfin attachées au service de Dieu et affermies dans le parti de la vertu : *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* (I *Cor.*, XIX.) Cependant on les fait souvenir qu'elles ne sont ni impeccables, puisqu'elles peuvent tomber, ni assurées de la victoire, puisqu'elles peuvent se la laisser ravir. Donc la persévérance dans le bien pendant la vie, et dans la grâce à l'heure de la mort, n'est point promise à nos œuvres, et ne peut point être méritée.

Cette vérité ainsi établie, je dis que Dieu, en refusant au pécheur cette grâce finale, qui n'est due à personne, ne fait que rendre justice au pécheur et proportionner la peine qu'il lui impose aux crimes dont il s'est rendu coupable. L'homme de bien, qui redoute les jugements du Seigneur, se prépare à entrer en compte avec lui; il suppute, il calcule, il ajoute, il retranche, et, après cela, il tremble encore. Rassurez-vous cependant, âmes trop défiantes! Si Dieu laisse quelquefois périr certains dévots présomptueux, c'est pour vous tenir dans la crainte, non point pour vous désespérer; et c'est le sentiment de tous les théologiens, sentiment fondé sur l'Ecriture et sur l'autorité du concile de Trente, que si la vie la plus sainte ne peut pas mériter une sainte mort, elle peut au moins obtenir ces grâces de choix, qui sont nécessaires pour mourir saintement.

Mais vous, dont la bouche a toujours été pleine de malédictions, dont le cœur a servi comme de retraite à toutes sortes d'iniquités; vous, qui malgré tous les efforts de la grâce, avez toujours fait gloire d'être fermes et immuables dans le mal, qu'avez-vous à obtenir ou à espérer? Quel temps de grâce, quelle grâce de choix pouvez-vous vous promettre? Est-ce en vertu de vos impudicités passées, que vous vous promettez un temps de réconciliation et un de ces secours qui à la mort étouffent d'abord en vous tous les feux de la concupiscence? Est-ce en vertu de vos injustices passées, que vous vous promettez un temps de réconciliation et un de ces secours qui vous ouvrent à l'instant les mains à la restitution? Est-ce en vertu de vos profanations et de vos sacriléges passés, que vous vous promettez un temps de réconciliation et un de ces secours qui à la mort vous conduisent à Jésus-Christ dans les sentiments d'un cœur contrit et humilié? Est-ce en vertu de vos résistances passées, que vous vous promettez un temps de réconciliation et un de ces secours, qui à la mort vous rendent attentifs à la voix du ciel et susceptibles de ses impressions salutaires? Vous avez bonne grâce, ennemis comme vous l'êtes de vous promettre ce qui fait le partage de l'ami le plus privilégié. Dieu en ceci ne vous doit rien, quand vous auriez vécu en saint (on ne saurait assez vous le répéter) et vous prétendez que, posant tout à coup les armes que vous lui avez mises en main, il s'abaisse jusqu'à vous donner le baiser de paix? Espérance vaine et présomptueuse! Il vous traitera comme vous l'avez traité. Vous vous êtes endormis, il s'endormira; vous vous êtes éloignés, il s'éloignera à son tour. Notre Dieu aime la justice, dit le Prophète; et comme il est de la justice de ne pas faire grâce à celui qui a rejeté toutes sortes de grâces, Dieu fera sentir au pécheur, qu'il exerce sur lui la rigueur de ses jugements dans toute l'étendue de la plus exacte justice : *Cognoscetur Dominus judicia faciens.* (*Psal.* IX.) Mais en quoi, Seigneur, ferez-vous sentir au pécheur que vous exercez sur lui la rigueur de vos jugements dans toute l'étendue de la plus exacte justice? En le surprenant dans son péché, et l'arrachant à ses œuvres d'iniquité, pour lui en faire porter le fruit et la peine : *In operibus manuum suarum comprehensus est peccator.* (*Ibid.*) Dieu frappe souvent pendant la vie, mais c'est en ami, c'est en père qu'il frappe; à la mort, c'est en maître : *cognoscetur Dominus*; à la

mort c'est en juge : *judicia faciens.* Comme maître il montrera au pécheur qu'il a un pouvoir absolu sur ses dons, et que s'il n'oublie pas le pauvre sur sa fin, ou comme l'explique saint Augustin, celui qui séparé des pécheurs a vécu dans l'opprobre et l'abandon, il pense à peine à ces superbes obstinés, qui applaudis dans leurs désordres se sont fait une occupation du crime ; ou que s'il daigne les regarder, ce n'est que de loin et avec ces yeux terribles qui les voient périr sans s'émouvoir et sans donner une larme à leur malheur : *Cognoscetur Dominus.* Comme juge, il laissera le pécheur engagé dans les liens qu'il s'est formés ; il le laissera enfoncé dans cet abîme de perdition qu'il s'est creusé : *judicia faciens ;* et en maître et en juge, il foulera sous ses pieds le bras du pécheur, il écrasera la tête de ses ennemis, et leur fermera pour toujours l'entrée de cette terre qui est la terre des vivants. En tout ceci je ne parle qu'après l'Ecriture qui, en nous représentant un Dieu bon, ne veut pas que nous perdions jamais l'idée d'un Dieu juste : *Cognoscetur Dominus judicia faciens.*

Nous réclamerons, dites-vous, nous chercherons. Et qui vous a promis le temps nécessaire pour réclamer et pour chercher ? Souvent le pécheur se voit mourir sans en devenir meilleur ; souvent il est mort, qu'il ne s'en aperçoit, pour le dire ainsi, que par le changement terrible de situation où il se trouve. D'une table servie avec profusion, d'une maison de pompes et de délices, passer immédiatement à la maison des gémissements et des pleurs, tel est le sort de plusieurs pécheurs, et tel peut-être sera celui de quelques-uns d'entre vous pour qui le moment de leur joie sera celui de leurs peines.

Et quand même vous seriez épargnés sur ce point ; quand on vous accorderait du temps ; sera-ce pour vous un temps de salut ? Ce sera donc comme de loin que la mort vous avertira de sa venue ; elle fera marcher devant elle ces tristes symptômes, qui vous diront qu'elle est aux portes, qu'elle va vous enlever. Dans cet état, dites-vous, nous réclamerons, nous chercherons. Mais savez-vous que pour chercher Dieu il faut que Dieu vous cherche le premier ? Comme c'est à sa grâce à commencer l'ouvrage, si la grâce se tait, vous vous tairez pareillement ; et cette voix si souvent méprisée, si souvent étouffée, se fera-t-elle entendre : *Secundum multitudinem iræ suæ, non quæret.* (*Psal.* X.)

Dieu, pour vous montrer jusqu'où va contre vous la grandeur de son courroux, aura-t-il besoin de faire tomber les feux du ciel, comme il les fit tomber sur Sodome et Gomorrhe, de répandre les eaux de la mer, comme il les répandit sur les persécuteurs de son peuple ; d'armer ses anges exterminateurs, comme il les arma contre les rebelles d'Israël ? Rien de tout cela. Il n'a qu'à se retirer, qu'à vous abandonner, qu'à vous livrer à votre méchante destinée. Se lèvera-t-il à votre voix ? Vous tendra-t-il une main secourable ? Oui, dit-il, je me lèverai à la voix et aux gémissements de l'humble et de celui qui me craint ; j'ouvrirai sur lui une main bienfaisante et libérale ; mais pour ces vieux pécheurs qui m'ont disputé tout ce qu'ils me devaient, je leur disputerai tout ce qu'ils pourraient attendre de ma bonté ; je les laisserai périr dans leur malice, comme périssent dans leur sécheresse ces herbes maudites, à qui le ciel refuse ses rosées et ses pluies. Après un temps passé dans le péché, on épuise en quelque manière la miséricorde, dit saint Bernard, et on porte son impiété à un certain comble, où l'on mérite, comme le soutiennent quelques théologiens, que Dieu suspende presque entièrement le cours de ses libéralités divines. C'est ce que semblent nous insinuer tant d'expressions différentes, suivant lesquelles Dieu paraît ne vouloir plus penser au pécheur que pour l'insulter dans sa perte. Mais comme les livres saints nous en fournissent une infinité d'autres, qui permettent au pécheur de demander, d'attendre, d'espérer, qui l'invitent à se jeter avec confiance entre les bras de ce Dieu toujours prêt à recevoir toutes sortes de pécheurs ; que ce Dieu de bonté leur déclare lui-même dans les termes les plus formels qu'il ne veut point la perte de ceux même qui périssent ; qu'il les défie de pouvoir l'accuser de n'avoir pas fait pour les ramener tout ce qu'il pouvait faire ; il faut convenir, ou qu'il se contredit, ce que nous ne pouvons penser sans impiété, ou qu'il a encore dans les trésors de sa miséricorde des secours et des grâces pour les plus grands pécheurs. Il en a, n'en doutons point. Comme il n'est aucun peuple si éloigné du soleil qui ne voie quelquefois le jour, aucune terre si stérile qui n'ait quelque part aux rosées du ciel, aussi n'est-il aucune âme si perdue, dit un Père, aucun pécheur si abandonné, qui ne soit favorisé de quelques visites, et recherché de temps en temps par ce Père charitable, qui, nous ayant tous faits pour lui, se fait une espèce de devoir de nous accorder tout ce qui nous est nécessaire pour aller à lui.

Dieu donc vous cherchera malgré toutes les raisons qu'il peut avoir de ne pas vous chercher ; il vous cherchera par le moyen de ses grâces, et malgré ses grâces vous vous perdrez. Je m'explique, entrez dans ma pensée, et vous conviendrez avec moi que, si Dieu n'en fait pas autant pour le pécheur que pour le juste, il en fait néanmoins assez pour rendre le pécheur inexcusable dans son péché. Je dis donc que Dieu veut le salut de tous les hommes, qu'il le veut sincèrement, qu'il le veut efficacement dans un sens, en leur donnant à tous ce qui leur est nécessaire pour l'opérer ; mais je dis en même temps que Dieu va à cette fin par des voies différentes, voies néanmoins qui toutes peuvent nous y conduire : grâces de choix, grâces communes, ce sont toujours des grâces auxquelles nous pouvons coopérer. et si nous n'y coopérons pas, c'est l'ef-

fet de notre lâcheté et de notre malice. Or, ce principe posé que Dieu dans les trésors de ses richesses a une multitude infinie de grâces, grâces de choix avec lesquelles il sait qu'on agira, grâces ordinaires avec lesquelles il sait qu'on peut agir et qu'on n'agira cependant pas; où ira-t-il puiser, quand il sera question de ces esclaves de leur cupidité et de leurs passions? Dans les trésors, sinon de sa colère, du moins d'une miséricorde commune, et qui n'a rien de singulier à donner au pécheur pour le ramener, en choisissant de ces grâces auxquelles il sait que le pécheur ne répondra pas. Non point que Dieu ne cherche en cela qu'à mettre le pécheur dans son tort. Quand il distribue sa grâce, c'est toujours dans le dessein qu'elle soit efficace, dessein général et commun, qui, précédant, selon notre manière de penser, la prescience de Dieu sur l'inutilité de cette grâce, a dans lui-même tout ce qu'il faut pour être effectué, et qui n'est frustré de son effet que parce qu'il est comme subordonné à notre volonté. Ce n'est donc pas la faute de Dieu que sa grâce ne produise rien; autrement le Prophète ne serait pas en droit de dire que nous sommes les seuls auteurs de notre perte. Les premières vues de Dieu sont de nous sauver, et si nous ne nous sauvons pas, c'est parce que nous abusons de ses bontés et de ses dons. N'allons point, au reste, examiner pourquoi il partage ainsi ses grâces; pourquoi il traite les uns en amis, les autres en indifférents, ce semble, et en étrangers. Et pourquoi ne le fera-t-il pas? Sera-t-il moins en droit que nos souverains de faire sentir à un sujet rebelle qu'il se souvient de sa révolte? Dieu fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde, dit l'Apôtre, et il laisse dans l'endurcissement ceux qu'il juge à propos d'y laisser : *Cujus vult miseretur, quem vult indurat.* (*Rom.*, IX.) Est-ce à vous à raisonner là-dessus, vous demande saint Augustin? C'est à vous, qui recevez miséricorde, à chanter les miséricordes de votre Dieu; et à vous, qui persistez dans votre endurcissement, à reconnaître l'équité de ses jugements. Si Dieu se retirait tout à fait, vous n'auriez que ce que vous avez mérité. Il vient, non pas avec ces secours de prédilections, sans quoi après tout vous pouvez absolument vous sauver; qu'avez-vous à dire? Qu'il en fait déjà trop, en vous donnant ce qui peut absolument vous ramener, et que s'il ne vous donne pas ce qui ramène les autres, c'est une juste punition de votre péché. Vous l'avez si souvent rejeté, insulté; est-il de sa majesté d'oublier au point où vous aurez indispensablement besoin de lui, ces airs d'indifférence et de mépris que vous affectiez à son égard, quand vous croyiez pouvoir vous en passer? Est-il de sa majesté de s'abaisser jusqu'à supplier un téméraire qui l'a constamment rebuté? N'attendez pas qu'il vous distingue après tant d'outrages; il inspirerait de la présomption au libertin, s'il le cherchait avec autant d'empressement qu'il cherche le fidèle humble et docile : *Secundum multitudinem iræ suæ non quæret.*

Je veux même que Dieu vous cherche et vous sollicite par des grâces qui, par rapport au temps, au lieu et aux différentes circonstances où elles sont données, semblent devoir être comme nécessairement efficaces; le trouverez-vous pour cela? Ecoutez la décision du Sauveur, et tremblez sur l'incertitude de votre destinée; vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Ce n'est point à moi à adoucir cet arrêt; Jésus-Christ a parlé, et sa parole ne passera jamais. Nous réclamerons, nous invoquerons, et nous ne serons pas exaucés; nous nous présenterons, nous chercherons, et nous mourrons dans notre péché : *Et in peccato vestro moriemini.* Et afin que vous ne croyez pas qu'il y ait de l'opposition entre les paroles du Sauveur, qui dans saint Matthieu nous assure qu'on trouve quand on cherche : *Qui quærit, invenit* (*Matth.*, VII), et qui dans saint Jean nous proteste que nous le chercherons, et que nous ne le trouverons point, et que nous mourrons dans notre péché : *Et in peccato vestro moriemini* : remarquez les différentes expressions de l'Evangile; elles expliquent la pensée de Jésus-Christ, et servent également à rassurer le juste et à effrayer le pécheur. Celui qui cherche, trouve; celui qui cherchera, ne trouvera point. Comme si on voulait nous dire que tous les temps ne sont pas propres à chercher, que quand on a abusé du présent, on compte mal à propos sur l'avenir. L'homme de bien, comme je l'ai déjà dit, se tient sur ses gardes, il se prépare à l'arrivée de l'époux, et, avec lui, il entre dans la salle de la noce : *Qui quærit, invenit.* Le pécheur, au contraire, attend les horreurs de cette triste nuit, où il n'est permis à personne de travailler; il attend qu'il soit étendu sur un lit de douleur, abattu et humilié sous la main toute-puissante du Seigneur. Alors, comme les vierges folles, il pense à faire ses provisions, il appelle le ciel et la terre à son secours, il s'épuise en gémissements et en soupirs, et on s'endurcit à ses soupirs et à ses gémissements; on est insensible à sa voix, on le laisse crier, et il meurt dans son péché : *Et in peccato vestro moriemini.*

Mais quoi, Dieu ne veut-il point absolument être trouvé par quelques-uns de ceux qui le cherchent? Non, il ne veut point être trouvé par ceux qui ne le cherchent pas comme il faut. Or, à quoi se réduisent les recherches de ces pécheurs présomptueux qui se flattent toujours de trouver? S'il m'est permis de sonder la malignité du cœur humain, tout se réduit ou à un vain désir de conversion ou à une fausse pénitence. A un vain désir de conversion : ce pécheur mort ces jours derniers parmi les plus belles protestations, s'il en faut juger sur ses paroles, mais sans sacrements, malgré tout ce qu'on a pu faire pour l'engager à recourir à ces sources de salut, nous en est une preuve que rien ne peut contredire. Comme lui, vous vous sentirez pressé de

jeter loin de vous ce fardeau de péché qui vous accablera; la voix du ciel, la voix de votre conscience, tout portera au milieu de vous le trouble et l'effroi.

Dans cet état vous pousserez quelques soupirs, vous voudriez, mais vous craindrez de vouloir. Il faudrait rompre vos chaînes et vous mettre en liberté, vous en conviendrez : mais il vous en coûterait de le faire, vous différerez, et comme pendant la santé, vous vous êtes accoutumé à renvoyer, vous renverrez de même à la maladie : un accident imprévu, vous surprenant dans ces malheureuses velléités, vous empêchera de passer à un désir efficace, et vous mourrez dans votre péché : *Et in peccato vestro moriemini.* Dieu vous fera-t-il tort? Jugements redoutables justifiés par vous-mêmes! c'est à nous à adorer vos rigueurs, non point à vouloir sonder la profondeur de vos abîmes. De peur cependant qu'on n'attribue à un excès de sévérité ce qui est le trait de la plus exacte justice; quand Dieu nous damnerait tous, que ferait-il autre chose qu'user de son droit? Ne sommes-nous pas tous nés enfants de colère? Ce n'est pas néanmoins sur quoi il se fonde. Touché de notre misère, il tire de la masse de perdition quiconque veut se rendre à sa voix : mais est-il obligé de suspendre le cours naturel des choses en faveur de ceux qui s'obstinent? Est-il obligé d'attendre le moment favorable, où il leur plaira d'en revenir, et de ne leur envoyer la mort que dans ces temps où ils se flattent de se rendre? On l'insulte, tout-puissant qu'il est; n'est-il pas de sa justice, qu'il venge sa puissance, et qu'il fasse sentir au pécheur que ce n'est pas toujours impunément qu'on ose s'en prendre à lui? Vous mourrez donc avec quelques faibles velléités de conversion, et vous mourrez par conséquent dans votre péché : *Et in peccato vestro moriemini.* Ici il me semble entendre de ces prétendus esprits forts, qui cherchent à justifier la créature aux dépens du créateur. Comment, demandent-ils, Dieu pourrait-il damner cet homme qui vient de mourir avec les sentiments les plus chrétiens! Il voulait revenir de ses désordres. Il le voulait? Et c'est parce qu'il n'a fait que vouloir, qu'il est damné. Vouloir précisément quitter son péché, ce n'est pas le quitter, et tous les jours nous trouvons des pécheurs de profession qui veulent se réformer, s'il les en faut croire, et qui, malgré tous leurs désirs de réforme, croupissent dans les déréglements les plus honteux. D'ailleurs il en voulait revenir? Et par quel endroit, le savez-vous? Est-ce par quelques désirs que vous avez cru entrevoir dans ses discours? Ces désirs apparents étaient plutôt les effets d'une grâce qui le sollicitait, que les mouvements d'un cœur qui rentre sincèrement dans le devoir. Un désir, quand il est sincère, se soutient; il passe par-dessus tout, quand il est ardent, et rien ne l'arrête que l'impossibilité d'aller à sa fin. Pourquoi donc Dieu n'a-t-il pas attendu que le cœur d'accord avec la grâce achevât l'ouvrage commencé? Pourquoi n'a-t-il pas attendu? Demandez-le-lui à lui-même, et il vous dira qu'il ne pouvait attendre sans blesser et ses intérêts et ceux du pécheur; les siens en s'exposant tous les jours à de nouvelles insultes; ceux du pécheur, en l'exposant à augmenter sa peine; parce qu'il ne se serait servi du délai que pour augmenter ses crimes. Dieu connaît la corruption de notre cœur, et il sait que la plus longue vie dans un pécheur de profession n'est qu'un plus grand enchaînement de désordres. Un homme qui se meurt, dites-vous, n'est guère en état de penser à pécher. Non, quand il pense sérieusement à mourir en chrétien : mais un pécheur de profession ne sait guère ce que c'est que se ranger; il est à demi mort, que ses passions vivent encore, et plein de leurs objets; ce qui l'a occupé pendant la vie l'occupe encore à la mort. Il mourra donc dans son péché, et bien loin d'exercer sur lui une justice rigoureuse, c'est une grâce qu'on lui fait. Triste grâce d'être condamné à mourir de la mort du réprouvé! C'est néanmoins une grâce, parce qu'en lui ôtant le moyen de pécher, on lui ferme la voie à une damnation plus sévère : *Et in peccato vestro moriemini.*

Mais n'y avait-il point de moment où Dieu vît que la volonté flottante de cet infortuné se serait enfin fixée, et attachée au véritable bien? Sans doute, il y en avait; mais était-ce là des moments qu'on dût lui ménager? Quoi! il faudra que la miséricorde s'épuise pour un homme qu'elle a toujours trouvé rebelle, et qu'elle soit attentive à tout ce qui peut lui être favorable? Dieu, si j'ose parler de la sorte, se trouve comme partagé entre sa bonté et sa justice, toutes deux ont leurs droits; et quand il s'agit d'un pécheur, sont-ce les droits de la bonté, ou les droits de la justice qu'il doit consulter? Compter sur la bonté, quand on a redouté la justice, c'est espérer en chrétien; mais mépriser la justice, et compter sur la bonté, c'est présumer en impie et en insensé. Croyez-vous que Dieu puisse se trahir lui-même, et relever votre confiance pour vous donner lieu de le mépriser plus outrageusement? Il a ses vues, quand il daigne tendre la main à certains pécheurs qui semblent être arrivés au comble de leurs péchés : mais ce n'est pas ce qui doit nous rassurer. Tandis que la bonté ne trouvera rien dans nous sur quoi elle puisse faire valoir ses droits, il est de l'ordre naturel des choses que Dieu se fasse justice, et que nous mourions dans le péché que nous avons aimés. A quoi donc nous sert ce sang précieux que Jésus-Christ a répandu avec tant de profusion pour notre amour? Dans les desseins de Dieu, il sert à nous délivrer du péché; à nous délivrer de la mort dans le péché, à nous délivrer de ces tourments affreux qui font la récompense et le salaire du péché; et par notre malice, à nous rendre plus coupables, quand nous péchons; à nous rendre plus dignes d'une mort dans le péché; à nous attirer des peines plus cuisantes en punition de notre péché.

Le prix d'un tel sang aurait dû nous apprendre à estimer notre âme, et nous obliger à vivre en saints. Nous avons livré cette âme aux déréglements de ses désirs, nous avons vécu dans la dissolution et le péché ; bien loin que ce sang demande grâce pour nous, il demandera justice pour lui, il sera exaucé et nous mourrons dans notre péché : *Et in peccato vestro moriemini.*

Que dirais-je à ceux qui dans l'extrémité où ils se voient réduits, semblent se tourner de bonne foi vers le Seigneur, et faire une vraie et sincère pénitence? Et que puis-je leur dire, que ce que leur dit le Seigneur lui-même? Que malgré leur pénitence prétendue, ils mourront dans leur péché. Toute pénitence ne conduit pas au salut, parce que toute pénitence n'a pas les qualités que Dieu demande à un cœur vraiment et sincèrement pénitent. On se voit aux portes de la mort; soit par un mouvement naturel, soit par quelque reste de religion, on lève les yeux au ciel, on proteste, on demande. Ainsi levait les yeux au ciel l'impie Antiochus, il protestait, il demandait; et qu'obtint-il?

Le malheureux, dit l'Ecriture, implorait une miséricorde qu'il ne devait jamais obtenir. Non point que Dieu rejette un cœur contrit et humilié; mais c'est qu'on n'est pas toujours contrit, lorsqu'il semble qu'on s'humilie. Que leur dirai-je, que ce que leur dit le sage? Que le pécheur qui s'est rendu esclave de ses iniquités, périra sous le poids des chaînes qu'il s'est formées, et qu'à la mort il se laissera encore séduire par les mêmes charmes auxquels il s'est malheureusement livré pendant la vie. Que leur dirai-je enfin, que ce que disait autrefois saint Augustin? Qu'une pénitence si tardive montre bien que le péché nous quitte, non point que nous quittons le péché, et qu'il est dangereux, que nous ne le portions encore dans le cœur, lorsque nous lui sommes arrachés plus par nécessité, que par choix. Jugez-en par ce qui arrive tous les jours parmi vous. A quoi se réduisent toutes ces protestations, que certains pécheurs nous font, quand ils se croient aux prises avec la mort? Le moment de leur guérison est presque le moment de leur rechute, et tels que nous les avions vus avant leur maladie, tels nous les voyons après qu'ils ont recouvré la santé. Si l'on vous avait fait des protestations de cette nature, vous vous croiriez en droit de penser qu'on a plus cherché à vous tromper, qu'à vous contenter, aussi, est-ce ainsi que Dieu en juge. A travers toutes ces apparences, qui quelquefois nous édifient, il découvre un cœur impénitent et rebelle. Croyez-vous qu'il y ait plus de sincérité dans ceux mêmes que la mort nous enlève parmi les démonstrations les plus éclatantes de repentir et de douleur? A Dieu ne plaise que je prétende prévenir les jugements du Seigneur! Mais enfin, la conduite des uns me fait trembler pour les autres, et craindre qu'en faisant semblant de chercher Dieu, ils n'aient cherché qu'à s'étourdir contre les cris de leur conscience, et que, n'ayant pas cherché comme il faut, ils ne soient morts dans leur péché : *Et in peccato vestro moriemini.*

Encore ne me trompé-je point, quand je suppose que le pécheur cherchera Dieu à la mort. Combien de pécheurs, combien d'hommes de chair et de sang, qui ne semblaient être sur la terre, que pour la faire gémir sous le poids de leurs iniquités? Comment des pécheurs de cette nature chercheraient-ils Dieu à la mort? Pendant la vie, Dieu, le ciel, la vertu étaient pour eux comme autant de noms étrangers, ils n'ont connu que la passion et le péché; par un sévère, mais juste jugement, ils tombent dans une espèce d'insensibilité, où livrés à leur sens réprouvé, ils ne sont ni touchés du passé, ni effrayés de l'avenir. Semblables à ces dieux de l'antiquité qui n'ont ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, rien ne les excite, rien ne les frappe, rien ne les ébranle. Ce serait à vous, ministres du Seigneur, à nous convaincre d'une vérité si terrible; et je ne doute point que, s'il vous était permis de parler, vous ne nous fissiez glacer le sang dans les veines par le nombre prodigieux d'endurcis que vous auriez à nous produire. Combien qui transportés par la violence du mal, se livrent à leurs blasphèmes ordinaires, et vomissent à vos oreilles ce qu'il y a de plus injurieux, de plus outrageant pour le Dieu, que vous venez leur annoncer? Combien qui, accoutumés à appeler éternellement à leurs secours le démon et l'enfer, les invoquent encore dans ces dernières extrémités, et semblent vous dire, que des noms qui leur ont été autrefois si familiers, sont des noms qu'ils ont encore dans le cœur, et qui leur sont chers, malgré tout ce qu'ils en devraient avoir d'aversion et d'horreur? Combien qui vous déclarent, que vous leur parlez aussi inutilement, que si vous parliez à un mort? Combien qui perdent l'ouïe, quand vous leur rappelez le souvenir de leurs péchés, et la parole, quand vous les invitez à en faire le détail? Si une obstination de cette nature nous fait frémir, ne nous apprend-elle pas aussi de quoi nous sommes menacés? Du moins c'est pour notre instruction que Dieu l'expose à nos yeux. Nous accumulons péché sur péché dans l'espérance d'en revenir. C'est-à-dire que nous prétendons engager Dieu à nous favoriser, en l'outrageant, et nous disposer aux plus grands traits de sa miséricorde, en nous en rendant tous les jours plus indignes. Ne nous prévalons point de certains cas rares, où Dieu sacrifie pour ainsi dire sa justice à sa bonté. Le bonheur de quelques pécheurs privilégiés est sans conséquence pour nous. Jésus-Christ nous menace de venir à nous, lorsque nous l'attendrons le moins; tenons-nous en là, et craignons, que si nous n'avons pas rectifié nos voies, quand il viendra cueillir le fruit de sa patience, il ne nous surprenne enfin dans notre péché, et, qu'après nous avoir tolérés dans sa bonté, il ne nous fasse enfin sentir ce que peut un

Dieu, qui se venge en maître et en juge : *Cognoscetur Dominus judicia faciens.*

Cherchez donc Dieu, conclut le Prophète, pendant qu'on peut encore le trouver : *Quærite Dominum, dum inveniri potest.* (*Psal.* LV.) Mais quoi, mon Dieu, est-ce donc qu'il y a un temps où l'on ne puisse pas vous trouver? Puisqu'il y a un temps, où il faut le chercher, parce qu'on peut le trouver, il semble aussi qu'il faut nécessairement qu'il y ait un temps, où l'on ne puisse pas le trouver, quoiqu'on le cherche, autrement l'expression de l'Esprit saint ne paraîtrait pas juste. Ce n'est pas là néanmoins ce que veut nous dire l'Esprit de vérité. Tandis que nous pouvons chercher, nous pouvons trouver, et nous pouvons chercher jusqu'à ce que nous soyons dans ces régions de ténèbres, où il n'y a plus ni grâce ni rédemption à attendre ; mais, c'est qu'il est certains temps, où l'on s'est tellement éloigné de Dieu, où l'on s'est rendu si indigne de ses grâces et de ses visites, qu'il n'y a qu'une miséricorde infinie qui puisse les lui arracher et l'obliger à se souvenir de nous. Et quel est ce temps? Peut-être celui où vous êtes arrivé, ce temps que vous donnez à la licence, à la passion, au péché. Ne perdez pas pourtant confiance, si vous sentez votre misère ; Dieu ne vous l'a fait sentir, que pour vous en tirer. Rendez-lui donc ce cœur qu'il vous demande depuis si longtemps, rendez-le lui dès aujourd'hui, et j'ose vous promettre de sa part, que vous ne serez pas rebuté : *Quærite Dominum, dum inveniri potest.* Je passe à mon second point, où après vous avoir montré qu'il est juste que le pécheur meure dans son péché, j'entreprends de vous montrer qu'il est rare qu'il n'y meure pas.

SECONDE PARTIE.

Je ne sais comment il arrive, dit saint Bernard, que quand une fois on s'est tourné vers le mal, on se trouve embarrassé et retenu par certains liens, qui étant volontaires ne justifient pas la volonté, et attirant néanmoins comme nécessairement, n'excluent pas toute nécessité : *Favorabilis quædam vis premendo blandiens, blandiendo premens.* C'est une espèce de violence, mais violence qui est douce et qui plaît, quoiqu'elle accable. C'est une espèce de violence, parce qu'on s'est attaché au péché par tant de liens différents, qu'on se trouve dans une espèce d'impossibilité de se mettre en liberté. C'est cependant une violence qui est douce et qui plaît, quoiqu'elle accable, parce qu'on goûte son esclavage et qu'on aime mieux en porter le poids, que de faire quelque effort pour le secouer ; d'où je conclus que quand on a vécu dans le péché, il est rare qu'on puisse, ou qu'on veuille le quitter. Il est rare qu'on le puisse ; les difficultés en ôtent le pouvoir. Il est rare qu'on le veuille ; la pente, l'habitude qu'on s'est formée en ôtent la volonté : *Favorabilis quædam vis premendo blandiens, blandiendo premens.*

Il est bien des choses que nous pouvons absolument faire, et que nous ne ferons jamais, à cause des difficultés infinies qui en arrêtent l'exécution. Et c'est dans ce sens que je soutiens qu'il est impossible de changer à la mort ; non pas d'une impossibilité insurmontable et qui ne puisse point absolument être vaincue (je ferais tort au sang et à la grâce de Jésus-Christ : Dieu a une infinité de ressources à quoi ne résiste point les pécheurs les plus obtinés) ; mais d'une impossibilité morale ou d'une difficulté extrême, qui rebute et arrête presque toujours le pécheur. Voici les raisons sur lesquelles je me fonde.

Première difficulté qui arrête le pécheur, la multitude de ses péchés. Dans l'extrémité où il se trouve, accablé sous le poids de ses maux autant que sous celui de ses péchés, comment pourrait-il faire dans quelques moments qui lui restent, ce qu'il a toujours regardé comme impossible durant le cours d'une longue et parfaite santé? Il faudrait débrouiller un chaos infini, rescinder je ne sais combien de contrats usuraires, réparer mille injustices : comment dans quelque moments mettre ordre à tant d'affaires? Des comptes si embrouillés demandent un long et sérieux travail ; c'est à loisir et avec maturité qu'il faut les régler. *Inducias usque mane* (*Dialog.* S. GREGOR.) Attendez, donnez-moi du temps, hors de là je ne puis ni rappeler ni exposer mon péché. D'ailleurs, accablé comme je le suis, comment pourrai-je entrer dans une discussion si épineuse? Demain la violence du mal se relâchera, demain je serai plus à moi, et plus en état de m'acquitter de mon devoir : *Inducias usque mane.* Mais ce jour de demain vous est-il promis, ou vous promettez-vous plus de liberté demain? Aujourd'hui cela passe mes forces, et l'exiger plus longtemps, c'est me fatiguer inutilement : *Inducias usque mane.* Les parents eux-mêmes, qui devraient être les premiers à entrer dans les veritables intérêts du malade sont les premiers à appuyer ses sentiments déraisonnables ; ils le flattent d'un long avenir, ils lui font espérer ce dont ils désespèrent eux-mêmes, et quand ils voient enfin qu'il n'y a plus de ressource, ce n'est que rarement et très-faiblement qu'ils lui parlent de penser à sa conscience. On pourrait le troubler, dit-on, et ce trouble pourrait abréger ses jours. Paraît-il être tranquille? On impose, dit saint Grégoire, un silence sévère à toute la famille, on éloigne le bruit et le tumulte, comme si on craignait qu'en le faisant revenir de son assoupissement, on ne le fît revenir à lui-même, et qu'on ne l'ogligeât à rentrer dans son cœur pour y concevoir quelques pensées de salut. Est-il inquiet et agité? on a recours aux remèdes de l'art pour l'assoupir, comme si l'on cherchait à étouffer les cris de sa conscience, en le jetant dans une inaction léthargique qui lui ôte l'usage de tous ses sens. Il n'est qu'une seule occasion où l'on n'a point assez de complaisance pour le ménager ; c'est dans les affaires temporelles. Y a-t-il quelque héritage à distribuer, quelque domaine à

partager? On le sollicite, on le presse, et par une malheureuse avidité, on l'engage à sacrifier aux affaires du temps quelques moments qui devraient tous être réservés pour l'éternité. Enfants cruels, parents dénaturés! Est-ce donc que les biens du moribond vous tiennent plus à cœur que son âme, et que vous vous mettez peu en peine qu'il se perde ou non, pourvu que vous emportiez une vile et méprisable portion de ses terres? Vous l'aurez donc, enfin, cette déclaration que vous poursuivez avec tant d'ardeur, ce testament que vous regardez comme le fondement et la base de votre élévation; vous l'aurez: mais en serez-vous tranquilles possesseurs, quand vous penserez que vous n'êtes riches qu'aux dépens d'un homme que vous avez damné, pour l'avoir empêché de mettre à profit quelques moments qu'on daignait encore lui accorder pour régler les affaires de son éternité?

Seconde difficulté qui arrête le pécheur: quand il aurait assez de temps, et que son accablement lui permettrait de rappeler son péché, il n'aurait pas assez de force, assez de grandeur d'âme pour le détester. La conversion du pécheur est, de tous les ouvrages, le plus héroïque, celui qui demande le plus d'application et de soin. Et que peut un homme accablé, qui à peine peut soutenir son mal? Cependant le péché est comme incorporé à la substance de son âme, il y est comme lié par ses dures et inflexibles chaînes qu'une longue habitude a produites. A peine peut-on rompre ces chaînes quand on a toute sa vigueur; il faut combattre soi-même contre soi-même, forcer des inclinations qui résistent, et lutter avec ses passions comme avec autant d'ennemis victorieux, qui veulent se soutenir à quelque prix que ce soit. Et tout cela se pourra à la mort, lorsqu'une âme qui commence à finir n'anime plus qu'à moitié, pour ainsi dire, un corps qui se dissout! Prenez garde, dit Jésus-Christ, de ne point fuir dans l'hiver; non pas, reprend saint Ambroise, dans ce temps d'hiver qui fait une portion de l'année, mais dans ce temps d'infirmité qui fait la fin de la vie: temps, continue ce Père, où la vigueur des sens s'affaiblit, où la vue intérieure de l'esprit s'obscurcit, où le cœur, nageant dans un océan de douleur, n'est presque plus à lui-même, et ne paraît plus capable d'aucune opération de vie. Pauvres pécheurs, vous vous flattez de pouvoir dans la maladie ce que vous auriez dû faire dans la santé, et à la faveur de cette espérance vous multipliez vos crimes et vos chaînes. Qu'un triple lien se rompt difficilement, surtout quand on est épuisé et que ce n'est plus que par artifice qu'on se soutient! Vous vous flattez de revenir sur vos pas, lorsque toute voie au retour vous sera fermée, et que, de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne verrez partout que de dangereux ennemis ou d'inévitables écueils. Il vous arrivera, dit encore saint Ambroise, ce qui arriva au persécuteur du peuple de Dieu. Pharaon poursuit les enfants d'Israël; il se jette après eux dans les abîmes qui se sont aplanis pour leur ouvrir un libre passage; il croit déjà les tenir renfermés entre les eaux de la mer et son armée; mais Dieu, regardant le camp des Egyptiens à ce moment décisif auquel il les attendait, ramène sur eux les flots de cet élément impétueux. Fuyons, dit le prince qui commande, fuyons, le Seigneur combat pour Israël. Et le moyen de fuir? Déjà les eaux vous investissent de toute part; déjà vos chars flottent sur le rivage. Image naturelle, continue ce Père, du pécheur qui renvoie sa conversion à la mort. Les eaux de la tribulation l'environnent et le pressent de toute part, son corps, qui est comme le char de son âme, se trouve en proie aux agitations d'une maladie violente; et, comme dans nos opérations, nous dépendons beaucoup des sens, il est rare que les sens soient affaiblis, et que l'âme ait cette vigueur que demande la difficulté du retour.

Troisième difficulté qui arrête le pécheur: quand il aurait assez de temps et assez de force, il manquerait de résolution et de vigilance. De résolution: Peut-on d'abord se résoudre, à haïr souverainement ce qu'on a souverainement aimé? Peut-on d'abord se résoudre à appauvrir une famille qn'on a enrichie aux dépens du public, à embrasser un ennemi qu'on a poursuivi dans toute sa fureur, à écarter un criminel objet qu'on a idolâtré? Ce sont-là des résolutions que nous pouvons prendre dans un moment; mais que nous ne prenons guère qu'après qu'on nous y a préparés par des réflexions infinies. Aussi, en voyons-nous, et nous n'en voyons que trop, qui, transmettant à des enfants ce qu'ils ont possédé injustement, signent leur condamnation en signant leur testament; qui, rougissant d'imiter Jésus-Christ mourant, refusent à un ennemi un pardon que ce Dieu de bonté demanda pour ceux mêmes qui le faisaient mourir; qui, se faisant gloire d'une malheureuse fidélité, veulent expirer entre les bras de la personne qu'ils ont criminellement aimée. Et quand même on pourrait gagner sur soi de renoncer à tout, de se défaire de tout; pour peu qu'on ait encore de moments à vivre, n'est-il point dangereux qu'un cœur qui s'est formé à une vie de péché ne se laisse de nouveau entraîner, et que, faute de précaution et de vigilance il ne reprenne ce qu'il a détesté? On s'est accoutumé à railler sur les choses saintes, et à peine peut-on retenir certains traits de raillerie qui se présentent sur ce que la religion nous fournit de voies d'expiation et de salut dans l'état où l'on se trouve. On s'est accoutumé à mépriser les jugements du Seigneur; si on ne les méprise pas lors même qu'on est sur le point de les subir, du moins on ne les craint guère, parce qu'on n'en comprend pas les rigueurs, et ce n'est souvent qu'en éprouvant ce qu'ils ont de terrible qu'on commence à se convaincre de leur sévérité. Enfin, on s'est accoutumé à pécher, et l'on fait comme naturellement ce qu'on a fait si

souvent. Telle vie, telle mort; nous le disons tous les jours, et tous les jours nous nous convainquons qu'on le dit avec vérité. D'ailleurs, dans un corps mourant les passions ne sont pas mortes, elles parlent et on les écoute, elles présentent de nouveau les objets qui ont plu et on les considère avec une nouvelle complaisance. Cependant le démon redouble ses efforts, et comme il s'agit de conserver sa proie, il vient à la charge avec plus d'obstination et de fureur, tandis que Jésus-Christ se tient comme de loin, et regarde le combat avec une certaine indifférence qui lui permet à peine de tendre la main. De tout cela ensemble que peut-il suivre, qu'une espèce d'impossibilité de sortir jamais de l'abîme qu'on s'est creusé? *Favorabilis quædam vis premendo blandiens, blandiendo premens.*

Impossibilité pourtant uniquement fondée sur notre lâcheté et notre malice, et qui n'est invincible que parce que nous ne voulons pas la vaincre. Le péché est un fardeau pesant à quiconque en connaît la griéveté; à un pécheur de profession, c'est un fardeau léger, il le porte sans peine, il le porte avec attrait; il a fait consister son plaisir à le commettre, il y a vécu jusqu'à la mort, il y demeure attaché. Quoi donc, vous récriez-vous, se trouverait-il des âmes assez désespérées pour vouloir mourir dans leur péché? Sans doute il s'en trouve autant qu'il y a de damnés, puisqu'on ne se damne que parce qu'on meurt avec l'attachement à son péché. Voici en deux mots comment se consomme ce mystère d'iniquité. Quand une fois nous avons perdu la lumière des vertus, dit saint Jérôme, nous ne marchons plus que comme des aveugles, nous ne voyons plus que comme à travers un voile épais ce qu'il y a de plus clair et de plus sensible dans la religion; Dieu se présente, et à peine sait-on qui il est, on n'en a qu'une idée confuse et grossière, on ne découvre en lui ni amabilités, ni attraits. Le ciel se présente et on n'en juge qu'en homme terrestre, on ne comprend rien à ses délices, ou on les juge fades auprès des délices des sens. L'enfer se présente, et parce qu'on ne le sent point encore on n'en pénètre pas les rigueurs; on les envisage tout au plus comme nous envisageons ces peintures dont l'éloignement nous dérobe la moitié de leurs plus grands traits. Le péché se présente et on ne le regarde fixement, pour parler de la sorte, que par son bel endroit, que parce qu'il a d'attirant et de doux à la nature, nullement parce qu'il traîne après lui d'horrible et d'effrayant. Tel est l'état du pécheur qui s'est abruti à force de pécher; il n'a pas voulu marcher dans la lumière lorsqu'elle brillait à ses yeux, les ténèbres, selon la menace du Sauveur, l'investissent de toute part, et s'il lui reste encore quelque faible lueur, c'est si peu de chose, qu'à peine en sent-il l'impression. Il ne révoque pas encore en doute toutes ces vérités qui troublent si fort un homme qui se meurt; le flambeau, chez lui, n'est pas encore tout à fait éteint, je veux le supposer. Combien en est-il cependant dans qui la foi est morte aussi bien que la charité et qui cherchent à se tranquilliser au mépris de l'Evangile? Mais une foi languissante dans ces dernières circonstances, n'est-elle pas presque aussi inutile qu'une foi morte? N'est-il pas presque aussi dangereux de ne croire que faiblement, que de ne rien croire? Une foi vive propose les horreurs de l'enfer, et on le craint; la laideur du péché, et on le déteste; les beautés du paradis, et on le désire; les mérites de Jésus-Christ, et on espère; les amabilités de Dieu, et on aime. Mais une foi languissante qui ne propose les choses qu'imparfaitement n'excite aussi et ne remue que faiblement, et la volonté, peu touchée de ces grandes vérités que l'esprit comprend si peu, tombe dans une espèce d'inaction qui lie et arrête toutes ses puissances. De là, dans quelques-uns, un air d'indifférence qui déconcerte le zèle le plus ardent.

On leur parle de la grandeur de nos récompenses, des joies du ciel, des magnificences de notre Dieu. *Visus est ludens loqui* (*Gen.*, XIX), il semble qu'on leur parle d'une fable, d'un jeu, ou tout au plus de quelques-unes de ces fêtes mondaines, dont les joies même, dans l'accablement où ils sont, n'ont plus pour eux ni goût, ni attrait. De là une négligence presque invincible à entrer dans les sentiments qu'on leur suggère. Leur parle-t-on de foi, d'espérance, de charité? *Convertit faciem suam ad parietem* (IV *Reg.*, XX), ils se tournent du côté opposé à celui d'où leur vient la voix, ils se distraient, ils ont toujours cent affaires plus pressantes, et ce n'est que comme malgré eux et par force qu'on leur arrache quelque sentiment chrétien. De là enfin, dans tous, l'endurcissement et l'obstination. Leur parle-t-on de leurs désordres pour les pleurer, de leurs scandales, de leurs injustices pour les réparer? *Desperavi, nequaquam faciam* (*Gen.*, II), mon parti est pris, je n'en reviendrai jamais. Adieu, beau ciel! quand tu serais aussi charmant qu'on nous le dit, je renonce à tes douceurs. Enfer, triste enfer, qu'on nous représente avec des couleurs si noires, tu seras pourtant mon partage; je t'ai servi pendant la vie, il est juste que tu me possèdes après la mort. Un discours de cette nature, si vous l'entendiez d'un moribond, vous ferait frémir d'horreur. Dieu l'entend, cela me suffit. Il l'entend, dis-je, non-seulement au milieu de l'hérésie, parmi les barbares et les gentils, mais parmi nous, dans le sein de la religion, et souvent même parmi ceux qui, dans ces extrémités, ont donné, ce semble, à la religion tout ce qu'elle exige de leur foi et de leur soumission. Ce n'est point exagérer; l'Ecriture, les Pères, l'opposition que nous trouvons entre notre conduite et l'Evangile, tout cela ne prouve que trop, que la plus grande partie des chrétiens même se damne. Est-ce faute de secours de la part du ciel? La grâce est à la porte de leur cœur, elle sollicite, elle presse. Est-ce faute de zèle de la part des ministres du Seignenr? Ils s'épuisent en

instructions, et en avis salutaires. Qu'est-ce donc? C'est une méchante volonté qui s'endurcit et qui s'obstine : *Desperavi, nequaquam faciam.*

Cependant, dites-vous, nous voyons des larmes, nous entendons des soupirs. Et que répond à cela saint Grégoire? Que comme les fables créaient des géants dans un moment, de même nous faisons des saints d'un jour, et que pour quelques marques extérieures de douleur, nous canonisons un cœur impénitent et rebelle. Cet homme est pourtant mort tranquille au milieu de sa famille éplorée qu'il consolait lui-même, après avoir eu tout le temps nécessaire pour se préparer, sans aucun de ces accidents fâcheux qui alarment toujours. Et pour cela, il est mort dans le baiser du Seigneur? J'en serais surpris, dit saint Augustin, moi à qui ses crimes sont connus, et qui sais que la bonne mort ne dépend ni du temps ni du lieu. La mort de l'impie est toujours méchante dans quelque lieu, et dans quelque temps qu'elle arrive. Ne consultez point, ajoute ce Père, ni ce lit magnifiquement paré, où il a rendu les derniers soupirs, ni cette parenté qui le pleure, ni cette pompe funèbre qui le suit; tout cela vous trompera. Etre regretté par toute une ville, être porté en terre avec éclat dans un cercueil couvert des trophées de sa maison, belle mort, précieuse mort aux yeux du monde! Mais consultez l'Evangile. Le mauvais riche meurt couvert de soie, de pourpre, après avoir été servi et assisté, pleuré et regretté par tous ceux qui lui étaient liés d'intérêt ou de parenté; et quel est son sort? On arrose encore son corps d'un torrent de larmes, et déjà son âme est ensevelie dans les brasiers ardents de l'enfer: *Sepultus est in inferno.* (*Luc.*, XVI.) Triste enfer, terre maudite, qui dévores tes propres habitants, faudra-t-il donc, que du sein d'une famille qui nous aime, qui nous adore, nous tombions au milieu de tes flammes, et qu'arrachés à nos biens et à nos plaisirs, nous soyons livrés à la fureur de tes ministres! N'en doutez point, la chose est ainsi. Entre la mort de l'impie et l'enfer, il n'y a qu'un point : *In puncto ad inferna descendunt.* (*Job*, XXI.) Son cadavre est encore étendu dans son lit, les esprits de vie ne sont pas encore tous éteints dans lui, et déjà son âme est condamnée et renfermée pour toujours dans le lieu de son supplice. Bien plus, on doute encore si l'accident qui a enlevé le malade, n'est point un accident, dont il puisse revenir, on réclame encore les maîtres de l'art, on les conjure d'en venir aux derniers remèdes, d'appliquer le fer et le feu ; une épouse éplorée est encore collée à ses pieds, des enfants désolés l'appellent encore, le conjurent encore de leur répondre, et semblent par leurs clameurs le vouloir faire revenir de la léthargie mortelle qui l'assoupit. Pauvres parents, que vos cris et vos clameurs le touchent peu! Les flammes de l'enfer l'investissent de toute part, et il n'est sensible qu'à leur activité et à leur ardeur: *In puncto ad inferna descendunt.*

Est-ce donc là, grand Dieu, où va aboutir la trompeuse félicité du siècle, à une mort criminelle, à un jugement sévère et à un enfer éternel? C'est uniquement à quoi se terminent ces beaux jours du monde, ces jours si doux, si agréables. Ne souhaitons point de tels jours, des jours dont l'aurore est si brillante, et le soir suivi de si épaisses ténèbres. Demandons au contraire avec Jérémie les jours du juste, ces jours qui commencent par les horreurs d'une vie affligée et douloureuse, et qui finissent par l'état d'une brillante et immortelle gloire; gloire que nous demandons, après laquelle nous soupirons, tandis que nous n'avons que de l'horreur pour cette vie douloureuse et affligée. On n'arrive pourtant au terme, qu'autant qu'on est entré dans la voie. Vous goûterez jusqu'à la fin tout ce que ce monde a de douceurs, et quand vous vous sentirez arrachés aux douceurs du monde, vous lèverez les yeux vers les délices du ciel, vous les demanderez; peut-être ferez-vous quelques démarches pour vous en rendre dignes; mais, parce que tout se fera imparfaitement et à la hâte, tout sera sans succès et sans fruit.

Quiconque craint Dieu, dit l'*Ecclesiastique*, prépare son cœur de loin, il se sanctifie et se soutient par son espérance contre tout ce qui pourrait affaiblir son application et son zèle : *Qui timent Dominum, præparabunt corda sua, et patientiam habebunt usque ad inspectionem* (*Eccli.*, II); c'est tout le parti que vous avez à prendre. Préparez vos cœurs au Seigneur, et les préparez de loin. Il s'agit d'une éternité de biens. Nous devrions nous y préparer avec toute l'application dont nous sommes capables, remporter tous les jours de nouvelles victoires, faire tous les jours de nouveaux progrès, et aller d'un pas si constant, qu'on puisse attendre avec quelque confiance l'arrivée de son Juge. Tout n'est pas fait pour cela. La vie la plus sainte n'est point un gage assuré d'une sainte mort; et c'est ici plus que jamais qu'il faut préparer vos cœurs de loin. Je dis de loin, dès que le mal commence à se déclarer, dès que vous vous trouvez dans un état, qui peut vous en faire craindre les suites, de peur que, pour avoir trop attendu, vous ne soyez surpris sans sacrements, ou hors d'état de les recevoir avec fruit.

A peine vous sentez-vous attaqués que vous pensez à la guérison du corps, que vous rassemblez chez vous tout ce que l'art a de plus habile; la dépense, les remèdes, rien ne vous coûte. Pourquoi ne pas avoir les mêmes sollicitudes pour votre âme? Pourquoi ne pas travailler d'abord à lui procurer ou à lui conserver une vie qui est, pour ainsi dire, entre vos mains? Vous ne tirerez pas le corps d'entre les bras de la mort, si Dieu l'a ainsi résolu ; mais la mort de l'âme n'est conclue que conséquemment à votre détermination. Si vous voulez qu'elle vive, Dieu le veut avec vous : il s'engage à la faire vivre éternellement. Commencez donc par ce qu'il y a chez vous de plus important; abandonnez, si je puis parler de la sorte,

abandonnez au hasard, et aux événements des choses, et ce corps qui doit pourrir, et ces biens qui doivent périr pour vous; mettez votre âme à couvert : le reste suivra, s'il se peut, sinon l'essentiel sera du moins en sûreté. Dieu aura ce qui lui est dû, vous attendrez le moment décisif avec confiance, et cette mort, qui fait la crainte et le désespoir du pécheur, sera pour vous un doux sommeil, qui vous introduira dans l'héritage du Seigneur. Ainsi soit-il

SERMON XXXI.

Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Super cathedram Moisi sederunt scribæ et pharisæi; omnia ergo quæcunque dixerint vobis servate et facite. (*Matth.*, XXIII.)

Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent.

Y a-t-il, Messieurs, rien de si opposé, ce semble, que la peinture que le Sauveur fait ici des mœurs et de la conduite des pharisiens, et l'attention et le respect qu'il tâche d'inspirer pour leurs instructions et leur doctrine? Ce sont des esprits vains et orgueilleux, qui cherchent partout les premières places, des cœurs durs et insensibles, qui imposent aux autres des fardeaux qu'ils craignent eux-mêmes de toucher du bout du doigt. Comment écouter des maîtres si dangereux, et qui paraissent plus propres à établir le vice qu'à inspirer l'amour de la vertu? C'est qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse; ou, comme l'expliquent les Pères, c'est qu'ils développent la loi que Moïse a reçue, et que parlant de la part de Dieu, s'il faut se tenir en garde contre ce qu'ils font, on peut et l'on doit même ajouter foi à ce qu'ils disent. Est-il surprenant, après cela, que Jésus-Christ ordonne de les écouter, dès qu'ils ne prêchent que la Loi? Leurs défauts et leurs vices peuvent ôter à leurs paroles cette force que leur donne l'exemple; mais ils n'empêchent pas pour cela que ce ne soient des paroles de vérité et de vie.

Que vous annonçons-nous aujourd'hui? Est-ce une loi qui ne représente les choses qu'en énigme et en figure, et qui, n'ayant rien de parfait, n'a rien qui conduise à la perfection? C'est cette loi sublime et relevée qu'on vous promet depuis la naissance des siècles, qu'un Dieu nous est venu apporter lui-même, et qui seule peut former des adorateurs dignes de lui. Détruisons-nous d'ailleurs d'un côté ce que nous tâchons d'édifier de l'autre? L'Eglise, grâces au ciel, est pleine de ministres qui soutiennent nos vérités, plus encore par l'intégrité de leur conduite, que par la solidité de leurs discours. Mais enfin, quand nous ne serions pas ce que nous devons être, les ministres de la Loi nouvelle seraient-ils en ceci moins privilégiés, que les ministres de la Loi ancienne? La chaire que nous occupons, est-elle moins digne de respect, la doctrine que nous débitons moins sainte, l'obligation de nous écouter moins étroite?

Il en est cependant de cette divine parole à peu près comme de cette semence, dont nous parle Jésus-Christ, qui tombe en abondance de toute part, mais, qui est ou emportée par les oiseaux du ciel, ou foulée par les passants, ou comme ensevelie sous les ronces et les épines. Parlons sans figure. On méprise la parole de Dieu, on en abuse, on l'étouffe. Ceux qui méprisent la parole de Dieu, s'en éloignent et la fuient. Premier défaut où l'on tombe à l'égard de cette divine parole; on ne la reçoit pas : premier point. — Ceux qui en abusent l'altèrent et la corrompent. Second défaut où l'on tombe à l'égard de cette divine parole; on la reçoit mal : second point. — Ceux qui l'étouffent n'y réfléchissent pas, et négligent d'en faire la matière de leur considération. Troisième défaut où l'on tombe à l'égard de cette divine parole; on l'oublie après l'avoir reçue : troisième point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On n'est pas à Dieu quand on n'écoute pas la parole de Jésus-Christ; c'est un oracle que Jésus-Christ a prononcé lui-même. Quiconque est à Dieu m'écoute, disait-il aux Juifs; vous ne m'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas à Dieu, ou que, si vous le confessez encore de bouche, votre cœur et vos œuvres sont à son ennemi : *Vos non auditis, quia ex Deo non estis.* (*Joan.*, VIII.) Terrible conclusion contre ceux qui rejettent la parole que nous leur portons de la part de Jésus-Christ! Vous ne voulez pas écouter l'envoyé; vous n'êtes pas à celui qui nous envoie. Le prince et le député ne font qu'une même personne; et rejeter le député, c'est rejeter le prince, *Vos non auditis, quia ex Deo non estis.*

Quoique cette vérité émanée de la bouche de la Vérité même, n'ait pas besoin d'autres preuves, examinons pourtant sur quel motif on fuit la parole de Dieu; nous trouverons que ce ne peut-être que sur des motifs inspirés par le prince des ténèbres, et qu'on ne s'éloigne de nous, que parce qu'on veut être à lui. Les uns donc fuient la parole de Dieu, parce qu'ils ne veulent pas être instruits; les autres, parce qu'ils ne veulent pas être troublés; les troisièmes enfin, parce qu'ils ne veulent pas être gênés. Ceux qui ne veulent pas être instruits, craignent l'avenir; nos discours porteraient trop de lumière dans leur esprit et les empêcheraient de pécher sans remords. Ceux qui ne veulent pas être troublés, craignent le passé; nos discours alarmeraient trop leurs cœurs, et les empêcheraient de vivre tranquilles après leur péché. Ceux qui ne veulent pas être gênés, craignent le présent; nos discours ou le temps qu'il faudrait donner à nos discours, dérangeraient trop ce plan de vie qu'ils se sont formé, et les empêcheraient de le suivre et d'en goûter toute la douceur. Mettons dans un plus grand jour des motifs si peu dignes d'un chrétien; nous vous convain-

crons de la vérité de la parole de Jésus-Christ, qu'on n'est pas au Père, quand on ne veut pas écouter le Fils, ou ceux que le Fils nous envoie comme ses ambassadeurs et ses ministres : *Vos non auditis quia ex Deo non estis.*

Tout homme qui fait mal, fuit la lumière, dit le Sauveur. Non point, reprend saint Cyrille, qu'il ait honte de sa méchante conduite ; cette honte jetant le trouble dans son âme, y ferait enfin entrer la justice et la paix ; mais c'est que la lumière lui montrant trop à découvert la laideur de ce qu'il aime, répandrait dans sa conscience, je ne sais quelles alarmes qu'on ne sent point, quand on ne connaît point assez la malice du péché. En un mot, nous n'aimons le péché, que parce qu'il paraît sous un visage étranger, et que, s'il se montre à nous, ce n'est jamais avec ces traits hideux qui en feraient un objet d'exécration et d'horreur, mais avec tout ce qu'il a d'agréments et de charmes. De là, qu'arrive-t-il? que, comme on veut pécher sans rien perdre du plaisir qu'on se promet dans le péché, et que l'on perdrait tout, si l'on était trop éclairé, on évite avec soin tout ce qui pourrait porter dans l'esprit une lumière importune.

Loin donc de nous ces portraits affreux qui ne sont propres qu'à jeter l'épouvante et la terreur. Nous avons pactisé avec le péché ; pourquoi, résolus, comme nous sommes, de le suivre, nous mettre dans une espèce de nécessité de le suivre à regret, et de trouver notre peine dans ce qui doit faire la manière de notre joie? Ainsi à peu près raisonnaient autrefois ces vieillards impudiques, qui séduits à la vue de la chaste Suzanne, baissaient les yeux pour ne pas voir le ciel : *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum.* (*Dan.*, XIII.) Il leur en aurait trop coûté de courir après l'objet de leur passion, s'ils avaient réfléchi sur leur âge; c'étaient des vieillards, qui devaient servir d'exemple aux autres; sur leur qualité, c'étaient des juges qui devaient réprimer le vice et la licence; sur leur état, c'étaient des captifs, qui ne devaient penser qu'à appaiser le Seigneur, et à se le rendre propice par la sainteté de leur conduite; sur le lieu où le crime devait se commettre : c'était dans la maison même, où l'on jugeait le peuple de Dieu; sur l'horreur du crime qu'ils méditaient : à peine osaient-ils s'en expliquer entr'eux, et se découvrir les feux qui les brûlaient; sur la vertu de la personne qu'ils voulaient séduire : c'était une femme dont la fidélité était reconnue et révérée partout; sur le danger qu'il y avait de l'attaquer, c'était chez elle, et comme sous les yeux de son mari ; sur la peine qu'ils avaient à attendre de la part des hommes, s'ils étaient surpris : tout concourait à les rendre dignes de mort; sur les tourments qui les menaçaient de la part de Dieu, quand ils auraient échappé à la justice des hommes, c'étaient les tourments de l'enfer. Quel effet n'auraient pas produit dans leurs esprits des réflexions de cette nature? La passion aurait parlé, mais la raison et la grâce plus fortes l'auraient emporté ; ou du moins elles auraient crié si haut, que l'idée du plaisir que la passion leur promettait ne les auraient touchés que faiblement. Mais c'est ce que craignaient ces vieillards infâmes ; ils voulaient pécher sans trouble, sans remords, sans rien perdre de ce que le péché pouvait avoir d'attraits : pour cela ils baissent les yeux, ils les ferment au ciel, et ne les ouvrent qu'à l'objet qui les a malheureusement enchantés : *Declinaverunt oculos, ut non viderent cœlum*

Fermer les yeux lorsqu'on est sur le bord d'un précipice, refuser de voir, de connaître, quand il s'agit de décider de tout, quel déréglement en matière de conduite ! Quelque irrégulière que cette conduite vous paraisse, c'est cependant celle que tiennent la plupart de ceux qui s'éloignent de nous. Nous n'avons à leur dire que ce que Jean-Baptiste disait à Hérode : *Non licet tibi* (*Matth.*, XIV), il vous est défendu à vous, avares insatiables, de faire de votre argent un fonds d'usure, où l'intérêt monte quelquefois plus haut que le capital; à vous, ambitieux téméraires, de bâtir votre élévation sur les ruines d'autrui et de sacrifier à votre agrandissement tout ce qui vous fait ombre; à vous, voluptueux sensuels, de chercher dans vos déréglements à contenter une passion, dont les excès les plus honteux n'épuisent jamais les désirs. *Non licet tibi.* Tout cela pourrait leur revenir dans la pensé, après nous avoir ouïs; ces pensées pourraient les arrêter, ou du moins les inquiéter dans la poursuite de ce qu'ils aiment; il faut donc s'écarter, s'interdire l'entrée de nos temples, laisser parler le prédicateur : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum.*

Ne croyez point, au reste, que l'ignorance en cette matière justifie, comme s'il suffisait d'ignorer la loi, pour ne pas pécher, ainsi que le veulent quelques-uns, ou comme s'il n'était pas nécessaire de savoir tant de points de la loi, qui ne servent, ainsi que le veulent quelques autres, qu'à gêner et à resserrer les consciences. Je soutiens au contraire que l'ignorance elle-même est un crime, et que quiconque néglige d'apprendre ce qu'il doit savoir, pèche en cela même qu'il néglige de s'instruire. Les Juifs se bouchent les oreilles, quand Etienne leur parle; sont-ils pour cela dignes d'excuse ? Les Athéniens renvoient Paul à un autre jour : nous vous entendrons de nouveau sur ce sujet, lui disaient-ils; ce renvoi fait-il leur apologie? Il y a une ignorance volontaire qui nous est imputée, et que Dieu, dans ses divines Ecritures, menace de punir, non-seulement comme un péché, mais encore comme une source de mille péchés. Vous ne saviez pas ! Qu'un barbare, qu'un gentil sur certains point que la foi seule nous révèle, recoure à des défaites de cette nature, cela paraîtrait supportable; mais qu'un chrétien veuille se mettre à couvert parce qu'il a ignoré, c'est vouloir faire de notre Dieu une divinité aveugle. Vous ne saviez pas !

Et Dieu ne sait-il pas qu'il n'a tenu qu'à vous de savoir? Ses ministres se sont-ils tus? Ont-ils parlé une langue étrangère? Ont-ils flatté la délicatesse du siècle? Ont-ils rien caché de ce qui pouvait dissiper vos ténèbres? Vous ne saviez pas! Et Dieu ne sait-il pas que vous n'avez pas voulu savoir, de peur que la lumière ne vous découvrît des dangers inévitables, là, où vous voulez franchir hardiment le pas, et des précipices affreux, là, où vous voulez marcher sans crainte? Votre ignorance vous favorise, elle tend comme un voile devant tout ce qui pourait vous effrayer; vivez-y, ce n'est pas à nous à vous en retirer malgré vous, mais attendez-vous à y périr : ***Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum.***

Qu'apprendrons-nous que nous ne sachions déjà, disent quelques autres? Il est défendu d'opprimer, de ravir le bien d'autrui, de se prostituer au plaisir, à la volupté : qui le peut ignorer? Mais ce n'est pas là toute la loi, et, si vous en savez assez, pour ne pas donner dans certains vices criants, nous vous déclarons, de la part de Dieu, qu'il en est d'autres, qui, quoique moins honteux, ne vous damneront pas moins. Vous aimez ceux qui vous aiment; ce n'est point assez, il faut aimer ceux qui vous haïssent. Vous ménagez avec adresse ceux que vous redoutez; ce n'est point assez, il faut ménager avec charité ceux à qui vous pouvez vous faire redouter vous-mêmes. Vous êtes chastes dans le public, vous ne donnez dans aucun de ces excès qui affligent si amèrement l'Eglise; ce n'est point assez, il le faut être pareillement dans vos désirs et vos pensées. C'est là ce que plusieurs ne veulent point apprendre, à l'exemple de ces pharisiens orgueilleux et superbes, qui, observant ponctuellement certaines cérémonies légales, s'aigrissent, s'irritent, quand le Sauveur les compare à des sépulcres blanchis, quand il leur reproche, qu'ayant grand soin de la propreté extérieure, ils portent un intérieur plein d'iniquités et de rapines. Nous sommes tous ainsi faits, nous entendons volontiers tout ce qui n'intéresse pas notre conduite; mais, quand on nous attaque par l'endroit qui nous est sensible, nous nous révoltons; le prédicateur n'est plus de notre goût, surtout s'il condamne ce qui fait le grand objet de notre passion, et ce qui par là même nous tient tellement au cœur, que nous ne pouvons nous résoudre à le quitter. *Quid clamas* (*Jer.*, XXX), lui disons-nous, comme on le disait autrefois à Jérémie, pourquoi tant crier contre des sujets si minces? Pourquoi tant invectiver tantôt contre le jeu, comme si on ne pouvait jouer sans s'exposer à se perdre; tantôt contre la vanité des parures, comme si c'étaient là autant de piéges dressés à l'innocence; tantôt contre certaines assiduités à se voir et à se fréquenter, comme si on ne pouvait se voir et se fréquenter sans péché; tantôt contre les spectacles, comme si tout ce qui flatte les sens corrompait nécessairement l'esprit et le cœur : *Quid clamas?* Vous avez beau menacer, recourir à tout ce que vous croyez le plus propre à nous effrayer, nous savons ce qui nous est permis. Comme vous ne cherchez qu'à jeter l'embarras dans les consciences, en donnant à la loi des bornes, que le Législateur ne lui a pas données lui-même, tout votre zèle se réduira à voir dépeupler un auditoire qui ne veut pas être effrayé sans sujet : *Quid clamas?* Voir dépeupler un auditoire, ce n'est pas là ce qui fait notre grande peine; comme nous cherchons, non point précisément d'être suivis, mais de dire la vérité, si la vérité vous déplaît, c'est votre malheur, non pas le nôtre. Nous donnons à la loi des bornes que le Législateur ne lui a pas données lui-même? Vous le savez, grand Dieu! Est-ce nous qui rétrécissons le chemin, ou est-ce le chemin qui est étroit par lui-même? A quoi bon vouloir nous tromper à notre perte? Nous avons tous l'Evangile entre nos mains; ouvrons ce livre sacré. Vous imposons-nous un joug dont il vous décharge? Vous savez ce qui vous est permis? Fasse le ciel que vous le sachiez si bien, que vous ne vous permettiez jamais rien au delà de ce que vous devez! Mais qu'il est dangereux, quand on ne veut pas écouter les interprètes de la Loi, qu'on ne se fasse une loi à sa mode! L'amour propre a mille mouvements secrets qu'il est difficile de démêler, et qu'on ne démêle guère que par les lumières qu'on reçoit d'autrui. On ferme les yeux à ces lumières, on écoute les mouvements de l'amour propre, on les suit, et on tombe enfin dans le précipice ***Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum.***

Mais qu'il est encore plus dangereux qu'on ne croupisse dans son péché, quand on craint de voir étaler à ses yeux ces supplices terribles qui sont la récompense et le partage du pécheur! C'est de quoi cependant sont menacés tous ceux qui fuient nos discours, de peur d'être troublés. Vous voudriez, comme Achab, que nous ne vous parlassions que de choses agréables, de la beauté du paradis, des délices qu'on y goûte, de tout ce que Dieu y découvre aux siens de magnificence et de gloire. Nous devons le faire, et nous le faisons souvent, pour animer le juste. Mais, pouvons-nous trahir notre ministère, et annoncer la paix à ceux à qui Dieu déclare la guerre? *Vivit Dominus*, répond Michée aux députés d'Achab, *vivit Dominus, quia quodcunque mihi dixerit Dominus, hoc loquar* (III *Reg.*, XXIV); vive le Seigneur : je ne dirai que ce que le Seigneur m'inspirera, et, pour gagner la bienveillance du prince, je ne m'accommoderai point à ses lâches et complaisants prophètes; et, pour ne pas s'y accommoder, devant Achab lui-même, tandis que mille autres prophètes, poussés par l'esprit de mensonge, lui promettent une victoire assurée; pour moi, dit-il, je vois tout Israël dispersé sur les montagnes, errant comme un troupeau sans pasteur, et Achab lui-même portant tout le poids des maux dont le Seigneur le menace : c'est tout ce que l'esprit de Dieu

m'a revélé : *Vivit Dominus, quia quodcunque mihi dixerit Dominus, hoc loquar.* Vous pouvez donc trouver, parmi vos compagnons de débauche, des gens qui applaudissent à vos excès les plus honteux, qui vous animent à tenir ferme dans les voies de l'iniquité, malgré tous les cris de la conscience et de la loi ; vous pouvez trouver, parmi vos parents, parmi vos amis, de ces lâches flatteurs, qui connivent à vos désordres, ou en les rejettant sur la facilité de l'occasion, sur la vivacité de l'âge et du tempérament, ou en n'osant pas vous représenter ce que vous avez à craindre de la justice et de la sévérité du Dieu que vous offensez : pour nous, nous avons ordre, et que plutôt notre bouche ne s'ouvre jamais, que de passer les ordres que nous avons reçus ; nous avons ordre de vous déclarer qu'il n'y a devant Dieu ni Grec, ni Romain, ni roi, ni sujet, qui puisse se soustraire à la loi ; que la loi ne s'accommode ni à l'âge, ni au tempérament ; que quiconque pêche contre la loi sera jugé selon toute la rigueur de la loi : *Vivit Dominus*, etc. Achab est indigné, il maltraite le prophète, et, après l'avoir fait jeter dans le fond d'un cachot, il court au combat. Mais, pour avoir ôté au prophète la liberté de parler, échappe-t-il à la rigueur de la prophétie? Son armée est défaite, il est lui-même blessé à mort, les chiens s'enivrent de son sang : tant il est vrai qu'il ne s'est perdu que pour n'avoir pas voulu écouter.

Est-ce donc, demandez-vous, qu'il n'est point d'autre voie que la prédication pour nous toucher et nous faire revenir à nous-mêmes? Sans doute il en est : mais c'est celle dont Dieu se sert, pour ainsi dire, avec plus d'attrait, comme marquant mieux le pouvoir souverain, qu'il prétend avoir sur toute créature. Qu'il soit obéi quand il punit, c'est l'effet de notre crainte pour lui ; mais, qu'il soit obéi quand il parle, c'est l'effet de sa souveraineté sur nous, à peu près comme rien ne marque mieux l'empire absolu d'un prince, que le pouvoir qu'il a de remuer tout un état par une seule de ses paroles. C'est la voie dont Dieu se sert le plus souvent : aussi, toutes les fois qu'il veut ramener les enfants d'Israël à leur devoir, il leur envoie des prophètes qui, étalant à leurs yeux les terribles jugements dont ils sont menacés, les font entrer dans ces sentiments de componction et de douleur, qui conviennent à des pécheurs. Je dis plus, et je soutiens que, dans le malheureux état où se trouvent ceux à qui je parle, si la prédication n'est pas l'unique, elle est peut-être la plus sûre ressource qui leur reste contre le désordre de leurs affaires. La seule grâce intérieure, une inspiration subite pourrait opérer leur changement ; mais, outre qu'un esprit plein du monde n'est guère en état de recueillir cette semence divine, à moins que Dieu ne parlât aussi fortement qu'il le fit à Saul persécuteur, il ne serait pas entendu. Il faudrait renverser et abattre ces obstinés pour les obliger à s'écrier : Seigneur, que voulez-vous que nous fassions? Tandis qu'il jouiront en repos du fruit de leur crime, à peine s'apercevront-ils qu'on frappe à la porte de leurs cœurs. La lecture de ces livres qui contiennent la divine parole, pourrait faire quelque impression sur leurs esprits ; mais, outre que des livres de cette nature leur sont inconnus, et que, s'ils lisent, ce ne sont que les malheureuses productions de quelque auteur empoisonné, le geste, le ton, la manière de s'exprimer a je ne sais quoi de plus frappant, et qui porte mieux dans l'âme le sens et l'intelligence des Ecritures. Un directeur habile pourrait les toucher : mais, outre que le directeur ne les touchera que par le détail de nos grandes vérités, et que ce détail est lui-même, pour le dire ainsi, une prédication touchante, on ne va guère au directeur que le prédicateur n'y ait comme conduit par la main, et que ses discours n'aient commencé dans la chaire l'ouvrage qui se consomme dans le tribunal. A peine pense-t-on à Dieu, quand on n'entend point parler de lui ; on est tout occupé du monde, et le monde emporte toutes les pensées. Se trouve-t-on au contraire dans ces assemblées que la religion consacre à l'instruction des siens, on ne peut guère tenir contre les grandes vérités qu'on y développe, un Dieu siégeant pour juger impitoyablement tous les pécheurs, un feu dévorant, une éternité de peines. On commence à craindre, on regarde avec quelque espèce d'envie le bonheur de ceux que l'intégrité de leur vie rassure, on repasse avec douleur tant d'années qu'on a perdues, on pense à les réparer ; enfin on secoue le joug, on se met en liberté, et on se fait saint.

Ce n'est pas que nous prétendions par là nous faire un mérite auprès de vous, comme si nous étions nous-mêmes les auteurs de votre conversion. Nous nous connaissons ; et que sommes-nous? De faibles voix qui crient dans le désert, disait Jean-Baptiste, des enfants qui savent à peine bégayer, disait Jérémie ; mais c'est que Dieu qui donne tout accroissement, sans avoir aucun égard à son ministre, a comme attaché à notre ministère l'infusion de sa grâce. Il se sert de notre organe pour vous expliquer ses ordres et ses volontés ; il vous parle de son côté, tandis que nous vous parlons du nôtre, ou plutôt il vous parle seul, quand dans nos paroles vous y trouvez quelque motif de componction et de douleur. Ne craignez donc point le trouble que nos discours peuvent exciter dans vos cœurs. *Je vous ai attristés*, disait l'Apôtre aux Corinthiens, *mais je ne m'en repens point, parce que cette tristesse vous a conduits à une salutaire pénitence.* Nous ne vous flatterons donc point, parce que Dieu ne veut point que nous flattions le pécheur ; mais ce sera plus pour vous ramener que pour vous effrayer, ou du moins ce ne sera que pour vous effrayer salutairement, et vous faire entrer dans la paix du Seigneur par le trouble et l'effroi : *Vivit Dominus, quia quodcunque dixerit Dominus, hoc loquar.*

Craignez encore moins je ne sais quel dérangement ou de plaisirs ou d'affaires, comme le craignent ceux qui, pour n'être pas gênés, fuient et s'interdisent nos assemblées : cœurs lâches et indolents à qui coûte tout ce qui peut contribuer au vrai bonheur, mais vifs pour tout ce qui peut ou flatter l'amour-propre ou assouvir la cupidité. Faut-il donc qu'un homme de plaisir rompe une partie de divertissement, qu'il quitte une assemblée de joie? Disons-le, faut-il qu'il souffre quelque chose de l'intempérie de l'air, qu'il retranche quelques moments au sommeil si c'est le matin, ou au jeu, si c'est l'après-dîner? Demain, demain nous nous rendrons à notre devoir, demain le temps sera plus propre. *Tempore opportuno accersam te* (*Act.*, XXII), disait à saint Paul le gouverneur de Syrie. Et ce demain, ce temps propre, quand vint-il pour ce gouverneur? Apprenez ici ce que c'est que perdre l'occasion. Il retient longtemps l'Apôtre dans les fers, il s'entretient souvent avec lui ; mais ce n'est plus pour s'instruire, ce n'est que dans la pensée d'en tirer quelque somme d'argent. Enfin il est rappelé, et, pour avoir négligé le moment, il perd tout à la fois le désir et le temps de sa conversion. C'est à Dieu à marquer son heure, et non point à vous. Demain vous viendrez? Je n'en sais rien. Quand on écoute si fort la nature, il est dangereux qu'elle ne veuille être la maîtresse et se ménager demain, comme elle se ménage aujourd'hui. Mais, quand vous viendriez demain, ce demain est votre temps; mais sera-t-il celui de Dieu? *Il y a un temps*, dit Jésus-Christ, *que vous ne pouvez pas connaître; vous prétendez en disposer à votre gré: c'est un pouvoir réservé uniquement à mon Père, et il n'y a que lui qui en puisse décider*. Jérusalem ne connut pas le temps de sa visite, et ce fut la source de sa perte. Son malheur devrait nous rendre sages. On ne prétend pas pour cela vous enlever un temps absolument nécessaire ailleurs. Il est certaines affaires qui dépendent d'un moment, et ce moment Dieu a assez d'indulgence pour vous l'accorder. Mais se dispenser toujours, se dispenser sans nécessité, sans raison, ou sans autre raison que celle d'écouter son amour-propre, de ménager une nature qui s'effraye de tout ce qui donne quelque atteinte à ses inclinations et à ses penchants, c'est se mettre en danger de ne profiter jamais de la venue du divin Maître, qui passait en faisant du bien à tous; mais qui passait.

N'en pourrais-je pas dire autant à ces âmes intéressées à qui vous diriez que nous ne sommes pas envoyés, tant nous leur sommes inconnus et étrangers? Etes-vous plongés dans l'embarras ou d'un procès que vous avez à soutenir, ou d'un négoce que vous voulez avancer, ou d'un domaine que vous vous êtes chargé de faire valoir? On a beau vous inviter, vous presser, vous avez toujours vos raisons pour vous dispenser, comme les eurent ceux qui furent invités au grand repas du père de famille. Mille affaires pressantes nous appellent ailleurs; quand nous les aurons terminées, nous nous rendrons à notre devoir, aujourd'hui excusez-nous : *Habe me excusatum.* (*Luc.*, XIV.) Vous vous rendrez à votre devoir quand vous les aurez terminées? Et avez-vous de voie plus sûre pour les terminer heureusement, que d'engager Dieu dans vos intérêts en vous acquittant de votre devoir? D'ailleurs, si vous ignorez vos devoirs, comment les terminerez-vous jamais heureusement, ou du moins chrétiennement, et d'une manière où la loi et la conscience n'aient rien à vous reprocher? Si ce n'est pas un péché de plaider, il est rare qu'on plaide sans qu'on s'engage dans mille péchés. Ce n'est pas toujours le sien qu'on poursuit; on veut avoir, et pourvu qu'on ait, on examine peu par quelle voie. Souvent, pour n'être pas instruit, on écoute moins ce qu'on doit que ce qu'on peut; et après avoir péché dans la fin qu'on se propose, on pèche également dans la voie qu'on prend pour y atteindre. Et, quand même on poursuivrait le sien, est-ce toujours avec cet esprit de charité et de paix qui doit être comme l'âme et la vie du chrétien? Chez nous vous apprendriez à donner des bornes à la cupidité, à vous en tenir à la justice, à l'équité, à bannir tout ce qu'il peut y avoir ou d'artificieux, ou d'injuste dans la chicane, à procéder sans animosité, sans aigreur, sans que la passion ait aucune part à vos vues et à vos poursuites. Donner donc quelque temps à vous instruire ne serait pas ruiner vos affaires, ce serait les établir solidement pour l'éternité. Si ce n'est pas un péché de négocier, il est rare qu'on négocie sans s'engager dans mille péchés. L'avidité a mille ressources ou qu'elle pallie sous des titres colorés, et qui n'en sont pas moins criminels, ou qu'elle montre dans toute leur malignité, et qui n'en font pas pour cela moins d'impression ; elle presse, elle sollicite. Si l'on ne vous découvre ses artifices, comment les éviterez-vous? Comment vous soutiendrez-vous contre ses attaques, si vous n'en connaissez pas les dangers et les suites? Si ce n'est pas un péché de faire valoir ses domaines et ses terres, il est rare qu'on les fasse valoir sans s'engager, sinon dans mille péchés, du moins dans mille embarras qui conduisent au péché. On fait comme son idole d'un bien qui doit périr, on s'y livre, et, en lui donnant tous ses soins, on lui donne en même temps toutes ses pensées. De là quel assoupissement pour les choses du ciel! Quelle négligence pour tout ce qu'il y a dans la religion d'exercices et de pratiques de piété! On s'attache à la terre, et l'on porte un cœur tout terrestre. Peut-être reviendrait-on de ce profond sommeil, si l'on nous donnait quelque attention. Mais on croirait perdu le temps qu'on nous accorderait, on nous laisse parler. Le procès, le négoce, le soin des affaires, sont les prétextes dont on se couvre. N'est-il point à craindre que le Père de famille, trouvant ces serviteurs indolents aussi coupables que le serviteur infidèle, ne les confonde les uns avec

les autres, et ne leur ferme à tous la salle de son banquet? *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.* (*Luc.*, XIV.)

Quelque solidité qu'aient les raisons que je viens de déduire, à peine cependant osé-je conclure que tous, généralement parlant, doivent se rendre assidus à la distribution de la divine parole. On croit toujours qu'en ceci nous parlons pour nos intérêts. Détrompez-vous ; nous parlons pour les vôtres. Dieu veut se servir des hommes pour sanctifier les autres hommes, et quelque pécheurs que nous soyons, nous sommes entre ses mains les instruments dont il se sert pour ce grand ouvrage. Jésus-Christ, comme je le disais d'abord, déclame souvent contre la conduite des scribes et des pharisiens ; il ordonne néanmoins qu'on écoute leur doctrine, parce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse pour expliquer la loi. La chaire que nous occupons est la chaire de vérité ; c'est, si j'ose le dire, la chaire de Jésus-Christ, ou qui du moins est uniquement consacrée à vous annoncer Jésus-Christ et son Evangile. N'ayez donc point égard à ce que nous sommes plus faibles peut-être et plus pécheurs que vous, mais à la chaire que nous remplissons et aux grandes vérités que nous vous y annonçons. Par là vous vous tirerez de cette masse perdue qui, dans son éloignement presque invincible pour la parole de Dieu, semble porter un caractère comme assuré de réprobation : *Vos non auditis, quia ex Deo non estis.* En recevant pourtant la parole de Dieu, il faut se donner de garde de l'altérer et de la corrompre. Second défaut où l'on tombe à l'égard de cette divine parole : on la reçoit mal.

SECONDE PARTIE.

Quand je dis qu'on altère et qu'on corrompt la parole de Dieu, je veux dire qu'on l'écoute tout autrement qu'elle doit être écoutée, et qu'on se forme à son égard plusieurs fausses idées qui lui ôtent tout ce qu'elle peut avoir d'énergie et de force.

En premier lieu, cette parole que nous vous annonçons est la parole de Dieu, non point la parole de l'homme. En second lieu, cette parole de Dieu est une parole sainte, ennemie de tout ce qui peut flatter la nature et la passion. En troisième lieu, cette parole sainte a pour fin et pour objet la perfection et la sainteté non pas seulement de quelqu'un en particulier, mais en général de tout ce qu'il y a de personnes dans une assemblée. Or, que font ceux qui l'altèrent et la corrompent ? Ils y viennent comme à la parole de l'homme, ils la reçoivent avec un esprit préoccupé de ses faux préjugés et un cœur plein de ses anciennes passions ; et, au lieu de se l'appliquer à eux-mêmes, ils l'appliquent aux autres, suivant leurs pensées téméraires et leurs malheureuses préventions. Trois fausses idées qu'il est important de détruire, et que je détruis par les trois réflexions suivantes.

Premièrement, il est sûr, selon saint Paul, que nous sommes tous auprès de vous les ministres et les ambassadeurs de Jésus-Christ, *pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V), et qu'il n'est aucun de nous qui ne puisse vous dire, comme Moïse le disait à Pharaon : *Dominus Deus Hebræorum misit me ad te* (*Exod.*, VII) ; c'est le Dieu des Hébreux, le Dieu de vos pères, qui nous envoie à vous.

Si pour preuve de notre mission nous ne couvrons pas la terre de ténèbres, comme le faisait cet homme puissant en paroles et en œuvres; si comme lui nous ne portons pas la désolation dans vos familles, ou la stérilité dans vos campagnes, c'est que nous sommes envoyés par un Maître plein de bonté qui n'a sur vous que des pensées de réconciliation et de paix, et qui ne cherche à vous ramener à lui que pour vous faire goûter combien il est doux à ceux qui le servent; c'est que nous avons ordre, non point d'exterminer, mais de faire revivre le pécheur, non point de le livrer à la fureur et au glaive, mais de l'arracher au fort armé pour le rendre au Prince de paix, pour le conquérir à Jésus-Christ et le faire entrer en part de son royaume. C'est là notre commission, et quand, pour exercer notre patience, ou pour punir vos crimes, Dieu permettrait que nos travaux fussent inutiles parmi vous, nous n'en serions pas moins pour cela ses ministres. Les apôtres n'ont pas réussi partout, quoiqu'ils fussent envoyés à tous, et le Sauveur n'a pas dégradé ceux de ses disciples, dont le zèle était arrêté par l'obstination des peuples. Nous sommes toujours chargés auprès de vous des intérêts du Seigneur; et comme c'est lui qui a jeté sur nous ses yeux de miséricorde pour nous aggréger aux fonctions de son Fils, jusqu'à ce qu'il nous déclare que nous ne lui plaisons pas, et que sa parole est profanée dans notre bouche, nous conserverons toujours notre apostolat, et l'endurcissement de l'auditeur n'ôtera jamais au prédicateur le grand, le glorieux titre d'envoyé et d'ambassadeur du Seigneur : *Pro Christo legatione fungimur.* Et de là que s'en suit-il? Que ce n'est pas nous que vous devez regarder dans l'emploi que nous exerçons, mais celui qui nous l'a confié, et que, comme on passe, pour ainsi dire, sur tout ce qu'un ambassadeur peut avoir de bonnes et de mauvaises qualités pour ne faire attention qu'à la personne du souverain que l'ambassadeur représente, aussi ne doit-on point s'attacher à tout ce que nous pouvons avoir d'agréable ou de rebutant. C'est un Dieu qui parle par notre bouche ; de quelque manière qu'il s'explique, il mérite d'être écouté. C'est cependant aujourd'hui un désordre commun dans le christianisme, et un désordre qui rend inutiles tous les travaux de je ne sais combien de zélés et d'infatigables ministres. Comme on prend nos paroles pour les paroles d'un homme, on veut qu'elles soient ornées, et il faut que nous nous fassions goûter nous-mêmes avant que de faire goûter les choses que nous avons à dire. Comme si les vérités qu'il vous a plu, Seigneur, de nous révéler, et que nous annonçons de votre

part, ne pouvaient pas faire impression par elles-mêmes, à moins qu'elles ne soient soutenues de ces fleurs recherchées qui amusent agréablement l'homme spirituel, mais qui laissent toujours dans sa première révolte l'homme endurci et pécheur. A Dieu ne plaise, pourtant, que je condamne ici ceux qui, par leur application, se mettent en état de soutenir l'honneur de leur ministère! Nous sommes chargés d'un des plus grands emplois de l'Eglise de Dieu : pouvons-nous le négliger sans crime? Je ne saurais cependant m'empêcher de condamner deux choses, l'une dans le prédicateur, l'autre dans l'auditeur; dans le prédicateur un soin démesuré de plaire, dans l'auditeur un certain rebut, un certain mépris pour tout ce qui ne plaît pas. Est-ce donc, ministres du Seigneur, qu'à la suite d'un Maître couvert d'opprobre, nous chercherons une gloire qui passe; et qu'annonçant un Evangile fondé sur l'abjection et l'anéantissement, nous voudrons le soutenir par d'autres voies que par celles qui l'ont établi? *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* (I *Cor.*, II), dit l'Apôtre; ce n'est ni sur les traits d'une éloquence profane, ni sur la persuasion d'une sagesse humaine, ni sur la sublimité de nos discours que nous devons compter. Par là peut-être nous ferons briller notre esprit, mais nous ne gagnerons pas les cœurs. Notre affaire est de prêcher Jésus-Christ, non point de nous prêcher nous-mêmes; et jamais on ne prêche mieux Jésus-Christ qu'en allant au solide, et rejetant un éblouissant, mais vide et décharné brillant. Ne soyons pas barbares : la politesse sert quelquefois d'amorce. Ne croyons pas cependant que la politesse sans l'onction et la solidité fasse jamais aucune conquête : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (*Ibid.*) Si le prédicateur ne doit pas faire fonds sur un appareil pompeux et un arrangement étudié de paroles, faudra-t-il que l'auditeur en fasse dépendre son assiduité et qu'il refuse audience à quiconque n'a pas trouvé le secret de flatter ses oreilles et de les charmer? Quoi! le prédicateur n'est pas poli, donc il faut l'abandonner? Il paraît rude dans ses expressions, peu mesuré, grossier dans ses manières; donc il ne mérite pas d'être ouï? S'il applaudit au vice, s'il décrie la vertu, évitez-le, c'est un faux prophète; mais s'il ne prêche que Jésus-Christ, sa loi et ses maximes, quand ce ne serait pas avec tout l'art qu'exige la délicatesse du siècle, vous vous faites plus tort que vous ne pensez en l'évitant. C'était peut-être de cette simplicité que Dieu voulait se servir pour vous ramener; peut-être qu'au lieu de ces beautés, qui ailleurs vous éblouissent, mais ne vous touchent pas, vous vous seriez laissés entraîner ici à la solide, mais apparente simplicité des raisonnements du prédicateur, à sa piété sensible, à ses manières humbles et modestes, et d'un discours mal poli, vous en auriez fait une source de salut. Si vous veniez entendre un orateur profane, vous pourriez y chercher du brillant. C'est le ministre d'un Dieu, vous devriez vous-même le regarder comme indigne de son ministère, s'il osait en oublier les devoirs, et penser plus à vous flatter qu'à vous instruire, à vous plaire qu'à vous toucher : *Pro Christo legatione fungimur.*

En deuxième lieu, de quoi vous parlons-nous de la part de ce Dieu dont vous devez écouter les oracles? Est-ce d'une ligue qu'il faut rompre, d'un ennemi qu'il faut dissiper, de quelque province à conquérir, ou de quelque royaume à subjuguer? Ce sont là les grandes affaires du monde, mais grandes vanités, grand néant devant Dieu. *Annuntiamus vobis vitam æternam* (I *Joan.*, I), c'est au ciel, c'est à une vie éternelle que nous vous appelons; c'est du ciel, c'est d'une vie éternelle que nous vous entretenons; et si, avec ceux qui, parmi nous, passent pour gens capables des plus grandes entreprises, vous aimez à entendre parler de ligues, de combats, de victoires et de royaumes, ne trouvez-vous pas dans notre ministère de quoi satisfaire votre goût?

Vous avez à soutenir tout l'enfer ligué contre vous, et nous tâchons de vous apprendre l'art de lui résister. Vous avez à combattre des désirs immortifiés; et qui vous forme mieux à ces sortes de combats, qu'un prédicateur zélé? Faut-il vous effrayer, de peur que trop de confiance ne produise le relâchement? vous animer, de peur que trop de crainte ne produise l'abattement, ou le désespoir? Où dépeint-on avec des couleurs plus vives, que dans nos chaires, les différentes récompenses préparées aux différents serviteurs? Enfin, où met-on plus de moyens en œuvre pour arrêter le vice, pour établir la vertu, et pour former en vous des sujets dignes de la gloire? La parole donc que nous vous annonçons est une parole sainte, une parole qui devrait bannir et interdire tout ce qui s'oppose à la sainteté chrétienne, une parole qui, comme un trait enflammé, devrait porter la division entre les sens et l'esprit, abattre, au terme du prophète, les plus hauts cèdres, ou humilier ces têtes orgueilleuses qui semblent s'élever jusqu'au ciel et fouler toute la terre sous leurs pieds, arrêter les vagues de la mer la plus irritée, ou réprimer ces passions effrenées, qui, comme autant de flots impétueux, agitent et emportent une âme à leur gré, et qui, après en avoir fait leur jouet, l'entraînent malheureusement dans l'abîme : *Annuntiamus vobis vitam æternam.* (*Ibid.*)

Mais, parole de magnificence et de gloire, parole de sainteté et de vertu, comment vous reçoit-on aujourd'hui? Dieu s'en plaignait autrefois chez Ezéchiel : *In canticum oris sui vertunt illos.* (*Ezech.*, XXXIII.) On vous reçoit comme une nouvelle apportée des pays étrangers. Plût au ciel qu'on lui donnât autant d'attention, qu'on en donne à ces bruits que la renommée répand dans le monde! On la reçoit comme une matière de critique, comme un sujet de raillerie, comme une fable. Nous a-t-il échappé quelque mot qui ne soit pas dans toute la pureté

de la langue? Tout n'a-t-il pas été dans la dernière justesse? C'est à quoi on s'attache, et, quelque édifiantes qu'aient été d'ailleurs les matières, il suffit qu'elles n'aient pas été traitées au goût de ces génies rares, qui se croient en droit de juger de tout, pour perdre tout ce qu'elles ont de mérite : vrais enfants de ces pharisiens injustes et iniques censeurs, qui ne se rendaient aux discours du Sauveur, que pour le surprendre dans quelque parole, et avoir lieu de lui en faire un crime : *In canticum oris sui vertunt illos.* Avons-nous tâché d'établir les maximes les plus pures de l'Evangile, le détachement au milieu des richesses, l'humilité dans l'éclat, l'abnégation parmi les délices de la vie? Vous prétendez que c'est exiger de vous plus que vous ne pouvez accorder, que c'est vous imposer un joug dont vous dispense votre rang et votre état; comme s'il y avait quelque rang ou quelque état, qui pût vous dispenser d'être chrétiens : *In canticum oris sui vertunt illos.* Avons-nous attaqué certains péchés favoris, avec lesquels vous sentez assez que vous ne voulez pas rompre? Pourquoi, dites-vous, chercher si mal à propos à nous effrayer? Est-ce un si grand mal? Chacun n'a-t-il pas ses faiblesses? Et des faiblesses attachées comme essentiellement à notre nature, peuvent-elles nous rendre aussi coupables que vous prétendez nous le persuader? *In canticum oris sui vertunt illos.* Vous avons-nous entretenus du jugement? Qui l'a jamais subi? De l'enfer? Qui en est revenu? De l'éternité? Qui l'a éprouvée? Ainsi raisonnent au milieu de vous mille libertins, qui, pour se tranquilliser dans leurs désordres, se font un principe de rejeter tout ce qui pourrait les effrayer. Ils éprouveront un jour la vérité de ce que nous leur disons, et se convaincront par eux-mêmes, que la parole que nous leur annonçons, est une parole qui ne passera jamais. Mais enfin, aujourd'hui, ils cherchent dans leurs faux raisonnements de quoi se rassurer; raisonnements impies et qui les confondront éternellement : *In canticum oris sui vertunt illos.* D'où peut donc procéder une conduite si injurieuse à la parole de notre Dieu? C'est, dit Dieu lui-même, que vous apportez à sa divine parole une âme préocupée de ses anciennes passions, et qu'un homme esclave de sa passion met tout en œuvre pour se soutenir contre tout ce qui pourrait le ramener au devoir. Tantôt pour s'étourdir, il se moque comme les pharisiens se moquaient du Sauveur : ils aimaient les richesses et les biens de la terre; le Sauveur tâchait de leur en inspirer du mépris, et ils raillaient, ils plaisantaient sur son compte : *Deridebant illum* (*Luc.*, XVI), dit saint Luc. Tantôt, comme Caïn, il a recours à de vaines raisons, pour éluder la solidité des nôtres. *Num custos fratris mei sum?* (*Gen.*, IV:) Suis-je chargé de la garde de mon frère? Est-ce à moi à répondre de sa conduite? Tantôt il affaiblit la crainte et oppose une indigne impunité à la grandeur des maux dont nous le menaçons, comme le faisaient à l'égard de Lot, ceux de ses gendres qu'il voulait tirer de l'incendie de Sodome : *Visus est eis ludens.* (*Gen.*, XIX.) Il traite de jeu, de vain épouvantail ce que nous avons de plus terrible dans la religion. Tantôt, pour se distraire, il porte ailleurs son esprit, en l'appliquant à d'autres objets, en l'attachant à ses ordinaires, mais frivoles, et souvent criminelles pensées. De là dans quelques-uns ces yeux égarés et tout prêts à voler au moindre objet qui les appelle; de là dans quelques autres cette liberté indiscrète à interrompre le prédicateur par des discours quelquefois aussi longs que les siens; liberté, pour le dire en passant, que les lois les plus communes de l'honnêteté condamnent, et qui serait insupportable, dit saint Chrysostome, quand nous ne vous entretiendrions que de l'histoire du monde, des combats donnés entre les nations, de la grandeur de nos villes, de leur opulence et de leur situation. Enfin, quand tout autre ressource manque à l'homme passionné, il se livre à l'assoupissement de ses sens, et tâche de trouver contre le bruit foudroyant de la parole, ce que Jonas trouvait dans un profond sommeil contre la fureur de la plus agitée, de la plus impétueuse de toutes les mers, et se met par là dans l'impossibilité de profiter, en se mettant dans l'impossibilité d'entendre : *In canticum oris sui vertunt illos.* De sorte que, si vous apportez une âme préoccupée de ses passions, vous serez au milieu de nos assemblées, ou comme ces dieux de l'antiquité, qui n'avaient ni yeux pour voir ni oreilles pour entendre, ou comme ces obstinés de l'Ecriture, qui ne voyaient et n'entendaient, que pour se rendre inexcusables dans leur malice. Faites taire des ennemis si importuns. Il s'agit d'écouter un Dieu qui vous invite à une gloire immortelle; le mérite de celui qui vous parle, l'importance des affaires sur lesquelles il daigne vous parler, ne demandent-elles pas toute l'attention dont vous pouvez être capables? *Annuntiamus vobis vitam æternam.*

En troisième lieu à qui annonçons-nous cette sainte parole? Est-ce seulement au peuple et aux petits de la terre? Est-ce seulement aux grands et aux puissants du siècle? *Super omnem terram, regibus Juda, et principibus ejus* (*Jerem.*, I); nous l'annonçons aux rois et aux princes de Juda, nous l'annonçons aux prêtres et aux lévites d'Israël; nous l'annonçons à toutes les tribus, à tous les états et à toutes les conditions du monde. Ce n'est donc point, comme vous le prétendez, sur cet ennemi, sur ce voisin que tombe ce détail; ce ne sont pas eux uniquement que nous avons en vue, ou, s'ils font l'objet de notre zèle, parce qu'en général nous avons en vue tous les pécheurs, depuis quand n'êtes-vous plus de ce nombre? Depuis quand votre intégrité vous met-elle à couvert de nos reproches? Les autres, qui comme vous ont plus de zèle pour votre salut que pour le leur, prétendent à leur tour que vous profitiez des avis, qui ne

semblent être donnés que pour vous; et chacun rejettant sur autrui ce qui lui convient, tous voudraient que les autres se réformassent, sans penser qu'il y ait rien chez eux à réformer. Saint Pierre reprochait autrefois aux Juifs leur cruauté à l'égard du Messie qu'ils avaient crucifié. Parmi ces trois mille personnes qui se convertirent, plusieurs, qui sans doute n'avaient pas trempé leurs mains dans le sang de l'Homme-Dieu, auraient pu se justifier: toutes néanmoins sont touchées, et toutes croient avoir quelque part au crime commis par la nation; toutes demandent ce qu'elles ont à faire pour l'expier: *Quid faciemus?* (*Act.*, II.) N'est-ce pas là au juste ce que vous devriez tous faire? Vous décharger de ces soins inutiles que vous prenez des autres, pour ne vous occuper que de vous-mêmes. Quelque irréprochable que puisse vous paraître, ou que soit en effet votre vie, elle a ses défauts, elle a eu ses faiblesses, et peut-être en sentez-vous encore les suites. Rentrez donc dans vous-mêmes, demandez à votre conscience ce que vous avez à faire, pour vous rétablir, et elle vous dira de tourner contre vous cet esprit de censure, qui vous attache si malignement à la conduite des autres. Demandez-le au Seigneur; il vous dira de regarder la poutre qui est dans votre œil, sans vous embarrasser de la paille qui est dans l'œil de votre frère. Demandez-le aux ministres du Seigneur, et ils vous diront de rappeler vos péchés, de pleurer sur vos péchés, de vous instruire des moyens qu'on vous ouvre pour vous garantir du péché. C'est tout ce qui vous convient, et par où vous pouvez vous rendre utile et salutaire la parole de Dieu; surtout, si, après l'avoir ouie avec docilité, vous la méditez avec attention: c'est votre troisième devoir, et le troisième point de ce discours, dont je ne dis que deux mots.

TROISIÈME PARTIE.

D'où vient que cette divine parole, qu'on répand de toute part avec tant de zèle, retourne presque toujours vide à celui qui l'a répandue, et sans qu'il en recueille souvent d'autre fruit, que celui qui peut lui revenir de son application et de ses soins à remplir les devoirs de son ministère? Je ne reprends point ici ce que je disais tout à l'heure, que dès qu'on prend la parole de Dieu pour la parole d'un homme, que, dès qu'on veut l'accommoder à ses inclinations et à ses penchants, elle doit demeurer stérile et infructueuse. Je parle de ceux qui semblent y apporter toutes les dispositions d'esprit et de cœur, qui peuvent la leur rendre salutaire, et dans qui cependant elle n'opère rien de ce qu'on a droit d'y attendre. Entendent-ils invectiver contre certains vices dont ils se sentent atteints? Ils rougissent. Loue-t-on certaines vertus qui leur manquent? Ils soupirent et se reprochent leur indigence. Peut-être même que, rentrant dans le fond de leur cœur, ils y forment des résolutions, qui soutenues par les œuvres, pourraient consoler un prédicateur de ses fatigues et de ses peines: mais le discours est-il fini? sortent-ils de l'assemblée? Ils oublient également ce qu'ils avaient ou à acquérir ou à réformer, et tout ce qu'ils avaient conçu de bons desseins se réduit à rien. Pourquoi? Parce qu'avec Marie mère du Sauveur, ils ne conservent pas dans leur âme les paroles qu'ils ont ouïes, parce que avec le sage ils n'ont pas soin de les écrire dans la table de leur cœur pour les méditer, et de les lier à leurs mains pour les accomplir. Cependant, comme l'âme se trouve alors ébranlée et émue, il faudrait achever de la réduire et de la fixer; et cela, dit saint Chrysostome, en ne fuyant pas, dès que le sermon est fini, comme si vous étiez poursuivi par quelque ennemi secret. N'est-ce point peut-être, que vous craignez que l'Esprit de vérité ne se saisisse de vous, et que profitant de ces heureuses circonstances, il ne fasse, comme malgré vous, quelque irruption dans votre cœur? On commence le discours par la prière; il faudrait le finir de même, et conjurer le Père des lumières de joindre les rayons de sa grâce aux paroles qu'on a ouïes, afin que les unes soutenues par les autres entrassent plus avant dans l'âme, et la réglassent dans toute sa conduite. Il faudrait, suivant le conseil d'Isaïe, rentrer dans votre domestique, et fermer sur vous la porte de votre cabinet. Vous vous dissipez d'abord, vous vous répandez d'abord au dehors. Le bruit et le tumulte distraient, et Dieu qui peut parler partout, ne veut cependant parler à sa bien-aimée, que dans la solitude et la retraite. Il faudrait vous défaire de mille faux préjugés, qui s'opposant toujours aux mouvements de l'esprit, traversent les meilleures résolutions. Je suis jeune dit-on, je suis dans le grand monde; le moyen de penser à la retraite? Et pourquoi n'y penseriez-vous pas? Vous promettons-nous, vous pouvons-nous promettre dans ces chaires de vérité, que vous ne serez enlevé par la mort, qu'après une jeunesse passée dans le plaisir? Qu'après que vous vous serez dégoûté du monde, ou que le monde se sera dégoûté de vous? Tous les jours, au contraire, nous vous avertissons que vous serez surpris; qu'un moment doit décider de votre éternité; que ce moment est au pouvoir de celui même qui vous menace de vous surprendre. Et ces vérités ne les annonçons-nous qu'à ceux que leur grand âge approche du tombeau? Nous les annonçons à tous, parce que c'est à tous en effet que l'Evangile les adresse. Il faudrait rappeler à tout moment les grands principes, que nous tâchons de vous inculquer: il faut se sauver, c'est l'unique nécessaire, il n'y a qu'un Dieu à servir, tout le reste n'est qu'amusement et vanité; le ciel gagné, tout est gagné; le ciel perdu, tout est perdu. Mais surtout il faudrait ne pas retenir la vérité captive, ne point résister aux efforts qu'elle doit faire au milieu de vous, pour se produire par les œuvres.

Nous vous mettons la loi devant les yeux,

vous l'oubliez, je viens de le dire, parce que vous vous laissez emporter par cent autres pensées. Mais enfin il est vrai que, par un effet de la grâce, cette loi dévoloppée ne manque jamais de se présenter à vous, quand il est question ou de l'accomplir, ou de la violer. Vous voyez le mal et vous ne vous arrêtez pas; vous voyez le bien et vous vous endormez. Faudra-t-il donc que votre endurcissement nous mette un jour dans la triste nécessité de nous élever contre vous, et de déposer devant le juste Juge, que, si vous n'êtes pas entrés dans ses voies, ce n'est pas faute d'instruction, mais pour vous être raidis contre les instructions les plus salutaires ? Dieu menaçait autrefois les Juifs de leur enlever une parole qu'ils ne semblaient recevoir que pour la mépriser. Si ce malheur nous arrivait, quelle devrait être l'amertume de notre cœur ! Sans docteurs, sans guides, sans pasteurs, qui nous empêcherait de nous égarer? Qui nous ramènerait de nos égarements? Je suis cependant persuadé que plusieurs seraient moins punis , s'ils étaient moins instruits. On ne connaît la loi que pour la mépriser; que peut opérer la connaissance jointe au mépris, qu'une damnation plus sévère ? Non point qu'il faille fuir la parole de Dieu, de peur d'être trop instruit; on ne l'est jamais assez quand il est question de la loi de Dieu; mais, c'est qu'il faut se mettre en état d'en profiter, et craindre autant d'en abuser que de la mépriser. Dieu veut qu'on reçoive et qu'on écoute sa divine parole : mais il ne veut pas moins qu'on la fasse fructifier et produire des œuvres de salut, et, dès que nous manquons à l'un de ces deux points, nous nous exposons également à nous voir enlever cette parole, qui n'est plus pour nous une parole d'instruction et de vie. Et c'est là, Seigneur, ce que vous devriez faire à notre égard, si vos miséricordes ne l'emportaient sur notre malice. Vous nous avez envoyé vos prophètes ; et comment les avons-nous reçus ? Vous n'avez presque rien à reprocher aux Juifs sur ce point, que vous n'ayez à nous reprocher à nous-mêmes ; indifférence, éloignement d'un côté; endurcissement, obstination de l'autre. Ou nous les avons laissés parler, ou nous nous sommes raidis contre leurs paroles. Quand vous leur ordonneriez de nous quitter, et de passer à un peuple plus docile, vous vous feriez justice et nous serions traités comme nous le méritons : mais, puisque nous sommes résolus de rentrer dans notre devoir, nous espérons aussi que vous rentrerez dans les voies de votre ancienne et miséricordieuse bonté. Nous avouons que nous avons péché, en méprisant et en profanant une parole qui était la parole d'un Dieu, et cet aveu, qui vous est un gage de ce que nous sentons pour le passé, et de ce que nous ferons à l'avenir, vous engagera, comme nous l'espérons, à ne nous rien refuser de ce que nous pouvons attendre d'avis et d'instructions de la part de vos ministres. Oui, Dieu va redoubler ses bienfaits sur vous, et c'est principalement dans ce temps qu'il les va redoubler; temps où tout ce qu'il y a d'hommes apostoliquds sacrifient et leur santé et leur vie à votre salut. L'heureux temps, si vous en savez profiter, et en tirer tout le fruit qu'en doit attendre celui qui vous le ménage avec tant d'indulgence et de bonté ! Parlez donc, grand Dieu, malgré toutes les raisons que vous auriez de vous taire : mais parlez si fortement que le bruit tumultueux de nos passions ne nous empêche pas de vous entendre. Parlez de cette voix foudroyante qui fait trembler les plus obstinés ; parlez de la manière que vous savez le faire, quand vous voulez être écouté. Nous nous rendrons à votre divine parole avec assiduité, nous la recevrons avec respect, nous la méditerons avec soin, et nous tâcherons de lui faire produire des fruits d'une heureuse immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON XXXII.

Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.

DE L'ENFER.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XV.)

Le riche mourut, et il fut enseveli dans les enfers.

C'est là, Messieurs, où conduit la vie criminelle et délicieuse du monde. Il est mort, dit-on, ce riche avare, ce voluptueux sensuel, ce débauché scandaleux ; il n'est plus, il vient d'expirer : *Mortuus est.* Déjà il a été porté en terre, déjà il a été enseveli ; et où ? Dans le tombeau de ses ancêtres, sous quelque mausolée superbe : *Sepultus est.* C'est ce qu'on dit de son corps : mais que dit-on de son âme ? On se tait peut-être, parce qu'on ne veut pas, en décriant le mort, augmenter l'affliction de la parenté ; mais qu'en pense-t-on, et qu'a-t-on droit d'en penser? Si en ceci encore on suspend son jugement, pour ne pas prévenir les jugements du Seigneur, qu'en pense et qu'en dit le Seigneur lui-même? *Sepultus est in inferno ;* c'est dans l'enfer que son âme a été ensevelie ; c'est dans l'enfer qu'elle a trouvé sa demeure ; c'est là et uniquement là qu'elle passera les jours de son éternité : *Sepultus est in inferno.*

Enfer, redoutable enfer, qu'il est dur à qui t'a mérité, de penser à tes rigueurs ! Cependant, puisqu'il faut y descendre pendant la vie, afin de ne pas y tomber après la mort, envisageons aujourd'hui ces lieux d'horreurs ; leurs feux éteindront peut-être dans nous les feux de nos passions. Grand Dieu, qui tenez le cœur des hommes entre vos mains, frappez si vivement ceux de mes auditeurs, qu'ils ne méritent jamais d'être précipités dans ces gouffres affreux que vous avez creusés dans votre bonté pour arrêter le pécheur, et dans votre colère pour le châtier. L'affaire vous regarde de près. L'enfer est ouvert, mille réprouvés vous y attendent; prenez garde que, pour ne l'avoir pas assez craint, vous ne vous y voyiez précipité et contraint d'y passer les jours de votre éter-

nité. Voici ce qui fait ma crainte sur ce point, et ce qui doit faire en même temps la vôtre.

L'enfer est le lieu où sont assemblés toutes sortes de maux : premier point. — L'enfer est le lieu où toutes sortes de maux sont assemblés pour toujours : second point.

Ainsi, une multitude infinie de peines, une durée éternelle de peines, c'est ce qui fait le caractère de l'enfer et le partage du pécheur. Implorons les secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'enfer n'est, à vrai dire, que la triste production du péché, puisque c'est le péché qui a comme forcé Dieu à nous être sévère, et que, si ce vengeur redoutable du péché nous frappe des coups les plus terribles de sa justice, ce n'est que parce que, par nos révoltes réitérées, nous avons comme épuisé tous les trésors de ses miséricordes. Ainsi, puisque le péché est la source de notre peine, et que l'enfer, comme je le soutiens, est l'assemblage de toutes les peines, jugeons des peines de l'enfer par l'énormité et la malice du péché. En péchant nous nous éloignons de Dieu pour nous attacher à la créature : double malice dans le péché qui attire une double peine au pécheur, mais double peine qui fait trouver au pécheur l'assemblage et le comble de tous les maux. Il perd la possession du Dieu qu'il a quitté; il trouve son supplice dans la créature qu'il a recherchée. Il perd la possession du Dieu qu'il a quitté, et de cette perte quelle multitude de reproches cruels, de tristes et d'accablants retours? Tout ce qui peut le plus inquiéter, abattre, affliger par voie de réflexion, vient fondre sur lui; il trouve son supplice dans la créature qu'il a recherchée, et dans ce supplice tout ce que la créature a de plus propre à faire souffrir et à tourmenter par voie de sensation. Ainsi, ce sera tout ensemble, et une perte infinie et un supplice infini, mais perte infinie dont mille désespérantes pensées rappelleront à tout moment la grandeur, mais supplice infini dont on portera tout le poids sous le bras d'un Dieu qui mettra tout en œuvre pour faire sentir au pécheur toute l'étendue de sa justice. Reprenons ces effrayantes vérités.

Qu'est-ce que perdre Dieu? Rien, s'il s'en faut rapporter à ces pécheurs qui, tous les jours, le perdent parmi nous avec tant de gaieté de cœur. Mais, s'il faut juger de la perte qu'on fait en perdant Dieu par ce qu'est Dieu lui-même, il faudrait comprendre ce qu'il est pour comprendre ce que c'est que de le perdre. Qu'est-ce donc que Dieu? Dieu, répond saint Zénon de Vérone, ne peut être connu que par une humble ignorance, et quoi que nous puissions dire, quoi que nous puissions penser de lui, il n'est rien de ce que nous pensons : c'est quelque chose qui est toujours infiniment au-dessus de toutes nos expressions et de toutes nos pensées. Dieu est bon; mais, qu'est-ce que sa bonté? Dieu est sage; mais, qu'est-ce que sa sagesse? Dieu est beau; mais qu'est-ce que sa beauté? Dieu est un assemblage infini de perfections infinies; mais qu'est-ce qu'un assemblage infini de perfections infinies? Il faut que Dieu se charge lui-même de se découvrir à nous, afin que nous en ayons une idée qui réponde en quelque manière à son objet; autrement nous n'en aurons jamais que des idées grossières et imparfaites, pour ne pas dire basses et indignes de lui? Or, c'est de quoi il se charge à l'égard du réprouvé, et, sans lui montrer sa gloire, il lui en fait connaître si clairement, si nettement toute l'étendue, qu'il se porte à lui avec une rapidité que rien ne pourrait arrêter, que le bras de ce même Dieu, qui ne l'éclaire que pour lui faire mieux sentir la grandeur de sa perte.

Là-dessus, représentez-vous une âme qui, au sortir de son corps, paraît devant le redoutable tribunal du Seigneur, et qui, convaincue d'un côté de mille crimes par ce Juge éclairé, et sentant de l'autre que son bonheur consiste à le posséder, en reçoit néanmoins une sentence irrévocable qui la prive pour toujours, je ne dis point précisément de ces trônes éclatants que Dieu ne semblait avoir élevés que pour elle dans la splendeur de la gloire; je ne dis point précisément de ces concerts harmonieux dont la cour céleste fait retentir tout l'empyrée, et qui n'attendaient, pour ainsi dire, que l'union de sa voix pour avoir leur dernière perfection; je ne dis point précisément de cette auguste compagnie de bienheureux qui, pour être assurés de leur félicité, ne perdaient rien de l'empressement qu'ils avaient pour la sienne, et semblaient lui tendre les bras pour le faire entrer en société de bonheur; je ne dis point précisément de ces effusions de richesses et de biens, de ces bénédictions de douceurs, de ces torrents de délices qui inondent la céleste Jérusalem (on se consolerait de toutes ces pertes, quelque grandes qu'elles soient, si elles pouvaient être séparées de la perte d'un Dieu), mais qui la prive encore pour toujours de la possession de Dieu même, de cette source féconde et unique de félicité. Etre chassé ignominieusement de devant sa face, en être traité comme un de ces malheureux rebelles à qui le prince, dans son juste courroux, refuse de se montrer! Ah! s'il est amer, selon le prophète, d'avoir rejeté Dieu, qu'il doit l'être infiniment davantage d'être rejeté de Dieu lui-même!

Nous prenons le change sur la terre, et quoique nous ne perdions jamais le désir de posséder le vrai bien, dans la recherche que nous en faisons, nous nous laissons tromper par de vains fantômes qui nous éblouissent, qui nous enchantent et nous amusent; à la mort, le charme qui nous a séduit tombe, et notre âme, débarrassée de ces sens qui l'aveuglent, découvre toute l'amabilité du Dieu qu'elle a méprisé. De là cette vivacité, cette ardeur à s'unir à lui. Le feu ne monte pas avec tant d'impétuosité à sa sphère, la pierre ne tombe pas avec tant de précipitation à terre; mais ardeur, mais vivacité inutile et

éternellement inutile. Eloignez-vous de moi, âme infortunée, et en cela même infortunée, parce que vous serez loin de moi : *Discedite a me.* (*Matth.*, XXV). Il me semble voir un enfant qui, n'ayant de ressource et d'espérance que dans un père, va réclamer sa protection contre le désordre de ses affaires, et se jeter entre ses bras avec toute la confiance que peuvent lui inspirer ses anciennes bontés ; mais à qui on ferme toute entrée, qu'on ne veut ni recevoir, ni écouter, et qu'on pense si peu à soulager, qu'on insulte à ses besoins et à sa misère. *Pater Abraham* (*Luc*, XVI), s'écrie le mauvais riche au milieu de ses tourments, père Abraham, céleste et divin père, je vois Lazare dans votre sein, jouissant à loisir des effusions de votre bonté.

C'est dans ce sein, la vraie source des miséricordes, que vous m'avez porté jusqu'à présent; c'est dans ce sein, la vraie source des délices, que vous m'avez ordonné de chercher mon repos et mon bonheur. Sera-ce aujourd'hui, pour moi, un sein insensible; un sein qui ne sera touché ni de mes soupirs ni de mes larmes, qui ne laissera couler sur moi que l'amertume et le fiel? Ouvrez-vous, sein sacré, et oubliant ce que j'ai été, souvenez-vous de ce que vous êtes, le refuge des pécheurs, l'asile des malheureux, le dépositaire et le dispensateur des bontés de notre Dieu : *Pater Abraham.* Retirez-vous, objets ingrats; je vous ai poursuivis dans ma miséricorde, et vous avez porté votre endurcissement jusqu'à l'insensibilité. Le jour est enfin venu que vous me chercherez à votre tour, et qu'à mon tour je m'éloignerai : *Discedite a me.* Ne reconnaissez-vous donc plus dans nous ces grands titres, ces glorieuses prérogatives dont vous nous aviez honorés? Vous nous permettiez de vous appeler notre Père, et vous vous abaissiez jusqu'à nous appeler vos enfants; ne seriez-vous plus ce Père en qui nous avons toujours espéré? Ne serons-nous plus ces enfants à qui vous avez tant de fois pardonné? Nous nous sommes égarés, il est vrai, mais vous n'en êtes pas moins pour cela notre Père; nous n'en sommes pas moins vos enfants : *Pater Abraham.* Oui, je vous avais adoptés pour mes enfants, lorsque je vous lavai de vos souillures dans votre baptême, et que je vous fis agréger à ce peuple choisi que mon Fils s'était acquis sur la croix. Oui, tandis que j'avais quelque retour à attendre de votre part, je vous ai traités comme mes enfants, en vous tolérant dans vos désordres, en tâchant de vous en inspirer de l'éloignement et de l'horreur, en vous tendant la main pour vous aider à en sortir; mais, puisque de la qualité d'enfant vous n'en avez retenu que le nom, et que parmi ceux même que j'ai le moins distingués, vous vous êtes distingués par l'énormité et la multitude de vos désordres, je ne veux pas même retenir à votre égard le nom de Père ; ou si je suis encore votre Père, parce que vous êtes ma créature, ce ne sera plus que pour vous faire sentir ce qu'un fils rebelle doit attendre d'un père outragé. Eloignez-vous donc de moi, enfants dénaturés, vous ne m'avez pas servi comme votre père ; vous n'aurez jamais de part à mon héritage : *Discedite à me.*

Il me semble voir une épouse qui s'avance à grands pas pour aller embrasser un époux que son éloignement fait désirer depuis longtemps, et qui, repoussée sur-le-champ, ne reçoit que des marques de haine et de mépris de celui qu'elle attendait comme le consolateur de ses ennuis et de ses peines. *Quis mihi det ut deosculer te?* (*Cant.*, VIII.) Qui me procurera l'avantage de vous embrasser, disait à son bien-aimé l'épouse des *Cantiques?* Qui me le procurera, s'écrie l'âme revenue de ses faux préjugés, et courant aux chastes embrassements de son Dieu avec plus d'ardeur qu'un cerf altéré ne court à une source d'eau vive? Qui demandera pour moi une grâce si signalée? Vers qui me tournerai-je pour l'obtenir? Et vers qui puis-je me tourner que vers vous, le chaste époux des âmes choisies, la gloire et la félicité des vierges d'Israël? Montrez-vous à moi comme vous vous montrez à ces âmes privilégiées qui, en vous voyant, voient tous leurs souhaits et tous leurs désirs accomplis : *Quis mihi det ut deosculer te?* Retirez-vous, âmes souillées de crimes; un époux qui est le roi des vertus ne se laisse approcher que de ces âmes pures à qui il n'a ni taches ni souillures à reprocher : *Discedite a me.* Mais vous aviez contracté avec nous une alliance si étroite, que nous pouvions nous vanter d'être vos épouses; il vous en avait tant coûté de contracter cette étroite alliance ; il avait fallu que votre vie en fût comme le gage, et votre sang comme le sceau. Que sont devenues aujourd'hui vos anciennes miséricordes? Où sont ces charitables empressements que vous aviez de nous posséder? Montrez-vous à nous et nous serons pleinement rassasiées : *Quis mihi det ut deosculer te?* Oui, je vous avais choisies pour mes épouses dans le désir sincère de ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec vous; mais puisque mon choix est tombé sur des perfides, et que vous avez livré à d'autres un cœur que vous m'aviez dévoué, éloignez-vous de moi, épouses infidèles, épouses prostituées au dérèglement de vos passions, retirez-vous. Vous ne m'avez pas gardé la fidélité que vous me deviez; jamais vous n'aurez de part à la noce de l'Agneau : *Discedite a me.*

Il me semble voir le saint homme Job qui, accablé sous la main toute-puissante du Seigneur, ose lui demander pourquoi il lui cache sa face, et ne se découvre à lui que par ces traits de sévérité et de rigueur qui mettent sa patience aux dernières épreuves : *Cur faciem tuam abscondis ?* (*Job.*, XIII.) Où m'avez-vous donc précipité, l'arbitre souverain de la destinée des mortels? Du tabernacle des vivants dans la région des morts. Ce ne sont partout qu'épaisses ténèbres, que noire et sombre nuit. Pourquoi me cachez-vous votre face, cette face qui,

comme un soleil brillant, dissiperait ces nuages épais qui m'investissent de toute part et ramènerait à mes yeux cette lumière céleste qui découvre à celui qui vous possède le père et la source des lumières : *Cur faciem tuam abscondis?* Pourquoi je vous cache ma face? Osez-vous le demander à celui qui sonde les reins et les cœurs? Et pourquoi, vous demandé-je moi-même, d'un lieu de mérite n'en apportez-vous que des œuvres d'iniquité et de mort? Pourquoi, après des menaces si terribles et si souvent réitérées, vous êtes-vous laissé surprendre dans votre péché? Pourquoi paraissez-vous devant le tribunal d'un Dieu chargé de ce bien étranger que vous n'avez pas restitué, de cette réputation que vous n'avez pas réparée, de cette multitude de crimes que vous n'avez pas expiés? Je vous ai cherché, j'ai couru après vous jusqu'à la lassitude, et vous m'avez toujours rebuté. Retirez-vous, âme ingrate, vous ne me verrez jamais; c'est ce que vous vous devez à vous-même, c'est ce que vous devez à vos désordres et à vos péchés : *Discedite a me.* N'était-ce donc, grand Dieu, que pour nous être si sévère, que vous avez été si miséricordieux? Pourquoi nous prévenir en tant de manières, si vous ne vouliez pas mettre le comble à vos bontés, en nous faisant grâce? Pourquoi nous chercher avec tant de soin, si vous deviez nous rejeter avec tant de fureur : *Cur faciem tuam abscondis?* Votre sort est décidé : vous auriez droit d'insulter à ma justice, si après tant de résistances je vous découvrais les trésors de mes richesses. Éloignez-vous donc de moi encore un coup, malheureuse victime de l'enfer. Je l'ai juré dans ma colère, vous ne m'avez pas servi, vous ne me verrez jamais : *Discedite a me.*

Sentence qui, frappant l'âme comme d'un coup de foudre, la jettera dans ces tristes et accablantes pensées qui feront le partage éternel du réprouvé. J'ai donc perdu mon Dieu! ce Dieu dont la conversation n'a ni amertume ni dégoût, ce Dieu dont les attraits sont toujours anciens et toujours nouveaux, ce Dieu de grandeur, de magnificence et de gloire est perdu pour moi; jamais je ne le posséderai, jamais je ne le verrai dans la terre des vivants : *Non videbo Dominum Deum in terra viventium* (*Isa.* XXXVIII); entre lui et moi il y aura éternellement une barrière impénétrable, un chaos affreux, qui est comme un mur de division que le Seigneur a élevé entre le ciel et l'enfer, et qui fait que jamais il n'y aura de communication de l'un à l'autre : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est.* (*Luc.* XVI.) Désolant chaos qui me sépare pour toujours d'un Dieu! tristes, accablantes barrières qui me ferment tout retour à un Dieu! Je suis au milieu des brasiers ardents, investie et pénétrée des flammes de tous côtés. A peine sentirais-je leur activité et leur rigueur si j'avais la plus légère espérance de posséder un seul moment ce Dieu que j'ai perdu : mais ce moment ne viendra jamais, cette espérance me sera éternellement refusée; jamais, jamais je ne verrai mon Dieu dans la terre des vivants : *Non videbo Dominum Deum in terra viventium.* Malheureuse que j'ai été, Seigneur, de vous connaître si peu lorsque je pouvais me mettre en état de vous posséder! plus malheureuse de vous connaître si clairement aujourd'hui, qu'il ne m'est plus permis d'aspirer à votre possession! Ou ôtez-moi des connaissances qui produisent de si grands désirs, ou remplissez des désirs que vous semblez approuver en produisant de si grandes connaissances. Vous n'avez qu'à le vouloir, et le voile se lèvera : mais vous ne le voudrez jamais; le voile est tiré, et il est tiré pour une éternité; jamais, jamais je ne verrai mon Dieu dans la terre des vivants : *Non videbo Dominum Deum in terra viventium.* Est-ce donc là le triste terme de la trompeuse félicité du siècle? Est-ce à quoi vont aboutir les beaux jours, ces jours si délicieux du monde, à perdre un Dieu, à le perdre pour toujours, à le perdre sans espérance de le posséder jamais?

Mais faut-il, pour surcroît d'affliction, que ce Dieu, qui me rejette et que je ne verrai jamais, en vienne à mon égard jusqu'au mépris, jusqu'à la haine, jusqu'à la fureur? Je crie vers lui, j'implore ses entrailles de charité où les plus grands pécheurs trouvent un asile assuré, et il est aussi sourd à ma voix qu'insensible à mes misères; toutes mes clameurs, tous mes gémissements ne peuvent pas lui arracher un mot, pas une parole de consolation : *Clamo ad te, et non exaudis me.* (*Job*, XXX.) Je me présente à lui, et il ne daigne pas me regarder; il porte sa vue ailleurs, comme s'il craignait de la souiller en la portant sur moi : *Sto, et non respicis.* (*Ibid.*) J'étale à ses yeux le nombre et la grandeur des maux qui m'assiégent, et il oublie tout ce que je souffre, ou s'il pense à mes premières douleurs, ce n'est que pour leur en faire succéder d'autres également dures et insupportables : *Oblivisceris inopiæ nostræ et tribulationis nostræ.* (*Psal.* XLIII.) Je lui répète que je suis l'ouvrage de ses mains, qu'il ne hait rien de ce qu'il a fait : *Nihil odisti eorum quæ fecisti* (*Sap.*, XI); et que me répond-il? Qu'il me hait de tout son cœur, et que plutôt il cessera d'être Dieu que de cesser de me haïr : *Perfecto odio oderam illos.* (*Psal.* XVIII.) Si du moins je pouvais l'aimer, peut-être l'engagerais-je à quelque retour; mais je sens qu'il est infiniment aimable, et que malgré cela je ne l'aimerai jamais. Ce sera une haine implacable de son côté, ce sera une haine implacable du mien, et de cette haine mutuelle qu'en puis-je attendre, si ce n'est qu'il me poursuive avec toute l'animosité et la fureur d'un ennemi victorieux, qui, profitant de sa victoire, venge sans ménagement tout ce qu'un ennemi faible et vaincu a osé entreprendre contre lui? Sans doute c'est là tout ce que le pécheur a à attendre de ce Dieu qui ne veut plus conserver sur lui d'autre droit que celui de le punir et de le tourmenter; il se change à son égard en cruel, si j'ose le dire après l'Écri-

ture : *Mutatus es mihi in crudelem* (*Job*, XXX), et l'accable sous le poids inévitable d'un bras vengeur et tout-puissant : *Et in duritia manus tuæ adversaris mihi.* Ce n'est plus ce Créateur bienfaisant qui nous avait aimés avant que nous fussions; ce Sauveur charitable dont la vie avait fait le prix de notre rédemption; ce Père indulgent qui, dans nos faiblesses même trouvait des motifs de compassion : c'est un juge armé, un vengeur inexorable, qui n'écoute que les mouvements de son indignation et de sa colère. Nous nous sommes fait un plaisir de violer sa loi, de profaner ses mystères, d'insulter à son autorité; il s'en fera un de déployer sur nous toute la puissance de son bras, de frapper sans ménagement, et de porter sa vengeance si loin, qu'on sente autant par l'incompréhensible sévérité que par la durée infinie des tourments, que c'est un Dieu qui se venge, et qui se venge en Dieu : *Mutatus es mihi in crudelem, et in duritia manus tuæ adversaris mihi.* (*Ibid.*)

De là, de ces premières pensées, jamais je ne verrai Dieu, jamais je ne trouverai dans Dieu que de la sévérité et de la rigueur, quelles autres réflexions également capables de confondre et de désespérer? Jamais je ne verrai Dieu; mais c'est par ma faute que je ne le verrai jamais. Jamais je ne trouverai dans Dieu que de la sévérité et de la rigueur; mais c'est parce que j'ai abusé de tous ses dons et de toutes ses bontés. *Vidit Lazarum in sinu ejus* (*Luc.*, XVI), est-il dit du mauvais riche; il voit Lazare dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire qu'il voit Lazare dans la joie, tandis qu'il se voit lui-même dans la peine. Ce n'est point ici une de ces préférences mondaines, un de ces postes du siècle, où de deux concurrents il faut nécessairement qu'il y en ait un qui reste dans son premier rang. Quel chagrin néanmoins pour celui qui est oublié! L'élévation de son rival est pour lui un de ces coups humiliants qui lui flétrissent le cœur. Mais que serait-ce s'il pouvait se reprocher qu'il est lui seul l'auteur de sa disgrâce, qu'il ne la doit ni à la brigue, ni à l'injustice, mais à son imprudence et à sa mauvaise conduite? C'est cependant là au juste la triste circonstance où se trouve le réprouvé. Du milieu de ses tourments il élève les yeux : *Elevans oculos, cum esset in tormentis* (*Ibid.*); et du milieu de ces tourments que voit-il? *Lazarum in sinu ejus.* Il voit une infinité de personnes de sa connaissance, de sa qualité, d'un même rang, d'une même profession, qui jouissent de la gloire, parce qu'ils ont su se soutenir contre les mêmes dangers, contre les mêmes occasions, où il s'est perdu.

Peut-être l'époux, du milieu de ses tourments voit son épouse dans le sein d'Abraham; peut-être le fils y voit son père, et dans cette diversité de sort, l'un et l'autre voient ce qu'ils auraient pu. Peut-être dans ce Lazare, ce grand, cet opulent voit cet homme de la lie du peuple qu'il regardait comme s'il y avait eu entre eux un éloignement infini; peut-être y avait-il ce pauvre qui a frappé si souvent et si inutilement à sa porte; peut-être cet homme ulcéré, dont la vue seule lui faisait horreur. Que leur reste-t-il de leur misère passée? Tout a changé pour eux, et aux pleurs de quelques jours a succédé une joie éternelle. Pour moi, de quoi m'ont servi mon élévation et ma grandeur, l'abondance de mes biens, la multitude de mes plaisirs? J'en ai joui durant quelques moments, et après ces moments courts et passagers, il ne m'en reste que des supplices infinis dans leur nombre, insupportables par leur activité, et éternels dans leur durée : *Elevans oculos, cum esset in tormentis.* (*Ibid.*) Et dans ces supplices, qui m'y a conduit? Est-ce la malignité de mon sort? Est-ce la bizarrerie d'un juge capricieux? C'est mon imprudence, c'est ma lâcheté et ma malice : *Fili, recordare, quia recepisti bona.* (*Ibid.*) Hélas! je ne m'en souviens que trop, que j'avais en main de quoi faire cette conquête. Combien de secours dans ces vives lumières qui m'éclairaient, dans ces pieux mouvements qui me pressaient, dans ces exemples édifiants qu'on me proposait, dans ces discours vifs et touchants qu'on me faisait, dans ces divins et salutaires sacrements auxquels on m'invitait? Combien de secours dans les choses mêmes qui semblaient m'éloigner? De cette place d'honneur où je me voyais élevé, combien n'aurais-je pas pu essuyer de larmes, soutenir et protéger de malheureux? Du milieu de cette abondance qui faisait mon partage, combien n'aurais-je pas pu soulager de misères, et racheter de péchés? Je pouvais tout mettre à profit, mes emplois, mes richesses; et j'ai abusé de tout. Je pouvais te gagner, beau ciel, et je t'ai perdu par ma faute. Dieu saint, Dieu juste et terrible, je pouvais vous posséder, et je vous ai sacrifié à de vains et de frivoles amusements. Jours infortunés, jours de révoltes qui fîtes le commencement de mon malheur, soyez à jamais effacés du nombre de mes jours. Qu'on oublie jusqu'à votre nom, faux amis, amis trompeurs, dont les discours captieux vinrent ébranler la fermeté de mes résolutions. Malheur à vous, faux appas, appas cruels, qui séduisîtes mon cœur! Malheur à moi-même, qui ne puis ni rappeler le temps que j'ai perdu, ni détourner l'éternité qui m'accable, qui me trouve entre le péché que j'ai commis et que rien ne peut effacer, et les douleurs que je souffre et que rien ne peut diminuer! Je gémis et je gémirai toujours; je brûle, et c'est éternellement que je brûlerai. C'est ce qui met le comble à la douleur et à la peine du réprouvé : sentir ce qu'il est, et savoir qu'il le sera toujours : *Elevans oculos cum esset in tormentis.* Mais où est-ce que le réprouvé fait des réflexions si désespérantes? En quelque lieu qu'on les fasse, elles sont toujours capables de désespérer. C'est en enfer qu'il les fait, dans ce lieu de ténèbres et d'horreur, où l'on ne souffre pas seulement tout ce qu'on peut souffrir par voie de réflexion, mais encore tout ce qu'on peut souffrir par voie de sensation. Ainsi pour vous représenter en quelque manière

ce que le pécheur trouvera dans la créature après avoir perdu le Créateur, descendons en esprit dans ces régions ténébreuses que Dieu, au langage de Job, a couvertes des ombres de la mort, qu'il a entourées de rochers allumés, et pavées de brasiers ardents. Qu'y verrons-nous, Dieu immortel? Imaginez-vous ces fournaises ardentes, dont les flammes animées semblent menacer les plus vastes forêts, ces incendies rapides qui dans un moment réduisent en cendres les villes les plus étendues. Qu'est-ce que cela? Une image, une faible image de ces montagnes de feu qui investissent le réprouvé.

Il ne faut point au reste s'égarer ici dans ses fausses pensées, ni raisonner selon ses faibles lumières sur ces feux ineffables, qui dicernent le coupable du coupable, et font, au langage de Cassien, une perquisition si exacte du mérite, que rien n'échappe à leur recherche. Je ne comprends pas comment un feu matériel peut agir sur une âme spirituelle, comment un feu qui pénètre dans le corps ne le consume pas, comment un feu qui brûle toujours se conserve sans aliments: mais il y a un feu, dit Jésus-Christ: *Discedite in ignem* (*Matth.*, XXV); mais il y a un feu qui agit et qui tourmente dit le Sage: *Exardescit in tormentum* (*Sap.*, XVI); mais il y a un feu qui ne conserve que pour brûler, et qui ne brûle que pour conserver, dit saint Augustin: *Sævit et parcit, cruciat et reservat;* mais il y a un feu, qui, une fois allumé, ne s'éteindra jamais, dit Isaïe: *Ignis eorum non exstinguetur.* (*Isa.*, LXVI.) Et dans ce feu qui brûle sans consumer, qui agit toujours et qui ne périt jamais, qu'y verrons-nous encore un coup? Tristes et lamentables objets! Peut-être, enfants orphelins, ce père et cette mère que vous avez tant pleurés; peut-être, épouse désolée, cet époux dont le souvenir vous arrache encore des larmes si amères, et peut-être que les uns et les autres voient par avance la place qui vous y est préparée. Vous frémissez à une proposition de cette nature Fasse le ciel qu'elle ne se vérifie jamais dans votre personne! Il est un million de pécheurs moins coupables que vous, qui ne sont pas seulement renfermés dans ces sombres et tristes cachots, où les tiendra éternellement captifs celui qui a les clefs de la vie et de la mort; qui ne sont pas seulement livrés à ces ministres impitoyables qui, dans leur fureur et dans leur rage, ne cherchent qu'à faire tomber sur les compagnons de leurs supplices cette multitude de maux et de douleurs qui les accable; qui ne sont pas seulement investis et pénétrés de ces fleuves de feu qui coulent dans la région des ténèbres, mais encore déchirés si vivement, si cruellement tourmentés et recevant de l'activité de leurs tourments, des impressions si cuisantes, si sensibles, qu'ils se peuvent dire que périssant chaque jour ils ne périssent cependant jamais; et que si à tout moment ils finissent, à tout moment aussi ils recommencent le plus douloureux, le plus insupportable de tous les supplices. Il n'est point ici question d'examiner par quel ressort secret se produit une sensation si surprenante; il est question de croire qu'elle se produit. Jésus-Christ envoie l'âme du réprouvé dans un feu qui doit la brûler; ce feu la brûle donc: c'est à quoi nous devons nous en tenir.

Mais parce que cette âme a eu un complice de ses désordres, si aujourd'hui elle brûle seule, il n'en sera pas toujours de même. Le grand jour des vengeances les réunira, et ce sera pour lors que tout l'homme recevra pleinement tout ce qu'il aura mérité; pour lors que tout l'homme boira à longs traits dans des sources de soufre enflammé; pour lors que tout l'homme portera le feu dans toute sa personne, que ses yeux, que sa bouche, que ses entrailles, ne sembleront faire qu'une même chose, qu'une même masse avec le feu. Insensé, dit Eusèbe d'Emese, quiconque aime mieux connaître par son expérience les tourments de l'enfer, que de les croire avec une foi humble et soumise! Mais plus insensé encore quiconque les croit, et qui, en les oubliant pendant la vie, peut s'y frayer un chemin après la mort! La sévérité des hommes arrête, et il n'est personne qui, pour assouvir la passion la plus indomptée, voulût s'exposer sûrement à finir ses jours et à être réduit en cendres par l'activité du feu. Ce serait cependant une consolation pour le réprouvé, si le feu qui le brûle pouvait le consumer: triste consolation! Etre consumé par le feu, quelle douleur! Ce serait néanmoins une consolation pour le réprouvé; mais dans ce lieu où il n'a point de rédemption à attendre, il n'a aussi ni soulagement, ni consolation à espérer; de sorte que s'il se voit accablé sous des tas de charbons allumés, abîmé sous des montagnes de feu, ce n'est pas pour quelques siècles, pour quelques années. Quelques années, quelques siècles suffiraient cependant pour désespérer: c'est pour une éternité. Qu'on a lieu de se reprocher une faute qu'il faut expier par une éternité de peines!

Encore, remarquez jusqu'où le Seigneur porte sa sévérité, et quel est le détail qu'il nous fait des maux dont nous sommes menacés. Le feu sera le premier et le grand tourment de tout l'homme; mais chaque sens, chaque puissance de l'homme aura en même temps son tourment propre et particulier. A ces objets séduisants et impurs considérés avec tant de complaisance, à ces airs lascifs écoutés avec tant d'attention, succédera tout ce qu'il y a de plus affreux parmi les monstres de la nature, et de plus insupportable dans les cris et les gémissements de tout l'enfer: *Personæ tristes illis apparentes, sonitus descendens perturbabat eos.* (*Sap.*, XVII.)

Ce que la puanteur a de plus rebutant prendra la place de ces parfums exquis, dont on s'était fait une si basse et si indigne occupation: *Erit pro suavi odore fetor.* (*Isa.*, III.) Le soufre enflammé, le fiel des dragons, vengeront ces excès de bouche, où la passion

l'a si souvent emporté sur la raison : *Fel draconum vinum eorum* (*Deut.*, XXXII), *et sulphur pars calicis eorum.* (*Psal.* X.) Pour le plaisir qu'on a cherché et trouvé dans le péché, on se verra déchiré d'un double ver. Ver extérieur, disent saint Basile et saint Cyrille, qui, ayant déchiré le corps du pécheur dans le tombeau, va encore le déchirer en enfer, avec cette différence que tous ses coups dans le tombeau tombaient sur un corps insensible, et qu'en enfer chaque coup se fera sentir, parce que Dieu, en donnant à ce corps de péché une nouvelle vie, lui aura en même temps donné une nouvelle sensibilité; ver intérieur et comme renfermé dans le cœur du réprouvé, mais si acharné à lui représenter à tout moment la justice de ses peines, que vous diriez qu'il ne cherche qu'à l'insulter et à lui ôter jusqu'à la consolation de pouvoir se plaindre de leur rigueur : *Duplici contritione contere eos.* (*Jer.*, XVII.) Tel est l'état désespérant du réprouvé : se voir privé de la source de tous les biens, se voir comblé de tous les maux, être avec cela forcé d'avouer qu'on ne fait que lui rendre justice, qu'on lui fait même grâce en quelque manière, parce que ses peines ne mettront jamais quelque égalité entre la grièveté de ses offenses et la dignité infinie de celui qu'il a offensé : tel est, encore une fois, l'état désespérant du réprouvé; mais état que nous ne connaissons, pour ainsi dire, qu'en énigme, et dont les réprouvés eux-mêmes ne pourraient pas nous donner toute l'idée que nous en devons avoir. Il en est de l'enfer à peu près comme du ciel. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit n'a point compris ce que Dieu prépare à ceux qui le méprisent et qui l'offensent. C'est un Dieu, et un Dieu outragé, qui prépare cet enfer : par là même nous en avons assez pour conclure qu'il ne faut point juger de ses peines ni par ce que nous disons ni par ce que nous pensons, mais par ce que peut celui qui les met en œuvre, et qui, étant aussi incompréhensible dans ses châtiments que dans ses récompenses, châtie et récompense toujours au delà de ce que nous pouvons ou dire ou penser.

Mais pour qui sera cet enfer, dont rien sur la terre ne peut nous donner une juste idée? Peut-être pour vous, peut-être pour moi. Oui, peut-être pour vous, peut-être pour moi. Vous avez péché, j'ai péché comme vous. Qui peut nous promettre que, plus heureux que tant d'autres qui souffrent déjà, nous n'aurons point de part à leurs peines, après avoir eu part à leur révolte? Sur quoi je vous conjure de rentrer dans votre cœur, et de vous faire sérieusement à vous-même cette demande : Que suis-je devant Dieu? Je ne puis pas dire que je sois juste : ma conscience me démentirait. Je ne suis donc qu'un pécheur. Et un pécheur qu'a-t-il à attendre de Dieu, en récompense de son péché? L'enfer, les feux de l'enfer. L'enfer est donc tout ce que Dieu me doit; il ne me doit que l'enfer. Mais entre moi et l'enfer, quelle distance y a-t-il? Pas un point; il ne me faut qu'un moment pour y tomber. Et ce moment de qui dépend-il? du Dieu dont je suis ennemi. Mais n'ai-je rien dans moi qui puisse obliger Dieu à ne pas me prendre dans ce moment où l'enfer serait infailliblement mon partage? Et que peut avoir un pécheur, qui soit capable de suspendre les effets de la vengeance divine? J'ai, au contraire, dès que je suis pécheur, tout ce qu'il faut pour engager Dieu à avancer ce moment, afin de se défaire d'un ennemi qu'il ne peut voir avec complaisance qu'en enfer, parce que ce n'est qu'en enfer qu'il le verra dans le lieu et l'état qui lui conviennent. Avec des pensées de cette nature je ne vois pas comment un pécheur peut se souffrir lui-même. Tandis que je porte le péché dans mon cœur, j'y porte toute la matière de ma condamnation. Le Juge n'a qu'à venir, comme il le peut, et je suis infailliblement damné. *Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum?* (*Jer.* IX, 1.) Où irai-je puiser assez de larmes pour éteindre ces feux dévorants dont je suis menacé? *Quis dabit?* Sera-ce vous, disgrâces du monde, perte de biens, renversement de famille, qui m'arracherez ces larmes? Ce sera toi, maudit et malheureux péché, qui me les arracheras. Ou plutôt ce sera vous, mon Dieu. Aussi bien est-ce contre vous que j'ai péché, et de vous que procèdent les larmes qui effacent le péché. *Quis dabit oculis meis?* La componction, je le sais, a son siége dans le cœur : aussi mon cœur se brisera devant vous par l'amertume de sa douleur. Mais, quand on a péché avec scandale, il faut expier son péché avec éclat. Ainsi mes yeux deviendront comme les interprètes publics de la componction de mon cœur. *Quis dabit fontem?* Encore ne me contenterai-je pas de verser quelques larmes : on ne saurait trop en répandre quand on a tant péché. J'en répandrai donc des torrents entiers, et j'en répandrai si longtemps, que vous aurez enfin la bonté de me dire que vous me faites grâce, et que, parce que j'ai beaucoup pleuré, vous me remettez beaucoup. *Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum?* C'est tout le parti que vous avez à prendre, si vous ne voulez tomber dans ce lieu d'horreur, où non-seulement sont assemblés toutes sortes de maux, mais où ils sont assemblés pour toujours.

SECONDE PARTIE

Vouloir vous faire comprendre ce que c'est que cette éternité de peines dont nous sommes menacés, ce serait vouloir vous faire comprendre ce que nul homme n'a jamais compris et ce que nul homme ne peut comprendre. C'est ici un de ces sujets qu'il nous faut traiter pour effrayer le pécheur, mais que nous ne traitons jamais sans nous troubler et nous confondre nous-même. Etre toujours dans les tourments, ne les voir jamais finir; toujours, jamais. Qui comprend et qui peut comprendre la force de ces deux mots? Pour moi, je crois l'éternité des peines; mais je ne sais point et je ne me flatte point de vous apprendre ce que c'est que

cette éternité que je crois et que je ne comprends pas. Voici ce qui me frappe le plus sur cette grande vérité, et qui, ne vous représentant pas l'éternité dans toute son étendue, vous fera au moins sentir, en quelque manière, ce que c'est qu'être éternellement malheureux.

Pour cela, je dis, en premier lieu, qu'il est de foi que l'enfer est éternel : c'est l'Ecriture qui nous l'apprend. Allez, dit Jésus-Christ aux réprouvés dans cette sentence redoutable qui doit décider publiquement de leur éternité, allez dans un feu éternel : *Discedite in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV.) Le ver qui les ronge ne mourra point, dit Isaïe, et le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais : *Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non exstinguetur.* (*Isa.*, LXVI.) Et non-seulement le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais, et le ver qui les ronge ne mourra point, mais, au milieu de ces feux et de ces vers ils ne mourront jamais eux-mêmes, ajoute saint Jean. Ils chercheront la mort, et ils ne la trouveront point; ils souhaiteront avec ardeur de mourir, et la mort s'éloignera d'eux : *Quærent mortem, et non invenient eam; et desiderabunt mori, et fuge mors ab eis.* (*Apoc.*, IX.)

La raison elle-même semble soutenir une vérité si terrible et nous apprendre que, s'il y a des peines dans l'autre vie, elles doivent être éternelles. Un pécheur qui, parmi tant de motifs de componction, veut mourir dans son péché, montre, dit saint Augustin, qu'il aurait voulu toujours pécher s'il avait pu toujours vivre; du moins montre-t-il qu'il meurt idolâtre de son péché, conservant pour lui un attachement inviolable, malgré tout ce qu'il peut trouver dans l'horreur de son péché et dans les amabilités de son Dieu de motifs et de raisons de gémir et de pleurer, et comme ce malheureux attachement dans lequel il meurt ne sera jamais rétracté, parce qu'il s'est privé par sa faute du principe de la vie spirituelle qui est la grâce, il est juste qu'autant que durera la révolte autant dure la peine, et que comme la révolte durera toujours aussi la peine ne finisse jamais. Loin donc d'ici ces blasphémateurs impies qui osent accuser notre Dieu d'une sévérité excessive et outrée. Eternellement vous serez dans le péché, éternellement vous en porterez la peine. D'ailleurs, quel tort vous fait Dieu? Vous a-t-il contraint à pécher? Vous a-t-il caché tout ce qu'il a attaché de peines à votre péché? Vous êtes forcés en ceci de lui rendre justice malgré vous et d'avouer que ce qui vous a fait pécher, c'est malice, entêtement, mépris de ce qu'il y a de plus terrible et de plus consolant dans la religion. A qui donc pouvez-vous vous en prendre, qu'à vous-mêmes, si vous trouvez enfin le salaire et la récompense du péché? Vous ne pouvez comprendre comment à un plaisir qui passe succédera un tourment qui ne passera jamais. Et si Dieu ne l'avait ainsi ordonné, qui le craindrait? Une peine éternelle ne peut pas nous arrêter; une peine qui passerait ne semblerait-elle pas nous ouvrir une libre carrière aux déréglements les plus honteux?

Je dis, en deuxième lieu, que non-seulement l'enfer et les feux de l'enfer sont éternels, mais encore que l'action du feu et les tourments du damné dureront éternellement. Ce n'est pas seulement dans un feu éternel qu'iront les réprouvés; ils iront, dit l'Evangile, dans un supplice éternel, dans un supplice qui ne finira qu'avec eux; et comme ils ne finiront jamais, jamais aussi leur supplice ne finira : *Ibunt hi in supplicium æternum.* Le même Dieu qui fait agir le feu pourrait aussi suspendre l'action du feu et conserver le réprouvé au milieu des flammes, à peu près comme il conserva les enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone, sans qu'ils en ressentissent l'impression ni la douleur; mais il n'en sera pas ainsi dans l'enfer. Non-seulement on y sera éternellement investi et pénétré de feux, mais encore tourmenté, brûlé, déchiré. Pensez-y, gens de plaisir, et voyez si, vous aimant comme vous vous aimez, vous pourrez habiter avec ces ardeurs éternelles. Une étincelle, qui vous tombe sur la main et qui s'éteint dans le même moment, vous déconcerte. Où en serez-vous donc et que deviendrez-vous étendus et ensevelis dans des montagnes de feu? *Ibunt hi in supplicium æternum.*

Je dis, en troisième lieu, que si l'éternité des peines est certaine, comme je viens de le montrer en peu de mots, elle est également ineffable et incompréhensible, comme il est aisé de le prouver. Il en est en effet de l'éternité à peu près comme de Dieu, qu'on fait mieux connaître en disant ce qu'il n'est pas qu'en disant ce qu'il est. Ainsi qu'est-ce que cette éternité que tout doit nous rendre si redoutable? Est-ce un cercle ou un globe, comme l'ont voulu représenter les anciens? Tout cercle, tout globe, répond saint Basile, commence par son centre et finit par quelque point de sa circonférence. Dans l'éternité il n'y a ni fin ni commencement. Est-ce une durée de siècles qui se succèdent les uns aux autres? Dans une durée il y a toujours quelque chose qui est passé et quelque chose qui est à venir. Dans l'éternité, dit saint Augustin, il n'y a rien de passé, rien à venir, tout y est présent. Est-ce l'assemblage de tout ce qu'il peut y avoir de durées et de temps? Elle s'étend au delà de toutes sortes de durées, au delà de toutes sortes de temps. Qu'est-ce donc, encore un coup, que cette éternité que tout doit nous rendre si redoutable? A cela je réponds avec le même saint Augustin : Dites de l'éternité tout ce qu'il vous plaira; quoi que vous en disiez, vous n'en direz jamais assez : *Quia quidquid dixeris, minus dicis.*

Pour vous en donner cependant quelque légère et imparfaite idée, venons à ce détail où sont obligés de venir sur ce point tous les ministres de l'Evangile. Représentez-vous donc, disent quelques théologiens, une montagne dont la grandeur soit égale à celle du monde. Quand, après chaque siècle, Dieu n'anéantirait qu'un atome de cette lourde masse, cette lourde masse tomberait enfin

elle-même dans le néant, et l'éternité n'aurait pas encore commencé : *Minus dicis*. Supposez qu'il y a aujourd'hui autant de mers différentes qu'il y a de gouttes d'eau dans nos différentes mers. Quand, après chaque million d'années, on n'enlèverait qu'une goutte de ces vastes étendues d'eau, après plusieurs reprises, ces vastes étendues d'eau s'épuiseraient enfin, et l'éternité ne s'épuisera jamais : *Minus dicis*. Imaginez-vous qu'un ange remplit le firmament d'autant de nombres qu'en peut contenir la vaste capacité des cieux. Là-dessus donnez un libre effort à votre esprit, doublez, multipliez tant qu'il vous plaira. Ce nombre, dans sa première supputation, paraît infini. Dans ce nombre cependant tout infini, tout innombrable qu'il est, Dieu peut assigner quel en est le dernier, et jamais il n'assignera quel sera le dernier jour, quel sera le dernier moment de l'éternité : *Minus dicis*.

Je dis donc, en quatrième lieu, que tout ce que nous pouvons penser de plus juste sur l'éternité, c'est qu'elle est infinie et dans ses bornes et dans sa durée. Mais quand nous disons qu'elle est infinie, concevons-nous ce que nous disons? L'infini est une énigme pour un esprit borné et fini, et nous sommes obligés de nous réduire à ces deux mots dont je me suis déjà servi si souvent : Toujours, jamais. Toujours souffrir, toujours brûler. Autant que Dieu durera, autant dureront mes tourments; jamais d'adoucissement, jamais de diminution, jamais aucune espérance de les voir diminuer et adoucir.

Sur quoi je dis, en cinquième lieu, qu'une infinité de cette nature pourrait seule désespérer le damné, et que quand les peines de l'enfer ne seraient pas aussi vives, aussi dures qu'elles le sont en effet, leur éternité seule devrait suffire pour les rendre insupportables. Une nuit passée dans un lit mollet sans dormir est une nuit dont on compte toutes les heures avec inquiétude; une semaine dans les douleurs d'une colique violente paraîtrait une année, et une année dans les ardeurs d'une fièvre brûlante serait un siècle qu'on croirait ne devoir jamais finir. Et qu'est-ce qu'une nuit, qu'est-ce qu'une semaine, qu'est-ce qu'une année comparée à l'éternité? Que sont les douleurs d'une colique violente ou les ardeurs d'une fièvre brûlante comparées aux ardeurs de l'enfer et aux douleurs des réprouvés? D'ailleurs sur la terre c'est une douleur comme partagée : on souffre d'un côté, on ne souffre pas de l'autre. Dans l'enfer, c'est une douleur universelle; tout le corps, chaque sens du corps, toute l'âme, chaque puissance de l'âme est en même temps accablée. Sur la terre, c'est une douleur comme émoussée. Quelquefois, à force de souffrir, on ne souffre presque plus rien, et il s'en trouve dont les sens sont tellement hébétés par la violence du mal, qu'ils deviennent insensibles aux opérations les plus cruelles. Dans l'enfer, c'est une douleur vive et pénétrante : on souffrira tout ce qu'on peut souffrir, et on le souffrira avec toute la sensibilité dont on se trouvera capable. Sur la terre, c'est une douleur soulagée : l'art s'épuise, la parenté se fatigue pour apporter quelque adoucissement aux maux dont on se plaint, et si elle ne peut pas les adoucir par ses soins, elle en prend néanmoins pour ainsi dire une partie sur elle par sa compassion et par ses pleurs. Dans l'enfer, c'est une douleur sans soulagement, sans commisération. Nos propres parents nous insulteront, les compagnons mêmes de nos peines nous deviendront comme autant de nouveaux instruments de supplice. Sur la terre, c'est une douleur suspendue, ou du moins comme tempérée par l'espérance. Quelque accablé que l'on soit, on espère toujours, et c'est même une espèce d'adoucissement aux plus grands maux de pouvoir se flatter que peut-être ils finiront bientôt. Dans l'enfer, c'est une douleur universelle, une douleur vive, une douleur sans soulagement, une douleur désespérante, quand ce ne serait que par la certitude qu'elle porte avec elle d'une durée éternelle. Enfin sur la terre, après un certain temps, ou le mal se relâche, ou le malade, cédant à la violence du mal, voit enfin finir et ses souffrances et sa vie. Dans l'enfer, c'est une douleur sans bornes : on souffrira chaque jour, et chaque jour on survivra à sa douleur. Si du moins on pouvait se cacher ce triste avenir et oublier que ce n'est pas pour toujours qu'on est dans la peine, on ne serait pas en même temps tourmenté et des douleurs qu'on souffre et de la pensée qu'on doit les souffrir éternellement; mais oubli impossible au réprouvé. Ce qu'il souffre l'avertit de ce qu'il doit souffrir; et comme s'il le souffrait déjà, à chaque moment de peine il sent, pour le dire ainsi, et porte par avance toutes les peines de l'éternité.

C'est pour cela que je dis, en dernier lieu, que le réprouvé portant toujours dans son esprit cette éternité malheureuse dont il est assuré, n'est guère plus tourmenté de ce qu'il souffre que de ce qu'il doit souffrir. Quelque violent que soit un mal, on le sent moins quand il laisse entrevoir quelque espérance de soulagement; mais sentir tout le poids de son mal et être contraint de se dire à tout moment que c'est un poids qu'on porte pour toujours, c'est ce qui accable, c'est ce qui désespère. J'endure, et que n'enduré-je point au milieu de ces flammes, disait autrefois le mauvais riche? *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI, 24.) Et quand pourra-t-il cesser de le dire? quand Dieu cessera d'être Dieu. Que ne puis-je du moins voir dissoudre mes membres, ou plutôt rentrer dans le néant d'où j'ai été tiré si malheureusement pour moi! Mais, vains désirs, souhaits inutiles. Ce que je suis maintenant, je le serai éternellement; maintenant et éternellement la victime de la colère d'un Dieu armé à ma perte; maintenant et éternellement la proie des flammes dévorantes de l'abîme; maintenant et éternellement banni du ciel; maintenant et éternellement enseveli dans les enfers : *Crucior in hac flamma.* Triste sujet de réflexion pour lui, mais sujet de réflexions salutaires pour nous, si nous

craignons d'être les compagnons de ses peines!

On est frappé de la peinture de ces régions ténébreuses dont nous tâchons de vous représenter les horreurs. Peut-être en est-on alarmé, peut-être troublé; mais change-t-on, pour cela, en devient-on meilleur? Comme si c'était un jeu de théâtre, tandis que la représentation dure, on se sent ému, et, dès que le rideau est tiré, on reprend sa tranquillité ordinaire. Enfants des hommes, sont-ce donc nos vaines imaginations que nous vous débitons, ou des vérités constantes fondées sur la parole infaillible du Dieu de qui nous dépendons? Si l'enfer n'a rien d'effrayant que ce que je vous en ai dit, vivez, à la bonne heure, comme vous l'entendez, mes paroles ne peuvent vous rendre ni heureux ni malheureux; mais si, indépendamment de mes paroles, l'enfer est le trésor des vengeances et de la fureur de notre Dieu, ne faut-il pas avoir perdu ou la foi ou la raison, et peut-être toutes les deux ensemble, pour s'y précipiter de sang froid et en vouloir faire le lieu de son séjour et de sa demeure éternelle? Vous le voulez, cependant, avares insatiables, vous qui, dans votre empressement à amasser, ne connaissez ni loi, ni équité; qui n'avez jamais assez, tandis qu'on a quelque chose autour de vous, et qui voudriez, s'il se pouvait, faire de la terre entière votre butin et votre conquête. Le mauvais riche n'avait point porté son injustice si loin; du moins on ne l'accuse point d'avoir bâti sa fortune sur les ruines d'autrui. Il était riche; mais il abusa de ses richesses, et il est damné. Que sera-ce de n'avoir eu d'autres richesses que celles que l'iniquité et le crime ont acquises? Vous le voulez, cependant, impudiques obstinés, qui, faisant gloire d'une malheureuse fidélité, ne pouvez vous résoudre à rendre à Dieu un cœur que vous avez dévoué à la créature. On n'attribue point encore au mauvais riche ces impudicités criantes dont vous vous sentez coupables. Il s'habillait de pourpre et de lin, il était tous les jours dans des repas somptueux; il est damné. Que sera-ce de s'être livré sans ménagement et sans réserve à toutes les irrégularités de ses désirs, d'avoir fait de sa vie comme un tissu des plus criminelles et des plus licencieuses débauches? Vous le voulez, cependant, scandaleux publics, qui, levant l'étendard contre la vertu, ne cherchez qu'à désoler l'empire de Jésus-Christ pour établir sur ses ruines celui du démon. Le mauvais riche n'est point encore accusé de scandale, et dans un jour où son juge révèle tous ses défauts sans ménagement, on ne laisse pas de rendre justice à son zèle, si on peut avoir quelque zèle là où il n'y a ni charité ni vertu; du moins avoue-t-on qu'il craint que ses frères ne se perdent avec lui. Que ce soit pour ses intérêts ou pour les leurs, toujours est-il vrai qu'il conjure Abraham de leur envoyer Lazare pour les ramener; et il est damné. Que sera-ce d'avoir ouvert à ses frères le chemin du vice et de s'être fait leur guide dans ces malheureuses voies qui conduisent à la perdition? Vous le voulez enfin, pécheurs, qui que vous soyez, qui faites gloire de résister à un Dieu qui vous appelle, et de mépriser tout ce qu'il peut vous proposer, ou de récompenses pour vous attirer, ou de châtiments pour vous effrayer. Quelle est donc ou notre obstination, ou notre insensibilité? Les abîmes s'ouvrent, ils vomissent leurs flammes pour nous écarter; les damnés eux-mêmes, du fond de leurs cachots, nous crient de nous éloigner, et nous allons à eux, comme s'il y avait quelque attrait à les joindre, ou de la générosité à braver le danger. *Quis poterit habitare de vobis cum ardoribus sempiternis?* (*Isa.*, XXXIII.) Savez-vous ce que c'est que brûler dans les enfers? Avez-vous éprouvé ces feux dévorants qui vous sont préparés? Pourrez-vous habiter avec ces ardeurs éternelles? *Quis poterit de vobis?* Le pourrez-vous, vous qu'un léger mal de tête déconcerte, vous qu'une légère indisposition semble réduire aux abois? Il faut sans doute que vous croyiez le pouvoir, puisque vous envisagez l'enfer sans crainte et sans effroi; puisque vous allez en enfer avec autant de tranquillité que si vous alliez à une assemblée de joie. Si vous voyiez mourir au milieu de notre place un malheureux que la justice condamne à être consumé par le feu, pourriez-vous envisager sans horreur un spectacle si affreux? Souffrez que je le dise, pour vous faire sentir plus vivement ce que vous vous préparez par le péché; si on vous conduisait vous-mêmes au bûcher, pourriez-vous vous en approcher sans crainte? Que dis-je, un bûcher? Un feu un peu ardent, un charbon allumé, s'il fallait le soutenir quelque temps de près, vous mettrait au désespoir. Et pendant une éternité vous soutiendrez tous les feux de l'enfer répandus au milieu de vous comme unis et incorporés à votre substance? *Quis poterit de vobis?* Pour moi, grand Dieu, je désespère de pouvoir soutenir des feux si vifs dans leur action, et si longs dans leur durée. C'est pour cela qu'avec le secours de votre grâce, j'ai résolu de me sauver, quoi qu'il m'en puisse coûter. Il en est dans cette assemblée qui désespèrent aussi de les pouvoir soutenir, et c'est pour cela qu'ils vous conjurent avec moi d'étendre sur eux cette main divine qui sauve tous ceux qui espèrent en vous. Mais il en est d'autres qui se piquent d'une plus grande fermeté, qui se sentent plus de force et qui vous défient de pouvoir jamais lasser leur constance. Accablez-les, entassez sur leurs têtes tout ce que vous avez de tourments dans les trésors de votre colère. Ils peuvent souffrir tout cela; ils aiment mieux souffrir cela que de vous faire voir que la crainte qu'ils ont de vos jugements les oblige à quitter ce qu'ils aiment

Périsse qui voudra périr. Il est de votre intérêt de ne pas périr avec lui; la passion vous sollicite, le péché vous flatte; mais la peine du péché vous suit, l'enfer vous attend et se prépare à vous recevoir. Faudra-t-il donc, affreux séjour des réprouvés, que

nous devenions ta proie, et qu'après avoir connu tes rigueurs par la foi, nous allions connaître par notre expérience, quelle en est la vivacité et l'ardeur ? Permettrez-vous, Dieu de bonté, que des âmes qui confessent votre nom soient condamnées à le blasphémer éternellement, et livrées à ces bêtes féroces de l'abîme, qui, envieuses de votre gloire, autant que de la nôtre, ne cherchent qu'à faire retomber sur nous les coups de cette haine impuissante qui les anime contre vous? *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* (*Psal.* LXXIII.) S'il ne s'agissait que de nous, vous pourriez assouvir leur fureur. Nous avons mérité l'enfer, nous l'avouons; mais puisque votre honneur y est intéressé, levez-vous, Dieu jaloux, et mettez en fuite ces légions infernales, qui, en nous poursuivant avec tant d'obstination, cherchent autant à ruiner votre empire qu'à troubler notre bonheur : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* Vous vous taisez, Dieu des miséricordes, vous ne nous donnez aucune assurance. Est-ce donc que nous serons damnés? C'est à quoi uniquement nous devons nous attendre, si vous nous jugez selon la grandeur de nos iniquités : mais votre Fils qui s'est fait notre caution, n'a-t-il pas de quoi payer pour nous? Ne trouvez-vous pas dans son sang tout ce qu'il faut pour désarmer entièrement votre colère et pour satisfaire pleinement à votre justice? Ne nous accordez rien, nous ne méritons rien ; mais accordez à votre bien-aimé des âmes qu'il vous demande, et montrez-lui qu'il mérite d'être exaucé, lors même qu'il parle pour les plus grands pécheurs : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.*

Dieu n'a rien plus à cœur que de nous sauver; mais après tout, l'arrêt en est porté, le pécheur n'entrera jamais dans son royaume. Ainsi, ou cessez d'espérer, ou cessez de pécher; et puisqu'au témoignage de l'*Ecclésiastique* on ne pèche point quand on pense à ses dernières fins, pensez si souvent à l'enfer que rien ne soit jamais capable de vous ébranler : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII.) Pensez-y dans ces occasions périlleuses, où la vertu la mieux établie chancelle toujours; ou plutôt pensez-y si sérieusement loin de l'occasion, je ne dis point précisément de ces occasions qui par elles-mêmes portent au péché (s'y jeter, c'est déjà pécher), je dis de ces occasions qui peuvent au moins ramollir insensiblement le cœur, si elles ne présentent pas d'abord tout ce qu'il faut pour le gâter et le corrompre ; pensez si sérieusement à l'enfer, loin de ces occasions, que rien ne puisse vous y entraîner. Quelque occupé que l'on soit de ces tristes pensées dans son particulier, elles s'effacent dès qu'on se répand au dehors et perdent la moitié de leur force au milieu du bruit tumultueux du monde : *Memorare novissima tua*, Pensez-y en quelque endroit du monde que vous soyez. Nous avons beau fuir, l'ennemi avec qui nous avons affaire s'insinue partout; mais quand on pense à l'enfer, on le repousse avec une fermeté qui le déconcerte. Tu voudrais m'engager dans ta révolte, afin de m'engager dans tes peines; je sais ce que tu souffres, et de quoi je suis menacé. Retire-toi; mon salut me tient trop au cœur pour chercher à te plaire, au risque de me perdre : *Memorare novissima tua.* Pensez-y à chaque moment; à chaque moment vous pouvez y tomber si vous vous écartez, et vous pouvez vous écarter à chaque moment si vous l'oubliez. Si vous ne pouvez y penser à chaque moment, pensez-y du moins, je vous en conjure par les entrailles de Jésus-Christ, pensez-y une fois chaque jour, non point légèrement et à la hâte, mais avec toute l'attention que mérite l'importance de l'affaire. Je suis entre le ciel et l'enfer. Qu'est-ce que le ciel ? Qu'est-ce que l'enfer? Les supplices de l'un sont aussi incompréhensibles que les délices de l'autre. Que faut-il pour perdre le ciel et pour mériter l'enfer? Un péché, un seul péché de parole ou de pensée. Et dans l'enfer que me restera-t-il du péché? La douleur et la honte de l'avoir commis, le désespoir de ne le pouvoir jamais effacer, la rage d'en porter éternellement la peine. Avec des pensées de cette nature, vous ne ferez rien qui ne doive vous conduire à une heureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIII.

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR L'ÉVANGILE DE L'ENFANT PRODIGUE.

In se autem reversus dixit : .... surgam, et ibo ad patrem. (*Luc.*, XV.)

Le prodigue, étant rentré dans lui-même, dit: Je me lèverai et j'irai à mon père.

D'où vient, demande le Prophète, que le désordre et le libertinage sont répandus partout? C'est, répond-il, que personne presque ne réfléchit sur ses voies, et que chacun suit la route que la passion lui ouvre, sans se donner le loisir d'examiner quel en doit être le terme. Ainsi l'enfant prodigue, ébloui par les vains avantages qu'il se promet dans une vie libre et licencieuse, se laisse emporter à ses premiers mouvements; il demande la portion de l'héritage qui doit lui revenir ; l'ayant obtenue, il quitte la maison de son père, il passe dans des pays étrangers, et là il consume tout ce qu'il a de biens dans le luxe et la débauche, sans doute parce qu'il ne réfléchit point assez à quoi doit aboutir une conduite si peu conforme à la raison et au devoir. Mais enfin se sent-il pressé par la misère? Il rentre dans lui-même, il compare ce qu'il est à ce qu'il a été, l'état où il est réduit avec l'état d'où il est déchu, et déplorant sa chute, il pense à la réparer : *In se reversus.* C'est ce qui arriverait à tout pécheur qui voudrait faire quelque attention sur ses démarches ; il en découvrirait les égarements, il se convaincrait du néant des choses qui le fascinent ; et parce qu'il est naturel de condamner ce qu'on

trouve indigne de soi et de sa religion, après s'être convaincu que tout n'est ici-bas qu'amusement et vanité, on se jetterait entre les bras de ce père charitable, chez qui seul on trouve le plaisir sans amertume et le bien sans mélange : *Surgam, et ibo ad patrem.* De sorte que le prodigue trouve son salut là où il a trouvé sa perte. Il s'était perdu en suivant les fausses préventions de son esprit et les indignes attachements de son cœur; il se sauve en ramenant l'esprit à la juste idée qu'il doit avoir des choses, et le cœur à ce qu'il a de véritables et de solides intérêts à ménager. Nous portons dans nous les mêmes sources de péché; pourquoi n'y aurions-nous pas les mêmes sources de salut? Nos préventions sont-elles mieux fondées que celles du prodigue, nos attachements plus raisonnables et plus justes? Nous aimons à nous cacher ce que nous sommes, et si nous croupissons dans nos désordres, c'est que nous ne réfléchissons jamais ni sur la fausseté de nos préventions, ni sur l'indignité de nos attachements. Tâchons de nous en convaincre aujourd'hui : par là nous mettrons fin à nos désordres et nous arriverons à cette conversion dont l'Evangile nous présente un parfait modèle dans le retour de l'enfant prodigue. Il revient de ses anciennes erreurs, et se détache tout ensemble de ses vains et criminels engagements. A son exemple, commençons notre conversion par l'esprit, consommons-la par le cœur. Par l'esprit, en le détrompant : *In se reversus* : premier point. — Par le cœur, en le réglant: *Ibo ad patrem :* second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que de défaites et de faux-fuyants de la part des mondains, lorsqu'on leur parle de se convertir et de quitter la voie large qui les conduit au précipice, pour entrer dans le chemin étroit de la vertu? A les entendre, ils ne sauraient plus revenir sur leurs pas; tout semble les autoriser dans leurs désordres. On dirait qu'ils se sont acquis le droit de s'y maintenir impunément et sans remords. En vain veut-on les dégager des chaînes que le péché leur a formées, prévenus en faveur de leur esclavage, ils entassent prétextes sur prétextes pour n'en point sortir. Leur servitude leur plaît, leurs préjugés les rassurent, et j'en aperçois trois, à la tête de tous les autres, qu'il est question de détruire pour ruiner l'édifice d'iniquité auquel ils servent de fondement. D'abord les pécheurs se préviennent en faveur des fausses douceurs d'une vie déréglée et mondaine; ils l'envisagent comme une vie douce, agréable et semée de fleurs : premier préjugé qui les retient dans le désordre, parce que l'on n'abandonne qu'avec peine ce que l'on goûte avec plaisir. Ensuite, préoccupés contre une vie régulière et chrétienne, ils se la représentent comme une vie sombre, ennuyeuse et chagrine : autre préjugé qui les empêche de l'embrasser, parce que effectivement l'homme ne va qu'avec peine où il ne voit qu'ennui et que rigueur. Enfin l'on se prévient contre Dieu même, dans qui l'on n'entrevoit que vengeance, qu'inexorable sévérité : dernier préjugé aussi faux que les précédents, et qui interdit au pécheur tout recours à la clémence de son juge, parce qu'il croit n'avoir plus ni grâce ni pardon à en espérer. Mais est-il vrai qu'on trouve son bonheur dans le péché, son malheur dans la vertu, et dans Dieu la matière à son désespoir? C'est ce que va nous apprendre le prodigue de notre évangile. Suivons-le dans les réflexions que lui arrache le sentiment de son état; peut-être feront-elles sur nos cœurs les mêmes impressions qu'elles firent sur le sien, et qu'elles opéreront dans nous, comme dans lui, un heureux et parfait retour.

Il rentre donc en lui-même, dit l'Evangile, *in se reversus;* il réfléchit, il médite; mais encore, sur quoi tombent ses réflexions? Sur la triste et désolante situation où il se trouve, sur la faim qui le presse, sur la misère qui l'accable et qu'il rougit de s'être attirée : *Hic fame pereo.* Il réfléchit sur l'heureuse destinée de ses anciens domestiques, sur les avantages dont ils jouissent dans une maison d'où sa mauvaise conduite l'a banni et où il désire rentrer : *Quanti mercenarii abundant panibus!* Il réfléchit sur les bontés de son père qui lui sont connues, dont il a si souvent fait une heureuse expérience et qu'il espère de regagner : *in domo patris mei.* Trois réflexions opposées aux trois faux préjugés dont je viens de parler et que doit faire tout pécheur pour s'affranchir de ses liens et pour se mettre en liberté.

A quoi me vois-je réduit par mon péché? A l'indigence la plus accablante, à un dépouillement universel de tout ce qui fait la gloire et le mérite du chrétien. Comment ne pas rougir sur un état si pitoyable? *Hic fame pereo.* Quelle est la félicité et le bonheur de ceux qui ont quitté le crime? La grâce les soutient, la paix de l'âme les accompagne, les trésors du ciel s'ouvrent pour eux; ils en font comme autant d'enfants de bénédiction et de grâce. Comment ne pas désirer un sort si distingué et si avantageux? *Quanti mercenarii abundant panibus!* Quel est ce Dieu que j'ai quitté et qui me presse de revenir à lui? Un Dieu toujours prêt à recevoir le pécheur, toujours prêt à le combler de biens et à lui faire sentir que son péché est oublié, comment ne pas espérer au souvenir d'une miséricorde si grande, si constante, si inépuisable? *In domo patris mei.*

Il n'est donc point question, pécheurs qui m'écoutez, de faire valoir les avantages prétendus de votre état. L'état d'un pécheur est toujours triste, toujours digne du maître : disons mieux, du tyran qu'il sert, de ce monde ingrat et perfide, qui ne veut avoir de sujets que pour en faire des malheureux! Peut-être n'avez-vous pas encore dissipé, comme le prodigue, cette portion de biens dont vous avez hérité de vos pères et où vous trouvez si abondamment de quoi fournir à la dépravation de vos désirs : *Dissipavit om-*

nem substantiam. Je le veux; mais n'avez-vous pas dissipé ce don de la grâce qui part du père céleste, et qui, étant comme le sceau de l'amitié de Dieu sur nous, vaut mieux que toutes les richesses et tous les trésors de l'univers? Vous n'êtes point encore tombés avec le prodigue dans cette bassesse de condition qui, malgré sa qualité et son rang, le réduisit à recevoir les ordres d'un homme à qui, par sa naissance, il était en droit d'en donner : *adhæsit uni civium;* condition servile qui, malgré la noblesse et la grandeur de ses sentiments, l'attacha à l'emploi de la vie le plus bas et le plus méprisable (vous savez à quoi il fut condamné : *ut pasceret porcos);* condition affligeante, où, malgré l'assiduité de ses services, il n'avait pas de quoi se rassasier des restes mêmes des plus vils animaux : *Cupiebat implere ventrem de siliquis, et nemo illi dabat.* Mais ne vous êtes-vous pas rendus les esclaves d'un corps que vous ne deviez porter que pour le tenir sous le joug, et lui faire sentir que son unique partage est la dépendance et la soumission? Ne vous êtes-vous pas asservis à ces honteuses passions dont les enfants de Dieu font gloire d'ignorer le nom? Ne vous êtes-vous pas livrés à mille objets toujours capables d'irriter vos désirs et jamais de les satisfaire? *Adhæsit uni civium, ut pasceret porcos.* Il est vrai que pour vous dérober à une juste censure vous n'avez point encore été contraints, comme le prodigue, d'aller cacher vos désordres dans une région étrangère. Sous nos yeux, sous ceux de vos concitoyens, vous avez lâché la bride à tous vos désirs, peut-être sans aucun égard ni à la gloire de votre nom, ni aux bienséances de votre état; mais ne vous êtes-vous pas éloignés vous-mêmes de vous-mêmes, comme parle un Père de l'Eglise, ou n'avez-vous pas tellement oublié ce que vous vous deviez, que, à en juger par votre conduite, on vous dirait du nombre de ces insensés pour qui l'avenir n'est qu'une fable? Ne vous êtes-vous pas tellement éloignés de Dieu qu'il semble qu'il n'en n'est plus pour vous, ou que s'il en est un, ce n'est tout au plus, à votre égard, qu'un de ces dieux du paganisme qu'on élevait et qu'on abattait à son gré? *Peregre profectus est.* Vous ne concevez pas comment le prodigue put se souffrir dans la triste situation où il se vit réduit. Ah! mon cher auditeur, ce qu'il est à vos yeux, vous l'êtes aux yeux de Dieu, ou plutôt Dieu voit dans vous plus d'indigence et plus de misère que dans lui. Il y voit un pécheur qui lui fait horreur; il y voit un homme sans grâce et sans mérite; il y voit un chrétien dépouillé de ses droits et de ses espérances à la gloire. Dans cet état, vous ne sentez pas ce que vous êtes, tandis que le prodigue sent ce qu'il est dans toute l'amertume de son cœur. Mais que vous le sentiez ou non, en êtes-vous moins pour cela dans l'état dangereux de l'ange de Laodicée, à qui saint Jean disait : *Tandis que vous vous croyez riche, vous êtes pauvre, aveugle, misérable et dénué de tout?* En êtes-vous moins, pour cela, dépourvus de ces biens qui seuls vous donnent droit à l'héritage des enfants de Dieu et qui sont seuls l'objet de l'estime et de l'ambition du vrai fidèle? Vous ne sentez pas peut-être ce que vous êtes, parce que vous avez soin de vous étourdir sur le malheur de votre état; d'éloigner tout ce qui peut vous rappeler à vous-mêmes; d'étouffer tous les cris de votre conscience, pour n'écouter que la voix de la passion et du plaisir : mais c'est justement là le comble de votre misère. Dès qu'on ne connaît pas ce que l'on est, on se met peu en peine de changer. Le prodigue lui-même aurait croupi dans l'esclavage, s'il n'eût été réveillé par ses accablantes suites. On est mort devant Dieu, dépouillé de sa grâce, couvert et chargé de péché, et on n'y fait pas attention. On ne comprend pas l'horreur de son état; le moyen qu'on pense à en revenir? L'esprit ne contribue pas moins à la conversion que le cœur; et s'il faut que celui-ci se brise de douleur à la vue de son péché, il faut que celui-là en ait dépeint tous les dangers et toute la malignité.

Mais vous ne sentez pas ce que vous êtes? Cela se peut-il? Vous êtes-vous tellement familiarisés avec l'iniquité qu'elle n'ait plus rien qui puisse vous alarmer? Vous vivez au gré de vos désirs, vous ne disputez rien à vos sens, vous vous permettez tout ce que vous voulez et vous ne voulez que ce qui plaît : *l'heureuse situation!* s'écrient les impies dans le livre de la *Sagesse.*

Oui cette situation serait heureuse, si, comme l'ajoute l'Esprit-Saint, l'homme n'était pas immortel : mais étant immortel, son immortalité fait sa peine au milieu même de ce qu'il goûte avec le plus d'attrait. Vous n'en conviendrez pas, je le sais; vous voulez faire honneur à vos plaisirs, et avouer qu'ils sont détrempés d'amertume, ce serait leur ôter la moitié de leur mérite auprès de ceux qui n'en jugent que sur les apparences. Mais que vous en conveniez ou non, la chose n'en n'est pas moins. La conscience ne saurait se taire; dès qu'on lui fait violence, elle a ses cris au milieu même de vos cris de joie, et les uns ne sont pas tellement étouffés par les autres, que vous ne vous trouviez partagés entre le plaisir que vous goûtez et les remords que vous avez à combattre. La raison ne perd point ses droits; dès qu'on va contre ses lumières, comme elle est naturellement droite, elle condamne aussi, comme naturellement, tout ce qui l'écarte de sa fin, et si elle ne peut empêcher qu'on ne coure dans la voie du vice, du moins elle en montre les égarements, elle en découvre les précipices et empêche d'y marcher avec une sécurité qu'on trouve dans le chemin de la vertu. Dieu lui-même se fait entendre. Dès qu'on l'attaque, il fait sentir que c'est à lui qu'on s'en prend, et quelquefois si vivement, qu'au milieu même de la plus grande joie, on se trouve comme opprimé et accablé sous la pesanteur de son bras. Est-ce donc là cette vie de plaisirs, dont vous nous vantez tant les avantages et les douceurs? Ah! chrétiens, combien de fois gémissez-vous dans le secret

sur je ne sais quel abattement de cœur que rien ne peut dissiper, sur je ne sais quelles amertumes, qui pénètrent jusque dans la moelle de vos os et que toutes vos délices ne sauraient adoucir? Combien de fois levez-vous les yeux au ciel, comme pour lui faire un aveu du dérangement de vos affaires, comme pour lui déclarer qu'à la vue de ses biens tout ce qui environne d'attraits vous est à charge?

Combien de fois soupirez-vous après votre liberté, et êtes-vous tentés de faire quelque effort pour rompre ces tristes chaînes qui vous tiennent liés à la vanité et au mensonge ? Mais la passion, le monde, un vil respect humain l'emportent. C'est le sort du pécheur de suivre, non ce qui lui convient, mais ce qui le flatte; de s'attacher non à ce qui peut tranquilliser son cœur, mais à ce qui peut irriter ses désirs. Et au milieu de ces agitations et de ces troubles, vous prétendez être contents ? Vous vous dites au comble de vos souhaits? Permettez-moi de le dire, c'est à peu près comme si le prodigue avait voulu s'applaudir du bonheur de son état, et persuader à ceux qui le voyaient périr de misère et de faim, qu'il avait tout en abondance : *Hic fame pereo.*

Quand même dans cette prétendue douceur de vie vous ne sentiriez rien qui en pût altérer le calme et la paix, ce qui est impossible, eu égard à la conduite ordinaire que Dieu tient avec les hommes, n'est-ce pas une douceur qui a ses bornes, et qui, tombant avec le temps, doit enfin s'aller perdre dans les tourments de l'éternité? Fatale catastrophe! d'une maison de délices passer à la maison des pleurs éternels! C'est donc dans ce lieu de ténèbres et d'horreur où m'ont conduit mes voluptés criminelles, dans ce lieu de tribulations où les larmes et les soupirs font ma nourriture, la douleur et la rage mon occupation, les démons et les réprouvés ma compagnie? *Une goutte d'eau, père Abraham, adoucirait peut-être mes tourments, et vous me la refusez; un mot de consolation m'aiderait peut-être à les porter avec patience, et vous vous taisez.* Qu'êtes-vous donc devenus engageantes sociétés, repas somptueux, délices accumulées? Est-ce ainsi qu'après quelques joies courtes et troublées, il ne me reste que des supplices insupportables dans leur activité, infinis dans leur nombre, éternels dans leur durée? Lequel vaut mieux, je vous en fais les juges, ou languir avec le prodigue dans l'indigence et la misère la plus accablante, ou avec le voluptueux au milieu de ces flammes dévorantes qui lui sont préparées? *Hic fame pereo.*

Que le prodigue donc rougisse de s'être jeté, par sa faute, dans une indigence qui a pour lui de si dures et de si humiliantes suites; mais rougissez à votre tour, vous dit Ezéchiel, et portez tout l'opprobre d'une conduite qui vous couvre d'ignominie et de honte ; *Ergo tu confundere, et porta ignominiam tuam* (*Ezech.*, XVI); ou plutôt rougissez plus que le prodigue, puisque vous l'avez surpassé en imprudence et en malice, et que vous tenez une conduite qui justifie en quelque manière la sienne : *Dimidium peccatorum tuorum non peccavit.* (*Ibid.*) Tout semble se réduire chez lui à la perte de quelques biens temporels, à une substance périssable qu'il a dissipée, à l'indignation d'un père terrestre qu'il a encourue, à une indigence telle que plusieurs la souffrent parmi nous, et qu'il a éprouvée. Qu'est-ce que tout cela comparé aux pertes infinies que fait le pécheur : à la perte de la grâce, à la perte d'un Dieu? *Dimidium peccatorum tuorum non peccavit.* Et quand même le prodigue aurait perdu autant que vous, et que ce ne serait point ici une parabole qui, sous des idées étrangères, nous représenterait le malheur du pécheur; mais une vérité qui nous représenterait un pécheur arrivé réellement et en effet au comble de son malheur, puisqu'il en rougit, rougissez-en avec lui, et confondez-vous de vous être ainsi dégradés, d'être descendus de ce haut rang où vous élevait votre christianisme, d'avoir ainsi dissipé les biens de la grâce et de la gloire, de vous être ainsi condamnés à tout ce que les remords de la conscience ont de plus amer, et les feux de l'éternité de plus cuisant : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam.*

Second pas du prodigue : de la confusion il passe au désir, et, après s'être pénétré de l'indignité de son état, il soupire après le bonheur de ceux qui, dans la maison de son père, ont tout en abondance : *Quanti mercenarii abundant panibus!* Vous vous imaginez que la vie d'un homme de bien est une vie hérissée de pointes, que tout y est parsemé d'épines, que ce n'est partout que tribulations, qu'ennuis, que chagrins. Mais que vous vous trompez, vous dit le Prophète! Celui à qui seul il appartient de consoler l'âme répand tant de consolations dans celle du juste, que la paix et la joie font tout son partage : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII.) Nous ne trouvons pas, il est vrai, ajoute saint Bernard, notre félicité dans ces assemblées brillantes où le monde étale avec tant de soins ce qu'il a de plus propre à éblouir; nous ne la trouvons point dans ces fêtes pompeuses, dont se repaissent avec tant d'avidité les peuples entiers; nous ne la trouvons point dans tout ce que vous appelez parties de plaisir; vous ne l'y trouvez pas vous-mêmes, puisque rien de tout ce qui est sous le soleil ne peut remplir la vaste capacité du cœur humain. Nous la cherchons donc ailleurs, et nous la trouvons dans celui qui, étant la source de tout bien, peut seul rendre sa créature heureuse. Un seul de ses regards, une seule de ses visites, une seule parole qu'il nous dit, une seule audience qu'il nous accorde nous tient lieu de tout, et porte dans nous tant de bénédictions et de douceurs, que, malgré vos cris de joie, vos chants d'allégresse, ou naturels ou forcés, nous n'avons rien à vous envier, rien à désirer de ce qui fait votre faux et imaginaire bonheur. Nous sommes à Dieu, Dieu est à nous; c'est ce qui fixe et épuise tous nos désirs.

Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.

Savez-vous que ce qui vous paraît de plus dur dans la vie du juste, cette retraite impénétrable, ce recueillement éternel, ces austérités et ces rigueurs, dont le nom seul vous effraye, est ce qui redouble sa consolation, et que plus il fait de sacrifices au Seigneur, plus le Seigneur le visite dans ses miséricordes? C'est cependant ce que le Prophète nous apprend encore, et ce qu'éprouvent tous ceux qui souffrent et qui pleurent avec le Prophète : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII.) Vous avez, Seigneur, proportionné vos consolations à mes gémissements, et plus je gémissais amèrement devant vous, plus vous portiez de joie dans mon cœur. Quand je me ménageais dans la punition de mon péché, et que je semblais donner quelque trêve à cet ennemi furieux, qui étant tous les jours devant mes yeux ne m'en donnait point lui-même, vous me livriez à ces agitations et à ces troubles que méritait mon indolence; mais dès que je me revêtais de ces armes de justice, que vous mettez en main au pécheur, et que je reprenais cet esprit de ferveur qui anime le pécheur contre le péché, aussitôt vous me faisiez sentir que vous êtes le Père de ceux qui pleurent, et que vous vous chargez de leur faire trouver dans leurs pleurs leur félicité et leur bonheur : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Ce ne sera donc point dans la mollesse et le plaisir que je chercherai ma paix; ce ne sera point dans ce que le monde a de plus flatteur et de plus séduisant dans ses délices; ce ne sera pas même dans tout ce que la royauté peut me fournir de plus propre à satisfaire mes désirs. Ce n'est point par là, mon Dieu, qu'on vous engage à vous communiquer à votre créature; c'est par les gémissements et les larmes, c'est par la cendre et le cilice. Aussi sera-ce par les gémissements et les larmes, par la cendre et par le cilice que je tâcherai de me rendre digne de ces saintes et intimes communications dont un seul moment vaut mieux que mille années passées à la compagnie des pécheurs : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* Que ceux qui ne goûtent ni Dieu, ni ses dons, courent après de fades et frivoles délices; pour moi, quoique je n'aie point encore commencé à goûter combien Dieu est doux à ceux qui l'aiment, je vois néanmoins tant de personnes que le monde regarde avec mépris, parce qu'elles ne veulent avoir ni liaison, ni commerce avec lui, que j'ai méprisées moi-même à cause de la singularité de leurs maximes et de l'obscurité de leur vie, si contentes dans la médiocrité de leur fortune, si tranquilles dans la diversité des événements, si égales à elles-mêmes dans tout ce qui peut ou troubler, ou déranger le cœur, qu'il faut, me dis-je à moi-même, qu'elles trouvent dans Dieu ce que nous cherchons inutilement auprès du monde. *Quanti mercenarii abundant panibus!* Le prodigue portait envie aux anciens domestiques de son père, qui avaient du pain en abondance, tandis qu'il mourait lui-même de faim. Dans mon abondance, Seigneur, ne dois-je pas porter envie à tant d'heureux chrétiens, qui n'ayant rien, qui ne voulant rien, ont tout dans vous et ne veulent que vous? Ou plutôt ne dois-je pas me reprocher mon imprudence et ma folie à courir après une ombre de félicité, tandis qu'il n'y a de vrai bonheur que dans vous? Vous avez, il est vrai, dans la solitude mille serviteurs fidèles qui s'accablent d'austérités, mais qu'un moment d'entretien avec vous dédommage de tout, qui boivent à longs traits dans ce calice d'amertume où votre Fils a bu le premier, mais qui boivent encore à plus longs traits dans ces sources de délices que vous faites couler dans le sein de vos élus. Vous en avez parmi nous que vous mettez aux plus rudes épreuves, sans qu'ils perdent rien de leur confiance et de leur foi, qui meurent chaque jour à eux-mêmes pour ne vivre qu'à vous, prêts à vivre, prêts à mourir, n'ayant de goût que pour ce que vous voulez, mais ayant aussi, dans cette conformité de volonté, comme un commencement de cette transformation pleine et totale qui doit les rendre, en quelque sorte, une même chose avec vous pendant toute l'éternité; au lieu que parmi ces vains plaisirs dont le monde se sert pour enchanter ses partisans, je languis dans ma misère. je traîne mes jours dans la plus triste et la plus désolante de toutes les situations; point de consolation de votre côté, Seigneur, qui n'ouvrez sur moi que des yeux de rigueur; point de consolation du côté de mes passions qui me poursuivent sans relâche; point de consolation même du côté du monde qui me retient, mais qui me fait passer par tant d'épreuves différentes qu'il semble m'apprendre lui-même quel est celui vers qui je dois me tourner : *Surgam et ibo ad patrem.* Ah! je me lèverai donc, et c'est vers vous, mon Dieu, que je me tournerai; c'est dans votre sein que je chercherai ce que le monde ne saurait me donner : la paix de l'âme, la tranquillité de l'esprit, les douceurs de la vie présente, mille précieux avant-goûts de la vie future. Mes crimes pourraient m'effrayer si je ne savais pas que j'ai affaire à un Dieu qui, malgré tous mes crimes, veut encore que je le regarde comme mon père; troisième réflexion que fait le prodigue, sur laquelle il espère et sur laquelle nous devons espérer nous-mêmes : *In domo patris mei.*

Combien de raisons n'avait pas ce fils déréglé de craindre qu'on ne le rebutât pour toujours? Il avait quitté indignement et sans égard la maison d'un père qui l'aimait; il avait entièrement dissipé dans la débauche la portion de l'héritage qui lui était échue; dans cette dissipation il s'était vu réduit à des emplois si méprisables et si bas, qu'à peine pouvait-il se promettre d'être reçu d'un père dont il avait fait l'opprobre et la honte. Il espère néanmoins, mais avec quelle

confiance, demande saint Chrysologue : *Qua fiducia?* Avec toute la confiance que peut lui inspirer la bonté d'un père : *Illa qua pater est.* J'ai perdu, il est vrai, dit-il, tout ce qui fait le caractère d'un fils : *Ego perdidi quod erat filii;* mais mon père n'a pas perdu ce qui est de plus essentiel à un père : *Ille quod patris est non amisit.* Auprès d'un étranger il me faudrait une intercession étrangère, auprès d'un père je n'ai besoin que de son affection et de sa tendresse; il porte au dedans de lui-même, dans l'inclination et le penchant de son cœur, tout ce qu'il faut pour vaincre et désarmer la plus juste colère : *Apud patrem non intercedit extraneus, intus est in pectore patris, ipse qui intervenit et exorat, affectus.* Et si tel est le cœur d'un de ces pères, qui, pour parler avec Jésus-Christ, sont naturellement mauvais, que sera-ce d'un cœur à l'épreuve de tout, d'un cœur qui ne cherche qu'à se communiquer et à se répandre? Que sera-ce du Père céleste, de ce cœur bon par essence, miséricordieux et inépuisable par nature, et qui dans notre éloignement n'a pas de désir plus ardent que de nous voir revenir à lui? Quand vous auriez vieillis dans les habitudes les plus vicieuses, quand vous seriez accablés sous le poids des péchés les plus honteux et des plus criants, par là, il en faut convenir, vous auriez perdu ce qui fait le caractère d'un fils : *Ego perdidi quod erat filii.* Mais votre Dieu n'aurait pas perdu pour cela ce qui est essentiel à un père : *Ille quod patris est non amisit.* Il a dans la bonté de son cœur un avocat qui plaide pour vous, un avocat qu'il écoute avec complaisance et à qui il se fait comme un devoir de se rendre : *Intus est in pectore patris, ipse qui intervenit et exorat, affectus.* On peut donc m'exagérer l'énormité et la multitude de mes désordres; on peut me représenter une justice armée et prête à fondre sur moi, on peut me faire un long détail d'un infinité de pécheurs qui, moins coupables que moi, ont cependant été surpris dans leur péché et en portent actuellement la peine; tout cela peut m'effrayer et non me désespérer, porter la crainte dans mon esprit, sans porter la défiance dans mon cœur.

Quand ces saints sur qui comptait le prophète ne voudraient rien dire en ma faveur; quand ces esprits célestes, qui se chargent des prières des fidèles, ne voudraient pas se charger des miennes; quand je n'aurais ni avocat, ni intercesseur auprès de Dieu, et qu'il voudrait que je déposasse uniquement dans son sein mes gémissements et mes soupirs, n'aurais-je pas en ce sein lui-même une ressource assurée contre tout ce qui pourrait m'alarmer? Il me porte dans ce sein, il m'y a porté depuis mon enfance, il m'y portera jusqu'à ma dernière vieillesse, et il me sauvera : il m'en assure lui-même. Et de là qu'en conclure? si ce n'est qu'un Dieu qui, malgré tous mes désordres, m'a porté et me portera dans son sein, porte lui-même un cœur, qui dans sa bonté embrasse tous les pécheurs; un cœur qui prévient tous les pécheurs dans sa charité; un cœur qui, dans l'ardeur qu'il a de les posséder, se charge de leurs intérêts, sollicite leur grâce et les arrache à la justice, pour les faire passer sous l'empire de la miséricorde : *Intus est in pectore patris, ipse qui exorat et intervenit, affectus.*

Il n'est donc plus question de nous opposer ni les attraits du péché, ni les difficultés de la vertu, ni les rigueurs de notre Dieu; attraits qui devraient vous rebuter lors même qu'ils vous flattent le plus, non-seulement parce qu'ils ne vous flattent que pour vous perdre, mais parce que ce qu'ils ont de plus flatteur n'ôtera jamais au vice cette amertume qui l'accompagne et le suit toujours. Il en coûte cher, à la mort, de s'y être livré; il en coûte cher au moment même qu'on s'y livre, puisque c'est toujours aux dépens de sa conscience, et souvent de sa tranquillité et de son repos.

La vertu a ses peines, mais elle a ses douceurs. Je soutiens même que ses douceurs l'emportent sur ses peines, et souvent plus on a de peine à essuyer, plus on y goûte de douceurs. Telle est la bonté de Dieu : il craindrait de se laisser vaincre en libéralité. Mais vous avez vos préventions autant en faveur du vice que contre la vertu; et, dans ces préventions, vous vous y confirmez par tout ce qu'un cœur gâté, votre âge, vos liaisons, votre état, votre condition, peuvent vous fournir de faux prétextes. Comme s'il y avait quelque âge qui pût vous dispenser d'être à Dieu! Comme s'il y avait quelque liaison qui pût affranchir de la loi! Comme s'il y avait quelque condition où il fût permis d'être pécheur! Il ne s'agit point ici précisément de ce qu'il y a de parfait et de plus relevé, mais de ce qu'il y a d'essentiel et de plus indispensable dans l'Evangile. Et vous prétendez vous en dispenser sur votre âge, sur vos liaisons, sur votre état et votre condition? Trouveriez-vous bon que nous nous en dispensassions nous-mêmes avec vous?

Une vie sombre, austère et retirée sera donc notre partage, et il vous sera permis de lâcher la bride à vos désirs, de fomenter la rébellion de la nature, de fournir tous les jours de nouveaux aliments à la concupiscence et de pactiser, pour ainsi dire, avec la mort et le péché. Car c'est de quoi il est ici question. Sur quoi je vous demande avec saint Paul, si Jésus-Christ est divisé : *Divisus est Christus?* (I *Cor.*, I.) Si Jésus-Christ s'est fait grand avec le grand, petit avec le petit, saint avec le saint, et pécheur avec le pécheur; s'il a établi des maximes qui favorisent la licence parmi les licencieux, et qui parmi les justes entretiennent la justice; qui ouvrent aux uns le chemin du vice, et aux autres le chemin de la vertu : *Divisus est Christus?* Nous ne sommes, ajoute l'Apôtre, ni à Paul, ni à Apollon, ni à Céphas : nous sommes à Jésus-Christ; et étant tous à Jésus-Christ, ne sommes-nous pas tous par là même obligés d'être parfaits dans l'état et la condition où nous vivons? *Sitis autem perfecti.* (*Ibid.*) Puisque Jésus-Christ, nous ayant

tous acquis par son sang, s'est en même temps acquis un droit incontestable de nous être à tous un signe de sagesse, une voie de justice et un modèle de sainteté : *Factus est nobis sapientia, justitia et sanctificatio.* (I *Cor.* I.) Ce droit est révéré au milieu même du monde par une infinité de personnes qui sont dans la fleur de l'âge comme vous, sans se laisser emporter à ce qu'il peut avoir de vicieux dans ses saillies et sa vivacité ; qui ont leurs liaisons comme vous, mais liaisons dont est banni tout ce qui flatte la passion, où tout est réglé sur les principes et les maximes de l'Evangile ; qui sont dans un rang distingué comme vous, mais qui n'en profitent que pour nous donner de plus rares exemples de vertu. Mais en cela même quelle autre conséquence contre vous ? Jésus-Christ a les siens au milieu du monde ; donc le monde lui-même n'a rien qui puisse empêcher d'être à Jésus-Christ ; autrement il semble que Dieu aurait mal réglé les choses, si le monde auquel plusieurs sont appelés par la Providence, était un obstacle à la vertu.

Pour ce qui est de cette sévérité excessive que vous osez quelquefois attribuer à notre Dieu, vous voulez bien que je vous demande si le Dieu contre qui vous avez péché, et le Dieu contre qui vous péchez encore, n'est pas le même Dieu? Rien de si miséricordieux que lui quand vous péchez, et rien de si terrible quand vous avez péché. Voyez comme l'iniquité se contredit et se joue du pécheur. S'agit-il de l'engager à pécher, elle lui représente un Dieu bon et indulgent jusqu'à l'excès. Faut-il le retenir dans le péché, elle lui fait envisager ce Dieu comme un Dieu sévère et inexorable. Ainsi le lie-t-elle au péché, tantôt par présomption, et tantôt par désespoir. Faisons-nous une juste idée de notre Dieu, et nous apprendrons en même temps à craindre et à espérer : à craindre, quand il sera question de pécher; à espérer, quand il sera question de pleurer et de réparer notre péché.

Ne cherchez donc plus à vous couvrir de ces faux prétextes que vous fournissent les attraits du vice, les difficultés de la vertu, les rigueurs de notre Dieu. Le vice avec tous ses attraits n'a rien qui puisse dédommager une âme de la paix, de la grâce et de la gloire qu'il lui enlève. La vertu avec toutes ses horreurs porte avec elle tant de bénédictions et de douceurs, que, quand on la pratiquerait sans autre récompense que celle qu'on trouve en la pratiquant, on serait abondamment récompensé. Dieu avec toutes ses rigueurs nous a préparé tant d'asiles dans les entrailles de sa charité, tant de sources de grâces dans le sang de son Fils, qu'il faut vouloir se perdre pour désespérer. C'est sur quoi le pécheur doit réfléchir avec le prodigue : *In se reversus;* et avec le prodigue il se déterminera à se lever et à s'aller jeter entre les bras du père qu'il a quitté : *Surgam, et ibo ad patrem.* Ainsi, après s'être détrompé sur tout ce qu'il y a de faux préjugés qui fascinent son esprit, il réglera son cœur et le ramènera à celui qui seul mérite de le posséder.

SECONDE PARTIE.

C'est du cœur, selon l'oracle de Jésus-Christ, que procèdent les mauvaises pensées, les désirs déréglés et généralement tout ce qui peut souiller un homme; parce que, quoiqu'il y ait des péchés qui ne sont pas proprement la production du cœur, ils ne sont cependant péchés qu'autant que le cœur les a recherchés, ou qu'il s'y est arrêté avec complaisance. Que mes sens, que mon esprit me livrent différents combats; tandis que mon cœur n'aura à me reprocher ni présomption à m'y exposer, ni négligence à y résister, les différentes épreuves que j'aurai essuyées n'auront servi qu'à épurer ma vertu.

Ce serait donc peu d'avoir détrompé l'esprit, si le cœur n'était gagné; les lumières de l'esprit ne serviraient qu'à donner un nouveau degré de malice aux déréglements du cœur, et le péché n'en serait pas moins suivi, ni la vertu moins abandonnée.

Allons donc à la source du mal: et puisque notre cœur s'est gâté en se livrant au péché, et par conséquent en aimant ce qu'il aurait dû détester avec le plus d'horreur; en se détachant de Jésus-Christ, et par conséquent en s'éloignant de celui à qui il aurait dû s'unir le plus étroitement; en fuyant les peines inséparables du service de Jésus-Christ, et par conséquent en rejetant ce qu'il aurait dû embrasser avec le plus d'empressement, réduisons-le, selon le conseil de saint Bernard, à haïr ce qu'il a aimé, à revenir au Dieu qu'il a quitté, et à reprendre un joug qu'il a si criminellement secoué : *Hoc nempe solutionis nostræ principium est,* dit ce Père, *cum incipimus dolere unde lætabamur, sequi quod fugiebamus, amplecti quod timebamus.* Nous avons aimé le péché, nous y avons mis notre complaisance, nous en avons fait nos plus chères délices; haïssons, détestons le péché : *Dolere, unde lætabamur.* Nous nous sommes éloignés, séparés de Jésus-Christ : recourons à ce Dieu de bonté, attachons-nous à lui comme au principe et à la source de notre félicité et de notre bonheur. *Sequi quod fugiebamus.* Nous avons craint et fui ce qu'il y a de dur et d'incommode à la nature dans le service de Jésus-Christ : embrassons-le comme l'apanage du chrétien, et surtout du chrétien pécheur : *Amplecti quod timebamus.*

Qu'avez-vous donc aimé jusqu'à présent? Tout ce qu'a aimé le prodigue, l'indépendance, la liberté, le plaisir, le péché. De tout cela que vous en est-il revenu? Quel fruit en avez-vous tiré : *Quem fructum habuistis in illis?* (*Rom.*, VI.) Ne consultez pas la passion ; elle cache ou déguise les choses. Mais aujourd'hui que le feu de la passion est tombé, et que le Père des miséricordes, comme je l'espère, a répandu dans vous ces illustrations célestes qui portent la lumière au milieu des plus épaisses ténèbres, que pensez-vous de votre état et de votre conduite passée, de cet entêtement à quitter un

père qui ne vous voit fair qu'à regret, de cette facilité à dissiper une substance qui était le prix et le gage de votre immortalité, de cette bassesse à servir tant de désirs si honteux, de ce vide insupportable où vous laissaient tous les plaisirs que vous goûtiez, de cet amertume de cœur que le péché traînait après lui, et qui vous en faisait porter la peine, lors même qu'il cherchait le plus à vous enivrer de ses douceurs? Pouvez-vous repasser sur tout cela, sans sentir la vanité et le néant des choses mondaines; sans vous reprocher votre aveuglement et l'imprudence de votre conduite; sans entrer contre vous-mêmes dans la juste indignation que doit concevoir tout homme qui s'est laissé tromper dans l'affaire du monde la plus importante, et qui doit avoir les plus terribles suites? Je me suis livré au péché; et que m'en reste-t-il? Le trouble dans l'âme, la confusion devant les hommes, la crainte de tomber entre les mains de ce Dieu qui punit tout à la dernière rigueur : *Quem fructum habuistis in illis?* Ah! pourrais-je encore m'en rendre l'esclave avec tant de risque et si peu de fruit? *Surgam*, je me lève donc et je quitte pour toujours. Mais quoi, vous quitterez ces compagnons de débauche, qui mettaient tout leur plaisir à vous en procurer? Oui, je les quitte; et plût au ciel que jamais je ne les eusse ni connus, ni fréquentés. Mais quoi, vous romprez ces liaisons nouées avec tant de peine et entretenues avec tant d'assiduité? Oui, je les romps; et plût au ciel que les premières résistances m'eussent d'abord rebuté. Mais quoi, vous renoncerez aux pompes du monde, aux attraits de la chair, aux ris, aux divertissements? Oui, je renonce à tout, et le divorce que je fais est universel, sans restriction, sans réserve : *Surgam* (*Luc.*, XV.)

Et après avoir ainsi tout quitté, à qui irez-vous? Non, sans doute, à mes anciens amis, amis trompeurs, qui, ayant profité de mes malheurs, seraient peut-être les premiers à blâmer la fermeté de mes résolutions; non, sans doute, à quelque grand de la terre : fragile grandeur, que tu soutiens mal ceux qui mettent leur confiance dans un bras de chair! Où irez-vous donc? A qui aurez-vous recours? Et n'ai-je pas dans le ciel un père en qui seul je puis trouver une bonté à l'épreuve de tout, et qui, ayant fait les premiers pas pour m'attirer, redouble ses soins pour peu que je les seconde, et met tant de moyens en œuvre pour me faire sentir qu'il a oublié le passé, que vous diriez que je lui fais grâce en retournant à lui. Si je n'avais de ressource que dans les hommes, quel sujet de frayeur et de désespoir pour moi? Après les avoir quittés, ils me rebuteraient pour toujours; mais j'ai affaire à un Dieu dont les miséricordes me sont connues, qui craint plus ma perte que je ne la crains moi-même, qui a plus d'ardeur à m'attirer à lui que je n'en ai eu à m'en éloigner. C'est donc entre ses bras que je me jetterai, sûr d'y trouver un asile contre tous mes ennemis et un remède à tous mes maux : *Surgam, et ibo ad patrem.* (*Ibid.*) J'en aurais trop fait pour espérer, si j'avais traité l'homme du monde le plus méprisable comme j'ai traité ce bon père : mais comme auprès de lui il semble qu'il suffit d'être grand pécheur, pour avoir lieu d'espérer beaucoup, quelque accablé que je sois sous le poids de mes péchés, j'irai à lui, et la joie qu'il a de la conversion d'un pécheur me répond qu'il triomphera de la mienne : *Surgam, et ibo ad patrem.*

Mais à ce père que lui direz-vous? Et que puis-je lui dire, que ce que doit dire un homme qui se sent pécheur? J'ai péché, et c'est contre vous, père divin, que j'ai péché : *Dicam, peccavi.* (*Ibid.*) Un autre lui dirait peut-être qu'il fait une partie de son peuple, qu'il est sa portion, son héritage et son fils; pour moi qui trouve dans l'aveu même de mon péché l'espérance du pardon que j'en attends, je dirai simplement que je suis pécheur, et que c'est là tout ce que je suis : *Dicam, peccavi.* Ce serait peu pour un si bon père de recevoir un fils et un enfant qui revient et qui se repent : mais recevoir un pécheur qui n'a d'autre titre à produire que son péché, c'est ce qui ne peut s'attendre que de la miséricorde infinie de ce père charitable : *Dicam, peccavi.* Encore, un autre se contenterait peut-être de lui dire à lui seul qu'il a péché; pour moi qui sais que s'il faut rougir d'avoir péché, il ne faut jamais rougir d'avouer son péché, je lui avouerai le mien, aussi bien ne puis-je pas le lui cacher : *Dicam, peccavi coram te;* mais en même temps je l'avouerai devant tout le ciel, afin que si mes égarements lui ont mis les armes en main, mon retour le désarme et l'oblige à suspendre les effets de son juste courroux : *Dicam, peccavi in cœlum*, en même temps je l'avouerai à ses ministres et dans ces tribunaux de grâce, où s'en rapportant aux décisions d'un homme, il délie dans le ciel ce qui a été délié sur la terre : *Dicam, peccavi.* Remarquez cependant après saint Augustin, que ce ne sont ici que les paroles d'un homme qui médite sa conversion : *Hæc verba sunt pœnitentiam meditantis*, mais qui n'est pas encore converti : *nondum agentis.* On promet qu'on dira son péché : avec cette promesse le péché peut subsister dans le cœur. Ce n'est donc que quand on le dit avec cet esprit de componction qui anime le pécheur contre le péché, que le cœur est purifié et le péché détruit : aussi le prodigue ne s'en tient pas à de si éclatantes protestations. Après les avoir réitérées plusieurs fois dans le secret, il se lève, il court, et de plus loin qu'il voit son père : J'ai péché, s'écrie-t-il, et c'est contre vous, père charitable, que j'ai péché : *Dixitque ei filius : pater, peccavi.* Ecoutez moins vos ressentiments que ma douleur. Vous pouvez me rejeter; mes égarements me rendent digne de tout; mais enfin vous êtes père, et je gémis.

Je n'ose pas vous dire que les gémissements du plus dénaturé de tous les fils doivent, comme nécessairement, toucher un père sensible. Je ne mérite plus d'être ap-

pelé votre fils ; je ne suis qu'un rebelle et un ingrat, qu'un objet d'aversion et d'horreur : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Mais encore un coup, vous êtes père, et je gémis : ce sont les gémissements d'un fils dénaturé, je l'avoue, mais ce sont les gémissements d'un fils. Je ne prétends pas les faire valoir devant vous; c'est trop que vous me permettiez de gémir à vos pieds : j'espère cependant que vous en sentirez la force, et que, malgré mon indignité, ils vous arracheront quelques paroles de consolation et de paix ; *Dixitque ei : Pater, peccavi.* Ne nous contentons pas non plus de protester simplement que nous avouerons notre péché; avouons-le dans toute son étendue et avec les mêmes sentiments que l'enfant prodigue avoue le sien, sentiments d'humilité, sentiments de componction. Sentiments d'humilité : il ne dit point, selon la réflexion de saint Chrysologue, je ne suis plus votre fils; il l'est par nature, et il ne peut pas ne pas l'être; mais je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : tant il est persuadé, qu'après avoir manqué à tous les devoirs que la nature impose à un fils, il ne peut plus porter ce nom que par grâce, et que si on daigne encore le lui accorder, ce ne peut être que par un excès d'indulgence et de bonté. Sentiments de componction : quelle douleur plus vive? Elle l'oblige à s'écrier, de toutes ses forces, qu'il a péché : *Dixitque, peccavi;* plus générale? Elle ne met point de distinction entre ses péchés, *peccavi;* plus pure? Elle n'a d'autre objet que la bonté même du Père contre qui il a péché, *coram te.* Avons-nous moins manqué que le prodigue à tous les devoirs que nous impose la qualité de fils à l'égard du Père céleste? Écrions-nous donc, pleins de notre bassesse et de notre douleur : Nous avons péché, et c'est contre vous, Père des miséricordes, que nous avons péché. Qui sommes-nous devant vous? Vous le savez, vous, à qui seul il appartient de peser la grièveté du péché. Nous n'oserions dire que nous sommes vos enfants, encore moins vos amis; ce n'est point à des pécheurs comme nous que conviennent de si grands titres : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Nous sommes pécheurs, c'est là tout ce que nous sommes, c'est là tout ce que nous pouvons dire de nous, et ce que toute la terre doit dire avec nous; mais nous gémissons, c'est tout ce que nous pouvons faire devant vous, et ce que nous ferons jusqu'au dernier soupir de notre vie, afin de mettre, sinon quelque égalité, du moins quelque proportion entre notre pénitence et notre péché : *Dixitque ei: Peccavi coram te.* Par là vous haïrez ce que vous avez aimé : *Dolere unde lætabamur;* c'est le premier pas que fait un cœur qui se convertit. Il pleure, il déteste son péché, il revient au maître qu'il avait quitté et s'attache à Jésus-Christ, comme à la source de sa félicité et de son bonheur; c'est le second pas : *sequi quod fugiebamus.*

Il est certaines âmes qui veulent se réconcilier avec Dieu, mais qui ne veulent pas aussi s'attacher si étroitement à lui, qu'elles soient obligées d'être toujours, pour le dire ainsi, à ses côtés. Elles veulent suivre de loin avec ce disciple, qui aux approches de la passion craignait, ce semble, de se faire trop remarquer. Ce n'est cependant point ainsi qu'on mérita jamais de persévérer Qu'on s'éloigne, parce qu'on rougit de suivre, ou parce qu'on ne veut suivre que dans certains temps et s'éloigner dans d'autres, on est toujours également indigne de Jésus-Christ. Le prodigue ne croit pas pouvoir mieux être qu'auprès de son père; il sait ce qu'il a à attendre des étrangers, il a éprouvé leur dureté, le peu de fonds qu'il y a à faire sur les services qu'on leur rend, et il ne trouve que chez son père cette bonté de cœur toujours égale, cet amour et cette tendresse que rien ne peut altérer. Il rentre donc chez son père, il s'attache à lui, résolu de ne s'en séparer jamais : *et surgens venit ad patrem.* Cherchez hors de Jésus-Christ tout ce qu'il vous plaira, droiture, sincérité, protection, amitié; vous vous convaincrez par tout que les hommes sont hommes, déguisés dans leurs sentiments, intéressés dans leurs services, inconstants dans leurs attachements. Dans Jésus-Christ que trouverez-vous? Tout ce que vous pouvez souhaiter, un consolateur dans vos peines, un appui dans vos faiblesses, une ressource assurée dans vos besoins, partout un père, un père ardent et empressé, qui ne cherche qu'à vous faire sentir qu'il vous aime. Que les autres donc, ô mon Dieu, cherchent partout ailleurs que chez vous leur contentement et leur consolation ; qu'ils courent à leurs spectacles, à leurs pompes, à toutes ces fêtes, où l'on ne vous trouve point; ils veulent périr dès qu'ils s'éloignent de vous : *qui elongant se a te, peribunt.* (*Psal.* LXXII.) Pour moi qui ne veux pas périr, je choisis ma place auprès de vous : *mihi adhærere Deo bonum est* (*Ibid.*); non pas une de ces places éclatantes qui ne peuvent convenir qu'aux bien-aimés et aux favoris : c'est à vos pieds que je me jetterai, et j'espère que vous ne me refuserez pas une place où vous avez daigné recevoir d'aussi grands pécheurs que moi. Et à ces pieds serai-je bien? Je serai aux pieds d'un Dieu, trop heureux qu'on me permette de les arroser de mes larmes et d'y gémir aussi amèrement que l'exige la grandeur de mes iniquités. Et parce que je n'ai pas droit de me flatter qu'on me dise jamais aussi clairement qu'à Madeleine, qu'on me fait grâce, autant que durera mon incertitude sur ce point, autant dureront mes gémissements et mes larmes; et parce que mon incertitude durera jusqu'à la fin de mes jours, ce sera jusqu'à la fin de mes jours que mes gémissements et mes larmes dureront. Et quand même on m'en dirait autant qu'à cette heureuse pénitente, je n'en serais que plus attaché à ces pieds divins, où elle trouvait elle-même toute sa consolation, et plus empressé à m'attirer avec elle un redoublement de miséricorde par un redoublement de

pleurs et de soupirs : *mihi adhærere Deo bonum est;* second pas d'un cœur qui se convertit, il s'attache à Jésus-Christ : *sequi quod fugiebamus.* Enfin il embrasse les peines inséparables du service de Jésus-Christ, comme l'apanage du chrétien, et surtout du chrétien pécheur : *amplecti quod timebamus.*

Que j'aime à voir le prodigue si fort pénétré et de l'indignité de sa conduite à l'égard de son père, et de la bonté de son père à son égard, qu'il ne demande ni rang, ni distinction auprès de lui. La dernière place, le poste le plus pénible, le plus humiliant, la qualité de domestique et de mercenaire lui suffit : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

Il oublie tout ce qu'il a été avant ses écarts, il oublie qu'il a été le fils de la maison, l'héritier présomptif, le bien-aimé; il s'est écarté, il le sent, et dans ce sentiment il croit que tout ce qui lui convient c'est de servir et de réparer ses égarements par la bassesse, par la dureté et l'assiduité de ses services : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Et à un pécheur qui, par ses désordres, a contracté tant de dettes, qu'est-ce qui lui convient mieux que d'entrer dans les voies d'une réconciliation parfaite par tout ce que peut inspirer un désir sincère d'expier et de réparer toutes les suites de son péché? Il a pleuré, et ses pleurs, qui l'ont justifié, ne l'ont pas entièrement purifié ; il lui reste encore bien des dettes à payer. Vous savez quelles sont les peines et les fatigues d'un mercenaire. Il porte tout le poids, toute la fatigue de la maison. Tout ce qu'il y a de rude et d'humiliant tombe sur lui; on le charge, on l'accable, et on le ménage aussi peu que s'il était insensible à tout, ou à l'épreuve de tout. C'est cependant à quoi se condamne le prodigue, et à quoi à peu près doit se condamner tout pécheur qui veut achever de payer ses dettes. Il n'est rien de gênant dans la loi qui doive ébranler la fermeté de ses résolutions, rien de contraire à l'amour-propre dans l'Evangile qu'il ne doive embrasser avec courage, rien de dur dans les rigueurs de la pénitence qu'il ne doive porter autant que son état et sa condition le lui permettent. Il s'agit de rendre à Dieu tout ce qu'il lui a enlevé par son péché; quand il passerait par tout ce que les plus fameux pénitents nous ont donné d'exemples d'austérité, il n'en fera jamais assez, s'il veut payer à la rigueur. Il trouvera un bon maître, je le sais, qui, au lieu d'appesantir le joug, le rendra doux et léger ; mais l'indulgence du maître ne doit pas arrêter la justice que se doit le serviteur. Il a péché ; quand on le ménagerait, il n'en devrait être que plus animé à venger son péché. Dieu m'épargne après tant de désordres ; mérité-je d'être épargné? Du moins, mon Dieu, j'espère que vous agréerez le sacrifice que je veux vous faire de moi-même, et que vous ne trouverez pas mauvais que, dans l'oubli où vous semblez être de mon péché, je vous montre que je sens le plus amèrement du monde que j'ai été pécheur. Si j'osais me plaindre de vous, ce serait de ce que vous vous relâchez sur les rigueurs que j'ai méritées. Mais souffrez que je le dise : votre condescendance en ce point ne sera point ma règle. Je ne suis ni l'enfant, ni l'ami ; je ne suis qu'un étranger, qu'un mercenaire et un pécheur, et, n'oubliant jamais mon état et ma condition, je n'oublierai jamais ce qui en doit faire le sort et le partage : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

Relevez-vous donc, pécheur abattu ; votre père, touché de compassion, vient à vous : *pater misericordia motus est et accurrens;* il s'abaisse pour vous embrasser et vous donner le baiser de paix : *cecidit super collum ejus, et osculatus est eum;* il vous rend cette robe de justice dont le péché vous avait privé : *proferte stolam primam;* il vous donne droit de vous asseoir à sa table pour y manger l'Agneau sans tache : *adducite vitulum saginatum;* il invite ses anges et ses saints à entrer en part de sa joie : *manducemus et epulemur.* Mon fils était perdu, et je l'ai retrouvé ; il était mort, et il est ressuscité : *mortuus erat et revixit.* Chacun triomphe : le père pour avoir recouvert un fils qu'il n'avait perdu qu'à regret ; le fils pour se voir rétabli dans l'amitié d'un père qui naturellement devait le rejeter pour toujours; les conviés, par attachement aux intérêts du père et du fils, dont l'un est au comble de sa joie et l'autre de son bonheur : *et cœperunt epulari.*

Et en tout ceci, vous demande saint Bernard, qu'y a-t-il qui vous présente quelque sujet de crainte ou de désespoir, à moins que les caresses d'un Dieu n'effrayent et ne désespèrent? Le prodigue ose à peine demander d'être reçu au nombre des domestiques et des mercenaires, et on le reçoit avec tant de bonté et de pompe que son aîné, qui a toujours été fidèle, en est indigné. Non point que Dieu oublie ou qu'il partage mal le juste : le sein de sa miséricorde lui est toujours ouvert, ses biens sont comme à sa disposition; ce qui est à l'un semble être entièrement à l'autre, *tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt;* mais c'est que le cœur de notre Dieu, qui a été comme flétri par l'éloignement du pécheur, semble s'épanouir à son retour; et dans cet épanouissement il n'a plus de ménagement à garder avec le pécheur, il le prévient de ses bénédictions et le comble de ses biens à proportion de la joie que lui a causée sa conversion : *et cœperunt epulari.*

Le cœur de notre Dieu, pécheurs qui m'écoutez, est donc, pour parler ainsi, entre vos mains, et il dépend de vous ou de le laisser dans cet abattement que lui cause votre obstination, ou de lui procurer cette joie qu'il doit reprendre à votre retour. Vous l'affligez depuis tant d'années; ne serait-il pas bientôt temps de penser à lui donner quelque consolation? *Quadraginta annis proximus fui generationi huic* (*Psal.* XCIV); depuis trente, depuis quarante ans Dieu est auprès de vous pour vous presser, pour vous solliciter; et quel fruit a-t-il tiré de son assiduité et de sa

patience? Ou des conversions inconstantes, ou un endurcissement invincible : *Et dixi, semper hi errant corde.* (*Psal.* XCIV.) Malheureux cœur ! Est-ce donc que tu ne rentreras jamais dans les voies de ton devoir? Une résistance de quelques années serait inexcusable ; mais résister trente, quarante années ; mais résister tous les jours de sa vie, quelle obstination de la part de l'homme qui résiste ! mais quelle bonté de la part de Dieu qui attend ! Savez-vous que Dieu, lassé d'attendre, a juré, dans sa colère, que quiconque ne connaîtra pas ses voies n'entrera jamais dans le lieu de son repos? *Quibus juravi in ira mea, si introibunt in requiem meam.* (*Ibid.*) Grand sujet de frayeur ! Un Dieu qui jure mérite d'être cru. Et qu'a-t-il juré? Que celui qui s'obstine sera rejeté : *si introibunt in requiem meam.* Tâchons donc, conclut le Prophète, de prévenir la venue de ce Dieu par la sincérité et l'amertume de nos confessions : *prœoccupemus faciem ejus in confessione.* (*Ibid.*) Sur quoi, dit saint Augustin, il y a une confession d'un homme qui loue, et une confession d'un homme qui gémit. Nous avons à louer, parce que ce n'est que par un effet d'une miséricorde infinie que nous ne sommes pas consumés ; mais nous avons aussi à gémir, parce que, quelque infinie que soit la miséricorde qui nous attend, si nous n'avons pas réformé notre conduite quand elle viendra nous demander compte et de nos délais et de sa patience, elle se changera en sévérité pour nous, et dans un Dieu bon par essence nous ne trouverons qu'un Dieu inexorable par notre malice : *si introibunt in requiem meam.* Comme nous ne pouvons point savoir le jour qu'il a marqué pour sa venue, hâtons-nous de faire ce que nous voudrions avoir fait alors, et ce que nous tenterons peut-être inutilement, si une heureuse habitude ne nous y a préparés depuis longtemps. Vous renvoyez, vous délibérez. Eh ! faut-il tant de délibérations, quand il s'agit du plaisir d'un Dieu et de votre propre bonheur? Du plaisir de Dieu ! Si Dieu était capable de quelque douleur, la plus sensible qu'il pût avoir serait de se voir ainsi négligé et si peu estimé, qu'il semble que la dernière chose que nous avons à faire au monde, c'est de rechercher son amitié. A-t-on déplu à un protecteur, a-t-on offensé un grand? Combien de mouvements, d'humiliations et de bassesses pour regagner ce qu'on a perdu. A-t-on déplu à Dieu? Qu'importe qu'on soit son ami ou son ennemi? On y sera toujours à temps. Et quand nous y serions toujours à temps, ô mon Dieu ! par rapport à votre miséricorde, pourrions-nous trop nous presser par rapport à l'empressement et à l'ardeur que vous avez de nous posséder? Vous nous voulez aujourd'hui ; aujourd'hui même, vous pouvez inviter vos anges et vos saints à se réjouir avec vous sur notre retour.

D'ailleurs, combien d'intérêts n'avons-nous pas à ménager dans cette affaire? Il s'agit de tout pour toujours. C'est assez courir après la bagatelle et le néant. Pensez à votre âme ; elle joint sa voix à la mienne, et vous dit plus fortement que je ne saurais le faire, que vous travailliez à la sauver. Travaillez-y donc si sérieusement, si constamment, si efficacement, que vous puissiez enfin aller cueillir les fruits de vos travaux dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV.

Pour le troisième dimanche de Carême

SUR LA MÉDISANCE.

In Beelzebub, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia. (*Luc.*, XI.)

Il chasse les démons par la vertu de Beelzébub, prince des démons.

Voyez, Messieurs, jusqu'où va l'acharnement des scribes et des pharisiens à censurer et à calomnier le Sauveur. Vous diriez que cet homme puissant en paroles et en œuvres n'opère des prodiges que pour être en butte à ces esprits féconds en impostures. Jésus-Christ chasse-t-il le démon? on l'accuse de le chasser par la vertu du prince des démons : *In Beelzebub, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia.* Quelle contradiction que le démon soit chassé par la vertu du prince des démons ! Un peu de raison ne suffirait-il pas pour faire voir le ridicule d'une proposition de cette nature? On le voit sans doute ; mais c'est la passion qui parle ; elle se met peu en peine que ce soit même aux dépens du vraisemblable.

Ce que je dis de la fureur des scribes et des pharisiens à calomnier Jésus-Christ, je le dis du penchant malheureux que nous avons tous à décrier et à déchirer le prochain. Si nous sommes assez chrétiens pour ne pas imputer à notre frère des fautes dont il est innocent, le sommes-nous assez pour taire celles qu'il a commises dans le secret, et dont le public n'a aucune connaissance? La médisance est aujourd'hui comme le vice dominant dans le monde, et vous diriez que, dès que nous nous réunissons, nous sommes en droit de décider des mœurs et du caractère d'autrui. Telle est la démangeaison que nous avons de parler : rien ne nous peut arrêter, souvent même il semble que nous ne nous connaissons plus, que nous ne sommes plus étroitement liés que pour nous déchirer plus impitoyablement. Cependant un mot lâché est comme un trait qui fait sa blessure, mais une de ces blessures mortelles, que rien, peut-être, ne guérira jamais. Sur quoi je dis, que deux choses doivent également nous obliger à nous tenir en garde contre ce péché : la facilité qu'il y a de le commettre, la difficulté qu'il y a de le réparer. Deux raisons qui vont faire tout le sujet de cet entretien. Rien de si facile que de médire : premier point. — Rien de si difficile que de réparer la médisance : second point. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

I En matière de médisance, c'est une maxime assez commune parmi les chrétiens, qu'on ne médit point, pourvu qu'on ne dise rien

qui soit contre la vérité. Qu'on flétrisse le prochain, qu'on le déchire, qu'on le réduise à se cacher et à vivre dans la honte et l'opprobre, en tout cela on ne croit lui faire aucun tort, pourvu qu'on ne le noircisse pas par le mensonge, l'imposture et la calomnie. Mais vos sentiments en ceci sont-ils conformes à ceux des maîtres de la morale chrétienne, qui soutiennent que vous faites une médisance toutes les fois que, sans quelque grande et importante raison, vous révélez les fautes secrètes de votre frère, dont vous avez seul, ou dont peu de personnes ont avec vous la connaissance? Sentiment appuyé sur la loi naturelle qui vous dit de faire à autrui ce que vous voulez qu'on vous fasse à vous-mêmes. Quand vous avez péché dans le secret, voudriez-vous que toute une ville fût instruite de votre péché et que chacun en fît la matière de ses entretiens? Quelque coupables que nous soyons, c'est une consolation pour nous de nous imaginer que les autres nous croient innocents. Pourquoi refuserez-vous aux autres une consolation que vous cherchez avec tant d'empressement pour vous-mêmes? Sentiment appuyé sur les principes de l'équité et de la justice. Parce que votre frère a péché, vous n'avez pas pour cela droit de courir sur ses terres, ni de disposer de ses biens, comme si, par son crime, ils étaient devenus communs; sa réputation n'est-elle pas un bien qui lui appartient, un bien qui est à lui, et plus à lui que tout ce qu'il a hérité de ses pères? Si son péché vous donne droit de le diffamer, il vous donne pareillement droit de l'appauvrir, de le ruiner : l'un ne lui fait pas plus de tort que l'autre. Enfin, sentiment appuyé sur la parole de notre Dieu, qui, au rapport d'Ezéchiel, ne semble livrer Jérusalem au glaive du roi de Babylone que parce que cette ville est pleine de ces esprits malins qui prennent plaisir à révéler mutuellement leurs prévarications : *Pro eo quod revelastis prævaricationes vestras, manu capiemini.* (*Ezech.*, XXI.) Vous avez entrepris de révéler ces mystères d'iniquité, qui ne devaient être soumis qu'à mon tribunal; vous porterez la peine de votre indiscrète et injurieuse témérité, et vous commencerez à expier sous les coups et la tyrannie des étrangers l'injustice que vous avez faite à vos frères : *Manu capiemini.*

Le prochain a péché, dites-vous. Il a péché, j'en conviens : mais ce péché du prochain, qui n'est pas connu des autres, est à leur égard comme s'il n'était pas; il est comme enveloppé et enseveli sous d'épaisses ténèbres; par quelle autorité irez-vous tirer le voile qui le couvre pour le mettre dans le grand jour? par quelle autorité l'irez-vous déterrer pour l'exposer aux yeux du public? Vous verrez rougir votre frère, vous le verrez humilié, contraint de se renfermer dans son domestique pour éviter les outrages et les insultes que lui attirera votre fureur de parler. Ne vaudrait-il pas mieux pour lui que vous eussiez ravagé ses domaines à main armée, et porté la désolation jusque dans le sein de sa famille? Du moins alors on le plaindrait, on serait touché de sa misère, peut-être penserait-on à le soulager, au lieu qu'il ne doit s'attendre qu'à la confusion et au mépris : on pourrait le voir accablé, qu'on ne croirait pas lui devoir un mot de consolation. Si vous aviez à choisir vous-même, vous aimeriez mieux languir dans la disette que dans l'opprobre, et passer pour indigent que pour malhonnête homme. Vous comptez pour rien l'opprobre et la honte d'autrui : Dieu saura rendre à chacun ce qui lui est dû, et réparer à votre propre confusion l'honneur et la gloire de votre frère : *Manu capiemini.*

De là, il suit, en premier lieu, que la médisance attaque directement la charité et la justice : la charité, parce qu'elle découvre le péché du prochain, tandis que la charité, aux termes de saint Paul, couvre la multitude des péchés, la justice, parce qu'en découvrant le péché du prochain, elle lui ravit son bien qui est sa réputation, tandis que la justice se fait un crime de toucher à un bien étranger. De là il s'ensuit, en deuxième lieu, que la médisance, en matière considérable, attaquant deux vertus si importantes, nous rend dignes de mort, comme l'ajoute l'Apôtre : *Quoniam qui talia agunt digni sunt morte* (*Rom.*, I), et qu'elle nous prive de l'amitié et de la grâce de Dieu : *Detractores deo odibiles.* (*Ibid.*)

Ce n'est donc point ici une de ces matières indifférentes qui ne demandent que de légères réflexions, et sur lesquelles les prédicateurs de l'Evangile n'ont pas beaucoup à insister, parce que les auditeurs n'ont pas beaucoup à craindre. Il ne s'agit que d'une parole, que d'un mot, j'en conviens; mais c'est une parole, c'est un mot qui peut vous damner et vous perdre; pouvez-vous trop le craindre? Surtout si, comme il est vrai, nous avons tous une pente naturelle à la médisance, et que par là même il nous soit presque aussi naturel de médire que de parler; si nous avons tous divers moyens aisés qui favorisent cette pente naturelle, et qu'ainsi, n'étant point retenus par la difficulté, nous la suivions sans peine; si enfin nous avons tous divers engagements à suivre cette malheureuse pente, et qu'ainsi nous la suivions comme nécessairement? La chose n'est cependant que trop constante, et sur ces trois raisons, je dis qu'il n'est rien de si facile que de médire. C'est par inclination qu'on médit, c'est sans peine, c'est avec agrément. C'est par inclination : notre penchant nous y porte. C'est sans peine : nous en avons mille moyens différents. C'est avec agrément : on nous écoute, on applaudit. Heureux donc celui qui ne péchera point en paroles! C'est un homme parfait, dit saint Jacques, c'est cet homme miraculeux que cherchait le Sage, quand il demandait qui était celui qui n'avait jamais fait servir sa langue à l'iniquité et au crime : *Quis est, qui non deliquerit in lingua sua?* (*Eccli.*, XIX.)

Il est difficile, en effet, que nous ne fas-

sions souvent ce que nous faisons par inclination. Et qui parmi nous n'a pas cette inclination fatale à censurer, à médire, à déchirer? Nous nous trouvons tous dans un état violent, dès que nous sommes contraints de nous taire; et quand nous avons un secret qui peut tourner à la honte de notre frère, il nous semble que nous portons un fardeau pesant qui nous accable, et dont nous ne pouvons assez tôt nous décharger. De là ces fausses raisons qu'on cherche pour se tirer de la crainte et de la gêne. On veut parler, la loi ordonne cependant de se taire; mais, se dit-on à soi-même, ce n'est ni par envie, ni par haine que je parle. Eh! que m'importe à moi par quel motif vous parliez, si ce que vous allez dire m'ôte la réputation? Quand l'envie et la haine ne vous auront pas ouvert la bouche, en serai-je pour cela moins flétri et moins décrié? Ce n'est pas là une chose qui puisse faire tort à personne; c'est un de ces tours où il y a plus d'esprit que de malice, ce n'est rien. Si ce n'est rien, que n'avez-vous la force de le retenir? Pourquoi repaître toute une assemblée d'un rien? Cependant, ce rien divulgué va produire contre moi mille fâcheuses idées, et pour un rien tout ce qu'il y avait de personnes qui m'estimaient, changeront de sentiments et de pensées. C'est à un homme discret, sage et prudent; c'est à un homme d'une vertu, d'une probité reconnue que je m'adresse. Tant pis pour moi; j'aimerais mieux perdre l'estime de cent autres que celle d'un homme de ce caractère. C'est à un ami intime à qui j'imposerai un silence éternel. Commencez à profiter vous-même de l'avis que vous voulez donner à cet ami intime, et ne lui fournissez pas un exemple sur lequel il croira pouvoir se régler; il a ses amis comme vous avez les vôtres; il voudra donner aux siens, comme vous aux vôtres, cette marque de confiance; il leur recommandera le silence aussi bien que vous, et ceux-ci voulant à leur tour régaler leurs amis à la faveur du secret, tout le mystère passera d'ami en ami, et se répandra enfin dans toute une ville.

Mais non, on craint d'être prévenu, et comme dans ces événements extraordinaires qui doivent surprendre le monde, on est toujours ravi d'être le premier instruit et le premier à instruire les autres, de même ici on veut avoir la gloire de débiter le premier une nouvelle qu'on sait pouvoir être désavantageuse au prochain; et quoique ordinairement parlant l'amitié se réduise à peu de personnes, dans cette occasion, la première personne qu'on rencontre paraît un ami propre à recevoir cette marque d'amitié. On l'aborde donc, on lui promet quelque chose qui lui fera plaisir, on entre dans le détail, on s'étend, on n'omet aucune circonstance. C'est que votre secret vous était à charge, c'est qu'il vous tardait que le public fût aussi savant que vous au préjudice de votre frère: c'est que nous avons tous une inclination violente à médire et à déchirer: *Quis est, qui non deliquerit in lingua su[a]?*

Ceux même qui ont du zèle, mais non pas selon la science, éprouvent souvent qu'en ce point ils sont hommes; et s'ils n'osent pas d'abord répandre toute la malignité de leur venin, ils ont au moins l'adresse de conduire insensiblement les esprits au point qu'ils se sont proposé. Vous les verrez d'abord pousser de profonds soupirs, dit saint Bernard, gémir, se lamenter sur la misère humaine : *Videas prætermitti alta suspiria.* Vous les verrez commencer avec un visage triste, des yeux abattus et une voix plaintive, une médisance atroce : *Sitque mœsto vultu, demissis superciliis, voce plangenti aggredi maledictionem;* médisance d'autant plus croyable, qu'on est plus persuadé que la malice ni la passion n'y ont aucune part; que c'est la douleur seule et le zèle qui l'arrachent : *Et quidem tanto persuasibiliorem, quanto creditur magis dolentis affectu, quam malitiose proferri.* Que sommes-nous ici, tous tant que nous sommes, vous diront-ils; que de faibles roseaux que le premier souffle de vent agite et renverse à son gré? Qui croirait que ceux qui semblent être les plus affermis dans le bien se laissent cependant abattre comme les autres? Quand vous voudriez vous en tenir là, il faudrait que vous eussiez plus de force que n'en eut cet amant aveugle à qui les importunités de Dalila arrachèrent son secret. La curiosité des assistants se réveille, on vous interroge, on vous presse.

Hélas! vous voulez que je parle; et que puis-je dire? J'ai le cœur flétri, parce que j'aime sincèrement l'homme dont il s'agit : *Doleo vehementer pro eo quod diligo eum satis;* mais après tout il a tort, j'ai pris toutes les mesures pour arrêter le désordre dans sa naissance; que n'ai-je point fait? Avis, reproche, invective, rien n'a été épargné, mais tous mes soins ont été inutiles : *Nunquam potui de hac re corrigere eum.* Cependant je me tairais, si je ne voyais que la chose ne peut plus se cacher; mais d'autres, sans doute, vous auront déjà instruits : *Per me nunquam innotuisset : at, quoniam per alium patefacta res est, negare non possum.* Oui, il est vrai, un tel si réglé jusqu'à présent, si irréprochable, si saint en apparence vient pourtant de tomber; je le dis la larme à l'œil : mais en vain voudrais-je le nier, la chose est ainsi : *dolens dico, revera ita est.* Ce qu'il y a de plus pitoyable en ceci, c'est qu'en sacrifiant ainsi cet homme à sa passion, on croit faire un sacrifice au Seigneur, comme si le Seigneur se complaisait dans l'opprobre et l'infamie de sa créature. Il faut, dit-on, décrier le vice en quelque sujet qu'il se rencontre, et le ménager, c'est s'en rendre complice. A Dieu ne plaise que je vous exhorte à ménager le vice! Mais je soutiens que si le vice ne mérite aucun ménagement, votre frère en mérite, et que vous ne le décriez, qu'en vous rendant peut-être plus coupable que lui. C'est le zèle qui vous pousse, mais zèle orgueilleux et qui vous engage à dominer partout. Une vertu qui a de l'éclat, si elle n'est solidement humble,

veut avoir tout l'encens pour elle. Ceux qui en font profession s'imaginent que l'abjection des autres relèvera leur gloire, et qu'ils en seront plus estimés à mesure qu'il y aura moins de personnes qui puissent leur faire ombre. Ils parlent donc, ils décrient, ils noircissent, nous répétant éternellement que c'est par haine pour le péché, par compassion pour le pécheur. Mais qu'ils sondent leurs cœurs, il ne leur reprochera que trop leur présomption et leur vanité : tant il est vrai, que si on ne donne à ses lèvres des gardes de circonspection, on se laisse entraîner par son malheureux penchant. Tantôt c'est confiance, tantôt c'est zèle; mais c'est toujours médisance qui perd et qui damne : *detractores Deo odibiles*.

Mais si votre secret vous est à charge, c'est surtout dans ces assemblées, où vous diriez qu'on ne se réunit que pour y prononcer souverainement sur les actions et les mœurs d'autrui. Le discours tombe-t-il donc sur le prochain ? Et sur qui tomberait-il? Dès que vous êtes deux ensemble, il faut qu'un troisième vous défraye, et si vous y faites réflexion, vous verrez qu'on se tait, dès qu'on n'a rien à dire des autres. Le discours, dis-je, tombe-t-il sur le prochain ? Si c'est pour le louer, comment se sent-on animé à opposer ce qu'on sait, quand c'est quelque chose qui peut tourner à son désavantage ? Si c'est pour le blâmer, avec quel empressement se joint-on aux autres pour achever de le perdre? Nous sommes tous ainsi faits; il nous semble que le mérite d'autrui est une tache pour le nôtre, et qu'on nous enlève les éloges qu'on donne au prochain. Les filles d'Israël applaudissent à David comme au vainqueur des Philistins; Saül en est indigné, il s'en plaint comme d'une insulte qu'on ne saurait porter plus loin, à moins de lui ravir la couronne. Encore semble-t-il que ce prince ait quelque raison. On vient au-devant de lui pour le recevoir en triomphateur, et en sa présence on lui préfère un jeune berger. *Saül*, chante-t-on, *a défait mille de nos ennemis*, *et David en a défait dix mille*. Il est dur à un souverain de se voir mettre ainsi au-dessous de son sujet : mais à votre égard on ne fait point de comparaison, on n'en vient point à ces préférences qui sont toujours si odieuses; on se contente de rendre à un mérite reconnu la justice qui lui est due, et votre cœur se trouble, votre jalousie s'enflamme, la passion paraît peinte sur votre visage, dans vos yeux ; tout est déconcerté chez vous, et votre langue venant au secours de votre réputation que vous croyez flétrie par les impressions avantageuses qu'on commence à prendre de l'homme dont on parle, s'il est jamais démenti de son devoir, s'il a jamais donné dans quelque désordre, c'est ce désordre que vous opposez d'abord, c'est ce désordre que vous représentez dans toute sa difformité. Et Dieu veuille que pour le rendre plus odieux, vous n'y ajoutiez point des traits de votre invention! Dieu veuille que vous ne cherchiez point dans votre esprit fécond en impostures à grossir un objet que vous avez résolu de représenter, non pas tel qu'il est, mais tel qu'il pourrait être! Je veux même que je n'aie jamais rien fait qui puisse me déshonorer devant le monde; manquez-vous pour cela d'artifices pour combattre l'opinion commune? Vous gémissez des préjugés avantageux, dont on est, selon vous, trop susceptible ; vous ne pouvez souffrir que sous quelques dehors trompeurs on canonise comme un saint un homme qui est peut-être plus pécheur que les autres. Quel est donc mon crime, bouches médisantes? Parlez. Ai-je prévariqué dans la magistrature? Il n'est que trop commun, dites-vous, de voir des magistrats prévaricateurs. Ai-je profané la sainteté du sacerdoce? Souvent, ajoutez-vous, le prêtre n'est pas meilleur que le peuple. Ai-je violé les droits sacrés du mariage? Hélas! continuez-vous, il n'est que trop d'époux infidèles, et tel qui passe pour un homme de probité, n'a souvent par-dessus les autres que l'art d'être le plus déguisé! En vain tout le public est pour moi, et ma réputation paraît-elle hors d'atteinte, à vous en croire, le public n'est pas toujours infaillible, ni la plus haute réputation toujours la plus légitimement acquise : le peuple croit sans discernement, et s'en rapporter à ses décisions, c'est être aveugle, et prendre pour guides d'autres aveugles. Ainsi affaiblissez-vous autant qu'il est en vous la bonne opinion qu'on peut avoir de moi. Et par là que gagnez-vous? Vous détruisez, il est vrai, une réputation solidement établie, c'est là ce que vous prétendez; mais ce que vous ne voudriez pas, c'est que vous détruisez en même temps la vôtre, en vous faisant regarder comme un homme passionné, qui ne saurait rien souffrir de tout ce qui peut tourner à la gloire d'autrui.

En vient-on à ces censures si ordinaires parmi vous? Comment la passion se saisit-elle d'une occasion si favorable? Si vous n'êtes pas le premier à ouvrir de pareils discours, du moins vous applaudissez-vous de ce que d'autres, en les ouvrant, vous fournissent l'occasion de vous satisfaire. Votre âme se sent saisie de joie, le cœur se dilate, la langue se délie, vous interrompez le récit des autres pour lui donner un tour plus malin, vous êtes mieux instruit qu'eux, vous avez été le témoin oculaire du fait en question, nulle des circonstances n'a échappé à votre souvenir. D'ailleurs combien de censeurs ne s'élèvent point à la fois? Vous diriez que c'est cette foule de faux témoins qui les uns après les autres viennent accuser Jésus-Christ. Chacun se présente pour être ouï, chacun a quelque nouveau trait à reprocher à cet infortuné qui fait la matière de vos entretiens; et quoi qu'il soit défendu de diffamer sur un point un homme déjà diffamé sur un autre, d'un péché qu'on connaît on passe à cent autres qu'on ne connaît point, et tout retentit d'une infinité de voix qui toutes ensemble demandent, comme autrefois les Juifs, qu'on crucifie, qu'on ex-

termine ce séducteur des peuples, ce profanateur du temple, cet appui et ce suppôt de l'enfer.

Les scribes et les pharisiens ne furent point si hardis que vous. Quand Jésus-Christ eut dit à ceux qui se croyaient innocents de commencer à lapider la femme adultère, tous ayant quelque chose à se reprocher se retirèrent les uns après les autres, et laissèrent l'accusée seule avec son juge. Ici vous vous sentez tous coupables; chacun de vous veut cependant jeter la pierre, et si vous vous retirez, ce n'est qu'après avoir accablé cette triste victime qui se trouve malheureusement exposée à la fureur de vos coups. Est-ce donc, bouches médisantes, vous demandé-je ici avec saint Jérôme, que mon opprobre fait votre gloire, et mes vices votre vertu : *Num peccata mea virtutes tuæ sunt ?* Je suis un pécheur, vous le dites, je le dis avec vous; mes péchés se sont multipliés par-dessus les cheveux de ma tête, vous le prétendez ainsi, je l'avoue, je le confesse à ma confusion et à ma honte : *Esto, flagitiosus sum, criminosus sum;* mais par les soins que vous avez de faire connaître mes péchés, empêchez-vous qu'on ne connaisse les vôtres? Dieu aussi bien que les hommes nous connaissent l'un et l'autre; vous parlez de moi, on parle de vous, et tandis que vous n'avez par-dessus moi que vos invectives et vos déclamations, vous passerez pour plus hardi et plus téméraire, mais non plus intègre et plus réglé que moi : *Num peccata mea virtutes tuæ sunt?* Ou n'est-ce point une consolation pour vous, qu'on nous connaisse l'un et l'autre pour ce que nous sommes, c'est-à-dire pour d'insignes et obstinés pécheurs, afin de pouvoir vous vanter que si vous péchez, plusieurs pèchent avec vous ? Comme si vous étiez moins pécheur, parce que vous avez plus d'imitateurs et de complices : *An malorum tuorum putas solatium, si multos tibi similes habeas?* Apprenez de là à fermer les yeux sur les défauts d'autrui, pour ne les ouvrir que sur les vôtres : aussi bien ne couvrez-vous point les vôtres en étalant ceux d'autrui; et si vous voulez que je vous dise la chose comme elle est, tandis que vous déchirez le prochain de votre côté, le prochain vous déchire du sien. Si c'est avec aussi peu de charité, peut-être est-ce avec plus de justice. Quoi qu'il en soit, cette liberté que chacun se donne de médire doit nous faire convenir que nous avons tous un penchant violent à la médisance, et que si nous ne pensons plusieurs fois avant que de proférer notre pensée, il nous est presque aussi naturel de médire que de parler : *Quis est qui non deliquerit in lingua sua?*

Mais ne sera-t-on point arrêté par la difficulté qu'on trouve à médire? C'est encore ici un surcroît d'obligation à nous tenir sur nos gardes, parce que, si on médit par inclination, on le fait en même temps sans peine. Est-il question d'en venir à ces actions honteuses dont l'Apôtre me défend de parler? Un moment suffit pour en former le dessein; mais pour l'exécuter, combien de démarches? Il faut conduire son intrigue de loin, faire jouer différents ressorts, revenir plusieurs fois à la charge, et souvent on a plus de peine à chercher le péché que de plaisir dans le péché, quand on l'a trouvé. Est-il question de dépouiller injustement un concurrent de l'héritage qu'il a reçu de ses pères? Les années entières suffisent à peine pour disposer des juges à prononcer contre leurs sentiments, pour engager des témoins à déposer contre leur conscience, pour fabriquer des titres qui dans leur fausseté portent quelque apparence de vérité ; mais qu'en coûte-t-il de médire? rien du tout, une parole, un geste, un clin d'œil, le silence même, tout parle en cette matière, et en cette matière tout est écouté? Oui, il n'en coûte qu'une parole; et que coûte-t-il de proférer une parole? Notre langue est si souple et si légère, ses mouvements sont si libres et si prompts, qu'elle va pour l'ordinaire plus loin qu'on ne veut; elle s'échappe au premier ordre, quelquefois même sans ordre, jusque-là que souvent vous êtes contraints d'avouer qu'elle prévient votre volonté, et que sa volubilité vous arrache des vérités que vous auriez dû à jamais cacher, d'autant plus dangereuse, que ces blessures ne sont pas moins funestes de loin que de près. Il faut courir après un ennemi, dit saint Chrysostome, pour lui porter le poignard dans le sein. Pour blesser sa réputation, la langue n'a que faire de le suivre; sans changer de place, elle l'atteint en quelque endroit du monde qu'il soit. Pour porter le poignard dans le sein d'un ennemi, il est des temps et des lieux qu'il faut se ménager; tous les temps, tous les lieux sont favorables à la langue médisante; elle ne craint point le public que craint le meurtrier, c'est le public, au contraire, qu'elle aime; elle ne cherche point les ténèbres de la nuit, c'est dans la lumière, au contraire, c'est dans le grand jour qu'elle met ses plus chères délices; elle n'a besoin ni de s'associer une main qui la soutienne, ni de se choisir un terrain qui lui donne quelque avantage : qu'elle soit seule, qu'elle soit accompagnée, dans quelque situation qu'elle se trouve, elle lance son trait, elle porte son coup, et ce n'est jamais au hasard qu'elle le porte, toujours sûre de frapper, quand elle entreprend de le faire. Enfin, un poignard enfoncé dans le sein d'un ennemi mort ne lui arrache pas une seconde fois la vie : la langue le fait mourir même après sa mort, en n'allant remuer ses cendres que pour les représenter comme autant d'objets d'exécration et d'horreur. Etes-vous sur la terre? La langue vous y attaque : *Lingua eorum transiit in terra.* (*Psal.* LXXII.) Etes-vous dans le ciel? La langue ne vous y épargne pas : *Posuerunt in cœlum os suum.* (*Ibid.*) Etes-vous justes? Etes-vous pécheurs? La langue a ses traits contre les uns comme contre les autres : *Beatus qui tectus est a lingua nequam.* (*Eccli.*, XXVIII.)

Et quand même on vous arracherait cette langue portée si naturellement à la médi-

sance, trouvant dans la facilité des moyens tant d'attraits à médire, manqueriez-vous pour cela de voies courtes et aisées pour répandre la malignité de votre venin? On médit par un geste, par un coup d'œil, et souvent on dit plus par ces signes extérieurs que par la plus longue et la plus cruelle satyre. Si vous veniez à nous la bouche pleine d'injures, la passion dont vous paraîtriez animés nous rendrait peut-être suspect ce que vous auriez à nous dire; mais quand nous nous voyons libres, ce semble, de toute affection désordonnée et tranquilles en apparence, et au milieu de cette tranquillité apparente, vous regarder cependant les uns les autres avec certains souris affectés, éclater en soupirs malins, comme si vous aviez pitié de ceux qui, trop crédules, croient à l'aveugle tout ce qu'ils entendent, chercher par mille gestes et par mille mouvements différents à détruire ce qu'on avance, et cela lorsqu'on loue; quand nous vous voyons changer de conduite, lorsqu'on blâme, et sans rien dire, savoir néanmoins également applaudir au médisant, lui déclarer aussi bien qu'à ceux qui l'écoutent par je ne sais quel épanouissement de visage, par je ne sais quelles démonstrations de joie, par je ne sais quels signes d'approbation, qu'il dit vrai, que pouvons-nous faire autre chose, qu'ajouter foi à ce qu'il dit? Son témoignage seul ne nous convaincrait peut-être pas; mais appuyé du vôtre, c'est une espèce de conviction sur laquelle nous croyons pouvoir asseoir nos jugements et régler nos pensées.

Votre silence lui-même est souvent pire qu'un long discours assaisonné de fiel. On se défend contre certaines invectives, qui pour être trop aigres portent leur remède avec elles. Mais comment se défendre contre cette affectation à ne rien dire; qui ayant, ce semble, pour fondement la connaissance de la vérité, nous entraîne comme nécessairement dans les idées du médisant? Comment se défendre contre ces protestations malignes que vous ajoutez souvent à votre silence, déclarant que vous n'avez rien à dire; que tout ce que vous diriez ne ramènerait pas les esprits? Vous aviez cependant en main de quoi détruire la calomnie; vous n'aviez qu'à parler, et vos paroles, comme un soleil brillant, auraient dissipé ces nuages épais, qu'on commençait à répandre sur la réputation du prochain; et faute d'un Daniel qui découvre l'imposture, la chaste Susanne sera opprimée, et l'innocent Joseph accablé, parce qu'il n'est personne qui veuille se charger de sa défense. Quand néanmoins Dieu m'a ordonné d'avoir soin de ma réputation, il ne vous a pas tellement déchargé de ce soin, que vous ne deviez travailler de concert avec moi à la conserver. De mon côté, je ne fais rien pour donner prise à ces serpents dangereux, qui répandent partout la malignité de leur venin; mais à mon insu ils me piquent, ils me déchirent. C'est à vous à courir à mon secours, et autant que j'ai de témoins de mon innocence, autant dois-je avoir de défenseurs, autrement votre silence parle contre moi; et je ne sais, dit saint Bernard, ce qui fait plus de mal, ou celui qui médit, ou celui qui se tait dans une médisance dont il connaît la fausseté. Du moins est-il certain que tous deux travaillent de concert à me flétrir, et se rendent également dignes de mort: *Quoniam qui talia agunt digni sunt morte.* (*Rom.*, I.)

Enfin, on médit avec agrément par rapport à ceux qui écoutent. Ailleurs on s'arme contre le vice, on témoigne de l'aversion et de l'horreur pour ceux qui, publiquement et sans aucun égard pour les assistants, se laissent aller à certains excès que la vertu et l'honnêteté condamnent: ici on reçoit le vice avec applaudissement, on l'anime, et à force de le flatter, on le rend hardi et insolent. Vous connaissez la malignité de ce génie porté naturellement à empoisonner toutes choses par ses paroles; qu'est-il besoin de l'interroger lorsqu'il se tait? Vous le pressez de vous apprendre ce qui se passe de nouveau dans votre ville, c'est-à-dire que vous le pressez de noircir quelqu'un de vos concitoyens. Qu'est-il besoin, quand une fois il a ouvert la bouche, tantôt d'affecter que dans son récit il vous est échappé quelques circonstances qui y paraissent essentielles, tantôt de former des difficultés que vous voyez pouvoir se résoudre sans peine, tantôt d'entreprendre de justifier ce que vous savez ne souffrir aucune justification? C'est-à-dire que vous l'obligez de citer tout ce qu'il a de preuves et de témoins, et de mettre l'affaire dans un si grand jour, qu'on ne puisse ni en douter ni l'oublier.

Cependant, selon saint Paul, celui qui consent à la médisance se rend digne de mort comme celui qui médit: *Non solum qui talia agunt, sed etiam qui consentiunt facientibus.* (*Ibid.*) Et si on est digne de mort pour avoir consenti, pour ne s'être pas opposé à la médisance, que sera-ce d'y avoir coopéré, d'y avoir donné lieu? On vous ordonne de la faire cesser, si vous avez de l'autorité; et souvent c'est cette autorité même que vous faites servir pour y engager. On vous ordonne de détourner le discours, de montrer un visage sévère, de quitter la compagnie, si vous n'avez pas d'autre voie pour remédier au mal; et pourquoi ce visage gai, ces manières insinuantes, ces fréquentes et indiscrètes interrogations? C'est que vous cherchez votre plaisir en faisant celui du médisant. Il n'est rien en effet qu'on écoute plus volontiers. Les bons croient y trouver l'éloge de leurs vertus; les méchants, des exemples qui autorisent leurs déréglements, ou du moins qui en diminuent la honte; et c'est cette assurance que le médisant a de vous plaire qui lui inspire la pensée et la liberté de médire: car malgré l'attrait qu'il trouve dans son péché, si vous le rebutiez, si vous lui fermiez l'entrée de vos maisons comme à un homme contagieux, il serait contraint, ou de changer, ou de se repaître seul de la malignité de ses pensées; mais vous le louez, vous l'encensez. Je dis plus:

savoir faire aujourd'hui avec esprit un compte désavantageux à la réputation d'autrui, est une voie sûre pour s'insinuer partout; et quiconque n'a pas cette adresse, s'il est toléré, du moins est-il regardé comme inutile dans une assemblée, comme un stupide qui n'est bon à rien. Malheureuse langue, qui ne nous est donnée que pour chanter les louanges du Seigneur, faudra-t-il que tu ne nous serves que pour le déchirer dans ses membres, et que tu trouves ta gloire dans la honte dont tu les couvres! Divine loi de mon Sauveur, le médisant qui vous méprise sera-t-il donc honoré parmi nous! Oui, chrétiens, il le sera, et à l'exception de quelques âmes choisies, qui, vérifiant la prédiction du Sage, haïssent et méprisent le médisant, tout le reste se range autour de lui comme autour de ces vaines idoles dont on allait recueillir toutes les paroles avec respect; tout le reste le regarde comme l'ornement et la joie des compagnies, tout le reste lui applaudit, le recherche, le suit. Pour se maintenir dans cette espèce de supériorité que lui donne votre lâche et indigne complaisance, n'est-il pas comme engagé nécessairement à continuer comme il a commencé, à piquer, à mordre, à déchirer?

Il est donc sûr que tout nous porte à la médisance, l'inclination de la nature, la facilité des moyens, les applaudissements de ceux qui nous écoutent. Comment se défendre contre tant d'ennemis joints ensemble? Par une exacte vigilance. Veillez sur votre cœur, veillez sur vos sens, veillez sur les personnes que vous fréquentez. Veillez sur votre cœur: la bouche ne parle guère que de l'abondance du cœur; si le cœur est livré à des passions d'ignominie, les discours seront sans réserve et sans pudeur; s'il est livré à des passions d'envie et de haine, les discours seront satiriques et médisants: aussi n'est-ce guère que par un esprit d'antipathie, de jalousie et d'aversion qu'on médit; et si la réputation du prochain n'est point épargnée dans le monde, c'est que la charité en est bannie. Cependant sur quelque personne que tombent vos médisances, c'est sur votre frère qu'elles tombent: *Adversus fratrem tuum loquebaris.* (*Psal.* XLIX.) Quel égard ne devriez-vous pas avoir pour votre frère; pour un frère, qui comme vous, a le Père céleste pour père et l'Eglise pour mère, qui se nourrit de la même nourriture, qui sont les sacrements, qui aspire au même héritage qui est la gloire? Bouches médisantes, qu'allez-vous faire? Vous allez flétrir votre frère, et la honte de votre frère ne retombera-t-elle pas sur vous? *Adversus fratrem tuum loquebaris.* Eh! grand Dieu! mon frère, dites-vous. C'est un pécheur, c'est mon ennemi. C'est un pécheur? Qu'en savez-vous? Mais quand il serait pécheur, doit-il pour cela être livré à vos traits enflammés? Dieu hait le pécheur, et néanmoins dans la juste indignation qui l'anime contre le pécheur, il vous défend de toucher à sa réputation. Que la charité divine en ce point réveille la vôtre, et vous apprenne à distinguer le péché que nous ne pouvons jamais approuver, de la réputation du pécheur, que nous sommes obligés de ménager. C'est mon ennemi. Et parce que c'est votre ennemi, faut-il que vous vous perdiez pour avoir le plaisir de l'humilier? Si votre sainteté était attachée à sa confusion, il vous serait avantageux de le confondre; mais puisque sa confusion est inséparable de votre péché, que gagnerez-vous? Il sera couvert de confusion devant les hommes, et vous chargé de péchés devant Dieu. Je ne vous dis donc plus précisément de l'aimer; je vous dis de vous aimer vous-même, et autant que vous craindrez de vous perdre, autant vous craindrez de parler.

Veillez sur vos sens: on veut tout voir, on veut tout entendre, et quand on a vu, ou entendu des choses qui scandalisent, on a de la peine à retenir le secret dans son cœur. C'est un feu qui cherche un libre essor: on veut parler de tout, et comme un conte en attire un autre, de ce qui est indifférent, on passe à ce qui est injurieux, et insensiblement on se trouve engagé dans la médisance la plus criante. Ainsi, ou ne parlez jamais du prochain, ou n'en parlez qu'en bonne part. Ce que vous en dites est public, peut-être ne l'est-il pas; mais quand il serait public, outre qu'il y a souvent bien du mal à remettre devant les yeux du monde ce qu'il a entièrement oublié, vous ne vous en tiendrez pas là. C'est un lion que votre langue; elle paraîtra d'abord souple et soumise, mais enfin elle se déchaînera et portera la désolation et le ravage partout.

Veillez en troisième lieu sur les personnes que vous fréquentez. Il en est qui peuvent gâter le cœur le mieux fait, et surprendre les sens les plus vigilants; aussi David, ce prince dont la douceur faisait le caractère, se déclare néanmoins contre le médisant, comme contre un ennemi dangereux à l'Etat et à la société: *Detrahentem secreto proximo suo, hunc persequebar.* (*Psal.* C.) Remarquez: il se contente de refuser sa table au superbe et à l'orgueilleux, de fermer l'entrée de son palais à ceux dont les voies ne sont pas droites; mais pour ce qui est du médisant et même du médisant secret, *detrahentem secreto*, il le poursuit dans sa juste colère, il le bannit de ses Etats, il ne veut ni vivre ni souffrir que ses sujets vivent avec lui, *hunc persequebar.* C'est qu'il sait que le médisant porte partout le feu de la dissension, qu'il trouble les villes et les royaumes entiers, qu'il ne tient pas à lui que le père ne s'arme contre le fils et le fils contre le père; pour cela, il veut l'exterminer comme une peste publique, comme le perturbateur de toute paix, de toute union, *hunc persequebar.* Poursuivez le médisant, à l'exemple du Prophète, déclarez-vous contre lui; il sera contraint de se taire dès qu'il ne sera pas écouté; autrement si vous l'écoutez, vous parlerez avec lui; et après avoir parlé vous demeurerez redevable à votre frère, selon l'expression de l'Esprit-Saint, parce que,

quand on médit, il faut réparer la médisance; mais autant qu'il est facile de la faire, autant et plus encore est-il difficile de la réparer : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous savez quelle doit être la sévérité des jugements de notre Dieu à l'égard de l'homme injuste et ravisseur. S'il se trouve saisi à la mort de ce que l'injustice et la violence lui ont acquis, il n'a ni grâce ni pardon à attendre, et pour quelques biens périssables qu'il a trop aimés, il perdra les biens éternels qu'il devait seuls ambitionner. Ici il ne s'agit ni de terres ni de domaines; il s'agit de la réputation du prochain, qui, aux termes de l'Esprit-Saint, vaut mieux pour lui que tous les trésors du monde. A quoi peut-on s'attendre, si elle n'est réparée? Plus la réputation l'emporte sur les biens de fortune, plus il est dangereux de mourir, sans avoir fait ce qu'on peut pour la rétablir; mais est-il facile de rendre en ce point et à Dieu et au prochain ce qui leur est dû? Jugez-en par la répugnance invincible que nous avons tous à nous dédire, à cause des voies rigides et sévères qu'il faut prendre pour le faire, et par le peu de succès que nous avons, quelque mesure que nous ayons prise. Nous ne pouvons nous résoudre à réparer la réputation; nous ne la réparons presque jamais, quoi que nous fassions. Développons ces deux pensées; nous nous convaincrons que la médisance est un de ces maux que nous devons d'autant plus craindre, qu'ils sont moins susceptibles de remèdes.

Nous ne pouvons nous résoudre à réparer la réputation. Faut-il pour vous en convaincre d'autres preuves que celles que vous avez vous-même devant vos yeux? Rien de si commun dans le monde que la médisance; rien de si rare cependant que la réparation. Cent fois vous avez entendu déchirer votre frère en votre présence; et quand est-ce qu'on est venu à vous pour détruire les idées fâcheuses que vous en aviez conçues? On vous laisse vivre dans votre fausse opinion. On se trouble peu que vous pensiez d'autrui ce que vous voudrez; le mot a été lâché, c'est un mot sur lequel on ne repasse plus, et qu'on laisse courir dans toute une ville, sans se mettre en peine de l'arrêter. C'est que toute la nature se trouble, et qu'elle n'a pas la force de se vaincre à la vue de la difficulté. Dans le cas du vol, la restitution est commandée; mais combien de voies sûres et secrètes pour restituer? Un confesseur peut se charger du dépôt, un confident peut le remettre, et pourvu qu'il passe dans les mains de son maître, il n'est pas nécessaire qu'on en sache davantage. Ici il faut que vous paraissiez vous-même, il faut que vous confessiez votre imposture, si vous avez imposé, votre imprudence, si vous avez révélé des fautes secrètes et cachées, et tout cela par les mêmes voies, dont vous vous êtes servi, ou pour médire, ou pour calomnier. Combien d'obstacles? Qui aura le courage de les surmonter?

Il faut que vous paraissiez vous-même : la réparation n'est point l'affaire d'autrui, c'est la vôtre. Vous avez imputé à votre frère un crime dont il est innocent; c'est à vous de le justifier, et de déclarer même par serment, s'il est nécessaire, que vous avez menti. Que vous avez menti? Quelle peine! Quand nous avons fait une fausse démarche, que ne mettons-nous point en œuvre pour en couvrir les irrégularités? Quand nous avons avancé une proposition, par combien de raisons ne cherchons-nous pas à la soutenir? Il n'est rien que nous craignions tant, que d'avouer que nous nous sommes trompés; se tromper cependant c'est le propre de l'homme, et il ne faut être que ce que nous sommes, aveugles et ignorants, pour nous laisser imposer; mais imposer aux autres, et leur imposer des choses grièves, c'est l'effet d'une malice noire, d'un génie jaloux, envieux, lâche et perfide. Nous ne pouvons nous résoudre à avouer que nous ayons imposé, de peur de montrer trop à découvert toute la bassesse et toute la malignité de notre cœur. Voyez ces deux vieillards qui ont calomnié la chaste Susanne. Cette vertueuse femme proteste de son innocence, elle réclame le ciel et la terre, elle prend Dieu à témoin qu'elle meurt victime de la calomnie; et malgré tous ses cris, ces deux calomniateurs ne peuvent se résoudre à avouer leur imposture. Daniel paraît, il déclare qu'il ne prend aucune part à ce sang innocent qu'on va répandre; il oblige le peuple à se rassembler et à procéder à un second jugement; et malgré tout ce qu'ont à craindre ces deux calomniateurs, ils ne peuvent se résoudre à avouer leur imposture. Ils ne conviennent pas dans leur déposition, ils se contredisent sur le lieu où ils prétendent que le crime a été commis, chacun est persuadé de la fausseté de leurs accusations; et malgré la voix publique qui les condamne d'imposture, ils ne peuvent se résoudre à l'avouer. N'en cherchez point d'autres raisons, que la répugnance insurmontable que nous avons tous à faire un aveu qui doit, comme nous nous l'imaginons, nous perdre de réputation dans l'esprit de tous les hommes. Il en est si peu qui surmontent cette répugnance, que si l'enfer s'ouvrait à nos yeux, nous le verrions plein de ces calomniateurs malins, à qui un malheureux point d'honneur a fermé la bouche, et qui ont mieux aimé laisser le prochain flétri et décrié, que de se garantir, par une humble et sincère retractation, des feux de l'éternité.

Un désaveu si rigide, nécessaire dans le cas de la calomnie, ne l'est pas également dans celui de la simple médisance; le prochain attend cependant de vous quelque réparation. Avouerez-vous sans peine que c'est par imprudence que vous avez parlé, que c'est la passion qui vous a fait parler plutôt que l'équité et la raison? Et si tout cela ne vous réussit pas, surtout auprès des personnes d'esprit, à qui ces manières de justifier sont ordinairement suspectes, au-

rez-vous le courage de leur exagérer la vertu d'un homme dont vous avez exagéré le crime, de diminuer le crime que vous avez exagéré, et de prendre toutes les mesures que pourra vous prescrire un sage et savant directeur, pour faire revivre une réputation que vous avez comme étouffée et éteinte par vos paroles indiscrètes? Souvent la vertu de celui dont vous avez parlé vous fait ombre, et vous craignez de vous abaisser autant que vous l'élèverez. Souvent c'est un homme que vous regardez avec des yeux de mépris; quelle force secrète vous arrachera des éloges dont vous le croyez indigne? Souvent c'est votre ennemi; comment pourrez-vous vous résoudre à lui donner quelques marques d'estime, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à le voir? Qu'il vaudrait bien mieux vous être tû! Vous ne vous trouveriez pas ainsi comme partagé entre votre devoir et l'enfer; vous ne seriez pas ainsi contraint, ou de vous exposer à toutes les rigueurs d'un Dieu irrité, ou de faire un aveu humiliant de votre indiscrétion, de votre imprudence, de votre passion et de cent autres faiblesses que suppose la médisance, et qui toutes paraissent dès qu'il faut réparer une réputation avec le même éclat qu'on l'a enlevée. Je dis avec le même éclat, parce qu'il faut que la réparation se fasse par les mêmes voies par lesquelles on a médit ou calomnié. Quel surcroît de difficultés! Vous avez médit dans le public; ce n'est point assez de vous dédire en particulier: le public doit pareillement être détrompé. La main a signé un libelle diffamatoire; ce n'est point assez que la bouche le désavoue, il faut que la main en signe encore le désaveu. Ce n'est point au reste par des sommes d'argent qu'on répare l'honneur; ce sont des choses bien différentes et fort éloignées, quoique souvent il puisse arriver qu'on soit obligé de faire une double réparation, de rendre honneur pour honneur et biens pour biens: le cas n'est pas extraordinaire. Vous avez décrié injustement un marchand, et cela a ruiné son commerce; vous avez fait passer une personne modeste et vertueuse pour une volage, pour une légère, portée à la dissolution et au libertinage, et cela l'a empêchée de faire un établissement avantageux; vous avez parlé d'un magistrat intègre comme d'un magistrat concussionnaire, et cela l'a fait dépouiller de son emploi. Est-ce assez de réparer la réputation? Ce serait déjà beaucoup si vous la répariez entièrement: mais après tout, nous avons reçu une perte réelle, il nous faut aussi un dédommagement réel, et l'Evangile sur ce point est si sévère, que si l'obligation de réparer l'honneur ne passe pas à vos héritiers, ils entrent dans l'obligation de réparer le tort qu'a fait votre calomnie, et ce n'est qu'après l'avoir réparé qu'ils posséderont avec justice ce que vous leur aurez laissé.

Est-ce ici une morale outrée et qui se débite sans fondement, pour jeter l'embarras et le trouble dans les consciences? C'est une morale enseignée par tous les docteurs. Vous voyez vous-même qu'il n'est pas juste que je languisse dans l'indigence et l'opprobre, parce que vous avez eu le plaisir de parler. Quoi! je verrai tomber sur moi toutes les rigueurs de la pauvreté, je me verrai dégradé, humilié par votre malice, et vous en serez quitte pour quelques protestations sur mon innocence, pour avoir déclaré que vous avez parlé indiscrètement et sans connaissance de cause? Cela ne se peut. Vous m'avez fait un double tort; si je ne reçois une double réparation, les choses ne sont pas dans l'ordre. Et quand même vous n'auriez pas calomnié le prochain, en ceci n'a-t-il rien à attendre de vous? Le péché que vous avez révélé ne devait avoir aucune suite, il ne devait nuire à personne; ceux à qui vous l'avez découvert n'y pouvaient apporter aucun remède; n'y a-t-il pas quelque espèce d'équité que vous dédommagiez ce pauvre artisan à qui, par votre démangeaison de parler, vous avez ôté le moyen de faire subsister sa famille, ce pauvre domestique que vous avez réduit à la triste nécessité de mendier son pain, pour l'avoir noirci sur un fait qui était sans conséquence? Qui néanmoins pense à tout cela? On médit, on calomnie, on noircit, on décrédite son prochain; et que fait-on pour rendre l'honneur et le bien? Rien du tout: c'est qu'il est difficile de réparer la médisance, à cause des voies rigides et sévères qu'il faut prendre pour le faire.

La difficulté de réparer paraît encore mieux dans le peu de succès qu'on y a, quelques voies qu'on ait prises. Un mot est bientôt lâché; mais ce mot une fois sorti de votre bouche n'est plus en votre pouvoir, dit saint Jérôme: *Nescit vox missa reverti.* C'est un mot qui se répand de toutes parts, qui, passant des uns aux autres, est porté de ville en ville, de province en province. Il a été proféré, on l'a cru, on s'en tient là; et malgré tous vos soins, on n'en reviendra jamais. Oui, quand vous vous rétracteriez, comme semblent l'exiger quelques théologiens, non-seulement auprès de ceux à qui vous avez parlé vous-même, mais encore auprès de ceux à qui ces premiers ont fait part de ce que vous leur avez confié; quand par tous les témoignages d'amitié et d'estime vous tâcheriez de détruire ce que vous avez comme édifié par vos paroles, plutôt on croira que vous mentez en justifiant, que de croire que vous avez menti en accusant. C'est le malheur de notre nature: nous croyons le mal sans peine, et une infinité de raisons suffisent à peine pour nous rendre le bien croyable. On ne prétend pas vous obliger à l'impossible, je le sais; mais après tout quel sujet de terreur! Par ma trop grande liberté à parler, cet homme d'honneur est sans crédit et sans appui, cette vertueuse femme est regardée avec mépris, on se défie de sa fidélité; puis-je mourir content, tandis que je vois l'un et l'autre languir par ma faute dans l'infamie et l'opprobre? J'ai fait quelques démarches pour les rétablir; mais qui sait si j'ai fait toutes les démarches nécessaires?

Qui sait si je les ai faites avec toutes les précautions que demandait la délicatesse de l'affaire? Qui sait si je n'ai point cherché à ménager ma réputation, plutôt qu'à couvrir celle d'autrui, et à donner quelque chose aux cris de ma conscience, sans donner à l'équité et à la justice tout ce qu'elles exigeaient de moi? Et quand j'aurais tout fait avec toutes les précautions que demandaient la prudence et le devoir, je laisse cependant un homme d'honneur flétri, une vertueuse femme décriée; puis-je mourir content? *Nescit vox missa reverti.*

D'ailleurs comment réparerez-vous tant de péchés que votre médisance a fait commettre? A votre occasion les familles se sont divisées, et vous les verrez divisées en mourant; à votre occasion elles se sont déchirées par les injures les plus atroces, elles se sont chargées et accablées d'imprécations et de calomnies qu'elles iront renouveler jusqu'aux pieds de votre lit, et mêler avec vos derniers soupirs : pourrez-vous mourir content? Que serait-ce, si par vos faux rapports vous aviez renouvelé parmi nous ces excès de cruauté, qu'attira autrefois à Achimélech et à toute sa maison un Iduméen indiscret ou malin? Nous ne savons pas par quelle fatalité ces deux personnes autrefois si étroitement unies en sont venues à de si grands éclats; les familles qui pleurent encore leur mort, ignorent les motifs qui leur ont mis les armes en main : peut-être que si vous sondiez votre conscience, vous trouveriez que ce sont vos discours qui ont jeté les premières semences de la division: pourrez-vous mourir content? Et quand même vous n'auriez pas à vous reprocher des désordres de cette nature, vous avez pourtant médit, et votre médisance est arrivée aux oreilles de la personne intéressée; comment guérirez-vous la plaie mortelle que vous lui avez faite dans le cœur? Vous l'avez frappée dans l'endroit le plus sensible, et elle s'est laissée aller à toute la fureur de son ressentiment; elle a parlé à son tour, elle a vomi contre vous ce qu'elle savait et ce qu'elle ne savait pas; elle s'est engagée dans mille intrigues pour vous nuire, elle est encore outrée, et toutes les soumissions que vous pourrez, ou que vous devez lui faire, ne la désarmeront pas : peut-être qu'à votre occasion elle mourra damnée. Encore un coup, pourrez-vous mourir content? *Nescit vox missa reverti.*

Que notre langue, Seigneur, s'attache à notre palais plutôt que de divulguer les défauts et les vices d'autrui! Que plutôt nous perdions la parole que de nous en servir à d'autres usages qu'à ceux qui peuvent tourner à votre gloire! C'est la résolution que doit former tout homme à qui il reste encore un peu d'honneur, un peu de charité, un peu de crainte de Dieu. Je dis d'honneur; car après tout, il n'est rien de si indigne d'un honnête homme, rien de si lâche, que d'attaquer une personne, qui, pour n'être pas présente, n'est pas en état de se défendre; rien de si bas que de se plaire éternellement, comme des animaux immondes, dans l'ordure et la boue. Tel est cependant le plaisir du médisant; son esprit est toujours occupé, sa bouche toujours pleine de tout ce qu'il y a de plus honteux, de plus infâme dans la conduite du prochain. Je dis de charité, et de charité pour vous, autant que pour les autres; pour vous, car dès que vous avez la réputation de médisant, on se donne la liberté de médire de vous-même; et parce qu'il importe de prévenir le public, de peur qu'il ne se laisse surprendre, on vous fait passer pour un fourbe, pour un imposteur, on tâche de vous détruire afin de vous mettre hors d'état de détruire les autres, et souvent il arrive qu'on est si bien instruit sur votre compte, que, dès qu'on vous voit ouvrir la bouche, on s'attend à vous entendre prononcer ou une médisance, ou une calomnie; de charité pour les autres, car que vous en reviendra-t-il, quand vous verrez votre frère réduit à se cacher, toute une famille en combustion, le désordre partout, l'ami séparé de l'ami; l'épouse se défiant de la fidélité de l'époux, l'époux se tenant en garde contre l'épouse, les états les plus saints de l'Eglise méprisés, le prêtre, le religieux déshonoré, que vous en reviendra-t-il? Je dis enfin de crainte : s'il faut rendre compte à Dieu d'une parole oiseuse, d'une parole dite comme au hasard et sans aucune bonne fin, épargnera-t-on tant de paroles de médisance concertées par la jalousie, proférées par la haine, et qui ne peuvent sortir de votre bouche, que pour porter la mort dans votre cœur, et la honte sur le visage de ceux qu'elles attaquent? Qu'il sera dur de se voir damné pour un mot, pour un mot qu'on pourrait supprimer, pour un mot qui souvent même devant le monde tourne à notre confusion! Ainsi, conclut saint Bernard, *peccatis tuis detrahe.* Vous avez tant de choses à reprendre chez vous; tournez votre zèle de ce côté-là, il sera employé plus utilement et sans danger. Que vous importe que les autres ne soient pas ce qu'ils doivent être, tandis que ce n'est pas à vous à répondre de leur conduite? Mais il vous importe d'être tel que vous devez être; et tandis que vous ne l'êtes pas, c'est sur vous que vous devez exercer votre censure. Qui êtes-vous? Apprenez-le aujourd'hui, si vous ne le savez pas; peut-être un négociant sans bonne foi, peut-être un magistrat sans équité, peut-être un père de famille sans vertu, peut-être un chrétien sans religion. Vous voulez reprendre, vous voulez critiquer: *Peccatis tuis detrahe;* rentrez dans votre intérieur, et là prononcez avec toute la sévérité que demande le désordre de vos affaires; là, tournez contre vous ces airs de rigueur que vous prenez si mal à propos contre les autres; là, condamnez-vous aussi impitoyablement que vous condamnez vos frères; alors vous vous trouverez coupable par tant d'endroits, que vous déchargeant de ces soins inutiles que vous prenez du prochain, vous ne penserez qu'à réformer votre conduite et à acquérir cette pureté si nécessaire à tous ceux qui veulent

un jour chanter les miséricordes de notre Dieu dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXXV.

Pour le lundi de la troisième semaine de Carême.

SUR LA PRÉDESTINATION.

Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua. (*Luc.*, IV.)

Faites ici dans votre patrie tant de grandes choses que nous savons que vous avez faites à Capharnaum.

Quel mystère, Messieurs, et que penser de cette conduite du Sauveur ? Il opère des prodiges à Capharnaüm, et il n'en veut point opérer dans sa patrie. N'est-ce point qu'il est certaines âmes dont il se décharge entièrement pour donner à d'autres toute son attention et tous ses soins? C'est ce qu'il semble vouloir nous dire lui-même, non-seulement en ne donnant aucune preuve de son pouvoir à ses concitoyens, mais encore en rappelant les égards qu'on a pour des étrangers, tandis que les domestiques sont comme livrés à leur mauvaise destinée. Ce n'est point là cependant ce que nous pouvons conclure ni des paroles, ni de la conduite de Jésus-Christ en cette rencontre, et notre évangile lui-même, qui semble donner lieu à des pensées de cette nature, suffit seul pour les détruire et les confondre. La veuve de Sarephta soulagée seule dans le temps de la famine, Naaman guéri seul parmi tant de lépreux qu'il y avait dans Israël, les prodiges opérés à Capharnaüm, et refusés à Nazareth, tout cela peut prouver que Jésus-Christ a ses prédilections, mais il ne prouvera jamais qu'il est certaines âmes à qui il n'a ni secours ni grâce à accorder; ce fut à une Sidonienne qu'Elie fut envoyé, ce fut à un Syrien qu'Elisée fut envoyé; mais l'un et l'autre prêchaient dans Israël.

Jésus-Christ prêchait et agissait dans Nazareth; s'il n'y guérissait pas les malades, et s'il n'y ressuscitait pas les morts, en voilà assez pour justifier la Providence, et nous convaincre que si nous n'avons pas les mêmes moyens, les mêmes secours, nous en avons tous assez pour atteindre à la fin qui nous est proposée.

Ce n'est donc point des bontés de notre Dieu que nous devons nous défier; c'est de notre mauvaise volonté. Dieu ne ferme le ciel à personne; il ne ferme sur personne le trésors de ses grâces; nous n'avons qu'à ouvrir nos cœurs, nous en sentirons les effusions. Mais une doctrine de cette nature n'est pas du goût de je ne sais combien d'esprits présomptueux, qui veulent entrer dans les mystères du Seigneur, et soumettre à leurs décisions ce qu'il ne nous est pas même permis de sonder. Ils vont donc comme fouiller jusque dans le sein de la Divinité, et au lieu d'y reconnaître un fonds inépuisable de bonté, ils n'y découvrent qu'une bonté limitée, et qui, réduite à quelques particuliers, livre le reste à tout ce que la justice peut avoir de sévérité et de rigueur. Laissons-les parler et tenons-nous-en sur ce point à la maxime de saint Augustin. Notre affaire, dit ce Père, n'est pas de disputer des desseins de Dieu sur notre prédestination et notre salut; notre affaire est d'écouter la voix de Dieu, qui nous invite à être du nombre des prédestinés et à nous sauver : *Oves vocem audiunt, non disputant.* En disputant sur les desseins de Dieu, on se perd : premier point. — En écoutant sa voix, on se sauve : second point.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est sûr que personne ne peut connaître les desseins de Dieu, ni entrer dans les conseils de ce Maître souverain, qui règle tout avec poids et mesure, mais toujours d'une manière si relevée et si peu proportionnée à nos faibles lumières, que tout ce que peut faire l'homme du monde le plus éclairé, c'est d'adorer les vues de cette sagesse suprême qui ne serait pas la sagesse d'un Dieu, si l'esprit humain la pouvait comprendre. Mais si, en général, tous les desseins de Dieu sont impénétrables, ceux qu'il a sur ses élus sont des mystères cachés que nous ne pouvons sonder, sans nous attirer le malheur dont l'Esprit-Saint menace, dans les *Proverbes*, ceux qui, osant approfondir la grandeur de la majesté divine, se trouvent enfin accablés sous le poids de sa gloire.

Voici ce que nous en savons, et à quoi nous devons nous en tenir. Dieu veut sauver tous les hommes, et il s'explique si clairement sur ce sujet dans ses divines Ecritures, qu'il faut nécessairement ou s'aveugler pour ne pas voir, ou chercher à désespérer les fidèles, pour soutenir, comme l'ont osé faire quelques esprits audacieux, qu'il est des âmes qui, maudites et rejetées indépendamment de toutes leurs œuvres, ne semblent avoir été faites que pour servir de victimes à la colère divine. Jésus-Christ s'est livré pour nos péchés, et non-seulement pour nos péchés, reprend saint Jean, mais encore pour les péchés de tout le monde : *Non pro nostris tantum, sed pro totius mundi.* (I *Joan.*, II.) Et pourquoi se serait-il livré pour les péchés de tout le monde, s'il n'eût pas voulu que tout le monde pût se sauver? Quoi, mon divin Maître, vous aurez répandu votre sang pour tous les pécheurs du monde, et vous n'aurez pas voulu que tous les pécheurs du monde recueillent le fruit de ce sang précieux ? Il faut, ou rejeter l'autorité de saint Jean, ou dire que Jésus-Christ se contredit dans ses volontés, ou avouer que Dieu veut sauver tous les hommes : *Nolens aliquos perire* (II *Petr.*, III), ajoute saint Pierre; le Dieu que nous adorons est un Dieu qui ne veut la perte de personne, qui ne veut point, comme le prétendent tant de distributeurs injustes des dons et des châtiments de Dieu, qu'il y en ait dans chaque sexe, dans chaque âge, dans chaque état, qui par l'effet d'une réprobation prévenante et indépendante de toutes leurs œuvres, soient exclus de son royaume et condamnés aux flammes de l'enfer : *Sed omnes ad pœni-*

tentiam reverti. (II *Petr.*, III.) Dieu veut, au contraire, que nous retournions tous à lui par la pénitence, que nous quittions toutes ces routes d'iniquité qui conduisent à la mort, pour rentrer dans ces routes de vertu et de sainteté, qui conduisent à la vie. Et comment Dieu pourrait-il vouloir que tout pécheur se convertisse, sans vouloir que tout pécheur se sauve? La conversion n'est-elle pas la voie sûre pour arriver au salut! Et quiconque a quitté son péché n'a-t-il pas un droit incontestable à la gloire? Écoutez enfin l'Apôtre qui, exhortant son disciple Timothée à prier pour les princes et pour les rois, qui étant alors infidèles semblaient être par là même plus éloignés du bénéfice de la rédemption, conclut enfin que cette prière est agréable au Sauveur notre Dieu; et pourquoi? Parce que ce Dieu Sauveur veut sauver tous les hommes : *Hoc enim bonum est, et acceptum coram Salvatore nostro Deo, qui omnes homines vult salvos fieri?* (I *Tim.*, II.) Sur quoi, je vous demande, dans laquelle de ces deux propositions se trompe l'Apôtre? Est-ce dans celle qui nous assure que la prière qu'on fait pour les infidèles est agréable à Dieu, ou dans celle qui nous assure que Dieu veut sauver tous les hommes? Ou toutes deux sont nécessairement vraies, ou toutes deux sont nécessairement fausses. S'il est faux que Dieu veuille sauver tous les hommes, il est pareillement faux que la prière qu'on lui fait pour des hommes qu'il ne veut pas sauver lui soit agréable : nous ne souffrons qu'avec peine qu'on nous demande grâce pour ceux à qui nous n'en voulons point faire. Mais s'il est vrai que la prière que nous faisons pour les plus grands pécheurs est agréable à Dieu, il est pareillement vrai que Dieu veut sauver les plus grands pécheurs. Un père qui écoute volontiers ceux qui lui parlent en faveur d'un fils rebelle, ne passe pas parmi nous pour un homme déterminé à n'en revenir jamais; au contraire, on le regarde comme à demi gagné, dès qu'il reçoit volontiers ceux qui négocient la paix. Mais sans recourir à tant de raisonnements et d'autorités, si ceux qui jugent si mal de la miséricorde divine ne lui donnent des bornes que pour eux-mêmes, qu'ils se perdent faute d'espérer; ils se font un Dieu farouche et cruel, il est juste qu'ils en éprouvent les rigueurs : pour nous, nous connaissons mieux jusqu'où va sa charité, et nous comptons tellement sur ses bontés, qu'autant que nous sommes sûrs qu'il nous a faits, autant nous sommes sûrs qu'il ne nous a faits que pour nous sauver. Oui, c'est pour cela qu'il vous a faits, et il veut tellement vous sauver, qu'il le veut dans toute la sincérité de son cœur; bien différent de ces esprits fourbes et trompeurs qui semblent vouloir ce qu'ils ne voudraient pas, et souhaiter ce qu'ils craignent le plus.

Si Dieu ne voulait pas sincèrement nous sauver, pourquoi nous déclarerait-il chez Ezéchiel, qu'il ne veut point la mort de celui même qui meurt? Pourquoi nous inviterait-il dans toutes ses divines Écritures à rentrer dans nous-mêmes, et à retourner à lui par une vraie et parfaite conversion de cœur? Disons-le, nous adorerions un fantôme de Divinité, si nous adorions un Dieu qui voulût nous sauver, mais qui ne le voulût pas sincèrement. Dès qu'on ne veut pas sincèrement une chose, on ne la veut pas, et dire qu'un Dieu veut et ne veut pas, c'est dire qu'il n'est pas Dieu. Enfin, Dieu, autant qu'il est en lui, veut dans un sens sauver efficacement tous les hommes, en leur donnant à tous les moyens pour arriver au salut. Aussi fait-il lever son soleil sur les méchants, comme sur les bons; aussi éclaire-t-il tout homme qui naît, et il n'est personne, dit saint Augustin, dont la volonté ne soit prévenue et préparée par les dons de la grâce. La raison en est évidente, supposé la volonté sincère que Dieu a de nous sauver tous, parce que, comme sans lui nous ne pouvons pas opérer notre salut, il faut nécessairement qu'il vienne à notre secours : autrement sa volonté serait vaine et illusoire, l'effet supposant toujours sa cause, et la fin devenant impossible, dès qu'on n'a pas les moyens pour y atteindre.

Il est vrai, cependant, qu'il y a dans Dieu une prédestination à l'égard de ses élus, ou une providence particulière, par laquelle sont infailliblement sauvés ceux qui se sauvent; non point que Dieu fasse violence au juste, ou qu'il abandonne le pécheur; souvent le pécheur a plus de grâces, et des grâces plus fortes que le juste; mais c'est que l'un se rend, tandis que l'autre s'obstine; et s'il faut reconnaître dans Dieu un discernement entre l'élu et le réprouvé, il faut bien se donner de garde, dit saint Augustin, et après lui saint Bernard, de nier la coopération de la volonté, comme si elle ne contribuait en rien à l'ouvrage que la grâce a commencé. Dieu distingue ceux qui doivent être à lui, en leur donnant une grâce qu'il prévoit devoir être fructueuse et efficace par leur coopération et leur fidélité, en la leur donnant avec une complaisance secrète qu'il ressent de voir que la semence tombe sur une bonne terre, et que le talent, au lieu d'être enfoui, va être mis à profit. Est-ce sa faute, que sa grâce soit stérile dans les autres? *perditio tua ex te* (*Osee*, XIII), nous dit-il par la bouche du prophète Osée. Si je vous refusais tout secours, si le secours n'était pas suffisant, vous auriez quelque lieu de vous plaindre; mais entrons ensemble en jugement, comptez ce que vous avez reçu, produisez ce que vous avez rendu. Je vous ai appelé, et vous n'avez pas répondu; je vous ai pressé, et vous vous êtes roidi. Est-ce à moi? Est-ce à vous que vous devez imputer votre perte? Si vous périssez, prenez-vous-en à vous-même; je n'y entre pour rien, ou si j'y ai quelque part, ce n'est que parce que je vous ai prévenu de mille secours, qui vous rendent inexcusable, et qui justifieront éternellement et ma providence et ma justice; ma providence, par les voies que j'ai mises en œuvre pour toucher votre cœur; ma justice, par le droit que j'aurai de punir un cœur rebelle et obstiné : *per-*

ditio tua ex te. Et voilà encore un coup ce que nous devons nous contenter de savoir, toute autre recherche ne peut servir qu'à nous jeter dans des difficultés insurmontables, de ces difficultés dans le blasphème et l'impiété, du blasphème et de l'impiété dans le désespoir, et l'abandon total de notre salut. Entrons dans le détail; vous en conviendrez avec moi.

Qui sommes-nous donc pour nous ériger en juges de ces matières relevées que l'Ecriture a comme enveloppées sous des ombres mystérieuses, que les Pères n'ont traitées qu'avec frayeur, que l'Apôtre lui-même a voulu, ce semble, dérober à notre connaissance, en ne s'expliquant sur ce sujet que par des termes d'admiration : *O altitudo divitiarum.* (*Rom.*, XI.) O sublimité des richesses et de la science de notre Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables! Qui pourrait se flatter d'en découvrir la profondeur et les abîmes? *O altitudo!* Quand vous aurez expliqué le vol des oiseaux dans les airs, puis-je vous dire avec le Sage, la course rapide d'un vaisseau sur les flots d'une mer agitée, l'impétuosité des vents et autres phénomènes de cette nature, qui depuis si longtemps fatiguent les plus grands génies, alors montez sur le trône du Tout-Puissant, et là décidez en maîtres des vues de sa sagesse et de sa providence. Encore me trompé-je. Quand, plus éclairés que tout ce qu'il y a jamais eu de philosophes et de savants, vous auriez comme fouillé dans les entrailles de la nature, et développé ce qu'elle a de plus mystérieux et de plus caché, vous devriez craindre d'entrer dans les voies impénétrables de son auteur, et de vouloir concilier sur vos faibles et courtes lumières la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme, la force de la grâce avec l'indifférence, ou le pouvoir qu'a la volonté de se rendre ou de résister, le désir sincère que Dieu a de sauver tous les hommes avec la réprobation assurée de plusieurs d'entre eux. Sont-ce là des points que vous deviez agiter dans vos assemblées, et qui puissent être examinés par des personnes que nous savons avoir à peine la première teinture des sciences, et que nous voyons souvent errer sur les principes les plus communs de la religion?

Sans doute Dieu sait et prévoit tout. Malgré cette prescience, vous êtes libres; ces deux vérités sont également certaines. Mettez-les dans leur jour, vous qui vous attribuez le droit de juger de tout, et qui croyez d'abord avoir résolu une difficulté si embrouillée, ou en niant la prescience et en faisant ainsi un Dieu aveugle pour établir la liberté de l'homme, ou en niant la liberté, et en ôtant ainsi à l'homme ce qu'il a de plus essentiel, pour établir la souveraineté de Dieu. Comme s'il n'y avait point d'autre voie pour maintenir l'une et l'autre dans l'ancienne possession de leurs droits! Sans doute il en est, mais voies, où les théologiens n'ont d'autre guide que la foi. S'ils raisonnent sur des points si relevés, ce n'est que conséquemment aux oracles d'une autorité si respectable et si sacrée; bien différents de vous, qui, pour appuyer un raisonnement trompeur, commencez par rejeter les décisions de l'Eglise, et n'établissez votre fausse doctrine que sur les ruines de l'Evangile. Mais, quand ces humbles savants nous ont dit que les choses seront, non parce que Dieu les connaît, mais que Dieu les connaît, parce qu'elles seront, à peu près, comme vous n'êtes pas dans cette Eglise, parce que je vous y vois, mais que je vous y vois, parce que vous y êtes; mais, quand ils nous ont dit, que si Dieu, comme un grand miroir, représente nécessairement tout ce qui paraît devant lui, il ne représente néanmoins que ce qui paraît, en sorte qu'il dépend de la créature d'empêcher dans le temps que Dieu n'ait prévu son action de toute éternité, parce que son action étant l'objet de la connaissance de Dieu, dès que vous ôtez l'objet, vous ôtez la connaissance; quand ils nous ont dit tout cela, croient-ils avoir pénétré le mystère, et débrouillé toute la difficulté? Ils retournent à leur premier principe, qui est la foi, ils captivent leur entendement, ils admirent, ils adorent : *O altitudo!*

Sans doute encore, la grâce peut tout : la volonté néanmoins peut résister à la grâce. Quel autre embarras pour ces esprits orgueilleux, qui tantôt veulent établir la grâce sur les ruines de la liberté, tantôt établir la liberté sur les ruines de la grâce, et qui par là détruisent également toutes deux, en leur attribuant des prérogatives que l'auteur de la grâce et de la liberté n'a accordées ni à l'une ni à l'autre! Les théologiens savent accorder aux dons de Dieu ce qui leur convient, sans ravir à la liberté de l'homme ce qui lui est dû. Ils avouent donc que la grâce est nécessaire pour consommer l'ouvrage de la sainteté; qu'elle est nécessaire pour le continuer, pour le finir et le conduire au point de sa perfection; mais ils ne croient pas que la grâce agisse seule; saint Paul qui demande la coopération de la volonté, les démentirait et les convaincrait d'égarement et de fausseté. Ainsi, selon leurs expressions, l'une excite, l'autre se réveille; l'une appelle, l'autre répond; l'une anime, et l'autre agit; et s'unissant ainsi ensemble, elles font un homme fidèle et qui coopère aux desseins de la bonté de Dieu. Mais comment se réunissent ces deux causes pour produire leur effet? Qui s'est jamais trouvé dans les conseils du Seigneur? *O altitudo!*

Sans doute Dieu n'a rien plus à cœur que notre salut; cependant, nous ne serons pas tous sauvés, et quoi qu'il puisse nous donner toujours des grâces avec lesquelles nous vaincrions infailliblement, souvent il nous en donne avec lesquelles il prévoit que nous nous laisserons vaincre. Dans les malheureuses productions de ces esprits gâtés, que vous avez éternellement entre vos mains, qu'y trouvez-vous qui puisse donner quelque jour à une vérité si terrible? Les théologiens soutiennent que Dieu, voulant notre salut, ne le veut pas indépendamment de

notre libre arbitre; ils soutiennent qu'il n'est point de grâce, qui, par la coopération de notre volonté, ne puisse produire l'effet pour lequel elle est donnée; qu'il en est cependant plusieurs qui par notre lâcheté et notre malice ne produisent rien, et demeurent stériles et infructueuses. Mais par quel étonnant prodige arrive-t-il que de deux hommes qui ont les mêmes secours, qui se trouvent dans les mêmes circonstances, l'un se sauve et l'autre se perd? C'est que l'un se rend, tandis que l'autre s'obstine. Mais par quel prodige encore plus étonnant arrive-t-il que l'un s'obstine, tandis que l'autre se rend? *O altitudo!* La volonté a ses mystères aussi bien que la Providence, et malheur à celui qui, abandonnant les principes de l'Evangile, prétend soumettre l'une et l'autre à ses faibles raisonnements!

Cependant, dans cette multitude de secours que Dieu a dans les trésors de ses richesses, il en est auxquels nous aurions coopéré; pourquoi nous les refuser et user ainsi à notre égard d'une réserve qui semble nous dire qu'on nous a abandonnés? Comme c'est ici le comble de la difficulté, c'est aussi le point que nous devons le moins sonder; Dieu partage ses dons comme il lui plaît, et s'il fait grâce aux uns, il ne fait point de tort aux autres. Avouons-le cependant à notre confusion : nous n'avons pas les grâces avec lesquelles nous agirions; et pourquoi abusons-nous des grâces avec lesquelles nous pouvons agir? Si Dieu se retirait tout à fait, s'il nous abandonnait à notre mauvaise destinée dans le besoin indispensable où nous sommes de son secours, nous aurions, ce semble, quelque lieu de nous plaindre; mais il se joint à nous, il nous anime, il nous sollicite, et rien ne peut nous ébranler. Attendons-nous qu'il vienne nous arracher de force à l'objet de nos passions, et nous mettre, comme malgré nous, dans le chemin de la vertu? Pharaon s'endurcit, tandis que David gémit; Judas se livre à la fureur de son désespoir, tandis que Pierre éclate en gémissements et en soupirs. Qui a été pressé plus vivement? je vous en fais les juges. A peine le prophète a déclaré à David son péché, que David, touché, demande grâce; et après une infinité de prodiges opérés par Moïse, Pharaon persiste dans son endurcissement. A peine Jésus-Christ a regardé Pierre dans le prétoire, que Pierre pleure amèrement; et après tout ce que Jésus-Christ a donné à Judas de marques d'amitié et de tendresse, ce malheureux disciple ne laisse pas de mettre le comble à son péché en désespérant des bontés de son maître. Tant il est vrai, conclut saint Fulgence, que si Dieu est miséricordieux à l'égard de l'élu, il n'est pas injuste à l'égard du réprouvé, et que s'il reçoit l'un parce qu'il a mis le talent à profit, il ne rejette l'autre que parce qu'il a enfoui le talent qu'il avait reçu; d'où nous devons apprendre, non point à disputer sur les desseins de Dieu, mais à profiter de tous les moments qu'il daigne nous accorder. Celui que vous perdez en disputant est peut-être celui d'où dépend votre éternité. On ne demande pas au chrétien qu'il raisonne, mais qu'il agisse; et quand on lui a donné le discernement, ce n'est point afin qu'il sonde ce qui est au-dessus de lui, c'est afin qu'il sache distinguer les différents esprits, et rejeter un esprit de présomption qui le perd pour s'en tenir à un esprit d'humilité qui le sauve. Si, néanmoins, il faut donner quelque chose en ceci à la raison, et justifier des jugements d'ailleurs justifiés par eux-mêmes, quand je me vois exposé à tomber dans ces tristes circonstances où peut-être je n'aurai qu'une grâce qui, par ma faute, me laissera dans ma première révolte, je recours à mon indignité, et tremblant sous une justice qui ne me doit rien et une miséricorde que j'ai lassée, si on me traitait, me dis-je à moi-même, comme ces anges rebelles qui trouvèrent leur perte dans leur première chute, qu'aurais-je à faire, grand Dieu, qu'à gémir sur mon malheur, et qu'à avouer que vos jugements ne sont qu'équité? Je suis né enfant de colère et les armes à la main contre mon légitime souverain; j'ai soutenu cette première révolte par une guerre opiniâtre qui a duré autant que ma vie. Ne vous sera-t-il jamais permis, Seigneur, de montrer ce que vous pouvez sur des vases d'ignominie? Pour ménager votre créature, serez-vous éternellement contraint, ou de faire violence à votre miséricorde, ou de suspendre les effets de votre justice? Vous pouvez m'effacer du livre de vie, je l'ai mérité; j'espère cependant que vous ne prendrez pas à mon égard une résolution si terrible, et que vous penserez moins à ce que j'ai été qu'à ce que vous êtes. Mais parce que mon espérance me confondrait, si j'oubliais ce que j'ai mérité, j'avoue que l'enfer est tout ce qui m'est dû, et que, si j'ai quelque autre sort, ce n'est que parce que vous vous relâchez de vos rigueurs en faveur de ce vil et méprisable pécheur, pour qui vous conservez encore quelque reste de bonté. Des sentiments de cette nature, qui doivent nous être communs à tous, arrêtent les égarements d'un esprit curieux, le tiennent dans la crainte et désarment souvent le ciel.

Le second abîme où nous entraînent ordinairement les discussions dangereuses sur le grand mystère de la prédestination, c'est le blasphème et l'impiété. Comme ce n'est pas en cherchant qu'on découvre quelque chose sur ce point, plus on avance, plus on trouve de difficultés, et plus on trouve de difficultés, plus on est tenté de douter de la bonté divine, de l'étendue et de l'efficacité de la passion de Jésus-Christ, et, après bien des tours et des détours, on en vient enfin jusqu'à se faire un tyran de notre Dieu, et de notre Rédempteur un distributeur avare de ses dons et de ses grâces. Nous sommes tous ainsi faits; au lieu de nous accuser nous-mêmes, nous cherchons toujours quelqu'un sur qui nous puissions faire retomber nos disgrâces, et, comme si nous trouvions de l'iniquité dans notre Dieu, nous ne craignons pas de lui attribuer ce qu'il y a de

mauvais dans nous, afin de pouvoir nous justifier à ses dépens, Ainsi, après nous être demandé si nous sommes des élus ou des réprouvés, si nous serons placés à la droite ou à la gauche, au lieu de rentrer dans le secret de notre cœur pour y reconnaître, dans toute la sincérité dont nous sommes capables, que si nous sommes de ceux qui doivent être rejetés, ce n'est que parce que nous avons nous-mêmes franchi toutes les bornes du devoir, et rebuté un Dieu qui, malgré notre indignité, s'attachait à nous rechercher, nous commençons à douter des desseins de Dieu sur notre salut. Comme s'il ne pensait qu'à sauver quelques âmes choisies et privilégiées, comme si ses divines Ecritures ne devaient pas être interprétées dans toute l'étendue que leur donnent l'Eglise et les Pères. Peut-être Dieu n'a sur moi que des conseils de sévérité et de rigueur; peut-être ai-je fermé sur moi les trésors de ses grâces; peut-être suis-je de ces malheureux à qui il a juré, dans sa colère, qu'ils n'entreront jamais dans le lieu de son repos. Encore serait-ce peu si ce n'étaient là que de ces pensées passagères qui procèdent de la crainte plutôt que de la défiance. Comme il faut opérer son salut avec frayeur, pourvu qu'on n'attribue rien à Dieu qui lui fasse tort, il est toujours utile et avantageux de craindre; mais craindre, comme font quelques-uns, non le déréglement de leur volonté, mais les arrêts immuables d'une justice farouche; mais se repaître et se nourrir de ces pensées injurieuses à une bonté qui, lors même que nous l'insultons, a encore sur nous des pensées de paix; mais se regarder comme condamné, tandis qu'on n'a rien plus à cœur que de prononcer sur nous des sentences de grâce; mais marcher entre deux éternités et se croire réservé pour une éternité malheureuse; quelle peine pour une âme qui sait par sa foi ce que c'est qu'être éternellement malheureuse! Mais quelle injustice faite à un Dieu, qui ne peut en être cru lorsqu'il nous jure que quand une mère pourrait oublier l'enfant qu'elle a mis au monde, il ne nous oublierait pas lui-même; qu'en quelque jour que nous revenions à lui, il est prêt à nous recevoir; que s'il a creusé dans l'abîme un lieu de supplice, c'est plus pour arrêter nos désordres que pour les punir, ou que, si c'est pour les punir autant que pour les arrêter, ce n'est que quand on meurt sans les avoir pleurés et être revenu au Dieu de miséricorde qui est toujours prêt à recevoir le pécheur! Faut-il donc, ô mon Dieu, qu'aux dépens de notre repos nous tâchions de vous ravir cette bonté qui fait comme le plus glorieux apanage de votre divinité, et que nous aimions mieux, en rejetant l'autorité de votre divine parole, nous mettre par notre propre choix dans le nombre des réprouvés, que d'espérer, en comptant sur cette même parole qui nous proteste partout qu'il ne tient qu'à nous de nous sauver?

On va plus loin, et comme si ce n'était pas déjà trop d'avoir blasphémé dans le secret ce qu'on ignore, on répand son venin dans le public, et autant que nous trouvons aujourd'hui de ces demi-savants présomptueux, autant presque trouvons-nous d'ennemis déclarés de la miséricorde divine, qui, se constituant les arbitres de la vie et de la mort, condamnent aux flammes, précipitent en enfer de leur propre autorité, et prétendent avoir prononcé des arrêts irrévocables quand ils ont soutenu devant une assemblée ignorante que Dieu voulant toujours efficacement ce qu'il veut, s'il en sauve quelques-uns, c'est parce qu'il les veut absolument sauver; que s'il en damne quelques autres, c'est parce qu'il les veut absolument damner, et qu'il a aussi peu d'égard à leurs œuvres et à tout ce qu'ils peuvent faire que s'ils étaient déjà dans ces régions de ténèbres où il n'est permis à personne de travailler.

De pareils blasphèmes ne sont point aujourd'hui nouveaux dans le monde. On les débite dans vos assemblées, vos cercles en retentissent; vous les avez entendus, vous en avez été scandalisés. Mais de tels principes quelle conséquence! S'il en est que Dieu ne veut pas sauver, il en est donc aussi de qui il ne veut pas être servi? On l'avoue, et soutenant un mensonge par un autre mensonge, pour établir que Dieu ne veut pas être servi de ceux qu'il réprouve, on tâche d'établir qu'il leur est impossible d'observer les préceptes. Il en est donc aussi à qui la grâce manque, de peur, ce semble, qu'avec ce secours ils ne se tirent de la masse de perdition par leur repentir ou qu'ils ne se soutiennent dans les voies de la justice par l'intégrité de leur conduite? On en convient encore, et on met l'homme dans un état où, abandonné à lui-même, il ne peut faire autre chose que s'égarer et se perdre. Il en est donc aussi qui sont nécessités et entraînés malgré eux au péché? On souscrit à une conséquence si monstrueuse, et on ne craint pas de nous représenter notre Dieu comme l'auteur du péché. Il en est donc aussi pour qui Jésus-Christ n'a pas prié et vers qui, attaché à sa croix, il n'a pas étendu ses bras de miséricorde? On ne rougit point, divin Sauveur, de vous outrager jusqu'à cet excès, et de vous faire signer des arrêts de mort tandis que vous répandez tout votre sang pour nous donner la vie. Mais dans de pareils blasphèmes, combien de contradictions! Comment Dieu peut-il nous menacer de mort si nous violons la loi et nous mettre dans l'impossibilité de l'observer? Comment peut-il exiger que nous pratiquions tout ce qu'un cœur chrétien peut lui devoir de différents actes de vertu et nous refuser la grâce nécessaire pour les pratiquer? Comment peut-il nous défendre le péché et nous engager en même temps à le commettre? A moins qu'on ait perdu jusqu'à la première lueur de la raison, ne doit-on pas voir et sentir que nous proposer un Dieu ainsi fait, c'est vouloir nous persuader qu'il n'est pas Dieu? Comment Jésus-Christ pourrait-il s'appeler le Sauveur de tous les hommes s'il y avait un seul homme sur qui il eût refusé de ré-

pandre son sang. Comment pourrait-il reprocher à tout ce qu'il y a de réprouvés les soins qu'il s'est donné pour les sauver s'il n'avait pas même daigné les regarder? C'est depuis longtemps qu'on ose soutenir que ce Dieu de bonté n'est mort que pour le salut des seuls élus. L'Eglise a mille fois foudroyé une erreur si injurieuse à notre maître et si désespérante pour nous; sur quel fondement ose-t-on aujourd'hui la faire revivre et la mettre comme à la tête de cette malheureuse doctrine qui ne cherche qu'à priver Jésus-Christ du fruit et de la gloire de sa rédemption? Est-ce sur les entrailles de cette charité infinie qui a fait courir ce bon Pasteur à pas de géant après les brebis de la maison d'Israël qui s'égaraient? Est-ce sur les invitations tendres et amoureuses qu'il nous fait d'aller tous à lui et de nous jeter dans son sein comme dans le lieu de notre refuge et de notre défense? Est-ce sur cette mort cruelle et ignominieuse qu'il a soufferte, comme je le disais au commencement, non-seulement pour nos péchés, mais encore pour les péchés de tout le monde? Le premier Adam nous a tous fait mourir, le second Adam nous vivifie donc tous; autrement la révolte de l'un aurait plus d'étendue que la soumission de l'autre : et l'Apôtre aurait tort de prétendre que la grâce s'est répandue plus abondamment par la justice de celui qui nous est venu chercher, que ne s'était répandu le péché par la désobéissance et la malice de celui qui nous a perdus : *Sentite de Domino in bonitate.* (*Sap.*, I,) Ames chrétiennes, donnez-vous bien de garde de laisser affaiblir votre confiance par tout ce qu'on peut vous débiter pour détruire l'idée que vous devez avoir des bontés et des miséricordes de votre Dieu; tenez-vous-en à ces premiers principes que vous avez sucés avec le lait : que si la loi a ses difficultés, elle n'a rien que nous ne puissions exécuter, parce que le même Dieu qui nous parle par sa loi nous soutient par sa grâce, et qu'au moment qu'il nous appelle il nous tend la main pour nous attirer; que Dieu, haïssant le péché essentiellement, il ne peut pas vous engager à le commettre; que Jésus-Christ du haut de sa croix vous regarde et vous tend les bras pour vous recevoir, et vous verrez de sang-froid les impies frémir et se déchaîner contre l'oint du Seigneur. Ce sang précieux, qui coule de ses veines de toutes parts, vous sera un gage assuré de son amour, et vous le recueillerez non-seulement comme le prix de votre salut, mais encore comme le prix du salut de toutes les nations de la terre : *Sentite de Domino in bonitate.*

Troisième abîme où nous conduisent les recherches criminelles sur le grand mystère de la prédestination, c'est le désespoir et l'abandon de notre salut; car après qu'on s'est formé de notre Dieu ces idées terribles que je viens de détruire, on recourt à un destin inévitable, et, posant pour principe que tout a été réglé avant que nous fussions, on se détermine à attendre sans rien faire, ou plutôt en faisant tout ce qu'on veut, que la mort vienne ouvrir la porte de l'une des deux éternités. Si je suis prédestiné, nul péché ne peut me fermer le ciel; si je suis réprouvé, nulle vertu ne peut me garantir de l'enfer. Tu n'as donc, mon âme, qu'à suivre ta pente; quelque route que tu prennes, tu arriveras toujours au terme qui t'est marqué. Faut-il donc que dans le sein du christianisme nous nous voyions contraints de réfuter ces raisonnements païens! Est-ce ainsi que vous raisonnez sur vos affaires temporelles? Vous en rapportez-vous tellement à la prescience de Dieu, que vous les abandonniez au caprice du hasard et de la fortune? Si Dieu a prévu le gain de ce procès, pourquoi étaler vos droits avec tant de soin? Ils se développeront d'eux-mêmes sans autre éclaircissement. S'il en a prévu la perte, pourquoi fatiguer vos juges par des assiduités si importunes? Ils ne décideront pas contre ce que le ciel lui-même a décidé. Si Dieu a prévu le succès de cet établissement, de ce mariage que vous méditez, à quoi bon tant de mesures? L'affaire est assurée. S'il en a prévu les contre-temps et les obstacles, pourquoi vous roidir? Il n'y a ni soin ni précaution qui puisse tenir contre les vues et les conseils de Dieu. C'est, dites-vous, que Dieu ne s'est pas tellement chargé de tout qu'il ne demande notre coopération, et que s'il a prévu ce qui doit arriver, ce n'est que conséquemment aux mouvements que nous devons nous donner. Enfants de ténèbres, serez-vous toujours plus éclairés que les enfants de lumière? Vous avez raison; dans les affaires du siècle rien ne se fera sans vous. Et les affaires de l'éternité iront-elles, pour le dire ainsi, d'elles-mêmes, et sans que vous y entriez pour rien? Il faudrait que Dieu estimât bien peu ce qu'il vous prépare, si, après vous avoir fait acheter chèrement un établissement temporel, il vous donnait un établissement éternel sans que vous eussiez même pensé à le mériter. On se fait plusieurs fausses maximes dans la corruption de notre siècle, mais il n'en est point qui tende plus directement à saper tous les fondements de la religion et de la vertu que celle que je combats. Tout est prévu, tout est écrit; laissons faire Dieu, il saura tout conduire à ses fins. Dès lors on ouvre une libre carrière à ses passions, on court au vice comme à son objet naturel; rien n'effraie, rien n'arrête. Si Dieu me veut sauver, il ne manquera pas de ressources pour me ramener à lui. S'il a résolu ma perte, profitons du moins du présent; l'avenir ne me fournira que trop de sujets de peines. Accumulons crime sur crime; que craignons-nous? L'arrêt est porté, et il n'est pas en notre pouvoir d'en revenir.

L'arrêt est porté! Est-ce un arrêt de grâce ou de condamnation, de vie ou de mort? Si c'est un arrêt de grâce et de vie, comment traitez-vous votre Dieu? Il vous prépare sa gloire! et pour toute reconnaissance vous l'outragez. Puisque vous savez que Dieu ne récompense jamais le vice, votre conduite elle-même ne doit-elle pas vous faire craindre que ce ne soit un arrêt de mort plutôt

qu'un arrêt de vie? Mais enfin c'est un arrêt de vie, vous le supposez; et vous outragez celui qui l'a porté!

Cœurs dénaturés! ne rougirez-vous jamais de payer si mal les bontés de votre Dieu? Si c'est un arrêt de condamnation et de mort, n'est-ce rien que ce surcroît de supplices que vous vous attirez par le dérèglement de vos mœurs? Vous serez damnés, parce que Dieu, selon vous, l'a ainsi résolu; mais ne serez vous pas doublement damnés parce que vous porterez, et le poids de l'arrêt de Dieu, et le poids de vos propres péchés? Mais l'arrêt est porté. Que ce soit un arrêt de vie ou de mort, Dieu l'a-t-il porté sans vous avoir ouïs, pour ainsi dire, et consultés? Sans avoir eu aucun égard à tout ce qui pouvait vous faire, ou absoudre, ou condamner? Apprenez du Seigneur lui-même, parlant par la bouche de ses interprètes, sur quoi il fonde la diversité de ses arrêts, et voyez si en cela il ne consulte que sa volonté et son pouvoir. Saint Pierre veut que nous nous appliquions à faire des bonnes œuvres; que nous nous rendions riches en bonnes œuvres; et pourquoi? Parce que c'est par là uniquement, dit-il, que nous nous assurerons notre élection, et que nous nous ouvrirons une entrée dans le royaume de Dieu : *Sic ministrabitur vobis introitus in regnum Domini nostri.* (II *Petr.*, I.) Saint Paul nous déclare que ceux qui font les œuvres de la chair, que ceux qui donnent dans d'odienses contentions, dans des inimitiés, dans des querelles, qui se livrent aux désordres de l'impudicité et de l'avarice n'entreront jamais dans le royaume de Dieu : *Qui talia agunt, regnum Dei non consequentur.* (*Gal.*, V.) C'est donc sur la diversité de nos œuvres qu'est fondée la diversité des arrêts qu'on doit prononcer sur nous. Ce sont des arrêts dont nous réglons pour ainsi dire les conditions, et qui ne sont pas tellement portés avant que nous soyons, qu'ils ne se portent sur ce qu'on prévoit que nous serons. Etudions la loi, réglons nos œuvres sur la loi; ce seront des arrêts de miséricorde et de grâce : *Sic ministrabitur vobis introitus in regnum Domini;* méprisons, violons, sa loi, réglons nos œuvres sur les désirs de la chair; ce seront des arrêts de condamnation et de mort : *Qui talia agunt regnum Dei non consequentur.* Dieu se contredirait s'il rejetait des œuvres qu'il exige; s'il canonisait des œuvres qu'il réprouve; s'il ne mettait point de différence entre le juste et le pécheur, et condamnait le juste malgré les œuvres de vertu qu'il lui a présentées, et choisissait le pécheur malgré les œuvres de la chair dont il s'est souillé.

Le juste peut tomber, le pécheur peut se relever, je le sais; mais ce n'est point de quoi il est ici question, et il ne s'agit point de ce qu'ils pourront faire jusqu'au dernier soupir de leur vie, mais de ce qu'ils font à ce dernier soupir; et je soutiens encore un coup, qu'à moins que Dieu ne veuille se contredire, après ce qu'il nous a déclaré par ses apôtres, il doit alors décider de leur sort comme il s'y est engagé, selon leurs œuvres, et leur faire sentir qu'il est ce juge équitable qui rend à chacun ce qu'il mérite.

Ainsi ne cherchez point à approfondir ce que Dieu a résolu sur votre compte; ce n'est pas là votre affaire. Tâchez de l'engager à prendre sur vous des résolutions de miséricorde et de paix; c'est ce qui doit exciter tous vos soins. Quand Dieu disposerait de vous indépendamment de tout exercice de votre liberté, vous pourriez vous en rapporter à sa bonté, et compter que, suivant le penchant de son cœur, il vous aurait prédestinés alors même. Vous n'auriez cependant pas dû espérer qu'il sauvât, ni qu'il pût jamais se résoudre à prendre auprès de lui un pécheur. Aujourd'hui que, par des vues supérieures qu'il ne nous appartient pas de sonder, il veut que nous assurions notre salut par nos bonnes œuvres; quelle espérance pouvez-vous avoir, dès que vous tomberez entre ses mains chargés d'œuvres de mort et de péché? Ce ne sera donc point dans vos jugements, Seigneur, que je chercherai criminellement à entrer; je rentrerai dans moi-même pour examiner quel est le jugement que me prépare ce que j'aurai à vous présenter quand je paraîtrai devant vous, parce que je sais que tel que vous me trouverez dans ce point fatal qui sépare le temps de l'éternité, tel vous serez dans la décision de mon sort et de ma destinée. Que je meure en pécheur après avoir vécu en saint, vous me jugerez en pécheur; que je meure en saint après avoir vécu en pécheur, vous me jugerez en saint; mais parce qu'on ne meurt guère en pécheur quand on a vécu en saint, je commencerai à vivre comme je voudrais mourir: à vivre dans l'exercice de la vertu pour mourir dans la grâce.

C'est ce que fait tout homme qui veut être du nombre des prédestinés; il révère des mystères qu'il a plu à Dieu de lui cacher; mais il ne perd rien pour cela de sa confiance, parce qu'à travers ces mystères eux-mêmes, il découvre dans Dieu un fonds de bonté qui le rassure, et qui ne lui permet presque pas de douter que ce Dieu, qu'il est résolu de servir, ne veuille le sauver. Il met donc la main à l'œuvre, il travaille, persuadé qu'il travaille pour un bon maître, qui ne nous demande nos services que pour avoir lieu de les récompenser; et par là il assure sa prédestination : *Oves vocem audiunt, non disputant.*

SECONDE PARTIE.

Ne cherchez point ce qui est au-dessus de vous, nous dit le Saint-Esprit chez l'*Ecclésiastique*, parce qu'il n'est pas nécessaire que vos yeux découvrent ce que Dieu a voulu leur cacher; mais pensez à accomplir les choses qui vous sont commandées, c'est de quoi vous devez uniquement et éternellement vous occuper : *Sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper.* (*Eccli.*, III.) Ainsi, regardant le ciel comme notre patrie, examinons ce que nous avons à faire pour y

atteindre, et sans nous jeter dans ces abîmes profonds, que nous ne sondons jamais sans sentir pour le moins ralentir notre zèle dans le chemin de la vertu, courons comme si notre élection était certaine, et combattons comme si la victoire nous était assurée : *Illa cogita semper*.

Et pour appliquer plus particulièrement cette doctrine à la matière que je traite, je dis, en premier lieu, que personne ne sera du nombre des prédestinés s'il ne travaille à sa prédestination ; vérité si constante que, quoique la prédestination conduise infailliblement à la gloire, elle n'y conduit pas néanmoins indépendamment de notre coopération ; et si ce n'est pas à cause de notre coopération future qu'on nous prédestine de cette prédestination gratuite et prévenante par laquelle Dieu, jetant sur nous des yeux de miséricorde, nous choisit préférablement aux autres, jamais cependant, si nous ne coopérons, nous ne serons prédestinés efficacement de cette prédestination de fidélité et de justice qui nous mette en possession du bonheur qu'on nous prépare : les choses étant réglées de cette sorte, qu'on n'arrive point à moins qu'on ait couru, et que celui qui n'a rien à présenter n'a rien à demander. Et de là quelle conséquence? Que jamais nous n'aurons part à la victoire si nous n'avons combattu, et que nous ne serons couronnés qu'autant que nous reviendrons chargés de palmes et de lauriers. Dieu ne saurait se contredire : il fait grâce à l'homme en le prédestinant, mais la vérité de sa parole subsiste, il faut se rendre conforme à son Fils pour être du nombre des prédestinés : *Illa cogita semper*. Voilà ce qui doit faire la matière ordinaire de vos réflexions. Le ciel se donne pour rien, le Prophète le déclare ; ce n'est pas pour cela qu'on n'exige rien de nous. L'Evangile est plein de lois et de maximes qu'il faut observer ; mais c'est que tout ce qu'on exige n'est rien, comparé à ce qu'on nous prépare.

Je dis en deuxième lieu, que quand on veut travailler à sa prédestination, on y travaille le plus tôt que l'on peut; on y travaille avec toute la ferveur dont on est capable; on y travaille sans relâche, sans interruption, jusqu'à ce que se développe ce grand mystère, et qu'on voie de quel côté l'arbre doit tomber pour l'éternité. On y travaille le plutôt que l'on peut. Tous les moments en ceci sont précieux, et en perdre un seul, c'est quelquefois s'exposer à tout perdre. On résiste à l'inspiration qui presse, et l'inspiration s'affaiblit. L'époux frappe à la porte, on le laisse frapper, et il se retire. Comme une grâce mise à profit en attire une autre, ainsi une grâce négligée est souvent une source de soustraction ; et si on donne à celui qui a déjà, ou si Dieu fait abonder ceux qui mettent à profit ce qu'ils ont reçu, il est dangereux qu'il ne se ménage à l'égard de ceux qui négligent ce qu'ils reçoivent. On y travaille avec toute la ferveur dont on est capable. La langueur dans le service de Dieu est quelquefois pire qu'un relâchement d'éclat; du moins on mérite autant d'être rejeté pour avoir été tiède, que pour avoir été froid, comme si le feu qui doit nous consumer dans la patrie, devait déjà nous brûler dans l'exil. On y travaille sans relâche, sans interruption. Comme il est dangereux de ne pas profiter des premiers moments où l'on se sent appelé, il est également dangereux d'avoir comme ses moments, ou de repos pour se délasser dans les voies de sainteté qu'on a prises, ou de retour pour rentrer dans les voies d'iniquité qu'on a quittées. L'heure qui vous échappera, sera peut-être l'heure décisive; et il peut se faire, que, quelque temps qu'il vous reste, ce ne soit plus un temps de bénédiction. Je dis de ces bénédictions copieuses qui font le bonheur du juste. La prédestination n'est pas ordinairement l'ouvrage d'un jour. Comme elle suppose une suite de grâces, elle suppose aussi une suite de vertus; et si dans le monde un léger accident suffit quelquefois pour ruiner l'intrigue la mieux concertée, devant Dieu une infidélité, une négligence peut arrêter toujours le grand ouvrage du salut. Heureux donc le serviteur que son maître trouvera toujours occupé! Parce qu'il aura administré fidèlement le peu qu'il avait reçu, il sera établi sur tous les trésors de la maison. Et de là quelle résolution? Que nous rentrerons dans nous-mêmes, pour méditer la loi du Seigneur, pour réformer nos mœurs sur la sainteté de ses préceptes, et régler toute notre conduite sur la sublimité de ses maximes; et que nous ferons cela, non pas demain, non pas dans quelques années, mais aujourd'hui, mais à ce moment, non pas avec une variation et une alternative éternelle qui nous porte tantôt à Dieu, tantôt à son ennemi, mais avec un cœur ferme et inébranlable, avec des résolutions invariables et constantes, toujours à Dieu, toujours à notre devoir. C'est ainsi qu'on travaille quand on veut être prédestiné : *illa cogita semper*.

Je dis en troisième lieu, que si la prédestination ne vous est pas due par rapport à tous ces effets, en suivant le genre de vie que je vous propose, vous la mériterez en partie; et que s'il n'y a rien dans vous qui puisse vous attirer l'élection et le choix de Dieu, grâce prévenante et de prédilection, il y en aura cependant assez pour vous rendre dignes de la gloire et mériter cette félicité qui est le terme de la prédestination. De sorte que je soutiens, d'un côté avec toute l'école appuyée de l'autorité de saint Paul, que c'est Dieu qui nous discerne, qui nous appelle et nous prédestine selon les vues éternelles de sa miséricorde infinie, et de l'autre je soutiens après saint Augustin et saint Fulgence, après les conciles d'Orange et de Trente, qu'il dépend de nous dans un sens de nous prédestiner, parce qu'il dépend de nous de pécher, ou de ne pas pécher, de revenir de notre péché, ou de nous y obstiner. « Quoique la justification doive être attribuée à Dieu, dit saint Augustin, parce qu'il en est

le premier principe, elle ne s'opère cependant pas sans le consentement de notre volonté, et si l'on nous a créés sans nous consulter, jamais on ne nous sanctifiera sans nous appeler en communication de conseil, et sans nous faire entrer en part d'un ouvrage qui dépend essentiellement et de Dieu et de l'homme. » — « Dieu, dit saint Fulgence, prédestine à sa gloire ceux qu'il sait devoir venir à lui par les secours d'une miséricorde qui les prévient, et demeurer dans lui par les secours d'une miséricorde qui les accompagne, et qui les soutient. » — « Tout fidèle, dit le concile d'Orange, peut et doit opérer son salut avec la grâce qui lui est offerte; et quoique l'homme ne doive jamais présumer de ses forces, ajoute le concile de Trente, il doit néanmoins compter sûrement sur les bontés d'un Dieu qui n'abandonne que ceux qui l'ont abandonné les premiers. » Et de là quelle consolation ! On s'inquiète, on s'effraye; a-t-on raison de le faire, tandis qu'on ne s'inquiète et qu'on ne s'effraye que du côté de Dieu? Si vous disiez : je sens ma faiblesse, je ne puis pas compter sur ma volonté; c'est une volage, une inconstante qui change à tout moment, qui veut aujourd'hui et qui demain se repent d'avoir voulu; je conviendrais avec vous, non pas que vous deviez perdre toute espérance : (la grâce supplée à la faiblesse de notre volonté, et le bras qui nous soutient peut fixer le cœur le plus exposé à la vicissitude et au changement;) mais que vous avez un juste sujet de craindre, et qu'à moins que vous ne soyez soutenu puissamment, il est dangereux que votre poids ne vous entraîne. Mais ce n'est pas ce qu'on dit. On ne se défie point de soi-même, c'est de Dieu. Nous voudrons, et Dieu ne voudra pas peut-être; nous ferons, nous mettrons la main à l'œuvre, et Dieu peut-être ne bénira pas nos soins et nos travaux. « De deux volontés, vous demande saint Augustin, dont vous ne connaissez pas les résolutions futures, à laquelle des deux devez-vous plutôt vous en rapporter, ou à celle qui de son fond est exposée à mille vicissitudes, ou à celle qui par sa fermeté est immuable et hors d'état de changer? »

Vous voulez vous sauver aujourd'hui; êtes-vous sûr de le vouloir demain? Aujourd'hui vous êtes résolu de tout entreprendre; demain cette résolution subsistera-t-elle? Combien de variations dans le même jour, dans la même heure? Notre volonté va et revient si facilement que le même moment presque la voit vouloir et ne vouloir pas la même chose. Cependant vous vous promettez tout de votre volonté. Dieu veut vous sauver; il l'a voulu de toute éternité, il le voudra tandis que vous le voudrez, et vous vous défiez de sa volonté ! Homme de peu de foi, sachez que la volonté de Dieu est une volonté qui ne se conduit ni par caprice, ni par passion. C'est une volonté qui, étant fondée sur la plus droite raison, ne peut rien vouloir que de juste et de raisonnable; et une volonté qui ne peut rien vouloir que de raisonnable et de juste, peut-elle vouloir vous rejeter et vous perdre, tandis que vous ne chercherez qu'à entrer dans ses vues et à vous rendre digne, par votre fidélité, de l'effusion de ses grâces et de ses bontés? On peut m'effrayer par la sévérité de ces arrêts que Dieu prononce dans sa colère contre ses ennemis; je sais combien ils sont redoutables et je les redoute autant qu'ils le méritent. Mais jusqu'à ce que j'en sois frappé, mes frayeurs ne me feront rien perdre de mon espérance. J'ai affaire à un Dieu qui est plus occupé de mon salut que je n'en suis occupé moi-même; puis-je trop compter sur ses miséricordes? Si je ne faisais rien, j'espérerais en téméraire. Mais vous le savez, mon Dieu, si je suis un serviteur inutile, parce que nous le sommes tous devant vous, du moins, par votre grâce, ne suis-je pas de ces serviteurs criminels qui ne font presque rien qui ne soit contre vous? et vous pourriez oublier que vous êtes mon père ! Je vous connais trop pour juger si mal de vous. Vous voulez que je vous serve; je le ferai, soutenu de votre grâce, et vous me sauverez. C'est sur quoi je compte presque aussi sûrement que si j'étais déjà sauvé : *Illa cogita semper.*

Enfin, pour recueillir en peu de mots ce que j'ai dit jusqu'à présent, je dis en dernier lieu, après saint Paul, que, puisque le fondement que Dieu a posé demeure ferme, et que le sceau de sa prédestination est inviolable, nous n'avons que deux choses à faire : la première, d'éviter ces questions qui portent toujours le trouble et l'inquiétude dans l'âme, et souvent le crime et la licence dans les mœurs : *Stultas et sine disciplina quæstiones devita* (II *Tim.*, II); la seconde, de nous éloigner de toute iniquité, puisque nous invoquons un Dieu saint et ennemi de tout ce qui porte le caractère du péché : *Discedat ab iniquitate omnis qui nominat nomen Domini* (*ibid.*); et d'embrasser pour cela la justice, la foi, l'espérance et la charité : *Sectare vero justitiam, fidem, spem, charitatem* (*ibid.*); c'est par là qu'on se sauve. Évitez ces questions folles et insensées, dit l'Apôtre, *stultas quæstiones;* folles et insensées, parce qu'elles attaquent toujours la bonté de Dieu, supposant dans lui une inclination barbare à ne produire des créatures que pour en faire les victimes de tout ce qu'il y a de supplices dans les trésors de ses vengeances; folles et insensées, parce qu'elles attaquent toujours la justice de Dieu, comme s'il condamnait à l'aveugle et sans autre motif qu'un penchant cruel à nous faire sentir que tout lui est soumis; folles et insensées, parce qu'elles attaquent toujours la providence de Dieu, comme s'il n'avait pas d'autre ressource pour venir à bout de ses desseins, que des arrêts sanguinaires et des sentences prononcées au hasard, sans discernement et sans connaissance de cause; folles et insensées, parce qu'elles attaquent et déshonorent toujours Jésus-Christ, le privant du glorieux titre de Sauveur de tous les hommes, donnant à son amour et à ses libéralités des bornes indignes d'un Dieu qui a tout sacri-

fié à notre salut; folles et insensées, non-seulement parce qu'elles font tort à Dieu, mais encore parce qu'elles ne contribuent en rien à la véritable sagesse, parce qu'elles troublent toute l'économie de la discipline et que nous ne les formons, dans la malignité de notre esprit, que pour couvrir et justifier les désordres de notre cœur : *Quæstiones sine disciplina.* J'en appelle à l'expérience. Qui sont ceux parmi nous qui, hors des écoles, veulent le plus approfondir les mystères de la prédestination? Ceux à qui il importe le plus de persuader au monde que nous sommes prédestinés au mal; certains prétendus esprits forts, qui savent à peine les premiers principes de la religion, et qui, par là même, sont les moins religieux observateurs de la loi; certains libertins de profession, qui n'ont ni probité, ni foi, ni conscience. Ils disputent donc, ils raisonnent, ils débitent leurs rêveries comme des vérités; en sont-ils pour cela plus sages, plus soumis à la loi, plus exacts à leurs devoirs? Des points si effrayants, si terribles leur inspirent-ils cette terreur que doit porter comme naturellement dans une âme la crainte d'être condamnée? Les obligent-ils à rentrer dans ces voies droites, qui seules peuvent fonder l'espérance et le droit du juste? A Dieu ne plaise que de tels docteurs soient jamais les modèles de nos mœurs! Comme ils veulent pécher sans remords par rapport a Dieu, sans égard, sans retenue par rapport au prochain, ils seraient ravis de pouvoir rejeter sur les arrêts divins ce qui est l'effet de leur passion et de nous persuader que, s'ils tombent, c'est plus par nécessité que par choix. Evitez et ces questions, et ceux qui les agitent. A force de les entendre, vous boirez le venin; et s'il n'agit pas sur-le-champ, il s'insinuera insensiblement et vous fera enfin sentir toute sa malignité. D'abord ce ne sera qu'une simple curiosité. Vous serez ravis d'entendre développer des points qui paraissent si importants pour l'affaire du salut. De la curiosité vous passerez au doute. S'il y a une réprobation efficace, absolue, indépendante de tout mérite, vous direz-vous à vous-mêmes, l'affaire me regarde comme un autre; peut-être n'ai-je plus à attendre qu'une sentence de condamnation et de mort. Heureux si de ces doutes vous n'en venez pas au désespoir, du moins à je ne sais quelle indolence de cœur qui vous lie les mains à toutes les œuvres de vertu ! Quel besoin ai-je de me fatiguer? Quoi que je fasse, mon sort n'en est pas moins réglé: *Stultas quæstiones devita.* Il en coûte toujours cher d'avoir été curieux sur ces matières; et comme si Dieu voulait que nous nous en rapportassions uniquement à lui sur le mystère de notre prédestination, à peine avons-nous pensé à en sonder et à en approfondir les abîmes qu'il nous fait porter la peine de notre témérité.

Laissez aux savants le soin de disputer, et prenez pour vous celui d'agir et de travailler. *Discedat ab iniquitate, omnis qui nominat nomen Domini.* Vous invoquez un Dieu saint, un Dieu ennemi irréconciliable du péché; fuyez donc ce malheureux enfant de ténèbres, qui seul peut vous attirer des arrêts de condamnation et de mort. Déclarez-vous contre ce monstre d'abomination et d'horreur, que l'enfer a produit, et qui vous mène droit en enfer. Vous voulez que Dieu vous prédestine à sa gloire; le peut-il, tandis que vous serez ce que vous êtes? Rien de souillé n'entrera jamais dans son royaume. Loin donc de vous ces souillures si honteuses, si multipliées, accumulées les unes sur les autres avec tant d'ingratitude et de malice. Ne croyez point au reste que ce soit assez de vous interdire certains péchés ou plus criants aux yeux du monde, ou moins attrayants pour votre cœur: *discedat ab iniquitate;* toute iniquité, de quelque nature qu'elle soit, a une opposition essentielle avec le Dieu que nous adorons, et ce n'est qu'en renonçant à toutes sortes d'iniquité, que nous deviendrons de ces vases d'honneur que le Seigneur, au langage de l'Apôtre, doit placer avec avantage dans le lieu le plus brillant de sa maison. *Sectare justitiam;* cherchez la justice, cette justice qui accomplit toute la loi, qui n'accepte rien, qui ne néglige rien dans la loi, et le royaume de Dieu ne vous manquera pas. *Sectare fidem;* captivez votre esprit sous le joug de la foi : c'est à une foi soumise, non point à une foi vaine et orgueilleuse, qu'on promet la récompense. Réglez votre conduite sur les maximes de la foi : la foi donne de grands droits à la gloire, mais ces droits ne sont assurés qu'autant qu'ils sont fondés sur une foi agissante. *Sectare spem;* craignez pour votre salut, non pas cependant en homme désespéré; Jésus-Christ vous offre ses mérites et son sang, et sur les mérites et le sang d'un Dieu, pouvez-vous être confondus? Quand je serais plus pécheur que je ne le suis, j'espérerais, Seigneur, tandis que j'aurai devant vous de tels médiateurs. *Sectare charitatem;* aimez votre Dieu, attachez-vous à lui, résolus de ne point le quitter qu'il ne vous ait bénis. S'il cherche ceux qui le fuient, rejettera-t-il ceux qui le cherchent? Quoi! il ne voudra point de vous, tandis que vous ne voudrez que de lui? Quand d'ailleurs il aurait conclu votre perte, plutôt il se ferait un nouvel ordre de décret, que d'en venir à une telle sévérité. Mais non, il aime trop à être aimé pour ne pas aimer ceux qui l'aiment. Aimez-le donc sans partage et sans restriction; il vous aimera sans ménagement et sans réserve. Aimez-le dans le temps, et il vous aimera, et vous l'aimerez vous-même dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVI.

Pour le mardi de la troisième semaine du Carême.

SUR LA CONFESSION.

Quæcunque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo. (*Matth.*, XVIII.)

On déliera dans le ciel tout ce que vous aurez délié sur la terre.

Quoiqu'il n'y ait que Dieu qui puisse remettre le péché, il peut néanmoins se subs-

tituer des ministres qui le remettent de sa part; et c'est ce que fait aujourd'hui Jésus-Christ en déclarant à ses disciples, et dans leurs personnes à leurs successeurs, que tout ce qu'ils auront délié sur la terre sera délié dans le ciel: *Quæcunque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo.* Il n'est donc point question d'écouter ces nouveaux docteurs, qui osent disputer à l'Eglise ce que Jésus-Christ lui a accordé, et qui prétendent nous décharger de nos péchés, sans les avoir jamais soumis au pouvoir des clefs Il est question de profiter salutairement de ce pouvoir, et d'exposer nos péchés de telle sorte, qu'on puisse ratifier dans le ciel ce qui aura été réglé sur la terre. Quoiqu'en dise l'esprit d'erreur, nos tribunaux sont des trônes de réconciliation et de paix, et nous pouvons nous assurer que les juges que nous y avons sont revêtus d'une autorité si souveraine, qu'il n'y a que nos mauvaises dispositions qui puissent les lier dans l'exercice de leur ministère. Mais ne trouvons-nous point quelquefois le secret de tromper ces juges, et de nous présenter à eux avec si peu de candeur et de sincérité, que la sentence de grâce qu'ils croient prononcer sur nous devient à notre égard une sentence de condamnation et de mort? On abuse de tout, et souvent de la confession plus que de toute autre chose. On a des ménagements à garder, une réputation à conserver, que sais-je? On se cherche soi-même aux dépens de Dieu, et d'une source de grâces, on fait une matière de péchés.

Sur quoi je dis que nous sommes assurés qu'il n'est point de confession qui, par l'institution de Jésus-Christ, ne puisse nous remettre en grâce : premier point. — Mais que nous avons à craindre que plusieurs confessions ne nous laissent dans le péché par notre malice : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est sûr en premier lieu que, comme de tout temps il y a eu des pécheurs, de tout temps la pénitence a été nécessaire pour effacer le péché. C'est le concile de Trente qui l'enseigne ainsi sur l'autorité infaillible de l'Ecriture laquelle, sans faire ici nulle distinction entre l'état de nature et celui d'élévation, entre la condition de souverain et celle de sujet, invite tous les pécheurs aux pleurs et aux larmes, les presse tous de rentrer dans leur cœur, pour en sonder les déréglements et pour chercher dans une vive et salutaire douleur une voie de réconciliation et de paix: effet prodigieux des miséricordes de notre Dieu pour tous les hommes, qui les pouvant tous perdre dans sa juste colère, s'abaisse jusqu'à les chercher, jusqu'à les conjurer de recourir à sa clémence et à sa bonté!

Il est sûr en deuxième lieu sur l'autorité du même concile, que la pénitence nécessaire de tout temps n'a pas été de tout temps un sacrement; et que quand même les expiations légales et les sacrifices établis parmi les Juifs, pour expier leurs péchés, auraient été élevés à cette haute dignité, ce n'étaient là cependant, aux termes de l'Apôtre, que des éléments vides et de simples ombres des choses futures, qui marquant, comme l'explique saint Thomas, la foi intérieure qui justifiait, ne produisaient pas néanmoins par leur propre vertu la grâce justifiante. Il n'appartient qu'aux sacrements de la nouvelle alliance de produire par eux-mêmes cet effet admirable, et d'être, non-seulement les gages, mais encore les signes efficaces de la grâce qu'ils signifient. Pourquoi cela? Parce qu'il n'y a que les sacrements de la nouvelle alliance, qui soient les actions morales de l'Homme-Dieu, ou des actions, qui ayant Jésus-Christ pour leur auteur, Jésus-Christ pour leur premier ministre, Jésus-Christ pour la source et le principe de leur mérite, sont censées les actions de l'Homme-Dieu agissant avec nous et par nous bien plus efficacement que ne le fait un souverain par son ambassadeur et son ministre; rare privilége des chrétiens à qui seuls Dieu met en main les gages assurés de leur bonheur, et sur qui il ouvre dans toute leur plénitude ces trésors de grâces, où chacun peut aller puiser abondamment et sans réserve!

Il n'est pas moins sûr en troisième lieu que, si tous les sacrements de la nouvelle alliance produisent la grâce dans ceux qui ne l'ont pas, ou l'augmentent dans ceux qui l'ont déjà, la pénitence est du nombre des sacrements de la nouvelle alliance. C'est encore le concile de Trente qui le définit, quand il prononce anathème contre quiconque osera soutenir que la pénitence telle qu'elle est établie dans l'Eglise, n'est pas véritablement et proprement un sacrement, *si quis dixerit in Ecclesia pœnitentiam non esse vere ac proprie sacramentum, anathema sit*, et un sacrement institué pour réconcilier les fidèles à Dieu, et leur conférer la grâce, toutes les fois qu'ils sont tombés dans le péché, *pro fidelibus, quoties in peccata labuntur, ipsi Deo reconciliandis.* Comme de cette dernière vérité dépend toute la preuve de celle que j'ai avancée, établissons l'une par l'autre, et montrons qu'il n'est point de confession, qui par l'institution de Jésus-Christ, ne puisse nous remettre en grâce, en montrant qu'il n'en est point qui ne puisse effacer le péché, parce que le péché, selon les lois établies dans l'ordre présent de la providence, ne s'effaçant que par l'infusion de la grâce, en établissant que toute confession peut effacer le péché, j'établirai comme nécessairement, que toute confession peut nous remettre en grâce. Pour cela il faut remonter aux principes, et nous en rapporter à Jésus-Christ, à qui seul il appartient d'instituer nos sacrements, comme l'a toujours cru l'Eglise, bien éloignée des sentiments téméraires qu'on lui impute, quand on prétend que c'est par elle-même et de sa propre autorité, qu'elle a ouvert ces sources sacrées de grâce, comme si elle avait pu ignorer que Dieu seul en étant l'auteur, Dieu seul pouvait aussi nous ouvrir les voies qui y conduisent.

Ainsi, quoique Jésus-Christ n'ait institué le sacrement de pénitence qu'après sa mort, que pouvait-il néanmoins se proposer pendant sa vie, quand il promettait à Pierre les clefs de son royaume et qu'il l'assurait que tout ce qu'il aurait délié sur la terre serait délié dans le ciel? *Tibi dabo claves regni cœlorum : quodcunque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.* (*Matth.*, XVI.) Quelle vue pouvait avoir Jésus-Christ, en promettant des clefs qui devaient ouvrir le ciel, que de promettre le pouvoir d'absoudre du péché, puisqu'il n'y a que le péché qui nous ferme le ciel? Ne serait-ce point, comme l'ont voulu les novateurs, qu'il n'avait d'autre vue que d'établir dans l'Eglise des ministres dont le pouvoir se réduisît, ou à nous déclarer que nos péchés nous sont remis, ou à nous justifier en nous annonçant l'Evangile, ou à nous réconcilier à Dieu en nous lavant de la tache d'origine par les eaux salutaires du baptême? Voyez quelle violence il faut faire aux paroles les plus claires, les plus formelles de l'Evangile, quand on cherche à rompre cette unité que Jésus-Christ a établie dans son Eglise. Car enfin en quoi serait distingué le ministre légitime, s'il n'avait d'autre pouvoir que de me déclarer que mon péché m'est remis? Qui ne peut pas déclarer que des chaînes brisées sont brisées, et qu'un homme délié n'est plus lié? Il n'est pas jusqu'aux femmes à qui saint Paul défend de parler dans nos églises, qui en ceci n'eussent autant de pouvoir que le premier des apôtres. Serait-il possible que la sagesse incarnée se fût si mal expliquée, et que voulant établir Pierre son ministre, elle eût en même temps réduit son ministère à rien? D'ailleurs le Sauveur ajoutant qu'on ne délierait point dans le ciel ce qui n'aurait pas été délié sur la terre : *Quodcunque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis* (*Matth.*, XVI), que veut-il dire par là, si ce n'est qu'il est bien des péchés, que nous pouvons retenir, et que quand le pécheur se présente à nous, il n'est pas tellement justifié, ou par sa foi, ou par d'autres vertus sur lesquelles il se rassure, que nous ne puissions lui refuser le bienfait de la grâce, en lui refusant une sentence d'absolution dont nous le croyons indigne? Mais comment pourrions-nous retenir les péchés, si nous n'avions d'autre pouvoir que de déclarer qu'ils sont effacés? Jésus-Christ nous donne cependant le pouvoir de retenir; il est donc vrai, ou qu'il se contredit (ce serait une impiété de le dire) ou que nous pouvons faire quelque chose de plus, que de déclarer que tout est remis.

Mais le pouvoir de délier, ne serait-il point le pouvoir de justifier les peuples par la parole de Dieu, parce qu'il est dit dans saint Jean, que *la parole du Sauveur justifiait les disciples?* Encore moins; et vous voyez assez vous-même que nous ne sanctifions pas les âmes, toutes les fois que nous leurs annonçons les mystères du siècle futur. Nous parlons à des pécheurs, et souvent après tous nos discours, nous n'avons que la douleur de les avoir rendus inexcusables dans leurs péchés. Plût au ciel que nos paroles fussent assez fortes pour vous toucher, comme celles du Sauveur touchaient le cœur des disciples! Mais nous ne sommes pas assez téméraires pour croire, qu'aussi puissantes que le souffle de l'Homme-Dieu, elles rompent ces tristes liens qui vous tiennent attachés au péché, et vous communiquent l'esprit de grâce et de vérité. D'ailleurs comment accorder encore en ceci Jésus-Christ avec Jésus-Christ lui-même, qui d'un côté nous ordonnerait de délier tous les hommes, en nous ordonnant de les instruire tous, *Euntes docete omnes gentes* (*Matth.*, XVI), et qui de l'autre nous permettrait d'en lier quelques-uns, en nous assurant, que tout ce que nous aurons lié sur la terre sera lié dans le ciel, *quodcunque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis?* Si quelqu'un peut prétendre que Jésus-Christ établit des principes qui se contredisent, qu'il suive à la bonne heure ses faux préjugés. Mais qui parmi les fidèles est assez peu raisonnable pour donner dans des pensées de cette nature, et croire qu'un Dieu se contredit et qu'il détruit d'un côté ce qu'il établit de l'autre?

Enfin, le pouvoir de délier n'est point le pouvoir de baptiser, parce que le pouvoir de délier joint au pouvoir de lier suppose nécessairement le pouvoir de juger, comme l'ont cru tous les Pères, et que la chose le dit par elle-même, et que dans le baptême on n'exerce aucun jugement; parce que quiconque se présente au baptême est encore étranger à l'Eglise, et que l'Eglise, dit saint Paul, ne juge point les étrangers. Ajoutez à cela que nos misères croissant avec nos années, si le pouvoir de délier se réduisait au pouvoir de baptiser, nous aurions à la vérité un remède efficace à nos maux en entrant dans le monde, mais le baptême ne se réitérant point, on nous aurait traités pour le reste de la vie, comme ces malades désespérés qu'on livre pour toujours à leur malheureuse destinée.

Disons-le donc : quand Jésus-Christ promettait à Pierre le pouvoir des clefs, il lui promettait le pouvoir d'absoudre du péché; et disons-le avec d'autant plus de certitude, qu'il nous ôte lui-même tout sujet d'en douter, lorsqu'après sa résurrection expliquant quel était ce pouvoir des clefs qu'il avait promis pendant sa vie, il le fait d'une manière à prévenir, autant qu'il est en lui, tout ce qu'on peut former de difficultés sur ce point. Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (*Joan.*, XX.) A qui parle-t-il ainsi? A tous ses disciples assemblés, afin que Pierre en ceci ne fût pas le seul privilégié. Et pourquoi Jésus-Christ a-t-il été envoyé? N'est-ce pas autant pour détruire le péché que pour établir sa doctrine; autant pour guérir les plaies de notre cœur par l'infusion de sa grâce que pour dissiper les ténèbres de notre esprit par la nouveauté et la sublimité

de ses maximes? Recevez le Saint-Esprit : *Accipite Spiritum sanctum.* (*Joan.* xx.) Esprit de sagesse qui vous réglera dans ces causes si épineuses, si embrouillées dont il vous confie le jugement. Esprit de force qui vous soutiendra contre ceux qui s'approchant de vos tribunaux sans disposition voudraient, pour ainsi dire, vous arracher une absolution forcée. Esprit de paix qui vous ayant remplis, remplira les autres par votre opération et par votre ministère : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis :* Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. Ne faut-il pas chercher à se perdre, en cherchant à éluder la force de ces paroles et à leur donner ces sens détournés que je viens de combattre? Quand le Sauveur, en accordant ce pouvoir, ne se serait expliqué que comme il l'avait fait en le promettant, la raison me persuaderait encore ce que m'apprend la foi ; parce que rien, comme je l'ai déjà dit, ne vous fermant le ciel que le péché, il n'est point de clef qui puisse ouvrir le ciel que le pouvoir d'absoudre du péché. Mais ici Jésus-Christ interprétant lui-même et sa parole et sa pensée, n'use ni de termes figurés, ni d'expressions ambiguës; il ne parle que du péché, que de l'autorité de remettre le péché : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* Cherchez toutes les expressions qu'il vous plaira, je vous défie d'en trouver de plus naturelles et qui signifient mieux ce que nous prétendons avoir été institué par le Sauveur. Il s'agit d'établir des ministres avec pouvoir de délier du péché ; que peut-on dire de moins embarrassant, de plus formel, de plus expressif que de dire : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* Et de là que s'ensuit-il ? Ce que j'ai prétendu dès l'entrée de ce discours : qu'il n'est point de confession qui ne puisse nous rétablir en grâce, parce qu'il n'en est point qui ne puisse nous remettre nos péchés : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.*

Et quels sont les péchés que peut remettre la confession ? Toutes sortes de péchés, quelque énormes qu'ils soient dans leur espèce, quelque multipliés qu'ils soient dans leur nombre : *Quæcunque solveritis, erunt soluta.* Tout cède à la puissance, dont Jésus-Christ a revêtu son ministre; et j'ose dire, après saint Chrysostome, que, comme le Père a donné au Fils le pouvoir de juger de tout, aussi le Fils a donné au prêtre le pouvoir de tout absoudre, sans qu'il révoque jamais dans le ciel la sentence que nous aurons portée sur la terre, pourvu qu'elle soit portée avec le pouvoir, la sagesse et les précautions qu'exige la grandeur et l'importance de notre ministère : *Quæcunque solveritis, erunt soluta.*

Combien de temps faut-il à la confession pour remettre ainsi toutes sortes de péchés? Un moment lui suffit, et à peine avons-nous prononcé les paroles que le Sauveur nous a prescrites, qu'elles produisent sur-le-champ ce qu'elles signifient, et vous rétablissent dans cette amitié et cette grâce que vous aviez perdues par le péché : *Confitebor iniquitatem, et tu remisisti.* (*Psal.* xxvi.) Il n'y a point d'intervalle entre la sentence que nous portons et le pardon que vous obtenez ; et le même moment qui voit ouvrir la bouche du prêtre sur la terre pour vous absoudre, voit descendre la grâce du ciel pour vous justifier : *Confitebor iniquitatem, et tu remisisti.*

Pour combien de temps la confession remet-elle ainsi toutes sortes de péchés? Pour toujours : en sorte qu'un péché qui vous a été une fois pardonné est, à votre égard, comme s'il n'avait jamais été, et s'il reste quelque peine à payer, c'est une peine imposée par un père qui cherche plus, j'ose le dire, à vous épurer qu'à vous châtier. Et ici, admirez la bonté miséricordieuse de notre Dieu qui, faisant revivre nos mérites, comme parlent les théologiens, quand nous retournons à lui par la pénitence, ne fait point revivre nos démérites quand nous le quittons par le péché : et si le péché qui suit le pardon a quelque chose de plus grief, parce qu'il procède d'une malice plus noire et qu'il suppose une plus grande ingratitude, ce péché pardonné ne vous sera cependant plus imputé, parce que les dons de Dieu, dit l'Apôtre, sont sans repentir, et quelque exacte que soit la justice à rechercher ses droits, elle révère pour toujours les arrêts qu'a portés la miséricorde : *Sine pœnitentia sunt dona Dei* (*Rom.*, xi).

Combien de démarches avez-vous à faire pour obtenir une rémission si générale, si prompte, et qui est, pour ainsi dire, d'une durée éternelle? Vous n'avez qu'à confesser une seule fois votre péché, et le confesser avec douleur. Il n'est ici question ni de mendier plusieurs audiences pour vous faire écouter : nos tribunaux sont ouverts dans toutes nos villes; ni de vous épuiser en frais pour gagner des juges intéressés : tout ce qu'on vous demande, c'est une vraie et parfaite conversion d'esprit et de cœur; ni d'employer le ministère d'autrui pour emporter, à force de sollicitations, une grâce que vous sentez ne pas mériter. Brisez vos cœurs de douleur, faites un humble aveu de vos fautes, et tout vous est remis, tout vous est pardonné : *Et ecce omnia munda sunt.* (*Luc.*, XI.) Brisez vos cœurs devant le Seigneur : c'est ce qui doit nécessairement précéder, et ce qui sert comme de fondement à la pénitence; faites un humble aveu de vos fautes au ministre du Seigneur : c'est ce qui doit nécessairement suivre, et ce qui fait comme le couronnement et la consommation de la pénitence : en sorte que la douleur intérieure, qui peut justifier par elle-même, ne justifie cependant jamais, à moins qu'elle ne renferme, comme parlent les théologiens, le vœu et le désir de la confession, vœu et désir de la confession qui doit vous conduire aux pieds du prêtre quand vous le pouvez, qui doit vous obliger à lui faire le récit de vos plus humiliantes faiblesses, et qui, en un mot, est si essentiel à la douleur, que, s'il n'est sincère, la douleur sera toujours vaine :

en quoi plusieurs parmi nous se trompent, ou par les faux préjugés de leur naissance, ou par les artifices malins de cet amour-propre qui cherche toujours à adoucir la sévérité de la loi. Nous nous humilierons, disent-ils, nous gémirons devant Dieu. Oui, mais Dieu recevra-t-il ces humiliations et ces gémissements, s'il ne trouve point dans vous un cœur droit et soumis à toutes ses volontés? Je sais que, dans certains cas pressants et imprévus, Dieu se contente de ce qu'on peut, pourvu qu'alors même on soit dans une vraie disposition de faire ce qu'on doit, si on le peut. Mais un homme qui peut remplir ce double devoir ne doit se dispenser ni de l'un ni de l'autre; et si, pouvant s'expliquer, il ne joint cette déclaration qu'on lui demande à cette douleur intérieure qui le rassure, il restera toujours chargé et de sa dette et de son péché : autrement, dit saint Augustin, c'est en vain qu'on aurait laissé aux apôtres le pouvoir des clefs. Pourquoi les établir comme autant de ministres de grâce, si personne n'a besoin de leur secours? Pourquoi les revêtir d'un pouvoir souverain sur toutes sortes de péchés, si toutes sortes de pécheurs peuvent décliner et leur tribunal et leur jugement? Ainsi, conclut ce Père, que personne n'ait la témérité de dire : Je fais pénitence dans le secret, et Dieu, à qui rien n'est caché, sait quels sont les sentiments de mon cœur : *Nemo dicat occulte ago, novit Deus*. Si, avec cette pénitence secrète, vous vous promettez le pardon de vos fautes, vous vous promettez ce que Jésus-Christ vous a refusé : *Promittimus nobis, quod ille negavit*. Vous prétendez détruire la vérité des paroles que Jésus-Christ nous a apportées, et anéantir toute l'autorité de ses oracles et de son Evangile : *Frustramur verba Christi, frustramur Evangelium Christi*.

Il en coûte, j'en conviens, de faire un aveu qu'on voudrait quelquefois s'épargner aux dépens de ce qu'on a de plus cher et de plus précieux. Mais pouvons-nous vous décharger d'un joug que le Seigneur nous impose lui-même? Il veut que ce soit le prêtre qui remette ou qui retienne votre péché. Peut-il faire l'un ou l'autre sans connaissance de cause, sans être pleinement instruit du fond de votre conscience, sans savoir quels sont les péchés qu'il peut remettre, quels sont ceux qu'il peut retenir? Voudriez-vous qu'un homme chargé du sang de Jésus-Christ le répandît indiscrètement sur les uns, ou qu'il le refusât injustement aux autres? Si nous avions le secret des cœurs, nous pourrions prononcer sans votre déposition; mais le secret des cœurs étant pour nous un mystère caché, dès qu'on veut que ce soit nous qui vous liions ou qui vous déliions, on veut également que vous en veniez à ce détail de péchés, qui nous montre à découvert ce qui doit être lié et ce qui doit être délié. Un souverain peut faire grâce sans écouter son coupable; mais un juge doit examiner, et il s'acquitterait mal de son emploi s'il prononçait sans avoir ouï les parties ou pesé leurs droits. Ce ne sont cependant que des juges que Jésus-Christ a établis sur ses tribunaux; juges dont le pouvoir est à la vérité sans bornes, mais non pas sans règles, et qui, dans la plénitude de leur autorité, ont les mains liées dès qu'ils ne peuvent pas procéder avec le discernement qu'exige l'équité.

Comment, après cela, ose-t-on soutenir que la confession est un établissement purement humain, qui trouve sa source dans le concile de Latran, et qui donne aux ministres de Jésus-Christ un pouvoir tyrannique sur le reste des fidèles? Etablissement humain? Mais quel intérêt avaient les Pères de ce concile de s'imposer ce nouveau joug, et de se condamner eux-mêmes, sans avoir aucun égard à leur rang et à leur dignité, à tout ce que la déclaration des péchés peut avoir de rude et d'humiliant? Si les ministres de la pénitence, les prélats, les souverains pontifes, étaient affranchis de cette loi, l'accusation aurait quelque couleur, quelque apparence de vérité. Mais tous y étant également assujettis, en faut-il davantage pour fermer la bouche à l'erreur? Etablissement humain? Et par quelle force secrète les Pères de Latran, tous les prélats de l'Eglise ensemble, auraient-ils pu contraindre ces conquérants victorieux, ces princes redoutés, qui sur la terre ne reconnaissent d'autre maître que Dieu, à venir ramper aux pieds de leurs sujets, et à leur faire un détail humiliant de leurs faiblesses? Quand parmi les hommes on peut tout ce qu'on veut, si l'on se soumet, ce n'est qu'à l'autorité d'un Dieu. Etablissement humain? Un sacrement reconnu par les plus fameux conciles, défendu par les docteurs les plus consommés, révéré par tout ce que l'antiquité a eu de plus illustre, et reçu dès la naissance du christianisme par ceux qui, se sentant coupables, venaient déclarer leurs fautes, comme nous le lisons dans les *Actes des apôtres : Multique credentium veniebant confitentes et annuntiantes actus suos*. (*Act.*, XIX.) Etablissement humain? Ouvrons les annales de l'Eglise, nous y trouverons la confession confirmée et soutenue par la pratique du Ier siècle, où saint Denis reprend Démophile d'avoir traité avec trop de rigueur un homme qui venait confesser ses péchés; par la pratique du IIe siècle, où Tertullien, insultant à ceux qui par une malheureuse pudeur craignaient de s'expliquer, leur demande s'ils croient pouvoir dérober aux lumières de Dieu ce qu'ils prétendent dérober à la connaissance de l'homme; par la pratique du IIIe siècle, où saint Cyprien veut que nous découvrions au prêtre non-seulement nos œuvres, mais encore ce qu'il peut y avoir de criminel dans nos désirs; par la pratique du IVe siècle, où saint Ambroise nous assure que notre confession est la source et le gage de notre immortalité; par la pratique du Ve siècle, où saint Chrysostome prétend que de nos confessions dépendent l'abolition de notre péché, notre rétablissement dans la grâce et notre parfaite réconciliation avec Dieu.

Des Pères si éclairés, de si zélés défenseurs de la doctrine de Jésus-Christ parlant dans des temps et à des peuples si différents, pouvaient-ils ainsi convenir tous d'un même point, à moins que ce point n'eût été reçu de toute l'Eglise, ou qu'ils n'eussent cherché les uns après les autres à en imposer à tous les fidèles? Etablissement humain? Quel est l'homme qui, pour peu qu'il veuille ouvrir les yeux à la lumière, ne se sente forcé de reconnaître ici l'ouvrage d'un Dieu, et qui, par l'abondance de grâces, de consolations et de paix qu'il reçoit au tribunal de la pénitence, ne l'éprouve même sensiblement? Il n'y a qu'un Dieu qui ait pu trouver le secret de tranquilliser les consciences et de leur rendre le calme qu'elles avaient perdu par le péché. Qu'a donc fait le concile de Latran? Ce que font tous les jours les magistrats parmi nous. Il s'est chargé du soin de faire observer la loi; et supposant, ce qui est incontestable, que la confession a été ordonnée par Jésus-Christ, il a fixé le temps auquel tout fidèle qui ne veut pas s'exposer aux foudres de l'Eglise doit se confesser. Si c'est là établir la confession, tout sujet qui fait garder la loi du souverain sera lui-même l'auteur de la loi.

Comment, remontant plus haut, ose-t-on soutenir que Nectaire, patriarche de Constantinople, abolit la confession dans son Eglise, et qu'en cela il fut suivi par tout ce qu'il y avait de plus illustres prélats dans l'Orient? Comme si nous ne savions pas que saint Jean Chrysostome, qui succéda immédiatement à Nectaire dans le siége patriarcal, se faisait un devoir d'inviter son peuple à se confesser, et d'apprendre à ses prêtres à joindre tellement la sévérité à la douceur, que les pécheurs fussent en même temps, et repris, et consolés? Voyez comme l'iniquité se contredit. Tantôt elle prétend que c'est le concile de Latran qui a établi la confession, tantôt que Nectaire a aboli la confession plusieurs siècles avant qu'on pensât à célébrer le concile de Latran. C'est qu'elle se met peu en peine de rapprocher les temps, et que pourvu qu'elle donne à un peuple ignorant des faits supposés comme autant de vérités, elle se saisit de tout ce qui peut la favoriser. Ce n'est donc point la confession secrète et qui se fait à l'oreille du prêtre, qu'abolit Nectaire : ce fut la confession publique, qui, comme l'enseigne le concile de Trente, n'est point de droit divin, et peut être sujette à plusieurs inconvénients. Ce ne fut point la confession ou publique ou secrète que rétablit ou qu'introduisit le concile de Latran ; il ne chercha qu'à réveiller par ses anathèmes l'indolence de tant de pécheurs qui croupissaient des années entières dans le péché, en leur ordonnant de se confesser pour le moins une fois l'an. Si c'est là établir la confession, tout sujet, pour le dire encore un coup, qui fait observer la loi du souverain sera lui-même l'auteur de la loi.

Je vous conjure donc ici, comme saint Augustin conjurait autrefois son peuple ; je vous conjure de faire pénitence comme on la fait dans l'Eglise de Dieu : *Agite, quæso, pænitentiam qualis agitur in Ecclesia Dei;* pénitence qui humilie notre orgueil et notre fierté. Mais quand le cœur est vraiment contrit, il compte pour rien de s'humilier ; il sent ce qu'il a mérité,et dans ce sentiment il se croit digne de tout. Encore qu'est-ce que cette humiliation pour celui qui a pesé la grièveté de son péché? Qu'est-ce que découvrir ses faiblesses à un homme, à un seul homme ; à un homme qui connaît toute la misère du cœur humain, et qui a peut-être éprouvé lui-même que dès que la passion nous domine, nous sommes capables de tout; à un homme qui a la bouche fermée par des lois si sacrées, que tous les tourments du monde ne pourraient lui arracher ce que vous lui avez confié; à un homme qui, trouvant en vous un pécheur et un chrétien, oublie en quelque manière votre péché pour applaudir à ce que vous donnez à votre christianisme : *Agite, quæso, pænitentiam qualis agitur in Ecclesia Dei :* encore une fois donc, faites pénitence comme on la fait dans l'Eglise de Dieu. Dans l'Eglise de Dieu on rougit de son péché ; dans l'Eglise de Dieu on reconnaît le pouvoir des clefs, et on s'y soumet; dans l'Eglise de Dieu on regarde la confession comme le sceau de la pénitence, et on y recourt, non point par bienséance, par politique, par intérêt, mais avec tous les sentiments d'un vrai et sincère pénitent ; sentiments si nécessaires, que sans eux, la confession bien loin de vous rétablir en grâce, vous deviendrait la source d'un nouveau péché.

SECONDE PARTIE.

A Dieu ne plaise que je prétende ici troubler mal à propos les consciences, ni condamner de sacrilége une infinité de confessions méditées avec soin, faites avec exactitude, accompagnées et suivies de gémissements et de pleurs! Non, il est encore dans notre siècle des Davids contrits et des Madeleines pénitentes. Disons-le cependant à notre grand regret : les Madeleines pénitentes et les Davids contrits sont rares ; et pour un qui pleure comme il faut, combien qui semblent pleurer plus pour nous donner un vain spectacle de conversion, qu'à leur Juge les fruits d'une vraie et sincère pénitence! Voici sur quoi je me fonde. Entrez, je vous prie, dans ma pensée, et vous conviendrez avec moi que souvent la pénitence sur laquelle nous nous rassurons, est un péché grief, dont nous devrions faire une très-austère pénitence.

L'esprit et le cœur doivent également concourir à nous rétablir dans l'amitié de notre Dieu; l'esprit par ses connaissances, le cœur par ses gémissements. Il faut se croire pécheur; il faut sentir de l'aversion et de l'horreur pour son péché. Or, quand on se croit pécheur, on ne se flatte point d'une prétendue innocence, comme le font quelques-uns ; et quand on sent de l'aversion pour son péché, on ne compte pas sur une vaine pénitence, comme le font quelques autres :

deux défauts que vous apportez ordinairement à nos tribunaux, en tâchant ou de nous persuader que vous êtes plus innocents que vous ne l'êtes, ou de vous persuader à vous-mêmes que vous êtes vraiment pénitents, quoique vous deviez sentir par bien des endroits que vous n'avez que le dehors et l'écorce d'une véritable pénitence; deux défauts qui, mis dans quelque jour, établiront la vérité que j'ai avancée, et me donneront lieu de vous instruire de vos devoirs les plus essentiels en cette matière.

Comme dans la confession nous sommes témoins nous-mêmes contre nous-mêmes, il est sûr que notre déposition doit être conforme à la vérité, et qu'il est presque aussi dangereux d'exagérer que de diminuer son péché; Jésus-Christ exigeant, disent les théologiens, que nous exposions les choses comme nous les avons sur la conscience, et que nous les soumettions au jugement de l'homme, à peu près, s'il se peut, comme elles sont connues de Dieu. De ce principe qui est incontestable, quelle terrible conséquence contre ceux ou qui nous cachent absolument leurs péchés, ou qui, à les entendre, n'ont jamais péché par malice, ou qui ne développent aucune de ces circonstances qui donnent un nouveau degré de malice à leurs péchés! Qu'ils ne se taisent qu'à leur perte, comme nous le lisons dans saint Augustin, ou du moins dans un ouvrage attribué à ce Père, et que leur silence, qui fait aujourd'hui leur péché, fera dans la suite leur condamnation et leur désespoir : *Si inconfessus lates, inconfessus damnaberis.*

Combien cependant en trouvons-nous tous les jours qui, en général sont de grands pécheurs, parce que devant Dieu nous le sommes tous, mais qui en particulier n'ont aucun péché à se reprocher, nulle liberté dans un âge qui n'a presque pas su ce que c'était que d'aller contre le torrent des passions; nulle injustice dans le commerce, où toute une ville demande plus d'intégrité et de bonne foi, et qui, à les en croire, ont vécu dans une régularité qui ferait honneur aux plus grands saints? Ils viennent donc se jeter à nos pieds; et après certains termes vagues et généraux qui ne signifient rien, si pour leur faciliter une accusation à laquelle ils ne sont guère accoutumés, nous entrons dans le détail des vices qui sont propres à leur âge et à leur état, ils ne répondent que par le détail des vertus qui les distinguent. Les demandes que nous leur faisons sont comme autant d'occasions que nous leur fournissons de faire un long panégyrique, et de leur vie et de leurs mœurs. Cependant les pauvres de Jésus-Christ se plaignent de vos duretés, la veuve et l'orphelin de vos injustices, mille personnes d'honneur de vos médisances, tout ce que vous avez de voisins d'une vie qui les scandalise par ses excès. Le monde est plein, répondent-ils, de ces esprits malins, qui cherchent à se mettre en honneur aux dépens d'autrui; Dieu m'est témoin de mon innocence, et il sait que, si je suis pécheur, je ne suis cependant pas capable de ces péchés criants qu'on m'impute avec tant de malignité et d'injustice. Que venez-vous donc chercher dans nos tribunaux, pécheurs innocents? Est-ce à nous rendre complices de votre crime, en nous engageant à vous prononcer une sentence d'absolution dont vous ne croyez pas avoir besoin? Le sang de Jésus-Christ dont nous sommes les dépositaires, est entre nos mains pour les pécheurs, non pas pour des pécheurs qui, innocents comme vous, ne se sentent coupables d'aucun péché. Vous n'avez rien à nous dire : nous n'avons rien à vous donner; et que plutôt notre bouche ne s'ouvre jamais, que de s'ouvrir pour vous dire que nous vous absolvons, tandis que Jésus-Christ vous condamne! *Si inconfessus lates, inconfessus damnaberis.*

Combien en trouvons-nous qui, pressés par les remords de leur conscience, veulent s'expliquer, mais qui, retenus par une malheureuse honte, ne s'expliquent qu'à demi, et couvrent de tant de voiles l'ouvrage d'iniquité qu'ils ont tramé, que le directeur le plus habile ne peut, avec toutes ses lumières, découvrir le fond de la conscience de son pénitent? Tantôt ils ont été surpris, et se mettent à couvert de nos reproches par l'inadvertance et le défaut de réflexion, qui, ôtant la moitié de la liberté, ôte aussi au péché la moitié de la malice; tantôt ils rejettent sur autrui ce qu'ils devraient tout prendre sur eux-mêmes, et semblent nous faire la confession des autres plutôt que la leur; tantôt, après avoir accumulé je ne sais combien de récits frivoles et inutiles, quand ils s'aperçoivent enfin que l'imagination du confesseur commence à s'embarrasser dans toutes ces digressions recherchées, ils jettent comme au hasard un mot sur le fait auquel il fallait d'abord venir, et de peur encore que ce mot lâché après tant de précautions ne fasse quelque impression, ils reviennent à des digressions aussi recherchées, mais aussi inutiles que les premières; tantôt ils recourent à certains termes qui signifient tout autre chose que ce qu'ils veulent dire, et les péchés les plus criants ne seront dans leur bouche que quelques airs un peu trop enjoués, qu'un peu trop de liberté qu'on s'est donnée. Que ne fait-on point pour étourdir sa conscience et mettre son honneur à couvert? Je ne prétends point cependant qu'il faille attribuer à la malice ce qui est l'effet de la surprise, prendre sur vous un péché que les autres ont commis, taire tout ce qui peut diminuer votre péché, ou mettre vos œuvres de ténèbres dans un si grand jour, que le confesseur ait de la peine à en soutenir la vue. Ce que je prétends, c'est que la confession est un sacrilége pour vous quand vous représentez comme léger ce que vous savez être grief, quand vous taisez à dessein ce qu'il faudrait expliquer, ou que vous expliquez ce que vous semblez ne vouloir pas taire en des termes qui, dans leur signification commune, n'ont pas le

sens que vous leur donnez : *Si inconfessus lates, inconfessus damnaberis.*

Combien en trouvons-nous, d'ailleurs, qui, affectant, ce semble, plus de sincérité, ne s'expliquent pas néanmoins avec plus de justesse et plus de netteté, ou ne sachant pas, ou ne voulant pas savoir ce qu'a défini le concile de Trente, que les circonstances qui changent l'espèce sont de l'intégrité de la confession aussi bien que le nombre des péchés, autant que la fragilité humaine permet qu'on s'en souvienne? Ainsi, l'adultère ajoute l'injustice à la simple fornication, l'enlèvement d'une chose consacrée au service des autels, le sacrilége au simple vol, la publication d'une chose feinte et supposée, le mensonge, la calomnie à la simple médisance. Ne vous arrive-t-il pas cependant tous les jours qu'ayant noirci la réputation de votre frère par les impostures les plus criantes, vous vous réduisez à nous dire que vous avez médit? que vous avez commis quelque injustice, ayant peut-être porté votre main sacrilége sur les choses les plus saintes? que vous avez péché contre la pureté, ayant peut-être violé les droits les plus sacrés du mariage? Je ne puis pas m'étendre sur tout, la matière serait infinie; il suffit que vous compreniez qu'un péché peut avoir différents degrés de malice, et qu'on ne fait point assez connaître la malice de son péché quand on ne fait pas connaître quelle en est la nature et l'espèce. Et le nombre, qui l'assigne? qui pense à l'assigner? On aura croupi des années entières dans des habitudes criminelles, on n'aura rien refusé à ses yeux de ce qui pouvait leur plaire, rien à son cœur de ce qu'il pouvait désirer, et, après avoir dit qu'on a consenti à quelques mauvaises pensées, conçu quelques désirs criminels, entretenu quelques commerces, on s'arrête là; et si le confesseur, négligeant son devoir comme vous négligez le vôtre, s'en tient aux premières impressions que font ces paroles, il s'imaginera que ce que vous appelez quelques pensées, quelques désirs, et ainsi du reste, est tout au plus deux ou trois pensées ou désirs criminels, auxquels vous avez consenti, et, appuyant son jugement sur ces premières impressions, il croira vous absoudre, et vous renverra en péché. Quand en ceci on veut faire son devoir, on détermine le nombre autant qu'on le peut. Quand on ne le peut pas, on donne certains indices, comme du temps, de la durée de la passion, des actes à peu près qu'elle a fait produire chaque jour, et sur ces indices, un homme éclairé connaît au moins que vous n'êtes pas aussi innocent que vous vouliez d'abord le lui persuader : *Si inconfessus lates, inconfessus damnaberis.*

Savez-vous que plusieurs, même de ceux qui parmi nous se piquent de probité, prévariquent souvent en ce point, ou en nous cachant, ou en se cachant à eux-mêmes des choses sur lesquelles il faudrait s'expliquer? Ce sont des personnes qui, dans l'examen qu'elles font d'elles-mêmes, ne vont jamais jusque dans le fond de leur conscience pour y découvrir des fautes qu'elles ne peuvent se résoudre à regarder comme des fautes. Par exemple, vous devez au marchand, à l'artisan, au domestique, et il faudrait les payer, parce que le délai nuit évidemment à leurs affaires; et parce que vous vous êtes faussement persuadé que vous ne retenez pas injustement ce que vous avez résolu de restituer, après avoir mis votre esprit comme à la torture pour nous dire des péchés où nous trouvons à peine matière d'absolution, vous ne dites rien de ces choses, qui sont essentielles et par où il fallait d'abord commencer. Par exemple, vous vivrez avec plusieurs, ou de vos parents, ou de vos voisins, dans un éloignement ou une froideur, pour ne pas dire une vraie et réelle inimitié, dont chacun s'aperçoit, et parce que vous avez gagné sur votre conscience qu'elle crût que vous aviez vos raisons pour vous interdire tout commerce, toute communication mutuelle, toute une ville sera instruite et du motif et du progrès de la division, tandis que le confesseur sera le seul à n'en rien savoir. Par exemple, vos enfants croupiront dans une ignorance profonde des mystères les plus essentiels au salut; et une mère qui s'imaginera d'être pleinement justifiée, parce qu'elle est tout le jour au pied des autels, s'accusera de ses distractions comme d'une grande faute, et se taira sur le peu de soin qu'elle a de sa famille, faute, selon saint Paul, pire que l'infidélité même. Par exemple, un jeune homme donnera dans des excès scandaleux, et parce qu'un père ne pensera, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à amasser du bien à ce jeune débauché, il ne se croira ni chargé devant Dieu, ni obligé à se décharger devant son ministre d'un désordre qu'il devrait arrêter. Examinez-vous donc, non point suivant les caprices de vos passions, mais suivant les lumières de l'Evangile et de la foi, sur les obligations de votre état et de votre emploi, sur vos différents devoirs de père, de maître, de magistrat: votre innocence prétendue disparaîtra bientôt, et, honteux de vous être flatté d'une justice si équivoque, vous conviendrez que souvent vous n'avez pas exposé toute votre misère au ministre du Seigneur pour n'avoir pas eu soin d'en pénétrer l'excès et le danger : *Si inconfessus lates, inconfessus damnaberis.*

Nous manquons donc souvent à ce que nous devons au sacrement, ou parce que nous craignons de nous expliquer, ou parce que nous négligeons de nous examiner. Mais y manquons-nous moins, pour n'avoir pas soin d'y apporter la douleur, douleur si nécessaire, que, sans elle, le sacrement n'est qu'une pure profanation? Saint Ambroise prétendait autrefois avoir trouvé plus de justes qui avaient conservé l'innocence de leur baptême que de pécheurs qui eussent fait une vraie et sincère pénitence : *plures reperi, qui innocentiam servaverint, quam qui pœnitentiam egerint.* Sommes-nous plus heureux, de nos jours? Le nombre des pénitents

a peut-être augmenté; l'esprit de pénitence en est-il devenu plus commun? je dis de cette pénitence qui brise et déchire le cœur dans l'amertume de sa douleur. Car enfin qu'est-ce qu'avoir cet esprit de pénitence qui désarme le ciel et qui triomphe de l'enfer? Je vous le demande à vous qui, de vos maisons, passez immédiatement dans nos tribunaux, sans avoir pris presque un moment pour vous recueillir; comme si l'Esprit-Saint devait se saisir de vous, dès que vous êtes entrés, et vous pénétrer de l'horreur de votre péché, sans vous être donné le loisir d'en peser la grièveté. Je vous le demande à vous qui, ayant pris quelques moments pour vous recueillir, n'en n'avez usé que pour trouver des termes propres à déguiser votre péché et à l'exposer d'une manière qui, ne révoltant pas le confesseur, ne suspendît point l'absolution que vous poursuivez. Je vous le demande à vous qui, vous mettant peu en peine de déguiser votre péché, le racontez dans toutes ses circonstances, mais comme une histoire étrangère et avec un air de témérité si peu convenable à un pénitent contrit, que si on entreprend de vous donner quelques avis, il faut s'attendre à en recevoir de vous, du moins à essuyer de vous mille réparties hautaines et dédaigneuses. Je vous le demande à vous qui, nous ayant paru touchés dans votre récit, nous disputez au bout un jeûne d'un jour, une légère mortification et dont la délicatesse va si loin, que si le confesseur, comme il le doit, veut proportionner la pénitence au péché, il ne sait comment s'y prendre pour donner quelque chose à votre faiblesse, et s'acquitter en même temps de son devoir. Je vous le demande à vous qui, touchés ou non, voulez arracher, comme par violence, une absolution dont on ne vous juge pas dignes. Vous serez dans des habitudes vicieuses qui demandent qu'on vous éprouve; nous n'aurons aucune preuve de la sincérité de vos résolutions, touchant un bien qu'il faut restituer, ou une occasion qu'il faut quitter : nous vous renvoyons, non pas pour vous abandonner, mais pour vous traiter avec plus de précaution ; et vous déclamez partout, vous vous récriez contre notre prétendue sévérité. Nous vous laissons dire, parce que nous sommes obligés à garder un silence inviolable : mais nous nous endurcissons à vos cris, parce que nous ne devons pas flatter, mais guérir le vice ; et jusqu'à ce que vous soyez ce que vous devez, nous serons à votre égard ce que nous devons être. Mettez-vous à notre place. Vous ne voudriez pas vous damner pour nous, pourquoi voulez-vous que nous nous damnions pour vous et que nous vous damnions vous-même? Une absolution donnée dans l'esprit de Jésus-Christ sauve le pénitent, mais donnée comme au hasard et sans discernement, elle damne et le pénitent et le confesseur. Qu'est-ce enfin qu'avoir cet esprit de pénitence? Je vous le demande à vous qui, n'ayant pas trouvé chez un habile homme, chez un homme incapable de se laisser surprendre ce que vous cherchez; allez abuser de la facilité d'un de ces ministres que l'affaiblissement de l'âge ou leur peu de capacité rendent indulgents jusqu'à l'excès. Je veux croire qu'il n'y en a pas parmi vous de cette nature : on y est trop attentif au bien du peuple, pour lui donner des guides si aveugles. Mais enfin, on se vante presque partout qu'on a comme des refuges assurés de toutes sortes de vices, et de ces juges débonnaires qui reçoivent tout le monde avec le baiser de paix. Ah! que je crains que ce ne soit cette paix dont les faux prophètes flattaient Israël, et que Dieu regardait comme la source de la plus cruelle guerre! Vous triomphez aujourd'hui sur une absolution ainsi emportée par surprise; et moi je gémis sur votre malheur, parce que je ne trouve dans votre conduite que fraude, que dissimulation, nulle bonne foi, nul désir d'amandement, nulle douleur : *plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui pœnitentiam recte egerint.*

Comment donc acquérir cette douleur si nécessaire au sacrement, mais si rare parmi les chrétiens? Entrez dans le secret de votre cabinet; et là, après avoir imploré dans toute l'ardeur de votre âme le secours du Père des lumières, afin qu'il daigne vous éclairer dans une affaire de cette importance, pénétrez dans le fond de votre cœur, fouillez dans ses replis les plus secrets. De combien de pensées, de désirs, de paroles, d'œuvres criminelles ne vous trouverez-vous pas coupables? Frappés d'horreur et de crainte, à la vue de vos égarements, vous vous sentirez forcés de vous écrier : est-ce ainsi, ô mon Dieu, que j'ai vécu avec vous, avec vous qui haïssez si essentiellement le péché, que si vous pouviez cesser de le haïr, vous cesseriez d'être Dieu? *Domine, si sic vivitur* (*Isa.*, XXXVIII, 16); et ayant ainsi vécu avec vous, que puis-je faire, qu'exposer à vos yeux la multitude de mes désordres dans les sentiments de la plus vive componction, et chercher ma paix dans l'amertume de ma douleur? *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ.* (*Ibid.*) Maudit péché! que ne puis-je te laver dans des larmes de sang et t'expier par le sacrifice de ma vie? Tu fais l'objet de la souveraine détestation de mon Dieu; je te hais sinon autant qu'il te hait lui même, du moins de tout mon cœur pour l'amour de lui. J'ai honte, Seigneur, de paraître devant vous noirci et défiguré comme je le suis; mais puisque le mal est fait et que vous daignez encore recevoir mes gémissements et mes pleurs comme un gage de réconciliation et de paix, je pleure, je gémis devant vous : c'est tout ce qui me convient. Je pleurerai donc, je gémirai jusqu'à la fin de mes jours, et peut-être aurez-vous enfin la bonté de me dire que vous me faites grâce : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ.* Et cela on ne se contente pas de le dire une fois : on le dit plusieurs fois devant Dieu, on le dit plusieurs fois devant son ministre ; du moins lui fait-on connaître par une humilité sincère à s'accuser, par une pieuse docilité à écouter ses avis, par une soumis-

sion respectueuse à en passer par tout ce qu'il lui plaît d'ordonner, qu'on l'a dit plusieurs fois, et que c'est toujours dans les sentiments d'un cœur contrit et humilié qu'on l'a dit : *recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ*

Le concile de Trente ne veut point cependant qu'on s'en tienne là, et quelque vive, quelque efficace que soit la douleur, il exige qu'elle ne se borne pas seulement à détester le passé, mais qu'elle s'étende encore sur l'avenir : *cum proposito non peccandi de cætero*. La douleur est nécessaire au sacrement, mais le propos ne l'est pas moins, et de quelque manière que ce propos se forme, le concile en veut un, propos, au reste, qui, comme la douleur, exclue toutes sortes de péchés, pour toutes sortes d'occasions et de temps; propos à toute épreuve et supérieur à tous les tourments. Mais trouve-t-on beaucoup de pénitents qui portent jusque-là l'efficacité de leur propos? Jugez-en par les rechutes, rechutes aussi promptes, aussi fréquentes, et accompagnées de circonstances aussi criminelles qu'avant qu'on se relevât, si pourtant on peut se flatter de s'être relevé quand on retombe sitôt, si souvent, et avec tant de facilité. Une résolution sincère se dément-elle si aisément? *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui pœnitentiam recte egerint.*

Que vous reste-t-il donc à faire, qu'à remercier Dieu, d'un côté, de vous avoir donné un moyen si sûr, si aisé pour rentrer en grâce, et à demander de l'autre à votre cœur si ce moyen si sûr, si aisé, ne vous a point laissé dans le péché; si parmi tant de confessions que vous avez faites, il n'y en a point qui aient été ou nulles ou sacriléges? Si cela était, vous avez encore une ressource infaillible dans le sacrement même que vous avez profané. Jésus-Christ vous dit aujourd'hui, comme il le disait au lépreux, de vous aller montrer au prêtre, et c'est dans ce saint temps qu'il vous le dit plus que jamais. Il veut manger sa pâque avec vous; mais comme il n'admet à sa table que ses amis, et que vous ne serez de ce nombre qu'autant que vous serez purifié par la confession : c'est à la confession qu'il vous invite et qu'il vous prépare par tout ce qu'il y a de plus propre à toucher un cœur chrétien. Bientôt nous allons célébrer ces mystères redoutables, qui portent avec eux comme naturellement la componction et la douleur; bientôt vous verrez toute l'Eglise dans le deuil, toute la nature dans le désordre, les âmes dévotes dans la consternation, les anges de paix eux-mêmes en pleurs sur les tourments de l'homme de douleur; serez-vous les seuls que des spectacles si touchants trouveront insensibles? Je vous ferais tort de le penser. J'espère vous voir courir en foule à nos tribunaux durant ces fêtes prochaines; mais j'espère encore plus que vous ne serez point de ces pénitents d'un jour, de ces pénitents qui font, dans un sens, plus de tort à nos mystères en les recevant qu'en s'en éloignant ; j'espère que toutes vos démarches seront réglées par un esprit de foi, accompagnées d'une douleur sincère, et soutenues avec une fermeté que rien ne sera capable d'ébranler, et qu'après avoir vécu constamment dans la grâce, vous mériterez d'aller régner dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVII.

Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.

SUR LE MARIAGE.

Socrus Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea. (*Luc.*, IV.)

La belle-mère de Simon-Pierre était attaquée d'une fièvre violente, et tous demandaient sa guérison au Sauveur

Que j'aime à voir les empressements de toute la maison de Simon-Pierre à demander la guérison de sa belle-mère qui est malade, et qu'il faut, me dis-je à cette occasion, que les cœurs d'une famille où tous les vœux se réunissent avec tant d'ardeur, soient eux-mêmes bien étroitement unis! Mais aussi à cette vue je me sens pressé de gémir sur le malheur de tant de familles chrétiennes, qui, unies par les liens les plus sacrés, ne semblent plus retenir de leur première union que l'impossibilité de se séparer. L'époux est un objet d'aversion et d'horreur à l'épouse, l'épouse en est un à l'époux, et vous diriez qu'ils ne se sont unis que pour se procurer mutuellement une vie pleine de chagrins et d'amertumes. Quelle peut donc être la source d'un désordre si commun parmi nous, et si difficile à guérir? C'est que, quoique tout le monde ne soit pas appelé au mariage, tout le monde cependant court au mariage comme à son état naturel, et qu'y étant entré à l'aveugle, et sans avoir examiné les motifs, les suites et les obligations des engagements que l'on prend, on ne cherche qu'à adoucir ou à secouer le joug qu'on s'est imposé, et que souvent on s'y conduit comme s'il était libre de revenir de tous les engagements qu'on a pris. La passion, l'intérêt, mille vues basses et indignes entraînent, et, suivant toujours les impressions de l'homme charnel, on suit presque partout les mêmes principes d'égarement et d'erreur qui y ont entraîné ; de sorte que le commencement aussi bien que la fin n'ont rien qui soit digne d'un mariage chrétien. Deux vérités qui peuvent être de quelque utilité, autant à ceux qui sont encore libres, qu'à ceux qui sont déjà liés : les premiers y apprendront à ne pas s'engager sans réflexion dans le mariage; les seconds à ne pas faire du mariage un état de damnation. On entre donc dans le mariage sans choix : premier point; on y vit sans vertu : second point. Implorons les secours du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Prophète, persuadé qu'il n'est rien qu'il importe tant à l'homme de connaître, et qu'il n'est rien cependant que l'homme connaisse moins que les voies que la Pro-

vidence lui a marquées, réclame le secours du ciel, et conjure Dieu de lui enseigner la route qu'il doit tenir pour arriver à la fin qui lui est proposée. Vous savez, Seigneur, qu'il est un chemin qui semble conduire à la vie, et qui conduit néanmoins à la mort. Levez-vous donc, divin guide d'Israël, et faites marcher devant moi cette nuée brillante qui conduisit votre peuple avec tant de sûreté à travers les dangers et les précipices du désert, de peur que, suivant mes propres pensées, je n'erre au hasard, et n'aille enfin aboutir à ce triste terme qui fait la fin et le partage de ceux que votre étoile n'a pas éclairés : *Notam fac mihi viam, in qua ambulem.* (*Psal.* CXLII.)

Sage conduite de ce pieux prince, qui devrait faire la règle de ceux qui pensent à s'engager dans des états immuables. Ils devraient consulter l'oracle, et apprendre de lui quelles sont ses vues sur eux, quel est le chemin qu'il leur ouvre pour aller à la gloire qu'il leur prépare : *notam fac mihi*, etc. C'est cependant ici la première fausse démarche que vous faites presque tous à l'égard du mariage. Sans savoir si cet état vous convient, vous vous déterminez à y entrer ; vous vous déterminez à l'embrasser, sans savoir si celui de qui dépend votre sainteté prétend vous y sanctifier. Première fausse démarche que je dis être la source de votre perte, et cela pour trois raisons auxquelles je vous prie de faire attention.

Il est sûr en premier lieu, selon saint Paul, que tous ne sont pas apôtres, que tous ne sont pas prophètes, que tous ne sont pas docteurs, et que s'il n'y a qu'un Seigneur il y a cependant divers ministères et différentes opérations divines, quoi qu'il n'y ait qu'un même Dieu ; de sorte que, comme raisonne saint Anselme sur ce point, Jésus - Christ, notre Maître et notre Roi, veut être servi différemment par ses différents sujets. Il élève les uns sur le trône tandis qu'il laisse les autres dans la soumission de la dépendance ; il veut des contemplatifs dans la solitude tandis qu'il condamne des négociants à l'embarras et au tumulte du monde ; il attache celui-là à ses autels tandis qu'il applique celui-ci à la magistrature ; et partageant ainsi les emplois de sa maison, s'il prépare à tous une même récompense, il ne veut pas que tous y arrivent par la même voie. Que s'en suit-il de là ? Que quiconque n'éprouve pas quelle est la volonté de Dieu sur lui, a pour le moins lieu de craindre qu'il ne soit pas dans l'état où Dieu le veut. Le mariage est cependant devenu aujourd'hui comme la condition naturelle de tous les hommes, et il semble que dès qu'on a de quoi s'y soutenir on a droit de l'embrasser. Ce n'est point ainsi que l'entend notre Dieu ; il est pour le moins aussi jaloux de son autorité que nos princes et nos souverains qui, réglant les emplois de leurs Etats, ne veulent pas qu'un sujet s'ingère, ni que, se faisant arbitre de sa destinée, il occupe la place et le rang ou qui ne lui convient pas ou qu'on ne veut pas lui donner. Ecoutez comment ce Dieu jaloux s'explique dans Isaïe contre ceux qui choisissent ce qu'il ne veut pas : *Quæ nolui elegistis.* (*Isa.*, LXV.) Vous vous êtes fait un genre de vie où je n'ai eu aucune part ; c'est à la fortune que vous avez sacrifié mes vues et mes pensées : *Ponitis fortunæ mensam, et libatis super eam.* (*Ibid.*) Je m'étais approché, j'avais étendu la main pour vous attirer à moi ; mais vous m'avez dit de me retirer : *Qui dicunt recede.* Je ne vous compterai donc plus qu'à la pointe de mon épée, *dinumerabo vos in gladio ;* et vous trouverez votre perte dans ce genre de vie que vous avez embrassé au mépris de mes ordres et de mes volontés : *Et omnes in cæde corruetis.* (*Ibid.*)

Mais comment, demandez-vous, ce premier écart peut-il nous conduire à notre perte ? C'est qu'il est sûr, en deuxième lieu, que de cette destination générale des états de la vie suit comme nécessairement une préparation de grâces que Dieu dans ses vues éternelles a, pour ainsi dire, rangées et subordonnées les unes aux autres pour nous faire atteindre à la sainteté de l'état auquel il nous appelle. Ainsi il prétend conduire l'apôtre par d'autres voies que le prophète, le prophète par d'autres voies que le docteur, le docteur par d'autres voies que le disciple. Ainsi il ouvre au religieux une route qu'il ferme au séculier ; au séculier même aussi bien qu'au religieux il ouvre des routes différentes selon les occupations et les emplois différents qu'il leur destine, de telle manière que si on a marqué à chacun son poste, chacun a sa grâce pour se soutenir dans le poste qui lui est marqué ; et quoique nous soyions tous les membres d'un même corps, notre sainteté consiste non pas à avoir tous les mêmes dons, mais à mettre à profit les dons que Dieu nous a départis selon la mesure de sa bonté. Or, quiconque s'engage dans un état contre les desseins de Dieu, renverse l'économie de la Providence et trouble l'ordre qu'elle devait tenir pour le mener au salut. La retraite était votre affaire, et Dieu s'était déjà dressé comme un plan où ses grâces, ménagées et distribuées à propos, vous auraient fait courir sans peine. Vous avez suivi le monde : *Propter hoc*, ajoute-t-il dans Isaïe, *propter hoc servi mei comedent, et vos esurietis* (*Isa.*, LXV) ; pour cela même mes serviteurs vivront dans l'abondance, tandis que vous languirez dans la disette. Et soit qu'il vous menace d'une disette de biens temporels ou d'une disette de biens spirituels, c'est toujours d'une disette qu'il vous menace ; et nous ne voyons que trop que l'une et l'autre tombent souvent sur ceux qui n'ont d'autre guide dans leur choix que leur propre volonté. Et cela n'est-il pas juste ? Ils ont voulu se faire un plan contraire à celui de Dieu ; Dieu, pour s'accommoder au leur, sera-t-il obligé de réformer le sien et de se prescrire un nouvel ordre de conduite qui leur soit aussi favorable que celui qu'il s'était d'abord proposé ? La Providence semblerait se trahir elle-même si nous étions toujours également bien partagés. Il est donc de ses intérêts de faire sentir à ceux qui l'abandonnent

qu'elle a ses ménagements et ses réserves.

Il est sûr, en troisième lieu, que cette soustraction de grâces entraîne comme infailliblement une multitude de désordres, et qu'étant visité par mesure on est exposé à tomber comme par nécessité. Chaque état, chaque emploi a pour ainsi dire ses pas glissants, ses précipices, ses occasions et ses dangers. Quand vous y êtes par l'ordre de Dieu, il est de sa bonté ou d'écarter le péril ou de se tenir spécialement auprès de vous dès que le péril vous menace. Quand vous y êtes par votre caprice, par votre propre mouvement, il est de sa justice de se tenir éloigné et de ne vous présenter que de ces secours communs qui, par votre lâcheté, ne vous tireront pas d'affaire. Aussi ajoute-t-il enfin dans le même Isaïe: *Servi mei lætabuntur et vos confundemini* (*Isai.*, LXV) : Mes serviteurs triompheront sur la défaite de leurs ennemis, et vous, à l'approche des vôtres, vous tomberez dans la confusion; ils vous couvriront de honte, parce que vous ne vous soutiendrez point contre leurs différents traits et que ce sera presque toujours à leur avantage qu'ils vous attaqueront : *Et vos confundemini.*

Ces trois vérités ainsi établies, est-il important, afin de ne pas se tromper dans son choix, de se défaire de tous les préjugés de l'amour-propre, de renoncer à tous les attraits de la nature, d'étouffer la voix de la chair et du sang, pour n'écouter que la raison et la grâce? Si important, que je ne vois rien qui demande de plus mûres délibérations, des prières plus ardentes, des soins plus empressés. Il n'est point ici question de vous assurer une fortune opulente sur la terre, de faire entrer de grands emplois dans votre maison, de contracter une alliance illustre, de satisfaire une passion qui vous consume; motifs qui sont pour l'ordinaire les seuls ressorts qui vous font agir. Il est question de marcher sûrement et non point à l'aveugle dans les voies du ciel; il est question de seconder les desseins de Dieu et de ne pas arrêter sur vous l'influence de ses grâces ; il est question de prendre le chemin qui vous conduise à votre patrie, de vous bâtir un trône dans la gloire, en un mot, il est question de votre salut et de votre éternité. Pouvez-vous prendre trop de précautions, à moins que vous ne vouliez courir le sort de ceux qui se perdent en ne consultant que leur propre volonté? *Et vos confundemini.*

Loin donc d'ici ces illusions trompeuses. Le mariage est permis. Oui, il est permis. Mais tout ce qui est permis, répond l'Apôtre, n'est pas expédient. Le mariage est une chose sainte. Oui, c'est une chose sainte; c'est un grand sacrement dans Jésus-Christ et dans son Eglise. Mais quoique le même apôtre déclare qu'il vaut mieux, pour ceux qui sont libres, se marier que de brûler ou de tomber dans la fornication, comme l'expliquent les Pères, il souhaiterait cependant qu'on demeurât ferme comme lui, ou du moins que chacun, usant des dons qu'il a reçus, s'en tînt à sa vocation et suivît le célibat si le célibat est l'état qui lui est marqué. Sans le mariage, ma maison tombe, mon nom est éteint. Si c'est là un motif suffisant pour délibérer, ce ne doit jamais être l'unique raison, une raison convaincante pour se déterminer. Si Dieu veut laisser périr votre nom, ne peut-il pas, en ne bénissant point votre mariage, venir à bout de ses desseins? Ce fils est l'aîné de ma famille. Oui; mais est-ce à l'aîné de la famille d'Isaïe qu'est réservé le trône d'Israël? Ce n'est ni au premier ni au second; David est le huitième, et c'est David que le prophète a ordre de mettre à la tête du peuple de Dieu.

Belle leçon pour ces parents indiscrets qui, se fondant uniquement sur le droit d'aînesse, croient, sans autre discussion, que celui que le ciel leur a donné le premier est celui qu'il leur a donné pour soutenir la gloire de leur maison : *Nec hunc elegit Dominus.* (I *Reg.*, XVI.) Dieu, dont les vues pénètrent jusque dans le fond et dans les plus secrets replis de notre âme, ne se prend ni par la hauteur de la taille, ni par le nombre des années, ni par rien de ce qui paraît au dehors; c'est selon le cœur qu'il juge, et, selon le cœur, il juge ce cadet plus propre que cet aîné à ne pas faire, des grands biens que vous avez à laisser à votre héritier, une matière de réprobation. Mais se pourrait-il que cet aîné fût appelé à la retraite? Et pourquoi cela ne se pourrrait-il point? N'étaient-ce pas les aînés que Dieu voulait autrefois qu'on lui consacrât? N'étaient-ce pas des prémices de chaque chose dont il était jaloux? Que ce soit le premier, que ce soit le second, c'est à Dieu non point à vous de décider de leur sort; et quand par prédilection pour cet aîné, quand pour rendre sa fortune plus éclatante vous sacrifieriez à Dieu tout le reste de votre famille, dès que vous lui enlevez celui qu'il vous demande, il rejette votre sacrifice, ou du moins, s'il daigne recevoir ceux que vous donnez, il vous demandera éternellement compte de celui que vous lui refusez.

Que sont donc devenus, Seigneur, ces heureux temps, où l'on se faisait une gloire d'être singulièrement à vous, et où un père se croyait trop honoré de pouvoir vous donner le fils qu'il aimait le plus, et où le fils le plus tendrement aimé se faisait un mérite de vous immoler tout à la fois et sa liberté et l'amour de ses parents? Admirez ici la conduite bizarre des hommes. Lorsque quelqu'un pense à se jeter dans ces ports comme assurés de salut que Dieu nous a préparés dans la religion, on lui représente qu'un engagement est bientôt pris, mais que les suites en sont terribles et qu'il faut y penser, puisque l'on n'en peut jamais revenir. Sans doute il faut y penser, et y penser plus sérieusement que ne le font certains parents impérieux, qui, s'attribuant un droit qui ne leur appartient pas, décident en maîtres de la destinée de leurs enfants, et qui, réservant l'aîné pour le siècle, destinent les autres selon qu'ils croient le plus convenir à leurs intérêts, celui-là au célibat ou dans le ministère des autels, ou dans un ordre mili-

taire; celle-ci, que la nature n'a pas pourvue des qualités par où le sexe se distingue dans le monde, ou qui en s'établissant dans le monde dérangerait les affaires de la maison, à s'aller ensevelir dans un cloître, et à traîner ses jours dans une retraite forcée. Mais, s'il faut y penser, quand il s'agit d'entrer en religion, doit-on y moins penser, quand il s'agit de s'engager dans le mariage? N'est-il dans le mariage ni engagements ni suites à redouter? N'y a-t-il rien à craindre de la jalousie d'un époux, de l'infidélité d'une épouse? Rien à supporter de la révolte des enfants, ou de l'indocilité des domestiques? Rien à souffrir du dérangement des affaires, du malheur des temps, de l'inconstance de la fortune? Où n'est-ce point qu'on peut rompre ses chaînes, dès qu'elles pèsent, et se séparer dès qu'on se lasse de vivre ensemble, comme si la foi qu'on s'est donnée aux pieds des autels était un de ces contrats qu'un consentement mutuel peut dissoudre, ou se décharger de tous les soins qu'entraîne la conduite d'une famille, comme si on pouvait tout livrer au caprice de la fortune, et vivre sans sollicitude, sans embarras, parce qu'on ne vit pas, comme dans la religion, sous le joug et l'autorité d'une puissance étrangère? Si la religion a quelques dangers, quelques peines, je soutiens que tout n'est que peine, que danger dans le mariage. Vous en convenez vous-mêmes tous les jours avec nous. Heureux, nous dites-vous, dans ces moments où vous sentez tout le poids dont vous êtes chargés, heureux ceux que Dieu a tirés des périls et des sollicitudes du siècle! Et, après cela, tandis qu'il faudra sonder, éprouver quelle est la volonté du Seigneur sur nous, quand il sera question de religion, quand il sera question de mariage, toute discussion, tout examen sera inutile? Désabusez-vous : en agissant ainsi au hasard, vous vous exposez à vous tromper. Et, vous trompant dans un point aussi essentiel, si votre salut n'est pas désespéré, n'est-il pas du moins exposé aux plus grands dangers? Et, quelque infinies que soient les ressources de la miséricorde, ne peut-il pas aisément arriver que, pour n'avoir pas voulu combattre dans le poste qu'on vous avait marqué, vous n'ayez jamais de part à la victoire? *Et vos confundemini.*

Seconde fausse démarche qu'on fait presque toujours à l'égard du mariage; c'est dans le choix de la personne. C'est la grâce des grâces, dit l'Ecclésiastique, qu'une femme de vertu; elle fera le partage de ceux qui craignent Dieu, et sera donnée à l'homme de bien pour ses bonnes œuvres : *Dabitur viro pro bonis factis.* (*Eccli.*, XXVI.) Mais aussi une femme vaine, indiscrète, jalouse, impérieuse, est de tous les fléaux le plus grand; et il vaudrait mieux habiter avec des bêtes féroces qu'avec une femme vicieuse : *Commorari leoni et draconi placebit, quam cum muliere nequam.* (*Eccli.*, XXV.) Ce que le Saint-Esprit dit de la femme doit se dire du mari, et plus du mari, sans difficulté, que de la femme. La femme n'a pas cette autorité qui semble donner droit de tout faire impunément; et, si la vertu ne la retient pas, elle peut être retenue par la crainte. Mais le mari se trouvant le maître, s'il est dissolu, libertin, voluptueux, quelles bornes donnera-t-il à ses passions? Nulle autre sans doute que celles que ses passions elles-mêmes lui donneront. Une épouse se lamentera, les enfants gémiront, tout un domestique sera dans la confusion et le désordre; et le chef de cette famille désolée tiendra ferme dans ses premiers égarements; il passera par-dessus tout, pour courir à ses anciennes habitudes : tant il importe d'avoir égard, non aux biens de la personne, mais à ses mœurs; non à la noblesse du sang, mais au mérite et à la vertu; non à la violence d'une passion qui nous transporte, mais à une amitié innocente fondée sur la conformité des naturels, sur des inclinations également saintes et également portées à la sainteté. Ne regardez donc point, conclut le Saint-Esprit, une femme par ce qu'elle peut avoir de frappant; vous y serez trompé, et, croyant avoir un riche trésor, vous n'aurez qu'une source de divisions et de désordres : *Ne respicias in mulieris speciem.* (*Eccli.*, XXV.) Ne la regardez point par je ne sais quels charmes qui vous enchantent, et qui, en vous dérobant vous-même à vous-même, semblent vous ôter toute voie à la délibération. Comme tout ce qui se ressent de l'excès n'est pas de durée, il n'arrive que trop souvent que ces violents transports se changent en haine, et qu'on a le temps de se reprocher à loisir d'avoir suivi trop à la hâte les premiers mouvements d'un cœur troublé. Ne la regardez point non plus par je ne sais quelle qualité, ou opulence qui semble devoir rehausser ou l'éclat, ou les affaires de votre maison. Jézabel était riche, distinguée; c'était la fille d'un roi : mais c'était une impérieuse, une entêtée de son rang et de son pouvoir, et il en coûta cher à Achab de l'avoir épousée. A son occasion Elie lui reproche qu'il s'est vendu pour faire le mal, et l'assure que les chiens boiront son sang dans le lieu même où ils ont bu celui du pauvre Naboth. Aussi l'Ecriture, pour nous marquer peut-être que le comble du malheur de ce prince vint de l'alliance qu'il avait contractée avec cette étrangère, après nous avoir dit qu'Achab pécha devant le Seigneur plus que tous ceux qui l'avaient précédé, elle ajoute que ce ne fut point assez pour lui de marcher dans les voies de Jéroboam, mais que, par-dessus cela, il épousa Jézabel : *insuper duxit uxorem Jezabel* (III *Reg.*, XVI); comme si Achab, en épousant Jézabel, avait fait un plus grand péché qu'en adorant les veaux d'or de Jéroboam, et comme s'il avait trouvé dans Jézabel seule une occasion à toutes sortes de péchés. Il est difficile en effet que vous n'épousiez pas les passions d'une femme, surtout quand elle a su vous persuader qu'il est de votre intérêt de soutenir son rang, sa qualité et cent autres folles idées dont elle se prévient : *Ne respicias in mulieris speciem.*

Ne regardez point non plus ce jeune homme par je ne sais quel brillant qui vous éblouit : ce n'est peut-être qu'un sépulcre blanchi, où vous trouverez tout à la fois votre honte et votre supplice. Qu'allez-vous faire, pauvre victime de l'avarice d'autrui ? Souvent on n'a pour vous ni inclination, ni penchant; mais vous êtes riche et opulente, et dès lors on s'empresse de vous rechercher, ou plutôt de vous tromper, en vous engageant dans la servitude à vos propres dépens. S'il s'agissait d'un esclave, dit saint Ambroise, on aurait plus d'égard que pour vous : *Meliore conditione mancipia quam conjugia comparantur.* Dans un esclave on ferait quelque attention à ses bonnes et à ses mauvaises qualités, on examinerait les services qu'il pourrait rendre, on s'engagerait même à lui donner quelque chose pour les services qu'il rendrait : *In illis meritum cernitur servitutis;* pour vous ce n'est rien de tout cela. Que vous ayez un esprit de division ou de paix, un cœur fier et intraitable, ou docile et susceptible des impressions qu'on veut lui donner, ce n'est point ce qu'on examine. Vous avez de grands biens, et, parce que vous vous laissez prendre par un dehors séduisant, on vous réduit à acheter aux dépens de vos grands biens une obligation étroite d'obéir et de servir toute votre vie : *In istis pretium additur ad servitutem.* Aussi ne tardez-vous pas à vous convaincre que c'était devant vos trésors, non point devant vous qu'on rampait, et que le cœur qu'on affectait de vous donner était déjà possédé par d'autres : *Ne respicias*, etc.

Mais, si on risque tout en s'engageant sur certains dehors qui souvent servent de voile à ce qu'il y a de plus vicieux, dans les penchants, ou de plus déréglé dans la conduite, que ne risquent point ces parents qui engagent leurs enfants, sans qu'il y ait rien qui puisse les autoriser dans leurs engagements, que l'espérance d'introduire un riche héritage dans l'une des deux maisons, ou d'en former une troisième qui croisse des dépouilles de l'une ou de l'autre? A peine sont-ils sortis du berceau, qu'on promet pour eux ce qu'ils ne tiendront peut-être jamais, s'ils usent de leur liberté, ou qu'ils ne tiendront, s'ils sacrifient leur liberté à vos vues précipitées, qu'aux dépens de leur repos, de leur salut et de leur éternité. Savez-vous, mères trop empressées, si ce n'est point à un jeune débauché que vous destinez cette fille? Savez-vous, pères trop avides et trop ardents, si ce n'est point à une épouse volage, inconstante et légère que vous préparez ce fils, et si l'un n'étant point fait pour l'autre, ils ne chercheront point tous deux à se dédommager ailleurs de la peine qu'ils auront de se voir liés contre leur inclination et contre leur volonté? On se damne par tout; mais dans le mariage plus que partout ailleurs, quand on n'a pas d'autre raison de vivre ensemble, que l'impossibilité de se séparer. On se hait; cependant il faut se voir chaque jour. De là le chagrin, la rage et le désespoir. On ne peut se souffrir; cependant on a nécessairement mille affaires à démêler ensemble. De là une contradiction éternelle de sentiments et de pensées. Tout est dans le désordre. Les domestiques, profitant des divisions, sont toujours sûrs d'être soutenus, quoi qu'ils fassent, parce qu'ils sont sûrs que ce qui déplaira à l'un plaira à l'autre. Les enfants, pour agréer au père, insultent à la mère, ou ménagent la mère au dépens du père. Les biens tombent en ruine, et on est ravi de les y laisser tomber, comme si l'on trouvait dans leur perte une espèce de consolation à ses ressentiments. Le crime entre et règne dans le cœur et forme bientôt des époux infidèles : on n'est ni arrêté par la sainteté du sacrement qu'on a reçu, ni effrayé par l'horreur des adultères les plus scandaleux. Les parents ont satisfait leur passion, en engageant leurs enfants par des vues basses et intéressées ; ceux-ci veulent satisfaire la leur en profanant leurs engagements par des désordres honteux et criants. Pères et mères, vous ne serez plus ; mais vos cendres mêmes ne seront pas à couvert des malédictions qu'on vous donnera. Ne pensez point tant à la gloire et à l'opulence de vos maisons. Une opulence et une gloire dont les divisions empêchent de goûter les douceurs ne valent pas une honnête médiocrité dans le contentement et la paix : *Ne respicias*, etc.

Troisième fausse démarche qu'on fait presque toujours en cette matière : c'est dans le choix des moyens qu'on prend, ou pour entrer dans le mariage, ou pour avoir la personne qu'on se croit destinée. Le mariage est un sacrement, et un sacrement que n'a pas découvert saint Grégoire, comme le prétendent ceux qui sont venus troubler la foi de nos pères, mais que saint Léon avait découvert cent cinquante ans avant saint Grégoire, et que toute l'antiquité avait découvert avant saint Grégoire et saint Léon; sacrement que les conciles de Trente et de Florence n'ont pas introduit, mais soutenu sur l'autorité infaillible de l'Apôtre, qui veut que ce soit un grand sacrement dans Jésus-Christ et dans son Eglise; sacrement institué pour sanctifier ceux qui s'unissent. Faut-il que nous soyons obligés de voir, à notre confusion et à la honte du christianisme, qu'on n'apporte que des dispositions païennes à une action si sainte, et qu'on ne se prépare à recevoir un sacrement que par la dissolution et la licence? Détestable corruption de notre siècle, jusqu'à quel point ne fais-tu pas gémir les gens de bien! On se voit, on s'entretient; et comment est-ce qu'on se voit? de quoi s'entretient-on? A Dieu ne plaise que j'entre dans un détail si indigne de mon ministère! Ce n'est que déréglement dans les pensées, qu'irrégularité dans les désirs, qu'infamie dans les discours. Le dirai-je? Souvent on tâche de s'assurer sa proie en la faisant servir à l'emportement de sa passion. Est-ce donc par là que vous prétendez engager le ciel dans vos intérêts? Croyez-vous qu'une société commencée par le crime puisse jamais être une source de bénédictions pour vous? S'il faut se voir

pour se connaître, quoique ce ne devrait être ni si souvent, ni si loin du monde, ne vous voyez pas pour vous être mutuellement des pierres de scandale. Aveugles enfants des hommes, vous croyez pouvoir compter sûrement sur un cœur qui n'a rien à refuser; et moi je soutiens qu'il ne peut vous donner un motif plus convaincant de vous défier de lui. Quand on a été infidèle à Dieu, on ne craindra pas de l'être à l'homme; et quiconque étant libre n'a pas été arrêté par l'horreur de la fornication, ne le sera guère étant lié par l'injustice de l'adultère. Quelquefois on en revient : mais le plus souvent on est constant dans ses premières irrégularités. J'en appelle à l'expérience.

D'ailleurs, puisqu'aux termes de Jésus-Christ il ne faut point donner le Saint aux chiens, ce n'est point pour des pécheurs qu'est le sacrement du mariage; ou du moins le mariage étant un sacrement des vivants, comme on parle dans l'école, c'est en état de vie ou de grâce qu'il doit être reçu; et si vous mangez votre jugement en mangeant indignement le corps du Seigneur, en vous donnant devant son ministre une foi mutuelle en péché, vous venez signer votre jugement. Aussi voyons-nous qu'il n'est point de vrai fidèle qui n'aille se purifier dans nos tribunaux, avant que de se rendre aux pieds de nos autels. Je veux croire que chacun en ceci rend au sacrement de Jésus-Christ ce qui lui est dû, et qu'il n'est point de pécheur assez obstiné parmi nous, pour vouloir faire du jour de sa noce un jour de sacrilége. Mais, après tout, c'est à un sacrement que vous venez. Si vous n'y venez pas avec un cœur souillé, y venez-vous avec un cœur préparé? Souvent c'est avec une vaine pompe qu'on se rend dans nos églises. Qu'une pompe d'ostentation et d'éclat convient peu à un homme qui ne doit travailler qu'à mériter les secours qui lui sont nécessaires pour garder les promesses qu'il va faire! Souvent c'est avec un esprit préoccupé de la fête et des divertissements qui doivent succéder. Qu'un esprit si distrait est peu propre à recevoir, avec le sacrement, la grâce et l'esprit du sacrement; du moins qu'il est dangereux qu'il ne perde bientôt l'un et l'autre, et que la fête et les divertissements, qui emportent toutes ses pensées dans le temple, ne lui deviennent à lui-même, quand il s'y sera livré, une source d'intempérance et de péché! Quoiqu'on semble tolérer quelques divertissements dans de pareilles rencontres, je trahirais cependant l'Evangile, si je ne condamnais ces divertissements que l'ivresse accompagne, que mille paroles libres et dissolues soutiennent; et, si vous voulez que je vous dise ma pensée, j'aimerais mieux vous voir le jour de votre noce abattus devant le Seigneur, avec Tobie et Sara, pour lui demander avec ces deux nouveaux époux sa bénédiction et sa grâce, que de savoir que vous présidez à une table, que vous animez ou un jeu ou une danse, et que vous n'avez d'autre soin que d'exciter et d'entretenir la joie dans toute l'assemblée. La prière attirerait Dieu au milieu de vous; au lieu qu'il est à craindre que la joie ne l'en chasse : rarement une joie immodérée s'accorde-t-elle avec la grâce.

Quoi qu'il en soit, voici en peu de mots les avis importants que j'ai à vous donner, afin que vous évitiez les trois fausses démarches que je viens de combattre. Commencez par vous défaire de toutes ces folles idées du siècle qui vous occupent, de tous ces vains fantômes de plaisir ou de grandeur qui vous enchantent, pour vous attacher à cette sainte et solide pensée : Je ne suis entré dans le monde que pour me sauver; il m'en faudra sortir sans avoir rien fait, si je n'y ai pas fait mon salut. Là-dessus demandez-vous à vous-même quel parti vous voudriez avoir pris à ce moment redoutable où vous vous trouverez seul avec Dieu seul, sans qu'aucun des avantages que vous aurez estimés sur la terre puissent vous justifier ou vous défendre devant lui. Appelez le Seigneur à votre secours; et, sans stipuler avec lui, si je puis m'exprimer de la sorte, pour en obtenir une condition favorable à la nature, jetez-vous entre ses bras avec autant de docilité qu'en témoigna l'Apôtre, lorsque, abattu et terrassé, il s'écriait avec une volonté si résolue à entrer dans toutes les voies qu'on lui marquerait : *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX.) Quels sont, Seigneur, vos desseins sur moi? Vous n'avez qu'à parler, votre serviteur écoute, et il est prêt à faire tout ce que vous lui ordonnerez. Si c'est en faveur du mariage qu'il parle, n'attendez que de sa main celle que vous devez avoir pour compagne : toute autre ne peut que vous être fatale. Conjurez-le donc de vous la faire connaître, et de vous envoyer son ange aussi bien qu'à Tobie, afin que, n'étant ni troublé par la passion, ni entraîné par l'intérêt, vous ne vous engagiez point par l'attrait d'une faible beauté à une tentatrice dangereuse, ou par l'appât de quelques biens périssables à une ennemie de votre éternité. Enfin, s'il faut se déclarer, que ce soit toujours dans les termes de l'honnêteté. Une fin qui est sainte ne doit pas être recherchée par des voies criminelles, si vous ne voulez éprouver à votre perte ce que dit l'Ecriture, que le démon qui préside à un mariage où ne règne que la passion, semble par là même acquérir le droit d'en régler toutes les suites. Quand, surtout, vous serez aux pieds des autels, pour vous donner une foi mutuelle, n'oubliez pas Jésus-Christ; il est le premier maître de vos cœurs et vous lui en devez les prémices; ou plutôt il en est l'unique maître, et c'est à lui uniquement que vous le devez, jusque-là que l'épouse ne doit être aimée qu'autant que l'amour que vous avez pour elle n'empêche pas le cœur d'être tout entier à Dieu. Par là vous attirerez Jésus-Christ à votre noce; et, soutenus de la force de son bras, vous ne tomberez pas dans les défauts si communs à ceux qui, étant entrés dans le mariage sans choix, y vivent sans vertu.

SECONDE PARTIE.

Chaque état a ses lois et ses obligations, et, si on s'y sanctifie, ce n'est point en se chargeant des devoirs d'autrui, en courant même à cent bonnes œuvres qui sont compatibles avec notre état, mais qui ne lui sont pas essentielles. Chargez-vous-en, on vous le permet, mais non pas aux dépens de ce qui vous est commandé. C'est par là qu'il faut commencer. Et quelles sont les lois et les obligations du mariage? Saint Paul nous l'apprend, écoutez-le, sa doctrine renferme tout ce que vous pouvez devoir aux différentes personnes qui ordinairement composent une famille : *Viri, diligite uxores vestras* (*Eph.*, V) ; maris, aimez vos femmes ; loi et obligation qui règle le mari à l'égard de l'épouse ; il lui doit son affection et son amour : *Mulieres viris suis subditæ sint* (*Ibid.*); femmes, soyez soumises à vos maris; loi et obligation qui règle l'épouse à l'égard de l'époux, elle lui doit la soumission et l'obéissance. *Educate illos in disciplina et correptione Domini* (*Ibid.*) : veillez sur vos enfants, instruisez-les, corrigez-les; loi et obligation qui règle l'époux et l'épouse à l'égard de ceux dont le Seigneur les a gratifiés dans leur mariage; ils leur doivent une éducation sainte, une attention particulière à leur accorder tout ce qu'ils peuvent exiger, ou pour le temps ou pour l'éternité. Et ces lois, comment sont-elles observées par la plupart des chrétiens? Comment sont accomplies la plupart de ces obligations? Entrons dans le détail de votre conduite; vous verrez si je ne suis pas en droit de conclure que, ordinairement parlant, on vit sans vertu dans le mariage.

Viri, diligite uxores vestras; maris, aimez vos femmes: mais comment? Comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, *sicut et Christus Ecclesiam* (*Ibid.*), d'un amour qui soit à l'épreuve de la beauté la plus engageante, de la passion la plus déchaînée, de l'occasion la plus favorable, la plus secrète. Comme vous ne faites tous deux qu'une même personne, le tort que vous faites en ce point à votre épouse, vous vous le faites à vous-même, et vous vous flétrissez autant qu'elle en aimant une étrangère. Vous ne serez point appelée la délaissée, dit Jésus-Christ à son Eglise, et, après vous avoir épousée dans ma foi, vous ne trouverez dans moi ni infidélité ni inconstance. A cet exemple, auquel vous appelle saint Paul, que répondez-vous, hardis violateurs d'une parole donnée à la face du ciel et de la terre, profanateurs sacriléges d'un de nos plus grands sacrements? Jésus-Christ a aimé son Eglise ; et, après l'avoir aimée, l'a-t-il oubliée, l'a-t-il rejetée, a-t-il porté ailleurs son affection et sa tendresse? Il l'a aimée avec attachement, il l'a aimée constamment, il l'a aimée uniquement. Ne vous êtes-vous point donné à cette épouse que pour en faire la victime de vos déréglements? Ne l'avez-vous arrachée du sein de sa famille que pour la jeter dans un océan d'amertume? Ne l'avez-vous introduite chez vous dans la joie que pour la nourrir d'un pain de douleurs? Je veux que le public n'ose se déclarer ouvertement contre un désordre qui le scandalise, mais que votre autorité qu'on redoute met à couvert des justes reproches qui lui sont dus ; je veux que parmi vos compagnons de débauches tous se fassent un mérite de favoriser votre passion, et d'applaudir à des intrigues que chacun a intérêt de justifier, parce qu'elles sont communes ; je veux que ces idoles étrangères qui partagent votre cœur mettent en œuvre tout ce qu'elles ont de piéges et d'attraits pour vous retenir : tout cela, si vous étiez capable de quelque sentiment raisonnable, pourrait-il balancer la peine que vous devez avoir d'entendre gémir une épouse légitime, qui se voit déshonorée, et qui, dans le triste état où la réduit votre indigne conduite, n'a que ses pleurs et ses larmes pour se consoler. Vous est-elle si fort étrangère, ou que vous ne connaissiez plus une voix qui autrefois vous était si chère, ou que vous soyez tout à fait insensible à une voix qui ne s'explique plus que par ses accents lugubres? Oui, pauvre épouse, cherchez votre consolation partout ailleurs où il vous plaira, vous ne la trouverez plus chez ce dénaturé ; il a résolu de conduire vos jours jusqu'au tombeau dans l'amertume et l'opprobre. Mais, femme chrétienne, si en ce point vous avez droit d'être révérée, un mari n'a-t-il rien à attendre de vous? Les obligations sont communes, et, sans justifier la conduite injuste d'un époux, j'ose dire que, si vous lui manquez de fidélité, vous portez votre injustice plus loin que lui. Vous lui donnerez des enfants qui, sans droit, sans titre, entreront dans son héritage, et à vos enfants légitimes des frères qui, ne leur appartenant que par le crime, ne laisseront pas peut-être de leur ravir ce qu'ils doivent uniquement posséder. Si tout cela n'embarrasse pas une âme qui doit penser à son éternité, est-il rien qui puisse l'embarrasser? Souvenez-vous donc de la justice mutuelle que vous vous devez sur ce point. En violer les droits, ce n'est pas seulement pécher, c'est vous jeter dans une suite de péchés que vous ne réparerez peut-être jamais.

Viri, diligite uxores vestras; maris, aimez vos femmes : mais comment? Comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, *sicut et Christus Ecclesiam;* c'est-à-dire, d'un amour qui bannisse tout ce qui ressent l'emportement et la fureur, qui s'entretienne et se conserve par une condescendance, par une communication réciproque de sentiments et de pensées. Après tout, une épouse n'est ni servante ni esclave, et si la soumission fait son partage, ce n'est pas pour essuyer votre tyrannie. Votre bienveillance devrait lui adoucir le joug, et lui faire trouver de la douceur dans la nécessité où elle est d'obéir. Mais ce n'est rien de tout cela ; ce ne sont que paroles aigres, que dures invectives, que reproches sanglants, et souvent (surtout parmi le peuple) que transports de colère, où les menaces, les coups, rien n'est épargné. Maris

inhumains, est ce là la conduite de l'Homme-Dieu à l'égard de son Eglise? *Sicut et Christus Ecclesiam.* Nous étions tous ses ennemis et il nous a cherchés; nos faiblesses n'ont servi qu'à redoubler son amour, et au lieu d'insulter à nos misères, il s'y est soumis pour nous en délivrer. Que vous a fait cette épouse pour la traiter comme vous traiteriez un ennemi déclaré? Si vous avez droit de la reprendre, l'avez-vous de la persécuter, et de vous faire son tyran sous prétexte de la corriger? Que vous a-t-elle fait d'ailleurs, pour affecter à son égard un mystère impénétrable sur toutes choses, pour lui cacher tous vos desseins, et administrer et ses biens et les vôtres, sans qu'elle ait jamais aucune part à vos conseils? Jésus-Christ a-t-il affecté ces sortes de secrets à l'égard de son Eglise? Ne lui a-t-il pas découvert ce qu'il y avait de plus sublime, de plus relevé dans ses mystères? Dieu lui-même n'a-t-il pas voulu que la femme vous prêtât le secours de ses conseils? puisqu'en formant Eve, il prétendit donner une aide à Adam : *Faciamus ei adjutorium.* (*Gen.*, II.) Et comme si vous aviez plus de lumière, plus de force, plus de conduite que ce premier homme sorti immédiatement des mains de Dieu, vous croirez vous abaisser en appelant à votre secours l'aide que le Seigneur vous a donnée? Vous ne daignerez pas la consulter sur rien? Prenez garde que ce ne soit à votre perte et à la ruine de votre maison. Il est des femmes sans secret, sans expérience, capables de faire échouer les projets les mieux concertés. Je le sais : mais sont-elles toutes de ce caractère? N'est-il point encore aujourd'hui de ces sages Judiths qui relèvent le courage de leurs concitoyens, et qui trouvent le secret de dissiper une armée à laquelle toute la valeur n'est plus en état de résister? N'est-il point de ces prudentes Abigaïls qui réparent les fautes de leurs maris, garantissant leurs biens et leur famille de la fureur de leurs ennemis? On se trompe, quand on croit que la prudence fait le partage de l'homme seul : elle lui est propre, mais ne convient-elle qu'à lui?

Viri, diligite uxores vestras, maris, aimez vos femmes; mais comment? Comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, *sicut et Christus Ecclesiam*, d'un amour pur, et qui tende également à la sanctification de l'un et de l'autre. Vous épousez toutes les passions d'une femme, vous donnez dans tous ses caprices. A-t-elle ses idoles de vanité? Comme Salomon, vous venez ramper devant des idoles que vous devriez briser. Vous invite-t-elle à goûter les douceurs du monde? Comme Adam, vous venez manger de ce fruit défendu? C'est ici qu'il faudrait user de l'empire que vous donne l'Apôtre, pour arrêter ces assiduités qui doivent vous être suspectes, pour retrancher ces superfluités indignes dans les habits, pour réprimer cette liberté indiscrète à voir et à être vue, à ouïr et à dire bien des choses dont la pudeur rougit. Encore n'est-ce point assez que vous vous opposiez aux défauts d'une femme. Vous ne l'aimez pas comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, si vous ne travaillez à la rendre sainte et parfaite : *Ut sit sancta et immaculata.* (*Ephes.*, V.) Qu'il serait beau de voir entre le mari et la femme une espèce de combat, non point de paroles piquantes et injurieuses, non point de jalousie et d'animosité, mais de charité et de zèle, mais de prières et de bonnes œuvres! Nous ne gémirions pas sur tant de désordres qui, commencés par l'une, sont soutenus par l'autre, et semblent devenir invincibles par l'attachement opiniâtre de tous les deux. L'époux est une pierre de scandale pour l'épouse; l'épouse en est une pour l'époux, et vous diriez qu'ils se prêtent mutuellement la main pour se creuser un abîme éternel.

Viri, diligite uxores vestras, maris, aimez vos femmes; mais comment? Comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, *sicut et Christus Ecclesiam*, d'un amour ferme, constant, et qui dure jusqu'à la fin de vos jours, comme c'est jusqu'à la fin des siècles que Jésus-Christ doit aimer son Eglise. Cependant, combien de divorces, où chacun, prétendant avoir le droit de son côté, tâche de se justifier aux dépens de l'autre? Je n'examine point qui des deux est coupable, Dieu le sait, et peut-être qu'à ses yeux vous l'êtes également tous deux; mais je dis que, devant les hommes, quelque soin que vous preniez de vous justifier, il restera toujours je ne sais quelle impression qui ne vous sera avantageuse ni à l'un ni à l'autre. On vous accusera toujours de n'avoir pas conduit les choses avec assez de prudence, de les avoir portées trop loin, d'en être venus à un éclat qui donne lieu à mille jugements désavantageux, d'avoir ouvert contre vous mille bouches, qui toutes parleront selon la bizarrerie de leurs idées. Nous sommes peu accoutumés à voir des divisions de cette nature, et ce n'est guère qu'avec horreur que nous les voyons. Ce que vous attribuez, vous, au mauvais naturel d'une femme, vous, aux emportements d'un mari, on l'attribuera peut-être à une corruption de cœur, à un libertinage secret, qui était gêné par les bienséances qu'imposait la société. Mais enfin, quand toute une ville entrerait dans les pensées de l'un ou de l'autre, il faut toujours que l'un des deux soit flétri. Et n'est-ce rien, que, pour vous mettre en honneur, il faille couvrir de honte une personne qui, malgré le divorce, ne laisse pas de faire une partie de vous-même, et de vous appartenir de plus près que qui que ce soit au monde? N'est-ce rien que de donner lieu à vos amis de gémir, à vos ennemis de triompher, à vos enfants de vivre en orphelins?

Comme ce n'est qu'insensiblement qu'on s'ouvre la voie à ces sortes de séparations, si vous les craignez, craignez également de part et d'autre : je ne sais quelle jalousie secrète qui s'empare de votre cœur sans fondement et sans raison. Si vous ne l'étouffez d'abord, la délicatesse qu'on a sur ce point grossira si fort les objets, que les actions les plus innocentes vous paraîtront des mons-

tres d'abomination et d'horreur. Craignez également de part et d'autre une certaine antipathie d'inclinations et d'humeur, qui commence à s'insinuer dans votre âme, et à y répandre un levain d'animosité pour la personne et de contradiction pour ses sentiments. Pour peu que vous l'écoutiez, elle prendra tous les jours de nouveaux accroissements, et ira enfin jusqu'à une aversion insurmontable. Craignez également de votre côté, maris, cette sévérité outrée qui veut tout punir, ces airs de hauteur par lesquels il semble que vous voulez l'emporter partout. L'épouse se lassera, et, suivant à son tour l'impétuosité de ses ressentiments, si elle ne peut pas repousser la force par la force, elle voudra du moins se soustraire à la fureur de vos emportements et de vos coups. Craignez également, épouse, cet esprit d'altercation qui vous fait chicaner sur tout, cet esprit de critique qui vous porte à reprendre, à censurer toutes choses. Le mari perdra patience, et vous lui mettrez en main des armes pour commencer un combat qui durera peut-être jusqu'au tombeau. Rien ne doit vous être plus à cœur que la paix; et quand pour la conserver il faudrait dissimuler quelquefois et vous taire, d'autrefois souffrir et essuyer les faiblesses d'un génie mal fait, tandis que la gloire du Seigneur n'y sera pas intéressée, souffrez, dissimulez. La charité est patiente, dit saint Paul, elle est douce, sans fiel, sans amertume; elle est ferme, constante et inébranlable : *Viri, diligite uxores vestras.* Ce sont là en deux mots les lois qui lient le mari et qui doivent le régler dans toute sa conduite. Voici à quoi est condamnée l'épouse, et dont elle ne peut se dispenser, sans troubler l'ordre que Dieu a établi : *Mulieres subditæ sint viris suis.*

La femme, dit saint Chrysostome, avait été formée en égalité d'honneur et de dignité avec l'homme; mais s'étant émancipée jusqu'à écouter un vil animal qui la trompait, Dieu jugea à propos de la soumettre à la conduite d'autrui, puisqu'elle n'avait su se conduire elle-même : *Sub viri potestate eris.* (*Gen.*, III.) Ainsi parla Dieu à la première femme; et saint Paul, expliquant l'arrêt porté par ce Juge souverain, l'étend à toutes les femmes, prétendant que toutes ont été enveloppées dans la même condamnation.

Mulieres viris suis subditæ sint : femmes, soyez soumises à vos maris; mais comment soumises? Non point d'une soumission qui ne connaît aucune autorité dans celui qui commande et qui obéit, moins pour remplir son devoir que pour ne pas troubler l'ordre et l'économie d'une maison. Le mari est le chef de la femme : *Caput autem mulieris, vir.* (I *Cor.*, XI.)

Ce n'est donc pas sans droit qu'il commande : dès qu'il est votre chef, il est votre maître. Non point d'une soumission purement extérieure et qui se réduise uniquement à faire ce qui est commandé. *Mulieres viris suis subditæ sint sicut Domino* (*Ephes.*, V); soyez soumises à vos maris comme au Seigneur lui-même. C'est donc avec respect qu'il faut recevoir leurs ordres, et les accomplir à peu près comme si vous accomplissiez ceux du Seigneur, exécutant avec un vrai esprit de docilité et de dépendance ce qui vous vient d'une puissance si légitime. Non point d'une soumission bornée à certaines actions, à certains temps. *Sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus* (*Ibid.*); comme l'Eglise est soumise en toutes choses à Jésus-Christ, c'est aussi en toutes choses que vous devez être soumises à vos maris. Ce n'est donc point à vous à mettre des restrictions là où la loi n'en met point. Elle veut que vous soyez soumises dans toutes les circonstances de votre vie, et dans tout ce qu'on a droit de vous commander. Femmes, soyez donc soumises et obéissantes. C'est votre chef qui parle, quand le mari commande. Et où réside l'autorité? Est-ce dans le chef, ou dans les membres? Si jamais une personne a eu quelque droit de se dispenser d'obéir, c'était sans doute Marie. En matière de privilèges et de grandeur, elle ne reconnaissait rien au-dessus d'elle parmi les hommes. Comment est-ce néanmoins que le ciel se déclare en faveur de son chaste époux? Est-il question de se dérober à la cruauté d'Hérode, d'aller en Egypte et d'en revenir? C'est Joseph qui est chargé des ordres: c'est Joseph qui les annonce; c'est Joseph qui les fait exécuter, et Marie, sans prétexter ni sa dignité ni son rang, s'y soumet à l'aveugle. C'est qu'elle entre dans les vues de Dieu, et qu'elle croirait se rendre criminelle, si elle résistait à une puissance que le Seigneur soutient et confirme si visiblement, en se déchargeant sur elle de ce qu'il y a de plus précieux et de plus important au monde. Sentiment de soumission qu'elle ne fait pas moins éclater dans ses discours que dans toute sa conduite. *Pater tuus, et ego dolentes quærebamus te* (*Luc.*, II), disait-elle à Jésus-Christ, après qu'elle l'eut trouvé dans le Temple; nous vous cherchions votre père et moi, non point moi et votre père, donnant la préférence à son époux, non par une vaine politique, non par une basse flatterie, mais par un vrai sentiment de dépendance, par un vrai esprit de déférence pour celui que le Seigneur avait mis sur sa tête comme son chef et son maître : *Caput autem mulieris, vir.* Les droits du mari sont-ils aujourd'hui moins sacrés que dans les siècles passés? Ou n'est-ce point plutôt qu'on est plus hardi à rejeter toute autorité, et à rompre tous les liens de l'obéissance, pour anéantir un pouvoir qui humilie si fort l'orgueil et la vanité? Qu'il sied mal, disait autrefois sainte Monique à des femmes qui portaient le joug avec impatience, qu'il sied mal d'oublier ce qu'on est! Il dépendait de vous de vous engager : mais dès qu'on s'est donné un supérieur, il est de la sagesse de se souvenir qu'on n'est plus à soi, et qu'on n'a de mouvement à attendre que de la volonté d'autrui. N'en pourrions-nous pas dire autant à je ne sais combien de femmes, qui, ennemies de toute subordination, ne voudraient recevoir d'impression

que leur propre volonté? Nul ordre presque qui ne soit contredit; et, bien loin qu'elles aillent au-devant, comme elles le devraient, de ce qu'on a droit d'attendre d'elles, elles se roidissent contre ce qui leur est commandé avec le plus de raison et le plus d'équité. Ainsi, dames chrétiennes, quoiqu'on vous ménage encore par un reste de bonté mal entendue, et qu'on ne vous ait point encore ni défendu ce jeu, dont les pertes commencent à être à charge, ni interdit l'entrée de cette maison où vous trouvez, comme on ne s'en aperçoit que trop, des ennemis de la paix domestique, ni déclaré qu'on veut moins de faste, moins de communication au dehors, vous voyez néanmoins qu'il serait dans l'ordre que cela fût ainsi, et que, si le mari se tait, ce n'est qu'en se faisant violence, ce n'est qu'en sacrifiant son devoir à une basse complaisance qui peut-être dans la suite lui coûtera cher, et que, s'il n'y a pas de l'amendement, tôt ou tard il faudra qu'il éclate. N'attendez pas qu'il le fasse; vous aurez la gloire d'être rentrées de vous-mêmes et de votre propre mouvement dans votre devoir.

Mais quand il s'explique nettement, est-ce en opposant toujours mille difficultés, avec des contradictions éternelles qu'il faut recevoir le commandement? Si le commandement est contraire à la loi de Dieu, ramenez doucement un esprit qui s'égare, en lui représentant que Dieu doit être obéi le premier; que tout ce qui s'oppose à sa gloire tourne au préjudice de votre maison. Par là vous sanctifierez, comme l'attend saint Paul, un époux infidèle. Mais, si le commandement est conforme à la loi, par quel droit prétendrez-vous le rejeter? Est-ce parce qu'il n'est pas de votre goût? Ce n'est point au serviteur à servir à son gré, ni à la femme à se faire la maîtresse de ses volontés. Est-ce parce qu'il dérange vos passions? Vous devriez être ravies de ce qu'on vous donne un frein pour les soumettre à l'empire de la raison. Est-ce parce qu'il est opposé au train de vie que vous avez suivi jusqu'à présent? On vous fait trop de grâce de se charger de votre conduite, et de vous faire quitter une route qui vous menait au précipice. Allez après cela tant qu'il vous plaira répandre vos pleurs et vos larmes dans le sein de vos parents; vos parents en sont peu touchés, parce qu'ils savent que la soumission dans les choses raisonnables doit faire votre partage. Portez vos plaintes dans tout un voisinage. On vous écoute, parce qu'on n'a que faire de s'ingérer à vous donner des avis, depuis qu'on sait que ceux du mari ont été si mal reçus; mais aussi l'on vous condamne, parce qu'on ne voit dans l'ordre donné d'autre injustice que celle que votre passion vous y fait voir.

Mulieres viris suis subditæ sint : soumettez-vous donc; vous résistez à Dieu, dès que vous résistez au chef qu'il vous a donné : *Caput autem mulieris, vir :* mais soumettez-vous avec respect, à peu près comme vous vous soumettriez au Seigneur, *sicut Domino.* Vous avez plus de monde, plus de génie, plus de mérite que votre mari. Je le veux, et vous ne vous en prévalez que trop; tout cela ne justifiera cependant jamais vos impatiences et vos murmures. Quand vous auriez assez de force pour soutenir tout un empire, assez de lumières pour conduire les intrigues les plus embarrassées, vous pourriez proposer ce que vous croiriez convenir au bien de votre maison, sans toutefois vous attacher tellement à vos pensées, que, quoique vous voyiez que la raison est contre vous, vous prétendiez toujours l'emporter. Vous pourriez représenter le devoir, tâcher de guérir un esprit qui peut avoir ses faiblesses; mais toujours comme le faisait encore sainte Monique, qui, au rapport de son fils saint Augustin, ménageait son mari, et ne lui résistait point quand elle le voyait irrité; qui lui rendait humblement compte de ses démarches, quand il aurait pu s'en formaliser, et qui, exécutant ses volontés avec autant de docilité qu'en aurait pu avoir la servante la plus souple, tâchait de se rendre aimable par la douceur de ses paroles, par la sainteté de ses mœurs et la dépendance de sa conduite. Tout cela paraît dur à un esprit vain, superbe, entêté de son mérite et de sa capacité : mais tout cela est indispensable à un cœur chrétien, à un cœur pénétré des devoirs et des obligations de son état : *sicut Domino.*

Souvenez-vous enfin que vous êtes liée par la loi autant de temps que votre mari est vivant, et qu'il n'y a que la mort qui puisse vous décharger du joug que vous vous êtes imposé : *In omnibus.* Obéir à un mari qui semble prier plutôt que commander, qui adoucit ses commandements par mille manières obligeantes et gracieuses, c'est ce que vous faites sans peine : mais obéir à un mari, qu'une humeur impérieuse rend dur et fâcheux, ses infirmités incommodes et comme insupportables, c'est ce qui vous révolte. C'est cependant en lui que réside toujours l'autorité; pourquoi donc ces airs d'indignation et de mépris ? Obéissez : est-il de la sagesse de perdre le mérite d'une œuvre qu'il faut nécessairement faire? Obéissez avec promptitude : celui qui commande croit être obéi deux fois, quand il est obéi sans délais. Obéissez avec joie : la joie adoucit le joug, et on le porte sans peine, quand on peut gagner sur son cœur de le porter avec plaisir. Isaac avait perdu la lumière du jour; il était accablé sous le poids des années et de ses infirmités. Cependant Rebecca ne perd rien de sa soumission; et, tant qu'il plaît au Seigneur de lui conserver son mari, elle conserve pour lui tout l'empressement, tout le zèle, toute la déférence qu'elle lui doit : *In omnibus.*

Je ne vous parle point ici de vos devoirs à l'égard de vos enfants, devoirs si négligés, qu'il n'est rien peut-être sur quoi les parents aient plus de reproches à se faire dans leur mariage; mais devoirs d'une étendue infinie, et, qui pour être exposés comme il faut, demandent un discours entier. Sur

le peu que j'ai dit de ce que les parents se doivent à eux-mêmes, ne suis-je pas en droit de conclure que, ordinairement parlant, on vit sans vertu dans le mariage? Le mari qui devrait aimer avec tendresse, invective, menace; il se déchaîne, il frappe. Il devrait aimer inviolablement sans division, sans partage, et il porte ailleurs ses affections et ses tendresses; il entretient d'illégitimes et de criminels commerces. La femme qui devrait craindre et révérer, prétend se faire craindre et révérer à son tour. Tout est en feu et en combustion; on vit, on habite sous le même toit sans se voir, sans se parler; ou, si on se parle, ce n'est que pour répandre l'amertume et le fiel de ses reproches et de ses injures. Parmi ces désordres les enfants croupissent dans leur ignorance; ou ils n'apprennent rien, ou ils n'apprennent que ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent de mauvais. Ne vous êtes-vous donc unis que pour vous damner, et pour passer d'une maison de discussion et de trouble, à cette maison où règne une horreur et des ténèbres éternelles? Chacun de vous sait ce qui trouble la paix de la famille. C'est trop d'emportement dans l'un, trop peu de complaisance dans l'autre. Celui-là abuse de son pouvoir, celle-ci le méprise, et tous deux ont leurs passions qu'ils veulent contenter. Vous vous connaissez. Avant que de sortir de ce lieu saint, faites à Jésus-Christ un sacrifice de tous ces défauts. Demandez-lui qu'il se trouve au milieu de vous pour sanctifier une société, qui s'est faite en son nom, et pour unir tellement vos cœurs dans l'union de sa charité, que, après l'avoir servi unanimement sur la terre, vous l'alliez posséder ensemble dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVIII.

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.

SUR LA SAMARITAINE.

Si scires donum Dei, et quis est, qui dicit tibi: Da mihi bibere. (*Joan.*, IV.)

Si vous connaissiez le don de Dieu, et si vous saviez quel est celui qui vous dit: Donnez-moi à boire.

C'est à la Samaritaine que Jésus-Christ reproche qu'elle ne connaît, ni le don de Dieu, ni celui qui le lui présente; mais ce n'est pas à elle seule qu'il fait un reproche aussi humiliant. Il est des chrétiens parmi nous qui ne sont guère mieux instruits sur ces deux points de notre sainte religion que l'était cette femme étrangère; et c'est à eux comme à elle que s'adresse le Sauveur, pour leur inspirer les sentiments qu'ils doivent avoir et sur la grâce et sur le Dieu qui la distribue.

Si scires donum Dei. Savez-vous, chrétiens auditeurs, quel est le prix de la grâce qui vous est offerte? Quel est son pouvoir et sa force pour vous faire entrer dans les voies de Dieu, et ce qu'elle attend de votre part, pour que vous secondiez ses divins efforts? Si vous le saviez, la laisseriez-vous oisive et sans effet au milieu de vous? Ne la recevriez-vous qu'avec mépris, ou que pour vous roidir contre tout ce qu'elle vous inspire? Ou plutôt ne vous verrait-on pas aussi empressés à répondre à ses soins, qu'elle l'est à vous les offrir? *Si scires quis est qui dicit tibi: Da mihi bibere:* Savez-vous quel est ce Dieu de qui dépendent les dons les plus précieux? Quelle est sa facilité à les répandre? Quelles sont ses libéralités et ses profusions à l'égard d'une âme qui tâche de s'en rendre digne? Si vous le saviez, regarderiez-vous votre Dieu comme un maître avare, qui ne donne qu'avec une extrême réserve, qui craint d'épuiser ses trésors en les ouvrant, et qui, par défaut de largesses, réduit les justes et les pécheurs à la cruelle impossibilité de le servir?

C'est sur deux points aussi essentiels que Jésus-Christ veut vous instruire, et sur lesquels il prétend que nous vous instruisions après lui.

Les uns se plaignent du malheur de leur sort, comme s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, et que le ciel, devenu de bronze et d'airain, n'ouvrît sur eux qu'avec ménagement les trésors des bénédictions célestes; les autres abusent de la bonté du leur, en se livrant à leur indolence, comme s'ils étaient en droit de recevoir les précieuses rosées du ciel dans une terre ingrate et qui ne rapporte aucun fruit. Les premiers sont des esprits téméraires, qui prétendent justifier leurs désordres aux dépens de Dieu même, comme s'il leur refusait les secours dont ils ont à toute heure un besoin pressant. Les seconds sont des âmes lâches, qui fatiguent la patience de Dieu, en rendant inutiles les secours qu'il leur prodigue dans sa miséricorde. Or, l'Evangile de ce jour confond également, et la témérité de ceux-là, et la lâcheté de ceux-ci. Jésus-Christ y prévient et appelle à soi la Samaritaine; et par là que nous enseigne-t-il, sinon que sa bonté est toujours disposée à nous communiquer les secours de la grâce? La Samaritaine, de son côté, entre dans les vues et les desseins de Jésus-Christ; et par là que nous apprend-elle, sinon quelle doit être notre fidélité à seconder la grâce qui nous offre son secours? De tout cela j'en conclus qu'il est faux que nous soyons pécheurs, parce que la grâce nous manque: ce sera le sujet de mon premier point: mais aussi qu'il est vrai que nous ne sommes pécheurs que parce que nous manquons à la grâce: ce sera la matière du second. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique, suivant l'expression de l'Ecriture, Dieu ait livré le monde à la dispute et à la discussion des hommes, ce n'est cependant que le monde qu'il a livré à l'examen de leur raison. Jamais il n'a prétendu soumettre ses mystères à leur censure, ni que toutes sortes de personnes décidassent témérairement des vérités de foi qui passent leur portée, et sur lesquelles les savants eux-mêmes ne prononcent qu'après avoir consulté le ciel, la

tradition et les oracles de l'Esprit-Saint. Cependant, que voyons-nous aujourd'hui parmi nous, qu'une funeste coutume introduite par la licence de parler et de juger de tout, de révoquer en doute les vérités les mieux établies, de n'épargner pas même les attributs, les perfections de la Divinité? Malheureux siècle, s'il en fut jamais, qui, souillé par tant de crimes, devrait penser à pleurer, plutôt qu'à disputer, à laver ses taches plutôt qu'à les augmenter en blasphémant ce qu'il ignore, et en remplissant le monde de ses fausses et criminelles idées!

Mais, parmi ces blasphèmes dont on fait gloire, quel est celui qu'on ne cesse de répéter pour scandaliser les faibles, et jeter, s'il était possible, les élus même dans le désespoir? Le voici, chrétiens : on veut que Dieu ait réglé notre perte par des arrêts irrévocables, indépendamment de tout concours et de tout exercice de notre liberté; que conséquemment à ces arrêts, il ferme sur nous les trésors de ses miséricordes, et nous refuse les secours qui nous sont nécessaires, ou pour faire le bien, ou pour nous préserver du mal; que si nous nous portons au crime, c'est parce que Dieu ne porte pas nos cœurs à la vertu, et que, en nous destinant de toute éternité aux châtiments des esclaves, il ne nous a pas donné sa grâce qui fait les serviteurs fidèles, les enfants tendres, soumis et respectueux. Que sais-je enfin, et que ne disent pas les libertins, ou pour se justifier eux-mêmes à eux-mêmes, ou pour imputer à Dieu ce qui est le pur effet de la dépravation de leur cœur? Souffrez, grand Dieu, que je prenne ici en main votre défense, et que je montre à ces téméraires que, s'ils ne sont pas ce qu'ils doivent être, c'est leur faute et non la vôtre. Leur perte est leur ouvrage, mais un ouvrage que vous détestez, autant que vous souhaitez avec empressement leur salut : *Perditio tua, Israel.* (*Osee*, XIII.) Ils se plaignent que la grâce leur manque. C'est-à-dire qu'ils soutiennent hautement, ou qu'ils n'ont du tout point de grâces, ou qu'on la leur refuse dans certaines occasions périlleuses et décisives, ou enfin qu'ils n'en n'ont pas autant qu'une infinité d'autres sur qui la grâce semble se reposer et se fixer; trois reproches mal fondés s'il en fut jamais, et que j'entreprends de détruire pour en confondre les auteurs.

Vous n'avez du tout point de grâces, dites-vous, pour justifier bien ou mal votre conduite. Mais, comment osez-vous le dire, sans trahir le témoignage de votre conscience, et sans éprouver intérieurement que vous mentez à l'Esprit-Saint? Ne vous est-il jamais venu dans l'idée que vous n'étiez pas sur la terre pour y vivre éternellement? Que la vie que vous y menez est moins la vie d'un chrétien que celle d'un infidèle? Qu'un chrétien infidèle à ses devoirs est un homme rebelle à son Dieu, et que tout rebelle qui tombe entre les mains de Dieu dans l'état criminel de la révolte n'aura que la douleur et le désespoir en partage? Si des pensées de cette nature ne sont pas des grâces, quelle grâce attendez-vous du ciel pour vous faire rentrer dans le devoir? Votre cœur n'a-t-il jamais senti le poids accablant de ses chaînes? ou plutôt ne s'est-il point lassé de les porter? N'a-t-il jamais entendu cette voix incommode, mais salutaire de la conscience : Il faut haïr ce que tu aimes, la dissolution, le libertinage, l'intempérance, le plaisir; et aimer ce que tu hais, le recueillement, la retraite, la pénitence? Si des mouvements de cette nature ne sont pas des grâces, je vous le demande, à quelle grâce encore vous attendez-vous? Dieu ne vous a-t-il jamais parlé par le bruit foudroyant et les menaces des ministres de sa parole, dont l'effet ordinaire est de porter dans tous les cœurs la terreur et l'effroi? Ne vous a-t-il jamais parlé par ces actes héroïques que font mille personnes de même état, de même condition que vous, et qui n'ont ni d'autre loi à observer, ni d'autre enfer à craindre, ni d'autre récompense à espérer? Si des discours et des exemples de cette nature accompagnés, comme ils le sont toujours, de mouvements pieux, vifs et durables, ne sont pas des grâces, quel secours encore une fois, quelle grâce réclamez-vous?

Prétendez-vous que, sans égard à votre liberté, Dieu vous arrache à l'objet de votre passion, et vous fasse entrer malgré vous dans les voies de salut qu'il vous ouvre? Et n'est-ce point assez que sa grâce, pour vous toucher, ait pris jusqu'à présent mille et mille formes différentes? Combien d'autres à votre place l'auraient écoutée?

Pour amollir la dureté de votre cœur, peut-être attendez-vous des signes et des prodiges? Jésus-Christ en fit pour les Juifs, il est vrai, et les Juifs n'en furent pas touchés. Il en a fait pour vous; y avez-vous été moins insensibles? Car enfin, n'est-ce pas un signe et un prodige bien frappant que la disgrâce d'un grand lorsqu'on l'encourt? Peut-être l'avez-vous encourue, sans avoir pu apprendre à ne plus compter sur un bras de chair? N'est-ce pas un signe et un prodige bien frappant qu'un vaste projet concerté, conduit, amené par des années de peines, et renversé dans un moment? Vous avez vu les vôtres échouer : avez-vous compris par là que le Dieu dont vous êtes ennemis, après vous avoir frappés des coups qu'il porte dans sa miséricorde, ne vous réserve plus que les coups qu'il porte dans sa fureur? N'est-ce pas un signe et un prodige bien frappant que la misère introduite dans une maison qui était auparavant dans l'opulence? La misère est entrée dans la vôtre : vous a-t-elle obligés à chercher dans le ciel cet établissement, ces biens, cette couronne incorruptible, que vous ne pouviez trouver sur la terre? N'est-ce pas enfin un signe et un prodige bien frappant que la mort imprévue d'une personne qu'on chérissait, d'un fils qu'on regardait comme l'espérance de sa famille, d'une épouse qu'on aurait voulu racheter au prix, aux dépens de ses jours? La mort vous a successivement enlevé tant de personnes chéries; une image si sensible et si

claire de la vanité des choses humaines vous en a-t-elle détachés? De si rudes épreuves ont-elles fait éclore ces généreuses résolutions de vous tourner uniquement vers celui en qui on trouve toutes choses, et en qui on les retrouve pour toujours? C'est ce que Dieu voulait, et ce qu'il attendait de vous dans ces tristes revers; et, loin de le vouloir avec lui, vous vous êtes endurcis sous ses coups. Est-ce à lui, est-ce à vous, que vous devez imputer votre perte? Non, chrétiens, la grâce ne vous manqua jamais; et, sans recourir à l'autorité infaillible des livres saints, où Dieu se compare, tantôt à un soleil qui éclaire généralement tout homme dans sa naissance, tantôt à un ami qui appelle, qui presse, qui fait instance, tantôt à une mère à qui sa tendresse ne permet pas d'oublier le fruit qu'elle a porté; je n'aurais qu'à vous rappeler aux divers événements de votre vie, pour vous obliger à rendre justice à votre Dieu, et à avouer que vous êtes appelés par presque autant de voix qu'il y a de créatures au monde.

Mais, parce que, pour imputer votre perte à Dieu, vous pourriez méconaître ses traits de bonté les plus marqués, cherchons dans le cœur même de ce Dieu un témoignage que la reconnaissance doit nécessairement arracher au vôtre. Quoi! ce Dieu nous aura aimés jusqu'à venir ici-bas, moins pour les justes que pour les pécheurs: il nous en assure lui-même, nous le croyons ainsi; et il nous haïra jusqu'à nous démêler de la foule de ces pécheurs, pour nous exclure du bienfait et du fruit de sa rédemption? Il nous aura aimés, jusqu'à répandre tout son sang, non-seulement pour nos péchés, mais pour les crimes du monde entier: nous le croyons de même; et il nous haïra jusqu'à suspendre sur nos têtes les écoulements de ce sang précieux? Est-ce ainsi qu'il en use à l'égard de la Samaritaine? Tandis que tout concourt à l'éloigner de cette femme pécheresse, sa nation, sa religion, ses crimes, il la cherche dans une terre étrangère, il essuie pour la trouver toutes les ardeurs du soleil: *Erat hora quasi sexta;* il se fatigue jusqu'à la lassitude: *Fatigatus ex itinere;* il se prive de toute nourriture: *Ego alium cibum habeo manducare,* et uniquement occupé du désir de la ramener, il ne cesse point de l'attendre sur le bord d'une fontaine: *Sedebat sic supra fontem.* Ah! chrétiens! c'est qu'il savait ce que c'est qu'une âme, et combien la conquête en est précieuse aux yeux de son père. Or, le prix de ces âmes a-t-il diminué depuis qu'il est mort pour les racheter? Ou n'est-ce point que les nôtres qu'il a élevées par son sacrement à l'auguste qualité de ses épouses seront moins privilégiées qu'une femme prostituée, qui n'avait d'autre titre pour prétendre à ses faveurs, qu'un fonds de misère et de péché? Pour moi, quand je vois un Dieu fatigué à la poursuite de cette pécheresse, je me dis à moi-même, ou qu'il y a acception de personnes auprès de Dieu, ce que l'Apôtre me défend de croire, ou que ce Dieu viendra à moi, sinon à tant de frais, du moins avec une égale bonté. Lorsqu'après son voyage et ses fatigues, je lui entends demander à boire, *da mihi bibere,* je rappelle cette consolante parole qu'il proféra sur la croix: Je suis altéré, et altéré du salut de tous les hommes. Or du cœur d'un Dieu altéré de notre salut, quelle effusion de grâce ne doit pas partir à toute heure? Nous en sommes investis et comme assiégés: mais, comme saint Etienne le reprochait aux Juifs, nous résistons et à la grâce et au divin Esprit qui la prodigue. Plus obstinés que la Samaritaine, à qui il ne fallut que quelques moments pour se rendre, nous formons toujours difficultés sur difficultés, pour refuser à Dieu ce qu'il nous demande comme par grâce, et ce qui lui est dû par justice. Mais encore, que demande ce Dieu Sauveur? Un peu d'eau à la Samaritaine, *da mihi bibere,* à nous, nos affections, nos désirs, notre cœur: *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* (*Prov.*, XXIII.) Faut-il se faire de grande violence pour le lui accorder? Que lui répondons-nous cependant? Ce que la Samaritaine dit d'abord au Sauveur du monde: *Non coutuntur Judæi Samaritanis;* c'est en vain que vous nous cherchez: depuis long-temps nous avons secoué votre joug, et nous nous trouvons bien de l'avoir secoué: comment pourrions-nous le reprendre, après nous être mis en liberté? Irions-nous donc gémir, comme autant d'esclaves, sous la pesanteur de mille commandements durs et gênants? *Nunquid tu major es patre nostro Jacob?* La religion a-t-elle quelque chose qui l'emporte sur le monde, ce maître complaisant qui se montre par mille endroits engageants, qui veut toujours ce que nous voulons, et avec qui nous ne pouvons rien vouloir qui ne flatte et qui n'enchante? *Neque in quo haurias habes.* D'ailleurs, qui nous dédommagera de la perte de notre liberté? Où trouver dans une vie pénitente et chrétienne de quoi remplacer les douceurs qu'on veut que nous sacrifions? Nous savons ce que nous possédons; nous en jouissons en paix. Laissez, laissez-nous donc à nous-mêmes, et portez ailleurs vos austérités et vos rigueurs. Vous retirerez-vous, Seigneur? Vous devriez le faire sans doute: aussi bien ont-ils pris leur parti, et ils n'en reviendront pas. En vain leur diriez-vous qu'ils ne connaissent pas les dons de Dieu; avec quel empressement ils doivent être recherchés, avec quelle reconnaissance ils doivent être reçus: *si scires donum Dei;* en vain leur diriez-vous qu'ils ne connaissent pas celui qui leur présente ces dons divins; combien il a dans lui-même d'attraits pour se faire aimer; combien il est doux et libéral envers ceux qui l'aiment: *si scires quis est qui dicit tibi*: vous le leur avez dit cent fois, mais toujours sans aucun fruit de leur part. Du moins, si vous vous éloignez, ils ne pourront vous reprocher que toute grâce leur a manqué, et que vous les avez laissés destitués de tout secours.

Mais elle nous manque, disent-ils, dans

certaines occasions périlleuses et décisives où notre âme, comme la barque qui portait les apôtres, est agitée par les flots de mille passions, et ne peut être sauvée que par l'assistance spéciale de celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Oui, chrétiens, il est certaines occasions où notre âme ne se sauvera que par des secours de prédilection et de choix : non point que les secours ordinaires ne pussent même alors, si nous le voulions, opérer notre salut, mais c'est que notre lâcheté l'emporte sur notre devoir, et que nous aimons mieux céder à la passion que de coopérer aux bontés de notre Dieu. Mais, dans ces occasions, Dieu est-il obligé de venir à nous, même avec ces secours ordinaires et communs? Ce sont des occasions où nous nous sommes jetés malgré ses avertissements et ses avis; quand il nous laisserait dans l'abîme que nous nous sommes creusé, ferait-il rien qui ne fût une juste punition de notre témérité? La grâce, disent les théologiens, la grâce même ordinaire et commune, ne se présente pas à chaque instant de la vie; l'expérience nous le fait sentir. Ira-t-on choisir pour nous la donner ces moments mêmes que nous prenons à dessein et avec connaissance de cause pour pécher? Quoi ! dans le temps même où nous outrageons Dieu, il nous visitera dans sa bonté? Si pour lors même il ne nous doit pas ces secours ordinaires et communs, sera-t-il obligé de nous en donner de prédilection et de choix? Et s'il n'est pas obligé d'accourir avec ces secours, le fera-t-il? C'est un mystère à décider entre sa miséricorde et sa justice. Dina, fille de Jacob, entre dans la terre de Chanaan, et elle y perd sa virginité; Judith entre dans la tente d'Holopherne, et elle en rapporte une pureté inviolable. D'où vient cette différence? Le voici : Dina entre dans la terre de Chanaan par curiosité, et Dieu n'est point obligé de la protéger d'une manière spéciale; Judith, au contraire, entre dans la tente d'Holopherne par charité, et Dieu lui doit une protection particulière. Mais quelle est cette curiosité de Dina? Est-ce une curiosité fort criminelle? *Ut videret mulieres regionis illius.* (*Gen.*, XXXIV.) Elle veut voir les femmes du pays, et apprendre apparemment quelles sont leurs manières, leur génie, leurs inclinations, et elle se voit enlever malgré elle ce qu'elle a de plus précieux et de plus cher par la violence d'un jeune prince impudique; tandis que Judith, qui ne cherche que la délivrance de son peuple, triomphe de la brutale passion d'un général d'armée. Que conclure de là, sinon ce qui se présente naturellement à notre esprit? Que si Dieu a permis que toute la maison de Jacob fût déshonorée pour une faute qui paraît si pardonnable, que ne doit-il point faire pour punir les intentions déréglées qui, tous les jours, vous jettent au milieu des plus séduisants dangers? Quand, pour vous en retirer, et par un reste de bonté, il accourrait à votre secours, par un effet de sa justice il ne devrait y accourir qu'avec ces grâces communes ordinaires que vous rendez inutiles par la dépravation de votre cœur. Néanmoins, il a souvent pitié de sa créature, et, malgré son indignité, il la visite dans toute sa miséricorde. Ainsi en usa-t-il à l'égard de la Samaritaine. Quelle était en effet la passion de cette femme? L'incontinence la plus déclarée; passion qui aveugle l'esprit et qui confond toutes ses pensées, ou, pour mieux dire, qui les réunit toutes pour les attacher uniquement à l'objet de son crime; passion qui corrompt, qui abrutit le cœur et en fait comme le jouet de tout ce qui flatte les sens et la cupidité. Est-il situation au monde qui éloigne plus du royaume de Dieu?

Telle était cependant la situation de la Samaritaine quand le Sauveur vola à son secours. Qu'il est consolant pour ceux qui ont le même crime, les mêmes intrigues à se reprocher, d'apprendre que Jésus-Christ entreprend sa guérison, et qu'ils peuvent guérir comme elle! Il me semble donc la voir sortir de sa maison pleine de ses idées obscènes, et courir à la fontaine, plus occupée de son intrigue scandaleuse que de l'eau qu'elle va puiser. Jésus-Christ se trouve sur le bord du puits. Heureuse rencontre! Aller à une source d'eau et y trouver la source des grâces; s'y présenter brûlée par des flammes impures et y trouver cette source de grâces qui doit les éteindre!

Voca virum tuum, lui dit Jésus-Christ : Appelez votre mari. Parole qui la frappe et qui, lui rappelant toute l'horreur de ses honteux commerces, la met en état de les quitter pour vivre dans une parfaite et exacte continence. *Virum non habeo*, répond-elle : Je n'ai point de mari. Soit qu'elle veuille avouer par là la grandeur de son péché, et faire entendre au Sauveur que sa conduite est la conduite d'une prostituée; soit qu'elle veuille protester qu'elle va mettre fin à ses désordres, et qu'elle renonce pour toujours à tout ce qui a été pour elle une occasion de scandale et de péché : *Virum non habeo.* Quoi qu'il en soit, il est constant que ce peu de paroles de la part du Fils de Dieu l'arrête dans la fougue de la plus violente et de la plus impétueuse de toutes les passions. O grâce! précieuse grâce! puis-je m'écrier ici, quel est ton pouvoir et ta force sur un cœur qui se rend à toi! Cette grâce se présente à vous, chrétiens, lors même que vous la croyez loin de vous. J'en atteste vos consciences. combien de fois, au moment même du crime, la grâce vous a-t-elle dit ce que le Sauveur disait à la Samaritaine : *Quinque viros habuisti?* Ne te lasseras-tu jamais de cette intrigue, de cette habitude criminelle, d'entasser iniquités sur iniquités? Tu es déjà tombé tant de fois; ne serait-il pas temps de mettre fin à tes désordres? *Voca virum tuum.* Souviens-toi, vous dit-elle, que c'est ici ce fatal rendez-vous de crimes où tu as accumulé sur ta tête tant de trésors de colère; cette pierre d'achoppement et de scandale qui t'a fait si souvent outrager et insulter ton Dieu; souviens-toi que, si les compagnons de débauche se réunissent pour com-

mettre le péché, ils risquent d'être réunis un jour pour en porter la peine. *Voca virum tuum*, vous dit-elle dans le public. As-tu donc oublié que toute la terre est du domaine du Seigneur, et que, s'il t'a préparé le monde entier pour l'habiter, il ne t'a pas laissé le plus petit angle de terre pour l'offenser. *Voca virum tuum*, vous dit-elle dans le secret. Considère enfin que celui qui te défend le péché te voit, te suit partout, et que, si tu te dérobes aux yeux des hommes, tu n'échapperas pas aux yeux de Dieu, quelque ténèbres qui t enveloppent.

D'où vient donc, me demanderez-vous, que nous tombons si souvent et si facilement? S'il est vrai que Dieu nous soutienne, ne devrait-il pas nous rendre comme insensibles aux traits du péché, ou du moins nous en donner un si grand dégoût, qu'il fallût nous faire une espèce de violence pour le vaincre? Il n'y a point ici de milieu : ou la grâce nous manque; aussi bien ne sentons-nous point ses impressions, où il manque à la grâce un degré de force, pour nous faire suivre ses impressions salutaires. Vous ne sentez pas, dites-vous, les impressions de la grâce, et de là vous concluez aussitôt que la grâce vous manque. Dites plutôt avec saint Paul, que tel qui ne sent pas ces impressions est un homme de chair, dont l'âme, appesantie et penchée vers la terre, n'est plus sensible qu'aux plaisirs des sens. En effet, ajoute saint Bernard, quand on est arrivé à cet état d'homme animal, dont nous parle l'Apôtre, l'âme n'est plus à elle-même. Si elle se répand au dehors, ce n'est que pour courir aux objets dont sa sensualité est idolâtre. Si elle rentre en elle-même, ce n'est que pour rapporter avec elle ces images obscènes dont elle se repaît avec ardeur, quoi qu'on mette en œuvre pour l'en distraire. Attaquez-la au milieu du siècle: elle n'entend que la voix du siècle où malheureusement elle se trouve. Attaquez-la loin du siècle : elle n'entend que la voix du siècle qui la rappelle, et, comme au milieu d'un grand bruit, nous entendons à peine ceux qui nous parlent à l'oreille : de même la grâce ne peut se faire entendre dans ce bruit tumultueux qu'excitent au dedans et au dehors de nous, et le cri des passions et le tumulte des affaires. Marquez-moi le moment où vous êtes à vous, et je vous marquerai celui où vous pouvez entendre la grâce. Aussi le Sauveur prend la Samaritaine dans le fort de sa passion, il est vrai, mais il la prend à l'écart, dans une espèce de solitude; et, pour la disposer insensiblement à ses importantes leçons, au lieu des idées criminelles dont elle est occupée, il remplit son esprit d'une haute idée des dons de Dieu : *Si scires donum Dei.* Il lui parle avec éloge de l'eau dont il est question, afin qu'elle en connaisse le pouvoir et la force, et qu'elle ne pense qu'à la demander et à s'en rendre digne : *Qui biberit ex hac aqua, non sitiet iterum.* Que prétends-je dire par là? Non pas ce que vous prétendez vous-mêmes, que la grâce ne vous parle point dans les occasions périlleuses. Les Matthieu sont appelés dans l'exercice même d'un injuste commerce; les Saul sont terrassés lors même qu'ils ne respirent que carnage contre les serviteurs de Jésus-Christ; vous-mêmes, si voulez en convenir, malgré le peu de disposition que vous avez à écouter la grâce, vous avez eu à votre tour votre prophète comme Achab. Il s'est trouvé cent fois sur votre chemin, pour vous annoncer les funestes suites de votre péché ; il a parlé, il parlera encore, mais inutilement; vous ne savez pas recueillir votre cœur, ni en fermer l'entrée aux vains amusements qui le séduisent. Sa voix se fera entendre au milieu des joies de la pompe et des délices du siècle ; et cette voix que vous étoufferez ne servira qu'à vous rendre plus coupable, parce qu'elle ne servira qu'à vous faire pécher avec plus de connaissance et plus de malice.

Ne me dites donc plus, chrétiens auditeurs, que la grâce vous manque, parce que vous n'en sentez pas les impressions. Vous ne les sentez pas, parce que vous êtes toujours pleins de mille objets qui vous dérobent à vous-mêmes. Encore moins manque-t-il à la grâce ce degré de force nécessaire pour vous faire suivre ses salutaires impressions. Ecoutez là-dessus la doctrine de l'Eglise; elle servira tout ensemble à vous instruire et à vous confondre. C'est un principe reçu parmi les théologiens, et un principe de foi, qu'il n'est point de grâce qui tout au moins ne suffise pour produire l'effet pour lequel elle est donnée : autrement Dieu, qui la donne, et qui sait que sans la grâce nous ne pouvons pas accomplir ce qu'il exige de nous, ne serait pas en droit d'exiger ce que nous ne pourrions pas accomplir avec la grâce dont il nous fait part. Que direz-vous, si j'ajoute que souvent des pécheurs de profession reçoivent des grâces plus fortes que des saints déclarés, et que, tandis qu'on s'en tient pour ceux-ci à une providence ordinaire et commune, on recourt pour ceux-là à des voies singulières, et qu'on semble mettre tout en œuvre pour les ramener? C'est néanmoins une vérité dont notre évangile nous fournit la preuve la plus sensible et la plus convaincante. Quand Jésus-Christ rechercha la Samaritaine, manquait-il dans Israël de chastes Susannes et de fidèles Judiths? Du moins y voyait-on de ces femmes charitables qui, faisant part aux pauvres du peu qu'elles avaient, méritèrent les éloges du Sauveur ; de ces femmes équitables, qui, tandis que tout se déchaînait contre sa personne sacrée, savaient lui rendre justice et applaudir au sein qui l'avait porté et aux mamelles qui l'avaient allaité. Ce n'est point elle néanmoins que Jésus-Christ va chercher et prendre dans le secret, pour se faire connaître, aimer et adorer. C'est à une prostituée qu'il s'adresse: c'est une prostituée qu'il prévient par un excès de miséricorde : tant il est vrai que ce ne sont pas nos péchés qui règlent les visites du Très-Haut. Dieu, qui les règle seul, se plaît quelquefois à montrer ce qu'il peut

sur les pécheurs même les plus indignes d'être visités.

D'où vient donc, demandez-vous encore, que nous tombons malgré les impressions de la grâce? C'est que, suivant un autre principe, qui n'est pas moins de foi que le premier, la grâce qui nous presse ne nécessite personne, et qu'elle tempère tellement ses sollicitations, que, en attaquant la volonté, elle lui laisse toujours le pouvoir et la force de résister. Ainsi, si vous tombez, ce n'est point faute d'appui pour vous soutenir, mais parce que vous rejetez l'appui qui vous est offert, et que, au lieu de seconder la grâce qui se présente, vous la laissez parler, pour courir au péché qui vous appelle.

Il ne nous reste donc plus qu'à voir s'il est vrai qu'on vous partage mal, et que, tandis qu'on semble répandre à pleines mains les trésors du ciel sur les autres, on ne les ouvre sur vous qu'avec une extrême réserve. Mais, avant que d'entrer dans cette discussion, examinons quel tort vous ferait Dieu, quand en ceci il vous traiterait comme vous le traitez vous-mêmes. Vous vous lasseriez sans doute de gratifier un cœur dur et ingrat, que vous ne sembleriez accabler de biens que pour lui donner occasion de faire éclater plus hautement son insensibilité et son ingratitude. Combien de fois néanmoins Dieu s'est-il jusqu'ici présenté à vous, et combien de fois a-t-il été rebuté? N'est-il pas juste qu'il vous fasse sentir à son tour que vos résistances le rebutent, et qu'il sait, quand il veut, donner des bornes à ses libéralités? Qui de nous ne tomberait pas dans la présomption, si tous étaient également partagés, et si, dans la distribution des grâces il n'y avait ni choix, ni discernement? Quels que soient mes désordres, dirait le libertin, j'aurai autant de grâces que si je vivais dans la retenue et la vertu. Pourquoi donc me presser? Malgré tous les délais de mon retour, je trouverai toujours un père prêt à me recevoir : ses biens me sont plus qu'assurés. Je n'ai donc qu'à goûter à loisir les douceurs qui se présentent; ces douceurs seront suivies de la grâce, et cette grâce de ma conversion. Il n'en va pas ainsi, chrétiens auditeurs. Généralement parlant, nous avons tous besoin d'être tenus dans la crainte. Dieu, pour nous y tenir sans toutefois nous désespérer, fera tantôt éclater sa colère, et tantôt il laissera agir sa miséricorde; il choisira les uns, tandis qu'il rejettera les autres. C'est ainsi que Manassès, après une longue vie passée dans le crime, se convertit, et qu'Amon son fils, après deux ans de désordres, est pris dans son péché et rigoureusement puni. Cela veut dire que, dès que nous avons rejeté la grâce, pour courir après les désirs déréglés de notre cœur, nous sommes comme de malheureux rebelles qui marchent entre la vie et la mort, qu'on peut sauver par bonté, mais qu'on peut perdre aussi si l'on écoute ce qu'exige la justice

Il peut cependant arriver que pour vous en particulier on consultera moins la justice que la bonté, et que Dieu, qui vous parlera peut-être d'une voix plus forte, vous parlera aussi plus fréquemment qu'aux autres. Je n'aurais là-dessus qu'à vous produire la Samaritaine. Si les égards qu'on a pour elle ne nous promettent pas sûrement cette abondance de grâces dont il est ici question, ils peuvent au moins nous permettre de les espérer. Mais, parce que nous ne trouvons point dans elle cette résistance qui rebute Dieu, cherchons ailleurs un pécheur qui se roidisse contre la grâce, et contre qui à son tour la grâce se roidit. C'est Pharaon, ce fameux persécuteur du peuple de Dieu. Est-il un homme au monde plus obstiné et tout ensemble plus vivement pressé dans son obstination? Dieu lui ordonne de laisser sortir les enfants d'Israël, pour lui offrir leurs sacrifices dans le désert; on lui explique les volontés du Seigneur, on soutient cette explication par des prodiges incontestables, on le persuade, il convient de son devoir.

Cependant, quand il est question de l'exécuter, on le trouve rebelle. On le frappe coup sur coup; les ténèbres se répandent sur toute l'Égypte, les eaux s'y changent en des fleuves de sang, toute la campagne est désolée; personne n'est en sûreté dans sa maison; le palais même est inondé d'insectes; Pharaon convient encore de son devoir. Cependant, quand il est question de l'exécuter, on le trouve encore rebelle. Chaque famille est dans le deuil, les premiers nés sont partout mis à mort; Pharaon pleure le sien comme les autres. Ne diriez-vous pas qu'effrayé comme il l'est, il va se soumettre? Il est effrayé, en effet; mais, ayant honte de sa frayeur passée, il rassemble son armée, il poursuit le peuple fidèle; et, à peine est-il arrivé sur les bords de la mer, que, voyant ses eaux partagées en deux, au lieu d'être arrêté par ce dernier prodige qui lui montre si visiblement que Dieu combat pour Israël, il entre, il s'avance, et ne songe à se sauver que lorsque tout est désespéré pour lui Malheureux de n'avoir pas su profiter plus tôt de la grâce qu'on lui faisait!

Il est inutile, au reste, de chercher dans une différence de condition, d'état et de situation, une différence de conduite entre ce prince rebelle et cette pécheresse docile. La Samaritaine ne semble avoir eu ni rang, ni supériorité dans le monde; mais aussi, dit saint Augustin, Pharaon n'était que ce qu'était Nabuchodonosor. Tous deux étaient rois, tous deux tenaient captifs le peuple de Dieu, tous deux furent avertis de leurs devoirs par cette main miséricordieuse qui ne les frappait que pour les ramener. Comment est-ce donc que, se trouvant tous deux dans les mêmes circonstances pendant leur vie, ils finissent si différemment? C'est que l'un, réveillé par les coups qui le frappent, rappelle ses iniquités, et les pleure dans l'amertume de son âme; et que l'autre, usant criminellement de sa liberté, se roidit contre la miséricorde, et ferme les yeux à tout ce que les coups qui le frappent peuvent porter de lumières dans son esprit. Rien donc

ne peut justifier Pharaon. S'il n'était pas dans la même situation où était la Samaritaine, il était au moins à peu près dans les mêmes voies d'iniquité et de grâce où était Nabuchodonosor. Ce que put Nabuchodonosor, Pharaon l'aurait pu lui-même, mais il s'obstine, et mérite de trouver dans son obstination, et la fin et la punition de son péché.

N'est-ce point là ce qui vous arrivera, pécheurs obstinés? Dieu vous cherche, et en combien de manières? En autant de manières presque qu'il chercha Pharaon lui-même; et avec quel succès? Avec un succès à peu près pareil à celui qu'il eut auprès de ce prince endurci. Est-ce donc que, de concert avec le démon, vous avez juré votre perte? Une seule grâce devrait suffire pour vous toucher, et, après une infinité de grâces, vous êtes toujours également insensibles. Que vous êtes bon, mon Dieu, de nous poursuivre avec tant d'assiduité! Que voyez-vous dans cette vile créature qui puisse mériter vos empressements? Mais que nous sommes insensés et ennemis de nous-mêmes, pour fuir ainsi devant un Dieu qui nous poursuit! A la mort les choses changeront de face. Alors nous recourrons à Dieu; mais y recourrons-nous comme il faut? Aurons-nous même le temps d'y recourir? Ne serons-nous point surpris comme le fut ce prince impie, qui n'ouvrit les yeux que pour se voir abîmé sous ces déluges d'eau qui fondaient sur lui de toute part. Quoi qu'il en soit, vous devez voir, sur le peu que je viens de dire, que nous ne sommes pas pécheurs, parce que la grâce nous manque. Ce n'est donc que parce que nous manquons à la grâce que nous le sommes.

SECONDE PARTIE.

Tandis que j'entendrai Dieu nous demander avec tant d'assurance, dans les divines Ecritures, s'il a rien pu faire pour nous qu'il n'ait fait, on aura beau vouloir borner le nombre de ses grâces, en affaiblir le pouvoir, les répandre ou les retenir, selon les faux principes qu'on s'est formés, je soutiendrai toujours que ce n'est point Dieu qui se ménage dans la distribution de ses dons, mais que c'est nous qui ne savons pas nous les ménager, parce que nous ne savons ni les prévenir ni les seconder: les prévenir, en les attirant sur nous par l'ardeur de nos prières; les seconder par la sainteté de notre conduite, et notre fidélité à suivre leur impression. C'est ce que nous devons à la grâce, et ce que nous ne lui refusons jamais, sans nous mettre dans une espèce de nécessité, ou de croupir, ou de tomber dans le péché.

Je sais qu'il n'appartient qu'à Dieu de commencer l'ouvrage du salut, et que l'Eglise a toujours détesté les sentiments présomptueux de quelques esprits séduits, qui prétendaient trouver en eux-mêmes des titres capables d'engager Dieu à leur donner la grâce, ou des forces suffisantes pour agir sans le secours de la grâce. C'est à celui qui donne l'accroissement de donner le commencement: aussi voyons-nous le Sauveur lui-même commencer cet admirable entretien, qui se termine à la conversion de la Samaritaine. *Dicit ei Jesus.* Jésus lui parla le premier: voilà donc la grâce qui la prévient. Mais si le Sauveur veut prévenir, ne veut-il pas en quelque manière être à son tour prévenu lui-même? Et quand il fait de si grands éloges de l'eau qu'il présente, n'est-ce pas afin que la Samaritaine lui en demande? *Tu forsitan petisses.* Ainsi, quand je veux que vous préveniez la grâce, je veux que ce soit en la demandant; non pas (remarquez ce point qui nous fait sentir toute notre faiblesse), non pas que nous puissions demander salutairement sans être inspirés d'en haut. La Samaritaine le fut: *Tu forsitan petisses;* mais c'est que nous devons craindre de ne pas suivre le mouvement de l'inspiration, et de tomber dans l'indigence pour ne savoir pas demander. Nous ne sommes pas coupables, précisément parce que nous sommes pauvres, mais parce que nous nous plaisons dans notre pauvreté, et que nous aimons mieux y languir que de recourir à celui qui peut seul nous en tirer. Dieu nous donne souvent ses biens indépendamment de nos prières; souvent il veut être prié. Savez-vous ce qu'il a réglé par rapport à vous? Peut être qu'en donnant des bornes à vos demandes vous en donnez à ses libéralités. Si vous ne connaissiez pas votre misère, vous seriez excusables; mais, à l'égard des biens surnaturels, il suffit de savoir qu'on est homme pour savoir qu'on est dans l'indigence; il suffit de savoir qu'on est pécheur pour savoir qu'on est devant Dieu ce qu'était devant les hommes ce Juif infortuné qui, couvert de plaies sur le chemin de Jéricho, attendait quelqu'un qui lui tendît la main. D'ailleurs, est-ce un mystère pour vous que la révolte de vos passions, que votre pente au péché, que la faiblesse et l'impuissance de votre volonté sans le secours de la grâce? Sans cesse vous vous récriez sur les misères de la nature: rien de plus touchant que la peinture que vous en faites tous les jours; et quand il est question d'en demander le remède, vous êtes muets. Dieu sera avare, si j'ose m'exprimer ainsi, et ne donnera qu'avec ménagement à celui qui ne demande qu'avec réserve.

Ne croyez point, au reste, avoir satisfait à ce que vous devez sur ce point, en faisant prier, solliciter pour vous. Nous vous faisons quelquefois comme toucher au doigt l'état pitoyable où vous êtes réduits. Priez Dieu pour nous, nous dites-vous d'abord, afin qu'il détourne de dessus nos têtes les fléaux de sa justice, et qu'il daigne nous visiter dans ses miséricordes. Ainsi disait aux apôtres Simon le Magicien: *Precamini vos pro me ad Dominum.* (*Act.*, VIII.) Quoique Pierre ne lui refuse pas le secours de ses prières, il veut cependant qu'il prie lui-même: *Roga Deum.* (*Ibid.*) Nous pouvons prier pour vous; mais si votre cœur n'est pas d'accord avec le nôtre, de quoi vous servira notre

prière, qu'à vous inspirer une confiance présomptueuse? Vous compterez sur nos vœux, et malgré nos vœux, vous n'en deviendrez pas meilleur. Priez donc vous-même afin que votre prière soit à Dieu un témoignage, sinon de votre retour parfait, du moins du désir sincère que vous avez de revenir.

Domine, da mihi hanc aquam : donnez-moi donc, Seigneur, cette eau salutaire de la grâce, sans quoi je ne puis rien faire qui soit digne de vous. Vous savez jusqu'où va sans elle mon impuissance et ma faiblesse, jusqu'à ne pouvoir pas même concevoir une pensée salutaire, une pensée qui soit digne de vous. Vous savez jusqu'où va souvent avec elle ma lâcheté et ma malice, jusqu'à la recevoir sans fruit, jusqu'à opposer aux fruits de sainteté et de vertu qu'elle voudrait produire en moi, mille fruits d'iniquité et de crime. Vous donc, qui tirâtes autrefois du sein d'un rocher d'abondantes et de fécondes sources, et qui, encore aujourd'hui, abreuvez la terre de vos pluies et de vos rosées; *da mihi*, donnez-moi, donnez à ce cœur plus dur que le rocher, plus aride que la surface de la terre, cette eau bienfaisante de la grâce, qui s'insinue dans ses replis les plus secrets, et qui lui fasse reprendre cette première vivacité qu'il a perdue par son indolence et par son péché. Donnez-la-lui comme vous savez qu'il la faut donner pour qu'elle opère; donnez-la-lui toutes les fois qu'il vous la demandera, avant même qu'il vous la demande. Excitez dans lui une soif si ardente de cette eau salutaire qu'il soit éternellement à votre porte pour vous la demander. Je n'ai couru que trop longtemps après les eaux bourbeuses du siècle; je reviens à vous, la source des délices. Vous pourriez la fermer sur moi, mais j'ose espérer qu'elle me sera toujours ouverte. Souvent vous cherchez le cœur le plus vide pour le remplir : n'en cherchez point ailleurs; jamais vous n'en trouverez où vous puissiez répandre vos grâces avec plus de profusion, parce qu'il n'en est point qui soit plus vide que le mien : *Da mihi hanc aquam.*

Telle est la prière que nous devrions faire à chaque moment, mais surtout dans ces moments critiques où nous nous trouvons comme entre la vie et la mort, et où il nous faut nécessairement résister ou périr; dans ces tentations violentes qui s'élèvent d'abord avec tant de fureur que, pour n'avoir pas été assez sur ses gardes, on se trouve sur le penchant de sa ruine, sans s'être presque aperçu qu'on y courait; dans ces sollicitations pressantes et qui reviennent si souvent que la plus grande fermeté en est quelquefois ébranlée. Dieu est prêt à vous tendre la main; il n'attend qu'une élévation de votre cœur vers lui, qu'un mouvement de vos lèvres, qu'un soupir. Heureux celui qui, dans des circonstances si critiques, comprend ce qu'il doit à son âme! Il appellera à son secours ce Dieu avec qui il peut tout, et avec lui il triomphera de tout : *Domine, da mihi hanc aquam.* Premier devoir du chrétien par rapport à la grâce : il la doit demander. Il doit y coopérer de quelque manière qu'elle lui soit donnée, ou en vertu, ou indépendamment de sa demande : second devoir dont l'accomplissement engagera Dieu encore plus que nos demandes à la multiplier.

Je dis de quelque manière qu'elle soit donnée; car si Dieu a quelquefois égard à nos prières, il a encore plus souvent égard à sa bonté et nous communique sa grâce, lors même que nous le cherchons le moins, lors même que nous nous en rendons le plus indignes, lors même que nous craignons le plus de la recevoir et que nous voudrions qu'elle ne vînt point nous troubler dans le cours de nos plaisirs.

Mais enfin, que ce soit sur notre prière, que ce soit sur sa bonté que Dieu se règle dans la distribution de ses grâces, c'est toujours afin que nous y coopérions qu'il les distribue. Et comme Dieu, en les distribuant, n'a d'autre fin que de nous conduire à notre terme, lui résister c'est ruiner les desseins de Dieu, et faire d'une source de salut une matière de condamnation. En combien de manières cependant résistons-nous à la grâce? En combien de manières par conséquent mettons-nous Dieu dans une espèce de nécessité de se retirer et de nous abandonner à notre sens réprouvé?

Continuo, disait l'Apôtre de lui-même, *continuo non acquievi carni et sanguini.* (*Gal.*, I.) Dès qu'il plut au Père des miséricordes de me révéler la gloire de son Fils, et de m'appeler par sa grâce à la manifestation de son nom, je renonçai sans délai à la chair et au sang, et j'entrai dans cette vaste carrière que sa providence ouvrit à mon zèle.

Continuo, d'abord, sans délai. Qu'il est peu parmi nous de ces Sauls dociles, qui, terrassés, abattus, s'écrient sur-le-champ: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? On court à un projet d'iniquité, à une intrigue que la passion a conduite, et que le crime doit consommer. Dieu, pour parler ainsi, se jette à la traverse; il tâche d'arrêter par l'idée de ce qu'il a, ou de plus consolant dans les trésors de ses miséricordes, ou de plus terrible dans les trésors de sa justice. *Quis est Dominus* (*Exod.*, V), demande-t-on avec le prince impie dont j'ai déjà parlé; et quel est ce Dieu qui vient toujours nous troubler dans le cours de nos plaisirs? *Nescio Dominum* (*Ibid.*), je ne le reconnais en rien; il a beau promettre, il a beau menacer, ce ne seront ni ses promesses ni ses menaces qui m'arrêteront : *Israel non dimittam* (*Ibid.*). Première manière de résister à la grâce. On la rejette absolument, on va directement contre tous ses avis et tous ses conseils, soit que cela procède ou d'une passion forte qui s'est rendue maîtresse du cœur, ou d'une habitude invétérée au mal, ou d'une conscience perdue et désespérée. Quoi qu'il en soit, on se moque de tout, on se roidit contre tout. Triste état! Que peut faire Dieu, que se retirer et abandonner le soin d'une âme qui est résolue de ne plus l'écouter?

Continuo, d'abord, sans délais. Qu'il est peu parmi nous de ces Simons et de ces Matthieux soumis, qui, sans chercher de vains prétextes, quittent au moment qu'ils sont appelés, l'un sa barque et ses filets, et l'autre son emploi et ses richesses? Dieu fait connaître sa volonté ; on craindrait de se rendre rebelle, si l'on résistait positivement ; mais on a toujours cent raisons pour se dispenser d'obéir, comme ceux qui furent invités au grand repas du père de famille. L'un a acheté une terre, et il la faut visiter ; l'un a un nouvel attelage dont il va faire l'essai ; le troisième est engagé dans la fête d'une noce, et tous prient le père de famille de les excuser : *Habe me excusatum.* (*Luc.*, XIV.) Seconde manière de résister à la grâce : on ne dit point qu'on ne veut pas, mais qu'on ne peut pas. Et cette impuissance prétendue à quoi se réduit-elle? A une simple difficulté qu'on ne veut pas surmonter. Mais que répond le père de famille? Puisqu'ils ont de si grandes affaires, qu'ils les terminent; cependant je leur fermerai pour toujours l'entrée de mon banquet et ils n'y entreront jamais: *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.* (*Luc.*, XIV.)

Continuo, d'abord, sans délais. Qu'il est peu parmi nous, de ces Madelaines vigilantes, qui, malgré la douleur qui les presse, ou la compagnie qui les arrête, se lèvent à la première nouvelle de l'arrivée de leur maître? On est au milieu du monde, occupé de ses vains amusements, ou dans son domestique plongé dans la tristesse que cause quelque accident fâcheux ; Jésus-Christ arrive, il frappe à la porte du cœur : *Magister adest, et vocat te* (*Joan.*, II), et sans dire qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas, on demeure dans l'inaction. Comme l'épouse des *Cantiques*, on continue à goûter les plaisirs qui se présentent, ou à se repaître de la douleur dont on est accablé. Mais enfin, après un certain temps, on se réveille et l'on se lève pour ouvrir à l'époux? *Surrexi, ut aperirem dilecto meo* (*Cant.*, V) ; mais l'époux s'est déjà retiré, *at ille declinaverat.* (*Ibid.*) Troisième manière de résister à la grâce: on la laisse passer, et elle passe comme un éclair ; et pour n'avoir pas su profiter des moments que Dieu avait marqués dans ses conseils éternels, on s'expose à faire fermer sur soi le trésor des grâces de prédilection et de choix.

Continuo, d'abord, sans délais. Qu'il est peu parmi nous de ces Maries mères du Sauveur qui réfléchissent sur les visites qu'elles viennent de recevoir ! *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* (*Luc.*, I.) A peine le Sauveur a-t-il paru, qu'avec Marthe on se répand à l'extérieur, on se livre à cent objets qui détournent et qui empêchent la semence de jeter aucune racine. Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez mal à propos dans le soin de beaucoup de choses qui ne le méritent pas. Il n'en est qu'une de nécessaire dans cette rencontre: c'est de profiter de la présence de l'hôte divin qui vous fait l'honneur de loger chez vous. Quatrième manière de résister à la grâce : on se distrait, on porte ailleurs ses pensées ; et comme nous ne sommes pas capables de plusieurs choses à la fois, les pensées de la terre dissipent ou étouffent les pensées du ciel.

Continuo, d'abord, sans délais. Qu'il est peu parmi nous de ces Abrahams ponctuels à obéir, qui, au premier ordre se rendent sur la montagne où doit être immolé Isaac? Comme Lot, on diffère de sortir de Sodôme ; on attend que l'ange presse, qu'il prenne par la main. Cinquième manière de résister à la grâce, qui ôte à la vertu son éclat et une partie de son mérite : on agit, mais c'est comme malgré soi, du moins avec une espèce de lenteur qui marque toujours bien peu de respect pour Dieu et de fidélité à sa grâce Ce que vous avez à faire, faites-le au plus tôt; faites-le avec épanouissement de cœur: aussi bien ne compte-t-on pas pour beaucoup ce qui semble n'être donné qu'à regret.

Continuo, d'abord, sans délais. Qu'il est peu enfin parmi nous de ces Samuels constants, et qu'on trouve toujours égaux à eux-mêmes, aussi prêts à se lever au second signe de la volonté du Seigneur qu'au premier, au troisième, qu'au second? Avec l'ange d'Ephèse, on se relâche de sa première ferveur, on ne se conserve plus dans cette première charité, qui, dans quelque occasion qu'on se trouvât, faisait toujours marcher d'un pas égal dans le service du Seigneur : *Charitatem tuam primam reliquisti.* (*Apoc.*, II.) Sixième manière de résister à la grâce : on ne voudrait pas ren rer dans les voies larges qu'on s'est interdites, mais aussi l'on croit pouvoir se dédommager des rigueurs de la voie étroite et se permettre certaines choses qu'on regarde plus comme un délassement nécessaire que comme une interruption, ou des desseins de Dieu sur l'âme, ou de l'application que l'âme doit à Dieu.

Et dans toutes ces manières de résister à la grâce, combien d'obstacles au salut? D'une seule action dépend quelquefois notre bonheur ou notre malheur éternel. Voyez-en la figure dans Abraham et dans Saül. Je l'ai juré par moi-même, dit Dieu à Abraham, et mon serment aura son effet. Et pourquoi? *Non pepercisti unigenito filio tuo* (*Gen.*, XXII), parce que vous n'avez pas épargné votre fils unique, et que vous étiez prêt à le sacrifier à mes volontés. De sorte qu'une seule bonne action suffit souvent pour nous rendre la miséricorde propice et nous faire entrer dans le bon chemin. Heureux commencement, qui conduit enfin au terme promis à tous les élus ! Mais aussi qu'un écart nous jette souvent bien loin ! Qu'a fait Saül? L'armée des Philistins vient fondre sur lui. Il n'a pas apaisé le Seigneur par ses sacrifices, et le prophète ne paraît point. Il se détermine donc à sacrifier sans lui. *Stulte egisti* (I *Reg.*, XIII), s'écrie le prophète à son arrivée. Ah, prince, où vous a emporté votre précipitation ! Un moment de délai allait assurer pour toujours le trône d'Israël dans votre famille : mais parce que vous avez

prévariqué, et que par une criminelle défiance vous avez prévenu les moments de Dieu, sachez que votre règne ne subsistera pas, et que déjà le Seigneur a cherché un homme selon son cœur pour en faire le chef et le conducteur de son peuple. Tant il est vrai, conclut saint Chrysostome, que ce qui paraît peu de chose, n'est pas peu de chose devant Dieu. Saül nous en est un exemple terrible. Craignons que sa chute ne soit un présage de la nôtre, et apprenons de là à ne rejeter aucune grâce. Peut-être que de celle que nous rejetons dépend notre éternité.

Ne nous opposez point au reste une infinité de pécheurs, et en particulier la Samaritaine, que Dieu ne s'est pas lassé de poursuivre, et qui, malgré toute leur résistance, ont enfin trouvé grâce devant lui. Oui, Dieu semble s'être spécialement attaché à la conversion de plusieurs pécheurs, et s'être fait comme un plaisir de les ramener; mais combien en a-t-il abandonné? Et le bonheur des uns peut-il vous rassurer contre la crainte du malheur des autres? Si la dispensation des dons célestes vous était confiée, vous pourriez en disposer à votre gré; mais c'est celui-là même que vous avez outragé, qui en est le maître et l'unique dispensateur. Est-ce en l'insultant que vous l'obligerez jamais à vous gratifier? Ce n'est donc point de la conduite de Dieu à l'égard de quelques pécheurs que vous pouvez vous prévaloir. Si quelquefois il semble se relâcher de ses droits, plus souvent encore il se fait une sévère et exacte justice. Vous pouvez encore moins vous prévaloir de la conduite du Sauveur à l'égard de la Samaritaine, parce que dans tout ce qu'elle forme de difficultés, il y a plus d'ignorance que de malice.

Il est vrai que d'abord elle parut traiter le Sauveur avec quelque sorte de mépris; mais ce n'était point tant sa personne que sa nation qu'elle méprisait dans lui. Après quelques paroles, elle le traite de Prophète, de Seigneur, de Maître. Il est vrai encore que d'abord elle sembla faire peu de cas de l'eau dont on lui parlait; mais c'est parce qu'elle n'en connaissait ni le prix, ni l'excellence. Dès qu'elle la connaît, elle en demande avec empressement et avec ardeur. Peut-être voulut-elle cacher l'infamie de sa conduite; mais il ne lui fallut que quelques moments pour l'avouer et la détester. A cela qu'avons-nous à répondre pour justifier nos opiniâtres résistances? C'est une Samaritaine, et elle reconnaît dans Jésus Chrit des qualités que les Juifs eux-mêmes lui osent hautement disputer. C'est une pécheresse, et elle demande grâce; elle est engagée dans des intrigues criminelles, et elle y renonce. Ne pourra-t-elle pas s'élever un jour contre nous, et demander avec les nations étrangères qu'on proportionne la grandeur de nos châtiments à la multitude des grâces que nous aurons négligées? Sa conduite même, après que la grâce l'a éclairée, est encore un surcroît de condamnation pour nous.

Pourquoi écoute-t-elle avec tant de docilité les points les plus relevés de la loi qu'on lui développe? Pour s'instruire à fond de tous ses devoirs. Pourquoi rend-elle public tout ce qu'elle a commis dans le secret? Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait! C'est autant pour exalter le Sauveur, en le faisant connaître, que pour s'humilier en se faisant connaître elle-même. Pourquoi invite-t-elle tous ses concitoyens à se rendre auprès du nouveau prophète? Pour partager avec eux le bonheur dont elle jouit, et leur faire goûter un maître, que la providence leur envoie si à propos, pour les instruire et les détromper. C'est ainsi qu'on agit, quand on agit par les mouvements de la grâce. On ne se propose que des motifs supérieurs, que des vues relevées, la gloire de Dieu, le salut du prochain, son propre salut. Qui se propose des vues de cette nature? L'habitude, le penchant, l'inclination sont presque les seuls ressorts qui donnent le mouvement à toute notre conduite. On va, on revient, on se fatigue, on s'épuise : est-ce pour le ciel? Souvent même dans les actions de piété, on ne suit que la bienséance, la coutume et je ne sais quel plan de vie qu'on s'est formé, plus, si j'ose le dire, par humeur que par vertu. Aussi, se fait-il peu de bien parfait et en qui Dieu ne doive rien trouver à reprendre, et cela, non seulement parmi les pécheurs, qui, quoique morts à la grâce, pourraient néanmoins en suivant ses impressions s'ouvrir par leurs œuvres le chemin à la vie, et qui peu touchés du malheur de leur état, ne semblent cependant travailler chaque jour, qu'à se rendre plus malheureux en multipliant leurs œuvres de péché et de mort, mais même parmi les justes qui, se contentant d'une justice ordinaire et commune, semblent borner, tous leurs soins à se garantir de certains excès criants. On fréquente les sacrements, mais c'est sans penser à se défaire de mille défauts qui arrêtent le progrès de la grâce. On visite, on soulage le pauvre; mais par je ne sais combien de complaisances secrètes et de retours sur soi-même, on gâte, on perd tout le fruit de sa charité. Enfin, on est de toutes les bonnes œuvres d'une ville; mais comme on y est sans esprit intérieur, c'est sans mérite qu'on les pratique.

Exhortamur vos, fratres, ne in vacuum gratiam recipiatis. (II *Cor.*, VI.) Entrez donc, mes chers frères, je vous en conjure avec l'apôtre, entrez dans les vues de votre Dieu, et donnez-vous bien garde de recevoir la grâce inutilemen tet sans fruit.

Chacun veut aujourd'hui raisonner sur la grâce, et peu pensent à en profiter. Ceux et celles qui ne connaissent ce don précieux que par son nom, qui ne savent, ni quelle en est la nature, ni quelles en sont les propriétés, entreprennent de décider de ses opérations, d'en relever l'efficacité, d'en borner le nombre et de nous développer ce qu'elle renferme de plus mystérieux et de plus impénétrable. Et qui êtes-vous, pour entrer dans ces matières relevées qui ont effrayé les premiers génies du monde?

C'est bien à vous, qui savez à peine bégayer en matière de religion, de vouloir nous découvrir les voies dont Dieu se sert pour attirer les siens à lui ? Laissez aux savants le soin de disputer, et tenez-vous en à ce qui vous convient, à un humble aveu de votre impuissance à produire aucune œuvre surnaturelle sans le secours de la grâce, à un retour continuel vers le Seigneur, pour le conjurer qu'il n'oublie pas sa pauvre créature, et qu'il daigne ouvrir sur elle sans ménagement toutes les richesses de sa grâce, à une attention scrupuleuse sur votre cœur, afin qu'en quelque temps que vienne l'Époux, vous soyez prêts à lui ouvrir et à le recevoir. Par là, et nullement par l'indiscrétion de vos disputes et la témérité de vos discours, vous engagerez Dieu à répandre grâce sur grâce, et à vous combler de ses plus précieuses bénédictions.

Vous-mêmes, savants, veillez sur vous, et ne vous livrez pas tellement à vos sèches spéculations, que vous ne pensiez encore plus à coopérer à la grâce qu'à en fonder et approfondir les mystères. Quel malheur pour vous, si, contents de savoir, vous refusiez d'agir; si vous étiez du nombre de ceux qui disent et qui ne font pas. Mais quel surcroît de malheur, si vous alliez puiser ailleurs que dans les sources de la vérité, si vous veniez nous débiter, non les sentiments de l'Eglise, mais vos téméraires et scandaleuses idées; si, pour vous faire un nom dans un parti qui ne connaît d'autre grâce que celle qu'il se fabrique à son gré, vous entrepreniez de détruire ce qui est si solidement établi ! Ecoutez ce que vous dit cette voix intérieure : elle vous apprend ce que vous vous devez à vous-mêmes, et ce que vous devez aux autres; à vous-mêmes, une pieuse docilité à la recevoir, une humble soumission à la suivre et à régler vos pas sur ses mouvements; aux autres, une saine et pure doctrine qui conserve à la grâce de Jésus-Christ et à la liberté de l'homme ce que l'auteur de l'une et de l'autre leur a accordé : *Exhortamur vos, ne in vacuum gratiam recipiatis.*

Enfin, tâchons tous d'administrer si fidèlement le talent qu'on nous a confié, que nous ne soyons jamais accusés de l'avoir enfoui comme le serviteur négligent; et sans entrer dans ces discussions épineuses qui ne servent qu'à affaiblir l'idée que nous devons avoir de notre Dieu et à troubler notre propre tranquillité, écoutons l'Apôtre, qui, en nous exhortant à ne pas recevoir la grace en vain, cherche autant à réprimer nos vaines, ou pour mieux dire, nos scandaleuses disputes sur la grâce, qu'à animer notre indolence et notre langueur. *Exhortamur vos, ne in vacuum gratiam recipiatis.* Il nous exhorte à ne pas recevoir la grâce en vain. Nous pouvons donc recevoir la grâce et ne pas coopérer à la grâce? Ainsi la grâce ne nécessite point, et quoique nous l'ayons, nous pouvons agir ou ne pas agir; autrement l'exhortation de l'Apôtre se réduirait à rien, en nous exhortant à ne pas laisser oisif au milieu de nous un don qui devrait toujours y produire infailliblement et nécessairement son effet. Il nous exhorte à ne pas recevoir la grâce en vain. Nous recevons donc souvent la grâce, et nous n'y coopérons pas? Ainsi ce n'est point à Dieu que nous devons nous en prendre, mais a nous-mêmes, si nous nous perdons; autrement l'apôtre n'aurait eu que faire de nous exhorter à coopérer à une grâce que nous n'aurions pas eue. Il aurait dû dire : adorez, ô hommes, les jugements redoutables de notre Dieu. Il vous refuse sa grâce, lui demanderez-vous pourquoi il use de réserve avec vous, comme s'il n'était pas le maître de ses biens? Mais non, dit l'apôtre, prenez garde de ne pas abuser des bienfaits de Dieu. Il vous donne sa grâce ; recevez-la comme une semence précieuse qui ne produira cependant, qu'autant que vous la ferez fructifier. Il nous exhorte à ne pas recevoir la grâce en vain. Nous recevons donc la grâce avec une entière et pleine liberté d'y coopérer, ou de n'y pas coopérer, dans quelque état et dans quelque situation que nous soyons devant Dieu? Ainsi les prédestinés ne sont pas, comme pourraient se l'imaginer quelques esprits séduits, les seuls privilégiés, les seuls favorisés des visites d'en haut; autrement l'Apôtre aurait dû restreindre son exhortation, et ne point s'adresser, comme il le fait, autant aux médisants, aux superbes, aux pécheurs publics, qu'aux parfaits et aux saints de Corinthe. Mais non, c'est à tous qu'il dit de profiter des secours de salut qui leur sont offerts; c'est à tous qu'il dit de dilater leurs cœurs pour recevoir les impressions du ciel; c'est à tous qu'il dit de se comporter comme de fidèles ministres que le maître trouve toujours occupés de la grande affaire dont il les a chargés. Et c'est là ce que je vous dis moi-même après l'Apôtre. Laissez aux esprits contentieux et téméraires qui veulent fonder ce qui est au-dessus d'eux, le plaisir dangereux et la malheureuse occupation de disputer, ce n'est pas là votre affaire. Votre unique devoir est de répondre à la voix de Dieu, en comptant sur la grâce qui vous appelle; votre unique devoir est de vous conformer à ses vues et à ses desseins; votre unique devoir, en un mot, est de recevoir la grâce avec reconnaissance et avec fruit, afin que, lorsqu'il viendra vous demander compte de votre négociation, il ne trouve rien en vous qui ne soit digne de la récompense qu'il prépare au serviteur fidèle. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIX.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR LES INJUSTICES.

Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset distribuit discumbentibus, similiter et ex piscibus quantum volebant. (*Joan.*, VI.)

Jésus-Christ prit donc les cinq pains, et ayant rendu grâces à Dieu son père, il en distribua, aussi bien que des deux poissons, aux cinq mille personnes qui le suivaient, autant que chacun en pouvait souhaiter.

Quels doivent être nos sentiments, chrétiens auditeurs, à la vue du prodige éton-

nant dont il est aujourd'hui parlé dans notre évangile? Jésus-Christ multiplie tellement cinq pains et deux poissons qu'ils suffisent, et au delà, pour rassasier cinq mille personnes qui le suivent; et nous, loin d'imiter un tel exemple en répandant sur les autres, par une charité bienfaisante, ce que nous n'avons reçu que pour eux, nous ne pensons qu'à les dépouiller par tous les artifices d'une insatiable cupidité. Quelle opposition monstrueuse entre la conduite du Maître et celle des disciples! Le Maître distribue et semble s'épuiser pour faire sentir qu'il ne possède que pour donner; les disciples enlèvent, ravissent et ne semblent vivre, que pour assouvir l'empressement et la fureur qu'ils ont d'accumuler. Mais quoi, Seigneur, n'avez-vous pas pris des voies assez justes pour donner des bornes à l'avarice la plus immodérée? Ne lui opposez-vous pas d'assez grands châtiments pour en réprimer les excès? Dieu menace, il est vrai, il met tout en œuvre pour nous arrêter; mais la passion parle, c'en est assez; on l'écoute, on s'y livre, malgré tout ce qu'elle peut avoir de funestes et d'accablantes suites. Et cette passion, sur qui, exerce-t-elle ses forces et son empire? Vous n'en conviendrez pas peut-être. J'espère néanmoins vous convaincre aujourd'hui que c'est là un de ces maux dont il n'est presque personne qui se garantisse, personne qui en revienne. Comment cela? Le voici. C'est qu'il n'est presque personne qui ne commette quelque injustice : premier point. — Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il n'est presque personne qui répare les injustices qu'il a commises : second point. *Ave, Maria.*

PEMIÈRE PARTIE.

L'injustice dont je parle ici n'est point cette injustice commune à tous les péchés, qui, s'en prenant à Dieu, le prive des tributs et des hommages qu'il a droit d'exiger de l'homme. Dans ce sens tout péché serait une injustice, parce qu'il n'en est point qui ne s'en prenne à Dieu, et qui ne soit opposé à cette faim et à cette soif de la justice que Jésus-Christ exalte et recommande si fort dans son Evangile. Je parle de ce vice particulier qui, violant les droits de l'homme autant que ceux de Dieu, détruit en nous cette volonté constante que nous devons tous avoir, disent les théologiens, de rendre à autrui ce qui lui appartient; vice d'autant plus commun, qu'il est plus de voies pour violer les droits d'autrui, et qu'il est difficile de penser à ses propres intérêts, sans penser en même temps à attenter sur ceux des autres. Triste effet de notre cupidité qui, devant se contenter de ce que le distributeur souverain lui a assigné dans le partage qu'il a fait des biens de la terre, crie toujours comme ces sangsues dont il est parlé dans les *Proverbes :* Apportez! et qui, comme ce feu dont il est fait mention dans le même endroit, ne peut jamais se résoudre à dire, c'est assez : *Nunquam dicit : sufficit.* (*Prov*, XXX.)

Tous se sont écartés, dit Dieu par son Prophète, et après s'être défaits de cette crainte salutaire qui aurait dû les retenir dans le devoir, ils ont dévoré mon peuple comme un pain, seul capable d'assouvir leur avidité : *Devorant plebem meam, sicut escam panis.* (*Psal.* XIII.) Expression extraordinaire, mais vraie; puisque les injustices que vous faites au prochain sont comme autant de coups de mort que vous lui portez et que vous lui déchirez impitoyablement les entrailles, en lui ravissant le peu de bien qui faisait toute sa ressource et l'unique espérance de sa vie. Ce qui marque encore mieux l'excès de votre cupidité, c'est que ce n'est point ici, comme le remarque saint Augustin, une de ces viandes dont on s'abstient quelquefois. C'est comme un pain, dit ce Père, dont on use chaque jour; parce que chaque jour, du moins autant de fois que l'occasion s'en présente, l'homme injuste suivant sa pente ne cherche qu'à se repaître du sang et de la misère d'autrui. Quand notre royaume serait de ce monde, pourrions-nous envahir injustement ce qui n'est pas à nous? Nous ne sommes ici qu'en passant, et à notre passage, semblables à ces armées qui portent partout la désolation, nous voudrions ravager de toutes parts, entraîner tout après nous et faire, s'il se pouvait, de la terre entière notre butin et notre conquête. Sommes-nous raisonnables, sommes-nous chrétiens? Les lois les plus sacrées ne peuvent nous arrêter. Dieu menace, on le laisse menacer. L'enfer ouvre ses portes pour recevoir ces âmes avides, et pourvu qu'il les reçoive avec leurs injustes dépouilles, elles se font, ce semble, un plaisir de s'y précipiter. Enfants des hommes, jusqu'à quand vous verra-t-on courir après des dieux qui ne sont pas des dieux? Jusqu'à quand sacrifierez-vous ce que vous vous avez de plus cher et de plus précieux à un vil métal que le temps et la rouille doivent consumer et détruire? *Devorant plebem meam, sicut escam panis.*

Ici, il me semble que chacun de vous, rejetant sur autrui ce que je dis, se justifie dans le secret de son cœur et commence à se persuader faussement que mon discours ne le regarde point, comme ne possédant rien qu'il n'ait, ou reçu par un héritage légitime, ou acquis par des voies justes et raisonnables. Aussi, ne disconviens-je point qu'il n'y ait encore aujourd'hui, comme autrefois, de ces Tobies désintéressés qui, bornant leur ambition à thésauriser pour le ciel, se croient assez riches, pourvu qu'ils aient la crainte et l'amitié de Dieu. Disons-le cependant en gémissant, à la honte du christianisme, en est-il plusieurs qui estiment assez ce bien souverain pour s'en contenter? Je ne parle à personne en particulier, et à Dieu ne plaise que je prétende indiquer qui que ce soit! L'intérêt est aujourd'hui le grand mobile qui fait agir la plupart des hommes, et l'on ne pense qu'à s'enrichir à quelque prix que ce soit. Quand l'expérience ne nous en aurait pas convaincus, l'Ecclé-

siastique ne nous a prend-il pas qu'il n'y a rien de si scélérat qu'un homme avare : *Avaro nihil scelestius.* (*Eccli.*, X.) Rien de plus méchant qu'un homme qui aime l'argent : *Nihil est iniquius, quam amare pecuniam?* (*Ibid.*) Un tel homme, ajoute le Saint-Esprit, sacrifierait tout à sa cupidité ; il vendrait jusqu'à son âme pour l'assouvir et la contenter : *Hic enim et animam suam venalem habet.* (*Ibid.*) Et, sur ce double principe, que chacun a un désir secret et violent d'amasser, et que celui qui veut amasser, vendrait jusqu'à son âme pour le faire, ne suis-je pas en droit de conclure qu'il est peu de personnes qui n'aient quelque chose à se reprocher? Si c'est ce domestique, ce maître, cet homme de négoce, cet homme d'épée, ce magistrat ou cet ecclésiastique en particulier, ce n'est pas ce que j'examine. Mais examinons ensemble ce que les uns et les autres peuvent faire, et ce qu'ils font souvent pour s'enrichir aux dépens d'autrui. Par là j'établirai ce que je prétends, et en vous montrant combien il est, dans chaque état, de voies pour être injuste; je vous montrerai qu'il est peu de personnes qui ne commettent quelque injustice : *Devorant plebem meam, sicut escam panis.*

Vous avez naturellement horreur de ces hommes cruels et barbares, qui dressent des piéges aux voyageurs et qui pénètrent furtivement dans le secret des maisons pour les dépouiller. Vous ne voudriez pas qu'on vous soupçonnât même d'être du nombre. Mais n'est-il que cette voie pour commettre des injustices? C'est, il est vrai, la plus criante de toutes, celle contre qui s'arment toutes les lois pour défaire le monde d'une peste si fatale au public. Mais combien de voleurs domestiques et familiers, si je puis parler de la sorte, avec qui nous sommes obligés de vivre et de converser, qui, ayant trouvé le secret de nous dépouiller cruellement, mais sourdement et sans bruit, ont en même temps trouvé celui de se mettre à couvert des peines, qu'ils ont souvent plus méritées que ceux que nous voyons expier leurs crimes dans les derniers supplices? Un pauvre malheureux, surpris pour la première fois sur le fait, en appellera inutilement à son intégrité passée; il sera condamné sans compassion, et un fourbe artisan, un artisan trompeur, un usurier insatiable, qui, depuis plusieurs années, à l'abri d'un trafic et d'un commerce honnête en apparence, s'engraisseront de la misère de tout un peuple, vivront sans crainte, parce qu'ils ont trouvé le secret de pallier leurs injustices. Découvrons aujourd'hui ce mystère d'iniquité. S'il se trouve des coupables parmi vous, peut-être auront-ils horreur et de leur conduite et d'eux-mêmes.

Vous êtes donc condamnés, vous, à n'avoir d'autre fonds que celui que les riches de la terre vous mettent en main pour le faire valoir. Vous est-il permis, pour cela, parce que vous n'êtes pas sous les yeux d'un maître, dont la présence vous tiendrait dans le devoir, de ne prendre d'autre soin que de cueillir ce que la nature produit comme sans vous, et de tirer tout ce que vous pouvez du fonds qui vous est confié, sans vous mettre en peine de remplacer, pour ainsi dire, par une culture convenable ses profusions annuelles? On a tort, je l'avoue, de trop compter sur votre bonne foi ; mais, parce qu'on est assez bon pour supposer dans vous de la droiture et de l'intégrité, faut-il que vous soyez méchants jusqu'à faire servir la bonté d'autrui à sa ruine et à sa perte? Tôt ou tard vous tomberez entre ses mains, et il faudra lui rendre un compte exact de votre administration. Mais quand vous vous mettriez à couvert de ses poursuites, vous mettrez-vous à couvert des poursuites du Maître souverain, devant qui vous êtes également responsables et des fruits et du fonds?

Vous êtes condamnés, vous, à n'avoir d'autre bien que celui que peut produire un emploi rude et fatigant. Vous est-il permis pour cela, par un enchaînement d'injustices, tantôt de frauder le travail en ne le faisant qu'à moitié, tantôt de déguiser les choses en leur donnant un air de nouveauté qui n'a rien de solide, tantôt d'exiger au delà de ce qui vous est dû, tantôt de tirer un double salaire, ou de prendre par avance, de vos propres mains, ce que vous ne devriez recevoir que de celles des autres comme une juste récompense de vos peines? Il est une fortune qui croît d'abord par de grandes et éclatantes injustices ; il en est une autre qui croît insensiblement par de petits gains illicites et défendus ; mais l'une et l'autre sont presque également abominables aux yeux de Dieu.

Vous êtes condamnés, vous, à n'avoir d'autre retraite que celle que vous procurent dans la maison des grands et des riches des services durs et gênants. Vous est-il permis pour cela, parce que rien ne vous est fermé, d'enlever à votre choix ce que vous trouvez le plus à vos usages, de répandre sur les étrangers ce qui n'est que pour l'entretien et le besoin des domestiques, et d'user de certaines compensations, qui, lors même qu'on n'a point d'autres ressources pour obtenir ce qui est dû, sont toujours dangereuses et souvent criminelles? Après cela, vous vous flattez de n'avoir point de bien d'autrui? Si vous faisiez un partage exact de celui qui vous appartient et de celui qui ne vous appartient pas, peut-être vous trouveriez-vous réduits à ce premier état d'indigence ou de médiocrité, d'où vous ne vous êtes tirés que par l'iniquité et le crime : *Devorant plebem meam, sicut escam panis.*

Vous êtes dans le commerce. Savez-vous que, selon saint Chrysostome, quand on négocie précisément par des motifs de gain et d'intérêt, on mérite d'être chassé du temple, comme ceux contre qui s'arma le Sauveur, et qu'il traita comme d'indignes mercenaires, qui faisaient de la maison de son Père une retraite de voleurs? Se propose-t-on cependant d'autres vues dans le commerce? Est-ce l'utilité du public? Est-ce la gloire de Dieu? Il faut gagner : c'est l'unique principe

sur lequel on se détermine. Et d'un principe si contraire à la noblesse de notre origine, qui ne doit avoir que des fins relevées et dignes d'elle, quelles conséquences encore plus indignes d'un chrétien, qui ne doit négocier que pour l'éternité? On peut cacher le défaut des choses sans cependant en diminuer le prix. Ce n'est point à nous à nous décrier : on peut diffamer injustement les autres pour s'attirer la pratique; chacun fait valoir ses intérêts comme il sait : on peut surfaire, frauder, tromper, pourvu que le négoce aille, quelles que soient les voies qui le soutiennent, peu importe. Que deviendraient la vertu et la religion si des principes de cette nature étaient reçus et tolérés parmi nous? Dans quelles sources avez-vous puisé une morale si contraire à toutes les lumières de la droiture et de la raison? Est-ce dans l'Evangile, qui vous dit de faire à autrui ce que vous voulez qu'on vous fasse à vous-mêmes, et que l'on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres? Est-ce dans les mouvements secrets de votre cœur, qui, tout avide qu'il est, vous presse par mille remords intérieurs de donner des bornes à la la cupidité? Est-ce dans les lois de l'équité et de la justice, qui, vous permettant un gain honnête, vous défendent un gain exorbitant, et qui ne veulent pas que d'un commerce d'intérêt vous fassiez un commerce de cruauté? Quoi! on peut cacher le défaut des choses sans cependant en diminuer le prix! C'est donc à dire qu'il est permis de porter le prix des choses aussi haut qu'on le peut, et que toute la théologie se trompe quand elle prononce anathème contre quiconque va au-delà d'un juste prix? Quoi! on peut diffamer les autres pour s'attirer la pratique! C'est donc à dire que Jésus-Christ se relâche sur la médisance à l'égard des gens de commerce, et qu'ils ont le privilége particulier de sacrifier à leurs propres intérêts la réputation du prochain? Quoi! on peut surfaire, frauder, tromper! C'est-à-dire donc qu'il vous est permis de nous voler impunément, d'abuser sans crainte ou de notre stupidité, ou de notre bonne foi, de nous mentir hardiment et de soutenir vos mensonges par toutes sortes d'imprécations et de jurements? Si toutes les fois que vous mentez à l'Esprit-Saint sur ces sortes de matières vous étiez punis de mort comme Ananie et sa femme, nos villes seraient bientôt dépeuplées d'artisans, d'ouvriers et de négociants, et les plus riches d'entre nous, contraints de descendre aux emplois les plus bas de la vie : tant il est aujourd'hui de ces pauvres avares qui tâchent de se tirer de la misère, non par les justes profits d'un travail assidu (cela serait raisonnable), mais par les fruits d'une malheureuse industrie, qui souvent leur rend plus dans une heure que le travail le plus fatiguant de toute une semaine. Pensez-y, gens de négoce : le gain vous tente; mais un gain injuste ne doit jamais être l'âme du commerce.

Que dirai-je de ces monopoles secrets, où plusieurs, réunis dans une société, réduisent le pauvre et le riche à être les victimes forcées de leur cupidité? Artifice d'un cœur aussi cruel qu'avare, qui cherche autant à se nourrir du sang que de la misère d'autrui. Entrez le glaive à la main dans tant de familles désolées : il vaut mieux les exterminer pour toujours par le fer que de les voir combattre chaque jour avec ces extrémités terribles où les jette votre invincible dureté. Artifice que toutes les lois de l'humanité condamnent, dont les nations les plus barbares ont horreur, et que vous osez couvrir du nom spécieux d'union et de société, mais que le public indigné regarde comme une union et une société d'injustice et de cruauté.

Que dirai-je de ces usures criantes qui, aux termes du prophète, se sont répandues jusqu'au milieu de nos places, et semblent, comme un autre déluge, avoir inondé la surface de la terre? On ne vous défend point, en prêtant, d'espérer l'amitié de celui à qui vous rendez service, ni même de pourvoir à votre dédommagement, si le prêt nuit évidemment à vos affaires ; mais on vous défend, et c'est Jésus-Christ lui-même qui vous le défend, d'exiger quoique ce soit précisément a raison du prêt : *Mutuum date, nihil inde sperantes.* (*Luc.*, VI.) Et qui en ceci s'accommode à la doctrine de Jésus-Christ? On prête sans risque et sans perte; cependant on se fait payer chèrement et la somme qu'on prête, et les intérêts de la somme qu'on a prêtée, et le service qu'on a rendu en prêtant. Le service même qu'on rend en attendant, est encore payé doublement. Vous savez quelles sont les voies qu'il faut mettre en œuvre pour suspendre les sollicitations et les poursuites d'un impitoyable créancier : présents, repas, argent, il se croit en droit de tout exiger, et pour le ménager, on se voit contraint de lui tout accorder. On a dans ses coffres un argent qu'on ne pense point à faire profiter, et on abuse du malheur d'un homme obéré, pour l'accabler d'une main, tandis qu'on semble le soulager de l'autre. Lorsque la récolte approche (ne trouvez pas mauvais ce détail, il est de saint Augustin), lorsque la récolte approche, on paraît ouvrir ses greniers pour secourir les nécessiteux en leur fournissant du grain sans argent, mais au fond ce n'est que pour les opprimer, en les obligeant à rendre pour un grain qui se gâtait, un grain qui, immédiatement après la moisson, est dans toute sa force et toute sa bonté. Que ne fait-on point? L'esprit de l'homme en ceci, dit saint Grégoire, est ingénieux à se tromper, et recourt à tant de prétextes spécieux, pour se cacher à lui-même l'iniquité de ses démarches, que souvent tout un commerce roulera sur des usures plus que judaïques, et qu'on croira néanmoins rendre service à Dieu, parce qu'on ne refuse jamais de rendre service au prochain, quoiqu'on le lui rende moins par un principe de charité qu'en vue des gros intérêts qu'on en retire : tant il est vrai que l'injustice est comme l'âme du peu-

ple. Chaque art, chaque profession a ses industries différentes. Les uns surfont la marchandise, les autres l'altèrent et la déguisent. Ceux-là ont le secret de se dédommager sur les uns de ce qu'ils ont perdu sur les autres; ceux-ci de les sacrifier tous à leur cupidité. Après cela vous n'avez point de bien d'autrui! Allumez ce flambeau que Jésus-Christ lui-même doit allumer un jour pour vous juger. Ah ! que sa lumière vous découvrira de pratiques d'iniquité ! Vous vous trouverez riches, mais ce ne sera peut-être que des dépouilles d'autrui, et dans la nécessité ou de rentrer dans votre première indigence, si vous voulez vous sauver, ou de périr malheureusement, si vous ne pouvez vous résoudre à vous dessaisir d'un bien mal acquis : *Devorant plebem meam, sicut escam panis.*

Ceux même qui semblent se piquer d'une probité plus austère se font-ils moins de peine de subsister aux dépens du public? Quelquefois, parce qu'on se voit élevé sur la tête des autres, on se croira tout permis à leur égard, d'exiger d'eux des services qu'ils ne doivent pas, de les accabler d'exactions impitoyables, de les traîner plus par passion que par équité de tribunaux en tribunaux, de leur ôter jusqu'au moyen de subsister en ravageant, en ruinant leur terre, pour se procurer le triste plaisir de voir tomber dans ses filets une bête qu'on poursuit. D'autres emprunteront de toutes mains; et contre l'ordre de l'Apôtre qui ne veut pas que nous devions rien à personne, on se verra accablé de dettes étrangères, et au lieu de travailler à les acquitter, on ne travaillera peut-être chaque jour qu'à en contracter de nouvelles. L'artisan gémit, dirai-je, sur vos délais étudiés, ou sur vos refus absolus. Les uns et les autres lui sont également préjudiciables, parce qu'ils réduisent également sa famille au désespoir. Le marchand redouble ses demandes, il vous importune, il vous presse; trop heureux si, au lieu des sommes qui lui sont dues, il ne reçoit pas de vous des insultes et des affronts! Si ce domestique a assez de hardiesse pour vouloir entrer en compte, après lui avoir longtemps imposé silence par des airs brusques et sévères, on lui trouve enfin quelque faute pour le congédier sans salaire, et lui faire encore comprendre qu'on lui fait grâce en le renvoyant sans châtiment. Chacun se plaint, chacun crie, les livres d'affaires sont pleins de vos noms, et vous continuez à les remplir; les comptes grossissent, et vous les laissez grossir à l'infini. Souvent vous êtes épuisés, et vous vivez aux dépens d'autrui, comme si vous étiez dans l'abondance. Est-ce donc que votre élévation, votre rang vous donnent droit d'accabler un pauvre peuple sans défense, et que tout ce qu'il y a de personnes d'une qualité inférieure à la vôtre, sont comme autant d'esclaves que vous honorez trop en les faisant servir à vos volontés? Ce n'est point ainsi que l'entend le Maître qui nous gouverne : il vous a fait grâce en vous élevant au-dessus des autres; mais il n'a jamais prétendu que votre élévation vous ouvrît une voie à la tyrannie. Votre emploi, gens de guerre, vous en ouvre-t-il une à toutes sortes de vexations; et parce que vous avez les armes en main pour repousser les ennemis de l'Etat, les avez-vous pour épuiser les membres de la république, et faire aux sujets de votre prince la plus cruelle guerre au milieu de la plus profonde paix? Je ne vous dispute point ici les droits que vous assigne le souverain. Mais le souverain vous autorise-t-il à lui enlever par fraude ou par violence des sujets qui le serviraient aussi utilement dans les fonctions de la vie civile, que vous croyez le servir vous-mêmes dans les exercices de la vie militaire? Est-ce par l'autorité du souverain que vous exercez ces concussions criantes, dans les lieux où vous passez, ces extorsions inhumaines à l'égard de vos hôtes, ces cruautés inouïes qui souvent feraient gémir les païens? Est-ce par l'autorité du souverain que, tantôt vous souffrez tout au soldat, pourvu que content de ce qu'il peut enlever, il ne demande rien de ce qui lui est dû; que tantôt vous le réduisiez lui-même à la triste nécessité ou de mourir de faim, ou de vivre de rapines? *Neminem concutiatis*, vous dit saint Luc, *neque calumniam faciatis* (*Luc.*, III); n'usez ni de violence ni de fraude à l'égard de qui que ce soit. *Contenti estote stipendiis vestris* (*Ibid.*), contentez-vous de votre paye. Et qui s'en contente? Souvent, après avoir désolé les sujets, on s'en prend au souverain lui-même; et comme s'il ne payait pas assez ceux qui le servent, on se paie par soi-même des services qu'on ne lui a peut-être pas encore rendus. Après cela vous n'avez point de biens d'autrui? Si l'on vous dépouillait de tout ce qui n'est à vous que parce que vous le possédez, peut-être verrions-nous disparaître ce faste qui nous éblouit, et cette fortune aujourd'hui si brillante retomberait dans sa première obscurité : *Devorant plebem meam, sicut escam panis.*

Entrerons-nous dans ces tribunaux où la justice, se réfugiant comme dans son asile, s'en voit néanmoins chassée et bannie, tantôt par l'iniquité d'un juge ou intéressé ou ignorant, tantôt par la mauvaise foi d'un avocat avide ou trompeur, tantôt par les différentes passions d'une partie irritée, prête à tout sacrifier à sa cupidité? Il faut l'avouer, jamais il n'y eut plus de lois pour régler les jugements, jamais plus d'application à étudier ce qui fait l'âme et l'esprit de la loi; jamais, peut-être, plus de soin à s'y conformer et à en faire comme le fondement et la base de tout ce qu'on a à décider; jamais, par conséquent, nos droits ne furent plus en sûreté, nos biens moins exposés à l'artifice et à la fraude, nos vies plus à couvert de l'oppression et de la violence. Cependant, parmi cette foule de juges irréprochables et de fidèles dépositaires de l'autorité du souverain, ne s'en trouve-t-il point qui, susceptibles d'un vil intérêt, déshonorent, par une sordide avarice, la dignité de leur emploi?

Qu'a fait à ce juge inaccessible cette veuve désolée, dont la faible voix, étouffée par celle d'un grand contre qui elle soutient ses intérêts et ses droits, ne peut pénétrer jusqu'à lui? Que lui a fait cet orphelin abandonné, à qui il refuse si impitoyablement de l'écouter, parce qu'il se présente les mains vides et sans aucun de ces secours qui lui feraient avoir un libre et favorable accès? Que lui a fait cet homme accablé, pour le retenir si longtemps dans les fers, et lui refuser de mettre le dernier sceau à son entière et pleine justification? Que lui a fait, pour le dire ainsi, la justice elle-même, pour la vendre à la fureur, à la sollicitation, à la brigue? Est-ce donc, vous demande à cette occasion Salvien, qu'en achetant l'emploi, vous avez acheté le droit de vous enrichir de nos dépouilles, et que vous n'êtes dans des fonctions si relevées que pour assouvir votre cupidité? Quand on nous fait tort, nous recourons à vous comme aux défenseurs de nos droits; mais si vous nous faites tort vous-mêmes, à qui voulez-vous que nous ayons recours? On nous jugera, on vous jugera aussi; mais, en attendant, nous gémirons en secret de nous voir tous les jours exposés à être les victimes de vos vues intéressées ou de vos partialités injustes.

D'ailleurs, combien de juges qui, croyant prononcer équitablement, attribuent cependant à l'un ce qui appartient à l'autre, ou parce qu'ils ne se donnent pas le loisir d'examiner les pièces qu'on produit, ou parce que, quand ils les examineraient avec toute l'application possible, comme ils sont sans capacité, ils n'entreraient guère dans des matières où les plus habiles eux-mêmes trouvent de l'embarras et des difficultés? Ils ne se sont jamais mis en état d'acquérir les lumières nécessaires à une fonction si importante, et, à moins qu'ils n'aient assez de droiture pour implorer un secours étranger, ce sera toujours pour eux comme autant de mystères impénétrables. Combien qui, sur certains faux préjugés, asseoient un jugement décisif, et font décider à la volonté plutôt qu'à la raison? On se prévient sur toutes choses, et sur celles même où il faudrait, plus que partout ailleurs, se défaire de toute prévention. Soit antipathie, soit haine véritable, on n'aime pas un homme, on veut qu'il soit coupable; on n'approuve pas ses manières, on ne saurait approuver ses raisons. Souvent son innocence blesse, son bon droit révolte; et, comme s'il était criminel ou mal fondé, parce qu'on voudrait qu'il le fût, on se fait de sa mauvaise volonté un motif de jugement et de condamnation. Combien qui, éblouis par les faux raisonnements d'un chicaneur consommé dans le métier, donnent dans les piéges qu'on leur tend et se laissent entraîner par un avocat injuste, qui, toujours prêt à entreprendre toutes sortes de causes, a pour toutes mille et mille détours propres à embarrasser et à surprendre? Ou mettez-vous à couvert de toute surprise, ou descendez du trône que vous occupez sans mérite. On a prétendu élever sur nos têtes des défenseurs du bien commun, nullement des ministres de la passion et de la fureur d'autrui.

Et vous, dont la bouche mercenaire est toujours ouverte pour favoriser le méchant, défenseurs injustes d'un droit mal fondé, avez-vous soin de ne vous charger que des causes que vous croyez, sur de bonnes raisons, dignes de défense? Selon saint Thomas, en vous chargeant d'un procès que vous savez être mauvais, vous vous rendez responsables des frais et des dommages que subit la partie que vous attaquez. Avez-vous soin de porter à la paix des personnes d'ailleurs disposées à la faire? Un pauvre malheureux s'adresse à vous; il ne craint rien tant que de se voir obligé de plaider, mais, pour ne pas laisser échapper l'occasion de vous engraisser de sa substance, vous l'entraînez malgré lui dans un labyrinthe de procédures. Et Dieu veuille qu'après l'avoir engagé par force dans l'abîme, vous ne l'y laissiez enfoncé par malice. Avez-vous soin, en voulant sauver le bien de ceux que vous défendez, de ménager la réputation de ceux que vous attaquez, de vous interdire ces traits satiriques qui découvrent moins la bonté de votre esprit que la malignité de votre cœur, ces médisances grossières qui, ne faisant rien à la justice de votre cause, sont regardées par tout ce qu'il y a de gens d'honneur et de probité, comme les productions d'une basse et honteuse passion; ces écrits scandaleux qui sont moins des pièces justificatives que des libelles diffamatoires, et que vous répandez cependant, non-seulement aux pieds de nos tribunaux, mais dans toute une ville, comme si vous pouviez ignorer que par quelque voie que vienne la calomnie, c'est toujours un péché que vous n'expierez qu'autant que vous réparerez le tort et l'injustice qu'elle aura faite? D'ailleurs, qu'est-il besoin d'aller aigrir les cœurs en exagérant les injures, en irritant la passion par tout ce qu'un esprit de division peut vous fournir de malignes et d'outrageantes réflexions? D'acheter tant d'actions injustes dans l'unique vue de vous venger de ceux contre qui vous les achetez? De troubler tout un peuple par cent détours que vous fournit une ingénieuse chicane, et qui vous dédommagent avec usure de ce que vous avez dépensé pour vous y rendre habiles?

Et vous qui, soutenant vos droits vrais, ou prétendus, donnez à la passion toute l'étendue dont elle est capable, est-ce avec équité que vous refusez d'entendre à aucun accommodement, quelque avantageux que puisse vous être ceux qu'on vous propose? Est-ce avec équité que vous produisez ces actes antidatés, ces faux contrats, ces témoins mercenaires, qui, gagnés par vos promesses, déposent contre leur conscience et contre la vérité? Serait-ce que vous vous flattez que nous ne découvrirons jamais vos impostures? Vous triomphez aujourd'hui sur une sentence obtenue et emportée par l'iniquité et le crime. Eh! Ne savez-vous pas, que nous nous trouverons tous un jour

devant le grand Juge? Malheur alors à quiconque aura abusé de la bonne foi de ceux qui jugent sur la terre! *C'est déjà un désordre que vous plaidiez*, dit saint Paul. *N'y a-t-il point parmi vous d'amis communs, point d'homme sage, point de pasteur, qui pût terminer vos différends, et des différends sur tout où il ne s'agit de rien, où souvent celui qui demande devrait être le premier à donner? Eh! quoi*, continue l'Apôtre, *vous devriez souffrir tranquillement une injure, vous devriez dissimuler une violence: vous faites injure, vous faites violence vous-même, et vous êtes ensuite le premier à demander réparation, à vouloir être rétabli, dédommagé; et tout cela pour avoir le cruel plaisir de flétrir, de ruiner un homme qui vous fait ombre; et tout cela par des voies les plus criminelles, par le mensonge, l'imposture, les faux témoignages.* Après cela vous n'avez point de bien d'autrui? Consultez vos procès ou jugés, ou soutenus, ou intentés. Peut-être n'en trouverez vous aucun qui ne vous reproche mille injustices et mille cruautés : *devorant plebem meam, sicut escam panis.* (*Psal.* XIII.)

Où se retirera donc la justice, si elle est bannie des lieux mêmes qu'elle regarde comme son asile? Nos temples et nos autels seront-ils pour elle un refuge assuré? L'auguste clergé de ce royaume a toujours fait la joie et la gloire de l'Eglise; il la fait aujourd'hui, et c'est ici ce peuple choisi, ce sacerdoce royal qui annonce de toutes parts les vertus de celui qui nous a appelés de nos ténèbres à sa lumière admirable. Cependant quand je n'aurais rien à reprendre dans ceux qui sont actuellement dans les sacrés ministères, ne suis-je pas obligé d'instruire ceux qui y sont appelés, afin qu'ils sachent qu'on n'est pas saint précisément, parce qu'on est dans un État de sainteté? La dignité royale, disent les Pères, cède à la nôtre, et les anges eux-mêmes regardent avec admiration le pouvoir souverain que nous avons sur le corps réel et mystique du Sauveur. Mais l'intégrité de nos mœurs répond-elle toujours à la grandeur de notre dignité? On entre souvent dans l'état ecclésiastique appelé par les parents plutôt que par l'esprit de Dieu, et comme on y est entré sans vocation, on y vit sans vertu. On a cherché qu'à conserver le bénéfice; on ne cherche qu'à en jouir, et quelque rigides que soient les théologiens sur ce point, on se met peu en peine de leurs menaces, pourvu qu'on repaisse son avarice du patrimoine de l'Eglise, pourvu qu'on vive dans la mollesse et le luxe aux dépens des morts; pourvu qu'on fasse passer entre les mains de ses parents riches d'ailleurs et opulents, un superflu qui naturellement devrait tomber entre les mains des pauvres. Je ne prétends point ici supputer mathématiquement ce qui est nécessaire pour l'entretien d'une personne de votre rang et de votre profession. Telle chose est défendue aux uns qui est permise aux autres. Le seul principe que je puisse vous donner avec un habile casuiste de nos jours, c'est que vous ne devez pas vivre noblement parce que vous êtes nobles, mais ecclésiastiquement, parce que vous êtes ecclésiastiques. Sur ce principe, si c'est par justice que vous devez votre superflu, comme saint Augustin, saint Bernard et plusieurs canonistes le prétendent, quelle dureté de laisser gémir tant de malheureux, faute d'un secours qui de droit leur appartient! Si c'est seulement par charité, comme le veulent quelques autres, en le retenant pour des usages aussi profanes que plusieurs le retiennent, ne faites-vous pas tort à votre état que vous décriez, à l'Eglise que vous déshonorez, à votre âme que vous perdez? Ne vaudrait-il pas mieux être né dans l'indigence la plus accablante, que de vivre dans une abondance si criminelle? D'ailleurs, il est des devoirs attachés à notre état; si nous les négligeons, est-il juste que nous vivions d'un autel que nous ne servons pas? Tout le temps sera donné au jeu, au divertissement; et l'Eglise ne nous possédera que quand elle fera ses distributions? Illustres défunts, qu'avez-vous prétendu, en vous dépouillant pour nous enrichir? Est-ce de fomenter notre indolence et notre paresse, ou de vous assurer le secours de nos prières? Mais il nous est défendu de toucher aux oints du Seigneur; respectons-les : le Seigneur lui-même nous l'ordonne. Je reviens à vous, hommes injustes, qui faites gémir la terre sous le poids de vos cruautés, et je vous demande avec saint Paul, si vous ne savez pas que nul avare, que nul voleur n'entrera jamais dans le royaume de Dieu : *Neque fures, neque avari regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.* VI.) Après une sentence de cette nature, qui ne craindrait de toucher à un bien que Dieu a voulu mettre à couvert de notre cupidité par la peine la plus terrible qu'il pût nous imposer? Ce n'est point précisément d'une ruine temporelle qu'il nous menace : combien cependant en voyons-nous qui, après s'être agrandis aux dépens du public, sont tombés dans l'indigence la plus accablante? Chaque ville, chaque province n'en fournit que trop d'exemples. Ce n'est point précisément de l'aversion et du mépris des hommes : combien cependant n'en voyons-nous pas, qu'on regarde partout comme des sangsues publiques, et qu'on craint comme ces animaux indomptés qu'il faut fuir, si l'on ne veut s'exposer à en être déchiré? Ce n'est point précisément d'une mort prompte et ignominieuse : Jézabel cependant, après avoir fait dépouiller injustement le pauvre Naboth, fut précipitée du haut de son palais, et livrée à la rage des chiens qui en firent leur proie. C'est de la perte du paradis, c'est de l'enfer qu'il nous menace : *Regnum Dei non possidebunt.* Pour un vil métal, pour un misérable coin de terre, je renonce à toute la part que je puis avoir au ciel; jamais je ne verrai Dieu, je brûlerai éternellement : *Regnum Dei non possidebunt.* Nous condamnons Esaü d'avoir vendu son droit d'aînesse pour une poignée de lentilles; il avait tort sans doute ; mais après tout, il y

avait quelque rapport entre ce qu'il vendait et ce qu'il achetait. Il s'agissait de part et d'autre d'un bien terrestre et passager. Mais quel rapport entre le ciel et la terre, entre Dieu et une légère somme d'un argent périssable? Pesez bien ces deux choses, et voyez qui a plus de tort, ou celui qui vend son droit d'aînesse, ou celui qui vend tout le droit qu'il peut avoir au ciel. Nous anathématisons le traître Judas. Pour trente deniers livrer son maître à la fureur de ses ennemis, quelle avarice plus monstrueuse? la vôtre l'est-elle moins, ou plutôt ne l'est-elle pas même davantage? Judas attaqua Jésus-Christ mortel et passible, et vous l'attaquez tout impassible, tout immortel qu'il est. Ce n'est, il est vrai, que dans ses membres ; mais ne prend-il pas sur lui tout ce qu'on fait au moindre des siens? Vous détestez les suites de la sacrilége cupidité du perfide disciple; les suites de la vôtre sont-elles moins funestes? Par les mains de Judas il souffrit seul, et ses souffrances ont fait notre félicité. Par vos mains tous les membres de Jésus-Christ souffrent; on tombe sur eux de toutes parts: le profane, le sacré, rien n'est épargné. Et le royaume de Dieu sera pour vous, ennemis dangereux du bien public, fléaux terribles du monde? L'arrêt en est porte; vous n'y entrerez jamais : *Regnum Dei non possidebunt.* Il vous reste cependant encore une ressource: c'est de réparer les injustices que vous avez commises. Mais qui le fait? Plusieurs en commettent, vous l'avez vu. Qui les répare? C'est ce qui reste à voir.

SECONDE PARTIE.

Telle est, chrétiens, l'obligation de réparer nos injustices, que l'Eglise, revêtue de toute l'autorité de Jésus-Christ, et qui peut délier les plus grands crimes, ne peut cependant pas nous dispenser de cet austère devoir. C'est là une de ces vérités qui ne souffriront jamais d'adoucissement : point de pardon, et par là même, point de salut à espérer pour nous si, pouvant restituer un bien injustement acquis, nous refusons de le faire. Dieu, si je l'ose dire, est plus jaloux des droits d'autrui, que des siens propres, et se relâche plus aisément sur l'outrage que nous lui faisons à lui-même, que sur le tort que nous faisons à notre prochain. Vérité dont conviennent unanimement tous les Pères et les docteurs de l'Eglise, et qui seule devrait suffire pour donner des bornes à la cupidité la plus démesurée. Il n'y a point ici de milieu : il faut absolument restituer ce que l'on a usurpé, ou se résoudre à périr sans ressource : *Non enim dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Cependant combien de chrétiens, n'ayant qu'une âme à sauver, aiment mieux la perdre que se dessaisir du fruit de leurs injustices? Les uns pèchent en cette matière par ignorance, mais par une ignorance criminelle et affectée; les autres par malice, mais par une malice qui les rend insensibles à tout ce que l'Evangile a de plus effrayant. Les premiers pensent n'avoir aucune obligation de restituer, ou s'ils doutent qu'ils en aient quelqu'une, ils craignent de s'en éclaircir, comme s'ils appréhendaient que la lumière qui portera le jour dans leur conscience, ne porte coup à leurs intérêts. Les seconds, convaincus de leur obligation en ce point, diffèrent de jour en jour d'y satisfaire, quoiqu'ils en aient tous les moyens, et se mettent ainsi dans l'impuissance de l'accomplir; et les uns et les autres vivent et meurent chargés des fruits de leurs larcins. Donnons quelque étendue à ces pensées.

Il est sûr, selon saint Thomas, que quiconque coopère efficacement à l'injustice d'autrui, contracte l'obligation de restituer, à peu près comme s'il avait fait l'injustice lui-même. C'est-à-dire que quiconque commande une injustice, que quiconque conseille une injustice, que quiconque soutient et favorise criminellement une injustice, se charge pareillement des suites, ou pour mieux dire de la réparation de l'injustice : *Qui est causa injustæ acceptionis, tenetur ad restitutionem.*

Sur ce principe universellement reçu, êtes-vous en sûreté de conscience, parce que personnellement vous n'avez rien pris, tandis que par vos ordres un homme d'affaire signera mille actes injustes, qu'il exercera mille cruautés, et fera gémir tous ceux sur qui vous lui avez donné quelque autorité? tandis qu'un étranger, engagé par vos promesses et par vos conseils, portera la désolation dans la maison de l'ennemi, ou qu'il suscitera mille affaires à un voisin que vous voulez perdre, sans qu'on puisse faire retomber sa perte sur vous? Etes-vous en sûreté de conscience, tandis qu'un domestique que vous devriez arrêter, se prévaudra de votre indulgence et de votre nom, pour accabler un pauvre malheureux, et lui faire essuyer mille traits différents de sa malice et de sa brutalité? tandis qu'un soldat sur qui vous devriez veiller, se répandra impunément de tous côtés et s'y engraissera de la misère d'un peuple qui, craignant ses violences, craint de lui résister? tandis qu'un fils de famille à qui vous devriez refuser l'entrée de votre maison, y trouvera un asile pour y mettre à couvert tout ce qu'il enlèvera à ses propres parents? Vous vous êtes tu lorsque vous deviez parler; vous ne vous êtes pas opposé à ce désordre, lorsqu'il était de votre devoir de le faire; l'injustice retombe en partie sur vous, et si vous l'avez commandée, vous devez être le premier, disent les théologiens, à la réparer. Si vous l'avez permise, pouvant et devant l'empêcher, c'est pareillement à vous à pourvoir au dédommagement de celui qui a souffert, s'il n'est dédommagé d'ailleurs. Et cependant, qui se croit responsable de ce que font les autres? Dieu veuille qu'on ait quelque égard à ses injustices personnelles! Pour le reste, on compte pour rien une injustice tolérée, permise, commandée : première preuve qu'il est peu de personnes qui restituent, parce qu'il en est peu qui veuillent s'instruire des

différentes circonstances où elle sont obligées de restituer.

Seconde preuve de la même vérité : on craint de s'éclaircir, et comme si l'on était possesseur de bonne foi, pourvu qu'on ne sache pas que c'est sans titre qu'on possède, on ne veut pas creuser le mystère d'iniquité. Cependant (écoutez ceci, et instruisez-vous de vos devoirs); en matière de bien d'autrui et d'injustice, dès que vous doutez, c'est un préjugé qui vous oblige à entrer dans une discussion exacte, à examiner et à approfondir les choses avec toute l'application que leur importance le mérite. Mais quelle est votre conduite, lorsqu'il vous vient de ces inquiétudes embarrassantes sur les pratiques injustes de vos parents, ou sur les vôtres? Loin d'étudier vos obligations, vous ne pensez qu'à calmer les remords naissants d'une conscience qui vous gêne; vous traitez un doute véritable de scrupule mal fondé, et au lieu de le déposer en consultant, vous croyez qu'il suffit de l'étouffer en agissant contre. Le mari s'en repose sur la femme, la femme sur le mari, les pères sur les enfants, les enfants sur les pères. On ne veut pas, dit-on, aller troubler les cendres d'un homme mort, ni faire tort à sa réputation, en paraissant douter de sa bonne foi. Cependant on se tranquillise sur sa probité prétendue, et l'on tâche de se persuader qu'il n'avait rien qui ne fût légitimement acquis, pour se convaincre qu'on n'a rien à restituer. Que si enfin, pour se tirer du trouble que des biens étrangers portent toujours dans le cœur, on cherche quelque éclaircissement auprès de ceux dont les décisions peuvent tenir lieu d'oracle, ce n'est jamais que le plus tard qu'on peut; ce n'est jamais auprès des plus habiles, des plus éclairés; ce n'est jamais avec toute la sincérité nécessaire. On craint de développer tout le mystère, et si d'un côté, l'on produit des titres qui semblent favoriser, on tait, on déguise de l'autre ceux qui peuvent être contraires. La vraie raison est pour l'ordinaire celle qu'on dissimule, et après une décision favorable donnée sur ces faux exposés, on se rassure, on se retire en paix, et l'on continue à posséder de mauvaise foi. Pauvres aveugles! pourquoi chercher ainsi à vous tromper vous-mêmes? L'avis d'un docteur mal instruit ou peu éclairé suffit-il pour calmer des doutes bien fondés, et pour vous donner devant Dieu une possession légitime? A la mort, à la mort vos titres seront mieux examinés, et ceux que vous nous cachez aujourd'hui s'élèveront pour vous condamner.

Mais vous, qui aujourd'hui même êtes contraints de convenir de vos injustices, et qui ne pouvez cependant vous résoudre à les réparer, de quel terrible jugement n'êtes-vous point menacés? *Væ qui prædaris! nonne et ipse prædaberis?* (*Isa.*, XXXIII.) Si Jésus-Christ damne le riche, pour n'avoir pas donné à manger à celui qui avait faim, pour n'avoir pas donné à boire à celui qui avait soif, que dira-t-il à ceux qui auront dépouillé et appauvri les riches, à ceux qui auront augmenté l'indigence et la misère du pauvre? Vous savez que si vous rendiez à cette famille désolée ce qui lui est dû, nous ne la verrions pas errer dans notre ville, et porter sur un visage abattu et exténué un témoignage public de votre inhumanité; vous savez que si ce pauvre artisan à qui une infirmité accablante lie depuis longtemps les mains au travail, était payé, il aurait au moins de quoi pourvoir aux besoins les plus pressants de sa maison, et ne serait pas contraint d'entendre gémir autour de son lit, une troupe d'enfants affamés qui cherchent inutilement quelqu'un qui leur rompe du pain; vous savez que cet homme de qualité n'est contraint de se cacher et de vivre dans l'obscurité, que parce que vous vivez à ses dépens, et que paré de ses dépouilles, vous vous faites honneur de ce qui a fait autrefois celui de ses pères, et vous pouvez en être témoin, sans penser à ce que vous devez aux uns et aux autres, ou plutôt à ce que vous vous devez à vous-mêmes, si vous voulez vous sauver! De quel terrible jugement, encore un coup, n'êtes-vous point menacé? D'un jugement tel qu'on doit l'attendre d'un Dieu qui, ayant une double cause à venger, la sienne et celle du prochain, vengera l'une et l'autre avec toute la sévérité que peut exiger la multitude des droits divins et humains que vous avez violés : *Væ qui prædaris! nonne et ipse prædaberis?*

Ce n'est point au reste, par vos vaines et criminelles défaites, que vous vous mettrez jamais à couvert de la rigueur de ses menaces. Les injustices qu'on vous a faites à vous-même, la crainte que la restitution ne vous perde de réputation, un temps, une occasion plus favorable que vous attendez, une espèce d'impossibilité où vous vous trouvez, c'est ce qui vous rassure et ce qui perd une infinité de pécheurs.

Quoi! parce qu'on aura commis quelques injustices à votre égard, il vous sera permis d'en commettre à l'égard des autres? Comme s'il vous était permis de pécher, parce que les autres pèchent? Si celui dont vous retenez le bien vous fait tort, entrez en compte avec lui, et démêlant vos intérêts et les siens, voyez à quoi chacun doit s'en tenir. Mais s'il n'a rien du vôtre, par quel droit retiendrez-vous le sien? Prétendez-vous que parce que Absalon avait fait mettre le feu à la moisson de Joab, Joab fût en droit de faire mettre de son côté le feu à la moisson de son voisin? Si l'on avait dépouillé ma maison, trouveriez-vous bon que je voulusse la réparer aux dépens de la vôtre? La malice d'autrui ne justifiera jamais la mienne, et quoique j'aie plusieurs compagnons de mon crime, je n'en suis pas pour cela moins criminel moi-même.

Quoi! en rendant au prochain ce que vous devez au prochain, vous craindrez de perdre votre réputation, ou de vous exposer à la censure publique! Comme si vous pouviez ignorer que la réputation suit le devoir, et que le public exerce sa juste censure, non sur ceux qui restituent un bien injustement

acquis, mais sur ceux qui le retiennent? Depuis quand la pratique des maximes de l'Evangile déshonore-t-elle des chrétiens? Sommes-nous donc assez malheureux pour ne pouvoir, sans rougir, obéir à Dieu dans un point d'ailleurs si légitime? Ce n'est donc pas la restitution, qui vous fait tort dans l'idée du public, mais une usurpation, mais une possession injuste, et quand vous ne restitueriez jamais, vous n'en seriez pas pour cela à couvert de toute censure. On vous connaît, on sait ce que vous avez été et ce que vous êtes; on vous a vu croître dans un moment: a-t-on assez peu de lumières pour ne pas juger qu'une élévation si prompte ne peut être l'ouvrage que de vos iniquités? Consultez vos amis, si vous en avez; ils vous instruiront des discours du public. C'est Dieu, dites-vous, qui m'a pris lui-même par la main, pour vérifier dans moi ce qu'il dit par son prophète, qu'il abaisse et élève à son choix qui il lui plaît. Vous le dites, mais qui le croit? Non pas sans doute ceux qui se ressentent encore des effets de votre cupidité. D'ailleurs, on se décrie en restituant? Est-ce donc qu'il n'y a point de voie sûre, mais secrète, pour s'acquitter de son devoir? N'y a-t-il point de confesseur, point d'ami et de confident qui puisse se charger du dépôt, et le faire passer dans les mains de son maître légitime? Il n'est point ici besoin de paraître vous-même, comme dans la médisance. Pourvu que votre frère rentre dans ses droits, et qu'il recouvre ce qui lui est dû, de quelque manière que cela se fasse, vous avez rempli votre devoir. Mais enfin, quand vous vous décrieriez, faut-il que je languisse dans l'opprobre, parce que vous êtes paré de mes dépouilles? Faut-il que je sois pauvre, parce que vous êtes riche, et que des richesses qui m'appartiennent vous mettent à couvert des rigueurs d'une pauvreté qui devrait faire votre partage? En tout cas, lequel vaut mieux, ou essuyer une confusion passagère sur la terre, ou vous voir condamné à une confusion éternelle en enfer? Mais non, ne craignez rien de ce côté là. Quand de la souveraineté on vous verrait retomber dans la poussière, on admirerait votre grandeur d'âme, on trouverait dans votre conduite je ne sais quoi de si héroïque, que votre dépouillement volontaire et chrétien, vous ferait plus d'honneur que ne vous en a pas fait toute votre opulence passée; et bien loin de vous insulter, chacun se ferait un mérite de vous applaudir, de vous tendre la main même, s'il était nécessaire, et de diminuer le poids d'une misère que vous devriez à votre religion.

Rien ne presse, dites-vous, j'attends le moment favorable, et je prendrai de si justes mesures que chacun aura ce qui lui est dû. Quoi! contre l'avis de tous les théologiens, qui sont fort embarrassés à supputer le nombre des péchés que vous commettez en différant de jour à autre à restituer ce que vous pouvez restituer aujourd'hui vous croirez pouvoir attendre tranquillement quelque occasion favorable pour faire alors ce que vous êtes résolu de faire un jour! Ce n'est point ici un de ces préceptes qui n'obligent pas en tout temps, en tout lieu. Il nous est toujours défendu de prendre injustement le bien d'autrui; il nous est donc toujours défendu de le retenir injustement, et on le retient toujours injustement, dès qu'on n'a pas d'autre titre pour le retenir, qu'une injuste et criminelle acquisition. D'ailleurs la mort peut vous surprendre; et si elle vous surprenait, lorsque vous vous trouverez encore saisis d'un bien étranger, quand vous n'auriez rien autre chose à vous reprocher, ces biens seuls ne vous attireraient-ils pas ces arrêts foudroyants dont l'homme voleur, dont l'homme injuste est menacé dans l'Evangile?

Il n'est point ici questions de ces volontés, ou plutôt de ces velléités sur lesquelles vous vous rassurez. Je veux restituer dites-vous. Dites mieux, je le voudrais, et je ne le veux pas, puisque je néglige de le faire. Je le ferai dans la suite. Je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que quand vos délais ne vous exposeraient pas à mourir sans avoir restitué, ils ne serviraient qu'à augmenter vos dettes et votre péché. Vous privez le possesseur légitime du pouvoir de disposer de ce qui est à lui, vous l'empêchez d'en cueillir les fruits, vous vous enrichissez à ses dépens, et vous croirez que ce sera assez de lui remettre le tout comme une espèce de legs gratuit et volontaire, quand vous ne pourrez ou que vous n'en voudrez plus jouir? Si en cela, il agit de concert avec vous, et qu'il trouve bon que vous profitiez du sien, retenez-le, à la bonne heure; hors de là déterminez-vous, ou à le rétablir dans ses anciens droits, ou à lui tenir un compte exact de tout ce que vos délais criminels ont pu lui procurer de dommages et de pertes.

Quoi! Parce que vous voulez vous croire dans l'impossibilité de restituer, il vous sera réellement impossible de le faire! On ne saurait vous obliger à l'impossible, j'en conviens; mais du moins exige-t-on de vous un désir sincère et efficace de faire rentrer le prochain dans tous ses droits, quand vous le pourrez, et que vous vous mettiez en état de le pouvoir, comme vous le devez. Si une restitution pleine et entière passe vos forces, ne pouvez-vous pas du moins restituer en partie? On peut beaucoup plus qu'on ne pense, quand on veut efficacement ce que l'on doit; mais dire que vous ne pouvez pas restituer, et vous mettre tous les jours dans l'impossibilité de le faire en ne retranchant rien de vos aises, de vos plaisirs et de votre table, en donnant au jeu, à la parure, à l'ambition et à vos différentes passions ce que vous devez à la justice et à l'équité, c'est vouloir tromper Dieu, et se moquer de ses ordres et de ses lois; mais dire que vous ne pouvez pas, et réduire cette impossibilité à une simple difficulté qui ne peut naître que de l'attachement sordide que vous avez aux biens de la terre, à la peine que vous ferait un retranchement de train et d'équipage, au chagrin que recevrait votre famille, en retom-

bant par votre restitution dans l'état qui lui convient, sont-ce là des raisons pour un chrétien? Vous ne pourrez pas paraître avec ce faste et cet éclat qui flatte si agréablement votre vanité; vous ne serez pas assez distingué, assez honoré parmi nous. Mettez-vous donc votre distinction à faire des malheureux? Faites-vous consister votre honneur à vous parer comme le font dans nos spectacles publics, ces princes et ces rois qui n'ont par-dessus nous qu'un sceptre et une pourpre empruntés? Savez-vous que ce que vous croyez vous faire honneur dans le monde, y fait votre confusion? Cet attirail de grandeur qui nous éblouit, ne nous aveugle pas; nous remontons à la source, et nous y découvrons tant de mystères d'iniquité, que nous sommes indignés de voir que vous osiez étaler si ouvertement les fruits détestables de votre malice. Et d'ailleurs combien de voix qui s'élèvent contre vous, et qui, en vous demandant ce que vous leur devez, nous apprendraient, quand nous ne le saurions pas, que c'est à leurs dépens que vous brillez? Nous voyons avec complaisance un grand, qui trouve dans ses propres biens de quoi se soutenir. Quand il ne se soutient que par l'injustice et le crime, c'est un objet d'exécration et d'horreur.

Réduisez-vous à ce qui vous convient : c'est ce qui vous mettra en honneur devant Dieu et devant les hommes. Pour le reste, montrez-vous à nous sous quelque figure qu'il vous plaira : tandis que le salaire du domestique et de l'artisan sera entre vos mains, tandis que le sang de la veuve et de l'orphelin demandera vengeance contre vous, tandis que votre fortune et votre magnificence n'auront d'autre fondement ni d'autre appui que notre indigence et notre misère, après avoir été méprisé et haï parmi nous, vous tomberez entre les mains d'un Dieu qui nous fera justice, et qui se la fera à lui-même avec tant d'exactitude et de sévérité, que, dans cet assemblage de peines communes à chaque réprouvé, vous porterez dans toute son étendue celle de cet esprit superbe, qui, pour s'être attribué ce qui ne lui appartenait pas, n'est plus aujourd'hui qu'un esprit de ténèbres, qui, selon l'expression de l'Ecriture, ne semble avoir été formé que pour essuyer les mépris et les insultes de toute la terre : *Væ qui prædaris! Nonne et ipse prædaberis?*

Avouons-le, cependant : il est une infinité d'injustices qu'il nous est comme impossible de réparer jamais, quelque voie que nous prenions pour le faire. De cette nature sont tant de paroles de médisance et de calomnie, qui, une fois sorties de votre bouche, se multiplient à l'infini, et qui, outre la réputation qu'elles enlèvent, empêcheront un marchand de vendre, un domestique de trouver condition, une fille d'honneur de faire un établissement avantageux. De cette nature sont les infidélités monstrueuses de ces épouses qui, violant les droits les plus sacrés du mariage, donnent à leurs enfants légitimes des frères qui, leur étant étrangers, ne laisseront pas peut-être d'enlever aux domestiques une portion d'héritage qui leur est due tout entière. De cette nature sont ces violences détestables dont on use pour triompher de la pudeur d'une vierge innocente, ou ces promesses feintes d'un mariage futur, pour lui arracher un consentement criminel. En tout cela, combien d'injustices! Comment y remédier? Consultez quelque docteur éclairé, surtout dans ces saints jours où vous devez spécialement rentrer dans vous-même : ils vous développeront en détail et l'énormité de votre crime et la diversité des remèdes qu'on y peut apporter. Pour moi, je finis par la pensée la plus propre à vous convaincre en cette matière : aussi est-elle de notre Maître : *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.*, XVI.) Je vous disais tantôt, avec saint Paul, que le royaume de Dieu est fermé à l'homme injuste. Maintenant je vous demande, avec Jésus-Christ, de quoi vous servira tout ce que vous avez acquis par l'injustice, quand, après votre mort, le royaume de Dieu vous sera fermé? *Quid prodest?* Vous avez beau faire : réunissez domaines sur domaines, entassez richesses sur richesses, vous ne ferez jamais entrer chez vous tous les trésors des rois et des princes de la terre. Mais quand ils y entreraient, et que vous vous verriez tranquille possesseur de ce que l'un et l'autre monde renferment de richesses dans leur sein, *universum mundum lucretur*, de quoi vous servira tout cela après votre mort? *Quid prodest?* Une bière, un suaire, feront alors tout votre partage : pour vos biens, il faudra les laisser, et peut-être à des héritiers ingrats, qui daigneront à peine vous savoir gré de vous être épuisé pour les engraisser. Peut-être que vos héritiers eux-mêmes ne profiteront pas des fruits de vos travaux, et que chacun reprenant ce qui lui appartient, il ne leur restera que le chagrin de s'être flattés d'une fortune qu'ils verront renverser dans un moment. *Quid prodest?* Mais enfin, quand l'injustice se perpétuerait dans votre famille, et que de l'enfer vous verriez les enfants de vos enfants dans l'opulence et l'éclat, c'est toujours de l'enfer que vous les verrez. Et, du milieu de ces brasiers ardents, sera-ce un soulagement à votre désespoir, d'entendre leurs cris de joie, de considérer la somptuosité de leurs édifices, le faste de leurs équipages, la magnificence et la richesse de leurs ameublements? *Quid prodest?* Ils se divertiront, et vous brûlerez; ils seront dans les plaisirs, et vous dans les feux. Ou n'est-ce point une consolation pour vous de les avoir pour compagnons de vos supplices, et de porter ensemble, durant toute une éternité, le poids du plus redoutable de tous les vengeurs? Car telle est votre fureur : vous vous perdez, et vous perdez tous ceux que vous laissez les héritiers de votre crime. Enfants infortunés, quand vous verrez ce vieil avare sur le point de signer son testament, arrêtez-lui la main : c'est votre arrêt

qu'il va signer en signant le sien. S'il veut se perdre, qu'il le fasse, cela dépend de lui; mais ne souffrez pas qu'il vous enveloppe dans sa perte : *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* Mais non, mon cher frère, ne vous perdez pas vous-même. Saint Paul l'a ainsi déclaré, Jésus-Christ l'a ainsi décidé, l'Eglise le croit ainsi : on n'entre point dans le ciel chargé des biens d'autrui. Si vous croyez qu'il vaut mieux brûler que restituer, ne le faites pas, à la bonne heure, vous aurez dans ce monde et dans l'autre ce que vous souhaitez; mais si vous ne vous sentez point assez de force pour soutenir ces feux dévorants qui vous sont préparés, au sortir de cette église, allez, sans plus tarder, allez vous dessaisir d'un bien qui ne peut être chez vous que pour vous dire que vous vous damnez. Rendez-le à son maître : Dieu saura vous dédommager d'ailleurs. Et quand même il vous laisserait ici-bas dans l'indigence la plus accablante, il a dans le ciel assez de biens et de richesses pour vous récompenser. Ainsi soit-il.

SERMON XL.

Pour le lundi de la quatrième semaine de carême.

SUR L'AUMÔNE

Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus, similiter et ex piscibus quantum volebant. (*Joan.*, VI.)

Jésus-Christ prit donc les cinq pains, et, ayant rendu grâces à son père, il en distribua, aussi bien que des deux poissons, aux cinq mille personnes qui le suivaient, autant qu'a chacun en pouvait souhaiter.

L'évangile que nous lûmes hier, Messieurs, est plein d'instructions pour nous. Il n'est pas seulement propre à donner des bornes à notre cupidité, mais encore à réveiller notre charité; et s'il nous apprend à ne point porter une main avide sur les biens du prochain, il ne nous apprend pas moins à ouvrir une main bienfaisante et charitable sur la misère qui le presse. Nous y voyons Jésus-Christ qui distribue, qui répand et qui épuise, ce semble, sa toute-puissance pour rassasier une multitude affamée qui le suit. Que conclure d'un tel exemple, sinon que ce n'est point assez de nous interdire tout ce qui peut blesser la justice, en nous contentant de ce qui nous appartient, mais qu'il faut encore entrer, à l'égard du pauvre, dans ces sentiments de tendresse et de compassion que la vue de son indigence doit nous inspirer, et partager avec lui ce que la Providence ne semble nous avoir si libéralement départi que pour suppléer par d'abondantes aumônes à ce qu'elle lui refuse. Mais comment s'acquitte-t-on d'un devoir aussi essentiel? Les pauvres de Jésus-Christ souffrent sous nos yeux, et, loin d'être touché de l'état pitoyable où les réduit le malheur de leur condition, on les voit souffrir de sang-froid, sans penser à les soulager. Quelle peut être, dans le christianisme, la source d'une dureté si monstrueuse? Serait-ce qu'on croit ne rien devoir au pauvre, ou qu'on n'attend rien de lui? Vous auriez raison, mes frères, s'il ne s'agissait précisément que du pauvre pris et considéré en lui-même; mais il s'agit de Jésus-Christ, dont les pauvres sont les membres, et qui prend sur lui-même tout ce qu'on fait pour eux : c'est là celui que vous devez considérer en leur personne, et sur ce principe je soutiens qu'il n'est rien que le pauvre n'ait droit d'exiger de vous, et qu'il n'est rien pareillement que vous n'ayez droit de vous promettre du pauvre : deux vérités aussi avantageuses pour le pauvre que consolantes pour vous, et que j'entreprends d'établir et de développer dans les deux parties de ce discours, en vous montrant ce que vous devez au pauvre, ou à Jésus-Christ dans la personne du pauvre : premier point; ce que vous avez à attendre du pauvre, ou de Jésus-Christ en considération du pauvre : second point. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

D'où vient, chrétiens auditeurs, que le même Dieu, qui fait également lever son soleil sur tous les hommes, leur a néanmoins distribué avec tant d'inégalité et de disproportion les secours les plus nécessaires à leur subsistance, et que tandis qu'il fait vivre ceux-ci dans le sein de l'opulence, il laisse gémir ceux-là dans la pauvreté? Serait-ce indigence dans lui? Source intarissable de tout bien, il n'en répandra jamais tant, qu'il ne lui en reste toujours plus à répandre. Serait-ce dans les pauvres la punition des péchés dont eux ou leurs pères se sont rendus coupables, comme les disciples le demandaient au Sauveur à l'égard de l'aveugle-né? Dans ce cas, nous serions tous réduits à une indigence extrême, puisque nous sommes tous pécheurs et enfants de pécheurs. Serait-ce enfin indifférence dans Dieu et qu'il eût voulu se décharger du soin du pauvre en l'abandonnant à sa malheureuse destinée? Tous les hommes ne sont-ils pas l'ouvrage de ses mains? Il pouvait ne pas les tirer du néant, mais les ayant tous créés sujets au froid, à la faim, à la soif et à mille autres incommodités qu'entraîne la fragilité de notre nature, pouvait-il se dispenser de pourvoir à leurs besoins et leur refuser impitoyablement ce qu'il accorde avec tant de bonté même aux oiseaux du ciel et aux fleurs des campagnes?

Quelles ont donc été les vues de Dieu, quand en vous comblant de ses biens, il a réduit votre frère à la triste nécessité de vous être importun? Ça été, dit saint Paul, de vous établir les ministres de sa providence, les économes et les dispensateurs de ses richesses, afin que votre abondance suppléant à la disette du pauvre, le pauvre sentît qu'il a un père dans le ciel, qui veille sur la terre à ses intérêts par le ministère d'autrui, et que par là vous entretinssiez cette égalité, qui fait que celui qui a beaucoup, n'a rien de trop, parce qu'il répand, et que celui qui a peu ne souffre pas, parce

qu'il reçoit. Ç'a été, dit saint Léon, de nous mettre en main de quoi tirer le pauvre de la misère, et nous tirer nous-mêmes du péché, et que par là nous fussions en état de nous assurer la possession de la gloire dans le ciel, et de procurer au pauvre la paix et la tranquillité sur la terre. Admirable effet de la bonté de notre Créateur, continue ce Père qui, par un même trait de providence, a voulu pourvoir tout à la fois aux besoins des pauvres et des riches, en tirant ceux-ci de l'indigence des biens de la grâce, et ceux-là de l'indigence des biens de la fortune.

Mais comment entrez-vous dans les desseins de Dieu ? A peu près comme ces serviteurs infidèles, qui disposant des biens de leurs maîtres avec une autorité qui ne leur convient pas, font servir ces biens à des usages que leurs maîtres eux-mêmes condamnent. Riches avares, jusqu'à quand ferez-vous blasphémer le nom du Seigneur par cette troupe d'indigents qui, ne voyant rien tomber sur eux de ce que vous n'avez reçu que pour eux, blâment la Providence, comme si elle s'était entièrement déchargée de leur soulagement, ou comme si elle s'était trompée dans les voies qu'elle a prises pour les soulager? Si le pauvre ne mérite rien, celui qui vous recommande le pauvre ne mérite-t-il pas d'être obéi ?

Voici, si je ne me trompe, quels sont vos devoirs sur ce point : écoutez-les, je n'outrerai pas les choses, et chacun, comme je l'espère, y trouvera de quoi s'édifier et s'instruire. C'est Jésus-Christ lui-même que je vous propose dans notre évangile : son exemple, dit saint Augustin, est une prédication muette, mais efficace ; et si nous cherchons une règle de conduite, nous ne pouvons en trouver de plus sûre que dans la conduite d'un Dieu. La providence le rend attentif aux besoins du peuple qui le suit. *Cum sublevasset oculos* (*Joan.*, VI); il lève les yeux, il regarde, et voit tout ce grand peuple pressé et épuisé par la faim. Sa charité l'oblige à chercher les moyens de secourir ce peuple, et d'apaiser la faim qui l'accable. *Unde ememus panes, ut manducent hi* (*Ibid.*) ; où achèterons-nous assez de pain pour rassasier une si grande multitude? Sa libéralité enfin l'engage à secourir cette multitude affamée par une multiplication miraculeuse, qui marque également et sa puissance et sa bonté. *Accepit ergo Jesus panes; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus ; similiter et ex piscibus quantum volebant* (*Joan.*, VI); il prit donc les cinq pains et les deux poissons, et ayant rendu grâces à son père, il en distribua aux cinq mille personnes qui le suivaient, autant que chacun pouvait en souhaiter. Sur quoi Jésus-Christ exige de vous, qu'à la vue de sa providence, vous vous instruisiez des misères du pauvre: qu'à la vue de sa charité, vous compatissiez aux misères du pauvre; qu'à la vue de sa libéralité, vous soulagiez les misères du pauvre : c'est à quoi je réduis ce que vous devez au pauvre, ou à Jésus-Christ dans la personne du pauvre. Entrons en matière.

Vous êtes dans l'abondance, et à vous considérer au milieu des délices où vous coulez vos jours, on dirait que par un privilége particulier vous êtes exempts des peines attachées à la condition humaine, et que vous êtes à couvert des fléaux qui tombent sur le reste des hommes. Un nombreux domestique attaché à votre service prévient vos ordres et vos besoins. Le lin, la soie et la pourpre vous garantissent des injures de l'air et des rigueurs des saisons. Les forêts et les mers s'épuisent pour couvrir vos tables. Que vous manque-t-il dans cette vallée de larmes? Cependant cet orphelin, que la faim force à sortir de sa retraite, ne se montre qu'avec peine, parce qu'il n'a pas de quoi se couvrir; cependant cette veuve désolée n'a pas du pain pour le détremper dans ses pleurs : et si Job soupirait avant que de prendre sa nourriture, celle-ci ne se nourrit que de ses sanglots et de ses soupirs. Nous ne voyons pas, dites-vous, l'indigence de l'un, nous n'entendons pas les gémissements de l'autre. Vous ne voyez pas l'indigence de l'un, vous n'entendez pas les gémissements de l'autre? Cela se peut-il? On se plaint en tant d'endroits, on se plaint si hautement, tant de tristes images de la misère humaine se présentent de toutes parts qu'il faut être ou aveugle pour n'en pas apercevoir les traits, ou sourd pour n'en pas entendre les cris. Mais vous ne voyez rien, vous n'entendez rien? C'est que vous ne voulez ni voir, ni entendre; c'est que vous opposez vos cris de joie aux lugubres clameurs du pauvre ; c'est que vous éloignez l'idée de ses maux par les agréables peintures de cette prospérité qui vous enivre, et par cet attirail de pompe et de vanité qui vous enchante.

Le moyen qu'un homme plein de son plaisir et de son faste entre dans le chagrin et l'humiliation d'autrui. Il a tout à souhait, il se trouble peu que tout manque aux autres. Qu'ils se lamentent donc dans leur misère, que le froid et la faim les consument à ses yeux; il a d'autres objets dont il se repaît et qui l'occupent plus doucement. Mais n'est-ce pas cela même qui fait la condamnation de ce sourd et de cet aveugle volontaire? Il ne veut ni voir ni entendre le pauvre ; il ne sera ni vu ni entendu du Seigneur. C'est le Seigneur lui-même qui nous l'atteste dans les *Proverbes : Et ipse clamabit, et non exaudietur.* (*Prov.*, XXI.) Quiconque ferme ses oreilles aux cris du pauvre, criera à son tour, et à son tour il ne sera pas exaucé. Prenez garde, disait Tobie à son fils, prenez garde de ne pas détourner vos yeux de dessus le pauvre, quelque pauvre que ce soit et de quelle nature que puisse être sa pauvreté : *Noli avertere faciem tuam ab ullo paupere.* (*Tob.*, IV.) Par là vous attirerez sur vous les yeux de ce Dieu qui daigne à peine regarder ceux qui ne regardent pas le pauvre : *Ita fiet, ut nec a te avertatur facies Domini.* (*Ibid.*) Remarquez, ce n'est point encore pour

avoir congédié le pauvre, comme le font quelques-uns, qu'on en vient à de si terribles menaces; c'est pour ne l'avoir pas regardé. Ce n'est point pour l'avoir insulté, comme le font quelques autres; c'est pour ne l'avoir pas écouté. Etendu sur un grand chemin, comme cet Israélite qui allait à Jéricho, il étale ses plaies comme autant de bouches éloquentes et propres à exciter votre charité; et avec le prêtre et le lévite inhumain vous passez sans lui dire un seul mot de consolation, sans oser même l'envisager, comme si vous craigniez de vous laisser attendrir. Il frappe à votre porte, comme cet homme de l'Evangile qui, n'ayant rien pour recevoir son hôte au milieu d'une nuit obscure, recourt à un ami sur qui il compte, et, plus insensible que cet ami qui ayant longtemps disputé pour se lever se laisse enfin vaincre par les importunités pressantes qu'on lui fait, loin de vous laisser vaincre vous-même : Vous m'êtes à charge, répondez-vous; c'est trop longtemps me fatiguer, je me lasse de vous entendre; retirez-vous. Comme si vous pouviez ignorer que c'est Jésus-Christ lui-même que vous refusez de voir et d'entendre sous ces dehors méprisables, sous ces haillons déchirés. Après cela devez-vous être surpris s'il refuse de vous écouter lorsque vous le réclamerez : *Et ipse clamabit et non exaudietur;* si lorsque vous le conjurerez de vous montrer sa face, il la porte ailleurs : *Ita fiet, ut nec a te avertatur facies Domini?* Est-il juste, en effet, qu'un Dieu regarde ceux qui ne veulent pas le regarder dans les siens?

D'ailleurs n'y a-t-il de véritables misères que celles qui frappent les yeux? N'y a-t-il de véritables pauvres que ceux dont les cris pénètrent jusqu'à vous? Ah! mes frères, si votre charité était un peu plus active, elle vous ferait découvrir dans votre voisinage un malade étendu sur un lit de douleur, couché peut-être, je rougis de le dire, plus durement que ne le sont chez vous ces animaux privilégiés que vous n'avez jamais assez flattés; elle vous ferait voir dans le fond de ce cachot un homme obéré, moins accablé sous le poids de ses chaînes qu'attendri des clameurs de ses enfants qu'il entend chercher inutilement quelques personnes charitables qui leur rompent du pain; elle vous ferait trouver sous le toit de cette étroite et pauvre maison une troupe de jeunes personnes qui ont été tentées mille fois de chercher quelque ressource dans la perte de leur honneur, et qui ne se soutiennent presque plus que par l'espérance d'un prompt secours; elle vous ferait apercevoir sous l'extérieur de cet homme commode en apparence un cœur consumé par le chagrin, un corps exténué par le jeûne, et l'un et l'autre affaiblis et épuisés par tout ce qu'une pauvreté secrète a de plus rude et de plus accablant. Vous direz encore que des spectacles si touchants ne se présentent pas à vous. Non, ces hommes de douleur ne se présentent pas à vous parce que vous détournez les yeux pour ne pas être témoins de ce qu'ils souffrent; non, ils ne se font pas entendre à vous, parce qu'ils savent que vous êtes sourds à leurs tristes accents. Ils se taisent donc, mais en se taisant qu'ils publient hautement votre inhumanité! Car est-il rien qui fasse plus de tort à un chrétien que quand on dit de lui que non-seulement il ne donne rien, mais qu'il ne veut pas même écouter ceux qui lui demandent. Ils ne se présentent pas à vous! Hélas! c'est que peut-être ils ont honte de se présenter. Mais n'est-ce pas pour cela même que vous devriez les aller déterrer et prévenir dans le secret des demandes que leur condition et leur état ne leur permettent presque pas de vous faire dans le public? Par une seule aumône, dit saint Léon, vous exerceriez envers eux une double charité en les délivrant tout à la fois et des rigueurs qu'ils souffrent et de la peine qu'ils ont de les découvrir. Du moins ne serait-il pas nécessaire que, parmi tant de domestiques oisifs chez vous, quelqu'un fût chargé de s'instruire des nécessités de vos voisins, d'en tenir un compte exact et de vous faire souvenir de ce que vous leur devez? Mais vous craignez d'en trop savoir de peur d'être touchés. Ils ne se présentent pas à vous! Mais les pasteurs, mais une infinité d'âmes charitables ne se présentent-elles pas à vous pour eux? ne viennent-elles pas en leur nom implorer votre assistance? Mais que remportent-elles que de nouvelles marques de votre insensibilité? Retirez-vous, ministres de Jésus-Christ; âmes charitables, retirez-vous; ce mauvais riche veut laisser périr le pauvre Lazare : les miettes qui tombent de sa table lui sont nécessaires ailleurs. Vous l'importunez en vain; quiconque lui parle de donner n'a point d'accès, ou il est rebuté. Vous souffrirez donc, illustre portion du troupeau de Jésus-Christ opprimé. Quand vous viendriez vous-mêmes exposer à leurs yeux ces membres secs et arides, ces entrailles épuisées, ce corps tremblant de froid et exténué par la faim, vous ne seriez pas regardés. Et Dieu vous regardera, cœurs inhumains! La vérité de sa parole subsiste; il détournera sa face de dessus celui qui aura détourné la sienne de dessus le pauvre : *Ita fiet, ut nec a te avertatur facies Domini.*

Et quand même il n'y aurait parmi vous d'autres pauvres que ceux qui sont ou entretenus dans les hôpitaux et les hôtels de charité ou soulagés dans les maisons particulières, là par les soins de ces hommes zélés qui semblent oublier leurs propres intérêts pour s'attacher à ceux du pauvre, ici par l'application de ces dames vertueuses qui, non contentes d'étendre la main sur cette troupe souffrante, tâchent d'ouvrir sur elle la main des autres, seriez-vous pour cela à couvert des justes reproches que doit vous attirer votre invincible insensibilité? Non; vous n'entendez pas peut-être gémir ces sortes de pauvres parce qu'ils sont assistés autant que peuvent le permettre les tristes circonstances où nous nous trouvons. Mais n'entendez-vous pas ce que ceux et celles qui sont préposés à cette œuvre de charité publient par-

tout? que la multitude les accable, que les fonds s'épuisent, que les ressources tarissent, et que sans un prompt et puissant secours on est hors d'état de se soutenir. Malgré des témoignages qui ne sont ni suspects ni douteux, et que le seul malheur des temps suffit pour rendre incontestables, vous refusez d'entrer en discussion afin de pouvoir toujours prétexter votre ignorance; vous vous persuadez qu'on exagère de peur que la vérité connue ne fasse quelque impression sur une âme qu'il vous fâcherait de voir attendrir; vous ne voulez pas entendre afin de pouvoir vous dispenser de répandre et de donner. Et Dieu vous écoutera, cœurs inhumains ! Encore un coup, la vérité de sa parole subsiste : quiconque ferme ses oreilles aux cris du pauvre criera à son tour, et à son tour il ne sera point exaucé : *Et ipse clamabit, et non exaudietur.* Daignez donc, mes frères, jeter quelques regards sur la misère du pauvre et prêter l'oreille à ses gémissements. Ce n'est que par là que vous entrerez dans ces sentiments de tendresse et de compassion qu'on exige de vous. Si Jésus-Christ ouvre les yeux sur les besoins de ce peuple nombreux qui le suit, ce n'est ni pour s'en instruire ni pour s'exciter à y pourvoir, mais comme pour vous dire que vous ne penserez à soulager le pauvre qu'autant que vous serez convaincus qu'il souffre. Aussi remarquez, je vous prie : il n'attend point qu'on le prévienne; mais à peine a-t-il levé les yeux, *cum sublevasset oculos*, qu'il s'adresse à ses disciples comme pour délibérer avec eux sur les moyens de subvenir à une nécessité si pressante : *Unde ememus panes?* Où achèterons-nous assez de pain pour rassasier une si grande multitude? Manquait-il donc de ressources? Non sans doute, et au défaut des moyens ordinaires, il pouvait y suppléer par des secours miraculeux ; mais s'il veut paraître en peine, ce n'est que pour mieux marquer la sensibilité de son cœur. Ses entrailles sont émues, et il me semble l'entendre répéter ces paroles qu'il proféra autrefois dans une occasion toute semblable : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VII.) J'ai pitié de cette foule qui ne me suit depuis si longtemps que pour profiter de mes instructions; il n'est pas juste que son attachement à ma personne la fasse périr, ni qu'elle trouve dans un Dieu qu'elle suit un maître insensible.

Tels sont naturellement les sentiments du cœur de l'homme : les maux d'autrui le touchent, et s'il ne peut pas les soulager, du moins se sent-il porté à le faire par son propre penchant. Il faut cependant l'avouer, il est de ces hommes durs, incapables de s'attendrir et qui se roidissent contre les sentiments les plus naturels. Ils sont convaincus que le pauvre souffre, ils sont témoins de ses gémissements et de ses pleurs ; mais ils se sont fait un cœur d'airain : le pauvre viendrait expirer à leurs pieds, qu'ils le verraient expirer de sang-froid. C'est néanmoins ici votre second devoir à l'égard du pauvre : il faut entrer dans ses maux et les partager avec lui par votre compassion : *Misereor super turbam.*

Je veux donc que vous n'ayez rien à donner au pauvre ou par indigence ou par avarice ; il croira toujours avoir beaucoup reçu, s'il trouve en vous la sensibilité que mérite une situation aussi touchante que la sienne. Il verra que, pour être dans un état d'humiliation, il n'en est pas pour cela méprisé ; que si sa condition a ses peines, elle a ses consolateurs, et que, s'il est accablé, il trouve au moins dans la bonté de votre cœur de quoi se soutenir et s'animer. Que je suis heureuse, disait Ruth à ce charitable Israélite qui savait qu'un mot dit à propos vaut souvent une aumône copieuse, que je suis heureuse d'avoir trouvé grâce devant vos yeux ! Vous m'avez permis de cueillir dans votre champ ce qui échappait à la main de vos moissonneurs : c'est un effet de votre charité; mais ce qui en est le comble, c'est que vous vous êtes abaissé jusqu'à m'entretenir de ma parenté, de mon pays et des motifs qui m'ont fait quitter la maison où j'étais née pour suivre la destinée de ma belle-mère. Ah ! Seigneur, que vous avez parlé efficacement au cœur de votre servante ! *Domine, locutus es ad cor ancillæ tuæ.* (*Ruth*, II.) Que vous avez pris une voie bien sûre de consoler une pauvre étrangère ! qui, manquant de tout dans un pays où elle n'a ni liaison ni habitude, se verrait comme livrée à son chagrin et à son désespoir, si elle n'y était soutenue par la bonté de ceux qui daignent partager avec elle ses maux et ses peines ! *Consolatus es me* (*Ibid.*). Ce que Ruth éprouva alors, toutes sortes de pauvres l'éprouvent encore aujourd'hui. Ils sentent moins leurs maux, dès qu'il paraît que vous les sentez avec eux ; et comme si vous en portiez une partie en les plaignant, dès qu'ils se voient plaints, ils se trouvent comme soulagés à moitié : *Consolatus es me.* Ne vous attristez donc point, vous à qui l'impuissance seule lie la main à l'égard du pauvre. A son approche votre charité se réveille, elle excite votre sollicitude, elle vous applique à chercher, dans un fonds qui suffit à peine à vos besoins, ce qu'il peut y avoir de moins nécessaire : *Unde ememus panes ?* mais votre misère étant presque aussi grande que la sienne, vous êtes forcés, malgré vous, de le renvoyer sans autre consolation que celle de voir que vous vous intéressez à ses malheurs. Encore une fois, ne vous attristez point, vous avez dans la bonté de votre cœur de quoi suppléer à votre indigence. Montrez au pauvre un visage serein; dites-lui quelques paroles de douceur ; la véritable charité, dit saint Augustin, est moins celle qui part de la main que celle qui part du cœur. Rendez-vous donc affables. Si Dieu ne trouve dans vous aucun présent à couronner, il couronnera du moins et le désir que vous avez de le faire et l'affabilité dont vous accompagnerez vos refus : *Consolatus es me.*

C'est à vous à vous attrister, âmes impitoyables, qui, contre la défense que vous fait l'Esprit saint d'affliger le cœur du pau-

vre, *cor inopis ne afflixeris* (*Eccli.*, IV), mettez le comble à son affliction par des airs de mépris et des reproches mille fois plus cruels que le refus même que vous lui faites de soulager sa misère. Les autres peuvent vous rendre mépris pour mépris, hauteur pour hauteur; mais que peut faire celui-ci, que gémir en secret sur le malheur de sa condition et dévorer dans l'amertume de son âme les opprobres qu'elle lui attire? Les autres qui ne dépendent point de vous se mettent aisément au-dessus de vos emportements; mais celui-ci, dépendant de toute la terre, les regarde comme une suite nécessaire d'une injuste et trop dure dépendance que lui impose la bassesse de son état : *cor inopis ne afflixeris.* C'est un importun, dites-vous : et pour cela faut-il l'accabler d'outrages et de malédictions, au lieu de le renvoyer au nom du Seigneur, au nom de qui il espérait vous fléchir? Autant de paroles dures et fâcheuses que vous proférez contre lui, autant de plaies nouvelles que vous faites à son cœur déjà noyé dans l'affliction : *cor inopis ne afflixeris.* Faites cesser sa misère et vous ferez cesser ses importunités qui vous révoltent. Pouvez-vous trouver mauvais qu'un homme qui se sent dévoré par la faim crie et se plaigne de ce qu'il souffre? C'est un indiscret, qui ne garde point de mesure. Et pour cela faut-il vous déchaîner contre lui avec autant de fureur que si, en s'adressant à vous, il vous portait le poignard dans le sein et vous arrachait la vie en vous demandant une obole? Ah! si le riche est damné pour avoir été insensible aux besoins du pauvre, que lui dira-t-on pour lui avoir été cruel? Après tout, votre indiscrétion ne justifie-t-elle pas la sienne? Il n'est pas surprenant qu'un homme sans éducation manque aux devoirs de la bienséance, tandis que vous, qu'on suppose avoir reçu une éducation chrétienne, manquez à son égard à tous les devoirs de l'humanité, en ajoutant l'affliction à l'affliction : *cor inopis ne afflixeris.* C'est un oisif, un paresseux qui se fait de sa mendicité une espèce de commerce, où il y a plus à gagner pour lui que dans le travail qu'il fuit, ou dans quelque autre honnête occupation qui ne lui ouvrirait pas une voie si aisée pour vivre aux dépens du public. Mais outre que tous ne sont pas de cette espèce, et que, pour un qui abuse de la bonne foi des fidèles, cent autres à son occasion éprouvent les plus cruels traitements; vous est-il permis d'insulter celui-ci et de ne pas révérer en lui du moins la qualité d'homme, si vous n'êtes pas assez chrétiens pour y révérer la qualité de membre de Jésus-Christ?

Ce vieillard, accablé sous le poids des années, vous trompe-t-il? Est-ce pour vous tromper que cette veuve, chargée d'enfants, qui ne lui laissent ni le temps, ni la liberté de se prêter au travail, réclame votre secours par ses soupirs et ses larmes? Mais quand il serait vrai qu'ils vous trompent, ne vaudrait-il pas mieux risquer de vous tromper en introduisant chez vous plusieurs de ces hôtes indignes qui n'ont pas droit d'y entrer (Jésus-Christ vous tiendrait toujours compte de votre bonne volonté), que fermer la porte à un seul de ceux qui méritent d'y être reçus? En la lui fermant, c'est à Jésus-Christ que vous la fermez; mais pour avoir lieu d'en éloigner les uns et les autres, vous tâchez de vous persuader que les uns et les autres vous trompent. Ah! mes frères, un ennemi qui souffre excite quelquefois notre compassion. Oserai-je le dire, il est vrai cependant, un animal qui se plaint trouve des personnes qui le plaignent à son tour; et votre concitoyen, votre cohéritier, votre frère ne pourra vous arracher un sentiment d'humanité! Les temps malheureux d'Achab seraient-ils donc revenus parmi nous? Ce prince voit errer autour de son palais des ombres vivantes, des squelettes animés, que la faim achève de consumer. La disette extrême qui désole ses Etats s'offre à ses yeux sous des traits si marqués qu'il ne peut se la dissimuler à lui-même. Il appelle l'intendant de sa maison; qui ne croirait qu'il va pourvoir à la subsistance de tant de malheureux, qui ne souffrent qu'à son occasion? Mais non : ses sujets lui tiennent moins au cœur que les chevaux de ses équipages, et il n'est occupé dans cette famine générale qu'à chercher les moyens de les conserver : *Si forte possimus salvare equos.* (III *Reg.*, XVIII.) Mais, prince, que deviendra tout ce peuple dont vous êtes chargé, et qui mérite seul tous vos soins? Pouvez-vous ainsi vous résoudre à l'abandonner à sa malheureuse destinée? Que répond Achab à de si justes plaintes? *Si forte possimus salvare equos.* J'ai honte pour vous, chrétiens auditeurs, d'entrer dans un détail si humiliant; mais prenez-vous-en moins à moi qu'à votre invincible dureté, qui nous réduit à gémir sur des désordres que nous ne pouvons attaquer sans descendre de la sublimité de notre ministère. Périssent donc mille fois ces vils animaux plutôt que vos frères, ou du moins que vos injures et vos mauvais traitements ne tombent pas sur ceux-ci, tandis que ceux-là ont toute votre application et tous vos soins! *Cor inopis ne afflixeris.*

Mais il ne suffit pas de pleurer avec ceux qui pleurent, de souffrir avec ceux qui souffrent, comme le veut l'Apôtre, il faut encore, à l'exemple de Jésus-Christ, répandre et donner : *Distribuit discumbentibus quantum volebant*, C'est votre troisième devoir à l'égard du pauvre.

Que vous insultiez à nos misères, nous nous en consolerons, pourvu que vous les soulagiez, et nous oublierons sans peine vos mauvais traitements en faveur des secours que vous nous donnerez; mais si votre main est aussi avare que votre cœur est insensible, il n'est que la mort qui puisse mettre fin à nos maux. C'est en effet l'unique ressource du pauvre, s'il n'est assisté : il n'a ni d'autre fonds, ni d'autre patrimoine que le vôtre; il est comme livré à votre discrétion; sa vie et sa mort sont entre vos

mains. Je ne vous rappelle point ici précisément à Jésus-Christ : c'est un Dieu qui répand, et à un Dieu, dites-vous, il n'en coûte guère de répandre ; il n'en est pas de même de nous. Quoique, selon la parole de l'Apôtre, il vaille mieux donner que recevoir, nous aimons mieux recevoir que donner. Il faut donc vous attaquer par des endroits qui ne vous laissent, s'il se peut, aucun retranchement.

Pourquoi est-ce donc, demande saint Chrysostome, que le Sauveur fonde tout l'arrêt qu'il doit porter le jour de ses vengeances sur le refus de l'aumône? Ne pouvait-il pas faire tomber ses anathèmes sur tant d'autres crimes qui inondent la terre, sur ces impudicités monstrueuses qui font de nos villes comme autant de retraites du libertinage et de la dissolution, sur ces injustices criantes qui troublent toute l'économie du monde, sur ces vengeances cruelles qui font porter à des enfants la faute d'un père qui peut-être était innocent lui-même? Il semble cependant oublier tout cela pour aller chercher dans votre dureté à l'égard du pauvre la matière de votre condamnation. *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire : retirez-vous, maudits, allez dans des feux qui ne s'éteindront jamais.* Est-ce donc, reprend ce Père, que la dureté envers les pauvres est un plus grand crime que le larcin, le meurtre ou l'adultère? Sa décision vous surprendra, peut-être; elle paraît néanmoins fondée sur l'Evangile : *Mala hæc quidem, sed respectu negantis eleemosynam, sunt secunda ;* par les autres crimes qui blessent le prochain, nous n'attaquons pas Jésus-Christ aussi directement, aussi immédiatement que nous le faisons par le refus de l'aumône, parce que Jésus-Christ n'est pas dans le reste des hommes comme il l'est dans la personne du pauvre; parce que Jésus-Christ ne prend pas sur lui ce qu'on fait aux autres comme il prend ce qu'on fait au pauvre. C'est donc Jésus-Christ qui s'offre à vos yeux dans cet homme abattu et exténué ; c'est donc Jésus-Christ qui meurt seul et abandonné de toute la terre dans la personne de cet homme agonisant, dénué de tout secours. S'il était votre ennemi ses lamentations et ses cris devraient vous attendrir : c'est votre ami, votre bienfaiteur, votre père, votre Dieu, et vous le laissez périr dans sa misère sans penser à le soulager. Le déicide des Juifs vous fait horreur ; n'est-ce pas là cependant en quelque manière le crime dont vous vous rendez coupable ; puisque Jésus-Christ s'étant mis à la place du pauvre, c'est sur Jésus-Christ même que retombe tout ce que votre dureté attire de douleur et de souffrance au pauvre? *Mala hæc quidem, sed respectu negantis eleemosynam, sunt secunda.* D'ailleurs, la grièveté du péché se mesure ordinairement par l'excellence de la vertu à qui il est opposé. Or, la charité est la plus parfaite, la plus excellente de toutes les vertus : *Major horum charitas* (I *Cor.*, XIII) dit saint Paul. Mais comment, demande saint Jean, la charité peut-elle habiter dans un homme qui, ayant des biens de la terre, et qui, voyant son frère dans la nécessité, tient ses entrailles fermées sur lui? *Quomodo charitas Dei manet in eo?* (I *Joan.*, III, 17.) C'est-à-dire que la dureté à l'égard du pauvre et la charité de Dieu sont incompatibles ; qu'on ne peut pas se flatter d'aimer quand on néglige d'assister le prochain lorsqu'on est en état de le faire, et que quand on aimerait, en refusant de le secourir, par avarice ou par insensibilité, on cesserait par là même d'aimer : *quomodo manet in eo?* Concluez et jugez vous-mêmes de la grièveté de votre péché. Autant que la charité l'emporte sur les autres vertus, autant l'emporte sur les autres péchés tout péché qui attaque la charité : *mala hæc quidem, sed respectu negantis eleemosynam, sunt secunda.*

Demandez-moi après cela s'il est ordonné de faire l'aumône? Le mauvais riche n'est damné que pour l'avoir refusée; et on ne nous damne pas, reprend saint Thomas, pour avoir omis une chose qui ne nous était pas commandée. Il y a donc une obligation réelle, une obligation pressante et indispensable de faire l'aumône. Mais quelle est l'étendue de cette obligation, et à quoi précisément nous engage-t-elle? C'est ce que je n'entreprends point de décider. Il faudrait pour cela connaître vos moyens et vos facultés ; et d'ailleurs vous ne manquez pas de gens habiles qui peuvent vous éclaircir sur ce point. Consultez-les sur ce que vous pouvez, ils vous apprendront ce que vous devez. Tout ce que je prétends et ce que je soutiens après le même saint Thomas et le torrent des docteurs, c'est qu'il est chez vous un superflu qui doit être employé au soulagement des pauvres ; je ne dis pas seulement dans les nécessités extrêmes et urgentes, mais dans les nécessités même ordinaires et communes. Ainsi, il n'est plus question de recourir à ces vaines défaites qui, faisant honneur à la charité d'autrui, marquent également votre sordide avarice et votre insensibilité ; je ne vois aucun pauvre qui meure de froid, je n'en vois aucun qui meure de faim ; je ne leur dois rien. Tous mourraient de froid, tous mourraient de faim, si chacun raisonnait comme vous. Mais parce que des personnes charitables, dont, grâces au ciel, nos villes ne sont jamais entièrement dépourvues, ne souffrent pas que l'on voie parmi nous ces tristes spectacles qui feraient horreur à des païens mêmes, êtes-vous pour cela dispensés de contribuer de votre côté à l'entretien de ceux qui subsistent, mais qui ne subsistent que par les secours d'autrui? Non, sans doute, et s'il en était ainsi, à quoi se réduirait le précepte de l'aumône? On ne voit pas tous les jours de ces calamités publiques, dont Dieu afflige quelquefois son peuple et où la vie d'un homme dépend tellement de vous, que si vous lui manquez, il manque de tout. Il nous est cependant expressément commandé de faire l'aumône; quand est-ce donc que nous liera ce com-

mandement, s'il est vrai qu'il ne nous lie que dans ces nécessités extrêmes qui ne se rencontrent presque jamais? Je dis plus, et j'ajoute que, si chacun suivait vos principes, la nécessité commune deviendrait dès lors une nécessité extrême. Comment cela? Ecoutez-moi, et vous en allez convenir. Supposons, comme vous le prétendez, que le précepte de l'aumône ne tombe que sur la nécessité extrême, chacun ne sera-t-il pas en droit de se retrancher? et chacun se retranchant, comme il le peut selon vous, que deviendront les pauvres de Jésus-Christ? Ils feront retentir nos campagnes de leurs cris lamentables; ils erreront dans nos villes épuisés, languissants, et ils viendront enfin expier misérablement à nos pieds. A Dieu ne plaise, chrétiens auditeurs, que nous soyons jamais obligés d'essuyer des reproches si sensibles aux cœurs mêmes les plus barbares! Tient-il cependant à vous que nous ne les essuyions, pères trop prévoyants, qui, portant vos vues sur un long avenir, que ni vous, ni vos enfants ne verront jamais, semblez faire des provisions pour l'éternité? Tient-il à vous que nous ne les essuyions, hommes de bonne chère, qui, tandis que vous vous accablez de viandes inutiles, craindriez de laisser tomber de dessus votre table une miette de pain sur la table du pauvre? Tient-il à vous que nous ne les essuyions, hommes et femmes de plaisirs, qui, sacrifiant sans peine au jeu et à la vanité les sommes les plus considérables, vous feriez une peine de tirer la plus petite pièce de monnaie pour une œuvre de charité? C'est cependant à nous qu'appartient ce que vous dissipez si mal à propos, vous disent les pauvres dans saint Bernard, et vous nous arrachez cruellement ce que vous prodiguez à des frais si inutiles et si criminels.

Nous n'avons point de superflu; c'est ce qu'on dit ordinairement. Mais que répond à cela saint Augustin? Qu'on parle contre sa pensée, et qu'on se contredit soi-même : *Videtis quia mendacium est; quod dicunt homines.* Vous n'avez point de superflu? Non, vous n'en avez point pour Jésus-Christ; mais n'en avez-vous point pour la licence et la débauche? N'en avez-vous point, homme d'épée, ou pour engager dans votre querelle l'ami même de celui qui vous la suscite, ou pour attenter à la pudeur et à l'innocence de ces jeunes victimes que vous voulez sacrifier à votre passion? N'en avez-vous point, homme de robe, ou pour briguer mal à propos un emploi dont vous vous sentez indigne, ou pour consumer une partie que vous avez résolu de perdre? N'en avez-vous point, homme d'église, ou pour engraisser des parents qui vous assiégent, ou pour faire du patrimoine de Jésus-Christ une vie de bonne chère et de plaisir? N'en avez-vous point, femme mondaine, ou pour entretenir votre luxe, ou pour soutenir les folles vanités d'une fille, que vous ne montrez peut-être au monde avec tant d'éclat que pour la voir bientôt couverte de honte? Quand vous ne nous donneriez que ce que vous consacrez au crime, nous en aurions plus qu'il n'en faudrait pour entretenir tous les pauvres de notre ville. Mais nous ne vous demandons pas tout cela; peu de chose suffit au pauvre, dit saint Léon. Ce ne sont point les mets exquis de vos tables qu'il demande; il se contente de quelques miettes de pain : *Vile est quod esurit;* ce ne sont point vos liqueurs délicieuses; il lui suffit qu'il ait de quoi se désaltérer dans sa soif : *Vile est quod sitit;* et s'il a besoin d'être couvert, il ne demande pas à être orné : *Et nuditas quæ indiget operiri, non poscit ornari.* Lui refuseriez-vous des secours si légers et qui vous coûteraient si peu? Eh bien! mes frères, gardez tout. Dieu saura d'ailleurs pourvoir à la subsistance des siens. Souvenez-vous cependant qu'on ne veut rien recevoir quand on ne veut rien donner; c'est ce qui m'engage à entrer dans la seconde partie de mon discours, où je dois vous montrer ce que vous avez à attendre du pauvre, ou de Jésus-Christ en considération du pauvre.

SECONDE PARTIE.

Heureux, dit le Prophète, celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'affligé! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* (*Psal.* XL.) Mais quand et en quoi sera-t-il heureux? Le Prophète l'ajoute : Il sera heureux dans les jours de son pèlerinage et de son exil; il sera heureux dans les jours de sa tribulation et de sa douleur; il sera heureux dans les jours de son triomphe et de sa félicité.

Dans les jours de son pèlerinage et de son exil, le Seigneur le comblera de ces biens qui font la douceur et la consolation d'un homme chrétien durant sa vie : *Beatum faciet eum in terra.* (*Ibid.*)

Dans les jours de sa tribulation et de sa douleur, le Seigneur le préviendra de ces secours qui font la force et l'espérance de l'homme chrétien à la mort : *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Ibid.*)

Dans les jours de son triomphe et de sa félicité, le Seigneur répandra sur lui ces bénédictions abondantes qui font la distinction de l'homme chrétien dans la gloire : *Me autem propter innocentiam suscepisti; et confirmasti in conspectu tuo in æternum.* (*Ibid.*) C'est là ce que vous avez à attendre du pauvre, ou de Jésus-Christ en considération du pauvre : une vie douce, une mort sainte, une gloire singulière.

Vie douce, non point précisément de cette douceur que produit une augmentation et un surcroît de revenu et de bien. Un surcroît de cette nature n'est souvent qu'un surcroît de sollicitude et de soins. Il est vrai cependant : quiconque a compassion du pauvre, prête à usure au Seigneur, selon l'expression du Sage : *Feneratur Domino qui miseretur pauperis.* (*Prov.*, XIX.) Et qu'est-ce que prêter à usure? Vous le savez, cœurs avares, et si vous en croyiez la vérité même, vous regarderiez le bien que vous faites tomber dans le sein du pauvre, moins comme un bien perdu, que comme un bien que vous

mettez à intérêt, et que Dieu se charge de faire valoir au delà même de ce que vous pouvez espérer. Jésus-Christ l'a dit, et sa parole se vérifie souvent à nos yeux; donnez, ouvrez vos coffres, et vous les verrez remplir. La femme forte l'avait éprouvé longtemps avant Jésus-Christ. Elle étendait sa main sur le pauvre, et elle voyait fondre chez elle tout ce qu'elle pouvait désirer, non-seulement pour l'entretien, mais pour la splendeur et l'éclat de sa maison.

Vie douce, non point précisément de cette douceur que produit une possession tranquille de ce qu'on a hérité de ses pères ou acquis par son industrie. Souvent il serait utile d'être troublé : le dérangement dans les affaires ramènerait la crainte de Dieu et la vertu dans un cœur. Souvent aussi il est avantageux de ne l'être pas : le dérangement dans les affaires porte quelquefois dans un cœur soumis le découragement et le désespoir.

Quoi qu'il en soit, l'homme charitable est à couvert de mille accidents fâcheux qui accablent les autres, et s'il ne voit pas toujours augmenter sa fortune, il la voit presque toujours soutenue et défendue contre ce qui pourrait la ruiner et la détruire. Un incendie imprévu pourrait dans un moment réduire en cendres ce que vous avez de plus précieux : mais les clameurs du pauvre montent pour vous devant le Seigneur; et Lot tiré de l'incendie de Sodome, pour avoir reçu chez lui quelques étrangers qu'il ne connaît pas, vous est un garant de ce qui vous doit arriver. Une longue et opiniâtre maladie, une mort subite et précipitée pourraient renverser tout à coup vos projets et vos espérances : mais plutôt Dieu obligera la maladie à fuir, et la mort elle-même à se dessaisir de sa conquête, que de laisser votre charité sans récompense. La veuve de Sarepta perd un fils sur qui seul elle peut compter : mais elle ne semble le perdre, que pour voir sa charité plus glorieusement récompensée. Le prophète, qui trouve chez elle la subsitance, lui rend ce fils, et nous apprend par là que Dieu renversera plutôt l'ordre de la nature, que d'abandonner ceux qui se chargent des siens.

Vie douce, non point précisément de cette douceur que produisent les éloges et les applaudissements des hommes. Ce n'est point par de telles vues que nous devons répandre. Cependant nous allons à cette fin comme malgré nous, et une aumône donnée purement pour Dieu nous attire souvent, sans que nous le voulions, l'affection et l'estime de ceux qui en profitent et de ceux qui sont les témoins de nos largesses. Le centenier ne prétend point se faire valoir auprès du Sauveur par la synagogue qu'il a bâtie aux Juifs ; il est pénétré de sa bassesse et de son néant, il avoue qu'il ne mérite pas que cet homme puissant en paroles et en œuvres entre chez lui, il ne dit mot du temple qu'il a élevé au culte du vrai Dieu. C'est néanmoins par un bienfait si signalé que commencent ceux qui s'adressent au Sauveur pour lui demander la guérison de son domestique malade. Seigneur, il mérite que vous lui fassiez cette grâce : il aime notre nation, il vient de nous en donner une preuve convaincante en nous bâtissant une synagogue : *Synagogam ipse ædificavit nobis.* (*Luc.*, VII.) Le Sauveur lui-même ne cherche qu'à satisfaire sa miséricorde, en nourrissant le peuple qui le suit dans le désert ; il ne demande ni éloge, ni récompense : il est cependant contraint de fuir et de se cacher, *fugit iterum in montem* (*Joan.*, VI), de peur que ce peuple, emporté par sa reconnaissance, ne cherche à lui faire violence et à l'élever malgré lui sur le trône : *Quia venturi essent ut facerent eum regem.* (*Ibid.*) Tant il est vrai que Dieu se charge, non-seulement de la dette du pauvre et de tout ce qu'on lui donne, mais encore de ce qu'on voudrait lui donner : *Feneratur Domino qui miseretur pauperis.* Dieu regarde le cœur autant que l'œuvre, et quelquefois moins l'œuvre que le cœur. Un désir sincère, une parole de douceur, un mot de consolation touche Dieu, et l'engage souvent à répandre sans ménagement et sans réserve. De là peut-être ces changements de fortune si surprenants, que la malice des hommes attribue à l'injustice et au crime, et dont Dieu récompense quelquefois une âme que rien n'affligeait dans sa pauvreté que l'impuissance où elle était de secourir le pauvre. Nous ne savons par quel ressort secret cette famille, autrefois si indigente et si peu connue dans le monde, s'est tirée de cette obscurité et de cette misère qui faisait tout son partage. Nous le saurons, quand Jésus-Christ produira avec éclat un verre d'eau donné en son nom : *Feneratur Domino qui miseretur pauperis*

Il faut cependant l'avouer, parmi les avantages que nous estimons dans le monde, il n'y en a aucun qui puisse faire le bonheur parfait de l'homme chrétien. Aussi n'est-ce point à quoi Dieu réduit cette vie douce qu'il promet à l'homme charitable. Il la fonde sur tout ce qui peut faire la douceur d'une vie chrétienne. Douceur que l'on ne trouve que dans l'accomplissement de son devoir. Dieu, qui se charge de la cause du pauvre, peut se dire à lui-même l'homme charitable, n'a à me reprocher ni insensibilité à sa misère, ni dureté à ses demandes; il m'a toujours trouvé prêt à le regarder favorablement, et à ouvrir la main sur lui. Est-il quelque consolation au monde qui égale celle d'une conscience qui peut se flatter d'avoir accompli ce qu'elle doit? Douceur qu'on trouve dans le plaisir et l'honneur qu'il y a d'assiter et de servir un Dieu, en assistant et en servant le pauvre. *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (*Matth.*, XXV); tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même. Vous l'avez visité dans son affliction, c'est moi que vous avez visité; vous lui avez donné à manger, c'est à moi que vous avez donné· vous avez compati à ses infirmités,

vous avez compati aux miennes. C'est ce que Jésus-Christ dira à ses élus, et ce qui fera leur assurance contre la rigueur de ses jugements. C'est aussi ce qu'il dit aujourd'hui dans le secret du cœur de l'observateur fidèle du précepte de l'aumône, et ce qui doit lui faire espérer un jugement de miséricorde. Douceur qu'on trouve dans mille gages que l'aumône porte avec elle d'un bonheur avenir. De cette nature est la justification que les théologiens lui attribuent : non point que par elle-même et par sa propre vertu elle produise la grâce sanctifiante, comme les sacrements ; mais c'est que, quand elle se fait par des motifs surnaturels et divins, elle nous procure ces secours qui nous aident à nous relever, et à rentrer dans la grâce et l'amitié de notre Dieu. Et c'est de ces secours que parle Tobie, quand il dit que l'aumône nous purifie du péché, et qu'elle nous délivre de la mort: *Eleemosyna a morte liberat, ipsa est quæ purgat peccata.* (*Tob.*, XII.) De cette nature est le pouvoir qu'elle a de satisfaire pour le péché, et de nous servir tout ensemble de sacrifice d'expiation, qui nous purifie de nos taches, et de sacrifices de propitiation qui prévient les coups de la colère de Dieu sur nous. C'est dans ce sens que Jésus-Christ dit dans saint Luc : Donnez, et tout vous est remis : *Date, et omnia munda sunt vobis.* (*Luc.*, XI.) De cette nature est la vertu qu'elle a de nous conserver dans la grâce, après nous avoir aidés à y rentrer, et d'éloigner le péché de nous, après nous en avoir fait triompher. C'est ce que veut dire le Psalmiste, quand il assure que l'homme charitable a répandu, qu'il a donné, et qu'il ne s'écartera jamais des sentiers de la justice : *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi.* (*Psal.* CXI.) De sorte que le pécheur et le juste trouvent également dans l'aumône de quoi se rassurer; celui-là contre les péchés qu'il a eu à effacer, ou à expier; celui-ci contre ces faiblesses journalières qui peuvent lui être une source de soustraction ou une occasion de chute. Que l'un et l'autre donnent, qu'ils fassent parler l'aumône en leur faveur : c'est une de ces voix que Dieu écoute avec complaisance, et qui l'ayant adouci en faveur du pécheur, le rend libéral et prodigue à l'égard du juste; mais voix qui crie plus haut que jamais dans nos derniers combats, et qui, après nous avoir procuré une vie douce et sainte, nous procure encore une douce et sainte mort : second privilége de l'aumône : *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Psal.* XL.)

On vous a souvent fait craindre une malheureuse fin après un heureux commencement. J'ai tâché moi-même de vous convaincre en quelque rencontre, que l'homme le plus saint ne peut jamais se promettre sûrement une sainte mort. Je ne me rétracte point : nous ne serons impeccables que quand nous serons affranchis de ce corps de péché. S'il est cependant quelque chose à espérer, c'est de l'aumône. Dieu m'en est un garant. Ecoutez comment il s'explique : Heureux celui qui prend soin du pauvre affligé ! Mais pourquoi, bienheureux ? Est-ce parce que Dieu, comme dit le Prophète, lui accordera une longue vie sur la terre, et le conservera longtemps pour le soulagement des siens ? *Dominus conservet eum, et vivificet eum in terra.* (*Psal.* XL.) Est-ce parce que Dieu le soutiendra contre la fureur de ses ennemis, et le mettra à couvert de leurs traits ? *Non tradat eum in animam inimicorum ejus.* (*Ibid.*) Est-ce parce que Dieu le visitera sur le lit de sa douleur, et pour le changer en un lieu de rafraîchissement et de repos ? *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* (*Psal.* XL.) Tout cela peut procurer quelque bonheur à l'homme charitable, et le dédommager de ce qu'il a répandu dans le sein du pauvre : mais ce n'est là ni un bonheur ni un dédommagement tel qu'il est en droit de l'attendre de celui qui, se mettant dans la personne du pauvre, veut entrer dans tout ce que le pauvre doit, comme il entre dans tout ce qu'il reçoit : *In die mala liberabit eum Dominus* (*Psal.* XL); c'est dans ce jour critique, dans ce jour de justice pour Dieu, d'attaque pour les puissances des ténèbres, de confusion et de trouble pour le pécheur. C'est dans ce jour que le Seigneur, pour reconnaître ce qu'il a reçu dans les siens, délivrera l'homme charitable, non point précisément de ces douleurs aiguës qui, souffertes avec patience, deviennent pour lui un surcroît de mérite, non point précisément de ces tentations importunes qui repoussées avec force achèvent d'épurer sa vertu ; mais de ce qui peut lui rendre ce jour mauvais pour l'éternité, de ce qui peut lui faire trouver dans ce jour de jugement un jugement de réprobation : *In die mala liberabit eum Dominus.* Seigneur, nous avons accompli vos ordres, c'est à vous à accomplir vos promesses. Nous vous avons visité dans le temps de votre affliction, c'est à vous à nous visiter dans le temps de la nôtre. Nous vous avons défendu contre les rigueurs de la faim et contre la violence des saisons; c'est à vous à nous défendre contre la force des tentations et la fureur des démons. Nous vous avons couvert de nos vêtements, couvrez-nous de l'ombre de votre puissance; et puisque vous vous êtes engagé à faire pour nous ce que nous aurons fait pour le moindre des vôtres, nous les avons reçus dans nos maisons, vous le savez; levez-vous donc, Dieu de bonté, et daignez à votre tour nous recevoir dans la vôtre. Oui, ayez confiance, âme fidèle, le Seigneur se souvient de sa parole. S'il allait examiner à la rigueur toutes vos œuvres, peut-être y trouverait-il bien des choses à réprendre et à punir : mais les cris du pauvre désarment sa justice, et le font souvenir qu'il doit plus penser à vous rendre ce qu'il vous doit pour les siens qu'à exiger ce qui lui est dû. Entrez donc dans la joie de votre Dieu, et allez jouir à loisir de la gloire que vos aumônes vous y ont préparée. Troisième privilége de l'aumône : après nous avoir

procuré une mort sainte, elle nous procure une gloire distinguée : *Me autem propter innocentiam suscepisti, et confirmasti in conspectu tuo in æternum.* (*Ps.* XL.)

Gloire, je l'avoue, commune à tout acte de vertu. *Un moment de tribulation*, dit l'Apôtre, *opère dans nous un poids éternel de bonheur.* Oui : mais quelque court que puisse être ce moment, c'est toujours un moment de tribulation qui coûte. L'aumône est aussi aisée à faire qu'il est aisé d'ouvrir la main; de sorte qu'autant qu'il est aisé d'ouvrir la main, autant semble-t-il aisé d'emporter le ciel. D'ailleurs par les autres actes de vertu vous ne vous faites presque jamais ni protecteurs ni patrons. Vous jeûnez, vous macérez votre chair : Dieu aura soin de vous en récompenser ; mais parmi les hommes, personne ordinairement ne vous en tient compte. Par l'aumône autant que vous soulagez, que vous consolez, que vous nourrissez de pauvres, autant vous faites-vous d'avocats et de défenseurs. Ils sentent ce qu'ils vous doivent; et s'ils n'ont rien à vous rendre par eux-mêmes, ils tâchent au moins par leurs prières et par leurs vœux de faire entrer dans leur dette celui qui exauce jusqu'aux désirs du pauvre. Et quand même il vous en coûterait de donner, et que le pauvre se tairait, toujours est-il vrai que, les œuvres parlant par elles-mêmes, semblent d'abord introduire dans la gloire, et y introduire avec des distinctions qui leur sont propres et particulières. Elles semblent y introduire d'abord : tant de secours qu'elles procurent, ou pour nous aider à rentrer dans la justice, ou pour nous y affermir, ne semblent-ils pas lever tous les obstacles qui peuvent retarder la consommation de notre bonheur? Je donne, je console, je soulage : en donnant, en soulageant, en consolant, j'attire sur moi la miséricorde du Seigneur, je satisfais à sa justice, j'expie les dettes que j'ai contractées par mes péchés : n'ai-je pas lieu d'espérer ce qu'on prépare à ceux qui, sans passer par l'eau et le feu, sont d'abord introduits dans le lieu du repos? Vous diriez qu'une charité faite avec les dispositions d'esprit et de cœur qu'exige Jésus-Christ, est un second baptême qui nous procure un entier et parfait rétablissement dans tous les droits que nous avons perdus par le péché. Du moins est-ce ainsi qu'en parle saint Ambroise, qui, conservant au baptême toute la préférence qu'il mérite, prétend que, dans le rapport qu'il y a entre les effets que ce sacrement et l'aumône produisent, nous pouvons trouver chaque jour dans l'aumône ce que nous n'avons trouvé qu'une fois dans le baptême; parce que l'aumône peut se renouveler, au lieu que ce sacrement ne se réitère jamais : *Me autem propter innocentiam suscepisti.* (*Psal.* XL.) Une âme ainsi introduite d'abord dans la gloire, comment y est-elle distinguée? *Confirmasti in conspectu tuo in æternum* (*Ibid.*); et pour expliquer le Prophète par le Prophète lui-même, l'homme charitable sera élevé au plus haut degré de puissance et de gloire : *Exaltabitur in gloria* (*Psal.* CXI); exalté par la complaisance avec laquelle Jésus-Christ le recevra, par la reconnaissance qu'il lui témoignera, et par le siége d'honneur qu'il lui assignera. Vous diriez que c'est Tobie qui ne croit pas pouvoir assez récompenser son charitable et fidèle conducteur. Du moins est-il certain que, tandis qu'aux actes de vertu est attachée une récompense particulière, un degré de gloire déterminé et proportionné à la valeur de l'acte, on promet à l'aumône une récompense que Dieu lui-même compare à un gain usuraire, et où par conséquent l'intérêt monte plus haut que le fonds.

Il n'est pas moins sûr d'ailleurs que, quand on viendra nous juger, les autres actes de vertu ne sembleront point entrer en compte. L'aumône seule, les seules œuvres de charité seront louées et exaltées, et par conséquent ce seront les seules œuvres de charité qui sembleront nous introduire dans le ciel. Bien plus, quoique le ciel soit fait pour recevoir tous les justes, à juger par l'expression du Sauveur, il ne semble avoir été fait que pour recevoir l'homme charitable. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. Venez, les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde. Comme si Jésus-Christ voulait dire, ou qu'on n'aurait point préparé ce royaume s'il n'y avait point eu d'œuvres de charité à récompenser, ou que, si en le préparant on avait eu en vue de récompenser toutes les bonnes œuvres, c'était principalement les œuvres de charité qu'on avait en vue de récompenser. Il n'est pas jusqu'aux pauvres que vous aurez peut-être sauvés par vos soins et vos libéralités, qui ne contribuent de leur côté à relever la gloire de votre triomphe. Ce seront comme autant de conquérants qui viendront jeter leurs palmes à vos pieds, et vous reconnaître, en quelque sorte, comme les coopérateurs de leur salut. Quel honneur! régner dans le royaume de Dieu, et voir autour de vous ce peuple choisi qui chantera jusqu'à la fin des siècles que c'est à vous en partie qu'il doit l'entrée de ce royaume : *Exaltabitur in gloria.* Recourez donc, riches avares, à tant de prétextes qu'il vous plaira pour ne rien laisser sortir de votre maison ; pour nous, qui comptons sur la parole de notre Dieu, nous donnerons, nous répandrons, nous rendrons au pauvre tout ce que peut exiger de nous l'amour et la charité, assurés que, par les soins de cette Providence qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité, tout reviendra à nous avec usure, et qu'ayant rempli nos obligations à l'égard du pauvre, nous verrons tomber sur nous tout ce qui peut faire la douceur de l'homme chrétien pendant la vie, son espérance à la mort, et sa distinction dans la gloire : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* (*Psal.* XL.)

Finissons par quelques avis nécessaires en cette matière, et que je vous conjure de recueillir avec toute l'attention que demande

l'importance de l'affaire. Et d'abord je m'adresse aux pauvres. Ils veulent être assistés, et en cela ils ont raison ; mais aussi ils doivent se souvenir qu'ils sont les pauvres de Jésus-Christ, et qu'un pauvre de Jésus-Christ n'est ni un emporté ni un furieux, et que les refus qu'on lui fait ne justifieront jamais ses imprécations et ses blasphèmes. Ils sont les pauvres de Jésus-Christ ; mais aussi ils doivent se souvenir qu'un pauvre de Jésus-Christ ne doit pas croupir tout le jour à la porte d'une église, sans y entrer jamais pour y adorer le Dieu qui y réside ; qu'il ne doit pas rouler toute la matinée autour de nos autels sans entendre une messe, même les jours ordonnés. Ils sont les pauvres de Jésus-Christ ; mais aussi ils doivent se souvenir qu'un pauvre de Jésus-Christ doit être un saint. Jésus-Christ est dans lui d'une manière spéciale ; s'il n'y est pas par sa grâce, à quoi lui servira cette présence spéciale? Peut être à le faire révérer des fidèles, qui révéreront leur Maître en lui, mais à le rendre lui-même plus digne de l'indignation et de la colère de son Maître. Ils sont les pauvres de Jésus-Christ ; mais ils doivent se souvenir qu'un pauvre de Jésus-Christ est véritablement pauvre, et que s'il a d'ailleurs des ressources suffisantes, il enlève injustement aux autres ce qu'il retient pour lui. Une personne qui n'a besoin de rien se présentera à la porte du riche, et elle recevra ; une personne qui a besoin de tout se présentera après elle, et parce qu'on ne veut pas, ou qu'on ne peut pas multiplier ses aumônes, elle ne recevra rien. Si elle souffre, c'est à celle qui a usurpé sur ses droits à la dédommager.

Voici les avis que j'ai à donner aux riches. Premièrement, ayez vos aumônes réglées, chacun selon votre pouvoir, vos revenus et vos forces. Dieu vous a-t-il donné beaucoup, rendez-lui beaucoup. Vous a-t-il donné peu, partagez avec lui le peu même qu'il vous a donné ; c'est la leçon que Tobie faisait à son fils ; bien différent de ces pères avares qui non-seulement ne donnent rien, mais qui ne souffrent qu'avec peine, qui tâchent même de réprimer et d'étouffer dans un fils l'inclination naissante qu'il a à donner. Je ne voudrais pas néanmoins que vos aumônes fussent tellement réglées que vous n'augmentassiez jamais. Dans un commerce où il y a tant à gagner, on ne doit pas craindre d'y trop mettre. Mais au moins qu'elles soient tellement réglées, que rien, s'il se peut, ne vous oblige à les retrancher, ni la misère qui augmente, mais qui n'augmente pas pour vous ; puisque, malgré la misère vous êtes toujours également à votre aise, ni votre famille qui croît. Plus elle est nombreuse, plus elle a besoin des secours du ciel. Si la Providence vous donnait encore un enfant, cet enfant ne mourrait pas de faim ; mettez le pauvre à sa place : peut-être qu'à son occasion vos revenus doubleront ; du moins vos droits à la gloire se multiplieront. On ne vous dit pas pour cela de prodiguer sans discrétion : la charité est sage si elle n'est pas avare.

En deuxième lieu, quoiqu'il ne faille négliger aucun pauvre, il en est cependant qui doivent être privilégiés. Nous sommes comme chargés de nos parents, dit saint Augustin. A qui voulez-vous qu'ils aient recours si vous les rebutez? Ceux qui vous voient dans l'opulence vous les renverront et les accuseront d'injustice à l'égard des autres pauvres ; de médisance et de calomnie à votre égard, et eux-mêmes de lâcheté et de bassesse, plutôt que de soupçonner l'insensibilité dont vous êtes coupables. Mais si enfin, comme il arrive toujours, on découvre le mystère, quel honneur vous fera dans le monde l'indigence de votre parent? Autant de fois qu'il montrera l'image de sa misère, autant de fois on insultera à votre dureté et à votre abondance. Ou qu'il ne le porte pas si haut, dira-t-on, ou qu'il relève ceux de sa famille qui rampent ; ou qu'il se souvienne de ce qu'il est, ou qu'il nous ôte de devant les yeux ces tristes objets qui nous en rappellent le souvenir.

D'ailleurs il y a des aumônes qui, ayant été libres à vos ancêtres, vous sont devenues nécesaires. Ce legs pieux n'est pas payé, cette somme d'argent donnée aux pauvres par le testament de votre père n'est pas comptée. Vous ne pouvez douter ni du pouvoir, ni de la volonté du testateur, que vous ne doutiez si vous êtes vous-même possesseur de bonne foi, puisque la même pièce qui favorise le pauvre vous institue héritier, et qu'elle ne peut être défectueuse sur un point qu'elle ne le soit sur tout. Mais non, on convient du droit et du fait, cependant on retient. Le bien d'autrui ne prospère jamais chez personne, mais le bien du pauvre porte la désolation et le malheur partout. De plus, il y a parmi vous des pauvres que l'Evangile a dépouillés ; ils ont tout quitté pour se jeter entre les bras de la Providence, la Providence les jette entre les vôtres : accomplirez-vous à leur égard ce que dit le Prophète : *Tibi derelictus est pauper.* (*Psal.* X.) Seigneur, ils ont mis leur confiance en vous, ayez soin d'eux. Nous n'avons eu aucune part à leurs biens, ils n'en auront aucune à nos largesses. Quand tous les autres pauvres vous feraient horreur, ceux-ci devraient vous être chers. Ce sont les amis du cœur ; ils s'opposent comme autant de murs pour la défense d'Israël, et malgré vos refus, ils ne laissent pas de se faire vos avocats et vos intercesseurs. Tant de zèle ne pourra-t-il jamais vaincre votre avarice?

En troisième lieu, il faut quelquefois édifier le public par quelques aumônes ; car après tout, on est scandalisé quand on vous voit éternellement renvoyer ceux qui s'adressent à vous. Ce n'est pas cependant l'approbation du public qu'il faut chercher, c'est celle de Dieu. Par là cesseront ces vaines ostentations : on n'est libéral que quand on a plusieurs témoins de ses libéralités ; ces intentions peu droites : on ne cherchera qu'à désarmer la justice et à fléchir la miséri-

corde ; ces longs délais ; on donnera d'abord afin de ne pas faire acheter doublement ce qu'on fait demander si longtemps ; ces airs chagrins dont quelques-uns accompagnent leurs aumônes ; est-il croyable qu'on donne à un Dieu quand on donne si à contre-cœur? Après tout, un présent fait de si mauvaise grâce perd la moitié de sa valeur.

Enfin, quelque grande que soit l'efficace de l'aumône, elle n'est point une source de sainteté à ceux qui ne veulent pas se sauver. Vous donnez, mais vous ne retranchez rien pour cela de votre liberté à médire ; vous donnez, mais vous ne laissez pas de poursuivre un ennemi dans toute votre fureur ; il suffit de négliger un point de la loi pour tout perdre. J'ajoute cependant que si vous ne devez pas pécher, parce que vous avez de quoi racheter votre péché, vous ne devez pas aussi désespérer, tandis que vous vous sentirez quelque penchant à la charité. Donnez, Dieu vous donnera, et si vos aumônes ne partent pas d'abord d'un cœur pur, elles parleront si haut qu'elles forceront enfin le Père des miséricordes à répandre sur vous des grâces de conversions, des grâces de salut.

Que vous êtes donc heureux, riches du monde, non point précisément parce que vous êtes riches, mais parce qu'on donne à vos richesses ce qui coûte aux autres tant de travaux et tant de peines! La mortification, l'austérité, l'abnégation sont autant de noms qui vous sont inconnus. Le ciel ne s'emporte cependant que par violence. Emportez-le donc à force d'argent, puisque c'est là votre unique ressource. Donnez libéralement : on ne perd jamais rien quand on donne à un Dieu ; donnez chrétiennement : on ne donne rien à Dieu quand on ne donne pas pour lui ; donnez en père, en compatissant à la misère de celui que vous soulagez ; donnez en saint, en profitant du temps que vous lui remplissez la main pour lui apprendre à remplir ses devoirs. Un avis soutenu d'une aumône est presque toujours efficace. Par là vous tirerez le pauvre de la misère du corps et de l'âme, et vous mériterez la récompense préparée à l'homme zélé et à l'homme charitable. Ainsi soit-il.

SERMON XLI

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

SUR L'ÉVANGILE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Dixi jam vobis et audistis ; quid iterum vultis audire? (*Joan.*, IX.)

Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois?

Ce n'est point, Messieurs, que l'aveugle-né refuse de rendre justice à Jésus-Christ, quand il demande aux Juifs s'ils veulent entendre de nouveau ce qu'il leur a déjà dit plusieurs fois. C'est qu'il est indigné de voir qu'une guérison aussi miraculeuse que la sienne soit si mal reçue, et qu'au lieu d'être applaudie partout, elle ne trouve ni l'empressement, ni la reconnaissance, ni la soumission qu'elle mérite ; l'empressement que devaient avoir ses voisins à s'instruire de la vérité d'un si grand prodige ; la reconnaissance que devaient avoir ses parents, qui, convenant de la vérité du prodige, ont néanmoins la lâcheté de sacrifier toute la gloire de celui qui en est l'auteur à l'envie et à l'animosité de ses ennemis ; la soumission que devaient avoir les scribes et les pharisiens, qui, fermant les yeux à la lumière, s'épuisent en faux raisonnements pour détruire un prodige qui établit si solidement le nom et la gloire de Jésus-Christ.

Ce qu'éprouve le Sauveur en cette rencontre, il l'éprouva presque partout ailleurs. Jamais presque on ne se mit en peine d'approfondir ce qu'il faisait d'éclatant ; jamais presque on n'osa l'avouer dans toute son étendue ; jamais presque il ne manqua d'être contesté et contredit. Ne sommes-nous point à l'égard des vérités que Jésus-Christ nous annonce, ce que furent les Juifs à l'égard de Jésus-Christ lui-même? Du moins, n'est-il rien de si commun que de trouver parmi nous de ces esprits ou indolents, qui négligent de connaître la vérité, ou lâches qui craignent de confesser la vérité qu'ils connaissent, ou prévenus et entêtés qui ne connaissent la vérité que pour la combattre.

Et de là qu'en peut-il arriver que ce qui arriva aux Juifs? Ils s'aveuglèrent sur les miracles de Jésus-Christ, et ils s'aveuglèrent sur Jésus-Christ lui-même. Nous nous aveuglons sur les vérités que Jésus-Christ nous annonce ; n'est-il point dangereux que nous ne tombions enfin dans ces épaisses ténèbres qui nous perdent et nous damnent dans notre aveuglement? Comme il est certain que, de quelque manière que nous péchions à l'égard de ces vérités, ou par indolence ou par lâcheté, ou par entêtement, nous faisons tort à l'autorité de celui qui nous les a révélées ; il est également certain que nous le mettons lui-même dans une espèce de nécessité de venger l'honneur de cette parole divine, et de nous punir de notre indolence, en nous laissant tomber dans une ignorance profonde des vérités que nous négligeons de connaître : premier point ; de notre lâcheté, en nous laissant tomber dans une malheureuse indifférence pour les vérités que nous craignons de confesser : second point ; de notre entêtement en nous laissant tomber dans une incrédulité opiniâtre sur les vérités que nous osons combattre : troisième point. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a proprement que deux sortes de vérités que nous devions nous empresser de connaître : celles qui doivent servir de guides à notre esprit, et celles qui doivent régler notre cœur. Celles qui doivent servir de guides à notre esprit sont ces grands principes de foi qui éclairent l'homme chrétien, et lui apprennent ce qu'il doit croire.

Celles qui doivent régler notre cœur sont ces grandes maximes de vertu qui réforment l'homme pécheur, et lui apprennent ce qu'il doit faire. De toutes les vérités cependant celles que nous négligeons le plus et sur lesquelles nous nous mettons le moins en peine d'être instruits, sont celles qui peuvent éclairer l'esprit, parce qu'elles blessent notre orgueil, et ce goût secret que nous avons tous à suivre nos propres sentiments, et celles qui peuvent sanctifier le cœur, parce qu'elles blessent notre sensualité et cette pente naturelle que nous avons tous à vivre au gré de nos désirs; et par là nous nous exposons à vivre et à mourir dans la funeste ignorance, et de ce qui doit régler notre créance, et de ce qui doit régler notre conduite.

Oui, il en est une infinité parmi nous qui étudient sans cesse, et qui cependant, comme le dit saint Paul, ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité; de cette vérité éternelle qui, par son excellence, est tellement au-dessus de tout ce que nous pouvons connaître, que nous pouvons dire que nous ne connaissons rien dès que nous ne la connaissons pas; de cette vérité à la connaissance de laquelle nous devrions nous appliquer avec toute sorte de soins, parce qu'en la connaissant nous connaissons toute vérité, et qu'il n'y a proprement d'autres vérités que celles qui émanent de la source de toute vérité : vérités immuables et éternelles, qui seules peuvent remplir et fixer l'esprit de l'homme : *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* (II *Timoth.*, III.)

Mais comment, étudiant toujours, ne parvenons-nous jamais à la connaissance de la vérité? C'est, ou que nous n'étudions pas ce que nous devrions étudier, ou que nous ne l'étudions pas de la manière que nous devrions l'étudier, ou enfin que nous nous privons des secours qui pourraient nous rendre notre étude utile et salutaire.

Nous n'étudions pas ce que nous devrions étudier. Nous sondons les mystères les plus cachés de la nature; nous rentrons dans les siècles passés pour en rappeler les événements; nous pénétrons dans les cabinets des princes pour en découvrir les vues et les projets; en un mot, tout ce que nous pouvons ignorer sans risquer notre salut, c'est ce que nous voulons savoir, et à peine nous mettons-nous en peine de savoir ce que nous ne pouvons ignorer sans nous perdre. Non point qu'on exige de nous que nous cherchions à approfondir ce qui est au-dessus de nous, ni à sonder, scrutateurs présomptueux, ce qu'il a plu au Seigneur de nous cacher; ce serait nous exposer à être accablés sous le poids de sa gloire. Ce qu'on exige de nous, c'est que nous ne soyons point de ces enfants de cent ans qui, pour n'avoir jamais pensé à s'instruire, en savent quelquefois moins que plusieurs de ceux qui, commençant à peine à bégayer, nous développent sans embarras, sans ambiguïté, ce que nous avons de plus mystérieux et de plus relevé; ce qu'on exige de nous, c'est que nous soyons pour le moins en état de soutenir la vérité, autant que le sont les enfants de ténèbres de soutenir le mensonge et l'erreur. Nos frères errants, et parmi eux, même les plus grossiers nous rendront un compte exact de toutes les faussetés que nous leur contestons, et, quand ils nous attaqueront, nous serons muets et contraints de les renvoyer aux maîtres d'Israël, comme s'ils devaient seuls avoir la clef de la science, et que, dans une foi aussi bien établie que la nôtre, il nous était permis d'ignorer ce qui en fait le fondement et l'appui. Ce qu'on exige de nous, c'est que nous fassions notre première étude des points de notre religion, et que nous nous appliquions à en connaître la sainteté et la solidité, afin de nous y affermir, ou contre nos propres pensées, ou contre les faux raisonnements des impies. Mais nous oublions ce que nous devons à la religion, ou plutôt ce que nous nous devons à nous-mêmes sur un point aussi essentiel que celui-ci, et nous nous mettons aussi peu en peine de connaître les vérités que Jésus-Christ nous a annoncées, que les Juifs se mettaient peu en peine de connaître Jésus-Christ lui-même.

Est-il, en effet, rien de si surprenant que la manière dont on s'explique dans notre Evangile sur le prodige que cet Homme-Dieu vient d'opérer? Déjà il avait changé l'eau en vin dans les noces de Cana; déjà il avait guéri cet homme malade, qui languissait depuis si longtemps sans secours auprès de la piscine; déjà il avait tellement multiplié quelques pains, qu'il y en avait eu assez pour rassasier une foule infinie de peuple qui l'avait suivi dans le désert. Tout cela et cent autres merveilles, qui étaient connues dans la Judée, devaient sans doute établir sa divinité. Cependant, à entendre l'aveugle-né, ce n'est qu'un homme appelé Jésus qui l'a guéri : *Ille homo, qui dicitur Jesus* Non point que cet aveugle guéri veuille disputer au Sauveur ce qui lui est dû : il le lui rendit dans la suite avec toute la foi et tout le respect dont il était capable; mais c'est qu'ici il se conforme aux premières idées qu'on lui a données de Jésus-Christ; c'est qu'il se conforme au langage commun et à la manière ordinaire dont on parle de Jésus-Christ quand on parle de ses prodiges; c'est que les Juifs ne s'élèvent point au-dessus de ce qui se présente à leurs sens. Ils trouvent leur avantage dans les miracles de Jésus-Christ, et ils leur applaudissent sans se mettre en peine de remonter à leur source, ni d'aller examiner qui en est le principe, et de quelle vertu cet homme miraculeux est soutenu dans ses opérations.

Ainsi, profitant des bienfaits du Sauveur en hommes charnels, ils ne voient rien dans lui qui soit au-dessus de l'homme : *hic homo.* Ainsi nous-mêmes, au lieu de profiter de tant de secours que Dieu nous met en main pour remonter jusqu'à lui, nous nous arrêtons à nos vaines et inutiles recherches; et,

tandis que nous pourrions trouver Dieu partout, si nous voulions juger de ce qu'il est par ce qu'il a fait, à peine savons-nous ce qu'il est, parce que, si nous examinons ce qu'il a fait, c'est moins pour en découvrir l'auteur que pour nous faire un nom dans le monde et pour contenter notre curiosité. Etudiez donc ce qu'il vous importe uniquement de savoir : Jésus-Christ et sa loi. C'était là tout ce que voulait savoir l'Apôtre, et tout ce que vous devez savoir avec lui. Je ne prétends pas pour cela bannir du monde toute autre étude, dès qu'elle n'a rien qui ne soit conforme à l'Evangile et à ses principes. Je soutiens même qu'il est une étude qui nous est commandée. C'est celle qui nous est nécessaire pour remplir les devoirs de notre ministère et de notre emploi : mais je dis que la religion doit faire notre première étude; que toute autre étude sans celle-là peut, si vous voulez, faire un homme habile, mais jamais un homme chrétien; en un mot, que quoi que je sache, je ne puis me flatter de rien savoir si je ne sais pas ma religion; si dans ma religion je ne sais pas ce qui en fait comme le fondement, l'essence et la distinction : *semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* (II *Tim.*, III.)

Nous n'étudions pas ce que nous devons étudier. Ce que nous devons étudier, nous ne l'étudions pas de la manière que nous devons l'étudier. Ce n'est point par la contention et la dispute qu'on parvient à la connaissance de la vérité. C'est par là cependant que nous prétendons presque tous y parvenir aujourd'hui. A peine trouvons-nous un homme qui se fasse un devoir de se soumettre sans discussion, sans examen. On veut raisonner et trouver des difficultés partout : on prétend même qu'en trouver c'est se faire honneur dans le monde : comme s'il pouvait y avoir quelque honneur à déshonorer la religion ! Et par là que gagne-t-on? Non pas ce qu'on semble chercher, d'éclaircir et de développer les matières, mais de s'embarrasser toujours plus et de se perdre enfin dans ses faux raisonnements. Que serait-ce si, parmi ces esprits contentieux, il s'en trouvait qui se crussent en droit d'expliquer nos mystères à leur manière, de rejeter ce qui est reçu pour établir ce qu'ils ont imaginé et de soutenir leurs faux dogmes avec autant d'assurance que si le cours des années avait ôté à l'autorité qui les prescrit quelque chose de son infaillibilité ! Que serait-ce s'il se trouvait, comme parmi les Juifs, de ces femmes suscitées contre la doctrine des apôtres et qui, à la faveur de je ne sais quels avantages qu'elles prétendent avoir sur les autres par quelque supériorité de génie ou de vertu dont on les flatte, se donnassent la liberté de décider comme en dernier ressort des points mêmes dont à peine elles ont les premières idées? Tel est cependant, si je puis vous parler de la sorte, le triste sort de nos plus sacrés mystères. On veut y entrer; et parce que ce n'est point avec un esprit de soumission et de foi, mais de présomption et d'orgueil qu'on y entre, on les défigure, pour le dire ainsi, et autant qu'on nous avance de principes, autant presque nous débite-t-on d'erreurs.

Et quand même dans vos disputes il n'entrerait, de votre côté, ni présomption ni orgueil ; quand vous ne disputeriez que pour chercher la vérité, ce n'est guère dans la dispute qu'on peut se flatter de la trouver. Surtout si vous avez affaire avec ces esprits prévenus, entêtés, qui, ayant assez de lumières pour embarrasser les autres, n'en ont pas assez ou ne veulent pas se servir de celles qu'ils ont pour se détromper eux-mêmes ; il est bien à craindre que non-seulement vous ne les gagniez pas à la vérité, mais que vous ne vous exposiez vous-même, par des contestations toujours dangereuses, à perdre ou la foi ou la charité, et peut-être l'une et l'autre en même temps. Les voisins de l'aveugle-né, du moins ceux qui sont convaincus de la vérité du miracle, ne cherchent en disputant qu'à établir la gloire de Jésus-Christ : mais ils ont affaire à des personnes qui osent contredire le témoignage même de leurs sens ; et tandis qu'ils cherchent inutilement à les détromper, ils perdent eux-mêmes l'occasion la plus favorable qu'ils puissent avoir de connaître plus clairement Jésus-Christ.

L'aveugle n'avait pas tellement changé par sa guérison qu'il fût devenu méconnaissable ; pourquoi donc disputer avec ceux qui, ne voulant pas le reconnaître, s'obstinent à soutenir que ce n'est pas le même homme, mais un homme semblable à lui? *Similis est ei.* On sait assez qu'on ne ramènera pas un esprit qui ne veut pas voir ce qu'il voit et qui ne dispute que pour avoir le plaisir de contredire. Il était donc question, pour ceux qui y trouvaient le même homme, non pas de disputer, mais de s'instruire pleinement de toutes les circonstances d'un si grand prodige, d'en vouloir connaître l'auteur, de tâcher de le découvrir, afin de s'attacher à lui pour profiter de son pouvoir et de ses bontés. Mais ce n'est rien de tout cela : ils se réduisent à disputer sur la vérité du miracle, sans se mettre en peine de chercher celui qui l'a opéré.

C'est le sort de ces disputes contentieuses où il entre plus d'orgueil que de zèle. On s'échauffe de part et d'autre : on n'en sort pas pour cela mieux instruit de ce qu'on doit à Jésus-Christ. Ceux qui ne croient pas se font d'une dispute de religion une dispute de parti qui les éloigne toujours plus de la vérité. Ceux qui croient en font une dispute particulière qui affaiblit, si elle n'éteint pas tout à fait leur charité. Dieu veuille qu'elle n'affaiblisse point leur foi !

Vous voulez disputer, mais c'est par un esprit de présomption et de vanité. Comptant sur des lumières que vous n'avez pas, peut-être prendrez-vous pour des raisonnements convaincants tout ce qu'on vous fera de faux raisonnements et que vous en viendrez jusqu'à douter des vérités mêmes que vous aviez entrepris de soutenir. C'est là au moins tout ce que semblent gagner par leurs disputes ceux qui, parmi les voisins de l'aveu-

gle-né, conviennent de la vérité du miracle. Ils ont publié hautement une guérison si éclatante, ils l'ont soutenue avec fermeté : vous diriez cependant que, par leur dispute, elle a perdu quelque chose de sa vérité dans leur esprit. Ils n'osent pas l'expliquer à ceux qui la nient, ils conviennent avec eux de s'en rapporter au jugement d'autrui et semblent nous dire, par les juges qu'ils choisissent, qu'ils reviennent de leurs premiers sentiments sur la réalité du miracle, ou du moins qu'ils y sont si peu attachés qu'ils s'attendent sans peine à les voir condamner.

S'ils conduisaient l'aveugle aux sages d'Israël, à des juges désintéressés et sans passions, ils nous donneraient lieu de croire qu'ils ne cherchent que la justice et la vérité. C'est aux scribes et aux pharisiens qu'ils le conduisent, c'est-à-dire aux ennemis les plus déclarés de Jésus-Christ; à des ennemis qu'ils ont toujours vus déchaînés contre cet Homme-Dieu, et cherchant partout à détruire ce qu'il y avait de plus frappant dans ses prodiges : *Adducunt eum ad pharisæos.* Que peut-on penser d'une telle conduite? si ce n'est que, ne voulant plus écouter que les ennemis de Jésus-Christ, ils pensent moins à s'éclaircir sur le fait qu'on leur conteste qu'à avoir lieu d'en rejeter la vérité.

C'est ainsi que nous nous confirmons nous-mêmes dans nos sentiments d'erreur. Nous survient-il dans nos disputes, ou en d'autres occasions, quelques difficultés en matière de religion, c'est aux savants du siècle que nous recourons, à ces savants qui savent toute autre chose que Jésus-Christ; à ces hommes entêtés de la nouveauté de leurs principes, et qui voudraient les établir sur les ruines de l'Evangile. Ce n'est point à des maîtres si dangereux que le Sauveur nous renvoie; c'est à ceux qui ne pensent et qui n'enseignent que ce qu'on a pensé et enseigné depuis la naissance du christianisme; c'est à ceux qu'on a toujours regardés comme les interprètes légitimes des oracles de la Divinité; c'est à celle qu'il a faite la dépositaire de ses secrets et de ses mystères. Ecoutez l'Eglise, écoutez ceux qui parlent avec l'Eglise et comme l'Eglise ; refuser de les écouter, c'est vous priver, comme je le disais dès le commencement de ce discours, de l'unique secours que vous ayez pour vous rendre votre étude salutaire, ou pour connaître la vérité, cette vérité qui est uniquement confiée à l'Eglise, que l'Eglise peut seule développer, que l'Eglise seule développe avec cette infaillibilité qui ne lui permet ni de se tromper ni de nous tromper nous-mêmes. Cherchez partout ailleurs la vérité : ce n'est que là que vous la trouverez. Formez tous les doutes qu'il vous plaira, raisonnez selon les principes d'une nouveauté scandaleuse, il en faudra toujours venir à ce point : il n'appartient qu'à l'Eglise de régler mes sentiments; tout sentiment qui n'est pas conforme à ceux de l'Eglise n'est qu'un sentiment d'erreur; quoi que je sache, je ne sais rien salutairement si je ne sais pas soumettre mes sentiments à ceux de l'Eglise : *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.*

Ce que je viens de dire des vérités qui doivent régler la créance, je le dis avec encore plus de raison des vérités qui doivent régler la conduite; nous les connaissons encore moins; nous cherchons encore moins à les connaître; nous craignons encore plus tout ce qui peut nous les faire connaître.

Nous les connaissons encore moins. L'on dirait que notre première affaire dans le christianisme n'est pas d'en savoir les maximes et les devoirs, tant on a soin de nous former aux maximes du monde, de nous remplir des principes et des devoirs du monde, et de nous faire sucer toutes les erreurs avec le lait. Que propose-t-on à un jeune cœur qui, entraîné par cette multitude de penchants que nous apportons du sein de nos mères, attend, pour m'exprimer de la sorte, qu'on lui tende la main et qu'on le retienne? Une éducation chrétienne produirait cet effet; les lois qu'on nous a laissées développées avec soin; les exemples qu'on nous a donnés mis à propos devant les yeux; les récompenses qu'on nous prépare, les châtiments dont on nous menace, exposés avec ces traits qui en dépeignent ou les avantages ou les rigueurs, l'éclaireraient dans ses voies et l'affermiraient contre tout ce qui peut lui faire illusion et le tromper. Mais on a soin d'entretenir le mal et de fournir tous les jours de nouveaux aliments à une passion naissante : on ne lui parle que de l'opulence et de la splendeur de sa maison, que des fêtes et des douceurs du monde, et jamais de Jésus-Christ, jamais de son Evangile; et si on n'en vient pas jusqu'à le désavouer avec ces scribes et ces pharisiens qui se déclarent aujourd'hui si hautement contre lui, du moins on a aussi peu d'idée de ce qui fait le fond de sa doctrine et de ce qui doit faire la règle de notre conduite, que s'il ne nous avait laissé ni leçons ni exemples de salut : *Hunc nescimus unde sit.* Les maximes d'abnégation et de renoncement, les mesures qu'il faut prendre pour se garantir de la corruption du siècle, les combats qu'il faut se livrer à soi-même, cette vigilance, cette attention sur ses sens, pour les tenir dans les bornes du devoir, c'est de quoi il n'entend jamais parler : *Hunc nescimus unde sit.* S'attache donc qui voudra à ces rigueurs qui troublent toute l'économie d'une vie douce et commode; qu'il suive Jésus-Christ et se fasse son disciple aux dépens de ses plaisirs et de sa joie : *Tu discipulus illius sis.* Pour nous, nous nous trouvons bien dans cette route agréable que nous tenons, vivant sans contrainte et sans gêne, ignorant tout ce qui pourrait nous contraindre et nous gêner. De là cette licence de mœurs, cette liberté indiscrète à courir après tout ce qui flatte. On laisse aux autres le soin d'étudier Jésus-Christ et sa doctrine, d'en pénétrer la sublimité et d'en porter tout le poids, et on prend pour soi celui de n'étudier que les maximes et les principes du monde, et de les suivre dans toute la con-

duite de sa vie : *Tu discipulus illius sis;* mais de là surtout ces soins d'éloigner tout ce qui peut troubler dans ce plan délicieux où l'on goûte tant d'attraits. Quelque légitime et quelque respectable que soit le ministère qui nous amène à vous avec ces grandes vérités qu'on ne nous a transmises que pour nous former à une vie de division et de combats, nous ne sommes pas écoutés : dans le public, vous nous fuyez; dans le particulier, vous nous rebutez ; et comme si nous étions les auteurs, et non les interprètes, des rigueurs qu'on vous impose, nous vous devenons des prophètes odieux; vous nous regardez comme des censeurs importuns, et vivant ainsi dans la religion sans en savoir les principes, vous y vivez sans vertu ; je ne sais même si je ne puis pas ajouter que vous êtes dans le christianisme sans être chrétiens. Du moins l'Apôtre, qui ne croit pas qu'on soit Israélite, parce qu'on est né dans Israël, doit croire conséquemment qu'on n'est pas chrétien, parce qu'on est né dans le christianisme, mais parce qu'on en observe les maximes et les lois · *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.*

Il n'y a donc proprement que deux sortes de vérités qu'il nous importe de connaître : celles qui doivent régler notre foi et celles qui doivent régler notre conduite; tout le reste n'est souvent qu'une science qui enfle mais qui n'édifie pas. On aura cent belles connaissances, on parlera de tout en maître, on sera regardé, si vous voulez, comme l'oracle du monde; et tout cela, dit le plus éclairé de tous les hommes, n'est que vanité; savoir craindre Dieu et le servir, c'est là ce qui convient uniquement à l'homme et ce qui constitue tout l'homme. Et ces vérités, où les puiserez-vous? Ce ne sera pas sans doute dans vos raisonnements faux et frivoles, dans vos vaines et scandaleuses disputes; beaucoup moins dans les leçons de séductions et de révoltes que pourraient vous faire quelques maîtres du mensonge et de l'erreur ; beaucoup moins dans ces livres empoisonnés dont on inonde toutes nos villes, et que vous vous faites un criminel mérite d'avoir éternellement entre les mains. Allez à la source de toute vérité ; c'est l'Eglise, comme je l'ai déjà dit; c'est l'Evangile. Là, vous trouverez Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ la clef de la science, le principe de la sainteté, tout ce qui peut, ou éclairer un esprit, ou régler un cœur. C'est le seul parti que vous ayez à prendre si vous voulez éviter le malheur dont est menacé tout homme qui néglige de s'instruire; il tombera dans une ignorance profonde des vérités qu'il craint de connaître, et, par une suite nécessaire, dans tout ce qu'une ignorance volontaire peut entraîner après elle de déréglements et de désordres. Quiconque supprime et tient captive la vérité, tombera dans une fatale indifférence, qui lui ôtera tout goût, tout sentiment pour la vérité; c'est de quoi est menacé tout homme qui craint de confesser la vérité qu'il connaît.

SECONDE PARTIE.

Le croirait-on, si l'Evangile ne nous l'apprenait, que les parents de notre aveugle, qui ne sauraient être insensibles à la guérison de leur fils, soient néanmoins si indifférents à la confesser, que, convenant du miracle, ils n'osent avouer ni par qui ni comment il s'est opéré? C'est cependant un témoignage qu'ils devaient à Jésus-Christ, et qu'ils se devaient à eux-mêmes; à Jésus-Christ, par justice, à eux-mêmes, par reconnaissance. Mais la crainte leur ferme la bouche, et ils aiment mieux se taire que rendre gloire à Jésus-Christ, et s'acquitter eux-mêmes en la lui rendant.

Si nous n'étions chrétiens que pour nous, nous pourrions nous renfermer dans nous-mêmes, et nous contenter de croire de cœur, sans confesser de bouche; mais nous sommes, et vous et moi, chargés de la gloire de l'Evangile, et nous ne pouvons lui refuser le témoignage de notre voix sans trahir tout à la fois et ses intérêts et les nôtres ; les siens, par un silence qui ne tend à rien moins qu'à le détruire; les nôtres, par un silence qui tourne nécessairement à notre condamnation. Pourquoi? Parce que, dès que nous n'osons pas parler en sa faveur, cette lâche crainte dégénère enfin en indifférence, souvent même en mépris et en horreur, pour les vérités que nous taisons : juste punition de notre lâcheté et de notre silence.

Quoique parmi tant de prodiges que Jésus-Christ a opérés pendant sa vie, il n'y en eût aucun qui ne publiât hautement ce qu'il était, il en est cependant plusieurs qu'il semblait opérer, plus pour satisfaire la bonté de son cœur que pour établir sa divinité, ou du moins qu'il ne croyait point absolument nécessaires pour l'établir ; puisqu'il voulait en quelque manière les dérober aux yeux du monde, et les tenir comme ensevelis dans le secret et le silence. Il guérit le lépreux, et il lui ordonne de se taire ; il chasse le démon, et il lui défend de parler. Cette transfiguration même, qui avait donné à ses disciples une si haute idée de sa grandeur et de sa majesté, il veut qu'on ne la publie qu'après sa mort, comme si content d'en faire autant qu'il en fallait pour rendre les Juifs inexcusables, il craignait de s'attirer à lui-même trop d'applaudissements et trop d'éloges. Mais aussi parmi ces prodiges il en est d'autres qu'il opère avec plus d'éclat, et dont il veut qu'on soit instruit partout, afin que quiconque connaît Dieu, connaisse aussi que celui qui dispose avec tant d'autorité de toute la nature, est Dieu lui-même : et telle est la délivrance de cet homme qu'une légion d'esprits immondes possédait, et qu'il ne voulut pas recevoir au nombre de ses disciples, mais à qui il ordonna de retourner parmi les siens, afin d'annoncer les bontés et les miséricordes du Seigneur sur lui : *Vade ad tuos et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit.* (*Marc.*, V.) Telle est cette résurrection accordée à la foi et à l'amour de Marthe et de Madeleine, ou plutôt ordonnée,

afin que l'une et l'autre et toute la Judée vît le Père glorifié dans le Fils, ou le Fils tellement glorifié par le Père, qu'on ne pût douter que c'était lui qui avait été promis depuis la naissance des siècles, et qui devait faire le bonheur et la gloire d'Israël : *Si credideris videbis gloriam Dei.* (*Joan.*, XI.) Tel est surtout le miracle de notre Evangile. Si cet homme est né aveugle, ce n'est point, dit Jésus-Christ, ni que lui, ni que ses parents aient péché : c'est afin que j'aie lieu de montrer ce que je suis, et de manifester ma divinité en opérant des œuvres que Dieu seul peut opérer : *Ut manifestentur opera Dei in illo.* Aussi cet aveugle éclairé soutient la vérité de sa guérison avec une force et une constance qui confond toute la Synagogue; et s'il ne publie pas la divinité de Jésus-Christ, parce qu'il ne la connaît point encore, du moins ne cache-t-il rien de tout ce qu'il croit pouvoir contribuer à relever son nom et sa gloire. D'où peut procéder cela dans un homme grossier et plus accoutumé à traiter avec le peuple qu'à disputer avec les savants? C'est que Jésus-Christ commence à accomplir dans lui ce qu'il a promis à ses disciples, et qu'il lui communique cet esprit qui le fait parler, sans qu'il soit obligé même de penser à ce qu'il a à dire.

Mais Jésus-Christ, qui fait parler le fils, n'attend-t-il rien des parents? Parce qu'ils craignent la Synagogue, les dispense-t-il de rendre à la vérité le témoignage qu'ils lui doivent? *Da gloriam Deo*, rendez gloire à Dieu, disaient au Fils les scribes et les pharisiens; rendez-la à votre bienfaiteur, leur dit dans le fond de l'âme leur bienfaiteur lui-même; rendez-la-lui, dit la voix de la conscience et du devoir. Mais ils craignent, et ils aiment mieux trahir les intérêts de Jésus-Christ que de s'exposer à l'indignation et à la colère de la Synagogue. C'était cependant devant la Synagogue qu'ils devaient donner cette gloire à Jésus-Christ. Peut-être lui avaient-ils applaudi dans le secret; peut-être avaient-ils exalté le bienfait parmi ceux devant qui ils savaient qu'ils pouvaient s'expliquer sans danger; mais ce n'est pas précisément de quoi il s'agit. Ils voient les mouvements différents que se donnent les scribes et les pharisiens pour s'aveugler sur la grandeur de ce prodige; ils doivent prévoir qu'en se taisant ils vont favoriser les malheureux soins que prennent ces esprits entêtés pour entraîner le peuple dans leurs sentiments. Des parents, sous les yeux de qui doit s'être fait le miracle, ne savoir pas qui l'a fait! A combien de faux raisonnements ne doit pas donner lieu une ignorance de cette nature? Du moins ne devraient-ils pas prévoir que si un mot de leur part ne ferme pas entièrement la bouche à l'envie, il la rendra timide et l'empêchera de se montrer trop à découvert, de peur de se voir démentie? Mais non, ils ne veulent pas irriter les scribes et les pharisiens ; et tandis que leur fils fait valoir, autant qu'il est en lui, le bienfait qu'il a reçu du Sauveur, eux, lâches et timides, n'ont pas un mot à dire. Ils savent que c'est leur fils qui a recouvré la vue ; mais ils ne savent point qui l'a lui a rendue : ainsi sacrifient-ils la gloire de Jésus-Christ à la passion de ses ennemis, ainsi lui sacrifient-ils leur propre gloire. Car enfin, que peuvent penser ceux qui les voient rougir si hautement d'un nom qui doit leur être si cher; ceux qui les voient ainsi démentir leur propre conscience, et désavouer dans le public ce qu'ils ont confessé et publié dans le secret? On peut manquer de reconnaissance et de droiture; mais personne ne veut être accusé d'en avoir manqué, parce qu'on sait qu'un cœur ingrat, qu'un cœur double est regardé avec horreur dans le monde. Ici on passe par-dessus tout : on veut ménager des personnes qu'on craint, et on le fait à ses propres dépens.

N'est-ce point à nos propres dépens; n'est-ce point aux dépens de Jésus-Christ que nous nous ménageons nous-mêmes avec tout ce que Jésus-Christ a d'ennemis au milieu de nous? Il est certain que nous devons lui servir de témoins, et qu'en refusant de lui rendre publiquement le témoignage que nous lui devons, nous nous chargeons de tout ce qu'on fait tomber de mépris et d'opprobre sur sa personne sacrée. Il est cependant déshonoré parmi nous. Mille bouches sacriléges blasphèment son saint nom, son Evangile et ses mystères; et un grand, qui devrait imposer silence, se taira, s'il n'applaudit pas; un père de famille, qui devrait réprimer la licence, l'autorisera, s'il n'est pas le premier à l'introduire; un ami, qui devrait représenter le devoir, laissera parler et déclamer contre nos vérités, s'il ne parle et ne déclame pas lui-même de son côté. Nous ne sommes, dites-vous, ni apôtres ni prophètes. Non, vous ne l'êtes pas peut-être, à l'égard de certaines personnes, sur qui vous n'avez ni inspection, ni pouvoir; mais vous l'êtes à l'égard de ceux qui sont commis à vos soins, à l'égard de ceux que votre autorité retiendrait, ou qui se rendraient à vos avis. J'ose même dire que quand il s'agit de Jésus-Christ, si nous ne sommes ni apôtres ni prophètes par une vocation et une élection particulière, nous le sommes tous par profession et par état. C'est pour cela qu'il nous a agrégés à ce peuple choisi, qui ne doit avoir d'autres intérêts que les siens, parce qu'il nous met en main les armes de justice avec lesquelles il veut que nous combattions contre toute sorte d'ennemis; c'est pour cela qu'il se met lui-même à notre tête, autant pour nous animer par ses exemples, que pour nous soutenir par sa force.

Que craignons-nous de marcher après lui, et de montrer que nous lui appartenons? Après tout nous ne sommes pas dans ces tristes circonstances où se déclarer pour Jésus-Christ, c'était s'exposer à toute la fureur d'une injuste et perfide Synagogue ; et quand même nous y serions, ce serait toujours un crime de rougir de l'Evangile. Mais non, la vertu est aujourd'hui placée sur le

trône, la religion domine, et malgré tout ce qu'on fait pour la discréditer, elle ne laisse pas de se conserver dans son ancienne supériorité. Ce n'est point ici un parti faible et chancelant, un parti obscur et méprisable que nous avons à soutenir; c'est le parti de Jésus-Christ adoré publiquement parmi nous, reconnu généralement pour notre Maître et notre Dieu : et nous redouterions quelques esprits libertins, dont les pitoyables discours sont aussi méprisables que leur libertinage lui-même? Un chrétien ferme dans sa foi ferait trembler tout ce que Jésus-Christ a d'ennemis au milieu de nous : mais nous nous familiarisons, pour parler ainsi, avec l'impiété, nous l'écoutons de sang-froid, nous entendons ses blasphèmes sans émotion et sans trouble, et insensiblement nous buvons dans la coupe empoisonnée : le venin s'insinue, il gagne le cœur et l'infecte peu à peu ; nous nous accoutumons à raisonner sur nos plus redoutables mystères, à envisager sans crainte ce que nous avons de plus effrayant; les principes d'erreur que nous recevons entrent avec les principes d'erreur que nous avons reçus ; les uns sont combattus par les autres, et nous tombons enfin dans un état où tout nous devient comme étranger et indifférent. Ce qui est dit à tous, nous l'attribuons aux autres; ce qui est de nécessité, nous le regardons comme de perfection; et quoique nous croupissions dans une criminelle indolence, sans produire presqu'aucune œuvre de foi, nous nous rassurons, parce que nous faisons encore profession de croire : comme si une foi sans œuvres, ébranlée d'ailleurs par ces fausses maximes dont nous sommes imbus, n'était pas une foi ou morte ou mourante.

Disons le : cette indifférence est souvent la punition de notre lâcheté : mais elle en est encore plus souvent la cause; et si nous rougissons de confesser les vérités que nous connaissons, c'est que nous ne les avons jamais regardées comme des vérités essentielles, et qui seules doivent nous régler dans notre conduite. Sommes-nous si tranquilles, quand il s'agit de nos intérêts et de notre gloire? Que de défenses, que de récriminations ! C'est que nous comprenons combien il nous importe de nous soutenir. Ici c'est une honteuse et indigne indolence : c'est que nous n'avons pas bien compris combien il nous importe de soutenir les intérêts de Jesus-Christ. Peut-être n'avons-nous jamais été bien à lui : du moins nous assure-t-il lui-même que quiconque n'est pas pour lui est contre lui. Et peut-on être pour lui tandis qu'on ménage et qu'on favorise ses ennemis? Aussi voyons-nous que ceux qui sont à lui, je dis qui sont à lui sans ménagement, sans réserve, ne le voient pas plutôt attaqué qu'ils prennent en main sa défense : nul respect humain, nulle crainte ne peut leur fermer la bouche; et s'ils savent que le pur zèle a ses règles, ils n'en connaissent guère d'autres, quand il s'agit de leur Maître, que celles que leur prescrit l'ardent désir qu'ils ont de le faire glorifier, autant que la discrétion et le devoir peuvent le leur permettre. Ne nous flattons donc point de croire, tandis que nous nous en tiendrons précisément à nous dire à nous-mêmes que nous croyons. Dites-le à Jésus-Christ, et montrez-lui que vous croyez, en vous déclarant hautement et sans ménagement pour lui; dites-le aux libertins, et montrez-leur que vous croyez, en vous opposant hardiment et sans contrainte à leurs principes de mensonge et d'erreurs; dites-le à toute l'Eglise, et montrez-lui que vous croyez en vous attachant constamment et sans variation à ses lois et à ses oracles. Par là, bien loin de tomber dans cette malheureuse indifférence dont sont menacés ceux qui refusent de confesser les vérités qu'ils connaissent, vous y trouverez tant de goût, tant d'attraits, que vous en ferez tout l'entretien et toute l'occupation de votre vie.

Achevons : nous nous obstinons à combattre les vérités que nous connaissons, et nous tombons enfin dans une incrédulité opiniâtre, d'où rien ne peut nous ramener.

TROISIÈME PARTIE.

Nous faisons tous profession de chercher la vérité; comment donc peut-il se faire que du centre même de la vérité, il en soit sorti tant de maîtres du mensonge et de l'erreur? Ce n'est point, comme on le prétend ordinairement, que l'esprit soit toute la source du mal : il peut s'égarer, il est vrai, et chercher même dans la saine doctrine qu'il a sucée avec le lait, de quoi contenter cette malheureuse vanité qu'il a de juger et de décider de tout; mais le cœur y contribue bien plus encore, et si l'esprit enfante les ténèbres et l'erreur, le cœur la nourrit cette erreur, il l'entretient et l'éternise : surtout quand on répand ses faux principes au dehors, et qu'on se voit contredit, on regarde comme ennemi quiconque s'élève contre ses maximes ; on s'aigrit et l'on s'obstine, moins par persuasion que par animosité et par passion. Nous l'éprouvons en toute autre matière. Que nous pensions juste, ou non, nous ne pouvons souffrir qu'on combatte nos pensées ; et parce que nous nous imaginons qu'il est de notre honneur de les défendre, nous les soutenons avec toute l'opiniâtreté que peut le faire un homme qui se croit attaqué par l'endroit le plus sensible. Nous l'avons vu en mille novateurs : leur entêtement pour leurs faux dogmes croissait par leur condamnation ; leurs juges leur devenaient odieux, leur autorité méprisable, et ce qui n'était d'abord qu'égarement d'esprit se changeait enfin en obstination de cœur : ils se roidissaient, non point qu'ils se sentissent fondés, mais parce qu'ils ne voulaient point avouer qu'ils se fussent trompés. Nous le voyons dans les scribes et les pharisiens : ils se piquaient d'étudier et d'enseigner la vérité, ils l'avaient même si bien trouvée par rapport à la venue de leur Messie, que toute la fureur d'Hérode

ne put leur fermer la bouche, ni les empêcher de publier que l'enfant qu'il voulait étouffer dans son berceau était celui-là même qui leur avait été promis par leurs prophètes. Mais ce Messie promis, qu'ils attendaient dans l'éclat et la gloire, se montre-t-il à eux avec cet air de modestie et de simplicité, qui confond leur présomption et leur orgueil, censure-t-il leur conduite et leurs mœurs? dès lors ils changent d'idée à son égard, et oubliant le glorieux témoignage qu'ils lui avaient rendu, ils n'ont plus pour lui que des sentiments d'indignation et de mépris. Qu'il fasse marcher devant lui tout ce qui peut les rappeler à leurs premières pensées; qu'au défaut de cette pompe et de ce faste, où ils l'attendent, il soutienne sa mission par mille preuves sensibles et incontestables, et surtout par une sainteté de vie où la calomnie seule peut trouver quelque chose à redire, par une sublimité de doctrine qui force ses ennemis eux-mêmes à avouer que jamais homme n'a ainsi parlé, par une étendue de pouvoir à qui on sait que rien ne résiste, n'importe: Jésus-Christ les a irrités; ils ne le regardent plus que comme un scélérat et un pécheur: *Nos scimus quia hic homo peccator est.* On a beau leur dire avec l'aveugle-né, que Dieu, bien loin de l'exaucer, devrait le confondre, s'il était pécheur; qu'un pécheur n'opère pas des prodiges, dont on n'a jamais ouï parler depuis la naissance des siècles; que s'il ne venait pas de Dieu, il lui serait impossible de rien faire qui portât un caractère de divinité si sensible et si marqué: plus on exalte les œuvres de Jésus-Christ, plus on aigrit les pharisiens, plus on leur donne lieu de vomir des blasphèmes et des impiétés contre lui. Ainsi est-il traité par des personnes qui, l'ayant reconnu et confessé, lorsqu'il n'avait que des gémissements et des larmes à leur opposer, n'ont pour lui que des outrages et des insultes, lorsqu'il vient à eux avec cet air de sévérité, qui condamne et qui réprouve tout ce qu'il y a, ou de déréglé dans leur conduite, ou d'erroné dans leurs sentiments.

Ainsi est traitée l'Epouse de Jésus-Christ par ces enfants de division à qui elle est contrainte de faire sentir que, si elle est sans tache, elle est aussi sans erreur. Ils avaient été autrefois attachés à cette mère commune; ils avaient cru ce qu'elle croyait, professé ce qu'elle professait: mais, parce qu'elle ne peut souffrir qu'ils dogmatisent impunément, soit que leurs fausses idées aient entièrement effacé les impressions de leur ancienne foi, soit qu'ils en conservent encore toutes les impressions, malgré leurs fausses idées, c'est un déchaînement qui ne connaît aucune mesure, aucune bienséance même, et qui, pour aller trop loin, semblerait devoir porter avec lui son remède. Celle qu'ils regardaient autrefois comme la maîtresse de la science n'est plus pour eux qu'une maîtresse d'erreur. Les oracles de l'Esprit divin, dont elle était l'interprète fidèle, ne sont plus, à les en croire, que pour l'aveugler; tout ce qui est dit de la Jérusalem abandonnée, de la Babylone prostituée, ils le lui attribuent avec autant d'audace que d'impiété. Qu'a-t-elle donc perdu de ce qui faisait autrefois sa gloire et son mérite? Celui qui l'avait épousée dans sa foi l'a-t-il répudiée? a-t-il révoqué les promesses qu'il lui avait faites d'être éternellement avec elle? Et qu'avait perdu Jésus-Christ par la suite des années? Avait-il démenti par sa conduite ce qu'il y avait eu de frappant dans sa naissance? Les prophètes avaient annoncé que les nations étrangères viendraient l'adorer et lui porter leurs présents: elles sont venues; qu'il remplirait tout Israël de l'odeur de ses vertus et de la sainteté de sa doctrine: il l'a fait; qu'il commanderait à toute la nature avec tant d'autorité, qu'elle n'aurait rien à lui opposer: il lui a commandé. Mais il a irrité les scribes et les pharisiens, et dans leur esprit ce n'est plus qu'un scélérat et un pécheur: *Nos scimus quia hic homo peccator est.*

Ils vont plus loin, et, parce qu'il leur importe de se faire des partisans, ils n'oublient rien pour faire entrer le peuple dans l'iniquité de leur jugement. Voyez par combien d'endroits ils prennent notre aveugle. Ils le font paraître plusieurs fois devant leur tribunal, afin de l'effrayer par leur présence; ils lui font différentes questions, afin de l'embarrasser par leurs demandes; ils lui parlent avec mépris de l'homme qui l'a guéri; ils lui soutiennent hardiment que ce n'est qu'un pécheur afin de l'entraîner par leur autorité: ils trouvent dans le fils, non pas ce qu'ils avaient trouvé dans les parents, une basse et indigne honte de confesser la vérité, non pas ce qu'ils avaient trouvé dans une grande partie du peuple, une criminelle complaisance à entrer dans leurs sentiments, mais un témoin ferme et inébranlable à déposer en faveur de Jésus-Christ; et il n'est rien peut-être qui fasse tant d'honneur à l'Homme-Dieu que de voir avec quelle adresse, avec quelle force un homme ignorant, sans étude, sans lettres, qui n'a jamais paru devant aucune assemblée savante, confond aujourd'hui les savants de la loi. Il les déconcerte en effet à un tel point, qu'après les avoir jetés dans des contestations qui causent un schisme parmi eux, ils sont obligés de recourir aux injures et aux mauvais traitements pour se tirer d'embarras. C'est la dernière ressource de l'erreur; elle a beau faire, jamais elle ne triomphera de la vérité: celui qui nous l'a apportée nous la conservera, et s'il permet que l'erreur nous enlève quelques sujets, il ne permettra jamais qu'elle nous enlève la vérité. C'est même le privilége de la vérité, dit saint Chrysostome, de tirer, pour ainsi parler, sa lumière des ténèbres, et de prendre comme un nouvel éclat des moyens mêmes qu'on emploie pour l'obscurcir: *unde magis oppugnatur, inde magis confirmatur.* Ainsi, tout ce que fait la Synagogue pour avilir le miracle de Jésus-Christ ne sert qu'à en relever l'éclat: plus elle cherche à le détruire, plus on lui en fait sentir la réalité. Vous diriez qu'elle ne le

combat que pour donner lieu de l'établir avec plus d'évidence. Ainsi dans tous les siècles on a contesté différents dogmes à l'Eglise, mais ce n'a jamais été que pour relever la gloire de ces dogmes eux-mêmes : plus on les attaquait, plus ils s'éclaircissaient; plus on s'obstinait à les arracher de l'esprit des fidèles, plus ils s'y confirmaient: *unde magis oppugnatur, inde magis confirmatur.*

Il faut donc recourir à d'autres voies, et, si on ne peut ni obscurcir ni affaiblir la vérité, il faut au moins détruire dans l'esprit des peuples ceux qui la répandent, les rendre odieux et les diffamer tellement dans le monde, qu'on se fasse comme un crime de les écouter. C'est ce qu'ont fait tous les ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ; c'est ce que font aujourd'hui les scribes et les pharisiens. Ils ne peuvent ni gagner l'aveugle par leurs faux raisonnements, ni détruire la solidité des siens. Ils en viennent donc aux invectives et aux injures ; et, comme s'ils étaient nés plus innocents que lui, ils lui reprochent sa naissance dans le péché, sa présomption à vouloir les instruire, eux qui sont les maîtres et les docteurs de la loi, sa témérité à leur proposer de se faire disciples d'un homme dont on ignore l'origine, tandis qu'ils sont disciples de Moïse à qui ils savent que le Seigneur a parlé. Ils le chargent d'anathèmes et de malédictions, et le chassent enfin de la Synagogue comme un malheureux qui ne mérite plus d'avoir aucun commerce avec le peuple fidèle ; et par là, tandis que les scribes et les pharisiens se rendent toujours plus indignes des bontés de Jésus-Christ et qu'ils méritent d'être livrés à leur entêtement, l'aveugle reçoit de nouvelles lumières, Jésus-Christ se découvre à lui, il lui fait connaître ce qu'il est, et dès lors il ne parle plus de Jésus-Christ comme d'un homme, mais il en parle comme d'un Dieu, il s'humilie devant lui et l'adore comme un Dieu.

Ne craignons donc pas de parler avec cet aveugle-né, dès qu'il s'agira des droits et des intérêts de Jésus-Christ. Quand nous n'aurions que la gloire de les avoir soutenus, ne serions-nous pas assez récompensés? Les apôtres s'en faisaient une d'avoir souffert pour une si bonne cause tout ce que le mépris, la médisance et la calomnie avaient de plus malin. Mais ce n'est pas à cette gloire que se borne ce que nous avons à attendre de notre fidélité en ce point. Un surcroît de grâces, une augmentation de lumières, une couronne distinguée ; c'est ce qu'on promet à ceux qui auront confessé Jésus-Christ et son Evangile.

Craignons au contraire de nous roidir, de nous obstiner avec la Synagogue. C'est déjà un péché de douter, que sera-ce de contester, de rejeter, de vouloir introduire de nouveaux dogmes, et élever comme une chaire à l'erreur dans le sein même de la vérité? Comme on va de lumières en lumières, quand on se soumet aveuglément, aussi dès qu'on commence à manquer de soumission, on va de ténèbres en ténèbres ; et Dieu, qui prend plaisir à confondre l'orgueil d'un esprit téméraire, envoie, dit l'Apôtre, une opération d'erreur qui fait qu'on s'attache au mensonge, qu'on le croit, qu'on ajoute mensonges sur mensonges, souvent même des mensonges qui n'ont aucune liaison entre eux, ou plutôt qui se détruisent mutuellement, et qu'on se confond tellement dans ses principes, qu'on n'a plus rien de fixe, qu'une volonté ferme et immuable de combattre partout la vérité : *Immittet illis operationem erroris.* (II *Thess.*, II.) Comme cette opération d'erreur n'est autre que l'esprit d'erreur qui s'empare d'une âme, et que l'esprit d'erreur est un esprit directement opposé à l'Esprit de Dieu, qui ferme toute avenue à l'Esprit de Dieu, qui se soutient partout contre l'Esprit de Dieu, l'esprit de réprobation et l'esprit d'erreur sont tellement joints ensemble, que quiconque veut vivre dans l'erreur doit s'attendre à mourir dans la réprobation : *Immittet illis operationem erroris.*

Je ne prétends justifier aucun péché. J'ose dire cependant que l'incrédulité est l'un de ces péchés qui porte un caractère d'opiniâtreté et de malice que rien ne peut excuser. Si c'était à nous à sonder et à approfondir, le peu de lumières que nous avons pourrait nous jeter dans l'égarement. Si la puissance qui nous guide pouvait se tromper, nous pourrions nous tromper avec elle ; mais on ne nous demande ni discussion ni examen, on ne nous demande qu'une soumission aveugle à une autorité infaillible. Il en coûte de captiver son entendement. Et doit-il en coûter, quand on est sûr de le captiver sous le joug de la vérité? Après cela, séparez la réprobation de l'erreur. L'erreur vous plaît, elle fera votre réprobation. Mais quoi! nous estimerons si peu notre âme, que nous aimerons mieux la perdre que d'en venir à un acte de soumission que la raison elle-même exige de nous? Tant de motifs nous conduisent à la foi, qu'à moins qu'on étouffe toutes ses lumières, on ne peut s'empêcher de conclure qu'il faut croire. Ce ne sont donc ni nos préjugés, ni ceux d'autrui, que nous devons écouter. Jésus-Christ nous a laissé son Eglise; nous devons la croire, si nous croyons en lui: l'un suit nécessairement de l'autre, et il en est de l'Église par rapport à Jésus-Christ, à peu près comme il en était de Jésus-Christ par rapport à son Père.

Si vous croyez en mon père, disait-il aux Juifs, vous devez également croire en moi. Si vous croyez en Jésus-Christ, vous devez également croire en moi, vous dit l'Eglise: *et in me credite;* en moi que Jésus-Christ a eu principalement en vue, quand il est venu sur la terre. Se serait-il jamais soumis à tant d'infirmités et à tant de misères, s'il n'avait prétendu former dans moi cette épouse chaste et incorruptible, qui le dédommageât abondamment de tout ce que son fils avait reçu d'opprobres et d'insultes de la part de la perfide et infidèle synagogue. *In me,* en moi avec qui Jésus-Christ a voulu habiter, afin de m'instruire lui-même et

de m'enseigner tout ce qu'il avait appris de son père; *in me*, en moi avec qui Jésus-Christ a promis d'être jusqu'à la consommation des siècles, et de rendre à jamais par ma bouche des oracles de perfection et de vérité; *in me*, en moi que Jésus-Christ a tellement soutenue, que la persécution et l'erreur ont également servi à relever mon éclat. Plus je versais de sang, plus j'étendais mes conquêtes; plus l'esprit de mensonge me suscitait de combats, plus je remportais de triomphes. *In me*, en moi, que Jésus-Christ vous ordonne d'écouter comme la dépositaire de ses secrets, comme l'interprète de ses pensées, comme l'organe dont il veut se servir pour vous expliquer ses ordres et ses volontés; en moi enfin, chez qui seule on trouve la vérité, chez qui seule on l'a toujours trouvée, et hors de qui on ne trouvera jamais que mensonge et qu'erreur, *et in me credite*.

C'est le seul parti que nous devions prendre, malgré tout ce qu'on peut faire pour nous inspirer un esprit de contradiction et de révolte. Dès que je crois comme l'Eglise, je suis tranquille dans ma foi, parce que je sais que l'Eglise ne peut me tromper; je suis ferme dans ma foi, parce que je me démentirais, si, sachant que l'Eglise ne peut me tromper, je me permettais le moindre doute; j'agis avec confiance dans ma foi, parce que je suis sûr que s'il n'y a point de salut hors de l'Eglise, on se sauve infailliblement dans l'Eglise, quand on y soutient sa foi par ses œuvres, et par tout cela ensemble je me dispose à aller recevoir les couronnes de gloire qui font la récompense du vrai et parfait chrétien. Je vous les souhaite, etc.

SERMON XLII.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LES AFFLICTIONS.

Dominus misericordia motus super eam, dixit illi: Noli flere. (*Luc.*, VII.)

Le Seigneur, touché de compassion sur cette mère désolée, lui dit de ne point pleurer.

C'est une mère, mais une mère affligée et inconsolable sur la perte d'un fils unique, sur qui elle fondait toutes ses espérances, que le Seigneur tâche de consoler. Mais quelle apparence de pouvoir essuyer ses larmes? Le sujet de son affliction est trop juste, le souvenir en est trop accablant, pour espérer de calmer le trouble et l'agitation de son cœur.

Cependant le Seigneur, qui ne condamne point les larmes dans de pareilles rencontres, ne veut point que cette mère se livre à sa douleur, parce qu'il sait les prodiges qu'il veut faire éclater en sa faveur, parce qu'il veut dans la source même de ses larmes lui faire trouver la matière de sa consolation et de sa joie: *Noli flere.*

Grande leçon pour tous ceux que notre Dieu afflige ici-bas, et qu'il semble visiter dans sa colère! La pauvreté, l'humiliation, les douleurs, que sais-je? mille tristes accidents viennent de toute part fondre sur eux; ils se lamentent, ils se désolent: ont-ils raison de le faire, s'ils entrent dans le cœur et dans les vues de Dieu? Dans son cœur pour sonder le principe qui le fait agir, dans ses vues, pour reconnaître les motifs qu'il se propose? Le principe, qui le fait agir, est un principe de miséricorde et de bonté, parce qu'il a sur vous des sentiments d'amour et de tendresse, les motifs qu'il se propose sont des motifs d'intérêt et de gloire pour vous; s'il vous châtie, ce n'est que pour vous ouvrir des sources ou de conversion, ou de sainteté, que pour vous ramener, ou vous attacher à lui; et de tout cela, j'en infère, que Dieu nous envoie les adversités en Père charitable et bienfaisant: premier point; et que nous devons les recevoir en enfants soumis et reconnaissants: second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je conviens avec vous qu'il en coûte à la nature de souffrir, et qu'à ne consulter que nos propres sentiments, nous devrions regarder l'adversité comme une espèce de tyrannie qui n'a d'autre but que de nous accabler. Malgré cela, je prétends que si nous envisageons les choses par les principes de la foi, et avec cet œil de discernement, qui distingue ce qu'il y a de salutaire dans l'adversité de ce qu'il y a d'affligeant et de rude, elle changera, pour ainsi dire, de face à notre égard, et ne nous paraîtra plus que comme le trait d'un père charitable et bienfaisant, qui ne cherche qu'à nous sauver.

C'est Dieu qui mortifie et qui vivifie; c'est lui qui afflige, et qui console, qui abaisse et qui élève, c'est lui qui jette les familles dans la pauvreté et la misère, qui ravage et désole les provinces; c'est lui qui brise les sceptres et les couronnes, qui transfère les diadèmes et les royaumes, et qui en un mot fait dans le monde tout ce que nous y appelons mal, si nous en exceptons le péché: *Si erit malum in civitate, quod Dominus non fecerit* (*Amos*, III), dit le prophète. Premier principe, dont il faut se pénétrer, afin de recourir dans nos peines à la source d'où elles procèdent, et ne pas faire retomber, tantôt sur le hasard, tantôt sur la malice des hommes ce qui est l'effet d'une providence supérieure et divine. Car si, au témoignage de Jésus-Christ, le plus petit des oiseaux qui volent dans les airs ne tombe pas à terre, sans la permission du père céleste, croyez-vous que ce même père céleste ne se mêle point de tant d'événements qui portent, ou le trouble dans vos cœurs, ou la désolation dans vos familles, et qui ne semblent vous laisser vivre que pour vous faire goûter toute l'amertume d'une agonie mortelle?

Dieu veut ou permet tout ce qui arrive; et comme rien ne peut se faire sans son secours, rien aussi ne se fait que sous l'ordre

et la direction de sa providence. Ce n'est donc point, comme vous le prétendez, par l'effet d'un destin aveugle, que les cataractes du ciel se sont ouvertes, et que les eaux qui en sont tombées ont ravagé vos plus florissantes provinces; ce n'est donc point par l'effet d'un destin aveugle qu'un incendie imprévu a consumé ces superbes édifices que vous prétendiez transmettre à la postérité comme autant de monuments de votre opulence et de votre pouvoir; ce n'est donc point par l'effet d'un destin aveugle que tous les éléments réunis ensemble contre vous ont dissipé les espérances que vous aviez d'une élévation prochaine, ou renversé le fondement de la grandeur que vous possédiez. Une intelligence supérieure a fait agir ces différents ressorts, et la même main qui s'était ouverte pour vous gratifier s'est pareillement étendue pour vous frapper. Ainsi le pensait le saint homme Job, et il avait raison de le penser ainsi. On le vient avertir qu'une pluie de feu a consumé tout à la fois et ses pasteurs et ses troupeaux; qu'un vent impétueux a enseveli sous les ruines d'une de ses maisons sa nombreuse et florissante famille. Est-ce sur le malheur de sa fortune, sur la malignité de son sort qu'il rejette des accidents si fâcheux? Dieu m'a ôté ce qu'il m'avait donné: c'est tout ce qu'il dit, et tout ce qu'il pouvait dire. Quand il aurait déclamé contre sa cruelle destinée, quand il aurait accusé la fureur des vents, l'ardeur dévorante du feu, aurait-il empêché que le même Dieu, qui avait envoyé son ange pour conserver les enfants d'Israël au milieu de la fournaise, ne se fût servi d'un ange de trouble et de division pour exciter contre lui de si terribles tempêtes? Toutes les attaques avaient été réglées dans le conseil d'en haut, et tout y avait été tellement réglé, que le démon lui-même, qui devait être le ministre des volontés divines, savait ce qu'il pouvait attaquer, et ce qu'il devait épargner. Mais, nous ne remontons jamais à la source des choses; et, comme si nous étions rentré dans ces siècles de ténèbres et d'erreurs, où l'on se faisait un point de religion d'attribuer à deux différents auteurs les biens et les maux du monde, nous nous faisons toujours divers principes dans nos diverses fortunes; et si, dans la prospérité, nous adorons quelquefois le ciel, qui est ouvert sur nous, nous le croyons fermé dans l'adversité, et, nous égarant dans la multitude de nos pensées, nous nous formons des sources de disgrâces, selon la bizarrerie de nos idées. Est-ce donc, demandait encore Job à cette tentatrice insensée qui, dans son accablement, voulait l'obliger à maudire le Seigneur; est-ce donc que nous ne recevrons aucun mal de celui de qui nous avons reçu tant de biens? Faut-il disputer à Dieu le soin de l'homme, parce qu'il lui montre quelquefois un visage sévère? N'est-ce pas à lui à qui il appartient de disposer de sa créature? et, si elle se trouve de temps en temps dans ces embarras qu'entraîne après elle une suite d'accidents fâcheux, qu'a-t-elle à dire, si ce n'est qu'elle est dans l'état où la veut celui qui la gouverne? *Si erit malum in civitate*, etc.

Mais ce n'est pas seulement dans ces événements qui paraissent l'effet du hasard qu'il faut reconnaître une providence supérieure et divine. Il y en a pareillement une dans tout ce que peut faire contre vous l'homme du monde le plus capricieux et le plus malin. Vous a-t-on humilié dans une assemblée, flétri dans une conversation, appauvri, ruiné dans un tribunal de justice? *Inimicus homo hoc fecit* (*Matth.*, XIII); dites-vous d'abord avec ce père de famille qui attribua à son ennemi l'ivraie qu'il voyait croître dans son champ avec le bon grain; c'est par un esprit de jalousie et d'orgueil; c'est aux dépens de toutes les lois que je suis traité si cruellement. Je veux le croire; nous sommes dans un siècle où l'on ne reçoit guère de mouvement que de la passion; et, pour un qui porte la peine de ce qu'il a mérité, cent autres, sans être coupables de rien, sans avoir rien fait qui puisse aigrir et armer contre eux la malice d'autrui, ne laissent pas d'en devenir tous les jours les tristes victimes. Mais, dans cette animosité et cette haine; mais dans cet esprit de jalousie et d'orgueil; mais dans cette infraction de toutes les lois, la divine Providence n'y entre-t-elle pour rien? Ce serait un blasphème de lui attribuer ce qu'il y a de criminel dans les démarches de votre frère; mais, c'est une vérité qu'elle se sert de ces démarches pour vous exercer. C'était sans doute par animosité et par haine que Séméï maudissait David. Laissez-le faire, disait cependant David à ceux de ses officiers qui voulaient punir Séméï de sa témérité: Laissez-le faire, Dieu lui-même ordonne à Séméï de maudire David; et qui peut demander à Dieu raison de sa conduite? ***Dominus præcepit ei, ut malediceret David : quis est qui audeat dicere, quare sic fecerit?*** (II *Reg.*, XVI.) C'était sans doute par un esprit de jalousie et d'orgueil que les enfants de Jacob vendirent leur frère; ils crurent, en se défaisant de Joseph, se défaire d'un homme qui n'avait pas seulement le cœur de leur père, mais qui semblait encore devoir un jour dominer dans leur maison. Mais ne craignez rien, disait cependant à ses anciens persécuteurs ce captif exalté; ne craignez rien, ce n'est point l'iniquité de vos conseils, c'est la volonté du Seigneur qui m'a conduit dans ces régions étrangères : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* (*Gen.*, XLV.) C'était sans doute aux dépens de toutes les lois que Pilate livra Jésus-Christ à la fureur des Juifs. Vous n'auriez cependant aucun pouvoir sur moi, disait Jésus-Christ à Pilate, si ce pouvoir ne vous était venu d'en haut, et si celui qui m'a envoyé n'avait conclu ma mort avant que je vous fusse présenté : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* (*Joan.*, XIX.) Ce n'est donc point à l'homme qu'il faut vous en prendre, quelque acharné qu'il paraisse à votre perte, par quelque motif

qu'il agisse, à quelque voie qu'il recoure; c'est à Dieu qui, ne pouvant arrêter les uns, se sert de leur malice pour éprouver les autres, et dispose de tout avec tant de sagesse et d'équité que, sans approuver le crime des méchants, il en use pour l'exécution des desseins qu'il a sur les bons. Après cela, sommes-nous sages de courir à la vengeance, d'éclater en reproches et en injures contre ceux qui ne sont que l'instrument, ou de la colère, ou des miséricordes du Seigneur? Lui-même se charge du mal dont vous vous plaignez; il veut en être regardé comme l'auteur. Adorez, ô hommes, une conduite pleine d'iniquités et de crimes de la part du prochain, mais pleine de justice et d'équité de la part de Dieu : *Si erit malum in civitate*, etc.

Second principe dont il faut se pénétrer, de peur d'attribuer à un excès de rigueur ce qui est le trait d'une miséricordieuse bonté; non-seulement Dieu est l'auteur des maux qui nous affligent, mais les maux dont il nous afflige sont de véritables biens dont il nous comble, et les effets d'une bonté paternelle. *Et cum blandiris, pater es*, lui dit saint Augustin, *et cum cædis, pater es;* vous êtes notre père, Seigneur, quand vous nous caressez; vous êtes notre père, quand vous nous frappez. Mais en quoi, grand Dieu, paraît-il que vous soyez notre père, quand vous venez à nous le glaive à la main, et avec cet air de sévérité qui porte la terreur et la désolation partout? La paix de l'esprit, la santé du corps, l'opulence d'une maison, l'éclat des emplois, le succès dans les affaires, ce sont là les marques de la bonté d'un père qui aime; mais l'inquiétude et le trouble, la pauvreté et la maladie, mais l'humiliation et l'opprobre ne peuvent partir que d'un juge qui hait. Dans l'humiliation cependant et l'opprobre, dans la pauvreté et la maladie, dans l'inquiétude et le trouble, Dieu est votre père comme dans la paix de l'esprit, comme dans la santé du corps, comme dans l'opulence de votre maison, comme dans l'éclat de vos emplois, comme dans le succès de toutes vos entreprises : *Et cum blandiris, pater es, et cum cædis, pater es.*

La même raison, qui oblige Dieu à vous consoler, l'oblige pareillement à vous châtier, et s'il vous console, ajoute saint Augustin, c'est afin que vous ne perdiez pas courage, afin que vous ne vous laissiez pas abattre : *Ideo blandiris, ne deficiat.* Vous vous livreriez à votre désespoir, vous croiriez ne pouvoir jamais arriver au terme, si Dieu ne répandait de temps en temps quelque douceur sur vos voies; aussi a-t-il coutume de le faire, et l'abandon n'est jamais tel, qu'il ne laisse luire quelques rayons d'espérance : *Ideo blandiris, ne deficiat.* Mais, si Dieu cherche à vous animer en vous consolant, il ne cherche pas moins à vous ramener en vous châtiant : *Ideo cædis ne pereat.* La prospérité enivre, surtout quand on est pécheur ; et si une main charitable ne dissipe cette espèce d'ivresse, on s'endort dans le sein du péché, on y croupit, on y meurt : et c'est ce que Dieu veut empêcher. Pour cela il lève la main, il humilie, il frappe, il renverse : *Ideo cædis ne pereat.* Ainsi Pharaon, tranquille dans son palais, et voyant en paix gémir le peuple de Dieu sous ses dures lois, méprise les ordres du Seigneur; ainsi les enfants d'Israël, multipliés, enrichis, engraissés, abandonnent leur auteur; ainsi vous-mêmes jouissant en raison des grands biens que la providence vous a si libéralement départis, et des plaisirs que vous avez soin de vous procurer, vous vous évanouissez dans vos pensées, comme si le crime était justifié par la prospérité, comme s'il était indigne d'un homme à qui tout rit, ou de pleurer son péché ou d'embrasser la vertu. Mais Dieu a-t-il fait briller ses éclairs et gronder son tonnerre en Egypte; y a-t-il changé les fleuves en des torrents de sang; y a-t-il exterminé les premiers-nés, et porté la désolation dans le sein même de la famille royale? Pharaon abattu, consterné, consent enfin que le peuple aille offrir ses sacrifices au Dieu qui l'appelle dans le désert : *Ite, immolate Domino* (*Exod.*, XII); mais Dieu a-t-il livré les enfants d'Israël à la fureur de leurs ennemis et aux rigueurs de la servitude? Ils réclament l'auteur qu'ils avaient abandonné : *Clamaverunt ad Dominum cum tribularentur* (*Psal.*, CVI); mais Dieu vous a-t-il précipité vous-même d'une fortune opulente dans l'indigence et la pauvreté; les douleurs d'une longue et accablante maladie vous ont-elles réduit à gémir à loisir sur vos débauches criminelles? A moins que vous n'ayez étouffé toutes les lumières de la raison et de la foi, vous voyez, dit Isaïe, vous réfléchissez, vous comprenez : *Ut videant, et sciant, et recogitent, et intelligant.* (*Isa.*, XLI.) Mais que voyez-vous? Sur quoi réfléchissez-vous? Que comprenez-vous? Vous voyez que la figure de ce monde passe; que sa gloire n'est qu'une fumée périssable, que le premier souffle dissipe à son gré, ses biens de vains fantômes qui échappent quand on croit les tenir, ses délices de fades douceurs qui ne laissent que l'amertume et le dégoût dans un cœur qui s'y est attaché. Vous voyez que tout n'est ici-bas qu'affliction et que vanité; que rien n'y est solide et de durée; que l'homme le plus grand, le plus puissant, le plus redoutable, est tiré de la même masse, et sujet aux mêmes revers que le plus humble, le plus petit et le plus méprisable. Vous ne voyez que malheur à quiconque met sa confiance dans un bras de chair; que malheureux est quiconque se livre à des maîtres qui l'abandonnent dans le besoin, et qui ne peuvent le défendre contre les coups du grand Maître du monde; vous voyez qu'il n'y a de sagesse qu'à s'attacher à celui qui ne nous quitte point, à moins que nous ne le quittions les premiers; qu'il n'y a de bonheur et de félicité que pour ceux qui mettent leur bonheur et leur félicité dans lui. Auparavant tout cela était vrai; mais auparavant, rien de tout cela ne vous paraissait vraisemblable, parce que vous ne connaissiez d'autre bien

que l'abondance, le plaisir et la joie : *Ut videant et recogitent.*

Vous réfléchissez, et sur quoi réfléchissez-vous? Vous vous trouvez abandonné de cette troupe d'amis qui, attachés non pas à votre personne, mais à votre fortune, vous abandonnent aussi toujours, dès que la fortune vous a abandonné. Quoi de plus propre à faire naître mille pensées dégoûtantes sur la légèreté, l'inconstance et l'ingratitude des hommes! Vous êtes contraint de vous cacher pour dérober au public le triste spectacle de votre misère. A combien de réflexions salutaires cette retraite forcée ne donne-t-elle pas lieu? On brillait, on se distinguait, on était dans l'éclat et dans la joie, et on languit dans la disette et dans l'opprobre; on n'ose plus se montrer. Quel changement! Ah! qu'il est propre à dissiper nos erreurs, et à nous faire revenir de nos faux préjugés! D'ailleurs si vous rappelez le passé, vous n'y trouvez que désordres et que péchés; et semblables à ce prince qui ne pensa à ses crimes qu'à mesure qu'il les expia sous la main toute-puissante du Seigneur: Hélas! s'écrie-t-on avec lui, j'errais au gré de mes désirs, j'allais d'iniquité en iniquité, et à peine me souvenais-je, grand Dieu, que c'était votre majesté suprême que j'offensais. Mais aujourd'hui, que vous me parlez fortement pour m'en rappeler le souvenir! *Nunc vero reminiscor malorum quæ feci* (I *Mac.*, VI); et si je traîne une misérable vie où les douleurs se succèdent les unes aux autres, où le ciel et la terre semblent se réunir pour m'accabler, c'est que je n'ai su moi-même faire autre chose que m'élever contre vous, et vous insulter : *Propterea invenerunt me mala ista.* (*Ibid.*) Malheureux temps, où tout a été donné à la passion! Faut-il donc que je t'expie si durement, et que de tout le passé il ne me reste plus que l'affligeant souvenir des maux que j'ai faits, excité par la sensibilité des maux que j'endure! *Nunc reminiscor malorum*, etc.

Si vous envisagez le présent, ce ne sont partout qu'objets accablants. Et comment ne l'envisageriez-vous pas? Quoi que vous fassiez, vous portez partout l'idée de votre malheur. Au dehors, c'est une famille désolée, des enfants qui cherchent inutilement quelqu'un qui leur rompe du pain, des parents qui s'éloignent, des voisins insensibles; au dedans, c'est une désespérante confusion de pensées, on ne sait de quel côté se tourner pour remédier aux misères qui pressent; c'est un combat de projets et de desseins : on approuve et on condamne, on veut entreprendre, on se repent d'avoir voulu : on s'épuise en vains désirs, et on ne fait rien, parce qu'on ne veut rien efficacement.

Que si enfin vous regardez l'avenir, quel surcroît d'inquiétudes et de peines? On sent ce qu'on souffre; mais si ces maux ne finissaient, que pour en voir commencer de plus funestes; si de ce lit de douleur, de cette maison de pleurs, où m'a jeté la Providence, j'étais précipité dans les abîmes de l'éternité! Souffrir en ce monde, souffrir en l'autre, ne sera-ce point là mon sort et ma destinée? *Ut videant, et recogitent, et intelligant.* (*Isa.*, LXI.)

Là-dessus vous comprenez; et que comprenez-vous? Que n'ayant plus rien à attendre des hommes, et tout à craindre de Dieu si vous ne revenez à lui, il faut vous lever incessamment avec le prodigue, et vous aller jeter entre les bras de ce Père charitable qui humilie le pécheur, mais qui ne confond jamais une âme vraiment pénitente : *Surgam, et ibo ad patrem.* (*Luc.*, XVI). Si je devais m'adresser à un étranger, qu'aurais-je à attendre de lui, tandis qu'il n'aurait rien à attendre de moi? Si c'était un ami, comment recevrait-il un ami, de qui il n'aurait rien à recevoir lui-même? Mais c'est à ce père que je vais, à un père dont mes crimes ont fatigué, mais non pas épuisé les miséricordes; à un père qui, dans la triste situation où je me vois réduit, se fait encore une fête et un plaisir de me posséder. J'irai donc, et quoique j'aie quitté sa maison pour vivre loin de lui au gré de mes désirs; quoique j'aie dissipé la substance qu'il m'avait confiée, ou perdu cette grâce précieuse dont il m'avait honoré; quoiqu'il soit en droit de me dire, qu'ayant reçu la portion qui me convenait, je n'ai plus rien à lui demander; quoiqu'il puisse me reprocher que mon retour est plutôt l'effet du désordre de mes affaires, que de mon attachement et de mon amour pour lui, j'irai cependant, et sans rougir de m'avouer criminel, je crierai en présence du ciel et de la terre, que j'ai péché, et que c'est contre mon père, contre un père plein de bonté que j'ai péché : *Dicam : peccavi!* (*Ibid.*) On se lève donc, on se jette aux pieds de ce père charitable, on arrose de larmes ses pieds divins, on le conjure de ne pas rejeter des larmes qu'arrache un repentir sincère; et au lieu d'y trouver un juge sévère qui rebute, on y trouve, comme il l'a promis, un père charitable qui embrasse, qui relève, qui anime, qui rend la première robe de justice, qui introduit dans la salle du festin, et qui par un surcroît de bonté adoucit les maux qui ont fait revenir le pécheur à lui; on le rend insensible à leur activité et à leur pointe : *Ut videant, et recogitent, et intelligant.*

Plaignez-vous après cela avec l'impie; blasphémez avec lui contre la Providence qui vous gouverne. Sainte et adorable Providence, vous nous sauvez en nous frappant. Soyez à jamais bénie de ce que vous nous faites sentir vos bontés jusque dans vos rigueurs, et de ce que, lors même que vous paraissez le plus en colère, vous exercez sur nous vos plus grandes miséricordes!

Mais enfin, dites-vous, plusieurs reviennent de leurs désordres, sans être traités si durement; pourquoi tomber sur nous comme sur autant de malheureuses victimes qu'on prétend accabler? Est-ce donc que nous sommes sous la main de notre Dieu, comme sous la main d'un tyran cruel, qui fait du mal sans distinction et sans choix, et uniquement pour avoir le plaisir d'en faire?

Le médecin, qui applique le fer et le feu, prétend-il accabler son malade? Dieu retranche, dit saint Augustin, il coupe, il brûle, et vous criez, vous vous lamentez, *secaris, ureris, clamas.* Mais vous avez beau crier, vous lamenter; malgré vos lamentations et vos cris, il continue de retrancher, de couper, de brûler. Quel dessein peut-il avoir? Est-ce de vous entendre gémir, comme s'il se nourrissait de vos gémissements? Est-ce de vous voir dans les agitations d'un homme furieux et forcené, comme si votre désespoir faisait sa joie? Ayons des pensées plus dignes de notre Dieu, son dessein est de guérir l'enflure de votre âme, de purifier les souillures de votre cœur, de vous rétablir dans cette santé parfaite que vos désordres passés avaient altérée et ruinée : *Secaris, ureris, ad sanitatem*

Tous néanmoins ne sont pas traités si durement. Et qui sont ceux que Dieu ménage, quand il veut les visiter singulièrement dans ses miséricordes? Je vois David contraint de sortir de sa capitale, abandonné de ses sujets, trahi par son propre fils; est-ce pour en faire un roi malheureux sur la terre, ou pour lui préparer un trône plus éclatant dans la gloire, qu'on le traite si rudement? *Bonum mihi quia humiliasti me* (*Psal.* CXVIII), dit-il lui-même; vous m'avez fait grâce en m'humiliant, Seigneur, parce que du milieu de mon humiliation j'ai appris à m'élever vers vous, et à faire de votre loi la matière la plus sérieuse de mes réflexions. Je vois Manassès conduit à Babylone chargé de chaînes; est-ce pour le proposer à son ennemi comme un objet de risée, ou pour nous le montrer à nous-mêmes comme un modèle de pénitence, et un témoin incontestable des avantages que fournit la miséricorde, quand elle laisse agir la justice? *Egit pœnitentiam valde.* (II *Paral.*, XXXIII.) Avant l'arrivée des Assyriens, Manassès adore la milice du ciel, et offre de l'encens à des dieux que les mains des hommes ont fabriqués; mais frappé par la main du Seigneur, se voit-il réduit à une honteuse captivité? Il rentre enfin en lui-même, il brise son cœur, il pleure, il gémit, et à peine a-t-il recouvré la liberté, qu'il la consacre à réparer les désordres qu'il avait commis dans le temple durant sa prospérité.

Et quand même il y en aurait, qui ne seraient pas traités aussi durement que vous l'êtes, qu'en pouvez-vous conclure? Si ce n'est que celui qui sonde les cœurs applique le remède selon les besoins de son malade. Jonas menace au milieu de Ninive, et Ninive, sans attendre l'effet des menaces du prophète, se couvre de cendres. Dieu n'a pas besoin de répandre les eaux du déluge, ni de faire tomber les feux du ciel sur cette ville criminelle; il a ce qu'il prétend, sans cet appareil extérieur de sévérité et de rigueur; mais à vous, mon cher frère, à qui Dieu parle depuis si longtemps, et à qui il parle toujours inutilement, il viendra à main armée, et choisissant ce qui lui paraîtra le plus propre à ses desseins, il humiliera, s'il est nécessaire d'humilier, il appauvrira, s'il est nécessaire d'appauvrir, il enverra la maladie, si la maladie doit vous ramener, il enverra la mort, si la mort de cette personne que vous aimez doit vous attacher à lui. Vous ne comprendrez pas d'abord ce qu'il y a d'avantageux et de salutaire dans cette conduite : *Scies autem postea* (*Joan.*, XIII); mais la suite vous en convaincra, et quand vous serez dans l'état où Dieu vous veut, vous avouerez que, si vous n'aviez point passé par les feux les plus cuisants de la tribulation, jamais vous ne seriez sorti de l'abîme du péché : *Et cum blandiris pater es, et cum cædis pater es.*

Et quand même vous ne seriez pas dans l'abîme, d'où la tribulation tire ces premiers, et que votre amour pour la justice vous aurait fait triompher jusqu'à présent du péché, je prétends néanmoins que la tribulation vous est nécessaire pour vous défendre contre les traits de cet ennemi redoutable que ses défaites affaiblissent, mais ne désarment pas. Vous vivez dans le sein de l'abondance, tout semble favoriser vos projets, tout vous rit: malheur à vous, dit Jésus-Christ, malheur à vous! l'orgueil entrera bientôt chez vous avec les emplois, l'injustice, avec le crédit et le pouvoir, la dissolution et la licence avec le plaisir et la joie. On reçoit des biens avec le mauvais riche, et avec lui on s'habille de pourpre et de soie; avec lui on fait de sa vie un cercle perpétuel de divertissements et de festins: et de là qu'en peut-il arriver, que ce qui arriva au peuple Juif? Il s'engraissa de la substance de la terre, et de cette prospérité sortit comme un déluge d'iniquités et de crimes. Etes-vous au contraire couvert d'ulcères comme Lazare, réduit ou à gémir dans le secret sur la faim qui vous presse, ou à chercher inutilement dans le public auprès d'un avare impitoyable de quoi la soulager. Dans cette situation quelle est la passion qui peut exercer sur vous son empire? Est-ce l'orgueil qui enflera votre cœur? *L'orgueil*, répond le prophète, *ne domine que ceux qu'une prospérité constante met à couvert des disgrâces qui accablent le reste des hommes.* Est-ce le luxe ou la mollesse qui entretiendra la révolte des sens? Comme ce n'est guère que dans les palais des rois, dit Jésus-Christ, qu'habitent ceux qui vivent et qui s'habillent mollement, aussi n'est-ce guère que parmi eux que la chair exerce cet empire tyrannique qui lui soumet et lui captive l'esprit. Est-ce la bonne chère et l'intempérance de vos repas qui abrutiront votre raison? Quand il faut détremper son pain dans ses pleurs, on soupire, comme Job, avant que de manger, et jamais à un repas modique on ne fait succéder avec le peuple rebelle les divertissements et les jeux. Est-ce l'envie d'amasser, et un désir injuste d'accumuler, qui excitera votre convoitise? Quand on manque de tout, on se réduit presque sans peine à demander avec le Sage une honnête médiocrité. Pour tout dire en un mot, quiconque est sans

cesse occupé à combattre contre l'indigence et la pauvreté se défend aisément contre tous les attraits du vice. Il n'a ni le temps de nouer une intrigue, parce qu'à peine a-t-il le loisir de vivre, ni le moyen de l'entretenir, après l'avoir nouée, parce qu'à peine trouve-t-il dans un fonds modique de quoi se soutenir lui-même ; les anciens compagnons de ses débauches l'évitent désormais, parce qu'il leur devient inutile : de sorte qu'à moins que par une volonté déterminée il ne cherche sa perte dans ce fonds de corruption que nous portons tous au milieu de nous, il faut, par une heureuse nécessité, qu'il se borne à souffrir et à se sauver : *et cum blandiris pater es, et cum cædis pater es.*

Troisième principe, dont il faut se pénétrer : non-seulement Dieu est l'auteur des maux qui nous affligent ; non-seulement les maux, dont il nous afflige, sont de véritables biens dont il nous comble, et les effets d'une bonté paternelle à notre égard, mais il ne nous fait jamais mieux connaître qu'il nous aime en père, que lorsqu'il nous châtie le plus sévèrement. *Quem diligit Dominus castigat* (*Hebr.* XII), dit saint Paul ; Dieu châtie celui qu'il aime. Comme si l'Apôtre voulait nous dire que Dieu ne nous châtie, que quand il nous aime, et que, quand il ne nous aime pas, il se met peu en peine de nous châtier : à peu près, dit saint Chrysostome, comme dans une maison on néglige ces enfants qui, n'y étant entrés que par le crime, sont comme livrés à leur malheureuse destinée, tandis qu'on veille sévèrement sur la conduite et les mœurs de ceux qu'une naissance légitime appelle à l'héritage. Sans doute Dieu aimait les saints ; comment néanmoins en a-t-il usé à leur égard? Les bannissements et les exils, les prisons et les cachots, les roues et les chevalets ont fait tout leur partage. Dieu aimait le Saint des saints. Est-ce cependant une vie tranquille et une douce mort qu'il lui a accordées? Il a passé toute sa vie dans le travail, et l'a finie dans la douleur. Et sans recourir à des exemples de cette nature, qui néanmoins devraient faire et la consolation et l'espérance du chrétien souffrant, Dieu peut-il mieux nous faire connaître qu'il nous aime en père, qu'en nous mettant dans une espèce de nécessité de pratiquer les vertus les plus excellentes du christianisme ? Nous ne saurions vivre sans consolation ; et où l'aller chercher, puisque nous n'en avons point à attendre sur la terre? uniquement dans notre foi qui nous apprend qu'il vaut mieux entrer dans une maison de deuil que dans une maison où règne la joie ; uniquement dans l'Évangile, où l'on ne canonise que ceux qui souffrent ; uniquement dans le ciel, où n'entrent que ceux qui l'emportent par la violence. Notre foi, qui aurait langui dans la prospérité, prend de nouveaux accroissements et se fortifie par l'adversité. Tandis que nous aurons mille ressources humaines, nous aurons aussi mille motifs de confiance dans les hommes : mais qu'on nous ôte ce domaine sur lequel nous comptions, ce grand sur qui nous fondions toutes nos espérances, cet ami, cette épouse, cet enfant que nous croyons devoir être un jour notre appui et notre soutien ; vers qui lèverons-nous les yeux, si ce n'est vers celui qui seul peut nous tenir lieu de tout ? Notre espérance affaiblie, et peut-être ruinée par les secours humains et par les consolations étrangères, s'élève, pour ainsi dire, sur leur ruine, et s'établit en les perdant. Nous aimons, nous le disons tous les jours : mais que notre amour est imparfait, quand hors de Dieu nous trouvons mille objets qui nous paraissent aimables ! Quand est-ce donc que nous aimerons purement? Quand tout ce qui est hors de Dieu nous paraîtra amer et dégoûtant. Nous voulons tout ce que Dieu veut, tandis qu'il n'en coûte que de vouloir. Quand la douleur ne se fait point sentir, ce qu'elle a de plus amer nous paraît doux : présente-t-elle ses pointes? c'est alors qu'il faut déployer ses forces ; et la patience qui n'était qu'une vraie indolence avant la tribulation se change à ses approches en fermeté, en constance, en grandeur d'âme. Que vous dirai-je? vous le savez aussi bien que moi : c'est une rude, mais utile école que celle de la tribulation, et Dieu ne peut nous en assigner une meilleure pour étudier ses volontés et ses lois : *Quem diligit Dominus castigat.*

Mais quand rien de tout ce que je viens de dire n'arriverait, et qu'au lieu de sortir épurés de la tribulation, comme l'or du creuset, nous n'en rapporterions que des taches et des souillures, est-ce la faute de Dieu ou la nôtre? C'est la nôtre sans doute, parce que nous abusons de tout, et que nous mettons Dieu, si j'ose parler de la sorte, dans l'impossibilité de nous sanctifier jamais, en rejetant tout ce qu'il nous fournit de moyens de sainteté. Le pécheur se désespère sous ses coups. C'est qu'il imite à peu près ces enfants qui s'irritent quand on les punit, et qui tournent à leur perte ce qu'on fait pour leur amendement.

Le juste humilié se laisse abattre ; faible vertu que celle qui succombe sous le poids de l'humiliation ! Mais enfin le juste humilié se laisse abattre ; c'est que c'est un lâche, qui, sous un chef couronné d'épines, voudrait vivre dans la délicatesse, et emporter sans combat ce qui ne se donne qu'à la force et à la valeur. Mais qu'ils fassent les uns et les autres ce qu'ils voudront ; il n'en sera pas moins vrai que Dieu est l'auteur des maux qui nous affligent : *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit* ; que les maux, dont Dieu nous afflige, sont de véritables biens, dont il nous comble, et les traitements d'un Père qui nous aime : *Et cum blandiris pater es, et cum cædis, pater es* ; que Dieu nous fait mieux connaître qu'il nous aime, en nous envoyant des afflictions, qu'en nous accordant des prospérités : *Quem diligit Dominus castigat* ; c'est tout ce que j'ai prétendu.

jusqu'à présent, pour vous montrer que Dieu vous envoie les adversités en père charitable et bienfaisant. Comment devons-nous les recevoir? En enfants soumis et reconnaissants; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme à l'égard des souffrances il faut toujours supposer les trois grandes vérités que je viens d'établir, que c'est un Dieu qui nous frappe; que c'est un Dieu qui nous aime, quand il nous frappe; que c'est un Dieu qui ne nous frappe que parce qu'il nous aime; il faut aussi, si nous voulons nous sauver dans les souffrances, les recevoir avec les sentiments de soumission, de reconnaissance et de joie, dont tout homme qui souffre ne doit jamais se départir. Sentiment de soumission; pourquoi? Parce que c'est un Dieu qui nous frappe, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous soustraire à ses coups. Sentiment de reconnaissance; pourquoi? Parce que c'est un Dieu qui nous aime, quand il nous frappe, et qu'il nous est avantageux de tomber sous ses coups. Sentiment de joie; pourquoi? Parce que c'est un Dieu qui ne nous frappe que parce qu'il nous aime, et que nous avons dans ces coups un gage assuré de son affection et de sa tendresse. Reprenons, et suivez-moi.

Sentiment de soumission. C'est inutilement que vous tâchez de fuir la tribulation; la tribulation ira elle-même vous chercher, et si Dieu a résolu de vous frapper, tous les soins de la parenté la plus zélée, la plus ardente, tout l'art des maîtres les plus habiles, les plus consommés, toutes les richesses de l'un et de l'autre monde, toute l'autorité des rois et des princes de la terre n'empêcheront jamais sa main divine de vous atteindre; vérité dont nous ne pouvons douter, à moins que nous ne doutions de la puissance de Dieu. Ce n'est donc point par la résistance qu'on triomphe dans ces sortes de combats; c'est par la soumission. Concevez de là, mes frères, quel est votre aveuglement et votre folie, de vouloir lutter contre le Tout-Puissant, et de vous tourmenter en furieux pour vous soustraire aux coups qu'il vous porte. Est-ce par là, grand Dieu, qu'on échappe à votre bras? Est-ce par de tels mouvements qu'on arrête le glaive de votre justice? Vous êtes le maître; et qui peut vous résister? *Non est qui de manu mea possit eruere.* (*Deut.*, XXXII.) Mais la soumission le désarmera-t-elle? Cela se peut. Souvent un ennemi humilié excite notre compassion, et nous savons en particulier que Dieu a souvent été touché de l'humiliation de certains peuples qu'il avait résolu d'exterminer. Mais, quand il ne serait point touché de la vôtre, et qu'il s'obstinerait à vous poursuivre, toujours est-il vrai que, dans un mal nécessaire, la soumission est l'unique remède. D'ailleurs, ce mal nécessaire et inévitable par rapport à Dieu qui l'envoie, doit bien perdre de sa rigueur, et s'adoucir même beaucoup comparé à ceux que nos péchés nous ont mérités. Rendons-nous justice. Ne sommes-nous pas tous dignes de l'enfer? N'avons-nous pas tous mérité les flammes de l'éternité? Et un criminel, qui se sent coupable, s'avise-t-il de se récrier contre la sentence de ses juges? Il reçoit sa peine comme le juste châtiment de son crime, et s'il se plaint, ce n'est que de sa mauvaise conduite. Plaignez-vous de vous-même; pleurez sur vos désordres, qui vous livrent aux traits de la justice divine; pour le reste vous agiter comme un furieux et un forcené, remplir tout un voisinage des clameurs d'un désespéré, vouloir vous roidir et faire tête à une puissance que rien n'arrête, c'est vouloir aller contre la fureur d'un torrent qui vous entraîne. Soumettez-vous; il n'en fera ni plus ni moins: Dieu est le maître, et s'il veut que vous souffriez, bon gré mal gré que vous en ayez, sa main s'appesantira sur vous, et rien ne vous garantira de ses coups: *Non est qui de manu mea possit eruere.*

Ce n'est pas même assez de vous soumettre. Porter avec soumission des coups qu'on ne saurait éviter, c'est sagesse; mais ce serait ingratitude de ne pas recevoir avec reconnaissance des coups qui peuvent tourner à notre avantage. Eh! quel avantage, demandez-vous, pouvons-nous trouver dans notre propre défaite? Sans revenir à ce que nous avons déjà dit, n'est-ce pas un avantage de pouvoir expier son péché? Et où peut-on l'expier plus sûrement que dans les feux de la tribulation? Nous avons plusieurs voies pour satisfaire à la justice divine; mais la plus courte, et la moins sujette peut être à l'illusion, est celle des souffrances. Partout ailleurs il peut y avoir quelque chose du nôtre; ici tout vient de Dieu. Partout ailleurs la nature peut trouver son compte; ici que peut-elle trouver, qu'une entière défaite de ses inclinations et de ses penchants? Pourquoi donc tous ces mouvements de rage et de désespoir? Vous êtes comme lié à un bûcher, dont les flammes passagères doivent vous garantir des flammes éternelles; portez sur vos têtes par respect, comme l'ont fait quelques martyrs, les charbons qui vous consument. Qui ne voudrait pas, vous demande saint Augustin, brûler une heure avec saint Laurent, pour éviter avec lui les incendies de l'éternité? Pourquoi ces imprécations qui nous scandalisent et ne vous soulagent pas? Ces blasphèmes qui vous rendent tout à la fois, et plus malheureux et plus criminel? N'est-ce pas une folie, dit Hugues de saint Victor, de souffrir comme le mauvais larron, et d'une croix de propitiation d'en faire une croix de réprobation? N'est-ce pas un avantage de pouvoir mériter pour l'avenir? Et où mérite-t-on plus abondamment que dans les feux de la tribulation? Il en coûte de souffrir, et si on ne veut succomber, il faut lutter avec la douleur comme avec un ennemi déclaré; mais, ôtez les combats, dit saint Ambroise, vous ôtez les couronnes. Les saints n'ont emporté le ciel que par violence; ils ont été lapidés, sciés, mis à mort par le tranchant de l'épée, ou renoncez aux couronnes des saints, ou entrez dans leurs travaux. Pourquoi

donc arroser de vos larmes un chemin qui vous conduit à votre patrie? Pourquoi exagérer si fort la grandeur de vos misères, comme si nous ne savions pas que plus le juste aura souffert, plus il sera consolé? N'est-ce pas un avantage pour nous d'être semblables au Fils du Père? Un courtisan se croit honoré, quand il est traité comme son souverain; et qui ressemble mieux à l'Homme de douleur, ou celui qui nage dans les délices, ou celui qui est investi des feux de la tribulation? Est-ce la calomnie qui se déchaîne contre vous? Jamais personne ne fut calomnié plus cruellement que lui. Est-ce une troupe d'ennemis qui a conjuré votre perte? N'a-t-il pas eu lui seul à soutenir toutes les puissances de la terre et de l'enfer, jointes ensemble pour le perdre? Est-ce la mort, ou le genre de mort qui vous effraye? Quelle mort plus douloureuse et plus ignominieuse que la sienne? Pourquoi donc ces soupirs, ces longues et ennuyeuses plaintes? Vous êtes traité comme le bien-aimé; ce que vous avez à craindre, c'est d'être trop ménagé. Doit-on se plaindre de son sort, quand il nous devient une source de grâces? Eh! quelle source de grâces ne trouvons-nous pas dans la tribulation?

A peine d'une part le Seigneur nous a-t-il frappé, que de l'autre il nous fait sentir sa présence, et quoique par l'immensité de son être il soit présent à tous, il est cependant d'une manière spéciale avec l'homme affligé: *Cum ipso sum in tribulatione.* (*Psal.* XCX.) Il est avec lui pour le revêtir d'un esprit de soumission et lui faire adorer la main qui l'accable; d'un esprit de force pour le faire triompher dans son accablement. Il est avec lui pour lui faire comprendre le prix et le mérite de la tribulation, pour étaler à ses yeux ce qu'elle lui prépare, pour lui en donner un avant-goût et exciter ses empressements pour les douceurs de la gloire, par celles mêmes qu'on lui fait trouver sur la croix. Il y est pour compter tous les mouvements de son cœur, pour lui en tenir un compte exact, pour le faire passer de bénédictions en bénédictions, à mesure qu'il le fait passer de souffrance en souffrance, et lui procurer autant de degrés de mérites qu'il lui procure de moments de douleurs. Il y est, dis-je, mais c'est quand on souffre avec patience, quand on sait offrir au Seigneur ce que l'on souffre, quand on est prêt à souffrir tout ce qu'il plaira au Seigneur et aussi longtemps qu'il lui plaira. Si vous saviez profiter de vos premières visites, vous l'éprouveriez vous-même; Dieu vous verrait soumis et vous le verriez libéral, et mesurant ses bontés sur votre patience, il vous affermirait tellement contre les rigueurs de la croix, qu'elle deviendrait pour vous une source de mérites et de gloire : *Cum ipso sum in tribulatione.*

Que serait-ce, si ce Dieu, qui sait tirer la lumière des ténèbres, tirait la douceur même de vos amertumes, et vous faisait trouver ce que vous appelez bonheur et félicité dans ce que vous appelez contre-temps et disgrâces? C'est ce qu'éprouva Abraham. Ce saint patriarche reçoit ordre d'immoler son fils Isaac : quelle épreuve! Déjà il lève le bras, et Dieu, pour dédommager ce père obéissant du fils unique qu'il allait perdre, lui promet une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament. C'est ce qu'éprouva David. Ce prince, comme je le disais tantôt, outragé, insulté, abandonné de ses sujets, trahi par son propre fils, est soumis aussitôt que malheureux : *Si dixerit mihi : non places, præsto sum.* (II *Reg.*, XV.) Dieu n'a qu'à prononcer la parole décisive de mon sort; il n'a qu'à dire : vous ne me plaisez pas, et je suis prêt à descendre du trône où sa providence m'a élevé. Quelle soumission! Mais quelle récompense pour une soumission si prompte et si héroïque! Absalon est défait, les rebelles rentrent dans le devoir, il est lui-même conduit en triomphe à Jérusalem. C'est ce qu'éprouva le saint homme Job. Il avait perdu en même temps ses biens, sa santé, ses enfants. Quelle perte! mais quelle est avantageusement réparée! Dieu bénit sa fin plus que ses commencements, et lui rend le double de tout ce qu'il lui avait enlevé. Pourquoi donc ces défiances injurieuses à un Dieu qui veut que nous nous en rapportions à lui pour tout ce qui nous est nécessaire, ces inutiles et accablantes inquiétudes; je manque de tout, à qui aurais-je recours? Le bras du Seigneur est-il donc raccourci? Ses miséricordes sont-elles épuisées? Ne peut-il pas faire pour vous ce qu'il fit pour Abraham, ce qu'il fit pour David, ce qu'il fit pour Job? Mais quand il n'aurait ni biens, ni bénédictions temporelles à vous accorder, et qu'il vous laisserait dans la disette et la misère où il vous a jeté, n'a-t-il rien de meilleur à vous donner? Les voies de satisfactions et de mérites qu'il vous ouvre, l'image de son Fils qu'il forme dans vous, le trésor de ces miséricordes qu'il met, pour ainsi dire, entre vos mains, un regard de tendresse qu'il vous jette, un mot de consolation qu'il vous dit, son amitié et sa grâce qu'il vous présente, son paradis et son royaume qu'il vous promet; tout cela ne vaut-il pas mieux que tout ce que le monde a de plus grand et de plus avantageux à vous offrir? *Bonus, bonus sermo Domini.* (IV *Reg.*, XX.) Ah! Seigneur, la douce, la consolante parole! Quand vous me dites de souffrir, vous me dites d'acquitter de plus en plus mes dettes, d'augmenter chaque jour ce fonds qui peut seul établir mes espérances, de me rendre toujours plus conforme à celui que vous cherchez dans tout homme que vous voulez sauver; vous me dites de me mettre en état d'attirer sur moi vos complaisances spéciales, de jeter les fondements d'une amitié éternelle entre vous et moi, de m'assurer une des premières, des plus brillantes places auprès de votre trône. Puis-je recevoir avec trop de reconnaissance une si douce, une si consolante parole? *Bonus sermo Domini.*

Ajouterai-je qu'il faut recevoir avec joie une parole si salutaire? Et pourquoi ne l'ajouterai-je pas après saint Jacques lui-même,

qui veut que nous regardions comme le sujet de toute notre joie les diverses afflictions qui nous arrivent : *Omne gaudium existimate, fratres, cum in tentationes varias incideritis.* (*Jac.*, I.) Oui, quand vous verriez votre maison renversée, vos domaines ruinés, vos terres désolées ; quand la fureur d'un ennemi vous enlèverait dans ce fils l'unique appui de votre vieillesse ; quand une mort imprévue vous arracherait cette épouse si tendrement aimée et si digne de l'être ; quand vous seriez vous-même en butte à la médisance et à la calomnie la plus envenimée, chargé de chaînes, ou pour une dette qu'il n'est pas en votre pouvoir d'acquitter, ou pour un crime qui vous serait faussement imputé ; on ne veut pas que vous ne sentiez point ce que des accidents de cette nature ont de fâcheux : c'est être à demi insensé, dit saint Ambroise, que d'être tout à fait insensible ; mais on veut que, vous élevant au-dessus de tous les sentiments de la nature, vous reconnaissiez dans ces accidents même un sujet infini de joie : *Omne gaudium existimate.* La raison en est évidente dans les principes de notre foi. Vous pleurerez, mes chers enfants, disait Jésus-Christ à ses disciples, vous pleurerez, vous gémirez, et le monde se réjouira : mais laissez faire le monde, sa joie ne durera pas toujours, la mort en interrompra le cours. Pendant la vie même, pour quelques moments de plaisirs, combien d'heures de chagrin ? Mais enfin le monde se réjouira et vous pleurerez. Ne vous alarmez pas pour cela, vous avez un Père dans le ciel qui veille à vos intérêts ; il saura mettre vos larmes à profit, et s'il vous partage si mal aujourd'hui, ce n'est que pour vous partager plus avantageusement dans la suite. Aujourd'hui, vous dit-il, je livre le monde à sa joie sur la terre : c'est que ce n'est point à lui que je destine ma joie dans la gloire. Pour vous, à qui cette joie est destinée, je vous livre à votre tristesse, et une tristesse si heureusement changée ne doit-elle pas être la matière et la source d'une joie extrême ? *Omne gaudium existimate.*

Je vous adresse, mes frères, les mêmes paroles. Vous verrez courir les autres à leurs plaisirs, vous entendrez leurs cris d'allégresse ; le son de leurs instruments retentira à vos oreilles ; tout ce que vous avez de voisins prospérera, brillera, éclatera. Laissez-les faire, pour être seul à languir, vous n'en êtes pas pour cela plus malheureux. Une si grande différence de sort en ce monde vous en assure une plus grande dans l'autre. Là ils seront dans la peine et vous dans les délices : quel sujet de joie, si vous compreniez ce que c'est que d'acheter par quelques larmes passagères des délices éternelles ! *Omne gaudium existimate.* Levez donc les yeux au ciel, et à la vue du ciel tout ce que l'adversité peut avoir de plus accablant pour la chair ne servira qu'à redoubler la joie de l'esprit. Levez, dis-je, les yeux au ciel ; car, après tout, quelque patient que l'on soit, la douleur se fait sentir, et ce serait une erreur grossière de s'imaginer que la patience qui peut émousser la douleur lui ôte toute son activité et toute sa pointe ; mais aussi on compte pour rien la douleur la plus aiguë quand on a un Dieu pour auteur, pour témoin, pour récompense de sa douleur. Je souffre, et que ne souffrai-je point, *patior ;* mais je n'en suis pas confondu : *sed non confondor* (*II Tim.*, I) ; parce que je sais quelle est la fidélité de celui sur qui je compte : *Scio cui credidi.* (*Ibid.*) Croix salutaire, douce croix, je vous embrasse comme ma gloire, prêt, s'il le faut, à rendre mes derniers soupirs entre vos bras. Retirez-vous, consolateurs incommodes : a-t-on besoin de consolation quand on a ce qu'on aime ? Pourquoi ces visages abattus, tandis que je triomphe ? Pourquoi ces paroles entrecoupées de sanglots et de soupirs, tandis que j'éclate en des cantiques d'allégresse ? Entrez dans mes sentiments, et sachez que pour être affligé je n'en suis pas accablé : trop heureux de pouvoir me dire que c'est par cette voie que je monte à la gloire ! Venez donc, troupe effrayante d'infirmités et de maladies, bêtes féroces, tyrans cruels, ciel, terre armez-vous contre moi, vous ne m'arracherez pas une plainte. Je pourrais me plaindre, si je ne savais pas ce que j'ai à espérer ; mais je le sais et, dans mon espérance, je n'ai qu'à bénir ce Dieu de bonté qui, pour quelques moments de tribulations, me prépare un poids immense de gloire : *Omne gaudium existimate.*

Sont-ce là les paroles de quelques philosophes païens, dont les sentiments pompeux étaient démentis par leur conduite ? Ne sont-ce pas plutôt les sentiments des saints, dont la conduite avait encore quelque chose de plus généreux que leurs discours et leurs paroles ? Saint Paul se glorifie sous le poids de ses chaînes, montre-t-il moins de courage et de zèle quand il est question de porter sa tête sur un échafaud ? Saint Ignace, martyr, déclare que si les lions veulent l'épargner, il ira lui-même les irriter. Cherche-t-il à les flatter dans la fosse, quand il se voit exposé à leur férocité ? Saint Laurent proteste qu'il court aux brasiers qu'on lui prépare avec plus d'empressement que le voluptueux ne court à une table délicieuse ; comment soutient-il des protestations si héroïques ? Se jouant de ses feux, il semble insulter au tyran et le défier de jamais lasser sa patience. Vos épreuves ne seront pas si rudes : ce n'est ni sur un gril, ni dans une fosse, ni sur un échafaud qu'on vous appelle. Si cependant on vous y appelait, vous ne devriez pas reculer : et vous reculez à l'approche d'une disgrâce, à la seule pensée d'une humiliation, d'un opprobre ! Prétendez-vous donc que le ciel, qui autrefois ne s'achetait que par la tribulation et la croix, s'achète aujourd'hui par la mollesse et le plaisir ? Vous avez beau faire : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (*Act.*, XIV), nous dit le Saint-Esprit ; il faut que nous entrions dans le royaume de Dieu par plusieurs et diverses tribula-

tions. *Oportet*, il le faut. Ce n'est point ici une affaire sur laquelle il y ait à délibérer; c'est une affaire décidée. On ne s'en remet pas à notre choix. Dieu a parlé; c'est à nous à obéir. *Oportet*, il le faut, dans quelque rang, dans quelque état, dans quelque condition que vous soyez. *Oportet*, il le faut, à quelque épreuve, à quelque adversité, à quelque contradiction que vous soyez exposé. *Oportet*, il le faut, quand vous ne sembleriez vivre que pour souffrir, quand vous ne sembleriez mourir chaque jour que pour revivre chaque jour à de nouvelles douleurs. Quand vous ne pourriez ni vivre ni mourir au milieu de vos douleurs, il faudrait encore, non-seulement soutenir vos douleurs, mais vous soutenir vous-même contre elles avec force et courage, si vous voulez entrer dans le royaume de Dieu : *Per multas tribulationes*, etc.

Frappez donc ici-bas, grand Dieu, brûlez, retranchez : pourvu que vous nous pardonniez éternellement, nous n'avons pas autre chose à vous demander : *Hic ure, hic seca, ut in æternum parcas.* Portez, Médecin charitable, la désolation dans nos familles, le trouble dans nos cœurs, le feu des maladies dans nos corps. Nous crierons, nous réclamerons; ne vous laissez pas attendrir : cette compassion nous serait funeste. Faites, au contraire, succéder de nouveaux coups à nos clameurs, et frappez plus fort à mesure que nous crierons plus haut. Mais, tandis que vous étendrez votre main pour nous frapper, ouvrez-la en même temps pour nous gratifier, afin que nous puissions chanter un jour que vous ne nous avez frappés que pour nous sauver : *Hic ure, hic seca, ut in æternum parcas.*

Ce sont les sentiments que je demande pour vous, pauvres affligés. Votre condition, à l'envisager par les yeux de la chair, est à plaindre. Manquer de tout, être souvent réduits à passer les jours entiers sans prendre aucune nourriture, ou, quand vous en prenez, n'avoir que quelques miettes qui vous tombent de la table du riche, comment ne pas être touché de la triste situation où je vous vois? Dans les principes de ma religion, je dois cependant vous porter envie parce que c'est par là qu'on emporte le ciel. Ce sont les sentiments que je demande pour vous, veuves désolées. Vous êtes en proie à la chicane, et, depuis qu'il a plu à la Providence de vous enlever votre appui, il semble que chacun se croit en droit de fondre sur vos biens comme sur un héritage devenu commun. Je n'ai garde cependant de mêler mes larmes aux vôtres, parce que je sais qu'en perdant quelques biens périssables, vous acquérez des droits assurés à des biens immenses et éternels. Ce sont les sentiments que je demande pour vous, grands, que la main de Dieu a humiliés. Le changement de votre fortune me frappe; mais qu'il me frapperait encore plus si je vous voyais, rebelles dans votre abaissement, refuser de mettre aux pieds de Jésus-Christ, avec une égale résignation, et votre grandeur passée et votre humiliation présente. Ce sont les sentiments que je demande pour tous, afin que, nous en rapportant tous, pour notre conduite, au Maître qui nous gouverne, nous nous abandonnions entre ses mains pour tous les événements de la vie, pour tous les changements qu'il lui plaira faire dans nos biens, dans nos emplois, dans nos familles, et que par là nous nous disposions à posséder ce Dieu dont nous aurons adoré généreusement et constamment tous les ordres. Ainsi soit-il.

SERMON XLIII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LE PÉCHÉ D'HABITUDE.

Lazare, veni foras. (*Joan.*, XI.)

Lazare, sortez de votre tombeau.

Les saints Pères ont toujours regardé Lazare comme la figure du pécheur d'habitude, non qu'il fût pécheur lui-même, Jésus-Christ l'aimait, et il montra partout qu'il était digne d'en être aimé; mais parce que parmi tant de morts que Jésus-Christ a ressuscités il n'en est point en qui nous ayons une image plus sensible du triste état où l'habitude jette le pécheur. Jésus-Christ ressuscite la fille du prince de la Synagogue, et il la ressuscite dans le lieu même où elle vient de rendre le dernier soupir : figure de la résurrection du pécheur, mais d'un pécheur, dit saint Augustin, qui n'a pas encore produit son péché au dehors, qui n'a encore péché que par affection et par désir. Aussi, un mot, une parole suffit pour faire lever ce mort: *Tibi dico : surge, et resurrexit.* (*Luc.*, VII.) Jésus-Christ ressuscite le fils de la veuve de Naïm, et le ressuscite lorsqu'on le porte déjà en terre : figure, dit le même Père, de la résurrection d'un pécheur qui, de la pensée et du désir, a passé à l'exécution et à l'œuvre. Il faut quelque chose de plus qu'une parole ; il faut s'approcher de la bierre et la toucher : *Tetigit loculum, et dedit eum matri suæ.* (*Ibid.*) Enfin, Jésus-Christ ressuscite Lazare, et le ressuscite après qu'il a été renfermé dans son tombeau, lorsqu'il commence déjà à tomber dans le triste état qui fait le partage de l'homme mortel : figure, continue saint Augustin, d'un pécheur d'habitude, qui s'est livré au dérèglement de ses passions, qui a vieilli et croupi dans son péché, et qui ne revient guère ni à Dieu ni à lui-même, à moins qu'on n'en vienne à des coups d'éclat, et qu'on ne mette en œuvre des grâces spéciales, des grâces de choix ; à moins que Jésus-Christ ne se trouble, qu'il ne frémisse et ne pleure sur lui : *Infremuit spiritu, turbavit seipsum, et lacrymatus est.* Mais ces grâces de choix, ces coups d'éclat sont-ils dus à un pécheur d'habitude? Son cœur est au comble de sa malice, celui de Dieu est au comble de son indignation : de ces deux cœurs ainsi disposés, qu'en peut-on attendre que l'endurcissement et l'obstination?

Telle est néanmoins la disposition du pécheur à l'égard de Dieu, et de Dieu à l'égard du pécheur; le pécheur souillé et comme

accablé sous le nombre et la multitude de ses péchés, Dieu armé et résolu, ou du moins fondé à ménager ses grâces et ses bienfaits : de sorte qu'une soustraction de grâces étant ordinairement le fruit d'une multitude de péchés, on se trouve entre une soustraction de grâces et une multitude infinie de péchés. Entre une multitude de péchés, c'est par où l'on s'engage dans l'habitude, et ce qui en fait l'horreur et la malice : premier point. Entre une soustraction de grâces, c'est de quoi on est menacé dans l'habitude, et ce qui en fait la peine : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a bien de la différence entre le penchant au péché et l'habitude dans le péché. Le penchant est né dans nous comme sans nous; l'habitude se forme dans nous, mais avec nous et par nous. Le penchant agit sur tous ceux qui se sont trouvés renfermés dans la volonté de notre premier père; l'habitude ne domine que ceux qui s'y sont soumis par leur propre volonté. Le penchant n'est criminel qu'autant qu'il porte au crime, et la résistance même qu'on lui fait devient une source de mérite et de gloire; l'habitude est toujours criminelle, ou en elle-même, parce que ce n'est que par le crime qu'elle se contracte, ou dans ses suites, parce qu'elle est toujours une source féconde et comme nécessaire de crimes. Distinguons donc l'habitude du penchant, afin de ne point chercher mal à propos à nous justifier, et à rejeter sur la Providence, qui a laissé dans nous le penchant pour nous exercer, ce qui est l'effet d'une habitude vicieuse que nous nous sommes formée par notre malice. Par le penchant, il est vrai, je suis porté au péché; mais je ne deviens pécheur que parce que je ménage le penchant; et ce penchant, plus je le ménage, plus je deviens pécheur. Aussi, n'est-ce que par ces malheureux ménagements que l'habitude naît, qu'elle croît, qu'elle s'établit.

L'habitude naît, parce que nous ménageons le penchant particulier qui nous entraîne, les uns à un vice, les autres à un autre. Nous ne résistons pas aux premières sollicitations du penchant : d'abord c'est un péché de lâcheté et de langueur, *erat quidam languens Lazarus;* mais d'une lâcheté et d'une langueur criminelle qui conduit à la mort; parce que si on pèche en ménageant le penchant, c'est qu'on ne le ménage jamais qu'aux dépens de la loi : *Lazarus dormit*, *Lazarus mortuus est.*

L'habitude croît, parce que nous ménageons le penchant qui, comme parle l'Ecriture, nous fait retourner à notre vomissement, en nous faisant revenir à notre premier péché, à ce péché qui nous a d'abord séduits. Nous ne résistons pas aux nouvelles sollicitations du penchant, aux attraits que nous avons goûtés en suivant les premières impressions du penchant; c'est un péché d'attachement et de passion, et l'on fait de ses jours comme autant de jours de crimes et de péchés : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem.*

Enfin, l'habitude s'établit, parce que nous ménageons le penchant qui produit un péché multiplié. Nous ne lui disputons rien de ce qu'il peut souhaiter; nous nous laissons entraîner par l'empire qu'il s'est acquis par ses victoires réitérées. C'est un péché d'entêtement et de fureur, et on se rejette dans une multitude de crimes et de désordres également insupportables et à Dieu et aux hommes : *Jam fetet.* De sorte qu'on se dispose à l'habitude par un péché qui, malgré sa malice, ne laisse pas d'être regardé comme un péché de fragilité et de faiblesse. On s'y engage par un péché avec lequel le cœur se familiarise et qui prend insensiblement le dessus; on s'y affermit par un péché qui, se voyant établi, use de tous ses droits et porte toujours les choses aux dernières extrémités, et par tout cela ensemble on se charge d'un poids de péché qui accable et qui semble mettre hors d'état d'en revenir jamais : *Lapis superpositus erat ei.*

Oui, c'est le penchant, e un penchant ménagé qui, comme une étincelle négligée, donne naissance à cet embrasement terrible qu'excite et que produit l'habitude. Et, quand il ne vous porterait pas d'abord à ces excès, qui naturellement font horreur à une âme qui n'est pas encore livrée et asservie au péché, en ira-t-il moins pour cela à ses fins? Il aura ses objets qu'il se proposera, ses voies pour y atteindre, ses mesures pour vaincre les obstacles, et il ne manquera pas de prétextes pour vous justifier à vous-mêmes les plus honteux excès où il vous aura portés. Tant il importe de s'armer de bonne heure de ce glaive que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; glaive de division et de justice, qui sépare l'homme de l'homme lui-même, et qui tient tellement le vieil homme dans la soumission et la dépendance, que tout s'y règle sur les vues et les mouvements de l'homme nouveau; mais glaive que Jésus-Christ ne met pas seulement en main à ceux qui, étant morts au monde par état, doivent également mourir à eux-mêmes par une entière et totale circoncision d'esprit et de cœur. *Quod vobis dico, omnibus dico* (*Marc.*, XIII), disait le Sauveur lui-même à ses disciples : Ce que je vous dis, je le dis à tous, parce que tous portent dans eux-mêmes cet homme de péché qui est toujours armé contre la loi, et qu'on ne réduit au devoir qu'autant qu'on a soin de lui refuser tout ce qui peut favoriser et entretenir sa révolte; je le dis partout, au milieu du grand monde comme dans la plus sombre retraite, parce que partout on a mille désirs à étouffer, mille mouvements à réprimer, mille saillies à dompter, et plus encore dans le grand monde que dans la retraite, parce que, dans le grand monde, on a plus d'objets qui réveillent les désirs, plus d'occasions, plus d'attraits à suivre ses mouvements et ses saillies; je le dis à tous les âges, parce que tous ont leurs faiblesses et leurs engagements, et plus en quelque manière à un âge tendre, ou du moins à cet âge qui

étant assez mûr pour pécher ne connaît point encore assez la force et l'empire du péché, qu'à un âge avancé qui par une longue expérience a pu se dégoûter du péché, et qui souvent serait même obligé de donner à la raison ce qu'il serait tenté de refuser à la vertu. D'ailleurs, quoiqu'il y ait quelquefois de ces enfants de cent ans qui, sages et réglés dans leurs jeunes années, se sont laissé aveugler par leurs désirs dans un âge avancé, ce n'est cependant guère que dans la jeunesse que se forme la passion, et, comme elle ne se dessaisit presque jamais d'un cœur qu'elle a une fois soumis, s'il la faut toujours craindre c'est surtout, ce semble, lorsqu'elle commence à jeter les fondements de cette malheureuse domination qu'elle doit exercer pour toujours. *Quod vobis dico, omnibus dico.* Glaive que Jésus-Christ vous met en mains, pères et mères, contre tout ce qui peut vous présager dans vos enfants une vie de péché. C'est inutilement qu'on cherche à vous en imposer par les dehors d'une vie réglée, en vous cachant sous de belles apparences un levain de malignité et de crime, vous n'en voyez que trop pour ne pas connaître la nécessité du remède. Allez donc à la source du mal; arrachez, détruisez, dissipez, comme Dieu voulait que le Prophète fît autrefois. Par là vous ferez germer, vous ferez croître, si je puis parler de la sorte, la vertu dans leur jeune cœur : *Quod vobis dico, omnibus dico.*

Mais les uns et les autres languissent, et, au lieu de courir aux armes pour arrêter les premiers progrès d'un ennemi encore faible, on le voit venir sans se mettre en défense. Les enfants, ne prévoyant point assez les suites funestes d'un penchant ménagé, ou trouvant dans les attraits qu'il présente des raisons pour se le justifier, l'écoutent avec complaisance. Les parents, spectateurs oisifs d'un combat où leur secours serait nécessaire, voient succomber d'un œil tranquille ceux qu'ils devraient soutenir, et avancent leur perte en refusant de leur tendre la main : *Erat quidam languens.* De là, dit saint Jacques, ces productions malheureuses de la concupiscence : la mort et le péché. On écoute le serpent, et on mange du fruit défendu; on laisse ses pensées s'égarer partout, on ne se défie point de ses sens, on les croit en état de tout voir, de tout entendre sans danger, et ils portent le poison et la mort dans l'âme : *Et mortuus est.* On n'est pas moins négligent à chercher quelque remède à un mal qui, étant encore tout récent, est par là même moins difficile à guérir. La langueur a jeté dans le péché, la langueur y retient; et, comme si l'on cherchait à se fermer toute voie au retour, on s'interdit tout ce qui pourrait ou désarmer la justice ou fléchir la miséricorde et ramener enfin au devoir. La fuite des occasions, la vigilance sur ses sens, la prière, les bonnes œuvres, les sacrements, sont autant de sources de salut, mais sources qu'on ne connaît point. On est dans un état de péché et de mort; on y croupit, et on porte le péché et la mort dans son cœur sans penser même à revenir ni à la vie ni à la grâce : *Et mortuus est*

Ce n'est point encore là le comble du mal. L'habitude ne se forme guère par un seul péché, ni même par quelques-uns de ces péchés qui, quoique réitérés, semblent moins être, si je puis m'exprimer ainsi, les effets de la liberté que de la force d'une tentation qui presse ou d'une occasion qui entraîne; mais on va d'abîme en abîme, et, après s'être disposé à l'habitude par un péché de langueur, on s'y engage par un péché d'attachement et de passion.

Telle est la malignité de notre cœur; dès qu'il a commencé à suivre son penchant, il le suit à l'aveugle, et d'un péché qu'il trouve conforme à sa pente et à ses inclinations il en fait son péché favori, son péché ordinaire et familier auquel il revient presque chaque jour. Ce sont là les péchés qui serrent nos nœuds et nous tiennent comme asservis à leur empire. Un péché de faiblesse, de surprise, nous le condamnons, nous le détestons sans peine; un péché de passion, nous le flattons, nous craignons d'y toucher, et, comme il est devenu notre péché, nous nous attachons tellement à lui qu'il semble dormir avec nous, selon l'expression de l'Ecriture. Est-il surprenant après cela qu'on croupisse dans son péché? Il n'y avait que quatre jours que Lazare était dans le tombeau : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem.* Depuis quand y est-il ce pécheur passionné? Peut-être depuis vingt, depuis trente années, du moins depuis que la passion s'est emparée de son cœur; et il y est pour augmenter à tout moment cet amas de corruption qu'il a commencé et pour ne plus vivre que d'une vie de péché. David avoue que ses péchés se sont multipliés par-dessus les cheveux de sa tête. C'est dans les sentiments d'un vrai pénitent qui ne croit pas pouvoir assez exagérer son péché; car, après tout, quelque intervalle qu'il y eût entre son péché et sa pénitence, ce ne fut ni un péché continué ni une pénitence différée à l'infini : dans quelques mois on le vit pécheur et pénitent. Chez vous, ce sont péchés sur péchés, pensées sur pensées, désirs sur désirs, actions sur actions, et cela depuis longtemps, depuis que la passion a pris le dessus, depuis qu'elle a commencé à dominer. Quelle vie et quelles années! *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem.*

On va plus loin; et comme un cœur gâté ne sait plus se borner, on pèche sans ménagement, sans égard, sans rien écouter de ce qu'on peut devoir ou à la gloire de son nom, ou aux bienséances de son état, ou aux intérêts de sa famille, ou au jugement du public. C'est ainsi qu'on s'affermit dans l'habitude et qu'on répand partout une odeur de péché et de mort : *jam fetet.* Et c'est là aussi ce que j'appelle péché d'entêtement et de fureur, mais péché qui suit comme nécessairement tout péché d'attachement et de passion : *Jam fetet*

Représentez donc tout ce qu'il vous plaira à un pécheur de cette nature, les suites ter-

ribles que ses désordres peuvent avoir ou pour lui, ou pour les autres, les leçons d'iniquité et de malice qu'en tirent ceux qui ont les yeux sur lui, l'indignation et l'horreur qu'en conçoit toute une ville, vous ne le guérirez pas : le fond est gâté, et il n'en sortira qu'iniquité, que malice. Prenez-le par les devoirs de sa charge, s'il est magistrat; par la sainteté de ses promesses, s'il est engagé dans les liens sacrés du mariage; par la sublimité de son emploi, s'il est élevé au redoutable ministère des autels: la charge, les promesses, l'emploi, tout sera oublié, tout sera sacrifié à la passion. Que Dieu lui-même entreprenne de couper la source du mal en vous enlevant la personne que vous aimiez criminellement; à peine l'aurez-vous perdue que vous porterez vos vues ailleurs, et si vous changez d'objet, vous ne changerez pas pour cela de conduite. Qu'il vous rejette dans cette médiocrité de fortune d'où vous avaient tiré vos concussions et vos injustices passées, le jour même de votre chute vous verra former de nouveaux projets pour regagner, par vos anciennes voies, ce que vous croirez avoir perdu par la malignité d'autrui. Qu'il vous fasse succomber sous l'infidélité du complice de vos usures, au lieu de comprendre par de tels revers ce que Dieu prétendait que vous comprissiez, que le crime, qui est l'âme d'une société, en est pareillement la ruine, vous vous jetterez dans de nouvelles liaisons aussi injustes, aussi criminelles que les premières. Je ne crois pas exagérer, puisque nous ne voyons que trop parmi nous ce qu'on vit autrefois avec tant d'amertume dans Israël, de ces jeunes libertins qui, ayant perdu tout sentiment de pudeur et de vertu, ne rougissent, pour ainsi dire, que de rougir du vice de ces vieillards insensés, qui, à demi morts, conservent encore toute cette vivacité qui les attacha d'abord à l'objet qu'ils ont adoré; de ces juges iniques qui, s'étant élevés par le fruit de leurs rapines, se soutiennent par un trafic criminel de la justice et des droits d'autrui; de ces pères et de ces mères dénaturés, qui, n'ayant connu d'autres sentiers que ceux du crime, n'en ouvrent point d'autres à leur postérité; de ces pécheurs de toute condition, de tout sexe, qui répandent le scandale partout, qui le portent dans toutes nos assemblées, et pèchent avec autant de hardiesse et de témérité que si c'était une gloire parmi nous d'être pécheur.

Et quand même ils se cacheraient aux hommes, en seraient-ils moins pour cela, devant Dieu, dans la triste situation où était ce peuple pécheur qu'Isaïe nous représente comme blessé de toute part et couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête? Ils ont secoué le joug de l'obéissance, ils ont tourné le dos au Seigneur; que peut-il trouver dans eux qui ne soit pour lui un objet d'horreur? Mais ce ne serait pas à leur gré pécher avec assez de malice que de pécher devant le Seigneur seul. C'est en notre présence qu'ils veulent pécher, afin de se procurer tout à la fois le triste plaisir d'insulter à Dieu et de nous scandaliser, et qu'étant un objet d'horreur aux yeux de Dieu, ils nous soient à nous-mêmes une odeur de mort pour la mort, comme parle l'Apôtre, et nous entraînent, s'ils le peuvent, après eux dans leurs voies d'iniquité et de mort.

Et cette multitude de péchés, que peut-elle produire qu'un poids monstrueux qui accable le pécheur? *Lapis superpositus erat ei.* Poids de péché dont il s'est chargé, et qu'il désespère presque de pouvoir jamais secouer. On présume quand on pèche, et on désespère quand on a péché. Ce Dieu, qu'on s'était fait si indulgent et si bon, on se le fait sévère jusqu'à l'excès; à peine ose-t-on se tourner vers lui, comme s'il n'avait plus ni grâce, ni pardon à accorder. D'ailleurs la nature est saisie d'horreur à la vue de tout ce qu'il y aurait de démarches à faire pour rentrer dans le devoir; tant de voies de sévérité et de rigueur qu'il faudrait prendre, tant de mystères d'iniquité qu'il faudrait développer, tant d'engagements et de liaisons qu'il faudrait rompre : tout cela effraye; et si, de temps en temps, on a quelques pensées de conversion, ce sont des pensées qu'on étouffe aussitôt, parce qu'elles sont incommodes et qu'elles dérangent le plan doux et agréable qu'on s'est formé. Souvent même ces sortes de pensées deviennent comme une occasion de péché. On se sent pressé de retourner à Dieu, et, comme si c'était là un de ces pieux mouvements d'un cœur qui n'est pas encore tout à fait gâté, on continue à pécher, comptant que ce cœur se conservera toujours dans ses premiers sentiments, et qu'au bout il se dégoûtera et de son péché et de ce qui l'attache au péché : *Lapis superpositus erat ei.* Poids de péché qui entraîne comme nécessairement au péché. En matière de péché, comme en matière de vertu, on se fait un plan de vie qu'on observe comme sans réflexion, et s'il en est qui font le bien presque sans y penser, parce qu'ils s'y sont formés depuis longtemps, de même, quand on s'est formé à une vie de péché, on la suit comme de son propre mouvement, parce qu'on s'en est fait une malheureuse et criminelle occupation. De sorte que, dès que vous vous êtes engagé dans l'habitude, vous portez au milieu de vous une source, sinon nécessaire, du moins infaillible de péchés. Ajoutez à cela la faiblesse où se trouve une âme accoutumée à n'écouter que ce qui flatte. Quoique nous soyons ainsi faits, que tout ce qui repaît la sensualité nous plaise, la résistance cependant tient le cœur dans le devoir; elle l'affermit contre l'attrait, et si elle ne peut pas l'empêcher de le sentir, elle le forme au combat et le durcit, pour ainsi dire, contre les différentes attaques du péché. Le consentement, au contraire, et un consentement réitéré énerve le cœur, l'amollit et l'accoutume à recevoir le joug sans combat, sans penser même souvent à se mettre en état de défense : *Lapis superpositus erat ei.* Poids de péché, qui attire un poids de malédiction, qui confirme et qui endurcit dans le péché; poids de malédic-

tion que s'attire presque tout pécheur qui se livre au déréglement de ses désirs. Il se fait un cœur que le Seigneur appelle un cœur de pierre, un cœur que rien n'ébranle, que rien ne touche. Lazare, étendu dans le tombeau et privé de l'usage de tous ses sens, n'est guère moins insensible à toutes les impressions étrangères que le sont ces cœurs gâtés aux impressions de la grâce. C'est pour eux une voix qui frappe inutilement l'air; c'est une parole qui retourne toujours vide à son principe, un trait qui est comme repoussé contre la main qui le porte : *Lapis superpositus erat ei.* Que serait-ce si le cœur, aussi insensible que la pierre, ne trouvait que de l'insensibilité dans le cœur de Dieu? C'est à quoi tout pécheur d'habitude devrait s'attendre si, en cela, on lui rendait justice.

Dieu ne laisse pas cependant de lui donner chaque jour de nouvelles marques de sa bonté ; mais quelle impression font-elles sur son esprit et sur son cœur? Pour un Lazare qui, après plusieurs coups redoublés, se réveille et revient de son assoupissement, combien de Jonas qui, parmi les horreurs de la plus violente tempête, qui, tandis que le ciel et la mer semblent se réunir contre eux, dorment tranquillement dans le sein du péché? *Dormiebat sopore gravi.* (*Jon.*, I.) Qu'on les attaque par tous les endroits qui peuvent porter la crainte et la terreur, par la sévérité des jugements du Seigneur, la rigueur de ses vengeances, l'éternité de ses peines; qu'on tâche de relever leurs espérances en leur rappelant le souvenir de cette charité paternelle qui ne rejette aucun pécheur, ces richesses immenses, qui font la récompense du juste; que Dieu redouble ses cris et sa voix; qu'il entre à main armée comme il entra dans le temple, ou les larmes aux yeux comme il entra dans Jérusalem. *Dormiebat sopore gravi :* c'est un sommeil profond, un sommeil léthargique, mais criminel, parce qu'il est volontaire, et qui n'assoupit l'âme, que pour la durcir toujours plus contre tous les traits de la bonté et de la miséricorde divine : *Lapis superpositus erat ei.*

Triste et humiliant état! Tel est cependant celui du pécheur d'habitude. Comment donc, âme chrétienne, vous, que votre Dieu avait épousée dans sa foi; vous, que votre Dieu avait prévenue de ses précieuses bénédictions; vous, avec qui il avait résolu de partager les délices de son éternité, comment l'avez-vous tellement obligé de rompre avec vous, qu'il ne vous regarde presque plus, que comme il regardait l'ingrate et l'infidèle Jérusalem, que comme une délaissée dont il abandonnerait tout à fait le soin pour la livrer à la fureur de ses ennemis, s'il écoutait sa justice plutôt que ses bontés? C'est que vous vous êtes livrée au péché : mais à quel péché, âme criminelle? A un péché insupportable aux yeux de Dieu, criant aux yeux des hommes, et comme infini dans son nombre et dans sa durée : *Peccatum peccavit Jerusalem.* (*Thren.*, I.) Si du moins vous saviez rentrer dans votre cœur et vous confondre, la confusion vous ramènerait peut-être aux sentiments de componction et de douleur que demande votre péché : mais vous savez pécher, et vous ne savez pas rougir de votre péché : *Abominationem fecerunt, et erubescere nescierunt.* (*Jer.*, VI.) Pourrez-vous néanmoins, sans rougir, comparer ce que vous êtes, avec ce que vous avez été? Régénérée autrefois dans le sang d'un Dieu, initiée à ses mystères, appelée en participation de son héritage et de ses biens, aujourd'hui souillée de mille péchés, dépouillée de tous les dons de la grâce, exposée à tout ce qu'un Dieu a de terrible dans les trésors de ses vengeances. Quel sujet de confusion, si vous le sentez? Mais quel plus grand sujet de confusion, si vous ne le sentez pas? Ne pas comprendre l'horreur de son état, quand on est dans un état de corruption et de mort, est-il rien qui doive plus humilier un homme qui a encore quelque sentiment de droiture et de raison? Disons-le; est-il rien qui conduise plus sûrement à la réprobation? C'est à quoi doit s'attendre tout pécheur d'habitude, à moins que Dieu ne fasse en sa faveur de ces prodiges de miséricorde, qu'on voit quelquefois, mais qu'on voit rarement, et qui ne doivent point rassurer le pécheur que j'attaque. Il s'engage dans une multitude de péchés en s'engageant dans l'habitude : c'est ce qui en fait la malice; et cette multitude de péchés le menace d'une soustraction de grâces: c'est ce qui en fait la peine.

SECONDE PARTIE.

Lazare enseveli et renfermé depuis quatre jours dans son tombeau, étant la figure de l'état pitoyable où se trouve le pécheur d'habitude, il semble aussi que les bontés singulières qu'on a pour lui devraient être au pécheur une figure, ou plutôt un gage assuré de celles qu'on lui prépare. Mais le rapport n'est pas égal en toutes choses, et les mêmes raisons qui parlent en faveur de Lazare, ne parlent pas en faveur du pécheur. Le Sauveur ressuscite Lazare, mais c'est parce que Lazare est son ami : *Amicus noster;* C'est parce qu'il s'y voit comme forcé par les pleurs et les larmes des deux sœurs de Lazare, qu'il aime autant que leur frère : *Diligebat Jesus Martham et sororem ejus;* c'est parce qu'il s'agit de la gloire de son nom, et d'établir sa divinité autant parmi ses disciples que parmi les Juifs: *Lazarus mortuus est, et gaudeo propter vos, ut credatis.* Dans le pécheur d'habitude nulle de ces raisons, qui puisse gagner le cœur du Seigneur. Dans lui-même c'est un ennemi déclaré de Jésus-Christ, qui a fatigué sa patience et comme épuisé ses miséricordes; dans les étrangers c'est une intercession, ou qu'il ne cherche pas, tant il oublie ses intérêts, ou qu'il rend inutile, tant il est attaché à ses anciens désordres; dans Jésus-Christ c'est une justice qui veut être vengée, et qui, dans sa vengeance trouve la gloire de son nom. Ce n'est donc pas sur les bontés qu'on a pour Lazare que doit se rassurer le pécheur. Ces bontés elles-mêmes doivent le faire trembler, parce qu'elles sem-

blent lui dire que, n'ayant rien de ce qui les a méritées à Lazare, il n'a rien qui puisse les lui faire espérer.

Lazare est ami de Jésus-Christ, *amicus noster;* ami de confiance, ami de cœur, ami que le Sauveur a toujours trouvé attaché à ses intérêts, toujours prêt à se déclarer en sa faveur, chez qui il allait se délasser de ses travaux et de ses courses apostoliques, chez qui il recevait tout ce qu'on lui refusait si criminellement ailleurs. Est-il surprenant après cela qu'il fasse éclater en sa faveur et sa puissance et sa bonté? Jésus aime Lazare, et Lazare mérite d'être aimé: *amicus noster*, Le pécheur d'habitude est ennemi de Jésus-Christ et mérite d'en être haï. Une inimitié déclarée fut-elle jamais une source de grâce, une voie à la réconciliation et à la paix? Dans un Etat on poursuivra un rebelle sans ménagement; David, le plus doux de tous les princes, ira rechercher une désobéissance qui semble tourner à son avantage; Dieu lui-même, par la faute d'un seul homme, accablera tout le genre humain de calamités et de misères, et il ménagera un pécheur invétéré, un pécheur attaché et dévoué à son péché? Il le visitera dans ses miséricordes singulières, que le juste lui-même ose à peine se promettre? Que pourrions-nous penser d'une sagesse qui, disposant de tout avec poids et mesure, semblerait si mal disposer de ses dons en les répandant sur un sujet si indigne? Que pourrions-nous penser d'une justice qui aurait si peu d'égard à ses droits, et qui penserait plus à gratifier un ingrat qu'à lui faire porter la peine qu'il mérite? Que pourrions-nous penser d'une miséricorde qui se communiquerait ainsi sans distinction, et semblerait, si je l'ose dire, animer la malice du pécheur en flattant ses espérances? Non point que Dieu, en jetant des yeux de compassion sur les plus grands pécheurs, fasse jamais rien qui ne soit digne de sa sagesse, rien qui ne soit digne de sa justice, rien qui ne soit digne de sa miséricorde. Peut-être même qu'à en juger par les idées que nous avons communément des choses, ferait-il plus éclater ses attributs différents en usant de douceur, qu'en employant la sévérité. Jamais la sagesse ne brille mieux qu'en trouvant le secret de vaincre les plus grands obstacles. Jamais on ne paraît plus juste qu'en ménageant en même temps ses intérêts et ceux d'autrui. Jamais la miséricorde ne se fait mieux sentir que quand elle va chercher les plus grands pécheurs. Cependant je soutiens que, quoique Dieu agisse toujours en Dieu, quelque conduite qu'il tienne, ses intérêts semblent néanmoins exiger qu'à l'égard de ces vieux pécheurs, il s'en tienne à une conduite de sévérité et de rigueur. Il aura été outragé, insulté, et au lieu de prendre les armes en main, il dissimulera, il se taira, il bénira même ceux qui le maudissent? Qu'en concluraient tant de pécheurs, qui voudraient pouvoir pécher impunément? Qu'on peut insulter hardiment un Dieu qui craint si fort de châtier; que s'il menace, c'est plus pour faire valoir sa puissance que pour la faire sentir; en un mot, que si on l'irrite en péchant, on n'épuise point ses miséricordes, puisque, malgré une multitude de péchés, on peut toujours se promettre une multitude de grâces. Dans des ménagements de cette nature, y trouverions-nous ce Dieu qui veut qu'on espère, mais non pas qu'on présume, qui fait souvent grâce, qui souvent aussi se fait justice, et qui, ne voyant rien dans le pécheur qui ne lui demande vengeance, n'y voit rien aussi qui ne l'engage à se venger? S'il n'avait que quelques péchés à vous reprocher, il ne serait, pour user de ses propres termes, que médiocrement irrité: *Iratus sum parum* (*Zach.*, I); mais vous ajoutez péchés sur péchés: ces péchés l'irritent jusqu'à la fureur, jusqu'à lui faire oublier ses miséricordes et ses bontés.

Ce n'est point, comme voudraient nous le persuader je ne sais quels distributeurs avares des dons de Dieu, qu'il oublie tellement ses bontés qu'il n'ait plus sur vous aucune pensée de salut et de paix. Quelque animé qu'il soit contre le pécheur, il l'invite néanmoins à le chercher, s'il veut vivre de cette vie qui fait la vie de l'homme chrétien: *Quærite me, et vivetis* (*Amos*, V); et dès qu'il invite le pécheur à le chercher, il en veut être trouvé. Mais c'est là une volonté qui n'est point due au pécheur; que le pécheur ne sait pas soutenir par sa componction, et qu'il rend presque toujours stérile et infructueuse. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ aime Lazare, et son amitié l'engage à opérer un prodige de puissance et de bonté, que son indignation et sa colère doivent arrêter à l'égard du pécheur.

D'ailleurs l'amour de Jésus-Christ est attaqué par des endroits trop sensibles pour ne pas se rendre. Il a aimé le frère, et il aime également les sœurs: *Diligebat Jesus Martham et sororem ejus;* et les aimant, comme il le fait, peut-il, sans être touché, les voir fondre en larmes, gémir et soupirer à ses pieds? Peut-il tenir contre tout ce qu'elles lui donnent de marques et de soumission à ses ordres, et de confiance en son pouvoir et en ses bontés? Il sait ce qu'il veut faire en leur faveur, mais il veut qu'il paraisse que c'est par un effet de l'amitié qu'il a toujours eue pour elles et pour leur frère qu'il le fait. Vous diriez d'abord qu'il n'a rien à leur accorder, tant il paraît indifférent et à leur affliction et à leur demande. On l'avertit de leur part que celui qu'il aime est malade, et il reste encore deux jours dans le lieu même où il reçoit cet avis. Cependant Lazare meurt; il le sait, et ce n'est que quatre jours après sa mort qu'il se rend à Béthanie. Y étant arrivé, s'il parle de résurrection, ce n'est, ce semble, que d'une résurrection éloignée, et qu'il ne faut attendre qu'à la fin des siècles. Mais enfin les cris redoublés des deux sœurs affligées, le langage secret de leur cœur, qui, sans s'expliquer, fait assez connaître ce qu'elles souhaitent, cette autorité souveraine qu'elles

n'attribuent à Jésus-Christ que pour lui dire qu'il ne lui en coûtera pas plus de ressusciter un mort que d'éclairer un aveugle-né : tout cela réveillant, pour ainsi dire, son amour, l'oblige à demander où on a mis le mort, à s'approcher de son tombeau, et à montrer enfin que quand il aime, il ne ménage ni sa puissance ni ses bontés : *Diligebat Jesus Martham et sororem ejus.*

Remarquez qu'en ceci Lazare ne contribue en rien à sa résurrection, et que si elle est l'effet de l'amour de Jésus-Christ et pour lui et pour ses sœurs, par lui-même et dans l'état où il se trouve, il n'y a d'autre part que celle d'un homme qui reçoit, et qui se voit gratifié, sans qu'il ait pu demander, ni pensé même à demander ce qu'on lui accorde. Il n'en est pas de même du pécheur. Les premières pensées de conversion sont de purs effets de la bonté divine, il est vrai; elles entrent dans nous comme malgré nous, ou du moins sans nous, et sans que nous puissions les mériter ; mais c'est à nous à les soutenir, et, quelque pressantes qu'elles soient, jamais elles n'opéreront que par nous et avec nous. Or, comment les reçoit un homme attaché à son péché ? Il a étouffé tout ce qui aurait pu le retenir; il étouffe également tout ce qui pourrait le relever. Si, frappé de l'horreur de sa conduite passée, il savait mettre quelque fin à son péché, se retrancher toutes les occasions de pécher, entrer dans ces voies qui disposent insensiblement à l'expiation du péché, quand son retour ne serait pas d'abord parfait, il serait au moins une préparation de cœur qui nous enhardirait à représenter sa misère au Seigneur; mais il tient ferme dans ses premiers désordres, sans penser ni à lever les yeux au ciel, ni à se faire aucun ami qui les y lève pour lui. De quel poids peuvent être tous les gémissements de l'Eglise, toutes les prières des saints, tous les vœux de tant d'âmes zélées qui s'intéressent pour le salut de leurs frères pécheurs? Quand Dieu les écouterait, voudraient-ils eux-mêmes écouter Dieu? Ils se sont livrés au péché ; penser à les en tirer, c'est vouloir les arracher à ce qu'ils sont résolus de ne jamais quitter. Laissez-moi donc faire, semble dire le Seigneur, comme il le disait à Moïse par rapport à son peuple, qui venait de tomber dans l'idolâtrie : *Dimitte me, ut irascatur, furor meus* (*Exod.*, XXXII) ; ne venez plus chercher à lier les mains à ma justice ; il est temps qu'elle éclate et que la miséricorde lui laisse enfin exercer ses droits.

Mais, Seigneur, vous aimez pourtant encore ce pécheur ; et pouvez-vous l'aimer sans être touché du triste état où il se trouve? *Domine, quem amas, infirmatur.* Oui, je l'ai aimé, puisque je ne l'ai pas perdu après ses premiers péchés ; puisque je l'ai attendu après tant de péchés. J'ai même encore pour lui quelque espèce d'amour, puisque, malgré tous ses péchés, je ne laisse pas de le prévenir et de le chercher; mais avec quel succès? Mes bontés ne servent qu'à l'enhardir à pécher. M'exposerai-je toujours aux mépris d'un obstiné, qui daigne à peine m'écouter, ou qui ne m'écoute que pour me rebuter? Il se croirait en droit de m'insulter, si je ne lui faisais enfin porter la peine et de son endurcissement et de son péché : *Dimitte me.* Vous ne voulez pas néanmoins, Seigneur, qu'il périsse. Il périra cependant, non point par ma faute, mais par la sienne. Je l'ai appelé, et il n'a pas répondu ; je l'appellerai, et il ne répondra pas. N'est-ce point qu'il attend que je l'arrache malgré lui à l'objet de sa passion? Qu'il rentre dans son devoir; et il sentira que je suis un Dieu bon. Qu'il s'obstine, et il sentira que je suis un Dieu juste, et qui, ne voulant pas la mort du pécheur, en laisse néanmoins mourir plusieurs dans leur péché : *Dimitte me, ut irascatur furor meus.*

C'est donc par l'effet d'une amitié singulière pour Lazare que Jésus-Christ le tire du tombeau; c'est par l'effet d'une amitié singulière pour Marthe et Madeleine ; c'est par égard pour une maison qu'il a toujours regardée comme la sienne, où, malgré toute la fureur des Juifs, on se faisait un plaisir et un honneur de le recevoir, où l'on s'empressait à l'envi de lui donner toutes les marques et d'attachement et de vénération qui étaient dues à sa personne sacrée.

Dans vous ce n'est rien de tout cela; et quelque chers que puissent être à Jésus-Christ ceux qui lui demandent grâce pour vous, ce n'est que dans les mérites de Jésus-Christ même qu'ils peuvent chercher des motifs de miséricorde; dans vous ils n'y trouvent que des motifs d'indignation et de colère. Ne vous rassurez donc point sur les traits d'une miséricorde singulière, dont vous vous rendez tous les jours plus indigne : Dieu les accorde quelquefois aux prières d'une âme sainte ; souvent aussi il les refuse. Quelque résistance qu'il parût d'abord opposer à celle de Moïse, il ne laissa pas de s'y rendre. Je le sais ; mais c'est parce que Moïse eut soin de le prendre par ses propres intérêts, et de lui montrer le tort que pourrait faire à sa gloire la ruine d'un peuple qu'il avait tiré par tant de prodiges de la servitude d'Egypte. Si par rapport à vous nous pouvions prendre Jésus-Christ par ses propres intérêts, vous pourriez espérer; mais qu'avons-nous à produire à Jésus-Christ en votre faveur, tandis que nous savons que son sang, que ses plaies lui demandent vengeance contre vous, et qu'il ne peut guère la leur refuser, sans blesser leurs droits et leurs intérêts? Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ veut rétablir sa gloire parmi les Juifs, et si c'est là le dernier motif qui l'engage à rendre la vie à Lazare, c'est un motif qu'il n'écoutera jamais, ou qu'il ne sera jamais obligé d'écouter, quand il s'agira de vous rendre à vous-même son amitié et sa grâce.

Lazare est donc mort, mille personnes accourues de Jérusalem en font foi ; ses sœurs elles-mêmes, qui souhaitent avec tant d'ardeur qu'on leur rende ce cher frère, souhaiteraient, à en juger par leurs paroles, qu'on le leur rendît sans ouvrir un tombeau,

d'où il doit nécessairement sortir une odeur insupportable, parce que, disent-elles, il y est renfermé depuis quatre jours. Que pourront penser les scribes et les pharisiens? que pourront penser les disciples eux-mêmes, quand, sous leurs yeux et par la vertu d'une parole que proférera Jésus-Christ, ils verront sortir le mort de son tombeau? quand ils le verront manger avec eux, aller et revenir sur ses pas, et donner tant de signes de vie, qu'il y aurait moins d'imprudence à nier sa mort que sa résurrection?

Jésus-Christ avait donc raison de se réjouir de cette mort, parce qu'elle lui donnait lieu de fortifier les siens dans leur foi, de confondre ses ennemis dans leur incrédulité, et de nous apprendre à nous-mêmes ce que nous devions croire et penser de lui : *Gaudeo propter vos, ut credatis.* Mais quand il vous laissera courir dans cette voie large qui conduit au précipice, en aurons-nous pour cela moins d'idée de sa puissance et de sa bonté? Moïse voulant désarmer Dieu lui représentait le tort que pourrait faire à sa gloire la perte d'un peuple qu'il ne semblerait avoir tiré de la servitude que pour le faire périr dans le désert. Il semble, en effet, qu'il y aurait eu je ne sais quelle inconséquence à perdre tout un peuple qu'on avait sauvé par tant de prodiges. Mais parmi tant d'hommes qu'on sauve, en perdre un qui s'obstine dans sa malice, y a-t-il rien en cela qui puisse blesser la gloire d'un Dieu Sauveur? La bonté de son cœur lui fait désirer votre salut, et l'engage à ne vous rien refuser de ce qui peut vous sauver. Nous ne croirons cependant jamais qu'il soit obligé de venir à vous comme à Lazare, avec cette voix forte qui ébranle comme nécessairement, ni avec ces larmes de tendresse qui touchent les cœurs les plus endurcis. Nous savons qu'indépendamment de ces voies extraordinaires, vous en avez assez pour revenir à votre Dieu; c'est ce que justifie la conduite de Jésus-Christ dans notre esprit. Mettez à profit ce que vous recevez; c'est ce qu'attend Jésus-Christ, et ce qui l'engagera à multiplier ses dons et à ajouter bénédictions sur bénédictions.

Je le veux néanmoins : vous verrez briller à vos yeux la gloire de Dieu, ou du moins ce qui peut l'établir dans un cœur docile; Jésus-Christ se rendra auprès de vous d'une manière singulière; il gémira, il se troublera sur le danger de votre état, il vous commandera avec empire de sortir de votre tombeau, il ordonnera à ses ministres de vous délier : *Videbis gloriam Dei.* Dieu en sera-t-il glorifié pour cela? Obéirez-vous avec Lazare ou avec la Synagogue infidèle? ne vous ferez-vous point des bontés mêmes de notre Dieu une nouvelle matière d'obstination et de péché? Tout le peuple court à Jésus-Christ, depuis qu'il a ressuscité ce mort; ne serait-il pas naturel que les prêtres et les princes de la loi, convaincus de la vérité de cette résurrection, y courussent eux-mêmes? Quelque accoutumés qu'ils soient à critiquer les prodiges du Sauveur, ils ne trouvent rien dans celui-ci sur quoi ils puissent exercer leur critique; mais ils se sont faits une malheureuse habitude de ne rien souffrir de ce qui peut tourner à la gloire de Jésus-Christ. Lazare vivant la révèle trop; il faut donc s'en défaire, et ôter au monde un témoin qui n'a qu'à se montrer pour attirer toute la Judée aux pieds de celui à qui la mort elle-même est forcée d'obéir : *Cogitaverunt, ut et Lazarum interficerent.* Pensée extravagante, dit saint Augustin! comme si, en ôtant la vie à Lazare, ils avaient lié les mains à Jésus-Christ, et qu'il lui en eût plus coûté de triompher d'une mort violente que d'une mort naturelle? C'est cependant à quoi pense la Synagogue, au lieu de penser à reconnaître dans un si grand prodige celui que le ciel lui a envoyé. N'est-ce point à quoi iront aboutir tous les soins que Dieu peut prendre pour vous ramener? A vous irriter du zèle des pasteurs, à rejeter avec mépris toutes leurs sollicitations, à vous plaindre de Dieu lui-même de ce qu'il vient vous troubler par ses avis importuns, et chercher à vous arracher, comme malgré vous, un consentement que vous avez résolu de lui refuser?

Que deviendra donc, Seigneur, votre ouvrage? Soit que nous péchions, soit que nous ne péchions pas, nous sommes à vous. Et comment sentirons-nous que nous sommes à vous, si vous, qui savez comment il faut parler à un cœur, quand vous voulez le ramener, vous ne parlez pas au nôtre de cette voix forte qui oblige la mort elle-même à rendre ses dépouilles? Nous sommes l'ouvrage de Dieu, il est vrai; mais que trouve-t-il dans vous de ce qu'il y a mis? Nulle maxime de probité, nul principe de religion, un esprit insensible à toutes les choses de Dieu, une âme ensevelie dans la chair et ne se repaissant que de ce qui flatte la chair. Est-ce là ce que Dieu a mis dans vous? C'est ce que vous y avez mis par votre malice. Vous avez défiguré et détruit son ouvrage. Que voit-il donc dans vous qui puisse le faire souvenir qu'il est à vous et que vous êtes à lui? Il aurait donc droit de vous abandonner entièrement et de vous traiter à peu près comme ces malheureuses victimes de sa colère, qui n'ont plus ni grâce, ni rédemption à attendre de lui.

Admirez néanmoins en ceci ses miséricordes. Il a encore des bénédictions pour vous. J'en appelle à votre propre témoignage. N'est-il pas vrai que mille fois vous vous êtes lassés de courir dans les voies de l'iniquité; que mille fois il s'est présenté à vous tant de réflexions différentes sur l'indignité de votre conduite, qu'à peine pouviez-vous vous souffrir vous-même? N'est-il pas vrai que vous avez tremblé mille fois sur les dangers de votre état, sur cette sentence terrible qui doit décider de votre sort éternel? Et quand même vous en seriez venus jusqu'à gagner sur vous de ne rien croire, n'est-il pas vrai que vous n'avez jamais pu en venir jusqu'à ne douter de rien? et ne pouvant pas vous empêcher pour le moins de douter, quelle inquiétude dans un esprit qui a encore quelque étincelle de raison? Il y a un

jugement, il y a un enfer, il y a une éternité; c'est ce que nous savons par la foi, et de quoi nous sommes assurés, nous qui croyons; dans vous, qui doutez, ce n'est qu'un peut-être. Mais ce peut-être lui-même, dans une affaire si sérieuse, si importante, ne doit-il pas être une source de troubles, et par conséquent une source de salut, si vous en savez profiter? Dieu n'a donc point encore oublié ses anciennes miséricordes sur vous, puisqu'il vous trouble, et qu'en vous troublant, il veut vous engager à venir chercher dans son sein la consolation et la paix. Elevez donc la voix du milieu de ce trouble, et exposez à Jésus-Christ votre misère : *Veni et vide.* Vous voyez, Seigneur, où m'ont réduit mes désordres : à n'avoir aucun sentiment de piété et de religion, presque aucun sentiment digne d'un homme qui se pique de discernement et de raison. Vous donc, devant qui se dissipent les plus épaisses ténèbres, faites tomber ce bandeau qui m'aveugle autant sur ce que je suis que sur ce que je vous dois, afin que vous connaissant moi-même, je me tire d'un état si indigne de vous et de moi.

Une prière de cette nature touchera le cœur de Dieu. J'ose dire qu'il est déjà touché, puisque c'est lui-même qui vous invite à prier, et qu'une invitation de cette nature suppose qu'il est résolu de vous écouter. L'affaire est de l'écouter lui-même. *Lazare, veni foras;* sortez donc de ce tombeau d'iniquité où vous croupissez depuis si longtemps; c'est un Dieu qui vous l'ordonne, et qui en vous l'ordonnant se charge lui-même de vous tendre la main et de vous soutenir : il n'est question que de vouloir. Et pourquoi ne voudriez-vous pas? Les passions se soulèveront. Ne serait-il pas bientôt temps de les réduire au devoir? Vos compagnons de débauche se déchaîneront. Peut-être leur servirez-vous de modèle? Mais quand cela n'arriverait point, de peur de leur déplaire, risquerez-vous votre éternité? L'embarras d'une revue exacte, l'humiliation d'un aveu humiliant, un genre de vie nouveau et inconnu : quelle peine! Mais cette peine doit faire comme la première expiation de votre péché. Vous avez voulu en goûter la douceur, il est juste que vous en goûtiez l'amertume. Pourquoi ne voudriez-vous pas? L'Eglise gémit depuis si longtemps sur vos désordres; depuis si longtemps elle conjure son divin Epoux de lui rendre une âme qui, malgré tous ses déréglements, ne laisse pas d'occuper ses soins, parce qu'elle lui appartient, et d'exciter ses frayeurs, parce qu'elle craint qu'elle ne lui soit enlevée. Quand donnerez-vous quelque consolation à cette mère affligée? Quand pourra-t-elle se vanter de vous avoir doublement engendré en Jésus-Christ; dans votre baptême par la main de ses ministres, dans votre pénitence par l'ardeur des prières qu'elle fait tous les jours pour vous? Pourquoi ne voudriez-vous pas? Jésus-Christ vous ouvre encore son sein, il vous offre encore son pouvoir et sa grâce, et vous déclare que, si vous le voulez, votre infirmité, qui est mortelle, n'est pas cependant à la mort, à cette mort qui fait le partage du réprouvé Quel motif de confiance! Quel engagement à vous jeter entre les bras d'un Dieu qui lui-même prend soin de diminuer le danger de votre mal, afin de relever vos espérances! Pourquoi ne voudriez-vous pas? Il s'agit de ce que vous avez de plus précieux et de plus cher; il s'agit d'une éternité de bonheur, ou de malheur; il s'agit du ciel ou de l'enfer. Il n'y a point de milieu : ou régner avec Jésus-Christ, ou brûler avec les anges rebelles : choisissez. J'espère, Seigneur, que vous les conduirez dans ce choix, et qu'ils auront lieu de s'en applaudir dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLIV.

Pour le dimanche de la Passion.

SUR L'IMPURETÉ.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (*Joan.*, VIII.)
Qui de vous me convaincra jamais d'aucun péché?

C'est ainsi, Messieurs, que le Sauveur du monde défiait les Juifs, non point de l'accuser d'aucun péché, puisque, quelque irréprochable qu'il fût dans sa conduite, ils osèrent souvent l'accuser, tantôt comme un homme qui violait les traditions des anciens, tantôt comme un homme de bonne chère, qui traitait trop familièrement avec les pécheurs, tantôt comme un séducteur des peuples et un ennemi de César; mais de pouvoir le convaincre d'en avoir commis aucun. Comment auraient-ils pu l'en convaincre, en effet, lui qui était le Fils du Dieu vivant, l'Agneau sans tache, le Saint des saints, l'innocence et la sainteté même par essence? Mais il est surtout un péché dont la calomnie, loin de pouvoir le convaincre, n'osa même jamais l'accuser; un péché dont il ne permit jamais que le soupçon tombât sur lui, et cela pour nous faire comprendre que si l'on peut nous imposer d'autres vices, on ne doit pas même pouvoir nous soupçonner de celui-ci.

Vous me comprenez déjà, mes frères, et vous sentez sans doute que je parle de ce péché que l'Apôtre me défend de nommer; de ce péché honteux qui dégrade tout l'homme et le met, pour ainsi dire, au rang des plus vils animaux; de ce péché abominable, qui porta autrefois la désolation sur toute la terre; péché néanmoins tout infâme, tout funeste qu'il est, aujourd'hui si familier, si commun, qu'il est généralement répandu partout et qu'il semble s'être acquis un empire absolu sur tous les cœurs. Plût au ciel que le Dieu de toute pureté me donnât aujourd'hui de pouvoir vous en inspirer autant d'horreur qu'il en a lui-même! Pour cela je vais vous le faire considérer en lui-même et dans ses suites; en lui-même, comme une source de péchés; dans ses suites, comme un principe de réprobation. Comme une source de péchés en lui-même; pourquoi? Parce que l'impudique est un homme qui ne semble vivre que pour pé-

cher. Comme un principe de réprobation dans ses suites; pourquoi? Parce que l'impudique est un homme qui meurt toujours ou presque toujours dans son péché. En un mot, rien ne peut arrêter l'impudique, quand il s'agit de courir à son péché : premier point. Rien ne peut le ramener, quand il s'agit de pleurer son péché : second point. L'impudique vivant dans son péché; l'impudique mourant dans son péché : c'est le sujet et tout le partage de ce discours. Implorons, avant que de commencer, le secours de la Reine des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain, il est de foi que l'impureté est un péché grief, puisqu'au témoignage de saint Paul, le fornicateur et l'adultère auront le même sort que l'idolâtre et le voleur, et que ni les uns ni les autres n'entreront jamais dans le royaume de Dieu : *Nolite errare,* écrivait cet Apôtre aux fidèles de Corinthe, *nolite errare : neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri, neque fures regnum Dei possidebunt.* (*II Cor.*, VI.) Ne vous y trompez point, mes frères : le royaume de Dieu n'est fait, ni pour le fornicateur, ni pour l'idolâtre, ni pour l'adultère, ni pour le voleur; ce ne sont point des cœurs si gâtés qu'on reçoit dans une région si sainte : il n'y a point d'accord entre le Seigneur et Bélial, ni entre Jésus-Christ et la chair; et il faut, ou renoncer à la chair, au sang, ou renoncer à Jésus-Christ : *Regnum Dei non possidebunt.* Mais pourquoi l'Apôtre, au lieu de joindre immédiatement la fornication à l'adultère, comme il paraissait naturel de le faire, semble-t-il séparer ces deux vices, et rapprocher tellement la fornication de l'idolâtrie, *neque fornicarii, neque idolis servientes,* et le vol de l'adultère, *neque adulteri, neque fures,* qu'il semble les confondre ensemble, et les mettre à peu près dans un même rang d'iniquité et de malice? N'est-ce point qu'il veut nous dire par là que le fornicateur est un idolâtre, qui rampe devant l'objet de son infâme passion, comme le païen devant son idole, et l'adultère un voleur, qui trouble et renverse les droits les plus sacrés? Quoi qu'il en soit de la pensée de l'Apôtre, je dis que l'impudique donne tout à la fois dans une espèce d'idolâtrie à l'égard de la créature, et de larcin à l'égard du Créateur. D'idolâtrie à l'égard de la créature, en lui consacrant un cœur sur lequel elle n'a aucun droit de prétendre; de larcin à l'égard du Créateur, en lui ravissant un cœur sur lequel il a des droits inaliénables : double excès, où je vais vous faire découvrir tant d'autres circonstances criminelles, que vous serez forcés d'avouer avec moi que l'impureté conduit dans un abîme de péchés, et avec l'Apôtre, que ni le fornicateur ni l'adultère n'entreront jamais dans le royaume de Dieu : *Neque fornicarii, neque adulteri regnum Dei possidebunt.*

Et pour venir au détail des raisons sur lesquelles je me fonde, entrons ensemble dans un de ces temples du démon où un païen aveuglé et superstitieux dans son aveuglement rampe devant la divinité qu'il s'est lui-même formée de ses mains. Quelles sont ses pensées? quelles sont ses désirs? quels sont ses hommages? Son idole l'occupe tout entier. C'est là la figure : voici la réalité. Parcourons nos villes; qu'y trouvons-nous? Partout de ces méprisables idolâtres, qui sacrifient à une vile créature leur esprit par le déréglement de ses pensées, leurs cœurs par l'infamie de ses désirs ; eux-mêmes tout entiers par leurs soumissions et leurs déférences; disons-le, par leurs adorations et leurs hommages. Et dans une situation de cette nature vous compterez encore avoir quelque part au royaume de Dieu! Détrompez-vous. On approche de l'Agneau qu'autant qu'on approche de sa pureté : *Neque fornicarii, neque adulteri regnum Dei possidebunt.*

Bien différents du saint homme Job, qui, par la convention qu'il avait faite avec ses yeux, s'était mis en état de ne rien voir qui pût souiller son cœur, vous voulez voir indifféremment toutes sortes d'objets, traiter familièrement avec toutes sortes de personnes, contracter des liaisons étroites, vous permettre les libertés les plus dangereuses, tenir des discours dont la bienséance et la pudeur sont également offensées; et de tout cela qu'en peut-il naître, que mille impressions déshonnêtes, que mille sales idées qui, s'étant formées dans vos assemblées, vous suivent et vous accompagnent partout, et semblent être éternellement à vos côtés pour ne vous quitter dans aucune des occupations de la journée? Dis-je rien dont vous ne fassiez une fatale expérience? Ne sentez-vous pas à tout moment que votre esprit, se dérobant, pour ainsi dire, à vous-mêmes, vole vers l'objet qui lui a plu? Ne vous trouvez-vous pas comme transportés dans le lieu où s'est nouée la connaissance, auprès de la personne qui vous est devenue un sujet de scandales? Les protestations qu'on s'est faites, les promesses qu'on s'est données, les charmes et les attraits qu'on prétend avoir découverts, tout cela revient; et ce qu'il y a de plus criminel, c'est que tout cela ne revient presque jamais que vous n'y réfléchissiez avec complaisance et je ne sait quel goût qui vous y attache. Et que dis-je, revenir? Non contents de ce qu'ont pu produire les premières entrevues, n'allez-vous pas chercher à fomenter une passion qui ne s'enflamme déjà que trop d'elle-même? Pour cela combien de visites, combien d'empressements et d'assiduités? Toutes les précautions du père le plus vigilant, toutes les mesures de la mère la plus attentive à arrêter le désordre naissant, tout devient inutile. Et en tout cela ne croyez-vous rien faire qui soit contre la loi de Dieu? Si la pensée d'un sens dépravé, répond saint Augustin, ne déplaît pas à Dieu, pourquoi nous ordonne-t-il, dans Isaïe, d'ôter de devant ses yeux l'iniquité et la malice de nos pensées? *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis.* (*Isa.*, I.) Mais

ce n'est qu'une pensée, qu'une pensée qui n'a eu de durée qu'autant qu'il en faut pour la former. Otez-la de devant mes yeux : *Auferte ab oculis meis.* Que personne donc, continue ce Père, ne se flatte d'être innocent, ou parce qu'il a encore quelque reste de pudeur qui l'arrête, ou parce qu'il manque d'occasions pour en venir aux dernières extrémités du crime. Nos pensées nous souillent avant même que d'être effectuées; et si c'est un crime de jeter des yeux de concupiscence, c'en est un de s'occuper de ce qui flatte la concupiscence et la fortifie en la flattant. Aussi est-ce un sentiment généralement reçu dans l'école, qu'en matière d'impureté rien, ordinairement parlant, n'y est léger; que tout y est mortel, dès qu'il est volontaire, et que la pensée d'un moment suffit pour nous damner éternellement. Terrible décision contre ceux d'entre vous, dont l'esprit court sans cesse d'objet en objet, et ne se repaît, pour ainsi dire, que des représentations infâmes d'une imagination déréglée! Comptez, si vous le pouvez, vos pensées d'un jour, d'un mois, d'une année ; par là vous compterez le nombre de vos péchés. Est-ce donc pour un si criminel usage que vous avez reçu l'esprit et la raison? Dieu, dit le Prophète, vous avait mis en honneur en vous donnant l'intelligence : *Homo cum in honore esset.* (*Psal.* XLVIII.) Avec cette intelligence, comme ces esprits célestes qui assistent éternellement devant le trône du Tout-Puissant, vous ne devriez vous occuper que de la contemplation des grandeurs divines; avec cette intelligence, vous pourriez en quelque manière, comme Dieu même, entrer dans ces mystères ineffables qui font la matière de ses pensées éternelles et qui devraient fixer les vôtres : mais vous ne comprenez ni ce que vous êtes, ni à quoi vous êtes appelés : *Et non intellexit* (*Ibid.*) ; la dissolution, le libertinage, que sais-je? rien ne vous occupe que ce qui flatte les sens. A qui donc vous comparerons-nous, et à qui pouvons-nous vous comparer, qu'à ceux à qui vous vous rendez semblables et à qui Dieu lui-même vous compare? *Comparatus est jumentis insipientibus.* (*Ibid.*) Un animal destitué de raison est toujours courbé vers la terre; il regarde toujours la terre comme le centre de sa félicité et de son bonheur. Humiliante, mais sensible image de l'impudique, espèce de monstre dans la nature, qui, ne devant avoir les yeux ouverts qu'à la gloire du ciel, ne les ouvre qu'aux vains et fragiles attraits d'une vile et méprisable créature; qui, devant porter toutes ses pensées, tous ses désirs vers ces heureuses régions que Dieu n'a élevées sur nos têtes que pour y attirer nos regards, n'a aucune pensée, aucun désir, qui soit digne de lui, qui ne le dégrade et qui ne le confonde avec ceux à qui, aux termes de l'Esprit-Saint, il se rend semblable : *Comparatus est jumentis insipientibus.* Les yeux de notre Dieu sont ouverts sur toutes vos pensées; faut-il que des yeux si purs soient comme souillés par des pensées si impures ? Vous seriez au désespoir que la moins criminelle de vos pensées vînt à la connaissance du public; mais dussiez-vous ne point rougir aux yeux des hommes, ne devriez-vous pas rougir devant un Dieu qui vous voit, qui est autour de vous, qui est au milieu de vous? Sous un témoin si éclairé et si saint, chassez donc avec soin des pensées si indignes de lui et de vous. *Auferte;* chassez-les, dès qu'elles se présentent : les écouter, s'en entretenir, c'est leur donner la victoire. *Auferte;* chassez-les avant qu'elles se présentent. Je veux dire : fuyez tout ce qui peut les faire naître ; on ne les cherche jamais qu'à sa perte. *Auferte ;* chassez-les par une exacte vigilance sur vos sens : on veut tout voir, tout entendre, et ce qu'on a vu ou entendu se grave si avant, qu'à peine peut-on l'oublier; il se présente de nouveau à l'esprit, on y réfléchit, et on s'en fait une malheureuse occupation.

L'impudique, déjà coupable par ses pensées, le devient encore plus par ses désirs: seconde source de péchés, second sujet d'humiliation et de reproches pour lui. Mais pour établir solidement ce que j'ai à dire, convenons d'un principe que notre divin Maître a établi lui-même. *Omnis qui viderit mulierem ad concupiscendam eam* (*Matth.*, V); quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur : *Jam mœchatus est eam in corde suo.* (*Ib.*) C'est un Dieu qui parle, et qui parle à toutes sortes de personnes : *Omnis.* Il ne parle pas seulement à ceux qui en s'éloignant du monde se sont fait une obligation de vivre dans la continence et le célibat; il ne parle pas seulement à ceux dans qui le poids des années semble avoir étouffé les feux de la concupiscence; il ne parle pas seulement à l'homme qui, pouvant tout ce qu'il veut, pourrait aussi s'imaginer qu'il a plus de liberté pour satisfaire ses passions. *Omnis;* il parle à vous, qui vivez au milieu du grand monde et qui, par votre état, croyez avoir quelque espèce d'engagement de bienséance de vous trouver dans toutes ses parties et dans toutes ses assemblées ; il parle à vous, qu'une jeunesse bouillante porte sans cesse à suivre l'impétuosité de vos désirs déréglés ; il parle à vous, que votre sexe n'affranchit pas des misères communes, et qui, pour être naturellement plus réservées, n'en donnez pas moins de liberté à vos passions : *Omnis qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mœchatus est eam in corde suo.* C'est là la loi; comment est-elle observée ?

Il ne m'appartient pas de sonder les cœurs, je le sais; beaucoup moins de leur faire un crime de ce qui, peut-être, n'est criminel que dans les fausses idées d'un esprit qui condamne sans discernement et sans raison. Mais nous manque-t-il de raisons pour condamner? Plût au ciel que nous ne fussions pas obligés de voir ce que nous voyons tous les jours, et que nous ne voyions jamais, que nous n'ayons pour le moins lieu de craindre, que le cœur ne soit d'accord avec la bouche, et que tout ce qui paraît au dehors ne soit une

déclaration sincère des sentiments qu'on a au dedans? Nous nous apercevons par mille endroits que vous avez trop d'empressement à vous voir, trop de peine à vous séparer, pour vous en tenir dans vos entrevues à ces bornes que l'honnêteté et la vertu doivent vous prescrire. Quand on se fait un devoir de sacrifier tout autre plaisir à celui de se voir, quand, ne pouvant pas se voir, on devient insensible à tout autre plaisir, croyez-moi, il est impossible qu'il n'y ait beaucoup de déréglement dans les désirs : nous connaissons la faiblesse du cœur et la force de la passion. Ne nous dites point, au reste, que vous étouffez ces désirs naissants : vous pouvez nous en imposer, mais vous n'en imposerez jamais à celui qui compte jusqu'aux plus légers mouvements de votre cœur. Vous n'êtes pas plus chastes que Joseph; et Joseph aima mieux abandonner son manteau à la tentatrice que de s'exposer au danger de traiter familièrement avec les personnes d'un sexe différent. Le danger ne vous effraye point; vous le cherchez, vous y demeurez: on périt dans le danger, quand on l'aime, dit l'Ecriture. Vous n'êtes pas plus saints que saint Jérôme; et Jérôme, au milieu des exercices de la plus austère pénitence, pouvait à peine effacer de son esprit l'image des dames romaines, dont le souvenir importun venait le chercher jusque dans sa solitude. Vous ne cherchez qu'à voir et à être vus; le cœur se défend rarement, quand on a sans cesse devant les yeux les objets les plus propres à le séduire. Disons-le donc avec le prince des apôtres : *Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti* (II *Petr.*, II); vous portez des yeux pleins d'adultères et d'un péché dont on ne voit jamais la fin. *Plenos adulterii;* à peine peut-on trouver un moment où le cœur soit à lui. Uniquement occupé de ses projets d'iniquité, il ne pense qu'aux moyens d'emporter le malheureux consentement qu'il poursuit. *Incessabilis delicti;* ce sont des flots qui roulent les uns sur les autres. D'un objet on passe à un autre objet, d'un désir à un autre désir. La sainteté du temps, du lieu, du caractère, rien n'arrête, et souvent toute une vie ne sera qu'un tissu d'adultères, d'incestes, de sacriléges médités, désirés, projetés : *Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti.*

Mais quand, par une espèce de prodige qui n'arrivera point, votre cœur tiendrait ferme parmi tant d'objets que vos yeux cherchent ou qu'ils rencontrent, en seriez-vous pour cela moins coupables? On ne pèche pas seulement en péchant, si je puis m'exprimer de la sorte, mais encore en se jetant dans l'occasion prochaine du péché. Et quelle occasion plus prochaine que celle que vous avez à vous reprocher? Etre éternellement avec ces tentatrices dangereuses, qui souvent, sans rien dire, séduisent par leur seule présence; qui souvent, pour séduire plus sûrement, recourent à mille artifices que leur inspire l'ardeur qu'elles ont de plaire; qui souvent assaisonnent leurs discours des expressions les plus propres à amollir le cœur. N'est-ce pas vous mettre dans un danger évident de vous perdre? Vous avez éprouvé combien ces sortes de sociétés vous sont fatales; vous savez ce qu'elles ont coûté à ceux mêmes qui avaient, ce semble, le plus de résolution et de force, et vous vous flattez d'en rapporter une pureté victorieuse? Cela sera, si vous pouvez marcher au milieu des flammes sans en sentir l'impression et l'activité. Fatal penchant! Quels assauts ne livres-tu point à un cœur qui te résiste! Quelle révolution ne feras-tu donc pas dans un cœur qui seconde tes efforts criminels! Les plus fermes colonnes ont été renversées; comment se soutiendront de faibles roseaux? Vous cherchez l'occasion; vous péchez en la cherchant, et votre cœur ne se défend guère après l'avoir trouvée. J'en atteste vos consciences : *Jam mœchatus est eam in corde suo.*

Voulez-vous arrêter le cours d'un désordre si dangereux? écoutez le conseil du Sauveur: Si votre œil vous scandalise, arrachez-le, jetez-le loin de vous, parce qu'il vaut mieux qu'un de vos membres périsse, que si tout votre corps venait à être jeté dans les feux de l'enfer. Ce n'est point précisément à cet œil matériel qu'en veut notre Maître, et il n'exige pas que nous nous en privions pour toujours, quoiqu'il exige que nous l'ayons toujours fermé à ce qui peut nous séduire. Il en veut, dit saint Chrysostome, à cette personne qui vous est devenue un sujet de scandale; il en veut, dit saint Augustin, à cet ami intime qui, trop porté à vous favoriser, s'est constitué le ministre de votre passion; il en veut, dit Théophilacte, à vos parents les plus proches, dès qu'ils vous sont une occasion de chute. Quand ils vous seraient aussi étroitement unis que l'est l'œil au reste du corps, quand vous craindriez autant de les offenser que vous craignez d'offenser la prunelle de votre œil, quand ils vous seraient aussi nécessaires que l'est l'œil pour vous conduire: *erue, projice* (*Matth.*, V), éloignez-les de vous, éloignez-vous d'eux : de cet éloignement dépend votre éternité.

Que vous dirai-je de mille bassesses où vous engage le joug honteux dont vous êtes chargé? Vous êtes esclave, dès que vous êtes impudique, et à peine le païen a-t-il autant de déférence pour son idole que vous en avez pour la vôtre. Il serait de votre honneur de vous retirer, on vous l'a fait sentir par mille endroits; mais vous êtes dans une espèce d'ivresse qui vous aveugle, et vous ne pensez qu'à vous assurer la possession d'un cœur dont un autre s'est peut-être déjà rendu maître. On prend sur vous un air d'empire qui va jusqu'au mépris; et plus on vous méprise, plus vous mettez de moyens en œuvre pour agréer et pour plaire. On vous insulte, on vous fait essuyer les affronts les plus sensibles, les duretés les plus insupportables, et rien ne vous rebute. Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour en venir à tant de bassesses inutiles? Vous désarmeriez Dieu, quand il

aurait déjà la foudre à la main pour vous écraser; vous l'attacheriez inviolablement à vos intérêts, si vous ne faisiez pour lui que la moitié de ce que vous faites pour une vile créature : et cette vile créature, que sa fierté à votre égard rend inflexible, a seule tous vos hommages au mépris d'un Dieu. Etes-vous chrétien? Conservez-vous encore quelques principes d'honneur? Voyez Samson. Il aime Dalila : trois fois cette Philistine entreprend de le livrer à ceux de sa nation, et trois fois Samson a la faiblesse de se mettre entre ses mains. Insensible! est-ce donc que l'ingratitude d'une perfide, qui ne pense qu'à abuser de ta stupidité, ne te touche point? Samson aime : *Amavit mulierem* (*Judic.*, XVI), et son aveugle amour en fait comme le jouet de cette femme idolâtre et de ses ennemis. Qu'il en est encore de ces hommes fascinés qui ne voient pas, ou qui ne veulent pas voir, que leurs démarches les plus humiliantes tournent à leur confusion et à leur honte! Ils aiment : *Amavit mulierem*, et leur fol amour leur ferme les yeux à tout ce qui pourrait les dégoûter. Mais qu'ils fléchissent le genou, qu'ils rampent indignement devant une idole de chair, qu'ils l'adorent, qu'ils en viennent d'ailleurs à cet assemblage d'abominations et de crimes, dont le ciel et la terre rougissent, et dont je rougirais moi-même de faire le détail; j'en ai assez dit, ce me semble, pour montrer que l'impudique donne dans une espèce d'idolâtrie : *Neque fornicarii, neque idolis servientes.* Voyons quelles sont ses injustices : *Neque adulteri, neque fures regnum Dei possidebunt.*

Saint Paul, après avoir beaucoup invectivé contre un incestueux public, qu'on souffrait à Corinthe, et qu'il ordonne aux Corinthiens de chasser de leurs assemblées, conclut enfin que, depuis que Jésus-Christ s'est fait notre Pâques et notre victime, l'impureté est un crime dont le nom même devrait être ignoré dans le monde. Défaites-vous donc, ajoute-t-il, de ce vieux levain qui infecte toute la masse; renoncez à ce vice honteux qui dégrade l'homme et le réduit au rang des plus vils animaux. Et pourquoi, grand Apôtre? C'est que Jésus-Christ s'est immolé pour nous, et qu'en s'immolant pour nous, il s'est acquis sur nos cœurs un droit inaliénable; droit que lui donnait déjà l'excellence et la supériorité de son être, mais qu'il a voulu comme s'acquérir de nouveau, et s'assurer avec tant de solennité, que, le voyant nager dans son sang pour nous, nous ne puissions jamais oublier que nous nous devons, sans réserve de temps et de lieu, à un Dieu qui nous a achetés si chèrement : *Etenim Pascha nostrum immolatus est Christus.* (I *Cor.*, V.) Et c'est sur la même raison que je dis que l'impudique commet à l'égard de Dieu la plus grande injustice que Dieu puisse recevoir de sa créature. Est-il rien qui soit mieux à vous que ce que vous avez acquis à la sueur de votre front? Jésus-Christ, par des torrents de sueur et de sang, s'est acquis votre âme; il l'a achetée au prix de sa vie, et c'est la volupté qui possède cette âme que Jésus-Christ a cherchée par tant d'opprobres, par tant de tourments et de douleurs. *O quanta iniquitas!* s'écrie saint Augustin, *quam lugenda perversitas!* Quel déréglement plus affreux! Chasser un Dieu de sa possession pour mettre l'idole de la volupté à sa place, ériger un trône à la volupté au milieu de son cœur au mépris d'un Dieu : *Quanta iniquitas, quam lugenda perversitas!* Les enfants d'Israël vous font pitié quand vous les voyez, assemblés autour d'un veau d'or, s'écrier tous d'une voix : Ce sont là tes dieux, Israël, les dieux qui t'ont tiré de la servitude d'Egypte. Hé, quoi! leur demandez-vous, n'est-ce pas le Dieu du ciel et de la terre qui a appesanti sa main sur votre persécuteur, et qui l'a obligé par là à vous mettre en liberté? N'est-ce pas le Dieu du ciel et de la terre qui a ouvert les mers sous vos pieds, et qui vous a fait trouver un libre passage à travers des montagnes d'eau? N'est-ce pas le Dieu du ciel et de la terre qui a combattu pour vous contre Amalec, et qui vous a rendus par là formidables à toutes les puissances voisines? Et, oubliant maintenant tous ces bienfaits, vous regardez l'ouvrage de vos mains, vous regardez des dieux de terre et de boue comme le principe et la source de votre délivrance? Oui, ce sont là nos dieux; les dieux qui nous ont tirés de la servitude d'Egypte : *Hi sunt dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti.* (*Exod.*, XXXII.) Hé quoi! vous demandé-je moi-même, n'est-ce pas Jésus-Christ qui vous a arrachés au fort armé? N'est-ce pas Jésus-Christ qui a rompu ces tristes engagements que vous aviez avec l'enfer? N'est-ce pas Jésus-Christ qui s'est fait votre victime pour devenir votre Roi? Et, aujourd'hui insensibles à tant de marques de tendresse, c'est à la volupté que vous vous dévouez? Oui, c'est à elle à nous commander et à disposer en souveraine de nos affections et de nos pensées : *O quanta iniquitas, quam lugenda perversitas!* Iniquité et injustice d'autant plus criantes, que vous avez comme confirmé, par votre choix, le droit que Jésus-Christ s'était acquis sur vous par son sang.

Il vous vit, ce Dieu de bonté, dans l'état pitoyable où vous avait réduit la triste condition de votre nature, et, touché de votre misère, il prit sur lui tout ce que vous aviez mérité de chatiments et de peines. Il aurait pu s'en tenir là et vous regarder comme des esclaves qui ne pouvaient plus disposer d'eux-mêmes : J'ai cependant bien voulu entrer en négociation avec vous : *Ingressus sum pactum tecum* (*Ezech.*, XVI), dit-il dans Ezéchiel à l'âme chrétienne, et oubliant en quelque manière que j'étais votre Maître et votre Roi, autant par la supériorité de mon Etre que par la grandeur de mes travaux, m'en rapporter à votre cœur et le faire comme l'arbitre de ce que vous me deviez; et comme vous n'aviez rien de plus précieux à m'offrir que vous-même, vous vous êtes

donnée à moi, vous m'avez juré une fidélité inviolable : *Et facta es mihi.* (*Ezech.*, XVI.) C'est ce que nous avons tous fait dans notre baptême, où, en nous donnant à Jésus-Christ, nous nous sommes dépouillés du vieil homme et revêtus de l'homme nouveau; dépouillés de ce vieil homme qui était tout charnel, qui ne recevait d'impression que de la chair, qui, vivant dans la chair, ne vivait que selon les désirs de la chair; revêtus de cet homme nouveau, qui est venu condamner et détruire les œuvres de la chair, soumettre la chair à l'esprit, et d'un homme charnel en faire un homme céleste, qui ne vécut plus pour lui-même, mais uniquement pour Dieu. De sorte que quand Jésus-Christ, en vertu de ce qu'il a donné pour nous posséder, ne serait pas en droit de vous interdire toutes les œuvres de la chair, vous devriez vous-même vous les interdire en conséquence des engagements que vous avez pris. Comment donc pouvez-vous y revenir, sans manquer à la foi des promesses les plus solennelles? N'est-ce point peut-être que, croyant avoir trop gratifié Jésus-Christ, vous êtes en droit de vous reprendre à votre choix, et de disposer de vos affections au gré de votre cœur? Ame pécheresse, méritiez-vous qu'un Dieu vous reçût? Il vous a cependant reçue! Mais quand vous ne seriez pas à lui par donation, n'êtes-vous pas à lui à tire de conquête? Sur quoi donc pourriez-vous lui enlever un bien qui lui a coûté si cher? Mais non, les droits de Jésus-Christ sur vous sont immuables et éternels; vos engagements avec lui le sont également, et quoiqu'il n'y ait point de péché qui, à l'égard de Dieu, ne porte comme un caractère d'injustice, l'Apôtre trouve néanmoins dans celui-ci une injustice plus marquée, et qui lui fait un double tort, en lui enlevant un bien qui est doublement à lui. D'ailleurs il ne peut comprendre que nous osions profaner une chair qu'un Dieu a honorée jusqu'à s'en revêtir, jusqu'à l'adopter pour sa chair, jusqu'à lui promettre une glorieuse immortalité. Vous dirai-je enfin que Dieu lui-même trouve dans ce crime un degré de malice et de noirceur qui le lui rend odieux plus que tous les autres, et qui rompt tous les liens d'union, de soumission et de dépendance que nous devons avoir avec lui? Tantôt il s'en plaint comme d'un adultère qui met un mur de division entre lui et le pécheur, tantôt comme d'une infidélité qui lève hautement contre lui l'étendart de la révolte et de la sédition, tantôt comme d'une idolâtrie, qui tâche d'établir l'abomination de la désolation jusque dans le lieu saint, et d'y faire adorer les dieux des nations. Tant il est vrai que l'impudique commet à l'égard de Dieu la plus grande injustice que Dieu puisse recevoir de sa créature : *Quanta iniquitas, quam lugenda perversitas!*

A cette première espèce d'injustice que l'impudique commet à l'égard de Dieu, combien en ajoute-t-il à l'égard du prochain? Il en coûte toujours cher d'acheter un consentement criminel, et ce n'est guère qu'aux dépens d'autrui qu'on l'achète. Ainsi combien de parents fournissent, sans le savoir, aux débauches de leurs enfants libertins, et ne s'aperçoivent que quand il n'y a plus de remède que le fruit de leurs sueurs et de leurs travaux a été sacrifié à une passion brutale? Et c'est là, pères et mères, le premier châtiment que Dieu prétend tirer de votre peu de zèle. Vous n'avez pas la force d'interdire à ce fils débauché un commerce que vous savez n'être pas chrétien; ne méritez-vous pas d'être vous-mêmes les premières victimes de votre lâche complaisance? Ainsi, combien de ces âmes vénales qui, fournissant à de gros intérêts ce qui est nécessaire pour emporter le cœur qu'on attaque, n'ont, quand il est vaincu, que le chagrin d'avoir coopéré sans fruit au crime d'autrui? Heureuses encore si elles savent profiter de leurs disgrâces, et pleurer plus amèrement le péché qu'elles ont contracté en contribuant au péché d'autrui, que la perte qu'elles ont faites! Combien de jeunes personnes, éblouies par un établissement avantageux qu'on leur fait espérer, sacrifient et leur honneur et leur âme, et n'ont souvent d'autre récompense de ce double sacrifice, que le chagrin de s'être criminellement exposées aux insultes des hommes et à l'indignation de Dieu! Quelle leçon pour vous, vierges chrétiennes! Les promesses d'un jeune tentateur vous ébranlent : comment pouvez-vous compter sûrement sur la foi d'un homme que vous voyez manquer si hardiment à la foi qu'il doit à son Dieu? Combien d'époux trahis! On se fie à la probité d'une femme, et sur cette probité prétendue on lui donne une honnête liberté dont elle abuse. Combien d'épouse flétries et contraintes d'essuyer toute leur vie ce que l'infidélité d'un époux peut avoir de plus sensible et de plus accablant! Combien d'enfants dépouillés d'une portion d'héritage qui leur appartenait tout entier, et qui sont contraints de vivre dans la misère et dans la pauvreté, parce qu'il leur a fallu partager avec des étrangers une légitime qui suffisait à peine à leur subsistance! Et parmi tant d'injustices si noires et si criantes, vous lèverez encore les yeux au ciel! vous le regarderez encore comme votre patrie! L'arrêt en est porté : l'homme injuste, l'homme voleur, n'y entreront jamais : *Regnum Dei non possidebunt.*

Et plût au ciel que ce fût là tout votre crime! Mais comme un abîme, au terme de l'Ecriture, attire un autre abîme, ainsi le péché d'impureté attire péchés sur péchés. Il en est, en effet, de l'impudique à peu près comme de ces faux sages dont nous parle l'Apôtre, qui, ayant transféré à de vaines idoles l'honneur qui n'était dû qu'à Dieu seul, se virent abandonnés à un sens réprouvé où rien ne les effrayait dans le crime : fraudes, querelles, homicides, haine pour les parents, mépris de Dieu; ils se livraient à l'aveugle à tout ce qui flattait leur passion. Ainsi l'impudique se livre à l'aveugle à tout

ce qui flatte et favorise la sienne. Faut-il, pour parvenir, tromper, imposer, mentir, se parjurer? Il trompe, il impose, il ment, il se parjure sans nulle peine. Faut-il répandre le feu de la division pour régner seul dans le trouble? Il le répand et divise les cœurs les plus étroitements unis. Faut-il défendre sa proie par la perte d'un rival? Mille maisons sont encore teintes d'un sang qui a coulé aux pieds d'une de ces fragiles et périssables beautés. Faut-il faire sécher un pauvre père, une pauvre mère dans l'amertume de leur cœur? Qu'ils sèchent, qu'ils périssent, pourvu qu'il possède ce qu'il aime, il est content. Faut-il renoncer à Dieu? Il y renonce de gaieté de cœur, déclarant à tout moment qu'il n'a d'autre divinité que celle qu'il s'est choisie: honteuse divinité à qui il sacrifie peut-être jusque sous les yeux d'une épouse légitime. Que ne fait-il point? Dispensez-moi d'en dire davantage : vous êtes témoins de sa conduite, et vous en rougissez vous-mêmes pour lui.

Et voilà peut-être ce que quelques-uns d'entre vous ont été : *Et hæc quidam fuistis* (I *Cor.*, VI), écrivait saint Paul aux Corinthiens. Puis-je ajouter, avec cet apôtre : *Sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis:* (*Ibid.*) Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés. Tout péché veut se soutenir contre la grâce, et il n'en est point qui ne résiste à la volonté, dès qu'elle pense à en faire pénitence. Quelle résistance ne fait pas le péché d'impureté! Vous l'éprouvez à votre perte : s'il ne nécessite pas, il entraîne au moins si fortement, que, bien loin d'espérer de le vaincre, vous craignez même souvent de l'attaquer. Cependant le royaume de Dieu n'est ni dans la chair ni dans le sang, et on n'est à Jésus-Christ qu'autant qu'on sait se dérober au plaisir. Par combien de pensées criminelles, par combien de désirs déréglés n'avez-vous pas souillé l'innocence de votre baptême! Dieu seul peut les compter. De combien de monstres d'impureté ne vous êtes-vous pas rendus coupables! Votre conscience vous les reproche : *Et hæc quidam fuistis;* et souillés, noircis de tant de crimes, peut-être n'avez-vous pas encore pensé à vous en purifier dans les larmes de la pénitence, *et non egerunt pœnitentiam* (*Apoc.*, XVI); peut-être aimez-vous encore le criminel objet dont vous étiez les esclaves; peut-être êtes-vous encore attachés à des désordres si honteux et si multipliés. Eh! sans doute, Seigneur, ils les aiment encore; sans doute ils conservent encore pour eux tout l'attachement d'une passion naissante. Pourquoi donc, ô mon Dieu, souffrez-vous ainsi que nous soyons toujours humiliés au milieu de ce peuple? Nous gémissons sur ses désordres, avec toute l'Eglise; nous vous conjurons, dans toute l'ardeur de notre âme, de le rappeler à ces sentiments d'honneur et de vertu que tout chrétien doit avoir sur ce point, et le mal croît, ce semble, avec nos gémissements : plus nous implorons votre miséricorde sur le coupable, plus le coupable s'affermit dans ses habitudes criminelles : *Et non egerunt pœnitentiam.*

Il est cependant question de savoir aujourd'hui, dans ce saint temps, dans ce temps de pleurs et de pénitence; il est question, dis-je, de savoir, mes frères, à qui vous voulez être. Est-ce à Jésus-Christ? Est-ce au démon de la volupté? Est-ce à l'esprit de pureté, ou à l'esprit immonde? Est-ce au roi des vertus, ou au prince des ténèbres? Et à qui serions-nous qu'à vous, Dieu pur, Dieu saint, Dieu de toute sainteté? Vous avez seul des paroles de vie; vous pouvez seul remplir l'étendue et la capacité de nos cœurs. Nous n'avons suivi que trop longtemps le déréglement de nos passions : nous revenons à vous, le père, l'époux des âmes chastes. Vous pourriez nous rejeter, nous l'avons mérité : nous espérons cependant que vous nous ouvrirez dans votre sang un bain salutaire pour nous purifier de toutes les souillures de la chair, et que vous renouvellerez tellement toutes choses en nous, que, comme vous êtes notre Dieu, nous serons votre peuple, mais un peuple à qui il ne restera, des désordres dont il s'est souillé, qu'un repentir amer pour le passé, et, pour l'avenir, une fermeté d'âme à l'épreuve de toutes les sollicitations, de tous les attraits du péché : *Sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis.* Fasse le ciel que ce soient là les résolutions de votre cœur! Mais des résolutions promptes : plus vous différerez, plus vous vous engagerez; mais des résolutions fortes : quand en ceci on ne veut que faiblement, on n'effectue rien de ce qu'on veut; mais des résolutions qui vous rendent circonspects et vigilants : quand vous n'auriez pas donné dans tous les désordres dont je viens de parler, si vous ne veillez pas sur vous-mêmes, vous vous convaincrez bientôt que, pour peu qu'on ménage un ennemi si redoutable, il porte toujours les choses aux dernières extrémités. D'abord ce ne sera qu'une simple entrevue. Est-ce un grand mal de se voir? L'entrevue produira la connaissance. Est-ce un grand mal de se connaître? La connaissance excitera la passion, la passion produira le péché, au péché succédera l'habitude, à l'habitude l'endurcissement, à l'endurcissement la réprobation, parce que vous mourrez dans votre péché : c'est la peine ordinaire de l'impudique, et le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je serais infini, si j'entrais dans le détail des coups terribles dont Dieu a coutume de frapper l'impudique. Je pourrais vous en montrer qu'il jette dans une indigence extrême, et qu'il réduit quelquefois à implorer la charité de ceux dont ils ont autrefois entretenu le libertinage. Je pourrais vous en faire voir d'autres qui, accablés d'infirmités humiliantes, expient par des années de peines et de douleurs les moments de leurs plaisirs sensuels. On en a vu, on en voit encore qui traînent une misérable vie dans l'opprobre et le mépris, qu'on regarde par-

tout comme des monstres d'horreur, et qu'on fuit comme autant de pestes dans la république. Ce ne sont encore là que les coups d'un Dieu plein de miséricorde, et qui pense plus à ramener qu'à perdre le pécheur. Que produisent cependant ces coups sur un cœur impudique? Il en est qui reviennent, mais il en est peu, et ce petit nombre n'affaiblit point la vérité de ma proposition : L'impudique est un homme qui meurt toujours ou presque toujours dans son péché. Oui, soit que Dieu le trouble dans le cours de ses plaisirs, comme il en trouble quelques-uns; soit qu'il lui en laisse goûter à loisir et sans trouble toute la douceur, comme il a fait à l'égard de quelques autres, c'est toujours un homme que je regarde comme désespéré. Pourquoi cela? Parce que, traité comme le furent ces enfants des hommes qui, du temps de Noé, avaient suivi le déréglement de leur cœur, il est abandonné de l'esprit de Dieu et livré à l'esprit de la chair. Abandonné de l'esprit de Dieu, il ne connaît plus rien dans les choses de Dieu; livré à l'esprit de la chair, il ne goûte plus rien dans les choses de Dieu. Ne connaissant plus rien dans les choses de Dieu, il perd tout sentiment d'honneur, de vertu et de religion; ne goûtant plus rien dans les choses de Dieu, il perd toute attention, tout retour pour la grâce, tout usage de ce qui peut ou disposer à la grâce ou la produire dans l'âme, et par l'un et par l'autre de ces déréglements, il se met dans une espèce de nécessité de vivre et de mourir dans son péché : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI.) Tel fut le châtiment de ces fameux impudiques, qui attirèrent les eaux du déluge sur la terre, et tel est encore le châtiment ordinaire de ces impudiques de nos jours qui inondent la terre de leurs scandaleuses et infâmes débauches. Reprenons ces effrayantes vérités.

Comme ce n'est qu'insensiblement qu'on étouffe cette pudeur naturelle à tout homme, d'abord on pèche avec quelque remords secret, avec une certaine crainte qui alarme au milieu même de la plus grande joie. Toutes les maximes de l'éducation qu'on a reçue, tous les principes de la religion qu'on a professée, l'œil d'un Dieu toujours ouvert sur nous, ce jugement redoutable où tout doit être examiné avec la dernière rigueur, ce feu dévorant qui fait le partage du pécheur, cette éternité malheureuse dont on se sent menacé, tout cela revient, tout cela trouble et effraye. Voyez Hérode, ce prince incestueux : *Non licet tibi* (*Matth.*, XIV), lui dit Jean-Baptiste : il ne vous est pas permis d'avoir l'épouse de votre frère. Une décision de cette nature l'inquiète, elle le tourmente, mais elle ne le ramène pas; et au lieu de changer, volontiers, s'il avait osé, il aurait fait périr un prédicateur si incommode : *Volens illum occidere timuit populum.* (*Ibid.*) Ce que Jean-Baptiste disait à Hérode, la voix intérieure vous le dit, âme chrétienne, à ces premières démarches qui vous conduisent au précipice : Qu'allez-vous faire? où vous laissez-vous emporter par la fureur de votre passion? Avez-vous oublié qu'au plaisir succédera la peine, et à un plaisir qui passera, une peine qui ne passera jamais? *Non licet tibi.* Mais au lieu de se rendre à une voix si salutaire, on l'étouffe ou l'on tâche de s'étourdir contre ses cris : *Volens illum occidere;* et après avoir fait une espèce de violence à sa raison et à sa foi, pour se roidir contre les plus justes frayeurs, on continue dans ses malheureux projets, on se livre au crime, on le commet, et insensiblement on se familiarise avec lui. Il ne se montre plus sous des traits si affreux, il ne paraît plus sous des couleurs si noires, on ne l'envisage, au contraire, que par ce qu'il a d'attrayant et de doux; et parce qu'une passion qui a été une fois satisfaite n'est pas pour cela assouvie, elle ne cesse de presser, de solliciter. Ce n'est pas un si grand mal, dit-elle, ce ne sont que des faiblesses qui suivent la fragilité de notre nature; qui peut vivre chaste dans un corps de péché et résister à une pente qui est née dans vous, et qu'il n'est pas en votre pouvoir de détruire? Que la grâce parle, que la conscience alarmée élève la voix, ce n'est pas ce qui doit vous arrêter, il s'agit de votre plaisir, sacrifiez-lui ces censeurs importuns. On les lui sacrifie, et l'on ajoute péché sur péché. De là une licence effrénée qui ne permet plus de faire attention à rien, ni à la grandeur de son péché, ni à la grandeur de la peine qui en doit être le fruit, ni même à mille intérêts différents qui, indépendamment des principes de la religion, devraient arrêter quiconque a encore quelque lueur de raison. Que des biens se dissipent, qu'une santé se ruine, qu'une réputation se flétrisse : faibles barrières ! On se propose le péché, on le cherche, et on y court à quelque prix que ce soit. Tel fut l'aveugle emportement de ce malheureux Israélite à qui Phinées fit porter sur-le-champ la peine de son péché. Dieu a ordonné à Moïse de le venger des crimes de son peuple; il prétend que les chefs soient attachés à des poteaux et suspendus en l'air, comme pour faire, par ce châtiment public, une réparation solennelle de leurs désordres. Déjà on se prépare à en venir à une expédition si sanglante; chacun est consterné, ce ne sont que gémissements, que pleurs dans tout le camp, et Zamri, à la vue de tout ce peuple tremblant et désolé, en présence de Moïse chargé des ordres du Seigneur et en poursuivant l'exécution avec chaleur, entre effrontément dans un lieu de débauche. Ne faut-il pas avoir perdu la raison et s'être fait un front d'airain pour en venir à cet excès de témérité parmi tant de circonstances qui auraient dû au moins ralentir les feux de ce voluptueux, si elles n'avaient pas pu tout à fait les éteindre? C'est que l'impudique a perdu tout sentiment d'honneur, et que dès que le plaisir l'appelle, il n'est aucune considération qui puisse l'arrêter. Premier effet de l'abandon de l'Esprit-Saint : il permet que l'impudique se livre tellement à son péché, qu'il n'a aucun égard

à ce qu'il a d'odieux et d'indigne de lui. Il n'est pas plus touché de tout ce qu'on peut lui représenter pour lui en faire sentir la malice et la grièveté : second effet de l'abandon de l'Esprit-Saint. *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.*

Telle est, en effet, la malheureuse fascination de l'impudique, qu'au milieu même des désordres les plus honteux il ose à peine se croire coupable, et ne rougit point de tenir le même langage que tenait autrefois cette adultère dont il est fait mention dans les *Proverbes : Non sum operata malum* (*Prov.*, XXX) : Quel crime ai-je donc commis qui mérite que les ministres du Seigneur s'élèvent avec tant de zèle? Quel crime vous avez commis ? Hé quoi ! une fille qui oublie que la modestie et la pudeur font le caractère de son sexe, un père de famille qui abuse de son autorité pour satisfaire sa passion; un ami qui porte la honte et l'opprobre dans la maison de son ami, une femme qui oublie les engagements qu'elle a contractés aux pieds des autels ; un magistrat qui d'un tribunal de justice passe à un lieu d'iniquité et de crime, un homme d'église qui d'une main offre de l'encens au vrai Dieu, et de l'autre à une idole d'impudicité, ne sont-ils pas autant d'objets d'exécration et d'horreur? Et vous osez demander quel crime vous avez commis ! *Non sum operata malum!* Le monde est trop sévère, il juge trop rigoureusement des choses; pourquoi tant invectiver contre des attachements justifiés par notre faiblesse ? N'est-ce pas là un désordre commun, et ce qui est commun n'est-il pas par là permis? Ce n'est qu'amusement, que galanterie, bagatelle; ce n'est rien : *Non sum operata malum.* Grand Dieu, ce n'est rien ! Les actions les plus honteuses, les plus infâmes, des crimes, dont le ciel et la terre rougissent ne sont rien : *Non sum operata malum* ! Le Sage avoue qu'il ne comprend pas un raisonnement de cette nature : Je suis dans les désordres les plus criants, et je n'ai rien fait ! *Quartum penitus ignoro* (*Prov.*, XXX) : c'est pour moi un mystère plus difficile à développer que le vol impétueux d'un aigle dans le ciel et la course rapide d'un vaisseau sur les flots d'une mer agitée. Que tandis qu'on doit sentir par tant d'endroits jusqu'à quel point on est coupable, on puisse se croire innocent, je ne le comprends pas plus que le Sage. Il est cependant vrai que tous les jours nous trouvons de ces pécheurs qui croient n'avoir rien fait, ou du moins qui croient n'avoir rien fait qui soit digne de répréhension et de censure. D'où peut venir un pareil aveuglement? C'est que l'esprit de Dieu abandonne ces hommes de chair, et qu'il les laisse juger des choses selon les sentiments et les vues de la chair : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.*

Troisième effet de l'abandon de l'esprit de Dieu : Non-seulement ils ne veulent pas voir ce qu'il y a de malice dans leur péché, mais ils tâchent encore de s'étourdir contre toutes les peines qui sont attachées à leur péché. Disons mieux : pour ne pas se voir troublés malgré eux dans le plan de cette vie licencieuse qu'ils se sont formée, ils font profession de ne rien croire et de révoquer en doute les vérités les plus effrayantes de la religion. Vous les entendrez se demander tranquillement à eux-mêmes : Y a-t-il un enfer? Qui est jamais revenu de ces sombres régions dont on nous fait de si terribles peintures? Ce ne sont-là, sans doute, que les fictions de quelques esprits séduits, qui, lassés de porter seuls un joug de sévérité et de rigueur, voudraient nous entraîner après eux par leurs exagérations outrées : *Non est qui agnitus sit reversus ab inferis.* (*Sap.*, II.) Qu'est-ce que ce Dieu lui-même dont on nous parle tant? Qui l'a jamais vu? quel est le lieu qu'il habite? où a-t-il placé le trône de sa justice : *Ubi est Deus eorum?* Couronnons-nous de roses avant qu'elles se fanent; le temps des plaisirs va passer, hâtons-nous d'en jouir. La mort s'avance de jour à autre ; peut-être mourrons-nous cette nuit, et puisque tout doit mourir avec nous, profitons du temps qui nous reste, de peur qu'il ne nous soit enlevé avant que nous en ayons goûté toute la douceur : *Ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus* (*Sap.*, II.) Oui, vous mourrez, sensuels, voluptueux, et peut-être sera-ce cette nuit même que vous mourrez; mais vous survivrez à votre mort, et comme rien de tout ce qui est esprit ne doit passer et mourir, en quittant cette vie vous trouverez un Juge inexorable qui vous attend, et une éternité de rage et de désespoir qui vous est préparée.

Mais, dites-vous, nous voyons, nous fréquentons l'impudique, et nous n'entendons rien qui ressente les sentiments impies que vous lui attribuez. Vous voyez, vous fréquentez l'impudique! Tant pis pour vous; vous ne le fréquenterez pas longtemps sans en porter la peine ; on ne peut guère vivre avec lui qu'on ne s'accoutume à vivre comme lui. Fuyez-le ; il porte un poison si présent, qu'en moins de rien il infecte les cœurs les plus purs. Mais enfin vous voyez, vous fréquentez l'impudique, et vous n'entendez rien qui ressente les sentiments impies que je lui attribue. Et ne l'avez-vous jamais entendu se déclarer contre les vérités de la religion les mieux établies? N'a-t-il jamais entrepris de vous persuader que rien ne prouvait assez l'existence d'un Dieu? N'a-t-il jamais traité de faiblesse et de stupidité ces craintes ou ces espérances que vous concevez pour l'avenir? Cette immortalité que nous attribuons à notre âme ne fait-elle pas tous les jours la matière de ses disputes et de ses railleries? Pour s'affermir toujours davantage dans son impiété, avec quelle avidité, avec quelle fureur ne le voyez-vous pas chercher, lire, étudier ces livres abominables où l'athéisme vomit ses plus horribles blasphèmes, faire plus de fonds sur les sentiments et les décisions d'un ignorant débauché comme lui, que sur l'autorité des docteurs les plus consommés, se moquer de

nos plus sacrés et de nos plus redoutables mystères, demander compte de tout, disputer de tout dans vos assemblées, et ne connaître enfin d'autre système de religion que celui que son infâme passion lui dicte pour le rassurer? Après cela, vous n'avez rien entendu? D'ailleurs, ce n'est pas peut-être devant vous qu'ils découvrent toutes leurs pensées. Ils ont encore quelque réputation à ménager, et, s'ils passent pour libertins, du moins ne veulent-ils pas passer pour athées. Mais sont-ils aussi réservés parmi leurs complices? Ah! murs si souvent profanés par l'impiété de leurs discours, que vous parlerez hautement dans ce jour terrible où tout secret doit être dévoilé! La vertu, la religion, les saints, Dieu lui-même, tout est attaqué. Souverain dominateur, jusqu'à quand lasseront-ils votre patience? Ne serait-il point de votre gloire de fermer pour toujours ces bouches sacriléges, qui ne semblent s'ouvrir que pour blasphémer? Et quand même ils se tairaient, leur conduite ne parle-t-elle pas pour eux? On ne saurait pécher si criminellement et si souvent, mais si tranquillement et si hardiment, sans s'être fait un principe de ne rien croire de ce que nous croyons, et de ne rien craindre de ce que nous craignons : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.*

Et d'un esprit ainsi déréglé, qu'en peut-on attendre qu'un opiniâtre et invincible déréglement de cœur? C'est l'esprit qui sert comme de guide au cœur et qui porte le flambeau devant lui pour l'éclairer dans ses voies. Or, sous un guide aveugle, comment se conduira le cœur? Il suivra la route qu'on lui ouvrira, et ne fera pas un pas qui ne l'éloigne du terme. Mais quand, dans l'impudique, le cœur ne serait point encore dans la triste situation où je le suppose, et qu'il n'aurait pas perdu tout sentiment d'honneur, de vertu et de religion, le cœur en serait-il pour cela plus susceptible des impressions salutaires qui pourraient le ramener au devoir? C'est lui qui a commencé le mal, c'est lui qui l'a soutenu et qui le soutiendra contre tout ce qu'un esprit éclairé pourrait lui en faire craindre de dangereuses suites. Non, ce n'est point tant l'esprit que le cœur qui consomme l'ouvrage de la réprobation dans l'impudique. C'est un cœur de chair livré aux désirs de la chair qui perd toute attention, tout retour pour la grâce, tout usage de ce qui peut disposer à la grâce ou la produire dans l'âme. Mettez donc en œuvre tous les moyens qu'il vous plaira pour l'ébranler : tout devient inutile. Que Dieu frappe à la porte de ce cœur rebelle, qu'il tâche de s'y ouvrir une entrée par mille illustrations salutaires et mille pieux mouvements, qu'il fait comme marcher devant lui pour nous disposer à le recevoir, on est tellement plein de ses idées profanes, tellement préoccupé de ses anciens objets, qu'on s'aperçoit à peine que c'est un Dieu qui se présente, ou que, si l'on s'en aperçoit, ce n'est que pour lui mieux faire sentir jusqu'à quel point on le méprise, en lui disant hautement de se retirer et de ne plus penser à chercher une âme qu'on est résolu de perdre : *Recede a nobis : scientiam viarum tuarum nolumus* (*Job*, XXI) : éloignez-vous de nous ; nous n'avons que faire de vos lumières importunes ; les rigueurs que vous nous présentez ne s'accordent point avec les plaisirs que nous goûtons; retirez-vous : *recede*. Que Dieu parle par notre bouche dans ces chaires où nous avons ordre de reprocher à la maison d'Israël les honteux désordres dont elle s'est souillée : nous sommes à charge à des personnes de ce caractère, et ne pouvant souffrir la sainte liberté de notre ministère, ou ils ne daignent pas nous écouter, ou, s'ils nous écoutent, ce n'est que pour se roidir contre tout ce que nous pouvons leur dire de plus sensible et de plus frappant : *Scientiam viarum tuarum nolumus.* Que Dieu leur envoie de ces hommes zélés, qui, avec Jean-Baptiste, pénètrent jusque dans le secret de leurs maisons, et qui, dans cette espèce de solitude, tâchent de leur représenter les horreurs et le danger de leur état; s'ils sont écoutés, c'est à peu près dans le même sentiment qu'Hérode écouta le saint Précurseur, du moins avec aussi peu de fruit : on les laisse parler, et l'on continue dans ses criminelles intrigues. Que Dieu s'efforce de les attirer à ces tribunaux où ils trouveraient mille charitables Samaritains qui, tempérant la sévérité de leurs avis par la douceur et l'onction de leur charité, pourraient apporter quelque remède à un mal si pressant : comme on ne veut point guérir, on ne pense pas même à prendre quelque voie de guérison. Que Jésus-Christ lui-même les invite à venir chercher auprès de lui tous les secours dont ils ont besoin pour fermer leurs plaies : Jésus-Christ et tous ses secours sont également rejetés, et on passe les années entières, et souvent plusieurs années, sans se confesser, sans se présenter à la sainte table; ou, si l'on est contraint de le faire ou par bienséance ou par état, c'est une profanation plus criminelle que l'éloignement même. On va au ministre de Jésus-Christ sans sincérité, sans douleur, et, par une suite nécessaire, à Jésus-Christ lui-même avec une conscience souillée de mille crimes. Ainsi, après avoir fait d'une source de grâces une matière de péché dans le tribunal de la pénitence, on va, par un nouveau sacrilége, manger son jugement à la table du Seigneur : *Scientiam viarum tuarum nolumus.* Dieu ne se rebute point pour cela; il a, dans les trésors de ses miséricordes, certains traits auxquels on ne résiste guère : désordres dans les affaires, renversement de projets, humiliation d'éclat, mort imprévue, ou d'un père nécessaire, ou d'un fils unique ; que sais-je? mille accidents fâcheux qui viennent dire de sa part qu'il faut se rendre. On suspend pour un temps le cours de ses désordres; mais, après quelques jours donnés à la tristesse et à la retraite, on s'y abandonne comme auparavant. Nos villes, qui, depuis que Dieu et ses ministres travaillent de concert à les réformer,

devraient être semblables à cette cité sainte où l'Agneau est suivi d'un million de vierges; que sont-elles aujourd'hui? Je le dis à regret, mais pourquoi le cacher (les gens de bien n'en sont que trop scandalisés)? des retraites de dissolution et de libertinage, le refuge du crime, et comme la demeure et le règne du démon de l'impureté. Toute chair avait autrefois corrompu ses voies; toute chair, tout sexe, toute condition, tout âge presque, a aujourd'hui corrompu les siennes, du moins on se plaint partout que le siècle, toujours si gâté, l'est de nos jours plus que jamais; que le grand rougit à peine des intrigues les plus criminelles et les plus scandaleuses; que le peuple, animé ou soutenu par l'exemple du grand, n'en rougit guère plus; que le sexe lui-même, naturellement si retenu et si réservé, n'en franchit pas quelquefois moins hardiment toutes les bornes de l'honnêteté et de la pudeur : *Scientiam viarum tuarum nolumus.*

Là-dessus que fait Dieu? Ce que fait tout souverain qui se voit outragé. Lassé de patienter, de tolérer, il se fait enfin justice à lui-même; et regardant toute cette chair souillée au moment décisif auquel il l'attend, il lui fait sentir qu'il est le Seigneur et qu'il sait, quand il veut, tirer vengeance de ses ennemis : *Videbit universa caro, quia ego Dominus.* (*Ezech.*, XX.) Ainsi, quoiqu'il ne veuille pas la mort des plus grands pécheurs, il permet néanmoins que les impudiques meurent, les uns au milieu des désirs les plus criminels : ainsi mourut ce fameux chef des Assyriens, qui, enseveli dans le vin, perdit misérablement la vie par la main même de celle qu'il destinait à sa brutale passion; les autres au moment même qu'ils se livrent aux crimes les plus honteux; ainsi mourut ce malheureux Israélite, à qui Phinées fit porter sur-le-champ la peine de son péché; d'autres enfin meurent après leur péché, mais avec un attachement obstiné pour l'infâme idole à qui ils ont indignement sacrifié les plus belles années de leur vie. Ainsi en voyons-nous quelquefois qui, commençant à entrer dans les dernières convulsions de la mort, et qui, se faisant une fausse gloire d'une malheureuse fidélité, ne peuvent se résoudre à rendre à Dieu un cœur qu'ils ont dévoué à la créature; qui ne veulent entendre parler ni de pénitence, ni de sacrement, ni de paradis, ni d'enfer; pour qui un Dieu mort en croix pour leur salut est un objet d'indifférence, et peut-être même d'aversion et d'horreur; qui sont muets pour toute autre personne que pour celle qu'ils ont criminellement aimée, et sourds à toute autre voix qu'à la sienne. Je vous le demande, mes frères, mourir de la sorte n'est-ce pas mourir impénitent, mourir en réprouvé : *Videbit universa caro, quia ego Dominus.* Ne me dites pas, au reste, que tous ne meurent pas ainsi : je soutiens, au contraire, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, que tous ne meurent pas de quelques-unes de ces manières. Dieu se doit à lui-même cette justice; et sa bonté qui l'oblige à chercher le pécheur, ne l'obligera jamais à le chercher aux dépens de sa gloire. Il en est, il est vrai, qui, dans ces derniers moments, paraissent touchés de quelques sentiments de pénitence; mais en meurent-ils pour cela moins impénitents? On les voit pleurer, verser des larmes, mais ce n'est point sur leur péché; c'est sur l'objet de leur péché qu'ils aiment encore, et qu'ils sont forcés de quitter. Ils promettent, ils protestent; à s'en tenir aux paroles, rien de plus édifiant; mais entrez dans le fond de leur cœur, rien de plus gâté, rien de plus corrompu. Voulez-vous, mes frères, juger encore plus sûrement de la sincérité de leurs regrets et de leur conversion, jetez les yeux sur la conduite de ceux qui, après des protestations si éclatantes, recouvrent la santé. Comment vivent-ils après leur guérison? Tout comme ils avaient vécu avant leur maladie; toujours également empressés, également assidus, également esclaves : mêmes discours scandaleux, mêmes libertés criminelles, mêmes intrigues, mêmes commerces. Et ils étaient contrits! ils étaient pénitents! S'ils étaient morts sous ce voile de pénitence, ils seraient morts damnés. Mais le bras du Seigneur est encore étendu sur eux; ils ne lui échapperont pas; ils rentreront dans leurs anciennes voies, et ils y périront. L'impureté fut, dans tout les temps, celui de tous les crimes que Dieu punit le plus sévèrement. A son occasion, il se repentit d'avoir créé le monde, et fut touché, dit l'Ecriture, d'une vive douleur de n'avoir rempli la terre que de pécheurs, en la remplissant de créatures raisonnables. A son occasion, il ouvrit les cataractes du ciel, et noya sous les eaux d'un déluge universel toute cette chair souillée qui faisait horreur à ses yeux. A son occasion, il fit tomber ces feux dévorants qui consumèrent Sodome et Gomorrhe avec tous leurs habitants. A son occasion, peut-être frappera-t-il votre ville dans sa fureur, peut-être l'a-t-il déjà frappée, et les calamités dont chacun se plaint ne sont peut-être que la juste punition d'un crime qui n'a pas sans doute moins de partisans parmi vous qu'il en a partout ailleurs. Après tout, si Dieu ne confond pas l'innocent avec le coupable, le coupable n'en sera pas pour cela à couvert des coups que mérite son péché. Il s'est livré à l'ignominie de ses passions, il y périra : *Videbit universa caro, quia ego Dominus.*

Entendrons-nous toujours parler après cela de ces désordres criants qui sont la honte du christianisme? Serons-nous toujours obligés de recourir aux tribunaux séculiers, pour enlever d'au milieu de vous la pierre de scandale? Faudra-t-il, après cela, que tant de familles gémissent sur la confusion que leur attire un jeune débauché? Que tant de mères soient tous les jours occupées à mettre à couvert l'honneur d'une fille devenue l'opprobre de sa maison? Eh! qui sommes-nous, mes frères? Ne sommes-nous pas tous les disciples d'un Dieu crucifié? Et à la suite d'un Dieu crucifié, pouvons-nous courir tranquillement, je ne dis pas aux

plaisirs criminels, je dis même aux plaisirs innocents et permis? Quoi! Jésus-Christ est déchiré impitoyablement dans le prétoire pour mon amour, et le sang qui coule à gros bouillons de toutes ses veines ne pourra pas ralentir les feux de ma passion? Quoi! Jésus-Christ est cruellement attaché à la croix pour mon amour, et la croix où il est attaché ne sera pas une barrière assez forte pour arrêter le torrent impétueux de la concupiscence qui m'entraîne? Si nous avions un peu de foi, qu'un Dieu mourant ferait d'impression sur nos cœurs! Sous un tel chef couronné d'épines, nous rougirions de ne pas porter des membres mortifiés.

J'implore donc votre clémence, Dieu de bonté, et vous conjure de graver si vivement dans l'esprit de mes auditeurs ce que vous avez souffert pour eux, que toutes les fois qu'ils se sentiront pressés par la passion, l'idée de ce qu'ils vous coûtent les rappelle aux sentiments de soumission et de reconnaissance qu'ils vous doivent. J'implore votre autorité, puissances séculières, et vous conjure de faire revivre à cette occasion tout le zèle que vous devez avoir pour tant d'âmes qui vous sont confiées. Vous ne voudriez pas souffrir au milieu de votre ville un incendiaire public : n'y souffrez pas ces pécheresses publiques qui y allument partout les feux de l'impureté. J'aimerais mieux voir toute votre ville réduite en cendres, que d'y voir un de ces malheureux tisons d'enfer qui menacent toute votre jeunesse d'un embrasement général. J'implore votre assistance, pères et mères, et vous conjure de veiller sévèrement sur cette troupe d'enfants dont la Providence vous a chargés. Vous pouvez en faire autant de Josephs incorruptibles, autant de chastes Susannes; mais si vous les laissez errer seuls, sans témoins, partout où leur inclination les portera, vous y trouverez bientôt des Madeleines pécheresses, des Ammons incestueux et des Salomons idolâtres. J'implore enfin votre secours, chrétiens qui que vous soyez, et vous conjure d'employer tous vos soins à purifier vos cœurs, et à former parmi nous ce peuple chaste et réservé qui, s'étant défendu les plaisirs criminels de ce monde, mérite de passer aux plaisirs purs et innocents de l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON XLV.

Pour le lundi de la semaine de la Passion.

SUR LA FOI AGISSANTE.

Qui credit in me.... flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. (*Joan.*, VII.)

Il coulera du sein de ceux qui croient en moi des fleuves d'eau vive.

Quels sont, Messieurs, ces fleuves d'eau vive qui doivent sortir du sein de ceux qui croiront en Jésus-Christ? C'est de l'esprit que doivent recevoir ceux qui croiront en lui, que parle ici Jésus-Christ, dit l'Evangile. C'est-à-dire qu'il parle de l'esprit comme de la source de ces fleuves, et que ces fleuves ne sont autre chose que les différents actes de vertu qui coulent comme nécessairement du sein de ceux qui croient en Jésus-Christ: de sorte que la foi que nous recevons dans notre baptême, ou l'esprit que nous recevons avec la foi, est un esprit d'action et de feu qui met l'âme en mouvement et l'engage à produire ces œuvres de vertu et de religion qui répandent dans toute l'Eglise une odeur de vie et de sainteté.

Mais hélas! que ces œuvres faites par un esprit de foi et par un principe de religion sont rares aujourd'hui! Sans parler de tant d'esprits révoltés qui refusent de croire et de se soumettre à l'Eglise, combien peu parmi ceux mêmes qui se soumettent et qui croient: combien peu, dis-je, s'en trouve-t-il qui agissent et qui suivent les impressions de leur foi? Souvent on se contente d'avoir la foi, sans vivre de la foi avec le juste; souvent même on prétend unir dans le même cœur et la foi la plus pure et la vie la plus déréglée.

Quoique la foi ne se perde que par un acte d'infidélité, je soutiens néanmoins qu'il est dangereux qu'étant infidèles dans notre conduite, nous ne le soyons également dans nos sentiments; et que puisque les bonnes œuvres sont, au rapport de Salvien, et les témoins et appuis de notre foi, une foi sans œuvres ne soit une foi ou douteuse ou chancelante. Une foi douteuse, et qu'on a peut-être perdue, parce que c'est par les œuvres que se produit la foi; premier point. Une foi chancelante, et qu'on perdra au moins bientôt, parce que c'est par les œuvres que la foi se soutient : second point. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Supposons ici deux chrétiens, comme les suppose saint Jacques, qui tous deux se glorifient d'avoir la foi, mais dont l'un a la foi avec les œuvres, et l'autre la foi sans les œuvres. Pour moi, dit le premier, je montre ma foi par mes œuvres, et par les vertus que je pratique, vous pouvez connaître les vérités que je crois : *Ego ostendam tibi ex operibus fidem meam.* (*Jac.*, II.) Mais vous qui ne faites rien, par quel endroit me montrerez-vous votre foi? Comment me convaincrez-vous que vous croyez, tandis que vous ne ferez rien qui réponde à votre créance? *Ostende mihi fidem tuam sine operibus.* (*Ibid.*) Homme vain, vous vous vantez d'être fidèle, agissez, afin que nous sachions qui vous êtes; hors de là votre religion nous sera toujours suspecte; et malgré toutes vos protestations d'attachement et de soumission pour l'Eglise, nous aurons bien de la peine à ne pas vous confondre avec ceux que notre Maître veut que nous regardions comme des païens et des publicains : *Ostende mihi fidem tuam sine operibus.* Tant il est vrai, dans cette supposition de saint Jacques, que la foi dans un homme raisonnable n'est ni une étincelle qui demeure cachée sous la cendre, ni un talent qui reste enfoui dans le sein de la terre. C'est, pour parler avec Jésus-Christ,

une lumière élevée sur le chandelier; c'est une cité située sur le haut d'une montagne; c'est un astre qui brille et qui se fait jour à travers les plus épaisses ténèbres. Et si la vôtre n'a aucune de ces qualités qui font le caractère et la gloire de la vraie foi, ce ne sera qu'un sujet de condamnation pour vous, un sujet de scandale pour les fidèles, un sujet de triomphe pour les ennemis de la religion. Un sujet de condamnation pour vous dans le tribunal même de votre conscience, qui doit vous dire que, n'ayant pas les œuvres, vous n'avez pas la foi. Un sujet de scandale pour les fidèles, qui d'une foi sans œuvres s'en font presque toujours un prétexte de relâchement, et souvent une source d'égarements et d'erreurs. Un sujet de triomphe pour les ennemis de la religion, qui, confondant le fidèle avec la foi, font presque toujours retomber sur la foi ce qui est la faute du fidèle. Tant il vous importe de produire votre foi par vos œuvres, soit par rapport à vous-mêmes : sur vos œuvres vous êtes en droit de conclure que vous croyez, et cela vous rassure; soit par rapport aux domestiques de la foi : par vos œuvres ils apprennent ce qu'ils doivent penser de la religion où ils vivent, et cela les instruit et les anime; soit par rapport aux étrangers à la foi : dans vos œuvres ils voient leur conduite et leurs sentiments condamnés, et cela les confond.

Par rapport à vous. Quoique, aux sentiments des théologiens, comme je l'ai déjà dit, l'habitude de la foi ne se perd que par un acte d'infidélité, quand néanmoins vous ne faites rien qui soit digne de votre créance, n'avez-vous pas lieu de craindre que, sous l'extérieur d'un chrétien, vous ne portiez le cœur d'un infidèle et d'un païen? *Credis hoc* (*Joan.*, XI) ? demandait le Sauveur à Marthe; et vous devez souvent vous le demander à vous-mêmes : *Credis hoc?* Crois-je qu'il y a une autre vie, dans laquelle il me faudra nécessairement entrer au sortir de celle-ci? Comment puis-je savoir si je le crois? Tout ce que je sais, c'est que je vis comme s'il n'y avait point d'avenir pour moi? *Credis hoc?* Crois-je qu'il y a un enfer, où le pécheur sera tourmenté, et dont les tourments, d'ailleurs insupportables, ne recevront jamais ni diminution ni soulagement? Comment puis-je savoir si je le crois? Tout ce que je sais, c'est que, supposé qu'il y ait un enfer, je fais tout ce qu'il faut pour le mériter. *Credis hoc?* Crois-je qu'il y a un paradis où la vertu seule sera récompensée, et dont les récompenses seront également infinies, et dans leur objet, et dans leur durée? Comment puis-je savoir si je le crois? Tout ce que je sais, c'est que, supposé qu'il y ait un paradis, je n'ai rien à présenter qui me donne droit d'y prétendre. *Credis hoc?* Crois-je qu'il y a un Dieu qui seul mérite mes hommages, mes empressements et mes services? Comment puis-je savoir si je le crois? Tout ce que je sais, c'est que je dispute à ce Dieu tout ce qu'il a droit d'exiger de moi, et que je ne lui suis pas plus fidèle que ceux mêmes qui rejettent son autorité, et qui désavouent son existence. *Credis hoc?* Crois-je en particulier la nécessité des bonnes œuvres? Crois-je que sans bonnes œuvres l'enfer m'est ouvert, le paradis fermé? Comment puis-je savoir si je le crois? Tout ce que je sais, c'est que je ne trouve dans moi que des œuvres de ténèbres, que des œuvres de péché et de mort.

Nous avons reçu la foi, nous avons été nourris, élevés dans les lumières de la foi. Ce n'est point là, chrétiens, ce que je vous demande. Je sais que vous avez reçu la foi, et que dès l'enfance vous avez été éclairés de ce divin flambeau. Ce que je vous demande, c'est si vous n'avez point perdu cette foi que Dieu répandit dans votre âme au moment de votre baptême; ce que je vous demande, c'est si les impressions que les instructions que vous avez reçues firent autrefois sur votre esprit ne se sont point effacées? et je soutiens que rien ne peut vous tirer de peine sur ce point, ni vous assurer que vous ayez la foi, tandis que vous n'aurez aucune œuvre qui vous serve comme de caution et de garant que vous croyez. Il y a, dit saint Augustin, une telle liaison entre la foi et les œuvres, que l'une ne subsiste guère sans les autres. Point d'œuvres, point de foi; point de foi, point d'œuvres. Vous le dites souvent vous-mêmes, nous ne faisons rien ; c'est que la foi nous manque, et en cela vous dites souvent plus que vous ne pensez. Vous ne prétendez parler que de cette foi vive et parfaite qu'opère la charité; et moi je parle de cette foi simple qui consiste précisément à croire et à se soumettre. Vous ne faites rien? C'est que cette foi simple et qui consiste précisément à croire et à se soumettre vous manque. Après tout, les maux dont on vous menace ne sont pas si peu effrayants, ni les biens qu'on vous propose si méprisables, que vous ne vous donnassiez quelque mouvement pour mériter ceux-ci et pour éviter ceux-là, quand votre foi, pour parler après Jésus-Christ, aurait seulement égalé un grain de sénevé. Rien ne vous excite, rien ne vous ébranle. Quoi qu'on vous propose, ou de terrible ou de consolant, c'est toujours la même indolence; disons-le, le même endurcissement, la même obstination. Ce ne peut être que faute de foi. Pour peu que l'on croie, on se sent ou réveillé par la crainte ou animé par l'espérance : *Ostende mihi fidem sine operibus.*

Je veux même que vous fassiez quelque chose; je n'en prétends pas moins que la foi vous manque, parce que ne pas tout accomplir, c'est un préjugé qu'on ne croit pas tout; et ne pas tout croire en matière de foi, c'est pécher contre tout : *Vos metipsos tentate, si estis in fide* (II *Cor.*, XIII), écrivait saint Paul aux Corinthiens; examinez-vous vous-mêmes et voyez si vous avez la foi. Pourquoi ne l'auraient-ils pas? Vous la leur avez annoncée vous-même, grand apôtre, et ils l'ont reçue comme un précieux héritage, dont ils se glorifient parmi

les nations. Oui, mais il y a parmi eux des fornicateurs, des superbes, des contentieux. Vous donc, qui ne remplissez pas toute la loi, voyez si ce n'est point parce que vous avez perdu la foi? Votre charité à l'égard du prochain m'est connue, et je m'en suis fait une gloire auprès des Macédoniens, pour les engager par vos exemples à entrer dans leur devoir; et, si dans mes travaux j'ai eu quelque consolation, c'est principalement parce que Tite, mon disciple, a trouvé chez vous toute l'affection et toute la tendresse que pouvait attendre ce ministre fidèle de l'Evangile. Malgré cela, que ceux qui parmi vous joignent à ces œuvres moralement bonnes et vertueuses, plusieurs œuvres de péché et de mort, s'examinent sérieusement devant Dieu, et qu'ils voient s'ils ne balancent point ainsi tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, parce qu'ils ont perdu ce principe de sainteté qui rend ferme et inébranlable dans le bon parti? *Vosmetipsos tentate.* Il est dangereux, en effet, qu'on ne partage sa foi dès qu'on veut partager sa conduite; et, puisque la vraie foi ne souffre aucun partage, il est dangereux que, ne voulant être soumis qu'à moitié, on ne soit tout à fait infidèle. Vous croyez un Dieu rémunérateur de l'aumône : là dessus vous répandrez, vous distribuez. Si vous le croyiez également vengeur de l'impudicité, n'éviteriez-vous pas avec soin un vice qu'il nous défend, et qu'il poursuit avec tant de sévérité? Vous croyez les vérités spéculatives que la foi vous propose, et, malgré toutes les répugnances que votre esprit trouve à se soumettre, vous ne laissez pas de le captiver sous le joug. Si vous croyiez avec une égale docilité les maximes pratiques qu'elle vous prescrit, ne feriez-vous pas violence à votre cœur pour l'obliger à s'y conformer et à les suivre? Examinez-vous donc encore un coup, selon l'avis de l'Apôtre, et, rentrant en vous-même, demandez-vous souvent, mais surtout sur vos œuvres ce que le Sauveur demandait à Marthe : *Credis hoc?* Ai-je la foi? cette foi qui réprime en moi ce penchant naturel qui me porte sans cesse au relâchement et à la licence, cette foi qui me montre le chemin de la vertu, comme l'unique chemin qu'un chrétien doive tenir, cette foi humble que rien ne rebute, cette foi dominante que rien n'arrête, cette foi universelle qui ne rejette rien, qui embrasse, qui reçoit tout? Du moins elle n'est pas agissante. Ah! que j'ai lieu de craindre que Dieu n'ait accompli sur moi ces terribles menaces qu'il nous fait de renverser le chandelier, d'aveugler ceux qui n'ont pas voulu marcher tandis que la lumière brillait à leurs yeux, de rejeter les enfants du royaume pour aller se chercher un peuple parmi les enfants des ténèbres! *Credis hoc?*

Quand, au contraire, on agit et qu'on a toujours la loi gravée dans son cœur pour la méditer, et liée à ses mains pour l'accomplir, on peut alors répondre sûrement avec Marthe : *Utique, Domine, ego credidi.* (*Ibid.*) Vous le savez, Seigneur, vous à qui rien n'est caché; oui, vous savez ce que je crois. Si je ne croyais pas, m'appliquerais-je avec tant de soin à mortifier mes sens? Je les ménagerais et penserais plus à les flatter qu'à les soumettre et à les humilier. Si je ne croyais pas, combattrais-je mes passions avec tant d'opiniâtreté? Je suivrais sans crainte leurs mouvements déréglés, persuadé qu'il n'est rien de si doux que de vivre sous leur empire. Si je ne croyais pas, oublierais je si facilement un affront sanglant, une injure atroce? Je me ferais raison par moi-même, donnant en cela à mon cœur le plaisir le plus exquis que je puisse lui donner. Si je ne croyais pas que vous êtes juste, je vous craindrais moins, je vous aimerais moins, si je ne savais pas que vous êtes bon; je vous servirais avec moins de fidélité si je ne croyais pas que tout vous est dû. Ne vous en rapportez point à mes paroles; ce ne seraient peut-être que de vaines et d'inutiles protestations, mais considérez mes œuvres. Vous nous donniez les vôtres comme un motif certain pour nous engager à croire; je vous donne les miennes comme un gage et une assurance que je crois : *Utique, Domine, ego credidi.* C'est ainsi qu'on peut compter sûrement sur sa foi, quand on agit hors de là, dites-nous, tant qu'il vous plaira, que vous croyez, tandis que vous n'agirez pas, nous serons toujours en droit d'exiger que vous nous montriez votre foi par vos œuvres : *Ostende mihi fidem tuam sine operibus* (*Jac.*, II.)

Et quand même vous auriez la foi sans les œuvres, comme il peut se faire, en effet, que vous l'ayez, une foi sans œuvres à quoi peut-elle servir qu'à vous tourmenter? *Je souffre, mais je crois que mon Rédempteur vit,* disait Job, dans le fort de sa douleur et de ses peines, et sur cette créance il se promet une nouvelle vie qui le dédommagera de tous les maux qu'il endure dans celle-ci. *Je suis accablé sous la pesanteur de mes chaînes; mais je sais quelle est la fermeté de la parole de celui sur qui je me repose,* disait l'Apôtre des gentils, et sur la fermeté de cette parole il compte qu'un moment de tribulation produira dans lui un poids éternel de gloire. Je suis dans la pauvreté et la misère, peut se dire un chrétien qui croit, mais j'ai l'Evangile devant mes yeux, et dans cet Evangile j'y vois ma pauvreté et ma misère canonisée. Avec des pensées de cette nature, qu'on est content au milieu même des afflictions les plus accablantes! Mais est-ce là un contentement réservé au pécheur? Sa foi, loin de faire sa consolation, se tourne contre lui-même : elle fait à son égard la fonction de cet ange de Satan qui poursuivait saint Paul : c'est cette épine dure et piquante dont se plaint si amèrement David : *Dæmones credunt et contremiscunt,* dit encore saint Jacques, (*Ibid.*) les démons croient, et que croient-ils? une miséricorde épuisée pour eux, une justice armée à leur perte; un Dieu irrité, dont la colère et la fureur ne s'apaiseront jamais! Là-dessus ils tremblent, ils frémissent : n'ont-ils pas raison? Etre exposé pour une éternité à tous les traits d'une main qui ne frappe

que pour accabler! est-il rien de si désespérant? *credent et contremiscunt.* Ainsi, pécheurs, croyez-vous qu'il y a un Dieu; et vous faites bien. Il y en a un, en effet, et il n'y en peut avoir qu'un : *credis, quoniam unus est Deus : benefacis.* Vous ne faites cependant rien en cela que les démons eux-mêmes ne fassent, *et dæmones credunt.* Mais à cette foi qui vous est commune avec les démons qu'ajoutez-vous : beaucoup d'injustices dans vos commerces, beaucoup de médisances dans vos assemblées, mille impudicités, mille désordres. Pouvez-vous ne pas trembler, en comparant ce que vous êtes maintenant avec ce que vous devez être dans la suite : maintenant, un pécheur; dans la suite, un réprouvé; maintenant, un objet d'exécration et d'horreur aux yeux de Dieu; dans la suite, la victime de sa colère et de sa justice? *Dæmones credunt et contremiscunt.* Tirez-vous d'embarras par une vie où votre foi elle-même, s'il se peut, n'ait rien à reprendre. Si je vous déclarais aujourd'hui, de la part de Dieu, que vous avez perdu la foi, quelles seraient vos alarmes! Pourquoi vous exposer à ces mêmes alarmes par une conduite qui doit, pour le moins, vous faire craindre que Dieu ne vous ait ôté un don qui, jusqu'à présent, a été si stérile et si infructueux dans vous? Pourquoi vous livrer, de gaieté de cœur et de sang froid, aux plus cruelles inquiétudes qui puissent agiter une âme chrétienne? Sans la foi, jamais je ne plairai à Dieu : c'est l'oracle de saint Paul : tout me dit, dans mes œuvres, que je n'ai pas la foi. Faut-il donc, ô mon Dieu, vous renoncer pour toujours et me regarder comme un de ces infidèles qui, n'ayant pas reçu le talent, ne recevront jamais la récompense? Et quand même Dieu, pour punir votre péché, ne vous aurait pas encore enlevé cette foi, qui fait l'espérance du chrétien, pourquoi vous l'aurait-il laissée? Uniquement, ce semble, pour vous faire sentir que vous êtes pécheur. Que vous dit, à tout moment ce juge sévère, mais infaillible? A peine pouvez-vous soutenir la rigueur de ses arrêts : il accuse, il décide, il condamne. Ah! puisque des reproches de cette nature peuvent vous être salutaires, loin de demander au Père des miséricordes, qu'il les adoucisse et les modère; je le conjure, au contraire, par le sang de son Fils, qu'il leur donne tant de vivacité et tant de pointe que vous vous déterminiez enfin à vous accommoder avec cet ennemi domestique, qui ne vous donnera point de relâche que nous ne soyez entré dans ses vues et ses pensées. Alors, non-seulement vous trouverez dans vos œuvres de quoi vous rassurer sur votre foi, mais les fidèles eux-mêmes y trouveront de quoi s'instruire et s'animer. Second motif qui nous engage à produire notre foi par nos œuvres : l'exemple que nous devons à ceux à qui nous sommes unis par les liens d'une religion commune.

Deux sortes de personnes ont principalement les yeux sur nous dans le christianisme, le lâche et le libertin; le lâche qui veut pécher, le libertin qui veut être soutenu et approuvé dans son péché. Celui-là, comme partagé entre deux partis, n'attend, pour ainsi dire, qu'un guide qui le détermine. Celui-ci, ferme dans le mauvais parti qu'il a pris, ne pense qu'à trouver des compagnons qui l'autorisent : et tous deux regardent votre conduite ou comme la règle, ou comme la justification de la leur. Je n'exagère point. Nous sommes méchants de nous-mêmes, il est vrai, mais ordinairement parlant, nous le devenons encore plus par les pernicieux exemples du prochain; et il en est une infinité parmi nous qui rougiraient de se déclarer pour le vice, s'ils n'avaient personne à leur tête. Mais on se trouve dans une même religion, on est élevé dans les mêmes principes, initié aux mêmes mystères, uni au même chef. Et, comme dans cette multitude de personnes qui, toutes, ont les mêmes moyens de sanctification et les mêmes intérêts à y travailler, on n'y trouve presque que des pécheurs : on apprend d'eux à pécher, et on croit pouvoir faire sans honte ce qui semble être canonisé par la multitude. Vérité si constante qu'il n'est peut-être personne parmi vous qui n'en ait fait une triste expérience et qui ne soit contraint d'avouer qu'il se serait arrêté, malgré toutes les sollicitations de son cœur, s'il n'eût été enhardi par les exemples des autres. Nous le voyons dans l'état politique, par rapport à certaines fautes qui portent avec elles un caractère d'opprobre. La passion nous y entraîne inutilement : nous ne voudrions pas même en être soupçonnés. Pourquoi donc, dans la religion, ne nous retiendrions-nous pas à l'égard de toute sorte de péchés, si toute sorte de péchés nous exposaient aux insultes des hommes, si toutes sortes de pécheurs étaient regardés parmi nous comme de ces hommes dangereux qui devraient être bannis de la société civile? Mais nous travaillons chacun en particulier à mettre le péché en honneur : faut-il être surpris, après cela, que nous ayons autant de complices que de témoins de nos désordres? Vérité dont l'apôtre des gentils était tellement persuadé qu'ayant appris qu'il y avait un fornicateur, un seul fornicateur à Corinthe, il crut ne pouvoir arrêter la contagion d'un si pernicieux exemple qu'en s'armant contre le coupable de toute la sévérité du zèle évangélique.

Quoique absent, il livre ce pécheur à l'esprit de Satan; il ordonne aux Corinthiens de lui fermer l'entrée de leurs assemblées : *auferte malum ex vobis* (*I Cor.*, VI); il les menace des mêmes désordres, s'ils ne se défont de ce levain gâté qui peut insensiblement infecter et corrompre toute la masse : *nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit.* (*Ibid.*) Ce fornicateur était cependant parmi des chrétiens, qui, au témoignage de saint Paul lui-même, avaient été sanctifiés en Jésus-Christ, et attendaient avec une espérance ferme le second avénement du Seigneur pour y voir révéler leur justice dans la gloire : mais il était parmi

des hommes qui se trouvaient encore susceptibles des impressions d'un mauvais exemple, et qui ayant le crime devant leurs yeux, auraient pu embrasser sans crainte ce qu'ils auraient vu, ou toléré, ou impuni. Eloignez donc de vous cette malheureuse source de corruption ; chassez une peste si présente, de peur que la contagion ne pénètre jusqu'à vous : *auferte malum ex vobis ; nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit.*

Il n'est rien en effet qui se communique plus facilement que le péché, surtout quand il est comme offert et présenté par des personnes qu'on doit supposer avoir de la religion et de la foi. Vous croyez ce que je crois, vous confessez les mêmes vérités que je confesse, et malgré cette confession et cette créance commune, vous ne craignez pas ce que je dois craindre, vous n'évitez pas ce que je dois éviter, vous me rassurez, vous m'enhardissez, et je cours avec empressement là où je vous vois courir vous-même. Savez-vous cependant que, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, vous êtes chargé de mon âme, comme d'un dépôt dont vous êtes responsable devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ? *Mandavit unicuique de proximo suo* (*Eccli.*, XVII); Dieu vous a chargé du prochain, et vous en a chargé par un ordre que vous ne pouvez violer sans crime ; par un ordre qui est fait à chacun de vous, de quelque rang, de quelque condition que vous soyez ; par un ordre qui regarde tous les hommes en général et chacun en particulier : quel qu'ils soient vous leur êtes redevable, et ils ont droit d'attendre de vous que vous entriez en part de l'ouvrage de leur salut. Mais savez vous que, selon saint Augustin, l'exécution de cet ordre est quelquefois attachée à vos paroles, et toujours à votre conduite? Vous nous renvoyez tout ce qu'il y a de conquêtes à faire dans le christianisme ; vous voulez que nous arrêtions tout ce qu'il y a de désordres, et que nous soyons toujours prêts à courir, dès qu'il s'agira des intérêts de notre Maître. Nous devons le faire, et malheur à nous si par notre faute le loup entrait dans la bergerie! mais n'avons-nous personne qui doive partager avec nous nos travaux et nos peines? *Nolite tantummodo episcopos aut clericos cogitare;* ne croyez point que cette affaire ne regarde que les prélats, et ceux que leur sacerdoce a établis comme les anciens et les maîtres dans Israël ? *Etiam vos ministrate Christo bene vivendo, nomen doctrinamque ejus, quibus poteritis, prædicando.* Dieu vous envoie a notre secours; nous tâchons de vous y attirer par les peintures affligeantes des pertes que fait tous les jours la cause de Dieu que nous défendons. S'il est dans le christianisme des sujets à qui, faute d'autorité ou de liaison, vous ne pouvez pas porter cette parole que le Seigneur met dans la bouche de ses ministres, autant contre les prêtres de Juda que contre les princes d'Israël, êtes-vous si fort étranger dans la foi, que vous n'ayez pas un mot à dire en faveur de Jésus-Christ dans le sein de votre maison? Ignorez-vous tellement les maximes de l'Evangile que vous ne puissiez faire une leçon de salut à ce fils débauché, qui ne se perd peut-être que faute d'une parole, à ce domestique vicieux qu'un ordre précis arrêterait sur le penchant de sa ruine, à cette épouse dissipée et mondaine, qu'un avis charitable ferait peut-être rentrer en elle-même ? D'ailleurs y a-t-il ou domestique, ou étranger à qui vous ne puissiez et à qui vous ne deviez parler par cette intégrité de vie, qui annonce le nom et la gloire du Seigneur; qui soutient la pureté de l'Evangile contre la dépravation du siècle, et qui apprend à tout ce qu'il y a de fidèle dans l'Eglise, qu'on n'est véritablement chrétien, qu'autant qu'on est saint? *Etiam vos ministrate Christo bene vivendo.* Ce ne sont pas toujours les discours les plus éloquents et les plus pathétiques qui font le plus d'impression. Un homme qui ne veut pas se rendre, trouve toujours mille défaites pour échapper à nos poursuites et éluder la solidité de nos raisonnements : mais qu'a-t-il à opposer à une conduite réglée? Serait-ce la faiblesse de la nature ? Pourquoi ne pourrait-il pas ce que vous pouvez vous-même? Vous n'êtes pas d'une nature différente des autres. Serait-ce la violence et l'attrait de la passion? Pourquoi se laisserait-il tyranniser par des désirs que vous savez réduire aux bornes du devoir? Serait-ce le commerce et la liaison qu'il a avec le monde? Pourquoi ne romprait-il pas avec un ennemi dont il vous voit triompher? Il peut s'obstiner, je l'avoue, mais du moins il sera sans excuse, et quoi qu'il fasse pour s'étourdir, il aura toujours dans votre conduite, et une règle, et une condamnation de la sienne. Mais enfin, soit qu'il marche sur vos pas, soit qu'il vous laisse marcher seul, toujours est-il vrai que quand Jésus-Christ veut que ses ministres soient là, où il est lui-même, dans les mêmes emplois, dans les mêmes fonctions, dans les mêmes soins dont il s'est chargé pour notre salut, il n'a pas uniquement en vue les ministres de sa parole, ses pasteurs, ses apôtres : *Nolite tantummodo bonos episcopos, aut clericos cogitare.* Tout chrétien, en vertu des engagements qu'il a pris dans son baptême, doit servir de témoin à Jésus-Christ ; tout chrétien, en vertu des engagements de son baptême, doit tellement faire briller la lumière de sa foi, que les hommes, voyant ses bonnes œuvres, en glorifient leur Père qui est dans le ciel ; tout chrétien, en vertu des engagements de son baptême doit être saint, non-seulement parce qu'il a un Père qui est saint, mais encore parce qu'il doit être à tous ceux qui l'environnent un modèle de vertu et de sainteté : *Etiam vos ministrate Christo bene vivendo.* Cependant les intérêts du Seigneur, ceux du prochain, les vôtres, rien ne vous touche. Vous vivez parmi nous comme si vous n'étiez pas des nôtres, ou pour mieux dire vous ne semblez être des nôtres que pour décrier nos loix et nos maximes parmi les ennemis de la religion. Par là, l'Evangile s'avilit entre

vos mains; par là Jésus-Christ tombe dans l'opprobre, et nous sommes contraints d'exhorter ce petit nombre de fidèles qui a échappé à la corruption commune, de vous fuir comme autant d'ennemis de son salut. Est-ce ainsi que vous avez appris et étudié Jésus-Christ, son Evangile et sa loi? *Non ita didicistis Christum.* (*Ephes.*, IV.)

Cet Homme-Dieu, qui est venu pour nous être à tous un modèle de perfection, sera-t-il pour vous ou une occasion de réprobation ou une pierre de scandale? Cet Evangile qui nous fait à tous des leçons d'abnégation, de renoncement et de rigueur, n'aura-t-il pour vous que des leçons de relâchement, de mollesse et de sensualité? Cette loi si uniforme dans ses principes, si sévère dans ses maximes, s'adoucira-t-elle pour vous, se partagera-t-elle en votre faveur, s'abandonnera-t-elle, pour parler de la sorte, ou à la malignité de vos interprétations, ou au déréglement de vos désirs? *Non ita didicistis Christum, si tamen illum audistis, et in ipso edocti estis.* Ce n'est point ainsi que Jésus-Christ a parlé, si toutefois vous l'avez ouï, si toutefois vous avez compris sa doctrine; doctrine céleste, et qui n'ayant rien de commun avec le vieil homme, l'attaque et le combat partout; qui, puisée dans le sein même de la Divinité, doit former dans nous comme autant d'hommes nouveaux, qui n'habitent sur la terre, que parce qu'ils ne peuvent pas encore vivre dans le ciel, et apprennent à tous ceux qui ont les yeux sur eux, qu'on n'est chrétien que pour se faire saint: *Etiam vos ministrate Christo bene vivendo.*

D'ailleurs, combien n'y a-t-il pas parmi nous de ces esprits prétendus forts, de ces pécheurs téméraires, qui ne cherchent qu'à justifier leur impiété par l'impiété d'autrui? Quand ce ne serait que pour leur fermer la bouche, ne devriez-vous pas régler vos mœurs sur votre créance? Vous êtes chrétien, vous en faites profession, et dans cette profession éclatante de christianisme, combien de désordres qui vous feraient honneur, si nous étions dans une religion où le vice tiendrait les rênes? Donc on peut embrasser les vérités qui sont de pure spéculation, et rejeter celles qui sont de pratique. Donc on peut captiver son entendement d'un côté et donner de l'autre à son cœur tout ce qu'il peut souhaiter. Donc on peut diviser, partager Jésus-Christ, recevoir son joug ou le secouer: quoiqu'on fasse, on est toujours également à lui.

Ainsi peuvent raisonner ces hommes de chair et de sang qui voudraient que tout le monde fût pécheur, afin que la multitude servît de voile et de justification à leurs péchés. En vain leur développerons-nous la sainteté de nos lois, la sublimité de nos maximes, l'impossibilité d'allier Bélial avec Jésus-Christ. A moins que vous ne changiez ou que nous ne vous retranchions du nombre des fidèles, nous ne les persuaderons pas; du moins seront-ils toujours en droit de disputer et de vous proposer comme une preuve vivante des ménagements qu'on peut garder entre Dieu et le péché. Et par là, vous qui êtes le peuple d'acquisition, vous qui avez été choisis pour annoncer les vertus de celui qui vous a appelés de vos ténèbres à sa lumière admirable, vous devenez un peuple de séduction et de scandale; et si nous n'avions d'autre guide que vous, nous retomberions dans ces anciennes ténèbres qu'est venu dissiper celui qui éclaire tout homme qui naît. Désordre que craignait si fort le prince des apôtres, que, parmi plusieurs motifs dont il se servait pour engager les premiers fidèles à la pratique du bien, un des plus pressants et des plus forts était l'obligation qu'ils avaient d'imposer silence à ces imprudents qui dans leur malice tâchaient de se couvrir de la malice d'autrui: *Ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* (I *Petr.*, II.) Vous avez autour de vous tant de génies si mal faits, si prêts à profiter de tout ce qui peut favoriser la licence, si attentifs à recueillir tout ce qui peut tourner à l'opprobre de la religion! Vivez donc parmi eux de telle sorte qu'ils soient contraints de rendre justice à votre mérite et d'avouer, à la gloire du christianisme, qu'il a encore des sujets dans qui a passé la vertu de ceux qui ont reçu les prémices de l'esprit. Car telle est la volonté de Dieu que vous fassiez taire ces insensés et que vous leur ôtiez par vos œuvres, non-seulement toute occasion de scandale, mais encore tout lieu de se défier et de pouvoir même douter de la droiture et de l'intégrité de votre conduite. *Sic est voluntas Dei, ut obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* Et du temps même des apôtres il se trouvait des insensés parmi les domestiques de la foi. Il y en avait encore parmi les étrangers, parmi ces ennemis déclarés du christianisme, qui, n'ayant pu accorder la sainteté des principes dont on faisait profession avec une vie criminelle, se seraient fait de la religion d'un Dieu un sujet de mépris et de risée. Aussi est-ce à ceux-ci encore plus qu'à ceux-là que l'Apôtre veut qu'on ôte toute occasion de scandale, de peur qu'un déréglement de conduite dans ceux qui font profession d'être chrétiens ne détruise tout ce qu'on peut leur dire de la perfection et de la sainteté du christianisme. De sorte qu'écrivant non-seulement aux ministres, mais encore aux fidèles de Corinthe, il veut qu'ils vivent dans le monde comme s'ils n'y vivaient pas; que tous possèdent comme s'ils ne possédaient pas; que tous fassent éclater leur patience dans la tribulation, leur soumission dans la peine, leur douceur dans les injures et les persécutions. Et pourquoi tant cela? *Ut non vituperetur ministerium nostrum.* (II *Cor.*, VI.) On mépriserait notre ministère si nous n'avions rien de chrétien que le nom, et tout le christianisme ne passerait que pour une assemblée d'imposteurs si nous ne nous distinguions des autres que par les leçons relevées que nous ferions de retenue et d'intégrité. Quoi donc! vous êtes semblables à nous, pourraient nous dire les païens, et, à quelques paroles près, vous êtes

comme nous livrés aux mêmes excès de bouche, aux mêmes impudicités et à tous les autres crimes que vous avez tant soin de nous reprocher : *O Christianum, o vere Dei servum !* leur fait dit dire saint Augustin. Est-ce donc là un chrétien, un serviteur du vrai Dieu ? Quoi ! ce voluptueux, cet avare, cet ambitieux, cet homme que nous ne voyons agir que pour pécher, que nous n'entendons parler que pour médire et blasphémer, cet impie qui n'a ni respect pour ce temple où il dit que son Dieu habite réellement et corporellement, ni égard pour ces cérémonies qu'il nous représente comme l'essence et la gloire de sa religion, ce délicat, ce sensuel, qui craint jusqu'à l'ombre de la peine, et qui, en un mot, ne se distingue de nous que par un nom spécieux qu'il fait sonner fort haut, mais qui sous ce nom est aussi gâté, aussi corrompu que nous ; c'est là un chrétien, un serviteur du vrai Dieu ! *O Christianum, o vere Dei servum!* Vraiment vous êtes chrétien à peu de frais ; vous avez un Dieu facile à contenter. Vous n'aviez que faire de quitter les nôtres, si en changeant de religion vous ne vouliez pas changer de conduite. *Absit*, leur répond saint Augustin, *absit ut hujusmodi Christianus dicatur !* A Dieu ne plaise qu'un tel homme soit honoré du nom de chrétien, de ce nom qui ne convient qu'à ceux qui ont embrassé la loi de Jésus-Christ, mais qu'on ne porte avec justice que quand on se règle sur cette sainte et divine loi ! Nous vous l'abandonnons, idolâtres aveugles; il est des vôtres, et il ne vit comme vous que parce qu'il est encore dans vos sentiments. Si vous voulez voir un vrai chrétien, regardez ce père de famille uniquement occupé à régler sa maison, et servant lui-même de règle à tous ses domestiques ; réservé dans ses paroles, exact à rendre à Dieu chaque jour le tribut de ses prières, ferme et inébranlable dans tous ses devoirs. Regardez cette veuve qui se fait l'œil de l'aveugle, le soutien du faible, qui, morte au monde et à ses pompes, vit plus dans le ciel que sur la terre. Ce sont là ceux que nous appelons chrétiens, et c'est de ceux-là que vous apprendrez la différence qu'il y a entre le service du vrai Dieu et celui de vos fausses divinités. Pour les autres, nous vous les abandonnons, encore un coup : ils sont à vous : *Absit ut hujus modi Christianus dicatur?* Tant il vous importe de conformer vos mœurs à votre créance. Vous ne voudriez pas paraître aux pieds d'une idole. Et qu'importe que vous détestiez l'idole, s'il n'est que cette aversion qui vous distingue de l'idolâtre ? En serez-vous moins un sujet de risée pour les gentils, de scandale pour les fidèles ? En serez-vous plus assuré vous-même d'être fidèle et chrétien ? je dis de ces chrétiens dont Jésus-Christ ne doit point rougir devant son Père : *Absit !* Si je suis chrétien, l'Evangile me trompe, et il faut brûler toutes les divines Ecritures. Non, sans doute, je ne suis pas chrétien. Que suis-je donc? L'opprobre et la honte du christianisme, le persécuteur du nom chrétien, un pécheur et un païen. Et si vous n'êtes pas chrétien au jugement de votre conscience, le serez-vous au jugement des hommes ? Qu'on croie ou qu'on ne croie pas l'Evangile, on sait quelle en est la perfection, et jamais vous ne nous persuaderez que vous êtes chrétien. Vous devez encore moins vous attendre que Dieu vous regarde comme chrétien, comme vrai membre de ce corps sacré que son Fils s'est formé sur la croix. S'il vous regardait comme vrai membre de ce saint corps, dès lors il introduirait deux christianismes dans le monde, un christianisme de sainteté et de vertu et un christianisme de dissolution et de libertinage. Il vous regardera donc comme un homme baptisé au nom de son Fils, mais en même temps comme un réfractaire à tous les engagements que vous avez pris dans votre baptême ; il vous regardera comme un homme revêtu d'un caractère d'honneur et de gloire, mais en même temps comme un rebelle qui, dans le caractère même qu'il porte, trouve la matière de sa condamnation. Où sont donc, parmi nous, les vrais fidèles, les vrais chrétiens? Vous les connaissez, Seigneur ; nous en connaissons nous-mêmes plusieurs, parce que nous en connaissons plusieurs qui ne vivent que de la foi. Mais qu'il en est encore plus dans qui la foi semble être morte, ou du moins mourante ! parce que si la foi se produit par les œuvres, c'est aussi par les œuvres qu'elle se conserve.

SECONDE PARTIE.

Comme la foi, dès qu'elle est vive, règle et anime toutes les actions de la vie d'un chrétien, aussi dès que sa vie est sainte elle tient tellement lieu de tout à sa foi, que c'est par elle qu'elle s'établit et qu'elle se rend ferme et inébranlable ; par elle qu'elle s'élève et qu'elle prend tous les jours de nouveaux degrés de perfection ; par elle qu'elle triomphe et qu'elle reçoit enfin ce qu'elle mérite de récompense et de gloire. Ainsi voulez-vous conserver votre foi ? Agissez. Voulez-vous voir croître et augmenter votre foi? Agissez. Voulez-vous voir exalter votre foi et passer de ses ténèbres à la clarté promise aux vrais croyants ? Agissez. Trois manières dont les œuvres soutiennent la foi ; elles la soutiennent en lui donnant une espèce de consistance et l'affermissant dans une âme ; elles la soutiennent en lui donnant de nouveaux accroissements et la fortifiant dans une âme ; elles la soutiennent en lui donnant des droits assurés aux délices du ciel, proportionnés à la vivacité qu'elle aura eue dans une âme.

Les œuvres soutiennent la foi en lui donnant une espèce de consistance, et l'affermissant dans une âme, en sorte que, si vous craignez de la perdre, vous devez également craindre de vous jeter dans ses malheureuses voies qui conduisent à l'infidélité. On veut décider sur ce que nous avons de plus auguste et de plus sacré dans la religion ; on raille sur nos plus redoutables mystères, et l'on tombe peu à peu dans cet esprit d'orgueil et de révolte qui ne veut plus se captiver sous le joug de la foi. Le monde est

plein de ces prétendus beaux esprits, qui, voulant approfondir des mystères dont Dieu a voulu nous dérober l'intelligence, se font tant de principes d'erreur, qu'ils ne semblent penser, que pour aller d'égarement en égarement, mais égarement, où ne précipite guère moins une vie licencieuse et criminelle. On se livre au péché, et le péché devient une source d'infidélité.

Pour nous en convaincre, suivons de près un de ces chrétiens libertins, qui, résistant à toutes les impressions de sa foi, s'ouvre une carrière libre et aisée, où il puisse vivre au gré de ses désirs. On ne révoque pas d'abord tout en doute, je le sais; on a encore quelque reste de soumission et une espèce de persuasion que tout est solidement établi; mais on se comporte comme si tout était douteux et chancelant. L'esprit parle encore; mais on écoute la chair. Les vérités qu'on a sucées avec le lait représentent encore le danger; mais la nature plus forte entraîne. On croit encore, si vous voulez, mais on pèche. Remarquez même qu'on ne pèche pas dans la résolution de rester pécheur jusqu'au bout. Comme on a encore quelque idée de la miséricorde, on se flatte encore de la trouver propice; on se promet encore de laver dans les sacrements les taches dont on se souille. On continue cependant à marcher dans les voies de l'iniquité, et insensiblement les passions s'affermissent, le cœur se corrompt, l'esprit s'abrutit, et l'on ne veut plus souffrir la saine doctrine de l'Evangile, dit saint Paul : *Erit tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt.* (II *Tim.*, IV.) Tant de maximes d'abnégation et de renoncement ne s'accordent point avec celles dans lesquelles nous avons été élevés : le cloître a ses principes et le monde les siens. Tant de peintures effrayantes d'un jugement et d'un enfer ne sont plus des images à présenter qu'à quelques esprits faibles. Pourquoi tant nous menacer de cette justice sévère que nous ne voulons pas craindre? *Sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros.* (*Ibid.*) On a des maîtres dont les leçons s'accommodent mieux avec les désirs des libertins et des athées, qui dans un lieu de débauche répètent à tout moment qu'un bien présent vaut mieux que mille espérances futures, qui ne veulent point qu'on se trouble mal à propos; qui, prétendent, que tout ce qui est écrit, n'est écrit que pour alarmer ceux qui sont assez faibles pour le croire; que, tout devant mourir avec l'homme, chacun peut vivre comme il l'entend, et ne se refuser aucun des plaisirs de la vie. La vérité a beau élever la voix : *Et a veritate auditum avertent* (*ibid.*), on détourne l'oreille pour ne la pas entendre, on se durcit contre ses cris, on les étouffe. *Ad fabulas autem convertentur* (*ibid.*); enfin l'on écoute les fables et les rêveries d'un imposteur, on les embrasse, on les reçoit, et, par un juste jugement de Dieu, dit saint Grégoire, on en vient enfin jusqu'à perdre entièrement la foi. Car vous le savez, mes frères, la foi est un don que Dieu fait à ses amis; est-il raisonnable qu'il le fasse à ses ennemis, et qu'il les partage avec autant de bonté que ceux qui le servent dans toute la sincérité de leur cœur? Ainsi, dans l'Ancien Testament, il laissa tomber dans l'idolâtrie ce peuple grossier que tous les prodiges opérés en sa faveur ne purent retenir dans le devoir; il permit que Salomon, après avoir donné dans les égarements les plus honteux, élevât des temples et des autels aux fausses divinités qu'adoraient les femmes étrangères dont son cœur s'était follement épris. Ainsi dans le Nouveau Testament Jésus-Christ menace les rebelles à sa voix de leur enlever le talent qu'ils ne mettent pas à profit, de leur ôter le royaume de Dieu, qui est au milieu d'eux, pour le donner à un peuple qui le reçoive avec plus de docilité et qui en produise les fruits. Ainsi de nos jours ce divin flambeau s'est éteint sur tant de chefs de parti, qui, après avoir commencé par les désirs de la chair, ont fini par l'aveuglement de l'esprit; sur tant de jeunes insensés, qu'un libertinage opiniâtre a enfin conduits au comble de l'irreligion et de l'impiété. Nous ne sommes guère moins criminels qu'eux; pouvons-nous nous attendre à être traités avec plus d'indulgence? Leur malheur nous menace de près, et peut-être n'avons-nous plus qu'un pas à faire, pour tomber dans l'abîme qu'ils se sont creusé. Nous mettons notre gloire à insulter le Seigneur; doit-il épuiser ses miséricordes pour nous gratifier? Il nous frappera dans sa colère en nous livrant à l'esprit d'erreur, et permettant à ses faux prophètes de débiter leurs faussetés avec tant de vraisemblance, que nous nous laissions entraîner : *Ad fabulas autem convertentur.*

Souffrez cependant, Seigneur, que nous le disions : on ne peut pas vous plaire sans la foi, vous l'avez déclaré vous même. Quand donc en punition de notre péché vous nous aurez ôté la foi, quelle gloire en reviendra-t-il à votre divine Majesté? Pour des pécheurs de fragilité et de faiblesse, vous aurez des pécheurs irréversibles et comme nécessairement endurcis. Dieu a fait le premier pas en nous éclairant; c'est à nous à faire le second en agissant. Si les enfants d'Israël s'étaient obstinés à ne pas suivre la nuée qui leur montrait dans le désert la route qu'ils devaient tenir, aurait-il été de la sagesse divine de faire briller à leurs yeux une lumière dont ils ne voulaient pas profiter? Quand donc on vous laisserait la foi, que produirait-elle dans vous? Vous êtes comme liés au péché et à la mort; à moins qu'on ne vous donnât un cœur nouveau, en vain l'esprit serait éclairé. C'est trop peu dire. Dans la triste situation où vous êtes, vous ôter la foi, c'est vous faire grâce; plus de connaissance ne servirait qu'à vous rendre plus criminels. C'est vous faire plaisir; vous cherchez à pécher sans crainte, sans inquiétude, sans remords; on vous ôte la source des remords, des inquiétudes et des craintes. De quoi vous plaignez-vous? Vous avez ce que vous sou-

haitez. N'envions point cependant un tel sort : c'est le sort d'un réprouvé. Mais aussi prenons garde de ne pas nous l'attirer par notre mauvaise conduite. Nous ne serons pas traîtés plus favorablement que les autres, dès que nous ne serons pas plus fidèles qu'eux : *Ad fabulas autem convertentur*.

Il ne sert à rien, au reste, de me dire que les dons de Dieu sont sans repentir. Oui, ils sont sans repentir: l'Ecriture nous l'apprend. La même Ecriture néanmoins nous apprend, que Dieu se repentit d'avoir élevé Saül sur le trône. Cela veut dire que Dieu, qui ne se repent point d'avoir fait du bien, quand il trouve un bon fond, se repent d'en avoir fait quand il trouve un fond stérile et ingrat. Se repentira-t-il de vous avoir appelé à la foi ? Non, si votre foi est agissante. Comme il a voulu que ce soit celle de toutes les habitudes que nous perdions la dernière, c'est aussi celle qu'il ne nous enlève qu'à la dernière extrémité. Il faut, pour ainsi dire, l'y forcer comme malgré lui ; hors de là il n'en vient pas à une vengeance si rigoureuse. Admirons en cela sa bonté; mais aussi que sa bonté réveille notre zèle, et nous fasse tellement revenir de cet assoupissement où nous avons croupi, que si pour le passé, nous avons mérité d'être punis avec ceux qui ont perdu la foi, nous soyons si attentifs à nos devoirs pour l'avenir, que nous n'obligions jamais Dieu à nous faire sentir jusqu'où va sur ce point la rigueur de ses jugements, ni à nous enlever par le trait d'une juste sévérité ce dépôt précieux qu'il nous a confié par un excès de miséricorde et de bonté. Vivons en fidèles, et nous croirons en chrétiens. Première manière, dont les œuvres soutiennent la foi : elles lui donnent une espèce de consistance et l'affermissent dans une âme. Elles lui donnent de nouveaux accroissements, et la fortifient dans une âme : seconde manière dont elles la soutiennent.

C'est une vérité constante dans saint Paul, que l'habitude de la foi peut prendre de nouveaux accroissements; et c'est un principe reçu de tous les théologiens, qu'elle prend ces nouveaux accroissements par les différents actes de foi qu'elle produit. Mais ce n'est pas là la seule voie par où cette habitude puisse croître. Les bonnes œuvres y contribuent de leur côté, et Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité, se découvre plus clairement à ceux qui le cherchent avec plus d'ardeur et d'empressement. Vous l'avez éprouvé vous-même, âmes fidèles. Avant que votre cœur fût fixé au bien, quelle résistance de la part de votre esprit ! Chaque vérité était pour vous comme un signe de contradiction, et quoique vous vissiez la nécessité qu'il y avait de croire, ce n'était cependant qu'avec peine, que vous pouviez remplir un devoir si nécessaire. Comment cela se peut-il, demandait à chaque moment au milieu de vous une raison orgueilleuse qui aurait voulu sonder et approfondir ce qu'on lui ordonnait de croire avec une humble et aveugle soumission; quelle preuve me donne-t-on d'un point si relevé, si opposé à tout ce que nous avons de plus ordinaires et de plus communes idées? Grand Dieu, que vous nous mettez à de rudes épreuves ! Vouloir que je croie ce que les sages du siècle regardent comme une folie, ce que la prudence de la chair trouve impossible, et vouloir que je croie, sans voir, sans comprendre : quel joug! Qu'il est dur ! qu'il est pesant ! Mais aujourd'hui que la vertu fait toute votre étude, la foi ne fait-elle pas aussi toutes vos délices? Ce ne sont plus ni ces recherches inutiles, qui vous fatiguaient si vainement, ni ces demandes importunes, qui nous fatiguaient si cruellement nous mêmes. Vous croyez sans hésiter, vous embrassez sans demander d'autre preuve, que l'autorité du Dieu qui a parlé. Le prophète l'avait prédit depuis longtemps: *gustate et videte* (*Psal.* XXXIII), goûtez et voyez ; goûtez ce qu'il y a de plus doux dans la vertu, et vous verrez ce qu'il y a de grand dans la Divinité; donnez votre cœur à Dieu, et Dieu vous donnera son esprit; cet esprit qui enseigne toute vérité, qui développe ce qu'il y a de plus caché, et qui porte tant de lumières, que malgré ce que la foi a d'obscur, on voit comme à découvert ce qu'elle a de plus sublime et de plus relevé. Les disciples l'avaient éprouvé Les uns après une charité d'éclat reconnaissent ce Maître qu'ils n'avaient pas connu en chemin : ce sont ceux qui allaient à Emmaüs. Les autres dans les travaux et les peines découvrent les desseins de Dieu sur son Eglise : c'est Jean dans l'île de Patmos, et tous, après s'être disposés par le recueillement, la prière et le jeûne à recevoir la vertu d'en haut, sortent du cénacle comme autant d'hommes inspirés, qui par la profondeur de leur connaissance, font l'admiration et l'étonnement de l'univers: *gustate et videte*.

Puissions-nous profiter de l'exemple des autres, et entrer dans ces voies de sainteté, qui conduisent comme infailliblement à cette clarté ineffable qui fait le privilége des vrais enfants d'Abraham. Si nous n'avons pas perdu la foi, du moins sommes-nous éternellement à combattre avec nos doutes. N'en cherchons la raison que dans notre mauvaise conduite. Dieu éprouve quelquefois ses serviteurs en souffrant qu'ils soient tentés: mais il sait les consoler d'ailleurs, et la crainte seule qu'ils ont de se laisser entraîner, leur est une assurance que la tentation n'est qu'une épreuve d'un ami, qui veut les épurer. Pour nous, nous sommes tentés et nous pouvons presque toujours dire que c'est un Dieu qui se venge, et qui nous éprouve en ennemi. Après cent différentes attaques nous ne savons de quel côté s'est déclaré la victoire, et s'il en faut juger par la manière dont nous avons soutenu le combat, à peine pouvons-nous douter que le tentateur ne soit resté le maître du champ de bataille. Encore un coup, n'en cherchons la raison que dans notre mauvaise conduite Nous nous lais-

sons vaincre partout ailleurs : n'est-il pas naturel qu'un ennemi accoutumé à avoir l'avantage, se conserve dans sa supériorité ? Ainsi tenons ferme pour les maximes de la foi avec ceux qui vont de vertus en vertus, et avec eux nous irons de lumières en lumières. Si Dieu se découvre, ce n'est point à l'homme animal : il est tout chair, et l'esprit de Dieu ne saurait habiter dans la chair. C'est l'homme spirituel que Dieu fait entrer dans ses mystères. il le trouve selon son cœur, et il le visite dans l'abondance de ses grâces. Vous diriez que l'énigme est dévoilé pour lui, tant il est ferme dans sa foi : *gustate et videte.*

Troisième manière dont les œuvres soutiennent la foi, l'établissant dans la gloire et l'élevant à proportion de la vivacité et de l'action qu'elle a eue dans une âme. C'est une reine que la foi, disent les Pères : mais quand elle est sans œuvre, c'est une reine sans suite, comme, quand elle est accompagnée des œuvres, c'est une reine suivie d'un pompeux cortége qui relève sa majesté : *Astitit regina a dextris tuis.* (*Ps.* XLIV.)

Cette reine se présente devant le grand roi ; et d'où tire-t-elle son éclat? *In vestitu deaurato;* elle le tire de la charité, de ce noble feu que le Fils de l'homme est venu allumer sur la terre; elle le tire de cette agréable variété de vertus qui charment les yeux de l'Epoux : *Circumdata varietate.* Piété ferme et constante dans les exercices de la religion, attention continuelle sur ses sens et sur ses passions, attachement inviolable aux devoirs de son état, empressement à répandre et à soulager le pauvre et l'indigent, zèle à instruire, à corriger : que vous dirai-je? Ouvrez les divines Ecritures, vous trouverez que, si elles couronnent une foi, c'est toujours une foi agissante, et que, plus elle a à présenter, plus elles lui donnent d'honneur et de gloire. Dans les *Cantiques*, toutes les filles de Jérusalem applaudissent au bonheur de l'épouse; mais c'est parce que, dans l'ardeur de sa charité, elle produit mille actes des plus héroïques vertus. Qui sont ceux qui dans l'Apocalypse approchent le plus du trône? Le vieillard qui parle à saint Jean le lui apprend. Ce sont ceux qui ont le plus souffert, ceux qui ont eu soin de laver leur robe et de la blanchir dans le sang de l'Agneau. N'est-ce pas sur l'administration du talent qu'on règle dans l'Evangile la multitude des villes qu'on confie au serviteur fidèle? N'est-ce pas ceux qui ont suivi Jésus-Christ de plus près, qui sont assis pour juger avec lui? Sur la terre même, ce n'est point la foi précisément, c'est une foi animée et soutenue par les œuvres, qui attire les complaisances du Seigneur. Abel plut par sa foi : mais c'est parce que, s'étant convaincu par sa foi de la grandeur de son Dieu, il lui sacrifia ce qu'il avait de meilleur et de plus choisi dans son troupeau. Enoch plut par sa foi : mais c'est parce que, s'étant convaincu par sa foi du danger qu'il y a à suivre les mouvements déréglés de ses passions, il vécut d'une manière plus angélique qu'humaine dans un siècle où la nature commençait à se ressentir de sa dépravation. Abraham plut par sa foi : mais c'est parce que, s'étant convaincu par sa foi qu'on n'est au Seigneur qu'autant qu'on est fidèle à ses ordres, il fut également prompt à obéir, et quand il fallut sortir de son pays, et quand il fallut sacrifier ce fils unique, en qui on lui avait promis une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament. Moïse plut par sa foi : mais c'est parce que, s'étant convaincu par sa foi qu'il vaut mieux gémir avec le juste que triompher avec le pécheur, il se crut plus heureux de vivre inconnu et affligé avec le peuple de Dieu, que de se voir chéri et honoré par une princesse étrangère. Le temps me manquerait, continue l'Apôtre, si je voulais faire le dénombrement de tous ceux qui ont plu à Dieu par leur foi, et qui se sont distingués devant lui, ou dans les liens et les cachots, comme Jérémie et Michée, ou sous les grêles de cailloux, comme Zacharie et Naboth, ou sous les fouets et le glaive, comme les Machabées. Il suffit de dire, que tous ces grands hommes, si fort approuvés par celui à qui seul il appartient de juger du mérite, n'ont trouvé que dans une foi agissante le témoignage et l'éloge d'une vraie foi : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate.*

Mais la réflexion que fait ici saint Paul, est toute propre à nous confondre. Ces anciens zélateurs de la foi croyaient et agissaient. Ce n'était cependant que sur des espérances éloignées; et, s'ils devaient un jour voir triompher leur foi, ce n'était qu'après que l'auteur et le consommateur de notre foi aurait lui-même triomphé de la mort et du péché. A nous on promet quelque chose de meilleur, ou du moins de plus prochain. Nous languissons cependant, nous croupissons dans notre indolence et notre inaction. Croyez-vous donc, que quand le Fils de l'homme viendra, il trouvera de la foi sur la terre : *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?* (*Luc.* XVIII.) Il y trouvera plusieurs personnes baptisées en son nom, nourries et élevées dans le sein de son Eglise ; mais de ces vrais fidèles en qui la foi s'accorde toujours avec les œuvres, où en trouvera-t-il? Peut-être dans les siècles passés. Dans le nôtre c'est presque partout une foi morte, ou mourante. C'est cependant à nous que les promesses sont faites ; à nous qu'on prépare une prompte et prochaine récompense. Mais, pour être récompensé, est-ce assez d'avoir cru? Quelque aveugle que puisse être votre soumission pour les vérités qu'on vous propose, répond saint Pierre, si vous ne vous comportez comme des voyageurs et des étrangers dans la terre de votre exil, si vous ne quittez les désirs de votre ancienne ignorance, pour vous conformer à celui qui est saint, et qui vous appelle à la sainteté, jamais vous n'atteindrez à la fin de votre foi qui est votre salut. Jésus-Christ veut des disciples qui reçoivent sa parole : il n'introduit cependant dans son royaume que ceux qui, dociles à cette divine parole, ont suivi

les maximes qu'il nous a enseignées, et pratiqué les vertus dont il nous a donné l'exemple. Cherchez pour aller à lui toute autre voie qu'il vous plaira ; il faut croire : c'est par là que commence la justification ; il faut agir : c'est par là que la justification se consomme. Ce n'est donc point assez de croire. Croire et agir, c'est toute la loi et tous les prophètes.

Oui, il faut croire ; et jusqu'à quand résisterez-vous à la vérité, esprits irrésolus et chancelants? N'est-ce point peut-être que vous attendez des signes et des prodiges pour vous rendre? Je veux vous en donner, et, quoique vous soyez dans une situation où vous vous défieriez des morts mêmes, s'ils ressuscitaient, je prétends néanmoins vous faire trouver, même parmi vous, des témoins que vous ne pourrez rejeter sur aucune raison, sur aucun prétexte que ce soit. Et certainement quels témoins plus recevables et plus dignes de foi, que tant de personnes de l'un et de l'autre sexe, nées dans l'opulence, nourries et élevés dans la mollesse et l'éclat, qui savent cependant se dérober à un monde plein d'attraits, pour aller vivre cachées et inconnus dans les solitudes et les déserts, et s'y faire la victime de toutes les austérités et de toutes les rigueurs de l'Evangile? Quels témoins plus recevables et plus dignes de foi, que tant de chrétiens, qui, sans autre intérêt que celui de la gloire de Dieu, renonçant à toutes les douceurs qu'ils goûtaient dans le sein de leur patrie, s'exposent à toute la fureur des vagues et des flots, et se jettent au milieu des nations les plus barbares pour y aller chercher ou une vie laborieuse, ou une mort prompte et cruelle? Quel témoin plus recevable, et plus digne de foi, qu'un homme accablé de maux sans se plaindre, perdu de réputation sans penser à se justifier, livré en proie à la fureur de ses ennemis, sans rien donner aux ressentiments de la nature? Quel témoin plus recevable, et plus digne de foi, qu'un homme chaste au milieu de la dépravation générale du siècle, innocent dans cette grande licence de mœurs, saint parmi tant de pécheurs?

Il s'en trouve cependant encore de ces vrais israélites, qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal, et vous les connaissez. Quand donc la foi des premiers fidèles prouvée et établie si solidement par la sainteté de leurs mœurs, pourrait vous être suspecte, parce que vous n'avez pas été vous-mêmes témoin de leur vie, la vie de ceux-ci que vous voyez, que vous admirez, ne doit-elle pas vous tenir lieu d'un témoignage qui vous rende la parole de notre Dieu croyable : *testimonia tua credibilia facta sunt nimis?* (*Psal.* XCII.) Mais il ne suffit pas de croire, il faut agir, ajoute le Prophète, et joindre à la soumission de l'esprit la pureté du cœur : *Dominum tuam decet sanctitudo.* (*Ibid.*) Votre cœur est le temple du Dieu vivant, et dans ce temple, qu'y doit-on souffrir? Rien qui ne soit digne de la présence de l'hôte divin, qui prétend y habiter, nulle inclination déréglée, nulle passion qui ne soit soumise, nulle action que vous ne puissiez présenter avec confiance, nul désir qui ne mérite d'être reçu en odeur de suavité. Vous êtes chrétiens; et que n'exige-t-on point d'un chrétien? consultez votre foi, c'est l'oracle que je vous laisse; consultez-le dans l'adversité, vous serez patients, consultez-le dans la prospérité, vous serez modeste. S'il vous détourne du mal, fuyez ; s'il vous porte au bien, courez : c'est un guide sur qui vous pouvez compter sûrement, parce qu'il ouvre sûrement les voies de l'éternité. Enfin accoutumez-vous à agir par les principes d'une foi éclairée, qui préside à toutes vos délibérations; d'une foi vive, qui anime toutes vos œuvres ; d'une foi dominante, qui occupe et tout votre esprit par une soumission aveugle, et tout votre cœur par un retour sans réserve ; afin qu'après avoir vécu de la foi ; comme le juste, vous puissiez comme lui voir un jour révéler votre justice dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XLVI.

Pour le mardi de la semaine de la Passion.

SUR LE MONDE.

Me autem odit, quia testimonium perhibeo de illo, quia opera ejus mala sunt. (*Joan.*, VII.)

Le monde me hait, parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises

Sur cet oracle, Messieurs, comment peut-on prétendre tenir en même temps à Jésus-Christ et au monde ? Le monde hait Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ rend témoignage que ses œuvres sont mauvaises. C'est-à-dire que le monde, non content d'être méchant, ne veut pas même souffrir qu'on le reprenne de sa malice, qu'il se déchaîne contre quiconque entreprend de le ramener, et qu'on ne peut lui découvrir ses désordres sans l'irriter et sans s'exposer à tous les traits de son indignation et de sa colère. Quel rapport, quelle liaison peut-il donc y avoir entre ce monde si méchant et si attaché à sa malice, et Jésus-Christ essentiellement saint et condamnant nécessairement tout ce qui est opposé à la sainteté? Cependant, on voudrait allier ces deux maîtres et s'attacher à l'un sans renoncer à l'autre : alliance impossible, et qui d'un homme ainsi partagé n'en fera jamais qu'un homme pécheur. Aussi, n'est-ce point ce que je viens attaquer dans ce discours. Il suffit d'avoir une légère teinture des premiers éléments de la religion, pour savoir que Jésus-Christ et le monde ne se réuniront jamais dans le même cœur. Ce que je me propose, c'est de détruire l'idée avantageuse que vous avez du monde, et qui fait que vous voudriez vous partager entre lui et Jésus-Christ, afin d'avoir part aujourd'hui aux délices de l'un et dans la suite aux libéralités de l'autre : idée fausse et que l'expérience seule que vous avez du monde aurait dû détruire depuis longtemps. Non, le monde n'est point ce qu'il paraît à quelques esprits séduits, et qui se laissent prendre par une trompeuse apparence. Selon eux, c'est un maître complaisant et libé-

ral; complaisant dans ce qu'il attend d'eux, libéral dans ce qu'il leur promet. Et moi je soutiens que cette complaisance est une espèce de tyrannie, et cette libéralité une vraie fourberie. C'est ce que je vais établir en vous montrant que c'est avec dureté que le monde exige nos services: premier point; que c'est d'ingratitude qu'il les paye : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a deux mondes, dit saint Augustin, l'un créé par le Verbe et dans lequel il a paru revêtu des faiblesses de notre mortalité; l'autre gouverné par le prince des ténèbres, et de qui Jésus-Christ n'est pas connu. Le premier, créé par un Dieu, ne peut pas être mauvais, parce que Dieu, comme nous le lisons dans la *Genèse*, vit que tout ce qu'il avait fait était bon. Le second, gouverné par le prince des ténèbres, ne peut pas être bon, parce que le prince, étant mauvais dès son commencement, doit nécessairement inspirer sa malice à celui qui reçoit ses ordres. Celui-là renferme dans son enceinte tout ce que la terre contient de richesses et de biens; celui-ci est composé de tout ce que nous voyons d'aveugles adorateurs des biens et des richesses de la terre.

Imaginez-vous donc ici une malheureuse Babylone opposée à la céleste Jérusalem; imaginez-vous un assemblage confus de voluptueux, d'avares, d'ambitieux et de toutes sortes de pécheurs, qui, ayant le démon à leur tête, marchent sous les étendards de l'enfer, et entreprennent de concert d'anéantir la croix et de ruiner l'empire du Sauveur. Ce sont là les princes et les maîtres du monde, de ce monde gâté et corrompu que Jésus-Christ réprouve, et les princes et les maîtres que l'on sert, quand on sert le monde. Est-il une servitude plus insupportable? Jugez-en par les réflexions suivantes: Quand on sert des maîtres de cette nature, on sert des maîtres qui usurpent une autorité qui ne leur appartient pas, et qui, par conséquent, veulent être servi sans aucun droit; des maîtres qui abusent de l'autorité qu'ils usurpent, et qui, par conséquent, veulent être servis à quelque prix que ce soit; des maîtres enfin, jaloux de l'autorité qu'ils ont usurpée, et qui, par conséquent, veulent être servis seuls, sans souffrir aucun concurrent. Développons ces différentes pensées : nous y trouverons de quoi nous convaincre qu'il est dur de servir le monde.

Quoique l'homme soit né pour obéir, ce n'est cependant qu'avec une répugnance invincible qu'il se soumet à d'autres maîtres qu'à ceux que son propre choix ou la nature lui donnent. Plier sous un tyran que la violence seule a placé et maintient sur le trône, sous un étranger qui, sans droit et sans titre, se saisit du gouvernement, c'est un joug qu'on ne porte qu'après y avoir été contraint par la force, qu'après s'être épuisé pour s'en garantir et pour s'en délivrer. Et quel droit a ce monde de vous commander? Est-ce en vertu d'un pouvoir qui lui soit naturel, ou en vertu d'un pouvoir que vous lui ayez donné? Naturellement nous appartenons à celui qui nous a rachetés, et qui nous a rachetés au prix de son sang. Vous demanderai-je ici, comme l'Apôtre le demandait à ces Corinthiens dont les uns voulaient être à Apollon, les autres à Céphas, qui nous a arrachés à ce fort armé, qui nous tenait captifs sous la pesanteur de ses chaînes? Est-ce le monde? Sont-ce les amateurs du monde? *Christus mortuus est* (*Rom.*, XIV); c'est Jésus-Christ qui est mort pour nous, et qui n'est mort pour nous qu'afin de s'assurer en mourant un pouvoir absolu sur les vivants et sur les morts : *Ut et vivorum, et mortuorum dominetur.* (*Luc.*, XIX.) Vous prétendez priver Jésus-Christ de sa possession pour mettre le monde à sa place. Savez-vous que vous imitez la conduite de ce fameux persécuteur d'Israël, qui, ne connaissant en Egypte d'autre puissance que la sienne, osait demander à Moïse quel était ce Dieu qui ordonnait la délivrance de son peuple? Savez-vous que vous êtes les vrais enfants de ces Juifs dénaturés, qui, ne voulant d'autre roi que César, ne pouvaient par même souffrir qu'on parlât de faire régner Jésus-Christ sur eux? *Nolumus hunc regnare super nos.* Que ferons-nous donc de Jésus, repartait Pilate aux Juifs, et puis-je ici moi-même vous dire après lui? *Quid igitur faciam de Jesu?* (*Matth.*, XXVII.) Faites-en tout ce qu'il vous plaira, pourvu qu'il ne règne pas sur nous, nous sommes contents. *Nolumus hunc.* Jésus est cependant né votre roi, votre maître; il a affermi sur vous sa royauté par sa croix. N'importe; eût-il encore plus de titres de nous commander, il doit céder au monde, et ce n'est qu'au monde à qui nous voulons obéir et nous soumettre : *Nolumus hunc.*

Un langage de cette nature vous fait horreur. C'est cependant le langage que vous tenez tous les jours. Quand nous nous élevons contre ces animosités et ces vengeances que la corruption du siècle semble aujourd'hui canoniser, contre ces ornements et ces parures immodestes, qui sont autant de piéges dressés à l'innocence et à la vertu, contre ces nudités qui portent partout le scandale, que répondez-vous pour justifier tous ces excès? Que c'est le monde, que ce sont les airs et les manières du monde. Or, nous répondre ainsi, n'est-ce pas nous dire assez ouvertement que Jésus-Christ a perdu son autorité dans le christianisme; que ce n'est plus à lui à y régler les mœurs, et que le monde est devenu l'arbitre souverain de la vie et de la conduite des chrétiens? Grand Dieu, jusqu'à quand souffrirez-vous une préférence qui vous est si injurieuse? Le monde, les manières et les airs du monde sont-ils les fondements de cette religion sainte que vous avez fondée aux dépens de votre vie, et cimentée de votre sang? Le monde, les manières et les airs du monde sont-ils ces lois sublimes et relevées que votre autorité souveraine a établies? Le monde, les manières et les airs du monde peuvent-

ils prescrire contre ce divin et sacré Evangile que votre sagesse nous a dicté? Le monde, les manières et les airs du monde nous serviront-ils de justification devant ce redoutable tribunal, où tout doit être pesé au poids du sanctuaire? Ou n'est-ce point qu'usant alors de ces différents poids, que vous rejetez dans vos divines écritures, vous jugerez tant de saints solitaires sur les rigueurs de l'état qu'ils ont embrassé, et qu'à l'égard des amateurs du monde, vous vous relâcherez de votre sévérité en faveur des airs et des manières de l'état qu'ils ont professé? L'homme qui vit dans le siècle, comme l'homme qui vit dans la solitude et la retraite est à Jésus-Christ par conquête; le monde n'a pas plus de droits sur l'un que sur l'autre, et tous deux sont essentiellement les esclaves de ce Dieu qui les a mis en liberté, et rachetés au prix de son sang et de sa vie : *Christus mortuus est ut et vivorum et mortuorum dominetur.*

Mais, si le monde n'a aucun droit de vous commander en vertu d'un pouvoir qui lui soit naturel, ne l'a-t-il point en vertu d'un pouvoir que vous lui ayez donné? Et quel pouvoir auriez-vous donné à un ennemi à qui vous renonçâtes dès que vous fûtes en état de vous choisir un maître, à qui vous jurâtes une inimitié éternelle en vous revêtant de Jésus-Christ, avec qui vous déclarâtes sur les fonts du baptême que vous n'auriez jamais ni habitude ni liaison, pour vous attacher uniquement à celui qui ne reconnaît pour ses disciples que ceux qui, après lui et comme lui, fuient et méprisent le monde? Aussi, quand on dit un chrétien, on dit un homme qui, en vertu de ses engagements, doit, au terme de saint Ambroise, vivre dans le monde comme s'il n'y en avait point; qui, étant dans le siècle doit, au terme de Tertullien, se regarder comme hors du siècle et séparé de cette masse d'iniquité, que saint Anselme vit entraînée dans le lien de la perdition, sans espérance d'en revenir jamais : et ces Pères étaient tellement persuadés qu'être chrétien, et être ennemi du monde, était une même chose, que, pour détourner les fidèles de tout ce qui se ressentait de la licence mondaine, ils se contentaient de leur rappeler leur caractère de chrétien. Vous êtes chrétiens; vous devez donc vous interdire les théâtres profanes : *A theatris separati.* Vous êtes chrétiens; vous ne devez donc plus paraître dans ces cercles où règne l'orgueil, l'immodestie et les autres passions du siècle : *Ubi luxuriatur iniquitas.* Et peu importe dans quelle situation vous vous trouviez, quels soient vos emplois, votre rang, votre dignité : *Nihil refert ubi sitis.* Soyez grands, soyez petits, soyez riches, soyez pauvres, vous êtes chrétiens; dès lors vous êtes hors du siècle : *Extra sæculum estis;* et, si vous avez quelque engagement à prendre, ce ne peut être ni avec le siècle ni avec ceux qui font les œuvres du siècle. Vous vous êtes engagés à Jésus-Christ, et tout ce que vous donnez au siècle est au préjudice de Jésus-Christ, vous le ravissez à Jésus-Christ par la plus criante de toutes les injustices : *Vos autem Christi.*

Leçon qu'ont comprise tant de saintes âmes qui, pour ne pas courir le danger qu'il y a à se partager entre Dieu et le monde, n'ont voulu avoir d'autre partage que Dieu, dès qu'elles ont pu connaître quelle était la tyrannie du monde; leçon que vous avez peut-être comprise vous-mêmes, mais que vous craignez de suivre par une basse et indigne complaisance pour l'ennemi de Jésus-Christ.

On se doit tout à ce Dieu de bonté; qui le peut ignorer? Mais qui se donne tout à lui? Le monde veut être obéi, et on s'y soumet. Soumettez-vous donc, vils esclaves d'un maître à qui vous ne devez rien; le Seigneur n'a que faire de ces méprisables idolâtres, qui, avec le peuple d'Israël, dans le désert, s'élèvent un veau d'or qu'ils regardent comme le Dieu qui les a tirés de la servitude d'Egypte. Souvenez-vous cependant que le monde que vous servez n'est ni le Dieu qui vous a rachetés, ni le Dieu à qui vous vous êtes donnés, et que, s'il domine sur vous, c'est par une autorité qu'il usurpe. Première preuve de sa dureté : il se fait obéir sans aucun droit; seconde preuve de la même vérité : il abuse de l'autorité qu'il usurpe, et par conséquent il veut être obéi à quelque prix que ce soit.

J'ai pitié de vous, âmes mondaines, souffrez que je le dise, j'ai pitié de vous quand, d'un côté, je vous vois courir avec fureur après votre idole, et que, de l'autre, je vois cette idole appesantir sa main sur vous, et vous traiter avec autant de rigueur que Pharaon traitait les enfants d'Israël dans leur servitude. Du moins les enfants d'Israël levaient les mains et les yeux au ciel; ils se lassaient de porter le joug; ils soupiraient après leur première liberté; pour vous, vous gémissez sous la pesanteur de vos chaînes et vous les baisez; vous en sentez le poids, et vous ne pouvez vous résoudre à le secouer, Est-il un aveuglement plus monstrueux?

Témoin cette foule d'ambitieux que le monde n'appelle à la gloire que par la voie des humiliations, et qui, par la voie des humiliations les plus indignes, tâchent de s'ouvrir une voie à la gloire que le monde leur présente. Voyez Aman, cet ancien favori du roi Assuérus; il est contraint de conduire en triomphe, par toute la ville de Suse, un Juif inconnu dont il a juré la perte, et pour qui il avait déjà fait dresser l'appareil du dernier supplice. Après un affront si sanglant, on l'invite à manger chez le prince; il faut se rendre au repas, dissimuler son chagrin, témoigner même de la joie, tandis que le cœur nage dans l'amertume. Qu'est-ce que cela? C'est un courtisan qui veut conserver le poste d'honneur qu'il occupe. Voyez Absalon, prince issu de la maison royale de David; il veut régner : pour cela il se rend de grand matin à la porte du palais; il se mêle, il se confond avec la lie du peuple, sans distinction ni de rang ni de qualité; il s'adresse, il parle à tous ceux qui se présentent, il

entre dans le détail de leurs affaires, il applaudit indifféremment à leurs plaintes et à leurs demandes, qui apparemment n'étaient pas toujours équitables; et si quelqu'un, révérant dans sa personne le sang de la majesté royale, s'approche pour le saluer, il le prévient, il lui tend la main, il l'embrasse, il le baise. Qu'est-ce que cela? C'est un fils qui, pour détrôner son père, s'abaisse devant ses sujets. Votre ambition, pour avoir des bornes plus étroites, n'est pas sujette à de moins cruelles agitations. Combien de personnes n'avez-vous pas à ménager? Un supérieur devant qui il faut toujours paraître, ou les mains chargées de présents, ou la bouche pleine de flatterie; un concurrent qu'il faut ou détruire dans les esprits pour le supplanter, ou accabler d'honnêtetés de peur de l'effaroucher. Ceux-mêmes qui n'aspirent point à vos emplois ne sont-ils pas, vous demande saint Chrysostome, comme autant d'ennemis contre qui il faut que vous vous teniez en garde? Comme nous sommes tous naturellement jaloux et envieux, à moins que votre élévation ne tourne à notre avantage, à peine vous voyons-nous au-dessus de nous, que nous voudrions vous voir retomber dans cet état de médiocrité qui vous égalait avec nous ; et, si vous entriez dans le fond de nos cœurs, vous trouveriez peut-être que votre changement a armé contre vous tout ce que vous aviez de compagnons de votre première fortune? Est-ce là le sort de ces grandes âmes, qui, envisageant les choses par les yeux de la foi, s'élèvent au-dessus du monde entier pour s'attacher uniquement à celui qui l'a créé? Ah! qu'elles éprouvent heureusement ce que Dieu voulait autrefois faire éprouver à son peuple, combien il est plus doux de porter le joug du Seigneur que celui des grands de la terre! *Ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum.* (II *Par.*, XII.) Dans le monde, il faut toujours mille introducteurs pour pénétrer chez un grand; tout ce que vous rencontrez de personnes sur vos pas sont comme autant de pierres d'achoppement qui vous arrêtent; et, lorsque vous vous croyez au bout de vos poursuites, un accident imprévu, un caprice, un rien, dérange tout et renverse dans un moment vos projets et vos espérances. En est-il de même de Dieu? Vous le trouvez dès que vous voulez le posséder; vous le trouvez presque sans le chercher; vous le trouvez partout; partout il est prêt à vous écouter; nul ennemi, nul concurrent, rien ne peut vous l'enlever, et, si vous le perdez, ce ne peut être ni par bizarrerie ni par inconstance de son côté, ce ne peut être que par lâcheté, par malice du vôtre. Quelle différence entre Dieu et le monde! Vous la savez, vous la connaissez : *Ut sciant distantiam*, etc. Cependant vous baisez les chaînes qui vous lient; vous en sentez le poids, et vous ne pouvez vous résoudre à le secouer. Est-il un aveuglement plus monstrueux?

Témoin cette foule de prodigues que le monde épuise, et que leur épuisement ne peut obliger à veiller aux véritables intérêts de leur famille. Est-il un Etat dans l'univers où les choses soient plus mal réglées que dans cette fatale république? Tout y tend à la ruine de ses sujets, et, dès qu'une fois on est entré à son service, comme il faut être de toutes les parties, paraître toujours avec le même éclat, ne rien retrancher du train, de l'équipage, peu à peu l'on se consume; et quoiqu'on sente de quoi l'on est menacé, parce qu'il serait honteux de reculer, on continue à emprunter de toutes mains, on engage domaine sur domaine, et on va enfin si avant, qu'on se met hors d'état d'en revenir jamais. Cependant les pauvres de Jésus-Christ souffrent, parce qu'on ne peut pas fournir et à leurs besoins et à ses propres dépenses; les créanciers se plaignent, parce que, n'étant pas payés, ils portent le contrecoup du désordre de vos affaires; les domestiques gémissent, parce qu'on ne pense qu'à profiter de leurs sueurs, sans songer par quelle voie on leur fera toucher leur salaire; les enfants restent sans éducation, parce qu'on se met peu en peine qu'ils soient instruits ou non, pourvu qu'on donne à son cœur ce qu'il souhaite; et en tout cela, de combien d'injustices, d'imprécations et de blasphèmes, ne vous rendez-vous pas coupables? Les uns condamnent la Providence, qui souffre votre luxe tandis qu'elle les laisse combattre contre leur propre misère; ceux-là se désolent, voyant leurs services perdus; ceux-ci vous demandent compte d'un bien qui, naturellement, devait leur tomber en partage; cependant tout est épuisé, vous ne pouvez contenter personne. Que faire dans de si tristes circonstances? Jetez-vous entre les bras de Jésus-Christ, vous serez toujours assez riche pourvu que vous le possédiez. Mais n'aurait-il pas mieux valu s'y jeter d'abord? Il ne vous demandait ni vos terres ni vos domaines; votre cœur lui suffisait : vous le lui avez refusé pour le donner au monde, et en le donnant au monde vous avez tout perdu. Quelle différence entre Dieu et le monde! Vous la savez; vous la connaissez : *Ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terræ.* Cependant vous baisez les chaînes qui vous lient; vous en sentez le poids, et vous ne pouvez vous résoudre à le secouer. Est-il un aveuglement plus monstrueux?

Témoin cette foule d'aveugles amateurs des délices du monde, qui, pour m'exprimer ainsi, ne recueillent aucune rose sans épine, et qui, pour le moins, ont autant de peine à chercher les plaisirs que de contentement dans les plaisirs mêmes, quand ils les ont trouvés. Je ne parle point ici à un de ces voluptueux décriés, qui n'aurait qu'à écouter sa propre raison pour trouver un remède à ses désordres, et qui le trouverait dans l'idée même désavantageuse qu'on a de lui dans le monde. Car, vous le savez, mes frères, le monde, et surtout le grand monde, tout gâté, tout corrompu qu'il est, conserve encore quelque ombre d'honneur, et, s'il ne refuse rien à ses sens, du moins veut-il toujours sauver les apparences. Mais en cela

même quelle bizarre contradiction? Se permettre tout, et vouloir que tout soit caché; s'ouvrir une libre carrière au vice, et lui donner des bornes en le réduisant au secret; être animé par le monde, qui condamne de lâcheté et de faiblesse si l'on ne pèche pas, et être retenu par ce même monde, qui condamne d'imprudence si on pèche d'une manière à se décrier : quelle gêne ! Encore un coup, je ne parle point à ces voluptueux dont le monde lui-même a horreur; je parle à ceux qui, selon les lois du monde, se font je ne sais quel plan de vie où il n'entre rien qui soit digne d'un chrétien.

Ainsi voit-on des femmes mondaines, et on en voit que trop, qui passent les journées entières dans une honteuse inaction, ou qui ne s'occupent, du soir au matin, que de leurs plaisirs et de leurs vaines parures; qui semblent se faire une espèce de gloire d'ignorer tout ce qui se passe dans une maison, qui ne pensent à ceux qui les servent, que quand il faut les employer ou à nouer une intrigue, ou à favoriser une passion, qui n'ont d'autre leçon à donner à leurs enfants que celle de leurs mauvais exemples, et ne veulent pas qu'ils sachent autre chose que ce qu'elles savent uniquement elles-mêmes, plaire par la danse, donner dans les yeux par leurs parures, scandaliser par des airs libres. Dispensez-moi, Messieurs, d'un plus long détail où je ne puis descendre sans avilir la dignité de mon ministère. Mères impitoyables, votre cœur ne vous reproche-t-il rien au milieu de cette oisiveté criante, auprès de ce miroir où vous passez toute la matinée à dresser des piéges à l'innocence, au milieu de ces assemblées qui occupent toute une après-dîner? N'entendez-vous point la voix de votre conscience qui vous rappelle à votre domestique et à votre devoir? Sans doute on l'entend, mais que dirait le monde si on s'y rendait? On étouffe donc la voix de sa conscience pour obéir à la voix du monde; quelle gêne entre deux voix si différentes? Je parle à ceux qui, sous prétexte de se chercher quelque occupation où ils puissent perdre un temps dont ils ne savent que faire, se constituent comme les soutiens et les appuis de ces malheureuses académies de jeu, où l'argent et la vertu se perdent à la fois. Ainsi voit-on des pères de famille jouer dans une nuit le revenu de plusieurs années, et livrer aux caprices du hasard des sommes qu'ils devraient réserver pour les besoins pressants de leur maison. Pères cruels ! n'êtes-vous point troublés quand vous voyez passer à des étrangers une portion de bien qui serait nécessaire au domestique? Sans doute on est troublé, mais le monde retient, ou en en flattant d'un retour de fortune, ou en menaçant de la malignité de ses traits; et au lieu de s'élever au-dessus de tout ce que peut faire ou dire le monde, on donne dans ses sentiments et dans ses pensées, et on lui sacrifie ses plus solides intérêts. Quelle gêne! se ruiner, ou pour éviter les risées, ou pour courir après les vaines et trompeuses promesses du monde! Je parle à ceux qui font de leur vie comme un cercle de festins, de danses, d'assemblées; à ceux qui sont éternellement dans ce qu'ils appellent parties de plaisirs et qui ne trouvent aucun goût dans leurs plaisirs, si toute l'économie de la nature n'y est dérangée et confondue. Ainsi voit-on des personnes de tout sexe renverser cet ordre admirable que la Providence a si sagement établi, passer la nuit dans de frivoles amusements et le jour dans le sommeil, tourner à leur propre ruine des plaisirs accordés à l'homme comme un délassement nécessaire, et se livrer à mille excès qui abrégent leurs jours et avancent insensiblement leur mort. Chrétiens peu raisonnables, comptez-vous pour rien tant de moments qui vous sont donnés pour gagner l'éternité? Comptez-vous pour rien cette santé qui ailleurs vous est si chère, cette vie dont ailleurs vous êtes si idolâtres? Sans doute on la compte pour beaucoup; mais le monde se récrierait si l'on venait à faire divorce avec lui. On continue donc dans ses malheureuses liaisons, quoiqu'on sente affaiblir ses forces et sa santé. Quelle gêne! Avancer sa mort pour contenter le monde! Ce sont donc là tes plaisirs, monde cruel ! et des plaisirs de cette nature peuvent-ils remplir une âme? Quiconque est à Dieu, loin du plaisir, nage cependant dans le plaisir, mais plaisir pur dans sa source; c'est un Dieu qui le répand dans l'âme; plaisir infini dans ses effets : l'esprit, le cœur, tout l'homme en est en même temps inondé; plaisir constant et invariable dans sa durée : le présent ne dégoûte point, parce qu'on possède l'objet de son amour, et que dans la possession de l'objet de son amour on ne trouve ni amertume ni dégoût, l'avenir ne trouble point, parce qu'on a une espèce d'assurance de passer de cette possession, qui commence dans le temps, à cette possession qui doit durer éternellement. Qu'on est content, quand on est comme sûr d'aller de plaisir en plaisir! Mais est-ce là un contentement que puisse vous procurer le monde? Vous savez de combien d'amertumes il détrempe ses plaisirs; vous connaissez la pesanteur de ses chaînes et vous les baisez; vous en sentez le poids et vous ne pouvez vous résoudre à le secouer. Est-il un aveuglement plus monstrueux?

Enfin le monde veut être servi seul, sans souffrir aucun concurrent : troisième preuve de sa dureté. Tout partage l'offense, et un cœur divisé est pour lui un objet d'exécration et d'horreur. Supposons donc ici une personne qui, entraînée par le monde et retenue par sa religion, voudrait s'instruire des jugements du Seigneur dans nos temples et prêter l'oreille aux faux prophètes dans les assemblées profanes, offrir de l'encens au vrai Dieu d'une main et de l'autre à son ennemi. Comment une personne de ce caractère serait-elle regardée de Jésus-Christ et du monde ? Avec un mépris égal de l'un et de l'autre. Jésus-Christ ne veut point de ces disciples errants qui vont et qui reviennent, qui croient pouvoir unir le Dieu d'Israël

avec Baal, et faire habiter sous le même toit le tabernacle du Seigneur et l'idole de Dagon. Le monde de même n'en veut point. L'expérience nous apprend que si les plus libertins déclament, ce n'est point contre ceux qui font profession d'une vertu constante; quelque gâté que l'on soit, on ne peut s'empêcher de leur rendre justice; mais contre ceux qui prétendent tenir un milieu, par où ils semblent vouloir introduire une secte qui se déclare selon les occurrences, et qui soit toujours prête à changer selon la diversité de ses intérêts. On se moque de leur dévotion, qu'on regarde comme une hypocrisie et de leur enjouement, qu'on attribue à la légèreté et à l'inconstance; on envisage ces changements différents comme autant de scènes propres à divertir le public; on se fait un plaisir de faire remarquer toute l'irrégularité d'une conduite si peu soutenue, d'en relever toutes les démarches et d'exposer, aux yeux de tout le monde, ce tableau monstrueux, où le même homme paraît austère et voluptueux, resserré et dissolu, saint et pécheur : *Usquequo claudicatis.* (III *Reg.*, XVIII.) Esprits irrésolus et chancelants, jusqu'à quand balancerez-vous entre deux partis qui, tous deux, vous rejettent également? Si le Seigneur est votre Dieu, marchez après lui: *Si Dominus est Deus, sequimini eum* (*Ibid.*): Marchez au contraire après Baal, si vous reconnaissez Baal pour votre Dieu : *Si autem Baal, sequimini illum* (*Ibid.*). A quoi bon partager ainsi et perdre des services dont le Seigneur ni Baal ne vous tiennent aucun compte: *Usquequo claudicatis?* On ne balance pas longtemps, parce qu'on se lasse également, et de faire les frais de la vertu sans en avoir la récompense, et d'essuyer les reproches du monde, qu'une alternative de cette nature ne fait qu'aigrir; et au lieu de s'élever au-dessus des reproches du monde, en se déclarant hautement pour la vertu, on craint ce qu'on devrait mépriser, on veut fermer la bouche aux mondains, on se donne à eux, on les suit, peut-être même leur sert-on de guide pour les dédommager de ce qu'on leur a enlevé par ses irrésolutions; on ne se contente pas d'adopter leurs fausses maximes, on enchérit même sur les plus pernicieuses; c'est peu de se livrer à leurs désordres, l'on veut même l'emporter sur les plus débauchés; ils se défieraient de votre fidélité si vous ne montriez avec éclat que vous êtes à eux.

Jésus-Christ ne sera donc plus pour vous comme pour eux, qu'un maître dur et intraitable, son Evangile un tissu de contradictions, ou de maximes outrées : le monde l'a emporté sur Jésus-Christ, il vous possédera au mépris de Jésus-Christ; ce sera l'oracle que vous consulterez, l'idole que vous adorerez, et il n'exigera rien de vous que vous ne vous fassiez un devoir de lui accorder.

Faudra-t-il donc que dans nos villes, où la croix est arborée en tant d'endroits, où le sang de l'Agneau coule de toutes parts, il se trouve des fidèles qui entreprennent d'anéantir le prix de son sang, et d'élever, s'ils le pouvaient, jusque sur nos autels même l'irréligion et l'impiété? C'est cependant où il en faut venir dès qu'on se fait une loi d'obéir au monde. Mais pourquoi obéirions-nous à ce monde criminel et pécheur? Reprenons en peu de mots ce que nous venons de dire, et demandons-nous, par rapport au monde, ce que Gaal, fils d'Obed, demandait aux Sichimites par rapport à Abimélech : *Quis est Abimelech, ut serviamus ei?* (*Judic.*, IX.) Qu'est-ce que le monde, quels sont ses droits, quel est son empire sur nous? Qu'avons-nous à attendre de ses récompenses, ou à craindre de ses châtiments? Que peut-il faire, ou pour nous, ou contre nous, pour nous attacher si servilement à ses intérêts? *Quis est Abimelech?* Ce n'est pas le monde qui a brisé ces chaînes qui nous retenaient captifs sous la domination de l'enfer; ce n'est pas au monde à qui nous nous sommes dévoués, lorsque nous revêtant de l'homme nouveau, nous renonçâmes pour toujours à tout ce que le monde a de commun avec le vieil homme; ce n'est pas auprès du monde que nous trouvons l'abondance, la paix et tous ces avantages qui peuvent dédommager un homme de la violence qu'il se fait pour servir. Tout ce qui nous en revient au contraire, c'est le trouble, le chagrin, l'amertume, le péché. *Cur ergo serviemus ei?* (*Ibid.*) Pourquoi donc servirions-nous ce monde ingrat et perfide, sans obligation, sans avantage, au dépens de notre âme, au risque de notre éternité? Malgré cela plusieurs le servent. Est-il, encore un coup, un aveuglement plus monstrueux? *Ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum.*

Ames choisies, élevez vos voix au ciel, et demandez au Père des lumières, qu'il fasse tomber quelque rayon salutaire sur cette troupe aveugle, et qui suit si aveuglément un ennemi qui la perd. Mais non, élevez vous-mêmes la voix, aveugles adorateurs du monde, afin que votre prière soit à Jésus-Christ un gage du désir sincère que vous avez d'être éclairés. Demandez à ce Dieu de bonté ce que lui demandait l'aveugle-né, qu'il daigne dissiper vos ténèbres, et désiller vos yeux sur tant de vains fantômes différents, qui vous ont jusqu'à présent fascinés: *Domine ut videam.* (*Luc.*, XVIII.) Divin soleil, qui n'avez paru que pour porter le jour au milieu du monde, serons-nous les seuls qui n'auront point de part à cette effusion de lumières que vous répandez sur toute âme que vous voulez posséder? Nous traiterez-vous comme ces infortunés Egyptiens qui, à la suite d'une nuée brillante se trouvaient ensevelis dans les ombres d'une nuit profonde? Il est de votre intérêt, souffrez que nous le disions, il est de votre intérêt de nous apprendre à faire un juste discernement des choses. Après tout, le monde est votre ennemi, et si vous ne vous chargez vous-mêmes de nous le faire connaître, rien ne nous en détrompera jamais. Il a ses rigueurs, mais il a ses attraits; et ses attraits, sans le secours de vos lumières, nous feraient oublier toutes ses rigueurs : *Domine,*

ut videam. Jésus-Christ ne cherche pas mieux que de vous voir détrompés. Ecoutez sa voix; elle a dissipé des ténèbres plus épaisses que les vôtres. En attendant qu'il opère ce prodige de miséricorde, continuons à nous instruire du peu de fonds que nous avons à faire sur ce monde trompeur, que nous avons préféré à Jésus-Christ. Maître cruel, il exige nos services avec dureté : vous l'avez vu. Maître insensible et dénaturé, il paye nos services d'ingratitude : vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A s'en tenir aux promesses du monde, rien de si doux que la vie qu'il promet au mondain. Mais le monde est-il en état d'effectuer ses promesses? N'est-il point le premier à les démentir; et, en vous promettant une vie de plaisirs, ne vous engage-t-il pas dans une vie pleine d'inquiétude, d'agitation et de trouble? Du moins entendons-nous les impies dans l'Ecriture, se plaindre de leur sort, et s'ils n'en attribuent pas tout le malheur au monde, ils avouent cependant que c'est en suivant les lois et les maximes du monde, qu'ils ont trouvé leur tourment et leur peine. Goûtons, disaient-ils, dans le temps de leur égarement, goûtons à loisir les douceurs qui se présentent, donnons à notre cœur tout ce qui peut flatter sa convoitise, ou repaître ses désirs; laissons parler Dieu, il ne mérite pas qu'on l'écoute, quand il vient déranger si à contre-temps une joie qu'il ne peut pas donner. Mais le feu de leurs passions est-il ralenti? Se sont-ils donné le loisir de réfléchir sur l'irrégularité de leurs démarches? Qu'avons-nous trouvé à la suite du monde, s'écrient-ils honteux et confus de s'être laissé surprendre? Qu'avons-nous trouvé à la suite du monde? embarras et difficultés. Tout nous y riait, ce semble, et tout nous y accablait : *Ambulavimus vias difficiles.* (*Sap.*, V.) Que nous en reste-t-il? à peine un faible souvenir; tout a passé comme une ombre, et tout nous dit qu'il en sera de même pour l'avenir; que tout passera, et que la vie la plus douce n'est qu'un songe qui ne laisse rien après lui de solide et de permanent : *Transierunt illa omnia tanquam umbra.* (*Ibid.*) Qu'avons-nous à en attendre? Ce qui fait la récompense naturelle d'une conduite déréglée, du désordre et du péché, oubli de la part des hommes, colère et vengeance de la part de Dieu : *Et in malignitate nostra consumpti sumus* (*Ibid.*). N'est-ce pas là au juste tout ce que vous avez à attendre du monde? Il vous engage dans ses voies sur l'espérance qu'il vous donne d'un bonheur plein et parfait. Mais ce bonheur qu'a-t-il de solide et de réel? Il est troublé et traversé en mille manières. Qu'a-t-il de stable et de permanent? Tous les jours vous le voyez abrégé, et s'aller perdre dans la poussière du tombeau? Qu'a-t-il qui soit digne d'un homme et d'un chrétien? Il ruine également vos intérêts et pour le temps et pour l'éternité. Je dis plus, et je soutiens ce que n'avouent pas les impies de l'Ecriture, et ce que vous craindriez peut-être d'avouer vous-mêmes, de peur de faire tort à l'idole que vous adorez, que ce monde qui vous promet tant de bonheur, est le premier à en altérer la douceur, le premier à en arrêter le cours, le premier à vous refuser ce qui pourrait en adoucir la perte. Jugez par là de la fidélité de ses promesses, et voyez si un maître, qui paye si mal les services qu'on lui rend, mérite d'être servi.

Le monde est donc le premier à altérer la douceur de vos plaisirs. *Tout règne divisé,* dit Jésus-Christ, *ne saurait subsister longtemps:* et où fut-il jamais une plus grande division que celle qui règne parmi les amateurs du monde? Comme tous ont leurs passions différentes, et que chacun veut contenter les siennes, ils ne peuvent le faire qu'aux dépens les uns des autres. Ainsi est ensanglanté le repas qu'Hérode donne à ses courtisans, et sa lâche complaisance pour une fille qu'il ne veut pas attrister, et sa déférence aveugle pour les conseils d'une épouse incestueuse qu'il ne peut se résoudre à renvoyer, fait d'un jour d'allégresse publique un jour d'injustice et de cruauté. Ainsi parmi vous les fêtes les plus riantes se terminent souvent par des meurtres, ou du moins par des inimitiés irréconciliables, qui jettent les familles entières dans des divisions éternelles. Et peut-il en arriver autrement? Pour conserver une parfaite intelligence, il faudrait que la passion des uns cédât à la passion des autres; mais, parce que la passion ne sait ce que c'est que céder, partout où elle se trouve, elle porte la division et le désordre.

D'ailleurs, le trouble n'est-il pas attaché comme essentiellement à la nature même des plaisirs du monde? Vous ne le croyez pas, vous qui, à ces sons d'allégresse qui retentissent à vos oreilles, regardez avec tant d'envie ces riches heureux, pour qui seuls la terre ne semble produire ni ronces ni épines : mais reconnaissez aujourd'hui votre erreur et votre aveuglement. Comme ce n'est que dans l'excès qu'ils mettent leur bonheur, tout excès porte nécessairement avec lui son tourment et sa peine. Si l'on se réduisait à quelque repas modique, la nature y trouverait de quoi réparer ses forces; mais on s'accable, et la nature s'épuise. Si l'on s'en tenait à un jeu modéré, on s'occuperait inutilement il est vrai, mais du moins avec quelque espèce d'agrément : mais on joue à se ruiner et à se perdre; on s'échauffe, on s'inquiète, on se désespère. Si dans ces entrevues on se bornait à quelque divertissement honnête, on se délasserait des travaux et de l'application de la journée : mais il faut toujours que le crime soit de la partie, et l'esprit et le cœur en sont également révoltés.

Ajoutez à cela que l'attachement qu'on a au plaisir procédant du cœur, et que le cœur étant infini dans ses attachements, c'est un combat intérieur de mille passions, de mille réflexions et de mille désirs, qui déchirent et qui ravissent d'un côté tout ce qu'on peut

trouver de l'autre d'agréments et d'attraits. On se voit applaudi, et dans un moment les applaudissements passent ailleurs; on brille, on prime, et tout à coup cette primauté, ce brillant disparaît à l'aspect d'un rang d'un éclat supérieur. On voudrait effacer les autres par sa magnificence et son luxe; mais il faut s'accommoder à ce qu'on peut, et on est contraint de céder. On voudrait l'emporter sur tous par ces différents avantages du corps et de l'esprit dont on se pique uniquement dans le monde; mais la nature sur ce point a ménagé ses faveurs, il faut essuyer tout ce qu'un ménagement si sensible peut entraîner de dur et de mortifiant. Quel plaisir goûter parmi tant de sources de chagrins?

Quand, enfin, ceux que le monde vous associe dans tout ce que vous appelez parties de joie, parties de plaisirs, ne seraient pas les premiers à en troubler le concert et l'harmonie; quand, dans ces parties de plaisirs, tout se réunirait pour contenter vos désirs, et qu'il n'y aurait rien qui ne flattât le penchant et les inclinations du cœur, n'y aurait-il rien qui obligeât Dieu à y répandre le fiel et l'amertume? Comme ce n'est guère qu'aux dépens de sa loi qu'on se divertit, il semblerait approuver nos désordres, s'il ne nous faisait pas sentir que c'est à lui que nous nous en prenons, et que nous ne nous en prenons jamais à lui impunément. Balthazar s'applaudit au milieu de ce fameux festin où, dans le vin et l'ivresse, il profane les vases sacrés de la maison de Dieu, et tout à coup son esprit se trouble, ses pensées se confondent. Découvre-t-il parmi les conviés quelque ennemi secret qui en veuille à sa vie ou à ses états? Une main invisible envoyée par le Seigneur trace quelques caractères qu'on ne connaît pas, et toute l'allégresse se change en alarmes. C'est ainsi que Dieu se venge de ce prince sacrilége, et nous apprend à nous-mêmes que le crime et la paix ne s'allièrent jamais.

Mais, pour vous détromper entièrement, il suffit de rentrer dans votre propre cœur, et de faire une attention sérieuse à ce qui s'y passe. Demandez-vous à vous-même : Qu'ai-je trouvé dans ces excès de table, dans ce jeu outré, dans cet enchaînement de joies et de plaisirs, dont mon cœur s'est comme enivré? Hélas! j'y ai trouvé la ruine de ma santé ou celle de ma raison, des humiliations sanglantes, la perte de mon honneur, de mon repos et de mes biens; j'y ai trouvé des dissensions et des querelles, des inimitiés irréconciliables, de justes sujets de plaintes contre ceux mêmes qui m'étaient le plus dévoués : je n'y ai aperçu qu'une source d'agitation et de trouble, que vanité, que petitesse et que néant : *Ambulavimus vias difficiles.* D'ailleurs, les plaisirs d'hier subsistent-ils aujourd'hui? Ceux d'aujourd'hui subsisteront-ils demain? *Transierunt illa omnia tanquam umbra :* tout a passé comme un ombre, et tout passera de même. Seconde preuve de l'ingratitude du monde : il est le premier à altérer la douceur de vos plaisirs, il est le premier à en interrompre le cours et à en abréger la durée.

Quand nous voyons enlever à nos yeux de ces jeunes personnes que toutes les assemblées se disputaient à l'envi, qu'est-ce que le monde, nous écrions-nous? On le possède, on en est possédé, et tout à coup il disparaît, il s'enfuit, il s'envole. Où est-il à l'égard de cet héritier prétendu de tant de domaines, qui vient d'expirer? Est-ce dans ces superbes appartements où il vient de rendre les derniers soupirs? Les appartements restent avec toute leur magnificence; mais que reste-t-il de cette magnificence à celui pour qui elle était étalée? Est-ce dans ce cercueil où il est étendu? On le voit couvert des trophées de sa maison; mais ces trophées, qui repaissent la vanité des vivants, ne rendent pas la vie au mort. Est-ce dans cette pompe funèbre concertée avec tant de soin? Mille voix y implorent la miséricorde du Seigneur pour le défunt, mais toutes ces voix réunies nous disent que ce grand, ce riche du siècle n'est plus, qu'il ne reviendra plus, que ses biens, ses emplois, ses honneurs ne sont plus pour lui. Qu'est-ce que le monde? Vous avez raison, le monde n'est pas tout ce que vous pensez; c'est un fantôme qui semble s'élever jusques aux nues, et que le premier souffle dissipe à son gré; c'est une légère fumée qui se perd dans un moment dans les airs; ce n'est rien. On le goûte, et on le perd; on s'y attache, et on en est arraché; on croit le tenir, et il s'enfuit, il s'envole : *Transierunt omnia illa tanquam umbra.* Mais savez-vous que ce monde, sur qui vous pouvez si peu compter, et que vous perdez si facilement, vous est enlevé par le monde lui-même? Savez-vous que c'est le monde lui-même qui avance la perte que vous faites du monde? Etrange paradoxe, mais vérité constante! On ne peut guère vivre avec le monde qu'on ne vive comme lui; et soit que les débauches où il vous engage vous ruinent la santé, soit que les querelles qu'il vous attire vous sacrifient à vos ressentiments, soit enfin que les désordres où il vous entraîne lassent la patience divine et l'obligent à se faire justice : quoiqu'il en soit, vous adorez le monde, et c'est le monde qui vous fait la plaie la plus profonde; il s'immole presque autant de victimes qu'il a de partisans. Heureux de régner sur un peuple qui trouve son bonheur dans la pesanteur du joug qu'on lui impose; mais vraiment malheureux quiconque est assez faible pour se charger d'un joug qui accable!

Et quand même le monde ne porterait pas sa dureté si loin, et qu'il ne contribuerait en rien à mettre fin à vos jours et à vos plaisirs, du moins ne saurait-il empêcher que ces plaisirs ne passent; et des plaisirs qui passent ne vous disent-ils pas que vous devez passer vous-même? Quels attraits pouvez-vous trouver dans ce qui vous rappelle sans cesse une si triste pensée? Mais non, tout est périssable, tout est passager dans le monde : vous le savez; mais à cette instabilité des choses humaines le monde ajoute encore un

nouveau poids, il en précipite la ruine et la fin, et, dans la même coupe de délices, dont il cherche à vous enivrer, il vous présente un poison mortel. Triste situation pour un homme qui s'aime! Telle est cependant la situation d'un homme qui croit s'aimer en aimant le monde : *Transierunt omnia illa tanquam umbra.*

Troisième et dernier trait de l'ingratitude du monde : il est le premier à vous refuser ce qui pourrait adoucir les pertes que vous faites à son service. Il vous présente un fruit défendu comme le démon en présenta à nos premiers pères; il vous invite à en manger sans crainte, il ose même vous promettre que vous n'en mourrez pas. Mais l'ange exterminateur vient-il fondre sur vous, ou par quelqu'un de ces accidents fâcheux qui rendent un homme inutile au monde, ou par cette cruelle séparation qui l'enlève pour toujours du milieu du monde; dès lors le monde vous abandonne et vous laisse combattre seul contre votre mauvaise destinée.

Vous le voyez tous les jours : dès qu'une personne est disgraciée de la fortune, les amis disparaissent, chacun se retire, on ne connaît plus cet ancien ami. *Non novi hominem* (*Matth.*, XXVI), disait Pierre voyant le Sauveur entre les mains de ses ennemis. Il faisait bon avec cet Homme-Dieu, tandis qu'il était sur le Thabor et qu'il y découvrait quelque échantillon de sa gloire : mais est-il traîné au prétoire, y est-il accusé devant ses juges: Femme, je ne sais ce que vous dites; vous me parlez d'un Galiléen avec qui je n'eus jamais ni liaison ni commerce : *Non novi hominem.* L'amitié n'est guère à l'épreuve de la disgrâce, parce que, si nous aimons, ordinairement ce n'est pas la personne, mais les avantages que nous en attendons, et, dès que nous n'avons rien à en attendre, nous cessons d'aimer. Cependant vous protestiez, vous juriez que rien ne vous séparerait jamais. *Non novi*, je ne sais ce que vous dites, je ne vous connais point. Mais c'est pour vous que je me suis épuisé; c'est dans votre compagnie, c'est pour fournir à des plaisirs communs. Encore une fois je ne vous connais point : les choses ont changé de face, vous vous êtes perdu; tant pis pour vous, ce n'est point à moi à vous relever : souffrez votre misère comme vous pourrez, les nœuds qui nous liaient sont rompus, et vous me devenez, sinon odieux, du moins indifférent dès que vous me devenez inutile : *Non novi.* C'est donc en vain que vous réclamerez le secours du monde de dessus ce lit de douleurs où vos débauches passées seront souvent payées des plus longues et des plus accablantes infirmités; c'est en vain que vous le réclamerez du milieu de cette indigence extrême, où vous auront souvent réduit vos profusions excessives; on s'endurcira à votre voix, on vous laissera crier, à peine fera-t-on semblant de vous entendre : *Non novi.*

Mais enfin, quand il faudra tout à fait sortir de cette vallée délicieuse où vous trouviez tant d'attraits, le monde viendra-t-il calmer votre conscience alarmée à la vue des crimes dont vous vous êtes rendu coupable, au souvenir de ces malheureuses leçons et de ces pernicieux exemples qui ont engagé tant d'âmes dans le crime? Viendra-t-il vous défendre contre la rigueur de ce Juge qu'il osait vous représenter comme un juge impuissant? Voici tout ce que fera le monde. Au premier bruit de votre maladie, il courra chez vous pour vous tromper en vous flattant d'un prompt rétablissement, pour vous rappeler l'idée des plaisirs passés et vous en faire espérer de plus doux dès que vous serez en état de les goûter, mais la maladie vient-elle à augmenter, le nombre des visites diminuera; on se contentera, pour parler ainsi, de vous regarder de loin, de s'informer de loin quelle est la situation de vos affaires; et au lieu qu'on devrait vous témoigner qu'on est sensible à votre douleur en suspendant le cours des assemblées, des repas, des jeux, on vous laissera gémir seul, et on continuera avec autant de fureur que jamais ces fêtes mondaines. Votre mort elle-même ne leur donnera de trêve qu'autant qu'il en faut pour vous porter en terre. Dès le lendemain, chacun revenu de la terreur qu'elle aura causée, tâchera de la dissiper par un redoublement de plaisir, et, tandis que vous pourrirez dans le tombeau, les compagnons que vous avez laissés, insensibles à votre perte, ne penseront qu'à aller de délices en délices. Tel est le monde; n'en soyez point surpris, d'un maître si cruel vous n'en devez pas attendre moins de perfidie : *Non novi hominem.*

Encore n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus propre à vous détacher du monde. Que de sang-froid il vous voie languir dans une disette où souvent il vous a jeté lui-même; que sans compassion il vous entende gémir sous le poids de mille infirmités qu'il vous a lui-même souvent attirées; c'est ce qui doit vous indigner contre lui, et vous convaincre que c'est moins vous que ses intérêts qu'il cherche quand il vous associe à ses plaisirs. En cela, cependant, il ne vous fait rien que vous n'ayez fait vous-même aux autres. Ce qui doit vous en inspirer de l'horreur, c'est qu'ayant pour entraîner dans le péché une force secrète à laquelle personne presque ne résiste, il est dans une impuissance absolue de vous en retirer. Il vous conduit jusqu'aux portes de la mort, et là il vous abandonne et vous laisse entre les mains de votre juge. Ailleurs, il pourrait vous procurer quelque soulagement, adoucir vos maux, ou du moins les partager en quelque manière avec vous par sa compassion et sa tendresse; ici, il n'a que l'enfer à vous présenter : c'est où il conduit, c'est où il tombe lui-même, et où il entraîne avec lui tout ce qu'il a de partisans. Que vous vous reprocherez amèrement, mais peut-être inutilement votre malheureuse fidélité à le suivre, quand aux approches de la mort vous vous trouverez entre un monde qui vous fuit et un juge qui vous attend pour

venger sa gloire si indignement outragée par le mépris que vous avez fait de ses lois : *In malignitate nostra consumpti sumus.* (*Sap.*, V.) Nous avons suivi le déréglement de nos passions, et sans un de ces prodiges de miséricorde qu'on ne nous doit point, nous ne pouvons nous attendre qu'à mourir dans le péché; il a rempli les divers âges de notre vie, il est naturel qu'il en soit la fin. Tout ce qui nous reste du monde, c'est une foule de désordres qui demandent vengeance et nous annoncent un jugement de colère : mépris de Dieu et de sa loi, oubli de la religion et de ses devoirs, indifférence pour tout ce qu'on nomme sources ou gages de salut, médisances, injustices, impudicités; affreux coup d'œil, tristes restes du commerce que nous avons eu avec le monde! A quoi pouvons-nous nous attendre, qu'à nous voir confondus et rejetés avec les esclaves du monde? *Et in malignitate nostra consumpti sumus.* J'ai goûté un peu de miel, je n'en ai goûté qu'en passant, qu'à l'extrémité d'une baguette, et il me faut mourir, disait ce prince infortuné qui se voyait condamné à la mort pour avoir violé une loi qu'il ignorait, et qui aurait trouvé dans son innocence de quoi se consoler de sa mort, si le peuple d'Israël ne l'en eût pas délivré. Ici c'est un pécheur qui ne peut regarder sa mort que comme la suite et la punition de son péché. Ecoutez donc, amateurs du monde, ce que vous dit cet homme mourant et qui a aimé le monde avec vous. *Gustans gustavi* (I *Reg.*, XIV), j'ai été de toutes vos parties et de tous vos plaisirs ; ils ne m'ont pourtant ni rassasié ni rempli. Tout ce que j'ai pu faire, ç'a été de les goûter du bout des lèvres, de les goûter en passant, *gustans;* et ce goût lui-même a passé, je n'en ressens plus rien, *gustavi.* Voyez ce qui m'en reste, *ecce;* les yeux éteints, un visage défiguré, des membres froids et glacés: *Ecce morior.* (*Ibid.*) C'est pour toujours que je vous dis adieu, compagnons de débauches, salles d'assemblées, académies de jeu, rendez-vous de divertissements, de festins et de danses ; je vous quitte pour toujours. Déjà je me sens entraîné au tombeau, je touche au point de ma séparation, je meurs, *et ecce morior.* Et fasse le ciel que cette mort ne soit point éternelle! Fasse le ciel, qu'arraché à ces plaisirs que j'ai tant aimé, je ne sois point livré à ces feux cuisants et si peu redoutés! Je meurs après avoir péché, et tout me dit que c'est à mon péché que je dois, et la mort que je vais subir, et la mort dont je suis menacé. J'ai adoré le péché, n'est-il pas juste que Dieu ait son tour, et qu'il consomme le mystère de ma réprobation en me faisant porter la peine de mon péché? *In malignitate nostra consumpti sumus.* C'est-à-dire que la mort du mondain répond à sa vie; à une vie sans sentiment de piété, une mort sans sentiment de religion ; à une vie passée tout entière à flatter les passions et les sens, une mort où ces ennemis domestiques se soutiennent et se font obéir jusqu'au dernier soupir. Et il n'en peut guère arriver autrement, parce que, selon l'Evangile, quiconque aime le monde devient ennemi de Dieu; parce que quiconque aime le monde ne peut pas recevoir l'Esprit de Dieu; parce que, quiconque aime le monde périra dans son péché et ne verra jamais Dieu. Là-dessus, pensez du monde tout ce qu'il vous plaira; tout ce que vous en pouvez penser de plus juste, c'est que, s'il vous en coûte de le servir, il vous en coûte encore plus de l'avoir servi ; c'est qu'après vous avoir fait sentir sa dureté partout ce qu'il exige de vous sans aucun droit; il vous fait encore mieux sentir son ingratitude par le malheur éternel où il vous précipite, en vous séduisant par ses fausses promesses : *Et in malignitate nostra consumpti sumus.*

Après tout cela, ne suis-je pas en droit de conclure que tout ce que vous pouvez faire de plus prudent et de plus sage, c'est de quitter le monde ? Non point que je prétende engager tous les fidèles dans la solitude et le cloître; les conseils évangéliques ne sont que pour ceux que Jésus-Christ appelle spécialement, mais si on ne fuit pas en effet, du moins faut-il fuir par affection. On quitte le monde, quand au milieu de ses pompes on sait se conserver inviolablement attaché à son Dieu. Fuyez donc d'esprit et de cœur ; d'esprit, en regardant avec mépris un ennemi que Jésus-Christ méprise ; de cœur, en regardant avec horreur un ennemi que Jésus-Christ réprouve. Cela vous fait peur, et vous ne savez comment, au milieu d'un monde qui vous présente ses attraits de toute part, vous pourrez conserver un esprit et un cœur insensible. *Confidite, ego vici mundum* (*Joan.*, XVI) ; il n'est question que de vouloir, dit Jésus-Christ, j'ai vaincu le monde, et ce monde vaincu n'a que des efforts impuissants contre ceux qui mettent leur confiance en moi. Mais vous ne voulez pas, il vous semble qu'une déclaration d'éclat vous attirerait sur les bras tout le parti du monde. *Confidite*, et que craignez-vous un parti que Jésus-Christ n'a vaincu, que parce que c'était le parti du péché? Est-il honteux, est-il glorieux à Jésus-Christ d'avoir vaincu? Il reçoit aujourd'hui le prix de sa victoire, et s'il règne à la droite de son Père, ce n'est que parce qu'il a triomphé et du monde et du péché. Dans une cause commune le sort peut-il être différent? Triomphez du monde avec Jésus-Christ, et avec lui vous siégerez pour juger et condamner le monde.

Que les infidèles et ceux qui ne croient pas s'asservissent donc à leurs passions et à leurs désirs ; qu'ils marchent à la suite et sous les étendards des fausses divinités qu'ils se sont eux-mêmes choisies : *Omnes populi ambulabunt in nomine Dei sui.* (*Mich.*, IV.) Pour nous, nous avons un Dieu saint, un Dieu ennemi de tout ce qui flatte la cupidité et la passion : c'est sous ses auspices et sous son nom que nous marcherons : *Nos autem ambulabimus in nomine Dei nostri.* (*Ibid.*) Que le monde s'élève, que les partisans du monde se déchaînent; plus nous aurons d'ennemis en tête, plus nous redoublerons nos

efforts. Les intérêts du Seigneur sont entre nos mains; serions-nous dignes de lui, si nous les sacrifions à une honteuse crainte, ou à un malheureux respect humain? *Nos autem ambulabimus in nomine Dei nostri.* Oui, mon Dieu, j'ai renoncé au monde et à ses pompes en entrant dans le sein de votre Eglise, et je n'ai point oublié les engagements que je pris alors avec vous; mais, quand, pour mon malheur, je leur aurais donné quelque atteinte, je les ratifie de nouveau aujourd'hui. Oui, je déclare aujourd'hui de nouveau, en présence du ciel et de la terre, que jamais je n'aurai ni habitude ni liaison avec ce monde pervers que je réprouvai dans mon baptême, et que je réprouve encore à présent plus fortement que jamais, pour ne plus servir d'autre maître que vous. J'espère aussi que vous aurez quelque égard à la sincérité de mes résolutions, et qu'après les avoir bénies sur la terre par l'effusion de votre grâce, vous les couronnerez dans le ciel par l'abondance de vos miséricordes. Ainsi soit-il.

SERMON XLVII.

Pour le jeudi de la semaine de la Passion.

SUR LA MADELEINE.

Remittuntur tibi peccata. (*Luc.*, VII.)

Vos péchés vous sont remis.

Qu'on se sait bon gré d'avoir pleuré, quand on est sûr d'avoir expié son péché par ses pleurs! Comme il n'est rien qui doive tant inquiéter une âme qui a eu le malheur de perdre la grâce, que l'incertitude de son état, malgré tout ce qu'elle a fait pour recouvrer l'amitié de son Dieu, aussi n'y a-t-il rien qui doive la consoler plus sensiblement que quand elle peut se dire à elle-même : Mes larmes ont été reçues, Dieu est apaisé, mon péché m'est remis: *Remittuntur tibi peccata.* Mais qui a cette consolation, qui peut l'avoir sur la terre? La pénitente dont nous parle aujourd'hui l'Evangile, et après la sentence que vient de prononcer en sa faveur ce Juge souverain qui, par la plénitude de son pouvoir, lie et délie, ouvre et ferme les portes du ciel, c'est un point de foi pour Madeleine, que ses taches sont effacées, et que la grâce a repris heureusement dans son cœur la place que le péché y avait jusqu'alors occupée. Heureuse d'avoir gémi, plus heureuse de voir ses gémissements exaucés. Cependant, soit qu'elle veuille faire voir à son Juge que ce n'est pas sur une ingrate qu'il a répandu ses bienfaits, soit qu'elle ne croie pas devoir s'en tenir quitte pour quelques larmes, après s'être attiré la miséricorde par la véhémence de sa douleur, elle tâche de satisfaire à la justice par des rigueurs qui durent autant que sa vie; en quoi, dit saint Thomas, et, après lui, tous les théologiens, consiste proprement la vertu de pénitence qui, d'un côté, renferme la douleur pour effacer le péché, et qui, de l'autre, ajoute à la douleur les austérités et les travaux pour détruire les effets funestes du péché.

Voici donc le modèle que j'ai à vous proposer. Fasse le ciel que nous l'imitions si parfaitement que nous puissions mériter qu'on nous dise, comme à Madeleine, que notre péché nous est remis. Nous avons entassé péchés sur péchés, nous ne saurions en disconvenir, et, par là, qu'avons-nous fait? Nous avons perdu l'amitié de notre Dieu et violé ses droits les plus sacrés. Convenons donc aussi qu'il ne nous reste plus d'autre ressource que la pénitence; mais une pénitence qui, comme celle de Madeleine, procède d'une vive et amère douleur, et soit soutenue d'une exacte et sévère satisfaction. La douleur nous rétablira dans l'amitié de Dieu; la satisfaction rétablira Dieu dans ses droits, et l'une et l'autre nous procureront cette rémission totale qui fait et le privilége et la gloire de notre illustre pénitente : *Remittuntur tibi peccata.*

Ainsi commençons notre paix par la componction : la componction fléchira la miséricorde, et l'obligera à nous rendre la grâce que nous avons perdue : premier point. — Achevons notre paix par la satisfaction; la satisfaction désarmera la justice et l'obligera à se relâcher sur les peines que nous avons méritées : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Madeleine a péché, il est difficile de le nier : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* (*Luc.*, VII), dit saint Luc en parlant d'elle. C'était une pécheresse et une pécheresse d'éclat; elle était devenue le scandale, ou plutôt le péché même de toute la ville, suivant l'expression de saint Chrysologue : *Totius civitatis facta fuerat ipsa peccatum.* Il est cependant vrai que, parmi les interprètes et les Pères, plusieurs prétendent, sinon justifier Madeleine, du moins diminuer son désordre, et le réduire à la conduite que tiennent parmi nous celles que nous voyons aller à grands pas à leur perte; recevoir et rendre des visites, traiter familièrement avec les personnes d'un sexe différent, étudier leurs inclinations pour s'y accommoder, souffrir leurs assiduités pour les gagner, mettre en œuvre les ornements et les parures pour se les attacher. Telles à peu près sont vos occupations, jeunes victimes que le démon prépare aux désirs criminels d'autrui; telles à peu près furent les occupations de Madeleine. Elle était dans le grand monde, elle chercha à lui plaire, elle lui plut; et soit qu'elle donnât dans des désordres également indignes de sa naissance et de sa religion, soit que tout son mal fût d'aimer à voir et à être vue, à paraître et à briller, il est sûr qu'elle pécha, puisque le Sauveur lui remit son péché, et que l'Evangile, qui est toujours juste dans ses expressions, ne croit pas lui faire tort en la surnommant la pécheresse de la ville : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.*

Mais que cette pécheresse convertie fournira à la postérité la plus reculée de rares exemples d'une vraie et parfaite pénitence!

Pour nous en convaincre, examinons ce que Dieu demande à un pécheur pénitent. Il lui demande son cœur, et il lui demande tout son cœur : *Convertimini ad me in toto corde vestro.* (*Joel*, II.) Il lui demande son cœur, parce qu'il n'y a que le cœur qui puisse détruire le péché; il lui demande tout son cœur, parce qu'un cœur partagé ne fait que flatter et souvent qu'augmenter son péché. Madeleine donna-t-elle son cœur, donna-t-elle tout son cœur? Jamais pénitente ne revint de meilleure foi à son Dieu.

Vous déchirez vos vêtements, vous vous couvrez de cendres et de cilices, disait Dieu à son peuple; ce n'est point précisément de quoi il est question : *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra* (*Ibid.*); brisez vos cœurs; c'est en quoi consiste la vraie et sincère pénitence : tout ce qui ne porte pas la division entre l'âme et le péché ne rétablit point la paix entre moi et le pécheur; et, tandis que je ne verrai que des marques extérieures de douleur, je ne verrai jamais rien qui mérite mon amitié et ma grâce. C'est le cœur qui a conçu le péché, c'est le cœur qui a produit le péché; brisez donc ce cœur : c'est à celui qui a fait le mal à le réparer : *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra.* Que Madeleine comprit bien cette leçon! La voyez-vous entrer dans la maison du pharisien d'un air triste et affligé, dépouillée de tout ce faste qui lui était autrefois si cher et si familier? Mais pourquoi vient-elle troubler la joie d'un repas, et mêler à la douceur des mets l'amertume de ses sanglots et de ses soupirs? C'est qu'elle est pénétrée de sa douleur, et que, n'en pouvant plus soutenir le poids, elle cherche celui qui peut seul l'en décharger. Quand on a ajouté crime sur crime, le crime devient un fardeau insupportable, et, si l'on goûte quelque consolation, dit le Prophète, ce n'est qu'en confessant son injustice au Seigneur, et en lui découvrant la multitude de ses désordres. Pour moi, continue ce Prophète, je croupissais dans ma misère, parce que je craignais, Seigneur, de vous la découvrir, et, tandis que je me taisais, je sentais augmenter à tout moment et ma plaie et ma peine ; mais, dès que j'eus commencé à concevoir contre mes désordres la juste indignation qu'ils méritaient; dès que je me déterminai à les exposer à vos yeux avec cet esprit de componction qui doit animer le pécheur contre le péché, dès lors je me sentis soulagé, et je trouvai dans mon repentir et mon aveu la source de ma paix, et comme un gage assuré du retour de votre grâce : *Dixi : confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti.* (*Psal.* XXXI.) Je ne craindrais donc point, mon Dieu, de vous avouer ce que j'ai été, afin que vous me fassiez sentir ce que vous êtes, et que, dans un sujet où a abondé jusqu'à présent le péché, vous y répandiez l'abondance de vos miséricordes : *Dixi: confitebor injustitiam meam.*

Mais, si le Prophète avoue son péché, ce n'est qu'après en avoir senti quelque temps l'aiguillon, et cette pointe dure et piquante, qui, comme une épine, s'enfonce toujours plus lorsqu'on diffère de l'arracher : *Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.* (*Ibid.*) Madeleine ne connaît pas plutôt le danger de son état, qu'elle court aux pieds de son charitable médecin, au moment qu'elle voit jour à pouvoir lui découvrir les plaies de son âme : *Ut cognovit.* Il ne lui manquait pas néanmoins de prétextes plausibles pour user de délais. Elle était dans le grand monde : on a ordinairement plus d'attrait pour le plaisir que pour la grâce; elle était dans la fleur de son âge : on regarde sa fin comme éloignée, on se met peu en peine de chercher ce qui peut la rendre heureuse ; elle était connue et distinguée, et, quand on est connu sous un certain caractère, qui semble faire honneur parmi les partisans du siècle, on se fait un malheureux mérite de persévérer; et, comme si l'on craignait de commettre une lâcheté en rentrant dans son devoir, on préfère une révolte opiniâtre à une humble et sincère soumission. Ainsi voyons-nous, jusque dans le sein du christianisme, des personnes de tout sexe qui se roidissent contre les sollicitations les plus pressantes de la grâce, et qui opposent à tout ce qu'on peut leur dire de plus touchant, ou les liaisons étroites qu'elles ont avec un monde qui les retient, ou les assurances que semble leur donner contre les terreurs de l'avenir une force de complexion qu'elles croient à couvert de tout accident imprévu, ou enfin le tort que leur ferait parmi les partisans d'un monde profane, un changement subit et une conversion d'éclat. D'ailleurs elles tiennent par trop d'endroits au vice pour rompre avec lui. Elles portent dans des passions vives et immortifiées mille obstacles au retour; elles se trouvent environnées de tant de piéges différents, qu'elles ne se peuvent rien promettre de leur fidélité; elles feront ce qu'elles doivent, quand elles pourront le faire sans danger de rechute, et sans s'exposer à ne contenter ni Dieu ni les pécheurs ; Dieu, par un criminel retour au péché, les pécheurs, par un subit et précipité retour à Dieu. Dites ce qu'il en est. Vous fermez les yeux à tout ce qui pourrait vous découvrir la laideur du péché ; vous n'envisagez le péché que par ce qu'il a d'attrayant et de doux ; vous n'entrez jamais dans vous-même, ou pour vous reprocher que vous êtes pécheur, ou pour y peser la grièveté de votre péché : est-il surprenant après cela que vous croupissiez sans peine dans le péché? Madeleine, rentrant en elle-même, est tellement frappée de la difformité de son âme, qu'à peine en peut-elle supporter la vue. De quelque côté qu'elle jette les yeux, elle ne découvre partout que des objets d'aversion et d'horreur. Là, c'est attachement indigne à la vanité mondaine; ici, recherches démesurées d'un plaisir ou criminel ou conduisant au crime : que sais-je? Dieu connaît son péché, mais enfin elle le connaît elle-même, et la connaissance qu'elle en a ne lui donne point de relâche qu'elle ne soit aux pieds de son cher libérateur : *Ut co-*

gnovit. Et à ce divin libérateur, que lui dira-t-elle? Qu'elle est une pécheresse indigne de paraître à ses yeux : *Dixi : confitebor injustitiam meam.* (*Psal.* XXXI.) C'est en effet tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a à lui dire, non point avec cette duplicité d'un cœur qui aime encore ce qu'il semble détester, non point avec ces vaines subtilités d'un esprit qui dans son aveu même cherche à se justifier, mais avec un repentir vif et sincère, en prenant sur elle tout le tort d'une conduite si déraisonnable, en se chargeant de toute la honte et de tout l'opprobre de son péché : *Confitebor adversum me.* Aussi le fait-elle sur-le-champ, sans délai, franchissant le pas dans un moment, et oubliant à ce moment décisif tout ce qu'elle avait aimé, pour rendre son cœur à celui qui seul mérite de le posséder : *Ut cognovit.* Or telle est la conduite que je propose à tant de pécheurs qui ne veulent pas voir la grièveté de leur péché, ou qui, la voyant, ne peuvent se résoudre à le quitter. Plongés dans l'embarras des affaires ou emportés par les charmes de leurs plaisirs, ils craindraient de prendre un moment sur eux-mêmes pour se demander ce qu'ils sont. En vain cette voix intérieure que Dieu suscite contre le pécheur les invite à la pénitence; ils la renvoient de jour à autre, et passent ainsi les années entières sans entrer dans aucun de ces sentiments qui font le vrai pénitent.

Aux premiers je ne demande que quelques moments de réflexions : quelle est ma vie et quelles sont les maximes que je suis? que fais-je pour Dieu? que fais-je pour le monde? quelles sont mes vertus? quels sont mes vices? et ils trouveront tant d'opposition entre leur conduite et leurs devoirs, qu'ils en rougiront dans le secret de leur cœur. Aux seconds je demande un peu plus d'amour pour eux-mêmes. Pourquoi ne pas me procurer une paix que me refusera éternellement une conscience troublée? pourquoi m'exposer à mourir dans mon péché et à trouver dans cette mort tout ce que Dieu prépare de supplices au pécheur? Et aux uns et aux autres je demande une promptitude à entrer dans les voies du Seigneur que rien ne puisse arrêter. Un moment de délais, dans les affaires du siècle, dérange souvent les projets les mieux concertés, et un moment de délai, dans l'affaire du salut, peut quelquefois la ruiner pour toujours. J'ai péché, et c'est contre le Seigneur que j'ai péché. Je confesserai donc mon péché, pénétré de ces sentiments d'indignation et d'horreur que doit avoir contre lui-même tout homme qui a péché : *Confitebor adversum me;* et je confesserai mon péché, non pas dans quelques années, non pas dans quelques semaines, aujourd'hui; j'ai dit que je le confesserai, et entre ma résolution et ma confession il n'y aura d'intervalle que celui qui sera nécessaire pour me disposer à une action si sainte : *Dixi : confitebor.* Malheureuses passions, désirs criminels, ne pensez plus à me retenir! Je sais trop ce que je suis devant Dieu tandis que je suis pécheur, et ce que je risque de la part de Dieu tandis que je croupis dans le péché. D'ailleurs un Dieu me cherche ; n'est-il pas juste que je le cherche de mon côté et que je réponde à sa bonté prévenante par le retour le plus ardent et le plus empressé ? *Dixi : confitebor adversum me injustitiam meam.*

Mais si le Prophète veut avouer son péché, c'est au Seigneur qu'il le veut avouer : *Confitebor Domino.* (*Psal.* VII.) Madeleine veut avouer le sien au Seigneur; aussi bien ne croit-elle pas pouvoir le lui cacher; mais en même temps elle veut l'avouer aux hommes, afin que, si elle a péché avec éclat, ce soit avec éclat qu'elle répare son péché. Elle se tient donc debout, *stans;* mais où, et devant qui? Dans la maison d'un pharisien, devant une assemblée de personnes qu'elle sait n'avoir que des sentiments d'aversion et de haine pour Jésus-Christ. Cependant c'était une femme dont le sexe, par conséquent, est ordinairement plus timide; c'était une femme de qualité, dont le changement, par conséquent, devait faire grand bruit dans le monde ; c'était une femme juive, à qui, par conséquent, la secte devait être chère, et qui, élevée comme les autres dans de fausses préventions contre le Sauveur, devait craindre de se tromper en cherchant auprès de lui une guérison qu'on ne croyait pas qu'il pût accorder ; c'était une femme qui ne faisait que d'être appelée, et à qui, par conséquent, ce premier coup d'éclat devait beaucoup coûter. Malgré tout cela, elle se tient debout, comme pour n'échapper à aucun des convives, et leur déclarer qu'elle n'est qu'une pécheresse qui vient demander grâce à celui qu'ils regardent eux-mêmes comme un pécheur et un ennemi de Dieu, de Moïse et de la loi : *stans.* Mais c'est derrière le Sauveur qu'elle se tient debout, *stans retro*, comme pour se cacher en quelque manière aux yeux de ce Maître divin, devant qui elle se croit indigne de paraître dans l'état pitoyable où l'a réduite son péché : *stans retro.* Tous les jours nous trouvons des pécheurs ; mais combien peu en trouvons-nous qui aient honte d'avoir péché? On ne rougit point en péchant, on ne rougit point après avoir péché, ou si l'on rougit, ce n'est ordinairement que devant ceux à qui il faut faire connaître son péché, et nullement devant Dieu qui, indépendamment de notre aveu, en connaît toute la malignité. Deux extrémités également criminelles et également condamnées par la conduite de Madeleine. Le Sauveur attend qu'elle se déclare pécheresse devant les pharisiens, et les pharisiens liront, jusque dans la plus petite de ses démarches, tout l'opprobre de ses déréglements passés ; ils la verront arroser la terre de ses larmes, pousser mille soupirs et publier, par ses sanglots, les désordres dont elle se sent coupable. C'est ainsi que la vraie douleur fait parler un pénitent : il n'a rien de caché pour celui à qui le Seigneur veut qu'il se découvre, et, quand il le faudrait, la terre entière serait instruite de tous les secrets de son cœur. Mais aussi la vraie dou-

leur, qui ouvre la bouche du pécheur au tribunal du ministre légitime, le couvre de confusion devant Dieu, et semble lui ôter la liberté de se présenter. Il voudrait se cacher à son juge, il se tient à l'écart, et volontiers, s'il le pouvait, il chercherait un lieu inaccessible à ce juge redoutable. Ainsi nos premiers parents fuient à la voix du Dieu qu'ils ont offensé ; ils ont honte de paraître, ils craignent, ils se troublent. Ainsi Madeleine n'ose soutenir la présence de Jésus-Christ; elle se tient en arrière, elle évite autant qu'elle peut la rencontre de ses yeux divins, qui ne voient l'iniquité qu'avec horreur, contente de découvrir par la voix de ses larmes et de ses soupirs, les déréglements de sa conduite : *stans retro*. Sur quoi je ne fais point de difficultés de dire qu'une douleur, qui ne porte pas la confusion dans l'esprit, est une douleur vaine. Tout péché est une de ces actions honteuses qui portent avec elles un caractère d'infamie; c'est une révolte d'un sujet à l'égard de son souverain; c'est une trahison, une perfidie, et on viendra raconter son péché, dans un tribunal de pénitence, comme une histoire étrangère, avec aussi peu de sentiments que si c'étaient là de ces faits sur lesquels il est permis d'être indifférent? Croyez-moi, le cœur n'est guère contrit quand l'esprit est si peu humilié. Un sujet qui se repent rougit de sa faute, et lors même qu'il demande grâce, il avoue et il sent qu'il n'en mérite aucune. Renvoyez-nous donc, tant qu'il vous plaira, à celui qui sonde les cœurs; vous n'avez point de honte de votre péché, vous n'en avez point de douleur. On ne peut pas s'empêcher de rougir quand on connaît ce que c'est que le péché; vous ne rougissez pas du vôtre; vous ne le connaissez donc pas, et ne le connaissant pas, le moyen que vous le détestiez? La contrition se forme dans le cœur, mais elle y entre par les réflexions de l'esprit, et, quoi que vous fassiez d'ailleurs, jusqu'à ce que je vous voie pénétré de l'énormité de votre péché, jamais je ne vous recevrai au nombre des vrais pénitents. Nous nous confessons au Seigneur quand nous nous confessons à son ministre, et quoique le ministre ne lise pas dans notre cœur, celui dont il tient la place en pénètre le fond et les replis les plus cachés. Il veut que nos sentiments soient proportionnés aux peines et aux rigueurs que nous avons méritées, et que, nous rendant toute la justice que nous nous devons, nous nous représentions nous-mêmes à nous-mêmes, comme de malheureux rebelles qu'on peut recevoir par grâce, mais à qui on ne ferait point de tort quand on les rejetterait pour toujours : *Dixi : confitebor Domino.*

Mais, si le Prophète veut avouer son péché au Seigneur, c'est dans l'espérance que plusieurs saints intercéderont pour lui, et lui obtiendront par leurs demandes ce qui naturellement devrait être refusé aux siennes : *Pro hac orabit omnis sanctus.* (*Psal.* XXXI.) Madeleine, se trouvant au milieu d'une troupe de pécheurs, et de pécheurs, qui tous condamnent la facilité du Sauveur à la recevoir, ne peut compter que sur ses soupirs et sur la miséricorde de celui qui daigne les écouter. Aussi, sans chercher à faire entrer aucun des assistants dans ses intérêts, après s'être tenue quelque temps debout, ne pouvant résister à la douleur extrême qui la presse, elle se jette enfin aux pieds de Jésus-Christ, *secus pedes;* elle arrose ces pieds divins de ses larmes, *lacrymis cœpit rigare;* elle les essuie avec ses cheveux, *capillis capitis sui tergebat;* elle les oint d'un parfum odoriférant, *unguento ungebat.* Qu'il faut que l'âme soit pénétrée d'une vive horreur de son péché, quand elle met en œuvre tant de moyens pour l'effacer! Les larmes extérieures, je le sais, ne sont point absolument nécessaires à la contrition, et, sans en répandre, on peut être vraiment contrit. Il est rare cependant qu'une vive douleur, qu'une contrition véhémente ne fasse impression jusque sur les sens, et n'éclate au dehors que par des marques sensibles. Comment en effet retenir ses pleurs, quand on comprend bien les raisons qu'on a de pleurer? Pierre les avait comprises, ces raisons; aussi pleura-t-il amèrement au sortir du prétoire. Les enfants d'Israël, au retour de leur captivité, les avaient comprises; aussi ne fut-ce qu'avec peine que les Lévites, allant de rang en rang, purent arrêter leurs pleurs. Madeleine les a comprises; ne soyez donc point surpris de l'abondance des larmes qui coulent de ses yeux; c'est une nuée qui se fend; c'est un torrent qui rompt sa digue; c'est une douleur qui se répand.

Que j'aime à me la représenter, cette sainte pénitente, embrassant tendrement les pieds de son bon Maître, les baisant avec tout le respect dont elle est capable, remplissant de ses soupirs toute la salle du festin, et inondant le pavé de ses larmes! Mais, à cette vue, où sont, me dis-je à moi-même, où sont parmi nous les vrais pénitents? Nous avons tous plusieurs choses à nous reprocher; cependant je n'entends que sons d'allégresse, que cris de joie, et, de quelque côté que je porte les yeux, je ne vois partout qu'assemblées ouvertes au plaisir, que sociétés réunies pour la bonne chère, le jeu et autres occupations de cette nature également contraires à cette componction de cœur qui devrait faire toute l'occupation du pécheur. Et des larmes, où en voyons-nous? Où entendons-nous des soupirs? On se désole, on se lamente sur la perte d'un bien; et sur la perte de Dieu et de sa grâce, on est froid, on est insensible. Encore une fois, on peut être contrit, sans répandre des larmes. La vraie contrition porte cependant avec elle, je ne sais quel sentiment d'amertume, qui blesse si vivement le cœur, que tout ce qui ressent la licence mondaine n'est pour lui qu'un objet d'exécration et d'horreur. Voyez-en la figure dans ces Israélites qui, affligés de se voir éloignés de la sainte cité, ne peuvent entendre parler ni de l'harmonie des concerts, ni des pompes païennes de leurs persécuteurs. Ils sont tous absorbés dans leur douleur, et dans la douleur qui les absorbe, tout leur

paraît dégoûtant et insipide. Voyez-en la réalité dans Madeleine. Au milieu de la salle du festin où sa douleur l'a conduite, de quoi s'occupe-t-elle? Prend-elle part à l'enjouement des conviés? Se laisse-t-elle charmer par le spectacle de l'assemblée? Non, mes frères : le poids de ses péchés qui l'accable, l'horreur qu'elle a d'elle-même, le vif regret dont elle a le cœur percé, la rend insensible à tous les objets qui l'environnent, et ne lui permet pas de s'expliquer autrement que par ses larmes : *Lacrymis cœpit rigare.* Mais aussi, s'écrie saint Augustin, qu'un torrent de larmes est un langage puissant sur le cœur de notre juge, et qu'on a lieu de se promettre d'avoir été absout, quand on a plaidé si efficacement sa cause! Il est de foi que, quoi que fasse le pécheur, sans une révélation particulière, il ne saura jamais s'il est rétabli en grâce. Il peut cependant avoir quelque espèce d'assurance, quand il a confessé son injustice avec cette sensibilité qui semble lui répondre que son cœur n'aime plus son péché : *Dixi : confitebor adversum me injustitiam meam.*

Sur tout ce que je viens de dire, examinez-vous vous-même et voyez si c'est du cœur que procède votre pénitence. Souvent on n'en a que les dehors, et on croit en avoir l'essentiel. Détrompez-vous : la pénitence a son siége dans le cœur, et jusqu'à ce que le cœur soit brisé, rien ne vous justifiera jamais devant Dieu. On paraît dans une posture humiliée, sous un habit de pénitence, revêtu, si vous le voulez, de sac et de cilice : ce n'est point assez ; on confesse son péché dans toutes ses circonstances, sans déguisement et sans détour : ce n'est point assez ; on promet, on proteste, on est prêt à en passer partout : encore un coup ce n'est point assez. Que faut-il donc faire, demandez-vous? Demandez-le au Seigneur lui-même. Brisez vos cœurs, *Scindite corda vestra;* c'est le point essentiel, et sans quoi tout n'est qu'hypocrisie, que mensonge. On n'est pas toujours ce qu'on paraît être, et si Jacob, pour s'attirer autrefois les bénédictions d'Isaac, prit les vêtements d'Esaü, plusieurs aujourd'hui, comme pour nous arracher des sentences de grâces, prennent la voix de Jacob. Parlons sans figure. On se contrefait, on se déguise, on éclate en gémissements et en soupirs : *Vox quidem, vox Jacob est* (*Gen.*, XXVII); on dirait que ce sont de vrais et de sincères pénitents : mais le cœur, que Dieu regarde seul, soutient-il de si belles apparences : *Manus sunt Esau* (*Ibid.*); c'est le cœur d'un obstiné, d'un homme qui ne cherche qu'à nous tromper, ou plutôt à se tromper lui-même, en voulant imposer à celui qui s'en tient, non pas aux apparences, mais à la réalité. Vous admirez Madeleine prosternée en terre comme un esclave abattu aux pieds de son maître, se confondant sans ménagement et s'humiliant sans aucun égard à sa naissance et à son rang, mêlant ses parfums avec ses larmes, faisant retentir la maison du pharisien de ses soupirs et de ses sanglots.

Je l'admire comme vous : mais, si je ne savais que tout cela procède du cœur, loin de l'admirer, je la regarderais comme un de ces sépulcres blanchis qui, sous un dehors brillant, ne cachent que corruption et que pourriture. Elle fait de grands pas, me dirais-je à moi-même, mais ce sont des pas inutiles, s'ils ne reçoivent d'ailleurs leurs mouvements ; elle a le dehors et l'écorce de la pénitence, *vox quidem*, *vox Jacob est*, mais réellement et devant Dieu, est-ce une vraie pénitente, si tout se réduit à ce dehors trompeur? *Manus sunt Esau.* A Dieu ne plaise cependant, illustre pénitente, que nous nous défions de votre sincérité! Jésus-Christ prendrait votre défense, et le pardon qu'il vous accorde serait un témoignage que nous ne pourrions rejeter. Vous avez beaucoup aimé, mais vous avez aussi beaucoup haï, et votre cœur, partagé entre l'amour qu'il devait à son Dieu, et la haine que mérite le péché, nous apprend quelles doivent être les dispositions du nôtre, quand nous avons été assez malheureux pour préférer le péché à Dieu : *Scindite corda vestra.*

Remarquez, cependant, que, quand Dieu nous demande notre cœur, il nous demande tout notre cœur : *Convertimini ad me in toto corde vestro.* Etre converti, et n'être pas converti de tout son cœur, qu'est-ce autre chose que vouloir se partager entre Dieu et le péché? Qu'est-ce autre chose, que vouloir faire habiter sous le même toit l'idole de Bélial et le tabernacle du Seigneur? Mais cela se peut-il? Dans le monde même vous ne pourriez pas servir en même temps deux maîtres dont les intérêts seraient opposés. Et qu'y a-t-il de commun entre Dieu et le péché? Ou donnez-vous tout à Dieu, ou, si vous voulez tenir et à Dieu et au péché, attendez-vous à être traité comme ces Juifs infidèles qui juraient en même temps, et au nom du Seigneur, et au nom des divinités étrangères. Je les perdrai, dit Dieu par la bouche du prophète Sophonie, tout comme ceux qui, ne reconnaissant que Melchom, n'ont ni encens, ni hommages pour le Seigneur. Il serait doux de tenir à Dieu par la pénitence et au péché par le plaisir ; mais. puisque tout cœur partagé est un objet d'horreur devant Dieu, ne comptez sur votre pénitence qu'autant que vous êtes pénitent de tout votre cœur : *in toto corde vestro.*

Et cette pénitence de tout le cœur jusqu'où doit-elle s'étendre? Ecoutez, et apprenez que souvent la componction dont on se flatte porte une fausse sécurité, et non la vraie paix dans l'âme du pécheur. Quand on est contrit de tout le cœur, on est également contrit de tous les péchés qui peuvent souiller le cœur, et l'on immole au Seigneur jusqu'au souvenir de ces idoles chéries qui irritent sa jalousie. Saül va combattre les Amalécites ; il les défait, il se saisit de leur roi et de leurs richesses : mais, content de sacrifier au Dieu des armées une vile et méprisable populace, il épargne, contre l'ordre qu'il en avait reçu, ce qu'il y a de meilleur

et de plus riche dans les dépouilles de ses ennemis, et conserve à Agag lui-même une vie qu'Agag devait perdre le premier. Idée vraie et sensible de la pénitence que font la plupart de nos chrétiens. Il est des péchés de pure faiblesse et de surprise; il en est d'attachement et d'affection. On déteste ceux-là, on voudrait les exterminer et les détruire, mais on ménage ceux-ci, on craint d'y toucher; on a toujours ses raisons pour se les justifier à soi-même, et pour arrêter la main qui devrait leur porter le coup mortel. Fausse pénitence : entre péchés et péchés, dès qu'ils nous privent de l'amitié et de la grâce de Dieu, il n'y a point de ménagement à garder; autrement on pourrait réunir dans une même âme et la grâce et le péché. Si Madeleine pleure, c'est, sans distinction, le péché d'habitude, comme le péché de fragilité : tout a part à ses pleurs. *In toto corde vestro :* quand on est contrit de tout le cœur, on est contrit pour toujours, et, dans le partage du temps que la Providence destine aux différents besoins de la vie, on n'en reconnaît plus aucun pour pécher. Y a-t-il cependant rien de plus commun et de plus ordinaire, que de trouver de ces fidèles qui voudraient suspendre, non pas terminer la guerre qu'ils ont avec leur Dieu, et poser les armes pour quelques jours, à dessein de les reprendre dans la suite avec plus de fureur que jamais? Fausse pénitence encore : donner des bornes à sa fidélité, c'est pactiser plutôt que rompre avec le péché; c'est vouloir revenir au péché, et par conséquent, c'est encore être pécheur. Si Madeleine promet, elle promet pour toujours, et, dans la résolution où elle se trouve, ses promesses auront autant de durée que sa vie. *In toto corde vestro :* quand on est contrit de tout le cœur, on ne croit plus pouvoir aimer sans crime rien de tout ce qui conduit au crime. Vous le savez cependant, ô mon Dieu ! on veut être à vous, sans quitter ce qui sépare de vous, une société qui plaît, mais qui perd; une assemblée où tout enchante, mais où tout séduit. Fausse pénitence encore : quand on aime le danger, on aime ce qui suit le danger. Si Madeleine revient, ce n'est plus pour retourner à ses anciennes liaisons : elle est à Jésus-Christ, et vous ne la trouverez plus là où Jésus-Christ ne se trouve pas lui-même. *In toto corde vestro :* quand on est contrit de tout le cœur, on est prêt à faire tout ce qui peut être nécessaire pour l'entière expiation de son péché. Faut-il restituer un bien mal acquis? On le restitue. Faut-il réparer une réputation qu'on a flétrie? On la répare. Faut-il ramener par ses vertus ceux qu'on a séduits par ses scandales? On les ramène, ou du moins on ne néglige rien pour les rendre inexcusables, s'ils s'obstinent. Madeleine avait été une pécheresse d'éclat dans la ville, mais elle en devint l'exemple et le modèle : ses œuvres, ses paroles, tout dans elle prêche Jésus-Christ : *in toto corde vestro.* Comment, dans une telle situation, n'aurait-elle pas obtenu grâce? Elle ne conservait plus de ses anciens désordres que la haine et l'horreur qu'elle en avait conçue. Ainsi l'obtiendrez-vous vous-mêmes; et, quelque énormes que puissent être vos péchés, dès que vous entrerez dans les sentiments de cette sainte pénitente, Dieu lui-même entrera dans ces sentiments de compassion et de miséricorde, qui firent sa consolation et qui feront la vôtre : *remittuntur.* Il vous restera cependant encore un pas à faire. On se rétablit dans l'amitié de Dieu par son repentir et sa douleur, mais il faut rétablir Dieu dans ses droits : c'est ce qui se fait par les œuvres de pénitence, et ce que Madeleine fit avec tant de gloire pour Dieu et de rigueur pour elle, qu'elle mérita, non-seulement d'être lavée de la tache de son péché, mais encore d'être affranchie de la peine qui pouvait être due à son péché.

SECONDE PARTIE.

Il est certain que, le péché étant remis, la peine due au péché n'est pas toujours entièrement remise, et qu'on peut avoir obtenu miséricorde et être cependant encore redevable à la justice. *Le Seigneur, content de votre repentir, a transféré loin de vous votre péché et vous n'en portez plus la tache à ses yeux,* disait à David le prophète Nathan; *mais le prince qui vous est né ne vivra pas, et dans la mort de cet enfant de péché vous trouverez la punition de votre crime.* Il n'est pas moins certain d'ailleurs que rien de souillé n'entrera jamais dans le royaume de Dieu, et que c'est une espèce de souillure que d'être chargé d'une dette qu'on n'a point encore payée. Par là vous voyez la nécessité qu'il y a de faire de dignes fruits de pénitence et d'entrer dans ces voies d'austérités où sont épurés ceux qui veulent se présenter sans tache à leur divin époux. La peine due au péché est un obstacle à la gloire; mais cet obstacle peut se lever par les différentes œuvres par lesquelles l'Ecriture veut que nous rachetions nos péchés et que la justice divine reçoit en satisfaction de ce que peut lui devoir un pécheur. Trop heureux d'avoir un Dieu si facile à se contenter, et qui, pour quelques aumônes que nous aurons répandues, pour quelques soupirs que nous aurons poussés, pour quelques macérations que nous aurons exercées sur nous-mêmes en ce monde, se relâche si aisément des rigueurs que nous avons méritées dans l'autre! Remarquez cependant que, quelque légères que puissent paraître et que soient en effet ces satisfactions par rapport au péché et aux châtiments qui lui sont dus, elles ont néanmoins leur proportion, leur étendue et leur règle par rapport à la malice et à la grièveté du péché. *Grande scelus,* dit saint Ambroise, *grandi indiget satisfactione,* un grand crime exige une grande satisfaction, et l'équité ne serait pas assez gardée si nous voulions venger également toutes sortes de péchés. Il faut, disent les théologiens après saint Ambroise, proportionner la peine à l'offense, et se juger, non sur les répugnances d'une nature qui est effrayée de tout ce qui la gêne, mais sur la

sainteté des lois qui veulent qu'on paye beaucoup quand on doit beaucoup. Cherchons dans Madeleine une règle de conduite. Elle se croit une grande pécheresse, et elle en vient à une grande satisfaction. Grande dans son principe; c'est un esprit pénétré de la grièveté de son péché et qui croit devoir tout sacrifier à la peine qu'il mérite. Grande dans ses effets; c'est une main armée contre l'ennemi qu'elle poursuit et qui met tout en œuvre pour le terrasser. Grande dans sa durée; c'est un cœur qui ne se lasse point et qui, sur la fin comme dans le commencement du combat, se soutient toujours également : *Grande scelus, grandi indiget satisfactione.*

Un pécheur qui croit n'avoir péché que légèrement peut à peine se résoudre à s'imposer des peines sévères, et s'il se châtie, c'est toujours avec ménagement, comme s'il craignait d'en trop faire et de donner à Dieu au delà de ce qu'il lui doit. Grande illusion ! En matière de satisfaction, il est difficile d'excéder, parce que, pour petit que paraisse un péché, c'est toujours l'offense d'un Dieu, et que par rapport à un Dieu offensé, c'est toujours un péché qui tient de l'infini, quand ce serait le plus petit de tous les péchés du monde. Cependant où voyons-nous de ces pénitents équitables qui se fassent une rigoureuse justice? On croit se traiter avec rigueur parce qu'on se flatte un peu moins que les autres.

Madeleine avait-elle porté ses désordres plus loin que vous avez porté les vôtres? Et jusqu'où ne porte-t-elle pas la peine qu'elle croit due à ses désordres? Le public avait été témoin de ses égarements, ç'avait été un péché de scandale; elle expie ses égarements devant le public. C'est une pénitence instructive et édifiante. Elle aurait pu prendre le Sauveur dans le secret, et là répandre à ses pieds autant de larmes que lui en aurait arrachées sa douleur. Après tout, la grâce n'est pas essentiellement attachée à une confession dont le monde entier soit témoin. C'est un crime de rougir de Jésus-Christ, il est vrai; mais ce n'est pas en rougir que de revenir à lui dans le secret. Que tout dans votre vie annonce sa gloire en son nom, c'est ce que vous lui devez incontestablement. Quant à l'affaire de votre conversion, quand elle ne se traitera qu'entre lui et vous, comme il y aura moins d'ostentation, peut-être y aura-t-il plus de sincérité. Non point que la conversion de Madeleine doive vous être suspecte, parce qu'elle est éclatante; son éclat vient de la vivacité de sa douleur, et c'est cette vivacité qui la fait passer par-dessus tout, sans penser à autre chose qu'à expier son péché. Elle commence donc sa pénitence en demandant grâce; mais quelle pénitence, Dieu immortel ! Si on exigeait de vous qu'au milieu des assemblées du siècle, que, dans des jours de pompe et de solennité, à la vue d'une troupe d'ennemis déclarés de Jésus-Christ et de son Eglise, vous parussiez sous le sac et le cilice, la larme à l'œil et le genou en terre, vous devriez le faire si, sans cet appareil extérieur, il n'y avait point de rémission pour vous. Mais quelles seraient vos résistances ! Plutôt vous renonceriez à l'amitié de votre Dieu que de le chercher à tant de frais. Madeleine sacrifie tout à ce don précieux, et, étouffant d'abord tout sentiment de respect humain, elle entre dans une maison étrangère; elle y entre dans le temps d'un repas, elle y entre, quoiqu'elle sache qu'elle va s'attirer l'indignation de tous ceux qui y sont invités, et là elle se prosterne, elle rampe aux pieds du Sauveur, elle les arrose de ses larmes, elle les baise, elle y répand les parfums les plus précieux. Jésus-Christ lui-même, pour donner une nouvelle matière à la ferveur de cette sainte pénitente, s'explique au long sur son sacrifice; il s'adresse au pharisien, il entretient les conviés et leur fait sentir qu'il lit jusque dans le fond de leurs cœurs leurs plus secrètes pensées. Cependant Madeleine, malgré la surprise de toute l'assemblée qui avait les yeux sur elle, malgré les souhaits des assistants impatients de voir le dénouement d'une scène si singulière, malgré les révoltes secrètes d'un cœur naturellement délicat et sensible, se tient aux pieds du Sauveur : *Secus pedes;* elle les arrose de ses larmes : *lacrymis cœpit rigare;* elle les essuie avec ses cheveux : *capillis sui capitis tergebat;* elle y répand un parfum odoriférant : *unguento ungebat :* elle les embrasse mille et mille fois : *et osculabatur pedes ejus*, tant elle est prévenue elle-même de la grièveté de son péché et résolue de tout sacrifier à la peine qu'il mérite : *Grande scelus, grandi indiget satisfactione.* C'est ainsi que Madeleine se dispose à recevoir la grâce; c'est ainsi qu'elle travaille à la conserver. Elle soutient parfaitement, après que son péché lui a été remis, les démarches qu'elle a faites pour en obtenir la rémission. Elle sait que les mêmes voies qui apaisent la miséricorde désarment la justice ; de sorte que le même esprit qui l'a animée contre son péché l'anime à venger son péché, et lui met en main toutes les armes de sévérité et de rigueur que tout pécheur doit employer quand il veut détruire et comme anéantir son péché.

Jamais absolution ne fut plus sûre que celle-ci ; c'est un Dieu qui l'a prononcée de sa propre bouche : plus ample, elle est prononcée sur toutes sortes de péchés ; mieux fondée, c'est sur l'amour et les saints empressements de cette sincère et parfaite pénitente ; plus authentique, c'est en présence d'une nombreuse assemblée. Madeleine ne saurait cependant se résoudre à oublier son péché. *Condonata erant a Deo peccata, sed memoria peccatorum condonatorum non erauerat*, dit saint Chrysostome parlant de l'Apôtre des gentils. Disons-le de Madeleine. Dieu lui a remis son péché, et le souvenir de son péché ne peut s'effacer de son esprit. Aussi est-ce le propre d'un vrai pénitent de ne perdre jamais son péché de vue et d'en poursuivre la vengeance, lors même que tout semble lui dire que le Dieu des vengeances est apaisé. Il a passé par tous les degrés de la pénitence chrétienne pour recouvrer la grâce, et soit qu'il craigne de ne l'avoir pas recouvrée, soit

qu'il veuille achever d'épurer une âme à qui ses premières démarches n'ont peut-être pas encore rendu son ancienne beauté, il ne s'occupe que des moyens de réparer ses pertes et de recouvrer ses premiers droits par une entière et parfaite expiation de son péché. Il arme ses mains de ces instruments de rigueur qui en matant le corps vivifient l'esprit; il appelle à son secours la prière, l'aumône, les veilles, le jeûne, et généralement tout ce qui peut contribuer à le faire rentrer dans tout ce qu'il peut avoir perdu de droits et de prérogatives par son péché. Mais est-ce là la conduite de ces pénitents du commun qui, sur un acte prétendu de contrition récité à la hâte, se tranquillisent si facilement, et regardent quelques larmes échappées sans sentiment comme le sceau de leur réconciliation et de leur paix? J'ai déclaré mon péché au ministre du Seigneur, j'ai accompli de point en point tout ce qu'il lui a plu de m'ordonner; que me reste-t-il que de me reposer tranquillement dans le sein de la Providence et de jouir avec assurance du fruit de mes travaux et de mes peines?

Oui, vous avez déclaré votre péché au ministre du Seigneur, vous avez accompli de point en point ce qu'il lui a plu de vous ordonner. Je ne veux pas aller fouiller dans les replis de votre cœur : peut-être trouverais-je que cette pénitence, sur laquelle vous vous rassurez, est un sacrilége qui devrait vous alarmer. Le Seigneur vous a donc absous par la bouche de son ministre : je le veux. Mais cette absolution est-elle si générale, qu'elle porte une rémisssion entière de la peine, aussi bien que de la coulpe? Quand vous n'auriez qu'un jour à passer par les flammes du purgatoire, vous en auriez plus qu'il n'en faudrait pour vous engager à gémir toute votre vie. Cette absolution est-elle si efficace qu'elle vous serve pour l'avenir comme de sauvegarde contre toutes sortes de péchés? Vous ne voulez vous souvenir par aucun endroit que vous avez été pécheur. Ah! que je crains que vous ne tardiez guère de retomber et de rentrer dans ces voies larges qu'on suit presque toujours dès qu'on s'interdit ce qu'il y a de pénible et de dur dans les voies de l'Évangile! Cette absolution n'est-elle pas une grâce qui vous engage à la reconnaissance? Et comment la reconnaîtrez-vous, si vous ne rappelez ce qui vous a engagé à la rechercher et ce qui vous en avait rendu indigne? Vous voulez entièrement oublier ce que vous étiez par votre malice; vous oublierez également ce que vous êtes devenu par la miséricorde : et, oubliant ce que vous avez reçu, vous oublierez ce que vous devez.

Madeleine pouvait entièrement oublier son péché; il lui avait été remis d'une manière à ne plus l'alarmer : elle le porte cependant profondément gravé dans son esprit et dans son cœur; elle le porte sur son corps et sur ses membres. Elle le porte dans son esprit et dans son cœur, pour en rappeler et en détester à tout moment les horreurs, pour leur en faire sentir les suites, et les soumettre à tout ce qu'une vie pénitente peut avoir d'austérités et de rigueurs : *Condonata erant a Deo peccata, sed memoria peccatorum condonatorum non evanuerat.* Marthe s'empresse de préparer un repas au Sauveur; Madeleine gémit aux pieds du Sauveur, et c'est de ses gémissements qu'elle se nourrit, et dont elle fait toutes ses complaisances. Les disciples fuient quand il faut monter sur le Calvaire : Madeleine y occupe une des premières places, et s'y distingue autant par l'ardeur qu'elle a de souffrir, que par la compassion qu'elle porte à celui qui souffre. On attache Jésus-Christ à sa croix; toutes les puissances des ténèbres frémissent autour de lui. Madeleine donne-t-elle pour cela quelque chose ou à la faiblesse de son sexe ou à la fureur des bourreaux? Elle se tient auprès du Sauveur, partageant avec lui ce calice d'amertume qu'il boit au milieu de tant de douleurs, prête, s'il le faut, à en boire elle-même toute la lie avec lui. On détache Jésus-Christ de la croix. Et, quoiqu'elle le voie entre les bras de la mort, sent-elle pour cela diminuer son attachement pour sa personne sacrée, ou l'ardeur qu'elle a de participer à ses souffrances? Dans la douleur qui l'accable, tout ce qui pourrait la consoler serait de mourir avec celui qu'elle aime; du moins n'a-t-elle aucun égard à tout ce qui peut lui arriver de la part des Juifs, encore pleins de cet esprit de fureur qui leur a fait poursuivre Jésus-Christ jusqu'à la plus cruelle de toutes les morts. Plus ils insultent à l'innocente victime qui vient de succomber sous leurs coups, plus Madeleine s'empresse de lui rendre tous les devoirs que peuvent exiger dans de si tristes circonstances le plus profond respect et l'amour le plus empressé. On aime la croix quand on hait son péché; et quiconque sait que c'est sur la croix que le péché a été détruit, se croit heureux de pouvoir achever par la même voie d'en détruire dans lui les impressions et toutes les funestes suites : *Grande scelus, grandi indiget satisfactione.*

Enfin, on craint d'être détaché de la croix quand on est convaincu que c'est sur la croix que se consomme le grand ouvrage de notre réconciliation. Nous sommes des pécheurs de plusieurs années, et souvent nous nous contentons d'une pénitence d'un jour. Ce n'est point assez d'une opération de quelques moments, pour parvenir à la guérison entière et parfaite des maux invétérés. Ce n'est qu'en continuant un régime de vie, qu'en coupant toutes les sources du mal, qu'en allant au-devant de tout ce qui peut le faire renaître, qu'on se rétablit dans sa première santé. Quand donc vous ne pécheriez pas chaque jour, et que par là vous n'auriez pas besoin de faire chaque jour une nouvelle pénitence, du moins vous avez péché. Ce n'est que rarement, je le suppose. Ce péché a cependant été commis, et, quelles que soient vos austérités, jamais vous ne pourrez vous dire sûrement qu'il ne vous est point imputé. Quel engagement à perpétuer vos austérités autant que votre vie afin

d'avoir au moins quelque espérance, si vous ne pouvez avoir aucune certitude!

D'ailleurs ce péché, quand il serait pardonné, n'est pas peut-être encore expié. Quel surcroît d'engagement à passer par cette eau et ce feu qui servent comme de voie pour être d'abord introduit dans le lieu du repos! *Vides hanc mulierem.* Voyez-vous Madeleine, non plus cette pécheresse scandaleuse, non plus cette femme entêtée du monde et de ses vains attraits, mais brisée par la force de sa douleur, mais transportée par l'ardeur et la vivacité de son amour, mais préférée en tout à ceux mêmes qui se croient les plus parfaits dans la loi. Vous savez comment Jésus-Christ relève ce qu'elle vient de faire pour lui, cet empressement à lui baiser les pieds, à les arroser de ses larmes, à les essuyer avec ses cheveux. Vous diriez qu'il ne cherche qu'à confondre le pharisien, et à lui faire sentir que, dans la haute idée qu'il a de sa vertu, il ne sait pas ce qui en fait l'essentiel, et qu'en particulier, dans l'hospitalité qu'il exerce, il cherche moins à se faire un ami de l'hôte qu'il reçoit qu'à se faire un nom auprès de lui. Malgré cela, voyez-vous Madeleine, tout affranchie qu'elle est du poids de ses péchés par cette autorité souveraine à qui rien ne résiste, toute rétablie qu'elle est dans toutes les prérogatives de l'âme la plus chérie, la plus favorisée; la voyez-vous dire un adieu éternel à tous les appâts du siècle, renoncer à toutes les délices de sa patrie, se livrer à toute la fureur des vagues, pour venir chercher, à travers mille périls, une retraite assurée de pénitence. Et, dans cette retraite affreuse, où la conduisit l'horreur de son péché, comment, repassant sur les douleurs qu'elle avait coûtées à Jésus-Christ mourant, tâcha-t-elle d'accomplir dans elle-même ce qui manquait aux souffrances de son bon Maître? Comment, remontant en esprit sur le Calvaire, envisage-t-elle le triste et accablant objet qu'elle y rencontrait? Jésus-Christ attaché à sa croix la liait à la sienne, et la faisait tellement mourir à elle-même, qu'elle ne semblait vivre que pour s'ouvrir chaque jour de nouveaux genres de mort. Il n'est pas jusqu'au trône de son divin Epoux qui ne redoublât son ardeur pour les souffrances. Elle savait qu'il avait fallu qu'il souffrît lui-même pour entrer dans sa gloire, et elle se serait crue indigne de triompher jamais avec lui, si elle n'avait combattu et souffert comme lui.

On ne saurait vous exprimer ce que peut une âme qui aime Dieu et qui hait son péché; mais voyez Madeleine. Là vous apprendrez comment, avec l'Apôtre, on fait servir à la justice des membres qu'on a fait servir à l'iniquité; comment, avec le Prophète, on est prêt à tout, quand on est pénétré d'un vif repentir; comment, avec Jésus-Christ, on court à Jérusalem pour y être crucifié, quand on goûte les choses de Dieu. Là vous trouverez un tableau achevé de la pénitence la plus exacte : rien n'échappe à ses recherches et à ses vengeances; de la pénitence la plus dure : nulle macération, nulle austérité n'est épargnée; de la pénitence la plus constante : elle n'a d'autre terme que celui de sa vie, et le même moment, j'ose le dire, qui vit triompher Madeleine dans le ciel, l'avait vue abattue et accablée sur la terre. Tant cette sainte pénitente cherchait à nous apprendre que, quoiqu'on nous ait beaucoup remis, il nous reste beaucoup à payer : *Grande scelus, grandi indiget satisfactione.*

Apprenez donc, hommes pécheurs, conclut Origène, *disce, homo peccator, a muliere peccatrice*, apprenez d'une femme pécheresse; et quoi? à dresser des piéges à l'innocence et à la vertu, à scandaliser le public par vos airs et vos discours licencieux? *Disce plorare*, apprenez à pleurer. Il n'est pas indigne de vous de verser des larmes à cette occasion; et si ailleurs c'est faiblesse de céder à sa douleur, ici il est glorieux de succomber sous sa douleur, de briser son cœur de douleur, de faire éclater sa douleur par ses gémissements et ses larmes. C'est un Dieu qu'on cherche; en peut-on trop faire pour le trouver? *Disce nulla formidare*, apprenez à ne rien craindre, quand il sera question de chercher ce Dieu, ni les discours des hommes, ni les répugnances de la nature. A peine aurez-vous commencé à répandre quelques larmes, que mille ennemis ou domestiques, ou étrangers, viendront vous demander, comme on le demandait à Madeleine : *Mulier, quid ploras?* (*Joan.*, XX.) Quel est donc le sujet de vos larmes? Pourquoi vous livrer ainsi à votre douleur? Répondez-leur avec la même Madeleine : *Tulerunt Dominum meum* (*Ibid.*); j'ai perdu le Seigneur mon Dieu, et vous ne voulez pas que je sente la grandeur de ma perte? Vous ne voulez pas que je pense à la réparer? Laissez-moi gémir dans l'amertume de mon âme : c'est tout ce qui me convient dans la triste et désolante situation où je me trouve. Ils opposeront à la fermeté de vos résolutions, et la grandeur de l'entreprise et la faiblesse de vos forces. Pourrez-vous, vous diront-ils, tenir contre tant de passions différentes, qui vous rapelleront à elles? Imposer silence à tant de désirs secrets qui jusqu'à présent vous ont dominé avec tant d'empire; vous élever tellement au dessus de vous-même, que rien ne vous plaise que ce qui plaît à Dieu? Non, vous ne pourrez rien de tout cela de vous-même. *Disce sperare in Jesum;* mais apprenez à mettre votre confiance en celui à qui les vents et les tempêtes obéissent. C'est lui qui vous appelle, et c'est lui qui se fera votre soutien et votre défense; et, parce que Jésus-Christ ne manque jamais à ceux qui l'aiment, après l'avoir trouvé par vos pleurs, attachez-vous à lui par votre amour : *Disce amare Jesum.* Hélas! qu'avez-vous aimé jusqu'à présent? Rien qui fût digne de vous, le péché, ou ce qui conduisait au péché. Aimez votre Dieu, aimez-le beaucoup, aimez-le en toutes choses, plus que vous-même; et de peur que votre amour ne se ralentisse par les différents objets que l'ennemi peut présenter à votre cupidité,

apprenez enfin à préférer Jésus-Christ à toutes choses, à mépriser toutes choses pour Jésus-Christ : *Disce omnia contemnere propter Christum.*

L'Apôtre vous apprend comment on regarde toutes les choses créées, quand on connaît Jésus-Christ. Tout ne lui paraissait qu'un peu de boue, auprès de ce Dieu de majesté et de gloire. Madeleine vous l'apprend. Dès qu'une fois elle se fut attachée à lui, elle ne trouva rien hors de lui, qui pût mériter ses empressements. De quoi se sait-elle gré aujourd'hui? Est-ce de la vie qu'elle a menée loin de Jésus-Christ, ou de celle qu'elle a menée à sa suite? Décidez-en vous-même : mais, en décidant, rendez-vous justice, et convenez que ce qui fait la source de sa gloire peut uniquement faire la source de la vôtre. Ce n'est donc qu'en marchant sur ses pas que vous atteindrez à son bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON XLVIII.

Pour le vendredi de la semaine de la Passion.

SUR LA RECHUTE.

Hæc locutus est Jesus ; et abiit et abscondit se ab eis. (*Joan.*, XII.)

Jésus-Christ leur dit ces paroles après quoi il se retira et se déroba à leur vue.

N'est-ce point là un triste présage de ce qui doit arriver à plusieurs d'entre vous qui pensent à recevoir Jésus-Christ, mais qui peut-être pensent peu à s'attacher à lui pour toujours? Vous nous donnerez mille démonstrations de religion et de piété dans ces jours de réconciliation et de paix, où nous allons entrer; nous vous verrons assiéger nos tribunaux, ramper au pied de nos autels, faire retentir nos temples de vos gémissements et de vos sanglots : mais ne seront-ce point là les démarches de ce peuple volage et inconstant qui, ayant reçu Jésus-Christ comme l'espérance d'Israël et l'envoyé du Seigneur, demande, quelques jours après, qu'on l'attache à une croix comme un scélerat et un imposteur? Ce sont là du moins les spectacles différents que nos chrétiens donnent à l'Eglise durant la Pâque.

Spectacle de pénitence et de conversion; on revient à Jésus-Christ, et il semble qu'on s'attache à lui pour toujours. Après la Pâque, spectacle de libertinage et de péché; on renonce à Jésus-Christ, et on retourne à ses anciens maîtres qu'on faisait gloire d'avoir quittés; mais spectacle qui fait horreur à Jésus-Christ, et qui, lui faisant sentir vivement le peu d'estime, d'attachement et de respect qu'on a pour lui, l'oblige à s'éloigner de nous, ou du moins à se dérober tellement à notre vue qu'il est au milieu de nous comme s'il n'y était pas, ne nous conduisant plus avec cette bonté spéciale qui fait le partage et le privilége de l'ami fidèle.

Que serait-ce si, tandis que les Juifs lui applaudissent sincèrement et de bonne foi, il n'y avait que fraude et dissimulation dans nos applaudissements, et que nous vinssions à Jésus-Christ, non point dans les sentiments de ce peuple qui, s'étant d'abord acquitté de ce qu'il devait, n'avait à se reprocher que son changement, mais de ce disciple perfide qui ne s'approche de son maître que pour le trahir et le livrer à la fureur de ses ennemis, sous les voiles spécieux d'une trompeuse et fausse amitié? Comme ce serait-là le comble de l'insulte de notre part, ce serait aussi ce qui mettrait le comble à l'indignation de Jésus-Christ, et qui lui arracherait peut-être ces arrêts de sévérité et de rigueur qu'il prononça à l'infortuné Judas en le livrant à son sens réprouvé : *Abiit, et abscondit se ab eis.*

Tel à peu près est l'état du pécheur de rechute, telle peut-être sera sa peine. Dans toutes les marques qu'il donne de repentir et de douleur, il cherche plus à sauver les apparences qu'à remplir son devoir ; il pleura à la Pâque passée, il pleurera à celle-ci ; mais, ce qu'il a été jusqu'à présent il le sera dans la suite ; pécheur jusqu'à présent, pécheur dans la suite. Que pouvons-nous penser de la pénitence qu'il a faite, que pouvons-nous espérer de celle qu'il fera? L'une et l'autre doivent nous être également suspectes, et s'il n'y a rien qui puisse nous rassurer sur le passé, il n'y a rien aussi qui ne doive nous effrayer pour l'avenir.

Pour le passé, il est à présumer que le pécheur de rechute ne s'est jamais relevé : premier point. — Pour l'avenir, il est à craindre que le pécheur de rechute ne se relève jamais : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle ici du péché de rechute, je ne parle point de ces faiblesses que saint Augustin appelle péchés de tous les jours, tels que sont quelques égarements involontaires dans nos prières, quelques paroles qui, aux termes de Jésus-Christ, sont oiseuses, parce qu'elles sont proférées comme au hasard, et sans aucune bonne fin, quelques légères impatiences qu'un accident imprévu, ou que la conduite bizarre de ceux avec qui nous vivons nous arrache par surprise et comme malgré nous. Quelque dangereux qu'il soit de ne pas veiller sur notre cœur pour nous défendre de ces sortes de fragilités, puisque après tout il nous est ordonné d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait, cependant, puisque la chair dans nous combat éternellement contre l'esprit, il est difficile de ne pas éprouver de temps en temps qu'on est homme, et que, si la chair est faible, l'esprit lui-même n'est pas toujours aussi prompt qu'il le devrait être.

Je ne parle pas non plus de ces péchés qui, quoique commis avec délibération et par choix, sont censés légers pour la légèreté de leur matière, et qui offensant la majesté divine ne nous privent pas néanmoins de son amitié et de sa grâce. Peut-être alarmerais-je les âmes timorées, si je leur disais, comme il est vrai, qu'elles peuvent quelquefois

entrer en grâce dans nos tribunaux, et en sortir en péché, parce que, n'y apportant que des fautes légères, elles n'y apportent pas la douleur nécessaire pour les détester.

Je parle donc de ces péchés griefs qu'il est ordonné à tout homme d'éviter sous peine de sa damnation éternelle; de ces péchés qui nous ferment le ciel et nous ouvrent l'enfer; et je dis que, si après quelques démarches d'ostentation et d'éclat faites aux pieds d'un prêtre, on vous voit retomber presque d'abord, aussi souvent et avec la même facilité qu'auparavant, il est à présumer que vous ne vous êtes point relevé, et je le dis sur deux raisons tirées du prophète Ezéchiel qui, ouvrant au pécheur les voies de son retour, lui demande également et l'esprit et le cœur; l'esprit pour connaître et comprendre l'énormité de son péché, le cœur pour en haïr l'énormité et en détester la malice : *Considerans enim, et avertens se ab omnibus iniquitatibus suis.* (*Ezech.*, XVIII.) Ainsi David n'avoue qu'il est pécheur qu'après que Nathan lui a fait connaître son péché; ainsi le prodigue ne se détermine à se lever et à s'aller jeter entre les bras de son père, qu'après plusieurs réflexions sur l'état pitoyable où l'a réduit le déréglement de sa conduite; de sorte que l'ouvrage de la conversion, je dis d'une conversion véritable, constante et éternelle, commence par l'esprit et se consomme par le cœur. L'esprit se remplit et se pénètre d'horreur; le cœur se brise, se déchire de douleur, et l'un et l'autre nous mettent dans cet heureux état de consistance où était l'Apôtre, quand il osait défier toute la nature de le séparer jamais de Jésus-Christ. Or, parlant selon la conduite ordinaire des hommes, je soutiens que quiconque retombe si facilement a également manqué à ces deux points; qu'il n'a ni connu, ni détesté son péché, et conséquemment qu'il ne s'est point relevé. Entrons en matière.

Comment est-ce donc que vous envisagez le péché, quand il est question de vous approcher de ces tribunaux sacrés où Jésus-Christ nous a préparé un bain salutaire dans son sang? L'envisagez-vous comme le plus grand mal de Dieu, comme le mal souverain de l'homme? Rien moins que tout cela. L'Eglise appelle; elle veut être obéie; on risquerait trop en lui refusant cette marque de sa soumission. La bienséance engage; on ne veut pas se distinguer par des endroits qui porteraient un caractère d'irréligion. La conscience tourmente, on veut la soulager : on vient donc, on se présente. Mais avez-vous compris que c'est un Dieu que vous avez attaqué, que ce sont ses droits et ses lois que vous avez violés, que c'est le sang de son Fils que vous avez profané; que vous avez porté votre main sacrilége sur Jésus-Christ lui-même, et renouvelé en quelque manière ces excès de cruauté que les Juifs exercèrent autrefois sur sa personne sacrée? Avez-vous compris combien le péché est opposé à la bonté de Dieu? Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait, et il ne peut pas ne pas haïr le péché. Combien il est opposé à la miséricorde de Dieu? Dieu a pour nous des entrailles de miséricorde que rien ne peut épuiser : rien pourtant ne l'adoucira jamais à l'égard du péché. A la justice de Dieu? Dieu donne souvent des bornes à sa justice pour ménager sa créature; mais, à l'égard du péché, il ne donnera d'autres bornes à sa justice que celles de son éternité.

Rentrant ensuite dans vous-même, avez-vous compris ce que c'est qu'un homme qui s'élève contre Dieu, de quelle ingratitude il se rend coupable, jusqu'où il porte sa témérité et sa perfidie? Ce n'est point un sujet qui outrage son souverain, un esclave qui se soulève contre son maître; quelque différence qu'il y ait d'homme à homme, ce n'est jamais qu'un homme offensé par un autre homme. Ici, c'est un Dieu insulté par un homme; un Dieu qui est tout, qui peut tout, sans qui rien ne subsiste, devant qui tout n'est rien : c'est un Dieu déshonoré, outragé par un homme qui tient tout de lui, qui attend tout de lui, qui est devant lui comme s'il n'était pas. Quelle serait votre confusion, si vous l'aviez compris! *Domino Deo nostro peccavimus nos*, disaient les Juifs, pénétrés de l'horreur de leur péché. Nous avons péché, mais ce n'est pas contre les dieux des nations qui ne sont pas des dieux : *Peccavimus Domino* (*Jer.*, III); nous avons péché contre le maître du ciel et de la terre, contre celui qui est seul grand, seul redoutable, qu'on ne peut ni assez révérer ni assez aimer. Nous avons péché, mais ce n'est pas contre un Dieu qui nous ait traités en étrangers, qui, nous confondant avec les nations, se soit comme déchargé de nous et de notre conduite. *Peccavimus Domino Deo nostro.* Nous avons péché contre ce Dieu qui nous a choisis pour son peuple et qui, dans ce choix, nous a donné toutes les marques de distinction et de préférence que nous pouvions attendre de sa bonté; qui a ouvert les mers sous nos pieds, arrêté le soleil sur nos têtes, tiré les eaux du sein des rochers pour nous désaltérer; qui a fait tomber du ciel le pain des anges pour nous nourrir, armé les ministres de ses vengeances en notre faveur, et dérangé tout l'ordre naturel des choses pour nous faire sentir que nous étions à lui. *Peccavimus nos.* Et que sommes-nous devant ce Dieu de nos pères et ce Dieu de toute la nature? De faibles roseaux, des ombres qui passent, rien, moins que rien. *Dormiemus in confusione nostra.* (*Ibid.*) Nous dormirons donc dans notre confusion et nous n'oublierons jamais les raisons que nous avons de nous confondre; et parce qu'il y a une confusion qui est une source de péchés et une confusion qui est une source de grâces, notre confusion, nous accompagnant partout, nous maintiendra dans la grâce et éloignera de nous le péché pour toujours : *Dormiemus in confusione nostra.*

Est-ce là votre conduite et la confusion que vous avez conçue aux pieds du prêtre? Vous suit-elle dans ces assemblées où vous donnez à votre cœur autant de liberté, après que devant les fêtes? Vous porte-t-elle ail-

leurs, à la vue de ces objets dangereux qui vous ont si souvent séduit et que vous nous avez promis d'éviter avec tant de soin? Diminue-t-elle le nombre de vos médisances, de vos injustices, de vos impudicités? Ah! si vous aviez conçu une confusion salutaire, elle ne vous quitterait pas sitôt, et quand il serait question de retomber, la grandeur de votre Dieu, votre propre bassesse se présentant à votre esprit, vous rappelleriez la honte que vous aviez ressentie, vous craindriez de rougir de nouveau et tout cela vous arrêterait. C'est ainsi qu'il vous en arrive, par rapport à ces défauts de conduite qui vous ont flétri devant les hommes; vous vous souvenez de la confusion où ils vous ont jeté, vous craignez d'y retomber, et la honte du passé devient un frein contre tout ce que la passion pourrait suggérer pour l'avenir: *Dormiemus in confusione nostra.*

Et quand même le péché ne serait pas à l'égard de Dieu ce qu'il est en effet, avez-vous compris ce qu'il est à votre égard? Quelles en sont les suites et les dangers? Par le péché, je perds de tous les dons le plus grand: c'est celui qui, seul, me rend ami de Dieu; de tous les trésors le plus riche, c'est celui seul avec qui je puis négocier les intérêts de mon éternité; de tous les droits le plus précieux, c'est celui seul qui m'assure un trône dans la gloire. Quelle source de réflexions! mais de réflexions salutaires capables de fixer nos résolutions et d'affermir les volontés les plus chancelantes. En péchant, tout ce que j'ai jamais fait de bonnes œuvres a disparu: aumônes, jeûnes, veilles, prières, tout cela n'est plus compté au pécheur; en péchant, je me suis fermé le ciel: le pécheur n'y entrera jamais; en péchant, je me suis ouvert l'enfer: c'est la demeure du pécheur; et je pourais encore me déterminer à pécher, à rentrer dans l'esclavage du péché! Dans les ardeurs de cette fièvre brûlante, vous avez commencé à craindre la mort; êtes-vous relevé de maladie, quels sont vos soins, quelles sont vos précautions pour ne pas retomber? Ce criminel, sur le point d'être condamné, a commencé à craindre la sévérité du supplice dont il était menacé; échappé heureusement des mains de la justice, ira-t-il témérairement se rejeter dans ses anciens désordres sous les yeux de ceux mêmes qui sont chargés de les venger? Il lui semble que, comme un autre Caïn, il va être poursuivi partout, et la crainte de s'exposer de nouveau au danger qu'il vient d'éviter a quelquefois plus de force pour le retenir que n'en auraient toutes les vérités de l'Evangile.

A cela, que répondez-vous, pécheurs de rechute? On craint une mort temporelle; pour l'éviter, on se soumet aux lois les plus dures de l'art. Faut-il user d'un austère régime de vie? On en use: retrancher les repas et les visites? on les retranche; prendre les potions les plus amères? rien ne dégoûte. On craint une peine temporelle; pour s'en garantir on se contraint, on résiste à une habitude invétérée on n'écoute ni sa passion ni ses désirs, et une mort et une peine éternelle qui la craint! Sans doute celui qui se corrige. Pour vous qui craignez si peu, que vous repreniez hardiment aujourd'hui le train criminel que vous sembliez avoir quitté hier, oseriez-vous nous dire que vous ayez craint comme il faut? Une juste et vive crainte fait de si fortes impressions qu'on n'en revient presque jamais.

Il en est, je le sais, qui, sortis d'un danger, se jettent à l'aveugle dans un autre: mais c'est dans une conduite si peu raisonnable que je prétends trouver la matière de votre condamnation. Un téméraire ne craint rien: c'est qu'il n'a pas connu la grandeur du péril.

Une faible gloire, un vil intérêt lui ferme les yeux; il court donc, il vole, semblable à ces insensés qui sur le bord d'un précipice franchissent hardiment le pas, sans s'apercevoir que leur perte est attachée à leur chute. La crainte est une passion naturelle à tous les hommes, et si c'est bravoure en certaines rencontres de surmonter sa crainte, c'est insensibilité, c'est folie de ne rien craindre. Mais à l'égard du péché y a-t-il de la bravoure à surmonter sa crainte? Y a-t-il de la grandeur d'âme d'aller en enfer comme si on allait à la brèche! David, si fameux même par ses exploits de guerre, tremble à la seule pensée des jugements du Seigneur, et comme s'il appréhendait que sa crainte ne le quittât, il demande à Dieu qu'il pénètre, non-seulement son âme, mais encore la substance et la moelle de ses os de ces frayeurs salutaires qui retiennent l'homme comme malgré lui dans le devoir. Comme David, tremblez-vous à l'approche du péché? vous mettez-vous en état de défense? vivez content, vous avez lieu de croire que votre conversion a été sincère. Avec le libertin, au contraire, êtes-vous tranquille aux approches du péché? voyez-vous revenir avec joie les occasions du péché? en profitez-vous dès qu'elles se présentent? Quelle apparence que vous ayez connu les maux inséparables du péché! La raison, la conscience, la foi, tout se troublerait en vous, tout s'armerait contre le péché. Et quelle apparence encore, que n'ayant pas connu les maux inséparables du péché, vous l'ayez jamais détesté? Le Prophète lui-même nous montre qu'en ceci l'esprit doit conduire et régler le cœur. On pleure, on déteste son péché, *avertens se;* mais ce n'est qu'après en avoir connu l'horreur et la grièveté: *considerans.* La réflexion précède, la douleur suit; et si la réflexion peut être sans la douleur, jamais la douleur ne sera sans la réflexion. Et des réflexions sur une matière aussi importante que celle-ci peuvent-elles s'effacer d'abord? Ne doivent-elles pas du moins se réveiller à l'approche du péché et s'élever contre lui dès qu'il ose se présenter? Dans vous elles n'ont rien à opposer, et le même moment presque qui vous voit pénitent vous voit pécheur. C'est que vous n'avez ni connu ni détesté votre péché

Il est, je le sais encore, certains moments où la volonté se voit comme surprise et en-

gagée dans le péché sans qu'elle se soit presque aperçue du danger ; mais ce ne sont guère que ceux qui n'ont pas connu la grièveté de leur péché qui se trouvent dans de si tristes circonstances. Malgré leur pénitence prétendue, ils sont encore tout occupés de leur péché ; l'attrait qu'ils avaient pour le péché conserve encore toute sa vivacité ; il n'a été ni émoussé ni affaibli par aucune de ces considérations qui pourraient lui servir de remède, et ils donnent entrée au péché dès qu'il ose se présenter. Un homme qui a pleuré comme il faut se soutient, ou s'il retombe, ce n'est ni sitôt, ni avec aussi peu de remords, de trouble et de scrupule que vous. La tentation se fait sentir ; il en est effrayé La passion flatte par ses anciens charmes, il lui oppose les grandes vérités qui lui en ont découvert la séduction et la malignité. Les attaques redoublent ; il se roidit, et si, par malheur, il en vient à consentir, ce n'est qu'en tremblant, qu'en reprochant à l'ennemi ses attaques importunes, qu'en se laissant entraîner, pour ainsi dire, plus par la violence de la passion que par l'empire de la volonté. Je ne prétends point le justifier, à Dieu ne plaise : plus il trouve de peine à pécher, plus il doit se soutenir contre les occasions et les attraits du péché ; mais, enfin, la peine qu'il a à pécher montre qu'il a autrefois pesé la grièveté du péché, et qu'il a connu que de tous les maux qui peuvent intéresser ou la gloire de Dieu, ou le salut de l'homme, le plus grand c'est le péché.

Premier devoir du pécheur qui veut ménager sa paix avec son Dieu : Il doit se pénétrer de l'horreur de son péché, *considerans.* Il doit haïr et détester son péché ; il doit le haïr par dessus toute chose, pour toutes les occasions, pour tous les lieux, pour tous les temps ; c'est en quoi consiste l'essence de la contrition, et c'est ce qui fait le second devoir du pécheur, devoir si indispensable, que, quoique la connaissance que nous avons de notre péché nous dispose à le pleurer, il n'y a pourtant que la componction et la douleur qui puissent en obtenir le pardon : *avertens se ab omnibus iniquitatibus suis.*

Il faut haïr et détester son péché. Mais suffit-il pour cela de proférer quelque formule de contrition, à se frapper la poitrine, ou même à éclater en gémissements et en sanglots ? Ce ne sont-là souvent que des signes fort équivoques de douleur. Qu'est-ce donc que haïr et détester son péché ? c'est, pour vous donner une idée sensible en cette matière, avoir pour votre péché les mêmes sentiments que vous avez naturellement pour un ennemi déclaré. A peine ose-t-on vous en parler ; parce que vous ne pouvez en entendre parler qu'avec indignation, qu'avec horreur ; le faire paraître devant vous, c'est vous mettre dans une occasion prochaine d'en venir aux dernières extrémités, et si on entreprend de vous réconcilier, les années entières suffisent à peine, je ne dis pas pour terminer vos différends, mais pour vous faire consentir à quelque accommodement. Quand il s'agit du péché, c'est sans peine, c'est dès la première occasion et au premier abord qu'on vous voit vous réconcilier avec cet ennemi de votre âme ; vous lui allez au-devant, vous le revoyez avec joie, vous le recevez avec plaisir : et vous l'avez haï ? Ce n'est point ainsi qu'on hait un ennemi. Ma volonté est faible, dites-vous ; mais votre faiblesse vous fait-elle d'abord tomber les armes des mains quand il est question d'embrasser une personne qui vous a offensé ? Votre faiblesse vous empêche-t-elle de vous roidir contre toutes les raisons que peut vous apporter un ami commun, et de vouloir comme faire tête aux ordres d'un Dieu qui vous commande de pardonner et d'aimer ? Vous êtes faible ? C'est cela même qui me persuade que vous ne vous êtes jamais relevé. Le sacrement a cela de propre, qu'outre la grâce sanctifiante qu'il confère, il procure encore certains secours qui se présentent et qui soutiennent dans le besoin. Vous êtes faible ? C'est que ces secours que produit le sacrement vous manquent, et qu'ils ne vous manquent que parce que vous avez abusé et fait comme un jeu du sacrement.

Nous avons cependant pleuré, nous avons gémi. Vous avez pleuré, vous avez gémi pour étourdir votre conscience ; elle crie quelquefois si haut qu'on croit devoir lui accorder quelques soupirs pour l'obliger à se taire. D'ailleurs, quels sont ces gémissements et ces soupirs sur lesquels vous comptez ? Une âme dévote gémira, se désolera sur certains défauts qui vous paraîtraient des vertus, et ces impudicités scandaleuses, ces commerces d'abomination et d'horreur, avec quelle préparation, de quel air, dans quels sentiments les venez-vous accuser ? Souvent, sans avoir pris pour les rappeler d'autre temps que celui qu'il faut pour vous rendre de vos maisons dans nos tribunaux ; souvent, avec un air de fierté qui nous fait douter si c'est pour insulter à Dieu, ou pour en être absous que vous vous présentez ; souvent, avec une si grande delicatesse, que le ministre du Seigneur est obligé de peser toutes ses paroles, de peur de vous effaroucher : et ce sont-là les larmes sur lesquelles vous comptez ? On expierait aisément son péché si une pareille pénitence avait la force et la vertu de l'expier : *avertens se ab omnibus iniquitatibus suis.*

Il faut haïr son péché par-dessus toute chose, plus que tous les maux de la vie présente, plus que tous les tourments de la vie future ; en sorte qu'on soit prêt à essuyer toute la rage de l'enfer, toute la cruauté des tyrans, à être grillé à petit feu avec les Laurent, moulu par les dents des lions avec les Ignace, déchiré, rompu, brisé avec tous les martyrs de Jésus-Christ, plutôt que de retomber. C'est jusqu'où doit aller la fermeté de notre résolution ; et une résolution qui varie si facilement, est-elle ferme jusqu'à ce point ? Je vous en fais le juge. Quand nous avons voulu fortement une chose, il faut un temps infini pour préparer notre vo-

lonté à changer. Elle se pique de constance, surtout quand elle trouve dans cette constance ses avantages et ses intérêts. Quel avantage ne trouvez-vous pas dans la vôtre? Posséder un Dieu, en être possédé; est-il situation plus avantageuse, plus digne de nos empressements et de nos poursuites? Quel terme néanmoins prennent vos anciens tentateurs pour vous rengager dans vos premiers désordres? La même semaine, souvent le même jour que vous avez paru pénitent. Quels nouveaux motifs ont-ils à vous proposer? Des mêmes attraits du vice auquel vous semblez avoir renoncé, les mêmes charmes, les mêmes douceurs de cette vie délicieuse et molle que vous semblez avoir quittée. Quelles nouvelles difficultés? La retenue et la vigilance qu'exigent un retour sincère. Comment avec de si faibles armes osent-ils attaquer de nouveau un cœur, qui devrait être inébranlable et à l'épreuve de tout. Ah! c'est qu'ils ne savent que trop, que bien loin d'être prêt, comme vous devriez l'être, à soutenir la cruauté des tyrans, et la violence des supplices, vous n'êtes pas même à l'épreuve des faibles railleries et des vains discours du monde. A peine en effet êtes-vous attaqué, que sans livrer même de combat, vous avez la lâcheté de vous rendre. Et vous voulez que nous croyions que les protestations que vous faisiez à nos pieds, il n'y a qu'un moment, de vous laisser arracher la vie, plutôt que la grâce que vous alliez recevoir, partaient d'un cœur sincère et vraiment pénétré? A quoi bon vouloir nous en imposer de la sorte, et vous séduire vous-même si pitoyablement? Avouez, mon cher frère, avouez que vous n'avez cherché qu'à tromper votre confesseur et à lui enlever une sentence d'absolution, dont vous aviez besoin pour vous faire la réputation d'homme fidèle, d'homme chrétien.

Ministres du Seigneur, ne vous fiez point aisément à tout ce qu'on vous fait de plus belles protestations, tandis que vous n'aurez que des protestations pour vous rassurer. Tout va être dans la plus exacte réforme, plus de communication avec ces personnes scandaleuses, plus de part à ces assemblées licencieuses, ce sera une retraite impénétrable, un éloignement constant et sans retour. C'est ce qu'on vous promettra; mais encore un coup ne vous en rapportez pas à de simples paroles, quand vous n'aurez point d'ailleurs de quoi vous convaincre que ce sont des paroles de vérité. Il n'en est pas toujours tout ce que vous pensez, et si en ce point vous vous rendez trop faciles, vous ne tarderez pas à vous convaincre qu'on n'a cherché qu'à abuser de votre facilité : *avertens se ab omnibus iniquitatibus suis.*

Il faut haïr son péché pour toutes les occasions et pour tous les lieux, et ce serait une erreur grossière de s'imaginer que ce qui est défendu dans le public est permis dans le secret; que ce qui est interdit aux uns peut-être toléré dans les autres. Le péché est dans tous un trait de sédition et de révolte; il porte partout avec lui un caractère d'ignominie et d'opprobre; partout il est détestable, et Dieu le déteste partout. Combien en est-il cependant, s'il m'est permis de sonder ici le cœur de l'homme, et d'en découvrir toute la malignité: combien en est-il, qui veulent changer s'il les en faut croire, et qui ne veulent néanmoins entendre parler d'aucune réforme, ni se soumettre à rien de tout ce qu'on est en droit d'exiger d'eux dans l'état et la condition où la Providence les a placés; qui usent toujours de mille restrictions, de mille réserves dans ce qui devrait faire la matière de leur sacrifice; qui prétendent pouvoir se partager entre Dieu et le monde, et se ménager tellement entre ces deux maîtres, qu'ils accordent quelque chose à l'un, sans cependant refuser tout à l'autre? Si cela se peut selon la doctrine de Jésus-Christ, comptez sur votre retour; Dieu l'a reçu en odeur de suavité; mais puisque Jésus-Christ ne souffre aucun partage, et que quiconque n'est pas pour lui, est contre lui, quand au sortir de nos tribunaux je vous verrai également attaché à ces fausses maximes que vous vous êtes faites en faveur de votre âge, de votre rang, de vos emplois, de vos liaisons et de vos engagements, comme si l'âge justifiait les excès de la passion, comme si le rang favorisait une ambition démesurée, comme si les emplois et les différents engagements qu'on peut avoir dans le monde affranchissaient des lois et des rigueurs de l'Evangile; quand, dis-je, au sortir de nos tribunaux, je vous verrai attaché à vos fausses maximes, prétendre que c'est à nous seuls que Jésus-Christ a dit : crucifiez votre chair, renoncez-vous vous-mêmes; soutenir que ces airs libres et enjoués, qui scandaliseraient dans une assemblée de piété, font l'agrément d'une assemblée profane; que s'il siérait mal de s'émanciper devant des personnes sages et sensées, on peut suivre sa pente et se donner une libre carrière devant ceux qui ne savent ce que c'est que se gêner et faire quelque violence à la nature, je penserai de votre pénitence ce que je dois penser des pleurs et des rugissements d'Esaü qui péchait lors même qu'il pleurait le plus amèrement, et qui conservait au milieu de sa plus grande désolation toute l'aigreur et toute l'animosité qu'il avait conçue contre son frère.

Ne vous a-t-on pas représenté que la loi ne souffre aucun partage? N'en êtes-vous pas convenu vous-même? Sans doute j'en suis convenu, mais peut-on vivre au milieu du monde, comme dans la plus sombre retraite? Que dirait-on de moi, si un homme de mon âge, de ma condition, était insensible à une protestation d'amitié, muet à une raillerie, ou à une marque de mépris, ou à une médisance? On dirait que vous tenez à votre Dieu la parole que vous lui avez donnée, que vous êtes ressuscité avec Jésus-Christ pour ne plus mourir; hors de là comptez sur tout ce qu'il vous plaira, d'un sacrement où tout l'homme doit changer, on n'en

rapporte ni un esprit ni un cœur partagé : *Avertens se ab omnibus iniquitatibus suis.*

Enfin il faut haïr son péché pour tous les temps : *Jam amplius noli peccare* (*Joan.*, VIII), disait Jésus-Christ à la femme pécheresse. Ce n'est pas pour quelques jours, pour quelques années que vous promettez, c'est pour toujours. Dans les affaires humaines, on peut revenir de ses engagements ; ici, nul retour. Avec les hommes, on peut restreindre et limiter ses conventions ; ici, nulles autres bornes que celles de votre vie. Dès aujourd'hui, dès le moment de votre pénitence, vous vous êtes interdit le péché pour toujours, vous vous l'êtes interdit pour une éternité : *Jam amplius noli peccare.* Une condition de cette nature paraît trop rude au pécheur de rechute. Que fait-il donc ? A peu près ce que firent les scribes et les pharisiens à l'égard du Sauveur, dont ils voulaient s'assurer, non pas pourtant au jour de la Pâque, de peur d'occasionner quelque trouble parmi le peuple : *Non in die festo, ne forte tumultus fieret in populo.* (*Matth.*, XXVI.) Ainsi en est-il du pécheur de rechute. Il rentre dans lui-même ; il consulte comment il pourra surprendre Jésus-Christ, et se mettre en même temps à couvert des discours et de la censure des fidèles : *Consilium fecerunt, ut Jesum dolo tenerent.* (*Ibid.*) S'éloigner des sacrements au milieu d'une foule qui s'en approche, ce serait une marque d'irréligion qui pourrait faire tort ; y venir aussi avec des résolutions qui s'étendent à toute la vie, ce serait promettre plus qu'on n'est résolu de tenir. Quel parti prendre dans cet embarras ? Suspendre pour un temps le cours de ses désordres, se composer à l'extérieur, paraître dans nos églises, venir à son tour ramper et gémir comme les autres aux pieds d'un prêtre. Mais le cœur est-il véritablement contrit, pénétré ? Est-ce pour toujours qu'il renonce à son péché ? Jugez-en par ce qui arrive après les fêtes. Le torrent rompt enfin sa digue et devient plus rapide et plus impétueux que jamais. C'est qu'on n'avait pas résolu de porter sa fidélité au delà de quelques jours consacrés à la dévotion et à la piété : *Non in die festo.* Le peuple, qui se serait scandalisé si l'on avait laissé passer de si saints jours sans s'approcher des sacrements, se scandaliserait également si, au sortir de la table du Seigneur, on profanait un corps spécialement consacré par la participation du corps d'un Dieu, si l'on souillait une langue encore teinte du sang d'un Dieu ; et, pour ôter à ce peuple tout sujet de scandale, on s'approche avec lui des sacrés mystères. Peut-être même cherche-t-on à l'édifier en se trouvant avec lui dans les mêmes assemblées, dans les mêmes exercices de piété ; mais comme on n'a pensé qu'à sauver les apparences, on se met bientôt au-dessus de tout ce qu'on peut dire, et si l'on s'est fait quelque violence durant quelques jours, pour donner quelque idée de sa religion, à peine ces jours sont-ils écoulés qu'on paraît de nouveau tel qu'on a été, dans les mêmes intrigues, dans les mêmes habitudes et les mêmes commerces : *Ne forte tumultus fieret in populo.* Ainsi, que répond-on à ses passions, qui, alarmées du changement qu'on médite en apparence, viennent demander si c'est pour toujours qu'on les quitte ? *Lacerabant vestem meam,* dit saint Augustin des siennes, *submurmurabant : dimittisne nos ?* Dès ce moment, dès aujourd'hui, tu nous dis un adieu éternel. Y as-tu pensé ? crois-tu pouvoir être insensible à tous nos attraits ? Il s'agit de tous les temps, de toutes les différences de temps ; il s'agit d'une éternité : *Non licebit tibi hoc et illud in æternum.* On les fait taire en leur demandant quelque trêve, en les assurant qu'on ne tardera pas à revenir à elles ; en leur promettant que cette courte suspension ne leur fera rien perdre : *Non in die festo.* Si vous voulez me rendre justice, vous avouerez que c'était là le langage de votre cœur, que jamais vous n'avez pris sur vous de faire le sacrifice entier : je veux dire sans restriction et sans réserve. Votre conduite ne prouve que trop ce que je dis, et malgré toutes les protestations que vous pouvez faire du contraire, je suis en droit de présumer que vous n'avez jamais rompu sincèrement et de bonne foi avec un ennemi avec qui vous vous réconciliez dès que l'occasion se présente de le faire : *Avertens se ab omnibus iniquitatibus suis.*

Cependant on se tranquillise, et, sans faire aucun fruit de pénitence, on se flatte d'être vraiment pénitent. Qu'ai-je à craindre, se dit-on à soi-même ? Tous les ans, plusieurs fois l'année, j'approche des sacrements : que ceux-là tremblent, qui, accumulant péché sur péché, n'expient rien par la pénitence.

Sans doute ils doivent trembler, s'ils ont encore quelque sentiment de religion et de vertu, puisqu'en s'interdisant les sacrements, ils s'interdisent les moyens les plus sûrs qu'on nous ait laissés pour opérer notre salut. Mais est-il moins dangereux de recevoir les sacrements en mauvais état, et d'ajouter aux crimes qui vous sont communs avec les autres, la profanation et le sacrilége ? Si, depuis plusieurs années, vous viviez sans sacrements, vous vous regarderiez comme un impie digne de la colère de Dieu et des foudres de son Eglise. Depuis plusieurs années vous fréquentez les sacrements, sans aucun amendement dans votre conduite, sans aucune réforme dans vos mœurs, sans aucune diminution dans le nombre de vos péchés, vos passions étant toujours également vives, vos rechutes aussi fréquentes, et vous vous rassurez sur la pénitence que vous prétendez avoir faite ? Grand Dieu ! qui sondez les cœurs, est-ce là avoir fait une pénitence qui vous ait désarmé ? *Montrez-moi que vous avez la foi,* dit saint Jacques (*Jac.*, II) : *la foi sans les œuvres est morte.* Montrez-moi que vous avez fait pénitence, puis-je vous dire moi-même : la pénitence sans les fruits est une fausse pénitence.

Que conclure de là ? Qu'il faut s'éloigner du sacrement de pénitence ? A Dieu ne plaise ! c'est un sacrement qui est institué pour pu-

rifier le pécheur, et où il doit aller puiser les secours nécessaires pour éviter le péché. Ce que vous avez à faire, c'est de vous juger sans prévention pour le passé, et si vous avez lieu de vous défier de la sincérité de votre retour, d'apporter un prompt remède au mal par une confession qui, repassant sur les précédentes, répare tout ce qu'elles peuvent avoir eu de défectueux. Ce que vous avez à faire, c'est de vous tenir sur vos gardes pour l'avenir, et de ne vous présenter jamais aux ministres du Seigneur que votre cœur ne vous réponde, autant que le permet la fragilité humaine, que vous haïssez le péché, que vous le haïssez par-dessus toutes choses, pour tous les lieux, pour toutes les occasions et pour tous les temps : *Avertens se ab omnibus iniquitatibus suis.* Il est donc certain qu'on a lieu de présumer que le pécheur de rechute ne s'est point relevé : vous venez de le voir. J'ajoute qu'il est à craindre qu'il ne se relève jamais : c'est ce que je vais établir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je ne prétends point ici, avec quelques esprits audacieux, décider des bontés de notre Dieu, ni assigner des bornes à ses miséricordes. Je dis cependant que quand le sacrement ne produit dans nous aucun amendement, et que nous faisons profession de retomber toujours dans nos mêmes péchés, il est à craindre que sa miséricorde ne se lasse de nous recevoir, et qu'elle ne nous rejette pour toujours.

Quelle preuve ai-je d'une vérité si terrible? Le témoignage même de saint Paul. Il est impossible, disait ce grand apôtre écrivant aux Hébreux, que ceux qui ont une fois été éclairés de Dieu, qui ont goûté sa grâce, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris des vérités célestes et de l'espérance des grandeurs du siècle futur, et qui sont ensuite tombés, il est impossible, dis-je, qu'ils se renouvellent jamais par la pénitence : *Impossibile est, eos qui semel sunt illuminati gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritus sancti, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.* (*Hebr.*, VI.)

Je sais que plusieurs Pères ont cru que l'Apôtre ne parle ici que de ceux qui, ayant été baptisés, tombent après leur baptême, et ne versent pas ordinairement des larmes assez amères pour rentrer dans les droits que le baptême leur avait acquis, et qu'ils ont perdus par le péché. Mais expliquons ces premières paroles par celles qui suivent dans la même *Epître;* nous y trouverons quelque chose de plus effrayant, ou qui du moins nous développera toute la pensée de cet interprète fidèle des volontés du Seigneur: *Voluntarie peccantibus post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia;* lorsque nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne nous reste plus d'hostie pour notre péché; nous n'avons plus à attendre qu'un jugement terrible : *Terribilis exspectatio judicii.* Nous n'avons plus à attendre qu'un feu dévorant, que le zèle de Dieu doit allumer pour punir et consumer ses ennemis : *Ignis æmulatio quæ consumptura est adversarios.* On ne nous dit point ici que nous ne pouvons presque plus rentrer dans les droits que nous avions acquis par le baptême; c'est une hostie de propitiation qu'on nous refuse: *jam non relinquitur pro peccatis hostia.* On ne nous dit point que nous ne pouvons presque plus rappeler cet heureux état, où le péché était entièrement détruit en nous, et quant à la coulpe, pour parler le langage des théologiens, et quant à la peine; c'est d'un jugement terrible, c'est d'un feu dévorant qu'on nous menace : *Terribilis exspectatio judicii, ignis æmulatio, quæ consumptura est adversarios.* Mais à qui sont adressées ces terribles menaces? A celui qui, ayant connu la vérité et l'étendue de son devoir, *post acceptam notitiam veritatis*, à celui qui, ayant goûté combien il était doux de servir Dieu, *gustaverunt bonum Dei verbum*, est ensuite tombé par le criminel usage de sa liberté : *voluntarie peccantibus.*

L'Apôtre, pour soutenir sa doctrine, recourt à la loi de Moïse, où le pécheur rebelle et obstiné dans sa révolte était puni sans miséricorde. Un péché de faiblesse, de fragilité, avait ses sacrifices d'expiation; mais un péché d'orgueil, d'entêtement, d'opiniâtreté, tel qu'est un péché de rechute, attirait à l'instant même le châtiment sur le coupable : *Anima quæ per superbiam aliquid commiserit, delebitur et portabit iniquitatem suam.* (*Num.*, XV.) Si c'est la punition du pécheur qui s'est relevé, qui est rentré dans le devoir, comme le suppose l'Apôtre, puisqu'il suppose qu'il a connu la vérité et goûté la douceur qu'il y a à écouter et à suivre la parole de Dieu, quelle sera la punition du pécheur, qui souvent ne s'est point relevé, et qui n'est venu au sacrement que pour le profaner. La punition se règle ordinairement sur la faute, et les menaces ne sont pas tellement communes, qu'elles n'aient quelque chose d'infaillible et de certain pour celui qui met le comble à ses fautes par le sacrilége. Quoi qu'il en soit, le pécheur de rechute en général n'a plus de miséricorde, plus d'hostie de propitiation à espérer : *Jam non relinquitur pro peccatis hostia;* il n'a plus à attendre qu'un jugement terrible et un feu dévorant: *Terribilis exspectatio judicii, ignis æmulatio quæ consumptura est adversarios.* Dans cet état peut-il se renouveler par la pénitence? Cela ne se peut, répond l'Apôtre; il aime son péché, il y croupira, il y mourra : *Impossibile est, eos rursus renovari ad pœnitentiam.*

Cependant, puisque la bonté de Dieu est infinie et sa miséricorde inépuisable, je ferais tort à la vérité, si je voulais soutenir que les rechutes les plus fréquentes peuvent jamais l'épuiser. Jésus-Christ s'est déclaré aussi fortement contre le riche et l'opulent, que saint Paul contre le pécheur de rechute; et comme Jésus-Christ ne prétend point absolument fermer le ciel à l'un, de même saint Paul ne prétend point absolument dé-

sespérer l'autre. Mais c'est que, de part et d'autre, la difficulté est grande, et si grande qu'elle se change en espèce d'impossibilité, qu'on pourrait absolument vaincre, mais qu'on ne vaincra peut-être jamais. Comment cela? C'est que le pécheur trouve dans Dieu un vengeur terrible, qui retire ses grâces; dans le démon un ennemi furieux, qui redouble ses attaques; dans son propre cœur un rebelle opiniâtre, qui s'obstine dans sa révolte. Etablissons ces différentes vérités.

Deux choses rassurent le pécheur de rechute par rapport à Dieu : le pardon qu'il croit en avoir obtenu pour le passé, le pardon qu'il en espère pour l'avenir. Il a pleuré sur son péché; mais qu'il ait pleuré salutairement ou non, ce sont des pleurs qui n'ont de durée qu'autant que le péché craint, pour ainsi dire, de se présenter. Dès qu'il paraît, quoique tout dût s'armer dans le cœur d'un pécheur pénitent, tout se tait, et quelquefois le même jour qui l'a vu pénitent, le voit passer de la pénitence au péché. Il est entré dans les voies de la grâce; mais qu'il y soit entré de bonne foi ou non, la grâce est pour lui ce qu'était la manne pour les Juifs, une nourriture insipide dont il se dégoûte, un avantage trop léger et qui ne mérite pas d'être acheté par l'entier sacrifice de ses passions. Il a promis et juré à Dieu une fidélité inviolable; mais que ses promesses et ses serments aient été sincères ou non, il croit pouvoir les violer hardiment et en revenir à ses anciens désordres. Quand même en péchant il ne ferait pas réflexion à ce qu'a d'indigne une alternative continuelle de repentir et de péchés, de pénitence et de rechutes, de fidélité et d'infidélité à la grâce, du moins est-il certain qu'il foule aux pieds les dons du ciel; qu'il crucifie de nouveau Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre; qu'il sacrifie son Dieu à une indigne et criminelle passion, et tout cela sur ces malheureux principes qu'inspire une présomptueuse et téméraire confiance. J'en reviendrai, je pleurerai de nouveau. Qu'ai-je à craindre? une miséricorde qui ne m'a jamais abandonné, ne m'abandonnera pas tout à coup. Dieu est bon; il m'a reçu, il me recevra encore; je n'ai qu'à suivre mon penchant, le passé me répond de l'avenir.

Faut-il donc, ô mon Dieu! que votre bonté nous devienne une occasion de péché? Dieu est bon, donc il faut l'offenser, l'outrager, l'insulter et le traiter avec plus de mépris que vous ne traiteriez le dernier des esclaves? Quelle conséquence! Dieu est bon, donc il ne sera jamais juste, donc il ne vengera jamais les droits de sa justice! Quelle idée vous formez-vous de lui? Dieu est bon; n'est-ce pas pour cela même que vous devriez l'aimer et le servir? Il vous a été bon jusqu'à vous pardonner comme vous le supposez: un pardon accordé, même parmi nous, n'est-il pas un motif de reconnaissance et d'amour? Dieu est bon; et c'est parce qu'il est bon qu'il doit être bon pour lui-même en se conservant dans sa supériorité et sa prééminence, en se soutenant contre le pécheur et lui faisant sentir qu'une bonté lassée se change enfin en fureur. C'est en effet dans sa fureur qu'il s'élèvera, selon l'expression de l'Ecriture : *Tanquam potens crapulatus a vino* (*Psal.* LXXVII); et sa bonté outragée animant sa justice, si à votre premier péché il ne vous perd pas sur-le-champ, comme il le pourrait, si sur-le-champ il ne permet pas qu'une profonde léthargie vienne lier vos sens, ou que votre raison tombe dans un égarement si constant, que rien ne puisse vous ramener à quelques sentiments et à quelques pensées de salut, du moins vous regardera-t-il comme ces malheureuses montagnes de Gelboé sur lesquelles David priait qu'il ne tombât ni pluie ni rosée; vous serez maudit comme l'arbre stérile et infructueux de l'Evangile : les bénédictions même que Dieu, par un reste de bonté, pourra faire tomber sur vous, n'étant pas reçues comme il faut, ne produiront en vous que des fruits d'amertume et de mort.

Il l'a dit, et la vérité de sa parole ne passera jamais: Il n'y aura point de conversion pour Juda après son troisième et son quatrième péché : *Dicit Dominus : Super tribus sceleribus Juda super quatuor non convertam.* (*Amos*, II.) Après un pareil nombre de péchés, il n'y aura point de conversion pour Israël : *Super tribus sceleribus Israel super quatuor non convertam.* (*Ibid.*) N'est-ce pas moi, peuple ingrat et dénaturé, qui, malgré toute la résistance de votre persécuteur, vous ai tiré de la dure servitude où vous gémissiez en Egypte? N'est-ce pas moi, qui de vos enfants en ai fait des prophètes, et qui me suis si singulièrement attaché à vous, que j'ai paru n'avoir connu au monde d'autre nation que la vôtre? et pour toute reconnaissance je n'ai reçu de vous que des mépris et des insultes. Vous avez multiplié vos crimes, comptant que, parce que je m'étais tu pour un temps, je me tairais éternellement, et que mes miséricordes passées vous étaient autant de gages d'une miséricorde, ou aveugle, qui fermerait toujours les yeux à vos péchés, ou insensible, qui ne se lasserait jamais de se voir insulter. Et moi je fixe mes miséricordes à ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je suis le maître de mes dons; je vous ai attiré quand il m'a plu, je vous rejetterai quand il me plaira; je n'ouvrirai plus sur vous qu'avec mesure le trésor de mes grâces, et je ne vous convertirai point : *Et non convertam.*

Est-ce là une simple menace ou une volonté absolue? C'est, disent plusieurs théologiens, une volonté absolue dans Dieu de nous refuser, après un certain nombre de péchés, ces grâces de choix qu'il accorde à qui il lui plaît, et de n'avoir plus pour nous que de ces secours ordinaires et communs, qui par eux-mêmes auront tout ce qu'il faudra pour opérer notre conversion, mais qui par notre faute ne l'opéreront point : secours ordinaires et communs, qui ne manquent jamais au pécheur, mais que le pécheur ne reçoit guère que pour se rendre plus inexcusable dans son péché. Il a abusé de

ceux qui l'auraient pu arrêter, il abusera également de ceux qui pourraient le ramener.

Et ce nombre de péchés, qui le connaît? Quelle en est la multitude et la grièveté? Mystère réservé au redoutable vengeur du péché : la mesure n'est pas la même pour tous. Pharaon eut la sienne, Saül eut la sienne, Juda et Israël eurent la leur; nous avons la nôtre. Peut-être après le troisième, peut-être après le quatrième péché il n'aura plus pour nous que de ces secours qui ne serviront qu'à grossir nos comptes, parce que nous les recevrons dans une âme rebelle et qui se roidira contre toute leur impression : *Non convertam.* Mais quelle que soit cette mesure, c'est toujours une mesure réglée par un Dieu juste, et qui, ne devant rien à personne, ne nous fait aucun tort, quand il donne des bornes à ses bontés. Nous nous lasserions nous-mêmes de recevoir un ennemi qui s'en prendrait à nous tous les jours par de nouvelles insultes. Une première injure peut être attribuée à la surprise, à un défaut de réflexion; mais une seconde, une troisième est l'effet d'une malice que nous jugeons impardonnable. Si Dieu doit dissimuler plus que nous, espérons ; mais si sa vengeance doit pour le moins égaler la nôtre, craignons que nous ne puissions, ou pour mieux dire, que par un effet de notre obstination nous ne voulions jamais nous renouveler par la pénitence : *Non convertam.* Dieu ne répand donc qu'avec réserve ses bienfaits sur le pécheur de rechute : premier obstacle à son retour. Les dons de Dieu diminuent, et avec eux diminue la force de l'âme ; mais à mesure que la force de l'âme s'affaiblit, le pouvoir de l'ennemi se fortifie : second obstacle au retour du pécheur, et qui souvent l'arrête pour toujours.

Quand vous vous seriez relevé le plus sincèrement du monde ; quand vous auriez orné la maison de votre âme, comme parle Jésus-Christ, de toutes les vertus qui en peuvent faire une demeure digne de lui, si vous venez à retomber, ce n'est pas seulement une soustraction de grâces que vous vous attirez, c'est encore le joug d'un tyran dur et impitoyable que vous vous imposez. Le démon rentre, et, comme s'il se défiait de lui-même, il prend sept autres esprits pires et plus malins que lui, qui, liés par des intérêts communs, réunissent toutes leurs forces pour se maintenir dans le poste qu'ils viennent de regagner : *Assumit alios spiritus secum nequiores se, et intrantes habitant ibi.* (*Matth.*, XII.) Et de là, qu'en peut-il arriver? Peut-être ce qui arriva à l'infortuné Samson. Il s'était flatté de rompre toujours ses chaînes, comme il les avait rompues, tandis que le Seigneur était avec lui d'une manière spéciale; mais en découvrant témérairement en quoi consiste sa force, il mérite que le Seigneur se retire ; et cet homme qui mettait en pièces les bêtes les plus féroces, qui enlevait les portes des villes et les transportait sur le haut des montagnes, ce vaillant Samson, qui jusque-là avait fait trembler les Philistins, cède ignominieusement aux artifices d'une femme, et devient par là le jouet de ses ennemis. Figure naturelle du malheur qui vous menace. Dieu se retire, ses ennemis rentrent; ennemis puissants, qui ont subjugué le monde entier, ennemis acharnés et qui, féconds en piéges, les mettent tous en œuvre pour vous tenir soumis et asservi à leur empire; ennemis jaloux de la gloire de Dieu, et qui, non contents de vous avoir engagé à rompre la foi que vous lui deviez, s'efforcent à tout moment de vous engager à mettre le sceau à votre perte par de nouvelles infidélités.

Aussi voyons-nous quelquefois, même parmi ceux qui se sont relevés le plus sincèrement, qu'après les fêtes les crimes redoublent, et qu'on retourne à ses premiers désordres avec autant de fureur que jamais. Il semble qu'on veut dédommager le démon du temps qu'on lui a enlevé, et lui rendre avec usure ce qu'on lui a fait perdre, ou par bienséance, ou par nécessité. Comme dès lors on n'est plus retenu, ni par la crainte de perdre la grâce (on est sûr de l'avoir perdue en se rengageant de nouveau dans le péché), ni par la honte que traîne après soi l'aveu ignominieux qu'il faut faire de ses faiblesses dans la confession (on s'est confessé à la Pâque passée et on regarde la Pâque à venir dans un éloignement qui ne fait aucune impression), ni par la sainteté du temps (durant le carême on aurait peut-être appréhendé de scandaliser le peuple en donnant carrière à ses passions) : après le carême on croit pouvoir se livrer au dérèglement de ses désirs sans remords et sans scandale.

Les secours d'en haut diminuant d'ailleurs pour une âme qui a abandonné Dieu, on se trouve comme livré à l'esprit de Satan; et quoiqu'un mouvement intérieur de la grâce, mis à profit, pût rendre inutiles tous ses efforts, on n'a ni assez d'attention sur soi-même pour recueillir avec soin ce don précieux, ni assez de courage pour en suivre les impressions. On va donc où porte l'inspiration du démon; on donne dans toutes ses vues et dans toutes ses pensées; on s'abandonne, pour ainsi dire, à sa conduite; on multiplie péchés sur péchés, et, bien loin de penser à faire pénitence, on rend tous les jours sa pénitence plus difficile : *Impossibile est, eos rursus renovari ad pœnitentiam.*

Et quand même il viendrait en pensée de faire pénitence, on y pense comme on y a pensé ci-devant, sans cette résolution et cette fermeté, qui fait le caractère de la vraie et sincère pénitence. Troisième obstacle à un retour parfait : on se forme par ses rechutes un cœur toujours prêt à changer, toujours prêt, pour m'exprimer ainsi, à passer du péché à la grâce, de la grâce au péché.

Je veux donc que Dieu vous ménage quelques-uns de ces heureux moments où vous romprez vos chaînes et où vous secouerez le joug du péché; différerez-vous longtemps de vous en rendre de nouveau l'esclave? Il

se trouve, je le sais, des pécheurs qui reviennent de bonne foi et qui tiennent ferme contre tout ce qui pourrait leur être une nouvelle occasion de péché. C'est qu'ils ont réfléchi sérieusement sur la malice du péché, sur l'état malheureux d'une âme qui est en péché : ils ont sondé la profondeur de leurs plaies; ils ont mis en œuvre tout ce que la religion leur fournissait de moyens pour y remédier; ils sont allés au-devant de tout ce qui pouvait les renouveler, et ce sont des hommes gagnés à Dieu pour toujours. Mais le pécheur qui fait profession de retomber, a passé légèrement sur ses désordres; il n'est point allé jusqu'à la racine du mal, cherchant moins à le guérir qu'à le flatter. Et quand il serait vrai qu'il en eût assez fait pour rentrer en grâce, il n'en aurait pas assez fait pour s'y affermir, parce qu'il n'en a jamais assez fait pour prémunir son cœur contre sa propre faiblesse, contre ce penchant qui le porte toujours au péché, contre cette malheureuse habitude qu'il s'est formée de retourner au péché. Et c'est là sans doute le plus grand obstacle qu'ait à son retour le pécheur de rechute : le peu de soin qu'il prend de s'affermir contre le péché, le peu d'effort qu'il fait pour vaincre cette inclination secrète qui le porte sans cesse au péché, cette indolence criminelle à ne rien faire pour résister aux attraits du péché.

Ne cherchons donc point hors de nous la source de notre perte. Dieu retranche ses bienfaits; ne le mettons-nous pas dans une espèce de nécessité de le faire? Il semble que nous voulions le faire dépendre de nos caprices, et le soumettre à la bizarrerie de nos désirs. Faudra-t-il qu'il soit toujours miséricordieux aux dépens de sa justice, et qu'il sacrifie tous ses droits au zèle qu'il a pour nos intérêts? Le démon redouble ses attaques et met toutes les passions en mouvement; il soutient ses anciens piéges par des piéges plus séduisants : ne devons-nous pas nous y attendre? Nous l'avons introduit de nouveau dans notre cœur; il ne négligera rien pour s'y établir et s'en assurer une tranquille et éternelle possession. J'avoue qu'il n'obtiendra que ce que vous voudrez lui accorder, et que quand il déploierait tout ce qu'il a d'artifices et de forces, jamais il ne vous arrachera un consentement forcé; que le Seigneur n'en viendra jamais à une soustraction totale de grâces, et que ses secours, quelque faibles qu'ils puissent être, peuvent toujours donner la victoire à un cœur soigneux de les mettre à profit. Mais ce pécheur de rechute est comme ces personnes faibles en matière de foi, dont nous parle l'Apôtre; il se laisse emporter au premier souffle de la tentation, et, toujours inconstant à l'égard de Dieu, il n'a de constance que dans le mal, et s'accoutume tellement à varier, qu'il est dangereux qu'il ne varie, lors même qu'il lui importerait le plus de demeurer ferme dans le bon parti, et qu'il ne termine une vie ainsi passée entre quelques moments de conversion et plusieurs années de péché, par le désespoir et la mort d'un réprouvé. Car enfin, Jésus-Christ l'a dit : La fin du pécheur de rechute sera pire que son commencement; et par conséquent, ayant commencé par le péché, le pire pour lui ne peut être que de finir par un funeste enchaînement de péchés, par un attachement opiniâtre au péché, par une mort qui le surprenne et qui l'enlève dans son péché : *Impossibile est, eos rursus renovari ad pœnitentiam.*

Et si cela est vrai en général, selon la parole du Sauveur, dans ceux qui passent leur vie dans une alternative de vraies pénitences et de rechutes, combien plus le sera-t-il en particulier dans ceux qui s'en tiennent à une pénitence superficielle?

On se forme souvent une idée de conversion qui n'est rien moins qu'une conversion chrétienne, et parce qu'on n'a rien caché dans le récit de ses fautes, on se flatte d'avoir reçu la grâce du sacrement, quoiqu'on y soit venu sans douleur et sans les résolutions nécessaires. Erreur commune, mais erreur qui conduit comme nécessairement à la réprobation. On accumule péchés sur péchés et confessions sur confessions; quelles soient nulles ou sacriléges, toujours est-il certain que le péché n'est pas effacé. Cependant on ne revient plus ni à ces confessions, qu'on croit avoir été faites dans l'esprit de Jésus-Christ, ni à ces péchés, qu'on croit être lavés dans le sang de l'Agneau, et on porte toute sa vie un poids de péchés qu'on ne sent point, parce qu'on se persuade faussement qu'on s'en est déchargé, mais qui ne damne pas moins, parce que ce n'est pas une fausse et téméraire prévention sur la pénitence, mais une pénitence réelle et effective qui doit nous justifier.

Si du moins on ouvrait les yeux à la mort, on pourrait réparer le passé. Mais c'est toujours la même sécurité, et on ne pense pas même qu'on ait rien à se reprocher. Dieu veuille qu'alors même on n'agisse point par habitude, et que, suivant je ne sais quelle idée de pénitence qu'on s'est formée, on ne se flatte point de pleurer ce qu'on ne pleure pas en effet, et que, comptant sur une vaine douleur, on ne meure point dans un attachement actuel à son péché! C'est ordinairement le sort du pécheur de rechute; il ne pèse jamais assez la grièveté de son péché, il ne sonde jamais assez le fond de son cœur, il ne démêle point assez les motifs qui le font agir; et, bien loin d'avoir l'essentiel de la pénitence, il n'en a qu'un dehors trompeur qui lui en impose à lui-même, mais que Dieu rejettera éternellement : *Impossibile, eos rursus renovari ad pœnitentiam.*

Prévenez le malheur qui vous menace; et puisque vous allez entrer dans ces jours de bénédictions et de grâces que l'Eglise assigne spécialement à la réconciliation de ses enfants, entrez dans toutes ces dispositions d'esprit et de cœur qui vous répondent d'une réconciliation parfaite. Nous vous verrons vous humilier aux pieds d'un prêtre pour lui faire le triste récit de vos faiblesses, écouter ses avis avec respect, vous charger

avec soumission des peines qu'il lui plaira de vous imposer.

Grandes démarches, mais démarches inutiles, si elles ne reçoivent leur mouvement d'en haut, si une vraie et sincère componction ne les règle et ne les accompagne! C'est votre esprit et votre cœur que Dieu vous demande; un esprit qui se remplisse de son péché par l'opposition essentielle qu'il y a entre Dieu et le péché, par l'éloignement infini qu'il y a du pécheur à Dieu, par tout ce que le péché et le pécheur font d'outrages et d'insultes à la majesté de Dieu; un cœur, qui, dirigé par ces pensées, s'abaisse et se confonde devant Dieu, qui gémisse devant lui et pour lui sur l'indignité de ses égarements, qui se dévoue à lui par ces protestations d'attachement et de fidélité que tout sujet doit à son souverain, et que toute créature doit, à plus forte raison à son Dieu: protestations et propos si indispensables en cette matière, que le saint concile de Trente en fait une partie essentielle du sacrement de pénitence.

Il est vrai, quelque vive que soit votre douleur, et quelque sincères que soient vos résolutions, elles ne répareront jamais entièrement l'injure que vous avez faite à Dieu par le péché; mais il n'en est pas moins vrai qu'à ce prix il s'est engagé à vous rendre son amitié et à vous rétablir dans sa grâce.

Et cette amitié et cette grâce, si vous êtes assez heureux pour les recouvrer, pourrez-vous vous résoudre à les perdre de nouveau et à vous engager dans tous ces malheurs dont est menacé le pécheur de rechute? Quoi! aujourd'hui vous ferez tout pour revenir à Dieu, et demain vous lui tournerez honteusement le dos? S'il ne mérite pas que vous reveniez à lui, ne faites rien pour le chercher; s'il le mérite, pourquoi l'abandonner après l'avoir trouvé? Dieu est aujourd'hui et il est demain; et aujourd'hui et demain c'est toujours le même Dieu. S'il a donc assez d'attraits aujourd'hui pour se faire aimer, que trouverez-vous demain dans lui qui puisse vous obliger à le haïr et à le quitter? Quoi! aujourd'hui vous jetterez les fondements de cet édifice de sainteté qui, soutenu jusqu'au bout, ferait la consommation de votre bonheur, et demain vous irez bâtir sur ses ruines cet édifice de péché qui dans un moment peut faire la consommation de votre malheur! Vous pleurerez, vous gémirez aujourd'hui, et demain vous perdrez tout le fruit de ces gémissements et de ces pleurs! Il s'agit de la gloire de Dieu, il s'agit de vos propres intérêts. Je vous conjure donc, avec l'Apôtre, de ne vous laisser séduire ni par aucun esprit, ni par aucune lettre, ni par aucun discours, ni par rien de tout ce qui peut vous être une nouvelle source de péché: *Ut non cito moveamini a vestro sensu, neque per spiritum, neque per sermonem, neque per epistolam: ne quis vos seducat ullo modo.* (II *Thess.*, II.) La passion voudra reprendre ses anciens droits; les compagnons de débauches viendront de nouveau vous solliciter; l'enfer, désespéré d'avoir perdu sa proie, mettra tout en œuvre pour la rengager dans ses fers. Il vous en coûtera sans doute de résister, mais cette résistance est pour vous d'un devoir indispensable. Vous la devez à Dieu, vous vous la devez à vous-même. A Dieu, qui, ne s'étant pas rebuté de vos infidélités passées, a droit d'attendre que vous lui soyez toujours constamment attaché. A vous-même, qui ne pouvez compter sur ce gage de félicité que vous avez reçu dans nos tribunaux, qu'autant que vous vous défendrez jusqu'à ce qu'on vous appelle pour vous couronner. Ainsi soit-il.

SERMON XLIX.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Voici votre roi qui vient à vous dans un esprit de douceur.

Jésus-Christ doit souffrir dans quelques jours à Jérusalem; il y entre cependant aujourd'hui avec toute la bonté d'un roi pacifique qui est reçu en triomphe par des sujets fidèles. Avec quelle bonté entrera-t-il donc, ces fêtes prochaines, dans ceux qui le recevront avec tout le respect qui est dû à sa majesté et qu'exige la sainteté de sa présence? Il se donnera lui-même, et avec lui tout ce qu'il a de richesses dans les trésors de ses miséricordes. Quel don! Un Dieu se communiquer sans réserve à sa créature, et chercher à la gratifier aux dépens de tout ce qu'il est! Mais quel motif plus propre à réveiller notre empressement et notre zèle! *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Le croirez-vous cependant, et paraît-il croyable qu'un Dieu ne s'offre lui-même à nous visiter qu'afin que nous profitions de sa visite, qu'il ne demande que des cœurs purs pour les combler de ses faveurs les plus signalées, et qu'il se trouve néanmoins des chrétiens, ou qui le rebutent en refusant de le recevoir, ou qui l'outragent et l'insultent en le recevant mal? Déplorable état, si j'ose parler de la sorte, déplorable état de notre divin Maître sur ses autels, de se voir contraint de demander à quelques-uns d'entrer chez eux comme par grâce, et de n'entrer chez quelques autres que pour y être livré à leur irréligion et à leur impiété!

Nous ne sommes cependant point ici nos maîtres, chrétiens auditeurs, ni sur la réception du sacrement, ni sur les dispositions que nous devons y apporter. Nous avons tous ordre de manger le corps du Seigneur; nous avons tous ordre de le recevoir dignement. Il est vrai que cet ordre, qui ne souffre jamais de dispense ni d'adoucissement sur les dispositions, n'est pas toujours également pressant sur la réception, et que s'il n'est point de circonstance qui puisse justifier une communion sacrilége, il en est cependant où l'on peut, sans se rendre coupable, se retrancher une communion. Mais ici, dans ce saint temps, tout se trouve réuni,

et l'obligation de recevoir le sacrement, et l'obligation de le recevoir dignement; de sorte qu'on manque également à son devoir, soit qu'on refuse de communier, soit qu'on communie en état de péché : deux vérités dans lesquelles je vous prie d'entrer, parce qu'elles vont faire tout le sujet de cet entretien

Nous devons célébrer notre Pâque en mangeant le corps du Seigneur : première vérité et premier point de ce discours. — Nous ne célébrons pas notre Pâque en mangeant le corps du Seigneur indignement : seconde vérité et second point de ce discours. Implorons le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'est-ce pas un grand sujet de reproche pour nous, chrétiens auditeurs, que, croyant recevoir notre Dieu et notre Sauveur sous les espèces du pain, nous ne le recevions néanmoins que comme malgré nous, et parce que nous y sommes engagés par une puissance à qui l'on ne peut résister sans s'exposer aux terribles anathèmes dont elle menace les prévaricateurs de ses lois? Les premiers fidèles avaient-ils besoin d'être pressés de se rendre à ce divin banquet? Ils savaient les avantages inestimables qui leur en devaient revenir, et ils persévéraient dans la fraction du pain. Ces anciens héros, toujours prêts à signer de leur sang la religion qu'ils professaient, avaient-ils besoin d'être pressés? Ils savaient que celui qui était au milieu d'eux n'y était que pour les soutenir contre les efforts de leurs ennemis, et ils n'auraient pas cru pouvoir jamais en triompher, s'ils n'étaient allés chercher dans lui leur force et leur appui. Tant de saintes âmes qui, dans l'impatience où elles sont de voir Jésus-Christ à découvert, le trouvent voilé sur nos autels, ont-elles besoin d'être pressées? Elles savent que rien n'est plus propre à les consoler ici-bas du malheur de leur exil, qu'une intime et fréquente communication avec leur bien-aimé, et elles se présentent à lui autant de fois qu'on juge à propos de le leur permettre. Telles devraient être nos dispositions à l'égard de la divine Eucharistie. Nous devrions y courir comme à l'envi, soupirer sans cesse après elle, et regarder comme un jour d'affliction et de peine le jour où nous en serions privés. Mais est-ce là l'heureuse situation de notre cœur? Etait-ce là l'heureuse situation de ceux qui contraignirent autrefois l'Eglise de s'expliquer, et d'employer ses foudres pour amener à ce divin banquet tant d'âmes que leur indolence et leur peu de foi en éloignaient? Vous le savez, chaste Epouse de Jésus-Christ; et quels furent vos gémissements, quand vous vous vîtes réduite à mettre en œuvre tout ce que vous aviez de pouvoir, pour forcer vos enfants à s'asseoir à cette table sacrée, où tous leurs intérêts auraient dû les appeler comme nécessairement! Mais enfin ce don précieux était entre vos mains, et il s'avilissait, en quelque manière, par notre indolence et notre insensibilité. Il fallait donc que vous le relevassiez par votre zèle et votre autorité; et c'est ce qu'a fait le concile de Latran, en ordonnant à tout fidèle qui a atteint l'usage de raison, de communier pour le moins une fois l'an, et cela à Pâques; c'est ce qu'a confirmé le concile de Trente, en prononçant anathème contre quiconque oserait soutenir qu'il n'y a point de précepte dans l'Eglise touchant la communion pascale, et qu'on peut s'en dispenser sans crime, quoiqu'on ait atteint l'usage de raison.

Mais sur quoi ces deux conciles fondent-ils ce double précepte de la communion annuelle et de la communion pascale? Ils fondent le premier sur le précepte qu'ils supposent nous avoir été fait par Jésus-Christ lui-même de recourir à son sacrement, et sur le besoin pressant que nous avions tous d'y recourir comme à la source de toutes les grâces. Ils fondent le second sur les souhaits et les empressements de Jésus-Christ, qui, ayant institué la divine Eucharistie à la Pâque; qui, ayant désiré de manger cette Pâque avec ses disciples; qui, nous y ayant préparés par le triste et touchant spectacle de sa passion, semble nous dire qu'il n'y a point de temps qui convienne mieux à la célébration de notre Pâque, que celui où il a lui-même célébré la sienne, que celui où nous sommes nous-mêmes plus disposés à la célébrer dignement et avec fruit. De sorte que, quoique ce soit toujours par respect et par amour pour Jésus-Christ que nous devons communier, il est cependant vrai, dans un sens, que nous nous devons à nous-mêmes la communion annuelle, et à Jésus-Christ la communion pascale. Nous nous devons à nous-mêmes la communion annuelle, pour nous procurer les avantages inestimables que Jésus-Christ a attachés à la participation de ce pain céleste qu'il nous a laissé; nous devons la communion pascale à Jésus-Christ, pour lui procurer toute la satisfaction qu'il s'est proposée en nous laissant ce pain sacré. Entrons en matière.

Nous nous devons à nous-mêmes la communion annuelle, pour nous procurer les avantages que Jésus-Christ y a attachés. Mais quels sont ces avantages? Je les réduis à deux, que Jésus-Christ nous promet lui-même : de nous faire demeurer dans lui, c'est le premier; de nous faire vivre pour lui, c'est le second. De nous faire demeurer dans lui, par la conservation de cette grâce, qui fait que nous sommes dans Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est en nous : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* (*Joan.*, VI.) De nous faire vivre pour lui de cette sainteté de vie, qui nous attache à Jésus-Christ, et qui nous fait vivre pour lui et comme lui : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* (*Ibid.*) Reprenons ces deux pensées.

C'est une terrible vérité que celle que ce Dieu sauveur nous annonce dans saint Jean, lorsque, nous parlant de la nécessité que nous avons de participer à la divine Eucharistie, il la compare en quelque manière à

la nécessité que nous avons, ou de recevoir le baptême, ou de recourir à la pénitence, nous déclarant en termes formels, que si nous ne mangeons pas la chair du Fils de l'homme, nous n'aurons point la vie en nous; cette vie divine qui, d'un vil et méprisable pécheur, en fait l'ami et l'enfant de Dieu même : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI.) Mais aussi, que c'est une vérité bien consolante, que celle qu'il nous annonce dans le même saint Jean, quand il nous déclare, qu'en mangeant sa chair nous demeurerons dans lui, et qu'il demeurera dans nous; ou, s'il m'est permis d'expliquer la pensée de notre divin Maître, qu'il s'attachera tellement à nous et à tous nos intérêts, qu'autant qu'il est en lui, rien ne rompra jamais l'union intime que nous aurons contractée en le recevant !

Quoique nous soyons sortis du péché par la pénitence, nous ne sommes pas pour cela à couvert de tout ce qui peut nous y faire retomber. Un esprit peu instruit des choses de Dieu, un cœur encore entraîné par ses anciens penchants, des passions vives et animées, les puissances des ténèbres, tout semble conjurer notre perte comme de concert. Mais à tout cela nous avons à opposer un Dieu qui se fait tout à nous. Exagérons le mal autant que nous pourrons l'exagérer, je soutiens que la bonté du remède l'emporte sur la force du mal, et que l'homme de péché n'a rien laissé dans nous qui ne doive céder, si nous le voulons, à l'Homme-Dieu qui daigne y entrer.

Les ténèbres de notre esprit : première source de corruption et de péché. Et quelles ténèbres ne peut pas dissiper celui qui est la lumière du monde, celui qui éclaire tout homme qui naît, celui qui enseigne toute vérité, et que le Père veut que nous écoutions comme l'interprète infaillible de toutes ses volontés! Nous pouvons prétexter notre ignorance ; mais nous ne la justifierons jamais, tandis que nous aurons Jésus-Christ pour maître. Ce n'est point un de ces docteurs qui tiennent la vérité captive dans l'injustice. Vous l'avez entendue, et Dieu veuille que ce ne soit pas à votre condamnation ! S'il ne vous a pas fait ces leçons relevées qu'il fait aux grandes vertus, aux vertus parfaites, vous a-t-il rien laissé ignorer de ce que nous devons nécessairement savoir sur les deux points essentiels de la loi? Quelle idée vous a-t-il donnée du péché que vous devez fuir, et de la vertu que vous devez pratiquer? Rappelez ces leçons : elles peuvent encore vous servir de règle.

Seconde source de corruption et de péché : le déréglement de notre cœur. Et ce cœur, comment s'est-il déréglé? N'est-ce pas en s'arrachant à Jésus-Christ, en rejetant la grâce de Jésus-Christ pour se livrer à toute l'impétuosité de ses passions? Aujourd'hui vous êtes revenu à Jésus-Christ, Jésus-Christ est revenu à vous, il s'est donné à vous, et, autant qu'il est en lui, c'est pour toujours. A en juger par les protestations d'attachement et de fidélité que vous lui avez faites, c'est aussi pour toujours que vous vous êtes donné à lui. La vie et la mort, pour parler après le Sage, sont donc comme entre vos mains. Choisissez : Jésus-Christ est la résurrection et la vie; il le déclare lui-même à la sœur du Lazare. Il a été votre résurrection, en vous tirant du tombeau de vos péchés par vos pleurs et vos larmes; il veut être maintenant votre vie par la communication de son corps et de son sang. Sera-t-il contraint de vous voir reprendre ces œuvres de mort que vous avez quittées pour revenir à lui? Quoi! ce corps sacré d'où il sortait autrefois une vertu secrète qui opérait les plus grands prodiges, ce sang divin qui renouvela autrefois le monde entier, et nous fit passer de la servitude du démon à la liberté des vrais enfants de Dieu; ce Dieu lui-même, qui autrefois, par une seule de ses paroles, s'attachait les cœurs les plus obstinés, ne pourra vous garantir d'une honteuse rechute? Du moins n'aurez-vous pas à reprocher à Jésus-Christ de s'être ménagé à votre égard. Comme il s'agit d'établir entre lui et vous une paix éternelle, il se donne lui-même à vous comme un gage du désir sincère qu'il a de l'observer inviolablement; il se donne à vous avec toutes les grâces qui peuvent vous répondre de la durée d'une paix qu'il vous importe de ne rompre jamais. Grâces attachées à la réception du sacrement : c'est un Dieu qu'on reçoit, et dans ce Dieu, celui-même qui n'eut pas plutôt paru aux yeux du monde, qu'il fit sentir à tous les hommes ce que sa présence leur présageait de félicité et de bonheur. Grâces attachées à la possession actuelle du sacrement : c'est un Dieu qu'on a reçu, et dans ce Dieu, celui même qui n'habite dans la Judée que pour la retirer des voies égarées qu'elle avait suivies, que pour la ramener à un culte parfait, et former ce peuple saint qui servît le Seigneur dans dans toute la droiture et toute la pureté de son cœur. Grâces attachées au sacrement, lors même que les espèces sont consumées : c'est un Dieu qu'on a reçu, et dans ce Dieu, celui même qui ne nous oublie pas en retournant à son Père, et qui, nous ayant privés de sa présence sensible, ne laisse pas d'être avec nous par ses soins, de nous soutenir par sa grâce, et de nous conduire par ses divines inspirations.

Ce n'est donc pas du déréglement de notre cœur que nous avons à craindre. Il a ses inclinations, ses penchants et ses habitudes; mais Jésus-Christ lui promet sa grâce; il n'a qu'à la venir puiser dans sa source, il en sentira l'efficacité et le pouvoir.

Ne seraient-ce point nos passions qui nous alarmeraient; passions violentes et fougueuses qui, comme autant d'ennemis acharnés à notre perte, nous livrent sans cesse les plus rudes combats pour nous rengager dans le dur et honteux esclavage dont nous avons été heureusement affranchis? Mais en vain redoubleront-elles leurs attaques; contraintes

de céder à un plus grand Maître, nous les verrons tomber devant la divine Eucharistie, comme les murs orgueilleux de la fière Jéricho tombèrent autrefois devant l'Arche du Seigneur. Car enfin, Jésus-Christ aurait-il moins de pouvoir aujourd'hui qu'il en avait quand il parcourait les bourgs et les villes de la Judée? Il commandait alors aux tempêtes, et les tempêtes lui obéissaient; il ordonnait aux vents de se calmer, et les vents se calmaient; l'ombre de son corps, le bord de sa robe, guérissaient les malades les plus désespérés; une seule de ses paroles rendait la vie aux morts, un seul de ses regards ramenait les pécheurs les plus endurcis; et tout son corps, tout son sang, tout lui-même ne pourra pas humilier le faste et l'orgueil de notre esprit, réprimer et amortir en nous le feu de la concupiscence, affaiblir et désarmer nos passions, ces ennemis irréconciliables de notre salut et de sa grâce! J'en appelle au témoignage de tant d'âmes ferventes. Interrogez-les; elles avoueront, à la gloire de Jésus-Christ, que depuis qu'elles se nourrissent de sa chair sacrée, elles sont à couvert de toutes les attaques de leurs passions, ou que si elles en sont encore attaquées, ce n'est que pour en triompher avec plus de mérite, par la vertu toute-puissante du Dieu qui vient partager avec elles et leurs combats et leurs victoires.

Je dis plus, et je soutiens que ce corps de péché que nous portons tous, et qui est comme le siége et le centre, et peut-être l'origine et la source des plus impérieuses passions, se renouvelle, en quelque manière, par l'union qu'il contracte avec le corps de Jésus-Christ.

Ainsi l'ont pensé les Pères de l'Eglise, qui ont toujours cru que l'Eucharistie n'agissait pas seulement sur l'âme, mais que le corps participait encore à ses divines opérations. Si le Sauveur nous nourrit de sa chair, disait saint Grégoire de Nysse, c'est afin que, s'unissant avec la nôtre, elle lui communique sa sainteté, et que son sang coulant, pour parler ainsi, dans nos veines, tempère l'activité et la fougue du nôtre. Ainsi l'ont éprouvé mille saints, qui, vivant dans la chair, ne vivaient que de l'esprit, et sentaient tous les jours que le corps d'un Dieu, entrant dans un corps de péché, en fait comme un tabernacle et un sanctuaire de sainteté. Et quand même Dieu vous livrerait à ces combats intérieurs, dont saint Paul lui-même ne fut pas exempt, quoiqu'il se nourrît du même pain que nous, ce sont des combats qu'il ne permettra que pour perfectionner notre vertu. Il fera pour nous ce qu'il fit pour son Apôtre; c'est-à-dire qu'il nous soutiendra par sa grâce, et que de quelque manière qu'il dispose de nous, soit qu'il nous laisse combattre, soit qu'il nous fasse triompher, il sera toujours avec nous dans nos combats; et s'il nous fait enfin triompher, comme nous devons l'attendre de sa bonté, ce ne sera que pour nous faire goûter plus à loisir la douceur d'une paix que nous aurons acquise en combattant pour ses intérêts.

J'ajoute que le démon lui-même, qui, pour nous perdre, se sert de nos passions et de tout ce qu'il y a dans nous propre à favoriser ses pernicieux desseins, se sent à tout moment arrêté, non point par un sang en figure comme l'Ange exterminateur, mais par ce sang réel et divin qui n'est répandu dans nous que pour nous marquer au coin de ce peuple privilégié qu'il doit révérer, craindre et redouter. Quand il voit Jésus-Christ au milieu de nous, il y voit celui qui l'a chassé des corps qu'il possédait, celui qui l'a lié dans le désert, celui qui l'a obligé à s'aller précipiter dans les abîmes de la mer; et à cette vue, redoutant en nous son maître et son vainqueur, il frémit dans sa fureur; mais il frémit inutilement, parce qu'il trouve un Dieu armé en notre faveur, et qui se joint à nous pour défendre un cœur qu'il vient de consacrer par sa présence.

Je sais que le pouvoir de Jésus-Christ n'est point essentiellement attaché à cette présence réelle, et que, sans entrer corporellement dans nous, il peut dissiper nos ténèbres, régler nos cœurs, désarmer nos passions, ouvrir, en un mot, sur nous tous les trésors de ses bénédictions et de ses grâces. Qu'il soit réellement présent ou non là où l'on a besoin de son secours, il y est présent par sa puissance. Ce fut de loin qu'il guérit la fille de la Chananéenne; ce fut de loin qu'il guérit le domestique du centenier; ce fut de loin qu'il opéra cent autres prodiges qui prouvaient l'étendue et l'efficacité de son pouvoir. Mais il voulut entrer chez Zachée pour porter le salut dans sa maison; il voulut entrer dans Béthanie pour y porter la joie par la résurrection du Lazare; il voulut entrer dans la barque où pêchait ses disciples pour y porter la tranquillité et la paix par le calme qu'il ramena sur les eaux de la mer. Que savez-vous ce qu'il a conclu par rapport à vous, et si ce n'est point immédiatement par lui-même qu'il veut porter au milieu de vous cette multitude de secours dont vous avez besoin, contre cette multitude d'ennemis ou domestiques ou étrangers dont vous êtes assiégés? Il ne vous manquera jamais, il est vrai, quand sa grâce vous sera nécessaire, mais cette grâce, où la répandra-t-il plus abondamment et plus efficacement que là où il entrera lui-même corporellement? D'ailleurs, quelque puissante, quelque multipliée que puisse être cette grâce, ce n'est pas lui-même, c'est son don; et quelle différence entre le don et le maître du don, entre Jésus-Christ agissant par sa grâce, et Jésus-Christ agissant et par sa grâce et par lui-même au milieu de vous? Ailleurs il nous découvre nos plaies; ici il nous les découvre et y porte la main. Ailleurs il nous presse de recourir au remède; ici il nous presse d'y recourir, et il l'applique en même temps. Ailleurs il se fait entendre; ici il se fait entendre et sentir. Combien d'engagements à nous nourrir d'un pain qui, renfermant sous ses faibles espèces l'auteur et le

distributeur même de la grâce, peut nous être une source de toute sorte de bienfaits et de grâces?

Je sais encore que mille chrétiens se plaignent tous les jours qu'ils ne retirent pas du sacrement tout le fruit que nous leur en faisons espérer, et que, le recevant même plusieurs fois dans l'année, ne laissent pas de se voir comme livrés en proie à toutes les différentes épreuves qui font et notre exercice et notre danger. Mais qu'ils voient si c'est la faute du sacrement ou la leur? Si c'est Jésus-Christ qui manque de pouvoir, ou si ce n'est point eux-mêmes qui manquent de fidélité et de zèle? D'ailleurs, comme ces épreuves leur sont souvent nécessaires pour les tenir dans l'humiliation et la crainte, si on les permet pour les exercer, les permet-on jamais, sans leur faire sentir qu'ils ont reçu un Dieu, et que ce Dieu qui, après que les espèces sont consumées, n'est plus corporellement au milieu d'eux, ne laisse pas de les visiter et de les soutenir par sa grâce, à proportion des soins qu'ils ont apportés à le recevoir dignement? Car, comme je l'ai déjà insinué au commencement de cette première partie, c'est un des plus merveilleux effets de cet auguste sacrement, de nous rendre Jésus-Christ présent par les bénédictions abondantes qu'il ne cesse de répandre dans l'âme, lors même qu'il semble s'être retiré, et de le faire comme revivre au milieu de nous, quand il n'y est plus que par sa grâce. Qu'ils voient enfin ce qu'ils seraient sans le sacrement? Quelle guerre intestine! Quelle division! Tout serait dans l'agitation et le trouble, peut-être dans la confusion, le désordre et le péché. C'est à quoi l'on doit s'attendre dès qu'on s'interdit la table du Seigneur.

Mais, quel que soit leur état, pouvons-nous douter que Jésus-Christ, venant à nous, n'y vienne avec tout le pouvoir d'un Dieu et toute la bonté d'un Sauveur, et qu'exerçant cette double qualité dans un cœur bien disposé, il n'en bannisse, autant qu'il est en lui, tout ce qui pourrait nous faire mourir à la grâce, et nous empêcher de vivre éternellement dans lui? *In me manet.*

Pourquoi donc mourrez-vous, maison d'Israël, ou pourquoi vous laisser enlever cette grâce que vous confère le sacrement de pénitence, et dont le sacrement de l'Eucharistie vous assure comme une infaillible et éternelle possession? *Quare moriemini, domus Israel.* (*Ezech.*, XXXIII.) Si je présentais à un moribond une de ces potions salutaires, qui dût le tirer d'entre les bras de la mort, serait-il assez ennemi de lui-même pour la refuser? Entre moi et la mort il n'y a qu'un point, pouvez-vous dire avec David : je vous présente un pain qui vivifie, un pain qui, au sentiment des Pères, est une voie sûre à l'immortalité, et vous le rejetez, vous craignez de le recevoir. Vous voulez donc mourir? Est-ce ainsi que vous veillez à vos propres intérêts? Vous vous contentez de venir adorer Jésus-Christ sur nos autels; et plût au ciel que vous y vinssiez une fois chaque jour avec tout le respect qui lui est dû! On ne sort jamais d'auprès d'un grand prince sans en recevoir quelque faveur; mais un grand prince qui entrerait chez vous donnerait-il des bornes à ses bienfaits? Et quand même il le ferait, Jésus-Christ, infiniment plus libéral et plus généreux que tous les rois de la terre, ne sait ce que c'est que donner des bornes à ses bontés, quand on est dans la résolution d'en profiter; et s'il ne répand pas partout également ses bénédictions et ses grâces, parce qu'il est de sa justice de répandre plus là où il trouve plus de dispositions, il en répand toujours assez partout pour s'attacher une âme, pour la prémunir contre les attraits du péché, pour l'affermir contre toutes les attaques et toutes les sollicitations du péché. Pourquoi donc, encore un coup, mourrez-vous, maison d'Israël? Pourquoi vous laisserez vous enlever une vie qui est, pour ainsi dire, entre vos mains, puisque c'est entre vos mains que se met l'auteur même de la vie, et que vous n'avez qu'à aller à lui, si vous voulez vivre dans lui et avec lui? *Quare moriemini, domus Israel?*

Non pas que je veuille dire par là que la divine Eucharistie soit de nécessité de moyen, comme parle l'Ecole, ou d'une nécessité si indispensable, que, sans elle, on ne puisse point absolument ni éviter le péché ni atteindre à sa fin, qui est le salut: Dieu a des ressources infinies, et il ne manquerait point à un homme qui, malgré lui, ou par quelques-uns de ces accidents qui surprennent quelquefois les plus gens de bien, se verrait privé de ce pain de vie; mais je dis qu'elle est de nécessité de précepte, et que Jésus-Christ, qui nous l'a laissée, nous en parle d'une manière à nous convaincre qu'il veut absolument que nous en usions. Je dis que, par l'institution de Jésus-Christ, elle est si efficace pour nous faire éviter le péché et nous conduire à notre fin, que nous en priver par notre faute, c'est nous priver d'un des plus grands secours que nous puissions avoir pour opérer notre salut. Je dis qu'il nous est ordonné si expressément de la recevoir pour le moins une fois dans l'année, qu'il n'est point de chrétien qui puisse s'en priver sans manquer à un de ses devoirs les plus essentiels, et se mettre dans un danger évident de se perdre. Ajouterai-je, ce qui est vrai, qu'un usage plus fréquent de l'Eucharistie est, pour plusieurs, d'une nécessité morale, et que, par la charité qu'ils se doivent à eux-mêmes, ils doivent communier plus d'une fois dans l'année? Il est certaines tentations dangereuses, certains pas glissants, d'où nous ne pouvons guère nous tirer que par une protection spéciale d'en haut; et cette protection, où pouvons-nous la chercher plus salutairement qu'auprès de celui qui a tous les trésors du ciel dans sa disposition? Jésus-Christ a attaché beaucoup de grâces et de secours à son sacrement; mais il n'a jamais prétendu qu'il agît à l'infini, ni qu'on reçût dans une seule communion tout ce qu'on peut recevoir de grâces. Il veut que

nous en approchions souvent, afin d'avoir lieu de renouveler plus souvent sur nous les effusions de ses bontés, et de réparer par de nouvelles communions tout ce que nous avions perdu, par notre lâcheté, du fruit des communions précédentes. L'Eglise vous y exhorte de son côté, et si, hors de certains cas de nécessité, elle ne vous commande qu'une communion dans l'année, elle vous conseille pourtant d'en faire plusieurs, afin qu'une suite de communions ferventes vous affermissent comme successivement contre les attraits du péché, et qu'après que la communion pascale vous aura fait demeurer dans Jésus-Christ, les communions suivantes vous y fassent demeurer comme nécessairement, sans vicissitude et sans retour : *Manet in me.*

Second effet de la divine Eucharistie : elle nous fait vivre pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ : *Vivet propter me.* Comme je vis pour mon Père, de même celui qui mange ma chair vivra pour moi : *Sicut vivo propter Patrem, qui manducat me, et ipse vivet propter me.* C'est-à-dire que, comme Jésus-Christ n'agissait que pour les intérêts de son Père, qu'il ne parlait que pour les intérêts de son Père, qu'il ne s'occupait que des intérêts de son Père, de même, quand on a reçu dignement Jésus-Christ, on ne s'occupe que de lui, on ne parle, on n'agit que pour lui. C'est-à-dire que, comme Jésus-Christ était dans le Père et le Père dans Jésus-Christ, que comme son Père et lui n'avaient qu'une même volonté, qu'une même fin, de même, quand on a reçu dignement Jésus-Christ, on est tout dans lui par un retour continuel d'esprit et de cœur ; on veut tout ce qu'il veut, et l'on ne veut que ce qu'il veut : c'est lui qui fait la règle de tous les désirs, l'objet de tous les vœux, le motif et comme l'âme de toute la conduite. Ce ne sont plus ces pensées vaines et inutiles dont on se repaissait autrefois, ces vues basses et terrestres qu'on se proposait : on s'est nourri de la chair de Jésus-Christ, l'on ne vit plus que pour lui et comme lui : *Vivet propter me.* Avouons-le cependant encore ici : nous approchons de la communion, et, après avoir communié, bien loin de vivre pour Jésus-Christ, nous ne vivons que pour nous-mêmes, nous ne vivons que pour le monde, et souvent pour le péché, à qui nous retournons après avoir mangé de ce pain de vie. C'est que nous ne l'avons pas mangé dans l'esprit de Jésus-Christ; c'est que nous l'avons mangé sans préparation, ou du moins sans toute la préparation nécessaire ; c'est que nous l'avons mangé avec un cœur froid et languissant : est-il surprenant qu'au sortir de la sainte table nous conservions toujours le même cœur, et que, étant allés à Jésus-Christ avec tant d'indifférence, il soit venu lui-même à nous avec un esprit de ménagement et de réserve? Mais tout cela empêche-t-il que la divine Eucharistie ne rétablisse pas elle-même cette première ferveur que le péché avait détruite, qu'elle ne ranime le goût pour les choses saintes, qu'elle ne pénètre l'âme de ces frayeurs salutaires, qui font regarder la plus légère offense de Dieu comme le plus grand mal, comme le souverain mal de l'homme? Tout cela empêche-t-il que la divine Eucharistie, augmentant par elle-même la grâce sanctifiante, n'augmente en même temps l'attachement que Jésus-Christ a pour nous et celui que nous avons pour Jésus-Christ? Tout cela empêche-t-il que la divine Eucharistie, étant par elle-même notre pain et notre nourriture, ne produise dans nos âmes ce que la nourriture produit dans nos corps : un accroissement de vertu, un zèle nouveau, et tout ce qui peut contribuer à nous rendre semblables à l'homme parfait? Tout cela empêche-t-il enfin que la divine Eucharistie ne conserve toute la vertu que Jésus-Christ y a attachée par son institution, et que, si nous le voulons, elle ne produise en nous ces heureux changements que nous admirons dans les autres, et qui établissent le pouvoir du sacrement autant qu'ils confondent notre lâcheté et notre indolence? Ne pensons donc point à nous justifier aux dépens de la divine Eucharistie. Elle peut nous faire demeurer dans Jésus-Christ par une vie exempte de péché : *Manet in me;* elle peut nous faire vivre pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ par une vie ornée et enrichie des plus éclatantes vertus : *Vivet propter me.* C'est par ces deux endroits que vous vous devez à vous-mêmes la communion annuelle. Voyez sur quoi vous devez à Jésus-Christ la communion pascale.

Vous la lui devez pour seconder les désirs ardents qu'il a eus de manger cette Pâque avec ses disciples, et qu'il a de la manger avec vous ; *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII.) Et quelle était cette Pâque que Jésus-Christ souhaitait avec tant d'ardeur de manger avec ses disciples? Ce n'était pas sans doute la Pâque des Juifs; ce n'était pas sans doute cet agneau pascal dont les Juifs devaient manger les chairs avec tant d'appareil et de solennité. Il aurait été indigne d'un Dieu, dit Tertullien, de souhaiter avec tant d'ardeur quelque autre chose que lui-même. C'était donc dans la réalité que Jésus-Christ voulait manger sa Pâque avec ses disciples; c'était sa chair et son sang, figurés par la chair et le sang de l'Agneau, qu'il voulait leur donner pour leur Pâque. Mais n'était-ce qu'avec ses disciples que le Sauveur souhaitait manger cette Pâque? Comme la Pâque était parmi les Juifs une cérémonie ordonnée à toute la nation, et dont personne ne pouvait se dispenser sans crime, il faut nécessairement que nous ayons notre Pâque dans le christianisme : autrement la figure aurait plus d'étendue que la réalité, et les mystères passés n'auraient pas été, comme le veut saint Paul, des ombres des choses futures. De sorte que si Jésus-Christ nous laisse son corps dans le temps de la Pâque, s'il nous laisse ce corps adorable pour notre Pâque, ce n'est que pour nous dire que si les Juifs avaient un temps marqué pour leur Pâque, nous avons un temps marqué pour la nôtre; que si les Juifs

s'en tenaient pieusement au temps marqué, nous devons nous y tenir nous-mêmes; et que si, enfin, parmi les Juifs, quiconque manquait à ce point de la loi, y était regardé comme un étranger et un incirconcis; quiconque y manque parmi nous doit se regarder comme séparé du reste des fidèles dans un des plus essentiels devoirs de la religion, et comme faisant un corps à part, qui méprise également et les règlements de l'Eglise et les désirs ardents de Jésus-Christ, qui ont donné lieu à des règlements si sages et si chrétiens : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.*

Vous devez à Jésus-Christ la communion pascale, parce que c'est dans ce saint temps qu'il a institué ce sacrement d'amour, et que l'amour ne se paye que par l'amour : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* (*Joan.*, III.) Quel plus grand amour! Un Dieu, pour s'unir à nous, se mettre sous les faibles apparences d'un peu de pain, se priver de l'usage de tous ses sens et se réduire comme à rien! Mais aussi quel plus grand engagement pour un chrétien à lui donner à son tour quelques marques d'amour, de cet amour qui lie les cœurs, qui unit les personnes, et qui fait que la moindre séparation devient une source de tourments et de peines! Oui, vous admirerez peut-être dans quelques jours les bontés de Jésus-Christ dans l'institution de cet adorable sacrement; peut-être chanterez-vous avec toute l'Eglise sa libéralité et sa magnificence; peut-être vous empresserez-vous de le visiter avec la foule des fidèles, et d'aller joindre vos hommages aux leurs. Mais sont-ce là toutes les marques d'amour que vous devez à ce Dieu qui, dans ce sacrement, vous a donné tant de marques éclatantes du sien? Il connaîtra que vous l'aimez, si, avec l'épouse des *Cantiques*, vous le mettez sur votre cœur comme le principe et le sceau de votre amour; si, avec tant de saintes âmes, votre amour ne trouve rien qui puisse remplir et fixer ses désirs que la participation du sacrement d'amour : *In finem dilexit eos.*

Vous devez à Jésus-Christ la communion pascale, parce que c'est à la Pâque particulièrement qu'il veut que nous nous souvenions de ce qu'il a fait, et que nous le fassions nous-mêmes pour en rappeler et en conserver le souvenir : *Hoc facite in meam commemorationem*. (*Luc.*, XXII.) Et quoiqu'en ceci il ne semble s'adresser qu'à ses disciples qu'il institue par ces paroles, comme l'enseigne le concile de Trente, prêtres de la nouvelle alliance, il s'adresse néanmoins en même temps, disent les interprètes, à tous les fidèles, qu'il fait comme les dépositaires de son sacrement, et dont il leur ordonne d'user, afin qu'ayant dans ce sacrement, comme saint Paul nous assure que nous l'avons, une image, une expression naturelle de la passion et de la mort de notre bon Maître, nous rappelions toutes ses miséricordes et toutes ses bontés. Et quand est-ce que nous sommes plus obligés de rappeler les bontés et les miséricordes de Jésus-Christ, que quand nous le voyons actuellement souffrir pour nous, que quand nous l'entendons gémir pour nous sous les coups de ses ennemis, que quand, à nos yeux et aux yeux de toute la terre, il expire pour nous au milieu des plus cruels et des plus infâmes supplices? *Hoc facite in meam commemorationem.*

Vous devez la communion pascale à Jésus-Christ, parce qu'à la Pâque vous êtes ordinairement mieux disposés, et qu'on peut dire de la plupart des chrétiens, ce que Jésus-Christ lui-même disait à ses disciples quelques moments avant qu'il instituât son sacrement: *Jam vos mundi estis.* (*Joan.*, XIV.) Déjà vous êtes purifiés, déjà vous êtes lavés des taches et des souillures de votre péché. Je sais qu'il en est qui, avec le disciple perfide, tiennent contre tout et s'endurcissent au milieu même des plus grands motifs de componction et de douleur. Mais est-ce là, mes chers frères, la triste siuation de votre cœur à la vue du deuil de toute l'Eglise qui, depuis quelques semaines, se lamente sur les douleurs futures de son divin Epoux, parmi ces austérités et ces rigueurs dont elle a voulu que vous vous nourrissiez, après tant d'avis salutaires qu'elle vous a donnés par la bouche de ses ministres? Ne vous êtes-vous pas sentis réveiller de cet assoupissement où vous tenait le péché? N'avez-vous pas résolu de vous lever et de rompre pour toujours avec ce malheureux enfant de ténèbres? Je le dis en bénissant le Seigneur, et je me flatte que vous sentez ce que je dis : le péché n'a plus dans vous que ce qu'il traîne comme nécessairement après lui, la douleur et la honte de l'avoir commis, la résolution et le propos de l'éviter à l'avenir. Vous y avez renoncé d'affection et de cœur, et s'il vous reste encore un pas à faire, vous y êtes tout déterminés, et bientôt nous recueillerons vos gémissemente aux pieds de nos tribunaux. Tout nous répond enfin de cette pureté si nécessaire au sacrement, mais si difficile à acquérir, à moins que, comme l'ordonne l'Apôtre, on n'ait tâché de se la procurer par de longues et sérieuses épreuves : *Jam vos mundi estis.*

L'Eglise pouvait-elle donc prendre des jours plus propres à vous proposer le précepte du Seigneur, que ceux que le Seigneur a lui-même choisis, ce semble, pour vous engager à l'accomplir, et où vous vous trouvez en état de l'accomplir avec plus de sainteté et de mérite? Aussi vous le propose-t-elle, dans ces jours, avec une volonté si absolue d'être obéie, que quiconque manque à ce devoir est regardé, par le concile de Trente, comme un anathème digne de la colère de Dieu et des foudres de l'Eglise. Le concile de Latran veut qu'on lui ferme l'entrée de nos temples, n'étant pas juste qu'on ouvre le sanctuaire à celui qui craint de s'unir au Saint des saints. J'ajoute, avec le torrent des docteurs, que quiconque a manqué à ce devoir à la Pâque, doit l'accomplir dans l'année. Pourquoi cela? Parce que l'Eglise, en assignant la Pâque, a simplement

prétendu déterminer le temps, non point anéantir le précepte de la communion. Il doit l'accomplir d'abord après la Pâque, s'il en faut croire plusieurs théologiens. Pourquoi cela encore? Parce qu'il pèche contre la charité qu'il se doit à lui-même, s'il ne s'empresse d'attirer sur lui le secours que la communion peut lui procurer. Dirai-je encore une fois que l'Eglise souhaiterait que vous portassiez en ceci votre zèle plus loin, et qu'elle vous conjure par tout l'empressement que vous pouvez avoir pour votre salut, de sanctifier des jours qui nous rappellent ce que nous avons de plus auguste dans la religion, en recevant ce que nous y avons de plus saint? Est-ce simplement pour vous procurer quelque repos qu'elle vous interdit alors les œuvres serviles? Elle ne vous les interdit qu'afin que, dégagés des embarras du siècle, vous vous donniez tout entier aux soins de l'éternité. Et à quoi se terminent tous ces soins? A entendre une messe. Si du moins on y assistait avec l'attention et le respect que demande un si auguste sacrifice? Mais par combien d'irrévérences ose-t-on le profaner? On dirait qu'on s'est rendu aux pieds de Jésus-Christ, plus pour l'insulter que pour l'honorer; plus pour scandaliser que pour édifier les fidèles. Quoi qu'il en soit, toute la religion dans des jours si solennels devrait-elle se réduire à se présenter dans nos temples pour y être témoin du sacrifice d'un Dieu? Ce sacrifice, dit saint Chrysostome, se renouvelle à la célébrité des martyrs comme à la Pâque, et n'y participer qu'à la Pâque, c'est se mettre en danger de n'avoir jamais cette force, qui n'est pas tellement particulière aux martyrs, qu'elle ne doive être commune à tous les chrétiens.

Enfin, saint Augustin, qui n'ose ni louer ni condamner la communion de tous les jours, dans des personnes qui, par leur état, se trouvent engagées dans le monde, conseille pourtant et exhorte de communier tous les dimanches, pourvu que l'âme se trouve sans affection au péché : *Omnibus diebus Dominicis communicandum suadeo et hortor, si tamen mens sine affectu peccandi sit.* Conseil, exhortation dont plusieurs se font une règle de conduite, mais que le grand nombre ne croit adressées qu'à quelques âmes choisies ; comme si la perfection n'était pas pour tout le monde ; comme si tout le monde n'avait pas des faiblesses à vaincre, des secours à se procurer, pour revenir souvent à la source de tous les biens. En ceci on n'excède jamais, pourvu que tout se fasse avec foi, avec pureté et amour; mais au moins à la Pâque vous ne sauriez vous en dispenser, parce qu'il vous est ordonné de la célébrer en mangeant le corps du Seigneur. J'ajoute en peu de mots, que vous ne célébrez pas votre Pâque en mangeant le corps du Seigneur indignement.

SECONDE PARTIE.

Quand je parle ici d'indignité, je ne parle point de cette indignité générale et commune, qui vient du peu de rapport qu'il y a entre un Dieu et un homme, et qui fait que les plus grands saints eux-mêmes, par là même qu'ils sont hommes, ne seront jamais dignes d'un sacrement, qui, sous de faibles espèces, contient et renferme un Dieu. Je parle de cette indignité qui vient du péché, et qui est si opposée à la sainteté du sacrement, que d'une source de sainteté et de salut, elle en fait un instrument de réprobation et de péché; et je soutiens que quiconque reçoit le corps du Seigneur avec cette indignité, ne célèbre point sa Pâque, et ne s'acquitte point de l'obligation que nous avons de faire notre Pâque en mangeant le corps du Seigneur. Pourquoi cela? Parce qu'il n'accomplit point la substance du précepte, parce qu'il n'entre point dans la fin du précepte, parce qu'il ne se conforme point à l'explication, à l'exposition que nous avons du précepte. Donnons quelque étendue à ces vérités.

Accomplir la substance du précepte n'est autre chose que faire ce qui est commandé; et par là même il semble que celui qui communie indignement accomplit la substance du précepte, parce qu'il fait ce qui est commandé, savoir, de communier. Mais il y a ici deux préceptes : précepte divin, précepte ecclésiastique. Précepte divin, qui nous ordonne de communier une fois l'an ; précepte ecclésiastique, qui détermine, comme parlent les théologiens, le précepte divin, et réduit à la communion pascale cette communion qui nous est commandée une fois l'an. De sorte que, quand il y aurait des préceptes, comme il y en a en effet, qu'on pourrait accomplir dans leur substance, sans s'être purifié dans les eaux de la pénitence, sans être en état de grâce, le précepte de la communion pascale n'est pas de cette nature. Il est uni et lié avec le précepte de Jésus-Christ; il règle en particulier ce que Jésus-Christ n'a réglé qu'en général; en un mot, il ordonne une communion telle que nous l'ordonne Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ, en nous ordonnant de communier une fois l'an, a-t-il jamais pu prétendre nous ordonner une communion sacrilége? En nous ordonnant de manger son corps, a-t-il jamais pu prétendre que nous fissions à ce corps divin le plus criant, le plus sensible de tous les outrages? Vous savez comment il s'explique sur ce point par la bouche de son Apôtre; quel crime il fait à ceux qui le reçoivent en péché, jusqu'à les rendre coupables de son corps et de son sang; de quoi il les menace, jusqu'à les assurer qu'ils mangent leur jugement et qu'ils s'incorporent un jugement de vengeance et de colère. Jésus-Christ demande donc une âme pure, une âme lavée et purifiée des taches de son péché. L'Eglise en peut-elle moins demander? Ne doit-elle pas se conformer aux vues et aux pensées de son divin Epoux, et en soutenant son précepte, soutenir ses intentions et ses volontés? Quoi! Jésus-Christ vous rejettera de son côté, et l'Eglise vous recevra du sien! Jésus-Christ vous regardera comme un profanateur et un

sacrilége, et l'Eglise regardera votre profanation et votre sacrilége comme une marque de votre obéissance et de votre soumission ! Jésus-Christ lancera sur vous ses malédictions et ses foudres, et l'Eglise vous prendra sous sa protection ! Elle vous embrassera comme un enfant docile, et vous tiendra compte de ce qu'il y a de plus criminel et de plus monstrueux dans la religion ! Aurait-elle donc oublié que ce n'est pas la chair seule du Seigneur qui profite, mais la chair prise selon l'esprit; qu'on ne mange pas sa cène toutes les fois qu'on la mange, mais lorsqu'on la mange dans les liens de l'union et de la charité ? Et ne semblerait-elle pas nous ouvrir un chemin à ce qu'il y a de plus opposé en cette matière à la sainteté du sacrement ? Elle ordonne et soutient ses ordres par des menaces, qui quelquefois effrayent les plus hardis. Se voir publiquement déshonoré, banni de nos assemblées, privé de la sépulture ecclésiastique : quelque libertin qu'on soit, on craint pour sa réputation, si l'on ne craint point pour son salut. Mais une communion sacrilége peut tirer d'affaires. Parmi tant de pécheurs obstinés, qui ne prendra pas ce parti, sans se mettre en peine de ce qu'il doit à Jésus-Christ, pourvu qu'il se mette à couvert de ce qui peut le flétrir devant les hommes ? Et l'Eglise en ce cas s'adoucira, elle se relâchera de sa sévérité et de sa rigueur ! Elle est souvent contrainte de le faire, parce que parmi tant de conviés elle ne peut pas discerner ceux qui ne sont pas dignes de la noce : mais elle gémit dans le secret sur quiconque se présente sans la robe nuptiale ; elle se désole dans la rude nécessité où elle se trouve quelquefois, de mettre le Juste entre les mains des pécheurs ; elle se jette aux pieds de Jésus-Christ et le conjure, dans l'amertume de ses larmes, de ne pas faire tomber sur tout le corps la peine que méritent quelques membres gâtés, et d'avoir plus d'égard à tant d'âmes saintes qui tâchent de le recevoir avec le respect qui lui est dû, qu'à ces pécheurs sacriléges qui ne s'unissent à lui que pour l'insulter.

Il est donc sûr qu'on n'accomplit pas la substance du précepte en communiant indignement. Il n'est pas moins sûr qu'on n'entre point dans l'esprit et la fin du précepte. Car, quelle est la fin que doit se proposer tout homme qui mange le corps du Seigneur ? et quelle est la fin que se propose l'Eglise, quand elle vous ordonne de le manger ? C'est que vous nourrissiez votre âme, que vous la fortifiiez contre les faiblesses de la chair et la violence des tentations ; c'est que vous l'affermissiez contre tous les traits du péché et du démon. Or, serait-ce vous nourrir, vous demandent les théologiens, que d'user d'une viande empoisonnée ? Serait-ce réparer vos forces, que de prendre un poison présent, et qui dût vous faire mourir à l'heure même ? La divine Eucharistie, reprend saint Augustin, est, pour ceux qui la reçoivent indignement, le poison le plus présent et le plus mortel. Qu'avait reçu Judas, que les autres apôtres n'eussent également reçu ? le corps et le sang du Seigneur : quoi de plus efficace pour soutenir une âme et lui conserver cette vie qui fait son bonheur et sa gloire ? Mais il a reçu le corps du Seigneur en mauvais état; il a reçu la meilleure chose du monde avec les dispositions les plus criminelles : *Bonum male recepit ;* et ce corps et ce sang du Seigneur, si salutaires, si propres à le vivifier, se changent pour lui en un venin secret, qui s'insinue jusque dans la moelle de ses os ; qui, ayant comme infecté toutes les puissances de son âme, le porte aux derniers des crimes, et le fait enfin mourir dans son désespoir : *Nonne bucella Dominica venenum fuit Judæ?* Sur quoi voyez, je vous prie, ce qu'on attend de vous à la Pâque. Ce qu'on attend ? c'est que vous vous défassiez de ce vieux levain qui a formé dans vous une masse de corruption et d'iniquité ; c'est que vous réprimiez toutes ces passions différentes qui, jusqu'à présent, ont dominé avec tant d'empire et sur votre esprit et sur votre cœur; c'est que, comme des enfants nouvellement nés, vous ne soupiriez plus qu'après le lait de cette saine doctrine dont se nourrit le peuple de Dieu ; c'est que, comme des hommes ressuscités, vous ne cherchiez plus que ce qui est au dessus de vous ; que vous ne goûtiez plus d'autres douceurs que celles qui vous sont préparées dans l'éternité C'est ce qu'exige l'Eglise dans ce temps de résurrection et de grâce. Et pour cela, que vous met-elle en main? Ce calice de salut, sur qui le prophète comptait si fort, qu'il se promettait, après l'avoir bu, de ne plus combattre que sous le nom et les auspices du Seigneur; ce pain sacré qui, montré en figure à Elie, le soutint dans les fatigues d'une longue et pénible marche, et le conduisit enfin heureusement sur le mont de Dieu. Et ce moyen, vous le changez en obstacle : de ce calice de salut, vous en faites un calice de colère : de ce pain de vie, un pain de mort. Est-ce ainsi, ô mon Dieu ! qu'on entre dans vos vues ? est-ce ainsi qu'on répond à ces pensées de paix qui vous amènent parmi nous ? est-ce ainsi qu'on répond aux volontés et aux desseins de l'Eglise ? Aussi ne doit-on point être surpris qu'après les fêtes les crimes redoublent parmi les uns, tandis que les autres s'avancent tous les jours dans les voies de la perfection et de la vertu. C'est que ceux-ci sont allés au sacrement avec un cœur contrit et humilié, avec un cœur rempli et pénétré de leur indignité et de leur bassesse, mais plus plein encore et plus pénétré des bontés et du pouvoir de Jésus-Christ ; et ils y ont trouvé, si je l'ose dire, plus qu'ils n'osaient espérer : plus de facilité à aller contre le torrent de ces passions dont ils redoutaient si fort les attaques ; plus de courage à rompre toutes ces liaisons qui leur paraissaient si indissolubles; plus d'empressement à courir à tous ces devoirs sur lesquels ils se défiaient, avec quelque espèce de raison, des résolutions les plus sincères de leur volonté. Au lieu que ceux-là, s'en approchant sans respect, sans discernement,

ou pour mieux dire, ne discernant cette viande sacrée des viandes communes et ordinaires, que pour en abuser plus criminellement, ne recevant Jésus-Christ que pour lui faire mieux goûter toute l'amertume qu'il sentit quand il se donna au perfide Judas, se voient, avec ce malheureux disciple, comme abandonnés à leur sens réprouvé. Ils vont donc de péchés en péchés; et vous diriez que, parce qu'à la Pâque ils nous ont donné un spectacle apparent de piété, ils sont en droit de nous scandaliser tout le reste de l'année : *Nonne bucella Dominica venenum fuit Judæ?* Et après une si monstrueuse profanation, ils se flatteront d'avoir satisfait au précepte de l'Eglise? C'est à notre avancement dans la vertu, à notre progrès spirituel que cette bonne mère a voulu pourvoir par ce sacrement; et tandis que ce sacrement nous sera, par notre malice, une source de relâchement et de désordres, elle n'aura pas la fin qu'elle se propose; et loin de vous tenir compte de cette communion indigne que vous regardez comme un accomplissement de sa loi, convaincue qu'on ne peut lui obéir dès qu'on désobéit à son divin Epoux, elle la condamnera toujours comme une criminelle transgression de toutes les lois divines et humaines. Et c'est là sans doute ce qu'a voulu dire le concile de Latran, lorsque, fixant la communion annuelle à la Pâque, il exige tout le respect, toute la révérence qui peut être due à un si grand sacrement : *Suscipiens reverenter, ad minus in Pascha, Eucharistiæ sacramentum.* Révérence et respect, qui dit quelque chose de plus qu'un dehors édifiant, qu'une composition modeste et réglée. C'est à la majesté du sacrement qu'a voulu pourvoir le concile, et il ne pouvait y pourvoir plus efficacement, qu'en s'attachant à l'intérieur, et en nous inspirant cette révérence et ce respect qui nous rendent dignes de la table d'un Dieu. C'est ce qu'ont expliqué encore plus clairement les souverains pontifes, en défendant à toutes les écoles d'enseigner jamais qu'on puisse satisfaire au précepte par une communion sacrilége. Que conclure de cette défense? On ne peut pas enseigner qu'on satisfasse au précepte par une communion sacrilége : la communion sacrilége n'est donc point l'accomplissement du précepte. La vérité ne fut jamais captive dans l'Eglise; et si toute doctrine qu'elle proscrit n'est pas toujours hérétique, elle est au moins toujours fausse et téméraire. C'est ce que j'appelle l'explication et l'exposition de la loi; loi, au reste, qui n'est point particulière à cette matière. Quoique l'Eglise ne juge point de l'intérieur, dès lors pourtant que l'intérieur est tellement joint à l'extérieur, que l'intérieur n'est reçu et approuvé qu'autant qu'il est réglé et animé par l'intérieur, quand l'Eglise commande l'une, elle commande conséquemment l'autre. Toutes les fois qu'on exige que vous assistiez au redoutable sacrifice de nos autels, n'exige-t-on de vous qu'une présence extérieure, qu'une présence de corps, qui laisse à l'esprit et au cœur une pleine liberté de courir, de s'égarer, ou de se repaître indifféremment de tous les objets qui se présentent? On veut une présence humaine, ou pour mieux dire, une présence chrétienne, et qui vous rende attentifs à la grandeur des mystères qui se célèbrent. Toutes les fois qu'on exige de nous que nous payions au Seigneur ce tribut de louanges que nous lui devons par notre emploi et notre ministère, n'exige-t-on qu'un mouvement de nos lèvres, qu'une pure et simple récitation de ces divines paroles que l'Eglise nous met à la bouche? On sait que toute prière est une élévation de l'âme à Dieu; et dès qu'on veut que nous priions, on veut que notre âme se recueille devant Dieu, qu'elle s'unisse, qu'elle s'attache à lui. Pourquoi donc, à l'égard de la communion, se contenterait-on de quelques démarches apparentes et extérieures? Est-ce moins de recevoir un Dieu que de lui parler ou d'assister à son sacrifice? Là, le recueillement et l'attention sont nécessaires; ici, la pureté de l'âme et toutes les dispositions d'esprit et de cœur qui peuvent nous rendre dignes de la table d'un Dieu : *Suscipiens reverenter, ad minus in Pascha, Eucharistiæ sacramentum.*

Loin donc de nos autels, conclut saint Chrysostome, tout Judas, tout avare, tout impudique, dès qu'ils n'ont pas lavé dans leurs larmes les déréglements de leur conduite : *Nullus Judas assistat, nullus avarus, nemo prorsus immundus.* Loin donc d'ici ces cœurs hypocrites qui, couvrant leur malice d'un dehors trompeur, ne cherchent qu'à nous en imposer et à trahir leur divin Maître à la faveur d'un baiser de paix! Loin ces cœurs avares et intéressés, ces cœurs avides et insatiables qui n'ont jamais assez, et qui, après avoir sacrifié leur âme à leur cupidité, viennent sacrifier Jésus-Christ lui-même à leur impiété et à leur irréligion! Loin ces cœurs sensuels et voluptueux qui portent jusque dans le sanctuaire leur infâme attachement à leurs anciens désordres, et ne craignent pas de faire habiter sous le même toit le Dieu de toute pureté avec le démon de l'impudicité! Loin tout pécheur, de quelque nature qu'il soit, dès qu'il n'a pas expié son péché et passé par toutes les saintes rigueurs d'une pénitence chrétienne, seule capable de le rétablir dans la grâce et l'amitié de son Dieu! Que venez-vous chercher à une table si sainte? Non pas sans doute à honorer Jésus-Christ, puisque vous savez que vous ne pouvez le déshonorer d'une manière plus cruelle; non pas à attirer sur vous ses bénédictions ni ses grâces, puisque vous savez également qu'en mangeant sa chair dans un état criminel vous mangez en même temps votre jugement et votre condamnation; non pas à accomplir les lois de son Epouse, puisque, quand elle ne vous déclarerait pas qu'elle regarde votre communion avec des yeux d'exécration et d'horreur, vous verriez assez par vous-mêmes que ce n'est point en insultant à l'Epoux qu'on entre dans les vues et les volontés de

l'Epouse. Qu'est-ce donc qu'un malheureux respect humain, qu'un indigne et criminel point d'honneur qui vous entraîne? L'Eglise se récrierait, tout un peuple serait scandalisé, si à ces fêtes solennelles on manquait à donner les marques ordinaires de religion. Voilà, pécheurs impénitents, ce qui vous amène au pied de nos autels. Faut-il donc, ô mon Dieu, que nous sacrifiions ainsi votre gloire à la nôtre, et que nous voulions paraître fidèles en vous donnant la marque la plus éclatante de notre infidélité! Mais savez-vous, profanateurs sacriléges, que vous ne parvenez pas même à ce que vous prétendez, et que cette communion, que vous regardez comme une voie sûre pour vous mettre à couvert des foudres de l'Eglise et de la censure du peuple, est une communion qu'on vous reproche comme un surcroît d'irréligion et d'infidélité? L'on vous a vus pécher avant la Pâque, on vous voit pécher après la Pâque avec la même fureur : tout ce que l'on conclut d'un déréglement de vie si constant, c'est que vous avez mangé votre Pâque en pécheur. Mais, enfin, quand vous viendriez à bout de ce que vous prétendez, faut-il, encore un coup, que ce soit aux dépens et au mépris de Jésus-Christ? Retirez-vous donc; ce n'est point pour vous qu'une table si sainte est préparée : *Nullus Judas assistat, nullus avarus, nemo prorsus immundus.*

Parlons d'une manière plus conforme aux souhaits et aux empressements de notre bon Maître. Sanctifiez-vous, et approchez. Sanctifiez-vous, tout vous y invite : l'Eglise par ses lois, les ministres de l'Eglise par leurs discours, tout ce qu'il y a de vrais chrétiens par leur piété et leur zèle, Jésus-Christ lui-même par ses avis et ses sollicitations, mais surtout par la grandeur des dons qu'il vous y prépare. Approchez. Quoique cette table ne soit dressée que pour les saints, ce n'est pas néanmoins uniquement pour ceux qui ont toujours été saints : nul de nous presque n'oserait en ce cas s'y présenter. Vous êtes de ceux pour qui elle est dressée, dès que vous avez renoncé au péché et formé une résolution ferme et sincère de l'éviter à l'avenir. Approchez donc, mes frères, et ouvrez vos cœurs; vous les verrez bientôt remplis. Le Dieu que vous allez recevoir a des bénédictions pour le juste qui a toujours été fidèle, et il en a en même temps pour le pécheur qui revient. Si ce n'est pas la même mesure pour tous, ce sera toujours une mesure proportionnée à notre capacité et à nos besoins, et que Jésus-Christ réglera avec cette bonté qui l'oblige à nous gratifier au delà de ce que nous pouvons mériter. Aussi osé-je vous promettre de sa part que, si vous le voulez, c'est pour toujours qu'il va s'unir à vous, et que, quel qu'ait été votre état avant la Pâque, si vous la célébrez saintement, elle sera pour vous cette Pâque qu'il souhaitait si ardemment de manger avec ses disciples, et qu'il leur proposait comme une source d'immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON L.

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. (*Luc*, IX.)

Ils s'entretenaient ensemble de l'excès que le Seigneur Jésus-Christ devait accomplir à Jérusalem.

Quel est, chrétiens mes frères, l'affligeant sujet qui ouvre aujourd'hui la bouche à tous les prédicateurs de l'Evangile, qui couvre de deuil tous les ministres des autels, qui porte la componction et la douleur dans le cœur de tous les fidèles, qui répand la tristesse et la terreur dans toute l'étendue du monde chrétien? Le soleil qui s'éclipse, la lune qui pâlit, le voile du temple qui se partage en deux, les tombeaux qui s'ouvrent, la terre qui tremble, toute la nature déconcertée et dans le désordre, vous l'apprennent assez. C'est l'excès dont le Seigneur Jésus parlait avec Moïse et Elie sur la montagne; excès d'envie de la part de la Synagogue, qui, ne pouvant souffrir l'homme juste, met tout en œuvre pour s'en défaire; excès d'injustice de la part de ses juges, qui, convenant de son innocence, ne laissent pas de le condamner comme un scélérat et un pécheur; excès de cruauté de la part de ses bourreaux, qui, oubliant toutes les lois du devoir et de l'humanité, ne cherchent qu'à l'accabler par la multitude et la cruauté de leurs tourments; excès d'ingratitude de la part du peuple, qui, sans aucun égard à tout ce qu'il en a reçu, ne semble avoir été plus gratifié que pour se déchaîner plus indignement contre lui; excès de lâcheté et de perfidie de la part de ses disciples, qui, lui ayant juré si souvent une fidélité inviolable, ou se déclarent eux-mêmes hautement contre lui, ou l'abandonnent aussi honteusement que s'ils n'avaient jamais eu avec lui ni liaison ni commerce; excès, si je l'ose dire, d'indifférence de la part du ciel, qui le voit périr sans s'émouvoir, et qui, agissant comme de concert avec les puissances des ténèbres, leur permet d'en faire la victime de tout ce qu'elles ont de plus inhumain dans les trésors de leur malice.

Mais le grand excès, l'ineffable et l'incompréhensible excès, c'est dans le Seigneur Jésus que nous le trouvons, c'est dans le Seigneur Jésus que nous l'admirons. Aussi est-ce lui qui doit l'accomplir et qui en doit porter les suites dans toute leur étendue : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.* Il souffre, parce qu'il veut souffrir; il souffre tout ce qu'on peut souffrir; il souffre pour ceux mêmes qui le font souffrir.

Il souffre, parce qu'il veut souffrir. Toute la malice des Juifs, tout le conseil des impies, tout l'enfer conjuré n'auraient jamais formé contre lui que de vains et inutiles souhaits, s'il ne se fût comme jeté entre leurs bras, et livré à toute leur fureur. Mais il nous aime, et son amour en fait la victime de nos intérêts. Il souffre tout ce qu'on peut souffrir : ingratitude, faux témoignages, tra-

hison, blasphèmes, impiété, fouets, épines, croix; mais ce n'est que pour nous mieux convaincre de son amour, et nous montrer que, s'il nous cherche, c'est aux dépens de tout ce qu'il peut avoir de plus cher et de plus précieux. Il souffre pour ceux mêmes qui le font souffrir. Les Juifs frémissent autour de lui; nous frémissons autour de lui avec les Juifs, et nous ne travaillons les uns et les autres qu'à conduire son âme au tombeau dans l'amertume et la douleur; mais notre malice ne peut arrêter les effets de son amour, ni l'empêcher de faire tomber sur nous le fruit du sang même que nous répandons. Tels sont les excès de la charité de notre bon Maître, de cette charité qui l'engage à tout sacrifier au salut de sa créature.

Par l'excès de la charité la plus prévenante et la plus désintéressée, il souffre parce qu'il veut souffrir, et court à ses tourments avec un empressement que rien ne peut ralentir : premier point. — Par l'excès de la charité la plus inébranlable, la plus héroïque, il souffre tout ce qu'on peut souffrir, et soutient ses tourments avec une patience que rien ne peut lasser : second point. — Par l'excès de la charité la plus bienfaisante et la plus miséricordieuse, il souffre pour ceux mêmes qui le font souffrir, et leur applique ses tourments avec une profusion que rien ne peut arrêter : troisième point.

Trois vérités qui justifieront l'expression de l'Evangile, et qui nous convaincront que c'est avec justice que Jésus-Christ, parlant de sa passion, en parlait comme d'un excès : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.* (*Luc.*, IX.) Les secours du ciel nous sont très-nécessaires pour traiter avec quelque fruit un sujet de cette importance. Jetons-nous donc aux pieds de celui même qui souffre pour nous, et conjurons-le, par les mérites de ses souffrances, qu'il daigne nous pénétrer les uns et les autres de ces sentiments vifs et tendres que doit avoir tout homme qui voit un Dieu attaché à une croix et expirant pour son salut. *O Crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain, et il est de foi, que Jésus-Christ ne s'est livré que parce qu'il l'a voulu, et que, n'étant coupable de rien, il ne pouvait être choisi pour servir de victime publique, que par un effet de cette liberté que le Père lui-même consulta avant que de lui imposer la triste nécessité de mourir pour nos péchés : *Oblatus est, quia ipse voluit.* (*Isa.*, LIII.) Qui a donc pu, Dieu de magnificence et de gloire, Dieu de justice et de vertu, qui a pu vous arracher du sein de votre Père pour vous jeter entre les bras de vos ennemis? L'homme seul l'a pu; l'homme seul lui a paru une conquête digne de son zèle, et s'il se condamne aujourd'hui aux tourments les plus atroces, ce n'est que pour nous délivrer de ces tourments éternels que nous avions mérités. Tout néanmoins aurait dû l'arrêter : nos crimes et notre indignité, la rigueur des supplices qu'on lui prépare, le peu de fruit qu'il en doit tirer. Mais rien de tout cela ne peut suspendre les effets de sa charité au moment qu'il a fixé dans ses conseils éternels, pour décider et de sa vie et de notre salut; et s'il n'en vient pas d'abord à la consommation de son sacrifice, ce n'est que pour ménager tellement les choses, que nous ne puissions pas douter qu'il ne perd la vie que parce qu'il le veut, et que c'est son pur amour qui la lui fait perdre sur la croix.

Pour cela écoutez ce qu'il dit au traître qui doit le livrer : *Quod facis fac citius.* (*Joan.*, XIII) ; faites au plutôt ce que vous êtes résolu de faire. Comme s'il voulait lui dire : Il me tarde de voir languir tant de peuples dans les fers et de perdre une vie qui doit faire le prix de leur liberté; et puisque c'est de vous que dépend toute la conduite de cette intrigue, allez où vous porte votre malheureuse destinée, et ne renvoyez plus l'exécution d'un projet dont l'enfer se repose sur vous. Ecoutez ce qu'il dit à son Père, avec qui il traite de cette importante affaire : *Fiat voluntas tua* (*Matth.*, XXVI); que votre volonté s'accomplisse. Comme s'il voulait lui dire : Vous voulez que je meure; je le veux avec vous, et il n'est rien que je souhaite avec plus d'ardeur, que de voir arriver cet heureux moment où votre justice va être pleinement vengée, votre gloire rétablie et vos droits réparés. Ecoutez ce qu'il dit aux soldats qui viennent se saisir de sa personne sacrée : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* (*Luc.*, XXII) ; c'est aujourd'hui votre heure et celle des puissances des ténèbres. Comme s'il voulait leur dire : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, si je ne vous le donnais moi-même; mais il s'agit de boire ce calice de sang après lequel je soupire depuis si longtemps; me voici, puisque vous me cherchez, mais épargnez les miens. Ecoutez enfin ce qu'il dit à ses disciples, qui, pensant peu à coopérer à son zèle, dorment tranquillement tandis qu'il veille pour eux dans les pleurs et la prière : *Surgite, eamus* (*Matth.*, XXVI); levez-vous et allons. Comme s'il voulait leur dire : Est-il juste que, tandis que je cours pour vous à la croix, vous languissiez dans l'inaction et le repos? Secouez cette pesanteur qui vous endort, et suivez-moi, sinon pour souffrir comme moi, du moins pour juger par mes souffrances de l'amour que j'ai pour vous. Et par tout cela ensemble il nous fait voir que la même charité qui le fait courir au supplice, règle toutes les démarches qu'il a à faire pour y arriver, et que s'il se livre à la trahison de son disciple, à la rigueur des arrêts de son Père, à la brutalité des soldats, aux insultes et à la fureur de tout Jérusalem, ce n'est que parce qu'il le veut : *Oblatus est, quia ipse voluit.*

Oui, Jésus-Christ se livre à la trahison de son disciple parce qu'il le veut, ou parce qu'après avoir tout tenté pour le ramener, il ne croit pas devoir lui faire violence pour l'arrêter dans l'exécution d'un projet d'où dépend le salut de tout le genre humain. Depuis longtemps, il est vrai, le démon d'a-

varice était entré dans le cœur du perfide Judas; mais, soit qu'il n'eût pas encore pris la détestable résolution de trahir son Maître, soit qu'il fût retenu par tout ce qu'il pouvait attendre de ses bontés, ou craindre de sa justice, soit enfin que Jésus-Christ eût comme lié sa malice, et qu'il l'eût arrêté sur le penchant de sa ruine, ce n'est qu'aujourd'hui, après avoir méprisé mille avis salutaires et étouffé mille saintes et pieuses lumières, qu'il entend cette triste et désespérante parole : *Quod facis fac citius;* faites au plutôt ce que vous méditez de faire. Je me suis troublé sur l'horreur de votre attentat, vous avez été témoin de mon trouble; je vous en ai représenté les suites terribles, vos compagnons en ont été effrayés ; mais puisque rien de tout cela n'a pu vous ramener, et que c'est par votre perfidie que doit commencer la grande œuvre dont je suis chargé, hâtez-vous de satisfaire et votre avarice et mon amour. Mille peuples accablés implorent mon secours; allez négocier le prix d'une vie qui doit faire leur délivrance. Quel mystère, grand Dieu! mystère de réprobation et de miséricorde; de réprobation pour Judas, que Jésus-Christ livre à son sens réprouvé ; de miséricorde pour nous à qui Jésus-Christ, par des vues qu'il ne nous appartient pas de sonder, sacrifie un disciple qu'il s'était attaché par les liens les plus étroits et les plus sacrés : *Quod facis fac citius.* Judas, emporté par l'avidité du gain, court donc aux princes des prêtres pour traiter avec eux du prix de sa trahison.

Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam (*Matth.*, XXVI.) Je vous le livrerai, mais il faut auparavant que je sache sur quoi je puis compter, et quel sera le paiement du service important que je vais rendre à toute la nation. Traître infâme! mettre à prix la vie de ton bon Maître! On convient cependant : trente deniers, oui, trente deniers sont le prix d'une vie si précieuse, de cette vie dont un moment vaut mieux que la vie de tous les hommes! Ah! Seigneur, n'avez-vous point parmi nous de ces cœurs insatiables qui, anathématisant la basse et indigne conduite de celui qui s'en prend au chef, s'en prennent eux-mêmes aux membres avec un acharnement qui ne fait que croître à mesure qu'ils s'enrichissent de leurs dépouilles? Du moins ne travaille-t-on de toutes parts qu'à amasser. Si c'est aux dépens d'autrui, craignez que ce ne soit enfin aux dépens de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion. D'homme à homme il n'y a presque point de différence, et comme nous sommes tous capables des mêmes faiblesses, ce qui a conduit Judas au déicide pourrait nous conduire nous-mêmes à la profanation et au sacrilége.

Quoi qu'il en soit, Judas trahit son Maître, et le trahit pour trente deniers. Un ami fidèle, dit le Sage, est une protection puissante; quiconque l'a trouvé, a trouvé un riche trésor; mais aussi un ami infidèle est, au sentiment de plusieurs interprètes, cet ange de Satan, qui fatiguait si fort saint Paul, et dont cet apôtre demandait avec tant d'empressement d'être délivré. Comprenez par là, si vous le pouvez, quelle fut la peine du Sauveur; ou plutôt, jugez par vous-mêmes ce que dut lui coûter une si noire perfidie. A la vue d'un ami qui nous trahit, notre cœur se trouble, toutes nos passions se révoltent; les injures, les reproches, tout vient à notre secours. Jésus-Christ ne dit mot, et, se souvenant qu'il a mis en quelque manière sa vie entre les mains du traître, au moment même qu'il s'en voit trahi, il lève les yeux au ciel pour lui, et conjure son Père de le faire entrer en part de cette rédemption copieuse que sa trahison va procurer à tout le genre humain : *Quod facis fac citius.*

Ajouterai-je à la trahison du perfide Judas le triple et criminel désaveu de Pierre, la lâche et honteuse fuite des autres disciples?

Quel surcroît de peine et de confusion pour Jésus-Christ! Tous lui avaient protesté, et Pierre plus que les autres, que rien ne les séparerait de lui; et la seule vue du danger fait de ces héros intrépides autant de lâches déserteurs. Comptez après cela sur vos plus belles résolutions, surtout si, comme dans celle de Pierre, il y entre de la présomption. Que ce disciple téméraire aurait épargné de tristes moments à son bon Maître, si, profitant de ses avis salutaires, il s'était jeté à ses pieds, et l'avait conjuré, avec toute l'ardeur que demandait la grandeur du péril dont il était menacé, qu'il daignât lui tendre une main secourable et le couvrir de l'ombre de ses ailes! Mais, après mille téméraires protestations d'un attachement inviolable, il se jette plus témérairement encore au milieu du danger; et ce Maître, qu'il était résolu de suivre partout, est un Maître qu'il n'a jamais ni fréquenté ni connu. Que les autres lui auraient épargné de tristes moments, si, se souvenant de ce qu'ils devaient à Jésus-Christ, ils avaient plus écouté leur devoir que leur crainte! Mais il fallait qu'ils apprissent par leurs propres faiblesses à compatir aux nôtres, ou plutôt il fallait que ce qui était écrit s'accomplît : que toute la terre abandonnerait le Christ, et que ceux mêmes qu'il avait le plus gratifiés lui donneraient les marques les plus éclatantes de leur indifférence ou de leur haine. Par là, tout ce que Jésus-Christ s'était fait de disciples se réunit pour le confondre : l'un le trahit, l'autre le désavoue, tous fuient et se cachent; vous diriez qu'il cherche à favoriser les calomnies de ses ennemis en se privant ainsi de tous ceux qui peuvent déposer en faveur de son innocence, ou du moins qu'il craindrait d'être trop honoré s'il lui restait une seule personne qui osât se déclarer pour lui. Dieu vraiment miséricordieux, il compte sa gloire pour rien quand il s'agit de nos intérêts! *Oblatus est, quia ipse voluit.*

Jésus-Christ se livre donc à la trahison et à la lâcheté de ses disciples; il se livre à toute la rigueur des arrêts de son Père : seconde preuve de l'ardeur et de l'empressement qui le fait courir au supplice. *Baptismo habeo baptizari* (*Luc.*, XII), dit-il aujourd'hui

avec encore plus de vivacité qu'il ne le disait dans le cours de sa vie apostolique : *Quomodo coarctor?* (*Ibid.*) J'ai à être baptisé d'un baptême de sang, d'un baptême où le ciel et la terre doivent également trouver leurs intérêts. Quand viendra cet heureux moment? Je me vois comme lié et retenu par les ordres de mon Père. Il est temps enfin, Père saint, que vous receviez ce sacrifice de justice qui doit vous rendre ce qui vous est dû, et à l'homme ce qu'il a perdu. Vous voulez que je meure, je le veux avec vous, et vous voyez quelle est la tristesse de mon cœur, tandis que je vois votre nom dans l'opprobre, et tout ce peuple dont vous m'avez chargé gémir sous la pesanteur de ses chaînes : *Fiat voluntas tua.* Hâtez-vous donc d'accomplir vos volontés et de satisfaire mes désirs; plus vous différerez, plus l'enfer se croira en droit de vous insulter; plus votre gloire en souffrira, plus je souffrirai moi-même, dans l'impatience où je suis d'en venir à la consommation de mon sacrifice : *Quomodo coarctor?* Ce n'est donc point la crainte qui excite dans le cœur de Jésus-Christ ce trouble et cet effroi qu'il fait paraître au jardin durant sa prière. Celui qui soutient la lourde masse du monde par la force de son bras, a besoin d'être fortifié par le ministère des anges; celui qui fait la joie du ciel est triste jusqu'à la mort; celui qui anime et vivifie toute la nature est épuisé jusqu'à tomber dans une triste et désolante agonie! Quel spectacle, Messieurs! un Dieu tremblant de tout son corps; un Dieu fondant en larmes; un Dieu ne s'expliquant plus que par ses sanglots et ses soupirs; un Dieu suant dans sa douleur, et dans cette sueur répandant une si grande abondance de sang que la terre en est arrosée : *Factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis.* (*Luc.*, XXII.) Non, ce n'est point la crainte qui produit tant d'effets surprenants; quand nous n'en aurions pas une preuve convaincante dans cette effusion de sang elle-même, puisque ce n'est point dans la crainte que le sang se répand, et qu'il se réunit au contraire dans l'intérieur, pour voler au secours du cœur, dont il est comme l'âme et la vie, l'empressement qu'a Jésus-Christ d'en venir à la consommation de son sacrifice nous en convaincrait. Il a soupiré avec trop d'ardeur après ses tourments pour en être effrayé sur le point de les souffrir.

D'où peuvent donc procéder tant de gémissements, tant de soupirs et tant de sang? Saint Ambroise nous l'apprend : *Tristis erat, non pro sua passione, sed pro nostra dispersione.* Ce ne sont point les tourments de sa passion qui l'attristent; c'est la malignité de notre cœur, c'est cet acharnement invincible que nous avons à courir à notre perte, malgré tous ses soins et tout son zèle à nous retenir. Il va prodiguer son sang, et il le prodiguerait avec joie s'il devait opérer notre changement; mais d'une source si efficace de salut, nous n'en ferons qu'une matière de condamnation et de jugement : *Transfer calicem hunc a me.* (*Marc.*, XIV.) Ne souffrez pas, Père saint, qu'on fasse un affront si sanglant à un sang si précieux; ou n'en laissez pas couler une goutte, ou qu'il éteigne toutes les flammes de l'enfer. Autrefois le sang d'Abel cria assez haut pour se faire entendre devant vous; et aujourd'hui la voix de tout le sang de votre Fils ne sera pas assez forte pour émouvoir les entrailles de votre miséricorde? Me voici en votre divine présence, avec le corps que vous m'avez donné, prêt à voir tomber sur lui tous les traits différents de votre justice et de votre sévérité. Frappez dans toute l'étendue de votre colère; quoique je sois votre bien-aimé, je ne vous demande pas pour cela que vous me ménagiez. Tout ce que je vous demande, c'est que vous ménagiez ce peuple dont j'épouse les intérêts et la défense; il ne mérite rien, je le sais, mais vous savez ce que mérite votre Christ. Regardez-le donc, ce Christ, et souvenez-vous que quelque énormes, que quelque multipliés que soient les péchés dont je suis chargé, sans perdre aucune de vos créatures, vous trouverez dans mon sang tout ce que vous pouvez exiger et de satisfaction pour vos droits et de réparation pour votre gloire : *Transfer calicem hunc a me.* Vous ne dites rien, Père des miséricordes; me refusez-vous cette consolation dans l'extrémité où je me trouve? Encore une fois, je ne demande point que vous me ménagiez; vous me ménageriez si je vous le demandais; mais non, je boirai le calice dans toute son amertume; augmentez même, s'il se peut, les tourments qu'on me prépare; ajoutez de nouvelles insultes, des outrages plus sanglants, je suis prêt à tout; mais accordez-moi ceux que je vous demande, de peur que vos ennemis et les miens n'en prennent occasion de se défier, ou de mon pouvoir auprès de vous, ou de vos bontés pour moi. Jésus-Christ, mes frères, vous demande votre âme, et il vous la demande par tout ce qu'il va répandre de sang, par tout ce qu'il va souffrir de douleurs pour vous. Serez-vous assez insensibles, et à ses bontés et à vos intérêts, pour la lui refuser? C'est à vous, Seigneur, que nous sommes, et que plutôt nous nous oubliions nous-mêmes que d'oublier jamais ce que nous vous devons! Est-ce de l'abondance du cœur que parle ici la bouche, et ce Sauveur, à qui vous vous devez, n'est-il point ce Sauveur devant qui les Juifs ne fléchissaient le genou que pour l'insulter? Vils esclaves de vos passions, qui l'emportera aujourd'hui? Sera-ce Jésus-Christ, sera-ce le péché? Du moins, dans le jour des douleurs de votre bon Maître, accordez-lui quelques désirs sincères de conversion, et n'ajoutez pas à ses autres maux celui de voir que, par votre malice, tous ses maux vous deviennent inutiles : *Tristis erat, non pro sua passione, sed pro nostra dispersione.* Mais que gagnerions-nous sur des cœurs qu'un Dieu mourant ne peut fléchir? L'enfer se remplit au mépris de son sang, et vous diriez que nous avons plus d'acharnement à nous perdre qu'il n'a lui-même d'ardeur à nous sauver. C'est ici la plaie la plus sensible de son cœur et la plus rude épreuve où il veut être

mis de la part de son Père. Comme il s'est toujours fait un mérite de se conformer à ses volontés, il s'y conforme pareillement en cette rencontre; et après l'avoir conjuré par des gémissements ineffables de jeter des yeux de compassion sur cette foule de pécheurs qui courent à leur ruine, comme il en est sur qui le Père n'a que des conseils de rigueur, parce qu'ils n'ont eux-mêmes que des desseins d'iniquité, il souscrit enfin aux arrêts d'une justice qu'il ne peut désarmer : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI.) Oui, Jésus-Christ demande inutilement à son Père le salut de tous les hommes; il en est, et peut-être en est-il dans cette assemblée, qui sont résolus de périr, et qui, tandis que Dieu n'est occupé que du soin de leur ouvrir le ciel, ne sont occupés eux-mêmes que du soin de s'ouvrir l'enfer.

Ne suis-je point, Seigneur, de ce nombre infortuné? et parmi ceux que vous vîtes, dans l'amertume de votre âme, devoir faire un jour les tristes objets de votre colère, ne m'y vîtes-vous point mêlé et confondu moi-même? Mais quoi! Dieu des miséricordes, pourriez-vous vous résoudre à me perdre après m'avoir cherché à tant de frais? Oui, cela se peut; et si Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui sa vie au salut de tous les hommes, combien qui, ne voulant pas entrer dans les voies du salut, n'y arriveront jamais? Le voudrai-je moi-même? le voudrai-je sincèrement? le voudrai-je efficacement? Ce que je sais, c'est que Jésus-Christ le veut lui-même avec tout l'empressement dont il est capable, et que cependant, par un acte de conformité aux ordres de son Père, le plus héroïque peut-être qui fut jamais, il souscrit à la condamnation de ceux que leur malice rend sourds à la grâce et fait mourir dans leur péché : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* C'est à cette occasion, j'ose le dire, que le trouble s'empare de l'âme de Jésus-Christ, que la tristesse et la désolation inondent son cœur, et que le sang, échauffé par un acte qui lui coûte tant de combats, se répand de tous côtés en si grande abondance, que ses vêtements, que le lieu même où il prie en sont tout arrosés : *Factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis.* Je le répète, ce n'est qu'après bien des combats et beaucoup de sang répandu que Jésus-Christ souscrit à notre perte. Combat entre son amour et son devoir : c'est un père contraint de signer l'arrêt de mort porté contre son fils qu'il voudrait sauver aux dépens de sa vie. Combat entre la bonté de son Père et notre malice : c'est un médiateur qui, trouvant dans le souverain des dispositions à recevoir son sujet rebelle, ne saurait engager celui-ci à rentrer dans le devoir. Mais se peut-il qu'un Dieu nous cherche et que nous le rebutions? qu'un Dieu fasse plusieurs pas pour venir à nous et que nous en fassions encore plus pour nous éloigner de lui? Si cela se peut? Parlez, vous qui vous faites une espèce de mérite de vous roidir contre Dieu, comme s'il était de votre honneur de lui résister. Et quelles seront les suites funestes d'une obstination si criminelle? Jésus-Christ les prévoit, et c'est pour cela qu'il se trouble dans l'amertume de sa douleur. Vous devriez les prévoir vous-mêmes et penser à vous en garantir. Aujourd'hui il n'a sur vous que des pensées de réconciliation et de paix; dans la suite ce ne seront que des arrêts de condamnation et de mort. Épargnez-lui ce chagrin, ou plutôt épargnez-vous-le à vous-mêmes; car enfin, à qui en coûtera-t-il plus, ou à lui de porter la sentence, ou à vous d'en subir les rigueurs? Du moins ne pourrez-vous pas l'accuser de s'être ménagé à vos dépens. Comptez ses soupirs, écoutez ses sanglots, recueillez ses larmes et son sang, pénétrez surtout dans son cœur, et là apprenez que si ses bontés ne peuvent pas vous vaincre, votre malice ne peut ni le lasser ni le rebuter. Ne serait-il pas naturel que, vous voyant obstinés à périr, il vous abandonnât à votre malheureuse destinée? Mais non; l'ardeur qu'il a pour les intérêts de son Père le presse, et votre obstination elle-même est un péché qu'il lui tarde d'expier par son sang. L'ardeur qu'il a de vous témoigner jusqu'où il porte son zèle pour vos intérêts le presse également, et il ne lui tarde guère moins de vous ouvrir, dans l'effusion de ce même sang, une de ces sources salutaires qui peuvent faire le commencement de votre bonheur, si par votre malice elles n'en font pas la consommation : *Quomodo coarctor?*

Troisième preuve de la liberté et de l'ardeur avec laquelle Jésus-Christ court au supplice : la manière dont il reçoit les soldats qui viennent se saisir de sa personne sacrée : *Oblatus est, quia ipse voluit.* Combien de millions d'anges ne verrait-il pas voler à son secours s'il le voulait? Comment, sans aucun secours étranger, déconcerterait-il lui-même, s'il le jugeait à propos, les criminelles intrigues et les noirs complots de ses ennemis? Mais ce n'est pas aujourd'hui qu'il veut exercer ce règne d'autorité et de puissance qui soumet tout à ses lois, c'est au règne des puissances des ténèbres qu'il se soumet lui-même; et vous diriez que ce n'est plus cet homme puissant en paroles et en œuvres qui avait rempli toute la Judée du bruit de ses prodiges. Ils ont fait de moi tout ce qu'ils ont voulu, dit-il par son prophète; ils m'ont entouré, saisi, lié, et je n'ai fait aucune résistance, parce que c'est l'heure de mes ennemis et le temps que je leur ai donné pour assouvir sur moi leur rage et leur fureur : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Cependant, parmi tant de marques apparentes de faiblesse, Jésus-Christ ne laisse pas de faire sentir aux Juifs ce qu'il peut, pour leur apprendre, aussi bien qu'à nous, que tout ce qu'ils ont de pouvoir sur lui est un pouvoir qu'il leur communique lui-même. Les soldats abattus par une seule parole et relevés avec la même facilité, Malchus guéri sur-le-champ d'une blessure que lui a faite un des disciples, l'innocence d'ailleurs et la majesté qui paraît peinte sur le visage du Sauveur, l'affabilité et les charmes de ses discours, la bonté seule et la tranquillité d'âme avec laquelle il reçoit le perfide qui, en le trahissant,

a la témérité de lui donner le baiser de paix; tant de traits si marqués de sa puissance et de sa divinité, qui auraient suffi pour le faire révérer et redouter parmi les peuples les plus stupides et les plus grossiers, ne devaient-ils pas aussi suffire pour désarmer les cœurs les plus barbares et les plus féroces? Mais non; Jésus-Christ, en se livrant aux puissances des ténèbres, se livre à toute la fureur de leurs ministres, et ce ne sont plus qu'insultes et outrages. On le lie, on le charge de chaînes, on se joue de lui comme s'il était à l'épreuve de tout ou insensible à tout : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Anges du ciel! est-ce ainsi que vous voyez tranquillement insulter votre Roi, et vous-même, Roi de majesté et de gloire, oubliez-vous ainsi à ce moment tout ce que vous êtes? Votre amour vous fait tout dévorer; mais par là n'avilissez-vous point votre rang et votre dignité?

Levez-vous et allons : *Surgite, eamus.* C'est par où il achève de nous convaincre que rien ne peut l'arrêter quand il est question de souffrir pour nous. C'est à Jérusalem, dit-il, que doit s'accomplir ce qui est écrit du Fils de l'homme; c'est à Jérusalem que le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des pécheurs. Que diriez-vous de moi, si, lorsque votre Rédempteur approche de si près, j'allais chercher à mettre mon honneur et ma vie à couvert aux dépens de votre salut? C'est votre salut qui fait ma gloire, et c'est votre salut qui fait l'objet de mes désirs et de mes vœux. Levez-vous donc et allons : *Surgite, eamus.* Mais savez-vous, mon adorable Maître, ce qu'on vous prépare à Jérusalem? Oui, je le sais; et c'est parce que je le sais que j'y cours à pas de géant. Si l'on devait m'y ménager, mon cœur n'y trouverait pas ce qu'il souhaite. C'est d'opprobres et d'outrages qu'on doit m'y rassasier; c'est de douleurs et de tourments qu'on doit m'y accabler : c'est à quoi je suis préparé, c'est après quoi je soupire. Levez-vous donc et allons : *Surgite, eamus.* Mais savez-vous que vous allez travailler pour des endurcis qui vous verront souffrir sans en devenir meilleurs? Oui, je le sais; mais si rien ne peut vaincre leur obstination, du moins faut-il qu'ils soient sans excuses et contraints de rendre justice malgré eux à mon amour et à mes bontés, s'ils n'en veulent pas profiter. Levez-vous donc et allons : *Surgite, eamus.* Mais savez-vous que le péché même que vous allez détruire est un péché que nous aimons, que nous adorons, et qui semble vous demander lui-même que vous attendiez à nous donner des marques si éclatantes de votre charité que nous vous ayons donné de notre côté quelques marques de conversion et de repentir? Oui, je le sais; mais mon amour ne saurait souffrir aucun retardement. Plus je renverrai, plus longtemps je verrai languir dans les fers un peuple qui, malgré toute son indignité, excite toutes mes miséricordes. Vos crimes augmenteront ma peine, mais ils augmenteront aussi mon mérite, et plus il m'en coûtera de faire le sacrifice, plus je serai en droit de demander qu'il soit reçu en odeur de suavité. Levez-vous donc et allons : *Surgite, eamus.* Mais du moins, Seigneur, pourquoi ne pas ménager une vie que vous pouvez conserver sans nous perdre? Une seule goutte de votre sang, une seule de vos larmes, un seul acte de votre volonté peut réparer tous nos désordres. Il est vrai; mais vous ne vous estimeriez point assez, si vous étiez achetés à si peu de frais : il faut que vous appreniez à vous connaître par le prix que je veux donner pour vous posséder. Levez-vous donc et suivez-moi. *Surgite, eamus.*

Est-ce ainsi que nous allons à la croix? Avec quelle aversion la regarde un cœur enivré de son plaisir? C'est qu'il est tout charnel et qu'il ne comprend rien dans les choses de Dieu. La croix fait les délices de Jésus-Christ, parce que c'est sur la croix qu'il commence l'ouvrage de notre salut. Elle doit faire notre étude et notre occupation, parce que nous ne consommerons nous-mêmes ce grand ouvrage que sur la croix; de sorte qu'autant que nous estimons notre âme, autant devons-nous estimer la croix.

Prenez donc aujourd'hui cette âme entre vos mains; et, la regardant, pour le dire ainsi, par les yeux de Jésus-Christ, voyez si c'est en flattant ou en crucifiant cette chair que vous l'aimez. Idolâtres de vos sens, sera-ce toujours en vain qu'on vous prêchera un Dieu courant à la croix, un Dieu embrassant la croix, un Dieu mourant sur la croix? Si c'était pour vous un Dieu étranger, un Dieu inconnu, la pente qu'a la nature à se flatter vous servirait de justification; mais comment vous justifier aux pieds de la croix de celui même que vous reconnaissez et que vous adorez comme votre Dieu? Telle est cependant, mon divin Maître, telle est la triste situation du christianisme. On célèbre vos douleurs et vos peines, on en exalte le prix et le mérite; vous en trouverez peut-être qui admireront cette bonté qui vous engage à souffrir pour eux, qui s'attristeront même sur vos souffrances; mais en trouverez-vous beaucoup qui cherchent à vous soulager en les partageant avec vous? Ce n'est cependant point assez d'admirer, ce n'est point assez de s'attrister; il faut imiter. C'est ce qu'exige de vous ce Dieu, qui ne va se présenter à vos yeux, chargé de plaies et tout couvert de son sang, que pour vous dire de regarder et de vous conformer au divin modèle qui vous est proposé. Charité prévenante et désintéressée que rien ne peut ralentir : vous venez de le voir. Charité inébranlable et héroïque que rien ne peut lasser : c'est ce que je vais vous montrer.

SECONDE PARTIE.

Qui nous en croira, Seigneur, dit Isaïe, quand, pour dépeindre l'état pitoyable de l'homme de douleur, nous dirons qu'il a été humilié comme le plus méprisable des hommes, déchiré comme un agneau, frappé comme un lépreux; quand nous représenterons son visage divin meurtri de coups,

couvert de sueur et de sang, son corps sacré déchiré, défiguré, chargé de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête; encore un coup, Seigneur, qui croira que dans un objet si digne de compassion est renfermé l'objet de vos complaisances, et que celui en qui nous trouvons à peine l'apparence d'un homme, est cependant l'Homme-Dieu? Tel est néanmoins le triste état où se trouve réduit notre bon Maître. En devons-nous être surpris? Il est entre les mains, pour ainsi dire, de la malice et de la fureur elle-même armée et acharnée à sa perte : qu'en peut-il attendre, que mille traits tous plus cruels et plus inhumains les uns que les autres? Malice et fureur qui se déploient par tout ce qu'il y a de plus humiliant pour l'esprit, de plus sensible pour le corps, de plus douloureux pour un homme, de plus injurieux pour un Dieu. Ce que l'insulte a de plus outrageant : c'est par où elle commence; ce que l'injustice a de plus criant : c'est par où elle se soutient : ce que la cruauté a de plus inhumain : c'est de quoi elle se repaît. En tout cela cependant elle ne trouve rien, dit saint Bernard, qui puisse l'assouvir et l'épuiser; puisqu'après avoir poursuivi le Juste jusqu'à la mort de la croix, elle veut encore le faire passer pour un scélérat et un séducteur après sa mort : *In his omnibus non est satiata perfidorum Judæorum impietas.* Mais en cela même, Jésus-Christ ne trouve rien qui puisse fatiguer et lasser sa constance. Vous voyez, Seigneur, dit-il à son Père par un de ses prophètes, vous voyez quel est leur acharnement à me poursuivre? Ils ont réuni contre moi tout ce qu'ils ont cru de plus propre à abattre et à accabler un homme sensible : *Congregata sunt super me flagella.* (*Psal.* XXXIV.) Malgré cela, ils n'auront jamais la consolation de m'arracher un mouvement, une démonstration d'impatience, d'abattement ou d'aigreur. Qu'ils ajoutent outrages sur outrages, tourments sur tourments, ils me trouveront toujours égal à moi-même, toujours ferme et inébranlable, parce que je suis prêt à tout : *Quoniam ego in flagella paratus sum.* (*Psal.* XXXVII.) Avec des pensées de cette nature, entrons dans les peines de cet Homme-Dieu. Séparons néanmoins, en quelque manière, ce qu'il a réuni, pour nous fixer à quelque chose de singulier, et pour faire mieux sentir, s'il se peut, ce que chaque trait a d'outrageant, de douloureux et d'accablant.

Malice et fureur qui commencent par ce que l'insulte a de plus outrageant : non point que ce soit aujourd'hui seulement que les scribes et les pharisiens commencent à insulter et à outrager Jésus-Christ; ils l'ont toujours regardé avec des yeux d'envie et de haine, et ils ont toujours cherché à le décréditer et à le confondre; mais dans leur haine et leur envie contre lui, ils étaient, ou démentis par la grandeur des prodiges qu'il opérait et qui détruisaient leurs impostures, ou contraints de céder à la reconnaissance et aux éloges des peuples qu'il avait comblés de ses bienfaits, ou ils étaient enfin déconcertés par les peintures humiliantes qu'il faisait de leur vie et de leurs maximes. Aujourd'hui c'est une envie et une haine déchaînées que rien ne retient; qui des scribes et des pharisiens ont passé dans le cœur de tout le peuple, et que Jésus-Christ lui-même semble favoriser par sa modestie et son silence. Il avait opéré tant de merveilles dans la Judée, qu'on devait pour le moins le regarder comme un homme extraordinaire revêtu du pouvoir d'en haut, si on ne le regardait pas comme l'envoyé de Dieu et le Messie promis. Comment est-ce néanmoins qu'on le traite? A peu près comme on traiterait un de ces fameux voleurs, qui, accoutumés au meurtre et au carnage, sont prêts à sacrifier à leur liberté quiconque veut entreprendre de les attaquer. *Tanquam ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me.* (*Matth.*, XXVI.) Vous diriez que Jésus-Christ a rempli toute la Judée de la terreur de son nom, tant on semble se précautionner contre la résistance qu'il peut faire. Il était tous les jours dans le temple; il y avait enseigné publiquement, mais sans bruit, sans tumulte, sans se prévaloir en rien de l'autorité que lui donnaient sur les esprits, et la sublimité de sa doctrine et la grandeur de ses prodiges. On connaissait d'ailleurs quelle était sa confiance au milieu même de ses plus grands ennemis; combien peu il pensait à se mettre à couvert de leurs poursuites et de leurs piéges. Pourquoi donc aller à lui aujourd'hui avec cet appareil qui semble annoncer à tout Jérusalem qu'on va enlever le plus insigne, le plus fameux criminel de la Judée? C'est qu'on veut exciter contre lui des impressions odieuses, qui détruisent d'abord dans les esprits les sentiments d'estime qu'on peut avoir conçus pour sa personne, et qui fassent regarder partout avec horreur un homme contre qui la Synagogue, ce tribunal sacré dépositaire de la tradition et de la foi, s'arme avec tant de sévérité et tant d'éclat. On voit une partie de ces prêtres indignes marcher à la tête d'une troupe de soldats, courir vers le jardin de Gethsémani avec autant de précipitation que s'il s'agissait de détourner le plus grand malheur qui pût menacer les Juifs. Que penser de tous ces mouvements, si ce n'est qu'on a enfin découvert les impostures de Jésus-Christ, et trouvé dans ce prétendu prophète un ministre et un envoyé de Satan? Telles sont, en effet, les pensées qu'on conçoit du Sauveur du monde. Les applaudissements et les éloges qu'on lui avait donnés ces jours derniers, se changent aujourd'hui en reproches et en injures. Salué alors comme l'espérance d'Israël et l'envoyé du Seigneur, il est aujourd'hui traité comme le dernier et le plus abject de tous les hommes. Ce n'est pas seulement un Semeï qui maudit le débonnaire David; ce sont les soldats chargés de sa conduite, qui semblent oublier qu'il est homme, pour lui faire sentir qu'ils ne le regardent que comme un pécheur; c'est une populace entière qui, portant son ingratitude jusqu'à l'insensibilité, ne reconnaît les bienfaits qu'elle en a reçus, que par ses impréca-

tions et ses anathèmes; ce sont les prêtres, plus que tous les autres, qui, pour confirmer le peuple dans les sentiments désavantageux qu'il a conçus de lui, enchérissent sur tout ce qu'on lui impute de crimes, et donnent leurs anciennes calomnies comme autant de vérités qui le condamnent. Sous ce déluge de reproches et d'injures, que fait Jésus-Christ? Il nous l'apprend par son Prophète : *Factus sum tanquam homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones.* (*Psal.* XXXVII.) Comme s'il eût été sourd ou insensible à tout ce qu'on dit contre lui, il n'ouvre pas même la bouche pour se plaindre ou pour se justifier; mais, élevant son âme vers le Seigneur, il ne cesse de le bénir sur les tristes circonstances où il se trouve réduit. Il n'avait qu'à parler, et tout ce peuple insolent se serait apaisé; il n'avait qu'à le vouloir, et ses chaînes seraient tombées, les soldats l'auraient révéré, tout Jérusalem se serait rangé de son côté. Mais hélas! que ses vues sont différentes des nôtres! Un mot le tirerait de l'humiliation, et il se tait; ou s'il parle, c'est à son Père en faveur de ceux mêmes qui sont les plus animés contre lui. Le beau spectacle pour les anges, mais l'importante leçon pour les hommes! *Factus sum tanquam homo non audiens.*

Ce n'est pas dans cette seule rencontre qu'on se déchaîne contre Jésus-Christ avec tant d'indignité et de mépris, ni qu'il se soutient lui-même avec tant de modération et de patience. On le reçoit dans Jérusalem à peu près comme Achab reçut le prophète qu'il accusait de mettre le trouble et le désordre dans tout Israël ; on l'y reçoit comme le perturbateur du repos public, comme l'ennemi de l'Etat et de la religion ; on l'y traite toujours de même durant toute sa passion, et si, pour l'exposer plus souvent aux risées et aux insultes d'une populace indiscrète, on le traîne de tribunaux en tribunaux, du jardin chez Anne, d'Anne chez Caïphe, de Caïphe chez Pilate, de Pilate chez Hérode, du palais de ce prince une seconde fois chez Pilate, et de là enfin sur le Calvaire, c'est que ses ennemis ne cherchent qu'à le rassasier d'opprobres et à se repaître eux-mêmes du plaisir malin de le voir devenu comme la fable et le jouet de toute la terre.

Dans ces différents tribunaux, il est vrai, l'insulte jointe à l'injustice y est portée à son comble: nous le verrons plus bas. Mais l'insulte en perd-elle rien ici, pour cela, de ce qu'elle a d'accablant et de sensible? Nos entrailles s'émeuvent sur la destinée d'un criminel que nous voyons traîner aux pieds de son juge, nous nous attendrissons sur la décision de son sort, et nous nous ferions un crime de prévenir, par la malignité de nos reproches ou de nos railleries, les rigueurs dont il est menacé. A l'égard de Jésus-Christ, nulle tendresse, nulle compassion, nulle sentiment d'humanité. Tout se réunit contre lui, tout conspire à lui donner quelques marques ou d'indignation ou de mépris; et lui, de son côté non content de ne laisser rien entrevoir qui marque un cœur ulcéré et aigri, regarde avec des yeux de bonté ceux mêmes qui le regardent avec le plus d'horreur; il offre à son Père ce temps de contradiction comme un temps de réparation pour sa gloire; il se soumet à ses ordres et en adore les rigueurs. Encore un coup, le beau spectacle pour les anges, mais l'importante leçon pour les hommes! *Factus sum tanquam homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones.*

Mais cet excès de douleur et de patience ne calmera-t-il point la fureur des Juifs? Tout ce qu'elle a fait souffrir à Jésus-Christ d'insultes et d'outrages n'a pu la désarmer; tout ce qu'elle va faire tomber sur lui d'inique et d'injuste ne l'assouvira jamais : *In his omnibus non est satiata perfidorum Judæorum impietas.* C'est l'injustice, j'en conviens, qui a jeté le Sauveur dans les fers. Un homme qui a défié mille fois ses ennemis de le convaincre d'aucun péché, un homme qui a rempli toute la Judée de ses prodiges et de ses bienfaits, être traité comme un scélerat et un pécheur! quoi de plus criant? Mais l'homme injuste, dit le Prophète, ne sait ce que c'est que de s'arrêter dans ses voies ; il a commencé, et, ajoutant injustices sur injustices, il porte toujours les choses au dernier excès : injustices cependant qui ne servent qu'à mieux faire éclater la patience invincible du Sauveur du monde. Il a souffert les insultes et les outrages sans se plaindre; il souffrira toutes sortes d'injustices, sans rien perdre de sa tranquillité et de sa paix : *Quoniam ego in flagella paratus sum.* (*Psal.* XXXVII.)

Ainsi, enchaînement d'opprobres et d'insultes ordonnées et commandées par l'injustice; mais, en même temps, enchaînement d'injustices, soutenues et accompagnées d'insultes et d'opprobres: injustices d'autant plus criminelles qu'elles sont commises par ceux mêmes qui sont établis pour punir les injustices des autres, par ceux mêmes qui sont les dépositaires de la loi, par ceux mêmes qui sont les juges du peuple dans les affaires d'intérêt autant que dans celles de la religion.

Juges iniques, par conséquent, qui, pour contenter leur aveugle passion, oublient, non-seulement ce qui doit être le plus à cœur à un juge, savoir, la connaissance de la vérité, mais qui travaillent eux-mêmes à étouffer la vérité en ouvrant la bouche au mensonge et à l'imposture. Nous les vîmes, ces jours derniers, consulter entre eux comment ils pourraient se saisir du Sauveur par surprise et par fraude; maintenant qu'ils le tiennent captif, pensent-ils à garder quelques apparences, quelque forme de jugement, à déposer toute prévention, toute animosité, pour ne procéder que selon les règles que prescrivent la raison et la loi? *Principes sacerdotum, et omne concilium, quærebant falsum testimonium contra Jesum.* (*Matth.*, XXVI.) Ils connaissent l'innocence de l'accusé; ils savent qu'on ne peut le charger d'aucun crime, à moins qu'on ait recours

à la calomnie. Mais ils ont résolu de le perdre, et, dans ce dessein, s'ils cherchent des témoins, ce ne sont que des témoins vendus au péché, et à qui il n'en coûte rien de soutenir hardiment les plus grandes faussetés. Tout autre les déconcerterait, parce qu'il rendrait justice à Jésus-Christ. Ceux-ci peuvent seuls favoriser leur criminel projet, et ce sont les seuls qu'ils ont soin d'amasser, et les seuls qui trouvent audience dans leur assemblée.

Juges prévaricateurs, qui, pour contenter leur passion, avilissent leur dignité en souffrant qu'on prévienne leur jugement, qu'on aille au delà de leur jugement, que, sous leurs yeux, et jusqu'aux pieds de leur tribunal, on exerce des cruautés qu'ils n'ont pas même ordonnées. On introduit Jésus-Christ devant ce conseil impie. Avec lui sont introduits ses accusateurs, hommes perdus de conscience et asservis à toutes les passions de la Synagogue. Ils sont en grand nombre, dit l'Evangile; tous se présentent à l'envi pour être ouïs. Aucun cependant ne dépose rien sur quoi la Synagogue puisse prononcer avec quelque apparence d'équité. Aussi Jésus-Christ se met peu en peine de détruire des accusations qui se détruisent par elles-mêmes; et tandis que tout retentit des crimes qu'on lui impute, il garde un silence si obstiné, que le Prince des prêtres lui-même ne peut s'empêcher d'en témoigner sa surprise: *Nihil respondes?* (*Matth.*, XXVI.) Voilà une infinité de témoins qui déposent contre vous, et vous ne dites rien pour vous justifier? *Jesus autem tacebat* (*ibid.*); mais Jésus-Christ se taisait. Fut-il néanmoins une plus belle occasion de triomphe, s'il en eût voulu profiter? Ses ennemis eux-mêmes sentent le faible de ces accusations; comment aurait-il pu le faire sentir à son tour? Quelle couleur n'aurait-il pas pu donner à la malice de ses accusateurs? Cependant il ne dit mot, il se tait. Quelle force! mais quelle condamnation de nos amères et injustes récriminations! Pressé par le pontife, qui le conjure au nom du Seigneur de déclarer s'il est le Christ envoyé de Dieu: Oui, je le suis, répond-il. Et, sans attendre qu'il établisse une vérité, établie d'ailleurs par tant de prodiges qu'il a opérés: Vous avez entendu le blasphème, s'écrie, comme transporté de zèle, cet indigne pontife; vous avez entendu le blasphème: qu'en pensez-vous? Il est digne de mort, répond tout le conseil, conformément aux pensées et aux souhaits de Caïphe; il est digne de mort: *Reus est mortis.* (*Ibid.*)

Quand ces méchants prêtres auraient eu le pouvoir de condamner Jésus-Christ à mort; quand leur sentence contre lui aurait été portée après toutes les perquisitions et toutes les preuves nécessaires dans une affaire de cette importance, auraient-ils dû permettre pour cela, qu'on lui fît, pour ainsi dire, souffrir mille morts avant que de le faire mourir; qu'on lui voilât la face, qu'on lui crachât au visage, qu'on chargeât de soufflets ses joues sacrées, et tout cela en leur présence, sans aucun égard à ce qui était dû à leur caractère, sans respect pour un lieu qui, destiné à juger les jugements du Seigneur, devait être regardé comme un lieu saint et sacré? Mais pouvaient-ils eux-mêmes, sans se dégrader le plus honteusement, se joindre aux bourreaux, et les animer plus encore par leur exemple que par leurs paroles? Tous ceux qui étaient dans le conseil, dit l'Evangile, le condamnèrent à mort, et quelques-uns d'entre eux, comme pour prévenir l'exécution de l'arrêt, commencèrent à lui voiler la face, à la charger de crachats et de soufflets. A quoi ne porte pas la passion? Des juges revêtus du caractère sacerdotal, dans le lieu même où tout doit leur inspirer la retenue et l'intégrité, s'oublier jusqu'à se mêler et se confondre avec les exécuteurs de la justice, jusqu'à se charger de leur emploi, ou pour mieux dire, jusqu'à leur apprendre dans leur emploi à n'écouter ni la sévérité des lois, ni les sentiments de l'humanité.

Juges prévaricateurs, qui, pour contenter leur passion, reviennent de la sentence qu'ils ont portée; qui demandent devant un tribunal supérieur qu'elle soit aggravée; qui le demandent de manière à vouloir l'emporter, autant par la fausseté de leurs accusations que par la témérité de leurs menaces: quoi de plus propre à attirer à des juges la haine et l'indignation publiques? La Synagogue a porté une sentence de mort contre Jésus-Christ, mais une mort ordinaire et commune lui paraît trop douce pour un criminel de cette nature. C'est sur la croix qu'elle le veut voir expirer. Il n'y a que Pilate qui puisse l'y condamner, et c'est à lui qu'on le renvoie: *Tradiderunt eum Pontio Pilato præsidi.* (*Matth.*, XXVII.) Mais il s'agit de mettre ce gouverneur dans la nécessité ou de se perdre ou de prononcer. Pour cela que d'artifices indignes et de tours différents! Au rapport de saint Jean, ils veulent que Pilate s'en tienne à leur simple témoignage. C'est, disent-ils, un fourbe insigne, qui ne manquera point de vouloir vous prouver son innocence, ou par des raisons étudiées, ou par une simplicité affectée; mais vous pouvez vous en rapporter à nous: s'il n'était pas criminel, nous ne vous l'aurions pas livré. Dans saint Luc, ils soutiennent l'avoir trouvé séduisant les peuples, les empêchant de payer le tribut à César, et se vantant d'être le roi des Juifs et le Christ envoyé de Dieu. En un mot, ils mettent tout en œuvre pour arracher à Pilate une sentence de condamnation: les égards qu'on doit avoir à leur déposition, leur loi violée, les revenus du prince diminués, sa majesté blessée et méprisée.

Pilate est convaincu de l'innocence de l'accusé et de la malice de ses accusateurs. Il sait que l'envie seule anime les prêtres et la Synagogue; d'ailleurs le trouble dont sa femme a été agitée, les lois, dont la garde lui est confiée, la sagesse et la modestie qui brillent dans toute la conduite du Sauveur; tout cela le fait pencher à renvoyer Jésus

absous. Mais les cris redoublés de cette troupe tumultueuse, mais la crainte d'exciter une sédition, et encore plus d'encourir la disgrâce de César, le retiennent contre la voix de sa conscience et de son devoir. Magistrats, le sort des peuples est entre vos mains ; malheur à vous, si la faveur, la crainte ou vos propres intérêts étaient jamais capables de vous ébranler! Pilate, agité de ces divers mouvements, apprend avec plaisir que Jésus-Christ est Galiléen ; il prend de là occasion de s'en défaire et de le renvoyer à Hérode, qui commandait dans la Galilée, et qui se trouvait pour lors à Jérusalem. Là, les scribes et les pharisiens renouvellent toutes leurs anciennes accusations, ils leur donnent les tours les plus malins, ils reviennent cent fois aux mêmes reproches, aux mêmes impostures : *Stabant constanter accusantes eum.* (*Luc.*, XXIII.) Ils ne manquent pas, sans doute, de prendre Hérode par ses propres intérêts, et de vouloir lui faire comprendre que, sa fortune étant entre les mains de César, il n'a point de ménagement à garder avec un homme qui veut ravir à César lui-même ce qui lui est dû dans la Judée.

Jésus-Christ qui sait ce qu'il a à attendre de ce prince impie, ne fait rien, ni pour le prévenir, ni pour le gagner. On l'interroge, on le presse de répondre : mais c'est un silence aussi obstiné que celui qu'il a gardé devant la Synagogue. Hérode en est indigné; et soit pour se venger du mépris que le Sauveur semble faire de sa personne, soit pour se justifier s'il ne le condamne pas, il juge à propos de le faire revêtir d'une robe blanche, et de le traiter avec toute son armée, de fou et d'insensé. La sagesse du Père, l'Ange du grand conseil traité d'insensé et de fou ! Plaignez-vous après cela, quand on ne semblera pas rendre à votre mérite ce que vous croyez lui être dû. Quel sujet de triomphe une pareille aventure ne dut-elle pas fournir aux scribes et aux pharisiens? Ils n'ont pas trouvé chez Hérode ce qu'ils en attendaient, et c'est pour cela même qu'ils profitent avec plus d'insolence du peu qu'il leur accorde. Ils promènent cet Homme-Dieu par toute la ville, revêtu de sa robe blanche comme de la marque la plus éclatante de sa folie. Mais en cela même ne font-ils pas voir que l'iniquité se contredit toujours? S'il est insensé, pourquoi le poursuivre comme criminel? S'il est criminel, pourquoi vouloir le faire passer pour insensé? D'ailleurs, quelle marque plus éclatante de son innocence? La cour, qui ordinairement juge avec tant de rigueur de ce qui peut lui être suspect, le renvoie sans le punir; en faut-il d'avantage pour le justifier dans tous les esprits? Elle le traite d'insensé, il est vrai, mais pourquoi? parce qu'il s'est tu. Est-ce donc une folie de se taire, quand il est inutile de parler? n'est-ce pas, au contraire, la marque de la plus éclatante sagesse? Du moins est-ce ainsi qu'en jugeait Pilate, qui ne pouvait s'empêcher d'admirer tant de modestie parmi des traitements si durs et si inhumains : *Ita ut miraretur præses.* (*Matth.*, XXVII.) Mais ce lâche gouverneur, tout convaincu qu'il est de l'innocence de l'accusé, ne peut néanmoins se résoudre à le déclarer innocent. Sa peine paraît dans les divers expédients qu'il cherche pour satisfaire et sa conscience et la Synagogue. Hérode le lui a renvoyé; tout Jérusalem attend qu'il décide ; le peuple, animé par les prêtres, presse le jugement; les prêtres, plus animés que le peuple, le pressent eux-mêmes avec encore plus d'acharnement et de fureur. Que fera ce gouverneur timide? Il a dans ses prisons un scélérat fameux par ses brigandages, dont les mains sont encore sanglantes du dernier meurtre qu'il vient de commettre. Il le met en parallèle avec le Sauveur; et ne doutant point que l'innocence de l'un ne l'emporte sur les crimes de l'autre, il croit avoir trouvé une voie sûre pour se tirer d'affaire. Lâche complaisance de ce gouverneur effrayé, où ne réduis-tu point le Sauveur de nos âmes? Mais quelle occasion ne donnes-tu point aux princes de la loi de rejeter sacrilégement celui qui seul peut faire leur bonheur, et que les prophètes leur ont annoncé comme le libérateur d'Israël ?

Juges prévaricateurs, qui, pour contenter leur passion, donnent dans les excès d'impiété qui flétrissent le plus des juges, et les font regarder par tous ceux qui ont encore quelques principes de religion, comme des objets d'exécration et d'horreur. On attend le Messie dans la Judée avec tout l'empressement que peut inspirer le besoin indispensable qu'on a de lui ; il est venu, s'il en faut croire les prêtres eux-mêmes, qui l'ont ainsi avoué devant un roi furieux, qui ne cherchait qu'à l'étouffer dans son berceau ; ils l'ont dans la personne de celui même qu'un gouverneur attendri, mais intimidé, cherche à sauver par toutes sortes de voies : ils n'en peuvent guère disconvenir, et leur malice ne leur ferme pas tellement les yeux, qu'ils ne voient que celui qu'ils persécutent avec tant de fureur est celui-là même qui leur a été promis. Cependant la vie du Messie promis est mise à même prix que celle d'un scélérat : on en laisse le choix à un peuple furieux. *Quem vultis vobis dimittam?* leur dit Pilate; qui voulez-vous que je renvoie, ou Barrabas ou Jésus surnommé le Christ? *Barrabam, an Jesum, qui dicitur Christus?* Que répondent les prêtres, que répond tout le peuple? *Non hunc, sed Barrabam,* sauvez Barrabas et crucifiez Jésus. — Mais, quoi ! Je crucifierai votre roi? *Regem vestrum crucifigam?* — Nous n'avons point d'autre roi que César; sauvez Barrabas et crucifiez Jésus : *Non hunc, sed Barrabam.* (*Matth.*, XXVII.) Peut-on porter l'infidélité et l'irréligion plus loin, que de sacrifier un Dieu à un homicide, à un meurtrier? Quand même les Juifs n'auraient pas eu de Jésus-Christ toute l'idée, toute la connaissance qu'ils en devaient avoir, et qu'ils auraient douté de sa divinité, du moins ne pouvaient-ils pas douter de son innocence. Les calomnies qu'ils sont obligés d'inventer pour le flétrir, doi-

vent les en convaincre. Sa bonté d'ailleurs, dont ils avaient senti mille fois les effets, aurait dû les toucher; mille autres raisons d'honneur, d'intérêt auraient dû les arrêter. Quelle flétrissure donc pour leur nom! Quelle flétrissure pour toute la nation, de préférer un homme si décrié à un homme si saint! C'est néanmoins à quoi les engage la passion : *Non hunc, sed Barrabam*. Vous avez horreur de cet indigne choix des Juifs, et vous ne faites pas attention que vous vous rendez tous les jours coupables de cette injuste préférence, dès que Jésus-Christ se trouve en parallèle avec vos passions. Car, avouez-le, mes frères, souhaitez-vous avec ardeur d'avancer votre fortune, êtes-vous animés contre un concurrent, êtes-vous épris de quelque fragile beauté, quel que soit votre péché, c'est un péché à qui vous sacrifiez Jésus-Christ, c'est une idole qu' vous adorez à la honte et au mépris de Jésus-Christ : *Non hunc, sed Barrabam*. Se peut-il donc, Roi de gloire, qu'on vous rejette ainsi? Hélas! chrétiens, combien de fois l'avez-vous rejeté? Et Dieu veuille qu'après avoir refusé de le reconnaître pour votre Maître et pour votre Roi, vous n'ayiez point encore prétendu le punir d'avoir affecté sur vous les droits de la royauté! *Emendatum ergo dimittam* (*Luc.*, XXIII) : c'est la conclusion de Pilate; et combien de fois n'est-ce pas la vôtre? Ce Dieu prétend être obéi; nous le mettrons si bas, qu'autant qu'il sera en nous il ne conservera aucune de ces prérogatives qui pourraient rendre son autorité respectable. De là, combien de blasphèmes? On dispute à Jésus-Christ les attributs de la divinité; on traite ses miracles de fables et de chimères; on regarde son Evangile comme un tissu, ou de contradictions, ou de maximes outrées; on veut que sa religion ne soit qu'une assemblée d'insensés et d'idiots : que ne dit-on point? On cherche à avilir une puissance qui gêne, et on l'attaque par tous les endroits qui semblent pouvoir souffrir quelques difficultés; et cela, ce n'est ni dans le secret du cœur, ni parmi quelques compagnons de débauches; c'est dans le public, c'est dans les plus nombreuses assemblées, afin de se procurer le criminel et sacrilége plaisir d'entraîner tout un peuple dans ses sentiments impies, et de remplir toutes nos villes d'ennemis déclarés du Dieu que nos pères ont adoré. Ames chrétiennes, laissez parler l'impie, et gémissez de voir votre Maître exposé aux insultes des libertins, autant qu'aux coups de ce lâche juge qui, n'ayant pas réussi à délivrer le Sauveur en le mettant en parallèle avec un scélérat et un voleur, recourt à une seconde tentative qui, lui paraissant plus cruelle, lui paraît par là même plus propre à favoriser ses désirs. *Emendatum ergo eum dimittam*; je vais le faire punir, après quoi je le renverrai absous. Conclusion extravagante pour un juge! Jésus-Christ est innocent, on ne peut en disconvenir; les prêtres, Hérode, nul tribunal n'a osé prononcer juridiquement contre lui, cependant on s'obstine à poursuivre sa mort. Déjà Barrabas est en liberté, et le Sauveur languit encore dans les fers. Il l'en faut tirer, s'il se peut. Pour cela quel expédient? Expédient cruel et inhumain. Les Juifs ne se rendront point, à moins qu'on n'excite leur compassion, à moins qu'on ne leur rende méconnaissable l'objet de leur aversion et de leur haine, à moins qu'on ne le déchire impitoyablement. Quel expédient pour tirer d'affaire un homme qu'on avoue d'ailleurs n'être coupable de rien? Expédient néanmoins qui, tout inouï et tout barbare qu'il est, ne peut ni apaiser les Juifs : *In his omnibus non est satiata perfidorum Judæorum impietas*, ni abattre notre bon Maître : *Quoniam ego in flagella paratus sum*. Comment cela? c'est qu'une malice qui s'est soutenue par tout ce que l'injustice a de plus criant, se repaît de ce que la cruauté a de plus inhumain, et qu'une charité qui ne cherche qu'à nous sauver, ne cherche aussi qu'à nous ouvrir à tout moment des sources plus abondantes de grâces et de salut. On dépouille donc Jésus-Christ de ses vêtements, on l'attache à une colonne, et là on le livre, non à des hommes sensibles qui, contraints de servir de ministres à la justice, ménagent leur patient autant que le devoir peut leur permettre; c'est, pour le dire après le Prophète, à une troupe de taureaux indomptés, à une troupe de lions acharnés, qui tombent sur leur proie sans ménagement, et en font la triste victime de leur cruauté.

Comment vont-ils donc traiter ce prétendu criminel qu'on livre à toute leur fureur? Déjà la troupe sacrilége s'assemble autour du Sauveur; les mains armées de fouets grossis de nœuds et tout hérissés de pointes, ils se jettent sur cet innocent Agneau et déchargent sur son corps sacré une grêle de coups dont toute la salle retentit. Mille ruisseaux de sang coulent de toutes parts : pensent-ils, pour cela, à donner quelque trêve à leur fureur? Ils frappent, ils redoublent une et plusieurs fois, et reviennent si souvent à la charge, que, s'étant épuisés à force de frapper, ils sont contraints de poser les armes. Enfin Jésus-Christ va respirer? Nullement : à ces premiers il en succède d'autres qui, voulant à leur tour faire sentir ce qu'ils peuvent, recommencent cette cruelle exécution avec une égale inhumanité. Ce n'est plus sur la chair qu'ils frappent : c'est sur des plaies qu'ils irritent et qu'ils rendent plus profondes. Cent et cent plaies, en s'élargissant, se réunissent et deviennent une plaie universelle; le sang sort à gros bouillons de toutes les veines, tout le pavé est inondé; les habits des ministres de Satan et les murs du prétoire en sont teints; Jésus-Christ est méconnaissable et à peine lui reste-t-il la figure d'un homme.

Quel désolant spectacle pour Marie, qui, au sentiment de quelques interprètes, fut témoin d'une si cruelle exécution! Voir Jésus-Christ, le plus tendre objet de ses complaisances, le voir nageant dans son sang, déchiré, ensanglanté de toutes parts, et le voir dans ce triste état sans pouvoir le sou-

lager! Telle fut votre peine, Mère désolée! Si du moins il vous eût été permis de fermer ses plaies, d'arrêter le sang qui en découlait de tous côtés, de mêler vos larmes à ce sang précieux, vous auriez donné par là quelque issue à votre douleur! Mais il faut qu'avec Jésus-Christ vous buviez le calice dans toute son amertume, et que, dans vos peines, vous n'ayez d'autre adoucissement que celui que vous pourrez trouver dans votre conformité avec celui que vous aimez!

Quel spectacle d'instruction pour vous, impudiques obstinés, que le Sauveur semble avoir eu principalement en vue, dans les douleurs de sa flagellation! Il n'exige pas, je l'avoue, que vous exerciez sur vous les rigueurs qu'il permet qu'on exerce sur lui: vous livre-t-il, pour cela, à tout ce que peut inspirer une criminelle et brutale passion? Quoi! l'Homme-Dieu, l'Agneau sans tache, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le temple de la Divinité deviendra la victime de tout ce que la fureur a de plus inhumain! et d'un corps de péché, d'une masse de corruption et d'iniquité, vous en ferez une idole d'infamie et de volupté! Vous regardez avec horreur le déchaînement des bourreaux contre ce corps sacré; tournez contre vous-mêmes une horreur si juste. Les bourreaux déchirent un corps que Jésus-Christ a livré à leur fureur, et vous profanez un corps que Jésus-Christ avait choisi pour en faire son tabernacle et sa demeure! Je ne crains point de le dire, Jésus-Christ aime mieux sentir déchirer son corps que de voir profaner le vôtre. Après cela, dites: Malheur, anathème aux bourreaux! Malheur et anathème à vous-mêmes, si, arrosés de tout le sang d'un Dieu, vous n'en devenez pas meilleurs!

Quel spectacle de compassion pour les soldats du prétoire, s'ils étaient hommes, et encore plus pour les Juifs, s'ils étaient hommes eux-mêmes et susceptibles de quelque sentiment d'humanité! Mais une fureur qui se repaît de ce qu'il y a de plus cruel, ne cherche qu'à ajouter cruauté sur cruauté: *In his omnibus non est satiata perfidorum Judæorum impietas;* et une charité qui ne pense qu'à nous ouvrir à chaque moment de nouvelles sources de grâces et de salut, ne pense aussi qu'à donner à chaque moment à ces sources salutaires une nouvelle abondance et de nouveaux accroissements: *Quoniam ego in flagella paratus sum.*

Pilate n'a pas encore prononcé contre Jésus-Christ; en le soumettant néanmoins à la flagellation, il laisse assez entrevoir que, s'il ne peut pas fléchir les Juifs, c'est à la croix qu'il va le condamner. Ne serait-il donc pas naturel de donner quelque relâche à un homme accablé de douleurs, et de lui laisser reprendre des forces, pour pouvoir porter plus facilement sa croix sur le Calvaire? C'est ainsi qu'on en use à l'égard de ceux mêmes que leurs crimes rendent odieux à toute la terre: mais pour Jésus-Christ on n'a ni ménagement ni compassion. Il avait avoué à Pilate qu'il était né Roi. Divin Roi, Roi de majesté et de gloire! si l'amour que vous nous portez ne vous faisait trouver vos peines mêmes aimables, que vous auriez lieu de vous repentir d'avoir fait un aveu qui va vous coûter si cher! Ces soins qu'on prend de vous traiter en roi de théâtre, de vous faire souffrir et de vous tourner en objet de dérision, ce roseau qu'on vous met en main en forme de sceptre, ces vieux haillons dont on vous couvre comme d'un manteau royal, cette espèce de diadème composé et hérissé de piquantes épines, et qu'on fait entrer avec tant de force, que les pointes pénètrent de tous côtés dans la tête, qu'elles enfoncent le crâne, qu'elles piquent les nerfs, qu'elles percent les veines: tels sont, mon divin Maître, les adoucissements qu'on vous procure après vos douleurs passées; tels sont les adoucissements par lesquels on vous fortifie contre vos douleurs futures, afin que les douleurs succèdent aux douleurs, et qu'entre la fin et le commencement de votre supplice il n'y ait pas un moment qui ne soit marqué par quelque trait singulier de cruauté. Mais quelle humiliation! quand, après vous avoir assis sur une espèce de trône, chacun vient, avec un air de raillerie et d'insulte, vous rendre ses hommages, que les uns fléchissent le genou devant vous, que les autres vous crachent au visage, que ceux-là vous frappent, que ceux-ci vous défient de deviner qui vous a frappé, et que tous, à l'envi, s'étudient à vous faire sentir tout ce que la plus ingénieuse cruauté peut inventer d'outrages et de supplices!

C'est aux gentils et aux Romains, je le sais, que Jésus-Christ doit l'invention d'un jeu si inhumain; c'est à eux qu'il doit cette cruelle et sanglante flagellation qui l'a épuisé de sang et de forces. Mais à ce jeu si inhumain, à cette cruelle et sanglante flagellation, n'y ont-ils point été entraînés par les exemples d'inhumanité que les Juifs leur ont donnés? Il est naturel que des étrangers se permettent tout envers un homme à l'égard de qui ceux de sa nation, ceux qui passent pour les maîtres de la science et de la religion, se sont tout permis. N'y sont-ils point animés et poussés par leurs libéralités et par leurs promesses? C'est par là qu'ils firent entrer le disciple infidèle dans leur détestable projet; c'est par là qu'ils fermèrent la bouche aux gardes du sépulcre. Pourquoi, n'osant pas entrer dans le prétoire de peur de se souiller, n'auraient-ils pas armé les gentils par les mêmes voies? Du moins, ils leur livrent Jésus-Christ; et quand ils n'auraient rien fait pour les animer, par là même ils en firent assez pour se charger de tout ce qu'on fit tomber, dans la suite, d'opprobres et de tourments sur sa personne sacrée.

Quoi qu'il en soit, Pilate montre Jésus-Christ aux Juifs dans l'état pitoyable où il a été réduit dans le prétoire, la tête hérissée d'épines, le visage meurtri et sanglant, tout le corps déchiré. Il ne lui reste qu'un souffle de vie, tant il est épuisé; il n'a ni soulagement ni secours à attendre, tant il est abandonné. Pourquoi donc ne pas le laisser mourir dans son épuisement et son abandon? C'est

qu'il a en tête de ces furieux qui s'irritent par les mêmes voies qui devraient les désarmer. Cet Homme-Dieu n'est point encore assez accablé, à leur gré ; il survit à un supplice qui aurait dû lui arracher la vie, et cette vie, que les Juifs lui auraient vu perdre à regret dans ce supplice, parce que par là il aurait été soustrait aux derniers traits de leur malice, fait leur tourment et leur peine, parce qu'elle les laisse dans l'attente de le voir enfin expirer sur une infâme croix. Aussi, comme ces animaux féroces qui ne reprennent la proie qu'on leur a arrachée que pour se jeter sur elle avec plus de vivacité, ils ne revoient Jésus-Christ que pour lui faire mieux sentir jusqu'à quel point ils sont animés contre lui. Ils ferment les yeux à tout ce qui pourrait les attendrir; le sang dont il est couvert, les plaies dont il est chargé, rien de tout cela ne les touche. Il vit, en voilà assez pour redoubler leur animosité et leur haine. *Tolle, tolle, crucifige* (*Joan.*, XIX), s'écrie-t-on de toutes parts; ôtez-nous de devant les yeux cet objet odieux, ou plutôt élevez-le sur le bois ignominieux où, exposé à la vue de l'univers, il apprenne à toute la terre ce que c'est que de troubler l'Etat et la religion. C'est là uniquement que nous le verrons avec complaisance, parce que c'est là uniquement que nous le verrons dans l'état d'humiliation et de peine qui lui convient. *Quid enim mali fecit?* (*Matth.*, XXVII.) Quel est donc son crime à ton égard, peuple ingrat et dénaturé ? Serait-ce d'avoir éclairé tes aveugles, guéri tes malades, ressuscité tes morts? *Tolle, tolle, crucifige;* ôtez, ôtez-nous de devant les yeux cet objet odieux, ou plutôt élevez-le sur le bois ignominieux où il paraisse dans toute l'humiliation et la peine qui lui convient. *Quid enim mali fecit?* Quel est son crime à ton égard, Synagogue infidèle? Serait-ce d'avoir travaillé à dissiper tes ténèbres, à rectifier tes voies et à te rendre cette première vertu qui faisait ton mérite devant Dieu et ta gloire devant les hommes? *Tolle, tolle, crucifige;* ôtez-nous de devant les yeux cet objet odieux, ou plutôt élevez-le sur le bois ignominieux où il fasse réparation publique de ses avis importuns, de ses injustes et malignes censures : c'est tout ce qui lui convient. *Quid enim mali fecit?* Quel est donc son crime à ton égard, je te le demande à toi-même, lâche Pilate, prévaricateur indigne, qui viens de le livrer en proie à la fureur de ses ennemis? N'est-ce point que leur obstination à le poursuivre est un crime pour lui? Que trouves-tu dans lui qui détruise ces témoignages d'intégrité et de justice que tu rendais tantôt à sa vertu? S'il est criminel, pourquoi le déclares-tu innocent? S'il est innocent, pourquoi le traites-tu en criminel? *Tolle, tolle, crucifige.* Tel est le sort de notre bon Maître : au moment même que son juge le déclare innocent, il le livre à la volonté de ses ennemis, et en le livrant à leur volonté, il le condamne à cette croix à laquelle l'appellent tous les cris de ce peuple dénaturé; et non-seulement à la croix, mais encore à tout ce qui peut rendre le supplice de la croix plus humiliant et plus sensible. C'est une victime qu'on leur sacrifie; qu'ils la traitent comme ils jugeront à propos. Elle est entre leurs mains, tout leur est permis à son égard : *Jesum tradidit voluntati eorum.* (*Luc.*, XXIII.)

Et une condamnation de cette nature, que les Juifs reçoivent avec tant de complaisance, comment la reçoit Jésus-Christ? Avec plus de complaisance encore que les Juifs, parce qu'elle le conduit à ce point décisif qu'il a marqué pour donner au ciel et à la terre les derniers témoignages de son zèle et de son amour. Cette croix qu'on lui prépare, il l'attend avec empressement, il s'y laisse clouer avec joie, parce qu'il la regarde comme l'instrument de ses miséricordes et le trophée de ses victoires; et, quelque accablante qu'elle soit, elle n'a rien qui puisse l'accabler, que notre endurcissement et notre obstination. De sorte que si la vie de Jésus-Christ est entre les mains des Juifs, on peut dire en quelque sorte que son cœur est dans les nôtres, et qu'il ne dépend que de nous de diminuer ou d'augmenter les rigueurs de sa croix. Mais quoi ! nous verrons mourir un Dieu pour nous et nous ne penserons pas à adoucir ce que sa mort peut avoir de plus amer! Votre religion me répond sur ce point de vos sentiments; et il me semble que chacun de vous, le voyant courir à la défaite du péché, se joint à lui pour achever par la componction et la douleur ce qu'il va commencer par la perte de sa vie. C'est l'unique parti que nous ayons à prendre, si nous voulons le consoler dans ses peines et lui faire trouver dans sa mort cette douceur que doit lui procurer une sincère et parfaite conversion de mœurs.

Enfin, après avoir admiré cette charité héroïque qui fait souffrir à Jésus-Christ les plus cruels tourments avec une force que rien ne peut lasser, admirons cette charité miséricordieuse qui l'engage à nous appliquer ses mérites avec une profusion que rien ne peut arrêter.

TROISIÈME PARTIE.

C'était un nouveau Testament que Jésus-Christ venait établir sur la terre; et parce que le testament, aux termes de l'Apôtre, n'a de force et de vigueur qu'autant qu'il est confirmé par la mort du testateur, quoique tout fût d'un prix infini dans l'Homme-Dieu, et qu'il eût pleinement satisfait par un seul de ses soupirs, il était cependant réglé, entre son Père et lui, que ce ne serait que par sa mort qu'il établirait son nouveau Testament et qu'il remplirait toutes choses, autant que le pouvaient exiger et la grandeur de nos offenses et la majesté de Dieu qui avait été offensée. Comprenez par là, si vous le pouvez, quelle est la malice et l'énormité du péché. Il faut qu'un Dieu meure pour l'expier; mais de quelle mort, Dieu immortel ! De la plus cruelle et de la plus ignominieuse de toutes les morts; d'une mort, dit

saint Augustin, qui ne venait plus lentement que pour faire sentir plus longtemps ses rigueurs ; d'une mort dont on punissait les criminels les plus décriés, ceux qu'on voulait châtier avec le plus de sévérité, de la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (*Philip.*, II.) Comme si Jésus-Christ voulait nous dire par là que, puisque nous avons porté nos crimes jusqu'au dernier excès de malice, il en veut porter lui-même la peine jusqu'au dernier excès de patience ; et à son Père, qu'il aura dans sa mort non-seulement toute la réparation qu'il peut exiger, mais encore tout ce qu'il peut attendre d'un Fils qui, pour donner plus de mérite à cette réparation, se condamne à la plus humiliante et la plus accablante de toutes les morts : *Mortem autem crucis.*

Mais dans cette mort, mon divin Maître, y avez-vous de ces acceptions odieuses qu'une nouveauté mille fois foudroyée ose encore aujourd'hui vous imputer? Quoi ! au moment même que le traître vous livre à vos ennemis, vous n'avez pour lui que des paroles et des pensées de réconciliation et de paix ; vous ramenez Pierre au moment presque qu'il vient de vous désavouer ; vous réduisez celui qui préside au sanglant sacrifice dont vous êtes la victime, à publier hautement et votre innocence et votre divinité ; vous renvoyez à Jérusalem, pénétrées de componction et de douleur, mille personnes que le seul plaisir de vous voir expirer sur la croix avait attirées sur le Calvaire ; vous troublez, vous renversez l'ordre de la nature; vous ébranlez le ciel et la terre en faveur d'un peuple barbare qui frémit autour de vous, et qui ne cherche qu'à conduire votre âme au tombeau dans l'amertume et la douleur, et vous rejetterez un peuple malheureux, qui a à la vérité contribué à vos souffrances, parce qu'il est pécheur, mais qui hait et qui déteste son péché? un peuple qui fait gloire d'être à vous, qui ne veut que vous, qui ne soupire qu'après vous? Comment pourrions-nous vous attribuer, si nous l'osons dire, une contradiction si bizarre? Que l'iniquité donc, qui se contredit toujours, vous fasse signer des arrêts de mort : tandis que nous aurons tant de preuves que vous répandez votre sang pour vivifier tous les hommes, nous n'en serons que plus confirmés dans les sentiments que l'Apôtre veut que nous ayions de vos miséricordes; et nous croirions vous faire tort, si, en vous adorant comme le Sauveur du monde, nous pensions qu'il n'y a qu'un monde privilégié et choisi qui ait part à vos profusions et à vos libéralités. Nous étions tous morts, et vous êtes mort pour tous : *Omnes mortui sunt, et pro omnibus mortuus est Christus.* (II *Cor.*, V.) Le remède a dû avoir autant d'étendue que le mal ; et tandis que la foi m'apprend que le mal s'est étendu à tous les hommes, j'en conclurai que tous les hommes ont eu part au remède : autrement l'Apôtre aurait eu tort de comparer le remède au mal ; et si nous sommes en droit de restreindre la proposition par rapport à la mort de Jésus-Christ, nous serons pareillement en droit de la restreindre par rapport à notre mort, et de dire que nous n'étions pas tous morts, puisque celui qui meurt ne meurt pas pour tous. Mais à Dieu ne plaise que nous pensions jamais à établir de si fausses maximes aux dépens mêmes des premiers principes de la religion ! Le péché a été commun, la grâce l'est de même; et la justice et la paix se réunissant ensemble, nous recouvrons par les bontés infinies de l'une, ce que nous avions perdu, plus encore par notre malice que par la juste sévérité de l'autre. Voyez donc ce que vous coûtez à Jésus-Christ: ce corps meurtri de coups et tout couvert de plaies, ces chairs déchirées, ces veines épuisées de sang. Ah ! tandis qu'il se meurt, ne l'allez pas attrister jusqu'à douter s'il meurt pour vous. Il n'en fait que trop pour vous rassurer et vous convaincre qu'une rédemption si copieuse est une rédemption générale, qui s'étend aux pécheurs comme aux justes d'Israël, à toutes les tribus et à toutes les nations de la terre : *Pro omnibus mortuus est.*

Le soin qu'il a de demander grâce pour les auteurs et les ministres de sa mort, et d'excuser le péché même qu'ils commettent en le faisant mourir, est encore un surcroît de conviction et un nouveau gage de ses miséricordes sur nous. Quoi ! il s'intéressera pour ses ennemis, et alors même il nous rejettera? Il demandera grâce pour eux, et alors même il fermera sur nous les trésors de ses grâces? Exagérez tant qu'il vous plaira la sévérité de notre Dieu, vous ne viendrez jamais à bout de me persuader qu'il ait moins d'indulgence pour nous que pour ce peuple furieux qui le fait mourir, qui l'insulte à sa mort, et qui en attend avec impatience le moment. Sur la croix, où nos crimes et son amour pour nous l'ont attaché, il me semble l'entendre renouveler cette tendre plainte qu'il nous avait déjà fait entendre autrefois par son Prophète: Je cherche partout quelqu'un qui me console dans mes peines, et je ne trouve personne qui daigne les partager avec moi : *Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni.* (*Psal.* LXVIII.) En effet, mes frères, où trouverait-il quelque consolation? Serait-ce auprès de son Père? En vain il réclame son secours; il en est tellement abandonné, qu'il ne peut s'empêcher de se plaindre de l'abattement extrême où le jette un si sévère délaissement : non point, comme le chef impie de la prétendue réforme l'a blasphémé, que Jésus-Christ, comme ces âmes malheureuses dont le sort est décidé, n'eût alors aucune part aux bontés de son Père, ou qu'il n'attendît rien de sa miséricorde ; mais c'est, comme l'expliquent les théologiens catholiques, qu'il voulut se priver de toute consolation sensible, et suspendre ces douces influences qui inondaient son âme, pour ne la nourrir que de fiel et d'amertume. Serait-ce auprès des Juifs ·

Parmi les nations les plus barbares, on laisse mourir en paix un homme que les ombres de la mort environnent; ici, l'on vient troubler jusqu'à ses derniers soupirs, en l'accablant d'insultes et de reproches, de malédictions et de blasphèmes, qui lui déchirent plus cruellement le cœur que les bourreaux eux-mêmes n'ont déchiré son corps. Serait-ce auprès du reste des hommes? Hélas! qu'aperçoit-il dans la plupart, qu'une monstrueuse ingratitude et un endurcissement presqu'invincible? Serait-ce enfin dans lui-même? Plongé dans l'amertume et la douleur, et épuisé par la multitude de ses maux, il ne se soutient que par un effet de cette toute-puissance qu'il appelle à son secours, pour prolonger plus longtemps et ses tourments et son sacrifice. Dans cet état, souffrant dans son âme et dans son corps tout ce qu'on peut souffrir, il ramasse le peu de forces qui lui restent, il hausse la voix, il adresse sa prière à son Père; et que lui dit-il? *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII.) Père saint, qui n'exercez qu'à regret la rigueur de vos jugements, et que votre bonté désarme souvent à l'égard même des plus grands pécheurs, souvenez-vous que tout ce peuple n'est réuni contre moi que par un faux zèle, et qu'il croit soutenir vos intérêts en poursuivant celui que vous lui envoyez.

Il a cru trouver en moi un ennemi de votre nom plutôt que votre Christ; est-il surprenant après cela que, sous prétexte de vous venger, il me sacrifie à sa fureur? C'est un sacrifice qu'il croit devoir à votre gloire; pardonnez-lui donc un péché où il y a plus d'ignorance que de malice, et qu'il ne commet que parce qu'il ne sait pas ce qu'il fait, ou du moins que parce qu'il ne sait pas tout le mal qu'il fait: *Non enim sciunt quid faciunt.* Mais quel que soit son péché, vous en connaissez l'étendue; je la connais comme vous, et c'est de ce péché que je sollicite pour lui le pardon. Ne le lui refusez pas, grand Dieu; je vous en conjure par tant de plaies dont vous me voyez couvert pour lui, par cette croix qui n'a rien de rude pour moi, pourvu qu'elle lui soit une source de salut. Je vous en conjure par toute la tendresse que vous avez pour celui en qui vous avez mis vos complaisances, par la gloire que je vais vous procurer en me rendant obéissant à vos ordres jusqu'à la mort. Je vous en conjure devant tout ce que j'ai de témoins de mon supplice, afin que, convaincus de ce que je demande pour eux, ils le soient en même temps, que je suis votre bien-aimé, et que je mérite d'être exaucé, lors même que je parle pour les plus grands pécheurs: *Pater, dimitte illis.*

Mais ce n'est pas pour eux seuls que je demande cette grâce, comme ce n'est pas d'eux seuls que je reçois tant de cruels et d'indignes traitements. Tous les enfants d'Adam sont pécheurs, et tous sont armés contre moi; souffrirai-je que leur malice l'emporte sur ma bonté? Non, Père saint, je suis venu pour eux, et c'est pour eux que je mourrai. Recevez donc le sacrifice de ma vie comme le prix de la rédemption de tous les hommes; recevez-le dans toute l'étendue de son mérite, et faites-en tomber tellement le fruit sur tout ce qu'il y a de pécheurs au monde, qu'il n'y en ait aucun qui ne sente que j'ai cherché à le sauver: *Pater, dimitte illis.*

Après une prière de cette nature, est-ce de la charité de Jésus-Christ ou de notre malice que nous devons nous défier? Il souffre parce qu'il veut souffrir, il souffre tout ce qu'on peut souffrir, il souffre pour ceux mêmes qui le font souffrir. Si nous n'accomplissons pas de notre côté ce qui nous est imposé, du moins peut-il dire qu'il l'a accompli du sien, et qu'il a consommé toutes choses autant que le pouvaient exiger les intérêts de son Père et les nôtres: *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX.) Aussi, est-ce après ces dernières paroles qu'il nous quitte, comme pour nous dire qu'il n'a rien à ajouter, ni à l'ouvrage dont il était chargé, ni à la doctrine qu'il avait à établir, ni aux douleurs qu'il avait à souffrir; en un mot, qu'il avait entièrement exécuté tout ce qu'il avait à faire, ou pour réparer la gloire du Seigneur, ou pour relever les espérances de l'homme, ou pour désarmer et confondre l'enfer: *Consummatum est.* Oui, mon divin Maître, tout est consommé pour vous, et vous n'avez plus qu'à entrer dans cette gloire que vous avez achetée à tant de frais. Mais tout n'est pas consommé pour ces âmes dévotes qui, s'étant attachées à ce divin Sauveur, se voient enlever dans sa personne ce qu'elles avaient de plus précieux et de plus cher; mais tout n'est pas consommé pour ces disciples qui, se trouvant sans pasteur et sans guide, errent comme au hasard, livrés à leur crainte et à leur défiance; mais tout n'est pas consommé pour Marie: elle fait retentir l'air de ses gémissements et de ses soupirs, elle arrose la terre de ses larmes; mille fois elle embrasse ce bois sacré où son cher Fils est attaché pour notre amour; mille fois elle l'appelle et le conjure de lui répondre: mais ce Fils, autrefois toute sa consolation et toute sa joie, ne dit mot; il n'est plus, il est mort. Mais tout n'est pas consommé pour nous, qui, étant les auteurs et les ministres de la mort d'un Dieu, nous voyons par là même exposés à tous les traits de sa colère, sans pouvoir rien produire pour fléchir sa miséricorde, que ce qui fait notre condamnation. Ce sang, c'est nous qui l'avons répandu; ces plaies, c'est nous qui les avons ouvertes; cette croix, c'est nous qui l'en avons chargé. C'est pourtant là uniquement que nous pouvons mettre notre confiance, et d'où nous devons attendre tout notre secours. Souffrez donc, grand Dieu, que nous nous présentions devant vous, non point appuyés sur la qualité de vos enfants, puisque nous ne sommes que de vils et méprisables pécheurs, ni sur la sainteté de nos œuvres, puisque nous n'avons à produire que des œuvres d'iniquité et de mort, ni sur nos mérites, puisque nous méritons tous l'enfer;

mais appuyés sur ce sang précieux que vous répandez si libéralement, sur ces plaies profondes dont vous êtes couvert de toutes parts, sur cette croix de propitiation et de salut, où vous êtes attaché si charitablement pour notre amour. Par ce sang précieux dont la voix vous sollicite sans cesse en notre faveur, par ces plaies profondes, la vraie ressource et toute l'espérance du pécheur, par cette croix que vos ennemis regardent comme la matière de votre opprobre, et que nous regardons nous-mêmes comme le théâtre de votre infinie charité; c'est par là que vous avez demandé grâce pour nous, et c'est par là que nous vous la demandons nous-mêmes, et que nous espérons que vous nous ferez sentir que la multitude de nos péchés ne l'emportera jamais sur la multitude de vos miséricordes. De votre côté, qu'attendez-vous de nous? Vous n'avez qu'à parler, il n'est rien que vous n'obteniez dans un jour où vous nous donnez tant de marques de votre amour. Demandez-vous un repentir vif et sincère? Puissent nos cœurs se pénétrer tellement de l'indignité de leurs attachements criminels, qu'ils ne se repaissent que de l'amertume de leur douleur et de leur repentir. Demandez-vous des pleurs et des larmes? Nous en verserons si longtemps et en si grande abondance, que, non-seulement vous, mais que toute la terre avec vous, verra que ce n'est qu'avec horreur que nous nous souvenons de ce que nous avons été. Demandez-vous une résolution ferme et inébranlable? Ah! plutôt nous perdrons mille vies, que de rentrer jamais dans ces voies d'iniquité et de crime, qui nous ont séparés de vous. Il n'est rien, encore une fois, que vous ne puissiez obtenir dans un jour où vous nous donnez tant de marques de votre amour.

Oui, mes frères (*le crucifix à la main*), peut-être accorderez-vous tout aujourd'hui à Jésus-Christ, et demain, comme si vous changiez de maître, peut-être changerez-vous de sentiments. C'est donc pour vous y affermir que je vous rappelle à celui qui les a fait naître en vous. *Ecce Homo* (*Joan.*, XIX), voici l'Homme, ou plutôt la figure de l'Homme crucifié. Reconnaissez-y les traits différents de votre cruauté. Qui vous a réduit dans ce triste état, mon divin Maître? Parlez; qui a ouvert ces mains? Qui a percé ces pieds? Qui a couronné cette tête, déchiré et ensanglanté tout ce corps sacré? Faites-nous connaître le coupable, afin que nous lui fassions porter la peine de sa perfidie. Hélas! que peut-il nous dire que nous ne sachions déjà? Si quelqu'un d'entre nous peut se vanter d'être innocent, qu'il se vante de n'avoir point de part à la passion de Jésus-Christ; mais puisque nous sommes tous pécheurs, qu'a-t-il à nous dire, si ce n'est que nous sommes tous chargés de son sang et de sa mort? C'est donc tout ce peuple, grand Dieu, qui vous a crucifié; c'est donc moi qui vous ai crucifié avec tout ce peuple? Quel excès de fureur de mon côté; mais quel excès d'indulgence du vôtre de me souffrir encore à vos pieds après un si noir attentat! Et au lieu de m'exterminer dans votre juste colère, de me témoigner autant de tendresse que si vous aviez trouvé dans moi tout ce que vous avez droit d'attendre d'une créature soumise et fidèle? Mais que prétendez-vous, en exposant ainsi vos plaies à mes yeux? Non pas sans doute que je les renouvelle : vous craignez trop ma perte, pour venir ainsi à moi dans un esprit de malédiction et de colère; mais que je les ferme, s'il se peut, ou du moins que j'en adoucisse la douleur par mes soins à en profiter et à en tirer tous les secours dont j'ai besoin contre tant de faiblesses dont je me sens attaqué.

Jésus-Christ, mes frères pécheurs, se montre à vous comme à moi : *Ecce Homo*. Si quelqu'un de vous sort de cette église résolu de pécher, qu'il commence à assouvir sa fureur sur l'image même de celui qui a porté, et qui est encore prêt à porter toute la peine de son péché. Tenez donc, je vous remets ce crucifix entre les mains.

Renouvellez à son égard tout ce qu'ont jamais fait les ennemis de la religion; foulez-le sous vos pieds, mettez-le en poussière, jettez cette poussière dans les airs. Tout cela vous fait horreur, et vous n'avez pas horreur d'insulter, d'outrager celui qui est représenté par ce crucifix? Quoi, impudiques! un reste de piété vous retiendra, quand il sera question de profaner l'image d'un Dieu, et quand il sera question de profaner la chair virginale de ce même Dieu en la faisant entrer dans un corps que vous avez fait, aux termes de l'Apôtre, les membres d'une prostituée, vous franchirez hardiment le pas? *Ecce Homo*. Commencez par détruire l'image : aussi bien, tandis qu'elle subsistera, elle sera une condamnation éternelle de vos infâmes débauches. Quoi, vindicatifs! vous craindrez de porter la main sur ce tableau des souffrances de votre Maître, et vous ne craindrez pas de la porter sur votre Maître lui-même, qui prend sur lui tout ce qu'on fait au moindre des siens? *Ecce Homo*. Otez-vous une fois pour toutes de devant les yeux un objet qui vous reproche si sensiblement votre cruauté : aussi bien, tandis qu'il y aura un crucifix au monde, jamais vous ne jouirez tranquillement du fruit de votre crime. Quoi, pécheurs, qui que vous soyez! ce bois insensible et inanimé vous inspirera de la vénération et du respect (cela se doit, quand ce ne serait que par rapport à celui qu'il représente), et tout votre respect, toute votre vénération se bornera à ce bois inanimé et insensible? et celui qui y a été attaché sera traité tous les jours avec autant de mépris que s'il était insensible lui-même? *Ecce Homo*. Cet Homme qui se tait aujourd'hui, parlera dans son temps, et parlera si haut, que toutes les tribus de la terre seront ébranlées par le bruit foudroyant de sa voix.

Jésus-Christ, mes frères, nous a aimés; et jusqu'à quel point nous a-t-il aimés? *Clamat crux*, dit saint Bernard, *clamat crux, clamat vultus quod vere nos dilexit Deus*

Ses clous, ses plaies, sa croix nous sont autant de gages de la sincérité et de l'étendue de son amour. Un Dieu se laisse déchirer, clouer, attacher à une croix pour des pécheurs! Croix sacrée, précieux clous, adorables plaies, que vous nous publiez hautement l'amour de notre Maître! Ne donnerons-nous jamais, de notre côté, quelques marques de notre amour à un Dieu qui nous a plus aimés, si je l'ose dire, qu'il ne s'est aimé lui-même ; puisqu'il s'est immolé lui-même à l'amour qu'il avait pour nous? Divin Roi, Roi de majesté et de gloire, ne vaincrez-vous jamais l'obstination de nos cœurs? Vous l'avez dit, et il faut que votre parole s'accomplisse, que quand vous seriez exalté, vous attireriez tout à vous. Vous êtes exalté aujourd'hui. C'est sur la croix, il est vrai; mais une croix où vous triomphez avec tant d'éclat des puissances des ténèbres, n'est guère moins pour vous un trône de gloire que celui que vous occupez à la droite de votre Père. Aujourd'hui même, nous sommes en droit d'attendre que vous nous tendiez la main pour nous prendre auprès de vous, et réunir si inséparablement les membres au chef, que nous ne fassions tous qu'un cœur et qu'une âme avec vous. Nous ne méritons pas, nous l'avouons, que vous ayiez quelque égard pour nous; mais ayez égard à vous-même, aux bontés de votre cœur, à l'efficacité de votre sang, aux mérites de vos plaies. Ayez égard à la gloire de votre nom, qu'il faut soutenir, à la confusion de vos ennemis, qu'il faut humilier, aux empressements de votre Père, qui, depuis si longtemps, cherche un peuple digne de lui. Ayez même égard à ce que nous sommes : des pécheurs d'état et de profession, des pécheurs d'entêtement et d'obstination. Nos péchés n'ont pas épuisé les entrailles de vos miséricordes, et plus nous sommes pécheurs, plus votre miséricorde éclatera en nous faisant sentir que vous ne nous avez pas abandonnés.

Souffrez donc, mon divin Maître, que j'embrasse vos pieds froids et glacés ; et que, vous faisant souvenir de tant de pas que vous avez faits pour venir à moi, je vous conjure de ne pas perdre cette vile créature que vous avez cherchée à tant de frais. Souffrez que je vous demande la même grâce pour tout ce grand peuple que ses crimes désespéreraient, s'il n'était rassuré par vos bontés. Il sait ce qu'il a commis; mais il sait aussi ce qu'il a à espérer ; et comme vous ne rejetez jamais un cœur contrit et humilié, il compte que vous voudrez bien vous laisser désarmer par sa douleur, et user envers lui de votre miséricorde infinie. Ne permettez pas, grand Dieu, que nous soyons confondus ni les uns ni les autres dans nos espérances, ni qu'on puisse vous reprocher jamais, qu'ayant demandé grâce pour ceux qui vous faisaient mourir, vous n'avez point eu de grâces à accorder à ceux qui ne cherchent qu'à recueillir les fruits de votre sang et de votre mort.

Nous sommes tous réunis aux pieds de votre croix. Oubliez ce que nous avons été, pour ne vous souvenir que de ce que vous êtes. Nous avons été des rebelles et des ingrats ; c'est ce qui devrait vous animer contre nous; mais vous êtes un Dieu Sauveur, c'est ce qui doit vous adoucir. Accordez-nous donc, Dieu Sauveur, ce pardon que nous ne pouvons attendre que de vous; accordez-le à ce ministre indigne de vos autels, que la sublimité de son emploi ne met pas à couvert des faiblesses du peuple, et qui a tant de sujets de craindre que le corps et le sang précieux dont il se nourrit, et dont il abuse chaque jour, ne soient pour lui un surcroît de condamnation et de jugement; accordez-le à tous mes auditeurs, qui ne croient pas avoir de plus grands titres pour le demander que moi, et qui ne trouvent rien dans eux qui leur donne droit d'implorer votre clémence, qu'une espérance ferme que vous ne retiendrez pas à leur égard vos miséricordes dans votre justice, et que vous penserez plus à leur faire sentir ce que vous pouvez par votre grâce, que ce qu'ils ont mérité par leurs péchés. Accordez-le à tous les hommes. Ils sont tous créés à votre image ; ils sont tous rachetés par votre sang. Bénissez-les tous, afin qu'ils puissent un jour chanter vos miséricordes dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON LI.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur. (*Rom.*, VI.)

Jésus-Christ une fois ressuscité et sorti d'entre les morts ne meurt plus.

Voici, Messieurs, un spectacle bien différent de celui que nous fûmes obligés de soutenir ces jours derniers. Nous vîmes alors les puissances de la terre et de l'enfer, conjurées contre l'homme juste, en faire la victime de leur rage et de leur fureur. Aujourd'hui l'homme juste triomphe à son tour, et triomphe si glorieusement, que ses ennemis ne recueillent de leur première victoire qu'une plus honteuse défaite. Ils lui ont arraché la vie, il la reprend ; ils l'ont jeté dans le tombeau, il en sort. Mais est-ce pour se livrer de nouveau à leur fureur? Il est à couvert pour toujours des faiblesses de notre mortalité, et s'il passe de la mort à la vie, ce n'est que pour s'assurer un empire éternel sur les vivants et sur les morts : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.* C'est donc en vain que les Juifs, pour anéantir la vérité des prédictions de Jésus-Christ, s'efforcent de le tenir captif dans le sein de la terre ; c'est en vain qu'ils munissent son tombeau du sceau du prince, qu'ils l'entourent de soldats, et le font garder avec toutes les précautions que peut leur inspirer leur faux zèle et leur malheureuse politique. Malgré toutes leurs précautions, Jésus-Christ leur échappe et leur fait voir qu'il est cet homme dont leur a parlé un de leurs prophètes, qui est libre entre les morts, et tellement libre, que, non-seulement il dompte la mort elle-même en reprenant la vie, malgré toutes ses résistances, mais qu'il la désarme et la réduit à révérer pour toujours une vie qu'il ne reprend que pour aller goûter toutes les

douceurs d'une sainte et heureuse immortalité : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Mystère glorieux à notre Maître, et qui le dédommage abondamment de tout ce qu'il a essuyé de douleurs et d'opprobres durant le cours de sa vie mortelle ; mais qui à notre égard lui laissera toujours quelque chose à désirer, si du double triomphe qu'il remporte sur la mort nous n'apprenons nous-mêmes à triompher doublement du péché ; à en triompher par une généreuse défaite, en l'obligeant à quitter la place qu'il a occupée jusqu'à présent dans nos cœurs ; à en triompher par une invincible résistance, en opposant à toutes ses attaques une si grande fermeté d'âme, que ce ne soit jamais qu'à sa honte qu'il ose se présenter. Il n'est donc point question précisément de croire Jésus-Christ ressuscité : ce serait peu pour un fidèle, et, s'il se bornait là, une résurrection, qui doit faire la règle de sa conduite, deviendrait dès lors la source de sa condamnation. Il est question, sur différents traits de la résurrection de notre Maître, d'entrer nous-mêmes dans les voies d'une résurrection spirituelle, et de nous résoudre à revivre tellement à la grâce, que nous ne mourions jamais plus par le péché. C'est le fruit le plus solide que nous puissions tirer de ce mystère, et le dessein le plus utile que je puisse vous proposer : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Fasse donc le ciel que dans ce temps de Pâques, qui, selon l'interprétation même de l'Ecriture, est un temps de passage, nous passions à une vie nouvelle, à la vie de l'homme nouveau pour ne plus retourner aux désordres de notre ancienne vie, à la vie du vieil homme ! Fasse donc le ciel que notre résurrection soit aussi réelle, aussi constante que celle du Sauveur ! Aussi réelle. Le Sauveur ressuscite véritablement, *Christus resurgens :* premier point de ce discours. — Aussi constante. Le Sauveur ressuscite pour ne plus mourir, *jam non moritur:* second point.

Implorons les secours du ciel par l'entremise de Marie. Mais en même temps félicitons-la avec toute l'Eglise de ce qu'elle a enfin recouvert celui qu'elle aime, et trouvé dans lui, non plus un homme de douleur et un époux de sang, mais un prince victorieux, un Dieu de majesté et de gloire. *Regina cœli,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il fallait que Jésus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire. Ainsi le disait-il lui-même à ses disciples : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.* (*Luc.*, XXIV.) Mais il ne fallait pas moins qu'il ressuscitât pour confirmer notre foi et la rendre ferme et inébranlable. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait l'apôtre saint Paul, notre foi est vaine, et elle n'a plus rien qui puisse fixer nos esprits et nos pensées : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra.* (I *Cor.*, XV.) Et pourquoi, grand apôtre, notre foi est-elle vaine, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité ? C'est que comme toute notre foi est appuyée sur la vérité de la parole de Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, après nous avoir donné sa résurrection comme la preuve infaillible de la vérité de sa parole, dès lors sa parole se trouve fausse, tout l'édifice de sa religion tombe, et il ne mérite pas qu'on l'en croie sur rien, s'il a pu nous tromper sur le point qui devait servir comme de base et de fondement à tout le reste : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra.* De sorte, continue l'Apôtre, que si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, toute notre prédication se réduit à servir de faux témoin contre Dieu, en soutenant qu'il a ressuscité un homme à qui il ne pouvait rendre la vie qu'aux dépens des droits et des prérogatives de sa Divinité : *Invenimur falsi testes.* (*Ibid.*) J'ose même ajouter que les apôtres, loin de témoigner en faveur de Jésus-Christ, et de soutenir une vérité qu'il aurait lui-même si mal soutenue, se seraient déclarés contre lui avec la Synagogue, et l'auraient livré aux justes reproches qu'auraient mérités ses fausses et trompeuses prédictions :*Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra.*

Il fallait donc que Jésus-Christ ressuscitât, et il le fallait autant pour ses intérêts que pour les nôtres, autant pour établir sa divinité que sa religion, autant pour confondre la Synagogue que pour rassurer les disciples, autant pour confirmer ses promesses que pour relever nos espérances. Et, grâce au ciel, le Seigneur n'a pas permis que son bien-aimé vît la corruption dans le sein de la terre. Il est vainqueur presque aussitôt que vaincu, et, malgré tous les efforts de ses ennemis, il sort glorieux et triomphant de son tombeau : *Christus resurgens.*

Attendez-vous des preuves d'une vérité si bien établie dans notre religion, et sur laquelle notre religion elle-même est si solidement appuyée ? Voulez-vous que je recoure au témoignage des sens ou aux oracles de l'Ecriture ? Est-ce des anges que vous voulez que j'emprunte les paroles, ou des disciples ? des femmes dévotes, ou des ennemis même du Sauveur ? Quelle nuée de témoins ne s'élève point ici ? Tout, jusqu'au tombeau de notre divin Maître, nous prêche sa résurrection. Déjà est levée cette pierre d'un poids énorme, qui fermait l'entrée du sépulcre, et que les Maries ne croyaient pas pouvoir remuer ; déjà les soldats ont déclaré à la Synagogue les prodiges dont ils ont été effrayés ; déjà les prêtres ont payé ces gardes endormis pour les obliger à mentir et à répandre parmi le peuple que, durant leur sommeil, on était venu enlever le corps sur lequel ils étaient chargés de veiller ; déjà j'entends gémir Madeleine de ce qu'on lui a enlevé celui qu'elle aime ; déjà je vois Pierre et Jean se fatiguer inutilement, et ne trouver dans le tombeau que les suaires et les linges où avait été enveloppé le corps de leur Maître ; Thomas a déjà touché ses plaies sacrées, les esprits célestes ont déjà annoncé

qu'il a repris une nouvelle vie, qu'il se fera voir dans la Galilée, et que là il accomplira toutes ses prédictions et toutes ses promesses. En faut-il davantage pour vous convaincre d'un point signé d'ailleurs par le sang d'un million de martyrs, confirmé par les miracles des apôtres, soutenu par la pénitence des confesseurs, par la retraite des solitaires et la vertu d'un nombre presque innombrable de saints? Non, sans doute, Seigneur, nous ne vous demandons pas des preuves plus fortes d'une vérité que nous sommes prêts à défendre nous-mêmes au péril de notre vie. Nous vous vîmes ces jours derniers entre les bras de la mort, et nous gémissions sur vos douleurs; aujourd'hui nous vous voyons vainqueur de cette mort, qui ne semble vous avoir vaincu que pour être vaincue elle-même. Quel sujet de joie pour un cœur sensible à votre gloire! Mais cette joie, chrétiens auditeurs, est-elle pleine en vous, et soutenue de cette consolation intérieure, que doit sentir tout chrétien de se voir ressuscité avec Jésus-Christ? Comme Jésus-Christ est mort pour nos péchés, il est pareillement ressuscité pour notre justification, dit l'Apôtre : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.* (*Rom.*, IV.) Non point, disent les théologiens, que Jésus-Christ nous ait mérité la justification en ressuscitant; à sa mort tout fut consommé pour le mérite et le prix de notre rédemption, mais c'est qu'en ressuscitant il se propose à nous comme un modèle de résurrection, dit Origène, et après lui saint Thomas, et qu'il veut qu'en le voyant recouvrer une nouvelle vie pour ne plus mourir, nous apprenions nous-mêmes à mourir au péché pour ne plus vivre qu'à la grâce.

C'est à quoi nous engage en tout temps la résurrection de notre Maître; c'est à quoi elle nous engage aujourd'hui plus que jamais; aujourd'hui que ce divin Sauveur ne semble ressusciter sous nos yeux que pour nous dire qu'il est temps de secouer ce malheureux sommeil qui nous endort dans le sein du péché, et de revivre avec lui après avoir été ensevelis dans sa mort; aujourd'hui que toute la Judée, comme nous l'apprend l'Evangile, est pleine de ces morts ressuscités, qui ne semblent venir faire si publiquement hommage à leur Libérateur que pour nous attirer sur leurs pas, et nous obliger à aller goûter avec eux les fruits de cette heureuse liberté, qu'on ne goûte qu'auprès de celui qui a triomphé de la mort et du péché; aujourd'hui que l'Eglise, pour grossir cette sainte troupe qui accompagne son divin Epoux, veut que nous nous dépouillions du vieil homme et de ses œuvres, afin de pouvoir participer à sa nouvelle vie. Ailleurs, et dans d'autres rencontres où il semble, pour parler le langage de l'Ecriture, qu'on nous laisse sur ce point dans la main de votre conseil, et qu'on s'en rapporte à votre zèle pour la sanctification de vos âmes, nous gémissons sur le peu de rapport qu'il y a entre votre conduite et le modèle de résurrection qui vous est proposé; nous pleurons sur vos désordres avec les anges de paix; nous vous conjurons, nous vous sollicitons de jeter loin de vous ce poids de péché qui vous accable. Mais, aujourd'hui, nous avons quelque chose de plus fort et de plus pressant que des prières et des larmes. Nous avons des ordres précis à vous annoncer. Nous vous déclarons que Jésus-Christ veut que vous mangiez votre Pâque avec lui; nous vous déclarons que vous ne mangez pas votre Pâque avec Jésus-Christ, à moins que vous ne la mangiez dignement; nous vous déclarons que vous ne la mangerez jamais dignement à moins qu'à la vue de Jésus-Christ, sortant glorieux et triomphant de son tombeau, vous ne sortiez vous-mêmes de ce tombeau de péché où l'enfer vous tient captifs sous la pesanteur de ses chaînes. C'est l'unique parti que vous ayez à prendre si vous voulez entrer dans les vues de ce Dieu, qui, s'étant livré pour nos péchés, est ressuscité pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

Cependant, depuis que nous sommes entrés dans ces jours de bénédictions et de grâces que l'Eglise assigne spécialement à la réconciliation de ses enfants, nous vous cherchons, ou dans ces tribunaux que Jésus-Christ a établis parmi nous pour délier le pécheur par l'opération de ses ministres, ou aux pieds de ces autels, d'où il daigne descendre lui-même pour visiter et consoler un pécheur pénitent. Mais quelle est, grand Dieu, l'affliction de notre cœur, quand, après avoir fait là-dessus tout ce que vous nous avez commandé; quand, après avoir représenté le devoir, invité de votre part, menacé de la part de votre Epouse, nous sommes obligés de vous dire qu'il y a encore bien des places vides, et que, parmi tant de conviés, le grand nombre est de ceux qui refusent de se rendre à la salle du banquet? *Factum est, ut imperasti, et adhuc locus est*, (*Luc.*, XIV.)

C'est déjà un désordre que ceux qui se sentent chargés d'iniquités, attendent les derniers jours de la solennité pascale pour venir s'en purifier. Quelquefois il faut les éprouver pour s'assurer de la sincérité de leur changement; d'autres fois il faut leur voir mettre en pratique, et accomplir les promesses qu'ils ont jurées aux pieds des autels, et qu'ils ne négligent que trop souvent, quand un confesseur trop indulgent précipite une sentence d'absolution; et par là même qu'ils viennent si tard à nous, ils nous mettent dans une espèce de nécessité de les séparer du reste des fidèles dans le point le plus essentiel de la religion, et de les traiter comme ces étrangers que nous ne croirions pas pouvoir sans crime admettre à la table du Seigneur; traitement qui souvent les désole, mais dont ne peut se dispenser tout ministre qui sait ce qui est dû à la sainteté de nos sacrements. Mais, si l'Eglise gémit sur les retardements de ces pé-

cheurs lents et paresseux, qu'elle invite depuis longtemps à se joindre à ceux de ses enfants, qui se font un mérite de leur promptitude dès qu'il s'agit de leur devoir, quelle doit être l'amertume de son cœur, de voir ces pécheurs invétérés, sans respect pour ses ordres, sans ménagement pour les hommes, sans égard pour leur propre réputation, se faire comme une loi de leur éloignement, et peut-être même en faire trophée? Est-ce donc, pécheurs obstinés, que vous renoncez pour toujours à Jésus-Christ, et qu'insensibles à ses menaces autant qu'à ses promesses, vous méprisez également et ses récompenses et ses châtiments? Des sentiments de cette nature, mes frères, vous font horreur, aussi ne veux-je pas croire qu'il y ait personne dans cette assemblée, qui soit éloigné jusqu'à ce point du royaume de Dieu. Vous voulez donc en revenir; mais pourquoi pas cette année, pourquoi pas à cette Pâque? N'est-ce point que vous craignez de vous rendre trop à bonne heure à votre Dieu? N'est-ce point que vous craignez de le trop gratifier, en lui consacrant une vie que vous aviez dévouée encore pour plusieurs années à son ennemi? Il s'agit d'un Dieu; y a-t-il quelqu'un qui puisse disputer avec lui de l'empire des cœurs? Il s'agit de vous-mêmes; et à quoi ne vous exposez-vous pas en vivant dans cette multitude effrayante de crimes que vous reproche votre conscience? Le remède est entre vos mains, et vous le négligez. Dieu veuille que vous ne le cherchiez point, quand vous ne serez plus en état d'en profiter. Il s'agit de l'édification que vous devez aux fidèles; vous ne les avez que trop scandalisés par le débordement de vos mœurs; ne serait-il pas temps de leur donner quelques marques de votre religion et de votre foi? Il s'agit de l'honneur de Jésus-Christ; pouvez-vous rien faire qui contribue plus à la gloire de son triomphe, que d'apporter à ses pieds les dépouilles du péché, et de lui montrer, que s'il se propose à tous comme un modèle de résurrection, vous l'allez retracer dans votre conduite, et mourir tellement au péché, que vous ne vivrez plus que pour lui? *Resurrexit propter justificationem nostram.*

Et tout cela doit se faire, non pas dans quelques années, non pas dans quelques semaines, mais à ces saintes solennités, mais aujourd'hui. Les disciples vous apprennent comment on cherche Jésus-Christ, quand on est résolu de le trouver. Au premier bruit de sa résurrection, Pierre et Jean sortent de Jérusalem; ils se hâtent, ils courent, et ce n'est, ce semble, qu'avec quelque espèce de peine que le prince des apôtres se laisse devancer par le disciple que Jésus-Christ aimait. Madeleine vous l'apprend. Parmi plusieurs prétextes spécieux qui auraient pu modérer son zèle, elle a bien de la peine à laisser passer le jour du sabbat, jour consacré au repos par un devoir indispensable. Mais aussi, dès le lendemain du sabbat, malgré la fureur des Juifs qu'elle sait n'être pas assouvie, malgré toute la vigilance des soldats qu'elle doit trouver à l'entrée du sépulcre, malgré la timidité naturelle à son sexe, malgré le silence et les horreurs de la nuit, elle quitte sa retraite, elle se met en chemin, et fait tant de diligence, qu'elle arrive au tombeau du Sauveur avant qu'aucun disciple y parût. Jésus-Christ vous l'apprend lui-même; et si en ressuscitant il vous donne l'idée d'une résurrection réelle et véritable, en ressuscitant, dès que le lui permettent les oracles des prophètes, il vous donne l'idée d'une résurrection prompte et empressée. Il ressuscite donc le troisième jour, pour accomplir ce qui est écrit de lui; mais il n'attend pas que ce troisième jour soit entièrement expiré. A peine attend-il qu'il soit commencé, pour animer votre zèle. De grand matin on court au jardin, où il avait été enseveli; on le croit encore enveloppé dans ses suaires, parce qu'à peine le jour marqué a paru, et on ne le trouve plus; il a secoué la poussière du sépulcre, et règne parmi les vivants affranchi de toutes les misères de notre mortalité. Est-ce là, Seigneur, la consolation que vous nous préparez, et presserez-vous si vivement tant de pécheurs que nous savons être encore retenus par les liens du péché, qu'ils préviennent nos espérances, et se mettent en liberté plutôt que ne semblent nous le promettre les malheureuses dispositions de leur volonté? Du moins vous conjurons-nous de vous souvenir, que vous étant engagé à attirer tout à vous, dès que vous seriez exalté; le jour de votre exaltation étant venu, nous sommes en droit d'attendre que vous attiriez ceux mêmes qui paraissent les plus éloignés, et que vous leur fassiez sentir que la gloire qui vous environne ne vous fait pas oublier leur misère.

Nous vous conjurons vous-mêmes, mes frères, de revenir de cette obstination qui attristerait Jésus-Christ jusqu'au milieu de son triomphe. N'est-ce pas assez que, dans le temps de ses douleurs, vous l'ayez fait gémir si amèrement sur votre insensibilité? Aujourd'hui il est dans la joie; faites qu'il puisse dire, qu'étant morts pour vos péchés, il est ressuscité pour votre justification, et que, s'il règne parmi les vivants, vous vivez parmi ceux qui composent ce nouveau règne où l'on ne connaît d'autres lois que celles de la justice et de la vertu: *Resurrexit propter justificationem nostram.*

Souvenez-vous cependant que, quelque prompte que puisse être votre résurrection, elle ne vous sera salutaire qu'autant qu'elle sera sincère et éclatante; sincère par rapport à vous, en rompant tellement avec le péché, qu'entre vous et le péché il n'y ait plus ni liaison ni intelligence; éclatante par rapport aux autres, en leur faisant sentir que, quand on est ressuscité de bonne foi, on ne connaît plus d'autre chemin que celui du devoir. Deux circonstances fondées et établies sur la conduite du Sauveur ressuscité, et qui doivent alarmer plusieurs même de ceux qui ont tâché de l'imiter dans la promptitude de sa résurrection. A Dieu ne

plaise cependant que je prétende troubler ici mal à propos les consciences, ni vous faire regarder comme de vains fantômes de pénitence tout ce que nous avons vu faire de démarches durant ces derniers jours à tant de vrais et fervents pénitents ! Non, mes frères, nous avons lieu de bénir le Seigneur sur la sincère et parfaite résurrection de plusieurs, et nous l'en bénissons en effet : mais, si je ne condamne pas tout, je n'ai garde aussi de tout approuver ; et, puisqu'il est question de vous ouvrir les voies d'une résurrection réelle et véritable, ce sera à ceux mêmes qui croient y être entrés à se juger devant Dieu, et à voir si ce n'est point mal à propos et sans fondement qu'ils se rassurent sur leur prétendu retour. *Non est hic* (*Matth.*, XXVIII), disait l'ange aux femmes dévotes : vous cherchez dans le tombeau Jésus qui a été crucifié, mais vous l'y cherchez inutilement; c'est là où on l'avait mis, mais il en est sorti ; il n'y est plus : *Non est hic.* Comme si l'ange voulait dire que ce n'est point dans le séjour de la mort, ni dans la compagnie des morts qu'on trouve un homme vivant; qu'il habitait dans le tombeau et parmi les morts, lorsqu'il était mort lui-même, mais que, depuis qu'il a recouvré la vie, il a changé de société et de demeure; qu'il vit et qu'il habite avec les vivants : *Non est hic.* Sur quoi sondez-vous vous-mêmes, et voyez si c'est avoir recouvré la vie que d'être toujours dans les mêmes lieux, dans les mêmes compagnies, avec les mêmes personnes qui vous ont été si souvent une occasion et une source de mort? Oui, les hommes croiront peut-être que vous vivez, parce qu'ils vous auront vus approcher de ces sacrements qui confèrent la vie, et qu'ils s'imagineront que tout s'est fait avec ces dispositions d'esprit et de cœur qui ramènent à Jésus-Christ : *Nomen habes quod vivas* (*Apoc.*, III) ; mais est-ce ainsi qu'en jugera celui qui sonde les replis les plus secrets de votre conscience? Il vous regardera encore comme un homme véritablement mort et enfermé dans le tombeau du péché, parce que vous ne serez allés à son ministre qu'avec un esprit préoccupé des funestes objets qui vous ont séduits, et à lui-même avec le cœur de ce disciple perfide, qui, lors même qu'il donnait à son Maître mille témoignages publics d'une sincère amitié, ne laissait pas d'être étroitement lié avec ses ennemis les plus déclarés: *Et mortuus es.* (*Ibid.*) Combien en est-il, en effet, qui veulent quitter le péché, s'il les en faut croire? et qui ne peuvent se résoudre à renoncer à tout ce qui les conduit au péché, qui prétendent vivre dans cette retenue qu'exige l'Evangile, et se trouver partout où règne la dissolution et la licence, ne se permettre rien de ce qui est défendu par la loi, et s'exposer tous les jours aux occasions prochaines de la violer, et cela, après avoir éprouvé mille et mille fois la faiblesse de leur cœur, la force et l'empire de leurs passions? Résurrection apparente, qui en aura peut-être assez pour vous mettre à couvert de la censure des fidèles, pour leur donner quelque idée avantageuse de votre religion et de votre probité : *Nomen habes quod vivas*, mais vaine et fausse résurrection devant Dieu, et qui ne l'empêchera pas de vous regarder comme étant encore entre les morts ; parce que, dès que vous aimez le danger, vous aimez ce qui suit le danger, et que, si vous profanez le sacrement en y apportant un cœur attaché à son péché, vous ne le profanez pas moins en y apportant un cœur attaché à une occasion qui vous est devenue une source de péchés : *Et mortuus es.*

Et, quand même vos résolutions en ce point auraient été sincères, ce qui paraît impossible, seront-elles de durée? A peine serez-vous sortis du tombeau qu'on vous y verra rentrer. L'occasion a je ne sais quoi de si flatteur, que difficilement on se défend contre ses attraits. On compte sur la fermeté de sa volonté, sur ses précautions et sur sa vigilance : là-dessus on se jette de nouveau dans le danger, et, malgré tout ce qu'on s'était promis, on se laisse malheureusement entraîner dans l'abîme. Nous le voyons tous les jours : quand l'occasion entretenue ou recherchée ne serait déjà pas pour elle un péché, elle ne tarderait pas d'y faire tomber. De sorte qu'il faut vous résoudre ou à ne recouvrer la vie que pour un jour, ou à dire un adieu éternel à tout ce qui vous l'a fait perdre par le passé. *Non est hic :* plus donc de société avec ces personnes dont les charmes vous ont arraché tant de consentements impudiques. *Non est hic :* plus de liaison avec ces hommes de chair et de sang, dont la corruption s'insinue dans tous les cœurs et a mille fois infecté le vôtre. *Non est hic :* plus de retour dans ces malheureuses assemblées, où vous avez si souvent senti, à votre perte, ce que peut le vice quand il se montre à découvert. Eloignement constant et éternel de tout ce qui peut réveiller les désirs, allumer la concupiscence, exciter et fomenter la rébellion des sens : c'est à quoi vous engage l'obligation de ressusciter véritablement : *Non est hic.*

Savez-vous que non-seulement un homme ressuscité n'est plus dans les mêmes engagements, dans les mêmes occasions de péché, mais qu'il cesse en quelque manière d'être lui-même le même homme? Ce n'est plus cet homme si avide du gain, si sensible à une injure, si entêté de son rang et de sa dignité : *Non est hic.* Ce n'est plus cet homme qui n'agissait que par caprice ou par intérêt, qui n'écoutait d'autre voix que celle qui flattait la nature et l'amour-propre, qui, ne voulant rien comprendre dans les rigueurs de l'Evangile, se cherchait lui-même partout, rapportait tout à lui-même : il est ressuscité, et tout est réformé dans lui, tout y est changé, tout y est renouvelé : *Non est hic.*

Mais savez-vous que ce sacrifice que vous devez à Dieu de tout ce que vous pouvez avoir d'attachements, ou à ces occasions dangereuses, ou à ces fausses maximes, qui conduisent au péché, vous nous le devez à

nous-mêmes, et que, si vous êtes ressuscités de bonne foi, nous sommes en droit d'attendre que vous nous en convainquiez par une conduite qui porte tous les caractères d'une véritable et sincère résurrection? Jésus-Christ ressuscite, et il n'est pas plutôt ressuscité qu'il sort de son tombeau. Ce n'est point assez. A peine est-il sorti du tombeau, qu'il se montre à Simon, et non-seulement à Simon, mais encore à l'incrédule Thomas, qui, ayant porté son obstination jusqu'à la témérité, méritait, ce semble, d'être oublié et livré pour toujours à l'égarement de son audacieuse incrédulité; mais encore à ces insensés et durs à croire, qui, pour quelques délais qui n'étaient cependant point allés au delà du terme marqué, commençaient déjà, ce semble, à désespérer; mais encore à ces âmes timides et chancelantes, qui prennent la réalité pour un fantôme, et devant qui il faut que le Sauveur s'abaisse jusqu'à boire et manger pour les convaincre et les rassurer. Or, que nous enseigne, mes frères, ces attentions et ces soins du Sauveur à manifester par tant d'apparitions différentes la vérité de sa résurrection, sinon qu'il ne suffit pas d'être ressuscité de bonne foi, mais qu'il faut encore le paraître, et qu'une résurrection, quelque sincère qu'elle soit, sera toujours défectueuse et imparfaite, si elle n'est en même temps éclatante et sensible. Non point que je vous exhorte ici à faire vos bonnes œuvres pour être vus et applaudis des hommes; ce serait vous exhorter à tout perdre: mais qui ne sait qu'il nous est également ordonné, et d'ôter tout sujet de scandale au prochain, et de lui donner certains exemples de vertu, que nous nous devons mutuellement dans cette union de foi et de religion où nous vivons? D'ôter tout sujet de scandale au prochain; et c'est ce qui doit nous engager à apporter plus de soin à nous dépouiller du vieil homme, de cet homme qui, pécheur pour lui-même, est encore pécheur pour les autres, parce qu'il leur devient un sujet et une occasion de péché : *exspoliantes vos veterem hominem.* (*Coloss.*, III.) Jésus-Christ, en vous demandant votre cœur, vous défend tout ce qui peut séduire le mien, et jamais vous ne serez à lui, que vous ne soyez sincèrement dans la résolution de ne rien faire, qui puisse lui enlever ceux qui lui appartiennent. Et vous croirez pouvoir comme vous partager dans vos résolutions? vous fermer toute voie au péché, et m'ouvrir toutes celles qui peuvent m'y entraîner? Ce n'est point ainsi qu'on prend une nouvelle vie en Jésus-Christ: ou tout à lui, ou tout contre lui. Loin donc d'ici tant de paroles qui portent, ou l'erreur dans l'esprit, ou le déréglement dans le cœur, tant de maximes, qui inspirent le relâchement et la mollesse, tant d'œuvres qui réveillent ou qui fomentent ce malheureux penchant que nous avons tous à la dissolution et à la licence: c'est ce que vous devez vous être interdit par rapport à vous-mêmes; c'est ce que vous devez vous être interdit par rapport à nous.

Exspoliantes vos veterem hominem, et induentes novum (*Ibid.*), ajoute l'Apôtre. L'homme nouveau ne se contente pas de renoncer aux œuvres du vieil homme; il est revêtu de Jésus-Christ, et s'il se montre, ce n'est plus que comme Jésus-Christ ressuscité le montrait à ses disciples; tantôt pour nous reprocher nos faiblesses et nos défauts, ou du moins pour nous apprendre par la régularité de sa conduite, que, quand on est à Dieu, on ne connaît ni division ni partage; tantôt pour nous développer le sens des Ecritures, et nous faire connaître dans la pratique ces grandes vérités que la chair et le sang ont tant de soin de nous cacher; tantôt pour échauffer nos cœurs, et les animer à leurs devoirs par un attachement inviolable au sien, et toujours pour nous convaincre qu'il est ressuscité; qu'un homme ressuscité est patient dans l'adversité, modeste dans l'éclat, sensible à la misère d'autrui, sachant dissimuler une injure, et se faire de la charité comme un rempart contre tout ce qui peut troubler l'union et la paix. Du moins est-ce là ce que nous sommes en droit d'attendre de vous, et à quoi doit s'engager tout homme qui prétend se révêtir de l'homme nouveau: *induentes novum.* Et cela vous le devez à l'étranger comme au domestique, à l'insensé comme au prudent et au sage, parce que nous sommes également redevables aux uns et aux autres, dit l'Apôtre, et que, quiconque a les yeux sur nous, veut trouver dans notre conduite de quoi reformer, ou régler la sienne. Aussi Jésus-Christ ne se borne pas uniquement à ses disciples. Il a des ennemis à convaincre, et s'il n'en fait pas autant pour les uns que pour les autres, du moins en fait-il assez pour détromper la plus opiniâtre incrédulité, et la ramener aux sentiments de soumission qu'elle doit à la vérité de sa parole. La seule déposition des soldats, le témoignage seul de plus de cinq cents disciples, qui tous auraient dû se déclarer contre lui s'il les avait trompés, les seuls prodiges opérés au nom de Jésus de Nazareth ressuscité suffisaient et au delà pour confondre la Synagogue. Elle est en effet si fort confondue, qu'à travers les soins qu'elle prend pour étouffer la vérité de la résurrection, elle laisse assez entrevoir qu'elle est persuadée que Jésus-Christ est ressuscité. Ce n'est que faiblement qu'elle ose défendre aux Apôtres de parler de cet homme; elle convient que les prodiges opérés en son nom portent un caractère d'évidence à quoi tout esprit raisonnable ne saurait se refuser; elle délibère sur les moyens qu'elle a à prendre pour arrêter un mal, qui cependant lui paraît sans remède; elle se trouble, elle s'alarme: c'est que Jésus-Christ veut forcer ses ennemis, même les plus déclarés, à lui rendre la justice qui lui est due; justice que vous devez pareillement arracher à tout ce que Jésus-Christ peut avoir d'ennemis parmi nous: *Ut qui ex adverso est, vereatur* (*Tit.*, II), dit saint Paul; il faut que quiconque est opposé à ce Maître divin vous redoute

comme le plus zélé défenseur de sa doctrine et de ses maximes; il faut qu'il craigne de répandre devant vous, et ses principes d'erreur, et ses leçons d'iniquité; il faut en un mot qu'il sache, que tout ce qui n'est pas dans le devoir est pour vous un objet d'exécration et d'horreur. Qu'en coûte-t-il de dogmatiser devant un petit nombre de disciples fidèles, de paraître chrétien devant des personnes, en présence de qui il serait honteux de ne le paraître pas? Ce n'est point là précisément où doit éclater votre christianisme: c'est à ne point mollir parmi les mondains; c'est à vous soutenir devant les libertins et à leur montrer que, si autrefois vous avez donné dans leurs œuvres de mort, aujourd'hui vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, et que ce n'est plus que pour lui que vous vivez : *ut qui ex adverso est, vereatur.*

A ces conditions qui de nous n'a pas lieu de craindre sur la sincérité de sa résurrection? Qui ne s'est point flatté sur ce qu'il se doit à lui-même pour éviter le péché, ou sur ce qu'il doit aux autres pour leur faire aimer ou du moins révérer la vertu? Avouons-le devant Dieu; quelque générales qu'aient été nos promesses, nous n'avons guère fait le sacrifice qu'à moitié. Cependant point de résurrection, si elle n'est entière et si universelle qu'il ne reste ni affection au péché, ni attache aux accasions du péché, ni volonté de servir et de favoriser le parti du péché. Est-ce donc, Seigneur, que vous nous laisserez dans le tombeau, tandis que vous en sortez avec tant de gloire pour vous et de confusion pour vos ennemis? Ce n'est pas dans ce lieu d'horreur qu'on chante vos miséricordes, vous le savez. Vous voulez cependant que nous les chantions dans ce saint temps avec toute l'Eglise. Ayez donc pitié de notre humiliation et de notre misère, et rompez tellement nos liens que nous puissions publier partout, plus encore par nos œuvres que par nos paroles, que nous sommes par la vertu de votre grâce ce que vous êtes par la vertu divine de votre toute-puissance, des hommes vraiment ressuscités, des hommes qui ont rompu sincèrement et de bonne foi avec la mort et le péché : *Christus resurgens.* Achevons, et après avoir vu quelle doit être la sincérité de notre résurrection, voyons quelle en doit être la durée : *Jam non moritur.*

SECONDE PARTIE.

S'il fallait que Jésus-Christ ressuscitât, comme je le disais au commencement de ce discours, il ne fallait pas moins qu'il ressuscitât pour ne plus mourir. Une seconde mort aurait perdu tout le fruit qu'aurait pu produire sa première résurrection; elle aurait ôté aux disciples toute espérance; elle aurait confirmé les Juifs dans leur opiniâtre incrédulité, et engagé les uns et les autres à se déclarer unanimement contre un homme qui les aurait si visiblement trompés. Mais, quand Jésus-Christ, par une résurrection immuable et éternelle, n'aurait cherché ni à rassurer ses disciples ni à confondre les Juifs, dans le dessein où il était de nous donner sa résurrection pour modèle de la nôtre et de fonder l'obligation où nous sommes de persévérer constamment dans la nouvelle vie que nous recouvrons dans ces jours de réconciliation et de paix, sur l'immutabilité de celle qu'il reprend aujourd'hui, n'était-il pas par là même suffisamment engagé à s'affranchir pour toujours des lois de la mort?

Jésus-Christ est ressuscité, dit l'apôtre saint Paul; c'est ce que nous croyons tous et sur quoi rien ne doit ébranler notre créance. Mais, ce qu'il nous importe également de croire, et ce qui doit faire en même temps et l'objet de notre foi et la règle de notre conduite, c'est, ajoute l'Apôtre, que Jésus-Christ une fois ressuscité ne meurt plus : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.* (*Rom.*, VI.) Remarquez, je vous prie, la raison qu'il en apporte. C'est, dit-il, que si Jésus-Christ a dû mourir pour l'expiation du péché, il n'est mort qu'une fois seulement, et que s'il vit, il vit pour toujours dans Dieu et pour Dieu : *Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel: quod autem vivit, vivit Deo.* (*Ibid.*) Comme s'il voulait dire que le Sauveur ayant par sa mort détruit l'empire du péché, il n'était plus besoin qu'il mourût de nouveau, et que la vie glorieuse dont il est entré en possession, étant une vie toute divine, il fallait qu'elle fût aussi immuable, aussi immortelle que Dieu même. Or, que concluait de là l'Apôtre et qu'en devons-nous conclure nous-mêmes? Que si nous avons eu le bonheur de participer à la vie nouvelle de Jésus-Christ et de ressusciter à la grâce comme il est ressuscité pour la gloire, rien ne doit désormais nous faire perdre une vie si précieuse; mais, que nous devons nous regarder comme des hommes morts pour jamais au péché et qui ne vivent plus que dans Dieu et pour Dieu : *Ita et vos existimate, vos mortuos esse peccato, viventes autem Deo.* (*Ibid.*)

Est-ce là, souffrez que je vous le demande, mes frères, est-ce là l'heureuse situation où vous vous trouvez aujourd'hui? Etes-vous tellement morts au péché, que le péché n'ait plus pour vous ni goût ni attrait, que vous soyez aussi insensibles aux attraits du péché, aussi aveugles à tous les exemples de péché, aussi sourds aux sollicitations du péché, que le peut être un homme mort, qui n'a ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, ni sentiment pour rien de ce qui faisait autrefois, ou son plaisir, ou sa peine? Vivez-vous tellement dans Dieu et pour Dieu, que vous soyez prêts à perdre la vie plutôt que l'amitié de Dieu; que vous n'aimiez la vie que parce qu'elle vous fournit de quoi glorifier Dieu; que toute votre vie ne soit qu'un enchaînement de ces œuvres de vertus et de sainteté, qui vous disposent à voir et à posséder Dieu? Tel doit être l'état d'un homme ressuscité, et tel est le vôtre, s'il s'en faut rapporter à ces protestations pompeuses que vous faisiez ces jours derniers avec tant de démonstrations extérieures de repentir et de douleur. Quand je vous accorderais que des

protestations de cette nature partaient d'un cœur véritablement et sincèrement touché, ont-elles cette durée et cette persévérance, qui est, comme vous savez, la seule des vertus que Dieu couronne? Souvent les fêtes ne sont pas passées, qu'on se trouve de nouveau dans le même état, d'où l'on s'était tiré, dans un état de mort et de péché. Cependant les mêmes motifs, qui vous ont engagés à former de si saintes résolutions, devraient vous y affermir pour toujours. Les horreurs du péché, les amabilités de votre Dieu, c'est ce qui vous a obligés à les former; pourquoi donc vous rendre de nouveau les esclaves d'un péché dans qui vous avez trouvé tant de motifs d'aversion et de haine? Pourquoi donc quitter un Dieu, dans qui vous avez trouvé tant de motifs d'attachement et d'amour? Vous êtes morts au péché, et vous vivez dans Dieu et pour Dieu. Il n'est donc plus question ni de revivre au péché, ni de mourir à Dieu. Il est question de vous soutenir dans vos premières démarches, et de ne plus connaître le péché, que pour le détester et le haïr, et Dieu pour l'aimer et le servir: *existimate, vos mortuos esse peccato.*

Oui, vous êtes morts au péché, et vous lui avez porté comme autant de coups de mort que vous avez poussé de gémissements et de soupirs. Si après cela vous deviez revenir à lui, qu'était-il besoin, vous demande saint Bernard, de lui faire une guerre si déclarée? Qu'était-il besoin de pleurer si amèrement, et de donner tant de temps à la componction et à la douleur, si tout ne devait aboutir qu'à une honteuse rechute? *Si negligentias planximus, quid causæ est, ut nunc recidamus in easdem?* Avez-vous eu quelques raisons de pleurer vos fautes? Sans doute, vous croyez en avoir eu, puis que vous avez versé tant de pleurs. Mais ces mêmes raisons ne subsistent-elles pas encore aujourd'hui, et si elles subsistent encore aujourd'hui, pourquoi n'auront-elles pas autant de force pour vous engager à la persévérance, qu'elles en ont eu pour vous engager au retour? Le péché a-t-il perdu aujourd'hui ce qu'il avait de haïssable ces jours derniers? La loi qui alors vous paraissait si équitable, a-t-elle été ou abrogée ou réformée? Vous a-t-on annoncé quelques autres vérités que celles que vous receviez avec tant de soumission et de docilité? Vous a-t-on apporté quelqu'autre Evangile que celui dont les maximes avaient pour vous je ne sais quoi de si divin, que vous étiez résolus d'en faire l'unique règle de vos mœurs et de votre conduite? *Quid causæ est?* Vous souvenez-vous de ce qu'il vous en a coûté pour rompre avec le péché? *Luximus his diebus compunctioni, orationi et abstinentiæ dediti;* la prière, l'abstinence, le jeûne, la componction, les larmes, vous avez mis tout en œuvre pour convaincre le ciel et la terre que vous renonciez à ce malheureux enfant de ténèbres. Si vous ne procédiez pas de bonne foi, pourquoi chercher à tant de frais à nous tromper et à vous tromper vous-mêmes? Mais, si c'est de bonne foi que vous procédiez, pourquoi perdre sitôt le fruit de tant de peines? Pourquoi ruiner dans un moment un ouvrage qui vous avait coûté plusieurs semaines de préparation et de soin? *Quid causæ est?*

Mais, à l'opprobre du christianisme, on dirait, continue ce Père, que la résurrection du Sauveur est devenue comme un temps de péché et le terme fatal de nos rechutes: *Proh dolor! tempus peccandi, terminus recidendi facta est resurrectio Salvatoris.*

Le deuil dans lequel l'Eglise était plongée ces jours derniers, les mystères douloureux qu'elle célébrait, les saintes austérités qu'elle prescrivait à ses enfants, tout cela arrêtait la licence; et comme si cette épouse de Jésus-Christ, dans le transport de la joie, où elle se livre à la vue de son divin Epoux ressuscité, lâchait la bride à toutes les passions, on voit renaître les parties de plaisir, les jeux, les spectacles, la dissolution, la débauche, et tous les excès les plus honteux: *Ex hoc nempe comessationes et ebrietates redeunt; cubilia et impudicitiæ repetuntur.* Vous diriez qu'il y a dans la religion des jours où la retenue et la vertu sont de saison, et d'autres où la licence et le libertinage ont droit de dominer; ou, pour parler plus juste, vous diriez qu'on ne doit être chrétien que durant quelques jours consacrés aux pleurs et aux larmes, et que, parce qu'on se fait alors quelque violence, on a acquis le droit d'être pécheur tout le reste de l'année. Et n'est-ce pas pour notre justification que Jésus-Christ est ressuscité, comme je l'ai déjà dit après l'Apôtre? et Jésus-Christ ressuscité ne doit-il pas nous être en tout temps un signe de justification? Jésus-Christ aujourd'hui n'est-il pas le même qu'il était hier, et si hier il nous était un modèle de sainteté, peut-il nous être aujourd'hui une occasion de péché? En quelque temps que nous soyons, nous sommes à Jésus-Christ; et s'il est dans la religion des mystères de joie, ce n'est jamais à une joie criminelle qu'ils nous invitent. Que notre Maître gémisse sous les coups de ses ennemis, ou qu'il triomphe de leur fureur, il est toujours également notre Maître, et nous devons toujours également être à lui: *Quid causæ est?*

Je connais la faiblesse du cœur humain: et à qui n'est-elle pas connue? Ne cherchez point cependant à justifier par là une vicissitude de conduite si injurieuse à notre Dieu, Aidés de sa grâce, nous serons toujours ce que nous devons être, dès que nous le voudrons: mais il semble que nous mettons notre gloire dans notre inconstance, ou du moins qu'à l'égard de Dieu nous pouvons être inconstants sans honte. Partout ailleurs nous nous piquons de constance et de fermeté; ici, que nous nous laissions emporter à tout vent, comme parle saint Paul; que nous suivions maintenant le souffle de l'esprit, et un moment après celui de la passion, c'est de quoi nous nous inquiétons aussi peu que s'il nous était libre de changer de maître à notre choix, et de disposer de nous-mêmes au gré de nos désirs.

Est-ce donc ainsi, Seigneur, que nous abusons de votre bonté, et que, parce que nous sommes sous un règne de grâce, où vous nous recevez toutes les fois que nous nous présentons, nous croirons pouvoir vous quitter toutes les fois que nos passions nous le suggéreront? *Quid ergo? peccavimus, quoniam sumus sub gratia?* A Dieu ne plaise, répond l'Apôtre (*Rom.*, VI), que nous ayons jamais de pareilles pensées : *Absit!* Comme si nous pouvions ignorer que nous ne sommes sous un règne de grâce que pour la faire régner dans nous, et faire servir par son secours à notre sanctification, ce que nous avons fait servir à notre perte. *Existimate vos mortuos esse peccato.* Ce que nous devons donc penser, c'est qu'en secouant le joug du péché, nous avons secoué le joug du plus cruel de nos ennemis, d'un ennemi qui n'a rien perdu, qui ne perdra jamais rien de cette malignité qui nous a obligés à lui porter tant de coups de mort; qui n'a rien, qui n'aura jamais rien dans ses attraits prétendus, qui puisse engager un homme chrétien, un homme raisonnable à le faire revivre au milieu de lui. Ce que nous devons penser, c'est, qu'en secouant le joug du péché, nous avons crucifié dans nous le vieil homme, que nous l'avons dépouillé de ses armes d'iniquité ; que nous avons enchaîné ses concupiscences et ses passions, et que nous devons le tenir éternellement dans cet état de dépendance et de soumission. Ce que nous devons penser, c'est qu'en secouant le joug du péché, nous nous sommes chargés du joug de la justice, de cette justice qui est incompatible avec le péché, qui poursuit partout le péché, qui aime mieux tout souffrir que de s'accommoder jamais avec le péché. Ce que nous devons penser, en un mot, c'est qu'en secouant le joug du péché, nous sommes morts au péché, à toute attache au péché, à tout ce qui pouvait être pour nous une occasion de péché ; que le péché est à notre égard comme s'il n'était pas; que nous sommes à l'égard du péché comme si nous n'étions pas nous-mêmes ; que le péché n'est plus pour nous ; que nous ne sommes plus pour le péché : *Existimate vos mortuos esse peccato.* C'est avec des pensées de cette nature que vous vous défendrez éternellement contre le péché, et que vous donnerez à votre résurrection, non pas cette immutabilité essentielle, qui ne convient qu'à celle du Sauveur, mais une constance et une fermeté qui vous rendra inébranlable dans la pratique de tous vos devoirs ; surtout si, en vous souvenant que vous êtes morts au peché, vous vous souvenez en même temps que vous vivez dans Dieu et pour Dieu : *Existimate vos viventes Deo.*

C'est dans Dieu et pour Dieu que vit Jésus-Christ, ou pour mieux dire, il vit de la vie de Dieu même, d'une vie aussi exempte d'agitation et de trouble que celle de Dieu, d'une vie inondée des mêmes délices que celle de Dieu, heureuse du bonheur de Dieu, et aussi assurée de son bonheur que Dieu même : *Quod autem vivit, vivit Deo.* Et, dans ce comble de félicité et de douceur, où se trouve Jésus-Christ, comment pourrait-il se résoudre à se soumettre de nouveau à tout ce que les misères de la mortalité pourraient lui attirer de douleur et de peines? Il est mort une fois pour le péché : en voilà assez pour détruire le péché et pour rétablir le pécheur : *Quod enim mortuus est peccato mortuus est semel.* Maintenant il vit auprès de Dieu, et dans Dieu ; il en reçoit la récompense qu'il mérite, et voilà ce qui le retiendra éternellement auprès de Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.* Ainsi, mes frères, en mourant au péché, n'avez-vous pas commencé à vivre pour Dieu? Ne vous êtes-vous pas consacrés à lui sans réserve ; ne vous êtes vous pas consacrés à lui pour toujours ; ne vous êtes-vous pas consacrés à lui après les plus sérieuses réflexions, après vous être fortement convaincus que c'était à lui seul que vous vous deviez, et que hors de lui vous ne pouviez trouver de solide bonheur? Comment, après cela, prétendez-vous pouvoir disposer de vous-mêmes au gré de vos désirs? Vous vous êtes donnés à Dieu; vous n'êtes donc plus à vous-mêmes. Vous vous êtes donnés à Dieu pour toujours ; pouvez-vous revenir d'un engagement si solennel? Vous vous êtes donnés à Dieu après les plus sérieuses réflexions, après vous être convaincus et de vos devoirs envers lui et de ses bontés pour vous. Vous êtes-vous trompés ou sur ce qu'il a à attendre de vous, ou sur ce que vous avez à attendre de lui? La passion a beau chercher à faire valoir ses droits ; elle a beau étaler tout ce qui vous a autrefois asservis à son empire ; éternellement il sera vrai que nous n'avons point d'autre maître que Dieu ; que Dieu seul peut remplir la vaste capacité de nos cœurs, et que, s'il mérite seul nos empressements, il peut seul les récompenser. Faites donc état, que, si vous vivez aujourd'hui d'une vie nouvelle dans Dieu, vous ne devez plus vivre que pour Dieu : *Existimate vos viventes Deo.*

En mourant au péché vous avez commencé à vivre pour Dieu. Touché de votre repentir, quelque raison qu'il eût de vous rejeter, il n'a pas laissé de vous recevoir ; il vous a regardés comme une conquête qui confondait ses ennemis, et dont il s'est fait honneur parmi ses anges : ne reveniez-vous donc à lui que pour le quitter de nouveau ; que pour lui faire mieux sentir que vous comptiez pour rien de lui appartenir ; que pour l'attrister plus sensiblement par une indigne désertion? Ah! chrétiens, seriez-vous assez peu sensibles aux intérêts de votre Dieu pour troubler la joie qu'il avait de vous posséder, pour interrompre les applaudissements que lui donnait la cour céleste, pour donner lieu à tout l'enfer de l'insulter? S'il est donc vrai que vous vivez aujourd'hui d'une vie nouvelle dans Dieu, souvenez-vous que vous ne devez plus vivre que pour Dieu : *Existimate vos viventes Deo.*

En mourant au péché, vous avez commencé à vivre pour Dieu. Et de combien de

bénédictions et de grâces votre retour n'a-t-il pas été suivi? Comparez ce que vous êtes ajourd'hui avec ce que vous étiez avant votre réconciliation. Eloignés de votre Dieu, quelle agitation, quel trouble n'éprouviez-vous pas au dedans de vous-mêmes? Quelle paix au contraire, quelle tranquillité, depuis que vous avez eu le bonheur de rentrer dans son amitié ! Vous avez cherché autrefois votre paix dans les plaisirs et dans les délices du monde : y avez-vous jamais rien trouvé qui approchât de cette paix, de cette joie que porte avec elle une bonne conscience? Par quel entêtement fatal iriez-vous donc troubler un règne si paisible et si doux, et dont on ne goûte parfaitement la douceur qu'en demeurant constamment attaché à Dieu et en ne vivant que pour lui? *Existimate vos viventes Deo.*

Ainsi, conclut l'Apôtre, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, ne cherchez plus que ce qui est au-dessus de vous : les biens de la gloire, les délices de l'éternité. C'est ce qui doit faire toute l'occupation d'un homme ressuscité : *Quæ sursum sunt quærite.* (*Coloss.*, III.) Non point que je condamne une vigilance modérée, une sage et discrète attention sur vos affaires temporelles. Dieu les a commises à votre administration ; il est juste que vous vous mettiez en état de lui en rendre un compte fidèle; mais ce ne sont là que des affaires du second ordre, des affaires qui ne demandent que vos derniers soins et vos dernières pensées : *Quæ sursum sunt quærite;* levez les yeux vers le ciel, c'est là que doivent tendre tous vos désirs, tous vos empressements. Et là, que trouverez-vous? La source de tout bien, le Dieu de toute perfection, et Jésus-Christ assis à sa droite, avec toute la pompe et toute la majesté qui conviennent à son rang et à la grandeur de ses tourments passés. A la vue de ces objets tout à la fois si augustes et si aimables, que peut avoir la terre qui soit capable ou d'occuper ou de distraire vos pensées? Envisagez donc les choses telles qu'elles sont en effet; vaines, frivoles et passagères dans le siècle présent; réelles, solides et éternelles dans le siècle futur; et autant que vous concevrez d'indifférence et de mépris pour les unes, autant concevrez-vous d'ardeur et de vivacité pour les autres: *Quæ sursum sunt quærite.* Mais vous n'avez de goût que pour les biens et les délices de la terre; le moyen que vous cherchiez les biens et les délices du ciel? Occupés de ce que vous possédez, à peine daignez-vous lever les yeux vers ce qu'on vous prépare. Qu'a donc ce monde de si doux et de si attrayant pour ceux qui le servent? En combien de rencontres n'avez-vous pas vous-mêmes éprouvé la vanité de ses promesses, le vide de ses plaisirs, la fragilité ce ses biens? En faudrait-il davantage pour vous en détacher? Mais non, le monde se fera toujours suivre par un cœur qui ne goûte pas Dieu. Vous le goûtez aujourd'hui; vous sentez combien il est doux à ceux qui l'aiment; si ces premiers moments de retour sont si avantageusement récompensés, que sera-ce de lui demeurer constamment attaché tout le temps de sa vie? Les saints l'ont éprouvé. Ils ne voulaient que Dieu, et dans Dieu ils trouvaient de si précieux avantages, qu'ils ne comprenaient pas qu'on pût allier tant de douceurs avec les misères de la vie présente. Eprouvez-le vous-mêmes. Vous êtes revenus à la source des délices en revenant à votre Dieu ; vous lasserez-vous d'en recevoir les doux écoulements? Ce serait être trop ennemis de vous-mêmes. Attachez-vous donc tous les jours plus fortement à cette source divine, et vous vous verrez inondés de ces bénédictions abondantes qu'il fait couler dans le cœur de ceux qui l'aiment : *Quæ sursum sunt quærite.* Et, quand même Dieu prendrait de temps en temps envers vous ce visage sévère qu'il semble prendre quelquefois à l'égard de ses élus, pour éprouver leur constance, et qu'il ne vous laisserait d'autre consolation que celle de pouvoir vous dire, avec quelque espèce de raison, que vous êtes à lui, n'en auriez-vous pas assez pour ne changer jamais de parti, pour donner à vos résolutions une constante et inviolable durée? Je possède Dieu; qu'il me traite comme il le jugera à propos, ce n'est pas pour ses douceurs, c'est pour lui-même que je le sers. Tandis que le péché n'aura rien à me présenter, qui l'emporte sur ce Dieu, jamais le péché ne fera impression ni sur mon esprit ni sur mon cœur. Je sens trop le plaisir et l'avantage qu'il y a de posséder un Dieu, et rien ne m'en détachera jamais : *Quæ sursum sunt quærite.*

Qu'il nous en coûtera, dites-vous, de nous mettre dans cet heureux état, où nous soyons comme morts et insensibles à tous les attraits du monde et du péché! Eh! si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, n'avez-vous pas déjà dû vous y mettre aujourd'hui? N'avez-vous pas comme passé par un second baptême, où vous avez renoncé au démon, aux fêtes et aux pompes du démon? Il n'est donc plus question que de continuer. Il vous en coûtera, je l'avoue; et ce fort armé, honteux de se voir chassé de son ancienne possession, mettra tout en œuvre pour y rentrer; mais enfin, qui cherchez-vous, vous demandrai-je en finissant, comme l'ange le demandait aux femmes dévotes : *Quid quæritis?* (*Luc.*, XXIV.) Vous cherchez Jésus exalté, Jésus glorifié, Jésus triomphant; mais ce Jésus triomphant, ce Jésus glorifié et exalté a été rassasié d'opprobres; il a été déchiré, humilié avant que d'entrer dans sa gloire; de sorte que le sceptre qu'il a en main est la récompense de sa valeur; et que, s'il possède un trône, ce n'est que parce qu'il s'y est frayé le chemin par la croix. *Quid quæritis?* En cherchant ce Jésus glorifié, ce Jésus exalté et triomphant, que cherchez-vous? Est-ce un guide ou un rémunérateur? L'un et l'autre sans doute, puisqu'il n'est rémunérateur qu'à l'égard de ceux à qui il a servi de guide, et qu'on ne doit jamais se flatter de le trouver dans la gloire, si on ne le cherche par les voies qu'il a tenues lui-même pour

y atteindre. Contradictions opiniâtres, rudes attaques, sanglants combats, c'est par où il a passé, et par où doit passer tout chrétien qui veut avoir part à ses triomphes. Revêtez-vous donc, comme les élus de Dieu, des armes de lumière, de cette foi vive, qui ne vous permette presque pas de perdre de vue ce qu'on vous prépare dans l'éternité, de cette espérance ferme qui, dans la grandeur des biens qu'elle promet, nous fait comme cueillir par avance le fruit de notre travail et de notre peine, de cette charité ardente qui souffre tout, qui se soutient contre tout, qui sacrifie tout à la loi et au devoir. Avec des armes de cette nature, attaquez ces ennemis domestiques qui nous sont figurés par ce vieux levain que l'Apôtre nous ordonne, surtout dans ce saint temps, de jeter loin de nous; ennemis que la pénitence a domptés, mais qu'elle n'a pas entièrement détruits; inclinations basses et terrestres, désirs immortifiés, passions déréglées, dont l'esprit de ténèbres emprunte le secours pour rentrer dans son ancienne demeure. Avec des armes de cette nature soutenez-vous contre tout ce que cet esprit de malice peut lui-même vous tendre de piéges par ces différentes tentations dont il connaît et l'usage et le fruit; soutenez-vous contre les partisans et les plaisirs du monde, contre tout ce qui peut ou ébranler, ou ralentir vos résolutions; et, avec des armes de cette nature, à l'exemple de ces généreux Israélites qui, bâtissant d'une main, combattaient de l'autre; repoussez, éloignez de vous tout ce qui peut vous être une source de péché; embrassez et pratiquez tout ce qui peut vous être une source de mérite et de vertu : c'est ce qu'attend de vous le rémunérateur que vous cherchez, et par où uniquement vous le trouverez.

Aussi, est-ce par là, Seigneur, que nous sommes résolus de vous chercher, et que nous espérons de vous trouver; par tout ce que la loi a de plus rude et de plus opposé aux inclinations de la nature, par tout ce qu'un austère devoir peut entraîner de difficultés et de peines, par tout ce que vos ennemis et les nôtres peuvent nous susciter d'oppositions et d'obstacles, par tout ce qu'il vous plaira à vous-même nous envoyer de contradictions et d'adversités. Mais aussi, regardez-nous du haut de votre trône, et soutenez par votre grâce les résolutions que nous formons ic. à vos pieds; afin qu'ayant commencé à vivre pour vous, nous ayons le bonheur de vivre éternellement avec vous. Ainsi soit-il.

SERMON LII.

Pour le lundi de Pâques.

SUR L'AMOUR DE DIEU

Et factum est dum fabularentur et secum quærerent; et ipse Jesus appropinquans ibat cum illis. (*Luc.*, XXIV.)

Comme les disciples s'entretenaient de ce qui était arrivé à Jérusalem, Jésus-Christ les joignit et marcha avec eux.

Ne paraîtrait-il pas naturel, chrétiens auditeurs, que Jésus-Christ oubliât deux disciples qui semblaient eux-mêmes oublier ses promesses sur le point d'en voir l'accomplissement? *Nos sperabamus;* nous nous flattions, disaient-ils, que cet homme, qui avait paru si puissant en paroles et en œuvres, rétablirait le royaume d'Israël; voici cependant trois jours que les mystères de sa passion sont accomplis, sans que nous ayons vu arriver ceux de sa gloire. Qu'une telle défiance dut être sensible au Sauveur du monde! Malgré cela, il s'approche, il se joint à eux, il leur parle avec une sainte familiarité, pour leur donner la liberté de lui développer leurs plus secrètes pensées, et prendre de là occasion de les instruire et de les rassurer. Vous diriez qu'il les suit pas à pas, autant pour faire goûter à leur cœur la douceur de sa présence, que pour affermir leur esprit par la solidité de ses discours : *Et ipse Jesus appropinquans ibat cum illis.* Ce que ces deux disciples éprouvent aujourd'hui de la part de Jésus-Christ, ne l'éprouvons-nous pas nous-mêmes tous les jours de la part de notre Dieu? Malgré notre indignité, il ne cesse de nous prévenir de ses miséricordes, et de nous faire sentir chaque jour les effets de son amour. Mais hélas! trouve-t-il en nous tout le retour qu'il a droit d'en attendre? Puisqu'on ne mérite point d'être aimé, à moins qu'on aime de son côté, si jusqu'ici nous avons été insensibles pour Dieu, tâchons de revenir aujourd'hui de notre insensibilité, et déterminons-nous enfin à lui rendre amour pour amour. Ce sont ici, mes frères, les derniers avis que j'ai à vous donner; trop heureux si, en vous quittant, je pouvais vous engager à accomplir le point le plus essentiel de la loi. Examinons donc pourquoi et comment nous pouvons aimer Dieu. *Causa diligendi Deum Deus est*, dit saint Bernard: *modus sine modo.* La raison qui nous oblige d'aimer Dieu, c'est Dieu même; *causa diligendi Deum Deus est :* premier point. — La mesure de notre amour envers Dieu c'est de l'aimer sans mesure; *modus sine modo :* second point.

Avant de commencer, implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'est-ce pas le comble de l'humiliation pour nous, chrétiens auditeurs, que Dieu ait été contraint de nous faire un précepte de l'aimer? Etre menacés de mort si nous n'aimons pas un objet infiniment aimable, est-il rien qui marque mieux la perversité de nos inclinations et le déréglement de nos cœurs? Si, après le précepte que Dieu nous a fait de l'aimer, nous l'aimions en effet, nous montrerions par notre fidélité, que si nous n'avons pas su prévenir la loi, nous savons du moins l'observer, et que ces cœurs qu'il nous demande, comme s'ils ne lui appartenaient déjà pas par une infinité de titres, sont à lui dès qu'il s'abaisse jusqu'à nous les demander. Mais Dieu a parlé, est-il obéi? Il nous demande nos cœurs; les possède-t-il? Ah! chrétiens, avouons-le à notre honte, nous les livrons, nous les prodiguons, ces cœurs, aux objets les plus indignes de

notre amour, et Dieu, pour qui ils ont été créés, est peut-être le seul qui n'y ait point de part. Cependant, dit saint Augustin, on n'aime que ce qui est bon, *non amatur nisi bonum;* et plus l'objet qui est bon renferme de perfections, plus, sans doute, il doit être aimé, parce que ses perfections sont le fondement de son amabilité. Or, où trouverons-nous plus de perfections que dans Dieu? où trouverons-nous plus de perfections, sans mélange d'aucune imperfection, d'une plus constante et plus invariable durée? Développons ces différentes pensées, et nous nous convaincrons, après saint Bernard, que Dieu seul doit être aimé pour lui-même, parce que Dieu seul est parfait, sans mélange d'aucune imperfection; parce que Dieu seul est souverainement parfait pour toujours. *Causa diligendi Deum Deus est.*

Les créatures vous plaisent, aveugles enfants des hommes, elles vous charment, elles vous enchantent; mais, aveugles en cela même que vous vous laissez charmer et enchanter par de viles créatures, où vous ne trouvez que quelques légers et imparfaits écoulements de cet assemblage de perfections infinies qui font l'apanage et l'essence du Créateur. Car enfin, qu'est-ce qui vous pourrait charmer sur la terre? Serait-ce cette prétendue beauté qui quelquefois occupe toutes vos pensées au mépris de Dieu? Foible beauté, beauté corruptible et périssable, qu'êtes-vous auprès de cette première beauté, de cette beauté incréée, éternelle, que les anges désirent toujours de voir, et qu'ils voient toujours avec un plaisir nouveau? Serait-ce ce génie supérieur à qui tout se découvre avec tant d'éclat, qu'il n'y a rien pour lui, ce semble, d'impénétrable et de caché? Pouvez-vous donc ignorer que le peu que nous avons de lumières n'est que ténèbres auprès de cette lumière inaccessible que nul homme vivant n'a vu et ne peut voir, et que le peu même que nous en avons, nous ne le tenons pas de notre propre fonds, mais de la bonté infinie de celui qui éclaire tout homme qui naît? Figurez-vous tout ce qu'il vous plaira de plus accompli et de plus parfait, vous n'atteindrez pas pour cela à ce qu'il y a de réel dans les perfections divines. Il faut être Dieu pour avoir une juste idée de la divinité. Tout ce que nous en pouvons concevoir sera toujours infiniment au-dessous de ce qu'il est. Toute sagesse, auprès de la sienne, n'est qu'égarement et folie; toute puissance n'est que faiblesse, toute majesté, toute opulence n'est qu'indigence et bassesse. Cherchez-vous de la grandeur, dit saint Augustin? Dieu est grand et plus grand que toute grandeur. Cherchez-vous de la justice? Dieu est juste, et plus juste que toute justice. Cherchez-vous de la bonté? Dieu est bon et meilleur que toute bonté. Cherchez-vous de la douceur? Dieu est doux, et plus doux que toute douceur. Cherchez-vous de la sublimité dans les connaissances, de la noblesse dans les sentiments, de la facilité à répandre, de la grandeur d'âme à pardonner, une force invincible à tout entreprendre, à tout exécuter, une souveraineté de domination et de pouvoir qui s'étende à tout, qui décide, qui dispose de tout? Dieu n'est rien de tout cela. Qu'est-il donc? Quelque chose de plus que tout cela, plus sublime dans ses connaissances, plus noble dans ses sentiments, plus porté à répandre, plus facile à pardonner, plus auguste, plus majestueux que tout ce que nous pouvons ou dire ou penser. Il est toutes choses, ajoute saint Grégoire, et il n'est rien des choses que nous voyons. Il existe, mais ce n'est pas comme nous avec dépendance; tout dépend de lui, et il ne dépend lui-même de personne. Présent dans tous les lieux, il n'est point pour cela renfermé dans les bornes d'aucun lieu; il occupe tout ce qui est, et s'étend au delà de tout ce qui peut être; il pénètre dans tous les temps, mais c'est sans succession de pensées et de connaissances, et l'avenir lui est aussi présent que le passé. Il opère, il agit partout; mais c'est sans être sujet à la vicissitude et au changement. Tel est, mes frères, le Dieu en faveur de qui nous sollicitons votre amour. C'est le Grand par excellence, ou plutôt la source et l'assemblage de toute grandeur, le Saint par essence, ou plutôt le principe et le centre de toute sainteté, l'admirable, l'ineffable, l'incompréhensible. Malheur, anathème à quiconque ne l'aime pas! *Quiconque ne l'aime pas est mort*, dit saint Jean; il demeure dans la mort, non-seulement parce qu'il est privé du principe de la vie, qui est la charité, mais encore parce qu'il mérite d'être traité comme ces adultères de l'ancienne loi, qui, convaincues d'avoir prostitué leur cœur à des étrangers, étaient regardées par tout le peuple comme autant de victimes de mort.

Qu'êtes-vous donc, ô hommes méprisables, pour disputer votre cœur à Dieu? Trouvez-vous Dieu trop petit pour ce cœur, ou ce cœur trop grand pour Dieu? Viles créatures, tous les jours nous vous voyons courir après des biens fragiles et périssables, après un vain fantôme d'honneur, et Dieu ne suffira pas à vos plus vastes désirs? Cessez, Dieu de majesté, cessez de presser ces rebelles. Peut-être vous aimeront-ils plus quand vous les en presserez moins, du moins vous craindront-ils davantage, parce que, sachant que c'est le comble du malheur de n'être pas à vous, ils appréhenderont que vous ne les ayez rejetés pour toujours, quand vous témoignerez moins d'empressement à les posséder. Après tout, Dieu ne nous fait-il pas trop d'honneur de nous demander nos cœurs? Que les grands de la terre cherchent à s'attirer les respects, l'affection et l'amour de leurs sujets, je n'en suis point étonné, ce n'est que par là qu'ils peuvent se soutenir; mais que Dieu, qui n'a rien à attendre de nous et qui n'en peut rien attendre, qui, indépendamment de toutes ses créatures, est toujours souverainement heureux, souverainement riche, souverainement puissant; que Dieu, en un mot, qui se suffit seul à lui-même, comme parlent les théologiens et les Pères, soit jaloux de nos

cœurs au point de nous conjurer de l'aimer, ce ne peut être l'effet que d'une bonté infinie. Insensible quiconque ne répond pas à de si tendres empressements d'un Dieu.

S'il était quelque chose qui pût mettre obstacle à notre amour pour lui, ce devrait être sa grandeur. Trop d'élévation paraît incompatible avec cette espèce de familiarité que l'amitié suppose; mais, quand il s'agit de nous posséder, Dieu semble oublier ce qu'il est, et veut en quelque manière que nous fermions les yeux à tout cet éclat qui nous le rendrait redoutable pour nous attacher uniquement à ces perfections qui nous le rendent infiniment aimable. Comment donc nous dispenserons-nous de l'aimer? Il est infiniment aimable, et il ne souhaite rien tant que d'être aimé. A qui donnerions-nous notre cœur, si nous ne le donnions pas à celui qui, outre le mérite et le droit qu'il a de le posséder, veut encore en paraître jaloux et empressé : *Causa diligendi Deum, Deus est.*

Mais ce Dieu, qu'une infinité de perfections rendent si digne d'être aimé, n'a-t-il rien qui puisse nous rebuter? Souvent les objets les plus aimables ont des défauts et des taches qui leur ôtent la moitié de leur amabilité. Tout est parfait en Dieu, et tout y est parfait sans aucun mélange d'imperfection : seconde raison qui doit redoubler notre amour à son égard.

Jetez les yeux sur tout ce qui vous paraît de plus parfait et de plus accompli sur la terre, qu'y trouverez-vous qu'un composé bizarre de perfections et d'imperfections? Absalon l'emportait en beauté sur tous les princes de son temps, et l'Ecriture, qui n'exagéra jamais, en parle comme d'un prodige; mais Absalon ternissait toutes ces belles qualités du corps par les sentiments téméraires de son âme. C'était un ambitieux emporté, qui aurait voulu régner aux dépens de l'honneur et de la vie même du roi son père. Salomon avait reçu du ciel la sagesse en partage; c'était le sage par excellence, l'admiration de tous les peuples, le modèle de tous les rois; mais, en offrant de l'encens aux idoles des femmes étrangères dont son cœur s'était follement épris, il fit voir à l'univers que, quelque éclairée que soit la sagesse humaine, elle n'est éloignée que d'un pas des ténèbres et de l'erreur. Qui de nous n'a rien à se reprocher? Tel est courageux, intrépide, mais féroce et cruel; tel autre a de l'esprit et du savoir, mais il manque de prudence et de conduite; celui-ci est prudent, mais intéressé, soupçonneux, jaloux; cet autre a de la droiture, et de la probité, mais il rebute par des manières inciviles et grossières. Dis-je rien que vous n'éprouviez vous-mêmes tous les jours! On se voit; on est d'abord enchanté de je ne sais quel dehors qui frappe; mais, étudie-t-on de plus près le caractère, on découvre bientôt ou un esprit inquiet et turbulent, ou un cœur ingrat et perfide. De là ces inconstances dont on se plaint dans les amitiés, mais dont on n'a cependant point raison de se plaindre, parce qu'elles procèdent moins de la légèreté du cœur que de l'imperfection de l'objet.

En est-il de même de notre Dieu? Joint-il de la fierté à sa puissance, des ténèbres à ses lumières, des défauts et des taches à ses perfections? Tout est parfait en lui, tout y est infiniment parfait, tout y est divin, tout y est Dieu. Les qualités les plus opposées en apparence se trouvent en lui dans un tempérament également éloigné des vicieuses; bonté sans faiblesse, amour sans passion, colère sans emportement, repentir sans douleur. Infiniment juste dans ses récompenses comme dans ses châtiments, sa miséricorde s'étend à tous, et ne fait néanmoins aucun tort à ceux à qui elle se refuse; changeant ses ouvrages sans changer de dessein, ne manquant de rien et se réjouissant néanmoins des avantages qu'il reçoit, rendant sans devoir, donnant sans rien perdre : que vous dirai-je? Les termes nous manquent quand nous parlons d'un Dieu, et jamais peut-être personne ne s'expliqua mieux sur ce sujet que saint Jean de Damas, en disant que tout ce que nous pouvons comprendre de notre Dieu, c'est qu'il est incompréhensible, et autant incompréhensible par l'impossibilité où il se trouve de rien perdre de son excellence, que par l'heureuse nécessité où il est de réunir à son essence divine un assemblage de perfection infinies : *Hoc solum comprehensibile ejus incomprehensibilitas.*

Et quand je n'aurais que cela, n'en aurais-je pas assez pour me reprocher mon insensibilité? Que trouvé-je ici-bas qui ne doive me lasser par ses vicissitudes ou me rebuter par ses défauts? Nul astre sans quelques taches, nul soleil sans éclipse, nulle fête sans alarmes, nul plaisir sans trouble, et cela par une disposition admirable de la providence, qui, détrempant d'amertume tout ce qui peut m'attacher sur la terre, veut m'obliger à me tourner vers celui dont les attraits sont toujours les mêmes, toujours infinis. Cependant, je languis dans ma misère, et je gémis comme un esclave, sous cette alternative continuelle de biens et de maux que je ressens, me laissant entraîner par les uns sans pouvoir me défendre des autres. Cruelle vicissitude! quand me laisseras-tu jouir de la liberté de ceux qui n'aiment que Dieu? Jamais vous n'en jouirez que vous ne vous donniez le loisir d'examiner les choses sans prévention, et avec cette droiture, qui assigne à chacune la place et le rang qui lui conviennent.

L'amour est un don du ciel; mais c'est un don à qui la réflexion peut en quelque manière préparer une entrée dans notre cœur, en le disposant à écouter avec plus d'attention et de docilité la voix de Dieu qui veut y entrer. En vain vous cherchez dans les créatures une félicité qu'elles sont incapables de vous procurer. Vous l'éprouvez vous-mêmes tous les jours : rien de créé ne peut remplir la vaste étendue de vos désirs. Quand, dans de pareilles circonstances, vous n'écouteriez que vos propres lumières;

quand vous ne rappelleriez que les seuls principes de votre raison, n'en auriez-vous pas assez pour conclure, avec l'épouse des *Cantiques*, qu'il faut vous tirer de l'opprobre, et vous mettre dans un état où personne ne soit plus en droit de vous insulter? *Quis mihi det, ut inveniam te, et jam me nemo despiciat?* (*Cant.*, VIII.) Quoi! rien ne se présente à moi qui ne me dise que, hors de Dieu, tout est vanité et néant, vide dans les plaisirs que je goûte, ingratitude, légèreté, inconstance dans les amis que je me fais : maintenant recherché, un moment après rebuté; aujourd'hui applaudi et estimé, demain oublié et méprisé. Ah! c'en est fait, je ne m'attacherai plus qu'à vous, ô mon Dieu, qui ne savez ni rejeter ceux qui vous cherchent ni abandonner ceux qui vous servent; à vous, dis-je, dans qui seul je puis toujours trouver les mêmes attraits, les mêmes bontés, le même goût et la même douceur. Je n'ai que trop longtemps éprouvé que je me rendais moi-même méprisable en courant après des biens fragiles et périssables, qui n'ont rien de stable que leur instabilité. Toute la terre est en droit de m'insulter, voyant que je me dégrade de la sorte, et que je borne un cœur si vaste dans ses désirs à de si frivoles espérances; mais il n'en sera plus de même. Il n'est qu'un objet infini qui soit digne de moi, et c'est le seul qui occupera désormais mes pensées et mes désirs : *Quis mihi det, ut inveniam te, et jam me nemo despiciat?*

Telles devraient être sans doute nos résolutions, Seigneur; mais nous ne vous connaissons pas, souveraine béatitude, nous ne vous connaissons pas. Entrez donc dans nos âmes, divin soleil, qui éclairez tout homme qui naît, et dissipez par vos célestes rayons ces épaisses ténèbres que notre ignorance ou notre malice produisent au milieu de nous, afin que, pleinement convaincus de la vanité des créatures, nous ne nous exposions plus aux reproches qu'on est en droit de nous faire quand nous cherchons hors de vous ce que nous ne pouvons trouver qu'en vous seul : une amabilité toujours égale; un mérite si supérieur et si solidement établi, qu'il ne peut recevoir ni accroissement ni diminution; un assemblage infini de tant de perfections, qu'il faut ou fermer les yeux à ce que vous êtes ou vous aimer comme nécessairement : *Causa diligendi Deum, Deus est.*

En troisième lieu, quand, dans les créatures, nous supposerions toutes les perfections réunies, sans aucun mélange d'imperfections, par là même qu'elles doivent bientôt finir, ne sont-elles pas très-défectueuses et très-imparfaites? De tout ce qui est créé, il n'est que notre âme qui soit immortelle. Ainsi, à la mort, la majesté de cette taille disparaît et s'évanouit, la vivacité de ces yeux s'obscurcit, cette bouche éloquente se ferme, cet esprit sublime s'envole et ne laisse qu'un cadavre hideux, qui fait horreur à toute la nature. Ainsi, les plaisirs les plus exquis, comme les flots les plus impétueux de la mer, vont se briser contre un peu de poussière. Ainsi tombent ces grands, ces puissants du siècle, dont l'éclat nous éblouit; et sur leurs ruines s'élèvent d'autres grands, d'autres puissants, qui tombent eux-mêmes à leur tour. Ah! chrétiens, faut-il donc qu'un cœur qui doit toujours durer s'attache à des objets si périssables! En vous attachant aux créatures, que cherchez-vous, que votre bonheur? Et un bonheur qui doit finir n'est-il pas une vraie source de chagrin et d'amertume? Il est doux de posséder un bien après lequel on soupirait depuis longtemps. Mais est-il doux de s'en voir dépouillé? Et n'a-t-on pas souvent plus de peine à en souffrir la perte, qu'on n'a eu de plaisir à en jouir? *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* (*Psal.* CI.) Ah! qu'une âme qui ne s'attache qu'à Dieu place bien mieux ses affections! Elle possède tout en lui, et elle est sûre de le posséder toujours avec les mêmes agréments et les mêmes attraits. Ses années sont éternelles, et éternellement il sera le même : toujours beau, toujours bon, toujours saint, toujours infiniment beau, toujours infiniment bon, toujours infiniment saint, toujours ineffable, toujours incompréhensible, toujours Dieu : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* Or, entre des objets si différents, entre un Dieu, qui subsiste toujours le même, et la créature, qui passe comme un songe et une ombre, où se porterait notre cœur, si nous ne lui faisions pas violence? Sans doute à celui seul qui en peut remplir l'étendue et la capacité. Mais, vous le tenez comme enchaîné au milieu de vous; vous opposez à son inclination et à sa pente naturelle un attachement sordide à la terre. Que ne laissez-vous agir ce cœur? Que ne le laissez-vous monter où son propre mouvement l'élève? Ou, du moins, que ne le laissez-vous entre les mains de celui qui l'a formé, et qui, voulant le posséder, lui fait sentir si vivement que jamais il ne sera heureux que dans lui? Vous ne vous trouveriez pas dans ce vide, que tout ce qui passe porte essentiellement avec soi, dans ces amertumes et ces dégoûts, que l'instabilité des choses humaines a coutume de produire. Dieu vous tiendrait lieu de tout : et dans Dieu quel contentement! Dans cette vallée même de larmes, quiconque sait se contenter de lui n'a pas autre chose à désirer : il repose dans le centre des délices, en reposant dans le sein de son amoureuse charité, et ne veut plus que lui quand une fois il l'a goûté. Laissez-vous donc, ô mon Dieu, laissez-vous posséder à mon âme pour quelques moments, afin qu'instruit par la douceur de ces moments passagers, j'apprenne qu'elle doit être l'occupation de toute ma vie; faites que je goûte une seule fois le plaisir qu'il y a de vous aimer, afin que je ne puisse plus me résoudre à aimer autre chose que vous : *Causa diligendi Deum, Deus est.*

Ajouterons-nous à tous ces motifs les miséricordes du Seigneur sur nous? Si ce n'est pas l'aimer précisément pour lui-même, ce sera du moins l'aimer d'un amour qui le

disciple bien-aimé nous a recommandé, et dont nous ne pouvons nous dispenser sans nous rendre coupables de la plus noire et de la plus criante de toutes les ingratitudes.

Développons donc en peu de mots les effets de son amour pour nous: si dans celui que nous concevons pour lui il y a quelque retours sur nous-mêmes, ce sera toujours une espèce d'hommage que nous rendrons à la bonté de ce cœur divin, qui ne cesse de nous combler de ses bienfaits, et qui marquera en même temps la droiture du nôtre. Or, chrétiens, n'est-ce pas Dieu qui nous a donné l'être, lorsque nous étions dans le néant, et dans un néant d'où nulle autre main que la sienne ne pouvait nous tirer? N'est-ce pas Dieu qui nous a éclairés par sa grâce, lorsque nous étions ensevelis dans les ténèbres de notre ignorance? N'est-ce pas Dieu qui nous a ressuscités par les larmes de la pénitence, lorque le péché nous avait jetés dans un état de corruption et de mort? Encore aujourd'hui ne nourrit-il pas de ses biens et nos corps et nos âmes? Encore aujourd'hui ne veille-t-il pas sur ces vers de terre si indignes des soins de son amoureuse providence? La terre, les astres, les éléments sont plus anciens que nous; mais nous sommes plus anciens et plus imprimés qu'eux dans le cœur de Dieu; et s'ils ne sont eux-mêmes que pour nous, nous ne sommes nous-mêmes que pour lui. Pour quel autre que pour nous coulent ces torrents de délices, dont le Père de famille a inondé le séjour des récompenses? Pour qui sont élevés ces trônes superbes, que le véritable Salomon a ornés de ce qu'il y a de plus riche et de plus précieux dans la nature? Pour qui est fait le ciel, cette cité sainte, où Dieu lui-même ne dédaigne pas de faire sa demeure? n'est-ce pas pour nous y recevoir et nous y loger? Amour de mon Dieu, si attentif à nos intérêts, ne nous arracherez vous jamais des sentiments dignes de vous? Est-il cependant rien de si naturel que d'aimer? c'est une passion dont à peine nous pouvons nous défendre, surtout à l'égard de ceux qui nous font du bien. Nous les portons dans notre esprit, nous les portons dans notre cœur: rien ne peut nous les faire oublier, et Dieu qui s'épuise, pour ainsi dire, en bienfaits sur nous, est le seul que nous oublions. Qu'il doit vous être dur, ô mon Dieu, de ne travailler que pour des ingrats! Il ne se rebute point, cependant, et, pour vaincre notre insensibilité, il recourt à un moyen que les saints Pères regardent comme le comble de la charité divine à notre égard, c'est l'incarnation du Verbe, mystère qui n'a pu être ordonné que par un amour infini, et que nous ne pouvons envisager avec quelque réflexion sans sentir ramollir la dureté de nos cœurs. Un Dieu semblable à nous: quel engagement à l'aimer! Le rapport et la ressemblance sont les plus forts liens des cœurs: et quelle plus grande ressemblance que celle qui est entre Dieu et nous? Nous sommes faibles: il s'est revêtu de nos faiblesses; nous sommes mortels: il s'est soumis à la mort; la majesté nous aurait accablés: il s'en est dépouillé; la puissance nous aurait inspiré de la défiance et de la crainte: il ne retient d'autre force que celle qui soumet les cœurs; l'éclat de la divinité nous aurait tenus dans l'éloignement et le respect: il s'unit à notre humanité, il se fait homme, et homme comme nous: encore un coup, quel engagement à l'aimer! Mais quel surcroît d'engagement à aimer un Dieu, ce Dieu qui ne s'est fait homme que pour se faire la victime des péchés des autres hommes, et qui, pour emporter nos cœurs, signe de tout son sang le témoignage public qu'il veut nous donner de son amour! Vous l'avez dit, Seigneur: on ne vous aime pas quand on aime quelque chose plus que vous. Et comment pourrions-nous aimer quelque chose plus que vous? Vous nous avez aimés, si nous osons le dire, plus que vous ne vous êtes aimé vous-même, puisque vous avez compté votre vie pour rien, quand il a été question de la donner pour de vils et méprisables pécheurs. Comprenons-nous ce que nous disons, quand nous disons qu'un Dieu nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour de vils et méprisables pécheurs? Pour le comprendre, pesons attentivement ces trois mots avec saint Bernard: *quis*, *quos*, *quantum amavit?* nous y trouverons tout ce qui peut nous engager au retour le plus ardent et le plus empressé. *Quis?* Qui est-ce qui nous a aimés? N'est-ce pas celui à qui tout esprit dans le ciel et sur la terre dit: Vous êtes mon Dieu, qui n'avez besoin ni de moi ni de mes biens, qui heureux, indépendamment de toutes vos créatures, trouvez dans l'excellence de votre être tout ce qui peut faire la plus parfaite et la plus constante félicité. *Quos?* Qui est-ce que Dieu a aimé? Vous vous connaissez, âmes chrétiennes, qu'est-ce que l'homme comparé à Dieu; mais qu'est-ce que l'homme pécheur devant Dieu? C'est cependant cet homme, cet homme pécheur que Dieu a aimé. *Quantum?* Et jusqu'à quel point l'a-t-il aimé? *Dixit multa, gessit mira, pertulit dura; et non tantum dura, sed et indigna.* Pour le sauver, ne s'est-il pas comme épuisé en instructions et en avis salutaires? N'a-t-il pas opéré mille prodiges, souffert mille opprobres et mille outrages? Il ne lui en a rien coûté de me créer: il dit, et tout fut fait; mais, pour me racheter, que de fatigues et de travaux! Ses sueurs, son sang, sa vie, tout a été sacrifié à mon salut. Cependant, quoiqu'il ne lui en ait rien coûté de me créer, je me dois tout à lui pour le bienfait de la création, parce que, en me créant, il m'a donné moi-même à moi-même: *me debeo pro me.* Que ne lui dois-je donc point pour m'avoir racheté et s'être donné lui-même tout à moi? *Quid retribuam pro se?* Quand je me donnerais mille et mille fois à lui, que suis-je auprès d'un Dieu; et quoi que je fasse, reconnaîtrai-je jamais dignement les bienfaits que j'en ai reçus? *Etsi millies me rependere possum, quid sum ego apud Deum?* C'est ainsi que l'homme fervent et fidèle a toujours de quoi se reprocher son peu d'amour. Il aime son Dieu, mais il se

trouve, et si éloigné de la majesté de ce Dieu, et si accablé sous le poids de ses bienfaits, que quand il se verrait consumé par les ardeurs de sa charité, il se croirait toujours infiniment au-dessous de ses obligations et de son devoir : ***Etsi millies me rependere possum, quid sum ego apud Deum?***

Sont-ce là vos sentiments, âme indifférente pour notre Dieu, qui, vous épuisant partout ailleurs en protestations, craindriez, ce semble, de lui protester une fois la semaine que vous l'aimez? Quoiqu'il compte pour rien des protestations qui partent d'un cœur si partagé, vous ne laisseriez pas de lui donner par là quelque marque de votre souvenir, et à nous quelque preuve de la droiture de votre cœur. Hors de là, tandis que nous vous verrons empressé à nous donner mille témoignages d'amitié, mais indifférent et froid pour Dieu, nous vous regarderons ou comme une âme insensible, incapable d'être touchée de rien, ou comme un fourbe qui, à la faveur de ces empressements, ne cherche qu'à nous en imposer. Vous n'aimez pas celui qu'une infinité de perfections, jointes à l'amour infini qu'il nous porte, rendent infiniment aimable; comment aimeriez-vous ceux qu'une infinité d'imperfections rendent comme nécessairement haïssables? Oui, je le dis sans crainte de me tromper : vous pouvez vous défier hardiment de tout homme qui n'aime pas son Dieu ; il porte dans son insensibilité à l'égard de ce premier Etre une preuve de sa perfidie à l'égard de tous les autres. Mais revenons à mon sujet, et, après avoir vu la raison qui nous oblige d'aimer Dieu ; c'est Dieu lui-même, *causa diligendi Deum Deus est*, voyons qu'elle doit être la mesure de notre amour envers lui: c'est de l'aimer sans mesure : *Modus sine modo.*

SECONDE PARTIE.

Quand on pourrait pécher par excès dans l'exercice de certaines vertus qui dégénèrent en vices, dès qu'elles ne sont pas réglées par la prudence, tout excès dans l'exercice de la charité est louable, ou plutôt jamais on ne peut excéder en matière de charité, parce que, quelque amour qu'on ait pour Dieu, jamais on ne l'aime autant qu'il mérite d'être aimé. Sur ce principe que n'avons-nous pas droit d'exiger de vous? J'ose dire que par rapport à la loi de l'amour de Dieu, vous n'avez rien dans vous qui soit proprement à vous, et que vous ne l'accomplirez jamais dans toute sa perfection, si Dieu ne se trouve dans tout ce que vous pouvez, ou faire, ou penser.

Pour me renfermer néanmoins en quelque chose de particulier et régler votre amour, autant qu'il est en moi, je dis que vous devez aimer Dieu par-dessus toutes choses, toutes choses pour Dieu, et Dieu en toutes choses. Vous devez aimer Dieu par-dessus toutes choses, en sorte que rien ne soit capable de vous enlever et de vous faire perdre Dieu ; toutes choses pour Dieu, en sorte que rien ne soit capable de vous plaire que ce qui plaît à Dieu ; Dieu en toutes choses, en sorte que rien ne soit capable de vous faire oublier Dieu. Ecoutez-moi : le détail vous découvrira ma pensée et vous apprendra comment aiment ceux qui tâchent d'aimer, sinon infiniment, du moins autant que la fragilité humaine peut le leur permettre : ***Modus sine*** *modo.*

Je ne parle point ici précisément à un pécheur. Il a besoin d'aimer, mais en même temps il a besoin de haïr, et si quelquefois il recouvre l'amitié de Dieu par un de ces actes de charité qui emporte avec eux l'aversion et la haine du péché, ce n'est pas là néanmoins ce qui fait l'objet principal de la charité. Elle s'occupe plus ordinairement à éloigner qu'à détruire le péché, et à nous maintenir dans la grâce qu'à nous y faire rentrer. Imaginez-vous donc ici un saint Paul qui, embrasé des feux de la charité, ose défier toute la nature de le séparer jamais de Jésus-Christ : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII.) J'aime mon Dieu, et qui m'arrachera à ce Dieu que j'aime? Serait-ce une passion déchaînée qui, me sollicitant moi-même contre moi-même, ne porte le trouble dans mon cœur que pour y porter en même temps le désordre et le péché? Serait-ce les appâts de la volupté, l'éclat des richesses? ***Certus sum, quod neque mors, neque vita poterit nos separare*** (*Ibid.*); ce sont là de trop faibles attraits pour ne pas les sacrifier à ce Dieu que j'aime. Que la vie se présente avec tout ce qu'elle peut avoir de plus dur, de plus accablant et de plus triste ; que la mort elle-même vienne hérissée de pointes, armée de fer, soutenue de toute la cruauté des tyrans; tout cela n'affaiblira jamais la fidélité que je dois à ce Dieu que j'aime : *Quis nos separabit?* Sont-ce là nos résolutions, ou celles de l'Apôtre? Ce devraient être sans doute les nôtres, aussi bien que les siennes, et si nous aimions Dieu comme nous le devons, plutôt nous lui sacrifierions mille vies, que de nous résoudre à l'offenser. Mais nous aimons, tandis qu'il ne nous en coûte que de le dire; tandis qu'à couvert de toute attaque, nous jouissons en repos du fruit de notre amour ; tandis que rien ne se présente pour partager nos cœurs et qu'il faudrait nous faire une espèce de violence, pour nous empêcher d'aimer. Amour faible et qui ne se soutient que parce que les occasions d'être infidèles nous manquent. Quand on aime véritablement, tous les efforts de l'enfer ne sauraient faire violer le plus petit point de la loi, on est à l'épreuve des plus rudes attaques, rien n'arrête, rien n'effraye, rien n'ébranle : *Quis nos separabit?* J'en dis trop pour ne pas vous voir chanceler. Une faible beauté, un vil métal que la rouille ronge et que le temps détruit, un rien vous séduit, et vous seriez à l'épreuve de tout ce que l'enfer ou ses ministres peuvent vous livrer d'attaques extraordinaires? Non, grand Dieu! vous n'êtes point aimé! Il faut cependant l'aimer de la sorte, chrétiens auditeurs, ou vous attendre à périr sans ressource. Ce premier trait d'amour, cet amour de préférence que j'exige ici de vous, n'est pas seulement de perfection, mais de nécessité, et

d'une nécessité indispensable. Il n'est pas donné à tous d'éprouver cet amour tendre et sensible qu'éprouvent quelquefois les âmes parfaites; mais se rendre, parce qu'on a quelques combats à soutenir, parce qu'il faut résister, ou à une passion qui se soulève, ou à des compagnons de débauche qui sollicitent; mais n'être pas prêt à livrer son corps, à répandre son sang, à donner son âme plutôt que d'offenser un Dieu qu'on doit aimer souverainement, ce n'est point l'aimer par-dessus toutes choses, et par conséquent, ce n'est pas l'aimer comme la loi nous y oblige : *Quis nos separabit a charitate Christi?*

Deuxième obligation de la loi : aimer toutes choses pour Dieu. C'est un principe dans saint Augustin que le désir et l'espérance d'acquérir et de conserver les biens temporels sont le poison de la charité : *Venenum charitatis spes adipiscendorum, aut retinendorum temporalium.* Comprenez la pensée de ce Père et apprenez, vous qui croyez pouvoir partager vos affections, que, si la charité n'est pas ruinée en vous, elle n'est pas loin de sa ruine. Vous voulez acquérir et conserver, mais ce n'est ni pour Dieu, ni en vue de Dieu; ce désir terrestre, procédant uniquement de l'homme animal, est un levain de malice qui infectera insensiblement toute la masse. Vous n'emploierez d'abord que des voies justes et légitimes, par là cependant le cœur se trouvera déjà comme partagé : il sera à moitié dans le ciel et à moitié sur la terre, surtout si, comme il arrive toujours, il y a de l'attache, de l'empressement et de l'avidité, et parce que vous vous trouverez engagés, et que vous croirez qu'il est de votre honneur de terminer une affaire que vous avez commencée, des voies justes et légitimes, vous passerez à d'importunes et fatigantes sollicitations, à de sourdes et artificieuses intrigues; des sollicitations et des intrigues, à des injustices ouvertes ou palliées, à des coups de vengeances, à des inimitiés d'éclat et à cent autres excès différents qui ruineront en vous le royaume de Dieu et l'empire de la charité.

Quand on ne s'engage dans une affaire que par des vues purement humaines, à peine peut-on se promettre de s'en tenir à un juste milieu. Ce que ce Père dit des biens temporels, je le dis de tout autre objet qui peut séduire le cœur. Vous aimez les plaisirs; mais ce n'est point Dieu que vous aimez dans ces plaisirs, que je suppose d'ailleurs innocents; c'est la satisfaction de la nature. Qu'il est dangereux qu'en se cherchant ainsi soi-même en tout, on n'aille au delà des bornes? Quand l'amour propre a une fois soumis un cœur, il ne sait guère ce que c'est que se régler; il veut se satisfaire; peu lui importe que ce soit aux dépens de la loi. Vous aimez les honneurs; mais ce n'est pas Dieu que vous aimez dans ces honneurs, que je suppose d'ailleurs dus à votre mérite, c'est votre gloire, c'est votre réputation. Ils entreront chez vous; et Dieu veuille qu'il n'en bannissent point cet air de modestie, qui faisait votre caractère, ces manières douces et honnêtes, qui vous gagnaient tous les cœurs, cette intégrité que l'ombre seule de la plus légère injustice aurait effrayée! On se voit élevé, et, comme si en changeant d'état on changeait de nature, on s'évanouit dans ses pensées; on prend un cœur dur et insensible. On craint de retomber; pour se soutenir on s'attache à tout ce qui se présente, et l'on perd enfin la charité : *Venenum charitatis spes adipiscendorum, aut retinendorum temporalium.*

Comment nous défendre contre tant d'ennemis différents ligués pour nous enlever une vertu que nous devons conserver au péril même de notre vie? *Hunc amemus; ipse fecit hæc, et non est longe*, Dieu a fait tout ce qui est, et après l'avoir fait, il ne s'en est point éloigné. Il est au milieu de tout ce qu'il a fait : n'aimons donc que pour Dieu tout ce qu'il nous est permis d'aimer hors de Dieu. Il n'est pas défendu à un homme qui aime Dieu d'entrer dans le détail de ses affaires, de penser à un établissement, de se procurer même, s'il le peut, un agrandissement de fortune et d'état; il n'est pas défendu à un homme qui aime Dieu de prendre quelque divertissement honnête, de goûter les charmes d'une conversation innocente, de se trouver dans certaines fêtes, où les douceurs de la société ne dérobent rien à la religion de ses droits; mais on n'aime pas comme l'on doit, quand, dans ces délassements et dans ces entretiens, quand, dans tout ce qu'on donne au soulagement de la patrie, ou au soin de ses affaires domestiques, on se cherche soi-même, et qu'on se propose quelque autre motif que la volonté et la gloire de Dieu, qu'on fait profession d'aimer. Et pour tout dire en un mot, quand on aime toutes choses pour Dieu, ou l'on est insensible aux plaisirs mêmes innocents de la vie, ou si l'on s'en permet l'usage, ce n'est que pour revenir à son devoir avec plus d'application; ou l'on est indifférent pour les richesses du siècle, ou si on les recherche, c'est moins pour s'en faire une voie d'élévation qu'une matière et un exercice de vertu : on est ennemi des grandeurs mondaines, ou, s'il en faut soutenir le poids, c'est plus pour être utile aux autres que pour avoir le plaisir de dominer soi-même. De là cette heureuse situation, qui met un cœur à couvert des passions les plus séduisantes et les plus capables de l'ébranler. L'envie ne le déchire point, parce qu'il a toujours ce qu'il veut, ne voulant jamais que ce que Dieu veut lui-même. La prospérité ne l'enfle point, parce que la regardant comme un bien étranger, il est moins occupé de sa fortune que de sa reconnaissance. La disgrâce ne l'abbat point, parce que, content du Dieu qu'il possède, pourvu qu'il ne le perde pas, il compte pour rien de perdre ce qu'il y a de plus grand dans la nature. Heureuse situation où se trouvait l'Apôtre, quand, décrivant avec tant de pompe les avantages de la charité, il disait autant ce qu'il était que ce que nous devrions être

nous-mêmes! Dans la disette comme dans l'abondance, sous les fers qui l'accablaient comme dans les honneurs qu'on lui rendait, lorsqu'on rejetait ses oracles comme lorsqu'on l'écoutait avec admiration, partout il était égal à lui-même, au-dessus de tous les événements de la vie, se soutenant partout, montrant partout qu'il était à Dieu, qu'il ne cherchait que Dieu. Pourquoi cela? parce que partout il croyait, partout il espérait, partout il aimait : *Hunc amemus; ipse enim fecit hæc, et non est longe.*

Amour divin, c'est à vous à opérer dans nous ce que vous avez opéré dans ces grandes âmes. Vous voulez des cœurs détrompés, des cœurs détachés; détrompez, détachez les nôtres. Vous voulez que vos serviteurs, comme des hommes nouveaux, soient insensibles à toutes les affections de la terre; créez donc dans nous une mémoire nouvelle qui vous rende toujours présent à nos yeux; une intelligence nouvelle qui vous contemple sans cesse; une raison nouvelle qui s'attache si fortement à votre vérité, que rien ne l'en puisse jamais détacher; un esprit et un cœur nouveau, afin que l'un se porte éternellement vers vous par ses pensées, et que l'autre s'unisse si fortement à vous par ses affections, qu'il vous aime toujours par-dessus toutes choses, toutes choses pour vous, et vous seul en toutes choses : troisième obligation du précepte.

L'amour, dit saint Denis, tient de l'extase, quand il est dans sa perfection. Il change ceux qui aiment et les transforme, en quelque manière, en l'objet aimé. En sorte que, s'il m'est permis de revenir encore une fois à l'Apôtre, ce ne sont plus eux qui vivent, mais Jésus-Christ qui vit dans eux, qui agit avec eux, qui devient la règle, le modèle, comme l'âme et le principe de toutes leurs opérations, de toutes leurs pensées, de tous leurs mouvements : *Vivo ego, jam non ego : vivit vero in me Christus.* (*Gal.*, II.) Or, que faisait Jésus-Christ? Toujours ce qui plaisait à son Père : *Quæ placita sunt ei, facio semper.* (*Joan.*, VIII.) De quoi parlait Jésus-Christ? De ce qu'il avait appris de son Père : *Sicut docuit me Pater, hæc loquor.* (*Psal.* CVIII.) Sur quoi méditait Jésus-Christ? La loi de son Père faisait toute la matière de ses méditations : *Lex tua meditatio mea est.* (*Ibid.*) Quelle fin se proposait Jésus-Christ? Uniquement d'établir le nom et la gloire de son Père : *Manifestavi nomen tuum hominibus.* (*Joan.*, VII.) C'est donc de son Père que s'occupait uniquement Jésus-Christ, et c'est de Jésus-Christ et du Père céleste que s'occupe uniquement un chrétien dont le cœur est véritablement pénétré de l'amour de Dieu. Comme il est revêtu de l'homme nouveau, tout est renouvelé dans lui. Ses pensées, ses affections, ses sentiments, tout dans lui va à Dieu comme au centre naturel de toutes choses. Ce ne sont plus ni ces vues basses et terrestres, ni ces désirs frivoles et inutiles, dont il se repaissait autrefois. L'homme nouveau vit dans lui, et il y a introduit une vie à peu près semblable à la sienne : une vie de zèle, d'union, de transport : *Vivo ego, jam non ego : vivit vero in me Christus.*

Je parle un langage nouveau pour la plupart de ceux qui m'écoutent, je le sais, et même nouveau pour ceux qui sont éternellement à nous parler du premier précepte, sans se souvenir que le second est semblable au premier, et qu'on n'aime pas Dieu, quand on n'aime pas le prochain. Tel est cependant la conduite bizarre de quelques esprits prévenus. Ils exaltent, ils recommandent la charité, et en cela ils ont raison; mais le mal est qu'ils la perdent en l'exaltant, parce que ce n'est ordinairement qu'en la blessant et aux dépens d'autrui qu'ils l'exaltent. Aimez donc votre Dieu; jamais vous ne l'aimerez autant qu'il mérite d'être aimé; mais ne vous regardez pas comme les seuls qui l'aimiez. Tel que vous accusez de manquer d'amour, vous laissant ce que cherchaient les pharisiens, le nom d'observateurs parfaits de la loi, l'observent peut-être plus parfaitement que vous. Je parle donc un langage nouveau pour la plupart de ceux qui m'écoutent; mais parlé-je, âmes ferventes, un langage qui vous soit inconnu? Vous aimez; et quels sont les transports de votre amour? Uniquement occupées des amabilités de votre Dieu, vous ne vivez, vous ne respirez que pour lui; rien hors de lui n'est capable de vous plaire. La douce, l'heureuse vie! Commencer sur la terre ce qu'on doit continuer dans l'éternité. Un jour passé dans ces douces communications avec Dieu, vaut mieux que mille années dans les tristes agitations d'un amour aveugle et passionné. Encore un coup, je parle un langage nouveau. Le précepte est cependant ancien : l'obligation d'aimer Dieu a été gravée dans le cœur de l'homme, dès que l'homme a été formé. Nous sortons tous des mains du Seigneur, nous dépendons tous essentiellement du Seigneur en toutes choses : par-là même nous lui sommes redevables de tous les mouvements de notre âme; et quand il ne se serait pas expliqué aussi positivement qu'il l'a fait, nous ne pourrions nous dispenser de l'aimer.

Aimons donc un Dieu à qui nous appartenons à tant de titres; aimons-le par-dessus toutes choses, en sorte que rien ne soit jamais capable de nous faire perdre son amitié : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII.) Que sont toutes les créatures, pour être mises en parallèle avec notre Dieu? Que devons-nous aux créatures? Qu'avons-nous à attendre d'elles? C'est de Dieu seul que nous avons à attendre tout ce que nous pouvons recevoir et espérer; c'est à Dieu seul que nous devons ce que nous sommes, et tout ce que nous avons : il mérite seul nos empressements et nos hommages, et il peut seul les récompenser. Pourquoi servirions-nous d'autre maître que lui? En nous revêtant de Jésus-Christ dans notre baptême, nous avons juré avec le péché, son ennemi et le nôtre, une inimitié éternelle; nous la jurons de nouveau, et nous osons vous protester ici, Seigneur, en présence du ciel

et de la terre, que plutôt nous répandrons tout le sang qui coule dans nos veines, que de donner jamais entrée dans nos cœurs à un ennemi que nous ne pouvons y recevoir qu'au mépris de votre gloire et au risque de notre éternité : *Quis nos separabit a charitate Christi?*

Aimons toutes choses pour Dieu, en sorte que rien ne soit capable de nous plaire que ce qui plaît à Dieu : *Hunc amemus; ipse fecit hæc, et non est longe.* Est-il dans le monde un maître plus commode, si j'ose parler ainsi, et plus facile à contenter que Dieu? Dans le service d'un grand de la terre, ne faut-il pas sacrifier son repos, ses intérêts les plus chers et souvent même sa propre conscience? Dans le service de Dieu, travaillez à l'avancement de vos affaires autant que les devoirs de votre état peuvent vous le permettre, donnez à la faiblesse de la nature ce qu'elle peut exiger pour son soulagement, usez des biens de Dieu selon les différents besoins auxquels vous êtes assujettis par le malheur de votre exil : c'est pour cela que Dieu lui-même vous les met en mains ; mais usez-en comme il veut que vous en usiez, sobrement, modérément, et toujours par des vues sublimes et relevées, pour son honneur et pour sa gloire. Quelle plus grande condescendance ! Mais aussi quel plus grand engagement pour nous à entrer dans les desseins de Dieu, et à lui rendre dans les biens que nous tenons de sa bonté, ce tribut d'amour, qui rapporte tout à lui ! *Hunc amemus; ipse fecit hæc, et non est longe.*

Aimons Dieu en toutes choses, en sorte que rien ne soit capable de nous le faire oublier : *Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus.* Dieu est dans nous, et nous sommes dans Dieu. Dieu est dans nous pour nous soutenir, pour animer toutes nos œuvres, toutes nos paroles et toutes nos pensées : il y est pour exiger ce que nous lui devons, aussi bien que pour examiner avec quelle fidélité nous le lui rendons. Nous sommes dans Dieu, et sans lui nous ne pouvons rien dans l'ordre de la nature, comme dans l'ordre de la grâce; sans lui tout est mourant dans nous, ou pour mieux dire, tout y est dans un état de mort et d'anéantissement : comment oublier un Dieu qui s'occupe toujours de nous, qui à tout moment ouvre ses mains et ses trésors sur nous? Rappelons-le à tout moment; ayons-le à tout moment devant les yeux ; afin que, vivant dans lui et par lui, nous ne vivions que pour lui : *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Christus.*

Enfin souvenons-nous qu'on s'expose à mourir dans la haine, quand on veut vivre sans amour. Vérité que je vous prie de graver si avant dans votre esprit, que vous craigniez plus de perdre la charité que la vie. C'est par cette prière que je termine parmi vous les fonctions de mon emploi ; et j'espère, qu'après avoir reçu avec tant de patience la parole que j'ai eu l'honneur de vous porter, vous ne me refuserez pas cette grâce ; ou plutôt que vous ne vous la refuserez pas à vous-mêmes, persuadés, comme vous devez l'être, moins par mes discours que par vos propres sentiments, qu'on perd tout en perdant Dieu. J'ai tâché de vous représenter vos obligations, autant que me l'a permis ma faiblesse. Si je n'ai pas rempli mon ministère comme je le devais, n'imputez pas, Seigneur, à votre peuple ce qui est la faute du prédicateur, et suppléez par votre grâce à ce qui a manqué d'onction et de solidité à mes discours. Du moins, Messieurs, je puis vous répondre de ma bonne volonté; puis-je me répondre également de la vôtre, et m'assurer qu'en vous quittant, je quitte, non pas de ces âmes attachées à la chair et au sang, mais embrasées de ces nobles flammes que le Fils de l'homme est venu apporter sur la terre? C'est en effet à quoi tout doit se réduire. Eussiez-vous régné sur tous les peuples de l'univers ; si Dieu n'a pas régné sur vous, vous n'aurez été plus distingués dans cette vie que pour être plus malheureux dans l'autre. Nous allons, nous venons ici-bas sur la terre ; mais c'est au ciel où nous devons tous nous réunir. Et dans cet heureux séjour y recevrez-vous, Seigneur, ces cœurs ingrats, qui loin de vous aimer comme vous méritiez de l'être, ont osé vous disputer jusqu'aux plus légères marques d'amour? Non sans doute, il ne nous trouvera dignes de lui qu'autant que nous l'aurons nous-mêmes jugé digne de nous; et s'il nous surprend sans charité, nous devons nous attendre à trouver dans lui toute la sévérité d'un vengeur inexorable et inflexible.

Souffrez donc, Esprit-Saint, que je vous conjure de répandre sur nous ces célestes flammes, qui seules peuvent changer nos cœurs et en faire des demeures dignes de vous : *Infunde amorem cordibus.* Répandez-les sans ménagement et sans réserve sur tout ce que vous avez parmi nous de dépositaires de votre science et de vos mystères, sur tout ce que le souverain y a de distributeurs de sa justice, votre peuple de défenseurs de ses droits; afin que sous leurs auspices nous continuions à cueillir ces fruits précieux d'abondance, de paix et de piété, que nous procure leur attention à veiller sur nos intérêts, leur fermeté à réprimer la licence et le vice, leur zèle à combattre et à confondre le mensonge et l'erreur. Répandez-les sans ménagement et sans réserve sur chacun de nous : sur le grand comme sur le petit, sur l'étranger comme sur le domestique ; afin qu'étant réunis par les liens de votre amour, nous ne fassions tous qu'un même peuple, qui, après vous avoir aimé dans le temps, vous aime et vous possède dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMONS

POUR

L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

PREMIER JOUR.

LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE, VÉRITÉ INCONTESTABLE DANS LE CHRISTIANISME.

Ego enim accepi a Domino, quod et tradidi vobis. (I *Cor.*, XI.)

Ce que je vous ai transmis et appris, c'est du Seigneur que je l'ai appris moi-même.

Je viens aujourd'hui avec saint Paul vous faire part de la doctrine de notre Maître, et vous dire, comme cet Apôtre le disait aux Corinthiens, que, la nuit même qu'on livrait le Seigneur Jésus, ce Dieu, qui avait aimé les siens pendant qu'il était avec eux, ne cessa pas de les aimer en les quittant, ou plutôt qu'il ne les quitta d'une manière sensible que pour leur donner des marques plus éclatantes de son amour, et trouvant le secret de vaincre toutes les lois de la nature afin de pouvoir demeurer avec eux réellement et en effet jusqu'à la consommation des siècles. *Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis.*

Oui, Jésus-Christ est assis sur le trône de sa gloire; mais il n'en réside pas moins pour cela sur nos autels, et comme s'il voulait être tout à son Père et tout à nous, s'il rejoint son Père avec tout l'empressement d'un fils qui languit après celui qui fait tout l'objet de ses complaisances, il reste malgré cela parmi nous avec toute la bonté d'un ami, qui ne peut se résoudre à se séparer de ceux à qui il a une fois donné son cœur. Prodige d'amour vraiment incompréhensible! Si vous ne le disiez vous-même, Seigneur, qui croirait que, sous de si faibles apparences, nous possédons tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, votre corps, votre sang et votre divinité? Aussi nous le dit-il lui-même, et ce n'est que sur sa parole que l'Apôtre nous le dit et que nous le disons avec l'Apôtre : *Ego enim accepi a Domino, quod et tradidi vobis.*

Je sais que le père du mensonge, qui a toujours cherché à répandre des ténèbres sur les vérités les plus claires de la religion, n'a rien omis pour obscurcir celle-ci et lui ôter cette certitude et cette évidence qui la fait entrer, comme nécessairement, dans tout esprit fidèle et soumis; mais sur le sacrement redoutable du Corps et du Sang du Seigneur, à qui en croirons-nous qu'au Seigneur lui-même, et à celle que le Seigneur a faite la confidente et la dépositaire de ses secrets et de ses mystères? Or, c'est du Seigneur que l'Eglise tient cette doctrine : *Ego enim accepi a Domino*, et c'est l'Eglise du Seigneur qui nous l'a transmise, *quod et tradidi vobis.* C'est du Seigneur que l'Eglise tient cette doctrine, en sorte qu'il faut, ou rejeter toutes les divines Ecritures, ou croire Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie. C'est l'Eglise du Seigneur qui nous l'a transmise, en sorte que nier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, c'est regarder comme païens et publicains tout ce qu'il y a jamais eu de vrais fidèles depuis la publication de l'Evangile. En un mot, la vérité de la présence est établie si solidement, et sur la parole infaillible de Dieu, et sur la créance incontestable de l'Eglise de Dieu, qu'on ne peut ni la contredire ni la contester, sans chercher à détruire et renverser tous les fondements de la religion et de la foi.

La parole de Dieu nous le propose invinciblement à croire : premier point. — L'Eglise de Dieu l'a crue constamment : second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a point de mystères, dans la religion, où l'esprit de l'homme ne se confonde et ne se perde dès qu'il veut s'en rapporter à ses propres lumières; mais parmi les mystères, celui de l'Eucharistie a je ne sais quoi de si opposé aux idées que nous avons communément des choses, qu'à moins qu'on ne captive son entendement partout, on est exposé à errer autant de fois qu'en ceci on veut suivre des vues humaines; car, enfin, comment comprendre qu'après quelques paroles, sorties quelquefois d'une bouche sacrilége, à la substance du pain détruite et comme anéantie succède et soit substituée, par une production aussi prompte que miraculeuse, la substance du corps du Fils de Dieu? *Durus est hic sermo* (*Joan.*, VI); comment comprendre que toute la substance du corps divin soit renfermée sous un point presque imperceptible, sans qu'il y ait de la confusion dans ses membres, quoiqu'ils soient pénétrés entre eux? *Durus est hic sermo.* Comment comprendre qu'en rompant les espèces on ne rompt rien de ce qu'elles contiennent, et qu'on multiplie, si j'ose parler de la sorte, le corps de Jésus-Christ à

mesure qu'on multiplie les parties de l'hostie? *Durus est hic sermo.* Comment comprendre qu'on mange une chair vivante et animée, tandis qu'on ne voit découler aucun sang, et que la vue, le goût, tout nous dit que nous ne mangeons que du pain? *Durus est hic sermo.* Ainsi s'écriaient autrefois, sur le mystère de l'Eucharistie, ces disciples incrédules qui aimèrent mieux quitter leur maître que de l'en croire sur une doctrine qu'ils ne trouvaient pas conforme à leurs faux préjugés. Mais que leur répond celui qui, étant la vérité même, ne peut rien dire qui ne porte un caractère de certitude : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI.) Ce ne sont point ici de ces expressions métaphoriques, qui ont tout autre sens que celui qu'elles semblent avoir naturellement; c'est une vérité toute pure, et qui doit être prise dans toute sa rigueur : le pain que je vous prépare, c'est la chair même que je dois livrer pour le salut du monde; et si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, jamais vous n'aurez la vie dans vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* S'adressant ensuite à ceux qu'une proposition de cette nature n'avait pas scandalisés : Voulez-vous, leur demandait-il, suivre l'exemple de ces premiers, que leur dureté à croire m'a enlevés? Je vous ai proposé le mystère, tout ce que vous avez à faire, c'est de m'en croire ou de me quitter : *Nunquid et vos vultis abire?* (*Ibid.*)

Ce n'est donc point ici un mystère que Dieu ait comme livré à la dispute des hommes, et sur lequel les fidèles peuvent se diviser, sans qu'il y ait pour cela entre eux, comme le prétendent quelques novateurs, une division essentielle sur les points fondamentaux de la religion; mais prétention détruite par la décision de Jésus-Christ lui-même contre eux : ceux que le mystère scandalise, il les regarde comme des personnes qui l'ont abandonné et qui ne sont plus du nombre de ses disciples. Détruite par la demande que Jésus-Christ fait à ceux que le mystère n'a pas scandalisés, dès qu'il leur demande s'ils veulent l'en croire ou le quitter, il nous fait assez comprendre que, quelque différence qu'on veuille mettre entre vérité et vérité, c'en est une que, tout uni qu'on est au reste des fidèles, par le caractère de son baptême et par la créance de certains points capitaux qu'on embrasse avec eux, on en est pourtant séparé, aussi bien que de Jésus-Christ, dès qu'on se divise sur le mystère de son corps, et qu'on ne veut pas se soumettre sur ce point à la doctrine qu'il nous a apportée lui-même.

Cependant les ennemis de la réalité se flattent d'être à Jésus-Christ, quoiqu'ils ne croient ni comme nous, qui adorons son corps réel et véritable dans l'Eucharistie, ni comme ceux qui, comprenant assez à Capharnaüm, que le Fils de l'homme leur parlant du pain qu'il leur préparait, il leur parlait de sa chair, ne voulaient pas convenir qu'il pût leur donner sa chair à manger; c'est qu'ils se persuadent, sur les fausses interprétations d'un esprit propre et particulier, qu'ils entrent mieux que nous dans la pensée de Jésus-Christ, et que les Capharnaïtes eux-mêmes ne se seraient pas scandalisés du mystère, s'ils étaient entrés dans la leur, et avaient compris comme eux que ce n'était pas son corps, mais la figure de son corps, que le Fils de l'homme leur promettait.

Ainsi, puisqu'on n'est à Jésus-Christ qu'autant qu'on reçoit sa doctrine sur la divine Eucharistie, il n'est plus question que de savoir chez qui se trouve, dans toute sa pureté, cette doctrine divine, si c'est chez ceux qui ne reconnaissent dans l'Eucharistie qu'un corps en figure, ou chez ceux qui y reconnaissent un corps réel et tel qu'il a été immolé pour nous sur la croix.

En ceci la réalité se démontre par tant d'endroits, que cette idée de figure, qu'on a voulu lui opposer, se détruit par elle-même; et si elle a encore plusieurs partisans, c'est qu'il en est plusieurs, qui, comme le dit le Prophète, ne veulent pas voir ce qu'ils voient, ni entendre ce qu'ils entendent.

Sur quoi je dis qu'on exige de nous une soumission aveugle sur la réalité du corps et du sang du Seigneur dans l'Eucharistie; mais cette soumission l'exige-t-on sur des fondements faibles et chancelants? C'est sur la parole d'un Dieu, sur une parole si précise, si évidente, si souvent inculquée, que si c'est ici une des vérités des plus relevées de la religion, c'est en même temps une de celles que Dieu a pris plus de soin de nous rendre comme palpables, sensibles et incontestables. Ouvrons les divines Ecritures; que lisons-nous dans l'Ancien Testament, que lisons-nous dans le nouveau, qui ne nous assure la possession de ce don divin? Dans l'Ancien Testament, la réalité du corps du Seigneur dans l'Eucharistie y est prédite et figurée clairement; promise et instituée en termes formels dans le Nouveau, et établie si solidement dans l'un et dans l'autre, qu'il faut ou la recevoir ou accuser notre Dieu d'avoir voulu nous en imposer et nous engager dans le mensonge et l'erreur. Ce sont là les témoins qui déposent en faveur de cette grande vérité; la loi et les prophètes, le législateur et l'Evangile. Ecoutons-les, et voyons si leur déposition ne doit pas l'emporter sur tout ce que nous pouvons trouver d'incompréhensible dans le mystère.

Que veut donc nous dire Isaïe, quand il nous assure que les serviteurs du Seigneur mangeront, qu'ils boiront, et que, se livrant à leurs sentiments de gratitude et de reconnaissance, ils éclateront en des cantiques de louange, d'allégresse et de joie : *Servi mei comedent, servi mei bibent, servi mei laudabunt præ exsultatione cordis.* (*Isa.*, LXV.) Si c'est d'une nourriture animale et terrestre, que prétend parler le Prophète, en quoi les serviteurs du Seigneur seraient-ils distingués de ceux qui ne le sont pas? en quoi seraient-ils distingués des pécheurs, pour qui

est, comme pour eux, la rosée et la graisse de la terre? Dieu serait-il en droit d'ajouter, comme il le fait chez le même Prophète, qu'il va renouveler toutes choses, créer un nouveau ciel, une nouvelle terre, et que nous triompherons à l'envi sur les choses nouvelles qu'il va créer : *Ecce creo cœlos novos, et terram novam, et exsultabitis in his quæ ego creo.* (*Isai.*, LXV.) Quelle nouveauté pour un Dieu! donner à ses serviteurs, à ceux qu'il regarde singulièrement comme ses amis, une nourriture qu'il ne refuse pas à ses plus grands ennemis, depuis la naissance des siècles! Quel sujet de triomphe pour des âmes que Dieu croit gratifier, de se voir même, si vous le voulez, dans la plus grande abondance de tout ce qui peut fournir à leur entretien, mais qui peut aussi leur être une source et une occasion de péché!

Est-ce ainsi que Jésus-Christ récompense ceux qui le servent? Il est pourtant certain qu'il s'agit ici des serviteurs de Jésus-Christ, puisqu'il s'agit de ceux qui doivent porter un nouveau nom, qui doit les faire regarder comme le peuple de prédilection et de choix. En leur promettant donc de renouveler toutes choses en leur faveur, en leur promettant de les faire boire et manger dans la joie de leur cœur, que peut-on leur promettre que ce sacrement auguste en qui tout est renouvelé, puisqu'il réunit dans lui-même tout ce qu'il y a eu de grand et de mystérieux dans la loi, et que, contenant le corps et le sang d'un Dieu qui se fait notre nourriture et notre boisson, il renouvelle en même temps toutes choses dans nous, et, nous faisant passer de la vie du vieil homme à la vie de l'homme nouveau, et par là même, boire et manger dans cette consolation et cette joie qui font le partage des élus de Dieu et leur est comme un avant goût des délices qu'on leur prépare dans l'éternité : *Servi mei comedent, servi mei bibent, servi mei laudabunt præ exsultatione cordis.*

Que veut dire le Psalmiste, quand, longtemps avant Isaïe, il nous annonce que Dieu, pour donner à manger à ceux qui le craignent, fait l'assemblage de ses plus grandes merveilles, et comme un abrégé de tout ce qu'il a opéré de prodiges dans le monde : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se* (*Psal.* CX); s'il ne s'agit encore ici que d'une nourriture animale et terrestre, comment est-ce que Dieu, qui est toujours si juste et si mesuré dans ses expressions, peut si fort exagérer et contredire, si j'ose parler de la sorte, en nous représentant comme l'assemblage de ses merveilles et de ses prodiges ce qu'il veut que nous regardions nous-mêmes comme une effusion ordinaire de sa miséricorde et de sa bonté? C'est un prodige, il est vrai, que la terre ouvre si régulièrement son sein aux ordres du Seigneur; mais, outre que c'est un prodige que nous voyons chaque jour, et que Dieu, qui sait que sans lui nous ne pouvons subsister, s'est condamné, en quelque manière, à opérer en notre faveur dès qu'il nous a donné l'être, ce n'est point là cet assemblage de merveilles ni cette multitude de prodiges qu'on nous promet. Tout se réduirait à maintenir l'ordre établi dans le monde, à ne pas troubler le cours de la nature : prodige auquel nous sommes accoutumés. Ici on nous promet un prodige où toutes les lois de la nature sont confondues, où l'ordre des choses est troublé, où mille prodiges sont comme renfermés les uns dans les autres : *Memoriam fecit mirabilium suorum.* D'ailleurs, c'est en faveur de ceux qui le craignent que le Seigneur nous promet cette multitude de prodiges : *Escam dedit timentibus se;* ce n'est donc point pour ceux qui le méprisent, pour ceux qui font gloire de violer la loi, qu'il prépare cette nourriture singulière et qui suppose tant de prodiges. Nous voyons pourtant que, par rapport à ces biens qui servent à notre entretien sur la terre, le juste n'est pas mieux partagé que le pécheur, souvent même plus mal que lui.

Ce n'est donc ni sur nos tables, ni dans tout ce que la nature a de plus doux, de plus agréables aliments, qu'il faut chercher ce banquet salutaire qui ne nous est préparé par tant de prodiges, que parce qu'il n'est préparé que pour ceux qui craignent et qui aiment; c'est dans l'Eucharistie qu'il le faut chercher, où Jésus-Christ, par une multitude de prodiges, tous plus incompréhensibles les uns que les autres, se fait ce pain des enfants, ce pain de sainteté et de vie qui, n'étant mangé dignement qu'autant qu'on craint et qu'on aime, n'est que pour ceux qui vivent d'une vie qui est réglée par la crainte, et sanctifiée par la grâce et la charité. *Memoriam fecit mirabilium suorum*, etc.

Que veut dire Zacharie, quand il préfère si hautement à tout ce que l'Eglise a de beau et de bon, le froment des élus, et le vin qui produit et qui engendre les vierges. *Quid enim bonum ejus, quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines?* (*Zach.*, IX.) Si, sous les apparences de ce froment et de ce vin, il n'y a que ce qui paraît à nos yeux, l'Eglise a une chose plus digne de nos admirations et de nos éloges : la grandeur, la magnificence de ses temples, la majesté de ses cérémonies, l'ordre, la subordination de ses ministres, cette parole qu'elle répand avec tant de profusion et tant de fruit, ce pouvoir qu'elle exerce sur toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Tout cela pourtant cède au froment des élus et au vin qui engendre les vierges; c'est que, sous les espèces de ce froment et de ce vin, sont cachés et renfermés le corps et le sang d'un Dieu : *Et quid bonum ejus, quid pulchrum ejus*, etc.

Que veut dire Malachie, quand il déclare si réellement aux Juifs, que le Seigneur rejette tous leurs présents, qu'il réprouve et condamne tous leurs sacrifices : *Munus non suscipiam de manu vestra?* (*Malach.*, X.) Et pourquoi? Parce qu'il est un sacrifice nouveau, un sacrifice qui s'offre encore aujourd'hui au milieu de toutes les nations de la

terre : *In omni loco offertur nomini meo oblatio munda* (*Malach.*, I); mais sacrifice qui, étant exempt de tache et de souillure, qui, étant aussi parfait que Dieu lui-même peut l'exiger, répond parfaitement à la grandeur de son nom : *Magnum est nomen meum in gentibus.* (*Ibid.*) Le sacrifice de la croix avait, il est vrai, tout ce que Dieu pouvait exiger pour une entière réparation de tous ses droits et une pleine satisfaction pour nos péchés. C'est un sacrifice qui répondait si parfaitement à la grandeur du Seigneur, qui lui procure plus de gloire, que ne lui en avaient ravi tous les désordres et tous les crimes des hommes; mais c'est un sacrifice qui se consomme sur la croix, et qui finit tellement avec la vie de Jésus-Christ, que Jésus-Christ une fois mort ne meurt plus. Le sacrifice dont nous parle Malachie, est un sacrifice qui subsiste encore et qui s'offre actuellement; le sacrifice de la croix a été offert pour toutes les nations, mais ce n'est pas au milieu de toutes les nations qu'il a été offert, puisque ce n'est que sous les yeux de sa nation et au milieu de son peuple que Jésus-Christ accomplit son sacrifice. Celui-ci s'offre en tout lieu, *in omni loco;* au milieu des nations les plus barbares, là où le nom du Seigneur est ou inconnu ou méprisé, là même son nom est grand et glorifié, parce que là même on lui offre cet excellent et divin sacrifice : *Magnum est nomen meum in gentibus.*

Et ce sacrifice qui s'offre encore de nos jours, qui s'offre en tout lieu, qui s'offre avec tant d'honneur et de gloire pour Dieu, qui peut aujourd'hui se l'attribuer avec justice et vérité? Non pas, sans doute, nos frères errants, chez qui il n'y a ni ministre qui offre, ni victime qui soit offerte; chez qui n'y ayant ni réalité ni apparence même de sacrifice, il n'y a rien par conséquent qui soutienne les droits et la gloire du Seigneur. Ce n'est donc que sur nos autels que se renouvelle ce mystère de réconciliation et de paix; c'est là que Jésus-Christ se sacrifie chaque jour, puisqu'il n'est aucun jour où il ne se reproduise sous les espèces du pain, et que par là même, sans perdre la vie, il ne se mette dans un état de mort; c'est là où Jésus-Chrit se sacrifie au milieu de toutes les nations de la terre, puisqu'il n'est aucun lieu de la terre habitée où n'ait pénétré notre religion, et où elle n'ait porté son sacrifice; c'est là où Jésus-Christ se sacrifie à la gloire de son Père aussi parfaitement que sur la croix, puisque si entre ces deux sacrifices il y a quelque différence dans la manière qu'ils sont offerts, dans l'essence c'est la même chose, la même réparation, le même réparateur, le même Dieu qui se sacrifie à un Dieu : *Magnum est nomen meum in gentibus.*

Je serais infini, si j'entrais dans le détail de cent autres expressions que nous fournit l'Ancien Testament, et qui toutes confirment la vérité de la présence réelle. Chez le même Psalmiste, ce n'est pas seulement l'assemblage de ses merveilles que Dieu fait pour donner à manger à ceux qui le craignent ; il leur prépare encore une table qui les met en état de ne rien craindre : c'est une nourriture de sainteté et de salut, qu'il leur sert, un calice de bénédiction et de grâce. Ils pourraient marcher au milieu des ombres de la mort, ils n'en iraient pas pour cela d'un pas moins ferme et moins constant à leur devoir : le Seigneur et sa miséricorde les accompagne partout. Chez l'Ecclésiaste on nous invite à aller boire le vin que la Sagesse nous a préparé, si nous voulons croître en discernement, et acquérir cette abondance de lumière qui conduit à une abondance et à une multitude de vertus. Ce n'est point à un vin usuel et commun qu'on nous invite : jamais on ne puise le discernement et la lumière dans de pareilles sources; il faut nécessairement qu'un vin préparé pour éclairer la raison, renferme sous ses espèces celui qui éclaire tout homme qui naît. Chez Aggée, aussi bien que chez le Psalmiste, on veut que nous nous rassurions contre toute la fureur de nos ennemis, parce que l'Attendu des nations est au milieu de nous, et que du haut de ce trône qu'il s'est bâti dans son temple, il se charge de notre protection et de notre défense : tant Dieu s'est empressé de nous disposer insensiblement à recevoir avec docilité un point que des prédictions si anciennes auraient déjà rendu comme sensible au monde. Il ne nous y dit pas moins par ces figures, qui, étant autant de mystères confus pour les Juifs, nous servent de preuves les plus claires, les plus convaincantes de la réalité.

Ce repas où les Juifs mangeaient l'agneau pascal avec tant de cérémonie et d'appareil, était sans doute la figure de ce repas que Dieu préparait aux vrais fidèles dans le christianisme. Cette manne miraculeuse qui tombait si régulièrement sur le camp des Israélites, l'était pareillement : les ennemis de la réalité sont obligés eux-mêmes d'en convenir. Mais ce qui doit les confondre, c'est que saint Paul, prétendant que la figure cède en tout à la chose figurée, si le corps de Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie, saint Paul s'est trompé, et la chose figurée n'a rien qui soit au-dessus de la figure; car, à s'en tenir à cet esprit de séduction et d'erreur, qui ne reconnaît que du pain dans l'Eucharistie, le simple pain a-t-il rien qui puisse être comparé à la manne? La manne était pétrie par la main des anges, le pain est pétri par la main des hommes; la manne tombait du ciel, le pain est formé sur la terre; la manne avait toutes sortes de goût, le pain n'a que le goût du pain. Pourquoi donc Jésus-Christ, parlant au peuple qui vint le chercher à Capharnaüm, relevait-il si fort au-dessus de la manne le pain qu'il voulait donner au monde? S'il ne parlait que de ce pain terrestre, et tel qu'il est destiné aux usages de la vie animale, n'était-on pas en droit de se scandaliser de sa proposition et de la rejeter comme contraire à l'expérience et à la vérité?

Les Juifs ne seraient-ils pas en droit de nous insulter si, à l'agneau qu'on servait sur leur table, nous voulions préférer quelques morceaux de pain, quelques gouttes de vin qu'on servirait sur la nôtre? Dans l'ordre de la nature, la substance de l'agneau est quelque chose de plus noble, de plus relevé que la substance du pain et du vin; c'est la substance d'un animal qui a été animé d'un principe de vie, et qui a eu ses opérations propres et particulières. Dans le signe ou dans le sacrement, cet agneau choisi et sans tache qu'on immolait dans la loi, son sang qu'on répandait, ses chairs qu'on mangeait, nous auraient mieux représenté Jésus-Christ et ses douleurs, que ce pain usuel qu'on offrirait dans le christianisme; et si l'un et l'autre n'étaient que de simples symboles institués pour nous rappeler la mort et le sacrifice de Jésus-Christ, Jésus-Christ aurait dû dire de l'agneau, plutôt que du pain, que c'était là son corps. Nous aurions eu, dans cet agneau mourant, une expression plus vive, plus sensible de ses souffrances et de sa mort. Oui; mais y aurions-nous eu cette pâque qu'il souhaitait depuis si longtemps de manger avec ses disciples? Nous aurions eu quelques morceaux de chair. Et quelques morceaux de chair, demande Tertullien, auraient-ils pu si fort exciter les empressements de cet Homme-Dieu, qui ne cherchait qu'à gratifier les siens et à leur faire sentir que, les ayant aimés pendant qu'il était avec eux, il les aimait jusqu'à la fin? Il est sûr pourtant qu'il souhaitait avec ardeur de manger cette pâque avec ses disciples, c'est-à-dire qu'il souhaitait avec ardeur de mettre fin aux figures et de substituer à cette chair matérielle et corruptible, qui faisait le partage du peuple grossier, cette chair pure et virginale qu'il préparait au peuple choisi, au peuple à qui il réservait la plénitude de ses bienfaits et de ses grâces.

Aussi n'a-t-il rien omis pour nous convaincre de la sincérité de ses désirs. Ecoutez comment il s'explique; vous vous convaincrez, sur ses paroles, que rien n'a été prédit et figuré dans l'Ancien Testament, qui ne soit accompli dans le Nouveau; et que si la loi, quand elle nous fait espérer le corps de Jésus-Christ, use d'expressions obscures et mystérieuses, Jésus-Christ nous le promet et nous l'accorde en termes si clairs, qu'il n'y a qu'un esprit obstiné à vouloir s'égarer, qui puisse s'accommoder des interprétations différentes qu'on prétend leur donner.

Jésus-Christ nous promet son corps; c'est en saint Jean qu'il nous fait cette promesse. Le pain que je vous donnerai, disait-il aux Juifs, c'est ma chair : *Panis quem ego dabo, caro mea est.* (*Joan.* VI.) Là-dessus les Juifs forment différentes difficultés, ils disputent entre eux : Comment, se disent-ils, cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? *Litigabant ergo Judæi ad invicem dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* Mais, malgré leurs disputes, le Sauveur modère-t-il sa proposition? recourt-il à quelque sens figuré, comme il le fit à l'occasion de Nicodème qui, ne comprenant pas qu'un homme avancé en âge pût naître de nouveau, lui demandait s'il fallait qu'il rentrât une seconde fois dans le sein de sa mère? Quoi! vous qui êtes maître dans Israël, lui disait Jésus-Christ, vous ne voyez pas de quoi il est question? La régénération dont je vous parle n'a rien de commun avec la chair et le sang; c'est par l'eau et l'esprit qu'il faut renaître si vous voulez entrer dans le royaume de Dieu. Ici, au contraire, il ne cherche aucun adoucissement; il répond aux Juifs précisément sur ce qui fait la matière de leur doute et de leur difficulté; et ce qui fait la matière de leur doute et de leur difficulté, c'est de savoir si le Fils de l'homme peut leur donner sa chair à manger : *Quomodo potest carnem suam dare nobis ad manducandum?* (*Ibid.*)

Nous ne sommes pas, grâce au ciel, dans le cas de ces Juifs incrédules, qui, après tant de prodiges qui leur annonçaient la puissance du Sauveur, doutaient encore s'il pouvait leur donner sa chair à manger; nous savons ce qu'il est, et nous savons en même temps ce qu'il peut. Il ne s'agit donc que de savoir quelle est sa volonté, et si la chair qu'il nous promet est véritablement cette chair dont il s'est revêtu pour la rédemption et le salut du monde. Si ce n'était pas là la chair qu'il nous promet, comment pourrait-il protester aux Juifs, jusqu'à deux fois, que s'ils veulent vivre, il faut qu'ils mangent la chair du Fils de l'homme : *Amen, amen dico vobis.* Je vous dis, en vérité, oui, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie dans vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* (*Ibid.*)

Car, par de telles protestations, il répond aux Juifs sur ce qui les embarrasse; et ce qui les embarrasse, comme je viens de le dire, est de savoir si le Fils de l'homme peut leur donner sa véritable chair à manger. Or, il leur proteste que, s'ils ne mangent pas la chair du Fils de l'homme, ils n'auront point la vie dans eux. Ne tromperait-il pas les Juifs, s'il leur parlait ici d'une autre chair que de sa chair véritable : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* C'est donc sa véritable chair, et non pas sa chair en figure, qu'il leur promet par une protestation si marquée.

Et afin que vous ne soyez point surpris, ajoute-t-il, de ce que le Fils de l'homme vous invite à manger sa chair, et en mangeant cette chair à boire son sang, sachez que ma chair est véritablement une nourriture, nourriture extraordinaire et bien différente de cette manne que vos pères voyaient pleuvoir sur eux avec tant de complaisance; mais c'est véritablement une nourriture : *Vere est cibus.* (*Joan.*, VI.) Sachez que mon sang est véritablement une boisson, boisson singulière et qui l'emporte en tout sur les sources d'eau vive que Moïse tira du sein de la pierre pour étancher

la soif de son peuple dans le désert; mais c'est véritablement une boisson, et qui coule si salutairement dans l'âme, que quand on en a bu, on ne soupire qu'après les délices éternelles : *Vere est potus.* (*Joan.*, VI.)

Cependant, puisque tout cela vous scandalise, que direz-vous quand vous verrez le Fils de l'homme remonter dans le lieu d'où il est venu? Quand vous le verrez retourner à son Père avec pompe et éclat, douterez-vous alors ou de la vérité de sa parole ou de sa puissance pour l'effectuer et l'accomplir? *Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius* (*Ibid.*); c'est-à-dire que Jésus-Christ veut confirmer prodiges par prodiges, et prouver sa présence réelle dans l'Eucharistie par son ascension réelle dans le ciel; à peu près comme lorsqu'on ne croyait pas qu'il pût remettre le péché, il guérit le paralytique pour montrer que rien ne passait son pouvoir; de sorte qu'il est aussi vrai que Jésus-Christ nous promet son corps réel dans l'Eucharistie, qu'il est vrai que son corps siége réellement à la droite du Père, et que quiconque nie sa présence réelle dans l'Eucharistie, doit conséquemment, ou nier son ascension réelle dans le ciel, puisqu'il nous donne son ascension réelle dans le ciel pour preuve de sa présence réelle dans l'Eucharistie, ou dire qu'en nous donnant son ascension réelle dans le ciel pour preuve de sa présence réelle dans l'Eucharistie, il nous donne une vérité pour preuve d'un mensonge : deux impiétés également détestables, et dont les novateurs eux-mêmes, tout ennemis qu'ils sont de la vérité, ne voudraient pas même qu'on les soupçonnât. Mais quand on veut se faire une religion à part, il est dangereux qu'on n'établisse des principes qui donnent lieu aux conséquences les plus monstrueuses : *Hoc vos scandalizat, si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius.*

Venons à l'institution de ce redoutable sacrement; c'est là où le Sauveur nous découvre encore mieux ses pensées et nous persuade invinciblement qu'en nous promettant son corps, c'est le corps tel qu'il l'a pris dans le sein de Marie et qu'il l'a livré à la fureur de ses ennemis qu'il nous promet. C'est son Testament que fait Jésus-Christ en instituant cet auguste sacrement : *Novum Testamentum* (*Luc.*, XXII), *sanguis Novi Testamenti.* (*Marc.*, XIV.) Et si, dans un Testament où Jésus-Christ nous donne son corps et son sang en termes formels, il est permis de dire que ce n'est que la figure de son corps et de son sang qu'il a prétendu nous donner, il n'y aura rien, non-seulement dans l'Ecriture, mais même parmi nous, qui ne soit chancelant, et il nous sera pareillement permis de dire que ce n'est qu'en figure que le Verbe s'est fait chair, que ce n'est qu'en figure qu'il a souffert dans sa chair, que ce n'est qu'en figure que vos ancêtres ont prétendu vous transmettre les grands biens que vous possédez, et que, malgré tous les soins que vous pouvez prendre pour ôter tout détour à la chicane, ce n'est aussi qu'en figure que vous transmettrez à vos successeurs le bien que vous avez à leur laisser. Mais quoi! Jésus-Christ qui, dans son Testament, veut montrer aux siens que, les ayant aimés pendant qu'il était avec eux, il les aime jusqu'à la fin, qui veut leur donner la marque la plus éclatante de son amour : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* (*Joan.*, XIII), ne leur donnera pour toute marque d'amour que ce qu'ils doivent regarder comme une marque de son indifférence pour eux, ou tout au plus d'un amour ordinaire et commun qui les confond avec tous ceux qui ont vécu jusqu'à présent sous les voiles et les obscurités de la loi; il ne leur donnera que quelques symboles qui leur rappelleront, si vous voulez, tout ce qu'il a fait et enduré pour eux : mais enfin, ce ne sera qu'un peu de pain et un peu de vin. Sont-ce là, Seigneur, les effets de ce grand amour qui vous a engagé à instituer votre sacrement? Est-ce là tout ce que nous préparait l'appareil et les cérémonies différentes avec lesquelles vous l'instituâtes? Nous croirions faire tort à votre amour, si nous ne prenions vos paroles dans le sens naturel qu'elles doivent avoir dans la bouche d'un Dieu qui s'explique dans son Testament, qui s'explique la veille de sa mort, qui s'explique sur le point le plus important de la religion. Vous ne dites que deux mots, mais mots efficaces, et qui opèrent ce qu'ils signifient, épuisent en quelque manière vos bontés, et vous mettent hors d'état de nous donner des marques plus éclatantes de votre amour : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus* (*Luc.*, XXII; *Marc.*, XIV) : ceci est mon corps, ceci est mon sang.

Que l'esprit d'erreur cherche tant qu'il voudra dans ses faux raisonnements à éluder la force de ces divines paroles, elles porteront toujours dans l'esprit du fidèle une idée de réalité dont on ne peut pas se défendre. Paroles précédées de tant d'assurances des désirs que Jésus-Christ a de rester avec nous, que douter s'il y est, c'est l'accuser de se contredire ou dans ses explications ou dans ses volontés. Je vous quitte, disait-il à ses disciples dans le repas où il institua ce divin sacrifice; mais je ne vous quitte pas pour cela : je retourne à mon Père; ce qui n'empêchera pas que je ne sois au milieu de vous chaque jour. Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles, leur disait-il ailleurs, et vous pouvez compter que vous recouvrerez, sous les espèces du pain, celui que vous perdez sous les voiles de la chair. Paroles tellement liées à tout ce que Jésus-Christ a dit en différentes rencontres sur ce sacrement, que quand elles ne seraient pas aussi claires, aussi expresses qu'elles le sont, elles se développeraient, pour parler de la sorte, et s'expliqueraient par celles qui les ont précédées. Il ne parle que de son corps en promettant le sacrement, il ne parle que de son corps en l'instituant; s'il ne prétend parler que d'un corps en figure, pourquoi ajouter expressions sur expressions, qui toutes nous disent qu'il nous parle d'un corps réel? Paroles prononcées dans des circonstances où il fallait donner quelque chose aux

disciples qui les consolât de la perte de leur bon Maître ; ce n'était pas dans quelques représentations, dans quelques symboles, qu'ils pouvaient trouver cette consolation. Ils perdaient un Dieu, et il n'y avait qu'un Dieu qui pût réparer la perte qu'ils faisaient : aussi ne forment-ils aucune difficulté ni sur le pouvoir de Jésus-Christ, comme on le faisait à Capharnaüm : ils sont persuadés qu'il est Dieu, et que rien ne passe le pouvoir d'un Dieu ; ni sur la force et le sens de ses paroles, comme ils le faisaient eux-mêmes quand il leur parlait en parabole : ils trouvent dans ces divines paroles tant de netteté, tant de clarté, qu'ils croient qu'elles portent avec elles leurs interprétations, et que ce serait faire tort à Jésus-Christ que de douter si véritablement il veut dire ce qu'il leur dit dans des termes si expressifs et qui expliquent si naturellement sa pensée : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. Comment se seraient-ils imaginé qu'il ne leur parle que de la figure de son corps et de son sang, tandis qu'il use de ces termes qui signifient si naturellement son corps et son sang réel, qui, dans leur institution et selon l'usage commun, ne peuvent signifier que son corps et son sang réel, qui ne seraient pas vrais s'ils signifiaient quelque autre chose que son corps et son sang réel? Non; ils connaissent trop leur Maître. Ils savent quelle est la justesse de ses expressions, combien il est exact à s'expliquer quand il s'agit de révéler et de développer ses mystères ; et, pénétrant par les yeux de la foi au delà de ces faibles voiles qui se présentent à leurs sens, à peine leur a-t-il dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, qu'ils y reconnaissent et adorent le corps et le sang d'un Dieu : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.*

Je sais que ceux qui rejettent la réalité veulent que le Seigneur n'ait parlé de son corps qu'en figure, comme il avait souvent parlé en figure de lui-même, disant qu'il était ce qu'il n'était point et qu'il ne pouvait point être; mais je sais aussi qu'on apporte cent raisons différentes pour confondre les préventions de l'erreur et établir la différence qu'il y a entre les expressions du Sauveur qui sont figurées et celles qui ne le sont pas ; ce n'est pas néanmoins à quoi j'ai eu recours, c'est à Jésus-Christ lui-même que je m'en rapporte. Pouvons-nous avoir un interprète plus fidèle de ses pensées et qui nous fasse mieux connaître quel est le sens de ses paroles? Je suis la porte, a-t-il dit, par laquelle il faut que vous passiez si vous voulez entrer dans la vie : expression figurée et métaphorique, mais qu'il explique en nous assurant que c'est par lui qu'il faut aller au Père, par lui seul qu'on peut y aller, qu'il sait seul le chemin qui y conduit, qu'il peut seul nous y mettre et nous y soutenir. Il a dit : Je suis le cep à qui il faut nécessairement que vous soyez unis si vous voulez produire des fruits d'immortalité : autre expression métaphorique et figurée, mais qu'il explique en nous assurant que si nous ne pouvons rien faire sans lui, nous ne faisons rien aussi qui soit digne de lui, si nous ne lui sommes pas liés par les nœuds de la foi et de la charité; que toute notre justice sera tout au plus une justice pharisaïque, si elle n'est pas animée de son esprit, s'il ne se la rend comme propre et particulière en la soutenant par sa bénédiction et sa grâce. Il a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang :* expression métaphorique et figurée, s'il en faut croire les ennemis de la réalité, mais qu'il explique en nous assurant que le corps qu'il nous laisse c'est celui même qui doit être livré pour vous : *Quod pro vobis tradetur* (I *Cor.*, XI)*;* en nous assurant que le sang qu'il nous laisse c'est celui même qui doit être répandu pour notre salut : *Qui pro vobis fundetur.* (*Luc.*, XXII.) Quand Jésus-Christ ne nous aurait donné son corps et son sang que sous des termes figurés, ces derniers termes nous obligeraient à rejeter toute figure et à chercher dans le sens qu'ils ont naturellement l'interprétation de tous ceux qui auraient pu être équivoques. Mais partout c'est une doctrine soutenue; et quand je vois qu'on nous dispute la présence réelle, je suis tenté d'en conclure que si on croit que le Verbe s'est fait chair, ne voulant pas croire qu'il nous donne la chair qui a souffert pour nous, on ne croit pas qu'il ait souffert dans sa chair.

D'où coulait donc ce sang qui arrosa tout Jérusalem ? d'où étaient arrachés ces lambeaux de chair que les bourreaux voyaient tomber avec tant de complaisance à leurs pieds? pourquoi ces lamentations des prophètes sur les tourments futurs de l'homme de douleur? pourquoi ces larmes amères des femmes dévotes, voyant succomber Jésus-Christ sous l'instrument de son supplice? Sa chair ne souffre qu'en figure, si elle n'est qu'en figure sous les espèces du pain; ce n'est donc aussi qu'en figure qu'elle se plaint, en figure qu'elle gémit, en figure qu'elle nous rachète? A Dieu ne plaise, Seigneur, que nous ayons jamais des pensées si injurieuses à vos miséricordes et à vos bontés! Vous mettez sous les espèces du pain la même chair qui doit souffrir pour nous; vous nous en assurez vous-même ; c'est dans votre propre chair que vous avez souffert : tout votre Evangile, toutes vos divines Ecritures nous en font foi. Vous mettez donc votre propre chair sous les espèces du pain? Si la conséquence n'est pas légitime, nous sommes dans l'erreur, j'en conviens : erreur pourtant qui ne doit pas nous être imputée, parce qu'elle est fondée sur des oracles que nous ne croyons pas pouvoir rejeter sans accuser la vérité même d'avoir cherché à nous tromper. Mais si la conséquence est nécessaire et infaillible, n'écoutons ni l'esprit de mensonge qui voudrait combattre et contredire, ni notre propre esprit, qui voudrait sonder et approfondir. L'esprit de mensonge ne manquera jamais de partisans : il en a au milieu de nous. Malheur à nous, si nous sommes assez peu chrétiens pour ouvrir les oreilles à leurs impies et séduisants discours ! En portant des doutes dans notre âme, ils y porteront aussi toute leur malignité et tout leur venin. No-

tre esprit lui-même, quelque soumis qu'il paraissse d'abord, s'il veut examiner ces points relevés sur ces propres lumières, se trouvera insensiblement accablé sous le poids des difficultés : il s'égarera dans ses faux raisonnements, et tombera au bout dans ces sentiments de contradiction où on ne veut plus souffrir la doctrine de l'Evangile.

En matière de religion, on n'est fidèle qu'autant qu'on se soumet à l'aveugle, ou qu'on ne veut d'autre motif de sa soumission que l'infaillibilité du Dieu qui a parlé. Serait-il permis de quitter la règle commune dans un mystère qui, par excellence, est appelé un mystère de foi? Si jamais il est nécessaire de captiver son entendement, c'est principalement en cette matière. Ailleurs, et sur d'autres vérités, on pourrait trouver, si j'ose le dire, dans sa raison des motifs pour entrer dans le devoir; ici, la raison est un guide infidèle : plus on l'écoute, plus on fait de faux pas, plus on s'éloigne de la vérité.

Ainsi, supposons que le Sauveur nous demande ce qu'il demandait à ceux de ses disciples que le mystère n'avait pas scandalisés : *Nunquid et nos vultis abire* (*Joan.*, V)? voulez-vous m'en croire ou me quitter? Tout ce que nous devrions faire, ce serait de répondre avec le Prince des apôtres : *Verba vitæ æternæ habes* (*Joan.*, VI); vous avez seul, Seigneur, des paroles de vie, et nous vous en croyons, *et nos credidimus;* et quoique nos sens ne nous représentent que du pain et du vin, sous les faibles apparences de l'Eucharistie, nous confessons pourtant que là se trouve le Christ, vrai Fils du Dieu vivant : *Et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei vivi.* (*Ibid.*) Il s'y trouve, n'en doutons point; ainsi nous le persuade invinciblement la parole de Dieu; vous l'avez vu : ainsi l'a cru constamment l'Eglise de Dieu. C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Puisqu'il est constant, sur la parole de Jésus-Christ, que quiconque n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme païen et publicain, n'est-il pas également constant que, quand Jésus-Christ ne se serait pas expliqué aussi clairement qu'il l'a fait sur le redoutable sacrement de son corps et de son sang, nous devrions encore nous en rapporter aux décisions de l'Eglise, et les recevoir avec cet esprit de soumission qu'exige l'infaillibilité qu'on lui a promise jusqu'à la fin des siècles. Or, quels sont les sentiments de l'Eglise sur la divine Eucharistie? Nous vous les exposons tous les jours; et quoi qu'en puissent dire ceux qui voudraient lui ravir le plus auguste, le plus consolant de ses sacrements, sans aucun égard à leurs faux raisonnements, elle continue à en défendre la réalité et à l'adorer avec toute la tendresse et tout le respect que peut lui inspirer sa foi et sa reconnaissance.

Mais parce que les novateurs, pour avoir lieu de rejeter une puissance qui les gêne, prétendent que cette Eglise, où nous croyons aujourd'hui trouver la vérité, est elle-même tombée en ceci dans l'erreur, accordons quelque chose à leurs fausses idées, et supposons (ce qui est impossible après l'oracle du Sauveur) que les portes de l'enfer ont prévalu, à l'égard de l'Eucharistie, sur l'Eglise que Jésus-Christ s'est formée : du moins ne rejetteront-ils pas cette Eglise qui, de leur propre aveu, était la vraie Eglise de Jésus-Christ et avait conservé, dans toute sa pureté, le dépôt précieux de la foi. Et quelle était la créance de cette Eglise? est-ce celle dont nous faisons profession, ou celle dont font profession nos frères errants? De quelque côté que nous la considérions, ou dans les apôtres qui en ont été les fondateurs, ou dans les conciles qui en ont été les oracles, ou dans les Pères qui en ont été les défenseurs, ou dans les fidèles qui en ont été les membres : c'est partout une conformité parfaite de créance et de conduite avec la nôtre.

Conformité de créance, et nous avons la consolation de ne vous enseigner que ce que les apôtres nous ont enseigné, et que le Seigneur lui-même a enseigné aux apôtres. Ce n'est point ici une doctrine dont on ne connaît ni l'origine ni l'auteur, qui, inventée dans les ténèbres, ne se produit et ne se soutient que par la passion et la brigue; nous remontons jusqu'à Jésus-Christ, et c'est de sa part que nous parlent ceux qui l'ont vu dans sa chair, de sa part que nous parlent ceux qui ne l'ont pas vu dans sa chair; et nous pouvons nous vanter de trouver dans ce qu'ils nous disent le fondement et la preuve de ce que nous croyons. Que tous ceux qui ont écrit son Evangile aient été témoins de l'institution de son sacrement ou non, ce n'est point de quoi il est question; il est question de savoir que tous ont été instruits par Jésus-Christ ou par ceux que Jésus-Christ avait instruits lui-même; et tous conviennent du point essentiel, tous nous parlent d'un corps réel, tous nous en parlent comme d'un corps réel, tous nous en parlent comme d'un corps qui doit être livré pour nous. Avaient-ils donc ou ignoré ou oublié le scandale des capharnaïtes, et la peine qu'avait faite le mystère à quelques-uns des disciples? Ne pouvaient-ils pas prévoir les difficultés que formeraient les ennemis de la vérité? Du moins l'Esprit-Saint, qui les inspirait, et qui savait les contestations qui devaient s'élever sur ce point, ne devait-il pas, à moins qu'il ne se fût entièrement déchargé du soin de l'Eglise, mettre dans la bouche de ses interprètes quelque parole qui nous apprît que, sous ces termes de réalité, il n'y fallait reconnaître que la figure? Quand il s'agit de précepte ou de sacrement, dit Tertullien, il est de la Providence que les choses soient exposées sans embarras, sans ambiguïté, de peur qu'on ne cherche dans l'obscurité des paroles à justifier ou son indolence, ou son incrédulité. L'Eucharistie est un des plus grands sacrements de l'Eglise; la Providence s'est-elle oubliée sur son compte, ou a-t-elle prétendu nous livrer à l'égarement de nos pensées? Ni l'un ni l'autre;

elle a, au contraire, si sagement pourvu à tout, qu'il n'y a pas un mot presque dans ses interprètes, qui ne nous conduise, comme nécessairement, à la connaissance de la vérité.

L'Apôtre des gentils n'avait pas vu le Seigneur dans sa chair mortelle; il ne laisse pas pourtant de s'expliquer comme ceux qui l'ont vu, et de confirmer par un nouveau raisonnement ce qu'ils nous disent de la réalité. Il entre donc dans tout le détail du mystère, il en développe toutes les circonstances, il rappelle toutes les paroles du Sauveur, surtout celles que les évangélistes ont eu tant de soin de nous conserver et qu'il a grand soin lui-même de nous transmettre, en nous déclarant, comme eux, que le corps et le sang que le Seigneur nous laisse, c'est le même corps, c'est le même sang qu'il doit offrir pour notre salut; mais en ajoutant ce qu'aucun d'eux n'a ajouté, et accusant le pécheur sacrilége de se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, il établit tellement la réalité de ce corps et de ce sang divin, qu'il faut, ou convenir avec lui que c'est son corps et son sang réel que nous laisse le Seigneur, ou l'accuser de se perdre dans son raisonnement. Il compare la communion sacrilége au déicide des Juifs; en quoi pourtant la comparaison serait-elle juste, si, tandis que les Juifs profanaient le corps réel et le sang réel du Sauveur, le pécheur sacrilége ne profanait qu'un corps et un sang en figure? L'Apôtre néanmoins prétend faire une comparaison juste, et dans ses principes elle n'a rien qui ne se soutienne. Il reconnaît un corps réel et un sang réel dans l'institution du sacrement; il reconnaît un corps et un sang réel dans l'usage du sacrement; il est naturel que, dans l'abus du sacrement, il reconnaisse un corps et un sang insulté, outragé et livré à toute l'indignation et à la malignité du pécheur: principes, au reste, que saint Paul ne nous propose point comme nous parlant en son nom et par sa propre autorité, mais comme nous parlant au nom et par l'autorité de Jésus-Christ. Ailleurs, et dans une infinité de rencontres, il nous parle comme de lui-même, ou du moins, sans nous faire toujours sentir qu'il nous parle de la part d'un Dieu; ici, il veut que nous sachions qu'il nous parle de la part de Jésus-Christ, que c'est Jésus-Christ qui s'est ouvert à lui et lui a communiqué toute la doctrine qu'il nous débite : *Ego enim accepi a Domino, quod et tradidi vobis* (I *Cor.*, XI); tant il cherche à autoriser ce point par ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, et à nous mettre dans la nécessité de recevoir un témoignage qu'il fonde et qu'il établit sur le témoignage même d'un Dieu.

Nous ne croyons donc rien que n'aient cru les apôtres, nous ne pratiquons rien que les apôtres eux-mêmes n'aient pratiqué, et quand j'apprends, sur une tradition constante de l'Eglise d'Achaïe, qu'André, invité à offrir de l'encens aux fausses divinités du paganisme, refuse hardiment d'en venir à ces cérémonies sacriléges, parce qu'il offre tous les jours au Dieu immortel, l'Agneau immaculé, qui, mangé véritablement par son peuple, subsiste pourtant toujours le même, toujours entier, toujours vivant, ne trouvé-je pas dans ce refus, ou plutôt dans la raison de ce refus, et un prêtre qui sacrifie au Seigneur, et un fidèle qui est convaincu que le Seigneur est lui-même la victime de son sacrifice! Quand j'entends saint Paul demander avec tant d'assurance aux Corinthiens, si le calice qu'il bénit, si le pain qu'il rompt, n'est pas la participation du corps et du sang du Seigneur, ne vois-je pas dans ce peu de paroles, et une expression naturelle de ce qui se fait parmi nous, et une preuve convaincante que l'Apôtre célébrait les augustes mystères, qui sont pour nos frères errants comme autant de mystères d'exécration et d'horreur? Mais qu'ils pensent de nous et de notre culte tout ce que peuvent leur inspirer leurs fausses préventions, tandis que nous aurons à notre tête les premiers fondateurs de l'Eglise de Jésus-Christ, nous ne croirons pas pouvoir errer sous de tels guides, ni faire aucune démarche qui nous conduise à la superstition et à l'idolâtrie.

Sommes-nous moins fondés à écouter ceux que Jésus-Christ a donnés à son Eglise pour lui servir d'oracles, je veux dire les conciles, qu'on a toujours regardés comme les dépositaires de la foi et les légitimes interprètes de la parole de Dieu? Or, ces augustes assemblées ont-elles jamais, ou dissimulé leurs sentiments sur cette matière, ou flatté et toléré les sentiments de ceux qui auraient voulu enlever aux fidèles ce que leur avait accordé Jésus-Christ? Si, durant six cents ans, on s'est contenté d'établir le dogme sans réfuter l'erreur, c'est que l'erreur n'était pas encore née, ou que ceux qui en étaient atteints ne rejetaient la réalité de l'Eucharistie que parce qu'ils rejetaient la réalité de l'Incarnation, et qu'en détruisant le principe on détruisait la conséquence. Mais dès qu'on a voulu séparer une vérité de l'autre, et recevoir la réalité de l'Incarnation, sans recevoir la réalité de l'Eucharistie, comment est-ce que les conciles ont employé tout ce qu'ils avaient d'autorité et de pouvoir pour se maintenir dans l'ancienne possession de cet inestimable bienfait, pour étouffer dans leur naissance des nouveautés si scandaleuses, pour inspirer aux fidèles une sainte horreur pour ces enfants de perdition qui, ayant fait naufrage dans la foi, ne cherchaient qu'à attirer les autres dans leur malheur? J'en appelle à ce qui fut décidé dans le septième siècle à Constantinople, dans le huitième à Verceil, dans le dixième à Rome, dans le quatorzième à Florence; partout on voit les mêmes anathèmes foudroyés contre l'erreur et les maîtres de l'erreur; partout on voit la même doctrine embrassée et soutenue; partout on voit le même esprit: c'est que c'était l'esprit de Dieu, qui ne peut pas se démentir.

Les Pères, ces hommes inspirés d'en haut,

et que l'Eglise a toujours regardés comme les dépositaires de sa doctrine et les défenseurs de ses dogmes, forment, de leur côté, une tradition si constante que nous ne pouvons les écouter sans nous convaincre que la foi que nous professons a été la foi de tous les âges du christianisme : les Ignace et les Denys, qui vivaient dans le premier siècle de l'Eglise, savaient sans doute quelle était, sur ce point, la doctrine de leur Maître; et Ignace, expliquant ce qui fait en ce monde l'objet de ses souhaits et de ses désirs : Tout ce que je souhaite et que je désire, dit-il, c'est le pain de Dieu, le pain céleste, ce pain qui n'est autre que la chair de Jésus-Christ, vrai Fils du Dieu vivant et Dieu lui-même; et Denys, s'adressant à cet auguste sacrement, le conjure lui-même de lui ouvrir les yeux, afin qu'à travers l'obscurité des voiles dont il est enveloppé, il puisse connaître et découvrir toute la majesté du Dieu qui y réside. Les Justin, les Irénée, qui vivaient dans le second siècle de l'Eglise, savaient sans doute quelle était sur ce point la doctrine de leur Maître; et Justin veut que, comme par la puissance de Dieu le Verbe s'est fait chair, aussi par la puissance du Verbe fait chair nous soyons nourris du corps et du sang d'un Dieu; et Irénée, supposant comme incontestable la vérité de la présence réelle, se sert de ce prodige pour établir la divinité de Jésus-Christ : S'il n'est pas Dieu, comment pourrait-il changer le pain en son corps? Un changement de cette nature, dit-il, suppose nécessairement un pouvoir divin.

Les Origène, les Cyprien, qui vivaient dans le IIIe siècle de l'Eglise, savaient sans doute quelle était sur ce point la doctrine de leur Maître; et Origène, invitant les peuples au respect et à l'anéantissement : *C'est le Seigneur*, dit-il, *qui se présente lui-même à vous; écriez-vous humblement avec le centenier, que vous n'êtes pas dignes qu'il entre chez vous et qu'il vous honore de sa divine présence.* Et Cyprien, comparant ce mystère à celui de l'Incarnation, prétend que, quoiqu'il y ait véritablement deux natures dans Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, la nature divine, pourtant, était comme ensevelie et cachée sous les voiles de la nature humaine; aussi, quoique la divinité de Jésus-Christ, sa chair et son sang, se trouve dans l'Eucharistie, tout y est tellement enveloppé sous de faibles apparences, qu'on ne voit que par les yeux de la foi ce qu'elles contiennent de grand et de divin. Les Hilaire et les Ambroise, qui vivaient dans le IVe siècle de l'Eglise, savaient sans doute quelle était sur ce point la doctrine de leur Maître; et Hilaire ne peut concevoir qu'on doute de cette vérité, à moins qu'on ne doute de la divinité de Jésus-Christ; et Ambroise, prévenant les difficultés qu'on pouvait former de son temps et qu'on ne forme que trop de nos jours : *J'avoue*, dit-il, *que le pain n'est que du pain avant les paroles du sacrement; mais, dès que la consécration est survenue, je crois et je confesse que c'est le corps et la chair de Jésus-Christ.* Les Chrysostome, les Augustin, et cent autres qui vivaient dans le Ve siècle de l'Eglise, savaient sans doute quelle était sur ce point la doctrine de leur Maître; et Chrysostome, parlant à ceux qui auraient voulu vivre du temps de Jésus-Christ, afin d'avoir l'honneur et la consolation de le contempler, de le voir et de l'écouter à loisir : *Qu'avez-vous à envier aux autres?* leur demande-t-il; *vous le voyez dans l'Eucharistie, vous le touchez, vous le mangez, vous pouvez en faire votre guide, votre défenseur, le compagnon inséparable de votre pèlerinage, votre appui, votre soutien; il y est tout à vous, et il y est tout pour vous.* Et Augustin, cherchant comment peut être vrai ce qui est écrit à la tête du psaume XXXIII, qu'un homme était porté par ses propres mains, le trouve vérifié dans Jésus-Christ, qui, le jour de la cène, tenant son corps entre ses mains, se portait lui-même. Disons tout, en un mot: il n'est point de Père, parmi ceux qui ont traité ces matières, qui ne se soit fait un point de religion de soutenir la réalité de ce sacrement; il n'est point de concile qui, ayant eu occasion ou d'établir le dogme ou de foudroyer l'erreur, n'ait fait l'un et l'autre avec tout le zèle que doit inspirer aux dépositaires de la foi l'amour de la vérité.

Il n'est pas jusqu'aux premiers fidèles qui, par leur conduite, ne nous deviennent comme autant de ministres et de prédicateurs de la réalité. Ils étaient assidus et constants dans la fraction du pain, dit saint Luc dans ses *Actes : Erant perseverantes in communicatione fractionis panis* (*Act.*, II); non pas sans doute dans la fraction d'un pain matériel et terrestre : c'était dans leurs assemblées de piété, c'était dans la réflexion et la prière qu'ils mangeaient ce pain sacré. Ce ne peut donc être que ce pain dont nous parle saint Paul, et dont saint Luc semble avoir emprunté l'expression; ce pain qui était le corps et la chair de Jésus-Christ.

Il n'est point jusqu'aux Grecs, qui, ne pouvant convenir avec nous sur plusieurs autres articles de la religion, ne se joignent à nous sur ce sujet pour anathématiser les nouvelles productions des sacramentaires. Il n'est pas jusqu'aux sacramentaires eux-mêmes, qui, par la diversité de leurs sentiments, ne semblent nous donner gain de cause, et qui, ne pouvant s'accorder sur l'Eucharistie, tandis qu'ils s'accordent tous dès qu'il est question de nous attaquer, ne doivent sentir par là que ce n'est ni chez les uns ni chez les autres, mais chez nous seuls, que se trouve la vérité.

Après tant d'autorités et de preuves, que peut faire aujourd'hui l'Eglise romaine? Que pouvait faire autrefois le saint et sacré concile de Trente? Devait-il entreprendre de s'opposer à toute l'antiquité; de combattre les sentiments de tous les Pères; de détruire tout ce qu'avaient établi les conciles qui l'avaient précédé; de condamner la doctrine et la conduite des apôtres et des disciples; de donner aux paroles de Jésus-Christ ces sens changés, des sens qui nous feraient sentir qu'il se contredit lui-même; d'aller contre

tous les oracles de l'Evangile, et d'anéantir, pour le dire ainsi, toutes les divines Ecritures, en ouvrant la porte à ces explications détournées, qui, étant tolérées, faisaient de ces livres divins comme une source de mensonges et de faussetés? C'est alors qu'on aurait été en droit de se récrier et d'accuser les souverains pontifes, les prélats, tout le corps de l'Eglise, d'avoir prévariqué aux dépens de la divine parole, et d'avoir fait d'une chaire de vérité une chaire de pestilence et d'erreur. Mais, grâce au Seigneur, son Epouse s'est conservée sans erreur aussi bien que sans tache; et c'est avec cette Epouse de Jésus-Christ que je vous invite à prononcer anathème à tout ce qu'elle anathématise elle-même. Anathème donc à quiconque ne croira pas cette conversion admirable et singulière par laquelle, à la substance du pain détruite et comme anéantie, est substituée la substance du corps, et à la substance du vin, substituée la substance du sang de Jésus-Christ : *Anathema sit.* Anathème à quiconque ne croira pas cette union admirable et singulière, par laquelle le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, sont réellement sous les espèces du pain aussi bien que sous les espèces du vin : *Anathema sit.* Anathème à quiconque ne croira pas cette multiplication admirable et singulière, par laquelle, sous chaque espèce et sous chaque partie de chaque espèce, se trouvent tout le corps, tout le sang, toute l'âme, toute la divinité de Jésus-Christ : *Anathema sit.*

Mais pourquoi des anathèmes de cette nature au milieu d'un peuple qui croit, et avec qui Jésus-Christ n'habite que pour le combler de ses bénédictions et de ses grâces? Tournons-nous, au contraire, vers ce Dieu caché, et, après l'avoir adoré avec tout ce qu'il y a de vrais fidèles dans l'Eglise, conjurons-le de ne pas souffrir que notre malice l'emporte sur sa bonté, ni que nos ennemis puissent jamais nous reprocher que nos désordres ont lié les mains à un Dieu qui n'était parmi nous que pour nous; conjurons-le de rappeler ses anciennes miséricordes, et de se souvenir que si, lorsqu'il habitait visiblement la terre, il faisait du bien partout où il passait, il est de sa libéralité et de sa gloire d'en faire encore plus, et de répandre à pleines mains là où il a fixé et établi sa demeure. C'est ce que nous vous demandons aujourd'hui, Dieu de bonté; c'est ce que nous demanderons tous les jours de notre vie; afin qu'après vous avoir possédé sous ces faibles voiles dont vous daignez vous couvrir sur la terre, nous puissions vous aller contempler face à face dans l'éclat de votre gloire. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR.

LA PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE, VÉRITÉ DES PLUS CONSOLANTES POUR LE CHRÉTIEN.

Exsulta et lauda, habitatio Sion, quia magnus in medio tui sanctus Israel. (*Isa.*, XII.)

Réjouissez-vous, maison de Sion, et chantez les louanges de votre Dieu, parce que le Grand, parce que le Saint d'Israël est au milieu de vous.

C'est sur la naissance du Sauveur se montrant visiblement aux hommes et se condamnant à vivre parmi eux, comme un d'entre eux, qu'Isaïe veut que s'applaudissent les habitants de Sion, et que triomphent tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël. Mais sur quoi fonde-t-il ces applaudissements et ces triomphes qu'il exige d'eux? Est-ce sur le mérite de celui qu'ils possèdent, ou sur les avantages qui leur en doivent revenir? Sur l'un, sans doute, et sur l'autre; puisque l'un a un rapport si essentiel avec l'autre, que les avantages de ceux qui attendent le Rédempteur d'Israël dépendent uniquement du mérite du Dieu qui les vient racheter.

Ce Rédempteur, il est vrai, ne se montre point avec ce dehors frappant qui conviendrait ensemble à sa dignité et à son rang; mais il n'en est pas moins pour cela, non-seulement le Grand par excellence, mais encore la source de toute grandeur; et qui, habitant dans Sion, en fait toute la gloire, ajoute le prophète : *Laus mea* (*Isa.*, XII); il n'en est pas moins pour cela, non-seulement le Saint par essence, mais encore la source de toute sainteté; et qui, habitant dans Sion, en fait tout le salut : *Factus est mihi in salutem.* (*Ibid.*) Triomphez donc, vous tous qui possédez ce Grand et ce Saint au milieu de vous : *Lauda et exsulta, habitatio Sion.* Ce Grand qui, s'établissant au milieu de vous, vous tire de l'opprobre et vous fait un honneur que nul homme ne pouvait mériter, *laus mea;* ce Saint qui, s'établissant au milieu de vous, vous tire de la misère et vous promet une multitude de secours que nul homme ne pouvait espérer : *Factus est mihi in salutem.*

Ce que le prophète disait du Sauveur naissant dans une crèche, nous devons le dire à plus juste titre, sinon pour ce que le bienfait a d'essentiel, du moins pour la manière dont il nous est accordé, du Sauveur renaissant et prenant comme une nouvelle vie sur nos autels. Dans la crèche, c'est le Grand abaissé et humilié pour les intérêts des hommes; c'est le Saint dévoué et comme immolé aux intérêts des hommes. Sur nos autels, c'est le Grand abaissé et humilié pour les intérêts des hommes, jusqu'à une espèce d'anéantissement où il semble n'être rien de tout ce qu'il est; c'est le Saint dévoué et comme immolé aux intérêts des hommes jusqu'à une espèce d'effusion où il semble ne se rien réserver de tout ce qu'il a, puisque c'est là comme le comble de l'abaissement et du dévouement d'un Dieu, c'est aussi ce qui met le comble à la gloire et aux espérances de l'homme : *Exsulta et lauda habitatio Sion.*

Je ne prétends ni réveiller votre présomption, ni vous inspirer une vaine confiance; tout ce que Jésus-Christ fait pour nous peut nous consoler dans notre bassesse et nous rassurer contre nos faiblesses; de nous-mêmes, nous n'en sommes pas pour cela moins méprisables ni moins exposés à toutes les variations d'un cœur volage et inconstant; je

dis pourtant que si le prophète veut que les hommes oublient, en quelque manière, ce qu'ils sont à la vue du Grand et du Saint qui se donne à eux, nous avons plus de raison de l'oublier, parce qu'il se donne à nous avec plus d'humiliation pour sa grandeur et plus de gages des desseins de sanctification qu'il a sur nous; ainsi, sans perdre jamais de vue ce que nous sommes et ce que nous pouvons de nous-mêmes (aussi bien, quand nous ne le voudrions pas, nous ne pourrions point nous empêcher de sentir que, de nous-mêmes, nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien de nous-mêmes), apprenons ce que nous devons à un Dieu qui, se condamnant à vivre parmi nous et pour nous d'une manière singulière, nous invite par là même, non pas à nous estimer nous-mêmes, mais à estimer ce qu'il fait pour nous; non pas à compter sur nous, mais à compter sur ce qu'il voudrait faire avec nous.

Il se condamne à vivre parmi nous d'une manière singulière, et par là il nous fait le plus grand honneur qu'un homme puisse attendre d'un Dieu : *Laus mea :* premier point. — Il se condamne à vivre pour nous d'une manière singulière, et par là il nous assure les plus puissants secours qu'un Dieu puisse promettre à un homme : *Factus est mihi in salutem :* second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avoir part à la libéralité, à la familiarité et à l'amitié d'un souverain, c'est ce qui s'appelle être honoré dans le monde, et qui fait toute l'ambition d'un sujet; mais, après tout, ce n'est jamais qu'un homme qui honore un autre homme, et avec qui on a toujours tant de mesures à garder, que souvent plus on est honoré plus on a de tristes moments à essuyer : dans ses libéralités, il aura ses bornes, et il faudra s'y réduire; dans sa familiarité, ses airs de hauteur, et il faudra les supporter; dans son amitié, ses variations, et il faudra s'y accommoder. C'est que les rois de la terre n'ont ni ce cœur bienfaisant qui ne craint point de s'épuiser en répandant, ni ce cœur complaisant qui ne craint point de se dégrader en se communiquant, ni ce cœur ferme et constant qui ne craint point de se trop lier en s'en tenant à ses premiers attachements. Jésus-Christ porte à notre égard, si je l'ose dire, ses libéralités, sa familiarité, ou du moins sa condescendance et son amour, jusqu'à l'excès : dans ses libéralités, c'est un Dieu qui, pour vivre avec nous, se donne tout à nous, et qui ne peut rien nous donner au delà de ce qu'il nous donne; dans sa familiarité, ou du moins dans sa condescendance, c'est un Dieu qui, pour vivre parmi nous sans nous accabler du poids de sa grandeur, y vit sans faste, sans éclat, sans aucune de ces marques extérieures qui portent partout la crainte et la terreur; dans son amour, c'est un Dieu qui, pour vivre avec nous, ferme, pour le dire ainsi, les yeux à tout ce qui pourrait le rebuter, et promet même à ses plus grands ennemis qu'il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles.

C'est ainsi qu'un Dieu honore ceux qu'il veut honorer : il se donne tout à eux; il se donne aux dépens de sa gloire; il se donne pour toujours, sans que rien puisse jamais lui faire révoquer ses bontés et ses dons. Entrons dans le détail de tant de marques de distinction que nous donne notre Dieu : *Laus mea.*

Quoique Dieu ne trouve rien hors de lui qui mérite d'être estimé, il estime pourtant l'homme; que ce soit par rapport à ce qu'est l'homme dans lui-même : l'image de sa divinité, l'abrégé de ses merveilles, cet ouvrage parfait en qui il mit ses complaisances dès qu'il l'eut formé; que ce soit par rapport à ce qu'il fait pour l'homme, par les travaux et le sang de son Fils, et à ce qu'il en veut faire lui-même par la communication de son bonheur et de sa gloire : il est sûr qu'il regarde l'homme avec des yeux de distinction, et qu'il a pour lui des sentiments qu'il n'a pas pour le reste des créatures; de là ces soins qu'il a toujours eus de mettre l'homme en honneur. Pour l'homme il a posé les fondements de la terre, orné les cieux, répandu les mers et donné l'être à tout ce qui est; c'est à l'usage de l'homme qu'il a sacrifié tout ce qu'il a produit; c'est à l'homme qu'il s'en rapporte pour le gouvernement des états et des empires; sur lui qu'il s'en repose des changements différents qu'il veut faire dans l'administration du monde; pour lui enfin qu'il prépare quelque chose de plus grand que tout ce que nous voyons de grandeur sur la terre; c'est lui qu'il veut associer à sa gloire, et élever à quelque espèce d'égalité de rang et de dignité avec lui.

N'aurait-il pas été naturel que l'homme, prévenu en tant de manières, reconnût l'auteur de ces bienfaits, et que par le bon usage qu'il en ferait, il les fît remonter à celui de qui il les tenait? Mais ces bienfaits eux-mêmes l'aveuglèrent, et comme s'il avait eu une grandeur indépendante, il ne se souvint qu'il était grand que pour insulter à celui sans qui il n'aurait rien été. Là-dessus qu'aurait dû faire Dieu? Ce que font tous nos souverains quand on tourne contre eux des biens qu'on a reçus d'eux : il aurait dû faire rentrer cet homme orgueilleux dans sa première bassesse, le dépouiller de tous ses avantages et lui faire sentir que la même main qui l'avait tiré de l'opprobre en le gratifiant, pouvait l'y rejeter en reprenant ce qu'il n'avait mis dans lui que par grâce et par bonté. Mais non; notre Dieu consulta sa miséricorde plus que sa justice, et comme si tant de priviléges qu'il avait accordés à l'homme ne l'avaient point assez distingué, il porte la distinction aussi loin qu'il la peut porter, en se donnant lui-même à l'homme; en se faisant homme lui-même, en se soumettant à toutes les misères, à toutes les faiblesses de l'homme, et se chargeant de tous les péchés, de toutes les dettes de l'homme;

et par là même qu'il se fait homme, il élève l'homme jusqu'à la divinité; il fait entrer l'homme en part de toutes les prérogatives de la divinité, il réunit dans la même personne ce qu'il y a d'humiliant dans l'homme et de grand dans la divinité; de sorte qu'entre Dieu et l'homme il se trouve comme une communication réciproque d'abaissement et de gloire; Dieu est abaissé, l'homme est glorifié; Dieu est devenu ce qu'il n'était pas, l'homme est allé infiniment au-dessus de ce qu'il était; en un mot, Dieu et l'homme participent tellement entre eux les mêmes attributs, qu'on peut dire de l'homme ce qu'on dit de Dieu, et dire de Dieu ce qu'on dit de l'homme, et que celui qui est homme, peut se vanter qu'il est Dieu. Ajoutons ce qui est vrai, que nous pouvons nous vanter nous-mêmes d'avoir un Dieu pour frère, un Dieu pour compagnon de notre exil, un Dieu qui est ce que nous sommes, qui habite avec nous comme un d'entre nous, et qui se nomme si souvent le Fils de l'homme, que vous diriez qu'il ne cherche qu'à nous faire comprendre que malgré la différence infinie qu'il y a entre lui et nous, tout ce qui est essentiel à l'homme, lui est commun avec nous.

A Dieu ne plaise que je prétende ni diminuer le prix de l'Incarnation, ni affaiblir la gloire qui nous en revient; ce serait mal connaître les bontés d'un Dieu qui ne s'abaisse que pour nous exalter, et qui ne peut pas mieux nous faire connaître jusqu'à quel point il estime notre âme, et jusqu'à quel point nous devons l'estimer nous-mêmes, qu'en se faisant homme pour la sauver. J'ose dire pourtant que nous avons dans l'Eucharistie un Dieu, sinon plus dévoué à notre salut, du moins dans un état qui nous apprend mieux ce que doivent penser de nous ceux qui voient un Dieu se donner à nous avec tant de marques de distinction et de préférence. Dans l'Incarnation, c'est un Dieu comme raccourci et obscurci dans le sein d'une Vierge; dans l'Eucharistie, c'est un Dieu comme réduit à rien, et caché sous les faibles voiles d'un peu de pain. Dans Jésus-Christ fait homme, c'est un Dieu qui entre dans les misères des pécheurs, et qui mange avec eux; dans l'Eucharistie, c'est un Dieu qui entre dans le cœur même des pécheurs, et se donne à manger à eux. Jésus-Christ, pendant le cours de sa vie mortelle, parcourait les bourgs et les villes de la Judée; Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, s'y fixe, et pour n'être pas contraint de se dérober aux uns tandis qu'il s'accorde aux autres, il n'est aucun bourg, aucune ville du monde chrétien qui ne le possède. Ce fut une fois que Jésus-Christ se sacrifia pour nous sur la croix: c'est chaque jour, c'est à chaque moment qu'il se sacrifie pour nous sur ses autels; enfin Jésus-Christ ayant achevé l'œuvre dont il était chargé, retourna à son Père, et alla prendre possession du trône qu'il avait mérité; l'œuvre de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, c'est de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles, et de ne nous quitter que quand il viendra nous prendre pour nous placer sur les trônes qu'il nous a préparés.

Que les Juifs se glorifient de leur temple, de leur arche, de leurs patriarches, de leurs prophètes, de leurs juges et de leurs rois; quel rapport entre le temple et le maître du temple, entre l'arche du Seigneur et le Seigneur lui-même; entre les patriarches, les prophètes, les juges et les rois d'Israël, et celui que tout Israël attendait comme le réparateur de ses maux et la source de sa félicité? Dans ce qui pouvait faire la gloire des Juifs sur ce point, peut-être y avait-il quelque chose de plus sensible et de plus frappant: leurs rois, regardés comme les oracles ou comme la terreur du monde; leurs juges, devenus les arbitres de la paix et de la guerre; leurs prophètes consultés, leurs patriarches révérés, leur arche redoutée, même chez leurs plus grands ennemis; leur temple si fameux, que les nations étrangères en venaient admirer la magnificence et la majesté; mais il est question de ce qui est, non point de ce qui paraît; quand nous n'aurions à opposer aux Juifs ni temple, ni prophète, ni rien de ce qui au dehors peut leur donner quelque avantage, quelque supériorité par-dessus nous: *Ecce plus quam Salomon* (*Matth.*, XII); n'aurions-nous pas, dans Jésus-Christ seul, de quoi confondre toute la sagesse des Salomon, de quoi déconcerter toute la valeur, toute l'intrépidité des Gédéon; de quoi avilir toutes les victoires, tous les triomphes des David? N'aurions-nous pas, dans Jésus-Christ seul, celui à qui se rapportaient toutes les figures, toutes les cérémonies, tout le culte de l'ancienne loi; celui pour qui tout a été fait: *Omnia propter Christum*, et qui lui-même ne semble avoir été fait que pour nous? *Nobis natus, nobis datus*, chante dans ce saint temps l'Eglise: C'est pour nous qu'il est né, c'est à nous qu'il est donné; et si nous sommes tout à lui, il est lui-même tout à nous. Remarquez pourtant (et c'est encore ici une différence qu'il y a entre le mystère de l'Incarnation et celui de l'Eucharistie) que c'est pour tous que Jésus-Christ est né, mais que ce n'est pas à tous qu'il est donné: c'est notre privilége, et nous pouvons nous vanter que le même Dieu, qui s'est fait homme pour nous dans le sein de Marie, se fait notre nourriture dans l'Eucharistie. Mais ce n'est pas un privilége commun, ni dont puissent jouir ceux, ou qui ne connaissent pas le mystère, ou pour qui le mystère est comme un mystère de scandale et de folie. Jésus-Christ est né pour eux comme pour nous, et si en ceci nous avons quelque avantage par-dessus les étrangers, c'est que Jésus-Christ, naissant pour nous, nous a fait naître au milieu de ce peuple, et parmi ceux qu'il a adoptés d'une manière singulière. Pour le reste, Jésus-Christ, en entrant au monde, s'est offert pour eux comme pour nous, il a prié et demandé grâce pour eux sur la croix comme pour nous, *nobis natus;* mais ce n'est qu'à nous qu'il se donne dans l'Eucharistie, ce n'est que pour

nous qu'il institue ce divin banquet où on se nourrit de la chair et du sang d'un Dieu ; et c'est pour tout ce qu'il y a parmi nous de vrais croyants, qu'il est institué : le grand, le petit, le riche, le pauvre, tous y sont invités : *nobis datus ;* et tous, ajoute l'Eglise, en peuvent également profiter. Vous vous y présentez, mille autres personnes s'y présentent avec vous ; vous recevez autant qu'elles, et elles autant que vous. Ce n'est point de ces biens qui ne se communiquent qu'imparfaitement, et dont vous ne pouvez jouir avec moi que nous le partagions, et qui par là perd la moitié de son mérite et de sa valeur; c'est un bien infini qui renferme toutes sortes de biens ; qui, se donne avec tous ses biens, qui, ne perdant rien, quoi qu'il donne, a toujours de quoi donner; qui aurait toujours à donner, quand, jusqu'à la fin des siècles, il donnerait à un million de mondes qui viendraient le demander : *Sumit unus, sumunt mille, quantum isti tantum ille.* Laissons donc aux enfants du siècle le vain plaisir de se glorifier de ces grands biens, qui, en les faisant changer de fortune, les font changer de condition et d'état; pour nous, nous nous glorifierons des bontés de notre Dieu, et nous avouerons que quelque inépuisable que soit le trésor de ses richesses en toute autre matière, il l'épuise en celle-ci, puisqu'il n'a rien à ajouter à ce qu'il donne : *laus mea.*

Il n'a rien à ajouter à la manière dont il nous le donne, puisque c'est avec un air de familiarité et de condescendance que les grands, parmi nous, croiraient contraires à leur rang et à leur dignité.

Ce ne sera jamais aux dépens de sa gloire qu'un roi de la terre entreprendra de mettre en honneur un sujet; il se fera peut-être un mérite de le tirer de la poussière, de le combler de ses biens, de partager même avec lui, si vous le voulez, toutes les richesses de son trésor; mais ce sera toujours une jalousie infinie de sa dignité et de son rang ; une réserve étudiée qui tiendra toujours dans la contrainte et la gêne ; et si quelquefois il semble se défaire de ces airs de grandeur, qui naturellement portent la crainte dans les cœurs, il en retiendra toujours assez pour faire sentir qu'il veut être craint. Dieu seul sait s'abaisser sans jamais craindre de rien perdre; et quand il s'agit du bien de sa créature, il semble oublier ce qu'il est, pour l'attirer avec plus de confiance à ses pieds. Il n'est rien peut-être où Jésus-Christ fasse mieux paraître ce qu'il peut, que dans cette multitude de prodiges qu'il opère pour se mettre sous les espèces du pain; et il n'est rien peut-être où il fasse moins paraître ce qu'il est. Il s'était anéanti en se faisant homme, dit l'Apôtre, et en se mettant sous les espèces du pain, il se met en quelque manière au-dessous du néant. Autrefois, et pour Israël, c'était le Dieu fort, le Dieu des armées, le Dieu qui ne parlait qu'au milieu des foudres et des éclairs ; pendant le temps même de sa vie mortelle, c'était un Dieu qui, pour montrer ce qu'il pouvait, commandait, aux yeux de tout le peuple, aux vents et aux tempêtes; qui étonnait toute la Judée par la grandeur de ses prodiges ; pour nous et pour les chrétiens, c'est un Dieu caché, un Dieu qui cherche à s'accommoder à notre faiblesse, et à vaincre plutôt qu'à augmenter la crainte que nous pourrions avoir de nous présenter à lui ; s'il venait à nous avec cet air d'autorité qui captivait tous les éléments sous son empire, rendait solides sous ses pieds les eaux de la mer, nous le conjurerions, avec Pierre, de se souvenir que nous sommes des pécheurs, et de s'éloigner de nous ; nous craindrions de le recevoir chez nous, s'il faisait marcher devant lui tous ces signes éclatants qui avaient frappé et rempli le centenier d'une sainte terreur : disons-le, Jésus-Christ se montrant à nous dans toute sa majesté et toute sa gloire, serait plutôt pour nous un signe de crainte et de terreur que de consolation et de confiance.

Il s'accommode donc à notre faiblesse, et nous pouvons dire de sa condescendance, ce que nous disons de sa libéralité: qu'il porte l'une et l'autre jusqu'à l'excès; et s'il ne peut rien nous donner de plus grand, dès qu'il se donne à nous, il ne peut pas nous le donner avec moins d'égard pour ses intérêts et plus d'empressement pour les nôtres ; par un effet de cette condescendance, et pour se faire adorer comme il a droit de l'exiger, il établit sa présence d'une matière si sensible, que la plus opiniâtre incrédulité est contrainte de se fermer la bouche. Mais pour se faire adorer sans ce saisissement et cette frayeur où nous jetterait la vue d'un Dieu qui se montrerait à découvert, il est présent avec si peu d'apparence de grandeur, que vous diriez qu'il craint de nous laisser entrevoir quoi que ce soit qui puisse nous marquer ce qu'il est; par un effet de cette condescendance, et pour nous attirer à son trône avec plus de liberté, il en écarte tout ce qui pourrait nous en fermer l'entrée : de quelque condition que l'on soit, on n'a qu'à se présenter pour être reçu avec bonté. Par un effet de cette condescendance, et pour ôter tout prétexte à notre délicatesse, dans un repas où il se fait lui-même notre nourriture, d'une chair vivante et animée, il en fait une chair imperceptible et qui ne porte rien avec elle qui puisse exciter ou notre éloignement ou notre dégoût. Par un effet de cette condescendance, et pour nous engager à revenir souvent à ce banquet divin, il se met sous les espèces de la substance dont nous usons le plus souvent et dont nous pouvons le moins nous passer, comme pour nous dire que puisque le pain matériel et terrestre fait toute la vie de l'homme animal, c'est du pain céleste et divin que doit se nourrir l'homme spirituel et chrétien.

Nous admirons le bonheur de ces deux disciples à qui Jésus-Christ se montra sous une figure étrangère, comme pour leur donner plus de liberté de lui découvrir leurs pensées; comme pour pouvoir les instruire lui-même avec cet air qui ressentait moins

le maître que l'ami. Admirons le bonheur d'autrui, mais que ce ne soit que pour comprendre ce que le nôtre a de singulier; c'est un Dieu que possèdent ces deux disciples, dans le compagnon qui leur survient; mais ne le connaissant pas, ils ne goûtent toute la douceur qu'il y a à le posséder, que dans l'intelligence qu'il leur donne des Ecritures; si leur cœur s'échauffe, il y a des paroles d'invectives et de reproches qui peuvent aigrir et altérer leur esprit; dans l'empressement qu'ils ont de le faire loger avec eux, ils le trouvent longtemps inflexible, et il ne se rend qu'à force d'importunités et de prières; enfin s'il se découvre à eux, ce n'est, ce semble, que pour leur faire sentir la grandeur de leur perte, disparaissant au moment presque qu'il s'est découvert; si pour exercer notre foi il se cache dans l'Eucharistie, il se manifeste par tant de témoignages et de preuves, que l'obscurité même qu'il affecte nous étant une conviction des ménagements qu'il a pour nous, doit comme naturellement réveiller notre empressement et notre vivacité pour lui; les leçons qu'il nous y fait ne sont que mansuétude et douceur, et si quelquefois il se plaint, on s'aperçoit sans peine, que ce sont les plaintes d'un ami jaloux, plutôt que d'un maître dur et sévère; bien loin d'attendre que nous le pressions de venir à nous, il nous presse lui-même d'aller à lui, et quoique ce soit le même Jésus-Christ, qui autrefois en passant faisait du bien à tous ceux qu'il rencontrait, ce n'est plus, si j'ose parler de la sorte, le même Dieu qui passait; c'est ainsi qu'il traitait les disciples d'Emmaüs, c'est ainsi qu'il traitait ces peuples qu'il ne croyait pas dignes de toutes ses bontés; chez nous, comme s'il voulait se mettre dans la nécessité de nous faire toujours du bien, il s'y établit, il s'y fixe, et nous le trouvons toujours prêt à nous faire sentir qu'il n'est parmi nous que pour nous.

Dieu vraiment grand, soit qu'il obscurcisse, soit qu'il montre sa gloire dans toute son étendue; les grands de la terre qui n'ont rien de grand par-dessus nous qu'un peu plus d'apparence, tâchent au moins de nous imposer, par je ne sais quel dehors qu'ils regardent comme l'appui et le soutien de leur grandeur; ce sera une distinction éternelle d'état et de condition, une attention scrupuleuse à se choisir ceux qu'ils croient dignes d'eux, et une exactitude impitoyable à exiger ce qu'ils s'imaginent leur être dû; entrez aussi avant que vous le voudrez dans leur bienveillance, dans leurs mystères, dans les secrets de leur cœur, dès que vous paraîtrez sortir de cet état de déférence et de souplesse qu'ils attendent de vous; dès que vous paraîtrez abuser tant soit peu de la liberté qu'ils vous donnent, ou dès qu'ils s'imagineront que vous vous émancipez en quelque chose à leur égard, c'en sera assez pour perdre tout ce qu'ils vous ont accordé de distinction et de préférence; il faudra ramper éternellement, peser toutes vos paroles, compasser toutes vos démarches, et acheter par mille bassesses, ce que vous appelez l'honneur qu'ils vous font de vous souffrir autour d'eux. Notre Dieu est le grand par excellence, mais il n'en est pas pour cela moins indulgent, et si j'ose le dire, moins accommodant dans sa grandeur; soyons devant lui tels que nous devons l'être, pleins et pénétrés de la majesté de sa présence; pour le reste, dans quelque situation de pauvreté ou d'opulence que nous soyons, quelles que soient nos manières de traiter avec lui, quelles que soient nos expressions, tandis que tout partira d'une âme vraiment chrétienne, tout sera bien reçu, tout redoublera le plaisir qu'il a d'être avec nous; grande consolation, mais grand honneur pour une faible et méprisable créature, qu'un Dieu se fasse un plaisir d'être avec elle, qu'il la reçoive autant de fois qu'elle veut se présenter, qu'il l'admette à une douce et familière communication avec lui, qu'il lui passe tout ce qui pourrait blesser les bienséances, pourvu que le cœur soit toujours ce qu'il doit être, qu'il lui fasse grâce sur tout ce que les grands de la terre appellent défaut de politesse, manquement de respect et autres choses de cette nature qui les révoltent, et qu'ils ne peuvent souffrir sans indignation dans un sujet.

C'est donc sans envie que nous verrons cette foule de courtisans s'applaudir si vainement de l'honneur qu'ils ont d'approcher la personne du souverain, de l'accompagner et de lui être liés comme inséparablement partout; nous savons la différence qu'il y a entre un Dieu et un souverain, et si nous n'osons pas nous attribuer l'honneur que nous fait ce Dieu en se communiquant à nous d'une manière si familière, si aisée, parce qu'enfin c'est là l'effet de sa bonté, non point de notre mérite, nous ne pouvons pourtant nous empêcher de dire qu'il nous donne des marques de distinction et de préférence que le courtisan le plus privilégié, le plus distingué, n'obtiendra jamais de son souverain.

Il n'y a donc que Jésus-Christ qui sache en quelque manière oublier ce qu'il est, et se relâcher de cette sévérité qui fait que tout ce qu'on a de commerce avec les grands n'est qu'une suite de sujets de dégoût et d'ennui dont on ne s'aperçoit pas dans de certains moments, parce qu'on est enivré de sa fortune, mais qui dans d'autres font tant d'impression, parce qu'ils se présentent avec tout ce qu'ils ont de dur et de gênant, que, si on osait, on secouerait le joug et on se mettrait en liberté.

Il n'y a que Jésus-Christ qui sache aimer, et être ferme et constant dans son amour. Ce n'est pas vous qu'aime le grand, c'est soi-même, c'est sa propre personne qu'il aime en vous aimant. Aussi éprouvez-vous tous les jours que son amitié n'a de durée qu'autant qu'il y trouve ses intérêts, et que vous lui devenez incommode dès que vous lui devenez inutile. Si Jésus-Christ, dans son amour, s'était écouté lui-même, et s'il s'écoutait encore aujourd'hui, aurions-nous

le plus grand, le plus auguste de nos sacrements? Tout devait l'empêcher de l'instituer, tout devrait l'engager à nous l'enlever. Tout devait l'empêcher de l'instituer : c'est dans le temps que nous le trahissions qu'il l'institue, dans le temps que nous étions tous réunis pour lui faire sentir la plus cruelle, la plus ignominieuse de toutes les morts. S'il a jamais exécuté lui-même ce qu'il veut que nous fassions à l'égard de nos ennemis, c'est dans cette rencontre : donner ce qu'il a de plus riche et de plus précieux à ceux même qui le haïssent le plus ; se donner lui-même tel qu'il est, sans division, sans partage, avec toutes les prérogatives des deux natures qu'il réunit dans sa personne, à des malheureux qui sont acharnés à le conduire au tombeau dans les tourments et la douleur, il n'y a qu'un Dieu qui, dans de pareilles circonstances, soit capable de se soutenir dans son amour. Tout devrait l'obliger à nous enlever cet auguste sacrement; nos irrévérences, nos profanations, que sais-je, il sent lui-même tout ce qu'il lui en coûte d'être parmi nous. Cependant il y est, et cela sans préférence pour les lieux, sans bornes pour les temps; point de lieu dans le monde chrétien où il ne soit, point de temps qui puisse fixer et arrêter ses bontés que celui qui doit finir avec le monde. Il aurait pu, comme son Père semblait l'avoir fait à l'égard d'Israël, établir sa demeure et son tabernacle sur la sainte montagne de Sion ; du moins aurait-il pu, comme nos souverains, se choisir dans chaque Etat comme un lieu de prédilection et de choix dont il fît le siége et le centre de son empire; mais des exceptions de cette nature mettraient entre son peuple une trop grande différence d'élévation et de grâce. Nous l'avons donc dans chaque ville, nous l'avons dans chaque église de nos villes, nous l'avons dans les églises les plus dépouillées de la campagne, là où rien ne peut contribuer à soutenir la majesté de sa présence que la piété du peuple qui l'adore. Nous l'aurons tant que durera la religion, et il faut que la vérité de sa parole s'accomplisse. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise qu'il s'est formée; elles prévaudraient pourtant si elles pouvaient nous enlever nos sacrements, abolir nos lois, anéantir nos maximes. C'est à quoi elles travaillent depuis longtemps, mais toujours inutilement. Tous leurs efforts passés n'ont servi qu'à les confondre et à nous rassurer contre l'avenir. Elles sont tombées sur cette pierre ferme qui sert de fondement à l'édifice que le Seigneur a bâti parmi nous, et elles s'y sont brisées; elles s'y briseront de même, Jésus-Christ triomphera toujours; sous ses auspices, l'Eglise bravera toute la fureur de ses ennemis, et les fidèles, maintenus dans la possession du don précieux qu'on leur a confié, pourront se vanter éternellement que le même Dieu qui marche à notre tête marchera à la leur; qu'il aura pour eux les mêmes bontés qu'il a pour nous ; et que l'amour qui nous l'attache aujourd'hui par des liens si indissolubles le leur attachera de même jusqu'à la consommation des siècles.

Vous donc, qui ne connaissez pas l'excellence des dons de Dieu, étalez avec pompe tout ce que vous avez d'avantages et de prééminences par-dessus nous : votre rang, votre opulence, votre autorité et votre pouvoir; pour nous, qui savons estimer les choses comme elles le méritent, nous nous ferons gloire de publier avec le prophète que le Seigneur, qui ne nous a pas peut-être si bien partagé que vous dans ce que vous appelez biens de fortune, n'a pas laissé de nous faire part, dans un seul bien, de la source et de l'assemblage de tous les biens, en voulant que celui devant qui tout n'est rien se réduisît lui-même comme à rien, afin qu'il pût vivre dans nous et avec nous : *Exulta et lauda habitatio Sion.* Non, mon Dieu, ce ne sera ni de notre naissance, ni de nos emplois, ni de rien de tout ce que nous pouvons avoir de distinction dans le monde, que nous nous glorifierons : nous montrerions trop par là que, dans la nécessité où nous sommes de tout recevoir de vous, nous ne savons point distinguer entre les dons différents que nous en recevons. Ce sera de ce que, préférablement à tant d'autres que vous avez laissés dans les ténèbres ou de la gentilité ou de l'hérésie, par l'effet de la plus grande libéralité, en vous donnant à nous, vous nous faites un si grand don qu'il n'y a que vous qui en puissiez connaître l'excellence et le prix. Ce sera de ce que, contre toutes les maximes de nos souverains, qui croiraient se dégrader s'ils ne se montraient pas toujours dans toute leur majesté, par l'effet de la plus grande condescendance, vous vous donnez tout à nous sans aucune de ces marques extérieures qui pourraient ou déconcerter ou alarmer notre faiblesse. Ce sera de ce que, contre la conduite de presque tous les hommes, qui se lassent de gratifier des ennemis ou des ingrats, par l'effet de l'attachement le plus inviolable et le plus constant, vous vous donnez tellement à nous que vous êtes à nous pour toujours, sans que rien soit jamais capable ou de rebuter votre cœur, ou d'arrêter vos profusions : *Quia magnus in medio tui.* Distinctions en effet si grandes qu'elles semblent nous élever au-dessus de nous-mêmes, et faire d'un homme faible et pécheur le sujet des merveilles et des complaisances du Seigneur ; ce n'est point assez, ce Dieu qui, en se liant ainsi à nous pour toujours, fait toute notre gloire, *laus mea ;* fait toute notre espérance en se sacrifiant à nous sans réserve : *Factus est mihi in salutem.*

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans doute par rapport à nous que parle Moïse, quand il dit aux enfants d'Israël, qu'il n'est point de peuple qui trouve dans ses dieux ce qu'ils trouvent eux-mêmes dans le leur; tant de facilité à les écouter, tant de bonté à les secourir, tant d'attention à les protéger et à les défendre; Dieu, il est vrai, s'était comme lié à ce peuple et semblait

se faire un devoir de le combler de ses biens ; mais après tout, qu'il y a bien de la différence entre le juif et le chrétien ! Pour le juif, Dieu ne faisait presque rien que par le ministère d'autrui, tandis qu'il fait par lui-même, tout ce qu'il veut faire pour le chrétien. Le juif donc a-t-il à traiter avec Dieu, ou pour apaiser sa justice, ou pour implorer sa miséricorde, il n'a d'autres médiateurs que ceux dont nous parle saint Paul, qui ont besoin de prier pour leurs péchés, avant que de prier pour les péchés du peuple; ses sacrifices mêmes et ses hosties de propitiation n'ont rien que de grossier et de charnel, et un de leurs prophètes, intéressé pour la gloire de sa nation, n'y trouve rien qui réponde à la majesté du Seigneur, et qui puisse ou soutenir ou réparer ses droits et sa gloire. Le juif a-t-il à combattre contre les puissances étrangères ou pour se tirer de leur domination, ou pour les soumettre elles-mêmes à la sienne, tantôt c'est une milice céleste que Dieu arme en sa faveur, tantôt ce sont des hommes généreux, intrépides et capables des plus grandes entreprises; mais ce sont toujours de faibles créatures qui ont besoin d'un secours étranger et qui n'ont de fond et de vertu que celle qu'elles reçoivent d'en haut; le juif, enfin, a-t-il à se soutenir contre lui-même, si je puis parler ainsi, ou en résistant à la fragilité de la nature, ou en détournant les maux et les disgraces qui l'assiégent, on se contente ou de faire pleuvoir sur sa tête une manne qui, pour être pétrie de la main des anges, n'en est pas moins sujette à la corruption, ou d'exposer à ses yeux de ces signes de salut qui n'opèrent efficacement qu'autant qu'ils représentent celui par qui tout homme doit être sauvé. En est-il de même du chrétien? A-t-il besoin de chercher ou d'autre médiation que celle de son Dieu auprès du Père, ou d'autre bras que celui de son Dieu contre ses ennemis, ou d'autres secours que celui de son Dieu contre lui-même? Devant le Père, c'est Jésus-Christ lui-même qui se fait notre avocat, notre pontife, notre victime; contre nos ennemis c'est Jésus-Christ lui-même qui se fait notre défenseur, notre appui et notre force, contre nous ou contre nos misères et nos faiblesses; c'est Jésus-Christ lui-même qui se fait notre soutien, notre médecin, le remède et la guérison de tous nos maux ; les Juifs avaient un Dieu qui les comblait de ses biens, et nous avons un Dieu qui ne croirait pas nous faire assez de biens, s'il ne se sacrifiait pas tout lui-même à nos avantages et à nos intérêts; pour nous il lève les mains au ciel et il le désarme; pour nous il combat contre l'enfer et il le confond; pour nous et dans nous, il attaque le vieil homme et le soumet: reprenons des vérités si constantes et si propres à nous rassurer contre notre propre faiblesse : *Factus est mihi in salutem.*

Dieu n'a pas aujourd'hui moins d'horreur du péché qu'il en avait dans les siècles passés; le péché est pourtant aujourd'hui répandu partout, et répandu peut-être avec plus de licence que parmi quelques-uns de ces peuples à qui il en coûte si cher d'avoir été pécheurs ; cependant on nous tolère, on nous épargne, vous diriez qu'on craint de nous toucher ; est-ce à cause de nos justices? Et quelles justices peut trouver dans nous celui qui, dans nos justices mêmes, y trouve de l'iniquité? *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.* (*Joan.*, XI.) Nous savons tous de quoi nous sommes dignes, mais nous ne pensons point assez d'où vient que, dans notre indignité, on use de tant d'indulgence avec nous; ce n'est pas nous qu'on ménage, c'est le Fils du Père ; on connaît quelles sont ses tendresses pour nous, et on ne veut pas l'attrister en frappant, autour de lui, des personnes qu'il protége dès qu'il se condamne à rester avec elles ; Dieu a fait souvent grâce à son peuple par le seul souvenir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; ne l'a-t-il pas fait triompher mille fois de peur précisément que son arche ne tombât dans l'opprobre? N'aurait-il pas conservé Sodome, si on avait trouvé au moins dix personnes justes dans cette ville prostituée? A la considération de Moïse et d'Aaron, ne revint-il pas des arrêts de sévérité qu'il avait portés contre ces murmurateurs, dont rien ne pouvait vaincre la dureté? L'intégrité et le zèle de Phinées ne l'obligea-t-il pas à poser les armes et à mettre fin à ces châtiments terribles qu'avaient attirés sur eux les fornicateurs d'Israël? Et en faveur du bien-aimé de son cœur, en faveur de ce cher Fils en qui il a mis toutes ses complaisances, il ne se relâchera en rien des rigueurs que nous aurions méritées, il ne prendra aucune pensée de réconciliation et de paix? Il le voit au milieu de nous, ce cher Fils, et dans lui, bien mieux que dans tous les justes de l'ancienne loi, tout ce qu'il faut pour le désarmer, une dignité infinie, une sainteté infinie, un mérite infini ; il y voit celui qui s'est chargé de nos péchés, et des peines dues à nos péchés; celui qui nous regarde comme ses amis et ses frères, et à sa considération il nous ménage, il suspend les effets de sa colère et nous attend en patience : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.*

D'ailleurs, Jésus-Christ, du fond de ces tabernacles, où le renferme son amour, joint à sa présence une médiation particulière et spéciale ; quel surcroît d'engagement au Père, à nous faire sentir que nous sommes sous la protection d'un Dieu ! C'est l'Esprit, dit saint Paul, qui demande grâce pour nous, et qui, par ses gémissements ineffables, nous rend le ciel propice : *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (*Rom.*, VIII.) Que fait Jésus-Christ dans cette espèce de solitude où le réduit souvent notre indolence à lui rendre ce qui lui est dû? *Postulat pro nobis ;* il demande à son Père qu'aucun de ceux qu'il lui a donnés ne périsse, qu'il leur fasse part à tous de la même clarté dont il jouit et qu'il les réunisse tous auprès de lui, afin qu'ils le puissent tous posséder dans une gloire commune ; il étouffe par ses cris les cris de tant de désordres qui demandent vengeance, il s'oppose comme un mur à ce

torrent d'iniquité qui, sans lui, attirerait la désolation sur toute la surface de la terre : Pourquoi, Seigneur, perdriez-vous un peuple que je vous ai acquis au prix de mon sang? Pourquoi donneriez-vous lieu à nos ennemis communs d'insulter à votre gloire et à la mienne, et de se défier ou de votre bonté pour moi, ou de mon pouvoir auprès de vous? *Placatusque est Dominus.* (*Exod.*, XXXII.) Et le Seigneur s'apaise, il pose les armes, et au lieu de frapper dans sa justice, il prend pour nous des entrailles de charité, et nous visite dans ses miséricordes. Ne croyez point que ce soient ici de vaines conjectures, sur lesquelles il est libre de penser ce que l'on veut; ce sont autant de vérités dont nous trouvons la preuve dans notre propre misère. Je suis pécheur, je le sais, et qu'est-ce que c'est qu'un pécheur devant Dieu ? je le sais également; Dieu pourtant a pour moi des égards que je sais n'être point dus à un pécheur; c'est donc la voix de l'homme juste qui crie pour moi, c'est la voix de l'homme juste qui l'emporte sur la voix de mes crimes, et me fait trouver grâce malgré tout ce que j'aurais mérité de châtiments et de peines : *ipse postulat pro nobis.*

Je ne parle pas de cet auguste sacrifice qui tous les jours nous applique le fruit et le mérite de ce sacrifice sanglant qui sauva le monde sur la croix; parce que c'est là un de ces bienfaits qu'il faut développer plus amplement, bienfait pourtant dont il faut donner quelque idée, afin que nous comprenions mieux jusqu'à quel point en ceci même nous sommes privilégiés par-dessus les Juifs; les Juifs donc avaient leurs sacrifices, mais sacrifices dont la pluralité marquait l'impuissance et la faiblesse; chaque personne, pour parler de la sorte, chaque péché avait le sien; c'est, dit saint Augustin, que les sacrifices de l'ancienne loi n'étant que des éléments vides et de simples ombres des choses futures, ils avaient besoin d'être multipliés, afin que leur multitude suppléât en quelque manière, à ce qui leur manquait d'efficacité et de pouvoir, encore ne suppléait-elle qu'imparfaitement. Dans le christianisme nous n'avons qu'un sacrifice, mais c'est le sacrifice d'un Dieu, et par là-même une victime pour tous les pécheurs et tous les péchés du monde, une voie d'impétration pour toutes les grâces, pour tous les secours dont nous pouvons avoir besoin ; une satisfaction pleine et entière, une réparation parfaite de tous les droits et de toute la gloire du Père: et ce sacrifice si glorieux à Dieu, si utile aux hommes, combien de fois s'offre-t-il? plusieurs fois chaque jour, plusieurs fois à chaque moment du jour. Pour qui s'offre-t-il? pour vous, pour moi, pour tous les pécheurs; en sorte qu'il n'est personne parmi nous, qui ne soit en droit de dire au Père, ce que lui disait le Prophète : Mes iniquités, Seigneur, sont à tout moment devant mes yeux, et m'apprennent malgré moi ce que j'ai mérité; cependant j'attends miséricorde, et j'ose me promettre, comme sûrement, que vous me l'accorderez, parce que celui qui est autant que vous se charge de ma dette, et que dans lui vous trouverez au-delà de tout ce que je puis vous devoir; sur un tel garant pourriez-vous oublier l'ouvrage de vos mains? votre bien-aimé vous répond pour moi, c'est donc avec lui que vous avez à terminer la grande affaire de ma réconciliation ; pour moi tout ce que je puis faire, c'est de compter sur ses richesses, et d'attendre en paix que vous me fassiez miséricorde : *Dominus retribuet pro me, opera manuum tuarum ne despicias.* (*Psal.* CXXXVII.)

De tout cela concluons, non pas que nous devons pécher, parce que nous avons un avocat auprès du Père, à qui on ne peut rien refuser, mais que si nous avons péché, nous ne devons pas désespérer, parce que cet avocat à qui on ne peut rien refuser, se charge lui-même de négocier notre réconciliation et notre paix; il s'en charge par le sacrifice de son corps et de son sang sur la croix ; ce sacrifice désarma le ciel, et triompha du péché et de l'enfer: la victime a-t-elle rien perdu de son mérite? que ce soit d'une manière visible ou sous les voiles du pain que s'immole Jésus-Christ, c'est toujours un Dieu qui s'immole pour nous, il s'en charge par cette médiation puissante qu'il daigne exercer pour nous : si partout ailleurs il mérite d'être exaucé par le respect qui lui est dû, parce qu'il est dans un plus grand abaissement, en est-il moins respectable, moins digne des complaisances de son Père? Cet abaissement lui-même lui fournit un nouveau droit de demander, et au Père un nouveau motif pour accorder; il s'en charge par sa seule présence, et quand il n'offrirait pour nous ni vœux ni sacrifices, dès qu'il se détermine à habiter au milieu de nous et à marcher à notre tête, il dit au Père que nous lui sommes chers, que ses intérêts et les nôtres sont communs, et qu'il prend sur lui tout ce qu'on peut avoir pour nous ou d'indulgence ou de rigueur : *medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I.)

Jésus-Christ se fait notre médiateur, notre avocat auprès du Père; il se fait notre défenseur, notre appui contre nos ennemis; seconde occupation de ce Dieu de bonté dans l'eucharistie, et second motif de confiance pour nous : de quelque côté que nous nous tournions, nous trouvons les puissances des ténèbres, déchaînées et prêtes à fondre sur nous: oui, mais ne trouvons-nous pas aussi partout Jésus-Christ armé en notre faveur, et prêt à combattre pour nous? Et c'est ici où ce Dieu caché semble oublier ses anéantissements pour faire sentir à ces esprits fiers et intraitables, qu'il n'y a d'autre Dieu que lui sur la terre, et il le leur fit sentir lorsqu'il habitait visiblement parmi nous, tantôt en leur ôtant leur proie, tantôt en les faisant rentrer dans leurs anciennes ténèbres, et toujours en exerçant sur eux une autorité qui les obligeait à demander grâce, et à le conjurer de ne pas troubler leur domination et leur empire. C'est ce qu'il renouvelle chaque jour parmi nous, et qui fait que tant de fidèles se soutiennent si glorieusement contre

tous les efforts de l'enfer. Nous ne voyons pas à découvert les triomphes de notre Maître, il n'en triomphe pas moins; si ce vieux serpent qui ne s'endort jamais, n'était retenu, le monde entier périrait sous ses coups; mais il se voit lié par celui-même qui autrefois le lia dans le désert, et dans cet acharnement qu'il a à mettre tout en œuvre pour nous perdre, il a la douleur de voir qu'un Dieu met tout en œuvre pour nous sauver. D'où vient donc, demandez-vous, que sous les yeux mêmes, et au côté de Jésus-Christ, il fait de si fréquentes et de si étonnantes conquêtes? et d'où vient, vous demande-je moi-même, que cette manne céleste, que Dieu faisait pleuvoir avec tant de bonté sur le corps des Israélites fut à plusieurs d'entre eux une occasion et une source de mort? c'est qu'ils la recevaient en murmurant: d'où vient que l'arche d'alliance, qui était à tout le peuple un gage de la protection spéciale du Seigneur, attira à Oza un si prompt et si rude châtiment? c'est qu'il la toucha indiscrètement: d'où vient que Jésus-Christ lui-même, dans le temps qu'il répandait son sang pour le salut de tous les pécheurs, fut à ses ennemis comme une pierre de réprobation? c'est que de ses miséricordes mêmes, ils s'en faisaient une matière de scandale et de péchés.

Jésus-Christ n'est point obligé ou de forcer l'ennemi à se retirer, ou de nous soutenir malgré nous contre les traits de l'ennemi; c'en est assez pour justifier sa providence qu'il donne des bornes au pouvoir de l'ennemi, et qu'il règle ses secours sur le pouvoir qu'il lui accorde; quelquefois il combat seul contre lui, en le tenant loin de nous, et l'empêchant de nous attaquer; mais ce sont là des ménagements singuliers qui ne nous sont point dus, et qu'il a pour nous par l'effet d'une singulière bonté; d'autres fois, par l'effet d'une justice qui veut nous éprouver, il nous livre à la tentation, mais si le tentateur est d'un côté, il est lui-même de l'autre; dans des circonstances de cette nature, vers qui devrions-nous nous tourner si nous avions quelque principe de religion? nous nous tournons vers le tentateur, nous écoutons ses sollicitations, Jésus-Christ est-il obligé de nous faire triompher malgré nous? d'ailleurs, quoique Jésus-Christ ait ses secours pour tout le monde, il a pourtant des secours de prédilection et de choix, qu'il a comme attachés à notre zèle pour lui, et à notre assiduité à lui faire notre cour; que faites-vous pour l'engager dans vos combats? vous voit-on souvent à ses pieds, pour exciter sa compassion par le récit de vos misères et de vos besoins, avec la Chananéenne de l'Evangile? Est-ce vers lui qu'avec Pierre vous levez les mains quand le danger vous menace, et vous voudriez qu'il commandât toujours avec cette voix impérieuse à qui rien autrefois ne résistait? il le fait plus souvent que vous ne pensez, mais souvent il veut aussi que vous le forciez en quelque manière lui-même à vous tendre ce bras tout-puissant, qui fait triompher la plus grande faiblesse. Il est au milieu de nous comme s'il n'y était pas, si fort nous l'abandonnons. Est-ce ainsi que nous profitons de sa divine présence? Il me semble voir le Seigneur porté sur cette arche d'alliance, d'où il précipitait les Egyptiens dans le mer, domptait les rois de Chanaan et foudroyait tous les ennemis d'Israël; c'est ce que peut faire Jésus-Christ du milieu de son temple, c'est ce qu'il souhaite de faire: mais comme les Israélites eux-mêmes n'étaient protégés d'une manière si singulière, qu'autant qu'ils coopéraient aux bontés que Dieu avait pour eux; aussi Jésus-Christ veut que nous concourions avec lui, que nous combattions sous ses auspices, que ce soit son secours que nous implorions dans tous nos besoins, sur sa main que nous comptions dans tous nos combats; alors quelque assaut que nous puisse livrer l'homme ennemi, il nous trouvera toujours prêts à le recevoir de quelque côté qu'il nous prenne, ce sera toujours à sa confusion et à sa honte; nous voudrions que Jésus-Christ fît tout par lui-même, qu'il nous fît triompher sans que nous ayons aucune part au combat; souvent, il est vrai, je viens de le dire, il écarte le danger, il détourne les occasions, et empêche le tentateur de se présenter; mais plus souvent aussi, il veut nous donner lieu de combattre, afin qu'il ait lieu de nous couronner; que mériterions-nous si nous n'avions aucune épreuve à soutenir, aucune contradiction à essuyer; c'est donc un effet de sa bonté que nous soyons attaqués, et si nous avons à nous plaindre, ce n'est point des attaques qu'il permet, puisqu'il ne les permet que pour notre bien, mais de notre lâcheté, puisqu'il ne tient qu'à nous de cueillir avec lui une abondante moisson de gloire.

Achevons: c'est contre toutes nos misères que nous avons dans Jésus-Christ un remède assuré, misères qui font le partage de l'homme mortel; un esprit aveuglé par ses faux préjugés, un cœur séduit par ses indignes attachements, mille affections déréglées, mille passions déchaînées, et qui frémissent continuellement au milieu de nous; combien de sources de péchés! mais combien de sources de grâce n'y oppose pas Jésus-Christ? Je ne parle point précisément de cette multitude de secours qu'il nous offre du fond de ces tabernacles qu'il habite, et que nous n'avons qu'à recueillir avec soin pour nous voir éclairés dans nos voies, réglés dans nos désirs, fortifiés et soutenus contre tout ce que la passion a de criminel et de flatteur; je parle de tant d'exemples divins qu'il nous donne dans cet auguste sacrement, et qui renferment, comme en abrégé, tous les principes de sainteté et de vertu qu'ils a établis dans la morale qu'il nous a prêchée; cette vie obscure et cachée qu'il y affecte, cette facilité à se laisser approcher par toutes sortes de personnes, à se laisser porter en toutes sortes de lieu; c'est par là qu'il cherche à nous détromper sur ce malheureux empressement que nous avons tous à nous distinguer, à paraître avec éclat, et à l'emporter

partout; ces effusions de bien qui le réduisent, ce semble, à n'être riche que pour nous, ce dépouillement universel qui l'engage à n'avoir rien, à ne vouloir rien avoir de ce qui fait le partage d'un homme vivant; c'est par là qu'il cherche à nous détacher de tout ce que nous ambitionnons si mal à propos sur la terre, et à porter dans nous cet esprit de désintéressement qui nous console dans l'indigence, qui nous prémunisse contre l'abondance, et fasse, ou que nous ne nous plaignions jamais de ce que nous n'avons pas, ou que nous n'abusions jamais de ce que nous avons; c'est cette bonté infinie, que nos irrévérences et nos profanations ne peuvent point lasser, qui lui fait étouffer tous les cris de la justice pour n'écouter que la voix de la miséricorde, d'en suivre les mouvements malgré tout ce que nous lui fournissons de motifs d'indignation et de vengeance; c'est par là qu'il cherche à nous faire entrer dans ces combats qu'il faut nécessairement livrer à nos désirs si nous voulons accomplir le précepte nouveau et tous les autres préceptes de la loi.

Ceux qui vivaient avec Jésus-Christ se montrant visiblement à eux dans sa chair mortelle, y trouvaient des exemples de toutes sortes de vertus; ils y trouvaient des grâces pour se rendre parfaits dans toutes les vertus qui leur étaient proposées dans ces exemples divins; nous en trouvons autant dans Jésus-Christ caché, et ne se montrant à nous que sous les voiles du pain; de part et d'autre, c'est le même Dieu que le Père nous dit d'écouter, qu'il nous dit de regarder, afin d'apprendre de lui tellement à veiller sur notre âme, sur toutes les puissances de notre âme, qu'elles s'élèvent toujours au-dessus de tout ce que le vieil homme a laissé dans elle de sources et d'attraits au péché.

Ceux qui vivaient avec Jésus-Christ se montrant visiblement à eux dans sa chair, lui voyaient opérer mille prodiges en faveur des corps; nous lui en voyons opérer autant, quelque caché qu'il soit, et ne se montrant à nous que sous les voiles du pain. *Domine, quem amas infirmatur* (*Joan.*, XI), lui disons-nous avec Marthe et Madeleine: Seigneur, celui que vous aimez est malade; mais ce n'est qu'un des domestiques de ce centenier qui lui-même ne se croit pas digne que vous entriez chez lui; mais ce n'est qu'un de ces Lazares ulcérés dont la vue seule fait horreur à toute la nature: *eamus ad eum*, répond-il, ce n'est ni le rang et la condition, ni la situation et l'état du malade, qui règlent mes bontés; un cœur pur dans quelque sujet qu'il se rencontre, fait mes plus chères délices, et il va à lui sans distinguer le grand ou le petit, sans aucune différence entre ce que la maladie peut avoir de plus ou de moins rebutant, et comme un médecin charitable, pour apprendre de la bouche même du malade le détail de ses maux; pour lui faire trouver dans sa résignation et sa patience, un adoucissement contre leur vivacité, pour l'en délivrer entièrement, s'il est de la gloire de son Père, ou pour le soutenir contre leur obstination jusqu'à son dernier soupir, s'il a reçu cette réponse de mort qui doit mettre fin aux misères de son exil: *factus est mihi in salutem.*

Il est donc vrai, selon la prophétie d'Isaïe, que Dieu qui était en colère, s'est tellement apaisé sur notre compte, qu'il nous a exaltés et gratifiés au delà de tout ce que nous pouvions attendre et penser dans notre humiliation et notre misère; exaltés, en nous donnant le Grand; gratifiés, en nous donnant le Saint: *quia magnus in medio tui Sanctus Israel.* En nous donnant le Grand, il nous a tellement exaltés, qu'il semble s'être épuisé en magnificence sur nous: *quoniam magnifice fecit;* non point en cette magnificence mondaine, qui fait tout l'attrait et toute l'ambition de l'homme charnel; mais en cette magnificence céleste, qui fait toute la consolation de l'homme chrétien, et qui, lui faisant part du plus excellent de tous les dons, semble chercher par là même à lui faire oublier sa bassesse, ou du moins à le convaincre que s'il a de grandes faiblesses, on a pour lui de grandes miséricordes; en cette magnificence, qui ne faisant tomber que sur le chrétien ce don excellent, semble par là même le tirer du rang des autres hommes, et établir à proportion de la différence infinie qu'il y a entre Jésus-Christ et les souverains de la terre, une différence plus grande entre lui et les autres hommes, qu'il n'y en a pas entre le courtisan et le peuple; en cette magnificence qui, lui assurant ce don excellent jusqu'à la fin des siècles, lui assure en même temps une matière éternelle de distinction, de grandeur et de gloire: *laus mea.*

En nous donnant le Saint, il nous a tellement gratifiés, qu'il semble s'être épuisé sur nous en richesses et en libéralités: *ecce Deus Salvator factus est nobis in salutem;* voilà le Dieu Sauveur, Dieu Sauveur, qui s'est fait notre salut, qu'avons-nous à craindre, pouvons-nous dire avec cette espèce de certitude que doit nous inspirer la présence d'un Dieu qui se dévoue lui-même tout entier à notre salut? craindrions-nous la colère du ciel? le ciel peut-il tenir contre celui qui fait ses plus chères complaisances, et qui n'a qu'à parler pour être exaucé? serait-ce la malice de l'enfer? celui qui a désarmé l'enfer, marche à notre tête, il peut nous tendre des piéges, dès que nous regarderons Jésus-Christ, Jésus-Christ lui-même les regardera avec des yeux foudroyants qui l'ont mille fois déconcerté et obligé à rentrer dans ses anciennes ténèbres; seraient-ce nos faiblesses et nos misères? celui qui est le maître et le distributeur des dons du ciel, ouvre sur nous tous ses trésors de salut, il nous invite à y aller puiser, selon la multitude de nos besoins, et au gré de nos désirs; je puis donc dire avec l'Apôtre, que quelque pauvre que je sois, je suis riche; et que je suis fort quelque faible que je puisse être: *factus est mihi in salutem.* Ainsi je n'ai qu'à profiter

du bien que je possède, et me déterminer à coopérer tellement au zèle de Jésus-Christ que je l'oblige à ajouter biens sur biens, et à faire succéder à tant de bontés qu'il a pour moi sur la terre, le dernier trait de ses bontés, en me couronnant dans la gloire. Ainsi soit-il.

TROISIEME JOUR.

LA MESSE.

Hoc facite in meam commemoriam. (*Luc.*, XXII.)
Faites ceci en mémoire de moi.

C'est sur ces paroles que les Pères de l'Eglise, et après eux le concile de Trente enseigne qu'est venu jusqu'à nous le pouvoir et le commandement d'offrir ce sacrifice non sanglant, qui nous rappelle toutes les bontés et toutes les douleurs de notre Maître : Jésus-Christ venait de donner son corps et son sang à ses disciples, sous les espèces du pain et du vin ; et par là il avait commencé à exercer les fonctions de son sacerdoce, selon l'ordre de Melchisedech; mais parce qu'il retournait à son Père, et que son sacerdoce ne devait point avoir de fin, il se substitue des ministres, qui, revêtus de son pouvoir, et qui, agissant en son nom, fissent ce qu'il venait de faire lui-même ; ou pour mieux dire, entre les mains de qui il renouvelât chaque jour ces changements prodigieux qu'il avait opérés en tenant le pain et le vin entre les siennes : *hoc facite in meam commemorationem.* C'est de la messe que je parle, messe qui est aux ennemis de la réalité un objet de scandale et d'horreur, dont ils haïssent et détestent jusqu'au nom; mais nom sacré et redoutable aux anges eux-mêmes, s'il en faut juger par l'usage qu'en ont fait saint Ambroise, saint Augustin, et qu'en a fait après eux toute l'Eglise; et plus encore par l'auguste et divin mystère qu'il signifie, mystère qui n'est autre chose que le sacrifice de Jésus-Christ, sacrifice où Jésus-Christ fait, non en figure et en idée, mais réellement et en vérité, ce qu'il fit dans le cénacle quand, pour contenter son amour, il se mit dans un état d'anéantissement et de mort ; sacrifice où Jésus-Christ s'immole, non en figure et en idée, mais réellement et en vérité, et offre le même corps et le même sang, qui, sur la croix, réparèrent les droits du Père, et fondèrent les nôtres ; sacrifice, par conséquent, de gloire et de salut; de gloire pour Dieu, de salut pour le pécheur.

De gloire, pour Dieu qui y trouve une hostie qui répond parfaitement à la grandeur de son Etre : premier point. De salut pour le pécheur, qui y trouve une victime qui supplée pleinement à la multitude de ses misères : Second point.

Implorons le secours du ciel, par l'intercession de Marie: *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain qu'il n'y eut jamais de vraie religion sans sacrifice, ou sans quelque chose de sensible, qui, immolé à la gloire du Seigneur, marquât extérieurement et l'excellence de son être, et la dépendance de sa créature; de là dans ceux qui se sont d'abord le plus distingués par leur religion ; ces soins de donner à Dieu des marques publiques de leur culte et de leur dévouement; ces offrandes qu'Abel lui fit de ce qu'il avait de plus choisi et de meilleur dans ses troupeaux; ces animaux que lui immola Noé après qu'il se fut heureusement tiré des eaux du déluge; ces autels qu'Abraham éleva à son honneur dans la terre de Sichem : de là cette multitude infinie de nations, de victimes et d'holocaustes qu'on lui présenta dans la suite des temps, et que les Juifs eux-mêmes, regardaient tellement comme le fond et l'essence de leur religion, que quoique durant leur captivité en Egypte, tout ne fût pas réglé comme Moïse le régla dans le désert, il leur semblait pourtant, qu'ils ne pouvaient pas vivre dans la triste situation où ils se trouvaient, sans autels, sans sacrifices; et quand enfin ils eurent formé ce grand peuple, qui, sous le gouvernement de ses juges et de ses rois, se rendit formidable à toutes les puissances voisines, il étaient tellement attachés à leurs fêtes et à leurs célébrités, que de toutes les parties de la Judée, ils se rendaient en foule à Jérusalem, pour y adorer le Dieu de leurs pères, et soutenir leurs adorations en inondant, en quelque manière, ses autels du sang d'un nombre innombrables d'animaux qu'ils immolaient à sa gloire.

Il n'est pas moins certain que non-seulement il n'y a point de vraie religion sans sacrifice, mais qu'il n'y en peut point avoir; et qu'en abolissant le sacrifice, vous abolissez la religion elle-même : *translato enim sacerdotio*, dit saint Paul aux Hébreux, *necesse est ut et legis translatio fiat.* (*Hebr.*, VII.) Le sacerdoce d'Aaron ayant changé, il faut aussi nécessairement que la loi de Moïse ait changé, et qu'ayant un nouveau prêtre, nous ayons une nouvelle loi ; comme si l'apôtre voulait nous dire que le sacrifice faisait tellement l'esprit et l'âme de la religion des Juifs, que l'abolition de leur sacrifice a entraîné par elle-même et par une suite nécessaire, l'abolition et la ruine de leur religion elle-même : jusque-là, que j'ose soutenir, conformément au principe de l'Apôtre, que quelque abrogée que soit aussi la loi de Moïse, elle subsisterait pourtant encore dans toute sa vigueur, si on n'avait pas abrogé les sacrifices; mais ses sacrifices ont été abrogés, et la loi avec eux : *translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat.* Quoi qu'il en soit de cela, nous ne sommes dans la religion que pour rendre à notre Dieu le culte que mérite l'excellence de son être; or, ce culte ne peut pas se réduire à adorer simplement dans l'intérieur, il faut qu'il paraisse que nous avons un Dieu, et comment le ferons-nous paraître, tandis qu'à l'extérieur, nous n'aurons ni présents, ni hosties à lui offrir?

Enfin, si toute religion doit avoir son sacrifice, la religion chrétienne doit avoir le

sien; et la religion chrétienne étant la plus parfaite de toutes les religions, elle doit aussi avoir le plus parfait de tous les sacrifices; la religion chrétienne doit avoir son sacrifice; parce que nous avons plus reçu de Dieu, en sommes-nous moins obligés de reconnaître sa souveraineté et sa puissance, parce que Dieu s'abaisse jusqu'à nous regarder comme ses enfants, en sommes-nous moins pour cela ses serviteurs et ses esclaves? La religion chrétienne doit avoir le plus parfait de tous les sacrifices, c'est l'ouvrage chéri d'un Dieu, la production singulière de son esprit, le fruit de ses travaux et de son sang, la perfection de tout ce que les patriarches et les prophètes ont eu de religion; elle doit donc être la plus empressée, la plus exacte, la plus parfaite dans son culte; et par là même, elle doit avoir le plus parfait de tous les sacrifices, afin qu'il y ait quelque proportion entre ce qu'elle doit à Dieu, et ce qu'elle lui rend; afin qu'autant qu'elle l'emporte sur les autres religions, par les hauts sentiments qu'elle a de la Divinité, autant elle l'emporte par l'aveu de sa soumission et de sa dépendance, afin que dans le point de perfection que lui a donné le Seigneur, elle honore le Seigneur de la manière la plus excellente et la plus parfaite.

Je sais que les novateurs prétendent que la religion chrétienne a cette supériorité de sacrifice dans le sacrifice de la croix, et que Jésus-Christ s'étant une fois immolé pour nous, nous avons dans cette adorable victime de quoi rendre à la souveraineté divine, tout ce qu'elle peut exiger pour ses intérêts, et de quoi lui marquer en même temps, jusqu'où vont pour elle nos sentiments de respect, d'anéantissement et de bassesse; je conviens avec eux que Jésus-Christ sur la croix est une victime d'un prix infini, que jamais on n'offrit rien au Père qui fût plus digne de lui; que tout ce qu'on peut lui offrir tire son mérite et sa valeur de cette source divine; en un mot, que Jésus-Christ par sa mort, répara pleinement la gloire du Père, satisfit surabondamment pour tous les péchés du monde, et accomplit toutes choses, autant que le pouvait exiger et la grandeur de nos offenses et la majesté de celui qui avait été offensé; malgré cela, je n'en soutiens pas moins d'un côté avec le Prophète, que Jésus-Christ est prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et prêtre, selon cet ordre, pour toujours: *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (*Psal.* CIX); et de l'autre, avec saint Paul, que tout prêtre, que tout pontife, n'est établi prêtre et pontife qu'afin qu'il offre à Dieu des hosties et des présents: *Omnis pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur.* (*Hebr.*, VIII.) D'où je conclus que, si le sacrifice de la croix a abrogé tout autre sacrifice dans la religion, ou Jésus-Christ n'est pas prêtre selon l'ordre de Melchisédech, quoi qu'en dise le prophète, ou qu'il s'acquitte mal de son emploi, n'offrant rien, comme l'exige l'Apôtre par où il exerce les fonctions de son sacerdoce: il n'est pas prêtre selon l'ordre de Melchisédech, parce que, nonobstant qu'il se soit offert sur la croix au milieu des plus vives et des plus aiguës douleurs, et que par là il ait exercé une espèce de sacerdoce selon l'ordre d'Aaron, par là, pourtant, il n'exerça pas son sacerdoce selon l'ordre de Melchidésech, qui ne consistant qu'à offrir du pain et du vin, n'avait rien de douloureux et de sanglant; mais aussi, s'il est prêtre pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech, comme nous n'en pouvons pas douter après l'oracle du prophète, comment s'acquitte-t-il de son emploi? Comment remplit-il les devoirs dont saint Paul suppose qu'est chargé tout prêtre, tout pontife, tandis qu'il n'offre rien conformément à son sacerdoce, et qui réponde dans la réalité à à ce que ce roi de Salem faisait en figure?

Mais, serait-il possible que Jésus-Christ voulût être éternellement prêtre, sans qu'il entrât jamais dans aucune fonction de son emploi? comment aurait-il permis que son apôtre se fût trompé dans une affaire de cette importance, en lui attribuant un devoir dont il prétendait se dispenser pour toujours? car ce n'est point ici une de ces propositions qui ne regarde que les ministres inférieurs; c'est de Jésus-Christ lui-même que parle expressément saint Paul; et quand il veut que tout prêtre, que tout pontife offre des hosties et des présents, il est nécessaire, ajoute-t-il, que Jésus-Christ subisse le sort des autres prêtres, des autres pontifes, et qu'il offre quelque chose conformément aux devoirs de son emploi, *unde necesse est et hunc habere aliquid quod offerat.* (*Ibid.*) Qu'offrirait-il pourtant, si, comme le prétendent les novateurs, le sacrifice de la croix a abrogé tout autre sacrifice dans le christianisme, si nous n'avons dans le christianisme d'autre sacrifice que celui de la croix? de sorte qu'il faut ou rejeter les oracles du Prophète et de l'Apôtre, ou convenir que Jésus-Christ étant prêtre jusqu'à la fin des siècles, selon l'ordre de Melchisédech, comme nous l'apprend le Prophète, il offrira quelque chose jusqu'à la fin des siècles, conformément à son sacerdoce comme le veut l'Apôtre, et que par là il remplira tout ce qui est écrit de lui, autant que l'exige son ministère et son emploi.

Il n'est plus question que de savoir en quoi doit consister ce sacrifice, si c'est comme celui de Melchisédech, dans une simple oblation du pain et du vin, ou, comme le croit l'Eglise, dans l'oblation du corps et du sang de Jésus-Christ figuré par le pain et par le vin; Dieu lui-même nous décide ce point, et quand je l'entends déclarer si réellement aux Juifs qu'il ne peut plus souffrir ni ces boucs ni ces taureaux qu'ils immolaient avec tant de cérémonies à sa gloire, qu'il ne veut plus de ces sacrifices grossiers et charnels qu'il recevait autrefois parce qu'on n'avait rien de meilleur à lui offrir, mais qu'il rejette aujourd'hui, parce qu'il a un sacrifice nouveau, un sacrifice qui répond parfaitement à la grandeur de son être, un sacrifice qui l'honore autant qu'il peut être

honoré; qu'en dois-je conclure, si ce n'est que le sacrifice que Dieu accepte aujourd'hui, est un sacrifice où se trouve en réalité, celui-même en qui ont été accomplies toutes les figures, celui-même dont les tourments et les douleurs ont été figurés par tous les sacrifices passés; celui-même dont tous les sacrifices passés ont tiré toute leur force et toute leur valeur; et sans qui tout ce qu'on présente à Dieu, ne peut avoir ni prix ni mérite. Ce n'est point au reste, du sacrifice de la croix que nous parle ici le Seigneur; le sacrifice nouveau dont il nous parle, est, comme il l'ajoute lui-même, un sacrifice qui s'offre encore de nos jours; le sacrifice de la croix, ce sacrifice dur et sanglant, ne se renouvelle plus, le péché a été détruit pour toujours, par la mort de Jésus-Christ; il n'a plus besoin de mourir: le sacrifice nouveau dont il nous parle, s'offre au milieu de toutes les nations, le sacrifice de la croix s'est consommé à Jérusalem; et si Jésus-Christ en a fait passer le fruit à toutes les nations, ce n'est que du milieu de sa nation et du milieu de son peuple, qu'il a répandu sur nous, qu'il a répandu sur toutes les nations, sur tous les peuples de la terre, ces fruits de bénédictions et de grâce. C'est pourtant ce sacrifice nouveau qui seul aujourd'hui charme les yeux du Seigneur, en qui seul le Seigneur met ses complaisances; c'est qu'il y trouve un Dieu qui, mettant son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, se sacrifie à sa gloire, et se fait lui-même la victime de son sacrifice.

Oui, mes frères, et c'est ici un de ces points dont il ne nous est pas permis de douter, après tout ce que nous avons de preuves qui établissent incontestablement la vérité de la présence réelle, Jésus-Christ se sacrifie à la gloire de son Père, et se fait lui-même la victime de son sacrifice; c'est donc un Dieu qui se sacrifie à un Dieu; quoi de plus proportionné à la divinité, quoi de plus digne de la divinité, quoi de plus propre à rétablir la divinité dans toutes ses prérogatives et dans tous ses droits? Tel est le grand sacrifice de la nouvelle alliance; Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, en est le prêtre et la victime, le sacrificateur et le sacrifice; prêtre et sacrificateur en ce qu'il agit par lui-même, et qu'en vertu du pouvoir qu'il a reçu d'en haut il se reproduit sous les espèces du sacrement, et, s'il emprunte notre voix, ce n'est que pour servir comme d'un instrument à qui il donne lui-même toute son efficacité et toute sa force; donnez-vous donc bien de garde, dit saint Chrysostome, quand vous nous voyez occupés à la célébration de nos redoutables mystères, de nous en regarder comme les premiers ministres; qui sommes-nous? élevés, il est vrai, au plus sublime de tous les ministères, et ayant un Dieu comme soumis à une de nos paroles; mais parole éternellement vaine et inutile si celui qui nous la met en bouche ne la soutient par sa vertu et n'opère lui-même ce qu'elle signifie : *Cum sacerdotem videris offerentem, ne ut sacerdotem esse putes hoc facientem;* mais regardez la main de Jésus-Christ étendue invisiblement pour opérer tout ce qui se fait de changement sous ces voiles mystérieux : *Sed manum Christi invisibiliter extensam;* aussi, remarquez que dans les différentes cérémonies qui précèdent ou qui suivent le sacrifice, nous parlons tantôt en notre nom, tantôt au nom de l'Église : mais quand il est question d'en venir à ce point essentiel, nous parlons au nom de Jésus-Christ, nous usons des paroles dont il usa lui-même à la cène. Ceci est mon corps; c'est ainsi qu'il parla, c'est ainsi que nous parlons après lui, reconnaissant qu'il est le premier prêtre, le premier ministre de cette redoutable action; mais il en est en même temps la victime et le sacrifice : et ce n'est que dans lui, au moment de la consécration, que nous trouvons ce qui fait l'essence du sacrifice; nous ne le trouvons point dans ces oblations différentes que nous faisons au Père, ou avant ou après la consécration; parce que tout sacrifice, supposant nécessairement quelque chose qui est ou détruit ou changé, il n'y a, dans ces oblations différentes, ni destruction ni changement; nous ne la trouvons point dans la fraction ou la consommation des espèces, parce que si, dans la fraction et la consommation des espèces, il y a quelque changement ou quelque destruction, la destruction et le changement n'est que dans les espèces, et nullement dans le corps adorable de Jésus-Christ; dès que les espèces sont consommées ce corps divin n'est plus au milieu de nous, il est vrai, ce n'est pas pour cela que ce sacré corps soit lui-même ou détruit ou changé; il n'est plus là où il était, mais il est toujours ce qu'il était; et, pour n'être plus dans vous, il n'en est pas moins ce corps glorieux qui siége à la droite du Père dans le ciel : de sorte que le sacrifice peut subsister indépendamment de toutes ces cérémonies; et, si nous les devons à la majesté du sacrifice, nous ne les lui devons point comme faisant l'essence du sacrifice; la réception même du corps et du sang du Seigneur, si essentielle à la consommation du sacrifice, ne l'est pas à l'essence du sacrifice lui-même, puisqu'elle suppose déjà Jésus-Christ renfermé sous les espèces du pain et du vin, et, par conséquent, déjà sacrifié et immolé pour notre amour.

Ce n'est donc proprement qu'au moment de la consécration que Jésus-Christ se sacrifie, parce que ce n'est proprement qu'au moment de la consécration qu'il opère ces changements, que nous pourrions appeler destruction et anéantissement : non point que Jésus-Christ soit détruit ou anéanti, mais c'est qu'il se met si bas qu'il semble être réduit à rien, et cesser d'être tout ce qu'il est sans rien perdre de tout ce qu'il a; c'est un Dieu de majesté et de gloire, mais un Dieu obscurci, comme raccourci, abrégé et anéanti; le corps, qu'il met sous les espèces, c'est un corps glorieux et triomphant, mais privé de l'usage de tous ses sens, ne faisant aucune opération de vie, dépouillé de tout, mort à tout, et ne vivant que par une suite

nécessaire de cette multitude de prodiges qui l'ont mis sous les espèces du pain, le sang qu'il met sous les espèces est un sang animé et uni au corps, mais comme répandu et séparé; non point que le corps soit sans le sang ou le sang sans le corps; notre maître est sous chacune des espèces, et un homme vivant ne peut être ni sans son corps ni sans son sang, l'un et l'autre pourtant y est dans une espèce de séparabilité qui fait que, si Jésus-Christ pouvait vivre sans son corps et sans son sang, par la vertu des paroles du sacrement, le corps serait sans le sang, et le sang sans le corps.

Ce n'est pas donc seulement au moment de son incarnation, ce n'est donc pas seulement au moment de sa mort, que Jésus-Christ pouvait dire à son Père, qu'il venait avec le corps qu'il lui avait donné, pour réparer tout ce qu'il y avait eu de défectueux dans les oblations de l'ancienne loi; il le dit avec autant de justice, toutes les fois que sa bonté le met pour nous sous les espèces du pain : *Corpus autem aptasti mihi ecce venio* (*Hebr.*, X) : me voici, Seigneur, dans toutes les prérogatives de ma divinité, mais dans toute la bassesse dont peut être capable l'humanité dont je me suis chargé, n'ayant ni l'apparence ni la figure d'un homme, voilé, caché, vivant sans faire aucune opération de vie, menant comme une vie mourante sans être mort, et réduit si bas, qu'à en juger par l'état où je suis, je ne suis plus qu'un Dieu dénué de tout, dépouillé de tout, et n'ayant, ce semble, d'autre partage que la misère et le néant; vous me vîtes avec complaisance sur la croix, parce que vous y trouvâtes ce sacrifice qui vous rendit plus de gloire que ne vous en avait enlevé le péché ; comment pourriez-vous rejeter un sacrifice qui est le même dans ce qu'il a d'essentiel, le même corps, le même sang, le même Dieu immolé à votre divine majesté. Jetez donc les yeux sur votre Christ, Père saint, et souvenez-vous que, de quelque manière qu'il se sacrifie, c'est toujours un Dieu qui se sacrifie, et qui vous offre un sacrifice si digne de vous, qu'il répond parfaitement à la souveraineté et à la grandeur de votre être : *Corpus autem aptasti mihi, ecce venio.*

Oui, mes frères, jamais on n'offrit rien à Dieu qui fût plus digne de lui, que le sacrifice de la croix; jamais on ne lui offrira rien, qui soit plus digne de lui, que le sacrifice de nos autels; et d'autant plus digne, que, s'il n'est pas offert avec autant de douleur, c'est en quelque manière avec plus d'humiliation et d'anéantissement que celui de la croix sur le Calvaire; il est vrai, tout fut plein d'opprobre et d'insultes pour notre Maître; il ne laissa pas pourtant de trouver, pour le dire ainsi, dans ses humiliations mêmes, la source de sa gloire, et d'être reconnu pour le Fils du Dieu vivant, malgré tout l'acharnement de ses ennemis à le faire passer pour le plus scélérat de tous les hommes; on l'avait vu souffrir les tourments les plus atroces et les plus cuisants, avec une patience inébranlable; se laisser clouer à la croix, avec une douceur que rien n'avait pu altérer ; demander grâce pour ses plus cruels persécuteurs, avec une grandeur d'âme jusqu'alors inouïe ; recommander son esprit à son Père, avec une confiance qui marquait et les liaisons qu'il avait avec lui et les secours qu'il en attendait; tout cela joint à mille prodiges qui s'opérèrent à son occasion, le soleil qui s'obscurcit, la lune qui pâlit, les tombeaux qui s'ouvrirent, la terre qui trembla, toute la nature qui se trouva dans la confusion et le désordre; tout cela parla en faveur de cet illustre mourant, et parla si fortement, que plusieurs furent contraints de rendre justice à la vérité, et de s'écrier avec le centenier, que c'était le fils d'un Dieu qui venait d'expirer.

Ici, tout est également étonnant; tout pourtant y est caché; c'est un Dieu qui s'immole, oui, mais où sont ces prodiges sensibles de constance, de force et de bonté, qui le mirent en honneur, même parmi ses ennemis? où sont ces voix différentes du ciel et de la terre qui le firent connaître? Que voyons-nous, qu'entendons-nous au point de son sacrifice, qui nous donne quelque idée de sa présence, et qui nous fasse sentir que nous sommes aux pieds d'un Dieu? Nulle marque extérieure de majesté et de grandeur, nul effet sensible de souveraineté et de puissance; c'est une divinité, mais comme raccourcie; c'est une immensité, mais comme bornée; c'est l'image du Père, mais obscurcie et éclipsée; c'est Jésus-Christ, mais réduit à un point, mais imperceptible et comme anéanti.

Avouons-le donc avec Isaïe, que, quoique ce soit le Dieu de toute la nature, c'est pourtant un Dieu caché et si caché, que la plupart rougissent de ses abaissements et de ses opprobres : *Vere tu es Deus absconditus, confusi sunt et erubuerunt omnes.* (*Isa.*, XLIII.) Oui, divin Sauveur, l'état humiliant où vous réduit votre amour, vous dérobe mille adorateurs, et, ce qui devrait réveiller la reconnaissance de tous les hommes, ne sert souvent qu'à éteindre leur foi ; nous savons que notre Dieu n'habite que dans l'éclat et la gloire, qu'il a posé son trône sur la tête des plus hautes intelligences, et l'on veut que nous croyions que vous habitez dans l'obscurité d'une pauvre et étroite demeure, que les faibles apparences du pain et du vin vous tiennent lieu de trône; comment accorder tant d'anéantissement et tant de grandeur? *Confusi sunt et erubuerunt omnes.* Ainsi parle la prudence de la chair, mais prudence de la chair, ajoute le prophète, qui perd et qui damne : *Abierunt in confusionem fabricatores eorum.* (*Isa.*, XLV); nous voulons raisonner sur les choses de Dieu, selon nos faibles et trompeuses idées, nous ne pouvons souffrir que Dieu cherche les avantages de la créature, aux dépens même de sa propre gloire; nous croyons lui faire tort, en le croyant réduit si bas pour notre amour: sentiments d'erreur, qui tournent à la confusion de ceux qui les ont fabriqués; que Jésus-Christ déclare qu'il est, ou glorieux dans le sein de

son Père, ou caché et comme anéanti sous les voiles de l'Eucharistie, il mérite également d'en être cru : *Abierunt in confusionem fabricatores eorum;* sentiments néanmoins qui nous apprennent ce que nous devons penser d'un Dieu si fort humilié, que ses humiliations révoltent la plupart des esprits, ou plutôt, ce qu'en pense le Père lui-même, qui n'a point tant trouvé la réparation de sa gloire dans la grandeur de son Fils, que dans la grandeur de son Fils humiliée et comme anéantie : *Vere tu es Deus absconditus.*

Voyez d'ailleurs quel surcroît de gloire, il doit revenir au Père, d'un sacrifice qui doit tant coûter à son Fils; il se sacrifie dans l'humiliation et dans l'anéantissement, mais, au moment même qu'il se sacrifie ainsi, il se soumet à tout ce que ses humiliations et ses anéantissements peuvent lui attirer d'opprobres et d'insultes; il n'y a qu'un zèle infini qui, dans des circonstances de cette nature, puisse l'engager à s'oublier ainsi lui-même, et à renoncer à tous ses droits pour soutenir ceux de son Père. Si, habitant au milieu de nous, il se montrait avec cet air de grandeur et de majesté qui lui convient, quand même on n'aurait pas pour lui tous les sentiments d'estime et de vénération qu'on lui doit, du moins on le redouterait, et la crainte ferait ce que devrait faire la reconnaissance et l'amour; il se cache pour s'accommoder à notre faiblesse, et sa condescendance tourne à sa confusion et à sa honte; ceux qui ne croient pas, renouvellent à son égard, tout ce qu'on lui fit souffrir de contradiction à Jérusalem; sa doctrine est combattue, ses promesses et ses paroles les plus claires contredites; sa personne sacrée est elle-même exposée aux traits de la plus maligne infidélité; on a vu le sacrement de son corps foulé aux pieds, livré aux flammes; et par là on l'a vu essuyer tout ce que l'esprit d'erreur peut inspirer de plus impie, de plus inhumain, de plus injurieux à un Dieu; ceux qui croient ne le ménagent guère plus : ce sont des irrévérences scandaleuses, des profanations monstrueuses, mille manières indignes, et qui lui font sentir que, quoiqu'il ne soit parmi nous que pour nous, il n'y est guère pourtant, que pour voir ses bontés payées de la plus noire et la plus criante ingratitude; rien de tout cela n'échappe à sa connaissance, au moment même qu'il se donne à nous; rien de tout cela néanmoins ne l'arrête, c'est qu'il s'agit de la gloire de son Père, et que, plus le sacrifice doit lui coûter, plus il est animé à le faire, parce que son Père en doit être plus glorifié.

Sacrifice, au reste, qui n'est borné ni à aucun temps, ni à aucun lieu, comme celui de la croix; ce fut sur le milieu des temps, ce fut sur le Calvaire, que se consomma le sacrifice de la croix, et, parce qu'avec lui tout fut consommé pour la gloire de Dieu et le salut du pécheur, nous ne devons plus nous attendre à le voir renouveler; le sacrifice de nos autels se renouvelle en tout temps et en tout lieu, et c'est en tout temps et en tout lieu qu'on le verra renouveler jusqu'à la fin des siècles; de sorte qu'en quelque temps, qu'en quelque lieu que puisse être déshonoré le Seigneur, il a actuellement et aura toujours cette adorable victime immolée à la réparation de ses droits et de sa gloire; ce n'est pas seulement dans nos villes, en plusieurs endroits de nos villes; ce n'est pas seulement parmi nous et au milieu de ceux qui ont conservé le précieux dépôt de la foi dans toute sa pureté; c'est là où le mystère de l'eucharistie est regardé comme un mystère de folie; c'est au milieu de la plus opiniâtre hérésie, au milieu de la plus aveugle gentilité, parmi les nations les plus barbares, dans tous les lieux de la terre habitée, et partout où a pénétré la religion, que Jésus-Christ se rend à la parole du prêtre, qu'il s'y rendra autant que la religion y subsistera, et, quoique cette religion soit souvent enlevée aux uns pour être transférée aux autres, jamais pourtant la religion ne périra; elle subsistera jusqu'à la consommation des siècles, et c'est jusqu'à la consommation des siècles que Jésus-Christ s'immolera à la gloire de son Père, et je ne crains point de lui remettre en bouche ces paroles que je lui faisais dire tout à l'heure : *Corpus autem aptasti mihi.* (*Hebr.*, X.) S'il ne s'agissait que des intérêts des hommes, je pourrais donner des bornes à mes bontés; mais il s'agit, Seigneur, de la grandeur de votre nom, et il ne faut pas que l'enfer puisse se vanter que vous n'avez point de sacrifice où il a les siens; portez donc votre vue de quelque côté qu'il vous plaira, le péché y règne, mais votre Fils s'y immole, et votre majesté, déshonorée et violée par la malice de l'un, est dédommagée et rétablie par l'humiliation et les abaissements de l'autre; portez-la dans les siècles les plus reculés, vous aurez la douleur d'y voir toujours des pécheurs, mais la consolation d'y voir toujours à vos pieds celui qui seul, par ses abaissements, vous procure plus de gloire que tous les pécheurs ensemble ne peuvent vous en ravir par leur malice; entre moi et le péché, il y aura un combat éternel, jamais il ne s'élèvera contre vous, que je ne m'élève contre lui, et que je ne vous fasse retrouver dans moi-même tout ce qu'il vous ravira de sujets et d'hommages : *Corpus autem aptasti.* Amour de notre Maître pour son Père, vraiment incompréhensible et plus fort que la mort, puisqu'il n'y a aucun instant presque, où il ne réduise son sujet dans un état de mort, et que, s'il nous était permis de parcourir le monde avec cette vitesse que parcourt l'astre qui nous éclaire, et de ne voir finir nos jours qu'avec ceux de tous les hommes, nous n'entrerions dans aucun lieu presque, nous ne ferions presque aucun pas, que nous ne trouvassions Jésus-Christ dans les fonctions de son sacerdoce, et se dévouant à la mort pour les intérêts et la gloire de son Père : *Corpus autem aptasti mihi.*

Jugez, après tout ce que je viens de dire, si ce n'est pas avec justice que l'Eglise pré-

tend que son sacrifice seul l'emporte sur tous les sacrifices de l'ancienne loi, et que, par ce sacrifice seul, si supérieur, si relevé, elle honore la majesté de Dieu autant qu'elle peut être honorée; qu'offrait-on dans les sacrifices de la loi? la chair de quelques animaux, le sang des boucs et des taureaux, toujours des choses viles, méprisables et créées; qu'offre-t-on dans le sacrifice de la nouvelle loi? la chair et le sang d'un Dieu, une humanité unie au Verbe, le Saint des saints, Jésus-Christ lui-même, avec tout ce qu'il a de prééminence et de dignité; Dieu pourtant daignait recevoir ces premiers sacrifices avec tant de bonté, que vous auriez dit que, quelque déshonoré qu'il eût été par l'impiété et les autres désordres de son peuple, il se regardait comme rétabli et vengé. Telle en effet, était sa miséricorde; ces sacrifices, tout imparfaits qu'ils étaient, le désarmaient, non point par leur propre vertu, ce n'étaient que des éléments vides, et de simples ombres des choses futures, mais par le mérite et la dignité de cette sainte et adorable victime, dont ces victimes légales n'étaient que la figure; que sera-ce donc aujourd'hui que nous avons la réalité au milieu de nous? aujourd'hui que le sang de la grâce coule de toute part; que nos autels en sont comme teints et rougis, nos églises comme pleines et inondées? Sur la croix, nous n'en pouvons pas douter, Dieu eut une satisfaction pleine et parfaite; une entière et surabondante réparation : s'il y a quelque différence dans la manière, dans l'essence, c'est le même sacrifice, un Dieu qui se sacrifie à un Dieu; sacrifice donc, seul digne d'un Dieu, seul proportionné à la grandeur d'un Dieu, seul propre à attirer sur nous tous les regards, toutes les complaisances d'un Dieu : *Corpus autem aptasti mihi, ecce venio.*

De là, quelle plainte contre ceux d'entre vous, prêtres du Seigneur, qui, attachés aux autels par les liens les plus sacrés, semblez pourtant fuir et vous interdire ces lieux de propitiation et de salut : *O vos sacerdotes, si nolueritis ponere super cor, ut detis gloriam nomini meo.* (*Malach.*, II.) La gloire du Seigneur est entre vos mains, et il dépend de vous de lui procurer le plus grand honneur qu'il puisse recevoir parmi les hommes; et, soit indifférence pour notre Dieu, soit indolence pour votre salut, vous vous contenterez de posséder le plus auguste, le plus relevé de tous les emplois, sans en remplir les fonctions : le sacerdoce chez vous sera un grand nom, mais souvent un nom vide; et, comme si vous n'étiez pas prêtres pour toujours, vous n'entrerez dans le Saint des saints que quelques jours privilégiés; est-ce donc que vous vous intéressez si peu pour l'honneur de votre Dieu, que le portant, pour le dire ainsi, sur vos lèvres, vous craigniez de les ouvrir pour lui en procurer une augmentation par la multiplication de vos sacrifices? Rappelez, je vous en conjure avec le Prophète, rappelez et conservez l'esprit de votre état : *Custodite spiritum vestrum.* (*Ibid.*) Esprit de religion qui ne se nourrit que des choses saintes; esprit de zèle qui s'empresse de soutenir la majesté du Seigneur contre la dépravation du siècle; esprit d'union qui ne veut avoir de liaison et de commerce qu'avec celui qui veut seul posséder nos cœurs, et qui mérite seul de les posséder : *Custodite spiritum vestrum.* (*Ibid.*)

Mais de là aussi, quel engagement pour vous, fidèles qui m'écoutez, à vous rendre assidus à la célébration de ces redoutables mystères! je ne prétends point vous imposer un joug que la loi ne vous impose pas, ni porter vos obligations indispensables au delà de ce qui vous est marqué; mais ne ferez-vous jamais rien par reconnaissance, par zèle, par piété? quel spectacle plus digne d'un chrétien, que le sacrifice d'un Dieu! et ce sacrifice, combien de fois s'offre-t-il sans qu'il y ait presque personne pour joindre son oblation à celle du prêtre? Vous n'êtes pas, je le sais, les ministres d'un si auguste sacrifice, comme voudraient vous le persuader faussement quelques esprits séduits, qui ne peuvent chercher qu'à avilir leur ministère en le transférant à celles mêmes à qui saint Paul défend de parler dans nos églises, comme si Jésus-Christ ne s'était pas adressé à ses seuls disciples, lorsqu'il les établit prêtres de la nouvelle alliance; et que, voulant les gratifier en leur disant de faire ce qu'il avait fait lui-même, il les eût en même temps dégradés en leur associant le commun des fidèles, et les faisant tous entrer indifféremment avec eux dans l'administration et l'exercice de ses puissances; comme si ces ordinations sacrées, qui se font dans l'Eglise avec tant de solennité et d'appareil, n'étaient que de vaines et d'inutiles cérémonies; et que le sacerdoce se communiquât aujourd'hui, non par l'imposition des mains, mais par cette grâce qui fait l'ami et l'enfant de Dieu; grâce, je l'avoue, qui, quelquefois rend plus agréable au Seigneur, le témoin du sacrifice que le sacrificateur lui-même; mais grâce qui n'élèvera jamais l'un aux fonctions de l'autre, et qui ne transférera jamais à l'âme la plus sainte, ce que Jésus-Christ a voulu accorder même au prêtre pécheur.

Cependant, quoique vous ne soyez pas les ministres de ce redoutable sacrifice, vous y avez quelque part par votre présence; je dis par une présence chrétienne, respectueuse et soutenue de cet esprit intérieur qui unisse vos intentions à celles de Jésus-Christ; vous y coopérez moralement, disent les théologiens, en souscrivant, en approuvant tout ce que fait le ministre, en offrant et par lui et avec lui cet Agneau qui s'immole pour le salut du monde, et par là vous devenez comme autant de prêtres et de sacrificateurs; de sorte que, plus nos assemblées sont nombreuses, plus Dieu en est glorifié, parce qu'il y a plus de personnes qui lui donnent, dans la victime publique, des marques de leur soumission et de leur dépendance : mais ce n'est pas la gloire de notre Dieu qui vous touche; vous avez vos affaires, ou pour mieux

dire, vos amusements. Qu'on vous appelle, que le son des cloches retentisse à vos oreilles; qu'à ce son extérieur se joigne la voix intérieure de votre conscience, vous ne sacrifierez pas à votre Maître un moment, ou de ce repos dont vous jouissez, ou de cette conversation que vous goûtez; l'intempérie de l'air, une légère indisposition : un rien vous arrête. Où sont les empressements des premiers fidèles, leur ferveur à se rendre aux pieds de nos autels, souvent même au péril de leur vie! C'est que dans l'empressement où ils étaient d'honorer le Seigneur, ils étaient persuadés qu'ils trouvaient dans le sacrifice de son Fils la voie la plus sûre, la plus efficace, pour lui rendre tout l'honneur et toute la gloire qu'il mérite.

D'ailleurs, ne serez-vous point touchés de savoir qu'un Dieu se sacrifie autour de vous, qu'il se sacrifie pour vous, et que vous le regardez de loin; que vous le regardez, je ne dirai pas avec horreur, vous avez horreur vous-mêmes des insultes qu'on lui faisait sur le Calvaire : du moins avec indifférence comme s'il vous était étranger, et que vous n'eussiez rien à démêler, rien à traiter avec lui; un Dieu se met pour moi dans un état de mort; et au lieu d'entrer dans ses humiliations et ses anéantissements, je croupirai dans mon indolence, peut-être dans un lieu de dissolution et de péché : c'est jusqu'où j'ai porté souvent ma lâcheté et mon irréligion par le passé; mais il n'en sera plus de même; et, si on offre plusieurs sacrifices sans moi, j'en aurai toujours un qui sera comme le mien, auquel je me rendrai : ceux même qui s'offriront sans moi je tâcherai de les faire mieux, en unissant mes pensées et mes intentions à celles de Jésus-Christ. Résolutions que vous devez à Dieu, résolutions que vous vous devez à vous-mêmes; vous les devez à Dieu parce que le sacrifice de la messe est un sacrifice de gloire pour lui; vous vous les devez à vous-mêmes, parce que le sacrifice de la messe est un sacrifice de salut pour vous.

SECONDE PARTIE.

Nous n'avons qu'un sacrifice dans le christianisme; mais sacrifice si supérieur, si relevé, qu'il renferme lui seul tout ce que les sacrifices de l'ancienne loi avaient d'efficacité et de pouvoir; ou, pour mieux dire, qu'il l'emporte lui seul, par son efficacité et son pouvoir, sur tout ce que les sacrifices de l'ancienne loi, réunis ensemble et offerts selon les différentes circonstances, avaient de propre à toucher et à gagner le cœur de Dieu. Dans la loi, on multipliait les sacrifices selon la multitude des besoins du peuple; voulait-on apaiser la colère du Seigneur, c'étaient des hosties de propitiation qu'on lui offrait; désarmer sa justice, c'étaient des hosties d'expiation; obtenir ses grâces, c'étaient des hosties d'impétration; reconnaître ses bontés, c'étaient des hosties d'action de grâces. Dans le christianisme, l'hostie que nous y avons, produit seule tous ces effets différents, et les produit d'une manière plus sûre, plus infaillible que toutes les hosties de l'ancienne loi; elle apaise la colère de Dieu, et l'oblige à nous remettre notre péché plus efficacement que toutes les hosties de l'ancienne loi; elle désarme la justice de Dieu, et l'oblige à se relâcher sur les peines que méritent nos péchés, plus efficacement que toutes les hosties de l'ancienne loi; elle excite la miséricorde de Dieu, et l'oblige plus efficacement que toutes les hosties de l'ancienne loi à ouvrir sur nous les trésors de ses grâces; elle répond aux libéralités de Dieu, et l'oblige plus efficacement que toutes les hosties de l'ancienne loi à ne nous rien demander au delà de ce que nous lui présentons, en reconnaissance de ses bienfaits et de ses bontés.

Reprenons ces différentes vérités; le sacrifice de nos autels, apaise la colère du Seigneur plus efficacement que tous les sacrifices de l'ancienne loi, et l'oblige à nous remettre notre péché, non point, comme semblent le penser quelques théologiens (s'il faut prendre leur expression à la lettre), qu'immédiatement et par lui-même, il remette le péché et opère notre justification, comme le font les sacrements de baptême et de pénitence; le concile de Trente le décide en termes clairs et formels, quand il prétend uniquement que Dieu, apaisé par une oblation si excellente, nous accorde le don et la grâce de pénitence : *Cujus quippe oblatione placatus, Dominus donum et gratiam pœnitentiæ concedit;* et par le moyen de ce don et de cette grace de pénitence, le pardon de tout ce que nous pouvons avoir de plus énormes et de plus criants désordres à nous reprocher : *Crimina et peccata etiam ingentia dimittit;* de sorte qu'il ne tient qu'à nous de rentrer dans les droits de cette amitié divine que nous avons perdus; allons au sacrifice du Seigneur, allons-y en chrétiens, et avec toutes les dispositions d'esprit et de cœur que demande la grandeur de cette action; si Jésus-Christ n'y a pas attaché l'infusion de la grâce habituelle, il y a attaché l'infusion de ces grâces actuelles et prévenantes, qui crieront si haut au milieu de nous, qu'il n'y a qu'une obstination opiniâtre qui puisse nous empêcher de revenir à notre Dieu, et de lui sacrifier tout l'attachement que nous pouvons avoir au péché; c'est là un effet commun à toute grâce de conversion, je le sais, mais toute grâce n'est pas toujours une grâce de conversion, parce que nous n'y coopérons pas avec le soin que nous devons; la grâce qui nous est promise par le sacrifice, n'opérera pas sans nous, je le sais encore; elle a pourtant, ce semble, quelque chose de plus propre à opérer notre conversion que les autres grâces, elle tire sa force de l'institution de Jésus-Christ, qui, nous ayant laissé son sacrifice comme une source de grâces, a voulu, autant qu'il est en lui, que ce fût toujours une grâce de sainteté et de salut; elle nous est doublement appliquée par le sang de Jésus-Christ répandu sur la croix et répandu sur nos autels; elle est soutenue d'une prière ardente que Jésus-Christ joint au

au désir sincère qu'il a de la voir fructifier, et qui étant ainsi fondée sur les empressements et les demandes d'un Dieu, doit comme nécessairement produire son effet : *Pater, dimitte illis.* (*Luc.*, XXVIII.) Père saint, ayez moins égard à leur malice qu'à mon sang et à ma voix; souvenez-vous que s'il sont pécheurs, je suis votre bien-aimé, et que je mérite d'être exaucé, lors même que m'intéresse et que je parle pour les plus grands pécheurs; c'est ce que ce charitable Sauveur demandait de dessus sa croix pour les témoins, pour les auteurs de son supplice; c'est ce qu'il demande de dessus ses autels pour tous ceux que leur péché rend encore coupables de son sang et de sa mort; et si nous voyons renouveler dans nos temples ce qu'on vit sur le Calvaire, que les uns sont frappés de l'horreur de leur péché, tandis que d'autres s'endurcissent et s'obstinent dans leur péché, ce n'est point que la grâce de conversion soit donnée aux uns et refusée aux autres, toute grâce que le pécheur sait mettre à profit, peut être pour lui une grâce de conversion, c'est qu'elle n'est pas reçue également, et que les uns tournent à leur perte, ce que les autres tournent à leur avantages; le centenier et ceux qui avec lui rendirent justice à Jésus-Christ, eurent lieu de bénir la miséricorde qui les avait attirés; ceux qui avec les prêtres et la Synagogue, continuèrent à se déchaîner contre Jésus-Christ, n'avaient pas lieu de s'en plaindre, ils l'avaient rebutée. Il en est de même parmi nous, nous assistons tous au même sacrifice, mais nous n'en sortons pas tous également pénétrés des sentiments d'horreur que nous devons avoir pour le péché; est-ce la faute de Jésus-Christ? Quoi, c'était à leur sacrifice que recouraient les Juifs, c'était dans leur sacrifice qu'ils mettaient leur confiance, quand il était question d'apaiser la colère du Seigneur; et le Seigneur, à la vue de leur sacrifice, prenait sur eux des pensées de miséricorde et de bonté; dans ces sacrifice, pourtant, il n'y avait rien dans les choses qu'on présentait, qui par elles-mêmes et essentiellement, fût de quelque mérite et de quelque valeur devant le Seigneur; ceux même qui les présentaient n'avaient d'autre mérite que celui du ministère, et comme ils étaient susceptibles de toutes les misères des autres hommes, ce n'était jamais qu'après avoir parlé et prié pour eux-mêmes, qu'ils osaient parler et prier pour les autres; Dieu néanmoins les écoutait et leur faisait sentir que quelque imparfaites que fussent les victimes qu'ils lui offraient, il les recevait comme autant de gages de reconciliation et de paix; et ici que le sacrificateur est d'un mérite infini, et que n'ayant besoin ni de prier, ni de demander pour lui, il ne prie, il ne demande que pour nous, et que ses souhaits seuls doivent lui tenir lieu de toute autre demande, tandis que nous tâcherons d'entrer dans ses vues et ses pensées, on usera de ménagement avec nous, ou pour mieux dire, on le ménagera si peu lui-même, qu'il sera contraint de se décharger de nous et de nous livrer à notre méchante destinée? Non, il tient le cœur de son Père entre ses mains, il n'a qu'à se présenter pour être exaucé; j'ose ajouter que nous n'avons qu'à nous présenter pour ouvrir sur nous les trésors de la miséricorde; du moins est-il certain que dès que Jésus-Christ nous fait la grâce de nous inviter à son sacrifice, il ne nous y invite qu'afin que nous lui donnions occasion de nous servir de médiateur auprès de celui qui n'a rien à lui refuser, et de traiter avec lui de la grande affaire de notre réconciliation; que ceux donc qui veulent croupir dans leurs péchés, fuient ces divines sources de salut; pour nous qui nous lassons de gémir sous le joug du péché, nous y recourons avec une espèce de certitude que celui qui nous y appelle, pour commencer l'ouvrage de notre conversion par la communication du don de pénitence, le consommera par la communication de son amitié et de la grâce : *Donum et gratiam pœnitentiæ concedens peccata et ingentia crimina dimittit.*

Mais parce que le péché étant remis, la peine due au péché n'est pas toujours remise, après avoir apaisé la colère divine, il faut désarmer sa justice, non point précisément comme le faisaient assez souvent les Juifs, pour détourner les fléaux temporels dont nous pouvons être ou accablés ou menacés, nous avons des affaires plus importantes à traiter, il s'agit du royaume de Dieu, de ce royaume où rien de souillé n'entrera jamais; quel engagement à venir chercher dans cet auguste sacrifice une satisfaction qui semble le suivre essentiellement, et qui, au sentiment de plusieurs théologiens, en est comme inséparable par l'institution de Jésus-Christ sur la croix; ce fut une satisfaction pleine et entière, ici c'est une application gratuite et libérale de cette première satisfaction; je dis application gratuite et libérale, en ce qu'il y a une portion de la peine due au péché qui est remise précisément en vertu du sacrifice, outre la part remise en vertu de notre propre bonne œuvre de soi satisfactoire, mais je ne dis pas gratuite, en ce sens qu'elle nous soit accordée sans que nous y apportions aucune disposition, sans que nous pensions, où à réduire un cœur qui vient s'occuper jusqu'aux pieds de nos autels, de tout l'embarras et de tout le soin de ses affaires, ou à arrêter des yeux toujours prêts à voler au moindre objet qui les appelle, et à régler un extérieur qui souvent n'a rien qui ne porte un caractère de mépris et d'insulte pour Jésus-Christ; ce n'est point par là qu'on excite la compassion d'un Dieu qui veut nous voir autour de lui, avec ce respect et cet anéantissement qu'exige la majesté de sa présence, mais qui aussi ne nous y voit jamais, qu'il ne nous fasse sentir que nous sommes dans une maison de rémission et de paix; application qui se fait avec plus de profusion là où elle trouve un sujet mieux disposé; le sacrifice de nos lèvres, l'humiliation de notre cœur, nos gémissements et nos soupirs, ne sont pas tellement pour nous une nouvelle matière de mérite, qu'ils ne

soient à notre juge un nouveau motif pour se relâcher sur la rigueur des peines qui sont dues à nos péchés ; application que ressentent ceux mêmes qui ne sont plus en état de mériter ou de démériter ; le temps du mérite finit avec la vie, il est pourtant sûr qu'une âme souffrante, qui, par elle-même ne peut plus rien faire qui diminue la violence de ces tourments, est soulagée par la vertu de ce sacrifice, dont Jésus-Christ lui applique le fruit, ou en mettant fin à ses peines, ou en les adoucissant selon les vues de sa miséricorde, ou les droits de sa justice. Aussi l'Eglise a toujours cru que les vivants et les morts trouveraient également leurs intérêts dans son sacrifice ; c'est à ce sacrifice qu'elle a toujours recouru contre le péché et les peines dues au péché, dans lui qu'elle est allée toujours puiser, comme dans un trésor infini de grâces, ce qui lui était nécessaire pour désarmer Dieu, pour l'apaiser et lui faire changer ses arrêts de sévérité et de rigueur en des arrêts d'indulgence, de miséricorde et de bonté.

Avançons : sacrifice de nos autels, remède assuré ou contre le péché, ou contre la peine due au péché, mais en même temps, source féconde d'où découlent toutes sortes de bénédictions, d'où nous pouvons attendre toutes sortes de grâces et tout ce que nous avons à demander. Les sacrifices de l'ancienne loi, étaient autant de saintes cérémonies que la religion avait introduites, et qui avaient quelque vertu pour impétrer ; mais était-ce une vertu qui s'étendît à tout, qui l'emportât sur tout et à laquelle rien ne pût résister ? *Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis* (*Joan.*, XVIII), dit Jésus-Christ, mon Père vous donnera tout ce que vous lui demanderez en mon nom, et vous le demanderez en mon nom dès que vous le demanderez par le mérite de mon sacrifice, et que vous me chargerez moi-même de porter vos vœux et vos demandes devant le trône de mon Père ; demandez donc, et engagez Jésus-Chsist à demander avec vous, demandez un repentir sincère qui vous fasse marcher dans la componction et la douleur, une crainte salutaire, qui vous fasse fuir à la vue de tant de dangers que vous trouvez à tout moment sur vos pas ; la défaite de ces passions qui semblent se jouer de votre cœur à leur gré ; l'humiliation de ces puissances des ténèbres qui roulent éternellement autour de vous pour vous attaquer et vous surprendre ; demandez un esprit de foi qui préside à toutes vos délibérations ; de charité, qui anime toute vos démarches, l'humilité dans l'éclat, la patience dans l'adversité ; demandez tout ce qui peut ou établir ou affermir dans vous le royaume de Dieu ; il vous sera accordé dès que Jésus-Christ le demandera avec vous : *dabit vobis*, ne craignez pas même de demander ce que Jésus-Christ regarde comme accessoire à sa justice, le succès d'une affaire d'où dépend votre établissement sur la terre, la santé d'une personne qui vous est devenue nécessaire ; un poste qui convient à votre naissance et à votre rang ; quelque indignes que soient de notre Dieu des demandes de cette nature, quand elles se font avec un esprit et un cœur charnels, quand c'est avec ce cœur et cet esprit de discernement, qui regarde moins les biens qu'il cherche, que le saint usage qu'il en peut faire, Jésus-Chist les soutient et Dieu les écoute, *dabit vobis ;* ne craignez pas non plus de demander pour les autres, la sainteté de ceux qui sont commis à vos soins, l'amendement de ceux que vous voyez pécher autour de vous, la conservation et la prospérité de ceux que le Seigneur a mis sur vos têtes, la paix et la tranquillité de l'Eglise, l'étendue de son empire et de son pouvoir ; elle vous donne elle-même l'exemple de ce que vous avez à demander sur ce point, et ce qu'elle obtient tous les jours par les mérites de son divin Epoux, vous est un gage de ce que vous avez à attendre vous-même : *dabit vobis.*

Mais, de quelque nature que soient les choses que vous avez à demander, demandez-les non point avec cette dissipation d'esprit, qui d'un acte de religion en fait un péché, non point avec cette langueur d'âme qui soulève le cœur de Dieu, et ferme nécessairement ses oreilles à vos demandes, non point avec cette malheureuse et timide défiance, qui vous faisant douter des bontés divines, vous rend indigne de ses profusions et de ses libéralités ; quoique notre sacrifice soit dans lui-même d'une valeur infinie, et que par là, il ait une valeur infinie pour impétrer, ses fruits pourtant ne tombent pas sur nous à l'infini, mais à proportion de la piété et de l'ardeur de nos vœux et de nos désirs comme si Jésus-Christ avait voulu faire dépendre ces fruits de nos dispositions propres et particulières, et exciter notre religion en réglant le pouvoir infini qu'a son sacrifice sur notre empressement et notre zèle ; de là cette nécessité de multiplier et nos prières et nos sacrifices, parce que ceux qui prient ou pour qui nous prions, ne sont d'accord ni avec nous, ni avec eux-mêmes, nous tâchons d'ouvrir sur eux les trésors de la miséricorde divine, vous diriez qu'ils y travaillent eux-mêmes de leur côté, mais ce n'est pas avec ce cœur qui se répand tout lui-même devant Dieu, et c'est là ce qui met souvent obstacle à l'entier accomplissement de ce qu'on demande par le sacrifice. Au reste, quelque disposés que vous soyez, ne comptez guère sur ce que vous pouvez faire de votre côté, comptez sur la médiation de celui à qui vous vous adressez ; c'est Jésus-Christ qui se charge de vos demandes, pourvu qu'elles lui fassent honneur, et qui par là-même leur communique un caractère de mérite et de bonté, qui étant soutenu par votre coopération, vous donne droit de tout espérer : *Dabit vobis.*

Et, parce que reconnaître ce qu'on a reçu, est le moyen de recevoir quelque autre source de bénédictions dans ce fond inépuisable de reconnaissance, nous donnons souvent des bornes à la libéralité de notre Dieu, parce que nous ne savons pas reconnaître les biens

qu'il nous fait, et que, nous ménageant dans notre retour, nous l'obligeons à se ménager lui-même dans ses dons, qui pourtant peut mieux que nous, je ne dis pas témoigner sa gratitude, je dis rendre autant qu'il a reçu, entrez dans le détail de vos obligations, elles sont infinies, cependant elles n'iront jamais au delà de ce que vous avez à présenter. Vous avez tout reçu, mais vous avez à présenter l'Auteur de toutes choses, et, en présentant l'Auteur de toutes choses, y a-t-il bien au monde que vous ne reconnaissiez pleinement? Je ne crains point de me tromper, en le disant après saint Augustin, Dieu lui-même en cette matière, ne peut rien attendre de plus grand, et dès, que nous lui offrons son Fils en action de grâce, nous lui offrons un sujet qui, étant autant que lui, répond parfaitement à toutes ses bontés; par ce sacrifice donc nous rendons à Dieu autant qu'il peut attendre de nous, disons quelque chose de plus, et terminons par là cette importante matière; par ce sacrifice, nous honorons la majesté suprême de notre Dieu autant qu'elle peut être honorée, parce que, quoique celui que nous lui offrons se soit abaissé au-dessous des anges, il ne croit pas pourtant lui faire tort en s'égalant à lui; par ce sacrifice, nous publions les grandeurs de notre Dieu autant qu'elles peuvent être publiées, parce que nous les publions aux dépens même de la gloire d'un Dieu; par ce sacrifice, nous donnons à notre Dieu la marque la plus éclatante de notre religion, parce que l'adoration, faisant comme l'essence de la religion, nous l'adorons du culte le plus pur, le plus parfait, et qui porte le caractère le plus marqué de notre soumission et de notre dépendance; ajoutons, pour notre consolation et notre espérance : par ce sacrifice, nous nous appliquons tout le mérite, tout le fruit de la passion de Jésus-Christ, et il me semble qu'il me dit tous les jours, ce qu'il disait à ses disciples la veille de sa passion : *Hic est sanguis qui pro vobis effundetur* (*Matth.*, XXVI) ; c'est pour vous que je répand ce sang, et sur ce sang répandu, que n'avons-nous pas droit de demander, que n'avons-nous pas droit de nous promettre et d'espérer? Rien ne nous manque de la part de notre Dieu, mais nous abusons de tout, et souvent le ministre aussi bien que le témoin de ce grand sacrifice, en font une matière de sacrilége et de péché.

Pour ce qui est du ministre, quoique son état ou n'ôte, ou n'ajoute rien au mérite essentiel du sacrifice, quand pourtant son état est mauvais, ne nous prive-t-il pas de cette communication de prières et de secours, qui nous est due? ne prive-t-il pas Jésus-Christ de la plus douce consolation que puisse lui procurer un cœur pur au milieu de ses abaissements? d'ailleurs, comment ose-t-il faire la fonction d'intercesseur pour le peuple, tandis qu'il sait que Dieu n'écoute pas les pécheurs? comment ose-t-il donner à manger, et manger lui-même le Saint des saints, tandis que l'Evangile lui déclare que le pain des enfants n'est pas pour les chiens? Jésus-Christ, dit saint Laurent Justinien, examine du haut de ses autels la vie de ceux qui s'approchent de lui, mais singulièrement celle de ses ministres; il sonde leurs vues, leurs intentions et leurs pensées, et, s'il les trouve coupables, avec quelle répugnance doit-il se mettre entre leurs mains, avec quels yeux doit-il les regarder, quelle doit être sur eux la rigueur de ses jugements et de ses arrêts? ainsi, après avoir conjuré plus haut avec le Prophète, tout les prêtres du Seigneur, de rappeler l'esprit de leur sacerdoce et de célébrer souvent, je les conjure ici de célébrer avec toutes les dispositions d'esprit et de cœur qu'exige la sainteté de leurs ministère, d'approcher du redoutable tribunal de nos autels, avec la pureté d'un ange, d'y servir avec l'innocence d'un saint, d'y offrir les vœux du peuple avec toute l'intégrité d'un pontife irréprochable, d'y prier pour eux-mêmes avec toute l'humilité, tout l'anéantissement d'un pécheur; ce sont là nos devoirs, devoirs indispensables à tout homme qui, appelé à des plus grands emplois de l'Église de Dieu, doit soutenir par l'intégrité de sa conduite, l'élévation et la sublimité de son emploi.

Pour vous, chrétiens auditeurs, que j'ai pareillement invités à vous rendre assidus à la célébration de ces divins mystères, je ne sais si, voulant pourvoir en cela à vos intérêts et à ceux de votre Maître, je n'ai point travaillé, sans le vouloir, à ruiner également les uns et les autres; il en est que leur foi tient tellement dans le devoir, qu'il n'y a rien dans leur conduite, qui ne nous prêche hautement la présence de Jésus-Christ; mais il en est peu, et j'ose le dire, qu'il arrive à Jésus-Christ sur ses autels, à peu près ce qui lui arriva sur le Calvaire; quelques personnes pleuraient ses tourments et sa mort, mais tout le peuple l'insultait, et ne cherchait qu'à le conduire au tombeau dans l'amertume et la douleur; encore les Juifs avaient-ils quelque espèce d'excuse dans leur ignorance, et c'est par là que le Sauveur chercha lui-même à les excuser, dans tant de manières si hardies, si scandaleuses, pouvez-vous prétexter votre ignorance, vous qui croyez, qui publiez, déclarez si publiquement que vous assistez au sacrifice d'un Dieu? si vous ne croyiez pas, nous vous fermerions l'entrée de nos assemblées, et nous ne serions point surpris de vous entendre déclamer de loin et contre le Seigneur et contre le Christ que le Seigneur nous a envoyé; mais souscrire d'un côté à tout ce que la foi nous propose, et donner de l'autre, dans tous les désordres de la plus criminelle infidélité; convenir avec nous des mêmes vérités et fournir à nos ennemis eux-mêmes des armes pour les attaquer; confesser hautement que vous assistez au sacrifice d'un Dieu, et y assister, si je puis m'expliquer ainsi, avec tout l'emportement de cette fureur judaïque, qui ne cherche qu'à accabler cette adorable victime, en épuisant sur elle tous les traits de sa malice; comment accorder une soumis-

sion en apparence si aveugle, et une si audacieuse irréligion ; une créance si conforme à nos principes, et une conduite si opposée à tout ce que nos principes peuvent nous inspirer de respect et d'anéantissement? faut-il donc, divin Sauveur, que nous venions pousser votre patience à bout, là même où vous ne vous rendez que pour attirer sur nous celle de votre Père? faut-il donc, maison sainte, demeure sacrée de Jésus-Christ, que vous soyez en même temps témoin et de nos plus augustes mystères et de nos plus sacriléges profanations? faut-il donc que nous voyions tous les jours nos autels comme empourprés du sang du Roi des anges, et les anges eux-mêmes, pleurer amèrement sur nos profanations et nos irrévérences : où n'est-ce point que, parce que Jésus-Christ est dans un état d'humiliation, il en est moins notre Dieu ; ou qu'il nous est permis de l'insulter, parce qu'il souffre nos insultes en silence! son silence lui-même devrait nous être un motif de retenue et de respect; un Dieu est insulté et il se tait, quelle bonté! mais bonté qui réveillera ma religion et mon zèle; en tout cas, si sa bonté ne vous touche pas, craignez sa vengeance, tout se passe sous ses yeux, et il saura vous faire sentir un jour que si rien n'a échappé à ses lumières, rien n'échappera à sa justice.

Rappelez d'ailleurs les ordres de l'Eglise, et souvenez-vous qu'elle regarde vos irrévérences, non pas comme l'accomplissement de son précepte, mais comme une téméraire et criminelle transgression de ses lois les plus saintes et les plus sacrées; c'est pour obéir à cette mère commune, que les jours ordonnés vous vous rendez aux pieds de nos autels, et tout sera donné à des regards immodestes, à de longs et de frivoles entretiens, nulle attention, nulle marque presque de piété et de religion ; là-dessus vous vous retirez en paix, comme si vous aviez rempli votre devoir; détrompez-vous, ce n'est point en insultant à Jésus-Christ qu'on accomplit ce que commande son Epouse.

Et, quand même vous n'auriez rien à vous reprocher pour vous-mêmes, n'avez-vous rien à vous reprocher pour ceux qui sont commis à votre vigilance et à vos soins? J'ai été quelquefois témoin de l'irrévérence de vos enfants, et j'en ai rougi pour eux, ou plutôt, j'ai tremblé sur le compte terrible dont vous vous chargez ; une mère fatiguera son confesseur pour s'accuser scrupuleusement de quelques fautes qui méritent à peine qu'on y fasse attention, et ne s'accusera point de tout ce qu'elle fait d'insultes à Jésus-Christ dans la personne de ceux qu'elle devrait avoir sous ses yeux pour les former de bonne heure aux exercices de la piété et de la vertu; un père de famille voudra entrer dans tout, et se faire même une occupation d'être de tout ce qui se fera de bonnes œuvres dans une ville, et à peine s'informera-t-il s'il n'y a point jusque dans le sein de sa maison de ces jeunes libertins, ou qui ne paraissent jamais aux pieds de nos autels, ou qui n'y paraissent que pour en profaner la majesté; nous sommes ainsi faits, nous nous attachons à l'écorce de la vertu, et nous en négligeons l'essentiel ; nous nous chargeons de cent affaires étrangères que tout autre peut faire sans nous, et nous oublions celles qui nous sont personnelles et que nul autre ne peut faire que nous. Donnons au prochain ce que ses besoins peuvent exiger de notre zèle, mais en ceci, comme en toute autre chose, commençons par nous-mêmes, commençons par ceux dont nous devons répondre, et, en protestant au Seigneur avec le prophète, que nous nous rendrons à son sacrifice pour y invoquer la grandeur et la majesté de son nom, protestons-lui également que nous n'oublierons rien pour former, dans ceux qui nous appartiennent, autant d'adorateurs qui viennent avec nous lui rendre leurs hommages en esprit et en vérité : Oui, Seigneur, je me rendrai le plus souvent que je le pourrai à ce grand sacrifice qui renferme dans lui-même tout ce que les sacrifices de l'ancienne loi avaient de propre à honorer votre souveraine majesté qui, lui seul, honore plus votre souveraine majesté, que tous les sacrifices de l'ancienne loi ; mais ce sera pour y invoquer votre nom que je m'y rendrai, ce nom de terreur pour les puissances des ténèbres, de miséricorde pour le pécheur, d'espérance et de salut pour le juste, de gloire et de bénédiction pour le bienheureux ; ce sera pour me mettre sous la protection de cet auguste nom, pour attirer sur moi les effets de son pouvoir, pour le rendre aimable à tous les fidèles et leur faire comprendre, ou qu'ils ne doivent point s'approcher de vous, ou qu'ils ne doivent s'en approcher que pour exalter et glorifier votre saint nom ; je tâcherai surtout, de le faire comprendre à ceux à qui je dois plus en particulier mon attention et mes soins, afin que, nous étant tous réunis, pour vous rendre ce que nous vous devons sous ces faibles apparences dont il vous a plu de vous couvrir parmi nous, nous nous réunissions tous pour vous aller contempler de près dans ces heureux séjours où vous vous montrez à découvert à vos élus. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR.

LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum. (*Luc.*, XXII.)

Il y a longtemps que j'ai un désir ardent de manger cette Pâque avec vous.

C'est par ces paroles que le Sauveur exprime à ses disciples les saintes impatiences où il est de célébrer avez eux une Pâque où son propre corps doit leur servir de nourriture; mais ce n'est pas avec ses disciples seuls qu'ils souhaite de célébrer cette Pâque, c'est un Dieu d'amour qui ne cherche pas mieux que de se communiquer, et qui, ne s'étant mis que pour nous sous les espèces du pain, met ses délices à habiter avec nous; il sait ce que contient son sacrement, c'est ce corps sacré que l'Esprit-Saint a formé avec tous les soins qu'exigeait la grandeur de l'union

qu'on lui préparait; c'est ce sang précieux qui a vivifié toute la nature humaine; c'est cette âme sainte, en qui la sainteté par essence a établi son siége et son trône; c'est la divinité elle-même, c'est tout ce que le ciel et la terre ont de plus digne de leurs adorations et de leurs hommages; et c'est néanmoins à ce sacrement si auguste, si divin, que Jésus-Christ nous invite; mais comment? *Desiderio desideravi*, mes chers enfants, écoutez les vœux et les désirs de votre Père, ouvrez-lui des cœurs qu'il a choisis pour en faire sa demeure; pourquoi ne pas répondre à mes empressements, et ne pas venir à moi avec autant d'ardeur que j'en ai moi-même d'aller à vous? *Hoc Pascha manducare vobiscum.*

C'est pourtant en vain, mon divin Maître, que vous nous invitez à un banquet où vous devez nous nourrir de votre propre substance, il se trouvera toujours parmi nous de ces Israélites dégoutés, à qui un pain plus délicieux que la manne semble faire horreur; on s'éloigne de la sainte table, on s'en interdit presque absolument l'usage, et il en est qui croient, pour le dire ainsi, avoir fait une conquête, quand ils se sont retranché une communion; si nous cherchons quelle peut être la raison d'une conduite si injurieuse à notre Dieu et si contraire à tous nos intérêts, nous trouverons que c'est séduction d'esprit dans les uns, corruption de cœur dans les autres; un esprit séduit veut se croire indigne d'un si grand sacrement, un cœur corrompu ne veut pas s'en rendre digne; de sorte que l'homme de bien et le pécheur s'en éloignent presque également; l'un par le respect pour le sacrement, l'autre par attachement à son péché; mais respect et attachement qui ne justifieront jamais votre éloignement; pourquoi cela? parce que tout respect excessif et outré qui sépare de Jésus-Christ, entraîne l'homme dans le péché, et que tout attachement criminel, qu'on ne veut pas sacrifier à Jésus-Christ, entraîne le pécheur dans l'abîme du péché. Ainsi, la peine ordinaire de l'éloignement, c'est le relâchement et l'obstination.

Le relâchement, pour ceux qui s'éloignent par un respect excessif et mal entendu : premier point. — L'obstination pour ceux qui s'éloignent par un attachement vicieux et criminel : second point.

Implorons le secours du ciel, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je conviens avec vous que nous ne saurions avoir trop de respect pour notre Dieu, et que quiconque le connaît et se connaît soi-même, doit entrer comme nécessairement dans les sentiments de ces esprits célestes qui, accablés sous le poids de la majesté du Seigneur, se voilent la face en sa présence, s'abaissent, s'anéantissent, et ne croient pas qu'il leur soit permis de faire autre chose devant lui, que d'applaudir à sa sainteté et à sa puissance; mais convenez aussi avec moi, que vouloir révérer notre Dieu d'une manière dont il ne veut pas être révéré, que prétendre l'honorer en lui rendant un culte dans lequel il se prétend déshonoré, c'est porter son respect trop loin, c'est donner dans un respect exorbitant et outré; et n'est-ce pas là justement le cas où nous nous trouvons, par rapport à la divine Eucharistie? Ce n'est point par l'éloignement que Jésus-Christ prétend y être honoré, c'est par les dispositions qu'on apporte à le recevoir, et, dès qu'on a tâché de se mettre dans ces dispositions, si en le recevant on ne l'honore pas autant qu'il mérite d'être honoré, du moins on lui rend le plus grand honneur qu'il puisse recevoir dans son sacrement. Pourquoi nous inviterait-il avec tant d'ardeur à sa table, si nous ne pouvions nous rendre à ses invitations qu'en manquant à ce que nous lui devons? pourquoi aurait-il permis à ceux qui avaient reçu les prémices de l'Esprit, de persévérer dans la fraction du pain, s'ils ne pouvaient rompre ce pain sans violer ses intérêts et sa gloire? pourquoi nous déclarerait-il par les interprètes de ses sentiments et de ses pensées, que toute âme qui est revêtue de la robe nuptiale, a droit d'entrer dans la salle du banquet, si, malgré cette robe, elle devait troubler la joie de la fête, et déplaire aux yeux de l'Epoux? Pourquoi, enfin, souffrirait-il que son Eglise nous ordonne, sous peine de mort, de célébrer notre Pâque en mangeant son corps? Si la communion fréquente, dans une personne disposée, fait tort à Jésus-Christ, la communion pascale ne lui en fait pas moins; de part et d'autre, c'est un Dieu qu'on reçoit, et qui, à la Pâque, comme dans le reste de l'année, mérite également nos adorations et nos hommages.

Ce n'est donc point en nous éloignant de Jésus-Christ que nous l'honorons dans l'Eucharistie, comme il veut y être honoré; et quoi qu'en dise un faux zèle, ce Dieu de bonté ne s'étant mis que pour nous sous les espèces du pain, il ne cherche pas mieux qu'à nous faire sentir qu'il n'y est que pour se donner et pour se communiquer à nous. Mais c'est un Dieu de majesté, et nous ne sommes rien; deux prétextes sur lesquels se rétranchent les ennemis de la communion, mais frivoles et faux prétextes pour un cœur ou qui ne se sent aucun attachement au péché, ou qui, parmi les faiblesses qui lui, échappent comme malgré lui, cherche un remède aux misères de notre mortalité; c'est un Dieu de majesté et vous n'êtes rien, et c'est pour cela même que vous devez aller à lui, de peur que, vous éloignant trop de lui il ne s'éloigne de vous; de peur que s'éloignant de vous, il ne vous abandonne en quelque manière à vous-même; de peur qu'abandonné en quelque manière à vous-même, vous n'éprouviez trop à votre perte, ce que c'est qu'un homme qui n'est pas sous la protection spéciale d'un Dieu; c'est par ce malheureux progrès que j'entreprends de faire sentir le tort que se font à eux-mêmes ceux qui, sans autre raison, qu'une indignité géné-

rale et commune à tous les hommes s'interdisent la table du Seigneur.

Il est sûr que les sacrements ont toujours été regardés dans l'Eglise comme des sources du salut, et autant de voies infaillibles pour arriver à la sainteté qui nous est proposée; mais il n'est pas moins sûr que chaque sacrement ayant sa fin propre et particulière, chacun aussi a sa grâce spéciale; et que, comme il y a divers pas à faire dans le chemin du salut, il faut aussi passer par divers sacrements pour arriver à la sainteté; de sorte que si on se ferme toute voie au royaume de Dieu, en s'interdisant l'usage de tous les sacrements en général, on ne se la ferme guère moins, en s'interdisant l'usage de certains sacrements en particulier; je dis de ces sacrements qui conviennent à toutes les conditions et à tous les états, parce qu'on s'expose presque également à n'atteindre jamais à ce point de vertu et de sainteté où doit conduire le sacrement qu'on néglige.

Or, quelle est la fin et la grâce du sacrement de l'Eucharistie? s'il en faut croire Jésus-Christ lui-même, sa fin et sa grâce est la conservation de la vie dans nous, de cette vie spirituelle et divine qui donne droit à tout fidèle aux délices et à la gloire du ciel: *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* (*Joan.*, VIII.) Sa fin et sa grâce sont l'augmentation et l'accroissement de cette vie spirituelle et divine, qui, à mesure qu'elle acquiert plus de degrés de perfection, établit plus solidement nos droits à la gloire : *qui manducat me, et ipse vivet propter me* (*Ibid.*): sa fin et sa grâce sont la consommation de cette vie spirituelle et divine que notre Dieu ne croit pas pouvoir assez récompenser, s'il ne la récompense d'une éternité de gloire : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* (*Ibid.*) C'est celui même qui nous a laissé son sacrement qui parle, et qui n'en parle avec tant d'éloge, que parce qu'il en connaît la vertu; disons mieux, son sacrement n'est autre chose que lui-même, et, comme il sait ce qu'il peut, il sait également ce qu'il peut promettre, et il ne craint pas d'en trop dire, en nous promettant la conservation, l'augmentation et la consommation de la grâce, comme nous ne pouvons pas douter de la vérité de sa parole, nous ne pouvons pas non plus douter de l'efficacité de son sacrement.

Mais quoi, demandez-vous, est-ce donc qu'il n'y a point de voies que celle de l'Eucharistie, pour porter le trésor précieux de la grâce au comble dont il est ici question? Dieu a des ressources infinies, et je lui ferais tort, si je voulais donner à ses bontés des bornes qu'il ne leur a pas données lui-même; apprenez pourtant que Jésus-Christ même, de quoi vous vous privez en vous privant de la communion, et voyez si on s'en prive jamais sans risque et sans danger : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* (*Ibid.*); si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez point la vie dans vous, cette vie que produit la grâce et l'amitié dont Dieu daigne honorer ceux qui sont à lui; vie qui fait que Dieu vit dans nous, et nous dans Dieu par une union réciproque d'affection et d'amour; vous ne l'aurez point dans vous, dit Jésus-Christ : *Non habebitis in vobis.* Quoi que nous puissions penser de vous, quelque idée que nous puissions avoir de votre vertu et de votre sainteté, on verra dans vous de ces œuvres qui semblent supposer un principe de vie réservé et austère; vous n'aurez que des leçons et des maximes de sévérité et de rigueur, réglés et compassés jusqu'à l'excès dans votre conduite, vous montrerez partout une image de perfection et de sainteté, chacun louera, chacun se récriera; oui, mais ce ne sera peut-être que sur un dehors trompeur, que sur une vertu et une sainteté pharisaïques, vous fuyez la vraie source de la vie. Qu'il est dangereux qu'il n'y ait dans vous beaucoup plus d'apparence que de réalité, et que cette vie ou cette vertu prétendue, qui vous fait tant d'honneur dans le monde, ne soit une vraie hypocrisie, une mort réelle et véritable, qui vous couvre de honte et de confusion devant Dieu : *Non habebitis vitam in vobis.*

Quelque éminente que puisse être une vertu, elle a besoin du secours d'en haut, et dès que Dieu semble l'abandonner et ne la protéger pas d'une manière singulière, elle ne peut guère s'attendre qu'à périr; c'est pourtant de cet espèce d'abandon que Dieu menace tout homme, qui, dans le chemin du salut veut s'ouvrir d'autres routes que celles qu'il nous a ouvertes lui-même; il nous avait laissé son sacrement comme un principe de vie et d'immortalité, comme une source de force et un bouclier à l'épreuve de tous les efforts de nos ennemis; dans ce sacrement vous auriez eu le vainqueur du monde et de l'enfer, le distributeur des dons et des grâces, celui qui n'a qu'à parler pour désarmer son Père, pour réduire au devoir les puissances des ténèbres, pour soumettre les passions aux lois de la raison et de la foi; avec ce sacrement vous auriez vécu dans Jésus-Christ d'une vie nouvelle : *manet in me;* pour Jésus-Christ d'une vie sainte, *vivet propter me;* avec Jésus-Christ par une vie éternelle, *vivet in æternum*, mais vous êtes plus éclairés que notre Maître, vous savez mieux que lui ce qui vous convient, vous avez des instruments de salut plus prompts, plus efficaces que ceux qu'il vous propose, n'est-il pas juste qu'il se décharge des soins particuliers qu'il aurait pris de vous si vous vous étiez abandonné à sa conduite? n'est-il pas juste que, puisque ces voies ne vous plaisent pas, il vous laisse errer dans les vôtres et tomber enfin dans ces précipices où conduit tout esprit qui n'est pas l'esprit de Dieu : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.*

Dites, après cela que c'est un Dieu de majesté et de grandeur, qu'il est dangereux de se familiariser avec lui, et qu'il vaut mieux

se tenir dans un éloignement respectueux que de s'exposer à être accablé sous le poids de sa gloire. Sans doute, c'est un Dieu de majesté et de grandeur; mais en est-il moins pour cela le roi des vertus, et si sa grandeur doit nous inspirer la crainte, le besoin que nous avons de lui ne doit-il pas réveiller notre zèle? Si Jésus-Christ avait attaché la plénitude de ses dons à nos simples adorations, nous devrions nous en tenir là; mais c'est une manducation réelle qu'il exige : vous diriez qu'il veut porter par lui-même, et de ses propres mains au milieu de nous, cette abondance qu'il nous promet. Le rejeter, n'est-ce pas le mettre dans une espèce de nécessité de porter ses bienfaits ailleurs et de fermer sur vous une source où vous ne voulez pas aller puiser, ou du moins de ne l'ouvrir qu'avec ménagement et réserve?

Il est dangereux de se familiariser avec lui. Est-ce donc qu'il n'y a point de milieu entre se familiariser avec Jésus-Christ et le recevoir souvent? Tant de saintes âmes, qui de ce pain de vie en font leur pain de tous les jours, oublient-elles pour cela ce qu'elles sont devant Dieu? Sentent-elles réveiller leur présomption parce qu'elles sont admises plus souvent que les autres aux chastes embrassements de leur divin Epoux? Se croient-elles dispensées de ce qu'elles doivent parce qu'elles occupent une des premières places dans la salle du banquet? Recevoir Jésus-Christ par bienséance, par coutume, avec indolence et tiédeur, sans soin, sans préparation, c'est le traiter trop familièrement, et en ce cas retirez-vous. Si vous ne mangez pas d'abord votre jugement à la table du Seigneur, parce que vous vous y présentez peut-être encore sans les péchés griefs qui la profanent si criminellement, vous y mangez au moins comme une préparation infaillible à un jugement redoutable; mais tandis que tout sera réglé par la foi, animé par la charité et soutenu de ces saints empressements qui conviennent à un banquet si salutaire, vous n'avez pas à craindre que ce Dieu jaloux vous demande jamais compte de sa gloire : on ne s'expose au châtiment d'Oza que quand, avec lui, on touche indiscrètement l'arche du Seigneur; Obédédom, qui la reçoit avec tout le respect qui lui est dû, reçoit avec elle mille bénédictions, et n'apprend que par des châtiments étrangers combien il est dangereux de profaner ce sanctuaire de la Divinité.

Prenez donc garde, conclut saint Cyrille d'Alexandrie, que le démon ne vous trompe par une fausse apparence de religion, et qu'à force d'exalter la grandeur de votre Dieu il ne jette entre lui et vous des semences d'une division éternelle. Il viendra vous demander ce que vous êtes, comparé à votre Dieu; quel mérite vous croyez apporter à son sacrement; si vous ne savez pas que la plus longue préparation ne vous en rendra jamais digne; que quiconque le mange indignement mange et boit son jugement : *Caveamus ne loco laquei diabolus damnosam prætendat religionem.* Laissez parler cet esprit séducteur : de quelque côté qu'il se présente, c'est toujours un ennemi qui veut vous surprendre et qui mène à ses fins, soit qu'il paraisse en ange de ténèbres, soit qu'il se déguise en ange de lumière. Jésus-Christ vous proteste que vous n'aurez pas la vie si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme; tenez-vous-en à sa parole, c'est l'oracle que le Père vous ordonne d'écouter. Laissez également parler cet esprit de Satan quand, pour accorder quelque chose à votre piété et ne rien perdre de ses intérêts, il entreprendra de vous persuader que si la divine Eucharistie est si utile, si nécessaire pour conserver la grâce, on peut la conserver sans cette multitude de communions qui semble faire tort à celui qui réside dans notre sacrement, comme si par une seule de ses visites il ne pouvait pas porter la sainteté dans nous aussi bien que le salut dans la maison de Zachée. Tout cela serait vrai si Jésus-Christ, comme il le pouvait, l'avait ainsi réglé. Mais il n'a jamais prétendu, disent les théologiens, que son sacrement agît à l'infini, ni qu'on reçût dans une seule communion tout ce qu'on peut recevoir de grâces Qui lui demandera raison de sa conduite? Il a institué son sacrement sous les symboles du pain ; il nous en a toujours parlé comme d'un pain, comme d'une nourriture, sans doute pour nous dire que nous en avons besoin souvent, et que si le corps peut à peine se passer de prendre chaque jour sa nourriture, l'âme ne le peut guère moins, tous deux ayant leurs défaillances et leurs faiblesses qui ne se réparent que par les aliments que la Providence leur met en main : *Caveamus ne loco laquei diabolus damnosam nobis prætendat religionem.*

Saint Cyprien va encore plus loin et semble craindre que celui qui ne prend pas chaque jour ce pain de salut ne se prive peut-être du Sauveur pour toujours. Il parlait néanmoins dans des temps et parmi des peuples où il semble qu'on se ressentait moins des faiblesses de la nature; c'était dans ces temps de zèle et de ferveur parmi ces peuples qui affrontaient les tourments sans peine, et qui montaient sur les échafauds comme sur autant de trônes de gloire. Demandons, leur disait-il pourtant, demandons chaque jour ce pain divin que Jésus-Christ nous a laissé : *Hunc panem dari nobis quotidie postulemus.* Et pourquoi? Parce qu'il est à craindre que le péché ne prenne la place du Dieu que vous rejetez, et que, vous privant du corps du Sauveur, vous ne vous fermiez toute voie au salut : *Timendum ne dum quis abstinens separatur a corpore Christi procul remaneat a salute.* Et sur quoi se fondaient ces Pères? Sur les paroles de Jésus-Christ, sur lesquelles je me fonde moi-même : Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez pas la vie dans vous. Sans doute parce que ces hommes inspirés d'en haut comprenaient que ce n'était point au hasard que s'était ainsi expliqué notre Maître, et qu'une telle menace de sa part supposait nécessairement dans lui une de ces volontés absolues qui le détermine à ménager ses

bienfaits et à se décharger en quelque manière d'une âme qui prétend trouver ailleurs que chez lui sa force et sa défense.

Et dans cet état, qu'est-ce que c'est que l'homme? Si par un reste de miséricorde il a assez de grâces pour résister, n'a-t-il pas aussi mille faiblesses qui semblent demander quelque chose de plus qu'une miséricorde ordinaire et commune? De nous-mêmes nous ne sommes rien; si Dieu ne nous protége d'une manière singulière, nous ne pouvons presque rien; vous le dites tous les jours. Et quand nous vous invitons à aller à celui avec qui vous pouvez tout, vous nous dites également que vous n'êtes rien, que vous êtes trop pécheur, trop indigne d'un si grand sacrement; ou soutenez-vous dans vos raisonnements ou changez de conduite. N'avez-vous pas quelque droit de croire que vous êtes marqué à ce coin qui distingue l'enfant de Dieu de l'enfant du démon? Votre conscience ne vous dit-elle pas que, quoique personne ne puisse être assuré d'avoir la grâce, vous avez pourtant tâché de l'attirer chez vous par toutes les voies que vous ouvre la religion; que vous n'avez rien omis pour purifier votre cœur et en faire une demeure digne du Seigneur? Quoique tout cela n'empêche pas que vous ne soyez rien devant Dieu, tout cela pourtant vous donne droit de voùs asseoir à sa table, et à moins que vous ne croyiez qu'il n'y a point de fidèle qui en doive approcher, il n'y a que des principes de mensonge et d'erreur qui, dans ces circonstances, puissent vous en éloigner.

Nous péchons tous les jours. Je ne prétends ni vous justifier dans votre péché ni vous inviter à venir manger le pain de vie en péché; je dis pourtant que quand vos péchés seraient ou griefs par eux-mêmes ou légers de leur nature, mais pleinement volontaires, encore en ceci il ne faudrait pas vous interdire absolument et pour toujours la table du Seigneur. Quoique l'Eucharistie ne soit pas pour les morts, et que ceux qui, par un dérangement de conduite qui semble les mener à la mort, ne doivent pas s'en approcher sans autre préparation, les uns et les autres pourtant ont un remède dans la pénitence, et quiconque s'y est lavé par l'amertume de sa douleur et de ses larmes peut venir manger le pain du Seigneur.

Je conviens qu'avec des âmes de ce caractère il faut user de grandes précautions et prendre garde qu'en unissant à leurs fréquentes rechutes un fréquent usage des sacrements, on ne donne lieu à la profanation dans les unes et au relâchement dans les autres. On vient tous les jours à vous, ministres du Seigneur, avec ces fautes grossières qui attaquent les points essentiels de la loi. Si vous avez à craindre de profaner le sang de Jésus-Christ en prononçant une sentence d'absolution sur un pécheur dont la pénitence doit vous être suspecte, n'avez-vous pas à craindre la même profanation pour son corps en lui distribuant la communion? On vient également à vous tous les jours avec les mêmes fautes légères, mais toujours également commises avec connaissance de cause, avec réflexion, avec malice; si vous n'usez de sévérité, jamais vous ne conduirez une âme qui a si peu d'attention sur elle-même au point de perfection que Dieu exige d'elle; elle accumulera et ses communions et ses fautes, peut-être se saura-t-elle gré de sa vertu sans penser même à se corriger de mille défauts qui ôtent à cette vertu tout ce qu'elle pourrait avoir d'ailleurs de vrai et de solide. Assurez-vous donc de sa sincérité par la soustraction d'un pain dont elle fait un si mauvais usage, non pas pourtant par une soustraction d'une durée infinie : il ne faut jamais porter les choses à l'excès. La prudence a ses règles; et, si elle est sage, elle n'est ni durement sévère ni lâchement complaisante.

Mais vous péchez, et ce sont ou de ces péchés dont peut à peine se défendre la fragilité humaine, et dont vous vous défendez avec toutes les précautions que peut inspirer la vigilance et le zèle, ou de ces péchés griefs, mais qui dans leur grièveté vous ont arraché tant de soupirs et tant de larmes, que tout semble vous dire que le Dieu des vengeances est appaisé; là-dessus vous vous condamnez à passer plusieurs mois, peut-être les années entières à expier, dites-vous, l'iniquité de votre conduite; vous vous préparez au banquet du Seigneur par une punition qui épure votre cœur, et qui le vide de tout ce qu'il y a dans lui de terrestre et de charnel; vous travaillez à procurer à votre âme un détachement général de tout ce qui est créé, en réprimant l'inclination même qui la porterait au Créateur; dites mieux, nous travaillons peu à peu à l'ouvrage de notre perdition : *percussus sum et aruit cor meum*, dit le Prophète, *quia oblitus sum comedere panem meum* (*Psal.* CI); vous oubliez de manger votre pain, et vous l'oubliez si fort, que vous vous faites de votre oubli et de votre éloignement comme un devoir de religion; là-dessus, Jésus-Christ se retire, comme je le disais tout-à-l'heure, il emporte avec lui ces bénédictions copieuses qui font l'abondance et la fécondité d'une âme; ce n'est plus qu'avec ménagement qu'il fait couler les bienfaits du ciel; on n'est plus visité que par mesure, de-là la sécheresse, l'aridité du cœur, *aruit cor meum;* de la sécheresse, de l'aridité du cœur, l'indolence, la paresse; on sent toute la peine qu'il y a à pratiquer la vertu, et on s'en dégoûte; on recommence à écouter des passions qui, pour avoir été amorties, n'étaient pas pour cela éteintes; le vice se présente avec ses anciens attraits, et parce qu'on n'est pas soutenu par ce pain sacré, qui fait la force des faibles, on se laisse abattre comme une herbe qui cède sans résistance à la main du moissonneur : *percussus sum ut fenum*, *quia oblitus sum comedere panem meum;* nous le voyons de nos yeux, ce n'est pas chez ces dévôts respectueux que se trouve plus de retenue dans les paroles, plus de charité dans la conduite, plus de déférence pour les pratiques de l'Eglise, plus de soumission pour ses décisions et pour ses oracles; j'en appelle à eux-mê-

mes, avant qu'ils en vinssent à un retranchement si pernicieux n'étaient-ils pas plus attachés à leur devoir, plus réglés dans leurs exercices de piété, plus chrétiens qu'ils ne le sont aujourd'hui? Qu'ils démentent, s'ils le peuvent, le témoignage de leur propre conscience : *percussus sum ut fenum, quia oblitus sum comedere panem meum.*

Mais quand, malgré ce retranchement, ils se seraient conservés dans leur premier état, ce qui paraît impossible à quiconque envisage les choses par les principes de l'Evangile, cet état lui-même ne serait-il point un état de péché? n'y a-t-il point de présomption à vouloir préférer ses sentiments aux sentiments de toute l'Eglise, qui, autrefois, distribuait chaque jour à ses enfants le pain de l'Eucharistie, et qui souhaiterait que de nos jours nous en fissions notre pain ordinaire? n'y a-t-il point un esprit de parti et et de cabale, qui non content de contredire ce que la religion a de plus saint dans ses maximes, voudrait encore soumettre à ses décisions les décisions mêmes de Jésus-Christ? N'y a-t-il point quelque attache secrète à je ne sais quelles passions favorites qu'on encense? On veut se croire indigne d'un si grand sacrement. Si c'est par une vraie humilité qu'on s'en croit indigne, dès lors on en est digne, parce que toutes les vertus étant liées ensemble, on ne peut pas avoir une vraie humilité qu'on n'ait en même temps toutes les vertus qui peuvent rendre digne d'un si grand sacrement; n'est-ce point plutôt que malgré l'éloignement qu'on croit avoir pour le péché, on en est encore fort près par affection et par désir, et qu'on veut se croire indigne d'un si grand sacrement, de peur qu'en le fréquentant, on n'en sente le fruit, et qu'on ne vienne enfin à s'en rendre digne? N'y a-t-il point quelque dégoût, quelque éloignement, et si j'ose le dire, quelque horreur secrète pour Jésus-Christ? Si on l'aimait de tout son cœur, pourquoi le fuir, pourquoi se priver de la plus douce consolation que le fidèle puisse avoir dans cette vallée de larmes? Pourquoi s'imposer la peine la plus rude qu'on puisse imposer à un véritable amant? N'en doutez point, tout dégoût pour cette manne céleste, ou suppose, ou attire quelque péché, parce qu'il faut nécessairement que la parole de notre Maître s'accomplisse: si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme vous n'aurez point la vie dans vous: *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.*

Ce n'est pas à dire pour cela, âmes dévotes, que parce que vous en auriez chaque jour le goût il faille chaque jour vous en accorder indiscrètement l'usage; l'Eglise ne décidant rien sur ce point, et saint Augustin lui-même n'osant ni approuver ni condamner la communion de tous les jours dans des personnes qui, par leur état, se trouvent engagées dans le monde, il faut prendre garde que vous ne vous ingériez point témérairement dans la salle du banquet, et que le maître du festin ne soit obligé de vous demander par quel ordre vous êtes entré : *quomodo huc intrasti?* (*Matth.*, XXII.) Il ne vous manque pas de directeurs habiles, zélés selon la science, pleins de l'esprit de l'Eglise, attachés à ses décisions et à ses pratiques; c'est à de tels juges que vous devez vous faire connaître, et de qui vous connaîtrez ce qui vous convient. La vanité peut-être, et un désir secret de vous distinguer vous pousse; peut-être le point d'honneur : vous avez commencé et il vous semble qu'il serait honteux de discontinuer; peut-être une certaine émulation à ne point céder aux autres, l'homme de Dieu, malgré tous vos déguisements et tous vos détours, voit de quoi il est question, il démêle les divers mouvements de votre cœur, et il ne croit pas devoir servir de ministre à votre passion; vous le pressez, vous le sollicitez, mais rien ne peut vaincre sa résistance, et sa résistance vous révolte, grande preuve qu'il était fondé: une vertu qui n'est ni humble ni soumise mérite d'être rejetée; et quand je vous vois poursuivre, par entêtement pour vos propres pensées, une communion qu'on croit sur de bonnes raisons devoir vous refuser, dès lors je vous en regarde comme indigne, et me laisse aisément persuader que tout autre esprit que l'esprit de Dieu vous conduisait à sa table : *quomodo huc intrasti?* D'ailleurs, par quel droit prétendez-vous juger des dispositions nécessaires à une action si sainte? nul motif humain, nulle raison humaine ne vous fait agir, et pour cela est-ce à vous à décider de votre mérite, et à vouloir que les lumières d'un homme, que Dieu éclaire sur votre conduite, cèdent à vos propres lumières? avez-vous pénétré toutes ses vues? savez-vous ce qu'il prétend? n'avez-vous point besoin d'être éprouvé? ne faut-il point aller au-devant d'une certaine complaisance secrète qu'inspire la fréquentation multipliée de nos sacrements? laissez-vous conduire. Il y a beaucoup à gagner dans une communion, mais peut-être vaut-il mieux s'en priver par obéissance que de la faire sans ordre : *quomodo huc intrasti?* Il ne faut pas pourtant aussi que le directeur en ceci abuse de son pouvoir; il est le dépositaire, non point le maître du sang de Jésus-Christ, et le refuser sans raison, par caprice, par entêtement, peut-être sur des principes que l'Eglise n'a jamais connus, c'est chercher à le rendre inutile et à l'anéantir.

Voici ce que saint Ambroise exige de tous les fidèles; non point précisément que tous approchent chaque jour de la table du Seigneur, mais, que tous vivent de telle sorte, que le Seigneur les trouve chaque jour dignes de sa table : *Sic vive ut quotidie merearis accipere;* et cet avis je vous l'adresse, âmes dévotes, afin que, si le directeur a ses raisons pour vous fermer l'entrée du festin, du moins votre cœur ne vous reproche pas que c'est le péché et le crime qui vous l'ont fermée; je vous l'adresse, prêtres du Seigneur, afin que vous ne soyez point exposés, ou à scandaliser le peuple par l'éloignement, ou à profaner le corps de Jésus-

Christ par le sacrilége; nous sommes tous chargés de deux choses par le père de famille, de faire entrer les autres dans la salle du banquet, et d'avoir soin que personne n'y entre sans la robe de la noce; avec quelle assurance, avec quel front remplirons-nous ces deux devoirs, tandis que nous aurons à nous reprocher, ou que nous fuyons nous-mêmes les autels, ou que nous y montons avec une conscience souillée? Je vous les adresse à tous, afin qu'en quelque temps que vienne l'Epoux, il trouve dans vous des cœurs disposés à le recevoir : *Sic vive ut quotidie merearis accipere;* mais en est-il plusieurs qui se trouvent dans de si heureuses dispositions? Le respect pour le sacrement en éloigne plusieurs, mais ce n'est pas là le grand nombre ; pour un que le respect en éloigne, cent autres en sont éloignés par attachement à leur péché attachement en cette matière, beaucoup plus dangereux encore que le respect, parce que, si l'un ne manque jamais de conduire au relâchement, l'autre ne conduit pas moins infailliblement à l'endurcissement et à l'obstination.

SECONDE PARTIE.

C'est une parabole que Jésus-Christ nous propose dans saint Luc, quand il nous parle des résolutions de ce père de famille qui, indigné du refus et des différentes excuses de ses conviés, proteste qu'aucun d'eux ne goûtera jamais la douceur de son repas : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam* (*Luc.*, XIV); mais, dans cette parabole, nous y avons une image naturelle des résolutions que Dieu prend sur tous ceux qu'un attachement criminel éloigne de la sainte table; ils sont invités à l'heure et au moment que tout est prêt pour les recevoir : *Misit servum hora cœnæ, dicere invitatis, quia jam parata sunt omnia* (*Ibid.*); mais ils ont toujours leurs raisons pour ne pas se rendre ; tantôt c'est embarras dans les affaires, *villam emi;* tantôt c'est une vie de joie et de plaisir, incompatible avec le recueillement, les pleurs et les larmes que demande la préparation nécessaire à un si grand mystère, *uxorem duxi,* et c'est toujours une méchante volonté qui ne s'excuse que parce qu'elle aime son péché : *Habe me excusatum* (*Ibid.*); là-dessus que fait Dieu? Il les laisse croupir dans leur éloignement et leur péché : il permet qu'ils s'obstinent ou à vivre sans sacrements au milieu des plus grands désordres, ou à accumuler leurs désordres par la profanation et le sacrilége; qu'ils s'obstinent, ou à vivre sans sacrements au milieu des plus grands désordres, et que par là ils se familiarisent avec le péché, et qu'ils se livrent, qu'ils s'asservissent au péché, ou à accumuler leurs désordres par la profanation et le sacrilége, et que par là, d'une source de grâces, ils en fassent une matière de péché ; ils changent en un poison mortel le remède le plus souverain qu'ils puissent avoir contre le péché, et que, par l'un et par l'autre de ces déréglements, ils se mettent dans une espèce d'impossibilité d'entrer jamais dans ce banquet céleste que Dieu prépare à ses élus dans l'éternité : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.*

Pressez donc, avec tout le zèle dont vous êtes capables, ces sortes de personnes de s'approcher de la table du Seigneur; représentez-leur le prix et l'excellence des viandes qu'on y sert, les biens et les avantages qui en peuvent revenir à ceux qui se mettent en état d'en profiter, les différentes manières de douceur et de sévérité dont Jésus-Christ se sert pour les y attirer. Nous sommes trop pécheurs, vous disent-ils d'abord, les choses saintes ne sont que pour les saints, pourquoi nous ingérer dans ce divin banquet, au hasard de le profaner? Vous êtes trop pécheurs! et n'y a-t-il point de pécheur qui puisse revenir à lui, et produire des fruits d'une vraie et sincère pénitence? Les choses saintes ne sont que pour les saints ; oui, mais non pas uniquement pour ceux qui ont toujours été saints, autrement elles ne seraient presque pour aucun de nous ; nous avons tous péché, nous ne nous en souvenons que trop, et fasse le ciel que ce souvenir nous fasse marcher dans cet esprit de componction et de douleur que mérite notre péché! Pourquoi nous ingérer dans ce divin banquet au hasard de le profaner? Est-ce donc qu'il n'y a point de voies pour y entrer que la profanation? Jésus-Christ nous a-t-il laissés sans secours contre le péché? Pleurez, gémissez, et vous serez reçus avec toute la bonté que vous pouvez attendre d'un Dieu.

Mais pénétrons le sens des paroles de ces pécheurs respectueux, ils craignent de profaner le corps du Seigneur; que prétendent-ils dire par là, si ce n'est qu'ils ne veulent pas quitter leurs désordres, puisque ce n'est que par attachement à ses désordres qu'on profane le corps du Seigneur; c'est donc qu'ils aiment mieux se priver de la participation des saints mystères que de renoncer à leurs désordres pour participer aux saints mystères avec pureté ; c'est donc qu'ils veulent révérer le corps du Seigneur, mais continuer hardiment à mépriser ses ordres et ses lois ; quelle espèce de respect! révérer et mépriser tout à la fois le même maître, craindre de souiller son corps, et insulter à sa majesté ; s'éloigner de lui de peur de le déshonorer, et s'élever aussi audacieusement contre lui que s'il était insensible à tout ce qui peut intéresser son honneur et sa gloire. Ce Dieu que vous redoutez si fort sur nos autels, n'est-il pas le même Dieu qui commande à toute la nature? S'il est jaloux de la sainteté de son corps, ne l'est-il pas pareillement de l'exécution de ses ordres ? C'est ce qu'on ne veut pas comprendre. Les ordres du Seigneur, on les méprise, et on réduit toute sa religion à révérer son corps ; respect dû, je l'avoue, à un corps si saint, mais respect dont on revient, comme nous le verrons bientôt, et qui, n'empêchant pas de courir après toute l'irrégularité de ses désirs, n'empêche pas aussi qu'on ne mette le comble à

ses autres irrégularités par la profanation et le sacrilége.

On continue donc dans ses malheureuses habitudes, on ajoute péchés sur péchés, et on vérifie enfin la triste prédiction du Prophète : *Omnem escam abominata est anima eorum, et appropinquaverunt usque ad portas mortis* (*Psal.* CVI); l'âme des pécheurs a rejeté cette viande divine que nous pouvons appeler toutes sortes de viandes, parce qu'elle renferme toutes sortes de biens, et ils se sont jetés dans une multitude de désordres qui les ont conduits jusqu'à ces malheureuses portes d'où il n'y a qu'un pas à faire pour tomber dans la région des morts; désordres quelquefois de toute espèce, parce que, quoique ce ne soit ordinairement qu'un péché de passion, qui éloigne du sacrement, souvent une passion, pour se soutenir, en appelle tant d'autres à son secours, qu'un péché de passion peut être appelé toute sorte de péché; mais quand une passion se renfermerait dans ses bornes, et qu'elle se réduirait précisément à ce qui fait son objet, combien une seule passion renferme-t-elle de sources de péché? Dans une passion d'impudicité, à quoi ne se laisse-t-on pas aller? Les pensées les plus honteuses, les désirs les plus irréguliers, les actions les plus noires, les plus criantes, tout est reçu, pour ne pas dire applaudi; dans une passion d'avarice, d'ambition, d'injustice, sait-on donner quelque bornes à la cupidité, se fixer à un point d'élévation, s'arrêter à un juste milieu? Sondez-vous vous-même, quel que soit votre péché, c'est un péché que vous adorez au mépris de toutes les lois, et à qui vous vous livrez avec toute la fureur dont est capable un cœur qui, s'étant interdit la table du Seigneur, a rompu avec son Dieu.

De là, un éloignement pour nos sacrements, si obstiné, si constant, qu'il semble enfin devenir invincible; car, quoiqu'au milieu de tant de désordres, il laisse de temps en temps quelques rayons de grâce et de salut; quoique le Père de famille envoie de temps en temps ses domestiques pour inviter à son repas ces hommes faibles et aveugles : *Debiles et cæcos introduc huc* (*Luc.*, XIV), on ne saurait les obliger à venir remplir la place qui leur est marquée : *Factum est ut imperasti, et adhuc est locus* (*Ibid.*); on parle à des sourds quand on leur parle de pleurs et de pénitences, et vous en trouverez qui passeront, je ne dis pas les années entières, nous espérerions encore quelque chose pour leur salut si, après avoir croupi toute une année dans le péché, ils se mettaient en état de rendre à l'Eglise ce qu'ils lui doivent à la Pâque, mais qui passeront les dix, les vingt années sans confession, sans communion, qui, dans le sein de la religion se feront trophée d'une irréligion, d'une impiété déclarée, qui peut-être insulteront à la religion des autres, et tâcheront d'en faire autant de complices de leur éloignement criminel, et de leurs voies de mort. *Omnem escam abominata est anima eorum, et appropinquaverunt usque ad portas mortis.*

Comme en ceci on ne va que par degrés jusqu'au comble de la malice, si vous craignez une suite si terrible, craignez-en également les commencements; d'abord ce ne seront que quelques communions de choix, pour parler ainsi, que quelques communions qui ne sont pas de précepte, que vous vous retrancherez; le commandement ne regarde que la Pâque, quel mal ferai-je, quand je n'irais pas au delà du devoir; aussi bien ne me trouvai-je point dans ces dispositions qui me répondent de la sincérité de mon cœur; et parce qu'avec des pensées de cette nature, subsiste tout l'attachement au péché, et qu'on continue à donner une libre carrière à ses désirs, la leur se gâte toujours plus, et trouve qu'à la Pâque même, il vaut encore mieux s'éloigner que de s'exposer à la profanation; je sais encore ce que je dois au corps du Seigneur, et à Dieu ne plaise que je le condamne jamais à venir habiter dans un corps de péché; il faudrait pour cela avoir perdu tout sentiment de piété et de religion, et grâces au ciel, je ne suis pas abandonné jusqu'à ce point. C'est donc religion, c'est piété qui vous retient; oui, mais religion, mais piété qui conduit au libertinage; vous n'avez pas la force de sacrifier au Seigneur ces idoles d'impudicité, d'avarice que vous adorez, elles vous captiveront si fort, que nos sacrements deviendront enfin pour vous comme autant d'objets d'indifférence, peut-être de risée; peut-être les regarderez-vous d'un œil hérétique, et avec cet air de mépris qui vous les représentera comme autant de cérémonies, ou superstitieuses, ou inutiles : *Omnem escam abominata est anima eorum, et appropinquaverunt usque ad portas mortis.*

Cependant à moins que vous ne soyez pris sur le champ et dans toute la malignité de vos sentiments et de votre conduite, il en faudra revenir tôt ou tard; mais comment en reviendra-t-on? On s'est avancé jusqu'aux portes de la mort, en s'éloignant des sacrements; et en s'approchant des sacrements, on va manger, comme parle l'Apôtre, et son jugement et sa mort; et cela, parce que tout se fait, dit le Prophète, avec un esprit de précipitation qui ne permet pas qu'on fasse attention à rien de tout ce qui pourrait disposer à recevoir le sacrement d'une manière digne de sa sainteté; ou, s'il m'est permis d'ajouter quelque chose à la pensée du Prophète, parce que tout se fait avec un esprit d'irréligion qui, emporté par des vues humaines, cherche moins à revenir à Dieu, qu'à se tromper et à nous tromper nous-mêmes, en nous donnant un vain spectacle de conversion et de retour : quoi qu'il en soit, on accumule infirmités sur infirmités, dit le Prophète, ou on ajoute péchés sur péchés : *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum.* (*Psal.* XV.) On donne à ses yeux tout ce qu'ils peuvent souhaiter, on ne refuse rien aux désirs de son cœur, et parce que la passion ne sait guère ce que c'est que se cacher, que souvent même elle fait gloire de se montrer telle qu'elle est, on porte ses

désordres au dehors, on remplit tout un voisinage, toute une ville, de sa licence et de ses scandales ; cependant, soit que la conscience se trouble et s'alarme, soit qu'on se lasse d'essuyer les discours et les reproches de toute une parenté, souvent de tout un peuple qui se récrie et qui se révolte ; peut-être a-t-on quelque intérêt temporel à ménager, peut-être la conservation d'un emploi, peut-être le succès d'un établissement est attaché à ces devoirs extérieurs de religion, et pour faire taire, ou la conscience qui crie, ou les hommes qui parlent ; pour pourvoir, ou à sa réputation, ou à sa fortune ; on va se jeter aux pieds de nos autels, on court à nos sacrements : *Postea accelleraverunt* (*Psal.* XV) ; on y court, dis-je, comme à l'aveugle, sans discernement, presque sans réflexion, ne cherchant qu'à se couvrir du nom spécieux de pénitent, qu'à sauver les apparences, qu'à contenter ou à tromper le monde ; et Dieu, indigné de se voir ainsi outragé par ces hommes de chair et de sang, réprouve leurs assemblées, il y répand la malédiction : *Non congregabo conventicula eorum de sanguinibus* (*Ibid.*) ; il jure dans sa colère qu'il oubliera jusqu'à leur nom, et qu'il se fera même une peine de le prononcer : *Nec memor ero nominum eorum per labia mea.* (*Ibid.*)

Et, quand ce serait ici, non point une réprobation consommée, mais une simple menace, parce qu'après tout quelque criminel, quelque indigne de pardon que soit l'abus des sacrements, il y a toujours des grâces de retour, il y en eut pour celui qui, le premier, abusa de l'Eucharistie ; il est pourtant dangereux qu'une continuation d'abus ne conduise enfin à une réprobation consommée ; dès que la passion vous domine, ce n'est guère que par de nouveaux péchés que vous fréquentez nos sacrements ; une passion établie dans un cœur ne cède point à quelques combats légers, précipités et livrés comme au hasard ; ce n'est pourtant qu'ainsi que vous l'attaquez, vous la ménagez, vous ne lui portez jamais le coup mortel : disons ce qui en est, vous vous contentez de lui demander quelque trêve, qu'elle vous accorde sans peine, parce qu'elle sait qu'une courte suspension ne lui fera rien perdre ; et, prenant cette trêve pour une entière défaite, vous vous flattez de l'avoir vaincue ; cependant, elle conserve tout son empire, et vous n'éprouvez que trop, au sortir de nos sacrements, que, si elle s'e t relâchée en quelque chose de ses droits, ce n'est que pour quelques jours consacrés à la dévotion et à la piété ; comme ordinairement ce n'est qu'un malheureux respect humain, que quelques malheureux ménagements qui vous conduisent, vous vous mettez peu en peine d'aller jusqu'à la source du mal, d'en arracher la racine, et de prendre sur lui cette supériorité qui lui ôte toute espérance de se relever ; pourvu que vous sauviez les apparences, vous avez tout ce que vous souhaitez.

D'ailleurs, comment vous préparez-vous à ce sacrement ? Qui vous ouvre la porte de la salle du banquet ? Ce n'est souvent qu'après vous être contenté d'une recherche de vos péchés comme superficielle et ébauchée, d'une déclaration vague et générale, vous flattant sur bien des choses, les taisant ou ne les expliquant qu'imparfaitement ; et, après vous être ainsi disposé à recevoir le sacrement de nos autels, par l'abus que vous faites du sacrement de pénitence, vous ne laissez pas de vous présenter avec confiance à la table du Seigneur, comme si tout s'était fait selon l'esprit et les vues de Jésus-Christ ; et, au lieu de vous reprocher que vous profanez deux sacrements, vous vous faites un mérite de cette double profanation ; du moins, vous ne vous en faites pas un crime, parce que vous vous cachez à vous-même les raisons qui pourraient vous alarmer, et que vous tâchez de vous persuader que, dans l'un et l'autre de ces sacrements, vous avez accordé à la religion tout ce qu'elle demandait de vous.

Ce qu'il y a de plus triste en ceci, c'est qu'on tient à la mort, la même conduite qu'on a tenue pendant la vie, ce sont les mêmes motifs qui conduisent au sacrement, la même négligence à entrer dans son cœur, la même facilité à compter sur la sincérité de ses désirs, et, par-dessus cela, la même assurance, la même sécurité ; on attend tranquillement la venue du Seigneur, on le possède parce qu'on a reçu son sacrement, on le tient, on l'embrasse, et on se promet que rien n'en séparera jamais ; non, si le Seigneur se paye de quelques dehors trompeurs, s'il reçoit tous ces sacrifices imparfaits comme autant de sacrifices d'expiation, s'il habite avec complaisance dans un cœur qui n'a à lui offrir qu'une vaine apparence de retour et de conversion. Tandis que la réception même des sacrements sera une source de division entre le Seigneur et vous ; n'attendez pas que, dans le Dieu que vous possédez, vous y ayez jamais un Dieu sauveur. Ce n'est point précisément parce que les enfants d'Israël avaient l'arche du Seigneur au milieu de leur camp qu'ils étaient victorieux, ils ne l'éprouvèrent que trop dans cette fameuse défaite où leurs prêtres, où leur arche elle-même, tout tomba sous la main du vainqueur ; c'est parce qu'ayant l'arche au milieu de leur camp, ils l'honorent comme elle le mérite, qu'ils passent les eaux du Jourdain à pied sec, qu'ils renversent les murs orgueilleux de la fière Jéricho, et qu'ils répandent la terreur dans toute la terre de Chanaan. Revenez à Jésus-Christ de bonne foi, appelez-le à votre secours, conjurez-le de venir partager avec vous vos dangers et vos combats, ce sera un Père qui ménagera vos intérêts comme les siens : allez à lui sans disposition, avec vos anciens attachements et vos anciennes liaisons, ce sera un juge qui, s'étant donné à vous avec répugnance, n'y sera qu'avec indignation, et pour vous faire sentir que votre nom, qui lui fait aujourd'hui horreur, est un nom qui ne sera jamais écrit dans ce livre où sont marqués ceux

qui sont à lui : *nec memor ero nominum eorum per labia mea.* Et cela est juste; en recevant Jésus-Christ indignement, vous ne pouvez chercher qu'à l'insulter, puisqu'il dépend de vous ou de vous retirer, ou de vous sanctifier, et qu'ajoutant profanation sur profanation, vous ajoutez insultes sur insultes, et qu'ainsi vous ne pouvez chercher qu'à pousser sa patience à bout, et à le mettre dans une espèce de nécessité de se faire justice ; il se la fera, c'est ce qu'il vous déclare par la bouche de ce roi, qui, indigné de voir dans le festin de son fils un homme qui n'était pas vêtu comme l'exigeait la célébrité de la fête, livra ce malheureux aux ministres de la justice, et le fit traîner impitoyablement dans ces ténèbres extérieures où il fut condamné à expier sa faute dans les gémissements et les pleurs : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam*

Tant il est vrai que ce n'est point impunément qu'on profane le corps du Seigneur, et que, si on en tire de grands avantages quand on le mange dignement, on ne peut guère le manger indignement qu'on ne s'expose à tous les traits de celui qui est chargé d'en soutenir l'honneur et la gloire.

Mais, parce que c'est ici une de ces matières qui demandent à être traitées avec plus d'étendue, et, que si je n'en ai pas dit assez pour vous dépeindre toutes les horreurs de la profanation, j'en dit assez, ce me semble, pour vous convaincre que la profanation est presque toujours la suite et la punition de l'éloignement; je reviens à ce que je me suis proposé dès l'entrée de ce discours, et vous conjure d'écouter le Seigneur qui se plaint à vous chez **Jérémie**, de ce que vous vous éloignez de lui; par quelque motif que vous vous en éloigniez, que ce soit par respect pour le sacrement, ou par attachement au péché, c'est toujours un Dieu que vous rebutez, un Dieu que vous rejetez, et à qui vous fermez l'entrée de votre cœur : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ.* (*Jerem.*, II.) De là, dans les uns, mille égarements d'esprit et de cœur, entêtement pour leurs propres pensées, mépris pour les maximes et les pratiques les plus saintes de l'Eglise, dégoût pour la vertu, pente au péché, et Dieu veuille que, dans le secret, on n'y coure point quelquefois avec autant de fureur que les plus libertins; c'est-à-dire, que tout ce qu'ils croient faire de bien est ordinairement gâté et corrompu par la fausseté de leurs idées ; c'est presque toujours un bien d'entêtement de passion, peut-être de parti, où le péché a plus de part que la vertu, et qui sera une matière de punition, plutôt que de récompense. De là, dans les autres, cette multiplicité de crimes accumulés les uns sur les autres, cette profanation monstrueuse de ce que nous avons de plus saint, de plus sacré dans la religion, c'est-à-dire, que, tandis que ceux-là s'ouvrent une voie aux plus grands désordres, ceux-ci y sont déjà, et y marchent à grands pas, et que les uns et les autres, ajoute le prophète, portent la peine du divorce criminel qu'ils ont fait avec leur Dieu, ils s'éloignent de lui, ils se voient livrés ou à leur faiblesse ou à leur malice; faiblesse qui, parmi bien des fautes considérables qui leur échappent, leur lie les mains à toutes ces œuvres, qui seules sont dignes de Dieu; à leur malice, malice qui, les ayant tenus longtemps loin de Dieu, par une vie licencieuse et dissolue, ne semble souvent les en approcher que pour les en éloigner davantage, et les confirmer même quelquefois jusqu'au dernier soupir, dans leur dissolution et leur licence : *Nunquid non istud factum est tibi quia dereliquisti Dominum Deum tuum?* (*Ibid.*)

Apprenez donc, fille de Sion, et voyez combien il est dur et amer d'abandonner et de quitter son Dieu : *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse te Deum tuum.* (*Ibid.*) En vain viendrez-nous nous dire, je parle à vous, qu'un respect excessif et outré éloigne du sacrement; en vain viendrez-vous nous dire que vos voies sont droites, que vous marchez dans la crainte, et que, dans cette crainte, vous ne cherchez qu'à acquérir cette pureté d'âme, cet amour, cette charité, qui fasse de votre cœur une demeure digne du Seigneur : *Frustra niteris bonam ostendere viam ad quærendam dilectionem.* (*Ibid.*) Vos voies sont droites, pourquoi donc ne sont-elles pas communes, pourquoi sont-elles condamnées par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus savant dans l'Église? Vous marchez dans la crainte, nous y marchons avec vous, non pas, pourtant, dans cette crainte que Dieu réprouve; non pas dans cette crainte qui, d'un Dieu riche en miséricordes, en fait un Dieu impitoyable et terrible jusqu'à l'excès. Nous craignons, mais nous espérons, et si, nous ne comptons pas sur nos mérites, nous comptons néanmoins qu'on n'exige de nous d'autre mérite que celui dont est capable la bassesse et la fragilité humaine. Dans votre crainte, vous ne cherchez qu'à acquérir la pureté d'âme, cette charité qui, de votre cœur, en fasse une demeure digne du Seigneur, comme si vous pouviez ignorer que ce n'est point par une crainte démesurée qu'une âme se purifie ; qu'on fait autant de tort à Dieu en craignant trop sa justice qu'en espérant trop et en présumant de ses bontés. Dans votre crainte, vous voulez acquérir la charité, est-ce donc que vous ne savez pas que trop de crainte produit la défiance plutôt que l'amour; que plus on craint moins on aime, et que vous vous exposez à craindre toujours et à n'aimer peut-être jamais? D'ailleurs, vous voulez acquérir la charité, est-ce en violant tous ses droits que vous vous flattez de l'acquérir jamais? est-ce en censurant indiscrètement tous ceux qui ne sont pas sous la même direction, sous la même conduite que vous; en relevant impitoyablement tout ce qu'il peut y avoir dans eux de défectueux, en nourrissant contre eux de certaines antipathies, pour ne pas dire des aversions et des haines véritables, qui vous font rompre tout commerce, toute liaison avec eux? Apprenez donc ce qu'il vous en coûte d'avoir

quitté votre Dieu; vous cherchez la charité dans votre crainte, et vous ne la trouverez jamais, parce que vous fuyez celui qui est venu apporter la charité sur la terre : *Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Deum tuum.*

En vain chercherez-vous à vous justifier; je parle à vous, qu'un attachement criminel éloigne du sacrement; en vain chercherez-vous à vous justifier par cette prétendue religion, qui ne vous permet pas de vous exposer au hasard de la profanation, par ces sentiments de honte et de confusion que vous inspire le souvenir de vos péchés, et qui ne vous permettent pas de vous présenter à un Dieu qui ne voit le pécheur qu'avec horreur, comme si Dieu ne savait pas que vous avez rompu tous les liens de l'obéissance, que vous avez protesté hautement que vous ne serviriez jamais. Toutes vos excuses ne sont que les défaites d'un cœur endurci et obstiné dans son endurcissement. Jésus-Christ, dès le commencement de vos désordres, vous tendait la main, vous l'avez rebuté, il s'est rebuté à son tour; votre indifférence a excité la sienne, et, entre lui et vous, il s'est formé peu à peu une dissension de cœur qui vous menace d'une séparation éternelle : *Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Deum tuum.* (*Ibid.*)

Que vous ferai-je donc, mon peuple? vous visiterai-je dans mes miséricordes? vous livrerai-je à votre sens réprouvé? Criez, prophète, et dites à ce peuple insensé qu'il revienne à moi : *Clama et dices : Revertere aversatrix Israel* (*Jer.*, III), et je lui montrerai ma face, parce que je suis un Dieu saint, qui sais m'apaiser quand je trouve un cœur pénitent : *Et non avertam faciem meam, quia ego sanctus sum.* (*Ibid.*) C'est ce que je vous dis moi-même de la part de votre Dieu : *Revertere aversatrix Israel.* Ame dégoûtée de la viande la plus délicieuse qui soit au monde, revenez à votre Dieu; si Jésus-Christ vous avait quittée, peut-être vous vous plaindriez de son peu d'amour. Son amour l'a retenu parmi nous, ne sera-ce que pour lui faire porter la peine et les suites de votre indifférence, ou plutôt de votre insensibilité? Vous l'avez fui jusqu'à présent, et par-là même vous auriez mérité d'être rejeté pour toujours; mais ne craignez rien, il a des bénédictions pour les derniers comme pour les premiers venus, et, pourvu que vous vous présentiez à lui avec toutes les dispositions d'esprit et de cœur que demande la sainteté de sa présence, après vous avoir fait goûter les délices de sa table, il vous fera goûter les délices de sa gloire. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME JOUR.

LA DIVINE EUCHARISTIE INSTITUÉE PAR AMOUR.

Cum dilexisset suos, qui in mundo erant, in finem dilexit eos. (*Joan.*, XIII.)

Jésus-Christ ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin.

Nous ne pouvons pas douter de l'amour de Jésus-Christ à notre égard : nous en avons tant de preuves, qu'il faut, ou fermer les yeux à ses bontés, ou convenir de son amour. Mais quelles sont les dernières marques d'un amour si ardent dans son commencement, si bienfaisant dans ses effets, si long dans sa durée, et toujours incompréhensible et divin? Le mystère dont nous célébrons les merveilles et les grandeurs : *Accepit ergo Jesus panem et gratias agens benedixit.* (*Matth.*, XXVI.) Jésus-Christ prend le pain entre ses mains, et, l'ayant béni, il nous laisse sous les espèces de ce pain, son corps et son sang sacré. C'est par là qu'un Dieu nous témoigne que son amour ne s'est point affaibli, qu'il nous porte dans son cœur en nous quittant, ou plutôt, qu'il ne nous quitte que pour nous faire mieux connaître jusqu'à quel point il nous aime : *In finem dilexit eos.*

Oui, la divine Eucharistie est l'amour des amours, ou l'effet du plus grand de tous les amours; c'est le comble de l'amour, c'est, si j'ose parler de la sorte, un excès d'amour. Un Dieu s'obscurcir, se cacher et se réduire comme à rien afin de pouvoir s'unir à nous; un Dieu renoncer à l'usage de toutes ses puissances et de tous ses sens, se mettre dans un état d'anéantissement et de mort, afin de pouvoir vivre dans nous et avec nous : c'en est trop, ô mon Dieu, et vous portez les choses si loin, qu'il n'y a que la soumission que nous devons à votre divine parole qui puisse nous les rendre croyables : *In finem dilexit eos.*

Mais, si tel est l'amour de Jésus-Christ pour nous, quel devrait être le nôtre pour Jésus-Christ? L'amour, pourtant, ne se paye que par amour, et on ne mérite pas d'être aimé quand on ne sait pas aimer à son tour; de sorte que, afin que tout fût dans l'ordre, il faudrait qu'à l'amour infini du maître répondît, s'il se pouvait, un amour infini de la part du disciple, et qu'il y eût entre eux une espèce de combat, à qui se donnerait des marques plus éclatantes d'amour; et c'est pour établir cette communication réciproque d'amour entre Jésus-Christ et nous, que je dis que nous avons dans la divine Eucharistie une assurance éclatante de l'amour de Jésus-Christ à notre égard, et une règle infaillible de notre amour à l'égard de Jésus-Christ; que nous apprenons dans la divine Eucharistie jusqu'à quel point nous a aimés ce Dieu de bonté, et jusqu'à quel point nous devons l'aimer nous-mêmes.

La divine Eucharistie n'a pu être instituée que par amour : premier point. — La divine Eucharistie ne peut être reconnue que par amour : second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La divine Eucharistie n'a pu être instituée que par amour. C'est là une de ces vérités qui s'établissent par la seule induction des faits, et qui ne demandent qu'une exposition simple et naturelle pour être prouvées. Que nous laisse donc Jésus-Christ dans l'Eucharistie? son corps et son sang. Quand

est-ce qu'il nous a laissé ce corps et ce sang? la veille de sa mort. Pourquoi nous l'a-t-il laissé? afin que nous en fassions notre nourriture. Pour quel lieu, pour quel temps nous l'a-t-il laissé? pour tous les lieux et pour tous les temps. Jésus-Christ nous laisse son corps et son sang dans l'Eucharistie; par là, amour libéral et prodigue, qui ne se réserve rien à lui-même de tout ce qu'il a. Jésus-Christ nous laisse son corps et son sang la veille de sa mort; par là, amour attentif et vigilant, qui semble s'oublier soi-même pour penser à ceux qu'il aime. Jésus-Christ nous laisse dans l'Eucharistie son corps et son sang, afin que nous en fassions notre nourriture; par là, amour empressé et ardent, qui ne veut vivre qu'avec son amant. Jésus-Christ nous laisse son corps et son sang dans toute l'étendue du monde chrétien et jusqu'à la consommation des siècles; par là, amour ferme et constant, qui ne reçoit ni vicissitude ni changement. Développons ces différents effets de l'amour de notre Maître. Nous nous convaincrons qu'il n'a pu instituer l'Eucharistie que par amour, et que s'il a aimé les siens qui étaient au monde, il les a aimés jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos.*

Quelque sincère que puisse paraître ou que soit en effet l'attachement qu'ont pour nous ceux que nous regardons comme nos amis sur la terre, ils auront toujours plus d'attachement pour eux-mêmes que pour nous; ils seront sensibles à nos bons ou à nos mauvais succès; ils entreront dans nos vues et nos intérêts; leur crédit, leur pouvoir, leur bien, tout nous sera sacrifié; mais s'il fallait qu'ils se sacrifiassent eux-mêmes à nos avantages et à notre fortune, je ne sais s'il en est plusieurs qui pussent soutenir une si rude épreuve, et nous témoigner leur amour aux dépens de leur propre personne. Il n'appartient qu'à un Dieu d'aimer ainsi ceux qu'il aime, et de se faire lui-même la victime de son amour. L'ouvrage dont il s'était chargé n'allait-il pas être consommé par cette mort ignominieuse et cruelle qu'on lui préparait à Jérusalem? D'ailleurs n'était-ce pas assez pour nous, qu'en nous quittant, il nous eût promis cet esprit consolateur qui devait le remplacer et nous soutenir contre tout ce que nous pourrions avoir de peine ou à confesser ce qu'il nous avait enseigné, ou à accomplir ce qu'il nous avait ordonné; n'était-ce pas assez qu'il nous eût assuré que s'il nous quittait c'était autant pour aller exercer en notre faveur cette médiation puissante à qui le Père n'avait rien à refuser, autant pour disposer des places que nous devons occuper dans le sein de la gloire, que pour prendre lui-même possession du trône qu'on lui avait préparé. Par quel excès donc de miséricorde ce Verbe divin, qui a reçu tant d'insultes de la part des hommes, se condamne-t-il à vivre parmi eux et à rester dans cette malheureuse vallée de larmes, où tout n'a été pour lui qu'opprobres et contradictions? C'est qu'il nous aime et qu'il ne peut se résoudre à se séparer de nous. *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David* (I *Reg.*, XVIII), dit l'Ecriture, parlant de Jonathas et de David; leurs âmes étaient comme collées ensemble et liées si étroitement que rien ne pouvait ou les désunir, ou les séparer. Tout ce qui aurait pu les diviser ne servait qu'à redoubler leur attachement, et plus ils trouvaient d'obstacles à leur amitié de la part de celui qui les persécutait, plus ils se sentaient pressés de s'aimer. Mais après tout, quelques voies qu'on eût pu prendre pour jeter la division entre ces deux âmes fidèles, quels motifs justes et raisonnables pouvaient-ils avoir de se diviser? L'envie de Saül ne rendait pas David coupable à l'égard de Jonathas, et il aurait été honteux à ce jeune prince de haïr un concurrent dont tout le crime était d'avoir un trop grand mérite, et de se voir protégé spécialement de celui qui dispose des sceptres et des couronnes à son gré. Etait-ce là l'heureuse situation où nous nous trouvions à l'égard de Jésus-Christ? Que voyait-il dans nous qui pût réveiller ses affections et ses tendresses? Mille fois il s'était plaint de notre indifférence et de notre insensibilité; mille fois il avait gémi, dans l'amertume de son cœur, sur notre endurcissement et notre obstination. Cependant, quand il est question de nous donner la marque la plus éclatante de son amour, il oublie tout ce que nous avons été, des ingrats, des perfides, des dénaturés, pour nous faire sentir ce qu'il est, le Dieu des miséricordes et des bontés: *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David.* Encore, jusqu'où allait l'amitié de Jonathas pour David, et de David pour Jonathas? Jusqu'à s'aimer comme ils s'aimaient eux-mêmes, comme ils aimaient leurs propres âmes : *Dilexit eum Jonathas quasi animam suam.* (*ibid.*) Jésus-Christ, si je l'ose dire, nous a plus aimés qu'il ne s'est aimé lui-même, puisqu'il s'est sacrifié lui-même tout entier à nos usages, et qu'il n'est rien, dans ce composé incompréhensible qui forme l'Homme-Dieu, qu'il ne nous ait donné en se donnant à nous. Ce corps que l'Esprit divin a formé du sang le plus pur de la plus pure des vierges, et qui, dans la région des récompenses, brille comme un de ces astres lumineux qui éblouissent par leur éclat; cette âme que le Père a pris soin d'enrichir de tout ce qui pouvait contribuer à en faire une âme digne de son Fils; cette essence divine qui réunit dans elle-même un assemblage infini de perfections infinies, et qui est l'origine et la source de tout ce qu'il y a de perfections répandues dans le ciel et sur la terre: tout cela nous est communiqué par l'Eucharistie, et nous pouvons dire d'elle ce que Salomon disait de la sagesse, que toutes sortes de biens nous viennent avec elle: le principe de la lumière, l'auteur de la grâce, le distributeur des dons, notre appui, notre force, notre consolation, celui qui est tout en tous, et sans qui tout n'est rien, tant ce Dieu s'est empressé à nous faire connaître qu'il nous aimait : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David.*

Encore, remarquez : ce n'est point ici un amour qui, dans ses profusions, cherche sa propre gloire; Jésus-Christ, restant parmi nous, y aurait pu rester avec l'éclat qui lui était dû; nous n'en aurions pas moins eu l'Homme-Dieu au milieu de nous. Oui, mais comme s'il avait craint qu'on ne l'eût accusé d'avoir plus pensé à ses intérêts qu'aux nôtres, il se met dans un état où, le possédant tout entier, nous le possédons entièrement pour nous. Que cherche-t-il par ces voiles qui le dérobent à notre vue, par ces faibles apparences qui tromperaient nos sens s'ils n'étaient redressés par la foi? Que cherche-t-il par cette espèce de retrécissement où il réduit son corps? par cette espèce de rideau qu'il tend devant sa divinité? A habiter parmi nous, si je l'ose dire, avec cet air de familiarité qui, aux amis le plus étroitement liés, est souvent un nouveau motif pour s'aimer; une majesté qui se montre à découvert déconcerte : on la craint, on la fuit; mais on aime, comme nécessairement, une majesté qui, pour ne pas effrayer, s'accommode aux faiblesses de ceux dont elle veut être aimée : *anima Jonathæ conglutinata est animæ David.* Amour également incompréhensible, de quelque côté que nous considérions le don qu'il nous fait de lui-même; c'est un Dieu qui se donne tout à nous; dans la manière, c'est un Dieu qui, pour ôter à son don, tout ce qu'il pourrait avoir d'effrayant pour nous, le fait d'une manière indigne, ce semble, de sa majesté et de sa grandeur. *Ergone credibile est, ut habitet Deus cum hominibus super terram?* (*II Paralip.*, VI), s'écriait ce prince qui, tâchant de préparer au Seigneur une demeure digne de lui, sentait néanmoins si vivement que rien sur la terre n'était assez digne du Seigneur. Est-il croyable qu'un Dieu veuille demeurer avec les hommes sur la terre, si le ciel, si les cieux des cieux ne peuvent pas vous contenir, vous qui, par l'immensité de votre être, occupez tout ce qui est et vous étendez au delà de tout ce qui peut être? Comment vous contiendra cette maison qui n'est qu'un point auprès du reste du monde? *si cœlum et cœli cœlorum te non capiunt, quanto magis domus ista quam ædificavi!* (*Ibid.*) Ah! c'est trop, grand Dieu, que vous vous renfermiez dans des bornes si étroites! Il suffit que, du haut de votre trône, vous daigniez écouter les prières que votre serviteur viendra faire en ce saint lieu, en votre divine présence : *ad hoc tantum facta est ut audias preces, quas fundit famulus tuus coram te.* (*Ibid.*) Qu'aurait dit ce prince, s'il avait vu la grandeur divine, non-seulement renfermée dans de si étroites bornes, mais encore comme détruite et anéantie? Que Dieu remplisse le temple de Jérusalem, en remplit-il moins pour cela la vaste capacité de la terre et des cieux? Mais quand Jésus-Christ se met sous les espèces du pain, ne se prescrit-il pas à lui-même un terme si resserré qu'il semble être réduit à rien? Que conserve-t-il en apparence de ces anciennes prérogatives qui lui sont si essentielles, qu'il lui est impossible de s'en défaire? A nos yeux, c'est une divinité raccourcie, une immensité bornée, une majesté obscurcie et éclipsée. *Ergone credibile est, ut habitet Deus cum hominibus super terram?*

Se peut-il, grand Dieu, que vous vous abaissiez si fort pour élever de vils et de méprisables pécheurs! C'est pourtant là ce que nous propose notre foi et ce qui doit nous convaincre de l'amour libéral et prodigue de notre Maître; il se donne tout à nous sans réserve et sans restriction, mais sans faste, sans éclat : *anima Jonathæ conglutinata est animæ David.*

Mais quand est-ce qu'il s'est ainsi donné? La nuit même qu'on le trahissait, dit l'Apôtre, *in qua nocte tradebatur.* (*I Cor.*, XI.) Par là, amour attentif et vigilant qui semble s'oublier soi-même pour penser à ceux qu'il aime. Jésus-Christ sait déjà ce qu'on trame contre lui; déjà il voit courir son disciple perfide aux princes des prêtres, pour traiter avec eux du prix de sa trahison; déjà il voit toute la Synagogue en mouvement et mettre tout en œuvre, pour ne pas laisser échapper l'occasion qu'elle a de se défaire de lui; son âme commence déjà à entrer dans cette agonie mortelle qui doit le réduire à l'extrémité dans le jardin; il est déjà saisi de crainte et d'horreur, à l'approche des supplices qu'on lui prépare à Jérusalem; tout son cœur s'agite et se trouble, et, dans son agitation et son trouble, il pense à ceux qu'il va quitter : disons-le, il pense à ceux mêmes qui vont tomber sur lui avec le plus d'acharnement et de fureur; et quoiqu'il nous voie tous mêlés et confondus avec ses ennemis pour conjurer sa perte, pour la presser, pour la solliciter, il ne laisse pas de nous faire le don le plus précieux que nous puisse faire un Dieu : *in qua nocte tradebatur.* Une affliction accablante ne nous permet guère de nous occuper des affaires d'autrui; notre maître pourtant s'en occupe, et vous diriez que son affliction et sa douleur ne servent qu'à redoubler ses empressements et ses soins. Jusque-là, il avait donné à ses disciples mille preuves de sa bonté; il leur avait fait sentir quelle était pour eux la tendresse de son cœur. Cependant, comme s'ils avaient prévu ce qu'on leur préparait dans la cène, ils n'étaient jamais contents; ils avaient toujours quelque chose de meilleur à demander. Mais ici, pour peu qu'ils soient sensibles aux dons du ciel, ne vont-ils pas voir tous leurs vœux remplis et épuisés, lors même que tout semble leur dire qu'ils n'ont plus rien à espérer? un Dieu qui se condamne à mourir pour eux, et à leur ouvrir par là les portes de ce royaume où ils doivent éternellement régner avec lui; un Dieu qui se condamne à rester avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et de se tenir toujours à leur côté pour leur tenir lieu de tout? C'est ainsi que le Sauveur afflige et console ses disciples : il les afflige en se séparant d'eux; il les console en se promettant à eux. Cette triste nuit est venue, mes chers enfants, où le pasteur doit être frappé et le troupeau dispersé. Les puissances de la terre et de l'enfer se dé-

chaînent : il me faut enfin céder à leur violence et subir les différents arrêts de leur injustice et de leur cruauté ! Vous me posséderez pourtant, malgré l'absence dont je vous menace, parce que le même amour qui me fait courir à la croix me retient parmi vous, et que, si je dois mourir pour servir de victime aux pécheurs, je me réserve le droit de vivre sur mes autels pour faire la nourriture et la consolation du juste et de l'élu. Ainsi, je me consacre tout entier au salut du pécheur, tout entier à la nourriture et à la consolation du juste. Après cela, que vous reste-t-il à désirer? En me perdant, vous ne me perdrez pas : *vado et venio ad vos.* (*Joan.*, XIV.) Vous me perdez, parce que je retourne à celui qui m'a envoyé et qu'il est de sa justice qu'après tant de travaux, il me place enfin sur le trône que j'ai mérité : *vado.* (*Ibid.*) Vous ne me perdez pas pourtant, parce que je reviendrai à vous chaque jour, et qu'il est de ma bonté qu'ayant été avec moi dans toutes mes tribulations, je sois avec vous dans tous vos dangers et toutes vos peines : *et venio ad vos.* Vous me perdez, parce qu'il faut que j'aille ouvrir cette heureuse région qui, depuis la naissance des siècles, a été fermée à tous les enfants d'Adam et vous y préparer une place qui vous dédommage de tout ce que vous aurez fait ou souffert pour moi : *vado.* Vous ne me perdez pas, parce que je serai éternellement avec vous pour vous soutenir dans la vaste carrière que vous avez encore à fournir, et vous conduire, comme par la main, à ces récompenses infinies que je vais vous préparer : *et venio ad vos.*

Quelle différence entre notre bon Maître faisant son testament, et David donnant à son fils les derniers avis d'un père mourant ! David, croyant devoir à son peuple la punition de ceux qui se sont soulevés contre lui, joint à plusieurs avis salutaires des arrêts de sévérité et de justice. *Vous avez dans votre cour*, disait-il à Salomon, *Séméi, fils de Géra, qui me chargea de malédictions lorsqu'à l'approche d'Absalon je me retirai dans mon camp. Je lui promis que je ne le ferais pas périr par le glaive, parce qu'il me vint à la rencontre quand je passais le Jourdain; mais vous voyez assez que je ne me suis engagé que pour moi-même, et qu'il est de l'équité que mes successeurs lui fassent porter la peine de son audace, afin qu'on connaisse que ce n'est point impunément qu'on s'en prend aux oints du Seigneur. Vous savez aussi ce que m'a fait Joab, et ce qu'il a fait aux deux généraux des armées d'Israël : traitez-le selon votre sagesse, mais surtout ne le laissez pas aller tranquillement au tombeau.* (III *Reg.*, II.) Un prince qui veut régner en paix doit tenir un si juste milieu entre les châtiments et les récompenses, que chacun sache ce qu'il a à craindre et à espérer. Voyez comment on rappelle ici des fautes que le temps semblait avoir effacées, comment on va fouiller dans tout un règne, pour faire sentir aux coupables que si on les avait tolérés ce n'était pas pour les laisser toujours impunis. Que deviendrions-nous, Seigneur, si en retournant à votre Père vous nous traitiez ainsi, si vous alliez vous souvenir de ce que nous avons mérité? Qu'aurions-nous à attendre de votre justice? Que d'arrêts de sévérité et de mort! Encore n'auriez-vous pas besoin de rentrer dans les siècles passés, pour y chercher de quoi nous punir : vous n'auriez qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe autour de vous. Comme vous n'y trouveriez que des criminels, vous n'y trouveriez rien qui ne méritât votre colère et votre vengeance. Qui de nous n'a point participé à ces conseils d'iniquité et de malice, qui enlèvent au monde ce Dieu de miséricorde et de bonté? Qui de nous ne l'a point sacrifié au déréglement de ses passions, et demandé, par la voix de la Synagogue, qu'il expie sur une croix les désordres dont nous l'avons chargé? Si quelqu'un d'entre nous peut se vanter d'être innocent, qu'il se vante de n'avoir point de part à la passion de Jésus-Christ; mais, si nous sommes tous pécheurs, que pouvons-nous dire, si ce n'est que nous nous sommes tous déchaînés contre lui avec les bourreaux, et que, lors même que nous étions le plus déchaînés contre lui, il travaillait le plus à nous gratifier; que, lors même que nous lui donnions les marques les plus éclatantes de notre mauvais cœur, il consultait le plus la bonté et la tendresse du sien; que, lors même que nous préparions à son corps sacré ces tourments inouïs qui doivent leur invention à l'enfer, il nous préparait ce même corps comme un gage des miséricordes du ciel sur nous : *In qua nocte tradebatur.* Qui a jamais traité ses ennemis avec tant d'indulgence? A vous seul, ô mon Dieu, il appartient d'être grand et de faire éclater votre grandeur d'âme par une conduite qui est si fort au-dessus de l'homme, qu'il n'y a qu'un Dieu qui en soit capable.

Et il nous préparait ce corps, non pas seulement pour l'exposer à nos adorations et à nos hommages, non pas seulement pour honorer la terre par sa présence, et consacrer par un dépôt si précieux ce triste lieu d'exil, mais afin que nous puissions nous nourrir du corps et du sang d'un Dieu. Quel empressement, quelle vivacité d'amour! Un Dieu entrer corporellement chez nous! un Dieu choisir nos cœurs pour en faire le lieu de son séjour et de sa demeure! un Dieu se mettre entre nos mains, se livrer à notre discrétion, se faire notre pain et notre vie! Est-ce ainsi, grand Dieu, que vous traitiez autrefois les Juifs, ce peuple si chéri et si distingué parmi les autres peuples de la terre? Vous ne vouliez pas même qu'ils approchassent de près la montagne sur laquelle vous deviez descendre pour leur donner votre loi : comme si vous aviez craint que, par une trop grande proximité, ils ne profanassent un lieu que vous aviez résolu d'honorer de votre présence. *Contestare populum*, disait Dieu à Moïse, *contestare populum ne forte velit transcendere terminos ad videndum Dominum* (*Exod.*, XV) : Faites en sorte que ce peuple, emporté par le désir de me voir, n'entreprenne pas de passer les bornes que je lui ai prescrites, de peur qu'il ne porte la

peine de sa curiosité, et que je ne me voie obligé à lui faire sentir que ce n'est point impunément qu'on s'ingère à vouloir considérer de trop près la gloire et la majesté d'un Dieu. *Et pereat ex eis plurima multitudo* (*Exod.*, XV) : il n'appartient pas à tout le monde d'être témoin du spectacle que je vous prépare. Montez, vous et Aaron, mais que tout le reste se tienne de loin; que tout le reste attende de loin ce que j'ai à lui ordonner par votre bouche : *Contestare populum ne velit transcendere terminos.* Est-ce là le partage du chrétien? C'est le même Dieu, la même grandeur, la même puissance. Que nous dit-on pourtant, de ramper, d'adorer de loin, de nous tenir dans un humble et respectueux éloignement? Rien de tout cela : *Accipite et comedite* (*Matth.*, XXVI); prenez et mangez, c'est le corps du Seigneur; mais c'est un corps que le Seigneur met entre vos mains, et dont il vous permet de disposer comme de votre bien et de votre héritage. Ne craignez ni cette majesté, qui ailleurs me rend si terrible, ni cette bassesse, qui naturellement vous rend si méprisables : comme je ne suis point rebuté par votre bassesse, vous ne devez point aussi être effrayés par ma majesté. Prenez et mangez : je ne suis parmi vous que pour vous, et vous me feriez tort si, par un respect mal entendu, vous ne régliez pas vos empressements sur les miens; du moins je prétends que vous les régliez sur vos besoins. C'est un pain de vie que je vous offre; faites-en votre pain ordinaire, afin qu'il vous soit un pain de sainteté et de salut : *Accipite et comedite.*

Mais, Seigneur, nous nourrir ainsi de votre propre substance, n'est-ce point réveiller notre présomption? n'est-ce point nous donner lieu de croire que, puisqu'un Dieu veut se faire notre nourriture, nous sommes quelque chose de plus que nous ne pensons pas? Ne serions-nous pas assez honorés quand votre corps reposerait au milieu de nous, comme l'arche d'alliance sous ces tentes superbes qui en défendaient les approches à tout le peuple, ou qu'il siégerait sur un de ces trônes de gloire qui nous le montrerait dans tout son éclat, mais sans ces communications intimes, dont notre misère nous rend si indignes? Oui, c'en serait assez pour votre gloire, assez pour la terreur et l'humiliation de vos ennemis; mais ce n'en serait pas assez pour l'amour de notre Maître. Il veut vivre avec nous, et il lui semblerait qu'il n'y vivrait qu'à moitié s'il n'y entrait pas tout entier. Prenez donc et mangez : *Accipite et comedite.*

Loin donc d'ici, conclut saint Chrysostome, ces pieux, mais inutiles souhaits que forment quelques-uns d'entre nous : j'aurais voulu voir quelle était la taille du Sauveur, quels étaient ses habillements, quelle était sa chaussure : *Vellem ipsius formam inspicere*, *figuram*, *vestimenta et calceamenta.* Qu'avez-vous à souhaiter, croyant ce que vous croyez? Vous voudriez l'avoir vu : ne fait-il pas quelque chose de plus? Non-seulement il se laisse voir, mais encore toucher, manger, conduire au milieu de nous, afin que vous goûtiez à loisir le plaisir qu'on doit avoir de posséder un Dieu : *Concedit non tantum videre, verum et manducare, tangere et intra se sumere :* l'affaire est de lui témoigner autant d'ardeur à aller à lui, qu'il en a lui-même à venir à nous; pour le reste, nous n'avons rien à envier à ceux qui nous ont précédés; il avaient le bonheur de converser avec Jésus-Christ, de le voir, de l'écouter; nous avons le bonheur de nous en nourrir et de le manger, et, en le mangeant, de lui parler comme à cœur ouvert, d'écouter à loisir ses divines leçons, et de profiter de tous les avantages que peut porter avec elle la présence corporelle d'un Dieu : n'envions donc rien à ceux qui nous ont précédés. D'ailleurs, ce n'est pas là un de ces bienfaits qui ne reviennent que rarement, ou dont on ne puisse jouir qu'en passant. Le Sauveur lui-même, pendant le cours de sa vie mortelle, ne se communiquait qu'avec mesure; et, s'il se laissait posséder, ce n'était ni en tout temps, ni en tout lieu; il avait comme ses lieux de prédilection et de choix, ses heures et ses temps marqués : après quoi il disparaissait, ou pour porter ailleurs ses grâces et ses faveurs, ou pour aller traiter avec son Père dans la solitude et en secret. Dans l'Eucharistie, c'est un amour qui nous l'attache constamment, et qui nous le fait trouver partout et en tout temps la pauvreté du logement, la rusticité des peuples, rien ne le rebute; il habite dans une étroite demeure, comme sous le plus vaste édifice; dans la maison la plus dépouillée, comme dans le plus magnifique palais. Allez dans quelque endroit du monde où l'on offre au Seigneur le sacrifice de la nouvelle alliance, Jésus-Christ y est; passez au delà des mers, vous l'y verrez adoré; portez votre vue sur la postérité la plus reculée, elle le possédera pareillement partout, et elle trouvera dans lui, aussi bien que nous, un guide assuré, un protecteur puissant, un ami ferme et constant, qui ne peut se résoudre à se séparer de ceux à qui il a donné une fois son cœur : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David.* (I *Reg.*, XVIII.)

Si pourtant son amour n'était pas à l'épreuve de tout, n'aurait-il pas dû nous enlever son sacrement au moment même qu'il nous l'accordait, puisque, à ce moment même, un disciple perfide le profanait; quand il n'aurait pas voulu nous punir pour la faute de ce premier profanateur, nous-mêmes, sans entrer dans ce que chaque siècle, chaque contrée a produit d'ennemis de Jésus-Christ et de son sacrement, nous-mêmes n'avons-nous pas mérité, par mille endroits, qu'on nous fît sentir que nous sommes indignes de posséder un Dieu? Si peu de zèle à le visiter sur son trône, si peu de respect quand nous nous y présentons, tant de profanations et de sacriléges, tant de blasphèmes et d'impiétés; en fallait-il tant faire aux anges de paix pour les obliger à livrer à son sens réprouvé cette Babylone prostituée qu'ils ne pouvaient ramener au devoir? En

fallut-il tant faire aux prophètes pour leur fermer la bouche et suspendre le cours de leurs instructions salutaires? Aujourd'hui même, en faudrait-il tant faire aux ouvriers de l'Evangile, pour les engager à exécuter les ordres qu'ils ont de secouer la poussière de leurs souliers, et de sortir des villes et des maisons où on ne voudrait pas les écouter? Et Jésus-Christ moins sensible, si j'ose le dire, à sa propre gloire qu'à celle de ses ministres, passera par-dessus tout; nulle insulte, nul opprobre, rien ne le rebutera. Ne faut-il pas, ô mon Dieu, ou que vos miséricordes croissent avec nos misères, ou qu'auprès de vous il y ait beaucoup d'acception des personnes? Autrefois votre esprit ne pouvait pas habiter dans l'homme, parce que l'homme n'était que chair; et que sommes-nous nous-mêmes? Qu'ont été ceux qui nous ont précédés? Que seront ceux qui viendront après nous? Plus vicieux peut-être, et plus charnels que ceux avec qui vous ne pouviez pas habiter, du moins, dans cette multitude de lumières, et de secours que vous avez portés partout, depuis que vous êtes corporellement avec nous; nous serions plus criminels quand nous serions moins gâtés; et cependant l'Agneau, pour parler après Isaïe, habitera avec le loup, la brebis avec le lion (*Isa.*, XI), Jésus-Christ avec ses ennemis : *Ecce quomodo amabat eum* (*Joan.*, XI); pouvons-nous nous écrier ici avec les juifs, charmés des bontés de cet Homme-Dieu pour Lazare? Voyez, nations étrangères, peuples barbares qui gémissez sous le joug de vos dures et impuissantes divinités; voyez jusqu'à quel point le Maître du ciel et de la terre nous a aimés; voyez, puissances des ténèbres, si c'est ici ce juge armé qui vous fait sentir si vivement la force de son bras, et quelle est la multitude de ses coups quand il veut se venger d'un sujet criminel; voyez, rebelles à la voix de l'Epouse, jusqu'où vous portez votre entêtement à suivre les pensées folles et insensées de ceux qui vous ont séduits jusqu'à vous priver d'un Dieu, jusqu'à vous faire un sujet de scandale du glus grand prodige des bontés d'un Dieu; voyez enfin, vous tous qui composez ce peuple choisi à qui est confiée la communication de nos divins mystères; voyez si nous n'avons pas, dans le Dieu que nous adorons, le meilleur des maîtres, le plus tendre des pères, le plus attaché, le plus fidèle des amis; un ami, pour le dire encore un coup, qui ne peut se résoudre à se séparer de ceux à qui il a une fois donné son cœur : *Ecce quomodo amabat eum* (*Joan.*, XI) : amour de Jésus-Christ qui demande tout le retour du nôtre.

SECONDE PARTIE.

Quand je parle ici de l'amour que nous devons à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, je ne recours point à ces motifs généraux et communs qui nous représentent le Fils de l'Homme non-seulement comme le plus aimable d'entre les enfants des hommes, mais encore comme le Dieu de toute la nature, qui seul renferme toutes sortes d'amabilité, et qui seul mérite d'être aimé; je m'attache à ce qu'il y a de singulier dans ma matière, et me propose uniquement de vous montrer quel doit être notre cœur à l'égard de ce grand cœur dont nous venons d'admirer les profusions et les bontés; du côté de Jésus-Christ, c'est un cœur libéral et prodigue qui ne se réserve rien à lui-même de tout ce qu'il a; c'est un cœur vigilant et attentif à nos intérêts, qui pense à nous lorsqu'il aurait le plus de raison de nous oublier; c'est un cœur empressé et ardent qui ne veut vivre qu'avec son amant; c'est un cœur ferme et constant qui ne reçoit ni vicissitude, ni changement : que doit-ce donc être de notre côté? Un cœur reconnaissant pour la grandeur du bienfait, un cœur attaché à tout ce qui peut plaire au bienfaiteur, un cœur vif et empressé qui languisse dès qu'il n'est pas avec celui qu'il aime, un cœur constant qui ne se démente jamais, ni dans sa reconnaissance, ni dans ses devoirs, ni dans ses empressements et ses ardeurs : c'est ce que j'appelle aimer Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et par où vous lui témoignerez que vous l'aimez.

Cœur reconnaissant pour la grandeur du bienfait; et quel bienfait, Dieu immortel! si grand, que saint Laurent Justinien ne fait point de difficulté de dire que nous ne devons pas moins à Jésus-Christ pour le bénéfice de l'Eucharistie que pour le bénéfice de la Rédemption; parce que Jésus-Christ n'a rien offert sur la croix qu'il n'offre sur nos autels : de part et d'autre, c'est le même corps, le même sang, le même Dieu qui s'immole et qui se sacrifie à nos intérêts et à notre salut: *Non minus debes pro sanguinis poculo quam pro redemptionis præmio.* Et si ce Père n'ose pas dire que nous devons plus à Jésus-Christ pour le bienfait de l'Eucharistie que pour le bénéfice de la Rédemption, parce qu'en effet la Rédemption est la grâce des grâces et la source de toutes les grâces, il regarde pourtant l'Eucharistie comme une extension de cette première grâce, comme une rédemption continuée, multipliée, et qui ne se renouvelle chaque jour parmi nous que pour nous représenter chaque jour ce corps et ce sang précieux qui n'ont été offerts qu'une fois sur le bois infâme de la croix; de sorte que si, au sentiment de saint Bernard, nous ne pouvons jamais assez reconnaître le bénéfice de la Rédemption, et que, quand nous nous donnerions mille fois à ce Dieu qui s'est donné tout à nous sur la croix, nous ne lui donnerions jamais autant que nous lui devons, comment pourrons-nous assez reconnaître ce même bienfait, continué, renouvelé et multiplié plusieurs fois chaque jour? *Et si millies me rependere possem, quid sum ego apud Dominum.*

D'ailleurs, par la Rédemption, Jésus-Christ nous a achetés, et nous a tellement fait siens, que nous ne sommes plus à nous, mais tout à lui : *Vos autem Christi* (*I Cor.*, III). Par là, je le sais, il n'est pas payé de ce qu'il a donné pour nous posséder; mais il a pourtant quelque chose qui le dédommage, si j'ose parler

de la sorte, et il peut au moins se vanter que, s'il se donne tout à nous, nous nous devons tout à lui. Par l'Eucharistie, il s'est tellement fait nôtre, qu'il s'est comme mis entre nos mains, comme livré à notre pouvoir et à notre choix, et nous pouvons nous vanter que, si nous sommes tout à lui, il est lui-même tout à nous : *Totus tuus.*

Mais, parce qu'il est ainsi tout à nous, en sommes-nous moins obligés pour cela d'être tout à lui ? C'est par là même que croissent nos obligations, et que, plus nous recevons, plus nous devons rendre. Un Dieu se consacre tout entier à mes usages ; il se fait non-seulement le compagnon de mon exil, mais encore le remède de mes faiblesses, la nourriture de mon âme, mon pain et ma vie. Souffrez, Seigneur, que je cherche dans votre abondance de quoi suppléer à ma misère, et que, pour marque de ma reconnaissance, je vous offre vous-même à vous-même ; pour moi, tout ce que je puis faire, c'est de me donner à vous aussi sincèrement que l'exige la grandeur de vos bienfaits, mais d'avouer en même temps à vos pieds que quand je me donnerais mille fois à vous, jamais je ne vous rendrai autant que je vous dois : *Etsi millies me rependere possem, quid sum ego apud Deum.* Sentiments dont je vous suppose pénétrés, et dont doit être pénétré comme nécessairement tout homme qui croit. Mais il est question de soutenir des sentiments de cette nature, et de montrer par nos œuvres que nous ne respirons que pour un Dieu qui en a tant fait pour nous.

Ainsi, cœur reconnaissant pour la grandeur du bienfait, mais en même temps cœur attentif à tout ce qui peut plaire au bienfaiteur ; et ici, quel fonds ou d'instructions ou de reproches pour vous : vous êtes sensibles aux bontés de Jésus-Christ, vous le protestez tous les jours ; oui, mais où sont les marques et les effets de cette sensibilité ? S'agit-il de vous composer en sa présence ? Souvent il semble que vous ne vous réunissez autour de lui que pour l'insulter ; et nous voyons tous les jours, à regret, que les choses qui devraient vous élever jusqu'à lui, l'union et l'accord de ces voix qui chantent ses louanges, l'ornement et la magnificence de ses autels, ses plus redoutables mystères, vous deviennent un sujet de scandale et de péché. S'agit-il de contribuer de quelque chose à la décence de sa demeure ? Tandis que les Juifs portent à l'envi ce qu'ils ont de plus précieux pour l'embellissement de leur temple, vous refusez impitoyablement tout à la nécessité des nôtres, et l'arche du Dieu vivant repose sous des tentes rompues et brisées, pendant que vous habitez sous des pavillons et des lambris dorés. S'agit-il de vous rendre au sacrifice de ce Dieu de bonté qui voudrait que tout son peuple s'assemblât autour de lui pour recueillir avec soin ce sang précieux qu'il répand pour le salut du monde ? Combien parmi vous dont rien ne peut ranimer l'indolence, que les ordres sévères de l'Eglise, et qui craindraient d'en trop faire s'ils allaient quelquefois au delà de ce que leur prescrivent le devoir et la loi ? Combien qui, allant quelquefois au delà du devoir, cèdent encore plus souvent au moindre obstacle, et sacrifient tout ce que Jésus-Christ leur préparait de bénédictions et de grâces, ou à l'intempérie de l'air, ou aux sollicitations d'un tentateur, ou au peu de soin qu'ils ont de se rendre dignes des dons de Dieu ? D'ailleurs, combien de vues purement humaines, pour ne pas dire criminelles, vous entraînent quelquefois aux pieds de nos autels ? Empressement à voir et à être vu, désir secret de faire ostentation de sa piété et de sa vertu, rendez-vous de dissolution et de libertinage : que sais-je ? On abuse de tout, et nos mystères les plus saints servent souvent de voiles aux dérèglements les plus honteux. S'agit-il de faire honneur à ce Dieu caché en l'accompagnant dans les divers lieux où le portent son amour et sa bonté ? Un grand du monde ne paraîtra jamais que suivi d'un pompeux cortége ; tous les habitants d'une ville sortiront en foule pour grossir sa cour, et le Roi du ciel marchera seul ! Nous le verrons aller de maison en maison, passer dans nos rues et nos places publiques, sans que nous pensions même quelquefois à fléchir le genou pour l'adorer !

Et en tout cela, qu'y trouve Jésus-Christ qui lui marque un cœur sensible à ses bontés ? Telle est pourtant la conduite, non point seulement de ceux qui lui disputent la vérité de ce sacrement, mais de ceux-mêmes qui veulent nous persuader qu'ils sont prêts à la soutenir par l'effusion de tout leur sang. Si nous les accusions de manquer de foi, ils en appelleraient à la profession éclatante qu'ils font de croire ; mais les rappelons-nous à ces œuvres par où se produit la foi, nous trouverons qu'ils ont tout au plus la foi d'un homme qui rougit de confesser ce qu'il croit. Il n'est donc point question de vous vanter que vous êtes fidèles, il est question de nous le montrer. Quand Jésus-Christ visite ses malades, qu'il se sacrifie sur nos autels ou se renferme dans nos tabernacles, c'est toujours pour nous qu'il se met dans toutes ces situations différentes ; et tandis que nous n'aurons ni respect ni hommage, ni rien à lui accorder de tout ce qui peut nous inspirer la reconnaissance, cette foi dont nous nous vantons tant ne servira qu'à nous rendre plus criminels ; ainsi croyez, mais réglez vos devoirs sur votre foi.

Avançons. Cœur attentif à tout ce qui peut plaire au bienfaiteur, mais en même temps vif et empressé, qui languit quand il n'est pas auprès de celui qu'il aime. La divine Eucharistie, dans sa production, n'est autre chose qu'un Dieu qui s'immole et qui se sacrifie pour nous. Si nous aimions, aurions-nous un lieu au monde où nous fussions avec plus d'attraits et de consolation qu'au pied des autels ? Le disciple bien-aimé qui aimait, Madeleine qui aimait, Marie, mère du Sauveur, qui aimait, bravaient toute la fureur des Juifs, et se tenaient au pied de la croix, au milieu d'un peuple qui ne pouvait les voir sans indignation et sans insulte,

compatir à l'homme de douleur. Nous ne sommes pas dans les mêmes circonstances; nous semblons, au contraire, rougir des opprobres de notre Maître : c'est que nous n'aimons pas. Notre amour changerait tellement nos cœurs, que Jésus-Christ sacrifié serait pour nous ce que Jésus-Christ mourant était pour ces grandes âmes, qui, en dépit de toute la malice de ses ennemis, voulurent recueillir ses derniers soupirs. Un Dieu dont rien ne pourrait nous séparer. La divine Eucharistie, dans sa durée, n'est autre chose qu'un Dieu qui demeure et qui habite avec nous. Si nous aimions, pourrions-nous vivre dès que nous ne serions pas avec lui? L'Apôtre des gentils souhaitait de voir dissoudre tous ses membres, afin de pouvoir aller vivre avec Jésus-Christ. Ici, sans en venir à cette dissolution, il ne tient qu'à nous de goûter la douceur de sa conversation, de jouir des amabilités de sa personne, et de passer les heures et les jours entiers à l'écouter et à lui répondre, à lui exposer nos misères ou à contempler ses grandeurs; mais d'autres objets nous entraînent ailleurs : le monde, ses amusements frivoles, la bagatelle, un rien nous dérobe notre Dieu. Après cela, quand on nous vient demander si nous aimons, nous ne craignons pas de répondre, avec le Prince des apôtres, que Jésus-Christ lui-même sait que nous l'aimons; et est-ce l'aimer quand on le fuit, quand on craint de le voir, et quand on se fait une peine de l'approcher et de soutenir sa présence? La divine Eucharistie, dans sa consommation, n'est autre chose qu'un Dieu qui s'unit à nous.

Si nous aimions, aurions-nous de plus grands empressements que de nous unir à lui? L'Epouse des *Cantiques* cherche son bien-aimé partout; elle s'adresse à tous ceux qui peuvent lui en donner quelques nouvelles : *Num quem diligit anima mea vidistis?* (*Cant.*, III.) L'a-t-elle trouvé, elle le tient, elle embrasse, elle ne le quitte point qu'elle ne l'ait introduit dans la maison de sa mère: *Tenui illum, nec dimittam donec introducam illum in domum matris meæ* (*Ibid.*); parce que nous avons moins de peine à trouver notre bien-aimé, devons-nous avoir moins d'ardeur à le chercher? Faut-il que sa bonté à nous venir à la rencontre nous serve comme de motif d'éloignement et de fuite? Si nous étions à l'égard de Jésus-Christ ce que nous devons être, des amants sincères et parfaits, partout où nous le trouverions nous voudrions le posséder et le faire entrer chez nous : *Tenui et non dimittam;* et parce qu'il n'est pas donné à tous de recevoir chaque jour cet Hôte divin, du moins chaque jour nous soupirerions après lui, chaque jour nous lui demanderions à lui-même quand est-ce qu'il se laissera enfin approcher, et nous regarderions tout délai comme la peine la plus dure qu'il pût nous imposer : *Da amantem*, dit saint Augustin, sur un pareil sujet : *Da amantem, et sentit quod dico;* donnez-moi un homme qui aime sans mélange et sans partage, qui aime véritablement et dans toute la sincérité de son cœur, il sent ce que je dis, il éprouve combien il lui en coûte de se séparer de celui qu'il aime : *Da in ista solitudine peregrinantem et fontem æternæ patriæ suspirantem, da talem et scit quid dicam.* Donnez-moi un homme qui porte avec peine la solitude de son exil, un homme qui soupire après la source des délices éternelles; comment reçoit-il la défense qu'on lui fait de manger son pain? Peut-il se consoler lorsqu'on le lui refuse ou pour le punir ou pour l'éprouver? Mais si je parle à un homme froid et insensible, à un homme qui ne comprend rien dans les choses de Dieu, je lui parle un langage étranger, il ne sait ce que je lui dis : c'est qu'il est enivré des fades et frivoles délices du siècle, et qu'il ne saurait se persuader que les délices qu'on goûte à la table du Seigneur puissent jamais l'emporter sur les délices des sens : *Si autem frigido loquar, nescit quid loquar.*

Enfin, cœur ferme et inébranlable dans sa reconnaissance, dans ses devoirs et ses ardeurs, et pour cela souvenir éternel de la grandeur de cet inestimable bienfait, je me suis souvenu des ouvrages du Seigneur, disait le Prophète, de cette puissance avec laquelle il tira les enfants de Jacob et de Joseph de la servitude d'Egypte, de ce respect qu'il imprima aux flots tumultueux de la mer en les arrêtant au milieu de leur plus grande fureur pour ouvrir à son peuple un libre passage à travers des montagnes d'eaux; de ces coups d'autorité et de sagesse qu'il mit en œuvre pour confondre et déconcerter ses ennemis et les nôtres : *Memor fui operum Dei.* (*Psal.* LXXV.) Et comme si ce pieux prince craignait qu'en perdant le souvenir de ces prodiges, il ne perdît le souvenir de son Dieu : Jamais, ajoutait-il, tant de miracles ne s'effaceront de mon esprit; je m'en souviendrai avant toute chose, afin qu'en toute chose je me souvienne de celui qui les a opérés avec tant de miséricorde et tant de bonté : *Memor ero ab initio mirabilium tuorum.* (*Ibid.*)

Quelque grands que fussent ces prodiges, ne sont-ils pas renouvelés, ou plutôt effacés par cet assemblage de prodiges qui s'opèrent dans la divine Eucharistie; car enfin, qu'est-ce que cette liberté procurée aux enfants de Jacob et de Joseph? Qu'est-ce que ce respect imprimé aux flots tumultueux de la mer? Que sont ces coups d'autorité et de sagesse qui déconcertèrent les rois des Amorrhéens et de Chanaan? Qu'est-ce que tout ce que Dieu a fait par la main de Josué, de Moïse et d'Aaron, en comparaison de ce qu'il fait par la main et le ministère de Jésus-Christ? Là, ce sont des éléments soumis, des tyrans domptés, des hommes confondus et humiliés; ici, ce sont toutes les lois de la nature bouleversées, toutes les puissances des ténèbres liées et enchaînées, tout l'homme renouvelé et établi comme le maître et l'arbitre de son sort et de sa destinée; d'ailleurs, étaient-ce là des prodiges de durée, et que le peuple pût se flatter de voir passer à sa

postérité? Les pères furent gratifiés, les enfants accablés et livrés à tant d'ennemis différents, que vous auriez dit que plus le ciel avait répandu de bénédictions sur les uns, plus il étendait son bras vengeur et répandait le torrent de sa colère sur les autres.

Parmi nous chaque jour nous voyons renouveler ces étonnants et inconcevables prodiges, et on les verra renouveler jusqu'à la fin des siècles ; chaque jour nous voyons tomber devant cette arche mystérieuse les murs orgueilleux de la fière Jéricho, et on les verra tomber jusqu'à la fin des siècles. Chaque jour nous voyons sortir de cette tour de David mille boucliers et toutes sortes d'armes de défense, et on les en verra sortir jusqu'à la fin des siècles. Chaque jour, par la mort mystique de ce vrai Samson, nous voyons les Philistins défaits et les incirconcis humiliés, et tout ce que la maison d'Israël a d'ennemis désarmés et vaincus, et on les verra vaincus et désarmés jusqu'à la fin des siècles. Puis-je oublier tant de prodiges sans ingratitude, ou y penser sans sentir réveiller dans moi tout mon amour, tout mon empressement et tout mon zèle ? Ah! Seigneur, je me vois attaqué par trop d'endroits pour ne pas revenir de cet assoupissement où j'ai croupi par le passé ! Je ne saurais oublier ceux dont j'ai reçu quelques bienfaits sur la terre, je les porte dans mon esprit, je les porte dans mon cœur, rien ne peut les effacer ; et je vous ai oublié, vous qui vous êtes comme épuisé en bienfaits sur moi. Comment ne vous êtes-vous point lassé de gratifier ce cœur perfide, une âme si insensible? Mais il n'en sera plus de même : *Memor ero ab initio mirabilium tuorum.* Je me souviendrai continuellement de ces grandes merveilles dont je suis le sujet et la fin, de ces grandes miséricordes que vous exercez en faveur de ce vil et misérable pécheur ; je m'en souviendrai avant toutes choses, et en toutes choses je vous montrerai que je m'en souviens. Je vous le montrerai par mon assiduité à me tenir auprès de vous et à faire de votre demeure le lieu de ma consolation et de mon repos; je vous le montrerai par mon empressement à m'unir à vous et à faire de votre banquet le soutien et les délices de ma vie ; je vous le montrerai par tout ce que vous pourrez exiger d'attachement et de respect, et vous connaîtrez que si vous êtes un Dieu riche en miséricorde et en bonté, je suis un serviteur, sinon utile et nécessaire, du moins reconnaissant, empressé et ardent. Ne quittons pas Jésus-Christ sans lui demander qu'il daigne bénir des résolutions de cette nature, afin qu'elles influent dans notre conduite, et qu'après nous avoir engagés à rendre à notre Maître ce que nous lui devons sur la terre, elles l'engagent lui-même à nous accorder ce qu'il nous a promis dans la gloire. Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR.

LES VISITES DU SAINT SACREMENT.

Ascendebat ille statutis diebus ut adoraret in Silo. (I *Reg.*, X.)

Elcana, fils de Jéroham, se rendait à Silo tous les jours marqués par la loi pour y adorer le Seigneur dans son temple.

Ce que Elcana, fils de Jéroham, faisait tous les jours marqués par la loi à l'égard du Seigneur dans son temple de Silo, tout fidèle devrait le faire plusieurs fois chaque jour à l'égard de Jésus-Christ, caché et comme anéanti dans l'obscurité de ces sanctuaires qu'il a choisis pour y établir parmi nous son séjour et sa demeure. Il n'est point ici question de l'aller chercher loin de nous, ni d'essuyer les fatigues d'un long et pénible voyage pour nous rendre à ses pieds ; il se présente lui-même à nous en tant d'endroits ; il se présente de si près, que nous n'avons qu'à le vouloir pour le trouver, que nous le trouvons, si j'ose le dire, presque sans que nous le voulions ; et quand même, avec cet Israélite zélé et fidèle observateur de la loi, il nous faudrait traverser toutes les montagnes d'Ephraïm pour nous rendre à Silo, ou vaincre mille difficultés pour parvenir jusqu'à Jésus-Christ, l'espérance de le trouver devrait adoucir toutes les difficultés et donner une nouvelle vivacité à notre zèle et à notre empressement à le chercher. Mais non, encore un coup, il ne s'agit que de quelques pas ; et ces pas nous les refusons à un Dieu qui n'a rien plus à cœur que de nous voir à ses pieds, ou plutôt nous nous les refusons à nous-mêmes, qui n'avons rien qui nous importe plus que de lui faire régulièrement notre cour.

Quelle est donc et notre indifférence sur ce qui peut faire la gloire de Jésus-Christ, et notre indolence sur ce qui peut faire la source de notre bonheur ! Si un roi de la terre nous ouvrait chaque jour l'entrée de son palais, chaque jour nous nous ferions un devoir de lui rendre nos hommages, autant pour nous acquitter de ce qu'un souverain a droit d'attendre d'un sujet que pour nous attirer ce qu'un sujet peut attendre de son souverain. Le Roi du ciel nous ouvre chaque jour, à chaque moment du jour, l'entrée du sien, et souvent nous laissons passer les semaines entières sans penser même qu'il est au milieu de nous.

Et des reproches de cette nature, que nous sommes en droit de faire presque à tous les chrétiens, ne sommes-nous pas en droit de les faire avec plus de raison à ceux qui, en ceci, devraient servir de règle et de modèle aux autres, à ceux qui, par leurs engagements au Seigneur, sont devenus comme le peuple singulier, comme ses domestiques, et que Jésus-Christ reçut avec tant de complaisance quand, pour l'adoration perpétuelle, on forma parmi nous ces saintes sociétés qui doivent renouveler sur la terre ce que les esprits célestes font éternellement dans la gloire, mais que l'homme ennemi a enlevé à ce Dieu de bonté pour diminuer,

au moins, s'il ne peut pas tout à fait détruire et ruiner une si pieuse et si édifiante société.

J'entreprends de découvrir ici les motifs qui doivent nous conduire à Jésus-Christ; s'ils ne nous y conduisent pas à chaque moment, du moins nous engageront-ils, comme je l'espère, à avoir chaque jour nos heures et nos moments d'adoration si réglés, que ce soit là une de ces pratiques de dévotion dont nous osions le moins nous dispenser. Je dis donc que nous devons de fréquentes visites à Jésus-Christ sur ses autels, et que nous les devons à nous-mêmes : nous les devons à Jésus-Christ par justice, nous les devons à nous-mêmes par zèle; nous les devons à Jésus-Christ par justice et pour lui rendre ce que méritent ses bontés : premier point. — Nous nous les devons à nous-mêmes par zèle et pour nous procurer ce qu'exigent nos intérêts : second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est sûr que Jésus-Christ est au milieu de nous dans l'Eucharistie avec toutes les prérogatives de sa divinité, avec toute cette grandeur, toute cette puissance, toute cette supériorité dont les esprits célestes eux-mêmes ne comprennent pas toute l'étendue dans l'Empirée; vérité aussi constante qu'il est constant qu'il est Dieu sous les voiles du pain comme sous les voiles de la chair, et qu'un Dieu est toujours ce qu'il est, toujours essentiellement parfait, toujours sans diminution et sans partage dans ses attributions et ses perfections. Il est également sûr que Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est au milieu de nous dans un anéantissement qui lui dérobe mille adorateurs, et qui l'expose aux insultes de ceux qui ne sont pas éclairés par la foi. Nous le voyons nous-mêmes de nos yeux : Jésus-Christ, caché sous les espèces du pain, est comme un signe de contradiction pour la plupart d'entre nous; et si on lui dispute ce qui lui est dû dans son sacrement, c'est qu'on ne peut accorder tant d'abaissement avec tant de grandeur. Il n'est pas moins sûr d'ailleurs que, quelque grand et abaissé tout ensemble que, soit Jésus-Christ dans l'Eucharistie, pour se tenir néanmoins plus près de nous, pour être plus à portée, si j'ose parler de la sorte, de nous tendre la main, il y est réellement et en effet, non-seulement, comme le prétendent faussement quelques novateurs, dans l'usage du sacrement et lorsqu'on mange actuellement ce pain sacré, mais lors même qu'après la consécration on le renferme dans l'obscurité de nos tabernacles, et jusqu'à ce que les espèces qui servent comme de trône à ce Roi divin soient consumées. Nous le croyons ainsi, et sur le témoignage infaillible et sur la pratique constante de l'Eglise, qui, hors du sacrifice comme dans le sacrifice; qui, lorsqu'elle distribue cette manne céleste comme lorsqu'elle la renferme dans l'arche, la propose toujours également à nos adorations et à nos hommages.

Trois effets de la bonté de Jésus-Christ à notre égard, et trois engagements pour nous à lui rendre de fréquentes et de réitérées visites sur ses autels. Par un effet de cette bonté qui se communique sans réserve à ceux qu'on aime, Jésus-Christ, étant au milieu de nous avec toutes les prérogatives de sa divinité, n'est-il pas juste que nous venions reconnaître sa supériorité et notre dépendance? C'est un hommage que nous devons à sa majesté. Par un effet de cette bonté qui sacrifie ses intérêts à ceux qu'on aime, Jésus-Christ est au milieu de nous dans un état d'anéantissement qui lui dérobe mille adorateurs; n'est-il pas juste que nous venions soutenir et relever sa gloire contre l'irréligion et l'impiété? C'est un dédommagement que nous lui devons pour ses abaissements. Par un effet de cette bonté qui fait qu'on ne peut se résoudre à se séparer de ceux qu'on aime, Jésus-Christ est au milieu de nous dans la durée comme dans l'usage du sacrement, autant quand nous nous présentons à lui que quand nous nous en éloignons. Toujours prêt à nous recevoir, toujours empressé à nous attirer, n'est-il pas juste que nous venions répandre nos cœurs devant lui, et répondre en quelque manière aux affections du sien? C'est un retour que nous devons à ses miséricordes et à ses empressements.

Hommage que nous devons à la majesté de Jésus-Christ. Et ici rappelez d'abord ce qu'on fait parmi nous pour honorer les grands de la terre : que de soins, que d'assiduités, disons-le, que d'indignes souvent et humiliantes bassesses! Ce n'est pas de loin et en les fuyant qu'on veut leur rendre en ce point ce qui leur est dû : on veut être sous leurs yeux, en être vu, en être remarqué. En quelque lieux que les portent les différentes occupations dont ils sont chargés, quelquefois la bizarrerie de leurs idées, on se ferait un crime de ne pas les suivre pas à pas, de n'être pas éternellement à leurs côtés. Nulle autre affaire, nulle autre occupation n'arrête; ou, pour mieux dire, c'est de ce soin qu'on fait toute son occupation et son affaire.

Nous ne disputons pas à Jésus-Christ cet empire que le Père lui a donné sur toute la nature; mais en cela même quelle contradiction! Lui accorder toutes les prérogatives de la royauté, l'indépendance, l'autorité, la puissance, et lui refuser ce qui fait le partage du serviteur et du sujet, la soumission, le respect et les hommages : quelle contradiction plus monstrueuse! Convenir que mon maître et mon Dieu est à la porte de ma maison, et ne pas daigner en sortir pour lui faire ma cour; convenir que, passant devant une église, je passe devant le palais où réside le Roi de majesté et de gloire, et ne pas daigner y entrer pour lui donner quelques marques de mon dévouement et de mon respect! Mettez-vous à la place de ceux qui ne croient pas : que peuvent-ils penser

d'un éloignement de cette nature? ne doit-il pas les confirmer dans leurs sentiments d'erreur? Ils voient les enfants d'Israël courir en foule aux veaux d'or qu'a élevés Jéroboam, s'empresser à l'envi de toute part à mettre en honneur ces viles et méprisables divinités, tandis qu'il n'y a que quelques pieux et fidèles Tobies qui se rendent à Jérusalem pour y porter au Dieu de leur père ce tribut de vénération et de respect que lui doit toute la nature ! Parlons sans figure. Ils voient le monde s'élever un trône dans le sein même du christianisme, y avoir une nombreuse cour, des adorateurs assidus, ces assemblées réglées et si fréquentées, que tout ce que nous avons de plus grand parmi nous se fait ordinairement un mérite de s'y rendre en foule et d'en soutenir l'éclat par leur présence ; et dans ce que nous appelons la maison de Dieu, à peine y trouvent-ils une âme : dans quelque temps qu'ils y entrent, c'est presque toujours un vide également affreux. Que peuvent-ils penser, et d'un Dieu si négligé, et d'une religion si peu empressée? Sans doute, ou que nous ne croyons pas, ou que nous adorons un Dieu peu jaloux de sa gloire et qu'on contente à peu de frais.

Aussi me semble-t-il que ce Dieu négligé se plaint à nous que la plupart des chrétiens le traitent aujourd'hui avec autant de mépris que le faisaient autrefois ces méchants et indignes prêtres, qui n'avaient à lui offrir qu'un pain souillé et immonde : *Despicitis nomen meum.* (*Malach.*, X.) Mais en quoi, grand Dieu, est-ce que les chrétiens méprisent votre nom : *In quo despeximus nomen tuum?* (*Ibid.*) Ils avouent, avec le prince des apôtres, que les paroles par lesquelles vous leur déclarez que vous êtes réellement présent dans l'Eucharistie, sont autant de paroles de vérité et de vie ; ils confessent, avec toute l'Eglise, que, quelque anéanti que vous paraissiez sous les espèces du pain, vous n'en êtes pas moins pour cela le Maître et le Dominateur des nations : *In quo despeximus nomen tuum?* Et n'est-ce pas en cela même qu'ils ont fait éclater tout leur mépris? croire et professer hautement qu'ils possèdent un Dieu, et lui tourner honteusement le dos pour courir à leurs vaines idoles, sacrifier à un grand qu'il leur importe de gagner, à un concurrent qu'ils veulent ménager, les heures les plus précieuses de leur vie, et n'avoir pas un moment à me donner! exiger eux-mêmes avec hauteur ce qu'ils croient leur être dû, et me refuser constamment ce qu'ils me doivent par tant de titres! N'est-ce pas insulter à ma gloire et à mon nom? *Despicitis nomen meum :* mépris qui, confirmant l'incrédule dans son obstination, doit faire trembler le chrétien lui-même sur sa religion et sur sa foi. Car enfin comment cherchaient autrefois Jésus-Christ ceux qui croyaient? La fureur des tyrans pouvait-elle donner des bornes à leur zèle? Souvent on les a vus mêler, pour le dire ainsi, leur sang avec le sang de cette adorable victime, et soutenir la sainteté de son sacrifice par le sacrifice de leur vie : aujourd'hui même, malgré l'éloignement presque général et constant, ne trouvons-nous pas encore de ces âmes privilégiées qui ne goûtent de douceur qu'aux pieds de Jésus-Christ, qu'on attristerait autant que Madeleine, si on leur enlevait leur Seigneur et leur Maître ; qui se désoleraient plus amèrement que les enfants d'Israël, si elles étaient contraintes de couler leurs jours sur les fleuves de Babylone sans pouvoir entrer que par affection et par désir dans la sainte et céleste Sion? Dans nous nulle ardeur, nul empressement. N'est-ce point que c'est là pour nous ce Dieu des Athéniens, à qui ces peuples aveugles avaient consacré un temple sans le reconnaître, sans savoir qui il était? ou plutôt ce Dieu de Pharaon, dont ce prince impie refusait si insolemment de reconnaître l'autorité et la puissance? Du moins est-il certain que si une négligence si criminelle ne suppose pas nécessairement une foi morte, elle ne peut guère procéder que d'une foi mourante, et qui n'a plus rien de cette vivacité qui fait son mérite et sa gloire. Celui devant qui les anges se voilent la face est au milieu de nous, avec tout ce qu'il a essentiellement de prérogatives et de grandeur, et nous n'avons ni tribut à lui payer, ni vœux à lui offrir, ni soumission à lui rendre : si ce n'est pas avoir perdu la foi, n'est-ce pas au moins nous roidir contre toutes les impressions de notre foi, et la tenir tellement captive, qu'elle n'a plus ni pouvoir ni empire sur nos esprits et sur nos cœurs? Rendons-nous donc le plus souvent que nous le pourrons aux pieds de ce Dieu caché : c'est un hommage que nous devons à sa majesté.

C'est encore un dédommagement que nous lui devons pour ses abaissements. Un Dieu privé de l'usage de tous ses sens ; un Dieu réduit comme à un point ; un Dieu livré en quelque manière à notre discrétion; un Dieu se laissant approcher, manier et traiter comme l'on veut; un Dieu habitant sous la plus pauvre, sous la plus étroite demeure comme sous le plus vaste comme sous le plus superbe édifice ; un Dieu passant de la main du juste entre les mains du pécheur; maintenant révéré et honoré, un moment après méprisé et insulté : quel plus grand abaissement pour un Dieu! mais aussi quel plus grand engagement pour nous à relever, par nos empressements et nos assiduités, un abaissement si profond, et à dédommager, si nous le pouvons, un Dieu réduit si bas pour notre amour, par tout ce que la religion a de plus pieux et de plus saint dans son culte! Pour vous et pour moi, Jésus-Christ tend comme un voile devant tout ce qu'il a de majesté et de grandeur ; pour vous et pour moi, il obscurcit toute sa gloire et semble se dépouiller de tout ce qui fait l'apanage d'un Dieu et le caractère d'un homme : immense, mais comme borné; tout-puissant, mais comme lié ; composé de tous ses membres, mais sans mouvement; plein de vie, mais sans action. Oui; mais tout cela ré-

volte l'impie; et, se déchaînant contre l'oint du Seigneur, du plus grand prodige de ses bontés il s'en fait un sujet de scandale et de péché. Quel est, vous dira-t-il, quel est ce Dieu qui a des yeux sans voir, des oreilles sans entendre; qui n'a ni ordres à donner, ni oracles à prononcer; qui paraît insensible à tout ce qu'on peut faire ou pour lui ou contre lui; qui est muet et tranquille parmi tant d'insultes qu'il reçoit de toutes parts? Qu'il se manifeste au monde par ses œuvres, qu'il nous donne quelques preuves éclatantes et de sa présence et de son pouvoir, alors nous lui rendrons ce qu'il croit lui être dû; hors de là, qu'il sache que nous ne le regarderons que comme un de ces dieux des nations, dont la divinité n'était fondée que sur les fausses idées de quelques esprits séduits et abusés : et dans ce déchaînement de blasphèmes et d'impiétés nous serons tranquilles! Mille chiens morts, pour parler le langage de l'Ecriture, maudiront notre Maître et notre Seigneur; et avec Abisaï, fils de Servias, nous ne serons pas animés à venger la gloire de son nom! *Zelus domus tuæ comedit me* (*Psal.* LXVIII), disait le Prophète parlant de la maison de Dieu; mais disons-le, parlant du Maître de la maison : Le zèle de votre gloire, Seigneur, me dévore, et entrant dans vos intérêts autant que l'exigent vos bontés, je sens retomber sur moi tout ce qu'on fait tomber d'opprobres sur votre personne sacrée : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* (*Ibid.*) Je vous vois déchiré par ceux qui ont bu un vin de mensonge et d'erreur, devenu comme la risée et la fable de ceux mêmes que vous avez adoptés pour vos frères; mais leur malice ne servira qu'à redoubler mon empressement et mon ardeur; plus ils déclameront contre cette impossibilité prétendue de tant d'abaissement et de grandeur, plus j'exalterai vos bontés et leur montrerai que si je ne puis pas les ramener aux sentiments qu'ils vous doivent, je sais au moins ce que je dois à un Dieu si grand et si abaissé pour mon amour : *Magnificabo eum in laude* (*Ibid.*); plus ils tâcheront d'avilir une puissance qui paraît liée, et de détruire dans mon esprit l'idée que je dois avoir d'une majesté obscurcie, plus je lèverai les mains vers vous, tâchant de réparer par la multitude de mes vœux cette multitude de blasphèmes qu'ils vomissent contre vous : *Ego vero orationem meam ad te, Domine* (*Ibid.*) : plus ils s'efforceront de m'inspirer de l'éloignement pour cette sainte maison qu'ils fuient eux-mêmes avec tant de mépris et de scandale, plus je m'y rendrai souvent, parce que j'aime votre nom, et que je sais qu'étant votre demeure, ce doit être la demeure de tous ceux qui vous aiment : *qui diligunt nomen ejus habitabunt in ea.* (*Ibid.*) Par là non-seulement vous convaincrez l'impie que vous croyez, mais vous le confondrez encore dans son impiété; vous lui montrerez que sa malice ne vous fera jamais rougir de votre foi, qu'il peut attaquer, non pas vous enlever Jésus-Christ, et que quand même, avec les nations étrangères, il entrerait dans l'héritage du Seigneur pour en faire un lieu d'iniquité et de crime, vous en soutiendriez la majesté et la gloire, et que plutôt vous vous laisseriez ensevelir sous ses ruines que d'abandonner sa défense.

Mais quand vous ne pourriez ni convaincre ni confondre l'impie, Jésus-Christ n'est-il pas en droit d'attendre quelque dédommagement pour tant d'insultes que lui attirent ses bontés pour vous? Je le disais tout à l'heure, je le répète; c'est pour vous, c'est pour moi qu'il s'est mis dans cet état de bassesse et d'anéantissement; et parce que son amour l'a comme anéanti, il est déshonoré, il est flétri, il est outragé. Cherchera-t-il aussi inutilement parmi nous qu'il le cherchait autrefois parmi les Juifs, quelqu'un qui le console dans son humiliation et sa peine? Il est rassasié d'opprobres dans l'Eucharistie comme sur le Calvaire; abreuvé de fiel et de vinaigre dans l'Eucharistie comme sur le Calvaire; chargé de malédictions et d'anathèmes dans l'Eucharistie comme sur le Calvaire : ne trouvera-t-il point, comme Job, quelque ami fidèle qui le plaigne dans sa disgrâce, et qui lui montre au moins qu'il n'est pas abandonné de toute la terre? Son sort est, pour le dire ainsi, entre vos mains, âmes chrétiennes, et il dépend de vous ou de le laisser dans cette flétrissure que lui cause l'impiété, ou de lui procurer cet épanouissement de cœur qu'il doit reprendre à votre présence. Levez-vous donc toutes de concert, et allez lui représenter, non point précisément, comme le faisaient à Job ces consolateurs onéreux, quelques paroles ou quelques larmes stériles et infructueuses, mais ce saint et pieux mouvement de vos lèvres qui soit à ce Dieu affligé un gage de votre attachement et de votre fidélité; mais ce tribut de vénération et d'hommage, qui vous fasse entrer en part de ces adorations parfaites qu'on lui rend avec tant d'empressement et d'ardeur dans l'éternité; mais cette amertume de gémissements et de soupirs, qui lui donne lieu de vous faire sentir qu'il n'a rien perdu de ses anciennes miséricordes, et que, s'il n'est venu que pour sauver les pécheurs, il n'habite parmi eux que pour consommer leur sanctification par l'abondance de ses bénédictions et de ses grâces; mais ce dévouement total et cette oblation générale et constante de tout ce que vous êtes et de tout ce que vous avez, qui, dans vos effusions et vos épanchements, lui fasse trouver, sinon une réparation entière de tous ses droits, du moins quelques consolations pour son cœur et quelques dédommagements pour sa gloire : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.*

Enfin, si nos visites à Jésus-Christ sont un hommage que nous devons à sa majesté, et un dédommagement que nous lui devons pour ses abaissements, elles ne sont pas moins un retour que nous lui devons pour ses empressements. La grande œuvre dont il avait été chargé n'avait-elle pas été consommée par le sacrifice de sa vie? Pourquoi

renouveler si souvent ce redoutable sacrifice, et se mettre dans un état où nous puissions chaque jour annoncer sa mort? Pourquoi, ce redoutable sacrifice qui le met tous les jours dans un état de mort étant fini, ne pas retourner à son Père et se dérober à nous sous les voiles du pain, comme il se déroba à ses disciples sous les voiles de la chair? C'est qu'il nous aime, et que, pensant plus à nos intérêts qu'aux siens, il semble s'oublier lui-même pour s'attacher inséparablement à nous : par le sacrifice de la croix nous avions été rétablis, il est vrai, mais sans ce Pontife toujours vivant, toujours prêt à parler en notre faveur, offert et immolé tous les jours pour nous, que trouverions-nous sur la terre qui fût digne du Père? qu'aurions-nous à lui présenter qui pût ou désarmer sa justice, ou fléchir sa miséricorde, ou réparer ses droits? Le sacrifice de nos autels étant fini, Jésus-Christ pourrait remonter sur le trône de sa gloire et nous priver de la douce consolation que nous devons avoir de posséder corporellement un Dieu. Il est vrai; mais alors qu'aurions-nous à répondre à nos ennemis, quand ils nous demanderaient où est votre Dieu, ce Dieu sauveur qui s'est fait votre salut? Nous serions contraints de le chercher loin de nous et dans ces régions supérieures où nous le trouverions dans un éclat qui nous accablerait. Il se condamne donc et à mourir et à vivre éternellement parmi nous ; mais c'est toujours pour nous dire, autant par cette mort mystique que par cette vie véritable et réelle, ce qu'il disait avec tant de bonté aux Juifs eux-mêmes quand il habitait parmi eux sous les faiblesses de la chair : *Venite ad me omnes qui laboratis* (*Matth.*, XI) : si, comme autrefois, je ne me montrais que dans la majesté et l'éclat, vous pourriez redouter les approches de mon trône ; mais que voyez-vous aujourd'hui dans moi qui ne dût vous attirer comme nécessairement à moi? Le même Dieu qui ne parlait à Israël qu'au milieu des foudres et des éclairs, mais sans aucune apparence de puissance et de grandeur, sans pompe, sans faste, comme dépouillé, comme dénué de tout, ménageant votre faiblesse jusqu'à ne vous laisser rien entrevoir, dans ce que j'ai de commun avec vous, qui puisse vous donner quelque idée de crainte et de terreur par tout ce que j'ai au-dessus de vous : *Venite*, venez donc. Si un roi de la terre vous invitait aux pieds de son trône, vous vous croiriez digne de l'envie de tous les hommes : le Roi du ciel vous invite aux pieds du sien, il vous y attend, il vous tend les bras pour vous y entraîner ; sera-ce toujours à un peuple dur et incirconcis que je m'adresserai? à un peuple qui fera gloire de me contredire et de se roidir contre toutes mes bontés? *Venite omnes :* Venez, qui que vous soyez, quelle que soit votre condition et votre état ; ce n'est point chez moi qu'on n'est en honneur qu'autant qu'on est puissant, ni qu'on trouve ces préférences odieuses où la naissance, le rang, l'emploi, décident toujours du mérite : la vertu seule me tient lieu de tout; et dans quelque sujet qu'elle se trouve, elle fait mes plus chères délices : *Venite omnes qui laboratis*. Venez, vous surtout qui cherchez à vous soutenir contre les misères de votre exil; vous qui, assiégés de mille ennemis ou domestiques ou étrangers, ne semblez vivre que pour essuyer leurs différentes attaques ; vous qui n'avez à m'exposer qu'une suite affligeante de tentations importunes au dedans ou de disgrâces humiliantes au dehors, venez ; de quelque nature que puissent être vos maux et vos peines, c'est dans mon sein que je veux que vous les déposiez; c'est dans mon sein que je veux que vous cherchiez votre consolation et votre force : *Venite ad me omnes qui laboratis*.

Nous roidir contre des invitations si générales, si prévenantes, si désintéressées, ne serait-ce pas, en quelque manière, attrister Jésus-Christ et l'obliger à chercher toute sa consolation, comme le faisait son Père en une pareille rencontre, dans la peine que devrait nous attirer notre éloignement? ne serait-ce pas lui donner les marques les plus éclatantes de notre mauvais cœur, et lui montrer qu'il n'a affaire qu'avec des insensibles que rien ne peut toucher? ne serait-ce pas nous exposer aux reproches insultants de mille nations étrangères, qui nous verraient fuir avec quelque espèce d'horreur le vrai Dieu qui nous appelle, tandis qu'elles osent à peine lever les yeux en tremblant vers ces fausses et impuissantes divinités qu'elles se sont elles-mêmes formées?

Aussi nous n'oublierons jamais des invitations de cette nature; et quand nous ne serions pas attirés aux pieds de Jésus-Christ par tout ce que nous pouvons lui devoir, ou d'hommages pour sa majesté, ou de réparation pour ses abaissements, nous le serions par les manières obligeantes dont il daigne nous y appeler indépendamment de nos intérêts ; l'honneur seul qu'il nous fait en cela nous engagerait à régler nos empressements pour lui sur ses bontés pour nous. Mais non, Seigneur, nous ne séparerons jamais ce que vous réunissez si divinement dans votre sacrement : tant de grandeur, tant d'abaissement et tant de bonté ; et votre grandeur, nous tâcherons de la reconnaître par tout ce que vous pouvez attendre de nous d'anéantissement et de respect; vos abaissements, en y joignant les nôtres et nous mettant si bas devant vous, que vous voyiez au moins que vous ne vous êtes pas abaissé pour des ingrats ; vos bontés, par notre ardeur à en profiter, en mettant, s'il se peut, quelque égalité entre vos miséricordes pour nous et notre zèle pour vous ; et cet assemblage prodigieux de tant de grandeur, de tant d'abaissement et de tant de bonté, ce sera comme un triple lien qui nous tiendra attachés et comme collés aux pieds de vos autels. Là, nous viendrons vous présenter les prémices de notre journée, et ce sera ce sacrifice du matin qui vous mettra en possession de nos œuvres et de nos cœurs. Là nous viendrons vous présenter la fin de notre

journée ; et ce sera ce sacrifice du soir, qui, après vous avoir rendu dans la componction et la douleur ce qu'auraient pu vous enlever l'infirmité et la faiblesse humaines, vous engagera à nous soutenir contre ces esprits malins qui, aimant les ténèbres, s'en servent souvent pour redoubler la vivacité de leurs attaques. Là nous viendrons vous présenter toutes les différentes actions de notre journée, et ce sera ce sacrifice continuel que nous vous devons avec tant de justice, et que nous ne vous rendrons jamais aussi souvent que l'exige ce que vous faites pour nous dans votre sacrement; mais parce qu'en ceci il s'agit de nous, si nous l'osons dire presque autant que de vous, si nous vous faisons de fréquentes visites sur vos autels, pour vous rendre ce que méritent vos bontés, ce sera aussi pour nous procurer ce qu'exigent nos intérêts.

SECONDE PARTIE.

Quelle est la gloire, la joie et l'abondance des bienheureux qui règnent dans le ciel? Ils entrent en part des grandeurs du Seigneur: c'est ce qui fait leur gloire ; des délices du Seigneur : c'est ce qui fait leur joie ; des richesses du Seigneur : c'est ce qui fait leur abondance. Tel à peu près, s'il faut en croire saint Chrysostome, peut être le sort d'un fidèle qui sait profiter avec soin de la présence du Dieu qui demeure et qui habite avec lui : il a la même source de félicité ; et quoiqu'il gémisse encore dans les misères de l'exil, il n'en possède pas moins celui qui fait ce qu'il y a d'essentiel dans le bonheur de la Patrie : *Ut terra nobis sit cœlum, facit hoc mysterium.* Or, ce que ce Père dit en général des biens que nous possédons en possédant Jésus-Christ, je le dis en particulier des visites que nous lui rendons, et je prétends que Jésus-Christ habitant au milieu de nous nous est une source de gloire, de joie et d'abondance; il nous procure les mêmes avantages en nous recevant à ses pieds ; ou plutôt, qu'en nous recevant à ses pieds il nous applique avec distinction et préférence les avantages que sa présence apporte en général sur la terre, et que d'un bien qui, quoique commun, ne laisse pas d'être négligé par la plupart des fidèles, il en fait un bien qui nous est propre et particulier. Quoi qu'il en soit de cela, je soutiens qu'il n'est rien qui fasse plus d'honneur à un homme, rien qui le console et qui remplisse plus doucement son cœur, rien qui lui promette une plus copieuse effusion de grâces et de dons, que cette sainte liberté qu'on lui donne de traiter et de s'entretenir comme familièrement et sans façon avec son Dieu : *Ut terra nobis sit cœlum, facit hoc mysterium.*

Dans le ciel, nous serons grands, parce que, voyant Dieu, nous lui serons semblables, et que la ressemblance qu'il y aura entre lui et nous fera, dit le Prophète, que nous serons comme autant de dieux qui entreront en part des droits et des prérogatives de la divinité. Sur la terre, nous sommes grands, parce que, quoique nous ne voyions pas encore Dieu, néanmoins, afin que nous puissions l'approcher librement, lui offrir nos cœurs sans crainte, nous jeter entre ses bras avec confiance et toute l'assurance que peut avoir un sujet qui se présente à son souverain, il se rend lui-même semblable à nous, ou, pour mieux dire, il s'abaisse si fort qu'il semble nous mettre, sinon en une supériorité, du moins en une espèce d'égalité de rang et de dignité avec lui. Pour cela il se dépouille de toute cette majesté qui pourrait nous éloigner de lui, et se met sous les voiles de ce qu'il y a de plus commun, de plus usité parmi nous, de ce qui nous est le plus nécessaire et dont nous pouvons le moins nous passer; pour cela il bannit de sa maison toute cette foule de courtisans et de gardes qui rendent comme inaccessibles les palais de nos souverains, et veut que l'entrée du sien nous soit toujours ouverte; pour cela il est toujours prêt à recevoir quiconque veut se présenter, et tandis que les rois des nations vont distinguer entre conditions et conditions, toute condition trouve dans la bonté de son cœur un titre pour être reçu; pour cela il craint autant de nous faire essuyer quelques délais que quelques renvois, et comme il ne sait ce que c'est que nous rebuter, il ne sait aussi ce que c'est que nous faire acheter longtemps une audience ; pour cela il ne demande ni élévation ni sublimité dans nos discours : quelques paroles sans art et sans arrangement le touchent, et souvent sans lui rien dire, on lui dit plus par quelques soupirs qui partent d'un cœur pénétré, que par les raisonnements les plus étudiés ; pour cela il se partage de telle sorte, qu'en écoutant les uns il écoute les autres, et suffit à tous autant que le peut exiger la diversité de leurs besoins et de leurs intérêts ; pour cela dans la solitude où le réduit souvent notre indolence, bien loin d'entrer dans des sentiments d'indignation et de colère qu'elle devrait lui inspirer, il s'occupe de ceux mêmes qui l'oublient, et, non content de les attendre avec patience, il est lui-même le premier à les aller chercher par le moyen des secours que lui arrache l'ardent désir qu'il a de les posséder ; pour cela enfin, comme si nous lui faisions grâce en nous jetant à ses pieds, il s'en applaudit comme d'une conquête, il veut que ses anges s'en réjouissent avec lui, et les y invite avec autant d'épanouissement de cœur qu'il le fait dans le ciel sur la conversion d'un pécheur.

Que ceux donc, Seigneur, qui ne vous connaissent pas se glorifient de ce qu'ils ont une entrée libre dans la maison des grands, qu'ils se glorifient de ce qu'ils peuvent s'ouvrir aux grands et leur exposer, sans crainte d'être rebutés, toutes les différentes affaires dont ils peuvent être chargés ; pour moi, je me glorifierai avec le Prophète de ce que vous daignez me cacher dans le secret de votre tabernacle : *Quoniam abscondit me in abscondito tabernaculi sui* (*Psal.*

XXVI.); avec lui, je me glorifierai de ce que vous daignez ouvrir vos oreilles à mes paroles : *Quoniam audisti verba oris mei, in hoc cantabo et psalmum dicam.* (*Psal.* XVII.)

Qu'un grand me reçoive, qu'un grand m'écoute ; que fait-il en cela qu'un homme ne doive à un autre homme? mais qu'un Dieu me reçoive aux pieds de son trône toutes les fois que je veux m'y présenter, qu'il s'empresse de m'y attirer et de m'y retenir, c'est ce qu'un grand de la terre ne croirait pas pouvoir faire sans se ravaler; c'est ce qu'Esther elle-même, tout élevée qu'elle était sur le trône, n'osait pas espérer d'Assuérus; c'est ce que n'obtiendront jamais tant de peuples séduits, qui n'osent adorer que de loin leurs fausses et impuissantes divinités. C'est pourtant ce qu'un Dieu fait pour moi, et qui m'apprend, sinon à m'estimer moi-même, du moins à estimer les bontés et les égards que ce Dieu a pour moi : *Quoniam abscondit me in abscondito tabernaculi sui.* (*Psal.* XXVI.)

Mais qu'un Dieu m'écoute aussi souvent que j'entreprends de lui découvrir mes pensées, aussi longtemps que je puis le souhaiter, en quelque temps que je veuille me présenter, de quelque affaire que j'entreprenne de lui parler; c'est à quoi ne voudrait pas se condamner l'homme du monde le plus méprisable, et à quoi pourtant un Dieu se condamne en ma faveur : *Quoniam audisti verba oris mei* (*Psal.* XVII); c'est sur quoi je n'exalterai jamais assez ses miséricordes; mais aussi sur quoi je n'exalterai jamais assez mon bonheur et ma gloire : *In hoc cantabo, et psalmum dicam.* (*Ibid.*)

Encore, en ceci, nous avons plus à nous glorifier que le Prophète. Que le Seigneur le cache dans le secret de son tabernacle, c'est dans le secret de ce tabernacle qui, fabriqué par la main des hommes, n'a rien par lui-même qui puisse sanctifier et rendre parfaits ceux qui s'en approchent; que le Seigneur écoute les paroles de sa bouche, c'est que ses oreilles sont nécessairement attentives à tous ceux qui s'adressent à lui, et s'il les ouvre avec complaisance à la prière de ce pieux prince, c'est plus par un excès de miséricorde que par engagement et par devoir. Ici, c'est le maître du tabernacle lui-même, non en figure et en idée, mais réellement et en vérité, qui me couvre lui-même de l'ombre de ses ailes, qui me reçoit et me cache dans les plaies de son corps sacré; ici, c'est le maître du tabernacle lui-même, non en figure et en idée, mais réellement et en vérité, qui se lie à moi, et qui ne se condamne à rester corporellement avec moi que pour me dire qu'il est toujours prêt à m'écouter, qui ne se tient si près de moi qu'afin que cette proximité m'invite plus souvent à lui parler. N'envions rien au Prophète; il a eu lui-même bien des choses à nous envier, s'il a compris dans toute son étendue ce qui nous était préparé. Disons-le, non-seulement en ceci nous sommes plus privilégiés que le Prophète, il dépend encore de nous, en quelque manière, de participer à la gloire de ces vingt-quatre vieillards, qui ne semblent être couronnés de diadème que parce qu'ils siégent autour de l'Agneau. La bête et ceux qui en portent le caractère sont dans l'opprobre et le mépris; ceux-ci, qui adorent celui qui vit, brillent à ses côtés, et ne semblent vivre que pour partager avec lui les honneurs de la souveraineté (*Apoc.*, IV); ils voient à découvert, je l'avoue, celui que nous ne croyons qu'en énigme et en figure; mais ce n'est pas parce qu'ils le voient qu'ils sont couronnés; lors même qu'ils se voilent la face devant lui, et qu'ils jettent leurs couronnes à ses pieds, ils ne sont pas moins dignes de les porter; c'est parce qu'ils sont rangés autour de sa personne sacrée, et que, les ayant si près de lui, il fait rejaillir sur eux une partie de l'éclat qui l'environne. En nous tenant près du même trône du même Agneau, nous ne voyons pas peut-être tomber sur nous cet éclat extérieur qui, à nos yeux, fait la gloire des vieillards de l'*Apocalypse;* nous n'en avons pas moins part pour cela à cette proximité, à cette présence divine qui fait la source et l'essentiel de leur gloire. N'être séparé que d'un degré du trône de Jésus-Christ dans le ciel, c'est ce qui fait le partage de ceux qui sont le plus honorés dans cette terre de bénédiction.

Pourquoi le même partage sur la terre ne nous ferait-il pas le même honneur? Que Jésus-Christ se montre à découvert ou qu'il se cache, c'est toujours le même Dieu et la même distinction par rapport au poste et à la place qui nous approche le plus près de lui. Que ceux donc qui aiment cette gloire qui passe s'applaudissent de ce qu'ils occupent les premières places auprès des grands de la terre, de ce qu'ils siégent à leur droite, et leur sont tellement liés, qu'ils ne peuvent vivre s'ils ne sont à leurs côtés; pour moi, je m'applaudirai d'être auprès de mon Dieu, de pouvoir me tenir devant lui et avec lui selon mes souhaits et mes désirs; de pouvoir occuper, si je le veux, le premier rang auprès de son trône, d'en pouvoir faire comme le lieu de mon séjour et de ma demeure; c'est, encore un coup, ce qui fait la distinction des bienheureux dans le ciel ; c'est ce qui doit faire la mienne sur la terre : *Ut terra nobis sit cœlum, facit hoc mysterium.*

Second avantage des bienheureux : les bénédictions de douceur dont ils sont inondés dans la maison de Dieu; bénédictions dont la plénitude est réservée à ceux qui sont affranchis des misères de la mortalité; bénédictions pourtant dont la source est au milieu de nous, ne cherchant qu'à se répandre et à nous remplir, chacun selon notre capacité.

Nous prenons le change sur la terre, et tandis que nous soupirons après le bonheur de ces âmes privilégiées qui ne semblent vivre que pour goûter par avance les douceurs de l'éternité; nous fuyons celui qui peut seul faire notre consolation et notre joie, et nous faire trouver, dans les béné-

dictions dont il nous prévient, quelque avant-goût du bonheur qu'il nous prépare. Le Sage lui-même, au milieu de tant d'attraits qui auraient dû, ce semble, épuiser ses désirs, richesses immenses, plaisirs accumulés, foule nombreuse de clients et d'adorateurs, ne trouve pourtant partout que vanité, que trouble d'esprit, qu'affliction de cœur. (*Eccle.*, I.) Où va-t-il donc chercher cette joie pure, ce contentement parfait que nulle créature ne peut lui procurer? Dans ses entretiens et ses communications avec le Seigneur; c'est vers le Seigneur qu'il se tourne, c'est devant le Seigneur qu'il répand son cœur; et là il se dédommage de tant d'inquiétudes et de troubles qui agitent son esprit au milieu de ce que les plaisirs du siècle semblent avoir de plus délicieux; de tant de mouvements différents, qui, dans la sublimité de son rang, le déchirent quelquefois si cruellement, qu'il les compare lui-même à ces vents impétueux qui semblent se jouer des flots de la mer; là il découvre ses plaies, et il y trouve l'appareil nécessaire; ses besoins, et il en reçoit le remède; là il entre dans les mystères du Seigneur, et en comprend la sublimité; dans les bontés du Seigneur, et il en goûte toute la suavité; et il se voit prévenu si miséricordieusement de ces bénédictions de douceur que Dieu promet à ceux qui le cherchent, qu'il éprouve ce que le Prophète avait éprouvé avant lui, et qu'éprouvent tous ceux qui mettent leur bonheur dans Dieu, que la consolation et la paix font tout leur partage : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII.) C'est le sort d'une âme qui sait s'attacher à Jésus-Christ: ce sera le vôtre, âme chrétienne; et dans ce commerce que vous aurez avec lui, vous éprouverez, heureusement pour vous, qu'un moment auprès de lui vaut mieux que mille années passées dans la compagnie des pécheurs. Vous lui parlerez, et il vous écoutera; vous vous jetterez entre ses bras, et il vous recevra en ami et en père; et comme s'il craignait de se laisser vaincre en libéralité, dans quelques pas que vous ferez vers lui, dans quelques soupirs que vous pousserez en sa présence, il vous fera trouver ce centuple de récompense qui n'est pas tellement réservé pour l'autre vie, qu'il ne se fasse sentir dans celle-ci, sinon dans toute son étendue, du moins avec tant de goût, que souvent vous serez contraint de lui demander, avec plusieurs saints, qu'il donne des bornes à ses libéralités. Dans vos faiblesses même, si vous les lui exposez avec humilité, il vous fera sentir que c'est un Dieu de miséricorde; dans vos gémissements, s'ils sont sincères, un Dieu de consolation et de paix; dans vos demandes, si elles sont réglées sur la loi, un Dieu d'abondance et de grâce : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Il ne faut point, au reste, nous tromper; comme si, trouvant notre Dieu hors du temple comme dans le temple, nous trouvions partout cette source de délices qui nous disposent à celles qu'il nous prépare dans l'éternité. Il n'y a ni temps ni lieu, j'en conviens, qui puisse donner des bornes aux effusions de notre Dieu. C'est surtout dans la solitude qu'il veut s'entretenir avec sa bien-aimée; et cette solitude, j'ose le dire, c'est le lieu qu'il nous assigne spécialement pour la prière, c'est le lieu où il a établi le siége particulier de ses audiences et de ses bontés, c'est le lieu qu'il honore singulièrement de sa présence, de cette présence qui nous l'attache et qui ne semble le retenir parmi nous qu'afin qu'il puisse ménager nos intérêts de plus près, qu'afin qu'il puisse entretenir plus efficacement cette communication réciproque de soupirs et de grâces, de gémissement et de consolation, qu'il veut établir entre le ciel et la terre. C'est donc partout, Seigneur, que je me tournerai vers vous, parce que partout vous êtes prêt à ouvrir sur moi votre libérale et bienfaisante main; mais ce sera singulièrement aux pieds de vos autels que je viendrai me répandre devant vous, parce que sur ces autels j'y ai et l'auteur et le distributeur de la grâce, et celui qui est la source de tout bien et par qui tout bien est venu au monde; celui qui, ayant détruit dans sa chair la division qu'il y avait entre le ciel et la terre, oppose cette même chair à tout ce qui pourrait renouveler une division si fatale; celui qui, ayant réconcilié l'homme à Dieu, n'habite parmi nous que pour donner à cette première réconciliation une constante et éternelle durée, afin qu'étant unis au Père et à lui, nous goûtions cette paix qu'il annonce autant à ceux qui sont loin qu'à ceux qui sont près, et que par là, quoique exilés et bannis de notre patrie, nous commencions à entrer dans le sort de ces domestiques et de ces citoyens qui partagent avec lui le bonheur de sa maison : *Ut terra nobis sit cœlum, facit hoc mysterium.*

Par là même que vous avez plus de consolations à attendre du Seigneur dans son saint temple, vous avez aussi à y attendre plus de secours et de grâces. Jésus-Christ dans le ciel dispose de tout en souverain et en maître, et ce n'est que par ses mains que nous pouvons recevoir les richesses de la Divinité. Est-ce pour cela qu'il n'aura rien à distribuer dans l'Eucharistie? Parce que c'est une puissance cachée, sera-ce une puissance liée? Jésus-Christ dans le ciel et Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le même Dieu; c'est la même autorité, la même puissance, la même bonté, et il ne nous vient rien du sein de la gloire qu'il ne nous vienne en même temps du fond de nos tabernacles. Mais sur qui s'ouvrira plus abondamment cette source commune de grâces? Je ne crains point de le dire, c'est Jésus-Christ lui-même qui me fournit cette pensée : comme il se fait un devoir d'honorer dans le ciel ceux qui l'honorent sur la terre, et de leur rendre devant son Père ce qu'ils lui ont rendu devant les hommes, aussi il proteste qu'il rougira devant son Père de tous ceux qui auront rougi de lui devant les hommes, et les désavouera dans le ciel comme ils l'ont désavoué. Il en

est pourtant qui craignent, ce semble, de le venir chercher devant les hommes et aux pieds de ses autels, comme s'il en était moins riche parce qu'il est plus abaissé; ce n'est que vers son trône qu'ils lèvent les yeux, comme s'il n'était opulent que parce qu'il est dans l'éclat. N'est-il pas juste qu'il venge dans le ciel la gloire qu'ils lui ravissent sur la terre, et qu'il leur fasse sentir que si tout cœur divisé entre lui et les hommes lui fait horreur, la division du leur à son égard suspend et borne les largesses du sien? Ce n'est donc point en séparant, pour le dire ainsi, Jésus-Christ de Jésus-Christ lui-même que vous l'engagerez dans vos intérêts; c'est en allant à lui par lui-même ou en recourant à lui dans l'Eucharistie, avec cet esprit de foi qui, lui montrant dans le ciel que ses abaissements sur la terre ne vous font rien perdre de votre confiance, l'obligent à répandre doublement et avec toute cette profusion qu'on doit attendre d'un Dieu à qui on rend ce qui lui est dû en quelque état qu'il se trouve. Et je soutiens que quiconque sait présenter au Père ce double objet : Jésus-Christ dans l'abaissement et Jésus-Christ dans la gloire, ou plutôt ce même objet dans des situations si différentes, verra tomber sur lui tous les trésors de la miséricorde : il aura un avocat dans le ciel, il aura un avocat sur la terre qui plaidera en sa faveur. S'il ne se voit pas encore établi sur tous les biens du père de famille, il aura au moins dans les biens dont on le comblera comme un gage assuré d'un établissement éternel. Et si l'Apôtre osait autrefois protester qu'il aimait tellement Jésus-Christ que rien ne l'en séparerait jamais sur la terre, je ne crains pas de vous inspirer des sentiments de présomption en vous disant que dès que vous vous attacherez à Jésus-Christ comme vous le devez, rien ne vous en séparera jamais dans la gloire : *Ut terra nobis sit cœlum, facit hoc mysterium.*

Malgré cela, qui pense à ses véritables intérêts? Qui pense à venir chercher dans leur source cette multitude de biens que Dieu porte nécessairement avec lui et qu'il répand sans ménagement quand on travaille à s'en rendre digne? L'indolence sur ce point, peut-être l'irréligion, va si loin, que tandis que nos places et nos rues retentissent ou du bruit de vos affaires ou de vos cris de joie, que tandis que vous courez de toute part à vos fêtes mondaines, peut-être à vos spectacles d'iniquité et de crime, vous n'avez pas un moment à donner à Jésus-Christ, comme s'il n'avait rien à attendre de vous ou que vous n'eussiez rien à attendre de lui.

Plaignez-vous, après cela, du malheur des temps; plaignez-vous de ce que le ciel est comme d'airain pour vous, de ce que la terre semble vous fermer ses entrailles; de ce que vous plantez, et que Dieu arrache; de ce que vous semez, et que Dieu dissipe : c'est justement de quoi il menaçait les Juifs, parce que sa maison était déserte. Disons mieux : Plaignez-vous de ce que, riches peut-être et opulents dans les biens du siècle, vous languissez dans une triste et accablante disette des biens de l'éternité : *Aversio tua increpabit te* (*Jer.*, II), dit Jérémie. Vous portez au milieu de vous la source de votre misère, et si vous écoutez la voix de votre conscience, vous trouverez que votre éloignement et votre oubli à l'égard de Jésus-Christ le met lui-même dans une espèce de nécessité de vous oublier et de s'éloigner de vous. Il est le distributeur des dons du ciel; doit-il les distribuer sans discernement et sans choix? Oui, pour vous, âmes choisies, qui avez vos heures réglées d'adorations et d'hommages, qui, parmi tant de devoirs de piété que vous vous êtes imposés, regardez celui-ci comme un des plus importants et des plus essentiels, il ouvrira ses trésors sans ménagement et avec toute la profusion qu'on doit attendre d'un Dieu qui ne sait ce que c'est que de se laisser vaincre en libéralité. Pour vous, qui n'avez rien à lui demander, rien à lui offrir, il usera de réserve; et s'il ne vous traite pas avec toute l'indifférence que mérite la vôtre, il vous fera au moins sentir que ce n'est point impunément qu'on l'abandonne et qu'on s'éloigne de lui.

Vous avez donc choisi, Seigneur, la sainte Sion pour votre demeure; je la choisis pour la mienne, et si je ne puis pas l'habiter éternellement, du moins j'y serai éternellement d'esprit et de cœur; j'y serai réellement et en effet le plus souvent que je le pourrai, et ce ne sera jamais que malgré moi et pour courir à des affaires, d'ailleurs indispensables, que je m'en séparerai.

Résolutions que nous devons à Jésus-Christ et que nous nous devons à nous-mêmes, mais que doivent par-dessus cela au public ceux que nous avons vus avec tant d'édification vouloir être inscrits parmi les adorateurs singuliers de Jésus-Christ, et que nous voyons avec tant de scandale refuser leurs adorations à ce Dieu caché, et chercher par là en quelque manière à faire tomber une des plus pieuses et des plus saintes pratiques de la religion (*pour l'Adoration perpétuelle*). C'est à un Dieu que vous avez donné votre nom, et ce nom que Dieu a comme écrit dans le livre de Vie en vous recevant parmi les siens, n'avez-vous point à craindre qu'il ne l'en efface à votre éloignement? N'avez-vous point à craindre que ceux que vous vous substituez ou qu'on vous substitue ne vous soient également substitués dans la distribution des grâces qui vous étaient préparées, et qu'en manquant votre heure vous ne manquiez le moment qui devait décider de votre éternité? Rappelez donc vos premiers engagements, et tâchez de réparer votre négligence passée par un redoublement de ferveur pour l'avenir; afin qu'après avoir rendu à Jésus-Christ ce que vous lui devez sur la terre, vous puissiez aller recevoir de lui ce qu'il vous prépare dans la gloire. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME JOUR.

LE VIATIQUE.

Comedit et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei Horeb. (III *Reg.*, XIX.)

Il mangea : et, fortifié par ce pain, il arriva sur le mont de Dieu appelé Horeb.

Ce pain que mangea Elie, et qui répara tellement ses forces, que, malgré sa faiblesse et son épuisement passé, il se rendit sans peine sur le mont de Dieu appelé Horeb, est la figure de ce pain eucharistique que doit manger tout fidèle pour s'élever jusque sur le haut de cette montagne qui est proprement appelée la montagne du Seigneur, parce que ce n'est que là que le Seigneur se fait voir dans sa gloire. Il ne s'agit point ici d'une marche de quarante jours comme fut celle du prophète; il ne s'agit que de la marche d'un moment, mais c'est un moment d'où dépend une éternité : *Grandis tibi restat via* (III *Reg.*, XIX); quel chemin, quel terme? *Surge et comede* (*Ibid.*) : levez-vous donc, et mangez ce pain de salut qui doit vous servir d'appui et de guide dans une route où il est si dangereux de faire quelques faux pas, et où l'on ne fait jamais de faux pas qu'à sa perte.

C'est du viatique que je parle : viatique que tout malade doit s'empresser de recevoir dès qu'il se trouve dans un état qui peut lui en faire craindre les suites; mais viatique, pour qui plusieurs d'entre nous ont tant d'éloignement, que vous diriez, ou qu'ils croient signer l'arrêt de leur mort en le recevant, ou qu'ils craignent de mourir dans le baiser du Seigneur. Désordre aujourd'hui commun dans le christianisme, et si commun, que parmi ceux qui se sont éloignés de nos sacrements pendant leur vie, à peine en trouve-t-on un qui n'ait pas besoin d'y être entraîné comme malgré lui aux approches de la mort; désordre que je regarde ou comme un préjugé, ou comme une source de réprobation. Comment cela? C'est que différer de recevoir le viatique, c'est s'exposer, ou à ne point le recevoir du tout, ou à le recevoir mal; et ne point recevoir le viatique, c'est se priver d'un des plus grands secours qu'on ait pour terminer l'importante affaire dont on est alors chargé; recevoir mal le viatique, c'est faire un obstacle du secours, et changer cet excellent moyen en un empêchement essentiel et irréparable.

C'est pourtant à quoi s'expose tout homme qui diffère de recevoir le viatique. Il s'expose à se priver d'un des plus grands secours qu'il puisse avoir pour traiter l'importante affaire dont il est alors chargé, et par là emporter avec lui un préjugé de réprobation : premier point. — Il s'expose à faire un obstacle du secours, et à changer cet excellent moyen en un empêchement essentiel et irréparable, et par là emporter avec lui une source de réprobation : second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelles sont nos inquiétudes et nos alarmes sur le salut de certaines personnes que nous voyons enlevées subitement et sans qu'elles aient eu le loisir d'expier par les sacrements une vie où nous savons d'ailleurs qu'il y avait bien des choses à réformer! Nous tremblons, nous ne savons qu'en penser; et si nous n'osons pas décider, du moins trouvons-nous partout mille sujets de crainte et de frayeur. Mais avons-nous moins sujet de nous alarmer sur le salut d'un homme qui, se voyant mourir, meurt pourtant sans sacrements? Comme il semble qu'il n'a eu du temps que pour en abuser, il semble aussi qu'on doit plus craindre sur son sort, et appréhender que si les autres meurent dans leur péché faute de sacrement, celui-ci n'ait rejeté le sacrement que parce qu'il aimait et qu'il adorait son péché. Quoi qu'il en soit de cela, nous en voyons tous les jours qui renvoient et qui renvoient si fort, qu'ils sont enfin enlevés sans que l'Eglise ait pu leur faire part de son don précieux. Sur quoi, sans entrer dans ces jugements impénétrables qu'il ne m'appartient pas de sonder, je soutiens qu'ils sont enlevés avec un préjugé presque certain de réprobation; et un si triste présage d'où le tirerai-je? De la cause et de l'effet de leur délai. La cause de leur délai, c'est le péché : soit qu'ils y soient encore attachés, soit qu'ils craignent d'entrer dans leur cœur pour lui demander un compte exact de tout ce qu'ils peuvent avoir, ou de péchés à expier, ou de suites de péchés à réparer, c'est toujours le péché qui les arrête; l'effet de leur délai, c'est la privation du remède du péché : à force de renvoyer, ils se mettent dans un état où ils ne sont presque plus capables de sacrement; disons-le, presque plus susceptibles d'aucun sentiment chrétien. Que peuvent-ils faire autre chose que mourir dans leur péché?

Oui, cherchez tant de raisons, de délais qu'il vous plaira : la complexion du malade, la vigueur de ses forces, l'heureux retour de tant d'autres qui, au moment qu'ils paraissaient désespérés, ont commencé de reprendre leur première santé, c'est toujours du péché que vient la résistance, et ce n'est que parce qu'on est retenu par ce malheureux enfant de ténèbres, qu'on ne fait pas ce qu'on doit. L'homme de bien ne se sent pas plutôt attaqué, qu'il tourne les yeux vers l'auteur de son salut, qu'il l'appelle à son secours et le conjure de venir partager avec lui ses dangers et ses combats; et s'il s'en trouve même quelquefois, parmi ceux qui ont fait profession de vertu, qui en ceci semblent user de quelque retardement, du moins veulent-ils toujours qu'on les avertisse quand il sera temps, qu'on ne leur cache point la grandeur de leur danger, de peur qu'en voulant les ménager on ne les prive du bien-aimé de leur cœur. Le pécheur, au contraire, malgré ce comble de péché où il semble être arrivé, méprise tout, dit le Sage; et l'incertitude de cette heure qui, quoique cachée aux autres, semble se découvrir à lui de près, et la violence de son mal à qui la multitude des remèdes ne peut apporter aucun adoucissement, et l'abattement de toute une parenté qui, sur ses yeux, dans son visage, lui porte un triste présage de mort, et cette voix intérieure qui lui répète à tout moment

qu'il n'est que poudre et que bientôt il retournera en poudre, rien de tout cela ne peut le faire revenir de son assoupissement : c'est qu'il aime encore son péché, et qu'il a encore un attachement secret à ses charmes et à ses attraits. On a goûté tout ce que la volupté avait d'agrément, on a donné à son cœur tout ce qu'il pouvait souhaiter; quelque accablé que l'on soit, l'on ne perd pas tout à coup le souvenir de ces jours si doux, si agréables à la nature ; on en conserve une vive image, peut-être prend-on soin de les rappeler, ou pour dissiper par leur idée l'idée des maux qui accablent, ou pour se consoler dans l'espérance d'y rentrer, dès qu'on le pourra, avec autant de fureur que jamais. Du moins on est encore tout préoccupé de cette figure du monde qui passe, ignorant et comme étranger dans les joies du ciel, n'ayant ni usage ni habitude dans les choses de Dieu, et malgré tous les cris de sa conscience, on roule dans ces indéterminations comme le paresseux : avec lui on veut et on ne veut pas, et après bien des velléités, on ne fait rien.

On n'est pas moins retenu par cette discussion exacte des péchés, dans laquelle doit entrer nécessairement tout homme qui ne veut pas faire un sacrilége du sacrement; discussion qui demande toute l'application de l'esprit, et qui souvent fatigue ceux mêmes qui jouissent de la plus parfaite santé. Que sera-ce donc d'un homme accablé ? quelle difficulté pour lui de sonder tant de mystères d'iniquité, de débrouiller tant d'intrigues, de rappeler tant de pensées, tant de paroles, tant d'actions qu'il a à se reprocher ! D'ailleurs, combien de médisances, d'injustices, de scandales à réparer ! Tout cela demande des réflexions sérieuses, et si sérieuses, que la plupart s'en trouvant incapables, demandent, pour le dire ainsi, quelque trêve à leur conscience, et la conjurent de ménager leur patience et de suspendre des sollicitations que le désordre de leurs affaires rend inutiles : *Inducias usque mane.* Demain la violence du mal se relâchera, demain je serai plus à moi et plus en état de m'acquitter de mon devoir ; mais ce demain vous est-il promis, et pouvez-vous vous promettre sûrement plus de liberté demain ? Aujourd'hui cela passe mes forces, et l'exiger plus longtemps, c'est me fatiguer inutilement : *Inducias usque mane.* Ce demain est-il venu, c'est la même violence de la part du mal, les mêmes indélibérations de la part de la volonté ; ou on ne peut pas, ou on ne veut pas; on espère, on attend, et parmi ces espérances et ses attentes, la mort arrive, elle se saisit de sa proie, et on meurt sans sacrement.

Plusieurs, dites-vous, malgré ces difficultés communes à tout homme qui attend les dernières extrémités, s'acquittent de leur devoir, et passent par-dessus tout pour entrer dans les voies d'une vraie et sincère réconciliation. Et comment se mettent-ils dans les voies? Avec quelle peine pour eux, mais avec quel sujet de frayeur contre nous ! Ne faut-il pas qu'ils luttent, pour parler de la sorte avec leur douleur comme avec un ennemi importun, qui à tout moment vient troubler leurs réflexions et leurs pensées? Ne faut-il pas qu'ils interrompent presque à chaque moment, ou pour soulager un mal qui les presse, ou pour donner quelque relâche à un esprit qui ne peut plus soutenir une discussion et un examen continué? Combien de fois se confondent-ils dans ce chaos qu'il faut démêler dans leurs accusations! Combien de dérangements et de désordres! Ne sont-ils pas souvent obligés d'avouer eux-mêmes que tout leur échappe, et que leur vie passée est pour eux une espèce de mystère où ils ne comprennent presque plus rien? Mais enfin, ils s'acquittent de leur devoir. Oui, peut-être devant des hommes qui souvent se payent de quelques démarches équivoques. Si Dieu s'en paye, ce n'est pas ce que j'entreprends de décider; nous avons affaire à un bon Maître qui se contente de ce qu'on peut ; mais doit-il se contenter, quand, par délibération et par choix, on s'est mis dans une espèce d'impossibilité de pouvoir ce qu'on doit? Dès les premiers jours de la maladie, il aurait été aisé de pourvoir à tout; le corps n'était point si épuisé, l'esprit si affaibli ; vous avez renvoyé par votre faute: Dieu recevra-t-il ce sacrifice défectueux par tant d'endroits? sera-t-il désarmé par ce retour lent et imparfait? ce n'est point, encore un coup, ce que j'entreprends de décider? mais enfin, si nous avons lieu de trembler pour ceux mêmes qui, dans des circonstances si critiques, recourent aux sources de la grâce, que ne devons-nous point faire pour ceux qui, par leur indolence, se ferment ces sources salutaires, et semblent nous dire qu'en nous quittant sans sacrement, ils nous quittent sans espérance de salut.

Cependant toute une parenté se tranquillise; elle se rassure sur je ne sais quels désirs qui semblent dire, que si on a péché, on a de de l'aversion pour son péché, et qu'on ne souhaite pas mieux que de l'expier tous les jours. A tout moment il nous répétait qu'il savait ce qu'il devait à son salut, qu'il était prêt à tout, et qu'il n'attendait que le moment favorable ; oui, mais ce moment n'est point venu, et je ne sais si ces désirs extérieurs qui vous tranquillisent ne devraient point même redoubler votre frayeur. Il était prêt à tout, et il n'a rien fait : n'était-ce point qu'il ne cherchait qu'à sauver les apparences, qu'à couvrir un fonds d'iniquité et d'irréligion sous un dehors trompeur de religion et de piété. N'est-ce point qu'il ne voulait pas rompre avec ces idoles d'injustice et d'impudicité qu'il s'était formées, et que dans un corps mourant, il conservait encore des passions âpres et vives, qui n'avaient rien perdu de leur première vivacité? N'est-ce point, en un mot, ou que son péché, ou que les suites de son péché l'ont arrêté? Du moins il avait été pécheur, il avait aimé le péché pendant sa vie, nous le savons, et tout nous persuade qu'il l'a aimé en mourant, et que c'est la cause de

ses délais à l'égard du sacrement : *Inducias usque mane.*

L'effet du délai n'a pas des suites moins dangereuses : c'est la privation du remède du péché. Je veux donc que vous ayez vécu en saint, et que votre vie ait été comme une image et un abrégé de la perfection chrétienne ; je n'en soutiens pas moins qu'aux approches de la mort vous devez recourir à ce pain sacré. Sans quoi, à en juger par les termes de Jésus-Christ, vous ne pouvez pas conserver la vie dans vous, cette vie qui seule fait devant Dieu le prix et le mérite d'une âme chrétienne : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI.) Proposition générale et qui pourtant ne doit pas s'entendre d'une nécessité de moyen, comme parlent les théologiens, ou d'une nécessité si indispensable, que quiconque avant sa mort n'aura pas mangé le pain eucharistique, n'aura jamais la vie dans lui, ni aucune part au royaume de Dieu. Le concile de Trente prononce anathème contre quiconque osera dire que la communion est nécessaire aux enfants avant qu'ils aient atteint l'usage de la raison. Aussi ne voyons-nous pas qu'on la leur distribue, même dans les dangers les plus évidents de mort. Nous ne voyons pas non plus que l'Eglise ait jamais désespéré du salut de tout homme adulte qui, surpris par quelque accident imprévu, se voit enlevé sans qu'il ait pu se munir du pain eucharistique : elle devrait pourtant le regarder comme perdu sans ressource, si elle croyait la divine Eucharistie nécessaire de nécessité de moyen. Tout cela néanmoins ne justifie pas ceux qui, en différant, se mettent hors d'état de la recevoir. Pourquoi cela ? C'est que si l'Eucharistie n'est pas de nécessité de moyen, elle est au moins de nécessité de précepte, parce qu'il nous est ordonné de communier de temps en temps, afin d'aller puiser dans ce sacrement de salut, qui sert comme d'antitode au pécheur, les remèdes et les préservatifs qui nous sont nésessaires pour nous défendre et nous garantir du péché ; et ce précepte qui nous oblige en différentes occasions de la vie, je l'étends à plus forte raison aux approches de la mort, et je soutiens, avec le torrent des théologiens, que quiconque se sent grièvement attaqué, doit se procurer ce secours divin, et qu'il ne peut s'en priver volontairement et avec connaissance de cause, sans pécher contre la charité qu'il se doit à lui-même. N'est-ce pas alors, ou que les passions se révoltent par elles-mêmes avec plus de danger pour nous, ou qu'elles sont excitées plus fortement par la malice de nos ennemis ? N'est-ce pas alors que les puissances des ténèbres redoublent leurs attaques, et s'acharnent à notre perte avec plus d'obstination et de fureur que jamais ? Mais n'est-ce pas aussi alors que nous sommes moins en état de résister ? Les sens du corps sont liés et comme hébétés par la violence du mal ; les puissances de l'âme affaiblies ; l'esprit, le cœur, tout l'homme épuisé et pouvant à peine se soutenir contre les douleurs qui l'accablent. Regardez donc à vos côtés, vous y verrez, non pas, comme le Prophète, un pain cuit sous la cendre, mais le pain de vie, ce pain qui est descendu du ciel pour vous servir de guide dans ces routes inconnues où vous allez entrer, et de bouclier contre tous les traits de tant d'ennemis qui vont vous attaquer : *Surge et comede* (III *Reg.*, XIX.) Levez-vous et mangez. Vous vous endormez dans votre indolence et votre inaction, vous vous livrez à votre indolence et à votre paresse : *Grandis tibi restat via.*

Ah ! que le chemin que vous avez à faire est difficile à tenir ! qu'il est occupé par de terribles et de redoutables ennemis ! qu'il y a de faux pas à craindre, d'embuches à éviter ! Tout y est plein de périls et de dangers ; et si l'ange du grand conseil ne vous tend pas la main, comment vous tirerez-vous de tant d'embarras ? Sera-ce par votre prudence et votre sagesse ? Eh ! qu'est-ce que la prudence et la sagesse d'un homme mourant ! Sera-ce par vos propres forces ? que sont toutes les forces de la nature contre les assauts de l'enfer ! Sera-ce par le moyen de la grâce ! quelle grâce de prédestination et de choix pouvez-vous vous promettre, tandis que vous rejetez l'auteur et le distributeur de la grâce ? Vous craignez, ce semble, de recourir à Jésus-Christ. Jésus-Christ s'empressera-t-il de venir à vous et de vous visiter avec cet air de bonté qui l'engage à privilégier ceux qui se tournent vers lui ? Il vous traitera comme vous le traitez : vous vous éloignez, il s'éloignera.

Dans cet éloignement mutuel qu'en pouvez-vous attendre qui vous réponde d'une constante et invincible fermeté dans le bien ? Ce n'est que par un concours singulier de bonté du côté de Dieu, et de ferveur et de zèle du côté de l'homme, qu'on se défend du péché et qu'on se maintient dans la grâce : ici c'est comme un concours d'indifférence et de lâcheté, qui, vous liant les mains lorsqu'il vous importerait le plus de les lever vers le ciel, excite l'indifférence de Dieu, et l'oblige à se ménager dans la distribution de ses bienfaits. Il était prêt à vous visiter dans les bénédictions singulières de sa miséricorde, il n'attendait que votre consentement pour opérer au milieu de vous un prodige de grâce qu'il opère quand on tâche de gagner son cœur ; mais ce n'est pas de lui que vous attendez votre secours, du moins vous en usez avec lui comme si vous n'aviez rien à en attendre : ce n'est pas lâcheté, comme je le disais tout à l'heure, c'est présomption ; et c'est de quoi Jésus-Christ est indigné, et de quoi il vous fera porter la peine avec toute la sévérité que vous devez attendre d'un Dieu qui se voit rejeté et méprisé. Si quelque accident imprévu ou vos infirmités vous empêchaient de le recevoir, le désir, seul que vous en auriez le toucherait, et l'engagerait à suppléer par l'onction de sa grâce à ce que vous auriez pu vous promettre de sa divine présence. Qu'aurait-il donc fait s'il y était entré réellement et en effet ? si vous lui aviez donné lieu de porter au milieu de vous cette multitude de bénédic-

tions qu'il vous proposait? comment se serait-il uni à vous pour travailler de concert avec vous à chasser les tentations qui surviennent, à repousser les attaques qui redoublent, à dissiper les troubles et les inquiétudes qui agitent? Il aurait regardé votre cœur comme son temple et sa demeure, il en aurait banni tout ce qui aurait pu blesser la pureté de ses yeux, il en aurait arraché tout ce qu'il aurait pu avoir d'attachement et de goût pour les choses de la vie présente, et l'aurait tellement changé, qu'étant retenu sur la terre par les liens de la mortalité, il aurait été uniquement dans le ciel par l'ardeur et la vivacité de ses désirs. Il se serait mis lui-même sur ce cœur comme un sceau de sainteté, selon l'expression de l'Ecriture; il y aurait formé une sainteté parfaite : parfaite dans sa foi que rien n'aurait pu troubler, parfaite dans son espérance que rien n'aurait pu alarmer, parfaite dans sa charité que rien n'aurait pu ébranler. Vous avez cru pouvoir vous passer de lui (je ne veux point entrer dans des mystères qu'il ne me convient pas de sonder); peut-être avez-vous combattu pour la justice jusqu'au dernier soupir; peut-être le dernier soupir a été un moment de triomphe pour vos ennemis, du moins est-il certain que tout se ligue contre vous dans ces dernières extrémités; que vous pouvez peu de choses sans un secours extraordinaire; que ce secours ne vous est point dû, parce que vous refusez d'en aller chercher à la source, et qu'ainsi nous avons plus à craindre qu'à espérer sur la grande affaire de votre salut. Dans notre crainte nous sommes fondés sur les paroles de notre Maître; et Dieu veuille que plusieurs ne se reprochent point aujourd'hui, dans la douleur et le désespoir, que si au moment de leur séparation ils se sont laissé enlever cette vie qui les aurait fait vivre en Jésus-Christ, c'est pour s'être privés de ce pain sacré que Jésus-Christ leur avait préparé pour les faire vivre éternellement avec lui : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI.)

Vous êtes tellement persuadés d'une si triste vérité, que, malgré tout ce que vous croyez avoir de motifs de consolation dans quelques désirs faibles et inefficaces qui paraissent dans un moribond, vous ne laissez pas d'entrer comme naturellement dans les frayeurs et les gémissements de l'Eglise quand vous le voyez mourir sans sacrement. Cette bonne mère lui présente son viatique, et le lui présente comme le gage de son immortalité, comme l'assurance et le prix de son bonheur : *Accipe viaticum corporis Christi :* Recevez, mon cher fils, le viatique du corps et du sang du Seigneur; c'est votre juge que je vous mets entre les mains; terminez avec lui les affaires importantes de votre éternité, avant que soit arrivée cette nuit fatale où il n'est permis à personne de travailler. C'est votre Sauveur; jetez-vous entre ses bras, et conjurez-le de vous donner le baiser d'une paix éternelle dans lui. Je vous fais part de ce que j'ai de plus précieux dans mes trésors, confiez-lui ce que vous avez de plus cher : votre esprit, afin qu'il l'anime d'une foi vive; votre cœur, afin qu'il l'embrase de ces nobles feux qu'il est venu apporter sur la terre; votre âme, afin qu'il l'enlève avec lui dans le sein de la gloire : *Accipe viaticum corporis Christi.* Mais ce fils dénaturé est insensible aux bontés et aux dons de sa mère. Que dit-elle, que pense-t-elle sur son compte? A peu près ce que dit et que pense saint Augustin sur un pareil sujet : Est-il sauvé? Je ne le dis point. Est-il damné? Je ne le dis pas non plus. Qu'en dites-vous donc? Je ne sais qu'en dire; mais il n'a pas reçu le sacrement de salut, j'en gémis dans l'amertume de mon âme, persuadé que j'ai plus à craindre qu'à espérer : *Nisi manducaveritis*, etc.

Le malade lui-même semble souvent, par je ne sais quelles démonstrations extérieures, découvrir le désordre et les anxiétés de son cœur; malgré son épuisement et sa faiblesse, vous le voyez inquiet, s'agitant, portant sur ses yeux, sur ses lèvres le trouble et l'égarement de son esprit : ce peut être quelquefois un redoublement de douleur, mais c'est encore plus souvent un redoublement de peine sur la vie future : les opérations de l'âme ne sont pas tellement suspendues qu'il ne sente, de temps en temps, quelque impression de ce qu'il est devant Dieu, de ce qu'il a craindre de sa sévérité et de sa rigueur. Là-dessus il se trouble, il se confond: et n'a-t-il pas raison, pour peu qu'il lui reste de foi et de religion? Mais enfin, de quelque source que procède ce trouble, vous avez pu remarquer vous-mêmes quelle différence il y a entre fidèle et fidèle à ce dernier passage; vous diriez par la paix et la joie que goûtent ceux qui meurent dans le baiser du Seigneur, qu'ils commencent à entrer par avance dans les délices qui leur sont préparées; tandis que ceux pour qui le Seigneur est un objet d'exécration, ou du moins d'indifférence, semblent nous donner par avance, dans les craintes et les frayeurs qui les agitent, quelque idée des craintes et des frayeurs qui doivent les agiter éternellement.

Disposez donc, je ne dis point précisément des affaires de votre maison sur la terre (c'est à quoi on ne manque presque jamais, et je n'ai garde de vous en détourner: quelquefois, pour s'être endormi sur ce point, on laisse toute une parenté dans la confusion et le désordre), mais commencez par les affaires de cette maison qui vous est destinée pour l'éternité : *Dispone domui tuæ.* (*Isa.*, XXXVIII.) Aussi bien l'arrêt en est porté; vous mourrez, et vous ne sortirez de ce lit sur lequel vous gémissez que pour aller rejoindre vos pères et vos ancêtres dans le tombeau : *Morieris tu et non vives.* (*Ibid.*) A quoi bon vous flatter? Pourquoi vous promettre ce que Dieu a résolu de vous refuser, et sur ces vaines espérances renvoyer de jour à autre ce que vous pouvez et ce que vous devez faire aujourd'hui? Quand le sacrement

devrait vous faire mourir, encore si vous aimiez Jésus-Christ, peut-être achèteriez-vous aux dépens de votre vie le plaisir de le posséder. Ce n'est pas là néanmoins ce que vous avez à craindre : souvent en recevant le sacrement, on reçoit la santé; mais puisque, par rapport à vous dont l'arrêt de mort est porté, ce n'est que pour l'âme qu'il doit être un sacrement de vie, pourquoi renvoyer si fort, et par vos renvois vous priver de ce qui peut faire le plus solide appui de votre espérance, et nous priver nous-mêmes de ce qui peut faire le plus grand sujet de notre consolation dans ces embarrassantes et décisives circonstances?

Si vous avez résolu de vous perdre, déclarez d'abord qu'on ne vous parle ni de prêtre, ni de sacrement, ni de pénitence; mais si vous voulez vous sauver, pouvez-vous rien faire de mieux que de déclarer d'abord que c'est par les sacrements que vous voulez commencer? Votre famille peut-être s'alarmera? Mais, si elle est chrétienne, a-t-elle lieu de s'alarmer en vous voyant entrer dans les sentiments d'un chrétien? N'aura-t-elle pas lieu de s'alarmer davantage quand elle vous verra mourir sans sacrement? Vous avez encore toute votre connaissance et toute votre liberté. En peut-on trop avoir pour négocier sa réconciliation et sa paix avec un Dieu? Rien n'est encore désespéré. Tout l'est dans les vues de celui de qui dépend votre destinée, et un moment plus tard peut-être n'y êtes-vous plus à temps : *Dispone domui tuæ.* Défaites-vous donc de tant de vains prétextes dont le démon se sert pour vous retenir dans ses liens en flattant vos espérances; mettez la main à l'œuvre, mettez-la dès que le danger commence à se déclarer. Tout ce que vous pouvez gagner en différant c'est de mourir d'une double mort : de la mort du corps et de la mort de l'âme. *Morieris tu et non vives.*

Ceux mêmes qui environnent le malade se rendent souvent en ceci et complices de ses délais, et coupables de sa perte. Un homme qui, par son art, sait ce qui doit en arriver se taira pourtant, il dissimulera, et Dieu veuille que par les fausses espérances qu'il donne contre ses sentiments et ses pensées, il ne devienne point lui-même comme le conseiller et l'auteur du retardement; une parenté qui, ne pouvant plus compter sur rien, fondra tout le jour en larmes dans le secre , affectera devant le malade un air gai et content, elle le rassurera contre tous les symptômes les plus violents, elle ne lui parlera que d'un prompt et prochain rétablissement. Est-ce donc que vous avez conjuré sa damnation les uns et les autres, et que vous êtes convenus ensemble pour conduire plus sûrement son âme en enfer? Vous ne savez comment lui donner une si fâcheuse nouvelle; et ne la lui avez-vous pas déjà donnée par avance, en l'engageant par vos détours à la signature d'un testament? Car, sur ce point, on ne sait ce que c'est que ménager un malade, et pour peu qu'il lui reste de raison, ne doit-il pas voir que signer un testament dans de pareilles circonstances, c'est avoir une réponse de mort? Peut-être en reviendra-t-il, et vous ne voulez pas le troubler mal à propos; peut-être n'en reviendra-t-il pas aussi, et le trouble peut lui être salutaire ; en tout cas, puisque vous n'avez pas pénétré dans l'avenir, quoi qu'il en arrive, vous aurez toujours la consolation d'avoir pris autant de soin pour sauver son âme que vous en avez pris pour ne pas perdre une vile et méprisable portion de ses biens.

Vous craignez d'avancer ses jours! Encore une fois, craignez-vous de les avancer, quand il est question d'un intérêt temporel? Vous le pressez, vous le sollicitez; et quand il est question d'un intérêt éternel, vous vous affligez, vous vous taisez. Où est donc votre zèle? où est cette amitié qui ne paraît jamais mieux que quand on s'aime pour l'éternité? C'est une nouvelle accablante, j'en conviens; mais enfin il faut qu'il l'apprenne, et il vaut encore mieux que ce soit de vous que d'un autre; vous savez mieux par quel endroit il le faut prendre ; vous pouvez mieux que tout autre le conduire insensiblement au point dont il est question. Si pourtant vous ne vous sentez pas assez de force pour la lui donner, ne souffrez pas que votre faiblesse lui fasse risquer son salut. Il ne manque pas dans votre ville de ministres habiles et zélés ; appelez-les à votre secours : c'est l'œuvre de Dieu , ils s'en acquitteront selon la sainteté de leur vocation. Mais de quelque côté que vienne l'avis, donnez-le, ou faites-le donner à bonne heure; pressez-en l'exécution, et ne souffrez pas que ce qui peut se faire aujourd'hui se renvoie à demain, autrement vous aurez le chagrin de voir mourir votre parent sans sacrement, et d'emporter par là avec lui un préjugé presque infaillible de sa réprobation. Et quand même il recevrait le sacrement: dès que cela se fait si tard, il s'expose à le recevoir mal et à emporter par là avec lui une source presque assurée de réprobation.

SECONDE PARTIE.

On peut recevoir mal le sacrement en deux manières : ou en le recevant sans les dispositions nécessaires à une action si importante et si sainte, ou en le recevant avec des dispositions toutes contraires à l'importance et à la sainteté de cette action. On le reçoit sans les dispositions nécessaires, quand on le reçoit sans sentiment, sans réflexion et sans connaissance ; on le reçoit avec des dispositions toutes contraires, quand on le reçoit en péché dans un cœur souillé et qui n'a pas eu soin de se purifier avant que de se présenter à ce divin banquet. Or, celui qui, dans la maladie, diffère de recevoir le viatique, s'expose à donner dans l'un ou l'autre de ces défauts, et peut-être dans tous les deux ensemble : il s'expose à recevoir le viatique sans sentiment, et par là à s'ouvrir une voie éloignée de réprobation, ou à le recevoir en péché, et par là s'ouvrir une voie pro-

chaine de réprobation, ou sans sentiment et en péché tout ensemble, et par là mettre comme le sceau et le comble à sa réprobation.

Il y a bien de la différence entre recevoir le sacrement et le fruit du sacrement. Le sacrement se reçoit par tout homme qui mange le corps du Seigneur; mais le fruit du sacrement ne se reçoit que par un homme qui mange le corps du Seigneur avec les dispositions d'esprit et de cœur que le Seigneur lui-même demande; et quoique l'état de grâce soit la première et la plus essentielle de toutes les dispositions, ce n'est pas pourtant la seule qui soit requise pour recevoir le fruit du sacrement.

La pratique de l'Eglise, sur ce point, nous en est une preuve convaincante; quoique cette bonne mère sache ce qu'elle a à attendre de l'Eucharistie pour le salut d'un moribond, elle ne la distribue pourtant pas à ce moribond qu'elle doit supposer être en état de grâce, parce qu'il a été absous, mais qui, immédiatement après l'absolution du prêtre, a perdu l'usage de la raison : sans doute parce qu'elle est persuadée qu'une viande si salutaire demandant un juste discernement des choses, dès qu'on n'est plus en état de discerner, on n'est plus en état de la manger salutairement; et un homme, accablé sous le poids de son mal, n'est-il pas, par rapport au sacrement, à peu près dans la même situation où est un homme qui a perdu l'usage de la raison? quelles peuvent être ses pensées, quels sont ses désirs? Tout chez lui se ressent des approches de la mort, et tout y est mourant; et si l'Eglise, par un reste de bonté, lui accorde son sacrement, parce qu'il peut lui être utile dans le fond et devant Dieu, n'est-il pas à craindre que, s'il ne lui est pas nuisible, du moins il ne lui soit d'aucune utilité.

Car enfin, faisons justice à notre Dieu : quels sont ceux qui attendent les dernières extrémités? Ordinairement ceux qui ont eu le moins de religion, ceux qui ont le moins fréquenté nos sacrements, ceux qui n'ont ni habitude ni usage des choses saintes; s'ils profitaient des premiers moments de leur maladie, le ministre du Seigneur pourrait suppléer à ce qui leur manque d'expérience; il pourrait leur suggérer les actes et les sentiments dans lesquels ils doivent entrer, et ils y entreraient, parcequ'ils sont encore susceptibles de direction. Ici, comment y entreraient-ils? à peine sont-ils capables d'aucun sentiment humain. Dites-leur donc de produire quelques actes de foi, d'espérance et de charité aux approches de Jésus-Christ. Aidez-moi, vous répondront-ils d'abord : sans votre secours, je m'égare et je me perds. Triste début, aidez-moi! c'est-à-dire apprenez-moi à produire les actes les plus essentiels de la religion : actes qui auraient dû faire toute l'occupation de ma vie! Aidez-moi, c'est-à-dire fournissez-moi les motifs que j'ai de croire, d'espérer et d'aimer : motifs que j'aurais dû avoir éternellement devant les yeux! Aidez-moi, c'est-à-dire servez-moi de maître, dans une affaire où vos paroles peuvent frapper mes oreilles; mais où mes oreilles seront frappées inutilement, si l'esprit que j'ai toujours rebuté ne daigne lui-même parler à mon cœur. Il faut donc les aider et leur apprendre à croire, à espérer, à aimer dans un temps où leur foi devrait être dans sa perfection; leur espérance vive et animée, leur amour plein et consommé, et cette nouvelle science qu'ils ont toujours ignorée, comment la reçoivent-ils? Ce sont, pour le dire avec l'Ecriture, des enfants de cent ans qui ne font que bégayer et qui, comme ceux à qui les compare ici le Saint-Esprit, n'entrent ni dans le sens ni dans l'esprit de la doctrine qu'on leur développe. Je crois, j'espère, j'aime, dira le ministre du Seigneur; je crois, j'espère, j'aime, répétera le malade; mais comment le répète-t-il : avec toute la disposition et l'égarement de ce peuple volage dont Dieu se plaint si amèrement chez son évangéliste : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, XV.) A peine prend-il quelque part à ce que prononce la bouche. Vous pouvez vous en convaincre par l'air froid et indifférent avec lequel ce pretendu pénitent répète ce qu'on lui suggère, par je ne sais combien de distractions qu'il semble chercher volontairement et à dessein; tantôt ce sont des plaintes sur les maux qui l'accablent, tantôt des ordres qu'il donne pour soulagement, et toujours une indolence, une espèce d'inaction qui déconcerte le zèle le plus ardent.

Est-ce ainsi qu'on se prépare à recevoir un Dieu, à le recevoir pour la dernière fois de sa vie; et en le recevant, à terminer avec lui et à conclure avec lui les importantes affaires de son éternité? Pour peu qu'on estime cette grande affaire et celui qui en est le maître et l'arbitre, ah! qu'on se sent animé à rappeler à ses approches tout ce qu'on peut avoir de force et de vigueur. Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, mais le zèle la réveille et la fait passer de cet assoupissement où la jette l'accablement des sens à la vivacité qu'inspirent naturellement les intérêts qu'on a à ménager; elle semble renaître et prendre une nouvelle vie dès qu'on lui dit que son maître va paraître; elle se répand par l'aveu de son indignité, par l'ardeur de ses désirs, par l'amertume de ses larmes. Que ne fait-elle point? C'est qu'elle veut gagner les bonnes grâces de son Juge. Ici, nul empressement, nulle ardeur; ce n'est qu'indifférence, que lâcheté. Croyez-vous que ce soit à de telles communions que Dieu ait attaché l'abondance de ses grâces! Pour moi, je crains au contraire que ce ne soit sur des personnes de cette nature que s'accomplit à la lettre cette prophétie de l'*Apocalypse* : *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* (*Apoc.*, III); parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche et vous rejetterai comme une viande insipide qui me fait bondir le cœur. Vous avez fait au prêtre le récit humiliant de vos faiblesses : là-dessus

vous vous croyez riche et abondant en grâce: et ne savez-vous pas que sans moi vous êtes pauvre, aveugle, misérable, dépouillé de tout, et que tout ce que vous croyez avoir de bon n'a de durée qu'autant que j'ai soin de le soutenir par ma puissance et ma bonté. Je me présente à la porte de votre cœur pour vous dire que c'est de moi que dépend votre persévérance, que c'est à moi à qui vous devez la demander, et à peine daignez-vous entrer en négociation avec moi : vous craignez, ce semble, de vous trop abaisser en traitant avec celui qui tient votre destinée entre ses mains : si vous ne croyez pas avoir besoin de moi, pourquoi m'appeliez-vous à votre secours; si vous croyez en avoir besoin, pourquoi, lorsque je suis prêt à vous secourir, n'avez-vous rien à me dire, rien à me demander? N'était-ce que pour me faire porter les suites de votre indifférence et de votre insensibilité, que vous m'introduisiez chez vous? Faudra-t-il que je sois au milieu de vous comme j'étais autrefois au milieu de ce peuple dénaturé qui ne me possédait que pour me donner des marques plus éclatantes de son mauvais cœur? Je suis un Dieu jaloux qui me retire dès que je ne trouve pas le retour que j'ai droit d'attendre. Vous êtes froid à mon égard, je le serai au vôtre; vous me faites soulever le cœur par votre langueur et votre indolence, je le soulagerai en vous jetant loin de moi, et vous traitant avec toute l'indifférence que mérite la vôtre : *Incipiam te evomere ex ore meo.* Terribles menaces, mais menaces dont doit sentir les effets tout homme qui ne sait pas profiter de la présence d'un Dieu. Si un homme comme vous vous conjurait de vous rendre chez lui pour traiter ensemble de quelque importante affaire, et qu'après vous être rendu à sa prière, il n'eût rien à vous dire, rien à vous proposer; qu'à peine il fît semblant de vous voir, de vous connaître, vous seriez indigné d'un procédé si malhonnête; et vous voudriez que notre Dieu fût moins sensible à ses intérêts et à sa gloire; vous le faites supplier de vous honorer de sa présence, afin de terminer avec lui la grande affaire de votre éternité; et quand vous le possédez, vous avez, comme ces dieux de l'antiquité, des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, une bouche sans parole, un cœur sans sentiment; il est au milieu de vous comme s'il n'y était pas, ou du moins sans recevoir aucun hommage de votre part, aucune marque de soumission et de respect, sans que vous fassiez presque attention à ce qu'il est, à ce que vous lui devez; il se retirera, il emportera avec lui ces bénédictions copieuses qui seules, dans des circonstances si décisives, peuvent faire la force et la défense d'une âme chrétienne; et de là qu'en peut-il suivre que la faiblesse et l'abattement de la volonté, la rechute, le retour au péché? De sorte que si, comme je le disais plus haut, on s'expose à retomber en ne recevant pas le sacrement, je dis ici qu'on s'expose au même danger en le recevant mal.

Là, c'est la punition d'une indolence qui refuse de recourir au remède ; ici, c'est la punition d'une indolence qui abuse du remède et qui ne sait pas se l'appliquer selon ses besoins et ses nécessités ; et c'est là ce que j'appelle voie éloignée de réprobation dans celui qui, pour avoir trop attendu, communie sans sentiment, il s'expose à retomber : *Incipiam te evomere ex ore meo.*

Que serait-ce si on ne s'était point relevé, et que tout ce qui a précédé la communion n'eût été qu'un vain spectacle de religion et de probité? On ne veut point se presser tandis qu'on en a le temps ; quand le temps commence à manquer, on se presse, on se précipite, et comment se font les choses? *Cito fecerunt, et non sustinuerunt consilium ejus.* (*Psal.* CV.) Tout se fait à la hâte, et tout se fait sans entrer dans les vues et les desseins de Dieu : il faudrait fouiller dans sa conscience avec ce flambeau que le Seigneur doit allumer pour juger même la justice, et on se contente d'une recherche comme ébauchée, superficielle et qui passe légèrement sur toutes choses; il faudrait exposer son péché dans toute son étendue, en découvrir la malice, le nombre, les circonstances et tout ce qui peut aider un confesseur à prononcer avec connaissance de cause, et on se réduit à je ne sais quelle accusation vague, générale, qui ne donne que des idées confuses, et qui, faisant connaître qu'on a été pécheur, fait à peine connaître en quoi on a péché. Le plus habile directeur tâcherait inutilement de vous mettre dans les voies; vous êtes ou trop pressé, ou trop accablé, le reste passe vos forces : dans la triste situation de vos affaires, il faudrait pouvoir s'assurer de l'amertume et de la sincérité de votre douleur; et combien de péchés sur lesquels on a lieu de douter si c'est le cœur ou la bouche qui parle ; on vous a entendu promettre cent fois la même chose, et on vous a vu autant de fois manquer à vos promesses. Que serait-ce si, comme il arrive souvent, on vous trouvait chargé d'une réputation que vous n'avez pas réparée, d'un bien étranger que vous n'avez pas restitué, de mille scandales que vous n'avez pas levés, et qui encore actuellement produisent mille fruits de péché? Mais que serait-ce si on ne vous trouvait pas dans les dispositions de faire tout ce qu'on peut et qu'on doit vous ordonner là-dessus : si on vous trouvait dans des dispositions toutes contraires, vous en tenant jusqu'au bout à ces fausses maximes et à ces principes erronés qui vous ont séduit et aveuglé pendant la vie; et sans en vouloir revenir, vouloir néanmoins manger le pain des saints ? quel embarras pour celui qui est chargé de votre conscience? Mais quelle matière de jugement et de condamnation pour vous? En toute autre occasion on pourrait gagner quelque chose à la faveur du temps. Ici le temps est si court, que tout ce que peut faire le confesseur, c'est d'adorer les jugements redoutables du Seigneur sur vous; il a la bouche fermée, et malgré l'horreur de votre état dont il est pénétré, pour

ne pas manquer à ce qu'il doit au sacrement de pénitence, il est quelquefois contraint de vous voir profaner le sacrement de l'Eucharistie par le sacrilége. Encore un coup, quel embarras pour lui? mais quelle matière de jugement et de condamnation pour vous? *Cito fecerunt, et non sustinuerunt consilium ejus.* (*Psal.*CV.)

Et quand même vous détesteriez tout, quand vous promettriez tout, lorsque toutes vos puissances sont dans le désordre, savez-vous ce que vous promettez, savez-vous ce que vous détestez, à peine vous connaissez-vous vous-même, comment connaîtrez-vous la grièveté du péché et la majesté de Dieu qui est offensé par le péché? A peine êtes-vous capable de former un acte de volonté, comment formeriez-vous ces actes généreux qui demandent toute la résolution et toute la force d'une volonté qui s'élève au-dessus de tout pour ne vouloir et ne chercher que Dieu? Et dans ces circonstances, qu'est-ce que la communion d'un pécheur? Telle pourtant est la communion d'un pécheur qui diffère; quelque disposé qu'il paraisse, c'est toujours une communion qui se fait sans préparation, ou sans toute la préparation nécessaire; une communion qui se fait sans que l'esprit et le cœur y prennent aucune part, ou du moins sans qu'ils y prennent toute la part qu'ils devraient prendre pour en profiter; une communion que la parenté ordonne pour sauver les apparences, que le confesseur permet avec tremblement et avec frayeur, que le malade reçoit sans discernement, sans réflexion; une communion qui souvent est un abus, un mépris, une profanation du plus auguste de nos sacrements. C'est ainsi qu'il en est dans toutes les choses qu'un homme troublé fait à la hâte : il ne les fait qu'à demi, il ne les fait qu'imparfaitement, ou plutôt il ne fait rien de ce qu'il devrait faire, il fait tout le contraire et gâte tout par sa précipitation et son trouble : *Cito fecerunt, et non sustinuerunt consilium ejus.*

Ainsi pour revenir à ce que je disais ailleurs, s'il faut se presser de peur de s'exposer à ne point recevoir du tout le viatique, j'ajoute qu'il ne faut pas moins se presser de peur de s'exposer à le recevoir mal. Dans les affaires du siècle vous craignez si fort de manquer le temps favorable; dans la maladie même, dès que vous vous sentez attaqué, tous les moments vous paraissent précieux, vous n'en voulez perdre aucun de peur de perdre celui de qui dépend votre rétablissement : que n'avez-vous les mêmes sollicitudes, les mêmes empressements pour votre âme? N'avez-vous pas d'ailleurs assez de sujet de vous alarmer sur sa destinée? Cette grâce finale qui n'est due à personne, et qu'on peut vous refuser sans injustice; l'incertitude de votre repentir, quand vous auriez passé les années entières à verser des larmes sur votre péché ; le danger que votre cœur, qui aujourd'hui vous paraît ferme dans le bon parti, ne change au point décisif de votre éternité : pourquoi à tant de sujets de crainte qui sont communs à tous les chrétiens, et dont les saints eux-mêmes ne sont pas exempts, en ajouter de nouveaux par votre négligence, et faire tout ce qu'il faut pour passer de l'incertitude où nous sommes tous sur ce grand point, à une espèce de certitude morale et comme assurée de notre réprobation? Pourquoi forcer Dieu en quelque manière par vos délais, à accomplir sur vous tout ce qu'il vous fait de menaces pour vous obliger à vous tenir sur vos gardes.

Avez-vous oublié l'arrêt de saint Paul contre ceux qui mangent ce pain sans s'être éprouvés, et le moyen que vous ne le mangiez pas sans vous être éprouvé, quand vous le mangez sans savoir presque ce que vous faites? Avez-vous oublié ce que l'Eglise nous répète tous les jours dans ce saint temps, que l'Eucharistie est un principe de mort pour ceux qui la reçoivent en mauvais état? et quelle assurance pouvez-vous avoir de la bonté du vôtre parmi tant de démarches douteuses et suspectes que vous arrachent les approches et la crainte de la mort.

Rappelez donc l'importance des affaires que vous avez à traiter dans ce dernier moment décisif, et le besoin que vous avez d'un secours extraordinaire pour les terminer à votre avantage : vous allez entrer dans la maison de votre éternité; il est question de vous assurer une éternité heureuse : en pouvez-vous trop faire pour engager dans vos intérêts celui qui en doit décider? Vous attendez l'extrémité pour l'appeler à votre secours, outre que ce peu d'empressement, ou plutôt cette indifférence et cette espèce de froideur pour lui, ne le dispose guère à vous visiter dans une singulière bonté : n'est-il point dangereux que, faute de préparation, vous ne l'appeliez pour exciter ses vengeances plutôt que ses miséricordes? On n'a ni assez de temps pour lui préparer une demeure digne de lui, ni assez de liberté d'esprit pour profiter de sa divine présence; quand vous ne le recevriez pas en péché, ce qui n'arrive que trop, attendez-vous au moins à lui rendre un compte terrible d'une communion qui n'a que les dehors d'une communion chrétienne : *Non tardes converti ad Dominum.* (*Eccli.*, V.) Ainsi, dès que le mal commence à se déclarer, ne tardez pas de vous tourner vers le Seigneur, et de le conjurer de venir partager avec vous, et vos dangers, et vos combats; laissez croupir dans leurs malheureux délais ceux qui ne veulent pas se sauver, ils ont dans ces délais mille prétextes différents, mais fouillez dans leur cœur; s'ils en ont quelquefois qui, à nos yeux, semblent les justifier devant Dieu, c'est ordinairement une indolence insurmontable sur la grande affaire de leur salut; le Sauveur s'offre d'aller à eux, il les invite même de venir à lui : s'ils voulaient se sauver, ne profiteraient-ils pas des offres et des invitations qu'il daigne leur faire? Vous avez vous-même condamné cent fois leurs délais, vous avez cru y entrevoir je ne sais quelle insensibilité de cœur qui vous faisait

tout craindre pour le malade; ne nous donnez pas lieu de craindre pour vous-même, et de soupçonner que tous vos renvois affectés couvrent des mystères d'iniquité que nous ne verrions qu'avec horreur, si vous n'aviez soin de nous les cacher : détruisez par vos empressements tout ce qui peut, ou exciter nos craintes, ou fonder nos soupçons, et convainquez-nous, par votre ardeur à recourir à ce Sauveur, que votre premier soin, dans l'état d'infirmité où il vous a réduit, est de ménager avec lui les intérêts de votre salut : *Non tardes converti ad Dominum.*

Mais il n'est question ici ni de nos jugements, ni de nos pensées; tournez-vous vers le Seigneur pour vous-même, pour attirer les bénédictions du Seigneur sur vous, pour vous mettre sous sa protection et sa défense : vous touchez peut-être de plus près que vous ne pensez à ce moment terrible, qui doit décider de votre éternité. Un Dieu Sauveur, un Dieu vengeur se présente à vous, aujourd'hui ce Sauveur charitable qui ne cherche qu'à exercer sur vous ses miséricordes, demain ce vengeur inexorable, qui ne consultera que les droits de sa justice : choisissez et voyez si c'est entre les bras d'un Dieu prêt à vous sauver, que vous voulez tomber, ou vous exposer à toutes les rigueurs d'un Dieu prêt à vous juger : malheureux quiconque, dans une situation de cette nature, ne prend pas le parti que doit lui inspirer sa raison et sa foi. Je sens que je suis pécheur, je sens que j'ai besoin d'expier mon péché dans mes larmes, et de recourir à celui qui peut seul effacer mon péché, et la même indolence qui m'éloigne du remède du péché m'éloignera également de celui qui le peut seul effacer et me fera croupir dans mes délais avec autant d'assurance que si on ne me menaçait pas de me prendre lorsque je m'y attendrais le moins! Non, Seigneur, je ne suis ni assez téméraire pour me flatter que vous ferez dépendre de mes délais l'exécution de vos projets, ni assez ennemi de moi-même pour risquer mon salut sur des délais, que vous m'allez peut-être refuser dans le moment même que j'y compte le plus. Ainsi vous ne m'aurez pas plutôt frappé de ces maux qui portent avec eux un présage de mort, que j'écouterai ces maux comme une voix dont vous vous servez pour m'appeler à mon devoir, et me souvenant que ce n'est que par vous que je puis être sauvé, je m'empresserai si fort d'aller chercher dans vous les sources de salut, que j'espère que, si vous n'avez pas égard à mon mérite, vous l'aurez au moins aux empressements que j'aurai eus de vous engager à me tendre la main, et à me faire sentir que vous êtes un Dieu qui sauvez tous ceux qui espèrent en vous. Ainsi-soit-il.

HUITIÈME JOUR.

LA COMMUNION INDIGNE.

Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini. (I *Cor.*, XI.)

Quiconque mange et boit indignement, mange et boit son jugement, parce qu'il ne juge pas comme il le doit du corps du Seigneur.

L'Apôtre pouvait-il rien dire de plus fort, pour engager les fidèles à s'éprouver avant que de manger la chair et de boire le sang du Seigneur? Faute d'en venir à une épreuve exacte et sévère sur ce point, ils boivent et mangent leur jugement; par les autres péchés nous irritons notre Juge, nous nous exposons aux traits de sa vengeance, nous avons pourtant encore quelque miséricorde à attendre, parce que le Juge même que nous irritons porte dans les plaies sacrées du corps dont il s'est chargé, comme autant de gages de réconciliation et de paix : ici, autant qu'il est en nous, nous nous fermons toute voie à la paix et à la réconciliation, nous nous unissons, nous nous incorporons, pour le dire ainsi, notre jugement, un jugement de condamnation et de mort : *judicium sibi manducat et bibit;* pourquoi tout cela? Parce que nous ne rendons pas au corps même, en qui nous devrions mettre toute notre confiance, la justice qui lui est due : *Non dijudicans corpus Domini;* de sorte que la malice de la communion sacrilége consiste à ne pas juger sainement du corps du Seigneur : *Non dijudicans corpus Domini;* et l'effet de la communion sacrilége est de manger son jugement et sa condamnation : *judicium sibi manducat et bibit.*

Aussi est-ce par ces deux endroits que j'entreprends d'établir après l'Apôtre l'obligation indispensable que nous avons tous de nous éprouver avant que de nous présenter à la table du Seigneur; on y vient quelquefois avec le cœur de ce perfide, qui, occupé du plus détestable projet qui ait jamais été, osa recevoir de la main même de son maître ce pain adorable, qui sous ses faibles apparences contenait le corps et le sang d'un Dieu. Enfants des hommes, rentrez en vous-mêmes : c'est le Saint des saints que vous allez recevoir : ou sanctifiez-vous, ou retirez-vous; autrement vous jugez mal du corps du Seigneur, et en cela vous lui faites la plus criante injustice que vous puissiez lui faire, *non dijudicans corpus Domini :* premier point. Et vous vous jugez sévèrement vous-mêmes, et en cela vous vous attirez le plus rude châtiment que vous puissiez vous attirer : *judicium sibi manducat et bibit :* second point.

Ainsi le tort que fait à Jésus-Christ, le tort que se fait à lui-même celui qui mange indignement : à Jésus-Christ, violant tous les droits de son humanité, là même où il nous gratifie avec le plus de bonté; à lui-même, en se fermant les secours de la grâce, là même où il a plus de voies pour la mériter; c'est tout ce que j'ai à dire.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que croyons-nous recevoir, quand nous recevons la divine Eucharistie? Je suppose que je parle à des chrétiens, à des person-

nes convaincues que c'est le corps de Jésus-Christ qu'elles reçoivent sous les faibles apparences du pain, et par conséquent un corps qu'un Dieu s'est uni, et qu'il a choisi pour en faire son sanctuaire et son temple; un corps qu'un Dieu nous a sacrifié, et qu'il a fait la victime de nos péchés; un corps qu'un Dieu s'est associé sur son trône, et qu'il comble d'honneur dans la splendeur des saints; c'est ce que croit celui même qui mange indignement : en quoi donc est-ce qu'il juge mal de ce corps divin? en ce qu'il n'en juge ni selon ces sentiments de vénération et de respect, qui devraient lui apprendre qu'un corps à qui un Dieu s'est uni, et qu'il a choisi pour en faire son sanctuaire et son temple, ou pour mieux dire le corps d'un Dieu, demande une demeure digne de sa sainteté, et qui réponde en quelque manière à l'union intime qu'il a avec lui; ni selon ces principes de retour et de reconnaissance qui devraient lui apprendre qu'un corps, qui a été sacrifié pour nos péchés, demande une demeure proportionnée à ses bienfaits, et où il ne voie pas renouveler ses douleurs passées, s'il ne s'en voit pas dédommagé autant qu'il est droit de l'exiger; ni selon ces devoirs et ces lois d'adorations et d'hommages, qui devraient lui apprendre qu'un corps élevé sur le trône et comblé de gloire dans l'empyrée, demande une demeure préparée et ornée selon son mérite, et où il trouve sur la terre ce qu'il trouve dans le ciel, ces anéantissements profonds, cette vive idée de sa grandeur qui fait que les saints tremblent en sa présence, et n'osent le regarder que de loin; c'est sur quoi se règle tout homme qui se prépare à recevoir dignement le corps du Seigneur, il le regarde comme le corps d'un Dieu; et son respect et sa vénération lui disent qu'un corps si saint ne doit loger que dans un corps qui ne soit soumis ni au péché ni aux lois funestes du péché; il le regarde comme le corps d'un Dieu meurtri de coups et déchiré pour son amour; et son retour et sa reconnaissance lui disent que le corps d'un Dieu si maltraité pour lui ne doit loger que dans un corps où il trouve tout le retour que ses maux et ses peines passées lui donnent droit d'attendre; il le regarde comme le corps d'un Dieu couronné et exalté, et tout ce qu'il mérite d'adorations et d'hommages lui dit qu'un corps si privilégié ne doit loger que dans un corps où tout se réunisse pour lui marquer qu'on entre en part de son bonheur, et qu'on se joint avec complaisance à toute la cour céleste, pour lui montrer que, quelque obscurci, quelque voilé qu'il soit, on n'y reconnaît pas moins ce corps sacré qui siége à la droite du Père, et qui éblouit par son éclat tout ce qu'il y a de bienheureux dans la gloire.

Le pécheur sacrilége passe par-dessus tout cela; c'est qu'il se roidit contre tous les sentiments de vénération et de respect que devrait exciter dans son cœur un corps si saint; il se roidit contre les mouvements de retour et de reconnaissance que devrait lui arracher, comme malgré lui, un corps traité si impitoyablement pour lui ; il se roidit contre tous ces devoirs, et contre ces lois d'adoration et d'hommage, qui devraient le régler et l'obliger à renouveler parmi nous ce qui se fait à tout moment avec tant de marques de dépendance et de soumission dans le ciel; c'est là la source de son péché, c'est par là qu'il juge mal du corps du Seigneur, et qu'il s'en rend coupable : *Non dijudicans corpus Domini.*

Il se roidit contre tous ces sentiments de vénération et de respect que devrait exciter dans son cœur un cœur si saint; s'il ne croyait pas, nous ne serions point surpris qu'il vînt à ce pain céleste comme à un pain ordinaire et commun; il n'y verrait que ce qu'y voit l'infidèle, et il n'y trouverait rien qui pût réveiller son attention et son zèle; mais il y voit par la foi le corps de Jésus-Christ, ce corps que le Verbe a tiré, non de cette terre qui avait été maudite dans notre premier père ; il aurait cru se dégrader, s'il l'avait tiré d'une source si empoisonnée, mais d'une chair virginale et toute pure, de cette terre privilégiée, que la corruption et le péché ont toujours redoutée ; il y voit ce corps que le Père, pour le dire ainsi, a révéré en choisissant non-seulement le sein d'une vierge pour le former, mais encore un sépulcre où personne n'eût été enseveli, pour le renfermer après son supplice, et lui réservant son propre trône, pour le placer après sa résurrection et son triomphe; ce corps où habite corporellement la plénitude de la divinité, où un Dieu a fixé singulièrement son tabernacle, avec qui il a contracté une liaison si étroite, qu'il l'a pris pour ne le quitter jamais, et lui être uni dans les siècles des siècles; et dans un corps si saint, qu'y voit le pécheur qui ne doive l'en éloigner? D'ailleurs il sait que Jésus-Christ a une peine infinie d'habiter avec le pécheur; il sait qu'en recevant le corps de Jésus-Christ en péché, il se charge de toutes les malédictions qu'on annonce au pécheur profanateur ; il sait que Jésus-Christ, chassant du festin celui qui n'a pas la robe de la noce, l'avertit par avance qu'à moins qu'il n'ait la robe de la charité, il n'a pas droit de se présenter; il sait que Jésus-Christ déclare partout que les choses saintes ne sont que pour les saints, qu'il n'y a aucune communication entre lui et le pécheur; qu'il faut, ou renoncer au péché, ou s'interdire sa table; oracles dont il est instruit dès ses plus tendres années, qu'il croit, qu'il confesse; et quand il est question de les révérer, et de s'en faire dans la pratique une règle de conduite, ce sont des oracles qu'il méprise, et qu'il n'écoute que pour s'en faire une matière de scandale et de péché.

Que peut-il donc prétendre dans cette horrible contradiction de principes et de conduite? Il faut être saint pour recevoir le Saint des saints; il en convient, il n'est pas saint pourtant, il ne le sait que trop, et il reçoit le Saint des saints; encore un coup,

que peut-il prétendre? Le dirai-je, mon Dieu! il prétend porter dans votre cœur toute l'amertume que doit lui causer une sainteté si indignement violée; ce qu'il prétend, c'est de vous faire sentir, que quelque saint que soit votre corps, il n'en sera pas moins contraint d'habiter dans le temple de Dagon, et de voir l'idole en honneur, tandis qu'il sera lui-même dans l'opprobre et le mépris; ce qu'il prétend, c'est d'élever un tabernacle d'iniquité, où, à la honte du Dieu d'Israël, il sacrifie à Moloch; en un mot, ce qu'il prétend, c'est d'insulter à votre sainteté, en vous opposant l'ennemi le plus irréconciliable que vous ayez sur la terre, en le mettant non pas simplement en une égalité de rang et de dignité avec vous, mais en lui donnant sur vous une espèce de supériorité qui enhardit cet ennemi cruel de Dieu et des hommes à vous enlever les hommages qui vous sont dus, à vous disputer tous vos droits, et à soutenir contre vous avec toute l'obstination que peut lui inspirer, et que fortifie l'empire que le pécheur lui donne sur son cœur; nous ne faisons pas, dites-vous, toutes ces réflexions; mais que vous les fassiez ou non, la chose n'en est pas moins, et le corps du Seigneur n'en est pas moins profané, sa sainteté moins violée, tout ce qu'on lui doit de respect et d'égards oubliés et négligés; d'ailleurs, vous ne faites pas ces réflexions, cela se peut-il? Vous croyez recevoir un Dieu, vous croyez recevoir le corps d'un Dieu; par là même vous sentez malgré vous tout ce que votre profanation a d'injurieux et d'outrageant pour la sainteté de l'un et l'autre; mais vous avez plus d'égard aux mesures que vous croyez devoir prendre pour couvrir vos désordres par la profanation, qu'à la gloire de Jésus-Christ, et vous vous roidissez contre tout ce que la foi et la religion peuvent vous inspirer de sentiments de vénération et de respect pour lui : *Non dijudicans corpus Domini.*

Vous vous roidissez contre tous les mouvements de retour et de reconnaissance que devrait vous arracher un Dieu qui se donne à vous dans un corps qu'il a sacrifié à votre salut. Voici, vous dit-on, quand on vous distribue ce pain céleste, voici celui qui a effacé les péchés du monde, et qui les a effacés dans le corps même que l'on vous présente; à ces paroles tout homme qui est plein et pénétré de ce qu'il doit à Jésus-Christ, ne se contente pas de rappeler son indignité, il rappelle tout ce que ce corps sacré a souffert de tourments, tout ce qu'il a répandu de sang pour son amour; il admire qu'on daigne le nourrir d'un corps si maltraité, et qu'il a lui-même si maltraité par les mains d'autrui; dès qu'il l'a reçu, il l'adore comme la source de son bonheur, il l'offre au Père comme un gage de réconciliation et de paix, il se jette à ses pieds, il les arrose de ses larmes, il répand son cœur avec toute la tendresse dont est capable un cœur qui voit dans ce corps divin, et la victime de son péché, et l'instrument de son salut. Le pécheur sacrilége ne trouve rien dans ce corps qui puisse ou réveiller sa reconnaissance, ou exciter sa confiance; c'est un instrument de salut, mais dont il abuse, et qui doit tourner à sa perte; c'est une source de grâces, mais qu'il se ferme par sa malice, et qui doit se changer en une source de malédictions; son péché l'occupe uniquement, et son péché en fait un cœur ingrat pour le passé, un cœur resserré pour le présent, un cœur qui n'a rien à demander, rien à présenter, rien à sacrifier à Jésus-Christ; aussi n'est-ce qu'avec une peine infinie que Jésus-Christ se donne à lui, et avec une égale horreur qu'il habite au milieu de lui. Il me semble voir ces chastes épouses de Jésus-Christ, que les ennemis du nom chrétien faisaient quelquefois traîner dans des lieux infâmes : quels étaient la résistance et le combat de leur cœur? Volontiers elles auraient racheté par mille morts ce moment d'ignominie et d'opprobre.

Jésus-Christ résiste-t-il moins, voyant du haut de son tabernacle la demeure que lui prépare votre irréligion? Quels sont les gémissements qu'il pousse vers son Père pour le conjurer d'éloigner de lui ce calice d'amertume, de ne pas mettre sa patience à de si rudes épreuves, et de ne point souffrir que le bien-aimé de son cœur soit livré entre les mains des pécheurs? Avec quel sentiment d'affliction et de douleur se plaint-il à ces esprits célestes, qui, osant à peine lever les yeux vers son trône dans le ciel, le voient si cruellement déshonoré et outragé sur la terre? Que dit-il à ses ministres, qui, ne devant servir qu'à sa gloire, servent souvent, sans le vouloir, à augmenter ses opprobres? Faut-il donc que ceux que j'ai faits les dépositaires de mon sang deviennent les instruments de sa profanation? *Ecce appropinquat qui me tradet* (*Matth.*, XXVI); voilà le traître qui s'avance, et qui ne s'avance que pour me porter plus sûrement le poignard dans le cœur; déjà il est assis à ma table tout occupé de son malheureux projet. Pourquoi me donnez-vous à lui? ne savez-vous pas qu'il ne cherche qu'à trahir le Fils de l'homme à la faveur de quelques démarches hypocrites, et sous les voiles d'une fausse et criminelle apparence d'amitié? *Ecce appropinquat qui me tradet.* Mais, Seigneur, nos lumières sont trop courtes pour démêler parmi cette foule de conviés ceux qui n'ont pas la robe de la noce; souvent même vous voulez que nous les ménagions à vos dépens; que pouvons-nous faire autre chose qu'obéir et adorer votre bonté dans des ordres si contraires à vos intérêts? Oui, Jésus-Christ sacrifie souvent sa gloire à la réputation du pécheur; mais c'est en cela même qu'il se sacrifie véritablement; il met ses délices à habiter avec les enfants des hommes, quand ce sont des hommes selon son cœur. Mais comment doit-il habiter avec ces hommes de chair et de sang, avec ces hommes livrés à la brutalité de leurs passions? Jugez-en par l'aversion insurmontable qu'il a pour tout ce qui s'appelle péché; et, malgré cette aversion, souvent il ne veut pas se refuser au pécheur, de peur de dé-

couvrir son ignominie. Dieu vraiment miséricordieux, qui, pour ne pas décrier le pécheur, se livre à sa discrétion; mais pécheur vraiment insensible, dont l'obstination ne peut être vaincue ni par les miséricordes, ni par les égards singuliers d'un Dieu! Il s'avance donc, ce pécheur insensible, il se saisit de ce Dieu de bonté, à peu près comme s'en saisirent les ministres de la Synagogue; il le traîne, pour le dire ainsi, pieds et poings liés dans cette malheureuse Jérusalem, où il doit être de nouveau condamné à mort et crucifié; encore, remarquez, quand il fut question d'assouvir la fureur des Juifs, ce fut avec empressement que se leva le Sauveur; c'était depuis longtemps qu'il désirait d'être baptisé de ce baptême de sang, et il lui tardait de voir accomplir ses désirs. Ici, il résiste de tout son cœur, et si quelque chose pouvait le faire repentir de nous avoir laissé son sacrement, ce seraient nos profanations et nos sacriléges: *Osculo Filium hominis tradis?* (*Luc.*, XXII.) Enfants des hommes, vous dit-il, comme il le disait à l'infortuné Judas; enfants des hommes, est-ce donc ainsi que vous traitez le Fils de l'homme? ce Fils de l'homme, qui n'est resté parmi vous que pour vous être une source de grâces, vous deviendra-t-il une occasion et une matière de péché? ce Fils de l'homme, qui n'est resté parmi vous que pour vous nourrir de sa substance, ne se nourrira-t-il lui-même que d'amertume et de cette douleur que portent, jusque dans le fond de son âme, votre trahison et votre perfidie? *Verumtamen væ homini illi, per quem Filius hominis tradetur.* (*Ibid.*) Mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi; il vaudrait mieux pour lui que jamais il ne fût né, parce qu'il n'aurait jamais eu à se reprocher de s'en être pris à un Dieu par l'endroit le plus touchant, le plus sensible, le plus propre à lasser son amour et sa bonté; parce qu'il n'aurait jamais eu à se reprocher d'avoir introduit son Dieu dans un cœur où il voit tomber sur lui tout ce qu'il a autrefois souffert d'indignités et d'opprobres de la part des Juifs.

Dans un cœur chrétien, dans un cœur plein et pénétré de la grandeur de nos mystères, il y trouve tant de retour, tant de sentiments de religion et de piété, qu'il y est comme dédommagé de ses miséricordes et de ses bontés; il y prend, si je puis m'exprimer ainsi, comme une nouvelle vie, ou du moins il a lieu de s'applaudir de ce qu'il s'est mis dans un état de mort pour une âme qui ne respire et qui ne vit que pour lui. Dans le cœur d'un pécheur, il y est comme doublement mort: comme mort par délibération et par choix, c'est un Dieu qui se prive de l'usage de tous ses sens, et qui renonce à toutes les opérations de la vie; comme mort par la malice et la perfidie du pécheur, c'est un Dieu comme crucifié de nouveau, et qui se voit livré à tous les traits de l'irréligion et de l'impiété du pécheur; du moins est-il certain, selon saint Paul, que tout pécheur sacrilége se rend coupable du corps et du sang du Seigneur: *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (*I Cor.*, XI.) Que peut signifier une expression si extraordinaire, si ce n'est que le pécheur sacrilége déshonore et profane le même corps et le même sang qu'ont déshonorés et profanés les Juifs; si ce n'est qu'il fait à ce corps et à ce sang divin tout ce que les Juifs lui ont fait d'insultes et d'opprobres; si ce n'est que, autant qu'il est en lui, il répand de nouveau ce sang, et il déchire et attache de nouveau ce corps à la croix; si ce n'est que, si Jésus-Christ était encore mortel, le pécheur sacrilége le ferait de nouveau mourir, et que son péché, qui a toute la malice de celui des Juifs, en aurait toutes les suites, si Jésus-Christ se trouvait dans les mêmes circonstances où il se trouva quand il se livra à la fureur des Juifs: *Reus erit corporis et sanguinis Domini.*

Peut-être ne dirais-je rien que Jésus-Christ ne sente lui-même, si j'ajoutais qu'il se plaint plus amèrement des insultes du pécheur sacrilége que de toute la cruauté des Juifs; du moins est-il certain que, quoique ce fût un Dieu persécuté par les Juifs, c'était un Dieu à qui on osait disputer les prérogatives de la Divinité; c'était un Dieu qui, en se livrant par délibération et par choix à toutes les puissances des ténèbres, s'était en même temps livré à toute la fureur des Juifs, parce que c'était de leur fureur dont il voulait se servir pour consommer le grand ouvrage dont il était chargé. Pour le pécheur sacrilége, c'est un Dieu caché, dont il ne laisse pas pourtant de connaître toute la grandeur et toute la majesté; c'est un Dieu dont il ne connaît la grandeur et la majesté que pour renouveler plus criminellement les insultes que lui firent autrefois ses plus cruels ennemis.

Comment donc n'habiterait-il pas avec horreur dans une âme où il se voit si indignement traité! quoique sur la croix il ne perdît rien de la paix et de la tranquillité de son cœur, il se sentit néanmoins tellement accablé par tout ce qu'il voyait tomber sur lui de différents sujets de douleurs, qu'il fut contraint de chercher quelque consolation; mais n'en trouvant point de la part des hommes, comme il s'en plaint chez son prophète, il la chercha dans la volonté de son Père qui le soumettait à tant de rigueurs; il la chercha dans la gloire de son Père qui allait être vengée et rétablie; il la chercha dans notre salut qui depuis si longtemps faisait l'objet de ses empressements et de ses travaux: ici c'est la même source d'affliction et de douleur, mais quelle source de désolation pour lui: le pécheur rend inutiles ses travaux et ses empressements, il flétrit la gloire du Père en flétrissant celle du Fils, et prive l'un et l'autre de ces fruits de sainteté et de vertu qu'ils attendaient de leurs libéralités; c'est à vous, âmes dévotes, à consoler Jésus-Christ dans cette espèce d'abattement où le réduit l'impiété d'autrui, et à venir joindre vos gémissements aux siens, afin qu'il ait au moins quelqu'un qui entre en-

part de sa douleur et de sa peine. Craignez surtout de vous permettre jamais de ces communions sacriléges qui, jointes à celles de tant d'autres profanateurs, mettraient comme le comble à son affliction, et vous jetteraient vous-mêmes dans un abîme de péché, d'où vous ne sortiriez peut-être jamais; c'est où conduit presque toujours la profanation; on y renouvelle autant qu'on le peut, tout ce que Jésus-Christ eut à souffrir de contradictions de la part des Juifs, et Jésus-Christ y renouvelle tout ce qu'il répandit de malédictions sur cette nation perfide : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.*

Avançons : le pécheur profanateur n'a égard ni à la sainteté du corps du Seigneur, ni à ses tourments passés, ni à la gloire dont il jouit présentement; c'est par où j'achève de vous montrer que le pécheur juge mal du corps du Seigneur; il lui refuse ce que le Seigneur lui accorde lui-même dans la gloire, le premier rang, la place la plus distinguée, et qu'il ne prend à sa droite que pour partager avec lui les hommages qu'on doit à sa divinité.

Que le corps de Jésus-Christ soit ou couché dans une crèche, ou resplendissant et brillant de toute part sur le Thabor; qu'il soit attaché à une croix, ou élevé sur le trône de Dieu même, c'est toujours le corps d'un Dieu, et par conséquent toujours digne de nos adorations et de nos hommages : je ne crains pas pourtant de le dire, Jésus-Christ n'a pas toujours paru également jaloux des droits de ce corps divin; du moins l'ayant soumis à toutes les faiblesses de la mortalité, il devait s'attendre et il s'attendait en effet à le voir exposé à tout ce qui peut tomber de douleur et de peine sur un corps mortel. Aujourd'hui c'est un corps glorifié, exalté, qui brille dans la splendeur des saints : à quoi donc s'attend Jésus-Christ, et à quoi doit-il s'attendre? à se voir traité avec toutes ces distinctions qu'il reçoit dans l'empyrée, à nous voir tous ramper à ses pieds, et réunis à toute la cour céleste, pour applaudir à sa félicité et à son bonheur; mais telle est notre irréligion et notre impiété : tandis que ce corps exalté et comme divinisé jouit en paix des glorieux avantages que lui prodigue le Seigneur, et que tout ce qu'il y a de bienheureux se fait un devoir de chanter ses louanges, nous allons chercher à troubler cette paix, à lui ôter tout le goût qu'il peut trouver dans ces avantages, et à étouffer par la voix de nos crimes tant de voix réunies autour de son trône pour lui rendre ce qu'il mérite.

Vous ne voyez pas ce corps divin dans cette majesté qui devrait vous le rendre si respectable; en est-il moins pour cela ce corps divin dont l'éclat et la splendeur éblouit tous les esprits célestes? il ménage votre faiblesse en ne vous montrant pas son corps tel qu'il est, vous seriez accablé sous le poids de sa gloire; mais pour cela vous le donne-t-il moins tel qu'il est, non pas tel qu'il l'a tiré du sein de Marie, non pas tel qu'il l'immola sur la croix, passible et mortel; mais tel qu'il est à la droite du Père, immortel, impassible, renouvelé, comme transformé en un autre corps, et qui étant toujours le même dans sa substance et dans ce qui compose un corps humain, n'est plus le même dans les priviléges et les prérogatives qui le distinguent, et qui par là même doivent faire plus d'impression sur nos cœurs et nous inspirer plus de crainte et de vénération pour lui. Vous ne voyez pas ce corps divin dans cette majesté qui devrait vous le rendre si respectable; jugez au moins des honneurs qu'il reçoit dans le ciel par ceux qu'il reçoit sur la terre. Comme c'est ici celui de nos sacrements, dont l'Eglise se glorifie le plus, celui de qui elle tire et de qui elle attend plus de secours; celui qui lui est un gage plus assuré de l'attachement inviolable, que son divin Epoux a eu et qu'il aura pour elle jusqu'à la consommation des siècles; c'est aussi celui dont elle soutient les droits avec plus de zèle, et dont elle a plus de soin de nous faire connaître le mérite et les grandeurs; c'est à lui qu'elle consacre tout son encens, à lui qu'elle sacrifie ce qu'elle a de plus riche et de plus précieux, pour lui qu'elle élève ses temples avec tant de frais, pour lui qu'elle orne ses autels avec tant de magnificence; tous les jours ce sont de nouvelles industries, de nouveaux empressements à nous marquer quel est l'ardent désir qu'elle a de voir cet auguste sacrement dans l'honneur et la gloire qu'il mérite : tout ce qui peut diminuer la vénération due à cette chair sacrée la désole; une profanation, une irrévérence, un léger manquement de respect la fait gémir, et si elle ne peut pas les réparer autant qu'elle le voudrait, elle les répare du moins autant que le lui permet son impuissance et sa faiblesse.

Et quoique, en cela, l'Eglise ait plus d'égard, si j'ose parler de la sorte, au corps de Jésus-Christ incarné qu'au corps de Jésus-Christ glorifié, puisque c'est moins la gloire dont jouit ce corps sacré, que l'union intime qu'il a avec le Verbe, qui fait sa grandeur, et qu'étant toujours également grand à cause de cette union, dans quelque situation qu'il se trouve, il est toujours également en droit de tout attendre de nous : l'Eglise néanmoins, en nous donnant quelque idée de ce qu'il est et de ce qu'il reçoit à la droite du Père, prétend nous faire comprendre que moins nous le ménageons dans cette sublimité où il se trouve, moins nous sommes dignes de pardon; que notre profanation prend comme un nouveau degré de malice à mesure que celui que nous attaquons prend comme un nouveau degré de grandeur et d'élévation; mais que gagne par là l'Eglise? qu'elle nous représente ce corps sacré, ou comme le sanctuaire de la Divinité, ou comme la victime de nos péchés, ou l'objet des complaisances du Seigneur, c'est toujours inutilement qu'elle parle, et vous diriez que nous ne regardons plus ce corps comme le corps d'un Dieu, si peu il nous en coûte de le profaner, tant nous avons de profanations à nous reprocher; vous diriez que Jésus-Christ lui-

même, caché et anéanti sous les espèces du pain, n'est plus ce Jésus-Christ dont nous nous sommes revêtus dans notre baptême, que ce n'est plus celui que nous avons confessé dans les jours de notre innocence et de notre vertu, celui à qui nous osons même quelquefois protester que nous soutiendrions ses intérêts aux dépens de notre sang et de notre vie, s'il le fallait, si facilement nous changeons, quand il est question de lui donner dans son sacrement quelques preuves de la sincérité de nos protestations, si facilement nous revenons à nos premières profanations, malgré tout ce que nous avons protesté et promis d'amendement.

Est-ce donc, vous demandé-je ici avec saint Paul, que vous n'avez point de maison pour boire et pour manger, sans venir dans la maison de Dieu boire et manger votre jugement? *Nunquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* (I *Cor.*, XI.) Aussi bien, ajoute l'Apôtre, vous ne mangez pas la cène du Seigneur quand vous la mangez indignement : *Convenientibus vobis in unum, jam non est Dominicam cœnam manducare* (*Ibid.*); non point que vous ne mangiez pas le corps du Seigneur, puisque votre profanation n'empêche pas qu'il ne soit présent; et que ce n'est que parce qu'il est présent que vous le profanez en le mangeant indignement; mais c'est que l'Apôtre veut dire que dès que nous mangeons indignement le corps du Seigneur, nous ne devons pas être censés manger sa cène, qu'on ne mange proprement qu'autant qu'on la mange d'une manière salutaire, qu'autant qu'on travaille à se faire de cette divine cène une source de bénédiction et de grâce. Que faites-vous donc? saint Paul nous l'apprend encore : d'une cène de sainteté et de salut vous en faites une cène de perte et de réprobation ; une cène dont vous ne rapportez que des arrêts de condamnation et de mort : ce n'est pas le corps seul du Seigneur qui fait la sainteté de ce repas; la sainteté du cœur y est nécessaire, et si nécessaire, que mangeant le corps du Seigneur sans la sainteté du cœur vous ne faites qu'un repas d'iniquité, et où tout se tourne à la honte du Seigneur aussi bien qu'à votre condamnation et votre mort : *Judicium sibi manducat et bibit.* (*Ibid.*)

Après tout ce que je viens de dire, vous laisserez-vous toujours entraîner par ces malheureux prétextes qui ne servent qu'à nous mieux marquer avec quelle témérité vous sacrifiez Jésus-Christ à vos vues basses et insensées; un public qu'il faut édifier, un emploi qu'il faut conserver, une parenté qu'il faut contenter, comme si vous n'aviez pas d'autre moyen que la profanation pour vous tirer d'affaire. Edifiez le public, conservez l'emploi, contentez votre parenté, mais non pas aux dépens de Jésus-Christ; il ne tient qu'à vous de pourvoir en même temps et à vos intérêts et aux siens : quelque forts que puissent être les engagements qui vous tiennent liés au péché, vous pouvez les rompre : rompez-les; quelque séduisantes que soient les occasions, vous pouvez les éviter : évitez-les; ce que vous regardez comme impossible devient facile avec la grâce : demandez-la, elle vous sera accordée ; ce détail de faiblesses et de péchés qu'il faudrait faire vous embarrasse, vous embarrassera-t-il moins quand vous y aurez mis le comble par le sacrilége? allez à ces clairvoyants d'Israël qui sont établis pour vous juger, ils ont la clef de la science et de la loi : ce détail, ils vous l'arracheront presque sans que vous vous en aperceviez, et vous serez surpris vous-mêmes que sur quelques paroles qui vous auront comme échappé, ils vous montreront comme à découvert tous les mystèrss de votre conscience.

Mais quand rien ne pourrait vous engager à rompre avec le péché, faut-il que celui qui s'est fait la victime de votre péché sur la croix devienne la victime de votre obstination sur ses autels? Faut-il que celui qui est l'objet des adorations de tout le ciel devienne l'objet de vos outrages et de vos insultes sur la terre, et que vous cherchiez en quelque manière à vous couvrir de son nom pour couvrir et votre péché et votre attachement au péché? Savez-vous que ces ménagements mêmes, que vous prenez pour sauver les apparences, tournent à votre honte, et que quand, après comme devant la communion, on vous voit toujours dans les mêmes habitudes, dans les mêmes intrigues, comme il n'arrive que trop, quand vous n'agissez que par quelques malheureux respects humains, on en conclut que tout ce que vous avez donné de marques de piété n'a été que quelques démonstrations extérieures, que quelques démarches feintes et simulées; et conséquemment, que tout ce que vous avez fait, c'a été de joindre aux péchés dont vous étiez d'ailleurs coupable, un scandaleux et sacrilége mépris de ce que nous avons de plus saint et de plus sacré dans la religion, et par là l'insulte que vous faites à Jésus-Christ retombe sur vous; en l'insultant vous prétendiez gagner le monde; tout ce que vous gagnez, c'est que vous encourez également l'indignation de Jésus-Christ et du monde. Où est, je ne dis pas votre religion, je dis votre raison? vouloir ménager les hommes aux dépens d'un Dieu, et vous perdre également dans l'esprit de Dieu et des hommes. D'ailleurs, quel est votre aveuglement, quand, non content de chercher inutilement à plaire aux hommes aux dépens de Jésus-Christ, vous cherchez encore à leur plaire à vos propres dépens, et avec un danger presque certain de vous perdre pour toujours. Dans les autres péchés la justice se prescrit en quelque manière des bornes, et si elle y prononce des arrêts de sévérité, ce sont presque toujours des arrêts que sa bonté suspend, et qu'elle retient dans sa miséricorde; c'est-à-dire, que si Dieu rompt avec le pécheur au moment qu'il pèche, il ne pense guère ordinairement à rompre avec lui pour toujours; il a ses grâces de choix, ses moments favorables qu'il lui ménage; à un pécheur sacrilége, c'est une rupture comme sans retour, c'est une espèce de réprobation

anticipé; je vous en ferai voir plus bas les suites terribles, et tâchant de mettre dans tout leur jour ces effrayants points de saint Paul, dès que nous mangeons indignement, nous mangeons notre jugement, nous nous l'incorporons en quelque manière, nous le faisons comme passer en notre substance; jugement qui dit quelque chose de plus qu'une simple division entre Dieu et le pécheur, qui dit quelque chose de plus que ces résolutions différentes que Dieu prend de poursuivre le pécheur, et de lui faire porter la peine de son péché; souvent même ces résolutions procèdent d'une miséricorde qui ne se détermine à poursuivre le pécheur que pour le sauver; ici c'est un jugement de soustraction de dons et de grâces, qui menace d'un divorce éternel; un jugement émané d'un tribunal qui semble ne vouloir plus entendre parler de réconciliation et de paix; en devons-nous être surpris? La profanation par rapport à ce corps de Jésus-Christ qu'elle attaque, a quelque chose de commun avec le déicide des Juifs; elle a même quelque chose de plus criant par rapport à l'état différent où se trouve ce corps divin; n'est-il pas juste que la peine soit pour le moins commune, et que les arrêts de réprobation, qui tombent sur le Juif, tombent également sur le profanateur. Vous ne révérez ni la sainteté, ni les tourments, ni la gloire de ce corps . qu'il est dangereux que vous ne le voyiez un jour, non pas comme le voit le juste, pour sa consolation et son espérance, mais comme le voient ceux qui l'ont déchiré, pour leur condamnation et leur désespoir!

Comme c'est là le sort ordinaire du profanateur, je ne sais si je dois vous dire avec Josué voulant éloigner de l'arche tous ceux qui ne pouvaient s'en approcher sans la profaner : *Cavete ne appropinquetis ad arcam* (*Josue*, III); donnez-vous bien garde d'approcher jamais de cette arche vivante de la Divinité; ou plutôt, avec ce même chef d'Israël voulant disposer tout son peuple à s'en approcher dignement : *Sanctificamini, cras enim Dominus faciet mirabilia inter vos;* sanctifiez-vous, parce que le Seigneur doit faire demain, et qu'il doit faire dans quelques jours les plus grandes merveilles parmi vous. C'est le parti que doit prendre tout pécheur : s'éloigner de la sainte table, c'est se priver d'un des plus grands secours qu'il puisse avoir pour opérer son salut. Approchez donc, venez, mais devant, sanctifiez-vous, et préparez à l'Hôte divin, qui veut loger chez vous, une demeure digne de lui; c'est un Dieu que vous allez recevoir, un Dieu qui semble oublier ce qu'il est pour vous faire sentir les bontés de son cœur, qui s'anéantit en quelque manière afin de se faire votre nourriture. Quelle plus grande merveille! et c'est demain, c'est dans quelques jours que ces merveilles doivent s'opérer dans vous : *Cras Dominus faciet mirabilia inter vos;* du moins vous êtes invité à les voir opérer en votre faveur; la sainteté du temps, la célébrité du mystère dont nous célébrons la mémoire, tout vous engage à vous joindre aux autres fidèles, pour grossir le nombre des conviés : *sanctificamini;* sanctifiez-vous donc par les feux de votre contrition, par l'intégrité de vos confessions, par l'amertume de vos soupirs et de vos larmes, par tout ce que l'horreur du péché et les amabilités d'un Dieu peuvent vous inspirer de sentiments de piété et de religion. Il s'agit de préparer un logement à un Dieu, en pouvons-nous trop faire pour lui préparer un logement où il ne trouve rien qui puisse blesser la pureté de ses yeux, où il ne trouve rien qui ne soit orné et embelli de toutes ces vertus qui attirèrent autrefois à l'épouse toutes les complaisances de son divin Epoux : *Sanctificamini, cras enim Dominus faciet mirabilia inter vos.*

Toutes ces précautions ne vous rendront jamais entièrement digne de la table du Seigneur, et ce sera toujours par grâce qu'on vous y recevra, mais au moins vous n'aurez pas à vous reprocher ces profanations monstrueuses qui sont la joie de l'enfer, la désolation des anges de paix, le tourment de Jésus-Christ et la réprobation comme assurée du pécheur.

Celui donc qui mange indignement, juge mal du corps du Seigneur, et lui fait la plus criante injustice qu'il lui puisse faire : *Non dijudicans corpus Domini.* Vous l'avez vu, il se juge sévèrement lui-même, et s'attire le plus rude châtiment qu'il puisse s'attirer : *Judicium sibi manducat et bibit,* vous le verrez dans le second point.

SECONDE PARTIE.

S'il faut prendre à la lettre les paroles de l'Apôtre, tout est désespéré pour le pécheur profanateur; quiconque mange et boit indignement, mange et boit son jugement : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, X.) Ne semble-t-il pas que saint Paul veut nous dire par là que le pécheur sacrilége est déjà jugé, et que sans attendre cette sentence qui sur la fin de ses jours doit décider de son sort, son sort et sa destinée éternelle sont déjà réglés? Ce n'est point pourtant au hasard que parle ainsi l'Apôtre, il aurait pu dire qu'en mangeant indignement, nous mangeons notre juge, juge irrité, prêt à lancer ses foudres et ses carreaux; c'était l'expression la plus naturelle, et qui se présentait d'abord à l'esprit; mais ce n'est point ainsi qu'a voulu parler cet homme inspiré d'en haut, ou que l'a fait parler l'esprit qui l'inspirait; le pécheur profanateur mange son jugement, nous voulant faire comprendre par là l'effet plutôt que la malice d'une communion indigne; quiconque mange indignement juge mal du corps du Seigneur, *non dijudicans corpus Domini,* c'est son péché; mais en même temps il boit et il mange son jugement, *judicium sibi manducat et bibit* (*Ibid.*), c'est la peine de son péché; aussi plusieurs sont faibles, plusieurs meurent parmi vous, ajoute l'Apôtre, parce que plusieurs parmi vous mangent et boivent indignement : *Ideo inter vos multi infirmi et im-*

becilles, et dormiunt multi. (I *Cor.*, IX.) Et quoique quelques docteurs prétendent que saint Paul ne nous parle ici que de ces châtiments visibles, nécessaires dès la naissance du christianisme pour établir la majesté de nos mystères, et dont Dieu frappait quelquefois le pécheur sacrilége, longues et accablantes maladies, morts imprévues, ou accompagnées de ces circonstances qui portent l'effroi et la terreur; d'autres veulent que tout ne se réduisait pas à ces sortes de châtiments, et que tout ce qui se passait au dehors et aux yeux du public n'était qu'une image de tout ce qui se passait au dedans du cœur et aux yeux de Dieu; de sorte que c'était doublement que Dieu vengeait la gloire de son bien-aimé : il la vengeait ou en abrégeant les jours du profanateur, ou en les lui faisant couler dans l'amertume et la douleur; il la vengeait en le laissant tomber dans un dégoût affreux pour les choses saintes, dans une malheureuse indifférence qui lui liait les mains à toutes les œuvres de vertu, et qui lui ôtait toute cette vigueur, toute cette force qui est nécessaire pour rompre avec le péché. Quoi qu'il en soit de cela, si la primitive Eglise a eu ses exemples de terreur, nous avons les nôtres; mais parce qu'ils n'ont pas parmi nous ce caractère de certitude qu'ils avaient sans doute du temps de l'Apôtre, autrement il faudrait confondre en ceci le juste avec le pécheur, le juste se voyant quelquefois enlevé aussi subitement que le pécheur, se voyant quelquefois condamné à une vie aussi triste, aussi accablante que celle du pécheur.

Réduisons-nous à ce qui se passe entre Dieu et le pécheur, nous ne nous convaincrons pas moins qu'il est dangereux que le profanateur ne croupisse et ne meure dans son péché : qu'il n'y croupisse, parce que Dieu le laisse tomber dans une espèce de langueur, qui l'empêche de rien faire pour sortir de son péché : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles;* qu'il n'y meure, parce que Dieu le laisse tomber dans une espèce de sommeil qui le rend comme insensible au malheur de mourir dans son péché, *et dormiunt multi ;* et quoique Dieu ait encore ses secours et ses grâces pour lui, il permet néanmoins que, dans cette espèce de langueur et de sommeil, il s'obstine également, et contre les secours qui pourraient le ramener pendant la vie, et contre ceux qui pourraient le ramener à la mort; et que par là il trouve dans une vie et dans une mort criminelles la peine que méritent ses profanations : nous trouvons dans le châtiment de celui qui le premier profana cet auguste sacrement, une juste idée de ce que nous avons à craindre : il fut abandonné à son sens réprouvé, et, dans cet abandon, livré à son désespoir; n'est-ce point à quoi nous devons nous attendre nous-mêmes, à tomber dans une dureté de cœur, qui, nous ayant fait vivre en pécheur, nous fasse mourir en réprouvé : ce fut la punition de Judas; craignons que ce ne soit la nôtre : entrons en matière.

Ce fut un mal pour ce malheureux disciple de s'être tellement attaché à l'argent qu'il portait pour l'usage de son Maître, que saint Jean ne croit pas de lui faire tort en disant de lui que c'était un voleur, et qu'il se prévalait pour ses intérêts d'une bourse qui ne devait être destinée qu'aux usages communs : *Fur erat, loculos habens* (*Joan.*, XII) ; ce fut un mal pour lui d'être entré dans le détestable projet que lui inspirait l'enfer, et d'avoir cherché à l'exécuter aux dépens même de la vie d'un Dieu, *cum diabolus jam misisset in cor ejus ut traderet eum* (*Joan.*, XIII); ce fut un mal pour lui d'avoir été si peu touché des avis du Sauveur, que, quoiqu'il se sentît coupable, il ne craignit pas de demander à celui même à qui rien n'est caché, si c'était sur lui que tombaient les menaces d'une trahison prochaine : *Nunquid ego sum, Rabbi.* (*Ibid.*) Ce n'était pas pourtant là des maux sans remède, et ce Dieu, qui ne veut pas la mort des plus grands pécheurs, travaillait encore à sa conversion : mais il a la témérité de participer à la cène avec les autres disciples sans cette pureté d'âme que le Seigneur vient de leur recommander; par là il pousse à bout la patience de son Maître; par là, s'il ne met pas le dernier sceau à sa réprobation, il en jette les tristes et malheureux fondements ; et si avant la communion sacrilége c'était un pécheur de fragilité et de faiblesse, après la communion sacrilege c'est un pécheur d'entêtement et de malice, un pécheur possédé et dominé par l'esprit des ténèbres : *Post buccellam introivit in eum Satanas* (*Ibid.*); jusqu'alors l'esprit de Satan ne l'avait attaqué que comme de loin; et quoiqu'il l'eût déjà fait entrer dans ses vues et ses pensées, il ne le tenait pas pour cela entièrement asservi à ses lois : ici c'est une domination établie, un empire affermi, il est entré dans le cœur, il en a pris possession et il s'y maintiendra, quoi qu'il lui en doive coûter : *Post buccellam introivit in eum Satanas;* et quoique ce pain dont nous parle ici saint Jean ne soit pas le corps du Seigneur, vous diriez pourtant que c'est en le donnant au traître que le Seigneur le livre à l'esprit de Satan. Il vient de manger indignement ce pain sacré que Jésus-Christ n'a préparé que pour ses enfants; par là il avait déjà encouru l'indignation de Jésus-Christ : il paraît néanmoins que le pouvoir de Satan était encore lié à son égard; Jésus-Christ lui donne ce pain qui doit faire connaître au disciple bien-aimé qui est celui d'entre eux qui doit trahir son Maître; il semble en même temps donner sur lui à l'esprit de ténèbres tout le pouvoir dont il a besoin pour le tenir asservi à son empire et à ses lois : quoi qu'il en soit de cela, que ce soit immédiatement après la communion indigne, que ce ne soit qu'après que Judas à mangé ce second pain que le Sauveur lui présente, il est certain que l'esprit de Satan entra dans son cœur, qu'il s'y est établi en punition de son indigne et sacrilége com-

munion : *Post buccellam introivit in eum Satanas.*

Tel est le malheur du chrétien qui ose se présenter à la table du Seigneur en péché; il reçoit en même temps le corps du Seigneur et l'esprit de Satan : le corps du Seigneur en sujet rebelle et qui sacrifie son Maître à sa passion; l'esprit de Satan en sujet soumis, et qui reconnaît pour maître celui dont il doit le plus redouter, la domination et l'empire; de là qu'en peut-il arriver? ce qui arriva à l'infortuné Judas. Une espèce d'abandon de la part de Dieu qui se décharge en quelque manière du pécheur, et le livre à la malignité de son cœur : Je me suis troublé sur l'horreur de votre attentat, dit Jésus-Christ, à son perfide disciple; vous avez été témoin de mon trouble, vos compagnons en ont été effrayés; cependant, quoique rien de tout cela n'ait pu vous ramener, je ne vous regardais pas encore comme désespéré, parce que je comptais que, voyant avec quelle bonté j'allais me donner à vous, vous reprendriez pour moi vos premiers sentiments de fidélité et de tendresse; mais puisque je me suis donné à un insensible, et que les bontés de mon cœur n'ont servi qu'à affermir la dureté du vôtre, que puis-je dire, que puis-je faire qui soit capable de vous toucher? Courez donc où vous porte votre malheureuse destinée, et ne renvoyez plus l'exécution d'un projet dont tout l'enfer se repose sur vous : *Quod facis, fac citius.* (*Joan.*, XIII.)

Il serait inutile de vous représenter les suites terribles de cet abandon : un Dieu chargé de chaînes, couvert d'opprobres, déchiré impitoyablement, attaché à une croix ignominieuse, condamné à mourir de la mort la plus honteuse et la plus cruelle, tels furent les fruits de la première communion indigne qui se soit faite dans le monde; mais il est nécessaire de vous faire remarquer à peu près les mêmes suites dans les communions indignes qui se font de nos jours : combien parmi nous que rien n'arrête dans les voies de l'iniquité, parce que nos sacrements sont devenus pour eux comme un sujet de fable et de risée. Un homme qui croit et qui ne veut pas faire violence à sa foi, est arrêté par le souvenir du banquet qu'on lui prépare; mais un homme qui ne craint point de se présenter à ce divin banquet d'une manière indigne, fait taire sa conscience et sa foi : pourquoi donnerai-je des bornes à ma cupidité? ou je m'éloignerai de la sainte table, ou si je m'y vois entraîné par bienséance, par emploi, par état, une méchante communion me tirera d'affaire : combien qui, du premier abîme d'une communion indigne, vont d'abîmes en abîmes, et qui ayant assisté au repas des anges en pécheurs, s'en retirent, si j'ose le dire, avec le cœur d'un démon, prêts à tout, capables de tout; nous l'entendons tous les jours, et nous en gémissons, parce que nous voyons tous les jours qu'une méchante communion dont on s'accuse est comme la source d'un enchaînement monstrueux de toutes sortes de péchés, et comme le signal d'une guerrre ouverte qu'on déclare à Jésus-Christ et à son Evangile. Saint Laurent Justinien s'en plaignait déjà de son temps. Il avait trouvé, disait-il, parmi les peuples, dont il était chargé, que ceux qui abusaient des sacrements abusaient en même temps de tout, et péchaient plus grièvement, avec plus de scandale et d'éclat que les autres : *Hinc est quod sumentes indigne, graviora præ cæteris delicta committunt;* nous n'en sommes pas surpris pourtant, et ce Père ne devait pas en être surpris lui-même. Jésus-Christ se décharge en quelque manière de ces profanateurs impies, il les maudit dans sa colère, il les livre à l'esprit de Satan; n'est-il pas naturel qu'ils courent en désespérés dans les voies de la perdition, et qu'ils l'emportent sur les autres par l'énormité et la multitude de leurs désordres : *Hinc est quod sumentes indigne graviora præ cæteris delicta committunt;* et non-seulement, ajoute saint saint Laurent Justinien, ils tombent plus grièvement que les autres, mais ils sont plus attachés au mal qu'eux, plus lents plus tardifs qu'eux à revenir au devoir, plus obstinés, plus endurcis qu'eux dans leurs péchés : *Et pertinaciores in malo, et ad emendationem vitæ sunt tardiores;* et c'est ce qui prouve que celui qui mange indignement ne s'obstine pas seulement contre les secours qui pourraient le ramener pendant la vie, mais encore contre ceux qui pourraient le ramener à la mort : *Ideo multi infirmi, et dormiunt multi.*

Si Dieu abandonnait tout à fait le pécheur, en être abandonné et être reprouvé serait la même chose; mais n'imputons point à notre Dieu une sévérité si contraire à ce qu'il veut que nous pensions de lui et de ses bontés : il va jusqu'à nous déclarer qu'il ne veut pas la mort de celui même qui meurt, qui court après nous, et qu'il nous cherche lors même que nous le fuyons avec plus d'obstination et de malice; il n'y a donc point d'abandon où le pécheur n'ait ses secours pour revenir à Dieu, et se tirer de l'état pitoyable où il s'est jeté : il y a pourtant dans l'abandon qui procède de l'abus des sacrements, un attachement au péché, qui rejette et rend inutile toute grâce et tout secours. Revenons au premier profanateur de notre sacrement, nous trouverons dans lui, et une bonté de la part de Dieu qui a encore ses empressements pour le pécheur, et une obstination de la part du pécheur que rien ne peut vaincre? Judas donc, plein du corps et du sang de Jésus-Christ, sort du cénacle; il court aux princes des prêtres, il traite avec eux du prix de sa trahison; il se met à la tête de la troupe qui doit se saisir du Sauveur; il s'approche de lui, il le baise pour le faire connaître à ses ennemis : combien de crimes entassés les uns sur les autres! les miséricordes pourtant du Seigneur ne sont pas épuisées; Jésus-Christ le regarde encore d'un œil favorable, il a encore des bénédictions pour lui : *Amice, ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI.) Mon ami, ami autrefois si

chéri et que je porte encore aujourd'hui avec les entrailles de la plus vive charité, à quel dessein vous présentez-vous à moi? Vous me trahissez sous un voile spécieux d'amitié? en quoi vous ai-je si fort offensé? par quel endroit me suis-je attiré un traitement si indigne, et de vous et de moi? *Amice, ad quid venisti?* Quelle impression font ces paroles sur le cœur du traître? Elles auraient dû le percer jusqu'au vif, le déconcerter et lui faire tomber les armes des mains; cependant il les écoute de sang-froid, il n'en est ni ébranlé, ni ému; et si dans la suite il se repent, ce n'est que pour mettre le sceau à sa réprobation par le désespoir.

A Dieu ne plaise que j'entreprenne jamais de révéler ici ces mystères d'iniquité qui nous sont confiés dans le secret de nos tribunaux : vous le savez pourtant, ministres du Seigneur, y a-t-il pécheur au monde qui fasse revivre plus souvent parmi nous la conduite et le désespoir de Judas, que le pécheur profanateur? On est tombé dans de certaines faiblesses qu'on rougit d'exposer à vos yeux; il faudrait, dans ces circonstances, ou s'interdire la table du Seigneur, ou se résoudre à ne rien déguiser; mais on se croirait également flétri dans l'une et dans l'autre de ces démarches; et pour éviter une flétrissure passagère, on couvre Jésus-Christ de honte et d'opprobre; on ne retranchera donc rien de ses confessions, rien de ses communions ordinaires; tous les mois, peut-être plusieurs fois chaque mois, on viendra à vous avec le même péché et le même silence; les fêtes les plus solennelles, les mystères les plus touchants, les occasions les plus pressantes, rien ne pourra ouvrir ces bouches si criminellement fermées, et tandis qu'elles vous cacheront ce qu'il y a de plus ignominieux dans le crime, elles vous feront confidence de je ne sais quels sentiments de piété et de vertu, qui peut-être vous feront regarder comme sainte une âme souillée des vices les plus honteux.

Je veux même que sur certains traits qui peuvent leur échapper comme sans réflexion, vous croyez devoir les mettre dans les voies de s'expliquer; je veux que vous parcouriez les péchés propres de leur état et de leur âge, que vous leur fassiez entrevoir que vous avez quelque lieu de douter de la droiture de leur conduite et de la sincérité de leurs accusations; elles ne vous quitteront pas, s'imaginant que leur désertion ne servirait qu'à augmenter vos soupçons : mais aussi elles n'avoueront pas tout, craignant que leur aveu ne diminue l'idée que vous pouvez avoir de leur vertu; et les années entières se passeront ainsi à accumuler péchés sur péchés, profanations sur profanations, et toute une vie ne sera peut-être qu'un tissu d'impudicités et de profanations : *Pertinaciores in malo, et ad emendationem tardiores.*

Ce qu'il y a de plus terrible en ceci, c'est que la même honte qui ferme la bouche pendant la vie la ferme également à la mort, et change ce pain sacré, qui sert de viatique au juste, en une espèce de glaive, comme le dit saint Cyprien, qui porte la mort dans le sein d'un pécheur : je ne parle point au hasard et sans fondement; cent faits constants établissent ce que je dis, et quand nous n'aurions que la déposition de ces pécheurs sacriléges, qui, étant comme revenus d'entre les bras de la mort, ont été contraints d'avouer dans la suite, que si on les avait pris dans ces moments où ils paraissaient si bien disposés, on les aurait pris dans la profanation la plus monstrueuse et l'attachement le plus opiniâtre à leur péché : n'en aurions-nous pas assez pour conclure que parmi ceux qui sont contraints de payer le tribut commun, plusieurs portent avec Judas et leur péché et leur désespoir jusqu'au dernier soupir : *Pertinaciores in malo, et ad emendationem tardiores.*

Ce n'est point au reste l'impudicité seule qui produit de si tristes effets : il est d'autres vices dont on ne rougit point tant, et qui ne sont pas moins enracinés dans le cœur de l'homme; mais c'est que l'impudicité est celui de tous les vices qui conduit le plus ordinairement au silence et à la profanation, et que d'ailleurs il a tant d'opposition avec la pureté de l'Agneau, que saint Cyrille d'Alexandrie, après avoir fait craindre à tout pécheur profanateur qu'il n'y ait jamais de grâce pour lui, ose soutenir que quiconque profane son corps, même après avoir reçu dignement celui du Seigneur, ne mérite ni miséricorde ni pardon; ce qu'il prouve par la figure, je veux dire par la différente conduite que Dieu tint avec les enfants d'Israël, selon les différentes circonstances qui semblent devoir ou diminuer ou augmenter leur péché. Avant qu'ils eussent reçu la manne, ils avaient regretté les chairs d'Égypte. Dieu dissimule, pour le dire ainsi, leur murmure, et au lieu de les frapper dans sa colère, il leur promet le pain du ciel; ce pain est-il tombé, en ont-ils mangé, ils soupirent de nouveau après ces chairs d'Egypte. Dieu est indigné, il s'arme, il frappe ce peuple murmurateur, et le poursuit avec tant de sévérité, que rien, ce semble, ne peut arrêter son bras vengeur.

Or, si ce Père regarde comme indigne de pardon l'abus qui suit le sacrement, comment doit-il regarder l'abus même du sacrement, l'abus qui est joint et uni au sacrement? Quoi! je mériterai d'être jugé sans miséricorde parce que j'ai profané un corps qui a été consacré par l'attouchement du corps de Dieu, et parce que j'aurai profané le corps même de ce Dieu en le faisant entrer dans un corps qui était encore tout couvert des souillures de son péché, je n'aurai pas à craindre autant de rigueur et de sévérité? Pécher après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, c'est un mal dont la faiblesse de notre nature, la violence de la passion, l'attrait des occasions diminuent en quelque manière la grièveté et l'horreur; mais pécher en recevant le corps de Jésus-Christ, ne recevoir le corps de Jésus-Christ en péché que parce qu'on a plus d'attachement pour le péché que pour lui, c'est l'effet de la plus noire

malice, d'une malice contre laquelle s'élèvera ce corps sacré lui-même : il demandera qu'on lui fasse justice; il sera exaucé, et la figure s'accomplissant parmi nous dans toute sa réalité, tandis que les Israélites périssent, ayant encore la bouche pleine de ces viandes qu'ils avaient tant désirées, et que Dieu leur accorda pour les contenter, nous périrons attachés et asservis au péché que nous avons idolâtré : *et dormiunt multi.*

Fasse le ciel que ce ne soient là que les vaines menaces d'un homme qui craint pour votre salut, non point les effets terribles d'une justice qui doit soutenir les intérêts et la gloire de Jésus-Christ. Je l'ai dit plusieurs fois : manger indignement, c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur; et comment ont été traités ceux qui les premiers se sont rendus coupables de ce corps et de ce sang divin? C'est aujourd'hui une nation maudite, qui ne semble être sur la terre que pour mettre le comble à sa réprobation par son endurcissement et sa résistance invincible à tout ce qui pourrait la ramener à ce Dieu qu'elle a crucifié; craignez que le même péché ne vous attire la même peine, et que vous ne trouviez dans cette source de salut dont vous faites une matière de péché, une source de condamnation et de perte : *et dormiunt multi.*

Ainsi, puisque les choses saintes ne sont que pour les saints, sanctifions-nous, comme nous le disions plus haut, avant que de nous présenter à la table du Saint des saints : mais sanctifions-nous d'une manière qui ne laisse point dans le fond de notre conscience je ne sais quelles larmes secrètes qui peuvent nous faire douter avec raison de la droiture et de la sincérité de notre cœur; l'Apôtre en ceci nous renvoie à notre propre jugement; non point à un jugement qui soit ou réglé par la volonté, ou troublé par la passion, mais dicté par la foi, et fondé sur ces grands principes que nous inspire et que nous prêche la religion : *Probet seipsum homo*, dit-il, *et de pane illo edat* (I *Cor.*, XI) : que l'homme s'éprouve soi-même, qu'il voie si son cœur est d'accord avec sa bouche, et si tout ce qu'il fait est fait avec cet esprit de componction et de pénitence qu'exige la grandeur des mystères qu'il va recevoir; en ce cas, qu'il mange ce pain sacré, ce sera pour lui un pain de vie et de salut; hors de là qu'il se retire, et qu'il s'interdise un pain qu'il ne mangerait qu'à sa condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.*

Eprouvez-vous donc, vous que vos impudicités font regarder partout avec horreur, et qui, malgré toutes vos protestations, n'avez fait qu'augmenter ce poids de péchés dont vous étiez chargé à la Pâque passée, et voyez aujourd'hui si c'est de bonne foi, si c'est sincèrement et sans retour que vous renoncez à l'idole qui jusqu'à présent a eu tous vos hommages et tout votre encens : *Probet seipsum homo;* la chair d'un Dieu dans une chair attachée à ses impudicités crie si haut, qu'il faut enfin qu'on lui fasse justice : *Judicium sibi manducat et bibit.* Eprouvez-vous, vous que vos médisances font regarder comme le fléau et le destructeur de la réputation la mieux établie, et voyez si ce n'est point seulement pour quelques jours consacrés à la dévotion et à la piété, que vous donnez des bornes à cette langue envenimée : *Probet seipsum;* elle doit être empourprée du sang d'un Dieu; mais si ce sang ne la trouve pas liée par la charité, ce sera ce sang qui ne tomba sur les Juifs et sur leurs enfants que pour les faire repentir plus amèrement de s'en être chargés : *Judicium sibi manducat et bibit.* Eprouvez vous vous-mêmes, âmes attachées à notre Dieu par des liens, ce semble, indissolubles, et voyez si ce fréquent usage que vous faites des sacrements, ou ne laisse point dans vous des passions dans toute leur vivacité, ou n'y produit point un esprit de présomption et d'orgueil : *Probet seipsum homo.* Quoique je ne condamne pas d'abord de sacrilége des communions qui ne changent ni l'esprit ni le cœur, je crains pourtant qu'elles n'y conduisent insensiblement, et que du peu de soin de se perfectionner on ne passe à la profanation et au péché : *Judicium sibi manducat et bibit.* Eprouvons-nous les uns et les autres, non point avec cette précipitation qui nous permet à peine d'entrer dans le fond de notre cœur, non point en écoutant les vaines subtilités de cet amour-propre qui déguise ou qui excuse toutes choses, non point en appliquant notre esprit à chercher de faux prétextes, ou pour vous justifier votre péché à vous-mêmes, ou pour le justifier au ministre du Seigneur, non point en nous tenant à quelques faibles velléités, à quelques désirs d'amendement que nous sentons n'être pas efficaces, lors même que nous les formons; mais en approfondissant si fort dans les plaies de notre âme, que nous en découvrions toute l'étendue et toute l'horreur; mais en envisageant l'affreux portrait de notre vie dans toute la difformité qui lui est naturelle; mais en exposant ce mystère d'iniquité avec toutes les couleurs qui peuvent le représenter tel qu'il est; mais en vous revêtant de ces sentiments de constance et de fermeté, qui nous promettent une sainte et inviolable persévérance : *Et sic de pane illo edat.* Après de telles épreuves, présentez-vous à la table du Seigneur, mangez le pain qu'il daigne vous y servir; c'est pour vous qu'il est préparé, et préparé comme une source de sainteté et de salut, comme un trésor de bénédictions et de grâces, comme une voie immanquable à une sainte et heureuse éternité. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE.

Poncet de la Rivière (Michel) naquit en 1672. Il fut grand vicaire de son oncle, évêque d'Uzès, qui portait les mêmes nom et prénoms que lui, et se montra conciliant dans ses rapports avec les calvinistes des Cévennes. Il fut nommé évêque d'Angers en 1706, prêcha à la cour l'Avent de 1707 et le Carême de 1715. En 1722 il publia un mandement pour la publication de la constitution *Unigenitus*, contre le livre de Quesnel, prêcha la même année le sermon d'ouverture de l'assemblée générale du clergé, et célébra l'office de la cérémonie du couronnement de Louis XV. Il succéda à La Monnoye, en 1728, à l'Académie française, et mourut, le 2 août 1730, au château d'Eventard, maison de plaisance des évêques d'Angers, qui n'existe plus aujourd'hui. Il jouit pendant sa vie d'une grande renommée; mais le jugement de la postérité n'a pas ratifié complétement le rang qui lui fut assigné alors parmi nos premiers orateurs sacrés. Une circonstance particulière contribua fortement à cette réputation d'orateur de premier ordre. Une audacieuse spéculation de librairie publia 5 volumes in-12 (Trévoux, Etienne Ganeau, 1704 et ann. suiv.) de *Sermons* anonymes que l'éditeur attribue complaisamment à Massillon, par voie d'insinuation. Le mérite réel de ces sermons valut un grand succès à cette publication; mais les réclamations ne tardèrent point à se faire jour. L'évêque d'Angers, Michel Poncet de la Rivière, en réclama une grande partie; le P. Bretonneau, de la Compagnie de Jésus, en réclama trois: la famille de Massillon elle-même s'inscrivit en faux contre l'authenticité de ceux qui restaient. En effet, les manuscrits de ce grand homme, qui ont servi à l'édition publiée par son neveu, offrent de notables dissemblances; les exordes, et même les titres, sont changés, le texte du sermon n'est plus le même, la division des parties est arbitrairement modifiée, et de toutes ces altérations, l'éditeur s'était fait un mérite. Comme nous l'avons dit, les *Sermons* de Trévoux n'en avaient pas moins un mérite réel. Nous fondant sur les réclamations qui intervinrent, nous avons collationné minutieusement les sermons de ces cinq volumes, et nous croyons utile d'en faire connaître le contenu en détail, afin de rendre à César ce qui appartient à César, et à Poncet de la Rivière ce qui appartient à Poncet de la Rivière. Tous les recueils bibliographiques se bornant à dire que les *Sermons* de Trévoux ont été faussement attribués à Massillon, pour la totalité, le travail de comparaison que nous allons donner mettra tout à sa véritable place.

TOME Ier. 1° *Sur le jeûne.* (Massillon.)
2° *Sur le danger de la prospérité.* (Massillon.)

TOME Ier. 3° *Sur le pardon des injures.* (Massillon.)
4° *Sur la parole de Dieu.* (Massillon.)
5° *Sur la certitude d'une autre vie.* (Massillon.)
6° *Sur les respects humains.* (Massillon.)
7° *Sur la prière.* (Poncet.)
8° *Sur la confession.* (Massillon.)
9° *Sur le bonheur des justes.* (Poncet.)
10° *Sur l'abandon de Dieu.* (Massillon.)
11° *Sur le choix d'une autre vie.* (Massillon.)
12° *Sur la vie molle.* (Massillon.)
13° *Sur l'affaire du salut.* (Poncet.)

TOME II. 1° *Sur l'impureté.* (Massillon.)
2° *Sur le péché mortel.* (Bretonneau.)
3° *Sur la religion.* (Poncet.)
4° *Sur la charité fraternelle.* (Poncet.)
5° *Sur le mélange des bons et des méchants.* (Massillon.)
6° *Sur la fuite des occasions.* (Bretonneau.)
7° *Sur les obstacles qu'opposent les pécheurs à la grâce.* (Poncet.)
8° *Sur l'aumône.* (Massillon.)
9° *Sur les dispositions requises dans les temples.* (Massillon.)
10° *Sur la foi pratique.* (Poncet.)
11° *Sur le bonheur de la mort des justes.* (Bretonneau.)
12° *Sur le péché d'habitude.* (Poncet.)
13° *Sur la médisance.* (Massillon.)
14° *Sur la fausse confiance des pécheurs.* (Massillon.)
15° *Sur l'évidence de la loi dans la conscience et l'Ecriture.* (Massillon.)

TOME III. 1° *Sur la Madeleine.* (Massillon.)
2° *Sur le petit nombre des élus.* (Massillon.)
3° *Sur l'énormité des communions indignes.* (Massillon.)
4° *Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (Massillon.)
5° *Sur la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (Massillon.)
6° *Sur l'amour de Dieu.* (Poncet.)
7° *Sur la rechute.* (Massillon.)
8° *Sur la Conception.* (Massillon.)
9° *Sur l'Annonciation.* (Poncet.)
10° *Pour la Purification.* (Poncet.)
11° *Pour l'Assomption.* (Massillon.)

Tome III. 12° *Sur le jugement dernier.* (Poncet.)
13° *Sur l'endurcissement du pécheur.* (Poncet.)

Tome IV. 1° *Sur la fuite des petites fautes.* (Massillon.)
2° *Sur l'immutabilité des lois de Dieu.* (Massillon.)
3° *Sur l'inconstance des hommes au service de Dieu.* (Poncet.)
4° *Sur l'évangile de la femme pécheresse.* (Poncet.)
5° *Sur les grandeurs de Jésus-Christ.* (Poncet.)
6° *Sur le sacerdoce.* (Poncet.)
7° *Sur les voies de Dieu.* (Massillon.)
8° *Pour le jour des Rois.* (Poncet.)
9° *Sur le saint sacrifice de la messe.* (Poncet.)
10° *Sur l'aumône.* (Poncet.)
11° *Eloge de saint Benoît.* (Massillon.)
12° *Eloge de saint Dominique.* (Poncet.)
13° *Eloge de saint Louis.* (Massillon.)

Tome V. 1° *Pour une vêture religieuse.*
2° *Pour une profession de religieuse.*
3° *Eloge de Villeroy, archevêq. de Lyon.*
4° *Eloge de Villars, archevêq. de Vienne.*
5° *Oraison funèbre de F.-L. de Bourbon-Conti.*
6° *Oraison funèbre de H.-J. de Bourbon Condé.*
(Massillon.)

7° *Oraison funèbre de monseigneur Louis, dauphin.* (Poncet.)
8° *Oraison funèbre du dauphin et de la dauphine.*
9° *Oraison funèbre de Charles, duc de Berry.*
10° *Oraison funèbre de Louise-Hollandine, palatine de Bavière.*
(Massillon.)

Mais nos lecteurs ne seraient pas suffisamment édifiés sur l'édition de Trévoux, si nous n'en reproduisions la préface de 1740, qui restera un curieux spécimen de la manière dont on s'emparait des œuvres de la chaire chrétienne.

Voici d'abord l'avis du libraire :

« On a corrigé nombre de fautes qui s'étaient glissées dans les autres éditions, de sorte que celle-ci est présentement des plus exactes et des plus amples. Toutes les autres qui ont paru jusqu'à présent ont été reçues si favorablement qu'elles ont été enlevées dès qu'elles ont paru. Quoique l'auteur n'ait pas communiqué ses originaux, ils n'ont pas laissé de répondre à l'idée qu'on avait du fameux prédicateur à qui on les attribue.

« Le bruit de ce grand succès et la beauté de ces sermons ont fait demander par un très-grand nombre de personnes cette nouvelle édition, que l'on a augmentée de huit pièces du même auteur ; et dans plusieurs discours on y a inséré un nombre considérable de beaux endroits, avec quelques exordes qui ne se trouvent point dans les premières éditions. »

C'est dans la préface qu'on peut se convaincre que ce n'est pas d'aujourd'hui que la spéculation se montre sans gêne vis-à-vis du public :

« Les sermons que l'on met au jour m'étant tombés il y a quelque temps entre les mains, j'en lus d'abord quelques-uns avec attention ; ils me parurent si excellents que je m'appliquai à lire tous les autres qui répondaient parfaitement à la beauté des premiers. Je ne m'en rapportai pas à mes seules lumières ; je communiquai ces pièces à des personnes intelligentes et habiles, qui enchérirent encore sur la haute idée que j'en avais conçue. S'il est permis de juger de l'auteur par l'ouvrage, il n'est pas sans doute de ces hommes qui doivent leur succès à la brigue, et qui ne sont grands que dans la bouche de leurs partisans, mais de ceux à qui se montrer et plaire, parler et enlever l'estime du public est une même chose.

« En effet, j'ose dire, sans intéresser la réputation de personne, que ces sermons sont d'un goût et d'un caractère qui n'a peut-être point encore paru. C'est ce qui m'a déterminé à en faire part au public. L'on a tout sujet de se flatter qu'il les recevra favorablement. Ce présent, surtout, doit être agréable à plusieurs jeunes prédicateurs qui se gâtent souvent l'esprit par la lecture de mauvais sermonnaires, et qui auront dans celui-ci un excellent modèle sur lequel ils pourront se former.

« Quand on dit d'un prédicateur, qu'il a de la facilité dans l'invention, du discernement dans le choix, du goût dans l'arrangement, du tour dans la composition, et de la solidité dans le raisonnement, on croirait avoir tout dit, et le portrait paraît fini. Ce n'est encore là qu'une ébauche du nôtre, et ces qualités ne sont que celles qui lui sont communes avec les bons orateurs. Il y a un grand nombre de traits singuliers qui font

son caractère, un tour d'esprit délicat, une imagination brillante, d'heureuses saillies pleines de forces et de grandeur, une expression noble et pompeuse ; quoiqu'on voie en plusieurs endroits cette belle simplicité, cette négligence aimable qui va au cœur, et qui souvent est victorieuse où les plus grands efforts de l'art échouent : une riche abondance de pensées et de paroles, une application ingénieuse des beaux endroits de l'Ecriture à son sujet, un style nourri de la lecture des livres saints, une intelligence parfaite de sa religion, un feu et une vivacité surprenante dans ses peintures, et une onction secrète répandue dans tous ses discours. En un mot, il a ce rare talent qui fait les excellents hommes : de se rendre propres les choses les plus communes; il trouve des fleurs où les autres ne trouveraient que des épines, et ce qui ailleurs paraîtrait petit et peu digne de nos attentions, prend, en passant par sa plume, une teinture d'éloquence et un air de beauté.

« J'en dis beaucoup, mais je n'outre rien. En faut-il d'autres preuves que ces pièces mêmes? Qu'on lise avec attention les sermons *sur le petit nombre des élus*, *sur les dangers de la vie mondaine*, *sur la certitude d'une vie future*, *sur la vérité de la religion*, *sur la rechute dans le péché*, *sur l'immutabilité des lois de Dieu*. Que de traits de cette éloquence vive, animée, touchante, de cette éloquence qui compte ses combats par ses victoires, et qui ne trouve de résistance que dans la stupidité ou le désespoir! Quelle clarté dans les principes, quelle force dans les preuves, quel sens dans les réflexions, quelle habileté dans tout ce qu'il adresse au pécheur! Quoi de plus efficace quand il instruit, de plus engageant quand il exhorte, de plus terrible quand il menace, de plus accablant quand il invective, de plus enlevant quand il s'abandonne à son beau feu!

« S'il est difficile de trouver des hommes qui parlent si bien, il est encore plus rare d'en rencontrer qui parlent et qui vivent bien tout ensemble; et ce sont ces deux excellentes qualités qu'on est comme forcé de reconnaître en notre prédicateur. Les images de la pénitence qu'il retrace si souvent dans ses écrits, sont trop vives et trop animées pour n'être pas les expressions fidèles de sa vie; et la manière touchante dont il explique les vérités austères de l'Evangile, fait assez voir qu'il les pratique lui-même; que ce n'est pas du milieu de la foule et du monde qu'il est monté dans les chaires chrétiennes pour y combattre le vice ; que c'est dans le silence et l'ombre de la retraite qu'il s'est formé au saint mystère de la parole; que pour bien connaître le monde, il s'est appliqué à bien connaître Dieu; et que dans la méditation profonde des vérités évangéliques, il a trouvé des armes pour renverser les fausses maximes du siècle.

« Mais rien ne découvre mieux le fond de son âme que ce zèle ardent qui éclate dans tous ses discours, à rétablir la pureté de la primitive Eglise. Partout on voit un désir empressé de faire renaître, s'il était possible, ces heureux jours où la noble simplicité de l'Evangile faisait elle seule toute son impression, sans le secours de l'éloquence profane, dont l'effet a toujours été de surprendre et d'éblouir, plutôt que de convaincre et de toucher. Partout il se fait un plaisir de peindre avec des traits vifs et animés la piété, la ferveur, la charité, le désintéressement, la pénitence, les austérités des premiers fidèles; partout il emploie tous ses talents, pour inspirer aux chrétiens l'amour de ces admirables vertus du christianisme naissant.

« L'on pourrait s'étendre beaucoup davantage sur ce sujet ; mais on aime mieux laisser au lecteur le plaisir et la liberté de juger lui-même, que de vouloir prévenir son goût et enlever ses suffrages par avance. On le conjure seulement d'excuser les fautes qui se sont peut-être glissées, malgré les soins qu'on s'est donnés, et de passer à l'imprimeur quelques endroits défectueux en reconnaissance de tant de belles choses dont il enrichit le public. »

Quelques biographes ont confondu Michel Poncet de la Rivière, évêque d'Angers, avec Matthias Poncet de la Rivière, évêque de Troyes, et ont mis sur le compte du premier des écrits sur les affaires religieuses du temps qui sont l'œuvre du second. Comme ces écrits ne concernent en rien la réputation oratoire de ces deux prédicateurs, nous ne croyons pas devoir nous étendre à ce sujet. Un autre biographe attribue encore à Michel Poncet une *Oraison funèbre du Régent*, prononcée le 17 février 1724, dont il détache ce trait : « Du pied du plus beau trône du monde, il tombe.... dans l'éternité. Mais pourquoi, mon Dieu, après en avoir fait un prodige de talent, n'en feriez-vous pas un de miséricorde?... Je crains, mais j'espère. » Rien ne nous paraît justifier cette attribution. L'évêque d'Angers a prononcé aussi l'*Oraison funèbre du cardinal de Bonzi, archevêque de Narbonne* (Montpellier, 1704, in-4°) ; il est impossible aujourd'hui de se la procurer. Ce que nous publions de Michel Poncet de la Rivière suffit pour le faire connaître; le soin que nous avons mis à rechercher ses sermons, au milieu des cinq volumes de l'édition de Trévoux, si étrangement composés, nous absoudra, nous l'espérons, aux yeux des lecteurs de la présente *Collection*.

SERMONS CHOISIS

DE

MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

SERMON Ier.

SUR LA PRIÈRE

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, Fili David. (*Matth.*, XV.)

Voilà qu'une femme Chananéenne, sortie de son pays, s'écria en disant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi.

Nos livres saints ont cela de consolant, mes frères, que les exemples y marchent toujours à côté des lois, et que, quelque vertu qu'ils nous proposent, on ne manque jamais d'y en trouver un modèle. La morale des païens était toute semée de beaux préceptes, et les exemples ne s'y rencontraient point; elle établissait de grandes règles à suivre et n'exposait point de traits à imiter; les idées de sagesse étaient partout inspirées et les exemples ne s'en trouvaient nulle part. Mais nos lois saintes ne vont point sans modèle; il n'est point de vertu chrétienne qui ne trouve son héros dans le livre qui l'enseigne; et si nous lisons les auteurs sacrés, nous y trouverons autant de grands exemples de quelques hommes extraordinaires à imiter que de devoirs à remplir et de règles à suivre. La foi a un Abraham, la sagesse un Salomon, la chasteté un Joseph, la retraite un Moïse, la patience dans les maux un Job, l'amour saint une Madeleine, la pénitence un David, enfin la prière la sainte femme de notre évangile.

C'est donc pour nous animer à prier et nous apprendre comment il faut prier, que l'Église nous en propose aujourd'hui l'exemple. Elle voit que ce don si précieux, si essentiel à la religion, si glorieux à la créature, si favorable au pécheur, si aimable pour tous les hommes, est cependant ou négligé ou avili; et c'est pour nous en inspirer la pratique qu'elle nous en propose un modèle En effet, ô mon Dieu! obligés de vivre pour un temps dans cette terre d'exil, éloignés de vous et de notre céleste patrie, que ferions-nous sans cet exercice heureux de la prière? Quelle autre consolation pourrions-nous espérer, sinon dans le moyen par lequel nous pouvons nous élever jusque dans le ciel, y entretenir un saint commerce avec vous, vous y consulter dans nos doutes, vous y exposer nos besoins, vous y porter nos plaintes, vous y offrir nos souffrances et nos peines? Quelle autre ressource pour nous, sinon dans ce saint exercice par lequel nous pouvons trouver un protecteur tout-puissant qui nous défende contre nos ennemis, un Dieu riche qui nous comble de biens, une grâce d'onction qui seule puisse adoucir nos chagrins, une main charitable qui essuie nos larmes, une lumière secrète qui éclaire nos pas, un père qui écoute nos vœux, un médecin qui guérisse nos maux, un juge qui entre dans nos intérêts, un maître qui nous instruise? Rien n'est donc plus utile et plus consolant pour nous que la prière. Mais il ne suffit pas de prier, il faut encore se proposer des règles dans ce saint exercice. Or, quelle autre règle pourrions-nous suivre pour rendre nos prières efficaces que celle que suivit la femme chananéenne qui, après avoir trouvé le moyen de parler à son Seigneur, eut le bonheur d'en être exaucée? Je veux donc aujourd'hui, en parcourant toutes les circonstances de mon évangile, combattre les abus ordinaires qui rendent la plupart de nos prières infructueuses; et par là :

1° Je montrerai qu'il est peu de fidèles qui demandent ce qu'il faut demander ;

2° Et ensuite je ferai voir qu'il en est encore moins qui le demandent comme il faut. Mais ne commençons pas avant d'avoir imploré le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les livres saints nous annoncent si souvent et sous tant d'images différentes la nécessité et les avantages de la prière chrétienne, et l'homme lui-même porte cette vérité si vivement gravée dans le fond de son cœur et dans la faiblesse de son penchant, qu'il paraît presque inutile d'en venir instruire les fidèles. En effet, s'il y a au-dessus de nous un être suprême, auteur de cet univers, qui le gouverne et qui veut être connu de ses créatures, le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel et de reconnaître le Seigneur à qui seul il appartient, de lui rendre ses hommages et ses respects, et d'entretenir un saint commerce d'actions de grâces et de reconnaissance envers son Dieu. Il faut sans doute que ce soit par la prière : car qu'est-ce que l'homme qui

ne prie pas? C'est un infidèle qui ne connaît point Dieu; c'est un inhumain qui ne connaît point de bienfaiteur; c'est un révolté qui ne connaît point le souverain Etre au-dessus de lui; c'est un abandonné qui, retombant dans son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire ses penchants et ses passions auxquelles il se livre. Un homme qui ne prie point, c'est un aveugle qui se regarde comme une vapeur épaisse que le hasard a amassée et que le moindre hasard est prêt à dissoudre. Enfin un homme qui ne prie point est un composé de matière et d'atomes, qui demeure dans le même état que le hasard l'a mis; c'est un homme sans lois, sans discipline, sans foi, sans espérance, sans salut, sans appui, sans secours, sans protection; c'est un homme attaché à la terre, bornant là tous ses désirs, sans porter les yeux au-dessus de cet univers qui l'environne, sans envisager d'autres biens, d'autre patrie, d'autre gloire que ce qu'il en voit dans le monde, et qui, au-dessus des animaux sans raison, n'ajoute rien à sa condition qu'une mollesse indigne.

Mais pour connaître la nécessité de la prière, il ne faut que savoir ce que c'est. La prière est un hommage que l'homme doit à son Dieu, et les besoins continuels où nous sommes des secours de la grâce ne nous le rendent pas moins indispensable que l'obligation où nous sommes de rendre à notre Créateur ce devoir. En effet, quelque heureuses que soient nos inclinations, nous portons tous au dedans de nous une réponse de mort; toutes les voies qui nous environnent sont des écueils et des précipices que nous ne saurions par nous-mêmes éviter; le monde même, au milieu duquel nous vivons, est une grande et continuelle tentation : la raison nous égare, l'amour-propre nous aveugle, la chair nous corrompt, les sens nous trompent, les affaires nous dissipent, les objets nous séduisent, les scandales nous perdent, les spectacles nous enchantent, les compagnies nous débauchent, les exemples nous entraînent, les usages nous autorisent, les solennités nous ennuient, les commandements nous révoltent, les conseils nous déplaisent, la pénitence nous rebute, les livres saints nous dégoûtent, la science nous enfle, la santé nous rend présomptueux, la force nous remplit de nous-mêmes, les maladies nous abattent, les afflictions nous font murmurer, les biens aigrissent nos désirs, les plaisirs irritent nos passions, les honneurs nous charment; enfin, depuis le péché du premier homme, tout est pour lui un écueil, un péril, une occasion de chute.

Dans un séjour plein de tentations si fréquentes et si dangereuses, quelle ressource pourrait-il nous rester, ô mon Dieu! si du fond de nos misères nous ne pouvions par la prière faire monter nos gémissements et nos soupirs vers vous, afin que vous nous assistiez de votre grâce pour combattre ces tentations et nous relever de nos chutes si nous avons été assez malheureux que d'y succomber? La prière est donc la source des grâces qui nous sont nécessaires et le véritable moyen d'obtenir du secours pour nos besoins.

Mais quand la prière ne serait pas le moyen le plus avantageux pour nous, n'est-ce pas le plus excellent exercice de la piété chrétienne? N'est-ce pas par elle que nous avons été tirés du sein de nos mères? N'est-ce pas par elle que Jésus-Christ, par un bienfait non pareil, nous a distingués de tant de nations infidèles qu'il a laissées dans les ténèbres de l'idolâtrie? N'est-ce pas par elle qu'il nous a accordé, par-dessus tant d'autres de nos frères, d'heureuses inclinations, une humeur douce qui nous fait aimer, un esprit capable des plus grandes vérités, un tempérament sain et robuste, des talents rares qui nous font estimer? Et avons-nous une plus pressante obligation que de rendre au Seigneur de continuelles actions de grâces par le moyen de la prière? L'homme est donc un homme de prière; sa naissance, son origine, ses liaisons, ses talents, ses biens, ses bonnes qualités, tout le porte à ce devoir; à moins que sa reconnaissance ne soit toujours gémissante et plaintive, il ne reçoit point de nouveaux secours de son Dieu, et le chrétien qui ne prie point se retranche lui-même de l'Eglise et de l'assemblée des fidèles; il est pire que l'infidèle. Mais plus la prière est utile, plus il importe de prier comme il faut : les avantages de la prière sont attachés à la disposition dans laquelle on la fait, et vous ne priez point si vous priez mal.

Suivez donc les circonstances de notre évangile, et dans les démarches de la femme chananéenne nous allons trouver celles que nous devons observer dans nos prières : 1° elle sort de son pays; elle commence d'abord par bannir de son cœur tout ce qui peut l'éloigner des regards du Sauveur qu'elle cherche. Elle laisse là les biens et la condition que ses pères lui avaient ménagée, et vient reconnaître l'auteur de la nature dans le dessein de l'aimer, de s'attacher à lui et de se confier à celui seul par qui elle peut être délivrée de ses maux : *Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa.* (*Matth.*, XV.) C'est-à-dire que la première condition de la prière chrétienne est d'éloigner de nous tout ce qui déplaît à l'Etre suprême, et de haïr tout ce qui peut l'empêcher de jeter sur nous ses regards. Et en effet, quand vous demandez une grâce, vous exposez aux yeux de votre bienfaiteur une affection pour les choses que vous lui demandez et une haine de vos misères; aussi, puisque nous venons demander à Dieu la rémission de nos fautes et la grâce de les quitter, il ne faut pas en porter l'affection criminelle aux pieds de notre Juge; il faut les haïr et nous en détacher entièrement; il faut du moins haïr nos misères, s'il ne nous est pas possible d'en trouver nous-mêmes le remède; il faut du moins gémir sur nos fautes, si nous voulons attirer la compassion de celui qui doit nous en délivrer; et pour entrer dans ce saint commerce de conversation avec Dieu, il faut nous élever à lui par la prière; de sorte que si vous prétendez être

délivré sans le moyen de la prière, vous insultez à la bonté de ce Juge suprême.

Mais ce n'est pas assez de ne rien porter de cette affection au péché devant celui à qui nous demandons la délivrance ; ce n'est pas assez de haïr nos misères, il faut encore que la foi avec laquelle nous en demandons la guérison, purifie nos demandes: seconde instruction que nous allons trouver dans les démarches de la femme chananéenne. Seigneur, Fils de David, s'écrie-t-elle, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée du démon : ***Miserere mei, Domine, Fili David, filia mea male a dæmonio vexatur.*** (*Matth.*, XV.) Elle ne dit pas, dit saint Chrysostome, Seigneur, guérissez ma fille, mais, Seigneur, ayez pitié de moi. Ses propres besoins sont les premiers qui s'offrent à son esprit, et dont elle demande d'abord la délivrance, et les misères qui la regardent elle-même lui paraissent bien plus importantes et plus pressantes que celles de sa fille ; elle demande le royaume de Dieu et sa justice : voilà par où elle commence sa prière, par les besoins de son âme.

Mais commençons-nous les nôtres par les besoins spirituels ? Est-ce des misères de notre âme que nous demandons d'abord à Dieu la délivrance ? Lui demandons-nous, dans nos prières, la grâce et la charité qui ne passent jamais, ou des biens et des honneurs qui périront avec nous ? Lorsqu'un revers de fortune ou qu'une perte de procès vous fit déchoir de cette splendeur où votre vanité vous avait élevé, quels furent les premiers vœux que vous poussâtes vers le ciel ? Ne fût-ce pas de dire : Ah ! Seigneur, garantissez-moi de ces coups qui me frappent; délivrez-moi de ces ennemis qui me persécutent; faites que je me relève de cette chute honteuse ? Ah ! vos premiers soins ne furent pas de demander la rémission de vos péchés et la guérison de votre âme pécheresse. Lorsque ce protecteur, ce seigneur, ce maître, dont dépendait votre fortune, vous a été tout à coup enlevé par la mort, il fallait bénir le Seigneur et lever les mains au ciel pour vous remettre entre ses bras; mais que demandâtes-vous ? Vous offrîtes des vœux au Seigneur, mais que lui représentâtes-vous ? La bassesse de votre état, l'impuissance de vous élever, les calamités dont vous vous trouviez menacé. Lorsque la main de Dieu se fut appesantie sur vous, et qu'une maladie eut affaibli votre jeunesse, altéré votre santé, que lui demandiez-vous ? Cette santé, cet embonpoint, cette vigueur que l'amour de votre corps vous rendait si sensible. Connaissiez-vous seulement la maladie de votre âme, et lui en demandiez-vous la guérison ? O Dieu, que vous auriez peu de suppliants si vous n'aviez en votre disposition que des choses célestes ! Que les hommes prendraient peu de soin de vous prier, si vous n'étiez le dispensateur que des grâces et des biens éternels ! Mais je me trompe, mes frères, ce n'est point Dieu que vous invoquez; c'est, dit saint Augustin, la santé, la fortune, la gloire, le plaisir, les richesses, parce que vous ne vous adressez à Jésus-Christ que pour les obtenir. Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : voilà presque toute la prière que le pécheur doit faire à Dieu dans ses adversités

Une autre réflexion qui suit de celle-ci, et qui se trouve encore dans la conduite de la femme de notre évangile, c'est que la prière doit nous rappeler le souvenir de nos misères, et ne pas tellement s'arrêter aux vérités sublimes qu'elle fasse oublier ses besoins à celui qui la fait. Et certes, l'homme tout pétri de boue, et tout prêt qu'il est de retomber à tout moment dans le néant, si le Tout-Puissant ne le conservait, peut-il se perdre de vue devant le Très-Haut qu'il supplie ? Peut-il se proposer d'autre objet que lui-même, qui est une source de faiblesses et d'infidélités ? Peut-il avoir assez de loisir pour des affaires qui lui sont tout à fait étrangères, et ne pas en trouver pour un exercice saint, qui lui laisse toujours voir ses faiblesses qu'il oublierait toujours sans cela. La prière est-elle donc un acte d'humilité devant les hommes et un acte d'orgueil devant Dieu ? Et peut-on, lorsqu'on s'anéantit souvent devant de viles créatures, s'empêcher de reconnaître, devant son Créateur, qu'on n'est que cendre et poussière ?

Oui, chrétiens, prier, c'est reconnaître sa misère, avouer son insuffisance ; c'est gémir de sa bassesse et de ses infirmités, et soupirer après la prompte délivrance de ses misères et de ses besoins ; prier, c'est vouloir être quelque chose plus qu'on n'est, avoir plus qu'on n'a, et exposer le fond de ses besoins devant un Etre suprême dont on attend du secours ; prier, c'est nous confondre à la vue de sa grandeur et de notre bassesse, c'est vouloir se conformer à sa règle sainte, c'est redresser en soi ce qu'il y a de défectueux, en retrancher sans pitié ce qu'il y a de mauvais ; en un mot, prier, c'est dire comme la femme chananéenne : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : ***Domine, Fili David, miserere mei*** (*Ibid.*) ; c'est exposer d'abord sa propre misère et en demander, avant toutes choses, la délivrance. Dans ce sentiment sont renfermés toute la force et tout le mérite de la prière du chrétien. Une de ses principales conditions, c'est qu'il reconnaisse ses besoins, et, qu'en même temps, il avoue sa propre impuissance.

Mais la foi de cette femme lui inspire un troisième moyen de prier, et c'est ce qui va vous servir d'une troisième instruction. Elle se contente de dire à Jésus-Christ : Ma fille est cruellement tourmentée du démon : ***Filia mea male a dæmonio vexatur*** (*Ibid*) ; elle n'ajoute pas : Guérissez-la, Seigneur. Elle n'impose aucune loi à Jésus-Christ ; elle le laisse le maître de faire ce qu'il trouvera le plus à propos ; elle ne dit point, comme ce prince de la Synagogue : Venez, Seigneur, imposez les mains sur ma fille, et la guérissez. Elle ne s'écrie point, comme cet aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie ; elle s'en remet entièrement à la bonté, à la prudence et à la clémence du Fils de Dieu, elle lui

laisse entre les mains toute la décision de la destinée de sa fille : Ma fille est cruellement tourmentée du démon : *Filia mea male a dæmonio vexatur.*

C'est ainsi que nous devons en agir, mes frères : Dieu est plus éclairé que nous-mêmes sur nos besoins ; il connaît mieux ce qu'il nous faut que nous ne le connaissons, et c'est pour cela que nous devons, dans nos prières, nous en remettre à lui et lui laisser notre sort entre les mains. Souvent nous exigeons de sa miséricorde, comme des grâces, des choses que sa justice nous accorde comme des peines ; car il arrive très-souvent que nous respectons si peu les ordres de sa sagesse sur nous, que nous nous en rapportons si peu à lui, que nous voudrions faire une loi à sa Providence de la bizarrerie de nos désirs. Nous suivons le plus souvent le défaut de notre nature dans les prières que nous faisons à Dieu : c'est souvent le penchant, l'inclination et les vues particulières que nous avons qui règlent nos prières ; nos désirs veulent régler la volonté du Seigneur, et jamais nous ne voulons que la volonté du Seigneur règle nos désirs.

Lorsqu'il vous a quelquefois frappés dans vos biens, dans votre fortune, dans votre élévation, lui avez-vous dit, dans l'humilité de votre cœur : Seigneur, si cet état humiliant où je suis réduit, me rend plus agréable à vos yeux, ah ! laissez-moi dans cette indigence, dans cette honte, et ne m'en retirez jamais. Au contraire, vous n'avez pas eu assez de larmes pour la pleurer, cette chute, cette perte de biens ; vous lui en avez demandé mille fois le recouvrement ; mille fois vous avez importuné le ciel de vos plaintives clameurs ; mais qu'est-il arrivé ? Il vous a exaucé, et par là il vous a fait voir, qu'au lieu de vous accorder une grâce, il vous a punis. Vous avec fait servir ces biens, cette fortune qu'il a rendue à vos prières et à vos importunités, vous les avez fait servir à vos plaisirs, à vos jeux, à votre luxe, à vos crimes, et les biens qui ont rentré dans vos mains, après en être sortis, n'ont été que les tristes instruments de vos débauches et de vos passions. Lorsque sa main puissante s'est appesantie sur un enfant chéri, que vous regardiez comme l'unique objet de vos espérances et l'appui de votre famille, vous êtes-vous contenté de lui dire dans vos prières, comme la femme de notre Evangile : Seigneur, mon enfant est tourmenté ; il est bien malade ; vous voyez sa destinée, je vous en laisse le maître : si c'est votre sainte volonté de lui rendre la santé, faites-le ; mais ne la lui rendez jamais si mon désir n'est pas conforme à la gloire que vous en devez tirer.

Ah ! n'avez-vous pas, dit au contraire, avec des soupirs mille fois réitérés, et ne vous êtes-vous pas cent fois écrié : Seigneur, rendez-lui la santé, accordez-lui la vie qu'il est prêt de perdre, prolongez ses jours. Eh bien! il la lui a accordée cette vie, il les a prolongés ces jours, il la lui a rendue cette santé ; mais peut-être que sa criminelle licence, peut-être que sa révolte contre vous et l'oubli barbare de la piété paternelle qu'il vous devait, ne vous feront que trop comprendre que ce n'est pas une grâce que Dieu a accordée à vos aveugles demandes, et que la continuation de ces jours que vous avez demandée est le triste châtiment de votre témérité et de ses déréglements.

Ah ! si nous avons quelque chose à demander, que ce soient les secours de la grâce, la délivrance de nos passions, la persévérance et le goût dans la vertu ; demandons tant qu'il vous plaira ces sortes de biens : c'est la volonté du Seigneur que nous devenions saints, innocents, fidèles, vertueux ; mais quand il s'agit de la réputation ou des opprobres, de l'adversité ou de la prospérité, des humiliations ou des honneurs ; ah ! tout ce que nous avons à lui demander sur tout cela, c'est de le conjurer d'accomplir sur nous sa sainte volonté, de vouloir bien seulement mesurer les maux qu'il nous envoie à nos faiblesses, et d'augmenter nos forces à mesure qu'il augmentera nos afflictions, et qu'enfin jamais il ne nous accorde que ce que son Évangile nous apprend être conforme à notre salut.

C'est ici, mes frères, que la piété s'abuse dans les prières, et que l'homme qui prie confond ses intérêts spirituels avec les temporels, et ceux de Dieu avec les siens propres. En effet, on croit que si l'on jouissait d'une santé moins faible, moins délicate, on serait plus en état de travailler à des œuvres saintes ; que si on avait une santé plus robuste, on supporterait avec plaisir les rigueurs les plus sévères de la religion ; et là-dessus on ne cesse de demander une santé plus ferme, plus constante ; on ne cesse d'importuner le ciel, afin qu'il accorde plus de force, plus de vigueur ; on se figure que si on était placé dans une fortune plus riante et plus abondante, on soulagerait mieux les pauvres dans leurs besoins, et qu'on ferait plus de bien à proportion que ses revenus seraient plus grands : là-dessus on se permet de demander de plus grandes richesses, d'être élevé à des postes plus éclatants, d'être revêtu de plus grandes dignités.

Mais tout cela n'est qu'illusion : le Seigneur ne demande pas que, dans une santé languissante et faible, vous essuyiez les mêmes fatigues, les mêmes travaux, que vous souteniez les mêmes violences du corps que ceux à qui il a donné un tempérament robuste et infatigable ; mais il demande que vous vous éloigniez des occasions du péché, et que vous pratiquiez les vertus convenables à vos forces et à votre état : que ne demandez-vous des faveurs si précieuses, auxquelles il n'y a point de danger, et non pas des grâces temporelles, qui ne servent souvent qu'à séduire, et que le Seigneur ne vous a pas destinées : il ne demande pas de vous que vous vengiez l'affront qu'on fait aux pauvres, l'injustice qu'on leur rend, que vous les nourrissiez dans l'état indigent où vous êtes ; mais il demande que vous le respectiez lui-même dans eux ; il n'exige pas

que vous couriez au-devant des coups, que vous traversiez les mers pour aller mendier le martyre chez les peuples infidèles; mais il veut que vous adoriez la main invisible qui vous frappe dans vos disgrâces et dans vos afflictions; il veut que vous appreniez à mépriser les biens que le hasard peut vous enlever, et que la malice des hommes peut vous ravir.

Que ne demandez-vous des dispositions si saintes et si salutaires? Pourquoi ces vains désirs sur lesquels vous ne formez que de vains projets de bonnes œuvres? Oui, mes frères, l'état où la Providence nous a placés est celui que nous devons regarder comme le plus conforme au salut; plus il est selon les désirs de la chair, plus il y a de périls à craindre; plus il est environné d'épines, de travaux, de mortifications, de souffrances du côté de la nature, plus aussi la grâce doit nous y faire trouver des moyens de nous sanctifier; et demander à Dieu qu'il nous en retire, sous prétexte de faire plus de bien dans un état plus doux et plus élevé, c'est vouloir justifier sa cupidité et son propre intérêt aux dépens des intérêts de Dieu; c'est vouloir changer les ordres de la sage Providence qui nous a placés pour notre bien dans l'état où nous sommes, au lieu que nous nous perdrions dans tout autre. Mais ce n'est pas assez de demander de bonnes choses, il faut les demander comme il faut; et c'est à quoi va vous servir l'exemple de la sainte femme de notre évangile, dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

On ne prie pas, dit saint Augustin, quand ce n'est point le cœur qui prie; et quand le Seigneur ne demande que le cœur, il n'y a aussi que ce même cœur qu'il écoute. Or, lorsque la prière vient du cœur, elle doit toujours être fervente et entière; le cœur ne connaît point de tiédeur, de froideur et de négligence : c'est une quatrième instruction renfermée dans l'évangile de la sainte femme dont il nous propose l'exemple. Persuadée qu'elle venait parler au Maître des cœurs, et que la prière qui n'est que sur les lèvres ne convient qu'aux adorateurs hypocrites, elle parle, mais elle parle du cœur; elle crie de bouche, *clamavit*, mais le gémissement de son cœur est bien plus puissant que les cris de ses lèvres; elle pleure, mais ses larmes ne sont qu'une faible expression de l'affection et de l'ardeur de son cœur : ses plaintives paroles frappent les oreilles de Jésus-Christ; mais les soupirs tendres de son cœur offrent aux yeux de son Sauveur un spectacle bien plus digne de sa bonté : sa ferveur fait presque tout le mérite de sa prière

En effet, mes frères, lorsque nous venons paraître suppliants sous les yeux d'un Dieu dans nos temples, mais suppliants tièdes, froids, négligents; que nous venons lui exposer nos besoins, ne semble-t-il pas que l'affaire que nous venons traiter avec lui n'est point la nôtre; que ce que nous lui demandons ne nous touche point; que nous venons plutôt le tenter que le prier? Nous choisissons le temple où il réside pour le rendre témoin d'un cœur indifférent; nous venons nous prosterner à ses pieds pour lui dire que nous ne l'aimons pas et que nous ne pensons point à lui en le priant. En un mot, en le priant seulement des lèvres, nous l'irritons dans le lieu même de propitiation et de miséricorde. Et certes ce qui rend la ferveur si essentielle à la prière, c'est la nature des biens que nous demandons à Dieu. Quoi! nous sollicitons la possession des biens éternels, l'amour de notre Sauveur, ce secours de sa grâce, la persévérance dans son service; pouvons-nous donc demander des biens si précieux, si estimables et seuls capables de nous rendre à jamais heureux, avec froideur et négligence? Le cœur tout entier, est-ce trop, pour demander ce qui seul peut le satisfaire et remplir ses désirs?

Est-ce donc ainsi qu'on prie quand il s'agit des biens de la terre? n'est-ce pas le cœur, et tout le cœur qui presse, qui sollicite? et est-on aussi indifférent, aussi insensible, quand on demande quelque faveur, quelque grâce temporelle à un grand, que quand on en demande d'éternelles à un Dieu? Ce qui rend encore la ferveur si essentielle à la prière, c'est la nature même de la prière. C'est un saint commerce de votre Sauveur avec vous : pouvez-vous donc être tout de glace, quand vous lui parlez? C'est une sérieuse attention sur les perfections de votre Dieu : pouvez-vous ne pas en être touché? C'est un gémissement sur vos fautes passées : pouvez-vous ne pas y être sensible? C'est une déclaration d'amour et de confiance à celui de qui vous attendez votre félicité et vos secours : pouvez-vous être indifférent à son égard? Enfin, la prière est toujours ou injurieuse à Dieu, ou inutile à l'homme, quand elle ne part point du cœur.

Mais si la prière doit être fervente, elle doit encore être humble; et la femme de notre évangile veut ne devoir la guérison de sa fille qu'à l'humble prière qu'elle en fait à Jésus-Christ, et l'humilité de sa prière répond entièrement à la grandeur de sa foi : elle n'allègue rien de tous les motifs qui auraient pu porter le Fils de Dieu à lui accorder l'effet de sa demande; elle ne lui expose point le courage ferme qui lui a fait quitter son pays, ses parents, sa maison et sa fille même, à qui ses soins étaient si nécessaires dans le malheureux état où elle se trouvait; Elle ne lui représente point, pour l'obliger à l'écouter, et relever par là le mérite de son action, elle ne lui représente point, dis-je, la violence qu'elle a dû se faire pour refuser d'adorer les dieux de ses pères, et venir le chercher dans un pays étranger, où il n'était connu que de quelques-uns, et où les autres le regardaient comme un imposteur et un instrument de Béelzébuth; elle n'emploie point d'autre raison, et ne veut d'autre mérite auprès du Sauveur que la grandeur de sa foi. Ah! Seigneur, soulagez-moi : *Domine, adjuva me.* (*Matth.*, XV.) On la met au nom-

bre des animaux sans raison; on lui dit que ce n'est pas pour elle le pain des enfants; on lui déclare que ce n'est que pour les brebis d'Israël qui se sont égarées, que le Sauveur est venu; et à toutes ces réponses elle ne se rebute point, elle ne cherche point ailleurs que dans sa foi de quoi fléchir celui qui la traite si rudement; elle n'allègue point les engagements de sa famille qu'elle a rompus, la noblesse de sa naissance qu'elle oublie; elle n'oppose point à la préférence dont Jésus-Christ honore les Juifs, leur ingratitude, leur perfidie, leur envie, leur incrédulité: crimes énormes qui les rendent mille fois plus coupables que ceux de Tyr et de Sidon.

Seigneur, lui dit-elle, vous êtes libéral pour tous ceux qui implorent votre secours; vous ne venez dans le monde que pour y faire du bien, que pour le combler de vos bienfaits. Ah! Seigneur, secourez-moi : *Domine, adjuva me.* Voilà tout son mérite : c'est son humble confiance.

En effet, nous ne devons rien attendre dans nos prières que des libéralités du Sauveur : il ne nous doit rien de ce qu'il nous accorde gratuitement; cependant on s'imagine qu'il nous doit ce qu'il nous accorde. Toutes les prières des chrétiens sont infectées de ce venin. Si nous nous adressons à Dieu dans nos besoins, nous y mettons presque toujours le souvenir de tout ce que nous avons fait pour lui; il semble que c'est une justice et non une grâce qu'il nous fait de nous exaucer; il semble que nous avons le droit de lui dire comme cet apôtre, qui après avoir quitté une pauvre barque et de méchants filets, lui disait froidement : Quoi, Seigneur, nous avons tout abandonné pour vous suivre, quelle récompense nous donnerez-vous ? *Quid ergo erit nobis?* (*Matth.*, XIX.) On se repose sur des œuvres de miséricorde que des motifs temporels ont souvent rendues inutiles; on reproche plutôt à Dieu ce qu'on a fait pour lui, qu'on ne le conjure de faire quelque chose pour nous, et tandis que d'une main nous demandons une grâce au Seigneur, nous mettons de l'autre, comme Job, le bien que nous avons fait dans la même balance.

Je ne dis pas que l'on se glorifie toujours grossièrement du bien qu'on a fait, comme le superbe pharisien de l'Evangile; mais on se flatte en soi-même, et on se dit : S'il est vrai, Seigneur, que vous attachiez de si grandes récompenses aux services qu'on vous rend, c'est sans doute dans le malheur où je suis que je dois sentir qu'on ne vous sert pas en vain. On ne dit pas tout haut : J'ai jeûné, je me suis mortifié, j'ai gardé vos commandements; mais on le dit en secret et du fond du cœur. On ne publie pas au son de la trompette les charités et les bonnes œuvres qu'on a faites; mais on les laisse entrevoir, et en le priant, on n'envisage la majesté du Seigneur qu'au travers de ce voile honteux, sans se souvenir que Moïse, priant sur la sainte montagne, levait le voile de la face toutes les fois qu'il parlait au Seigneur pour lui exposer sa misère, et ne l'abaissait que lorsqu'il parlait au peuple pour lui faire connaître les volontés et les ordres de Dieu.

Enfin, à l'humilité de sa prière la sainte femme de notre évangile ajoute encore la persévérance : elle souhaite la guérison de sa fille; sa ferveur la sollicite, son humilité la demande, mais sa persévérance l'obtient. Elle s'était jusqu'ici contentée d'implorer, de poursuivre, de presser, d'importuner; et ses instances tant de fois redoublées ennuient les disciples et touchent le Maître : elle obtient enfin une grâce qu'elle demande depuis si longtemps. O femme, lui dit le Sauveur, que votre foi est grande! Comme s'il n'eût pu s'empêcher de louer tout haut ce que la femme chananéenne avait pris soin d'ensevelir et de cacher : *O mulier, magna est fides tua.* (*Matth.*, XV.) Et c'est ce qui nous apprend à ne jamais nous décourager dans nos prières, à redoubler nos efforts quand nous ne sommes pas d'abord exaucés.

Je dis qu'il ne faut point se décourager; car d'ordinaire on se rebute, et on se dit aussitôt : Le Seigneur ne nous exauce point, il nous laisse toujours dans les misères, les faiblesses, et les afflictions dont nous lui demandons la délivrance; nous avons beau le prier, il ne nous répond point; et alors, dit-on, il est inutile de demander une chose dont on n'obtient point les effets. Voilà de quoi l'on se plaint tous les jours dans le monde; voilà ce qui décourage; et à peine avons-nous ouvert la bouche pour pousser vers le ciel quelques vœux, que nous nous flattons de n'avoir rien oublié de notre côté pour fléchir le Seigneur, et que c'est à lui-même à faire le reste. Mais à cette lâche excuse, je ne vous dis pas que vous n'obteniez point l'effet de vos prières, parce que peut-être vous priez mal, et que si vous voulez que vos prières soient écoutées, il faut que vous commenciez par en corriger tous les abus; je ne vous dis point non plus que vous n'êtes point exaucés, parce que vous ne demandez qu'au milieu de l'embarras du monde, ou avec négligence, les biens qui ne sont que les fruits de la vigilance et de la retraite; je ne vous dis point que vous demandez peut-être le don de la continence, tandis que vos démarches, vos commerces, vos libertés vous conduisent à la perdre; que vous demandez peut-être la paix et le repos, tandis que vos agitations continuelles et ces troubles que vous aimez ne cessent de vous les ravir; que vous demandez peut-être la fidélité à vos devoirs et plus d'exactitude au service de Dieu, tandis que vous négligez tout ce qui regarde votre salut; que vous ne faites attention qu'aux choses de la terre qui vous flattent, et que vous ne prenez aucune des précautions essentielles à la piété chrétienne. Ah! pour lors, je ne suis point surpris si Jésus-Christ vous dit comme à cette femme de l'Evangile, que le pain des enfants n'est point pour les chiens; que la paix et le repos que vous demandez ne sont que pour les justes; que le don de conti-

nence et de chasteté n'est que pour ceux qui traitent sévèrement leur chair, qui la mortifient, qui évitent les occasions et les dangers, qui craignent de l'exposer comme un vase très-fragile, et qu'elle n'est point accordée à des animaux immondes qui se plongent sans cesse dans l'ordure, et qui, après avoir été lavés et purifiés par la pénitence, retournent aussitôt à leur vomissement : *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.* (*Matth.*, XV.)

Mais je suppose que vous demandiez ce qu'il faut, et comme il faut. Qu'est-ce donc qui doit vous faire rebuter sitôt de n'être pas exaucés? Le salut est-il donc une de ces choses si petites, qu'il ne mérite pas que vous la demandiez toute votre vie? Devez-vous vous lasser plus tôt en demandant à Dieu votre salut, qu'en demandant aux hommes une grâce de si peu de conséquence? Et si vous ne vous rebutez pas du premier refus d'un grand, devez-vous vous rebuter du premier refus d'un Dieu qui ne vous doit rien ? Vous vous rebutez du commerce que la prière vous donne avec votre Dieu; mais se rebute-t-il avec vous, lui que peut-être vous avez tant outragé et méprisé, après s'être mille fois présenté à vous, vous avoir tant de fois tendu la main, et offert des secours que vous avez toujours rejetés? Après être venu frapper mille fois à la porte de votre cœur, dont vous lui avez refusé l'entrée, ne vient-il pas encore vous chercher, vous prévenir, vous solliciter, et vous offrir ces mêmes secours que tant de fois vous avez méprisés?

O homme lâche et ingrat! Pouvez-vous vous offenser et vous rebuter de prier un Dieu qui le mérite si bien? Et ignorez-vous qu'il veut être longtemps prié, sollicité, pressé et importuné avant que d'exaucer, et que le royaume du ciel est pour les seuls qui lui feront violence? Lâches que vous êtes! vous vous rebutez, parce que, dites-vous, il y a déjà longtemps que vous priez; Mais savez-vous si le Seigneur n'était pas sur le point de vous exaucer au moment que vous avez cessé de prier, et si votre salut n'était point attaché à ce moment de prière que vous lui avez refusé? Rappelez ici l'histoire de ce roi d'Israël qui, après avoir frappé trois fois la terre d'un javelot, s'arrêta. Ah! si vous l'eussiez frappée cinq fois, lui dit le Prophète, c'en était fait de la Syrie, et vous eussiez délivré Israël de tous ses ennemis : *Si percussisses quinquies... percussisses Syriam usque ad consumptionem.* (II *Reg.*, XIII.) Voilà ce que je puis vous dire encore aujourd'hui : Si vous avez demandé au Seigneur que Satan s'éloigne de vous, qu'il ne vous tente point, et que vous ayez la force de le surmonter, si vous n'avez point encore été exaucés, priez-le de rechef, réitérez vos prières. Vous avez crié, et le Seigneur ne vous a point écouté. Eh bien! criez encore une fois, et alors vous verrez si vous n'obtiendrez rien.

Mais la longueur du temps qu'il y a que vous priez sans rien obtenir vous décourage; vous vous êtes rebuté, et vous ne sauriez prier plus longtemps. Que faites-vous, insensé que vous êtes? Savez-vous si ce moment que vous négligez n'était point celui auquel le Seigneur avait attaché la grâce que vous lui demandiez depuis longtemps? Puisque vous aviez déjà tant persévéré, pourquoi ne pas continuer encore quelque temps? *Si percussisses quinquies :* il fallait encore frapper un coup à la porte, et le Seigneur vous eût ouvert; il fallait encore un coup demander au Seigneur la délivrance de cette passion, et il vous l'eût accordée: en cessant de prier, vous manquez de recevoir la grâce que vous étiez sur le point d'obtenir. Encore quelques semaines, quelques jours, quelques mois, peut-être un seul moment de ferveur et de prière, c'en était fait de vos ennemis, et votre salut vous était assuré : *Si percussisses quinquies.... percussisses Syriam ad consumptionem.*

Mais pour obtenir, il ne suffit pas de ne point se décourager, il faut, en second lieu, redoubler ses efforts; car, comme dit Jésus-Christ lui-même : Après que vous aurez demandé, si vous n'avez point obtenu, il faut frapper. Tel est le Seigneur dans la dispensation de ses grâces : il ne veut différer plus longtemps à vous les accorder que pour s'attirer des hommages plus fréquents et des vœux plus ardents; il veut que plus vous avez besoin de prier, plus vous en redoubliez la pratique. Or, si cela est ainsi, pouvez-vous vous lasser de lui présenter vos vœux, pendant que vous ne vous lassez pas de l'offenser? Depuis ce moment fatal qui vit périr votre innocence, et qui mit le comble à vos misères, vous avez multiplié tant de fois vos infidélités et vos crimes, pourquoi donc ne pas sans cesse multiplier vos prières? Vous ne cessez, dites-vous, de demander au Seigneur votre conversion, la paix de votre âme, la victoire sur vos passions, et cependant, malgré toutes vos prières, vous vous trouvez toujours aussi emporté, aussi agité, aussi esclave de vos passions, aussi ardent pour les plaisirs que vous l'étiez le premier jour: vous vous plaignez donc que le Seigneur a toujours retardé à vous exaucer. Mais les retards de cette grâce que vous lui demandez vous ont-ils conduit à mener une vie plus régulière? Vous en êtes-vous plus éloigné des occasions et des dangers ? Avez-vous fait tous vos efforts pour mener une vie plus pure et moins criminelle? En êtes-vous devenu plus mortifié? Avez-vous ajouté à vos prières le mérite du jeûne et de la pénitence? Avez-vous soutenu vos oraisons d'une exacte fidélité à remplir vos devoirs? Avez-vous fait monter vos bonnes œuvres avec vos vœux vers le ciel? Et, comme le prophète Isaïe, après avoir fait trembler les murs de Jéricho par trois signes différents, avez-vous ajouté le quatrième, qui est le bruit des trompettes, pour voir tomber à vos yeux, comme autrefois les murs de cette ville infidèle, les passions dont vous demandez depuis si longtemps la délivrance?

Ah! je ne suis point surpris si vous n'êtes point exaucé. Vous n'accompagnez pas vos prières de vos actions, et vos mains ne montent jamais au ciel avec votre voix. Ainsi l'on vous peut dire ici ce que disait autrefois ce saint homme Elie aux faux prophètes de Baal, qui s'efforçaient d'invoquer une idole : Poussez des cris plus forts, leur disait-il, efforcez-vous de crier plus haut : *Clamate voce majore* (II *Reg.*, XVIII) ; votre Dieu a d'autres affaires; il est peut-être allé dans une autre contrée, ou bien il dort, et il a besoin d'une voix plus forte pour le réveiller du sommeil. Vous priez souvent, dites-vous, vous redoublez vos vœux vers le ciel ; mais cherchez-vous les moyens de vous faire entendre? Et lorsque vous voyez que vous n'obtenez rien par vous-même, vous adressez-vous à ceux qui approchent le plus près de Jésus-Christ? Imitez-vous la sainte femme de notre évangile? Après qu'elle eut crié plusieurs fois : Ah! Seigneur, ma fille est tourmentée du démon, ayez pitié de moi, elle eut recours aux disciples qui étaient à sa suite pour obtenir de leur Maître ce qu'elle lui demandait, et se servit de leur moyen pour l'instruire de ses besoins et de la maladie de sa fille.

Par cette démarche, elle nous donne à tous une belle instruction. Elle s'adresse aux apôtres, aux pasteurs de l'Eglise, et mettant en eux sa confiance, comme aux seuls dépositaires des grâces de Jésus-Christ, elle nous apprend, à nous ministres du Dieu vivant, que la principale fonction de notre ministère est de présenter et d'offrir au Seigneur les besoins des peuples; que c'est à nous à annoncer les misères des fidèles à ce Médecin tout-puissant, qui seul peut les soulager; que c'est à nous à porter écrits dans nos cœurs les noms des douze tribus, de peur de les oublier, et afin de les renouveler souvent devant le Seigneur; que c'est à nous à calmer l'orage du ciel prêt à écraser les rebelles, à lever les mains au ciel pour y porter les vœux des chrétiens qui s'adressent à nous; que c'est à nous à arracher, comme Moïse, les foudres de la main du Seigneur irrité contre les hommes, à tâcher de détourner, ou de faire cesser les calamités publiques des villes, des provinces et des royaumes, à solliciter sans cesse pour les besoins particuliers de l'Eglise, et à prendre les intérêts communs du peuple; que c'est à nous à rompre le pain aux vivants, et à offrir les sacrifices pour les morts.

D'où venait cette paix, cette union, ces bénédictions sur les premiers fidèles? D'où venaient ces grâces spirituelles et temporelles dont ils étaient comblés, sinon des gémissements et des prières que poussaient vers le ciel les ministres du Seigneur, entre le vestibule et l'autel? Ah! si la foi est presque éteinte dans le siècle où nous vivons, grands apôtres, c'est que vos successeurs dans le saint ministère n'ont point succédé à cette vertu et à ce zèle que vous aviez reçus, et que vous communiquiez au peuple par l'imposition des mains. La sainte femme de notre évangile joint encore à sa prière celle du petit nombre de disciples qui accompagnaient Jésus-Christ; ce qui nous apprend que Dieu écoute plus favorablement les prières qui se font dans l'assemblée des fidèles que celles qui se font en particulier au nom de quelque personne privée. Ainsi les premiers fidèles s'assemblaient d'ordinaire sous les yeux de leur pasteur pour élever au ciel leurs vœux; et, quoique tous intéressés pour divers besoins, ils offraient à Dieu leurs prières dans l'unité de cœur et d'intention; les maux de chaque fidèle en particulier étaient alors les maux de tous les autres, et chacun trouvait dans les prières de cette sainte assemblée du soulagement à ses peines et de la consolation dans ses misères.

Que pouviez-vous refuser, Seigneur, à de si saintes prières? Si nos vœux ne sont pas exaucés comme ceux des premiers chrétiens, c'est peut-être parce que nous ne les unissons plus comme ils unissaient les leurs; c'est que chacun a ses dieux et ses intérêts à part; que ce ne sont plus la charité et l'amour du salut qui assemblent les fidèles; que la maison du Seigneur est presque abandonnée, et que notre prière particulière n'a plus cette vertu que lui donnerait le concours des prières des peuples.

Enfin, la femme chananéenne emploie, pour obtenir de Jésus-Christ la grâce qu'elle lui demandait, le crédit et l'intercession de ceux qu'elle croit avoir plus d'accès auprès de lui ; et par là elle nous enseigne qu'il faut avoir recours à ces saintes personnes qui vivent parmi nous, afin qu'elles prient pour nous et qu'elles attirent sur nous des grâces que Dieu n'accorde pas ordinairement aux pécheurs; elle nous apprend à employer le pouvoir et le crédit de ces saints religieux, de ces saints prêtres, de ces hommes extraordinaires suscités, ce semble, pour opposer la sainteté de leur vie à la corruption du siècle, et la force de leurs prières à la faiblesse de celles des gens du monde; à tâcher de mettre dans nos intérêts ces âmes saintes retirées du monde pour faire pénitence des crimes qu'on y commet; d'empêcher la fureur de Dieu d'écraser sur l'heure tant de pécheurs qui l'outragent, et d'implorer enfin la miséricorde du Seigneur sur vous.

Voilà quels sont les secours des prières des justes. Hélas! on se plaint quelquefois, comme les Egyptiens, qu'il y a trop d'Israélites ; on regarde le nombre de ces saintes vierges et de ces saints monastères comme onéreux à la République. Eh! que savez-vous si vos crimes, montant jusqu'au trône de Dieu, et si ce Dieu, lassé de vos iniquités, n'aurait point déjà substitué des peuples barbares en votre place, des ennemis puissants qui vous auraient ravi vos biens, usurpé vos héritages ; s'il n'aurait point désolé vos campagnes, ravagé vos moissons, renversé vos fortunes, sans les prières de ces saintes âmes? Que savez-vous si le Seigneur, dans sa colère, n'aurait pas déjà fait

pleuvoir son feu vengeur sur nos villes criminelles, où il se commet des abominations que les siècles de nos pères ne connaissaient point, si ces âmes justes ne se mettaient entre Dieu et vous, pécheurs, comme autrefois Abraham se mit entre Dieu et les villes abominables de Sodome et de Gomorrhe, et suspendit, du moins pour quelque temps, la terrible punition de leurs malheureux habitants? Je sais qu'il est encore quelques-uns de ces fidèles adorateurs dans le monde qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, et que, s'il n'en restait quelques-uns dans nos villes et dans nos provinces, nous aurions le même sort que Sodome et Gomorrhe : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuissemus.* (*Isa.*, I.)

Je ne dis pas pour cela qu'il faille tellement compter sur les prières des gens de bien, que nous négligions de prier nous-mêmes; il faut que ce soit nous qui présentions nos besoins, autrement nous n'obtiendrions pas l'effet de nos demandes. Aussi les disciples qui prient le Fils de Dieu pour la Chananéenne sont refusés, au lieu que la Chananéenne elle-même est exaucée quand elle prie; et cela pour nous apprendre que, quelque criminels que nous soyons, nos prières, faites à Dieu comme il faut, obtiennent plutôt leur effet que celles des justes qui prient pour nous, quelque puissantes qu'elles soient. C'est ainsi que toute la prière de quelques pécheurs se termine à recommander à certaines gens de bien le soin de leur conscience, sans prendre le soin de la recommander eux-mêmes au Seigneur. Mais quelle est leur étrange illusion ! Que sert-il que des serviteurs fidèles de Jésus-Christ lui disent tous les jours : Convertissez, ô mon Sauveur, cette âme pécheresse que vous avez rachetée de votre sang; faites-lui dès maintenant quitter ses désordres ; si vous lui dites vous-mêmes : Non, Seigneur, le temps n'est point encore venu; il est encore trop tôt de rompre ce commerce; ne brisez point encore sitôt des liens qui me charment; je veux bien me convertir, mais que ce ne soit point encore maintenant? Vous êtes semblables à cet infortuné citoyen qui, voyant qu'il n'avait point de part ni à l'Evangile, ni à la prédication des apôtres, et qui, ne voulant point sortir de ses erreurs et de sa corruption, priait les disciples de Jésus-Christ de prier le Seigneur pour lui, afin qu'il ne lui arrivât rien : *Precamini vos pro me ad Dominum, ut nihil veniat super me horum quæ dixistis.* (*Act.*, VIII.)

Ah ! mes frères, puisque Jésus-Christ écoute les vœux de ses serviteurs les plus infidèles, et qu'il veut qu'ils prient eux-mêmes, pourrez-vous lui refuser vos vœux et vous en reposer sur quelques âmes justes? Puisqu'il écoute les prières d'un pécheur pour sa conversion, ne vous lassez donc point de le presser, de le solliciter. Il est ce Maître indulgent qui accorde grâce au serviteur infidèle, quand il vient la lui demander avec sincérité. Il est ce Père tendre qui reçoit les enfants prodigues, quand ils viennent implorer sa miséricorde, et qui ne saurait donner un serpent à un enfant qui lui demande de la nourriture. Toutes ces paraboles si consolantes, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous les donne, et qui les applique au Père céleste dans différents endroits de l'Evangile. Il dit encore en plusieurs rencontres : Demandez, et il vous sera accordé; priez, et vous serez exaucés; frappez, et on vous ouvrira. Quand on n'obtient point ce qu'on demande, c'est qu'on ne veut point persévérer à le demander comme il faut. Quelque désespéré que paraisse le salut de votre âme, vous pouvez, par la prière, vous le rendre facile.

Tout est possible à ceux qui ne se lassent point de prier. Si l'ange de Satan réveille trop souvent votre concupiscence, ah ! implorez le secours de celui qui seul peut vous fortifier contre tous ses efforts; c'est là que vous trouverez de la force pour le vaincre. Si l'aiguillon de la chair vient à tout moment vous piquer, ah ! priez le Seigneur; c'est là que vous trouverez assez de pureté pour en éteindre toutes les flammes. Si le penchant vous entraîne trop au mal, ah ! priez; c'est là que vous trouverez assez de fermeté pour en détourner le cours et vous porter à la vertu. Si le respect humain vous arrête, si les coutumes vous séduisent, si les objets et les occasions trop fréquentes vous surprennent, ah ! c'est dans la prière que vous trouverez un remède à tous vos maux. Si les gens du monde vous censurent, vous raillent, vous méprisent, ah ! c'est là que vous trouverez assez de courage et d'intrépidité pour vous mettre au-dessus de toute leur malignité et rendre invulnérable votre vertu. Si vous gémissez depuis longtemps dans vos chaînes, dans votre adversité, dans vos afflictions, dans vos maladies, ah ! c'est là que vous trouverez une main invisible qui essuiera vos larmes, qui vous consolera dans vos maux. Et si vos iniquités ont mis entre vous et la grâce un chaos infini, ayez recours à la prière; ah ! c'est là que vous trouverez le moyen de rapprocher de vous cette grâce et cette miséricorde que vous en aviez éloignées par vos crimes. Si vous sentez en vous que la grâce et la cupidité disputent encore entre elles à qui demeurera maîtresse de votre cœur, ou que vous vous sentiez déjà touchés, ébranlés, mais non pas encore convertis, ah ! c'est dans la prière que la cupidité trouve sa mort, que la grâce devient victorieuse, que la volonté se rend, et que le Seigneur demeure le maître du cœur que le démon lui disputait. Si enfin vous vous plaignez des embarras du monde, de l'inconstance de ses biens, de la rigueur de ses travaux, du dégoût de ses plaisirs, des peines attachées à son service, de l'infidélité de ses promesses, ah ! retirez-vous sur la sainte montagne pour prier; c'est dans la prière et dans la retraite que vous trouverez un état plus tranquille, des trésors plus consolants que celui que vous avez perdu dans le monde; des plaisirs plus durables et plus purs, des promesses plus solides, des

récompenses plus abondantes et plus certaines que celles que le monde vous avait faites et auxquelles vous renoncez. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira, c'est à la prière que vous serez redevable de toutes les grâces que vous obtiendrez du Père des miséricordes. Il n'est point de malheur dont elle ne puisse vous délivrer, quand vous la faites comme il faut; il n'est n'est point de bonheur qu'elle ne vous procure. Mais c'est une grâce que la prière, Seigneur, et cette grâce ne peut venir que de vous. Répandez dans nos cœurs cette onction sainte qui nous fasse sans cesse élever vers vous, et préparez-nous les biens éternels en nous inspirant le désir de vous les demander. C'est, Messieurs, ce que je vous souhaite.

SERMON II.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES, OPPOSÉ AU TROUBLE DES PÉCHEURS.

Domine, bonum est nos hic esse. (*Matth.*, XVII.)

Seigneur, nous sommes bien ici.

La piété chrétienne a deux faces bien différentes : l'une affreuse, triste, mortifiante; l'autre douce, aimable, riante. D'un côté elle ne nous offre que des larmes, des combats, des violences, des opprobres, des croix, tous fardeaux lourds à porter ; de l'autre elle nous présente une joie sainte, une paix durable, une douce liberté, une gloire solide, des richesses abondantes, et des délices secrètes que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées. Ainsi, se figurer la solide piété comme un état aisé, doux, commode, tranquille, sans tristesse, sans travail, sans peine, sans difficultés, et son calice comme cette coupe d'or de Babylone, dont la boisson n'avait rien qui ne flattât, c'est démentir l'Evangile, tenir un langage contraire à celui de la foi, et ôter à la morale sainte de Jésus-Christ son principal caractère, qui est la sévérité. Mais, d'un autre côté, prétendre que le parti des gens de bien ne renferme pas ses douceurs et ses satisfactions, s'imaginer qu'on ne trouve dans l'état des justes ni tranquillité, ni repos, ni calme, qu'ils ne sentent l'avantage ni de leur naissance, ni de leur santé, ni de leur rang, ni de leur qualité, ni de leur mérite, et enfin croire que le calice de Jésus-Christ soit si amer qu'il ne renferme aucune douceur, et que le goût, corrigé par la charité, n'y puisse trouver des douceurs célestes, c'est ignorer la nature et la vertu du don de Dieu ; c'est ne pas connaître la valeur de cette manne cachée dont le Seigneur nourrit ceux qui s'attachent à lui; c'est vouloir détruire les plus purs fruits de la grâce, et tomber dans une erreur tout à fait injurieuse à l'esprit consolateur. Ainsi Jésus-Christ, de peur de trop favoriser le prétendu bonheur des mondains en ne leur accordant que des douceurs en cette vie, ou de peur de trop révolter les justes en ne promettant que des rigueurs ici-bas, sans consolation et sans joie, a trouvé le secret de mêler ses consolations avec ses rigueurs dans l'état de la piété; et après avoir montré à ses disciples, par une retraite, un jeûne et une pénitence de quarante jours dans le désert, le côté douloureux, triste, et incommode de la vertu, il leur montre aujourd'hui sur le Thabor, par l'image agréable d'un bonheur anticipé, le côté doux et désirable de la vertu ; et par l'accomplissement de ce mystère, il nous représente les ineffables consolations qui en accompagnent la pratique.

Voilà sans doute les principaux motifs que le Seigneur s'est proposés dans ce mystère; et c'est ce qui nous donne une belle image du bonheur des justes en cette vie, c'est-à-dire des grandes consolations qui accompagnent dès ici-bas la pratique de la vertu. Car le monde a beau se vanter d'avoir toute la joie et le bonheur de son côté, s'il pouvait nous rendre heureux, il ne faudrait pas qu'il laissât dans nous mille mouvements qui nous troublent, et cet ennemi continuel dans notre propre cœur, qui sans cesse nous séduit. Tout ce qui ne sanctifie point l'homme ne peut faire son bonheur ; et nul n'est capable de nous rendre contents que celui qui seul peut remplir nos désirs.

Mais en quoi consiste-t-il ce bonheur des justes? Il consiste : 1° Dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde, et figurée par cet éclat de la majesté dont les disciples sont éblouis sur la sainte montagne ; 2° dans le goût des choses célestes et des douceurs de la grâce, inconnues aux amateurs du monde, représenté par la joie de ces mêmes disciples sur la montagne, qui fait dire à un d'eux : Ah! Seigneur, nous sommes bien ici. Voilà ce qui rend ici-bas la condition des gens de bien si douce, et leur sort si digne d'envie.

1° Les lumières de la foi, qui les instruisent, qui adoucissent toutes leurs peines, et qui rendent celles des pécheurs plus amères.

2° Les douceurs de la grâce, qui les consolent, qui calment toutes leurs passions, et qui livrent des cœurs corrompus à leurs égarements, les laissant en proie à tous leurs ennemis et les abandonnant à leurs injustes désirs.

Développons ces deux vérités si importantes et si peu connues dans le monde, et tâchons, dans les deux parties de ce discours, de rendre l'état du pécheur odieux, et celui du juste tout aimable. Pour cela, implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos ténèbres, et nous ne sommes malheureux, dit saint Ambroise, que parce que nous jugeons mal de la nature des biens et des maux. Les justes, qui sont enfants de lumière et qui accomplissent l'ouvrage de leur sanctification dans la vérité, sont donc plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés; les lumières qui brillent à leurs yeux, et auxquelles ils répondent,

adoucissent toutes les peines et les inquiétudes de cette vie, et la foi qui les anime change les plus grands maux et les plus grandes tristesses de cette vie mortelle en des sources de consolation et de bonheur pour eux: leur mérite tire son principe de l'usage qu'ils font de ces lumières de la foi. Et pour vous faire entrer dans une vérité aussi importante qu'est celle-ci, remarquez que, soit qu'une âme juste rappelle en elle-même le passé et se représente les égarements qui précèdent la pénitence, soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe pour le présent, soit enfin qu'elle porte les yeux dans l'avenir, pour y envisager les récompenses qui sont promises à sa fidélité, tout adoucit ses peines, tout lui fait trouver agréable ce qu'elle souffre en ce monde; tout la console, et elle est mille fois plus tranquille dans sa pénitence, qu'une âme plongée dans les désordres et dans les douceurs du monde, qui ne trouve de consolation dans aucune de ces trois situations.

Car, quelque livré que soit un pécheur aux engagements et aux douceurs du monde, les plaisirs présents qu'il y trouve n'occupent pas tellement son âme, qu'il ne tourne au moins quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il a déjà passées; ces jours de ténèbres qu'il a consumés n'ont pas tellement échappé de son esprit, qu'il n'en rapelle quelquefois le triste souvenir; l'image importune de sa vie déréglée qui le fatigue, cet amas monstrueux de crimes qui viennent encore de temps en temps frapper à la porte de sa conscience, lui font plus d'horreur que jamais, parce que tous ces désordres, qu'il ne commettait autrefois que successivement, il les voit maintenant d'un coup d'œil: tant de grâces rejetées, tant de promesses violées, tant de sacrements profanés, tant d'inspirations méprisées, tant de moments favorables perdus par sa faute, tant de faiblesses dont il se glorifiait autrefois, et dont il rougit à présent; ce sont autant de monstres sur qui le pécheur n'oserait presque lever les yeux sans une peine excessive, sans des remords cuisants. Voilà ce qui se présente à l'esprit du pécheur: il se rend malheureux s'il tourne les yeux sur le passé; et pour être heureux, il faut qu'il ne pense point, qu'il soit sans réflexion, comme les animaux stupides, et que la vie toute charnelle de son corps abrutisse entièrement sa raison.

O homme! était-ce donc pour causer ton malheur ou pour chercher la vérité que Dieu t'avait donné un esprit capable de raison et de réflexion? Le bonheur qu'il t'a accordé, entre toutes autres créatures, est-il donc une punition du Créateur? Et cette raison ne te distingue-t-elle des bêtes, que pour te jeter dans un état plus malheureux que le leur? Voilà ce qu'offre au pécheur le souvenir du passé: il n'y trouve que chagrins, que peines, que remords, que désolation. Mais il n'en est pas ainsi du juste: il n'y trouve, dans ce souvenir du passé, que des douceurs et des consolations. Il est vrai que, regardant derrière soi, il se ressouvient encore des moments qu'il a peut-être autrefois consacrés pour le monde; il se retrace peut-être l'image d'une vie licencieuse dont il est lui-même le sujet: ce triste souvenir le couvre à la vérité de honte et de confusion; ces idées sur ses vices et ses faiblesses passées lui arrachent à la vérité des larmes devant Dieu; il s'en afflige, il en gémit; mais dans ces gémissements et dans ces larmes, il trouve des sujets de consolation.

Il ne saurait rappeler la suite de ses égarements passés, sans rappeler en même temps l'excès des miséricordes de Dieu sur lui; il bénit mille fois la main bienfaisante qui l'a retiré du précipice; il s'applaudit en même temps, en se représentant les voies salutaires de la pénitence et de la sanctification où l'a fait entrer le Sauveur comme par degrés. Ce sont toutes ces disgrâces, dit une âme juste, ces chutes imprévues, ces pertes de biens, d'amis, ou de parents, ces diverses afflictions qui me sont arrivées, c'est tout cela que Dieu a ménagé pour me sauver; c'est une providence attentive à mes besoins, qui, pour me faciliter les moyens de mon salut, m'a causé ces dégoûts des choses de la terre, qui m'a donné ce goût de la vertu et des choses du ciel. Oui, Messieurs, ces soins singuliers que Dieu prenait d'une âme juste pour l'empêcher de périr; ces invitations secrètes qui la rappelaient à la vertu au milieu même des plus doux charmes du vice; cette voie intérieure qui la suivait partout, pour lui dire sans cesse, comme au grand Augustin avant sa conversion: O insensé! jusqu'à quand t'attacheras-tu au service du monde trompeur et infidèle, qui jamais ne peut te rendre heureux! Que te faudrait-il pour te détromper de l'erreur où tu es à l'égard des plaisirs et des fausses délices de ce monde, que l'expérience même que tu fais du monde et de la vanité de ses biens? Et qui ne sait que je suffis à quiconque me possède? Voilà ce que voit une âme dans le souvenir du passé: elle y voit son cœur détaché de ces fantômes qui la séduisaient sur la terre; elle y voit son âme, prête autrefois d'être livrée à la juste vengeance de son Dieu, et qui maintenant est en droit de prétendre à ses précieuses récompenses; elle s'y voit tout entièrement retirée de l'abîme, au lieu qu'autrefois elle s'attendait d'y périr.

Faut-il douter que ces vues ne remplissent cette âme juste de joie et de consolations secrètes, et qu'elles ne lui rendent ses larmes et ses peines agréables? Ah! Seigneur! s'écrie-t-elle dans les transports de la plus vive reconnaissance, j'étais en chemin de me perdre, quand vous m'avez prise sous votre protection; j'étais égarée, et vous m'avez rappelée; plein de tendresse et de compassion pour moi, vous avez gémi sur mes désordres, et vous m'en avez retirée. Que vous ai-je donc fait au prix de tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas seulement faire connaître qu'ils sont dans le fond de l'abîme? Oh! que vos ouvrages sont admirables! et que mon âme connaît

bien ce que vous avez fait pour elle! *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.* (*Psal.* CXXXVIII.) Premier motif de consolation des âmes justes : c'est le souvenir du passé.

Mais en voici un second : car si le souvenir du passé console les justes, la vue du présent ne les console pas moins. C'est de là qu'ils tirent leur repos et leur tranquillité. Ainsi vous allez voir jusqu'à quel point la pratique de la vertu est utile pour trouver son repos dans le monde, et comment elle devient le plus doux exercice des justes. En effet, qu'est-ce que le monde? C'est l'empire honteux des plaisirs et des passions, où chacun devient esclave en voulant contenter ses désirs ; c'est un maître absolu, où nul ne vit pour soi, et où l'on ne trouve son bonheur que dans la servitude. Le monde est un séjour où règnent sans frein les passions les plus vives, où l'on est saisi des craintes les plus sensibles, où l'on ressent les amertumes les plus dégoûtantes, où l'on est sujet à mille perplexités, à mille vicissitudes, où l'on est attaqué de mille chagrins dévorants de terreurs et d'alarmes. Le monde est une terre de malédiction, où les plaisirs portent avec eux leurs épines, où les conversations paraissent ennuyeuses, où le jeu dégoûte, où les promenades fatiguent, où la bonne chair affaiblit, où les curieux ne trouvent plus dans les assemblées et dans les spectacles que de la corruption, et où les objets qui flattent les sens, non-seulement deviennent fades et insipides, mais très-pernicieux, en remuant ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, sans en découvrir le remède. Enfin, ce monde est un séjour où la possession d'un plaisir présent rend encore le souvenir des délices passés plus amer et plus insupportable, où mille accidents vous traversent, et où la mort est presque la destinée la plus heureuse qu'on y puisse attendre.

Voilà ce monde où vous vivez et où vous cherchez le lieu de votre bonheur : voilà l'état présent où il est. Ah! le connaissez-vous bien maintenant? C'est là cependant où les pécheurs trouvent leur félicité ; c'est de ce monde qu'ils font leur patrie, dont ils font leur héritage, où ils cherchent leur gloire, où ils veulent fixer leur demeure ; c'est là où ils tâchent de s'éterniser, et ce sont ces biens inconstants et frivoles qu'ils préfèrent aux biens éternels. Grand Dieu! que vous êtes juste de punir le pécheur par ses propres passions, et de permettre que, ne voulant pas prendre les voies de ce souverain bonheur que vous lui avez proposé dans le ciel, il se fasse une félicité de ses craintes, de ses inquiétudes et de ses amertumes.

Mais ce que j'ai dit en faveur de la vertu, c'est que ce monde, qui est pour les pécheurs un sujet de chagrins et de peines, devient une source de félicité consolante pour les justes, qui ne craignent rien de ce qui inquiète et alarme sans cesse les pécheurs. Car l'ineffable bonté de Dieu fournit mille consolations à une âme fidèle, dans ce qui fait le trouble même des mondains : rien ne l'étonne, rien ne la rebute, rien ne la chagrine que le péché. La prospérité la plus éclatante ne la tente point ; l'adversité la plus fâcheuse ne l'abat point ; elle se joue de tout ce que l'inconstance du monde peut causer de plus affligeant; elle voit passer à ses yeux, sans émotion, les tristes coups de cette fortune bizarre, qui tantôt répand de nouvelles splendeurs sur la terre la plus obscure, et tantôt donne de nouvelles scènes à l'univers dans les chutes qu'elle cause. Cette âme juste y voit passer en revue des hommes tout terrestres, toujours attentifs à se tromper eux-mêmes, toujours appliqués à s'élever sur la ruine des autres, s'étudiant à faire échouer les projets de leurs concurrents, à surpasser leurs égaux et à égaler ceux qui sont au-dessus d'eux, roulant toujours de nouveaux motifs d'ambition, toujours fatigués ou de leurs craintes ou de leur espérance, toujours agités, jamais tranquilles. Voilà ce que les âmes justes considèrent dans l'état présent du monde; et, surprises de tant de mouvements injustes et inutiles, elles s'écrient : O hommes aveugles et pécheurs! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous faire de la peine? C'est en vain que vous vous tourmentez si fort pour vous rendre heureux ; il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes, ni faire de grandes fortunes, ni briller dans des places éclatantes; il ne faut point sortir de vous-mêmes : vous avez dans vous tout ce qu'il faut pour le devenir.

Tel est le langage du juste, et tels sont ses sentiments à l'égard de tous les troubles qu'il voit dans les pécheurs. Ah! qu'il se sait bon gré d'avoir choisi [un] asile aux pieds de son Dieu, où il est à couvert de toutes ces craintes et de ces inquiétudes! Qu'il s'estime heureux dans la tranquillité que lui donne sa vertu, tandis qu'il voit avec quelque sorte de compassion les mondains tristes, chagrins, troublés, agités. C'était ainsi que Moïse et les fidèles Israélites voyaient d'un air tranquille et assuré le cruel Pharaon et toute son armée livrés à la merci des flots. Consolés par les douces effusions de la charité dont ils brûlaient, ils voyaient sans crainte les alarmes et les troubles de ces infortunés Egyptiens; et, loin du murmure et de la fureur des flots, ils chantaient à Dieu des cantiques d'actions de grâces. Voilà ce qui console le juste pour le présent.

Il trouve encore sa consolation dans ses propres souffrances, lorsqu'il se voit méprisé, rebuté, censuré, sacrifié à la fureur de ses ennemis. Rapportant tout à Dieu, et se souvenant que par là il se rend conforme au chef de tous les justes, il est tout à fait indifférent aux biens et aux maux de la vie, ne se plaignant jamais de la dispensation des choses naturelles. Or, c'est dans les sentiments et dans les lumières que lui donne la foi qu'il trouve de nouvelles sources de consolation ; il se réjouit dans les maux et les disgrâces de la vie, parce qu'il sait, comme

Job, que tout étant entre les mains de Dieu, c'est de lui que lui viennent ces épreuves. Il est même moins inquiet que ce saint patriarche dans sa mauvaise fortune et dans la crainte des maux qui le menacent, parce qu'il a appris de Jésus-Christ, son modèle, que la patience est le secret de les détourner. Il est plus constant dans ses afflictions, parce que son courage se relève par l'espérance des biens futurs, qui sont la récompense de ses maux présents. Enfin les plaies, les disgrâces, les adversités ne l'inquiètent point, parce que, tandis que sur son corps il souffre, il porte dans sa foi un remède à ses peines.

Mais vous, pécheurs, qui vivez dans ces fausses joies du monde, dans ces troubles, dans ces agitations, et qui ne vous conduisent que selon les maximes du monde, considérez quel est l'injuste partage que vous choisissez. Souvenez-vous que ces biens passagers qui vous occupent, ces plaisirs inconstants que vous cherchez, sont d'infidèles compagnons qui vous séduisent pendant quelque temps et qui vous abandonnent bientôt après aux plus cruelles inquiétudes; qui vous livrent aux plus tristes alarmes, ou du moins qui ne peuvent vous donner aucun contentement hors de ce monde qui vous environne, puisqu'ils vous quittent à la mort. Ne pouvez-vous donc ouvrir que des yeux indifférents sur de si grands malheurs? Votre esprit peut-il se contenter du néant de ce monde trompeur? Quand vous venez à le considérer, qu'y trouvez-vous qu'un vide affreux de mérite et de vertus et que les inquiétudes continuelles d'une conscience troublée? Mais si, dans ces moments destinés à songer à vos peines, il vous est arrivé quelquefois de considérer avec les yeux de la foi ce que vous souffrez et les maux qui vous accablent, n'est-il pas vrai que vos craintes se dissipent, que vos inquiétudes se calment? Un rayon de lumière de la foi jette dans une âme un torrent de consolations sur ses peines et en adoucit toutes les amertumes; elle voit alors combien il est doux d'être connu de Jésus-Christ et d'en suivre les saintes maximes. Heureuse destinée de la vertu! que vous êtes donc aimable et désirable, puisque c'est vous qui, seule, pouvez nous consoler dans toutes nos peines et nos afflictions!

Enfin les jugements du monde, qui sont une source de tristesse et de chagrin pour les pécheurs, sont encore un trésor de consolation pour les justes. Les mondains, qui se ravissent mutuellement leur réputation, qui se disputent la valeur, la sagesse, la science, le pas, les honneurs, le mérite, qui se décrient, qui se déchirent entre eux, ne laissent pas, malgré tous leurs traits malins, de louer la bonne conduite et la vertu des gens de bien. Ils apprennent des maximes du monde à mépriser le juste; mais ce monde, tout malin et tout corrompu qu'il est, ne peut cependant se défendre d'accorder au juste quelques applaudissements; il ne peut lui refuser son admiration et son respect, et il semble que la vertu imprime sur le front des justes un certain caractère qui les fait honorer, malgré la haine qu'on leur porte. Il semble que Dieu a voulu qu'il parte du fond de leur cœur, comme autrefois du visage de Moïse, un éclat lumineux qui porte tous ceux qui les voient à ne rien refuser de la justice qui est due à leur mérite, et que, semblables à ces Israélites si chéris de Dieu, ils le soient aussi tellement des gens du monde, qu'ils ne puissent s'empêcher de prendre leur parti et d'avoir des égards très-particuliers pour leur vertu.

C'est la récompense, ô mon Dieu! que vous donnez par avance à ceux qui vous servent ici-bas. Je sais que le juste est souvent exposé à la dérision des impies, et que des pécheurs aiment à trouver des faiblesses dans l'homme de bien, pour autoriser les désordres et leur penchant au mal; mais souffrez que je vous demande, mes frères, si, malgré ces motifs qui portent les mondains à railler en public l'homme juste, ils ne se sentent pas en secret un certain remords qui veut les retenir? Lorsque, dans une assemblée, ils auront bien décrié sa conduite et ses vertus, ne lui rendent-ils pas justice, au sortir de là? Et dans leurs propres consciences ne démentent-ils pas une cruelle raillerie qu'ils en ont fait par des sentiments de respect et d'estime? Ne font-ils pas quelquefois en eux-mêmes réparation à sa vertu? et ne disent-ils pas, au fond de leur conscience, ce que disait Saül à David : *Justior tu es quam ego* (I *Reg.*, XXIV) : Vous êtes plus juste que moi, car je vous fais du mal et vous me faites du bien. Comme c'est la vérité qui demande d'eux qu'ils portent ce jugement, ils se rendent à la force de cette vérité, et l'on ne peut pas douter que ce ne soit là une consolation pour l'âme fidèle ; mais ce qui augmente encore bien davantage sa consolation, c'est de voir le monde condamné par le monde même, l'ennemi de la vertu en devenir l'apologiste. Voilà comme l'âme juste trouve sa consolation dans la vue du présent.

Elle trouve enfin sa consolation dans la pensée de l'avenir, où le pécheur trouve son désespoir et sa propre confusion : c'est le dernier avantage que les justes reçoivent des lumières de la foi, et qui achève leur bonheur sur la terre. Ils se rappellent la magnificence et la libéralité du Dieu qu'ils servent; et l'espérance qu'ils ont de posséder un jour cette éternelle félicité qui leur est promise produit en eux une joie et des consolations ineffables. Ils se représentent qu'après cette vie ils seront reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés avec les sociétés des anges et des bienheureux, participants à la gloire de Jésus-Christ, leur chef, et se flattent d'être admis au nombre de ces élus, où la charité sera les ailes qui les élèveront, où la vérité sera la mesure qui les réglera, et où la foi sera le guide qui les introduira. C'est là ce que se représentent par la foi ces âmes justes ; et ces pensées sont d'autant plus consolantes, qu'elles sont fondées sur les promesses de Dieu même.

Ils savent qu'il faut avoir renoncé à la raison même pour renoncer à ces beaux sentiments et à ces promesses de la foi, qu'il n'y a que des hommes corrompus qui puissent les rejeter. Car, comme dit Tertullien, nous naissons tous fidèles, et on n'a pas besoin de réfléchir sur ces lumières de la foi pour s'animer à la vertu. Ainsi le juste trouve dans la certitude de sa foi toute sorte de consolation dans ses peines; il voit que tout ce qui est ici-bas n'est que fumée, et que la rapidité avec laquelle les choses du monde passent ne mérite pas, non-seulement qu'on s'y attache, mais même qu'on compte les siècles dans lesquels elles se trouvent.

Je sais que la foi peut régner dans un cœur avec le péché; mais la certitude de la foi ne peut être dans ce pécheur qu'un fonds d'inquiétudes et de remords interrompus : car, quoiqu'elle soulage le juste, elle tourmente le pécheur. Oui, la certitude de la foi tourmente ce voluptueux qui ne peut accorder les plaisirs des sens avec la mortification chrétienne; elle tourmente cet avare qui trouve tant de fois condamné son attachement aux biens périssables; elle tourmente cet ambitieux qui se révolte contre les lois de l'Evangile. Tellement, que cette certitude de la foi, qui étouffe toutes les peines des gens de bien, renouvelle en vous, pécheurs, des alarmes, des craintes et des chagrins; et ces lumières de la foi, qui sont des sources de consolation pour les justes, sont en vous, pécheurs, des lumières vengeresses qui vous brûlent en vous éclairant, et qui vous déclarent malgré vous ce que vous ne voudriez jamais savoir : votre foi fait par avance votre tourment, et la vue de votre religion votre enfer.

Qu'il est donc avantageux, mes frères, d'avoir rempli sa vie des idées de la vertu, et de l'avoir pratiquée sur les réflexions de la foi! Ainsi, souffrez qu'en finissant cette première partie, je vous invite à profiter de ces salutaires lumières. Représentez-vous que quand la destinée d'une âme pécheresse ne devrait pas être malheureuse dans l'autre vie pendant toute l'éternité, les peines, les chagrins, les malheurs de cette vie sont assez capables de lui faire, dès maintenant, abandonner le parti de ce monde corrompu pour embrasser celui de la vertu. Car, que lui sert-il ce monde auquel elle s'attache, si son cœur est rongé d'inquiétude et de crainte, si sa vie est sans tranquillité, si ses jugements la révoltent, si ses pensées l'attristent, si ses lumières rendent son esprit sombre et ténébreux, si sa sagesse fait son supplice, et sa foi son désespoir? Mais puisqu'il est si doux d'être avec Jésus-Christ, de suivre ses lures, ô monde! que vous perdez donc quand vous vous en privez, puisque, non-seulement vous perdez toutes les consolations de la foi qui rendent les justes heureux, mais encore toutes les douceurs de la grâce, qui achèvent de faire tout le bonheur et la consolation des gens de bien! C'est le sujet de mon second point, que je finirai en peu de mots.

SECONDE PARTIE.

Quand on promet aux âmes mondaines des consolations secrètes en l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses comme un langage pieux, dont on se sert pour faire honneur à la vertu, et ce sont des choses relevées qu'un cœur, qui n'a jamais goûté les douceurs de la grâce, ne peut bien comprendre : nous sommes obligés de leur dire qu'elles se mettent en état de le sentir et de l'éprouver par elles-mêmes. Comment pouvons-nous faire, pécheurs incrédules, pour vous persuader de la vérité que nous vous annonçons? Toute notre ressource, n'est-ce pas de vous dire avec le Prophète : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux;* rendez-vous dociles, et nous vous convaincrons; donnez-nous un cœur de pénitence, et nous vous donnerons des instructions que vous ne rebuterez point. Mon dessein, mes frères, n'est donc pas tant d'opposer aujourd'hui le malheur des pécheurs au bonheur des justes sur la terre, que d'opposer la situation des justes à celle des pécheurs, et de tâcher, par ce triste parallèle, de consoler ceux-là et de confondre ou convertir ceux-ci. Or, je dis que la foi met deux sortes de consolations dans une âme juste, toutes deux si essentielles au plaisir de la vie, que quiconque ne les a pas est dans une tristesse plus grande que celle de la mort.

Le premier avantage que la foi produit dans un cœur, c'est d'y établir une paix solide et durable. Nous portons tous en nous-mêmes des principes d'équité, de droiture, et nous naissons avec de bons sentiments pour le bien. Si la vertu n'est pas notre penchant, elle se présente cependant à nous sous des idées avantageuses, et nous sentons je ne sais quoi dans le fond de notre conscience qui nous dit qu'on ne peut être heureux sans être vertueux. C'est un penchant, mais ce n'est pas une conviction; c'est un sentiment naturel, mais ce n'est pas une certitude. Ainsi, en quelque endroit que nous allions, et en quelque situation que nous nous mettions dans le monde, nous portons toujours dans nous-mêmes un juge importun qui nous rappelle de nos égarements, et qui, par ses sévères remontrances, nous rend malheureux jusqu'au milieu même de nos plaisirs. Voilà le sort du pécheur : il trouve partout un fond de crainte, de chagrin, d'inquiétude, qui le tourmente; malheureux de ne pouvoir vaincre son penchant, plus malheureux encore de ne pouvoir étouffer ses remords, il se représente le plaisir du siècle injuste et pernicieux, dans le temps même qu'il cherche à le goûter.

Que fera-t-il en cette situation? Eteindra-t-il tous ces rayons que lui donne la foi, pour s'abandonner au sens dépravé de son cœur? Mais l'impuissance où il est de les étouffer lui est mille fois plus affreuse que la vue du crime même qu'il commet. Quelle triste réflexion pour lui d'être obligé de se regarder comme un homme qui vit sans foi, sans espérance, et de se considérer com-

me un infortuné qui est contraint de chercher en lui-même sa félicité, lorsqu'il n'y trouve qu'un fond de néant et de misère! Que faut-il donc que ce pécheur fasse pour soulager ses peines ? Il court d'objet en objet, et se promène de précipice en précipice. Il cherche de toutes parts de la consolation; il espère pouvoir remplir par les plaisirs l'insuffisance des richesses et des honneurs qui ne peuvent le contenter; il s'adresse à tout ce qui peut satisfaire ses passions; mais ses passions lui répondent : Nous ne sommes pas la félicité que tu cherches, nous ne saurions te rendre heureux; élève-toi jusqu'au ciel par tes pensées et tes réflexions sérieuses, pour voir si celui qui te promet de si abondantes récompenses ne peut pas te rendre plus heureux que nous.

Tel est l'effet merveilleux de la foi du pécheur infidèle; elle lui représente son Dieu, et le porte à le chercher jusqu'au milieu même des plus agréables occupations qu'il ait dans le monde, et en lui découvrant son bonheur futur, elle porte son esprit à déplorer les misères présentes. Ainsi, le plus doux plaisir d'un pécheur à qui la foi se fait sentir, est de se renfermer dans son propre cœur avec ce Dieu dont la possession peut faire son bonheur. Une âme éclairée de ses rayons n'a plus d'yeux pour le monde, elle le méprise, elle l'éloigne d'elle-même; de vastes projets ne troublent plus son repos, de séduisants plaisirs ne charment plus son cœur, d'éclatantes fortunes ne tourmentent plus ses désirs; uniquement occupée de sa félicité, elle ne cherche plus que son Dieu. C'est ainsi que, dès que les lumières de la foi éclairent les pécheurs, ils conçoivent de l'amour pour la justice; leurs inquiétudes et leurs dégoûts de la vertu ne venaient que des nuages et des ténèbres qui occupaient leur âme, et qui les faisaient sortir hors d'eux-mêmes pour y trouver de quoi se satisfaire; et dès que ces nuages sont dissipés, ils retrouvent cette égalité d'esprit, ce calme des passions, cette paix qui commence dès cette vie, et cette tranquillité qu'ils avaient perdue au service du monde. Vaines créatures, tyranniques plaisirs, que pourriez-vous encore sur un cœur qui vous méprise et qui n'aime que son Dieu ! Premier avantage de la grâce dans un cœur : c'est la paix de l'âme.

Le second avantage, c'est l'amour de Dieu qui adoucit à un cœur toutes les rigueurs apparentes du joug évangélique; car une âme, qui est prévenue des douceurs de la grâce, aime son Dieu plus que toute chose, et rien n'est capable de l'en détacher; elle préfère son Dieu à tous les plaisirs et à toutes les délices de la terre; tout ce qu'elle souffre de maux ne lui fait plus de peine : car tel est l'effet du saint amour de Dieu sur une âme. Ainsi, remplie qu'elle est de son Dieu, elle fuit le monde avec générosité, elle embrasse la vertu avec goût, elle remplit ses devoirs avec une sainte fidélité, elle déteste ses péchés avec une sincère componction. Plus son amour s'augmente, plus aussi son joug devient léger; plus elle aime, plus elle est heureuse, puisque par cet amour elle possède celui qui seul peut contenter ses désirs. Tel est le sort d'une âme juste.

Mais il n'en est pas ainsi du pécheur. Plus il aime le monde, plus il est malheureux; car plus alors ses soins croissent, ses désirs s'irritent, son esprit se trouble, son imagination se confond, ses sens s'égarent, ses empressements l'agitent; la vivacité de son amour terrestre et charnel est la source de ses troubles et de ses peines. Plus il aime le monde, plus ses projets lui causent d'impatience; plus il aime le monde, et plus une perte légère l'accable, plus un accident qui l'en sépare le désole; plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires; et comme aucun ne peut le satisfaire, il les déteste tous, et abandonne le monde avec tous ses amusements; le monde avec tous ses attraits le rebute; le monde avec tous ses honneurs et ses divertissements l'ennuie et le fatigue. Voilà quelle est la situation du pécheur dans le monde.

Je sais cependant que le monde, tout fatigant qu'il est, peut avoir ses plaisirs, et qu'au milieu des chagrins et des peines, des troubles et des inquiétudes, il y a toujours un certain monde qui jouit de la paix et de la tranquillité apparentes. Mais approfondissez au dedans ces hommes qui vous paraissent si calmes; qu'y trouvez-vous? Des cœurs déchirés de craintes et de soins, des consciences agitées et rongées de remords. Approchez de ces visages qui vous paraissent contents, et vous les verrez au dedans troublés et inquiets. Ecoutez ces hommes dans ce moment où ils vous paraissent le plus tranquilles, où vous les croyez gais, joyeux, dans ces moments favorables où les passions semblent donner quelque trêve à l'esprit et laisser quelque repos au corps; que vous disent-ils? Ils avouent que, quelque mine qu'ils fassent, ils ne laissent pas d'être bien agités; que leur fortune les met en mouvement; que l'embarras où ils sont pour un établissement ou pour quelque degré d'honneur, ne leur laisse point de plaisir à goûter ni de repos à prendre, et qu'ils sont toujours dans un état violent et forcé. Les uns disent qu'ils soupirent après l'heureux moment d'une retraite honnête qu'ils veulent embrasser; les autres, qu'ils soupirent après le choix d'une vie plus régulière et plus édifiante; tous envient le sort des gens de bien et veulent prendre leur parti. A les entendre, au milieu des embarras du monde, on dirait que tous sont prêts de le quitter pour suivre Jésus-Christ; les uns ne s'en excusent que sur leur faiblesse, les autres que sur le défaut de la grâce qui leur manque; ils se plaignent à tous ceux qui les fréquentent, et, gémissant sous les malheurs d'une si triste destinée, ils s'écrient en eux-mêmes : O monde impuissant et trompeur ! contente donc ceux qui te servent, si tu veux qu'on s'attache à toi ! rends nous heureux, et alors nous abandonnerons notre Dieu pour l'amour de toi !

Vous-mêmes qui m'écoutez, gens du monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité en avançant votre fortune et en augmentant vos biens et vos honneurs? Mettez d'un côté toutes les amertumes que le monde vous a causées, et de l'autre tous les plaisirs qu'il vous a procurés, et voyez si celles-là ne l'emportent pas sur ceux-ci : peut-être y avez-vous trouvé quelques délices, comme autrefois saint Pierre sur la montagne. Mais bientôt n'avez-vous pas reconnu que ce n'était que charme et illusion? Et, après quelques moments de joie et de divertissement, n'avez-vous pas été replongés dans les mêmes malheurs? Interrogez votre conscience. Ne sentez-vous jamais, au milieu de vos plus grandes délices, que Dieu n'est pas avec vous? Etes-vous contents de ce monde, et le servez-vous sans remords? Il y a vingt-quatre heures dans le jour : vous sont-elles toutes également agréables dans vos plaisirs? Et avez-vous jamais pu réussir à vous faire une conscience tranquille, au milieu de la plus grande paix que le monde ait pu vous faire goûter? Quand même vous avez cru éteindre ce reste de foi que le christianisme avait mis en vous dès votre baptême, le Seigneur n'a-t-il pas commandé à ces remords de vous aller trouver, de vous aller piquer jusque dans vos plus chers plaisirs, en quelque coin que vous ayez voulu vous cacher, quelque secrets qu'aient été vos divertissements? *Si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti et mordebit eos.* (*Amos*, IX.) N'est-il pas vrai que les jours où vous avez vaqué à quelque pratique de piété et de religion ont été les plus heureux de votre vie, et que vous n'avez proprement senti de paix et de relâche que lorsque votre conscience a paru se tourner du côté de Dieu? Non, dit un prophète, le Dieu que nous adorons n'est pas un trompeur et un inconstant, comme les dieux que le monde adore; et, pour se rendre digne de ses promesses, il faut craindre de l'irriter, il faut redouter les traits de sa divine justice, connaître sa volonté et la suivre, implorer sa bonté et ne pas en abuser : voilà ce qui fait les consolations intérieures des justes.

Que ne puis-je vous montrer encore ici ce que l'Evangile leur ménage de consolations extérieures, outre les intérieures, que la religion leur procure! Ils ont les sacrements, qui les purifient; les douceurs de la prière, qui les unit à Dieu; la lecture des divines Ecritures, qui les ranime et qui leur fait trouver des consolations où les pécheurs ne trouvent que des anathèmes. Ah! que de motifs puissants de ferveur et de piété se trouvent renfermés dans cette sainte lecture! Que d'heureuses précautions contre le vice, que d'attraits pour la vertu se trouvent dans les livres sacrés! Quelle idée de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme! Quelle peinture de la félicité future et de l'état malheureux des mondains qui cherchent à se rendre heureux dans les plaisirs et les biens de la terre! Nous n'avons pas besoin de votre amitié et de votre alliance, écrivait autrefois Judas Machabée, parce qu'ayant entre les mains les livres saints, c'en est assez pour nous remplir de joie et de consolation : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros, qui sunt in manibus nostris.* (I *Matth.*, XII.)

Savez-vous bien, mes frères, quels sont ces chagrins dont ils se consolent si aisément par la possession des livres de la loi? Les malheurs dont ils se consolent sont de voir les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus dépouillés de leurs biens, déchus de leur fortune, chassés de Jérusalem, leur patrie, privés de tout secours et réduits à la plus grande de toutes les misères. Ils n'ont cependant besoin de rien, disent-ils, et refusent l'alliance et la protection des puissances et des rois qui leur tendaient les bras, parce qu'ils ont entre les mains les livres de la loi, qui leur servent de consolation : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros, qui sunt in manibus nostris.* Et, dans une consternation si affreuse, ces peuples n'ayant ni repos, ni secours, ni espérances, ni appui, voyant à leurs yeux égorger leurs femmes et leurs enfants, et prêts de perdre eux-mêmes la vie entre les mains des barbares, les livres de la loi tout seuls sont capables de les consoler de tant d'afflictions; et avec cela ils croient pouvoir se passer des secours qu'on leur offre et de toutes choses sur la terre : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros in manibus nostris.*

Ne soyez plus surpris après cela, chrétienne assemblée, si les premiers fidèles oubliaient, dans la consolation seule de ces livres saints, toute la fureur des tyrans, et bravaient la rigueur des plus affreux supplices. Et ne vous étonnez pas qu'après avoir fait leur consolation de ces livres sacrés pendant leur vie, ils voulussent encore après leur mort que le même tombeau qui les enfermait les enfermât aussi avec eux, pour les accompagner partout et les présenter à Jésus-Christ, au jour de la révélation universelle, pour servir de témoignage à leur fidélité.

Telles sont les consolations extérieures des justes sur la terre, qui s'attachent à Dieu et se consacrent à son service. Qu'il est donc redoutable de vivre comme le pécheur, loin de Dieu, toujours aux prises avec sa propre conscience, sans repos, sans douceur; toujours odieux aux hommes par la bassesse de ses passions; toujours insupportable à soi-même par les remords et les inquiétudes qu'on souffre: méprisé des hommes, détesté de Dieu; sans consolation des sacrements, parce qu'on n'en approche point ou qu'on en approche mal; de la prière, parce que le tumulte du monde, que nous aimons, nous en interdit l'usage; des livres saints, parce que les maximes du monde, qu'on suit, ne permettent pas de les lire, ou, si on les lit, d'y reconnaître ses devoirs! Quelle est donc la malheureuse destinée du pécheur? O ciel! qu'il sera dur un jour pour lui de voir qu'il sera condamné sur tous ces chefs qu'il aura méprisés! Et quelle désolation pour lui,

quand il verra qu'il n'aura point d'autre bourreau que son péché même, ni d'autre cause de son supplice que les plaisirs qu'il aura goûtés dans ce monde! Savez-vous quelle sera la douleur des pécheurs? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leurs joies, et que, dans le triste souvenir de leurs plaisirs passés, ils s'écrieront : Ah! notre bonheur a fini, nos tourments commencent; nos délices sont cessées et nos supplices croissent. Vous vous trompez, mes frères, si vous croyez qu'ils tiennent ce langage. Ah! diront-ils alors, nous n'avions jamais été heureux sur la terre, et voici le redoublement de nos malheurs : *Ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus. Quid nobis profuit superbia?* (*Sap.*, V.) Ah! nous nous sommes lassés, diront les pécheurs dans l'enfer, dans les voies d'iniquité et de perdition; nous avons marché dans des routes pénibles et difficiles; nos passions nous ont toujours été plus désagréables et plus onéreuses qu'elles ne nous ont causé de plaisirs; il nous a coûté bien plus cher pour nous perdre avec les démons, qu'il ne nous en aurait coûté pour acquérir la gloire des saints, qui se sont élevés de la terre dans le séjour des bienheureux. Insensés que nous sommes! nous faisions passer alors leur sagesse pour folie, nous croyions qu'après leur mort ils seraient ensevelis sans honneur et sans gloire, et les voilà cependant admis au rang des enfants de Dieu et au nombre des saints dans le ciel, pendant que nous gémirons éternellement dans les enfers avec les démons : *Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore : ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est.*

Voulez-vous donc être du nombre des saints, mes frères, vivez comme ils ont vécu ; voulez-vous être heureux comme eux, imitez leur vie et leur conduite. L'innocence est la source des plaisirs, et la justice en est le fondement : tournez-vous de quel côté il vous plaira, vous trouverez qu'il n'est point de paix pour les pécheurs. Cessez donc de regarder l'idée de la vertu comme triste et désagréable; ne jugez pas du bonheur des gens de bien par les apparences qui vous trompent, mais par la vérité qui doit vous guider. Vous voyez bien couler les larmes de leurs yeux, mais vous ne voyez pas au fond de leur cœur la main invisible de Dieu qui les essuie; vous voyez les rigueurs de la pénitence, qui abattent leurs corps, mais vous ne voyez pas les onctions de la grâce qui fortifie et console leur âme. Vous voyez les assiduités de la prière, l'ennui de la retraite et la sévérité des mortifications qu'ils embrassent, mais vous ne voyez pas au dedans d'eux un courage toujours égal, une fermeté toujours constante, une conduite toujours tranquille. Ils sont semblables à l'arche d'Israël : au dehors, elle n'était couverte que de peaux, l'extérieur en était rebutant; mais si vous entrez au dedans de ce tabernacle sacré, vous y trouverez l'odeur des parfums, l'agréable fumée de l'encens, ce feu sacré qui ne s'éteint jamais, et la présence de cette adorable majesté qui y règne toujours.

Voilà, mes frères, la situation où sont les justes dont l'Evangile vous représente aujourd'hui le bonheur, afin que leur destinée vous touche, et qu'à la vue de leur félicité, vous vous efforciez d'y participer. Peut-être qu'ils ont été les complices de vos plaisirs ; pourquoi donc ne pourriez-vous pas être les compagnons de leur pénitence? Commencez dès à présent à imiter leurs vertus; et si jusqu'ici vous n'avez vécu que pour vous rendre heureux du bonheur des pécheurs, commencez maintenant à vivre pour vous rendre heureux du bonheur des justes; purifiez vos cœurs au milieu de cette corruption de la terre; laissez-vous conduire par les lumières de la foi et de la vérité; laissez-vous gagner aux douceurs de la grâce, vous jouirez de la paix et de la tranquillité des justes, vous commencerez à être heureux dès cette vie, et par là vous acquerrez le bonheur des saints, qui ne finira jamais. Je vous le souhaite.

SERMON III.

SUR L'AFFAIRE DU SALUT.

Homo erat pater familias, qui plantavit vineam et locavit eam agricolis et peregre profectus est. (*Matth.*, XXI.)

Un père de famille ayant planté une vigne, la loua à des vignerons et s'en alla en un pays éloigné.

L'homme innocent n'avait été placé dans un lieu de délices que pour le cultiver, et ce travail devait être en même temps et le plaisir et l'occupation de son innocence. L'homme pécheur fut placé dans une terre ingrate et difficile à défricher, et son travail devait être la peine du péché dont il était coupable. Cette vigne choisie qui ne devait porter que du fruit de vie et de salut en conservant l'innocence est devenue un fruit de mort et de perdition en tombant dans le péché. Cependant l'ancien serpent qui dès le commencement du monde séduit l'homme innocent, en lui persuadant qu'il pouvait goûter à loisir le fruit de ce lieu de délices où il avait été placé, et que par là il se rendait semblable au Très-haut, séduit encore tous les jours l'homme pécheur, en tâchant de lui faire oublier ou mépriser l'ordre du Père de famille sur les soins de la vigne qu'il lui avait confiée ; et l'empêchant d'entreprendre d'autre travail que celui qui lui plaît et qui est au gré de ses passions, il le rend tranquille sur l'affaire de son salut et infiniment empressé pour la vanité de ses frivoles espérances.

En effet, mes frères, qu'est-ce que ce monde dont on poursuit avec tant de chaleur les biens trompeurs, et dans les voies duquel l'on marche avec tant de précipitation? Une agitation continuelle où rien n'est capable de contenter; où la pauvreté est odieuse, les richesses gênantes; où tout est plein de périls; où tout annonce la mort; où le repos est funeste, les plaisirs incommodes, la bonne chère ennuyeuse, les

inquiétudes continuelles, les chaînes indissolubles; où ceux qui demeurent tranquilles s'estiment malheureux; où le tumulte et la peine sont les plus doux moments de la vie; où tout est, dit le Sage, travail et affliction d'esprit; où tout s'égare, s'agite, se trouble et se confond. Certes, à voir les hommes si vifs, si entreprenants, si occupés de ces choses passagères, on dirait qu'ils ne travaillent que pour les biens éternels; et on ne peut pas aisément comprendre que tant de soins, tant de peines, tant d'agitations, soient pour des biens qui en valent si peu la peine; qu'on se tourmente si longtemps pour des choses qui durent si peu; et qu'une vie dont la récompense doit être une éternité tout entière, se passe toute à poursuivre avec tant de feu et de vivacité des biens frivoles qui, outre qu'ils ne rendent point heureux, doivent finir à la mort.

Cependant c'est une méprise qui est devenue l'erreur la plus commune de nos jours. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et à des occupations plus sérieuses que celles du monde; en vain nous avertit-elle par des réflexions salutaires que nous travaillons pour des biens passagers et périssables; en vain les Livres saints nous disent-ils qu'amasser de grands biens sur la terre, c'est amasser un grand monceau de sable, qui, au premier choc, s'écoulera sur nos têtes, et qui périt à mesure que nous travaillons à l'accroître; en vain le Seigneur nous assure-t-il que le plus haut point d'élévation où nous soyons montés est toujours le siége de la mort, et le jour de notre plus grande gloire, la veille de notre chute. Les soins de contenter ses passions et ceux des affaires temporelles sont toujours, malgré la religion et ses maximes, les occupations les plus sérieuses de la vie de l'homme. Ce n'est que pour les besoins de notre âme que nous sommes oisifs et inappliqués. On s'empresse, on est vigilant pour tout le reste : l'affaire du salut toute seule est pour nous un amusement auquel nous ne voulons pas réfléchir; nous travaillons pour des biens frivoles comme pour des biens éternels, et nous agissons pour des biens éternels et solides, comme pour des biens frivoles et passagers. Oui, quand il s'agit des choses de la terre, nous sommes forts, pleins, robustes; et dès qu'il s'agit de travailler pour les choses du ciel, nous sommes faibles, vides, délicats; rien ne nous rebute, rien ne nous décourage sur les soins d'une affaire temporelle et toujours passagère; périls, fatigues, honte, bassesses, dangers, perplexités, peines, travaux, hasards, jalousies, piéges de nos ennemis, rien ne nous fait prendre le change, rien ne nous arrête dans ces charnelles entreprises. Mais il s'en faut bien que nous ne soyons prêts d'en souffrir et d'en faire autant pour l'importante affaire de notre salut; rien ne nous paraît plus rebutant, plus pénible; rien ne nous dégoûte davantage. Quoiqu'il n'y ait rien que nous devions entreprendre avec plus d'ardeur, rien n'est plus négligé que cette affaire du salut, quoique la multiplicité des écueils et des obstacles y rendent les chutes si ordinaires. Il faut donc y travailler avec vivacité, avec prudence.

1° Il faut y travailler avec vivacité pour ne pas se rebuter : c'est mon premier point.

2° Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre : ce sont les deux vérités que nous exposerons, après avoir salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien sans doute ne devrait vous intéresser davantage en cette vie que l'affaire de votre salut; car outre que, dans cette grande affaire, il s'agit de tout pour vous, nous n'en avons proprement point d'autre sur la terre, et les occupations inséparables et nécessairement attachées à votre rang, à vos emplois, à vos conditions ne doivent être que des manières différentes de travailler à l'affaire du salut. Cependant, ce soin singulier auquel tout ce que nous faisons dans le monde doit se rapporter, est pour nous le plus négligé, et est devenu à nos yeux le plus méprisable; ce soin principal qui toujours devrait être à la tête de nos mouvements, de nos pensées, de nos actions, cède à toutes les autres dans le cours de nos occupations et de nos entreprises; ce soin si aimable, et auquel le prix de la foi et la consommation de la grâce attache tant de douceurs et de consolations, est devenu le plus dégoûtant et le plus triste de tous les soins; et voilà d'où vient le défaut de vivacité dont on manque pour l'affaire du salut : on y travaille sans estime, sans préférence, sans plaisir. Développons ces importantes vérités, pour en faire la preuve de cette première partie.

1° C'est une erreur bien déplorable que les hommes aient attaché des noms propres à toutes leurs entreprises de la terre, et que celle qu'on doit faire pour le salut ne puisse trouver d'autre nom que celui d'amusements et de passe-temps inutiles. La science des lois, l'art militaire, sont regardés comme des entreprises de réputation et de gloire que tout le monde révère et approuve, les mouvements qu'on y faits sont comptés parmi les sages du siècle pour les louables efforts d'une belle âme, pour des démarches glorieuses et honorables, pour d'ingénieuses intrigues : tout ce qu'on fait pour s'élever, s'enrichir, s'avancer, s'instruire dans le siècle, est compté parmi les hommes pour une profonde sagesse, pour une grande pénétration d'esprit : tout ce qu'on emploie pour arriver à un poste éclatant, au travers même de mille injustices, est regardé comme l'effet d'une rare prudence : et ce qu'on fait pour monter du sein de la poussière à une fortune monstrueuse est appelé la science des affaires, et l'entreprise d'un homme d'esprit. La science du salut toute seule est mise au nombre des occupations obscures et oiseuses; et il semble qu'elle n'ait rien que de méprisable et de rebutant aux yeux des hommes. Première cause du défaut de

vivacité dans l'affaire du salut; on y travaille sans estime.

Or, je ne crois pas qu'il soit à propos de m'arrêter à confondre une erreur si grossière que celle-là. Car, souffrez que je vous demande, mes frères, ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui le travaille? Est-ce sa durée? Eh! tous les monuments pompeux de l'orgueil, les édifices superbes de la vanité de l'homme, ne font que passer ici-bas comme l'ombre, et périront un jour avec le nom de celui qui les a élevés. Tout ce que nous faisons pour nous rendre recommandables à la mémoire des hommes, ces trésors amassés, ces superbes palais élevés, ces victoires remportées, ces conquêtes tant vantées, les entreprises les plus hardies et les plus glorieuses, rien de cela ne descendra avec vous dans le tombeau, et toute l'histoire des pécheurs qui auront embelli la terre de présents se réduira à dire qu'ils ne sont plus, et que rien de leurs ouvrages ne subsiste. Les actions seules du juste, écrites, dans le livre de vie, tiendront lieu de mérite devant Dieu, et survivront à tous les plus riches monuments de l'univers. Est-ce la récompense qui y est proposée? Ah! quelques monuments de plaisir ou de gloire, qui sont toute la récompense du monde et de ses ouvrages, sont-ils à comparer avec une éternité de bonheur, de délices et de gloire, ou plutôt avec Dieu lui-même qui se propose pour récompense à l'âme qui le sert et qui travaille pour lui? Sont-ce les occupations auxquelles on les emploie? Mais les ouvrages des mondains servent-ils à des usages si glorieux et si recommandables? Là on n'a des vues que pour la terre; on ne parle que le langage du mensonge, on ne se tourmente que pour de vains applaudissements qui s'évanouissent, de frivoles biens qui passent en d'autres mains, de fades honneurs qui périssent, et, au contraire, ici, dans l'entreprise du salut, on n'envisage que son Dieu, on n'adore qu'un Être tout-puissant, on ne suit que la vérité, on ne forme des vœux que pour le ciel, on ne travaille que pour des couronnes immortelles. Quoi donc sur la terre de plus glorieux que le soin que l'homme apporte à l'ouvrage de son salut?

La prospérité a ses chagrins comme ses plaisirs: les emplois distinguent, mais ils font d'illustres esclaves; la réputation charme, mais souvent on en devient la victime. Les titres et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la vertu; et les places honorables, les premiers rangs où l'on est élevé, ne servent tout au plus qu'à orner vos tombeaux, enrichir vos histoires et faire honorer vos cendres après la mort. Les grands talents sont de vains ornements qui font le plus souvent méconnaître ceux qui en sont pourvus, si la charité n'en corrige les défauts. La vertu seule est estimable par elle-même; tout le reste ne mérite d'estime qu'autant qu'il conduit au salut. Cependant, quel est notre aveuglement! Lorsque nous voyons quelqu'un plus riche, plus élevé, plus honoré que nous dans le monde, nous le regardons avec envie, nous souhaiterions lui ressembler, et notre état humilié ranime notre estime pour celui que nous voyons placé au-dessus de nous. Mais voyons-nous quelqu'un de nos compagnons, quelqu'un de nos supérieurs rompre généreusement ses chaînes, quitter ses mauvaises habitudes, renoncer au crime qui l'enchantait, et entrer dans les routes du salut après avoir quitté celles du monde. Ah! loin de le regarder avec une sainte envie, nous le blâmons, nous ne voulons plus de commerce avec lui; et tandis que, tranquille dans la voie du ciel, il nous laisse derrière lui errer tristement dans les routes égarées du siècle, nous le plaignons et nous ne voulons jamais le suivre. Nous voyons le changement de cet ami pieux; nous jetons de loin quelques regards sur sa nouvelle conversion, et, au lieu de former, en le voyant, quelque idée de salut et de changement, nous n'y considérons que la peine et les difficultés que cette entreprise lui coûte. Si nous voyons quelques personnes qui se détachent du monde, que les biens et les honneurs de la terre ne touchent plus: nous ne pensons qu'à profiter de leur changement nouveau; nous tâchons de nous élever sur leur humilité, et de faire de leur désintéressement un nouvel aiguillon à notre cupidité : peut-être même que, devenant les censeurs de leur conduite, nous insultons à leur vertu; alarmés de la pénitence que nous leur voyons pratiquer, nous leur disputons même le nom de pénitents. Nous cherchons dans des causes honteuses, comme dans le dégoût, dans la mauvaise fortune, dans le chagrin, la source de leur changement. O Dieu! c'est ainsi que vous faites servir à notre perte les malheureuses ardeurs de notre cupidité. Première cause de notre lâcheté pour le salut; nous manquons d'estime pour une si sainte entreprise.

La seconde raison pourquoi nous travaillons avec tant de lâcheté à cet important ouvrage du salut, c'est que nous n'en faisons point notre affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, nous voulons tous nous sauver, les pécheurs, quelque déterminés qu'ils soient, ne veulent point entreprendre une affaire qu'ils ne croient qu'elle se rapporte en quelque manière à leur salut; mais on s'attache tellement aux choses temporelles qu'on ne fait presque aucune démarche pour les choses de l'éternité. Et certes, les bienséances du rang et de la naissance, l'inutilité des conversations, les visites qu'on rend et qu'on reçoit, le soin de remplir ses charges et ses emplois, le temps du boire et du manger, les occupations domestiques; toutes ces choses renfermant l'étendue de la journée, où placerions-nous le soin du salut? Quel rang donnerons-nous à cet important ouvrage? Lorsque vous poursuivez une affaire, n'y donnez-vous pas tous vos soins? Vous occupez-vous d'autre chose? Et trouvez-vous seule-

ment quelques moments dans la journée pour penser à celle-ci? Que faites-vous pour Dieu, que vous ne fassiez pour le monde au centuple? Vous élevez peut-être au Seigneur votre esprit au commencement de la journée, mais au sortir de là le monde ne prend-t-il pas la place, et tout le reste du jour n'est-il pas pour lui et pour les affaires temporelles? Vous sacrifiez peut-être quelque légère partie de vos biens au soulagement des pauvres, ou au service des autels; mais ne donnez-vous pas tout le reste au luxe, à la bonne chère, au jeu? Et n'en sacrifiez-vous pas mille fois davantage à contenter vos passions? Vous assistez peut-être chaque jour à la célébration des mystères saints, mais sans dévotion, sans présence d'esprit, et dans des postures toutes mondaines. Vous vous faites quelques violences passagères en certains lieux, et en certains moments; mais vous prenez vos plaisirs et vos divertissements à tous les autres temps, et partout où vous vous trouvez. Vous souffrirez une injure avec patience, mais un moment de prière vous rebute. Ce sont-là de ces pieux moments qu'on emploie quelquefois à l'ouvrage du salut; mais ce n'est jamais de suite. Vous ne pourrez produire une seule action agréable devant Dieu que l'ennemi commun de votre salut n'en compte mille pour lui; si vous donnez à Dieu votre extérieur le monde a lui-même le fond; et lorsque vous servez le Seigneur de corps, votre cœur est tout à fait loin de lui.

Je sais que vous convenez que les agitations du monde, des plaisirs, des affaires, vous occupent presque tout entier, et qu'il vous reste très-peu de temps pour songer à votre salut; mais pour vous calmer, vous vous dites à vous-mêmes, que vous y songerez tout de bon, lorsque vous serez arrivé à un état plus tranquille; que vous travaillerez comme il faut à cette importante affaire, lorsque vous vous serez déchargé sur un ami du soin embarrassant de votre charge, de votre emploi, de votre commerce; que quand vous serez dans un âge plus avancé, que vous aurez mis ordre à vos affaires, établi vos enfants à votre place, vous songerez plus sérieusement et plus à loisir à votre salut; et qu'alors détaché des choses temporelles, vous ferez de l'éternité votre seule et unique affaire. Mais je dis que vous vous abusez d'une étrange manière; car, 1° vous regardez l'affaire de votre salut comme incompatible avec les occupations de votre état; mais ne pourriez-vous pas faire de ces mêmes occupations des moyens de salut? Vous y avez, dites-vous, trop d'obstacles; mais tous ces obstacles bien ménagés peuvent devenir les voies sûres de votre sanctification; si ces occupations sont pénibles, rudes, gênantes, la pratique vous les rendra avantageuses pour le salut; si elles vous établissent les juges, les maîtres, les pères du peuple; la justice, la clémence, la miséricorde vous sanctifieront; si elles vous exposent à la critique, à la censure, à l'outrage des autres hommes; la douceur, la charité, le pardon des injures, en feront pour vous des moyens de salut; si vous éprouvez la disgrâce de la fortune, la perfidie des créatures; la confiance à la miséricorde du Seigneur vous les rendra salutaires. Vous savez bien vous-mêmes qu'on peut se sauver en toutes sortes d'états, et que l'on peut trouver Dieu partout : car dans ces moments heureux où vous vous êtes sentis touchés de la grâce, au milieu de vos plus grands embarras, n'est-il pas vrai que vous avez reconnu qu'on trouve Dieu partout? Qu'il ne faut jamais désespérer en quelque état où l'on se trouve, et que dans toutes vos affaires la pensée du salut est la plus consolante.

Joseph était chargé de toutes les affaires d'un vaste royaume, lui seul soutenait tout le poids du gouvernement de l'Egypte en des temps et en des conjonctures fâcheuses, cependant oublia-t-il jamais le Seigneur qui l'y avait engagé, ou attendit-il qu'un successeur lui rendît le repos que son emploi lui avait enlevé? Ah! il sait allier le service qu'il doit à Dieu avec les soins fatigants qu'il prend pour les sujets de Pharaon; convaincu même que c'était à la main toute-puissante du Seigneur qu'il devait son élévation, tout ce qu'il faisait était pour lui, et par rapport à lui. Cet officier du roi étant établi le ministre de ses Etats et le dépositaire de ses biens, trouva le moyen d'allier la distribution des tributs et des subsides toujours onéreux au peuple avec les devoirs charitables confiés à sa fidélité. Or, cet abîme d'embarras et d'occupations qui ne devaient pas, ce semble, lui laisser un seul moment pour songer à son salut, lui servit au contraire d'occasion pour l'opérer, et plus sûrement et plus glorieusement. Placez-vous dans la condition la plus dangereuse pour le salut, vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés; aussi quand nous disons que le salut est notre unique affaire, nous ne prétendons pas que chacun doive quitter sa condition, son emploi, abandonner toutes ses affaires temporelles, ne penser à rien dans le monde qu'à son salut; je dis seulement qu'on doit rapporter toutes les autres choses à celle-là; que nos pensées, nos désirs, nos démarches, nos entreprises soient réglées par la crainte du Seigneur et l'amour de sa gloire. En un mot, que l'affaire du salut soit le centre et le terme où toutes nos autres affaires viennent se rendre.

Car de prétendre que travailler uniquement au salut, c'est quitter ses emplois et renoncer à tout ce qu'on possède, c'est faire outrage à la religion de Jésus-Christ, puisqu'il semble que regarder l'affaire du salut, comme incompatible avec les états que le Seigneur nous prescrit, c'est croire que l'Evangile est funeste à la république; et que, si l'on voulait se sauver, il faudrait renoncer à cette aimable société, si sagement établie entre les hommes, rompre tous les

ions de la dépendance, d'autorité, de devoirs qui nous unissent les uns avec les autres, et que la Providence a formés pour le bien et l'avantage des hommes; au lieu que c'est l'Evangile qui nous fait accomplir ce saint et salutaire commerce; il faudrait que ces beaux noms de prince religieux, de sage magistrat, de maître respectable, de citoyen recommandable, d'époux fidèle, de juge irréprochable, et tout le bel ordre de l'univers établi de Dieu, et maintenu depuis longtemps dans une si juste harmonie, qui est le soutien des peuples et la gloire des empires, fussent anéantis et regardés comme chimériques parmi tous les hommes.

Mais pour achever de vous faire voir toute l'illusion de ce prétexte, dites-nous, je vous prie, quand vous serez libre de ces emplois et de ces embarras de vos affaires; quand même vous aurez tout quitté, et renoncé à tout ce qui vous occupe dans le monde : votre cœur sera-t-il pour cela exempt de passions? Pouvez-vous vous promettre qu'étant libre des occupations du siècle, votre esprit sera libre des pensées de vaine gloire, et votre cœur vide de tous désirs impurs? Ah! ce n'est pas tant l'agitation extérieure des affaires temporelles qui s'oppose à l'ouvrage de votre salut que la force de vos passions; ce n'est pas tant dans les soins de la fortune, dans le tumulte du monde et de ses occupations que se trouve la confusion et le trouble, dit saint Chrysostome, que dans les divers mouvements de votre âme : ainsi ce n'est pas en renonçant à vos emplois, en abandonnant toutes vos affaires, que vous devez travailler à votre salut; c'est en sanctifiant ces emplois, ces agitations temporelles; c'est en réprimant vos passions et en veillant sur votre âme que vous devez y travailler; car ne vous y trompez pas, ces liens qui vous retiennent au péché, vous ne les romprez pas quand vous voudrez; ces passions qui vous enchantent, vous ne vous en dépouillerez pas si aisément que vous le pensez : plus vous serez déchargé du soin de vos affaires, et plus vos passions seront vives; plus vous deviendrez tranquille au sortir de vos occupations, et plus vous trouverez d'obstacles à surmonter du côté de votre cœur.

Cette lèpre qui infecte votre âme n'est point attachée aux soins de votre état, aux occupations de vos charges; elle a gagné votre propre conscience : c'est de votre intérieur qu'elle tire sa source. Ainsi, ce n'est point en renonçant à tout ce qui vous occupe dans le monde que vous opérerez votre salut; c'est en soumettant toutes vos passions et réglant tous les désirs de votre âme. Purifiez le dedans, qui est souillé, autrement la plaie vous suivra jusque dans la solitude, jusque dans le calme où vous aurez cru en être tout à fait à couvert : semblable à ce roi de Juda, qui eut beau se défaire du poids embarrassant de son sceptre, quitter la cour, fuir le monde et mettre sa couronne entre les mains de son fils, sa lèpre le suivit jusque dans sa retraite : tout est péril pour ceux qui portent le péril avec eux, et nous sommes les seuls qui rendons les occupations des emplois dangereuses, comme nous sommes les seuls qui rendons celles de la piété agréables ou désagréables.

La dernière raison qui nous empêche de travailler avec vivacité à l'affaire de notre salut, c'est que nous accomplissons sans plaisir et à regret les devoirs essentiels sans lesquels nous ne pouvons l'opérer; ce n'est qu'en murmurant et comme par force que nous pratiquons tous ces exercices de piété, qui nous paraissent durs et rebutants. Tout ce qui nous fait quelque peine et ce qui nous gêne nous révolte contre nos devoirs : la retraite nous ennuie, la prière nous fatigue, la lecture des livres saints nous dégoûte, le commerce des gens de bien nous est insipide : ces équitables lois du jeûne, du pardon des injures et de la réconciliation, nous semblent insupportables; ces aimables vertus, si fort recommandées par Jésus-Christ, tempérance, justice, chasteté, nous paraissent impraticables. Enfin, nous trouvons dans la voie du salut je ne sais quoi de triste, et nous ne regardons nos devoirs que comme des dettes odieuses, qu'on ne paie qu'avec mauvaise grâce, et qu'on ne voudrait point acquitter.

Mais vous prenez le change, mes frères, quand vous vous figurez que toutes ces rigueurs viennent de la vertu; c'est de vous-mêmes qu'elles partent : ce n'est point le calice de Jésus-Christ qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût, qui est dépravé. Tout paraît amer et dégoûtant à un pécheur malade : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux; haïssez le monde, et vous sentirez bientôt combien le poids de la vertu est aimable. Voyez si les âmes justes trouvent dans la voie du salut le même dégoût que vous y trouvez. Interrogez-les pour savoir laquelle de leur condition ou de la vôtre est la plus digne d'envie, et ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leurs souffrances pour toutes les joies du monde, leur pauvreté pour toutes les richesses, leurs humiliations pour toute la fausse gloire du siècle; ils vous répondront que les jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur; qu'ils sentent mille douceurs dans la vertu et dans la retraite, tandis que vous vous la figurez comme un joug insupportable; qu'ils goûtent mille consolations au service de Jésus-Christ, tandis que vous n'y découvrez qu'abattement, que tristesse. Vous le trouvez pesant ce joug si aimable, parce que vous ne le portez que par intervalles, parce que vous n'y avez jamais donné que quelques moments rapides, qui ne vous ont pas laissé le temps d'en goûter les charmes, parce que vous y avez eu d'autres motifs que ceux de votre salut et de la gloire de votre Dieu; et, comme vous n'y avez jamais cherché que de l'agrément et du plaisir, le Sei-

gneur a permis que vous n'y trouviez que de la tristesse et du désagrément : c'est afin que vous preniez les mouvements charnels de votre cœur pour les saintes effusions de la grâce. Ces animaux sur qui les Philistins avaient chargé l'Arche du Seigneur, peu accoutumés à porter un si saint dépôt, gémissaient sous le poids de cette Arche; au lieu que les enfants de Lévi, accoutumés à la porter, faisaient retentir les chants d'allégresse en la portant au travers même des sables brûlants du désert. Il en est de même du pécheur et du juste dans la voie du salut : la loi paraît douce et consolante pour l'âme juste, elle en porte le poids avec une sainte allégresse, elle en remplit toutes les rigueurs avec joie ; au lieu que l'âme mondaine, peu accoutumée à l'accomplir, cette sainte loi, gémit sans cesse sous un poids si aimable

Lorsque Jésus-Christ nous assure que son joug est doux et son poids léger, il nous avertit de le porter chaque jour : si nous cessons de le porter, il aura pour nous quelque chose de gênant. Les armes de Saül n'étaient pesantes que pour David, qui n'en connaissait pas le poids ni la vertu. Il faut marcher au milieu des ours et des lions pour arriver à cette heureuse terre, où l'on doit goûter de si chastes délices; il faut percer au travers des montagnes pour y trouver du miel et du lait; ce n'est que par les souffrances qu'on arrive à la gloire : les plaisirs de la terre n'ont d'aimable que les premières impressions : si l'on pousse plus avant, l'on n'y goûte que le fiel et l'amertume; mais la vertu n'est pas de cette nature; c'est une manne cachée, il faut l'approfondir pour en goûter les saintes et aimables douceurs. Ainsi, plus vous avancez dans cette voie pénible en apparence, plus les consolations et les délices naissent sous vos pas ; mais, tandis que vous ne faites que passer du monde à la retraite, du crime à la vertu, vous ne demeurez pas fidèle dans la voie de la justice, vous ne goûtez plus les consolations qui y sont attachées, et que le juste y goûte.

Enfin, vous accomplissez à regret les devoirs de la piété, parce que vous ne vous en acquittez jamais qu'à moitié. Vous priez, mais sans recueillement, sans attention; vous jeûnez, mais sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous pardonnez à votre ennemi, mais sans lui vouloir faire du bien; vous assistez à la célébration des mystères saints, mais vous n'y apportez point cette ferveur qui y fait trouver des douceurs ineffables; vous vous séparez quelquefois du monde par une retraite louable, mais vous portez encore avec vous l'amour de vos passions et de vos sens; en un mot, vous pratiquez en partie les œuvres saintes, et vous les rendez inutiles par la disposition intérieure que vous y apportez. Or, je vous demande, mes frères, est-ce là l'exemple que Jésus-Christ vous est venu donner sur la terre? A-t-il divisé ses souffrances, ses humiliations et les autres vertus qu'il y a pratiquées? Ce Simon le Cyrénéen, qui ne portait qu'une partie de sa croix, fut-il invité par le Sauveur? Fut-ce lui, tout accablé qu'il était, qui appela cet homme pour le soulager? Il fallut que les soldats l'arrêtassent en passant et lui endossassent la croix de Jésus-Christ qu'il ne pouvait plus porter lui seul : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* (*Matth.*, XXVII.) Il ne veut que lui seul pour exécuter les ordres de son Père, il n'en renvoie rien à d'autres. C'est donc la loi toute entière que vous devez aussi accomplir, si vous voulez agir efficacement pour l'affaire de votre salut : plus vous en retrancherez, plus elle vous paraîtra difficile à remplir; plus vous voulez l'adoucir, plus elle vous accable; au lieu qu'en ajoutant à son étendue de nouvelles rigueurs, vous y trouverez de nouvelles délices. Pourquoi cela? C'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans le cœur que la passion partage Or, ce cœur partagé ne peut être qu'une voie pleine de tristesse et de désespoir, de trouble et de confusion; nous en avons un bel exemple dans la sainte Ecriture.

Rebecca, sur le point d'enfanter Jacob et Esaü, ressentit des douleurs mortelles; ces deux enfants se faisaient la guerre dans son sein : *Collidebantur in utero ejus parvuli* (*Gen.*, XXV), et lassée enfin de souffrir un si rude combat, elle demandait au Seigneur, ou la mort, ou la délivrance de ses maux. Ne vous étonnez point des douleurs que vous endurez, lui répondit le Seigneur, et ne soyez point surprise s'il vous en coûte tant pour enfanter; vous portez dans votre sein deux nations, et il sortira de vos entrailles deux peuples divisés, dont l'un surpassera l'autre : *Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividentur.* (*Ibid.*)

Voilà votre histoire, hommes demi-chrétiens; vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour enfanter le nouvel homme, vous dites que vous ne sentez jamais aucune consolation, que la grâce ne vous fait sentir aucune douceur : ne vous en étonnez pas; c'est que vous portez dans votre âme deux choses irréconciliables, l'amour de Jésus-Christ et l'amour du monde; c'est que vous renfermez dans votre cœur deux peuples qui se font une guerre continuelle. Voilà la source de votre trouble, de vos dégoûts : *Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividentur.* Ah ! si l'amour de Jésus-Christ seul possédait votre cœur, s'il régnait seul dans votre âme, loin de trouver du dégoût dans les œuvres de piété, vous n'y trouveriez que douceurs, que consolations; mais vous y entretenez des passions tout à fait opposées à ce divin amour, *duo populi ex ventre tuo dividentur :* voilà la source de vos chagrins, de vos dégoûts, de vos peines; c'est en faisant un sacrifice aussi imparfait que celui que vous faites à Dieu de votre cœur, que vous êtes toujours tristes, toujours ennuyés, et qu'il vous arrive à peu près ce qui arriva à Caïn en faisant à Dieu

un sacrifice défectueux; ce que vous omettez, c'est ce qui vous attirerait plus de consolation. Vous ressentez l'esprit du monde qui tue, et vous ne goûtez point l'onction de la grâce qui vivifie, et qui répand dans l'âme mille douceurs. Ainsi, servez le Seigneur seul, et vous ressentirez toutes les consolations que les justes trouvent à son service; observez toutes les pratiques de la loi, et elle répandra dans votre cœur de saints plaisirs : *Justitiæ Domini rectæ lætificantes corda.* (*Psal.* XVIII.) Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères; le juste qui souffre et qui se fait violence, trouve toujours mille dédommagements secrets dans l'amour de son Dieu ; son deuil se change en joie, ses chagrins en plaisirs. Vous ne voyez au dehors que des ronces et des épines dans le juste ; mais vous ne voyez pas la grâce de Dieu qui le comble de douceurs au dedans ; vous voyez les rigueurs qu'il exerce sur son corps, les combats qu'il livre à ses sens; mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui le fortifie et qui l'encourage au dedans : vous ne voyez que violence, que contrainte, qu'amertume dans la suite du monde et de ses plaisirs ; mais vous ne voyez pas les consolations secrète qui rendent au juste le commerce des hommes insupportable, dès qu'il a goûté le saint plaisir qu'on trouve avec son Dieu.

Venez donc vous-mêmes, pécheurs, en faire une heureuse expérience, venez goûter tous les charmes qu'on trouve à être fidèle à Dieu. Ah! c'est ici que vous rendrez un témoignage à sa miséricorde, et que vous serez heureusement convaincus que ses dons, que ses récompenses sont bien plus abondantes que les peines et les violences qu'on endure pour lui. Vous avez servi le monde et il vous a trompés, vous n'en avez reçu que des infidélités ; venez maintenant servir le Seigneur, et vous verrez combien il fait pour ceux qui le servent, combien il les dédommage de ce qu'il leur en a coûté à son service. Mais, pour trouver tous ces grands avantages, il faut travailler comme il faut à cette sainte entreprise du salut ; il faut non-seulement y travailler avec plénitude, mais aussi avec circonspection. Car si c'est un défaut dans l'affaire du salut d'y manquer de vivacité, c'en est un encore plus grand d'y manquer de prudence. C'est la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Il est des entreprises si délicates que tout y est à craindre et rien à négliger; où les méprises sont redoutables ; où ne pas avancer c'est reculer ; où le succès doit décider de vos espérances éternelles. Une entreprise de ce caractère demande sans doute, mes frères, une attention non commune; et, dans les démarches qu'on y doit faire, l'on eut jamais tant besoin de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, personne n'en doute; et il serait inutile de m'arrêter ici à vous le faire connaître. Ce qu'il importe de bien établir, ce sont les règles de prudence et de circonspection qu'on doit garder dans la conduite d'une affaire si périlleuse et si essentielle. La première règle, c'est de ne jamais s'en tenir au hasard, n'examiner les voies qui s'offrent à vous indépendamment des usages et des maximes du monde, et dans l'affaire du salut ne compter pour rien les préjugés et les opinions. La seconde règle est de ne rien laisser à l'incertitude des événements, et de préférer la sûreté au péril, la vérité aux doutes. Nous voyons que les enfants du siècle apportent tant de soins et de circonspection dans les affaires temporelles : le salut éternel est la seule affaire où ils manquent de prudence. 1° Nul n'examine si les voies qui s'offrent à lui sont des voies prescrites par la loi, marquées par l'Evangile ; et, pour embrasser une voie, l'on ne veut d'autre examen que la foule de ceux que l'on voit marcher devant soi. 2° Comme l'amour-propre aveugle et entraîne d'ordinaire la volonté sur les choses qui le flattent davantage, on lui donne toujours la préférence dans le choix qu'on fait d'une voie, et l'on substitue le doute et l'incertitude à la verité et la sûreté. Deux erreurs capitales, en matière de salut, que nous allons ici combattre. Redoublez vos attentions.

La première règle de prudence, pour le salut, est de ne point se déterminer au hasard, d'examiner les voies qu'on embrasse, et de ne jamais s'en tenir aux exemples des mondains qui marchent devant nous. En effet, mes frères, instruits dans notre sainte religion, élevés dans ses maximes, renfermés dans son sein, vous courez dans les routes du monde comme des hommes perdus qui portent un flambeau à leurs pieds, qui éclaire d'autres pécheurs et qui ne les éclaire point; comme des hommes insensés qui ne font nulle attention à la voie qu'ils embrassent, et qui passent outre dans celle qu'on leur a enseignée. Or, c'est la conduite déplorable de presque tous les hommes à l'égard du salut. Partout on les voit entreprenants, actifs, ingénieux, attentifs à la lumière qui peut leur venir de dehors; en toutes choses on les voit appliqués à découvrir la vérité cachée sous de fausses apparences et enveloppée de préjugés; c'est dans l'affaire du salut toute seule où on les voit marquer une imprudence et une inapplication surprenante. Oui, mes frères, vous entendez dire que cette vie de plaisirs, d'amusements, de jeux, exempte de toute grossièreté, est une vie d'infidélité et d'irréligion, que ce n'est point là cette véritable voie de salut; vous entendez le monde, au contraire, soutenir que ces maximes, ces amusements, ces plaisirs sont innocents, et que des usages universellement reçus ne peuvent être regardés comme des erreurs ni des crimes. Je veux que, sur ces deux différents rapports du monde et de l'Evangile, vous puissiez encore douter, et que vous ne vous soyez point sérieusement demandé, qui de

nous ou du monde se trompe; cependant, comme il s'y agit de la plus grande de toutes vos affaires, il est de votre prudence d'examiner lequel est le plus sûr des deux partis qui sont contestés, et où le salut est devenu le triste sujet de la dispute des hommes.

Or, je vous demande, en recevant les maximes du monde, ses plaisirs, ses usages, avez-vous examiné si ce choix est conforme à la loi de Dieu, et aux maximes de votre religion? Le monde veut qu'on suive tout selon son propre sentiment, qu'on prenne ce qui paraît le plus doux, et qu'on marche dans la voie qui flatte le plus la lâcheté du pécheur. Mais avez-vous bien considéré si c'est là la règle de l'Evangile; si cette voie douce et large s'accorde avec la voie pénible et étroite que le Seigneur vous recommande? Le monde se fait une loi de la délicatesse de ses repas, de l'excès de son luxe; et en matière de dépense, rien n'est de trop pour lui. Mais avez-vous examiné si Dieu ne demande point que vous fassiez un usage plus saint de vos biens, que vous observiez la tempérance dans vos tables et la modestie dans vos vêtements? Le monde met son bonheur dans les grandes fortunes, et fait, pour ainsi dire, son Dieu de ses richesses; mais avez-vous pris garde que Jésus-Christ, dans son Evangile, promet son royaume aux pauvres, et qu'il condamne les richesses comme un état dangereux au salut? Le monde appelle grandeur d'âme, le désir de se venger, et l'Evangile n'en connaît point d'autre que le pardon des injures. Sans avoir examiné ces deux partis, êtes-vous bien sûrs que celui du monde que vous embrassez est le meilleur? Et, si vous examinez plus à fond, ne trouvez-vous pas qu'étant chrétien, vous ne devez suivre que les maximes du christianisme? Le monde cherche des honneurs, des dignités, et persuade même qu'il est permis de monter en rampant jusque sur le trône sacerdotal; mais vous êtes-vous éclaircis de cet Oracle de l'Evangile, que celui qui s'élèvera, sera abaissé, et que pour arriver à la gloire, il faut passer par les humiliations? Le monde vous enseigne que des usages reçus, que des maximes communément pratiquées peuvent bien être innocentes, et que ceux qui les suivent ne sont pas si coupables que nous le disons; mais avez-vous examiné si c'est là le langage de l'Evangile, et si Jésus-Christ a souscrit à ces maximes que le monde canonise? Quoi! dans l'affaire de votre salut toute seule, adopterez-vous des préjugés qui vous cachent la vérité? Et les embrasserez-vous sans attention, parce qu'ils sont communs? Quoi! vous suivrez aveuglement ce que vous dit le monde, sans examiner où conduit le sentier qu'il vous montre; et toute la raison que vous nous apportez pour vous justifier, c'est que vous vivez comme vivent les autres; mais, n'est-ce pas cela seul, si vous étiez sages, qui devrait vous faire déplorer le malheur de votre destinée?

Que nous direz-vous encore? Vous nous dites qu'en suivant la route commune vous n'avez rien à risquer; que vous ne devez pas vous comporter autrement que tant d'autres plus sages que vous; mais, mon cher auditeur, est-ce là ce qui doit vous rassurer? Eh quoi! ignorez-vous donc que le parti de la multitude est le plus pernicieux, et que vivant comme les autres, vous ne seriez point de ce petit nombre à qui le Seigneur a promis son royaume? Cette destinée vous plaît-elle donc beaucoup? C'est donc à dire que vous ne voulez point être de ces prédestinés qui condamnent le monde et ses maximes; c'est-à-dire, que vous êtes perdu, et que vous cédez la part de votre héritage céleste à ceux qui marchent dans la voie étroite. Est-ce là cette destinée dont vous vous applaudissez tant? Insensés que vous êtes! refuserez-vous de regarder vos devoirs, et d'apprendre la juste voie de votre salut dans les livres saints, unique source de votre confiance? Vous nous direz peut-être que vous n'êtes ni plus éclairés, ni plus sages que les autres hommes qui marchent devant vous; que vous trouvez votre sûreté à les imiter; et que si nous en étions crus, il faudrait que tout le monde périt, ou que la vie fut une pénitence continuelle. Mais faut-il tant de discussion pour vous déterminer à nous croire? Ignorez-vous que le monde est trompeur? que tant que vous le suivrez, vous vous égarerez? que ses maximes, quelque communes qu'elles soient, ne peuvent jamais changer la loi de Dieu? que ses usages ne peuvent rien contre les préceptes de son Evangile, et que la vraie science est de suivre sans raisonner la voie que Jésus-Christ nous a tracée, et qu'il nous a enseignée dans ses saintes Ecritures? Il ne faut que le témoignage de notre propre conscience pour nous en convaincre: les instructions de la religion, les exemples des saints, tout nous l'annonce; les raffinements ne servent que pour s'abuser soi-même, et tromper les autres à ses propres dépens.

Voilà, mes frères, sur quoi l'esprit a besoin de réfléchir, voilà sur quoi il faut que les doutes se fixent, et voilà où vous en êtes, vous qui croyez que renoncer aux usages, que violer les lois et les coutumes du monde, c'est être insensé. Tandis que Saül fut fidèle à son Dieu, il n'eut pas besoin de consulter la pythonisse; ce ne fut qu'après qu'il eut voulu allier sa faiblesse avec la loi de Dieu, qu'il s'avisa de chercher dans la bouche d'un oracle complaisant, une décision favorable à sa passion. Cherchez la vérité, et vous rendez justice à vous-même. Une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs. Ce n'est pas que je blâme ici la conduite d'une personne qui consulte un directeur éclairé, pour s'instruire et se rassurer; je veux seulement dire que tous ces doutes et ces incertitudes prétendues ne viennent que de la cupidité et de la corruption, et que dans le désir imparfait qu'on a d'opérer son salut, on ne voudrait jamais toucher à sa passion. Consultez donc des personnes sages, si vous le voulez; il y a, grâce au Seigneur, encore des pro-

phètes dans Israël, pour éclairer ceux qui forment de vrais doutes ; mais surtout ne les proposez pas, ces doutes, avec ces couleurs agréables, avec ces adoucissements qui en déterminent toujours la décision en votre faveur. Pour être éclairci, il faut exposer vos difficultés telles que vous les ressentez; ne vous en tenez pas au témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur qui ne se trompe jamais, et qui par conséquent ne peut jamais vous tromper.

La voie du ciel est uniforme et toujours la même, parce que celui qui l'a tracée ne changera jamais; si le témoignage que les hommes vous rendent convient à votre faiblesse et à vos désirs, défiez-vous-en ; car vous devez tout craindre d'un sentiment qui rit à la vue, et qui avant de consulter a déjà flatté votre amour-propre. N'imitez pas Loth qui, sur le point de se séparer d'Abraham, et se voyant le maître de tourner à la droite ou à la gauche, monta sur une éminence, d'où il vit une contrée riche, agréable, douce, féconde, telle que son cœur la pouvait souhaiter; il la prit en partage, et laissa à Abraham celle qui lui parut la moins délicieuse, et alla du côté de Sodome, sans examiner s'il y avait de la sûreté pour lui. Aussi ne tarda-t-il pas à voir tomber le feu du ciel sur cette terre infortunée, ses troupeaux pillés, cinq rois vaincus, et lui-même fait captif avec eux. Voilà, dit un Père de l'Eglise, la triste destinée de celui qui avait fait un choix imprudent, et qui n'avait consulté que la voix de son amour-propre, *a prudentiore via deflexerat*. Il est bien rare, mes frères, que le sentiment qui nous convient le mieux soit le plus favorable pour le salut; cependant c'est là ce que nous cherchons, et c'est dans la route qui nous plaît le mieux, que nous croyons être le plus en sûreté. Deuxième erreur contre la prudence nécessaire au salut, qu'il faut encore ici tâcher de détruire.

En effet, il n'est point de doute qui nous dérobe les devoirs précis de la loi; et si nous voulons rendre gloire à la vérité, nous avouerons que, dans toutes nos difficultés, la conscience prend toujours le parti le plus conforme à la loi et le plus opposé au péril. Or, dans cette alternative, vous devriez être fermes, et suivre le juste sentiment de la conscience; cependant ne voit-on pas tout le contraire? Toute votre vie n'est qu'un danger continuel; toutes vos actions montrent l'incertitude où vous êtes ; vous flottez sans cesse entre la vérité et l'erreur ; tous vos doutes se réduisent à vous demander si un plaisir, un divertissement est un crime digne de l'enfer; et vous n'écoutez jamais ce que vous dit la loi et la conscience là-dessus. Vous avez choisi le parti le plus près du péril et le plus éloigné du témoignage de votre propre conscience. Ainsi vous savez que l'amour des spectacles est un attrait de la cupidité seule, et que quand même il ne s'y mêlerait pas de poison étranger qui rallume vos passions, le moindre mal serait toujours d'exposer votre innocence au péril présent; mais le plaisir que vous y prenez l'emporte sur cette connaissance : une vie plus relâchée et plus mondaine que celle que l'Evangile vous prescrit vous laisse peut-être à craindre pour votre salut; mais une vie plus austère et plus gênante fait trop de peur à votre chair et à vos sens: vous savez que le salut différé est presque toujours manqué; que plus on recule, plus il devient désespéré ; cependant vous préférez l'espoir incertain d'une conversion future à une grâce présente, et à l'inspiration que Dieu vous envoie de ne pas tarder davantage. Vous savez que le prêtre, confident de vos faiblesses, ne vous ordonne pas sans raison, de changer de vie; vous convenez que, tandis que vous demeurerez dans vos désordres, vous n'aurez jamais de part aux grâces du sacrement de pénitence; vous le savez, et que si vous continuez à vivre comme vous avez fait jusqu'ici, vous sortirez toujours de ses pieds, dévoré de remords, et pécheur comme vous étiez : mais vos passions que vous aimez, craignent trop ce changement, et le plaisir de les contenter l'emporte sur l'aveu de vos plus essentiels devoirs. Vous savez que votre sûreté demanderait que vous vous dépouillassiez de ces biens peut-être mal acquis, de cette charge dont vous n'êtes pas capable, de cet emploi au-dessus de vos forces, de cet état dangereux au salut; mais tant d'autres en sont revêtus comme vous, et les ont possédés avec peut-être encore moins de mérite que vous, que vous ne croyez pas qu'il y ait aucun mal pour vous, de vous en conserver la possession ; de sorte que la vraisemblance vous rassure, la vérité ne vous touche plus. Vous savez que ces manières subtiles de multiplier son bien aux dépens de celui à qui vous faites quelques plaisirs, sont ouvertement condamnées dans la religion, et que si, parmi les interprètes de la loi, vous vous vantez d'en avoir quelqu'un de votre côté, tous les autres vous condamnent: vous le savez; mais le parti le plus favorable à votre passion et le plus nombreux vous persuade que l'usure n'est peut-être pas pour vous une chose tant à craindre.

Or, pour combattre cette erreur, je ne vous demande que deux réflexions : la première, quand, dans la voie où vous marchez, le parti vous paraîtrait le plus favorable et le plus nombreux, et que ceux qui vous condamnent ne seraient pas en si grand nombre que ceux qui vous justifient, vous devriez être toujours dans une attention scrupuleuse, et il vous paraîtrait même fâcheux que votre salut, qui est la plus importante de toutes vos affaires, fût devenu une question, un problème; il vous paraîtrait fâcheux d'être obligé d'avoir recours à la seule vraisemblance pour chercher une situation, où le seul préjugé vous serait favorable, et où pour vous rassurer, vous n'auriez que de faibles apparences : vous êtes tranquille dans l'état où vous vivez, mais vous approuvez pourtant ceux qui ont le courage d'en quitter un semblable : vous

convenez de la sagesse de ceux qui ont pris une voie toute contraire à la vôtre, qui est celle que l'Evangile leur marque; mais vous prétendez que vous n'êtes pas obligé de les imiter : malgré les prestiges qui vous aveuglent, quand il s'agit de choisir une voie dans le monde, on choisit celle qui ne fait que des heureux, et on néglige toutes les autres qui font des malheureux et des mécontents; et c'est de l'affaire du salut toute seule dont on fait une espèce d'aventure, et qu'on abandonne à l'incertitude. Cependant à un petit nombre de justes près, voilà la situation de tous les hommes dans l'affaire du salut. Seconde réflexion.

Souffrez que je vous demande d'où viennent tant de soins, de démarches, de précautions, pour calmer votre conscience et vous mettre dans l'esprit que ces voies du monde et de l'Evangile n'ont rien d'incompatible : si vous voulez vous sauver, vous ne vous mettrez point en danger de vous perdre. Ah ! si vous le voulez effectivement, tenez-vous en la voie que Jésus-Christ vous a montrée; ne vous appliquez donc plus à adoucir cette voie; grossissez-en plutôt les difficultés; on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut assez éviter, et les précautions ne peuvent être jamais assez grandes, où les méprises ne peuvent être que mortelles. Voyez si les saintes âmes qui vous ont précédé s'en sont tenues aux doutes : dès que la grâce s'est montrée à elles et qu'elle les a éclairées, ah ! elles ont commencé de regarder la voie du monde toute pleine de périls, dans laquelle elles marchaient, comme incompatible avec la voie de l'Evangile : dès lors elles ont fait succéder la sainteté de la retraite à la dissipation des compagnies, la garde de leur sens au péril des spectacles, la croix de Jésus-Christ à la mollesse du siècle, les trésors de la sainte pauvreté aux richesses de la terre, la modération chrétienne aux profusions de la vanité. Elles ne se sont plus mises en peine de justifier la conduite qu'elles tenaient dans le monde, elles ont aussitôt couru au plus sûr et ont éprouvé que ce serait une folie de vouloir se sauver par une voie où toutes les autres se damnent.

Si vous refusez de vous sauver, pourquoi mettez-vous certaines raisons purement spéculatives de votre côté? Pourquoi tâchez-vous de sauver les apparences avec Jésus-Christ? Pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi? Eh ! secouez donc le reste du joug qui vous attache au christianisme, et qui, en diminuant ici-bas vos plaisirs, ne diminue pas pour cela votre péché. Pourquoi vous damnez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce cercle de confessions qui vous gênent, ne serait-il pas plus doux pour vous de vivre à votre liberté, loin des sacrements et de la pénitence qui ne vous rendent pas meilleur? Au lieu de ces actes humiliants de contrition, de prière, dont vous tâchez de couvrir une vie criminelle, et qui vous mettent au nombre des ravisseurs, des parjures, des impudiques; ne vous serait-il pas plus glorieux de vous abandonner à vos désirs égarés, sans vous faire une violence qui n'est d'aucun mérite devant Dieu? Au lieu de vous priver par dissimulation de ces spectacles, de ces jeux; au lieu de vous refuser ces plaisirs que la passion demande, et qui sans cesse importunent votre âme, ne vous serait-il pas plus avantageux de suivre le penchant qui vous entraîne? Périssent donc ces biens frivoles de l'iniquité, puisque vous en moissonnerez une éternité de peines! Périssent toutes ces œuvres à demi chrétiennes, puisqu'elles n'adoucissent pas les supplices qui sont préparés à votre lâcheté.

Mais non, mes frères, nous ne vous donnerons pas ces sentiments de désespoir; c'est un artifice de notre zèle qui ne peut consentir à votre aveugle conduite, de peur que vous n'y consentiez vous-mêmes. Ah ! suivez plutôt ces faibles lueurs que la grâce vous envoie pour changer votre cœur; si vous voulez de bonne foi vous sauver, donnez à votre salut un soin si nécessaire; travaillez-y avec application; instruisez-vous de la véritable voie dans laquelle il faut marcher, et vous en tenez là après que vous l'aurez connue. Voilà les règles que vous enseigne l'Evangile; hors de là, tout est méprise et erreur pour vous. Fussiez-vous le plus prudent des hommes, vous serez le plus imprudent si vous vous trompez dans l'affaire de votre salut. Salomon, si renommé pour sa sagesse, sitôt qu'il veut allier le culte du Seigneur avec sa passion pour les femmes idolâtres, est un insensé dont on a peine à comprendre la folie. Toute la plus grande sagesse du monde n'est qu'erreur dès qu'on se méprend dans le salut; il n'est que ce seul article où il importe de ne se point tromper; tout le reste doit être compté pour rien. Soyez, tant qu'il vous plaira, sages, prudents dans le choix de vos plaisirs, de vos biens, de vos amis; trouvez des ressources à tous vos maux, tout cela n'est rien si vous vous méprenez dans la voie du salut. L'erreur dans les autres affaires doit être comptée pour rien; on en peut revenir, et il y a des moyens de s'en relever; mais celle-ci toute seule est irréparable. Ne prenez donc plus pour guides de vos doutes des hommes qui puissent vous laisser dans l'erreur; ne donnez rien à l'incertitude, et ne jugez jamais selon la multitude, ni selon l'apparence, puisque c'est de tous les égarements le moins pardonnable, et que tant soit peu risquer dans cette affaire c'est tout perdre. Ne prenez plus d'autres assurances que celles de la Loi; ne suivez jamais celles que le monde vous donnera, puisqu'il ne tend qu'à vous tromper, et qu'il n'a pour règle que l'exemple de la multitude des hommes que Jésus-Christ condamne. Souvenez-vous que vous cherchez à justifier des voies que l'Evangile condamne, et qui conduisent à la perdition. Craignez d'être du nombre de ceux qui, après avoir méprisé ici-bas le partage des justes, éprouvent enfin le sort malheureux des pécheurs. En un mot, prenez toutes les précautions néces-

saires au salut, afin qu'après y avoir travaillé comme il faut, vous receviez la récompense qui y est attachée. Je vous la souhaite.

SERMON IV.

SUR LA RELIGION.

Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua. (*Luc.*, IV.)

Les grandes choses que nous avons appris que vous faisiez à Capharnaüm, faites-les encore ici en votre pays.

Quelle raison pouvaient donc encore avoir les habitants de Nazareth de douter de la mission de Jésus-Christ et de la vérité de ses miracles? Ils demandaient des prodiges, et ils savaient qu'il en avait opéré de si éclatants à Capharnaüm, que personne jusque-là n'avait rien fait de semblable; ils souhaitaient que sa mission fût autorisée par des témoignages manifestes, et les prophètes lui en avaient rendu depuis plusieurs siècles de si authentiques. Le Précurseur, sur le bord du Jourdain, avait dit hautement : Voilà le Christ du Seigneur, et l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde : le Père éternel, du haut des cieux, avait déclaré que c'était là son Fils bien-aimé, en qui il mettait toutes ses complaisances; enfin les démons eux-mêmes, sur qui il avait déjà tant de fois exercé les miracles de sa puissance et de sa sainteté, ne sortaient des corps des possédés qu'en confessant qu'il était le Fils du Dieu vivant. Que pouvait donc opposer l'incrédulité de ces peuples à tant de prodiges, de témoignages et de preuves de la mission de Jésus-Christ? Ils veulent voir de leurs propres yeux, et, ne s'en tenant pas au fidèle récit qu'on leur en fait, ils pressent le Fils de Dieu de faire dans leur pays et en leur présence les mêmes miracles qu'il a déjà opérés à Capharnaüm. *Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua.*

Voilà ce que nous pourrions demander aujourd'hui avec bien plus de raison à ces esprits incrédules qui, après l'accomplissement de tout ce qui a été prédit, après avoir vu la consommation de ses mystères, l'excellence de son Evangile, la manifestation de ses dons, la sagesse de ses maximes, la destruction des idoles, la confusion de la puissance des césars, les efforts même de tout l'univers contre lui, doutent encore de la vérité de sa religion, demandent encore des prodiges nouveaux dans leur pays et sous leurs propres yeux, *fac et hic in patria tua*, et entreprennent eux seuls de contredire ce que les travaux de tant d'hommes apostoliques ont établi, ce que le sang de tant de martyrs a cimenté, ce que le zèle et la prudence de tant de confesseurs ont augmenté, ce que tant de miracles ont confirmé, ce que la pureté de tant de vierges a honoré, ce que les austérités de tant d'anachorètes ont scellé, ce que le sacrifice et le détachement de tant de saints serviteurs de Jésus-Christ ont autorisé, ce que les exemples de tant de grands hommes et de grands saints ont inspiré, et ce qu'une religion de dix-sept siècles consécutifs, toujours la même et toujours uniforme, si universellement reçue dans l'esprit de presque tous les peuples, autorise d'une manière invincible. Car, mes frères, au milieu du triomphe de la foi s'élèvent encore en secret des enfants de révolte et d'incrédulité, que le Seigneur a livrés à la vanité de leurs folles pensées, à l'égarement de leur raison, à la corruption de leurs sens; qui blasphèment ce qu'ils ignorent, qui nient ce qu'ils ne comprennent pas; des hommes impies qui changent la grâce de Dieu en inspirations mondaines, sa lumière en ténèbres; des hommes rebelles qui méprisent toute domination, qui rejettent toute autorité hors la leur, qui corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et qui sont réservés à souffrir un jour la peine de leurs blasphèmes au juste jugement de Dieu.

Or, si parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce saint lieu, il s'en trouvait quelqu'un de ce caractère, souffrez, vous mes frères, qui conservez avec respect le sacré dépôt de la foi et de la doctrine que vous avez reçue de vos pères, de vos pasteurs et de vos ancêtres; souffrez, dis-je, que me servant aujourd'hui de l'occasion que me fournissent les paroles de mon texte, j'entreprenne à l'honneur de notre religion sainte, contre ces incrédules, ou de les détromper, ou au moins de les combattre; souffrez que je fasse ici une fois, ce que les premiers Pères et pasteurs de l'Eglise, les Grégoire, les Ambroise, les Chrysostome, faisaient autrefois si souvent devant leurs peuples; je veux dire, que je fasse aujourd'hui l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité qui ose la nier, ou en douter : et ne vous étonnez pas, si, m'attachant moins aux mœurs, je vous parais entrer plus dans l'explication de la doctrine : je tâcherai de tourner à l'instruction tout le dogme que je vais exposer. Il est si consolant pour ceux qui croient, de voir combien leur soumission à la foi est juste et raisonnable; et d'ailleurs ne faut-il pas que chacun de vous soit prêt de rendre raison de sa créance à quiconque la lui demande? Voici donc tout mon dessein : L'incrédule refuse de se soumettre à la religion, ou par une vaine délicatesse de raison, ou par un présomptueux sentiment de gloire, ou par une injuste affectation d'indépendance. Or, je veux aujourd'hui vous montrer, 1° Que la soumission que l'incrédule refuse à la religion de Jésus-Christ par une vaine délicatesse de raison est l'usage le plus juste et le plus légitime qu'il puisse faire de sa raison. 2° Que la soumission qu'il lui refuse par un chimérique point de gloire en est la démarche la plus glorieuse. 3° Qu'enfin la soumission qu'il lui refuse par un sentiment mal placé d'indépendance en est le sacrifice le plus indispensable, et de là je tire ces trois grands caractères de la religion de Jésus-Christ : Elle est raisonnable. Elle est glorieuse. Elle est nécessaire.

Oh! mon Sauveur, divin auteur et consom

mateur de notre foi, défendez vous-même le parti de votre religion sainte contre les incrédules qui osent la combattre : soutenez les intérêts de votre sainte doctrine : triomphez encore aujourd'hui par les prodiges de votre grâce, de notre incrédulité, comme autrefois vous triomphâtes par les miracles de votre puissance de l'incrédulité de nos premiers pères, et détruisez par vos lumières, bien plus efficaces que nos discours, tout ce qui ose s'élever contre vos adorables mystères. Demandons-lui cette grâce, mes frères, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique ce soit la foi et non la raison qui fasse le chrétien, et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ soit de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut pas comprendre; néanmoins on veut que sa raison elle-même le conduise à cette soumission, et qu'il se serve de ses propres lumières pour se convaincre lui-même qu'il y a de la sagesse à y renoncer. La raison a donc ses usages et son mérite dans la foi, comme elle a ses bornes; et comme la loi ancienne, sainte par elle-même, ne servait qu'à conduire l'homme à Jésus-Christ, de même aussi la raison saine et innocente par elle-même, qui est une participation de cette loi, ne doit nous servir qu'à nous frayer le chemin à la foi : elle est téméraire, si elle passe ces bornes.

Or, voyons lequel des deux fait un usage plus juste de sa raison, ou du fidèle qui croit, ou de l'incrédule qui refuse de se soumettre aux vérités de la foi. La soumission a quelque règle de vie, peut-être soupçonnée, ou du côté de l'autorité sur laquelle elle est appuyée, si elle est légère, c'est faiblesse d'y ajouter foi; ou du côté des choses qu'on veut nous persuader, si elles sont opposées à l'équité et aux lumières de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables; ou du côté des motifs dont on se sert pour nous porter à l'embrasser, s'ils sont vains, frivoles et incapables de vous toucher, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, ces principes supposés, il n'est pas malaisé de montrer que l'autorité qui appuye la soumission des fidèles à la foi est la mieux établie qui soit au monde; que les choses qu'on veut leur persuader sont des principes les plus conformes à l'équité et aux saines lumières de la conscience; enfin, que les motifs dont on se sert pour les porter à embrasser cette religion sainte, sont les plus pressants, les plus raisonnables et les plus propres à détromper les esprits les plus incrédules. J'ai besoin ici de toute votre attention.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à l'autorité de ces assemblées saintes, où l'Eglise inspirée de l'Esprit-Saint, forme par la bouche de ses illustres pasteurs des difficultés et les résout, expose des points contestés et les décide; et propose à tous les fidèles les règles de sa doctrine. Comme ce n'est pas tant l'hérésie, que l'incrédulité que je veux combattre, je ne m'attacherai pas tant à vous citer ici ces célèbres conciles dont l'Eglise s'est servie, pour foudroyer ceux que l'esprit d'erreur avait séparés de l'unité de son sein, qu'à confondre ceux qui, se faisant honneur d'être membres de son corps, refusent de se soumettre à tout ce qu'elle leur enseigne; qui, élevés dans la religion sainte, seule dépositaire de la connaissance du vrai Dieu, toujours ancienne et toujours nouvelle; toujours opposée aux autres religions de l'univers, et toujours triomphante; toujours contredite et toujours la même, en contestent cependant l'autorité; et je dis qu'elle porte des caractères si clairs et si essentiels de son autorité, qu'on ne peut refuser de s'y soumettre.

L'ancienneté de la religion de Jésus-Christ est un caractère que la raison respecte; et on peut dire que la créance des premiers hommes et une tradition de plusieurs siècles forment déjà dans les esprits un préjugé puissant en sa faveur. Ce n'est pas qu'il n'y ait des erreurs qui forment des difficultés sur ce point, et qu'il ne se trouve d'autres religions qui semblent disputer à la nôtre l'ancienneté de son origine; mais il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance, pour être persuadé qu'elles tirent en quelque manière leur fondement de la nôtre, et que la nouveauté est leur plus beau caractère : on peut leur faire encore aujourd'hui ce reproche que Moïse faisait aux Israélites infidèles, qu'ils adorent des dieux nouvellement venus que leurs pères n'adoraient point, *novi recentesque venerunt quos non coluerunt patres eorum.* (*Deut.*, XXXII.)

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur; qui en doit être honoré dès le moment de sa création : il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que le monde, et comme il est attaché à la nature de l'homme, il faut qu'il soit né avec lui. Et voilà le premier caractère qui distingue la religion chrétienne de toutes les autres. C'est la première religion qui a son commencement avec le premier homme; avant qu'un culte impie se fût taillé selon son caprice des dieux de bois et de pierre, les hommes adoraient le vrai Dieu; ils lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa miséricorde leur délivrance, et de sa justice la punition de leur désobéissance. L'histoire de la création du monde est celle des premiers actes de la religion chrétienne. Les livres saints renferment les premiers mouvements de la soumission des hommes à la loi du Seigneur : ils sont sans doute plus augustes et plus anciens que les productions fabuleuses de l'esprit humain, qui ne furent imaginées que sur des choses réelles et des faits constants, dont nos pères, ou les premiers patriarches

ont été les témoins, ou les acteurs : les exemples rapportés dans nos livres saints, sont le fondement de toutes leurs fictions : l'histoire des divinités chimériques n'en est qu'une grossière imitation; et c'est dans les livres sacrés que les fables des païens ont trouvé leurs modèles, de sorte que par le moyen des livres saints et des faits qui y sont rapportés, il n'y a pas jusqu'aux nations les plus grossières et les moins éclairées, qui ne se soient formé des idoles à leur mode.

Or, ce caractère tout seul d'ancienneté emporte avec lui quelque chose de divin et de respectable. Toutes les autres religions qui se sont vantées d'être les plus anciennes n'ont donné pour autorité, que quelques récits fabuleux et qui tombaient d'eux-mêmes; les auteurs de ces grossières fictions, n'ont eu pour principe que certaines saillies d'une imagination souvent égarée; et c'est tout dire que leur théologie fut le fruit de leurs folles poésies; et les vagues productions de leur art, le plus solide fondement de leur religion. Ici, tout y est bien différent, tout y est véritable, tout y est constant : c'est une suite de raisons toujours d'accord avec elles-mêmes : c'est l'histoire d'une seule famille continuée depuis son premier chef jusqu'au dernier des rejetons, prouvée dans son origine et justifiée dans toutes ses circonstances; c'est une généalogie marquée dans tous ses caractères, où chaque trait qui subsistait alors, subsiste encore maintenant dans toute son étendue; c'est une tradition vivante qui a encore maintenant autant de force qu'elle en avait autrefois; puisque Moïse ne dit rien dans l'histoire naïve qu'il nous en fait, que ce qu'il avait entendu dire auparavant aux enfants des patriarches; et que les enfants des patriarches n'y apportent rien, que ce qu'ils en savaient de leurs pères. Tout s'y suit, tout s'y succède, tout s'y accorde : leurs traits n'y sont point accommodés à la délicatesse de l'esprit; le but de l'auteur n'est point de flatter la curiosité du lecteur par d'artificieuses transitions.

Avant Moïse le peuple de Dieu n'avait encore rien d'écrit; il ne laisse à la postérité que ce qu'il avait reçu de vive voix de ses ancêtres, et il est le premier qui a recueilli et réduit en volume l'histoire des merveilles du Seigneur, dont la science avait fait toute la religion et toute l'espérance de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paraît dans la naïveté, dans la simplicité, avec laquelle il décrit cette histoire : il ne prend point de précautions contre les controverses et les contradictions que pourraient trouver ses écrits, parce qu'il est si persuadé de leur vérité, et qu'il les expose devant des personnes qui en sont si convaincues par leur propre expérience, qu'il ne croit pas que jamais ils en disputent, et qu'ils puissent jamais révoquer en doute des faits connus et avérés parmi eux, qu'ils laissent plutôt pour instruire leurs descendants que pour leur servir à eux-mêmes de témoignages. Voilà un caractère propre à notre sainte religion, et un avantage qui ne convient à aucune autre. Tournez-vous de tous côtés, lisez l'histoire des peuples et des nations, vous n'y trouverez rien qui puisse mériter l'attention d'une sage et profonde raison. Parcourez les sectes des épicuriens, des sadducéens, des stoïciens, et une infinité d'autres qui se vantent d'être les véritables religions, et vous verrez que nul de leurs auteurs n'est entré dans un détail si précis de leur origine et de leur culte : il n'y a que dans la nôtre seule que tout est clairement exposé, il n'est rien de si bien établi, rien de mieux prouvé. Partout ailleurs l'origine est, ou fabuleuse ou suspecte : ici tout est réel, tout est certain; l'origine est aussi sûre que le reste; et les derniers âges qu'on ne saurait contester ne font qu'une suite des premiers. Donc, s'il y a dans le monde quelque religion qu'on doive reconnaître pour la plus ancienne, c'est sans doute la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Ici, mes frères, représentez-vous la succession des siècles et des années; rappelez à vos esprits cette multitude de religions et de sectes, qui tour à tour ont régné dans le monde; suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple, de chaque temps, de chaque lieu, et vous trouverez que parmi elles, il en est qui ont duré quelques siècles et sont ensuite tombées; et que d'autres ont eu cours pendant un certain temps, puis sont devenues le sujet de la raillerie des enfants de leurs plus fidèles sectateurs. Où sont, dit le prophète, les dieux de vos pères, et que sont-ils devenus? Qu'il est beau, mes frères, de voir la religion de nos pères toute seule se multiplier, s'accroître, s'affermir, se maintenir contre toutes les folles entreprises de la chair, survivre à toute secte, à toute religion, et passer toujours des pères aux enfants, se conserver parmi les grands et les petits, et continuer toujours son cours avec la même vigueur et la même uniformité! Eh! qu'il est glorieux pour elle, de voir que ce n'est pas le bras de la chair qui la conserve, que ce n'est pas par le glaive que nos pères possèdent la terre promise : esclaves, fugitifs, tributaires des nations, ils virent mille fois leur culte contredit, leurs temples pillés, leurs autels profanés, leurs familles désolées : chassés de leurs villes et de leurs maisons, errants dans un affreux désert, transportés dans des provinces étrangères, vagabonds dans des terres inconnues; sans appui, sans secours, ils n'ont point cessé d'être attachés à la véritable religion : quelques mauvais traitements qu'on leur ait fait, ils se sont toujours retranchés dans la vérité de leur culte : on les a dépouillés de tout; mais leur religion seule a toujours subsisté avec eux, et malgré tous les efforts que presque chaque siècle a fait pour la détruire, elle n'a jamais vu d'interruption dans son culte.

Pourquoi cela? D'où vient qu'un culte si pénible par ses austères observances, si obscur par la simplicité de ses auteurs, si rigoureux par les châtiments dont il punissait les

transgresseurs, si exposé au changement par l'inconstance et par la grossièreté d'un peuple qui toujours en demeura le dépositaire, s'est cependant toujours maintenu, toujours conservé sans interruption, tandis que les sectes et les autres religions appuyées des puissances de la terre, soutenues par les maîtres des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant et la poussière d'où elles étaient sorties, qu'elles ont péri avec leurs puissants protecteurs et que presque le même siècle qui les a vues commencer les a vues finir ? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a su défendre son ouvrage contre tous ses ennemis? Et puisque tout ce qui était une production de l'esprit humain et de sa faible raison a péri, et qu'il n'y a que notre religion toute seule qui subsiste dans toute sa splendeur, ne faut-il pas conclure que cette religion qui est restée toujours dans le cœur de ses enfants, est la véritable religion?

Enfin, si à ces caractères d'ancienneté et de perpétuité, vous ajoutez encore celui de son uniformité, vous y trouverez une nouvelle preuve de son autorité et de sa vérité. Car tout change dans la vie, tout suit la vicissitude des temps : la diversité des climats, la nécessité des occasions ont introduit mille changements dans la nature, dans les opinions, dans les sectes, dans les cultes, dans les dogmes : tout a changé avec les années; et il n'y a que la foi seule des chrétiens qui n'a jamais changé. Telle l'avaient nos ancêtres, et telle l'avons-nous encore aujourd'hui. Nos pères ne l'ont point eue autre que nous, et aujourd'hui nous l'avons toute semblable à la leur; elle ne s'est jamais démentie en aucun point de son essence; elle ne s'est pas multipliée tout d'un coup, mais par la succession des temps, je l'avoue; nous l'avons reçue comme par degrés pour épargner notre faiblesse, mais elle ne s'est jamais démentie en quoi que ce soit; et dès qu'elle a établi un article, elle l'a toujours inviolablement observé.

Ah ! il est aisé de durer toujours quand on peut se conformer aux siècles, s'accommoder aux conjonctures différentes; mais se conserver toujours dans le même état, pendant que tout le reste est dans une vicissitude et une perplexité continuelle, voir tout changer autour de soi, et demeurer toujours la même, c'est un caractère réservé à la seule religion de Jésus-Christ; et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule capable sur la terre de déterminer un esprit raisonnable, et de le captiver sous le joug d'un culte véritable.

Mais si la foi du fidèle est raisonnable du côté de son autorité, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'elle exige. En effet, une religion qui craindrait d'être approfondie serait toujours suspecte. Or, la foi ne craint pas cet éclaircissement : plus vous la pénétrez, plus vous y découvrez de merveilles cachées; plus vous la considérez de près, plus vous y trouvez de nouvelles beautés. L'idolâtrie inspirait à l'homme des caprices pour des divinités impuissantes : la philosophie, ou l'inclination pour le plaisir des sens ou la vanité de l'esprit; la cupidité, des sentiments injustes pour les choses de la terre. Or, admirez ici la sagesse de la religion chrétienne qui sert de remède à ces trois plaies funestes, que la variété de tous les siècles n'avait pu ni connaître ni guérir.

Car, en premier lieu, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens? Trouvez si vous pouvez quelques auteurs, quelques livres dans le paganisme qui vous donnent de plus hautes idées de sa sagesse, de sa puissance, de sa bonté, de sa grandeur, de sa justice, de sa miséricorde, que celles que nous donnent les divines Écritures du Dieu que nous adorons. S'il y a un Etre absolu au-dessus de nous, qui règle tout, qui conserve tout, qui peut tout, il faut qu'il soit tel que la religion nous le représente. Nous seuls le représentons ce Dieu parfait en toutes choses, remplissant tout par son immensité, répondant à tout par son éternité, conduisant tout par sa sagesse, assistant à tout par sa présence, faisant tout par sa puissance; élevé au-dessus des chérubins par ses lumières, des séraphins par son zèle, des anges par sa pureté; auteur de tout bien, ennemi de tout mal, rémunérateur de la vertu, vengeur du vice; nous seuls l'honorons comme il doit être honoré, c'est-à-dire que nous faisons consister le culte qui lui est dû, non dans l'extérieur, mais dans l'esprit de la loi; non dans les cérémonies, mais dans le fond de la religion; non dans le commencement, mais dans l'action de grâces; nous lui rapportons tout le bien qui est en nous comme à son principe, et nous attribuons tout le mal à la volonté de l'homme comme à sa propre source; nous attendons de lui une récompense qui est attachée à la fidélité que nous apportons à sa grâce, et la juste peine de nos transgressions, qui vient toujours du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Etre souverain que ces idées?

En second lieu, il y avait dans le monde une philosophie vaine selon laquelle les hommes se conduisaient; philosophie qui avait dégradé l'homme et qui l'avait fait se méconnaître, ou en l'élevant follement jusqu'au caractère de la Divinité, en lui faisant penser qu'il pourrait trouver son bonheur dans sa propre sagesse, ou en le rabaissant honteusement jusqu'à la condition des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans le plaisir des sens. Or, la religion des chrétiens leur fait éviter ces deux écueils si funestes; elle dissipe ces idées basses et grossières en lui faisant connaître l'excellence de sa nature; elle corrige son orgueil et guérit sa présomption en lui faisant sentir tout le poids de sa bassesse.

Enfin, la cupidité inspirant à l'homme des sentiments déréglés pour les biens de la

terre, le rendait injuste envers les autres hommes; or, quelle autre doctrine que celle de notre Dieu a jamais mieux réglé ce que l'homme doit, et à l'égard de lui-même, et à l'égard de son prochain? Elle nous apprend à obéir aux puissances, non-seulement par la crainte de leur autorité, mais par le propre devoir de nos consciences, à souffrir avec humanité nos inférieurs, à vivre en bonne intelligence avec nos égaux, à respecter nos maîtres, à honorer nos supérieurs, à traiter nos frères comme nous-mêmes, et à aimer tout le monde. Elle seule sait former des enfants soumis, des parents raisonnables, de bons citoyens, des magistrats incorruptibles, des princes religieux, des époux fidèles, des amis constants; elle seule fait régner la bonne foi dans le commerce, l'équité dans le barreau; elle seule sanctifie les nœuds du mariage, procure la paix aux familles, l'union entre les amis, assure la tranquillité des Etats, la sûreté des royaumes, met le bon ordre dans les villes; non-seulement elle arrête le cours des usurpations, des larcins, des vols, des concussions, des simonies, et assure à un chacun la possession tranquille de ses biens domestiques, mais elle ne porte jamais ses désirs sur un bien étranger; non-seulement elle ne regarde point les biens de son prochain d'un œil d'envie, mais elle est prête de partager avec lui ses richesses lorsqu'il en a besoin; non-seulement elle nous défend de haïr notre ennemi, d'attenter à sa vie, à son honneur, à ses biens, mais elle nous commande de faire du bien à ceux qui nous font du mal, de prier pour ceux qui nous calomnient, d'aimer ceux qui nous haïssent, et de n'avoir tous qu'un cœur et qu'une âme par l'union et par la charité. Donnez-moi, disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps, donnez-moi un royaume qui ne soit composé que de chrétiens, tous unis par la foi, et je vous réponds de le gouverner sans peine. Bon Dieu! quelle félicité! quelle paix! quelle image du bonheur sur la terre! Toutes les vaines idées de la philosophie païenne avaient-elles jamais approché du plan de cette république céleste? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour les instruire, il n'a pu leur tenir un autre langage? Il est vrai qu'à des maximes la religion chrétienne ajoute des mystères qui nous passent; mais quand une religion dont l'autorité est si bien établie, dont la doctrine est si pure, ne serait pas capable de nous porter à une entière soumission, les motifs qu'elle nous propose sont trop pressants pour ne pas achever de forcer l'incrédulité à se rendre.

Car, 1° ses mystères ont été prédits dès les premiers temps par les prophètes comme devant arriver, et l'évènement a suivi les oracles. Or, la connaissance de l'avenir est fondée sur le caractère le plus propre de la Divinité. 2° Ses mystères sont fondés sur des faits si éclatants, sur des indices si clairs, qu'il y aurait de la folie à les rejeter. Les apôtres les ont prêchés dans un temps où les témoins de ce qu'ils annonçaient vivant encore auraient pu les reprendre et les confondre s'ils eussent été faux. Jésus-Christ confirma leur doctrine et leur mission avant que de les quitter, et personne ne peut dire sans extravagance que les apôtres se soient trompés sur un article où il n'y allait pas moins que de leur repos, de leur réputation, de leur liberté; dont la fausseté ne leur eût pas moins coûté que le prix de leur sang et une cruelle mort. Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile et soumis à ses maximes; les césars à qui elle défendait les plaisirs; les peuples à qui elle commandait la dépendance; les ambitieux à qui elle prêchait l'humilité; les voluptueux à qui elle prêchait les souffrances; les riches à qui elle prêchait le dépouillement; les pauvres à qui elle ordonnait d'aimer l'indigence, et tous les hommes à qui elle prêchait la mortification, la pénitence, le renoncement à soi-même et des violences rebutantes. Cette foi cependant prêchée par douze pauvres pêcheurs sans science, sans talent, sans autorité, sans appui, sans faveur, a soumis l'univers entier: les rois, les princes, les peuples, les philosophes, les ignorants, les riches, les pauvres, tous s'y sont assujettis, tous sur le témoignage des apôtres ont révéré ces incompréhensibles mystères; et la folie de la croix a été plus sage aux yeux du monde même que toute la sagesse du siècle.

Que dis-je, mes frères, tout se tourne contre elle et tout l'affermit: les persécutions servent à la multiplier; être fidèle et martyr était la même chose. Plus les persécutions qu'elle souffrait étaient violentes, plus sa force augmentait, et le sang des martyrs, comme dit Tertullien, devenait une semence féconde de chrétiens. O Dieu! qui ne sentirait donc, et qui ne reconnaîtrait la vérité de votre sainte religion! Et par conséquent dites-nous, incrédules, quel usage plus sensé pouvez-vous faire de votre raison que de la soumettre à une religion qui est distinguée par tant de caractères divins? Religion, dont l'autorité est la mieux établie, dont la doctrine est la plus pure, dont les choses qu'elle contient, sont les plus conformes et à l'équité et à la conscience, dont enfin les motifs, qu'elle présente, sont les plus pressants. Mais non-seulement cette soumission à la foi de Jésus-Christ est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme qui l'embrasse. C'est une seconde vérité que je vais tâcher de vous exposer dans la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

L'orgueil est d'ordinaire la source féconde de l'incrédulité. C'est une fausse sagesse qui produit un certain esprit de singularité, qui fait mépriser à l'incrédule, aux dépens de sa religion et de ce qu'il y a de plus sacré, les voies communes que les autres suivent: singularité funeste qui le flatte dans ses erreurs, et qui fait qu'il suppose en lui plus de raison que dans tous les autres; parce qu'il a osé secouer un joug dont tous les

autres hommes se sont chargés avec joie, et approfondir témérairement ce que les autres s'étaient contentés d'admirer. Or, pour ôter à l'incrédulité une si affreuse consolation, il faut lui montrer que rien n'est plus glorieux que la soumission à la foi : elle est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir; glorieuse par la situation où elle met le fidèle pour le présent; glorieuse enfin par rapport au modèle qu'elle nous propose à suivre.

Je dis d'abord que rien n'est plus glorieux à l'homme que la soumission à la religion de Jésus-Christ, du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir. Car quelles sont les promesses du Sauveur dans cette religion sainte? L'adoption d'enfants de Dieu, la rémission de nos fautes, la résurrection de nos corps, l'immortalité de nos âmes, l'affranchissement de nos passions, la société des anges et des esprits célestes; nos esprits soumis à la vérité qui leur paraîtra sans nuages; nos cœurs saintement enivrés de l'amour de Dieu, et l'homme tout entier heureux du bonheur du ciel. Voilà les promesses de la foi. Or, je vous demande : Est-il honteux à l'homme de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Quoi! lui serait-il plus glorieux de croire qu'il est né comme les bêtes, sans connaissance, sans raison, et d'attendre comme elles le néant à la fin de sa vie? Lui serait-il plus glorieux de croire que son âme et son corps ne sont qu'une vile boue que le hasard a assemblée, et qu'il dissipera au moindre coup de vent? Trouverait-il plus de gloire à croire que son sort est de se plonger, comme les animaux immondes, dans une volupté brutale? Quoi! l'incrédule aurait plus d'honneur à se regarder comme un infortuné qui ne tient à aucun être hors de lui, dont la plus douce espérance serait de retomber bientôt malgré lui dans le néant, et qui est obligé de chercher sa propre félicité, où il ne trouve que de la honte et de la confusion? Est-ce donc là cette destinée qui flatte tant l'orgueil de l'homme? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre divinité d'avoir donné au monde des hommes qui attendent les promesses de la foi! Ah! il ne faudrait point d'autre moyen pour faire revenir à vous l'esprit humain, lorsqu'il s'en écarte. Pour moi, disait saint Ambroise, je me fais honneur d'attendre des promesses si glorieuses, et de croire à une religion qui m'est si avantageuse, *juvat hoc credere, sperare delectat;* je me plais à penser au bonheur qui doit me revenir de ma soumission. Ah! c'est trop peu dire : je souffrirais trop à ne point croire, *non credidisse pœna est.* Si je me trompe de croire qu'après la mort mon âme jouira d'une éternelle félicité avec les anges, plutôt que de croire que je tomberai dans l'horreur du néant avec les brutes; c'est une erreur que j'aime et qui m'est toujours glorieuse.

Si la soumission à la foi est glorieuse à l'homme du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne lui est pas moins glorieuse par rapport à la situation où elle met le fidèle pour le présent. Ici, représentez-vous, mes frères, le juste qui vit de la foi, et vous trouverez qu'il n'est rien de plus grand sur la terre : il est maître de son cœur et de tous ses désirs, captivant à son gré son esprit et toutes ses pensées, possédant en lui tous les mouvements de son âme, exerçant sur soi-même un empire absolu, dominant sur toutes ses passions, se procurant la paix et la tranquillité, réglant tous ses pas sur son propre bien, ou celui de son prochain, humble dans la prospérité, joyeux dans la tribulation, puissant contre ceux qui attaquent son prochain, riche quand il faut soulager le pauvre, insensible aux injures de ceux qui l'outragent, sensible à celles qu'on fait à ses frères, ou à son Dieu, affable dans ses entretiens, religieux dans ses promesses, fidèle dans ses amitiés, peu touché de la possession des richesses que le moindre accident peut enlever, embarrassé des honneurs qu'on lui rend, rejetant les louanges qu'on lui donne, méprisant les grandeurs et les plaisirs du siècle, plus grand même que le monde entier, qu'il ne regarde que comme un amas de poussière. La philosophie regardait les dehors et ne s'attachait qu'à détruire certains vices, mais elle se réservait toujours le droit d'en autoriser quelques autres; en détruisant une passion, elle en élevait toujours une autre sur ses ruines : semblable à ce prince impie de Babylone, qui ne renversait les autels des idoles que pour élever en leur place ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulait faire adorer à toutes les nations. Mais le juste, encore plus grand dans le secret de son cœur aux yeux de Dieu qu'il ne l'est aux yeux des hommes, ne laisse rien dans lui qu'on puisse lui reprocher.

Il est désinterressé sans respect humain, libéral sans être prodigue, il pardonne sans faste, il souffre sans abattement, il modère ses passions sans peine, il est charitable sans orgueil, dévot sans hypocrisie, il n'aperçoit dans sa vertu que l'amour de ses devoirs, il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et se comporte avec autant de modestie et d'humilité, que s'il n'y avait point d'hommes sur la terre. Quel caractère de gloire, mes frères, dans la conduite de ce juste soumis à la religion de Jésus-Christ! Repassez tous les temps et tous les hommes que les siècles ont produits, et voyez si dans toutes les autres religions on peut arriver à ce haut point de grandeur, où notre foi place un homme de bien. Quoi donc de plus noble, de plus glorieux à l'homme, que d'être dans cette situation? Quoi! lui serait-il plus glorieux d'être esclave de la volupté, de l'avarice, de la vengeance, de l'ambition, et de tous ces crimes monstrueux qui règnent dans son cœur, et qui le dominent au moins chacun à leur tour, que d'en être le maître, que d'en triompher? Car, vous qui faites gloire de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, sans probité, sans modération, sans sincérité, sans

équité, sans parole, sans pitié; un homme qui n'a point d'autre loi que ses injustes pensées, point d'autre règle que ses désirs emportés, d'autre culte que l'amour de ses passions, d'autre divinité que lui-même : enfant dénaturé, parce qu'il croit que le hasard seul lui a donné des pères : époux infidèle, parce qu'il s'imagine qu'il n'est uni à son épouse que par des liens passagers : maître cruel, parce qu'il pense que, n'y ayant point de châtiments à craindre, ni de récompense à espérer, il faut se venger soi-même en cette vie, et que c'est toujours le plus fort qui a le plus de raison : ami perfide, parce qu'il croit que toute amitié lui sera inutile après la mort.

Qui pourrait se fier à vous, hommes impies, qui, ne connaissant point de Dieu ici-bas, ne craignez point de le trouver pour juge après la mort? De quoi n'êtes-vous point capables, vous qui n'attendez plus rien après cette vie, qui mettez au même sort le vice et la vertu? Les autorités des livres saints, l'ancienneté de notre foi, et toutes les preuves qui la confirment, sont des préjugés de la crédulité des peuples, dont vous faites le sujet de vos incertitudes: les incestes, les parricides, les perfidies, les vengeances noires, les divorces, les inimitiés ne sont selon vous que des inventions de la politique humaine, établies pour faire suivre les ordres des législateurs qui gouvernent le peuple. Tout est égal selon vous, et le bien et le mal, et le bon et le méchant, puisque l'anéantissement universel va bientôt confondre l'impie et le fidèle dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc de vous mettre dans l'esprit des sentiments si bas, si odieux? Ces idées que votre incertitude vous donne de vous-même, flattent-elles tant votre orgueil? Et pouvez-vous seulement en soutenir l'horreur? D'ailleurs vous vous faites honneur des lumières de votre esprit, vous vous retranchez sur les connaissances de votre raison; mais n'est-ce pas pour autoriser et mettre à couvert la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie et incrédule, si vous eussiez cru pouvoir accorder la foi avec vos désordres, et l'Evangile avec vos passions?

Vous avez rejeté une doctrine qui gênait vos passions, et vous avez cru fausses des vérités qui ne favorisaient pas vos criminels penchants : vous vous êtes imaginé que les terreurs que donne la religion, de l'enfer et des châtiments du péché, étaient des préjugés de l'enfance; que des sentiments de plaisir et de vanité que la nature inspire, ne pouvaient être des erreurs; et de toutes ces téméraires persuasions, vous vous êtes fait une religion chimérique au gré de vos désirs, et vous avez suivi des maximes favorables à vos désordres; car on croit ce qu'on désire. Salomon ne devient idolâtre que pour être plus tranquille voluptueux. Jéroboam n'érige le veau d'or que pour se calmer sur ses injustes usurpations. Si la foi eût souffert et autorisé les passions, jamais il n'y aurait d'incrédules sur la terre, et une grande preuve de cela, c'est que quand vos passions vous laissent quelque calme, vos doutes diminuent : vous rendez un sincère témoignage de votre erreur, et vous ne pouvez assez réussir à effacer de votre esprit cette idée naturelle que le Seigneur y a mis de sa divinité, et de la vérité de sa foi. Tout contribue à ce moment de calme à vous rappeler vos justes devoirs, et dès que vous levez les yeux en haut, vous reconnaissez tout à coup le Dieu qui vous frappe; vous frémissez aussitôt sur un avenir que vous voudriez ne point croire : et humiliés sous la main du Tout-Puissant prêt à vous briser comme un vaisseau de terre, vous confessez qu'il est seul puissant, seul grand, seul sage, seul maître, seul juge des vivants et des morts.

Enfin, si notre soumission à la foi avait besoin de nouvelles preuves contre l'incrédulité, je vous montrerais encore combien elle est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disaient les Juifs, à leurs enfants, pour les encourager à bien vivre : souvenez-vous de ces grands hommes qui vous ont précédés, et qui ont été captifs et tourmentés pour avoir rendu témoignage à la foi, disait l'apôtre saint Paul aux fidèles de son temps, en leur rapportant de siècle en siècle les actions des anciens patriarches recommandables par leur foi : Voyez, leur disait-il, comme par la foi les prophètes et les patriarches vainquirent les royaumes, opérèrent la justice, et se rendirent dignes des promesses du Seigneur. Or, voilà l'avantage que propose à ses enfants la religion chrétienne. Rappelez, leur dit-elle pour les animer, les grands hommes qui vous ont précédés dans le christianisme; parcourez tous les siècles les uns après les autres pour vous édifier au charmant spectacle de tous les grands saints de votre religion; rappelez à vos esprits des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des philosophes si soumis, des apôtres si zélés, des docteurs si éclairés, des martyrs si constants, des confesseurs si pieux, des pénitents si austères, des vierges si pures, des héros en tout genre de vie si généreux et si saints. Feuilletez les histoires, retracez-vous les annales sacrées, et représentez-vous ici quels furent ces héros chrétiens depuis la foi d'Abel jusqu'à nous, que la religion vous propose pour modèles.

Or, je vous demande : rougirez-vous de marcher sur les traces de tant d'hommes illustres? Mettez d'un côté cette foule de grands saints, et de l'autre le petit nombre d'impies et d'hommes monstrueux qui ont porté jusqu'à son comble l'incrédulité; vous verrez lesquels il est plus glorieux pour vous de prendre pour modèles, ou ces hommes dont les noms ne se présentent au souvenir des nations qu'avec horreur, ou les apôtres, les prophètes, les patriarches, les martyrs, les pontifes, les vierges et les justes de l'An-

cien et du Nouveau Testament. Comparez, s'il est permis de le faire, les Néron, les Dioclétien avec les Abraham, les Isaac, les David, les Paul, les Augustin, les Thérèse, et soutenez si vous pouvez ce parallèle. Ah! pour moi, si vous me croyez dans l'erreur, souffrez, je vous prie, que je me trompe avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere, quæso, cum talibus errare.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que la religion ne se fait point honneur des talents, du rang, de la qualité, des emplois de ses héros et de ses saints, mais seulement de leur foi, de leur obéissance, de leur docilité; et que, tout distingués qu'ils sont, ou par le noble sang de leurs ancêtres, ou par leurs talents surprenants, ou par leurs dignités, la religion les confond tous par leur égale soumission et leur exacte fidélité.

Mais souffrez que, laissant pour un moment l'incrédulité qui fait gloire de ne rien croire, j'attaque les vains artifices dont vous vous servez pour cacher sous des voiles plus agréables les défauts de votre foi. Il est vrai qu'on ne dit pas comme l'impie, je ne croirai point; mais on demande comme le Juif, comment cela se peut-il faire? On ne se déclare pas si ouvertement ennemi de la religion et de la foi de ses pères; une âme née avec quelques sentiments d'honneur et de religion n'en vient pas tout à coup à secouer le joug du christianisme. On cherche peu à peu des raffinements et des interprétations détournées; on ne veut suivre que pas à pas les lumières d'une foi sûre; on ne se récrie pas hautement sur des mystères obscurs; mais on se permet d'en douter; on ne se révolte pas contre les vérités saintes; mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug qu'on trouve le moins pesant, raisonnant sur tous les points de la loi qui paraissent sévères; se donnant la liberté de tourner à sa mode le sens des Ecritures, comme des livres profanes; s'entretenant avec aussi peu de circonspection des matières de la foi que des nouvelles du temps, et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles qui, prêts à déplorer la triste destinée des incrédules, pendant qu'en secret ils en imitent eux-mêmes la conduite, ôtent à la foi tout le mérite de son obéissance.

La perfection de la foi demande que vous obéissiez sans restriction, que vous vous soumettiez sans réserve, que vous baissiez les yeux devant ses augustes ténèbres, que vous ne vous entreteniez de ses lectures et de ses oracles qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu aussi délicate que la pudeur; un seul mot, une seule pensée, un seul souffle l'altère, la déshonore, l'affaiblit; une seule liberté de raisonner ou de parler, un seul défaut d'attention dans le discours, un seul point de la foi, trop témérairement examiné, un seul acte de religion méprisé, est capable de la faire perdre tout à fait; et c'est par là que d'ordinaire on arrive à l'iniquité. Cependant quelle licence ne se donne-t-on pas sur les points les plus vénérables et les plus sacrés! Pieuse vénération de nos pères, qu'êtes-vous devenue? Temps heureux où êtes-vous? Hélas! les fidèles n'osaient seulement nommer nos mystères terribles qu'avec frayeur; les prophètes mêmes n'en parlaient qu'avec des voiles sous lesquels ils en instruisaient le peuple; et le nom de Dieu n'était prononcé qu'avec des ménagements dignes de sa grandeur et de nos faiblesses.

Aujourd'hui c'est ce qui fait la matière des conversations mondaines; c'est de nos saints mystères que les libertins font le sujet le plus ordinaire de leurs railleries, des cercles d'impies deviennent des conférences de religion. On décide de tout; on veut approfondir ce qui passe les faibles lumières de notre raison; là on raille de tout ce qu'on doit révérer; on tourne en ridicule nos plus saintes maximes; on tient des assemblées, où des hommes d'un caractère supérieur n'apportent pour plus grande lumière que plus de témérité que les autres, et où ils ne font paraître, pour toute science, que quelques doutes vulgaires qu'ils ont appris des hommes, qui, dans une vie toute dissipée, toute mondaine, n'ayant jamais donné une heure entière d'attention aux vérités de la religion, osent cependant prononcer sur des points qu'une vie entière d'étude, de prière, de piété et de recueillement pourrait à peine effleurer. Des hommes qui, dans un siècle où la politesse qui y règne plus qu'en tout autre semblerait demander d'eux qu'ils affectassent au moins d'ignorer ce qu'ils ne sauraient jamais comprendre, se veulent cependant faire un mérite de montrer par leurs vains raisonnements qu'ils connaissent mieux Jésus-Christ que le monde. Des hommes qui, pour mettre au jour ce qu'ils enfantent, ont recours à mille rêveries; qui, pour éclaircir des vérités qui leur sont toujours obscures, ont des doutes sur tout, sans en avoir sur les égarements visibles de leur esprit et la corruption de leur cœur. O mon Dieu! c'est ainsi que vous livrez à l'illusion de ses folles pensées celui qui refuse de se soumettre à la foi et à la religion chrétienne. La soumission à la foi est donc glorieuse à l'homme, et il lui est glorieux de croire; mais ce n'est pas encore assez; il faut vous montrer, avant que de finir, que cette soumission qui est glorieuse à l'homme lui est aussi nécessaire. C'est ce que je vais abréger en peu de mots.

TROISIÈME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédulité plus inexcusable En effet, tous les autres motifs dont on se sert pour ramener l'incrédule dans la voie de la vérité lui sont comme étrangers; celui-ci seul est pris dans son propre fond, c'est-à-dire dans le caractère de sa raison. Or, il est vrai que la foi est absolument nécessaire à l'homme, parce que sa raison est faible et qu'il faut l'aider; qu'elle est corrompue et qu'il faut la guérir; parce qu'enfin elle est changeante et qu'il faut la fixer.

La foi toute seule est le secours qui l'aide, le remède qui la guérit, le frein qui la fixe et qui la retient : encore un moment d'attention, et je finis.

La raison est faible et il faut lui donner du secours. Nous ne savons ce que nous sommes, ni au dehors, ni au dedans; nous ne savons comment notre âme, comment notre corps sont formés; nous ignorons comment les parties qui nous composent sont unies ensemble, quels sont les ressorts infinis et les justes contre-poids qui en font mouvoir la machine; ce n'est pas nous qui avons présidé à ce beau concert de tous les membres, et à cette juste proportion qui éclate dans nos corps. Je ne sais, disait autrefois l'illustre mère des Machabées à ses enfants, comment je vous ai formés dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donnée la vie que vous y avez reçue, votre âme n'est point mon ouvrage; ce n'est point moi qui ai bâti la structure merveilleuse de vos membres, c'est la main toute-puissante de l'Ouvrier de l'univers qui, après avoir tiré le monde du néant et donné à l'homme son origine, vous a faits tels que vous êtes *Nescio qualiter in utero meo apparuistis, neque enim ego spiritum et animam donavi vobis, et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi : sed enim mundi Creator qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem.* (II *Mach.*, VII.) Notre corps tout seul est un abîme où la raison de l'homme se perd; c'est un mystère que l'esprit humain ne saurait pénétrer, dont jamais personne ne connaîtra le secret, et qu'il n'y a que celui qui a présidé à sa formation qui puisse le connaître.

Cette autre partie de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue que notre corps; nous ne savons ce que c'est, comment elle se donne le mouvement à elle-même; comment son esprit forme ses pensées, son cœur ses désirs; et personne jusqu'ici n'a pu encore comprendre comment cet Etre spirituel est uni à un corps grossier et matériel par des liens si indissolubles, que ce sont les mêmes mouvements et les mêmes impressions, et que les biens et les maux de l'un deviennent les biens et les maux de l'autre. Ainsi l'homme est un mystère à lui-même; et cette raison téméraire, qui se met en peine de tout savoir, qui veut tout approfondir, est bien en peine de dire ce qu'elle est au dedans, et comment elle se forme.

Au dehors de nous, nous ne trouvons encore partout que des énigmes; tout ce qui nous environne, toutes les choses au milieu desquelles nous vivons, nous ne les connaissons point. La nature avec toutes ses beautés, ses ornements, ses productions, est un livre fermé pour nous; et il semble que le Créateur se plaît à répandre des ténèbres sur l'esprit de l'homme, de peur qu'il ne puisse se glorifier de connaître quelque chose. Levez les yeux et considérez ces grands corps de lumière suspendus entre le ciel et nous, et qui nagent dans ces grands espaces, comme dans un vaste océan, vous n'y connaissez rien: votre esprit fécond en inventions ingénieuses, qui a donné le nom au soleil et à la lune, aux étoiles et aux astres les plus brillants, ne comprend, ni leurs apparitions différentes, ni la diversité de leurs influences, ni l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements, ni leur nombre, ni leur grandeur, ni leur distance. Il est vrai que notre siècle, plus éclairé que les autres, en a connu quelque chose par les nouvelles découvertes qu'on y a faites, et qui étaient inconnues à ceux qui l'ont précédé : c'est-à-dire que les curieux et les savants de nos jours en ont peut-être un peu mieux conjecturé que ceux des autres siècles; et quand même ils auraient rencontré juste, il serait toujours vrai de dire que ce qu'on en sait est infiniment au-dessous de ce que l'on en ignore.

Ce n'est pas tout, si vous descendez sur la terre, vos connaissances n'y sont pas moins limitées. Dites-nous, si vous le pouvez, qui met des bornes à l'Océan? Quelle est la cause de la régularité du flux et reflux de la mer? D'où viennent les tempêtes, ce qui produit les vents? quelle est la source des changements et des vicissitudes des saisons? Expliquez-nous les différentes vertus des plantes et leurs divers effets, leur nature et leurs propriétés; ce qui fait agir avec tant d'adresse des animaux sans raison; quelle est la nature des métaux; comment l'or se forme dans les entrailles de la terre. Développez-nous l'art ingénieux et la matière qui entre dans la formation des insectes. Enfin, tournez-vous de tous côtés au-dessus et au-dessous, autour et au milieu de vous, vous n'y trouvez que des énigmes; le ciel et la terre, les éléments et la nature, tout cela ne vous offre que des ténèbres, et les moindres choses sont pour vous des abîmes impénétrables.

O homme! quelle est votre témérité? Vous ne connaissez point les objets qui sont autour de vous, vous ignorez des choses que vous avez tous les jours sous les yeux; et vous voulez connaître ce qui est au-dessus de vous, et que vos yeux ne sauraient envisager. La nature est pour vous un mystère obscur; et vous voulez approfondir une religion, dont le plus grand mérite est d'être impénétrable. Vous ne vous connaissez pas vous-même; et vous voudriez connaître des vérités qui sont si fort au-dessus de vous. L'univers que le Seigneur a exposé à vos yeux, pour être l'objet des recherches de votre curiosité, est un abîme où votre raison se perd; et vous souhaiteriez que des mystères si relevés, et le secret de sa religion, qu'il n'a exposés à vos esprits que pour être l'objet de votre soumission et de votre docilité, vous fussent clairement connus, et que rien dans la foi n'échappât à votre raison et à vos faibles lumières. O illusion! ô égarement de l'esprit humain! si tout était clair dans votre religion, il vous serait permis de vouloir le connaître et d'y

raisonner; mais, puisque Dieu vous en a fait un secret, vous devez vous y soumettre avec humilité, et non pas pour révolter contre ce que vous ne connaissez pas : *Secretum Dei intentos debet facere non adversos.* La nécessité de la foi est donc fondée sur la faiblesse de la raison de l'homme; mais elle est encore fondée sur sa profonde corruption; elle était déréglée, et il fallait un remède.

En effet, quoi de plus nécessaire à l'homme que de connaître son Dieu, d'adorer sa puissance, de respecter sa sagesse, d'aimer sa bonté, de craindre sa justice, de suivre ses préceptes, et d'admirer toutes les divines perfections dont il a gravé quelques traits dans ses propres ouvrages. Ces justes sentiments étaient comme nés avec vous, et Dieu en nous créant les avait imprimés dans notre âme. Cependant repassez dans vos esprits tous ces siècles de ténèbres et de superstition, qui précédèrent la naissance de la foi, et voyez jusqu'à quel point l'homme avait dégradé les nobles idées que son Créateur avait mises en lui; il n'était point de choses si basses dont son impiété ne lui fit des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme même adora. Si vous passez de l'objet du culte au culte même des païens, vous trouverez que la corruption seule en était la règle, et que l'homme ne portait plus dans son cœur le souvenir de cette loi que le divin Ouvrier y avait gravée avec la nature. Platon, cet homme tant vanté, c'est-à-dire, le plus sages de ces insensés, et qui, selon saint Augustin même, approcha le plus près de la Divinité, ne laissa pourtant pas de retomber dans des erreurs grossières. Il enseigna une philosophie qui profane la sainteté des mariages, qui éteint dans les hommes l'amour paternel, que la nature même avait toujours respecté jusque dans les animaux, qui donne au monde des parents sans tendresse, des époux sans union, des amis sans bonne foi, des maîtres sans douceur, des serviteurs sans affection, tous en état de devenir incestueux ou parricides sans le savoir. Quelques disciples d'un autre maître, enchérissant encore sur ces extravagances, ne reconnaissent point d'autre bonheur de l'homme que la volupté et le plaisir des sens; et il est certain que, quel que soit l'auteur de cette grossière secte, il vint à bout d'en infecter presque toute la terre. Rome et Athènes vivaient sous les monstrueuses lois d'une erreur si brutale; tout le peuple donnait dans ces excès, les vices y étaient en vénération, on leur consacrait des temples et on leur élevait des autels. L'impudicité, le parjure, l'inceste, le parricide, la perfidie, l'infidélité, furent érigées en divinités; des dieux si criminels ne furent plus adorés que par des crimes; et le grand Apôtre nous apprend que ces erreurs prodigieuses n'étaient pas seulement parmi le peuple, qui, sans lumière et sans connaissance, croyait ce qu'on lui disait, mais parmi les sages mêmes que le Seigneur avait livrés à la corruption de leurs désirs.

O Dieu! que voulez-vous donc faire entendre à l'homme, en permettant qu'il s'abandonne à une erreur si déraisonnable? sinon que la raison livrée à elle-même est capable de tout ce qu'il y a de plus monstrueux et de plus déraisonnable; sinon de faire sentir à l'homme le besoin qu'il a d'un remède, et qu'il ne peut se fier à ses propres lumières, sans être en danger de tomber à tout moment dans des excès dont notre foi et notre religion toute seule peut le faire revenir. Mais si la corruption de la raison fait connaître à l'homme qu'il ne peut se passer d'un remède qui est la foi, son inconstance et ses variations ne lui font pas moins comprendre qu'il a besoin d'un frein qui le fixe; et c'est ce qu'il ne peut trouver que dans notre sainte religion.

Et certes, mes frères, si la brièveté de ce discours me le permettait, que ne vous dirais-je pas ici sur l'inconstance de l'esprit des hommes? Vous les verriez agités, tourmentés sur des questions sans fin; votre imagination se lasserait à suivre les disputes et les différentes erreurs qui ont de tout temps partagé les écoles des philosophes païens; et ne croyez pas que leurs erreurs fussent sur des matières frivoles et de peu de conséquence. Leur téméraire variation regardait Dieu même, son essence, son existence, sa nature, qu'ils voulaient parfaitement connaître; ses différentes perfections qu'ils voulaient expliquer à leur gré; son immutabilité qu'ils voulaient faire changer; son éternité qu'ils voulaient abréger; sa toute-puissance qu'ils voulaient borner. Telle était la témérité de leurs entreprises; les uns doutaient de tout; les autres présumaient de tout savoir; les uns ne voulaient point de Dieu; les autres en voulaient un à leur façon, c'est-à-dire, spectateur indolent de leur crime, sans en prétendre jamais de vengeance, laissant au hasard la conduite et la règle de ses ouvrages. Ceux-ci admettaient un Dieu mortel comme les autres créatures; ceux-là lui imputaient des passions et des défauts; quelques-uns voyant leur âme si étroitement unie au corps, s'imaginaient qu'elle était corporelle, et que sais-je? car je ne puis pas tout dire.

Autant qu'il y avait d'écoles et de sectes différentes, autant y enseignait-on d'extravagances. Ici c'était un concours fortuit d'atomes dont on croyait son corps composé; là on faisait consister dans un feu subtil toute la nature d'une âme écoulée de la Divinité; les uns, croyant leur âme corporelle, la faisaient naître et mourir avec le corps; les autres l'ont crue formée avant lui; et quelques-uns se sont imaginé que, par une honteuse transmigration, elle passait du corps de l'homme à celui des bêtes; il s'en trouvait qui établissaient leur félicité, ou dans le plaisir des sens, ou dans l'indolence et l'oisiveté, ou dans la gloire. Plusieurs ont fléchi le genou devant l'ouvrage de leurs mains, et ont adoré dans la pierre et le bois des dieux qui avaient des pieds sans pouvoir marcher, des yeux sans voir, des oreilles

sans entendre, des mains dont ils ne pouvaient se servir, et, ce qui est plus déplorable encore que tout cela, c'est que l'existence de Dieu, et l'immortalité de l'âme, tous points décisifs et essentiels pour le bonheur ou le malheur éternel de l'homme, étaient pourtant devenus des questions curieuses, auxquelles on ne s'intéressait pas pour l'amour de la vérité, mais pour la gloire seule de l'avoir emporté par sa pénétration.

O Dieu tout-puissant et tout sage! c'est ainsi que vous vous jouez de l'inconstance et de la fragilité de la raison humaine! Si nous jetons encore les yeux sur tous ces peuples errants, qui ont renoncé à la foi dans les siècles qui nous ont précédés, qu'y verrons-nous? L'extravagance des valentiniens, le fanatisme des montanistes, l'égarement des manichéens; les erreurs des ariens, des donatistes, et presque autant de différentes religions que d'écoles différentes. Si vous vous rapprochez de ce siècle présent, vous verrez quel dommage, quelles plaies en a reçues l'Eglise déchirée par tant de nouveaux monstres depuis la séparation funeste de nos frères errants. Quelle variation de sentiments et de partis! Que de sectes dans la même famille! Que de schismes parmi les mêmes frères! Quel assemblage de parties monstrueuses dans un même corps! Ce royaume que le voisinage et les gages illustres de son ancienne foi nous rendent encore si cher, qui était autrefois le séjour de la lumière, et qui maintenant est en proie aux schismes et aux erreurs; cette Eglise autrefois si féconde en grands saints est presque toute détruite; par combien de sectes est-elle partagée? Combien d'hérésies la divisent? Chacun y est soi-même son baptême, ses sacrements, sa foi et sa religion; la plus commune est de n'en avoir plus de véritable.

O foi pieuse! ô flambeau divin destiné à éclairer les nations, que vous êtes donc nécessaire à la raison de l'homme, qui est trop faible pour lui servir de secours! ô règle infaillible qui êtes si propre à corriger nos mœurs, qui demeurez toujours la même, et toujours indépendante des temps, des lieux, des empires, des intérêts des hommes, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein à la raison qui change et qui s'égare! O colonne de feu si obscure et si lumineuse tout ensemble! qu'il est donc important que vous conduisiez toujours le peuple du Seigneur, pour l'empêcher de se perdre, et le faire passer sain et sauf au travers de tant de dangers, comme vous fîtes le peuple d'Israël.

Que conclure de là, mes frères? que l'égarement de l'incrédule qui refuse de se soumettre à cette religion sainte est digne de nos larmes, puisqu'il rejette par là un secours, un remède et un frein si nécessaire. Que conclure de là? que nous voulons ici détruire l'usage de la raison en la soumettant à la foi? A Dieu ne plaise que ce soit là notre dessein: au contraire, nous voulons le rétablir cet usage de la raison, le fortifier, le fixer. Or, le véritable usage de la raison de l'homme, c'est de se soumettre à la religion; laissons à l'incrédule le téméraire soin de chercher à grands frais la vérité hors de la foi, de la doctrine de l'Eglise, de la prédication de l'Evangile, du témoignage des apôtres, où le fidèle la trouve toujours.

Pour vous, mes frères, qui avez le bonheur de vivre dans la foi de vos pères, quelle instruction devez-vous tirer de tout ce discours, et que pourrais-je, en finissant, vous dire qui fût capable de vous toucher? Vous dites que vous avez la foi: montrez donc votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi d'avoir soumis votre raison à la foi si vous l'avez démentie par vos œuvres. La soumission à la foi n'est pas seulement un acte de l'esprit, c'est un sacrifice du cœur, c'est une application continuelle à détruire tout ce qui est contraire à cette foi: et il y a une incrédulité de cœur aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit; un homme qui s'obstine à ne pas croire, après tant d'instructions et de preuves, est un monstre dont les autres hommes ont horreur; mais le fidèle qui croit et ne vit pas conformément à sa loi est un insensé qui abuse des avantages de sa religion, et il n'y aura pas plus de rémission pour celui qui ne fait pas les œuvres que pour celui qui ne croit point: l'un sera damné comme l'autre. L'Ecriture marque que vous serez précipités tous deux dans les abîmes. L'incrédule se damne comme un désespéré, et l'autre comme un homme qui veut se sauver et qui ne fait rien pour son salut. Rendez donc votre foi utile et méritoire par vos œuvres: frémissez au seul nom de serviteur inutile, puisque celui qui aura connu la volonté de son Maître sans y obéir, aura le même sort que l'infidèle serviteur qui ne l'a point connue, c'est l'Evangile qui vous le dit: *Partem ejus cum infidelibus ponet*. (*Luc.*, XVIII.) Vivez conformément à la foi dont vous faites profession; voilà le seul moyen de faire servir votre foi à votre sanctification, et la seule condition à laquelle les promesses d'une éternelle félicité vous ont été faites. Je vous la souhaite.

SERMON V.

SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum. (*Matth.*, XVIII.)

Si votre frère a commis envers vous quelque faute, allez et le reprenez entre vous et lui seul.

De toutes les vertus, il n'en est peut-être point de plus pratiquée, et en même temps de plus mal observée parmi les hommes que la correction fraternelle: tout le monde se mêle de la faire, et il n'est presque personne qui la fasse comme il faut; chacun veut se donner le triste plaisir de reprendre son frère dans la moindre de ses fautes; le plus petit comme le plus grand, le plus ignorant comme le plus savant, tout le monde s'érigeant en censeur, use de droit des remontrances et des corrections. Mais où en trouve-t-on qui, conduits par de purs motifs, par de droites intentions, joignent à leurs re-

montrances et à leurs corrections cet art si nécessaire pour les rendre utiles; c'est la charité qui doit être l'âme et le guide de cette belle vertu, mais où sont ceux que la charité anime, que la charité conduise dans l'exercice de la correction? Vous le savez, Messieurs, il n'est rien de plus rare que cette charité fraternelle qui doit excuser tout et supporter tout: ces deux devoirs semblent renfermés l'un dans l'autre; mais il y a pourtant une différence entière, et comme je ne puis, à l'occasion du précepte que Jésus-Christ nous fait aujourd'hui de corriger nos frères avec charité, répondre mieux au sens de l'évangile et à l'intention de l'Eglise qui nous l'expose en ce jour, j'ai cru aussi que je ne pouvais donner à mon discours un partage plus naturel.

C'est donc de cette charité chrétienne si nécessaire pour corriger nos frères, et sans laquelle on ne pourrait jamais faire comme il faut la correction fraternelle, que je prétends ici vous entretenir. Et, pour le faire avec quelque succès, je vous prie de remarquer avec moi que dans le prochain il y a ordinairement deux sortes de défauts: les uns secrets qui, selon le peu de jour par où nous pouvons les regarder, peuvent être ou absolument ou en partie justifiés, et alors la charité les excuse; les autres qui sont si visibles et si évidents, que nul voile ne les cache, et au moins la charité les supporte; mon dessein n'est pas tant d'établir directement la nécessité de ces deux points si nécessaires dans le cours de la vie, que de vous en faciliter la pratique par quelques réflexions.

1° Je veux vous montrer combien nous sommes communément injustes en condamnant le prochain, lorsque la charité nous porte à l'excuser. Ce sera mon premier point.

2° Je prétends vous faire voir combien nous sommes injustes en éclatant contre nos frères, lorsque la charité doit au moins nous les faire supporter, tout condamnables qu'ils sont. Ce sera le second.

O vous, Dieu de toute justice, apprenez-nous à excuser et à supporter dans nos frères ce que tous les jours vous excusez et vous supportez en nous, et faites du moins que nous, que vous avez substitués en votre place, soyons les modèles de ces belles vertus que vous nous recommandez: c'est ce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de plus sujet à l'erreur que l'arrêt de condamnation que nous portons contre le prochain; car deux choses sont nécessaires pour former un jugement sain et droit, une connaissance exacte, et un parfait désintéressement. Or, nous ne pouvons répondre ni de l'un ni de l'autre, et c'est ce qui fait que nous le condamnons ordinairement, 1° par ignorance, 2° par compassion; ces deux défauts envers le prochain ne sont que trop en usage dans les jugements que nous formons contre lui. Je prétends renfermer dans une exposition simple et naturelle tout ce qui peut contribuer à l'éclaircissement du premier devoir de la charité, qui consiste à excuser les défauts cachés de nos frères. Pour bien juger il faut trois choses, connaître le fait, connaître le droit, et avoir égard à l'intention de celui qu'on veut juger. Or, voici quelle est notre injustice: c'est que nous jugeons notre prochain sans être instruit du fait et du droit, et sans égard à l'intention qu'il a eue.

J'appelle fait les choses sur lesquelles on forme son jugement: on blâme par exemple la bizarrerie dans les démarches, l'ostentation dans les paroles, la mauvaise foi dans la société, et sur quoi fonde-t-on ces jugements? souvent sur des rapports également mal pris et mal reçus: les choses qui ne sont estimées véritables que par l'organe d'autrui, sont souvent très-fausses, parce que tout change et s'altère au passage; si c'est par soi-même qu'on en juge, on n'en doit pas être beaucoup plus assuré, et ce que nous pensons avoir vu par nous-mêmes ne nous est pas mieux connu: nos propres yeux nous trompent, comme les autres ont été trompés par les leurs; souvent on ne regarde que par un côté ce qu'on devrait voir tout entier. Ajoutez que tout dépend quelquefois d'une seule circonstance, et qu'il arrive souvent que le bien nous échappe, pendant que nous nous arrêtons à considérer le mal: on prend d'abord pour des vérités ce que dans la suite on trouve très-faux, et dès qu'on vient à percer plus avant, et à mieux examiner le fond de l'affaire qu'on croit mauvaise, on change bientôt de sentiment: on a toujours lieu de craindre de pécher, en disant ce que la cupidité nous fait voir, et nous n'avons pas plutôt porté notre jugement, que la charité nous montre en effet que nous n'avons pas aperçu un incident, une circonstance particulière, qui justifie ce que nous avons condamné.

Mais je veux que les choses soient telles que vous les avez reconnues, ou qu'on vous les a dites, et que vous soyez suffisamment éclairé sur le fait; l'êtes-vous assez sur le droit? Je dis qu'il y a mille occasions dans la vie où, à s'en tenir à l'extérieur, on trouve à reprendre, et où cependant il n'y a rien à corriger en effet, dès qu'on passe plus avant: un détail court en va être la preuve. Combien de fois avez-vous condamné la juste rigueur d'une loi portée par le roi ou par un magistrat, ou par le chef d'une société et d'une ville? Mais vous ne le saviez pas, et il n'était pas nécessaire de vous le faire savoir, que cette loi était absolument nécessaire pour arrêter des désordres qui n'allaient pas moins qu'à troubler l'Etat, à dépouiller les peuples, à corrompre toute une ville: vous traitez de changement bizarre, d'inconstance volage, la conduite sage d'un ami qui rompt tout commerce, et qui se retire de toutes les liaisons étroites qu'il avait avec certaines gens; mais vous n'avez pas été le témoin de mille chagrins secrets qui, durant

longtemps ont exercé sa patience. Peut-être même ne vous en a-t-il pas fait confidence, de crainte que vous ne le reçussiez mal; et vous ne connaissiez pas comme lui le danger où il était exposé, et les remords que mille fois il en avait sentis.

Les frères de Joseph crurent bien avoir droit de soupçonner leur frère de quelque mauvais dessein contre eux, quand, leur père les ayant envoyés vers lui pour en tirer du secours dans une extrême misère, il les reprit de vol pour faire revenir Benjamin, le plus chéri de leur père; mais bien loin que ce sage administrateur des biens de Pharaon pensât à leur perte, bien loin de vouloir se venger de ses frères, qui autrefois l'avaient vendu à des étrangers pour se défaire de lui, il ne pût même s'empêcher, touché de leur misère, de verser des larmes, et son dessein était de les rassembler tous, et de s'en déclarer le protecteur et l'appui dans le temps de leurs besoins les plus pressants.

C'est ainsi que ce qui vous semble ressentiment, froideur et indifférence, vous paraîtrait retenue, modération et sagesse, si vous en veniez à un examen plus exact : ce qui vous paraissait d'abord déguisement et injustice, vous semblerait équité et droiture, si vous le considériez de plus près; ce qui vous semble avarice et intérêt, vous semblerait précaution et prudence : il n'y a que l'écorce et le dehors qui vous trompe et qui vous fait juger sur toutes choses.

Cependant, une personne gémit sous le poids de vos injustes jugements : votre frère devient l'objet de la censure et des railleries du public. Si sa conscience tendre l'empêche de parler pour se justifier, l'honneur l'empêche aussi de se taire. Mais quand il saurait les moyens de se justifier, il n'en trouve pas toujours les occasions; il ne serait pas partout favorablement écouté. Prévenu qu'on est par votre faux rapport contre lui, on ne se sent pas toujours disposé à recevoir sa justification; tout ce qui lui reste de ressource, c'est d'avoir quelqu'un à qui il puisse déclarer sa peine, tandis que sa réputation est en proie à tout le public, et qu'on le déchire impitoyablement. Ce que la charité demanderait alors de nous, ce serait de prendre toujours en bonne part ce qui nous paraît douteux; ce serait de nous rendre aussi ingénieux à chercher sur ces défauts cachés de nos frères des interprétations favorables et commodes, que les autres le sont à en donner de désavantageuses et de malignes : ce serait de tenir au moins nos esprits en suspens jusqu'à ce que la balance nous entraînât à pencher du mauvais côté, et qu'il n'y eût plus rien de caché ni de douteux dans les défauts qu'on veut condamner.

Encore y a-t-il à se retrancher sur l'intention de la personne, et c'est, dit saint Bernard, ce qui devrait nous empêcher de juger de notre prochain. Il est vrai que Dieu sait comment le cœur se remue, comment l'esprit et le fond de l'âme se conduit : c'est de l'intention qu'il juge nos actions, et quoique la nature de la chose ne change point par le changement d'intention, elle en reçoit pourtant d'ordinaire la qualité de bonne ou de mauvaise. Le fait peut être injuste, le droit insoutenable, la personne malheureuse; quand l'intention est bonne, elle peut être excusable : on n'est point coupable quand de bonne foi on ne le veut point être, et on ne doit point juger de la malignité d'une personne sans avoir des signes comme infaillibles de sa mauvaise intention. Mais que faisons-nous? Faisons-nous tout ce qui peut contribuer à faire connaître l'innocence de l'intention? Nous l'empoisonnons; de tous les tours qu'on peut donner à sa justification, c'est le plus contraire que nous prenons. Dès que le père de l'enfant prodigue sut qu'il revenait se jeter à ses pieds, il lui fit préparer un festin pour marquer sa joie de l'avoir retrouvé; mais dès que l'aîné vit le festin préparé, et qu'il entendit la symphonie, il commença à s'attrister, et, pensant mal de ce que faisait un si bon père, il s'en plaignit à lui, et voulut se retirer de chez lui.

C'est ainsi qu'on agit dans le monde. On fait penser aux autres ce qu'ils n'ont jamais pensé : une parole échappe-t-elle par hasard et par pure méprise, on la relève aussitôt; on la prend en mauvaise part; on en juge souvent par soi-même, et parce qu'on sait assez comment on en use en pareille occasion, on juge de même de son frère; on croit que c'est l'hypocrisie qui oblige cette personne à dissimuler, et à ne pas dire ouvertement sa pensée : mais que Dieu ne vous fait-il lire dans l'âme et au fond du cœur de cette personne que vous blâmez si témérairement, pour mieux vous faire connaître sa pensée? Vous rougiriez des folles idées où votre imagination s'est égarée dans le jugement précipité que vous avez porté de votre frère; vous examineriez d'un œil plus favorable celui que vous avez si cruellement déchiré; surtout vous apprendriez à quoi vous expose la faiblesse de vos lumières, et la honteuse découverte de vos opinions fausses et mal fondées; et on n'aurait plus de peine à vous faire conclure qu'il faut absolument que vous renonciez à des jugements si injustes, et que vous bannissiez de votre esprit de si rigoureuses et de si aveugles décisions.

C'était donc une leçon bien importante que donnait autrefois l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, et que je vous fais ici après lui : *Nolite ante tempus judicare* (I *Cor.*, IV); mes frères, leur disait-il, ne jugez pas avant le temps, attendez que le Seigneur soit venu : *Quoad usque veniat Dominus* (*Ibid.*): ce sera en ce jour de révélation et de lumière que la vérité sortira du sein des ténèbres : *Qui illuminabit abscondita tenebrarum* (*Ibid.*); ce sera alors qu'il mettra tout à découvert, et qu'il fera connaître ce qu'il y a de plus secret et de plus caché dans les cœurs : *Et manifestabit consilia cordium.* (*Ibid.*) Alors vous verrez ce que Dieu approuvera, ce qu'il condamnera: et sur la connaissance entière que vous en aurez, vous pourrez aussi ap-

prouver ou condamner, louer ou blâmer les actions de vos frères : *Et tunc laus erit unicuique a Deo* (*Cor.*, IV); et alors vos jugements seront réformés, non-seulement parce que vous condamnez votre prochain par ignorance, mais encore par passion : autre principe de mille faux jugements que vous portez.

Quand je dis passion, je prends ce mot dans un sens moins propre, et j'entends toute mauvaise disposition de notre cœur à l'égard du prochain. Ainsi, condamner par passion c'est, ou condamner par naturel, ou par prévention, ou par intérêt : ceci mérite d'être développé, et c'est toujours les mœurs que je traite. On condamne par naturel : et si vous vous demandez d'abord à connaître ces censeurs si rigoureux, je vous dirai que ce sont des gens qui, gouvernés par une humeur noire et chagrine, nourris dans l'amertume de la bile, portent sur leur langue envenimée tout le fiel des dragons, tout le venin de l'aspic; ou, comme parle l'Ecriture, qui, se nourrissant du mauvais sang qui passe par leurs veines, cherchent tous les mauvais endroits de leurs frères, et tournent en ridicule leurs moindres imperfections; non pas qu'ils soient plus parfaits que les autres, c'est à eux, au contraire, qu'il y a le plus à redire : les âmes bien nées sont toujours portées à bien penser des autres; mais ceux dont les inclinations sont mauvaises, observent avec malignité, dans leurs frères, jusqu'aux plus légères ombres qui s'y trouvent. Vous expliquez-vous en leur présence des bonnes qualités du prochain, et voyant que toute une assemblée applaudit aux louanges que vous lui donnez et qui lui conviennent, leur demandez-vous leur avis, ce n'est qu'avec peine que vous leur arrachez un éloge forcé : parlez-leur au contraire du défaut de quelqu'un; bientôt l'abondance des paroles les fait enchérir sur ce qu'on en a dit, et même pensé; bientôt c'est le caprice, la mélancolie, le chagrin qui les fait parler; heureux encore si, à cette humeur noire, le prétexte du zèle et de la piété ne se mêle pas; car alors les traits n'en sont que plus mortels, et les blessures, pour être sanctifiées, n'en sont que plus cruelles : on demande alors au prochain plus que Dieu même ne demande de lui; on lui reproche jusqu'à la perfection qu'il ne doit pas avoir; et par charité, on viole toutes les lois de la charité : c'est ainsi que le naturel séduit, et que le penchant trompe dans les jugements qu'on forme du prochain.

Il n'est pas moins dangereux de condamner par prévention : car on ne trouve dans le monde que trop de ces esprits bornés, de ces faibles génies qui sont toujours susceptibles des premiers préjugés; malheur à ceux de qui ils prennent d'abord l'impression, parce qu'elle est presque toujours ineffaçable · quand on en est venu là, c'en est fait de ceux qui passent par leurs jugements, l'instruction du procès est déjà faite par avance, et c'est assez dans leur idée d'avoir passé une fois pour coupable, pour l'être toujours ; ne parlez plus de ce serviteur depuis qu'il lui est arrivé par malheur de tomber dans une légère faute ; il donnerait dans la suite de sa vie mille preuves de sa fidélité et de son attachement au service de son maître, qu'on le croira toujours également capable d'infidélité ; ne parlez plus de cette femme, depuis quelque soupçon qu'on a donné contre sa vertu ; elle passerait toute sa vie en pénitence, qu'on la taxerait toujours de crime, et à la moindre conjoncture que fait naître le hasard, on croira que sa pénitence n'était qu'illusion, et qu'elle a toujours mené une vie criminelle ; c'est un préjugé dont on ne saurait revenir, et on ne juge plus par ce qui est, mais par ce qui paraît. Achevons et montrons que l'injustice des jugements des hommes ne triomphe jamais davantage que quand elle est animée par l'intérêt.

Il n'est rien de si innocent et de si pur que l'intérêt ne condamne et ne noircisse ; nous n'en voyons tous les jours que trop d'exemples. Pourquoi cette personne en certaine compagnie, en certaine occasion, s'est-elle tellement étendue sur les défauts d'une autre? Pourquoi a-t-elle parlé avec tant d'aigreur contre elle? C'est qu'elles ont eu quelque chose à démêler ensemble. C'est assez qu'un magistrat soit soupçonné d'intérêt pour donner mille ombrages à toute une ville ; c'est assez qu'un père ou des enfants soient susceptibles de cette maudite passion, pour mettre le divorce dans toute une famille ; c'est assez que de deux bons amis l'intérêt entre dans le cœur de l'un, pour lui faire trahir les plus inviolables lois de l'amitié ; c'est assez qu'un homme de commerce soit intéressé pour lui faire commettre mille fraudes dans ses sociétés ; c'est un mal que la sagesse humaine a bien connu, et qui lui a fait permettre de récuser un juge, dès qu'il est convaincu d'intérêt dans la cause ; tant il est vrai que l'on ne doit point compter sur l'équité des jugements des hommes dès qu'il y entre de la passion.

Voyons quelle conclusion générale nous devons tirer de tout ceci pour notre instruction ; la voici : c'est de devenir plus circonspects dans les jugements que nous portons de nos frères ; de ne pas nous en tenir au rapport des autres, ni aux faibles apparences que nous voyons nous-mêmes ; c'est de bien nous convaincre que, dans toutes ces sortes de jugements, souvent on est trompé ; qu'on a toujours lieu de douter si les choses sont telles qu'on l'entend, ou que l'on s'imagine ; et que dans le doute le parti le plus sûr et le plus raisonnable, est celui qui va à justifier son prochain ; que la charité, toujours droite dans ses jugements, tient une route assurée au milieu des doutes et des soupçons ; que, pleine d'équité, cette belle vertu ne perd jamais de vue les règles de la prudence chrétienne, et qu'il n'est point de plus juste complaisance que celle que l'on doit à la vérité : *Congaudet veritati.* (I *Cor.*, XIII.) Si elle parle, ce n'est que pour dire ce qu'elle sait sûrement, encore n'est-ce que

pour ce qui tend au bien du prochain : *non cogitat malum.* (*Ibid.*) Elle est au-dessus de toute prévention, dépouillée de toutes sortes de préjugés, et toujours accompagnée de douceur et de patience : *charitas patiens est, benigna est.* (*Ibid.*) Elle n'est ni intéressée, ni attachée à son propre avantage ; au contraire, elle bannit toute pensée d'envie, de jalousie, et toutes les amorces de l'injustice : *non æmulatur, non inflatur, non quærit quæ sua sunt.* (*Ibid.*)

Donnez-la-nous, ô mon Dieu, cette parfaite charité plus précieuse que l'or, et plus estimable que le monde entier ; cette charité vive et lumineuse, qui ne nous fasse jamais porter de jugement sans connaissance, et sans un parfait désintéressement : versez-la dans nos cœurs cette charité féconde qui vivifie nos œuvres, qui rectifie jusqu'à nos intentions ; cette charité si ardente parmi les premiers fidèles, et si refroidie parmi nous ; en un mot, cette charité qui excuse tout, dès que nous n'avons pas une pleine connaissance des défauts de nos frères, et qui, lors même qu'ils sont visiblement condamnables, supporte tout : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE

Si nous n'avons pas toujours de quoi excuser notre prochain, du moins supportons-nous les uns les autres : c'est l'Apôtre qui nous donne cet avis ; autant qu'il y a de raisons qui nous en font connaître l'importance, autant y a-t-il de motifs qui nous obligent à le suivre : et pour ne pas mettre ici de confusion, je les réduis tous à deux articles généraux, en vous montrant que c'est un devoir mutuel : 1° par rapport au prochain ; 2° par rapport à nous-mêmes : appliquez-vous à tout ceci, l'instruction est de conséquence.

Supportons le prochain dans ses défauts ; ce devoir est établi sur trois fondements : 1° Sa faiblesse le demande souvent par compassion. 2° La proximité nous y engage par l'étroite union que nous avons avec lui. 3° Le précepte de Jésus-Christ nous y oblige par religion. Supportons le prochain, sa faiblesse le demande par compassion : nous sommes touchés d'un malade à qui la violence du mal a dérangé l'esprit, atténué le corps, et mis dans le trouble et l'agitation tous ses sens ; et quoiqu'il cherche à nous maltraiter dans la violence de son mal, qu'il nous dise quelquefois des injures, cependant, la douleur qui le presse, et la fièvre qui le transporte, font que nous le regardons bien plutôt comme un objet digne de notre pitié que de notre indignation. Or, lorsque vous portez vos regards sur le prochain, il ne doit pas vous faire moins de compassion : son mal est peut être sans remède, son véritable trouble est bien plutôt un défaut de nature qu'une suite de chagrin : c'est un homme, par exemple, dont le corps est usé, la vigueur naturelle éteinte, à qui le nombre des années a changé l'humeur et le tempérament, autrefois si enjoué et maintenant si triste, autrefois si agréable et maintenant si sombre : ce n'est plus une malice affectée qu'il faut accuser, c'est une caducité qu'il faut plaindre ; c'est un homme cassé peut-être par les grandes fatigues qu'il a prises pour des enfants ingrats ; l'infirmité est devenue habituelle, il ne dépend pas de lui de s'en défaire ; il est à charge, incommode et ennuyeux aux autres ; mais hélas ! il en porte assez lui-même la peine, sans qu'on lui reproche encore ce défaut. C'est un esprit défiant, inconstant et volage, sur lequel on ne peut faire nul fond, qui donne mille paroles et qui n'en tient aucune ; mais croyez-vous qu'il n'y ait que vous qui en souffriez? Ne perd-il pas assez lui-même d'être privé de la sagesse, sans que vous preniez la peine d'augmenter son malheur, en lui reprochant sa faiblesse. C'est un homme emporté, cruel, violent, furieux ; il y a en sa compagnie bien des bourrasques à essuyer, bien des déboires à souffrir, bien des orages à supporter, mais qui s'apaisent presqu'aussitôt qu'ils s'élèvent : il est prêt au retour de sa promptitude de vous en faire mille réparations ; n'en est-il pas assez puni par la honte qu'il en a, par les violences qu'il se fait, par le bouleversement d'humeurs qu'il souffre ? et pour peu que vous entriez dans sa peine, ne verrez-vous pas que c'est un défaut naturel qui coûte mille contraintes, et que la plus héroïque vertu ne peut, ni sitôt, ni si aisément redresser.

Cette première règle de supporter le prochain vous paraît générale, mais, par les lois d'une étroite union, elle vous devient plus particulière ; et c'est le second fondement de la charité qui vous ordonne de tout supporter. Oui, si vous considérez la proximité que vous avez avec vos frères, que vous êtes unis par la même alliance, par le même sang, par la même profession, par la même charge, par le même emploi, vous supporterez aisément leurs défauts. Ainsi, prenez garde que c'est communément de ceux-là mêmes que nous avons le plus à endurer, parce que la fréquente communication que nous avons avec eux, nous expose plus à toutes leurs faiblesses : c'est d'un associé qui entre de part avec nous dans le même commerce, d'un égal qui partage avec nous l'embarras de nos affaires, d'un père avare, d'une mère ambitieuse, d'un mari impatient, d'une femme entêtée, d'un fils débauché, d'une fille coquette, d'un maître violent, d'un serviteur infidèle ; voilà ceux dont nous avons à souffrir ; tous ces noms sont sacrés : ils l'ont été jusque dans le paganisme, et c'est bien à notre honte que ceux qui nous approchent et nous touchent de plus près soient obligés d'aller chercher chez des étrangers une indulgence et une charité qu'ils ne trouvent point chez nous, comme il est dit dans l'Évangile de cet homme blessé qui reçoit d'un charitable Samaritain un soulagement et un bon office, que lui avaient refusé le Juif, le prêtre, le lévite, qui étaient de même nation, de même pays et de même religion que lui. N'est-ce

pas renoncer à tout principe d'humanité que d'en user de la sorte?

Peut-être que ces raisons donnent trop à la nature Voici de quoi les sanctifier : ce sont les préceptes de Jésus-Christ touchant la charité que nous devons à nos frères. Celui qui n'aime point ses frères demeure dans la mort : *Qui non diligit, manet in morte.* (*Joan.*, III.) Il n'est rien de plus marqué dans le Testament du Fils de Dieu que ce précepte ; ce n'est point le commandement des hommes, c'est le mien, dit Jésus-Christ : *Hoc est præceptum meum.* (*Joan.*, XV.) C'est un précepte tout nouveau que je vous fais, disait-il à ses disciples, et je veux que vous l'observiez : *Mandatum novum do vobis.* (*Joan.*, XIII.) Il n'en est pas de plus excellent, et entre tous les autres commandements il n'y en a qu'un qui tienne avec lui la première place : *Hoc est maximum et primum mandatum; secundum autem simile est huic.: diliges proximum tuum sicut teipsum* (*Matth.*, XXII) : Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Il n'en est point de plus essentiel, c'est sur lui que roule et qu'est fondée toute la loi et les prophètes : *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ.* (*Ibid.*) Il n'en est point de plus étendu : celui qui aime son prochain accomplit toute la loi : *Qui diligit proximum, legem implevit.* Il n'en est point de plus commun; Jésus-Christ et ses disciples l'ont accompli et recommandé ; leurs écrits en sont tous remplis; c'est le sujet de leurs prédications et de leurs instructions : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* (*Galat.*, VI.) Manquer donc à supporter les défauts de vos frères est non-seulement un défaut de charité par rapport à votre prochain, mais encore par rapport à vous-mêmes; et c'est par où je vais tâcher de vous porter à ce juste devoir. Car, en second lieu, je dis qu'il y va de votre intérêt propre à supporter vos frères, et que vous devez le faire quand vous n'auriez égard qu'à vos propres avantages.

Je les réduis à trois, ces avantages : le premier, c'est de vous porter à la patience que vous pratiquerez; le second, au pardon de vos fautes que vous mériterez ; le troisième enfin, à la paix que vous conserverez. Le premier avantage, c'est la patience que vous pratiquerez en supportant les défauts de vos frères. Je n'ignore pas à quoi mènent, en certaines rencontres, les premières attaques de la mauvaise humeur d'un homme, et je sais combien ce fardeau est pesant à celui qui est obligé de les essuyer ; qu'il faut être maître de ses mouvements et de soi-même pour ne pas en marquer du ressentiment ; mais sommes-nous faits pour ne rien souffrir? et ne savons-nous pas que plus il en coûte plus le triomphe sera glorieux? Or, là-dessus vous vous faites une illusion qui n'est que trop répandue dans le monde et qu'on ne saurait assez déplorer; c'est que, tandis que vous avez dans les mains le prix marqué de Dieu pour vous acquérir de si grands mérites, lorsque le remède vous est connu, présent et en votre disposition, vous négligez de vous en servir; ce que je ne puis comprendre, c'est que vous ne vouliez pas profiter de ces communes pénitences, qui consistent à supporter les défauts de ceux avec qui vous avez à vivre, et qui sont d'un grand mérite quand on sait les prendre dans un esprit chrétien ; c'est que vous ne preniez pas soin d'arrêter la langue quand le cœur est animé ; que vous ne vouliez pas au moins faire semblant de ne rien apercevoir lorsque les choses ne vous frappent que la vue ; de ne pas recevoir à propos une légère correction, une légère brusquerie, lorsque vous pourriez répondre et que la défense ne vous manque pas. Car voilà des satisfactions à faire à Dieu, qui lui sont d'autant plus agréables qu'elles sont moins de notre choix, qui ont plus de mérite que certaines mortifications qui brillent aux yeux des hommes, et que souvent l'ambition ou l'hypocrisie fait pratiquer. Tel, par exemple, qui dans une famille a sans cesse et de tous à souffrir, peut, sans avoir la couronne du martyre, en avoir tout le mérite par son héroïque patience.

Le second avantage qu'on trouve à supporter ses frères, c'est le pardon de ses propres fautes qu'on mérite par là ; car c'est Jésus-Christ lui-même qui le dit : Ce que vous remettrez on vous le remettra. *Dimittite et dimittemini.* (*Luc.*, VI.) Mais, par une règle toute contraire, ce que vous ne voudrez point supporter des autres, on ne vous le supportera point. En effet, il n'est point d'hommes sans défaut, et si nous avons à souffrir des autres, ils n'ont pas moins à souffrir de nous. Que si vous êtes sensible et délicat sur les défauts d'autrui, n'est-il pas naturel qu'on use de retour à votre égard et qu'on soit sensible et délicat sur les vôtres ? Etes-vous exact à observer de près la conduite de votre prochain pour lui en reprocher le faible, on devient ingénieux à décrier vos défauts ; on se fait une étude de vos mœurs et de votre conduite ; on vous repasse tout en revue jusqu'à une parole, un regard et un mouvement. On compte tout cela, on observe toutes vos démarches. Vous vous en plaignez, et, par un aveuglement extraordinaire, vous ne voyez pas que vous vous plaignez des autres lorsqu'ils ont eux-mêmes la même plainte à faire contre vous.

De là (que cette pensée ne parte point de vos esprits), de là qu'arrive-t-il? Ecoutez l'Apôtre là-dessus ; il ne dit qu'un mot, mais qui fait assez connaître jusqu'où porte le défaut de charité : Que si vous êtes obligés de vivre ensemble, de manger à la même table, d'habiter sous le même toit, de converser les uns avec les autres, prenez garde, dit saint Paul, que la discorde ne se mette parmi vous : *Quod si invicem mordetis et comeditis, videte ne ab invicem consumamini.* (*Galat.*, V.) Il arrive donc qu'entre vous et vos frères il n'y a plus de paix, plus d'union, et voilà l'état de la plupart des hommes. Je ne veux là-dessus que votre propre expérience. J'entre dans une famille ; hélas! quel spectacle se présente à mes yeux J'y vois le fils armé contre le père, et le père contre le fils; la mère ir-

ritée contre la fille, et la fille révoltée contre la mère; le maître en furie contre le domestique, et le domestique contre le maître; j'y vois le frère en guerre avec le frère, et la sœur emportée contre la sœur. De là toutes ces histoires sanglantes dont chaque jour retentissent les voûtes du barreau; de là ces vaines et plaintives clameurs de gens qui se déchirent et qui ne cherchent qu'à se supplanter et à se perdre; de là ces froideurs noires, ces ressentiments cruels, qu'on porte jusqu'à l'autel, qui jettent le ravage et portent le scandale dans le troupeau de Jésus-Christ.

Si je cherche le principe et la source de ces maux, je trouve que c'était un incident très-léger, une parole échappée dans la mauvaise humeur, qui cependant a causé un divorce éclatant, une séparation scandaleuse, dont on parle maintenant partout avec pitié; ce sont des procès ruineux, des haines éternelles, des inimitiés irréconciliables; on y consume ses jours, on y perd ses biens, on y altère sa santé, on y trouble son repos; maux qu'on se serait épargnés si l'on eût voulu excuser tout, supporter tout comme la charité nous l'ordonne. On regrette le temps où l'on aurait pu le faire et où l'on ne l'a pas fait. Mais on ne veut pas en avoir le démenti, et un faux point d'honneur qui vous a portés à cet excès vous y fait périr plutôt que de vouloir reculer. N'ai-je donc pas raison de vous dire que vous vous supportiez les uns les autres, comme l'Apôtre vous l'ordonne; d'avoir de la douceur, de l'humilité, de la patience: *Supportantes invicem et donantes vobismetipsis.* (*Colos.*, III.)

Je ne vous demande point ici de ces grands efforts de charité chrétienne, comme lorsque les martyrs, tout couverts de sang sur les échafauds et à demi morts, ramassaient encore ce qu'il leur restait de forces pour aller embrasser leurs bourreaux. Je ne vous dis point de vous aller confiner dans les plus noires forêts, dans le fond des déserts, où vous n'auriez pour compagnie que des bêtes sauvages. Je ne vous dis point de passer les mers, d'aller habiter des contrées étrangères pour vous y apprivoiser avec les barbares; mais je vous dis du moins, pères et mères, supportez: qui? ces enfants à qui vous avez donné la vie, à qui vous devez l'éducation, la douceur et le bon exemple. Mais, enfants, je vous dis: Au moins supportez: qui? ces pères et mères à qui vous devez le sang qui coule dans vos veines, la soumission et la condescendance à leurs volontés. Je vous dis, des gens du monde, supportez: qui? des hommes liés avec vous par l'alliance ou par l'amitié, avec qui vous avez à vivre dans le même commerce, dans la même société, dans la même profession, sous les mêmes lois, sous le même ciel.

Quand Abraham s'aperçut de quelques disputes qui étaient entre ses bergers et ceux de Lot, il lui dit: Accommodons-nous, et qu'entre nous il n'y ait aucun différend, car nous sommes frères. Si vos pasteurs vont à la gauche, j'ordonnerai aux miens d'aller à la droite; si au contraire les vôtres vont à la droite, je ferai aller les miens à la gauche: *Ne, quæso, sit jurgium inter me et te, inter pastores meos et pastores tuos, fratres enim sumus.* (*Gen.*, XIII.) Quand Moïse vit en Egypte l'impatience et la vengeance, la discorde et les différends qui s'étaient élevés entre les enfants d'Israël, il tâcha de les réconcilier et de les remettre en paix, et pour cela voici ce qu'il leur dit: Ah! pourquoi vous nuisez-vous les uns aux autres? Pourquoi vous brouiller ensemble? Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous frères? *Viri fratres estis, ut quid nocetis alterutrum?* (*Act.*, VII.)

Enfin je vous dis: Supportez: qui? des chrétiens comme vous, baptisés au même nom, rachetés du même sang, nourris et élevés dans la même foi, destinés à la même gloire, serviteurs du même Dieu: *Supportantes invicem.* Les premiers fidèles, selon saint Luc, n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et leurs sentiments n'étaient jamais différents: *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* (*Act.*, IV.) Et Tertullien raconte que les païens, voyant les chrétiens si unis et si étroitement liés d'amitié les uns avec les autres, en étaient surpris: *Videte quomodo sese diligunt.*

Reprenons: Supportons-nous les uns les autres. Pourquoi? Surtout en vue de Dieu; voilà le motif de notre charité. Supportons-nous. De quelle manière? Comme Dieu nous supporte nous-mêmes; voilà le modèle de notre charité. Supportons-nous. En quoi? En certains points, comme Dieu nous supporte; voilà le degré de notre charité. Supportons-nous. Combien de fois et combien de temps? Toujours; voilà la durée de notre charité. Supportons-nous enfin les uns les autres. Quelle en sera la récompense? La félicité éternelle, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON VI.

SUR LES OBSTACLES QU'OPPOSENT LES PÉCHEURS A LA GRACE.

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar. (*Joan.*, IV.)

Jésus vint dans une ville de Samarie, qu'on appelle Sichar

Les voies de la grâce dans la conversion du pécheur ne sont pas toujours les mêmes, mes frères; tantôt c'est un rayon vif et perçant qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte ceux sur qui il tombe; tantôt c'est une clarté plus tempérée qui a son progrès et sa succession; qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages épais qu'elle veut dissiper, et ne prendre le dessus qu'après que mille attaques mille fois repoussées ont fait douter à qui des deux demeurera l'honneur du combat. Tantôt c'est un Dieu fort qui d'un seul coup renverse les cèdres du Liban; tantôt c'est un Dieu patient qui lutte avec son serviteur Jacob, et le laisse quelque temps douter de sa situation, afin de le faire entrer avec plus de sû-

reté dans la voie où il l'invite. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que partout vous agissez comme maître des cœurs : et si le doute et la fausse délicatesse d'un apôtre incrédule fit plus d'honneur à votre résurrection que l'humble soumission de tous vos autres disciples, on peut dire aussi que les résistances de la femme de Samarie à sa conversion font presque éclater davantage la gloire et le triomphe de la grâce que les conversions subites des Madeleine et des Paul.

Du moins, lorsque le Seigneur triomphe des cœurs sans combattre, et qu'il les enlève tout d'un coup, il semble qu'il n'agit que pour lui-même : ce sont des prodiges de la grâce, et il veut seulement qu'on les admire; mais lorsque, voulant triompher d'une âme infidèle, il la ménage peu à peu ; qu'il lui livre des attaques, et qu'il y trouve de la résistance; qu'il fait des efforts pour la gagner, et qu'elle en fait pour se perdre ; il semble que c'est pour nous qu'il agit. Son dessein est de nous instruire, et ce sont des modèles qu'il faut imiter : en effet, si la grâce n'enlevait les pécheurs, que comme autrefois elle enleva Zachée à ses finances, Pierre à ses filets, Matthieu à sa banque, Paul à ses superstitions, peut-être que l'évangile aurait gardé un silence éternel sur ces éclatantes conversions : mais comme il a eu dessein de nous instruire, il a bien voulu nous tracer dans ses livres saints des exemples de quelques conversions plus lentes et plus ordinaires, afin de nous découvrir en même temps les excuses et les obstacles que les pécheurs opposent d'ordinaire aux efforts de la grâce.

Or, j'en trouve trois principalement dans l'évangile de ce jour, qui servent comme de rempart à cette femme samaritaine contre les poursuites et les instances miséricordieuses de Jésus-Christ. La première est l'excuse de l'état : elle est femme samaritaine, et par là elle se veut défendre d'accorder au Sauveur cette eau qu'il semble lui demander avec instance : *Quomodo tu Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* (*Joan.*, IV.) La seconde excuse est celle de la difficulté des moyens : le puits est profond, et vous n'avez pas de quoi puiser de l'eau : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes*, (*Ibid.*) Enfin, la troisième excuse est celle de la variété des opinions et des sentiments sur le culte : elle est incertaine, s'il faut adorer à Jérusalem, ou si elle doit adorer sur la montagne, sur le rapport de cet étranger qui lui parle : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolimis est locus ubi adorare oportet.* (*Ibid.*) Or, voilà les injustes résistances que les pécheurs rebelles font encore tous les jours à la grâce de Jésus-Christ qui veut les convertir ; ils opposent aux mouvements de cette grâce trois frivoles excuses

L'excuse de l'état : on la fait consister à trouver dans ses engagements, dans ses désordres, dans sa propre corruption, un prétexte pour ne point sortir de sa vie mondaine et criminelle.

L'excuse des difficultés : on la trouve dans l'idée qu'on se forme des voies de la vertu, comme pénibles et impraticables.

L'excuse de la variété des opinions dans le culte : on la fait consister dans une incertitude prétendue de motifs, et dans certains scrupules qui vous calment sur les déréglements et les dangers de votre état.

Mon dessein est donc de combattre toutes ces frivoles excuses, en suivant les démarches de cette femme samaritaine : c'est le dessein qui m'a paru le plus conforme à l'esprit de l'Evangile, et qui nous donnera lieu d'en peser avec attention chaque circonstance. Implorons les secours dont nous avons besoin, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus, étant fatigué du chemin, s'assit sur le puits de Jacob : alors vint une femme de Samarie pour puiser de l'eau. Voici, dit saint Augustin, les mystères qui commencent : le Sauveur du monde fatigué s'assied sur le bord du puits de Jacob : ce n'est pas tant la soif du corps qui le brûle, ni le besoin qu'il a de se reposer qui le fait asseoir au bord de cette fontaine; c'est le salut de cette pécheresse dont il est altéré : sa miséricorde écarte déjà en secret tous les obstacles qui pouvaient arrêter cette femme dans le siècle; il la conduit en ce moment à l'ouvrage de sa conversion par mille voies bienfaisantes qu'elle ignore ; il l'engage sans qu'elle s'en aperçoive; c'est une proie qu'il attire sans qu'elle y pense ; elle vient chercher à ce puits une eau grossière et insipide, et là elle trouve une eau divine et toute céleste : première démarche de la grâce. Jésus-Christ, pour vaincre une âme criminelle et rebelle qui s'oppose à sa conversion, se sert de sa passion même; il va la troubler jusque dans ces lieux, où elle avait trouvé une source de plaisir. Saul en fureur court à Damas pour persécuter l'Eglise; et sur le même chemin il se sent terrassé, et en devient l'apôtre. Le centenier monte sur le Calvaire pour soutenir le barbare attentat des bourreaux de Jésus-Christ; et il aperçoit un rayon qui l'éclaire, et qui lui fait avouer qu'il est vraiment le Fils de Dieu. Une âme trouve tous les jours des chagrins et des remords, là même où elle s'imaginait trouver des plaisirs et des divertissements.

La grâce l'attend pour ainsi dire sur les avenues de ses crimes : les dégoûts, les perfidies, les amertumes, les disgrâces et tant d'autres éclats fâcheux, sont des coups de la miséricorde du Seigneur, et le pécheur trouve souvent des trésors de justice, où il cherchait des causes de sa perte éternelle. Le Sauveur du monde assis sur le bord du puits de Jacob commence donc par demander à boire à cette femme de Samarie ; il prie pour être prié; il expose sa soif, pour porter cette pécheresse à chercher un remède qui puisse la guérir de cette cruelle idolâtrie qui la tourmente au dedans. Or, voici les obstacles différents qu'une âme qui re-

connaît les démarches de Dieu vers elle oppose aux saints mouvements de sa grâce. *Comment vous, qui êtes Juif, vous adressez-vous à moi, qui suis Samaritaine, pour demander à boire? Ne savez-vous pas que les Juifs n'ont aucun commerce avec les Samaritains?* Première erreur que nous avons appelée excuse de l'état. En effet, les habitants de Samarie étaient un peuple idolâtre et superstitieux qu'on avait placé dans la Palestine, pour remplacer ce qui manquait au douze tribus d'Israël : il est vrai que ce peuple en imita en plusieurs choses la conduite. Ils avaient leurs prêtres et leurs sacrifices, et ils firent un monstrueux mélange du culte des idoles avec celui du Dieu d'Israël. Mais ce qui acheva de les rendre odieux à Jérusalem, ce fut non-seulement la loi qu'ils n'observaient pas comme les autres et les sacrifices qu'ils offraient au gré du peuple, tantôt au vrai Dieu, et tantôt à leurs idoles, mais encore à cause des profanations et des sacriléges dont ils se rendaient coupables.

Or, voilà ce que la femme pécheresse oppose aux mouvements de la grâce, dont Jésus-Christ la prévient. Elle est femme samaritaine, dit-elle, et par là elle ne croit pas devoir donner à boire au Sauveur qui lui en demande, parce que les Juifs et les Samaritains n'ont aucun commerce entre eux : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* (*Joan.*, IV.) Ainsi, encore aujourd'hui les pécheurs, lorsque nous leur parlons de conversion, lorsque nous leur proposons des modèles d'une vie chrétienne, que nous voulons les régler dans leurs exercices extérieurs, borner leurs divertissements à un honnête délassement, leur faire voir le danger des occasions, la contagion des spectacles ; lorsque nous voulons les obliger de réduire à la modération chrétienne tout cet appareil d'orgueil et de vanité, de consulter les lois et les maximes de l'Eglise dans toutes leurs actions, de choisir le recueillement et la retraite pour penser sérieusement à l'ouvrage du salut; d'aimer la lecture des livres saints, la prière et la méditation, le travail des mains, la belle éducation de leurs enfants, le bon ordre de leur domestique, la conversion des gens de bien, que sais-je? tout ce qui regarde le règlement des mœurs. On nous répond que tous ces exercices, toutes ces pratiques et tous ces conseils ne peuvent convenir à des personnes engagées dans le monde ; que c'est confondre les œuvres volontaires de surérogation avec les obligations indispensables ; et qu'il n'est pas permis d'exiger qu'on allie les usages de la vie mondaine dans laquelle on est engagé, avec les devoirs de la retraite et du cloître, dont on n'a point fait le choix : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.*

On nous accuse d'ignorer ce qu'on est obligé de faire, et ce qui est permis dans le monde (reproche toujours glorieux à vos ministres, ô mon Dieu!), et d'exiger d'eux au milieu de leurs occupations et de leurs engagements tout ce que vous pourriez exiger de nous-mêmes, attachés par état à votre service. Mais la religion ne connaît que deux sortes de devoirs : les uns qui suivent l'état particulier qu'on embrasse : tels sont les devoirs de père de famille, de magistrat, de prince, de personne publique, d'homme privé; devoirs qui sont différents, et c'est en ce sens que l'apôtre saint Paul a dit qu'une étoile diffère d'une autre étoile. Les autres devoirs sont aussi différents : tels sont les devoirs du Juif et du gentil, du solitaire et des mondains. Or, je vous demande, pour être du monde, en êtes-vous moins chrétien? Avez-vous une autre espérance, une autre gloire à prétendre, que ceux qui habitent les déserts? Y a-t-il pour vous un autre baptême, une autre foi, d'autres commandements, une autre religion? Vous êtes du monde : mais pour être du monde, en êtes-vous moins enfant de Dieu, membre d'un Jésus-Christ crucifié, étranger sur la terre, temple de l'Esprit-Saint, et destiné à la céleste patrie ? Pour être du monde, peut-on retrancher un seul des devoirs essentiels au christianisme? Jésus-Christ a-t-il un Evangile à part pour les mondains et un pour les solitaires? Quelque nombreuse que soit votre famille, quelques dangereux que soient vos emplois, pour être du monde, en êtes-vous moins obligés de servir votre Dieu?

Mardochée était du monde, cependant ne demeure-t-il pas fidèle au Seigneur malgré les menaces d'un superbe favori, devant qui il refuse de fléchir le genou? David était du monde, et cependant crut-il que sa pénitence devait être plus légère et sa satisfaction plus douce et plus modérée? Rebecca était du monde, et cependant élève-t-elle ses deux enfants selon le monde? Donne-t-elle la préférence à un aîné qui ne la mérite pas; et n'attire-t-elle pas la bénédiction sur Jacob, pendant qu'elle rejette le perfide Esaü? Les Esther, les Judith, les Paule, les Madeleine étaient du monde, et cependant ont-elles cru pouvoir accorder avec les austérités de la pénitence les sentiments de vanité, de faste, de plaisir, de mollesse je vous le demande, mes frères? Vous êtes du monde; mais distinguait-on parmi les premiers fidèles ceux qui étaient du monde et ceux qui n'en étaient pas? Alors on se regardait tous comme frères de Jésus-Christ, comme serviteurs du même Maître : les ministres, les vierges, les veuves, les plus simples fidèles qui vivaient tous séparés du monde, n'avaient rien de commun avec lui. Etre chrétien et n'être pas du monde était alors la même chose.

C'est sur ce plan que vous devez vous régler. Vous êtes du monde; ah! c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse! votre patrie est dans le ciel, et vous voulez demeurer attachés à la terre! vous êtes les concitoyens des saints, et vous habitez dans la corruption! Le chrétien destiné pour le ciel ne doit vivre que pour le ciel; son corps suit les mouvements de son âme, et son cœur doit se trouver où est son esprit;

il est dans le monde, mais il ne doit pas vivre pour le monde. Ah! vous avez raison de dire que les règles et les maximes de l'Evangile ne sauraient vous convenir; il n'y a point de convenance entre Jésus-Christ et le monde; malgré tous les adoucissements et les ménagements ingénieux qu'on apporte dans la morale chrétienne, on n'a pu réussir à les concilier ensemble; il n'y a rien de commun entre les enfants de la grâce et les enfants du siècle. Et c'est ici que je veux vous dire à mon tour : *Non coutuntur Judæi Samaritanis;* les enfants du monde n'ont point de commerce avec les véritables chrétiens; et pour confondre encore plus la vanité de ce prétexte, dites-nous, vous qui mettez tant de différence entre les obligations du monde et celles du cloître, quelles furent les intentions de ces saints fondateurs qui assemblèrent par leur zèle et la bonne odeur de leurs vertus ces hommes religieux dans la solitude, et les assujettirent à une discipline sévère? Prétendirent-ils faire de nouvelles lois, ou ajouter aux maximes de Jésus-Christ des rigueurs nouvelles? Ecoutez-les : ils vous diront, ces hommes dont le monde n'est pas digne, que, tandis que les fidèles brillaient au milieu des assemblées publiques, et que les païens mêmes respectaient la sainteté de leurs mœurs, il eût été inutile de se retirer dans la solitude; l'on était encore jaloux de ses devoirs, et la voie qu'on suivait menait à la vie. Mais depuis que le monde devenu chrétien porta dans l'Eglise sa corruption et ses fausses maximes, alors ces hommes, voyant que la vie commune n'était plus une vie chrétienne, cherchèrent un asile dans la retraite contre la corruption du monde; mais ils ne proposèrent que d'y faire revivre cette ancienne rigueur des saints canons, d'y retracer la sévérité de l'Evangile si négligée dans le monde, et de faire pratiquer à leurs disciples les règles les plus austères de la religion chrétienne, que tous les chrétiens devraient pratiquer comme eux.

Or, que conclure de là? Que toutes ces pratiques de mortification, de pénitence, d'austérité, que vous regardez avec tant de mépris et d'indifférence, ne furent que des moyens que les saints solitaires crurent nécessaires au salut parmi la corruption du siècle, et qui doivent vous être communs avec eux. Que conclure de là? Que, ayant les mêmes moyens de vous sauver, vous avez par conséquent la même facilité de le faire; que, sans remplir toute l'étendue des conseils, vous devez pourtant observer les préceptes; que, sans vous dépouiller de tous vos biens, vous devez pourtant être pauvres de cœur au milieu des richesses, comme ceux qui vivent dans l'indigence; que, quoiqu'il vous soit difficile de conserver une parfaite sainteté au milieu des dangers qui vous environnent, vous devez pourtant être réglés dans l'usage de la vie, comme ceux qui vivent dans le cloître; que, sans avoir cette pureté et cette perfection que les solitaires trouvent dans le silence et le recueillement, vous devez pourtant mettre une garde de circonspection sur votre langue, afin qu'il ne vous échappe aucune parole suspecte ou dangereuse; que, sans chanter continuellement les louanges du Seigneur comme les âmes religieuses, vous devez pourtant ne rien dire dans vos discours qui blesse la piété ni la réputation de vos frères; que, sans être chargés de haire et de cilice comme ces illustres pénitents, vous devez pourtant porter votre croix et faire pénitence de vos crimes; que, sans sortir du monde pour vous ensevelir comme eux dans une affreuse solitude, vous devez pourtant y vivre comme si vous n'y étiez pas, et jouir de ses biens comme si vous n'en jouissiez pas; que, sans condamner votre corps à un jeûne continuel, vous devez pourtant être sobres dans vos repas, et tempérants dans le boire et le manger; que, sans être revêtus comme eux de peaux de chameau, de bure et de vêtements pauvres et honteux, vous devez porter comme eux un habit simple et modeste, conforme à l'exemple de Jésus-Christ; enfin, que, sans vous interdire comme eux tout ce qui est le plus permis, vous vous interdisiez au moins tout ce qui flatte les sens et la chair.

Venez nous dire après cela, comme autrefois on disait à saint Chrysostome, pour se sauver il faut donc se retirer dans les déserts? Ah! est-ce donc que le renoncement à soi-même, le pardon des injures, la tempérance, la modestie, l'humilité, le détachement de la terre, ne sont plus que les vertus du cloître? Ah! il en coûte bien plus à l'âme fidèle de se sauver dans le monde qu'aux solitaires de se sauver dans la retraite; il est bien plus difficile d'être ferme dans les dangers, humble dans les grandeurs, tempérant dans l'usage des mets délicats, pauvre dans l'abondance, pénitent dans les occasions de mollesse, doux et patient dans les pertes des biens, qu'au milieu des cloîtres, où nul de ces dangers ne se rencontre; et cependant, si vous ne pratiquez point tout cela dans le monde vous êtes perdus. Mon Dieu! les saintes austérités seraient-elles plus nécessaires dans le cloître, où les occasions sont plus rares, les grâces plus fortes, les chutes moins fréquentes, que dans le monde où tout est plein de piéges, où tout est couvert d'écueils, où tout excite au mal, où tout séduit, et où l'on ne peut se sauver qu'avec une attention toute singulière? Quelle illusion! quelle erreur! de croire que ces hommes éloignés de tout danger, de toute occasion, aient plus besoin de mortification et d'austérités que les mondains qui sont exposés à toutes sortes de périls; et qu'il doive vous en coûter moins dans le monde, où la qualité vous engage à des occasions dangereuses, où la multitude des obstacles vous rend la voie du salut plus difficile, et où, par conséquent, la prière doit être plus fréquente, le recueillement plus parfait, l'attention plus vive, la garde des sens plus continuelle, les mortifications plus indispensables. Voilà tout l'a-

vantage qui vous retient de vivre dans le monde.

La Samaritaine, dans la réponse qu'elle fit à Jésus-Christ, opposait donc bien injustement sa qualité de Samaritaine et la difficulté de son état; et c'était par cette raison même qu'au lieu de s'excuser, elle devait se jeter aux pieds de Jésus-Christ, et lui demander cette eau précieuse dont il lui parlait; si elle eût été fille de Jérusalem, elle en aurait eu moins besoin; il semble que l'avantage d'être sortie d'une nation sainte, d'un peuple chéri de Dieu, aurait dû la rassurer et faire naître en son cœur de la confiance en la grâce du Seigneur. Mais que ditelle, en opposant qu'elle est Samaritaine? Sinon qu'elle vit dans un monde réprouvé, qu'elle est dans une terre qui dévore ses habitants, qu'elle a eu le malheur de naître dans une situation qui l'éloigne du soleil de justice, et qui lui rend son salut presque impossible : et voilà sur quoi vous vous excusez, gens du monde, dites-vous, quand on vous parle de conversion; mais c'est pour cela même que vous devez être plus attentifs à la voix du Seigneur qui vous appelle; si vous viviez dans le désert, vous auriez bien plus d'avantage dans votre salut que dans le monde, vous auriez bien moins besoin de secours. Cependant, vous vous défendez de vous convertir, de prier, sur ce que vous êtes du monde; vous vous calmez sur ce qui devrait vous jeter dans l'agitation et le trouble, et vous mettez même vos malheurs au nombre de vos avantages. Voilà les excuses que j'ai appelées de l'état, exposées et confondues dans la Samaritaine et dans tous les lâches chrétiens. Mais voyons dans la réponse que la Samaritaine oppose à Jésus-Chsist ce que Jésus-Christ lui oppose luimême pour la confondre; et après avoir levé le premier obstacle, qui est l'excuse de l'état, tâchons d'en lever le second qui est l'excuse des difficultés.

SECONDE PARTIE.

A de nouvelles démarches de la grâce, la femme samaritaine oppose de nouveaux prétextes d'amour-propre; elle se figure des difficultés insurmontables à puiser de l'eau dans le puits de Jacob. La profondeur du puits, le défaut des moyens pour y arriver, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont Jésus-Christ la flatte est une chimère qui n'a rien de réel; encore digne de pitié, dit saint Augustin, elle n'est pas encore capable d'instruction; elle ignore et la puissance de celui qui lui parle et la nature des biens qu'il lui propose. Ainsi, ralentie par l'impossibilité prétendue qu'elle se forme dans la proposition que le Sauveur lui fait, elle continue à l'interroger : et voilà ce que les pécheurs opposent encore tous les jours à leur conversion, la difficulté des moyens. 1° La profondeur des désordres : *Puteus altus est.* (*Joan.*, IV.) 2° On a un cœur porté à aimer ce qui paraît aimable, on sent des inclinations vives pour le plaisir, on n'est pas né pour la dévotion, comment se résoudre à en suivre tous les mouvements? *Puteus altus est.* 3° La conversion paraît une entreprise qui fait peur; passer tout d'un coup du commerce du monde à une solitude continuelle, se disputer le plaisir le plus permis, rompre avec tout l'univers, comment oser seulement y penser? *Puteus altus est.*

Mais repassant sur tous ces vains prétextes, considérons d'abord l'illusion du premier. Votre conscience, dites-vous, est un abîme impénétrable; mais n'est-ce pas cet abîme lui-même qui devrait vous engager à chercher les moyens d'en sortir? C'est lorsque l'on connaît ses maux, qu'on doit le plus s'empresser d'en avoir le remède. Eh! vous doit-il paraître moins pénible de porter en vous ce fonds honteux d'iniquité, que de prendre un remède présent qui vous en délivre? Trouvez-vous si difficile de calmer, par quelques saints exercices, les déréglements d'une conscience dont vous ne pouvez plus souffrir les remords? De porter un coup à un serpent cruel qui vous pique? De vous adresser à un ministre de Jésus-Christ qui jettera de l'huile sur vos plaies, qui vous aidera à sortir de vos égarements par ses prières et ses gémissements, qui vous consolera dans vos afflictions, qui vous soutiendra dans vos défaillances, et qui, n'étant que le confident charitable de vos maux, vous en montrera le remède?

Ah! vous ne serez pas plutôt éclairé sur tous ces points importants de votre conversion, que vous sentirez mourir ce ver qui vous ronge, diminuer ce poids qui vous accable; ces pensées tristes qui vous occupent l'esprit, s'évanouir; ces frayeurs qui vous agitent, s'apaiser; ces frayeurs qui vous tourmentent, disparaître, et le Seigneur créer dans vous un nouveau ciel et une nouvelle terre. Toute la difficulté que je trouve à tout cela, c'est d'avoir à tenir contre la voix du ciel et contre celle de votre propre conscience; de vous connaître ennemi de Dieu, et de ne pas chercher à devenir son ami; de demeurer froidement éloigné de la société des gens de bien, privé de toutes les consolations de la grâce, c'est-à-dire d'être tranquille avec toutes vos terreurs, tous vos remords, toutes vos alarmes. Voilà, à mon avis, ce qui doit faire votre plus grande peine, et à laquelle les consolations que le Seigneur vous propose sont le plus assuré remède.

Votre faiblesse vous décourage, dites-vous; vous avez apporté en naissant des inclinations vives pour le plaisir, vous n'êtes pas né pour la dévotion, et vous ne sauriez vaincre un penchant qui vient de votre tempérament; mais quand il devrait vous en coûter quelque chose pour revenir à Dieu, feriez-vous plus que vous ne lui devez? Le ciel ne mérite-t-il rien? Et le monde seul mérite-t-il qu'on fasse tant pour lui? Ne vous en a-t-il rien coûté pour vous conformer aux maximes du monde? Ah! vous le savez, que tous vos biens, vos plaisirs, vos honneurs, vous ont plus coûté de maux, de peines et de confusion, que vous n'en auriez jamais essuyé dans la pénitence. Il vous en aurait

peut-être plus coûté dans votre jeunesse, où vous ne connaissiez point encore les perfidies du monde, de vous en interdire tout à fait l'usage; et de faux plaisirs que vous ne faisiez qu'entrevoir, auraient laissé à votre cœur, encore tendre, quelque peine de s'en abstenir; mais à présent que vous êtes lassé de marcher dans ses voies rebutantes, que vous êtes dégoûté de ses charmes trompeurs, et que vous en avez connu par vous-même toute l'amertume; maintenant que les emplois vous fatiguent, que l'âge commence à vous rendre ennuyeux, que le monde ne trouve plus rien d'aimable en votre personne; maintenant que le monde, par ses rebuts, ses inconstances et ses mauvais traitements, vous annonce qu'il est temps que vous vous cherchiez d'autres consolations que les siennes; maintenant que vous traînez peut-être un corps défiguré par les maladies, usé par les débauches, que vous portez dans vous un cœur déchiré par les remords, abattu de chagrin et de tristesse, que vous renfermez un fond d'ennui mortel en votre âme que rien ne peut égayer, parce que tout le dégoûte; peut-il vous paraître difficile de le quitter pour vous donner à Dieu? Ne voyez-vous pas qu'il vous en coûtera bien moins pour le haïr, ce monde infidèle, et vous passer de lui, qu'il ne vous en coûtait à le servir, à l'aimer et à le rechercher? Déjà vous plaignez le sort de ceux qui s'abandonnent au service du monde, déjà vous le haïssez par dégoût et par dépit, déjà vous voudriez n'avoir jamais vécu que dans la solitude; que sera-ce donc lorsque vous le haïrez par un mouvement de la grâce, et que la lumière du soleil de justice vous en aura découvert le néant et la perfidie?

D'ailleurs, est-ce que vous ne comptez que sur vos propres forces dans ce changement où vous trouvez tant de difficultés? Vous auriez raison d'y en trouver de si grandes, si la conversion n'était l'ouvrage que de la nature et qu'elle ne fût point celui de la grâce. Mais, vous le savez, Dieu se plaît à ramener à lui les cœurs les plus rebelles, les plus faibles et les plus corrompus, parce que dans ces conversions tout paraît venir de sa grâce, et que sa puissance y trouve de quoi se glorifier. Madeleine était vive pour le plaisir, faible pour la vertu, et ne paraissait pas assez forte pour soutenir les rigueurs d'une pénitence proportionnée à ses crimes; cependant quelle conversion fut jamais plus sincère, plus prompte, plus parfaite que la sienne? Augustin était ardent pour le plaisir, grand amateur des maximes du monde; il semblait être né avec des inclinations toutes tournées vers les créatures; cependant quel fut son amour pour Dieu! Vit-on jamais plus de faiblesse dans un pécheur, cependant vit-on jamais homme devenir plus conforme à l'image de Jésus-Christ souffrant? Et, pour ne point m'écarter de mon évangile, la Samaritaine était faible, son cœur était tout pour le monde, ses maximes corrompues l'emportaient toujours sur les saintes lois de Jésus-Christ, qu'elle ne connaissait pas; cependant le Sauveur ne triomphe-t-il pas de sa faiblesse, de ses ténèbres et de son opiniâtreté?

Ah! je ne m'en étonne pas : c'est que la grâce triomphe quand elle veut des obstacles les plus grands; c'est que cette onction céleste change quand elle veut nos peines en consolations; c'est que par le moyen de cette grâce, ce qui faisait nos délices nous devient de l'absinthe, et ce qui nous était un poison mortel nous devient une manne cachée qui nous nourrit et nous fortifie; c'est que l'Esprit de Dieu, des hommes les plus faibles, forme, quand il lui plaît, des hommes nouveaux, puissants et forts, que les occasions les plus pressantes trouvent fidèles, que les dangers les plus évidents trouvent fermes et inébranlables, que les exemples les plus engageants trouvent incorruptibles; en un mot, c'est que la grâce, plus forte que la nature, surmonte toutes sortes d'obstacles, et entraîne tous les cœurs qu'elle veut convertir.

Mais la grâce nous manque, dites-vous, et c'est pour cela que nous ne saurions penser à nous convertir : *Puteus altus est.* La grâce vous manque! Eh! que savez-vous si elle vous manque, vous qui n'avez jamais fait un seul pas pour sortir de vos égarements et vous rapprocher de votre Dieu? Si, après des retours sincères, vous vous étiez vu mille fois retomber sous le poids de vos infidélités, vous auriez peut-être quelque raison de dire que dans vos efforts Dieu ne vous a pas soutenu; mais tandis que, tranquille dans vos déréglements, vous ne faites pas la moindre démarche, le moindre effort, pour quitter votre malheureux état et revenir à Dieu, ah! vous seriez bien injuste de vous plaindre que Dieu vous abandonne et que sa grâce vous manque. Tant de remords cuisants qui depuis longtemps déchirent votre conscience sans que rien les puisse apaiser, ne sont-ce pas autant de grâces que Dieu vous envoie? Ces inquiétudes, ces chagrins, ces scrupules, qui ne vous ont pas laissé un seul moment tranquille depuis que vous avez abandonné votre Dieu, un seul de ces remords aurait suffi pour vous faire revenir à vous-même; tous ensemble sont venus fondre sur vous comme sur un rocher insensible, et cependant vous vous plaignez encore que la grâce vous manque.

Eh! que faites-vous pour l'obtenir cette grâce? Priez-vous dans la sincérité de votre cœur? La demandez-vous avec humilité et persévérance? Eloignez-vous de vous tout ce qui peut l'empêcher d'entrer dans votre âme? Quoi donc! Croyez-vous que, ne faisant rien de votre côté, la grâce consommera toute seule l'ouvrage de votre conversion? Croyez-vous que la main du Seigneur arrachera cette corruption de votre cœur, pendant que vous y songerez le moins, pour former en vous un cœur tout nouveau, et qu'il vous convertira ainsi sans que vous vous en aperceviez? Sur ce pied-là la grâce vous manquera encore longtemps; mais ce n'est pas là ce qui vous doit faire dire qu'elle

vous manque. Il n'est point d'heure, point de moment, où vous ne puissiez la sentir si vous y preniez garde. Encore aujourd'hui Dieu vous offre une grâce dans l'exemple qu'il vous propose, et ce moment peut devenir le moment heureux de la fin de vos désordres, comme il devint celui de la conversion de la femme samaritaine.

Enfin, le changement de vie vous alarme, la dévotion vous fait trembler, et vous n'osez tenter l'entreprise. A cela je vous réponds ce que le Sauveur répondit à la Samaritaine : *Si scires donum Dei.* Ah! si vous saviez quelle onction Dieu répand sur les voies de la pénitence! Si vous connaissiez quelles sont les douceurs d'une âme pénitente, vous ne diriez plus que le joug du Seigneur est triste et accablant. Mais quelles rigueurs trouvez-vous dans la pénitence? S'il fallait, comme tant d'autres, s'aller livrer à la fureur des tyrans, comme tant d'autres perdre l'honneur ou la vie pour vous sauver, vous auriez, ce semble, raison de dire que le joug du Seigneur est accablant; mais on vous demande seulement que vous veilliez davantage sur vos sens, que vous ayez plus d'empire sur vos passions, plus d'amour pour la retraite, plus de recueillement intérieur, plus d'attention sur vous-même, plus de courage à repousser les tentations qui vous attaquent.

Est-ce donc que le ciel est devenu une conquête moins précieuse pour nous que pour nos pères? Doit-elle moins nous coûter qu'à eux? Et une espérance qui a su faire autrefois toute la force des martyrs ne saurait-elle aujourd'hui faire la force des chrétiens? D'un autre côté, comparez l'eau que Jésus-Christ vous promet avec celle que le monde vous donne : si vous l'aviez connu ce don de Dieu, peut-être l'auriez-vous demandé. Il vous aurait donné d'une eau vive qui désaltère pour jamais, au lieu que l'eau du puits de Jacob coûte beaucoup de peine à puiser : il faut l'aller chercher loin de sa maison; quand on l'a puisée, il faut gémir sous son poids, toujours exposé ou aux rigueurs de l'hiver, ou aux fatigues d'une chaleur excessive. Voilà l'image des plaisirs du monde : tout est pénible, amer, rebutant pour y arriver; les possède-t-on, on y trouve mille dégoûts, mille ennuis; enfin tout y coûte et personne ne s'en plaint. Quiconque en boira, dit le Sauveur, aura encore soif. Une passion naît d'une autre : si vous satisfaites un désir, vous voulez encore en satisfaire un autre; un plaisir vous engage dans un autre plaisir; et votre expérience même vous fait connaître que vous n'avez pas plutôt obtenu ce que vous souhaitiez, que vous formez de nouveaux projets; mais quiconque boit de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle n'aura plus soif. Comment auriez-vous encore soif, puisque votre soif ne venait que de la corruption de votre cœur, et que cette corruption n'y est plus?

Quand même les difficultés qu'on se forme dans la vertu seraient réelles et véritables, devrait-on pour cela se dispenser de l'embrasser? S'il n'y avait rien à souffrir pour venir à Dieu après s'en être éloigné, les maximes sévères de l'Evangile ne seraient donc que pour les âmes justes? Mais s'il est vrai qu'un plaisir passager ne puisse s'expier que par la pénitence, comme on n'en peut douter, vous devez donc la pratiquer cette pénitence, et ne pas redouter ses rigueurs. Car je ne prétends point ici, en combattant vos injustes frayeurs, vous prêcher que la vertu n'a rien de dur : je frayerais une voie que Jésus-Christ n'a point frayée; mais je veux vous montrer que ces difficultés ne sont pas si terribles que vous les faites; que si elles vous paraissent rebutantes, ce n'est que parce qu'elles ne s'accordent pas avec votre amour-propre. Si le chemin de la vertu coûte quelque peine, la voie de l'iniquité est encore plus pénible; et un poids éternel de gloire sera la récompense de ce poids de tribulations. Ainsi Jésus-Christ détrompa-t-il une femme abusée sur les difficultés de sa conversion; mais cet obstacle nouveau, c'est l'excuse de la variété des opinions sur le culte que le Sauveur lui demandait. Voyons, dans ma dernière partie, comment elle fut confondue.

TROISIÈME PARTIE

La troisième excuse dont se sert la femme de Samarie est tirée de la variété des opinions et de la doctrine sur le culte dû au vrai Dieu. Jésus-Christ l'avait déjà conduite insensiblement au point essentiel de sa conversion, c'est-à-dire à rougir de ces passions honteuses qui s'opposent toujours à la grâce; allez, lui dit-il, après qu'elle lui eut demandé de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, appelez votre mari et venez ici. Mais une âme prévenue de sa passion est habile à se défendre; elle recule, elle cherche des détours nouveaux pour se dérober à la lumière qui commence à l'éclairer; elle voudrait échapper à la grâce qui la poursuit : elle répond au Sauveur qu'elle n'a point de mari. Jésus-Christ n'avait pas voulu commencer par un endroit si odieux; cela aurait d'abord couvert de confusion cette femme pécheresse; il veut user de quelque circonspection envers une étrangère; il semble qu'il ne lui reproche qu'à demi l'horreur et la multitude de ses crimes, afin de lui épargner par là la honte de les avouer elle-même. Une âme, qui depuis longtemps se plaît dans ses égarements, a besoin d'être ménagée; c'est à un directeur habile et sage à ouvrir avec prudence les sceaux qui ferment ses passions honteuses; c'est à lui à employer les innocents artifices que la charité suggère pour empêcher que les pécheurs ne se rebutent de l'énormité et de l'horreur de leurs crimes; il doit s'affliger avec eux, prier avec eux, et préparer par ses sages ménagements l'enfantement salutaire de leur conscience et l'ouvrage de la grâce.

Mais l'heure étant venue où la grâce devait opérer sur la femme de Samarie, Jésus-Christ lui révèle ses désordres sans déguisement; il faut ménager les pécheurs pour les con-

vertir, mais il ne faut pas souffrir leurs désordres. Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari, réplique Jésus-Christ à la Samaritaine; car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est point votre mari. A un tel reproche, cette femme aurait dû rougir de honte, et, joignant à l'idée de maître qu'elle avait déjà de Jésus-Christ, celle de prophète, puisque, sans l'avoir vue, il lui dit tout ce qu'elle avait fait, elle devait se rendre sur l'heure et se convertir; mais le caractère de ce vice honteux est toujours d'endurcir le cœur où il réside. Voici seulement ce qu'elle dit : Ah ! je vois bien, Seigneur, que vous êtes un prophète, puisque vous découvrez ainsi ce que j'ai fait : *Domine, video quia propheta es tu.* Semblable à ces femmes mondaines qui, touchées quelquefois des discours pressants d'un prédicateur qui fait la peinture de leurs vices, disent que c'est un prophète, lui donnent des louanges qu'il méprise et dont il gémit en secret; on applaudit aux discours touchants, mais on ne se convertit point.

Cette pécheresse continue : *Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.* Nouvelle difficulté que cette femme propose pour éluder sa conversion; elle se jette sur la doctrine, et compare le sentiment de ses pères avec celui de Jésus-Christ. Depuis que l'impie Manassès eut élevé sur la montagne l'idole de Baal, qu'il lui eut dressé des autels, et répandu la mauvaise odeur de ses sacrifices parmi les nations, ce pays se sentit toujours d'idolâtrie et de superstition; et voilà ce qui donna sujet à cette femme d'opposer au Fils de Dieu la doctrine de ses pères. Il semble que l'incertitude où elle est du vrai culte doit la rendre tranquille dans l'état déplorable où elle se trouve; c'est comme si elle disait : Mais enfin à quoi s'en tenir? vous autres Juifs, vous prétendez que nous ne devons point avoir de commerce avec vous; que les viandes dont nous usons sont défendues. Nos pères ont dit qu'il fallait adorer sur cette montagne de Samarie, et vous dites que Jérusalem est le seul endroit où le Seigneur veut être adoré; à qui dois-je croire? Convenez donc de la règle qu'il faut suivre, et après cela je m'en tiendrai à la vérité de vos maximes

Et voilà ce qu'on apporte encore tous les jours pour s'étourdir sur la voie du salut et se calmer sur les remords qu'on ne peut apaiser autrement; on ne sait à quoi s'en tenir, dit-on, ni quel parti prendre entre plusieurs sentiments. Ici l'on vous permet d'accorder quelque chose à la jeunesse, au penchant, à la délicatesse, à la qualité; là on vous défend toutes sortes d'indulgence, de condescendance, sans égard ni au sexe, ni à l'âge, ni à la condition. Ici les jeux, les divertissements, les spectacles passent pour des crimes; là ils ne passent que pour d'honnêtes délassements ; souvent vous passez pour des saints lorsque vous n'avez pas encore commencé à être chrétiens. Grand Dieu ! c'est ainsi que l'incertitude prétendue où l'on est de la vraie manière de vous adorer en esprit sert de prétexte pour demeurer dans la corruption; là-dessus le pécheur vit tranquille au milieu de ses désordres : sous prétexte que l'on ne convient pas sur quelques points de votre sainte religion, on en prend occasion de rejeter les plus incontestables, et on met vos plus infaillibles vérités au nombre de celles que vous avez vous-même livrées à la dispute des hommes.

Mais quand il y aurait de la contestation sur le sens qu'on doit donner à quelques maximes de l'Evangile, et y en a-t-il en toutes? Avez-vous trouvé une grande variété de sentiments sur toutes ses maximes qui condamnent l'injustice? Ah ! si vous ne cherchiez qu'à suivre la loi dans ces décisions, bientôt vous seriez instruits sur tous les doutes que vous vous formez; mais je veux qu'il vous reste effectivement quelque doute, et que, comme la Samaritaine, vous ne sachiez si c'est à Jérusalem ou à Sichar que le vrai Dieu doit être adoré : devez-vous pour cela vous dispenser de l'adorer? Il ne demande pas tant votre culte corporel que le culte de l'esprit et du cœur; vous pouvez bien vous persuader que, en quelque lieu qu'il exige votre culte, il ne souffre pas pour cela vos crimes, et que ce n'est ni à Jérusalem ni à Sichar qu'il les approuve. Commencez donc par retrancher tout ce qu'il ne peut souffrir; si vous êtes en doute sur quelque point particulier, est-il dans tout le reste un seul article dont tout le monde ne convienne? A quoi vous amusez-vous de vous embarrasser tant? Laissez là ces doutes que vous ne sauriez résoudre, et qui ne vous autorisent nullement à différer votre conversion; ne cherchez-vous donc à vous instruire que sur des questions vaines et frivoles?

Que si vous suiviez ce que vous apprend le Sauveur lui-même dans son Evangile, vous vous mettriez peu en peine de savoir où il faut adorer. Rendez à Dieu, dit-il, ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César. Souvenez-vous que, dans le ciel, vous serez semblables aux anges, disait-il aux sadducéens, et que, pour vous rendre dignes d'habiter avec eux, il faut participer ici-bas à leur pureté. C'est comme s'il disait : Croira-t-on que vous vouliez de bonne foi vous convertir, jusqu'à ce que vous soyez soumis à tout ce que le Seigneur exige de vous? En effet, mes frères, aimez Dieu, et tout vous paraîtra clair dans le culte que vous lui devez. La loi n'est obscure que pour ceux qui ne veulent point l'observer; c'est cette répugnance que vous avez à l'observer qui vous cause toutes ces difficultés que vous y trouvez : on ne consulte ses doutes que sur la grandeur de ses obligations, et une loi ne paraît rude qu'autant que l'on voudrait dans cette rigueur trouver un prétexte pour s'en dispenser.

Servez le Seigneur de bon cœur et le servez seul, sans vouloir allier son culte avec celui du monde; en un mot, soyez un adorateur en esprit et en vérité, et alors il vous importera peu de savoir où il doit être adoré :

contentez-vous de lui demander qu'il manifeste sa vérité au peuple; qu'il suscite à son Eglise des pasteurs savants pour l'éclairer, des princes religieux pour la défendre; qu'il répande un esprit de force et de sagesse sur ceux à qui il l'a confiée; qu'il réconcilie ensemble les cœurs divisés, qu'il fortifie les faibles, qu'il convertisse les pécheurs, et alors vous ne trouverez plus dans vos doutes prétendus un prétexte d'impénitence. Si vous agissez autrement, vous ne savez ce que vous demandez; vous n'adorez point le Seigneur sur la montagne de Samarie, parce que vous ne lui sacrifiez point vos doutes passés, que vous ne savez encore où vous en tenir, et que vous voudriez que le ministre de Jésus-Christ penchât de votre côté pour favoriser vos crimes; vous n'adorez point non plus à Jérusalem, puisque votre culte part d'un cœur profane, et où la religion n'a point encore dominé; mais vous avez comme la Samaritaine, quelque chose du culte des sadducéens et des samaritains; vous ne savez ce que vous adorez; le culte que vous rendez est charnel et grossier, et le Père éternel demande des hommes qui l'adorent en esprit et en vérité.

Ah! fasse donc le ciel que je finisse ce discours comme Jésus-Christ finit le sien avec la Samaritaine! Peut-être comme cette femme pécheresse, lui avez-vous opposé l'excuse de l'état, celle des difficultés qui suivent la vertu, la variété des sentiments, et le partage des opinions en matière de culte et de morale, peut-être même qu'indifférent sur ces doutes vous avez renvoyé à un autre temps à vous éclaircir entièrement; quand le Messie sera venu, dit la Samaritaine, il nous éclairera sur toutes choses. Tout ce que Jésus-Christ lui a dit dans tout cet entretien, se réduit à un vain projet dont elle remet l'exécution à un temps incertain; mais le Sauveur plein de miséricorde pour elle, ne lui permet pas de s'abuser plus longtemps; c'est moi-même qui vous parle, qui suis le Messie que vous attendez, le moment de votre salut dépend de moi-même; il n'en viendra point d'autre dont vous puissiez espérer la grâce de votre conversion. Je m'en vais; vous me chercherez dans les sentiers de Samarie, et vous ne me trouverez plus; si vous me laissez partir sans profiter de ma grâce, votre perte est assurée; voici le dernier moyen dont je me servirai pour opérer l'ouvrage de votre salut.

Si vous connaissiez le bien que je vous veux procurer, vous vous hâteriez bien d'en profiter; c'est une faveur signalée que pour vous sauver je veuille bien me résoudre à vous venir chercher jusqu'en Samarie, au milieu d'un monde qui ne me connaît pas; pendant que je laisse périr tant de brebis dans Israël, je viens ici pour vous solliciter, vous appeler, vous toucher, vous convertir; si je vous ouvrais les abîmes, vous y verriez des Césars, des Alexandres, des princes, des nations, des peuples entiers, autrefois mes ennemis comme vous, livrés à la fureur de ma justice. Et vous que j'ai choisis pour me glorifier dans tous les siècles des siècles, non-seulement vous ne vous défendriez plus de vous convertir, et de vous ranger de mon parti; mais vous voudriez avoir cent bouches pour me rendre grâces.

Voilà ce que Jésus-Christ vous dit à tout moment, pécheurs; ces remords que vous sentez, qui tourmentent votre âme jusqu'au milieu de vos plaisirs, c'est moi-même qui vous parle, afin que vous vous convertissiez; c'est moi-même qui vous appelle, qui vous cherche : qu'attendez-vous donc? La situation présente est toujours la plus favorable pour le salut. La femme pécheresse se rend enfin : elle croit à la parole du Sauveur; elle quitte sa cruche; elle court à la ville rendre témoignage aux habitants de ce qui lui était arrivé; et, comme fondatrice de cette nouvelle Eglise, elle publie hautement la gloire de Jésus-Christ et fait que plusieurs croient en lui.

Qu'attendez-vous, mes frères, à vous convertir? Les pécheurs et les femmes de mauvaise vie se convertissent, et vous remettez encore votre conversion! Ah! si vous saviez ce qu'on risque à la remettre ainsi! plus vous vous sentiriez pressés du désir de votre salut, et plus vous craindriez d'en perdre l'occasion; plus vous verriez la grandeur du bienfait que le Seigneur vous procure par sa grâce, et plus vous trembleriez qu'il ne vous en privât bientôt; plus il vous solliciterait à vous convertir, et plus vous vous croiriez obligés d'en hâter la consommation; ses faveurs méprisées sont toujours la plus terrible cause de son indignation.

Grand Dieu, dissipez donc par votre présence tous ces obstacles que j'oppose chaque jour à votre grâce; soutenez mes forces chancelantes; ne permettez pas que ma faiblesse triomphe encore de votre puissance; faites que mon cœur rebelle cède à votre miséricorde; ne combattez plus avec moi que pour vaincre; ne me touchez plus que pour me convertir; ne me troublez plus que pour m'attirer à vous, afin que j'habite un jour vos tabernacles éternels. Je vous le souhaite.

SERMON VII.

SUR LA FOI PRATIQUE

De turba autem multi crediderunt in eum. (*Joan.*, VII.)

Il y en eut plusieurs de la troupe qui crurent en lui

C'est la conclusion de l'Evangile de ce jour; et c'est là tout le fruit, selon le témoignage de saint Jean, que le Fils de Dieu tira des leçons qu'il fit aux Juifs. Après leur avoir reproché qu'ils n'accomplissaient pas la loi, qu'ils ne cherchaient que leur propre gloire, qu'ils se scandalisaient à tort de ce qu'il avait guéri un malade le jour du sabbat; après leur avoir appris qu'il était envoyé du Père éternel et qu'il était son Fils, quelques-uns enfin crurent en lui, et plût à Dieu que, après tant de discours que Jésus-Christ fait encore par notre bouche aux chrétiens

de nos jours, ils en fussent touchés jusqu'à croire ce que nous leur prêchons! Mais que dis-je? mes frères; il s'en trouve assez qui croient, le grand mal est que l'on ne pratique pas ce que l'on croit. Il en est peu qui n'aient une foi spéculative, mais presque point qui aient une foi pratique : car où trouve-t-on des chrétiens qui puissent se glorifier de conformer leur vie à leur créance? d'être aussi dociles dans la pratique de la vertu qu'éclairés dans la spéculation des vérités du christianisme? Où en trouver qui marchent en effet dans la voie des commandements de leur Dieu, sans jamais s'en éloigner par entêtement ou par libertinage, et qui soient aussi exacts à faire ce que Dieu veut qu'à croire ce qu'il leur a révélé?

Rien de plus difficile, me répondrez-vous, que de soutenir tous les divers événements de cette foi vive et agissante dans tous les divers commerces du monde : l'esprit est assez convaincu et le cœur même assez touché; mais au milieu de toutes ces convictions, au milieu de tous ces sentiments, on n'en vient point à la pratique. Si nous avons de la foi dans l'esprit et dans le cœur, nous avons dans le corps une loi de péché qui nous détourne de ces commandements sévères, de ces exercices onéreux de la vertu. Voilà cependant pourquoi la foi vous a été donnée; voilà ce que Dieu a eu en vue en vous la donnant, par une prédilection particulière; voilà ce que vous avez promis dans les eaux du baptême, dans la précieuse régénération qui vous a rendus les cohéritiers de Jésus-Christ et les enfants de son royaume : c'est à vous à les soutenir, ces promesses et ces engagements; mais les soutenez-vous? Vous vous louez d'avoir la foi; mais ne craignez-vous pas qu'en abusant comme vous le faites, cette terrible menace du Fils de Dieu ne se justifie à votre égard? Je vous dis en vérité que les serviteurs paresseux seront jetés pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures.

Difficile tant qu'il vous plaira · je vous dis que c'est une chose nécessaire. Et où en serait la religion de Jésus-Christ, si elle n'avait pour partisans et pour adorateurs que des gens qui crussent le bien et qui ne fissent que le mal? C'est donc pour répondre à vos objections et lever tous les obstacles dont vous pouvez vous prévaloir contre la pratique de la foi que je vais diviser ce discours en ces deux propositions simples : 1° la foi, pour être véritable, doit être vive et agissante dans notre cœur : ce sera mon premier point; 2° nulle bonne raison qu'un homme qui croit puisse apporter pour montrer que sa foi ne doit pas être vive et agissante : ce sera mon second point. La vérité de la foi dans le cœur, en tant qu'elle est vive et agissante; la fausseté des objections et des vains obstacles qu'on peut apporter contre cette foi vive et agissante : c'est ce que nous allons traiter dans la suite de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui devint la mère d'un Dieu par la foi, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En quel sens est-ce que je dis que la foi, pour être véritable, doit être vive et agissante dans le cœur? J'ose dire certainement que c'est dans le même sens que le disait l'apôtre saint Paul, lorsque, écrivant autrefois aux Hébreux, il les assurait, à la fin de sa lettre, que le juste, tel qu'il voulait le former, devait vivre de la foi : *Justus autem meus ex fide vivit.* (*Heb.*, X.) Que veut dire cette expression? Saint Paul connaissait parfaitement ce que c'est que la vie d'un chrétien; il n'avait garde de mettre cette vie dans l'assemblage de ces délices séduisantes, dans le bonheur chimérique, dit Tertullien, que nous cherchons aujourd'hui si avidement et avec un aveuglement si contraire à nos véritables intérêts. Il savait bien que cette vie ne consiste pas dans toutes ces recherches criminelles et toujours inutiles de choses si opposées à notre perfection et si indignes du caractère des disciples d'un Dieu crucifié : il était convaincu que ce n'est ni l'ambition qui promet des honneurs, ni l'avarice qui donne des richesses, ni les agréments qui répandent leur vivacité et leurs plaisirs partout, ni l'inaction qui nous fait goûter le faux repos d'une vertu fade et qui nous entretient dans une fainéantise pernicieuse au salut, ni tout le reste de ces choses que l'on appelle enchantements du monde, qui puisse nous rendre heureux. Saint Paul savait bien que la vie d'un chrétien ne pouvait consister dans ces félicités indignes, et que rien de tout cela ne convenait à cette nation sainte, à ce peuple nouveau que le Fils de Dieu s'était acquis par l'effusion de son sang et par ses souffrances.

Mais quelle est donc cette vie? C'est la foi. Est-ce la foi seule? Non, mais en tant qu'elle produit toutes les vertus. Voici comme saint Thomas s'est expliqué; suivons le raisonnement de ce docteur, qui peut nous servir de modèle en cette matière. Nous ne pouvons rien faire pour notre salut, ni pour mériter, par nos œuvres surnaturelles, la possession de notre Dieu, sans que nous en ayons la grâce, qui donne tout le prix, non-seulement à nos actions, mais même à nos désirs et à nos prières; en sorte que, sans cette grâce, nous ne pouvons rien faire qui soit méritoire pour le salut. Cette grâce se donne en premier lieu aux enfants, dans les eaux du baptême; et, avec cette grâce, se communique à eux ce que nous appelons habitudes ou espèces infuses, parce que nous ne les pouvons pas acquérir par notre travail, et qu'elles sont un pur don de Dieu qui les accorde à qui, quand, et comme il lui plaît. Or, ces habitudes, ou espèces infuses sont, la foi, l'espérance, la charité; et la foi, dit saint Thomas, comme cause première, contient toutes ces autres vertus, parce qu'elle les produit; car, on ne peut pas espérer en Dieu si la foi ne nous découvre ces biens invisibles qu'il prépare et qu'il pro-

met à ses élus : *Fides argumentum sperandarum rerum.* (*Hebr.* XI) Nous ne pouvons pas aimer un Dieu, si la foi ne nous découvre les perfections de ce Dieu, si elle ne nous communique ses lumières sur mille incidents divers de notre vie ; ce qui nous convaincra de la tendresse du cœur de Dieu, non-seulement par une providence générale et universelle, mais encore personnelle et particulière, appliquée à nous procurer une infinité de grands biens, et à nous préserver des plus grands maux. Nous ne pouvons pas honorer Dieu par un culte et une piété sincères, si cela n'est soutenu des lumières de la foi, qui nous découvre les grandeurs de cet Etre souverain, son immensité, sa sagesse, sa majesté, sa justice, sa sainteté, son indépendance, et tant d'autres attributs éclatants et magnifiques, qui attirent la pratique de tous les actes de religion, dès que la foi nous les représente ; qui allument dans nos cœurs une sainte ardeur de servir et d'honorer efficacement Dieu, et nous font respecter tout ce qui vient de lui et qui lui appartient.

C'est ainsi qu'avec les lumières de la foi nous découvrons toutes les vérités de la religion, les attributs de Dieu, les vues particulières de ce Dieu sur nous, l'excellence des vertus, les motifs surnaturels et les plus relevés qui nous les peuvent faire pratiquer avec plus de perfection. Voilà ce que fait la foi, et c'est ce qui me fait dire, après l'Apôtre, qu'elle donne la vie au juste : *Justus ex fide vivit.* (*Rom.*, I.) C'est encore pour cela qu'il est vrai de dire qu'elle est, non-seulement la base de l'espérance, le fondement de la charité et de la religion, mais encore la cause de ce nœud sacré qui unit les hommes les uns avec les autres ; en un mot, de toutes les vertus du christianisme : *Mater est et custodia omnium virtutum.* Elle soumet d'abord l'esprit, parce qu'elle y porte ses clartés et son flambeau, et, lui développant tout ce qui pouvait échapper à son ignorance, elle porte le cœur à faire et à pratiquer, après qu'elle a porté l'esprit à connaître et à croire. C'est là cette vie de la foi dont parle le grand Apôtre ; et, pour montrer que ce n'est pas une idée spéculative qu'il se soit formée lui-même, il rappelle, dans un autre endroit, c'est au chapitre XI de son *Epître aux Hébreux;* il rappelle, dis-je, tous les siècles passés, et nous y représente tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'ancienne alliance. Il ne nous les représente grands qu'autant qu'ils l'ont été devant Dieu, et montre qu'ils l'ont été par la foi. Tantôt il expose à leurs yeux la ferveur de leurs pères, pour condamner leur lâcheté ; et la pureté de leur doctrine, pour confondre leurs erreurs. Tantôt il leur représente l'obéissance d'un Abraham, l'innocence d'un Isaac, le zèle d'un Elie ; tantôt il leur remet devant les yeux la pureté et la grandeur des sacrifices d'un Abel, la sainteté avec laquelle il offrit ses victimes ; tantôt, remontant plus haut, il va jusqu'au premier père des hommes, pour faire voir que, si quelqu'un a jamais été grand, ç'a été par la foi.

Il les représente encore accablés sous les tourments, pour montrer qu'ils ont mieux aimé être affligés avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir temporel du péché : *Magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem.* (*Hebr.*, XI.) Il les représente méprisant les richesses, les sceptres et les couronnes de la terre pour en avoir de plus glorieuses dans le ciel : et tout cela pour faire voir qu'ils ne sont saints que par la foi, qu'ils n'ont conquis des royaumes que par la foi : *Sancti per fidem.* (*Ibid.*) Voyez, dit-il, comme les saints ont conquis des royaumes, subjugué des peuples; comme ils ont opéré la justice, comme ils se sont rendus dignes des promesses éternelles, comme ils se sont élevés sur les douceurs de la terre, sur les supplices de l'enfer, sur les charmes du siècle, sur les ruses du démon ; comme ils ont méprisé les plus terribles menaces des tyrans ; comme ils ont bravé la rigueur des éléments, vaincu dans la guerre et défait leurs ennemis : tout cela par la foi : *Sancti per fidem.* Tous ces grands hommes ont été trouvés véritablement parfaits, parce qu'ils ont été purifiés et tirés de la fournaise de la foi : *Omnes testimonio fidei probati.* (*Ibid.*) Oui, tous ces grands hommes, dont le nom était bâti sur le sable dans le monde, mais dont la foi avait fait des conquérants pour le ciel, nous ont laissé des monuments éternels de leur véritable grandeur.

Mais la loi ancienne n'est pas la seule qui ait cet avantage; la nouvelle alliance peut, aussi bien qu'elle, se vanter d'avoir eu des héros et des conquérants par la foi. Je n'entends point ici parler de ces premiers sentiments de l'Eglise naissante, où la foi inspirait aux chrétiens des idées qui feraient la confusion de notre lâcheté et de notre nonchalance. Je ne vous rappelle pas à ces échafauds, teints et fumants du sang innocent des martyrs, à ces instruments de supplices, honorés par les ignominies de ces saints patients, à ces différentes manières dont les tyrans se servaient pour exercer sur eux leur rage et leur fureur. Je ne vous renvoie point à tous ces exemples de ferveur et de courage, qui auraient justement condamné le relâchement des chrétiens de nos jours, et qui étaient capables de convaincre le paganisme et l'idolâtrie. Il fallait qu'ils attendissent à l'autre vie quelque chose de bien grand, puisqu'ils souffraient et méprisaient tant de choses dans ce monde. Je vous rappelle seulement à mille exemples d'une foi vive et agissante, qu'on ne peut voir ni entendre sans admiration, au milieu même du libertinage dont on fait gloire, et sans soupirer après le repos et l'état heureux de ces âmes saintes; car, grâces immortelles en soient rendues au Père des miséricordes, quelque corruption qu'il y ait dans le christianisme, on ne peut pas disconvenir qu'il ne s'y rencontre des personnes qui servent Dieu dans toute la droiture de leur cœur : la

ferveur règne encore dans quelques ministres du Seigneur, et la justice dans quelques-uns de ceux qui en sont les arbitres; le détachement des biens de la terre n'est pas tout à fait banni, et l'on trouve des vestiges du zèle et de la fidélité de nos pères; on voit encore des exemples de ces vertus; ils ne sont pas même si rares que vous n'en connaissiez.

Or, je vous demande, qu'est-ce qui soutient toutes les grandes âmes dans ces saintes dispositions? La foi, la même que vous avez; mais avec cette différence qu'elle est pratique en eux, et qu'elle n'est que spéculative en vous; qu'elle est vive en eux et morte en vous; qu'elle les conduit aux actions, et vous aux seules idées; qu'elle paraît en eux par ce qu'ils font, et en vous par ce que vous dites; la différence, c'est qu'ils étendent leur foi contre l'esprit du monde qui veut les corrompre, et vous, vous voulez ménager l'esprit du monde avec l'esprit de Dieu, accorder les maximes du siècle avec cette foi : la différence, c'est que par cette foi; ils se roidissent contre le torrent des faiblesses de la nature, et que vous, au contraire, vous voulez calmer ces deux esprits de sensualité et de foi; la différence, c'est que ces saints patriarches dont il est parlé dans saint Paul, contre toute apparence ont cru et se sont mis au-dessus de ce qu'il y avait de plus difficile et de plus rude dans la foi, et que vous, au contraire, avec des motifs si forts d'espérance et de promesses, vous ne croyez pas.

D'où vient cette différence? Elle vient de ce que vous retenez cette foi captive : *Qui veritatem in injustitia detinent* (*Rom.*, I.); cette différence vient de ce que vous vous faites un point d'honneur de tenir les vérités du christianisme enchaînées par une nonchalance et une lâcheté qui ne vous conduit point à l'action; elle vient de ce que vos esprits sont assez convaincus, mais que vos cœurs ne sont pas assez touchés. Faut-il s'étonner, après cela, si ces vérités ne font qu'une légère impression sur vous? Il est vrai de dire que le plus déclaré libertinage ne peut ôter ces idées, ces lumières de la foi, d'un esprit qui croit, mais trouvons-nous le cœur disposé à s'en servir? Vous dites que vous croyez, mais que vous avez mille obstacles qui vous empêchent de rendre cette foi pratique, et c'est ici que je vous demande un renouvellement d'attention; j'en ai assez dit pour vous convaincre que cette foi doit être pratique pour être véritable; mais voyons quelles sont les raisons que les gens du monde apportent contre cette pratique vive et agissante de la foi : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je vous le disais au commencement de ce discours, et je ne saurais m'empêcher de vous le répéter : comme la matière que je traite est si utile pour tout le monde, que ce n'est point abaisser, mais relever le ministère de la parole de Dieu, que de l'expliquer d'une manière intelligible au peuple, j'ai cru devoir lui apprendre ce qu'il doit faire, après lui avoir expliqué ce qu'il doit croire. Or, toutes les objections qu'on peut faire contre la pratique de la foi se réduisent à ces quatre préjugés que vous connaîtrez par autant de sortes de pécheurs que je vais attaquer.

Les premiers disent qu'il faut avoir de la foi, et que l'on en a véritablement; mais que la corruption et le torrent des passions empêchent qu'on n'en fasse les œuvres, et font qu'on se révolte contre la pratique de la foi. Les seconds conviennent que la foi doit détruire et vaincre ces passions, mais qu'elle ne les attaque pas toutes, et qu'on peut en conserver quelqu'une favorite. Les troisièmes disent des merveilles de la foi pratique, mais ils se contentent de consacrer leurs langues et leurs lèvres au service de Dieu, sans lui consacrer leur cœur. Les quatrièmes ont toutes les apparences et tout l'extérieur de la pratique de la foi; mais s'il s'agit de l'intérieur, ils n'ont nul des motifs qui doivent précéder ou suivre cette pratique. Examinons ces quatre obstacles, ou quatre illusions différentes qu'on apporte contre la pratique de la foi.

D'abord on conviendra qu'il faut avoir de la foi et de la religion; qu'il faut croire; qu'il y a une vanité outrée à se révolter contre les livres sacrés; que c'est en vain qu'on heurte des traditions si constantes; que c'est esprit de jeunesse, que c'est vouloir plaire à des libertins passionnés, et affecter un faux brillant, que de les révoquer en doute; qu'il vient un moment qui égale aux faibles les prétendus esprits forts, qui semblaient toujours faire gloire de se railler de la religion; que les vérités saintes font à l'heure de la mort toutes les impressions qu'elles doivent faire sur les plus révoltés, qui sont alors les premiers à donner des marques de respect et de repentir; en un mot, il faut croire que celui qui n'a pas de religion est toujours très-criminel envers Dieu, et malhonnête homme selon le monde : mais que fera-t-on? La foi impose des devoirs si onéreux, quoique raisonnables, qu'il est impossible de les pratiquer dans toute leur étendue sans rompre avec le monde et renoncer à ce que l'on est : le cœur résiste toujours à cette perfection qu'inspire la foi; on a en soi le principe de cette corruption dangereuse qui n'étouffe pas les bonnes pensées, mais qui les arrête et en éloigne l'exécution; et dans cet état l'on éprouve ce combat dont parle saint Augustin, de l'esprit qui voit ce qu'il faut faire, et du cœur qui peut le faire, mais qui ne le veut pas; de l'esprit qui montre d'autres voies que celles où l'on est, dans lesquelles il faudrait marcher, et du cœur qui ne peut se résoudre à y entrer; de l'esprit qui blâme la conduite qu'on tient, et du cœur qui, à cause de l'amertume et des dégoûts qu'il entrevoit dans l'autre route, ne veut pas quitter celle où il marche.

Ah! c'est ainsi qu'on croit, et qu'on ne fait rien. J'espère, dit-on, que le feu de ces

passions s'éteindra dans la vieillesse; que l'âge ayant ralenti les fureurs qui me portent vers le mal, il viendra un coup favorable de la grâce de notre Dieu, qui, me détachant de tous ces amusements de la terre, me donnera du goût pour le ciel : grâce, cependant, mes frères, qu'on serait bien fâché d'avoir, parce qu'elle est contraire aux plaisirs qu'on aime toujours; grâce sur laquelle il semble que l'on compte, et dont on se rend indigne à chaque moment; grâce sur laquelle il semble qu'on a droit et pour laquelle on ne fait rien : bornant tous nos efforts à ces souhaits, à ces désirs imparfaits, nous ne nous mettons pas en état de la recevoir, ni d'en profiter quand même nous l'aurions obtenue; car voilà ce qui arrive aux premiers qui éprouvent dans l'esprit et dans le cœur des obstacles à la pratique de leur foi. Ne vous y trompez pas, dit saint Grégoire, celui-là croit comme il faut qui opère ce qu'il croit, et qui se soumet non-seulement aux mystères de la foi, mais encore aux dogmes qui lui montrent ce qu'il doit faire dans sa conduite. Salvien, dans son *Livre de la Providence*, poursuivant cette pensée, dit : *Homo quid tibi blandiris in credulitate quæ sine obsequio nulla est?* Homme qui ne pouvez douter de la vérité de votre religion, pénétré de sa force, éclairé de ses lumières; homme qui avez étudié ses maximes, qui vous sentez contraint de dire que c'est la seule véritable, la seule légitime, considérez-la encore attentivement cette sainte religion : pourquoi vous flattez-vous de la reconnaître pour la seule raisonnable, pour la seule digne de votre culte? *O homo, quid tibi blandiris?* Ce n'est pas seulement cet aveu que Dieu demande de vous; c'est principalement votre cœur qu'il veut que vous lui donniez; c'est le dévouement de tous vos désirs; c'est la destruction de toutes vos passions; c'est l'assujettissement de vous-même que Dieu exige de vous. Dans le monde, combien de protestations qui ne coûtent rien? Combien de discours honnêtes qui se terminent à rien? Combien de compliments frivoles qui ne servent de rien quand le cœur n'y est pas? De même dans la religion, dit Salvien, quelque beaux, quelque grands, quelque pompeux, quelque éclatants que soient les éloges que vous faites du christianisme, de sa sainteté, de sa perfection, de ses avantages, de ses vertus; si vous ne les pratiquez pas, à quoi servent vos louanges? *Laudatur amor cum fide, non fides sine amore.* On loue la vertu de l'amour de Dieu, lorsqu'il est accompagné de la foi; mais on ne loue pas cette foi stérile, lorsqu'elle ne va pas jusqu'à l'amour de Dieu.

Il y en a d'autres qui avouent que la foi demande ce sacrifice, mais qui ne peuvent se résoudre à le faire dans les choses qui leur sont contraires. Prenez-y garde, et vous découvrirez une hypocrisie cachée qui nous fait appliquer les sentiments que la foi nous inspire, non pas à quoi il faudrait les appliquer, mais à ce qui nous est indifférent. Parlez à cet avare du péché de vengeance; dites-lui qu'il n'est rien de plus odieux, qu'il n'est rien de plus répété dans les saintes Ecritures que la condamnation de ce péché; que Jésus-Christ ne fera point de miséricorde à celui qui n'aura point pardonné à son frère; il en tombera d'accord; il dira des merveilles sur ce chapitre; il objectera, il opposera lui-même tout ce que les prédicateurs en peuvent dire; mais dites-lui que cette même foi et cette même religion qui condamne la vengeance condamne aussi l'avarice, qu'elle condamne toutes ces voies injustes dont on se sert pour s'enrichir; qu'elle condamne tous ces contrats usuraires, toutes ces pernicieuses manières d'intérêts qui règnent dans le commerce, et qui ne servent qu'à enrichir ceux qui ne le sont déjà que trop : avec toute sa foi, jamais il n'en conviendra, parce qu'il ne peut se résoudre à entendre condamner ni condamner lui-même ce qu'il aime véritablement. Parlez à un homme brûlé de ces feux impurs qui le conduisent en enfer; parlez-lui, dis-je, de la tempérance, de la douceur, de l'honnêteté, de la complaisance que le christianisme inspire, il enchérira lui-même sur les éloges de la foi; mais dites-lui que cette même foi condamne les engagements les plus légers lorsqu'ils deviennent criminels; faites-lui connaître que, sous quelque prétexte que ce soit, il n'y a quasi rien de cette matière dangereuse qui ne soit grief et considérable; qu'il faut retrancher ces entrevues, fuir ces tête-à-tête, éviter ces compagnies, se défaire de ces artificieuses manières, qui rappellent dans l'esprit et dans le cœur des pensées et des désirs contraires à la pureté; dites-lui qu'il faut rompre jusqu'aux moindres intrigues de ce péché, parce qu'elles ne sont jamais permises dans le christianisme; que, sans cela, ni prières, ni méditations, ni jeûnes, ni aumônes, ni communions, ni sacrements, ne nous justifient devant Dieu : ah! dira-t-il, que cette foi m'est onéreuse et redoutable! Mais pourquoi plutôt à vous qu'à un autre? C'est parce qu'elle va contre cette passion que vous favorisez; vous l'étendez aux fautes où vous ne tombez pas et à tout ce qui n'a point de part dans votre affection; mais dès qu'elle veut entrer dans ce cœur pour y éteindre une secrète flamme, pour y rompre un commerce criminel, alors vous la regardez comme impraticable.

Saint Augustin explique parfaitement bien ce second obstacle lorsqu'il dit ces paroles : *Veritatem amant lucentem, oderunt redarguentem.* Les lumières de la foi, lorsqu'elles ne vous touchent point, lorsqu'elles ne vont point à ces vices personnels, à ces passions favorites, portent toujours avec elles un certain caractère de grandeur, de majesté, de sainteté; elles frappent par cet éclat qui environne la vérité, et qui nous laisse pour elle un véritable amour : *Amant veritatem lucentem.* Mais lorsqu'elles vont jusqu'au vif, lorsqu'elles nous font des reproches continuels sur nos défauts, qu'elles nous font connaître; lorsqu'elles découvrent les replis

de cette hypocrisie secrète, alors nous ne pouvons plus souffrir ces lumières, les vérités nous deviennent insupportables, fâcheuses et tout à fait odieuses : *Oderunt redarguentem.*

Les troisièmes, qui sont presque dans les mêmes erreurs, sont ceux qui en sont établis les ministres, les oracles et les dépositaires ; semblables, dit saint Augustin, à ces malheureux prêtres dont il est parlé dans l'Evangile, qui montraient le chemin par où il fallait chercher Jésus-Christ, et qui n'osaient y aller eux-mêmes; semblables encore à ces grosses pierres (il fait allusion à ce qui se faisait de son temps) qu'on mettait dans les grands chemins comme des bornes pour enseigner les différentes routes aux passants, et qui demeuraient elles-mêmes immobiles : ils sont immobiles, ils montrent assez ce qu'il faut faire, mais ils ne le font pas : *Facti sunt tanquam lapides, sed immobiles.* Voilà, mes frères, ce qui devrait nous confondre en particulier, ce qui nous devrait faire trembler, en songeant que le Dieu vivant nous a rendus les oracles de ces vérités, que nous en devons être les premiers pénétrés, et que par conséquent, avant que d'enseigner la vertu aux autres, il faut leur en donner l'exemple. Je ne le dis que pour moi, mes frères, mais je le dis en tremblant, en gémissant; malheur à ceux qui prêchent la foi de Jésus-Christ et qui ne la pratiquent pas; qui disent si bien tout ce qu'il faut faire, et qui cependant le font si mal !

Le dernier caractère est de ceux qui, ayant tous les dehors, toutes les apparences de la pratique de la foi, se bornent là, sans avoir les véritables motifs dans le cœur. Il y a longtemps que saint Paul en a fait le portrait par ces paroles : *Habentes speciem quidem pietatis* (II *Tim.*, III) ; à les voir, il semble qu'ils ont assez de foi, assez de christianisme; mais entrons dans leur intérieur, pénétrons dans les plus secrets replis de leur cœur, sondons leurs motifs, leurs desseins, leurs vues, leurs pensées, alors nous n'y trouverons que des fantômes de foi qui s'évanouissent aussitôt. Ce n'est qu'une espèce de paganisme et d'idolâtrie, couverte des voiles de la plus sainte religion et des œuvres les plus pures : *Magnum est Christianum esse, et non videri;* c'est une grande chose d'être chrétien, mais non de le paraître. Pardonnez à mon zèle, mes frères, si je dis que c'est là ce qui renverse et ce qui détruit la foi. Non, ce ne sont point les libertins les plus déclarés qui sont les plus terribles ennemis de cette foi; ce sont ceux qui en conservent les apparences, et qui, sous ces dehors trompeurs, conservent un esprit, un cœur tout mondain, tout païen. Je parle de ces dévotions affectées, de ces humilités feintes, qui tendent à nous élever à ce qu'il y a de plus éclatant; de ces désintéressements extérieurs qui nous font monter à de hautes fortunes; de ces réformes qui seraient si méritoires et si agréables à Dieu si elles partaient d'un esprit pur, d'un cœur vraiment chrétien; mais qui sont toutes profanes, qui ne se font que pour s'accommoder au temps, que pour se singulariser, que pour acheter au prix de la vertu la protection des grands et les respects du public. Vous ne voyez que des œuvres de surérogation, qu'assiduité dans les temples, que prières au pied des autels, que visites des hôpitaux. Vous remarquez un air de foi répandu partout au dehors, mais au dedans qu'y trouvez-vous? Un cœur gâté, un esprit corrompu. Je dis qu'alors ce n'est point la foi qui inspire ces sentiments, mais plutôt un défaut de foi : car la foi est toujours humble, toujours douce, toujours patiente, toujours charitable; elle a toujours les yeux fermés sur les défauts d'autrui, et toujours la bouche ouverte sur les bonnes œuvres du prochain; elle donne un cœur sincère et déterminé à pratiquer les vertus par les motifs les plus saints; ennemie de l'ostentation et du faste, elle n'inspire que de la modestie et de l'inclination à la retraite; elle ne suggère que ce qu'exige le bon exemple, faisant gloire d'être méprisée, persécutée, humiliée, tourmentée. Voilà, voilà la foi de pratique, qui ne peut vous tromper : c'est cela qui peut assurer de la sincérité de votre vertu; tout autre foi que celle-là, fît-elle des prodiges et des miracles, me paraîtrait toujours suspecte et équivoque.

Finissons, mes chers frères, tout ce discours qui regarde la foi, en tant qu'elle communique ses lumières à l'esprit, et qu'elle porte le cœur à la pratique des vertus, par ces paroles de l'apôtre saint Jacques, au chapitre II de son *Epître :* Que servira-t-il d'avoir la foi, si l'on n'en vient pas aux bonnes œuvres? Pourra-t-elle contribuer quelque chose à votre salut et à votre sanctification? Non ; parce qu'une foi sans œuvres est morte, et qu'elle ne peut servir à nous justifier devant Dieu : *Fides sine operibus mortua est ;* au contraire, elle servira à vous faire condamner plus sévèrement. Oui, mon Dieu, je le dis avec toute la liberté que me donne mon ministère : il n'est rien de si vrai que, à l'heure de la mort, il vaudrait mieux à un chrétien n'avoir jamais entendu parler de votre sainte religion; n'avoir jamais eu le bonheur d'être né dans le sein de votre Eglise, n'avoir jamais été régénéré dans les eaux salutaires du baptême, avoir été privé de toutes les grâces, que d'en avoir abusé après en avoir été comblé ; c'est par ta propre bouche que je te condamne, pécheur, dira Dieu un jour : *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XVI.)

Mes frères, par les entrailles de Jésus-Christ, rappelez dans ce moment tout ce que vous avez entendu jusqu'ici, tout ce que vous avez cru de l'Evangile, de la religion, du christianisme ; pouvez-vous révoquer en doute ces vérités? Mille bouches plus éloquentes que la mienne ne condamneraient-elles pas votre peu de bonne foi? Pouvez-vous vous empêcher de croire ces choses? Ah ! l'on ne peut s'imaginer que le libertinage même le plus outré ait pu con-

duire jusqu'à ce point d'incrédulité; si donc vous avez cru, si vous ne pouvez vous empêcher de croire : *De ore tuo te judico*, je vous juge par vous-mêmes; ce sera par cette créance que vous serez condamné, méchant serviteur; vous avez toujours cru que le chemin du ciel était un chemin étroit et difficile, de souffrances et de peines, et vous avez cependant toujours marché dans la voie large des plaisirs et des délices de la terre; vous avez cru qu'un chrétien ne pouvait trouver son salut que dans les croix, dans les mortifications, dans la piété, et cependant, au lieu de tout cela vous avez passé votre vie à courir de spectacle en spectacle, d'intrigue en intrigue, à chercher dans la bonne chère, dans le jeu, dans toutes sortes de divertissements de quoi contenter votre sensualité et vos passions : oh ! la belle alliance, la belle conformité de vos actions avec votre foi; de votre conduite avec l'Evangile ! Vous avez cru qu'on ne pouvait être écrit au nombre des élus que par la chasteté, le pardon des injures, la pratique des vertus; et votre vie n'a été qu'un tissu continuel de vices, d'emportements, de débauches. Vous avez cru que la pénitence était nécessaire pour expier vos péchés, cependant vous n'en avez jamais porté les livrées, ni sur votre corps, ni dans votre cœur; le seul nom de piété vous faisait peur, et vous vous êtes imaginé qu'à l'ombre d'une dévotion passagère, d'une régularité de grimaces, votre salut était assuré, et que Dieu serait prêt à vous faire miséricorde quand vous la lui demanderiez. Et qu'attendre de cette foi morte? Dieu vous fera bien voir votre erreur quand il vous dira : *De ore tuo te judico* : voilà ce que vous avez cru, et voilà comment vous avez vécu : quel accord entre votre foi et votre vie? *De ore tuo te judico*.

Appliquons-nous ces vérités que l'Eglise nous enseigne, par une foi pratique qui aille jusqu'à réformer nos mœurs; et pour cela faites, je vous prie, avec moi une réflexion qui sera tout le fruit que je souhaite que vous remportiez de ce discours. Nous voyons tous les jours des gens qui disent : ah ! si je croyais, je vivrais bien autrement que je ne vis ! si j'avais de la foi, que ne ferais-je pas? Je me donnerais entièrement à Dieu; heureux sont ceux qui croient; si j'avais de la foi, il n'y aurait point de pratique de piété assez rude pour moi, point de désert assez ténébreux pour me cacher, point de grotte assez obscure pour m'ensevelir tout vivant; je m'éloignerais du commerce des hommes : puisque je ne fais pas tout cela je n'ai donc pas la foi. Rien de plus faux, mes frères, que ces sortes de préjugés; pourquoi? Parce que nous voyons tous les jours des chrétiens qui, avec cette foi, ne vivent pas mieux que ceux qui n'en ont point du tout; si donc ceux qui ont la foi vivent dans l'illusion comme ceux qui n'en ont pas; si ceux qui ont la foi n en sont pas plus attachés à leurs devoirs, ceux qui s'excusent par là se trompent, puisque le crime peut subsister avec la foi; mais avec quelle foi? une foi morte, passagère, et inutile pour le salut, et qui ne servira qu'à les damner : *Fides sine operibus mortua est* (*Jac.*, II); ce sont les expressions de l'apôtre saint Jacques.

C'est à vous, Seigneur, à nous la donner, cette foi vive et agissante : nous pouvons en parler et la demander; mais sans vous et sans votre grâce, nous ne pouvons jamais l'obtenir. Ah ! dans le siècle de corruption où nous vivons, répandez ces lumières sur tant d'enfants de la mort, qui sont ensevelis dans les ombres et les ténèbres de la gentilité; mais ne les bornez pas là, ces effets de la puissance de la foi : répandez-les encore sur tant d'autres incrédules qui, au milieu du christianisme, au lieu de se conduire à la faveur des lumières qui leur sont offertes, ne songent qu'à s'aveugler de plus en plus; répandez-la dans nos cœurs, cette foi vive, afin qu'elle nous y représente nos devoirs et que nous vivions comme nous croyons; surtout qu'elle nous serve pour nous disposer à cette préparation à la mort si nécessaire avant que de paraître au jugement de Dieu; c'est alors qu'elle doit nous environner de ses clartés; c'est alors que nous en connaîtrons tout le mérite, et que, après avoir été dans l'esprit et dans le cœur humble et cachée, elle se changera en splendeur et en lumière brillante, qui, nous découvrant les grandeurs de Dieu, nous le fera voir face à face dans la gloire pendant toute l'éternité, que je vous souhaite.

SERMON VIII.

SUR LE PÉCHÉ D'HABITUDE.

Voce magna clamavit : Lazare, veni foras. (*Joan.*, XI.)

Jésus cria à haute voix : Lazare, sors du tombeau.

Les miracles de Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'ont pas seulement, comme tous les autres, quelque chose de prodigieux qui étonne les sens et qui surprend la raison, mais ils renferment encore de grands mystères; et comme, entre tous les miracles, celui de la résurrection des morts est le plus excellent, aussi Dieu y a-t-il renfermé le plus grand de tous les mystères.

Trois différents caractères des péchés sont ordinairement opposés à la conversion, qui est la vraie résurrection de l'âme, et en voici les figures : 1° Jésus-Christ ressuscita la fille du prince de la Synagogue, qui ne faisait que mourir, et dont le corps était encore dans sa propre maison; 2° Jésus-Christ ressuscita le fils de la veuve de Naïm, dont le corps était déjà aux portes de la ville, et il le rendit vivant à sa mère comme on le portait au tombeau; 3° Lazare étant mort, déjà dans le sépulcre depuis quatre jours, sujet à la corruption et à la pâture des vers, le Sauveur le fit sortir de son tombeau, et le produisit vivant au milieu de tout le peuple qui l'avait vu ensevelir

Que devez-vous entendre par ces trois sortes de résurrections? Trois sortes de pécheurs qui, étant morts dans leurs âmes, ont besoin de se convertir et de ressusciter à la grâce :

les uns, qui ne sont morts que par un seul péché, et qui ne font que commencer de tomber dans le crime, mais qui y sont véritablement tombés; c'est ce qui nous est figuré par la fille de ce prince, qui fut ressuscitée dans sa maison, et qui ne faisait que mourir. Il y a d'autres pécheurs qui sont morts par plusieurs actions criminelles, qui sont déjà bien avant dans le désordre, et qui sont au bord du précipice; c'est ce qui nous est représenté par le fils de la veuve de Naïm, qui était déjà aux portes de la ville quand Jésus-Christ le ressuscita. Mais il y a une troisième espèce de pécheurs, qui depuis longtemps croupissent dans une longue habitude, qui depuis longtemps sont dans la corruption et dans le précipice; c'est ce qui nous est figuré par Lazare, qui, depuis quatre jours enfermé dans son sépulcre, infectait déjà ceux qui s'en approchaient, et que Jésus-Christ ne ressuscita qu'après avoir fait lever la grosse pierre qui le couvrait; et cette pierre du sépulcre, dit saint Augustin, qu'on a tant de peine à lever, représente la force de l'habitude : *Moles imposita sepulcro, vis consuetudinis.* Genre de mort bien terrible, s'écrie le même Père! *genus mortis crudele!* et sur laquelle on aurait beau verser des larmes, comme les sœurs de Lazare sur son tombeau : il n'y a personne que Jésus-Christ qui puisse ressusciter cette âme morte par le péché d'habitude; il n'y a que sa voix toute-puissante qui puisse faire sortir, comme Lazare, ce pécheur du tombeau, *Lazare, veni foras.* C'est donc ici votre voix qu'il faut entendre, ô mon Sauveur, cette voix qui pénètre jusqu'au fond des abîmes, et que le ciel et la terre respectent; cette voix à laquelle tous les morts obéissent, tous les sépulcres s'ouvrent, tous les obstacles cèdent. Faites-la entendre, cette voix, Seigneur, et non pas la mienne; ou que la mienne ne soit entendue que pour mieux faire entendre la vôtre.

Pour traiter solidement une matière aussi difficile que celle qui regarde l'état d'une âme dans une longue habitude, il faut d'abord examiner les effets qu'elle produit en nous, et puis quelles sont ses suites quand elle est jointe avec le péché. Ce que l'on fait par habitude se fait facilement, et par les occasions qui sont présentes, et par le plaisir qu'on y prend; ce qui se fait facilement devient doux; ce qui devient doux se fait souvent, et ce qui se fait souvent devient une loi. Voilà ce qui vient de l'habitude; elle produit la facilité et la nécessité; joignez-la au péché, rien de plus doux et de plus fort tout à la fois; car ce péché si odieux par lui-même devient bien agréable dès qu'on a coutume de le commettre. On a beau dire qu'on veut s'en éloigner, on y trouve trop de charmes qui retiennent. Ce péché, qu'on ne se résout d'abord à commettre qu'avec contrainte, quand il est fortifié par l'habitude, donne des soins et des peines inconcevables, et lorsqu'on tâche de s'en retirer, il fait souffrir tant de violence, qu'on ne pense plus à le quitter.

Remarquez-les bien, Messieurs, ces deux funestes effets de l'habitude dans le péché; funestes par cette douceur qui engage et par cette violence qui retient, par cette facilité de se porter au crime et par cette espèce de nécessité d'y demeurer. C'est ce que j'ai dessein de vous expliquer dans les deux parties de ce discours que je forme sur celui que saint Augustin a fait sur la résurrection de Lazare. Je ne pouvais choisir un meilleur modèle dans une matière qu'il a connue par sa propre expérience. Je dis donc avec lui que l'habitude dans le péché est redoutable par l'oubli du salut et de Dieu où elle jette le pécheur, et par la violence tyrannique qu'elle exerce dans son cœur. La mauvaise habitude est une douceur qui engage toujours dans le péché. La mauvaise habitude est une violence qui empêche toujours de sortir du péché. Voilà tout le partage de mon discours. Mais de peur que je ne semble ici ôter toute espérance de salut au pécheur, j'ajoute avec saint Augustin que, quelque difficile à guérir que soit cette habitude, rien n'est impossible à celui auquel la résurrection des morts est facile : *Nihil tanto suscitatori impossibile;* que la grâce de Jésus-Christ est encore plus douce que l'habitude; qu'elle est plus forte puisqu'elle fait sortir Lazare du tombeau. Ainsi, en vous découvrant ici la douceur et la force de l'habitude dans le péché, vous apprendrez quelle est la douceur et la force de la grâce. Mais, pour bien vous l'expliquer, demandons au Saint-Esprit les lumières qui nous sont nécessaires par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est parlé de l'état de Lazare dans l'évangile de ce jour, et c'est ce qui nous marque parfaitement bien l'état funeste d'une âme dans le péché. Il est dit qu'il était languissant : *Erat languens Lazarus.* Ensuite il est dit qu'il est mort : *Lazarus mortuus est.* Enfin il est dit qu'il est déjà infecté de corruption : *Jam fetet.* Remarquez bien ici, dans ces trois circonstances, les trois caractères du pécheur d'habitude. Ce n'est qu'un état de langueur dans le commencement de son habitude, c'est un état de mort dans son progrès, c'est enfin une corruption qui infecte dans sa consommation. Dans le premier état il n'y a que des désirs de conversion; dans le second il est insensible à tous les charmes de la grâce, et dans le troisième il est entièrement confirmé dans le mal; c'est ce que nous trouvons bien expliqué dans notre évangile.

Erat quidam languens Lazarus. Voilà la première circonstance. Un homme qui dans sa langueur a essayé de se relever, et qui fait de fréquentes rechutes, prend enfin de telles racines dans le mal qu'il ne peut plus, sans de grandes peines, s'en retirer; de sorte qu'en cet état un pécheur n'a pour le bien que des retours et des désirs fort faibles que l'habitude rend inutiles et inefficaces. De vous dire que dans ces commencements de maladie le pécheur n'ait aucun désir de se convertir, je n'ose l'avancer; mais ce qui est très-certain, c'est que les désirs qu'il a en cet état

sont très-faibles et très-languissants, parce qu'alors il n'a pas assez de force sur lui-même pour dire, je veux tout de bon quitter ce péché ; il n'a de résolution que pour dire : Je voudrais quitter ce péché, il me fait de la peine ; c'est un langage qu'on entend souvent tenir aux pécheurs. Que veut dire, Messieurs, ce *je voudrais?* Voici ce que j'en ai compris moi-même. Je voudrais est quelquefois un terme dit en passant, qui ne signifie rien, quelquefois une idée qui n'est attachée à rien de réel, et quelquefois un sentiment qui n'a aucun effet. Dans ce terme il n'y a qu'illusion, cette idée n'est que faiblesse, ce sentiment est toujours inutile.

On dit : Je voudrais être converti et ne pas être engagé si avant dans mes égarements. Mensonge tout pur que fait le pécheur qui parle de la sorte. Il ne le voudrait pas, en effet. C'est bien l'esprit qui dit en certains moments : Je le voudrais; mais la volonté ne le dit jamais. Ainsi c'est illusion, puisque c'est la volonté qui domine l'esprit en cet état. Il a donc beau dire qu'il voudrait quitter ce péché, il parle autrement qu'il ne souhaite, et, s'il agit de bonne foi, il reconnaîtra qu'il ne veut rien moins que changer de vie. Si par quelque dégoût que le pécheur aurait ressenti dans son péché, ou bien par quelque effort plus grand qu'à l'ordinaire, il dit : Je voudrais quitter ce désordre, pendant qu'il ne veut rien faire pour cela; c'est encore une idée trop légère. Ce pécheur voudrait, dit-il; mais il ne veut pas entièrement. Il voudrait quitter ce péché, mais il en aime les douceurs ; il voudrait sa conversion, mais il n'aime pas le travail qu'il faudrait essuyer pour cela ; il voudrait que tout fût fait et n'avoir la peine de rien. Est-ce là vouloir?

Enfin, quand je conviendrais qu'on veut tout de bon se convertir, ce n'est qu'un sentiment très-faible qui ne produit rien : car, qu'a-t-il produit dans ceux qui le disent chaque jour, et qui ne le disant jamais avec une entière détermination, ne voient aussi jamais leurs velléités accomplies ? Ainsi, tant que vous dites, je voudrais, et que vous ne dites pas tout de bon, je le veux, vous êtes encore bien éloignés de votre conversion. Mais voici ce qui arrive parmi ces pécheurs : c'est que cette volonté, si imparfaite et si inefficace, est cependant tout ce qu'on porte de disposition au tribunal de la pénitence, on n'apporte à ce sacrement, qui demande une volonté si pleine et une résolution si entière, que des demi-volontés et des résolutions ébauchées. Je veux bien croire, pour votre consolation et la mienne, que lorsqu'on va à confesse, on n'est pas dans cette disposition de dire, je veux encore pécher : c'est l'effet du plus cruel libertinage ; mais on sent bien qu'on n'a pas d'autre mouvement dans son cœur que celui-ci, je voudrais ne point pécher ; mais ce n'est là qu'une émotion de l'âme, et non pas une componction de cœur : ce n'est qu'un désir inefficace, et non pas une ferme résolution : c'est une disposition éloignée, mais l'on n'a pas pour cela cette disposition requise pour obtenir l'absolution de ses crimes.

A de tels pécheurs qui ne peuvent rien dire de mieux à un confesseur, on peut bien accorder quelque temps pour s'affermir dans leur résolution, et se préparer à être guéris ; mais on ne peut pas leur accorder sur-le-champ la guérison : ils se flattent tellement ces pécheurs dans leur maladie, qu'ils disent d'eux avec complaisance, ce que disait Jésus-Christ sur l'infirmité de Lazare à ses deux sœurs, *infirmitas hæc non est ad mortem.* Votre frère est infirme, mais son infirmité ne va pas jusqu'à la mort : il était pourtant mort, ce pauvre Lazare, et cependant Jésus dit qu'il n'était pas entièrement mort. C'est un mystère, Messieurs, que cette conduite du Fils de Dieu à l'égard de ce mort! mais voici l'illusion de presque tous ces pécheurs d'habitude : on avoue bien au confesseur qu'on est infirme, mais on ne se trouve pas si malade qu'on est : on croit que cette maladie ne va pas jusqu'à la mort; on ne prend pas son mal pour si mortel qu'il est, il s'en faut beaucoup : on sait que le bien que l'on pratique est imparfait, qu'on n'en peut guère attendre de récompense, qu'on le fait avec tant de négligence, qu'il ne mérite pas d'être appelé bien ; on convient assez de cela, mais l'on ne connaît pas le danger où l'on est; on ne sent pas son mal, et cependant, sentir son mal, c'est une préparation à la guérison.

On cherche des remèdes, et on en trouve quand on connaît le danger : c'est pour cela que les deux sœurs de Lazare, voyant que leur frère était insensible à son mal, s'adressent à Jésus-Christ, pour l'avertir qu'il est malade, *Domine, ecce quem amas, infirmatur*, ah! Seigneur, voilà celui que vous aimez qui est dans l'infirmité : quand on veut se convertir véritablement, on en agit ainsi : on s'adresse à Jésus-Christ, qui seul est capable de nous donner la santé, et on s'y adresse avec le désir sincère d'une âme qui demande sa conversion. Voilà ce qu'il faut faire quand on vient à confesse.

Mais voyons quel désir sincère peuvent avoir ces pécheurs qui n'expliquent la maladie de leur âme au confesseur, que parce qu'ils y sont obligés, ou par le précepte de l'Eglise, ou par une bienséance du monde. A qui s'adressent-ils? Les sœurs de Lazare s'adressent à Jésus-Christ lui-même ; mais eux s'adressent à un ministre doux et indulgent, plutôt qu'à un ministre sévère et éclairé, qui ait déjà plusieurs fois sondé leur conscience, pour ordonner le remède proportionné à leurs maux : et comment donc peuvent-ils se flatter sur une absolution qu'ils arrachent? Ne savent-ils pas que quand un aveugle est conduit par un autre aveugle, ils tombent tous deux dans le précipice sans qu'ils s'en aperçoivent? Est-ce qu'ils ignorent que ce n'est que parce que leur maladie n'est pas connue à leur confesseur, qu'il les y laisse croupir sans les avertir de l'état funeste de leur mort ? Est-ce qu'on ne sait pas que cette habitude, si souvent réitérée, n'a

fait que tirer de cette cérémonie extérieure de la confession, des armes plus fortes pour se défendre contre les mouvements salutaires de la grâce ?

Dans cet état déplorable où l'on ne fait nulle attention sur sa maladie, où l'on ne la sent pas, on ne pense guère à dire comme les sœurs de Lazare : *Domine, ecce quem amas, infirmatur*, Seigneur, voici celui que vous aimez, qui est dangereusement malade. Dans ce mortel assoupissement on ne songe point à s'adresser à Dieu par des prières, des œuvres de piété et des pratiques de dévotion ; et cependant, ce serait par là qu'on pourrait s'approcher de Jésus-Christ, au lieu que sans cela on ne fait que s'en éloigner de plus en plus : c'est pourquoi je dois dire de vous, pécheurs insensibles, ce que Marie, sœur de Lazare, disait à Jésus : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Oui, Seigneur, si vous eussiez été ici, ce pécheur d'habitude ne serait pas mort ; si vous eussiez été à la place de ce confesseur trop indulgent ou peu éclairé, pour découvrir à ce pécheur le fond de sa mortelle infirmité, il aurait eu recours à vous pour sa guérison, il ne se serait pas retiré de vous comme il a fait dans la pensée qu'il n'avait rien à craindre, et qu'il avait obtenu le pardon de ses fautes par une absolution ; s'il eût eu recours à vous par la prière, par l'oraison, vous ne l'auriez pas laissé perdre ; s'il ne vous eût pas obligé de vous éloigner de lui par le mépris qu'il faisait de vos grâces, vous l'auriez sauvé ; s'il eût entretenu une sainte liaison avec vous par ses bonnes œuvres, il ne serait pas mort, *si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus;* il y aurait eu quelque ressource pour lui ; on aurait pu vous entendre dire de lui ce que vous dites de Lazare à sa sœur qui vous priait, *resurget frater tuus.* Oui, si ce pécheur eût employé la pénitence, la prière, qui l'aurait rapproché de Jésus-Christ, il aurait pu espérer sa résurrection, *resurget frater tuus :* c'est-à-dire, que de ces premiers sentiments et de ces premiers désirs inefficaces de conversion, ce pécheur passerait à une véritable dévotion et à une piété solide ; il passerait d'une volonté chancelante et faible, à une volonté ferme et constante de faire le bien.

Mais qu'arrive-t-il, mes frères ? c'est que le pécheur au commencement de son habitude, n'employant ni prières, ni piété, ni dévotion, ne donnant aucune marque de cette humilité que firent paraître les deux sœurs de Lazare, il entre dans l'oubli de sa conversion : il perd le premier sentiment qu'il en avait ; et cette âme qui auparavant était sensible à une lecture, à un sermon, à une inspiration, à une sage remontrance, devient alors insensible à tout. Voilà le poids de la grâce contrebalancé par celui de l'habitude, et ce qu'il faut dire de ce pécheur, c'est ce que Jésus-Christ disait de Lazare, *mortuus est*, il est mort, parce qu'il est insensible, et il n'est point de mort plus cruelle que cette insensibilité à la grâce : tous les péchés ne nous conduisent pas là, mais ils nous conduisent à l'habitude, et l'habitude ne manque jamais de nous y conduire.

On pèche d'abord, et on n'a pas sitôt péché, que voici les remords qui suivent, et qui font souffrir à cette conscience encore timorée de grandes violences : mais quand on multiplie ses péchés, il n'est plus de remords qui nous touchent : *quid est quod tolerata consuetudo non evertat ?* dit saint Bernard. Y a-t-il un bon sentiment que l'habitude n'étouffe, un bon désir qu'elle n'arrête, un principe de religion qu'elle ne combatte ? Est-il un esprit qu'elle ne révolte contre ses devoirs? Est-il un cœur qu'elle n'endurcisse? *Quid est quod non evertat consuetudo?* Consultez-vous, pécheurs, et voyez quel cruel changement l'habitude a fait en vous : dans les premiers abords de cette criminelle habitude, ô Dieu ! quelle crainte des jugements du Seigneur ! quelle vue de votre sainte religion! Avec quelle répugnance y avez-vous consenti ! Avec quelle honte vous êtes-vous résolu de porter ce poids d'iniquité ? Mais hélas ! combien durent ces pieux sentiments? *Primum tibi portabile videtur.* Le péché vous paraît d'abord supportable : l'avez-vous porté longtemps, ah ! je ne veux que l'expérience de ceux qui sont dans l'habitude ; la fragilité, le penchant naturel au mal, tout cela nous fait croire que ce mal est léger, et que plus nous y tombons souvent, moins il est dangereux, *leve judicas.*

Vous voilà déjà bien avancés, pécheurs : bientôt vous viendrez à dire que c'est peu de chose que ces péchés, qu'ils ne sont pas si contraires à la loi de Dieu qu'on penserait bien. On s'entretient de ses désordres sans en être touché; on les confesse sans peine et sans douleur, et on y retourne sans honte. Ah! prenez garde, aveugles que vous êtes : vous ne le savez donc pas, que bientôt il n'y a plus de retour pour vous, que bientôt votre salut est presque désespéré! Où en êtes-vous? Ignorez-vous que vous êtes bientôt au comble des iniquités, et qu'après tant de crimes, si vous en commettez encore un seul, il n'y aura plus pour vous de rémission? C'est-à-dire que vous ne reviendrez jamais de cet attachement au mal, et que, si vous ne le rompez dès maintenant, votre supplice vous attend : *Paulo post delectabile videbitur.*

Joignez ces premières craintes que vous aviez du péché, cette répugnance à le commettre, cette confusion qui autrefois vous faisait rougir, avec cette liberté et cette licence effrénée qui vous portent sans cesse au péché. Voilà ce que fait l'habitude : par elle le cœur de l'homme devient d'autant plus incapable de guérison, qu'il demeure insensible à ses maux : *Eo magis insanabile quo magis insensibile.* Pécheurs! vous voilà dans un état où vous ne verrez plus l'Evangile qui vous arrête, plus de Dieu qui vous étonne, plus de crainte de ses jugements qui vous touche, plus de projets de conversion qui vous fassent de temps en temps penser à votre salut! Autrefois on en faisait, de ces salutaires projets; mais maintenant on ne

sait plus ce que c'est : l'on ne pense plus qu'à vivre dans le péché; l'on y prend tout son plaisir.

Que si vous êtes tellement disposés quand je vous parle, chrétiens, que vous vous sentiez touchés et émus de ce que je vous dis, vous n'êtes encore que morts : *mortuus jaces*, et vous pouvez espérer de ressusciter; mais si, au contraire, étant avertis du danger terrible où l'habitude vous expose; si, connaissant aujourd'hui le malheur où elle vous conduit, vous ne cherchez pas à en sortir, ah! vous êtes déjà ensevelis, comme Lazare, dans le tombeau : *si tanta quanta dixi contemnis, sepultus jaces;* vous êtes déjà dans la pourriture et la corruption : et la preuve de cet état, c'est d'être indifférents lorsqu'on vous expose les choses les plus fortes et les plus pressantes contre le péché qui vous corrompt; c'est de faire peu de cas des avis salutaires qu'on vous donne de la part de Dieu, et d'entendre avec mépris sa parole.

Ce fut là ce qui mit le comble à la réprobation des pharisiens : Jésus-Christ parlait contre leurs mauvaises habitudes, et d'abord ils se soulevèrent; ils censurèrent sa doctrine et ses actions; ils décrièrent sa morale, et après cela ils entrèrent en courroux contre lui-même, *indignati sunt* (*Matth.*, XXI); enfin, dans le temps qu'il parle contre leur avarice, ils s'en scandalisent, eux qui étaient les plus avares de tous les hommes : *audiebant omnia hæc pharisæi, qui erant avari* (*Luc.*, XVI); et, au lieu d'être effrayés, ils se raillent de sa parole : *et deridebant illum.* (*Ibid.*) Après cela peut-on espérer une conversion dans ces sortes de pécheurs? Que peut-on attendre de ces gens qui écoutent la parole de Dieu et les bons avertissements qu'il leur donne par notre bouche comme des discours chimériques? Qui pourrait compter sur une conversion dont on s'éloigne si fort? Quoi donc! à cette conversion désespérée, Jésus-Christ ne ferait-il rien? Je l'entends nous dire, dans l'évangile de ce jour, qu'il est la résurrection et la vie; que celui qui croit en lui, quand même il serait mort, vivra, *etiamsi mortuus vivet :* cela me donne un peu d'espérance, dira ce pécheur d'habitude. Oui, mes frères, je veux bien qu'il lui en reste encore; mais il faut que du fond de ses désordres, entendant la voix de Jésus-Christ, il se lève aussitôt, comme Lazare, du tombeau, et qu'il sorte de son sépulcre, comme Lazare en sortit. Or, comment se lève-t-il, ce mort de quatre jours? ayant les pieds et les mains liés, *et prodiit statim qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus*, ayant sur le visage un suaire qui le couvrait, *et facies illius sudario erat ligata.* Voilà, Messieurs, ce qui retarde la conversion de tant de pécheurs, à qui Dieu dit de se lever et de rompre leurs habitudes : c'est qu'ils veulent attendre à se convertir, qu'ils soient dégagés de tous les empêchements et de toutes les affaires qui les retiennent dans le monde. Quand je serai hors de ce procès, dit l'un; quand je serai délivré, dit l'autre, des soins de cet emploi; quand j'aurai mis ordre à ma famille; quand j'aurai pourvu mes enfants; quand je me serai fait un petit fonds pour la vieillesse, alors je penserai à me convertir.

C'est ainsi qu'on parle dans le monde. Vous voulez attendre que vous soyez libres de tous les embarras du siècle; mais vous vous abusez, aveugles pécheurs : vous n'y viendrez jamais, à cette pleine liberté d'esprit, à ce dégagement de toutes choses, et vous serez toujours esclaves de ces habitudes qui vous enchaînent et que vous fortifiez de plus en plus. Ainsi, voulez-vous sortir de votre péché et ressusciter comme Lazare, ne tardez pas un moment : quand la voix de Dieu vous appelle, sortez tels que vous êtes du sépulcre de vos péchés; quoique vous soyez encore attachés aux biens de la terre, que vous teniez à la corruption du siècle, que vous soyez possédés par une passion qui vous domine, écoutez Jésus-Christ qui vous parle, et, dès que vous entendez sa voix, donnez seulement un signe de vie : *et statim prodiit, qui fuerat mortuus*, sans cela vous ne pourrez jamais vous convertir.

Mais, me direz-vous, assez d'autres difficultés m'arrêtent et m'empêchent de sortir de mon habitude. Que ferai-je pour ma conversion, pendant que je demeurerai attaché au monde? Quel soin puis-je apporter à l'affaire de mon salut, pendant que je suis tout occupé de celles du siècle? La pénitence, la prière, la retraite, sont des pratiques bien incompatibles avec le monde. Que faire de moi-même, dans la chaleur d'une affaire qui me remplit d'inquiétude pour moi, d'animosité contre mes égaux, de jalousie contre ceux qui l'emportent sur moi par leurs richesses? Quel parti prendre dans un trouble et une agitation si grande, pendant que l'esprit est si partagé, si dissipé? Est-ce le temps de songer à une conversion qui n'a pas trop de l'homme tout entier? Ne vaut-il pas mieux attendre que je sois débarrassé, pour songer tout de bon à me convertir, que de commencer maintenant, et, peu de temps après, être obligé de revenir sur mes premières traces?

Voilà, Messieurs, comme on parle : langage qui ne produit jamais rien de bon, parce que les affaires qu'on espère terminer se succèdent éternellement les unes aux autres; à peine est-on sorti de certains plaisirs, de certains amusements, qu'on entre dans d'autres intrigues, dans d'autres embarras; et c'est se tromper que de croire qu'on pourra trouver dans un âge plus avancé plus de liberté d'esprit et de détachement de cœur que dans la jeunesse où tout enchante, où tout retient au monde : en quelque état que vous soyez, vos dispositions seront toujours mauvaises, et vous trouverez sans cesse de nouvelles excuses et de nouveaux obstacles. Aujourd'hui on est trop chagrin pour songer à rompre cette habitude qui fait tant de plaisir; demain on sera trop dissipé pour songer à une affaire si sérieuse; après cela on devient indifférent pour son salut, parce qu'on a trop longtemps aimé le péché; quand on croit être libre de tout, c'est alors

qu'une affaire nouvelle survient qui renvoie encore pour quelque temps la conversion ; il vient encore quelque partie de plaisir, quelque fantôme d'honneur, quelque rayon de meilleure fortune qui nous rengage ; il sort de tous côtés de nouvelles sources d'empêchements. De sorte que vous ne vous convertirez jamais, pécheurs d'habitude, si vous ne vous levez tout d'un coup malgré tout ce qui s'oppose à vous, si vous ne commencez à sortir enveloppés de tous vos liens, *prodiit*.

Sortez donc en cet état, faites ce premier effort, et les liens qui vous retiennent au péché, se rompront. Ce fut ainsi que Jésus-Christ ordonna qu'on déliât Lazare et qu'on lui permît de s'en aller sitôt qu'il fut sorti de son sépulcre : *Solvite eum et sinite abire.* Dès que Jésus-Christ parle, il faut se lever, et on se trouve bientôt secouru de la grâce qui délie le pécheur. Mais parlez encore plus fort, Seigneur, afin que ce pécheur ne puisse pas feindre de ne point entendre votre voix : quelque grande que soit la violence de l'habitude dans le péché, la force de votre grâce est encore plus puissante : c'est ce que nous allons voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE

Je ne puis mieux vous faire connaître la violence de la mauvaise habitude, que dans la plainte que saint Paul fait faire à un pécheur qui voudrait se convertir et qui ne le peut presque point, parce qu'elle s'est changée en une espèce de nécessité. Cet apôtre distingue trois degrés de violence dans l'habitude qui nous sont marqués par ces paroles : La loi de mon esprit m'a fait souhaiter et désirer avec empressement ma conversion ; mais j'ai senti une autre loi dans mes membres qui a combattu cette première : *Condelector legi Dei secundum interiorem hominem, video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* (*Rom.*, VII.) Quelle est cette loi contraire à la première? C'est, dit saint Augustin, la violence de l'habitude : *Lex ista, violentia consuetudinis est ;* ce n'est autre chose que cette violence qui me fait résister, *repugnantem* (*Ibid.*) ; qui me captive, *captivantem* (*ibid.*) ; et enfin, qui me fait succomber jusqu'à m'écrier : Ah ! que je suis malheureux ! Qui me délivrera de ce corps de mort : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Ibid.*)

Trois pernicieux effets de l'habitude dans le péché : 1° Elle nous fait résister à tous nos bons mouvements : *Repugnantem legi mentis meæ.* 2° Elle nous captive et nous enchaîne dans le crime : *Captivantem me.* 3° Elle nous fait succomber sous le poids de nos passions, en sorte que nous ne pouvons plus nous en relever par nous-mêmes : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Mais je trouve dans l'Evangile de ce jour trois mouvements dans la conduite de Jésus-Christ ressuscitant Lazare, qui sont contraires à ces trois degrés funestes de la violence de l'habitude : il est dit que Jésus-Christ pleura sur la mort de Lazare : *Lacrymatus est Jesus* (*Joan.*, XI) ; il se troubla lui-même, *turbavit seipsum ;* appliquons ces trois circonstances au pécheur d'habitude, et transportons en nous-mêmes ces mouvements de Jésus-Christ sur l'idée que nous en donne saint Augustin. La mauvaise habitude combat en nous toute pensée de conversion : voilà donc un état bien digne de larmes, *lacrymatus est.* Cette violente habitude nous captive et nous enchaîne dans le crime ; voilà sans doute de quoi se troubler, *turbavit se.* Mais ce qui est encore pis que tout cela, la violence de l'habitude fait succomber le pécheur sous le poids du péché dont il ne peut plus se relever, sans un effort extraordinaire de la grâce ; voilà de quoi nous faire frémir jusque dans le fond de l'âme, *infremuit spiritu :* éclaircissons tout ceci.

Je dis d'abord que l'habitude au péché combat toutes les pensées de conversion qu'on peut avoir, et il est bien aisé de le comprendre. Il n'est personne, quelque grand pécheur qu'il soit, à qui il ne reste encore quelques bons sentiments qui lui viennent de temps en temps de son salut ; il n'est point de pécheur, quelque endurci qu'il soit dans son crime, quelque attaché qu'il soit aux créatures, qui ne lève encore de temps en temps les yeux vers le ciel? Il n'est pas si enivré des fausses joies du monde, qu'il ne gémisse quelquefois sous le poids du péché qui l'accable, qu'il ne paraisse vouloir rompre ses liens ; ces sentiments sont bons, Messieurs, et ils pourraient produire quelque fruit, si ce pécheur n'avait pas au dedans de lui-même une mauvaise habitude qui dispute avec son esprit, et qui s'oppose au bien qu'il pense faire ; mais, hélas ! elle résiste toujours, elle combat toujours, en nous faisant rechercher et conserver tous ces plaisirs favoris, sans lesquels on ne croit pas pouvoir vivre. Comment pourriez-vous vivre, disait-elle au grand Augustin, sans les uns ou les autres de ces plaisirs : *Quomodo potestis vivere sine his et illis?* Comment en cet état pouvoir faire de sérieuses réflexions sur soi-même et sur sa vie passée? Conditions cependant si nécessaires à la conversion : en sorte que quand on voudrait s'approcher plus près de Dieu, c'est alors qu'on en est reculé plus loin : *Quanto propius accedebam, tanto longius amovebat,* dit le même saint Augustin.

Dans ces mouvements si différents, combien essuie-t-on de combats? Quelle violence ne souffre-t-on pas en soi-même? D'un côté, l'on sent la grâce qui forme des remords cruels, et, d'un autre, l'on ressent les passions qui se soulèvent contre tous les efforts de la grâce ; d'un côté, s'offre la grâce qui nous représente l'absolue nécessité de changer de vie et de conduite, et, de l'autre, l'habitude mauvaise qui nous fait sentir l'impossibilité de changer d'objet : d'un côté, est la grâce qui presse de sortir du crime, de l'autre, l'habitude qui arrête dans le

crime; la grâce qui fortifie le pécheur, l'habitude qui l'abat; la grâce qui fait prendre une ferme résolution de se convertir, l'habitude qui ne permet qu'on forme que de faibles et inutiles désirs; la grâce qui encourage, l'habitude qui dégoûte; la grâce qui excite et qui anime, l'habitude qui affaiblit et qui rebute; la grâce qui gémit sous le malheureux esclavage où engage l'habitude, et l'habitude qui ne peut souffrir les instances de la grâce.

Etat pitoyable, Messieurs, et digne de larmes, *lacrymatus est.* Mais état déplorable, et où l'on trouve bien de quoi se troubler, *et turbavit se ipsum.* Car on se donne beaucoup de mouvement, et on n'avance pas : on se tourne de tous côtés, comme dit saint Augustin, on se tourmente dans ses funestes chaînes : *Versabam me in vinculo meo;* et on ne les rompt pas : nous devons d'autant plus l'en croire, qu'il l'avait éprouvé lui-même. Le pécheur d'habitude est, dit-il, comme un esclave qui, dans sa tête, peut bien rouler mille projets de liberté, mais qui ne peut se défaire de ses liens : *Versabam me in vinculo meo.* Un pécheur peut bien penser à sortir de son péché, mais ce ne sont que de vaines idées dont il se repaît, je suppose qu'il n'ait pas encore renoncé tout à fait au dessein de sa conversion : cela étant ainsi, il y aura de l'agitation dans son esprit, de la violence dans ses actions; on le verra même s'imposer la prière, la retraite et quelque autre pratique de vertus, s'acquitter avec une scrupuleuse fidélité de ses devoirs extérieurs, quelquefois faire de bonnes œuvres comme dévot, se mortifier comme pénitent, s'opposer aux scandales comme les plus zélés; on voit tout cela dans beaucoup de ces pécheurs d'habitude, ils changent l'extérieur; mais l'intérieur reste le même : ils changent de langage, mais sans changer de mœurs; ils se roulent toujours dans leurs liens sans en sortir : *Versabam me in vinculo meo.*

Quoique du côté de la grâce, il se fasse quelques mouvements vers le bien, il s'en fait d'autres du côté de l'habitude qui les rend inutiles; on se fait à soi-même des reproches de sa liberté, de sa mollesse, mais jamais on ne change; on forme des desseins d'une nouvelle conduite, mais on ne les exécute jamais; on en vient jusqu'à se vouloir du mal de résister si longtemps à la grâce, mais on tient toujours bon contre elle. Comment appeler tout cela? C'est s'inquiéter et non pas se résoudre; c'est s'agiter et non pas s'affranchir; c'est se débattre et non pas se délivrer, puisqu'on demeure dans le même état. Malheureux état! qui nous retient toujours dans la plus triste et la plus misérable servitude.

Mais, dit-on, je suis assez libre, et ce n'est que cette liberté qui m'attire toutes les peines que je souffre dans le dessein que j'ai de me convertir. Malheureux pécheur que je suis, que ne puis-je m'abstenir de faire le mal! que ne puis-je chasser cette passion de mon cœur! Voilà le dernier degré de la violence de l'habitude qui va presque jusqu'au désespoir, et qui fait renoncer à tous ces bons sentiments de conversion qu'on avait eus, *et fit desperatio*, dit saint Augustin. Oui, chrétiens, le pécheur désespère de sa conversion; et dans cet état renonce à tous les moyens qui s'offrent à lui pour l'aider; et c'est de quoi nous faire frémir, comme Jésus-Christ frémit sur la mort de Lazare, *infremuit spiritu.* Revenons au principe; il faut faire son salut, c'est une chose nécessaire et que l'on comprend assez; mais dans l'habitude, qui peut le faire? Car, ne vous y trompez pas, Messieurs, on n'appelle pas faire son salut d'interrompre le cours de ses iniquités pour quelque temps; c'est un essai de conversion; mais non pas une conversion entière. Pour dire qu'on veut faire tout de bon son salut, il faut quitter tellement le péché qu'on n'y revienne plus; et c'est ce qu'on ne peut faire dans l'habitude, parce que l'on conserve toujours la source du mal.

La passion est un feu passager qui enflamme et qui dérange tout à coup; mais l'habitude est un venin qui se contracte lentement, qui se forme peu à peu, et s'enracine enfin, de sorte qu'il n'est presque plus possible d'en purifier le cœur. On a de temps en temps de pieuses saillies qui entraînent vers Dieu; mais on n'en est pas meilleur. Ces faibles lueurs de piété ne sont que les fausses crises d'une illusion trompeuse : tant que le principe de l'habitude demeure, on ne peut se flatter, ni de conversion, ni de salut; on ne fait que s'en éloigner davantage par ces alternatives de pénitence et de relâchement, de confessions et de rechutes.

Car si le pécheur n'avait jamais travaillé à sa conversion depuis son habitude, il pourrait espérer qu'avec un travail pénible et sincère il sortirait de son péché; mais quand il vient à penser aux combats que son habitude a soutenus contre la grâce, et que cette habitude l'a toujours emporté; quand il vient à faire réflexion que la grâce l'a secondé de ses secours; qu'il a employé plusieurs fois les moyens qu'elle lui présentait, et qu'il n'en a jamais profité comme il faut; que ses confessions, ses communions, ses pratiques de dévotion et de charité n'ont rien fait pour son salut; que doit-il espérer, voyant qu'il est toujours ce qu'il a été? qu'il a éprouvé tous les remèdes, et que l'habitude a toujours été victorieuse, ne se livre-t-il pas au désespoir? Oui, chrétiens, au désespoir; car, y a-t-il quelque chose qui soit plus capable de nous y jeter que la mauvaise habitude qui a usé tous les moyens de salut dont on pouvait se servir; qui a rendu nuisibles tous les salutaires remèdes que la religion nous propose, sacrements, prières, retraites, résolutions, prédications?

Le pousserai-je donc à bout, ce malheureux? Lui dirai-je qu'il finira comme il a commencé? qu'il a vécu dans son habitude, et qu'il y mourra? qu'il passera le reste de ses jours dans le même esclavage, et livré au même maître qu'il a servi dès ses pre-

mières années, et qu'il portera l'impénitence et la mauvaise habitude jusque dans son tombeau? Si je lui disais tout cela, je ne lui dirais peut-être que trop vrai pour son malheur. Mais je crains qu'un pécheur d'habitude, en entendant de si effrayantes menaces, ne se porte tout à fait au désespoir; et à Dieu ne plaise, que voulant le toucher et l'instruire, je contribue à le perdre; loin de moi une intention si pernicieuse! Que nous reste-t-il donc à faire en cette occasion? C'est d'adoucir un peu la violence de son habitude par une force contraire et plus puissante: c'est celle de la grâce. Ah! que le salut de ce pécheur est difficile; mais il n'est rien d'impossible à celui qui a la facilité de ressusciter les morts. Je vais vous donner encore cette dernière instruction et je finis.

Il est vrai que toute l'espérance du pécheur d'habitude vient de Dieu, et que sa conversion parfaite est son ouvrage: il veut cependant qu'on fasse quelques pas de soi-même; c'est de lui que nous attendons notre force, et il peut nous tirer lui seul de l'abîme de corruption; mais il demande que nous y travaillions. Avant qu'il ressuscite Lazare, il commande qu'on ôte la pierre qui couvrait son sépulcre, *tollite lapidem:* Pourquoi cela? il n'avait qu'à dire que Lazare sortît de son tombeau, et il en serait sorti: il est vrai, Messieurs, mais il ne veut pas faire seul ce grand ouvrage, il faut que d'autres y travaillent. On a beau lui représenter que ce mort est depuis quatre jours dans le sépulcre, et que, si on lève la pierre, il en sortira une puanteur horrible; il n'écoute point cela, et ne ressuscite point Lazare jusqu'à ce qu'on ait ôté la pierre; mais enfin on leva la pierre, et aussitôt après Jésus-Christ, levant les yeux au ciel, rendit grâces à son Père du pouvoir qu'il lui avait donné: *Tulerunt lapidem: Jesus autem, elevatis sursum oculis, dixit: Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me.*

Ecoutez bien ceci, pécheurs d'habitude, il n'y a que Dieu qui puisse vous faire sortir de la corruption où vous êtes; mais comme il y a certains obstacles qui s'opposent à votre salut, il veut que vous les leviez avant qu'il travaille à vous ressusciter; comme il y a dans votre esprit certains préjugés qui l'aveuglent, il faut les dissiper; comme il se trouve dans votre cœur certains attachements qui le possèdent, il faut l'en délivrer; comme il y a dans vos sens certaines douceurs, certains plaisirs, certains divertissements qui les enchantent, il faut les en détacher; comme enfin il y a dans votre conduite certains usages du monde, certains amusements, certaines coutumes qui la souillent, il faut les retrancher. Voilà les pierres du sépulcre qu'il faut ôter, si vous voulez que Jésus-Christ vous ressuscite par sa grâce, et vous fasse vivre loin de vos criminelles habitudes. En vain apporterez-vous mille excuses pour vous en dispenser; en vain voudrez-vous éluder ce que Jésus-Christ demande de vous; si vous n'éloignez d'abord ces obstacles, vous ne sortirez point de vos désordres; et comment les ôterez-vous ces obstacles? ce sera par la première grâce que Dieu vous envoie; il faut absolument commencer par là: *Tollite lapidem.*

Dans l'esprit des pécheurs d'habitude, il se trouve des préjugés qui tantôt leur font regarder le salut comme une chose trop difficile; l'Evangile, disent-ils quelquefois, n'est pas si terrible qu'on nous le fait; il n'y a pas tant à craindre qu'on nous le dit; la miséricorde de Dieu est toujours prête à nous recevoir; elle est inépuisable; elle est si bienfaisante qu'elle ne se lasse point de nous attendre; voilà comme on s'abuse sur la facilité du salut; on se trompe aussi quelquefois sur sa difficulté. Ah! le salut est une affaire trop difficile, dit-on, on ne peut y parvenir, on y demande tant de conditions onéreuses qu'on ne peut l'opérer. Voilà l'obstacle de l'esprit qu'il vous faut ôter; et alors Dieu vous fera marcher dans ses voies avec courage, et dans ses commandements avec plaisir. Otez encore cet obstacle qui s'oppose dans votre cœur à votre salut; ces tendresses affectées, ces familiarités trop grandes avec des personnes de différent sexe, ces amitiés scandaleuses qui déshonorent une famille, ces commerces secrets, ces fréquents entretiens, qui forment peu à peu des liens qu'on ne peut presque plus rompre, ces complaisances et ces respects réciproques, qui vont presque jusqu'à l'adoration. Otez encore les obstacles qui sont dans vos sens. Ah! éloignez de vous cette folle délicatesse dans les repas, ces parties de jeu et de divertissements, ces artifices de luxe et de vanité, de modes et d'ajustements qu'on invente pour plaire, cet attachement idolâtre à son propre corps: *Tollite lapidem.* Enfin, ôtez les obstacles qui sont dans votre conduite, il y a d'ordinaire des amusements et des usages criminels; tout y est plein de perte de temps, de négligences, de bagatelles; ôtez tous ces obstacles, et Dieu vous donnera la force d'entrer dans un état de pénitence, de travail, de fidélité en tous vos devoirs; voilà l'explication de ce que Jésus-Christ voulut que les Juifs fissent avant que de ressusciter Lazare: *Tulerunt lapidem.*

Tirez bien la conclusion de tout ceci, mes frères; car enfin vous le savez, on doit venir là pour faire son salut; il faut se faire violence pour gagner le ciel. Or, qu'est-ce que se faire violence? sinon de commencer par lever tous les obstacles qui s'opposent à notre conversion, faire pénitence de nos crimes passés, suivre les voies que l'Evangile nous prescrit, quitter toutes les créatures pour s'attacher à Dieu seul. Mais n'en demeurez pas à la conclusion spéculative, venez-en à la conclusion pratique; et c'est ce que Jésus-Christ vous apprend aujourd'hui; car non-seulement il commanda qu'on ôtât la pierre, mais elle fut ôtée; c'est à cette pratique qu'il faut vous attacher aujourd'hui; si déjà vous avez fait de bonnes résolutions, exécutez-les sans délai: s'il vous est venu

de bons désirs, accomplissez-les dès maintenant. Avec la première grâce commencez votre conversion, et, après l'avoir commencée, Dieu vous aidera à l'achever; puisque cette première grâce sera suivie d'une autre beaucoup plus forte qui vous délivrera de vos mauvaises habitudes, pour vous faire mériter la possession de la vie éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON IX.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via? (*Luc.*, XXIV.)

Notre cœur n'était-il pas enflammé lorsqu'il nous entretenait dans le chemin?

L'impression que fit Jésus-Christ dans l'entretien qu'il eut avec ses disciples après sa résurrection, par lequel il enflamma leur cœur de son amour, c'est l'impression que j'ai tâché de faire dans vous, chrétienne compagnie; et pour la graver plus avant, j'ai pris aujourd'hui le sujet important de l'amour de Dieu, qui doit enflammer votre cœur comme le fut celui des disciples d'Emmaüs. amour de Dieu avec lequel je dois vous donner la paix, et qui étant une fois bien avant dans vos cœurs, y fera fructifier toutes les vérités du christianisme. Comme dans cet amour est renfermée toute la plénitude de la loi, j'ai cru que, pour vous porter à accomplir cette loi, que je vous ai tant de fois annoncée, je ne pouvais mieux faire que de conclure par l'explication de cet amour de Dieu: conclusion qui finira tous les discours que j'ai eu l'honneur de vous faire, et que vous avez semblé approuver par le concours et l'assiduité exacte dont vous m'avez honoré.

Si je demande à chacun de vous, disait saint Grégoire à ses auditeurs, s'il aime Dieu, il n'y en a point parmi vous qui sans hésiter ne soit prêt à s'écrier qu'il l'aime sûrement: *Secura mente respondet, diligo.* Il n'est pas jusqu'aux personnes les plus engagées dans le monde qui ne répondent qu'elles aiment Dieu, non pas comme il est aimé par tant de justes, mais comme il peut être aimé dans tous les engagements du siècle: *Secura mente respondet, diligo.* Pour démêler le vrai amour de Dieu d'avec un prétendu, qui est aujourd'hui sujet à tant d'illusions, il en faut juger par la règle que Dieu nous en a donnée lui-même; cette règle est le commandement qu'il a fait de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces; il est compris par peu de personnes, et, quoiqu'il soit exprimé en termes très-clairs, cependant l'amour-propre a su y trouver des explications aussi bizarres que commodes, qui tendent également à l'affaiblir.

C'est ce commandement que je veux vous expliquer aujourd'hui: pour vous en montrer toute la force, je ne veux point d'autres propositions que les deux que je trouve dans l'exposition simple des paroles du précepte; dans l'une, je découvre l'obligation du précepte, et dans l'autre, je trouve la pratique du précepte. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu: c'est là l'obligation du précepte et le sujet de mon premier point. Vous l'aimerez de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme: voilà la pratique du précepte et la matière de mon second point. En un mot, l'obligation d'aimer Dieu, les règles qu'il faut garder pour bien l'aimer, voilà tout mon dessein. Je n'ajouterai rien aux paroles du précepte, et ne retrancherai rien de son étendue, et je tâcherai de vous faire un discours d'instruction, qui demande la docilité de votre esprit; un discours d'onction, qui demande la soumission de votre cœur. Demandons avant que de commencer, les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n est si juste par rapport à l'esprit, rien n'est si intime par rapport à l'âme, rien n'est si pressant par rapport au cœur, que l'obligation que nous impose le commandement d'aimer Dieu; rien n'est si juste par rapport à l'idée que l'esprit a conçue de Dieu; rien n'est si intime par rapport au sentiment que l'âme en a au dedans d'elle-même; rien n'est si pressant par rapport à la reconnaissance que le cœur doit avoir.

Premièrement, je dis que par rapport à l'esprit, rien n'est si juste que l'obligation d'aimer Dieu; et je le dis contre ce principe qu'on se forme à l'égard de l'esprit de l'homme: savoir que l'esprit est trop libre pour aimer ce qu'il ne comprend pas, et trop peu libre pour ne pas aimer les objets dont la beauté lui est sensible; il est si libre qu'il veut aimer à son gré, et selon son inclination, tout ce qui lui plaît; il est si peu libre qu'il ne pourrait produire vers les choses qu'il ne comprend pas, que des songes égarés et de trompeuses illusions. Si on exige donc cet amour pour une Divinité que nul esprit ne peut comprendre, est-ce une chose juste? Comment peut-on nous obliger, dit-on, par une loi à aimer un Dieu que notre esprit ne connaît pas assez, et qu'il ne peut comprendre. Voilà la difficulté proposée: apportons-y une incontestable réponse; et pour cela élevez ici votre esprit, hommes charnels et grossiers, qui raisonnez de la sorte.

Comment l'entendez-vous donc ce précepte d'aimer Dieu? Quand on vous dit de l'aimer, pensez-vous que ce soit par mollesse, par sensualité, par une inclination basse et terrestre, par un penchant que la chair vous inspire? Ah! ce n'est pas là comme on vous commande de l'aimer; c'est de l'aimer en vous élevant vers lui, en lui consacrant toutes vos pensées et tous les mouvements les plus purs de votre esprit; et il n'est rien de plus juste que ce commandement entendu de la sorte. Car, par la religion et par la raison, nous connaissons que tout bien vient de Dieu: *Omne donum desursum est* (*Jac.*, I); que tout ce que nous avons ne vient que de lui: *Descendens a Patre luminum.* (*Ibid.*). Que, soit qu'il répande sur nos âmes ses lumières, soit qu'il y répande

ses ténèbres, il ne perd jamais rien de sa bonté envers nous; qu'il tend toujours à nous sauver par sa clémence; que, s'il est obligé, par notre peu de soumission, d'user quelquefois de rigueur : Ah! dit le prophète Isaïe, c'est son ouvrage à la vérité, mais cet ouvrage est éloigné de lui, et lui paraît comme étranger : *Ut faciat opus suum, alienum opus ejus : ut operetur opus suum, peregrinum est opus ejus ab eo.* (*Isa.*, XXVIII.)

Aussi sa bonté se fait connaître en toutes choses, et c'est à elle que se réduit tout ce qu'il fait : celui qui est tout bon de son propre fonds, ne peut faire en tout que du bien, dit Tertullien : *Totus bonus pro toto bono operatus est.* Qui n'a pas éprouvé votre charité, Seigneur! s'écriait saint Paul sur ses égarements? et que n'en ai-je pas éprouvé moi-même, jusque dans les démarches si criminelles que j'ai faites contre votre sainte religion? Ah! si je reçois encore chaque jour des grâces et des bienfaits, après m'en être rendu si indigne, moi qui suis un pécheur, le plus grand de tous; c'est que je suis conduit et gouverné par un Dieu bon et miséricordieux : faible homme que je suis, fragile, inconstant, rebelle, ingrat, il me faut un Dieu tel qu'est le mien, plein de force, de bonté, de patience, de douceur, de tendresse, de miséricorde, de charité. Je l'ai ce Dieu bon; et en faut-il davantage pour me porter à l'aimer? Voilà l'impression que la bonté de Dieu avait faite sur le cœur de ce grand apôtre.

N'est-ce pas encore l'impression que fait sur nous l'idée de la bonté dans les créatures? Quand nous y reconnaissons quelques traits de bonté, ne sommes-nous pas portés à les aimer? Cette personne fût-elle de mauvaise humeur, capricieuse et sujette à mille défauts; fût-elle sans pouvoir, sans talents, sans mérite; il suffit, pour nous la rendre aimable, que nous y trouvions de la bonté; dès là qu'on sait qu'elle est naturellement portée à faire du bien, on commence à l'aimer; et quand elle n'aurait point d'autre mérite, c'en est un grand aux yeux même des hommes, que celui de la bonté. Avec celui-là on trouve tout agréable, et sans celui-là on trouve tous les autres rebutants; avec celui-là on s'acquiert de l'estime, de la réputation, on a la confiance et l'amitié du monde, et sans celui-là on n'en reçoit que du mépris, que des reproches. En un mot, avec la bonté on trouve les plus grands défauts aimables, et sans la bonté, les plus belles qualités deviennent odieuses : tellement que c'est la bonté qui donne le prix à une créature dans le monde : voilà des sentiments que je trouve gravés dans l'humanité même. Et comment se pourrait-il donc, chrétienne assemblée, qu'une bonté essentielle, comme est celle de Dieu, ne fît pas son impression sur l'esprit, et n'eût pas son effet? Quelle justice y aurait-il de ne pas rendre à Dieu ce que nous rendons à ses créatures? De ne pas aimer notre Dieu, qui est infiniment bon de sa propre nature, et sans aucun mélange de mal? Au lieu que nous aimons un homme qui n'est peut-être bon que par tempérament, par caprice, par intervalle, par des vues de société, par ostentation, par hypocrisie, et par impuissance d'être méchant. Comment aimer une bonté dans l'homme qui n'est mêlée que de vices, pendant qu'on refuserait son amour à la bonté de Dieu, qui n'a rien en lui que de bon? *Totus bonus pro toto bono operatus est.*

Or, quel culte et quel hommage demande un Dieu si bon : *Quis est cultus ejus, nisi amor ejus?* dit saint Augustin. Ce culte et cet hommage c'est notre amour : demande-t-il que nous adorions sa justice par une crainte basse et vile de ses châtiments, et veut-il que nous adorions dans lui une puissance redoutable? Ou plutôt ne veut-il pas que nous aimions dans lui une bonté bienfaisante, et une autorité pleine de clémence? voilà quel est le culte qu'il nous demande : *Quis est cultus ejus, nisi amor ejus?* Quoi de plus juste pour l'esprit de l'homme que l'obligation d'aimer Dieu, par rapport à son infinie bonté?

Mais si c'est une obligation si juste pour mon esprit, elle n'est pas moins intime pour mon âme; puisqu'elle trouve son propre avantage dans l'accomplissement de ce précepte : elle est née dans cette inclination d'aimer Dieu; et il se trouve dans toutes nos âmes, soit dans l'ordre de la simplicité de la nature, soit dans l'élévation des plus grandes sciences, un sentiment unanime qui nous porte à l'aimer. Voilà, dit Tertullien, ce qu'on sait déjà quand on ne sait encore rien : oui, sur ce sujet, l'âme la plus simple, la plus grossière produira en sentiments ce que l'esprit pourrait produire en raisonnements; et plus cette raison se développe dans la suite de l'étude, plus ce sentiment devient fort. Ce qui se confirme par la pensée de ce philosophe, à qui une sagesse supérieure a fait dire, que toute la vraie philosophie consiste à aimer Dieu : *Plato dixit : Hoc est philosophari amare Deum;* c'est, dit saint Augustin, ce qui est capable d'être compris dès l'enfance : aimer Dieu, c'est ce qu'on peut faire toujours, parce qu'il est toujours aimable, et qu'on a toujours la puissance de l'aimer, et ce commandement d'aimer Dieu paraît d'autant plus digne d'être pratiqué de tout le monde, qu'il est plus naturel.

Que si la disposition des affaires et des embarras du monde, en fait perdre le souvenir; si les passions qu'on écoute, les mauvaises habitudes qui entraînent, empêchent qu'on n'embrasse l'exercice de cet amour divin, il se reproduit dans votre âme : par où? Par le sentiment naturel qui y est gravé; ce sentiment vous rappellera votre obligation, au travers de toute votre corruption, de tous vos embarras, de toutes vos passions, de toutes vos mauvaises habitudes, qui vous retiennent, et par lesquelles vous êtes comme liés avec les créatures : il s'élèvera dans votre âme ce sentiment si tendre, et votre âme s'élèvera elle-même vers

Dieu par des mouvements si forts, que toute l'impiété ne pourra les arrêter. Tertullien les appelle, *eruptiones animæ*, des saillies, des élancements, des évasions d'une âme, qui sentant sa misère voudrait aller à Dieu pour s'unir à lui : *Eruptiones animæ.*

On l'entend même cette âme, sous le poids des passions qui l'accablent, soupirer pour son Dieu, gémir et souhaiter quelquefois d'être avec lui ; on voit les plus mondains et les plus libertins au milieu de leurs passions, dans le fort de leurs plaisirs, pousser quelques soupirs vers le ciel pour implorer le secours de ce Dieu de bonté ; on les voit dans leurs moindres maladies, réclamer ce souverain Médecin ; on les voit mettre leur confiance en sa miséricorde, et parler à Dieu par de si vives saillies, qu'on ne prierait pas mieux le Seigneur par des prières bien arrangées. Et qu'est-ce donc que tout cela? Est-ce là remplir le commandement de l'amour de Dieu? Non ; ce sont bien là des sentiments, mais ce ne sont pas des actes d'amour, ce ne sont pas d'entières conversions; mais ce sont, dit saint Bernard, des inquiétudes d'une âme troublée, tourmentée par ses passions, et qui voudrait bien s'échapper de leur tyrannie : ce sont des efforts d'une âme qui pousse vers Dieu les flammes de ses désirs, et qui, connaissant ce qu'il est, et le secours qu'il peut lui apporter, voudrait l'aimer parfaitement : *Eruptiones animæ.* Voilà ce qui se trouve dans nos âmes, et ce que la nature et la grâce y ont gravé.

Que si maintenant le cœur refusait de reconnaître les bienfaits de Dieu, et tous les avantages qu'il en a reçus, ah ! combien cette obligation qui paraît si avantageuse à l'âme, va-t-elle devenir pressante à ce cœur? et sans parler ici de tout ce qui le porte à cette obligation en général, je m'arrêterai seulement à cette reconnaissance particulière que le cœur de l'homme doit à Dieu pour tant de biens particuliers, et pour tant de grâces personnelles qu'il en a reçus ; que si vos cœurs sont assez durs pour n'être pas touchés de certaines faveurs, de certains priviléges qui vous ont été accordés, du moins n'êtes-vous pas assez aveugles pour ne les avoir pas connus ; et voilà ce que vous devez vous rappeler sans cesse, pour former en vous l'amour de votre Dieu : vous devez vous représenter les traits d'une charité particulière, et les bienfaits singuliers dont il vous a comblés pour vous engager personnellement à l'aimer.

Souffrez, chrétiens, que je vous mette devant les yeux tous les avantages que vous avez reçus de Dieu, biens, noblesse, autorité, puissance, science, talents, mérite, inclinations heureuses, bon naturel, fortune, établissement : toutes ces choses ne sont-elles pas des bienfaits de Dieu? Comment donc peut-on s'en glorifier comme l'on fait, sans songer à l'en remercier, lui qui nous les a donnés? Je rappelle aux uns cette humeur douce et modeste qui les a fait devenir ce qu'ils sont; et aux autres, ces grandes qualités dignes d'une âme bien née, qui les distinguent avec tant d'éclat. Je rappelle aux justes ces dangers évidents où ils étaient prêts de tomber, ces occasions malheureuses où sans doute ils se seraient perdus, et d'où la main bienfaisante du Seigneur les a retirés ; je rappelle aux pécheurs les miséricordes de Dieu dont tant de fois ils ont été prévenus, et tous les sentiments de religion dont Jésus-Christ ne les a jamais laissé manquer au plus fort même de leurs déréglements ; je rappelle aux uns ces temps de grâce et de pénitence qu'il a voulu leur offrir pour qu'ils revinssent à lui et qu'ils opérassent leur salut ; je rappelle aux autres certains rebuts du monde, certains dégoûts particuliers des plaisirs, qui les ont ramenés du côté de la pénitence et de leurs devoirs ; je rappelle aux uns l'aplanissement des voies du salut, dans les moyens que le Seigneur leur a présentés, dans les occasions qu'il leur a fait naître de faire du bien ; je rappelle aux autres, l'extinction de l'amour des plaisirs, des jeux, des vanités, qui souillaient leur cœur, et ce goût pour la vertu qui en a été la suite ; je rappelle aux uns une certaine indifférence pour le siècle et pour tous ses vains charmes, et aux autres certaines pensées, certaines inspirations, certaines frayeurs, qui sont venues ébranler leur sensibilité sur la mort, sur les jugements de Dieu, et sur la punition qui les attend, s'ils ne se convertissent.

Qu'est-ce que je voudrais encore rappeler à l'homme pour lui faire sentir sa reconnaissance envers Dieu, et porter son cœur à l'aimer? Je n'aurais qu'à lui représenter en détail toutes ces grâces et ces faveurs personnelles dont la bonté de Dieu lui a fait sentir toute sa vie l'impression et l'avantage; mais pour cela je ne finirais jamais, et ce discours ne me le permet pas. J'en ai assez dit pour faire entendre à chacun de vous que vous devez aimer ce Dieu qui a tant d'amour pour vous, et pour vous obliger à vous écrier : Ah ! il est vrai, je n'en puis douter ; ce Dieu m'a personnellement aimé, *dilexit me Deus.*

Je n'en veux pas davantage, chrétiens, pour vous faire conclure que nous sommes donc obligés à aimer Dieu, qui nous a singulièrement aimés, et que notre esprit, notre âme, notre cœur, tout nous y engage indispensablement. Cependant, qui est-ce qui tire cette conclusion ? On vous entend dire ordinairement que vous ne savez ce que c'est que d'aimer Dieu, et que vous en ignorez la manière : Quoi ! mon frère, est-il possible que, recevant le moindre bienfait de la part des hommes, vous les aimiez aussitôt, vous inventiez mille nouveaux moyens pour leur en marquer votre reconnaissance, et que pour Dieu qui vous a fait ce que vous êtes, et qui vous a donné mille preuves de son amour particulier, vous ne sachiez ce que c'est que de l'aimer? Toutes ces faveurs, toutes ces grâces qu'il vous a faites, en faut-il davantage pour vous engager à l'aimer? Vous dites dans vos confessions,

que vous ne pouvez vous y porter par ces vues : que tout cela ne peut vous toucher : et où les prendre, dites-vous, ces motifs si touchants, est-ce dans les livres? est-ce dans les instructions? est-ce dans la prière? Nous avons beau lire, beau écouter, beaucoup prier, nous n'en sentons pas plus d'amour pour cela. Ah! prenez-les dans le fond de vos cœurs, et dans tout ce qui est en vous, puisque tout y est capable de vous porter à cet amour.

Comparez les grâces que vous avez reçues avec les offenses que vous avez commises contre Dieu; comparez les faveurs non-seulement communes à tous les autres hommes, mais spéciales et journalières que Dieu vous fait, tous les moyens qu'il vous offre pour vous faciliter le salut, avec tous les péchés dont vous le déshonorez. Ah! pour lors votre cœur sera-t-il assez insensible pour ne pas être touché? Voilà comme il faudrait marquer à Dieu votre reconnaissance : en formant des actes d'amour qui vous rapprochent de lui autant que vous vous en êtes éloignés, et qui vous fassent dire dans la simplicité de votre cœur, comme au prophète David : Mon Dieu, mon refuge, ma miséricorde, mon salut, ma confiance, toute mon espérance! Quelle idée ne dois-je pas me former d'un Dieu qui change sa toute-puissance en une bonté toujours portée à me faire du bien! qui tempère tout l'éclat de sa majesté pour se proportionner à mes faiblesses! Mon Dieu! quand je considère que vous êtes le maître du ciel, de la terre et des enfers, des hommes et des anges, des rois, des princes, des souverains, je ne vous regarde qu'avec frayeur et tremblement; mais combien suis-je porté à vous aimer, quand je viens à me représenter que ce même Dieu si puissant, si terrible, si absolu, est mon libérateur, mon Sauveur, mon protecteur, mon défenseur, ma force, ma vie! *Deus noster refugium et virtus.* (*Psal.* XLV.) Ah! mon âme, si tu songes bien que toutes les grâces que tu reçois chaque jour viennent de Dieu, et que tu ne serais rien sans lui; que tu l'aimeras ce Dieu, et que tu chercheras à lui plaire! C'est donc à dire, mes chers auditeurs, que par les miséricordes dont le Seigneur nous a prévenus, et par tous les biens qu'il nous fait chaque jour, nous sommes obligés d'avouer que rien n'est plus juste par rapport à l'esprit, rien n'est plus général par rapport à l'âme, rien n'est plus pressant par rapport au cœur, que l'obligation que nous impose le commandement d'aimer Dieu. Voilà donc, chrétiens, l'obligation du précepte bien fondée; c'est la pratique qu'il faut maintenant établir : l'obligation se prend de ces premières paroles : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu; la pratique nous est marquée par ces autres paroles : Vous l'aimerez de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme : c'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Par la manière dont Dieu nous a ordonné de l'aimer, il a voulu exiger de la créature raisonnable tout ce qu'elle a de plus précieux : il a voulu lui demander toutes ses pensées, en lui demandant son esprit; il a voulu lui demander toutes ses affections, en lui demandant son cœur; il a voulu lui demander toutes ses actions et tous ses mouvements, en lui demandant son âme, qui en est le principe; en sorte que par ce précepte, aussi étendu qu'il est, il n'a voulu laisser à l'homme aucune partie vide de lui, afin qu'il ne désire se remplir d'aucune autre chose : *Nullam partem vacuam in ipso reliquit, ut nulla re alia velit frui.* (August.) C'est là où tend tout l'effort de l'amour et de la charité : *Quo totus dilectionis impetus currit* (Id); et voilà toute la pratique de l'amour de Dieu, selon saint Augustin. Saint Thomas en dit la même chose : il dit que Dieu exige d'être aimé dans l'esprit, afin qu'il suffise à l'esprit, et que l'esprit ne se remplisse d'autre chose : *Ut intellectui sufficiat;* qu'il veut que son amour soit dans le cœur, afin que quiconque l'aimera ne désire autre chose que lui : *Ut quicunque amat nulla alia revelit frui;* et enfin, il veut que cet amour soit dans l'âme, afin qu'elle n'agisse et ne fasse de mouvement que pour lui : *Ut omnia virtualiter referantur ad Deum.* Voilà la pratique en général qu'on doit observer sur l'amour de Dieu.

Sur cela, mon cher auditeur, que de peines ne se fait-on pas! Comment, dit-on, remplir cette étendue d'amour? Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son esprit et de toutes ses pensées, et que faut-il entendre par là? Est-ce à dire, qu'on ne doit penser qu'à Dieu, et ne point porter ailleurs son esprit? Qu'est-ce à dire, aimer Dieu de tout son cœur et, par conséquent, de toutes ses affections? Est-ce à dire, qu'on ne peut avoir d'autres affections ni d'autres désirs que pour Dieu? Qu'est-ce que demande le Seigneur, lorsqu'il ordonne de l'aimer de toute son âme, et par conséquent, de lui donner tous ses mouvements et toutes ses actions? Est-ce à dire qu'il ne sera permis d'agir, ni de faire aucunes démarches que pour Dieu? Prenons bien garde de donner dans des illusions si pernicieuses pour le salut; voici l'explication des paroles de ce précepte qui vous fera connaître quel est le principe de tous les péchés qu'on commet contre lui.

Nous devons aimer Dieu de tout notre esprit. Est-ce à dire que nous ne puissions penser à autre chose qu'à Dieu? Non; ce n'est point qu'il nous défende de songer à autre chose qu'à lui; mais voici ce que signifient ces paroles du précepte. C'est que nos pensées doivent être tellement réglées sur l'amour de Dieu, qu'elles se rapportent toutes à Dieu; voilà ce qu'il faut bien remarquer. C'est la première règle. Quand Dieu nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur et de lui donner par conséquent toutes nos affections, est-ce à dire qu'il nous défende tout mouvement de tendresse et de bienveillance pour nos frères? Non; il n'a pas voulu éteindre ces sentiments d'amitié qui se trouvent entre

des personnes liées par le sang ou par la société, et réduire tous les hommes à une indifférence qu'il condamne lui-même; mais seulement que ces amitiés soient tellement épurées de toute affection au péché, qu'elles puissent être réunies à ce centre de dilection qui est Dieu. Deuxième règle. Dieu ordonne que nous l'aimions de tout notre âme, est-ce à dire qu'il veut que nous ne puissions jamais agir que pour lui seul, ni faire aucun mouvement que vers lui? Non; ce n'est pas la volonté de Dieu, que nous ne nous appliquions jamais à aucune affaire du monde; il y a même certaines choses qu'il nous ordonne de faire; mais ce qu'il exige par là, c'est que tous nos mouvements, que toutes nos actions soient conduites et dirigées par le seul motif de l'amour de Dieu, et rapportées à lui. Troisième règle.

Commencez-vous donc à comprendre le principe de tous les péchés que vous faites contre ce commandement? C'est que toutes les pensées qui ne sont point rapportées à Dieu, sont déréglées; c'est que toutes ces affections qui ne sont point réunies à ce centre de dilection, sont impures; c'est enfin que tous ces mouvements qui ne sont point dirigés et qui ne peuvent point être rapportés à l'amour de Dieu, ne sont qu'égarement et dissolution. Concevez-vous bien pourquoi les pensées d'impiété, d'erreur, d'incrédulité, d'envie, de jalousie, de témérité, d'intérêt; pourquoi, dis-je, toutes ces pensées, quand elles sont volontaires, sont des péchés? C'est qu'elles ne peuvent être rapportées à Dieu comme à leur objet, qui n'est que sainteté. Savez-vous pourquoi ces désirs de sensualité, cette mollesse, cette délicatesse sont des péchés? C'est parce que toutes ces affections impures ne peuvent être réunies au centre de dilection, à ce Dieu qui n'est que pureté. Comprenez-vous pourquoi ces emportements de colère, de vengeance, pourquoi cette dureté, cette insensibilité sont des péchés? C'est qu'ils ne peuvent être dirigés et rapportés à Dieu, qui n'est que charité.

Si vous avez donc dans vous cette impression de l'amour de Dieu, il faut qu'il n'y ait rien dans vos pensées, dans vos affections, dans vos actions et vos mouvements, qui ne puisse se rapporter à Dieu; il faut, en premier lieu, que Dieu suffise à votre esprit: *Ut intellectui hominis Deus sufficiat;* il faut, en second lieu, que vous ne souhaitiez la jouissance d'aucune autre chose: *Et nulla alia re velit frui;* enfin, il faut que toutes vos actions se rapportent au moins virtuellement à Dieu: *Ut omnia virtualiter referantur ad Deum.* On ne peut prendre autrement le sens des paroles du précepte de l'amour de Dieu. Il faut, ou bien ne le point aimer du tout, ou l'aimer selon ces règles. Ah! ne point l'aimer! c'est ce qui répugne à la raison, à la religion, à la nature, et à tout ce qui est dans nous; il faut donc l'aimer; mais comment l'aimer? Comme il est au-dessus de tout, il faut l'aimer par-dessus toutes choses; comme il n'est qu'un seul Dieu, dominant sur toutes les créatures, il faut aussi qu'il n'y ait que lui seul à qui vous donniez votre amour. Voilà quelle en doit être la règle; mais ce n'est qu'une règle générale; il faut en venir à de plus particulières qui sont renfermées dans ces deux conclusions: La première, c'est que Dieu étant au-dessus de toutes choses, et l'homme étant obligé de l'aimer par-dessus toutes choses, on ne doit donc rien aimer de plus, ni même tant que lui. La seconde, c'est que Dieu, étant seul et unique Dieu, et l'homme ne devant rien aimer que lui, on ne doit donc rien aimer avec lui, autrement c'est vouloir partager sa divinité.

Commençons par la première. Il ne faut rien aimer plus que Dieu. De là la destruction de ces passions dominantes que l'on chérit, que l'on ménage, et qui n'entretiennent dans le cœur qu'un commerce d'idolâtrie; de là cette exactitude à rendre les honneurs et les devoirs qui ne sont dus qu'à ce Dieu; à n'avoir des yeux, des pensées, des sentiments que pour lui; à quitter pour cela tout autre soin, toute autre affaire; à abandonner tout pour s'y attacher; à faire tout son bonheur de cet amour, ou tout son malheur. Voilà ce qu'on ne doit qu'à Dieu seul, et c'est ce qu'on a bien de la peine à lui faire rendre par des hommes qui lui doivent tout. Voilà ce qu'on ne doit qu'à lui seul, et c'est ce que les hommes charnels offrent cependant tous les jours à des divinités corruptibles et mortelles, à qui l'on sacrifie ce que l'on a de plus précieux, à qui l'on consacre toutes ses pensées, tous ses sentiments, et pour qui l'on a toutes sortes de complaisances.

Ah! peut-on se flatter après cela, chrétiens, qu'on attirera la compassion et la miséricorde d'un Dieu sur un pécheur, qui lui ôte ses droits pour les donner à une idole de chair? Peut-on se flatter qu'on se trouvera excusable devant Dieu, sur un crime qui est en même temps et l'extinction funeste de toutes les grâces et la source impure d'une infinité de désordres? Encore un coup, pouvez-vous vous flatter d'aimer Dieu, lorsque vous aimez une misérable créature plus que lui? Non, ne comptez pas que Dieu vous pardonne cet outrage: il ne souffrira pas qu'on lui ravisse ainsi sa gloire pour la donner à un autre, à qui elle n'est pas due. Mais vous devez vous attendre qu'il renversera l'autel, qu'il réprouvera le sacrifice, qu'il consumera le sacrificateur, et qu'il fera passer la victime par les flammes de son indignation et de sa colère: il ne faut donc jamais souffrir qu'il se trouve en nous un amour pour les créatures aussi fort que celui que nous devons avoir pour le Créateur.

Mais ce n'est pas assez de n'aimer jamais rien autant que Dieu, il ne faut rien aimer que lui; puisque tout partage d'amour est injurieux à Dieu, et que, toutes les fois qu'il est mis en balance et en concurrence avec sa créature, il s'en trouve grièvement offensé. Or, voici une instruction que je vais vous donner sur cette deuxième conclusion. Quand je dis que l'amour de Dieu doit anéantir dans nous tout autre amour, je ne parle pas

seulement de cet amour déréglé et impur; il est trop visible qu'il ne peut compatir avec l'amour de Dieu : je parle encore de ces autres amours qui ne semblent pas si criminels. Il est peu de personnes qui n'aiment quelque chose avec Dieu : ou l'on aime le monde, et l'on recherche ses biens, ses richesses, ses applaudissements, ses louanges, son luxe, ses vanités; ou l'on s'aime soi-même, et l'on suit ses goûts et ses sentiments, l'on se procure des douceurs et des satisfactions. En un mot, je parle de tous ces amours qui ne sont point l'amour de Dieu, et je déclare qu'ils ne peuvent être compatibles avec lui.

On me dira peut-être que dans cet amour du monde ou de soi-même, il n'y a ni corruption, ni tendresse criminelle, ni sentiments de la chair, et que tout ce qu'on aime est subordonné à l'amour de Dieu; qu'on n'aime rien tant que lui, et que tout cela a rapport avec la charité. Vous vous le persuadez, mon cher auditeur, mais faussement : dès qu'il y a dans le cœur quelque tendresse pour un objet, on doit craindre qu'il n'y ait qu'insensibilité pour tout autre : car, enfin, ce cœur n'est pas infini; il ne peut contenir tant d'objets à la fois; il retranche d'un côté ce qu'il donne de l'autre. Comment donc voulez-vous aimer votre Dieu, qui veut votre cœur tout entier, et contenter cet amour des richesses, des plaisirs, des vanités dont vous êtes le malheureux esclave? Croyez-vous que ce Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, ne soit pas offensé de l'amour que peut lui rendre un cœur partagé? Voilà donc ce qu'il exige de nous quand il veut que nous l'aimions de tout notre cœur et de toutes nos affections, c'est-à-dire sans aucun partage.

En effet, quel rapport a l'amour de Dieu avec l'amour de ces objets sensibles, avec l'amour de nous-mêmes, avec l'amour du monde et de ses biens? Quelle composition croyez-vous que Dieu ait voulu faire avec nous, quand il a dit : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, et de toute ton âme?* (*Matth.* XXII.) Croyez-vous que ce précepte soit accompli dans toute son étendue, quand la créature peut trouver quelque chose dans son esprit qui se rapporte à Dieu, pendant qu'il y a autre chose de créé et de purement temporel? Croyez-vous que Dieu soit content de cet amour par lequel on lui adresse quelque languissants mouvements, pendant que vers les créatures on pousse de vives flammes auxquelles Dieu n'a nulle part; c'est-à-dire, que dans le temps de prière et d'oraison, il y a dans l'esprit de l'homme quelques pensées pour Dieu; mais hors de là tout est pour le monde : dans les pratiques de dévotion, il y a quelque chose pour Dieu; mais hors de là tout est pour le plaisir et les divertissements : dans les exercices de piété, il y a quelque chose pour le culte de Dieu; mais hors de là tout est pour les créatures.

Voici donc cette énigme à deux sens que Dieu a dit n'être qu'imposture : voici ce royaume divisé que Dieu a dit qui tomberait dans la désolation : voici ces deux parts qui sont condamnées dans l'Evangile; mais ce qu'il y a encore de plus déplorable et de plus monstrueux, c'est que la part de Dieu est pire que celle du monde, et qu'on lui donne moins qu'aux créatures. Dans la prière, par exemple, il est vrai qu'il y a quelque chose pour Dieu; il s'y trouve quelques pensées, quelques sentiments, très-souvent néanmoins bien intéressés et bien grossiers; mais hors de là tout n'est donné qu'aux affaires du monde, toutes les autres pensées de la journée sont consacrées aux intrigues, aux embarras, au commerce du siècle. Dans la pratique de l'amour de Dieu, il y a peut-être quelque bonne saillie; mais hors de là, ah! l'on donne aux créatures un amour si intime, si constant, si ardent, si vif, qu'il n'y a point de comparaison avec l'amour qu'on a durant quelques moments pour Dieu. On pousse vers Dieu quelques faibles soupirs, on lui fait quelques protestations froides et indifférentes; mais pour le monde, ah! on forme des désirs si empressés, des promesses si ardentes; on pousse vers la créature des soupirs si tendres : voilà la différence qui se trouve entre ces deux parts.

Mais ce n'est pas encore là que se termine l'outrage de l'homme envers son Dieu : non-seulement la part de Dieu est la pire, et celle du monde la meilleure; mais pour comble d'injustice, c'est que la part du monde détruit celle de Dieu dans l'homme où elles se trouvent ensemble. Et en effet, voulez-vous savoir qui est-ce qui forme dans vos prières ces ennuis, ces impatiences, ces dégoûts? C'est que pendant qu'une âme demeure attachée au monde et à ses biens, les distractions prennent aisément la place de la pensée qu'on élevait vers Dieu. Voulez-vous savoir pourquoi vous avez cette insensibilité pour les choses de Dieu? C'est que vous êtes trop sensibles pour tout ce qui vous regarde ou ce qui regarde le monde. Voulez-vous savoir ce qui vous rend si froids, si tièdes et si indifférents pour la gloire de votre Dieu? C'est que vous êtes trop ardents pour les intérêts des personnes à qui vous voulez plaire.

Jugez-vous après cela, mes chers auditeurs, et voyez ce que devient l'amour de Dieu, quand on joint avec lui l'amour des créatures ou de soi-même : Ce n'est pas à ces âmes terrestres, corrompues, impures et charnelles, que je m'adresse, on sait bien qu'elles n'ont plus d'amour de Dieu, sitôt que leur cœur est souillé de mille désordres; mais c'est à vous, âmes mondaines, que je parle; interrogez votre propre cœur; pouvez-vous dire à Dieu : Mon Dieu, je vous aime comme vous me le commandez? Vous le dites peut-être; mais comment l'entendez-vous? Ce ne sont que des termes qui n'ont nulle force que dans votre bouche. pour moi, quand d'un côté je vois tant d'attachements terrestres pour le monde et pour votre personne, et que de l'autre je considère l'étendue de ce commandement, qui vous oblige d'aimer Dieu de tout votre esprit, de

tout votre cœur et de toute votre âme ; je conclus aussitôt que vous ne pouvez pas dire avec justice un seul moment : Je vous aime, Seigneur, comme vous me le commandez ; vous ne le devez jamais prononcer, si vous ne voulez être démenti par vous-même. Si vous dites : Je vous aime de tout mon esprit ; que vous diront tous ces projets de fortune, d'intérêt, de plaisir, toutes ces idées que vous tournez vers le monde et ses faux biens? Si vous dites : Je vous aime, Seigneur, de tout mon cœur; que vous diront toutes ces affections tendres de vous-mêmes, et tous ces désirs que vous portez vers les créatures? Si vous dites : Je vous aime, mon Dieu, de toute mon âme; que vous diront toutes ces actions, tous ces mouvements pour le siècle, et pour vos affaires temporelles? Ne démentiront-elles pas en vous ces belles protestations que vous venez de faire?

Que si vous vous rebutez par la violence qu'il faut vous faire pour accomplir ce précepte de l'amour de Dieu ; ah ! songez qu'il vous en coûte bien plus de vous tourner vers les créatures; puisque, selon saint Augustin, qui l'avait éprouvé, c'est une grande misère et un cruel supplice que de ne point aimer Dieu comme il faut : *Magna miseria, si non amem te*, disait-il. Oui, chrétiens, n'est-ce pas la plus violente peine des damnés, qui sont privés de cet amour de Dieu? Mettez cet amour de Dieu, il n'y aura plus pour eux de damnation; ôtez-le , il y aura la plus cruelle de toutes les damnations. En sera-t-il donc de même de ceux qui restent sur la terre que de ces réprouvés? Oui, il en sera de même, si vous ne prenez dès aujourd'hui une ferme résolution de haïr tout ce qu'il y a dans le monde, qui vous empêche d'aimer Dieu ; si vous ne vous détachez de toutes ces créatures, dont vous vous rendez les malheureux esclaves. Faites donc ici cette prière d'un grand saint : *Suscipe residuum annorum meorum.* Voici l'acte d'amour de Dieu par où je vais finir ce discours, en disant avec saint Bernard : Ah ! Seigneur, c'est de vous dont j'ai reçu des faveurs et des miséricordes ineffables; je le reconnais, et je vous en fais mille actions de grâce ; daignez recevoir le peu d'années qui me restent, pour réparer celles que j'ai passées sans vous aimer : oui, misérable pécheur que je suis, je vous offre tout le reste de ma vie, ne le refusez pas : *Suscipe residuum annorum meorum.* Ah ! Seigneur, je vous donne bien peu; car, peut-être, n'ai-je plus que quelques jours à vivre : mais tout ce qu'il y a, je le consacre à vous aimer. J'avoue que je suis couvert de honte et de confusion, de ne vous présenter qu'un misérable reste de vie, dont la volupté, l'ambition, l'avarice, l'amour du monde et de ses créatures, ont emporté les fleurs et les prémices ; mais j'espère pouvoir réparer par la pénitence ce que j'ai perdu par le péché. Je viens bien tard à vous, ô mon Sauveur, mais je veux par l'austérité de ma vie suppléer à ce que la brièveté de mes jours ne me permettra pas d'acquitter. Je vais vous aimer de tout mon esprit, de tout mon cœur, de toute mon âme. Il y a plus : je vous aimerai plus que tout autre chose, je vous aimerai sans partage, je vous aimerai constamment en cette vie, afin de vous aimer pour toujours dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite

SERMON X.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Dum quietum silentium continerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus prosilivit. (*Sap.*, XVIII.)

Lorsque toutes choses étaient dans un tranquille silence, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute-puissante est descendue du ciel et de son trône royal.

Siècles où la solennité de ce jour rappelle nos souvenirs et applique nos yeux, qu'aperçois-je en vous? Hommes de ces temps anciens, que vois-je en votre conduite et dans vos mœurs? Ah ! mes frères, j'y remarque avec tristesse et avec gémissement des ténèbres sans aucune lueur de lumière, un aveuglement sans aucun rayon du soleil de justice, une corruption sans aucune œuvre de vertus, un scandale sans crainte, et une funeste tranquillité dans le désordre même et dans le crime. J'y vois une malheureuse nuit répandue sur toute la terre; la religion proscrite, l'impiété embrassée, la vérité abandonnée, le mensonge suivi, la vertu méprisée, le vice aimé, les créatures adorées, le Créateur déshonoré, les ouvrages des hommes encensés comme des dieux, le vrai Dieu inconnu et profané. Presque toute la terre était plongée dans l'idolâtrie : pierres, statues, idoles, hommes infâmes, démons, tout cela était adoré par la plus grande partie des peuples ! Les philosophes mêmes et les princes étaient ensevelis dans ces grossières erreurs; et ce qui me paraît plus étrange, le vrai culte que les patriarches et les prophètes avaient rendu au souverain Dieu, le peuple juif l'avait changé en superstition : nulle part enfin le Seigneur n'était adoré en esprit et en vérité.

Quelle plus triste face de la terre ! car qui pouvait changer ces ténèbres en lumière, cet endurcissement en docilité, cette corruption en vertu, cette idolâtrie en religion, cette superstition en vrai culte? qui pouvait ramener ces malheureux aveugles à la vérité, et ces insolents pécheurs à la pénitence? qui pouvait donner une voix à ce funeste silence et répandre une lueur sur cette horrible nuit? Ouvrons les yeux, mes frères, et portons-les en haut. Voilà que le ciel s'ouvre ; voilà que la parole toute-puissante du Père descend de son trône royal; que celui qui est Dieu de toute éternité, se fait homme dans le temps : voilà que celui que les patriarches ont tant désiré, que les prophètes ont tant de fois prédit, que la loi a si authentiquement promis, après lequel la sainte Sion a si ardemment soupiré et gémi, s'est incarné, s'est fait chair, s'est revêtu de la nature humaine dans le sein d'une vierge : voilà qu'un Dieu sort du sein de la gloire pour descendre dans le centre de la bas-

sesse; qu'un Dieu tout-puissant épouse nos faiblesses et se charge de nos infirmités; qu'un Dieu impassible fait alliance avec les souffrances; qu'un Dieu immortel s'assujettit à la mort; qu'un Dieu tout saint paraît dans une chair pécheresse et fragile.

O excès incompréhensible de charité! ô effet inexplicable d'amour! ô miracle inouï de bonté! comment les hommes pourront-ils jamais vous reconnaître? comment puis-je parler de vous? comment puis-je jamais rien penser, rien dire, rien faire, qui soit digne de vous? O mon esprit, réveille toutes tes affections! ô ma langue, fais tous les efforts dont tu es capable; mais après tout cela confesse que l'amour de Jésus-Christ, dans son incarnation, est au-dessus de toutes tes pensées, de toutes tes connaissances et de toutes tes paroles. J'adore donc, amour de mon Sauveur, votre excès ineffable en ce mystère, et invite tous mes auditeurs de l'adorer avec moi, et de vous rendre amour pour amour. Pour vous y exhorter, mes frères, voyons dans les deux parties de ce discours, ce que Dieu a fait pour l'homme et ce que l'homme doit faire pour Dieu; deux réflexions qui seront le sujet de vos attentions. La première vous fera connaître le grand amour que Dieu a porté à l'homme; la deuxième, l'amour sincère que l'homme doit porter à Dieu. Esprit saint, Esprit d'amour, ce n'est qu'à la faveur de vos lumières que je puis expliquer ce mystère qui surpasse mon intelligence : je vous demande cette grâce par l'intercession de Marie, qui conçut le Verbe divin dans son sein lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des caractères de l'amour c'est d'être violent et empressé, c'est d'aller vite, d'agir avec promptitude, de voler où il doit aller, et de ne point souffrir de retardement : il se chagrine, il s'attriste quand il est obligé à un délai et qu'il trouve des obstacles à ses mouvements et à ses desseins; c'est un feu qui ne veut point trouver d'eau qui l'éteigne; c'est un torrent qui ne veut point rencontrer de digue qui l'arrête; c'est un vent impétueux qui renverse tout ce qui le peut retenir; vous le savez, mondains, vous le savez; la cupidité en ceux-là n'est jamais dans l'inaction; la charité en ceux-ci n'est jamais en repos. Les mondains enflammés de la cupidité volent où leur passion s'attache; les justes embrasés de la charité volent où leur justice s'applique. Point de paresse en ceux-là pour les biens visibles; point de négligence en ceux-ci pour les biens invisibles : dans les mondains point de remise pour les plaisirs; dans les justes point de délai dans la pénitence; ceux-là volent vers le monde avec les ailes du corbeau; ceux-ci volent vers le ciel avec les ailes de la colombe; enfin rien n'est plus agile que l'amour, soit que ce soit l'amour des mondains, ou que ce soit l'amour des justes.

Quel est donc, ô mon Dieu! le secret de votre amour? je n'y vois point cette agilité et cette promptitude, j'y vois au contraire un délai très-long et une langueur qui me ferait presque douter que vous aimez le genre humain. Quoi! quatre mille ans se passent et vous ne paraissez point! le monde est plein d'aveugles, et vous ne venez pas les éclairer! il est plein de malades, et vous ne venez pas les guérir! le démon a un grand empire, et vous ne venez pas le détruire! le péché triomphe, et vous ne venez pas le ruiner! votre Père n'a plus d'adorateurs, et vous ne venez pas lui en faire! Cependant vous êtes tout amour, vous êtes toute charité; que ne descendez-vous donc sur la terre pour la délivrer de ses erreurs et de ses iniquités. Dieu avait trois raisons pour différer l'Incarnation de son Verbe : la première, était l'énormité de la faute des hommes qui avait mis Dieu dans une horrible colère contre eux; la seconde, c'était pour faire voir la grandeur de celui qui venait si tard, quoiqu'il fût tant désiré de toutes les nations; la troisième, c'était afin que les hommes n'eussent plus dans la suite aucune excuse qui pût les dispenser de le servir et de l'adorer.

Pour ce qui regarde la première raison, il est constant que Dieu ne hait rien tant que l'iniquité, comme il est certain qu'il n'aime rien tant que la justice : *Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem.* (*Psal.* XLIV.) Hélas! peut-il se dispenser de haïr le péché qui le déshonore, qui ternit sa gloire, qui méprise sa bonté, qui se moque de ses jugements, qui a l'insolence de l'attaquer jusque sur son trône, et qui le détruirait s'il en avait la puissance. S'il s'est jamais vu en colère, c'est contre le péché; s'il a jamais été enflammé de courroux, c'est contre l'iniquité; s'il s'est jamais repenti d'avoir fait l'homme, c'est à cause de sa corruption. Comment voulez-vous donc qu'il envoyât son Verbe sur la terre à la vue du péché? Aurait-il placé un Dieu au milieu des idoles? sa sagesse incréée au milieu de la folie des hommes? la lumière dans les ténèbres? la vérité dans l'erreur? la sainteté dans la corruption? aurait-il mis la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance parmi le limon et la boue du monde? Des Juifs sans piété, et des idolâtres sans vérité, étaient-ils capables de le recevoir? Des enfants qui avaient dégénéré de la foi d'Abraham étaient-ils dignes de le voir naître parmi eux? Des insensés qui disaient dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu, et qui faisaient connaître la vanité de leurs pensées par l'impiété de leurs œuvres; des âmes corrompues et abominables dans leur voies, et des esprits égarés dans leurs erreurs; des hommes non-seulement devenus inutiles, mais criminels dans leurs actions, ne pratiquant point le bien, commettant tout le mal; des langues malignes, des cœurs envenimés, des mains meurtrières, des consciences sans paix et sans crainte de Dieu méritaient-ils que Dieu jetât sur eux un regard favorable, et qu'il leur envoyât son Fils pour les délivrer des maux dont ils étaient envelop-

pés? Non, non, Dieu juste! Dieu vengeur des crimes, jaloux de sa gloire, offensé sans sujet, déshonoré sans cause, a dû laisser le monde gémir longtemps sous le poids de ses chaînes. Il a beau, ce monde criminel, porter ses cris vers le ciel, le Seigneur est sourd à sa voix; il a beau prier le Verbe de venir et de ne pas différer; il a beau se plaindre que Dieu l'a oublié pour jamais et qu'il a détourné sa face de dessus lui : *Usquequo, Domine, oblivisceris me in finem? usquequo avertis faciem tuam a me?* (*Psal.* XII.) Dieu n'écoute point ses cris et n'exauce point ses vœux. Il est juste que ce malheureux gémisse dans sa misère et qu'il ressente les effets de la haine que Dieu porte à son iniquité; il est juste qu'il pleure ses désordres sans soulagement et qu'il demande des consolations sans être consolé, du secours sans être secouru, des remèdes sans en pouvoir obtenir. Quoi! le péché tient le ciel fermé pendant un si long temps, empêche ses rosées salutaires de tomber sur la terre, s'oppose à l'effusion des grâces du Seigneur, anime sa justice et retient sa miséricorde! Et cependant c'est ce péché malheureux que nous aimons, que nous commettons et d'où nous ne voulons pas sortir; nous courons à l'iniquité et nous volons au déréglement et au désordre. Semblables à ces impies dont parle Salomon, nous nous empressons de jouir des biens du monde et de consacrer à la créature la force et la vigueur de notre jeunesse, nous goûtons tous les plaisirs illicites de la vie; nous paraissons avec toutes les pompes mondaines; nous nous couronnons des roses du luxe, et nous laissons partout des traces de notre corruption. S'il y a une âme innocente, nous tâchons de la souiller; s'il y a une âme faible, nous nous efforçons de la faire tomber; s'il y a une âme juste, nous nous empressons de la pervertir. Que nous commettons de péchés secrets! Là nous opprimons le pauvre et nous n'épargnons pas la veuve; ici nous entretenons un honteux commerce. Là nous disons des mots infâmes; ici nous méditons de méchants desseins. Là nous sommes corrompus par insolence; ici nous sommes vicieux par bienséance, ou tout au plus nous sommes sages par force et chrétiens par hypocrisie. Le moyen donc d'attirer les grâces du Seigneur et qu'il ne soit pas toujours en colère contre nous! Peut-être que son amour ne le fléchira pas pour nos crimes comme il l'a fléchi pour les péchés des anciens temps; peut-être qu'il ne vous enverra pas un Dieu consolateur comme il leur a envoyé un Dieu Sauveur. Car enfin la justice du Seigneur n'a pas pu plus longtemps retenir sa miséricorde et sa bonté. L'amour triomphe de sa colère et de son courroux; il ne peut se résoudre à perdre son peuple pour jamais; son cœur se change; son repentir s'évanouit; sa fureur s'apaise; sa bonté éclate, son amour paraît; ses entrailles de miséricorde s'ouvrent. Voilà que le soleil levant vient nous visiter d'en haut et éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Il se lève, et il a pitié de Sion. Enfin le temps de ses miséricordes est arrivé; les nuées s'ouvrent, elles font descendre le Juste; la terre s'ouvre, et elle produit le Sauveur : voilà que le Verbe se fait chair dans le sein de Marie. Voilà, dit saint Léon, que par un nouvel ordre, par une nouvelle naissance, le Fils de Dieu, descendant de son trône céleste, s'éloigne de la gloire de son Père, se fait homme par un nouvel ordre. Celui qui est invisible dans la nature divine se rend visible dans la nature humaine; celui qui est incompréhensible veut bien être compris dans le sein d'une femme; celui qui est avant les temps commence d'être dans le temps; la majesté même se couvre du voile de la chair; le Seigneur de lumière prend sur lui la forme de serviteur. Par une nouvelle naissance, il est conçu d'une vierge sans père et sans faire injure à la virginité de sa mère.

Oh! quel prodige! quel miracle! Qui est-ce qui l'opère? L'amour, le seul amour. Qui est-ce qui a fait cela? s'écrie saint Bernard (serm. 46 *in Cant.*) : *Quis hoc fecit?* C'est l'amour, le seul amour, répond ce Père, qui ne se souvient plus de sa majesté, qui est riche en compassion, qui est puissant en affection, qui est efficace en persuasion : *Amor dignitatis nescius, dignatione dives, affectu potens, suasu efficax.* Oui, c'est l'amour qui l'a tiré du sein de son Père pour entrer dans le sein de sa Mère. Il s'est anéanti afin de rendre à l'homme la grandeur qu'il avait perdue par le péché et de le faire enfant de Dieu. C'est l'amour qui l'a fait descendre de son trône royal sur la terre pour changer ses ténèbres en lumière, sa corruption en innocence, son orgueil en humilité, son impiété en religion, sa folie en sagesse, sa cupidité en charité. C'est l'amour qui l'a uni à la nature humaine pour la sanctifier, pour l'élever, pour la diviniser même. Quoi de plus fort, quoi de plus violent? ajoute saint Bernard; l'amour triomphe de Dieu : *Quid violentius? triumphat de Deo amor.* Voilà, mes frères, ce que l'amour fait faire à Jésus-Christ pour les hommes. Il le fait sortir du sein de son Père pour vivre parmi nous, sans presque aucune marque de sa grandeur, de sa filiation divine. Il est Dieu caché en Dieu, et son amour l'a rendu un Dieu conversant avec nous comme un de nous; un Dieu sujet à nos faiblesses, à nos infirmités, à nos misères; un Dieu nous chérissant, nous poursuivant, nous caressant et nous comblant de ses grâces. O douceur! ô grâce! ô force de l'amour! conclut saint Bernard. Est-ce ainsi que le Souverain de tous devient comme l'un de tous! *O suavitatem! o gratiam! o amoris vim! itane Summus omnium imus factus est omnium!* Il avait différé pendant quatre mille ans de répandre ses faveurs sur nous, à cause de la haine qu'il portait à l'iniquité des hommes; première raison. La seconde, c'était pour faire voir la grandeur de celui qui venait si tard, quoiqu'il fût désiré de toutes les nations.

En effet, le Messie était attendu avec impatience et désiré avec empressement; la terre lui criait sans cesse qu'il ouvrît ses cieux et

qu'il en descendît. Elle ne discontinuait pas d'appeler son Père et son Rédempteur, d'appeler celui dans lequel seul se trouvait son salut; elle portait incessamment les yeux en haut. Tous ses peuples lançaient là leurs regards; ils prenaient la liberté de défier son zèle et son amour, sa bonté et sa miséricorde; se prenaient la hardiesse de dire au Seigneur d'envoyer l'Agneau, le souverain Dominateur du monde, le Roi des rois, le Dieu des armées, le Médiateur entre Dieu et les hommes, le Réconciliateur des pécheurs; de l'envoyer sur la montagne de la fille de Sion, de leur montrer sa face, dans l'espérance qu'ils avaient qu'il les sauverait. Oh! quelle était l'ardeur des gémissements des patriarches! quelle était la ferveur des soupirs des prophètes! quel était l'élancement des désirs des Juifs! quel était l'empressement des souhaits de toutes les nations! A sa venue que nos tiédeurs soient condamnées, que nos langueurs soient confondues. Le Messie ne venait point, et il était désiré; il est venu, et nous ne désirons pas de le posséder. Que faisons-nous pour le chercher quand nous l'avons perdu? que faisons-nous pour le retenir quand nous l'avons trouvé? que faisons-nous pour nous ménager avec lui quand sa grâce l'a rendu familier avec nous? Au lieu de brûler d'un juste zèle pour sa gloire et pour son service, nous sommes dans une mauvaise tiédeur; nous vivons dans la communion de l'Eglise et dans la possession de la miséricorde de Dieu, mais nous connaissons la vérité sans ardeur pour sa cause, sans ferveur pour l'avénement de son règne, sans désir de l'éternelle patrie, sans application à la piété; servant le monde avec trop de complaisance, servant Dieu avec trop de paresse, songeant beaucoup plus aux richesses temporelles qu'aux trésors du ciel, pour lequel nous n'avons que de l'indifférence, du mépris; n'ayant de l'ambition que pour la gloire périssable du monde, et n'ayant de l'indolence que pour la gloire qui demeure, qui ne périt point. Ah! rallumons dans nos cœurs ce feu que Satan et le monde ont presque entièrement éteint, ce feu du ciel que nous avons laissé étouffer par les soins et les affections démesurées de la terre. Soyons désormais enflammés de ce noble feu, afin qu'il fonde les glaces de notre insensibilité spirituelle, pour nous donner de vifs sentiments de notre devoir et de notre vocation, que les artifices de la chair et les séductions du péché nous ont fait trop mépriser; allumons le feu de l'esprit qui nous rende fervents dans notre sainte religion, pour l'aimer avec ardeur, pour l'embrasser avec fermeté, pour la soutenir avec vigueur, pour la pratiquer avec une piété agissante et sincère. Prions instamment que le règne de Dieu arrive pour vivre et mourir avec des dispositions vraiment chrétiennes; que si, dans la ferveur de ces désirs, il tarde de se donner à nous dans sa brillante Jérusalem, ne cessons pas pour cela de désirer. Il est grand, il est la grandeur même, et en cette qualité il ne se donne pas si facilement; il veut être désiré et cherché; il veut être souhaité et demandé. Si Dieu diffère tant de temps à se donner aux nations, c'est pour leur faire connaître sa gloire, sa grandeur et sa majesté. Il pouvait créer le monde plus tôt; mais, en différant si longtemps de le créer, il a voulu faire paraître l'éclat de sa divinité. Il pouvait plus tôt racheter le monde; mais, en différant sa rédemption pendant quatre mille ans, il a voulu faire connaître la grandeur et la majesté de l'Homme-Dieu. Les princes ne se montrent pas aisément, les grands hommes se rendent rares, les ministres ne parlent pas facilement; il faut plus d'une visite et plus d'une sollicitation pour les approcher. Fille de Sion, vous avez soupiré longtemps après votre Roi; c'est qu'il était le Roi des rois, le Souverain des souverains, le Dominateur de l'univers; c'est que sa beauté surpassait la beauté de tous les hommes et que ses grâces étaient répandues sur ses lèvres. Et en effet, mes frères, si vous considérez sa divinité, vous verrez en lui une beauté infinie qui fait l'admiration et la félicité des esprits bienheureux qui le contemplent; si vous regardez la beauté spirituelle de son âme, vous le trouverez plus beau que tous les enfants des hommes, parce qu'il est le plus saint, ou plutôt parce qu'il est le seul saint; si vous faites réflexion sur la beauté de son corps, il est formé par le Saint-Esprit dans le sein d'une vierge. Ah! si Jésus-Christ n'avait été le plus beau des enfants des hommes, comment aurions-nous pu être délivrés de la laideur et de la difformité que le péché avait répandues dans toute la nature humaine? Et si ce même Jésus-Christ n'avait pris sur lui les apparences de cette difformité en se faisant homme, comment sa beauté serait-elle passée en nous?

O faveur incompréhensible de l'Incarnation du Verbe! ô précieux avénement de mon Sauveur! les nations l'ont désiré, et enfin il a exaucé leurs désirs! J'entends le Seigneur qui ordonne à ses prophètes de dire à la fille de Sion que voilà son roi qui vient; j'entends ses prophètes qui crient à Jérusalem que le temps de sa venue s'approche et que ses jours ne sont pas éloignés; j'entends le Messie lui-même qui exhorte la fille de Sion de se lever de la poussière où elle est ensevelie, parce que le voilà qui paraît au milieu d'elle, après lui avoir parlé si longtemps par la bouche de ses interprètes et de ses ambassadeurs : C'est moi, dit-il aux peuples, c'est moi qui vous consolerai, c'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu : *Ego, ego ipse consolabor vos, ego Dominus Deus tuus.* (*Isa.*, LI.)

Mais prenez garde, mes frères, qu'il est venu afin que les hommes n'eussent plus, dans la suite, aucune excuse qui pussent les dispenser de servir Dieu, de l'adorer et de l'aimer : il est la voix qui les conduit, la vérité qui les éclaire, la vie qui les anime. Etant la voix qui les conduit, ils ne peuvent plus s'égarer que par leur faute; étant la vérité qui les éclaire, ils ne peuvent être que des aveugles volontaires; étant la vie qui les anime, ce sont eux-mêmes qui entrent dans la région

de la mort et qui y périssent. En le voyant, on voit le Père, et par conséquent quiconque ne le sert, ne l'adore et ne l'aime pas est inexcusable. Si à l'aspect des cieux qui racontent la gloire de Dieu, si à l'aspect du firmament qui publie l'excellence des ouvrages de ses mains, si à l'aspect des beautés des créatures qui sont comme des rayons de la sienne et qui sont les effets miraculeux de sa sagesse et de son pouvoir suprême, les philosophes païens ont été inexcusables de ne l'avoir pas connu ou de ne l'avoir pas glorifié après l'avoir connu; quelle est l'excuse des Juifs qui, le voyant dans le Verbe fait homme ne l'ont pas servi, ne l'ont pas adoré, ne l'ont pas aimé? Quelle est l'excuse du chrétien qui ne le voyant plus à la vérité des yeux de la chair, mais qui le voyant des yeux de la foi, ne le sert pas, ne l'adore pas, ne l'aime pas? Quelle est l'excuse de celui qui, voyant en lui la vérité dans tout son éclat, la retient dans ses injustices? De celui qui, voyant en lui l'innocence dans toute sa pureté, la proscrit et la méprise? De celui qui, voyant en lui la religion dans toute son intégrité, la transgresse et la viole? Païens inexcusables! de n'avoir pas glorifié Dieu et de ne lui avoir pas rendu grâces: parce que les grandeurs invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité deviennent comme visibles dans ses ouvrages, et que le Créateur veut être vu d'une manière intelligible par la beauté et la grandeur de ses créatures. Juifs plus inexcusables que les païens de ne l'avoir pas adoré! parce que, outre la beauté de ces mêmes créatures, ils ont la foi et les prophètes. Chrétiens mille fois plus inexcusables que les païens et les juifs! parce que, outre la beauté des créatures, outre les lois et les prophètes, ils ont Jésus-Christ, ils ont l'Evangile; Jésus-Christ en qui Dieu a mis sa complaisance, c'est-à-dire en qui la plénitude de sa divinité habite, et où tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont renfermés; Jésus-Christ qui, comme un époux, est sorti de sa chambre nuptiale et qui, comme un géant plein d'ardeur, est parti d'un bout du ciel, et pour commencer sa course, et pour continuer son vaste tour jusqu'à l'autre bout, sans qu'il y ait aucune créature qui ne sente sa chaleur; ni Juifs chez qui il a demeuré; ni Samaritains chez qui il a prophétisé, ni les confins de Tyr et de Sidon où il a fait des miracles; ni les gentils où il a envoyé ses apôtres. Rappelez ici vos souvenirs, chers auditeurs: Lorsque Jésus-Christ est sorti du chaste sein de Marie, ayant la forme d'un homme, n'était-il pas paré comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale, puisqu'il a contracté avec notre nature une alliance aussi chaste qu'étroite, et qu'il l'a enrichie de tous les dons qui éclataient en sa personne sacrée? Que vous êtes donc inexcusables, si vous souillez cette chasteté, si vous rompez ces liens et si vous abusez de ces dons! Jésus-Christ, descendu du haut des cieux, n'a-t-il pas passé, avec la vitesse d'un géant, par tous les états de la nature humaine? N'en a-t-il pas supporté, avec une force invincible et une ardeur infatigable, tous les travaux et toutes les peines? N'a-t-il pas continué sa course jusqu'après sa mort? Il est ressuscité et monté glorieux et triomphant dans le ciel; mais, pendant sa course, n'a-t-il pas répandu ses grâces et ses bénédictions sur son peuple? Faisant ressentir, même aux cœurs les plus endurcis, les merveilleux effets de son divin amour par les attraits puissants de sa grâce. *Nec est qui abscondat a colore ejus.* (*Ps.* XVIII.) Que vous êtes donc inexcusables de ne pas répondre à ses inspirations, et de vous opposer aux mouvements de sa grâce! Mais avec Jésus-Christ vous avez encore l'Evangile, cette loi toute pure et toute parfaite, cette parole fidèle qui attire les âmes à Dieu et qui rend sages les petits, cette loi dont les commandements sont pleins de lumières qui éclairent les yeux: que vous êtes donc inexcusables de la violer et d'être infidèles à ses ordonnances!

Non, non, vous ne pouvez plus alléguer de prétextes ni d'excuses: le Verbe est descendu des cieux, il vous a instruits, il vous a éclairés, il est mort pour vous et il vous a donné les moyens infaillibles de vous sauver: et c'est ce qui doit vous donner une haute idée du Dieu que nous adorons et vous faire dire souvent à vous-même: Est-ce donc ainsi que Dieu a aimé le monde, jusqu'à lui donner son Fils unique! Voilà donc ce qu'il a fait pour l'homme: et comme ce Verbe incarné a suivi tous les mouvements de son amour, que nous reste-t-il, sinon de vous faire voir ce que l'homme doit faire pour lui: c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il faut que l'homme fasse par reconnaissance pour Jésus-Christ ce que Jésus-Christ a fait pour lui par amour: dans son Incarnation, il s'est abaissé et anéanti: il faut que l'homme s'humilie et s'anéantisse: Première action; il s'est uni à la nature humaine: il faut que l'homme s'unisse à la nature divine: seconde action; il a aimé l'homme d'un amour de préférence: il faut que l'homme l'aime du même amour: troisième action.

Quel roi, mes frères, a jamais été plus digne de gloire et d'honneur que Jésus-Christ, et plus amoureux d'humiliations et d'anéantissements? Sans vous dire qu'il prend naissance dans une étable; qu'il s'enfuit devant un prince qu'il peut mettre en poudre d'un souffle de sa bouche; qu'il demeure caché durant trente ans; qu'il gagne son pain à la sueur de son visage, comme s'il avait contracté le péché qui a rendu l'homme sujet à cette malédiction; qu'il n'a à sa suite que des pauvres, et qu'il est lui-même le plus pauvre des hommes. Sans remettre devant vos yeux toutes les injures qu'on lui dit, tous les affronts qu'on lui fait, toutes les calomnies dont on le noircit; la mort honteuse et infâme dont on le fait mourir; rappelez dans vos idées son anéantissement dans son Incarnation: il est Dieu, et il se fait

homme ; il est souverain et il se fait serviteur ; il est grand, et il se fait petit; tout le monde ne le peut contenir, et il s'enferme dans le sein d'une femme. Adorons cet abaissement dans sa profondeur, et prions-le qu'il l'imprime bien avant dans notre esprit et dans notre cœur, afin de nous ôter l'enflure qui nous est naturelle et de nous anéantir avec lui. O homme ! quel sujet avez-vous de vous élever? Si vous considérez ce que vous êtes, vous trouverez que vous sortez du néant, que votre être est un néant, et que vous tendez toujours au néant d'où vous avez été tiré. Toute votre science n'est qu'un néant par sa bassesse et son incertitude ; toute votre puissance n'est qu'un néant par sa faiblesse ; toute l'estime du monde n'est qu'un néant par sa fragilité ; toutes les richesses de la terre ne sont qu'un néant par les accidents qui vous les peuvent ravir. Qu'est-ce donc que vous pouvez anéantir en sa présence, que des néants? Néants de naissance, néants de science, néants de puissance et d'estime, néants de richesses.

Cependant vous êtes assez aveugle pour les vanter pour quelque chose, et les aimer comme si c'étaient des biens solides : une naissance un peu distinguée vous enfle, les grandeurs vous flattent, les biens vous élèvent, la délicatesse du génie vous éblouit, l'estime du monde vous plaît, et c'est dans une beauté aussi inconstante que frivole que vous mettez toutes vos complaisances. O mon Dieu, qui avez anéanti des grandeurs véritables, donnez à l'homme la force d'anéantir ces grandeurs vaines et chimériques qui occupent son cœur, et qui le remplissent si malheureusement de leurs illusions ! Mais est-il possible que l'homme voyant les humiliations incroyables de son Sauveur dans le mystère de son Incarnation, soit désormais capable d'un mouvement de vanité ? voudrait-il montrer ses bonnes qualités, tandis que Jésus-Christ cache sa divinité sous la forme si méprisable de l'homme ? voudrait-il commander à ses frères, pendant que Jésus obéit à sa mère? voudrait-il ne pas laisser à ses supérieurs le droit de commander, pendant que Jésus n'a plus d'autre volonté que celle de son Père? voudrait-il monter sur la tête des autres, et Jésus se rend un peu inférieur aux anges? voudrait-il se parer avec lui, et Jésus se revêt de la fragilité de la chair? voudrait-il faire vanité de ses grandeurs, et Jésus se rend si petit ?

Une des choses qu'on doit le plus considérer dans le mystère de l'Incarnation, c'est que non-seulement il a plu au Fils de Dieu de se faire homme, peut-être Dieu et homme tout ensemble, mais il a voulu encore s'abaisser jusqu'à se rendre en tout semblable aux hommes, hors l'ignorance et le péché. Ceci, mes frères, nous apprend deux abaissements du Fils de Dieu, qui tous deux nous doivent surprendre : l'un par lequel il unit sa divinité avec notre nature humaine; l'autre par lequel il soumet à toutes nos misères son humanité, quoique unie à sa divinité. C'était un assez grand abaissement à un Dieu de s'être uni à notre nature ; le mystère de l'Incarnation ne demandait en sa substance que l'union de la nature divine avec la nature humaine en la personne du Verbe ; cette humanité ainsi unie à la divinité semblait devoir au même instant être exempte de toutes misères, et jouir de tous les avantages qui étaient dus à son élévation et à sa gloire ; mais l'amour de Jésus-Christ pour les hommes n'eut pas été content si le Verbe incarné n'eût souffert toutes les peines de cette vie, les injures, les opprobres et la mort de la croix. Quel abaissement pour le Fils de Dieu ! et après cela une créature mortelle voudrait-elle s'élever ! Non, Seigneur, en l'honneur de vos abaissements dans ce mystère, nous voulons nous abaisser, non-seulement devant vous, mais devant toutes les créatures ; nous voulons reconnaître tout de bon que nous ne sommes qu'un néant ; nous voulons être parfaitement anéantis ; nous voulons être traités comme un néant et de nature et de péché ; enfin, nous voulons considérer toutes les grandeurs du monde comme des choses de néant.

Prenez garde, mes frères, que c'est par ce profond anéantissement que vous vous élevez à la vraie gloire Après tous les abaissements de Jésus-Christ, qui l'ont rendu inférieur aux anges, le Père éternel l'a couronné d'honneur et de gloire, le faisant sortir glorieux et triomphant du sein de la mort; et il l'a établi au-dessus des anges mêmes, et placé à la droite de son trône (I *Cor.*, XV), voulant que tout ce qu'il y a d'anges et de saints dans le ciel, de justes et de pécheurs sur la terre, de démons et de damnés dans l'enfer, fléchissent le genou devant lui, et que tout lui fût absolument assujetti, excepté celui-là seul qui lui a assujetti toutes choses. Voulez-vous un autre exemple? jetez les yeux sur Marie. L'ange lui donne, de la part de Dieu, une qualité qui surprend son humilité et qui étonne son abaissement ; il lui apprend qu'elle concevra dans son sein le Fils du Très-Haut, le Messie de Sion, le Sauveur du monde. A cette grande nouvelle, dans quel profond anéantissement ne tombe-t-elle pas ; bien loin de s'en élever, elle s'en humilie davantage ; rien en elle ne lui paraît digne de ce titre auguste et de cette qualité divine ; mais c'est parce qu'elle s'en croit indigne qu'elle en est digne; c'est parce qu'elle se regarde comme la servante du Seigneur qu'elle mérite d'en devenir la mère. Il y a en elle une virginité éclatante, et cependant elle confesse que Dieu a plutôt eu égard à l'humilité de sa servante qu'à la virginité de son épouse. Elle a plu au Seigneur par sa virginité, dit saint Bernard (hom. 1, *sup.* MISSUS EST) ; mais c'est par son humilité qu'elle a conçu le Verbe dans son sein : *Et si placuit ex virginitate, tamen ex humilitate concepit.*

O hommes ! apprenez donc à obéir ; terre, apprends à te soumettre ; poussière, apprends à t'humilier, et tu apprendras à t'élever : mais, cendre, rougis de honte de ton

orgueil : un Dieu s'humilie et tu t'élèves; Marie s'abaisse et tu te glorifies; ah ! si tu dédaignes d'imiter l'exemple d'un homme, il n'est pas indigne de toi de suivre ton Sauveur dans la voie humble qu'il t'a tracée, de suivre sa mère dans la voie simple qu'elle t'a marquée : et sache aujourd'hui que c'est le point de la véritable grandeur et de la solide gloire; il faut que tu t'anéantisse avec Jésus-Christ anéanti, autrement tout est perdu pour toi. Ce n'est pas tout, il s'est uni à la nature humaine, il faut que l'homme s'unisse à la nature divine : il le faut, mes frères; mais c'est un devoir que nous ne pratiquons point, ou que nous pratiquons mal. Hélas ! dans quelle malheureuse division d'avec lui avons-nous vécu jusqu'à présent ! le péché nous a séparés de ce divin Messie, qui ne peut le souffrir sans le purifier, ou sans le punir : il n'y a jamais eu éloignement plus grand que celui de notre vie à la sienne; il a vécu dans l'humilité, et nous vivons dans l'orgueil; il a caché ses grandeurs, et nous faisons montre de nos faiblesses; il a paru pécheur étant la sainteté même, et nous voulons paraître saints étant coupables de mille péchés; il a aimé la pauvreté, et nous employons tous nos soins pour amasser des richesses; il n'a pu se rassasier d'opprobres, et nous ne pouvons nous soûler de louanges; il a aimé les souffrances, et nous n'appréhendons rien tant que la douleur; il a fait toutes ses actions pour la gloire de son Père, et nous faisons toutes les nôtres pour notre réputation : voilà comment nous avons agi jusqu'à cette heure, et maintenant, chers auditeurs, ne voulons-nous pas agir d'une autre manière? Ah ! que la nature divine du Verbe unie à notre nature humaine, nous fasse agir comme elle, autant que notre faiblesse en sera capable; jugeons des choses comme Jésus-Christ en juge; aimons ce qu'il aime; haïssons ce qu'il hait; trouvons toutes les choses créées indignes d'arrêter notre cœur; aimons la bassesse, la pauvreté, la souffrance, et haïssons tout ce que le monde appelle grand; arrêtons-nous à Dieu, qui seul est notre gloire, notre bien, notre vie et notre salut; détachons-nous de nous-mêmes, où nous sentons une guerre continuelle entre notre esprit et notre chair, entre notre raison et nos passions, et entre nos passions mêmes; où nous voulons que le maître devienne l'esclave, et que la loi de l'esprit soit assujettie à la loi des membres; où nous travaillons à établir ce désordre, et où nous nous abandonnons à toutes nos convoitises, qui, au lieu de faire naître entr'elles quelque union capable de nous faire jouir de quelque paix sont tellement divisées, que chacune veut demeurer la maîtresse, pour exercer sur nous une tyrannie insupportable : l'ambition veut que nous donnions tous nos soins à notre élévation; la volupté ne veut pas souffrir que nous lui dérobions aucun moment de notre vie; l'avarice nous tient en de perpétuelles alarmes et en de continuelles inquiétudes; la haine ne cesse de nous pousser et de nous violenter, et toutes ces passions qui règnent dans notre cœur ne sont pas capables de la satisfaire : quand nous en voulons contenter quelqu'une, elle se divise encore si cruellement avec elle-même dans ses projets, dans ses mouvements, dans ses moyens et dans sa fin, que nous ne saurions expliquer la torture et les gênes secrètes que nous fait endurer cette division : mais si nous nous détachons de nous-mêmes, nous ne manquons pas à nous détacher du monde, qui nous met dans une perpétuelle division avec Dieu : n'étant point à nous-mêmes, n'étant point au monde, nous ne pouvons être qu'à Jésus-Christ : et comment pouvons-nous nous dispenser de nous unir à lui, après qu'il a bien voulu s'unir à nous, après qu'il s'est fait os de nos os, chair de notre chair, et qu'il est devenu comme l'un de nous? Misérables que nous sommes, après une union si sainte et si divine, nous cherchons à nous unir aux créatures ou à nous-mêmes par un attachement criminel. Rompons toutes ces chaînes malheureuses qui nous attachent, et prions Jésus-Christ de ne nous laisser que la sienne, qui nous rendra d'autant plus libres qu'elle nous serrera plus étroitement. Union que produit la chair de mon Dieu, que tu es sainte ! que tu es forte ! que tu es délicieuse ! mais, ô division que cause le péché en nous, que tu es dangereuse ! que tu es maudite ! que tu es funeste ! Mais, ce n'est pas tout encore : Dieu nous a aimés d'un amour de préférence; nous devons l'aimer d'un même amour.

Vous le savez, chrétiens, qu'il a eu pour nous un amour particulier; qu'il a pourvu à notre salut d'une façon admirable; qu'il nous a donné un Sauveur et un Rédempteur, qui a fait notre paix et notre réconciliation avec lui; qu'il nous a offert en conséquence sa grâce, ouvert sa miséricorde, présenté la rémission de nos péchés, et nous a appelés à son alliance. Il a fait tout cela par une bienveillance par laquelle Dieu a voulu du bien aux hommes d'une manière particulière. Il n'a pas eu ce même amour pour les anges rebelles; car, quand ils péchèrent, il conçut pour eux une haine éternelle, sans leur procurer de médiateur, sans leur offrir de grâces, sans leur promettre de pardon; si bien qu'autant qu'il y en a de coupables, autant y en a-t-il de condamnés sans rémission et sans espérance : au lieu que les hommes, s'étant rendus criminels comme les anges, il les a traités fort différemment, envoyant aux uns un Libérateur pour les sauver, et plongeant les autres dans une perdition sans ressource. Le Sage l'a appelé amateur des hommes, mais jamais amateur des anges : il le qualifie amateur des âmes : *Qui amas animas* (*Sap.*, XI), mais non pas des esprits; afin de ne pas comprendre, dans cette généralité des esprits, les anges, dont une grande partie depuis leur révolte n'ont point eu de part à sa bienveillance. L'Apôtre nous dit (*Hebr.*, II) qu'il n'a pas pris les anges, mais la semence d'Abra-

ham : c'est là, mes frères, c'est là cet amour que saint Jean admirait en disant que *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (*Joan.*, III) ; et saint Paul, dans un même esprit d'admiration et de ravissement pour une si grande faveur, disait que *Dieu a rendu son amour recommandable envers nous, en ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous.* (*Rom.*, V.) Pour moi, mon esprit se perd et ma raison se confond, lorsque je pense à cet amour que Dieu nous a porté : le Prophète-Roi en était surpris lui-même : qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! disait-il, pour vous souvenir de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour le visiter ? *Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum?* (*Psal.* VIII.) Oui, qu'est-ce que l'homme, que vous, Seigneur, qui êtes le souverain créateur du ciel et de la terre, daigniez vous souvenir de lui, qui n'est que cendre et que poussière ? et qu'est-ce que le fils de l'homme, que vous le visitiez ainsi, et que vous l'honoriez de votre bienveillance ?

Ah ! mes frères, la bonté de Dieu s'est répandue, non-seulement sur le premier homme qui fut homme sans être fils de l'homme, mais aussi sur tous ses descendants qui sont hommes et enfants des hommes ; et elle s'est répandue sur eux par le mystère de l'Incarnation qui a été accompli dans la plénitude des temps, et pour lequel le Fils de Dieu, a, pour ainsi dire, quitté cette éternelle et délicieuse demeure où il habite avec son Père, pour prendre plaisir à visiter la terre, et à converser avec les hommes. Mais si cette bonté de Dieu me surprend, l'ingratitude des hommes me confond : un Dieu qui les a préférablement aimés, l'aiment-ils préférablement ? qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui ? qu'est-ce que le fils de l'homme pour le visiter ? cette pensée devrait nous confondre, et nous remettre sans cesse devant les yeux ces paroles que le grand saint Léon répétait si souvent à son peuple (Serm. I *De Nativ. Domini*) : O homme ! reconnais dans cet abaissement de ton Dieu, la dignité sublime de ton élévation, et prends garde qu'ayant été élevé à la participation de la nature divine, tu ne flétrisses la beauté de cette alliance par des actions indignes de ta noblesse et de ce haut rang d'honneur où Dieu a bien voulu t'élever, quoique tu ne sois, par toi-même, que cendre et que poussière ! Ah ! Seigneur, qu'est-ce que l'homme, que vous daigniez vous souvenir de lui ! quelle reconnaissance, quel amour, cette pensée ne devrait-elle pas allumer dans nos cœurs, si nous étions tant soit peu sensibles à ce que Dieu a fait pour nous ? Mais hélas ! ces bienfaits, nous les oublions, cet amour nous le méconnaissons, et, bien loin de rendre à Dieu amour pour amour, nous payons son affection de haine, et ses faveurs d'ingratitude : le ciel s'est ouvert autrefois pour nous donner un Dieu sauveur, et nous méritons aujourd'hui que la terre s'ouvre pour nous engloutir, comme ces impies profanateurs du saint nom de Dieu : car que faisons-nous autre chose que de l'offenser ?

Ah ! appelons dans nos idées toutes les grâces dont il nous a comblés : souvenons-nous que, malgré les péchés du monde, il a envoyé son Fils dans le monde pour le sauver ; souvenons-nous que fléchi, que touché, que vaincu par les soupirs et les gémissements de Sion, il l'a délivrée de sa captivité, et que, dans la plénitude des temps il est descendu du ciel pour l'en retirer : mais souvenons-nous qu'à la vue de ses faveurs, nous sommes inexcusables si nous ne le suivons pas : souvenons-nous qu'il est venu comme Jésus, c'est-à-dire comme notre sauveur, et qu'en prenant la nature humaine, il nous communique en sa personne toutes les richesses de la Divinité. Que ne devons-nous donc point faire pour le Seigneur, après qu'il a tant fait pour nous ? Anéantissons-nous en sa présence par l'esprit d'une humilité profonde et sincère ; unissons-nous à lui par les chaînes d'une sainteté sans tache et sans souillure ; aimons-le d'un amour de préférence, d'un amour constant, d'un amour parfait ; afin que nous puissions être un jour les cohéritiers de sa gloire : c'est ce que je vous souhaite.

SERMON XI.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysis, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II).

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus en Jerusalem pour le présenter au Seigneur.

Ce n'est pas seulement pour satisfaire à la loi qui consacrait au Seigneur tous les enfants premiers-nés, que Jésus-Christ paraît aujourd'hui dans le temple ; c'est aussi pour en accomplir la figure. Il ne veut pas seulement par là se soumettre à une ordonnance qui n'est pas faite pour lui ; mais il veut encore développer le mystère d'une cérémonie légale qui ne se rapporte qu'à lui. En effet, mes frères, pourquoi ces premiers nés des hommes et des animaux, que la loi ordonnait de consacrer au Seigneur pour racheter les péchés de son peuple ? Pourquoi ces prémices des fruits de la terre que Moïse avait ordonné qu'on réservât à Dieu seul, pour attirer ses bénédictions sur le reste ? N'est-il pas également maître de tous nos biens, de tout ce que nous avons ? et lui pouvons-nous rien présenter qui ne soit à lui, et qui ne vienne de lui ? Pourquoi toutes ces figures et ces offrandes extérieures, sinon parce que Jésus-Christ, le premier-né de tous les hommes, devait s'offrir et se livrer un jour en sacrifice à son Père, pour délivrer tous les hommes de la malheureuse condition d'enfants d'Adam ? Pourquoi toutes ces oblations, si ce n'est que Jésus-Christ devait un jour être présenté dans le temple au Seigneur ; et, par cette oblation sainte, sanctifier toute

la nature, et rendre à l'homme le droit de prétendre à un bonheur, dont l'abus et sa rébellion l'avaient justement privé.

Tous ces sacrifices de l'ancienne loi n'étaient donc que des figures du sien. Les prophètes l'avaient prédit, les patriarches le désiraient, les peuples l'attendaient; et c'est aujourd'hui qu'il s'accomplit dans le temple. En effet, ce ne sont plus des séraphins environnés de gloire, qui descendent pour couvrir le sanctuaire de leurs ailes; ce sont de pauvres langes qui enveloppent le Verbe fait chair : ce ne sont plus les nues qu'on attend pour pleuvoir le Juste : c'est une vierge qui l'a enfanté, et la terre qui le porte : ce n'est plus un Dieu de gloire qui ne se fait connaître que par l'éclat, la foudre et le tonnerre; c'est le Seigneur du temple, qui, entrant comme une victime prête d'être immolée, vient en personne instruire les hommes de ses voies, et de celles qu'ils doivent tenir après lui : ce ne sont plus des princes étrangers, qui, attirés par le bruit et la magnificence du temple de Jérusalem, viennent y adorer le Dieu des armées, et, chargés de présents, en couvrir ses autels; c'est le Conquérant de la tribu de Juda qui entre aujourd'hui chargé, non de trophées, mais d'un corps passible et mortel pour l'offrir en sacrifice à son Père : ce n'est plus une victime grossière, des boucs et des taureaux; c'est l'oblation sanglante du Libérateur d'Israël qui s'y vient présenter ; enfin, ce n'est plus la femme d'Israël qui vient offrir dans le temple son premier-né, incapable de la laver de ses souillures; c'est Marie, cette vierge sans tâche, qui, quoique exempte de souillure, vient offrir aujourd'hui son premier-né, son libérateur, son Dieu, et qui se purifie elle-même, quoique entre tous les enfants d'Adam elle soit préservée du péché, exempte de toute tache, et seule digne d'entrer avec son cher Fils dans le sanctuaire éternel.

Or, comme c'est ici la première marque du culte que Jésus-Christ, venu sur la terre, donne à son Père; il a sans doute voulu nous apprendre par là, que l'esprit, dans lequel nous devons l'honorer lui-même, est l'esprit de sacrifice; et que nous devons commencer à lui rendre notre culte par nous consacrer à lui, et vivre d'une vie toute conforme à celle qu'il commence lui-même. Recueillons donc toutes les circonstances de notre évangile, et nous y trouverons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ, et un esprit de fidélité dans Marie. Et voilà les deux principales dispositions qui rendent l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu, et parfaite en elle-même. Un esprit de sacrifice, qui en se consacrant à Dieu, ne se réserve rien; c'est ce qui en fait la sincérité. Un esprit de fidélité, qui après s'être consacré à Dieu, ne se dément plus en rien; c'est ce qui en assure la durée. Esprit de sacrifice toujours appliqué à détruire en nous le vieil homme. Esprit de fidélité toujours appliqué à former en nous l'homme nouveau. Voilà ce qui va faire le partage de mon discours : mais, avant que de commencer, adressons-nous à Marie, et lui disons. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier hommage que Jésus-Christ rendit à la grandeur et à l'immensité de son Père, fut une oblation de lui-même, dit l'apôtre saint Paul; et le sein de Marie fut le premier temple où cet holocauste précieux fut d'abord immolé. Mais il manquait à ce sacrifice invisible quelque chose de visible; c'étaient les cérémonies extérieures. Il fallait que la victime parût sur l'autel, que le premier-né fût porté dans le temple, que le prêtre l'offrît, que des justes, et de saintes femmes se trouvassent à ce nouveau Calvaire, que Marie fût présente à ce sacrifice; enfin, que tout y traçât par avance l'image de ce grand sacrifice de la croix, dont la victime devrait être la même que dans le temple. Il semble aussi que Jésus-Christ ne va se présenter dans le temple en offrande au Seigneur, que pour se donner à lui-même le plaisir anticipé du sacrifice du Calvaire ; il semble qu'il se hâte d'abord de tracer par cette première offrande l'image du sacrifice sanglant de la croix ; et comme dans l'ancienne loi le Seigneur prenait plaisir à recevoir des patriarches, des offrandes et des sacrifices, comme des prémices de son amour, Jésus-Christ veut aujourd'hui donner à son Père des preuves anticipées du sacrifice de la croix, comme pour satisfaire par avance à ce désir empressé qu'il avait d'être baptisé de ce baptême de sang, et pour glorifier son Père par son offrande comme par sa mort.

Mais, quoique j'aie dit que ce sacrifice est la figure de celui de la croix, et que ce soient les cérémonies qui paraissent aujourd'hui; il n'est pas moins réel pour cela : et c'est la première condition nécessaire à l'intégrité et à la sincérité du sacrifice; la réalité. Les offrandes qu'on faisait des premiers-nés n'étaient que des figures, et le sacrifice qu'on en faisait ne les détruisait pas. On les présentait dans le temple plutôt pour les racheter, que pour les sacrifier : ce n'étaient que des victimes de coutume et de bienséance, qu'on présentait à la vérité, et que l'on conduisait jusque dans le temple; mais qui ne demeuraient jamais à l'autel : mais Jésus-Christ en entrant dans le temple se consacre à Dieu tout de bon; il se livre entre les mains du pontife pour être immolé comme une victime : Me voici venu, ô mon Dieu, dit-il, en entrant, pour m'offrir moi-même à vous ; je suis prêt d'accomplir votre sainte volonté ; les hosties charnelles de la loi ne sont pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, et le voici que je viens vous sacrifier : je viens commencer à me soumettre à cet arrêt de mort, qui, depuis que vous l'avez prononcé, a toujours été le plus pressant désir de mon cœur. Oui, Messieurs, dès lors Jésus-Christ accepte de bon cœur toutes les peines de cet arrêt terrible. Il voit, dès ce jour de sa présentation au temple, tout ce qu'il doit souffrir : il s'y soumet avec joie et avec courage. Dès lors toutes les hu-

miliations de la nature dont il s'est revêtu, toutes les pénibles fatigues de sa vie mortelle, toutes les contradictions de sa mission, le mépris qu'on fera de sa personne, le refus outrageant de reconnaître sa divinité, l'inutilité et l'abus de sa doctrine, l'ingratitude des Juifs, le mauvais traitement des scribes et des pharisiens, tout se présente à ses yeux, tout se trace par avance à la vue de son sacrifice. Déjà il voit préparé le lieu du supplice où sera payé le prix de son sang, et où il doit être mis à mort : il voit ceux qui seront assis sur le tribunal de la Judée, pour le juger comme un séducteur et un blasphémateur : il voit le pontife aveugle qui doit le condamner sans le reconnaître coupable : et quoique dans le temple il ne soit pas encore livré à la mort, il ne laisse pas de s'en former toute la triste peinture. En sorte que son amour commence déjà dans le temple le sacrifice sanglant qu'il doit un jour achever sur la croix.

Première instruction, Messieurs, que nous devons tirer de ce mystère : c'est que comme Jésus-Christ a été en même temps le prêtre et la victime, nous devons faire aussi ces deux fonctions : il faut que nous offrions nous-mêmes nos corps au Seigneur; et comme il n'est point de sacrifice parfait sans sacrificateur, nous devons être les prêtres et les sacrificateurs de nos sacrifices. Dès que nous sommes devenus pécheurs, le Dieu juste aurait pu nous livrer à la mort et nous ôter toute espérance de vie, puisque tout pécheur est indigne de vivre ; mais, comme il a autant de miséricorde que de justice, il s'est contenté d'une mort spirituelle et intérieure; il laisse vivre nos corps, mais il veut que nous choisissions un genre de mort au dedans de nous-mêmes La loi de cette mort est imposée à tout pécheur, et nul n'est exempt de s'y soumettre. C'est cette mort que nous promettons dans le baptême ; c'est ce sacrifice, cette hostie, cette victime que nous jurons de faire de nos corps et de tout ce qui flatte nos sens; c'est ce martyre de la foi que tous ont voué sur les fonts sacrés; martyre qui n'attend plus la fureur des tyrans, qui n'exige plus d'échafauds ni de roues, mais qui trouve dans le fond du cœur de saintes résolutions, un amour brûlant et des affections chrétiennes, plus redoutables à la chair et aux sens que les plus cruels persécuteurs. C'est là le témoignage qu'un chrétien rend à la foi, en professant une sainteté de vie, une pureté de mœurs, une vie mortifiante et pénitente aux dépens des passions, de la chair et de la cupidité : et c'est en ce sens que Jésus-Christ dit à ses apôtres, qu'ils lui rendraient témoignage, et dans Jérusalem, et dans toute la Judée, et dans toute la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre; parce qu'ils auraient reçu la force du Saint-Esprit dans leurs cœurs : *Eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ.* (*Act.*, I.) Le baptême n'est autre chose qu'un premier martyre, c'est le commencement du sacrifice d'un chrétien ; et sans cette première consécration intérieure, la foi ne serait qu'une chimère.

Cependant, se consacrer à Dieu et lui faire un sacrifice de soi-même, c'est, au sentiment des chrétiens de nos jours, c'est simplement étaler aux yeux du public quelques œuvres éclatantes de piété ; c'est, dans les grands du monde, ne pas entretenir tout le luxe, toute la pompe et tout le faste que leur noblesse semble exiger ; c'est ne pas aimer ces crimes publics et odieux ; c'est ne pas s'abandonner aux grandes débauches, aux déréglements scandaleux ; c'est ne pas vivre comme des libertins déclarés et des impies ; c'est quelquefois pratiquer quelque vertu commode, ne pas rougir des œuvres de miséricorde, se choisir de temps en temps un directeur facile, assister assez régulièrement aux offices d'obligation, et ne pas vivre dans un oubli total des sacrements. Voilà ce qu'on appelle et en quoi l'on fait consister le sacrifice qu'on rend à Dieu. Le sacrifice du cœur n'est compté presque pour rien, et il ne se trouve presque plus dans les chrétiens de nos jours. Nous venons encore quelquefois nous offrir aux pieds des autels, mais nous n'y mourons jamais à nos passions, à notre chair; nous n'offrons à la place de notre cœur que Dieu demande de nous, qu'un vil animal qui ne lui est plus agréable ; et parmi certains exercices de piété que nous pratiquons au dehors, nous n'avons ni le fond de charité, ni la vertu de pénitence qui est l'âme du sacrifice. Presque toutes nos consécrations à Dieu sont de ce caractère : l'intérieur dément l'extérieur ; les actions paraissent régulières, et souvent les intentions sont déréglées : nos sacrifices subsistent avec nos passions. Ainsi, accommode-t-on la religion avec ses intérêts, la dévotion avec le penchant de la nature.

On se donne au Seigneur, dit-on ; mais les envies secrètes, les jalousies, les ressentiments, les médisances, sont cependant encore cachés et comme retranchés dans ce cœur. On se donne au Seigneur, mais l'estime, les louanges et les applaudissements des hommes, n'ont rien perdu de l'empire qu'ils avaient sur l'esprit. On se donne à Dieu, mais on mène encore une vie aisée et tranquille, exempte à la vérité de grandes passions et de grands crimes, mais sujette à une nonchalance et une lâcheté criminelle. On s'éloigne du monde corrompu, mais on se renferme dans un certain cercle d'occupations toutes mondaines ; en sorte que, si l'on ne paraît pas souvent oisif et fainéant, les occupations qu'on s'y choisit ne servent qu'à laisser plus de loisir à la délicatesse et à la douceur de la vie. On se donne à Dieu, mais avec cela on s'engage dans un emploi où l'on est obligé de confondre l'affaire du siècle avec celle du salut, et de préférer les occupations du monde à ce qu'on doit à Dieu, et où l'on abandonne la route du ciel, si elle paraît tant soit peu pénible et difficile; on se rebute des moindres obstacles qui se présentent dans la voie de la vertu ; on se donne au Seigneur, mais quoique peut-être

l'on soit revenu d'un engagement criminel, l'on n'a pas encore rompu les funestes liens qui y tiennent attaché. L'on veut bien quitter certaines habitudes honteuses, ne plus aller dans ces lieux de scandale et de débauche, mais l'on ne peut se résoudre à rompre ces commerces secrets, à se défaire de ces passions favorites, à la faveur desquelles on a tant de fois péri, sans que le public en ait rien su. Semblable à Rachel, on ne peut sortir de son pays, de sa maison, sans emporter avec soi les idoles chéries de la maison de son père; et tout ce qui plaisait avant le sacrifice qu'on fait au Seigneur, plaît encore après l'avoir fait: cependant, comme on sent en soi quelque zèle pour la piété, on ne fait point de difficulté de se croire pieux; comme on suit presque les mêmes routes extérieures que les pénitents, peu s'en faut qu'on ne se croie juste et pénitent comme eux. Au commencement de sa conversion on respectait jusqu'aux moindres cérémonies de dévotion, on ne prononçait qu'en tremblant le nom sacré de Jésus-Christ; on rougissait de cette dissipation dans la prière, de cette immodestie dans les habits qui nous confond avec l'insensé; mais peu à peu on s'est familiarisé avec le vice : à force de se voir revêtu des apparences de la vertu, on s'estime vertueux; on prend hardiment la qualité de juste et de saint, lorsqu'on n'en mérite pas même le nom, semblable à Jacob qui, sentant bien qu'il n'était revêtu que des apparences de l'aîné, ne reçut qu'en tremblant la bénédiction que son père croyait donner à Esaü, mais lui dit cependant hardiment : Me voici, mon père, je suis votre fils aîné Esaü : *Ego sum primogenitus tuus Esaü.* (*Gen.*, XXVII.) A force de regarder l'erreur, de s'accoutumer avec elle, bientôt on la confond avec la vérité. Le sacrifice du chrétien doit donc être un sacrifice réel du cœur.

Mais ce n'est pas assez que le sacrifice soit réel dans le cœur, il faut qu'il soit entier et universel : deuxième condition marquée dans ce mystère. En effet, Jésus-Christ dans son offrande de ce jour, sacrifie à son Père tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. Il lui sacrifie sa gloire, sa puissance, son innocence même; il ne fait point de réserve; tout ce qu'il avait de plus cher et de plus avantageux y est consacré : l'intégrité en fait tout le mérite; et son exemple, dit saint Bernard, est pour nous une loi de faire nos sacrifices aussi entiers que le sien, *offerentes quod sumus et nosmetipsos.* C'est là-dessus que nous devons nous régler en nous consacrant à Dieu: car on veut bien, en se convertissant, changer de conduite et d'habitude; on veut bien se donner à Dieu pour une vie nouvelle, mais l'on ne veut pas tout d'un coup rompre avec ses passions, et faire en même temps divorce avec ses chères habitudes; on veut encore conserver quelque temps certains égards pour le monde qu'on aimait, de peur de lui déplaire; on veut se convertir avec méthode, et ne pas passer tout à la fois d'une extrémité à l'autre; on se plaint que, si on passait aux pratiques sévères de la vertu, on ne ferait rien pour sa propre consolation, que ce serait vouloir s'ensevelir tout vivant; on se dit que, dans de si faibles commencements, le Seigneur ne trouve pas mauvais qu'on se permette quelque douceur, et que David, tout secondé qu'il était d'une force divine, s'accoutuma d'abord à vaincre les ours et les lions, avant que d'oser entreprendre de vaincre le redoutable Goliath.

Ainsi, plein de ces lâches sentiments, on voudra bien se retrancher de ces parties de jeu, où l'on passait les jours et les nuits; mais on ne voudra pas sitôt rompre ces secrètes liaisons qui corrompent le cœur; on voudra bien s'abstenir de certaines débauches qui ruinaient la santé et consumaient le bien; mais on n'est pas encore résolu de quitter ce luxe, ce faste et tant d'autres profusions qu'on devrait distribuer en aumônes : on se privera volontiers des spectacles et de ces assemblées voluptueuses; mais on conservera encore les soins inutiles des parures et des vains ornements ; on se dit qu'il ne faut qu'un peu de patience, que chaque chose aura son temps; on ne veut pas tâcher de devenir tout d'un coup parfait; on ménage peu à peu le progrès dans la vertu, et on donne à ces lâches délais le nom de prudence et de sage ménagement. Mais j'ose dire, Messieurs, que des commencements si lâches ne sont jamais heureusement terminés. Il n'en est pas des ouvrages de la grâce comme des ouvrages des hommes : tout est encore à faire lorsqu'il manque un seul point à achever : ce n'est rien de faire monter la substance de la terre jusqu'à une branche, si elle ne se communique en même temps à tout l'arbre qui en est le soutien : les passions attaquées séparément, ne se voient jamais toutes détruites dans une âme; celles qu'on ménage pour un autre temps, en font renaître à mesure qu'on en détruit quelqu'une, et la grâce ne reçoit point de victimes partagées. Il est vrai que les choses ne sont pas tout d'un coup remises dans leur première perfection, et qu'il fallut travailler pendant quarante années, pour remettre dans leur première splendeur les murs de Jérusalem détruits; mais il ne faut qu'un moment pour détruire un édifice d'iniquité, et dès que la trompette se fait entendre, la tranquille et voluptueuse Jéricho n'a que le temps de se voir ensevelie sous ses débris et sous ses ruines.

En effet, Messieurs, Jésus-Christ, s'offrant et se consacrant aujourd'hui à son Père, pouvait se distinguer des autres hommes : il pouvait paraître sur l'autel où il était offert comme le maître du temple, et y laisser au moins échapper quelques rayons de sa gloire; il pouvait y donner quelque marque de son autorité et de sa toute-puissance, comme lorsqu'il en chassa les indignes profanateurs : mais il ne fait que s'y humilier et s'y anéantir : lui seul a droit de se faire adorer dans le véritable sanctuaire, et il se dégrade, pour ainsi dire, lorsqu'il semble se déclarer indigne d'entrer sans permission

dans le temple. C'est ce libérateur de tous les hommes, tant de fois promis et depuis si longtemps désiré, qui vient se consacrer dans le temple; et il veut lui-même être délivré par l'offrande d'un vil animal! En un mot, Jésus-Christ fait un sacrifice entier et universel de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il a au Dieu qu'il veut adorer.

Et c'est ici qu'il vous donne une belle leçon, grands du monde, de faire à son exemple un sacrifice sincère et universel de toutes ces vaines distinctions que vous affectez aux yeux des hommes, lors même que vous venez dans le temple pour vous consacrer au Seigneur : car qu'y voit-on autre chose, sinon des entêtements de rang et de naissance? ne voit-on pas les préséances et les titres se faire valoir jusque dans la pratique des œuvres saintes et pieuses? Si l'on consacre au temple quelque portion de ses biens pour l'ornement de l'édifice ou l'entretien de ses autels, ne voit-on pas que des armes pompeuses ou des épitaphes magnifiques en publient partout le mérite? Si l'on fonde quelques hôpitaux ou quelques maisons de piété, ces maisons consacrées au Seigneur ou au soulagement de ses membres, ne sont-elles pas des monuments publics de la gloire et des noms de leurs bienfaiteurs? Les marques de vanité et de grandeur sont toujours la première chose qui paraît dans les œuvres de charité. Ah! n'était-ce donc pas assez, fiers mortels, que vos bonnes œuvres fussent gravées en lettres d'or dans le livre de vie, d'où jamais elles ne seront effacées? pourquoi vouloir encore les graver sur une pierre ou sur un marbre qui périra, et dont il ne restera que la poussière? Salomon, après avoir bâti le temple de Jérusalem, n'y fit graver que le nom du Seigneur, et il n'eut garde d'y faire graver les armes et les noms de son illustre race. Mais, hélas! telle est la folie des hommes de nos jours; les vertus qui ne sont connues que de Dieu ne nous plaisent point : il n'y a que ce qui paraît grand aux yeux des hommes qui nous soit agréable; ce sont les ouvrages auxquels les hommes applaudissent, et non ceux que le Seigneur bénit, qui sont de notre goût; et ce que nous faisons pour le ciel doit toujours partir de ce que nous faisons pour la terre. On veut se montrer imitateur de Jésus-Christ anéanti, mais on s'humilie avec faste; on veut bien entrer dans la pratique des œuvres saintes, mais on veut aussi s'y faire distinguer, et on veut être connu pour avoir servi le Seigneur avec gloire et honneur avant qu'on soit connu pour le servir avec honte et anéantissement.

Il n'en était pas ainsi des justes de l'un et l'autre Testament. Bien loin de chercher à paraître vertueux, ils se cachaient de peur d'être vus. Quelle joie pour eux, lorsque, pouvant se dérober aux yeux des hommes, ils demeuraient inconnus dans le centre de la pénitence, se retirant, ou pour se sanctifier eux-mêmes par des austérités rigoureuses, ou pour soulager leurs frères par quelques œuvres de charité et de religion! Quand ils pouvaient servir Dieu en secret et être ignorés des hommes, ah! c'était alors qu'ils s'estimaient véritablement grands, parce qu'ils reconnaissaient en eux les traits de leur divin Maître, anéanti et humilié devant son Père, et confondu, par sa soumission, dans une cérémonie honteuse avec les autres enfants d'Israël. Et c'était ainsi que Dieu leur faisait goûter des douceurs et des consolations dans leur sacrifice que l'homme charnel ne saurait comprendre. A peine Moïse s'est-il séparé de la fille du roi qui l'avait adopté pour son fils, et s'est bien voulu réduire à garder les troupeaux de Jéthro, que le Seigneur s'apparaît à lui dans un buisson ardent par une vision qui le dédommage du sacrifice des grandeurs qu'il avait fait pour lui. Non, Messieurs, nous ne faisons point pour le service du Seigneur de sacrifice si rude et si pénible que le plaisir qui nous en revient ne soit mille fois plus considérable que la peine de le faire.

Mais ce n'est pas encore là où le sacrifice de Jésus-Christ se borne : il sacrifie, non-seulement sa gloire à son Père, mais même son innocence, qui est ce qu'il a de plus précieux. Il paraît dans le temple comme un pécheur, comme un esclave; il s'offre comme les autres enfants de colère pour apaiser la justice du Père éternel; et, comme il prend sur lui l'apparence du péché, il veut en porter toute la honte et toute la confusion. Hélas! chrétiens, est-ce ainsi que vous vous consacrez à Dieu, et ne craignez-vous pas qu'en vous convertissant l'on ne soit informé de vos péchés? Vous cachez tant que vous pouvez des désordres que l'on ne connaît que trop : vous n'oseriez permettre qu'on informe le public de vos injustices criantes; vous voulez toujours paraître justes, quoique vous soyez au nombre des plus grands pécheurs; vous nous dites que vous n'appréhendez rien tant qu'on vienne à savoir des crimes dont nous vous ordonnons de faire pénitence : et c'est cette seule digue qui, le plus souvent, vous arrête dans vos conversions. Mais quelle est donc votre lâcheté! Car Jésus-Christ se charge de vos péchés; il veut bien se revêtir de l'apparence du péché et paraître pécheur; et vous osez regarder comme une confusion et une honte la gloire et l'avantage de la pénitence! Mais, quand vous vous cacheriez de tout votre possible, pensez-vous que vos crimes en fussent moins connus? Vos frayeurs empêcheront-elles que votre conduite criminelle ne soit connue? Vous vous êtes flattés en vain de la bonne odeur de votre vie : on n'a pas de vous cette bonne opinion que vous pensez; on dit dans le monde que ce luxe, que ces riches équipages, que ces dépenses excessives, ne viennent point d'un bon fonds; que ce sont les fruits de l'injustice; que c'est le bien de la veuve et de l'orphelin que vous prodiguez en tant de vanités, et qu'une prospérité si prompte ne peut être innocente.

Loin que l'aveu de vos crimes et l'exercice d'une sincère pénitence noircît votre réputation devant les hommes, il ne vous man-

querait plutôt que cet aveu et une telle action de pénitence pour vous mettre à couvert de tous les reproches qu'on vous fait, et vous épargner la honte que vous appréhendez. Vous dites que c'est un secret que vous voulez tenir caché, et c'est un scandale aux yeux du public : l'on parle partout de ces péchés, que vous croyez ensevelis dans l'oubli; les gens de bien en gémissent, les méchants s'en raillent; et, pour ne vouloir pas assez vous déclarer coupables, on vous le fait plus que vous ne l'êtes : car le monde, corrompu comme il l'est, et toujours plus porté au mal qu'au bien, va plutôt au delà de vos crimes, il les exagère plutôt qu'il ne les diminue, et une rupture n'est plus à craindre avec le monde, qui n'a plus que de très-mauvais sentimens de vous. Vous ressemblez à Saül, dont les passions avaient si fort éclaté dans Israël, que le meilleur parti qu'il eût pu prendre était celui de la pénitence et de la vertu.

Enfin, l'offrande de Jésus-Christ non-seulement est réelle, entière, universelle, mais elle est toute volontaire : troisième et dernière condition pour rendre parfait le sacrifice qu'il fait dans le temple à son Père. C'est une offrande qui ne tire pas son mérite de la servitude de la loi, mais du consentement volontaire de celui qui s'offre en sacrifice. Exempt de toute servitude, Jésus-Christ pouvait se laisser conduire au temple, et attendre qu'on l'y présentât, selon la coutume, sans en faire lui-même les premières démarches; mais Jésus-Christ voulait accomplir toute justice, et nous apprendre par là qu'une âme qui veut se consacrer à Dieu doit souvent aller au delà de ce qu'ordonne la loi; qu'elle doit embrasser ce qu'il y a de plus parfait; qu'elle ne peut se refuser de pieux excès, sans être coupable de lâcheté; qu'une âme qui se consacre au Seigneur ne doit point s'aviser de vouloir compter avec lui; qu'elle ne doit jamais craindre d'en trop faire; qu'elle ne doit point s'amuser à chicaner sur les obligations ou les conseils, pour voir ce qu'elle doit ou ce qu'elle ne doit pas faire : elle embrasse avec amour ce qui peut rendre son sacrifice plus parfait, et se fait un devoir indispensable de tout ce qu'un zèle saint et une tendre dévotion lui inspirent.

Mais, ah! Messieurs, où sont-elles ces âmes qui vont ainsi au devant de ce qu'il y a de plus difficile, et qui cherchent ce qu'il y a de plus parfait? Le premier soin d'une personne qui se consacre à Dieu, c'est de chercher la voie la plus douce et la plus aisée : bien loin d'aller au delà de la loi, on cherche tout ce qui peut en adoucir le précepte; bien loin de chercher des œuvres et des vertus de surcroît, on cherche bien plutôt la dispense et le relâchement; loin de s'en tenir aux sages avis d'un zélé directeur, qui tâche de conduire une âme à la perfection par des routes difficiles, on en cherche plutôt quelqu'un qui adoucisse encore les voies larges qu'on veut suivre; loin de prendre exemple sur les plus saints, pour les imiter ou les surpasser, on commence d'abord par se déclarer incapable de les suivre, par quelques prétextes vains et frivoles; on s'éloigne de leur exemple comme d'un écueil; et on ne s'est pas plutôt consacré au Seigneur, qu'on cherche à rompre ou du moins à changer le traité saint qu'on a fait avec lui, pour n'écouter que la flatteuse voix de l'amour-propre. Mais, hélas! qu'une âme est peu attachée au Seigneur, quand elle cherche encore de si lâches ménagements à son service! qu'un cœur est peu touché, quand il lui reste encore la liberté de supputer ce qu'il doit ou ce qu'il ne doit pas à son Dieu! qu'un sacrifice est imparfait, quand on se trouve encore assez le maître pour y mettre des bornes!

Le cœur qui se donne à Dieu, ne pouvant jamais assez faire pour le Dieu qui le remplit, ne cherche plus d'adoucissement ni de bornes dans son service. Il n'est plus d'excès de piété et de pénitence pour une âme qui s'est sincèrement consacrée au Seigneur. Tout ce qu'elle fait lui paraît toujours au-dessous de ce qu'elle lui doit : sa douleur n'est jamais assez cuisante, sa pénitence jamais assez austère : elle veut toujours en faire davantage; ses macérations peuvent affaiblir sa chair, mais elles ne peuvent jamais abattre son cœur ni borner ses désirs; toutes ses vertus, quelque rudes qu'elles soient, ne peuvent suffire aux insatiables empressements de son amour : plus elle s'attriste pour Dieu, plus elle devient inquiète, et appréhende qu'elle ne le soit pas encore assez. Quelle inquiétude n'a-t-elle pas! dit l'Apôtre : *Secundum Deum contristari vos, quantam in vobis operatur sollicitudinem!* (II *Cor.*, VII.) Quelle raison n'apporte-t-elle pas, lorsque nous voulons lui défendre ses excès de piété! *sed defensionem* (*Ibid.*); quelle indignation contre ceux qui voudraient l'en détourner! *sed indignationem* (*Ibid.*); quelle crainte de ne pas faire encore assez pour son Dieu! *sed timorem* (*Ibid.*); quelle impatience de remplacer par la ferveur le moindre refroidissement de dévotion! *sed desiderium* (*Ibid.*); quelle sainte jalousie de ses frères qui opèrent le bien, et qui montent à la perfection devant elle! *sed æmulationem* (*Ibid.*); quel zèle de venger les intérêts de Dieu, lorsqu'elle les voit oublier! et quelle sainte vengeance ne veut-elle pas tirer des outrages qu'on fait à ce Dieu, qu'elle commence d'aimer et de connaître! *sed vindictam.* (*Ibid.*) Non, mes frères, nous ne devons jamais nous borner dans nos saints exercices, et, lorsque nous n'en pouvons faire davantage sur nous-mêmes, étendons-nous jusque sur notre prochain.

David, voyant le Seigneur irrité contre son peuple, et un ange exterminateur envoyé pour le frapper, élève ses mains vers le ciel, et, loin de se borner à ce qui le regardait, il donne toute l'étendue à la vivacité de son zèle et à la force de sa prière. Ah! ne frappez plus ces misérables peuples, Seigneur, c'est moi qui suis coupable. Que vous ont fait ces pauvres ouailles? J'ai fait tout le mal : de grâce, détournez donc votre fureur

de dessus eux, et la tournez toute contre moi : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me, et contra domum Patris mei.* (II *Reg.*, XXIV.) Zachée, après être converti, ne croit pas que ce soit assez de restituer le bien qu'il a pris : il veut encore donner du sien aux pauvres. La pécheresse de l'Evangile, une fois convertie, ne se contente pas de pleurer en secret ses égarements passés : elle va encore dans la salle du pharisien essuyer la honte, les reproches et la confusion de toute l'assemblée. Non, rien n'échappe à un cœur qui s'est sincèrement consacré à Dieu : et voilà ce qui fait la sincérité de sa conversion. Faire à Dieu un sacrifice volontaire, que la suite ne voie jamais se démentir, c'est là ce que le Seigneur nous demande. Mais qu'arrive-t-il? Ce qui arriva à ce jeune homme que Jésus-Christ avait appelé. Il lui dit de renoncer à tout ce qu'il possédait, de tout vendre pour assister les pauvres, et de tout quitter pour le suivre. Jusque-là ce jeune homme avait paru soumis aux volontés du Seigneur; il semblait qu'il voulait se rendre parfait; mais ce conseil du Fils de Dieu l'attrista, et c'est ce qui fit bien voir que sa conversion n'était pas sincère. Toutes ces conversions où l'on veut encore ménager ses intérêts avec Jésus-Christ, où l'on veut accorder ses tendres inclinations avec la pénitence, et où l'on ne croit pouvoir jamais prendre assez de mesures pour la rendre plus commode, le Seigneur ne les a point pour agréables. Toutes ces offrandes où l'on mêle du miel et des douceurs de la vie, Dieu les maudit et les a en horreur; il en découvre toute l'imposture, toute l'illusion. Et pour faire à Dieu un sacrifice digne de lui, comme fait aujourd'hui Jésus-Christ en se présentant au temple, il faut que la réalité de l'immolation la sanctifie, que son intégrité la perfectionne, et que l'approbation qu'on y donne la fasse monter en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu : car ce sont là les conditions requises pour une bonne conversion; et sans cela l'offrande qu'on fait à Dieu est sans fruit et sans mérite. Mais si le défaut de cet esprit de sacrifice rend les conversions peu sincères, le défaut de fidélité les rend aussi peu durables. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

Les infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches du salut que Dieu demande de nous consistent ou dans la vaine sagesse, trop attentive à ses propres lumières, et toujours ingénieuse à former des obstacles et des inconvénients aux desseins de Dieu; ou dans la vaine gloire, qui s'appuie trop sur ses propres forces et qui n'écoute que soi; ou dans la délicatesse de la chair, qui, trouvant du découragement dans les maux, se consulte trop elle-même, écoute trop sa faiblesse, et fait que l'homme préfère son penchant à ses devoirs. Or, la fidélité de Marie est exempte de tous ces défauts : docile pour tout ce que la loi lui ordonne, elle ne raisonne point; humble dans ses sentiments, elle ne s'élève point; généreuse dans ses adversités, elle ne se décourage point. Souffrez que je vous mette dans un beau jour ces trois circonstances de la fidélité de Marie, pour vous apprendre à régler votre fidélité sur la sienne.

1° Docile à tout ce qui vient de la part de Dieu, Marie ne raisonne point. Car, dit saint Bernard, que ne pouvait-elle pas apporter pour se dispenser de la loi des Juifs; et quelle raison n'avait-elle pas de dire que la loi de la purification n'était point faite pour elle? Rien d'impur n'avait souillé son enfantement; elle était même devenue plus pure en devenant mère; elle n'était noircie d'aucune tache de péché : n'en était-ce pas assez pour lui faire juger qu'elle était exempte de la loi? Mais quand toutes ces raisons n'auraient point été capables de l'emporter sur l'obligation de la loi, ne pouvait-elle pas s'en dispenser, pour conserver les intérêts de son cher Fils et pour ménager la gloire de son Dieu, qui devait y être intéressée? Car, par sa soumission à cette loi honteuse, ne semble-t-elle pas la dégrader cette gloire du Dieu de pureté? Et n'était-ce pas assez de l'avoir mis au monde dans la plus misérable et la plus honteuse des naissances humaines, sans vouloir encore lui ravir par cette soumission à la loi la gloire de sa divine origine, et préparer par là des blasphèmes contre lui à tous ses ennemis? Toutes ces raisons sont fortes pour dispenser Marie de la loi, mais elle ne les oppose pas. Elle avait appris, dans la ville de Nazareth, que pour être fidèle à Dieu il ne faut pas raisonner; que l'obéissance doit l'emporter sur toutes les raisons; que l'ordre du ciel laisse toujours des ténèbres dans son exécution, pour ne pas ôter aux fidèles le mérite de leur soumission; et qu'il y a un œil de scandale dans l'esprit qu'il faut rejeter et dont il ne faut pas suivre le choix. Elle se souvient qu'il faut croire avec simplicité dans les choses de Dieu, et avec ces sentiments elle adore dans le secret de son cœur les desseins du Dieu dont elle ignore peut-être les démarches et les fins. Enfin, elle se soumet à la loi sans aucun raisonnement.

C'est ici, Messieurs, où l'aveugle soumission de Marie a peu d'imitateurs. Loin de nous soumettre à la loi avec toutes les raisons qui semblent nous y exhorter, nous prenons presque tous des prétextes dans cette même loi pour nous en dispenser; et, comme ce Michas dont il est parlé dans l'Ecriture, pour adorer notre idole en secret nous ne manquons jamais de lui donner le nom de propitiatoire. Ainsi, on se soumettrait simplement et sans raisonner à tout ce que la loi ordonne; mais on craindrait, dit-on, d'apprêter par là un sujet de raillerie aux autres. On ferait des démarches pour aller au devant des ordres, des volontés et même des conseils du Fils de Dieu; mais les inconvénients qu'on y trouve paraissent bien plus fâcheux que le bien qu'on ferait ne serait considérable. On souffrirait, dit-on, la calomnie, les

railleries, les médisances, les injures, sans se plaindre; mais l'œuvre de Dieu y serait profanée, les méchants s'en prévaudraient pour affliger les justes, et l'on ferait plusieurs jugements téméraires. On se mettrait mille faux soupçons dans l'esprit, si on ne découvrait au public cet imposteur qui a déchiré la réputation de son prochain ou qui cache ses défauts sous de fausses vertus. On garderait le silence, comme la charité le demande, sur ces médisances qu'on a ouïes, sur ces outrages qu'on a reçus ; mais le zèle de la vérité ne peut souffrir qu'on laisse inconnus, ni même impunis, ces médisants et ces calomniateurs.

C'est ainsi que la religion fournit toujours des prétextes aux pécheurs pour soutenir leur crime et autoriser leur peu de fidélité ; mais, ah ! ne rejetons pas sur Dieu ce qui n'est que l'effet de notre malice. Les déréglements qui arrivent du bien que nous faisons ne nous regardent plus ; faisons ce que nous devons faire, et n'appréhendons point ce qui en arrivera. Les inconvénients regardent ceux qui les forment mal à propos ; et puisque les inconvénients qui se présentaient à Marie pour la dispenser d'accomplir la loi ne purent cependant la faire changer de résolution et de sentiment, ne changeons point non plus nos exercices pieux pour les inconvénients fâcheux qui pourraient arriver. Mais vous, qui vous piquez du zèle de cette gloire de Dieu et de la rechercher en tout ce que vous faites, savez-vous bien où Dieu la trouve? Vous croyez que c'est dans la révélation des défauts d'autrui, dans vos ressentiments éclatants contre les méchants, dans vos œuvres que vous manifestez ! Vous vous trompez : c'est souvent dans le silence d'un chrétien qui connaît les défauts de son prochain et qui les cache autant qu'il peut ; c'est dans la patience d'une âme fidèle qu'on calomnie, dont on médit, sans s'en plaindre. Ces œuvres secrètes, et ces vertus dérobées aux yeux des hommes, ont quelque chose de plus digne devant Dieu que ces actions éclatantes qu'on vante tant pour sa gloire. Et peut-être que Daniel, dans sa captivité, honorait davantage le Seigneur par sa résignation et ses œuvres cachées, qu'il n'aurait pu faire par la gloire de la ville de Jérusalem rebâtie et par la magnificence de son temple. Ce n'est pas toujours par ces actions éclatantes que le Seigneur veut être glorifié : c'est par la simplicité, telle que Marie l'a fait aujourd'hui paraître.

Mais voici encore une autre instruction que nous donne la docilité de Marie : c'est qu'élevée au plus haut degré de grâce dont une créature soit capable, elle ne dédaigne pas de s'assujettir à une cérémonie grossière, telle que l'était celle de la loi de la purification des femmes ; elle n'affecte pas, pour mieux marquer à Dieu sa fidélité, de prendre des voies plus spirituelles et plus parfaites que les autres femmes, dont elle n'a jamais contracté la souillure. Il n'en est pas de même dans le siècle où nous vivons. Souvent, si l'on est vertueux, c'est afin de se distinguer davantage des autres. On laisse les pratiques simples de dévotion au peuple simple. On croirait se déshonorer d'être dévot comme le peuple. On croit en donnant moins à la chair, qui n'est propre à rien de parfait, qu'on ne saurait donner trop à l'esprit, qui est utile à tout. On se persuade qu'une voie plus épurée est plus excellente; et cependant on ne s'aperçoit que trop que plus on s'élève par des routes si sublimes, moins on avance, parce qu'on tombe d'ordinaire dans le dégoût et dans la sécheresse, d'où l'on ne se relève pas aisément. Voici ce qu'un chrétien doit observer dans la piété, pour avancer toujours et ne jamais s'égarer.

Toute la règle de la fidélité du chrétien envers son Dieu, c'est sa foi; toute sa pratique, c'est sa charité ; toute sa consolation, c'est son espérance. Quand un chrétien se règle sur sa foi, il ne cherche rien que de simple ; et tout ce qui peut servir à faire valoir sa raison et briller son esprit n'entre point dans la simplicité de sa foi : les pratiques les plus vulgaires lui paraissent aussi pures que les plus brillantes lumières des séraphins. La grandeur de la perfection ne consiste donc pas dans la sublimité des connaissances ni dans ces fières saillies de l'amour; mais plutôt dans la grandeur de la foi qui accompagne les pratiques de dévotion les plus communes et les plus simples. Souvent on s'imagine qu'on n'est agréable à Dieu que quand on vaque aux pratiques de piété les plus délicates et les plus recherchées ; mais sachez que si par là vous êtes distingués devant les hommes, vous ne l'êtes pas devant Dieu, qui recommande à tous ses enfants la simplicité. Vous êtes montés sur le Thabor avec Jésus-Christ pour y contempler sa gloire et sa majesté, comme les apôtres favoris ; mais vous pensez encore à vous y établir un tabernacle comme saint Pierre. Vous voulez, en servant Dieu fidèlement, que le monde vous distingue et vous honore plus que les autres.

2° Marie, humble dans ses sentiments, ne s'élève point au-dessus des autres pour marquer au Seigneur plus de fidélité ; car, qui n'eût pas cru que celle qui avait déjà fait un aveu de sa gloire, et qui en avait rendu un témoignage public dans son divin cantique, n'eût pas ici voulu soutenir cette gloire, et que sa manière de parler des secrets du Seigneur n'eût pas répondu à son rang et à ses avantages? Cependant elle ne fait rien connaître de ce qu'elle sait; elle ne dédaigne pas même d'être instruite du bon vieillard Siméon ; elle écoute avec attention ce qu'il lui dit, comme si elle eût tout ignoré ; elle ne se presse point de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle, et comme si le cantique de Siméon lui eût révélé quelque chose qu'elle eût ignoré sur les merveilles de son divin enfant, elle se contente d'admirer; elle croit ne devoir rien dire, et se tient avec Joseph dans le même étonnement que s'ils n'avaient jamais entendu parler de Jésus, leur enfant, dont Siméon leur parlait : *Et erat pater ejus, et mater mirantes*

super his quæ dicebantur de illo. (*Luc.*, II.)

Mais, ah! que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs! parmi ceux mêmes qui font profession d'être les plus pieux et les plus dévots, il en est peu qui affectent par humilité de ne rien savoir quand ils savent beaucoup. Il est peu de personnes qui cachent leurs dons et leurs talents pour manifester ceux de leurs frères : on en agit tout au contraire, on affecte de savoir beaucoup plus qu'on ne sait. Personne ne veut passer pour ignorant; on se mêle de tout; on veut régler tout sans connaissance, tout montrer sans lumières, tout gouverner sans capacité, tout décider sans doctrine, tout conduire sans la mission des pasteurs, tout entreprendre sans prudence, tout soutenir sans force. Si on les veut instruire, ils savent tout; si on veut les reprendre, ils sont irréprochables, ils ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes : à peine trouvent-ils dans les sacrements des guides assez éclairés pour les conduire; il faut des saints Paul descendus du ciel pour les prêcher, et peut-être ne seraient-ils pas encore assez parfaits pour leur donner des conseils. On veut pour ses guides certaines personnes comblées de dons éclatants, de lumières rares, des génies extraordinaires, et la vanité paraît jusque dans le choix même de ceux qu'on veut prendre pour pratiquer l'humilité chrétienne. Nous fuyons tout ce qui peut blesser en un seul point notre honneur, et nous recherchons tout ce qui contribue à notre vaine gloire. Peu soigneux de savoir si, dans ce que nous faisons ou recherchons, le Seigneur y est moins glorifié, pourvu que nous le soyons nous-mêmes, c'est assez pour nous déterminer; nous ne cherchons à nous placer que dans les postes les plus hauts, à nous introduire dans le ministère le plus éclatant; nous laissons aux autres ces voies qui nous paraissent communes, et nous tâchons toujours de prendre pour nous ce qu'il y a de plus glorieux; peu semblables au saint roi David, qui, résolu de bâtir un temple au Seigneur, se contenta d'en avoir amassé les matériaux, et laissa à son fils Salomon toute la gloire de l'avoir bâti. C'est là un venin subtil qui infecte les personnes les plus consacrées à la piété, et qui rend inutiles toutes les bonnes œuvres qu'elles pratiquent. Oui, ministres superbes, vous parlez, et l'on ne vous écoute point; vous arrosez, et le Seigneur ne donne point l'accroissement à vos plantes, vous semez, et vous perdez le fruit de vos travaux, parce que l'humilité n'en est pas le principe comme dans la fidélité de Marie.

Enfin, Marie, généreuse jusqu'à la fin, ne se décourage point dans ses maux; on lui prédit qu'un glaive de douleur doit percer son âme, que cet enfant nouveau-né sera en butte à la contradiction de plusieurs, qu'il tournera au bonheur et à la perte de plusieurs; on n'offre à son esprit et à ses yeux que des images tristes et effrayantes de ce qui doit lui arriver et à son cher Fils; on ne la menace que de malheurs, que de souffrances, que de supplices: cependant, à des présages si rebutants, elle offre une foi ferme, vive, une charité constante, et un amour inébranlable pour son Dieu. Digne fille d'Abraham, elle en imite le courage et la fermeté; elle voit déjà la montagne où doit être sacrifié son cher Isaac, le bûcher déjà préparé pour dévorer la victime; elle voit le Calvaire, la croix et les bras des bourreaux levés sur Jésus : cependant elle ne perd point courage; elle entre même dans l'esprit de cette prophétie; elle accepte par avance ses douleurs, unissant ses souffrances à celles de son cher Fils; elle s'offre dès aujourd'hui au Père éternel avec le Sauveur, et, comme ce doit être la même hostie, elle en fait aussi au Seigneur la même oblation.

Mais c'est ici, Messieurs, plus qu'en toute autre circonstance de la fidélité de Marie, qu'elle a peu d'imitateurs! L'on ne trouve presque personne qui offre, avec la même générosité que Marie, ce qu'on a de meilleur. Si l'on offre quelquefois certains présents au Seigneur, on se réserve toujours ce qu'on a de plus cher et de plus précieux, et c'est cependant ce que le Seigneur demande de nous. Si l'on a dans sa famille un enfant qui paraisse plus propre que tout autre, par son esprit et son mérite, à soutenir l'honneur de Jésus-Christ et la gloire de son nom, dès là on le regarde comme le plus destiné aux emplois de la terre, comme le plus propre à soutenir l'honneur de la famille, et comme celui qui est le plus digne de servir le monde: En vain mille traits des faveurs du ciel paraissent sur sa personne pour faire connaître que Dieu se l'est lui-même préparé; en vain mille rayons qui descendent sur lui pour l'éclairer, marquent assez qu'il est destiné pour le service du Seigneur; en vain, comme Moïse, s'enfuit-il dans un désert pour marquer qu'il n'est point fait pour le monde : on ferme les yeux à toutes ces preuves évidentes; on résiste toujours à l'ordre de Dieu qui le demande; on prend toutes ces marques de vocation comme des légèretés de l'enfance auxquelles il ne faut pas faire attention; on ne veut pas le donner à Dieu, parce qu'on l'aime; on lui défend tous les lieux et toutes les personnes qui pourraient le porter à répondre à sa vocation; on le met en d'autres lieux, et entre d'autres mains, où, sous prétexte d'étudier sa vocation, on y résiste; où, sous prétexte d'y apporter quelque délai, on la fait perdre. On veut, dit-on, laisser mûrir sa raison, et on la corrompt; on veut lui faire connaître le danger qu'il y a de s'engager avec trop de précipitation, et on le met dans des occasions d'où il ne peut sortir sans perdre son innocence.

O Dieu! que vous vengerez rigoureusement un jour la cause de ces enfants contre leurs aveugles parents! Qu'un jour le sang de ces malheureuses victimes criera hautement vengeance contre ces parents meurtriers! Gardez-vous donc bien, mes frères, de tomber dans ces excès d'inhumanité envers vos

enfants : consacrez-les au Seigneur sitôt que vous verrez qu'ils seront dignes de le servir; ne vous réservez aucun droit sur un bien que Dieu vous a donné, et qui vous le redemande. Soyons tous animés de l'esprit de sacrifice que nous avons admiré dans Jésus-Christ, qui s'offre aujourd'hui à son Père; mais joignons encore au sacrifice du cœur cette fidélité qui ne se réserve rien ici-bas, et qui, pour récompense, trouvera dans la gloire une consommation de bonheur. Je vous le souhaite.

SERMON XII.

SUR LE JUGEMENT DERNIER

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Le croyez-vous, Messieurs, ce jugement dernier? Si vous le croyez, y pensez-vous? Si vous y pensez, en profitez-vous? Chaque instant de notre vie nous rend insensibles au triste séjour du tombeau; quelque soin cependant que nous prenions d'éloigner cette dernière heure, elle nous poursuit, et nous arrêtera malgré nous. C'est un ennemi pressant, un ennemi insensible aux sollicitations et aux cris, et que tous les biens de la terre ne sont pas capables de satisfaire. Hommes pécheurs, que vous êtes à plaindre, d'être forcés de vous rendre à une obligation si étroite et si désavantageuse en même temps! Mais que vous seriez heureux, si le dernier moment de votre vie était le dernier moment de votre malheur! Il est triste de se voir dans les horreurs de la mort; mais il est bien plus à craindre de tomber entre les mains de la justice Divine qui vous poursuit. Vous craignez de céder à la mort, et vous suivez en cela votre penchant, votre nature, qui s'y trouve intéressée. Mais tremblez de voir un jour le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une puissance infinie et une éblouissante majesté, pour juger tous les hommes : *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube.*

C'est à cet effrayant spectacle, Messieurs, que nous sommes appelés vous et moi; nous nous y trouverons sans que rien puisse nous y défendre : vous vous y trouverez, non pas environnés de ces biens périssables de la terre, de ce cortége nombreux de serviteurs, de cet éclat pompeux de vos vanités; non pas enflés de ces titres d'honneur, de ces grands noms qui sont le fruit de l'amour-propre. J'y paraîtrai avec vous, non pas pour prêcher le jugement, mais pour le subir; non pour m'y excuser, mais pour m'y voir condamner; non pour attaquer votre infidélité, mais pour rougir de la mienne; non pas armé de cette sainte hardiesse que me donne mon ministère, mais pénétré de cette juste crainte dont saint Paul se sentait saisi quand il a dit qu'après avoir prêché les autres, il craignait lui-même d'être réprouvé. Tous seront humiliés à la vue de ce Juge inflexible qui viendra pour juger les vivants et les morts. *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube.* Le pécheur ne songe maintenant qu'à vivre au gré de ses désirs, sans crainte ni d'être repris, ni d'être châtié; mais alors quel regret dans ses attachements, quel fond de tristesse dans ses plaisirs, quelle source de frayeur et de désespoir de trouver un Dieu inexorable à ses cris! Le pécheur accusé, convaincu, puni dans toute la sévérité que mérite ses crimes, voilà, Messieurs, le tragique objet que j'ai à vous représenter en ce jour. Heureuse l'âme fidèle qui travaille pendant sa vie à l'importante affaire de son salut, pour n'avoir rien à craindre après sa mort! qui cherche dans la miséricorde de son Juge un asile pour se mettre à couvert de sa justice!

Oubliez donc aujourd'hui cet éclat, ces plaisirs, ces richesses, qui vous environnent, détachez-vous de tous ces vains objets qui vous occupent, et paraissez en esprit devant Dieu, pour connaître quel est l'accusateur et quel est l'accusé. Devez-vous compter sur le Juge ou sur vous-mêmes? Vous en déciderez si vous considérez avec moi quelle sera la disposition de Dieu quand il jugera le pécheur; quelle sera la disposition du pécheur quand il sera jugé de Dieu. Deux dispositions qui vont faire tout le partage de ce discours. Seigneur, qui nous avez appris par un de vos prophètes que le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu, donnez-nous cette crainte salutaire qui puisse modérer notre fausse confiance; et après nous avoir fourni tant de motifs de vous aimer, instruisez-nous de celui de vous craindre : c'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi nous effrayer par cette rigueur inexorable dont on suppose que Dieu nous fera sentir tout le poids au jugement dernier? Sa miséricorde est si grande, il est si bon, que rien ne peut l'empêcher de l'être à notre égard. N'est-il pas au-dessus de tous les affronts, de toutes les offenses qu'il peut recevoir de ses créatures? Il est de la faiblesse de l'homme de se venger quand on l'a offensé; mais il est de la grandeur de Dieu de mépriser l'offense qu'il a reçue; et si sa justice nous accuse, sa bonté nous justifie. Telles sont les idées chimériques dont le pécheur se repaît et se flatte au milieu de ses égarements : il change la confiance en présomption, et l'espérance en témérité. Il s'imagine que, parce que Dieu est bon, il lui est permis d'être impénitent : comme si Dieu pouvait manquer à sa parole, il attend de lui qu'il lui accorde l'impunité. Vous vous trompez, aveugles, et vous ne connaissez point la justice de votre Dieu. Il est aussi redoutable par sa justice qu'il est aimable par sa bonté; et si vous voulez savoir quelle sera la disposition de votre Juge, vous allez voir qu'il jugera le pécheur sans miséricorde, sans réserve, sans ressource.

Vous abusez de mes bienfaits, disait le

Seigneur à un peuple infidèle; rebelles à mes ordres, vous méprisez tout ce qu'on vous annonce de ma part; remplis d'orgueil et de vanité, vous voulez être indépendants de ma puissance. Mon joug vous paraît rude, vous le secouez; ma loi vous gêne, vous la violez. Ne craignez-vous pas que je ne vous abandonne? Croyez-vous que mes grâces soient toujours en votre disposition, que je sois toujours prêt à recevoir l'encens que vous voudrez me donner? Ne le croyez pas. Je vous forcerai d'avouer que je suis votre Seigneur et votre Maître. Nous ne l'éprouverons que trop, Messieurs, cette terrible menace en ce jour redoutable, où la colère de Dieu paraîtra dans toute son étendue : nous ne serons que trop forcés de le reconnaître et de le craindre, ce Dieu, qui déploiera toute la force de son bras contre ses rebelles créatures. Alors, irrité contre nous, il n'écoutera plus cette bonté qu'il a toujours eue pour nous, et dont nous avons abusé. Au contraire, bien loin de l'écouter cette bonté, il s'en dépouillera; il n'aura plus ni pitié, ni miséricorde; et les pécheurs ne pourront plus espérer de le fléchir, ni d'attirer sur eux sa compassion : *Non miserebor.* (*Ezech.*, VII.)

Mais, Seigneur, ne vous ressouviendrez-vous point de ce que vous avez fait pour le pécheur? Avez-vous oublié ce que votre prophète nous a dit, que la miséricorde se trouve toujours chez vous, que vous avez un fond inépuisable de bonté : *Apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.* (*Psal.* CXXIX.) Non, je ne m'en souviendrai point au jour de mes vengeances : ma miséricorde sera passée, le temps de mes grâces et de mes bontés ne durera plus : *Non miserebor.* Mais, Seigneur, si l'incrédule ne voit que de la peine et de la difficulté à comprendre vos mystères, s'il n'a pu les accorder avec sa raison, n'aurez-vous pas pitié de lui, et ne pardonnerez-vous pas à sa faiblesse? Non, je n'y aurai point d'égard : *Non miserebor.* Mais si ce voluptueux n'a rien refusé à sa mollesse, parce qu'il était d'un tempérament délicat, et qu'il n'a pu s'interdire l'usage des plaisirs; qu'étant dans le monde, vivant avec ses enfants, il fallait bien en suivre les sentiments et les coutumes, ne lui pardonnerez-vous point? Non, je n'aurai nulle pitié de lui : *Non miserebor.* Mais si cet avare n'a fait un Dieu de ses richesses que par l'envie de se retirer de la poussière, que pour fournir à l'établissement d'une famille nombreuse, et que pour se munir contre la révolution des temps fâcheux qui peuvent arriver, ne le regarderez-vous pas d'un œil de miséricorde? Non, je n'en aurai aucune pour lui : *Non miserebor.*

En effet, Messieurs, nous ne reconnaissons en Dieu que des attributs dont l'étendue est infinie : de sorte que ne pouvant donner de bornes à sa miséricorde, nous ne pouvons non plus en donner à sa justice. Comme lorsque deux poids égaux demeurent suspendus dans l'équilibre, on ne saurait toucher à l'un que l'autre ne s'en ressente, on en peut dire de même de la miséricorde et de la justice du Seigneur : qui choque l'une, offense l'autre. Ainsi, continue un grand docteur, quand le Prophète a dit qu'il chanterait à jamais les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (*Psal.* LXXXVIII), il faut l'appliquer à deux temps bien différents. Car, dit saint Grégoire, tant que nous sommes sur la terre, nous pouvons apaiser la colère de Dieu que nous ne voyons point; mais quand une fois nous serons devant son tribunal, en sa présence, nous ne pourrons plus fléchir sa justice. De là cette défiance dans toutes les œuvres de la vie, et cette crainte salutaire dont Job était pénétré, lorsque confus de ses faiblesses, il s'écriait : Ah! Seigneur, je tremble sur toutes mes actions; parce que je sais qu'après la mort il n'y point de miséricorde à espérer pour le pécheur : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* (*Job*, IX.) De là cette impossibilité que le Prophète trouvait de pouvoir soutenir la seule présence d'un Dieu en colère : *Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit?* (*Psal.* CXLVII.) De là ce désespoir des réprouvés qui, ne pouvant plus trouver d'espérance en la miséricorde, souhaitent rentrer dans le néant, et s'adresser aux montagnes pour venir les écraser, comme l'unique remède à leurs maux et le seul soulagement de leurs peines : *Montes, cadite super nos.* (*Luc.*, XXIII.)

Avez-vous jamais compté qu'il en serait ainsi au jour du jugement? Dieu est bon, dites-vous, et parce qu'il est bon, vous vous faites une gloire de porter votre malice jusqu'à son comble; vous l'outragez jusque dans sa miséricorde; vous l'insultez jusque dans sa patience et sa douceur. Ah! souvenez-vous que, s'il est bon, il n'en est pas moins juste, et que, parce qu'il est juste, il punira vos crimes dans toute la rigueur : il sera pour vous sans miséricorde, parce que vous aurez été sans égards pour lui : *Non miserebor.* Eh! mes frères, Dieu serait bien borné s'il ne se réservait au moins un temps pour se venger des offenses qu'on lui fait. Ce serait en vain qu'il aurait menacé de lancer ses foudres contre les pécheurs, et de punir tôt ou tard le crime : *Mihi vindicta : ego retribuam.* (*Rom.*, XII.) Non, non, c'est à tort, s'écrie saint Bernard, que vous vous fondez sur la miséricorde de Dieu au jugement dernier. Ce Dieu, en satisfaisant sa justice, se dépouillera des sentiments tendres qu'il avait pour vous; il n'y aura point de réserve dans ses jugements. Il n'en est pas de lui comme des juges de la terre, revêtus d'un pouvoir extérieur, qui connaissent les dehors, mais qui ne sauraient approfondir le dedans. Les infirmités de l'homme le suivent jusque sur le tribunal, où il a besoin de fermeté, toujours exposé qu'il est à être séduit par tout ce qui peut éblouir l'esprit et corrompre le cœur; et le droit entre les mains des juges les plus éclairés ne

la terre est toujours en grand danger, parce que leurs lumières sont très-bornées. Mais vous aurez à faire à Dieu, qui est un juge infiniment éclairé, à qui rien ne peut échapper, sûrement informé de tous les divers déguisements des hommes. Enfin, rien ne sera capable de détourner ses yeux de dessus vos crimes, et de l'empêcher d'en punir toute l'énormité : *Non miserebor.*

Triste, mais adorable vérité! serai-je assez heureux pour vous graver aujourd'hui dans le cœur de ceux qui m'écoutent! Ah! quel changement ne verrions-nous pas dans la conduite des pécheurs! Ils connaîtraient qu'alors ils auront à répondre à un Dieu, dans lequel il n'y aura ni acceptions, ni ménagements de personnes: ils concevraient que toutes leurs richesses, tous leurs trésors, toute leur grandeur, toute leur puissance, ne seront point alors capables de les arracher des mains de sa fureur; ils comprendraient que mille fois insensés sont ceux qui disent dans l'abondance, comme autrefois ce malheureux de l'Ecriture : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de mauvais? Ils pleureraient avec David; ils se convertiraient comme Madeleine; ils changeraient leur plaisir en tristesse, leur mollesse en pénitence, leur luxe en modestie, leur vanité en humilité. Ah! ils auraient de la piété sans hypocrisie; ils pratiqueraient les bonnes œuvres sans ostentation; ils détesteraient les maximes, les usages, les coutumes du monde, pour ne suivre que l'Evangile et la loi de Jésus-Christ, et feraient tout pour éviter ou du moins prévenir les justes jugements de Dieu. Alors ils seraient pénétrés de frayeur et de crainte, et ils reconnaîtraient, non-seulement sa miséricorde, mais encore sa justice.

Ce serait sans doute un grand sujet de consolation pour les pécheurs, s'ils pouvaient espérer de dérober à la connaissance de leur Juge l'abîme affreux de leur conscience criminelle. S'ils avaient à faire à un de ces dieux fabuleux qu'on vous représente avec des mains sans agir, avec des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, avec une bouche sans parler, ou à des hommes faibles et trop bornés, qui, malgré toute la pénétration de leur esprit et les lumières de leur science, ne peuvent pas développer l'intérieur, ni connaître le fond du cœur; ils pourraient, par quelques dehors trompeurs et hypocrites, surprendre l'attention de leur juge et cacher à ses yeux, sous le voile aimable de la vertu, la noirceur du vice; mais ces artifices de Satan, qui peuvent être de quelque utilité devant les hommes, ne peuvent avoir aucun lieu devant Dieu, parce qu'il a une lumière et une pénétration qui développe les replis les plus cachés de l'intérieur, et à qui nul crime, quelque secret qu'on le tienne, ne peut être caché.

Les péchés de mon peuple, dit-il par le prophète Jérémie, sont gravés sur la corne de l'aimant, avec un burin de fer, en caractères ineffaçables : *Peccatum Juda scriptum est in stylo ferreo, in ungue adamantino.* (*Psal.* LXXVIII.) Tous les hommes peuvent oublier ce qui s'est passé, et ne pas se ressouvenir du mal qu'on leur fait; mais moi, à qui tout est présent, et qui ne suis susceptible d'aucun oubli, rien n'échappera à mes lumières. Car, comme nous apprend la théologie, après saint Thomas, la connaissance de Dieu n'est point distinguée de son essence, qui, étant tout immuable, fait que ses lumières ne passent jamais. Il est vrai cependant que le Prophète-Roi, touché de ses crimes passés, qu'il sentait se soulever encore contre lui, et effrayé au souvenir des jugements du Seigneur, semblait lui demander qu'il les oubliât : *Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum.* Mais ce sont des expressions proportionnées à nos faiblesses: comme quand il est dit que Dieu se repentit d'avoir créé l'homme, et qu'il en fut touché d'une douleur intérieure, Moïse a voulu se servir de termes qui nous fissent entendre combien le Seigneur a d'horreur du péché. De même, quand David lui demande d'oublier ses iniquités, c'est-à-dire qu'il le prie de le traiter avec la même miséricorde que s'il eût oublié ses péchés, qui sont gravés d'un caractère ineffaçable. *Peccatum Juda scriptum est in stylo ferreo.*

Mais jusqu'à quelle discussion n'ira pas ce jugement? Le pécheur verra d'abord à découvert tous ces péchés secrets, qu'il n'osait déclarer à l'oreille même d'un confesseur. C'est là que seront manifestées ces passions favorites qui auront échappé aux yeux des hommes pendant un si long temps; ces crimes qu'on peut dérober à la connaissance des mortels, mais qui paraîtront à découvert en ce grand jour, où il n'y a rien de si secret qui ne soit révélé, ni rien de si caché qui ne soit connu : *Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur.* (*Matth.* X.) Ce ne sera plus le temps de cacher, sous un extérieur de sagesse, un intérieur déréglé et corrompu; de faire passer pour dévotion aisée ce qui est irréligion; pour galanterie, ce qui est un pur libertinage; pour délassement, ce qui enchante les sens et qui corrompt le cœur. Maintenant on peut, malgré ce soleil destiné à éclairer tout ce qui se passe dans l'univers, tenir dans les ténèbres la plus grande partie de ses actions criminelles. Et combien n'en dérobe-t-on pas tous les jours à ses rayons lumineux? Mais alors tous les voiles seront levés, toutes les ténèbres dissipées; tout sera mis dans un plein jour et exposé à la face de toutes les créatures.

C'est pour cela que les Pères comparent la vie de l'homme à la saison de l'hiver, et son cœur à la terre. Lorsque l'hiver, par ses neiges et ses brouillards, vient à couvrir la terre et à dépouiller ses plantes et ses arbres, il ne nous permet pas de remarquer ce qu'elle a de précieux, et ses noires vapeurs nous en cachent la beauté; mais lorsque les beaux jours reviennent, et que le soleil réchauffe la terre et éclaircit les campagnes, alors on connaît la terre telle qu'elle est; on découvre alors ses merveilleuses produc-

tions, et l'on en aperçoit jusqu'aux moindres défauts. Ainsi vivons-nous ici-bas dans un temps de nuages et de ténèbres ; nos passions nous aveuglent, et nous ne jugeons que superficiellement des choses que nous voyons. L'homme le moins estimable est le plus estimé ; les défauts les plus essentiels passent pour de légères imperfections, auxquelles on ne doit pas s'arrêter ; mais, *prope est æstas* (*Matth.*, XXIV), le soleil va bientôt prendre sa force, et sa lumière dissipera enfin les nuages épais qui cachaient ces défauts.

L'été viendra, c'est-à-dire que le jugement de Dieu arrivera ; viendra ce jour de révélation où tout sera éclairci, manifesté, et alors on ne se trouvera pas tel qu'on le croyait ; on découvrira que cet homme qui paraît maintenant obligeant et charitable ne cherchait qu'à s'attirer par là l'estime des hommes ; que cet autre qui paraît modeste et réglé dans sa manière de vivre, ne cherchait qu'à contenter son avarice ; que ce courtisan qui paraît dévot adorait moins son Dieu que sa fortune. S'il y en avait ici quelqu'un de ce nombre, c'est à lui que je parle dans ce discours. Oui, qui que vous soyez, qui venez vous mêler dans ces assemblées de piété avec les personnes pieuses, pour arracher l'estime du public, souvenez-vous que le temps viendra, temps qui peut être est plus proche que vous ne pensez, où vos déguisements seront reconnus, et votre hypocrisie confondue, *prope est æstas*. Sachez que si vous trompez maintenant avec succès, vous ne tromperez pas toujours. Ah ! si tout ce qu'on s'efforce de tenir le plus secret ne peut échapper aux pénétrantes lumières de ce juge, que sera-ce donc ? Et quelle idée aura-t-on de ces haines invétérées, qu'un vil intérêt ou un fade point d'honneur a fait naître, et que la religion n'a jamais pu éteindre ? Que sera-ce de ces guerres domestiques qu'un léger soupçon a peut-être entièrement allumées entre l'époux et l'épouse, entre la sœur et le frère, entre le père et l'enfant, et que les remontrances d'un sage directeur n'ont jamais pu terminer ? Que sera-ce de ces concussions palliées, favorisées depuis si longtemps, qui seront alors découvertes aux yeux de tout le monde ?

Mais ce n'est pas encore tout, il faudra que le pécheur réponde aussi à son juge sur l'usage des grâces dont sa miséricorde l'a favorisé. Il vous demandera compte, non-seulement des grâces générales, mais des grâces particulières qu'il a faites à chacun de vous ; de toutes ces traverses qui partagent votre vie, de toutes ces afflictions, de ces maladies qui vous arrivent, de ces épreuves, de ce mépris, de ces persécutions qui vous ont été donnés comme des moyens de salut ; il faudra en rendre compte au Seigneur. Cette santé, cette pénétration d'esprit, cette science, ces bonnes inclinations pour la vertu, ce sont autant de talents qu'il vous avait distribués, et dont il vous demandera l'emploi : *Redde rationem villicationis tuæ*. (*Luc.*, XVI.) Ce n'est pas encore tout ; non-seulement on répondra des grâces qu'on a reçues, mais des péchés que d'autres auront commis : tel ne sera point condamné pour lui-même qui le sera pour les autres. Pères et mères, vous répondrez, non-seulement pour vous, mais pour vos enfants ; maîtres et supérieurs, vous répondrez pour vos domestiques et pour ceux qui sont confiés à vos soins. Non-seulement nous répondrons de nos grâces, de nos vices, mais de nos œuvres de piété. Il est si facile même de s'y tromper ! Ah ! mes frères, il ne faut rien pour corrompre une vertu, rien pour en ôter tout le mérite ; il ne faut que l'envie seule de passer pour charitable devant les hommes, pour cesser de l'être devant Dieu ; il ne faut qu'un seul désir de plaire au monde pour cesser de plaire au Seigneur.

Seigneur, que deviendrai-je, s'écriait le prophète, *si vous entrez en jugement avec moi !* (*Psal.* CXXIX.) L'iniquité a souillé mon berceau, la suite de ma vie n'a été qu'une suite de péchés ; cependant, ah ! vous connaissez toute ma vie, et vous la ferez connaître à tout l'univers assemblé ! Arrêtez donc, pécheurs téméraires, s'écrie là-dessus saint Augustin, réfléchissez pendant que vos réflexions peuvent encore vous être utiles. Vous dites avec ce malheureux dont parle le Saint-Esprit, qui est-ce qui me voit ? Je suis couvert de ténèbres, l'obscurité me dérobe aux yeux des créatures ; les murailles me séparent de tout, et personne ne me voit : qu'ai-je donc à craindre ? Le Très-Haut ne prendra pas connaissance des crimes que je commets en secret : *Quis me videt ? tenebræ circumdant me, et parietes cooperiunt me, et nemo circumspicit me, quem vereor ? delictorum meorum non memorabitur Altissimus.* (*Eccli.*, XXIII.) Ah ! cherche donc un Dieu dont tu puisses éviter les regards, à la vue duquel tu puisses te dérober, et alors je te permettrai de te croire en sûreté sur tes crimes cachés : mais tant que tu reconnaîtras pour ton Dieu celui à qui rien ne peut être caché, tremble sans cesse, et ne te rassure jamais sur tes crimes secrets.

David, tout-puissant qu'il était, ne put le trouver, ce lieu où il évitât les yeux du Seigneur ; quelque effort qu'il fasse pour cacher et dissimuler son crime, il est obligé de se déclarer coupable. Voici le prophète Nathan qui lui dit d'un ton ferme : C'est vous qui l'avez commis en cachette ce crime dont vous parlez en général : *Tu fecisti abscondite* (*II Reg.*, XII) ; mais je vais le révéler à la face de tout Israël, et l'exposer à la lumière du soleil : *Ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israel et in conspectu solis.* (*Ibid.*) Voici, Messieurs, ce qui arrivera au jour des vengeances du Seigneur ; vous avez suivi les attraits de votre cupidité, ne cherchant qu'à vous enrichir par toutes sortes de voies, dira-t-il à cet avare, *tu fecisti abscondite ;* vous avez flatté vos vains désirs d'une injuste élévation, dira-t-il à cet ambitieux ; vous vous êtes applaudi à vous-même et à votre peu de mérite, vous avez mis tout en usage, fait jouer mille secrets

ressorts pour perdre un ennemi, ou supplanter un concurrent qui briguait le même poste que vous, *tu fecisti abscondite*, dira-t-il à cet ambitieux; mais je vais révéler à toute la terre ce que vous avez cru devoir demeurer dans un éternel oubli : *Ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israel et in conspectu solis.* (II *Reg.*, XII.)

Encore si ce pécheur pouvait espérer d'appeler de la sentence terrible qui sera alors prononcée contre lui, il aurait quelque consolation; mais par malheur pour lui, cet arrêt sera irrévocable, et ce jugement sans retour : c'est la différence qu'il y a entre les jugements de Dieu et ceux des hommes. Nos faiblesses sont si grandes, que souvent, ou par négligence, ou par ignorance, nous ne connaissons point le droit sur quoi nous prononçons; et il arrive ainsi souvent que les sentences que nous portons sont susceptibles de réforme et de correction. D'ailleurs l'inconstance et la vérité des sentiments des hommes, laisse entrevoir au criminel, après son premier jugement, quelque rayon de miséricorde; il espère trouver dans un juge une indulgence qu'il n'aura pas trouvée ailleurs; mais Dieu ne connaissant point d'autre règle de ses jugements que sa volonté ferme et constante, d'autre témoignage que ses propres lumières, et n'ayant rien au-dessus de lui capable de réformer ou corriger ses jugements : tout ce qu'il prononcera au jugement dernier sera sans retour et sans appel : *Non est qui possit tuæ resistere voluntati* (*Esther*, XIII), disait autrefois la pieuse Esther. C'est pour cela que nous devons tâcher de nous mettre en état de satisfaire un juge dont la sentence doit être si redoutable et l'arrêt si irrévocable.

Lâches divinités du siècle qui flattez votre chair, qui nourrissez votre sensualité, qui enivrez vos sens de plaisirs, qui occupez votre esprit des choses d'ici-bas, qui oubliez le compte exact que vous aurez un jour à rendre; quelque temps encore et vous verrez que tout se changera à votre grande confusion. Ce corps, unique objet de vos soins et de vos occupations, que la mort doit, dans peu, vous enlever, et qui ne pourra emporter de ce monde qu'un vil linceul, arrosé peut-être de quelques larmes, vous l'allez bientôt perdre, et après quelque temps, votre tombeau s'ouvrira pour rendre à la justice divine les talents, les richesses, les plaisirs dont ce corps a tant abusé. En vain, s'écriera-t-il, fils de David, ayez pitié de moi, n'entrez pas en jugement avec moi; il sera jugé sans miséricorde, sans réserve, sans retour. Concevez-vous donc quelque chose de plus terrible que la situation de Dieu quand il jugera le pécheur? Mais quelle sera la disposition du pécheur quand Dieu le jugera? c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Le voilà donc devant Dieu, ce pécheur à qui rien n'a pu faire ouvrir les yeux sur ses égarements; ses jours sont écoulés, ses plaisirs passés, sa gloire terminée; et comme il a vécu sans religion, il est mort sans pénitence : moment affreux, que tu vas coûter de larmes à cet ingrat, à ce rebelle ! Il voit maintenant son juge, il attend son jugement, il frémit, il se désespère, il cherche de la consolation autour de soi, et il n'en trouve aucune : il veut déguiser ces crimes, et tout se manifeste devant lui; il veut s'échapper, et tout le retient; il a recours à tout ce qui l'environne et tout le fuit; mais, peut-être, pourra-t-il se défendre d'une manière qui adoucira sa peine : peut-être répondra-t-il d'une manière qui empêchera qu'on ne connaisse toute la laideur de ses péchés. D'ailleurs, environné de toutes les créatures, ne pourra-t-il point espérer que quelqu'une touchée de sa misère, de sa triste situation, travaillera de concert avec lui à fléchir son juge? Non, Messieurs, car 1° il sera sans excuse; 2° sans secours; 3° sans ressource.

C'est un sentiment naturel à l'homme de vouloir s'excuser quand il se sent coupable; soit que l'orgueil lui fasse éloigner tout ce qui pourrait l'humilier, soit que la répugnance qu'il apporte en naissant aux souffrances lui suggère des raisons pour s'en mettre à couvert; il est certain qu'il ne se rend qu'après une conviction entière et qu'il tâche toujours de pallier son crime, à moins que la preuve n'en soit évidente. Témoin le premier homme, qui, après s'être révolté contre Dieu par une désobéissance qui cause tant de maux à la nature, non-seulement voulut s'en excuser, mais même rejeter sur un autre une faute dont il était si coupable : exemple qui prouve que les excuses ont été de tout temps employées à dissimuler les crimes, mais qu'ils ont toujours été connus de Dieu, quoique cachés aux hommes par les prétextes ou par les impostures dont on se sert d'ordinaire. Job reconnaissait la vérité de ce que j'avance lorsqu'il disait : Que ferai-je lorsque je serai présent devant le tribunal de ce Dieu venu pour me juger? *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus?* (*Job*, XXXI.) Que lui répondrai-je lorsqu'il m'interrogera? *Et cum quæsierit, quid respondebo illi?* (*Ibid.*) M'excuserai-je sur ma faiblesse? Ah ! ne me répondra-t-il pas qu'il m'avait donné sa grâce pour y suppléer et me fortifier? M'excuserai-je sur les exemples et les usages du monde? Ah ! ne savais-je pas, et ne me l'avait-il pas fait dire mille fois par ses ministres, qu'il les a condamnés, et que celui qui les suit est déjà jugé? *Quid respondebo?*

Telle sera la situation du pécheur aux approches de son juge. Il se déclarera lui-même contre lui; sa conscience sera son premier accusateur; elle le fera souvenir de toutes les violences qu'il lui a faites en s'abandonnant au crime. Est-ce ma faute, lui dira-t-elle alors, si, contre les lois de la nature et de la religion, tu t'es rendu impitoyable aux misères des pauvres? Est-ce ma faute, si contre toute justice, tu as rendu la réputation de ton prochain la malheureuse victime de ton engagement ou de ta ven-

geance? Est-ce ma faute, si ce corps que tu as si longtemps idolâtré, à qui tu n'as rien refusé, s'est abandonné à mille désordres et à des débauches qui lui coûtent maintenant tant de peines? N'as-tu pas toujours travaillé à étouffer ma voix quand je te reprenais? Ne t'ai-je pas poursuivi jusque dans ces jeux, dans ces compagnies, dans ces assemblées de plaisir et de bonne chère, jusque dans ces spectacles, asiles funestes de ton iniquité? *Quid respondebo?* Ajoutez à cela ces grands dons que Dieu lui avait accordés pour son salut; dons qui seuls auraient dû le faire souvenir du compte terrible qu'il aurait à rendre un jour; ces morts précipitées qui devaient lui rappeler la fragilité humaine, et lui faire souvenir de ce moment où, tôt ou tard, il faudra rendre compte de ces grâces qui, étant accordées à l'homme pour le sauver, le rendent inexcusable, dit saint Paul, de ce qu'il n'en a pas profité, et de ce que, les ayant connues, il ne les a pas mises en usage : *Ita ut sint inexcusabiles.* (*Rom.*, I.) C'est ce qui faisait dire au prophète David que son péché se soulevait contre lui : *Peccatum meum contra me est semper* (*Psal.* LX.); mais, avec cette différence, qu'il se soulevait contre David pour le faire sanctifier, et qu'au contraire, il se soulève contre le pécheur pour l'abîmer et le perdre : *Peccatum meum contra me est semper.* Dans cet état, ne vous imaginez pas que ce malheureux pécheur se répande en grands discours; confus de n'avoir rien de solide à répondre, il frémira de crainte et d'horreur, et se taira : *Peccator dentibus suis fremet et tabescet : Fremet* (*Psal.* III.), il sera saisi de frayeur, parce qu'il verra dès lors sa condamnation : *et tabescet;* il gardera le silence, connaissant qu'il ne peut avoir aucune bonne excuse : *fremet*, quelle différence! il séchera de frayeur, cet homme qui, pendant qu'il vivait dans le monde, se reposait à l'ombre d'une fausse conversion, et qui, tranquille sur l'état de sa conscience, semblait n'avoir rien à craindre : *et tabescet*, et il n'osera ouvrir la bouche pour répondre à son juge, lui qui, pendant sa vie sur la terre ne manquait jamais de prétextes ni de raisons pour s'excuser.

Mais outre que le pécheur se trouvera sans excuse au jugement dernier, il se trouvera encore sans aucun secours. Il est vrai qu'il s'adressera à tout ce qui l'environnera, mais tous ses soins et ses efforts seront inutiles : tout ce qui sera autour de lui, loin de le secourir, ne servira qu'à l'accabler davantage. Croix de mon Sauveur consacrée au salut du genre humain, vous qui êtes devenue notre ressource et notre espérance, vous-même contribuerez à augmenter le désespoir de ce malheureux; oui il se ressouviendra de ce sang précieux dont vous avez été arrosée pour l'amour de lui, et qu'il a foulé aux pieds par ses prévarications; tout lui reprochera son ingratitude et sa lâcheté. Ces divines mains attachées à la croix lui reprocheront ses rapines, ses concussions, ses usures : ces pieds cloués lui reprocheront ses fausses démarches, ses courses aux spectacles et aux lieux profanes : ce côté ouvert lui reprochera la dureté de son cœur : cette bouche sanglante lui reprochera ses discours mondains : enfin, cette tête couronnée d'épines confondra son incrédulité et sa mollesse : et c'est ainsi qu'il trouvera son supplice dans celui qui pouvait faire son bonheur, et son désespoir dans celui qui devait être le seul objet légitime de ses plus douces espérances.

Mais que fera-t-il donc en cet état ce pécheur? Si Jésus-Christ ne le sauve pas, qui pourra le sauver? S'il ne trouve pas de consolation dans un mystère tout de miséricorde, où en trouvera-t-il? S'adressera-t-il aux âmes justes? Hélas! il les verra, et en rougira de confusion. La différence de leur joie et de sa tristesse, de leur calme et de son trouble, de leur bonheur et de son malheur, le jettera dans un affreux abattement, et de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouvera rien que de terrible pour lui. Il est vrai que l'Ecriture nous dit que ne trouvant aucune ressource chez les créatures animées qui l'environneront, il s'adressera aux créatures inanimées, et les conjurera de venir à son secours : Montagnes, s'écriera-t-il, venez nous écraser; collines tombez sur nous, et nous dérobez à ce dernier malheur qui nous accable : *Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos; et collibus: Operite nos.* (*Luc.*, XXIII.) Enfin, il appellera la mort, mais cette mort sera sourde à sa voix. Quel changement, messieurs! et ce changement terrible ne doit-il pas nous faire connaître tout le malheur du pécheur en ce grand jour? Cet homme qui avait toujours regardé la mort comme un monstre dont la seule pensée faisait peur, comme un voleur dont il fallait prendre garde, ne s'en alarmera plus au jour du jugement; au contraire, il la désirera, il l'invoquera, il regardera comme le plus grand de tous les biens ce qu'il avait toujours regardé comme le plus affreux de tous les maux. Cesse donc, pécheur aveugle, de chercher des ressources où tu n'en trouveras jamais : et vous, anges, hommes, ciel et terre, tremblez, en attendant cet arrêt redoutable que Dieu va prononcer contre ce criminel : *Discedite, maledicti in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV.) Allez maudits, dans un feu éternel : *Discedite*, retirez-vous, il n'y a plus de Dieu pour vous, *maledicti*, vous n'avez plus de bonheur à espérer : *in ignem*, votre supplice est marqué : *æternum*, il n'y aura jamais d'adoucissement à prétendre. *Discedite a me*, quelle sentence! *Maledicti*, quelle désolation! *In ignem*, quel supplice! *Æternum*, quel désespoir! *Discedite a me*, ah! Seigneur, le pécheur ne vous verra donc plus! *Maledicti*, il sera donc toujours l'objet de votre colère? *In ignem*, le voilà donc livré au plus cruel de tous les tourments! *Æternum*, rien ne pourra donc jamais fléchir votre colère!

Ah! si nous voulions bien réfléchir sur ces affreuses circonstances du jugement dernier, que ne ferions-nous pas pendant notre

vie pour en prévenir les horreurs? Il ne tient qu'à nous d'arrêter le cours de ces justes vengeances par notre pénitence et par nos pleurs ; notre contrition peut encore nous être avantageuse et salutaire pendant que nous sommes dans cette vallée de larmes ; mais lorsque nous serons devant notre juge, aux pieds de son redoutable tribunal pour en attendre notre jugement, ah! il n'y aura plus de ressource pour nous. Tâchons donc de nous ressouvenir de bonne heure des malheurs qui nous menacent. Quand Joseph, dans l'interprétation du songe de Pharaon, eut prédit sept ans d'abondance, et sept ans de stérilité, le peuple qui était content pendant le temps de l'abondance ne songea point à prévenir la stérilité dont il était menacé; toujours assoupi sur ce malheur à venir, il se tenait dans la même situation : enfin, il se réveilla, mais trop tard, parce que la stérilité était venue, et il n'y avait plus de remède.

Voici maintenant le temps de la fertilité, de l'abondance des grâces nécessaires au salut : l'Eglise nous donne de temps en temps de grandes occasions de nous sauver; elle nous avertit que ce temps de miséricorde ne durera pas toujours, que la stérilité viendra, et que surpris par la mort et par le jugement vous ne serez plus en état de mériter; que si vous voulez le prévenir ce temps affreux de stérilité, il faut que vous fassiez une provision de bonnes œuvres pendant que vous en avez encore le pouvoir et la facilité. Suivez ce conseil salutaire de l'Evangile qui vous dit de veiller sans cesse, de prendre garde à vous, de peur qu'endormi dans la corruption de votre cœur et dans la débauche, où appliqué aux vains amusements de cette vie, vous ne vous trouviez surpris par ce jour terrible, dont le soudain avénement étonnera l'univers : *Attendite vobis ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate et curis hujus vitæ, et superveniat in vos repentina dies illa.* (*Luc.*, XXI.) Préparez-vous tous à ce grand jour, où Dieu doit juger le pécheur sans miséricorde, sans réserve, sans retour; et où ce pécheur se trouvera sans excuse, sans secours et sans ressource.

Dies iræ, dies illa (*Prose des Morts*). Ah! jour de colère et d'indignation, que tu nous présenteras d'effrayants spectacles, lorsque le soleil éclipsé, les étoiles sans lumière, la lune teinte de sang, la terre ébranlée jusque dans ses fondements, la mer irritée par toute la fureur de ses flots, les cieux bouleversés et toute la nature déconcertée, il ne restera que l'homme seul à la face de son juge! *Quantus tremor est futurus* (*Ibid.*) A ce spectacle, quelle crainte, quelle frayeur! Mais que ce frémissement augmentera encore, lorsque le pécheur verra qu'il n'est ressuscité des morts que pour être examiné sur toutes ses pensées, sur ses désirs, sur ses actions et sur ses excuses! *Mors stupebit et natura* (*Ibid.*), la mort en sera elle-même effrayée et ne pourra sans frémir paraître devant le tribunal de son Maître et de son Dieu. *Juste judex ultionis, donum fac remissionis* (*Ibid.*), Seigneur, nous connaissons que vous êtes infiniment rempli d'équité et que vous ne laissez rien d'impuni, dès qu'il s'agit des intérêts de votre gloire; mais cette seule réflexion que nous faisons que vous êtes miséricordieux, nous laisse encore quelque espérance, et c'est ce qui fait que nous comptons encore aujourd'hui sur votre compassion pour nous. *Ingemisco tanquam reus: culpa rubet vultus meus* (*Ibid.*); je sais que je suis coupable, et c'est ce qui me fait gémir à vos pieds; j'en suis tout confus, et mon visage rougit de mes fautes; mais si, par moi-même, je ne suis pas capable d'obtenir miséricorde, je me flatte encore que votre bonté pourra me l'accorder. *Qui Mariam absolvisti, et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti* (*Ibid.*); Seigneur, je ne vous demanderais pas cette grâce, et je n'oserais me flatter de cette douce espérance à la vue de mes crimes; mais quand je vois que vous dites à Madeleine que ses péchés sont remis, qu'elle aille en paix; quand je lis dans vos saintes Ecritures que vous accordez au bon larron votre royaume; ah! je ne perds pas espérance, je ne désespère pas d'attirer sur moi quelqu'un de ces heureux regards. *Oro supplex* (*Ibid.*). Ah! Seigneur, c'est avec un cœur brisé de douleur que nous vous demandons grâce, accordez-nous ce que nous vous demandons, c'est-à-dire cette miséricorde à l'heure de notre mort; prenez soin de notre fin, et ne rejetez point un cœur contrit et humilié. *Lacrymosa dies illa* (*Ibid.*); nous savons que ce dernier jour sera un jour de tristesse et de larmes; mais faites que ce ne soit pas pour nous, et qu'après avoir ici tâché de vous fléchir par nos prières et nos larmes, nous vous trouvions alors plein d'indulgence pour nos misères. *Pie Jesu Domine* (*Ibid.*); nous savons, ô mon Sauveur, et vous nous l'avez dit vous-même, que vous ne voulez point la mort du pécheur; prenez donc pitié de nous, et ne nous accablez pas sous le poids de votre justice. Remplissez-nous sans cesse de vos grâces, et nous faites participants des mérites de ce sang divin répandu pour notre salut, qui ne peut que nous être favorable. Séparez-nous déjà de ces méchants que vous condamnerez aux supplices éternels; et dans ce jour d'où dépend notre sort, ne nous mêlez pas avec ceux qui seront dans le trouble et dans l'agitation, mais avec ceux qui seront destinés à ce repos sans inquiétude que vous avez promis à vos élus. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON XIII.

SUR L'ENDURCISSEMENT DU PÉCHEUR.

Vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis. (*Luc.* X.)

Vous ne croyez point en moi, parce que vous n'êtes pas de mes ouailles.

C'était, mes frères, le juste mais terrible reproche que le Sauveur faisait aux Juifs; et n'est-ce pas celui que l'on pourrait encore faire aujourd'hui à plusieurs des chrétiens

de nos jours? Car s'il réprouve ce peuple ingrat et rebelle, pour ne pas vouloir l'écouter et croire à sa parole; s'il exclut cette nation endurcie du nombre de ses ouailles, pour ne pas reconnaître sa voix et y obéir; traitera-t-il mieux ces pécheurs invétérés, ces cœurs incirconcis, qui, malgré la multitude des grâces qu'il leur fait, des lumières qu'il leur donne, demeurent encore sourds à sa sainte parole, insensibles aux pressantes poursuites qu'il leur fait, et mettent par l'endurcissement de leur cœur le comble à leur réprobation? *Vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis.*

C'est pour prévenir, s'il est possible, un tel malheur, ou vous en apprendre le remède, que je dois traiter aujourd'hui cette terrible mais importante matière de l'endurcissement du pécheur dans son péché. De toutes les personnes qui m'écoutent, n'y en eût-il qu'une seule dans ce triste et malheureux état, mon travail serait toujours bien employé, si, pour faire un dernier effort en faveur de cette âme, je puis donner à tous ceux qui m'écoutent, tant d'horreur du malheur de son état, qu'ils apprennent à l'éviter : et ce discours ne peut être que très-avantageux à tous, puisque par là je tâcherai de les préserver des redoutables châtiments du Seigneur. Je considère l'endurcissement de l'homme dans son péché sous deux rapports différents : 1° Ce que c'est de la part de Dieu. 2° Ce que c'est de la part de l'homme; de la part de Dieu qui punit l'homme en permettant qu'il tombe dans l'endurcissement; de la part de l'homme qui oblige Dieu à permettre qu'il tombe dans l'endurcissement: de sorte que si l'homme tombe dans l'endurcissement, c'est l'homme lui-même qui s'attire une telle punition. Il en est à peu près de sa réprobation comme de son salut; ce n'est ni Dieu seul, ni l'homme seul, mais Dieu et l'homme tout ensemble qui opèrent ce grand ouvrage : ainsi vous allez voir en deux mots qui vont partager ce discours :

1° Ce que Dieu contribue de sa part à l'endurcissement dans le péché dont il frappe l'homme : voilà mon premier point. — 2° Ce que l'homme contribue de sa part à l'endurcissement dont il est frappé de Dieu : ce sera mon second point.

C'est un châtiment de Dieu. Nous allons voir par ce qu'il y contribue de sa part, combien ce châtiment est terrible, et vous apprendrez à le craindre. Ce que l'homme y contribue de sa part vous fera connaître combien ce châtiment est juste, et vous apprendra à l'éviter. C'est ici plus que jamais, ô Esprit-Saint, que j'implore vos secours : donnez à mes paroles cette force qui effraye, et cette onction qui touche; c'est ce que nous allons vous demander par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'endurcissement du pécheur dit deux choses : aveuglement dans l'esprit : insensibilité dans le cœur : aveuglement dans l'esprit; on ne voit rien : insensibilité dans le cœur ; on n'est touché de rien. Or, quand je dis que Dieu contribue de sa part à l'endurcissement de l'homme, cette proposition peut avoir un sens orthodoxe ou hérétique ; et c'est pour cela que je m'explique. Je suis bien éloigné de prétendre que Dieu imprime dans l'homme un caractère d'habitude au péché dont il ne soit point à son pouvoir de se défaire ; et dans quelque sens qu'on prenne ce caractère d'habitude, c'est toujours un obstacle insurmontable pour le salut Je ne prétends pas non plus qu'il donne au pécheur une inclination puissante vers le péché ; car comment comprendre qu'une bonté infinie tout opposée au péché, servît elle-même à y entraîner l'homme? Et quelle apparence que Dieu fût l'auteur de ce qu'il punit si sévèrement dans l'éternité, et qu'il hait si fort dans le temps?

Quand donc je dis que Dieu endurcit le pécheur, ce n'est point en agissant, mais en cessant d'agir; c'est-à-dire que ce n'est point en mettant dans l'homme un fond de malice, mais en lui refusant ses grâces, sans lesquelles il ne peut se sauver : *Non infundendo malitiam, sed non impertiendo gratiam.* Il n'est rien de plus commun dans l'Ecriture que cet abandon de Dieu; et il n'est rien de plus terrible pour les chrétiens que d'y voir presque à chaque page l'endurcissement des Juifs ; et c'est sur quoi j'ai encore ici une autre précaution à prendre, qui est de ne point outrer cette matière et de laisser à cette vérité ce qu'elle a de plus terrible pour les pécheurs, sans les porter au désespoir par de nouvelles terreurs. Car, dire que Dieu endurcit le pécheur, ce n'est point dire qu'il le prive de toutes ses grâces ; il a des trésors toujours ouverts, et comme c'est un médecin, dit saint Fulgence, qui, en venant sur la terre, s'est chargé de guérir nos plaies, il n'y en a point dont on ne doive espérer la guérison ; et quand Jérusalem, tout infidèle qu'elle est, paraîtrait toute noire de crimes, elle pourrait devenir blanche comme neige.

Ainsi le premier martyr, saint Etienne, reprochait-il tout ensemble à ses persécuteurs, d'un côté leur incrédulité, et de l'autre leur obstination, pour leur faire voir que quelque soin qu'ils eussent pris de résister au Saint-Esprit et de s'endurcir contre les traits les plus favorables de sa miséricorde, cet Esprit-Saint leur parlait pourtant encore, et qu'il ne tenait qu'à eux de profiter des grâces qu'il leur faisait : *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII.) Et quand saint Paul reproche aux Juifs leur dureté et leur endurcissement, il ne veut pas qu'ils oublient que la bonté de Dieu est infinie : il veut qu'ils sachent que sa douceur et sa miséricorde les attend toujours à pénitence : *Ignoras, quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adduxit? Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei.* (*Rom.*, II.) J'ai cru que le point que je traite est assez affreux par lui-même pour

ne pas refuser au pécheur ce reste de consolation ; mais après tout, pour sauver les lois et la force de la pénitence, je ne dois pas dissimuler les ressentiments de la justice divine : il est difficile de pouvoir donner quelque ressource aux pécheurs endurcis, quand on en est venu à de si fâcheuses extrémités.

Pour entrer dans ma pensée, il faut remarquer que, comme dans Dieu il y a deux conduites différentes, l'une générale, et l'autre particulière; de même aussi il y a dans lui des grâces communes et des grâces spéciales : je ne vous expliquerai point la nature de chacune, ni le caractère propre qui les distingue les unes des autres. Ce que vous devez considérer, et qui nous est marqué partout, c'est que toutes les grâces que le Seigneur nous donne n'ont point une égale force : il y en a à qui l'on résiste fréquemment, constamment, aisément; ce qui nous est marqué par ces paroles du Sage : Je vous ai appelés et vous avez refusé de venir à moi : *Vocavi et renuistis* (*Prov.*, I); j'ai tendu les mains vers vous, et aucun n'a seulement daigné me regarder : *Extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret.* (*Ibid.*) Voilà les grâces que je vous ai faites; mais vous les avez rendues inutiles : vous avez méprisé tous les conseils et les inspirations saintes que je vous ai donnés, et négligé les sages remontrances que je vous ai fait faire : *Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis* (*Ibid.*); mais il y a d'autres grâces si puissantes et si bien ménagées en toutes occasions, que l'effet s'en est suivi, et qu'elles n'ont point été données en vain; elles amollissent le cœur, elles entraînent, elles transportent.

Ce n'est pas que les grâces ordinaires n'aient toutes leur vertu nécessaire, et qu'elles ne puissent exciter une âme criminelle au repentir et à la pénitence ; mais ce n'est qu'une force et une vertu de premier ordre ; et avec ces grâces générales nous éprouvons que certains efforts que nous faisons tombent comme d'eux-mêmes et deviennent inutiles, quoique ce soit toujours par notre faute : ceci bien développé vous fera connaître tout le mystère de l'endurcissement du pécheur de la part de Dieu. Car, que fait-il? il ne laisse à l'homme que les grâces générales et ordinaires, avec lesquelles l'homme n'agit point, et lui refuse toutes celles avec qui il agirait : il voit que ses nœuds criminels seraient bientôt rompus, s'il lui donnait ces grâces puissantes et fortes; mais par un secret de ses jugements la justice tient suspendues, à l'égard de ce pécheur, les sources les plus assurées du salut. Dieu sait qu'un trouble secret pourrait remuer le cœur de ce libertin, mais que fait-il? il le laisse s'endormir tranquillement dans le crime, et l'abandonne au cours de sa passion. *Tradidit illos Deus in passionis ignominiæ.* (*Rom.*, I.) Dieu pourrait faire parler la conscience de cet homme pécheur, et avec des remords importuns le faire rentrer en lui-même ; mais il la laisse dans un mortel silence, et ne parle presque plus lui-même à cette conscience. Dieu sait que s'il parlait au cœur de ce mondain, les folles pensées du monde, de son tumulte, de ses vanités, et de ses plaisirs se trouveraient bientôt étouffées ; que Jésus-Christ et ses saintes maximes y prendraient bientôt leur place; qu'il n'est pas tellement plongé dans l'abîme du crime qu'on n'y pût encore réveiller quelque étincelle d'un feu mal éteint; mais il lui refuse ces secours : ce n'est point là où l'esprit du Seigneur souffle : c'est là cette vigne maudite où l'œil du maître ne veille plus, et sans les soins duquel cette vigne dépérit; quelle désolation !

Ce n'est pourtant encore là qu'une partie du malheur du pécheur endurci ; ce n'est pas là tout ce que Dieu emploie à son endurcissement : car comme il n'est rien qui ne serve à la prédestination du Juste, il n'est rien aussi que Dieu ne fasse servir à la réprobation du pécheur : non-seulement il y emploie la soustraction de ses grâces, mais encore certains événements de la vie : pour vous en convaincre, j'en vais faire un détail. C'était, par exemple, une femme vertueuse, qui par de sages ménagements et une tendre confiance, retenait ce mari débauché, et en modérait les emportements : c'était une mère modeste et vigilante, qui, sans en venir à des corrections éclatantes, tenait en bride la passion d'une fille volage, et qui par sa prudence en faisait échouer les plus dangereuses parties de plaisir ; c'était un père également tendre et sévère, qui sans avoir pu arrêter toutes les profusions et les dépenses d'un fils prodigue et libertin, savait pourtant par une application à l'étude ou au travail en modérer les excès, et en purifier les mauvaises inclinations. Qu'arrive-t-il? cette femme meurt dans le temps qu'il faudrait plus d'attention sur les démarches de ce mari fougueux et débauché : cette mère est enlevée pour cette jeune personne, lorsque ses soins étaient nécessaires, et que la perte de sa fille est plus certaine : ce père disparaît au temps même qu'il aurait peut-être fixé ce fils volage : tout cela arrive ; on est surpris de ces pertes, et Dieu, qui en connaît toutes les conséquences, l'a permis ainsi.

Il n'en demeure pas encore là sur l'endurcissement du pécheur ; comme une victime malheureuse déjà destinée au feu, il l'engraisse des aliments de la terre, il le laisse lier avec de faux amis également pernicieux dans toute leur conduite : le mal vient, et il ne peut plus profiter des secours de l'Église. Le confesseur se présente ; car de lui-même il n'a plus recours aux sacrements, et depuis longtemps il n'y est allé à certains jours, que pour sauver sa réputation devant les hommes ; le confesseur, dis-je, se présente ; mais ou trop peu éclairé, il ne peut voir jusqu'au fond de la plaie, et la quitte sans la guérir ; ou trop complaisant, il use de remèdes si doux, qu'ils ne font aucun effet sur le mal qu'il aperçoit ; le docteur qu'on consulte ayant plus d'égard à

la qualité de la personne qu'à la grandeur du mal, donne dans toutes les fausses raisons qu'on lui apporte ; le prédicateur qu'on écoute, content de charmer l'oreille sans toucher le cœur, ne laisse qu'entrevoir quelques éclairs, lorsqu'il faudrait tonner et foudroyer; Dieu voit tout cela, et ne l'empêche pas.

Je ne dis rien ici que je ne sois prêt à prouver par les exemples de la sainte Ecriture, qui sont les plus sensibles : ainsi les enfants du grand prêtre Héli n'entendirent de lui ni leçons, ni menaces, et s'il leur avait fait comprendre que bientôt ils devaient être punis de mort, ils ne seraient pas restés dans leurs criminelles habitudes ; ainsi l'esprit de mensonge s'empara, selon la vision de Michée, de l'esprit d'un faux prophète qui reçut un ordre exprès de tromper le roi d'Israël, et de le conduire au précipice ; ainsi l'ange tutélaire de Babylone, après des soins nécessaires, l'abandonna enfin et la livra entre les mains de ses ennemis ; ainsi le juste Lot sortit des villes infidèles en secouant la poussière de ses souliers, crainte d'emporter quelque chose de leur corruption. Cette conduite de Dieu paraît toujours avoir quelque chose de bien contraire à sa bonté infinie ; mais laissons-la voir dans toute sa rigueur; je ne manquerai pas de raisons pour la justifier.

La grâce a deux effets différents sur l'homme : d'éclairer son entendement et de soumettre sa volonté ; la privation de cette grâce produit aussi deux grands maux : l'aveuglement de l'esprit et l'insensibilité du cœur. Aveuglement de l'esprit ; car la clarté reste-t-elle dans une âme où la grâce, ce flambeau divin, ne luit plus ? il n'y a plus qu'une certaine obscurité au travers de laquelle on ne voit point la vérité ; il n'y a plus de discernement du bien d'avec le mal, ni de connaissance de ses devoirs les plus essentiels ; il n'y a plus d'attention aux intérêts de son salut. On en est surpris dans le monde, et chacun s'étonne comment cet homme ne découvre pas l'injustice et la corruption d'un tel procédé ; comment il ne prévoit pas la fin dangereuse de cet engagement criminel qui le lie, de cette vie molle et sensuelle qui le charme ; comment il ne profite pas de tant d'exemples tragiques qu'il a eus, et qu'il a peut-être encore souvent devant les yeux, et qui devraient l'instruire ; il est si fort éclairé, dit-on, sur les choses du monde, si habile à prévenir les disgrâces du prince et à parer les coups fâcheux de la fortune ; et cependant il ne voit pas que cet argent qu'il a demandé et qu'il dépense si mal, le perd ; que cette femme qu'il poursuit, le corrompt ; que la mort approche, qu'il a beaucoup de temps à réparer, et qu'il lui en reste peu à donner à cette réparation ; il ne le considère pas, vous le voyez, ô mon Dieu ! et au lieu de lui ouvrir les yeux sur tant de maux qui le tuent, vous répandez des ombres et des ténèbres sur un esprit qui n'a pas voulu profiter de vos saintes lumières : *Lege infatigabili spargens pœnales cæcitates, super illicitas cupiditates.* Insensibilité du cœur ; car ce cœur, que la grâce n'attendrit plus, parce qu'elle s'est retirée, n'est plus sensible aux amertumes que Dieu répand sur tous ses vains amusements ; il vit sans frayeur sur les approches de la mort et du jugement de son Dieu, sans espérance à ses promesses, sans contrainte dans ses attachements, sans modération dans ses plaisirs ; et il en vient à une telle dureté, que rien n'est plus capable de le toucher.

Tel fut l'affreux châtiment que demanda le Prophète-Roi contre le peuple qui s'était déclaré ennemi du Seigneur. Ecoutez bien la manière dont ce prophète s'en explique : Ce n'est point pour attirer sur eux des calamités temporelles, ni la ruine de leurs maisons et de leurs héritages, ni la décadence de leurs familles et de leur empire, ni la stérilité de leurs campagnes ; ce sont pour des peuples si endurcis de trop faibles coups ; mais il faut, dit-il, que vous répandiez sur eux toute votre colère : *Effunde super eos iram tuam* (*Psal* LXVIII), et que toute la fureur de votre vengeance tombe sur ces têtes criminelles : *Et furor iræ tuæ comprehendat eos.* (*Ibid.*) A quoi donc est réservé ce misérable peuple ? *Obscurentur oculi eorum ne videant, et dorsum eorum semper incurva.* (*Ibid.*) Que les ténèbres se répandent sur leurs yeux, que l'obscurité les empêche de voir, et que leurs épaules s'abattent sous vos coups ; allez, mon Dieu, jusqu'à leur âme : c'est de là que viennent les désordres de leur vie criminelle. Développons ceci et en faisons une application aux pécheurs dont je parle.

Obscurentur oculi eorum ne videant. Ah ! Seigneur, faites que cette fille toujours également éprise de ses profanes entêtements, malgré le malheur qu'on lui en a découvert, prête l'oreille à ces langues flatteuses qui la séduisent ; qu'elle entre dans cet engagement criminel où le monde ne la porte déjà que trop sans qu'elle y pense, et sur qui déjà elle s'est fait un front d'airain en mille occasions : *Et dorsum eorum semper incurva.* Faites qu'on trouve chez elle de la facilité, qu'elle se laisse fasciner les yeux et gagner le cœur par l'encens qu'on lui donne : *Obscurentur oculi eorum ne videant, et dorsum eorum semper incurva.* Laissez ce jeune homme courir d'objet en objet, ajouter lien sur lien, accumuler chaîne sur chaîne, suivre le torrent de sa passion, et après avoir sacrifié son honneur et sa fortune pour satisfaire ses désirs insensés, qu'il sacrifie encore sa conscience et son salut : *Obscurentur oculi eorum.* Faites que ce juge intéressé vende ses arrêts à quiconque les veut ; que ce capitaine couvre, sous le prétexte de la belle gloire et du service du prince, les concussions qu'il commet ; qu'enfin tous ces pécheurs obstinés perdent le goût des choses du ciel et ne s'attachent qu'à ce qui peut les perdre. Voilà une vengeance digne de vous : *Obscurentur oculi eorum ne videant, et dorsum eorum semper incurva.*

De là, quelle conséquence plus affreuse que celle du prophète ! Que l'iniquité d'un

jour succède à celle d'un autre jour; qu'ils entassent péchés sur péchés : *Appone iniquitatem super iniquitatem eorum.* (*Psal.* LXVIII.) Qu'ils mettent débauche sur débauche, injustice sur injustice; qu'une vieillesse criminelle succède à une jeunesse emportée, et qu'après une vie toute de crimes, ils finissent par une mort de réprouvés; en un mot, qu'ils soient effacés du livre des vivants, et que jamais ils ne soient écrits au nombre des justes : *Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur.* (*Ibid.*) Tel fut le sort d'un homme violent, emporté, injuste, furieux : Saül tourne contre lui-même les fureurs qui le portaient contre David ; pourquoi cela? C'est, dit l'Ecriture, que l'Esprit du Seigneur s'était retiré de lui, et que l'esprit malin s'était emparé de son cœur : *Spiritus autem Domini recessit a Saul, et exagitabat eum spiritus nequam.* (I *Reg.*, X.) Tel fut le sort de Judas : il ne se rendit sensible ni aux sévères remontrances de son Maître, ni aux nouvelles marques d'amitié qu'il en reçut au jour de la cène ; pourquoi cela? C'est que le ciel l'avait livré à la possession de Satan : *Introivit eum Satanas.* (*Joan.*, XIII.) Tel fut le sort des princes des prêtres : quelle monstrueuse incrédulité! Après tant de miracles qui devaient les convaincre de la vérité de la mission de Jésus-Christ, ils le condamnent à mort, le font crucifier, et ne sont point touchés d'un si affreux et si injuste spectacle ; pourquoi cela? C'est, dit l'Evangile, qu'ils n'entendaient plus, ni ne voyaient plus qu'au travers des nuages et des ténèbres qui les aveuglaient; parce que Dieu les abandonnait à eux-mêmes, afin qu'ils ne pussent rien comprendre : *Excæcavit oculos eorum, et induravit cor eorum, ut non videant oculis, et non intelligant corde.* (*Joan.*, XII.)

C'est ainsi que Dieu contribue de sa part à l'endurcissement de l'homme dans son péché. Voyons maintenant comment l'homme contribue avant Dieu à son propre endurcissement : ce que Dieu y contribue de son côté, nous montre que c'est le châtiment le plus terrible ; vous l'avez vu dans mon premier point : ce que l'homme y contribue de sa part, nous va montrer que c'est un des chatiments les plus justes; c'est le sujet de de mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est l'homme lui-même qui s'endurcit dans son péché, et quelque rigoureuse que soit la vengeance dont use le Seigneur envers lui, ce n'est qu'à sa propre malice qu'il doit s'en prendre, selon les paroles mêmes de notre Dieu : *Perditio tua ex te, Israel.* (*Osee*, XV.) Il est dit d'un Dieu aussi bon que le nôtre que sa conduite soit pleinement justifiée, et cela en deux manières, 1° par une résistance longue et volontaire du pécheur à la grâce; 2° par une persévérance libre dans le péché : soit que ce soient là deux causes distinguées ou non, elles conduisent toujours l'une et l'autre au même terme. Je ne veux point ici d'autre guide que l'Ecriture sainte, et par une méthode toute nouvelle, j'établirai tout ce que j'ai à dire sur une suite d'un seul et même exemple qui est un miroir que tout le monde doit consulter, et où il est aisé de se reconnaître. Je m'y attache d'autant plus volontiers, que cet exemple est un des points les plus essentiels de l'Ecriture, et que toute la subtilité de Calvin n'a pu empêcher de croire que l'endurcissement du pécheur vient bien plutôt de l'homme que de Dieu. C'est de Pharaon dont je parle : c'est de l'exemple qu'il nous donne dans le refus qu'il fit de renvoyer les Israélites, quand Moïse le lui ordonna de la part de Dieu : c'est le pécheur le plus fameux dans les livres sacrés par son endurcissement. Jamais il ne parut d'ennemi de Dieu plus irréconciliable que celui-là.

Or, 'voyons si ce fut Dieu qui contribua tellement à l'endurcissement de Pharaon, que Pharaon n'y contribuât pas lui-même davantage ; c'est de là d'où je dois tirer toutes les preuves de ma seconde partie, et par le détail d'une comparaison suivie de tout ce qui lui arriva, montrer ce qu'il est juste qu'il arrive aux pécheurs endurcis comme lui. Il est vrai que Dieu, sensible aux cris et aux misères de son peuple accablé sous le poids d'un long esclavage, dont il voulait le délivrer, s'en étant déclaré à Moïse, lui fit entendre qu'il endurcirait le cœur de ce prince : *Indurabo cor Pharaonis* (*Exod.*, IV.); que c'était pour cela qu'il l'établissait son ministre, et que par son moyen il voulait déployer toute sa sévérité et faire sentir toute sa force à Pharaon : *Idcirco posui te, ut ostendam in te fortitudinem meam.* (*Exod.*, IX.) Mais aussi est-il vrai que ce soit l'injuste résistance de Pharaon aux ordres de Dieu qui fut la cause de son endurcissement : *Ingravavit cor suum.* (*Exod.*, VIII.) C'est du moins une juste conséquence que le pécheur est la cause de son endurcissement : ce n'est point encore là tout. Je prétends qu'il en est la première cause, qu'il en est l'auteur avant Dieu et le premier auteur : comment cela? Par une fréquente rechute dans le péché. Pour en être persuadés retournons à l'exemple de Pharaon. Combien d'avertissements redoublés de la part de Dieu! de menaces sur menaces! Mais quel mépris de ces avertissements! quelle insensibilité pour ces menaces! quelle désobéissance aux ordres de Dieu!

Sur quoi je réduis tout à deux articles : 1° Il ne tenait qu'à Pharaon de renvoyer les Israélites de leur captivité; puisque Dieu n'ordonne jamais à l'homme ce qu'il ne peut exécuter, et que ce ne serait point un crime de désobéir, si ce qu'on nous commande ne dépendait point de nous. 2° S'il n'eût point désobéi, jamais Dieu ne l'aurait endurci; puisque l'Ecriture n'attribue son endurcissement qu'à sa désobéissance. Cela supposé, je raisonne de la sorte : Il ne tenait qu'à Pharaon d'obéir aux ordres de Dieu ; donc il ne tenait qu'à lui de se préserver de cet endurcissement que sa désobéissance lui a causé. Il ne tient qu'à nous de faire ce que Dieu

nous commande ; donc il ne tient qu'à nous de nous préserver de l'endurcissement. Voulez-vous voir quelles sont à ce sujet les démarches de Dieu et du pécheur? Poussons jusqu'au bout la comparaison de Pharaon

Moïse, revêtu de l'autorité et de la puissance de Dieu, est envoyé en qualité de prophète à Pharaon, pour lui demander les misérables Israélites qu'il retenait captifs ; il lui parle de la part du Seigneur qui l'avait envoyé ; pour mieux se faire connaître, il accompagne ses paroles de miracles. Mais que fait Pharaon? il méprise et sa parole et ses miracles. Moïse lui fait un second avertissement, et Pharaon ne l'écoute pas plus que la première fois. Moïse fait à Pharaon un troisième avertissement, alors ce prince semble se laisser fléchir : et c'est ainsi que le pécheur fait voir quelque espérance de retour ; il laisse paraître quelque docilité ; mais à peine l'Egypte est-elle délivrée de sa troisième plaie, que Pharaon retourne à son premier état d'endurcissement. Dans la quatrième tentative que fit Moïse pour fléchir cet obstiné, les enchanteurs lui dirent que c'était alors le doigt de Dieu qui agissait, et qu'il n'y avait que le Tout-Puissant qui pût faire un tel miracle : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII.) Pharaon les écoute, et cependant son cœur s'endurcit encore davantage : tantôt ce prince malheureux menace Moïse, et tantôt il tâche de l'apaiser, tantôt il compose avec lui, et tantôt il se dédit ; ce qu'il accorde le soir, il le refuse le matin : quel comble de péché ! *Auxit peccatum, et ingravatum est cor ejus.* (*Exod*, IX.)

Vous n'êtes plus surpris après cela, mes frères, de voir et d'entendre que Pharaon périt dans son impénitence, et qu'au moment qu'il s'y attend le moins, il est submergé lui et toute son armée au milieu des flots qu'il veut passer : quand il s'agit de souscrire à sa condamnation, et de justifier à son égard la conduite de Dieu, vous y êtes tout prêts, et votre éloquence se fait admirer sur l'injustice et l'aveuglement d'un tel procédé. Et cependant n'est-il pas bien étrange que ce qui nous rend si éloquents et si justes dans une cause étrangère nous abandonne dans notre propre cause ? Car sur qui le Seigneur n'a-t-il pas répandu mille effets de sa miséricorde, pour le retirer du crime dans lequel il était tombé? et qui cependant a répondu comme il faut aux poursuites de cette divine bonté? Qui est le pécheur qui, avant ou pendant son péché, n'a pas été mille fois averti par quelques grâces secrètes? En effet, je dis que ce n'est jamais Dieu qui nous abandonne le premier, et qui ne quitte le pécheur qu'après que le pécheur l'a plusieurs fois méprisé et quitté. L'Ecriture est pleine de ces grandes vérités ; tous les saints docteurs et les Pères en sont garants ; et le saint concile de Trente s'en explique clairement. La bonté de Dieu le demande, sa justice ne s'y oppose pas, sa sagesse y est intéressée.

Je dis plus : je prétends qu'il ne se retire de nous qu'après avoir mis en œuvre mille moyens pour nous gagner ; ce n'est pas qu'il fasse tous les jours des miracles en notre faveur, comme il en fit en faveur de Pharaon : nous n'avons point vu de fleuves tout rouges du sang des pécheurs endurcis et rebelles aux ordres du Seigneur ; nous n'avons point encore ressenti les coups de l'ange exterminateur ; mais s'il faut mettre Dieu à couvert des vains prétextes dont le pécheur endurci prétend colorer sa conduite, je vais reprendre par ordre tout ce qui peut rendre témoignage à l'inépuisable patience de Dieu, et servir à la condamnation du pécheur endurci. Que n'ai-je point fait de ce que j'ai dû faire, dit le Seigneur? Si je vous ai quittés, n'est-ce pas longtemps après que vous m'avez quitté vous-mêmes? Eh ! que ne m'en a-t-il pas coûté pour vous chercher et vous poursuivre, malgré vos mépris et votre désobéissance? *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei?* (*Isa.*, V.) Pouvez-vous vous plaindre que je vous ai refusé du secours? Vous a-t-elle manqué, cette grâce qui peut tout, dans ces voies corrompues où vous vous êtes de vous-mêmes engagés, et d'où je voulais vous retirer? Vous a-t-elle manqué dans votre jeunesse, où vous preniez tant de peine par votre libertinage d'effacer les bonnes impressions que vous aviez reçues d'un père ou d'une mère chrétienne? Vous a-t-elle manqué dans un âge plus avancé, où chaque jour on vous donnait tant d'instructions et d'exemples de vertu? Vous a-t-elle manqué au plus fort même de vos passions, où de cuisants remords d'une conscience effrayée vous rappelaient à vous-mêmes, et vous faisaient faire quelques salutaires réflexions? Vous a-t-elle manqué au milieu de ce monde profane, où j'ai fait passer devant vos yeux tant de revers de fortune, de révolutions, de décadences et d'événements tragiques, pour vous détromper de vos fausses idées, vous détourner de vos folles attaches, vous convaincre du néant et de la vanité des biens temporels? *Quid est quod debui ultra facere et non feci ?*

Mais qu'avez-vous fait vous-mêmes de ce que vous pouviez faire, et comment avez-vous répondu à tant de différentes grâces? Encore si au bout de quelques mois de poursuites et de recherches, je vous avais trouvés plus dociles à ma voix, et plus faciles à revenir à moi ; encore si, après les premiers emportements de l'âge, je vous avais trouvés plus modérés, et mieux disposés ; encore si, après tant d'exemples du danger des plaisirs mondains, je vous avais trouvés plus détachés et plus détrompés. Je l'ai attendu, ce temps que vous me demandiez ; je l'ai laissée évaporer, cette fougue de la jeunesse ; je les ai laissés ralentir, ces feux de vos passions ; je pouvais, au même moment que vous vous retiriez de moi, vous abandonner à mon tour ; cependant j'ai eu pitié de vous et de votre faiblesse ; j'ai différé et remis cet abandon, ce châtiment trop juste, à un terme plus long ; je vous ai suivis jusqu'à la fête la plus proche, comme vous le demandiez : *Expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas.*

(*Isa.*, V.) J'espérais que vous reviendriez à moi, que vous feriez peu à peu quelque chose pour votre salut : cependant vous n'avez rien fait de ce que vous me promettiez; mes prédicateurs ont parlé avec tout le zèle que ma gloire et votre salut leur ont inspiré; les ministres de la pénitence vous ont attendu dans les tribunaux sacrés; les trésors de mes grâces et de l'Eglise ont été ouverts pour tous les pécheurs : en un mot, je vous ai attendus, pour entrer avec moi en jugement, pour opérer la justice : *Exspectavi ut faceret judicium.* (*Ibid.*) Mais quel a été le fruit et le succès de mon attente? *Et ecce iniquitas.* (*Isa.*, V.) Ç'a été l'iniquité : un jour de pénitence, et des années de crimes ; une confession vague et faite à la hâte, et mille rechutes pendant tout le reste de l'année ; quelque légère aumône, et ensuite mille rapines : *Et ecce iniquitas* ; ç'a été l'iniquité : voilà mes avertissements et mes grâces.

Mais prenez garde, l'iniquité vient à un tel degré, qu'elle tarit toutes mes miséricordes, qu'elle arrête tout le cours de mes grâces : *Et nunc ostendam vobis quid ego faciam.* (*Ibid.*) Maintenant que ma miséricorde est lassée, fatiguée de vous attendre, il est temps de laisser agir ma justice ; le temps est venu que j'abandonnerai cet homme à ses débauches, cette femme à ses honteuses habitudes : *Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ.* On en parlera dans le monde ; ils deviendront la raillerie du peuple ; on les exclura des sacrements de mon Eglise, et ils ne seront point touchés de tout cela, et ils se feront un front d'airain contre tous les salutaires reproches qu'on pourra leur faire : *Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ.* Ils seront privés de mes inspirations secrètes ; je ne leur ferai plus de part de ces visites intérieures, où je parle à une âme, et où elle me répond : *Et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem.* (*Ibid.*) Je ne leur communiquerai plus de ces lumières vives qui éclairent le pécheur au milieu même des ténèbres ; je ne leur donnerai plus de ces touches vives qui les rappellent, et les enlèvent, pour ainsi dire, à leurs désordres : ces pécheurs veulent périr, qu'ils périssent : *Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ.*

Concluons tout ce discours par les paroles du Prophète : Si vous entendez donc la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs, mais rendez-vous-y attentifs : *Si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (*Psal.* XCIV.) Il y a quatre sortes de personnes dans cet auditoire : Il y a des justes, et plût au ciel que ce fût le plus grand nombre ! Béni soit mille fois le Dieu de miséricorde qui les a préservés du malheur que nous déplorons dans tant d'autres ! Il y a des pécheurs de trois sortes : les uns dans une disposition prochaine à l'endurcissement, les autres dans un endurcissement commencé et non consommé ; les uns et les autres peuvent encore attendre un bon moment, une bonne inspiration que Dieu leur donne de sortir de cet état funeste du péché, qui leur fasse confesser toutes leurs fautes dans l'amertume de leur cœur, qui leur fasse faire une ferme résolution de vivre mieux à l'avenir ; et vive le Seigneur, je le puis dire ici, que s'ils entendent cette voix salutaire du Seigneur, qu'ils y répondent, et qu'ils y ouvrent l'oreille comme il faut, ils seront préservés du malheur des pécheurs endurcis ; et qu'autrement les suites de leur état deviendront pour eux irréparables, et les conduiront à la réprobation éternelle : *Si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Que s'il y a enfin quelques-uns de ces pécheurs dans un état d'endurcissement consommé (ce qu'à Dieu ne plaise), ce ne sont point encore des malades absolument désespérés ; que sais-je, mon Dieu, si leur conversion ne dépend point des derniers vœux de mon cœur, et si vous ne l'accorderez point aux prières que je vous fais en leur faveur ! Une étincelle de votre grâce, un regard de votre miséricorde peut rallumer dans le cœur le plus endurci le feu sacré de cet amour surnaturel qui vous le rendrait agréable : le plus faible reste de la grâce peut en ramasser un trésor dans une âme pénitente ; et le moindre mouvement que ce discours lui a peut-être imprimé, peut la ramener dans la voie du salut dont elle s'était écartée, et que je vous souhaite.

SERMON XIV.

SUR L'INCONSTANCE DES HOMMES AU SERVICE DE DIEU.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. (*Luc.*, III.)

Préparez la voie du Seigneur, redressez ses sentiers.

Jérusalem, uniquement attentive à l'avénement de son libérateur, en faisait l'unique objet de ses désirs, et la plus douce occupation de ses pensées et de ses espérances : ses prophètes de siècle en siècle ne cessaient d'annoncer à son peuple l'obligation étroite de lui préparer une voie, et de rendre droits ses sentiers, c'est-à-dire de hâter sa venue par une fidélité constante et inviolable dans son service. Cependant ce peuple, toujours inconstant et léger, se lassa bientôt de sa fidélité à son service ; le culte qu'il ne devait qu'à Dieu seul, il le partagea bientôt à d'autres ; chaque siècle le vit changer de sentiment et de religion ; tantôt adorateur insensé des dieux étrangers, et tantôt touché de repentir, couvert de cendre et de cilice, levant les yeux au ciel pour implorer, par l'abondance de ses larmes et la componction de son cœur, la protection du Dieu de ses pères ; tantôt se joignant à la foule pour aller offrir de l'encens aux idoles ; puis, retournant un peu après aux pieds des saints autels, pour expier par la multitude de ses victimes et de ses soupirs, les crimes de ses prévarications et de ses inconstances ; sacrifiant tantôt à Baal et tantôt au Dieu d'Abraham ; flottant toujours entre les gémissements et les crimes ; ne marchant jamais droit dans les sen-

tiers de la justice; il attira sur lui cette malédiction attachée à la légèreté et à l'inconstance dans le culte de Dieu ; malédiction qui se renouvelle aujourd'hui, à la grande douleur de tous les vrais fidèles.

En effet, dans cette histoire du peuple juif, l'Eglise veut nous faire souvenir des malheurs qui nous menacent; soupirant sans cesse après le Messie, et occupée de la venue de son Libérateur, elle nous avertit de lui préparer ses voies. Cependant, semblables à ce peuple infidèle, nous sommes tous inconstants et volages, et notre vie n'est qu'une alternative de vices et de vertus. Jusqu'ici nos voies ont été pleines d'inégalité et d'inconstance : tantôt nous sommes touchés du repentir d'avoir violé la voie du Seigneur, et tantôt entraînés par notre penchant vers le crime; en de certains moments, dégoûtés du monde et de ses fausses douceurs, et en d'autres, enivrés plus que jamais de ses plaisirs, de ses avantages et de ses maximes : jusqu'ici, l'inconstance et la légèreté ont été le plus juste caractère de la règle la plus ordinaire de notre conduite. Ainsi, touchée de nos malheurs, l'Eglise ne cesse de nous avertir de préparer les voies du Seigneur, de rendre droits ses sentiers, c'est-à-dire de fixer l'inconstance et les inégalités de notre vie, et de prévenir, par une fidélité plus constante, cet abandon de Dieu, incapable presque de tout retour, qui fait le propre caractère des âmes inconstantes et légères.

Je dis qu'il fait le propre caractère de la légèreté et de l'inconstance, pour deux raisons principales : la première, c'est que tout ce qui facilite la conversion des autres pécheurs n'est presque d'aucun usage pour l'âme inconstante et légère; la seconde, c'est que tout ce qui s'oppose à la conversion des autres pécheurs, et qu'ils peuvent surmonter, devient presque insurmontable aux âmes légères et inconstantes. C'est-à-dire que les ressources du salut, utiles aux autres pécheurs pour opérer leur conversion, deviennent souvent inutiles aux pécheurs dont je parle : c'est mon premier point. — Les obstacles du salut, difficiles à surmonter par les autres pécheurs, deviennent infiniment plus difficiles à surmonter aux âmes inconstantes et légères : c'est mon second point. Deux réflexions qui vont faire tout le sujet de ce discours : mais auparavant implorons l'assistance de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique la grâce ait des ressources infinies pour ramener une âme infidèle de ses égarements, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au salut en des espèces de préparations à la pénitence, il y a néanmoins certaines âmes qui, par leur propre caractère, semblent offrir bien moins d'espérance de retour au salut, et ne laisser presque plus à Dieu de voies pour les ramener à la grâce de la résipiscence.

Tel est le caractère de l'âme inconstante, qui, tantôt lassée de ses misères, vient à Dieu, et tantôt, oubliant son Dieu, retourne à ses misères; se dégoûtant tantôt du monde, et tantôt de la vertu ; ne trouvant rien qui puisse la rendre constante, et demeurant toujours flottante dans un état que ni la grâce ni le péché ne fixent point : état qu'on ne saurait s'empêcher de voir dans le monde, où tout est plein de ces âmes faibles, légères, flottantes, en qui la grâce opère de saints désirs, mais en qui l'amour du siècle l'emporte souvent sur la grâce. Mais qui ne sait ce que dit saint Paul (*Hebr.*, VI), qu'il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés des lumières de la grâce, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été participants de l'Esprit de Dieu, et qui après cela sont tombés, parce qu'ils sont revenus au monde et à ses vanités, qu'il est impossible, dis-je, qu'ils se relèvent entièrement par la pénitence, c'est-à-dire que les ressources dont la grâce se sert d'ordinaire pour convertir les autres pécheurs, n'arrachent presque jamais au mal, et ne fixent presque jamais dans le bien ceux dont je parle. Car je vous prie, Messieurs, quelles sont ces ressources? Ce sont, 1° les nouvelles lumières dont Dieu les favorise : *Qui semel sunt illuminati* (*Ibid.*); 2° c'est un goût nouveau du don du ciel qui accompagne les commencements de justice, et que la grâce répand d'ordinaire sur le cœur qu'elle change : *Gustaverunt etiam donum cœleste.* (*Ibid.*) Enfin, c'est la participation de l'Esprit de Dieu, soit par les saints mystères, soit par les sacrements de l'Eglise qui, par la grâce de justification, met le dernier sceau à la conversion : *Participes facti sunt Spiritus sancti.* (*Ibid.*) Or, ces trois ressources, si utiles aux autres pécheurs, deviennent presque toujours inutiles aux pécheurs lâches et inconstants; et c'est pourquoi l'apôtre, désespérant presque pour eux, semble dire que ce retour à la justice leur est impossible, c'est-à-dire si difficile, qu'il ne voit pas aisément par où ils pourraient vaincre tant de difficultés.

En effet, la première ressource dont la grâce se sert pour ramener une âme de ses égarements, selon l'Apôtre, c'est la connaissance de la vérité : *Semel illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur, que les règles qu'on y suit sont fausses, que les maximes qu'on y autorise sont injustes, que les vérités de l'Evangile y paraissent affreuses, et que, comme parle l'Ecriture, tout n'y est que mensonge et que vanité; le premier moyen que la grâce emploie pour gagner une âme infidèle, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont, et tels qu'elle ne les a jamais vus ; alors le voile qu'elle avait sur les yeux tombe tout à coup; de quelque côté qu'elle regarde, elle voit ce qu'elle n'avait jamais vu, elle voit dès lors le néant des biens du monde, la solidité des biens du ciel, la vanité de ses espérances, et le prix de celles de l'éternité; le vide de toutes les créatures, et la plénitude de Dieu; l'inconstance des plaisirs, la bizarre-

rie de la fortune, et le néant de tout ce qui n'est point le Seigneur. Alors cette âme, éclairée, frappée, réveillée comme d'un profond sommeil, par l'éclat soudain de ces nouvelles lumières, est surprise de se voir trompée depuis longtemps, et troublée d'avoir ignoré jusqu'alors la vérité qu'il lui importait si fort de connaître; elle est effrayée d'avoir dormi si longtemps sur le précepte sans l'avoir aperçu; elle est honteuse de s'être pourvue de sagesse, de prudence, de raison, dans la conduite des affaires d'ici-bas, et d'avoir pris si longtemps le change dans la conduite de ses intérêts éternels; et donnant toute son attention au mouvement de la grâce sur elle, elle se fait un plaisir de connaître la vérité, un devoir de la suivre; elle ne voit plus que par ces nouvelles lumières; elle ne juge plus que selon les règles de l'Evangile; et oubliant même jusqu'aux noms des erreurs qui l'avaient abusée si longtemps, elle ne se conduit plus que par de nouvelles lumières que la miséricorde lui découvre. Ainsi, vous retirez, ô mon Dieu, de l'égarement et du désordre les âmes choisies que vous voulez sauver; et en ouvrant leurs yeux sur leurs erreurs, vous ouvrez en même temps leurs cœurs aux gémissements de la pénitence, et à la componction.

Mais cette ressource si utile aux autres pécheurs, vous devient souvent inutile, à vous qui par vos inconstances avez rendu mille fois inutiles les lumières du ciel; car, quelle impression peuvent faire sur vous ces nouvelles lumières de la foi? Cette voie qu'elles découvrent aux autres, vous la connaissiez déjà avant de retomber dans le péché; vous étiez instruits et élevés dans la vérité; vous aviez vu clair dans l'abîme des espérances humaines, dans les grandes récompenses de l'éternité, dans l'état où est le monde, dans la fausseté de ses maximes, dans la vanité de ses promesses, dans le vide de ses biens, dans l'inconstance et la bizarrerie de sa fortune, dans le dégoût de ses plaisirs, dans le néant de tout ce qui n'est pas Dieu; sa grâce n'a donc plus pour vous de nouvelles lumières comme pour les autres pécheurs; vous n'en êtes plus éblouis, frappés, renversés; et si elles ne sont pas encore tout à fait éteintes en vous, du moins elles ont perdu cet attrait de la nouveauté, si puissant dans les autres pécheurs.

La première fois que les Israélites virent paraître dans la nuit cette colonne lumineuse destinée à les conduire et à les éclairer, la nouveauté d'un spectacle si avantageux les frappa d'abord; ils craignirent que le châtiment ne suivît de près leur désobéissance; la terreur répandue dans tout le camp les rendit tous soumis aux ordres de Moïse; mais quand ils furent tombés dans le murmure, cette beauté céleste eut beau paraître, ils s'accoutumèrent à la regarder sans frayeur, son éclat ne leur parut plus qu'une lueur passagère qui ne fit aucune impression sur leurs esprits, et elle ne changea ni l'infidélité de leur cœur, ni la corruption de leurs mœurs.

Voilà votre histoire, chrétiens lâches : la première fois que la grâce vous éclaira sur l'état effroyable où vous étiez réduits, vous en fûtes effrayés et surpris, et vous fîtes des efforts pour rompre ce qui vous attachait le plus au crime; bannissant dès lors ce qu'il y avait de plus charnel, de plus grossier en votre cœur, vous rompîtes avec le monde, vous embrassâtes la piété, vous fûtes quelque temps fidèles à la vérité qui s'était montrée à vous; mais depuis que vous avez été entraînés une seconde fois dans la voie du crime, que vous êtes retournés à ce monde que vous aviez quitté, vous avez fait de nouveaux efforts pour renouer des chaînes si promptement rompues; votre componction étant moins vive, cette nouvelle démarche de pénitence a eu moins de suite que la première; ainsi, toujours éblouis, et toujours infidèles, toujours rappelés par la grâce, et toujours rentraînés par vos penchants injustes, votre vie n'est qu'une vicissitude de lumières et de ténèbres, qu'un état chancelant, où la vérité n'ose guère se montrer à vous que pour disparaître aussitôt, où elle ne paraît de nouveau que pour céder aux passions qui viennent la troubler.

Ame infidèle, quelle ressource peut-il donc vous rester dans la nouvelle connaissance que la grâce procure aux autres pécheurs? Que vous apprendra-t-elle de nouveau? Que le monde est un fourbe: vous l'avez dit plusieurs fois dans vos moments de pénitence; quoi encore? Que ses plaisirs sont une chimère, ses coutumes un abus, ses biens une fumée : eh! vous l'avez mille fois reconnu et protesté aux pieds des saints autels, prêts de recevoir dans votre cœur Jésus-Christ; vous l'avez juré et protesté tout autant de fois qu'il vous est arrivé d'en former du dégoût, après en avoir goûté les funestes douceurs; autant de fois vous avez reconnu, vous dira-t-elle encore, qu'il est aisé de tout perdre, qu'un clin d'œil peut décider de votre vie et de votre éternité, que la pénitence différée à la mort n'est plus guère qu'un faible amusement, qu'un désir inefficace, et que l'on meurt d'ordinaire tel qu'on a vécu. Et c'est de cette salutaire impression qu'est venu cet intervalle de piété qui, succédant tour à tour à vos déréglements, a partagé votre vie. Quelle nouvelle lumière peut donc vous donner la grâce, que vous n'eussiez reçue avant que de retomber? Quelle frayeur peut vous inspirer cette nouvelle connaissance sur qui déjà vous vous êtes affermi et calmé tant de fois? Le Seigneur par quelque rayon lumineux peut encore vous éclairer, j'en conviens; mais avec cette nouvelle lumière vous résisterez encore à la vérité que vous aviez connue et bannie de votre cœur. La vérité et l'erreur vous dominant tour à tour, vous vous êtes familiarisé avec la vérité et avec vos passions; vous avez reçu tout à la fois les lumières et les ténèbres dans votre cœur; vous vous

êtes accoutumé à soutenir la vérité des maximes saintes et la lâcheté de vos faiblesses. Eh ! plût à Dieu que vous fussiez toujours demeuré dans les ténèbres de votre première ignorance, comme dit un apôtre ; qu'insensible aux lumières de la grâce, et qu'aveuglé jusqu'ici par les ténèbres de vos passions, vous n'eussiez jamais senti la force de la vérité, qui s'est tant de fois montrée à vous. Pourquoi donc vous avons-nous tant de fois ouvert les yeux dans les chaires chrétiennes sur l'abîme où vous étiez prêt à tomber, sur les châtiments qui vous attendaient, sur le prix infini de la récompense qui vous était promise, si vous persévériez dans la voie du salut ? Pourquoi, portant la lumière tant de fois dans vos cœurs, dans vos esprits, par la force de la parole sainte, avons-nous rendu, sans le savoir, vos maux plus désespérés et comme incurables ? *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti ab eo quod illis traditum est sancto mandato.* (II *Petr.*, II.) Autrefois une seule vérité montrée, un seul rayon de la grâce envoyé aurait pu dissiper vos ténèbres, attendrir votre cœur, éclairer votre esprit, vous faire détester vos misères ; et aujourd'hui le ciel aurait beau s'ouvrir sur vos têtes, vous environner de ses lumières, vous n'en seriez ni plus éclairés, ni plus touchés, ni plus émus ; vous avez vu le ciel vous découvrir ses promesses et ses récompenses ; vous avez connu par expérience la vanité du monde et de ses espérances ; et cette vue ne vous a pas empêchés de retomber dans le crime ; rien donc n'est plus capable de vous fixer dans la vertu. Eh ! tout est à craindre pour une âme qui semble vouloir se convertir, quand il ne lui reste plus rien à connaître qu'elle n'eût connu avant de retourner à ses désordres, et quand ses premières lumières ne l'ont point empêchée de renouer avec ses premiers péchés ! Première ressource si utile aux autres pécheurs pour revenir dans la voie du salut, devenue inutile aux pécheurs inconstants et légers : c'est la connaissance de la vérité que la grâce produit : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, et prolapsi sunt rursus renovari ad pœnitentiam.* (I *Petr.*, V.)

La seconde ressource de salut favorable aux autres pécheurs, c'est un ménagement des dons du ciel que la grâce répand dans leurs cœurs, et que d'ordinaire Dieu accompagne d'un goût de la justice : *Gustaverunt etiam donum cœleste* (*Hebr.*, VI) ; c'est une consolation sensible que la grâce répand sur les premières démarches de la pénitence, un plaisir secret qu'on trouve à porter un joug que Jésus-Christ aide lui-même à porter, un contentement solide que ressent un cœur depuis peu libre de son dérèglement, une joie secrète qui sort du fond de la conscience déchargée du fardeau qui l'accablait, joie qui lui paraît d'autant plus plus douce qu'elle n'avait jamais bien goûté le repos et la véritable paix attachée à l'innocence. En effet, Messieurs, il n'y a rien de plus doux que cette délivrance, que ce premier témoignage qu'une âme touchée et éclairée se rend à elle-même de sa première liberté qu'elle recouvre. Rien ne la console et ne l'encourage plus que de voir que ses chaînes sont enfin tombées, et qu'elle commence à respirer loin du poids qui depuis si longtemps la faisait gémir : *Vous avez brisé mes liens, Seigneur* (*Psal.* CXV), disait un prophète pénitent, dans les premiers mouvements de sa délivrance : Ah ! la vue du seul plaisir de ma délivrance me transporte ! Ah ! votre calice, quelque amer qu'on le fasse, n'a plus rien d'amer pour moi ; les devoirs les plus pénibles de votre sainte loi, loin de m'être onéreux, font mes plus chastes délices : *Calicem salutaris accipiam* (*Ibid.*) ; rien ne me dégoûte de votre service ; les discours et les railleries des hommes, loin de troubler ma résolution, ne font que me rassurer et la fortifier : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax.* (*Ibid.*) Ah ! Seigneur, qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs ! qu'il me paraît bien plus glorieux d'être au nombre de vos enfants que de descendre d'une longue suite de conquérants et de héros ! *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* (*Ibid.*) Tels sont les premiers attraits de la vertu sur un cœur nouvellement converti, et peu accoutumé à goûter les douceurs de la grâce et la beauté de ses charmes.

Mais pour vous, pécheurs inconstants, qui êtes accoutumés à sentir les douceurs de la grâce et à goûter ses douces impressions, qui avez mille fois éprouvé les consolations que donne la vertu, pour vous qui, dans toutes les conversions équivoques que vous avez faites, avez dit mille fois avec le roi pénitent : Non, Seigneur, je ne veux jamais chercher d'autres délices ; je n'ai jamais rien senti dans le monde qui approche des douceurs que cause votre grâce ; le monde ne m'a jamais plu ; les plaisirs du siècle, dans le temps même que j'en jouissais avec plus de fureur, m'ont toujours laissé triste et inquiet ; et après avoir goûté tout ce que le monde peut donner de plus doux, je me trouve obligé d'avouer qu'il n'y a que vos seules consolations qui aient réjoui mon âme et satisfait mes désirs : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII.).

Vous qui êtes passée mille fois de la grâce au péché, du goût de la vertu au goût du plaisir, âme inconstante et légère, que peut vous offrir de nouveau une sainte inspiration, un nouveau don du Saint-Esprit que vous n'ayez déjà plusieurs fois reçu, goûté, et autant de fois méprisé ? Un seul sentiment tendre de salut, une seule inspiration bien reçue, triomphe quelquefois d'une âme infidèle jusque-là insensible ; mais que peuvent les charmes les plus forts sur votre cœur accoutumé à gémir, et après avoir soupiré pour le ciel, prêt à soupirer pour la terre, prêt à se relever de ses chutes, prêt à retomber ? Vous êtes né avec un de ces cœurs accoutumés à s'engager et à se dégager ; vous avez une de ces âmes que tout effraye et que

rien ne ramène ; vous n'avez pas un de ces cœurs forts, fermes et incapables de s'attendrir mal à propos; vous avez un cœur susceptible des premières impressions, un cœur que tout émeut, qui s'ébranle de tout, qui s'attendrit aussi bien sur les promesses du ciel que sur celles du monde ; un cœur que rien ne peut fixer, que rien ne convertit pour toujours, et qui donnant au monde le même empire qu'à Jésus-Christ, tournant également vers Dieu et vers le monde, vers l'Evangile et vers ses passions, fait que vous n'êtes plus propres ni pour l'un ni pour l'autre. Ah ! si vous aviez un cœur tout de pierre, un mouvement de la grâce pourrait l'amollir et le fendre ; mais vous avez un cœur tout de cire, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives; quelque coup que la grâce lui donne, il revient toujours à son premier état ; rien n'est plus facile à émouvoir, rien aussi n'est plus difficile à fixer; vif dans un mouvement de grâce, plus vif encore dans un mouvement de plaisir, à peine la grâce a chassé de votre âme ce démon impur, qu'il y rentre avec plus d'autorité qu'auparavant. L'Evangile dit qu'il cherche du repos ; n'en trouvant point dans lui-même, il dit : Je retournerai dans l'endroit d'où je suis sorti : *Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa quærens requiem et non inveniens.* (*Luc.*, XI). Votre cœur, nouvellement converti, débarrassé des passions qui le dominaient, se trouble, s'inquiète ; ne trouvant pas en lui de quoi s'arrêter, il sent en lui-même qu'il ne peut plus se suffire à lui-même ; il semble que tout va l'abandonner avec ce monde, toute votre vie n'est plus qu'un vide affreux dont vous ne pouvez soutenir l'étendue ; dès que vous avez embrassé le parti de la vertu vous cherchez partout à remplacer les faux plaisirs que vous avez quittés, rien ne semble capable de vous en dédommager : *Quærens requiem et non inveniens.* Vous voudriez trouver dans le calme de la vertu ce que vous ne pouvez pas trouver dans l'ivresse même du crime ; vous êtes plus débarrassé, plus libre que vous n'étiez dans le péché; et vous vous ennuyez de l'heureuse liberté que vous goûtez dans la vertu ; enfin, vous vous tournez de tous côtés pour placer un cœur qui vous est à charge, et vous n'en trouvez point : *Quærens requiem*, etc. Vous êtes ennuyeux à vous-même, et vous dites en vous-même : Je retournerai dans mes premières voies ; j'essayerai si les plaisirs du monde, dont j'étais si fort dégoûté, n'auront point de nouveaux charmes qui me rendent plus content : *Dicit : Revertar in domum meam unde exivi.* (*Ibid.*) Et voilà de quelle manière votre inconstance vous rappelle de la vertu pour vous faire rentrer dans les voies de l'injustice, et comment, peu de temps après, elle voudrait se servir de vos passions mêmes pour vous faire rentrer dans les voies de la justice. Ah ! cœurs lâches et inconstants, si vous saviez bien le danger de votre état, vous frémiriez sans cesse dans vous-mêmes ! Je ne viens point ici jeter de nouvelles terreurs dans vos consciences ; mais je vous dis qu'il est presque impossible que vous vous sauviez dans cet état ; qu'il n'est point de secours sur qui vous puissiez compter avec sûreté, et que votre conversion serait un des coups les plus extraordinaires de la grâce. L'arrêt de Jésus-Christ est terrible là-dessus : Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre pour le royaume de Dieu ; c'est-à-dire que son propre fond, ses inclinations naturelles, le caractère particulier de son cœur et de son esprit, le rendent comme inhabile au salut, incapable de posséder le royaume de Dieu : *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei.* (*Luc.*, IX.)

Quand on dit qu'un homme n'est point propre pour une science, pour un emploi, pour une charge, pour l'épée, pour l'Eglise, c'est-à-dire qu'il a apporté en naissant des qualités, des inclinations incompatibles avec cette science, avec l'étude, avec les fonctions attachées à cette charge, à cet emploi, et que quelque effort qu'il fît il n'y réussirait certainement pas. Et voilà ce que Jésus-Christ a voulu dire par ces paroles : *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei.* C'est-à-dire que de tous les hommes, il n'en est point de moins propre pour la voie du ciel, que celui qui retourne d'où il vient, tel qu'est un cœur inconstant et volage dans les voies du salut.

Ah ! un impudique, un homicide peut être touché de l'horreur de ses crimes, les détester, s'en convertir sincèrement : et David fit une pénitence aussi longue que sa vie, qui le rendit un grand saint devant Dieu ; un impie, un sacrilége peut rentrer en lui-même, et se repentir de ses désordres; et tel adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels. Un publicain, un ravisseur du bien d'autrui, peut, en réparant ses injures, recouvrer la grâce de Dieu ; et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avait ravi, en donne quatre fois autant, et répand libéralement la moitié de son bien dans le sein des pauvres. Ces pécheurs publics, ces âmes mondaines et voluptueuses, empressées de plaire au monde et enivrées de ses plaisirs, peuvent être touchées tout à coup et revenir à pénitence ; et Madeleine, prosternée aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour, encore plus fervent que ses larmes, lui avait fait pardonner.

Mais Achab, touché des menaces du prophète Elie, se couvre de cendre et de cilice, puis revient encore à Baal et à ses faux dieux. Mais un Sédécias, touché des salutaires remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret pour s'instruire ; puis retombant dans l'égarement de son propre cœur, fait jeter le prophète dans la fosse aux lions ; le rappelle un jour, et se recommande à ses prières ; puis le renvoie chercher le lendemain pour le persécuter comme les autres. Mais la femme de Jéroboam se déguise pour aller consulter le prophète, prend des vêtements modestes, et étant de retour à Samarie, sa-

crifie encore comme auparavant à ses idoles.

On ne lit presque pas que ces pécheurs, ainsi accoutumés à tomber et à se relever, aient fait une sincère pénitence; et dans les saintes Ecritures ils nous sont représentés comme des hommes haïs de Dieu et indignes de son royaume; d'où vient cela? C'est que l'inconstance et la légèreté sont de tous les états le moins propre pour le salut; c'est que quiconque sait prendre comme il faut son plaisir dans la voie du ciel, y marche sans cesse et ne se détourne point; c'est que la pénitence, pour faire quelque fruit, suppose une âme généreuse, qui sait mépriser un plaisir passager qui se présente; une âme constante et ferme, qui n'est conduite ni par le caprice, ni par la coutume, ni par le respect humain, ni par les usages, et qui ne se laisse ébranler, ni par la fortune, ni par le goût des choses de la terre, mais par la seule prudence du salut.

Enfin, pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de solide au-dessus des faiblesses humaines, et qui sache s'élever au-dessus du vulgaire. Que pense-t-on d'une âme inconstante et légère? On n'en fait aucune estime; on ne compte pour rien tout ce que dit un homme de ce caractère; tout ce qu'il entreprend, on le prend déjà pour échoué; on ne le croit capable de quoi que ce soit de solide. Eh! que doit-on donc penser de ces âmes, dont toute la conduite ne marque qu'une légèreté d'esprit, qui flotte toujours entre le vrai et le faux? qu'une inconstance de cœur, qui ne sait plus se déterminer? qu'une incertitude de sentiments et d'actions, qui ne peut même répondre pour l'instant qui suit? qu'une volonté qui ne consulte que son tempérament, et ne suit rien autre chose que ses variations éternelles? Je ne parle pas ici de ce chrétien superbe et hypocrite, qui paraît régulier au dehors, lorsqu'il est tout déréglé au dedans; qui, du sacrement, passe tout d'un coup au désordre; et qui, sous prétexte qu'il évite les inconstances d'éclat, qui font passer d'une vertu à un égarement, exerce les yeux du public à censurer tantôt l'excès de sa vertu et tantôt l'excès de ses vices. Mais jugez vous-mêmes de ce que vous êtes devant Dieu, par ces promesses tant de fois renouvelées, et tant de fois violées, par ces démarches de pénitence si souvent réitérées et si souvent rétractées. Ah! que peut-on dire de vous, sinon que vous êtes de ces âmes les plus inconstantes et les plus variables; que votre cœur est une de ces nuées sans eau, dont parle un apôtre, qui tournent au gré des vents; un astre errant qui n'a jamais de route assurée; une mer orageuse qui, après avoir jeté les cadavres hors de son sein, s'enfle encore peu de temps après, et va les reprendre sur le rivage où elle les avaient jetés; une de ces étoiles errantes qui sont toujours dans le trouble et l'agitation? *Nubes sine aqua quæ a ventis circumferuntur; fluctus feri maris despumantis suas confusiones; sidera errantia, quibus procella tenebrarum servata est in æternum* (*Jud.*, 11-13.).

Mais que prétends-je donc faire moi-même, en vous montrant qu'il est si peu de ressources pour les pécheurs dont je vous parle? vous désespérer à la vue des difficultés qu'il y a de vous sauver dans cet état? à Dieu ne plaise! mais seulement vous porter à demander à Dieu cette solidité d'esprit, cette maturité de raison, cette fermeté de cœur, qui vous manquent; et à le prier d'éloigner de vous cet esprit d'inconstance et de légèreté, qui fait que jusqu'ici vous avez été le jouet de vos passions: *Impossibile est eos qui gustaverunt donum cœleste, et prolapsi sunt rursus revocari ad pœnitentiam.* (*Hebr.*, VI.) Seconde ressource du salut: le goût des vérités célestes.

Mais ce qui est plus terrible encore, et plus capable d'alarmer ces âmes inconstantes, c'est que la ressource des sacrements si utiles au salut pour les autres pécheurs, devient un écueil pour eux: je dis un écueil par la profanation qui est comme inévitable dans l'inconstance et la légèreté; car la pénitence ne consiste pas à se retrancher de quelques plaisirs défendus, à mortifier sa chair, puis chercher à s'en dédommager; à s'abstenir pendant un temps de quelque chose, et à se permettre tout dans un autre; à ne dire à un confesseur, j'ai péché, je suis coupable, je m'en repens, que pour l'oublier un moment après qu'on l'a dit: ce n'est point être un pénitent, c'est être un moqueur, dit un Père de l'Eglise.

Je sais que la grâce du sacrement ne vous établit pas dans un état inébranlable; qu'une confession ne vous rend point impeccable, et ne fixe pas tellement votre cœur au service de Dieu, que vous ne puissiez encore retourner à ce monde que vous avez quitté. Un pécheur nouvellement converti ne peut pas se flatter tout d'un coup d'être constant et inébranlable; et je ne prétends pas dire qu'on profane le sacrement de pénitence dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent: mais je dis du moins que si l'on retombe, ce n'est qu'après plusieurs combats, qu'après de grands efforts, qu'après de vives résistances, et je dis que quand on est absous de ses péchés passés, si l'on a le malheur de retomber, la rechute ne doit pas être prompte: il faut que la cupidité ait affaibli peu à peu la charité; que des périls mille fois négligés vous aient conduit au fatal engagement qui vous a fait succomber; que mille infidélités secrètes aient peu à peu accoutumé cette âme à retourner vers le public; que la force de votre concupiscence vous ait poussé comme malgré vous vers cet objet que vous aviez quitté, vers ce lieu, vers cette occasion où vous étiez tombé. Quand on est véritablement converti, on ne passe pas tout d'un coup de la grâce à l'état du péché: l'état de réprobation n'est point si proche du déchirement du cœur. Quand on s'est relevé de bonne foi, on ne retombe point si aisément; on ne perd pas en un moment ce qu'on avait acquis avec des peines infinies. L'ouvrage de la conversion est un ouvrage solide et durable, et forme une nouvelle créa-

ture; c'est un nouvel édifice bâti sur le rocher; un instant ne renverse point ce que la vertu prend soin de conserver: l'habitude de la grâce laisse dans un cœur des dispositions durables et constantes; l'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux; avant de le détruire, on délibère longtemps; avant de faire les premières démarches, on examine tout; on veut et on ne veut pas; sur ces obstacles, on balance, on recule, on se dispute mille fois à soi-même l'affreuse liberté de reprendre la voie funeste qu'on a quittée, et on n'ose presque plus y retourner: autant qu'on est prompt à former des projets de plaisir, autant on est lent à les exécuter. Or, une entreprise si souvent méditée, et qu'on s'est si souvent refusé d'exécuter, on ne l'achève pas dès le moment qu'on l'a formée; c'est-à-dire que lorsqu'on sort absous du tribunal, il faut qu'on soit changé, et cependant, âmes inconstantes, vous êtes toujours les mêmes; la présence d'un objet triomphait de votre cœur avant votre conversion, elle en triomphe encore après; une occasion dangereuse vous entraînait au mal, elle vous y entraîne encore; une vaine complaisance pour une créature vous rendait infidèles à votre Dieu, elle vous les rend encore dès que vous la voyez; l'on ne voit point que vous fuyiez le monde qui vous trompait, que vous évitiez ces plaisirs qui vous enchantaient, ces spectacles qui vous damnaient. Après votre confession, vous ne diminuerez rien de ces liaisons qui vous coûtent la perte de votre âme; vous ne rabattrez rien de ce jeu qui cause la ruine de vos familles, la perte de votre repos et de votre santé, et où la moindre perte est toujours celle du temps, qui ne vous a été donné que pour travailler à votre salut; vous ne retrancherez rien de ce luxe, de ces dépenses excessives dont vos créanciers gémissent, qui font gémir vos familles, et dont les pauvres mêmes ont droit de se plaindre; vous ne refusez rien sur un sommeil pris sur la mollesse d'un lit, et vous laissez toujours reposer votre imagination sur des objets dangereux à la pureté et à l'innocence de votre âme; vous n'apportez ni plus de précaution pour l'avenir ni plus de douleur pour satisfaire au passé : la prière et le recueillement, la mortification, l'humilité, et toutes ces vertus si nécessaires pour une sincère conversion, vous ne les connaissez point; enfin, ces secours que la religion vous fournit pour vous affermir dans la voie du salut, vous les négligez; c'est-à-dire, en un mot, qu'après votre confession vous êtes encore les mêmes qu'auparavant, et que l'homme pénitent en vous ressemble parfaitement à l'homme pécheur.

Ah! ce n'est donc point la grâce qui vous a convertis; c'est votre inconstance qui vous a fait chercher dans la vertu ce bonheur que vous ne trouviez point dans le crime, et qui, bientôt après, vous en a fait sortir: ce n'est point le don de Dieu qui avait délié votre âme. Ah! quand vous avez une fois délié une âme, ô mon Dieu, de l'état malheureux du péché, il y paraît : elle demeure longtemps dans la grâce, elle y pousse de profondes racines, et ne ressemble pas à ces prestiges trompeurs des imposteurs qui disparaissent presqu'au même instant qu'on les a vus paraître. Et voilà pourquoi les saints ont toujours regardé la pénitence de ces inconstants comme une dérision publique: ils regardaient autrefois ces hommes comme des animaux immondes qui retournent à leurs vomissements. On se défiait toujours d'une pénitence qui avait été suivie d'une deuxième infidélité. Jugez, par l'idée que les saints avaient de ceux qui retombaient une seule fois, de ce qu'ils auraient dit de vos rechutes fréquentes, et de ce que les ministres du Seigneur doivent en dire. Devez-vous vous étonner après cela si, voyant toujours vos légèretés et votre inconstance, vos promesses et vos rechutes, ils vous remettent à un autre temps? Ils n'osent plus délier votre âme qu'après de fortes épreuves; ils craignent de vous admettre à la participation des sacrements, de peur de jeter le Saint aux chiens. Je sais qu'on ne doit pas désespérer le pécheur, qu'on peut aussi bien espérer miséricorde pour ceux qui violent toute la loi, que pour ceux qui n'en transgressent qu'un seul article, et que, voulant montrer au pécheur inconstant l'inutilité des sacrements, nous ne devons pas leur fournir de prétextes de s'en éloigner tout à fait. Mais aussi, dites-nous, devons-nous ajouter foi à des promesses mille fois violées? Faut-il confier le corps et le sang de Jésus-Christ à des perfides qui l'ont mille fois profané? Ne devons-nous pas, comme autrefois le prophète Elie (II *Reg.*, XVII), fermer les trésors du ciel et du salut, quand on n'offre que des cœurs toujours remplis des mêmes passions et portés aux mêmes crimes? Eh! que ferions-nous, mes frères, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, et qui n'effacerait pas vos crimes? Eh! plût à Dieu que vous eussiez toujours trouvé les tribunaux fermés à vos déréglements, âmes infidèles! Plût à Dieu que vous n'eussiez point trouvé de prétexte à votre fausse sécurité dans l'indulgence du sanctuaire! On ne vous verrait pas dans un état si terrible; vous ne seriez plus couverts de cette lèpre que vous portez dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous eussiez eu un législateur ferme et zélé, un guide fidèle et désintéressé, qui, sans acquiescer ni au rang ni à la qualité, qui, sans écouter la chair et le sang, vous eût pour quelque temps privé du corps de Jésus-Christ, et, par ce retranchement salutaire, vous eût préparés à venir présenter au Seigneur une offrande digne de lui avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un ministre éclairé vous aurait ramenés dans la bonne voie, vous y aurait fixés; en un mot, vous aurait entièrement changés : et vous voilà encore les mêmes après tant de démarches de pénitence.

Mais, que dis-je, les mêmes? Vous êtes encore plus coupables, si vos crimes subsistent tous depuis que vous les commettez; aux anciens vous en avez substitué de nou-

veaux; vous avez ajouté à tous vos désordres (ce qui n'eût jamais été remis, parce que vous ne les avez jamais confessés comme il faut) une infinité de confessions mille fois profanées, qui sont autant de sacriléges nouveaux. Mais, direz-vous, il aurait donc mieux valu rester dans nos désordres, n'en être jamais sortis, que de faire ces démarches de pénitence; si nous eussions su cela, nous n'aurions jamais pensé à nous convertir. C'est-à-dire que, sans doute, il aurait mieux valu demeurer pécheurs que d'être devenus les profanateurs du corps et du sang de Jésus-Christ. Mais, dites-moi, n'aviez-vous point d'autre voie que celle du sacrilége pour approcher de l'autel? Est-ce une alternative inévitable de profaner les sacrements ou de n'en point approcher?

Ah! ce n'est point en secouant le joug du Seigneur qu'on peut éviter les terribles châtiments réservés aux pécheurs; c'est en demeurant fermes, en demeurant dans l'état où vous aviez la grâce. Ce n'est point en disant avec l'impie: Seigneur, puisque votre sainte loi est une occasion de chute pour moi, pourquoi me reprendre si je ne l'observe pas? Mais, en disant avec un roi pénitent: Seigneur, puisqu'il vous a plu briser mes liens, rompre les chaînes qui m'attachaient au crime, vous ne me verrez plus les renouveler; j'en éviterai jusqu'aux moindres occasions, de peur que mon état ne devienne pire qu'il n'était: car, si je m'y rengageais par une lâche inconstance, comment en pourrais-je sortir? Eh! que pourrait sur moi la connaissance nouvelle que donne aux autres pécheurs votre grâce? Quelle impression ferait sur mon cœur ce goût nouveau des dons du Saint-Esprit? De quel usage me serait cette vertu et cette onction attachées à la participation des sacrements? Mes légèretés dans la voie du salut me rendraient ces divins remèdes inutiles, et j'aurais grand sujet d'appréhender de ne pouvoir gagner sur moi de travailler sincèrement à ma conversion, quand même je le voudrais. Grand Dieu, qui connaissez les cœurs, qui sondez les esprits, dans ce grand auditoire compteriez-vous beaucoup de ces âmes inconstantes qui, plusieurs fois retombées dans le crime, se soient véritablement portées à une sincère pénitence? Et votre Apôtre n'a-t-il pas eu raison de dire qu'il est impossible que ces pécheurs inconstants et légers se convertissent comme il faut: *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati* (*Hebr.*, VI), etc. En effet, non-seulement toutes les ressources du salut, utiles aux autres pécheurs pour se convertir, deviennent comme inutiles aux pécheurs dont je parle; mais tous les obstacles qui paraissent difficiles à vaincre aux autres sont plus insurmontables pour les âmes inconstantes et légères. C'est le sujet de mon deuxième point, que j'achève en peu de mots.

SECONDE PARTIE.

C'est le caractère de l'inconstance dans les voies de Dieu, non-seulement d'éloigner toute facilité de pénitence, mais d'en grossir aussi tous les obstacles. En effet, tout pécheur trouve au dehors et au dedans de lui un grand nombre de difficultés presque insurmontables quand il s'agit de se convertir; il trouve: 1° l'abîme de sa conscience qu'il faut approfondir; 2° des passions qu'il faut surmonter; enfin, un Dieu qu'il faut fléchir et rapprocher. Or, tous ces obstacles capables de dégoûter les autres pécheurs d'un changement de vie, deviennent plus insurmontables à l'âme inconstante et légère.

En effet, un des écueils les plus ordinaires de la pénitence, c'est qu'on y porte un cœur qu'on ne connaît pas bien soi-même; qu'on veut guérir des plaies dont on ne connaît ni le danger, ni la profondeur, ni la durée, et dont la vieillesse forme dans un cœur depuis longtemps infidèle un chaos qu'on ne démêle jamais qu'à demi, qu'on ne peut plus éclairer, et il n'est rien de plus difficile que de démêler des motifs, des désirs, des actions, des pensées que les temps ont presque tous vu changer, et que les saisons ont confondus; mais ces réflexions si vastes et si pénibles trouvent cependant un point fixe où commencent nos malheurs; on est du moins sûr où il faut remonter pour trouver la naissance du mal qu'on veut guérir; mais pour une âme inconstante et légère, sans cesse embarrassée, elle ne peut plus connaître la jeunesse ni la vieillesse de ses plaies; chaque chute lui paraît un commencement d'infidélité; ce qui est le comble de ses crimes, elle le regarde souvent comme de nouvelles attaques qui supposent une santé parfaitement rétablie; et la déplorable situation de ces âmes fait qu'elles ne remontent plus jusqu'à ces premières chutes qui ne sont point expiées; accoutumées à les pleurer à mesure qu'elles ont la liberté de les commettre, elles les comptent effacées dès qu'elles s'en sont confessées à un prêtre; et, tranquilles pour le passé, elles oublient ce qu'elles croient que le Seigneur a oublié.

Cependant, ne vous y trompez pas, pécheurs inconstants; tous vos crimes passés subsistent peut-être encore comme avant vos confessions; jamais vous n'avez été parfaitement réconciliés avec votre Dieu, depuis le moment fatal où périt votre première innocence, depuis cet instant malheureux où la passion se rendit maîtresse de votre cœur; mille de vos rechutes n'ont peut-être jamais été remises; toutes vos pénitences ont été fausses; toutes les confessions que depuis ce temps-là vous avez faites, et qui n'ont pas interrompu le cours de vos péchés pour un instant, ont été de nouvelles plaies accumulées sur votre conscience, et plus difficiles à guérir que la première; tous les remèdes que l'Eglise a apportés à vos maux, cette suite de sacrements et de dévotions qui ont composé votre vie, avec le grand nombre de chutes, de faiblesses, n'ont fait que rendre votre âme plus horrible, et chaque instant n'a fait qu'ajouter un nouveau degré à vos misères et à votre corruption.

Voilà le déplorable état de l'âme inconstante et légère ; elle n'a peut-être jamais reçu le pardon de ses crimes, parce qu'elle n'a peut-être jamais fait de confession salutaire ni efficace pour la rémission de ses fautes, parce qu'elle ne s'est jamais repentie comme il faut, qu'elle a toujours gardé l'affection au péché; il faut qu'elle jette les fondements de pénitence tout de nouveau, selon l'Apôtre, et qu'elle rentre dans son premier âge, si elle veut que la confession purifie son cœur et lui rende sa première innocence; il faut que, dans un sens bien différent de celui de l'Apôtre, elle ne compte pour rien ce qu'elle a laissé derrière soi de confessions, de pénitences, et qu'elle recommence tout de nouveau cet édifice ruineux qui n'est composé que de boue et de paille; autrement, plus elle l'élèvera, plus elle en augmentera les ruines : aux autres pécheurs, c'est assez de se repentir de leurs crimes pour en obtenir le pardon; à celui-ci, il faut se repentir même de sa pénitence; ce n'est point assez de prendre pour lui ces salutaires remèdes, par sa faute ils l'endorment et le rassurent dans sa plaie; l'exemple de tant de pécheurs qui viennent sans culte et sans religion aux sacrements, donne un nouveau lustre à sa fausse piété; il s'applaudit des démarches qu'il fait pour le ciel; il se sait bon gré de n'en être point encore venu à ce point de libertinage où il voit les autres; il s'estime heureux d'avoir encore la force de recevoir de temps en temps un remède dans son mal; il dit, comme ce pharisien de l'Evangile : *Je rends grâce au Seigneur de ce que je ne suis point comme les autres hommes, adultère, impudique, voleur, homicide* (*Luc.*, XVIII); il se croit plus religieux que le reste du monde; et, aveugle qu'il est, il ne voit pas que la profanation des choses saintes est la seule marque de religion qui lui reste et qui le distingue des impies : semblable à ce Michas dont il est parlé dans l'Ecriture, qui s'applaudissait d'avoir trouvé un juste de la race de Lévi qui voulait bien habiter avec lui, espérant par son moyen pouvoir se purifier devant le Seigneur, lorsqu'il vivait sans loi, sans sacrifice, et que pour tout mérite il n'avait porté devant ce lévite que le crime d'un culte profane, et la seule consolation d'avoir pu trouver dans le prêtre destiné à être le complice de son crime, le fauteur de ses profanations et le gardien de ses idoles : *Nunc scio, dicens, quod bene faciet mihi Deus habenti levitici generis sacerdotem.* (*Judic.*, XVII.) Un profanateur tranquille et endurci semble avoir moins d'indisposition à la grâce, que le pécheur inconstant et léger, et les obstacles qui s'opposent à la conversion du dernier sont en bien plus grand nombre et beaucoup plus difficiles à vaincre.

En effet, si l'inconstance et la légèreté mettent un obstacle à la conversion du côté de l'abîme impénétrable de la conscience qu'il faut approfondir, elles n'en mettent pas moins du côté des passions qu'elles fortifient, et qui deviennent comme insurmontables par les démarches que fait l'âme inconstante pour vaincre ses passions, sans qu'elle puisse en venir à bout; car, pour les autres pécheurs, tranquilles sur l'état de leur âme, ils ne font aucune démarche pour en sortir; ils s'endorment et se laissent entraîner par le torrent de la corruption qu'ils ont suivie; mais, les premiers efforts qu'ils font pour rompre leurs chaînes sont ordinairement heureux; et enfin, frappés tout à coup de l'horreur de leur état, la première agitation, la première démarche qu'ils font pour en sortir les conduit à un sincère mouvement de pénitence : les regrets du passé, les surprises de l'avenir et le danger du présent, la juste terreur du jugement d'un Dieu si puissant et si bon, la honte et les remords d'avoir secoué un joug si doux et si légitime, ce sont-là autant de motifs si puissants, qu'une âme emportée par la crainte ne trouve plus rien qui puisse résister à la nouveauté de ses mouvements touchant sa conversion.

Mais vous, âmes inconstantes, quelle impression fera sur vos passions cette crainte, cette agitation? Vous qui les avez vues mille fois s'évanouir, mille fois renaître, mille fois se relever et n'être que les tristes préludes d'une chute nouvelle, vous avez accoutumé vos passions à ces sortes de mouvements; ces essais tant de fois recommencés les ont aguerries avec vous et vous ont instruites à leur résister, puis à les flatter. Quand elles vous voient d'un côté effrayées par les remords de votre conscience, et, de l'autre, encore esclaves de vos faiblesses, elles savent faire semblant de suspendre leur cours, pour laisser passer ces moments où la grâce leur paraît plus forte, et le reprendre avec plus de force et de violence qu'auparavant; ce sont d'autres Jacobs d'autant plus dangereux qu'ils ne vous quittent point que vous ne soyez vaincues; elles savent se cacher pour s'accommoder à ces vivacités d'un moment, et laisser calmer ces agitations de pénitence; elles ne s'alarment plus de tous vos vains efforts, de vos projets de conversion; elles savent que ce sont de vos essais accoutumés, qu'ils n'iront pas bien loin; elles ne se troublent point de vos préparatifs, de vos nouveaux changements; une fatale expérience leur a appris que vous vous tenez toujours à de tristes préludes; elles savent qu'après avoir osé mille fois lever la main, vous n'avez jamais osé frapper le coup, et vos alternatives de pénitence et de péché, de confessions et de rechutes, ne font qu'affermir votre inconstance au lieu de l'affaiblir. Ainsi, vous êtes toujours aux prises avec vos passions, sans jamais les vaincre comme il faut; et c'est pour cela qu'elles deviennent insurmontables. Je dis : 2° qu'elles sont insurmontables par leur propre progrès : ce sont de ces petits de Babylone que l'on peut encore écraser contre la pierre dans leur naissance : tout est faible quand on le prend dans son commencement; les occasions alors ne font presque point d'obstacle, et les monstres les plus barbares n'apportent point de résistance quand on prend soin de les étouf-

fer au berceau; mais si on les laisse croître, on n'en pourra plus être les maîtres : les monstres devenus grands demeureront, et ce torrent que vous auriez pu arrêter, ou du moins détourner par un autre chemin, vous ne le pourrez plus, si vous le laissez grossir; chaque jour vous sentirez vos passions se fortifier et prendre de nouvelles racines dans votre cœur, en devenir les maîtresses, et, semblables à ces petits ruisseaux qui servaient d'amusements aux petits enfants, elles grossiront peu à peu, et entraîneront les plus fortes digues que vous puissiez leur opposer, sans que jamais elles cèdent à votre résistance.

Ah! que de peines et de combats vous vous préparez donc par vos inconstances et vos variations! qu'il vous en coûtera un jour, âme infidèle, pour arracher cette passion fatale que vous entretenez dans votre cœur, à laquelle vous y laissez jeter de profondes racines! que de dégoûts, que de perplexités vous aurez à essuyer! que vous vous repentirez un jour de vous être forgé vous-même des chaînes indissolubles, d'avoir permis tant de licence et de liberté à vos passions! que vous regretterez ce temps heureux, où vous étiez encore maîtresse de vos passions et de vous-même! que vous maudirez ce moment où de libre vous êtes devenue esclave, et qui, sous le cruel appât d'un plaisir trompeur, vous préparait tant d'amertumes et de difficultés! Car enfin, il faudra vous fixer après tant d'inconstances et de variations; il faudra enfin revenir. Et vous surtout, âmes tendres et délicates, qui ne pouvez soutenir longtemps le poids de vos crimes, qui cherchez de temps en temps à vous calmer par un cercle de pénitence et de péchés, qui vous rapprochez quelquefois des sacrements de peur de mourir comme impies; il faudra enfin revenir à Dieu; et c'est alors que vous éprouverez combien il est terrible de résister si longtemps à ses miséricordes et à ses saintes poursuites; c'est alors que, faisant des efforts pour sortir du maudit esclavage de vos passions, vous vous sentirez rentraînées par le poids fatal qu'elles vous imposent; c'est alors que, tâchant de vous relever, et retombant sans cesse sur vous-mêmes, formant peut-être de bons desseins, et ne trouvant rien en vous qui ne les combatte, résolues de tout quitter pour aller à Dieu, et ne pouvant vous quitter vous-mêmes; ah! c'est alors, dis-je, que vous comprendrez combien il est difficile de rappeler Dieu dans un cœur où tout s'oppose à lui, et que l'abîme impénétrable de la conscience qu'il faut approfondir, et la violence des passions accoutumées à vous vaincre, mettent entre vous et lui deux obstacles presque insurmontables. Mais le dernier se prend du côté de Dieu même, qui se retire et qui s'éloigne de plus en plus de l'âme inconstante, et qui l'abandonne après qu'elle a si longtemps abusé de ses grâces : car l'abandon de Dieu est toujours une suite de l'abus de la grâce : l'abus des grâces attire la privation de ces mêmes grâces, et cet abus est presque toujours puni par le plus terrible châtiment de la divine Justice, qui est le refus de ses nouvelles grâces.

Or, de toutes les âmes qui abusent des grâces, il n'en est point de plus criminelle que l'âme inconstante et légère : elle est criminelle par l'ingratitude et par la perfidie que vous fait avoir pour Dieu votre inconstance dans ses voies.

Je dis, 1° par l'ingratitude : car rappelez ici les mouvements où vous étiez au pied des autels pour faire de nouvelles protestations d'amendement, et former des projets d'une nouvelle vie. Que de soupirs alors ne poussiez-vous pas! que de remords! que de regrets! combien de larmes versiez-vous à chaque pas que vous faisiez pour aller au Seigneur! Il vous recevait favorablement; il vous a mille fois ouvert les yeux sur le précipice où vous étiez près de tomber; il vous a plusieurs fois conduite au port. Combien de fois lui disiez-vous, dans l'amertume de votre cœur, et lorsque sa tendresse redoublait pour vous : Jamais âme n'a reçu tant de marques de son amour, jamais conversion n'a plus coûté à sa miséricorde! Cependant vous êtes encore toujours la même, inconstante, légère, et, loin d'être convertie, vous êtes devenue plus criminelle, non-seulement par votre ingratitude, mais encore par votre perfidie, qui, vous rendant plus injuste, peut aussi rendre la miséricorde plus réservée à votre égard.

Rappelez tout ce qui s'est passé dans ces moments où la grâce vous appelait à pénitence; de quel amour le Seigneur vous offrait d'essuyer ses plaies et l'efficace du remède qu'il vous présentait, et souvenez-vous si jamais vous fûtes plus tranquilles dans le crime et dans vos infidélités que vous l'étiez dans vos intervalles de conversion et de vertu. Mais, perfides que vous êtes, vous allez oublier tous ces sujets de reconnaissance et de fidélité; vous allez vous déchaîner contre celui qui ne vous a fait que du bien; vous allez secouer son joug, transgresser ses lois ; et, quand le respect dû au Seigneur n'aurait pas été capable de vous empêcher de les violer, votre propre intérêt aurait du moins dû vous les rendre inviolables. Quoi donc! âmes perfides, quand il s'agit de plaire au monde, ou de le servir, vous êtes constantes dans vos paroles, fidèles dans vos promesses, vous vous piquez d'être telles; et envers Dieu, qui vous comble de biens, vous ne rougissez point d'être si souvent inconstantes, infidèles et perfides : vous seriez fâché de passer pour un homme de mauvaise foi aux yeux du monde, et à l'égard du service de votre Dieu, la constance et la fidélité ne vous paraissent point une vertu si estimable.

Ah! il se plaignait par un de ses prophètes, que le pécheur se rendait semblable à lui : *Existimati quod ero tui similis*. (*Psal.* XLIX.) Ce que je vous demanderais ici serait du moins d'être dans la religion ce que vous êtes dans la société; de travailler à l'égard de Dieu comme vous travaillez à l'égard

des hommes; que vous soyez fidèles, sincères, généreux, constants, incapables de trahison, de perfidie : soyez esclave de votre parole, jaloux de vos promesses à l'égard des hommes pour tous les biens que vous en avez reçus; ayez tant qu'il vous plaira de la reconnaissance, un cœur incapable de bassesse; mais pour le Seigneur, que n'êtes-vous donc de même? que n'avez-vous les mêmes sentiments? N'est-il pas juste que vous fassiez du moins autant pour ce Dieu qui vous comble de biens, et qui sûrement vous récompensera, que pour un monde qui vous amuse et qui vous trompe?

Tel est le caratère de l'abus des grâces, qu'il produit toujours l'ingratitude et la perfidie. Ainsi, Dieu méprisé par l'âme inconstante et légère, la méprise à son tour, en finissant les alternatives du crime et de la vertu : et c'est alors que les remords cessent, et que succède enfin un état tranquille dans le crime : c'est alors que finissent toutes les frayeurs et les troubles attachés à l'inconstance de l'âme: sa perte est comme assurée, et le retour presque désespéré. Vous étiez autrefois touché à la vue d'un seul bon exemple ; la parole et les vérités saintes que vous entendiez faisaient quelque sorte d'impression sur vos cœurs; la seule menace d'un homme de Dieu vous faisait trembler ; vous le respectiez, et tout ce qui venait de lui vous l'honoriez comme venant de Dieu même. Ah! maintenant, que le Seigneur vous a abandonné, vous serez le premier à en parler avec dérision, à vous railler de la sainteté de ses exemples, et à censurer la divine parole qu'il vous annonce. Vous aviez autrefois des jours marqués pour la fréquentation des sacrements, des temps destinés à la prière et à la pratique de quelques œuvres saintes ; mais, depuis que Dieu s'est retiré de vous, vous ne songez plus à tout cela; vous vivez sans piété, sans sacrements, sans vertu, sans culte, sans songer même à votre religion : vous entasserez monstres sur monstres; vous n'aurez plus de crainte que de manquer d'occasion de plaisir; plus de vicissitudes que dans la naissance de nouveaux divertissements; vous n'aurez plus de dégoût pour le crime, de goût pour la justice. Aussi, voyons-nous qu'il n'est point de pécheurs plus entiers que ceux qui, après avoir promis de se convertir, se rengagent de nouveaux dans les plaisirs et dans les occasions du monde qu'ils avaient abandonnées. Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, les maudit et les livre à la corruption de leur sens réprouvé ; ce ne sont plus des pécheurs craintifs et timides, ce sont des insensés sans religion, et sans pudeur. Non, mes frères, la piété ne dégénère jamais à moitié dans une âme; elle se tourne en corruption. La manne, cette viande formée dans le ciel, venant sur la terre, était délicieuse et servait de nourriture aux Israélites ; mais la réservait-on pour le lendemain, elle se corrompait et rendait une odeur infectée : *Scatere cœpit vermibus atque computruit.* (*Exod.*, XVI.)

Voilà la destinée d'une âme qui, élevée presque au ciel par la conversion et la pénitence, revient sur la terre se souiller par le crime : ce n'est plus qu'une corruption si puante, qu'on ne peut la souffrir ; il n'est point d'odeur infectée qu'elle n'exalte : *Scatere cœpit vermibus atque computruit.* Vivez-vous donc encore dans les alternatives de vice et de vertu? Ah! déclarez-vous pour quel parti vous aimerez le mieux : si le monde est l'unique Dieu que vous choisissez, adorez-le seul ; mais si le Seigneur est le seul que vous reconnaissez pour votre Dieu, adorez-le aussi tout seul. Pourquoi ces vicissitudes éternelles de crime et de pénitence? Pourquoi balancer si longtemps entre Jésus-Christ et Baal? Pourquoi ces efforts pour venir à Dieu, et un moment après vous abandonner à vos faiblesses? Pourquoi ces alternatives de larmes et de plaisirs, de ferveur et de relâchement? Ou essuyez vos larmes, ou dans ce temps de pénitence ne cherchez plus d'autres consolations, d'autres plaisirs, que ceux de l'innocence, et fixez-vous une bonne fois. Je ne parle ici que pour votre propre intérêt et pour votre repos. Car quelle peine, quelle contrainte dans ces révolutions et dans ces alternatives de vice et de vertu! Vous l'avez éprouvé, éternellement combattus par ces mouvements contraires; toujours occupés à soutenir vos faiblesses ou à calmer vos remords; toujours contents et mécontents, soit dans le vice, où vous ne sauriez trouver de véritable paix, soit dans la vertu que vos passions et votre délicatesse vous font trouver amère. Ayez enfin pitié de votre âme; votre réprobation est peut-être attachée à cette dernière rechute, et souvenez-vous que, comme un arbre mort, vous resterez sur le côté où vous allez tomber. Efforcez-vous de vous tenir debout, demeurez fidèles et constants dans les voies de la justice, afin qu'enracinés dans la charité, vous poussiez le germe du salut, vous produisiez des fruits dignes d'attirer sur vous la couronne de gloire, et de vous faire passer jusqu'à l'immortalité bienheureuse, que je vous souhaite.

SERMON XV.

SUR L'ÉVANGILE DE LA FEMME PÉCHERESSE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que le Fils de Dieu tend aujourd'hui un piége à la fausse pénitence de la plupart des pécheurs, par l'extrême facilité avec laquelle il pardonne à une femme reconnue pécheresse dans toute la ville? N'est-il pas à appréhender que l'espérance d'un semblable sort ne les retienne opiniâtrément dans l'abîme profond de leurs iniquités? S'il ne faut qu'aimer Dieu pour être justifié, ce Dieu n'est donc pas si terrible qu'on le fait; l'ouvrage de la conversion n'est donc pas si difficile qu'on le dit ; l'œuvre du salut n'est donc pas si pressée

qu'on l'assure ordinairement; nous pouvons aimer Dieu à tout âge, en tout temps, au lit de la mort aussi bien que dans le temps de la vie. Erreur grossière, qui ne vient que du peu de connaissance qu'on a d'un amour parfait capable de ramener à Dieu l'âme infidèle. On le prend tantôt pour un sentiment libre et naturel que chacun peut former comme il lui plaît, et c'est un don qui ne peut venir que du Père des lumières, et une impression qui ne vient que de l'Esprit saint; tantôt on le prend pour un mouvement extérieur qui se répand en paroles, et c'est un mouvement fécond qui change tout l'homme extérieur après avoir changé la situation intérieur de son cœur; on le prend tantôt pour une sensibilité passagère qui s'apaise et se rebute aux plus légères émotions, et c'est une disposition constante dont la durée doit répondre à celle de la vie. Or, pensez-vous que cet amour de Dieu, tel que je viens de le dépeindre, soit un sentiment bien commun dans le christianisme? Ah! l'on ne voit presque aujourd'hui que des consciences qui gémissent sous la pesanteur du joug du Seigneur, qui le craignent parce qu'il est sévère et menaçant, mais qui l'offenseraient bientôt s'il cessait d'être puissant et juste; on ne voit que des amateurs des maximes du siècle, plutôt que des partisans de l'Evangile de Jésus-Christ; que de faux dévots, qui passent du crime à la tiédeur, d'une vie licencieuse et libertine à une vie aisée et commode, et qui dans leur pénitence ne mettent aucune proportion entre la satisfaction et l'offense qu'ils ont faite à Dieu. Ah! ne vous y trompez pas, Messieurs, ce n'est pas là l'amour que Dieu récompense de la rémission des péchés; ce n'est pas là l'amour dont la femme de notre évangile se sentit embrasée : non, la crainte et le dégoût n'eurent point de part à son changement; elle ne vint point s'humilier aux pieds de Jésus-Christ, comme un esclave tremblant sous la main de son Maître irrité, mais comme une amante empressée de plaire et de servir son époux : la profondeur de ses égarements fut la mesure de son retour; la multitude de ses vertus répondit au grand nombre de ses crimes. En un mot voici l'instruction à laquelle je vous prie de vous appliquer : elle revint à Jésus-Christ par la même voie par laquelle elle s'en était éloignée; elle fit servir à la pénitence ce qu'elle avait fait servir au péché: un amour mondain avait fait sa perte, et un amour pénitent a fait sa conversion : *Dilexit multum*, etc. Un amour profane lui avait arraché des sacrifices impies, l'amour pénitent lui a fait offrir des sacrifices saints. En un mot, le sentiment que cette femme pécheresse avait conçu pour le monde fut réparé par le sentiment qu'elle eut pour Jésus-Christ: c'est le sujet de mon premier point. Le sacrifice extérieur qu'elle avait fait au monde fut réparé par celui qu'elle fait à Jésus-Christ: c'est le sujet de mon second point, et le partage de ce discours. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, le refuge des pécheurs pénitents. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier objet qui frappe ordinairement les yeux, et qui gagne presque tous les cœurs des femmes et des gens qui sont nés avec le bien, la naissance et quelques qualités naturelles, c'est le monde, cette assemblée de pécheurs si souvent frappée d'anathème dans les saintes Ecritures : l'amour de leur propre excellence, l'éducation, l'exemple, contribuent à leur inspirer ce sentiment. Ils ne sont pas longtemps, comme l'ange, sans s'apercevoir de leur beauté, sans s'applaudir de leur mérite, et sans chercher à se faire des adorateurs dans le monde. La plupart des leçons et des règles qu'on leur donne dans une éducation mondaine, se réduisent presque toutes à leur apprendre l'art de plaire; les premiers modèles qu'elles voient et qui se présentent à elles, ce sont des hommes voluptueux et dissipés, qui imposent à leur peu d'expérience par un extérieur enjoué et brillant, et leur persuadent que le bonheur ne se trouve que dans le tumulte des occupations du siècle, dans l'embarras continuel de leur commerce avec le monde.

Telle fut la disposition de la femme de notre évangile. Elle trouve au fond de son cœur une certaine vivacité, un certain penchant, qui ne lui laissent presque pas la liberté de réfléchir; une passion extrême pour le monde la séduit et l'entraîne; de là un attachement à suivre ses maximes, à chercher ses plaisirs, que nul obstacle ne pourrait ralentir; de là une telle attention à se rendre agréable au monde, que la loi de Dieu ne fait aucune impression sur elle; en un mot, disposée à suivre les mouvements de son cœur, elle aima le monde aussitôt qu'elle le connut; courageuse jusqu'à en soutenir toutes les amertumes, elle s'attacha à lui malgré toutes ses rigueurs; et ingénieuse à inventer de nouveaux sujets de plaisir, elle le poussa aussi loin qu'il put aller. Voilà son égarement; mais voici son retour: elle s'attacha à Jésus-Christ dès qu'elle le connut; elle le suivit à travers tous les obstacles qui se présentèrent à elle, et sut profiter et ménager même de nouvelles occasions de grâce et de pénitence: voilà sa conversion. Suivons-la, Messieurs, dans les routes du crime et de la vertu, et à son exemple apprenons quelles sont les voies qui nous éloignent de Dieu, pour les éviter; quelles sont celles qui nous ramènent à lui, pour les suivre. Quand je dis que la femme de notre évangile s'attacha au monde dès qu'elle le connut, et qu'elle le fit servir à sa passion aussitôt qu'elle en fut en état, je veux vous faire comprendre qu'elle était de ces personnes qui ne veillent jamais à la garde de leur cœur, qui ne se défendent point contre les tentations, toujours prêtes de les écouter et d'en avaler le poison; en un mot une de ces personnes qui portent au dedans une âme tendre et sensible, pour qui tout plaisir est

un appât, et pour qui tout objet est un attrait qui l'emporte.

Ici remarquez que parmi les caractères qui partagent le monde, il n'en est pas de plus dangereux pour le salut que les cœurs tendres, qui reçoivent d'abord toutes sortes de formes, et sur qui la grâce ne fait presque jamais d'impressions qui ne soient aisées à émouvoir et faciles à changer: le même jour les trouve sensibles pour Dieu et pour la créature ; vifs à se relever de leur chute, encore plus vifs à retomber; capables de projets de conversion, mais incapables de soutenir les rigueurs qu'un tel ouvrage demande. Ah ! qui que vous soyez de ce caractère, tremblez pour votre salut; puisque vous laissant aller où le hasard vous porte, vos vertus les plus grandes ne sont que des vertus fragiles, que des démarches chancelantes, qui se soutiendraient peut-être à l'écart et dans la solitude, mais qui s'affaiblissent et se perdent presque toujours dans le commerce du monde !

En effet, la femme pécheresse; semblable à la brebis errante de l'Evangile, qui va partout sans attention, parce qu'elle ne se défie de rien, qui marche toujours vers l'herbe la plus brillante, et qui dans peu va se trouver éloignée du troupeau; cette pécheresse, dis-je, se trouve bientôt réduite par son penchant dans l'état malheureux où l'Evangile nous la représente : bientôt le trouble et l'agitation entrent dans ce cœur mal défendu ; bientôt, n'étant plus maîtresse d'elle-même, elle se trouve accablée de certains maux dont elle ne s'aperçoit que quand ils sont presque incurables; bientôt elle ne cherche qu'à se perdre, elle n'en manque pas l'occasion, et elle ne connaît plus de plaisir dans la vie que celui d'aimer et d'être aimée. Grand Dieu ! qu'il est donc dangereux de porter sur son visage des traits, quoique bien imparfaits, d'une semblable beauté ! et qu'il est à craindre que les grâces naturelles qui ne devraient servir qu'à faire admirer votre puissance et bénir votre nom, ne servent qu'à nourrir l'orgueil de votre créature, à qui vous les aviez données pour servir à votre gloire ! Oui, Messieurs, combien de personnes dans le monde qui auraient eu plus de dispositions pour la vertu et pour la pénitence, si elles fussent nées avec moins de ces grâces naturelles qu'on y voit avec tant de complaisance? Ah ! que bientôt vous changeriez de sentiment, si la grâce pouvait faire sur vous la même impression qu'elle fit autrefois sur le cœur de la femme pécheresse de notre évangile ! Car voyez si j'ai eu raison de dire qu'elle se rendit à Jésus-Christ avec autant de facilité qu'elle s'était engagée dans le monde, c'est-à-dire aussitôt qu'elle le connut : *Ut cognovit*. (*Luc*. VII.)

Mais pour le comprendre, remarquez que la plupart des pécheurs disputent presque toujours à la grâce l'honneur de la victoire, par les obstacles qu'ils lui opposent ; de sorte que la conversion commence presque toujours par des combats douloureux, où la raison touchée forme des projets que la passion contrarie ; où l'on fait mille bonnes résolutions qui s'évanouissent un moment après; où l'on trouve, dit saint Augustin, une volonté faible, languissante et à demi blessée, qui tombe d'un côté et se relève de l'autre; où l'on est tantôt victorieux et tantôt vaincu: tels sont d'ordinaire les commencements de la conversion des pécheurs. Mais s'agit-il de ces vains projets dans la conversion dont je parle? s'agit-il de désirs imparfaits, de combats, de résistances, dans la pénitente de notre évangile? Eloignée du tumulte du monde, resserrée dans l'enceinte de sa retraite, la vit-on un jour avancer, et reculer le lendemain? la vit-on se plaindre de sa faiblesse et des difficultés de l'état qu'elle venait d'embrasser? Non, Messieurs : dès qu'elle connut Jésus-Christ, dit l'Evangile, elle s'attacha uniquement à lui : *Ut cognovit;* la vit-on frémir d'une crainte purement servile sur les motifs de la pénitence ; et la suite de son changement consiste-t-elle à retomber dans une confiance mal fondée, par une conversion différée à la fin de ses jours? Non, elle connaît, elle aime aussitôt : *Ut cognovit.* Jésus-Christ est-il obligé de disputer avec elle comme avec la Samaritaine, et de lui dire comme à elle : ah ! si vous connaissiez le don de Dieu : *Si scires donum Dei!* (*Joan.*, IV.) Elle connaît d'abord ce don de Dieu, et elle se rend prête à tout ce à quoi il la sollicite : le premier trait qui la frappe est un trait vainqueur, qui la perce jusqu'au cœur : *Ut cognovit.* C'est ici une brebis égarée, j'en conviens; mais convenez aussi que le pasteur n'est pas obligé de l'aller chercher bien loin et de la porter longtemps sur ses épaules pour la ramener avec les autres : il suffit qu'il se montre et qu'il se fasse connaître, et ce pasteur infatigable la verra revenir à lui avec plus d'ardeur et de fermeté qu'elle ne s'en était éloignée en se donnant au monde : *Ut cognovit.* Ah ! qu'il y a une grande différence entre les conversions que la crainte produit et celles que l'amour inspire ! celles-là sont faibles et languissantes, celles-ci sont toutes rapides et parfaites ; la crainte peut bien arrêter la main du pécheur, pour quelque temps, mais elle ne saurait changer le cœur pour toujours ; la crainte fait pousser quelques soupirs qui ne conviennent qu'à des esclaves, mais l'amour marque les pénitents d'un certain caractère qui ne convient qu'aux enfants de Dieu ; la crainte peut bien effrayer, agiter, troubler une âme à la vue de ses désordres, mais l'amour la détache de ses plus chers objets, l'arrache à ses plus fortes habitudes.

Ainsi, mon Dieu, frappez-nous, si vous le voulez, de la terreur de vos jugements, percez-nous de crainte et de frayeur à la vue des châtiments que nous méritons, nous reconnaissons que cette crainte est le commencement de la sagesse ; mais embrasez-nous encore de votre amour ; car, sans lui, nous formons bien des projets de conversion, mais nous n'en exécutons aucun; sans lui

nous craindrons de brûler, et avec lui nous reviendrons à vous sans différer, sans balancer, et presque sans combattre, comme la femme de notre évangile. J'ai dit que la seconde démarche de cette pécheresse avait été une obstination opiniâtre à suivre ses maximes, un attachement violent et furieux jusqu'à ne point connaître de bornes, jusqu'à ne point se rebuter des obstacles qui pouvaient s'opposer aux desseins malheureux que sa passion lui inspirait; c'est-à-dire que ce n'est point ici un de ces tempéraments naturellement tranquilles et modérés, qui ne sont sensibles que dans certaines occasions, qui sont plus légers depuis leur retour à Dieu, qu'ils ne l'avaient été dans leur attachement aux créatures, qui ne jouissent peut-être des plaisirs que lorsqu'ils viennent s'offrir eux-mêmes, mais qui ne s'obstinent pas à les suivre à travers des périls. C'est un de ces cœurs vifs, ardents, empressés, qui ne se rebutent point, et qui entreprennent tout; un de ces cœurs prêts à se dédommager du peu de succès d'une passion malheureuse, par la poursuite d'une autre encore plus funeste. C'était un de ces cœurs sensibles peut-être en certaines occasions aux poursuites de la grâce, mais beaucoup plus sensibles aux attraits d'une passion, à la honte d'un mépris reçu : de sorte que ces dégoûts amers qui suivent ordinairement les plaisirs du monde, n'étaient pas pour cette pécheresse un obstacle capable de l'empêcher de les poursuivre ; c'était plutôt de l'eau jetée dans la fournaise, qui, au lieu d'éteindre la flamme, ne servait qu'à l'augmenter davantage. Ah ! le monde n'est-il pas encore plein de gens de ce caractère? Combien voyons-nous encore de femmes mondaines indolentes pour toute autre chose que le plaisir; qui, sur la fin de leur partie de divertissement, travaillent déjà pour le lendemain ; n'en ont pas plutôt fini une, qu'elles s'occupent à en lier une autre ; qui, emportées par leur légèreté, ne rougissent pas même de rompre les liens les plus sacrés, et de violer jusqu'aux engagements de la foi donnée, pour satisfaire leur passion ; qui, pour goûter de nouveaux plaisirs, s'exposent à mille bassesses, s'entretiennent sans rougir des hommages qu'on leur a mille fois refusés; toujours prêtes à tout souffrir, rebut, censure, raillerie, pour peu que le monde leur plaise et les estime à son tour, dussent-elles y trouver une réputation flétrie ou du moins équivoque.

Mais en trouverions-nous bien dans le siècle où nous vivons, qui, comme la pénitente de notre évangile, fussent aussi prêtes de sacrifier tout pour Jésus-Christ, qu'elles l'ont fait pour le monde? Tout était pour cette femme un obstacle à se donner entièrement à Dieu; mais surtout son âge et sa religion semblaient s'y opposer. Son âge, car quoi de plus insensé en apparence que de quitter un monde qui plaît, dont on peut encore goûter les plaisirs, attendre les caresses, faire l'ornement, pour embrasser les rigueurs d'une pénitence et d'une vie austère, dans un temps où l'on peut à peine former le dessein de s'arracher à mille douceurs qui enchantent? Sa religion, car quoi de plus hasardeux pour elle que de s'attacher tout d'un coup à la suite d'un homme qui était en butte aux pharisiens, qu'on traitait de samaritain et de possédé par le démon, qui ne passait dans l'esprit des peuples que pour un séducteur et un perturbateur du repos public? Ah! sans doute qu'il n'en aurait pas fallu davantage pour arrêter au commencement de la carrière une âme pénitente qui n'aurait point aimé du tout, ou qui n'aurait aimé que faiblement; mais ce n'en est pas assez pour rebuter cette courageuse pénitente. Il y a dans la religion comme dans le monde, un certain transport d'amour qui ne laisse voir que ce qui flatte, et qui ferme les yeux sur tout le reste; qui passe d'un air ferme et, si l'on osait ainsi parler, audacieux sur tous les périls, sur tous les dangers et les obstacles; qui, loin d'écouter les conseils d'une raison aveuglée et conduite par les fausses maximes du siècle, les condamne, les censure, les méprise ; et ce transport, c'est la perfection de la charité, qui, après avoir chassé la crainte, élève encore l'âme au-dessus de la cupidité : *Perfecta charitas nec cupiditatem habet sæculi, nec timorem.* (S. Aug., *De agone Christiano*, cap. 33.) Et si vous ne m'en croyez pas, Messieurs, demandez à cette pénitente pourquoi elle n'attend pas une occasion plus favorable d'aller trouver Jésus-Christ? Pourquoi elle vient se présenter à lui au milieu d'un festin? Pourquoi, malgré toutes les règles de la bienséance et de l'honnêteté, elle choisit le temps du repas pour s'adresser à un homme qu'elle pouvait trouver, ou dans la Synagogue expliquant les mystères, ou dans les places publiques instruisant les peuples, temps propres à attendre et à demander pardon de ses péchés, puisqu'ils étaient destinés à obtenir des grâces et des bienfaits? Ah! elle ne vous donnera point d'autre raison de son empressement que la violence de son amour. Elle vous dira, comme l'a dit depuis saint Augustin (l. XIII *Confess.*, c. 9), que cet amour est un poids qui l'entraîne, qu'elle ne peut plus arrêter la douce violence des traits qui la percent, qu'il faut que celui qui l'a blessée la guérisse, et que si nous sentions ce qu'elle sent, nous ne serions pas surpris de sa conduite : *Pondus meum amor meus.* Mais vous, pécheurs, que me répondrez-vous? Je vous demande à mon tour raison de cette langueur que vous faites paraître à suivre Jésus-Christ au commencement de votre conversion, de cette lâcheté qui compte si longtemps les obstacles qui se rencontrent, sans jamais oser en lever un seul, de cette pusillanimité qui se consulte sur tout, et qui vous fait prévoir dans l'avenir des inconvénients qui n'arriveront peut-être jamais, que me répondrez-vous? Ce qu'on répond ordinairement dans le monde, que la conversion est une de ces démarches éclatantes pour laquelle il ne faut rien précipiter, où il ne

faut point se presser, où il faut prendre des mesures si justes qu'on se garde bien de s'y tromper, afin qu'on ne s'expose pas à la honte d'avoir commencé et de ne pouvoir achever; comme s'il n'y avait pas de la gloire à oser entreprendre le grand ouvrage de la conversion, quand même on ne serait pas sûr de l'achever dans le même temps. Vains prétextes! excuses frivoles! dont il est besoin de faire sentir ici toute l'injustice. Dites-moi, avant de se livrer au monde, fait-on de semblables raisonnements? Prend-t-on de si longs ménagements en se donnant à lui? Examine-t-on si on aura de quoi plaire, de quoi fournir à son luxe, si l'on aura assez de forces pour soutenir les veilles éternelles qu'exigent les divertissements? Songe-t-on que par les dépenses excessives qu'on sera obligé de faire, on va peut-être perdre sa famille, et ce qui est certain, perdre son âme pour l'éternité? Vous le savez, ô mon Dieu, que rien de tout cela ne peut servir d'obstacle à une jeune personne qui s'applaudit à elle-même, parce qu'elle possède les faux charmes du monde, et que son penchant l'emporte sur tout ce que peuvent lui dire sa raison et sa religion. Si elle ne se donne pas à vous, ô mon Dieu, avec autant de promptitude qu'au monde, c'est qu'il s'en faut bien qu'elle vous aime autant et et avec une aussi grande ardeur qu'elle aime le monde. Secondement, je dis que s'il est une voie où l'on s'engage avec une témérité visible, c'est sans doute celle où l'on se fait un principe de différer le salut, parce qu'on s'imagine d'ordinaire que la faiblesse sera soutenue du bras du Tout-Puissant; que la grâce aidera la nature; que ce qui paraît maintenant difficile et presque impossible au goût de la nature, sera adouci et rendu plus aisé par la force de la grâce. Enfin, remarquez que ces imprudences, ces indiscrétions, sont presque toujours le commencement de la conversion et le principe de la confiance de ces personnes légères et inconstantes, que condamne la pécheresse de notre évangile. Ah! n'attendez pas pour vous donner à Dieu, pour entrer dans le chemin du ciel, qu'il soit entièrement aplani; le démon fait toujours naître de nouveaux obstacles; il tend de nouveaux piéges; n'attendez pas pour vous donner à Dieu que vos funestes chaînes soient brisées comme insensiblement et peu à peu par une longue suite d'années, la mort les brisera peut-être avant que la pénitence le fasse; mais aimez comme la pénitente de notre évangile, et vous ne balancerez plus; irrésolus et chancelants, vous ne demanderez plus est-il temps que j'embrasse le parti du salut, ou ne l'est-il pas? Irai-je dès ce moment me jeter entre les bras du Seigneur, ou attendrai-je une occasion plus favorable? Les conjonctures à venir seront-elles plus avantageuses pour me faciliter la voie du salut que ne sont les présentes? Encore un coup, aimez comme la femme pénitente, et vous attirerez sur vous les secours du ciel, sans quoi on ne peut rompre ses liens, s'arracher à ses crimes, ménager les occasions favorables du salut, comme a fait la pénitente de notre Evangile.

J'ai dit troisièmement, qu'à la faveur de son amour pour Jésus-Christ, elle sut se ménager de nouvelles occasions de grâces. Le premier des écueils où elle s'était précipitée, avait été une envie démesurée de plaire au monde, une attention scrupuleuse à se rendre agréable, envie et attention qui l'avaient rendue malheureusement habile à tendre de nouveaux piéges, car il n'est rien de plus ingénieux et de plus adroit que la passion dominante, elle peut être aveugle sur des intérêts différents des siens, ou sur l'établissement de la gloire, mais s'agit-il d'aller à ses fins, elle ne manque jamais de lumière ni d'adresse. Ainsi, qu'une femme soit entêtée de la passion du jeu, que n'invente-t-elle pas pour l'entretien de cet exercice ruineux, qui cause la perte de tant de familles! quels artifices pour rassembler ceux qui doivent paraître sur cette scène tumultueuse! quelle adresse pour rejoindre des parties qui s'étaient rompues! quelle affabilité pour les attirer, quelle subtilité à retenir les acteurs lorsqu'il veulent quitter! quel empressement à les engager pour les jours suivants! Qu'une autre soit entêtée de ces passions qui flattent le cœur et les sens, de quels artifices n'use-t-elle pas pour se satisfaire? Vous la voyez chercher dans son esprit et dans son imagination échauffée le moyen d'arriver à la fin de ses désirs criminels, elle trouve bientôt le moyen de rompre les obstacles qui l'en éloignent, ainsi, du temps des visites on trouve le secret d'en faire celui des concerts et du théâtre, d'un temps destiné à la prière et au saint sacrifice, on en fait celui d'un rendez-vous honteux, enfin, on fait tout servir à l'exécution de ses profanes desseins, la sévérité comme la complaisance, le silence aussi bien que les paroles, on sait affecter les rigueurs d'un dépit qu'on ne ressent point, feindre les empressements d'une tendresse qu'on n'a jamais ressentie, réveiller des passions languissantes par des jalousies simulées, attirer dans les piéges de nouveaux adorateurs, retenir ceux qu'on a déjà su engager, et ramener les ancien qui avaient échappé, corrompre la fidélité, ou surprendre la vigilance de ceux qui sont préposés à notre garde, engager dans son parti ceux dont on ne craint que la sévérité, c'est une partie des artifices que la passion emploie pour venir à bout de ses fins, et c'est tout ce que la pécheresse de notre évangile mit en usage pour le monde; mais aujourd'hui elle s'emploie sans réserve à plaire à Jésus-Christ. A voir sa conduite au commencement de sa conversion, on dirait que rien n'est plus imprudent et plus hasardeux, que la manière dont elle s'y prend pour se présenter à Jésus-Christ; quand elle vient à paraître devant son divin maître, oserai-je le dire, tout est artificieux pour toucher son cœur, son silence respectueux, sa posture humiliante, sa hardiesse généreuse, quoique tout paraisse naturel, tout tend à s'attirer les regards

favorables du Sauveur, le temps même qu'elle prend pour cela est celui du festin, temps auquel on obtient d'ordinaire les grâces avec plus de facilité, méprisant les censures du monde, elle entre dans la salle du pharisien sans lui adresser la parole, elle ne pense pas à se dérober aux yeux de cet homme malin qui va critiquer sa conduite, elle ne cherche point à justifier auprès de lui l'irrégularité de sa démarche hardie, elle en fait plutôt une preuve de son amour qui ne garde point de mesure lorsqu'il s'agit de sa conversion ; loin d'appréhender le scandale de ceux qui la voient, elle fait voir une conduite bien plus propre à les édifier : ce n'est pas le monde ni ses censures qui l'occupent, ce n'est que son Sauveur à qui elle s'empresse de plaire : son silence est une marque de sa componction et de son repentir. Eh qui ne sait que les douleurs les plus violentes sont toujours les plus mornes, et qu'il n'est pas nécessaire de parler à un Homme-Dieu qui connaît quels sont nos désordres et le fond de notre misère, qui sait ce que nous lui sommes, et les besoins que nous avons de lui. Quoi de plus respectueux encore que la posture de cette femme, sitôt qu'elle aperçoit Jésus-Christ, elle court à lui, mais elle n'ose en approcher, elle se tient debout à ses pieds, elle demeure derrière, *stans retro secus pedes ejus*, (*Luc.*, VII), et cela afin de lui marquer son respect, elle s'approche pourtant de lui pour lui découvrir la force de son amour par son empressement, elle se tient derrière, pour lui marquer son humilité par sa retenue, enfin, il n'est pas jusqu'au pharisien qu'elle fait servir à l'exécution de son dessein, c'est pour cela qu'elle intéresse Jésus-Christ à prendre son parti contre les railleries et les censures secrètes de cet homme superbe, pour lui faire voir qu'elle est prête de souffrir ce qu'il y a de plus rude et de plus humiliant, et lui montre tout le feu de l'amour qu'il a lui-même allumé dans son cœur.

En êtes-vous là, pécheurs, qui avez commencé de vous convertir? Et si j'entreprenais de faire ici le parallèle des funestes artifices que vous avez employés à plaire au monde, et des voies que vous avez prises pour vous réconcilier avec votre Dieu, le parallèle vous serait-il aussi avantageux qu'à la pénitente de notre évangile? Ah! vous le savez, femmes mondaines, nous n'avons qu'à vous parler de pénitence, de mortification, pour vous jeter dans l'embarras ; vous ne sauriez, dites-vous, faire ce que nous vous disons, c'est ici la seule occasion où nous vous trouvons sans artifices, sans ressource, sans expédients et presque sans esprit, semblables au prophète David, qui se trouvant accablé du poids des armes de Saül, s'en dépouille, en disant que cela l'embarrasse, parce qu'il n'a pas accoutumé de s'en servir: *Non possum sic incedere quia usum non habeo.* (I *Reg.*, XVII.) En vain, vous parlons-nous d'embrasser la pénitence, vous nous répondez que c'est un poids qui vous embarrasse, que vous n'y êtes pas accoutumées, que vous n'avez presqu'aucune connaissance, aucun usage de ces routes pénibles, et vos réponses se bornent presque toutes à cette malheureuse défaite. Mais que voulez-vous donc que nous fassions, que nous allions nous renfermer dans des cloîtres, que nous vivions comme les solitaires et les anachorètes des déserts? Non, Messieurs, ce n'est pas là ce que nous vous demandons; mais ce que nous voulons, c'est que vous soyez aussi attentifs à vous ménager les occasions favorables de pénitence, que vous l'avez été à vous ménager des parties de divertissement et de plaisir. Vous ne voulez pas même qu'on vous avertisse des temps et des lieux, où l'esprit du siècle tend des piéges funestes à votre innocence; qu'on vous empêche d'aller à ces assemblées, à ces spectacles, à ces parties de bonne chère et de plaisir, où le monde étale ce qu'il y a d'appas pour vous séduire et vous perdre, et où il n'y a pas un seul de ceux qui y assistent qui échappent sains et saufs ; mais s'agit-il de vous approcher de Jésus-Christ, et de vous inviter à le venir chercher, il semble que vous ne sachiez pas même où il habite, que vous ignoriez qu'il habite dans les saints tabernacles de nos autels, par la présence réelle de son corps et de son sang ; dans les tribunaux, par la pénitence ; dans la chaire, par la divine parole ; et que vous pouvez même le trouver dans le soin de vos maisons, par le recueillement, la méditation, la prière, la retraite. Ainsi s'écoulent les jours de salut sans qu'on y pense, et personne ne les met à profit; le carême finit sans qu'on songe à faire pénitence ; laisse-t-on ainsi écouler les temps de plaisir sans qu'on s'en aperçoive? Enfin, ce que nous voulons, c'est que vous veniez apporter à Dieu ce même cœur que vous avez donné mille fois au monde ; c'est que dans ces jours de miséricorde et de salut, vous cherchiez parmi les prêtres de Jésus-Christ un ministre éclairé et fidèle, capable de vous conduire à Dieu, avec la même précaution que vous avez cherché dans le monde un homme capable d'être le confident de vos profanes mystères, ou le ministre fidèle de votre odieuse passion. Encore un coup, ce que nous voulons, c'est que vous répariez tous les sacrifices profanes que vous avez faits au monde, par le sacrifice intérieur que vous ferez à Jésus-Christ ; c'est le second caractère de l'amour de notre pénitente, qui répare le sacrifice extérieur qu'elle avait au monde, par le sacrifice intérieur qu'elle fait au Sauveur ; c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Si l'amour de Dieu était le principe de toutes les conversions, il ne serait pas nécessaire d'en donner des règles aux pécheurs, et de leur montrer ces bornes marquées dans les Livres saints, en deçà desquelles la conversion est toujours défectueuse et imparfaite ; nous ne serions pas obligés de vous dire aujourd'hui avec le prophète Isaïe, convertissez-vous au Seigneur mais que ce soit de la même manière que

vous vous en étiez éloignés : *Convertimini sicut in profundum recesseratis* (*Isa.*, XXXI); votre amour seul vous ferait comprendre, que la justice demande qu'il y ait de la proportion entre la satisfaction et l'offense, que la mesure des plaisirs qu'on a pris, est celle des larmes qu'on doit verser, et qu'il est bien juste qu'on fasse à Dieu autant de sacrifices qu'on en a fait au monde, et qu'on bénisse mille fois sa bonté qui veut bien agréer qu'on l'égale au monde, son plus cruel ennemi, en lui sacrifiant la même chose. Mais ce qu'on appelle dans le monde conversion, souvent n'a d'autre principe que le dégoût du monde, qu'on quitte par lassitude ou par caducité; que la situation de l'âme, qui exige quelque complaisance extérieure pour la religion, que la crainte des peines qu'on appréhende de souffrir, et qu'on voudrait éviter: il arrive souvent que la plupart des pécheurs s'arrêtent dès les premiers pas qu'ils font pour le salut, qu'ils se demandent à eux-mêmes s'ils n'en ont pas encore assez fait, si ce qu'on exige d'eux est indispensable; s'il ne leur est pas permis dans le sacrifice qu'ils font à Dieu, de retenir une seule de leurs chères inclinations? ils se demandent si, pour apaiser la justice de Dieu, ce n'est point assez de lui sacrifier quelque chose, en sorte qu'appréhendant d'aller toujours au delà de leurs obligations, ils demeurent toujours en-deçà de leurs devoirs. Souffrez que pour dissiper une erreur si grossière que celle-là, je vous dise comme Jésus-Christ dit au pharisien : *Vides hanc mulierem.* (*Luc.*, VII.) Voyez-vous cette femme pénitente? elle ne consulta point d'autre docteur, elle ne suivit point d'autre guide dans sa conversion que les saints mouvements et les tendres saillies de son amour. Lorsqu'il s'agit de son sacrifice, loin de retenir quelque partie de la victime qu'elle offrait au Sauveur, combien de fois, ô Seigneur, l'entendîtes-vous soupirer et gémir à vos pieds, de ne pouvoir vous sacrifier ce qu'elle avait déjà sacrifié au monde, et ne se consoler que dans l'espérance que vous voudriez bien accepter un cœur contrit et humilié qu'elle vous offrait. La première chose qu'elle sacrifia au monde dans son péché, ce fut sa réputation : elle se promettait comme la plupart des jeunes gens qui s'embarquent sans réflexion sur la mer orageuse du monde, qu'elle avait assez d'adresse pour tromper le public, se flattant que ses malheureux mystères seraient toujours des mystères, que ses intrigues demeureraient toujours secrètement cachées, qu'elle les déroberait facilement à la vigilance des censeurs, et qu'elle échapperait ainsi aux traits les plus malins des langues indiscrètes : mais hélas! comment aurait-elle échappé à l'imprudence de sa passion et à la malignité des hommes? la passion est si impétueuse et si indiscrète, qu'elle se découvre presque toujours d'elle-même dans le temps qu'elle doit le plus se cacher; la malignité des hommes est si éclairée, qu'on ne peut presque s'en garantir, et qu'il ne faut que de légers soupçons pour les conduire à la connaissance de la vérité qu'on s'efforce de leur cacher. D'ailleurs, plus une personne est distinguée par son rang, par sa naissance, ou ses emplois, plus elle est remarquée par le public: et bien loin que son élévation la mette plus à couvert du côté de sa réputation, elle attire au contraire une plus honteuse confusion sur sa conduite. Aussi qu'arriva-t-il à la femme pécheresse? les désordres qu'elle prenait tant de soin de cacher, éclatèrent; ses égarements furent publiés, et elle n'eut point d'autre nom dans la ville que celui de pécheresse : *Mulier erat in civitate peccatrix.* (*Ibid.*) Alors il eût fallu et il eût été de la prudence de secouer un joug qu'elle ne pouvait plus porter avec honneur; mais est-ce là le parti qu'on prend? le propre de la passion n'est-ce pas d'entraîner l'esprit et le cœur presque malgré lui, et de porter peu à peu sur son front un certain air de hardiesse, j'ai presque dit d'effronterie, qui bientôt devient vainqueur des plus grands obstacles qui se présentent? N'est-ce pas le caractère d'une infinité de femmes mondaines, qui soutiennent d'un air hardi et effronté la honte et le désagrément que traîne toujours après soi une réputation flétrie, soit du côté des reproches humiliants qu'on est obligé d'essuyer dans les conversations et les assemblées, soit du côté du sang et de l'amitié, dont on devient l'opprobre et l'objet de l'indignation. Que dirai-je de ces personnes, qui à force de se plaire dans les voies du crime, se font une gloire d'y marcher, qui se font une espèce de front contre les reproches les plus honteux du monde, et qui pour s'y être accoutumés ne rougissent plus de rien? Mais d'un autre côté, la pénitente de notre évangile ne fut-elle pas aussi prodigue quand il s'agit de sacrifier sa réputation à Jésus-Christ, comme quand il s'était agi de la sacrifier au monde? et si vous en voulez voir la différence, ne la trouverez-vous pas tout entière entre l'amour qui la ramène à Dieu, et celui qui l'en avait éloignée? Pour le comprendre, remarquez que dans le monde on n'en vient guères jusqu'à sacrifier entièrement le soin de sa gloire; que quand on se détourne, on prend encore soin de se cacher aux yeux du public, et, par conséquent, que le sacrifice que l'on fait au monde a toujours quelque chose de forcé ; mais dans le sacrifice que fait à Jésus-Christ la femme pécheresse, il n'y a rien qui ne soit volontaire et délibéré. En effet, Messieurs, rien ne l'obligeait de s'aller jeter aux pieds de Jésus-Christ et de se déclarer coupable dans la ville même de Jérusalem, où elle avait tant de fois paru avec éclat : elle pouvait attendre que les ombres de la nuit servissent de voile à sa douleur : rien ne l'obligeait d'aller porter ses larmes et son repentir dans un festin, où elle ne devait pas douter que la sévérité des pharisiens, et l'esprit naturellement critique des conviés ne lui attirât des railleries sanglantes et des reproches sensibles. Cepen

dant c'est en plein jour et dans la salle du festin, où la curiosité et la joie avaient attiré une infinité de personnes, qu'elle vient se déclarer pécheresse, et donner les premières marques de sa pénitence. Pourquoi ce grand courage? c'est que la honte, dit saint Grégoire (*hom.* 33 *in Evang.*), qu'elle avait de ses péchés, l'empêchait de rien voir au dehors; c'est parce que tout ce qu'on disait d'elle au dehors n'approchait pas de ce qu'elle disait intérieurement à son Dieu, c'est parce qu'après avoir porté au dehors le lien de son péché, elle croyait devoir aussi porter au dehors la honte de sa pénitence. Voilà pour vous un modèle, pécheurs pénitents : la honte qui vous empêche de vous convertir, la crainte du jugement et des censures des hommes qui vous arrête, et qui est le premier obstacle à votre conversion, est aussi le premier degré de sanctification qui doit vous porter à Dieu. Oui, femmes mondaines, il faut que les mêmes yeux qui vous ont vues superbes, fières, entêtées de votre faux mérite, vous voient maintenant douces, modestes, humiliées aux pieds des autels, noyer dans vos larmes les funestes plaisirs que vous avez goûtés ; il faut qu'autant de fois que vous avez aimé à être flattées et relevées par des éloges que vous ne méritiez pas, vous souffriez avec courage et avec patience qu'on vous méprise, qu'on vous censure, et qu'on vous rabaisse par des discours malins et de piquantes railleries; il faut que votre orgueil soit humilié par ceux mêmes qui ont contribué à le nourrir, et à rallumer votre passions naturelle, autrement votre conversion sera fausse, parce qu'il n'y a point de proportion entre votre péché et votre pénitence.

La seconde chose que la pécheresse de notre évangile sacrifia fut ses biens. Car vous n'ignorez pas que rien n'est plus prodigue que la passion dont elle brûlait dans le cœur; les prétextes les plus ordinaires dont on se sert pour épargner les dépenses, même les plus nécessaires, ne refroidissent pas l'ardeur qu'on a de tout sacrifier pour ce qu'on aime. Ainsi que le temps soit mauvais, que la misère soit extrême, les dépenses n'en sont pas moins excessives ; que la récolte manque, on ne diminue rien des parures; que les taxes grossissent, on en devient moins libéral à l'égard des pauvres, mais en devient-on moins prodigue à l'égard de l'objet que l'on aime? Présents magnifiques, repas splendides, qui sont comme les préparatifs du feu profane dont on brûle, rien n'y est épargné, rien ne coûte à un cœur qui est une fois blessé du trait de la passion. Encore quand on revient à vous, ô mon Dieu ! si l'on retenait quelque chose de cette libéralité, peut-être oublieriez-vous le méchant usage qu'on a fait de vos dons; mais il arrive, et il n'est rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir les personnes qui ont été les plus prodigues dans leurs passions être les plus avares dans leurs dévotions et les plus réservées dans leur conversion, couvrant de titres spécieux d'épargne et de ménagement l'attachement honteux qu'elles ont à leurs richesses. La pénitente de notre évangile ne donna pas dans cette erreur, elle ne se présenta pas à Jésus-Christ son Maître les mains vides ; elle lui apporte un vase d'albâtre : *Attulit alabastrum unguenti.* (*Ibid.*) Elle ne perd rien de cette largesse dont elle avait usé envers le monde. Il est vraisemblable que ce parfum était ce qu'elle avait le plus estimé et ce qu'elle avait fait le plus souvent servir à ses desseins. C'est donc une illusion de croire qu'après s'être converti on ne doit sacrifier à Dieu que ce qu'on estime le moins et ce qui ne peut plus servir à l'établissement et à la fortune. Notre pénitente n'est pas contente de répandre ce parfum avec retenue et avec discrétion, elle le répand avec profusion, sans ménagement; et par là elle condamne la conduite de ceux qui ne gardent aucune proportion entre la prodigalité de leur vie et la libéralité de leur conversion, et qui sont plus avares dans les aumônes qu'ils font aux pauvres dans le temps de leur pénitence qu'ils n'ont été prodigues envers les objets funestes de leurs passions. En effet, n'est-il pas juste de sacrifier autant à Dieu que vous avez fait au monde lorsque vous brûliez de son amour? Vous vous mettiez au-dessus des besoins de votre état, et maintenant vos mains avides ont peine à distribuer la plus légère portion de vos biens. Quoi ! dans le temps que vous serviez le monde, vous donniez tout avec profusion sans songer si cela vous incommodait, et maintenant que vous voulez vous donner à Dieu, vous vous avisez de compter vos revenus, le nombre de vos enfants, de relever le poids de vos misères, lorsqu'il s'agit de sacrifier à Jésus-Christ dans la personne des pauvres ce que tant de fois vous avez sacrifié avec tant de plaisir aux objets criminels de vos passions.

Enfin cette femme pécheresse suit toujours l'ordre de la justice de Dieu pour l'expiation de ses crimes; elle ne se contente pas de répandre avec profusion ses biens sur les pieds de son divin Maître, elle les arrose encore de ses larmes : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* (*Ibid.*) Ce sont les larmes qui font agréer la pénitence ; mais elles ne sont pas l'unique moyen pour fléchir Dieu. Pleurer ses péchés, c'est une vertu d'un grand mérite devant Dieu, et de quel usage n'est-elle pas pour racheter les péchés qu'on a commis? Mais elle ne suffit pas, il faut que les larmes aient leur source dans un cœur pénétré de douleur; autrement la conversion est toujours imparfaite. Les grâces naturelles, dont la vaine beauté est une des principales qui avaient été sacrifiées au monde par la femme pécheresse, servent encore au sacrifice qu'elle va faire de sa conversion. Elle avait été sans doute de ces femmes délicates toujours inquiètes pour leur santé, toujours circonspectes dans leurs démarches, jusqu'à ne pouvoir reposer leurs pieds sur la terre de peur d'en contracter les mauvaises vapeurs, jusqu'à ne pouvoir se montrer à l'air de peur d'altérer leur teint, et qui sont comme aux gages du tentateur, toujours parées comme

des idoles pour attirer les adorations des hommes faibles, et dont le visage, tantôt naturel, tantôt fardé, est semblable au vent brûlant dont parle le Saint-Esprit, qui porte partout des flammes criminelles et embrase de plus en plus le feu d'un cœur impur : *Facies eorum ventus urens.* (*Habac.*, I.) Je sais que dans le monde on prétend excuser l'usage des ornements impurs, du luxe et des parures, tantôt par la bienséance et le privilége de la condition et de la naissance, tantôt par la nécessité de la coutume que les pères et mères autorisent; mais je sais qu'il n'est rien de plus injuste, et par conséquent de moins recevable, que ces excuses; car je doute fort que votre intention soit aussi droite que vous le dites dans l'usage de vos ornements du siècle; et si votre dessein n'est pas toujours de corrompre et de séduire le cœur de vos frères, vous avez au moins le désir de leur plaire, et sachez que dès que vous avez ce désir c'est assez pour vous rendre coupables devant Dieu : *Non de conscientia integra venit studium placendi.* J'ajoute encore avec saint Chrysostome, que, quand vous n'auriez pas l'intention de corrompre votre frère par ces vaines parures, ce défaut d'intention ne saurait vous justifier ; car vous n'êtes pas moins criminelles que si vous aviez cette intention pernicieuse; car vous n'avez pas moins fait de votre côté ce qui pouvait le prendre et l'attirer dans le piége; quoique vous n'en ayez pas formé le dessein, vous avez préparé le poison et vous l'avez vous-même présenté à boire, et s'il ne s'est trouvé personne qui ait avalé ce breuvage de mort, ce n'est pas votre faute, mais plutôt c'est la gloire de la grâce de Dieu qui s'est plue à soutenir ses serviteurs contre les charmes de la volupté; c'est la honte de vos funestes appas, trop faibles et trop languissants pour séduire des âmes que la puissante main de Dieu conserve. Enfin la coutume est-elle un prétexte qui doive l'emporter sur la religion? Lequel des deux doit-on plutôt croire ou du monde séducteur qui ne cesse d'applaudir au funeste penchant de l'orgueil de l'homme qui tâche de soutenir l'usage criminel du luxe et des vanités qu'il a lui seul introduites, ou un grand apôtre instruit de la science de Dieu même, inspiré du Saint-Esprit, qui condamne ces vanités mondaines? Si une chose est permise parce qu'elle est en usage dans le monde, il est donc permis d'être avare, ambitieux, perfide, hypocrite, médisant, parce que le monde est dans ces usages? Conséquence ridicule et insensée! Dans quelle erreur ne tombe-t-on pas, ô mon Dieu ! quand on s'appuie sur autre chose que sur votre loi éternelle, toujours sûre et infaillible? Ainsi, femmes mondaines, loin de vouloir excuser vos funestes usages, ne songez qu'à vous en laver et à les expier; ne songez qu'à réparer par une pénitence proportionnée, comme la femme pénitente, ces scandales que vous avez peut-être donnés par ces parures, par votre luxe et par une vaine beauté. Elle trouve dans elle-même, dit saint Grégoire (*Homel.* XXXIII *in Evang.*), de quoi offrir autant de divers sacrifices à Dieu qu'elle y avait trouvé de quoi servir à ses égarements criminels et à la volupté ; l'amour qu'elle a pour Jésus-Christ est aussi ingénieux à tout ménager pour sa pénitence que l'amour qu'elle avait pour le monde l'avait rendue habile à faire tout servir à son péché. Ces cheveux rangés avec tant d'artifice, qu'autrefois elle a tant fait servir à parer sa tête, elle les emploie maintenant à essuyer les pieds de Jésus-Christ; ces yeux, qui avaient été peut-être les objets de tant de passions criminelles, elle les défigure par l'abondance de ses larmes : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat.* (*Luc.*, VII.) Elle fait plus, cette beauté, autrefois si fatale à l'innocence de ses frères, non-seulement elle la sacrifie, mais elle la détruit, tantôt par les rigueurs d'une austère pénitence, tantôt par les courses pénibles qu'elle fait à suivre Jésus-Christ, par les fatigues et les rudes voyages peu conformes à la tendresse de son âge et à la délicatesse de son tempérament; elle ne pouvait jamais se résoudre à le perdre de vue, et, consternée par la douleur la plus vive et la plus sensible, elle eût voulu, si elle eût pu, partager avec lui sa mort et ses souffrances jusque sur le Calvaire. Ah ! qu'il est rare de trouver aujourd'hui des personnes autrefois mondaines qui imitent cette pénitente dans leur conversion ! Oui, Messieurs, qu'il est rare d'en trouver qui, dans le temps de leur pénitence, renoncent entièrement au soin de leur vaine beauté; on ne recherche plus à plaire avec le même empressement qu'auparavant, mais ne serait-on pas fâchée de n'en être plus aimée et estimée et de blesser les yeux du public par un changement soudain qui le surprendrait, et qui pourtant ne serait qu'un retranchement de certains artifices qu'autrefois on employait pour plaire; on veut bien retrancher quelque chose du luxe et de la grande dépense, mais on ne veut rien ôter de cette beauté qui flatte plus que la parure ; on est plus simple qu'auparavant, mais il entre tant de ménagement et d'affectation dans cette modestie et cette simplicité, que l'amour-propre se trouve aussi flatté que dans les plus pompeux et les plus magnifiques ornements; on ne fait plus servir son corps à la volupté, mais le fait-on servir à la mortification? ne le traite-t-on pas aussi délicatement qu'auparavant ? On passe de l'état du crime à la tiédeur, de la mollesse à l'oisiveté; on interrompt le cours de ses péchés, mais entre-t-on dans la voie que prescrit la religion, dans la carrière de la pénitence? Cependant on se croit converti, on jouit sans scrupule de cette tranquillité comme si c'était à elle que Jésus-Christ dit, comme à la femme pénitente : Allez en paix : *Vade in pace*, (*ibid.*), etc., comme si Jésus-Christ l'eût lui-même assurée d'en avoir obtenu le pardon, erreur que la femme pénitente devrait bien dissiper en ce jour.

C'est pourquoi, souffrez que je finisse ce discours en vous disant encore une fois : *Vides hanc mulierem ?* Voyez-vous cette femme, chrétiens lâches et irrésolus, qui

vous reposez sur ces vains prétextes, que vous croyez pouvoir vous dispenser de la pénitence; est-ce vos égarements que vous apporterez pour excuse? Mais sont-ils plus grands que ceux de cette femme? *Vides hanc mulierem?* Est-ce la tyrannie de vos habitudes qui vous retient dans le crime? Mais sont-elles plus invétérées ces habitudes, plus vives et plus puissantes que celles dont cette femme triomphe? *Vides hanc mulierem?* Est-ce votre âge, votre sang, votre tempérament, qui ne vous permettent pas de sortir de vos mauvais engagements, ni de rompre avec le monde, où vous pouvez briller encore longtemps, c'est-à-dire, où vous pouvez encore vivre longtemps dans les plus grands dangers de vous perdre? La pénitente de notre évangile n'avait-elle pas tous ces obstacles à surmonter, et si elle a pu les vaincre, pourquoi ne le pourriez-vous pas? *Vides*, etc. Peut-être n'en êtes-vous pas encore venus à retrancher l'injustice et l'orgueil de cette délicatesse outrée sur la réputation, jusqu'à ne pouvoir même souffrir ce que Dieu peut-être permet pour vous humilier, qu'on doute de votre conversion présente; la femme pénitente se met au-dessus de tout ce qu'on peut dire, se met peu en peine des discours malins et des railleries qu'on peut faire d'elle, elle se réjouit même de passer pour pécheresse, quand elle se voit vraiment pénitente, ravi d'avoir trouvé en cela de quoi nourrir l'humilité de son âme; la voyez-vous cette femme? *Vides*, etc. Avares, vous qui ne semblez avoir pris le parti de la dévotion que pour regagner par de honteuses épargnes ce qu'autrefois vous avez dissipé par les profusions d'une prodigalité sans bornes, la voyez-vous, dis-je, cette femme pécheresse qui sacrifie à Jésus-Christ sans réserve et tout d'un coup, ce qu'elle n'avait donné que peu à peu au monde? Enfin, vous renoncez peut-être au funeste dessein de plaire, pénitentes délicates et immortifiées; mais ne vous appliquez-vous pas avec soin à conserver cette vaine beauté, qui tant de fois a donné le coup mortel à votre frère? Vos yeux n'inspirent peut-être plus de passion criminelle; mais ils ne versent point de larmes, ou s'ils en ont versé quelques-unes, la source en est bientôt tarie; déjà, quoique vous ne fassiez qu'entrer dans la voie du salut, la tranquillité et la fausse paix ont pris la place du trouble salutaire de la pénitence; déjà vous paraissez dans le monde avec la même disposition qu'avant le temps de votre conversion, pour le scandaliser encore autant après votre pénitence, que vous faisiez auparavant. La pénitente de notre évangile ne retourne se montrer au monde après sa conversion, que pour y donner de grands exemples d'édification; elle ne sait ce que c'est que de se conformer au siècle, à qui elle a si absolument renoncé; la liberté qu'elle s'est encore réservée, pour lui avoir laissé certaines consolations ne diminue rien de la durée ni de la vivacité de sa douleur. Oui, Messieurs, a-t-on offensé son Dieu, on ne peut se régler dans la satisfaction qu'on en doit faire, que sur l'amour qu'on lui doit, et sa miséricorde promise ou obtenue ne doit servir qu'à éterniser nos regrets.

Allumez donc, ô mon Dieu, votre amour dans nos cœurs; que la charité soit non-seulement le terme, mais la situation intérieure de notre âme; alors nous ne balancerons plus comme autrefois nous faisions; nous ne dirons plus que nous avons trop de peine à évitez les piéges des hommes; nous n'épargnerons rien de ce que nous aurons prostitué pour le monde; nous ferons tout entrer dans la sacrifice que nous offrirons à votre divine majesté, ô Dieu tout-puissant! réputation, fortune, biens du monde, qualités naturelles, repos, santé, tout servira à notre justification et à votre gloire, ô mon Sauveur! mais prenez garde, Messieurs, qu'afin que cet amour de Dieu trouve quelque place dans votre cœur, il faut que l'amour du monde en sorte; ces deux amours sont incompatibles: *Si mundi amor habitet, non est qua intret amor Dei* (S. Aug., *tract.* 2 *in Ep. Joan.*); j'appelle amour du monde, une certaine sensibilité pour les plaisirs, les honneurs, les spectacles; un certain attachement à ses pernicieux usages, à ses règles et à ses maximes; j'appelle amour du monde, l'envie qu'on a de paraître, de faire quelque fortune qui vous fasse respecter et honorer, et qui soit capable de vous y faire remarquer; mais encore un coup il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, qui avez condamné l'amour du monde, qui l'avez réprouvé, qui l'avez attaché à la croix, et qui l'avez entièrement éteint dans le cœur de la femme pénitente, il n'appartient qu'à vous, dis-je, à l'éteindre aussi tout à fait dans le nôtre. Faites donc briller maintenant à nos yeux un rayon des lumières ineffables de grâces, dont vous remplissez le cœur et l'esprit de cette pénitente, et nous nous apercevrons bientôt des dangers de ce monde trompeur; et effrayés de ses périls, dégoûtés de son néant, nous nous attacherons à vous dès cette vie, dans l'espérance d'y être réunis pour toujours dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

SERMON XVI.

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

Tu es qui venturus es, an alium exspectamus? (*Matth.*, XI.)

Etes-vous le Messie qui si nous devons en attendre un autre?

Nous travaillons tous les jours, Messieurs, à vous expliquer les maximes de Jésus-Christ, à vous annoncer ses mystères, à vous instruire de sa morale, à vous découvrir ses sentiments et ses volontés; ne dirons-nous rien de sa personne sacrée? C'est-là le plus essentiel de tout notre ministère. Il faut parler aujourd'hui de Jésus-Christ; il faut le faire connaître. Rien de si connu parmi les chrétiens que Jésus-Christ, et rien de si inconnu tout à la fois que ce Jésus-Christ. C'est ainsi que Tertullien parlait de Dieu aux païens de son temps, lorsqu'il leur disait: Dieu est si universellement répandu dans les créatures, que personne ne l'ignore: mais

aussi il est si grand que personne ne le comprend. Ainsi la grandeur de Jésus-Christ ne se cache à personne; mais ses humiliations ne bornent pas ses infinies perfections. La sagesse divine nous cache à la vérité en partie la divinité de Jésus-Christ dans les mystères qu'elle nous propose, mais elle nous donne en même temps plusieurs moyens de la connaître.

Jugez par là, chrétiens, quelle obligation vous avez de chercher Jésus-Christ, et nous de vous l'annoncer. Ces commandements, ces lois, ces conseils qu'il nous a donnés en tant d'endroits des saintes Ecritures, à quoi servirait tout cela, si ce n'est pour se faire connaître à son peuple? Et nous, qu'il a bien voulu revêtir du caractère sacré de ses ministres, serions-nous excusables de ne pas travailler à la vigne mystérieuse dont il nous a donné le soin? Ici, Messieurs, les beaux discours relevés par la pompe d'une éloquence humaine, embellis par un artificieux arrangement de mots, soutenus par la justesse d'un langage poli, seraient inutiles : ce n'est point, dit l'Apôtre, dans les vains raisonnements de la sagesse humaine que l'on trouve la sagesse de Jésus-Christ; ce n'est que dans la simplicité de l'Evangile, et dans la pureté de l'Ecriture, que Jésus-Christ peut être connu : *Non in persuabilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II.) A Dieu ne plaise donc, chrétiens, que par un vain désir de me faire écouter, et de plaire à mes auditeurs, je veuille dérober à la parole que j'ai l'honneur d'annoncer, cette pureté et cette simplicité qui lui sont essentielles. Qui suis-je moi, pour oser changer ou altérer une chose établie et confirmée par celui dont je ne suis que faible ministre? Je me prêcherais moi-même, et non pas Jésus-Christ.

Ainsi sans étudier un discours qui pût répondre à la grandeur et à la majesté de mon sujet, je me suis attaché à ce que j'y ai trouvé de plus simple; je me suis proposé d'abord la personne de Jésus-Christ, et ce qu'il est en lui-même; ensuite quel a été son ministère, et pourquoi il a été envoyé du Père éternel sur la terre; et enfin quand il a été descendu, je me suis représenté toute sa conduite, et comment il a vécu parmi nous; et voilà, me suis-je dit à moi-même, toute l'économie de notre religion; voilà l'abrégé des mystères de Jésus-Christ. Selon sa personne il est Dieu et homme tout ensemble ; selon son ministère et selon la fin pour laquelle il a été envoyé dans le monde, il est Sauveur ; selon la vie qu'il a menée, et la conduite qu'il a tenue sur la terre, il est saint. Jésus-Christ est Dieu en sa personne : il faut donc le croire. Jésus-Christ par son ministère est Sauveur : il faut donc espérer en lui. Jésus-Christ est la règle et le modèle de notre conduite : il faut donc l'imiter.

Croire la personne de Jésus-Christ avec soumission, c'est mon premier point. — Espérer en lui avec confiance, c'est mon second point. — L'imiter avec fidélité, c'est le troisième.

Cette humble soumission fait la religion de l'esprit; cette tendre confiance fait la religion du cœur; cette imitation fidèle fait la religion de la vie et des mœurs. Voilà ce que je me suis proposé de vous montrer dans les trois parties de ce discours, après que nous aurons salué la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nul principe de religion ne peut entrer dans notre esprit, si auparavant nous ne posons pour fondement la foi de Jésus-Christ : c'est là, dit saint Paul, cette pierre ferme et angulaire sur laquelle tout l'édifice de notre religion est fondé : *In quo omnis ædificatio constructa, crescit in templum sanctum in Domino.* (*Ephes.*, II.) C'est par là que le bâtiment spirituel s'avance, et que l'ouvrage, tout imparfait qu'il est, peut bientôt devenir le temple du Seigneur. Mais aussi sans cette foi Dieu ne trouve rien d'agréable de ce qui vient de notre part : nous avons beau lui offrir de l'encens, il ne reçoit point nos hommages; et quelques vertus que nous pratiquions, quelques bonnes œuvres que nous fassions, il nous regarde comme des infidèles, il n'agrée point nos adorations ni notre culte. Il faut bien que cela soit ainsi, Messieurs, puisque le Fils de Dieu nous dit lui-même, si vous croyez en mon Père, croyez aussi en moi; tellement que c'est n'avoir qu'une créance imparfaite, dit Tertullien, si nous ne croyons celui par qui et en qui le Père éternel veut être cru et reconnu; car il veut être honoré par son Fils et en son Fils.

Mais remarquez qu'il y a une grande différence entre la foi qu'on a de Jésus-Christ comme Dieu, et celle qu'on a de Jésus-Christ comme homme. Et quelle est cette différence? C'est que plus on pense à cette grandeur souveraine qu'il a fait quelquefois éclater dans le monde, plus on cherche à le connaître par ses propres lumières naturelles; et par là l'esprit de l'homme ne fait que s'égarer : plus au contraire, on fait réflexion sur cette bassesse et ces humiliations, qui l'ont accompagné sur la terre en qualité d'homme, plus l'esprit rebelle méprise et contredit sa personne divine. La première foi est la foi de tous les hommes, et principalement des faux sages de la terre, qui s'aveuglent à la vue de la trop grande élévation de Jésus-Christ. La seconde est celle de tous les superbes qui méconnaissent ses abaissements. C'est là ce qui rend la foi de Jésus-Christ si rare dans le monde, soit que plusieurs n'aient point appris les devoir de la religion, soit que les autres contredisent par leurs actions la doctrine qu'ils ont apprise. Ainsi dites-moi, chrétiens, une foi ignorée par les uns, et contredite par les autres, où subsistera-t-elle.

Je dis que cette foi est ignorée de plusieurs, qui n'ont pas encore appris les premiers principes de la religion de Jésus-Christ. Tel croit en être le plus instruit, qui serait

bien en peine de rendre seulement raison de cette foi, si on la lui demandait. Apprenons donc aujourd'hui ce grand mystère que la sagesse divine a voulu cacher à nos sens : mystère qui n'est autre chose que Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble. Je vais vous en faire ici un précis et un abrégé qui ne vous ennuiera pas. Voulez-vous donc connaître tout Jésus-Christ selon sa propre personne, et tout ce qu'il est en lui-même? Apprenez qu'il est Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Fils éternel d'un Père éternel, de qui il procède sans en avoir été fait, égal à lui en puissance et en sagesse, splendeur de sa gloire, par lequel et dans lequel le Père éternel a tout fait. Verbe, dit l'évangéliste (*Joan.*, I), qui était au commencement, le Verbe était dans Dieu, et Dieu même était le Verbe ; qui dans le temps s'est fait chair, et que quoique de toute éternité il fût en Dieu, a cependant été conçu et formé dans le sein d'une vierge; lequel étant Dieu et homme tout ensemble, n'est cependant dans ces deux natures qu'un seul Jésus-Christ seul digne d'être médiateur entre Dieu et les hommes, qui a pacifié sur la terre la justice divine justement irritée contre nous, qui nous à tous délivrés du cruel esclavage où nous étions, qui par les mérites de son sang précieux nous a réconciliés avec son Père; après quoi il s'est retiré du monde par un triomphe glorieux pour retourner prendre possession de sa gloire, et s'asseoir à la droite de Dieu son Père, qui alors l'a établi le chef souverain de l'Eglise, et le Maître aussi bien que le Sauveur de tous les hommes.

Voilà, Messieurs, ce que la religion nous apprend, et ce qui manifeste à tout le monde cette foi ignorée : or, entre tous les chrétiens, s'en trouvera-t-il quelqu'un à qui ces mystères ne soient révélés, sinon par la bouche de Dieu même, du moins par ses ministres, et dans les saintes Ecritures? Il faut cependant avouer à notre confusion, que notre ignorance est extrême sur ces points de religion : mais de qui vient-elle, et à qui en doit être attribuée la cause? N'est-ce pas à notre négligence, et à nos mauvaises dispositions? Si l'on ignore cette foi et ce Jésus-Christ, c'est que personne ne demande, ne cherche à s'en instruire; c'est que tout le monde en fuit l'éclaircissement, c'est qu'on la contredit en s'appliquant à des choses contraires.

Disons mieux, on la méprise, on l'éloigne de son esprit; car, que voyons-nous dans ces chrétiens qui, au lieu de nous faire croire qu'ils cherchent à connaître cette foi, ne tendent qu'à la détruire? Quelle ardeur à lire des livres profanes, et quelle négligence à lire des livres saints! Quel empressement pour la lecture d'un roman, et quelle indifférence pour l'Evangile! Avec quelle joie ne court-on point aux spectacles, et aux vains amusements du siècle! Avec quel dégoût s'applique-t-on quelquefois à la contemplation des mystères de Jésus-Christ et de la religion! Un chrétien qui veut connaître Jésus-Christ devrait-il passer un jour sans en nourrir son esprit? Il porte son nom, il se range en apparence sous ses étendards; mais suit-il ses maximes? S'instruit-il de ses lois? Etudie-t-il ses leçons? A peine, hélas! y pense-t-il qu'il s'en rebute! A peine a-t-il jeté les yeux sur les livres dépositaires de ses dernières volontés qu'il les trouve stériles et ennuyeux : Quel est le chrétien qui lise avec attention ce beau livre qui ne parle que de Jésus-Christ et qui le fait connaître à toutes les nations? Ce livre saint est ouvert à tout le monde, et cependant par notre lâche indifférence il nous est toujours fermé.

Faut-il s'étonner après cela, que la foi de Jésus-Christ soit si peu connue dans ce temps? Comment, dit Jésus-Christ, dans l'Evangile de saint Jean, pourrez-vous croire à mes paroles, si vous n'avez pas voulu croire à la loi de Moïse que je vous avais envoyé pour vous instruire! *Si illius litteris non creditis, quomodo verbis meis credetis?* (*Joan.*, V.) Quelle instruction trouve-t-on dans les fêtes que l'Eglise a instituées en faveur des mystères de Jésus-Christ? Hélas! on les voit passer presque toujours sans réflexion; on assiste aux saints offices sans attention : on ne prend nul goût à ces prédications qui s'y font pour en donner l'intelligence et l'éclaircissement: on se trouve rebuté dès qu'on entend une explication simple de l'Evangile. Ne semble-t-il pas encore que ce soit blesser les oreilles d'un chrétien, que de l'entretenir sur le mystère du jour? De là cette lâche complaisance des ministres à s'accommoder au goût des peuples : de là, ces ornements de l'art qui défigurent l'Evangile plutôt que de l'expliquer; et par un malheureux renversement, on voit de nos jours qu'autant qu'un auditeur est ennuyé d'entendre un sermon sans ornement, autant aussi le ministre se reproche à soi-même, de n'y en avoir pas assez apporté pour se faire applaudir. Mais, ah! que cette lâche condescendance doit le jeter dans une grande confusion! Car, au lieu qu'on devrait dire : tel est le ministre, tel est le peuple : on peut dire maintenant : tel est le peuple, tel est le ministre.

Ainsi, Messieurs, ne nous étonnons plus si la foi de Jésus-Christ se trouve dans un si petit nombre de chrétiens ; tous, à la vérité, croient Jésus-Christ, dit saint Augustin, mais hélas! bien peu croient en Jésus-Christ, et c'est là ce qu'on peut appeler une foi contredite. Car il y a une grande différence entre ces deux choses, croire Jésus-Christ, et croire en Jésus-Christ : *Multum interest quis credat esse Christum, et credat in Christum.* Croire Jésus-Christ, est un article de foi commun à tous les hommes, aux réprouvés comme aux prédestinés, aux méchants comme aux bons; les démons mêmes le croient, et ils tremblent; mais croire en Jésus-Christ, c'est suivre son Evangile, aimer ses maximes, se soumettre à ses lois; et c'est ce que le monde contredit tous les jours par sa conduite. Enfin, chrétiens qui m'écoutez, seriez-vous prêts de faire tout ce que Jésus-Christ vous ordonne? Si je vous demandais

si vous croyez en Jésus-Christ, à toutes les conditions qu'il demande de vous, seriez-vous prêts à me répondre que oui? Au lieu de renouveler la profession de votre foi, n'y renonceriez-vous pas aussitôt? C'est ce que nous allons voir. Suivez-moi, si vous pouvez, dans toutes ces circonstances.

Je crois en Jésus-Christ, c'est-à-dire : je veux faire tout ce qu'il me commande dans son Evangile; je suis prêt de souffrir tout ce qu'il m'ordonne, persécutions, disgrâces, traverses, perte de biens et d'amis : enfin, que je me trouve dans la joie ou la douleur, dans la faveur du monde ou dans ses contradictions, je suivrai toujours ce que m'ordonne Jésus-Christ. Je crois en Jésus-Christ, c'est-à-dire, je veux suivre ses maximes; je suis persuadé que tout ce qui paraît grand et agréable aux yeux du monde, est vil et abominable aux yeux de Dieu; que tout ce qui passe dans le monde pour un sujet d'élévation, en est un d'humiliation et de bassesse; que pour vivre en chrétien, il ne faut point suivre les usages et les coutumes du siècle; que sa prudence n'est que mensonge, et sa sagesse que folie. Je crois en Jésus-Christ, c'est-à-dire, que pour entrer dans le ciel, il faut se faire de grandes violences; qu'il faut mortifier sa chair, et soumettre ses passions, que la voie qui y conduit est étroite, et que ce n'est que par la pénitence que l'on peut s'y élever; qu'une vie dure et austère est le principe du salut, mais qu'une vie molle, sensuelle et voluptueuse, est le sujet de la damnation de ceux qui la mènent sur la terre. Je crois en Jésus-Christ, c'est-à-dire que pour aimer son âme, il faut la haïr; que pour vivre en chrétien, il faut aimer ses ennemis; que cette aumône que l'on donnera à un pauvre, sera récompensée au centuple, et que ce n'est pas être enfant de Jésus-Christ, que de ne pas secourir ses membres. Je crois en Jésus-Christ, c'est-à-dire, je suis prêt de faire tout ce qu'il me commande pour arriver à la vie éternelle, et, par conséquent prêt à porter ma croix, prêt à restituer le bien d'autrui, prêt à réparer cette injure, prêt enfin à mourir pour soutenir sa cause, comme il est mort lui-même pour l'amour de moi. Voilà ce que j'appelle profession de foi. Voilà ce que c'est que de croire en Jésus-Christ.

Chrétiens qui m'écoutez, sont-ce là vos pensées, vos résolutions et vos sentiments? Répondez, peuples qui vous piquez d'avoir une foi vive, et de croire tout ce que la religion vous propose : sont-ce là les dispositions où vous êtes? Mais à quoi m'arrêtai-je, et qu'est-ce que je vous demande! Pourquoi vous faire répondre, puisque l'on voit en vous tout le contraire? Ah! si vous répondiez chacun selon vos sentiments, peut-être au lieu de profession de foi, n'en feriez-vous qu'une triste et funeste abjuration. Oui, sans doute, on en ferait une abjuration, puisqu'au lieu de suivre les maximes et les lois de Jésus-Christ, on les méprise, et on les contredit : l'on ne trouve qu'accablement dans la pauvreté, qu'amertume dans l'affliction, que chagrins dans l'humilité, que dégoût dans la piété. N'est-ce donc pas là abjurer la religion de Jésus-Christ, contredire ses maximes, et se révolter contre son Evangile? N'est-ce donc pas, Messieurs, démentir la foi que vous dites que vous avez en Jésus-Christ?

Je le dis, et je le dis hardiment, puisque c'est après le grand Apôtre, que cette foi ne peut subsister avec tous les principes de la sagesse humaine. Car n'est-ce pas, au contraire, la détruire, que de faire des œuvres qui lui sont tout à fait opposées? N'est-ce pas contredire Jésus-Christ que de mépriser ses lois. Nier qu'il soit Dieu, on n'oserait, mais on ne craint pas de nier ses maximes; on ne rougit pas d'altérer son Evangile : si vous croyez en Jésus-Christ, croyez donc ce qu'il a dit. Au reste, ne prétendez pas accorder jamais la loi de Dieu avec toutes ces fausses maximes qu'on débite dans le monde : ne croyez pas pouvoir accorder la lecture des Livres saints avec les entretiens dangereux des compagnies et des assemblées mondaines. C'est là cependant ce qu'on trouve dans le monde : on adore Jésus-Christ pauvre, mais on estime toujours les richesses; on reconnaît qu'il s'est humilié, qu'il a souffert, et qu'il est mort pour nous; mais on se plaît toujours dans les honneurs, et l'on cherche avec empressement les délices de la vie. On a beau adorer un Jésus-Christ plein de tendresse et de charité, on hait toujours ses ennemis : on a beau adorer un Jésus-Christ triste et languissant pour les péchés des hommes, on aime toujours les plaisirs et les divertissements. Cruelle et étrange manière de croire en Jésus-Christ! C'est donc à dire, Messieurs, que le monde qui se flatte d'être chrétien, ne l'est pas véritablement, s'il ne méprise ce que Jésus-Christ a méprisé, et s'il ne fait ce que Jésus-Christ a commandé; c'est-à-dire que la plupart des chrétiens qui se vantent de l'être, ne le sont pourtant pas; parce que, non-seulement ils ne font pas les œuvres de la foi dont ils se piquent de faire profession, mais qu'ils ne sont pas même dans les sentiments de la foi qu'ils professent.

Quelle conclusion tirerons-nous de là? Que si nous ne croyons pas en Jésus-Christ nous ne sommes pas de ses enfants; si nous ne suivons ce que Jésus-Christ nous a prescrit, nous ne lui appartenons pas. Quel état est donc le nôtre quand nous méprisons si souvent ses maximes? quelle est notre religion quand nous ne reconnaissons pas Jésus-Christ pour notre chef? Faisons donc, Messieurs, un renouvellement de foi à la face des saints autels; faisons de fortes résolutions de nous sacrifier tout entiers à Jésus-Christ, que nous adorons; faisons un serment inviolable, non-seulement de croire tous les mystères de Jésus-Christ, mais tous les principes de religion et de vertu qu'il a établis dans son Eglise pour nous servir de règle. En êtes-vous d'accord, chrétiens? consentez-vous à tout cela? Sur ces paroles de l'Evangile qui jettent la malédiction sur les ri-

chesses, êtes-vous prêts à vous en dépouiller et à les distribuer aux pauvres? Avez-vous pris ce dessein? êtes-vous prêts à dire devant Dieu : Oui, Seigneur, j'ai pris la résolution de vous obéir en tout ce que vous m'ordonnerez, et je l'exécuterai pendant tout le reste de ma vie? oui, Seigneur, j'ose le dire, je crois en vous par une foi vive et animée. Mais ce n'est pas encore assez; j'espère aussi en vous avec une confiance fidèle : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Préparez-vous, chrétiens, à bien comprendre ce grand principe de notre religion, et qui renferme ce qu'elle contient de plus sublime : voici le fondement de notre espérance en Jésus-Christ. Nous étions tous perdus par Adam, chef et père de tous les hommes pécheurs, et nous sommes tous sauvés par Jésus-Christ, Chef et Père des chrétiens. Le monde avait été livré au démon par ce premier père rebelle, et il se trouve heureusement délivré par le mérite de ce nouveau Sauveur. L'un fut un principe funeste de mort et de péché, l'autre est un principe et une source de salut et de grâce. Voilà l'état où se trouve le monde. Entre tous les hommes, Dieu n'en distingue que deux : l'un attira la mort dans le monde par sa désobéissance, et l'autre y apporta la vie par ses mérites. Or, Messieurs, voici où paraît le grand bienfait de Jésus-Christ envers nous : c'est de nous avoir bien voulu délivrer de ce malheureux esclavage du démon où Adam nous avait engagés; c'est de nous avoir retirés d'entre les mains du plus cruel et du plus barbare de nos ennemis. Comment cela? Par l'union qu'il a bien voulu faire de notre faible nature avec la sienne, par l'union sacrée de la nature humaine avec la nature divine; de sorte que par là il nous a tous réunis en lui-même pour nous sauver tous : *Unum corpus sumus in Christo* (*Rom.*, XII). C'est là sans doute tout ce que nous pouvions espérer pour fondement de notre bonheur et de notre gloire; car le Père éternel, tout irrité qu'il était contre nous, nous trouvant si bien unis avec son Fils, s'apaise aussitôt; sa justice se trouve désarmée, et il ne peut même s'empêcher de nous aimer du même amour dont il aime Jésus-Christ, comme Jésus-Christ nous le dit dans l'Evangile de saint Jean : *Dilexisti eos, sicut et me dilexisti* (*Joan.*, XVII). Puis donc que c'est ici tout le fondement de notre religion, quiconque a des oreilles, qu'il m'entende et qu'il s'instruise.

A peine l'homme fut-il créé, qu'il perdit tous ses droits et ses priviléges en perdant son innocence; ce n'était plus que corruption et que péché. Mais, ô profondeur des miséricordes et de la bonté du Seigneur! il envoie son Fils unique dans le monde pour rétablir l'homme dans ses droits; il ne songe plus qu'à faire réparer l'injure qui lui a été faite, et cela aux dépens du sang de son propre Fils; il se fait en Jésus-Christ et par Jésus-Christ une nouvelle créature de l'homme qui était mort par son péché. C'est l'Apôtre qui nous l'enseigne : *Ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu.* (*Ephes.*, II.) L'homme étant ainsi régénéré en Jésus-Christ et uni avec lui, le Père éternel ne trouve plus en lui de sujet de condamnation; comme il verse ses trésors dans son Fils bien-aimé, nous nous en trouvons en même temps inondés. C'est dans Jésus-Christ qu'il nous a aimés et prédestinés; c'est avec Jésus-Christ qu'il nous a ressuscités, qu'il nous a comblés de grâce et de bénédiction, et rendus capables de la gloire; et c'est depuis ce temps-là que ce Père bienfaisant est toujours prêt de couronner ceux qui étaient auparavant destinés aux flammes éternelles.

Voilà comment s'est faite la régénération de l'homme; s'il est aimé de Dieu, c'est par Jésus-Christ; s'il est prédestiné, c'est par Jésus-Christ. Mais comment Jésus-Christ a-t-il opéré et accompli l'ouvrage de cette prédestination des hommes? Sitôt qu'il est venu dans le monde, il a employé toutes sortes de moyens pour ramener les hommes à cette soumission qu'ils avaient méprisée, et qui n'était presque plus connue parmi eux; il a apporté tous ses soins à chercher les créatures perdues et égarées, toute sa vigilance à les observer, toute sa doctrine à les prêcher, toute sa douceur à les attirer à lui, leur faisant savoir qu'il est venu pour sauver tous les hommes. Il a fait publier partout le dessein qu'il avait; tout l'Evangile est plein de ces avertissements et de ces témoignages de tendresse et de bonté. Les Juifs superbes et les pharisiens incrédules veulent-ils l'en détourner ou le contredire, il les confond et leur dit aussitôt : Sachez, ô aveugles, que je suis venu appeler les pécheurs et non les justes; que c'est pour ceux-là que je me suis revêtu d'une chair mortelle et que je converse avec vous sur la terre; que ce sont eux que je viens délivrer et sauver.

Quelle confiance après cela, Messieurs, ne devez-vous pas avoir en Jésus-Christ rempli de bonté pour vous? Mais ne croyez pas pour cela qu'il vous soit permis de ne rien faire de vous-mêmes, et de vous en rapporter entièrement aux mérites de ce Sauveur; ne vous imaginez pas que vous en deviez être moins fervents dans la vertu, ou que vous en soyez moins obligés de faire de bonnes œuvres; c'est au contraire ce qui doit vous porter à une plus grande ferveur. Vous devez, par reconnaissance envers Jésus-Christ, redoubler vos soins et votre vigilance pour conserver une pureté qu'il vous est venu rendre. Parmi toutes ces effusions de grâces et de faveurs, ne trouvons-nous pas l'obligation de remplir nos devoirs et de répondre à tant de bienfaits? Dans quelque état que nous soyons, ne trouvons-nous pas de quoi nous animer à la vue de ce que le Sauveur a fait pour nous? Y a-t-il de plus grands motifs pour un pécheur, de changer de vie et d'embrasser la vertu, que quand il entend Jésus-Christ, dans l'Ecriture, qui lui dit : *Scribo vobis, ut non peccatis* (*I Joan.*, II); je vous écris afin que vous ne péchiez plus.

Si, après cela, nous péchons encore, où est donc notre confiance en Jésus-Christ et en ses saintes paroles? Quelle est donc notre insensibilité et notre conduite? N'est-elle pas bien étrange? Mais n'est-il pas encore plus étrange qu'après avoir péché nous n'en fassions pas aussitôt pénitence? car, quoique nous ayons péché, ne nous laissons-nous pas entraîner à d'autres péchés dont il nous est de plus en plus difficile de sortir? Souvenons-nous que nous avons un médiateur auprès de Dieu, que nous avons offensé, et que non-seulement il est venu au monde pour nous délivrer du péché, mais pour nous apprendre à l'expier quand nous aurons été assez malheureux que de le commettre; souvenons-nous que nous avons Jésus-Christ pour exemple d'une piété que la grâce et les bienfaits dont il nous a comblés ont droit d'exiger de nous; c'est lui qui fait entendre au Père éternel les cris de notre contrition et les soupirs de notre cœur pénitent; c'est lui qui demande notre réconciliation, mais à condition que nous travaillerons avec lui afin de satisfaire pour nos offenses; sans cela, quelle peut être l'espérance de notre salut, et comment nous flatter d'être délivrés de l'esclavage qui nous tenait captifs?

Ah! disait saint Augustin dans le plus fort de sa prière, j'avoue que quand je fais réflexion sur mes péchés passés, leur poids m'accable, leur multitude m'épouvante; je tremble, je frémis, je crains que les mérites de mon Sauveur ne me soient devenus inutiles, en ne répondant pas assez à ce qu'il a fait et souffert pour moi. Quand je rappelle dans mon esprit tous ces objets auxquels je me livrais, et qui m'entraînaient dans le précipice; quand je me ressouviens de tant de crimes énormes, et presque sans nombre, par des rechutes mille et mille fois réitérées; quand je pense que pour tout cela je n'ai fait qu'une pénitence si peu proportionnée; ah! je tomberais dans un horrible désespoir, si, pour relever mon espérance je ne levais les yeux vers le ciel, pour m'y consoler avec Jésus-Christ mon rédempteur. Oui, c'est là toute ma consolation, c'est en lui seul que je mets toute ma confiance: *Spes mihi valida in Christo.* Que deviendrais-je, si Jésus-Christ ne me soutenait par les mérites de son sang? Si je voulais creuser jusqu'au fond de mon cœur tout rempli de crimes? Ah! je dirais bientôt comme Caïn: *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear* (*Gen.*, XIV); mes crimes sont trop grands, Seigneur, pour que j'en puisse obtenir la rémission: chassez-moi de votre terre, et que je meure par la main du premier qui me rencontrera: mais quand je viens à considérer que j'ai affaire à un Dieu, dont les miséricordes sont inépuisables, et que je puis lui représenter mes maux par un Médiateur puissant et plein de tendresse pour moi, alors j'espère, je me console: espérance, consolation d'autant plus solide, qu'elle a pour appui un Dieu tout-puissant et libéral, tendre et miséricordieux: s'il est vrai de dire que ma pénitence n'est pas suffisante d'elle-même pour apaiser la colère de celui que j'ai infiniment offensé, il n'est pas moins vrai de dire que Jésus-Christ a donné à cette même pénitence une force et une vertu capable de m'obtenir le pardon de mes péchés.

C'est là-dessus, Messieurs, que doit être fondée notre confiance. Ne puis-je donc pas dire qu'elle est solide, qu'elle est juste? *Multam fiduciam in fide quæ est in Christo Jesu* (I *Tim.*, III); confiance qui devrait animer les fidèles jusqu'au milieu du siècle, où leur salut paraît le plus en danger, puisque Jésus-Christ a dit: Ne vous mettez pas en peine, j'ai vaincu le monde: *Ego vici mundum* (*Joan.*, XVI); confiance qui doit consoler les pauvres et les affligés, la veuve et l'orphelin; puisque Jésus-Christ a dit: Ne craignez rien, je ne vous abandonnerai point dans vos disgrâces, je vous servirai de père quand vous en serez privés: *Non relinquam vos orphanos* (*Joan.*, XIV); confiance dans la religion que nous professons, parce que nous serons marqués à la marque de Jésus-Christ, qui en est le chef et le protecteur; confiance dans nos vœux et nos prières, parce que tout ce que nous demanderons au nom de Jésus-Christ nous sera accordé; confiance dans nos œuvres, de quelque peu de mérite qu'elles soient, parce que ce qui n'est rien, devient quelque chose par les mérites de Jésus-Christ; confiance dans nos vertus, puisque elles reçoivent de Jésus-Christ un prix et une valeur infinie; confiance au milieu de nos égarements mêmes, puisque Jésus-Christ est notre pasteur qui nous cherche et qui nous ramène; confiance dans nos retours, parce que Jésus-Christ est un bon Père, qui reçoit l'enfant prodigue quand il vient se jeter à ses pieds; confiance dans notre foi, puisqu'il en est l'objet et le principe; confiance dans notre charité, puisqu'il en est le lien et le terme; confiance dans notre mort, puisqu'il l'a sanctifiée par la sienne; confiance enfin, jusque dans les cendres et la poussière de nos tombeaux, puisqu'il les a vivifiées par sa glorieuse et triomphante résurrection.

Ah! que serait-ce, Messieurs, si nous n'avions pas confiance en un Jésus-Christ qui est notre réconciliation, notre paix et notre miséricorde? Ah! malheur à ceux qui, dans les maux divers de la vie, n'ont point Jésus-Christ pour consolateur et pour protecteur! malheur à ceux qui vivent dans ce monde sans recourir à Jésus-Christ, sans se confier à Jésus-Christ. Ils sont aussi sans Dieu, dit l'apôtre saint Paul: *Qui eratis illo in tempore sine Christo, promissionis spem non habentes et sine Deo in hoc mundo.* (*Ephes.*, II.) Sans Jésus-Christ l'on est exclu de toutes les promesses que le Père céleste a faites à ses enfants. Que deviendra-t-elle donc cette âme pécheresse, si elle n'a recours à un souverain Médiateur qui la réconcilie avec son Dieu? Que deviendra-t-elle cette créature faible et fragile, accablée d'embarras et de troubles, si elle ne s'affermit avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ? Que deviendra-

t-elle à l'heure de la mort, si pendant la vie elle ne s'est point fait un asile pour la bienheureuse patrie ?

Mais où retrouver Jésus-Christ, me direz-vous, dans ce grand éloignement où nous en sommes par notre péché ? Ne dites pas, dit saint Paul, qu'il nous est inaccessible ; car il nous dit lui-même : Je suis en vous, et vous êtes en moi. Vous qui semblez être bien éloigné de Jésus-Christ, poussez vers lui quelque soupir de tendresse et d'amour, et il vous rapprochera de lui : ôtez ce voile de malice et de péché qui vous le cache, et vous sentirez ses caresses ; entrez dans le sein de sa miséricorde par une confiance filiale, et il vous y recevra : mais surtout formez Jésus-Christ en vous par une fidélité inviolable à ses lois, et par une fervente imitation de ses vertus. C'est par où je finis ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Après vous avoir fait envisager dans mon premier point l'élévation de Jésus-Christ, qui est l'objet de notre foi ; après vous avoir montré dans le second l'union qu'il a contractée avec nous, qui fait le fondement et l'appui de notre espérance, il faut encore que je vous expose ses vertus, afin de vous porter à les imiter ; il faut à l'honneur de Jésus, que je vous présente l'image et le portrait fidèle de sa vie, afin que vous vous conformiez à sa conduite, et que vous appreniez, si vous ne le savez pas, à marcher sur ses traces. Ce n'est point de cette vie éternelle qu'il a puisée dans le sein de son Père, que je prétends vous parler ; c'est ce que nous devons adorer : ce n'est point de cette vie prodigieuse, où a tant éclaté sa puissance, où il a fait tant de miracles : tantôt en apaisant les tempêtes, tantôt en ressuscitant les morts, tantôt en changeant le cours de la nature et des éléments, tantôt en chassant les démons des corps des possédés ; c'est ce que nous devons admirer : mais je vous propose cette vie mortelle de Jésus-Christ vivant sur la terre et conversant parmi nous ; et pour vous engager à l'imiter, voici le plan que je vais vous tracer de ses principales actions.

Dans les différents états de la vie de Jésus-Christ, dans les plus grandes contradictions, comme dans les plus grands honneurs, on l'a vu toujours le même ; toujours brûlant du même désir de sauver les hommes au prix de son sang ; toujours persévérant dans la même pureté : on l'a vu au milieu des applaudissements publics de tous les peuples qui le voulaient prendre pour leur roi, conserver toujours la même modestie, et une humilité qui surprenait tout le monde : on l'a vu dans les contradictions toujours ferme et inébranlable, toujours tendre et charitable malgré la haine qu'on lui portait : on l'a vu dans les outrages et les insultes, d'une tranquillité qui démontait l'effronterie de ses ennemis, d'une douceur qui désarmait leur fureur et leur rage : on l'a vu nourrir une foule de peuple affamé de sa parole, sans jamais s'en lasser, plus zélé pour le salut de leurs âmes, que pour la nourriture de leurs corps : on l'a vu consacrer non seulement les jours, mais les nuits entières à leur instruction. On l'a vu contredit et menacé par la témérité des pharisiens, et cependant confondre leur orgueil par son humilité : on l'a vu poursuivi avec fureur, et marcher cependant avec intrépidité, aller même au-devant de ses propres bourreaux : on l'a vu avec ce pouvoir absolu de multiplier les pains et les poissons, manquer de tout, et souffrir la faim et la soif ; il était le maître de l'univers, et il n'avait pas seulement où reposer sa tête ; on l'a vu au milieu de sa souveraineté et de son indépendance, reconnaître des rois au-dessus de lui, jusqu'à payer le tribut à des empereurs, et déférer à leurs ordres ; on l'a vu chargé de calomnies et d'injures, souffrir avec patience et prier avec confiance. Enfin, on l'a vu sur la croix, accablé de douleurs, demander grâce pour ses ennemis, et pardonner à ses bourreaux.

Quelle règle n'est-ce pas là pour nous, Messieurs ! Quelle instruction ne devons-nous pas tirer de cette conduite de Jésus-Christ ! Quel courage, et quelle ferveur ne devons-nous pas avoir à la vue de si admirables exemples ! Car ne vous y trompez pas : il n'a voulu passer par tant de routes humiliantes et pénibles, que pour nous montrer ce que nous devons faire, ce que nous devons souffrir : toute sa vie et sa mort même n'ont été exposées aux yeux des hommes, que pour leur donner un modèle de la perfection chrétienne. Doutez-vous après cela que vous soyez obligés de l'imiter ? Vouloir tendre à cette haute perfection, ce serait une témérité pour un chrétien, je l'avoue ; mais prétendre aussi que nous ne devions pas suivre ses exemples, c'est une erreur damnable ; car après tout, dit le grand Apôtre en parlant aux Galates, mes enfants, je ne travaille à vous engendrer une seconde fois, que jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous : *Filioli mei quos iterum parturio ; donec formetur Christus in vobis.* (*Gal.*, IV.) Il faut former Jésus-Christ en nous ; et malheur à celui qui ne formera pas Jésus-Christ en lui par l'imitation de ses vertus. Car quoique nous ne soyons qu'un même corps avec Jésus-Christ, selon l'Apôtre, on peut dire qu'il n'habite en nous, qu'autant que nous nous rendons fidèles à l'imiter : *Fidelis sermo : nam si commortui sumus, et convivemus.* (*II Tim.*, II.) C'est une parole fidèle : et quelle est cette parole ? la voici : si nous mourrons au péché et à nos passions, comme Jésus-Christ y est mort, nous vivrons avec lui : si nous souffrons avec fermeté et avec patience comme lui, nous régnerons avec lui ; mais si nous ne reconnaissons pas ses exemples, Jésus-Christ ne nous reconnaîtra pas non plus : *Si sustinebimus, et conregnabimus : si negaverimus, et ille negabit nos* (*Ibid.*) ; voilà ce que Jésus-Christ nous dit : *fidelis sermo :* c'est une promesse qu'il nous fait, dont il

ne se rétractera point; mais, hélas! promesse à laquelle presque tous les chrétiens sont insensibles! parole de Jésus-Christ presque inconnue à tout le monde! Loin de suivre ce divin modèle, et d'exécuter ce qu'il ordonne dans son Evangile, l'on se fait un faux Evangile et de fausses lois, que la chair et le sang ont inspirées : l'on fait quelqu'acte de pénitence, mais pénitence qui n'est qu'apparente et cachée sous les beaux dehors d'une trompeuse hypocrisie : illusion et désordre qui règne aujourd'hui dans tous les états et dans toutes les conditions, et dont il me semble qu'on n'est pas assez instruit.

Car combien en voit on qui s'abusent sur ces importantes vérités, et qui, à la vue des exemples de Jésus-Christ sont aussi froids que s'il ne s'était point donné pour eux! Combien qui avec cette lâche insensibilité ne laissent pas de prétendre vivre comme ses enfants! Mais quoi donc! pouvons-nous avoir ces vaines prétentions et nous dire véritablement chrétiens, pendant que nous menons une vie si opposée à Jésus-Christ qui est notre chef, et que nous ne voulons rien imiter de ses vertus? En vérité, Messieurs, les païens entendaient mieux notre religion que nous-mêmes : ils ne voulaient pas être chrétiens, parce qu'ils ne voulaient pas imiter Jésus-Christ; vous ne voulez pas être chrétiens, leur disait saint Augustin, parce que vous voyez Jésus-Christ humilié, et que vous voulez toujours être orgueilleux. Cette raison qui empêchait autrefois les païens d'entrer dans une religion sainte comme la nôtre, ne devrait-elle pas jeter hors de cette religion plusieurs chrétiens, qui ne veulent pas s'y conformer? Croire un Dieu humble, et être ambitieux; un Dieu pauvre, et aimer les richesses! Quelle illusion de se croire enfant d'un Dieu pénitent et souffrant, pendant qu'on passe ses jours dans une vie molle et délicieuse; de se croire chrétiens, quand on ne suit que les maximes du siècle, et non celles de l'Evangile, les coutumes du monde et non les lois saintes de Jésus-Christ! Quelle erreur! de vouloir être chrétiens et ne pas éloigner de nous ce qui est profane et abominable! De vouloir être spirituels, et ne pas détruire ce qu'il y a en nous de charnel et de mondain, c'est sans doute la plus grande de toutes les folies!

Il faut commencer par là pour imiter Jésus-Christ : c'est de retrancher de notre cœur, ce que Jésus-Christ a retranché du sien : mais ce n'est pas encore assez; il faut achever l'ouvrage; c'est de faire entrer Jésus-Christ dans toutes nos actions, et de ne rien faire qui ne soit réglé sur ce qu'il a fait. Pour rendre notre conduite régulière selon le monde, il ne faudrait que vivre conformément à ses maximes; et pour vivre selon la morale chrétienne, il faut se conformer en tout à Jésus-Christ qui nous l'a enseignée; il faut que vous ayez de la patience dans vos souffrances, du désintéressement dans vos emplois, du détachement dans vos richesses : vous n'avez encore rien, si toutes ces vertus ne sont formées sur Jésus-Christ, sans cela tout ce que vous ferez ne vous sera d'aucun mérite : toutes ces belles et héroïques vertus ne seront regardées dans vous que comme dans d'honnêtes païens, et vous n'y trouverez rien d'utile et d'avantageux pour votre salut. Que sont donc tant de chrétiens dans lesquels on admire une si grande douleur, une si grande complaisance? ce sont d'honnêtes païens. Que sont tant de politiques, de savants, de rares génies? ce sont de sages mondains, et rien de plus.

Comment vit on dans le monde? On se fera un honneur de passer pour un homme de bonne foi; on se piquera d'avoir de la droiture; c'est-là, dit-on, la qualité d'un honnête homme; je ne voudrais pas passer pour autre; et l'on fait aussi tout ce qu'on peut pour se conserver ou pour acquérir cette qualité parmi les mondains : mais quand je demande à un chrétien qu'il imite Jésus-Christ, que s'il veut être son enfant, il suive ses maximes; ah! il n'en veut rien faire : il paraît jaloux de la qualité de chrétien; mais il ne veut pas qu'il lui en coûte rien.

Quel est donc notre aveuglement! on se fait un mérite de ce qui n'en est point un, et l'on ne s'en fait point un de ce qu'il y a de plus saint dans la religion de Jésus-Christ; l'on se fait un mérite d'avoir de la droiture, de la bonne foi, de l'honnêteté; ah! ces vertus ne nous sont-elles pas communes avec les païens? Je demande à un honnête homme qu'il soit doux, qu'il soit libéral; c'est et ce doit être l'inclination d'un grand cœur; mais je demande plus à un chrétien; il faut que cette douceur aille jusqu'à pardonner à ses ennemis; il faut que cette libéralité aille jusqu'à se dépouiller, s'il le faut, de tous ses biens pour en revêtir les membres de Jésus-Christ. On se fait dans le monde une gloire de souffrir : c'est le caractère d'un philosophe et d'un grand esprit; mais je demande plus à un chrétien; il faut qu'il unisse cette patience à la passion de Jésus-Christ. On demande à un infidèle qu'il se fasse une bonne réputation dans le monde, puisqu'il n'en attend point d'autre récompense pendant sa vie; mais je demande plus à un chrétien : il faut qu'il emploie cette réputation pour gagner des âmes à Dieu, et pour persuader plus aisément les devoirs de sa religion à ceux qui ne les veulent pas reconnaître. On se fait dans le monde réglé une loi de pudeur et de modestie; mais je demande à un chrétien qu'il fasse servir cette pudeur à sa sanctification, et qu'il la consacre à celui qui lui a donné assez de force pour la conserver. Enfin, on se fait une loi de pardonner les injures qu'on a reçues d'un ennemi; il y a, dit-on, de la générosité; mais je demande plus à un chrétien : il faut, non-seulement qu'il pardonne à ses ennemis, mais qu'il prie pour eux, qu'il leur fasse du bien, comme Jésus-Christ en a fait aux siens en mourant sur la croix.

Voilà, Messieurs, ce que nous devons

faire à l'exemple de Jésus-Christ. C'est de le faire entrer dans nos vertus et dans nos bonnes œuvres, afin de nous rendre semblables à lui. Après cela, examinez-vous vous-mêmes : voyez si vous reconnaissez en vous Jésus-Christ : *An non cognoscitis vosmetipsos quia Christus Jesus in vobis est?* (II *Cor.* XIII.) S'il y est, vous le reconnaîtrez, vous le sentirez, à moins que vous ne méritiez d'être rejetés : *Nisi forte reprobi estis.* (*Ibid.*) Connaissez-vous que Jésus-Christ soit en vous? le sentez-vous en vous-mêmes? Agit-il en vous et avec vous? Commande-t-il à votre esprit et à votre cœur? Vous apercevez-vous qu'il détruise cet orgueil et cette mollesse par son humilité et par sa vie pénitente? Se mêle-t-il dans vos bonnes œuvres? Y met-il le prix par ces saintes inspirations? Ne sentez-vous pas, au contraire, qu'il est hors de vous par ce maudit penchant qui vous entraîne et qui vous livre à son plus cruel ennemi, qui est le démon? Ah! comment Jésus-Christ serait-il dans cette âme desséchée d'envie et bouffie d'orgueil! dans cette âme noire de haine et de vengeance! dans cette âme lâche et tiède, pour ne pas dire impie et corrompue! dans cette âme tout embrasée de l'amour profane du monde et de ses faux biens! Si cela est, cependant, que Jésus-Christ ne soit point en vous, ni en vos œuvres, ah! ne devez-vous pas craindre qu'au lieu de travailler à votre salut, vous ne travailliez, au contraire, à votre réprobation? *Nisi forte reprobi estis.*

Écoutez donc, chrétiens, ce que vous dit saint Paul, et vous instruisez. A moins que vous ne sentiez en vous Jésus-Christ, en quel danger est votre salut? Mais comment connaître s'il est en nous? Il n'y a point d autre moyen, ni de secret plus sûr, que de voir si nous sommes bien conformes à sa vie et aux exemples qu'il nous a donnés. Car quel est le prédestiné? c'est celui qui est conforme à Jésus-Christ; il ne peut l'être autrement. Que sera-t-il donc s'il ne lui est pas conforme? Il sera un réprouvé : puisque c'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que nous sommes prédestinés, et que la marque de notre réprobation consiste à ne lui être pas semblables. Ah! chrétiens, puisque nous avons tout ce qui regarde notre salut éternel par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, travaillons à l'imiter, à l'attirer pour jamais dans nos cœurs : que ce soit là l'exercice ordinaire de notre religion, que chacun s'applique à former en lui son image, et à la graver bien avant dans son cœur, afin qu'ayant cru, espéré et imité Jésus-Christ en cette vie, il puisse le posséder éternellement dans le séjour de sa gloire. Je vous le souhaite.

SERMON XVII.

SUR LE SACERDOCE.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel. (*Luc.*, II.)

Il a été établi pour la perte ou le salut de plusieurs en Israël.

Comme la mission de Jésus-Christ, Messieurs, est la source, le commencement et le modèle de la nôtre; que le sacerdoce dont il nous a honorés n'est que l'extension et l'écoulement du sien, et qu'il nous envoie vers les fidèles pour consommer son œuvre, comme son Père l'envoya vers les brebis d'Israël, qui allaient périr, pour les sauver; on peut appliquer à chacun de nous, qui sommes revêtus de ce noble caractère, ce qui a été dit du grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et dire avec le saint vieillard Siméon, qu'il a été établi pour la perte ou le salut de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.* En effet, il me semble que Jésus-Christ venant prendre pour la première fois dans le temple une possession publique de son sacerdoce et en exercer les premières fonctions, il me semble, dis-je, que Jésus-Christ, dans cette circonstance solennelle, était la figure de chaque prêtre, lorsqu'il vient de recevoir l'onction sainte et qu'il paraît la première fois dans le temple revêtu de cette dignité; et je dis que c'est dans une occasion pareille qu'on doit dire de chacun de nous : Il vient d'être établi prêtre pour la perte ou le salut de plusieurs : *Ecce positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum in Israel.* C'est sur cette terrible alternative que roule la destinée du prêtre, pour édifier ou pour détruire; pour la consommation des saints ou la malédiction des réprouvés; pour arroser de son onction les terres stériles et ingrates ou pour être la pierre de scandale de ses frères; pour être le sel ou le poison de la terre. En un mot, vous allez voir : 1° les malédictions attachées à une dignité d'un mauvais prêtre; 2° les bénédictions qu'attire avec soi le bon prêtre.

Développons en peu de mots cette double vérité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle idée se forme-t-on d'ordinaire du ministère saint qui nous sépare du commun des fidèles et nous consacre aux fonctions du sacerdoce? Je ne demande pas quelle idée vous vous en formez vous-mêmes, Messieurs. Nourris des vérités les plus saintes de notre foi, remplis des lumières les plus pures de la science sacerdotale, vous connaissez quelle est l'excellence et le prix de votre vocation et vous en remplissez les obligations dans toute leur étendue. Mais je demande quelle idée s'en forment la plupart de ceux qui s'y destinent? Hélas! les uns, exclus des charges et des riches héritages de leur famille par le sort de leur naissance, tristes, peut-être, comme Esaü, de n'y pouvoir prétendre, vont chercher un dédommagement dans l'état ecclésiastique; et, pour se consoler, se disent à eux-mêmes que le Père céleste a des bénédictions de plus d'une sorte; les autres regardent le sacerdoce comme un titre honorable qu'ils doivent à leur nom et comme un adoucissement de peines qu'ils se doivent à eux-mêmes. Les uns élevés, dès l'enfance, parmi des personnes qui leur ont tenu des discours favorables sur le sacerdoce, qui ne leur en

ont fait que de douces et riantes peintures, accoutumés à ne l'envisager que sous les images agréables de repos, d'honneur et de prospérité, ont enfin voulu y entrer : semblables à ce profane Héliodore qui n'entra dans le temple de Jérusalem que pour y trouver des trésors cachés et les transporter aux usages du monde. Quelques autres, déterminés par un tempérament doux, délicat et paisible, souvent pour s'épargner les gênantes fatigues attachées aux poursuites de la fortune du siècle, se jettent dans l'état ecclésiastique et l'embrassent, sans réflexion, comme l'apanage de leur faiblesse et de leur tempérament, et ne s'y promettent que des jours de repos et de tranquillité. Il s'y en trouve qui, nés avec plus de zèle et plus de force, y prévoient des travaux fatiguants, des poursuites difficiles, des recherches pénibles et opiniâtres ; en un mot, des fonctions éclatantes d'un ministère glorieux : mais en cela ils ne font que suivre leur propre penchant, que chercher à se satisfaire, comme si les prêtres n'étaient prêtres que pour eux-mêmes. Enfin il en est qui, après avoir longtemps vécu dans la licence du monde, lassés peut-être des fatigues et des fausses douceurs de l'homme séculier, viennent se délasser dans l'état ecclésiastique, et entrent dans la cléricature comme dans la voie la plus sûre du salut ; comme s'il suffisait de commencer à participer à ses fonctions saintes et redoutables, pour être exempt de pénitence et obtenir la rémission d'une longue suite de désordres. Nul ne se regarde comme le modèle destiné à régler les autres, et comme un médiateur puissant qui décide toujours du malheur et de la félicité publique. Cependant, quelles que soient les fonctions du sacerdoce, devenant prêtres, nous devenons personnes publiques ; nous devenons chargés des intérêts des peuples ; nous contractons avec les fidèles une alliance étroite qui rend leur cause la nôtre et notre perte la leur ; nous devenons des pierres angulaires où se rapporte et se fonde tout le reste de l'édifice ; et nous ne pouvons ni nous soutenir sans soutenir ceux qui sont autour de nous, ni tomber sans les entraîner avec nous : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.* Entrons dans le détail de tout ceci et nous instruisons.

Car 1° un prêtre, quelque place qu'il occupe dans l'Eglise, est chargé des intérêts des peuples ; c'est à lui à porter tous les jours aux pieds du trône de l'Agneau les plaintes, les besoins et les misères des fidèles ; le ciel ne s'ouvre et ne se ferme presque aux cris du peuple que par sa voix. Comme il a plus d'accès que tout autre auprès du Seigneur, c'est à lui à lui présenter les fidèles ; il doit parler à Dieu comme ferait un ami à un ami, un ministre à un souverain et lui arracher par la prière ce que ses peuples ne sauraient obtenir par leurs gémissements. Les princes de la terre, dont on veut obtenir quelques grâces, veulent, d'ordinaire, qu'on ne vienne à eux pour les obtenir que par le canal de leurs ministres : il y a plus de majesté dans cette conduite. Tel est l'ordre qu'on observe dans l'Eglise ; on veut que les peuples s'adressent à Dieu par les ministres : et de là viennent les prières canoniques plus efficaces que celles des particuliers, parce qu'elles sont les vrais canaux par où descendent les grâces du ciel. Or un prêtre mondain et infidèle, dont la bouche ne s'ouvrirait plus que pour des discours profanes ; un prêtre qui, portant tous les jours sa langue dans le ciel, en vertu des bénédictions mystérieuses qu'il fait couler sur l'autel, la laisserait ensuite ramper sur la terre et l'appliquerait à des entretiens vains, pour parler le langage du Prophète : *Posuerunt in cœlum os suum, et lingua eorum transivit in terra.* (*Psal.* LXXII.) Un prêtre dont l'imagination dissipée par mille images indécentes, ne pourrait plus se captiver devant le Seigneur ; un prêtre, qui à peine dérobe quelques moments à ses plaisirs pour les donner à son intérêt, et qui se mettrait peu en peine d'attirer sur le peuple quelques-unes de ces bénédictions que faisaient couler sur les Israélites les cantiques du roi pénitent ; un prêtre qui se décharge de ce devoir que lui impose son ministère, est-il capable de faire respirer les peuples, dans leur accablement, de les secourir dans leurs peines, de les consoler dans leurs chagrins et de faire de son ministère un asile aux malheureux et un moyen de salut aux pécheurs ? Un prêtre qui se décharge de ses fonctions, comme d'un joug accablant, que peut-il espérer d'obtenir de Dieu ? Que revient-il à une ville, à un royaume, à une province, à un peuple d'être commis à la garde d'un tel ministre, s'il ne pense qu'à se contenter lui seul ? En quoi peut-on s'apercevoir qu'on trouve en lui un défenseur, un protecteur, un modèle, un père, un médiateur? Car ce sont là les titres glorieux que nous partageons avec Dieu.

Je vais plus loin. Un prêtre n'est-il pas responsable de la perte de ces âmes dont le salut était attaché à ses prières? Les maux de l'Eglise, l'endurcissement des pécheurs, mille chutes qui arrivent, tous ces maux ne sont-ils pas son ouvrage? Mille âmes faibles ne lui reprocheront-elles pas un jour que, si la faveur de ses prières les eût soutenues, elles auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice? Si Moïse, malgré l'ordre qu'il en avait reçu, eût laissé tomber ses mains défaillantes au lieu de les lever au ciel, outre le sang des Israélites qui aurait été répandu, n'eût-il pas encore entraîné leur honte et leur confusion avec lui ? Vous privez les fidèles du secours qui leur est dû ; vous leur ôtez le canal qui leur était offert : c'est-à-dire que, ne priant point, vous êtes placé sur le sanctuaire comme une nuée ténébreuse qui, non-seulement jette partout l'obscurité, mais qui empêche même les influences salutaires du soleil de justice de passer sur la terre : vous êtes comme des arbres morts qui, non-seulement ne produisez aucun fruit, mais qui cachez les rayons du soleil et les retenez dans un tronc sec, où ils sont perdus. D'où croyez-vous que vienne

le relâchement des mœurs, l'affaiblissement des lois de l'Eglise, l'altération de sa discipline et une infinité de désordres, soit dans le monde, soit dans l'Eglise? N'est-ce pas de l'insensibilité des prêtres aux maux des peuples? C'est que nous ne pleurons plus comme on faisait autrefois entre le vestibule et l'autel; que, prosternés aux pieds du crucifix, nous ne levons plus les mains vers ce Dieu de miséricorde et de bonté; c'est que nos vœux et nos prières, n'ayant plus la force de monter jusqu'à Dieu, n'ont plus la vertu d'en faire descendre des grâces et des secours: nous sommes les seules sources publiques du relâchement des fidèles, des scandales de l'Eglise; nous sommes cause de ses malheurs, et ses maux sont presque toujours les nôtres.

Seigneur, disait autrefois un prophète, si nous sommes devenus semblables aux nations infidèles, si votre culte est parmi nous un scandale, vos saintes lois un abus, ah! c'est que vous avez mis sur nos têtes les fautes du peuple qui sont à vos yeux comme les nôtres propres : *Imposuisti homines super capita nostra.* (*Psal.* LXV.) Ainsi un prêtre mondain et indigne du caractère qu'il porte, dès qu'il ne prie point ou qu'il prie sans ferveur, produit la perte de plusieurs : *Positus est hic in ruinam multorum.*

2° Un prêtre est le réconciliateur des hommes avec Dieu, par les dons et l'auguste sacrifice qu'il offre au Père éternel pour eux; il est établi pour offrir pour les pécheurs l'hostie de propitiation, qui est la seule que Dieu regarde ; et il est chargé de désarmer sa colère lorsque les hommes l'ont irrité. C'est là cette arche d'Israël, que le prophète n'eut qu'à porter au milieu du camp pour mettre en fuite les ennemis du Seigneur. Or, un prêtre qui a combattu l'esprit de sa vocation, ou qui ne l'a jamais reçu, que vient-il faire aux pieds des saints autels? Il vient souiller de sa seule présence le Saint des saints dont il ose approcher; il déshonore de son seul regard l'auguste tabernacle qui contient le corps de son Sauveur; il offre au Père éternel, par ce saint sacrifice, un sang qui crie vengeance contre lui; il renouvelle l'attentat de la croix; il attire sur la terre des maux encore plus étonnants que l'éclipse des astres, que le renversement des éléments, que l'horreur de toute la nature, et entraîne avec lui la désolation de presque tout l'univers. Car si, dès les premiers temps de l'Eglise, les maladies, les afflictions, la stérilité et les misères publiques étaient regardées comme la punition de ces communions, non pas indignes, car on n'en faisait point en ces jours heureux, mais de ces communions tièdes et peu ferventes : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi* (I *Cor.*, XI), quel châtiment réservez-vous donc, ô mon Dieu, aux profanateurs de vos hosties vivantes et toutes saintes?

N'en doutons point, mes frères, si le Seigneur du ciel et de la terre fait de nos jours plus que jamais éclater sa fureur contre nous, s'il fait gronder ses vents, son tonnerre sur vos têtes, si le ciel refuse sa rosée à nos campagnes, ou que le soleil les dessèche; si nous voyons en ce siècle les saisons confondues, les éléments affaiblis, la stérilité devenue si commune, les maux multipliés. Ah! c'est la profanation des choses saintes qui arme le bras du Tout-Puissant; c'est sur ces autels déshonorés que se forment les nues de fureur qui vont se répandre sur les habitants de la terre; c'est dans ces sacrés temples, où ne devraient tomber que les infusions de la grâce, que descendent les fléaux les plus terribles de la colère divine; en un mot, ce sont les mauvais prêtres qui attirent tant de calamités et de misères sur la terre; il semble que toute la nature gémit de les renfermer dans son sein, que les créatures ne les veulent connaître que pour les rejeter comme des anathèmes: *Omnis creatura ingemiscit.* (*Rom.*, VIII.) Ce sont les Jonas rebelles, ces prophètes infidèles et désobéissants qui vont attirer les vents et les tempêtes sur les peuples, qui vont agiter tout le pays qu'ils habitent, et qui mettent si souvent le vaisseau de l'Eglise dans un état si dangereux, qu'à tous moments il est près de périr et de faire naufrage. Quel fléau donc pour la terre! quelle désolation pour l'Eglise! quelle calamité pour les peuples! quel malheur pour les siècles, pour les villes, pour les provinces, pour les royaumes, qu'un seul mauvais prêtre! et ne peut-on pas dire qu'il n'est établi que pour la perte de plusieurs? *Ecce positus hic in ruinam multorum.*

On lit, dans l'histoire, qu'à la naissance de ces tyrans qui devaient persécuter l'Eglise et se nourrir du sang des fidèles, on voyait dans les astres quelques images tracées de ce qu'ils devaient être : il se peut faire que la crédulité des peuples ait donné lieu à cette histoire; mais si nous pouvions approfondir toutes les circonstances de la naissance et de la vie d'un mauvais prêtre, nous y lirions l'histoire anticipée des malheurs publics; nous verrions que Dieu se sert du présent qu'il vient de nous faire pour nous punir; et, frappés de terreur à la vue des malheurs qui nous menacent, nous demanderions, comme saint Luc de Jean-Baptiste, mais dans un sens tout contraire : *Quis putas, puer iste erit?* (*Luc.*, I.) Quel est donc cet enfant, et quel malheur vient-il d'arriver à la terre? Il est vrai qu'un bon prêtre est un présent bien précieux; mais un méchant prêtre, un prêtre infidèle est un fléau du ciel qu'on ne peut assez appréhender; et quand je dis un prêtre infidèle, je ne parle pas de ceux qui ont des monstres et des abominations dans la conscience, je ne parle que de ceux qui ont une conscience flottante, lâche, douteuse entre Jésus-Christ et le monde, qui sont partagés entre la religion et le siècle; et je dis que c'est un anathème au milieu d'Israël; que c'est un autre Achab qui se revêt des dépouilles de Jéricho; en un mot, que c'est un enfant de colère qui n'est établi que pour la destruction

de plusieurs : *Ecce positus est hic in ruinam multorum.*

3° Un prêtre est un coopérateur avec Dieu dans le salut des âmes ; il applique aux hommes les grâces et les mérites du sang de Jésus-Christ par le canal des sacrements ; il les purifie de leurs taches par la pénitence qu'il leur impose ; il les nourrit du pain de la doctrine et de la vérité par les catéchismes et les prédications de l'Evangile ; or, un mauvais prêtre, devenant indigne de cet auguste nom de coopérateur de Dieu, devient un coopérateur du démon par la perte des âmes : *Positus est hic in ruinam multorum ;* car, sans vous dire ici qu'il regarde la piété comme un gain, et la religion comme un trafic, je n'ajoute point qu'en manquant à ses devoirs par infidélité ou les remplissant sans discernement, il n'est point de maux qu'il n'attire, et qu'il afflige l'Eglise de malheurs innombrables : la sécurité ou fausse paix des consciences, les vaines maximes des fidèles en matière de piété, la participation des sacrements dans des cœurs criminels et mondains, la confiance des pécheurs au lit de la mort ; car tous ces malheurs viennent de là ; je ne dis point encore que les mauvais prêtres éteignent les grâces secrètes que Dieu accorde aux peuples, qu'ils sont les corrupteurs des mœurs, les sources du relâchement et de la plupart des désordres que l'on commet dans le monde ; car, vous le savez, Messieurs, tout est piége dans le monde, tout y sert de filets au démon ; et ne restant du déluge universel du péché qui inonde la terre que nos portiques, nos temples, nos autels, où la colombe pourra-t-elle donc s'aller reposer, si la corruption s'y répand ?

Or, c'est sur ces autels, dans ces temples, sur ce Thabor, comme parle l'Ecriture, que cette chaste colombe trouve dans l'ignorance, dans la lâcheté, dans la corruption des ministres, des piéges mille fois plus redoutables que partout ailleurs : *Audite hoc sacerdotes : quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor.* (*Osee*, V.) Ecoutez ceci, prêtres du Seigneur : Vous êtes devenus si corrompus en vous-mêmes, et si cruels pour les autres, que vous servez de piéges à tous ceux qui vous voient, et que vous êtes comme autant de filets tendus sur le Thabor même, et au milieu du sanctuaire. L'on ne peut pas dire ici, comme saint Paul, qu'ils soient la bonne odeur de Jésus-Christ, ceux qui avilissent leur ministère par une conduite déréglée, et qui, ne prenant point soin de se justifier par la prière, la retraite, le recueillement, par la charité et le désintéressement, deviennent plus mondains, et par conséquent moins propres à parler des choses de Dieu. Ils reprennent sans douceur, ils corrigent sans charité, ils exhortent sans zèle, ils accompagnent les plus beaux discours d'un air de sécheresse qui leur ôte tout leur fruit, ils n'ont plus ces expressions touchantes qui vont au cœur ; à peine frappent-ils l'oreille pour amuser l'esprit ; ils manquent de cette onction que produisent la prière et la retraite ; car il faut converser familièrement avec le Seigneur, comme Moïse, pour reprendre avec succès les adorateurs du veau d'or ; il faut avoir la componctoin dans le cœur avant de pouvoir l'inspirer à ses auditeurs.

De là, le peu d'aptitude des ministres à porter de bons sentiments dans le cœur des peuples, affaiblit la force des vérités saintes qui passent par leur bouche ; de là l'éloquence profane mêlée avec la simplicité respectable de l'Evangile ; de là nos chaires chrétiennes ne sont plus qu'un airain sonnant où retentissent les stériles et infructeuses voix d'hommes tous vides de l'esprit de Dieu et pleins d'eux-mêmes ; de là le plus saint temps de pénitence sans changement, nos tribunaux sans pénitents, nos saintes lois sans observateurs, les justes sans consolation, les pécheurs sans secours, les faibles sans ressource, toute la religion sans appui, sans défenseurs. De quelque science dont les mauvais prêtres puissent se flatter, ce sont des sciences stériles qui ne produisent rien de bon ; ils égorgent dès là qu'ils ne vivifient point ; ils scandalisent dès là qu'ils n'édifient point. Le sacerdoce est un moyen de salut dont ils privent le peuple : il est vrai de dire qu'un mauvais prêtre est un fléau de Dieu pour la destruction et la perte de plusieurs : *Ecce positus est hic in ruinam multorum.* (*Luc.*, II.)

Enfin, pour dernière raison, quand nous ne nous proposerions aucun de ces motifs, et que nous ne nous rendrions à aucune de ces terribles vérités que je viens d'exposer, ne sommes-nous pas, après le chef des Apôtres, comme la règle et la forme du troupeau : *Forma facti gregis ex animo* (I *Petr.*, V), et par conséquent obligés à servir de modèle aux autres ? Or, quand de mauvais prêtres ne feraient que se montrer, quel mal ne font-ils pas au peuple qui les voit ? L'amour des maximes, des coutumes, des usages mondains qu'ils inspirent par leurs exemples, et qu'ils devraient condamner, bannir du christianisme, n'est-ce pas un malheur trop grand pour tant de gens qui s'y laissent entraîner ? Quelle surprise pour ces lâches ministres, si les peuples confiés à leurs soins leur répondaient, comme à cet homme dont parle l'Ecriture, qu'ils trouvent en eux les mêmes faiblesses, la même corruption, les mêmes défauts que dans les gens du monde, et qu'ils sont devenus semblables aux mondains : *Et tu vulneratus es, sicut et nos, nostri similis effectus es ?* (*Isa.*, XIV.) De là quel motif d'endurcissement et de corruption les peuples ne tirent-ils pas pour leurs mœurs ! De là on les exhorte, on les prêche en vain ! De là, peut-être, bien des pécheurs, ébranlés par des inspirations secrètes, n'opposent à la grâce qui les presse que les exemples d'un ministre infidèle ! De là, pour apaiser les remords d'une conscience alarmée, le plus libertin ne cite que les scandales d'une personne consacrée à Dieu ! De là bien des âmes déjà consacrées au Seigneur sentent

expirer, par des exemples de tiédeur et de mollesse, de saints commencements de ferveur et de pénitence ! Que de prêtres même, et d'ecclésiastiques fidèles, dont la chute n'était attachée qu'au scandale d'un autre prêtre ! Quel ravage dans le troupeau de Jésus-Christ, et qu'un mauvais prêtre y cause de désordres !

Grand Dieu ! vous voyez maintenant ce qui se passe en secret dans vos sanctuaires, et vous le révélerez en son jour; vous ferez voir alors qu'il y a peu de réprouvés dans l'enfer qui ne se plaignent d'avoir trouvé dans les scandales des mauvais prêtres quelque source de leur malheur. Oui, Messieurs, nous sommes des lampes placées sur le chandelier pour éclairer les fidèles; mais dès que le démon a soufflé à notre cœur, et que nous l'avons écouté, nous ne sommes plus capables que de répandre partout la mauvaise odeur. Nous sommes les pierres angulaires du sanctuaire, et les figures taillées qui servent d'ornement à l'Église; mais dès que nous voulons nous répandre dans le monde, et faire autre chose que ce qui regarde notre saint ministère, nous devenons des pierres de scandale, contre qui les peuples viennent se briser. Nous sommes des serpents d'airain sur qui les fidèles n'ont qu'à jeter les yeux pour être guéris de la blessure des monstres du péché; mais dès que la vertu de Dieu est séparée de nous par nos crimes, nous devenons à ces mêmes peuples un sujet d'idolâtrie et de mort. Aussi, après que le Seigneur a châtié son peuple, et qu'il l'a frappé des fléaux de sa colère, le plus terrible châtiment dont il puisse se servir pour mettre le comble à sa punition, c'est de lui susciter de méchants prêtres. Je vous donnerai, lui dit-il, des ministres infidèles qui appelleront le mal un bien, et le bien un mal. Quand il s'agit de sa miséricorde il se contente de frapper le coupable de quelque fléau pour le faire revenir et le porter à pénitence; mais quand il s'agit de sa vengeance, c'est alors qu'il suscite des méchants prêtres. Ce sont là ces vases de fureur dont Dieu se sert pour punir toute la terre : *Vasa furoris ejus ut disperdat omnem terram.* (*Isa.*, XIII.) Grand Dieu ! à quoi m'exposent les ordres de votre providence? Je sens que je ne vous hais point assez pour vouloir vous ravir des âmes que vous avez confiées à mes soins, je ne veux point travailler à leur perte; cependant, si je porte dans le sacerdoce un air mondain, une âme dissipée, un extérieur peu modeste, une vue du monde, un penchant pour ses usages ou ses maximes, je ne suis né que pour le malheur de ma patrie, pour le scandale des peuples, et vous ne m'avez suscité dans ces derniers siècles que pour en punir les désordres et en être la ruine : *Positus in ruinam multorum.* Voilà des vérités bien terribles, mes frères, et qui, jointes à l'idée que nous devons avoir de notre ministère, doivent nous faire trembler; mais en voici de consolantes : car si un prêtre est établi pour la perte et le malheur de plusieurs, vous allez voir encore qu'un prêtre est établi pour le salut et le bonheur de plusieurs : *Positus hic in resurrectionem multorum.*

SECONDE PARTIE.

Revenons sur nos pas, et reprenons ce que nous avons dit. Un prêtre est chargé des intérêts des peuples auprès de Dieu ; c'est un de ces anges dont il est parlé dans l'Écriture, qui descendaient et qui montaient sans cesse sur une échelle mystérieuse. Il descend pour écouter et se charger des vœux des peuples; il monte pour les porter jusqu'aux oreilles de Dieu par la prière. Or, quel fruit, quel succès les prières d'un prêtre fidèle ne sont-elles pas capables d'attirer et de produire? Car il n'en est pas de ses prières comme de celles d'un particulier qui prie en son nom, et qui n'étant que cendre et poussière, doit compter pour beaucoup la liberté qu'on lui laisse de s'adresser directement à Dieu. Ce sont de ces vœux et de ces prières qui portent presque toujours leur effet avec elles. Eh ! que peut-on refuser en effet à des vœux que la charité de tous les peuples réunis ensemble enfante, et à des soupirs formés par des cœurs sincères et fidèles? On est surpris d'entendre quelquefois parler de conversions d'éclat, de voir certaines personnes en qui un principe de scandale et de péché est devenu tout à coup un sujet de pénitence et d'édification; de voir des impies orgueilleux changés en des fidèles humbles, des âmes enivrées de plaisir et de bonne chère, tout à coup embrasser la mortification, le jeûne, et paraître aussi pleines de bonnes œuvres, qu'on les avait vues un peu auparavant chargées de crimes et de désordres. On se demande d'où peut venir un changement si considérable? Le monde qui juge selon la chair ne manque jamais de trouver des réponses humaines; mais si l'on remontait à la source de ces changements, on la trouverait dans la confiance d'un bon prêtre, qui avait toujours écouté la voix du Seigneur et suivi sa volonté, qui avait longtemps gémi sur la montagne, et dit au Seigneur : pardonnez, ô mon Dieu, à cette âme qui vous a tant offensé; ne permettez pas qu'elle devienne la proie du démon, et recevez favorablement les vœux que je fais pour elle.

C'est de là que viennent ces conversions éclatantes dont on est si fort surpris dans le monde. Le fidèle Ananie prie pour Saul, et Saul est renversé sur le chemin de Damas. Ce ministre zélé pousse ses vœux vers le ciel, et sa prière achève ce que celles d'Étienne avaient commencé. Non, il n'est rien que les prières d'un bon prêtre n'obtiennent du Seigneur. Il est même obligé de prier Moïse de se taire et de ne plus prier, d'abaisser ses mains et de lui laisser étendre la sienne sur un peuple qui ne mérite point de pardon. C'était là ce que demandaient autrefois les ministres de l'ancienne loi, et c'est encore le ministère des prêtres d'aujourd'hui. Nous vous prions, Seigneur, de pardonner ces iniquités aux pécheurs : *Nos quoque oramus ut servis Dei dimittas*

iniquitatem hanc. (*Gen.*, L.) Aussi, que de martyrs constants, que de vierges pures, que de fidèles serviteurs, que d'anachorètes crucifiés au monde, doivent et leur couronne, et leur chasteté, et leur fidélité, et leur détachement aux saintes prières d'un bon prêtre! Ah! que les tentes de Jacob étaient agréables au Seigneur, quand un ministre fidèle se mettait en prière! Il est donc toujours vrai de dire qu'un bon prêtre est établi pour le salut et le bonheur de ses frères : *Positus est hic in resurrectionem multorum.*

Un prêtre recueille et réunit ensemble les obligations particulières des fidèles, formant son Eglise, la purifiant des taches et des rides dont l'erreur et le libertinage la noircissent et la défigurent. L'offrant au Père des lumières, il lui en représente les maux afin qu'il daigne la guérir, la pacifier contre ses ennemis domestiques, la fortifier contre ses ennemis étrangers, la réunir dans un même esprit de charité, la gouverner dans l'univers où elle est répandue. C'est là où s'offrent des prières par de saints pasteurs, afin qu'ils maintiennent la pureté de la foi, qu'ils conservent l'étendue du culte de Dieu, la gloire des saints autels. C'est à l'offrande d'un bon prêtre que l'Eglise doit son accroissement et sa conservation. Ses ministres, autrefois obligés de se cacher pour ne pas perdre la vie, s'offraient eux-mêmes en sacrifice pour le peuple; et, en soupirant sur le malheur de l'Eglise, qui voyait les ministres de lumières et de majesté devenir presque des ministres de ténèbres et d'ignominie, ils en obtinrent le remède. Et encore aujourd'hui, c'est aux bénédictions des bons prêtres que nous devons le bonheur d'avoir des rois équitables, des magistrats sages et éclairés, des époux fidèles, des amis sincères, des princes religieux, des docteurs zélés, des martyrs intrépides, pour défendre la foi combattue, pour maintenir la discipline chancelante, pour soutenir la vérité de l'Evangile contre les ministres du mensonge. C'est de là que nous tirons des ressources dans les fléaux communs de la vie, que nous tenons suspendu le bras du Tout-Puissant, que nous trouvons des leçons, des exemples pour l'homme du siècle : tout vient de là. Ceux qui ne jugent des choses que selon la chair attribuent cela ou au pouvoir des princes, ou au ministère des grands du monde; mais si jamais vous remontiez jusqu'à la véritable source, vous en donneriez le succès et le fruit aux prières d'un saint prêtre qui semble tenir entre ses mains la destinée du peuple. Quel trésor donc pour la terre! quel don pour l'Eglise, quel bonheur pour le siècle! quelle bénédiction pour une ville, pour une province, pour un royaume, qu'un seul prêtre suscité de Dieu pour le salut de plusieurs! *Positus hic in resurrectionem multorum.*

Un prêtre est le coopérateur de Dieu par l'administration des sacrements, par la prédication de la parole divine, par toutes les œuvres saintes qui tendent à l'édification du prochain. Or, en cette qualité, de combien d'avantages n'est-il pas capable? S'il reçoit le dépôt des consciences, le secret des cœurs, quelle tempête n'apaise-t-il pas! Quel tempérament n'apporte-t-il pas pour la conversion du pécheur! Par le moyen d'un seul mot dit avec onction, que de désordres suspendus ou devenus odieux! Que d'âmes déplorant leurs égarements passés, et soupirant après une heureuse délivrance! Que de pécheurs endurcis, qui, jusque-là, avaient caché au prêtre l'habitude qui les tenait enchaînés, reviennent à pénitence! Que de larmes, que de saints désirs, de fortes résolutions succèdent à des plaisirs criminels, à des excès de joie et de divertissements! Que de saintes componctions entrent dans une âme où elles produiront leur fruit dans le temps! Suivez, si vous pouvez, le cours infini de ces bénédictions attachées au sacerdoce d'un saint prêtre : *Positus hic in resurrectionem multorum.* Si on le considère prêchant la divine parole, quels effets merveilleux ne produit-il pas! Que de consciences ébranlées! que d'impies confondus! que de justes consolés! que de rebelles adoucis! que de prédicateurs même convertis sur les modèles qu'ils suivent! Quel fruit n'ont pas fait les Bernard, les Xavier, les Vincent Ferrier! Tout était échauffé, embrasé, touché, converti, enlevé par l'esprit de Dieu qui parlait en eux. Que de bien un seul homme apostolique n'est-il pas capable de faire!

Enfin, si le bon prêtre s'applique aux œuvres saintes, quel bien ne fait-il pas! Que de malheureux consolés, que de pauvres secourus, que de fléaux détournés, que de maux prévenus, que de biens opérés! Faut-il attirer une âme à Jésus-Christ? il met tout en œuvre. Faut-il encourager les justes? il est l'âme de la piété. Dans l'idée qu'il se forme qu'il est l'instrument dont Dieu se servira pour convertir les plus grands pécheurs, il n'en est point auquel il se refuse. Il n'est point d'âme si abandonnée, qu'il ne la croie digne de ses soins. En un mot, il n'est rien qui se défende de son zèle et de sa charité; rien ne lui échappe et ne peut se cacher à son exacte vigilance : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII.) Il est écrit qu'un cadavre ayant été présenté au prophète Elisée pour être ranimé, l'homme de Dieu, s'étant étendu sur le cadavre de cet enfant mort, lui communiqua le souffle de vie; que ses membres se réchauffèrent aussitôt, et qu'il recouvrit en même temps la lumière et la vie qu'il avait perdues. Ah! combien de ces cadavres de l'âme morte par le péché ressuscitent à la vie de la grâce par la présence d'un saint prêtre! *Positus hic in resurrectionem multorum.*

Quand on réduirait tout le bien que fait un saint prêtre à son seul exemple; quand il ne ferait qu'inspirer aux pécheurs la pureté des mœurs, l'innocence, la chasteté, le mépris du monde, la règle d'une bonne conduite, il serait toujours vrai de dire qu'il est établi pour le bien et la résurrection de ses frères : car, vous le savez, la plupart de

vivent que conformément au modèle qu'ils ont devant les yeux. Or, quel frein n'est-ce pas pour les pécheurs, quand ils ont devant les yeux un saint prêtre qui condamne leurs crimes? C'est un objet si respectable, que les plus impies sont forcés de le révérer. Car enfin, la piété ne perd jamais rien de sa vénération, et ce respect qu'un ministre pieux impose aux pécheurs est un commencement de conversion pour eux; car le monde, jugeant par lui-même, ne se tourne contre nous que lorsqu'il nous voit manquer à nos devoirs. Enfin, le bon exemple d'un saint prêtre fait cesser les plaisirs défendus, rompt les commerces dangereux, ferme la bouche au libertinage, fournit aux gens de bien des armes pour se défendre contre les censures du monde. Vous diriez qu'il sort une vertu invincible de ses exemples, et qu'il ne fait rien que pour le salut des peuples : *Positus hic in resurrectionem multorum.* Ainsi, c'est le plus grand don que le Seigneur puisse faire à la terre, et le plus grand bien que les peuples puissent en recevoir. Convertissez-vous, disait autrefois le Seigneur à l'infidèle Jérusalem; convertissez-vous, et je vous donnerai... quoi, Messieurs? la conquête de l'univers, la défaite entière de vos ennemis, la terre où coulaient le miel et le lait? Ces promesses étaient sans doute flatteuses pour un peuple charnel; mais en voici une bien plus avantageuse : Je vous donnerai des pasteurs et des prêtres selon mon cœur, qui vous nourriront du pain de la science et de la véritable doctrine : *Convertemini, filii revertentes, et dabo vobis pastores juxta cor meum.* (*Jer.*, III.)

Suscitez-en donc, Seigneur, des prêtres fidèles dans toute votre Eglise, et surtout dans ce lieu saint où depuis si longtemps vous répandez la bénédiction sacerdotale. Nous ne vous demandons point ici la fécondité des campagnes, la cessation des guerres, l'abondance des biens temporels, la gloire des royaumes; donnez-nous seulement de saints prêtres, et tout cela nous sera donné. Et, pour recueillir ici tout le fruit de cette conférence, je réduis tout à cette seule réflexion : Dès là que je suis prêtre, je ne puis me perdre ou me sauver tout seul; il faut ou que je ressemble à ce dragon de l'*Apocalypse* qui semblait entraîner une partie des étoiles avec lui, ou au serpent de l'Ecriture qui attirait tout après lui : *Positus hic in ruinam et resurrectionem multorum.* Quel sujet donc d'application dans mon esprit, de zèle dans mes fonctions, de pureté dans mes mœurs, de sainteté dans ma conduite, de droiture dans mes actions, de crainte et de frayeur dans l'attente du souverain Prêtre, qui est Jésus-Christ, mon chef et mon modèle, et qui viendra un jour me demander compte de ma mission : ou pour ma condamnation, si je m'en suis mal acquitté, ou pour ma couronne et ma gloire, si mes œuvres ont été trouvées dignes de lui et du sacré ministère dont il m'a honoré! C'est ce que je souhaite de tout mon cœur, afin d'en recevoir la récompense dans l'éternité bienheureuse.

SERMON XVIII.

POUR LE JOUR DES ROIS.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Matth.*, II.)

Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.

La vérité est la seule chose ici-bas qui soit digne du soin et de la noblesse de l'homme; elle seule est la lumière de nos esprits, la règle de nos cœurs et la perfection de nos âmes; elle seule est la source de nos plaisirs, la consolation de nos craintes, le fondement de nos espérances, l'adoucissement de nos maux, le remède de nos peines; elle est la seule ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui combattent pour elle, attire les honneurs publics aux viles cendres de ses défenseurs et de ses martyrs, et rend glorieuse et désirable la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; elle seule enfin forme de parfaits magistrats, des juges incorruptibles, des amis véritables, des maîtres justes, des princes religieux, de fidèles sujets, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc tendre à la connaître, tous nos discours à la manifester, tout notre zèle à la défendre. Nous devrions donc n'aimer dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité et ne souffrir qu'ils nous plaisent que par elle. Il devrait donc suffire qu'elle se montre à nous pour l'aimer et nous apprendre à nous connaître.

Cependant, il est étrange de voir combien cette même vérité fait en nous d'impressions différentes de celles qu'elle devrait produire : aux uns c'est une lumière qui les éclaire et les attire; aux autres c'est un éblouissement qui les contraint et qui les gêne; enfin, c'est à la plupart un nuage qui les aveugle. Cette même étoile qui paraît à la naissance du Fils de Dieu, les mages la voient et la suivent; les prêtres et les docteurs de la loi savent qu'elle a été prédite dans les prophètes. Hérode ne peut point douter qu'elle ait paru, puisque des hommes sages viennent de l'extrémité de l'Orient chercher, à la faveur de sa lumière, le nouveau roi des Juifs. Cependant ils offrent tous des dispositions peu semblables à la lumière qui les éclaire : tous sont dans des sentiments différents à son égard : dans les mages elle trouve un cœur docile et sincère; elle trouve dans les prêtres et les docteurs un cœur dissimulé, lâche, hypocrite; dans Hérode elle trouve un cœur corrompu et rebelle. Ainsi dans les mages elle trouve des adorateurs; dans les prêtres des dissimulateurs; dans Hérode un persécuteur.

Telle est encore aujourd'hui la destinée de la vérité parmi nous. Elle se montre à tous, dit saint Augustin; mais combien peu de cœurs dociles la reçoivent! combien de cœurs lâches et timides la dissimulent! combien de cœurs corrompus et méchants la

persécutent, la combattent! Recueillons ces trois caractères de la vérité dans l'évangile de ce jour, pour en faire les trois parties de ce discours : 1° La vérité reçue par les mages. — 2° La vérité dissimulée par les prêtres de la loi. — 3° La vérité persécutée par Hérode. Voilà tout mon dessein. Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous cet esprit du monde, esprit d'erreur, de dissimulation et de malice, esprit de haine, de mensonge et de corruption ; et dans ce lieu saint destiné à prêcher des vérités qui touchent, qui instruisent, et qui, comme autant d'étoiles lumineuses brillant aux yeux des fidèles par l'explication que nous leur en faisons, rendez-nous dignes de les bien annoncer, et eux de les connaître, de les aimer et de les pratiquer. Adressons-nous pour cela à cette Vierge qui conçut la Vérité éternelle dans son sein, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle vérité cette lumière intérieure sans cesse présente au fond de notre âme, qui nous montre dans chaque occasion ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter; qui conduit nos affections, qui règle nos désirs, qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve ou nous condamne, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à la lumière ; et qui, plus vive en certains moments qu'il plaît au Seigneur de la répandre plus abondamment dans nos cœurs, nous montre d'une manière plus marquée nos égarements et la voie que nous devons suivre, et nous est figurée par cette étoile miraculeuse qui éclaire les mages et les conduit à Jésus-Christ. Or, je dis que, comme le premier usage de la vérité doit être pour nous-mêmes, l'Eglise a voulu nous montrer, dans la personne des mages, la disposition qui seule peut nous rendre l'usage de la vérité utile. En effet, il y a peu d'âmes chrétiennes dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la fragilité de leurs biens, sur la vanité des plaisirs, sur le néant des grandeurs, sur la brièveté de la vie, sur la certitude de la mort, sur l'incertitude de leur destinée ; mais leur cœur se ferme à la pratique de ces vérités, et tout l'avantage qu'ils retirent de cette lumière, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir ignorée le crime de l'avoir inutilement connue. Car les uns s'arrêtent à disputer sur la lumière qui les éclaire, et font de la vérité qui se présente à eux un sujet de contestation et de vaine philosophie ; les autres, peu d'accord avec une vérité qui les gêne, semblent souhaiter de la connaître et de la trouver, mais ne la cherchent point comme il faut, parce qu'ils seraient fâchés de la suivre après l'avoir trouvée ; enfin, plusieurs en perdent le fruit parce qu'ils ne la reçoivent point avec cette joie qu'on doit marquer quand on l'a trouvée. Voilà les écueils que nous apprend à éviter la disposition des mages de l'Orient; ils reçoivent la vérité qui se présente à eux avec un esprit docile et soumis ; ils la cherchent avec une affection sincère et généreuse ; ils la suivent avec une joie constante et durable.

Je dis qu'ils la reçoivent avec une sagesse raisonnable. Accoutumés à ramener tout à leur propre raison et à s'élever au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent point, avant que de se mettre en chemin, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne trouve point ses causes et sa source dans la nature ; ils n'amassent point de tous les endroits de la terre des hommes habiles pour raisonner sur un événement jusqu'alors inouï ; ils ne s'amusent point à ces conjectures qui naissent plutôt des ténèbres que de la connaissance ; ils ne font pas même réflexion sur la difficulté de leur entreprise ; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler avec les célestes secrets de la Providence les vaines réflexions de l'esprit humain ; que ce que l'Esprit-Saint leur montre de lumière, suffit pour les conduire ; que la grâce laisse toujours quelques ténèbres dans l'esprit, pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumission; que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, on doit se rendre aussitôt; et que le peu qu'on y aperçoit, doit suppléer à tout ce qui manque dans sa lumière : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* (*Matth.*, II.)

Cependant, combien d'âmes flottent encore dans le monde sur des vérités évidentes et forment de tels doutes sur les points essentiels du christianisme, que si, en leur faveur, on en vient à une entière décision, leur éternité est bien en danger! Combien de gens qui voient que la religion qu'ils professent a des caractères de vérité que l'incrédulité même ne peut obscurcir; qu'au fond il s'en faut tenir à quelque chose; que ne rien croire est un procédé très-étrange, et cependant qui flottent encore entre l'erreur et la vérité, entre la figure et la réalité; qui croient ne pouvoir jamais assez proposer de doutes sur les voies impénétrables de Dieu et sur les mystères incompréhensibles de sa justice et de sa miséricorde! Combien en voit-on qui, sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité; qui tâchent d'endormir, par des disputes sans fin, le ver secret de leur conscience ; qui ne consultent un directeur que pour se pouvoir dire à eux-mêmes qu'ils n'ont rien à se reprocher; qui ne s'adressent au plus habile que pour se faire gloire de s'y être adressés! Qu'entendons-nous tous les jours, que des doutes et des difficultés sur la religion? Il semble qu'elle ne soit plus que pour donner matière aux discours, aux conversations des hommes : ce n'est plus cette affaire sérieuse qu'on ne doit traiter qu'au pied des autels, et dont Dieu seul est l'auteur et l'arbitre; c'est un délassement de l'oisiveté et du libertinage; c'est une de ces questions inutiles qui soulagent l'ennui, qui soutiennent le faible des entretiens, qui raniment la langueur des conversations et qui lient le commerce.

D'où vient cela, mes frères? C'est que le règne de Dieu n'est point de ce monde;

c'est que l'Evangile ne doit point être le sujet des contestations et des disputes, mais des larmes, des soupirs et des prières; c'est que la vérité ne s'apprend point dans l'école du siècle : ce n'est qu'en purifiant son cœur comme les mages, par la séparation du monde, par le recueillement intérieur, et par la retraite qu'on doit espérer de la discerner et de la connaître. Un cœur pur peut bien connaître la vérité, mais un cœur souillé et corrompu ne le peut : vous avez beau vouloir vous éclaircir, pendant que la corruption règnera dans votre cœur, la religion sera toujours pleine de ténèbres pour vous; et à moins que vous ne chassiez de votre cœur les mauvaises affections qui l'occupent, jamais le goût des vérités chrétiennes n'y trouvera d'entrée. Ainsi, guérissez les plaies secrètes de votre âme, et vous verrez bientôt vos doutes s'évanouir; n'ayez point d'autre intérêt, d'autre penchant, d'autres pensées, d'autres sentiments que ceux que la religion vous inspire, et vous apercevrez bientôt ses vérités, bientôt vous ne douterez plus de ses mystères. Enfin, aimez la vérité, et bientôt vous la trouverez, dit saint Augustin, qui en parle par expérience.

Oui, Messieurs, Augustin semblait chercher la vérité, et cependant il ne la voyait pas lorsqu'elle se présentait à lui : la grâce lui faisait voir à découvert la vérité de la religion, et cependant il trouvait encore dans son cœur des obstacles qui l'empêchaient de l'embrasser. Ce n'étaient plus les songes des manichéens qui le retenaient, il en avait dissipé le fantôme ; ce n'était plus la difficulté de la religion de Jésus-Christ, ou l'obscurité de ses mystères qui pouvait l'arrêter : saint Ambroise lui en avait développé les secrets et expliqué tous les points; cependant il doutait encore : la seule passion qu'il fallait vaincre et arracher de son cœur la lui rendait suspecte; il aurait voulu que l'Evangile eût été une fiction, ou qu'on eût pu l'accorder avec ses passions. Ainsi, flottant entre la nouvelle lumière et ses vieux songes, il ne voulait point être fixé et craignait d'être éclairé; admirant sans cesse les touchantes et fortes instructions de saint Ambroise, et y opposant sans cesse les détours d'un cœur irrésolu et emporté par la passion, et traînant ainsi des chaînes qu'il aimait et qu'il aurait voulu rompre, il appréhendait d'en être délivré. Ah! c'est qu'il écoutait ses passions et non pas la vérité; il ne rejetait la vérité, que parce que cette vérité rejetait ses passions; et il n'y avait que cette main victorieuse de la grâce qui, venant briser ses chaînes malheureuses, pût le rendre docile à la vérité qui se montrait à lui. Ce n'est donc pas l'esprit qui doute, c'est le cœur qui retient, et la vérité ne trouve point d'opposition dans l'esprit des mages, puisqu'elle ne trouve point d'opposition dans leur cœur ni de passions à combattre : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* (*Matth.*, II.)

Ce n'est pas qu'il ne faille quelquefois consulter ceux qui sont établis pour cela, pour savoir si c'est l'Esprit-Saint, ou l'esprit malin qui nous pousse : l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est bien malaisé de ne pas (du moins quelquefois), s'y méprendre. Aussi les mages s'adressent aux prêtres et aux docteurs de la loi, comme aux seuls qui peuvent les instruire, pour leur demander où est le roi des Juifs nouvellement né : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* (*Ibid.*) Ils ne proposent point leur question avec des adoucissements étudiés ; ils veulent être instruits, éclairés et non point être trompés; ils cherchent la vérité, et ils la cherchent sincèrement; et c'est pour cela qu'ils la trouvent : nouvelle disposition dans les mages à l'égard de la vérité, assez rares parmi les fidèles.

Nous ne trouvons point la vérité parce que nous ne la cherchons point avec un cœur sincère; nous répandons sur elle des nuages et des ténèbres qui nous la font perdre de vue ; nous exposons nos questions, mais avec des couleurs adoucies; nous voulons être trompés et non instruits, et ajouter à la passion qui nous captive, une erreur qui nous calme. Telle est l'illusion de presque tous les hommes et de ceux même qui, touchés de la grâce de Dieu, sont revenus des égarements de la vie mondaine. Oui, quelque sincère que paraisse leur retour, pour peu que nous voulions en examiner le fond, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque attache secrète et privilégiée sur laquelle nous ne sommes point de bonne foi, quelque réserve de cœur sur laquelle nous ne cherchons point sincèrement à nous instruire et sur laquelle nous ne trouvons jamais la vérité, faute de l'avoir cherchée comme il faut. De là le sort des gens de bien, si souvent exposés à l'injure des hommes et leur vertu si sujette à fournir matière aux railleries des mondains; cependant, à nous entendre, nous aimons tous la vérité, nous la cherchons tous sincèrement; mais une preuve que ce n'est qu'un vain discours que nous tenons au dehors, sans qu'il en soit rien au dedans, c'est que nous voulons toujours tenir cachée cette passion que nous avons sauvée en nous retirant de l'orage du monde, que nous ne voulons pas même qu'on en parle, mais que tous ceux qui nous environnent gardent là-dessus un profond silence. Nos supérieurs prennent des mesures pour nous en avertir ; nos amis se taisent sur ce point, ou n'osent nous en parler que sous des voiles et avec des ménagements indignes de la sincérité d'un chrétien; tous les autres parlent entre eux de ce défaut privilégié; nos parents, nos amis, nos supérieurs, nos maîtres, tous le voient et s'en entretiennent; il n'y a que nous seuls qui ne le voyons pas. Ah! on voit bien que nous n'avons point cherché la vérité et l'instruction avec sincérité, et qu'au contraire, la main charitable qui voudrait guérir cette plaie de notre âme, loin d'y réussir, ne servirait qu'à nous en faire une nouvelle. C'est ainsi, dit le grand Augustin,

que je faisais semblant d'aller à la vérité lorsque je m'en éloignais, et qu'au lieu de la recevoir lorsqu'elle me poursuivait, je me cachais lorsqu'elle se montrait. J'ai donc eu raison de dire que beaucoup semblent chercher la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur sincère, comme les mages.

Mais la joie avec laquelle ils la cherchent, est une nouvelle preuve de la bonne foi de leur recherche. A peine voient-ils l'étoile miraculeuse au sortir de Jérusalem, qu'ils sont transportés d'une joie extraordinaire : *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.* (*Matth.*, II.) Ils avaient vu la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la gloire de son temple, l'éclat et la grandeur de la cour d'Hérode ; mais l'Evangile ne dit point qu'ils eussent été sensibles à tous ces grands spectacles, dignes objets de la cupidité humaine; ils voient tout cela sans plaisir, sans surprise; ils ne demandent point à voir les trésors du temple, comme autrefois les députés du roi de Babylone le demandèrent à Ezéchias. Sensibles à la seule vérité qui se montre à eux, tout le reste leur est à charge ou interdit, et il n'y a plus que la vérité qui les console et qui les réjouisse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Où sont les âmes qui, après avoir connu la vérité, après avoir été éclairées sur les égarements de la vie mondaine, ne veuillent plus voir qu'elle, n'aiment plus qu'elle, n'aient plus que de l'indifférence pour le monde, que de l'insensibilité pour ses biens, pour ses plaisirs, pour ses prétentions, pour ses espérances ; qui ne trouvent de joie que dans sa connaissance, qui ne se consolent qu'avec elle, qui en fassent l'unique remède de leurs maux, le soulagement de leurs peines, l'adoucissement de leurs travaux, le motif de leurs empressements, leur secours dans leurs tentations, et leurs plus chères délices? Et certes, que le monde entier avec tous ses plaisirs, avec tous ses trésors, avec toutes ses grandeurs, paraît vil, dégoûtant, peu de chose à une âme qui vous a connu, ô mon Dieu ! vous et la vérité de vos promesses éternelles! à une âme qui a compris une bonne fois qu'elle ne doit plus vivre que pour l'éternité! à une âme qui habite déjà par la foi dans le ciel avec vous, et qui ne fait rien que pour vous plaire! Rien ne la peut consoler du néant de la terre que cette vérité qui lui montre les biens véritables; rien ne peut lui plaire que ce qui doit lui plaire toujours ; rien ne peut plus l'attacher que ce qu'elle ne doit jamais perdre ; et toutes les saillies de son amour et de son affection, ne sont plus que les mouvements de joie que la vérité met dans son cœur : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.* C'est ainsi que les mages arrivent aujourd'hui au terme du salut et à la connaissance de la vérité ; parce que cette vérité trouve en eux des sages soumis, des disciples sincères, des fidèles sensibles à tous événements. Voilà de quelle manière la vérité a été reçue des mages. Voyons comment elle a été dissimulée dans les prêtres ; et après avoir vu ce que nous devons à la vérité par rapport à nous-mêmes, voyons encore l'usage que nous devons en faire par rapport aux autres : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, est un devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous des honneurs, des soins prévenants, des empressements, mais nous leur devons à tous la vérité. Les différentes situations que le rang, la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs envers nos frères; mais celui que nous leur devons à l'égard de la vérité est à tous le même. Nous le devons aux grands comme aux petits, aux maîtres comme aux serviteurs, à nos ennemis comme à nos amis, aux savants comme aux ignorants. Il est des occasions où il faut par prudence cacher l'amour que nous avons pour nos frères ; mais il n'est jamais permis de cacher la vérité que nous leur devons; en un mot, c'est la lumière qui doit éclairer tout le monde; et quand nous la cachons, nous sommes et injustes à l'égard de nos frères à qui nous la devons, et ingrats à l'égard du Père des lumières qui la répand dans nous. Cependant, tout est plein dans le monde de dissimulateurs de la vérité. Il semble que nous ne vivions que pour nous séduire les uns les autres; et la vérité, qui doit être le symbole de la candeur et de la simplicité, n'est plus qu'un commerce d'artifice et de duplicité parmi les hommes. Voyons dans ce que l'Evangile de ce jour nous apprend, la conduite des prêtres de la loi; nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de trahison et de mensonge.

Je dis premièrement une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où Jésus-Christ devait naître, ils répondent que Bethléem était ce lieu; mais ils n'ajoutent point que l'étoile ayant paru dans l'Orient, les rois de Saba avaient aussitôt quitté leurs trônes et leurs Etats pour se mettre en chemin, et venaient avec des présents pour adorer le Christ nouvellement né; qu'ainsi, il ne fallait plus douter que le ciel n'eût versé sur la terre sa divine rosée, et que les nues n'eussent enfanté le Juste. Cependant, ils ne courent point les premiers pour adorer le Messie. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence; ils veulent allier le respect pour la vérité avec la complaisance pour Hérode; et tandis que des étrangers viennent des extrémités de l'Orient adorer le Christ, les prêtres et les docteurs se taisent, ne disent mot, et trahissent lâchement l'intérêt de la vérité et l'honneur de leur ministère.

Or, il est peu de personnes dans le monde

qui ne se rendent coupables à l'égard de leurs frères de cette dissimulation de silence touchant la vérité; on croit avoir pleinement satisfait à la vérité, quand on ne se déchaîne point hautement contre elle : on entend tous les jours des mondains blasphémer ce qu'ils ignorent, s'ériger en juges d'une foi qui les jugera à son tour, et au lieu d'expliquer tout ce qu'on sait de la vérité, se contenter de ne point autoriser de ses suffrages la persécution qu'on lui fait. Or, je dis que, comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, ne point la dire, c'est la combattre; ne point la défendre, c'est l'attaquer; ne point s'en déclarer le protecteur, c'est devenir son persécuteur et son adversaire. Car premièrement, vous qui la taisez, quand il faut la dire, vous manquez à la charité que vous devez à vos frères; secondement, vous manquez de reconnaissance envers le Dieu qui vous a éclairés. Vous ne connaissez point assez le bienfait de la grâce dont il vous a favorisés en répandant ses lumières dans votre esprit; ce n'est point à vous seuls qu'il a eu égard; il a prétendu que vous en feriez part à votre prochain, à vos frères, à vos amis, à vos ennemis, à vos supérieurs, à vos inférieurs, à vos maîtres, à vos domestiques, à vos enfants, à vos sujets; il a voulu tous les favoriser en vous favorisant; car il ne forme des justes que pour le salut des pécheurs; son dessein a été que vous rendiez témoignage à la vérité contre les vaines pensées des hommes et les folles entreprises du monde profane. Or, en n'opposant à l'esprit d'erreur qu'un lâche silence, vous cachez cette lumière sous le boisseau, vous rendez inutile à sa gloire et à l'agrandissement de son royaume le talent de la vérité qu'il vous avait confié; vous bornez les bienfaits de Dieu en les rapportant à vous seul.

Que savez-vous, disait Mardochée à la pieuse Esther, si le Seigneur, en vous élevant sur le trône d'Assuérus, n'avait pas plus en vue le bien de votre nation que le vôtre propre, et si en vous appelant au royaume, il n'a pas voulu vous engager à faire une démarche d'où le salut de vos frères dépendait? *Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut ita tali tempore parareris?* (*Esther*, IV.) Et en effet, en vous éclairant plus que d'autres, Dieu avait prétendu que vous fussiez d'autant plus vif à soutenir la vérité, que vous aviez autrefois été plus follement ardent à la combattre; et n'ayant point craint les jugements des hommes lors qu'il s'agissait de l'attaquer, vous êtes plus coupable de les craindre quand il faut soutenir le droit et la justice. Cependant cette fermeté, incapable autrefois de plier, n'a servi qu'à faire un timide défenseur de la vérité; ce front d'airain, incapable autrefois de rougir des discours publics, ne se connaît sensible à la confusion que depuis qu'il a eu à soutenir la vérité de son Dieu; cette audace qui parlait si haut pour le mensonge, se tait devant la vérité. Semblables à ces idoles des nations, quand il s'agit de l'erreur vous faites tout retentir de bruit, et vous ne dites pas un seul mot quand il s'agit de la vérité; vous ne servez d'organe qu'au démon, et n'avez ni bouche ni oreilles pour votre Dieu. Mais vous avez beau faire, comme le disait un sage Juif, la vérité trouvera des défenseurs malgré vous; la grâce lui formera des âmes magnanimes qui sauront la soutenir en toutes occasions, et contre qui les portes de l'enfer ne prévaudront jamais; craignez seulement qu'après l'avoir lâchement abandonnée, elle ne vous abandonne, et que vous ne périssiez pour n'avoir point cru qu'elle soit capable de vous délivrer des malheurs qui vous menacent : *Si enim nunc silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi, et tu et domus patris tui peribitis.* (*Ibid.*)

Je conviens qu'il est un temps de parler et un temps de se taire, et que le zèle de la vérité a ses bornes, ses règles et ses mesures; mais je ne voudrais pas que des âmes toutes consacrées à Jésus-Christ par les vœux de leur baptême, et qui font profession de le servir et de l'adorer plus particulièrement que les autres, entendissent tous les jours les maximes de la vérité renversées, ses principes altérés, l'usage du mensonge et de la dissimulation autorisé par les pécheurs, sans oser prendre ouvertement les intérêts de cette vérité qu'on déshonore; je ne voudrais pas que le monde avec ses fausses maximes eût ses partisans déclarés, et que Dieu ne pût trouver les siens; je ne voudrais pas que les gens de bien se fissent une peine et une honte de contredire les raisonnements insensés des mondains, tandis que les pécheurs se font un plaisir et un honneur d'attaquer et de combattre les sages et pieux sentiments des justes. Je voudrais qu'une âme chrétienne comprît une bonne fois que, comme elle n'est redevable de son bonheur qu'à la vérité, elle doit tout faire pour sa gloire; qu'elle la doit à ses amis, à ses ennemis, à ses parents, aux étrangers; je voudrais qu'elle portât toujours en elle cette noble fierté que produit le mépris du monde et de toutes ses censures; cette héroïque liberté qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère rien que de Dieu, qui ne craint rien que de sa propre conscience, qui ne veut plaire que par la vérité, et qui ne respecte qu'elle; je voudrais que tous craignissent la sentence que la vérité prononce, que tous respectassent son autorité, que tous aimassent ses charmes; je voudrais que la seule présence d'une âme juste imposât silence aux mondains, qu'ils rendissent, au moins par leur silence extérieur, un hommage et un respect à la vérité qu'ils méprisent en secret, et que, tandis qu'un homme de bien dirait la vérité, tout le monde se tût pour mieux en marquer la force et le triomphe : *Conquievit et siluit omnis terra.* (*Isa.*, XIV.) Voilà la première manière de dissimuler la vérité : c'est par le silence.

La seconde, c'est d'adoucir la vérité par de lâches complaisances qui la blessent; et c'est ce que la conduite des mages condamne

encore dans le mystère de ce jour. Ces sages étrangers ne pouvaient douter que la nouvelle du Messie nouvellement né ne déplût à Hérode : il ne jouissait pas si paisiblement de son usurpation qu'il ne craignît que quelque étranger vînt le chasser de l'héritage promis à la race de David De quel œil devait-il donc regarder des hommes si zélés pour le sang de David, prédit et attendu par tant de nations étrangères? Cependant les mages ne cachent rien à Hérode de tout ce qu'ils ont vu dans l'Orient : ils pouvaient envelopper leurs intentions, et par des expressions ménagées; au lieu d'appeler le Messie qu'ils cherchaient, le roi des Juifs, le nommer l'envoyé du ciel, le désiré des nations. Mais, pleins de la vérité qu'ils annoncent, ils ne la dissimulent ni aux Juifs, ni à Hérode; ils ne connaissent point ces lâches ménagements indignes d'elle; et, loin de cacher que ce nouveau-né est roi d'une nation, ils déclarent hautement qu'il l'est de toute la terre, que le monde entier lui aptient, qu'il est le Roi du ciel, que les astres sont à lui, et qu'ils ne brillent que par la communication de sa lumière : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* (*Matth.*, II.) Les prêtres, au contraire. loin de rendre un témoignage sincère à la vérité, l'adoucissent par des tours étudiés et des figures concertées : Il s'approprie, disent-ils, le titre de roi que le Prophète avait donné au Messie; ils se contentent de le désigner par quelques traits généraux, qui pouvaient faire connaître son autorité et sa doctrine; et, voulant allier les devoirs de leur ministère avec les règles politiques d'une fausse prudence, ils trahissent la vérité qu'ils doivent annoncer, et achèvent d'aveugler Hérode, qu'ils devraient instruire.

Or, rien n'est plus ordinaire parmi les chrétiens de nos jours, que ces sortes de dissimulations de la vérité : nous nous accommodons presque toujours aux passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Si vous faites quelque attention sur les liaisons qu'on veut entretenir dans le monde, vous conviendrez que toutes les démarches, tous les pas qu'on y fait, sont des tours et des tempéraments pour concilier les vices avec les vertus. Hélas! nous ne montrons jamais la vérité que par les endroits où nous savons qu'elle doit plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans le vice de nos amis et de nos protecteurs; et, comme la passion ressemble, du moins en quelque chose, à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de ce rapport et de ces ressemblances. Ainsi, quand nous parlons devant un ambitieux, nous flattons ses souhaits, nous allumons ses désirs insensés par des prédictions et des espérances chimériques; nous repaissons sa vaine imagination en rapprochant de lui des fantômes qui ne font que l'éblouir; et nous osons l'applaudir, et lui faire espérer des honneurs éternels pour une chose que la mort va peut-être lui ravir demain. Devant un vindicatif, nous justifions sa haine en autorisant une aigreur que la loi de Dieu condamne; nous ménageons sa passion en diminuant les raisons de son ennemi; nous le faisons devenir plus furieux en le supportant avec trop d'indulgence, et en lui faisant regarder comme des honneurs qu'on lui ravit ceux qu'on rend à son ennemi. Sommes-nous devant un prodigue, nous ne traitons ses excessives profusions que de généreuses largesses. Sommes-nous devant un avare, nous n'appelons ses sordides épargnes que sage modération. Sommes-nous devant un grand, l'on cache ses défauts sous de belles apparences, ses fautes sont justifiées par la pureté des sentiments d'où elles partent; on respecte ses passions comme sa personne; ses préjugés sont toujours les nôtres; nous empruntons nos affections des leurs; toute notre étude est de connaître leurs faiblesses pour nous les approprier; et cet avilissement indigne de la vérité, nous l'appelons le grand art de réussir et de plaire.

O enfants des hommes! s'écrie le Prophète, *jusques à quand trahirez-vous la vérité, et aimerez-vous le mensonge?* (*Psal.* IV.) Par là, nous justifions les fausses maximes du monde contre l'Evangile de Jésus-Christ; nous autorisons sa doctrine perverse contre la doctrine sainte du Fils de Dieu; par là, nous accoutumons le monde à regarder ses devoirs comme arbitraires, et nous corrompons les sociétés, dont la charité devait être le lien ; nous changeons l'article de notre foi en commerce de politique humaine, nous faisons de nos obligations de pures bienséances, et de la vie civile, établie pour le bon ordre et l'équité entre les conditions, un piége à la simplicité et un sujet de chute pour la vertu; par là, nous fermons à presque tous les hommes la voie de salut et de vérité. Quand je dis presque tous les hommes, j'entends surtout ceux qui sont revenus des égarements de la vie mondaine, et qui sont plus chargés que d'autres des intérêts de la vérité; et je dis que quand ils entreprennent de justifier les passions des grands et des autres personnes qui leur sont chères, ils affaiblissent jusque dans nos bouches la vérité que nous vous annonçons. Lorsque vous les entretenez dans l'amour des plaisirs et des fausses joies du monde, vous les autorisez à croire qu'il n'y a pas tant de mal que nous leur disons, et que nous poussons trop loin la morale que nous prêchons; puisque vous-mêmes, qui passez pour réguliers et exacts, pensez et agissez comme eux : ainsi, la complaisance que vous ne croyez accorder qu'à l'amitié ou à la protection, vous l'accordez à la destruction de la vérité : dès que vous parlez comme ces mondains, vous devenez coupables de leurs crimes et de leurs erreurs.

Oui, je voudrais que les âmes justes tinssent un autre langage, d'autres maximes, d'autres discours que le reste des hommes, et que, tandis que les autres n'ouvrent la bouche que pour le mensonge, elles seules sussent du moins parler le langage de la vérité; que, tandis que le monde a ses Jezabels

qui trempent leurs mains dans le sang du juste et usurpent son héritage, la piété eût ses Elies, qui les menaçassent du traitement que mérite leur cruelle tyrannie; je voudrais que, tandis que le monde a ses Balaams prêts à autoriser la vengeance des hommes, la religion eût ses Phinées, qui vengeassent l'outrage fait à Dieu; que, tandis que le monde a ses enchanteurs et ses faux prophètes, qui, séduits par des rois impies, représentent le bien comme un mal, et le mal comme un bien, la piété eût ses Moïses et ses Aarons, qui confondissent leurs impostures; que, tandis que le monde a ses faux sages, qui disent qu'il faut jouir des plaisirs de la vie pendant qu'on en a la disposition, la religion eût ses Salomons, qui, détrompés de tous les amusements du siècle, s'écriassent que tout est vanité et affliction d'esprit, excepté de servir le Seigneur, d'observer ses commandements. Je voudrais que, tandis que le monde a ses docteurs et ses philosophes, qui violent la vérité et la dissimulent, la piété eût ses mages sincères, qui osassent la soutenir telle qu'elle est. Ce n'est pas que je condamne une prudence qui ménage les pécheurs pour les ramener dans les voies du salut : je sais que tous ces ménagements qui servent au salut sans combattre la vérité, sont sages et utiles; mais je ne puis souffrir ces lâches complaisances par lesquelles on veut plaire et non édifier, être applaudi et non converti. Rien cependant n'est plus ordinaire dans le monde; et c'est pour cela que, non-seulement on adoucit la vérité, mais qu'on la trahit : dernière sorte de dissimulation dont usent les prêtres à l'égard de la vérité.

Ne voyant point revenir les mages, comme ils avaient promis, les prêtres disent à Hérode pour le calmer, que ce nouveau-né qu'ils allaient chercher, était un enfant tel que les autres enfants et plus pauvre encore : ils ajoutent que ce Messie qu'ils appelaient le Christ, et que les mages étaient allés adorer, ils ne l'avaient point trouvé; que ce qu'on leur en avait dit n'était qu'une illusion de la gentilité; que cette étoile ne venait pas de Dieu, mais plutôt de l'entêtement des hommes. Et voilà ce qui arrive encore tous les jours dans le siècle où nous vivons, à l'égard de la vérité : nous la trahissons ouvertement dès qu'il s'agit de flatter les grands, pour les calmer dans leur inquiétude au sujet du salut. Il n'est rien que nous ne fassions pour nous conserver dans leur estime; nous sommes prêts de tout dire, et dès que la vérité nous nuit, nous la désavouons; nous avons un cœur pliant pour elle, qui prend toutes sortes de formes, qui se hausse et se baisse selon l'occasion; un cœur capable de tout, excepté d'un aveu généreux et sincère; et si nous aimons quelque chose de la vérité, ce n'est le plus souvent que la réputation et la gloire de la dire.

Grand Dieu! versez donc dans mon âme cet amour tendre de la vérité qui fait le caractère des bienheureux dans le ciel, et celui des gens de bien sur la terre; et ne souffrez pas que ma bouche prononce jamais d'autres paroles que celles de la vérité : *Ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque* (*Psal.* CXVIII); faites que j'aie assez de fermeté pour la défendre, au préjudice même de mes propres intérêts; anéantissez en moi cette crainte humaine, cette prudence de la chair, qui ménage les passions avec les personnes; ne permettez pas que je sois un faible roseau qui tourne à tous vents, que je rougisse de parler quand il s'agit de dire la vérité, et n'ôtez pas de ma bouche la vérité, qui est la marque la plus glorieuse et le préjugé le plus avantageux de votre miséricorde dans les ministres que vous envoyez : *Ne auferas de ore meo verbum veritatis.* Mais ce n'est point assez d'être le témoin et le dépositaire de la vérité, il faut encore en être le défenseur : dernier caractère qui manque, non-seulement dans Hérode qui la persécute, mais dans la plupart des chrétiens de nos jours qui la combatttent, lorsqu'elle les presse le plus de se rendre : et c'est par là que je vais finir ce discours

TROISIÈME PARTIE.

Si c'est un crime de résister à la vérité lorsqu'elle nous éclaire, de la dissimuler lorsque nous la devons à nos frères, c'est la consommation de toute iniquité de la persécuter; et le caractère le plus sûr de réprobation, c'est de la combattre. Or, tout est plein dans le monde de ces persécuteurs de la vérité, et l'impie Hérode qui s'élève contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense : Car : 1° il persécute la vérité par un trouble éclatant et public, qui entraîne toute la ville de Jérusalem avec lui : *Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolima cum illo* (*Matth.*, II) : et c'est une persécution de scandale. 2° Il persécute la vérité, en tâchant de corrompre les prêtres et les docteurs, et tendant des piéges à la simplicité des mages : *Herodes clam vocatis magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ aparuit eis* (*Ibid.*) : et c'est une persécution de séduction. Il persécute enfin la vérité en s'élevant contre elle, en entrant en fureur, et en répandant tout le sang qu'il croit s'opposer à ses fins : *Herodes videns quoniam illusus esset a magis, iratus est valde, et mittens occidit omnes pueros* (*Ibid.*); et c'est une persécution de force et de violence. Si la brièveté du discours me le permettait, je vous montrerais qu'il n'y a aucune de ces persécutions de la vérité dont les chrétiens d'aujourd'hui ne soient pour le moins aussi coupables qu'Hérode.

Car qui peut se flatter de ne point persécuter la vérité par ses scandales? Je ne parle pas de ces âmes impies et corrompues qui ont levé l'étendard de la licence et du libertinage : les scandales les plus éclatants ne sont pas toujours les plus à craindre; je ne parle pas même de ces âmes mondaines dont la conduite paraît irréprochable devant les hommes qui, par leurs exemples funestes de pompe, de luxe, de mondanité, crient à tous les hommes que les plaisirs sont un

délassement nécessaire, que les biens sont l'apanage de l'état et de la condition, que la fuite du monde est une perfection chimérique, que l'austérité de la vie est une invention humaine pour se faire de la peine, que les spectacles sont un divertissement honnête et l'école du bon goût. Je ne dis point que la vie mondaine toute seule est une persécution de la vérité, et d'autant plus dangereuse qu'elle s'exécute sans effusion du sang, qu'on ne se tient point en garde contre elle, qu'elle ravage les villes sans employer ni le fer ni le feu, et que sous prétexte d'une apparente régularité de vie, elle fait plus de déserteurs de la vérité que les supplices et les tyrans n'en firent autrefois. Je parle de ces gens qui ne professent qu'à demi le christianisme, qui servent Dieu en certains points de sa loi, et que le monde retient encore par ses maximes et par ses plaisirs; et je dis qu'ils persécutent la vérité par le reste des faiblesses qu'ils font paraître, qu'ils attirent à la vertu des dérisions qui ne devraient tomber que sur eux, qu'ils dégoûtent de la piété les âmes qui s'y sentent appelées, qu'ils confirment dans le vice ceux qui cherchent des prétextes d'en sortir. Je dis enfin qu'ils rendent la vertu odieuse et ridicule. Et comme le Seigneur se plaignait autrefois par son prophète, que l'infidèle Israël se crut justifié lorsqu'il se comparait à la prévaricatrice Juda : *Justificavit animam suam aversatrix Israel comparatione prævaricatricis Judæ* (*Jer.*, III); ainsi les âmes mondaines se croient en sûreté, lorsqu'elles voient que celles qui font profession de vertu et de piété sont des mêmes parties de plaisirs, de jeu, de bonne chère, dans les mêmes sentiments de vanité; que comme elles, elles sont délicates sur les injures, vives sur les préférences; qu'elles ne haïssent point les honneurs, les distinctions, et font de la piété même qu'elles professent, un moyen d'y arriver plus sûrement : *Justificavit animam suam aversatrix Israel*, *comparatione prævaricatricis Judæ.*

Ah ! c'est alors qu'une âme mondaine triomphe, qu'elle croit être en sûreté dans son état, et que reconnaissant que ce qu'on appelle vertus dans les âmes les plus régulières et les plus dévotes, ressemble presque à ses vices, elle juge qu'il serait inutile de changer de conduite, puisqu'en changeant de nom, elle retiendrait encore les mêmes choses : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ.* Et c'est ici que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec un apôtre : Ah ! si jusqu'ici les mondains ont découvert en nous, mes chers frères, les mêmes fautes dont nous les accusons, conduisons-nous de telle sorte à l'avenir, que lorsqu'ils verront nos actions et nos vertus, notre soumission dans les afflictions, notre égalité dans les disgrâces, notre désintéressement dans l'exercice de nos emplois, notre modestie dans l'élévation, notre douceur envers nos inférieurs, notre dévouement envers nos supérieurs, notre charité envers tous nos frères, ils se trouvent forcés de rendre gloire à Dieu, d'envier la vertu des gens de bien, et disposés à recevoir la lumière de la vérité, lorsqu'il lui plaira de les éclairer : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam : ut in eo quod detractant de vobis tanquam de malefactoribus, vos considerantes glorificent Deum in die visitationis.* (I *Petr.*, I.) Fermons la bouche aux ennemis de la vertu par le spectacle d'une vie irréprochable; honorons la piété si nous voulons qu'elle nous honore; accoutumons les hommes à penser que la piété véritable a non-seulement pour elle tout l'avantage des promesses de la vie à venir, mais encore la gloire, l'estime et l'avantage de cette vie présente : *Pietas autem ad omnia utilis est*, *promissionem habens vitæ quæ nunc est*, *et futuræ.* (I *Tim.*, IV.)

A cette persécution de scandale, Hérode ajoute une persécution de séduction. Il n'oublie rien pour tenter la fidélité des ministres de la loi; il veut même faire servir à ses raisons la sainte simplicité des mages; enfin, il met tout en usage pour attirer à soi ceux qui sont dans le parti de la vérité : *Herodes clam vocatis magis*, *diligenter didicit ab eis tempus stellæ.* Et voilà un nouveau moyen dont on se sert encore aujourd'hui pour persécuter la vérité. On la persécute : 1° en affaiblissant la piété des âmes justes, en leur persuadant qu'elles en font trop, en leur conseillant de changer les pierres en pain, c'est-à-dire leur vie gênante, austère et pleine de tribulations, en une vie plus douce, plus commode, plus riante; en leur faisant craindre pour la perfection qu'ils veulent embrasser, que la suite ne réponde pas aux commencements. 2° En faisant de leur piété la matière des conversations mondaines; en leur faisant une peinture vive des ennuis et des rebuts qu'enferme leur état; en appelant, comme la femme de Job, leur vertu une faiblesse, leur patience une insensibilité; en leur rapportant l'exemple de tant d'autres, qui, pour avoir regardé derrière eux après une pénible course dans la voie de la perfection, en ont perdu tout le fruit, et sont retombés dans la voie commune des mondains. 3° En gênant par hauteur et par autorité la piété des gens de bien qui sont dans la dépendance, en les mettant dans des situations pénibles à leur piété, ou nuisibles à leur innocence; enfin en devenant des tentateurs adroits qui ne veulent ni goûter le bien, ni le souffrir dans les autres. 4° En faisant servir ses talents naturels à détruire la vérité, les talents du corps à dérober à Dieu des adorateurs, les talents du cœur à prendre la place du Créateur, les talents de l'esprit à suggérer l'erreur, et à présenter le poison mortel sous des appâts trompeurs, en corrompant les sens par ses attraits, en débauchant les âmes par les sollicitations, et en excitant les passions par ses discours. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de mon culte, qui persuadent à mon peuple de quitter mes autels et mon service pour embrasser celui de leurs idoles : *Væ genti insurgenti super*

genus meum (*Judith*, XVI) : je m'élèverai contre eux, et leur demanderai raison de la perte d'âmes qu'ils m'ont enlevées : *Væ genti insurgenti super genus meum.*

Enfin, le dernier genre de la persécution de la vérité, c'est celle que j'ai appelée persécution de force et de violence. Hérode, voyant qu'il ne pouvait rien gagner par ses feintes et ses séduisants artifices, emploie contre la vérité la fureur et la rage, et par un massacre jusqu'alors inouï, même parmi les peuples les plus barbares, il veut étouffer dès le berceau cette lumière qui vient éclairer toutes les nations : *Tunc Herodes videns quoniam illusus esset a magis, iratus est valde, et mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus ejus.* (*Matth.*, II.) Le seul récit d'un exemple aussi barbare et aussi cruel que celui-là, ne laisse pas croire qu'on puisse trouver parmi les chrétiens de tels imitateurs. Cependant le monde est encore rempli de ces sortes de persécuteurs de la vérité ; et si l'Eglise n'est plus persécutée par l'effusion du sang de ses martyrs, que répandaient les tyrans, elle l'est encore par la dérision et les railleries qu'on fait des âmes pieuses, qu'elle voit avec douleur succomber à la crainte des jugements et des censures des mondains. Elle souffre cruellement de voir qu'on traite avec dérision le zèle et la sainte ivresse que les âmes justes ont pour le Dieu qu'elles adorent ; elle gémit d'entendre ce langage de blasphème, qui fait retomber la persécution jusque sur la vertu, qui en donnant aux personnes vertueuses des noms ridicules, ébranle leur courage, arrête leurs plus fortes résolutions, les fait rougir de leur vertu, et les rentraîne dans le vice.

Oui, voilà ce que vous faites, libertins du monde : vous persécutez dans votre frère ce que son plus cruel ennemi n'a osé attaquer ; vous lui enlevez ce que son ennemi n'a pu lui ravir : celui-ci ne s'en est pris qu'à son corps, et vous en voulez à son âme ; il ne s'est attaqué qu'à des biens périssables, et vous vous en prenez à son salut éternel. Ah ! quoi donc ! vous que ce discours regarde, n'est-ce point assez que vous ne serviez pas le Dieu que vos frères adorent, faut-il que vous persécutiez encore ceux qui le servent? C'est ce que Tertullien reprochait aux païens de son temps : *Deum nec colis, nec coli omnino permittit.* Ah ! vous permettez tant de choses au monde et à ses partisans : la bizarrerie de leurs usages, l'extravagance de leurs maximes, le vide de leur fortune, la folie de leurs attachements, la vanité de leurs prétentions ; vous donnez même des noms honorables à des actions honteuses : il n'y a que les saintes saillies d'une âme juste et religieuse, que les pieux transports d'un cœur pur et innocent, que les vertueux empressements d'une conscience droite et saine ; en un mot, il n'y a qu'un serviteur du Dieu que vous servez qui puisse vous déplaire, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, ni aucune humanité : *Solus displicet Dei cultor.* Les plaisirs et les théâtres sont ouverts parmi nous, et vous n'y trouvez point à redire ; le jeu a ses fureurs, ses pertes et ses chagrins, et cependant on le souffre ; la volupté a ses autels, ses dégoûts, ses remords, ses amertumes, et on ne la condamne pas ; l'avarice a ses idolâtres, ses peines, ses frayeurs, ses fatigues, ses soins, et on n'en dit mot ; l'ambition a ses esclaves, son tourment, ses soucis, et on n'en murmure point ; toutes les passions on leur culte, leurs adorateurs, sans qu'on s'en formalise ; et Dieu seul ne pourra être servi, adoré, sans qu'on y trouve à redire ! *Deus solus in terra aut non colitur, aut impune colitur.*

Grand Dieu ! vengez donc vous-même l'outrage qu'on fait à vos serviteurs : il y va de votre gloire de prendre en main leur cause contre leurs persécuteurs ; rendez à votre saint nom tout l'éclat que vos ennemis lui ravissent ; ne faites plus sortir des forêts des bêtes féroces, ni descendre du ciel des foudres et des carreaux pour exterminer les persécuteurs de votre vérité, mais livrez-les à la corruption de leur cœur, afin qu'ils comprennent quel est le prix de la vertu qu'ils outragent, et qu'ils sachent envier le sort des âmes saintes qu'ils méprisent. Car, dites-nous, qui que vous soyez qui en usez si mal envers les gens de bien, faut-il que vous ne viviez sur la terre que pour être les instruments dont le démon se sert pour perdre les serviteurs de votre Dieu, et les rentraîner dans le précipice? faut-il que quiconque voudra vivre dans la piété, en soit détourné par la crainte de vos injustes jugements? faut-il que la persécution de la foi, qui doit durer aussi longtemps que le monde, ne puisse trouver qu'en vous seul sa perpétuité? faut-il que les âmes faibles et peu confirmées en grâce ne trouvent plus qu'en vous seul l'écueil de leur salut? faut-il qu'au défaut des supplices et des tyrans, vous outragiez ceux qui professent la foi de Jésus-Christ? Allez donc vous unir avec les peuples infidèles, avec ces hommes sans foi et sans religion qui blasphèment ce qu'ils ignorent, qui refusent de suivre Jésus-Christ, qui méprisent ses maximes, et qui s'opposent à sa gloire ! Si vous voulez nous persécuter, abjurez notre foi et renoncez à la religion que nous professons. Eh ! un sauvage aurait pitié de notre crédulité : il nous accuserait peut-être de folie, mais du moins pourrait-il nous plaindre de ce que nous préférons les souffrances au plaisir, et la mortification aux douceurs de la vie : il serait forcé de convenir que si nous ne nous trompons point, nous sommes les plus sages de tous les hommes, et que si notre foi est juste, nous prenons le parti le plus sûr. Mais vous qui ne doutez point de notre foi ni de la justice de notre créance, de quels yeux pouvez-vous regarder comme des insensés ceux qui en font profession? Vous adorez Jésus-Christ crucifié, vous vous prosternez devant sa croix comme devant le trône de votre Rédempteur, et vous vous riez de ceux qui l'adorent dans le cœur et qui le servent en vérité ! Vous regardez Jésus-Christ comme

votre juge, et vous méprisez ceux qui craignent ses jugements, qui tâchent de gagner sa miséricorde! et vous regardez comme des esprits faibles ceux qui sacrifient tout à la vérité de sa parole, et à la solidité de ses promesses!

O hommes si peu d'accord avec vous-mêmes! il faut donc que vous le soyez bien peu avec votre Dieu, puisqu'il ne trouve que des ennemis en vous! Ah! respectons donc la vertu et honorons les dons que Dieu a gravés dans ses serviteurs; méritons par notre estime et nos égards pour la piété le bienfait de la piété même; regardons les justes comme des ressources pour nous, comme des signes heureux qui nous marquent que le Seigneur regarde encore ceux que le péché avait rendus indignes de lui; encourageons par nos éloges les âmes pénitentes qui reviennent à Dieu, si nous ne pouvons y en attirer d'autres par nos exemples; applaudissons au moins à leur changement, si nous ne pouvons changer nous-mêmes; mettons la vertu en honneur et en vénération, si nous ne pouvons en inspirer la pratique; n'ayons pour amis que les amis de Dieu; ne comptons sur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils sont fidèles au grand maître qu'ils servent; ne confions nos peines qu'à celui qui seul peut les soulager; aplanissons les voies de notre conversion en aplanissant celles de la conversion de nos frères; accoutumons le monde à nous voir nous-mêmes louer ce qu'il désapprouve; ne mettons pas des obstacles par nos censures et nos railleries à la conversion de nos frères, et ne portons point ombrage par un respect humain à la piété que vous voyez pratiquer, et que vous avez méprisée; rendons gloire à la vérité, ne la rejetons pas lorsqu'elle s'offre à nous, ne la dissimulons pas lorsqu'il s'agit de la dire, ne la combattons pas lorsqu'elle semble s'opposer à nos intérêts et nos vues; mais au contraire recevons-la avec docilité, disons-la avec sincérité, défendons-la avec zèle; afin qu'après avoir marché dans la justice, nous soyons un jour sanctifiés par la vérité et consommés dans la charité : c'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XIX.

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Super cathedram Moysis sederunt Scribæ et Pharisæi : omnia ergo quæcunque dixerint vobis servate et facite. (*Matth.*, XXIII.)

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moyse : observez donc, et faites ce qu'ils vous diront.

Si jamais le Sauveur du monde a animé son zèle contre les pécheurs, il faut avouer, Messieurs, que c'est particulièrement contre les scribes et les pharisiens qu'il s'est déclaré, les ayant traités d'une manière bien différente de celle avec laquelle il agissait à l'égard des autres pécheurs; car s'il tâchait d'attirer à lui par sa douceur ceux qui semblaient être les plus perdus, et s'il faisait gloire de recevoir avec tendresse les publicains, les Madeleine, et tant d'autres misérables, qu'il appelait au trône de la miséricorde pour recevoir le pardon, il a toujours traité ceux-ci avec la dernière sévérité, et il a employé bien souvent les reproches les plus piquants pour les faire rentrer en eux-mêmes : cependant il ne cesse d'exhorter les peuples à leur rendre tout le respect et tout l'honneur qui sont dus à leur dignité : *Super cathedram Moysis*, etc. Considérez, leur dit-il, que les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, et que par conséquent vous êtes obligés de vous soumettre à leur doctrine, laissant à part leur mauvaise vie, dont la discussion ne vous appartient pas. Vous comprenez sans doute, Messieurs, que les devoirs des chrétiens à l'égard des prêtres sont incomparablement plus grands. Il n'y avait qu'un seul endroit qui, dans l'ancienne loi, pût donner quelque autorité aux scribes et aux pharisiens; et la seule chaire de Moïse sur laquelle ils étaient assis, attirait sur eux la vénération de tous les Juifs; au lieu qu'étant, comme nous sommes, et les ministres du Dieu vivant, et les dispensateurs de ses mystères, il y a une infinité d'endroits qui nous rendent vénérables à tous les hommes, qui ne doivent pas considérer ce que nous faisons, mais qui sont obligés de respecter la grandeur de notre dignité. Cependant la licence que l'on se donne dans le monde est si grande, que l'on fait gloire de mépriser les prêtres du Seigneur, et qu'il n'y a pas même jusqu'aux plus petits qui n'en fassent le sujet de leurs persécutions et de leurs railleries, à cause que nous ne faisons pas, disent-ils, tout ce que nous disons, et que notre vie n'est pas toujours conforme à notre doctrine; le Seigneur les condamne dans l'Evangile de ce jour. Mais n'attendez pas de moi que je m'arrête à vous marquer quels sont vos devoirs à l'égard de ceux que Dieu a bien voulu choisir pour les faire les interprètes de ses volontés, les dépositaires de sa puissance, les arbitres de sa grâce, les oracles de ses vérités et les sacrificateurs de son corps et de son sang. Je veux établir la grandeur de leur élévation par un seul endroit, et faire l'éloge du sacerdoce par la sainteté du sacrifice que nous avons l'honneur d'offrir chaque jour pour vous sur nos autels. Je parlerai donc aujourd'hui du saint sacrifice de la messe, et je m'attacherai à en faire un discours tout moral et de pratique, qui servira pour vous donner toute l'horreur possible de tant de profanations que l'on fait du plus auguste de nos mystères, et du plus grand sacrifice qui fut jamais dans la religion; et d'ailleurs, je vous instruirai de la manière avec laquelle vous devez assister utilement et saintement à la messe. Mais comme ce discours est un des plus importants que vous puissiez entendre, implorons d'abord le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Il est certain, Messieurs, que le prédicateur qui veut s'acquitter dignement de son ministère, doit avoir particulièrement trois qualités qui lui sont également nécessaires

pour remplir l'obligation qu'il a reçue dans son ordination, d'annoncer de la parole de Dieu aux peuples. Il faut qu'il ait de la science, de la piété et du zèle. La science lui est nécessaire, parce qu'étant obligé d'expliquer et d'enseigner la loi aux autres, il faut par conséquent qu'il en ait une parfaite connaissance; puisque, selon les paroles de saint Pierre (I *Petr.*, III), les prêtres doivent toujours être prêts à donner satisfaction à tous ceux qui pourraient les interroger. C'est pour cela que le Seigneur a dit à ses apôtres (*Matth.*, V), et en leurs personnes à tous ses ministres, qu'ils étaient la lumière du monde, et que le Saint-Esprit les a appelés par la bouche de ses prophètes, les anges du Seigneur; ce qui nous apprend, selon la belle réflexion de saint Denis, quelle doit être l'excellence de la doctrine de ceux qui ont reçu le commandement d'aller par toute l'étendue de l'univers (*Joan.*, XV), afin de porter du fruit, et de faire en sorte qu'il puisse subsister. Il faut, en second lieu, que le prédicateur ait de la piété, non-seulement à cause de cette liaison qu'il doit avoir avec son divin Maître, dont il doit imiter la sainteté, mais encore parce qu'il faut qu'il inspire cette piété à son auditoire; et qu'il est absolument impossible qu'on ait de l'estime et de la soumission pour la prédication de celui qui rend sa vie méprisable. Ah! que celui qui sait joindre la piété avec la science, fait un progrès dans le ministère apostolique! Autrefois saint Paul disait à son disciple Timothée. C'est un grand gain que la piété accompagnée de la science : *Magnus quæstus est pietas cum sufficientia* (I *Tim.*, VI), surtout quand cette science et cette piété sont animées du zèle du salut des âmes : et c'est la troisième qualité qu'un prédicateur doit avoir. Aussi est-il appelé l'homme de Dieu dans les saintes lettres, pour nous apprendre qu'il est de son devoir de prendre en main et la cause et la querelle de son Dieu, et de défendre son Sauveur, au péril même de sa propre vie, envers et contre tous; surtout en réprimant l'insolence des libertins, des athées et de tant d'autres pécheurs publics; en leur faisant voir avec force, quoiqu'avec discrétion, l'outrage qu'ils font à la divine majesté. Je tâcherai, Messieurs, de m'acquitter de ces trois devoirs. Dans ce grand dessein, je me suis proposé de faire l'éloge du sacerdoce, en vous parlant du saint sacrifice de la messe, et je m'appliquerai à tirer des saintes Ecritures et des saints Pères des lumières pour vous instruire, de la piété pour vous édifier, et du zèle pour vous confondre ; et pour y réussir, il faut que je vous fasse envisager cet auguste sacrifice par rapport à Jésus-Christ, par rapport à l'Eglise, par rapport aux fidèles; puisque, par rapport à Jésus-Christ, il est l'idée de toute la religion ; par rapport à l'Eglise, il est abrégé de toute la religion; par rapport aux fidèles, il est le sujet du scandale et du grand opprobre de la religion. Ecoutez donc chrétiens, et instruisez-vous. Il y a trois choses dans le sacrifice de la messe. l'idée du sacrifice, les cérémonies du sacrifice, la sainteté du sacrifice. L'idée du sacrifice fait la vérité de la religion : j'ai besoin pour cela de lumières pour vous instruire, et ce sera mon premier point. Les cérémonies du sacrifice font le plus grand ordre de la religion : il faut de la piété pour vous édifier, et c'est ce que je m'en vais faire dans la seconde partie. Enfin, la sainteté du sacrifice fait le grand scandale de la religion . il faut du zèle pour vous confondre, et c'est ce que je dois faire dans la troisième partie de ce discours, pour lequel j'ai droit de vous demander toute l'attention possible.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a jamais eu de religion sans sacrifice; et sans qu'il soit nécessaire de vous faire remarquer comment les anciens ont reconnu cette vérité dans les fausses religions qu'ils ont établies, ayant toujours ordonné quelques sacrifices pour honorer ceux qu'ils croyaient ou qu'ils feignaient être des dieux, comme disent les saints Pères, et ayant destiné de certaines personnes pour en faire les fonctions, il est constant que ce n'est que par le sacrifice que l'on peut juger d'une religion. Plus le sacrifice est parfait, plus aussi la religion sera-t-elle excellente. C'est pour cela qu'après que Dieu eut formé l'homme à son image et à sa ressemblance, voulant lui faire voir en même temps qu'il l'avait destiné pour lui rendre les devoirs de la religion, et cela au nom de toutes les créatures, après lui avoir donné une loi, il exigea de lui des sacrifices: il est vrai qu'il n'en prescrivit pas de particuliers dans la loi de nature, mais dans la loi écrite il s'appliqua à lui marquer dans le détail les sacrifices qu'il en attendait, afin qu'il eût le moyen, non-seulement de lui rendre la gloire qui lui était due par les holocaustes, et d'en obtenir le pardon de ses péchés par des sacrifices propitiatoires, mais encore afin qu'il fût en état de reconnaître les bienfaits reçus de sa main toute libérale par les sacrifices qu'il offrait en action de grâces, et lui demander en même temps les grâces qui lui étaient nécessaires, tant pour l'âme que pour le corps, par ceux que l'on appelait impétratoires.

Vous savez, Messieurs, que Jésus-Christ est venu sur la terre pour abolir tous les sacrifices anciens : il a voulu devenir lui-même notre victime; mais quoique dans tous les états de sa vie il ait paru comme une hostie, ç'a été particulièrement sur l'arbre de la croix qu'il a accompli avec un avantage infiniment excellent tous les devoirs de ces sacrifices différents dont nous venons de parler. Et parce que le sacrifice de la croix ne pouvait être offert qu'une seule fois, et que la religion qu'il était venu établir sur la terre avait besoin d'un sacrifice continuel, il en a trouvé un, qui fait voir l'excellence et la vérité de la religion; et c'est le sacrifice de la messe, dont la seule idée est capable de nous convaincre que la religion ; à laquelle nous avons eu l'honneur d'être appelés, est grande et véritable.

En effet, Messieurs, si vous voulez en être

bientôt persuadés, vous n'avez qu'à considérer, avec saint Augustin, les trois choses que l'on trouve dans cet auguste sacrifice: Celui qui l'offre : *offerens;* la chose ou la victime qui est offerte : *res oblata*, et celui à qui on l'offre : *cui offertur*. Celui qui l'offre, c'est le prêtre; la chose offerte, c'est le corps et le sang de l'Homme-Dieu ; et celui à qui elle est offerte, est Dieu même. C'est le prêtre qui l'offre; et s'il est vrai, selon les paroles de saint Paul aux Hébreux (*Hebr.*, V), que tout pontife étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices, tous ceux qui sont honorés du caractère sacerdotal ont reçu un pouvoir comme absolu sur le corps naturel de Jésus-Christ, qu'ils peuvent offrir dans le saint sacrifice de la messe. Mais ce qu'il y a de plus admirable, et qui nous doit donner une haute idée de la religion que nous professons, c'est qu'en même temps que le prêtre célèbre la sainte messe, nous devons regarder des yeux de la foi le premier et principal prêtre qui se sacrifie de nouveau, et qui s'offre par les mains de ses ministres. Car, pour parler le langage de saint Chrysostome, il fait chaque jour sur nos autels ce qu'il fit autrefois dans la cène la veille de sa passion, et sur le Calvaire. Nous ne sommes que les ministres de ce souverain Prêtre : lorsque nous montons à l'autel, c'est lui qui présente le sacrifice. C'est pourquoi ce Père, en s'adressant au peuple d'Antioche, leur disait: Lorsque vous venez dans nos églises pour assister à nos redoutables mystères, ne pensez pas que le prêtre soit le principal agent; mais soyez persuadés que c'est Jésus-Christ qui s'offre à Dieu son Père par nos mains. C'est pour cela, Messieurs, qu'il porte le titre de souverain Prêtre, et qu'il portera cette auguste qualité pendant l'éternité : *Sacerdos in æternum* (*Psal.* CIX), dit le Roi-Prophète : c'est un prêtre qui persévère continuellement à exercer son sacrifice, parce que ce qu'il a fait une fois sur la croix par lui-même, il le fait tous les jours à l'autel par le ministère de ses prêtres, avec cette différence que là il offrait un sacrifice sanglant, et qu'ici il n'y a aucune effusion de sang. Il ne faut pas dire pour cela que le sacrifice soit renouvelé, puisqu'il est constant qu'il n'y a point d'interruption entre le sacrifice de la croix et celui de nos autels ; mais il faut plutôt dire qu'il est perpétué, parce qu'il n'a jamais cessé, et que, comme nous avons déjà dit, non-seulement il sera offert jusqu'à la consommation des siècles, mais encore, selon la pensée de quelques docteurs, l'on conservera une hostie consacrée dans le ciel; et s'il est vrai que l'étendard de la croix paraîtra lorsque le Juge souverain des vivants et des morts viendra pour manifester sa gloire et sa puissance : *Parebit signum Filii hominis* (*Matth.*, XXIV), pourquoi ne pourrait-on pas croire que l'adorable Eucharistie pourra être conservée, puisque le Sauveur n'y est pas moins réellement que sur l'arbre de la croix? Outre que cela servirait pour la plus grande gloire de Dieu, qui pourrait se manifester aux bienheureux en plusieurs manières différentes, et que les saints en recevraient une plus grande joie lorsqu'ils verraient à découvert, et sans aucun voile, cet Homme-Dieu qui réside sacramentellement dans la sainte hostie, dans laquelle ils ont cru qu'il était présent. Mais quand cela ne serait pas, il est pourtant vrai que ce sacrifice est perpétué, et que même il le sera en quelque manière dans le ciel, parce que, comme dit saint Laurent Justinien, si ce Dieu qui sacrifie cache sa majesté sous les accidents du pain et du vin, il saurait bien se manifester dans sa gloire. J'ajoute, Messieurs, que ce sacrifice est réitéré; et cela afin de recevoir nos hommages et nos adorations, et pour nous faire ressouvenir en même temps des bienfaits que nous avons reçus de la libéralité de notre Dieu. La mémoire de l'homme est extrêmement affaiblie, disait autrefois le savant Tertullien : *Modicæ memoriæ est homo.* Il oublie facilement les biens qu'on lui fait, ainsi qu'il arriva à notre premier père, qui, ne se ressouvenant plus du tout des glorieux avantages dont il avait été si heureusement prévenu au moment de sa création, ne fit pas difficulté de violer une loi aussi juste et aussi facile que celle que son Créateur lui avait donnée. Que si Adam s'oublia si facilement de ce qu'il devait à son Dieu, vous étonnez-vous si les enfants qui ont été conçus dans le crime, et qui naissent dans le péché, ne se souviennent pas longtemps des faveurs qui leur ont été accordées? Ce fut le crime des Israélites, à qui Dieu a si souvent reproché leur ingratitude, jusque-là qu'il se crut obligé de commander à Moïse de mettre dans le tabernacle un vase rempli de cette manne céleste dont il avait daigné les nourrir dans le désert, et de le conserver avec grand soin, afin que son cher peuple eût sans cesse devant ses yeux le souvenir de ce qu'il avait fait en sa faveur : *Custodiatur in futuras retro generationes, ut noverint panem quo alui eos in solitudine.* (*Exod.*, XVI.) N'est-ce pas ce que le Sauveur a voulu faire quand il a institué l'adorable Eucharistie, et dans le temps qu'il célébra sa première messe avec ses apôtres, la veille de sa passion, ne leur apprit-il pas qu'ils devaient réitérer sans cesse son sacrifice? *Hoc facite in meam commemorationem* (I *Cor.*, XI), ou comme tourne la version syriaque : *Hoc facite in mihi memoriam.* Il ne commande pas de sacrifier en mémoire de lui, seulement au jour de la cène ou bien une fois dans chaque année, mais tous les jours, et tout autant de fois qu'on offrira ce redoutable sacrifice de la messe : *Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis,* dit l'Apôtre des gentils.

Mais pourquoi, me direz-vous, ce sacrifice ne nous représente-t-il pas les autres mystères de Jésus-Christ? pourquoi ne nous réitère-t-il pas son Incarnation, sa Naissance, sa Circoncision, sa Résurrection, et

son Ascension? pourquoi est-ce, en un mot, que cet apôtre ne fait aucune mention de ce qui regarde la gloire et l'honneur de ce divin Sauveur, se ressouvenant seulement de ses ignominies et de sa passion? Ah! c'est sans doute pour graver plus fortement dans nos cœurs quelle fut la charité infinie de ce Dieu souffrant, et afin que le souvenir d'un si grand amour nous oblige à avoir de l'amour pour celui qui nous a tant aimés! C'est pour cela que l'Ange de l'école, saint Thomas, qui a si bien écrit sur l'adorable Eucharistie, remarque que c'est dans le sacrifice de la messe que le fidèle se trouve véritablement perfectionné; parce que, quand il y assiste, comme il doit, avec amour, il ne manque pas de s'unir à Jésus-Christ souffrant et mourant; et cette union si adorable et si ardente se fait, selon la pensée de ce docteur angélique, par la pensée des douleurs que cet aimable Sauveur a bien daigné souffrir sur l'arbre de la croix pour l'amour de nous; et ainsi le souvenir de sa passion produit dans l'âme du chrétien l'amour de ce Dieu souffrant, et cet amour conserve dans la mémoire du chrétien le souvenir de la mort de Jésus-Christ.

Enfin ce sacrifice n'est pas seulement perpétué et réitéré, il est encore appliqué. Cela veut dire, Messieurs, que quand vous venez à la messe de la manière que nous dirons bientôt, vous recevez l'application des fruits de la Passion du Fils de Dieu. Je ne puis m'empêcher dans cet endroit de vous faire admirer la sagesse infinie de Jésus-Christ qui a trouvé le moyen de répandre son sang précieux sans qu'il fût nécessaire de rouvrir ses veines, de sacrifier son corps, sans recevoir aucune plaie, d'immoler la victime sans la détruire entièrement, d'élever tout autant de calvaires différents qu'il y a d'autels dans toutes les églises du monde, et d'établir le sacrifice non sanglant de la sainte messe, où son amour ne paraît pas moins adorable que dans sa passion et dans sa mort.

Souffrez, Messieurs, que, pour vous donner une haute idée de la vérité de notre religion et pour vous instruire, je vous fasse remarquer les différences qu'il y a entre le sacrifice de la croix et celui de nos autels, puisque par là vous serez pleinement convaincus de la manière la plus admirable avec laquelle ce divin sacrifice nous est appliqué à chacun en particulier.

Je dis donc que le sacrifice sanglant de la croix, qui fut offert sur le Calvaire, y trouva en un sens des bornes et des limites; car, quoique le divin Rédempteur y ait satisfait pour les hommes d'une manière infinie, le mérite de son sacrifice n'a pas été en même temps appliqué à tous les hommes pour lesquels il était offert; mais, pour ce qui regarde le sacrifice de nos autels, je ne fais pas difficulté d'avancer qu'il y a quelque chose de plus surprenant, puisque c'est par toute l'étendue de l'univers qu'il est offert; que ce Dieu, qui n'a été immolé dans lui-même qu'une seule fois, est immolé tous les jours dans ce mystère, et cela pour le salut de chacun en particulier; car, pour m'énoncer ici avec saint Grégoire le Grand, toutes les fois que nous offrons l'hostie de sa Passion, nous nous appliquons tout autant de fois les mérites de ses souffrances : *Quoties hostiam suæ Passionis offerimus, toties nobis ad absolutionem nostram Passionem illius repetimus;* parce qu'il était absolument nécessaire, comme dit le savant Eusèbe Emissène, qu'il y eût une oblation perpétuelle pour la rédemption des hommes, qui, par leurs faiblesses et par leurs misères, sont toujours en danger de se perdre.

Que cette oblation est adorable, Messieurs, et qu'il y a de plaisir à s'appliquer à considérer comment Jésus-Christ s'offre lui-même sur nos autels! où vous remarquerez encore qu'il y est offert par nous, pour nous et en nous. Oui, ce sont les hommes qui ont l'honneur de présenter ce sacrifice à la souveraine majesté, et qui font en même temps l'action la plus sainte de la religion, rendant à Dieu l'honneur le plus grand qu'il puisse attendre de la créature. Car pour nous donner ici une exacte idée de ce sacrifice dont je vous parle, il est certain que la fin prochaine du sacrifice que nous offrons chaque jour sur nos autels, c'est d'honorer Dieu. Je sais, Messieurs, que tout ce que l'on fait dans notre religion ne se fait que pour honorer la majesté de Dieu; mais il faut que nous apprenions aussi que Dieu n'est que la fin éloignée de ces autres actions, au lieu qu'il est la fin prochaine du sacrifice, puisque les autres actions qui se pratiquent dans notre religion ne sont point ordinairement si relatives à l'honneur de Dieu qu'elles ne puissent aussi se rapporter à nous, au lieu que le sacrifice est une action essentiellement relative à l'honneur de Dieu, et, pour parler en termes de l'école, c'est le sacrifice qui est formellement établi pour l'honorer.

Or je dis, Messieurs, que ce sont les hommes qui ont l'honneur de présenter ce sacrifice; et j'ajoute qu'il n'est pas seulement offert par les prêtres, mais encore par tout autant de fidèles qu'il y en a qui viennent assister à nos redoutables mystères. Ce n'est pas ici une exagération, c'est une pure vérité; car il est sûr que, de quelque sexe et de quelque condition que vous soyez, il faut toujours que vous vous considériez comme les ministres de cet auguste sacrifice. Vous vous imaginez peut-être qu'il n'y avait que les seuls prêtres qui en fussent les ministres; mais apprenez aujourd'hui qu'il est de votre devoir d'unir avec nous vos cœurs et vos intentions pour offrir à Dieu la même victime, car dans quelque état ou quelque condition que l'homme soit, il est toujours obligé d'honorer son Dieu par le sacrifice qui, comme nous avons dit, a toujours été regardé comme l'âme et le caractère de la religion; et quoique vous n'ayez pas l'ordre de la consécration ni les conditions requises pour offrir le sacrifice par vos propres mains, vous ne laissez pas d'être obligés pour cela d'unir vos intentions à celles du prêtre et d'entrer avec lui en unité de sacrifice, tant il est vrai que le sacrifice est offert par vous.

Il me resterait encore à vous expliquer comment il est offert pour nous et en nous; pour nous, qui devons par conséquent nous regarder comme des témoins qui sont appelés à une action si sainte; en nous, qui devons par conséquent nous présenter comme des hosties et des victimes. Mais outre que ces vérités sont assez sensibles d'elles-mêmes et que d'ailleurs vous comprenez assez ce que je devrais dire si je voulais leur donner toute l'étendue qu'elles pourraient avoir, il me semble que j'en ai assez dit pour vous instruire, et que je ne pouvais vous donner une plus belle idée de ce sacrifice, afin de vous convaincre de la vérité et de la sainteté de notre religion. Et si j'avais besoin de lumières pour vous instruire, il me faut présentement de la piété pour vous édifier, et c'est ce qui doit faire le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rappelez d'abord dans votre mémoire, Messieurs, le grand principe que je vous ai fait remarquer, que cet adorable sacrifice était offert par nous, pour nous et en nous, puisque cela me doit servir de fondement dans tout ce que je vous dois dire pour votre édification et pour faire en même temps observer ce bel ordre de notre religion qui se trouve dans les cérémonies de la sainte messe. Et pour cela il faut distinguer trois parties dans le sacrifice. La première est depuis l'*Introït* ou le commencement de la messe jusqu'à l'offertoire, auquel temps Jésus est comme chargé du poids de nos péchés, y faisant une prière publique pour tous les pécheurs; la seconde est depuis l'offertoire jusqu'à la consécration, où nous voyons que ce divin Sauveur expie véritablement nos péchés; la troisième enfin est depuis la consécration jusqu'après la communion, où cet aimable Rédempteur nous applique un remède souverain à tous nos péchés.

Or je dis, Messieurs, que, pour assister comme il faut à nos redoutables mystères, il faut nécessairement que vous soyez entrés dans les sentiments de cette divine victime, et s'il est vrai qu'un des principaux devoirs des fidèles, selon l'expression de l'apôtre saint Paul, est d'avoir sans cesse devant les yeux ce divin modèle pour entrer dans les sentiments intérieurs de son esprit : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (*Phil.*, II); c'est particulièrement lorsque vous venez dans nos églises que vous devez vous acquitter de cette obligation indispensable, et qu'à l'exemple de votre adorable Maître il faut que vous paraissiez comme des pénitents, et comme des ministres, et comme participants. Je veux dire qu'en la première partie de la messe il faut que vous soyez tout pénétrés de la grandeur de vos péchés, vous unissant à cette adorable victime qui veut bien faire pénitence pour vous; il faut que dans le temps de la consécration vous entriez dans une sainte confiance de recevoir le pardon de vos crimes, et dans le temps de la communion il faut vous rendre dignes de participer aux grâces qui vous sont offertes et qu'il ne tient qu'à vous de recevoir.

Ces vérités vous paraîtront encore plus sensibles, Messieurs, après que je vous aurai proposé trois exemples que je tirerai de l'Evangile, et par lesquels vous apprendrez comment vous devez vous occuper toutes les fois que vous venez à la messe : le premier, c'est le publicain; le second, c'est le bon larron, et le troisième, c'est le centenier. Le publicain vous apprendra ce qu'il faut faire au commencement de la messe et comment vous devez entrer en un état de pénitent; le bon larron vous instruira comment vous devez vous comporter à l'élévation de l'hostie, et vous regarder dans ce temps-là comme ministre, et le centenier enfin vous servira comme de guide dans la communion, soit qu'elle soit sacramentelle, soit qu'elle soit spirituelle.

Faites donc réflexion, Messieurs, sur la posture du publicain lorsqu'il vint dans le temple pour offrir le sacrifice de ses prières, et considérez la description que l'évangéliste saint Luc vous en a faite dans le chapitre XVIII de son évangile : *A longe stans nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum dicens, Deus, propitius esto mihi peccatori.* Le publicain, se tenant bien loin, n'osait même lever ses yeux au ciel; mais il disait, en se frappant la poitrine : *Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.* Bien éloigné de ces esprits superbes dont parle le prophète Isaïe, qui veulent s'approcher de leur Dieu comme s'ils étaient des hommes qui eussent rempli tous les devoirs de la justice et de la piété; il croit, au contraire, qu'il est indigne de paraître en sa divine présence. C'est pour cela qu'il se poste dans le plus petit coin du temple, et il se trouve couvert d'une si grande confusion qu'il n'ose même regarder le ciel. Il frappe sa poitrine, parce que c'est là l'endroit où le cœur est placé, et puisque c'est son cœur qui a été le premier coupable, il faut qu'il porte le premier la peine qui est due à son crime, ou, si vous voulez que je m'explique autrement, j'ajouterai que, tout de même que quand on bat une pierre avec un fusil, il en sort des étincelles de feu, de même notre heureux pénitent frappe sa poitrine et en fait sortir ces paroles qui sont toutes de feu : Seigneur, pardonnez à ce pauvre pécheur. Que nous serions heureux, Messieurs, si dans le temps que l'on commence nos adorables mystères nous entrions dans ces sentiments de pénitence, et si, étant tout à fait pénétrés du poids de nos péchés, nous voulions imiter la conduite de ce publicain en nous humiliant comme lui. Etant pécheurs comme nous sommes, nous ne penserions plus à chercher les premières places dans les églises, et nous rentrerions dans notre néant avec une confusion salutaire et une sainte honte. Car il est certain qu'il n'y a point de spectacle plus agréable à Dieu que l'humilité et la confusion du pécheur, surtout lorsqu'il paraît avec un cœur contrit et humilié. Et n'est-ce pas

ce que le prêtre vous inspire lorsqu'au commencement de la messe il descend au bas de l'autel et semble s'en éloigner pour faire une confession publique à la face de toute la cour céleste et de tous les fidèles qui en sont les spectateurs? Ne paraît-il pas dans cet état comme chargé de tous les péchés et de toutes les iniquités du peuple, qui en fait une confession générale aussi bien que lui, et ne nous apprend-il pas l'obligation que nous avons d'entrer dans les sentiments d'une véritable componction avant que de commencer les saints et redoutables mystères?

Mais si le publicain vous a si bien appris comment vous devez entrer dans un sentiment de pénitence, non-seulement dans le temps que l'on commence le sacrifice, mais encore dans toutes les différentes cérémonies qui se font jusqu'à la consécration, que le temps ne me permet pas de vous expliquer; il faut que le bon larron vous instruise de la manière avec laquelle vous devez vous comporter à l'élévation de l'hostie, vous regardant pendant ce temps comme les ministres du sacrifice.

Le voyez-vous cet heureux criminel, dans le temps même de son supplice, comme il ouvre les yeux de son cœur pour reconnaître son vrai Libérateur : *Memento mei, Domine, dum veneris in regnum tuum.* (*Luc.*, XXIII.) Quel progrès n'a-t-il pas fait pendant les trois heures de son supplice, qu'il s'est trouvé dans la compagnie d'un Dieu mourant? Il ne lui restait plus rien de libre, que son cœur et sa langue. Il sut bien faire ces deux offrandes à Jésus-Christ, lui donnant tout ce qu'il pouvait donner. Il lui consacra son cœur par la foi et par l'espérance; il lui consacra sa langue, en publiant sa sainteté et son innocence; dans le temps que tous les autres le renient, il publie hautement qu'il est le Seigneur du ciel et de la terre, et qu'il est véritablement Dieu; dans le temps que les hommes s'appliquent à l'outrager par des blasphèmes sacriléges, il devient son panégyriste, dans le temps que ses disciples l'abandonnent, il prend son parti, et sa charité est si parfaite qu'il emploie toutes ses forces pour tâcher de convertir le mauvais larron, et pour le faire rentrer en lui-même, ce qui est l'effet de la plus grande charité, selon la remarque de saint Chrysostome, *priusquam sibi quidquam curat socium lucrari*, s'écrie ce grand oracle de Constantinople.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, de ce que je découvre tant de vertus dans le bon larron, n'y ayant rien qui fût capable de toucher davantage le cœur humain que la vue de Jésus-Christ en croix, surtout lorsqu'on regarde un si saint objet avec une foi vive, en sorte qu'on arrive bientôt à la plus grande perfection. Tous ceux qui ont été assez heureux que de le connaître, et qui même n'ont regardé que de loin ce Dieu crucifié pour nous, ont fait toujours un progrès admirable dans la sainteté. En effet, peut-on comprendre quel a été son pouvoir et sa force? Une considération aussi salutaire que celle-là a réjoui le cœur d'un saint Augustin, d'un saint Bonaventure et d'une infinité d'autres, au nom desquels il semble que par avance l'Apôtre des gentils a voulu parler, quand il disait à ceux de Corinthe : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I *Cor.*, II); non je n'ai pas cru qu'étant parmi vous je dusse acquérir une autre science que celle de Jésus-Christ crucifié. Il n'en fallut pas davantage pour guérir l'infidélité de saint Thomas, et ce fut assez que le Sauveur lui montrât ses mains et son côté, pour l'obliger à s'écrier dans un transport de foi et d'amour, *Mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.*, XX.)

Que vous seriez donc heureux, Messieurs, si dans le temps que l'on expose à vos yeux la sainte hostie au moment de la consécration, vous regardiez avec les yeux de la foi les plaies de Jésus-Christ, et si vous vous appliquiez sérieusement à considérer quelle est la charité infinie de ce Dieu qui ne se tient dans cet état que pour accomplir la promesse qu'il avait faite à ses disciples, quand il leur disait : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII.) Ah! lorsque je serai élevé de la terre, ce sera pour lors que j'attirerai toutes choses à moi. Ce serait dans cet heureux moment que vous feriez un sacrifice de vous-mêmes ; vous sacrifieriez votre esprit en le soumettant à la foi, et vous crieriez de toutes les forces de votre cœur, soutenu par une espérance chrétienne et par une confiance tout à fait filiale : *Memento mei, Domine.* (*Luc.*, XXIII.) Seigneur, n'oubliez pas ce misérable pécheur; et vous ne vous contenteriez pas dans cet état de représenter à Dieu tous vos besoins et toutes vos misères, mais vous vous souviendriez encore de vos frères, et votre charité serait si universelle, qu'elle ne s'étendrait pas seulement sur ceux qui sont encore retenus sur la terre par les liens de captivité, mais encore sur ceux qui gémissent présentement au milieu des flammes du purgatoire.

Enfin, Messieurs, il faut vous proposer l'exemple du centenier, que vous devez envisager dans le temps que le prêtre communie, soit que vous communiez avec lui sacramentalement, selon la pratique de la primitive Eglise, où tous les fidèles qui assistaient au sacrifice participaient à nos sacrés mystères; soit que du moins vous communiez spirituellement. Cet exemple est si admirable qu'il semble que l'Eglise prenne plaisir à nous le proposer; puisque dans le temps de la sainte communion le prêtre se sert des mêmes paroles que cet infidèle adressa au Sauveur du monde, lorsqu'il approcha de lui pour lui demander la guérison de son serviteur : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.* (*Matth.*, VIII.) Non, Seigneur je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma poitrine, il n'y a que le sein de votre Père qui soit une demeure digne de votre sainteté, et lorsque vous avez daigné descendre dans le sein virginal

de Marie par le mystère de l'Incarnation, vous avez attiré l'étonnement de toutes les intelligences célestes, parce que vous vous êtes profondément humilié, et comme anéanti : encore que ce corps eût été préparé par la vertu du Saint-Esprit : mais non content de cet abaissement, vous voulez encore habiter au milieu des hommes, et vous faites une consécration de leurs corps pour y établir une demeure. Hé quoi! Seigneur, vous venez à moi, vous qui êtes le Dieu vivant, et le souverain Seigneur du ciel et de la terre; à moi qui suis le plus grand de tous les pécheurs! ah! comment serais-je digne de manger le pain des anges, moi qui ne mérite pas seulement de manger le pain commun et matériel que vous donnez pour la nourriture des hommes, *non sum dignus!* Non, encore un coup, mon Dieu, j'y reconnais mon indignité ; mais puisque vous voulez bien venir à moi, quelque misérable que je sois, pour me combler de vos biens, je ne vous demande pas des biens temporels, peut-être qu'ils ne me serviraient que pour me damner ; mais je vous demande les biens célestes : accordez-moi, Seigneur, la santé de l'âme, opérez en moi une guérison spirituelle, donnez-moi la rémission de mes péchés, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, faites que je puisse expier mes péchés par une salutaire pénitence, et donnez-moi la paix d'une bonne conscience : *Dic verbo*, etc.

Mais savez-vous, Messieurs, ce que font les libertins, et presque tous les gens du monde? Ils entendent la messe en pharisien, en mauvais larron et en Judas. Vous en conviendrez bientôt avec moi si vous voulez, sans vous flatter, examiner les dispositions de votre cœur. Combien y en a-t-il parmi vous qui entendent la messe en pharisien? car vous y venez, pour la plupart, non pas pour adorer votre Dieu, mais plutôt pour y adorer cette créature qui est votre idole, et pour recevoir des adorations et des cultes qui ne sont dus qu'à Dieu seul ; vous y venez pleins de vous-mêmes, bouffis d'orgueil, remplis de superbe, méditant de vains projets d'établissements, de grandeurs, cherchant bien souvent à vous distinguer des autres, et vous flattant quelquefois d'une sainteté prétendue, qui fait que vous regardez votre prochain avec mépris, et que vous formez des jugements téméraires dans le temps que vous devriez vous juger vous-mêmes, et vous condamner du moins à une confusion qui serait le commencement de votre conversion. Combien y en a-t-il encore qui assistent à ce redoutable sacrifice en mauvais larron? je veux dire sans conscience, sans patience, sans avoir l'esprit de souffrance, sans penser à faire la moindre prière ; avec la rage, le désespoir, et une infinité d'autres passions honteuses qui déchirent leur cœur, sans en tirer jamais le moindre profit, sans en recevoir aucun avantage, sans en garder quelque fruit, et sans se disposer à sortir de cet état d'aveuglement et de corruption où leur propre malice les a malheureusement précipités.

Mais que dirai-je, enfin, de ceux qui y assistent comme Judas, qui assista dans l'institution de cet auguste sacrement, à la première messe que le Sauveur célébra au jour de la Cène? Vous êtes semblables à cet apostat, pécheurs, non-seulement lorsque vous recevez la sainte hostie en état de péché mortel, ce qui est le plus grand de tous les crimes et le plus noir de tous les attentats, mais encore lorsque vous venez à la messe scandalisant toujours les fidèles, n'édifiant jamais personne, sans aucun sentiment d'amour pour ce Dieu qui se sacrifie pour vous, haïssant la piété, aussi bien que les personnes qui embrassent la dévotion, ayant bien souvent la haine dans le cœur, méditant de criminelles vengeances dans le fond de l'âme, persécutant le prochain par des procès, le déchirant quelquefois en effet par de sanglantes médisances, nourrissant l'injustice au dedans de vous-mêmes, et ne pensant à rien moins qu'à ce qui se passe sur nos autels.

Que j'ai de peine, Messieurs, à vous faire un si sombre portrait de la conduite que vous tenez pour la plupart, puisqu'au lieu de vous édifier comme je me suis engagé, je dois appréhender de vous confondre! J'aime donc mieux, pour l'édification des personnes dévotes qui m'entendent, et pour la consolation des véritables fidèles, vous proposer encore des exemples pour entretenir votre piété dans le temps de la sainte messe. Et parce que c'est le sexe qui paraît le plus dévot, et qui assiste même avec plus de fidélité aux redoutables mystères, ce sera le sexe qui vous instruira et qui achèvera de vous édifier, c'est la Madeleine, l'hémorroïsse et la Chananéenne que je veux encore vous proposer.

La Madeleine représente cet état de pénitence dont je vous ai parlé : elle profite du temps, et ne diffère pas sa conversion d'un seul moment : *ut cognovit* (*Luc.*, VII); elle avoue qu'elle est pécheresse, elle ne dédaigne pas de se mêler avec les pécheurs, elle va dans la maison du pharisien pour chercher le Seigneur, pour y recevoir la guérison, pour obtenir la grâce d'une véritable conversion ; elle s'approche de Jésus-Christ, mais elle se tient derrière : *stans retro* (*Ibid.*) ; elle se prosterne aux pieds de son Sauveur. Faites-en de même ; concevez une aussi grande espérance de votre guérison que la femme hémorroïsse, en disant avec elle : *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero* (*Matth.*, IX) : ah! si j'ai le bonheur de participer à votre auguste sacrement, mon âme sera guérie parfaitement. Proposez-vous enfin dans le temps de la communion l'exemple de l'humilité de la Chananéenne ; demandez les miettes qui tombent de la table de votre Dieu, qui ne sont autres que ces précieux fragments de l'adorable Eucharistie; et, pour tout dire en un mot, souvenez-vous que dans le temps que Jésus-Christ se sacrifie il est votre caution, votre victime, vo-

tre nourriture, et qu'il paraît sur nos autels comme un juge favorable, comme un prêtre tout rempli de miséricorde, et comme un souverain médecin, et ainsi vous entendrez à l'avenir la sainte messe avec un esprit de pénitence, de religion et de sacrifice.

Il faut ici, Messieurs, pour achever de vous édifier, me permettre que je distingue ces trois termes : aller à la messe, assister à la messe, et entendre la messe. L'homme est composé de trois parties : il a un corps, il a un esprit, et il a un cœur ; tout cela doit être appliqué pendant le temps du sacrifice. Lorsque vous êtes à la messe, le corps doit être dans une modestie si grande que vous fassiez connaître à tous les assistants que vous êtes persuadés que le Seigneur n'est pas loin de vous; l'esprit doit être exempt des plus petites distractions, et le cœur pénétré de sentiments d'amour et de douleur, en considérant tout ce qui se passe dans ce redoutable mystère. Vous allez à la messe, Messieurs, mais c'est par coutume; vous y assistez, mais c'est par grimace, et vous ne savez pas ce que c'est que d'entendre la messe; vous y allez par compagnie, vous y assistez sans aucune application, et vous ne l'entendez point du tout. Vous y venez dans une posture qui donne du scandale aux plus parfaits : l'esprit s'y abandonne à des distractions volontaires, et vous y apportez un cœur qui n'est que trop souvent occupé de ces attaches criminelles', et peut-être (j'ai horreur de le dire, mais mon ministère m'y engage) peut-être que ce cœur corrompu cherche à satisfaire sa passion honteuse dans le temps même du sacrifice.

En un mot, presque tout le monde va à la messe, et j'ose dire qu'il n'y a presque personne qui l'entende; et je puis dire que vous conviendrez bientôt avec moi qu'il est certain qu'il n'y a rien dont on abuse si facilement que du saint sacrifice de la messe. On voudrait au confessionnal le directeur le plus relâché, en chaire le prédicateur le plus éloquent, et à l'autel le prêtre le plus prompt, encore on ne laisse pas de s'y ennuyer. J'ai donc ici besoin de tout mon zèle pour vous confondre, puisque vous faites de ce grand sacrifice le sujet du scandale et du plus grand opprobre de la religion ; c'est par où j'achève mon discours, et c'est mon dernier point.

TROISIÈME PARTIE.

S'il y a lieu de s'étonner, Messieurs, de ce que le plus énorme de tous les crimes, c'est-à-dire le déicide que les Juifs ont commis contre Jésus-Christ, a servi néanmoins pour rendre à Dieu tout l'honneur et toute la gloire qui lui étaient dus par une satisfaction véritablement proportionnée à la grandeur de l'offense, et pour opérer en même temps l'ouvrage de notre rédemption, mon étonnement est sans doute beaucoup plus grand lorsque je fais réflexion sur la malice de tant de chrétiens qui, dans le temps de la célébration de nos redoutables mystères, viennent renouveler les souffrances que le Sauveur a endurées dans sa passion, et se rendent coupables du crime des Juifs et des bourreaux qui l'ont attaché à l'arbre de la croix ; ce sont là deux grands miracles que je ne puis comprendre : le premier est un miracle du côté de Dieu qui trouve le moyen de donner la vie aux hommes lorsque les hommes le font mourir, à qui, jusqu'à la consommation des siècles, il communiquera les fruits et les mérites de sa passion ; mais le second est un prodige de malice du côté de l'homme qui, dans le temps que l'Eglise est tout occupée à rendre à son Dieu le plus grand devoir de la religion, par l'auguste sacrifice qu'elle lui présente, semble ne venir dans nos églises que pour le déshonorer et pour l'insulter.

C'est sans doute dans cette pensée, Messieurs, que saint Chrysostome, qui brûlait d'un si grand zèle toutes les fois qu'il s'agissait de la gloire de son Dieu, faisait remarquer autrefois à son peuple que nos églises étaient tout ensemble, et le plus grand ornement, et le plus grand opprobre de notre religion : le plus grand ornement, parce qu'elles étaient consacrées par le sacrifice d'un Dieu ; mais en même temps le plus grand opprobre, à cause des sacriléges et des profanations qui s'y commettent par les fidèles qui n'ont pas honte de venir attaquer la toute-puissance divine et d'outrager sa bonté; ce qui est un crime si grand et un attentat si horrible, qu'il est impossible à l'éloquence humaine de trouver des termes assez forts pour les expliquer. *Proh dolor!* s'écrie saint Jérôme, quand il parle des opprobres que l'on fait souffrir à Jésus-Christ dans sa propre maison : *Non possum ultra progredi : prorumpunt lacrymæ antequam verba : res est quam nulla eloquentia explicare queat :* ah ! quel est le crime que vous venez commettre dans nos églises ! lorsque je veux vous en parler, je suis obligé de garder le silence, et la douleur que je ressens me fournit plutôt des larmes que des paroles.

Toutefois, Messieurs, afin de vous en donner ici une idée qui soit juste, et qui vous fasse en même temps trembler en vous-mêmes, pour voir si vous n'êtes pas coupables de quelques-uns de ces crimes, je trouve qu'il y a particulièrement trois sortes de personnes qui déshonorent nos saints mystères, et qui font de ce grand sacrifice le grand opprobre et le scandale de la religion. Les évangélistes, parlant de ceux qui faisaient souffrir le Sauveur du monde lorsqu'il était attaché sur l'arbre de la croix, remarquent qu'il y en avait de trois sortes : les uns ne faisaient que passer devant la croix sans s'arrêter, sans entrer dans les sentiments d'une véritable douleur, plus insensibles que les créatures inanimées : *Prætereuntes;* les autres s'approchaient du lieu du supplice, et ils considéraient toutes les circonstances de la Passion du Fils de Dieu; mais ce n'était que pour se moquer de lui, et pour en faire le sujet de leurs sanglantes railleries et de leur mépris, *illudentes;* enfin, il y en avait qui, non contents de l'in-

sulter, l'attaquaient par d'horribles blasphèmes, et chargeaient de malédictions celui qui sera béni dans tous les siècles, *blasphemantes*.

Vous reconnaissez-vous à ces traits, mes frères? N'êtes-vous pas du nombre de ceux qui dans le temps du sacrifice traitent Jésus-Christ avec indifférence? ce serait une très-grande injustice; mais peut-être êtes-vous plus coupables, puisque vous le traitez avec la plus noire de toutes les ingratitudes; et pour ne pas dire quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de chrétiens qui viennent le persécuter de la manière la plus cruelle et la plus humiliante du monde, combien de fois l'avez-vous traité avec indifférence, *prætereuntes?* Je ne parle point de ceux qui ne communient qu'une fois l'an, et qui ne communieraient jamais si l'Eglise ne les y obligeait; mais puisque je traite de la divine Eucharistie comme sacrifice, combien y en a-t-il parmi vous qui y assistent sans aucune application, et à qui l'on pourrait faire le même reproche que le Sauveur faisait autrefois aux Juifs : *Cor autem eorum longe est a me?* (*Matth.*,XV.) Lorsque vous venez à la messe, il y a une distance infinie entre Dieu et votre cœur : il semble, pour parler le langage du prophète (*Jer.*, I), que Jésus-Christ est un Dieu étranger pour vous, dans le temps qu'il se sacrifie à son Père pour vous. Mais, Messieurs, vous ne le traitez pas seulement avec indifférence, comme s'il était un étranger et un inconnu, vous venez encore le mépriser, *illudentes ;* et vous avez l'insolence de venir commettre ce péché ouvertement en présence de tout le monde, *blasphemantes*. C'est le reproche amoureux qu'il nous fait par la bouche de son prophète : *Dilectus meus in domo mea fecit scelera multa* (*Jer.*, XI) ; ah ! mon bien-aimé, dans ma propre maison, et dans le temps que je le comble de tant de biens, il y commet une infinité de crimes. L'expression n'est pas assez forte; ajoutons qu'il n'y a aucun crime qu'on n'y commette. Il y a de certains péchés qui ne sauraient s'étendre partout : l'orgueil et le luxe ne règnent pas dans les prisons ; ce n'est pas dans les spectacles et dans les danses que l'on se rend coupable d'avarice ; l'envie ne saurait triompher dans la solitude, la luxure ne s'insinue pas pour l'ordinaire dans le palais, lorsque l'on y traite de procès, que l'on s'y applique à la chicane; et enfin l'on ne commet guère de simonies dans les boutiques des artisans ; mais pour ce qui regarde nos églises, ah ! c'est là que tous ces crimes se renouvellent, et que le pécheur ne fait pas difficulté d'employer toutes sortes de voies pour offenser Dieu, de sorte qu'il le faut dire avec le prophète : *Quanta malignatus est inimicus in sancto!* (*Psal.* LXXIII.) C'est dans un lieu si saint, et dans le temps même du sacrifice, que les impies viennent ravir la gloire de celui qui se trouve dans un état d'impassibilité. En effet, Messieurs, où est-ce que l'on voit plus le luxe et une plus grande vanité que dans nos églises? Combien y a-t-il d'hommes et de filles mondaines qui emploient la plus grande partie du jour pour se parer afin d'assister à la sainte messe, et qui, voulant se faire des adorateurs et retirer les hommes du sacrifice, cherchent certains ornements que saint Chrysostome appelle avec raison la pompe du diable, n'y ayant que lui seul qui les leur inspire, afin de ravir à Dieu la gloire qui lui est due? Je ne me trompe pas, Mesdames, lorsque je dis que vous n'avez pas d'autre dessein que d'empêcher que l'on regarde Jésus-Christ dans la sainte hostie pour lui rendre des adorations, puisque vous ne vous parez avec tant de soin, que pour attirer les yeux des assistants, et pour en faire des adorateurs : *Multi ad formas mulierum aspiciendas, et ad adolescentulorum pulchritudinem curiosius intuendam in ecclesiam veniunt*, s'écrie l'oracle de Constantinople.

Que dirai-je ici des crimes que vous faites commettre par vos nudités scandaleuses, et par vos manières immodestes? Vous êtes cause que l'on trouve bien souvent la mort dans un temps que l'on devrait recevoir la vie ; il suffit de regarder une femme avec des yeux de concupiscence pour se rendre coupable d'un adultère : *Qui viderit mulierem ad concupiscendum eam*, dit le Sauveur du monde, *jam mœchatus est eam in corde suo.* (*Matth.*, V.) C'est à quoi vous exposez tant de fidèles, et vous rendez coupables de leur mort ; j'ose même dire que, dans le malheureux siècle où nous sommes, aussi bien que dans celui où vivait Minutius Félix, la pudeur et l'innocence des vierges ne sont pas moins exposées dans nos églises que dans les assemblées profanes, et même dans les lieux où l'on représente des spectacles : *Inter aras et delubra conducuntur stupra, lactantur adulteria*, etc. Il n'arrive que trop souvent que la charité se corrompt au même lieu où l'on devrait trouver des armes pour la défendre et pour la consacrer ; et si les maisons des premiers chrétiens étaient des églises, les églises sont devenues des lieux dangereux, puisque l'on y fait ce que l'on n'oserait faire dans aucun autre endroit.

Parlons, Messieurs, des autres péchés que vous commettez pendant la sainte messe. Car, outre que j'ai honte de vous mettre devant les yeux tant d'abominations différentes, les personnes coupables ne laisseront pas de s'y présenter avec la même imprudence qu'auparavant. Qui est-ce qui ne s'est pas rendu criminel de ces autres péchés dont je vais parler, c'est-à-dire, d'irrévérence et d'immodestie? Vous assistez à la messe avec un cœur tout dissipé, et vous avez la hardiesse d'y parler sans aucune nécessité, et de vous y entretenir de beaucoup de choses, qui peut-être ne sont que trop criminelles; et lorsque vous y devriez venir avec une modestie angélique, vous paraissez avec un luxe et une vanité insupportables, tournant les yeux de côté et d'autre, au lieu de vous tenir à genoux.

Hé quoi ! s'écrie un grand évêque d'Arles, animant son zèle contre ces chrétiens im-

modestes, qui font difficulté de se tenir à genoux, et de reconnaître par leur modestie la toute-puissance de Dieu ; si vous aviez à demander quelque faveur à un prince, ou à quelque autre grand seigneur, vous tiendriez-vous debout devant le trône d'un souverain? Lui parleriez-vous avec indifférence et avec tiédeur? Vous tiendriez-vous couverts en sa présence? Cependant vous n'avez besoin que de quelque faveur temporelle; et celui à qui vous vous adresseriez serait un homme comme vous, et vous vous croiriez obligés de vous prosterner humblement, sans crainte d'en faire trop : mais quand vous paraissez devant le trône de la suprême majesté, vous qui n'êtes qu'une chétive créature et un vermisseau de terre, vous paraissez avec fierté dans le temple de Dieu, où vous ne devriez vous appliquer qu'à lui demander pardon de vos péchés et de votre sanctification : *Rem terrenam ab homine terreno quærimus, et prope usque ad terram nos humiliter prosternimus, et a Deo remissionem peccatorum inquirentes, nec capita inclinare, nec genua submittere dignamur.* Quand est-ce, Messieurs, que nous rentrerons en nous-mêmes, et que nous penserons à nous convertir, si ce n'est pas dans le temps que nous assistons à nos plus redoutables mystères? Je finis par ce trait de l'Ecriture. Il est rapporté, dans le second livre des *Rois*, que le roi David, voyant que son fils Absalon venait avec une puissante armée pour le chasser de son trône, et qu'il était déjà dans la ville et même aux portes de son palais, ne voulut point assembler une armée redoutable qu'il pût opposer à la sienne, ni avoir recours à la force : il aima mieux user d'artifice, et il employa un admirable stratagème à dessein de le gagner. Dans le temps même que ses plus fidèles courtisans traitaient Absalon de méchant, de perfide et d'ingrat, il entreprit de le justifier en disant que, quelque grande que fût l'ingratitude de son fils, il ne laissait pas d'avoir un bon cœur; je sais ce qu'il faut que nous fassions pour qu'il rentre bientôt en lui-même : il n'y a qu'à laisser toutes les portes de mon palais ouvertes; là, il verra la chambre où il a été conçu et où il a pris naissance, il y verra la table où je lui ai donné si souvent de la nourriture : il y verra mon cabinet, où je lui donnais de si salutaires avertissements, tant de bons conseils, et où je l'ai fait entrer si souvent en confidence de mes plus secrètes et importantes affaires; il ne se peut faire qu'il n'en soit sensiblement touché; le stratagème allait réussir ainsi que David l'avait espéré; car ce fils dénaturé ne fut pas plutôt entré qu'il lui fut impossible de parler, tant il était vivement pénétré de douleur; mais Achitophel, qui était le chef de son conseil et l'auteur de la faction, s'en étant aperçu, étouffa bientôt toute la tendresse qu'il semblait que la nature lui eût inspirée, en lui disant : A quoi vous amusez-vous, mon prince? ayez courage, et montrez un peu plus de fermeté, car autrement vous serez le sujet du mépris de tout le monde : personne ne vous abandonnera, voilà toute votre armée qui vous prête les mains, et le peuple demande que vous régniez; votre père ne mérite plus de porter le sceptre et la couronne : ne faites point de compositions avec lui, n'écoutez pas les propositions qu'on vous pourrait faire de sa part ; vous êtes déjà dans l'antichambre, il ne reste plus qu'un seul pas à faire pour monter sur le trône.

Faites maintenant l'application de cette histoire, Messieurs, et déplorez en même temps l'excès de votre ingratitude et de votre malice, vous qui déshonorez la sainteté de nos mystères. Dieu se voyant partout offensé par des enfants dénaturés, vient se réfugier dans nos églises comme dans son palais qu'il a choisi pour y faire sa demeure au milieu des hommes ; il ordonne que toutes les portes soient ouvertes, afin que tout le monde y entre. Quel objet ne se présente-t-il pas à vos yeux, lorsque vous êtes dans nos églises? Vous y voyez les fonts baptismaux, où vous avez été régénérés dans les eaux salutaires du baptême ; vous y voyez les tribunaux de la pénitence, où l'on a si souvent brisé les chaînes honteuses dont vos péchés vous avaient malheureusement chargés ; vous y voyez cette chaire de prédicateur, de laquelle vous avez reçu des avis si salutaires, que le Sauveur vous a donnés par la bouche de ses ministres ; vous y voyez cette sainte table, où vous avez été nourris du pain des anges, qui n'est autre chose que Jésus-Christ même; vous y voyez enfin le mémorial de la passion de Jésus-Christ, où vous pouvez puiser de riches sources de grâces et de miséricordes; toutes ces choses seraient plus que suffisantes pour vous toucher, si cette malheureuse passion ne venait vous surprendre comme un autre Achitophel, et ne vous empêchait d'entrer avec le Fils de Dieu en communication du sacrifice qu'il fait de lui-même. Défaites-vous donc de cette vie molle qui vous perd et qui vous damnera infailliblement, si vous ne vous efforcez en cette vie de mortifier cette passion qui est la source de tous vos désordres, et si vous ne travailliez à même temps à vous établir dans l'esprit de Jésus-Christ, qui se sacrifie pour vous mériter une éternité de récompense en l'autre vie. Je vous la souhaite.

SERMON XX.

SUR L'AUMÔNE.

Cum sublevasset ergo oculos Jesus et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi? (*Joan.*, VI.)

Jesus, levant les yeux et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tout ce monde?

Si jamais miracle fut propre à notre instruction, c'est sans doute celui dont il est parlé dans notre évangile. Qui pourrait en effet réfléchir sur cette multitude d'hommes faibles et affamés, que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert, sans être touché d'un tel exemple? Qui pourrait ne pas ouvrir

aux pauvres des entrailles de miséricorde, après en avoir reçu de si belles leçons du Fils de Dieu? et quel motif plus puissant pour secourir nos frères, que l'exemple d'un Dieu?

Cependant, Messieurs, il faut que je le dise à la confusion des riches et à la honte du christianisme: l'aumône est moins pratiquée parmi les chrétiens que parmi les infidèles; ils ont moins de charité pour leurs frères que les païens, moins de tendresse que les barbares, moins de sensibilité que les animaux mêmes qui, par un instinct naturel, se secourent mutuellement les uns les autres dans leur besoin. C'est contre cette insensibilité, cette dureté, ce désordre qui règne parmi les chrétiens, que je m'élève aujourd'hui. Je vais traiter le sujet le plus important de la religion: c'est celui de l'aumône; l'aumône dans tous les temps si nécessaire et si peu connue des chrétiens, mais aujourd'hui plus nécessaire que jamais et plus abandonnée que jamais; l'aumône de toutes les pratiques la plus facile et la moins suivie; l'aumône de toutes les bonnes œuvres recommandées aux riches, non-seulement la plus consolante dans leur état, mais la plus décisive de leur salut. Or, pour expliquer ce grand précepte de l'aumône et plus clairement et plus efficacement, je veux fonder mon discours sur deux propositions: l'une, que l'aumône est un devoir indispensable; l'autre, que c'est un devoir très-étendu; et cela supposé, je dis qu'on ne peut trop apporter de soin à secourir les pauvres, 1° parce que c'est une loi qui oblige sous peine de damnation éternelle; 2° parce que, ne donnant que de légers secours, on n'accomplit qu'une faible partie de cette loi. Ce sont les deux parties de mon discours, que je vous expliquerai après que nous aurons demandé au Saint-Esprit les grâces dont j'ai besoin pour parler d'un sujet si important; demandons-les par l'intercession de Marie à qui nous allons dire, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dès qu'on parle aux riches de secourir les pauvres, il semble qu'il est peu de vérités qu'ils dussent écouter plus volontiers et suivre plus facilement. Pour peu qu'on ait d'idée du christianisme, on se sent pressé à l'accomplissement de ce précepte en cent manières différentes, soit par les divers éloges que Jésus-Christ donne à ceux qui s'en acquittent comme il faut, soit par les grâces qu'il y attache, soit par les récompenses qu'il promet à ceux qui secourent les pauvres. Quand on n'aurait pas même en vue ces principes de religion, il suffirait presque d'avoir des sentiments d'humanité; en ceci, la voix de la nature s'accordant avec la voix de la grâce, l'honnête homme avec le vrai chrétien, et, quelque dureté qu'on ait, comme on ne peut se dissimuler les vives impressions de la nature, on ne peut aussi s'empêcher de sentir du penchant à soulager les misérables. Il est si naturel de compatir à toutes les peines de ses semblables, que ce n'est pas être homme d'y manquer. Mais la voix de la vanité s'y trouve aussi jointe; car il est si beau, si glorieux de soulager les pauvres, et si consolant de voir son nom mêlé avec mille publiques actions de grâces, de le voir loué, révéré, béni par mille bouches d'autant plus éloquentes qu'elles parlent du cœur, que la gloire qu'on en tire suffirait presque pour engager un homme à l'aumône. Ainsi, avec tous ces sentiments de religion et d'humanité, il semble, mes frères, que je devrais trouver ici l'obéissance la plus prompte pour l'accomplissement de ce précepte: cependant, pour ne rien omettre dans une matière si importante, à ces premières impressions déjà si persuasives, j'ajouterai de nouvelles réflexions plus efficaces encore pour vous porter à secourir les pauvres. Je vous représenterai l'aumône, non-seulement comme une œuvre louable dont on devrait se faire un honneur et un plaisir, mais comme une loi dont on doit se faire un indispensable devoir; non-seulement comme un conseil qui tend à la perfection et dont la pratique mérite des éloges, mais comme un précepte dont l'omission mérite l'enfer. Et pour réduire cela dans un ordre intelligible, je ne veux que deux raisons fondamentales, l'une tirée de la nature des biens qu'on possède en cette vie, l'autre prise de la grandeur des biens qu'on attend dans le ciel; l'une, qui vous montrera qu'en qualité d'hommes, par rapport aux biens que vous possédez sur la terre, l'aumône vous est d'une indispensable obligation; l'autre, qui vous apprendra qu'en qualité de chrétiens vous y êtes obligés, par rapport aux biens qui vous attendent dans le ciel. Renouvelez votre attention.

Pour les richesses que vous recevez et dont vous jouissez sur la terre, cherchons à quel titre elles vous appartiennent. Nous le savons, nous, qui grâce au ciel reconnaissons une Providence sage et bienfaisante, et non le hasard ou la fortune qui donne tout, qui règle tout, qui gouverne tout; quoique cet héritage, ce bien, ce fonds, viennent de vos pères, il faut toujours remonter jusqu'à cette libérale main de la Providence qui leur a mis en dépôt ces biens et ces richesses, et qui, de leurs mains, a bien voulu les faire passer dans les vôtres; que si vos terres produisent de fertiles moissons, c'est au ciel que vous en êtes redevables; si vos métairies augmentent et multiplient, c'est encore le ciel qui les bénit; si l'abondance se répand dans vos campagnes, c'est la Providence qui verse ses salutaires rosées sur elles. Qui de nous pourrait se donner l'être, et qui, après l'avoir reçu de la Providence, pourrait le conserver un seul moment sans son secours? Comment donc pourrions-nous nous donner des richesses? et comment pourrions-nous les conserver après les avoir reçues, si le ciel n'en prenait soin? Mais s'il est vrai que tout ce que nous avons de bien, c'est la Providence qui nous le donne, comment nous le donne-t-elle et comment l'avons-nous? Est-ce comme une récompense dont elle aban-

donne la possession à notre caprice, ou plutôt n'est-ce pas comme un dépôt qu'elle nous confie? Le Prophète-Roi ne fait-il pas un aveu solennel du pouvoir absolu de Dieu sur toutes choses? Ne dit-il pas qu'à lui seul appartiennent toutes les richesses, la gloire, la puissance, et tout ce qui est dans le ciel et sur la terre : *Domini est terra, et plenitudo ejus?* (*Psal.* XXIII.) Le Seigneur ne dit-il pas lui-même en un autre endroit, que dans peu il fera rendre compte à un chacun du dépôt qu'il leur a confié : *Reddere rationem villicationis tuæ* (*Luc.*, XIX)? et que, par conséquent, tous les hommes ne sont que les dépositaires et les administrateurs de ces biens, dont Dieu, qui les leur a mis entre les mains, est toujours demeuré le propriétaire et le maître; c'est ce qui a fait dire à saint Antoine qu'il ne pouvait s'empêcher de rire quand il voyait ou qu'il entendait parler de ces testaments ordinaires des hommes, par lesquels ils donnent une partie de leurs biens à qui ils veulent; qu'il ne pouvait pas s'empêcher de se moquer d'une troupe d'héritiers qui se déchirent les uns les autres pour une succession, et de ces jurisconsultes affamés qui, pour régler les testaments du mort, assurent aux uns la propriété de ces biens, et aux autres seulement l'usufruit des biens qu'ils possèdent, et desquels, dans peu, ils seront obligés de rendre un compte fidèle et exact à Dieu dont ils les tiennent.

Que si c'est à ce titre, riches du monde, que vous tenez vos richesses, pour vous faire comprendre à quel usage elles sont destinées, souvenez-vous que tous les hommes, tirés du même néant, tous appelés pour la même fin, tous appartenant au même Maître, tous créés des mêmes mains, soumis aux mêmes lois, participant aux mêmes grâces, enfants du même Dieu, avaient également droit sur une portion de son héritage et de ses biens; qu'ainsi, le pauvre, quoique rebuté, méprisé, abandonné, maltraité, ne laisse pas cependant d'appeler Dieu son Père, et avec autant de droit que le riche. Souvenez-vous que ce pauvre que vous voyez dans la misère n'avait pas moins de droit que vous à ces biens que vous possédez. Que si, malgré un droit si naturel commun à tous les hommes, sur tous les biens du monde, nous en voyons un partage inégal, à Dieu ne plaise que j'aie la malheureuse pensée d'en attribuer la cause au hasard et au caprice de la fortune; à Dieu ne plaise qu'en voyant celui-ci prodiguer son nécessaire, et cet autre retenir dans ses coffres le superflu, en voyant celui-là tout consumer pour assouvir son luxe ou sa délicatesse, et celui-ci se refuser même le nécessaire pour contenter son avarice, je croie que ce partage inégal s'est fait sans la sage disposition de la Providence; loin de moi de si indignes et de si aveugles sentiments. D'où vient donc l'inégalité des biens que je trouve entre les hommes? C'est de cette première loi du Seigneur qui veut que tous les hommes, unis par les liens de la nature, le soient aussi par ceux de la charité, et que, vivant tous d'une même vie naturelle, ils y vivent aussi sous une même loi de charité. Et, pour cela, il fallait que la Providence distribuât aux uns plus de biens qu'aux autres; car, pour être unis par les liens de la charité, il fallait que, dépendant les uns des autres, ils attendissent des secours les uns des autres; que le pauvre secourût le riche du travail de ses mains, et que le riche soulageât le pauvre de ses richesses; il fallait lier les uns par la nécessité de donner, et les autres par la nécessité de demander; il fallait que l'un fût riche, afin qu'à la faveur de ses richesses il pût acheter le pardon de ses péchés; et que l'autre fût pauvre, afin de donner occasion aux riches de distribuer de ses biens et de pouvoir lui-même gagner le ciel par le service qu'il rendrait au riche.

Voilà un juste éclaircissement de ce grand mystère de la Providence. Mais voilà aussi un fondement solide du précepte de l'aumône; car, puisqu'à considérer l'ordre de la création par rapport à Dieu, tous les hommes sont égaux; puisqu'à considérer les liens de la nature, ils ont tous le même droit de demander à Dieu les mêmes biens, que s'ensuit-il, sinon qu'à considérer les biens de la grâce, tous les hommes doivent dépendre les uns des autres; et par rapport à cette dépendance qu'exige la grâce, que s'ensuit-il, sinon que l'un n'a reçu plus que l'autre, que pour lui en faire part; sinon que l'un rende à l'autre par grâce ce qui lui est donné comme par nature; sinon que le riche n'a reçu plus de bien que le pauvre, que parce que Dieu lui a donné comme un moyen de salut, la portion de bien qu'il avait destinée pour le pauvre? Ainsi, l'Ecriture a raison de dire dans l'*Ecclésiastique*, que donner l'aumône à l'indigent, c'est lui rendre ce qui lui est dû : *Redde debitum tuum.* (*Eccli.*, IV.) C'est avec justice qu'elle dit encore dans le même livre, que c'est un commandement de prendre soin du pauvre : *Propter mandatum assume pauperem.* (*Eccli.*, XXIX.) Saint Ambroise avait raison de dire que donner l'aumône à un pauvre, ce n'est rien lui donner de son propre bien, que c'est plutôt lui rendre une partie du sien : *Non de tuo largiris pauperi, sed de suo reddis;* que ce pain que vous refusez au pauvre est le pain de l'indigent : *Esurientis panis;* que les mets délicieux que vous faites servir sur vos somptueuses tables sont pris sur le pain du pauvre qui a faim; que ces trains et ces équipages riches et magnifiques qui flattent votre vanité, que ces meubles inutiles et curieux qui sont précieusement conservés pour attendre chacun leurs saisons, et que je ne sais quel appareil de cérémonie fait appliquer aux plus grandes fêtes de jeux et de divertissements, que tout cela, dis-je, est un vol et un larcin que le riche fait au pauvre d'un bien qui lui est dû. Après tant d'avertissements de la loi de l'aumône, après tant de preuves de la nécessité de ce précepte, pouvez-vous donc encore vous dispenser de le suivre? Après avoir vu à quel titre les biens

de la terre vous sont donnés, et à quel usage ce Dieu de bonté les a destinés en vous les donnant, pouvez-vous douter que l'aumône ne soit de tous les moyens de salut, le plus efficace, et de tous les devoirs, le plus indispensable? Vous le venez de voir par rapport aux biens que vous possédez ; en voici encore un second principe, par lequel vous connaîtrez que l'aumône est encore plus indispensable, à regarder les biens qui vous attendent dans le ciel.

Il semble, dit saint Jérôme, que Dieu, en partageant la vie de l'homme entre le temps et l'éternité, ait distribué aussi les biens entre ces deux termes; en sorte qu'on soit heureux dans le temps en les possédant, et malheureux dans l'éternité après les avoir possédés : *Impossibile est ut in hoc sæculo et in altero dives sit beatus ;* qu'il ait donné en partage la terre aux riches et le ciel aux pauvres, d'où vient qu'il dit : malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation en cette vie : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram.* (*Luc.*, VI.) D'où vient que d'un côté il condamne ce riche malheureux à des flammes éternelles sans espoir de retour, parce qu'il a possédé des biens pendant sa vie, et que d'autre part il promet à ce pauvre Lazare d'éternelles consolations, parce qu'il a souffert sur la terre : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* (*Luc.*, XVI.) Ah! d'où vient encore qu'il appelle heureux ceux qui pleurent et ceux qui souffrent ici-bas : *Beati qui lugent* (*Matth.*, V), et qu'en même temps il ajoute que le royaume des cieux est à eux : *Ipsorum enim est regnum cœlorum?* (*Ibid.*) C'est que c'est leur partage et leur héritage, comme l'enfer est celui des riches.

Les biens se trouvant donc ainsi partagés entre le riche et le pauvre, il se doit faire une espèce d'échange entre eux; le riche doit donner au pauvre des biens qu'il possède ici-bas, et le pauvre lui fera part des biens qu'il possédera dans le ciel. C'est ici l'heure de vos prospérités, riches du siècle, c'est maintenant le moment favorable de votre félicité passagère, bientôt vous tomberez dans une éternelle décadence. Assistez donc ici les pauvres, nourrissez-les, logez-les, revêtez-les pendant que vous en avez le moyen, et faites servir à les soulager vos trésors et vos richesses, afin qu'un jour que vous manquerez de tout, et que vous ne saurez que devenir, ils vous reçoivent dans leurs tabernacles : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula* (*Luc.*,XVI); faites-vous donc leurs amis sur la terre, afin qu'ils soient les vôtres dans le ciel : ici-bas ils vous prient, et alors ils vous jugeront; ici-bas ils s'efforcent d'attirer de vous quelques regards compatissants, et alors ils prononceront l'arrêt de votre condamnation; aujourd'hui ils pleurent, ils gémissent, ils se plaignent à vous: et alors Jésus-Christ emploiera leur voix pour prononcer votre sentence : *J'étais nu*, vous dira-t-il par leur bouche, *et vous ne m'avez pas revêtu ; j'avais faim, et vous ne m'avez pas rassasié; j'étais malade, et vous ne m'avez pas visité ; j'étais dans l'affliction, et vous ne m'avez pas consolé; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas logé; j'étais enfin misérable, et vous m'avez méprisé: allez donc, maudits, au feu éternel, et retirez-vous de moi; vous, cœurs barbares, qui m'avez abandonné, je ne vous connais plus pour mes enfants : allez brûler à jamais parmi les démons ; et vous, troupe chérie de mon Père, ses favoris bien-aimés, qui m'avez consolé lorsque j'étais affligé, qui m'avez soulagé lorsque j'étais dans la souffrance, et nourri lorsque j'avais faim, venez partager avec moi mon royaume; venez prendre possession de la place qui vous est préparée.* (*Matth.*, XXV.) Prenant sur lui ce que vous ferez au moindre des siens, il vous récompensera au centuple du bien que vous leur aurez fait sur la terre. Il deviendra, non plus votre Juge, mais votre Père ; il vous donnera de ses richesses éternelles, à proportion que vous en aurez donné de temporelles aux pauvres qui sont ses enfants; et la mesure de gloire et de richesses que vous devez espérer dans l'autre vie sera réglée sur la mesure de vos aumônes dans celle-ci.

L'aumône étant un devoir indispensable, soit par rapport aux biens qu'on possède déjà sur la terre, soit par rapport à ceux qu'on doit attendre dans le ciel, que penser de ces hommes qui s'applaudissent et qui croient beaucoup mériter de peu donner ; ou de ces autres qui croient être dispensés de rien donner? Ah! gardez-vous bien d'être du nombre des premiers; car, quand vous auriez même beaucoup donné, qu'auriez-vous fait que ce que vous devez faire? Quand vous auriez tout consacré le superflu au soulagement des pauvres, tout converti l'argent de ces vains appareils, de ce luxe et de cette sensualité en aumônes, quel sujet auriez-vous de vous en enorgueillir? et croiriez-vous pour cela en devoir attirer des louanges et des applaudissements? Non, non, disait autrefois saint Jérôme à une dame mondaine qui, renonçant au rang et aux honneurs que lui donnait sa naissance, avait quitté tous vains ornements, toutes les pompes du siècle, consacré tous ses biens aux besoins des pauvres, et le travail de ses mains à les servir, mais qui craignait cependant qu'au milieu de tant d'œuvres si pieuses, il ne vînt à la traverse quelque lâche flatteur capable de corrompre le fruit de ses bonnes œuvres, et de gâter la pureté de ses intentions. Ce Père, qui ne savait flatter, lui parla en ces termes : Non, non, ne vous applaudissez point de votre action . ce que vous faites ne mérite pas tant d'éloges; cette aumône que vous donnez, ce superflu que vous retranchez pour en nourrir les pauvres, n'est point un pur don, ce n'est point un présent, c'est une restitution ; quand vous faites l'aumône, n'en attendez pas de grands remercîments; c'est plutôt à vous à en faire au pauvre, à qui vous rendez le

bien qui lui appartenait. *Magis tu gratias agito.* Et en effet, que donnez-vous à ces pauvres, en comparaison de ce qu'ils vous rendent? Que leur donnez-vous sur la terre? Une légère aumône; que vous rendent-ils? le ciel. N'est-ce pas faire un grand profit dans le commerce de charité que vous avez avec le pauvre? *Domino fœneratur qui miseretur pauperis;* c'est donner à usure, c'est prêter à un intérêt incroyable. N'est-ce pas aussi ce qui a fait dire au même saint Jérôme que, lorsque nous entendons les gémissements et les plaintes du pauvre en quelque lieu, nous pouvons nous réjouir, persuadés que là il nous sera permis d'acheter à vil prix un héritage inestimable, et de nous assurer, aux dépens d'une aumône médiocre, un trésor de richesses dans l'éternité? N'est-ce pas encore ce qui fait dire à saint Paul (II *Cor.*, IX), *que Dieu demande et qu'il veut qu'on lui donne dans la personne des pauvres?* Mais que ce soit avec joie, puisqu'en leur donnant on doit être, non comme ceux qui risquent de perdre un argent mal placé, mais comme des hommes qui s'assurent des trésors immenses.

Mais s'il en est ainsi, mes frères, de ceux qui assistent les pauvres de leurs biens, que deviendront ceux qui, loin de les regarder comme leurs frères, et de les traiter comme leur égaux, à peine les regardent comme des hommes; qui en prennent moins de soin, en font moins de cas, en ont moins de pitié, je n'ose le dire, que de ces animaux nourris et délicatement entretenus pour leur plaisir ou pour leur curiosité? S'il en est ainsi, que deviendront encore ces riches et ces grands qui, resserrés dans le sein de l'opulence, ne veulent pas croire qu'il y ait des misérables et des pauvres; qui gagent et nourrissent, ce semble, une foule de domestiques aussi impitoyables qu'eux, pour les empêcher de voir les misères communes. et pour se mettre à couvert des cris et des plaintes importunes des pauvres qui languissent? Que deviendront ces autres, portés d'ailleurs au bien et réguliers dans les autres devoirs de leur religion, mais durs à la pratique de l'aumône; avec peu de vices d'ailleurs, mais aussi avec peu de charité; toujours prêts, si on veut les en croire, à donner au Seigneur tout leur cœur, tout leur bien, et refusant tout à leurs frères; gens qui passent, d'ailleurs, pour des modèles de piété, et des exemples de vertu, mais qui n'ont aucune tendresse ni aucune compassion pour les pauvres; avec toutes ces vertus apparentes, que deviendront-ils? *Non propterea regnum Dei consequentur.* (*Gal.*, V.) Qu'ils aient fait tant d'autres bonnes œuvres qu'ils voudront, conclut le grand saint Basile; s'ils n'ont pas fait l'aumône, ils n'obtiendront jamais le royaume de Dieu, et, bien loin que leurs vertus prétendues servent à les rendre heureux dans l'autre vie, elles ne seront employées qu'à leur condamnation.

Reconnaissez donc ici vos devoirs, riches du monde : fussiez-vous assez purs pour parler le langage des anges, assez courageux pour livrer votre corps aux flammes, assez constants pour souffrir toutes les afflictions et les traverses de la vie avec patience, sans charité, tout cela ne vous servirait de rien; quand même vous auriez, comme le riche de notre évangile, fidèlement observé, dès votre jeunesse, tous les autres commandements de Dieu; que vous auriez partout déféré à sa loi, il sera toujours vrai de dire que ce n'est pas assez, il vous manque encore une chose : *Adhuc unum tibi deest.* (*Luc.*, XVIII.) Pour acquérir un trésor dans le ciel, il ne faut que vous dépouiller de vos biens et les distribuer aux pauvres: c'est assez pour vous rendre parfaits et dignes de suivre Jésus-Christ. *Vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo; et veni, sequere me.* (*Matth.*, XIX.)

Ainsi, si vous me demandez ce qui vous est commandé pour expier vos péchés, pour mériter le ciel, et ce qu'il faut faire pour vous rendre parfaits, je serai en droit de vous répondre après Jésus-Christ : allez faire l'aumône aux pauvres, donnez du secours aux misérables, et vous aurez la conscience nette, votre âme sera digne du ciel : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (*Luc.*, XI); donnez de vos biens à ceux qui en ont besoin, et c'est de quoi purifier votre cœur de tous vos crimes. C'est ainsi que j'espère que vous ferez, mes frères. J'ai tout lieu de croire qu'après avoir vu tant d'anathèmes que l'Evangile fulmine contre ceux qui ne secourent pas les pauvres, vous ne différerez pas à les soulager et à suppléer à leurs besoins par votre charité. Mais ce n'est pas assez de connaître le précepte de l'aumône, il faut encore en connaître l'étendue, et c'est ce qui me reste à vous montrer dans ma dernière partie.

SECONDE PARTIE.

Dans les plus importantes matières de la morale chrétienne, avec quelque évidence qu'on ait établi un principe, l'esprit humain trouve d'ordinaire le secret d'en diminuer la force et d'en éviter l'application; pour ne pas s'appliquer à soi-même une conséquence qui condamne la conduite qu'on veut tenir, on tourne, on raffine sur le principe, en rejetant sa faute sur le cours ordinaire des choses; on prétend que, dans les conjonctures particulières, on n'y est pas obligé; on ne manque pas de prétexte pour s'en dispenser, on a toujours mille raisons à supposer, et c'est ce qui arrive au sujet de l'aumône. On convient volontiers du mérite de ceux qui la font, on convient même de l'obligation qu'il y a de la faire; mais on se représente un si grand nombre d'affaires où il faut de l'argent, que le fonds de l'aumône étant toujours pris le dernier sur ce qui reste de superflu, cela fait que les riches ne donnent rien, ou que, contents de donner quelques légers secours à de pauvres passagers, ils s'applaudissent en secret et s'imaginent accomplir à la lettre le précepte de l'aumône.

Cependant ne vous y trompez pas gens

du monde : si, possédant beaucoup, vous donnez peu, dit saint Chrysostome, ce n'est point faire l'aumône : ce n'est point sur la quantité de vos affaires ni de vos dépenses, c'est sur la quantité de vos richesses que se doit proportionner l'étendue de votre aumône : voilà la règle générale que vous devez observer. Mais, me demanderez-vous, quelle est cette proportion et comment la régler? Je pourrais ici vous répondre que ce doit être plus que la dîme de vos biens, parce que votre justice doit surpasser celle des pharisiens qui donnaient la dîme des leurs; je pourrais encore vous dire que c'est la portion d'un de vos enfants qui est cette matière de votre aumône; que si la Providence vous a donné deux enfants, vous en devez nourrir un troisième pour l'amour de Dieu. Mais je veux bien ménager votre délicatesse là-dessus, et m'accommoder au sentiment le plus commun : *Verumtamen quod superest, date eleemosynam* (*Luc.*, XI), donnez le superflu de vos biens aux pauvres. Je veux bien que l'étendue du précepte de l'aumône en demeure là. Donnez le superflu, mais gardez-vous bien de vous tromper. Quand je dis que vous donniez ce qui reste de votre nécessaire, gardez-vous bien de prendre pour nécessaire ce qui ne l'est pas; car, quoique ç'ait été un désordre que la cupidité des hommes, qui n'est jamais contente, ait répandu dans tous les temps, c'est cependant le vice propre de notre siècle, où le luxe est monté à un tel excès, que les plus grandes dépenses ont peine à y fournir, et que les plus riches s'épuisent pour en soutenir les charges. Siècle malheureux! où la délicatesse des goûts ne se rassasie qu'autant que les viandes sont chères et les dépenses plus grandes! O malheureux mondains toujours ambitieux, ou toujours sensuels, vous n'aurez jamais de superflu : mais tenez vous-en au témoignage des saints Pères, et à celui même de la raison; car enfin il s'agit du salut éternel. Dans la discussion de cette matière nécessaire de l'aumône, regardons l'homme par rapport à sa nature et par rapport à sa condition : considérons qu'autre est le nécessaire à la nature, autre est le nécessaire à sa condition; et je vous prie seulement de m'accorder une chose, c'est que tout ce que l'un ou l'autre n'exige point, est le superflu, et par conséquent le fonds des aumônes qu'on doit faire.

Or, pour examiner quel est le superflu à la nature de l'homme, disons que la Providence, qui donne tout, prend aussi soin de tout conserver, en donnant le nécessaire à l'être : disons que, donnant la vie aux hommes, elle doit tout leur donner pour la conserver; disons, par conséquent, que c'est là le nécessaire à la nature, et qu'ainsi lorsque nous avons de quoi repousser cette faim qui nous attaque, et couvrir cette nudité que la rigueur des saisons vient insulter, c'en est assez pour le nécessaire de notre nature : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus* (I *Tim.*, VI); nous en devons être contents, dit saint Paul; et comme dit saint Chrysostome : tout ce qui n'est pas nécessaire à notre vie, nous pouvons l'appeler superflu : *Sine quibus vivere possumus supervacanea appellamus.* Voilà pour le nécessaire à la nature; et pour le nécessaire à la condition, disons que les hommes ne pouvaient vivre en société sans subordination, que cette subordination ne peut se trouver entre eux sans qu'il y ait diverses puissances établies de Dieu pour régler et conduire les autres. Il faut qu'il y ait des distinctions et des prérogatives qui fassent porter à chacun selon son rang ce qui le distingue de ses inférieurs. Or, les dépenses sont les priviléges que la Providence ajoute par-dessus la nature dans les riches et les grands de la terre; de sorte que, comme ce n'est que pour conserver le bon ordre et la société entre les hommes que Dieu a donné des distinctions aux uns plutôt qu'aux autres, il faut aussi que toutes les distinctions conspirent et tendent à ce même dessein; tellement que tout ce qui ne contribue point au bon ordre des états et à la société des villes, tout cela n'est plus nécessaire à la condition, tout cela est superflu, et ne peut être justement employé qu'en aumônes.

Ces principes sont évidents, et les conséquences en sont encore plus claires; car puisque tout doit tendre, et que tout dans sa condition doit conspirer au bon ordre des états et à la sûreté des hommes, il faut que les riches pour être en sûreté de conscience dans la dépense de leurs biens, puissent dire : c'est le bon ordre qui le demande, c'est la tranquillité des hommes qui exige les dépenses que nous faisons, c'est une espèce d'obligation que nous avons d'employer notre bien à cet usage. Mais loin d'alléguer cette juste raison pour cause de ses dépenses, la connaît-on seulement aujourd'hui? Tous les jours on dit bien qu'il faut tenir son rang, et qu'en certains états on est obligé de faire plus de dépenses que dans d'autres; mais ne s'efforce-t-on pas soi-même d'en augmenter les dépenses, en inventant mille nouvelles modes? Et les plus modestes de nos jours se contentent de ne rien enchérir sur ce qu'ils voient faire aux autres; mais ont-ils jamais le dessein de se retrancher eux-mêmes? Ils s'accusent quelquefois par je ne sais quels applaudissements en eux-mêmes de faire trop de dépenses, ils se condamnent de bouche sur les excessives sommes d'argent qu'ils consument en pompes et en appareils; mais on ne le dit jamais du cœur. On rapporte tout à ses passions et à ses capricieuses curiosités, et jamais à la fin pour laquelle toutes ces dépenses devraient se faire.

Que sert au bon ordre des états tout cet étalage de luxe et de vanité, qui ne fait que faire murmurer des peuples sur lesquels ces dépenses ont été levées? Que servent à l'entretien de la société ces somptuosités et ces magnificences qui vont non-seulement à opprimer les particuliers, mais même à ruiner les plus florissantes maisons? Que servent

à la sûreté des hommes les prodigalités et les folles dépenses dans un particulier qui n'a d'autre titre que celui d'homme riche? Que lui servent ces trains et ces équipages, qui roulant sans cesse dans la ville, ne lui donnent point d'autre qualité que celle d'homme importun? Que sert à l'ordre commun cette foule de domestiques, et ce superbe étalage de meubles, qui font qu'on ne distingue point le prince du marchand, qu'on ne règle plus sa condition que sur ses richesses? Que sert ce faste qui fait que, dès qu'un homme de néant se voit riche, il veut s'égaler aux plus nobles familles, et que, dès qu'un homme du commun a assez de bien, il est impatient de changer aussitôt d'état; qui fait que pas un ne se contente de ce qu'il est, et qu'aussitôt qu'un père se voit revêtu d'une charge lucrative, il s'empresse d'en chercher et d'en ménager une plus relevée pour ses enfants, et que pour relever l'obscurité de son nom, il tâche de leur procurer de hautes et illustres alliances?

Çà donc, supputez combien coûte à ces riches sensuels une vie molle et délicate, indigne d'un homme raisonnable : ajoutez-y encore les inconcevables dépenses que coûte au voluptueux l'enchaînement des plaisirs qu'il se donne : mêlez-y encore les curiosités bizarres que l'or ne saurait payer, et auxquelles il ne faudrait presque rien ajouter pour faire un ridicule amusement : regardez encore le jeu, où se perdent des heures décisives de l'éternité, où se consument des sommes d'argent importantes au soutien des familles, et préjudiciables à de malheureux créanciers; ce jeu dont on connaît si bien la bizarrerie, et dont on ne peut éviter les divers malheurs : regardez les modes importunes qui égalent le malheureux serviteur avec son maître, et qui confondent dans le monde le plus vil des hommes avec le plus élevé en honneurs et en dignités : encore un coup, supputez bien tout cela; car croyez-vous sérieusement que ce soient là les prérogatives que Dieu a données aux riches en leur donnant des richesses? Pensez-vous que ce soient là les sentiments qu'inspire un tendre respect pour Dieu à des riches, qui ne doivent tendre qu'au bon ordre des états et à l'union d'une sage société? Et ne croyez-vous pas au contraire que toutes les folles dépenses, converties en aumônes et au soulagement des pauvres, conviendraient bien mieux à des hommes et à des chrétiens.

Supposons deux hommes riches. L'un acquiert de toutes les mains, achète de grands héritages, accumule biens sur biens, ventes sur ventes, maisons sur maisons, terres sur terres, et semble n'être pas content de l'acquisition des pays et des provinces presque entières; plus il a de l'argent, plus il cherche à acquérir. L'autre fait de grandes aumônes aux pauvres, vide les prisons, nourrit les affamés, revêt les nus, et par le moyen de son argent, redonne la vie à ceux qui n'attendaient plus que la mort. Parlez ici sincèrement, chrétiens : duquel des deux préféreriez-vous le sort? Lequel estimeriez-vous davantage? ou de celui qui a fait tant d'acquisitions, et qui emploie tout son argent à tant de riches possessions, ou de celui qui emploie tout son bien au soulagement des pauvres et en œuvres de charité? Ah! ne m'avouerez-vous pas que ce n'est point dans un fâcheux étalage de terres et de maisons que consiste le devoir de la charité, mais dans l'amour des pauvres et le soulagement des misérables; que ce n'est point pour faire un amas de biens périssables, mais pour faire de sages largesses que vos biens vous sont donnés? C'est là ce qui regarde les grands élevés sur les autres par leurs titres et leurs qualités, et voilà ce que Dieu et les hommes ont destiné à la condition de ceux qui sont élevés à quelque rang dans le monde par leurs richesses.

Mais de cette union qui distingue les conditions des hommes et qui leur montre quel est le superflu de leurs biens, et par conséquent ce qu'ils sont obligés d'en donner aux pauvres, voici encore une conséquence qui est que, puisque ceux qui sont placés au-dessus des autres ne sont obligés de faire quelque dépense conforme à leur condition que pour le bon ordre des états et la sûreté des hommes, ils doivent donc encore plutôt prendre soin de soutenir leur vie que leur société, ils doivent s'attacher plutôt à les faire vivre qu'à les unir ensemble. C'est une première règle de la nature et de la sage philosophie : ainsi, quand les autres hommes manquent du nécessaire à la vie, il n'est plus question de ce qui était permis aux riches et aux grands pour les retenir dans le bon ordre.

Dès que le nécessaire manque aux pauvres, tout est superflu pour le riche, disent les saints Pères; c'est la maxime de la plus pure morale. Comment, en effet, un riche qui se nourrit dans la délicatesse des viandes et des liqueurs, peut-il se flatter d'avoir la charité dans le cœur, tandis qu'il voit tant de pauvres languir de faim et de soif? tandis que Lazare languissant de misère demande humblement les miettes qui tombent de leurs tables, quelle honte ne doivent-ils pas avoir de la profusion dont elles sont servies? Quelle malédiction n'attirent pas sur elles ces femmes parées comme des idoles, lorsque tant de pauvres sont nus? et peuvent-elles garder en conscience tous ces bijoux et ces diamants, dont un seul pourrait racheter la vie d'un pauvre qui expire : *Gemma tua poterat unius hominis salvare animam?* Lorsque le pauvre est presque réduit au sort des bêtes, et n'a que des cavernes et des trous pour demeure, croyez-vous qu'il vous sera permis d'habiter dans ces superbes palais ornés et enrichis de tous les meubles les plus précieux et les plus rares? Le pauvre souffre, et l'usage du luxe grossit! le misérable n'a pas un sou pour acheter du pain, et des sommes immenses sont employées tous les jours pour tant de fastueuses apparences, que je ne puis appeler autrement que des œuvres de Satan

abjurées dans le baptême! Quel monstre de cruauté, d'insensibilité et d'inhumanité!

Ne m'allez pas dire, riches de la terre, que si vous faites peu d'aumônes c'est que vous voyez peu de pauvres. Ah! s'il s'en présente peu devant vous, c'est qu'ils craignent d'en être rebutés. Si, encore une fois, vous vouliez être témoins de leur déplorable état, et entendre leurs gémissements et leurs plaintes, combien en trouveriez-vous dans les campagnes arides, et même dans cette grande ville et dans cette paroisse, qui, quoique bien assistée par les grandes charités qui s'y font, ne laisse pas de contenir un grand nombre de pauvres qui sont dans les horreurs de la plus dure mendicité? Ne m'allez point dire encore pour excuse que dans ceux qui se présentent à vous il n'y a rien qui mérite votre compassion: qu'ils ne manquent de pain que parce qu'ils se livrent à la fainéantise, qu'ils ont plus de lâches artifices que de besoins, et qu'ils méritent plutôt des châtiments que des secours.

Ah! vous répondrais-je avec saint Chrysostome, si vous m'apportiez ces raisons, si ces pauvres sont méchants et qu'ils méritent châtiment, comme vous le dites, c'est vous qui les rendez méchants: c'est que votre insensibilité les porte à des excès qu'une charité attentive aurait pu prévenir. Si donc ils s'abandonnent au vice, c'est que vous les abandonnez à leurs misères; s'ils vous paraissent peu dignes de votre compassion, c'est vous qui êtes cause de leur égarement. Ne m'allez point dire que si vous ne donnez pas autant que vous voudriez donner, c'est que le temps est mauvais, que les nécessités sont grandes, car je vous répondrais qu'il n'est point de nécessité préférable à celle du salut de vos frères : *Omnibus necessitatibus necessitas salutis præferenda est.* Mais supposons que la misère soit grande, comme vous le dites; supposons qu'une cruelle stérilité ait répandu jusque dans votre maison une fâcheuse incommodité et une onéreuse disette : ***Esto*, *sterilitas sit* :** êtes-vous le seul à vous sentir de la misère des temps, et n'y a-t-il que vous qui soyez incommodé de cette stérilité des campagnes? Faites donc cette réflexion, riches qui vous plaignez, que si vous souffrez de l'incommodité des temps, ah! que les pauvres doivent plus souffrir que vous; si vous, qui depuis longtemps aviez amassé des biens et des richesses pour vous garantir de la misère, n'êtes cependant pas exempt de la peine, ah! quelle doit donc être affreuse la misère de ces pauvres qui, dès le temps de votre opulence, étaient déjà sans biens et sans ressources! et, à la vue de ce que vous souffrez de l'incommodité des temps, apprenez les divers besoins du pauvre pour les soulager par quelque retranchement de vos plaisirs ou de vos commodités; ce serait dans les aumônes qu'il faudrait chercher de quoi vous enrichir et à vous dédommager des misères présentes; je dis vous enrichir, car le Prophète n'a-t-il pas dit que le riche recevra dès ici-bas le centuple de ce qu'il aura donné? Et voyez en effet certaines familles sur qui tombent en abondance les bénédictions du Seigneur, qui prospèrent à vue d'œil, qui ne ressentent point de peine dans les temps les plus fâcheux; tout leur réussit, tout entre leurs mains tourne à profit. Percez le secret du mystère, levez le voile qui cache cette conduite, et, je le puis dire sans ostentation, vous verrez que les aumônes ont été fréquentes dans les mains de ces personnes; vous trouverez, pour cause de cette prospérité, des pauvres nourris, des misérables revêtus, des prisonniers délivrés, des malades visités, et par là vous apprendrez que, plus vous donnez aux pauvres, plus Dieu vous donne de biens.

Non, chrétiens, je ne crains point de passer chez vous pour trop sévère, et ce n'est point ici un sujet où l'on puisse en dire trop; donner l'aumône aux pauvres ce n'est pas seulement satisfaire à ses obligations, ce n'est pas seulement s'acquitter de ses devoirs, c'est de quoi attirer la prospérité dans vos maisons, et les bénédictions, même temporelles, sur vos familles. Nulle excuse donc pour le riche qui ne fait pas l'aumône, et, après tant d'avantages qu'il peut retirer d'une œuvre si facile à faire, s'il refuse de s'acquitter d'une obligation si étroite et si aisée, que puis-je lui dire, sinon qu'il est impossible que les riches soient sauvés, puisqu'il est si peu possible de les obliger à bien satisfaire à ce précepte de la charité?

Mais quoi donc, mes frères, faut-il en venir à ces dures expressions pour vous porter à un devoir où tout devrait vous engager? Faut-il vous menacer du plus affreux de tous les châtiments? Faut-il vous montrer l'enfer ouvert avec toutes ses horreurs, pour vous porter à la compassion envers vos frères? et devrais-je employer toutes les menaces les plus terribles pour vous porter à une chose que la nature seule doit vous inspirer? Ne devrais-je pas présumer que dans vous il y a une voix plus forte que la mienne qui vous prêche ce tendre sentiment que je ne saurais assez vous exprimer? Ne devriez-vous pas connaître par vous-mêmes que, loin de regarder l'aumône comme un conseil qu'on puisse se dispenser de suivre, c'est peut-être un des plus essentiels de vos devoirs; que ce que vous refusez aux pauvres n'est qu'une excessive superfluité; que ce qui aurait même autrefois été permis dans un temps plus commode et plus aisé, doit être proscrit dans ces jours malheureux; qu'au lieu de consumer ses biens et ses revenus en luxe et en débauches, en jeux et en braverie, dans ces temps de misère, il faudrait chercher dans ses aumônes de nouvelles ressources à l'incommodité des temps? Ne dois-je pas présumer que vous vous souviendrez et des menaces faites à ceux qui n'assisteront point les pauvres, et des avantages que l'aumône procure à ceux qui la pratiquent? Ne dois-je pas croire que vous la regarderez désormais comme le plus cher emploi de vos biens?

Heureux celui qui regardera l'aumône de cette manière! heureux celui qui se rendra

fidèle à l'observer! heureux celui qui ouvre les yeux et les oreilles sur la misère et aux plaintes du pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* (*Psal.* XL.) Le Seigneur le regardera lui-même à son tour pour le soulager dans ses divers besoins : *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Ibid.*) Au jour qu'il verra tous les autres gémir sous le poids des calamités publiques, le Seigneur le comblera de consolations et de biens : *In die mala*, etc.; au jour fatal pour tant d'autres, où le tentateur ingénieux à perdre les âmes lui dressera des piéges, la grâce de Dieu le délivrera de toutes ces dangereuses attaques : *In die*, etc.; un jour où tous ses ennemis viendront fondre sur lui pour le faire périr, le Dieu des armées le protégera et le fera triompher de tous leurs vains efforts : *In die mala liberabit eum Dominus;* le Tout-Puissant lui donnera de nouvelles forces pour sortir victorieux du lit de douleur où il n'attendait que la mort : *Dominus opem feret illi super lectum doloris ejus* (*Ibid.*), etc.; au jour auquel la maladie viendra le frapper d'une douleur cuisante, la miséricorde lui tendra les bras pour le délivrer de ses maux : *In die*, etc.; le Seigneur, veillant à sa garde comme il a veillé au soulagement des pauvres, le préservera dès ici-bas de tous les fâcheux accidents; il le munira contre les horreurs d'une mort subite, et, après l'avoir béni et conservé, secouru et protégé dans cette terre des mourants, il le comblera enfin d'un bonheur encore bien plus solide dans la terre des vivants: c'est de la gloire éternelle. Je vous la souhaite.

ÉLOGE

DE SAINT DOMINIQUE.

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum. (*Joan.*, I)

Celui-ci est venu en témoignage, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.

C'est en ces termes, Messieurs, que le disciple bien-aimé inspiré par l'Esprit-Saint dont il était animé, rempli de cette science divine qui lui fut communiquée sur le cœur de Jésus, où à la dernière Cène il eut l'honneur de reposer, encore tout brillant des lumières qu'il venait de puiser sur le Thabor, après avoir représenté le Verbe éternel de même nature que son Père, Dieu comme lui, tout-puissant comme lui, immense comme lui, principe, auteur, source comme lui de tout ce qui est créé, rabaissant ses idées jusque sur la terre, fait l'éloge de cet homme envoyé de Dieu, de ce précurseur du Messie venu avant lui sur la terre, pour préparer ses voies : portrait que l'Evangile fait de Jean-Baptiste, avec le même pinceau dont il vient de peindre Jésus-Christ, dans la splendeur d'une lumière inaccessible: *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum*; voici l'homme envoyé de Dieu, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Eloge qui renferme et couronne tous les autres éloges; qui rassemble en même temps tous les priviléges et toutes les vertus de Jean-Baptiste : car sa sanctification opérée dès le sein de sa mère; sa naissance miraculeuse, qui donne de la joie aux anges et aux hommes; sa promptitude surprenante à quitter le monde avant d'en connaître les dangers, pour s'enfuir dans un affreux désert; sa vie cachée et pénitente; ses austérités et ses mortifications extraordinaires : pourquoi tout cela? Pour le préparer à rendre témoignage à la lumière et à la vérité: *Hic venit in testimonium* Ses prédications sur le bord du Jourdain, son baptême de la pénitence qu'il annonçait aux peuples, son zèle intrépide à la cour d'Hérode, ses chaînes, sa prison, sa vie, son sang, sa mort, à quoi tout cela sert-il? A rendre témoignage par lui-même à la lumière et à la vérité, afin que tous croient par lui : *Ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum.*

Est-il besoin, Messieurs, que je m'arrête ici à faire l'application des paroles que j'ai prises pour mon texte, et ne l'avez-vous pas faite avant moi? Pendant que je les applique à Jean-Baptiste, pour qui l'Esprit-Saint les a dictées, ne les appliquez-vous pas à Dominique d'une manière toute singulière? La vision mystérieuse de sa mère, avant de le mettre au monde, l'éclat de sa naissance, les rares vertus de son enfance, le bonheur de sa vocation au ministère évangélique, sa fidélité à en remplir tous les devoirs, sa vie pénitente et crucifiée au monde : qu'est-ce que tout cela signifie, sinon un homme envoyé de Dieu, et préparé de bonne heure à rendre un jour témoignage aux vérités lumineuses de la religion et de Jésus-Christ qui en est le chef? *Hic venit in testimonium.* Ses prédications aussi étendues que l'univers, ses vertus héroïques, ses miracles, la fermeté de son zèle, ses combats, ses victoires, sa vie, sa mort, qu'est-ce que tout cela? Un témoignage authentique qu'il rend à la vérité, afin que tous croient par lui en Jésus-Christ: *Ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum.* N'allons donc pas plus loin chercher la matière de l'éloge de saint Dominique, et pour le louer dignement, disons :

1° Dominique est un homme destiné de

Dieu à rendre témoignage à la vérité, et il s'y prépare par l'exercice d'une vie toute sainte : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.* C'est mon premier point. 2° Dominique est un zélé prédicateur de la vérité : il lui rend témoignage par ses actions, ses discours, ses combats, ses œuvres, sa vie, sa mort : *Ut omnes crederent per illum.* C'est mon second point. Mais pour bien traiter une matière si vaste, j'ai besoin du secours de l'Esprit-Saint; et pour l'obtenir, adressons à Marie cette humble prière que Dominique lui adressait tant de fois chaque jour. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dire qu'un homme est destiné de Dieu pour rendre témoignage à la vérité, c'est achever sans doute son portrait d'un seul coup de pinceau; c'est faire son panégyrique en deux mots; c'est dire qu'il renferme en lui seul cette multiplicité de talents différents que demande un si glorieux ministère; c'est dire qu'il est plein de science, de sagesse, de force, de zèle, d'autorité de puissance; c'est dire enfin qu'il est prévenu dès ses tendres années des lumières les plus vives et des qualités les plus nobles. Il est vrai que Dieu, dont la grâce prend plusieurs formes, comme parle saint Paul, et qui se communique d'une manière différente, ne suppose pas toujours les mêmes dispositions dans ceux qu'il prend pour être les producteurs et les restaurateurs de sa religion : je sais que quelquefois on se trouve sans talents et avec des dispositions même tout opposées au ministère dont on est chargé. Lorsque Dieu choisit Moïse pour aller porter sa parole à Pharaon et à tous les Egyptiens, il semble qu'il lui ôte en même temps le don de la parole, comme il s'en plaint lui-même à Dieu : Ah! Seigneur, je vous prie de me dispenser d'une telle commission, dit Moïse : envoyez un autre que moi; je sens que depuis hier que vous m'avez chargé de vos ordres, je ne suis plus éloquent, et depuis que vous m'avez parlé, ma langue est devenue lourde et épaisse : *Obsecro, Domine, non sum eloquens ab heri et nudius tertius; et ex quo locutus es ad servum tuum, impeditioris et tardioris linguæ sum.* (*Exod.*, IV.) Si Dieu veut envoyer le prophète Jérémie prêcher aux nations, et l'opposer comme une ville fortifiée, comme une colonne de fer, comme un mur d'airain, aux princes de la maison de Juda : Ah! Seigneur, dit-il d'une voix tremblante et puérile, je ne saurais parler, je ne sais que bégayer : *A, a, a, Domine Deus : ecce nescio loqui, quia puer ego sum.* (*Jerem.*, I.) Les apôtres sont destinés à instruire, éclairer et convertir toute la terre; et cependant, ce sont des hommes grossiers, terrestres, sans éloquence, sans étude, sans appui, sans autorité. Conduite extraordinaire que Dieu tient, dit saint Augustin, afin que par la disproportion qu'il y a entre les ministres dont il se sert et les choses pour lesquelles il les emploie, il fasse mieux reconnaître les maximes qu'il établit, que la manière avec laquelle il veut les annoncer.

Mais l'Ecriture m'apprend que Dieu n'exclut pas aussi de l'honneur de son ministère ceux qui sont grands, savants et distingués par leur naissance ou par leurs talents. Isaïe, ce grand prophète envoyé à Jérusalem pour lui prédire sa désolation et sa future délivrance, pour annoncer la venue du Messie, n'était-il pas de la famille royale? Et quand Saul fut choisi pour être l'apôtre des nations, ne joignait-il pas au zèle de soutenir sa tradition, les subtilités de l'éloquence humaine, et les plus rares talents de la nature? C'est ainsi, Messieurs, que Dieu appelle à son ministère des hommes de tout âge, de toute condition, de tout caractère; mais avant de les appliquer aux saintes fonctions d'un si redoutable et si excellent emploi, ou bien il les remplit tout à coup des grâces et du mérite qui leur est nécessaire, ou bien il les y prépare peu à peu par la retraite, par la solitude, par la pratique de la pénitence et des autres vertus les plus parfaites. C'est là le moyen dont il se sert pour former de grands hommes, capables de publier sa loi, de défendre son culte, d'accroître sa religion, d'annoncer au peuple ses volontés, et de prêcher par tout son nom et sa gloire : il les cache avant de les montrer; il les prend pour lui avant de les sacrifier pour le monde; il les sanctifie avant de les faire travailler à sanctifier les autres.

C'est ainsi que les apôtres, destinés à la conversion du monde entier, avant de remplir les devoirs et les fonctions de leur apostolat, s'appliquent pendant trois ans à leur propre conversion; et, avant d'aller porter la lumière par tous les coins de la terre, ils se retirent dans le secret pour s'instruire et s'éclairer eux-mêmes, et font en particulier un long apprentissage des leçons qu'ils doivent donner aux autres. C'est ainsi que Jean-Baptiste demeura enfoncé dans les solitudes et les déserts, qu'il se cacha pendant tout ce temps aux hommes, inconnu au monde et connu de Dieu seul, exerçant sur lui les plus grandes austérités, se refusant jusqu'au nécessaire, et n'ayant pour toute compagnie que des bêtes farouches. S'il veut enfin en sortir pour aller prêcher le baptême de la pénitence sur les rives du Jourdain, ce n'est qu'après que Dieu lui a fait comprendre ses desseins sur lui, et connaître qu'il est temps que cette voix, qui depuis tant d'années est muette dans le désert, crie au milieu du monde; que cette lumière, depuis tant de temps cachée sous le boisseau, soit mise enfin sur le chandelier; et que celui qui a veillé avec tant de soin à conserver l'innocence qu'il avait reçue dès le ventre de sa mère, sorte de sa retraite pour aller préparer les voies du Seigneur, dont il est nommé le Précurseur. C'est aussi de la sorte que le grand Dominique, nouveau vase d'élection, n'est envoyé de Dieu, pour porter son nom chez toutes les nations, qu'après l'avoir préparé, par l'amour de la retraite et la pratique des vertus, aux emplois glorieux, mais péni-

bles, du ministère apostolique. Mais, ô ciel! quelle préparation de ce disciple nouveau! Quelle circonspection pour observer les desseins de Dieu sur lui! Quelle fidélité à remplir tous ses devoirs!

Ici, Messieurs, représentez-vous un homme que la Sagesse divine a pris plaisir à former pour le rendre digne d'elle; un homme qui n'abandonna jamais son cœur à la moindre bagatelle du siècle, tant il l'appliquait à son Dieu; un homme si éclairé, qu'il ne laissa jamais échapper son esprit dans les ténèbres de l'erreur; un homme si accoutumé à marcher dans les voies de la justice, que, loin des embarras et de l'inquiétude du siècle, on l'a toujours vu marcher sans relâche, de vertu en vertu, jusqu'au tombeau; un homme qui, depuis son enfance jusqu'à la jeunesse, depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge viril, et depuis l'âge viril jusqu'à la vieillesse, a toujours veillé à la garde de son cœur, et qui a couronné une vie toute sainte par une sainte mort. C'est ainsi que Dominique a su passer également dans tous les âges si dangereux de la vie, sans en contracter les défauts; c'est ainsi que ce grand saint s'est préparé à sanctifier les autres par sa propre sanctification. Non, non, pécheurs, n'espérez pas trouver dans son enfance de quoi excuser les puérilités et les amusements de la vôtre; ne vous imaginez pas trouver dans sa jeunesse de quoi excuser vos libertinages et vos débauches; dans sa vieillesse, de quoi pallier votre mollesse ou votre avarice, ni dans toute sa vie de quoi flatter la délicatesse de la vôtre. Son enfance promet plus que la jeunesse des autres hommes, sa jeunesse peut instruire des hommes faits, et la maturité de son âge passe la sagesse et l'expérience des vieillards. Tâchons de suivre une vie si pure et si parfaite, pour confondre la corruption et les désordres de la nôtre.

Qu'un autre s'arrête, Messieurs, à vous vanter la noble extraction de Dominique; qu'il vous le représente sorti de l'illustre famille des Gusman; qu'on vous relève la douceur et les avantages de son naturel; qu'on expose à vos yeux la pénétration de son génie, la force de son imagination, l'élévation de ses pensées, son application à l'étude des bonnes choses, son progrès dans les sciences; qu'on vous le représente consommé de bonne heure dans l'érudition, expliquant les points les plus difficiles de la théologie, consulté sur les affaires les plus délicates, développant nettement les questions les plus épineuses de son temps; que les autres, dis-je, s'arrêtent à vous faire le dénombrement de toutes ces circonstances de sa vie, qui passeraient pour autant de prodiges : pour moi, je ne veux ici m'attacher qu'aux soins que le Seigneur prend de préparer Dominique pour le rendre digne de travailler efficacement à la sanctification de ses frères, et qu'aux soins que Dominique prend aussi, de son côté, de répondre avec fidélité aux desseins de Dieu sur lui, c'est-à-dire aux précautions qu'il apporte pour se sanctifier dès le berceau.

Je dis dès le berceau, Messieurs; et c'est dans ce temps de l'enfance, où les autres connaissent à peine ce que c'est que mal ou que bien; c'est alors, dis-je, que le petit Dominique pratique déjà des vertus capables d'effrayer les hommes les plus robustes. On peut dire que, dès lors semblable au Prophète, il se levait au milieu de la nuit pour prier et élever son esprit au Seigneur : *Media nocte surgebam ad confitendum tibi* (*Psal.* CXVIII); sa prière est-elle finie, il repasse mille fois en son esprit les saintes instructions qu'il a reçues d'en haut; son corps, encore tendre et délicat, semble demander du repos, mais son âme, embrasée de la plus pure charité, est toujours en mouvement; il ne prend point d'autre nourriture que le lait de sa mère; il n'a point d'autre lit que les planches de sa chambre. Que pensez-vous donc que sera un jour cet enfant, dont les commencements sont déjà si prodigieux? Sans doute que la main du Seigneur est avec lui : *Quis putas puer iste erit? Etenim manus Domini erat cum illo.* (*Luc.*, I.) Laissez-le croître, cet enfant : il viendra un temps où il sera un grand maître dans la science du salut, dont il fait un si heureux apprentissage. On se contente, dans le monde, de voir dans les enfants un bon naturel, quelques bonnes qualités, une humeur douce et docile; mais la vertu de Dominique surpasse toutes les espérances qu'on peut avoir des personnes de son âge. C'est une jeune plante qui donne des fruits dans une saison où ce serait beaucoup, pour les autres, de donner des fleurs; ce sont des fruits de gloire et d'honnêteté : *Flores mei fructus honoris et honestatis* (*Eccli.*, XXIV); ou bien plutôt c'est un arbre, dans un parterre, qui porte tout ensemble des feuilles, des fleurs et des fruits.

La vertu de Dominique est tout à coup formée, elle est d'abord à maturité. Il faut le voir assister au sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ : quelle ferveur! quelle attention! quel recueillement! Est-ce un enfant qui s'élève jusqu'à la plus pure contemplation des anges, ou bien un ange qui s'humilie jusqu'à la petitesse d'un enfant? Il faut le voir recueilli, dans les jours qu'il y participe : ô Dieu! quelle vertu! quel anéantissement! Il faut le considérer sous la discipline de ses directeurs, à l'école de ses maîtres! Ah! toujours docile et jamais rebelle à leurs leçons, soit qu'ils le flattent, soit qu'ils le mortifient, il n'a point d'autre volonté que la leur; il ne suit point d'autres règles dans sa conduite que celles qu'ils lui prescrivent, ou bien, s'il s'en écarte, c'est pour s'en prescrire de plus rigoureuses; toujours convaincu que cet âge est susceptible de bien des surprises, et qu'il ne faut pas s'en rapporter à soi-même, il s'abandonne entièrement à la conduite de ceux qu'il a plu à la divine Providence de lui donner pour guides. Ecoutez et soyez confondue, jeunesse de notre siècle, si vous ne profitez de l'exemple du jeune Dominique : il prie, il médite, il converse, il étudie; mais, soit qu'il prie, soit qu'il médite, soit qu'il s'en-

tretienne avec ses compagnons, soit qu'il étudie, il marche toujours dans la voie du salut; il est toujours appliqué à se sanctifier lui-même, et toujours prêt à édifier le prochain par ses exemples.

Que vous dirai-je de sa charité pour les pauvres? il se privait des aliments ordinaires pour les soulager, et il est constant qu'il a plus d'une fois vendu ses livres pour les nourrir. Accoutumé de bonne heure aux mortifications sur lui-même et à la compassion envers les autres, il s'est volontairement livré à la mort pour délivrer plusieurs autres de la captivité du démon. Combien de fois Dominique essaya-t-il de ramener des pécheurs égarés par la douceur de ses remontrances et par l'exemple de sa vie? Quelles furent ses mortifications et sa pénitence, pour des péchés qu'il n'avait pas commis! Abstinence de viande, jeûnes rigoureux et fréquents, solitude continuelle! En vérité, chrétiens, sont-ce donc là les premiers coups d'essai d'une jeunesse naissante sur qui l'on forme de grandes espérances pour le monde; ou bien sont-ce déjà des efforts d'une vertu consommée dans la vieillesse, ou dans un état de raison et de force? C'est ainsi que votre grâce, ô mon Dieu, se plaît à sanctifier, au milieu même du monde corrompu, ces hommes qui doivent travailler à la sanctification des autres.

Quelque admirables que vous paraissent ces premiers coups d'essai de la vertu naissante de Dominique, quelque extraordinaire que vous paraisse son courage de s'être ainsi soutenu au milieu du monde, vous en allez voir bien davantage, lorsque vous considérerez la grâce qui l'enlève au siècle, qui ne mérite pas de le posséder pour l'emporter au ciel qui, seul, est un séjour digne de lui : c'est ainsi que j'appelle le passage du monde à la retraite, qui le fait entrer dans le chemin du ciel par celui de la religion. Quelle ferveur nouvelle ne fait-il pas éclater? Son jeûne, ses abstinences, son zèle, ses prières, ses macérations, tout cela va être redoublé : parlons plus juste, Messieurs, la vie de Dominique n'est plus qu'un enchaînement d'austérités, de mortifications. Fidèle imitateur du grand apôtre, il châtie son corps innocent et le réduit en servitude, de peur que, prêchant le salut aux autres, il ne devienne lui-même un réprouvé : convaincu que, s'il n'est saint lui-même, il ne pourra pas sanctifier les autres : son zèle augmente à chaque instant de sa vie; et, sans se contenter, comme tant d'autres, du peu qu'il fait, il regarde toujours à ce qu'il lui reste à faire. C'est ainsi qu'il veut se donner tout entier à Dieu par des vœux irrévocables et se consacrer pour toujours à lui par les vœux de la religion. Il fonde un ordre saint dont il devient le patriarche et assemble une petite troupe d'hommes choisis, auxquels il donne des règles de vie et de conduite : ordre reçu avec applaudissement dans l'Eglise; règles approuvées et confirmées par les saints Papes, formées selon la doctrine des saints Pères et fondées entre autres sur celle de saint Augustin.

Quelle va être, Messieurs, son exactitude à l'observer cette règle qu'il vient d'établir dans son ordre? Ne croyez pas qu'en vertu de son autorité, il se dispense des devoirs qu'il a imposés à ses inférieurs, ou que, par délicatesse, il affaiblisse en sa faveur des rigueurs qu'il a établies pour tous ses enfants. A peine a-t-il établi cette règle qu'il l'accomplit lui-même le premier dans toute son étendue : il en donne l'exemple le premier et embrasse sans réserve toutes ses plus rigoureuses austérités. Je dis trop peu, chrétiens, il y ajoute encore des vertus et des œuvres de surérogation. Que ne puis-je ici pousser ma faible voix jusque dans cette solitude! je vous raconterais bien des prodiges que j'ignore : de là je vous rapporterais des vertus héroïques que tout le monde ne mérite pas d'entendre, parce qu'il n'a pas le courage de les pratiquer. Non content de l'austérité de sa première jeunesse, il veut l'augmenter de jour en jour; se figurant que c'est trop d'avoir sa chambre pour demeure et son plancher pour lit; il ne veut plus d'autre siége que le marche-pied de l'autel et fait son lit de quelques ais mal unis qu'il approchait les uns des autres. Non content de la rudesse de ses habits, il portait sur sa chair une haire de fer et se ceignait les reins d'un cilice piquant qu'il ne quitta jamais pendant sa vie. Non content de se fatiguer tout le jour en prières, en méditation et en lecture, il privait son corps du repos nécessaire; et, s'il s'y abandonnait quelques moments, il l'interrompait par des coups de discipline trois fois réitérés pendant la nuit. Ainsi se mortifie cet homme déjà si mort au monde et à lui-même; ainsi se sanctifie cet homme déjà si saint! O mon Dieu, si ce n'est qu'à ce prix que les innocents enlèvent le ciel, si ce n'est que par le moyen de la pénitence, que les saints ont mérité de remporter cette couronne, que ne devez-vous pas craindre, pécheurs impénitents, et quel croyez-vous que sera votre sort!

C'est ici, chrétiens, que la pénitence de Dominique me paraît digne d'être comparée à celle de Jean-Baptiste. Jésus-Christ dit dans son Evangile qu'il ne mangeait point de pain et qu'il ne buvait point de vin : *Venit Joannes Baptista neque manducans neque bibens.* (*Matth.*, XI.) La continuelle abstinence de saint Dominique peut faire dire de lui la même chose. Saint Chrysostome dit que Jean-Baptiste, pour ne pas se conformer au siècle, s'était fait un habit d'une peau de chameau; et l'on peut dire que Dominique a fait la même chose : l'un est couvert d'une peau de chameau, l'autre est entouré d'un cilice : il dit que Jean-Baptiste était pénitent par l'habit, par la chambre, par le lit, par les aliments : *Joannes habitu, cubiculo, victu, lecto pœnitens :* on n'en peut pas moins dire de saint Dominique, comme nous venons de voir. Disons donc, pour répondre à nos premières idées, que cet homme est envoyé de Dieu comme Jean-Baptiste, pour rendre té-

moignage à la vérité : *Hic venit in testimonium ut testimonium perhiberet de lumine;* (*Joan.*, I.) qu'il a été préparé comme lui à la sanctification des autres; fidèle comme lui à remplir tous les devoirs de sa mission ; appliqué comme lui à recueillir la science du salut, afin de la répandre sur les autres, quand l'heure en sera venue; avide comme lui de se nourrir le premier de la moelle des vertus : nourrissant chaque jour son corps par les austérités et les mortifications ; entretenant la vie de son âme par la contemplation et la prière.

Que ne puis-je ici vous représenter notre saint dans ces précieux moments, qui paraissent si courts quand on les passe avec Dieu! Que ne puis-je vous le représenter dans ces rigueurs extraordinaires de la pénitence, où il aurait succombé sans doute si Dieu ne l'eût soutenu par une force intérieure! Que ne puis-je vous le montrer ou à genoux au pied des autels, ou célébrant les saints mystères! Quelle tendresse! quelle affection! quelle dévotion! Vous verriez le sacrificateur mêler ses larmes avec le sang du sacrifice, et pousser mille soupirs vers le ciel pour les pécheurs, pendant que la miséricorde se plaît à verser un torrent de bénédictions dans son âme. C'est ainsi que Dominique s'est préparé à rendre témoignage à la vérité : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.* Voyons maintenant comme ce zélé prédicateur lui rend témoignage par ses actions, ses discours, ses combats, ses victoires, sa vie et sa mort : *ut omnes crederent per illum.* C'est le sujet de ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

Rien ne paraît plus glorieux à la religion, rien n'en marque mieux l'excellence, rien n'en démontre mieux la vérité, que la manière dont elle a été établie. A considérer la grandeur de l'entreprise, les difficultés qu'il y a de l'exécuter, le succès qu'elle a eu malgré tous ces obstacles, tout cela prouve que cette religion est l'ouvrage de Dieu. Douze hommes sans étude, sans science, sans appui, sans protection, sans biens, ne se promettent rien moins que la conquête du monde entier. Si je considère les voies dont on se sert pour réussir dans une telle entreprise, je découvre de pauvres pêcheurs qui, se partageant dans toute la terre, annoncent une nouvelle doctrine, une doctrine qui combat toutes les autres, qui décrie toutes les autres religions, qui anéantit tous les dieux qu'on adore partout, qui réprime les passions, qui réforme les mœurs, qui mortifie la chair, et qui change toutes choses. Si je consulte la raison humaine et la prudence de la chair, ce sont des insensés que la seule sagesse doit confondre; mais ces insensés triomphent des têtes couronnées, bravent la fureur des tyrans, s'opposent au penchant de tous les peuples, désarment les bourreaux qui veulent les insulter, ferment la bouche aux docteurs. Ces insensés parlent-ils, on les écoute; menacent-ils, on les craint; paraissent-ils, on les suit de toutes parts. La force de leurs discours convertit des milliers d'idolâtres; le bruit de leurs miracles, qui se répand, étonne l'univers; un Dieu crucifié, qui auparavant était l'opprobre des nations, est révéré; dès qu'ils l'annoncent, il est cru, il est adoré. On reconnaît Jésus-Christ pour seul et légitime souverain de l'univers, on respecte sa puissance, on reçoit son Evangile, on pratique ses lois, on croit à ses maximes; et la vraie religion s'élève tout à coup sur les ruines de toutes les religions sacriléges. Chaque jour l'on voit l'empire de Jésus-Christ s'élever sur les débris du démon. L'enfer en frémit de voir la religion de Jésus-Christ établie par le ministère de ses apôtres, confirmée par leurs miracles, animée par la charité des parfaits chrétiens; et, à cette vue, il tâche de la traverser dans son progrès ; il s'efforce d'ébranler un édifice qu'il ne peut renverser. Honteux de ne pouvoir tenir contre la force de ces ouvriers apostoliques qui lui ravissent une proie dont il se disait le maître, il fait tous ses efforts pour arrêter leurs conquêtes. Parlons sans figure. L'enfer, pour se venger des âmes que les apôtres lui arrachent, tâche d'exciter parmi le peuple des schismes et des divisions ; il suscite de faux prophètes pour détruire ce que les apôtres ont établi ; il sème partout le trouble et le désordre pour briser les colonnes sur lesquelles la religion est fondée ; il inspire l'erreur à ceux qui gardent le troupeau de Jésus-Christ. Mais il a beau faire cet esprit séducteur, tous ses efforts seront vains : celui qui garde Israël n'est pas endormi ; il a plus veillé pour le salut de son troupeau que l'autre n'a veillé pour sa perte. Je veux dire que le Seigneur, après la mort des apôtres, a suscité d'autres ministres qu'il a animés par l'exemple des premiers, et qu'il a encouragés à la vue de leurs glorieux succès. Pour conserver la pureté de son Evangile à demi défiguré, il a formé des hommes capables de guérir les blessures, de réparer les brèches faites à sa sainte religion ; des hommes assez fermes et assez éclairés pour déconcerter tous les desseins de Satan, pour rompre toutes ses mesures et faire échouer ses projets, qui n'ont servi dans la suite qu'à sa destruction.

Mais, ô ciel! que l'esprit de ténèbres est fécond en malice, en ruses et en artifices! Vous diriez qu'il aurait trouvé plus de stratagèmes pour détruire l'empire de Jésus-Christ que Dieu ne trouve de ressources pour le défendre et le soutenir. Confus d'avoir vu échouer tous ses projets dans l'établissement de la religion chrétienne, il fait de nouveaux efforts pour en arrêter le progrès ; il redouble ses artifices, il ramasse dans les derniers siècles tout ce qu'il y a de force et de puissance pour livrer de nouveaux combats à la religion; et, du débris de tant de schismes apaisés, de tant d'hérésies détruites, il forme une nouvelle hérésie d'autant plus dangereuse contre l'Evangile de Jésus-Christ, qu'elle favorise davantage la délicatesse des hommes. Dans cette nouvelle secte, tout

paraît doux et agréable à la chair. On n'a plus, dans ce nouveau parti, de mortifications à embrasser, plus de guerre à se faire à soi-même, plus de pénitence à souffrir : on vient annoncer un nouvel Evangile qui dispense de toutes les rigueurs du premier. Et, pour mieux saper les fondements de la religion de Jésus-Christ, on commence d'abord par retrancher et anéantir le sacrifice de son corps. O malheur trop déplorable! l'erreur se répand dans toutes les contrées ; cette nouvelle peste infecte tout le monde ; cette hérésie cruelle s'établit par le fer et le feu. Déjà ses dogmes empoisonnés sont reçus dans tout le royaume ; les habitants des plus grandes villes s'y soumettent ; les puissances de la terre en favorisent l'entrée et la pratique. Déjà l'on voit partout les temples du Seigneur profanés, les prêtres égorgés, les autels dépouillés, les ornements déchirés, les vases sacrés foulés aux pieds, le sanctuaire souillé. De grossières superstitions sont substituées aux saines lois de l'Evangile, le relâchement passe en coutume, la vraie piété dégénère en hypocrisie, les épouses de l'Agneau deviennent la proie de l'esprit immonde, et la prostituée Jéricho demeure saine et sauve pendant que l'innocente Jérusalem est ensevelie sous ses ruines.

L'hérésie des albigeois règne dans Alby comme dans un fort imprenable. De là son venin se répand dans tous les pays d'alentour : tout le Languedoc, cette province autrefois si fidèle, gémit sous le poids qui l'accable ; il est en proie à l'erreur. Ah! que je crains pour les chrétiens les plus disposés à demeurer dans leur sainte religion! que je crains que s'ils ne perdent pas tout à fait la foi en voyant cette bête, que du moins son haleine puante ne les infecte. L'erreur va s'emparer de tous les esprits, et une hydre cruelle va désoler toute l'Europe. O Dieu juste, sommes-nous donc venus à ce temps fatal, où il est dit que le lion dressera ses embûches sur le chemin de l'Agneau, et où le démon élèvera son empire sur les ruines de votre sainte religion! Mais que faites-vous donc, Seigneur, dans cette tempête qui ravage votre sainte Eglise? Levez-vous, pourquoi paraissez-vous endormi dans un trouble si grand? *Exsurge, quare obdormis, Domine?* (*Psal.* XLIII.) Quoi donc, votre bras est-il raccourci? Vos ennemis sont-ils plus forts que vous? Et le zèle des apôtres est-il entièrement éteint? Ne les ferez-vous point revivre ces braves défenseurs de votre Eglise? et ne ferez-vous point sortir de leurs cendres, un vainqueur qui arrête le progrès de l'erreur, qui réprime les audacieux efforts de l'hérésie triomphante, qui renverse ses autels élevés contre les vôtres, et qui répare le tort que le démon fait à votre Eglise en lui enlevant ses plus chers enfants?

Oui, Messieurs, Dieu va susciter à sa religion un vainqueur de l'hérésie et des hérétiques, et un restaurateur de son Eglise ; il va faire paraître, pour la défense de ses intérêts, un nouvel apôtre formé sur le zèle des premiers, fortifié du même bras, aidé des mêmes secours, environné des mêmes vertus, armé des mêmes armes. A ces traits ne reconnaissez-vous pas le fléau redoutable de l'hérésie albigeoise, le grand Dominique envoyé de Dieu pour défendre son Eglise, faire révérer son nom, redresser ses autels, et mettre en déroute tous ses ennemis? Ne le reconnaissez-vous pas, cet illustre appui de l'Eglise? C'est son protecteur, son apôtre ; qu'il fait beau le considérer mettre tout en œuvre pour la gloire de cette Eglise : c'est ici qu'il tonne, qu'il foudroie pour défendre et soutenir la vérité ; et l'on sait quel progrès il fit en peu de temps pour le rétablissement d'une religion presque abolie et détruite. Car vous le savez, Messieurs, c'est la doctrine du grand Apôtre, que les partages des biens spirituels et des grâces sont différents dans un chacun. Quoiqu'il n'y ait qu'un même esprit qui les anime, il y a plusieurs ministres, quoique tous n'aient qu'un même Maître et un même Seigneur à servir, il y a plusieurs fonctions ; quoiqu'il n'y ait qu'un même Dieu qui opère tout en tous ; l'un reçoit le don de la sagesse, l'autre le don de la science ; l'un reçoit le don de la foi pour parler à Dieu, l'autre reçoit le don de la parole et de la grâce pour parler aux hommes ; à l'un est donné le don des vertus, à l'autre le don de prophétie ; à celui-ci le don de l'esprit, à celui-là le don des langues, à un autre le don de révélation : enfin Dieu donne à un chacun son esprit de la manière dont il doit s'en servir : *Unicuique datur manifestatio spiritus ad utilitatem.* (I *Cor.*, XII.) Mais lorsque Dieu trouve, par l'effort de sa miséricorde, des hommes capables des grands desseins qu'il a sur eux, il ramasse tous ces talents et ces dons différents en eux pour les rendre dignes de lui ; et faisant tout avec poids et mesure, il leur communique le don des miracles pour forcer les infidèles de croire une religion qu'ils méprisent ; le don de la science, pour confondre par des arguments invincibles les incrédules et les libertins ; le don de la foi, pour ne jamais s'ébranler par les contradictions et les traverses ; le don de la parole pour ramener les impies, instruire les ignorants et confondre les méchants serviteurs ; le don des vertus, pour édifier le peuple par leur exemple ; le don de prophétie, pour consoler les justes à la vue des récompenses qu'on leur promet, et intimider les pécheurs à la vue des menaces pour les porter à la pénitence : et ainsi des autres dons et des autres talents que Dieu a tous réunis en la personne de Dominique. Puisqu'il l'a fait tout à la fois vertueux, puissant en œuvres et en miracles, prédicateur, docteur, apôtre, prophète, il était juste qu'il eût autant de dons du ciel qu'il devait rendre de différents témoignages à la vérité : *Ut testimonium perhiberet de lumine.* (*Joan.*, I.)

C'est trop peu de dire, à la louange de notre grand saint : il a été soldat de Jésus-Christ, trompette de sa loi, capitaine de sa milice,

conquérant pour son Eglise; il a attaqué, résisté, combattu, triomphé; combats, résistances, attaques, triomphes, qui sont autant de témoignages qu'il rend à la vérité. *Ut testimonium perhiberet de lumine.* Vous l'allez voir tantôt agneau doux et tranquille, tantôt lion emporté et violent; employé ou à bâtir, ou à détruire, ou à réparer les dommages faits à l'Eglise, ou à renverser les projets des ennemis de Jésus-Christ; vous verrez ce vaillant Esdras réparer d'une main les brèches faites à la sainte religion, et de l'autre combattre et repousser les ennemis qui osent l'attaquer; vous le verrez, après avoir usé sa langue à prêcher les peuples et à les faire rentrer dans leur devoir, employer encore ses mains à tarir jusqu'à la source, et à effacer jusqu'aux plus petites traces de l'impiété et de l'hérésie. Vous verrez enfin un ministre de Jésus-Christ rempli des dons et des talents de tous les autres ministres, les mettre en œuvre et s'en servir avec tout le zèle d'un apôtre, pour confirmer et autoriser le témoignage qu'il rend à la vérité, afin que tous croient par lui : *Ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum.*

Oui, Messieurs, tous croiront par lui, tous seront éclairés, touchés, attendris, instruits, vaincus et confus, schismatiques, hérétiques, mauvais catholiques, apostats : voilà ce qui doit faire la matière de son triomphe, et quel doit être le fruit de ses victoires. Ne perdons point de vue cet homme incomparable; il faudrait marcher sur ses pas pour admirer ses faits prodigieux; mais nous aurons bien de la peine à le suivre dans sa course : il ne marche pas, il court, il vole. C'est un autre Jérémie qui va porter les ordres de Dieu, mais avec plus de succès que le premier; c'est un autre Jonas qui va de la part du Seigneur prêcher aux Ninivites leur perte, s'ils ne font pénitence; mais il donne à la voix de Jésus-Christ et à ses ordres, plus de poids que le premier Jonas. Il va dans la province du Languedoc porter la parole de son Dieu; mais il y a fait bien plus de fruit que Jonas dans Ninive. Déjà l'on entend, des bords de la Garonne, la voix et les prédications de ce nouveau prophète : et, semblable à Jésus-Christ, qui pleure sur la ville de Jérusalem à la vue des malheurs qui la désoleront : *Videns civitatem flevit super illam* (*Luc.*, XIX); sitôt qu'il entre dans cette province infortunée, il voit le renversement des temples du vrai Dieu, l'abolition de son culte, le violement de ses lois, le massacre de ses ministres, la destruction de ses autels; et alors, touché de compassion sur le malheur de ces peuples, il verse un torrent de larmes : *Flevit super illam.* Mais son zèle est trop ardent pour se borner à pleurer sur les malheurs de la religion; il s'empresse d'y apporter du remède; il entreprend de réparer de telles pertes; il s'applique à rétablir les lois de Jésus-Christ, à faire revivre son culte et relever ses autels, à rassembler ses ministres, à détromper tous les peuples séduits, et à rendre à cette pauvre province le premier éclat de sa religion et de sa foi.

Ah! combien de fois le vit-on attendre, comme autrefois Jésus-Christ sur le puits de Jacob, les malheureux habitants de cette province empoisonnée, qui allaient puiser des eaux gâtées dans des citernes corrompues, pour leur donner de saintes instructions et les porter à recourir aux eaux salutaires de la grâce! Combien de fois exhortait-il les fidèles qu'il rencontrait en chemin à conserver ou réparer l'innocence qu'ils avaient reçue dans le baptême! Combien de fois le vit-on foudroyer les ennemis de Jésus-Christ! Quelles voies ne prit-il pas, quels miracles n'opéra-t-il pas pour convertir ceux qu'il ne pouvait persuader et convaincre par la force de ses paroles! Ici se renouvelle le miracle d'Elie, qui fit descendre le feu du ciel pour confondre les faux prophètes et les prêtres de Baal. Je vois encore ici, comme du temps d'Elie, deux sacrifices dressés, l'un pour Baal, l'autre pour le Seigneur : sacrifices qui vont décider entre ces deux divinités laquelle mérite le mieux d'être adorée. Celui qui fera descendre le feu du ciel sur son sacrifice sera pour le vrai Dieu, et celui qui ne pourra le faire descendre sera pour l'idole. Déjà le moment du jour marqué est arrivé; les faux prophètes invoquent Baal; ils se hâtent de l'appeler à leur secours; mais c'est en vain qu'ils invoquent cette idole. Le feu ne descend point : Baal n'a point d'oreilles pour entendre, ni de voix pour répondre. Peuples aveugles, balancez-vous encore, après cela, entre Baal et le Seigneur? Attendez un moment; le prophète Elie apprête le sacrifice, il appelle le Seigneur Dieu d'Israël, et l'holocauste va être consumé; le feu descend du ciel, et le sacrifice est aussitôt dévoré. Ne vois-je donc pas ici s'opérer un nouveau miracle par Dominique, ce nouvel Elie, avec cette différence, qu'à la voix d'Elie, le feu redouble son activité, et, à la voix de Dominique, les flammes s'éteignent aussitôt? N'entendez-vous pas que je parle du livre des Albigeois, qui fut consumé par le feu, et de celui de Dominique, qui échappa plusieurs fois sain et sauf des flammes ardentes? Miracle redoublé par trois fois, pour faire voir la vérité de sa religion et la toute-puissance du Dieu qu'il adore. Alors tout le parti des hérétiques est ébranlé. Et qui ne le serait pas à la vue de tels prodiges? Quinze cents témoins abjurèrent sur-le-champ l'hérésie où ils étaient engagés, et se convertirent à la religion de Jésus-Christ.

Quel nouveau coup d'essai pour un homme qui ne fait que commencer sa carrière! Quels préjugés des triomphes évangéliques qu'il doit remporter dans la suite de sa vie! Je ne puis donc, à la vue de tant de merveilles, ne pas m'écrier avec le grand Apôtre : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* (*Rom.*, X.) Ah! que les démarches de ceux qui sont envoyés de Jésus-Christ, pour annoncer la paix et le bonheur, sont belles et agréables Ah! quel

bonheur pour le ministre qui annonce, et quel témoignage pour la vérité qui est si bien annoncée! Quelle joie pour Dominique! Quelle gloire pour Jésus-Christ! Gloire qui croît avec les nouvelles conquêtes de notre apôtre. Tous les jours il reçoit un grand nombre d'hérétiques à la religion catholique; mais à quels dangers ne s'expose-t-il point? Quels obstacles ne trouve-t-il point à son zèle? Montagnes escarpées, vallées remplies de précipices, qui ne pûtes rebuter son courage; frimats, neiges, glaçons, qui ne pûtes refroidir sa charité, redites-nous combien on lui dressa de piéges, combien d'ennemis conspirèrent sa perte, combien de fois on attenta sur une vie qui faisait la terreur des ennemis de Dieu, et qui fut si nécessaire à l'Eglise. On le vit courir de ville en ville, de province en province, d'armée en armée, pour gagner des âmes à Jésus-Christ. C'était alors qu'il aurait pu dire de lui comme saint Paul : Je ne sais où je vais; dans toutes les villes que je parcours j'attends des chaînes et des tribulations; mais je ne crains rien de tout cela; je ne me mets pas en peine de ma vie; je suis prêt de tout souffrir, pourvu que j'achève ma course, que je consomme le ministère que j'ai reçu de Dieu, que je rende témoignage à l'Evangile par la grâce de mon Dieu : *Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu, testificari Evangelium gratia Dei.* (*Act.*, XX.)

Je tremble, Messieurs, quand je le vois s'exposer, sur ces montagnes désertes, à être enlevé par les pirates, ou à tomber entre les mains de cruels brigands. Que d'insultes il y essuie, que de périls il y évite! Mais ne craignons rien pour lui. Sa charité triomphe de tous ces obstacles; il sort sans blessure du milieu de ces loups ravissants; il en fait des agneaux de la religion de Jésus-Christ : et tout cela, Vierge sainte, par le zèle qu'il a pour vous, et par la confiance qu'il a en votre Fils Jésus-Christ. Mais ici, Messieurs, quelle hydre à mille têtes infectées vois-je renaître des cendres d'une hérésie confondue et réduite aux abois? C'est ainsi que j'appelle cette troupe d'albigeois, qui infectaient des provinces entières, et qui, prêts d'empoisonner toute la chrétienté, veulent vaincre, par les armes étrangères et par la puissance séculière, celui qui les a tant de fois et si pleinement vaincus par la force de la vérité. Le souffririez-vous donc, ô mon Dieu! que Dominique soit vaincu, après avoir triomphé par la seule force de votre bras? Non, non, Messieurs; une force nouvelle, qui lui est encore communiquée, empêchera que les ennemis de Jésus-Christ ne prennent le dessus, et qu'ils ne rétablissent par les armes ce que Dominique a renversé par sa seule parole. Il va triompher avec éclat de ceux qu'il avait vaincus en particulier.

Déjà nous voyons un nouveau Gédéon, armé de la bulle du Pape, assembler de nouvelles troupes pour aller s'opposer à l'armée ennemie; déjà ceux qui sont plongés dans les ténèbres aperçoivent une vive source de lumière à la vue de Dominique. Le corps de Jésus-Christ, dont ils se sont munis, leur donne une force qui les va rendre invincibles. Dominique, avec une poignée de chevaliers croisés, va contre la formidable armée des albigeois, et, comme un autre Moïse, commande qu'on les mette en pièces comme de nouveaux Madianites. Aussitôt, à sa voix, ce petit nombre de chrétiens va fondre sur cette nombreuse armée d'ennemis; il les presse, il les combat, il les défait; de sorte qu'on les voit tous ou dispersés par la fuite, ou percés par le glaive, ou étouffés sous les eaux : dignes succès que Dieu accorde à ceux qui se sont sacrifiés pour lui dans un combat si inégal. Dominique sait bien les reconnaître ces succès qui ne viennent que d'en haut. Il a recours à Jésus-Christ et à Marie, assuré qu'il est de vaincre, et par l'assistance de la Mère qui daigne bien prier son Fils pour ses fidèles serviteurs, et par la grâce du Fils qui ne refuse rien à sa Mère. Ainsi se termina cette fameuse croisade en faveur de la religion chrétienne, et alors se vérifia cette authentique promesse qui est établie par tant de miracles, qui, depuis, s'est confirmée par tant de témoignages, que le Seigneur verse des bénédictions sur le travail de ceux qui répondent à ses saintes volontés. J'entends d'ordinaire les soldats d'un prince qui poussent vers la terre des cris de joie et d'allégresse, lorsqu'ils ont défait leurs ennemis; mais ici j'entends le capitaine des soldats triomphants, qui pousse vers le ciel des actions de grâces et de reconnaissance. Durez à jamais, chapelle illustre, érigée en reconnaissance de cette victoire, et consacrée en l'honneur de la sainte Vierge! Soyez toujours dans la mémoire des hommes, temple auguste, où Dominique, vainqueur des ennemis de l'Eglise, alla mettre aux pieds de Marie les dépouilles des ennemis de son Fils et des siens propres.

Qu'attendez-vous désormais, Messieurs, du saint homme que je loue? Peut-être qu'il aille jouir en paix du fruit de ses riches dépouilles et du succès glorieux de ses travaux? Non, non : bien éloigné de la conduite de quelques ministres de l'Eglise qui, après quelques heures de travail, s'endorment dans une oisiveté criminelle, à la faveur d'un patrimoine qu'ils n'ont pas eu les soins d'acquérir; à peine Dominique a-t-il vaincu les hérétiques, qu'il va s'appliquer aussitôt à convaincre des obstinés. Ah! n'entreprenons pas de raconter ici les conversions qu'il fait : qui pourrait résister à la sainte opiniâtreté de son zèle! il presse, comme saint Paul, à temps, à contre temps, en public, en particulier : il tonne, il foudroie, il menace, il instruit, de sorte qu'il convertit dix mille hérétiques d'un seul coup. Voilà le premier essai de sa mission. Mais ce zèle si ardent se bornera-t-il aux hérétiques et aux apostats; à rassembler ceux qui sont sortis

du sein de l'Eglise, ou à y faire venir ceux qui n'y sont jamais entrés ? Ne poursuivra-t-il point ceux qui n'y sont demeurés que pour la déshonorer? Ah! c'est ici, Messieurs, qu'il y a bien du succès! il prêche et on l'écoute : les peuples accourent en foule à ses discours; mais dans le dessein de se convertir et non pas par celui de se délasser, de se recréer, en entendant des beautés qui charment l'esprit et qui ne brisent jamais le cœur. Il menace, et ses auditeurs tremblent: il parle, et on lui obéit : il déclame contre le vice, et le vice est odieux; il décrit le luxe des femmes mondaines, et elles quittent leurs parures, leurs vains ornements. Tout enfin lui obéit, partout il fait du fruit, il sort de sa bouche et de ses discours des eaux salutaires, qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle; et dans ces eaux tous trouvent de quoi se désaltérer, grands et petits, riches et pauvres, nobles et roturiers, savants et ignorants, tous trouvent des moyens d'opérer facilement leur salut. Sa foi rassure les esprits chancelants : sa sainteté édifie ceux qu'il a convertis par sa parole : tous conviennent que jamais homme n'a parlé plus efficacement que lui : *Nunquam sic locutus est homo.* (*Joan.*, VII.)

Ne soyez pas surpris, Messieurs, il ne rassasie les autres qu'après s'être rassasié le premier des vérités de l'Evangile; et semblable à ces bassins qui ne font passer les eaux dans d'autres tuyaux, que parce qu'ils en sont eux-mêmes remplis; Dominique ne fait passer dans le cœur des peuples l'onction de la parole et l'amour de la vertu, que parce que son cœur en est plein. Plusieurs vastes royaumes suffisent à peine à son zèle, parce qu'il n'a point de bornes et que son cœur regorge, pour ainsi dire, de cette charité qu'il veut communiquer. Enfin, suivez-le, si vous pouvez, dans son immense carrière : pour moi je désespère de l'y suivre, il parcourt plus de pays, fait plus de conversions, que je ne puis suffire à vous en raconter. L'Espagne, l'Aragon, l'Italie, la Bretagne, la France, il parcourt toutes ces contrées, sans que son zèle se fatigue. Que n'ai-je ici la carte géographique, où sont tracés tous les lieux qu'il a sanctifiés par son zèle? Alors vos yeux suppléraient à ce que ma faible voix ne saurait exprimer; car parcourant tout le globe du monde, je vous dirais que là il supprime les pernicieuses coutumes, qu'ici il réforme les abus, que là il plante la religion de Jésus-Christ, qu'ici il défend son Eglise contre les ennemis, que presque partout il prêche, il catéchise, il confesse, il enseigne. O ciel! est-il possible qu'un seul ministre puisse fournir à tant de travaux si pénibles! N'est-ce point qu'il y a plusieurs Dominique dans le monde, ou que le même agit en plusieurs lieux! Non, chrétiens; il n'y en a qu'un seul; mais c'est que Dieu a rassemblé dans lui seul le zèle et la charité de tous les autres ministres.

Seigneur, si tous les ouvriers de votre vigne étaient semblables à celui-ci, vous plaindriez-vous comme vous faites, que les ouvriers sont en trop petit nombre pour fournir à une moisson si abondante? Il en faudrait bien peu comme Dominique pour soutenir les travaux les plus immenses, quelque vaste qu'elle soit cette moisson, le zèle des enfants de Dominique y suffit. Fidèles comme ils sont à rendre témoignage à la vérité, les uns y travaillent par l'effusion de leur sang jusque sur les échafauds; les autres par la force et la solidité de leur doctrine dans de fameuses universités; ceux-ci par leurs discours efficaces qui les font briller dans les chaires; ceux-là par leurs soins charitables à conduire et instruire les âmes dans les sacrés tribunaux de la pénitence; tous par leur science et leur vertu qui les distingue de tant d'autres et qui les fait respecter de tout le monde. Continuez, dignes enfants d'un si illustre père, à marcher dignement sur ses traces glorieuses, à participer à ses travaux, à le suivre dans ses combats; afin qu'après avoir eu part aux victoires qu'il a remportées sur la terre, vous ayez part un jour à la couronne qu'il possède dans le ciel. Je vous la souhaite.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN,

prononcée dans l'église de l'Abbaye royale de Saint-Denis le 18 juin 1711.

Beatus homo qui invenit sapientiam et affluit prudentia... viæ ejus viæ pulchræ et omnes semitæ illius pacificæ. (*Prov.* III.)

Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse et qui abonde en prudence.... ses voies sont belles et tous ses sentiers sont pacifiques.

Monseigneur (1),

Ce n'est pas la haute naissance qui fait la solide grandeur des princes : ce n'est ni de leurs richesses, ni du nombre de leurs sujets qu'ils tirent leur véritable force. Tous ces avantages sont autant d'instruments qui peuvent concourir à l'exécution de leurs vastes desseins; mais qui n'agissent avec succès que lorsque la sagesse en est le guide, et comme le principal ressort.

(1) Monseigneur le Dauphin.

Ainsi le pensa le roi le plus éclairé qui ait régné sur Israël. Lui qui, par la vivacité de ses lumières, forçait, si j'ose le dire, la nature à lui découvrir ses secrets; qui, par l'étendue de sa prévoyance, déconcertait les détours de la plus fine politique; qui prodiguait ses trésors sans les épuiser, qui envisageait l'adversité sans la craindre; qui, devenu l'objet de l'admiration des étrangers, avait vu des têtes couronnées descendre de leur trône pour venir rendre hommage au sien; qui, vainqueur de ses ennemis, avait porté jusqu'à l'Euphrate les frontières de son empire : ce prince regarde son élévation comme un néant, son abondance comme un écueil, sa prospérité comme un fantôme; et voulant nous donner l'idée d'un bonheur au-dessus de l'injure des temps, et du dégoût des révolutions, il s'écrie : *Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse, et qui abonde en prudence : ses voies sont belles, et tous ses sentiers sont pacifiques.* (*Prov.*, III.)

Illustre mort que nous pleurons! Pourquoi faut-il que vous n'ayez pas marché plus longtemps dans cette route de gloire et de paix que la sagesse vous avait tracée? O justice divine! O fragilité humaine! ne pouviez-vous pas différer d'exercer vos droits sur de si beaux jours?

Mais que dis-je, Messieurs, et où m'emportent d'inutiles regrets? En présence de la plus auguste assemblée de l'univers, au milieu de la lugubre magnificence qui m'environne, dois-je, en excitant vos larmes, donner un nouveau lustre au triomphe de la mort? Ne dois-je pas plutôt essayer de la vaincre, et de faire vivre malgré elle dans vos cœurs le prince qu'elle vient de dérober à vos yeux.

Non, Messieurs, non, les voiles obscurs qui couvrent les cendres des grands hommes ne sont pas assez épais pour étouffer leurs vertus. Celles que je dois vous rappeler aujourd'hui se frayeront à travers les ombres du tombeau un chemin assuré jusque dans l'avenir le plus éloigné de notre vue; et, lorsque la postérité voudra se proposer un modèle d'un cœur noble, droit et courageux; d'un fils respectueux et tendre, d'un père prévenant et attentif, d'un ami fidèle et solide, d'un maître doux et généreux, d'une âme bienfaisante et charitable, d'un chrétien dont la foi ne s'est jamais éteinte, elle dira : tel était très-haut, très-puissant et très-excellent monseigneur Louis Dauphin.

Presque, sans y penser, Messieurs, je commence l'éloge du prince à qui nous rendons en ce jour de si justes, mais de si tristes hommages. D'un côté, je remarque les rares qualités qui lui ont attiré les respects de toute l'Europe; je vois de l'autre ce caractère aimable qui lui a gagné tous les cœurs. Digne de son rang, il l'a soutenu avec grandeur et avec éclat. Fidèle à ses devoirs, il les a remplis avec douceur et avec persévérance. Perfections qui ayant partagé sa vie, partageront aussi mon discours, et qui me font dire avec Salomon : *Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse et qui abonde en prudence : ses voies sont belles, et tous ses sentiers sont pacifiques.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que je serais à plaindre, Messieurs, si pour former l'éloge du prince que toute la France pleure, j'avais besoin de retracer dans vos esprits l'histoire de ses augustes aïeux, et d'emprunter de leurs tombeaux les fleurs que je dois répandre aujourd'hui sur le sien. Ebloui par le nombre des couronnes qui brilleraient à mes yeux, accablé par une foule de héros qui sembleraient exiger de moi un tribut de louanges, que je ne pourrais leur refuser sans injustice, l'étonnement de mon esprit suspendrait le cours de mes paroles; et ne pouvant qu'admirer, je serais forcé de me taire.

Grâce à l'Etre immortel qui prépare les cœurs à son gré, les illustres rejetons de la tige de nos rois ne tirent pas l'éclat d'une gloire étrangère à leur mérite. Dieu, qui les rend participants de la souveraineté, leur communique en même temps une partie de ses perfections; et, par une proportion digne de sa providence et de sa justice, il accorde au plus puissant empire du monde les plus grands princes de l'univers.

Celui dont je parle, Messieurs, attira d'abord les regards et les respects de tout le royaume, fruit précieux des liens sacrés, qui en donnant à la France une grande reine, venaient aussi d'assurer le repos de l'Europe; de quelles acclamations, de combien de témoignages de joie les premiers moments de sa vie ne furent-ils pas accompagnés. Précédé par la victoire, né dans le sein de la paix, tout parut lui annoncer un avenir favorable, et les cœurs des peuples, qui environnèrent son berceau, lui firent dès lors le sacrifice de tendresse, qui leur coûte si cher aujourd'hui.

Mais hélas, qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, tant qu'il se trouve enveloppé dans les ténèbres de l'enfance? Il voit sans discerner, il entend sans comprendre, il ne se réjouit que par instinct, il ne s'afflige que par faiblesse, au milieu de sa propre patrie, il parle une langue inconnue, et, ne sachant lui-même ce qu'il est, on n'envisage ce qu'il sera qu'à travers les nuages d'une douteuse espérance.

Débarrassée de ces communes et importunes chaînes, la raison de notre jeune prince commença bientôt à briller. Un esprit susceptible des impressions de la vérité, un cœur droit et ouvert aux sentiments conformes à sa naissance, une volonté docile et réglée, donnèrent d'abord à juger que, digne de son rang, il le soutiendrait avec grandeur et avec éclat.

Ne croyez pourtant pas, Messieurs, que d'un enfant j'en fasse tout à coup un héros; qu'impatient de vous faire goûter les fruits de sa sagesse, je hazarde de les cueillir avant le temps; que je confonde les solides avantages de la réalité, avec les flatteuses douceurs des conjectures. Former des princes, les rendre dignes du sang des Bour-

bons, n'est pas un ouvrage de peu de soins et de peu de jours. Il faut que la religion soit la base de leurs autres vertus, que la valeur soit la fidèle compagne de leurs armes, qu'ils agissent au dehors par l'étendue de leurs projets, qu'ils règlent le dedans par la supériorité de leur prudence, qu'accoutumés à vaincre, ils se modèrent dans les succès, qu'au-dessus des événements, ils se soutiennent dans les disgrâces, il faut qu'ils soient tels que toute l'Europe les craigne et les admire, tels enfin que nous les voyons.

Plus habile que tout autre dans l'art de gouverner, grand roi, vous ne songeâtes qu'à inspirer à votre auguste fils les principes élevés sur lesquels vous agissez vous-même; s'il eût pu vous contempler toujours, votre seul exemple lui eût servi de maître, mais dérobé souvent à ses yeux par votre ardeur pour les conquêtes, vous confiâtes à deux rares génies le soin de lui apprendre à vous imiter.

Prononcer le nom de ces deux grands hommes, Messieurs, ce serait faire injure à leur mémoire. Vous les reconnaîtrez aisément à la lueur de leurs vertus. Une éloquence grave et solide, un savoir profond et lumineux, un zèle ardent et infatigable, un esprit juste, poli, sublime, étaient le partage de l'un; une grandeur d'âme éprouvée, une droiture inébranlable, un amour sincère pour la vérité, une haine implacable pour la flatterie, faisaient le caractère de l'autre.

Conduit par de semblables guides, le jeune prince pouvait-il s'égarer? Le premier lui répétait sans cesse qu'il y a une autorité suprême devant laquelle tout genou doit fléchir; que présumer de son élévation, c'est s'en déclarer soi-même indigne; que les grands de la terre doivent se faire honorer par leur piété, se faire aimer par leur bonté, se faire craindre par leur justice; qu'il vient un jour où les sceptres se brisent, où les plus brillantes couronnes s'éclipsent, où les princes, ainsi que les autres hommes, après être entrés dans le monde par un chemin de faiblesse et de larmes, en sortent par une voie de trouble et de douleur. Le second lui rappelait à chaque instant ce qu'il devait au roi, à son rang, à sa naissance; il lui faisait envisager la délicatesse d'une situation, que les écueils environnent; écueils du côté de l'esprit, que les flatteurs peuvent éblouir, du côté du cœur que les plaisirs peuvent amollir, du côté de la volonté, que l'indépendance peut surprendre. Celui-ci l'engageait avec douceur, celui-là le fixait avec fermeté; tous deux, unis par les liens du devoir et du mérite, cultivaient à l'envi le précieux objet de leurs veilles et de leurs travaux.

Quels maîtres, Messieurs! mais aussi, quel disciple! jamais il ne reçut avec impatience les leçons de sagesse qu'on lui donnait avec soin; jamais il ne regarda comme une captivité importune, le frein que de judicieuses remontrances mettaient à sa vivacité: il éloigna de son cœur, suivant le conseil de l'*Ecclésiaste* (*Eccle.*, XI), toute mauvaise humeur et toute malice. Attentif par raison; soumis même avec dignité; il écouta sans inquiétude; il se contraignit sans murmure; il chercha dans la vérité ce qu'elle a d'aimable et de solide, sans se laisser effrayer par ce qu'elle peut avoir d'incommode et de rebutant.

De si heureuses dispositions ne furent pas stériles et inanimées dans le jeune prince dont je parle. Chaque jour on vit croître avec lui le germe de grandeur qu'il avait apporté en naissant. Déjà il entend publier de toutes parts les exploits de son auguste père; il se trouve entouré de guerriers, qui, couverts d'une noble poussière, supportent à regret quelques mois de repos. A ce bruit, à ce spectacle, son cœur s'enflamme, sa valeur se fait sentir, et ses tranquilles occupations lui paraissent une honteuse oisiveté.

Qu'il fut beau de le voir marcher à grands pas sur les traces de ses illustres ancêtres; chercher avec empressement les champs où les lauriers se moissonnent, ayant à peine la force d'en cueillir; solliciter, presser, disons tout, importuner le roi pour qu'il lui permît d'être au moins le spectateur de ses triomphes. Oui, Messieurs, je me suis trompé quand j'ai dit qu'il était incapable d'impatience, il en fit paraître en cette occasion.

Ville (2) autrefois prise par l'effort de nos armes, rendue depuis par la générosité de notre roi, redevenue alors par la témérité de nos ennemis la matière de nos conquêtes; Dôle, ce fut devant tes remparts que notre Dauphin fut d'abord conduit par son amour pour la gloire, et qu'il apprit sous le plus expérimenté de tous les maîtres, l'art de forcer les places en peu de jours.

Mais suspendons nos idées de guerre et de combats; songeons à ces jours consolants, où pendant que le héros qui nous gouverne donnait à son trône, par la rapidité de ses victoires, un nouveau lustre et un nouvel éclat; la Providence, attentive au bien de ce royaume, préparait une alliance qui devait perpétuer notre bonheur. Le ciel nous l'accorda, Messieurs, cette sage princesse, noble source de l'accomplissement de nos désirs: sa vie et sa mort ont été précieuses devant Dieu; et sa mémoire sera éternelle, si elle dure autant que la gloire des princes que nous lui devons.

Que ne puis-je vous exprimer quelle fut la joie publique, lorsque parut le premier fruit de cette respectable union! Les temples du Seigneur retentirent de chants d'allégresse; on n'entendait de tout côté qu'actions de grâces et qu'applaudissements: on eût dit qu'un esprit prophétique se fût emparé de toute la France, et que chacun prévît dès lors cette piété sincère et éclairée, ce courage ardent et élevé, cette pénétration vive et prudente, ce génie supérieur et cultivé, ces

(2) La ville de Dôle avait été prise en 1668. Le roi avait bien voulu la rendre la même année par le traité d'Aix-la-Chapelle. Il la soumit encore en 1674. Monseigneur le Dauphin était à ce siège.

connaissances recherchées et étendues, ce désintéressement rare et héroïque, cette sagesse constante et consommée qui brillent aujourd'hui dans celui dont on célébrait la naissance; et destiné, Messieurs, à vous entretenir en ce jour de ce qui rendit la vie de Monseigneur éclatante, j'ose parler du grand prince qui m'écoute, puisque le Saint-Esprit nous apprend que c'est relever la gloire du père, que de publier les vertus du fils. (*Eccli.*, III.)

Vous ne le voulez pas, ô mon Dieu, que la prospérité de l'homme soit exempte de trouble et d'amertume; vous craignez que vos faveurs ne nous fassent oublier nos devoirs; tantôt vous nous flattez par vos bienfaits; tantôt vous nous mortifiez par vos coups, afin que nos cœurs demeurent toujours dans un juste équilibre entre la défiance et la présomption.

Nous goûtions, Messieurs, le plaisir de voir le prince dont je fais ici l'éloge, augmenter tous les jours en grandeur, soit par l'accroissement de son propre mérite, soit par les bénédictions que Dieu commençait à verser sur son heureux mariage, lorsque la mort qui force les barrières les plus impénétrables; qui ne distingue ni rang ni condition; qui met tous les hommes au même niveau de fragilité et de misère, arracha à la France une illustre et vertueuse reine. Que de précieuses larmes furent alors répandues! La princesse seule envisagea ses derniers moments avec tranquillité. Mais faut-il s'en étonner, Messieurs? Sa piété lui donnait lieu d'espérer qu'en mourant elle ne faisait que changer de couronne.

Vous rappeler la vive tristesse dont Monseigneur fut pénétré; vous le représenter livré aux différents mouvements d'un cœur, qui, pressé par les sentiments de la nature, et par ceux de la reconnaissance, connaît toute l'étendue d'une pareille perte; en vous faisant ressouvenir de son affliction, ce serait, Messieurs, renouveler la vôtre; et je ne viens point ici vous parler de la douleur qu'il ressentit; je viens justifier celle qu'il vous cause.

Disons donc plutôt qu'à cette rude épreuve succédèrent de solides consolations; disons que la Providence en enlevant à Monseigneur une mère, qui était une grande reine, lui donna un fils que nous voyons un grand roi. Il a rempli ses destinées, Messieurs, ce jeune héros; on l'a vu prendre d'abord l'esprit et le caractère des peuples, qui le reconnaissent pour leur maître. Retranché, pour ainsi dire, dans la fidélité de ses sujets, il est devenu inaccessible aux attaques de l'envie et de l'ambition; on l'a vu raffermir des troupes ébranlées, enfoncer les escadrons ennemis, entraîner par son exemple, au travers du sang et du carnage, des cœurs que l'amour autant que la valeur fait voler partout après lui. Conservez, peuple fidèle, conservez longtemps le bien que vous possédez; et jugez vous-même lequel des deux convient à une nation aussi belliqueuse que la vôtre, ou du prince, qui, l'épée à la main, va jusque dans le sein du péril chercher et enlever la victoire, ou de celui qui, sans en courir les hasards, veut en goûter toutes les douceurs.

Pendant que le ciel, Messieurs, répandait de si précieux dons sur la France, le plus chrétien de tous les rois consacrait son autorité et ses veilles à la gloire du Dieu tout-puissant, qu'il reconnaissait pour principe de tant de faveurs. Combien d'âmes, ensevelies alors dans les ombres de la mort, voient aujourd'hui la lumière par le secours du monarque, qui leur a fait ouvrir les yeux! Combien d'hommes engagés autrefois dans l'erreur, ou par le malheur de leur naissance, ou par les charmes de la séduction, jouissent maintenant de la véritable liberté! Tout le royaume fut purifié par le feu du zèle de son prince; tous les pasteurs virent leurs ouailles échappées, se réunir à leur troupeau; et par un coup digne d'un héros, plus respectable encore par son attachement à la religion que par sa puissance, l'hérésie, monstre aussi terrible qu'odieux, abandonnée de ses sectateurs, privée de ses superbes retraites, se trouva forcée de rentrer dans l'abîme d'où l'ignorance et le libertinage l'avaient tirée depuis longtemps.

Le prince des ténèbres en frémit, Messieurs; et cela doit-il nous surprendre? Il connaissait la force de l'ennemi qui le poursuivait; il tremblait à la vue d'un Dauphin, qui, comme un autre Salomon, marchait sur les pas de son auguste père, et que sa postérité lui rendait de plus en plus redoutable. Que dis-je? dans le temps même que l'auteur de toute iniquité voyait à regret affermir le trône d'où partait la foudre qui renversait son ouvrage, le ciel s'ouvrit encore en notre faveur : nous vîmes paraître un troisième héritier de la grandeur et des vertus de nos rois. Bienfait nouveau, qui nous donna de nouvelles espérances, et qui nous fait admirer aujourd'hui dans un jeune prince ce que la valeur a de plus brillant, ce que la bonté a de plus aimable, ce que la douceur a de plus engageant.

L'erreur appela bientôt à son secours la discorde et la jalousie; la politique servit de voile au différentes passions de différents souverains. Ils dirent avec ces envieux, dont parle le Sage (*Sap.*, II) : Entourons le juste, son éclat nous obscurcit, ses œuvres nous confondent, ses succès nous reprochent nos malheurs.

Ainsi se préparait, Messieurs, une ligue trop fatale, hélas! à toute l'Europe, lorsque Monseigneur, par le siége d'une des plus importantes villes d'Allemagne, en interrompit les premières entreprises, et les premiers efforts. Ce fut là qu'il joignit à la grandeur qui l'environnait de tous côtés des traits de gloire qu'il tira de son propre fonds et de son courage : ce fut là que sa valeur, retenue et captive depuis longtemps, agit enfin avec liberté, et se dédommagea d'un repos qu'elle n'avait souffert qu'avec peine.

Les périls qu'il courut alors, Messieurs, en deviennent un en ce moment pour moi.

Ce n'est qu'en tremblant que je m'engage à parler des dangers auxquels il s'exposa sans crainte. Ma langue, destinée à ne prononcer que des paroles de consolation et de paix, dépeindra mal sans doute le tumulte et les horreurs de la guerre; mais qu'importe, Messieurs, les actions de ce grand prince se soutiennent assez par elles-mêmes, pour qu'elles puissent se passer du secours et des ornements de l'art.

Digne général de la plus florissante armée du monde, cent mille hommes admirèrent sa conduite et son intrépidité. Exact dans ses ordres, prudent dans ses projets, prévoyant avant que d'entreprendre, vigilant quant il devait agir, l'humeur et le tempérament n'eurent point de part à ses démarches. Fallait-il animer les troupes par son exemple? lui-même les conduisait au feu; voyait-il tomber à ses côtés de malheureuses victimes du sort des armes? il les plaignait d'être frappées, et ne paraissait pas appréhender de l'être, au milieu des tonnerres multipliés qui grondaient et menaçaient de toutes parts, jusque dans la tranchée; sa fermeté fut toujours égale, et cette noble tête ne plia jamais sous le joug d'une honteuse timidité.

Ce n'était pas une valeur brusque et impétueuse, qui semble se défier d'elle-même, et qui ne se précipite dans le danger que pour n'avoir pas le temps de le connaître : ce n'était pas une valeur bruyante et incertaine, qui s'applaudit sans cesse et qui ne se soutient pas toujours : ce n'était pas une valeur lente et tardive, qui l'anime dans l'occasion, mais qui se fait traîner au péril; ce n'était pas une valeur imprudente et indiscrète, qui se flatte que la victoire doit obéir à la vivacité. Prompt ou retenu suivant les différentes conjonctures, le prince dont je parle accorda les mouvements de sa vaillance avec ceux de sa sagesse, et jamais il ne fit honneur à l'ardeur qui convient au brave soldat, aux dépens du sang-froid qui forme le grand capitaine.

Illustres témoins de sa modération et de son courage, vous qui, sortis du même sang (3), couriez aussi les mêmes hasards, que ne m'est-il permis d'emprunter aujourd'hui votre suffrage, et de solliciter votre sincérité! Un seul mot de votre bouche aurait plus de force que toutes mes paroles; je ne parle que d'après la renommée, et vous parleriez sur le rapport de vos yeux.

Continuerai-je, Messieurs, de vous faire le récit de cette éclatante campagne? Dirai-je qu'après la prise de Philisbourg presque chaque jour fut marqué par quelque nouvelle conquête; qu'au bruit de nos trompettes les murs des villes parurent s'ébranler; qu'on eût dit que leurs portes fussent impatientes de s'ouvrir au prince victorieux qui voulait s'en rendre le maître? Vous le représenterai-je, ce prince, donnant, quelque temps après, aux siéges de Mons et de Namur, de nouvelles marques de sa valeur; ardent pour se trouver au milieu des actions les plus périlleuses, toujours près du roi, c'est-à-dire jamais loin du danger? Parlerai-je de la crainte qui saisit un des plus fiers et des plus expérimentés généraux allemands? Tout son art, tous ses talents furent employés à rendre son camp inaccessible; il crut ne pouvoir échapper à sa défaite qu'en évitant d'être attaqué. Vous rappellerai-je, enfin, cette fameuse et mémorable journée, où l'on vit voler une armée pour prévenir celle des ennemis; où Monseigneur déconcerta en un instant les projets d'une ligue ambitieuse et vigilante; où, par une marche aussi brillante qu'une victoire, le plus entreprenant de tous les princes (4), étonné de la diligence de nos troupes, fut obligé de s'arrêter, et connut par expérience qu'un pont peut être quelquefois plus difficile à surprendre qu'une couronne.

Dans quelque contrée, Messieurs, que Monseigneur ait commandé, il a toujours paru le même, toujours grand, toujours intrépide, toujours digne du rang où la Providence l'avait élevé.

Mais est-ce tout? La valeur seule fait-elle les héros? Pour être grand, faut-il ne pas cesser d'être redoutable? et les vertus douces et tranquilles ne trouvent-elles point de place dans un cœur courageux? Loin d'ici ces conquérants impitoyables, qui, à force d'avoir appris à vaincre, ont oublié à compatir; qui s'imaginent que la dureté doit être inséparable de la bravoure; qui, tout occupés de leur propre gloire, regardent sans pitié les guerriers qui en ont été les victimes; qui négligent de refermer les veines, qui ne se sont ouvertes qu'à leurs ordres; qui laissent périr dans la rigueur des besoins et dans la honte de la misère les instruments et les compagnons de leurs succès.

Cruelle et injuste indifférence, vous ne saisîtes jamais le grand prince dont je parle. Attentif pour découvrir ceux qui manquaient de secours; toujours prêt à répandre sur eux une partie de son abondance; consolant par des pensions, dont il se chargeait lui-même, les officiers malheureux, qui, par de profondes et d'honorables blessures, se voyaient obligés à chercher un repos glorieusement acheté, il se plaignait encore d'être forcé à mettre des bornes à ses largesses, et son cœur se trouvait toujours beaucoup plus grand que tous ses trésors.

Aussi, quel respect, quel amour pour lui dans toute l'armée! Pénétrons pour un moment, Messieurs, dans ces tentes, qu'on peut regarder comme les palais de la sincérité : c'est là que le soldat, se remettant des fatigues de son devoir, souvent de celles de son libertinage, se console avec la vérité du peu de commerce qu'il a avec la politesse; c'est là que la flatterie n'ose paraître; que la duplicité est regardée avec horreur; c'est là, oserai-je le dire, c'est là que se fa-

(3) Monseigneur le duc du Maine, M. le duc, M. le prince de Conti.

(4) Le roi Guillaume commandait l'armée des ennemis, quand Monseigneur la prévint au pont des Pierres.

briquent les trompettes de la renommée, et que se forme la réputation des généraux. Vous n'y entendrez, Messieurs, que des éloges continuels, que ces simples et naturels panégyristes ne peuvent refuser à Monseigneur. Tantôt ils admirent cette noble hardiesse, qui les encourage et qui les entraîne; tantôt ils louent cette bonté constante qui les charme et qui les lie; tantôt ils bénissent cette libéralité toujours vive qui les prévient et qui les soulage; tantôt, par une poésie sans art, animée d'une sauvage harmonie, ils font retentir tout le camp de leurs sincères applaudissements.

Qu'eût-il donc pu manquer, Messieurs, à la gloire de Monseigneur, si ce n'est l'espérance qu'elle se reproduisît dans les siècles futurs par une longue postérité? Espérance qui, depuis plusieurs années, avait commencé à éclore, et qu'il voyait déjà heureusement soutenue par les hauts sentiments et les nobles essais de ses nobles enfants; espérance qui reprit de nouvelles forces lorsque parut l'illustre princesse qui, comme une seconde colombe sortie de l'arche, vint annoncer la fin du déluge de feu dont l'Europe était inondée; qui, prévenue des dons de la grâce et de ceux de la nature, nous fut plus chère encore que la paix dont elle était le fondement et le gage; qui, par la naissance des jeunes princes qu'elle vient de donner à la France, a resserré les nœuds de vénération et de reconnaissance qui nous attachent à elle, et a mis le comble à la grandeur de Monseigneur. Mais, Messieurs, si les voies de l'homme sage et prudent, dont je fais l'éloge, ont été belles, ses sentiers n'ont pas été moins pacifiques. Si, digne de son rang, il l'a soutenu avec grandeur et avec éclat, fidèle à ses devoirs, il les a remplis avec douceur et avec persévérance. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les princes, par leur naissance, se trouvent au-dessus des peuples; mais à tort se croiraient-ils au-dessus de leurs devoirs : nés pour imposer des lois, ils ne sont pas dispensés d'en suivre. Comme hommes ils doivent obéir à ce que la nature leur inspire de sage et de raisonnable ; comme créatures il faut qu'ils se soumettent à l'auteur de leur être et de leur grandeur.

Sur ces principes, messieurs, que la religion et la raison nous dictent, quelles idées avantageuses ne concevrez-vous pas de l'illustre mort qui nous assemble aujourd'hui. Vous l'avez vu dans une brillante carrière se livrer avec fermeté aux sentiments dignes de son rang : voyez-le maintenant dans une route moins éclatante remplir avec douceur l'étendue de ses obligations; aussi aimable par ses qualités paisibles, qu'il parut grand par ses héroïques vertus.

Vous me prévenez sans doute, messieurs, et c'est peut-être vous fatiguer par des paroles inutiles, que de vous rappeler cette noble affabilité qui caractérisa monseigneur. Ne croyez-vous pas le voir encore au milieu des citoyens de la plus florissante ville du monde, accompagné de leurs vœux et de leurs acclamations, ne refusant jamais de descendre vers ceux qui n'ont pas la force de s'élever jusqu'à lui, entraînant d'un seul regard les cœurs qui se trouvent sur son passage, laissant partout de précieux vestiges de son inépuisable libéralité ; tendre pour plaindre les malheureux ; effectif pour les soulager; toujours prince par la générosité de son âme ; toujours homme par la bonté de son cœur, éclipsant quelquefois sa grandeur pour ménager la vue des peuples, écoutant souvent sa sensibilité naturelle, pour subvenir à leurs besoins.

Tel est, messieurs, le devoir des grands à l'égard de leurs inférieurs. Dieu dont la providence a partagé le monde en plusieurs différents états, qui entretiennent parmi les hommes la subordination et la dépendance, nous a remplis de sentiments de respect, de vénération et de crainte pour ceux qu'il a choisis pour nous gouverner, nos yeux sont incapables de soutenir l'éclat qui sort du trône, il n'y a que les aigles, accoutumés dès leur jeunesse à envisager le soleil, qui puissent jeter sur lui des regards fixes et assurés : que serait-ce donc, si les astres vivants que Dieu a créés pour nous conduire, n'adoucissaient pas quelquefois leur vive lumière, par les ombres de leur affabilité ! Que serait-ce, si les princes, pour se rendre inaccessibles à ceux que la soumission leur attache, se renfermaient sans cesse dans le fort de leur élévation? Si, voulant se livrer sans interruption à leur grandeur, ils ne se prêtaient pas de temps en temps à leur bonté.

Monseigneur le connut, messieurs, que c'est aveugler les peuples que de les éblouir toujours. Il ne regarda pas la douceur et la compassion comme des vertus méprisables, dont la pratique pût donner atteinte à la noblesse de son sang; il n'ignora pas que selon saint Paul (*Ephes.*, V), il devait agir non-seulement en toute justice, mais encore en toute bonté; il porta sur la frontière tout ce qu'il avait de redoutable; il charma le dedans du royaume par ce qu'il possédait d'aimable et d'engageant. De là cette joie publique, cet empressement général, lorsqu'il paraissait parmi nous ; de là ce plaisir toujours nouveau de le voir et de le suivre; de là cette inquiétude, ces alarmes, lorsqu'une santé si chère à la France se trouva attaquée par un mal aussi dangereux qu'imprévu.

Il vous souvient, messieurs, de ces moments effrayants où nous fumes sur le point de voir trancher le cours d'une si précieuse vie. Il vous souvient de ce coup inopiné qui, accablant le prince dont je parle, le laissa presque sans force et sans mouvement. Grand Dieu ! que vous nous fîtes trembler alors par vos menaces; mais que nous serions heureux si vous vous fussiez contenté de menacer toujours. La malignité de sa maladie mit dans tout leur jour les conquêtes de sa douceur ; les cœurs les plus inflexi-

bles s'ébranlèrent; les hommes les plus indifférents furent touchés; la partie du peuple la moins sensible et la plus farouche courut, vola jusque dans le sein de la cour, et, par une impression dont on ne peut se défendre, et qui ne s'est jamais effacée, des yeux accoutumés à ne répandre que des larmes de dépit et de colère pleurèrent et pleurent encore de tendresse et de douleur.

Ajoutez à cela que cette bonté si universelle ne fut pas l'ouvrage d'une gênante politique; que monseigneur n'était pas du nombre de ceux qui cherchent à surprendre des suffrages sans les mériter; qui ne sont bienfaisants que par orgueil, et que par intervalles; qui gagnent quelque chose à se laisser entrevoir; qui perdent tout quand on les approfondit; qui se dédommagent dans l'intérieur de leur famille, de la contrainte qu'ils ont faite en public à leur mauvaise humeur.

Vous qui, assez heureux pour être continuellement en la présence d'un si grand prince, pouviez contempler à loisir toutes ses aimables qualités; vous que le devoir, le zèle et la fidélité attachaient sans cesse à ses pas, dérobez-vous un moment à votre affliction, pour rendre témoignage à sa bonté. Vous dépeindrez vivement cette égalité d'âme qui ne fut jamais le jouet de la vicissitude des événements. Vous raconterez comment il ne vous faisait sentir son autorité que par le poids de ses bienfaits et de ses grâces. Vous publierez la sage fermeté qu'il mettait avec succès en usage, pour arrêter ces langues imprudentes ou malignes, qui déchirent par des paroles ingénieusement impitoyables ceux qu'elles viennent de flatter par d'hypocrites applaudissements. Vous direz qu'ennemi de la division, il en prévint souvent le feu, ou qu'il travailla toujours à l'éteindre; qu'amateur de la vérité et de la justice, il ne prit d'autre parti que celui de suivre leurs inspirations; qu'il n'entra dans les dissensions, qui vinrent à sa connaissance, que pour tâcher de les immoler au goût qu'il avait pour la paix: toujours disposé à protéger l'innocence, toujours prêt à soutenir les faibles ou à excuser les indiscrets. Seigneur, je vous le demande aujourd'hui avec votre prophète : *Souvenez-vous de David et de toute sa douceur.* (*Psal.* CXXXI.)

Caractère d'autant plus estimable que jamais il ne se démentit. Ce fut lui qui régla les desseins, les désirs, les démarches de ce prince; ce fut lui qui donna de nouveaux charmes au respect, à la tendresse que Monseigneur fit toujours paraître pour la sacrée personne du roi.

Juste ciel! où en sommes-nous? Il semble que la nature dépouillée de ses droits n'ose presque plus se faire entendre; il semble que les liens qui unissent les proches, se relâchent, ou s'affaiblissent de jour en jour. Le moindre mécontentement les dénoue; le moindre effort les altère, ou les brise. On ne trouve plus dans les familles cette douce harmonie qui en bannissait la discorde, l'indifférence et le mépris. L'intérêt, l'ambition, implacables tyrans de l'humanité, pétrifient des cœurs qui ne peuvent être trop sensibles. L'amour le plus légitime se change en une vaine cérémonie. Disons plus, souvent on s'ennuie de voir vivre ceux pour lesquels on devrait être prêt à mourir.

Dures et sauvages dispositions que Monseigneur envisagea toujours avec horreur et avec antipathie. On peut dire qu'il a honoré par son exemple l'attachement et la soumission qui ne se doivent pas refuser à ceux de qui l'on tient le jour. Au-dessus de la cruelle mode qui fait entrer l'insensibilité dans l'apanage de la grandeur, il s'attacha inviolablement au héros qui lui avait donné la naissance. Il est vrai qu'en cela il sacrifiait autant au mérite qu'au devoir; mais si jamais fils ne fut si aimable, jamais aussi père ne fut aussi aimé.

Vous l'avez vu, Messieurs, regarder la volonté du roi, comme une boussole sûre et fidèle sur laquelle il formait ses projets, et déterminait tous ses pas; vous l'avez vu dans tous les moments et dans toutes les conjonctures de sa vie, s'abandonner sans inconstance à cet illustre guide; le consulter, le croire, le suivre aveuglément; religieux à exécuter ses ordres, attentif à connaître ses goûts. Que sais-je enfin, son âme comme celle de Jonathas (I *Reg.*, XIX) était si intimement unie à celle d'un prince selon le cœur de Dieu, que la seule mort a pu rompre des nœuds formés d'abord par la nature et par la justice, et ménagé depuis par la sagesse et la vertu.

Mais hélas! que l'homme est à plaindre! Qu'il aurait tort de chercher dans lui-même le principe d'une parfaite et constante félicité; agité, combattu par ses propres perfections, elles sont quelquefois pour lui un sujet d'amertume et de peine; et la sensibilité de son cœur, devient souvent le tourment de son esprit.

O jours tristement remarquables! moments que pour notre repos nous devrions, mais que nous ne pouvons oublier; temps d'inquiétude et de frayeur, où nous vîmes la vie du plus grand roi du monde péricliter et prête à s'échapper; quels objets affligeants présentez-vous à mes yeux? Des soupirs, des larmes, des craintes s'offrent à moi de toutes parts. Mais je m'arrête, Messieurs, en un même jour, c'est ouvrir trop de plaies, et je m'aperçois que j'aigris notre nouvelle douleur par le récit de nos anciennes larmes.

Ce fut alors que Monseigneur suivit sans ménagement les mouvements d'une juste tendresse; le soleil est témoin de son affection; la nuit entretient ses ennuis et sa tristesse; il s'interrompt dans ses occupations, il se déplaît dans ses amusements, ce qu'il voit, ce qu'il appréhende le rend insensible à tout le reste. Le roi lui-même, le roi, toujours égal, toujours tranquille, essuie les pleurs qu'il fait répandre; il console le tendre fils qu'il afflige : quoique le seul qui souffre, il est le seul qui ne s'inquiète pas. Spectacle

rare, Messieurs, et digne d'admiration! Le prince qui court risque de perdre une couronne la voit fuir sans trembler; celui de qui elle s'approche ne l'envisage qu'avec crainte.

Vous voulûtes nous éprouver, ô mon Dieu! Mais grâces à vos miséricordes, vous ne nous accablâtes pas. Touché des vœux ardents que nous fîmes monter jusqu'à votre trône, vous rendîtes à vos désirs un prince fidèle à exécuter vos desseins : les nuages se dissipèrent, Messieurs, le ciel devint pour nous plus serein, plus favorable que jamais. Entreprendre de vous exprimer les effets consolants que ce changement produisit dans l'âme de Monseigneur, ce serait tenter l'impossible : jugez de la joie par sa douleur.

Jusqu'au dernier moment de ses jours son amour pour le roi s'est soutenu et s'est fait sentir, lors même qu'accablé par un mal dont les suites nous coûtent tant de larmes, il ne pouvait agir avec liberté; toujours attentif aux bontés d'un père, qui paraissait insensible à tout autre danger qu'à celui de le perdre, il fit connaître plus d'une fois par son inquiétude, que le venin qui attaquait sa vie n'était pas capable de corrompre son cœur.

Quel dommage, Messieurs, si cette douceur et cette droiture se fussent renfermées parmi les hommes, si jamais elles ne s'étaient élevées jusqu'à Dieu. Que sert-il de gagner tout l'univers si l'âme du conquérant doit être la victime de ses succès? Que servirait au prince dont je parle, d'avoir marché dans une route brillante et pacifique, si la mort éternelle était le terme de sa grandeur et de sa bonté : non, Messieurs, je ne compte pas aujourd'hui sur cette fermeté dont Monseigneur a donné tant de marques; sur cette affabilité qui lui a gagné tant de cœur. Glorieuses et aimables qualités, objets dignes de notre attention et de nos hommages, mais qui ne sont que néant et que misère devant Dieu, quand ils ne se trouvent pas soutenus par cette foi pure, dont le juste doit vivre, et qui est le fondement de toutes les autres vertus. Si je n'avais à vous remettre devant les yeux qu'un éclat fragile et passager, qu'une douceur charnelle et toute humaine, je n'oserais parler dans un temple si saint; prosterné aux pieds du Juge des nations, j'admirerais, mais je tremblerais; et je ne suspendrais pas par un discours qui deviendrait injurieux à mon caractère, le sacrifice d'expiation, qu'on ne pourrait trop tôt consommer. Mais, lorsque je trouve, dans le prince que je loue, un fonds de religion qu'il a fait paraître dans une infinité de circonstances; quand je le vois jeter dans le sein des pauvres une semence de charité, qui promet une abondante moisson; quand je remarque en lui une assiduité édifiante, pour accomplir des devoirs, dont il eût pu quelquefois se dispenser, je m'encourage, je m'anime, et c'est un bouclier, Seigneur, que je présente contre les traits de votre rigueur.

N'attendez pourtant pas de moi, Messieurs, que je prenne ici le vol de ces orateurs téméraires, qui portent leur curiosité jusque dans les décrets de la justice de Dieu; qui canonisent sans autorité les grands hommes dont ils font l'éloge; qui s'imaginent qu'au bruit de leurs paroles les trésors éternels doivent s'ouvrir; qui semblent vouloir pénétrer jusque dans le ciel, pour y placer leur héros à leur gré.

Je sais, ô mon Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles (*Rom.*, XI); que, suivant la parole du Saint-Esprit (*Eccli.*, V), nous ne devons pas être sans crainte même sur les péchés qui nous ont été pardonnés (*Psal.* VI); je sais que David, grand roi et grand pénitent, était rempli de frayeur au seul souvenir de votre sévérité (*Psal.* XXIX); mais je n'ignore pas aussi que vous êtes la source des miséricordes (*Jer.*, XV); que vous venez au-devant du pécheur quand il essaie de s'approcher de vous; qu'un seul rayon de votre grâce peut dissiper les plus épaisses ténèbres (II *Cor.*, XI); qu'enfin, si vous nous défendez la présomption, vous nous ordonnez l'espérance.

Espérons donc, Messieurs, quand nous voyons Monseigneur, même au milieu des armées, enlever au sommeil qu'il doit à la nature, un temps qu'il veut consacrer à des actes de religion; prévenir, comme un saint prophète, le lever du soleil, pour aller sur la montagne renouveler à Dieu, dès le matin, le sacrifice de son cœur; ne manquer jamais, malgré la multitude de ses occupations, malgré la précipitation de ses marches, malgré les ombres de la nuit, d'assister au plus redoutable et au plus consolant de tous les mystères; mais comment l'y voyez-vous? Vient-il jusqu'au pied des autels pour insulter par une contenance aussi impie qu'indécente au Dieu caché qui veut bien demeurer avec nous? Paraît-il fléchir à regret le genou devant le souverain juge, et lui reprocher, pour ainsi dire les hommages qu'il ne peut lui refuser? Fait-il de la maison du Seigneur un séjour de conversation et de scandale? La rend-il un théâtre de légèreté et d'amusement? Modeste, humilié, immobile en présence de la majesté divine, sa foi le captive par les liens de la soumission; il n'oublie pas qu'il est prince, mais il se ressouvient aussi qu'il est homme : l'un réveille sa reconnaissance; l'autre lui rappelle sa fragilité.

Esprit de religion qui n'agit pas seulement sur ce prince, mais qui le distingua quelquefois par un zèle qu'on n'eût jamais exigé de lui, Qui croirait que dans les tumultueux mouvements de la guerre, où l'on n'écoute ordinairement d'autres principes que ceux qu'inspire une noble ambition, Monseigneur travaillât à conquérir des âmes à Dieu? Il le fit néanmoins, Messieurs, et il le fit avec succès. Instruit qu'un brave guerrier (5), frappé d'un coup qui doit lui enlever incessamment la vie, va ternir son lit

(5) Le capitaine Rousse se convertit à la mort par les soins de Monseigneur.

de gloire en mourant environné des ténèbres de son erreur, il le prévient par sa bonté, il le charme par son attention et ses soins, il lui procure tous les secours qui peuvent contribuer à le détromper et à le convaincre, il arrache cette âme égarée, au péril qui le menaçait, et, digne fils du vainqueur de l'hérésie, il la démêle au milieu de cent mille hommes et lui enlève sa conquête.

Quelles leçons ne donna-t-il pas par son exemple à ceux qui s'imaginent que la profession des armes attribue le privilége de vivre sans piété et sans religion ; qui croient qu'une main chrétienne n'est pas capable de manier l'épée ; qui tous les jours exposés à combattre, méprisent les lois du Dieu des combats : sous prétexte de liberté, que de libertinage ; sous prétexte de fermeté que d'irréligion, sous prétexte des droits de la guerre, que de violences, que d'injustices? et c'est ce que monseigneur n'eut jamais la faiblesse d'autoriser. Exact à observer les abstinences que l'Eglise nous prescrit ; vigilant pour prévenir la profanation des temples ; attentif pour être informé des désordres dont il pouvait arrêter le cours ; il ne rougit jamais du christianisme ; il ne chercha point un faux honneur dans une téméraire impiété.

Mais que sa foi parut vive et ardente dans ces temps dont le souvenir ne nous est encore que trop présent ; temps qui, nous faisant voir les entrailles de la terre privées de leur chaleur et de leur vertu, enlevèrent à une infinité de malheureux les fruits de leurs travaux, et le fondement de leurs espérances. Monseigneur en fut touché ; sa religion jointe à sa bonté naturelle ne lui permit pas d'envisager d'un œil sec des hommes dont les bras décharnés et les regards languissants faisaient assez connaître qu'ils ne croyaient trouver que dans la mort la fin de leurs souffrances et de leurs besoins. A cette vue il ouvre ses trésors, il les disperse sans ménagement ; il tâche de découvrir ceux que la honte ou la faiblesse fait gémir en secret : il ne s'en tient pas à une compassion sèche et stérile, qui ne distribue que des soupirs et des gémissements ; sa libéralité rend la vie à des paroisses entières ; il s'acquiert chaque jour une infinité d'intercesseurs.

Venez donc aujourd'hui, témoins non suspects de sa charité ; heureux enfants de la foi de votre illustre bienfaiteur, venez, environnez ce tombeau ; versez des larmes sur celui qui a tari les vôtres ; pleurez la mort du prince qui vous a conservé le jour.

La mort, que dis-je ? ô cruel souvenir! Oui, Messieurs, ce prince qu'on avait vu peu de jours auparavant nourrir son âme du pain céleste, est tout-à-coup arrêté au milieu d'une si belle carrière ; un venin dangereux qui se glisse dans ses veines menace de nous l'enlever. Déjà par la componction de son cœur, et par la pureté de ses désirs, soutenu des paroles et des signes de la religion, que l'accablement où il se trouve peut lui permettre d'employer, il prépare le sacrifice, et de sa gloire et de sa vie. L'heure s'approche, il expire et disparaît en un moment à nos yeux.

Grand roi, père aussi tendre que vénérable ; augustes enfants aussi affligés que soumis, officiers aussi affligés que fidèles, France aussi consternée que reconnaissante, ennemis aussi surpris que jaloux, votre étonnement me confond, et votre douleur couronne cet éloge.

Ici, Messieurs, il faut que je tombe dans un profond silence, il faut que ma bouche se ferme avec celle du prince que nous perdons. A vous seules, cendres respectables, restes précieux qui excitez nos gémissements, à vous seules appartient maintenant de parler ; dites aux chrétiens qui m'écoutent, que la vie n'est qu'une fumée qui se dissipe (*Psal.* CI) ; que la gloire n'est qu'un mensonge (*Psal.* IV) ; que nos jours se consument insensiblement comme les flammes qui vous environnent. Dites que les pleurs que l'on verse sur vous ne vous donneront pas une nouvelle vie ; mais que les larmes d'une sincère pénitence peuvent tirer nos âmes des ombres de la mort. Dites que de briller dans la plus florissante cour du monde, n'est pas un titre assuré pour être introduit à la cour céleste (*Ephes.*, VI) ; que Dieu ne reconnaît de grandeur que celle qui est fondée sur la vertu ; qu'un linceul, un sépulcre et un peu de bruit est ce qui reste de tout l'éclat du siècle. (*Psal.* IX.) Dites enfin qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, que rien ici-bas ne mérite l'attachement de notre cœur (*Luc.*, X) ; que nos vues, nos empressements, nos démarches doivent se tourner sans cesse vers le but où il faut que se termine notre course (*Eccli.*, VII) ; que nous servons un Dieu aussi libéral que puissant (*Matth.*, XIX), qui nous récompensera avec largesse de nos travaux et de nos peines, lorsque par un effet de son infinie miséricorde, il voudra bien nous recevoir dans ses tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE P. PACAUD.

Pacaud (Pierre), prêtre de l'Oratoire, naquit en Bretagne et mourut dans un âge avancé, le 3, ou, d'après d'autres, le 9 mai 1760. On a de lui : *Discours de piété sur les plus importants sujets de la religion,* ou *sermons pour l'Avent, le Carême et les principaux mystères ;* Paris, Desaint et Saillart, 1744, 3 vol. in-12. L'éditeur de ces *Discours* les a rangés selon l'ordre des matières, afin que le lecteur sentît mieux le concert et l'harmo-

nie des vérités de la religion. Il y en a trente-sept: d'abord les discours qui roulent sur les fondements de la religion, ensuite ceux qui établissent nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain, puis ceux qui regardent les sacrements, la pratique des vertus, les exercices de piété, enfin ceux qui traitent des mystères de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Pour les personnes qui désireraient lire les instructions qui se rapportent à l'évangile du jour, le P. Pacaud a mis une table qui indique les discours qui ont été composés sur les Evangiles des dimanches de l'Avent et du Carême. Le style de ces sermons est assez beau sans être surchargé d'ornements. Ils ont eu le sort singulier d'une saisie gouvernementale, faite sur les représentations de la Sorbonne; on n'en permit le débit qu'après y avoir fait mettre trente-cinq cartons. Ces prétendues erreurs étaient dans les pages 173, 174, 175 et 213 du premier volume, 106 et 428 du second, 65 et 94 du troisième. Le temps a passé sur les *Discours* du P. Pacaud, et la réputation de l'auteur n'a pas complétement gardé les limites que lui assignèrent ses contemporains, aussi avons-nous dû élaguer la plus grande partie des discours de ce prédicateur, bien qu'ils puissent encore être lus avec quelque fruit.

DISCOURS DE PIÉTÉ

CHOISIS

SUR LES PLUS IMPORTANTS OBJETS DE LA RELIGION;

PAR LE P. PACAUD.

DISCOURS Ier

SUR LA RELIGION.

Credite in lucem, ut filii lucis sitis. (*Joan.*, XII, 36.)

Croyez en la lumière, afin d'être des enfants de lumière.

Je suis la lumière du monde, dit le Seigneur; celui qui me suit, ne marche point dans les ténèbres. Avant Jésus-Christ, tous les peuples erraient au gré de leurs passions dans les sentiers égarés d'un culte impie. Mais à peine parut-il sur la terre, que l'on vit marcher devant lui la justice et la vérité; une grande lumière se leva sur les nations assises dans les ombres de la mort. Les peuples, éclairés des rayons de la foi, apprirent à connaître le vrai Dieu et à l'adorer, à discerner les règles de la vraie piété et à les suivre. Sa religion enfin porta jusqu'aux extrémités du monde le flambeau de la vérité.

Cependant cette religion si sainte, que nos pères ont embrassée avec tant de sagesse, qu'ils ont soutenue avec tant de courage, qu'ils nous ont transmise avec tant de fidélité, nous avons la douleur de la voir obscurcir en nos jours par ceux mêmes qu'elle est venue éclairer. Dans le sein du christianisme s'élèvent de voluptueux impies qui blasphèment contre le Christ et sa loi. A la cour et dans la province, à la ville et dans les campagnes, parmi les hommes de travail et parmi les nobles; dans les voyages, dans les compagnies, dans les repas, vous n'entendez aujourd'hui que des discours scandaleux sur la religion. Partout on oppose la raison à la foi, comme si la foi n'était pas fondée sur les lumières de la raison les plus pures et les plus vives. C'est, mes frères, ce que j'ai dessein d'examiner avec vous aux rayons de la raison elle-même, afin de serrer de plus près les sacrés liens qui vous attachent à Jésus-Christ, et de vous défendre des impressions funestes que tous ces discours libertins sont capables de faire sur les cœurs à la faveur des passions.

Pour juger sainement de la vérité d'une religion, mes frères, il faut, selon la pensée de saint Léon, s'attacher à deux points décisifs, *la doctrine, l'autorité*. La doctrine, que cette religion propose; l'autorité, qui l'établit. Si la doctrine est impie, c'est un crime d'y adhérer; si l'autorité est frivole, c'est faiblesse d'y déférer. Mais, lorsque la doctrine est pure, et l'autorité solide, la droite raison nous avertit de la respecter cette religion, et de la suivre.

Voyons donc, mais sans préjugé, quelle est la doctrine que nous propose la religion de Jésus-Christ; voyons quelle est l'autorité qui la confirme; comparons l'une et l'autre avec les sentiments et l'autorité que nous présentent nos incrédules, afin de juger à ce parallèle, quel est le parti le plus raisonnable. Or, je le dis avec saint Léon (*Serm.* 7 *de Nat. Dom.*), 1° La doctrine que nous suivons est une doctrine puisée dans les sources de la Sagesse divine : *Divina est doctrina quam sequimur.* 2° L'autorité qui l'établit n'est rien moins que l'autorité du Dieu vrai et fidèle, qui ne peut ni tromper, ni être trompé : *Divina auctoritas cui credimus.* De là ces deux grands caractères de

la religion chrétienne. Elle est pure dans sa doctrine ; elle est solide dans son autorité.

O Dieu, qui aimez à signaler votre puissance en faisant miséricorde, jetez un regard de pitié sur nos frères infortunés, que séduisent les passions. Corrigez leurs penchants, Seigneur, et leurs erreurs seront dissipées ; rendez-les raisonnables, et bientôt ils seront fidèles. Nous vous le demandons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique le juste vive de la foi, et que la raison soit la première victime qu'il immole à la souveraine sagesse, c'est la raison elle-même qui préside à son sacrifice, et qui reconnaît combien il est juste qu'elle se soumette à la foi.

En effet, la raison nous apprend qu'il est un Dieu à qui nous devons l'être et la vie. Nous sentons bien que le principe de notre existence n'est point en nous. Hélas, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, comment eussions-nous pu nous former? Si nous avions pu nous donner l'être, nous aurions à plus forte raison le pouvoir de le conserver, le pouvoir de nous le donner une seconde fois, le pouvoir de rétablir en nous ce qui serait déplacé ; et nous n'avons pas celui de changer un seul de nos cheveux. Il n'est aucun de nous qui soit assuré de vivre un seul instant ; comment eussions-nous eu le pouvoir de nous donner la vie, nous qui n'avons pas celui d'ajouter un seul moment à nos jours?

Il est donc évident qu'il y a un Dieu créateur, un Dieu conservateur, un Dieu dont tous les êtres qui nous environnent publient la magnificence et la gloire : or, s'il est un Dieu, la raison comprend qu'il mérite d'être honoré ; que s'il mérite d'être honoré, il doit y avoir une religion qui l'honore ; que le choix de cette religion ne saurait être indifférent, puisque la vérité ne pouvant être opposée à elle-même, de deux religions opposées, une seule peut posséder la vérité, une seule peut être propre à honorer le Dieu de vérité. L'indifférence de religion est donc également impie et insensée. Un Dieu, une vérité, une religion.

Mais à quels traits la reconnaître cette religion véritable? Sur quels principes en juger? Je vous l'ai dit, mes frères, pour juger sainement de la vérité d'une religion, il faut considérer d'abord quelle est la doctrine qu'elle propose ; et si l'on aperçoit clairement que ce soit une doctrine impie, ou directement favorable au vice, rien ne doit lui faire trouver créance dans nos esprits, parce qu'il est impossible qu'une religion qui enseigne le mal, soit la vraie religion. C'est sur ce principe que Moïse disait aux Israélites : si jamais il s'élevait parmi vous un prophète qui apprît à honorer des idoles, gardez-vous de l'écouter, quand même il ferait à vos yeux les plus grands prodiges ; souvenez-vous que Dieu ne les permettrait alors, ces prodiges, que pour éprouver votre fidélité à sa loi : *Tentat vos Dominus Deus vester.* (*Deut.*, XIII, 4.) Quand la doctrine est corrompue, c'est un crime d'y adhérer.

Voyons donc quelle est la doctrine que propose la religion de Jésus-Christ ; voyons si elle n'a rien qui combatte ou la gloire de Dieu, ou la perfection de l'homme, ou le bon ordre de la société.

Mais 1° si je l'envisage du côté de Dieu, quelles grandeurs, quelles merveilles se déploient à mes yeux! A sa lumière je vois l'Invisible, l'Etre des êtres, l'auteur et l'arbitre de l'univers. Je vois cet Esprit tout-puissant, immuable, qui conduit tout par sa sagesse, qui remplit tout par sa présence, qui possède tout dans son immensité. Je vois ce Dieu bienfaisant, aimable, père de tous, qui nous forme de sa main, qui nous anime de son souffle, qui nous vivifie, qui fait enfanter toute la nature en notre faveur. Au seul bruit de sa voix, les eaux s'élèvent dans les airs (*Psal.* CXXXIV), les nues fécondes accourent des extrémités de la terre ; il fait dissoudre ses tonnerres en pluie, il tire les vents de ses trésors (*Jer.*, XX, 13 ; LII, 16). L'Eternel est son nom. Je vois que ce grand Dieu qui domine sur la puissance de la mer, et qui tempère la violence de ses flots, c'est peu de le connaître en philosophe, il faut l'honorer par un culte religieux. Je vois que ce culte consiste, non dans le pompeux appareil de cérémonies éclatantes, mais dans le sacrifice du cœur ; non dans la lettre qui tue, mais dans l'esprit qui vivifie ; non dans une crainte servile, mais dans un amour solide et sincère. Je vois que Dieu est esprit, et que c'est en esprit et en vérité que nous devons l'adorer. Quelle doctrine, mes frères, quelle idée plus noble et plus exacte, soit de la divinité, ou de la manière dont il convient de l'honorer? Ne faut-il pas avouer que s'il est un Dieu qui mérite nos hommages, c'est celui qu'annonce la religion de Jésus-Christ, et que s'il est un hommage digne d'un Dieu, c'est celui qu'elle nous enseigne ; l'hommage du cœur, l'adoration en esprit, le sacrifice de nous-mêmes par le saint amour. Ces idées si pures ne portent-elles pas avec soi un caractère éminent de vérité?

Et ce qui mérite infiniment d'être observé, mes frères, de tous les hommes qui ont paru sur la terre depuis la naissance du monde, Jésus-Christ est le seul qui ait pris soin d'étendre à toutes les nations la connaissance et le culte du vrai Dieu. Les philosophes avant lui ont reconnu un Dieu créateur ; mais, infidèles à la lumière qui les éclairait, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu ; et, bien loin de l'annoncer avec zèle au reste des hommes, ils se sont confondus avec le peuple dans le culte des idoles. Moïse lui-même, ce grand serviteur du vrai Dieu, Moïse et les prophètes ont été plus occupés du soin d'empêcher Israël d'adorer les dieux des nations, que de celui d'apprendre aux nations à honorer le Dieu d'Israël. Il n'y a jamais eu que Jésus-Christ qui ait eu à cœur de rendre Dieu à l'homme, et l'homme à Dieu : lui seul s'est proposé de désabuser tous les peuples

du culte insensé des idoles : lui seul a formé le sage dessein d'apprendre à toute la terre à servir en esprit le Dieu vivant et véritable. Enfin, par le plus grand des prodiges, ce glorieux dessein, il l'a accompli par les seules voies de la persuasion et de la douceur, sans contrainte, sans violence. A peine ses apôtres ont-ils annoncé son Evangile, que les peuples sont accourus en foule à la lumière. Du levant au couchant, de nombreuses églises se sont formées à la gloire du Très-Haut ; la vraie piété s'est élevée sur les ruines du culte impie ; le vrai Dieu a été connu, adoré. Que ne devons-nous pas à Jésus-Christ, mes chers frères ? Hélas ! sans lui nous serions idolâtres comme nos ancêtres ; nous adorerions comme eux le bois et la pierre ; des insectes, des serpents seraient nos dieux. O Jésus ! vous êtes vraiment la lumière du monde ; à vous seul nous devons et la connaissance et l'amour de Dieu notre Père. Ah ! peut-on vous être si redevable et vous méconnaître !

Jugeons sans prévention, mes frères ; car, après tout, il faut aimer la vérité : de quel côté se trouve ici la raison ? ou du côté du fidèle qu pense si noblement de la divinité, ou du côté de l'incrédule qui la défigure ou l'anéantit ? du côté du fidèle qui reconnaît un Dieu grand, puissant, juste, adorable ; ou du côté de l'incrédule qui ne reconnaît point de Dieu, ou qui se figure un Dieu sauvage et bizarre, un Dieu qui ne veut point de commerce avec l'homme qu'il a créé, et qui ne fait des ouvrages que pour les abandonner au hasard ; du côté du fidèle qui honore un Dieu vigilant et actif, qui, sans sortir de son repos, opère tout en toutes choses, met en mouvement les ressorts de la nature, en pénètre d'un regard les secrets les plus cachés ; un Dieu qui aime la justice et qui hait l'iniquité ; ou du côté de l'incrédule qui se fait un Dieu indolent, inappliqué, aveugle, qui ne pense à rien, ne prend soin de rien, à qui tout est bon, le sacré, le profane, le fidèle, l'infidèle, tout lui est indifférent ; un Dieu toujours endormi dans une félicité léthargique, sans attention sur le monde, sans récompense pour la vertu, sans punition pour le vice, c'est-à-dire, un Dieu sans bonté, sans sagesse, sans équité ? Dieu des vertus, est-ce donc là cette idée si noble que vous avez gravée dans nos cœurs, de vos perfections infinies ? Enfin, de quel côté se trouve la saine raison, ou du côté du fidèle qui prie, qui adore, qui respecte les lois de son Dieu, et qui s'étudie à mériter ses récompenses ; ou du côté de l'incrédule qui ne prie ni n'adore, qui vit comme une brute en ce monde, et qui demande froidement si Dieu se met en peine de nos hommages, et si, étant heureux par lui-même, il a besoin d'un culte qui ne peut rien ajouter à son bonheur et à sa gloire ?

Cœurs ingrats et infidèles, est-ce donc là toute la reconnaissance que vous lui rendez pour les riches dons de la nature qu'il vous a si libéralement départis ? Concevez ici combien l'esprit, qui n'a plus la foi pour guide, est sujet à s'égarer. Dieu, dites-vous, n'a pas besoin de nos hommages ; mais comment ne voyez-vous pas que c'est pour cela même qu'il en est plus digne ? S'il avait besoin de nous il serait moins parfait ; s'il était moins parfait, il mériterait moins d'être honoré. Dieu se suffit à lui-même, sans doute ; nos faibles hommages ne peuvent rien ajouter à cette gloire intime qu'il trouve dans la jouissance de ses perfections si excellentes ; mais vous qui vous piquez de pénétration, comment n'apercevez-vous pas que c'est précisément parce qu'il se suffit à lui-même qu'il en est plus digne de tout honneur ? C'est un Père puissant et riche, à qui il est aisé de se passer des respects de ses enfants ; mais ses enfants lui en doivent-ils moins leurs respects ? Dieu n'en serait pas moins ce qu'il est, heureux, glorieux, tout-puissant, infini, quand il n'aurait jamais fait de créatures ; mais ayant fait des créatures raisonnables, n'est-il pas de la justice qu'elles fassent usage de leur raison pour connaître leur Créateur et l'adorer ? C'est pour elles un devoir si nécessaire, que Dieu lui-même ne peut pas les en dispenser. Pourquoi ? C'est qu'étant la justice essentielle, il ne peut pas ne pas vouloir ce qui est juste ; or, est-il rien de plus juste que d'adorer l'infini, d'aimer le souverain bien, de s'attacher à la vérité, et cet attachement, cette adoration, cet amour, n'est-ce pas ce qui fait l'essence de la vraie religion ? L'homme doit donc à Dieu le culte de son cœur ; et Dieu ne saurait être indifférent au culte de l'homme, parce qu'il est juste, et qu'il aime nécessairement la justice : *Justus Dominus et justitias dilexit.* (*Psal.* X, 8.) Non, rien n'est grand, rien n'est vrai comme les idées que la religion chrétienne nous trace de la divinité, et de la manière de l'honorer ; au contraire, rien n'est si bas, si odieux, si impie, que celles que nous en donnent ces incrédules, dont tous les discours ne tendent qu'à nous faire vivre dans l'indépendance et dans l'oubli de Dieu. Où est donc ici la saine doctrine, où est la raison éclairée ? En faudrait-il davantage pour décider tout homme raisonnable, et pour l'attacher de cœur à notre sainte religion.

Mais qu'on l'envisage, en second lieu, par rapport à l'homme, en est-il de plus propre à lui rendre son excellence primitive ? Vous le savez, mes frères, et vous en pouvez être les garants : dans la religion chrétienne tout porte au bien, tout inspire la vertu ; ses lois, ses conseils, ses promesses, tout ne tend qu'à qu'à la vraie sagesse, source du parfait bonheur. Tantôt elle découvre à l'homme sa faiblesse, l'inconstance de ses désirs, les ténèbres de sa raison, l'injustice de ses penchants, afin de lui apprendre à les réprimer et à les vaincre ; tantôt elle lui retrace la noblesse de son origine, la grandeur de sa destinée, les douceurs de la vertu, le séjour de la vraie félicité, afin d'y élever ses pensées et ses désirs En vain, lui dit-elle, chercherez-vous en vous-même la sagesse et le bonheur, vous n'y trouverez qu'un fonds de corruption et de misère, capable de vous rendre

toujours plus malheureux. En vain demanderez-vous la félicité aux objets qui flattent vos sens, leurs faibles douceurs ne peuvent qu'amuser vos désirs. La terre avec ses plus beaux apanages, trône, grandeur, gloire, fortune, la terre est votre exil; formés pour être heureux du bonheur de Dieu, c'est à Dieu qu'il faut tendre, c'est Dieu seul qu'il faut aimer. Soyez donc saints, parce qu'il est saint; soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Qu'il est noble, ce langage de la religion, mes frères! tout l'univers au-dessous de l'homme; Dieu seul digne de son estime et de ses vœux, qu'elle grandeur d'âme ces seules vérités ne doivent-elles pas inspirer! Qu'est-ce, en effet, qu'un vrai disciple de Jésus-Christ? Ah! c'est un homme dont le cœur grand et noble ne tend qu'au bonheur suprême et ne se borne qu'à l'infini; c'est un homme qui ne connaît que Dieu digne de soi, et qui tire avantage de sa faiblesse même pour s'appuyer sur le bras du Tout-Puissant; c'est un homme sage sans artifice, généreux sans intérêt, ami du vrai, qui commande à ses désirs, qui fait régner l'esprit sur les sens, l'équité sur la fortune, d'autant plus grand qu'il n'affecte point la grandeur, et que par une humilité solide, il s'élève au-dessus de ses vertus mêmes, en rapportant tout ce qu'elles ont de mérite et de gloire à celui qui en est le principe. Quel caractère! en conçoit-on de plus parfait? O religion sainte! que tes lois sont sages, et que tes conseils sont glorieux à l'homme! Je sais que la philosophie a eu ses sages, mais sages par vaine gloire, sages sans principe et sans objet; sages qui portaient l'orgueil jusqu'à se croire les artisans de leur sagesse, et qui disaient hautement que s'ils devaient à Dieu la vie, ils ne devaient qu'à eux-mêmes leurs vertus. Quel orgueil! Ah! jamais il n'y eut que la religion chrétienne qui sut réunir la grandeur avec l'humilité et par l'humilité former la véritable grandeur.

Or, je ne voudrais que cette réflexion si naturelle; peut-on se refuser à une religion qui n'inspire que la vertu? Religion dont toutes les lignes, pour ainsi dire, viennent se réunir dans le centre de la vraie sagesse et du vrai bonheur. Est-il rien au monde qui fasse mieux son éloge que de voir qu'on devient toujours plus honnête homme à mesure qu'on la suit de plus près, et que c'est au contraire en s'éloignant d'elle que se forment les mauvais cœurs, les âmes noires, les esprits inhumains, insensibles? De toutes les réflexions en est-il de plus capable de toucher une âme à qui il reste encore du sentiment?

Mais le croiriez-vous, mes frères? c'est sa perfection que lui reprochent nos incrédules. Elle est trop sublime, vous disent-ils; ses lois sont fort belles, il est vrai, mais peu proportionnées à notre faiblesse; ce sont de beaux astres qui brillent avec éclat sur nos têtes, mais trop élevés pour guider nos pas. Ames viles et rampantes! c'est-à-dire qu'il vous faudrait un Evangile de plaisir, une loi complaisante qui se pliât au gré de vos cupidités; à ce prix vous cesseriez d'être incrédules : car, au fond, ce n'est pas l'obscurité des mystères qui vous embarrasse, c'est la pureté de l'Evangile qui vous gêne et vous incommode.

O! quelle gloire pour la religion de Jésus-Christ, qu'on ne puisse l'accuser que d'un excès de sainteté! Heureux excès qui, à la faveur de la grâce, s'est rendu si accessible dans tous les temps et qui de nos jours encore se laisse atteindre, surpasser même par un grand nombre d'âmes fidèles, de tout âge, de tout sexe, de tout état, qu'un saint zèle élève jusqu'à la pratique des conseils. Dieu ne commande point l'impossible; il se rend lui-même l'appui de notre faiblesse, et que ne ne peut-on pas avec Dieu?

Mais enfin, si la religion vous paraît exiger de l'homme une perfection trop sublime, puissants génies, fiers partisans d'une raison audacieuse, apprenez-nous donc un peu quelle est cette mesure de perfection qui convient à l'homme? Cieux, frémissez, et vous terre, soyez saisie d'horreur. L'homme, dit l'impie, n'a rien au-dessus de la bête qu'un degré d'activité; sa naissance, sa destination, sa fin, sa nature, tout lui est commun avec l'insecte et le vermisseau. La volupté, voilà sa loi, c'est l'unique divinité qu'il doit servir. Qu'il cesse de contraindre ses penchants, qu'il se livre sans alarme à tous les désirs de son cœur; que pour assouvir ses passions, il foule aux pieds les lois les plus sacrées, tout est permis de ce qui peut plaire; l'inceste, l'adultère; l'abomination, l'infamie, ce sont des noms et non des vices; nul autre crime que de ne pas contenter ses appétits.

Grand Dieu! sont-ce des hommes qui nous tiennent ce langage ou des esprits immondes sortis de l'abîme pour proférer le blasphème? O homme, quelle stupide fureur te porte à te dégrader ainsi et à te réduire au rang des brutes et des insectes! Sont-ce donc là ces grands modèles que l'on avait à nous proposer? Est-ce là cette mesure de perfection à laquelle nous devons aspirer? Oh! l'horrible perfection qui se forme des passions les plus infâmes et qui se termine aux désordres les plus monstrueux!

Quoi! il n'y aura en soi ni vertu ni vice? La charité, l'équité, la sagesse, le respect pour les parents, la fidélité envers les amis, ne seront que de brillantes chimères? Il sera égal en soi d'être juste ou injuste, humain ou barbare, fidèle ou perfide, et le devoir ne se réglera que sur le plaisir? Pourquoi donc l'incrédule, s'il a un serviteur, exige-t-il qu'il soit fidèle? Pourquoi, s'il a une affaire, demande-t-il un juge équitable? Il sent donc que la justice et la fidélité ne sont pas des idées et des fantômes. Quoi! l'homme, cette créature si noble en elle-même, capable de sentiments si élevés, d'actions si généreuses, de connaissances si lumineuses, de raisonnements si profonds, l'homme raisonnable n'aura rien au-dessus des animaux sans rai-

son? Qui croirait que ces beaux génies, qui se complaisent dans la sublimité de leurs pensées et qui du haut de leur esprit regardent en pitié le peuple crédule, fussent capables de donner dans des idées si basses, si odieuses, si injurieuses à l'humanité? Mais la volupté abrutit, et qui ne suit que l'instinct de la bête mérite bien de s'en attribuer la nature. Ici, mes frères, je croirais vous faire injure, que de vous demander quel est le parti le plus sensé, le plus digne de l'homme sage.

Enfin, si nous envisageons le bon ordre de la société, la beauté des lois qu'établit la religion pour entretenir la paix ne découvre-t-elle pas à son éclat que c'est la sagesse même qui les a dictées? En effet, c'est la religion chrétienne qui la première a mis en lui ces belles maximes que la nature avait gravées dans le cœur de l'homme : Vous ne ferez point aux autres ce que vous seriez fâché que l'on vous fît à vous-même. Ce n'est point assez de ne pas commettre le mal, il n'est point permis de le désirer; désirer le mal, c'est le commettre dans son cœur. Vous ne rendrez point injure pour injure; vous ne vous vengerez que par des bienfaits. Sentiments si nobles, que les philosophes, quelque préoccupés qu'ils fussent, ne se lassaient point de les admirer. C'est la religion qui attache par des nœuds sacrés les souverains à leurs peuples, les peuples à leurs souverains, apprenant aux uns qu'il est un Dieu qui jugera leurs justices, et aux autres que toute puissance vient de Dieu; que celui qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu même. C'est la religion qui rend la servitude libre, le commandement modéré; qui apprend aux riches à imiter l'adorable auteur de la nature, en répandant leurs richesses dans le sein de l'indigent; et à l'indigent à porter sans murmure, à estimer même un état que son Sauveur a consacré par le choix qu'il en a fait. Partout elle inspire la charité, la douceur, la patience généreuse, la piété compatissante; partout elle nous engage à chercher notre bonheur dans ce qui fait celui de nos frères, et lie ainsi les cœurs par les engagements les plus doux et les plus inviolables; de là cette belle parole du grand Augustin (*De morib. Eccl.*, c. 30) : Donnez-moi un peuple de vrais chrétiens, et je n'aurai pas de peine à le conduire.

C'est pour cela, vous dit-on, que les princes ont tant d'intérêt à soutenir la religion chrétienne. Je l'avoue, mes frères, c'est même ce qui en découvre la sagesse. Mais pensez-vous que les peuples y soient moins intéressés? Pensez-vous que leur repos en dépende moins que celui des princes? Dites-moi, je vous prie, quel ordre pourrait-il y avoir parmi un peuple tout composé d'incrédules? Quelle loi serait respectée parmi des hommes qui n'auraient pour loi que leurs intérêts ou leurs plaisirs? Quel droit pourrait être sacré à qui ne connaîtrait rien de sacré ni de profane? Quand on ose penser que par rapport à Dieu il est indifférent que l'ami trahisse son ami; que l'époux abandonne son épouse; que le fils dénaturé attente à la vie de son père, ou que le père inhumain trempe ses mains barbares dans le sang de ses enfants; qu'en un mot, pour les plus noirs attentats, l'on n'a autre chose à craindre que les lois civiles. A quels excès ne sera-t-on pas capable de se porter, lorsqu'on y sera invité par l'intérêt ou par le plaisir, et que l'on trouvera les moyens de se dérober à la connaissance des juges de la terre? Que n'osera-t-on point dans un emportement de passion, lorsqu'ayant en main l'autorité, non-seulement l'on n'a rien à craindre de la part des hommes, mais l'on est en état de leur faire respecter jusqu'à ses crimes? Ah! quand la digue est rompue, rien n'arrête le torrent. Caïn impie ne ménage plus le sang de son frère. C'est peu pour Jézabel d'envahir la vigne de Naboth, il faut lui ôter la vie. Joas, l'ingrat Joas, abandonne le temple du Seigneur qui lui avait servi d'asile en son enfance; pieux Zacharie, ni les grands services d'un père, ni l'auguste caractère de pontife, rien ne suffira pour vous dérober à sa fureur. L'impiété a commencé, l'ingratitude et l'inhumanité vont la suivre.

Eh! ne pensez pas, mes frères, que ce soient ici des traits affectés pour jeter sur nos incrédules des couleurs désavantageuses. Ce sont des principes qu'ils n'ont pas eu horreur de soutenir par des ouvrages publics. Je sais qu'il en est dont les discours ne respirent que politesse, dont le commerce paraît doux, pacifique. L'homme, vous disent-ils, est né pour la société; il doit aimer l'union et la paix, ne faire tort à personne : c'est la vraie religion. Avec ces beaux discours débités d'un air d'assurance, ils en imposent à qui n'approfondit rien. Mais sondez un peu, demandez s'il est un Dieu vengeur du vice, rémunérateur de la vertu. Ce n'est point cela, vous répondent-ils. S'il est un Dieu, il se met peu en peine de ce que font sur la terre de faibles hommes. Eh! que faut-il davantage que cet horrible principe pour ébranler tous les fondements de la société? Car enfin dès qu'une fois l'on n'a rien à craindre du côté de Dieu, il ne s'agit donc que de prendre des mesures assez justes pour ne rien craindre de la part des hommes. Les meurtres, les vols, les incendies, les parricides cesseront d'être crimes sitôt que le secret en sera bien ménagé; les ténèbres auront la vertu de justifier les plus énormes injustices; une même action changera de nature selon qu'elle sera ou secrète ou publique, et ce qui fait horreur à penser, les juges de la terre, de simples hommes, seront plus justes que le Dieu du ciel, puisqu'ils vengent les crimes qui leur sont connus, tandis que Dieu ne se mettrait en peine ni de les venger ni de les connaître.

Vous voyez, mes frères, un parallèle de la doctrine qu'enseigne la religion chrétienne et de celle que propose l'incrédulité. L'une apprend à honorer un Dieu créateur, l'autre l'anéantit ou le néglige; l'une élève l'homme à des sentiments de grandeur et ne lui inspire de penchant que pour la vertu, l'autre avi-

lit l'homme jusqu'à l'insecte et ne lui apprend à aimer que la volupté. La religion établit la paix dans les Etats, conserve l'union dans les familles, fonde le bon ordre de la société sur des motifs aussi invariables que Dieu même. L'incrédulité, au contraire, ne va qu'à tout confondre dans les Etats et dans les familles, en ôtant aux vertus leur mérite et aux vices leur horreur, aux crimes la juste vengeance qui leur est due. L'honnête homme peut-il se déclarer pour un parti qui autorise un enfant à déchirer les entrailles qui l'ont porté? Ah! toute la nature en frémit.

On vous dira peut-être qu'il y a des religions dont la doctrine est pure, et qui, de notre aveu, ne laissent pas d'être fausses et controuvées. Mais ne prenez pas le change, mes frères. Sans examiner ce qu'enseignent les religions étrangères, il se voit toujours évidemment qu'il est infiniment plus sage d'avoir de la religion que de n'en pas avoir, que le parti du fidèle est plus raisonnable que celui de l'incrédule, ou plutôt qu'il est seul conforme aux lumières de la raison. D'ailleurs, je le veux, qu'on examine les cultes des différents peuples qui partagent ce vaste univers, en trouvera-t-on un seul qui ne soit corrompu dans sa doctrine? Ici l'on adore le soleil, là le ciel visible; ici des idoles, là des animaux immondes. S'il est un grand peuple qui adore comme nous le vrai Dieu, sa religion n'est qu'un composé bizarre de différentes religions: ce qui s'y trouve de sage est tiré du saint Evangile. Les lois nouvelles qu'elle y ajoute ont quelque chose de si bas, de si honteux, qu'on n'ose pas même en parler; la félicité qu'elle promet n'est qu'une félicité charnelle, indigne de l'homme sage. Enfin cette religion n'eut jamais pour appui que la violence, au lieu que la religion de Jésus-Christ, autant qu'elle est pure dans sa doctrine : *Divina est doctrina quam sequimur*, autant est-elle solide dans son autorité : *Divina auctoritas cui credimus*. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il serait aisé, mes frères, d'établir l'autorité de notre sainte religion sur son ancienneté, sa perpétuité, son uniformité et sur les grands caractères qui la distinguent et la relèvent. *Son ancienneté;* elle est née avec le monde, c'est le premier don que Dieu a fait à l'homme. Il est impossible, dit un excellent auteur (BOSSUET, *Hist. univ.*, p. II, c. 27), qu'en formant l'homme dans la justice, Dieu n'ait pas commencé par lui apprendre la vraie manière de l'honorer; et s'il est quelque religion qui se donne un nombre prodigieux de siècles, il suffit pour la convaincre de faux, de la convaincre qu'elle n'apprend ni à connaître, ni à honorer le vrai Dieu. La vérité, dit Tertullien (*De præscr.*, 29, 30), la vérité est nécessairement avant la fiction, comme l'objet avant la figure qui l'imite, *veritas imaginem antecedit.* Puisque la religion chrétienne est la première et la plus ancienne des religions, elle est donc la seule qui vienne de Dieu, la seule qui soit véritable.

Sa perpétuité. Rien n'a été capable de l'éteindre; ni le changement des temps, ni l'inconstance des hommes, ni la contradiction des faux sages, ni la violence des tyrans. Tous les ouvrages des hommes se ressentent de leur caducité; les opinions les plus répandues, les cultes les mieux cimentés, les lois des sages, les monuments des héros, tout passe, tout s'use comme le vêtement : la religion seule demeure toujours ferme, toujours immuable : née avec le monde, elle le verra expirer, et son triomphe le plus éclatant doit s'élever sur le débris de la nature.

Son uniformité. Elle a toujours été la même dans son esprit et dans sa doctrine. Quoique plus ou moins développée, selon les divers âges, elle enseigna toujours également l'unité d'un Dieu, la nécessité d'un médiateur, l'obligation d'aimer le Seigneur notre Dieu, de toute notre âme, de tout notre cœur, de toutes nos forces; en quoi consiste l'essence du vrai culte.

Enfin, que ne pourrais-je point vous dire des grands caractères de sagesse, de piété, de lumière, de noblesse dans ses sentiments, de pureté dans ses lois, d'excellence dans ses promesses qui la relèvent infiniment au-dessus de toutes les religions du monde, et qui forcent les incrédules même d'avouer que s'il est une vraie religion sur la terre, ce doit être la religion chrétienne. Mais un si vaste sujet ne peut pas se renfermer dans les bornes étroites d'un discours. Je me bornerai donc à vous faire voir ici l'autorité de la religion fondée sur le témoignage que le Dieu de vérité lui a rendu de siècle en siècle : *Divina auctoritas cui credimus.*

Et pour le faire avec ordre, il me paraît qu'il est à propos de commencer par lever une difficulté que nous opposent nos incrédules. Il en faut convenir, nous disent ceux qui se piquent encore de bonne foi; les lois qu'établit la religion chrétienne, les sentiments qu'elle inspire, ont quelque chose de si grand et de si noble, qu'on ne peut les voir sans se sentir frappé de leur éclat et touché de leur beauté; mais à des lois si sages, la religion ajoute des mystères si étonnants, que l'on ne sait en vérité ce qu'on en doit croire. Voilà ce qui nous arrête.

Quelle faiblesse, mes frères, quelle fausse délicatesse! Est-il donc étonnant qu'il y ait pour nous des vérités inaccessibles? Est-ce à notre faible raison de se mesurer avec la raison suprême? Nos mystères étonnent l'intelligence la plus assurée, il est vrai ; mais la religion le reconnaît, la religion l'enseigne : elle serait moins véritable, si nos mystères étaient moins incompréhensibles. Et quoi, la difficulté de les comprendre serait-elle un titre légitime pour ne les pas croire? Ne sait-on pas que l'esprit de l'homme est si borné, qu'il ne se comprend pas lui-même? Si l'on trouve à chaque pas dans la nature des merveilles qui passent notre intelligence, faut-il être surpris qu'il y ait dans la divinité des merveilles que notre faible raison ne puisse atteindre? Que j'entre dans

les voies de l'incrédulité elle-même, n'y trouverai-je rien que d'aplani? ne me restera-t-il ni obscurité, ni mystère? est-il donc si aisé de se persuader que le ciel et la terre, les astres et les hommes, cette beauté, cette vaste étendue de l'univers, ne soient qu'un heureux caprice, qu'un assemblage fortuit de quelques atômes jetés au hasard et sans dessein? Ce hasard que l'on nous vante à tout propos, l'a-t-on jamais bien compris? Pourrait-on nous dire quelle en est la nature, quelles en sont les propriétés? ou, si l'on est forcé de reconnaître un Dieu auteur de la nature, peut-on concevoir un Dieu sans justice, ou une justice parfaite sans châtiment et sans récompense? Ce néant, cet affreux néant, où nos incrédules n'ont point horreur d'aspirer, leur est-il bien assuré? leur propre cœur ne soupçonnerait-il rien au delà de cette vie? aperçoit-on clairement que cette âme qui pense en nous, ne soit qu'une légère vapeur qu'un souffle dissipe? Ou comprend-t-on qu'une vapeur légère puisse être capable de sentiments si vifs, de projets si vastes, de tant de conseil et de sagesse? Paraît-il évident qu'il n'y ait ni bien ni mal, ni vertu ni vice? que les lois ne soient qu'un jeu politique, et que toutes les peines se réduisent aux seuls châtiments humains? Tout cela se conçoit-il aisément? N'est-il pas sensible, au contraire, que dans le parti des incrédules, tout n'est que doute, obscurité, paradoxe; que les plus vives lumières y sont éclipsées, les sentiments les plus naturels démentis? Tout y est renversé. Que gagnerais-je donc à quitter une religion sage dans ses mœurs, sous prétexte qu'elle est obscure dans ses mystères, pour suivre un parti corrompu dans ses mœurs, et d'une obscurité impénétrable dans ses sentiments? Ah! si nous sommes condamnés à marcher ici-bas au milieu d'épaisses ténèbres, ne vaut-il pas mieux encore suivre la foi, cette nuée lumineuse qui, tout obscure qu'elle est d'un côté, répand de l'autre une clarté si brillante, que d'errer sans guide dans des sentiers écartés où les ténèbres s'épaisissent et où les abîmes s'ouvrent à chaque pas sous vos pieds? L'obscurité des mystères n'est donc pas un juste motif de rejeter notre sainte religion.

Je dis plus, et je demande ici votre attention, mes frères. Je dis que les mystères de la religion servent eux-mêmes à nous en découvrir la divinité, et qu'elle serait moins recevable, si elle était sans mystères. En effet, observez avec moi, je vous prie, que tous les ouvrages de Dieu, qui nous sont connus, tous ont leurs mystères impénétrables à l'esprit humain. Ces astres dont l'éclat nous éblouit, cet air que nous respirons, cette lumière qui nous éclaire, ces vents qui nous agitent, ces phénomènes qui se forment sur nos têtes; le temps, le mouvement, la pensée, la mémoire, notre esprit, nos sens qui nous sont si familiers, les fruits, les fleurs, en un mot tout ce que la nature nous présente, renferment des merveilles que les savants sont réduits tous les jours à admirer, sans pouvoir les expliquer ni les comprendre. Donc, si la religion n'avait pas ses mystères incompréhensibles, elle en serait moins conforme à la nature, elle en porterait moins le caractère des ouvrages de Dieu qui nous sont connus; par conséquent elle serait et moins naturelle et moins digne de créance. L'incrédule refuse de s'y soumettre à cause de ses mystères qu'il ne comprend pas : et moi, si elle était sans mystères, je serais moins disposé à la reconnaître. Pourquoi? c'est qu'alors elle sentirait l'homme, si j'ose parler ainsi, elle paraîtrait plutôt l'ouvrage de quelque habile philosophe, qui aurait su s'accommoder à notre manière de penser, que l'ouvrage d'un Dieu, qui ne doit pas être moins au-dessus de nous dans ses opérations qu'il l'est par sa nature. Non, la religion ne serait pas marquée au coin de l'infini, si elle ne passait les bornes de notre faible intelligence. L'obscurité des mystères se tourne donc en preuve en sa faveur. Qu'un édifice est solide, qui se soutient par l'endroit même qui paraissait l'affaiblir!

Enfin, si la raison est trop faible pour justifier la vérité des mystères saints, par l'évidence de ses lumières, l'autorité de Dieu ne suffit-elle pas pour y suppléer? N'est-il pas juste de se rendre à son témoignage? et quand il parle, que manque-t-il à l'homme pour se tenir assuré de la vérité? La soumission que la religion impose à la raison, n'est point une soumission aveugle, téméraire, indiscrète, c'est une sage déférence à la voix de Dieu. Je crois des mystères que je ne comprends pas, il est vrai; mais je les crois sans contrainte : je les crois, parce que l'esprit de vérité les a révélés.

Et quelles preuves en avez vous, dit l'incrédule? nous ne doutons pas que Dieu n'ait pu parler aux hommes pour les instruire, mais leur a-t-il parlé en effet? pouvez-vous nous en donner quelque assurance solide? en un mot, quelles preuves avez-vous de la révélation? Quelles preuves, mes frères? ah! toutes celles que la raison peut désirer; car il n'est rien que Dieu n'ait fait servir dans sa miséricorde, pour convaincre l'incrédulité la plus obstinée. Demandez-vous de sa part des paroles claires et précises? Plus d'une fois il a fait entendre du haut des cieux une voix éclatante qui rendait à Jésus-Christ ce témoignage : *C'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le* (*Luc.*, IX, 35) *: sa doctrine est la mienne, je l'ai glorifié et je le glorifierai encore.* Voulez-vous des miracles et dites-vous comme Gédéon : Seigneur, accordez-moi quelque signe auquel je puisse reconnaître que c'est vous qui me parlez? *Da mihi signum quod tu sis qui loqueris ad me.* (*Judic.*, VI, 17.) Les muets parlent, les aveugles voient, les boiteux sont redressés, les lépreux sont guéris, les morts ressuscités; toute la nature se change en prodiges; quels signes de révélation plus évidents!

Jésus-Christ, dit saint Augustin, commence par rétablir son autorité par ses miracles : *Christus miraculis acquisivit auctoritatem.* Et son autorité étant établie, sa divinité prou-

vée, il est en droit de captiver tout entendement sous le joug de la foi : *Et auctoritate imperat fidem.* On ne l'a point vu, comme le fanatique auteur de cette religion tyrannique qui n'a pour raison que les armes; on n'a point vu, dis-je, notre saint législateur, le glaive à la main, ne laissant aux mortels effrayés que la terrible alternative de croire ou de périr. Jamais il n'employa, pour persuader, que la lumière et la douceur. Il prouve et justifie la divinité de sa mission, tantôt par l'accomplissement des prophéties dont ses ennemis eux-mêmes sont les dépositaires, tantôt par des miracles sensibles, et par des prodiges auxquels il n'était pas possible d'être surpris. Car observez, mes frères, que ce n'est pas un ou deux prodiges arrivés comme au hasard, le nombre en est infini. Ce sont des prodiges opérés non dans le secret, mais au grand jour, non sous les yeux de quelques disciples affidés, mais à la vue des ennemis les plus attentifs et les plus jaloux; non par de puissants princes, dont l'autorité eût été capable d'imposer, mais par de pauvres pêcheurs, sans autorité, sans crédit; non à certains moments mystérieux, ni après de longs préparatifs; mais d'une parole, d'un regard, sans affectation, sans apparat. Enfin ce sont des prodiges qu'il est aisé, quand on y va de bonne foi, de distinguer de certains prestiges, qui n'ayant rien de solide ni de suivi, sont tombés avec leurs auteurs, sans qu'on en ait parlé dans la suite, que pour s'en venger par le mépris. Les miracles de Jésus-Christ, d'une nature bien différente, n'ont point été ensevelis avec lui dans la mort. Son tombeau est devenu la source féconde de ce torrent de prodiges qui ont inondé l'univers; ses disciples, après lui, en ont fait de plus grands que lui. La nature, étonnée du renversement de ses lois, a mille fois rendu hommage à la divinité de la religion; la succession à la foi a été durant des siècles entiers une succession de puissances et de merveilles. Et si les miracles ne sont pas aussi communs en nos jours, c'est dit saint Augustin, que l'autorité de la religion étant portée à un dégré d'évidence, capable de se faire sentir aux cœurs droits, elle n'a plus besoin du même appui. Non que le bras du Seigneur se soit retiré et qu'il ait entièrement oublié son peuple. L'un des caractères de l'Eglise catholique, c'est que les miracles se perpétuent dans son sein : dans tous les âges, le Seigneur a fait éclater en sa faveur les merveilles de sa puissance. Voilà le fondement sur lequel porte notre soumission à la foi, le témoignage que Dieu a rendu à la vérité de la révélation : *Domino testimonium perhibente et dante signa.* (*Act.*, XIV, 3.)

Et qu'on ne demande pas encore comment nous savons que Dieu les a opérés en effet ces miracles tant vantés. En vérité, mes frères, il faut douter de tout, douter si nous avons des ancêtres, douter s'il y a eu des peuples avant nous, douter de tout ce que l'histoire nous a conservé, pour oser révoquer en doute la vérité des miracles opérés par Jésus-Christ et par ses disciples. Tout conspire à nous en constater la réalité; et le rapport de mille témoins oculaires, et les lumières mêmes de la raison.

Je dis le rapport de mille témoins oculaires, dont les uns n'étant pas chrétiens, ne peuvent être suspectés de flatterie, et dont les autres, enlevés à l'idolâtrie par la force et l'évidence de ces mêmes miracles, n'ont pas fait difficulté de sceller de tout leur sang le témoignage qu'ils en ont rendu. Et remarquez, mes frères, qu'il ne s'agit pas ici d'idées abstraites, ni d'opinions superstitieuses, dont on aurait pu se laisser préoccuper dès l'enfance. Il s'agit de faits palpables, de merveilles que l'on voit de ses yeux, que l'on touche de ses mains. Ne fallait-il pas en être vivement convaincu pour les assurer au prix de sa propre vie? Dans les tribunaux, les dépositions unanimes de quelques témoins oculaires suffisent pour procurer aux juges une tranquillité parfaite sur leurs jugements. Quelle tranquillité ne doivent donc pas produire dans l'esprit les dépositions unanimes de plus de cinq cents témoins oculaires, tous disposés à verser leur sang en preuve de la vérité des faits qu'ils attestent?

Mais, quand le concert des témoignages serait moins parfait, la raison ne suffit-elle pas pour nous faire comprendre, que jamais la religion chrétienne n'eût pu s'établir sans le secours des miracles les plus puissants. En effet, écoutons un peu la raison : peut-on concevoir qu'une religion qui vient attaquer les lois, troubler les mœurs, changer les usages, déduire le culte, réduire en poudre les dieux de toutes les nations, religion d'ailleurs austère, incommode, ennemie des aises et des plaisirs; peut-on, dis-je, concevoir qu'une religion de cette nature ait surmonté tous les obstacles que lui opposaient et les préjugés et les mœurs, qu'elle ait pris racine, je ne dis pas seulement au milieu du peuple, mais parmi les grands et les savants, qu'elle ait été embrassée avec joie et fermeté par les hommes du monde que l'on soupçonna le moins d'être crédules, par les soldats, les courtisans, les princes, par des libertins qu'elle assujettissait au joug d'une vie austère, par des voluptueux qu'elle condamnait à la pénitence, par des avares qu'elle dépouillait de leurs biens, par des hommes en un mot, à qui elle n'offrait que des opprobres et des supplices, sans qu'une vertu divine ait marché devant elle pour lui aplanir les obstacles? Peut-on concevoir que des esprits aussi pénétrants que les Justin, les Cyprien, les Irénée, les Origène, et tant de grands hommes, aient préféré à la religion de leurs pères, religion douce et riante, une religion étrangère, persécutée, rebutante à la nature, et qui devait leur coûter le repos, la liberté, la vie, sans y être forcés par l'évidence des miracles? C'est ce que l'on ne comprendra jamais, pour peu que l'on connaisse le cœur de l'homme : il est trop attaché à la vie et au plaisir, pour sacrifier l'un et l'autre à pure perte. Il faut

donc nécessairement, puisque la religion a pu s'établir sans violence, se soutenir sans faveur, s'accroître même par ses ruines, il faut, dis-je, que le doigt de Dieu se soit fait sentir de la manière la plus frappante, et quand toute l'antiquité n'en ferait pas foi, la raison toute seule me ferait dire avec saint Augustin, qu'il est impossible que la religion se soit établie sans le secours des miracles les plus évidents, ou que si elle s'est établie sans miracles, son établissement lui même est de tous les miracles le plus grand. La raison s'accorde donc avec toute l'antiquité à constater les merveilles par lesquelles le Tout-puissant a confirmé la révélation : est-il rien de plus raisonnable que de se rendre à la parole et à l'autorité d'un Dieu ?

Revenons maintenant à nos incrédules, mes frères, demandons-leur, à notre tour, qu'elle est l'autorité qui appuie leurs sentiments, quel est le grand nom qui les avoue, qu'ils nous disent en quel lieu, en quel temps le Seigneur s'est déclaré en leur faveur, quelles merveilles il a opérées en preuve de leur doctrine, qu'il nous en produisent les garants: *Dent testes eorum, ut justificentur.* (*Isa.*, XLIII, 9.) Nous avons du moins pour nous des titres augustes, des monuments authentiques, nous sommes fondés sur des faits publics, et consacrés par toute l'antiquité. Si nos incrédules avaient des titres aussi anciens et aussi publics pour établir la noblesse de leur famille, ou leurs droits sur de riches possessions, leur viendrait-il en pensée d'en douter un seul instant. Je leur demande, ne regarderaient-ils pas comme un trait de folie d'oser en soupçonner l'authenticité? En un mot, nous avons pour nous et des raisons solides, et des autorités respectables, mais de leur part, que nous produisent ces beaux esprits, qui nous accusent de faiblesse? Approchez-les, mes frères, que trouverez-vous en eux ? des hommes, qui, pour tout témoignage, vous débitent de grands traits d'imagination, des idées vagues, des possibilités chimériques, des suppositions sans fin, surtout de violentes déclamations contre les personnes consacrées par état au service du Seigneur. Vous trouverez des esprits faux, dont le grand art consiste à proposer des doutes, à répandre des obscurités, à étonner par des subtités captieuses, et à laisser ensuite aux passions à consommer l'œuvre d'iniquité, des hommes, en un mot, qui n'ont ni principes, ni mœurs, ni autorité. Jugez, encore une fois, quel est le parti le plus sage et le plus digne de l'honnête homme.

Ah! quand la conscience ne se sent pas intéressée à s'aveugler elle-même, que la raison porte aisément à reconnaître et à aimer cette religion sainte à qui nous devons la connaissance du vrai Dieu, l'innocence des mœurs, le repos de la vérité, les règles fixes de l'équité, les idées justes de la vertu; religion si pure dans sa doctrine, si sage dans ses lois, si consolante dans ses promesses, si raisonnable dans ses motifs, si solide dans son autorité; religion mes frères, où nous pouvons être d'autant plus tranquilles, que, de l'aveu des incrédules mêmes, il n'y a rien à craindre à la suivre; car tous conviennent qu'à pratiquer comme il faut la religion de Jésus-Christ, on ne peut être qu'homme de bien, et que l'homme de bien ne peut avoir que des récompenses à attendre du juste Juge. Ainsi, de l'aveu de tous, le vrai fidèle goûte dès cette vie les douceurs de la vertu; et ne risque rien pour l'avenir; que nous faut-il davantage?

O Israël, c'est vraiment ici la loi du Seigneur ton Dieu, la loi qui subsiste éternellement : *Hic liber mandatorum Dei, et lex quæ est in æternum.* (*Baruch*, IV, 1.) Tous ceux qui la suivent arriveront à la vie; mais ceux qui l'abandonnent tomberont dans la mort: *Omnes qui tenent eam, pervenient ad vitam; qui autem dereliquerunt eam, ad mortem.* (*Ibid.*) Attachez-vous, ô Jacob, attachez-vous avec fermeté à cette divine loi; marchez, courez avec ardeur à l'éclat de sa lumière. Ah! quel bonheur qu'un Dieu nous ait tracé lui-même le culte qui plaît à ses yeux : quel avantage pour nous, que l'Eternel nous ait appris la vraie manière de le servir! *Beati sumus, Israel, quia quæ Deo placent manifesta sunt nobis!* (*Ibid.*, 4) O Israël, ne l'abandonne donc pas à d'autres, cette religion qui fait ton bonheur et ta gloire : *Ne tradas alteri gloriam tuam.* (*Ibid.*, 3.)

Quoi! abandonner Jésus-Christ; renoncer à ses promesses, à ses mérites, à ses grâces, à son amour : quoi! renier son Dieu, sa foi, son baptême! Ah! périssent plutôt tous les malheureux plaisirs de la vie; puissent tous les maux ensemble fondre tout à coup sur nos têtes, plutôt que de nous séparer jamais de l'adorable auteur de notre salut.

Oui, grand Dieu! nous le protestons à la face de vos autels; nous recevons avec respect votre sainte loi; nous adorons vos mystères, sans entreprendre d'en sonder les profondeurs, et loin de prêter l'oreille aux téméraires discours de ces insensés, qui blasphèment ce qu'ils ignorent. Ah! nous fuirons avec horreur leur commerce contagieux; nous briserons avec force l'impiété dans la bouche de l'impie, ou si nous n'avons pas toujours assez de science pour les confondre, nous aurons du moins assez de prudence et de fermeté pour les éviter. Quoi! dans le monde on se croirait déshonoré, si l'on avait souffert qu'en sa présence on osât attaquer l'honneur, ou d'un Père, ou d'un ami, et nous souffrirons que, devant nous, on osât blasphémer contre le Seigneur notre Dieu, notre libérateur, notre père? Non, non, mon Dieu, un lâche silence ne nous rendra point complices de l'impiété. Mais vous, ô Dieu fort, soutenez notre faiblesse, armez-nous de courage; et puisqu'on ne connaît jamais mieux la beauté de votre loi que lorsqu'on est plus fidèle à la suivre. faites-nous marcher constamment dans ses voies, afin que nous en justifions la sagesse par cette pureté de mœurs qui est infiniment plus persuasive que toute l'éloquence

des hommes. Donnez-nous la lumière qui éclaire, la grâce qui fortifie, afin que nous ayons le bonheur de participer à la gloire qui doit couronner la foi. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR LA FOI.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.* VIII, 46.)

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?

Ce juste reproche que le Fils de Dieu faisait aux Juifs, de rejeter la vérité qu'il leur annonçait, ne pourrait-il pas le faire à ses propres enfants dans ces jours de confusion, où la foi s'éteint à mesure que la charité se refroidit? Nous vivons en effet, mes frères, dans un temps malheureux, où le monde ne respecte plus ni loi, ni Evangile. Chacun s'érige en arbitre de la morale et de la foi : chacun veut régler les mystères et les mœurs sur ses pensées. Les uns, par une philosophie présomptueuse, refusent de croire les vérités de la foi qui ne leur paraissent pas conformes aux lumières de leur raison; comme si la raison suprême qui nous les enseigne, n'était pas infiniment au-dessus de la raison humaine, trop faible pour les pénétrer. Les autres, par un libertinage de mœurs scandaleux, se font des règles de conduite à leur gré, vivent à eux-mêmes, et dans la main de leur propre conseil, et se persuadent que le meilleur parti que l'on puisse prendre, c'est de faire comme les autres, de se laisser aller au torrent, de suivre le monde et ses usages. Egarement contagieux, d'où naît une licence effrénée, un affreux débordement de vices, l'impiété, la débauche infâme, et ce qui suit naturellement le crime, une misère extrême, qui s'accroît de jour en jour avec les désordres.

Quelle aveugle présomption ! La vérité de notre sainte religion étant une fois établie sur des témoignages divins, n'est-il pas évident que nous devons y conformer nos sentiments et nos mœurs? Pourquoi nous livrer aux inquiétudes d'un esprit que l'on sait être si facile à s'égarer? Craignons, mes frères, craignons le triste sort de ce peuple dur et indocile, qui, pour avoir abandonné la vérité, mérita d'être abandonné à son tour. Hélas, ne semble-t-elle pas déjà s'éloigner de nous ! Prévenons ce malheur par une foi humble et soumise. D'un côté, adorons les grands mystères que la religion nous révèle, sans en sonder les profondeurs. De l'autre, suivons les règles de conduite qu'elle nous prescrit, sans dépendre du monde ni de ses usages. En deux mots : la foi doit fixer la raison; la raison doit faire usage de la foi. 1° La foi doit fixer la raison dans la créance de nos saints mystères. La raison doit faire usage des lumières de la foi pour régler nos mœurs. Demandons cette foi docile et active par l'intercession de la plus fidèle des créatures.

PREMIÈRE PARTIE.

Le grand avantage de la foi sur la raison, dit Tertullien (*De præs.*, c. 8), c'est de calmer nos incertitudes naturelles, et de placer l'esprit dans le point précis de la vérité, sans qu'il ait besoin, pour s'instruire de ses devoirs, ni d'étude pénible, ni de recherches curieuses : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium.*

Avant la foi, l'esprit de l'homme abandonné à ses pensées, errait sans ordre, dans des flots d'opinions humaines, qui se combattaient les unes les autres. Partagés de sentiments, les philosophes se disputaient avec chaleur la gloire de posséder la vérité. Chacun d'eux se faisait un système à sa manière. L'un détruisait ce que l'autre avait édifié. La raison s'élevait contre la raison : partage étonnant, qui fait bien voir que l'homme demandait à être décidé par voie d'autorité; que c'était à la Sagesse suprême de prononcer sur les sentiments auxquels il devait s'attacher, et que l'un des caractères de la vraie religion devait être de l'établir dans la possession tranquille de la vérité.

Or, voilà, mes frères, le caractère propre de la religion de Jésus-Christ. Après nous avoir mis en main les vérités du salut, puisées dans la sagesse de Dieu même; pour obliger l'esprit, naturellement inquiet et curieux, à se tenir enfin dans un repos aussi sage qu'il est consolant; elle réprime sa curiosité, elle arrête sa légèreté et son inconstance. 1° Elle réprime sa curiosité en ne lui permettant pas de sonder la profondeur de ses mystères. 2° Elle arrête sa légèreté et son inconstance, en ne lui permettant pas de rien changer à sa doctrine. C'est ainsi, mes frères, que la foi doit fixer la raison dans la créance de nos saintes vérités et de nos redoutables mystères. Développons ces deux moyens, afin de les rendre plus sensibles.

Nous naissons, mes frères, avec un désir impatient de tout savoir; et ce désir, comme dit saint Augustin, conduit souvent à l'erreur. Il est assez ordinaire de s'égarer par trop d'empressement pour la vérité. L'esprit, affaibli par les sens ne peut plus soutenir qu'une mesure de lumière fort bornée : trop d'éclat l'éblouit, il devrait donc se modérer : cependant rien n'est capable de rassasier son ardeur. Il veut tout posséder, les sciences et les arts, la religion comme la nature; il veut tout approfondir. Peu content de connaître ce qu'il a plu à Dieu de nous enseigner, il veut le pénétrer et le comprendre. Il ose interroger les voies du Seigneur; il franchit les bornes qu'il lui a prescrites, et entreprend de le poursuivre, si je puis parler ainsi, jusques dans le sanctuaire où il se retire. Quelle témérité ! quelle folie !

Je ne veux, mes frères, qu'un esprit équitable, et qui sache faire usage de sa raison. De bonne foi, convient-il à l'homme qui ne se comprend pas lui-même, et qui éprouve à tous moments que les choses les plus simples passent ses réflexions et ses lumières; lui convient-il de vouloir découvrir par ses pensées ce qu'un Dieu veut tenir caché, ou peut-il sensément refuser de le croire sur

parole? Ne doit-il pas lui suffire, pour être en repos sur les objets de sa foi, de savoir que c'est le Dieu de vérité qui les garantit? Qu'un homme de bien nous assure une chose qu'il dit avoir vue de ses yeux et touchée de ses propres mains; nous l'en croyons sur sa parole. Un Dieu mérite-t-il donc moins de confiance et de respect? Est-ce à nous d'examiner après lui? Ah! le scrutateur de la majesté sera écrasé par le poids immense de sa gloire, nous dit le Sage; et il est juste qu'un regard téméraire sur l'arche sainte, soit puni de mort. La raison a ses droits, il est vrai, mais elle a ses bornes. S'il lui est permis de peser les motifs de la foi, elle en doit respecter la substance : et l'humble simplicité qui croit à Dieu sans hésiter, est infiniment plus sage, qu'une philosophie curieuse qui subtilise sur les mystères.

Cependant une soumission si raisonnable est aujourd'hui traitée de faiblesse parmi nos prétendus beaux esprits. Aujourd'hui l'on ne craint point de citer le Seigneur au tribunal de l'homme, et d'appeler la foi en jugement. Les grands et le peuple, l'homme d'affaire et l'homme de plaisir, tout le monde se donne la liberté de raisonner sur les matières de religion les plus profondes. Jamais il ne fut démangeaison plus démesurée de parler de choses que l'on n'entend pas. Au défaut de lumière on substitue un air d'assurance, un ton décisif. On oppose des idées imaginaires à l'évidence des faits les mieux établis. Au lieu de s'animer les uns les autres à honorer un Dieu juste et puissant, on demandera si Dieu se met en peine de nos hommages. Au lieu de travailler à éviter le feu vengeur, on ne craindra pas de mettre en question s'il est en effet un avenir où les méchants seront punis. On parle du mystère de la grâce, lorsqu'on ferait beaucoup mieux d'en implorer le secours. Vos vérités, ô mon Dieu, ces vérités si saintes et si respectables, sont devenues en nos jours l'amusement des mondains. C'est dans des repas, c'est au milieu des vapeurs de la débauche que l'on traite des points de doctrine les plus sacrés. Sans étude l'on veut instruire; l'on décide sans connaissance; on se réjouit, on s'applaudit lorsque l'on croit embarrasser les défenseurs de la foi : et, ce que l'on n'oserait pas à l'égard du prince, on parle des choses de Dieu sans respect, sans circonspection, sans consulter autre chose qu'une imagination échauffée, ou qu'un cœur préoccupé par le plaisir.

Faibles hommes, eh! que prétendez-vous? Les conseils du Très-Haut ne sont-ils pas infiniment au-dessus de vos pensées? Ne vous a-t-il pas averti lui-même qu'il habite pour vous une lumière inaccessible ? Est-ce donc à des hommes d'une vie toute dissipée de parler sur des mystères que les plus saints et les plus savants, après une vie entière de prière et d'étude, se sont contentés d'adorer en silence? Vous ne comprenez pas comment un Dieu a pu se faire homme, se charger des péchés des hommes, et mourir pour eux. Vous ne comprenez pas comment la faute d'un seul a pu envelopper tout les autres dans sa ruine. Mais vous comprenez-vous vous-mêmes? vous connaissez-vous vous-mêmes? savez-vous d'où vous naît la pensée? comment se forme le sentiment? en quoi consiste la mémoire? quel est le lien qui unit si intimement une âme toute spirituelle à un corps terrestre et corruptible? Vous ne vous comprenez pas vous-même; et vous voudriez comprendre un Dieu et ses merveilles. Ah! vous en seriez mieux instruits si vous étiez plus humbles. Votre faiblesse se changerait en force, et vos ténèbres en lumières. Dieu marche avec les simples. (*Imit.*, l. IV, c. 18.) Il se découvre aux humbles. Il donne l'intelligence aux petits. Il éclaire les âmes pures, et il cache sa grâce aux curieux et aux superbes. Si, comme Moïse, vous vous arrêtiez avec respect sitôt que Dieu vous avertit que vous touchez à une chose sainte et sacrée : *Terra sancta est* (*Exod.*, III, 5); si, bien loin de vous avancer témérairement pour observer avec curiosité la merveille qui vous éblouit, vous jetiez le voile sur vos yeux pour ne pas regarder contre le Seigneur : *Non enim audebat aspicere contra Dominum* (*Ibid.*, 6), il se ferait entendre à votre cœur, il vous ferait sentir ses vérités, vous en goûteriez les douceurs, et vous pourriez devenir en sa main l'instrument de ses prodiges.

Je sais, mes frères, que lorsque l'esprit ne comprend pas une chose, l'on se porte naturellement à demander comment elle peut être. Comment l'homme peut-il naître une seconde fois, disait un docteur de la loi au Sauveur du monde? Comment les corps pourront-ils ressusciter, demandaient au grand Apôtre les fidèles de l'Eglise de Corinthe? Comment se peut-il faire, nous dit-on tous les jours, que Dieu étant aussi riche en miséricorde, il y ait un si grand nombre de réprouvés?

Or, c'est ce *comment* qu'il est injuste de nous proposer. Oui, mes frères, il est tout à fait déraisonnable de nous demander le *pourquoi* et le *comment* de nos mystères. La raison en est sensible : Dieu ne nous a point chargés de vous en donner le dénouement. Notre ministère se borne à vous exposer fidèlement les vérités qu'il nous a enseignées; mais d'en concilier les oppositions apparentes, de lever les difficultés qui peuvent naître à l'esprit; c'est à quoi il ne nous a point engagés. Dans les choses qui passent la raison, nous ne pouvons et nous ne devons vous dire que ce qu'il lui a plu d'en révéler. Or Dieu ne nous a point révélé en ce monde le point de réunion dans lequel se viennent concilier les vérités de la foi, qui semblent opposées les unes aux autres. Il n'a point cherché à faire de nous des philosophes, mais d'humbles fidèles : il a voulu éprouver notre soumission, et non pas contenter notre curiosité; il a voulu confondre la sagesse des faux sages; captiver tout entendement sous le joug de son autorité; obliger la raison qui s'est laissée aveugler par le péché, à se laisser enfin conduire par celui

qui est la lumière du monde, et à croire des vérités qu'elle ne comprend pas, pour la punir du peu d'usage qu'elle a fait dans l'état d'innocence, de tant de sublimes vérités qu'il lui était si aisé de comprendre. Dieu a voulu, nous dit l'Apôtre (*I Cor.*, II, 21), qu'une folie apparente devînt le flambeau qui éclairât l'homme pour se retirer des égarements où l'a jeté sa propre sagesse. Eh, mes frères, ce qui paraît folie en Dieu, n'est-il pas plus sage que toute la sagesse des hommes!

Consultons même le peu qui nous reste de raison. L'homme ne doit-il pas à Dieu l'hommage de ses pensées? A qui peut-il se soumettre avec plus de sagesse et d'honneur qu'à la Sagesse éternelle? Si Dieu nous avait abandonnés à nos idées, ne nous eût-il pas livrés à des disputes sans fin, à des oppositions de sentiments, qui causent bientôt la division et le schisme? S'il fallait, pour parvenir au salut, se distiller l'esprit en spéculations métaphysiques, et s'élever de raisonnements en raisonnements jusque dans le sein de la Divinité pour en pénétrer les conseils, que deviendraient les simples? que deviendrait ce nombre infini d'hommes, que leur condition attache à un pénible travail? Leur salut ne serait-il pas désespéré? Il faut donc convenir que la voie de soumission et d'acquiescement à l'autorité divine est la seule voie de salut proportionnée à l'état présent de l'homme; la seule qui soit propre à nous réunir dans le vrai.

Dieu parle, il faut s'en tenir à sa parole. C'est un principe simple, précis, à la portée de tous : l'artisan, comme le philosophe, le comprennent sans peine. Dès que la voix de Dieu se fait entendre, il n'y a personne qui ne reconnaisse qu'il faut s'en rapporter à son témoignage: dès lors plus de disputes, plus de partage de sentiments. Il ne s'agit plus de demander pourquoi ceci, comment cela? *A Domino egressus est sermo* (*Gen.*, XXIV, 50); Dieu l'a dit, c'est assez. S'il ne restait rien d'incompréhensible, il n'y aurait plus de mystères; s'il n'y avait plus de mystères, il n'y aurait plus de foi. A quoi bon tant de vains raisonnements? Pour vouloir expliquer ce que l'on doit croire, on le détruit toujours par quelque endroit. On s'aveugle pour vouloir tout éclaircir. A force de subtiliser, la faible raison s'évapore, et toutes ces vastes découvertes de nos superbes savants n'aboutissent, comme dit le prophète, qu'à faire des insensés. *Stultus factus est omnis homo a scientia.* (*Jer.*, XX, 24; LII, 17.)

Suivons donc le conseil du Sage; méditons bien la loi du Seigneur; étudions avec soin les préceptes qu'il nous a donnés, afin de nous y conformer: *Quæ præcepit tibi, illa cogita semper* (*Eccli.*, III, 22.) Mais pour ses mystères, pour ses œuvres admirables, qu'il a opérées en notre faveur, contentons-nous de savoir ce qu'il lui a plu de nous en faire connaître; ce n'est pas ici le temps de comprendre, mais de croire. Soyons convaincus qu'il nous est avantageux de n'en pas savoir davantage pour cette vie, et mettons notre sagesse à réprimer une imprudente curiosité. *Et in pluribus operibus ejus, ne fueris curiosus.* (*Ibid.*) Premier devoir de la foi, réprimer la curiosité de l'homme.

Second devoir, arrêter sa légèreté et son inconstance. Tandis que l'homme n'avait pour guide que les faibles lueurs d'une raison chancelante, il changeait de doctrine comme de pensée. Le sentiment de sa faiblesse laissait dans son cœur un fonds de défiance qui lui rendait tout suspect, jusqu'à ses propres lumières. Craignant toujours ou de s'être placé dans un faux jour, ou de n'avoir pas suivi les vrais principes, il essayait avec inquiétude des diverses opinions. Tantôt partisan du hasard, tantôt admirateur de la Providence, il variait à tous moments; il passait sans ordre d'une secte ancienne à une secte nouvelle; vil et déplorable jouet de ses tristes incertitudes.

Mais, éclairé des lumières de la foi, appuyé de l'autorité d'un Dieu, instruit par celui qui voit tout, et pour qui rien n'est obscur, l'homme ne craint plus l'illusion ni la surprise : *Scio cui credidi* (II *Tim.*, I, 12): il sait que suivre Jésus-Christ, c'est marcher à la lumière de la sagesse éternelle; il n'appréhende plus de s'égarer, dès qu'il a pour guide le Dieu vrai et fidèle. Il s'en rapporte bien plutôt à la Sagesse souveraine qu'à ses pensées propres, et il se repose tranquillement sur une autorité incapable de se tromper.

Ainsi la foi est un ancre ferme qui fixe l'esprit, et qui le situe constamment dans la vérité, sans lui permettre d'errer au gré des flots, ni de se laisser emporter à tous les vents des traditions humaines: *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* (*Ephes.*, IV, 14.) C'est une vertu délicate, qui ne peut souffrir l'alliage d'aucune doctrine étrangère ou nouvelle. Un seul souffle peut en ternir la pureté; une simple altération dans un seul point essentiel suffit pour l'éteindre. Il n'est permis ni d'y ajouter, ni d'en rien retrancher. Vous n'ajouterez ni n'ôterez rien à mes paroles, dit le Seigneur : *Non addetis ad verbum quod vobis loquor, nec auferetis ex eo.* (*Deut.*, IV, 2.)

Voilà ce qui fixe l'esprit. La foi ne lui permet pas de changer un seul point dans sa doctrine. Nos pères nous l'ont conservée telle qu'ils l'avaient reçue des saints apôtres, et nous devons la conserver telle que nous l'avons reçue de nos pères. Les années ne se succèdent que pour perpétuer sa gloire. Le jour l'annonce au jour, la nuit même l'annonce à la nuit; c'est-à-dire, que dans ces temps nébuleux, où Dieu permet que les rayons de la foi s'obscurcissent, et que la vérité semble confondue avec l'erreur, le grand moyen de ne pas perdre la foi, c'est de croire avec une ferme égalité ce qu'on a cru dans tous les temps, sans y rien changer, et sans y rien ajouter. Pesez ces deux règles, mes frères : 1° il ne faut rien changer dans la doctrine de la foi. La vérité est toujours la même. Dieu ne change point, écrivait saint Paul aux Hébreux. Dieu ne change

point. Vous ne devez donc point quitter un Evangile qui vient de Dieu pour suivre des opinions étrangères : *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci.* (*Hebr.*, XIII, 9.) En second lieu, il ne faut rien ajouter à la doctrine de la foi. C'est l'Eglise elle-même qui nous l'enseigne, que rien de ce qui est nouveau, ne peut appartenir à la foi. Et nous appelons nouveau, tout ce qui n'était pas au temps de Jésus-Christ et des saints apôtres. Oui, mes frères, tout ce qui s'est dit, ou ce qui s'est fait depuis Jésus-Christ et ses apôtres, ne peut ni ne doit former un objet de foi : pourquoi cela ? c'est que la foi doit être fondée sur la révélation. Or, comme dit le savant Bossuet (*Hist. un.* part. II) : *Dieu ne veut plus rien révéler de nouveau à son Eglise après Jésus-Christ : en lui est la perfection et la plénitude.* Il a enseigné par lui-même à ses apôtres toutes les vérités nécessaires au salut : tout ce qu'il n'a point enseigné à ses apôtres ; tout ce qu'il est évident que les apôtres n'ont ni connu, ni annoncé à toute la terre, n'est donc pas nécessaire pour le salut; et il n'est point permis de l'adopter comme un objet de foi. Voilà le principe auquel l'Eglise a toujours appris à s'attacher dans les temps d'obscurité : *Nil innovetur.* Il ne peut point y avoir de nouvel article de foi ; il ne faut rien innover sur la foi; et la nouveauté toute seule en matière de religion est le signe palpable de l'erreur et du mensonge. *Nova dicitis, falsa dicitis.*

Oh ! si l'amour de la nouveauté ne l'avait point emporté sur la sainte antiquité dans l'esprit de nos frères égarés, nous n'aurions pas aujourd'hui la douleur de voir tant de peuples séparés de cette Eglise mère, qui les avait enfantés à Jésus-Christ. Nous ne verrions pas ce royaume voisin, qui fut si longtemps un sanctuaire de vertus, changé par le schisme en un repaire affreux de toutes sortes d'erreurs ; car il n'en est point de si monstrueuses qui n'y aient leurs autels; point de sectes si singulières qui ne s'y montre en toute liberté : la vraie religion est la seule qu'il refuse de souffrir, semblable à ce fameux temple des païens, où tous les faux dieux étaient adorés, le seul vrai Dieu en était banni. Royaume infortuné, où l'autorité est si peu respectée, où chacun est à lui-même son prophète, son législateur, son juge, où chacun se fait une religion selon son caprice; disons mieux, où, à force de multiplier les religions, l'on en vient aujourd'hui à n'en plus avoir aucune. *Dum plures fiunt fides, ad id cœperunt esse, ut nulla sit.* (S. Hilar., *Lib. adversus Const.*)

Suivons donc, mes frères, suivons la voie que nos pères nous ont tracée. N'ajoutons rien à ce qu'ils nous ont appris. Ils l'avaient reçu de Jésus-Christ, et Jésus-Christ nous suffit. La foi peut être éclaircie ; jamais elle n'est plus étendue. Ses objets sont toujours les mêmes, et rien de nouveau ne doit en usurper le titre et la qualité. Respectons la sainte obcurité de nos augustes mystères, et n'entreprenons pas de les pénétrer. Ce n'est pas encore le temps de posséder la lumière dans toute sa clarté. Nous sommes trop faibles pour en soutenir le vif éclat. Il viendra cet heureux temps, où l'œil de notre âme, fortifié par les rayons de la gloire, sera en état de contempler la vérité dans la vérité. Alors nous dirons avec le Prophète : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei nostri.* (*Psal.* XLVII, 7.) Ah ! ces grandes vérités dont on nous entretenait dans le temps de notre exil, ces merveilles, ces mystères profonds qui nous paraissaient incompréhensibles, nous les voyons aujourd'hui dans la cité de notre Dieu, nous les contemplons à découvert, et rien de si simple, que ce qui étonnait davantage notre raison ; rien de si lié, que ce qui nous paraissait plus contraire : *Sicut audivimus, sic vidimus.* Oui, mes frères, nous aurons un jour cette douce consolation. Mais notre partage en cette vie, c'est de croire avec fermeté les mystères que la foi nous propose, et d'en attendre en paix l'éclaircissement, qui sera la récompense de notre soumission. Heureuse la simplicité, qui fuit les sentiers difficiles des questions épineuses, pour suivre la voie droite et sûre de la parole d'un Dieu ! C'est mon Dieu, c'est mon Sauveur qui daigne m'instruire : *Ipse Deus meus, et susceptor meus.* (*Psal.* XVII, 3.) Non, je n'écouterai que lui seul, je ne m'attacherai qu'à lui seul. Il sera seul à jamais la règle de mes sentiments et de mes pensées ; et ni les fausses lueurs d'une raison obscurcie, ni les trompeurs attraits des passions séduisantes ; rien ne sera capable de m'ébranler dans ma foi : *Ipse Deus meus, et susceptor meus, non movebor amplius.* (*Psal.* LXII, 2.) La foi doit fixer la raison; vous l'avez vu dans cette première partie. La raison doit faire usage de la foi; vous le verrez dans la seconde.

SECONDE PARTIE.

Quand je dis que la raison doit faire usage de la foi, j'entends avec saint Augustin, (*De mor. Eccl.*) que dans le détail des mœurs c'est à la raison d'appliquer les principes qu'établit la foi; qu'elle en doit préférer l'autorité à ses lumières propres, et se déterminer sur les règles qu'elle prescrit dans toutes les circonstances et les actions de la vie. L'Apôtre nous dit que le juste vit de la foi : mais dans le monde on voit communément des esprits plus présomptueux qu'éclairés, qui nous disent d'un ton décisif, qu'un peu de bon sens suffit pour savoir se conduire ; et qu'au fond l'usage est la grande règle à laquelle il faut s'en tenir. Examinons ces deux préjugés, afin de mieux sentir combien la raison a besoin des lumières de la foi.

Vous qui nous dites qu'un peu de bon sens suffit pour savoir se conduire, consultez ce bon sens lui-même : n'aperçoit-il pas les bornes étroites qui l'enserrent? Peut-il se dissimuler, qu'il se voit mille fois enveloppé d'épaisses ténèbres, que ses faibles étincelles n'ont pas la force de percer? Combien de fois la raison ne se trouve-t-elle pas en défaut? combien de fois ne se sur-

prend-elle pas elle-même en erreur? Ne dites-vous pas tous les jours : Je vois bien que je me suis trompé? S'il est des vérités, qui nous touchent de si près, et qui nous frappent si vivement, qu'il n'est pas possible à la raison de s'y méprendre ; hélas! pour peu que d'autres s'éloignent d'elle, quelle confusion dans ses pensées, quel trouble dans ses regards? Qu'il lui est ordinaire de prendre le change et de s'égarer! Comment donc pouvez-vous dire qu'un peu de bon sens suffit pour se conduire? et pourriez-vous ne pas sentir à quel point la faible raison a besoin pour agir d'être aidée des lumières de la foi?

A ces réflexions ajoutons l'expérience de tous les temps. Depuis le premier âge du monde jusqu'à nos jours, qu'à produit la raison humaine abandonnée à elle-même? Dans ces siècles si fameux, où Dieu laissait toutes les nations marcher dans leurs voies, sans autre guide que leur raison, qu'a-t-on vu autre chose, que des erreurs et des impiétés, que des dissolutions et des excès, que des déréglements monstrueux, autorisés par ceux mêmes qui se piquaient de sagesse et de raison? Si quelques philosophes s'étaient élevés jusqu'à la connaissance du vrai Dieu par le témoignage si éclatant que lui rend toute la nature, en est-il un seul qui l'ait honoré ; un seul qui ait donné des leçons pour apprendre aux autres à servir et à aimer ce Dieu bienfaisant; un seul qui ait enseigné cette vérité si claire, et qui se présente si naturellement : *Dieu est esprit et vérité; il faut donc l'adorer en esprit et en vérité?* (*Joan.*, IV, 24.) Tous ces prétendus sages, tous ces grands partisans de la raison, n'allaient-ils pas avec le peuple offrir leur encens à des statues sans âme; et le plus renommé d'entre eux n'ordonna-t-il pas en mourant un sacrifice à leur Esculape? Voilà donc où se terminait leur raison destituée des lumières de la foi : et l'on nous dira qu'elle suffit pour savoir se conduire.

On sait bien que les hommes sont assez vains, pour croire qu'ils se suffisent à eux-mêmes; mais l'expérience de tous les temps ne devait-elle pas les avoir enfin désabusés? Et sans remonter à des siècles si reculés, voyons ce que produit en nos jours la raison sans le secours de la foi : à quoi mène-t-elle ces beaux esprits qui la réclament avec tant d'emphase et qui font gloire de ne marcher qu'à sa lumière? Les rend-t-elle plus adorateurs du vrai Dieu, plus sages, plus réglés dans leurs mœurs? Leur inspire-t-elle plus de reconnaissance et de piété pour celui qui leur a donné l'être et la vie? Les retire-t-elle du vice pour les attacher plus étroitement à la vertu? Les voyons-nous plus gens de bien, plus justes, plus fidèles, plus chastes, plus modérés? Ne sont-ce pas, au contraire, de tous les hommes les plus livrés aux passions honteuses, les plus ingrats envers Dieu, les moins sages, les moins réglés? Allez au véritable but, mes chers frères, et vous trouverez que ce qu'ils appellent la pure raison n'est qu'un sens dépravé qu'ils affectent d'opposer à l'Evangile pour couvrir les plus grands désordres.

Faut-il donc renoncer à la raison? Non, mes frères, notre soumission doit être sage et raisonnable : il reste à la raison assez de lumière pour nous conduire jusqu'à la foi. Mais alors, sentant d'un côté sa faiblesse, voyant de l'autre que les règles de la foi sont l'ouvrage de la raison souveraine et infaillible dont elle n'est qu'une émanation légère, notre raison elle-même est assez sage pour nous remettre, pour ainsi dire, entre les mains de la foi et pour nous abandonner à sa conduite. Ecoutez sa voix et elle vous dira qu'il n'y a rien qui lui soit plus opposé que d'avoir de la foi et de ne pas vivre de la foi.

En effet, si jamais le christianisme n'était parvenu jusqu'à nous et qu'il arrivât, comme à ces peuples d'Ethiopie à qui saint Frumence prêcha le saint Evangile, que des voyageurs nous apportassent ce livre divin, en nous assurant que c'est la loi d'un grand peuple nouvellement découvert, quelle idée nous formerions-nous de ce peuple, à la simple lecture des maximes et des règles qu'il établit sur la piété, la charité, la justice, sur la pureté des mœurs et sur toutes les vertus? Ne nous récrierions-nous pas naturellement, dans un mouvement d'admiration : que ce peuple doit donc être saint! qu'il doit être heureux! Ne dirions-nous pas ce que Moïse voulait, que toutes les nations du monde pussent dire des Israélites, en voyant la sagesse et la beauté de leurs lois : Oh! que ce peuple est grand! qu'il est rempli d'intelligence et de sagesse! *En populus sapiens et intelligens, gens magna!* (*Deut.*, IV, 6.) Et si l'on nous disait que ce peuple, avec des lois si sages, ne laisse pas d'être ce que nous sommes, voluptueux, injustes, infidèles, pleins de passions, de corruption, de désordres; que ce peuple qui se croit formé pour honorer un Dieu infiniment saint, ne lui rend qu'un culte assez négligé; que tout persuadé qu'il est que le bonheur éternel ne sera accordé qu'aux vrais pénitents, il ne laisse pas d'avoir des théâtres toujours dressés à la volupté, des temps réglés pour ses assemblées de jeu et de bonne chère; qu'il ne paraît même plus éclairé que pour être plus délicat dans ses plaisirs. Si l'on ajoutait que ce peuple dont la loi si belle, si admirable n'inspire que charité, que douceur, que paix, qu'humilité, que patience, qu'union, que tendresse compatissante, ne voit dans son sein que division, procès, animosités, querelles, disputes sans fin ; que la campagne y est habitée par des hommes grossiers, qui, pour un vil intérêt, se déchirent comme des bêtes féroces ; que les villes y sont peuplées d'hommes vindicatifs qui, pour un regard, une parole, trempent cruellement leurs mains dans le sang de leurs frères et s'en font honneur; qu'en un mot le parjure et le blasphème, la débauche et la mollesse, l'adultère et l'homicide, tous les vices ont inondé cette terre si favorisée du ciel; quel serait notre étonnement! Pourrions-nous le croire, mes frères; et, à ne consulter que la raison,

ce contraste d'une loi si sage, avec des mœurs si corrompues, ne nous paraîtrait-il pas hors de vraisemblance ? Quoi ! reconnaître un Dieu et ne le pas aimer; se croire obligé à la pénitence et passer ses jours dans le plaisir; se regarder comme frères et se traiter comme ennemis ! Ah ! cela n'est pas possible, dirons-nous, il faut assurément ou que ce peuple soit plus réglé que vous ne le dites, ou qu'il ne reçoive pas cette loi si parfaite que vous venez nous apporter.

Voilà ce que nous dirions naturellement, mes frères : et c'est en effet ce que disent de nous les étrangers qui comparent nos mœurs avec notre foi. Ils ne sauraient se persuader que nous croyons de cœur ce que nous professons de bouche : c'est même ce qui les éloigne davantage de la religion : et l'on peut bien aujourd'hui faire aux chrétiens le même reproche que l'Apôtre faisait aux Juifs : *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes.* (*Rom.*, II, 24.) Vous êtes causes, par le peu de conformité qui se trouve entre vos mœurs et votre foi, que le nom de Jésus-Christ est outragé, méprisé, blasphémé chez les nations. Il est donc évident que la raison ne suffit pas pour se bien conduire; qu'elle a besoin de la foi pour régler nos mœurs, et qu'il n'est même rien de plus opposé à la vraie raison que d'avoir la foi et de ne pas vivre de la foi.

Nous ne sentons pas, mes frères, toute la grandeur de nos maux, parce que nous y sommes accoutumés. Placés, dès notre naissance, au milieu des morts et des mourants, nous ne sommes que faiblement frappés de ce qui est odeur de mort. Mais si nous étions moins familiarisés avec nos désordres, en vérité nous serions à nous-mêmes des prodiges incompréhensibles. Et pour vous le faire sentir, je vous demande, mes frères :

Croyez-vous que l'Evangile soit la loi que vous devez suivre ? le croyez-vous de bonne foi ? *Credis hoc?* (*Joan.*, IX, 26.) Si vous le croyez, comment donc ne consultez-vous que vos idées, vos intérêts, vos plaisirs?

Croyez-vous qu'il y a un Dieu que vous devez honorer en toutes vos actions; un Dieu qui vous a aimés jusqu'à vous donner son propre Fils, le croyez-vous ? *Credis hoc?* Si vous le croyez, en quoi l'honorez-vous? En quoi lui rendez-vous amour pour amour? Quelle est votre reconnaissance? N'avez-vous point horreur de ne répondre à ses bontés que par des crimes ?

Croyez-vous qu'un feu éternel sera le partage des ingrats et des infidèles? *Credis hoc*? le croyez-vous? Ah ! si vous le pensez sincèrement, êtes-vous sages de courir de vous-mêmes à votre perte et d'allumer, de vos propres mains, le feu qui doit vous dévorer à jamais?

Croyez-vous qu'il vous sera demandé un compte sévère du temps qui vous est donné pour opérer votre salut, et qu'une vie oisive, inutile, est une vie de mort; le croyez-vous? *Credis hoc?* Si vous le croyez, comment donc laissez-vous périr vos plus beaux jours? comment toute votre vie se passe-t-elle en visites, en jeux, en spectacles, en cérémonies mondaines, avez-vous donc reçu votre âme en vain?

Croyez-vous que la prière, le travail, les saintes lectures, le soin des pauvres, la fréquentation des sacrements doivent faire les délices d'une âme chrétienne? le croyez-vous? *Credis hoc?* Oui, mon Dieu, je le dis à ma propre confusion : ***Utique, Domine*: *ego credidi*.** (*Ibid.*) Oui, je le crois, et c'est ce qui me fait trembler pour l'avenir; au lieu de trouver mon plaisir dans les exercices de la piété chrétienne, la prière me dégoûte, la retraite m'ennuie, le travail me rebute, la lecture m'assoupit; si j'ai pour les pauvres quelque sentiment de compassion naturelle, ce n'est qu'un sentiment stérile, qu'une fausse prudence captive. Je sens bien que les richesses et les dignités doivent être des instruments de charité, et je ne les fais servir qu'à me satisfaire : ô Dieu, que suis-je donc à vos yeux, et que deviendrai-je au jour de vos justices?

Si l'on faisait ainsi, mes frères, un parallèle de ses mœurs avec sa foi, l'on ne pourrait pas soutenir une opposition si monstrueuse. Mais on réfléchit peu sur soi-même, on vit de tempéramment et d'habitude. On s'aveugle par indolence, par indifférence, par amour pour le repos. On croit encore, mais d'une foi vague, inappliquée; on croit, parce qu'on y a été élevé. Disons-mieux, dans la pratique on ne croit que les maximes et les usages du monde. Second préjugé que l'on oppose aux règles de la foi.

Il faut bien, dit-on, que je suive ce que je trouve établi, je n'irai pas m'ériger en réformateur. Je ne me pique pas d'être plus sage que tant d'autres, qui, en vivant ainsi, seraient bien fâchés de se perdre. Tous ces beaux traits de morale, tous ces grands principes que vous nous étalez dans la chaire, tout cela est bon pour le discours; mais dans la pratique il faut s'en tenir à l'usage. Ainsi l'on trahit sa foi, on se laisse aller au torrent. Quoique l'on soit parfaitement instruit qu'il faut élever ses enfants dans la crainte du Seigneur, dans la modestie, dans l'éloignement des plaisirs; parce qu'il est d'usage aujourd'hui de les produire dans les compagnies sous le beau prétexte de les former, l'on ne craint pas de les initier à des mystères d'iniquité, de les faire respirer un air contagieux, de nourrir leur vanité par le luxe, et de commettre leur innocence avec les attraits du vice. Quoique l'Ecriture enseigne que celui qui prête à usure et qui retire plus qu'il n'a donné : *amplius accipientem* (*Ezech.*, XXVIII, 23), celui-là mourra de mort; parce que l'usure a prévalu dans le commerce, on ne craint plus d'exiger des intérêts; et, par une avarice cruelle, on met à profit la misère et les besoins de ses frères. Quoique l'on sache que le Seigneur nous a commandé de pardonner les injures, dès que l'on ne croit pas pouvoir se montrer avec honneur dans le monde, si l'on ne tire raison d'une injure reçue, on suit sa passion, et l'on se met peu en peine de la loi.

Enfin, sur le luxe et sur la mollesse, sur le jeu et sur les spectacles, sur les bienséances et sur les devoirs, dans l'Eglise, dans le barreau, dans le commerce, dans le militaire, partout on ne consulte que l'usage : c'est le grand oracle du monde, c'est son Evangile.

Grand Dieu! peut-on se dire chrétien et penser d'une manière si peu chrétienne? Quoi, mes frères, il faut s'attacher à l'usage! C'est donc bien en vain que le Fils de Dieu s'est donné tant de soins et de mouvements pour établir une loi qu'on ne serait pas obligé de suivre. La sagesse éternelle nous a donc bien trompés, lorsqu'elle nous a représenté la voie du ciel comme une voie étroite, où peu de personnes ont le courage de marcher. L'Eglise nous a donc imposé un joug bien injuste, lorsqu'elle nous a obligés dans notre baptême à renoncer au monde, à ses pompes et à ses maximes. Il faut s'attacher à l'usage ; c'est donc à dire que l'Evangile nous égare, et que le monde nous éclaire. C'est au terrent qu'il faut se livrer, c'est le plaisir qu'il faut aimer, la vanité qu'il faut satisfaire, les passions qu'il faut contenter, le jeu, le faste, la médisance, les railleries, les ressentiments, les hauteurs qu'il faut se permettre ; c'est dans la mollesse qu'il faut vivre, dans la vengeance qu'il faut placer son honneur, dans les richesses qu'il faut établir sa félicité, puisqu'il n'est rien qui soit plus d'usage. O mon Sauveur, s'il faut s'attacher à l'usage, vous n'êtes donc plus notre modèle : ce ne sont plus vos exemples que nous devons vous proposer, ce n'est plus sur vos traces qu'il nous faut marcher; vous n'êtes venu dans le monde que pour y porter la confusion et le trouble.

Il faut s'attacher à l'usage ; oui, mes frères, dans les choses indifférentes, dans les cérémonies qui sont d'une institution toute humaine; mais pour les mœurs, puisque c'est la foi qui doit nout juger, c'est sur la foi que nous devons nous régler. Hommes du monde, qui êtes vous, pour changer la loi d'un Dieu? Des usages réprouvés doivent-ils donc l'emporter sur une loi sainte? Si les règles qu'établit la foi avaient quelque chose d'injuste, vous auriez raison de les rejeter; mais vous en reconnaissez l'équité, vous en admirez la sagesse, vous en respectez, dites-vous, la sainteté; et vous leur préférez des usages qui les combattent. Où est ici cette raison sage que vous nous vantez?

Quelle cherche donc cette raison sage, qu'elle cherche la vérité dans la vérité, c'est-à-dire, comme parle saint Paul, dans la parole de la foi que nous annonçons : *Hoc est verbum fidei quod prædicamus.* (*Rom.*, X, 8.) Qu'elle n'ait de force cette raison, que pour se captiver elle-même; et de lumière, que pour suivre celles de la foi. Que sans cesse elle en étudie les règles et les vrais principes, afin de les appliquer à propos, et d'y conformer nos mœurs. Ce sont nos plus chers intérêts qui nous y engagent, mes frères ; que n'avons-nous point à craindre, si nous ne vivons pas de la foi? Mon peuple, dit le Seigneur, ne veut m'honorer que suivant les maximes et les usages du monde : *Timuerunt me mandato hominum et doctrinis;* (*Isa.*, XXIX, 13.) c'est pour cela que je vais faire un prodige dans ce peuple, qui étonnera toute la terre. La sagesse des sages périra, et la prudence des intelligents sera obscurcie. J'étendrai la lumière je les frapperai d'assoupissement, de crainte qu'ils ne voient et ne se convertissent. Je leur enverrai des prophètes de mensonge, qui leur répondront selon les désirs de leur cœur, et qui les flatteront de leurs vices. Parce qu'ils ne vivent pas de la foi, la foi, périra au milieu d'eux, et je vengerai l'injure qu'ils font à la loi, en les livrant à leurs ténèbres : *Peribit sapientia a sapientibus ejus.* (*Isa.*, XXIX, 14.)

Et ce n'est pas seulement par l'extinction de la foi que Dieu punit l'infidélité, mais encore par les misères de la vie présente. Ouvrez les divines Ecritures, mes frères ; vous voyez que la piété en Israël fut toujours récompensée par une éclatante prospérité; et l'infidélité au contraire toujours vengée par des malédictions sensibles. Vous voyez les maux sortir en foule de leurs crimes, et des torrents de malheurs couler avec violence des sources de leurs impiétés. *J'ai appelé, dit le Seigneur, et vous n'avez point répondu; j'ai parlé et vous n'avez pas entendu; vous avez fait le mal devant mes yeux; vous avez préféré vos volontés à ma loi, et moi je vous frapperai dans ma fureur; je vais appeler la guerre, et vos enfants passeront par le fil de l'épée, ils périront dans le carnage; je vais appeler la famine, et vous en serez décorés. La contagion va fondre sur vous tout à coup; vous serez dans la confusion; vous pousserez de grands cris dans l'amertume de votre cœur et dans le déchirement de votre esprit; et vous ne serez point écoutés.* (*Isa.*, LXV, 12 et seq.)

Nous nous plaignons, mes frères, de la misère qui nous poursuit depuis si longtemps; nous languissons de douleur au milieu de l'affliction qui nous presse; mais où est aujourd'hui la foi parmi nous? où est la justice, où est le repentir sincère? Nous ne vivons plus de la foi, et nous voudrions en recueillir les fruits. Ah! craignons plutôt l'accomplissement de ce terrible oracle de Jésus-Christ : *Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur que l'ingrate Jérusalem.* (*Matth.*, XI, 23.) Oui, ces peuples impies, dont les monstrueux excès n'ont pu être effacés que par le feu du ciel, seront un jour moins malheureux que les chrétiens infidèles, parce que s'ils avaient eu comme nous les lumières de la foi, ils auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre.

Ouvrons enfin les yeux sur nos malheurs ; apprenons du moins de ce discours : 1° A parler peu, et toujours avec respect des mystères qu'un Dieu nous a révélés; 2° à rappeler des maximes et des usages du monde aux principes de la foi, pour le réglement de nos mœurs. Evitons avec soin toutes ces disputes de religion, qui se terminent à des refroidissements, et qui n'aboutissent qu'à

rendre les erreurs et les préventions plus obstinées. Appliquons-nous à bien conserver le dépôt de la foi dans une conscience pure. Incapables de découvrir les secrets de la nature, est-ce à nous de pénétrer les secrets d'un Dieu caché ? Prions plutôt, prions avec ardeur l'auteur et le consommateur de notre foi, de la fortifier en nous, et de l'augmenter cette précieuse foi, qui ne s'affaiblit, hélas ! que trop parmi nous. Vivons de son esprit, suivons en toutes choses ses divines impressions, et n'agissons jamais que par les motifs qu'elle inspire, afin de mériter la récompense du serviteur fidèle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR

Videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna. (*Luc.*, XXI, 27.)

On verra le Fils de l'homme descendre sur une nuée lumineuse, environné d'un grand éclat de puissance et de majesté.

Ne nous flattons pas, mes frères, d'une vaine espérance d'impunité ; ne cherchons point à nous séduire nous-mêmes en répandant des ténèbres affectées sur nos destinées éternelles. C'est une vérité de foi que le Seigneur Jésus descendra du ciel, accompagné de ses anges, porté sur une nuée lumineuse, environné d'un grand éclat de puissance et de majesté ; et qu'appelant tout l'univers en jugement, il rendra à chacun selon ses œuvres ; alors tous ceux qui n'auront point obéi à son Evangile, dit l'Apôtre, seront condamnés à des peines éternelles : *Pœnas dabunt in interitu æternas.* (II *Thess.*, I, 9.) C'est Dieu lui-même qui s'est rendu garant de cette grande vérité, c'est son Esprit-Saint qui nous a révélé ce mystère caché dans les profondeurs d'un avenir impénétrable ; c'est Jésus-Christ qui nous l'enseigne, mes frères, et je ne pense pas qu'aucun de vous n'en soit pénétré ; mais parce qu'il en est encore qui osent opposer la raison à l'autorité de Dieu même, et que l'on ne craint pas de nous dire sans cesse que la saine raison paraît combattre les idées si terribles, que la foi nous donne de l'avenir ; j'entreprends aujourd'hui de faire voir que la vérité d'un avenir heureux ou malheureux, tel que la religion nous l'enseigne est fondée sur les plus pures lumières de la raison ; et afin de laisser dans vos cœurs une crainte salutaire d'un avenir malheureux, après en avoir établi la certitude, je m'appliquerai à vous en représenter la nature ; voici donc en deux mots tout mon dessein.

La vérité d'un avenir, justifiée par les lumières de la raison. Le triste état du pécheur dans ce redoutable avenir.

O Dieu ! qui préférez la miséricorde et la vengeance, donnez à mes frères un cœur sensible à leurs véritables intérêts, et docile à la voix d'une raison sage et éclairée. Faites par votre grâce, qu'ouvrant enfin les yeux à la vérité, ils désarment votre justice par un repentir sincère ; et que cet avenir, qui doit faire le désespoir des réprouvés, devienne pour nous un temps de salut, de triomphe et de gloire. Nous vous le demandons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est bien triste, mes frères, qu'après tant de siècles de lumières, de grâces et de merveilles, nous soyons encore obligés d'apprendre à l'homme à ne se pas confondre avec l'insecte qui périt ; et de prouver à des esprits qui font gloire de tout rappeler à la raison, la vérité d'un avenir, à qui la raison rend un témoignage si authentique. En effet, si vous envisagez à sa lumière, 1° la nature de cette âme qui pense à nous, 2° la justice du Dieu puissant qui nous a créés, 3° la sagesse de la Providence qui nous gouverne, 4° les secrets remords qui accompagnent le crime ; vous conviendrez bientôt qu'il faut assurément qu'il y ait après cette vie un temps que le Seigneur s'est réservé pour rendre à chacun selon ses œuvres.

1° Si je consulte la raison sur la nature de cette âme qui pense en moi, qui se réjouit et qui s'afflige, qui craint et qui désire, qui raisonne et qui juge ; elle m'avertit que cette âme si noble ne peut être une vapeur qui s'exhale, un vil amas de poussière qui se dissipe, un tissu d'atomes que le hasard rassemble et dissout au gré de ses caprices. Elle me fait sentir que ce n'est ni la chair ni le sang qui nous révèlent les sacrés mystères de la vérité, les saintes régles de l'équité, les idées de l'ordre, de la piété, de la justice.

Jamais on ne comprendra qu'une intelligence assez étendue pour embrasser le gouvernement d'un vaste empire, et pour former ces hautes entreprises, dont le succès dépend d'une infinité de ressorts différents, desquels il faut combiner les mouvements et les accords ; qu'une intelligence qui rassemble à la fois le passé, le présent et l'avenir ; qui rend l'être à ce qui n'est plus, et qui le donne à ce qui n'est pas encore ; qu'une intelligence si admirable ne soit au fond qu'un peu de boue subtilisée.

On ne me persuadera jamais qu'une simple matière, quelque figure et quelque agilité qu'on lui prête, puisse devenir capable, tantôt de prendre un généreux effort pour s'élever jusque dans le sein de l'être suprême afin d'en étudier les perfections, d'en pénétrer les conseils, d'en adorer les grandeurs ; et tantôt de se répandre dans tout ce vaste univers pour en mesurer l'étendue, le mouvement, les proportions, et pour en contempler les ineffables beautés.

Il ne faut même qu'un peu de sentiment, pour s'apercevoir que ce qui se passe au dedans de nous, la douleur et le plaisir, le désir et la crainte, la joie et la tristesse, le jugement et la pensée, nos vertus, nos talents, nos passions elles-mêmes, ont quelque chose de trop grand pour n'être l'ouvrage que d'une légère vapeur, déplorable jouet des saisons.

Lorsque je réfléchis sur moi-même, je ne puis m'empêcher d'apercevoir au dedans de

moi un désir naturel de l'éternité; je sens que je veux toujours être : quand on m'offrirait mille et dix mille années de la vie la plus heureuse, mes désirs ne seraient point encore remplis ; plus même elle serait heureuse cette vie, plus j'aurais regret de la voir finir; à peine toucherais-je au bout de cette douce carrière, que je demanderais à la recommencer de nouveau, ainsi à l'infini : or d'où vient à mon âme ce désir de l'éternité, s'il n'y a point d'éternité pour elle? D'où lui vient cette ardeur innée avec laquelle sans cesse elle s'élance vers l'avenir? Sans cesse elle pense, elle aspire à cet avenir, elle ne travaille, elle ne s'agite que pour l'avenir; car jusque dans la vieillesse la plus reculée, c'est toujours pour l'avenir que l'on agit. D'où vient que la nature a donné à mon âme cette ardeur pour l'avenir, si l'avenir n'est que chimère?

D'ailleurs, je conçois clairement qu'une simple matière est par elle-même indifférente au mouvement ou au repos, à tel état, ou à tel autre; donc, si l'âme n'était qu'un simple composé de matière, quelque subtile qu'on la suppose, elle devrait toujours être indifférente au mouvement ou au repos, à la vie et à la mort. Elle ne devrait avoir ni cette vive ardeur qu'elle se sent pour la vie, ni cette horreur affreuse qu'elle a de la mort; et cette attache à la vie, cette horreur de la mort ne sont-elles pas des preuves sensibles que naturellement l'homme n'est pas fait pour mourir?

Enfin, vous voyez, mes frères, que la vie présente n'est plus qu'un tissu de douleurs; et plût à Dieu qu'une triste expérience nous en instruisît moins tous les jours! Hélas! depuis les premiers cris de la naissance jusqu'au dernier souffle du trépas, nous roulons dans un cercle de maux et de maladies, de besoins et d'ennuis : le plus heureux parmi nous, c'est celui qui est le moins malheureux ; tel est notre état en ce monde, vous le savez. Or je le demande : peut-on se persuader de bonne foi qu'une vie si malheureuse fasse toute la destinée d'une âme en qui l'on aperçoit tant de traits de grandeur et de noblesse? Un cahos affreux de misère et de vice serait-il donc tout son partage? Quoi! un Dieu juste, un Dieu sage et puissant eût créé nos esprits pour aussi peu de choses que ce monde? Ah! ce serait vraiment alors qu'il nous aurait faits pour nous rendre malheureux.

Non, non, mes frères, quand on a un peu d'élévation, l'on n'est pas même tenté d'étouffer la voix de la raison qui dépose si hautement que l'âme est une substance spirituelle, formée pour connaître et pour aimer l'être infiniment sage et infiniment aimable, et pour être heureuse par cette connaissance et cet amour; qu'étant plus noble que les sens, elle ne doit point relever de leur destinée; qu'indépendante du corps, elle ne peut point être ensevelie sous ses ruines ; que le renversement de l'univers ne saurait donner atteinte à un esprit plus élevé que l'univers ; et qu'enfin, après la séparation d'avec cette argile à qui elle est si étroitement unie sur la terre, l'âme se trouvant seule devant Dieu, il est juste qu'elle reçoive selon ses œuvres, ou la récompense, ou la peine; qu'elle reste unie à Dieu, ou privée de Dieu; c'est-à-dire infiniment heureuse ou infiniment malheureuse ; heureuse, si elle possède un Dieu dont la jouisssance fait le souverain bonheur; malheureuse, si elle elle est privée de Dieu : la perte du souverain bien renfermant en soi le comble de la misère. Voilà ce que la raison me fait comprendre sur la nature et la destinée de nos âmes; la raison dépose donc en faveur de cet avenir que la religion nous enseigne.

En second lieu, elle me fait comprendre cette raison sage que, sous un Dieu juste et tout puissant, le crime ne doit pas rester impuni, parce qu'un Dieu hait nécessairement l'injustice ; qu'il en doit la vengeance à sa gloire, et que l'impunité en favoriserait l'excès. Cependant, quoi de plus commun en cette vie, que de voir le crime non-seulement impuni, mais heureux, glorieux, triomphant, justifié même et applaudi! *Seigneur*, s'écriait avec douleur le saint Prophète, *je sens mes pas chanceler dans les voies de la vertu, lorsque j'envisage la félicité des pécheurs.* (*Psal.*, LXXII, 2.) Engraissés par la prospérité, ils se parent des plus grands crimes comme d'un vêtement de gloire; et malgré leurs crimes, tout rit à leurs yeux, tout leur réussit; ils paraissent au-dessus des misères attachées à la condition humaine. Combien d'illustres coupables que les lois respectent! Combien dont la gloire prépare les voies, dont les plaisirs assaisonnent tous les moments, et dont les divers événements semblent consulter les désirs ! Il faut donc, ou que les droits de la souveraine justice soient impunément violés, ce que la raison ne permet pas de penser; ou qu'il y ait une autre vie, où le Seigneur venge les crimes jusqu'alors impunis, ce que la religion nous enseigne. Oui, mes frères, puisque le règne de la justice n'est pas de ce monde, il est aussi évident qu'il doit y avoir un monde nouveau, qu'il est évident qu'un Dieu ne peut pas être injuste.

Et que l'on ne dise pas que l'anéantissement des impies suffira pour venger le ciel de leurs outrages. Car enfin l'anéantissement, s'il était, envelopperait également le juste et l'injuste, puisque nous sommes tous de même nature, et que l'âme du juste n'est pas d'elle-même plus immortelle que l'âme du pécheur. Qu'aurait donc à souffrir l'homme criminel de plus que l'homme innocent? D'ailleurs l'anéantissement ne laisserait ni sentiment, ni connaissance : comment donc pourrait-il être un supplice ? Qu'est-ce qu'une peine qu'on ne sent pas ? qu'est-ce qu'une vengeance qui ne vous laisse rien à souffrir? Enfin l'anéantissement est l'unique ressource de nos libertins, c'est le cher objet de leurs désirs ; ils ne craignent rien tant que de survivre à leurs propres ruines; s'ils se tranquillisent dans leurs désordres, ce n'est que sur l'espérance af-

freuse de périr avec leurs vanités. O Dieu, ne puniriez-vous les méchants qu'en mettant le comble à leurs désirs !

La raison, mes frères, nous fait donc sentir que le crime n'étant pas toujours puni en ce monde, tout assurément ne finit pas avec la vie, et que le silence du Dieu juste et tout-puissant sur mille horribles désordres qui se commettent tous les jours à ses yeux est la preuve certaine d'un avenir où se déploiera sa justice.

En troisième lieu, si les biens et les maux n'étaient que pour cette vie, quelle idée devrait-on se former de la Providence qui nous gouverne? Y aurait-il de la sagesse dans le suprême dispensateur des richesses de la nature, à les répandre avec tant de profusion sur des ingrats qui en abusent contre lui-même, tandis que les plus gens de bien n'ont souvent pour toute nourriture qu'un pain de larmes et une eau de douleur? Serait-il du bon ordre qu'il fît pleuvoir la rosée du ciel sur les ennemis de son nom, et qu'il rendît, pour ses plus fidèles adorateurs, le ciel d'airain, la terre avare, toute la nature insensible?

Si tout se réduit au temps, à quoi bon se fatiguer dans la voie étroite de la vertu? Il n'y a donc qu'à marcher tout à son aise dans la voie large et riante de la volupté; il n'y a désormais qu'à se livrer à ses penchants et qu'à jouir à son gré de la vie? Que gagnerait-on à s'attacher à son devoir au préjudice de son plaisir? Ne sera-t-il pas même du devoir de se déclarer pour le parti des méchants, puisqu'en ce monde la Providence paraît si communément se déclarer en leur faveur; qu'elle donne si souvent à l'injustice l'empire et la victoire sur l'innocence; qu'elle place un Hérode sur le trône tandis qu'un Jean-Baptiste est cruellement égorgé dans les fers?

S'il n'y a point d'avenir, voilà donc le crime justifié par le succès; ce n'est donc que faiblesse de n'oser pas ravir à son ami ses biens, ses dignités, son épouse, la vie même, lorsqu'on y peut trouver son plaisir; c'est une simplicité stupide que d'honorer la mémoire d'un père, d'un époux, d'un ami, d'un frère, et d'en respecter les dernières volontés. Les mouvements de la nature les plus touchants, les droits qui, dans tous les temps, ont été les plus sacrés chez toutes les nations du monde, ne seront donc désormais que des jeux d'enfants et des préjugés imaginaires. S'il est vrai qu'il n'y ait point de souverain juge qui, après cette vie, juge les justices, les magistrats et les princes n'ont donc qu'à suivre leurs caprices dans leurs jugements; ils n'ont désormais qu'à disposer à leur gré des biens et de la vie des hommes, et dans la société tout sera en proie au plus fort. En un mot, s'il n'y a rien ni à espérer ni à craindre après la mort, il ne se trouve qu'injustice et que désordre dans la conduite de la Providence, que dérangement dans la société, qu'égarement dans la raison, que désavantage au service de la vertu; il ne se trouve qu'illusion, que ténèbres et que mensonge dans les témoignages les plus sincères de la conscience.

En effet (et c'est ici une dernière preuve de la vérité d'un avenir), j'en appelle à votre cœur, mes frères, n'est-il pas vrai que celui qui porte l'iniquité dans son sein y porte à la fois le trouble et l'horreur? Ne l'avez-vous pas souvent éprouvé, que notre cœur s'alarme du mal que lui-même nous inspire? Mon âme, disait si bien saint Chrysostome (serm. 13 *in Epist. ad Rom.* c. VII), mon âme conserve encore, malgré les mauvais penchants qui l'entraînent, de précieux restes de sa première excellence; le vice lui paraît odieux, et mes passions elles-mêmes rendent témoignage à la sainteté de la loi.

Si vous faites le bien, disait le Seigneur au premier des homicides, vous en serez aussitôt récompensé par la douce satisfaction qui l'accompagne; mais si vous faites le mal, vous en porterez aussitôt la peine par les remords qui le suivent; votre péché se présentera partout devant vous, il vous assiégera de toutes parts, il portera malgré vous le trouble et l'effroi jusqu'au fond de votre cœur : *Statim in foribus peccatum aderit.* (*Gen.*, IV, 7.) Oui, mes frères, la conscience, qui nous fait sentir nos devoirs, nous fait craindre de les violer, et si, au mépris de ses conseils, nous nous laissons aller à nos penchants, elle nous en punit au moment même par de secrets retours de confusion et d'amertume; il se forme dans le cœur un certain fond d'anxiété, certains nuages sombres se répandent sur l'esprit; l'on n'a plus, comme dans l'innocence, cet air de sérénité; l'on devient rêveur, embarrassé, inquiet.

C'est alors que, pour se tranquilliser, l'on cherche à secouer le joug de la foi; car, observez-le, mes frères, les doutes sur la foi ne viennent qu'à la suite du violement de la loi; l'Evangile ne commence à devenir suspect que lorsqu'il paraît incommode; vous ne verrez point un homme de bien, modéré, pieux, équitable, surtout vous ne verrez point un cœur chaste, être tenté de faire naufrage à la religion de ses pères. Il n'y a que la volupté qui décrédite les mystères saints; les passions honteuses appesantissent l'âme, obscurcissent la raison; le désir de l'impunité prête de la vraisemblance à l'erreur, et vous ne trouverez point d'esprit libertin qui n'ait le cœur gâté, parce qu'on ne cherche à douter que pour s'affranchir de la crainte des jugements de Dieu et pour vivre plus à l'aise dans le sein de la volupté. Mais on le cherche en vain; Dieu permet que le pécheur soit persécuté par son propre péché; un trouble importun le poursuit; ses remords cruels revivent sans cesse, malgré tous les efforts qu'il peut faire pour les étouffer, et il est des moments où leur atteinte est si violente, leur déchirement si cruel, qu'ils l'entraînent au désespoir. Tel est l'état du pécheur; vous le savez.

Or, mes frères, que nous disent ces remords cuisants que la conscience nous force de sentir après le péché? Que nous annoncent cette agitation, ce trouble, ces frayeurs,

ces reproches importuns, si ce n'est qu'il y a un Dieu qui découvre nos infidélités les plus cachées, et qui les punira un jour? Que s'il n'en tire pas toujours vengeance dès cette vie, c'est, d'un côté, qu'étant plein de miséricorde, il veut nous donner le loisir de nous reconnaître, et, de l'autre, qu'étant éternel et tout-puissant, il ne craint pas que le pécheur se dérobe à sa justice; mais qu'il viendra enfin un siècle nouveau où toutes choses rentreront dans l'ordre, où l'innocence sera couronnée et l'iniquité confondue. Voilà, si vous voulez l'entendre, ce que nous annoncent les secrets remords de la conscience.

Qu'il est donc sage, mes frères, de le reconnaître, cet avenir que la religion nous enseigne! Qu'il est sage de respecter une vérité que les lumières de la raison nous présentent dans un si grand jour! vérité que les prophètes et les apôtres nous ont annoncée, que tous les peuples du monde ont reconnue, que nous portons écrite dans notre cœur, et qui est fondée sur les témoignages les plus fidèles de la conscience; vérité sans laquelle il n'y aurait plus en Dieu d'équité, plus de sagesse dans sa providence, plus d'avantage dans le parti de la vertu, plus de dangers pour le vice, plus de mérite dans la piété, plus de récompense pour les justes; vérité sans laquelle les plus gens de bien seraient les plus misérables d'entre les hommes, comme parle l'Apôtre, et chacun pourrait dire avec le Prophète : C'est donc bien en vain que je me donne tant de peine pour conserver un cœur pur, et pour le garantir de la corruption du vice : ***Ergo sine causa justificavi cor meum.*** (*Psal.* LXXII, 13.) O sainteté, pureté, sagesse, ô aimable justice! Ah! s'il n'est point d'avenir, vous m'avez trompé, vous n'êtes que chimère, que folie!

Mais une réflexion bien naturelle, et qui, pour être ancienne, n'a rien perdu de sa force sur un esprit raisonnable, qui consulte ses véritables intérêts : que risquons-nous à croire un avenir, et à régler nos mœurs sur les idées que la religion nous en donne? Nous risquons peut-être quelques mauvais plaisirs, qui dans le fond coûtent plus de peines et de dégoûts qu'ils ne procurent d'agréments et de douceurs. Nous avons même pendant la vie celui de tous les plaisirs, qui, sans comparaison, est le plus touchant, je veux dire, le plaisir de faire le bien; car, en vérité, il n'est rien au monde de plus doux, de plus consolant. A croire un avenir, nous risquons, mes frères, de gagner le ciel : que ce risque est avantageux! qu'il est sage, et qu'il est heureux de le courir! Mais que ne risquent point nos incrédules? Ah! s'ils le trouvent à la mort, cet avenir qu'ils refusent de reconnaître, quelle surprise pour eux, quelle chute affreuse! O Dieu, peut-il être permis à un homme sage de s'exposer de gaieté de cœur à des tourments éternels pour quelques moments rapides d'un faux plaisir? Quoi! d'un côté, je risque d'être éternellement heureux, sans perdre même le repos de la vie présente; de l'autre, je risque de me rendre malheureux et pour le temps et pour toute une éternité, et je préférerais ce dernier parti. N'y aurait-il pas de la stupidité, de la fureur? Vous le sentez, mes frères, il est inutile d'insister davantage sur une vérité que l'on ne peut combattre sans renoncer à la raison et à ses véritables intérêts. Ecoutons maintenant ce que les divines Ecritures nous apprennent de cet avenir; cherchons à nous édifier les uns les autres, et pour nous animer de plus en plus à fuir le mal, voyons quel sera le triste état du réprouvé dans ce redoutable avenir : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE

Le sage, dit saint Léon, ne perd jamais de vue son éternelle destinée. A cet unique nécessaire il rapporte ses soins, ses attentions, ses vœux, ses travaux : tout le reste ne lui paraît qu'amusement frivole, que vanité insipide : *Æternitati providet, quisquis sapit, creditque vanum quidquid hoc spreto facit.*

Les objets du siècle, les honneurs, les plaisirs, les richesses s'offrent-ils aux yeux du sage, sous des attraits capables de flatter et de séduire? Tournant aussitôt ses regards vers l'avenir, il y aperçoit avec frayeur combien malheureuse doit être un jour la destinée de celui qui abandonne le Seigneur son Dieu : à cette vue, les objets séduisants perdent leurs charmes, les passions se glacent, la tentation fait horreur.

Quel est donc, mes frères, le triste sort du réprouvé, dont la vue toute seule fait sur un cœur chrétien des impressions si salutaires? Qu'est-ce qu'un réprouvé, et que doit-il être à jamais dans ce redoutable avenir? Ne craignez pas, mes frères, que je vienne ici vous proposer mes propres pensées, ni vous grossir un objet de soi-même assez terrible. Je sais que la religion n'approuve point l'artifice, il n'y a que le vrai qui ait droit d'édifier. Je me contenterai de réunir sous vos yeux les traits expressifs qu'emploient les auteurs sacrés pour nous dépeindre cet affreux état de souveraine misère; et pour ne les pas confondre ces traits expressifs, je vous ferai envisager le réprouvé : 1° du côté de Dieu; 2° en lui-même; 3° dans les objets qui l'environnent.

Et d'abord, quel est l'état du réprouvé à l'envisager du côté de Dieu? C'est, selon l'Evangile, un éloignement infini, un abandon universel, une opposition invincible, une colère implacable, une horreur, une malédiction éternelle; c'est une privation absolue de toute grâce, de toute lumière, de toute consolation, de tout repos, de tout secours, en un mot, de tout bien. Etat d'abandon exprimé dans ces terribles paroles que le juste Juge prononcera au grand jour des justices contre les malheureux objets de ses vengeances : ***Discedite a me*** (***Matth.***, XXV, 41); retirez-vous de moi, éloignez-vous, maudits, pour jamais Vous m'avez abandonné lorsque je me donnais à vous, et moi je vous abandonne à mon tour; vous m'avez

méprisé pour de faux biens, et moi je vous livre à Satan et à ses anges; vous avez négligé mes dons, vous les avez profanés, et mes dons vous seront à jamais refusés. Vous n'aurez plus de part à mes faveurs, plus d'accès auprès du trône de ma grâce, plus de droit au royaume que je vous avais acquis par mon sang, plus de société avec mes élus; un cahos immense est affermi entre eux et vous; jamais vous n'entrerez dans la joie de votre Seigneur, jamais vous ne goûterez de cette félicité si pure dont vous verrez vos frères enivrés. La perte d'un Dieu, la privation d'un Dieu, la haine et la malédiction d'un Dieu, voilà votre partage éternel : *Discedite.*

Concevez-vous, mes frères, toutes les horreurs de cet état d'abandon? Perdre un Dieu, le perdre pour jamais; perdre avec lui tout bien, toute consolation, tout bonheur, toute espérance, ah! grand Dieu, quel supplice! Il est si grand, dit saint Bernard, qu'il ne peut se mesurer que sur la grandeur de Dieu même : *Hæc tanta pœna quantus ipse.*

Mes chers frères, nous éprouvons tous les jours que plus un bien est considérable, plus la perte en est sensible; plus un enfant vous est cher, plus il vous est amer de le perdre. Dieu est le bien infini, la perte de Dieu est donc un mal infini, c'est le plus grand de tous les maux : *Hæc tanta pœna quantus ipse.*

Nous éprouvons encore que l'impatience et la douleur nous pénètrent plus vivement à mesure que le besoin est plus pressant, et le désir plus animé. Or dans un réprouvé, le besoin, le désir, tout est extrême : le besoin, parce que tout lui manque à la fois, et le vrai bien qui serait seul capable de le contenter, et les faux biens qui serviraient dumoins à l'amuser, à le distraire : Le désir, ah! plus il connaît combien est aimable ce Dieu des vertus, plus il aperçoit l'éclat de ses perfections, sa gloire, sa beauté, sa félicité sans bornes; plus il aspire à le posséder. Il voit avec quelle profusion ce Dieu de bonté se communique à ses élus, avec quelle plénitude il se répand dans leur sein, comment il se plaît à les pénétrer, à les enivrer de ses délices; il voit leur bonheur si parfait, et le désir naturel d'être heureux s'enflammant au dedans de lui avec ardeur, il s'élance de toute l'impétuosité de ses désirs vers celui qui dispense la félicité : il voudrait l'atteindre, mais le poids de ses crimes le replonge avec violence dans l'abîme : il redouble ses efforts, et mille chaînes d'iniquité le captivent : sans cesse l'amour de la félicité l'emporte vers celui qui en est la source, et sans cesse il en est repoussé avec indignation et avec horreur. Il voit que jamais il ne cessera de le désirer, et que jamais il ne lui sera donné de le posséder : ce sentiment le déchire, le tourmente, le porte au désespoir le plus furieux : il aimerait mieux qu'il ne fût pas ce Dieu tout aimable, il l'anéantirait, s'il était en son pouvoir : enfin, ne pouvant ni le détruire, ni l'aimer, il s'emporte par rage à le blasphémer et à le maudire. Oh! mes frères, quel état affreux, quelle destinée! Toujours blasphémer contre son Dieu, toujours le maudire, ne pouvoir pas former un seul acte de son amour : tandis que les anges et les saints font retentir le ciel de ses louanges; n'être occupé qu'à faire retentir l'enfer d'imprécations, de malédictions, de blasphèmes; pendant une éternité être ennemi de Dieu, avoir Dieu pour ennemi : quel sort, ô grand Dieu, quelle destinée plus malheureuse! Tel est cependant le premier état du réprouvé dans l'avenir.

Si vous le considérez en lui-même, quel est encore son état? Deux paroles de l'Evangile nous le représentent : *Vermis eorum non moritur* (*Isa.*, LXVI, 24; *Marc.*, IX, 43), le vers qui ronge le pécheur réprouvé ne meurt point, c'est-à-dire qu'abandonné de Dieu, il est livré tout entier au crime et aux remords du crime. Toujours sous la malédiction du péché et toujours frémissant d'horreur de voir qu'il n'est que péché. Confirmé dans l'iniquité, l'iniquité lui est devenue également insupportable et nécessaire ; il ne peut l'éviter, il ne peut la soutenir ; il sent vivement toutes les morsures du serpent qui lui déchire le sein ; et lui-même il l'irrite encore, il l'excite à le dévorer : asservi aux passions les plus violentes, il n'est pas en son pouvoir de les contenter, ni de les contraindre. Il veut le mal, et il le hait; son péché le tourmente, et il persiste obstinément et par fureur dans son péché, d'autant plus digne d'être toujours malheureux, qu'il s'obstine à vouloir toujours être mauvais et criminel.

Les sentiments de l'âme en cette vie sont languissants et comme assoupis par l'obscurité des connaissances : elle n'aperçoit que faiblement le bien et le mal ; et comme elle connaît moins combien le péché est affreux, quelle en est la noirceur, quelles sont les plaies qu'il lui cause, elle en est moins alarmée ; mais à la mort les idées s'éclaircissent, les sentiments sont vifs et pénétrants, Dieu manifeste au grand jour ce qui était caché dans les ténèbres, dit l'Apôtre ; le pécheur est obligé de se voir tel qu'il est : couvert de plaies, de meurtrissures, d'impiété, de désordres, de débauches infâmes, il sent parfaitement toute l'infection du crime où il est plongé; il comprend quelle est l'horreur du péché, et il se voit condamné à le porter toujours dans son sein.

Il aperçoit toute la difformité de son âme; il voit éteint pour jamais en elle tout amour de justice et de vérité, toute étincelle de vertu : et au contraire tous les vices, toutes les passions, tous les mauvais penchants, tous les désordres, tous les monstres de l'iniquité la ravager, la déchirer, la corrompre : il voit qu'à jamais il ne sera que noirceur et que crime. Ah! ces sentiments, ces idées vives se prêtant de la force les unes aux autres, produisent dans une âme, qui se sent formée naturellement pour être juste et parfaite, des mouvements de rage, de fureur, d'envie, de haine contre Dieu, et

contre elle-même, qui surpassent infiniment tout ce qu'on en peut concevoir : voilà quel est le ver qui la ronge : *Vermis eorum non moritur.*

Ce n'est pas tout, mes frères : à ces cuisants remords que cause au réprouvé cet état de corruption immortelle, ajoutez les violents reproches qu'il se fait à lui-même d'avoir perdu par sa faute le bonheur le plus parfait. Lorsque vous verrez qu'Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes seront dans le royaume de Dieu, et que vous serez jetés dehors, dit Jésus-Christ, c'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. La joie et la félicité des élus font le désespoir et le supplice des réprouvés. Ah ! quand il pense, et peut-il être un seul moment sans y penser ! qu'il pouvait se rendre si heureux, qu'il avait reçu de la main bienfaisante de son Dieu tant de favorables secours ; qu'il lui en aurait moins coûté pour se sauver que pour se perdre ; que ses plaisirs faisaient sa peine, au lieu qu'il aurait trouvé tant de douceur dans la vertu : quand il se demande à quoi lui servent tous les crimes qu'il a commis ; ce que sont devenus ces plaisirs qui l'avaient flatté, ces honneurs qui l'ont enivré, ces vanités qui l'ont séduit, ces faux biens à qui il s'était attaché : quand il se dit à lui-même : j'aurais pu me rendre heureux comme tant d'autres que je vois maintenant jouir en Dieu du parfait bonheur ; et par ma faute je me vois malheureux, souverainement malheureux, éternellement malheureux : ah, quel déchirement de cœur ! que de regrets, quelle privation cruelle ! Trop malheureux état où le bonheur même fait souffrir ; où l'on devient l'instrument de son supplice, où l'âme en proie à ses remords se dévore et se ronge avec fureur, où le passé déchire par les plus cuisants regrets, où le présent accable par les plus violentes douleurs, et où l'avenir plonge, engloutit dans le plus horrible désespoir.

Enfin, si vous envisagez l'état du réprouvé par rapport aux objets qui l'environnent, pourrez-vous en soutenir le terrible spectacle ? Ah ! c'est ici que pour ménager votre faible délicatesse nous sommes obligés, mes frères, d'adoucir nos expressions, et de tempérer les traits effrayants qu'emploie l'Ecriture pour nous en tracer la peinture affreuse. Eh, qui pourrait, sans frémir, se représenter un malheureux au milieu des flammes ardentes qui le pénètrent de toutes parts, qui le brûlent et le dévorent sans le consumer ! Qui pourrait entendre sans horreur ses gémissements, ses clameurs, ses cris de désespoir ! Qui pourrait soutenir le poids de ces terribles paroles du Dieu des vengeances : *J'ai allumé un feu dans ma fureur, et ce feu brûlera jusqu'au plus profond des enfers ; je ferai pleuvoir le feu et le soufre sur la tête de l'impie* (*Deut.*, XXXII, 22) ; la chair de l'impie sera la pâture du feu. Ecoutez, peuples, nations, prêtez l'oreille à ma voix, le Dieu des armées va paraître dans une fureur ardente, ses lèvres sont pleines d'indignation, sa langue est comme un feu dévorant, son souffle est un torrent débordé où tout s'engloutit ; *il brisera tout dans l'effusion de ses tempêtes* (*Isa.*, XXX, 27) ; *il aiguisera sa colère inflexible comme la lance perçante, il en frappera les insensés, il les brisera de sa foudre.* (*Sap.*, V, 18.) *Allez*, leur dira-t-il, dans sa colère, *allez, maudits, dans ce feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges* (*Matth.*, XXV, 41) ; *ils seront jetés dans l'étang de soufre et de feu* (*Apoc.*, XXI, 8), et la fumée de leurs tourments s'élèvera de siècle en siècles.

Peut-on les entendre, ces foudroyantes paroles ? Cependant ce sont les paroles du Dieu de vérité, qui ne peut ni exagérer, ni surprendre ; il l'a dit, et sa parole ne reviendra point à lui sans effet ; il est le Seigneur, et tous les vains raisonnements des hommes ne changeront rien à l'ordre de sa justice. Voyez, dit saint Augustin, avec quelle fidélité il a rempli jusqu'au dernier point tout ce qu'il avait prédit pour les divers temps, *implenda cerne* ; et par cette fidélité jugez de celle qu'il aura à remplir dans toute son étendue ce qu'il nous a prédit pour l'avenir, *implenda collige.*

Qu'est-ce donc qu'un réprouvé, et quel est son état dans ce redoutable avenir ? Un réprouvé : ah ! c'est un mort immortel, c'est un criminel condamné au feu de la seconde mort, qui le fait expirer à tout moment dans des flammes qui à tout moment le font revivre.

Un réprouvé, c'est une victime salée de feu, victime de colère, donnée en proie à ces esprits mauvais que le Seigneur a créés pour la vengeance (*Eccli.*, XXXIX, 34) ; c'est un démon lui-même précipité dans l'étang de soufre et de feu, mais d'un feu qui ne rend point de lumière, et ne se fait sentir que par son ardeur : *Urendi vim habentem, sed carentem lumine.* (S. Bas., *Serm. in Psal.* XXXIII.)

Un réprouvé, c'est un ennemi de tout bien, un monstre de corruption, qui ne se nourrit que de crimes, qui ne se repaît que d'abominations, qui ne vomit que blasphèmes, qui ne se plaît que dans l'infamie, qui hait la justice, qui ne peut souffrir la vertu ni sa récompense ; la gloire des justes le blesse, la bonté de Dieu l'offense, sa miséricorde le désespère.

Enfin, un réprouvé est un coupable renfermé dans l'affreux séjour des supplices, où il ne voit que des démons qui le tourmentent, où il n'entend que des reproches qui le confondent, où le ver qui lui ronge le cœur vit toujours, où les vices règnent toujours, où les pleurs coulent toujours, où un gémissement sans fin, un tourment sans relâche, un sentiment de douleur inconcevable pénètre son âme et ne la détruit point, déchire son corps et ne le tue point : pressé par la violence du mal, il cherche partout un asile contre son malheur, partout il ne trouve qu'affliction, que ténèbres, qu'abattement, que serrement de cœur, qu'une nuit sombre qui le persécute, sans que jamais il

se puisse tirer de son abîme. (*Isa.*, VIII, 25.)

Telle est, mes frères, telle, et plus effroyable qu'on ne le peut dire, est la destinée du réprouvé, destinée éternelle, malheur sans fin. Ah! je ne cherche point ici à vous effrayer par des traits affectés; non, je ne sais point en imposer par piété, mais que je serais heureux si je pouvais vous inspirer une crainte salutaire des maux dont nous ne sommes, hélas! que trop menacés! Je sais que nous devons vivre de l'esprit de charité; mais je sais aussi qu'il y a une crainte qui naît de l'amour, qui produit la sagesse, et qu'il faut opérer son salut dans le tremblement. Si la charité est la vie de nos âmes, la crainte est la garde fidèle de la charité; si l'amour de Dieu est le vrai caractère du chrétien, l'homme a besoin de se soutenir par la terreur de ses jugements, et c'est en vérité une délicatesse bien mal entendue que de ne pouvoir s'occuper de la pensée de la mort et de l'enfer. Quoi! l'on sera exposé à perdre Dieu pour jamais, à être livré aux ardeurs d'un feu qui ne s'éteindra jamais! déjà on touche à son malheur, et l'on n'en sera pas occupé! Est-il de stupidité plus affreuse? On ne vivrait pas, dit-on, si l'on y pensait toujours; mais est-il permis d'y penser si rarement, d'y penser si faiblement? n'est-ce pas courir aveuglément à sa perte?

Lorsque le juste Loth eut appris, par la bouche des anges, que les cinq villes criminelles allaient être dans un jour consumées par le feu du ciel, il courut promptement en donner avis à deux jeunes hommes qui se disposaient à entrer dans sa famille; mais loin de profiter de cet avis sage, ils le traitèrent de faiblesse, de jeu, de rêverie : *Visus est eis quasi ludens loqui.* (*Gen.*, XIX, 14.) Hélas! bientôt ils furent ensevelis dans ce déluge de flammes qu'ils avaient refusé de croire, et reconnurent, mais trop tard, combien il est heureux et sage de se laisser conduire à la lumière d'une foi simple et docile.

Craignons le malheur de ces deux jeunes hommes, mes frères; imitons plutôt la conduite du saint roi Josias. A peine un prêtre du Seigneur eût-il lu en sa présence les maux dont le Dieu vengeur avait menacé son peuple, si jamais il lui devenait infidèle, que, frappé d'une crainte religieuse, ce prince déchire ses vêtements, se prosterne, fondant en larmes, et croyant déjà voir la foudre allumée sur Israël : Allez, dit-il aux saints ministres, allez promptement offrir des sacrifices et des prières au Dieu de nos pères. Ah! je vois sa fureur, sa grande fureur, pleuvoir de toutes parts sur nos têtes : *Magnus furor Domini stillavit super nos.* (II *Paral.*, XXXIV, 21.)

Suivons cet exemple, mes frères, écoutons avec foi et tremblement la voix du Dieu juste et terrible; c'est vraiment de sa fureur, de sa grande fureur, que nous sommes menacés : *magnus furor Domini.* (*Ibid.*) Humilions nos têtes, brisons nos cœurs, prions avec larmes, pressons, par nos vœux ardents, la miséricorde d'un Dieu qui ne menace que par bonté; vengeons nous-mêmes sa gloire, afin de désarmer sa vengeance; pardonnons, afin qu'il nous accorde le pardon; réconcilions-nous avec nos frères, afin qu'il se réconcilie avec nous; craignons, mais en aimant, car il ne faut craindre que pour mieux aimer; réunissons toujours, comme le prophète, la vue des miséricordes du Seigneur avec celle de ses jugements, *misericordiam et judicium* (*Psal.* C, 1), afin que l'une arrêtant les passions par la crainte, l'autre soutienne l'espérance par la charité que Dieu couronne dans sa gloire.

DISCOURS IV.

SUR LA CERTITUDE DES PEINES ÉTERNELLES.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. (*Matth.*, XXV, 41.)

Retirez-vous de moi, maudits: allez dans un feu éternel.

Justice de mon Dieu, que vos jugements sont terribles! Qui pourra jamais en soutenir la rigueur? *Allez, maudits, retirez-vous.* Il n'y a plus pour vous d'espérance, plus de grâce, plus de miséricorde, plus d'intercesseur, plus de médiateur : *Retirez-vous, allez dans un feu et dans un feu éternel.* Quel arrêt! Ah! mes frères, peut-on l'entendre sans frémir?

Je ne suis pas surpris qu'une si grande vérité blesse la délicatesse des mondains. Ce qui m'effraie, c'est de voir dans le sein de la religion des cœurs insensibles à une si grande vérité. Qu'un ministre du Dieu vivant élève aujourd'hui sa voix pour annoncer ses jugements et ses vengeances; qu'il ouvre les portes de l'abîme pour y faire envisager dans toute leur noirceur ces vases d'ignominie qui sont plongés dans l'amertume, ces victimes de mort salées de feu, ce ver rongeur qui les déchire, ces démons furieux qui les tourmentent; que nous-mêmes il nous représente tels que nous sommes en effet, suspendus sur le torrent de l'abîme par un fil de vie qu'un souffle va briser tout à coup. Ah! ces peintures si touchantes, qui tant de fois ont désarmé les tyrans, confondu les philosophes, arraché des voluptueux à leurs plaisirs, et peuplé les déserts; ces vérités saintes ne trouvent de toutes parts que des cœurs en garde contre leurs impressions salutaires; et tout le fruit que l'on en retire, c'est de philosopher froidement sur la réalité des peines éternelles. Grand Dieu! était-il donc réservé aux chrétiens de faire voir jusqu'où peut aller la dureté du cœur de l'homme?

Mais pourquoi, dit-on, nous troubler par des idées que la raison désavoue? Dieu n'est-il pas trop grand pour s'embarrasser de ce que font les hommes, trop juste pour venger par un supplice sans fin quelques faiblesses d'un moment, et trop compatissant pour perdre sans retour de faibles créatures qu'il ne fit jamais à dessein de les rendre malheureuses? D'ailleurs on ne voit personne revenir de cet autre monde dont on parle tant; qui peut donc rendre témoignage de ce qui s'y passe?

Ne sont-ce pas là, mes frères, les semences d'incrédulité que répandent tous les jours dans le commerce de la vie certains esprits vains et légers qui, sans être plus éclairés que d'autres, sans avoir jamais fait de la religion une étude sérieuse et réfléchie, font gloire de paraître désabusés des préjugés vulgaires, et s'élèvent sans pudeur au-dessus de ce qu'il y eut de plus saint et de plus savant dans tous les âges? Quelle consolation pour de vrais fidèles, d'apprendre que la religion ne les dissimula jamais, ces sophismes spécieux; et que le Saint-Esprit les ayant étouffés dès leur naissance par la voix de ses prophètes, il n'y a désormais que la mauvaise foi et l'esprit de libertinage qui puisse encore s'en prévaloir!

C'est, mes frères, ce que j'ai dessein de traiter dans ce discours; et, pour le faire avec ordre, je réduis les sophismes de nos incrédules à deux sortes. Les uns sont tirés des perfections de Dieu; les autres du défaut de témoignage. Je ferai donc voir premièrement que, sans démentir ses divines perfections, Dieu peut condamner l'homme pécheur à des peines éternelles; secondement, que Dieu nous a donné des témoignages authentiques et plus que suffisants pour convaincre tout esprit équitable, qu'il condamnera en effet le pécheur réprouvé à des peines éternelles. En deux mots : L'éternité des peines n'a rien d'opposé aux perfections divines. L'éternité des peines est fondée sur des témoignages divins.

Mais, pour goûter des vérités si opposées à nos penchants, il faut un cœur droit, une âme pleine de candeur, qui cherche de bonne foi la vérité. Demandons cette grâce par l'intercession de la Mère du Dieu de vérité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si le Seigneur se plaignait autrefois, par son prophète, qu'Israël le faisait servir à ses iniquités, avec quelle justice ne pourrait-il pas faire aujourd'hui le même reproche à ces hommes de plaisirs qui, pour flatter les passions, rejettent une éternité de peines qui les alarment? Ils cherchent, ces faux sages, à se prévaloir de Dieu contre Dieu même. Ils empruntent de ses divines perfections les motifs d'une sécurité présomptueuse; et sa grandeur, sa justice, sa clémence sont les premiers titres qu'ils osent produire pour assurer au vice le séduisant attrait de l'impunité.

1° Sa grandeur. Dieu est trop grand, vous disent-ils, pour s'embarrasser de ce que font les hommes : heureux par lui-même, que lui importe que de vils atomes se réjouissent ou se brisent? Premier sophisme de nos libertins, tiré de la grandeur d'un Dieu, que d'ailleurs ils se mettent peu en peine de servir et d'adorer. Ouvrez nos Ecritures saintes, mes frères; lisez le chapitre XL du prophète Isaïe, vous y verrez ce sophisme impie confondu depuis deux mille ans par le Saint-Esprit. Voici ses paroles :

O Israël, oses-tu le penser, oses-tu le dire, ô Jacob : Le Seigneur ne connaît pas mes voies ; un Dieu si grand ne se met pas en peine d'observer mes œuvres, et moins encore de les juger? *Quare dicis, Israel, et loqueris, o Jacob : Abscondita est via mea a Domino, et a Deo meo judicium meum transivit?* (*Isa.*, XL, 27.) Peuple insensé, ne l'as-tu pas appris de tes pères, que le Seigneur est l'Eternel, qu'il a créé toute l'étendue de la terre, et qu'il s'assied sur le globe du monde pour observer ce qu'il renferme? Lève les yeux et considère quel est celui qui fait marcher toute l'armée des étoiles dans un si bel ordre, sans qu'il manque rien à leur harmonie, tant il excelle en sagesse et en puissance. Contemple ces merveilles, et réponds-moi, peuple dur et indocile : Si un Dieu est présent à la nature pour l'animer dans toutes ses parties, peut-il, ce Dieu de lumière ne pas voir ce qui s'y passe? Peut il être au milieu de vous sans s'apercevoir de ce que vous faites? Vous reléguez le Seigneur votre Dieu dans un sanctuaire éloigné, où vous vous persuadez qu'il s'enveloppe de sa félicité propre, indifférent à toute autre chose. Mais ne savez-vous pas que c'est de lui que vous recevez l'être, le mouvement, la vie? Comment voulez-vous que celui qui fait que vos yeux voient, que vos oreilles entendent, que votre bouche parle, que votre esprit connaît, que votre cœur aime, agit, désire, ne soit pas attentif à ce qu'il opère lui-même en vous? Comment pourrait-il ne s'intéresser pas à ce qu'il y fait à tout moment? Quoi! celui qui donne à l'homme la pensée, ignorera la pensée de l'homme? Quoi! des actions échapperont à la connaissance de celui à qui elles doivent tout ce qu'elles ont d'activité? Non, non, l'œil du Seigneur veille sur le mal : *Vigilavit Dominus super malitiam.* (*Dan.*, VI, 4.)

Dès que vous concevez un Dieu infiniment parfait, vous concevez un Dieu qui ne peut rien ignorer, un Dieu qui voit vos pensées les plus rapides, vos projets les plus dérobés, vos œuvres de ténèbres les mieux ménagées, et qui les voit sans en être plus occupé. Car voilà ce qui vous séduit, hommes faibles : parce que le détail immense des actions, des projets, des désirs et des caprices des hommes de tout âge, de tout sexe, de tout état vous paraît quelque chose de fatigant et d'incommode, vous croyez qu'il ne convient pas à un Dieu de s'en donner la peine. *Mais à quoi donc me faites-vous ressembler, dit le Saint?* (*Isa.*, XL, 25.) Pensez-vous que je sois comme l'homme qui se fatigue et s'épuise? Ah! la jeunesse la plus robuste a ses affaiblissements; la force de l'âge plie sous le poids du travail; mais celui dans la main de qui les forces se multiplient, celui qui soutient le faible, et qui relève ceux qui tombent dans l'abattement, le Dieu fort ne se lasse point, *Non deficiet, neque laborabit.* (*Ibid.*, 28) En lui tout est action et tout est repos : *Semper agens, semper quietus.* (S. AUG. *Conf.*, I, 4.) Sa providence, pour conduire toutes choses, n'emprunte point de secours; et sa sagesse pour connaître toutes choses, n'a

besoin ni de longs raisonnements, ni de recherches épineuses, ni d'étude profonde. Tout se présente à elle, tout la prévient, ou plutôt elle prévient toutes choses. Elle appelle son serviteur Cyrus deux cents ans avant qu'il existe; elle connaît le prophète, avant même qu'il soit formé dans le sein de sa mère; elle voit ce qui n'est pas comme ce qui est, et le voit sans peine et sans recherche. Il suffit à Dieu de se connaître lui-même pour tout connaître. Ne dites donc plus qu'il est trop grand pour s'embarrasser de ce que font les hommes, dites plutôt qu'il est trop immense pour n'être pas présent à toutes les actions des hommes ; trop sage pour se dissimuler leurs crimes, et trop juste pour les laisser impunis.

Mais serait-il de sa justice de condamner à des supplices éternels pour quelques faiblesses d'un moment ? Ne doit-il pas y avoir une juste proportion entre le délit et la peine ? Second sophisme fondé sur la justice divine que l'homme téméraire ose mesurer sur ses pensées. Pour le confondre, mes frères, le Saint-Esprit s'est contenté de nous représenter par ses prophètes ce que la raison toute seule nous fait comprendre, que, Dieu étant la justice essentielle, il n'est pas possible qu'il excède jamais dans ses châtiments, et que, si la vengeance qu'il doit tirer de nos infidélités paraissait trop sévère à la raison humaine, nous devons être convaincus que l'on ne pourrait en adoucir la rigueur sans blesser les droits de la souveraine raison.

Enfants d'Israël, vous avez dit : *La voie du Seigneur n'est pas juste. Ecoutez-le donc : Maison de Jacob, est-ce ma voie qui n'est pas juste, ou ne sont-ce pas les vôtres qui sont corrompues? Toutes les âmes sont à moi : l'âme qui péchera périra elle-même : l'impiété de l'impie retombera sur sa tête. Je ne me porte pas de moi-même à la colère, dit le Seigneur; mais si quelqu'un est comme une ronce qui me pique et me déchire, ne la foulerai-je pas aux pieds? n'y mettrai-je pas le feu pour la consumer?* (*Ezech.*, XVIII, 25, 29.) *Je suis le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, et qui rend à chacun selon ses œuvres.* (*Jerem.*, XVII, 10.) Ainsi parle le Saint-Esprit, mes frères, sans entrer davantage en discussion avec l'homme, pour nous apprendre qu'il ne nous appartient pas de sonder ses jugements, ni de juger ses justices. Soumettons-nous, adorons, et n'entreprenons point de pénétrer des abîmes impénétrables; Dieu est incompréhensible à quiconque n'est pas Dieu.

Cependant, pour ôter à l'incrédulité tout prétexte, le Seigneur a bien voulu révéler à son Eglise deux raisons décisives de l'éternité des peines, auxquelles je vous prie de faire attention. La première, c'est que les réprouvés dans l'enfer ne sont plus en état de satisfaire pour leurs péchés, parce qu'on ne peut satisfaire que par les mérites de Jésus-Christ. Or, les réprouvés n'ont plus de part à ses mérites ; il n'y a aucune société entre Jésus-Christ et Bélial, aucun commerce de grâces entre le ciel et l'enfer : nul regard de miséricorde ne perce le chaos immense qui les sépare; nulle étincelle de faveur ne tombe dans le lieu des supplices; une simple goutte d'eau sera refusée à jamais au mauvais riche : en un mot, il n'y a plus de médiateur pour les damnés, par conséquent plus de moyen de satisfaire. Que leur reste-t-il donc? Hélas ! une éternelle nécessité de souffrir. Concevons, mes frères, combien il nous importe de profiter des mérites de Jésus-Christ, tandis que le trésor nous en est ouvert, de crainte que les ténèbres ne nous surprennent, et qu'il ne se ferme pour jamais. Première raison de l'éternité des peines, l'impuissance où sont les réprouvés de satisfaire à la divine justice.

Mais une seconde raison, que peut-être n'avez-vous jamais bien connue, c'est, comme disent les saints Pères et les docteurs de l'Eglise, que dans l'enfer, les réprouvés pèchent toujours; qu'ils demeurent obstinément attachés à leurs injustices, et que, ne cessant point de pécher, ils méritent que Dieu ne cesse point de les punir : *In omnibus peccant mortaliter.* (S. TH. 1-2, quæst. 89, art. 4.)

Vous nous demandez s'il y aurait de la justice à venger par des tourments sans fin des faiblesses d'un moment. Hélas ! mes frères, vos faiblesses sont bien d'un moment, en effet; vos plaisirs sont si rapides, vos honneurs si frivoles, vos douceurs si stériles, vos œuvres d'iniquité rentrent dans leur néant au sortir de vos mains, pour ainsi dire, et c'est ce qui fait voir combien vous êtes peu sages de vous perdre à jamais pour quelques instants de plaisirs, et encore quels plaisirs ! (S. BERN., *De lib. arb.*) Oui, mes frères, vos faiblesses sont d'un moment; mais remarquez d'abord que ce n'est pas sur le temps que se mesure l'énormité du crime; que ce n'est pas précisément la durée d'une faute qui en fait la grièveté, et qu'un instant peut suffire pour commettre une action si criminelle, que la justice des hommes elle-même serait obligée de la punir d'un supplice éternel, par une éternelle privation de la vie. D'ailleurs, la qualité de l'offense se prend du côté de l'objet offensé : si la majesté offensée est infinie en grandeur, l'offense est donc infiniment criminelle, et mérite dès lors une peine infinie, parce qu'il est juste, comme vous l'avez observé, qu'il y ait une exacte proportion entre le péché et la peine.

Enfin, ne vous y trompez pas, mes frères : si vos fautes ne sont que d'un moment, ce n'est que par rapport à vous, et non par rapport à Dieu; ce n'est que dans l'action qui passe, et non dans la corruption du cœur qui se perpétue; voilà ce qui vous fait illusion. Par rapport à vous, vos fautes sont passagères, il est vrai; mais elles sont éternelles devant Dieu, si vous n'avez soin de les éteindre dans la pénitence. L'œuvre du péché disparaît tout à coup à vos yeux, je l'avoue; mais elle ne s'évanouit pas ainsi aux yeux de celui pour qui il n'y a ni passé ni avenir. De plus, si le péché ne subsiste

pas dans son acte même, ainsi que parlent les théologiens, il subsiste et s'immortalise dans le cœur par la corruption qu'il y répand et qui s'y conserve; car le penchant au mal n'expire pas avec l'acte qu'il produit; au contraire, il se nourrit, il s'accroît, il se fortifie par les actes réitérés; les actes réitérés forment l'habitude, et l'habitude se change en nature; de manière que, si le penchant au mal se trouve, à la mort, dominant dans notre cœur, il y dominera une éternité toute entière. Pourquoi? C'est, comme dit l'Ecriture, que l'arbre reste du côté où il tombe; c'est que l'on ne peut se convertir que par le secours de la grâce, et que la grâce n'agit plus dans les enfers. Ainsi, le réprouvé se portera toujours au mal, et, se portant toujours au mal, il sera toujours dans l'ordre qu'il soit puni : voilà à quoi l'on ne fait pas attention.

Pour vous rendre cette vérité plus sensible, permettez que j'emploie ici un exemple bien naturel. Je suppose que, dans un moment de faiblesse, un homme use par surprise d'une liqueur violente, qui tout à coup aigrisse son sang au point de le rendre furieux, violent, frénétique : direz-vous qu'il y ait ensuite de l'injustice à le tenir enchaîné des années entières pour une surprise d'un moment? N'avouerez-vous pas qu'il est sage, et qu'il est nécessaire de le laisser dans ses fers pendant qu'il ne cesse point d'être violent et furieux? Or, mes frères, tel est devant Dieu le réprouvé : c'est un frénétique éternel; c'est un furieux dont la fureur pour le mal est sans remède; c'est un violent, dont la rage ne trouve point d'excès assez noir pour s'assouvir; c'est un impie obstiné, un ennemi de Dieu, qui ne se plaît qu'à l'outrager; au lieu que les élus, étant confirmés dans la charité, leur charité devient inaltérable; les réprouvés étant confirmés dans l'iniquité, leur iniquité devient immortelle; leurs crimes se perpétuent sans fin, leurs supplices même servent à continuer leurs démérites; et, comme dit l'Ecriture, c'est leur propre fureur qui confirme leur condamnation et leur tourment : *Et in furore suo confirmaverunt tormenta sua.* (*Eccli.*, XXXIX, 33.)

Oui, mes frères, ces malheureux s'obstinent par rage dans les mêmes crimes dont on les punit : leur bouche impure n'exhale que des blasphèmes; leurs yeux enflammés ne s'ouvrent que pour lancer contre le ciel des regards étincelants d'indignation et de colère; leurs cœurs ulcérés ne forment que de violents désirs de vengeance. Sans cesse ils luttent contre la main puissante qui les châtie; sans cesse ils maudissent la justice qui les condamne, la vérité qui les confond. Au lieu de se reconnaître et de revenir de leurs iniquités, sans cesse ils se roulent dans la boue infecte de leurs abominations : au lieu de rendre gloire à Dieu, et d'implorer sa miséricorde, sans cesse ils le chargent de malédictions. En eux chaque nouveau désir est une continuité de crimes (*Apoc.*, XVI, 9); chaque mouvement de leur volonté, un attentat contre la majesté suprême; toute leur vie n'est qu'un péché continuel; et cette horrible nécessité de pécher, dit saint Augustin (*Op. imp.*, I, 5, n. 47), est en eux la grande peine d'un grand péché : *Necessitas illa peccandi est magni magna pœna peccati.*

Ah! mes frères, quel état! Arrêtons-nous à l'envisager un moment. Quoi! toujours pécher, toujours outrager son Dieu, son Créateur, son Père; toujours blasphémer Jésus-Christ, son Sauveur; toujours pécher, toujours! O mon Dieu, une âme à qui il reste encore quelques sentiments, peut-elle s'exposer à tant d'horreurs?

Comprenez-le donc, mes frères, qu'une éternité de peines n'a rien qui ne convienne à une éternité de crimes; que des fautes qui se renouvellent sans cesse, méritent des supplices qui renaissent à tous moments; qu'il ne s'agit pas simplement d'une faiblesse passagère, mais d'une corruption subsistante; et que les réprouvés péchant toujours, il est juste que Dieu les punisse toujours. Une éternité de bonheur n'a rien qui vous étonne; elle vous paraît digne de la grandeur et de la magnificence d'un Dieu. Pourquoi donc vous étonner d'une éternité de supplices? Le Seigneur serait-il moins juste dans ses châtiments que dans ses dons? et s'il récompense en Dieu, ne doit-il pas aussi punir en Dieu?

Mais peut-être sa bonté couvrira-t-elle nos faiblesses; il est notre Père, son cœur compatissant se laissera peut-être attendrir à nos malheurs. O hommes, jusques à quand, toujours trompés et toujours prêts à l'être, risquerez-vous votre salut sur des présomptions téméraires? *Peut-être*, dites-vous? Il y a donc de l'incertitude : et vous vous tenez tranquilles, et vous vivez dans une molle sécurité? Où est ici votre sagesse? Dites-moi, vous qui vous piquez de raison : est-il sage de préférer dans le doute le parti le plus dangereux? Pour vos affaires temporelles vous reposeriez-vous sur un *peut-être?* Dieu est votre père, il est vrai : mais du moins ne devriez-vous pas vous opposer à ses bontés. Le pardon de vos fautes est une grâce que vous ne pouvez attendre que de sa pure miséricorde; vous en convenez : il faudrait donc au moins n'y pas mettre obstacle de votre part; et vous faites précisément tout ce qu'il faut pour éloigner cette grâce; vous entassez crimes sur crimes, infidélités sur infidélités; vous vivez dans la mollesse; vous croupissez dans la débauche; vous ne cessez point d'offenser Dieu, et vous prétendez qu'il aura pitié de vous? Ecoutez-donc ce qu'il vous répond, au cinquième chapitre du prophète Jérémie : Maison d'Israël, dit-il par son prophète, tu demandes que j'aie pitié de tes malheurs; mais sur qui pourrait tomber les regards de ma miséricorde? Considère toi-même, cherche dans toutes tes places, vois s'il est un seul de tes enfants qui m'honore. S'il en est un seul, je consens de faire grâce à tous; mais tu n'en trouveras aucun, tous m'ont abandonné, tous ont endurci leur front pour ne pas entendre ma

voix; ils ont dit dans leur cœur : Il n'est point ce Dieu vengeur dont on nous parle : *Non est ipse.* (*Jer.*, V, 12.) Tous ces maux dont on nous menace pour l'avenir, ce sont des fantômes imaginés pour intimider les faibles, et des chimères qui n'arriveront jamais : *Non veniet super nos malum.* (*Ibid.*) Ces beaux discours que nous débitent nos prophètes sur cet avenir, ce sont des discours en l'air; et que peuvent-ils en savoir? *Prophetæ fuerunt in ventum locuti.* (*Ibid.*, 13.) Voilà vos blasphèmes, enfants de Juda : eh! je ne me vengerais pas de cette race criminelle, *et in gente tali non ulciscetur anima mea?* (*Jer.*, IX, 9.) Ah! moi-même, ce Dieu puissant et terrible, *ecce ego*, voilà que je vais changer toutes les paroles de ma loi en autant de tourbillons de flammes, *Do verba mea in ignem.* (*Jer.*, V, 14.) Je vais rendre ce peuple d'infidèles comme le bois aride propre à être jeté au feu, *et populum istum in ligna.* (*Ibid.*); et ce feu allumé par ma justice les pénétrera, les dévorera, sans jamais les consumer, *et ignis vorabit eos.* (*Ibid.*)

Insensés, vous demandez comment le feu pourra agir sur des âmes qui sont de purs esprits, au lieu de travailler sérieusement à préserver vos âmes des ardeurs de ce feu dévorant. Eh bien, sachez que c'est moi qui lui en donnerai la force, et qu'il ne sera dans ma main que l'instrument de mes vengeances. Vous demandez si je vous ai faits pour vous perdre. Ingrats, que n'ai-je point fait pour votre bonheur! Souvenez-vous des grâces dont je vous ai prévenus dès le berceau; de l'heureuse éducation que je vous avais procurée; des lumières dont j'avais pris soin d'éclairer vos voies; de la patience avec laquelle j'ai si longtemps supporté vos égarements; de ces sollicitations secrètes qui vous rappelaient à moi, sans que vous ayez voulu les entendre : souvenez-vous de mon Fils que je vous avais donné pour Sauveur, et sachez que vos pertes ne viennent que de vous, de vos crimes, de vos débauches, de vos rapines, de vos injustices, des désordres de votre vie licencieuse.

Vous demandez si un Dieu si bon pourra se résoudre à faire périr un si grand nombre de malheureux, ses créatures, son propre ouvrage. Petits hommes, eh! qui êtes-vous, pour penser que vous soyez pour moi un objet? Ne vous l'ai-je pas appris par mon prophète, que rien n'est grand devant moi; que tous les hommes ensemble ne sont à mon égard qu'une légère goutte d'eau qui tombe et sèche à l'instant? Sachez donc que mes élus me tiennent lieu de tout; que c'est le seul objet qui m'intéresse, et que cette affreuse multitude d'impies n'est à mes yeux irrités qu'un amas confus d'insectes venimeux, que leur grand nombre lui-même me presse d'écraser dans ma fureur. *Calcavi eos in furore meo.* (*Isa.*, LXIII, 3.)

Et si vous en doutez encore, jugez de la vengeance que je dois exercer dans l'éternité par les essais de vengeance que j'ai fait éclater dans le temps. Déjà pour le péché d'un seul j'ai condamné tous les hommes à la douleur, à la misère, à la mort. Déjà mon œil a vu tout l'univers enseveli dans les eaux; déjà plus d'une fois j'ai brisé des nations entières sans que mon cœur en fût attendri : je saurai bien encore enivrer les ennemis de ma gloire dans la coupe de mon indignation, *et inebriavi eos in indignatione mea.* (*Isa.*, LXIII, 6.) Eh! qu'y a-t-il en effet, qui me pût toucher de quelque sentiment de compassion dans des malheureux, en qui je ne vois qu'impiété, que rage, que blasphème, que fureur pour le mal; en qui je ne vois que des ennemis acharnés à ma perte, et qui voudraient, s'il leur était possible, m'entraîner avec eux dans le néant? Le crime peut trouver grâce auprès des hommes à la faveur du crédit, ou du grand nombre des coupables : mais auprès d'un Dieu, devant qui l'univers entier n'est qu'un atome, ah! toute iniquité sera confondue, toute hauteur écrasée, tout orgueil sera réduit en poudre, et l'abondance des réprouvés ne servira qu'à faire mieux éclater la surabondance de ma justice, et la droiture inflexible de mes jugements

Grand Dieu! puisque vos miséricordes ne s'étendent pas jusqu'au lieu des tourments, ne permettez pas que nous abusions de celle dont vous nous prévenez avec bonté dans cette vallée de larmes. Je comprends, Seigneur, que les réprouvés demeurant attachés à leurs injustices, il n'est pas possible qu'ils vous soient jamais unis, ô sainteté! ô justice incorruptible! la vérité ne compatit point avec le mensonge, et la sainteté ne s'allie point avec le crime. Mais si votre justice les rejette pour toujours, que vos grâces, ô mon Dieu, nous rappellent pendant cette vie, et faites que nous ne soyons point assez ingrats pour faire servir votre bonté elle-même à nous tranquilliser dans l'iniquité.

L'éternité des peines, mes frères, n'a donc rien d'opposé aux perfections divines. Ce sont même ces divines perfections qui en établissent la certitude, puisque Dieu ne saurait, sans les démentir, ne pas éloigner de soi à jamais des créatures à jamais injustes. Il me reste à vous faire voir l'éternité des peines fondée sur des témoignages divins. Ce sera mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point de vérité, mes frères, qui nous soit plus souvent représentée dans les divines Ecritures que celle d'un avenir heureux pour les élus et malheureux pour les réprouvés. Plus cette vérité devait être en butte aux traits de l'incrédulité, plus le Seigneur s'est appliqué à nous l'inculquer avec force et à nous la mettre dans un grand jour. Partout nos livres saints nous parlent de peines éternelles, de flammes violentes qui brûleront jusqu'au fond des enfers; de feux qui ne s'éteindront jamais (*Marc.*, IX, 42); de ver rongeur qui ne mourra jamais (*Matth.*, III, 12); d'étang de soufre et de feu dont la fumée s'élèvera dans tous les siècles. Après la mort de l'impie il n'y aura plus pour lui

d'espérance : *Mortuo homine impio nulla erit ultra spes.* (*Prov.*, VII, 11.) Les méchants, dit Jésus-Christ, iront dans le supplice éternel et les justes dans la vie éternelle. Je n'ignore pas, mes frères, que quelques-uns de ces esprits hardis à tout régler sur leurs idées, ont osé interpréter cette éternité de supplice des méchants, non d'une longue éternité, mais seulement d'une longue suite d'années; mais je vous prie d'observer que lorsque le Seigneur dit : *Les justes iront dans la vie éternelle*, jamais il n'est venu à l'esprit de qui que se soit de n'entendre ces paroles que d'une étendue de plusieurs siècles. Tous les saints Pères, tous les docteurs, tous les interprètes, et ces esprits téméraires eux-mêmes conviennent que pour l'éternité du bonheur promis aux justes, elle doit s'entendre d'une vraie et réelle éternité. En effet, si les justes pouvaient penser que leur bonheur dût finir, ce bonheur, loin d'être parfait, serait mêlé d'une douleur d'autant plus amère qu'ils trouveraient leur état plus heureux. Car il est certain que plus un état est heureux, plus la pensée de le perdre un jour est affligeante ; et comme c'est une grande joie de se voir délivré d'un grand mal, il arriverait après un temps que les méchants seraient les heureux, et que les justes deviendraient les malheureux; les méchants seraient les heureux de se voir délivrés de leur supplice et les justes deviendraient les malheureux de se voir privés de leur bonheur. Or, si l'éternité du bonheur des justes est de l'aveu de tous une vraie et réelle éternité, l'éternité du supplice des réprouvés est donc de même nature, puisque Jésus-Christ les met en parallèle; qu'il n'y marque aucune différence, qu'il se sert de la même expression pour l'une et pour l'autre, et qu'il dit positivement sans réserve ni distinction : Les méchants iront dans le supplice éternel et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV, 46.) Si la vie des justes est vraiment éternelle, le supplice des méchants est donc véritablement éternel.

Je ne finirais pas, mes frères, si je voulais rapporter ici tous les textes de l'Ecriture qui établissent l'éternité des peines ; et mon dessein n'est pas tant de vous rappeler des traits qui ne vous sont pas inconnus, que de confondre ces vains discours que l'on nous répète à tout propos : D'où vient donc que l'on ne voit personne qui revienne de cet autre monde ? Y a-t-on été pour en parler ? Je me rendrais volontiers au rapport de quelque témoin oculaire, je n'en voudrais qu'un seul ; mais depuis qu'on en parle, aucun de ceux qui ont passé dans la région des morts n'a reparu sur la terre pour y rendre témoignage de ce qu'il y a vu et entendu. Comment donc peut-on savoir ce qui s'y passe? Ainsi parlent tous les jours les petits comme les grands, les gens de travail comme les personnes de distinction; le plus grand prétexte de l'incrédulité c'est le prétendu défaut de témoignage

Mais fut-il jamais illusion plus frivole? Pour vous la faire sentir, mes frères, j'établis deux propositions. La première, que, Dieu nous ayant instruits de l'avenir par ses prophètes, nous n'avons pas besoin qu'un mort ressuscite pour nous en instruire de nouveau. La seconde, que si l'on exige absolument le témoignage d'un mort ressuscité qui ait vu cet autre monde, Dieu ne nous laisse encore rien à désirer sur ce point, après le grand, l'éclatant témoignage qu'il nous en a donné par son propre Fils. Mettons dans tout leur jour ces deux importantes réflexions

1° C'est une vérité sensible que, Dieu nous ayant instruits de l'avenir par la voix de ses prophètes, il n'est plus nécessaire qu'un mort revienne de cet autre monde pour nous en convaincre, et telle est la réponse que Jésus-Christ met lui-même dans la bouche du saint patriarche Abraham pour confondre le mauvais riche de l'Evangile. Vous savez, mes frères, que du fond de l'abîme cet infortuné, levant les yeux vers le ciel, aperçut Abraham et le pauvre Lazare qui reposait dans son sein. Vous savez que, ayant demandé une seule goutte d'eau pour rafraîchir un peu sa langue dévorée par les flammes, sans la pouvoir obtenir, il conjura le saint patriarche d'avoir pitié de cinq de ses frères qui lui restaient encore dans le monde et de leur envoyer Lazare pour les avertir des maux qu'ils se préparaient par leurs débauches, afin de les engager à changer de vie ; grâce qui lui fut encore refusée, non-seulement parce que rien ne s'accorde aux damnés, mais aussi parce que ses frères avaient entre leurs mains Moïse et les prophètes qui suffisaient pour les instruire : *Habent Moysen et prophetas.* (*Luc.*, XVI, 29.) Non, non, père Abraham, s'écria alors cet infortuné ; hélas ! mes frères ne croient ni à Moïse, ni aux prophètes; mais si quelqu'un d'entre les morts allait leur découvrir ce qui se passe dans cet horrible séjour, ils le croiraient et feraient pénitence. N'est-ce pas la précisément le langage de nos libertins : Je croirais, si je voyais quelqu'un qui fût revenu de cet autre monde. Voyons donc quelle fut la réponse du saint patriarche : Mon fils, si vos frères n'ajoutent foi ni à Moïse, ni aux prophètes, il est inutile de leur envoyer un mort ressuscité, ils ne le croiraient pas davantage. *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (*Luc.*, XVI, 31.) Que cette réponse est juste et solide ! Qu'elle est bien prise dans le caractère de l'incrédule !

En effet, si l'on porte la délicatesse jusqu'à ne vouloir pas s'en rapporter à Dieu, comment consentirait-on de s'en rapporter à un homme tel qu'il pût être? Ou si l'on consent de se rendre au témoignage d'un mort ressuscité, quelle difficulté peut-on faire de se rendre au témoignage du Dieu de vérité? Quelle raison peut-on avoir de se reposer sur la fidélité d'une créature plutôt que sur l'autorité du Createur? Ose-t-on bien faire entrer en parallèle la parole d'un

homme, toujours sujet à la surprise par sa nature, avec la parole de la Sagesse éternelle qui ne peut ni surprendre ni être surprise? Nous savons que Dieu nous a parlé par ses prophètes, et nous le savons parce que lui-même leur a rendu témoignage par l'accomplissement de leurs prophéties, et par un enchaînement de prodiges opérés en preuve de leur doctrine; prodiges éclatants, prodiges soutenus durant des siècles entiers. Vouloir douter de ces prodiges, c'est vouloir douter que l'on ait des ancêtres : le degré de certitude est égal.

Or, quand un Dieu parle, que manque-t-il à la raison pour se sentir assuré de la vérité? Qui peut mieux garantir les desseins de Dieu que Dieu même? Vous demandez comment nous savons ce qui se passe dans l'autre vie, et je vous réponds que c'est qu'il a plu à Dieu de le révéler. Vous en voudriez un témoin oculaire : mais peut-il y en avoir de plus oculaire que celui qui chaque jour y exerce la justice? Vous en demandez un garant fidèle : mais pouvez-vous en souhaiter de moins suspect que l'esprit de vérité? Qu'est-il nécessaire d'ouvrir les tombeaux et d'évoquer les âmes? Si un Dieu ne vous suffit pas, qui pourra jamais vous suffire?

Je conçois que l'apparition d'un mort ferait d'abord sur vos sens une violente impression : vous en seriez frappés, épouvantés; mais en seriez-vous convertis? Saül tomba en faiblesse à l'apparition de Samuel; mais en profita-t-il! En devint-il plus adorateur de son Dieu? En prit-il de plus justes mesures pour apaiser sa colère? Ah! l'on connaît assez le génie de l'incrédule : à peine l'apparition serait-elle évanouie, qu'il la ferait passer pour un prestige; il regarderait comme une faiblesse d'en paraître le moins du monde alarmé; peut-être même, par une vanité pitoyable, affecterait-il encore plus de hardiesse à douter. Ce n'est pas la raison qui mène à l'incrédulité, c'est la passion; et rien ne persuade un cœur intéressé à ne rien croire.

Combien de nuages nos incrédules ne répandraient-ils pas sur une merveille aussi étonnante qu'une résurrection à la vie? Quelle discussion ne demanderaient-ils pas pour s'assurer si ce ne serait point une mort simulée et une résurrection de commande? Quel labyrinthe enfin avant de pouvoir mettre un événement de cette nature dans un point d'évidence capable de forcer des esprits qui craignent de se détromper? Quand on ose révoquer en doute le prodige de la manne renouvelé chaque jour pendant quarante années sous les yeux et entre les mains d'un million d'hommes qui en étaient rassasiés, il n'y a plus de prodiges que l'on n'entreprenne d'obscurcir : et quand on porte l'impiété jusqu'à traiter l'Ecriture sainte de chimère, non, il n'y a point d'apparition de mort que l'on ne traite d'illusion. *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque, si quis resurrexerit, credent.* (*Ibid.*)

Mais allons plus avant, mes frères, suivons nos incrédules jusques dans le fond de leurs retranchements; et puisqu'ils veulent absolument le témoignage d'un mort ressuscité, faisons voir, en second lieu, que Dieu ne laisse encore rien à désirer sur ce point, après le grand témoignage qu'il en a fait rendre par son propre Fils. Je veux donc bien m'accommoder pour un moment à la délicatesse de ces esprits difficiles. Je suppose avec eux, que pour être assuré comme il faut d'une éternité de peines, c'est peu que le Seigneur s'en soit expliqué par ses prophètes; mais qu'il est encore nécessaire qu'il fasse parler la mort même en sa faveur; et je leur dis : Ou vous prétendez que ce prodige s'opère sous vos yeux, ou vous consentez de vous en rapporter à des témoins dignes de foi. Si vous prétendez qu'il arrive sous vos yeux ce prodige, de manière que vous refusiez de croire si vous ne voyez vous-même sortir du tombeau ce nouvel apôtre d'une vie future, chaque incrédule se croyant en droit d'exiger le même degré d'évidence, il faudra donc que Dieu ressuscite des morts dans tous les royaumes, dans toutes les provinces, dans toutes les villes où il y aura des incrédules. Il faudra que de toutes parts la terre ouvre son sein, et la mer ses vastes abîmes pour rendre les dépôts sacrés qui leur ont été confiés jusqu'au jour de la révélation : et comme, selon la remarque de saint Chrysostome, les miracles ne s'estiment plus dès qu'une fois ils sont passés, il faudra que Dieu les renouvelle d'année en année; il faudra que d'âge en âge le souffle du Seigneur se répande comme au temps d'Ezéchiel sur les os arides; qu'il leur inspire un esprit de vie; et qu'il en compose une armée assez puissante pour triompher de l'incrédulité : *Steterunt super pedes suos exercitus grandis.* (*Ezech.*, XXXVII, 10.) En un mot il faudra des prodiges qui, à force d'être communs, cesseront d'être prodiges.

Or je le demande, serait-il raisonnable d'exiger du Créateur qu'il dérangeât le bel ordre qu'il a établi dans la nature, selon les caprices de quelques esprits ombrageux? Répondez de bonne foi, mes frères; car, après tout, il faut être équitable : serait-il juste d'asservir la sagesse éternelle à nos bizarreries? Conviendrait-il que l'admirable concert qui règne dans l'univers se confondît à tout moment, et sur tout pour complaire à ceux d'entre les hommes qui déshonorent davantage l'adorable Auteur de l'univers? O vous, qui tantôt nous faisiez un Dieu insensible par grandeur à ce que font ici-bas de petits hommes, vous paraît-il donc maintenant si digne de sa grandeur, de se rendre l'esclave et le jouet des folles perplexités des hommes? Vous devez donc convenir, s'il vous reste encore un peu d'équité, qu'il y aurait une injustice souveraine à exiger, pour croire, que le Seigneur adressât à chaque incrédule un député de l'autre monde; et que si par un excès de miséricorde il voulait bien ajouter à tant d'autres témoignages si solides celui d'un mort res-

suscité, il serait de la sainte raison de s'en rapporter à des personnes sages, désintéressées, qui eussent été des témoins oculaires de cette grande merveille. Or, j'en appelle ici à l'équité, peut-on souhaiter des témoins plus dignes de foi, des garants revêtus d'un plus grand caractère de sagesse et de probité que les apôtres de Jésus-Christ; ces hommes sages, désintéressés, pleins de candeur et de droiture, par qui les richesses sont négligées, les honneurs méprisés, les plaisirs réprouvés; par qui la piété refleurit sur toute la face de la terre? Qui croira-t-on jamais, si l'on refuse d'entendre ces illustres docteurs de la vraie vertu?

Que nos incrédules les écoutent donc enfin; et qu'ils cessent de résister à la vérité qui les presse. Nous vous annonçons disent hautement ces hommes sages, non ce que nous avons ouï dire à d'autres, mais ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons touché de nos mains, ce que nos oreilles ont entendu de Jésus-Christ, le Verbe de vie, qui a donné son âme pour nos péchés, et qui l'a reprise pour notre sanctification. Nous l'avons vu mourir et nous l'avons vu ressuscité en gloire; nous avons conversé avec lui pendant quarante jours après sa résurrection; et c'est lui-même qui nous a chargés de rendre au prix de tout notre sang ce témoignage public, et d'annoncer à toute la terre qu'il est établi Juge des vivants et des morts. *Et ipse præcepit nobis prædicare et testificari quia constitutus est a Deo judex vivorum et mortuorum.* (I *Thess.*, IV, 6.)

Après cela, mes frères, que reste-t-il à désirer pour une conviction pleine et entière? Que répondront au Seigneur ces téméraires indociles, lorsque, entrant avec eux en jugement, il leur dira comme à l'infidèle Jérusalem. Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie pas fait? Vous avez demandé à être instruits sur l'avenir, et j'ai pris soin moi-même de vous en révéler le mystère. Vous ne vous êtes pas contentés de ma parole; vous avez demandé le suffrage de quelque témoin oculaire; et sans vous parler de plusieurs d'entre les morts, à qui j'ai rendu la vie en divers temps, j'ai ressuscité mon propre Fils, je l'ai remis sur la terre afin qu'il rendît un témoignage authentique de ce qu'il avait vu; vous ne pouviez donc pas dire que nul n'était revenu de cet autre monde dont on vous parlait. Ce Fils bien-aimé a instruit de cette vérité des hommes très-intéressés à ne se pas laisser tromper et à ne pas tromper les autres. Ces hommes convaincus par la force de l'évidence, ont porté sa doctrine jusqu'aux extrémités les plus reculées. Les Parthes et les Mèdes, les Scythes et les Arabes, les rois, les empereurs, les philosophes, tout le monde s'est rendu à leur témoignage; témoignage qu'ils ont scellé de leur sang, tant ils étaient assurés de la vérité qu'ils annonçaient; témoignage que j'appuyais encore par mes prodiges. Vous seuls osez démentir tout l'univers; vous seuls rejetez des vérités que je vous présente par tant d'endroits. Eh bien! vous saurez enfin que je suis le Dieu vengeur, mais vous le saurez avec l'affreux désespoir de n'être plus en état d'en profiter. Oui, vous le saurez, lorsque j'ouvrirai vos tombeaux pour verser sur vous le torrent de mon indignation : *Scietis quia ego Dominus, cum effuderim indignationem meam super vos.* (*Ezech.*, XXII, 21.) Etrange obstination de l'incrédule, de refuser de se rendre, sur quelques sophismes usés et mille fois confondus, à une vérité si importante; vérité que le doigt de Dieu a écrite dans nos cœurs, que le Saint-Esprit nous a révélée, que Jésus-Christ ressuscité nous a confirmée, et dont la connaissance s'est de tout temps conservée chez les nations mêmes les plus barbares.

Grand Dieu! je le reconnais, vous êtes vraiment le Dieu des vengeances, *Deus ultionum Dominus.* (*Psal.* XCIII, 1.) Oui, vous l'êtes, Seigneur, et si vous vous taisez maintenant par miséricorde, le temps est proche où votre colère éclatera dans sa fureur, et où vous déploierez en liberté toute la rigueur de vos jugements : *Deus ultionum libere egit.* (*Ibid.*) Ah! montez, montez sur votre trône, Juge souverain de l'univers : *exaltare.* Que les cieux s'ouvrent, que la terre tremble, que les puissances de la mer soient ébranlées, que l'enfer dilate ses entrailles, que les nues en feu nous annoncent votre avénement. Venez, Seigneur Jésus, paraissez enfin au milieu de vos anges pour juger la terre : *Exaltare qui judicas terram.* (*Ibid.* 2.) Jusqu'à quand souffrirez-vous que les pécheurs désolent votre héritage, qu'ils oppriment vos serviteurs, et qu'ils se glorifient encore du mal dont ils se repaissent? *Usquequo, Domine, peccatores gloriabuntur?* (*Psal.* XCIII., 3.) Jusqu'à quand souffrirez-vous qu'ils insultent à votre justice et à votre sagesse, et que vomissant le blasphème, ils osent dire avec mépris : dévorons le juste, le Seigneur ne le verra pas, le Dieu de Jacob n'en saura rien : *non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob!* (*Ibid.*, 7.) O insensés, celui qui a fait l'œil ne verra pas? Celui qui a placé l'oreille n'entendra pas? Ah! le Dieu des lumières aperçoit jusqu'aux pensées les plus secrètes des hommes; il en pénètre la vanité, et saura bien un jour en punir toute l'injustice. *Novit Dominus cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.* (*Ibid.*, 11.) Heureux, ô mon Dieu, celui que vous pénétrez de ces saintes vérités; heureux un cœur droit, qui cherche bien moins à philosopher sur vos jugements qu'à mériter par une humble docilité que vous le traitiez avec douceur au grand jour de l'affliction. *Beatus quem tu erudieris, Domine, ut mitiges ei a diebus malis.* (*Ibid.*, 12.) Je vous le souhaite, etc.

DISCOURS V.

SUR L'AMOUR PÉNITENT

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII, 47.)

Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Il est donc, mes frères, une ressource aux plus grands crimes. Le sein de la miséricorde est donc toujours ouvert au repentir. La charité couvre encore la multitude des iniquités; et Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Que ces vérités sont consolantes pour nous, hommes fragiles, qu'une longue chaîne d'infidélités a déjà comme entraînés jusque sur les bords de l'abîme! La peine doit naturellement suivre le péché. Cependant voilà qu'une femme mondaine, déshonorée dans une grande ville par les honteux excès où elle s'est abandonnée sans pudeur; une pécheresse, comme l'appelle l'Evangile, au lieu des supplices qu'elle a mérités, ne reçoit de Jésus-Christ que des grâces. Pénétrée de la plus vive douleur, elle vient fondant en larmes se prosterner à ses pieds; elle implore sa miséricorde, elle réclame ses bontés, et loin de la repousser avec aigreur, il jette sur elle un regard de compassion, il la console, la purifie, la soutient même contre les jugements injustes du pharisien superbe; enfin il lui rend la paix avec l'innocence, et d'un objet de scandale pour toute une ville, il en fait pour son Eglise un parfait modèle de conversion et de pénitence.

O Dieu, que vos bontés vous rendent donc aimable à nos yeux! Quel attrait, ah! quelle source de consolations pour des cœurs abattus sous le poids de leurs faiblesses! Venez, pécheurs, approchez avec confiance du trône de la grâce; venez, c'est Dieu même qui vous appelle; c'est un Sauveur plein de tendresse qui vous y engage. Tout ce qu'il vous demande c'est votre cœur; aimez Dieu, et sa colère est désarmée. Vous le voyez, la pénitente aime beaucoup, et beaucoup de péchés lui sont remis. Elle aime beaucoup, voilà son mérite et sa gloire, beaucoup de péchés lui sont remis, voilà son bonheur et sa récompense. En deux mots: l'amour pénitent de la pécheresse envers Jésus-Christ; l'amour compatissant de Jésus-Christ pour la pécheresse, vont faire tout le partage de cette homélie. Nous verrons dans l'un les caractères de la vraie conversion; nous trouverons dans l'autre le principe de la justice et de la paix qui sont les fruits de la vraie conversion. Puissions-nous, mes frères, être un jour assez heureux pour entendre, comme notre sainte pénitente, de la bouche du juste ces paroles de salut: Beaucoup de péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé; venez vous reposer avec moi dans la paix. Demandons cette grâce par l'intercession de la Mère des miséricordes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si le péché consiste dans l'amour de la créature au mépris du Créateur, comme les saints Pères nous l'enseignent, il est évident que la conversion consiste dans l'amour du Créateur au mépris de la créature. Sans cet amour, dit saint Augustin, il n'y a point de véritable pénitence. Et si beaucoup de péchés sont remis à la pénitente de notre évangile, ce n'est pas qu'elle craigne beaucoup ni qu'elle tremble à la vue des supplices qu'elle a mérités, c'est qu'elle aime beaucoup: *Quoniam dilexit multum.* Preuve sensible que la vraie conversion consiste essentiellement dans l'amour de Dieu; amour de préférence que la pénitente fait éclater, 1° par l'amertume de sa douleur, 2° par l'activité de son zèle, 3° par l'étendue de son sacrifice: trois grands caractères de l'amour pénitent. Pécheurs que nous sommes, il n'est point d'instruction qui doive nous intéresser davantage que celle qui nous éclaire sur la nature et sur les caractères de la vraie conversion.

Elevée avec soin dans la religion de ses pères, la pénitente avait appris dès le berceau à n'aimer que le Seigneur son Dieu et à ne faire servir les grâces de la nature qu'à la gloire de l'innocence. Mais cette fleur si tendre, qui, pour conserver son éclat, n'aurait dû croître que sous les ombres favorables d'une retraite exacte, chercha par une inclination naturelle et trop fatale aux jeunes personnes à se produire dans le monde. Bientôt le souffle du siècle en ternit la pureté. Orné pour elle de complaisances et d'agréments, le monde lui parut d'abord plus aimable que dangereux; elle n'en connaissait pas les perfidies. Hélas! on ne s'instruit souvent que par ses malheurs

A peine commence-t-elle à paraître dans ces compagnies où, sous un air de liberté, s'offrent aux sens tous les objets propres à les flatter; où souvent, pour ne pas alarmer la timide et simple innocence, l'on emploie les dehors d'une modeste retenue, et où l'on affecte de paraître sage pour mieux surprendre la sagesse. A peine commence-t-elle à goûter le monde, que les vues de religion s'obscurcissent; le goût de la loi sainte se refroidit; l'amour des aises, le désir de plaire, le goût des vanités lui succède. Bientôt elle ne respire que la compagnie et le plaisir. Charmée de se voir flattée, recherchée, préférée à d'autres, son cœur se trouble, son esprit s'égare, sa raison se perd, elle éprouve toute sa faiblesse, et la passion franchissant les bornes sacrées de la pudeur, elle devient par ses dérèglements honteux l'opprobre de sa famille, la fable et le scandale de toute une ville: *Mulier in civitate peccatrix.* O mon Dieu! qu'heureuses sont les âmes choisies que vous séparez dès leurs tendres années de la société des pécheurs!

Qui l'eût pensé, mes frères, qu'une âme plongée dans les plus infâmes excès fût jamais devenue l'objet des miséricordes du Dieu de toute sainteté! O pécheurs, en quelque état que vous soyez, ne désespérez jamais des bontés du Père céleste! Ah! il n'est pas moins admirable dans ses faveurs que terrible dans ses jugements.

Le bon Pasteur, touché de la perte d'une brebis qui lui est toujours chère malgré ses égarements, s'empresse de l'aller chercher. Il va au devant d'elle par les troubles et les

dégoûts qu'il répand sur ses plaisirs. Il la rappelle par de secrets remords; lui-même il s'offre à ses yeux plein de grâce et de vérité. Il lui parle. A sa parole aussi douce que puissante, une vertu secrète la saisit, un feu sacré s'allume dans son cœur, et, coulant de veine en veine, en bannit le feu profane qui la dévorait. Une main invisible lève le bandeau que l'enchantement de la volupté avait jeté sur ses crimes et lui en découvre le chaos affreux. Que d'horreurs, ô Dieu! s'écrie-t-elle! n'ai-je donc vécu que pour vous offenser et me perdre? Tremblante, éplorée, ne pouvant couvrir le trouble qui l'agite, elle se retire dans le secret pour y pouvoir en liberté s'abandonner à sa douleur.

C'est là qu'envisageant de près ses désordres, et que repassant dans l'amertume de son cœur tous les maux qu'elle a causés, tous les scandales qu'elle a donnés, tous les piéges qu'elle a dressés à l'innocence; tant de libertés honteuses, tant d'intrigues odieuses, une si belle éducation démentie, une famille déshonorée, les dons de Dieu indignement profanés; ah! ne pouvant plus se souffrir elle-même, son cœur se brise, ses sens se glacent, ses yeux baignés de larmes se ferment à la lumière; elle tombe de tristesse dans une langueur mortelle. O vous qui l'avez frappé, Dieu puissant, l'abandonnerez-vous à l'excès de sa douleur? Non, non, mes frères; la main favorable qui l'a blessée par une sévérité pleine de miséricorde la rappelle bientôt à la vie en lui découvrant dans le prophète qui l'a éclairée la source de son salut.

Ah! lorsqu'elle se représente cette douceur, cette humilité qui se réunit en sa personne avec tant de grandeur et de puissance, qu'elle est honteuse, vile créature, d'avoir affecté tant de fierté et de hauteur! Lorsqu'elle considère quel est le zèle qui le transporte pour le salut d'une seule âme, les soins, les travaux, les sueurs, les fatigues qu'il a dévorés avec joie dans l'ardeur de la ramener à Dieu, quel désespoir au souvenir de tant d'âmes qu'elle a cherché à séduire et que peut-être elle a perdues pour l'éternité! Surtout lorsqu'elle envisage en Jésus-Christ cette conduite si sage, ces regards si modestes, cette pureté si parfaite, dont l'envie la plus noire n'osa jamais ternir l'éclat, oh! quelle douleur d'avoir si peu respecté une vertu si aimable et si précieuse! Plus elle envisage les perfections de Jésus-Christ, plus elle ressent toute l'horreur de ses propres vices

Voilà, mes frères, le premier caractère de l'amour pénitent. Une douleur amère, douleur vive et profonde, douleur conçue non-seulement par la noirceur du péché, mais plus encore par le sentiment, l'admiration, l'amour, la reconnaissance des bontés et des perfections d'un Dieu qui est la justice, source de toute justice, le vrai bien, principe de tout bien. La confusion du vice est salutaire, mais le cœur n'est juste que par l'amour de la justice. Il est bon de rougir du crime; l'essentiel c'est de le pleurer dans la vue de Dieu. Eh! quand on pense à tout ce qu'a fait pour nous Jésus-Christ, à tout ce qu'il fait pour nous chaque jour; quand on se rappelle toutes les grâces dont il nous prévient, les vengeances terribles qu'il suspend, les coups qu'il arrête, les invitations, les lumières, les remords, les dégoûts qu'il emploie à nous retirer du mal afin de nous rendre à notre bonheur; quand on se représente tant de grâces et de bontés, ah! peut-on n'être pas indigné contre soi-même d'avoir outragé un Dieu si bienfaisant! Quoi! Jésus-Christ m'a aimé jusqu'à mourir pour moi, et j'ai pu le déshonorer, le trahir! Est-il vengeance capable d'effacer l'horreur d'une si lâche et si noire ingratitude?

A l'amertume de la douleur l'amour pénitent joint l'activité du zèle. Il ne se borne pas à des pleurs stériles, il ne se contente pas d'abhorrer le crime commis, il cherche à le réparer; second caractère de la vraie conversion. Notre sainte pénitente ne s'abandonne pas à son malheur par un désespoir qui l'eût rendue plus criminelle que ses désordres mêmes. Les prodiges de puissance et de charité qu'elle admire en Jésus-Christ lui font espérer de trouver en lui un rédempteur. N'est-ce point, dit-elle, l'Emmanuel promis à nos pères? Tant de merveilles qu'il opère chaque jour à nos yeux; les malades guéris, les aveugles éclairés, les morts ressuscités, les démons vaincus, toute la nature soumise à sa voix, et ce qui m'est plus touchant encore, le changement, l'heureux changement qu'il vient de produire dans mon cœur; ah! tout me dit qu'il est mon Dieu: puisse-t-il être mon Sauveur! J'irai, j'irai me jeter à ses pieds; j'implorerai son secours. Puisqu'il a percé la plaie, il ne refusera pas de la guérir : *Ipse cœpit et sanabit nos.* (*Osee*, VI, 2.)

A l'instant elle se lève, pleine du feu sacré qui la transporte, elle s'informe du lieu où s'est retiré le saint prophète. Ce n'est plus cette femme mondaine si curieuse de connaître les rendez-vous de plaisir; elle ne cherche que Jésus-Christ. On lui dit qu'il s'est retiré chez Simon le pharisien, et qu'il y est à table avec ses disciples. Que faire dans cette circonstance? Ira-t-elle troubler toute une assemblée par ses plaintives clameurs? Convient-il de se donner en spectacle? Quel éclat dans toute une ville! Et si dans la suite elle n'a pas la force de le soutenir, quel nouveau sujet de raillerie pour les libertins! Ne vaut-il pas mieux attendre la fin du jour, et, comme ce docteur de la loi, n'aller trouver le prophète qu'à la faveur de la nuit? N'est-ce pas même manquer au respect qui lui est dû que de ne lui pas demander son heure, ses moments? Mais, ô mon Dieu! vous n'êtes pas comme les hommes pour avoir de vaines délicatesses. L'importunité vous plaît; vous aimez jusqu'à la violence même. Le moment le plus prompt est toujours le moment le plus favorable pour trouver un Dieu à qui nous devons tous nos moments. Les délais du pécheur négligent le rendent encore plus coupable. S'il est une

prudence sage, il est une témérité heureuse. Eh! quand on a quelque religion, peut-on se souffrir un instant dans la disgrâce de son Dieu?

Ut cognovit. Ah! c'est assez pour la pénitente de savoir où trouver le saint prophète. Elle ne prend plus conseil que de son amour, sans perdre le temps à délibérer sur les bienséances; tant de prudence marque peu de zèle: c'est vouloir manquer la grâce de sa conversion, que d'en laisser refroidir l'ardeur, et d'en étudier les bienséances avec tant d'art: *Ut cognovit.* Elle connaît à peine, qu'elle entre d'un pas ferme dans la voie de la pénitence, sans traîner d'un jour à l'autre une conversion irrésolue; sans chercher ni dans le feu de la jeunesse, ni dans la délicatesse du tempérament, ni dans les engagements et les embarras d'affaires, des prétextes trompeurs pour renvoyer à un âge qui ne sera plus propre au plaisir, les soins tardifs d'une pénitence gênée; sans attendre même une obscurité commode, ni se déguiser, comme la reine d'Israël, pour aller trouver le prophète: *Ut cognovit.* Elle connaît, elle vole, elle entre, elle s'abîme et s'anéantit aux pieds de celui qui est seul capable de la relever de ses chutes.

As-tu vu Achab humilié devant moi? disait le Seigneur à son serviteur Elie. Parce qu'il s'est ainsi humilié, je ne ferai point tomber sur sa tête les maux dont je l'avais menacé. (III *Reg.*, XXI, 29.) Vous, mes frères, voyez-vous cette fière beauté, qui portait l'iniquité en triomphe; cette superbe idole de tant de profanes adorateurs? La voyez-vous baissée aux pieds de l'arche sainte? Ah! c'est dans son humiliation qu'elle va trouver son salut. Le beau spectacle aux yeux de la foi! Qu'il est touchant de voir cette humble pénitente prosternée le visage en terre, les yeux baignés de larmes, les cheveux épars, le cœur saisi, la respiration entrecoupée de sanglots, tremblante à la vue de ses crimes, mais soutenue par celle des miséricordes d'un Dieu qui est venu appeler les pécheurs: pénétrée d'une vive horreur d'elle-même, elle n'ose pas se placer sous les yeux de Jésus-Christ. O quel objet pour des yeux si chastes!

Stans retro. (*Luc.*, VII, 38.) Elle se tient humblement à l'écart: trop heureuse qu'il daigne la souffrir à ses pieds, elle y attend que de lui-même il jette sur elle quelques regards de pitié. Bien différente de ces âmes présomptueuses, qui se persuadent qu'il leur suffit de s'être avouées coupables, pour disputer aux anges le droit d'assister devant la face du Très-haut; et qui sortant à peine du péché, se croient en état, non seulement de soutenir les redoutables regards du Dieu vivant et terrible, mais de s'asseoir à sa table avec ses plus fidèles disciples, et d'y prendre la nourriture des saints.

La pénitente vivement pénétrée du sentiment de son indignité est bien éloignée d'aller témérairement s'asseoir à la table de l'Agneau: *lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* (*Ibid.*) Elle commence par pleurer ses égarements; toute sa consolation, c'est de se tenir aux pieds du Sauveur, de les arroser de ses larmes, et d'y laisser parler sa douleur. Ce n'est point par de longs discours qu'elle s'étudie à toucher le cœur de Jésus-Christ: ses larmes, son silence composent un langage et plus éloquent et plus sincère. Ces mêmes larmes, que tant de fois elle avait fait interprètes d'une tendresse désordonnée; ces mêmes larmes, que tant de fois elle avait prodiguées à la jalousie, à la crainte, aux dépits secrets, le saint amour les fait servir à rendre à son Sauveur un office d'humanité que l'orgueil du pharisien lui avait refusé; elle les emploie à laver les pieds de Jésus-Christ. Que ne peut-elle laver dans des larmes de sang tous les outrages qu'elle a faits à sa sainteté!

Et capillis capitis sui tergebat. (*Ibid.*) Elle lave les pieds du Seigneur dans ses larmes; elle les essuie avec ses cheveux; elle consacre par un usage religieux ce qui n'avait que trop servi à orner une tête vaine et légère: *Et osculabatur pedes ejus.* (*Ibid.*) Enfin la bouche collée sur ses pieds adorables, elle les baise avec respect; elle s'efforce de s'y purifier des baisers criminels qu'elle s'était permis: elle y aperçoit tous les pas qu'ils ont faits, toutes les fatigues qu'ils ont essuyées pour la chercher. Il semble même que par une foi anticipée, elle y voie déjà les sacrées plaies qu'ils doivent bientôt recevoir pour son salut; et vivement touchée de reconnaissance et de douleur elle ne peut se lasser de les tenir embrassés, *non cessavit osculari.* (*Luc.*, VII, 45.) Elle y demeure tendrement attachée; ce n'est point une saillie légère que le temps va dissiper, c'est un attachement qui sera inviolable, *non cessavit:* ce n'est point de ces fausses conversions que le même jour qui les a vues naître, voit expirer; c'est un changement solide et constant, *non cessavit.* Ce n'est point en elle une ardeur languissante, mais une ardeur vive, un zèle animé, un feu divin que rien jamais ne sera capable d'éteindre. Consacrée à Jésus-Christ sans retour, elle dit avec l'épouse du cantique: *Inveni quem diligit anima mea.* (*Cant.*, III, 4.) Ah! j'ai trouvé enfin celui que mon cœur aime, j'ai trouvé ce vrai bien que mes désirs ont cherché si longtemps parmi les faux biens: je l'ai trouvé, je m'y suis attachée, *tenui eum* (*Ibid.*); ni le plaisir, ni la douleur, ni la mort, ni la vie, rien ne m'en séparera jamais, *nec dimittam.* (*Ibid.*)

O mes frères! que le retour du pécheur à Dieu est consolant! Peut-on retenir ses larmes à la vue de l'humble pénitente abattue aux pieds de son Sauveur? Quel feu, quelle activité! Mais, grand Dieu, est-ce là cette ardeur que produit en nous l'amour pénitent? Le ressentons-nous en revenant à vous, ce zèle, et ce zèle constant à nous attacher à vous seul? Est-ce avec cette douleur mêlée de joie que nous nous jetons à vos pieds, que nous les arrosons de nos larmes et que nous les tenons embrassés sans nous en pouvoir séparer? Hélas! à peine s'est-on approché de la table sainte, que l'on tombe dans

la langueur et dans l'ennui : il faut pour se soutenir, retourner à ses frivoles amusements. O mon Dieu, sont-ce là le zèle, l'activité, l'ardeur, qui font l'un des grands caractères de la vraie conversion? *Quales impetus habebas ad mundum, tales habeas ad artificem mundi.* (S. Aug., *in Ps.* XXXI.)

Le troisième caractère de l'amour pénitent, c'est l'étendue du sacrifice. Tout ce qui a servi aux plaisirs de la femme pécheresse se convertit en holocauste entre les mains de la femme pénitente. Ces biens dont elle avait fait un usage si peu légitime, elle commence par en consacrer les prémices, en répandant aux pieds de Jésus-Christ le parfum le plus précieux, pour lui marquer que jamais elle n'aura rien de précieux pour les pauvres, qui sont comme les pieds de son corps mystique, afin de réparer par des œuvres de charité les injustes profusions de la vanité.

Ces beaux ornements, dont une jeune personne a tant de peine à se détacher, comme dit le Prophète : *Nunquid obliviscitur virgo ornamenti sui* (*Jer.*, II, 32); ces riches parures qui n'éclatent aux yeux que pour prêter aux agréments naturels de nouvelles armes contre l'innocence ; tous ces brillants caprices de l'art de plaire, où se peint l'orgueil et la légèreté des femmes mondaines ; tous ces ajustements si recherchés et si ruineux, elle les dépouille avec mépris; elle ne veut désormais pour ornement que la modestie. Faut-il qu'elle ait perdu tant de temps à parer un corps de péché, destiné à devenir dans peu de jours la pâture des vers, tandis qu'elle négligeait le soin de son âme!

Aux jeux, aux plaisirs qu'elle recherchait avec tant de passion, vont succéder les larmes, la douleur; on ne la verra plus dans les assemblées profanes, recueillant avec une fière complaisance les hommages sacriléges de ses passionnés adorateurs : une exacte retraite va la délivrer pour jamais du monde et de ses trompeuses voluptés.

Cet honneur qu'elle avait si peu ménagé, et qu'elle ne laissait pas de sentir avec une extrême délicatesse, l'honneur du siècle, ne la touche plus: elle prévoit bien les railleries et les satires que son changement va lui attirer; mais de plus grands objets l'occupent. Ah! peut-on penser au monde quand on se donne vraiment à Dieu? Elle sait d'ailleurs que ses égarements n'ayant que trop éclaté, il est de la justice qu'elle en fasse une réparation éclatante, et qu'elle édifie par sa pénitence ceux qu'elle a scandalisés par ses désordres.

Elle offre enfin en sacrifice d'expiation, non-seulement ses biens, ses riches parures, l'honneur du monde et ses plaisirs, mais sa personne tout entière et sans réserve. Son corps, qu'elle avait engraissé dans la mollesse, est condamné à la mortification la plus austère; cette beauté dont elle avait été si idolâtre, beauté malheureuse, funeste amorce de tant de crimes, elle ne pense plus qu'à la ternir et à l'effacer dans l'amertume de ses larmes; son cœur enivré jusqu'alors de faus-ses délices, n'aura plus de goût que pour le ciel. C'est Dieu seul qu'elle aime, c'est Dieu seul qu'elle veut servir à jamais.

Voilà, mes frères, le grand modèle de conversion que nous présente notre évangile. Je me suis contenté de vous l'exposer, persuadé qu'un exemple si touchant est plus capable de faire impression que les discours les mieux étudiés. Vous y voyez l'essence de la vraie conversion dans l'amour divin; vous en voyez les caractères et les effets dans une douleur amère et profonde, dans un zèle ardent et actif, dans un sacrifice parfait et sans réserve. Voilà les règles sur lesquelles vous devez, mes frères, juger vous-mêmes, en ce saint temps, si votre retour à Dieu est sincère. Ne vous flattez pas d'être sortis du péché, si vous n'aimez Dieu plus que vous-mêmes. Ne vous flattez pas d'avoir pour Dieu cet amour de préférence, si vous ne portez dans votre cœur une horreur du péché qui vous en fasse éviter les occasions, expier l'injustice, réparer le scandale et combattre les affections. Si vous continuez encore à aimer les aises, les parures, le jeu, le plaisir, les spectacles, les compagnies du monde, l'amour de Dieu n'est point en vous. Si vous n'allez pas à Jésus-Christ avec une ardeur à l'épreuve des obstacles et des respects humains, si votre pénitence languit, vous n'avez point l'amour de Dieu en vous ; votre conversion est fausse; votre cœur n'est pas véritablement changé ; vos iniquités subsistent, et les sacrements ne vous en justifient point, fussiez-vous d'ailleurs troublés, effrayés, consternés, saisis de toutes les craintes de l'enfer.

Car ne vous y trompez pas, mes frères, la crainte est salutaire, mais elle ne suffit pas ; elle dispose à la vraie conversion, mais elle ne convertit pas; elle arrête la main, mais le cœur étant tout amour, il n'y a que le changement d'amour qui fasse le changemnt du cœur.

Qu'eussiez-vous pensé de la pénitente de notre évangile, si, au moment qu'elle se prosterna aux pieds du Sauveur, vous lui eussiez entendu dire ces paroles : Seigneur, je viens implorer le pardon de mes affreux déréglements; j'en sens toute l'horreur, mais il ne faut pas vous en imposer : si je fais auprès de vous cette démarche humiliante, ce n'est pas que je vous aime : vous et vos dons vous m'êtes assez indifférents; mais vous nous avez fait des supplices de l'enfer une peinture si terrible, que j'en suis tout effrayée : c'est cette crainte qui m'amène, et nullement votre amour. Qu'eussiez-vous pensé de ce discours, mes frères, et comment croyez-vous qu'il eût été reçu de Jésus-Christ? Ah! la sainte pénitente, mieux instruite par la foi, lui présente un cœur tout brûlant du saint amour : *Dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.) Vous aimer, ô Dieu de charité! vous aimer pleinement, vous aimer souverainement, c'est vraiment le moyen essentiel de nous réconcilier avec vous : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (*Ibid.*) Vous avez vu, mes frères,

dans l'amour de la pénitente, quelle est l'essence de la vraie conversion ; voyons, dans les miséricordes de Jésus-Christ, quelle en est la récompense : ce sera le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

S'il est grand et admirable, dans un Dieu qui se suffit à lui-même, de compatir à la faiblesse du pécheur qui l'offense, loin de le frapper dans sa colère, qu'il est consolant, mes frères, de le voir encore, ce Dieu de bonté, déployer les richesses abondantes de sa grâce, en faveur du pécheur humilié qui revient à lui par amour! A peine la pénitente de notre évangile s'est-elle abaissée aux pieds du Sauveur du monde, que, touché de son extrême douleur, 1° il lui remet tous ses péchés, quelque nombreux et quelque énormes qu'ils soient: *Remittuntur tibi peccata* (*Luc.*, VII, 47); 2° il rend à son âme la paix et le repos qui accompagnent l'innocence: *Vade in pace* (*Ibid.*, 50); deux avantages que procure l'amour pénitent : la *justice* et la *paix*. Puissions-nous être assez heureux pour les recevoir en ces saints jours, et assez fidèles pour les conserver jusqu'à la fin.

Le premier avantage que le Seigneur accorde à l'amour pénitent, c'est un état de grâce et de justice. Pour en comprendre tout le mérite, il faudrait, mes frères, pouvoir comprendre tout le malheur d'une âme dans le péché; il faudrait sentir combien il est terrible d'avoir un Dieu pour ennemi, de mériter l'anathème d'un Dieu dont la justice est immortelle, de perdre Jésus-Christ et sa grâce, de bannir le Saint-Esprit de son cœur, pour le liver à l'esprit immonde; il faudrait concevoir ce que devient une âme haïe de Dieu, déchue de ses promesses, dépouillée de ses dons, exposée à ses vengeances, esclave de Satan, à charge à elle-même, et qui, étant formée pour la justice et la vérité, se perd dans les ténèbres de l'erreur, se roule dans la boue infecte du crime; comment la raison s'obscurcit, l'esprit se noircit, le cœur se corrompt, les sens se révoltent, les passions s'aigrissent et s'enflamment. Plus de lumière, plus de repos, plus de sagesse, plus de conduite; ce n'est que trouble, confusion, remords, qu'un affreux essai de l'enfer. Si l'on pouvait comprendre toute l'horreur d'un état si malheureux, ah! que l'on sentirait vivement combien il est heureux de sortir du péché, de revêtir la justice, de recouvrer son innocence, et de trouver en Dieu un père tendre et compatissant, qui oublie les égarements d'un enfant prodigue pour n'être attentif qu'à ses besoins, empressé à les soulager. Ames pénitentes, vous le savez combien il est consolant de pouvoir se dire à soi-même : Enfin j'ai trouvé grâce auprès du Seigneur; j'ai cette confiance en sa bonté, qu'il m'a pardonné mes ingratitudes. Oui, mon Dieu a eu pitié de moi, mon Dieu m'a rendu son amour; j'ai imploré sa miséricorde, et il a été sensible à ma voix; il a vu couler mes larmes, il a entendu mes gémissements et mes sanglots, et il s'est laissé toucher à ma douleur. (*Psal.* XXXI.) Heureux celui dont les iniquités sont pardonnées et dont les péchés sont effacés. Heureux l'homme qui, par les regrets d'un cœur contrit et humilié, a obtenu du Seigneur de ne lui pas imputer son péché.

Jugez, mes frères, quelle dût être la consolation de la sainte pénitente, lorsqu'elle reçut de la bouche de Jésus-Christ cette réponse de salut : *Vos péchés vous sont remis.* Qui se fût attendu à une réponse si favorable et si prompte! Il ne lui reproche rien, il ne lui prescrit rien, il ne lui fait point acheter par de longs délais ni par des épreuves austères le pardon qu'elle désire : dans l'instant il efface toutes les horreurs de sa vie criminelle. A peine s'est-elle humiliée aux pieds de son Sauveur, qu'il s'empresse de couronner sa pénitence. Tous ses excès sont réparés, tous ses désordres oubliés, tous ses péchés remis. Nul intervalle entre sa conversion et sa grâce : pour un moment de repentir, mais d'un véritable repentir, une justification pleine et authentique. Elle pleure, et à l'instant Jésus-Christ essuie ses larmes, dissipe ses craintes, inonde son âme d'une consolation et d'une joie qui, couronnant son amour, tempère sa douleur et lui en fait sentir le mérite.

Ecoutez-le, ô vous pécheurs, que le nombre et la grandeur de vos fautes jettent dans l'abattement, et concevez de meilleures espérances. Voyez quelle est la vertu du saint amour, quelle est l'efficace du sang de Jésus-Christ! Pouvez-vous douter, après un exemple si touchant, que la bonté de Dieu ne vous invite à pénitence? Qu'attendez-vous? Sa miséricorde n'est-elle pas un fleuve de paix où se lave toute iniquité? Pourquoi différer encore? Méprisez-vous donc les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité? Voulez-vous, par des alarmes qui lui sont injurieuses, vous amasser un trésor de colère pour le jour de la colère? Ne craignez-vous point qu'en fermant l'oreille à la voix de sa miséricorde, qui vous invite, vous n'ayez enfin à soutenir et sa miséricorde négligée et sa justice irritée? Approchez, mes frères, approchez avec confiance du trône de sa grâce; ne vous privez pas plus longtemps des consolations qui l'environnent. Si vous vous convertissez au Seigneur, il est notre Père : il se convertira à vous, et votre cœur sera dans la joie. Vous direz alors avec le Prophète : Pendant que je gardais un criminel silence sur mes fautes, je me sentais troublé à tous moments; un secret remords me faisait mille fois pousser des cris de désespoir; je me roulais dans ma douleur. Enfin je vous ai confessé mon iniquité, Seigneur, et dans le moment vous me l'avez pardonnée. O Dieu! que tous vos saints vous en bénissent: Ah! vous êtes mon refuge, ma consolation, ma joie : *Tu es refugium meum, exsultatio mea.* (*Psal.* XXXI, 7.)

Mais ici, mes frères, se présente une difficulté qui mérite quelque attention. Comment accorder la conduite de Jésus-Christ avec celle de son Eglise? D'un côté, je vois

ce Dieu de bonté, toujours compatissant pour les pécheurs, se contenter de l'humble aveu que la pénitente lui fait de ses fautes, et la réconcilier, sans délai, sans épreuve, sans lui prescrire aucune satisfaction pénible. De l'autre côté, je vois son Eglise, qui, pendant douze siècles consécutifs, met la conversion des pécheurs à de longues et rudes épreuves, leur impose des satisfactions laborieuses, les fait passer par divers degrés de pénitence, et sème de ronces et d'épines la voie qui doit les ramener à la justice. Fut-il jamais de conduite plus opposée? N'est-ce donc pas le même esprit qui anime l'époux et l'épouse? En un mot, comment concilier l'indulgence de Jésus-Christ avec la sévérité de l'Eglise?

Un seul principe de saint Augustin (*Enchir.*, VII, n. 65) lève cette difficulté apparente. Dans la conversion, dit ce Père, il ne faut pas tant considérer la longueur du temps que la sincérité de la douleur. Dès le moment qu'un pécheur est solidement converti, il est en état de recevoir le bienfait de la réconciliation; mais l'Eglise ne pouvant pas pénétrer dans les cœurs pour y voir si la douleur qui paraît au dehors est sincère et solide, ou si ce n'est point une lueur trompeuse et passagère, il est de sa sagesse d'établir des exercices de pénitence qui servent en même temps, et à lui donner une assurance raisonnable de la conversion du pécheur, et à réparer par des satisfactions édifiantes les scandales du péché. Le Fils de Dieu n'avait pas besoin qu'on lui apprît ce qui était dans le cœur de l'homme; il savait parfaitement ce qui se passait dans celui de la pénitente : il y voyait le saint amour que lui-même y avait allumé par sa grâce; il y voyait la sincérité de sa douleur et la solidité de son changement; il pouvait donc la réconcilier, 1° sans délai, puisqu'elle était vraiment convertie; 2° sans épreuve, puisque l'épreuve n'est nécessaire que dans le doute; 3° sans lui prescrire de satisfaction, l'esprit de pénitence qu'il avait répandu dans son âme lui répondant assez de la vengeance qu'elle ne cesserait jamais de prendre sur elle-même de son péché.

Or, nous suivrions la même conduite si nous avions les mêmes lumières : *Verum dolor alterius cordis plerumque occultus est alteri.* Mais, continue saint Augustin, le secret des cœurs ne nous est pas révélé. Il ne nous est pas donné d'en pénétrer les replis; souvent les pécheurs ne se connaissent pas eux-mêmes; il faut donc en juger par les œuvres; il faut les éprouver pour les mieux connaître, et rien n'est moins équitable que de se prévaloir de l'indulgence de Jésus-Christ pour condamner la sage exactitude de ses ministres fidèles, qui, conformément aux saints canons, prennent des mesures de prudence pour ne pas exposer les sacrements à être indignement profanés, et les pécheurs à se rendre encore plus criminels. Il faudrait donc les blâmer aussi d'imposer des pénitences proportionnées aux fautes, ainsi que l'ordonnent les conciles, sous prétexte que Jésus-Christ n'en imposa jamais.

D'ailleurs, mes frères, hélas! qu'il s'en faut que les pénitents de nos jours portent les caractères de notre sainte pénitente! Sa conversion est une conversion libre, pleine d'ardeur; vous n'y voyez rien de gêné, rien de languissant; au lieu que les pénitents de nos jours, quoique pressés par les remords de leur conscience, hésitent, chancellent, font à peine quelques démarches, qu'ils s'arrêtent aussitôt par des irrésolutions continuelles; il faut des lois et des menaces pour les obliger à se réconcilier avec Dieu. La conversion de la pénitente est une conversion édifiante et courageuse, qui ne craint point les jugements ni les vains discours des hommes; et les conversions de nos jours, si toutefois il en est encore, sont de ces conversions lâches, timides, dérobées : on rougit de paraître pénitent. Il n'y a point d'expression de douleur, point de preuve d'attachement et de fidélité que la pénitente ne donne à son divin Libérateur; son trouble, son silence, sa modestie, sa tristesse, son humilité, sa fermeté, son zèle, tout exprime le changement de son cœur; mais que trouvons-nous dans les pénitents de nos jours? Un récit embarrassé, une accusation vague, des réserves cachées, une délicatesse si sensible, qu'on ose à peine leur représenter toute la noirceur de leurs crimes; de secrets attachements, des engagements qu'ils n'ont pas la force de rompre, des habitudes qui les entraînent; mille rechutes, mille infidélités aux promesses les plus sacrées, mille détours, mille déguisements, voilà ce que nous y trouvons pour l'ordinaire; et vous voudriez qu'on les réconciliât sans délai et sans épreuves? Vous voudriez qu'on eût pour eux toute l'indulgence de Jésus-Christ pour la sainte pénitente? Qu'ils commencent par entrer comme elle dans les sentiments d'une vraie conversion; qu'ils brisent généreusement comme elle tous les liens de l'iniquité; et, à l'exemple de Jésus-Christ, nous leur donnerons bientôt avec joie cette réponse de vie : Vos péchés vous sont remis, allez en paix : *Vade in pace.* Seconde récompense attachée à l'amour pénitent: la paix du cœur, le repos de la bonne conscience.

De quels orages, mes frères, le pécheur n'est-il point agité au milieu même de ses plaisirs? S'il est quelques moments qui le flattent, combien sont terribles les révolutions de douleur et d'ennui où il se trouve mille fois enveloppé? Une personne élevée dans des sentiments d'honneur et de religion a-t-elle la faiblesse de se rendre accessible aux traits d'une passion odieuse? Qui peut dire tous les chagrins qu'elle se prépare? Quel combat de l'honneur avec le penchant, de la conscience avec la faiblesse! Ah! la nature elle-même a semé d'horreurs les voies du crime; les seules approches en font frémir : et si la passion l'emporte sur la raison et sur la foi, grand Dieu! que reste-t-il d'un tel excès? trouble, amertume, inquiétude sombre : l'image du crime se présente de

toutes parts; on croit en voir partout le reproche; une parole, un regard, tout inquiète, tout fait trembler; l'on craint que les pierres mêmes ne parlent: le dépositaire du secret fatal peut devenir infidèle, il faut dépendre de ses caprices bizarres; que n'en a-t-on point à souffrir? combien de bassesses humiliantes auxquelles il faut se réduire, ou pour corriger ses dégoûts, ou pour prévenir son inconstance? Soins, assiduités, complaisances, dons précieux, il faut tout prodiguer: et encore après bien des complaisances et des attentions gênantes, que d'imprudences qui alarment; que d'inégalités, de mépris, de perfidies qui percent le cœur. Ah! le péché traîne partout son supplice. Au dedans de soi, nouvelle source de peines, c'est une conscience blessée, dont on ne peut calmer les alarmes, ni étouffer les cris importuns: car on a beau faire, le cœur n'est point tranquille, il porte partout un fonds d'anxiété qu'il ne peut dissiper. Que de tristes retours! que de réflexions affligeantes! Il est comme impossible que le crime n'éclate par quelque endroit. Dieu permet le plus souvent qu'il se trahisse lui-même. Quelle honte alors, quel désespoir! Que de sanglants reproches, que de traitements fâcheux à essuyer de la part d'une famille déshonorée! Que de duretés cruelles à dévorer! Je ne parle point encore des folles dépenses que la passion cause, des renversements de fortune qu'elle entraîne, de ces maladies affreuses qu'elle attire, de ces cruautés où souvent on se porte contre soi-même. O Dieu, que vous êtes juste, et que vous savez bien, quand il vous plaît, vous venger du pécheur, par les horreurs mêmes de son péché!

Notre sainte pénitente ne l'avait, hélas! que trop éprouvé à la suite de ses mauvais plaisirs; mais enfin, convertie au Seigneur, son âme commence d'entrer dans son repos, les alarmes du péché se dissipent, les remords de sa conscience se changent en mouvements de reconnaissance et d'amour; elle n'éprouve plus de troubles fâcheux, elle n'entend plus au dedans de son cœur de reproches amers; elle sent combien le Seigneur est doux, et combien il est heureux de s'attacher à la vertu. Si elle pleure encore au souvenir de ses iniquités passées, elle trouve sa consolation dans sa douleur: la joie de les expier est un charme secret qui en adoucit la peine. C'est une affliction qui lui plaît, ce sont des larmes qui désaltèrent en elle la soif de la justice, et les douceurs du siècle ne lui firent jamais rien sentir de si touchant que les amertumes mêmes de la pénitence. Le passé ne l'alarme plus, elle sait qu'il est pardonné, l'avenir n'a rien qui l'effraie. Ah! cette grâce si immense qu'elle vient de recevoir de son Sauveur est pour elle un gage de tout ce qu'elle peut se promettre de ses bontés. La vue même de cet avenir la soutient et l'anime, elle voit que ses peines finiront, mais que son bonheur ne finira jamais. Qu'elle se trouve heureuse! O mes frères, qu'il est consolant de vivre et de mourir dans une si douce espérance!

Enfants d'Israël, pourquoi donc nous laisser périr dans l'excès de nos malheurs? *Revertamur ad Dominum.* (*Osee*, VI, 1.) Ah! revenons, revenons enfin au Dieu de nos Pères, et son lever sera pour nous comme celui de l'aurore, il nous tirera des ombres de la mort, il nous fera passer des ténèbres à la lumière; nous trouverons dans son sein et le repos et la vie: *Vivificabit nos, suscitabit nos, et vivemus in conspectu ejus.* (*Ibid.*, 3) Sortons, mes frères, sortons, et dès ce moment, des voies de l'iniquité; voies de malédiction et d'horreur, voies d'agitation et de trouble, voies de perdition et de mort; pourquoi nous rendre par nos délais et plus criminels et plus malheureux: *Revertamur.* Ah! le monde avec ses prétendus plaisirs ne sert au fond qu'à nous troubler; il ne nous laisse, après mille agitations confuses, que le repentir et le dégoût: la mort est entrée dans le monde par le péché, et jamais il n'y aura de véritable paix pour le pécheur. *Revertamur ad Dominum.* Revenons donc à la source des vrais biens; allons, à la suite de notre sainte pénitente, au souverain pasteur de nos âmes. Offrons-lui comme elle un cœur tout embrasé de son amour, et nous trouverons en lui le repos de l'innocence, la vie de la grâce, la paix de Dieu, don précieux de l'esprit qui vivifie, *vivificabit nos.* Il sera lui-même notre consolateur, notre réparateur, notre appui, notre justice, *suscitabit nos*; et nous vivrons en lui par la charité, afin de vivre de lui-même dans l'éternité: *Et vivemus in conspectu ejus.*

DISCOURS VI.

SUR LA FIDÉLITÉ A DIEU DANS LES PLUS PETITES CHOSES.

Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. (*Luc.*, XVI, 10.)

Celui qui est fidèle dans les plus petites choses, est fidèle dans les plus grandes.

Ne méprisons rien, mes frères, de ce qui sert au salut. Dans l'état de faiblesse où le péché nous a réduits, la prudence ne permet pas de négliger aucun des secours qui se présentent pour nous soutenir. Les plus faibles appuis, réunis ensemble, composent un appui solide. La plus petite des semences, lorsqu'on la cultive avec soin, produit un arbre où les oiseaux du ciel viennent prendre leur repos. De faibles cheveux faisaient toute la force du redoutable Samson (*Judith*, XVI); et ce ne fut qu'en les perdant, qu'il perdit à la fois la lumière et la liberté. Tel est l'ordre de la nature et de la grâce, que le germe des grandes choses se trouve renfermé dans les petites, et que l'attention aux devoirs les plus simples décide pour l'ordinaire de la fidélité aux plus indispensables devoirs.

Ce principe, mes frères, est peut-être celui de l'Evangile qui ait le plus d'influence sur les mœurs, et qui soit le plus propre à nourrir, à fortifier et à consommer la vertu. Cependant il n'en est peut-être pas de moins respecté dans le monde: on ne voit de tou-

tes parts que des esprits vains qui traitent tout de bagatelle; qui regardent une exacte fidélité à remplir jusqu'aux moindres de ses devoirs, comme une faiblesse d'esprit qui s'amuse à de petites choses, comme un défaut de lumière qui confond l'essentiel avec le frivole, et même comme une gêne servile qui resserre l'âme et captive les nobles mouvements du cœur.

Allons au solide, vous dit-on; attachons-nous à l'essentiel, c'est le caractère du bon esprit. Sages insensés, ils ne s'aperçoivent pas que pour l'accomplir cet essentiel de la loi, il faut que le cœur y soit préparé par l'heureuse habitude que forme une application suivie aux devoirs qui paraissent moins importants, et que le mépris des petites fautes conduit par degré aux plus grands désordres.

C'est, mes frères, pour vous inspirer une sainte horreur d'une négligence si dangereuse, que j'ai dessein de vous représenter aujourd'hui de quelle importance il est pour un chrétien de se faire une loi de n'omettre aucun de ses devoirs, de quelque nature qu'il puisse être, et que dans cette exactitude si fidèle, bien loin qu'il n'y ait, comme on le dit, que faiblesse, qu'illusion, que servitude, il s'y trouve au contraire une grandeur solide, une sagesse éclairée, une douceur aimable et consolante : heureux si je puis former dans vos cœurs un désir actif de ne rien négliger de ce qui honore un Dieu, qui n'a rien négligé pour notre salut, et qui nous comble chaque jour de bienfaits. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de la plus fidèle de ses créatures. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'un des premiers et des plus sages conseils que saint Paul donnait aux nouveaux fidèles, c'était de ne point affecter le grand et le merveilleux, mais de s'accommoder sans peine à ce qu'il y a de simple et de petit : *Non alta sapientes, sed humilibus consentientes.* (*Rom.*, XII, 16.) Ce conseil est de tous les âges, mes frères, et nous serions bien à plaindre, s'il ne nous fallait rien faire que de grand.

L'homme n'est qu'un profond néant par lui-même. Il n'a de son fonds que la corruption et le mensonge. La grandeur est devenue étrangère à sa nature, et ses actions, si elles conservent encore quelque dignité, ce n'est qu'une dignité empruntée, qu'elles doivent tout entière, 1° à l'objet qui les consacre; 2° au motif qui les anime. Deux endroits par lesquels il est aisé de faire sentir combien il y a de solide grandeur dans la fidélité à remplir jusqu'aux moindres de ses devoirs, et combien il est injuste de traiter de faiblesse d'esprit une si sainte exactitude.

1° L'objet qui les consacre. L'homme n'est grand qu'autant qu'il tient à l'Etre suprême. Placé entre le ciel et la terre, sa gloire et son devoir, c'est de tendre sans cesse vers le ciel, et rien ne découvre en lui plus d'élévation et de noblesse, que ce qui porte le caractère d'un attachement à Dieu plus parfait. Or, ce caractère d'attachement, où le trouver mieux marqué que dans une attention soutenue à s'acquitter de tous ses devoirs, grands ou petits, éclatants ou obscurs? N'est-ce pas aimer parfaitement, que de ne manquer à rien de ce qui peut plaire? Peut-on toucher à Dieu de plus près, que lorsqu'on a soin de ne s'en écarter en rien? Peut-on conserver avec lui une union plus étroite et plus intime, qu'en se tenant sous sa main, toujours appliqué à étudier ses désirs et à former sur sa loi jusqu'aux moindres mouvements de son cœur? Oh, qu'un dévouement est parfait qui ne sait rien se réserver!

Vous concevez, mes frères, que l'homme étant fait à l'image de Dieu, sa perfection consiste à lui ressembler, et que le Très-Haut est le seul point d'élévation sur qui doit se mesurer toute grandeur. Vous savez que la dignité à laquelle il nous a prédestinés, c'est d'être conformes à l'image de son Fils bien-aimé. Or, ce Fils bien-aimé, ce grand modèle à qui nous devons nous conformer, s'est-il borné à ce que vous appelez l'essentiel de la loi? A-t-il traité de faiblesse d'esprit le soin d'accomplir toute justice? A-t-il négligé le baptême de Jean, quoique Jean ne baptisât que dans l'eau? Ne s'est-il pas soumis à toutes les observances si onéreuses de la loi de Moïse? Et, quoiqu'il sût parfaitement combien elles étaient impuissantes pour la vraie justice, ne les a-t-il pas toutes remplies jusqu'au dernier point? *Iota unum.*

Le Père saint, l'adorable auteur de la nature, se contente-t-il de marcher sur les hauteurs de la terre; de monter sur des nuées éclatantes comme sur un char de triomphe; de se faire porter en pompe sur les ailes des vents, au milieu des airs; d'éclater par les foudres et les tonnerres; d'ordonner à son gré du calme, des tempêtes, de l'ordre des saisons, et de la variété des éléments? Ses yeux ne sont-ils pas ouverts sur les grains de sable comme sur les plus hautes montagnes? Est-il moins attentif à orner les lis des champs qu'à élever les cèdres du Liban? Cette main puissante qui donne le mouvement à tout ce vaste univers, néglige-t-elle le moindre de nos cheveux; souffre-t-elle qu'il en tombe un seul sans son ordre? Ah! le Seigneur a fait ce qu'il y a de petit comme ce qu'il y a de grand, nous dit le Sage, et sa providence veille également sur l'un et sur l'autre : *Pusillum et magnum fecit Dominus, et æqualiter cura est illi de omnibus.* (*Sap.*, VI, 8.)

Quoi donc! ce grand Dieu qui remplit toute la terre de l'éclat de sa majesté; ce Dominateur souverain veut bien s'abaisser jusqu'au plus vil insecte pour l'animer, jusqu'aux plus petites choses pour les produire et les conserver? *Excelsus Dominus et humilia respicit* (*Psal.* CXXXVII, 6); et nous, cendre et poussière, nous, l'opprobre de la nature par le péché, nous croirons-nous dégradé en donnant notre attention à des soins dont un Dieu se fait une gloire! Nous les traiterons de viles bagatelles, qui ne méritent pas même qu'on y pense! Ah! respectons du moins en nous ce que nous adorons

dans le Seigneur notre Dieu, et faisons du moins cet honneur à une fidélité qui nous rend conformes à Jésus-Christ, de la croire propre à nous prêter de l'élévation et de la grandeur.

Serait-il donc plus grand, à votre avis, de ne donner qu'un cœur partagé à un Dieu qui se donne à nous sans partage? Serait-il plus grand de n'aimer qu'avec mesure, un Sauveur qui nous a aimés jusqu'à l'excès? Serait-il plus grand de mépriser un devoir que de l'accomplir? de contrister chaque jour le Saint-Esprit par mille infidélités consenties, que de réjouir les anges et les saints par une exactitude soutenue? Serait-il plus grand enfin de stipuler, en quelque sorte, avec le Père des miséricordes, pour ne lui rendre précisément que ce qu'il exige sous peine de mort, que de répondre à l'abondance de ses grâces par une abondance de charité?

O que la religion nous inspire des sentiments bien plus élevés! Elle nous apprend, cette religion si sainte, que s'il ne fallait qu'une légère infidélité pour nous procurer tous les avantages du siècle, biens, honneurs, dignités, puissance, autorité, grandeurs; disons-le avec saint Augustin : *Ad sempiternam salutem nemo ducendus est opitulante mendacio* (*De mendacio*, n. 14, 42); s'il ne fallait qu'un seul mensonge pour sauver le monde entier, il serait contre l'ordre de le commettre, ce péché salutaire; tant le Seigneur est saint, tant il est grand; tant il est injuste de faire entrer, sur quoi que ce soit, la créature en parallèle avec son Créateur.

Après cela, mes frères, jugez de ce qu'on doit penser de ces personnes qui se font un jeu de l'équivoque et du mensonge; de ces personnes qui s'endorment tranquillement sur leurs négligences, leurs lâchetés, leurs infidélités, leurs hauteurs, leurs vivacités, leurs impatiences. De bonne foi, oseriez-vous regarder comme le caractère du bon esprit, une hardiesse insensée à mépriser comme bagatelles, des railleries malignes, des médisances radoucies, des airs méprisants, des manières hautaines, des antipathies secrètes qui refroidissent la charité, des plaintes indiscrètes qui sèment dans une famille le mécontentement et le dégoût, des murmures injustes qui blessent la subordination et le respect? Quoi, vous feriez consister la raison solide à traiter de peu de chose vos vanités, vos fiertés, vos caprices, ces bizarreries qui fatiguent ceux qui vous approchent, ces mauvaises humeurs qui les troublent et les incommodent? Vous mépriseriez comme une pure faiblesse, la peine que l'on pourrait se faire, de donner plus de temps au jeu, au soin des parures, aux entretiens inutiles, que l'on en donne au travail, à la prière? Car en vérité, le partage est bien inégal. Ah! qu'il s'en faut que dans le monde on fasse pour son salut ce que l'on fait pour son amusement, ou son intérêt, ou son plaisir!

Enfin, mes frères, pourriez-vous étouffer comme un vain scrupule, le reproche que vous fera en secret votre conscience, de vous accorder toutes vos aises à la vue d'un si grand nombre de pauvres qui languissent; de donner dans des ajustements superflus, au lieu de trouver dans votre modestie de quoi secourir l'indigent; de chercher à plaire par des couleurs empruntées, de vous permettre, dans vos entretiens, des paroles libres, des enjouements peu réglés, et dans vos devoirs de religion, un air aisé et familier avec le Dieu que vous adorez; de ne parler que de biens fragiles, et de penser si peu aux seuls biens solides, d'autoriser les spectacles, les bals, le jeu, la galanterie: car voilà ce que dans le monde vous traitez de bagatelles. Il semble qu'il n'y ait de grandeur qu'à faire avec assurance tout ce qui prépare les voies au crime, et de faiblesse qu'à suivre avec fidélité ce qui nourrit la vertu. O mon Dieu, que l'on a donc de la grandeur une idée bien différente de celle que votre religion nous en donne! Ah! un cœur qui vous aime, peut-il rien se permettre de ce qui vous offense? Peut-il rien négliger de tout ce qui vous honore? Non, non, loin de rien négliger, son ardeur l'emporte même au delà du précepte: il n'y a point pour lui d'excès à craindre; tout lui est cher, tout lui devient précieux de ce qui le rapproche de ce grand objet qui fait et son bonheur et sa gloire. Premier titre de grandeur dans la fidélité aux moindres devoirs : l'objet qui les consacre.

Second titre, le motif qui les anime. Ne vous trompez pas, mes frères, le mérite de nos actions dépend moins de l'excellence de la matière qui les compose, pour ainsi dire, que de la disposition du cœur qui les produit. Avec le plus bel appareil de religion, et les œuvres les plus éclatantes, l'on n'est rien devant Dieu si l'on n'a pas la charité. Mais on fait beaucoup, quand on aime beaucoup: le verre d'eau présenté au nom du Seigneur, l'obole de la pauvre veuve, effacent aux yeux de Jésus-Christ, les plus riches dons des publicains, parce que le motif en est plus noble. Ce grand riche, qui n'a pas besoin de nos biens, regarde moins ce que l'on fait que l'esprit dans lequel on le fait. Combien de personnes qui font profession de piété, mais dont la piété n'est pas solide, et que l'on pourrait avec justice comparer à cet autel des holocaustes qui paraissait si brillant au dehors, mais dont le dedans était vide et sans âme? *Ipsum autem altare non erat solidum, sed cavum intus et vacuum.* (*Exod.*, XXXVIII, 7.) Combien qui se distinguent, comme le Juif, par un grand extérieur de cérémonies éclatantes, de purifications, d'oblations, d'austérités, de sacrifices, de longues prières, et qui n'ont de la justice qu'une apparence pharisaïque; qui perdent tout le fruit de leurs œuvres, parce que le motif n'en est pas pur! Semblables à ces belles statues dont parle le Prophète, qui paraissent couvertes d'or, mais sans esprit qui les anime; leur éclat n'est que pour la montre : *Aurum quod habent ad speciem est.* (*Baruch*, VI, 23.) Non, mes frères, ce ne sont pas toujours les grandes actions qui hono-

rent davantage le Seigneur, et il considère bien plus le zèle et l'amour qui fait agir, que les actions en elles-mêmes : *Non quid quisque faciat, sed quo animo faciat.* (S. Aug., *de serm. Dom.*, 1, 2, c. 13, n. 46.)

Sur ce principe, l'un des plus beaux de la religion, je vous demande, mes frères, ne pouvez-vous pas animer du même esprit vos devoirs les plus simples comme les plus importants? Cette même foi qui vous fait adorer Jésus-Christ immolé sur nos autels, ne peut-elle pas vous le faire respecter souffrant et humilié dans les pauvres? Cette même piété qui vous inspire de l'horreur pour le crime, ne peut-elle pas vous tenir en garde contre les négligences? Ce zèle qui vous transporte, lorsqu'il s'agit d'oppression et d'injustice, ne peut-il vous armer contre la tiédeur et la mollesse? Cette modestie, cette retenue que vous avez dans nos temples, ne peuvent-elles pas vous accompagner, autant qu'il convient, dans vos maisons, dans vos compagnies, dans vos assemblées, dans tous les lieux où vous savez que le Seigneur est présent? En un mot ne pouvez-vous pas lui marquer votre amour en évitant jusqu'à l'ombre du mal, comme en combattant contre les horreurs du vice? Ah! toutes nos actions peuvent sans doute partir du même motif, et par conséquent toutes, jusqu'aux plus simples, peuvent avoir, comme celles de Jésus-Christ, un mérite égal.

Nous ne voyons pas que la sainte Vierge ait jamais rien fait de fort éclatant, ni qui soit au-dessus d'une vie commune : nous ne voyons pas qu'elle ait affronté mille dangers, qu'elle ait dévoré mille travaux, qu'elle ait été, comme les apôtres, dans les périls de la mer, dans les périls de la terre, dans les périls des fleuves, dans les périls de la part des faux frères; qu'elle ait comparu dans les synagogues, à l'Aréopage, devant les rois, devant les tyrans, ni qu'elle ait versé son sang pour le nom de Jésus-Christ son Fils. Cependant nous ne saurions douter que cette Vierge si pure et si parfaite n'ait rendu à Dieu plus d'honneurs que ni les apôtres ni les martyrs. Pourquoi? C'est que dans ses actions, quoique plus petites en apparence, elle agissait par un motif plus élevé, une foi plus vive, une humilité plus profonde, une charité plus abondante. Tant il est vrai que dans l'ordre d'une vie simple et commune, les actions ne laissent pas d'être plus grandes et plus glorieuses devant Dieu, lorsque le motif en est plus parfait.

Ne semble-t-il pas même qu'il y ait plus de vertu, plus de courage et de force à soutenir constamment cette vie simple et commune, qu'à faire des actions d'éclat? En effet, remarquez, mes frères, que dans les grandes actions tout nous porte, tout nous anime; la nature alors, la raison, l'honneur, tout en nous agit de concert avec la foi. L'âme rassemble toutes ses forces, et souvent la générosité de l'action toute seule nous emporte. Je ne suis pas surpris, que dans les premiers feux de son courage, David, offensé des insultes de Goliath, conçoive tout à coup le généreux dessein de réprimer ces audacieux outrages et de venger l'honneur d'Israël. Ah! dans ces occasions éclatantes, il ne faut en quelque sorte que se prêter à la nature; les premiers mouvements du cœur sont pour ainsi dire des mouvements de vertu.

Mais il n'en est pas ainsi des actions obscures et communes! Hélas, à peine y trouvez-vous le moindre appui; elles ne vous offrent point un certain lustre qui flatte, qui pique l'amour-propre, qui réveille votre ardeur. Au contraire, leur obscurité porte à les mépriser, leur continuité lasse et dégoûte, l'impunité en facilite le violement, la nature et l'inclination n'y entrent pour rien, vous y êtes délaissés à votre propre sagesse; et il n'y a qu'une vertu solide, qu'un tendre et vif amour de Dieu qui puisse vous y tenir fidèlement attachés.

Ainsi, lorsque je vois David descendre de son trône, se dépouiller de ses ornements pour danser devant l'arche, afin de contribuer à son triomphe par les marques publiques de sa joie, je comprends qu'il n'y a qu'un généreux transport de reconnaissance qui lui fasse envier aux lévites le bonheur de glorifier son Dieu, son protecteur; et, bien loin d'être soutenu dans cette démarche, en apparence indécente à sa dignité, par les applaudissements des filles de Sion, il ne doit s'attendre qu'aux mépris secrets et aux railleries piquantes d'une princesse enivrée de sa grandeur

Mais heureuse l'âme fidèle qui, s'élevant comme ce prince au-dessus des vains discours, ne craint point d'y répondre avec fermeté : *Ludam et vilior fiam, et gloriosior apparebo.* (II *Reg.*, VI, 22.) Oui, quoi que vous en puissiez dire, je m'appliquerai avec soin et avec joie à tous ces exercices de piété que vous traitez de jeu, d'amusement, et de bagatelle : *ludam.* Je m'humilierai de plus en plus devant la majesté du Dieu puissant qui me protége. Rien ne me paraît petit de tout ce qui peut lui marquer une soumission fidèle, et je m'y abaisserai pour son amour, dussé-je paraître encore plus vil et plus méprisable à vos yeux : *et vilior fiam.* C'est même dans ces prétendues faiblesses que je me promets de trouver la solide gloire : *et gloriosior apparebo.*

Le caractère de la vraie grandeur, ce n'est pas de ne se repaître que d'idées magnifiques, de se promener toujours dans le rare et le merveilleux, ni d'affecter en tout le grand et le sublime, mais de descendre avec majesté, de se prêter sans s'avilir, de faire les grandes choses avec simplicité, et les petites avec dignité : *Ludam et gloriosior apparebo.*

Une vie uniforme, une lumière toujours égale, une vertu, quoique dans l'ordre commun, qui ne se dément jamais, a quelque chose de plus grand, ce me semble, que tous ces coups d'éclat qui n'ont qu'un temps; et la vie retirée de Judith, soutenue pendant plusieurs années avec une exacte uniformité, me paraît plus admirable encore que son triomphe sur Holopherne. Pourquoi?

C'est que rien n'est plus difficile que d'aller uniment à son devoir à travers les inégalités si naturelles à l'esprit de l'homme, sans broncher ni faire de faux pas. Pour cela, il faut se vaincre dans ses dégoûts, se soutenir dans ses lassitudes, se faire un cœur à l'épreuve du changement, une âme constante et ferme, qui ne soit ni rebutée par la coutume, ni entraînée par le caprice, ni éblouie par le vain éclat; et voilà le grand ouvrage de la piété; voilà où se trouve la vraie grandeur.

Ne vous laissez donc pas affaiblir, mes frères, par tous les discours de ces frivoles esprits qui traitent tout de bagatelle, et qui affectent, jusque dans les devoirs de la piété, un air de liberté et d'indépendance. Souvenez-vous que le Seigneur a toujours choisi ce qu'il y a de faible pour confondre ce qu'il y a de fort. Glorifiez-vous donc avec l'Apôtre dans votre faiblesse, et croyez que vous ne serez jamais plus grands devant Dieu, que lorsque vous serez à vos yeux plus faibles et plus petits. Souvenez-vous que rien n'est petit par rapport à Dieu; que tout ce qui l'offense est énorme en soi, et que tout ce qui l'honore est précieux. Ménagez-le donc avec une prudente économie, et pensez que vous serez pauvres et dénués au moment que vous croirez en avoir assez. Rappelez-vous souvent qu'avec la charité tout devient utile, quelque méprisable qu'il soit en lui-même; que c'est le saint amour qui donne du prix à nos œuvres; que les plus petites choses sont anoblies par le principe qui les produit et les anime; et, qu'en un mot, il n'y a rien que de grand dans une fidélité qui porte le caractère d'un attachement à Dieu si parfait, d'une conformité si heureuse avec Jésus-Christ notre modèle, et d'une vertu constante et solide. C'est donc avec raison que j'ai pu vous dire, après saint Augustin, qu'il y a une véritable grandeur à remplir avec fidélité jusqu'aux moindres devoirs : *In parvis fidelem esse magnum est.* Voyons maintenant combien il s'y trouve et de sagesse et de douceur. C'est le sujet du dernier point.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que la sagesse, mes frères? Une raison éclairée, qui, faisant usage de ses lumières, sait prendre ses avantages, éviter les écueils, prévoir les dangers, et tendre à sa fin par les voies les plus simples et les plus assurées.

C'est donc la sagesse elle-même qui nous engage à remplir jusqu'aux moindres de nos devoirs avec la plus exacte fidélité : 1° parce que la fidélité dans les petites choses prépare l'âme aux actions plus importantes et plus difficiles; 2° parce qu'elle prévient les grandes chutes et les décadences fatales; 3° parce qu'elle garantit de ces méprises funestes qui confondent de véritables crimes avec des fautes de pure fragilité. Donnons quelque jour à ces vérités d'elles-mêmes si sensibles.

Vous voulez, mes frères, que l'on s'attache à l'essentiel, vous demandez que l'on s'applique comme il faut à bien remplir les devoirs importants et décisifs; c'est là, dites-vous, le caractère du bon esprit. Mais faites-y un moment réflexion. Comment voulez-vous que l'on réussisse dans les points importants, si l'on ne commence pas par s'exercer à la vertu, par mettre son cœur en mouvement vers le bien, et par acquérir une heureuse facilité de marcher sans détour dans les voies de la justice? Or cette heureuse facilité, quel moyen de l'acquérir, si l'on néglige les devoirs simples et communs? Les grandes occasions vous sont-elles donc si familières? Vous trouvez-vous si souvent engagés dans des circonstances qui vous donnent lieu d'éclater par de généreux efforts de courage et de magnanimité? Combien de fidèles languiraient toute leur vie dans une malheureuse stérilité de bonnes œuvres, s'il leur fallait attendre, pour agir, qu'il se présentât des occasions d'éclat.

Mais il n'en est pas ainsi des devoirs simples et communs. S'est-on fait une loi de les remplir en détail sans en négliger aucun; que de moyens ne trouve-t-on pas de s'exercer au bien, de plier son âme à la vertu, et de se former une heureuse habitude de patience, de douceur et de piété? En effet, combien d'occasions n'avez-vous pas dans vos familles de supporter certaines humeurs qui ne vous conviennent pas; de dissimuler certains discours où l'on ne vous a pas rendu justice; de vous accommoder avec complaisance à des manières qui, dans le fond, ne se rapportent pas à votre goût? Combien d'occasions de mortifier vos sens, de sacrifier vos propres pensées, de combattre vos désirs, de vous priver de bien de petites douceurs qui pourraient vous faire plaisir, afin de sauver la paix? Est-il rien de plus commun, dans le commerce de la vie, que d'avoir à essuyer les rebuts, les mépris, les mauvaises manières, les médisances, les faux rapports des personnes qui se préviennent mal à propos? En un mot, que de facilité ne trouve-t-on pas tous les jours de s'exercer ou à la charité, en soulageant le pauvre et l'infirme; ou à la douceur, en excusant les faiblesses des autres; ou à la patience, en supportant les vivacités d'un époux, les hauteurs d'un maître, les défauts d'un domestique; ou à la pénitence par une infinité de sacrifices, qui, tout légers qu'ils sont eux-mêmes, ne laissent pas d'avoir leur mérite auprès du Seigneur? Vous le savez, mes frères, le monde n'est, hélas! que trop propre à exercer la vertu.

Or je dis, qu'en vous accoutumant ainsi à soutenir des épreuves légères, vous préparez votre âme à se soutenir dans des épreuves plus difficiles; vous affaiblissez la sensibilité, et vous fortifiez peu à peu la patience; vous amortissez chaque jour la vivacité des passions, et vous ajoutez un nouveau degré d'ardeur à la charité; vous vous mettez en état d'opposer aux traits de l'ennemi non un cœur énervé, désarmé, à demi vaincu, mais un cœur aguerri et déjà tout accoutumé à

repousser ses traits et à triompher de ses attaques. Voilà ce qui rendait les premiers chrétiens si puissants contre les violents efforts des persécuteurs. Comme chaque jour ils s'essayaient au martyre par des jeûnes et des mortifications austères, les supplices n'avaient plus rien qui étonnât des sens tout accoutumés à souffrir. Qui se fait une sainte habitude de ne jamais trahir la vérité dans ses entretiens, en est bien plus ferme à la soutenir dans les occasions importantes et décisives. Enfin, c'est Jésus-Christ même qui nous l'enseigne, que le vrai moyen d'être fidèle dans les grandes choses, c'est de commencer par être fidèle dans les petites. Premier caractère de sagesse que porte avec soi la fidélité aux moindres devoirs; elle prépare l'âme aux actions plus difficiles.

Un second caractère de sagesse, et qui nous doit toucher infiniment, mes frères, c'est que la fidélité à remplir tous nos devoirs prévient les grandes chutes et les décadences funestes. Il n'est rien de plus dangereux que la négligence; c'est elle qui augmente notre faiblesse; c'est elle qui grossit les difficultés et les dangers; c'est elle qui éloigne les grâces que Dieu nous destine. Et voici de quoi faire trembler la sainteté même : une seule négligence peut arrêter pour toujours le cours des miséricordes du Seigneur. Saül néglige d'attendre quelques moments le prophète Samuel; c'en est assez, il est à jamais réprouvé.

Dieu ne nous doit rien; les secours qu'il veut bien nous accorder sont des faveurs que nous devons ménager avec soin, et non des biens que nous soyons en droit d'exiger. Il est vrai que Dieu ne nous abandonne pas le premier, ainsi que l'a décidé le saint concile de Trente; mais lorsque nous sommes assez ingrats et assez aveugles pour commencer à nous retirer de lui par la négligence de quelques-uns de nos devoirs, quel sujet pourrions-nous avoir de nous plaindre s'il nous abandonne à nous-mêmes? Et qu'est-ce que l'homme abandonné à lui-même? Quelle faiblesse, quelles ténèbres, quelle corruption, quelle misère! Il tombe de crime en crime, d'horreurs en horreurs, jusqu'à ce que son poids l'ait entraîné au plus profond de l'abîme.

Oh! combien l'histoire sacrée ne nous fournit-elle pas d'exemples terribles de ces chutes déplorables causées par de simples négligences et par quelques infidélités, en apparence assez légères! Salomon, le plus grand des rois, le sage Salomon croit, en épousant une princesse étrangère, ne donner qu'une atteinte légère à la loi, et cette première infidélité le conduit à bâtir des temples aux faux dieux et à les servir lui-même; *Colebat Salomon Astharten et Moloch.* (III *Reg.*, XI, 5.) Amasias fait le bien devant le Seigneur, mais il ne le fait pas d'un cœur parfait : *Verumtamen non in corde perfecto* (II *Paral.*, XXV, 14); et bientôt des dieux des Sidoniens, il en fait ses propres dieux et les adore : *Statuit illos in deos sibi et adorabat eos.* (*Ibid.*) Aza, roi de Jérusalem, après trente-six années d'un règne conduit par la sagesse et tout consacré à la gloire de la religion, manque, dans une conjoncture fâcheuse, de mettre en Dieu seul sa confiance; il fait, mes frères, ce que nous eussions regardé comme un trait de prudence : Dans une guerre pressante, il implore le secours d'un prince voisin, son allié; voilà tout son crime: il n'a pas mis toute sa confiance en Dieu seul. Dieu offensé se retire, l'homme reste, la piété s'éteint, les lumières s'obscurcissent, les passions renaissent, l'orgueil et l'inhumanité rentrent dans son cœur; il jette les prophètes dans les fers, il verse le sang de son peuple; et, ce qui fait frémir, ce prince, autrefois si religieux, tombe dans un aveuglement si profond, qu'au lit même de la mort, dans ces moments terribles où se réveille une étincelle de piété, s'il en est encore, au lit de la mort, il ne pensa pas même à prier le Dieu de ses pères : *Et nec in infirmitate sua quæsivit Deum suum.* (II *Paral.*, XVI, 12.)

Grand Dieu! qui ne frémirait à la vue d'une seule infidélité dont les suites peuvent être pour nous si affreuses! Et cependant, combien d'infidélités que l'on commet tous les jours et que l'on méprise! Combien de négligences dans les exercices de piété, dans les devoirs d'état, dans l'éducation des enfants, dans les occasions de charité, dont on fait gloire, bien loin de s'en alarmer! O vous, qui traitez tout de bagatelle, et qui appelez esprits faibles ces consciences timorées, qui se feraient une peine de négliger le moindre de leurs devoirs, ne sentirez-vous point enfin l'excès de votre aveuglement? Ah! peut-on s'exposer de sang-froid à l'abandon de Dieu, à l'endurcissement, aux plus grands crimes?

Oui, mes frères, aux plus grands crimes. Une faute en appelle une autre; un péché est bientôt suivi d'un plus grand péché; dès que l'esprit immonde trouve entrée dans un cœur, il va chercher aussitôt sept autres esprits plus mauvais que lui. Quand on a glissé une fois sur le bord du précipice, on y est bientôt emporté avec une rapidité violente. Consultez votre propre expérience, mes frères, rappelez le triste souvenir de ces fautes qui vous ont coûté tant de troubles et d'ennuis. Quel en fut le principe? N'était-ce pas quelques négligences, quelques discours trop écoutés, quelques pensées trop entretenues, quelques libertés tolérées par une lâche complaisance, quelques regards trop arrêtés sur un objet qui rendit le cœur sensible? Ah! l'on n'eût jamais pensé que le mal fût si violent et si rapide dans sa course. Remontez à la source de ces divisions, de ces animosités cruelles qui désolent les familles : que trouvez-vous le plus souvent? Une faute assez légère, une parole échappée sans réflexion, une dispute vaine, un faible intérêt, un point d'honneur. Ce n'était qu'un souffle, mais la contagion a gagné le cœur, le mal est devenu sans remède. Enfin, jetez les yeux sur tout ce qui se passe sur la face

de la terre : d'où naissent ces schismes qui déchirent le sein de l'Eglise, ces guerres violentes qui ravagent les empires, ces tempêtes furieuses qui ébranlent tout l'univers? Une étincelle négligée allume ces vastes incendies; le mal n'est rien dans son principe, c'est la négligence qui l'aigrit. Qu'il est donc sage de ne rien négliger! Second caractère de sagesse : la fidélité aux moindres devoirs prévient les décadences funestes.

Enfin, un troisième caractère de sagesse; c'est qu'elle nous garantit de ces méprises fatales, qui confondent de véritables crimes avec des fautes de pure fragilité. Qu'il est difficile, mes frères, de marquer au juste les limites qui séparent les fautes vénielles, de celles qui vont à la mort? Dans cette incertitude, quel est le parti qui convient à l'homme sage? N'est-ce pas de les éviter toutes autant que le permet notre faiblesse; ou du moins de n'en commettre jamais de volontaires?

Saint Augustin (*De civit. Dei.*, XIV, 11) a pensé qu'Adam pouvait bien s'être trompé, en croyant que sa désobéissance ne serait pas aussi criminelle ni aussi fatale à toute sa postérité. Hélas! que n'a-t-il point eu à souffrir, et que ne souffrons-nous point chaque jour d'un mécompte si terrible? Et si l'homme innocent, si l'homme éclairé de toutes les lumières de la raison, a pu se tromper à ce point, de quoi ne sera point capable l'homme aveugle et criminel?

Les docteurs de l'Eglise les plus profonds ont de la peine à trouver le point précis, qui discerne la lèpre d'avec la lèpre, parce que la qualité du péché dépend de la disposition du cœur, et que rien n'est moins connu à l'homme que le cœur de l'homme. Ne voyons-nous pas tous les jours confondre les préceptes avec les conseils, des lois indispensables avec des règles de bienséance, et juger innocent ce qui de soi est criminel? car on est toujours porté à se flatter. Combien d'adoucissements sur la loi du jeûne que l'on se permet dans le monde, et qui ne furent jamais permis! Combien de réserves dans les aumônes, que les riches se justifient, et qui sont en eux de véritables injustices! Combien de surprises dans le commerce! Combien de détours et d'artifices pour les prêts, les échanges, la juste valeur des choses, qui passent pour légitimes, et que l'on est obligé de réparer par des restitutions nécessaires! Combien de vanités dans les parures, de recherches dans les ajustements, que l'on appelle modes ou bienséances d'état, et qui démentent l'esprit de l'Evangile! Combien de fautes et de fautes considérables contre la plus délicate des vertus, sur lesquelles on s'aveugle, et dont on ne veut pas se croire coupable!

Disons plus, mes frères, combien d'actions que nous aurions canonisées, si l'Esprit de Dieu ne nous en eût pas découvert l'injustice! Le zèle qu'Oza fit paraître pour soutenir l'arche chancelante, ne l'eussions-nous pas loué, s'il n'avait pas été puni de mort? La compassion qui portera Saül à conserver la vie au roi des Amalécites, ne l'eussions-nous pas regardée comme une générosité digne d'un grand Prince, si l'Ecriture ne nous avait appris qu'elle fut une des causes de sa réprobation? Combien d'autres actions, dit saint Augustin (*Confess.*, III, 9), que nous approuvons tous les jours et que Dieu condamne! *Multa laudata ab hominibus Deo teste damnantur.*

Or, je vous prie de faire avec moi cette réflexion : Si nous sommes de nature à pouvoir appeler le mal, bien; quelle facilité n'aurons-nous pas à dire du mal : Ce n'est pas un si grand mal? Si nous sommes capables de nous égarer au point de justifier, même ce qui est crime en soi; combien plus serons-nous capables de le diminuer, de l'adoucir, de le regarder comme une faiblesse excusable, et de confondre ainsi des fautes très-considérables aux yeux du juste Juge avec de pures fragilités?

Il est beau de se porter charitablement à excuser les fautes de ses frères. Mais qui êtes-vous, sages présomptueux, qui vous érigez en arbitres de la justice, pour excuser tout en vous, et pour prononcer si hardiment sur la légèreté de vos fautes? Vous dites que ce sont des bagatelles; mais avez-vous en main la balance du sanctuaire, pour en peser la juste valeur? Avez-vous reçu la science du bien et du mal? Tout ne dépend-il pas de la disposition du cœur; et votre cœur vous est-il connu? En avez-vous développé les replis? En avez-vous sondé les profondeurs? Etes-vous bien assurés que c'est la charité et non la cupidité qui vous fait agir?

Ah! le grand Apôtre, cet homme divin, cet homme éclairé de la lumière d'en haut, inspiré de l'Esprit qui pénètre tout, même les profondeurs de Dieu, Saint Paul tremblait sur ses bonnes œuvres elles-mêmes (*I Cor.*, II, 10); et vous dont les lumières sont si bornées vous serez tranquilles sur vos infidélités? Il n'osait se juger lui-même, et vous n'hésiterez pas à vous justifier? Quoiqu'il eût beaucoup travaillé, beaucoup souffert pour l'Evangile de Jésus-Christ; quoiqu'il ne se sentît coupable de rien, il ne savait encore s'il était digne d'amour ou de haine; il craignait encore d'être réprouvé, après avoir ouvert à tant d'autres la voie du salut; et vous qui n'êtes que ténèbres, vous qui vous trompez tous les jours dans les affaires les plus simples; vous qui connaissez quelle est la faiblesse de l'esprit humain, vous vous croirez en assurance au milieu de mille fautes consenties et reconnues; vous vous flatterez, malgré le violement déclaré de mille devoirs différents, d'être encore en état de grâce; vous n'appréhenderez point que Dieu vous impute jamais ces sortes d'infidélités; vous les regarderez comme des bagatelles dont il ne conviendrait pas à un Dieu juste de vous faire des crimes? Oh! quel aveuglement plus dangereux! Eh! mes frères, ne savez-vous donc pas combien le Seigneur est terrible dans sa sainteté? Ne savez-vous pas ce que dit le prophète (*Isa.*, LXIV, 6),

que nos justices même ne sont devant lui que des linges souillés? Que peuvent donc être nos fautes? Ah! malheur, s'écrie saint Augustin, malheur à la vie de l'homme, quelque digne de louange qu'elle paraisse, si vous l'examinez à la rigueur, ô mon Dieu! Eh! que deviendra donc une vie qui fourmille d'infidélités? Moïse, ce serviteur si fidèle, hésite un moment; sa foi chancelle près le rocher; cette faiblesse suffit pour le rendre indigne d'entrer dans la terre promise; et tout chargé que vous êtes d'iniquités, vous vous promettrez un accès facile à la gloire?

Ah! mes frères, d'où peut vous venir une présomption si téméraire? N'est-ce point un terrible jugement de Dieu sur vous? N'est-ce point le prélude de ses vengeances et le commencement de votre réprobation éternelle, par l'impénitence où elle vous conduit? Car il est rare que ces sortes de négligences deviennent l'objet d'un vrai repentir; ou bien l'on ne veut pas reconnaître que ce soient des fautes si répréhensibles; ou si l'on est forcé, comme Saül, de s'avouer coupable, on n'est pas homme à s'alarmer de si peu de chose, et moins encore à les expier par la pénitence. Voilà, voilà où la négligence conduit à des méprises fatales; et de ces méprises à l'impénitence, à l'endurcissement, à l'enfer.

Que conclure de tout ceci, mes frères? qu'il est donc infiniment sage de ne rien négliger; que l'on ne peut s'appliquer avec trop de soin à remplir jusqu'aux moindres de ses devoirs; qu'il faut veiller sans cesse contre la surprise; et qu'il vaut mieux prendre des précautions inutiles, s'il était possible, que d'en manquer une seule nécessaire. Vous demandez qu'on vous apprenne à bien éviter le mal: c'est là, dites-vous, tout ce qui convient aux personnes qui se trouvent engagées dans le monde. Ne négligez rien, mes frères, ne vous endormez point sur vos plus légères infidélités. Il n'est pas à craindre que celui qui tremble devant une faute légère tombe, de gaieté de cœur, dans un crime aperçu; ni que David, qui se reproche d'avoir coupé l'extrémité du manteau de Saül, lève jamais la main sur l'oint du Seigneur. Il n'y a que celui qui méprise les petites fautes qui tombe insensiblement dans les grandes: *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est.* (*Luc.*, XVI, 10.)

Mais quelle contrainte! direz-vous. Qu'il y ait dans cette exacte fidélité aux moindres devoirs, de la grandeur et de la sagesse, nous voulons bien en convenir; mais ne faut-il pas avouer aussi qu'il doit s'y trouver une servitude bien gênante? Quoi! se faire un cours suivi d'exercices de piété, passer de la prière au travail, du travail au saint sacrifice, du saint sacrifice aux soins domestiques, des soins domestiques à la visite des pauvres et des malades, de la visite des pauvres revenir au travail, à la lecture, à la prière et rouler toujours dans un cercle de bonnes œuvres, sans jamais s'en écarter, y a-t-il de condition plus triste et de vie plus ennuyeuse?

Ah! mes frères, que le temps ne me permet-il de combattre ici cette erreur dans toute son étendue, et de vous entretenir des douceurs si consolantes que procure une exacte fidélité! Je vous dirais que l'on n'est jamais plus satisfait que lorsqu'on est plus présent à tous ses devoirs. N'ayant rien à se reprocher au dedans, ni rien à craindre au dehors, l'esprit s'entretient dans une assiette libre et tranquille. Quoi de plus doux que le repos de la bonne conscience! Je vous dirais, à vous qui craignez tant la contrainte, que la vraie liberté ne consiste pas à vivre selon son humeur et son caprice, mais à régner sur soi-même, à commander à ses désirs, à dominer son cœur malgré ses saillies, sa légèreté, son inconstance; et que l'homme (telle est sa condition ici-bas) ne peut trouver de paix que dans une opposition continuelle à ses penchants. Je vous dirais que plus on est fidèle, plus on a lieu de tout attendre de la miséricorde du Seigneur. Et quoi de plus consolant pour un cœur chrétien qu'une si douce espérance! J'ajouterais enfin qu'il n'est point de plaisir comparable à celui de faire le bien; que vous serez mille fois plus contents au sortir de la maison du pauvre que vous aurez consolé, de la maison du Seigneur où vous aurez prié, d'une assemblée de charité où vous vous serez édifié, que vous ne pourriez l'être au sortir d'une compagnie mondaine où vous vous seriez dissipé. En un mot, comme il n'y a point de péché qui ne porte avec soi sa peine, il n'y a point de bonne œuvre qui ne soit assaisonnée de quelque douceur.

Mais convient-il à des pécheurs de tant rechercher ce qui peut plaire? La douceur et la paix sont-elles donc les apanages d'un criminel? Si vous étiez pénétrés de l'esprit de pénitence, comme vous le devriez être, mes frères, demanderiez-vous à recevoir vos consolations en cette vie? Et quand il y aurait quelque gêne et quelque contrainte dans une fidèle exactitude, prétendez-vous donc ravir le ciel sans violence et sans contrainte? Mais que dis-je? O mon Dieu, doit-il y avoir pour nous de la contrainte à vous servir? A la vue de vos bontés sans bornes, l'amour de votre gloire ne doit-il pas faire notre penchant le plus doux? Ah! quand on pense à tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous, peut-on craindre d'en faire trop pour Jésus-Christ?

Divin Sauveur, qui vous êtes rendu si attentif et si fidèle à tout ce que le Père saint vous avait commandé pour notre salut, ne permettez pas que jamais nous soyons assez ingrats pour rien négliger de tout ce qui concourt à votre gloire. Inspirez-nous une vive ardeur pour les exercices de piété qui vous honorent, et une sainte horreur des moindres négligences qui contristent en nous votre esprit: rendez-nous fidèles aux plus simples de nos devoirs; rendez-nous parfaits comme notre Père céleste est parfait, afin que devenant saints, parce que Dieu est saint, nous puissions être heureux du bonheur de Dieu. Je vous le souhaite

DISCOURS VII.

SUR LA SAINTETÉ.

Erat Jesus ejiciens dæmonium. (*Luc.*, XI, 14.)
Jésus était chassant le démon.

Ce fut là, mes frères, l'occupation propre de Jésus-Christ : chasser le démon, détruire son empire sur les cœurs pour y établir le règne de Dieu dans la sainteté. On ne le vit point déclarer la guerre aux princes pour s'emparer de leurs Etats, ni disputer de science avec les savants afin de se faire un nom dans le monde; il ne chercha point à former des héros ou des philosophes; jamais il ne se proposa que de rendre les hommes justes, de se faire une nation sainte, un peuple sectateur des bonnes œuvres, comme parle l'Apôtre. Sanctifier les hommes dans la vérité, voilà où tendaient ses travaux, ses instructions, ses vœux, ses exemples, ses prodiges. Et voilà, mes frères, ce que sa grâce doit opérer en nos cœurs. La sainteté est notre vocation propre. Le chrétien doit être saint, parce que le saint n'est autre chose que le vrai chrétien.

Cependant, lorsque nous disons avec saint Paul : *Suivez la sainteté, sans elle il n'est point d'accès auprès de Dieu* (*Heb.*, XII, 14), hélas ! nous dit-on, qui pourra donc être sauvé? Y a-t-il des saints dans le monde, et peut-il y en avoir au milieu des soins qui nous occupent, des embarras qui nous agitent, des affaires, des plaisirs, des écueils qui nous enveloppent et qui nous exposent sans cesse à mille fautes presque inévitables? Ah ! la sainteté peut convenir à ces pieux solitaires qui n'ont qu'à bénir le Seigneur dans la paix; mais, pour les personnes du monde, c'est beaucoup de ne pas donner dans le crime : pour la sainteté, il ne faut pas l'exiger. Préjugé fatal qui déshonore la religion, qui dégrade l'homme chrétien; qui fait que, n'ayant plus à cœur de croître de vertus en vertus, on se borne à une probité toute humaine que Dieu réprouve.

Quoi, mes frères, le Tout-Puissant aura déployé la force de son bras; il aura ébranlé les cieux et versé sur la terre des torrents de grâces et de prodiges; il aura envoyé son propre Fils ! Pourquoi ? Pour élever l'homme à une probité toute naturelle? O le digne objet de la puissance et de la sagesse d'un Dieu ! Non, mes frères, ce n'est point un conseil, c'est un devoir à tout fidèle d'atteindre dès cette vie à un état de sainteté; et il est de foi que, sans la sainteté, nul ne verra le Dieu saint : *Sequimini sanctimoniam, sine qua nemo videbit Deum.* (*Heb.*, XII, 14.)

Vous vous persuadez qu'un état si parfait ne peut convenir qu'à de pieux solitaires; et moi je vous dis qu'il faut encore plus de sainteté pour se sauver dans le monde que pour se sauver dans la retraite. Vous prétendez que c'est exiger l'impossible; et moi je vous dis que la sainteté n'est inaccessible qu'aux âmes lâches, qui ne connaissent pas le don de Dieu et qui ne sentent pas ce que peut sur nous la grâce de Jésus-Christ. En un mot, il faut être un saint pour se sauver dans le monde; sans sortir du monde on peut être saint. Implorons le secours de l'Esprit sanctificateur par l'intercession de la Mère de Dieu, ce parfait modèle de sainteté.

PREMIÈRE PARTIE.

Un grand défaut dans la conduite des hommes, c'est d'adopter sans réflexion des maximes hasardées sans discernement, et de se faire des principes dont ils auraient peine à rendre raison. Vous nous dites, mes frères, que Dieu ne demande pas tant des gens du monde que des personnes qui se consacrent à le servir ou dans le sacerdoce ou dans la retraite, et vous ne craignez pas, sur ce prétexte, de vous permettre une vie plus libre et plus aisée. Mais avez-vous jamais envisagé de près cette maxime? Vous êtes-vous donné le soin d'en peser la solidité? N'entrons point ici dans le sanctuaire. Je conviens que le sacerdoce est d'une élévation à ne pouvoir souffrir de parallèle; un ministère divin demande des dispositions toutes divines; les anges du Seigneur doivent s'élever autant au-dessus du reste des hommes par leur vertu qu'ils en sont distingués par leur dignité : une piété commune serait en eux un grand défaut, et malheur au prêtre qui se rend semblable au peuple. Mais ne touchons pas aux oints du Seigneur; contentons-nous de comparer le fidèle avec le fidèle, le chrétien dans le monde avec le chrétien dans la solitude. Dites-moi, mes frères, sur quel principe appuyez-vous cette maxime, que Dieu n'exige pas de l'homme du monde toute la vertu du solitaire? Quelle raison pouvez-vous avoir de reléguer la sainteté au désert? Est-ce que le Seigneur ne vous ordonne pas de l'aimer de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces? Et que demande-t-il davantage aux anachorètes? Vous vous figurez que la sainteté consiste dans de grands exercices de dévotion, de macération, de retraite; vous vous trompez, mes frères, la sainteté consiste dans l'amour de Dieu; aimez plus parfaitement, et vous êtes plus parfaits. Mais il y a plus; je ne veux qu'un moment de réflexion sur vos devoirs et sur vos dangers pour vous convaincre qu'il faut encore plus de vertu, plus de force, plus de lumière, plus de patience, plus de charité, et par conséquent plus de sainteté, pour se sauver dans le monde que pour se sauver dans la retraite.

En effet, considérons d'abord les devoirs que vous avez à remplir. Il en est de deux sortes : les devoirs de religion, les devoirs d'état. Les devoirs de religion consistent à s'attacher à Dieu, à porter sa croix, à rendre à ses frères tous les bons offices que l'on voudrait soi-même en retirer au besoin. Ces devoirs de piété, de pénitence et de charité, sont communs à tous les hommes : le juif et le gentil, l'esclave et le libre, le prince et le sujet, le lévite, le religieux, l'homme du monde, tous y sont également assujettis; et s'il y a quelque différence entre ceux qui vivent dans la retraite et vous qui vivez au milieu du monde, c'est que vous n'avez pas

les mêmes facilités de les remplir, ces devoirs de religion, quoique l'obligation soit pour vous la même. Vous devez, comme eux, adorer en esprit et en vérité; et, dans le monde, mille soins différents vous distraient, mille affaires vous dissipent, vous aimez même ces embarras lucratifs qui vous laissent à peine le loisir de penser à Dieu. Comme eux vous devez être pénitents, et d'autant plus pénitents que vos fautes sont plus considérables et plus fréquentes; or, dans le monde, vous aimez vos aises, les amusements vous plaisent, les compagnies vous entraînent, on a de la peine à s'en défendre, et dans les familles on s'affaiblit par une tendresse timide, on parle toujours de se ménager et très-peu pour s'encourager: rien de plus rare que la pénitence. Vous n'êtes pas moins obligés que les solitaires à pardonner les injures ; et vous voyez que, dans le monde, l'honneur est un tyran cruel qui vous impose le barbare joug de la vengeance. Vous devez faire un bon usage de vos biens, et il est plus aisé de se passer des biens du monde que de n'en pas abuser; vous devez être humbles dans les honneurs, simples et modestes au milieu des grandeurs et des dignités ; mais qu'il est difficile de se familiariser avec les vanités du monde sans en rien contracter ! qu'il est difficile de voir ses richesses s'accroître, ses biens se multiplier, sans en ressentir une secrète complaisance, une émulation de gloire qui fait chercher à paraître au-dessus des autres ! Saül conserva la candeur et l'innocence d'un enfant tandis qu'il n'eut que des troupeaux à conduire ; élevé sur un trône, son cœur s'éblouit, Dieu le réprouve. En un mot, vous conviendrez avec moi que l'on n'a pas la même facilité de servir Dieu dans le monde que dans la retraite ; donc il faut plus de force pour s'y soutenir, plus de vigilance sur soi-même, plus d'attention, plus de fermeté, plus de consistance, et par conséquent plus de sainteté. Que devient donc cette belle maxime : Qu'il n'est pas nécessaire d'être si saint dans le monde ?

A ces devoirs de religion ajoutez les devoirs d'état, et votre illusion devient encore plus sensible. Un homme retiré du monde n'est chargé que de lui seul ; il n'a d'autre conduite à régler que sa propre conduite, d'autres mœurs à former que ses mœurs, d'autres fautes à réparer que ses fautes, d'autres mouvements à purifier que les mouvements de son cœur. S'il paraît contracter des obligations nouvelles, s'il se soumet à des temps de prières, à des jeûnes réglés, à des observances particulières, tous ses devoirs d'état ne sont, à les bien prendre, que des facilités qu'il se procure de remplir ses devoirs de religion. Seul avec Dieu, il ne répond que de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi de vous, mes frères : dans le monde vous avez une famille à régler, des enfants à élever, des domestiques à édifier et à instruire. Il ne vous est pas libre de vous renfermer en vous-mêmes ; vous vous devez à ceux dont la conduite et les mœurs sont confiées à vos soins ; et comme leur vertu fait devant Dieu votre mérite, leurs fautes retomberont sur vous, et vous serez ensevelis sous leurs ruines, si vous négligez de les soutenir. Peut-être ne faites-vous pas beaucoup de mal par vous-même, écrivait saint Augustin (ep. 220) au fameux comte Boniface ; mais de combien de maux n'êtes-vous pas et l'occasion et l'objet, si vous négligez de maintenir l'ordre et la justice ? *Pauca quidem a te, sed multa mala propter te.* Voilà, mes frères, à quoi vous engagent vos devoirs d'état : à répondre des autres, de vos enfants, de vos domestiques, de vos amis. Or, vous m'avouerez qu'il est bien plus avantageux de ne répondre que de soi : et bien différent d'avoir à se tirer seul d'un naufrage, que d'être obligé d'en retirer plusieurs avec soi.

Vous dites que l'on a plus de liberté dans le monde; mais n'est-ce point souvent un grand malheur que cette liberté ! Ne vaudrait-il pas mieux être esclave pour le bien, que libre pour le mal ? Vous n'êtes pas assujettis à des heures de prières, à des jeûnes, à des observances qui vous paraissent incommodes. Mais estimez-vous un bonheur d'être privés des plus solides appuis de la vertu? Est-ce un avantage de moins prier, quand on a plus de besoins ? Vous ne faites que des vœux qui vous lient à un genre de vie austère, mais pensez-vous que les fautes y obligent moins que les vœux ? Plus coupables que l'homme de retraite, vous serait-il permis de n'être pas aussi pénitents? Ah ! tout l'avantage que vous retirez de votre état, c'est que sans renoncer aux richesses comme le cénobite, vous n'êtes pas moins obligés que lui d'être pauvres de cœur; que sans dépendre d'une règle de vie particulière, vous devez mener une vie réglée au milieu de l'agitation et du trouble; que sans vous revêtir d'un habit de pénitence, vous en devez avoir l'esprit et en porter les fruits ; qu'étant redevables à plusieurs, vous ne devez pas moins veiller sur les autres que sur vous-mêmes; que dans vos familles, vous avez souvent besoin d'une patience douce et généreuse, pour supporter ou les mauvaises humeurs, ou les chagrins et les disgrâces dont la retraite met à couvert. C'est en un mot que vos devoirs étant plus étendus, ils demandent plus d'étendue de zèle, de lumière, de sainteté. Sur quoi donc encore une fois fondez-vous cette maxime, qu'il n'est pas nécessaire d'être si saint dans le monde? O mon Dieu! un chrétien peut-il se défendre de ce qui fait sa gloire et son vrai bonheur ?

Si de vos devoirs nous passons aux dangers où la vie du monde vous expose, pourriez-vous ne pas apercevoir combien est frivole cette dispense de sainteté que vous ne rougissez pas d'attacher à votre état? Qu'est-ce que le monde au milieu duquel vous vivez, mes frères? Un assemblage bizarre d'humeurs, de génies, de passions toujours agitées, toujours incompatibles; une société d'hommes bons et mauvais, mais

où les bons paraissent à peine dans la foule des méchants qui les oppriment ; le monde est une terre ingrate, où le peu de bon grain qui s'y trouve est étouffé sous la zizanie, au milieu des ronces et des épines ; un torrent impétueux, qui force toutes les digues que lui opposent les plus sages lois ; une tentation universelle, où l'on ne reçoit de toutes parts que des réponses de mort : les occasions invitent, les amis séduisent, les compagnies engagent, les maximes autorisent le relâchement, les exemples le justifient ; non-seulement on y fait le mal, mais on en fait l'apologie. Le vice déguisé est en possession de ravir à la vertu sa récompense et sa gloire ; la raillerie et le mépris ne tombent que sur la timide simplicité. On y traite la dévotion de faiblesse, on y renvoie la religion au temple. On y raisonne, non pour s'instruire, mais pour s'aveugler sur ses penchants ; on y étudie non ses devoirs, mais les prétextes de s'en dispenser ; si l'on emprunte les dehors de la piété, c'est pour mieux couvrir le vice. Enfin le monde est le séjour de l'artifice, de la dissimulation, de la malignité, de l'injustice : *Mundus totus in maligno positus est. (Joan.*, LI, 19.) Tel est ce monde où vous êtes engagés, au milieu duquel vous habitez, mes frères, et où vous devez opérer votre salut en vous préservant de ses vices.

Or, concevez quelle force de vertu il faut avoir pour résister à des dangers si pressants, à des dangers qui flattent, à des dangers où vous restez exposés, non quelques moments, mais toute la vie ; à des dangers où l'on s'affaiblit souvent par les victoires même que l'on remporte. De quelle sagesse, de quelle fermeté n'a-t-on pas besoin pour situer constamment dans le bien un cœur incliné au mal par sa nature, et environné encore de tous les attraits de l'iniquité ? Pourquoi ce grand nombre de fidèles qui dans tous les temps se sont dérobés au monde ? Pourquoi renfermez-vous vos enfants dans des maisons de piété avant de les y produire ? Pourquoi vous-mêmes formez-vous des projets de retraite pour y penser sérieusement à votre salut ? N'est ce pas que le monde n'est point un séjour favorable à la vertu ? Et vous prétendez qu'il n'est pas nécessaire d'y être si saint ? Faut-il donc moins de courage où se trouve plus de dangers ? Faut-il moins de force et de vertu où il est plus difficile de se soutenir ?

Mais, ce qui offense toute raison, le monde veut que ses dangers servent eux-mêmes à autoriser son peu de vertu. Dieu, nous dit-on, aura égard à la faiblesse et aux dangers ; il ne prendra pas à la rigueur des fautes qui sont presque inévitables : nous ferait-il un crime d'être moins justes, moins parfaits, où il est plus difficile de le devenir ? Quoi ! mes frères, si le Seigneur vous en fera un crime ! Pensez-vous donc que la force de la loi dépende des facilités ou des obstacles ? Lorsque Dieu nous a fait la loi d'être saints, parce qu'il est saint, pensez-vous qu'il en ait dispensé ceux à qui il en devait coûter beaucoup pour le devenir ? Un serviteur vous paraît-il moins obligé de vous être fidèle, lorsque la fidélité doit lui coûter plus de travail et de peine ? Est-il permis à l'homme de guerre d'avoir moins de courage, lorsque le danger est plus grand ? Croyez-vous que les dangers changent les devoirs, que les préceptes divins aient leur déclin et leur affaiblissement, selon les difficultés qu'ils rencontrent ? Ne savez-vous pas que la loi est une, sainte, invariable ? Et l'Apôtre ne vous a-t-il pas dit que chacun de nous sera jugé selon ses œuvres, et non selon ses dangers ?

Oui, mes frères, au grand jour des justices, il ne s'agira pas de savoir si vous avez passé votre vie dans le monde ou au désert ; si vous avez trouvé des obstacles ou des facilités, mais si vous êtes conformes à la loi. C'est la loi qui nous jugera, et non le danger et la faiblesse. Et certes, mes frères, cette faiblesse ne vient-elle pas de vous, de vos péchés, de la corruption de votre cœur. Et vous voulez qu'une faiblesse criminelle vous justifie ! Cette faiblesse ne vous oblige t-elle pas d'éviter le péril ? Et le péril que vous aurez recherché, vous voulez qu'il vous excuse devant Dieu ! Cette faiblesse enfin ne vous avertit-elle pas de veiller avec plus de soin, de prier avec plus d'ardeur pour obtenir de plus puissants secours, à mesure que les dangers sont plus pressants ? Et vous vous flattez qu'avec moins de vigilance et de prière, vous ne laisserez pas de trouver grâce ! Ah ! désabusez-vous, mes frères, Dieu n'aura égard qu'à la conformité à sa loi : c'est la seule règle sur laquelle il nous mesurera tous. Il nous ordonne d'être saints, et soit dans les facilités ou dans les obstacles, soit dans les dangers du monde ou dans la paix de la retraite, il faut que nous soyons saints pour être sauvés. On redemandera davantage, il est vrai, à qui aura reçu davantage, mais aussi devez-vous recevoir plus que les solitaires, parce que vos besoins sont beaucoup plus grands, et si les grâces abondent dans la retraite, c'est que la prière les y attire, que la vigilance les y conserve, que la fidèle correspondance les y multiplie. Mais à comparer état à état, il est sensible que les dangers et les obligations de l'homme du monde étant plus considérables, Dieu, dans l'ordre de ses miséricordes, lui a préparé plus de secours, et s'il ne les reçoit pas ces secours, il n'en est pas moins coupable devant Dieu, parce qu'il ne les demande pas, ou qu'il les éloigne même par ses infidélités. En un mot, la loi est une pour tous, il s'agit de nous y conformer tous.

Cependant on se croit tout permis dans le monde, et l'on ne veut rien pardonner à ceux qui se sont consacrés à la retraite. Vous relevez en eux les moindres défauts, et dans l'homme du monde vous traitez les désordres de faiblesses pour lesquelles il faut avoir de l'indulgence. Vous réservez pour vous les biens, les aises, la liberté, le plaisir, et vous renvoyez à l'homme de retraite la pauvreté, la modestie, la prière, la péni-

tence. C'est sa profession, dites-vous, c'est son état. Mais, chrétiens, n'est-ce donc pas aussi le vôtre? n'avez-vous pas le même Evangile? ne faites-vous pas profession d'être les disciples et les membres de Jésus-Christ, le Saint des saints? En recevant le baptême de la loi de grâce, n'êtes-vous pas purifiés par l'Esprit-Saint, pour vivre dans la justice et dans la sainteté tous les jours de votre vie? N'est-ce pas votre état que d'honorer Dieu? Et comment honorer Dieu trois fois saint, si ce n'est par des œuvres de sainteté. Vous dites que c'est porter si haut les choses, qu'il n'est pas possible d'y atteindre.

Je n'ignore pas, mes frères, qu'un excès de rigueur n'est guère moins dangereux qu'un lâche affaiblissement, et que pour vouloir exiger des hommes plus qu'ils ne peuvent, on n'en obtient pas même ce qu'ils doivent. Mais voulez-vous que l'on vous déguise le devoir? N'est-ce pas séduire, que de n'annoncer les vérités qu'à demi? Vous avez le saint Evangile, ouvrez, lisez, voyez s'il ne vous ordonne pas d'être parfaits comme votre Père céleste est parfait. Le nom que vous y recevez, n'est-ce pas celui de saints, *vocatis sanctis*. Ah! vous ne sentez point assez la noblesse de votre état et l'excellence de votre vocation. Pensez, mes frères, pensez que vous êtes les enfants des saints, que le Dieu que vous servez est le Dieu trois fois saint, que les sacrés mystères que vous recevez renferment le Saint des saints, que la religion que vous professez est une religion toute sainte dans son objet, dans ses mœurs, dans ses instructions, dans ses loix. Pensez en un mot que vous êtes chrétiens, que le chrétien est par état un homme créé dans la justice et dans la véritable sainteté; concevez donc des sentiments dignes de vous, ou cessez d'être chrétiens, ou proposez-vous d'être saints.

Je conviens, mes frères, qu'il y a divers degrés de sainteté comme il y a divers degrés de lumière: les astres n'ont pas tous le même éclat. *Une étoile*, dit l'Apôtre, *diffère d'une autre étoile en clarté*. (*I Cor.* XV, 41.) On peut ne pas avoir toute la charité d'un martyr; et quoique ce soit un devoir de tendre sans cesse à la perfection, parce que la vraie mesure d'aimer Dieu c'est de l'aimer sans mesure, il est toujours vrai qu'il n'y a aucun de nous qui ne doive être un saint dans son état, et qui sans cesse ne doive travailler avec courage à ce grand ouvrage de sa sanctification. Heureux, mes frères, si, entrant dans le dessein de Jésus-Christ, nous pouvions ne nous distinguer les uns des autres que par les divers degrés de la sainteté. Ah! quel bonheur, si l'on pouvait dire un jour de chacun de nous ce que dit l'Ecriture d'Abisaï, l'un de ces vaillants hommes qui accompagnaient David dans tous ses combats: Il était du nombre des forts, quoiqu'il n'eût pas atteint les premiers: *Inter tres erat nobilior, sed usque ad primos non pervenerat*. (*II Reg.*, XXIII, 19.)

Mais, hélas! que faisons-nous pour arriver à ce bonheur? Vivons-nous de manière à devenir saints? Une vie d'amusement, de bagatelles, conduit-elle à la sainteté? Est-ce au milieu des aises de la vie que Jésus-Christ nous en a tracé la voie? Est-ce par une molle inutilité, par de continuelles recherches de soi-même? est-ce au jeu, au bal, au spectacle, que le cœur s'épure et se sanctifie? Grand Dieu! si vous nous appeliez à un état si parfait, pourquoi nous placer dans le monde, où il est si difficile de se défendre de la contagion des exemples et des usages? Ah! s'il était dans l'ordre de votre providence que nous y fussions placés, apprenez-nous donc, Seigneur, comment, sans sortir du monde, on peut être saint. Ce sera le sujet d'une seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Formons-nous une juste idée de la sainteté, mes frères, afin de comprendre comme elle peut compatir avec les engagements du monde; voyons quelle en est la nature, quels en sont les caractères. L'apôtre saint Paul nous les a tracés en ces paroles, qui renferment toute la science du salut. *La grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes, afin que, renonçant à l'impiété et aux désirs du siècle, nous vivions en ce monde dans la tempérance, dans la justice, dans la piété.* (*Tit.*, II, 12.) Dans la tempérance, qui règle l'usage des biens du monde sur le simple nécessaire, et les fait servir à la charité; dans la justice, qui conserve à chacun ses droits, rendant l'honneur à qui est dû l'honneur, et le tribut à qui est dû le tribut; dans la piété, qui fait tout pour Dieu, qui consacre tout à Dieu, qui, l'honorant par amour, dresse à Dieu dans notre cœur un autel où s'immolent à sa gloire nos pensées, nos vœux, nos actions. Telle est la sainteté que Jésus-Christ est venu établir dans le monde, *in hoc sæculo*: le monde n'est donc pas incompatible avec un état de sainteté. Ces vérités sont trop essentielles et trop consolantes pour ne pas leur donner quelque étendue.

S'il fallait, pour devenir saint, mener une vie sombre et sauvage dans l'enfoncement obscur de quelque antre inaccessible; s'il fallait se dépouiller de tout, mourir à tout, et s'ensevelir tout vivant dans un désert, vous auriez raison de nous dire, mes frères, que le monde ne pourrait pas s'allier avec un état de sainteté. Mais ce n'est point ce qu'on exige. La vraie sainteté n'est point ennemie de la société. Les premiers fidèles, ces hommes si saints et si parfaits, vivaient au milieu du monde sans en être, ne composant tous qu'un cœur et qu'une âme. Ce sont même les qualités les plus propres à la société, la douceur, l'affabilité, la condescendance, qui contribuent davantage à rendre la sainteté aimable. *Les délices de la sagesse*, dit le Sage, *c'est d'habiter avec les enfants des hommes* (*Prov.*, VIII, 31); et Jésus-Christ, ce grand, ce parfait modèle de la vraie sainteté comme il en est le principe, n'a point fui la société des pécheurs mêmes; il a vécu parmi eux, afin de les sanctifier, et n'a point demandé à son Père qu'il retirât

ses disciples du monde, mais qu'il les préservât de la corruption de ses mœurs.

Un fidèle établi dans le monde a-t-il donc vraiment à cœur de se sanctifier dans son état? Voici, mes frères, la conduite qu'il se prescrit. Il commence par se faire une retraite au milieu du monde même. Il se renferme dans sa famille comme dans un sanctuaire, qu'il prend soin de tenir fermé aux profanes; c'est une arche où ce déluge de vices, qui se répand et inonde toute la face de la terre, ne pénètre point. Là il s'applique à bien remplir les devoirs de son état; il veille à ses affaires, à l'éducation de ses enfants; il établit le bon ordre dans son domestique; il y fait régner la paix; il engage à la vertu par ses exemples, et la fait aimer par sa douceur. Que les autres courent aux assemblées, qu'ils cherchent leur plaisir dans le tumulte; plus sage et plus heureux, il trouve, sans sortir de chez soi, un plaisir doux et paisible qui n'est point sujet à traîner à sa suite le repentir et l'ennui. A-t-il des emplois? Il les remplit avec autant de générosité que de droiture. Sa vie est simple, frugale, séparée du grand monde, sans toutefois négliger les devoirs de la vie civile. Il se fait des amis solides, religieux, propres à former et à nourrir une piété noble et éclairée. Les faveurs de la Providence lui sont précieuses, mais sans l'éblouir; il en use avec reconnaissance, mais sans s'y attacher; son cœur est réservé tout entier pour le seul bien digne de lui. Enfin, modéré dans ses désirs, simple dans ses mœurs, sobre dans ses repas, sans ambition, sans jalousie, il voit passer sous ses yeux les pompeuses idoles de la fortune sans être ni étonné de leur bruit ni touché de leur éclat; il en pénètre le vide, il aperçoit le ver qui le pique et qui le ronge en secret: toutes ces vanités le fatiguent, loin de lui plaire. Telle est la première voie que s'ouvre l'homme du monde qui pense sérieusement à se sanctifier dans son état, voie de sobriété et de tempérance. Or, mes frères, une conduite si sage, qui vous empêche de la suivre? Le monde lui-même ne lui accorde-t-il pas son estime? N'applaudit-il pas à qui sait se ménager une vie tranquille dans l'enceinte de sa famille? Et ne dites-vous pas tous les jours que c'est ainsi qu'il faut vivre, quand on veut trouver dans la vie quelque douceur? Ah! si les gens du monde, si les mères de famille vivaient comme la sage Judith, retirés dans leur domestique sans en sortir que par religion et par devoir, on n'y verrait pas tant de misère, de confusion et de désordre. Premier moyen de se sanctifier sans sortir du monde: une sage tempérance.

Le second moyen, c'est une justice attentive à ne faire tort à personne et à conserver à chacun ses droits. Vous vous plaignez, mes frères, que dans le monde tout est en proie à l'injustice, et vous nous en faites une peinture affreuse. Vous nous dites que les grands n'ont plus d'autres lois que leur insatiable cupidité; que les partisans s'engraissent avec une effroyable dureté du sang des malheureux; que les dépositaires de la justice trahissent eux-mêmes ses droits les plus sacrés; que le commerçant se fait de l'usure une ressource de cupidité, et un mérite de son habileté à tromper et à surprendre. Vous dites qu'il n'y a dans le monde ni foi, ni probité, ni honneur; que l'on opprime l'innocent: on dépouille l'orphelin, on refuse à l'ouvrier le salaire qui lui est dû, aux domestiques leur récompense; qu'en un mot, à la cour et au barreau, dans le commerce et dans la finance, chez les grands et chez les riches, ce n'est partout que fraude, que rapine, que violence, que brigandage. Je le veux; mes frères, oui, dans le monde tout n'est qu'injustice. Mais le monde vous en fait-il une loi? Exige-t-il que vous soyez oppresseur violent, ravisseur insatiable, maître inhumain, père dénaturé, juge de faveur, commerçant infidèle, voisin dangereux, usurpateur tyrannique? En seriez-vous moins honoré, si l'on vous reconnaissait pour un homme plein de religion et de probité, sans dol, sans artifice, d'une droiture et d'une intégrité à l'épreuve de tous les attraits de la fortune? Vous paraît-il qu'il soit au-dessus de vos forces de faire régner l'équité dans vos jugements, la fidélité dans votre commerce, la droiture et la solidité dans vos promesses? Ne vous en faites-vous pas honneur? Ne défiez-vous pas, avec autant de confiance que le prophète Samuel, toutes les tribus d'Israël ensemble de vous pouvoir reprocher d'avoir donné la plus légère atteinte ni à l'honneur ni aux intérêts de vos frères? Vous reconnaissez donc que le monde, tout injuste qu'il est, n'accorde son estime qu'à l'équité; que l'honneur y est attaché à la justice; qu'il n'y a personne qui n'aime que ceux avec qui il traite soient gens de bien, afin de se reposer sans crainte sur leur inviolable fidélité; et que plus la justice est rare, plus on l'honore. Qui vous empêche donc de vivre au milieu du monde, comme Tobie au milieu d'Israël idolâtre, sans prendre part à ses impiétés et à ses injustices? Qui vous empêche de vous sanctifier dans le monde, lorsque le monde lui-même vous aplanit, en quelque sorte, les voies de la sainteté; qu'il applaudit à l'homme juste, qu'il voit avec plaisir la droiture de son cœur et l'innocence de ses démarches? Rendez donc à chacun la justice que vous lui devez: à vos domestiques, en ne les privant point de leur salaire; au pauvre artisan, en ne lui faisant point attendre le fruit de son travail; à vos enfants, en n'élevant pas les uns aux dépens des autres; à vos créanciers, en retranchant, pour les satisfaire, tout ce qui n'est que pour la pompe et le plaisir. En un mot, soyez justes envers tous; et, sans troubler l'économie de la Providence, sans quitter l'état où elle vous a placé, sans renoncer à vos biens, à vos emplois, à vos familles pour vous renfermer dans des retraites, vous pourrez acquérir la sainteté que Dieu désire. La justice est de tous les états: on peut la suivre partout, quand on le veut sincèrement.

Mais, direz-vous, cette piété, qui envisage Dieu en tout, qui vivifie nos œuvres, et sans laquelle ni la tempérance ni la justice ne sont d'aucun prix pour le ciel ; cette dévotion touchante, animée, qui est proprement la vertu qui fait les saints, peut-on l'acquérir et la conserver au milieu d'un monde qui vous dissipe à tout moment pour un mouvement tumultueux d'affaires, de visites, de mille soins importuns? Comment recueillir son esprit et réunir en Dieu ses affections et ses pensées, où tout conspire à le distraire? De faire un usage légitime de ses biens, de rendre la justice à ses frères, de se modérer dans sa dépense; il semble que l'on peut s'acquitter de ces devoirs avec le secours du Seigneur. Mais de s'occuper de Dieu, de se remplir de son esprit, de se pénétrer de ses grandeurs et de ses miséricordes, lorsqu'il faut veiller à divers soins qui appesantissent l'âme, et qui la tiennent courbée vers la terre, est-ce donc un devoir proportionné à notre faiblesse?

A cela, mes frères, je réponds d'abord que si, par une expérience suivie, vous reconnaissez que l'état où vous êtes engagé soit pour vous un obstacle insurmontable aux devoirs de la piété envers Dieu, vous devez vous retirer de cet état, quelque avantage qu'il vous offre pour cette vie, parce qu'on doit préférer le salut à la fortune; qu'il ne sert de rien de gagner le monde entier si l'on perd son âme; que c'est Dieu qu'il faut servir en premier, et que nous devons éviter, dans les ministères mêmes les plus utiles et les plus sacrés, comme saint Augustin nous en avertit, que la multitude accablante des occupations, quoique nécessaires, n'étouffe en nous l'onction de la piété : *Ne subtrahatur illa suavitas, et opprimat ista necessitas.* (*De civ. Dei.*, XV, 19.) Mais je réponds en second lieu, qu'il n'est aucun état qui soit par lui-même incompatible avec les devoirs de la piété, puisque la grâce a formé des saints dans tous les états

Vous nous opposez vos occupations; mais fût-il jamais vie plus occupée ni plus agitée que celle de David? Cependant, c'est David qui nous apprend à parler le langage des saints; c'est de ce guerrier couvert de sang, de ce roi accablé de soins, que l'Eglise emprunte aujourd'hui les plus beaux sentiments de religion et les plus touchantes expressions de la piété. On peut donc allier ensemble, et les plus importantes occupations et la piété la plus parfaite. Daniel, chargé du gouvernement de plusieurs grandes provinces, en eut-il moins de piété envers le Dieu d'Israël? Ne vit-on pas sa ferveur s'accroître même par les obstacles? Que le roi Darius commande qu'on l'invoque seul pendant trente jours, ce saint prophète n'en paraît que plus ardent et plus généreux dans sa piété. Au lieu de prier dans le secret et sous les yeux de Dieu seul, il prie au grand jour, *fenestris apertis* (*Dan.*, VI, 4); il adore le Dieu du ciel à la face de ses envieux, et veut que tout le monde sache qu'il ne prend aucune part à l'idolâtrie commune, et qu'il sert le vrai Dieu sans déguisement, sans artifice et sans crainte, prêt à sceller sa religion de tout son sang. C'est ainsi que la vraie piété s'anime et se fortifie par les difficultés qui menacent de l'éteindre : semblable à ce feu céleste dont le sage a dit qu'au milieu de l'eau, qui éteint tout, il n'en brûlait qu'avec plus d'ardeur : *In aqua quæ omnia exstinguit, plus ignis ardebat.* (*Sap.*, XVI, 17.) Elle s'élève même, pour ainsi dire, au-dessus de ses forces; elle redouble ses flammes et son ardeur pour consumer les obstacles qui la combattent; et plus on fait effort pour l'étouffer, plus elle devient vive et prompte à répandre sa chaleur : *In aqua supra virtutem ignis exardescebat undique.* (*Ibid.*)

Oui, mes frères, la piété se nourrit des mêmes occupations qui semblent la distraire et l'importuner. Sont-elles pénibles, ces occupations? elle en fait la matière de sa pénitence. Sont-elles honorables? elle en glorifie celui à qui est dû tout honneur. Ont-elles leurs dangers? c'est pour elle un avis de recourir au puissant protecteur des faibles. Donnent-elles de l'autorité? elle les sanctifie en les faisant servir d'instrument, ou à la justice, ou à la miséricorde du Seigneur. On peut dire même que l'homme du monde qui envisage les choses des yeux de la foi, plus il est engagé dans le mouvement des affaires, plus il a d'occasion de s'élever à Dieu par les coups de Providence qu'il voit éclater. Il est le témoin vivant et comme le dépositaire des divers jugements que l'arbitre souverain exerce sur les justes ou sur les injustes; et sa vie, tout occupée qu'elle est, peut devenir ainsi une vie d'adoration, de bénédiction, de prière continuelle. C'est ce buisson ardent, dont les épines mêmes sont embrasées d'un feu divin.

En un mot, la piété retrouve Dieu en tout : dans les accidents et dans les succès, dans le commerce et dans les dignités, dans les prospérités de la vie et dans les disgrâces, Dieu se présente partout à ses yeux. Elle le voit en tout, non qu'elle consiste dans une continuelle application de l'esprit à Dieu, c'est le partage des anges et des bienheureux, mais au milieu des occupations les plus pressantes, la piété sait se ménager d'heureux intervalles qu'elle consacre à respirer dans son sein; et comme Josué, dans la plus grande chaleur du combat, sut trouver le moment d'élever ses regards vers le soleil pour en arrêter le cours, ainsi dans la plus grande ardeur de l'action, le vrai fidèle élève de temps en temps les yeux vers le soleil de justice, pour en fixer sur soi les favorables regards; et ces retours vers Dieu, ces saints transports d'un cœur gémissant touchent, consolent, sanctifient, inspirent même une nouvelle ardeur pour le travail : *Homo internus cito se colliget, non illi obest labor exterior, non occupatio ad tempus necessaria.* (*De Imit.*, II, 1, 7.)

Enfin si la piété trouve des obstacles dans le monde, combien n'y trouve-t-elle pas de secours? Vous avez la source de

lumières dans les livres saints, la sagesse du conseil dans les ministres du salut, le trésor des grâces dans les sacrements. Vous avez, ce qui manque souvent dans les retraites, des instructions qui vous éclairent, et pour dire quelque chose de plus, des afflictions qui vous réveillent, et qui vous rappellent au Seigneur. Que vous manque-t-il pour vous donner à la piété, que le vouloir sincèrement? Combien de grâces qui vous en pressent dans le secret, combien de remords, de troubles cachés qui vous alarment? Combien d'infirmités qui vous avertissent qu'il faut se préparer à paraître devant le juste juge? Combien d'exemples qui vous confondent? Combien de personnes de votre rang, de votre âge, de votre tempérament, qui se sanctifient à vos yeux? Car il est encore des saints dans le monde, mes frères. Eh! que ne m'est-il permis de lever le voile de l'humilité qui les couvre! Vous verriez au milieu de vous des hommes distingués par leur naissance, pleins de foi, tout embrasés de charité, se privant de tout pour les pauvres, les allant visiter eux-mêmes, empressés à les servir et à les consoler dans leurs peines; des hommes qui passent le jour en bonnes œuvres, la nuit en prières et en lectures de piété; d'une candeur aimable, d'un zèle sage et soutenu, d'une simplicité modeste, sans affectation, sans fard, et d'une pénitence que l'on est obligé de modérer; en un mot, des chrétiens du premier âge. Le nombre n'en est pas grand, je l'avoue; mais il en est assez pour vous faire sentir que l'état du monde n'est plus irréconciliable avec un état de sainteté, et que vous pouvez y vivre saintement, si vous le voulez. Ne vous refusez pas à votre bonheur, mes frères. Ah! peut-on être véritablement chrétien, et ne pas observer ce que dit saint Pierre à tous les fidèles: *Soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelés est saint?* (I *Petr.*, I, 15.) L'Apôtre ne dit pas, soyez saints lorsque vous serez dans le lieu saint, ou que vous participerez aux choses saintes, mais dans toute la conduite de votre vie, dans vos maisons, comme dans le temple; à la campagne et à la cour, comme dans le sanctuaire; dans vos délassements même, comme dans les divins offices. Le chrétien est chrétien en tout, il fait chaque chose avec le degré de vertu qui lui convient, et c'est une des plus dangereuses erreurs, que de ne faire consister la sainteté que dans ce qui est particulièrement du culte de Dieu. La religion doit régler toutes les actions de la vie, et vous n'êtes pas moins obligés d'être saints dans l'exercice de vos emplois, que dans les exercices de piété: *In omni conversatione vestra sancti sitis.* (*Ibid.*) Rappelez-vous donc, mes frères, et gravez en votre cœur ces paroles de saint Paul: *Sans la sainteté nul ne verra Dieu* (*Hebr.*, XII, 14), réglez vos mœurs sur ce principe. Pour juger de vos actions, demandez-vous souvent: Est-ce ainsi que doit agir celui qui doit être un saint en ce monde, et qui travaille de bonne foi à le devenir? Un saint doit-il aller aux spectacles, se trouver dans les bals, dans les assemblées des profanes? Un saint doit-il donner dans le faste, mettre sa gloire dans la vanité? Un saint peut-il être homme de bonne chère et de plaisir? Peut-il préférer le point d'honneur à la religion, à la charité? Un saint se venge-t-il? Un saint immole-t-il son frère au ressentiment d'une injure?

O mon peuple, sanctifiez-vous et soyez saints, dit le Seigneur; je suis votre Dieu, et j'habite dans la sainteté; sans la sainteté vous ne pouvez être avec moi. Marchez donc constamment dans la justice, dans la tempérance, dans la piété; travaillez à vous sanctifier, mais ne vous en attribuez pas la gloire. Je suis le Dieu qui vous sanctifie: *Ego Dominus, qui sanctifico vos.* (*Ezech.*, XX, 12.) C'est le bonheur que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

DISCOURS VIII.

SUR LES PLAISIRS.

Domine, bonum est nos hic esse; si vis, faciamus hic tria tabernacula. (*Matth.*, XVII, 4.)

Seigneur, nous sommes bien ici; permettez que nous y dressions trois tentes.

C'est la nature, et non la foi, qui parlait ainsi dans le premier des apôtres, lorsque, ébloui des rayons de la gloire dont brillait son divin maître sur le Thabor, il eût souhaité d'y établir son tabernacle et d'y fixer sa félicité. Mais la nature est aveugle: ce n'est point sur la terre qu'il nous est permis de placer notre bonheur. Tout ce qui ne tend qu'à nous rendre heureux en ce monde nous trompe et nous perd pour l'éternité. Condamnés à vivre dans la pénitence et le travail, les joies du siècle et ses fragiles douceurs nous sont interdites. Cependant que recherche-t-on dans le monde? que respire-t-on autre chose que le plaisir? Depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la vieillesse la plus reculée, chacun ne pense qu'à se procurer les agréments de la vie.

Et pourquoi, dit-on, nous en faire un crime? L'amour du plaisir n'est-il pas un penchant naturel, dont le cœur ne se peut défendre, et une inclination très-innocente dès qu'on en bannit l'excès? Dans le monde on ne peut pas vivre comme dans les retraites. Il est des temps et des conditions où la bienséance engage à des visites d'honnêteté; ne vaut-il pas mieux alors s'amuser à quelque jeu innocent que de passer son temps à médire? Enfin l'on ne peut pas toujours prier, toujours travailler; on serait bien à plaindre s'il n'était pas permis de respirer de temps en temps.

Ainsi parle aujourd'hui le monde, mes frères: peu touché des instructions et des exemples de son Sauveur, il n'étudie que les prétextes qui lui paraissent les plus propres à justifier ses plaisirs; prétextes de nature, prétextes de bienséance, prétextes de nécessité, tâchons d'en faire sentir l'illusion.

O Dieu de bonté! c'est aujourd'hui, plus que jamais, que pour combattre la plus douce de nos inclinations, j'ai besoin d'être soutenu de votre grâce toute-puissante. En vain la raison sera éclairée, si le cœur n'est soumis; et c'est le cœur qui se déclare pour le plaisir. Donnez-lui, Seigneur, le courage de sacrifier son penchant à son devoir, et la sagesse de rechercher le plaisir qui seul est capable de le satisfaire. Nous vous le demandons par l'intercession d'une vierge sainte, qui ne prit jamais de part aux plaisirs du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers prétextes dont se couvre la passion du plaisir se prennent, mes frères, ou dans la nature du cœur, ou dans la nature du plaisir même; et c'est pour cela que je les appelle prétextes de nature.

1° Dans la nature du cœur: il est, dit-on, naturel à l'homme d'aimer son plaisir. C'est en lui une inclination si dominante, qu'il ne lui est pas possible de la contraindre, ni de s'empêcher même d'envisager son plaisir jusque dans le renoncement au plaisir. Or peut-on faire un crime à l'homme d'un penchant qu'il n'est pas en son pouvoir d'éteindre? La religion a-t-elle droit de condamner une inclination que la nature nous inspire? C'est ainsi que, par un aveuglement impie, l'on veut rendre l'adorable auteur de la nature, principe et garant des plus grands désordres.

Pour dissiper ce prestige, mes frères, il ne s'agit que de bien distinguer deux inclinations fort différentes; je veux dire l'amour de la félicité, et l'amour de la volupté. L'amour de la félicité est une inclination invincible donnée à l'homme pour l'attacher à Dieu, seul principe de son bonheur. La nature l'inspire, cette inclination, et la religion, bien loin de la condamner, est établie pour la satisfaire. La loi, les prophètes, Jésus-Christ, tout est pour le bonheur de l'homme; Dieu ne le punit même, dit un Père de l'Eglise, que parce qu'il se rend malheureux. L'amour de la félicité n'a donc rien que de légitime. Mais il n'en est pas ainsi de l'amour de la volupté. La religion le condamne cet amour, et la nature ne l'inspire jamais. Non, mes frères, jamais l'auteur de la nature n'imprima dans nos âmes de mouvements pour les plaisirs sensuels : jamais il ne nous donna de penchant que pour lui seul; loin de porter l'homme aux biens sensibles, ce sont les biens sensibles eux-mêmes que la nature destina à servir de degrés à l'homme, pour remonter vers son principe. Le ciel ne reçut son éclat que pour lui annoncer sa gloire; la terre ne devient féconde en fruits si délicieux que pour lui découvrir les trésors de sa bonté. Tout l'univers, par les merveilles qu'il renferme, devait lui manifester la grandeur, la sagesse, et la puissance de son auteur. Telle était la destination des biens sensibles. Mais de les rechercher avec passion, de s'y reposer avec complaisance, d'en jouir au lieu d'en user, d'y établir sa fin, sa félicité, ce n'est point la nature qui donne ce penchant à l'homme; c'est l'homme lui-même, qui, ayant perdu par son péché le souverain bien sans perdre le désir d'être heureux, cherche d'objet en objet son bonheur égaré, et se livre aveuglément à ces plaisirs imposteurs, qui lui promettent la félicité qu'il a perdue. Ainsi, mes frères, l'homme n'est pas à blâmer de ce qu'il veut être heureux, mais de ce qu'il le veut être hors de Dieu. On ne lui fait pas un crime de chercher son bonheur, mais de le chercher où il ne peut être; il est naturel qu'il aime la félicité, mais il est contre nature qu'il aime la volupté.

D'où vient donc, me direz-vous, que l'homme porte en soi un penchant qui l'entraîne vers la créature? C'est ce qu'il faut vous développer, mes frères : il est vrai que nous gémissons dès le berceau sous le joug impérieux d'une cupidité tyrannique, qui courbe sans cesse notre âme vers la terre : nous portons dans nos membres, dit l'Apôtre, une loi de la chair qui s'élève contre la loi de l'esprit. Mais ne vous a-t-on pas dit souvent que cette fâcheuse loi n'est qu'une loi de péché, qu'une inclination opposée à l'homme intérieur, qu'un rejeton impur, que l'esprit ennemi a enté dans notre nature? *Stirps immunditiæ, quam diabolus plantavit in homine*, dit saint Augustin (*Contra. Jul.*, V, 7).

En effet, cet instinct fatal prend sa source ou dans le principe de notre existence, ou dans celui de notre corruption; il nous vient ou de Dieu qui nous a créés, ou du péché qui nous a perdus. Or, la raison toute seule, sans recourir ici à la foi, la saine raison permet-elle de penser qu'il vienne de Dieu, ce penchant qui nous déshonore? L'Ecriture nous enseigne que le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même : *Universa propter semetipsum operatus est.* (*Prov.*, XV, 4.) Or, peut-on concevoir qu'un ouvrier aussi puissant et aussi sage nous eût donné un penchant qui nous éloigne de lui? Peut-on concevoir qu'il eût incliné vers la créature un cœur qu'il avait dessein de consacrer à sa gloire? La saine raison permet-elle de le penser?

S'il était ainsi, mes frères, et que ce fût l'auteur de la nature, qui nous portât aux plaisirs des sens, n'y eût-il pas eu en lui de l'injustice à détruire l'homme par le déluge, sous prétexte qu'il était devenu tout charnel : *Quia caro est* (*Gen.*, VI, 3), puisque l'homme n'eût fait en cela que se prêter aux impressions de son Créateur? Et comme il est du devoir de remplir sa destination, si nous sommes destinés à être heureux du bonheur des sens, c'est donc un devoir de contenter la cupidité avec ses désirs. La volupté est donc un mérite, la sensualité une vertu, la débauche un acte de religion; la concupiscence est donc un bien, dit saint Augustin (*Op. imp.*, IV, 21), et une grande concupiscence sera un grand bien; le plaisir ne sera plus seulement toléré, mais sanctifié; il ne sera plus

simplement permis, mais ordonné; l'on deviendra enfin plus pieux, plus honnête homme, à mesure qu'on se rendra plus débauché. Et voilà dès lors la raison confondue, la religion renversée, la pudeur éteinte, la Sagesse éternelle outragée dans ses desseins.

Car enfin cette divine Sagesse nous a formés pour les biens du monde, pourquoi ces biens sont-ils si peu capables de nous satisfaire? Pourquoi nos désirs renaissent-ils dans l'affluence des plaisirs? Pourquoi les heureux du siècle tombent-ils à tout moment dans le dégoût et dans l'ennui? Si elle a fait le cœur de l'homme pour les plaisirs des sens, comment a-t-elle fait les plaisirs des sens trop bornés pour le cœur de l'homme? Cette sagesse, si régulière dans tous ses ouvrages, se serait-elle ici démentie? Eût-elle ignoré les bornes étroites de la créature, et la vaste étendue de notre cœur? Ou plutôt cette infinie avidité du cœur de l'homme ne nous répond-elle pas qu'il est fait pour un objet infini; que plus grand que le monde, la nature ne l'a pas formé pour les biens du monde, et que, si nous sentons au dedans de nous un penchant importun pour ses douceurs stériles, c'est un penchant étranger à notre cœur, une inclination qui vient du péché, un mouvement de la nature corrompue? Or, les mouvements de la nature corrompue, la religion a-t-elle tort de les condamner? Prendrez-vous pour un titre de justice le triste et malheureux fruit de l'iniquité? Et l'amour des plaisirs sensuels recevrait-il un caractère d'innocence du péché, qui en est la source? Ne dites donc plus que la religion n'a pas droit de condamner une inclination qu'inspire la nature, puisque la nature ne nous inspire que l'amour de la félicité, l'amour de l'ordre, de la vérité, de la justice, l'amour des vrais biens, et non l'amour de la volupté, qui ne paraît naturel que parce que notre corruption l'a comme changé en nature : *Vitium pro natura inolevit.* (S. Aug., *in Joan.*, XLIV, 12.) Que l'on étudie avec soin le cœur de l'homme, on verra que son vrai penchant, c'est la vertu, et qu'il n'est heureux qu'autant qu'il s'y tient attaché. Premier prétexte de nature, l'inclination du cœur.

Le second prétexte se prend dans la nature du plaisir même. Il y a, nous dit-on, des plaisirs si légitimes, que la piété la plus scrupuleuse ne les a jamais désavoués. N'est-il pas permis d'aimer ce qui de sa nature est innocent? Ici, mes frères, je conviens d'abord qu'il y a des plaisirs légitimes; car je ne viens point vous surfaire l'Evangile, ni aigrir des vérités qui sont d'elles-mêmes assez amères. Je sais qu'il y a des douceurs permises, des jeux tolérés, des divertissements honnêtes, des délassements nécessaires, des repas que la tempérance assaisonne, des entretiens que règle la charité, des plaisirs en un mot qui peuvent entrer dans l'ordre du salut; je le sais, et à Dieu ne plaise que je veuille interdire ce que l'Evangile ne défend pas; la voie du ciel n'est pas déjà trop spacieuse.

Mais, en premier lieu, vous qui nous parlez de plaisirs innocents, dites-moi, je vous prie, les plaisirs que l'on s'accorde dans le monde sont-ils de cette nature? Appellerez-vous innocents ces excès de table, où l'on fait gloire d'étouffer la raison dans les vapeurs de la débauche, et de surprendre la facilité de ses frères, pour leur faire avaler l'iniquité? Appellerez-vous innocents ces emportements de jeu, où, parmi les imprécations et les blasphèmes, on expose aux injures du hasard l'appui de sa famille, l'héritage de ses pères, le fruit de son travail, la substance du pauvre et la consolation de l'affligé? Appellerez-vous innocents ces spectacles toujours condamnés par l'Eglise, et que la pudeur toute seule doit vous interdire; ces bals, ces assemblées de ténèbres où l'on paraît sous les figures les plus bizarres, et où l'on se permet les discours et les libertés les plus indécentes; ces lectures qui noircissent l'esprit de mille fantômes odieux et qui, par le récit amusant d'une intrigue fabuleuse, développent à des âmes tendres l'art funeste des intrigues? Appellerez-vous innocents ces désordres secrets, ces dissolutions honteuses, ces excès énormes, où vous savez mieux que moi que l'on se plonge aujourd'hui sans pudeur et sans retenue. Ah! l'on se permet les voluptés les plus criminelles, et l'on vient nous parler de plaisirs sages et innocents! Grand Dieu! que vous êtes terrible, mais que vous êtes juste d'aveugler ainsi le pécheur, en peine de son péché, et de punir le dérèglement du cœur par le dérangement de l'esprit! (S. Aug., *Conf.*, I, 18, 3.) Où est ici l'équité, mes frères, de prétexter des plaisirs innocents pour en autoriser d'illégitimes?

Mais je suppose, en second lieu, que vos plaisirs soient en effet aussi innocents que vous le prétendez; et je vous demande : croyez-vous que dès lors il n'y ait plus d'écueil à craindre! Croyez-vous qu'il vous soit permis d'en jouir à votre gré, et de nager tout à votre aise dans leur abondance, sous le beau prétexte qu'ils sont innocents? Si vous le pensez, mes frères, oh! que vous connaissez peu quel est l'esprit de la religion à qui vous avez le bonheur d'appartenir! *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Luc.*, IX, 55.)

Elle nous apprend, cette religion si sainte, que des plaisirs même innocents l'enchaînement est criminel; que dans un chrétien le travail doit l'emporter sur le repos; que s'il est de la prudence de se délasser au besoin, c'est mollesse de se délasser toujours; et que, si l'on peut s'accorder quelques divertissements qui passent, il n'est point permis de se livrer à des divertissements qui se perpétuent, qui varient selon le caprice, qui semblent se reproduire les uns les autres, et dont on ne se relâche que par un dégoût de satiété. Elle nous apprend que tout ce qui est permis n'est pas expédient; que

l'athlète qui combat s'abstient de tout; que celui qui sème dans la chair moissonne la malédiction; que jamais on ne se familiarisa impunément avec les joies du siècle; que c'est une lèpre contagieuse à laquelle on ne peut toucher sans en devenir impur, et un fruit sauvage dont l'écorce trompeuse couvre un venin mortel aux enfants même des prophètes (IV *Reg.*, IV, 41.) Elle nous apprend enfin que ces plaisirs innocents, dont on ne se défie pas, mes frères, sont par leur vicissitude la tentation peut-être la plus séduisante; et que la volupté n'est pas en quelque sorte tant à craindre : pourquoi? C'est que l'horreur qui environne la volupté forme une haie d'épines qui en détourne; au lieu que rien n'avertit de se tenir en garde contre le plaisir permis : on s'arme faiblement contre des douceurs qui blessent par leur innocence; et Dalila toute seule fait plus de mal à Samson que tous les Philistins ensemble. Ajoutez que la volupté se trahit elle-même, en précipitant tout à coup; la chute, étant plus sensible, avertit plus tôt de se relever; au lieu que les plaisirs innocents vous mènent au précipice par une pente douce, facile; les coups qu'ils portent n'alarment point la vertu; les blessures qu'ils font sont d'autant plus meurtrières que l'on craint d'en guérir; et la sagesse de Salomon, qui s'assoupit insensiblement dans le sein des délices, s'éteint enfin et le perd sans retour. Voilà, mes frères, ce qui est à craindre dans les plaisirs même innocents, leur continuité, leur vicissitude.

Lorsqu'on envisage la situation de ces personnes du beau monde, qui, à la faveur d'un revenu légitime, mènent une vie agréable et commode, qui semblent n'avoir d'autre occupation dans la vie que celle de s'étudier elles-mêmes, qui ne sortent du sein du sommeil que pour s'occuper de leurs agréments, et qui, pour quelques moments d'une prière aisée, croient avoir acquis le droit de couler le reste du jour dans une molle vicissitude d'amusements légers, sages d'ailleurs, et irréprochables pour les mœurs. Mon Dieu ! s'écrie-t-on, que ces personnes sont donc heureuses ! Elles ont à souhait le plaisir, le doux repos : qu'un amusement les ennuie, un autre se présente aussitôt pour les délasser. Que l'on se trouverait heureux d'avoir quelque légère portion de leur bonheur! Hélas! mes frères, que vous connaissez peu ce que vous désirez : *Nescitis quid petatis!* (*Matth.*, XX, 22.) De tous les chrétiens il n'en est peut-être pas dont le salut soit plus désespéré. Non, le débauché, quoique plus coupable par ses désordres, ne paraît point encore si éloigné du royaume des cieux : pourquoi? C'est qu'il sent son mal, et que le sentiment du mal en approche le remède. Au lieu que ces honnêtes mondains dont vous nous vantez la probité, l'honneur, n'apercevant en eux aucun vice marqué, s'estiment irréprochables, se canonisent eux-mêmes, et par une confiance présomptueuse se rendent inaccessibles aux plus salutaires avis.

Qu'un prophète du Seigneur les avertisse en son nom de leurs égarements : Et de quels égarements, lui répondent-ils avec un air de sécurité, *in quo revertemur?* (*Mal.*, III, 7.) Grâce à Dieu, nous ne faisons tort à personne, nous rendons service à nos amis, nous serions bien fâchés d'opprimer le faible, de dépouiller la veuve et l'orphelin; et si nous avons quelques douceurs dans la vie, ce n'est aux dépens de qui que ce soit; quel grand mal y trouvez-vous? *In quo configimus te?* (*Ibid.*)

Ah! mes frères, quel grand mal nous y trouvons? Eh ! n'est-ce donc point un grand mal que de vivre impénitent? N'est-ce point un grand mal que de ne pas entrer dans la vie crucifiée de son Sauveur? N'est-ce point un grand mal de rechercher des douceurs qui attachent à la vie présente, et qui font perdre insensiblement le goût de la vie céleste, où le cœur doit sans cesse aspirer? N'est-ce point un grand mal que de flatter une chair de péché, condamnée à la peine? Vous ne faites tort à personne, je veux le croire; mais pensez-vous que ce soit là tout? l'Evangile, la loi et les prophètes se réduisent-ils à n'être ni assassin, ni perfide? Ne devez-vous rien à Dieu; à sa justice qu'il faut satisfaire, à sa gloire qu'il faut réparer, à ses bontés qu'il faut reconnaître, à ses jugements qu'il faut prévenir? Ne vous devez-vous rien à vous-mêmes, à vos fautes que vous devez expier, à votre innocence que vous devez recouvrer, à la vérité dont vous devez vous nourrir, à la vertu qu'il faut cultiver? D'ailleurs, s'écrie saint Chrysostome, n'est-ce pas faire un tort infini à votre prochain que de lui apprendre à aimer les plaisirs, vous qui devriez, du moins, par votre exemple, lui apprendre à les mépriser?

Mais ce sont des plaisirs innocents. Grand Dieu, des plaisirs innocents! Ne comprendrez-vous donc jamais que leur continuité leur fait changer de nature? Car voilà ce qui vous séduit, gens du monde; vous n'envisagez vos plaisirs que séparément, et sans les rapprocher les uns des autres. Vous examinez en particulier ce repas où la tempérance a régné, ce jeu où la modération a présidé; cet entretien où l'on n'est pas sorti des bornes de la charité, ces lectures, ces concerts, que vous ne remarquez pas avoir fait sur votre cœur d'impression suspecte, et sur cela vous vous tenez tranquilles. Mais vous ne faites pas attention que ce jeu, ce repas, cet entretien, ces concerts, ces lectures, ces promenades, que sais-je? tous ces divers amusements de votre oisiveté qui se succèdent les uns aux autres, étant réunis ensemble, composent un corps de conduite très-opposé à la mortification chrétienne. Chaque délassement détaché pourra être permis en soi : mais cet assemblage de vos divertissements, ce tissu de vos plaisirs, ce flux et reflux d'amusements, cet enchaînement d'inutilités, voilà ce qui suffira au jour du Seigneur pour vous rendre l'objet de sa malédiction et de sa vengeance. Oui, mes frères, une vie douce, où l'on n'aperçoit pas de grands

crimes, mais où l'on ne voit pas de pénitence, n'est point une vie chrétienne, et suffit, sans autre défaut, pour vous perdre dans l'éternité.

Vous direz encore que cela est bien fort; mais jugez-le vous-mêmes. Croyez-vous de bonne foi que ce soit assez pour le salut de se garantir des grands désordres, d'éviter le parricide, l'adultère, le blasphème, le sacrilége? Croyez-vous que, sans renoncer à soi-même, et sans porter sa croix tous les jours, comme l'ordonne l'Evangile, on puisse devenir propre pour le royaume des cieux? Avez-vous jamais ouï dire que l'on se soit sauvé à l'aise et sans se faire violence? Jésus-Christ ne condamne-t-il pas les riches du siècle, pour cela seul qu'ils reçoivent leur consolation en cette vie? *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram!* (*Luc.*, VI, 24.)

Ah! s'il était une voie du ciel douce et aplanie, pieux fidèles, qui jouissez maintenant de l'heureux fruit de vos travaux, pourquoi nous en eussiez-vous tracé une si étroite, si épineuse, si rebutante à la nature? Et vous, ô mon Sauveur, si le sanctuaire avait pu s'ouvrir aux douceurs de la vie, pourquoi n'y seriez-vous entré que par votre sang? Eussiez-vous donc travaillé à nous rendre le salut plus difficile, dans le temps que vous mouriez pour faciliter notre salut? Ah! mes frères, s'il a fallu que le Christ n'entrât dans sa gloire que par les souffrances, à quel titre des pécheurs oseront-ils y prétendre? Si un Dieu, seul principe de tout bien, a été soumis à la douleur, serait-il juste que l'homme, source de toute iniquité, eût en partage le repos et le plaisir?

Quoi! dit le Seigneur, je commencerai par affliger le peuple qui honore mon saint nom : *Ecce in civitate in qua invocatum est nomen meum, ego incipiam affligere.* (*Jer.*, XXV, 29.) Et vous, infidèles, vous qui portez votre encens à des idoles, vous vous croirez à couvert de toutes peines, comme si vous étiez justes et irréprochables : *Et vos quasi innocentes et immunes eritis?* (*Ibid.*) Quoi! je n'aurai pas épargné mon propre Fils, je l'aurai livré pour vous à la mort, et à la mort de la croix; et vous qui n'êtes que des enfants de colère par nature, vous vous croirez dispensés de porter votre croix à sa suite, comme si vous étiez plus justes et plus innocents que lui? *Et vos quasi innocentes et immunes eritis?* (*Ibid.*) Quoi! tous mes élus auront repoussé loin d'eux la vanité des plaisirs, quoique leur vertu parût leur donner un droit au bonheur même de cette vie; et vous, qui tant de fois avez profané le sang de l'alliance et fait injure à l'esprit de grâce; vous qui tant de fois vous êtes vendus au péché pour commettre l'iniquité, vous rejetterez loin de vous la mortification des sens; vous vous flatterez de pouvoir sans crime vous donner vos aises et vos plaisirs; vous vous croirez exempts de mener une vie pénitente, comme si vous étiez innocents, sans tache, *et vos quasi innocentes et immunes eritis?* (*Ibid.*) Non, non, vous n'en serez point exempts, dit le Seigneur, *non eritis immunes.* (*Ibid.*) Si les ronces et les épines couvrent les terres de mon peuple, combien ne couvriront-elles pas davantage toutes ces maisons de plaisirs d'une ville plongée dans les délices? Ainsi parle le Seigneur, mes frères.

Ne nous abusons point. Le disciple n'est point au-dessus du maître : la vie du chrétien n'est point une vie de repos et de sensualité, mais de combat et de sacrifice, et ce sera toujours un caractère de réprobation, que de rechercher ses aises, d'aimer son plaisir, de flatter ses sens, de mener une vie douce et impénitente, de se composer avec art une chaîne de passetemps et d'amusements agréables; et quelque innocents qu'ils vous paraissent, si vous n'en corrigez les douceurs par une pénitence soutenue jusqu'à la mort, je vous le dis en vérité, rien ne sera capable de vous justifier devant Dieu, ni l'inclination du cœur, ni l'innocence prétendue de vos plaisirs, frivoles prétextes de nature. Voyons si les prétextes de bienséance et de nécessité seront pour vous des ressources plus assurées; je les réunis dans une dernière partie.

SECONDE PARTIE.

On ne peut rien aimer qu'en se persuadant qu'il est bon. Rien ne peut plaire sous l'idée du vice; et le plaisir lui-même cesserait d'être plaisir, si de spécieux prétextes ne lui donnaient une couleur d'équité. Faut-il s'étonner qu'on les cherche, ces prétextes, non-seulement dans la nature, mais aussi dans les bienséances? Car, dans le monde, on est fort pour les bienséances. On manquerait plutôt à un devoir de religion qu'à un devoir de civilité. Une règle de pure politesse l'emporte souvent sur la loi sainte; et ce qu'établit le respect humain efface pour l'ordinaire ce que l'Evangile nous prescrit.

On veut donc nous persuader, mes frères, qu'il est un âge, qu'il est des conditions, où la bienséance, ne permettant pas de se retirer des compagnies, engage nécessairement à prendre part aux plaisirs qui s'y présentent, et l'on se fait ainsi des plaisirs un devoir d'état. Pour confondre ce prétexte, il est aisé de faire voir, 1° qu'il n'est point de bienséance qui autorise la passion du plaisir; 2° que s'il était de ces flatteuses bienséances, jamais il ne pourrait être permis de les préférer à la loi de Dieu, qui nous ordonne de mener une vie pénitente. Soutenez votre attention

Je dis, d'abord, qu'il n'y a point de bienséance qui autorise la passion du plaisir. En effet, qu'appelez-vous bienséance? Ce sont des manières convenables au temps, aux lieux, aux personnes : ce sont des règles qu'établit la politesse, que dicte la complaisance, que demande la société, et que le monde approuve. Or, je vous le demande à vous-mêmes; approuvez-vous dans le monde un

père de famille qui joue, qui dissipe, qui vit sans souci, sans sollicitude, sans s'appliquer sérieusement à ses affaires? Approuvez-vous une mère de famille qui abandonne l'éducation de ses enfants, le soin de son domestique pour aller de compagnie en compagnie, et qui n'est jamais de plus mauvaise humeur que dans sa maison? Approuvez-vous un jeune homme qui, sans se porter à rien de solide, ne sait faire autre chose que de fréquenter les académies, paraître au bal, au spectacle, et promener nonchalamment une molle et fastueuse indolence? Approuvez-vous une jeune personne qui vole avec ardeur partout où l'invite le plaisir, et qui ne se trouve jamais plus gênée que dans la compagnie d'une mère sage et chrétienne? Est-il rien que le monde condamne avec plus de force que l'inaction, la mollesse? Si l'on n'y aime pas ces dévots chagrins qui, comme dit Isaïe, ne jeûnent, ce semble, que pour se donner le droit de censurer les autres : *Ad lites et contentiones jejunatis* (*Isa.*, LVIII, 4); n'est-il pas vrai que l'on n'y aime pas non plus les esprits dissipés, qui se repaissent de bagatelles, et que la vie occupée, la vie sérieuse et active, est la seule qui se concilie l'approbation et l'estime? Où sont donc ces bienséances qui vous font du plaisir un devoir d'état?

Je conviens qu'il est des circonstances où la charité elle-même veut que l'on se prête aux délassements honnêtes de nos frères. Ainsi, le saint homme Tobie préparait dans les jours de fête un repas simple et modeste, où il invitait ses parents, ses amis, exilés et captifs, afin d'adoucir les rigueurs de leur servitude. Ainsi, les premiers fidèles avaient leurs agapes, et les solitaires les plus pénitents ne faisaient pas difficulté de relâcher un peu de leurs austérités ordinaires en faveur des saints qui les visitaient dans leur retraite. Jamais on ne blâmera une famille qui se rassemble de temps en temps, afin d'y entretenir l'union et la paix. Mais ce que la charité permet en certain temps, c'est une illusion de penser qu'il y ait des bienséances qui en fassent un train de vie ordinaire, un privilége du bel âge, un apanage des conditions relevées. Quoi! parce qu'on est en dignité, il faudra qu'on serve d'amusement à tous les désoccupés d'une ville! En vérité, la condition serait bien malheureuse. Quoi! si je tiens un rang distingué dans la république, il faut, par bienséance, que je sois livré chaque jour au jeu, à la bonne chère? En suis-je donc moins redevable à la religion? Suis-je moins obligé d'édifier par mon exemple? Tous ces grands hommes, qui ne connaissaient d'autre délassement qu'un changement de travail, ignoraient-ils donc les bienséances de leur état? Ces princesses, ces dames si respectables qui se dérobent à la compagnie pour aller dans le secret, ou s'humilier aux pieds de Jésus-Christ, ou travailler au soulagement des pauvres, ou respirer enfin, dans le sein de la piété, des fatigues de la grandeur, ignorent-elles les bienséances de leur état? Ah! veillez à l'établissement de vos enfants, entretenez dans vos familles le bon ordre et la paix, appliquez-vous à vos emplois, à vos affaires; voilà les bienséances que le monde même vous prescrit. Loin de trouver mauvais que vous renonciez aux plaisirs pour donner votre attention à des œuvres de miséricorde ou de justice, vous n'en serez que plus honorés, et le monde, tout injuste qu'il est, rendra gloire à votre sagesse. Il n'y a donc point de bienséances qui autorisent une vie de plaisir.

Mais, en second lieu, s'il en était qui parussent vous faire du plaisir un devoir, croyez-vous, mes frères, qu'elles dussent l'emporter sur la loi de Dieu, qui vous ordonne de mener une vie laborieuse et pénitente? Vous n'ignorez pas que c'est une loi qui s'étend également sur tous : *Dicebat ad omnes* (*Luc.*, IX, 23); que, pour être disciples de Jésus-Christ, il faut porter sa croix, et la porter tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie.* (*Ibid.*) Voilà notre loi, voilà l'Evangile ; sur quoi je dis : Si c'est une loi de porter sa croix et de la porter tous les jours, *quotidie*, il n'y a donc point de jour qui ne doive être marqué au sceau de la pénitence; point d'âge qui donne droit au plaisir, point de temps qui n'ait besoin d'être purifié par le feu des austérités, *quotidie*, Et, si cette loi s'étend également sur tous, il n'y a donc point d'immunités en faveur de la naissance, des emplois, des richesses, point de privilége pour l'homme d'affaires, ni pour l'homme de qualité. Tous sont ici de niveau, le ministre des autels et le simple fidèle, l'homme du monde et le solitaire, le pauvre qui n'a pas où reposer la tête et le riche que la terre adore en silence. Tous sont enveloppés dans un même arrêt, réunis sous un même joug, soumis à une même loi, *ad omnes*.

Et certes, mes frères, quelle serait cette saison de plaisirs? la jeunesse? On le veut ainsi dans le monde. Mais les passions étant plus vives à cet âge, n'ont-elles pas besoin d'être amorties par le retranchement et la contrainte? La vertu, plus délicate alors, ne demande-t-elle pas d'être ménagée avec plus de soin? Les premières impressions étant décisives pour l'avenir, ne doit-on pas s'appliquer à les rendre plus pures? Pour peu qu'on se laisse gagner aux attraits de la volupté, et surprendre aux objets séduisants, qui déploient alors tous leurs charmes avec plus de danger, ne se rend-on pas incapable d'occuper les places, et de remplir les emplois auxquels la Providence nous destine? Consacrés à Dieu dès le berceau, ne lui réserverions-nous que les restes languissants d'une vie usée dans les plaisirs? Ces fleurs si précieuses, que la grâce aura cultivées dès le moment de leur naissance, seraient-elles destinées à servir d'ornement à un monde réprouvé? Ah! c'est à Dieu que tous les temps appartiennent; c'est Dieu qu'il faut servir dans tous les âges et dans tous les temps.

A l'égard des conditions, quels seraient les états privilégiés pour le plaisir? Ceux des grands et des riches de la terre? Mais ces grands, ces riches de la terre n'ont-ils pas le même Evangile à pratiquer, le même modèle à suivre, les mêmes engagements à remplir? Jésus-Christ est-il divisé? mitigé pour les uns, austère pour les autres? Fait-il acception du juif et du gentil, de l'esclave et du libre? Le riche n'a-t-il pas, comme le pauvre, renoncé, dans son baptême, aux pompes et aux vanités du siècle? Ah! si ces vanités renaissent pour vous, riches du monde; si le bien, l'honneur, la qualité, les dignités, les emplois vous attachent au plaisir, et ne vous permettent pas de répondre à vos engagements de religion, venez donc retirer la parole que vous avez donnée à l'Eglise, de ne combattre, pendant tous les jours de votre vie, que sous l'étendard de la croix. Il ne convient pas à l'honnête homme de violer sourdement ses promesses. Venez, en recevant vos titres de volupté, effacer les augustes titres de votre innocence. Déclarez hautement que, en devenant plus riches, vous devenez moins chrétiens; que les faveurs du ciel vous obligent à lui manquer de foi; que, disciples par état d'un monde brillant et voluptueux, vous êtes dispensés désormais d'être les disciples d'un Dieu souffrant et crucifié. Paraissez enfin dans nos temples, et, prosternés aux pieds des sacrés autels, dites à Dieu, dans les mouvements d'une reconnaissance assez nouvelle : Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste de vos enfants, humilié, pénitent, mortifié, je vous bénis, Père saint, de ne m'avoir pas rendu conforme à l'image de votre Fils. Il fut homme de douleur, et je suis homme de plaisir; il ne ressentit que les amertumes de la vie, et je n'en goûte que les douceurs. Il prit sur soi mes langueurs et mes infirmités; et moi, grâces à votre providence qui me comble de biens et d'honneurs, je me vois dispensé de ne rien prendre sur mes sens, et d'accomplir en moi ce qui manque à ses souffrances

O mon frère, oseriez-vous tenir à Dieu ce langage impie? Votre bouche oserait-elle s'ouvrir à ces horribles blasphèmes? Vos yeux soutiendraient-ils la présence de ces autels, où coule encore chaque jour le sang que Jésus-Christ a versé pour vous; et votre propre cœur ne s'élèverait-il pas en témoignage contre vous-même? Car enfin ne sentez-vous pas dans votre cœur que toutes les bienséances du monde ne sont point capables de balancer des obligations toutes divines? Ne sentez-vous pas qu'il est un nom au-dessus de tout nom, une loi devant qui doit plier toute loi, et que les engagements du siècle ne sauraient jamais être aussi sacrés que les engagements de religion? Ignorez-vous que les biens sont des dons de Dieu; que les dons de Dieu doivent servir à sa gloire; qu'il n'élève les uns au-dessus des autres qu'afin que par des exemples persuasifs ils donnent du crédit à la vertu; et que plus vous êtes distingués par vos biens, vos emplois, votre naissance, plus aussi vous devez vous distinguer par le mépris du monde, par le retranchement des sensualités, et par l'éloignement des plaisirs? Ignorez-vous enfin que la joie appartient en propre à l'innocence; qu'il n'y a que la vertu qui donne droit au plaisir; que les chants d'allégresse sont pour la maison du juste, comme parle le prophète (*Psal.* CXVII 15), et qu'il faut que la pénitence abonde où abonde l'iniquité? Or, où trouve-t-on moins d'innocence, et plus d'iniquité? ou trouve-t-on la vanité plus impérieuse, la délicatesse plus sensible, la vengeance plus cruelle, l'ambition plus démesurée, la débauche plus excessive? Où trouve-t-on plus de hauteur, de violence et d'emportement, que parmi vous, riches de la terre? et vous croirez qu'une condition qui vous expose à de plus grands crimes vous dispense d'être pénitents? Grand Dieu! vos rigueurs ne seraient-elles donc que pour les pauvres? N'interdiriez-vous le plaisir qu'à des malheureux courbés sous le poids de leur misère? Riches du siècle, ah! pleurez, *ululate, divites* (*Jac.*, V, 1), poussez des cris lugubres. Vos richesses périront, vos honneurs, vos bienséances passeront, mais la parole du Seigneur ne passera jamais; et il est écrit : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également. Le prétexte des bienséances est donc un prétexte frivole et sans fondement.

Mais encore, direz-vous, on ne peut pas toujours prier, toujours travailler; il faut bien que l'on respire de temps en temps. Dernier prétexte dont se parent souvent les personnes qui prient le moins, qui travaillent le moins, et qui pour l'ordinaire ne sont fatiguées que de leur loisir. Pour y répondre en deux mots, je me contenterai, mes frères, de vous marquer les règles des délassements permis, car il faut savoir à quoi s'en tenir.

Je conviens donc que le délassement est nécessaire; mais je dis que le délassement n'est légitime qu'autant qu'il est pris dans la nécessité, avec modération, et pour une bonne fin. Dans la nécessité, c'est-à-dire, lorsque la nature épuisée par le travail a besoin de réparer ses forces, ou que la charité avertit de se prêter aux besoins des personnes à qui l'on se trouve attaché. Avec modération, c'est-à-dire, qu'il faut se mesurer, soit dans la dépense, afin de ne rien ôter au pauvre pour le donner à son plaisir; soit dans le temps, parce que nos jours doivent être pleins, et que le temps est le prix de l'éternité; soit dans l'ardeur et l'affection avec lesquelles on s'y porte; car, comme dit saint Augustin, ce n'est pas tant l'usage des choses de la vie, que la passion avec laquelle on en use, qui fait le crime : *Non usus rerum, sed libido utentis in culpa est.* Enfin, mes frères, ce doit être pour une bonne fin, c'est-à-dire, dans la seule vue de reprendre la prière ou le travail avec plus de courage et de succès. Jamais il n'est permis de rechercher le plaisir pour

le plaisir. Tout, jusqu'à nos délassements, nos entretiens, doit composer un corps de conduite qui glorifie le Seigneur. Telles sont les règles des délassements permis, la nécessité, la modération, une bonne fin; et le défaut d'une seule de ces règles suffit pour rendre vicieux les délassements d'ailleurs les plus légitimes.

Sur ces principes quelle idée devez-vous concevoir des prétendus délassements du monde?

1° Quelle est la nécessité qui les ordonne? Répondez de bonne foi, mes frères; quelle est la nécessité qui vous oblige de passer les nuits entières à ces bals aussi fatigants qu'ils sont favorables aux intrigues les plus infâmes, et de vous y donner en spectacle sous des figures difformes qui déshonorent l'humanité et qui servent de voile à l'impudence? Quelle est la nécessité qui vous oblige d'aller à la comédie, aux spectacles, de courir à des assemblées où règnent la médisance, la galanterie? Ne pourriez-vous donc vous en passer sans en être incommodés? Quelle est la nécessité que vous fassiez servir votre maison de théâtre à la fortune, et que par une avarice sordide vous y vendiez le droit de perdre à la fois son innocence et son bien? Quelle est la nécessité que des prêtres se confondent avec les gens du monde dans leurs parties de plaisir; que leur enjouement serve d'amusement aux profanes; et qu'affaiblis comme Samson, les Philistins les fassent venir dans leurs assemblées pour y servir à leurs divertissements : *Ut ante eos luderet?* (*Judic.*, XVI, 25.) Combien de plaisirs que le seul défaut de nécessité rend criminels!

2° Quelle est la modération que l'on se prescrit? Si vous considérez la dépense, il n'est point de richesses que l'on ne risque dans la chaleur du jeu; point de trésors que l'on ne prodigue aux malheureux objets de sa passion; point de dépense que l'on ne plaigne lorsqu'il s'agit de son plaisir : si la misère du temps fait retrancher de ces profusions insensées, c'est une modération forcée dont on gémit. Eh! combien encore qui n'épargnent rien pour se satisfaire! On se pique à l'envi d'être plus magnifique, et l'on se ruine par vanité. Nulle modération dans la dépense.

A l'égard du temps, hélas! qu'est-ce que la vie de ces personnes que l'on appelle du beau monde? Un passage du sommeil à la parure, de la parure aux visites, des visites aux spectacles, du spectacle au repas, du repas au jeu, et du jeu au sommeil; à peine dans tout un jour donnent-elles un moment au travail, viles créatures qui ne semblent nées que pour le faste et la volupté.

Si maintenant vous considérez l'ardeur et l'affection avec lesquelles on se porte au plaisir; c'est passion, c'est fureur. Observez ces personnes qui aiment le jeu : à peine ouvrent-elles les yeux à la lumière du jour qu'elles se rappellent leurs parties de jeu, qu'elles en racontent les révolutions, les hasards; qu'elles s'en proposent de nouvelles, et que bientôt elles s'y livrent pour y passer le jour et la nuit avec un acharnement qui fait oublier les devoirs les plus sacrés, les affaires les plus importantes, les besoins même de la nature et le soin de la santé. Il n'est point d'attention plus sombre, point d'application plus inquiète; tous les esprits sont en mouvement, toutes les pensées se fixent aux objets du jeu : pour toute autre chose ce serait une contention trop gênante. On ne pense point ainsi à Dieu, à son salut. Ainsi nulle modération dans la dépense, dans le temps, dans l'affection avec laquelle on se livre aux plaisirs du monde. Comment pourraient-ils être légitimes?

Enfin quel est le but qu'on se propose? Est-ce le travail? Mais ce sont vos prétendus délassements qui vous fatiguent; vous en sortez épuisés, incommodés, le corps brisé, la tête échauffée, appesantie, incapable de vous appliquer; il vous faut souvent un long repos pour vous remettre des fatigues d'une seule nuit. Est-ce la religion, la piété? Mais oseriez-vous dire que ce soit pour apprendre à honorer Dieu que vous allez dans des compagnies où l'on se fait un jeu de l'offenser? Oseriez-vous dire que ce soit un motif de piété qui vous conduit à ces assemblées, où l'on commence par écarter toute idée de piété, où ce serait se donner un ridicule que de faire entrer la religion pour quelque chose? Car telle est, ô mon Dieu, la corruption de vos enfants, votre présence les importune; pour leur plaire il faut vous oublier. Ah! les plaisirs du monde sont pour l'ordinaire sans nécessité, sans modération, sans aucune vue de piété.

O vous donc qui jouissez de la malheureuse prospérité du siècle, craignez, mes frères, craignez ses plaisirs contagieux; n'entreprenez point de les justifier sous de vains prétextes de nature, de bienséance et de nécessité. Souvenez-vous qu'il faut dompter par la mortification une nature devenue rebelle par le plaisir; que les bienséances du monde n'entrent point en parallèle avec la loi de Dieu; et que, de toutes les nécessités, il n'en est point de plus pressante que celle de persévérer dans la pénitence jusqu'à la fin. Si quelquefois certaines bienséances, ou pour mieux dire, si des servitudes d'état vous engagent à des visites d'honnêteté, n'y prodiguez point un temps qui est le prix du sang de Jésus-Christ. Soyez-y plus attentifs à édifier qu'à plaire; n'y autorisez pas le jeu sous prétexte d'éviter la médisance; il faut éviter l'un et l'autre : la médisance à cause de la malignité qui l'envenime, le jeu à cause des pertes de temps qu'il entraîne et des excès où il conduit.

Enfin, s'il se trouve des circonstances où vous ne puissiez vous refuser à un plaisir honnête que l'on vous présente, imitez la sage conduite de la reine Esther (*Esther*, XIV), qui, se voyant obligée par son état de paraître à la table d'un puissant roi, gémissait en secret de ces honneurs importuns, ne donnait à ces bienséances que le temps nécessaire pour ménager une union avanta-

geuse aux Israélites affligés; et sitôt que, rendue à sa chère retraite, elle pouvait en liberté répandre son âme devant Dieu : Seigneur, s'écriait-elle avec larmes, vous voyez le triste esclavage où me reduit mon état : *Tu scis necessitatem meam.* (*Esther*, XVI, 16.) Vous savez que dans mon cœur je réclame la pénitence, je n'ai que de l'éloignement pour la joie des pécheurs et pour la gloire des incirconcis. Oui! mon Dieu, vous m'êtes témoin qu'il n'y a que la nécessité seule qui m'entraîne à ces assemblées où me suivent de près les dégoûts, les ennuis; et qu'à la vue de mes iniquités les repas les plus délicieux sont pour moi sans sel et sans attrait : *Nec mihi placuerit convivium regis.* (*Ibid.*) Oh! qu'il m'est bien plus doux de me nourrir dans la retraite de l'onction de la prière, du pain de la vérité, de la substance de votre divine parole! Car votre servante, ô Dieu de mes pères, n'a jamais placé qu'en vous son bonheur et sa joie : *Et nunquam lætata est ancilla tua, nisi in te, Domine Deus Abraham.* (*Esther*, XIV, 18.)

Voilà, mes frères, l'exemple que nous a laissé une grande reine qui a su vivre dans la retraite et dans la pénitence au milieu d'une cour idolâtre, où l'on ne connaissait d'autre félicité que celle de la vie. Exemple bien propre à confondre tous nos prétextes. Imitons-le, mes frères, mettons, comme Esther, toute notre joie en Dieu seul, et nous trouverons dans le mépris des plaisirs du monde un plaisir infiniment plus doux, le repos de la conscience, les douceurs de la grâce, les consolations de l'Esprit-Saint, la tranquillité, la paix, prémices heureuses de l'éternelle félicité que je vous souhaite, etc.

DISCOURS IX.

SUR LE MÊME SUJET.

Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis. (*Luc.*, VI, 25.)

Malheur à vous, qui vivez maintenant dans la joie et dans les plaisirs, parce que vous serez condamnés aux gémissements et aux larmes.

Quel est donc le crime de l'amour des plaisirs? Quelle est, mes frères, cette injustice odieuse que le Seigneur aperçoit dans une passion qui nous est si naturelle et si chère, pour le frapper ainsi d'anathème? Faut-il donc interdire à l'homme les plaisirs des sens? Privé des biens du ciel, faut-il encore lui retrancher les douceurs de la terre? N'y aurait-il pas de l'excès à priver un malheureux exilé des faibles adoucissements qui se trouvent dans son exil? Ecoutez-le, ô vous, à qui tout paraît innocent de ce qui peut plaire; le crime de l'amour des plaisirs, crime vraiment digne de tous les anathèmes du Seigneur, c'est d'éteindre en nous tout esprit de religion.

En effet, quel est l'esprit que la religion nous inspire? Ce n'est pas un esprit de crainte, nous dit l'Apôtre : *Non dedit nobis Deus spiritum timoris* (*II Tim.*, I, 7), mais un esprit de piété, de pénitence et de charité, *sed virtutis, et dilectionis, et sobrietatis.* (*Ibid.*) Esprit de piété qui nous unit à Dieu; esprit de pénitence qui nous fait mourir à nous-mêmes ; esprit de charité qui nous attendrit sur les besoins du prochain. Tel est l'esprit du christianisme; or, faites-y attention, mes frères, et vous reconnaîtrez aisément que, par un effet tout opposé, l'amour du plaisir, 1° nous attache à la créature; 2° nous fait vivre à nos passions; 3° nous endurcit sur les besoins du prochain, et par conséquent qu'il anéantit en nous la piété, la pénitence, la charité, c'est-à-dire tout l'esprit de notre sainte religion. Voilà en trois mots le crime de l'amour du plaisir. Puisse l'auteur de la vraie félicité nous en inspirer une vive horreur et porter nos cœurs à la recherche des vrais plaisirs. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le propre de la religion, mes frères, c'est d'envisager Dieu en toutes choses, de tendre sans cesse à rendre la créature au Créateur, et de former en nous un esprit de piété qui lui consacre et notre esprit et notre cœur: notre esprit, par une soumission docile aux vérités de la foi; notre cœur, par un amour ardent et sincère. Tel est le premier esprit que la religion nous inspire, esprit de piété. Concevez donc, mes frères, combien est odieux le crime qui se trouve dans l'amour du plaisir.

1° L'amour du plaisir soulève peu à peu notre esprit contre les vérités de la foi, et le conduit par degrés à une affreuse indifférence de religion.

2° Il étouffe dans notre cœur l'amour de Dieu pour le livrer à l'amour profane de la créature. N'est-ce donc pas avec raison que le Seigneur frappe d'anathème cette passion dangereuse, et qui fait retentir à nos oreilles ces terribles paroles : Malheur à vous, qui vivez dans la joie et dans les plaisirs! *Væ vobis qui ridetis !*

3° Au lieu que la piété soumet l'esprit à la foi, l'amour du plaisir soulève peu à peu notre esprit contre les vérités de la foi, et le conduit par degrés à une affreuse indifférence de religion. C'est, mes frères, ce que l'Apôtre nous enseigne. La passion du plaisir, ou, comme il s'exprime, le goût des choses de la chair, fut toujours, nous dit-il, ennemi de Dieu, rebelle à sa loi, funeste à sa religion, et semble avoir plus de force pour la défigurer ou l'éteindre que Dieu même pour l'établir ou la réparer : *Sapientia carnis inimica est Deo, legi enim Dei non est subjecta.* (*Rom.*, VIII, 7.)

En effet, mes frères, remontez de siècle en siècle sur les vestiges de nos erreurs, vous voyez que ce penchant séducteur que nous avons pour le plaisir a été, selon les divers âges, une source d'idolâtrie, un principe d'hérésie, un attrait de libertinage et d'impiétés. Vous voyez que, dès la naissance du monde, il surprit nos premiers parents; et que, s'ils mangèrent du fruit défendu, c'est qu'il leur parut délicieux : *Aspectu de-*

lectabile. (*Gen.*, III, 6.) Vous voyez ensuite le culte des idoles érigé en faveur du plaisir; vous voyez l'homme esclave de ses sens se faire une religion au gré de sa cupidité, et des dieux selon son cœur, afin d'autoriser ses déréglements par des exemples que lui justifiait une piété sacrilége. Depuis même le Réparateur du vrai culte, cette passion toujours féconde en illusions n'a-t-elle pas réussi mille fois, tantôt à l'altérer par l'erreur, tantôt à l'éteindre par l'irréligion? N'a-t-on pas vu dans tous les temps l'hérésie autoriser le plaisir, le plaisir accréditer l'hérésie? Et de nos jours encore, si l'on voit tant d'esprits libertins faire naufrage à la foi, insulter aux mystères saints, se familiariser avec le blasphème, ah! c'est que la volupté est la voie de l'incrédulité, que l'aveuglement de l'esprit est la juste peine des plaisirs du corps, et que celui qui ne règle pas ses désirs sur la foi règle bientôt la foi sur ses désirs. Oui, mes frères, qui commence par être sensuel finit par être infidèle; les festins de Babylone se terminent par la profanation des choses saintes; la mollesse de Roboam le conduit à l'impiété, et tout Juda devient-il efféminé, tout Juda devient idolâtre : *Effeminati fuerunt in terra, fecerunt omnes abominationes gentium.* (III *Reg.*, XIV, 24.)

Je ne vous dis rien, mes frères, qu'une triste expérience ne vous apprenne; car enfin, je vous le demande à vous-mêmes, voyez-vous beaucoup de ces hommes de plaisirs qui demeurent solidement établis dans la foi et sincèrement attachés à la religion de nos pères? Vous qui avez l'usage du monde, dites-le-nous de bonne foi, ne voyez-vous pas tous les jours l'impiété éclore du sein de la volupté? Dès que l'on commence à donner dans le plaisir ne commence-t-on pas à prendre un air de liberté sur les vérités de la foi? Ne se fait-on pas une sorte de gloire d'en parler avec mépris? Ne s'étudie-t-on pas à leur opposer la raison? N'affecte-t-on pas même une indifférence orgueilleuse et fière pour les mystères les plus respectables? Et les premières atteintes que la volupté donne à l'innocence ne vont-elles pas à ébranler enfin les fondements du culte sacré? D'où nous viennent tous ces esprits libertins qui sont aujourd'hui répandus au milieu de nous? Qui peut leur avoir appris à s'élever contre la foi? N'est-ce pas la volupté grossière et la débauche infâme? N'est-ce pas dans les parties de plaisir que l'on voit de jeunes téméraires sans science, sans étude, sans solidité d'esprit et sans connaissance de cause, discuter les vérités les plus profondes, attaquer l'immortalité de l'âme et la certitude d'un avenir, braver les jugements de Dieu et ses vengeances, s'ériger hardiment en juges suprêmes des points de religion qu'ils comprennent d'autant moins qu'ils abrutissent leur raison, et décider enfin de leurs destinées sur la seule foi de leurs penchants? Ah! la vie sensuelle ne s'élève presque jamais que sur les débris de la religion. Quand on se permet les plaisirs que Dieu condamne, on abandonne bientôt et son Dieu et sa foi : *Fecerunt malum in conspectu Domini, et obliti sunt Dei sui.* (*Judic.*, III, 7.)

Jugez donc, mes frères, et de l'horreur que vous devez avoir pour une passion si fatale à la religion et de l'éloignement que vous devez en inspirer à tous ceux que la Providence vous a confiés. Jugez combien sont coupables devant Dieu ces parents faciles qui, par une tendresse aveugle, par une complaisance cruelle, par des largesses désordonnées, laissent à leurs enfants la liberté de se livrer au monde, fournissent à leurs passions naissantes les facilités du crime, et leur ouvrent par la volupté les horribles voies de l'impiété. Ah! quel cri s'élève contre eux du sein même de leur famille! Quel compte l'Auteur de la vie ne leur demandera-t-il pas, non plus du sang, mais de l'âme de ces mêmes enfants qu'il ne leur avait accordés que pour leur apprendre à l'honorer! Comment soutiendront-ils le poids de ses justes reproches lorsque, au lieu de ces fidèles adorateurs qu'ils s'étaient engagés à lui former, ils n'auront à lui présenter que des profanateurs impies, des débauchés, des esprits forts, de superbes contempteurs de son nom? Oh! qu'une fermeté sage leur serait bien plus avantageuse qu'une molle indulgence! En éloignant vos enfants des plaisirs du siècle et leur inspirant l'amour du travail, vous auriez la consolation, mes frères, de préparer à la société des sujets utiles et à la religion des membres fidèles. Au lieu qu'en favorisant leurs plaisirs vous ne vous préparez que des ingrats qui vous causent mille ennuis, et au Dieu saint que des libertins qui l'outragent.

Mais je suppose que la passion du plaisir, comme il arrive en effet quelquefois, n'éteigne pas tout à fait dans l'esprit les lumières de la foi; et je dis, en second lieu, qu'elle est toujours infiniment criminelle en ce qu'elle étouffe l'amour de Dieu dans le cœur pour le livrer à l'amour profane de la créature. Vous savez, mes frères, que le cœur ne peut s'attacher à Dieu que par son amour, et que Dieu n'est l'objet de son amour qu'autant qu'il est celui de ses attentions et de ses désirs. Or, peut-on dire que les attentions et les désirs d'un homme de plaisir se rapportent véritablement à Dieu? Qu'est-ce qu'un homme de plaisir? C'est un homme toujours occupé de la figure du monde, toujours enivré de ses douceurs; c'est un homme dont les yeux ne s'ouvrent qu'à la vanité, dont les idées ne roulent que sur un enchaînement de parties agréables, et dont l'étude la plus sérieuse est de prévenir l'ennui et d'amuser ses dégoûts en variant ses plaisirs; c'est un homme attentif à se procurer toutes ses aises, délicat et sensible à tout ce qui peut lui causer la plus légère incommodité, et qui ne pense qu'à jouir du présent, tranquille sur l'avenir. L'homme de plaisir est un homme qui, toujours ébloui de l'enchantement de la bagatelle, y pense à tout moment, en parle à tout propos; les jeux, les spectacles, les compagnies, les honneurs et les richesses,

voilà le plus cher objet de ses entretiens. Semblables à ces princes de Babylone qui, vivant dans les délices, ne savaient louer autre chose que leurs dieux d'or et d'argent. *Bibebant vinum et laudabant deos suos aureos et argenteos.* (*Dan.*, V, 4.)

A l'égard du Seigneur son Dieu ce grand Dieu à qui il doit l'être, la vie, la raison, la liberté, la santé, tout ce qu'il est; ce grand Dieu de qui il tient les biens dont il fait sa félicité; hélas! à peine l'homme de plaisir pense-t-il jamais à ses bontés pour les reconnaître, à ses grandeurs pour l'adorer, à ses lois pour s'y conformer, à ses jugements pour les prévenir; ses saintes vérités le troublent, ses sacrements l'embarrassent, sa parole le dégoûte et l'ennuie; la présence de ses ministres le gêne et l'importune. Si quelquefois une bienséance de religion l'amène au temple, son attention et son culte se rapportent bientôt à des idoles de vanité; souvent même il fait du lieu saint un rendez-vous sacrilége, et, comme Absalon, il porte souvent l'impiété jusqu'à choisir le temps du sacrifice pour y conjurer contre son père et son roi : *Dum immolaret victimas, facta est conjuratio.* (II *Reg.*, XV, 12.) Tel est l'homme de plaisir, toujours vide de Dieu, toujours plein de la créature. Auquel des deux pensez-vous que son cœur soit attaché?

Vous direz peut-être que c'est faiblesse; que le cœur peut tenir à Dieu lors même que l'on a de la peine à s'en occuper, et qu'on ne laisse pas de l'aimer quoique l'on ne pense pas toujours à lui. Mais, ô mon Dieu! peut-on vous aimer sans penser à vous, et peut-on penser à vous sans vous aimer? Quoi! mes frères, vous donnerez à peine au Seigneur quelques légers moments d'attention, et vous croirez l'aimer plus que vos biens, plus que vos plaisirs dont vous êtes tout occupés! Quoi! vous prétendrez lui être attachés de cœur dans le temps que vous le laissez en oubli! O l'étrange attachement! Vous-mêmes seriez-vous bien contents d'une amitié de cette nature? Que penseriez-vous d'un ami qui ne penserait jamais à vous?

Ah! je sais que l'on est ami de l'époux lorsque sa présence nous réjouit et que son absence nous laisse dans la tristesse. L'Apôtre m'apprend que l'on possède les prémices de l'esprit de charité lorsque l'on gémit dans l'attente de l'avénement du Sauveur, et la nature suffit pour nous instruire que l'on n'aime un objet qu'autant que l'on s'afflige de sa perte et que l'on désire le recouvrer : ce sont là sans doute les signes expressifs du véritable attachement. Or, dites-nous, vous qui aimez vos plaisirs, êtes-vous si touchés de vous voir séparés de Dieu? Portez-vous ce triste éloignement avec tant d'impatience et d'ennui? Ne vous sentez-vous que de l'horreur pour le péché qui vous en sépare, et que de l'ardeur pour les sacrements, pour la prière, pour la vertu qui vous en rapproche? Votre cœur les pousse-t-il sans cesse ces tendres gémissements des vrais amis de l'époux? Y apercevez-vous ce vif empressement de vous réunir à lui? Vous arrive-t-il quelquefois, dans la vivacité de vos désirs, que, n'en pouvant plus retenir l'impétuosité, vous vous récriiez tout à coup avec l'Apôtre : Ah! que ne puis-je rompre mes liens pour me réunir enfin à Jésus-Christ! *Cupio dissolvi, et esse cum Christo.* (*Philipp.*, I, 23.) En un mot, le Seigneur est-il vraiment l'objet et le grand objet de vos désirs? Laissez répondre votre cœur. Ah! s'il est des moments où les dégoûts du monde vous inspirent quelques désirs informes de vous en voir délivrés, au fond, s il vous était libre, ne seriez-vous pas ravis de ne point sortir du séjour des vivants? Ne consentiriez-vous pas, et peut-être sans beaucoup de peine, à ne le voir jamais, ce Dieu tout aimable, pourvu qu'il vous laissât nager à votre aise dans une douce affluence des joies et des plaisirs de la vie? Le moment qui doit vous rendre à lui sans retour ne vous paraît-il pas le plus fâcheux des moments? Les biens qu'il vous prépare, quelque grands qu'ils soient, font-ils sur vous la même impression que ceux de la terre dont vous jouissez? Ne renonceriez-vous pas sans regret aux chastes délices de votre patrie pour les vains amusements de votre exil? Et ne diriez-vous pas volontiers comme les enfants de Ruben : *Nous vous quittons, Seigneur, de la terre promise, pourvu que vous nous laissiez en paix dans ces gras et abondants pâturages?*

Ames sensuelles, vous le perdrez donc ce lieu de délices, que vous ne désirez que par contrainte; et déjà peut-être en êtes-vous à jamais exclues? Le Dieu jaloux qui vous a formées pour lui seul ne veut point d'un cœur toujours disposé à le perdre, et à le perdre sans effort et sans contrainte. Est-ce donc ainsi que vous aimez la créature? Renonceriez-vous si aisément à la possession de vos biens? En soutiendriez-vous la perte avec la même tranquillité que vous soutenez celle de Dieu? Verriez-vous avec autant de froideur et d'indifférence, l'éloignement des jeux et des plaisirs que vous aimez? Ah! que l'on ne vous permette pas d'entrer en société de plaisirs avec les personnes de votre rang et de votre âge, quelle douleur pour vous, quelle amertume! Mais vous trouvez-vous dans ces compagnies où l'on peut se déployer en liberté; quel enjouement, quelles saillies! Tant il est vrai que la passion du plaisir étouffe dans un cœur l'amour divin, pour le livrer à l'amour de la créature; car de prétendre les allier ensemble, et garder entre l'un et l'autre un juste équilibre, c'est une illusion.

L'heureux temps n'est plus, où l'homme innocent et juste n'apercevait dans la nature que les traits de son Créateur; où ses regards ne tombaient sur la terre que pour se réfléchir vers le ciel; et où les diverses impressions des objets sensibles formaient comme autant de rayons lumineux qui venaient peindre dans son âme cette image de Dieu, si pure et si vive, qui faisait son vrai bonheur. Triste victime du péché! L'homme ne peut plus se tourner vers les biens fragiles, sans perdre de vue les biens éternels. La

manne cesse en Israël sitôt qu'il goûte aux fruits de la terre; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est plus en lui; et l'homme, s'il n'est tout à Dieu, reste seul avec la créature. Premier crime de l'amour du plaisir, il éteint en nous cet esprit de piété que la religion nous inspire, et qui doit consacrer à Dieu notre esprit et notre cœur; le second crime, c'est d'éteindre en nous l'esprit de pénitence. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne nous flattons pas, mes frères, nous ne sommes point sur la terre pour y être heureux : nés dans le péché, il est juste que nous vivions dans la douleur; disciples d'un Dieu crucifié, la croix fait notre apanage; la vraie vertu doit coûter ici-bas les vains plaisirs; le ciel ne s'offre à nous qu'à la pénible condition de l'emporter avec violence; et pour partager un jour l'héritage du Fils bien-aimé, il faut en cette vie partager avec lui le calice amer; en un mot, la pénitence fut toujours l'épreuve de la foi ; l'épurement de la charité, le caractère essentiel de l'homme chrétien. Jugez, mes frères, si c'est avec justice que le Seigneur condamne l'amour du plaisir, et qu'il frappe de sa malédiction ces hommes sensuels qui, après avoir appris de leurs pères à s'affliger avec le peuple de Dieu, à regarder la croix de Jésus-Christ comme un trésor mille fois plus estimable que les richesses de l'Egypte, à vivre comme étrangers sur la terre, et à n'envisager que la cité permanente qui s'élève dans le ciel sur des fondements que le sang de l'Agneau a cimentés, vivent au gré de leurs désirs, ne se refusent rien de tout ce qui peut leur plaire, passent leurs jours dans les jeux et les délices de la table; pour qui les mets les plus exquis ne peuvent rien avoir d'assez flatteur; qui ne font usage de leur fortune que pour se procurer les agréments de la vie; que l'art et la nature semblent tout occupés à satisfaire, et qui ne pensent enfin qu'à se satisfaire eux-mêmes.

Et certes, mes frères, ou l'on prétend se sauver sans le secours de la pénitence, ou l'on se flatte de pouvoir allier la pénitence avec le plaisir. De prétendre que l'on puisse se sauver sans le secours de la pénitence, c'est vouloir démentir le saint Evangile qui nous dit si expressément : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (*Luc.*, XIII, 5) : de croire que l'on puisse allier la pénitence avec le plaisir, c'est vouloir réunir la lumière avec les ténèbres, et concilier ensemble les affections les plus opposées.

Car enfin, qu'est-ce que la pénitence, et qu'est-ce que le plaisir? La pénitence est une juste et sainte rigueur que l'on exerce contre soi-même, qui captive les sens, qui brise le cœur, qui crucifie la chair avec ses désirs, et qui par une sage sévérité prévient le mal ou le punit. Le plaisir est un attrait de douceur qui flatte les sens, séduit l'esprit, enivre le cœur, réveille, nourrit, enflamme les passions, et n'enchante que pour trahir. Concevez-vous rien de plus contraire l'un à l'autre, mes frères? Et vous croiriez pouvoir les concilier? vous trouveriez un tempérament propre à les accorder ensemble dans votre cœur? Quoi! vous réussiriez à vous permettre et à vous refuser tout à la fois les amusements du monde, les jeux, les ris, les spectacles, la sensualité, la mollesse? Vous jouiriez d'une variété successive de mille douceurs agréables, dans le temps même que vous auriez le courage de vous en priver? Quoi! vous trouverez l'art d'user du monde comme n'en usant pas, et de ne goûter que les agréments du monde? Vous vivrez dans le corps comme n'y vivant pas, selon le précepte de l Apôtre, et vous rapporterez à ce corps de péché vos soins les plus assidus, vos plus chères attentions? Quoi! un même cœur sera ennemi du plaisir et partisan du plaisir? Empressé pour les joies du siècle, et insensible aux joies du siècle, il aimera une vie de festins, de jeux, de compagnies, et une vie de retraite, de mortification et de larmes? Ah! il ne faut ici qu'un peu d'équité. Eh! qui ne sait que le cœur de l'homme est un, indivisible : qu'il ne peut point servir deux maîtres, et qu'il ne connaît point cet alliage monstrueux de deux inclinations qui se combattent?

Quoi, mes frères, vous serez pénitents, et vous ne laisserez pas de vous accorder vos aises et vos plaisirs? Vous serez pénitents, et vous continuerez à mener une vie molle et mondaine, toute sensuelle, toute naturelle, toute de tempérament? Ah! ne cherchons point à nous séduire ici nous-mêmes; à quoi bon se dissimuler des vérités qui se font sentir? Ne voyez-vous pas que c'est renoncer à la sainte sévérité de l'Evangile, que de rechercher ainsi ce qui flatte les sens et la nature; que ces soins assidus que l'on se donne pour se repaître, ainsi que parle un apôtre, s'accordent mal avec la loi qui nous est imposée de mourir à nous-mêmes, et que l'homme sensuel et l'homme pénitent marchent par des routes trop opposées pour se rencontrer jamais?

Reconnaissez donc que toute personne qui aime son plaisir, qui mène une vie douce et mondaine, toute personne qui se repose mollement dans le sein de la volupté n'imprime point sur ses membres les caractères de l'Agneau immolé, ne vit point de son esprit, ne porte point sa croix à sa suite; et que dès lors, quelque accomplie qu'elle parût d'ailleurs, fût-elle généreuse et sincère, eût-elle une équité incorruptible, une libéralité abondante, une douceur aimable, une foi capable de transporter les montagnes, dès qu'elle aime son plaisir, sa religion est vaine, ses œuvres infructueuses, ses vertus chimériques; ce n'est qu'une étoile errante qui n'a qu'un faux brillant, et à qui une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité : *Sidera errantia, quibus procella tenebrarum servata est in æternum.* (*Jud.*, 13.)

Je conçois, mes frères, que c'est prononcer un terrible jugement de mort contre un

grand nombre de personnes qui peut-être vous touchent de près, contre des parents, des enfants, des amis, contre un frère, une sœur, un époux, une épouse, en un mot, contre toutes ces personnes de qui vous dites qu'elles aiment bien leur plaisir. Mais ouvrez les divines Ecritures, ces sacrés dépôts de la vérité, qu'y trouvez-vous autre chose que des malédictions et des anathèmes prononcés contre les joies du siècle et son injuste félicité? Tantôt on vous avertit que si vous vivez selon la chair vous tomberez dans la mort : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini.* (*Rom.*, VIII, 13.) Tantôt on vous donne pour chef et pour modèle un homme de douleurs, et l'on vous dit que la condition du membre doit suivre celle du chef, et que celui qui ne recueille point avec Jésus-Christ dissipe : *Qui non colligit mecum, dispergit.* (*Luc.*, XI, 23.) Tantôt on ouvre l'abîme à vos yeux pour vous y faire envisager un riche enseveli dans les flammes pour avoir reçu ses biens en cette vie; et tantôt on vous fait entendre l'effroyable arrêt qui condamne la fille de Babylone à souffrir autant de tourments qu'elle s'est accordé de plaisirs. Ce n'est partout qu'engagement à la pénitence, que leçons de retranchement et de contrainte, qu'exemples de mortification, que foudres et qu'anathèmes lancés contre les heureux du siècle.

Malheur à vous, dit le Seigneur, par son prophète; malheur à vous, riches de Sion, qui entrez avec pompe dans les assemblées de mon peuple, qui vivez dans l'abondance, qui vous reposez sur des lits d'ivoire, qui mangez les agneaux choisis de tout le troupeau, qui buvez à pleine coupe les liqueurs délicieuses, et qui faites succéder aux plaisirs de la table les jeux amusants et les concerts harmonieux; vous enfin qui mettez votre joie dans le néant : *Væ qui opulenti estis in Sion, ingredientes pommatice... et lætamini in nihilo!* (*Amos*, VI, 14.) Ah! malheur à vous, parce que le Dieu des vengeances vous a mis en réserve pour le jour de l'affliction. *Separati estis in diem malum* (*Ibid.*, 3); et que toutes ces liaisons d'hommes sensuels seront dissipées par le souffle de sa fureur, *et auferetur factio lascivientium* (*Ibid.*, 7.)

Oui, riches amollis, vous qui prétendez tenir un milieu entre une vertu austère et un déréglement excessif, donner quelque chose à la religion sans rien refuser à la nature, jouir du présent sans renoncer à l'avenir, et ménager à la fois votre salut et vos plaisirs. Oui, femmes du monde, vous qui êtes l'âme de toutes ces parties de plaisir, qui souvent y entraînez des hommes que leur état, leur âge, leur caractère en devrait infiniment éloigner, et qui ne cherchez qu'à régner par la volupté. Oui, filles de Sion, vous qui semblez vous disputer à l'envi à qui nous retracera plus au naturel la fille de Babylone, vous qui en affectez tous les traits : même vanité, même luxe, même délicatesse, même langueur, même éloignement pour le travail, même empressement pour les ris, les jeux, les bals, les spectacles, les divertissements de toute sorte. Ah! malheur à vous, parce que vos divertissements se tourneront contre vous-mêmes, que vos délicatesses vous dévoreront, que votre mollesse sera la mesure de votre supplice, et qu'à force de vouloir être heureuses en cette vie, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de l'affliction : *Separati estis in diem malum.* (*Ibid.*, 3.) Toutes ces liaisons que le plaisir fait naître, ou, comme parle l'Ecriture, toutes ces factions de personnes sensuelles qui conjurent contre la croix du Sauveur, tous ces cercles de femmes mondaines, qui, toujours infatigables au plaisir, s'alarment au seul nom de pénitence, qui, toujours pleines de vigueur dès qu'il ne s'agit que d'aller à un bal et de passer les nuits entières dans les fureurs d'un jeu violent, s'excusent de la loi du jeûne et de l'abstinence sur la délicatesse prétendue d'une santé que le jeu échauffe, que le plaisir épuise, que les veilles dérangent et altèrent. Ah! il est de foi que tous ces partis seront dispersés dans l'abîme, anéantis aux yeux de Dieu, dissipés comme la poussière que le vent emporte, *auferetur factio lascivientium* (*Ibid.*, 7); parce qu'au lieu de s'attacher à Dieu par piété, ils s'attachent par volupté à la créature; parce qu'au lieu de mourir à eux-mêmes, et de vivre dans la pénitence, ils ne vivent qu'à leurs passions, et ne cherchent qu'à satisfaire les désirs de la chair et du sang. J'ajoute enfin, avec le même Prophète : parce que, au lieu de soulager le pauvre, dans un esprit de charité, ils ne sont pas même touchés de sa misère *Et nihil patiebantur super contritione Joseph* (*Ibid.*, 6.) Troisième crime de l'amour du plaisir : il éteint en nous l'esprit de charité qui doit nous attendrir sur les besoins de nos frères; ce sera le sujet d'une troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ne vous attendez pas, mes frères, de trouver dans l'homme sensuel un cœur compatissant : l'amour du plaisir éteint l'esprit de charité; la vie molle forme une dureté impénétrable; à force de s'aimer soi-même, on devient insensible aux maux des autres Nabal, dans l'abondance et la bonne chère, ne reconnaît plus David affligé (I *Reg.*, XXV); ce même David, qui tant de fois avait mis ses biens et ses troupeaux à couvert des insultes des voleurs; il le méconnaît, il lui insulte même dans ses besoins. Le mauvais riche, cet homme vêtu de pourpre et de fin lin, qui se traitait tous les jours avec tant de magnificence (*Luc.*, XVI), ne se mettait pas en peine s'il y avait des malheureux qui réclamassent son secours, et ne pensait pas même à faire part des miettes qui tombaient de sa table au pauvre Lazare, qu'il voyait à la porte de sa maison dans un triste état de langueur. Si Roboam demeure insensible aux prières de son peuple, s'il les rejette avec dureté, c'est, dit l'Ecriture, que, méprisant les avis des sages vieillards, il ne consulte que de jeunes amis élevés avec lui dans les délices:

Qui nutriti erant cum eo in deliciis. (I *Paral.*, X, 10.)

Cœurs charitables, qui devenez par vos soins les pères des pauvres, dites-nous qui sont ceux d'entre les fidèles qui partagent avec vous ce précieux ministère de charité. Sont-ce ces hommes de plaisir et de bonne chère, ces joueurs de profession ou ces dames si délicates sur leur santé, si recherchées dans leur parure, si composées dans leurs ajustements, si attentives à leurs commodités? Les vîtes-vous jamais percer dans ces réduits obscurs où l'honneur tient la pauvreté captive, visiter les hôpitaux et les prisons, se faire infirmes avec les infirmes, et, d'une main généreuse, verser de salutaires influences sur ces terres ingrates qui dévorent leurs habitants? Ah! ces augustes refuges de nos frères affligés n'offrent à leur délicatesse qu'un air qui les incommode, qu'une odeur qui les soulève, que des horreurs qui les alarment, que des réponses de mort qui remplissent leur âme d'une tristesse importune. C'est en souffrant que l'on apprend à compâtir; qui ne cherche que des amusements n'aime pas à entendre parler de misère, et qui n'aime pas à connaître les misères, comment aimerait-il à les soulager?

Je ne suis pas surpris que l'on ait vu autrefois les Paule, les Marcelle, ces dames romaines si distinguées par leur haute naissance et par leurs grands biens; que, dans ces derniers temps encore on ait vu des princesses descendre de leur dignité pour s'abaisser aux pieds des pauvres, se faisant un devoir d'honorer Jésus-Christ dans ses membres. Ces âmes nobles s'élevaient par religion au-dessus de la nature et méprisaient les faux plaisirs pour s'attacher aux solides. Mais quand on les aime encore, ces plaisirs inhumains, ah! bien loin d'aller au-devant des pauvres, si l'on en trouve sur son passage, nouveaux lévites, on affecte de ne les pas voir; si, pour inspirer quelque sentiment de compassion, ils viennent eux-mêmes exposer à nos yeux leur douleur; au lieu de respecter en eux l'image d'un Dieu crucifié, l'on n'y voit qu'un objet hideux qui fait frémir; on en détourne ses regards, on les accuse d'artifice, pour justifier sa dureté, ou si, fatigué de leurs poursuites, on se détermine enfin à leur donner quelque secours, ce n'est pas tant pour adoucir leurs maux que pour épargner sa propre délicatesse; on devient charitable par amour-propre, et toujours prodigue pour ses plaisirs, on ménage dans ses aumônes une avare et timide libéralité.

Mais quand l'homme de plaisir conserverait encore quelque sentiment de compassion pour les malheureux, où trouverait-il de quoi soulager leurs peines? Le plaisir entraîne avec soi la dépense; les plus abondantes richesses fournissent à peine à la volupté; il est même assez rare que l'on se mesure sur ses biens, et, pour me servir de l'expression du prophète Osée, que l'on ne multiplie ses idoles que selon l'étendue de ses revenus: *Juxta ubertatem terræ suæ exuberavit simulacris.* (*Osee*, X, 2.) On se laisse emporter par la passion au delà de ses pouvoirs; on dissipe les fruits avant la moisson, les revenus sont plus tôt consumés que recueillis. Il faut recourir à des emprunts ruineux; les dettes se multiplient, les intérêts se grossissent, et bientôt tarit la source des aumônes et des plaisirs mêmes. L'épée du Seigneur sera tirée contre les trésors de l'Egypte, la sécheresse tombera sur ses eaux, et ce torrent de richesses qui coulait à grands flots de ses mains sera dévoré tout à coup par le souffle brûlant de la volupté: *Siccitas super aquas ejus erit, et arescent* (*Jer.*, L, 38); ainsi la volupté ôte à la fois et la volonté et le pouvoir de secourir les malheureux.

Ah! du moins si cette insensibilité cruelle se bornait aux malheureux inconnus; si l'amour du plaisir ne fermait aux pauvres l'entrée de nos cœurs que pour les réserver à nos amis et à nos proches, l'effet en paraîtrait moins odieux: peut-être excuserait-on le chrétien peu charitable en faveur du père tendre, de l'ami généreux, du juge équitable. Mais cette passion aveugle ne sait point se mesurer: non-seulement elle endurcit sur la misère du pauvre, mais elle éteint la charité jusqu'à porter le trouble dans les villes, l'injustice dans les tribunaux, la division, l'opprobre, l'indigence dans les familles.

Je dis le trouble dans les villes, mes frères. Ne voyez-vous pas qu'en effet les insultes, les querelles, les duels, les affaires les plus fâcheuses prennent naissance dans les parties de plaisir; à un bal où l'on se pique sur le point d'honneur, à un jeu où l'infortune irrite, où l'intérêt fait oublier la bonne foi; à un repas où l'on s'aigrit insensiblement par des railleries que noircit la vapeur de la débauche? Combien de personnes voit-on tous les jours sortir d'une compagnie de plaisir le dépit et le ressentiment dans le sein? Vous le permettez, ô mon Dieu, et il est bien juste que ceux qui ne mettent pas en vous leur bonheur trouvent jusque dans la volupté leur supplice.

Je dis l'injustice dans les tribunaux. Vous-mêmes, mes frères, ne l'avez-vous point éprouvé, que dans un juge amolli, les plaisirs absorbent les devoirs, la faveur règle les jugements, les affaires languissent, tandis que le pauvre sèche d'ennui et se consume en dépenses? Toujours inappliqué, il n'aime pas à démêler les collusions de la chicane. Le travail l'importune, la discussion l'embarrasse; et, se reposant de tout sur une plume mercenaire, ce n'est que sur des lumières empruntées qu'il prononce à l'aveugle un jugement hasardé: c'est beaucoup même si sa dignité ne donne pas du crédit à sa passion, et si l'honneur de Susanne ne devient pas la proie de son infâme autorité.

Enfin, si nous entrons dans le secret des familles, pères infortunés, vos chagrins les plus cuisants, ne les devez-vous pas au libertinage d'un fils ingrat qui, peu sensible à vos bontés et à vos peines, dissipe dans la débauche des biens qui vous ont coûté tant

de soins à ménager pour son éducation ? Ne les devez-vous pas aux folles dépenses d'une femme vaine ou joueuse, qui emploie tout ce qu'elle a d'industrie à vous surprendre de quoi fournir à son luxe et à son jeu ? Que dis-je, n'est-ce pas à vous-mêmes que vous les devez, ces chagrins qui vous dévorent, à ces plaisirs qui vous enivrent, à ce faste qui épuise vos revenus, à ces débauches où vous consumez dans un jour le fruit d'un travail long et pénible, à cette fureur de jeu qui vous ruine, à ces excès qui mettent le dérangement dans vos affaires, à ces insatiables objets d'une passion infâme, à qui vous prodiguez vos biens, au préjudice d'une épouse sage et fidèle que vous traitez avec mépris, et de vos propres enfants que vous abandonnez à la misère?

Ah! que ne pouvez-vous paraître ici, restes languissants de tant de familles illustres, enfants, hélas! trop malheureux, que les profusions de vos pères laissent sans biens, sans établissement, sans appui, forcés de vous dégrader par des alliances honteuses, et d'acheter à prix d'honneur une ressource à votre indigence; souvent même réduits, pour subsister, à la triste nécessité de resserrer des inclinations nobles dans une condition servile : *Repleti prius pro panibus se locave sunt.* (I *Reg.*, II, 5.)

Et vous, mères désolées, vous que la dureté d'un époux voluptueux livre à toutes les rigueurs de la pauvreté, vous qui tant de fois vous êtes dépouillées de vos ornements de gloire pour soutenir une famille cruellement délaissée, vous qui tant de fois vous êtes séparées de vos tendres enfants pour pleurer à l'écart leur abandon et leur misère, ne pouvant plus ni subvenir à leurs besoins, ni soutenir leurs cris innocents; ah! que ne pouvez-vous laisser ici parler vos larmes, et nous représenter, par vos tristes gémissements, les maux affreux que la passion du plaisir cause tous les jours dans les familles, ces reproches amers, ces ressentiments profonds, ces violences cruelles, ces divisions scandaleuses, ces divorces éclatants; les enfants sans éducation, les domestiques sans soin, les pauvres sans assistance, la raison obscurcie, la réputation flétrie, la santé ruinée, les emportements, les imprécations, les blasphèmes, la désolation, la faim, la rage, le désespoir. O plaisir, ô volupté meurtrière, que tu répands d'horreurs dans les cœurs assez aveugles pour se laisser entraîner à tes perfides douceurs!

Et ce qui est terrible, mes frères, cette passion violente ne s'éteint pas même avec les années : si dès l'âge le plus tendre l'on ne prend soin d'en étouffer les mouvements, elle vous domine avec empire et vous tyrannise jusqu'au dernier soupir; sous des cheveux blanchis se forment encore mille désirs corrompus; avec des membres tremblants on traîne encore ses honteuses chaînes; dans des veines toutes glacées s'allume encore une flamme impudique, et tout Israël a vu avec effroi des vieillards, emportés par la passion, étouffer tout sentiment de pudeur, de religion, et déshonorer leur âge, leur dignité, leur tribu, par des ardeurs criminelles.

Après cela, mes frères, demandez-nous encore quel est le crime de l'amour des plaisirs; demandez-nous si c'est donc un si grand mal de fréquenter les bals, les spectacles, toutes ces assemblées où l'on ne respire que volupté; demandez-nous si c'est un si grand mal d'y produire ses enfants, d'y entraîner ses amis, de prêter à des enfants de famille de quoi fournir à leurs penchants; demandez-nous s'il n'est pas permis de se parer à dessein de plaire aux yeux, c'est-à-dire, s'il n'est pas permis d'allumer dans les cœurs une passion dangereuse, et de souffler un feu qui cause des ravages affreux; demandez-nous si c'est un mal d'ériger sa maison en académie de jeu, toujours ouverte aux gens oisifs, c'est-à-dire, de fournir à des insensés les instruments de leur ruine, et les occasions de mille blasphèmes qui font frémir.

Grand Dieu! est-il possible que des chrétiens hésitent aujourd'hui sur des excès, dont la seule idée eût fait horreur à nos pères? Entrez dans l'esprit que la religion nous inspire, mes frères, et tous vos doutes seront bientôt éclaircis. Nous y répondrons en vain, si vos cœurs ne sont pas touchés : la passion toujours habile à se flatter formerait toujours des difficultés nouvelles. Mais ayez cet esprit de piété qui nous attache à Dieu, et vous nous direz si l'on cherche et si l'on trouve Dieu à la comédie, au bal, au spectacle. Ayez cet esprit de pénitence qui nous fait mourir à nous-mêmes, et vous nous direz si la pénitence permet une vie molle, aisée, sensuelle, qui ne tend qu'à satisfaire une chair de corruption, qui appesantit l'âme, et la plonge enfin dans la volupté. Ayez cet esprit de charité qui nous attendrit sur les besoins de nos frères, et vous nous direz vous-mêmes si la charité permet de dissiper en dépenses fastueuses des biens que la Providence destine au soulagement des infirmes; si elle permet de porter à des profanes les secours que l'on refuse au Seigneur; de contribuer à entretenir des gens de théâtre, qui sont comme par état les corrupteurs de la jeunesse, au préjudice des vrais pauvres, que l'on abandonne à leur triste sort; de préférer des amusements souvent ennuyeux au plaisir si touchant de consoler les affligés. Car c'est là, mes frères, de tous les plaisirs, sans comparaison le plus doux. Quiconque fait le bien y trouve sa récompense.

L'esprit est au-dessus des sens; ce n'est donc pas dans les sens qu'il doit se promettre de trouver son bonheur : cette vie même ne nous est pas donnée pour goûter le vrai plaisir, mais pour le mériter; c'est renoncer au repos que de cesser de combattre, c'est se préparer le souverain malheur que de vouloir être content sur la terre; et l'on n'y réussira jamais. Vos plaisirs, gens du monde, peuvent amuser vos désirs, mais ils sont incapables de les satisfaire. *Delecta in Domino;* tournez-vous donc vers le Seigneur, *et dabit tibi petitiones cordis tui* (*Psal.* XXVI, 4); et votre cœur commencera d'être

satisfait; c'est en lui qu'il trouvera ce vrai plaisir qu'il désire et qu'il cherche avec tant d'avidité. Plaisir pur, qu'aucun trouble ne corrompt, qui n'est point sujet à l'ennui; plaisir doux et naturel, toujours plus aimable à mesure qu'il se fait mieux sentir, et qui ne laisse rien à désirer que de le voir consommé dans la gloire, que je vous souhaite, etc.

DISCOURS X.

SUR LES AFFLICTIONS.

Surgens autem Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus. (*Luc.*, IV, 38.)

Jésus, étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Pierre. Or, la belle-mère de Pierre avait une grosse fièvre.

Qu'il est heureux, mes frères, d'avoir dans ses maux Jésus-Christ pour consolateur! A son approche la fièvre brûlante s'éteint, la maladie cède à la santé, l'infirmité se dissipe, la faiblesse se change en force, la joie succède à la tristesse, et la belle-mère de Pierre, transportée de reconnaissance, se lève, et consacre tous ses soins à servir son Libérateur.

Est-ce donc que Jésus-Christ mette ses disciples à couvert des infirmités et des afflictions de cette vie? non, mes frères, il semble même se complaire à les éprouver par les croix les plus sensibles; mais l'esprit de foi qu'il répand dans leurs cœurs y verse une consolation si douce, que le juste se réjouit dans les disgrâces; l'homme de Dieu trouve son salut jusque dans le naufrage, et les enfants de la lumière chantent leur triomphe au milieu même des flammes de Babylone.

Et certes, mes frères, la religion ferait peu de justes, si elle ne faisait que des malheureux. Il serait bien dur à la vertu de n'avoir en partage que la douleur, comme il serait dangereux pour elle de n'avoir à goûter que le plaisir. La douleur toute seule serait capable de révolter un cœur qui se sent formé pour être heureux; et le plaisir seul ne pourrait que séduire un cœur que son péché condamne à la peine. Il a donc fallu, pour soutenir la vertu, dit saint Chrysostome, que la sagesse divine conduisît au bonheur par les souffrances; qu'elle composât la vie des justes d'une admirable variété de bien et de mal; qu'en les affligeant, elle leur rendît l'affliction aimable, et que, gardant entre l'un et l'autre un juste tempérament, elle corrigeât le plaisir par la douleur, et adoucît la douleur par le plaisir d'une consolation pure et solide.

C'est, mes frères, de ces consolations si précieuses, que Dieu fait sentir à ses fidèles serviteurs au milieu de leurs peines, que j'ai dessein de vous entretenir en ce discours, afin de vous soutenir dans les afflictions que vous éprouvez sans doute; car il n'y a personne qui n'ait ses peines; et s'il reste encore ici-bas quelques lueurs de félicité, quelles en sont les vraies sources? Consultons la foi, mes frères, et nous verrons qu'il n'y a de vraie consolation sur la terre que dans les douceurs de la grâce, dans l'amour de la justice, dans l'attachement à la vérité. 1° Les douceurs de la grâce partagent ou dissipent l'affliction d'une âme juste. 2° L'amour de la justice forme en elle le repos de la conscience et la soumission du cœur. 3° L'attachement à la vérité la soutient par le mépris des maux présents et par l'espérance des biens éternels. Telles sont les vraies sources où doit puiser un cœur chrétien. Puisse l'Esprit consolateur nous enivrer de leurs eaux! Demandons cette grâce par l'intercession de celle qui fut en même temps et la plus affligée et la plus heureuse des mères. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce serait vous faire illusion, mes frères, que de vous représenter la vertu comme une voie large et sans épines. Toute créature, même sans le vouloir, gémit sous le poids de la vanité; le salut est attaché à la croix; la volonté de Dieu, c'est que nous soyons purifiés comme par le feu, et il est juste qu'ayant péché, nous soyons assujettis à la douleur. Mais de croire que la vertu n'inspire que langueur et que tristesse; de la regarder comme l'ennemie du bonheur et du repos; de lui refuser les joies et les consolations qui tempèrent les afflictions de cette vie, c'est en avoir une idée aussi infidèle qu'elle est désavantageuse.

En effet, si le Seigneur purifie ses élus par des peines salutaires, il leur procure en même temps des consolations qui les soutiennent. *Corripiens in adversis populum suum non derelinquit* (II *Mach.*, VI, 16); s'il les corrige, c'est avec une douce sévérité; il pèse les afflictions et les dispense avec mesure. *Il cherche*, dit le Prophète, *les moyens de tempérer sa rigueur et sa colère, lors même qu'elle paraît plus ardente* (*Isa.*, XXVII, 8); il partage la douleur, afin que la douleur ainsi partagée en devienne moins onéreuse; il assaisonne des douceurs de sa grâce les eaux du désert, et elles perdent leur amertume.

Pour entrer dans cette vérité, il faut observer, mes frères, qu'il y a deux sortes de grâces qui conspirent à la consolation de l'homme de bien: les grâces de providence et les grâces de bon plaisir, ainsi que parlent les théologiens. J'appelle grâces de providence les soins prévenants d'une sagesse attentive à disposer en notre faveur des divers événements. Telles étaient les grâces qui firent triompher le généreux Mardochée par les mains de celui même qui avait conjuré sa perte. J'appelle grâces de bon plaisir ces saints attraits, ces rayons vifs et pénétrants qui percent jusqu'au cœur pour y porter la paix, et qui, faisant sentir le mérite des souffrances, l'animent, l'enflamment, le fortifient et lui donnent le courage d'en soutenir tout le poids: telles furent les grâces qui faisaient trouver au grand Apôtre une surabondance de joie dans l'abondance de ses tribulations.

Or, je dis que Dieu fait servir les fa-

veurs de sa providence à consoler le juste affligé, et que ces grâces de providence ou dissipent, ou partagent du moins sa douleur. Je vois tous les jours qu'au moindre accident imprévu, on se trouble, on s'agite, on se tourmente en mille manières, on éclate en cris, en gémissements, on s'abandonne à la désolation, au désespoir; il semble que tout soit perdu sans ressource. Eh! mes frères, pourquoi ces inquiétudes injurieuses à la Providence qui nous gouverne? N'est-il plus ce Dieu qui veillait sur Israël? Tout ce qui arrive ici-bas n'est-il pas ordonné d'en haut pour le salut des élus? Où est cette confiance que vous devez avoir dans la bonté du Père céleste qui veille sur le juste et sur l'injuste? Que ne vous reposez-vous sur ses soins? Si sa main vous frappe, dit le saint homme Job, sa main vous guérit. S'il fait le mal, il en donne le remède. Si, pour réveiller le juste qui s'assoupit, il appelle les vents et soulève la tempête, bientôt il marche sur les eaux agitées; le calme suit de près l'orage, et les événements fâcheux se trouvent balancés par d'heureux événements. Une perte sera réparée par quelque avantage, et Jacob, dépouillé de l'héritage de ses pères, voit ses troupeaux, bénis de Dieu, s'accroître et se multiplier entre ses mains. Une disgrâce sera récompensée par une faveur, et le chaste Joseph trouve de la compassion jusque dans le séjour ténébreux du crime et de l'horreur. Les rigueurs de la maladie, de la pauvreté, de la misère, seront adoucies par les soins et les attentions de personnes charitables qui se feront un devoir de vous soulager, et le pieux Samaritain est adressé par la Providence au voyageur infortuné pour laver ses plaies et prendre soin de sa santé. Le Seigneur permet-il que l'homme de sa droite soit attaqué, calomnié, banni, persécuté? Il lui procure des amis empressés à le servir; la vertu s'intéresse pour la vertu; tout Israël se déclare pour David, de vaillants hommes se rangent auprès de lui; Jonathas, cet ami si généreux, essuie ses larmes avec tendresse, prend ses intérêts avec chaleur. Qu'il est consolant à un cœur affligé de pouvoir se répandre dans le sein d'un ami fidèle! Et ce qui surprend, les ennemis même de l'homme de bien compatiront à son malheur; par une générosité naturelle on est touché de voir l'honnête homme injustement maltraité. La gloire de David a-t-elle fait le désespoir des Philistins? Sa disgrâce les attendrit et les désarme; c'est auprès d'eux qu'il va trouver un asile contre les fureurs de Saül : *Cum placuerint Domino viæ hominis, inimicos quoque ejus convertet ad pacem.* (*Prov.*, XVI, 7.)

Quelle est donc heureuse, ô mon Dieu, la condition de vos enfants! Ils souffrent à peine, et déjà votre tendresse est émue; votre providence, empressée à les soulager, tire de ses trésors mille bénédictions de douceur; amis, ennemis, étrangers, citoyens, elle fait tout coopérer au repos de ceux à qui vous destinez encore une éternité de bonheur. *Car vous ne prenez pas plaisir à ce qui nous afflige; mais après la tempête vous rendez le calme; après les larmes et les soupirs vous nous comblez de joie. O Dieu d'Israël, que votre nom soit béni dans tous les siècles.* (*Tob.*, III, 22.)

Ces consolations, il est vrai, se font quelquefois attendre; Dieu, pour éprouver votre fidélité, vous affligera jusqu'à six fois, dit l'Ecriture; mais à la septième il ne permettra pas que le mal vous touche; souvent c'est dans l'état le plus désespéré, et lorsque le mal paraît sans ressource, qu'au milieu de l'orage et du bruit il fait briller tout à coup l'astre bienfaisant. Et la chaste Susanne n'entend la voix de son libérateur que sur le point d'être immolée à la calomnie. La consolation alors est d'autant plus douce qu'elle est plus inespérée; on reconnaît mieux le prix du bienfait à mesure qu'on en ressent mieux le besoin, et la présence du mal en fait estimer le remède.

Telles sont les premières grâces que Dieu fait servir à la consolation de ses serviteurs: grâces de providence dont nous profitons souvent, mes frères, sans y être assez sensibles. On peut dire qu'il n'y a personne qui, durant le cours de sa vie, ne se trouve mille fois dans des circonstances où le doigt de Dieu se fait sentir. Tantôt c'est un embarras d'affaires dont le dénouement, quoique inespéré, se présente comme de lui-même; tantôt c'est un danger où l'on se croyait perdu sans retour, et dont l'on échappe comme par miracle. Tantôt c'est une famille nombreuse dont on appréhendait d'être surchargé et que l'on voit insensiblement s'élever, s'accroître, et s'établir heureusement et avec honneur. Tantôt c'est un naufrage de fortune, où l'on se croyait englouti, et dont on se tire par des coups de providence qui surprennent. Non, il n'y a personne qui ne se ressente des faveurs de la Providence; mais qu'il en est peu qui les reconnaissent! L'esprit du monde aujourd'hui, c'est d'attribuer tout au hasard, à sa bonne ou à sa mauvaise fortune. Dans les révolutions de la vie, au lieu d'envisager le souverain modérateur qui, du haut de son trône, dispose, arrange, gouverne toutes choses selon l'ordre de sa sagesse, on rapporte tout à un enchaînement de causes purement naturelles, et l'on ne pense pas que c'est Dieu qui l'a formé cet arrangement. On s'arrête aux instruments qui frappent, et l'on ne fait pas attention à la main qui les fait agir. De là vient que l'on est le plus souvent sans reconnaissance pour le bien et sans consolation dans le mal.

Oh! si vous donniez à la lecture de nos livres saints ces moments de loisir que vous prodiguez si aisément à des amusements inutiles, vous y apprendriez, mes frères, à voir Dieu en tout, dans le bien et dans le mal, dans la santé et dans la maladie, dans les avantages et dans les pertes, dans les succès et dans les disgrâces. Vous y verriez cet arbitre suprême dispenser à son gré la lumière et les ténèbres, disposer des sceptres et des couronnes, décider des combats,

ordonner des empires, régler l'état des princes et des peuples, le sort des petits comme des grands; aussi attentif au moindre des hommes qu'à tous ensemble, et aussi peu occupé de tous les hommes ensemble que s'il n'en avait qu'un seul à conduire. Vous y verriez que nos maux prennent leur source dans le péché, et nos biens dans la miséricorde de celui qui ne nous doit rien. Vous y verriez que Dieu n'abandonne point ses serviteurs (*Psal.* XXXVI, 20); qu'ils seront à jamais l'objet de ses soins; qu'au lieu qu'il anéantit la postérité des méchants, l'on n'a point vu le juste délaissé, ni ses enfants dans l'indigence; que si le juste se trouve quelquefois enveloppé dans les ténèbres de l'affliction, il revoit bientôt les beaux jours de la prospérité; et que si le Seigneur a ses temps de justice, il revient bientôt pour ses serviteurs à ses premiers sentiments de miséricorde. Voilà ce que nos divines Ecritures vous feraient envisager, mes frères; et de là naîtrait en vous une sage confiance dans la providence du Seigneur au milieu de vos afflictions les plus accablantes, et par cette confiance une douce consolation dans vos peines. Ne vous abandonnez donc jamais à la tristesse, quelque affligés que vous puissiez être ; élevez-vous vers le Seigneur, exposez-lui votre état, implorez son secours et attendez en paix qu'il fasse agir sa providence en votre faveur. Première source de consolation pour le juste affligé, les grâces de providence.

Cependant je suppose que ces grâces de providence lui manquent de toutes parts. Formons-nous un homme de douleur au gré de la haine la plus envenimée, un homme réduit à l'état du saint homme Job, dépouillé de tous ses biens, privé de tout secours, dont tous les sens soient abreuvés de fiel et comme imbibés d'amertume; un homme qui ne trouve dans ses amis que des consolateurs onéreux, dans ses proches que des âmes dénaturées, dans ses ennemis que des cœurs barbares qui goûtent un plaisir cruel à enivrer de son sang leurs flèches empoisonnées; un homme enfin sans consolation et sans ressource du côté du monde. Ah! c'est alors que la vertu du Très-Haut vient se reposer sur lui, nous dit l'Apôtre : c'est lorsque tout l'univers l'abandonne, que Dieu vient lui-même à son secours : *Dominus autem erat cum Joseph.* (*Gen.*, XXXIX, 21.) L'Esprit saint descend dans son cœur, la sagesse ne le délaisse point dans ses liens; une main invisible verse en son âme une satisfaction secrète qui tempère le sentiment de l'affliction; une onction de suavité coulant, pour ainsi dire, de veine en veine, y porte le repos et la sérénité; une lumière pure et active dissipe les sombres nuages de l'inquiétude; un souffle léger répand la fraîcheur au milieu de la fournaise ardente; une douce rosée en amortit l'impétuosité : *Facit medium fornacis quasi ventum roris flantem.* (*Daniel.*, III, 50.) Elie dans l'abattement reçoit du ciel un pain qui le fortifie; Etienne au milieu des âpres cailloux, dont il est assailli avec violence, n'est sensible qu'à la présence de Jésus-Christ qui lui apparaît dans les cieux éclatant de gloire.

Oh! qui pourrait exprimer le plaisir si pur et si divin que goûte une âme juste à qui son Dieu se fait sentir? Ah? dans ces tendres effusions de l'Esprit consolateur, on ne sait pourquoi, mais on est pénétré d'une joie douce que l'on sent bien mieux qu'on ne le peut dire. C'est vous, ô mon Dieu, qui nous remplissez de vous-même; c'est votre grâce qui nous donne le mouvement et la vie. Par un charme secret, les maux changent de nature; l'affliction plaît, le travail soutient, la tribulation enrichit; on se nourrit de sa douleur, on est libre dans les fers, on chérit ses précieuses chaînes, l'on souffrirait de ne rien avoir à souffrir. Non, les plaisirs du monde n'ont rien de si consolant que les peines mêmes de la vertu, et s'il reste encore quelque chose à désirer à l'âme fidèle, c'est ou de perpétuer son sacrifice, ou de le consommer dans la paix, *aut pati, aut mori.* Consolations ineffables, divin secret de la grâce de mon Dieu, que n'êtes-vous mieux connues de mes frères? Ah! ils en auraient plus d'empressement pour la vertu.

Lorsqu'on vous parle de ces douceurs intimes que Dieu répand dans le cœur de ceux qui l'aiment, vous croyez dans le monde que ce sont de pieuses chimères dont on fait honneur à la vertu. Mais consultez, je ne dis pas ces martyrs qui déclaraient hautement, au milieu des plus cruels supplices, qu'ils se sentaient enivrés d'une joie divine qui les élevait au-dessus d'eux-mêmes: je ne dis pas les saints Pères, qui assurent qu'il n'est rien de si dur que le feu de la charité n'amollisse; que sitôt qu'une âme en est embrasée, elle s'élève d'un vol généreux et libre au-dessus de toutes les afflictions de la vie, portée, dit saint Augustin (*De morib. Eccles.*, cath. 22), sur les ailes si pures et si brillantes, dont se sert le saint amour pour aller prendre son repos dans le sein du Seigneur son Dieu : *Libera et admiranda volitabit super omnem carnificinam, pennis pulcherrimis atque integerrimis, quibus ad Dei amplexum castus amor innititur.* Je passe ces témoignages, quelque puissants qu'ils soient : mais consultez ces mêmes personnes qui ont vécu comme vous dans le monde, et qui l'ont quitté pour travailler sérieusement à leur salut; demandez-leur s'il est vrai qu'il y ait tant de douceur à la suite de la vertu : elles vous répondront qu'elles n'ont jamais eu de satisfaction dans le monde, que leurs plaisirs étaient toujours mêlés de chagrins; que quelque beaux discours qu'elles affectassent de tenir au dehors, dans le fond, leur cœur n'était point tranquille; mais depuis qu'elles ont commencé à se donner à Dieu, leur pénitence elle-même fait leur consolation et leur joie. Voilà ce qu'on vous répondra, mes frères, et si vous doutez encore, mettez-vous en état de pouvoir en juger par vous-mêmes; goûtez et voyez combien le Seigneur est doux, combien sont différentes les délices de la piété des vaines joies du siècles.

Ah ! la vertu a de sa nature des attraits si touchants, que les plus libertins ne sauraient dans le fond lui refuser leur estime. S'ils s'en détournent, c'est qu'elle leur paraît triste, sombre, pleine de rigueurs et de dégoûts. Mais que n'ont-ils éprouvé une seule fois combien l'on est plus heureux sous les rigueurs mêmes de la vertu, que sous les caresses du vice? Oh, qu'ils se repentiraient bientôt d'avoir différé si longtemps à l'embrasser! Quand elle n'aurait d'autre avantage que celui de nous adoucir les amertumes de la vie, ne mériterait-elle pas toute notre ardeur? D'un côté nous sommes si sensibles, qu'une peine légère suffit pour corrompre nos plus doux plaisirs; de l'autre, nous ne saurions éviter de souffrir. Jetés par notre naissance dans cette vallée de misères, nous comptons nos jours par nos ennuis ; esclaves nés des soins, des infirmités, des affaires; vils jouets de nos passions et des passions des autres, nous voyons nos maux se multiplier avec nos années ; le plus heureux parmi nous, c'est celui qui est le moins malheureux. Or dans cette fatale nécessité de souffrir, où trouverez-vous de la consolation, si vous ne la cherchez pas dans la vertu ? Que la faim et l'épée fondent sur vous tout à coup, selon l'expression d'Isaïe, qui se mettra en peine de vous secourir et de compatir à votre douleur : *Quis consolabitur te, quis contristabitur super te?* (*Isa.*, XLI, 19.) Sera-ce un parent, un enfant, votre famille ? Mais ne se trouvera-t-elle point enveloppée dans votre disgrâce ? N'aura-t-elle pas besoin de consolation comme vous? Et d'ailleurs n'est-ce pas dans sa propre famille que l'on trouve pour l'ordinaire la source de ses plus cuisants ennuis ? N'est-ce pas l'époux qui afflige l'épouse sage et fidèle ? N'est-ce pas les enfants qui deviennent tous les jours la croix de leurs parents? N'était-ce pas son frère Esaü que Jacob fut obligé de fuir les emportements et les fureurs? N'était-ce pas de son beau-père Laban qu'il eut à essuyer la colère , la fraude et l'injustice? N'était-ce pas ses propres enfants qui troublèrent son repos, et qui par leur violence, le rendirent odieux à ses voisins? *Turbastis me et odiosum me fecistis.* (*Gen.*, XXXIV, 30.) Non non, ce n'est pas de ses proches que l'on doit attendre le plus de consolation. A qui donc vous adresserez-vous pour adoucir votre peine ? A un ami généreux? Mais en est-il de vrais amis, et un homme qui néglige la vertu mérite-t-il d'en avoir? Ah ! dans le monde chacun pense à soi, à sa famille, à sa fortune; on aura pour les autres de l'honnêteté, mais peu d'amitié, si ce n'est de ces amitiés frivoles qui s'évaporent en compliments. On paraît aimer ceux qui servent au plaisir ou à la fortune, mais devient-on malheureux ou inutile? L'on est oublié, on paraît incommode. Tandis que Sédécias conserva une ombre de royauté, il compta des adorateurs. Est-il réduit à une fuite honteuse? ses courtisans les plus dévoués sont les premiers à l'abandonner, *omnis comitatus ejus diffugit ab eo.* (*Jer.*, LIII, 8.) Que deviendrez-vous enfin, si le Seigneur irrité vous abandonne à vos malheurs et à vos crimes? Hélas ! vous deviendrez ce que sont à vos yeux tant de pécheurs, qui ne cherchent qu'à s'étourdir sur leurs maux. Vous ne penserez comme eux qu'à vous abrutir par la débauche. Vous craindrez le libre usage de votre raison ; vous fuirez la lumière, vous vous abandonnerez par désespoir à votre malheureux sort; peut-être même, fatigués de souffrir toujours, en viendrez-vous à cet excès de fureur que de vous venger sur vous-mêmes de vos maux, et d'y mettre le comble par le plus grand de tous les crimes. Ah ! quand on vit en réprouvé, l'on mérite bien de faire dès cette vie un essai de sa réprobation, en souffrant sans consolation, sans mérite et sans espérance.

Donnons-nous donc à la vertu, mes frères : suivons ses voies, et dans nos afflictions les plus sensibles nous verrons nos ennuis s'adoucir, nos peines se calmer; nos chaînes tomberont d'elles-mêmes (II *Cor.*, XII, 20) ; nous aimerons à souffrir avec Jésus-Christ; sa grâce nous fera trouver notre joie dans nos infirmités, nous serons heureux jusque dans nos peines. Première source de consolation pour le juste affligé, les douceurs de la grâce, qui partagent ou dissipent sa douleur. Les deux autres sources se trouvent dans l'amour de la justice et dans l'attachement à la vérité. Je les réunis dans une dernière partie.

SECONDE PARTIE.

Si nous sommes heureux de souffrir pour la justice, comme Jésus-Christ nous l'enseigne, mes frères, n'est-ce pas être aveugle, que de trahir la justice dans la vue de ménager son bonheur? On croit souvent sauver son repos, en mollissant sur ses devoirs. Mais si l'on réussit à se dérober pour un temps à la mauvaise volonté des hommes, peut-on se soustraire à la justice du Dieu vengeur? et l'image toute seule d'une lâche infidélité n'est-elle pas une ombre importune qui poursuit, qui trouble, qui fatigue sans cesse, et dans tous les lieux? Au contraire, l'amour de la justice, toujours ferme, toujours égal, nous soutient contre toutes les puissances de la terre et de l'enfer; 1° par le repos de la conscience qu'il forme en nous ; 2° par la soumission du cœur qu'il nous inspire.

Je dis d'abord par le repos de la conscience. Quoi de plus propre en effet à soutenir le juste affligé par des reproches injustes, ou par des accusations calomnieuses? Car il n'est point d'homme si parfait qui ne puisse être en butte aux traits de la calomnie et de l'envie. La plus belle vertu n'en a pas mis à couvert Jésus-Christ même. C'est le fléau du juste pour tous les temps; rien de plus commun dans le monde que les mauvais bruits et les accusations injustes. Or dans les imputations noires par lesquelles on s'efforce de flétrir la gloire des sages, qu'y a-t-il pour eux de plus consolant que de sentir leur innocence, de pouvoir, sans se flatter, se ren-

dre à eux-mêmes un jugement de salut, et de ne trouver en rentrant dans leur cœur que des intentions, des désirs, des vues, des sentiments bien éloignés de ceux qu'on leur impute. Votre piété s'attriste, écrivait à un ami le savant Théodoret, votre piété s'attriste de me voir percé des traits de la calomnie, et succombant sous le poids d'une injustice aveugle. Pour moi je suis dans une paix tranquille, parce que je trouve ma conscience irréprochable. La miséricorde de mon Dieu me suffit; priez-le de ne me pas abandonner, et tout ce qu'il y a de plus affligeant me deviendra plus doux que le plaisir.

Je sais, mes frères, qu'il est sensible à la nature de se voir maltraité sans raison. Le sentiment de notre innocence n'est que trop souvent pour nous une amorce de vivacité, d'impatience et de colère. Il semble que l'on aurait moins de peine à se modérer, si l'on se sentait moins innocent. Ne dit-on pas tous les jours : si j'avais mérité que l'on me traitât de la sorte, je ne m'en plaindrais pas; je me rendrais justice à moi-même, et l'équité de la peine en étoufferait en moi le ressentiment; mais de se voir maltraité sans avoir donné lieu à la colère, c'est ce qu'il est difficile de digérer.

Ah! mes frères, si vous consultiez la raison et la foi, ne verriez-vous pas que cette injustice est le vrai motif d'une consolation solide? N'est-ce pas en effet votre innocence qui doit vous procurer, comme au saint homme Job, le calme du cœur : *Neque enim reprehendit me cor meum.* (*Job*, XXVII, 6.) Ne seriez-vous pas doublement malheureux, si vous aviez à souffrir et à souffrir en criminel? Vous savez qu'il est un Dieu qui vous justifie, si vous êtes chrétiens; que vous faut-il davantage? Le jugement favorable d'un Dieu ne suffit-il pas, pour dédommager des jugements injustes de quelques esprits vains et frivoles? Ah! quand on a Dieu pour soi, qu'importe que les hommes se liguent pour nous détruire? Tôt ou tard l'iniquité retombe sur elle-même et se perce de ses propres traits. Qui peut s'appuyer sur son innocence laisse tranquillement gronder l'orage. Les flots et les vents conjurés ne sauraient renverser l'édifice élevé sur le fondement solide. La bonne conscience fait le repos, et le repos fait le bonheur de l'homme.

Aussi, mes frères, ne voit-on pas le vrai sage donner dans des éclats infructueux. Plein de grands sentiments de religion, il calme les ébranlements de la nature; il fait taire sa douleur sans rien perdre de son activité. Loin de faire porter à ceux qui l'approchent la peine de ses infortunes, il en est lui-même le consolateur. Ne pleurez pas sur moi, leur dit-il; les maux que je souffre font ma gloire en Jésus-Christ et feront un jour ma félicité. *Je me plais*, disait l'Apôtre, *dans mes besoins, dans mes faiblesses, dans mes humiliations et dans mes afflictions pressantes; et lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.* (II *Cor.*, XII, 10.) Ce n'est pas que le juste affecte une insensibilité fastueuse. La vertu n'ôte pas le sentiment, elle modère l'excès; la piété n'éteint pas la douleur, mais elle y résiste avec courage. Un chrétien met sa joie à n'avoir que son Dieu pour juge et pour appui. Les jugements des hommes le touchent peu; ou s'il se justifie devant ses frères, ce n'est que dans la nécessité qu'impose la charité, et toujours sans passion, sans invective, sans ressentiment, sans aigreur. Le repos de sa conscience le soutient contre les peines les plus injustes.

Mais, à le bien prendre, mes frères, en est-il pour nous des peines injustes? est-il une seule affliction, dont nous soyons en droit de nous plaindre? Vous le croyez, vous qui prétendez toujours que l'on vous offense sans raison. Et il est vrai qu'à n'envisager que la main de l'homme, elle n'est que trop souvent injuste. Mais si vous entriez dans les sentiments que la religion doit nous inspirer, vous tourneriez vos regards vers le ciel; vous y verriez, comme David, un Dieu offensé, qui commande aux Seméis de vous outrager, pour vous punir des outrages que vous avez faits à sa sainteté; et ces ordres du Très-Haut étoufferaient toutes vos plaintes. Les trois enfants de Babylone ne s'arrêtent point à l'injustice du prince qui les condamne : ils envisagent Dieu, qui le permet, et s'écrient : Vous êtes juste, Seigneur, et tous les maux auxquels vous nous condamnez sont de justes châtiments de nos infidélités : *Justus es, Domine, in omnibus quæ fecisti nobis; peccavimus enim.* (*Daniel.*, II, 27.) Voilà, mes frères, ce que la religion doit nous faire dire à nous-mêmes, dans toutes nos afflictions : Oui, Seigneur, *peccavimus*, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité devant vous; il n'est point de peines que nous n'ayons méritées. Quel bonheur que, pour des supplices éternels, vous daigniez accepter quelques peines passagères! Ah! quand un Dieu fait tant de grâces, peut-on se résoudre à s'en plaindre?

Non, mes frères, on s'y soumet avec joie, et c'est le second effet de l'amour de la justice, la soumission du cœur : or la soumission dans les peines les adoucit et en corrige l'âpreté. Quoique à charge à la nature, la douleur ne s'irrite que par la contrainte : dès qu'on l'accepte, elle n'a plus la même aigreur. Victime heureuse de la loi de mes pères, disait en mourant le saint vieillard Eléazar, je sens, il est vrai, dans tout mon corps de vives douleurs : *Duros corporis sustineo dolores* (II *Mach.*, VI, 30); mais au lieu de ces douleurs, je possède mon âme dans la paix; j'ai de la joie à m'immoler au Seigneur, *secundum animam vero libenter hæc patior.* (*Ibid.*) Le mal que l'on aime cesse d'être un mal. Ce n'est que la contrainte qui blesse : rien ne coûte à un cœur soumis. Mais, ô mon Dieu, où le trouver ce cœur soumis?

Ah! tandis que tout réussit à son gré, le pécheur triomphe : la prospérité l'endort dans une molle iniquité; et quoique son cœur, toujours agité, toujours avide, traîne d'objet en objet des désirs insatiables, il

affecte au dehors un air de tranquillité qui impose. Mais sitôt que l'adversité le frappe, le perce, l'agite, le tire de ce bonheur léthargique, consterné, rêveur, abattu, il se trouble, il s'irrite. Comme il n'a pas établi son repos sur le Seigneur, et que, durant le calme, il a négligé de se munir contre la tempête, le premier écueil le brise, une pierre légère renverse la statue d'or et d'argent. Superbe dans la prospérité, rien n'est plus rampant dans l'infortune. Son orgueil éperdu et déconcerté dégénère en mille bassesses honteuses. Vous voyez un homme qui ne se possède plus : ce n'est que vivacités, qu'emportements, que plaintes, que murmures, que projets de vengeance. Sa fureur s'enflamme, s'exhale et s'élance comme un tourbillon de feu sur tout ce qui l'environne. Epouse, enfants, domestiques, tout fuit, tout est en alarme : il faut que Jacob abandonne la maison de son père, où les rugissements d'Esaü ne lui présagent qu'une mort tragique. Dans les noirs chagrins de l'homme pécheur, on n'ose lui parler, on n'ose l'approcher. L'honnêteté le blesse, la complaisance le révolte, les consolations l'aigrissent, les plus douces paroles l'offensent : il ne se nourrit que de fiel. Après s'être rendu insupportable aux autres, il devient la pâture de sa propre fureur; son inquiétude se tourne contre lui-même et le déchire; ses chagrins rentrent dans son cœur et le dévorent. Il voudrait arracher le trait qui le perce et ne fait qu'envenimer sa plaie. Dans son désespoir, il se livre aux transports les plus bizarres, il s'emporte, il s'apaise, il tonne, il supplie; il se tait; il se roule impétueusement dans sa douleur; il maudit son sort, il appelle la mort à son secours; il ose s'en prendre à Dieu de ses malheurs et, au lieu d'apaiser sa colère par une humble soumission, il l'irrite encore par ses blasphèmes. O homme, que ton état est donc affreux, lorsque l'affliction te surprend dans le vice, et que tu n'opposes à tes malheurs que des passions! Qu'il est propre cet état à rehausser le mérite de la vertu qui n'est jamais ni plus tranquille, ni plus aimable que dans l'infortune! Heureux sort! où la grâce nous console, où la justice nous soutient, où la vérité enfin nous anime par le mépris des maux présents et par l'espérance des biens futurs! Troisième source de consolation pour le juste, l'attachement à la vérité.

Nous ne souffrons, dit saint Ambroise, que parce que nous sommes d'injustes estimateurs du bien et du mal. Jetés au milieu des ténèbres épaisses qui nous empêchent d'apercevoir les objets dans leur naturel, nous donnons souvent du corps à ce qui n'est qu'ombre et figure. Nos maux pour l'ordinaire n'ont de réalité qu'autant que le préjugé, la passion, l'intérêt leur en prêtent; et nos chagrins ne viennent guère que de nos erreurs.

En effet, de quoi s'afflige-t-on dans le monde? On s'afflige de la perte de ce que l'on appelle honneur, plaisir, richesses. Et pourquoi s'afflige-t-on? C'est qu'on les regarde comme des biens précieux, dont la perte ne saurait être que sensible. Donnez-moi donc un juste éclairé, un homme créé dans le sanctuaire de la vérité, et qui forme sur la verité les mouvements de son cœur: et je dis qu'en le désabusant des idées que l'on se fait des biens et des maux de cette vie, elle va lui épargner tous les ennuis.

1° A l'égard des biens du monde, la vérité lui en découvre aisément la vanité. Elle lui apprend que la gloire est si peu un bien véritable, que, de l'aveu des hommes même, le vrai mérite consiste à la mépriser, et ce que l'on méprise se fait peu regretter. Elle lui apprend que le plaisir n'est qu'un appât trompeur, sujet à de fâcheux retours de repentir et d'amertume, capable d'amuser, jamais de satisfaire; et l'on se passe aisément de ce qui ne satisfait pas. Elle lui apprend que l'or et l'argent, stériles d'eux-mêmes, doivent tout leur mérite au bon usage que l'on en sait faire; que ce ne sont pas les richesses que l'on doit estimer, mais l'homme sage qui dispense à propos les richesses; qu'une grande opulence est un grand écueil, soit parce qu'elle inspire l'orgueil et nourrit les passions; ou que, procurant toutes les aises de la vie, elle mène sans détour à l'impénitence et à la mollesse: en un mot, elle lui apprend qu'il faut user des biens du monde sans s'y attacher, et ce que l'on possède sans attache se perd sans regret : *Hoc sine amore nostro aderat, quod sine dolore discedit.* Voilà donc le vrai fidèle disposé par son attachement à la vérité, à soutenir avec froideur toutes ces pertes de biens qui coûtent dans le monde tant d'alarmes.

2° A l'égard des maux qui soulèvent la nature, la même vérité lui fait connaître que l'on ne doit pas craindre ce qui perd le corps pour un temps, mais ce qui perd le corps et l'âme pour l'éternité; qu'il faut estimer l'affliction comme un germe d'immortalité; que l'on doit mettre sa joie dans les opprobres, parce qu'ils percent cette enflure du cœur, qui nous est si naturelle; dans la pauvreté, parce qu'elle détache de la vie et fait soupirer pour le ciel; dans les infirmités, parce qu'il n'est rien qui dégage plus efficacement de l'enchantement de la bagatelle et de l'enivrement des vains plaisirs. La vérité enfin fait connaître au sage, que la faim, la soif, le fer et le feu, les exils et les supplices, tout ce qu'il y a de plus affreux, ne sauraient aboutir qu'à la mort, et que la mort n'est point un malheur pour le chrétien; que c'est l'entrée de son bonheur, la fin de ses peines, l'affranchissement du péché, le passage à cette vie bienheureuse où l'emporte toute son ardeur; nouveau motif de consolation, que la vérité présente au juste, les biens éternels.

O mon peuple dit le Seigneur, ne vous laissez abattre ni par les faiblesses de la nature, ni par les injures des temps, ni par les outrages des hommes qui sèchent comme l'herbe, et qui s'usent comme le vêtement. *Ego, ego ipse consolabor vos* (*Isa.*, LXVI, 13);

j'aurai soin moi-même de vous en dédommager. Oui, moi-même, le Dieu bienfaisant et magnifique : je consolerai Sion de ses ruines, je changerai les déserts en des lieux de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur. On y verra régner l'allégresse, on y sera couronné de gloire, on y nagera dans la joie. Les chagrins et les ennuis fuiront devant vous. Vos peines finiront, et le salut que je vous prépare sera éternel. Rien ne pourra ni ravir ni troubler la paix de mon alliance ; le bien que je vous offre, c'est ma vérité, c'est moi-même : *Ego, ego ipse consolabor vos.* (*Isai.*, LXVI, 13.)

Pourquoi donc ces impatiences au moindre accident qui vous arrive, mes frères ? Pourquoi ces vivacités, ces promptitudes, ou ces mélancolies sombres? L'affliction ne mène-t-elle donc plus à l'heureuse éternité? Le ciel n'en est-il plus la récompense? Ah ! la voie du bonheur est toujours la même ; la vérité ne change point, mais les mœurs dégénèrent. On convient assez qu'il faut porter sa croix, se soumettre aux ordres du Seigneur, pardonner les injures quelque sensibles qu'elles puissent être, et que l'on se flatte vainement d'être heureux dans l'éternité, si l'on ne se purifie par les afflictions en cette vie. Mais l'occasion se présente-t-elle de souffrir en effet ou quelque injure, ou quelque injustice ? la vérité disparaît, les beaux sentiments s'évanouissent, l'on perd de vue les richesses de l'héritage qui est réservé à ceux qui souffrent pour la justice : on n'écoute que la nature, l'intérêt le point d'honneur. Pour les motifs de religion, on les traite avec mépris, et l'on marque souvent moins de modération et de retenue, que des infidèles et des impies. Grand Dieu ! ne serions-nous plus éclairés que pour nous rendre plus criminels !

Ah ! mes frères, entrons enfin dans les voies de la vertu, afin d'y trouver les consolations si douces qui accompagnent la grâce, la justice, la vérité. Adorons les ordres du Tout-Puissant : nous sommes à lui ou pour vivre ou pour mourir. *L'or et l'argent*, dit l'Ecriture, *s'épurent par le feu* (*Eccli.*, II, 4); mais les hommes, que Dieu veut recevoir au nombre des siens, s'éprouvent dans le fourneau de l'humiliation. *Parce que le Seigneur vous aimait*, dit l'ange à Tobie, *il a été nécessaire que l'affliction vous purifiât.* (*Tob.*, XII.) Oui, mon Dieu, l'affliction est en cette vie un gage de votre amour; c'est le caractère de vos élus. Quelle est précieuse à un cœur chrétien ! Ah ! tandis que nous ne suivrons que les impressions de la nature, nous combattrons en vain contre la douleur, elle triomphera aisément de notre faiblesse ; mais si nous aimons à nous conformer à Jésus-Christ, si nous nous faisons un devoir de nous immoler avec lui, nous vivrons aussi avec lui, nous dit l'Apôtre. Une douce espérance nous fera goûter les prémices du bonheur des saints ; la vue, quoique éloignée de cet état de gloire, nous remplira d'une joie touchante. Une seule goutte de ce torrent délicieux suffira pour éteindre le feu brûlant de l'affliction. Un seul rayon de cette félicité inestimable nous dédommagera de tout ce qu'il y a d'épineux dans la voie étroite. La mort même, ce passage effrayant que l'on n'ose presque envisager, la mort deviendra le plus cher objet de nos désirs, et les horreurs du tombeau seront dissipés par l'éclat de cette immortalité bienheureuse, qui est le prix de la patience des saints. Je vous la souhaite, mes frères, etc.

DISCOURS XI.

SUR LA PRÉVENTION.

Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes? (*Joan.*, VIII, 48.)

N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon.

Quel est donc le pressant motif qui peut obliger les Juifs à traiter Jésus-Christ d'une manière si outrageuse? A-t-il profané le temple saint? A-t-il souillé la pureté des sacrifices? S'est-il déclaré pour le culte impie de Baal? A-t-il blasphémé contre la loi, ou porté le fer et le feu jusque dans le sein de sa patrie? Quel crime si grand a-t-il commis pour mériter qu'on le traite ainsi de Samaritain, de possédé, de vil esclave de Satan? *Dæmonium habes.*

Reconnaissez, mes frères, de quoi sont capables des esprits injustement préoccupés. Jésus-Christ enseigne que celui qui est né de Dieu, reçoit sa doctrine; qu'il est la lumière du monde; que celui qui le suit ne marchera point dans les ténèbres et ne mourra jamais; qu'il était avant Abraham, et qu'il est un avec son Père. D'ailleurs il fait des miracles aux jours du sabbat, voilà son crime ; après cela, qu'il soit irréprochable dans ses mœurs, qu'il brille de l'éclat de mille vertus, qu'il éclaire les aveugles, qu'il console les affligés, qu'il guérisse les malades, qu'il rende à la veuve son fils unique; en un mot, qu'il soit pour tous une source inépuisable de grâces et de bienfaits; dès qu'il ne donne pas dans les superstitions pharisaïques, il n'est pas possible, selon les pharisiens, que ce soit un homme de Dieu; ce n'est plus qu'un contempteur de sa loi, qu'un ennemi de son peuple, qu'un séducteur, un Samaritain, un faux prophète, un démon : *Dæmonium habes.* O Dieu ! à quels excès n'entraîne point une aveugle prévention?

Mais à cette prévention violente qu'oppose le Sauveur du monde? La patience, la douceur; voilà sa défense. Ah ! bien loin d'insulter avec mépris à leurs préjugés, ou de faire tomber sur eux tout le poids d'une autorité imposante, il emploie la raison sage à dissiper leurs ténèbres; il expose sans aigreur la vérité, et ne les abandonne enfin à leur aveuglement fatal qu'après avoir épuisé sans fruit les voies de la sagesse et de la charité.

Ainsi, mes frères, l'Evangile nous donne aujourd'hui deux importantes instructions sur un défaut contagieux qui n'est que trop dominant parmi nous; défaut dont on se

plaint tous les jours, et dont il en est peu qui se corrigent. 1° Dans la conduite des Juifs envers Jésus-Christ, l'Evangile nous fait voir combien sont funestes les suites d'une prévention aveugle. 2° Dans la conduite de Jésus-Christ à l'égard des Juifs, l'Evangile nous fait voir les sages ménagements que l'on doit avoir pour les esprits qui ont la faiblesse de se laisser injustement prévenir. Quels sont donc, et les excès où porte la prévention, et les règles de sagesse qu'il faut opposer à la prévention? Ce sera le partage de cette homélie, où je me renfermerai exactement dans les mœurs. Demandons l'Esprit de lumière et de charité, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle ici prévention, mes frères, une idée fausse et désavantageuse que l'on se fait du prochain, ou par humeur, ou par intérêt, ou sur des rapports infidèles, ou sur des principes de religion mal entendus. C'est un point de vue qui, représentant les objets dans un faux jour, en défigure les plus beaux traits; c'est une faiblesse d'autant plus dangereuse, que, lorsqu'on a le malheur d'y tomber, 1° on n'écoute plus la vérité : *Si veritatem dico vobis, non creditis mihi.* 2° On se permet sans scrupule de médire de ses frères, de les déshonorer, de leur imputer des fautes honteuses, des vices odieux : *Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu?* 3° Il n'est que trop commun de s'emporter jusqu'à la violence : *Tulerunt lapides ut jacerent in eum.* Trois excès où notre évangile nous fait voir que se porte la prévention : l'opposition à la vérité, la médisance, la violence ouverte. La conduite des Juifs envers Jésus-Christ nous découvre d'une manière sensible ces trois funestes effets.

Un premier effet de la prévention, c'est l'opposition à la vérité. Esclaves de la lettre et peu éclairés sur l'esprit de leur sainte loi, les pharisiens s'étaient persuadés et avaient réussi à le persuader au peuple, que de faire un miracle au jour du sabbat c'était en violer le repos sacré. Préoccupés de ce faux principe, ils en concluent que Jésus-Christ n'est point un véritable prophète, et qu'il n'est pas possible qu'il soit envoyé de Dieu, puisqu'il a si peu de respect pour sa loi; qu'il ne mérite donc pas d'être écouté; qu'il faut se tenir en garde contre ses instructions, et se défier des miracles qu'il opère, comme d'autant de prestiges imposteurs. Quoi qu'il dise, quoi qu'il puisse faire pour les tirer de l'erreur, ni la raison, ni l'autorité, ni les exemples des prophètes, ni leurs discours, rien ne peut faire plier un entêtement obstiné qui s'aigrit et qui s'offense de la vérité qu'on lui expose, qui ne veut pas même souffrir qu'on le désabuse. Ce qu'ils auraient admiré dans tout autre leur devient odieux et suspect en sa bouche. Ils ne l'écoutent que pour chercher à le surprendre dans ses paroles; ils ne parlent de ses merveilles que pour les attribuer au démon; ils lui font un crime des actions les plus charitables, et comme ils trouvent mauvais ses bienfaits et ses miracles, ils combattent avec opiniâtreté et sa doctrine et ses mystères. Ainsi un seul préjugé leur fait rejeter la vérité, et la vérité la plus importante, la vérité qui devait leur être la plus précieuse, puisqu'elle leur annonçait l'avénement de ce Messie promis à leurs pères, et qu'ils attendaient avec empressement depuis tant de siècles. Voilà ce qu'une seule prévention a produit dans tout un peuple, l'opposition à la vérité.

Or, mes frères, n'est-ce pas ce qu'elle produit encore parmi nous? Est-il rien de plus commun que de se prévenir les uns contre les autres, ou par légèreté, ou par surprise? Ne voyons-nous pas tous les jours qu'une parole échappée, une démarche faite sans dessein, un certain air, certaines manières, un rien suffit pour qu'on se fasse des idées dont on a peine à revenir? Joseph, le tendre Joseph raconte à ses frères un songe où il ne voit ni n'entend aucun mystère, et ses frères se persuadent que, tout jeune qu'il est, déjà il a conçu le dessein de les dominer. Un récit innocent devient, dit l'Ecriture, une semence de haine dans leurs cœurs préoccupés. Et à quoi cette injuste prévention ne les poussa-t-elle pas dans la suite? *Magni odii seminarium fuit.* (*Gen.*, XXXVII, 5.)

Ah! quand une fois on est prévenu contre une personne, tout en elle vous déplaît; ses entretiens vous ennuient, vous ne pouvez souffrir ses manières, vous n'avez des yeux que pour ses défauts, ses vertus mêmes se changent en vices; sa fermeté, vous l'appellerez dureté, orgueil; vous traiterez son zèle de chaleur aveugle et indiscrète; un avis charitable, vous le prendrez pour un air d'autorité qu'elle veut se donner, l'on tourne tout au criminel. On est même ingénieux à se rappeler de légères circonstances auxquelles jamais on n'eût fait attention, si le préjugé n'avait pas indisposé l'esprit. Ce mauvais levain les grossit, les enfle, les aigrit, les envenime, et de mille traits différents on se forme un corps de délit que rien n'est capable de justifier, car on ne veut plus rien entendre ; on se ferme aux raisons les plus sensibles, ou si l'on y prête l'oreille un moment, on y soupçonne toujours de l'artifice et du détour. De là ces refroidissements entre les amis, ces antipathies pour des personnes que l'on ne connaît point assez, ces prédilections entre les enfants, ces soupçons injurieux entre les époux, ces divisions qui déchirent les familles. Remontez au principe, c'est un préjugé sans fondement; c'est un édifice en l'air que l'imagination construit et que l'entêtement soutient.

La prévention tombe-t-elle sur un pasteur ou sur un ministre de l'Evangile? les voilà hors d'état de faire aucun bien. L'on n'est plus, ni touché de leurs instructions, ni docile à leurs conseils, ni édifié de leurs bons exemples; car on ne veut pas croire le bien de ceux dont on pense mal : *Le soleil*, com-

me parle un prophète (*Mich.*, III, 6), *n'a plus de lumière pour les esprits préoccupés.* Que la vérité s'offre à leurs yeux, ils se sentent blessés de ses rayons, ils en détournent la vue, et s'obstinent, malgré toute sa force, à ne pas avoir le démenti. Leurs meilleurs amis n'osent pas leur en parler; c'est l'endroit délicat auquel il n'est pas permis de toucher. Tel est surtout le malheur des grands : faibles comme le reste des hommes, ils sont encore, par leur état, plus exposés à la surprise. Cependant il n'est personne qui ose prendre sur soi de les avertir et de les désabuser; l'on craindrait de se rendre suspect soi-même et de mettre obstacle à sa fortune. Hélas! jusque dans la chaire de vérité, l'on tremble de dire devant les grands des vérités qui leur déplaisent; on prend bien plutôt le parti de flatter leurs préjugés, afin d'avoir part à leurs bienfaits. C'est ainsi que l'on faisait sa cour à Saül aux dépens de son serviteur David; et si Jonathas fut assez généreux ami pour ouvrir la bouche en sa faveur, il ne s'attira que des reproches injurieux, et s'exposa sans fruit à une entière disgrâce. Quel état plus malheureux, je ne dis pas seulement pour le chrétien, mais pour l'honnête homme, que de ne pouvoir ni goûter la vérité, ni la souffrir? Cependant cet état ne fut-il jamais le vôtre, mes frères! Ne l'avez-vous jamais eue dans le cœur, cette opposition secrète? Ne vous est-il jamais arrivé de condamner un ami, un frère, un enfant, une épouse, un domestique, sur de simples préjugés? Et lorsque la vérité s'est fait jour, ne vous êtes-vous point fait une peine de vous y rendre, et d'avouer votre surprise? Grand Dieu! est-il disposition plus opposée à l'équité, à la droiture de cœur, à la grandeur d'âme, à l'esprit des vrais enfants de la lumière, que cette odieuse opposition à la vérité?

Un second effet, c'est la médisance maligne et la noire calomnie. Au lieu qu'il est naturel à un chrétien d'aimer à voir le bien dans ses frères, et à couvrir même leurs défauts du voile de la charité, un esprit préoccupé s'offense du bien que l'on dit en sa présence de ceux qu'il n'estime pas. Il souffre avec peine qu'on en parle obligeamment; il cherche aussitôt à diminuer par des traits satiriques l'idée avantageuse que l'on voudrait en donner; s'il ne peut pas en blâmer les actions, il en attaque les motifs; il fouille dans leur cœur pour en corrompre les intentions. Voyez, mes frères, le procédé des pharisiens envers Jésus-Christ : les bénédictions qu'on lui donne ne servent qu'à les irriter; s'ils sont forcés d'en reconnaître les miracles, ils en attaquent le principe; s'ils ne peuvent le convaincre d'aucun péché, ils lui tendent des piéges pour le surprendre dans ses paroles; si l'on publie ses louanges, ils le chargent de calomnies; ils le traitent de Samaritain, de possédé; ils le décrient publiquement comme un schismatique, un ennemi de Dieu, un vil et méprisable instrument de Béelzébut, le prince des démons : *Samaritanus es tu et dæmonium habes.* O Dieu! n'était-ce point assez de porter dans son cœur un jugement si affreux du Saint des saints? Fallait-il encore y ajouter publiquement la calomnie et le blasphème?

Mais la prévention n'a point de frein, sitôt qu'elle est échauffée par l'intérêt ou par le faux zèle. Ah! il n'est rien de si pur qu'elle ne ternisse, rien de si délicat qu'elle ne blesse, rien de si solide qu'elle n'entame, rien de si sacré qu'elle ne profane : ni la probité, ni la religion, ni l'honneur, elle ne respecte rien. La bonne odeur qu'exhalent les actions de miséricorde ou de piété n'est pour elle qu'une odeur de mort; elle peint des plus noires couleurs les hommes les plus respectables; elle déchire pieusement les ministres de Dieu les plus fidèles. L'apôtre saint Jean ne se plaint-il pas que l'on répandait contre lui des médisances malignes? *Verbis malignis garriens in nos?* (*III Joan.*, X.) Comment les prophètes n'ont-ils pas été traités dans tous les temps? Jérémie, que l'Ecriture appelle l'ami de son peuple, ne le décriait-on pas comme un infidèle, un traître à sa patrie? Hélas! Jésus-Christ lui-même, combien n'a-t-il pas été maltraité par le faux zèle d'une prévention aveugle! Que pouvait-on de plus odieux que de faire passer le Fils unique du Dieu saint pour un suppôt de Satan? O vous qui gémissez sous les noires invectives dont vous chargent des esprits injustement préoccupés, consolez-vous, âmes justes : la Sagesse éternelle, la Sainteté incarnée n'a pas été à couvert de la calomnie.

Mais ce qui est plus terrible pour ceux que la prévention aveugle, c'est, mes frères, qu'ils croient encore avoir raison : *Nonne bene dicimus nos?* (*Joan.*, VIII, 48.) Voilà ce qui rend leur malheur sans ressource : comme ils se persuadent qu'ils n'agissent que dans la vue de Dieu et pour sa gloire, ils médisent dévotement de quiconque n'adore pas ce qu'ils adorent; ils s'applaudissent du zèle qu'ils se sentent à le poursuivre; ils sanctifient, comme parle un prophète, tous les traits dont ils le percent : *Sanctificant super eum prœlium* (*Mich.*, III, 5); et, dans le temps même qu'ils invectivent avec plus de force contre ses sentiments et ses mœurs, ils se donnent pour les seuls pacifiques : ils ne parlent que de charité, de piété, de patience, de douceur, d'amour de la paix. *Dentibus suis mordent, et prædicant pacem.* (*Ibid.*) Concevez-vous, mes frères, d'état plus funeste que celui où l'on prend le mal pour le bien, le vice pour la vertu, l'erreur pour la vérité, et où l'on croit suivre la lumière, tandis qu'on marche dans les ténèbres? En ce triste état, où l'on médit par religion, où l'on décrie ses frères par piété, où l'on croit rendre gloire à Dieu en l'offensant, on monte au saint autel, on approche sans scrupule de la sainte table, on profane les sacrements sans le savoir, et, ce qui fait frémir, on meurt dans son péché sans se reconnaître.

Enfin un troisième effet de la prévention, c'est la violence ouverte, *tulerunt lapi-*

des. (*Joan.*, VIII, 59.) Qui l'eût jamais pensé, mes frères, que la prévention que les pharisiens avaient inspirée au peuple contre Jésus-Christ, prévention si frivole et si peu fondée, eût pu l'emporter sur l'éclat de ses vertus, sur la multitude et la grandeur de ses bienfaits, sur la pureté de sa doctrine et de ses mœurs, sur sa douceur et sa charité compatissante? Qui l'eût pensé, que jamais une simple prévention pût effacer dans leur esprit tant de grâces, et les pousser à cet excès de fureur, que de prendre des pierres pour le lapider? *Tulerunt lapides ut jacerent in eum?* (*Ibid.*)

Ah! sitôt que la prévention s'est emparée d'un esprit, elle l'aigrit, elle l'irrite, elle l'enflamme; et l'esprit une fois échauffé, il n'est rien dont on ne devienne capable. On ne garde plus ni mesure ni bienséance; on ne respecte plus rien, ni les droits de la nature, ni les règles de la charité; on ne reconnaît ni parents ni amis. Le père ne veut pas voir ses enfants, les enfants fuient la présence de leur père; le frère détruit son propre frère, la sœur ne peut vivre avec sa sœur; l'épouse, inquiète et soupçonneuse, ne donne à son époux aucun repos; l'époux, chagrin et fatigué, n'a plus pour son épouse la même tendresse. Ce ne sont que reproches, que divorces, que mauvais procédés. Allez à la source : on s'est prévenu mal à propos de part et d'autre, et l'on a suivi trop légèrement ses préjugés.

Qu'entendons-nous tous les jours dans les familles. Des plaintes amères de ce que l'on est maltraité, ou pour des desseins que l'on ne conçut jamais, ou pour des discours qui ne sortirent jamais de la bouche, ou pour des actions dont jamais on n'eut la pensée, et qu'on ne laisse pas de vous imputer obstinément, quelque protestation que vous puissiez faire de votre innocence. Est-on prévenu contre une personne, on la traverse dans ses desseins, on s'oppose à son avancement, on lui suscite mille traverses, on emploie tout ce qu'on a de crédit et d'intrigue à la perdre sans ressource. De là ces histoires tragiques dont les livres sacrés et profanes sont remplis : le chaste Joseph vendu par ses propres frères, le généreux David en butte aux poursuites violentes de ce même prince dont il a soutenu le trône et vengé la gloire, le prophète Elie banni comme un séditieux au fond d'un désert. Combien de fois n'a-t-on pas vu le père, préoccupé contre ses enfants par les suggestions d'une femme artificieuse, les sacrifier, et mourir ensuite lui-même de désespoir, après avoir reconnu, mais trop tard, leur innocence? Hélas! des saints n'ont pas été à couvert de ces préjugés meurtriers (1). Ah! dans la prévention, l'on poursuit l'innocent pour le coupable, on traite d'ennemis les amis les plus fidèles, on couronne l'imposteur, et l'on fait gémir sous l'oppression celui qui mérite d'être honoré : un Doëg est en faveur, et le grand prêtre Abimélec est immolé

La prévention a même ce défaut, qu'elle ne s'efface jamais parfaitement. Quelque soin que l'on prenne, il en reste toujours des traces que les plus légères circonstances rappellent, et souvent, après avoir paru quelque temps éteinte, elle n'en devient que plus violente. Quelles preuves de fidélité David ne donna-t-il pas à Saül? Ne l'obligea-t-il pas plus d'une fois à confesser hautement que ce fidèle serviteur était plus juste que lui? *Justior tu es quam ego.* (1 *Reg.*, XXIV, 18.) Cependant Saül revenait toujours à ses préjugés, et ne cessa point de persécuter son serviteur jusqu'à la mort. Le Fils de Dieu pouvait-il donner aux Juifs des témoignages plus assurés et plus éclatants de son innocence? Cependant ni ses vertus ni ses miracles ne peuvent rien contre leur aveugle prévention; son sang lui-même ne suffira pas pour l'étouffer, et nous voyons encore cette prévention obstinée survivre à leur ruine. Grand Dieu! quel défaut plus dangereux, et quel soin ne doit-on pas avoir de s'en garantir!

Evitez donc, mes frères, évitez cette crédulité facile à recevoir les premières impressions que l'on vous donne. Le Sage (*Prov.*, XIV, 15) nous avertit qu'il n'y a que l'imprudent qui croie tout ce qu'on dit, et qu'il ne faut blâmer ni condamner personne sans l'entendre : *Priusquam interroges, non vituperes quemquam.* (*Eccli.*, XI, 7.) Vous vous en rapportez, dites-vous, à un homme de confiance ; mais cet homme de confiance, êtes-vous bien assuré qu'il en soit aussi digne que vous le pensez? Combien de fois les plus sages n'y ont-ils pas été trompés? D'ailleurs cet homme de confiance n'a-t-il point lui-même ses préjugés? Ne peut-il pas se laisser surprendre et vous entraîner avec lui dans la surprise? Qui parut jamais plus digne de confiance, aux yeux des Juifs, que leurs docteurs, leurs pontifes, ces pharisiens d'un extérieur si composé et d'un zèle si ardent pour la loi? Et cependant, fut-il jamais séducteurs plus dangereux? On cite des faits palpables, mais qui vous a dit qu'ils ne sont pas controuvés? On vous produit des écrits, mais que savez-vous s'ils ne sont point supposés? N'est-ce pas un artifice ordinaire aux politiques de répandre ou de faire tomber adroitement, entre les mains des personnes en dignité, des écrits odieux, sous les noms de ceux dont ils ont conjuré la perte? La grande règle, c'est de ne point juger sans s'instruire exactement par soi-même, et de ne se pas exposer à ce reproche que Jésus-Christ faisait au peuple juif : Pourquoi vous en rapportez-vous aveuglément à vos pontifes sur ce qui s'opère en ces jours de salut? Que ne l'éprouvez-vous, et que ne jugez-vous par vous-mêmes du parti qui est le plus juste : *Hoc tempus quomodo non probatis? quid a vobis ipsis non judicatis quod justum est?* (*Luc.*, XII, 56.) Dieu, tout éclairé qu'il est, ce grand Dieu à qui rien n'est caché, ne veut point condamner Sodome et Gomorrhe

(1) S. Sigismond, roi de Bourgogne.

sur le bruit qui s'élève jusqu'à son trône, de leur infâme corruption : *Descendam et videbo.* (*Gen.*, XVIII, 21.) Je descendrai, dit le Seigneur, et je verrai par moi-même si le mal est en effet aussi grand qu'on le veut dire : *Descendam et videbo.* O, si tous ceux qui tiennent la place de Dieu sur la terre descendaient de leur dignité pour voir de leurs yeux et pour examiner les choses par eux-mêmes, que de surprises évitées, que d'artifices confondus, que de préjugés éteints, que d'injustes soupçons éloignés, que d'innocents soutenus contre le faux zèle et l'envie!

En un mot, mes frères, ayez dans le cœur la charité qui ne pense point le mal, et vous aimerez à éclaircir vos doutes ; vous ne jugerez ni sur des rapports, ni sur de simples apparences ; vous trouverez même de la consolation et du plaisir à dissiper les fâcheuses idées que l'on s'efforcerait de vous inspirer; vous serez toujours plus disposés à excuser un coupable qu'à condamner un innocent; souvent même vous jetterez le voile sur des faiblesses que l'on ne peut s'empêcher d'apercevoir; et, pénétrés de vos propres défauts, vous vous porterez sans peine à couvrir les défauts des autres : *Qui benevole suspicatur, vinci se cupit.* (S. Aug., serm. 33, n. 8.) Voilà, mes frères, les vrais moyens de nous garantir de l'injuste prévention, dont vous avez vu que les effets sont si funestes, et dans la religion et dans la société. Mais si la prévention tombe sur vous-mêmes, quelles sont les règles de sagesse que vous y devez opposer? Vous l'allez apprendre de la conduite de Jésus-Christ à l'égard des Juifs ; ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ nous l'a prédit, mes frères, que ses disciples se trouveraient souvent exposés aux traits piquants des préventions injustes, et qu'il y aurait des hommes qui se laisseraient aveugler au point de chercher à les faire mourir par piété. Car ce ne sont pas seulement les impies déclarés et les hommes corrompus dont on peut avoir à souffrir les préjugés violents. Il est des gens de bien et des hommes zélés, mais d'une crédulité légère, dont les préventions ne sont peut-être pas moins à craindre. L'Apôtre des nations n'étant encore que disciple de Moïse, n'avait d'autre défaut que celui de brûler d'une vive ardeur pour sa loi ; il se distinguait entre tous par son zèle : *Amplius æmulator.* (*Act.*, XXII, 3.) Il se laisse prévenir contre Jésus-Christ et ses disciples. Dans son aveugle prévention, il agit, il poursuit, il presse, il combat l'innocence et la vérité avec une chaleur d'autant plus violente, qu'il la croit plus juste et plus agréable à Dieu. Il n'a en vue que la gloire de sa sainte loi, il ne fait le mal qu'à bonne intention; mais la bonne intention ne le justifie pas, et, quoiqu'il n'ait agi que par surprise : *Ignorans feci* (I *Tim.*, I, 13), il avoue de bonne foi qu'il était le plus grand des pécheurs, parce qu'il avait persécuté l'Église de Dieu sur des préjugés qu'il avait négligé d'éclaircir, et qu'il avait condamné Jésus-Christ et ses disciples sans les entendre.

Vous donc, mes frères, si non-seulement le vice, mais la piété même se préviennent contre vous, quelles règles de sagesse y devez-vous opposer? Consultez le divin modèle et vous formez sur sa conduite. Le premier soin de Jésus-Christ, c'est d'exposer aux Juifs la vérité, afin de dissiper l'erreur qui forme en eux le préjugé. En second lieu, lorsqu'il les voit fermés par entêtement à la vérité, il ménage leur faiblesse, il les tolère avec patience et se retire pour ne les pas exposer davantage à la violence et à l'emportement : *Jesus autem abscondit se et exivit de templo.* (I *Joan.*, VIII, 59.) Voilà, mes frères, les deux voies de sagesse les plus propres à désarmer et à vaincre les esprits préoccupés : 1° une exposition simple de la vérité; 2° une tolérance douce et prudente. Mettons-les dans un plus grand jour.

Je dis, mes frères, que pour toucher et vaincre un esprit préoccupé, le premier moyen que doit employer l'homme sage, c'est de lui exposer la vérité avec simplicité. Remarquez, mes frères, la conduite de Jésus-Christ : quoique offensé à l'excès par les outrages odieux dont les Juifs le chargent sans raison, il ne se répand point en clameurs, il n'oppose point injure à injure, invective à invective. Touché uniquement du malheur d'un peuple prévenu, qui court à sa perte sans même s'en apercevoir, il ne s'étudie qu'à les ramener dans la voie du salut, en les rappelant à la vérité. Vous refusez d'entendre ma voix, leur dit-il avec douceur, parce que l'on m'a dépeint à vos yeux comme un séducteur, un Samaritain, un ministre de Satan; mais rendez-moi justice : Quel crime ai-je commis pour mériter que vous ayez de moi des idées si odieuses? Qui de vous peut m'en reprocher un seul? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (*Ibid.*, 46.) Avez-vous remarqué dans mes actions quelques traits de conformité avec celles de l'esprit immonde? Si j'étais d'intelligence avec lui, me verriez-vous sans cesse occupé à renverser son empire? Vous m'accusez de violer la sainteté du sabbat en guérissant des infirmes de trente années; mais les œuvres de charité peuvent-elles donc être opposées à la sainteté du sabbat? Si votre loi vous permet de secourir en ce jour un vil animal tombé dans la fosse, défendrait-elle de secourir des hommes, les images vivantes de la Divinité? Vous, qui marquez tant de zèle pour la gloire du Seigneur votre Dieu, que ne respectez-vous donc ses œuvres? Quel autre que le Tout-Puissant est capable d'opérer ces grandes merveilles? Ah! Dieu lui-même s'explique en ma faveur, Dieu me justifie : ne devez-vous pas l'écouter, plutôt que de vous livrer aveuglément aux préjugés injustes que l'on vous suggère? C'est ainsi que le Fils de Dieu s'applique à lever le bandeau de la prévention qui cache aux Juifs la vérité.

Et c'est ainsi, chrétiens, que nous devons agir nous-mêmes, lorsque nous apercevons qu'un de nos frères s'est prévenu mal à propos, ou sur quelque rapport infidèle, ou sur quelques paroles échappées sans dessein, ou même sur quelques démarches que la charité a commandées, et qu'un intérêt opposé a fait mal interpréter. La première loi que nous prescrit la sagesse, c'est de représenter la vérité, de la faire goûter par des paroles pleines de grâce et de douceur, d'ajouter même, à l'exemple du Sauveur, les services et les bienfaits, afin de guérir au plus tôt la prévention, funeste semence de division et de haine.

Mais hélas, qu'il s'en faut que l'on suive dans le monde cette règle de sagesse! Un de nos frères s'est-il laissé prévenir par faiblesse? le premier parti que l'orgueil fait suivre, ah! c'est d'en braver les préjugés, et de s'en mettre peu en peine. Je m'embarrasse fort peu, dit-on, de ce qu'il peut penser; je ne le crains point : eh! que me peut-il faire? Voilà de quelle manière on parle dans le monde. Mais quoi! vous vous embarrassez peu de ce que votre frère pense de vous? Est-ce donc là ce qu'inspire la charité? Est-ce là ce que l'exemple de votre Sauveur vous enseigne? Est-ce ainsi que nous devons nous aimer les uns les autres? Et ne sommes-nous donc plus redevables aux faibles comme aux forts, aux imprudents comme aux sages?

Vous êtes, dites-vous, au-dessus de ce qu'il peut faire? Mais les Juifs étaient-ils en état de nuire au Fils de Dieu? S'il l'avait voulu, ne pouvait-il pas les anéantir tous d'un seul regard? Quel besoin avait-il de leur faveur et de leur estime? Vous ne le craignez pas, ajoutez-vous; c'est donc à dire que si c'était un homme en dignité, de qui vous eussiez à espérer ou à craindre, vous n'auriez garde de les mépriser, ces impressions désavantageuses : attentions, éclaircissements, excuses, assiduités, complaisances, rien ne serait négligé; vous emploieriez tout, vous auriez recours à tout pour en effacer jusqu'aux plus légères traces : mais parce qu'il n'est votre frère que par la foi, vous vous en mettez peu en peine. O les dignes sentiments d'un cœur chrétien!

Eh! mes frères, devons-nous donc moins à la charité qu'à l'intérêt? L'esprit de Dieu, qui nous unit tous en Jésus-Christ, n'a-t-il pas établi une loi d'union solidaire, qui fait que nos biens et nos maux sont liés en cette vie, et que le salut de notre prochain fait une portion de notre salut? Comment donc l'osez-vous regarder de cet œil d'indifférence? Quoi? vous apercevez une semence de mort dans le cœur de votre frère; vous en avez en main le remède, et vous le lui refusez? Vous aimez mieux le voir périr que de lui prêter du secours? Membre cruel, ah! vous serez retranché vous-même de ce corps sacré dont vous démentez l'esprit, et dont vous déshonorez la sainteté.

Mais si je parle à cette personne que la prévention refroidit, peut-être nous échappera-t-il de part et d'autre quelques traits de vivacité qui rendront la plaie encore plus envenimée : ne vaut-il pas mieux se tenir dans le silence, et donner au préjugé le temps de s'affaiblir et de tomber de lui-même? J'avoue, mes frères, qu'il n'est que trop ordinaire de voir les éclaircissements se terminer par les reproches, et fortifier la prévention bien loin de la détruire; mais d'où peut venir ce malheur? C'est qu'au lieu de parler avec amitié, on le prend sur un ton de hauteur plus capable d'aigrir que de calmer; on commence par faire entendre à celui qui s'est laissé prévenir, que si l'on veut bien entrer en éclaircissement avec lui, ce n'est que par complaisance; que ces préjugés, fussent-ils aussi fondés qu'ils le sont peu, on n'en serait pas fort alarmé, qu'on ne l'appréhende pas, et qu'on lui laisse toute liberté de penser ce qu'il lui plaira. Voilà, mes frères, ce qui offense; cette aigreur, cette vivacité, ces manières pleines de hauteur; voilà ce qui ôte aux éclaircissements nécessaires l'heureux succès qu'il était naturel de s'en promettre. Mais faites parler la douceur, l'amitié, l'estime; présentez-vous avec un cœur ouvert, plein de droiture et de candeur; portez la sagesse et la religion sur vos lèvres, et l'on vous recevra avec joie, l'on vous écoutera avec plaisir, l'on regardera cette démarche comme une preuve sensible d'un attachement sincère; on vous saura gré d'avoir éclairci des idées dont on se faisait une peine; et dans la suite on en sera d'autant plus en garde contre les mauvais offices que l'on s'efforcerait de vous rendre.

L'Ecriture nous rapporte que Gédéon n'ayant employé, selon l'ordre du Seigneur, que trois cents hommes pour combattre les Madianites, la tribu d'Ephraïm se laissa prévenir que c'était par mépris qu'il ne l'avait pas voulu associer à l'honneur de cette victoire, lui en fit des reproches amers, et fut sur le point d'en venir à la violence : *Jurgantes fortiter et prope vim inferentes.* (*Jud.*, VIII, 1.) Il eût été facile à ce vainqueur généreux de braver leur prévention, et de marquer par sa fierté qu'il redoutait peu leurs menaces; mais ils étaient ses frères, ils ne composaient entre eux qu'un même peuple, et la division dans Israël eût bientôt vengé les Madianites de leur défaite. Il prend donc le sage parti de leur exposer avec modération la vérité; il leur représente qu'il n'a point agi de lui-même, et que c'est le Seigneur qui seul a réglé et conduit toute l'entreprise; que pour lui, bien loin de les mépriser, il estimait plus un seul raisin d'Ephraïm que toutes les vendanges d'Abiezer. Un discours si sage apaise tout à coup les esprits, éteint la prévention, et calme les mouvements impétueux de la jalousie et de la colère : *Cum locutus esset, requievit spiritus eorum, quo tumebant in eum.* (*Judic.*, VIII, 3.) Voilà, mes frères, ce que produit un éclaircissement assaisonné de douceur et de sagesse.

Enfin si vous craignez de ne pouvoir pas vous posséder assez vous-mêmes pour ne parler qu'avec une tranquille douceur, de-

meurez dans le silence, je le veux, c'est le plus sage parti pour vous. Mais au défaut des paroles, il faut que vos actions parlent et vous justifient ; les actions parlent plus fortement et plus éloquemment que les discours. Il faut donc vous rendre plus affables, plus prévenants, plus attentifs à faire plaisir; il faut éviter les manières dédaigneuses et fières. Quoi, parce qu'un ami vous marque un certain froid, vous affecterez d'en faire paraître davantage ! Parce qu'il ne paraît plus agir avec la même ouverture de cœur, vous vous tiendrez sur un pied de réserve encore plus grand, vous disputerez avec lui de fierté, vous l'éloignerez encore au lieu de le rapprocher de vous, et vous n'aurez pas assez de complaisance pour excuser en lui une faiblesse? Ne serait-ce pas faire voir que vous n'eûtes jamais pour lui de véritable amitié. Ah! l'amitié véritable sent redoubler son ardeur par le refroidissement même qu'on lui oppose; semblable à ce feu céleste à qui les eaux glaçantes donnaient un nouveau degré de force, d'activité et de chaleur, *in aqua, quæ omnia exstinguit, plus ignis ardebat.* Première règle de sagesse que l'on doit opposer à la prévention, l'exposition simple de la vérité.

En second lieu, si ces esprits injustement préoccupés demeurent obstinément attachés à leurs idées, sans que rien soit capable de guérir leur aveugle prévention, ni l'exposé simple de la vérité, ni les sages ménagements de la prudence, ni les saints efforts de la charité la plus attentive; que faut-il faire? quelle conduite tenir à leur égard? Le Fils de Dieu vous l'apprend encore par son exemple, mes frères. En vain pour désabuser les Juifs a-t-il employé les instructions et les bienfaits; en vain a-t-il fait parler la sagesse et l'autorité de Dieu même; rien ne touche ce peuple indocile, dont le caractère fut toujours de résister au Saint-Esprit : au lieu d'ouvrir les yeux à la lumière, il s'irrite des vérités qu'on lui représente, parce qu'elles confondent ses préjugés. Enfin il s'emporte à cet excès de fureur, que de prendre des pierres pour le lapider : alors touché d'une obstination si extrême, Jésus-Christ se retire, afin de ne pas exposer plus longtemps la vérité à être indignement profanée ; il abandonne les Juifs, quoique à regret, à leur sens réprouvé; et puisque la violence de leurs préventions les rend inaccessibles et intraitables, il a soin de leur épargner du moins par sa retraite de nouveaux crimes : *Jesus autem abscondit se et exivit de templo.* (*Joan.*, VIII, 59)

C'est ainsi, mes frères, que nous devons ménager les esprits dont la prévention est inflexible, et dont l'aveuglement est consommé. Lorsque leurs préjugés n'attaquent ni la religion, ni les mœurs, et qu'ils ne tombent que sur nous, qu'ils ne vont qu'à nous humilier ou à gêner notre liberté, le plus sage, mes frères, c'est de les excuser avec bonté, de les supporter avec patience, de combattre à leur faiblesse, de leur épargner par notre silence les vivacités, les emportements, les aigreurs où ils pourraient se porter, et de nous retirer, plutôt que de nous engager avec eux dans des contestations indiscrètes : *Jesus autem abscondit se et exivit.*

Hélas! mes frères, n'avons-nous pas aussi nos faibles? n'avons-nous pas nos ténèbres, peut-être encore plus dangereuses, par l'orgueil qui nous les déguise? Ces esprits que la prévention tyrannise et qu'elle asservit à l'illusion, ne sont-ils pas assez à plaindre? N'est-ce pas un assez grand malheur pour eux que d'être privés de la connaissance de la vérité, sans l'augmenter nous-mêmes par des reproches piquants ou par des plaintes inutiles ? Ce sont peut-être des gens de bien, des hommes d'ailleurs respectables par d'excellentes qualités, car il n'est pas sans exemple que les saints mêmes se laissent prévenir. On a vu saint Epiphane, ce serviteur de Dieu si humble, si charitable, si pénitent, ce défenseur si zélé de la foi, se livrer par une piété simple et crédule, aux préventions qu'on lui avait inspirées contre saint Jean Chrysostome, jusqu'à lui faire cette injure, que de rejeter sa communion dans sa propre Eglise. En un mot, il est des âmes d'une crédulité trop facile, mais en qui ce faible est réparé par de solides vertus : convient-il, mes frères, de prendre, comme l'on fait souvent, un plaisir malin, tantôt à rire de leur simplicité, tantôt à leur donner un ridicule par des applaudissements simulés ; et tantôt à les piquer par des contradictions affectées? Et que produisent tous ces entretiens, où l'on attaque les faibles sur leurs préjugés? l'aigreur, l'indiscrétion, l'invective, la médisance, un nouveau degré d'entêtement; car chacun sort de ces disputes toujours plus attaché à son sens. La charité en est blessée, le Seigneur offensé, et la vérité n'en est pas plus éclaircie : *Percutientes conscientiam eorum infirmam, in Christum peccatis.* (I *Cor.*, VIII, 12.) Ne vaut-il pas mieux imiter la sage conduite de saint Jean Chrysostome, qui, considérant la prévention dans saint Epiphane comme une tache légère sur un astre éclatant, se contenta d'en gémir en secret, de prier pour lui le Père des lumières, et d'éviter avec soin tout éclat, afin de ne pas exposer un évêque, dont il respectait la vertu, à quelque nouvelle démarche peut être encore moins ordonnée ?

Prions donc, mes frères, humilions-nous; tremblons sur nos propres faiblesses. Ne croyons pas aisément à tout esprit, et nous tenons en garde contre la prévention. *Omnia probate*, nous dit l'Apôtre; éprouvons tout, examinons avec soin; la charité ne présume point le mal. N'écoutons point tous ces semeurs de préjugés défavorables, et ne condamnons jamais sans entendre. Conservons, autant qu'il est possible, l'unité dans la charité ; et attendons en paix le jour du Seigneur, qui, éclairera nos ténèbres ; et qui nous mettant à couvert de la surprise, nous réunira tous dans le sein de la vérité éternelle. Je vous le souhaite, etc.

DISCOURS XII.

SUR LA PAIX.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis. (*Joan.*, XX.)

Jésus parut tout à coup au milieu de ses apôtres et leur dit : Que la paix soit avec vous.

La nature et la religion conspirent également à nous faire aimer la paix : la nature y attache notre bonheur, et la religion nous en fait un devoir. Nous naissons avec un penchant si heureux pour la paix, que ceux mêmes qui l'altèrent font gloire d'en être les plus ardents zélateurs ; et nous vivons sous les sages lois d'un Evangile dont les conseils et les préceptes, les promesses et les menaces, les instructions et les exemples, tout inspire l'union des cœurs. Les vœux de Jésus-Christ, ses travaux, ses mystères, tout ne tend qu'à procurer à ses disciples une paix parfaite : *Pax vobis.*

Cependant nous avons la douleur de voir chaque jour cette paix de Jésus-Christ, dont la douceur surpasse tout sentiment, s'affaiblir et s'éteindre parmi les fidèles. La charité se refroidit, la nature se confond, le sang touche le sang, on ne respecte plus les titres augustes que la religion consacre, les plus tendres engagements dégénèrent en des inimitiés cruelles, et l'esprit tumultueux de discorde souffle le feu de la division dans les villes et dans les campagnes, dans les retraites et dans les familles, dans l'Eglise même comme dans le monde. Hélas ! on ne voit partout que dissension, qu'animosité, que trouble, que disputes sans fin. O Dieu ! est-ce donc là cette société d'hommes choisis que votre grâce a rassemblés sous une loi de charité pour ne composer entre eux qu'un cœur et qu'une âme?

Je sais ce que l'on dit, mes frères, qu'il n'est pas possible de vivre en paix avec tout le monde ; qu'il y a des esprits ombrageux, intéressés, violents, des hommes sans honneur, sans probité, sans droiture, avec qui l'on est trop heureux de n'avoir rien à démêler ; que, si l'envie a pénétré jusque dans les déserts pour y troubler le repos des saints, si Jésus-Christ lui-même n'a pu gagner le cœur des pharisiens par toute la douceur de sa charité, en vain se flatterait-on de se concilier tous les esprits. Je le sais, mes frères, et je gémis avec vous des obstacles infinis qui s'opposent au doux empire de la paix. Mais je sais aussi que les obstacles n'anéantissent pas le devoir ; qu'une loi, pour être difficile, ne cesse pas d'être loi, et qu'il est d'un homme sage non de perdre courage et de tout abandonner à la vue des difficultés, mais d'étudier avec soin tous les moyens de vaincre les difficultés, afin de se rendre fidèle à la loi. C'est ce qui m'engage à vous entretenir des moyens les plus propres à conserver la paix avec tout le monde, s'il est possible, comme dit l'Apôtre, et ces moyens je les réduis à trois essentiels : une douceur toujours égale, une sage discrétion, une générosité bienfaisante ; ce sera le partage de ce discours. Commençons par demander l'esprit de paix, et, pour l'obtenir, intéressons en notre faveur cette Vierge sainte qui a donné au monde le Prince de la paix. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous vivions de la foi, mes frères, et que nous fussions remplis comme nous le devrions être de l'esprit de Jésus-Christ, nous n'aurions pas besoin d'étude pour apprendre l'art d'être pacifique. Nous le trouverions dans notre cœur ; et pour vivre en paix avec nos frères, nous n'aurions qu'à nous prêter sans effort aux célestes influences de la charité. En effet, la charité est douce, prudente, généreuse ; elle est douce, et une douceur toujours égale se concilie les cœurs ; elle est prudente, et une sage discrétion sait ménager les esprits ; elle est généreuse, et une générosité bienfaisante, en nous acquérant un droit sacré sur la reconnaissance de nos frères, nous assure leur attachement. Tels sont les vrais moyens de conserver l'union et la paix.

1° Une douceur toujours égale. Vous savez que la douceur a naturellement une beauté propre à toucher et à gagner le cœur de l'homme. C'est le lien de la société ; c'est la première qualité que l'on envisage dans les personnes à qui l'on veut s'attacher. Cette aimable vertu s'insinue par des attraits si puissants, qu'il n'y a point de passion qu'elle ne désarme, de colère qu'elle n'apaise, de dureté qu'elle n'amollisse, d'humeur si bizarre qu'elle n'humanise.

On se plaint souvent dans le monde d'avoir affaire à des humeurs fâcheuses ; il y a, nous dit-on, des esprits difficiles avec qui il n'est pas possible de compatir : quelque effort que l'on fasse sur soi-même, on se sent révolter à tout moment par leurs caprices bizarres et par leur malignité affectée. Il est mille circonstances où il faut être ange pour ne pas éclater. A cela, mes frères, je pourrais d'abord vous répondre que si l'on voulait se rendre justice, on trouverait le plus souvent que c'est à soi-même que l'on doit s'en prendre ; que c'est à un défaut de douceur qu'il faut imputer toutes ces humeurs fâcheuses dont on se plaint. Oui, mes frères, ces chagrins qui vous troublent, ces emportements qui vous révoltent, ces mauvaises manières qui vous offensent, ces insultes qui vous aigrissent, ces bizarreries, ces reproches, ces soupçons, ces antipathies, ces mauvais traitements qui vous coûtent tant de larmes, c'est vous-mêmes qui vous les attirez pour l'ordinaire ; c'est votre peu de ménagement et de complaisance qui aliène insensiblement les esprits, et qui les soulève enfin contre vous ; c'est que vous négligez mal à propos et que vous éloignez même par fierté des personnes qui vous seraient dévouées si vous les preniez par les voies de la douceur. L'enfant de l'esclave n'est chassé de la maison d'Abraham que parce qu'il commence à s'élever contre l'enfant de la promesse. Gédéon ne fait éclater son courroux contre les princes madianites que parce qu'ils avaient manqué

d'humanité pour ses frères, et David ne déclare la guerre au roi d'Ammon qu'après l'insulte qu'il en a reçue dans la personne de ses ambassadeurs. Il est rare que l'on nous fasse de la peine de gaieté de cœur, et que l'on prenne plaisir à nous choquer de sang-froid. Nous sommes d'ordinaire les premiers auteurs des déplaisirs que nous recevons des autres. Nous aiguisons de nos propres mains les traits dont on nous perce; et si l'on ne nous aime pas, il faut l'avouer de bonne foi, c'est que par un défaut de douceur nous ne savons pas nous faire aimer.

Cependant je suppose que l'on vous inquiète sans raison; je veux croire que les liens de la nature ou des engagements d'état vous tiennent dans la dépendance de certains génies, qui ne semblent nés que pour fatiguer les autres; qui se plaignent pour se plaindre, qui contredisent à tout propos par humeur et par caprice. Et je vous demande: Pensez-vous qu'il vous soit permis de manquer de douceur pour ces personnes, sous prétexte qu'elles en manquent à votre égard? Je sais bien que si vous consultez le monde, il vous répondra sans hésiter, qu'il est permis de traiter les autres comme ils nous traitent, et qu'il suffit de n'être ni instigateur, ni agresseur, pour avoir droit de repousser l'injure par l'injure. Mais ce n'est pas sur les maximes d'un monde réprouvé que nous devons régler notre conduite: j'en appelle à cette loi suprême, qui doit nous juger un jour. Croyez-vous, s'il est des hommes peu raisonnables, qu'il vous soit permis de ne l'être pas? Etes-vous bien persuadés que le ciel vous dispense d'être doux et humbles de cœur toutes les fois que l'œil de votre frère sera mauvais? Quoi, un enfant de Dieu, un disciple de Jésus-Christ, justifiera en lui-même ce qu'il condamne dans les autres? Il se permettra d'être vif et sensible, tandis qu'il fait un crime aux autres de leur amère vivacité? Ah! qu'il évite du moins les fautes qu'il reprend en moi, disait saint Augustin : jamais la modération n'est plus nécessaire que lorsque l'excès est plus condamné; jamais l'on est plus obligé d'éviter un défaut que lorsqu'on fait aux autres de plus justes reproches. Voudriez-vous donc n'être obligés à la douceur, qu'autant que l'on serait rempli pour vous de complaisances? Ce serait en vérité un grand effort de vertu; mais remontons au principe.

Vous m'avouerez, mes frères, qu'il est de notre devoir de former nos mœurs sur les desseins du Seigneur notre Dieu, desseins toujours infiniments sages. Or, quel est le dessein de Dieu, quand il assujettit ses élus à des esprits difficiles? C'est, dit saint Augustin, de faire épreuve de la sincérité de leur soumission à ses ordres; c'est de les purifier comme par le feu, de les humilier à la vue de ces défauts, dont ils portent la racine dans leurs cœurs, de les rendre attentifs sur leurs faiblesses, et de leur faire craindre pour eux-mêmes des défauts plus considérables, quoique moins sensibles. Dieu permet le mélange des bons et des méchants, afin que le pécheur soit confondu par les exemples du juste, et que le juste soit exercé par les défauts du pécheur : tel est le dessein de Dieu, mes frères. Quel est donc le parti que vous devez prendre à l'égard de ces humeurs fâcheuses, à qui sa Providence vous tient asservis, si ce n'est de réprimer par religion les plaintes de la nature, de vous humilier, de vous confondre dans le sentiment de vos faiblesses propres, et de conserver pour celles des autres une sage et douce condescendance? Le défaut le plus insupportable, c'est de ne vouloir pas supporter les défauts des autres. *Non toleras, quis te tolerabit?* (S. Aug., *in Psalm.*)

Quand on a de la douceur, on réussit peu à peu à changer l'aigreur et la violence en sentiments d'admiration et de respect. On voit les esprits les plus prévenus revenir insensiblement de leurs préjugés; ils ouvrent les yeux à la lumière; ils se plaignent de la surprise qui leur avait été faite; ils rendent enfin justice à votre innocence, et ne vous en sont que plus attachés dans la suite. Le saint patriarche Isaac, inquiété par le roi Abimelech, n'oppose à sa violence que la douceur; et bientôt ce prince, touché d'une vertu si généreuse, vient lui-même avec son peuple lui jurer une alliance éternelle. Nous voyons bien, lui dit-il, que le Seigneur est vraiment avec vous; soyons-donc à jamais unis : *Ineamus fœdus.* (*Gen.*, XXVI, 3.)

C'est une vérité d'expérience, que la colère la plus enflammée, quand elle ne trouve rien qui lui résiste, semblable au tonnerre, se contente de faire du bruit, s'exhale en paroles, et se dissipe en fumée. La réflexion ramène tout, et le moment d'après on rougit de son emportement : *Responsio mollis frangit iram.* (*Prov.*, XV, 1.) Vous tenez-vous dans le silence lorsqu'on vous insulte de paroles, ou ne répondez-vous qu'avec douceur? vous arrêtez ces éclats odieux qui répandent le scandale, et qui vous donnent en spectacle à tout un public; vous évitez ces bruits fâcheux qui déshonorent ; vous épargnez à des personnes, qui souvent vous touchent de près, les excès terribles, où la passion serait capable de les porter, si elle était aigrie par des réponses fières et hautaines; vous ramenez à la raison des esprits échauffés, que la passion aveugle et transporte; et ces esprits naturellement prompts dont vous calmez les transports violents étant revenus à eux-mêmes, sont si touchés à la vue du précipice dont vous les avez détournés par une sage modération, que leur plus grande peine c'est de ne pouvoir assez vous marquer leur reconnaissance. David, offensé de la dureté du riche Nabal, qui lui refusait un faible secours après avoir reçu de lui une protection favorable, s'avance tout bouillant de colère pour en tirer la plus terrible vengeance. Abigaïl, femme de Nabal, avertie du danger, vient au-devant de ce prince, s'approche avec respect, lui parle avec douceur, lui représente avec sagesse

les justes reproches qu'il se ferait à lui-même s'il lui était arrivé de tremper ses mains dans le sang d'un seul de ses frères : à l'instant David ouvre les yeux, son cœur est touché, les armes lui tombent des mains ; il se rend aux sages avis d'Abigaïl, et toute sa colère se change en sentiments de respect et d'attachement pour sa personne. Soyez bénie, lui dit-il, ô vous qui par votre douceur m'avez retiré du crime où j'allais me porter aujourd'hui en me vengeant par moi-même : *Benedicta tu, quæ prohibuisti me hodie ne ulciscerer me manu mea.* (I *Reg.*, XXV, 33.) Il la comble de bénédictions, mes frères : tel est l'empire de la douceur; elle conjure l'orage et il se dissipe; elle commande aux flots impétueux de la colère, et ils se calment; elle s'attire l'admiration, le respect, les louanges et les bénédictions des cœurs les plus irrités.

Et qu'on ne dise pas qu'il est des esprits rétifs que l'on ne saurait faire plier, qu'en le prenant avec eux sur le haut ton. Je suis persuadé (quoiqu'il soit quelquefois nécessaire de reprendre avec tout empire, comme le dit l'Apôtre), je suis, dis-je, persuadé que les voies de hauteur font beaucoup plus de mal que de bien; que cette fermeté prétendue dont on se pare, si elle réussit quelquefois à briser les premiers flots de la colère, ce n'est que pour un temps. Je crains tout d'un cœur qui dévore son chagrin dans le secret; le feu mal éteint éclate bientôt avec plus de bruit; la passion contrainte s'épanche dans la suite avec plus d'effort : c'est un calme forcé, où l'âme ne se repose que pour s'agiter avec plus de violence. La main s'arrête, le coup est suspendu; mais le cœur n'est pas changé; et tandis qu'il s'y conserve quelque reste du mauvais levain, on a toujours de fâcheux retours à craindre. La rosée douce s'insinue dans la terre et l'amollit; le torrent la déchire et la laisse après son passage dans une déplorable aridité. Non, il n'appartient qu'à la douceur d'arracher toute racine d'amertume; il n'y a que cette aimable vertu qui ait reçu du ciel le don de toucher, d'amollir, de guérir les cœurs les plus ulcérés, sans s'exposer à ces reproches désagréables que s'attire souvent une imprudente vivacité, de s'oublier, de se méconnaître; en un mot, une humeur vaine et altière gâte tout par des résistances indiscrètes, au lieu qu'un esprit doux et paisible triomphe en cédant, et vient à bout de tout par une sage condescendance.

Ces vérités sont fort belles, direz-vous, nous les sentons, nous les goûtons; mais pour les suivre, hélas! que de fâcheux moments à essuyer! qu'il en coûte avec certains esprits pour se soutenir dans une douceur toujours égale, et qui ne se démente jamais! Il en coûte, mes frères; et quel serait donc le mérite de la vertu, si elle ne trouve rien que de facile et d'aplani? Est-il quelque bien dans la vie qui n'ait ses peines? Si vous étiez un peu pénitents, ces épines n'auraient-elles pas pour vous leurs délices? Ne vous ferez-vous donc jamais un bonheur de souffrir avec Jésus-Christ? Il en coûte des moments fâcheux; mais ces fâcheux moments ne se trouvent-ils pas bien dédommagés par la tranquillité qui les suit? Si vous êtes obligés de prendre beaucoup sur vous-mêmes, sur vos inclinations, sur votre goût, sur ce qui pourrait vous faire plaisir, n'en êtes-vous pas récompensés avantageusement par la paix que vous vous procurez et à toute votre famille? La sainte mère d'Augustin ne fut-elle pas également sage et heureuse de prendre le parti de la douceur à l'égard de Patrice, son époux, dont le naturel était si prompt à s'enflammer? N'eut-elle pas la consolation de vivre avec lui dans une paix tranquille, et le bonheur de le gagner enfin à Jésus-Christ? Quelle joie alors de n'avoir pas écouté les soulèvements de la nature! Il en coûte, je l'avoue, mes frères; mais vous en coûterait-il moins de suivre vos ressentiments et d'éclater en injures? J'en appelle à votre expérience; car ce ne sont point ici des vérités étrangères, elles sont de tous les temps et de tous les lieux. De bonne foi, auriez-vous moins à souffrir de vos hauteurs que de votre patience? En seriez-vous mieux de vous roidir contre le torrent? Quel avantage trouveriez-vous à rendre injure pour injure, dureté pour dureté? Ne serait-ce pas vous préparer de nouveaux ennuis, et vous attirer des traitements peut-être encore plus fâcheux? Car à quoi se terminent vos vivacités? A perpétuer vos querelles, à aigrir vos inquiétudes, à vous tenir dans une contrainte et dans une agitation continuelles; elles aboutissent à répandre de nouvelles horreurs sur votre malheureuse destinée, et à vous réduire de plus en plus à la situation du monde la plus désagréable.

Car enfin, peut-on concevoir de situation plus désagréable au monde que d'être sans cesse aux prises les uns avec les autres, parents contre parents, voisins contre voisins, le frère armé contre la sœur, l'époux contre l'épouse, le père irrité contre ses enfants, les enfants soulevés contre leur père, se décrier, se fuir, se déchirer sans cesse par des invectives odieuses? Est-il rien de plus affreux, je ne dis pas pour un cœur chrétien, mais pour un honnête homme selon le monde, que d'être condamné à passer ses jours dans une famille toujours divisée, toujours agitée par des reproches piquants, par des querelles et des disputes qui ne finissent point? De quelle manière en parlez-vous? Ne dites-vous pas que c'est un enfer; que ce n'est pas vivre que de vivre de la sorte, et que vous aimeriez mieux mourir mille fois que de passer ainsi vos jours dans une agitation si cruelle? Reconnaissez donc combien il est sage d'acheter la tranquillité au prix même de quelques fâcheux moments, et qu'il vaut beaucoup mieux, quoi qu'il en coûte, céder pour un temps à l'orage, afin de se procurer pour la suite un calme plus assuré. D'ailleurs, mes frères, que devenez-vous devant Dieu, au milieu de ces divisions qu'entretiennent les vivacités, les fiertés, les hauteurs? Osez-vous approcher des sacre-

ments, tandis que vous êtes aigris et divisés? Osez-vous paraître en présence de ce Dieu de paix, et vous présenter à la sainte table? Ne craignez-vous point qu'il ne rejette avec horreur les dons que vous lui offrez? Votre âme, au moment de la sainte communion, ne ressent-elle aucun trouble? L'état de division où vous vivez ne lui cause-t-il aucune alarme? Ah! quel malheur, si vous êtes tranquilles au milieu du trouble! et quel crime si vous étouffez vos alarmes jusqu'aux pieds de ces sacrés autels, où toute division doit expirer!

Ecoutez donc, mes frères, et suivez ce grand précepte de l'Apôtre : *Omnis amaritudo et ira et indignatio et clamor tollatur à vobis.* (*Eph.*, IV, 31.) Que toute amertume, que tout ressentiment, que toute colère, que toute plainte tumultueuse, toutes qualifications odieuses, tout reproche, toute clameur, soient bannis loin de vous : *Estote autem invicem benigni, misericordes, donantes invicem.* (*Ibid.*) Mais soyez bons les uns envers les autres, vous pardonnant mutuellement comme Dieu lui-même vous a pardonné en Jésus-Christ; Jésus-Christ, ce parfait modèle de la douceur, qui, loin de prendre aucun avantage de la faiblesse du roseau brisé, se détourne pour ne pas achever de le rompre, et qui, ménageant la mèche fumante, c'est-à-dire la colère qui s'évapore en injures, la laisse s'exhaler d'elle-même et s'éteindre peu à peu, plutôt que de l'étouffer par la violence; Jésus-Christ, ce Dieu de bonté, qui nous a supportés lors même que nous étions le plus indignes de sa clémence, et qui nous aime encore, quoique nous méritions toute sa haine; Jésus-Christ, cet Agneau de Dieu qui a porté la douceur jusqu'à se laisser immoler sans se plaindre, et qui offre chaque jour le sacrifice de sa patience avec une charité que nos ingratitudes, nos outrages et nos blasphèmes ne peuvent vaincre. A lui véritablement appartient le droit de nous dire : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : heureux les pacifiques, ils partageront avec moi l'auguste qualité de Fils de Dieu; heureux les esprits doux, ils seront heureux dès cette vie, ils posséderont la terre et ses douceurs : *Beati mites.* (*Matth.*, V, 4) Premier moyen d'entretenir l'union et la paix, une douceur toujours égale. Le second moyen, c'est une sage discrétion : j'y joindrai le troisième, et j'en ferai la matière de mon second point.

SECONDE PARTIE

Voulez-vous être heureux, dit le Prophète? Voulez-vous que vos jours s'écoulent dans une douce paix? Qu'une sage discrétion interdise à votre bouche la médisance, et que vos lèvres ne s'ouvrent jamais aux mauvais discours : *Prohibe linguam tuam à malo, et labia tua ne loquantur dolum.* (*Psal.* XXXIII, 14) On gémit de voir que sous le règne si consolant de Jésus-Christ, le roi pacifique, on entende toujours parler de trouble, d'inimitié, de discorde, et que la division répandue par le péché sur la surface de la terre, s'y perpétue jusque dans le sein d'une religion qui ne respire que charité. Mais d'où vient ce malheur, mes frères? le plus souvent d'un défaut de discrétion, et de ce qu'on ne sait ni parler ni se taire. Consultez ce qui se passe au milieu de vous. Combien de querelles et de disputes pour des rapports indiscrets? Combien de procès ruineux pour des paroles désobligeantes? Combien de violences, de duels, de fureurs meurtrières pour des discours désavantageux dont on veut tirer raison? Combien d'aigreurs et de jalousies secrètes ne causent point ces comparaisons imprudentes où l'on élève les uns aux dépens des autres? Le parallèle indiscret que firent autrefois les filles de Sion entre Saül et David, ne fut-il pas la première étincelle de cette persécution violente que David eut si longtemps à souffrir, et du funeste embrasement qui ravagea tout Israël? Ah! rien n'est plus ennemi de la paix que ces esprits légers qui jugent sans discernement et qui parlent sans réflexion.

Et certes, mes frères, quelle liaison pouvez-vous attendre que l'on forme jamais avec vous, si vous êtes de caractère à noircir, par vos médisances, les personnes que vous pratiquez? Oh! l'étrange titre pour se concilier des amis, qu'un esprit ombrageux qui se blesse des moindres défauts, ou qu'une bouche infecte dont le souffle contagieux empoisonne les actions les plus pures, dont les lèvres enivrées d'un venin meurtrier ne distillent sur les mœurs du prochain que fiel et qu'amertume! Ah! il ne faut qu'un seul esprit d'un si mauvais caractère pour mettre tout en feu dans l'Eglise et dans l'Etat, dans les retraites et dans les familles les plus unies. La sainte cité, dit l'Ecriture, goûtait, sous le gouvernement si sage du grand prêtre Onias, les douceurs d'une paix solide. Un seul homme jaloux de l'autorité que lui avait acquise sa vertu, qui le rendait respectable aux princes mêmes étrangers et infidèles, un seul homme répand des soupçons désavantageux sur sa conduite : c'en est assez; la passion réalise les soupçons injustes, les partis se forment, les jalousies éclatent; on en vient au meurtre, au sacrilége; et la cité sainte nage avec horreur dans le sang de ses citoyens. Voilà, mes frères, ce que produit dans tout un état une seule mauvaise langue. Ah! c'est le fléau de la société, c'est le flambeau de la discorde, c'est le glaive de division, qui brise les liens les plus sacrés. *La langue du médisant*, dit le Sage, *jettera le trouble dans une société de justes qui vivent en paix* (*Eccli.*, XXVIII, 14); elle a détruit les villes fortes, elle a renversé les maisons des grands. Celui qui l'écoute n'aura point de paix : il n'aura point d'ami sur qui il puisse se reposer. Heureux qui n'a point attiré sur lui son joug, et qui n'a point été lié de ses chaînes! car son joug est de fer, et ses chaînes sont des chaînes d'airain.

Cependant, combien ne se trouve-t-il pas de ces langues envenimées, je ne dis pas dans tout un royaume, dans toute une ville,

mais dans les familles, dans les communautés même, et jusque dans le sanctuaire? Car, hélas! on ne sait que trop l'art d'allier la médisance avec la dévotion; cette même langue, qui bénit Dieu avec une apparente ferveur, n'est que trop sujette à parler mal des hommes, dit l'Apôtre, *in illa benedicimus Deum, et maledicimus homines.* (*Jac.*, III, 9.) On étudie les actions des autres pour les censurer, on observe leurs démarches pour les décrier, on appuie les soupçons, on répand des défiances; on cherche dans l'humeur, le génie, les manières, de quoi réaliser ses préjugés et autoriser ses antipathies. S'aperçoit-on de quelque refroidissement entre des personnes que la religion et l'amitié avaient unies étroitement? Au lieu de s'étudier à rapprocher les esprits et à resserrer leurs liens, on prend un plaisir malin à les aigrir encore davantage : on souffle le feu, loin de l'éteindre; on va d'un air de confidence rapporter ce que l'on sait, et souvent ce qu'on ne sait pas. On condamne en secret des personnes à qui l'on applaudira dans le moment même, si elles viennent à paraître; on leur prête des actions dont elles n'eurent jamais la pensée, des desseins qui ne se présentèrent jamais à leur esprit: des discours qui ne sortirent jamais de leur bouche : on grossit leurs plaintes, ou exagère leurs menaces, on est charmé de recueillir quelques paroles moins mesurées pour les rapporter promptement, afin de se faire un mérite de son empressement et de son zèle. Eh! mes frères, comment pourrait-on conserver la paix lorsqu'on fait précisément tout ce qu'il faut pour exciter et fomenter la division?

Si vous l'aimez sincèrement, cette paix si précieuse qui fait toute la douceur de cette vie, suivez le conseil du grand apôtre : *Sermo vester semper in gratia sale sit conditus.* (*Col.*, IV, 6.) Que vos paroles pleines de grâce et de douceur soient toujours assaisonnées du sel de la discrétion. *Bouchez-vous les oreilles avec des épines* (*Eccli.*, XXVIII, 28), comme parle l'Ecriture, et n'écoutez point les mauvaises langues. Fondez votre or et votre argent, faites-en une balance pour peser vos paroles, et un juste frein pour retenir votre langue. Ne vous pardonnez rien de tout ce qui peut déplaire à votre frère, ni raillerie, quelque légère qu'elle vous paraisse : on n'aime pas à se trouver en butte à ses traits; ni médisance, un esprit bien né ne pense point le mal, ne le dit jamais et n'aime pas même à l'entendre; ni disputes frivoles : la charité en souffre d'ordinaire et la vérité n'en est pas plus éclaircie; ni comparaisons odieuses : convient-il, quelque mérite que l'on puisse avoir, de prendre en main la balance, de peser les talents et de s'ériger en arbitre souverain du mérite? Surtout ne soyons point de ces amis infidèles qui, dans leur chagrin, révèlent les secrets qu'on leur avait confiés; ni de ces amis onéreux, qui vous fatiguent à tous moments par des rapports désagréables, qui semblent encore n'oser vous dire tout ce qu'ils savent, afin de vous donner lieu d'en soupçonner davantage, et qui veulent que vous leur ayez obligation des inquiétudes qu'ils versent dans votre sein. Otez, dit le Sage, ôtez tous ces délateurs odieux, tous ces semeurs de rapports, et vous verrez bientôt les divisions expirer, les querelles s'apaiser, la paix renaître dans les familles: *Susurrone subtracto jurgia conquiescent.* (*Prov.*, XXVI, 20.)

L'un des moyens les plus propres à conserver l'union et la paix, c'est de nous taire sur les défauts de ceux qui ne sont pas commis à nos soins. Avez-vous du zèle? exercez-le sur vos propres défauts, et ne vous ingérez point dans les affaires qui ne vous concernent pas. Imitez la sage conduite de ces guerriers que le prophète Joël nous représente toujours attentifs à marcher dans leurs propres voies : *Viri in viis suis gradientur* (*Joel*, I, 2), ne s'écartant jamais ni de côté ni d'autre, afin de ne pas troubler l'ordre, et de ne pas incommoder leurs frères : *Non declinabunt a semitis suis, unusquisque fratrem suum non coarctabit.* (*Ibid.*) Vrai symbole des cœurs pacifiques, *in viis suis gradientur.* Ils se renferment en eux-mêmes, tout occupés à corriger leurs défauts et à bien remplir leurs devoirs : *Non declinabunt a semitis suis.* On ne les voit point se répandre au dehors par un esprit de curiosité, de légèreté, d'une jalouse malignité, pour observer ce qui se passe, et se mêler de ce qui ne les regarde pas : *unusquisque fratrem suum non coarctabit:* leur grande attention c'est de ménager leurs frères, d'excuser leurs faiblesses, de couvrir charitablement leurs défauts, et de n'incommoder personne, de ne troubler personne, ni par des avis importuns, ni par des rapports ennuyeux, ni par des paroles indiscrètes. Voilà le second moyen de bien vivre en paix avec tout le monde, une sage discrétion.

Enfin un troisième moyen, et le plus puissant de tous, c'est l'attention à faire plaisir. Vous le concevez, mes frères, pour bien vivre avec les hommes il faut se concilier leur amitié, et pour se concilier leur amitié, il suffit d'être bienfaisant chacun selon son état et ses pouvoirs : *Benevolentia fructus est beneficii*, dit saint Bernard (Ep. 181). En effet, nous voulons être heureux, et les bienfaits conspirent à notre bonheur. Nous n'aimons rien tant que de nous voir aimés des autres; et les bienfaits sont les gages les moins équivoques d'une sincère amitié. Nous vivons dans un état de faiblesse, où nous avons toujours besoin d'appui, et les cœurs bienfaisants sont des ressources favorables au besoin. Rien n'a plus d'empire sur le cœur que les grâces et les bienfaits : *Benevolentia fructus est beneficii.* Aussi le Fils de Dieu qui connaissait si parfaitement le cœur de l'homme, ne nous a-t-il laissé d'autres armes pour vaincre nos ennemis que les bienfaits : *Benefacite his qui oderunt vos.* (*Matth.* V, 44.) Avec ces armes seules les premiers chrétiens triomphèrent de toute la férocité des infidèles; ceux qui méprisaient les miracles des martyrs se sentaient forcés de céder à leur charité; ils ne pouvaient continuer de-

haïr des hommes qui ne cessaient de les aimer. Combien de fois un service rendu, un secours accordé, une honnêteté placée à propos n'a-t-elle pas fait cesser des divisions et réconcilié les esprits? *Benevolentia fructus est beneficii.*

Après cela, mes frères, dites-nous qu'il n'est pas possible de conserver la paix au milieu d'un monde aussi agité. De quoi donc s'agit-il de si difficile? Il s'agit de se faire plaisir dans l'occasion les uns aux autres. Il s'agit d'être doux, compatissant, affable; de sentir les grâces et de les reconnaître, de s'étudier à faire plaisir, de parler des autres obligeamment, de ne rien dire qui les offense. Qu'y a-t-il en cela qui soit si fort au-dessus de vous? Si l'on disait que vous n'êtes bons que pour vous-mêmes, ne serait-ce pas vous offenser? Ah! l'on n'a pas de peine quand on le veut, à trouver les moyens d'obliger et de servir à propos : la charité est ingénieuse, et les difficultés ne viennent que du mauvais cœur. Si l'on vous demandait de sacrifier ou votre honneur, ou votre repos, quoique rien ne doive coûter dès qu'il s'agit d'obéir à Dieu, peut-être auriez-vous quelque raison de vous récrier sur la difficulté du précepte. Mais ce que l'on vous demande est précisément ce qui vous assure l'un et l'autre; votre honneur, puisqu'il n'y a personne qui ne révère les cœurs charitables et bienfaisants; votre repos, puisque les grâces touchent les cœurs les plus sauvages et les attachent par la reconnaissance. Le saint homme Tobie ne se fit-il pas aimer d'un roi barbare par la tendre compassion qu'il exerçait envers ses frères captifs avec lui? et ce prince, charmé d'une conduite si généreuse, ne lui accorda-t-il pas la liberté dans le sein même de l'esclavage? Les habitants de la ville de Sichem ne se portèrent-ils pas avec joie à faire alliance avec les enfants de Jacob, sitôt qu'on leur fit entendre que c'étaient des hommes pacifiques : *Viri pacifici sunt, unum efficiemus populum.* (*Gen.* XXXIV, 23.)

Ah! nous avons entre nos mains notre repos, notre gloire : pourquoi, nous-mêmes, les rejeter? pourquoi nous opposer à notre propre tranquillité? Nous le disons si souvent, que l'on serait trop heureux si chacun y voulait concourir de bonne foi; et il est bien vrai que, si l'on s'aidait mutuellement, on aurait bientôt la consolation de voir régner la paix dans les Etats et dans les familles. On verrait le tendre agneau paître sans alarmes avec l'ours et le léopard; chacun sous son figuier mènerait une vie simple et tranquille; la paisible vertu jouirait constamment des doux fruits de l'innocence. Que notre état serait heureux!

Mais, hélas! bien loin de concourir à la paix en s'étudiant à faire plaisir à ses frères, on ne cherche aujourd'hui qu'à se détruire les uns les autres. On ne voit de toutes parts que des esprits ombrageux que rongent les défiances et les soupçons; des esprits inquiets que fatigue le repos, et qui ne sauraient vivre que de mouvements et d'intrigues; des esprits mauvais qui se plaisent à semer la division, des esprits violents qui, comme des tourbillons impétueux, tonnent, brisent, renversent tout ce qui se rencontre sur leur passage, et laissent partout après eux des traces sanglantes de leurs fougueux emportements. Il en est de plus dangereux encore, ce sont ces esprits cachés qui méditent l'iniquité dans le secret, qui affectent de paraître de vos amis afin de mieux connaître ce que vous pensez, et de vous commettre avec ceux qui ne pensent pas comme vous; âmes noires, qui flattent pour trahir, et qui, faisant un infâme commerce de perfidie, achètent la fortune à prix d'honneur. Enfin, l'on ne voit plus parmi nous cette aimable communion des saints, ce commerce précieux de charité et de prières, qui fait que l'on s'intéresse avec ardeur pour le bonheur les uns des autres, et qui rendit autrefois la religion si respectable aux idolâtres mêmes. Voyez, se disaient-ils avec admiration, voyez avec quelle tendresse les chrétiens s'aiment et s'assistent les uns les autres : *Vide, inquiunt, ut invicem se diligant.* (Tertul., *Apol.*) Voyez avec quelle ardeur ils s'empressent de donner jusqu'à leur sang pour leurs frères : *Ut pro invicem mori sint parati.* (Id., *ibid.*)

Ah! chrétiens, est-ce ainsi que nous nous aimons aujourd'hui les uns les autres? Nous empressons-nous de sacrifier pour nos frères nos biens, nos plaisirs, notre vie, nous qui, pour un vil intérêt, les poursuivons avec tant d'acharnement et de dureté; nous qui, pour soutenir quelques droits assez frivoles, dévorons leurs biens, leur substance; qui les traitons avec mépris, qui attaquons leur honneur, qui ruinons, qui renversons sans pitié leurs familles; nous qui employons l'artifice et l'intrigue pour nous élever sur les débris de leur fortune; nous enfin qui les voyons languir dans la misère, sans nous mettre en peine de les secourir? Pourrait-on le dire de nous? Voyez combien les chrétiens s'aiment; voyez comme ils sont prêts à tout sacrifier pour se soutenir les uns les autres, *ut pro invicem mori sint parati?* (*ubi sup.*)

Ah! mes frères, s'il est encore quelque consolation en Jésus-Christ; s'il est encore parmi nous des entrailles de commisération, comme parle le grand apôtre; si la charité a pour nous encore quelque douceur : *Implete gaudium meum* (*Philip.*, II, 2); mettez le comble à ma joie, mes chers frères. Déjà vous m'avez soutenu dans le cours de cette sainte carrière par le zèle que vous avez marqué pour entendre les vérités du salut, et j'ai lieu de croire que ces saintes vérités ne seront point étouffées dans vos cœurs; mais qu'y demeurant profondément enracinées, elles produiront de plus en plus d'heureux fruits de grâce et de justice. Je m'assure que jamais vous ne perdrez de vue tous ces beaux principes, que je me suis appliqué à vous développer dans tout leur jour : Que nous devons tout à Dieu; qu'à lui seul, comme au principe de tout bien, appartient toute louange et tout honneur; qu'il faut l'honorer en tout par Jésus-Christ son Fils

bien-aimé, qui est seul capable de lui faire agréer nos faibles hommages; qu'il n'est pas un seul moment de notre vie, pas une seule pensée de notre esprit, pas une étincelle de notre amour, ni une seule de nos actions, qui ne doivent tendre à sa gloire; que la vie présente n'est point le séjour du bonheur; que la pénitence, l'éloignement des plaisirs, une continuelle violence sont seuls capables de ravir le ciel; qu'enfin ne composant tous ensemble qu'une seule famille dont Jésus-Crist est le chef, n'ayant tous qu'un même Dieu, un même Père, une même foi, un même Sauveur, nous devons tous nous aimer comme frères, nous secourir comme membres d'un même corps: nous devons-nous ménager dans nos faiblesses, et nous consoler dans nos peines. Mettez donc le comble à ma joie, je le dis encore, mes chers frères: *implete gaudium meum.* Vivez en paix, évitez les contestations, les disputes, les procédés violents: *nil per contentionem.* (*Philipp.*, II, 3). Ne vous traitez jamais avec cette hauteur impérieuse qu'affecte la vaine gloire: *nihil per inanem gloriam.* (*Ibid.*) Appliquez vous à prévenir les différends par une douceur toujours égale, à ménager les esprits par une sage discrétion, et à vous concilier les cœurs par une attention généreuse à faire plaisir. Et si, malgré vos attentions et vos soins, vous trouvez de ces esprits déraisonnables que rien ne peut satisfaire, imitez le Prophète, soyez pacifiques au milieu même de ceux qui vous paraissent haïr la paix: *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* (*Psal.* CXIX, 7.)

Divin Sauveur, qui vous êtes fait annoncer par vos prophètes sous l'aimable titre de Prince de la paix, et qui l'avez fait promettre par vos anges, dès le moment de votre naissance, aux hommes de bonne volonté; vous qui, par le sang de votre croix, avez rompu le mur de division et réconcilié en vous la terre avec le ciel irrité; Agneau pacifique, dissipez les nations qui veulent la guerre; touchez ces esprits que la prévention aveugle, et convertissez ces esprits mauvais qui sèment et qui fomentent la division parmi vos frères; calmez enfin, calmez par votre grâce toute puissante les troubles qui nous agitent, et nous réunissant tous dans la charité, faites que nous soyons tous avec vous une victime pacifique à la gloire de votre Père dans le royaume de la lumière et de la paix. Ainsi soit-il.

DISCOURS XIII.

SUR LA MORT DU PÉCHEUR.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. (*Luc.*, VII, 12.)

Lorsque Jésus-Christ approchait de la porte de la ville de Naïm, il arriva que l'on portait en terre un mort qui était fils unique de sa mère.

Nous mourons chaque jour, et presque jamais nous ne pensons à mourir. Dès le moment qu'en peine de son péché l'homme reçut de Dieu son arrêt de mort, il commença de mourir en effet, dit saint Augustin. (*De pec. mer. et rem.*, l. I, c. 16.) La vie ne fut plus qu'une languissante mort, et notre état est vraiment celui du fils de la veuve de Naïm: chaque pas nous approche du tombeau. Les soins, les travaux, les ennuis, le plaisir même et le repos, tout nous y conduit. Les soins nous tourmentent, les ennuis nous troublent, le travail nous use, le plaisir nous épuise, le repos amollit, énerve et trahit souvent une santé qu'il promet d'entretenir. La santé elle-même, qu'est-elle autre chose qu'un calme infidèle, qui a ses altérations et ses contre-temps, qui couve la tempête et finit par le naufrage? Vases fragiles, nous nous agitons, hélas! pour nous briser. Cependant nous nous reposons sur nos forces avec assez de confiance pour n'envisager que la figure du monde qui passe: c'est que l'homme veut toujours vivre; mais le sage ne veut point l'impossible, il s'étudie à vivre sans attache, afin de mourir sans regret; persuadé qu'une belle vie efface bientôt toutes les horreurs de la mort, et qu'une belle mort dédommage aisément de la vie.

Mais en est-il de belle mort, et le trépas peut-il avoir rien d'agréable? Je sais, mes frères, qu'il n'y a rien de plus amer à la nature; nous n'étions pas faits pour mourir; mais je sais que rien n'est plus consolant pour la vertu. La mort a deux faces bien différentes: l'une triste, désespérante, affreuse; l'autre douce, précieuse, aimable. D'un côté elle ne présente qu'horreurs, que supplices, et c'est la juste peine du péché: *Stipendia peccati mors.* (*Rom.*, VI, 23.) De l'autre, elle offre un doux sommeil, un repos éternel, la félicité, la gloire; et c'est le précieux fruit de la grâce: *Gratia autem Dei vita æterna.* (*Ibid.*) S'il n'est rien de plus affreux que de mourir dans le péché, il n'est rien de plus heureux, mes frères, que de mourir dans la justice. L'un doit nous retenir par la crainte, l'autre nous anime par l'espérance. En deux mots, la mort terrible du pécheur, la mort consolante du juste, ce sera non le partage d'un seul discours, mais le sujet de deux entretiens simples et sans art. Pour être moins étudiés, peut-être n'en seront-ils ni moins touchants, ni moins utiles. Faut-il donc tant d'art pour parler à des chrétiens de la mort, et surtout de la mort dans le péché? Prions la sainte Vierge de nous garantir de ce malheur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Approchons en esprit, mes frères, approchons de ce lit de mort, où le pécheur étendu, une croix à la main, le teint livide, les yeux égarés, la vue éteinte, la langue palpitante, les lèvres retirées, la respiration entrecoupée, le visage couvert d'une sueur froide, le cœur attaqué, les membres tremblants, tout le corps agité par des mouvements convulsifs; il se sent arracher à lui-même, il entend cette voix dont parle le prophète, voix lugubre qui lui dit d'un ton terrible: *Nunc finis super te.* (*Ezech.*, VII, 3.) C'est sur toi maintenant que va tomber le

coup de mort; ce n'est plus seulement sous tes yeux, à tes côtés, sur un enfant, sur un ami : c'est sur toi que la mort, l'impitoyable mort va frapper : ta fin s'approche, ta fin est venue : *Finis venit, venit finis.* (*Ezech.*, VII, 2.) Qu'apercevez-vous, mes frères, dans ce pécheur expirant? Un malheureux dépouillé de tout, enveloppé de crimes, livré à toute la colère du Dieu vengeur : est-il un état plus affreux? 1° la perte de tous les biens qu'il aime, quelle séparation cruelle! 2° la vue des crimes qu'il a commis, quel déchirement de cœur! 3° la présence du juge inflexible qui va faire tomber sur sa tête le poids de ses iniquités, quelle source de désespoir! *Manet eos*, dit saint Bernard, *dolor in exitu, horror in transitu, pudor in conspectu magni Dei.* Un moment de réflexion sur ces trois circonstances de la mort du pécheur dans son péché.

Quoique la créature soit trop bornée pour remplir le cœur de l'homme, et trop fragile pour le soutenir longtemps, elle ne laisse pas, toute vaine et toute fragile qu'elle est, de surprendre son estime par des dehors séduisants, et d'amuser ses désirs par de trompenses douceurs. C'est ce miel sauvage qui flatte Jonathas dans les ardeurs d'une soif brûlante: hélas! pour peu qu'il en goûte, sa vie est en danger. Né pour dominer, la gloire éblouit l'homme; formé pour être heureux, les plaisirs l'enchantent; et les richesses, parce qu'elles fournissent à ses passions, attirent ses regards et fixent ses plus vifs empressements : ainsi l'âme se colle à des objets qui l'éloignent de son Dieu. Ses passions s'enflamment par la jouissance de ces faux biens qui la trompent; ses chaînes se grossissent par l'habitude. Plus elle en jouit, plus elle s'y attache, et ses liens se serrent enfin de si près, qu'ils ne sauraient plus se rompre sans une violence extrême. Or, à la mort tout se brise, tout manque à la fois au pécheur; les richesses, le temps, la raison, la vie, tout lui est enlevé sans ressource. O vous, mes frères, qui voyez dans le monde les tristes révolutions que fait dans les esprits une seule perte de biens considérables, vous qui savez que souvent le mauvais succès d'une seule affaire plonge les hommes dans un affreux désespoir, jugez combien terrible doit être la désolation du pécheur qui voit fondre sous ses pieds tous les biens en qui il avait mis sa complaisance. Ces biens qui lui avaient coûté tant de peines et peut-être tant d'injustices! ces biens sur qui il élevait un fantôme de puissance et de grandeur, et de qui il attendait les douceurs d'une vie agréable et tranquille, il les voit se dissiper devant lui comme des ombres fugitives. Ah! son âme qui les aime, s'élance vers ces chers objets; mais insensibles à ses gémissements, ils se refusent à des désirs, il ne lui en reste qu'un triste souvenir qui sert encore à l'affliger, car le souvenir du bonheur passé répand un nouveau degré d'amertume sur l'affliction présente : on est même ingénieux, dans la misère, à se grossir les avantages dont on a joui; l'on souffrirait moins, si l'on avait été moins heureux. Hélas! s'écriait un pécheur au lit de la mort, en quel excès me vois-je réduit! moi qui vivais si content et si heureux au milieu de ma famille et de mes biens : *in quantam tribulationem deveni qui jucundus eram et dilectus!* (*I Mach.*, VI, 11.) Voilà donc, mes frères, à quoi se terminent les biens du monde, à vous causer beaucoup de peine pendant la vie, souvent à vous faire commettre des fautes considérables et à vous tourmenter encore à la mort. Ne vaut-il pas mieux en faire usage pour vous amasser un trésor de richesses dans le ciel? *Annon ea prudentius Christi cedis amori, quam morti?* (*Bern.*, ep. 103.)

Avec les biens du monde le pécheur perd encore l'un des biens les plus précieux : c'est le temps, que nous devons aux mérites de Jésus-Christ, et qui nous est donné pour acquérir une éternité de bonheur; ce temps dont le pécheur a si souvent abusé pour ses plaisirs; ce temps qu'il prodiguait si aisément à des amusements frivoles, dont il n'était jamais plus embarrassé que lorsqu'il le fallait donner aux devoirs de religion et aux soins de son salut; ce temps qu'il n'imaginait pas devoir sitôt lui manquer, ce temps lui est enlevé. Oh! s'il pouvait en rappeler quelques moments pour mettre ordre à sa conscience et à ses affaires; car il voit toujours des projets à remplir, des dettes à liquider, des intérêts à démêler, des arrangements à prendre. On l'en supplie, on le presse, il fait effort et succombe sous l'accablement du mal; il faut attendre le moment favorable. Le matin, il est trop épuisé des agitations de la nuit, il faut remettre l'affaire sur le soir; le soir, son mal redouble, il veut attendre que le jour ramène la tranquillité : *Rursum post tenebras spero lucem.* (*Job*, XVII, 12.) Insensé! cette nuit même on va te redemander ton âme; pourquoi ne pas répondre plutôt que le temps s'enfuit, que tu te vois sur le point d'être enseveli dans la poussière : *Ecce nunc in pulvere dormiam* (*Job*, VII, 21), et que, si l'on diffère jusqu'au matin, l'on ne te retrouvera plus : *Et si mane me quæsieris, non subsistam.* (*Ibid.*) Mais non, on se flatte toujours, on espère contre toute espérance, on s'aveugle jusqu'à la fin, et l'on meurt sans croire qu'on va mourir.

Mais quand il resterait encore quelque temps au pécheur, hélas! de quoi est-il capable dans l'état où la douleur le réduit? Sa raison est si affaiblie, elle ne rend plus que quelques étincelles mourantes qui se laissent à peine apercevoir. Ce n'est plus que pensées sans ordre, qu'idées confuses, que fantômes effrayants; ce n'est que trouble, obscurité, inquiétude. Cette raison qui lui avait été donnée pour le conduire à Dieu, mais dont il avait préféré les idées vaines aux lumières de la foi, cette faible raison est toute absorbée par le sentiment de la douleur. De quoi l'homme est-il capable en cet état?

Enfin l'amour de la vie, qui se conserve dans l'âme jusqu'au dernier souffle, rappelle le peu d'attention qui lui reste au soin de

lui-même. Vous voyez une nature toute accablée, s'agiter encore, s'épuiser en efforts impuissants pour se reprendre à la vie. Oh! s'il pouvait, ce pécheur, racheter une partie de lui-même aux dépens de l'autre, qu'il se trouverait heureux! Mais non, tout périt, tout finit pour lui : déjà un épais nuage se répand sur ses yeux, ses organes demeurent sans action, ses membres sans mouvement; il ne voit plus, il ne connaît plus, ou s'il lui reste quelque sentiment pour les personnes qu'il a le plus tendrement aimées, quels regrets! quels tristes regrets! Il faut donc se quitter, se séparer pour toujours, ne se voir jamais. Pensée accablante, déchirement trop cruel! Ce corps qu'il avait ménagé avec tant de soin, qu'il avait pris plaisir à orner, à flatter en tout, et dont il avait suivi les appétits sans les contraindre; il sent que ce corps de péché se change en une chair de corruption qui fait horreur : c'était bien la peine de s'en donner tant de soin. Oh! que ne l'a-t-il soumis aux lois d'une pénitence salutaire? il lui laisserait du moins le gage si consolant d'une résurrection glorieuse. Enfin il ne sent plus que son cœur, qui se défend, qui s'affaiblit, qui palpite et s'éteint. C'en est fait, plus de vie, plus de temps, plus de biens, plus de richesses; tout est passé, tout a disparu comme un songe : la joie, le plaisir, les commodités de la vie, toute délicatesse, toute magnificence, tout est perdu et ne se retrouvera jamais : *Omnia pinguia et præclara perierunt a te, et amplius illa jam non invenies.* (*Apoc.*, XVIII, 14.) Qui peut concevoir l'étonnante révolution qui se fait en ce moment dans une âme toujours accoutumée au bruit des créatures? Que sont devenus ces projets de grandeur, ces idées de fortune, ces distinctions, ces plaisirs, ces titres flatteurs, ces compagnies agréables, ces objets imposants? Tout s'éclipse, un nouvel ordre de choses se présente, et au lieu des biens qu'elle aime, cette âme malheureuse n'aperçoit autour d'elle que les crimes qu'elle a commis : spectacle affreux qui redouble son tourment.

SECONDE PARTIE.

Si le pécheur mourant trouvait du moins dans le repos de sa conscience une ressource à sa douleur; si, au défaut des biens qui l'abandonnent, il pouvait s'appuyer sur ses bonnes œuvres et sur ses vertus; qu'il serait heureusement dédommagé! Mais le temps est venu, dit le Seigneur, temps de carnage et non de gloire; c'est maintenant que je répandrai de près ma fureur; c'est maintenant que je mettrai sur toi le poids de tes crimes, et tes abominations seront au milieu de toi-même : *Et abominationes tuæ in medio tui erunt.* (*Ezech.*, VII, 9.)

Tandis que la maladie laisse au pécheur quelque lueur d'espérance, timide sur sa santé pour ne la pas déranger par des pensées affligeantes, il ne veut pas penser à l'état de sa conscience, il ne le pourrait faire sans trouble. Au lieu de profiter de la lumière pendant qu'elle luit encore, de prévenir les saints ministres dès le commencement d'une maladie dont on ignore les suites, la vue d'un confesseur l'étonne; les assiduités charitables de son pasteur l'importunent, tout l'alarme de ce qui le rappelle à ses péchés. O mon Dieu! qu'est-ce donc que le péché dont on ne peut pas même soutenir le reproche? On n'ose lui parler de sacrements : ah! ce serait lui donner la mort; une épouse, des enfants, une famille s'y opposent. Par une complaisance cruelle on consent de différer quelque temps, et puis quelque temps encore; tout-à-coup le pécheur est supris, sans avoir le moment de se reconnaître. Quel désespoir pour une épouse et des enfants! Quelle source intarissable de justes reproches! Mais qu'un ami sincère passe sur cette délicatesse sacrilége; qu'il ait le courage d'annoncer à son ami que le mal presse, et qu'il est temps de mettre ordre à sa conscience; dans cet accablement de douleur comment le pécheur pourrait-il développer les replis d'une conscience embarrassée et négligée depuis longtemps? Un sage ministre l'approche, il est vrai; il l'aide à se rappeler des idées éloignées; il instruit, il exhorte, mais il est réduit à se contenter de quelques réponses confuses, à interpréter favorablement quelques regards équivoques, quelques faibles lueurs d'une raison expirante. De bonne foi, qu'est-ce qu'une confession aussi informe? De quel poids peut-elle être devant Dieu? Ah! c'est ajouter aux péchés passés un sacrilége nouveau. Cependant le moment arrive; l'âme se détache des sens, une lumière vive la pénètre, le voile se lève, la conscience se déploie, le torrent de ses iniquités que l'impénitence avait tenues cachées, se répand à grands flots; elle est tout-à-coup inondée de crimes. Ah! quel saisissement, de ne voir autour d'elle que débauches, qu'injustices, que violences, qu'impiétés, que vices honteux, qu'infamies! Quel trouble, quelle horreur!

Et ne pensez pas, mes frères, que ce soient ici des traits imaginés, et que nous vous débitions nos propres pensées : c'est l'Esprit de Dieu qui nous a instruits de ce qui se passe à la mort. C'est lui-même qui nous avertit qu'en ce moment toutes les actions de l'homme se présentent à ses yeux, et se développent dans leur naturel; il n'y a plus de déguisement, plus d'illusion flatteuse : *In fine hominis denudatio operum illius.* (*Eccli.*, X, 12.) Vous vous souviendrez alors, dit le Seigneur par son prophète, vous vous souviendrez des voies de corruption où vous aurez marché, et de tous les crimes dont vous vous serez souillés : *Recordabimini ibi viarum vestrarum, et omnium scelerum vestrorum, quibus polluti estis in eis.* (*Ezech.*, XXII, 43.) Oui, vous vous souviendrez de ces abominations commises dans le secret, et que vous croyiez avoir dérobées à la lumière, *recordabimini;* vous vous souviendrez du mauvais usage que vous avez fait de vos biens, des usures que vous avez exigées, des injustices que vous avez faites, des dettes que vous avez

contestées par un motif d'intérêt, *recordabimini;* vous vous souviendrez des pauvres que vous avez négligés, des ouvriers dont vous avez retenu le juste salaire, des domestiques que vous avez traités avec dureté, de vos enfants abandonnés à la misère, tandis que vous vous plongiez brutalement dans la crapule et la débauche, *recordabimini.* Vous vous ressouviendrez alors de tant de blasphèmes prononcés contre le Seigneur et contre son Christ, de tant d'outrages que vous lui avez faits dans ses temples et jusqu'aux pieds de ses autels; de ses vérités méprisées, de ses lois violées, de ses mystères rejetés, de ses dons reçus sans reconnaissance et sans fruit, *recordabimini.* Dans la santé, la sécurité vous aveugle, vous affectez un air de confiance, vous vous endormez tranquillement sur vos désordres; mais à la mort, *recordabimini.* Un souvenir amer vous les retrace en caractères de sang; une main sévère déchire le bandeau fatal: Dieu lui-même force l'âme à se voir telle qu'elle est, toute noircie de crimes, toute défigurée par ses passions odieuses, et la vue des maux qu'il lui découvre la tourmente plus cruellement encore, que le sentiment de ceux dont le corps est déchiré.

Oui, mes frères, au moment de la mort, *in fine hominis*, tous ces crimes, qui semblent s'assoupir durant le calme d'une vie mondaine, se réveillent tout à coup. Ces désordres de la jeunesse, ces emportements des passions, ces habitudes honteuses, ces libertés scandaleuses, ces désirs criminels, ces fautes secrètes dont le cœur se trouve gêné, mais que l'on n'a pas le courage de confesser; tant de bons conseils rejetés par intérêt, tant de promesses violées par légèreté, tant de sacrements profanés, de confessions sacriléges, de communions indignes; tant d'excès, de violences, d'impiétés, tous ces crimes, comme autant de monstres, se jettent sur le pécheur et le déchirent. *Peccator videbit.* (*Psal.* CXI, 10) Il les voit, et cette vue le fait entrer en fureur contre lui-même: *Et irascetur.* (*Ibid.*) Il reconnaît son malheur de n'avoir point lavé ses péchés dans la pénitence; mais son repentir est sans fruit. Il sent son mal, mais il n'est plus en état de le guérir. La colère qu'il en conçoit ne sert qu'à le pousser avec violence à la rage, au frémissement, au désespoir : *Dentibus suis fremet et tabescet.* (*Ibid.*) O vous qui, dès cette vie ne pouvez sans trouble vous rappeler vos égarements passés, qu'il est à craindre que vous ne soyez réduits à vous plonger en désespérés dans les horreurs de l'éternité !

Et ce qui doit redoubler vos justes craintes, mes frères, c'est qu'à la mort nous aurons à répondre non-seulement des fautes que nous aurons commises par nous-mêmes, mais aussi de toutes celles que nous aurons commises en nos parents, en nos amis, en nos serviteurs; par nos conseils, par nos exemples, par notre lâcheté à les permettre. Qui peut donc concevoir quel est en ce moment l'excès de douleur où tombent ces anges de Satan qui ont dressé des piéges à l'innocence et qui ont appris le mal à des âmes tendres qui, sans eux, l'eussent à jamais ignoré? Qui peut concevoir en quel excès de douleur tombent un père et une mère de famille qui scandalisent leurs enfants au lieu de les édifier? qui les forment au monde avec plus de soin qu'à la vertu? qui leur inspirent des vues toutes profanes, plutôt que des sentiments chrétiens? qui les mènent à des assemblées de plaisirs au lieu de les plier de jeunesse à la pénitence et au travail, ou qui ne cherchent qu'à les éloigner d'eux afin de courir plus librement les compagnies, et qui ne reviennent dans leur maison que pour y décharger sur d'innocentes victimes leur chagrin, leur mauvaise humeur? Qui peut exprimer l'excès de désespoir où tombe un homme en dignité qui se voit chargé de tous les désordres qu'il n'a pas réprimés? un homme de jeu et de bonne chère qui voit retomber sur sa tête les débauches de tant de libertins dont il a été le complice? un maître négligent qui aura abandonné ses domestiques à eux-mêmes, sans veiller à leur instruction ni à leur conduite? un pasteur qui n'aura pas été attentif au soulagement des pauvres, à la consolation des malades, à l'instruction et à la conversion des pécheurs? une femme du monde qui met tous ses soins à plaire et qui s'enivre la première du poison qu'elle répand dans les cœurs? O mon Dieu! qui pourra soutenir votre présence au sortir d'un monde si corrompu où le vice, à force d'être commun, a presque cessé d'être vice? Qui pourra se souffrir soi-même, lorsqu'ouvrant les yeux à la lumière on n'apercevra dans son cœur qu'un fonds inépuisable d'ingratitude envers Dieu, que négligence pour les choses saintes, qu'ardeur pour le plaisir, que volupté criminelle, qu'immodestie, que luxe, qu'inutilité? Ah! c'est alors que le pécheur tourne sa fureur contre lui-même; plus il se voit, plus il se fait horreur; il voudrait se fuir, et partout il se retrouve. Il voudrait se détruire et s'anéantir, mais il est forcé de vivre pour son malheur. Dans ses emportements de rage, il se maudit, il se déchire, il se ronge lui-même et s'enivre de son propre sang : *Carnes suas comedent, et sanguine suo inebriabuntur.* (*Isa.*, XLIX, 26.) Je tirerai du milieu de toi-même un feu pour te dévorer, dit le Seigneur, et ce feu ce sont tes péchés qui l'allumeront, c'est du fond de tes crimes que s'élèveront ces flammes dévorantes : *Producam ignem de medio tui qui comedat te.* (*Ezech.*, XXVIII, 18.)

Voilà, mes frères, l'affreux état du pécheur mourant; voilà le malheur qui nous menace nous-mêmes, si nous ne faisons effort pour le prévenir. Ah! quelle vigilance ne devons-nous pas avoir sur tous les mouvements de notre cœur! Quelle attention à le purifier de tout crime pendant qu'il est temps encore et que l'Eglise nous en offre les favorables moyens, afin d'éviter la mort et les horreurs que cause dans une âme la vue de ses crimes, et ce qui est plus terrible encore qu'on ne le peut dire, la colère d'un Dieu offensé qui

vient les punir dans toute la rigueur de sa justice. Troisième circonstance de la mort du pécheur.

TROISIÈME PARTIE.

L'Apôtre nous l'a dit, mes frères, il est horrible : *Horrendum est* (*Hebr.*, X, 31), il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Ce qui achève de jeter le pécheur dans la plus extrême désolation, c'est la présence d'un Dieu également aimable et terrible; aimable, et son cœur qui sent bien alors qu'il est formé pour lui, voudrait le posséder. Toute l'ardeur de ses désirs l'emporte vers ce grand objet, mais sans le pouvoir atteindre; il en est repoussé avec horreur : terrible, et il voudrait se soustraire à ses jugements, sans pouvoir les éviter. Héritier du péché et des faiblesses d'Adam, il ouvre enfin les yeux sur son état, et il se voit dépouillé de l'innocence qu'il avait reçue; il commence à connaître le bien et le mal sur lesquels il avait pris le change en préférant ses pensées aux règles de la foi. Déjà il entend la voix du Seigneur qui l'appelle, il cherche d'abord à l'éviter; il tâche de renouer les ressorts de ce corps de péché qui se brisent; il voudrait pouvoir emprunter de l'instrument de son péché un voile pour se couvrir; mais ce voile inutile, un faible souffle va l'enlever. Adam, ou êtes-vous? Il faut paraître. Ah! c'est en ce moment que j'aime à me représenter ces libertins audacieux qui, dans la santé, bravent le Seigneur et ses vengeances. C'est à la mort que, voyant leur orgueil déconcerté, leur âme toute tremblante, je leur dirais volontiers ce que l'on dit autrefois à ce faux brave qui, après avoir méprisé Abimélech en son absence, n'osa même se montrer dès que ce chef d'Israël vint à paraître : *Ubi nunc os tuum quo loquebaris?* (*Judic.*, IX, 38.) Où est donc cette fierté, ce grand courage dont vous faisiez parade contre le Seigneur? Où est cette hardiesse à traiter sa loi avec mépris et à braver ses jugements? *Egredere et pugna contra eum.* (*Ibid.*) Sortez donc maintenant, sortez, et entrez en lice avec lui. Il ne faut pas être fort courageux pour insulter à un ennemi éloigné; mais maintenant qu'il vient à vous, allez donc, si vous êtes assurés de la victoire, allez attaquer le Dieu fort et combattre le Tout-Puissant : *Egredere et pugna contra eum.* Hélas! qu'est-ce que l'homme devant Dieu? Eh! que l'incrédule fait bien voir, par le trouble qui l'agite à la mort, qu'il n'y a point de force, point de courage contre le Seigneur. Il sent alors qu'il n'y a pour lui de salut que dans la fuite. Mais où trouver un refuge? Au ciel, sur la terre, dans les abîmes profonds de la mer, dans le creux des montagnes, partout le pécheur trouve un Dieu présent, partout il se voit plongé dans l'immensité de l'Etre sans bornes.

Que fera-t-il donc? Sans doute, ne pouvant éviter de comparaître devant son juge, il aura recours aux excuses; car c'est une inclination naturelle à l'homme de chercher à pallier les fautes dont il est forcé de se reconnaître coupable. Tantôt il prétexte sa faiblesse; mais on lui fait sentir que sa faiblesse ne venait que de la corruption de son cœur, et qu'elle-même fait son crime; tantôt il se retranche sur le torrent du monde dont la violence l'a entraîné; mais on lui rappelle l'anathème prononcé contre le monde et ses maximes. Point d'excuses qui ne le condamnent, point de prétextes qui ne le confondent. Eh! comment voudrait-il déguiser à Dieu des crimes qu'il ne peut pas se dissimuler à soi-même? Sa conscience est son premier accusateur, et ses péchés rendent témoignage contre lui : *Peccata nostra responderunt nobis.* (*Isai.*, LIX, 12) Aura-t-il recours aux gémissements, aux larmes? Essayera-t-il de désarmer par ses prières la colère d'un Dieu terrible et de le toucher de compassion sur son malheur? Mais le temps n'est plus, la miséricorde a eu son cours; elle a fait place à la justice.

Quoi! le Seigneur refuse de faire miséricorde? Où est donc cette bonté si favorable? Que devient la parole qu'il nous a donnée par son prophète, que l'impiété ne nuira point à l'impie, en quelque jour qu'il sorte de son impiété; qu'il ne veut point la mort du pécheur, qu'il préfère la miséricorde au sacrifice? Rejette-t-il jamais le pécheur qui revient à lui? Non, mes frères, le Seigneur ne rejette point celui qui revient à lui dans la droiture et la sincérité de son cœur. L'impiété ne nuira point à l'impie en quelque jour qu'il se convertisse au Seigneur son Dieu; mais il faut une conversion libre, une conversion entière et solide; conversion libre, et le gémissement du pécheur mourant n'est qu'un effet de la crainte et de la nécessité. Ce n'est pas le péché qu'il a en horreur, c'est l'enfer qu'il redoute. Conversion entière, et ses passions sont en lui toutes vivantes; ce n'est que par amour-propre qu'il prie; s'il pouvait échapper au Seigneur, il serait tout prêt à l'offenser.

Que j'eusse été heureux, dit-on quelquefois, si Dieu m'eût retiré du monde dans cette maladie où, dégoûté de tout, sans regret pour la vie, j'étais, ce me semble, bien disposé à paraître devant lui? Vous le croyez, mes frères, et sur quel fondement? Sur la foi de quelques bons mouvements dont vous vous sentiez touchés; mais ces bons mouvements étaient-ils profonds et solides? Jugez-en par les effets. Quelle règle de vie vous êtes-vous prescrite depuis que vous êtes revenus en santé? Quel fruit a porté ce germe de conversion que la vue de la mort semblait avoir ranimé dans votre cœur? En avez-vous été plus religieux, plus pénitents, plus retirés du monde? N'êtes-vous pas les mêmes et peut-être plus dissipés? Que l'on oublie aisément dans la convalescence les promesses que l'on avait faites aux approches de la mort! hélas, souvent il n'en reste pas même d'idée; quelle en était donc la solidité? Lorsque Dieu frappait l'Egypte des plaies sanglantes qui menaçaient la personne même de Pharaon, ce prince conjurait Moïse de prier pour lui, et

promettait de se soumettre aux ordres du Seigneur. (*Exod.*, VIII, 15.) La plaie était-elle cessée ? Pharaon oubliait ses promesses, son cœur n'en était que plus endurci. Tels sont presque tous les pécheurs qui semblent se convertir dans la maladie; leurs discours, leurs larmes, leurs promesses, tous leurs beaux mouvements ne sont qu'apparences; ils voudraient tromper Dieu jusqu'à leur dernier moment; mais on n'en impose pas à sa Sagesse : *Deus non irridetur.* (*Gal.*, VI, 7.) Vous insultez à mes lumières, dit le Seigneur, et moi je me rirai de vous à mon tour. Vous m'invoquerez, et je ne vous exaucerai point; vous m'adresserez vos vœux, et je ne les écouterai point. Vous direz : Seigneur, et je vous répondrai : Retirez-vous, ouvrier d'iniquité; si vous veniez à moi avec un cœur droit et sincère, je vous recevrais entre les bras de mon infinie miséricorde; mais vous ne m'offrez qu'un cœur déguisé, que des mouvements extorqués par la crainte; Ah! il est temps enfin que vous appreniez que je suis le Seigneur. Plus de miséricorde, plus de grâce : *Non parcet oculus meus, et non miserebor.* (*Ezech.*, 7, IV.)

Voulez-vous, mes frères, une image bien sensible de la fermeté de Dieu à rejeter à la mort les prières du pécheur impénitent? Lisez au vingt-unième chapitre du prophète Jérémie, ce qui nous y est rapporté de Sédécias, dernier roi de Jérusalem. Il est écrit que ce prince impie, après avoir traîné une vie malheureuse dans la débauche et dans l'infidélité, se vit enfin assiégé dans sa ville par le roi de Babylone, et prêt à tomber entre ses mains; car l'iniquité n'a qu'un temps, la justice a bientôt son tour. Alors abandonné de ses alliés, pressé au dehors par un ennemi puissant et cruel, dévoré au dedans par la famine, il se réveille comme d'un assoupissement profond : il reconnaît que c'est la main de Dieu qui le frappe, et pour fléchir sa justice, il lui offre des vœux, lui adresse des prières, fait couler sur ses autels le sang des victimes pacifiques; il engage les prêtres du Seigneur à lui demander quelqu'un de ces anciens prodiges par lesquels il avait tant de fois signalé son amour pour son peuple : *Si forte faciat nobiscum Dominus secundum universa mirabilia sua* (*Jer.*, XXI, 2); rien n'est oublié. Cependant, que pensez-vous que réponde à tant de prières et de sacrifices ce Dieu qui s'appelle le Dieu de toute consolation ? On aurait peine à le croire, si ce n'était pas le Saint-Esprit qui nous l'eût appris : *Convertam vasa belli quibus vos pugnatis.* (*Ibid.*, 4.) Loin de vous secourir, je tournerai contre vous les armes mêmes dont vous vous servez encore pour vous défendre. Ce n'est point assez : *Debellabo ego in furore, et in indignatione, et in ira grandi.* (*Ibid.*, 5.) Moi-même, je vous frapperai dans toute l'étendue de ma fureur, de mon indignation et de ma grande colère. Ce n'est point encore assez : *Tradam Sedeciam in manu regis Babylonis, et non flectetur, neque parcet, nec miserebitur.* (*Ibid.*, 7.) Enfin, je livrerai Sédécias entre les mains du roi de Babylone, et ce barbare le traitera sans compassion, sans égard, sans la moindre commisération. Telle fut la réponse du Seigneur aux prières, aux promesses, aux sacrifices, à tous les vœux de Sédécias. Appliquons la figure à la vérité.

Dans l'Ecriture, mes frères, le roi de Babylone est la figure du démon prince des ténèbres. Le roi de Juda assiégé dans la ville sainte déjà ouverte de tous côtés à ses ennemis, est le symbole du chrétien infidèle qui, par son baptême avait été élevé à la dignité de prêtre roi, et qui à la mort est obsédé par une armée de démons furieux, dans un corps déjà brisé de tous côtés par la douleur. Une extrémité si pressante lui fait enfin ouvrir les yeux; il appelle les ministres du Seigneur, il leur découvre son triste état; la crainte des maux qui le menacent lui fait tout mettre en œuvre pour s'en garantir; mais n'agissant que par la crainte, le péché vit toujours dans son cœur. Il ordonne qu'après sa mort, on fasse des aumônes, des restitutions, des prières ; mais ces dons forcés ne sont que l'huile tardive des vierges folles, qui ne vient qu'après le passage de l'époux ; l'entrée se ferme, on ne les connaît plus. Le pécheur s'adresse à Dieu, mais trop tard; il le conjure, tantôt par le caractère de son Fils bien-aimé qu'il a reçu dans le baptême, tantôt par l'onction de son Esprit dont il a été consacré, tantôt par les mérites de son sang dont il a été nourri; enfin, comme Sédécias, il ne néglige aucun des moyens extérieurs, prières, sacrements, sacrifices, afin d'engager son juge à faire éclater en sa faveur les prodiges de sa miséricorde : *Si forte faciat nobiscum Dominus secundum universa mirabilia sua.* (*Jer.*, XXI, 2.) Ces belles apparences servent à consoler, disons mieux, à abuser les vivants.

Mais le Dieu des vengeances, qui ne consulte alors que sa justice, fait bien sentir à ce pécheur négligent, que tous ces titres qu'il produit pour sa défense, sont les titres mêmes de sa condamnation. Vous demandez que je vous pardonne, parce que vous avez reçu le caractère de mon fils. Ingrat, ne l'avez vous pas démenti? Vous avez été consacré par l'onction de son Esprit-Saint; eh! ne l'avez-vous pas mille fois contristé? Vous avez été lavé de son sang; mais par combien de sacriléges ne l'avez-vous pas profané? Et vous prétendez qu'il sollicite votre grâce? Ah! ce sang lui-même sera son propre vengeur; oui, ce caractère ineffaçable de chrétien, ce titre de grandeur que vous avez avili, ces bienfaits dont vous avez abusé, ces armes que vous employez pour votre défense, je vais les tourner contre vous, et mes faveurs que vous avez négligées, vous tourmenteront plus cruellement que tout le feu de l'enfer : *Convertam vasa belli, quibus vos pugnatis.* (*Ibid.*, 4.) Et ce n'est encore là que le prélude de mes vengeances. Moi-même, ce Dieu puissant et terrible, je déchargerai sur vous toute ma colère, je me complairai dans l'excès de ma fureur; je déploierai sur votre tête criminelle toute l'étendue de mon indignation : *Debellabo ego in furore, et in*

indignatione, et in ira grandi. (*Jer.*, XXI, 5.) Et comme si c'était peu de ce qu'un Dieu peut faire souffrir à un ennemi qu'il abhorre, je vous livrerai à cet esprit immonde qui assiégeait votre âme depuis tant de temps, et il vomira sur elle toute sa rage : il exercera contre elle toute sa fureur, il lui fera souffrir tout ce qu'on peut inventer de plus cruels supplices, et sa cruauté sera à jamais impitoyable, inflexible, inexorable, *et non flectetur, neque parcet, nec miserebitur.* (*Jer.*, XXI, 7.)

A ces paroles, le pécheur expire, Dieu le condamne, l'abîme s'ouvre, les flammes l'engloutissent, les démons le tourmentent. Ah ! je le vois qui résiste et succombe, qui s'agite et se brise, qui s'emporte et se désespère. O ciel ! ô justice de mon Dieu ! qu'il est donc affreux de mourir dans le péché ! Eh ! que nous sommes peu sages d'y penser si rarement, d'y penser si faiblement ! Que faisons-nous, mes frères ? Nous jouons avec la fumée, et voilà que le feu s'allume sous nos pieds ; voilà que le tourbillon du Seigneur, que sa fureur impétueuse, que sa tempête violente est prête à fondre sur nous : *Intelligite, qui obliviscimini Deum.* (*Jer.*, XXX, 23.) Oh vous, qui vivez dans une espèce d'oubli de Dieu, vous qui ne pensez qu'à votre fortune et à vos plaisirs, qui ne repaissez votre esprit que des chimères du monde ; vous qui vous endormez dans l'iniquité, *intelligite*, comprenez combien il est horrible de mourir dans le péché. Vous qui flattez vos sens, et à qui le jeûne paraît si incommode ; vous qui ne pouvez souffrir ni privation ni abstinence, ouvrez, ouvrez les yeux sur ce tombeau qui se creuse sous vos pieds : pensez que la mort vous environne, qu'elle approche, et qu'en peu de jours vous allez être appelés en jugement, *intelligite;* ah ! comprenez quel est le malheur d'une âme qui meurt dans l'impénitence. O mon Dieu ! pénétrez nos cœurs des horreurs de la mort du pécheur, afin que nous travaillions efficacement à nous procurer le bonheur de la mort des justes. Je vous le souhaite, etc.

DISCOURS XIV.

SUR LA MORT DES JUSTES.

Lazarus amicus noster dormit. (*Joan.*, XI, 11.)

Lazare notre ami est dans le tombeau.

C'est la véritable idée que l'on doit se former de la mort des amis de Dieu. Elle n'est pour eux qu'un doux repos, un sommeil tranquille, un heureux passage à cette félicité éternelle, où les emporte toute leur ardeur. *Au milieu des ombres de la mort je ne craindrai aucun mal* (*Psal.* XXII, 4), disait le Prophète, *parce que vous êtes avec moi, Seigneur.* Quelle est donc cette sainte confiance qu'inspire au juste la présence de son Dieu, mes frères ? Quelle est cette puissance de la grâce qui triomphe dans le cœur de l'homme des horreurs mêmes de la mort ? Cette mort dont le seul pressentiment fait frémir la nature, et dont les seules approches déconcertent l'impiété la plus intrépide : cette mort inexorable qui ne respecte ni les grands ni les riches, qui réduit en poudre les sceptres et les couronnes, qui confond le monarque avec le sujet dans la vile poussière du tombeau : cette mort si terrible, où dépouillé de tout, divisé d'avec lui-même, l'homme laisse à la terre un cadavre qui se corrompt, tandis qu'il va porter au tribunal suprême une âme tremblante, pour y recevoir l'arrêt décisif de son immuable destinée ; cette mort si redoutable au pécheur n'a rien qui étonne une âme juste que son Dieu protége. A la faveur de la grâce, ce qu'il y a de plus affreux dans la nature devient l'objet de ses plus chers empressements. C'est pour elle, dit saint Grégoire de Nazianze (*or.* 8), un heureux départ de ce monde pour aller à Dieu : *discessus ad Deum*, c'est le comble de ses désirs, *desiderii cumulus;* c'est le dégagement des liens d'une dure captivité, *vinculorum solutio;* c'est enfin la délivrance parfaite du pesant fardeau de ses misères et de ses iniquités, *oneris excussio.*

Qu'il est donc étonnan , mes frères, qu'étant aussi attachés à la vie, nous le soyons si peu à la vertu, qui peut seule nous affranchir des horreurs de la mort ! En effet, comme il y a trois choses qui contribuent à rendre la mort du pécheur amère et désespérante : la perte des biens qu'il aime, la vue des crimes qu'il a commis, la présence du juste juge qu'il a offensé ; trois choses aussi conspirent à rendre la mort du juste précieuse, aimable, la fin de ses peines le console, la vue de ses bonnes œuvres le rassure, l'approche de son Dieu le transporte d'une sainte joie. Puissions-nous si bien goûter le bonheur de la mort des justes, qu'elle devienne notre partage ! Demandons cette grâce par l'intercession de la sainte Vierge, dont la mort a été si précieuse devant Dieu.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier motif de consolation que la mort présente à une âme juste, c'est la fin de ses peines, de ses douleurs, de ses dangers, *ut requiescant à laboribus suis.* Ici, mes frères, ne vous attendez pas que je vous fasse une peinture affreuse des misères différentes qui traversent cette malheureuse vie. Hélas ! chacun de vous en ressent plus qu'il n'en peut dire, et il en est encore plus qu'il n'en peut sentir. Non, je ne vous représenterai point le juste au milieu des chagrins et des ennuis, des traitements odieux et des persécutions injustes ; toujours affligé, jamais tranquille. On sait assez que le partage des vrais serviteurs de Jésus-Christ, c'est de souffrir à son exemple ; on sait que la vertu ne les affranchit ni des infirmités de la nature, ni des outrages d'un monde corrompu ; et quoiqu'il soit consolant pour eux de n'avoir plus d'hostilités à soutenir, de misères à souffrir, de larmes à répandre ; quoique la reconnaissance les engage à bénir le Dieu de bonté qui leur ouvre un asile où la faim, la soif, la tristesse, la langueur, les maladies n'on

point d'accès, je ne puis me résoudre à regarder comme des maux fâcheux ce qui sert davantage à leur salut; eux-mêmes ils se félicitent d'avoir part à la croix de Jésus-Christ; les disgrâces du monde leur sont plus chères que ses faveurs, et les eaux amères du désert se changent pour eux en des sources d'eaux vives qui les purifient et les remplissent des consolations les plus douces : *Fontes amari obdulcati sunt eis.* (*Judith*, V, 15.) Viendrais-je ici les plaindre de ce qui fait leur avantage?

Mais quelles sont donc ces peines si grandes, dont les justes s'estiment heureux de pouvoir être délivrés au prix de leur propre vie? Vous les concevez, mes frères, ces peines qui pénètrent un cœur qui n'a de sentiment que pour son Dieu. Ah! c'est de le voir si souvent déshonoré et de se voir eux-mêmes exposés à lui déplaire par une infinité de faiblesses qui surprennent leur vigilance : ces peines, c'est l'affreuse corruption des mœurs et leur propre fragilité.

La corruption des mœurs! un cœur touché de quelque sentiment de religion, peut-il voir sans une vive horreur les monstrueux désordres où le monde se livre en nos jours? Ces dissolutions honteuses, ces abominations licencieuses; la pudeur éteinte, la foi expirante, la vérité outragée, l'innocence immolée à l'injustice, la religion obscurcie, le vice en honneur; l'Eglise toujours agitée, toujours déchirée par les contestations et les erreurs; le saint nom de Dieu blasphémé par tant d'impies? Ah! mon cœur s'est brisé au dedans de moi (*Jer.*, XXIII, 9), s'écrie le prophète; tous mes os se sont ébranlés, parce que la terre est couverte d'abominations. La terre pleure les blasphèmes que l'on y entend. Il n'y a plus de foi dans Israël, plus de zèle pour la loi : *Væ mihi, ut quid natus sum videre contritionem populi mei?* (I *Mach.*, II, 7.) Grand Dieu! ne m'avez-vous donné la vie que pour être le triste spectateur de la dépravation de mon peuple? Votre sanctuaire est profané, sa beauté lui a été ravie; *quo ergo nobis adhuc vivere!* Eh! que sert la vie au milieu de mille crimes qui vous offensent, ô mon Dieu! Ce sont là, mes frères, les véritables peines qui pénètrent un cœur chrétien, et cette sensibilité, remarquez-le, mes frères, cette sensibilité est le caractère qui discerne les vrais enfants de ceux qui n'en portent que le nom. Une indifférence tranquille à la vue d'un crime qui offense le Père commun est le signe de l'esclavage, qui s'intéresse peu à sa gloire; les vrais enfants en sont percés de douleur : c'est les frapper eux-mêmes dans l'endroit le plus sensible. Prophète, gravez le signe du salut sur le front de ceux qui gémissent des désordres qui se commettent en Sion, et que tout le reste soit livré au tranchant du glaive. Qui ne gémit pas sur le crime n'aime pas Dieu, et qui n'aime pas Dieu est dans la mort.

Mais une peine plus fâcheuse encore aux âmes justes, c'est leur fragilité propre; car, sur la terre, le plus juste gémit malgré soi sous le poids de la vanité. Tout nous tente, hélas! tout s'arme pour notre perte : le plaisir nous invite et nous trahit, la douleur nous révolte et nous trouble, les préjugés nous séduisent, les exemples nous entraînent, les usages nous dominent, nos passions s'aigrissent, nos penchants nous égarent, notre propre cœur est l'ennemi que nous ayons le plus à craindre, notre sagesse est une folie qui nous trompe; sans cesse il faut veiller, dans la crainte que l'erreur ne surprenne l'esprit sous une apparence de vérité, et que nous ne courions au précipice à la suite d'une lueur trompeuse. La vertu même, qui le croirait? la vertu contribue aussi à nous tenter : si l'on fait quelque peu de bien, un secret retour de complaisance cherche aussitôt à nous inspirer de la vanité. O homme! que ton état est donc à plaindre, puisque tout, jusqu'à la vertu, que tu dois chérir, tout peut servir à te séduire et à te perdre!

Au milieu de tant d'écueils, il n'est pas possible aux âmes les plus saintes de ne pas tomber dans une infinité de fautes de fragilité; à quelque degré de perfection que l'on puisse être élevé en cette vie, on porte toujours le trésor de la grâce dans un vase fragile; on se ressent toujours de sa faiblesse, et il n'est point de juste sur la terre qui ne soit sujet à pécher, dit le Sage : *Non est homo justus in terra, qui non peccet.* (*Eccli.*, VII, 21.) Voilà ce qui le perce, ce qui le consterne : ce fatal asservissement au péché. Vous nous parlez, mes frères, de pertes considérables, de maladies, d'outrages, d'injustices cruelles; ce sont des maux, je l'avoue. Mais qu'est-ce que tous ces maux, comparés à la peine que ressent d'un seul péché une âme qui sait ce que c'est que d'offenser un Dieu? Il n'y a ni austérité, ni rigueur, ni maladie, ni supplice, qu'elle ne dévorât avec joie, pour être délivrée de cette cupidité qui l'entraîne et qui l'expose à tous moments à perdre la grâce et à mériter l'enfer : voilà ce qui lui rend les approches de la mort si consolantes. Elle y gagne le précieux avantage de ne plus pécher, dit saint Grégoire (*or.* 38), *peccati præcisionem elucratur.*

Et certes, mes frères, que peut-il y avoir de plus affligeant, pour un cœur chrétien, que de se voir à tous moments entre la grâce et le péché, entre la vie et la mort, toujours tenté, toujours fragile, toujours sur le penchant d'une ruine éternelle? Qu'il est donc consolant d'approcher du séjour de la justice et de la sainteté, où l'on n'a plus à gémir sur les désordres des autres ni sur ses propres faiblesses, mais où l'on ne pense qu'à glorifier le Seigneur dans ses perfections infinies : séjour heureux, où l'on n'entend plus parler de troubles, de disputes, de divisions, de dangers, ni de mille misères qui rendent la vie onéreuse, et où l'on possède la vertu sans alarme et le vrai bien sans partage

Peut-on aimer cette vie, disait saint Ambroise (*De obit. Theod.*), peut-on s'y souffrir, lorsqu'on pense que plus nous vivons, plus nous offensons le Dieu saint? *Quanto plus*

vivimus, tanto plus peccamus. Peut-on se réjouir de voir prolonger ses jours, lorsqu'on fait cette réflexion : Il n'est pas possible en ce monde qu'il n'échappe une infinité de fautes à la vertu même la plus attentive. Chaque jour augmente donc mes dettes, et avec ma vie s'étend la chaîne de mes iniquités : *Quanto vita longior, tanto culpa numerosior.* Si le saint roi Ezéchias, plus soumis à la voix de Dieu, qui l'appelait au vrai bonheur, ne lui eût pas demandé avec larmes quelques années de vie, ne se fût-il pas épargné ce péché d'orgueil qui attira la malédiction sur ses trésors? Si les Israélites n'avaient pas reculé avec frayeur aux premières approches de la terre promise, eussent-ils été condamnés à périr dans le désert? Hélas! mes frères, que gagnons-nous à vivre plus longtemps? De nouvelles misères, des fautes nouvelles. Eh! ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre à ce prix?

Il est vrai; mais les jugements de Dieu sont si terribles! Peut-être ne suis-je pas en état de paraître devant lui : c'est ce qui me fait craindre de mourir : *Mori timeo, quia non sum paratus.* Je crains en effet, continue saint Ambroise. Et quel est le pécheur qui n'ait sujet de trembler, lorsqu'il s'agit de soutenir les regards d'un Dieu qui découvre des taches sur les astres les plus purs? Oui, je crains. Mais enfin aurai-je moins à craindre à la fin d'une longue vie, après que mes iniquités se seront multipliées sans nombre? En serai-je plus en état de paraître devant Dieu, lorsque je l'aurai plus offensé? Ah! tout criminel que je suis, j'aime mieux encore mourir et me jeter avec confiance entre les bras de la miséricorde de mon Dieu, que de me voir toujours exposé à l'offenser, à le perdre, à combler par des iniquités nouvelles la mesure de mes iniquités : *Malo tamen mori, et misericordiæ Dei me committere, quam novis criminibus vetera cumulare.* Sentiments si nobles, heureuses dispositions d'un cœur chrétien, qu'elle est grande la religion qui vous inspire!

Mais on sait bien ce que l'on est, et l'on ne sait pas ce que l'on sera. On sait ce que l'on est, mes frères, ah ! puissiez-vous le savoir et le sentir vivement! Vous sauriez que de nous-mêmes nous ne sommes en ce monde que péché, que misère, que cupidité; vous sauriez que nous y offensons Dieu mille fois : si vous aviez de la religion, que faudrait-il davantage pour vous faire désirer de sortir d'un état si malheureux? Vous sauriez que vous êtes privés du vrai bonheur, chassés de votre patrie, que vous êtes des rois détrônés, dépouillés de vos Etats, réduits en servitude : si vous aviez un cœur, pourriez-vous soutenir cet état d'ignominie, pourriez-vous ne pas faire les derniers efforts pour remonter sur le trône? Pourriez-vous ne pas vous réjouir de voir approcher le moment qui doit vous y rétablir? On ne sait ce que l'on sera. Appliquez-vous donc à rendre votre élection certaine par vos bonnes œuvres, vous dit l'apôtre saint Pierre, vivez dans la piété, dans la pénitence, dans les exercices de charité, alors vous ne serez plus si incertains de votre sort éternel; vous direz, comme saint Paul, *certus sum* (*Rom.*, VIII, 38; XV, 14; II, *Tim.*, I, 5, 12) : oui, j'ai une confiance qui approche d'une entière certitude, que je trouverai en Dieu une ressource de miséricorde. Je suis un pécheur, un enfant prodigue, il est vrai; mais il est mon père; je l'ai abandonné, mais il se réjouira de me retrouver; j'irai, j'irai à mon père : *Ibo, ibo ad patrem* (*Luc.*, XV, 18); la confiance en Dieu nous assure sa miséricorde, et sa miséricorde nous assure notre bonheur éternel.

Mais encore si mes péchés ne se trouvaient pas expiés par une satisfaction proportionnée à leur nombre et à leur grandeur, hélas! que deviendrai-je! Ah! c'en est trop, mes frères, il ne convient pas aux enfants de se conduire par la crainte comme des esclaves. Entrez avec courage dans les voies de la pénitence, et si la mort se présente lorsque vous vous croirez à peine au milieu de la carrière, ne vous laissez point alarmer; il est après la mort même un lieu de pénitence où vous pourrez achever de satisfaire et de vous purifier, avec d'autant plus de paix, que vous aurez une pleine assurance de votre salut. Le sacrifice de la vie est d'ailleurs pour le temps la consommation de la pénitence; ce sacrifice, offert dans un esprit de soumission et de charité, est un martyre qui lave nos consciences de nos œuvres mortes. Je l'offrirai donc au Seigneur en l'unissant à celui de Jésus-Christ qui peut couvrir mes démérites. Oui, mon Dieu, et dès ce moment je vous l'offre, ce sacrifice de moi-même. Venez, Seigneur Jésus, venez délivrer mon âme de ce corps de péché qui lui est à charge: *Moriar.* Ah! que je meure, ô mon Dieu, que je meure à un monde où je ne puis vivre sans vous offenser! *Moriar;* que je meure, afin d'être affranchi pour jamais de ces passions qui me troublent et m'agitent, de mille ennuis qui me déchirent et me consument. *Moriar;* que je meure et que je ne voie plus la scandaleuse prospérité des méchants, le triomphe de l'impiété, l'affliction si touchante du juste, la misère, l'abandon, la désolation de l'innocent: *Moriar ne moriar* (S. Aug., *conf.* V); que je meure enfin, de crainte que je ne meure d'une mort plus affreuse; que je meure à cette vie de tentation et d'écueils, de crainte que par le péché je ne meure à la vie de la grâce, à une vie sainte et immortelle. Quoi! plus de péché, plus de faiblesses, plus de passions, plus de tentations, plus de dangers! O mort! ô précieuse mort, que ton approche est donc consolante pour un cœur fatigué des amertumes du péché!

SECONDE PARTIE.

Un second motif de consolation pour le juste, au moment de la mort, c'est la vue de ses bonnes œuvres et le témoignage de sa conscience : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ.* (II *Cor.*, I, 12.) Quoi de plus consolant, en effet, que de pou-

voir dire avec le grand Apôtre : Enfin le moment approche, l'heureux moment de mon sacrifice, *ego jam delibor* (II *Tim.*, IV, 6), j'ai combattu le bon combat, j'ai accompli l'œuvre qui m'avait été confiée, j'ai porté l'Evangile chez les nations les plus reculées, j'ai conservé la foi, j'ai gravé sur mes sens les caractères de la passion de mon Sauveur, je les porte empreints dans ma chair; que me reste-t-il maintenant, que d'attendre en paix la couronne de justice que m'a préparée le juste Juge? Voilà ce qui faisait la consolation de ce saint homme : la vue de ses bonnes œuvres; voilà ce qui le soutenait contre la crainte qu'il conservait dans son cœur d'être réprouvé après avoir instruit les autres.

Je sais, mes frères, que nous n'avons pas les mêmes vertus; ce n'est pas à nous de nous comparer au grand Apôtre ; mais enfin chacun de nous sera soutenu contre les horreurs de la mort selon la mesure du bien qu'il aura fait dans son état. Vous, mes frères, qui vous consacrez aux œuvres de charité dans ces jours d'affliction, vous verrez alors les pauvres que vous aurez secourus, les malades que vous aurez soulagés, ces familles chancelantes que vous aurez appuyées sur le penchant de leur ruine, ces jeunes personnes que vous aurez retirées du danger, ces pécheurs que vous aurez touchés par vos exemples. Vous qui par état veillez au bon ordre de la société, vous vous rappellerez alors cette vigilance, cette ardeur infatigable à procurer à vos frères un repos tranquille et assuré ; ce zèle de la justice que ni l'intérêt ni la complaisance n'auront jamais ébloui, cette fermeté à bannir le vice et à venger la vertu, et vous aurez la douce espérance, justes juges, de remporter la couronne de justice. Ames pénitentes, ah ! c'est alors que vous sentirez tout le mérite de ces larmes précieuses que vous aurez répandues sur vos faiblesses. Quelle joie, dans ce moment, d'avoir préféré la pénitence au plaisir ! Quelle consolation d'être sorties si à propos du péché! Le pauvre se rappelle en ce moment les peines qu'il a souffertes avec soumission et sans murmure; le riche, le bon usage de ses biens, l'attention à prévenir les besoins du pauvre. L'homme en dignité se rappelle tout le bien qu'il a soutenu, et tous les désordres qu'il a réprimés par son autorité; le simple fidèle, la droiture et l'équité qu'il a fait régner dans ses affaires, une foi humble et éclairée, des vœux et des sacrifices offerts avec ferveur, des sacrements reçus avec reconnaissance et avec piété. Une mère de famille se rappelle une vie simple, modeste, retirée du monde, éloignée du bruit et des compagnies profanes ; toute appliquée à l'éducation de ses enfants et au bon ordre de son domestique ; une vierge sage, la retraite, la modestie, la pureté de cœur, la vigilance, le mépris des plaisirs et des vanités, la prière, le travail, les saintes lectures, tous les exercices qui ont fait l'asile de son innocence. En un mot, comme le Dieu des vengeances expose aux yeux du pécheur tous ses crimes pour le confondre, le Dieu des miséricordes présente au juste un état de ses bonnes œuvres pour le consoler, et c'est le seul bien qui nous reste alors, mes frères. Les titres pompeux, les dignités éclatantes, les richesses, les honneurs, tout nous abandonne à la mort, il n'y a que la vertu qui nous soit fidèle. Ah ! quoi qu'il en coûte pour la suivre, que l'on se sait bon gré à la mort de l'avoir suivie !

Mais ne serait-il pas plus sage de détourner ses regards du peu de bien que l'on peut avoir fait pendant sa vie, de crainte qu'un mouvement de complaisance ne vienne tout à coup en ravir le fruit? Je conçois, mes frères, que cet écueil serait à craindre si les justes regardaient leurs bonnes œuvres comme leur ouvrage propre; mais l'esprit de lumière, qui commence à se répandre en eux avec plus d'abondance, les pénètre alors de ces grandes vérités de la foi : que nos bonnes œuvres sont des dons de Dieu; que nous les faisons parce qu'il les fait lui-même en nous et avec nous; que ce n'est point en nous-mêmes qu'il nous est permis de nous en glorifier, mais en Dieu, à qui seul en appartient toute la gloire; qu'en couronnant nos mérites il couronne ses dons; que nous sommes sauvés par grâce en vertu de la foi, ce qui ne vient pas de nous, puisque c'est un don de Dieu, ni de nos œuvres, afin que nul ne se glorifie. Ainsi, mes frères, la vue de leurs bonnes œuvres n'inspire aux vrais enfants de la lumière que des sentiments de reconnaissance qui les engagent à bénir le Dieu de bonté qui a bien voulu les faire servir à sa gloire; cette vue, à la mort, n'excite en leur âme que des sentiments d'amour, de joie, de confiance; et entrant alors dans l'esprit du prophète, ils s'écrient avec lui : Seigneur, vous nous accorderez la paix, et vous nous l'accorderez comme le prix de nos bonnes œuvres; mais nos œuvres ne la méritent, cette paix si désirable, que parce que vous les avez opérées en nous : *Domine, pacem dabis nobis, omnia enim opera nostra operatus es nobis.* (*Isa.*, XXVI, 13.)

Ici, mes frères, prévenons pour un moment ce terme fatal; voyons en nous-mêmes quels sont les fruits de justice qui pourront alors nous soutenir. Que faisons-nous sur quoi nous puissions appuyer une confiance raisonnable? Des prières? Mais que peuvent des prières telles que les nôtres, si dissipées, si languissantes, le plus souvent sans attention, sans ferveur? Des aumônes? Mais n'est-ce point de ces aumônes sordides plus propres à découvrir notre avarice qu'à soulager la misère? De bonne foi, donne-t-on avec autant de profusion et de joie à la charité que l'on donne au luxe, à la bonne chère, au jeu, au plaisir? Quoi encore? Des jeûnes, des mortifications? Mais sait-on dans le monde ce que c'est que jeûne, que pénitence? Est-il attention plus écoutée dans les familles que celle de ne pas s'incommoder, si ce n'est par des excès de table et par des veilles qui épuisent? Quoi donc? des sacrements reçus

par cérémonie, par bienséance et sans fruit? des instructions aussitôt négligées qu'entendues? des vérités altérées par le caprice ou par l'intérêt? des temps considérables passés à se parer avec complaisance? des conversations remplies de médisances, de railleries piquantes et trop souvent fatales à la pudeur? une vie toute d'amusement? Car voilà aujourd'hui la vie du monde; on n'y cherche qu'à s'amuser légèrement. O Dieu! je ne suis pas surpris que la mort paraisse si effrayante pour les personnes du beau monde, ni qu'elles ne puissent en soutenir la pensée; elles sentent bien dans leur cœur que la vie qu'elles mènent n'est guère propre à leur préparer une heureuse mort, et l'on ne pense qu'avec peine à ce qui doit faire son malheur.

Mais, direz-vous, si d'un côté le juste mourant est consolé par la vue de ses bonnes œuvres, n'est-il point troublé de l'autre au souvenir de ses iniquités passées? Ne le craignez pas, âmes pénitentes, vous qui appréhendez d'avoir à soutenir la confusion de ces faiblesses dont la seule idée vous afflige. Non, vous n'aurez point à rougir devant les anges des taches que les larmes de la pénitence auront effacées : *Non confunderis, neque erubesces.* (*Isa.*, LIV, 4.) Dieu lui-même vous l'assure par son prophète; il vous dit qu'il jettera vos iniquités loin de lui pour ne les plus voir; qu'il en effacera même en vous le souvenir, pour ne vous laisser que celui de ses bontés : *Oblivisceris confusionis adolescentiæ tuæ.* (*Ibid.*) Ah! le grand objet qui viendra s'offrir alors à vos yeux occupera toute l'attention de votre esprit; c'est lui seul que vous envisagerez en tout, dans les anges, dans les saints, dans vous-même; vous oublierez tout pour ne penser qu'à bénir ce Créateur tout-puissant, qui viendra, dans sa majesté, établir en vous son empire, cet empire de justice, cet empire de grâce et de paix : *Quia dominabitur tui, qui fecit te.* (*Ibid.*, 5.) Troisième motif de consolation pour le juste mourant; l'approche de son Dieu le transporte d'une sainte joie. Respirons ici un moment.

TROISIÈME PARTIE.

La vie des saints dans le ciel, c'est de voir Dieu, dit saint Augustin, et la vie des chrétiens sur la terre, c'est d'aspirer sans cesse à ce bonheur. Ce désir de voir Dieu, mes frères, ce gémissement du cœur qui nous fait soupirer sans cesse pour notre patrie, n'est point un degré de vertu qui soit réservé aux parfaits; ne vous y trompez pas, c'est un devoir de droit naturel, c'est une obligation essentielle pour tout homme qui vient dans le monde, et cette disposition secrète où se trouve un si grand nombre de fidèles, et où peut-être sommes-nous aussi nous-mêmes, de se contenter de l'état présent, de l'acheter au prix du ciel même, et de consentir à ne voir jamais Dieu, pourvu qu'il nous laissât les commodités de cette vie et la santé pour en jouir, cette disposition seule est un état de mort dont il est étonnant que l'on s'alarme si peu, et que l'on ne pense pas même à s'en humilier au tribunal de la pénitence.

Et certes, mes frères, être disposé à se contenter de la vie présente, 1° c'est pécher contre les lois de la nature, qui, nous ayant faits pour Dieu, nous oblige de tendre sans cesse à Dieu; 2° c'est démentir la prière par laquelle nous lui demandons chaque jour que son règne arrive; car comment peut-on demander l'avénement de son règne lorsque, dans le fond, on ne serait pas fâché qu'il ne s'établît jamais; 3° c'est trahir les intérêts de notre véritable bonheur, puisque le cœur, étant fait pour Dieu, ne peut être que dans un état violent, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu; or, il ne nous est point permis de renoncer à notre bonheur véritable; 4° c'est faire à l'Etre suprême l'outrage le plus injurieux, puisque c'est lui préférer la créature et lui dire dans son cœur : Seigneur, si vous me laissiez la liberté de me fixer moi-même et de me choisir une situation permanente, il ne faut pas le dissimuler, content de mon sort, je vous abandonnerais, vous et tous vos biens, pour jouir de la vie et de ses douceurs. Est-il rien de plus insultant à un Dieu, et cependant ne lui faisons-nous point cet outrage dans le secret? Enfin c'est pécher contre toute lumière de raison, puisqu'il est de la saine raison que l'on désire avec plus d'ardeur l'état le plus heureux et le bien le plus parfait; or, est-il quelque bien qui approche du souverain bien? est-il état plus heureux que celui où l'on règne avec Dieu, où l'on se repose dans son sein, où l'on est assis avec lui sur son trône, où l'on possède en lui un héritage incorruptible et inaltérable; où l'on est consommé dans son amour, revêtu de sa gloire, abreuvé du torrent de ses délices, transformé en sa ressemblance et participant de sa nature divine? O Dieu infini! peut-on faire cette injure à votre félicité, à votre gloire, que de leur préférer les joies du siècle et ses insipides douceurs? Ah! quand on y fait quelque attention, quelle injustice n'aperçoit-on pas dans l'indifférence pour cette heureuse vie, auprès de laquelle la vie du monde la plus riante n'est qu'une languissante mort : *Cui comparata omnis aliunde jucunditas mœror est, omnis suavitas dolor est.* (S. Bern., ep. 114.)

Nous l'envisageons d'un œil assez tranquille, mes frères; à peine formons-nous pour elle quelque désirs; mais que nos pères étaient dans des dispositions bien différentes! O combien de larmes n'ai-je point répandues, s'écriait le Prophète, et combien n'en versé-je pas tous les jours, lorsqu'on me demande où est mon Dieu? Hélas! toujours relégué parmi les habitants de Cédar, je n'ai plus de part aux fêtes de Sion. Errant sur les rives d'un fleuve dont l'écoulement rapide me représente au naturel la fluidité et l'inconstance de la vie et des faux biens, Sion, ma chère patrie, vous êtes toujours présente à mon esprit; mes yeux vous cherchent, mes plaintes vous demandent à tout ce qui m'environne. Enfin, une voix

s'est fait entendre, et il m'a été dit que je passerais bientôt du lieu de mon exil à la maison du Seigneur : *Lætatus sum* (*Psal.* CXXI, 1) : Ah ! de quelle joie cette nouvelle si heureuse ne m'a-t-elle pas transporté ! O moment où je dois partir, précieux moment, que tes retardements coûtent à mon ardeur ! Tel était l'empressement du saint Prophète, mes frères, et tel était celui des premiers chrétiens. L'apôtre nous les dépeint uniquement occupés des biens immortels et de la venue de Jésus-Christ dans sa gloire : *Exspectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei, et Salvatoris nostri Jesu Christi.* (II *Petr.*, III, 11.) Emportés par la vivacité de leur amour, ils s'élançaient vers l'éternité; ils se hâtaient d'aller au-devant du Sauveur : *Properantes in adventum diei Domini.* Ils comptaient tous les jours avec une sainte impatience, et ne se consolaient qu'à mesure qu'ils touchaient de plus près à celui de leur sacrifice : *Consolantes et tanto magis quanto videritis appropinquantem diem.* (*Hebr.*, X, 25.)

Représentez-vous donc, mes frères, un de ces cœurs tout de feu, une de ces âmes tout embrasées des ardeurs du saint amour, et toutes brûlantes du désir de posséder cet époux qui fait leur bonheur. Quelles consolations cette âme ne ressent-elle pas au moment que les portes éternelles commencent à s'ouvrir, et qu'elle entrevoit les premiers rayons de cette cité éclatante dont l'Agneau est la lumière? Au moment qu'elle aborde après la tempête au port du salut, qu'elle arrive au royaume qui lui est destiné, qu'elle aperçoit ce trône de gloire qui lui est préparé au milieu des anges et des saints, ces trésors immenses et solides, ces chastes délices, ce parfait bonheur que son époux lui a acquis au prix de son sang. Ah ! nous ne comprenons pas toutes les douceurs que Dieu fait sentir en ce moment à ses élus. Saint Paul, qui en avait goûté les prémices, n'a pu nous en dire autre chose, sinon que l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, le cœur de l'homme n'a jamais rien senti de comparable au moindre rayon du bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

Ce que nous en concevons, mes frères, c'est qu'il doit être bien consolant à la mort de trouver Dieu favorable. Eh ! que peut-on désirer de plus heureux? Ce que nous en concevons c'est que notre âme étant formée pour connaître la vérité, pour aimer la justice, et pour être heureuse par cette connaissance et cet amour, au moment de la mort toutes ces ombres qui obscurcissent la vérité, se dissipent; tous ces voiles qui couvrent la justice se lèvent de manière que la justice et la vérité se montrant à découvert, l'âme ravie de leur beauté s'enivre de leurs attraits. Ses désirs s'enflamment à leur éclat; quoique remplie, elle désire encore; elle est toujours satisfaite et toujours pleine d'ardeur.

Enfin, ce que nous concevons, c'est qu'à la vue de Jésus-Christ qui vient au-devant de l'âme fidèle, et qui se présente à ses yeux, non plus dans l'infirmité d'une chair mortelle, mais dans la puissance et la majesté d'un Dieu, cette âme ne pouvant plus retenir sa joie, elle éclate, elle s'écrie comme l'apôtre saint Thomas, à la vue de son Sauveur ressuscité : *Dominus meus et Deus meus.* (*Joan.*, XX, 28.) O mon Seigneur ! ô mon Dieu ! mon espérance, mon bonheur, je puis donc enfin vous posséder, je puis voir celui que mon cœur aime et qui m'a aimé le premier jusqu'à mourir pour moi. Oui, je le vois, ce Sauveur plein de grâce; je le vois, ces plaies sacrées qu'il a reçues pour mon salut, je les reconnais. Quel bonheur pour moi d'en avoir imprimé sur mes sens quelques vestiges ! O croix ! heureuse croix que je lui vois à la main, signe glorieux de son triomphe ; vous que j'ai embrassée avec ardeur, que j'ai portée constamment jusqu'à la fin, que vous êtes avantageusement récompensée ! Qu'il est bien vrai que toutes les peines de la vie n'ont aucune proportion avec ce poids immense de gloire que vous opérez en nous ! Ah ! mes peines sont passées, et mon bonheur, mon bonheur ne passera jamais.

C'est au milieu de ces transports de joie que le juste remet son âme entre les mains de son Sauveur et qu'il va se reposer dans la paix. Je n'aurais jamais cru, disait en mourant un saint solitaire, que l'on pût trouver un plaisir si délicieux à mourir. Puissions-nous le ressentir, mes frères, puissions nous goûter les prémices de ces divines consolations que reçoit une âme qui voit son Sauveur s'avancer au-devant d'elle, accompagné de ses anges, et qui lui entend dire ces paroles de salut : Fille de Sion, réjouissez-vous, chantez des cantiques de louanges; votre Dieu désormais sera au milieu de vous : *Exsulta et lauda, filia Sion, quia in medio tui Sanctus Israel.* (*Zach.*, II, 10.) Venez, ô vous que mon Père a béni avant tous les siècles, entrez avec moi en société de puissance et de gloire, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. Quoi ! mes frères, entrer avec Jésus-Christ en société de gloire; ne faire avec lui qu'un même cœur, un même Christ, et pour jamais ! Ah ! quel état ! Qu'y a-t-il au monde qui mérite de balancer un tel bonheur? S'il nous était offert en ce moment, ou si le Seigneur nous permettait seulement, comme à ses apôtres, de monter sur le Thabor pour y être les spectateurs de sa gloire, que le désir d'y avoir part nous ferait bientôt oublier le monde et ses vanités ! Quel empressement n'aurions-nous pas d'y fixer nos tabernacles?

Jugez donc, mes frères, quelle est la douleur de ces âmes justes, à qui il reste en mourant des taches, quoique légères à effacer, lorsqu'elles voient leur aimable Sauveur se retirer d'elles, après même leur avoir prononcé un jugement de salut, et leur dire avec une douce sévérité comme à Madeleine : *Noli me tangere* (*Joan.*, XX, 17); n'approchez pas de moi, vous n'êtes point encore assez pures pour vous unir au Saint des saints. Lavez-vous, allez satisfaire pleine-

ment à ma justice, l'or sera placé avec honneur dans le sanctuaire; mais il a encore besoin d'être épuré par le feu : *Sic tamen quasi per ignem.* (I *Cor.*, III, 15.) Que cette séparation doit être sensible à des âmes dégagées des objets qui pourraient ralentir leur activité! Plus elles découvrent de charmes en Jésus-Christ; plus elles se sentent d'ardeur pour le posséder, et leur ardeur fait leur supplice.

Quoi de plus triste en effet que de se voir arrivé au port, et de ne pouvoir y entrer; d'être assuré de son salut et de ne pouvoir pas en jouir; de toucher à sa récompense sans l'obtenir ; d'apercevoir sa couronne toute préparée, et de s'en voir privé; d'approcher de son Dieu, de sentir pour lui une ardeur que sa présence redouble, sans avoir la liberté de s'unir à lui? Que cette peine est terrible, mes frères! que cette privation toute seule est un supplice violent! Pouvons-nous envisager l'état de ces saints et heureux affligés, sans en être touchés nous-mêmes? ou pouvons-nous en être touchés, sans nous intéresser à ce qui peut adoucir leurs peines et les consoler? Il est en notre pouvoir de les secourir, comme nous l'enseignent les saints Pères, et surtout le grand Augustin, l'oracle et l'interprète fidèle de la doctrine de l'Eglise, qui lui-même conjurait les fidèles de se souvenir de sa pieuse mère au saint sacrifice. Ce saint docteur nous représente en divers endroits de ses ouvrages (*Ench.*, c. 110; *Lib. de cura gerenda pro mortuis*, c. 4; serm. 17 *De verb. Apost.*, c. 1), que les sacrifices et les aumônes que nous offrons pour ceux de nos frères qui, au moment de la mort, ne se trouvent pas assez purs pour être à l'instant reçus dans la société des anges, et que la justice divine achève de purifier dans un lieu de douleur; ces sacrifices et ces aumônes deviennent dans ces âmes justes une source de consolation, un supplément à leur pénitence, un adoucissement à leur peine, et souvent par les mérites de Jésus-Christ le prix de leur délivrance parfaite. Je ne pense pas, mes frères, qu'il soit nécessaire de vous y exhorter; la piété, la reconnaissance, la charité vous y engagent assez d'elles-mêmes. Il serait inhumain de voir souffrir ses frères, et de les abandonner à leur malheur; notre propre intérêt nous en presse. Avec quel avantage ne nous rendront-ils pas, lorsqu'ils seront auprès de Dieu, ce que nous aurons fait pour leur repos?

Mais ici, mes frères, vous souhaiteriez sans doute qu'après vous avoir entretenus de la mort des justes, je vous apprisse la vraie manière de vous disposer à bien mourir. Que vous dirai-je? désirez les biens éternels, et ce désir, s'il est sincère, 1° vous rappellera souvent la pensée de la mort, et la pensée de la mort suffira pour vous instruire des vrais moyens de vous y bien préparer; elle détachera votre cœur du monde et de ses faux biens; elle vous fixera dans l'amour des biens solides, elle vous établira dans la pratique constante de vos devoirs, et vous inspirera du courage dans les épreuves, de la patience, de la joie même dans les afflictions; vous aimerez à souffrir avec Jésus-Christ, afin d'être couronnés avec lui. 2° Il vous avertira, ce pressant désir, que puisqu'on ne passe point du plaisir au plaisir, ni des aises de la vie au repos de l'éternité, vous devez éviter une vie de plaisirs, de passe-temps, de spectacles, de jeu, de bonne chère, de crainte que la félicité du siècle ne vous ravisse le bonheur du ciel. 3° Ce désir éclairé vous dira que c'est une étrange folie d'attendre à se convertir à ces tristes moments où la violence du mal, le désordre de l'esprit, l'assoupissement des sens, l'amour naturel de la vie, les horreurs de la mort sont autant d'obstacles qui empêchent de former de saintes résolutions, et plus encore de les suivre; qu'il faut donc revenir à Dieu dans la santé, se choisir un guide sage, qui ne flatte point les défauts, et qui ne mollisse point sur les devoirs. Enfin ce désir du vrai bonheur vous rendra attentifs à profiter des sacrements, des instructions, de tous les secours qui nous y conduisent, à vous procurer auprès de Dieu de puissants intercesseurs, soit en délivrant par vos aumônes les âmes fidèles qui languissent dans le lieu des peines, soit en intéressant par vos vœux les saints dont la gloire est consommée. Voilà ce qu'un désir animé d'aller à Dieu vous apprendra, mes frères, et ce sont les vrais moyens de vous disposer à bien mourir.

Donnez-le moi donc, Seigneur, ce désir salutaire; pénétrez mon cœur de cette soif de la justice et de la vraie félicité, qui mérite seule d'être pleinement rassasiée. Je ne demande pas que vous me bénissiez dans la rosée du ciel ni dans la graisse de la terre; une vie pénitente, une heureuse mort, voilà mon ambition. Oui, mon Dieu, et je le dis avec un de vos plus fidèles serviteurs : *Et nunc præcipe in pace recipi spiritum meum* (*Tob.*, III, 6); ordonnez, et dès ce moment, *et nunc*, que mon âme aille enfin se reposer dans la paix; que mon âme meure de la mort des justes; que ce corps de péché qui m'empêche de m'élever jusqu'à vous, de m'unir à vous, de me perdre en vous, ô beauté infiniment aimable, que ce corps se déchire, qu'il se réduise en poudre, qu'il rentre dans la terre dont il est sorti : *Expedit enim mihi mori magis quam vivere.* (*Tob.*, III, 60.) Dans cette malheureuse vicissitude d'iniquités et de misères où je languis, la mort m'est bien plus avantageuse que la vie. Quelle vienne donc cette chère et précieuse mort finir mes peines et me tirer de cette région de ténèbres, afin que je puisse entrer dans la cité sainte, où l'on peut enfin vous aimer sans partage, vous servir sans faiblesse, vous posséder sans alarme et sans fin. Ainsi soit-il.

AVERTISSEMENT.

Il est certain que le P. Pacaud, outre les *Sermons* que nous venons de donner en partie, avait composé plusieurs *Panégyriques;* mais toutes les recherches auxquelles nous nous sommes livrés n'ont pu nous mettre sur la trace de ces productions. Le lecteur jugera, par le *Panégyrique de saint Germain, évêque d'Auxerre*, jusqu'à quel point on peut regretter cette perte. La simplicité noble du style de cet orateur laisse facilement à croire qu'il avait déployé dans le genre de composition dont nous venons de parler toutes ses qualités habituelles.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE D'AUXERRE

Gratias Deo, qui triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco. (II *Cor.*, II, 14.)

Grâces immortelles au Dieu puissant qui triomphe de nous en Jésus-Christ, et nous fait servir à répandre en tous lieux la bonne odeur de la connaissance de son nom.

La grâce a deux grands avantages, mes frères : elle triomphe de nous, elle nous fait servir à son triomphe. Sa force toute-puissante nous enlève au prince des ténèbres, et dompte nos passions, pour nous asservir au joug aimable de Jésus-Christ : *Triumphat nos in Christo.* Ce n'est pas assez, elle nous change nous-mêmes en instruments de salut pour nos frères ; nous devenons en sa main les organes de sa vérité, et elle nous fait répandre en tous lieux, soit par l'édification de nos mœurs, soit par la vertu de sa parole, la bonne odeur de la connaissance de Jésus-Christ : *Et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco.*

Tels sont, mes frères, les prodiges de grâce que nous allons admirer dans ce grand saint, en qui nous honorons en ce jour le Dieu de toute sainteté. De quelque côté qu'on l'envisage, on voit briller en lui avec éclat la grâce de Jésus-Christ. Si les avantages de la naissance et de la fortune, si les faveurs et les dignités du siècle paraissent l'éblouir et jeter dans son cœur des semences de vanité, la grâce l'éclaire, le touche, l'humilie, et triomphe en lui des appas séducteurs du monde et de la fortune : *Triumphat nos in Christo.* Si l'esprit de mensonge ose attaquer la grâce elle-même, et lui disputer le souverain empire sur le cœur de l'homme Germain vole aussitôt à sa défense : embrasé de l'ardeur qu'elle-même lui inspire, il affronte pour sa gloire les périls de la mer, les périls de la terre ; et, portant chez les nations étrangères le flambeau de la vérité, il dissipe les ténèbres de l'erreur, et répand la bonne odeur de la grâce de Jésus-Christ : *Odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco.*

En un mot, saint Germain fut à la fois un prodige de la grâce, un zélé défenseur de la grâce : attachons-nous à ces deux caractères qui renferment tout son éloge, et voyons, 1° le triomphe de la grâce sur le cœur de saint Germain ; 2° les travaux de saint Germain pour le triomphe de la grâce. Commençons par en implorer le secours, et nous adressons pour l'obtenir à celle qui en devint la mère, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La puissance de la grâce éclate, mes frères, par deux endroits opposés : 1° par les défauts qu'elle corrige ; 2° par la perfection où elle élève. C'est de l'un à l'autre de ces deux pôles qu'il faut mesurer le triomphe de la grâce sur le cœur de saint Germain pour en connaître le prodige : *Triumphat nos in Christo.*

Quoique le péché ait avili la nature, et que tous les hommes se trouvent dégradés dès leur origine, il est encore des âmes choisies que le Créateur distingue dans ses faveurs ; il est des esprits heureux qu'il enrichit de ses dons, parce qu'il les destine à ce qui est grand et noble : *Il les couronne en*

les formant, selon l'expression de l'Ecriture (*Apoc.*, VI, 2), et ils ne sortent de sa main que pour courir à la victoire.

Tel fut, Messieurs, cet ange de l'Eglise d'Auxerre que vous avez pour protecteur. Il parut dans nos Gaules comme l'un de ces astres lumineux et bienfaisants, qui sont destinés à prêter à la terre leur éclat, et à lui communiquer par leurs influences bénignes une abondante fécondité. La nature lui donna tout ce qui fait les grands hommes : heureux que la grâce y ait ajouté ce qui fait les saints. Esprit étendu, pénétrant, sublime, les sciences parurent le rechercher et le prévenir. Ame noble, cœur généreux, courage élevé, génie de gouvernement et de conseil, avec quelle rapidité ne fournit-il pas cette carrière de gloire que lui ouvrait une naissance distinguée? Dans un âge où la docilité fait le mérite, déjà capable de gouverner, on le vit élevé aux premiers emplois de l'empire, au-dessus même de ses emplois; rien d'humain ne pouvait occuper cette grande âme, que le Seigneur avait formée pour un ministère divin.

Mais que la grandeur est un grand écueil! Qu'un jeune seigneur, qui joint aux agréments de la personne, la valeur, l'autorité, les richesses, la faveur du prince, trouve dans le monde de piéges pour son innocence! Ne le dissimulons pas, mes frères, les faiblesses dans les saints servent, ce semble, à nous consoler et à nous soutenir au milieu des nôtres : elles nous apprennent qu'avec le secours de la grâce nous pouvons espérer d'être un jour ce qu'ils sont, comme ils ont été ce que nous sommes.

Ici toutefois ne vous représentez pas un de ces pécheurs audacieux, qui se roulent dans la fange de ces vices qui déshonorent; un Manassès impie, qui ne trouve point dans le crime d'assaisonnement plus doux que celui d'insulter à la nature. Toujours noble dans ses défauts mêmes, Germain ne s'égare que par grandeur. Il aime l'éclat, la magnificence; sa passion fut la gloire, passion impérieuse dont les grands se font un mérite, que les pères inspirent à leurs enfants, à qui les peuples applaudissent, et qui passe dans le monde pour le caractère des âmes bien nées. Quel obstacle plus invincible aux mouvements de la grâce, si opposés aux mouvements de la vaine gloire? Il est des passions qui flattent, mais du moins le défaut en est-il sensible; le cœur qui les inspire en est lui-même troublé, et ce trouble du cœur semble inviter la grâce, et lui préparer les voies. Mais une passion qui n'a rien de suspect, une passion qui se présente avec tous les charmes de la vertu, mère ellemême de mille vertus éclatantes, la générosité, la magnanimité, la droiture, la fidélité, la constance; une passion que tout honore : en un mot, l'amour de la gloire, qui pourra jamais la désarmer et la vaincre? Celui qui fait les prodiges, mes frères, le Dieu puissant qui commande à la lumière de sortir du sein des ténèbres, et qui fait éclore l'humilité des emportements, même de l'orgueil; oui, Dieu va permettre que celui qu'il destine à devenir la force du faible, éprouve toute sa faiblesse, et que le faux honneur qui l'enivre, le porte à des excès qui lui en découvrent à la fois et le danger et le crime.

Passionné pour ces courses vagabondes, où l'homme, afin de se fuir lui-même, prend un bizarre plaisir à poursuivre de vils animaux qu'il mépriserait s'ils lui coûtaient moins de mouvements et de peines, Germain se faisait une gloire d'en étaler les trophées sur un arbre antique, qui se conservait au milieu de la ville d'Auxerre. En vain le saint évêque Amateur le conjura-t-il plus d'une fois de ne pas exposer aux yeux des faibles ces vestiges contagieux des superstitions païennes : on ne sait guère être docile, quand on n'a connu d'autre état que celui de la grandeur. Mais dût le saint évêque être la victime de son zèle, il choisit, comme Gédéon, le temps favorable. L'arbre fatal est coupé, les trophées scandaleux sont dispersés; ce que la douceur n'a pu obtenir, la fermeté l'exécute. Quel attentat aux yeux du fier et jaloux gouverneur! Quoi! l'on ose insulter à son autorité, à sa gloire! Ah, périsse le téméraire qui a fait l'outrage! Sa fureur s'enflamme, il tonne, il menace, il vole, il se précipite à la vengeance; il cherche Amateur comme les chefs d'Israël cherchèrent Gédéon, pour percer de mille coups celui qui a coupé l'arbre révéré, et brisé l'idole de son orgueil : *Moriatur, quia destruxit Baal, et succidit nemus.* (*Judic.*, VI, 30.) Grand Dieu! qu'est-ce que l'homme le plus accompli dans l'ordre de la nature, si vous l'abandonnez à lui-même! que de faibles honteux, que d'inégalités humiliantes! Et voilà le terme où Dieu commande aux flots de se briser; voilà, mes frères, où la grâce attend Germain pour le convertir. Au travers de l'orage et du bruit, elle se fait jour jusqu'à son cœur; elle en calme les transports violents, et, le rappelant à la raison : Instruisez-vous enfin, lui dit-elle, voyez la profondeur de l'abîme que vous a creusé en un instant cette passion que vous érigez en vertu, et comprenez que le mépris de la vaine gloire en fait seule tout le mérite. A cette vue, étonné, confus, percé des traits les plus amers du repentir, Germain se trouble, il ne se reconnaît plus lui-même. Quoi, pour une action religieuse, dont j'aurais dû admirer la sagesse, m'emporter à cet excès de violence, que de conjurer la perte d'un pasteur et d'un saint pasteur! O monde, s'écrie-t-il, que ta gloire est donc funeste! que les mouvements qu'elle inspire sont dangereux! A l'instant il brise tous les liens qui l'attachent aux faux honneurs; son orgueil confondu devient l'objet de sa pénitence, ses hauteurs le motif d'une humiliation profonde, ses vivacités une source intarissable de larmes, et sa faute le fondement de la plus éminente sainteté. Mon Dieu, qu'il est donc vrai ce que nos pères nous ont appris, que vous avez le cœur de l'homme en votre main, et que votre grâce opère ce qu'elle veut, en qui

elle veut, sans dépendre des temps, sans craindre les obstacles! *Quod vult, in quo vult, operatur, allevans onus, accelerans opus.* (S. Bern., ep. 75.)

Ici, mes frères, s'ouvre un nouvel ordre de destinées; ce n'est plus simplement en triomphant du vice, *allevans onus*, mais en conduisant à la perfection que va éclater la puissance de la grâce, *accelerans opus.* Déjà elle a formé en Germain un cœur nouveau; déjà par un progrès rapide elle l'élève de vertus en vertus, et du profond abîme de l'orgueil le fait monter au plus haut degré de la solide gloire. Déjà la voix du Seigneur se fait entendre, sa main puissante enlève Germain aux dignités du siècle pour le placer dans son sanctuaire. Quelle surprise! ah! quel sujet de frayeur pour cet humble pénitent, lorsque, appliqué dans le temple à gémir de ses faiblesses, il se voit environné tout à coup de sacrés ministres, et porté dans le lieu saint malgré ses prières, ses larmes, sa résistance! Que ne lui permet-on plutôt de s'aller ensevelir dans la retraite pour y pleurer ses égarements? Mais Dieu parle, il faut adorer et obéir. Il est le Seigneur, et nul n'est en droit de lui demander: Pourquoi en agissez-vous ainsi? Il se plaît à choisir ce qu'il y a de faible, pour confondre ce qui paraît fort, afin que toute louange soit rendue à sa grâce. Il n'y a de salut que dans la voie où il appelle

Touché de ces vérités, Germain se soumet au joug que l'évêque Amateur lui impose; la même grâce qui avait triomphé en lui de l'orgueil, y triomphe de l'humilité même. Il entre, mais en tremblant, dans une dignité que tant d'autres recherchent avec une ardeur ambitieuse. Car, hélas, mes frères, qu'est devenu le degré le plus éminent du sacerdoce de Jésus-Christ? Ce n'est souvent qu'un titre d'honneur, qui sert à illustrer un homme nouveau, un riche apanage, destiné à fournir à des enfants de famille de quoi paraître dans le monde avec éclat; un état dont on se réserve les douceurs, et dont on renvoie à d'autres les charges et les fatigues; une dignité brillante et commode, où l'on se pare des plus beaux titres de la religion, pour faire respecter la mollesse et la vanité. Le premier objet que l'on y envisage, ce n'est pas le service de l'Eglise, mais ses biens. On en suppute les revenus avant que d'en peser les devoirs; et, si l'on demandait à ceux qui cherchent à s'introduire dans le plus redoutable des ministères quelles sont les vues qu'ils se proposent, qu'il en est peu qui ne fussent réduits à répondre comme ce jeune lévite qui s'était donné à Michas pour servir au culte de ses téraphins: *Vado ut habitem ubi potuero, et utile mihi esse perspexero?* (*Judic.*, XVII, 9.) Je vais où la fortune m'appelle; on a de la naissance, mais peu de bien. Le monde ne m'offre aucun avantage; il faut donc tâcher de se procurer dans l'Eglise une situation plus gracieuse: *Vado ut habitem ubi potuero, et utile mihi esse perspexero.* Ainsi, l'on entre dans le sanctuaire par intérêt, on y vit dans le faste, dans la mollesse, et l'on y meurt sans en avoir presque senti les obligations importantes.

La grâce donna à Germain une idée bien différente du sacerdoce; il l'envisagea d'abord comme un ministère de charité, et comme un état de sacrifice où le prêtre, tenant la place de Jésus-Christ, doit le représenter à son peuple par ses vertus. Dans cette pensée il étudie Jésus-Christ, il voit que ce pontife souverain de nos âmes a commencé par descendre de sa gloire; qu'il a vécu ensuite parmi les hommes en faisant du bien à tous, et qu'enfin il s'est fait victime pour leur salut. Aussitôt, pour exprimer en soi ce grand modèle des vrais pasteurs, Germain descend de sa gloire, il renonce aux dignités qu'il possédait dans le monde; il se dépouille de tous les emplois qui pouvaient l'y rappeler. Puisque Dieu l'attache à son sanctuaire, il veut s'y consacrer sans partage, bien différent de ces prêtres ambitieux, dont il est parlé au second livre des Machabées, qui, peu touchés de la gloire que répandait sur eux le sacerdoce du Très-Haut, aspiraient aux dignités du siècle, et s'insinuaient auprès des grands pour en obtenir des titres profanes: *Patrios honores nihil habentes, Græcas glorias optimas arbitrabantur.* (II *Mach.* IV, 14.)

Avec les dignités du siècle, Germain en rejeta le faste imposant; il ne crut pas que le sacerdoce de Jésus-Christ dût emprunter sa gloire d'un équipage pompeux, d'un nombreux cortége de domestiques oisifs, d'une table fine et abondante, ni d'un palais magnifiquement paré. Il n'avait point appris l'art de pallier une vanité secrète du beau prétexte d'inspirer du respect au peuple. Jamais il ne voulut pour ornement que la modestie la plus simple. Et pensez-vous qu'il en fût moins respecté? Ah! les peuples s'empressent à l'envi de lui rendre leurs hommages. Chacun l'aime, l'honore, chacun le porte dans son cœur comme un apôtre, comme un père. Vous eussiez vu une grande princesse, par respect pour sa personne, faire plus d'estime d'un pain d'orge présenté de sa main, que de tous les trésors qu'elle possédait; vous eussiez vu sur les confins de l'Armorique un roi barbare frappé à la vue de ce saint homme, laisser tomber le glaive, qu'il tenait déjà levé pour la vengeance. Un empereur se croit honoré de le posséder à sa table, se fait un bonheur de se rendre à ses désirs. Enfin dans cet état de simplicité, sans autre ornement que celui de ses vertus, il se voit comblé d'honneurs, et sa plus grande peine c'est de ne pouvoir s'y dérober. Ah! que la vertu a sur les cœurs un empire bien plus puissant que la pompe des équipages! Le faste dans les ministres d'un Dieu humilié, aigrit plutôt qu'il n'impose. Les peuples s'en scandalisent, les pauvres en murmurent, Dieu s'en plaint avec force par ses prophètes. Mais un pasteur qu'annonce la bonne odeur de la sainteté, qui ne laisse compter

autour de soi que ses charités et ses vertus; un pasteur que les grâces accompagnent, est bientôt suivi des louanges et des bénédictions de son peuple.

Voilà, mes frères, l'unique voie que saint Germain voulut employer pour faire rendre à sa dignité le juste tribut de vénération qui lui est dû. Et comme le prince des pasteurs, après s'être dépouillé de sa gloire, passa au milieu des hommes en faisant du bien à tous, il voulut, à son exemple, après avoir renoncé aux dignités du monde, que toutes ses démarches fussent marquées par des bienfaits. *Il était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père de l'orphelin* (*Job*, XXIX, 15); il ne mit pas sa force dans l'or, ni sa confiance dans les trésors. Les biens de son église ne venaient à lui que pour se répandre sur les terres arides. Il les regarda toujours comme le patrimoine des pauvres, et je ne serais pas surpris qu'il leur dispensât des biens qu'il n'aurait pu s'approprier sans injustice ; mais il n'épargnait pas davantage les riches héritages qu'il avait reçus de ses pères. Son patrimoine ne lui parut point une portion privilégiée où la charité perdît ses droits. Il ne crut pas que, servant à l'autel, il lui fût permis de vivre de l'autel, afin de mettre ses propres en réserve pour acquérir un jour à sa famille quelque nouveau titre de grandeur. Son peuple est sa famille, ses pauvres sont ses parents et ses héritiers. Tout est pour eux sans distinction et sans réserve. Et ses charités ne sont point de ces charités timides qui distillent goutte à goutte; mais d'abondantes effusions qui n'ont pour mesure que son grand cœur. Ce ne sont point de ces libéralités avares, qui laissent le malheureux dans sa langueur; mais des torrents de largesses qui absorbent la misère, et portent la joie avec l'abondance. Sa charité même se trouvant trop resserrée dans les bornes étroites d'une vie courte et rapide, il embrasse tous les temps. Il prévient les maux à venir, il attache pour toujours à son église trois de ses principales terres, afin de survivre à lui-même dans ses successeurs, d'immortaliser sa compassion pour les malheureux, et que d'âge en âge il y ait des pauvres qui offrent au Seigneur le sacrifice de son amour.

Quelle charité, mes frères, et combien cet exemple n'est-il pas propre à vous apprendre que vos biens sont tellement à vous, que les pauvres y ont un véritable droit; que les œuvres de charité ne sont pas de simple conseil; qu'il faut sanctifier les richesses par des aumônes proportionnées, et que si l'on n'est pas obligé de se réduire à la nécessité pour mettre les autres dans l'abondance, on doit prendre sur son abondance de quoi tirer les autres de la dure nécessité ! Mais, en nos jours, loin d'employer leurs propres au soulagement des pauvres, les riches du monde ne cherchent qu'à s'emparer des biens qui servent aux pauvres de patrimoine. A-t-on destiné un enfant à l'Eglise? vous voyez les parents intéressés à observer d'un œil avide tous les bénéfices qu'ils pourront lui procurer. Considérables ou faibles, tout leur est bon dans l'ardeur de lui faire une chaîne d'or qui l'attache au sanctuaire. Leur pluralité, si contraire à l'esprit de l'Eglise, n'est pour eux qu'un moyen plus sûr de fortifier ses liens. En est-il quelqu'un dans la famille? c'est un héritage acquis : on ménage un parent, on entretient un ami, on s'insinue auprès du dispensateur des grâces ; on met en œuvre tout ce qu'on a d'habileté, de crédit et d'intrigues pour s'emparer du bien des pauvres, que l'on ne craint pas de faire servir à des usages tout profanes, à son luxe, à son jeu, à son plaisir, à soutenir la dépense de la maison. Avarice impie, qui change en richesses d'iniquité les sacrées ressources de la charité de nos pères, et qui attire bientôt la malédiction de Dieu sur les familles.

Enfin, pour se conformer pleinement au chef des pasteurs, Germain s'immole avec Jésus-Christ pour le salut de son peuple. Je pourrais ici vous le représenter tantôt comme une victime de pénitence, courbé sous le poids de ses austérités; tantôt comme un holocauste de charité, consommé par les travaux; tantôt visitant les tribus d'Israël au milieu des brûlantes ardeurs et des froids aigus, sans que rien alarme son zèle; tantôt cherchant la brebis égarée à travers les ronces et les épines, parmi les montagnes et les rochers, content de ses peines, pourvu qu'il ait la consolation de la rapporter au bercail; tantôt cultivant la grâce dans ces âmes tendres et innocentes, que le feu de la cupidité n'a point encore ternies, et préparant à cette grande ville une protectrice puissante, qui, dans ses calamités, se rende favorable à ses vœux; tantôt, enfin, épuisé de fatigues, ne prenant pour se soutenir qu'un peu de pain d'orge, sans aucun assaisonnement, soutenant ainsi ses instructions par ses mœurs, et achevant par ses exemples les conversions que ses discours avaient ébauchées : car il n'est rien de si persuasif que le bon exemple. Quoiqu'il soit vrai que les défauts des ministres ne doivent pas retomber sur les vérités qu'ils annoncent, on a de la peine à ne pas juger de la foi par les mœurs, et à se persuader que des personnes qui vivent dans la mollesse, soient vivement convaincues de la nécessité de la pénitence. Mais lorsque les mœurs sont conformes à la doctrine, lorsqu'un ministre sacré observe le premier ce qu'il enseigne, on n'est pas tenté de le soupçonner d'artifice, on se sent même plus touché de sa vertu que de ses discours. Les vérités éclairent l'esprit, les exemples gagnent le cœur. Vous avez vu le triomphe de la grâce sur le cœur de Germain, il me reste à vous exposer les travaux de Germain pour le triomphe de la grâce. C'est mon second point

SECONDE PARTIE.

La première ambition qui ait séduit le cœur de l'homme, c'est l'amour de l'indépendance. L'homme veut être libre, et, tôt-

il moins grand, moins puissant, il se trouve plus heureux, s'il a plus de liberté. A peine sorti des mains de son Créateur, il s'efforça de se soustraire à son empire pour vivre au gré de ses désirs, sans penser que sa vraie liberté consiste dans cette heureuse dépendance, parce que la dépendance de la créature à l'égard de son Créateur en est l'état propre et naturel. Devenu plus esclave par sa révolte, sans en être moins jaloux de sa liberté, l'homme se flatta que du moins il ne dépendait pas de Dieu pour agir; qu'il était le maître de ses mœurs, l'arbitre de ses volontés, et qu'il n'avait besoin de sa grâce ni pour connaître la vérité, ni pour la suivre. Hélas! une prompte expérience vérifia bientôt que l'homme, par lui-même, n'est capable que d'illusion; et le plus terrible jugement de Dieu sur les nations de la terre, ce fut de les livrer au sens égaré de leur conseil. Le peuple choisi parut mieux reconnaître sa dépendance, et le besoin qu'il avait que Dieu lui retraçât du moins la connaissance de ses devoirs; mais ce qui fit son malheur et son crime, c'est d'avoir eu la vanité de croire qu'il se suffisait à lui-même pour les remplir. Que le Seigneur nous déclare ses volontés, dit-il à Moïse, c'en est assez, nous nous engageons à les observer. Peuple superbe, répond le Seigneur, voilà de grandes promesses : *Bene locutus est populus iste;* mais ce cœur qui m'honore, ce cœur qui observe, en effet, mes préceptes, où le trouverez-vous, et qui pourra vous le donner? Il y a loin de l'esprit au cœur, de la connaissance à la pratique de ses devoirs, de la lumière qui éclaire à la charité qui fait agir. Le cœur n'agit que par son amour; son amour est tourné au mal : qui lui donnera donc le saint amour qui seul accomplit la loi : *Quis det eos talem habere mentem?* (*Deut.*, V, 29.)

Enfin la Sagesse éternelle descend de son trône : touchée de l'aveugle présomption de l'homme, elle vient elle-même lui découvrir toute l'étendue de sa dépendance. Sans moi vous ne pouvez rien, lui dit-elle, je suis la vigne, vous êtes les branches, et vous ne sauriez porter aucun fruit, si vous ne recevez de moi une influence de vie et de vertu. C'est Dieu en effet qui opère en nous le vouloir et l'action, dit l'Apôtre : c'est lui qui nous crée dans les bonnes œuvres, et qui prépare celles où nous devons marcher, faisant lui-même en nous ce qui est agréable à ses yeux, *faciens ipse.* De là ces grandes vérités : tout vient de Dieu, et la connaissance du devoir, et l'amour du devoir, et l'accomplissement du devoir, tout est de Dieu, comme tout est pour Dieu. Ce n'est point l'homme qui se discerne; il n'a rien qu'il n'ait reçu. A Dieu seul la louange et la gloire, à nous la reconnaissance, la confiance, et l'amour.

Telles étaient les saintes vérités que l'Eglise enseignait à ses enfants, lorsque du fond de l'Océan britannique sort tout à coup un homme de ténèbres, un homme livré à l'esprit menteur, infidèle à la grâce, faux zélateur du libre arbitre, fier partisan de la nature, qui, ne consultant que les faibles lueurs d'une raison obscurcie, au mépris de la foi et de la doctrine ancienne, ose soutenir que le péché du premier père n'imprimait aucune tache dans l'âme de ses enfants; que le baptême ne leur était pas nécessaire pour effacer le péché d'origine, pour rentrer dans la justice, ni pour arriver à un bonheur éternel; que la nature trouvait dans sa raison assez de lumière pour pénéla vérité, et dans sa liberté assez de force pour la suivre; que si la grâce y ajoutait quelque secours, ce n'était que des facilités soumises à son choix.

Flattant ainsi l'orgueil de l'homme, habile d'ailleurs à colorer le mensonge par l'élégance du discours, et à insinuer l'erreur par un air imposant de modestie, Pélage se fit bientôt des sectateurs, non seulement dans l'Angleterre, mais dans la Palestine, dans l'Afrique, à Rome même, où ses disciples réussirent quelque temps à surprendre la communion du souverain pontife. L'Eglise gémit du renversement de sa foi; les évêques assemblés à Diospolis, à Milève, à Carthage, frappent d'anathème l'hérésie naissante. Augustin, cette vaste lumière de l'Eglise, l'oracle de la vérité, l'organe du Saint-Esprit, l'interprète fidèle de la doctrine catholique, la colonne de la foi, l'âme et le guide des conciles, le grand Augustin la perça de mille traits; mais il était en quelque sorte réservé à Germain de lui porter les derniers coups, et de l'étouffer, pour ainsi dire, dans son berceau même.

En effet, l'hérésie proscrite et fugitive, rentre dans le lieu de sa naissance : elle se concentre dans l'Angleterre, région hélas! trop favorable à l'erreur. Là, s'armant de son désespoir, elle fait tête à la vérité qui la poursuit; le peuple naturellement inquiet et changeant se trouble et s'agite; le cri de la foi s'élève; ses gémissements se font entendre au delà des mers. Les catholiques alarmés implorent le secours de l'Eglise de France, Eglise toujours pure dans sa foi, toujours attentive à conserver le sacré dépôt, et toujours ferme à maintenir les saints canons, Eglise qui dans tous les temps a donné à la religion de savants et zélés défenseurs. Ile infortunée, qui vous ressentez toujours de l'inconstance de l'élément qui vous enveloppe, ah! que n'avez-vous eu recours, dans tous vos troubles, à une Eglise qui compatit à vos malheurs, et que sa charité aurait engagée, comme alors, à vous secourir?

Déjà les évêques assemblés confèrent sur les moyens d'arrêter le progrès de l'erreur; déjà le même Esprit qui avait commandé à l'Eglise d'Antioche de lui séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les destinait, inspire à ses ministres de choisir pour ce grand ouvrage Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, ces deux hommes apostoliques, puissants en œuvre et en parole. Et

qui pouvait être plus propre à faire triompher la grâce, que ceux en qui la grâce triomphait avec tant d'éclat?

A ces ordres nos deux prophètes, sans craindre les rigueurs de l'hiver, sans s'étonner de l'agitation des flots et des vents conjurés, se font un passage à travers mille dangers, jusqu'à l'Eglise affligée. Leur présence est pour elle comme le lever de l'aurore qui annonce la lumière du jour : les cœurs abatus se raniment, les faibles sont consolés, les genoux chancelants raffermis : les peuples attirés par la bonne odeur de leurs vertus, viennent avec empressement profiter de leurs instructions.

Que ne puis-je ici vous représenter le zèle de Germain pour les intérêts de la foi? Il parle, il agit, il combat, il dispute, il presse, il conjure, il touche, il répand une lumière vive partout où il passe: *Quidquid prœteriens tangit, illuminat.* (S. Hilar. Arel. *in S. Honor.*) Il emploie pour la défense de la foi les seules voies que Jésus-Christ a marquées, la persuasion, la douceur, la charité. Loin de rejeter comme dangereuse, une conférence où l'on puisse en public traiter dans un esprit de paix des points contestés, il est le premier à y engager les maîtres de l'erreur. C'est là que, prenant en main ces armes de lumière dont parle l'Apôtre, il expose les profonds mystères de la prédestination et de la grâce. Il fait voir que nous sommes tous enfants de colère par notre nature; que le péché est entré dans le monde par un seul en qui tous ont péché; que notre élection ne dépend point de nos mérites prévus, mais que ce sont nos mérites qui dépendent de notre élection, et du bon plaisir de celui qui, pour agir, ne consulte que sa volonté. Il établit avec force la nécessité, la gratuité, l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ: *sa nécessité*, parce que notre volonté malade, languissante, captive sous la tyrannie d'une impérieuse cupidité, ne peut plus se porter au bien sans son secours; *sa gratuité*, parce que si elle était due, ce ne serait plus une grâce; *son efficacité*, puisqu'elle opère tout en tous sans blesser les droits de la liberté. Il confond les hérétiques par la solidité de ses principes. Les esprits sont vaincus, mais les cœurs ne sont pas changés. L'obstination indocile fut toujours le caractère propre de l'hérésie. Parlez, Seigneur, jugez vous-même votre cause, et n'abandonnez pas des âmes simples aux prestiges de l'erreur qui les séduit.

Que vois-je, mes frères? un père, baigné de larmes, s'avance, pénètre au milieu de l'assemblée, et va porter aux pieds du saint évêque un enfant aveugle de naissance, et, d'une voix troublée, il s'écrie : Si vous êtes le prophète du Dieu vivant, consolez un père malheureux, et si la grâce est aussi puissante que vous le dites, qu'elle triomphe ici de la nature. A ce spectacle les esprits demeurent suspendus, un profond silence règne dans toute l'assemblée, tous les yeux sont attachés sur Germain. Que fera le prophète? Saisi de l'esprit de Dieu, le nouvel Elie élève sa voix : O peuple, jusqu'à quand balancerez-vous entre la vérité et le mensonge: *Usquequo claudicatis in duas partes?* (III *Reg.*, XVIII, 21.) Si la nature a autant de vertu que les pélagiens lui en donnent, qu'elle vienne donc elle-même réparer ici son ouvrage. Aussitôt il présente l'enfant à ces fiers partisans du libre arbitre; mais l'erreur est toujours suspecte à elle-même; quoiqu'elle parle d'un ton décisif et qu'elle affecte un air d'assurance, elle porte dans son sein une défiance secrète, plus hardie à combattre la vérité des miracles que puissante pour en obtenir. Alors Germain, plein de confiance en celui qui nous a dit : *Je suis la lumière du monde* (*Joan.*, VIII, 12; IX, 5), le conjure avec ardeur de rendre témoignage à sa vérité, de faire voir à son peuple que sa grâce est le vrai principe de la lumière et de la foi. Ses vœux sont exaucés, l'enfant est éclairé, la grâce triomphe, la vérité se montre dans tout son jour. Tout le peuple, transporté d'admiration et de joie, bénit mille fois le Dieu des prodiges; il comble de louanges son serviteur. Qu'il est grand, s'écrie-t-il tout d'une voix, qu'il est grand le Dieu de Germain! Que sa grâce est puissante! qu'elle règne en nous à jamais! L'hérésie, abattue et confuse, fuit et va dans les ténèbres sombres cacher sa honte et son désespoir. Si elle ose dans la suite sortir de son silence, Germain, dans un second voyage, saura bien encore, par un nouveau miracle, réduire à une fuite honteuse et les ennemis de l'Etat, et les ennemis de la foi. Quelle consolation pour ce saint homme, après tant de soins et de travaux, de laisser dans la possession tranquille de la vérité une Eglise qu'il avait trouvée en proie au trouble et à l'erreur!

Mais quel engagement pour nous, mes frères, de conserver précieusement ces vérités saintes, pour lesquelles il a si généreusement combattu, et de croire avec une constante fidélité ce que nous ont enseigné nos pères: Que l'homme n'a de son propre fonds que le mensonge et le péché; que le salut ne dépend pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la bonté de celui qui fait miséricorde; que nous sommes sauvés par grâce, en vertu de la foi, ce qui ne vient pas de nous, comme dit l'Apôtre, puisque c'est un don de Dieu, ni de nos œuvres, afin que nul ne s'en glorifie. Ne sommes-nous pas trop heureux qu'un Dieu tout-puissant prenne sur soi le soin de notre salut? n'est-il pas mieux entre les mains de Dieu que dans les nôtres? Hélas! que deviendrions-nous si notre sort éternel nous était abandonné, nous qui ne savons pas même prier comme il faut; nous dont l'esprit est le vil jouet d'une mobilité que nos vains efforts ne sauraient fixer; nous qui passons à tous moments du bien au mal, de la vertu au vice; nous dont le cœur est esclave de mille passions que rien ne peut calmer ni satisfaire; nous qui sommes incapables par nous-mêmes, non-seulement de faire aucun bien,

mais d'en avoir la pensée; nous, enfin, qui sommes l'inconstance même, la faiblesse même? Quelle espérance pourrions-nous avoir d'être sauvés si Dieu ne présidait à notre cœur pour faire régner l'amour de sa sainte loi? Reconnaissons-le donc avec une humilité sincère, que nous devons tout à sa grâce, et l'attrait qui nous invite, et la lumière qui nous éclaire, et le mouvement qui nous porte, et le désir qui nous enflamme, et le consentement que nous donnons au bien, tout est l'ouvrage de la grâce de Jésus-Christ, depuis le premier commencement jusqu'à l'entière consommation de la bonne œuvre. La volonté y coopère sans doute, mais notre coopération elle-même est en nous l'effet de la grâce. L'homme est libre, mais il est dépendant, et jamais il n'est plus libre que lorsqu'il se tient davantage sous la main et dans le sein de Dieu, comme le poisson n'est heureux et libre qu'autant qu'il se tient dans l'eau, son élément; s'il en sort, bientôt il palpite, il expire. La volonté a toujours le pouvoir de résister à la grâce, mais la grâce a plus encore le pouvoir de faire plier nos volontés rebelles, et rien, dit saint Thomas, ne marque en Dieu plus de sagesse et de puissance que de faire agir comme il lui plaît des volontés libres, sans les gêner ni les contraindre. O Dieu, agissez en moi, régnez sur tout moi-même; je m'abandonne sans réserve à votre grâce; c'est d'elle seule que j'attends et la justice et la gloire. Je vous les souhaite mes frères, etc.

FIN.

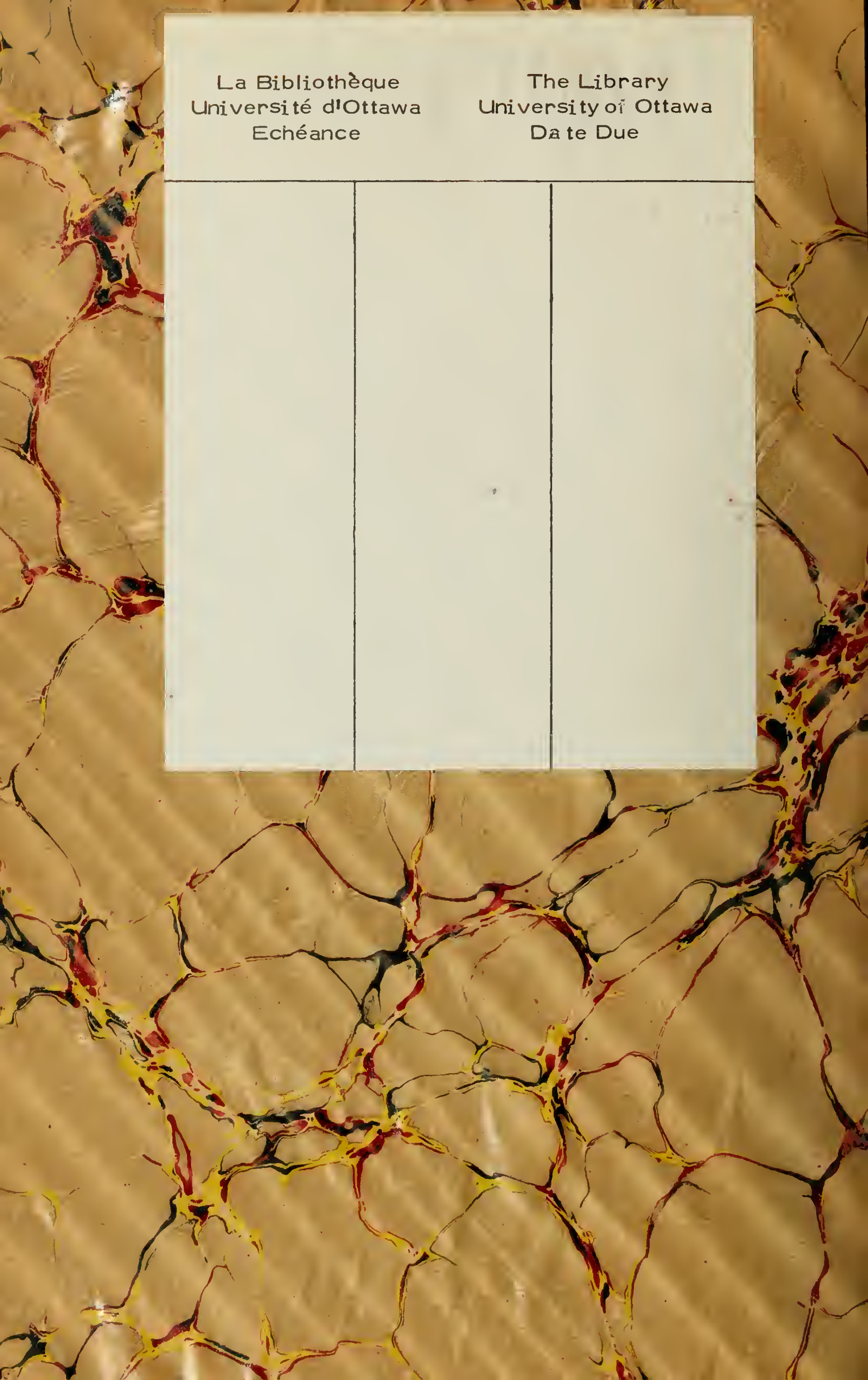
TABLE DES MATIERES

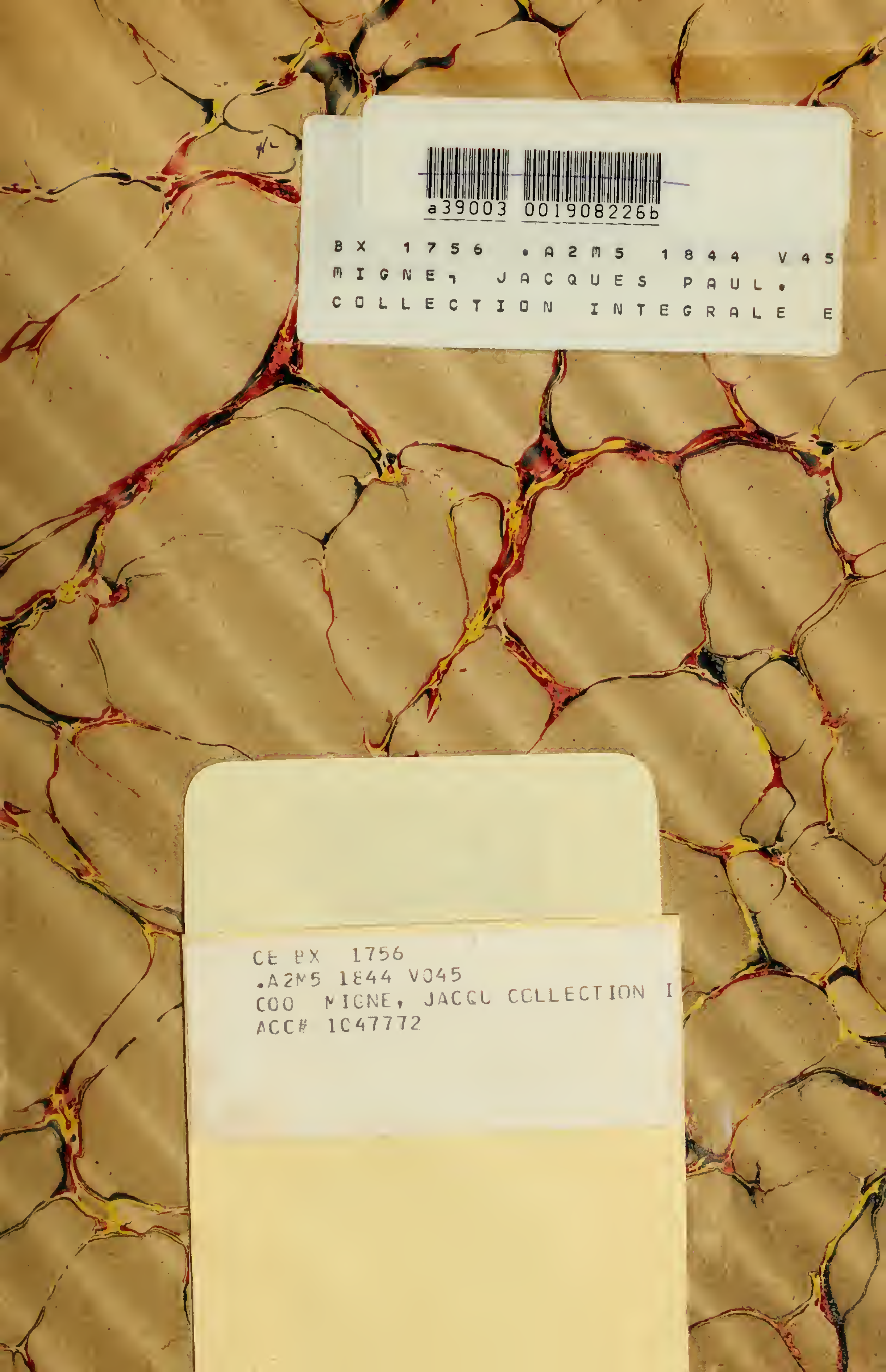
CONTENUES DANS LE TOME QUARANTE-CINQ DES ORATEURS:

FIN DE LA TABLE.



Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 08 08 1